34228
1° Série 1967 n. 435 - 460 (c)
B.D.I.C.

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

5 JANVIER 1967
NUMERO 435
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE RASAGE GRATIS

Après l'accord acquis au sein de la gauche et qui aux dires de certains, fut arrosé au porto, on a pu lire dans l'Express num. 810, sous la plume de Servan-Schreiber :

« On ne met pas impunément, pendant des dizaines d'années et à toute occasion, dans la tête des citoyens, l'idée que la gauche c'est le rasage gratis et le moindre effort, sans se construire du même coup, à soi-même le plus redoutable piège pour le jour où l'on doit gouverner... »

On peut dire que cette affirmation contient toute la vérité sur la politique en général et sur le problème électoral en particulier. C'est vrai qu'il y a incompatibilité entre les promesses qui sont faites aux travailleurs en période électorale et le rôle que jouent les élus quand ils sont au pouvoir. Il est certain que la « politique du rasage gratis » risque de faire prendre conscience à la masse et après... Il n'est plus aussi facile d'exploiter leur crédulité.

Si cette gauche qui fait tant parler d'elle, n'est pas capable de regrouper plus de 40 pour 100 des votants, c'est bien qu'une partie non négligeable du peuple ne veut plus être victime de la duplicité des candidats au pouvoir et c'est peut-être aussi pour cette raison qu'un programme social très détaillé a été rédigé et rendu public.

On nous promet entre autres choses de revaloriser, en priorité, les salaires, traitements, pensions et retraites; d'abaisser d'une manière générale, l'âge de la retraite et d'alléger tous les impôts.

Voilà un programme qui, pris en bloc, risque de faire l'unanimité en sa faveur. En effet, dans la plupart des cas l'électeur est un salarié, un fonctionnaire ou un retraité et en tous cas, un contribuable. Reste à savoir dans quelles conditions va-t-on revaloriser les salaires, traitements et alléger les impôts.

Pour les travailleurs, ce programme en dit trop et pas assez, car nous savons par expérience qu'une revalorisation de salaire, si elle est hiérarchisée, se traduit toujours par une diminution du pouvoir d'achat pour les déshérités du bas de l'échelle. Quant à l'allégement des impôts, nous ne sommes pas contre, mais nous voyons mal comment concilier cela avec les promesses d'accorder la priorité aux droits au logement, à la santé publique et à l'éducation nationale, pour tout le monde.

A moins de s'attaquer directement aux structures sociales actuelles, mais c'est alors la fin du régime. On peut, bien entendu, se passer très aisément des services de milliers de fonctionnaires et pour ne prendre en exemple que le cas bien typique du métro de Paris, il a été démontré que le métro gratuit serait moins onéreux, pour le pays, qu'en maintenant le ticket de voyage. Ne nous attardons pas sur les économies qui pourraient être faites en supprimant tous les métiers inutiles ou nocifs, car nous savons qu'il n'en sera rien tant que les politiciens s'aviseront de diriger les affaires sociales à la place du peuple; tenons-nous-en simplement à ce qui est consigné dans le programme de la gauche. On se pose aussitôt la question pour savoir dans quelle mesure la « compétition industrielle », qui nous est proposée pour cacher leurs intentions de subventionner les trusts, peut sauvegarder le travailleur de la menace du chômage et des difficultés économiques. Et même en voyant les choses au mieux, pendant combien de temps, le spectre de la mévente et de la « crise économique » restera-t-il à l'écart ?

Les temps des palabres est bien malade et nous devons tous nous acheminer vers celui des réalisations humaines; là, le rasage gratis ne sera plus un piège, mais au contraire, le symbole de l'égalité économique, dans le cadre de la responsabilité individuelle, face à la collectivité. C'est là un problème que ne peut résoudre que la classe ouvrière et le syndicalisme authentique reste le seul moyen d'y parvenir.

NE CEDEZ PAS AU NATIONALISME

Ce 19 novembre, je lis dans la presse cette nouvelle de Moscou :

« Le Kremlin a proposé aux 2.400 républicains espagnols en exil en U.R.S.S., de prendre en considération l'offre d'amnistie formulée le 12 novembre par le général Franco, et de rentrer en Espagne.

Cette proposition incroyable figure dans un télégramme adressé par le Comité central du P.C. soviétique au P.C. espagnol en exil.

Après avoir qualifié l'offre d'amnistie de Madrid « de nouvelle et importante victoire des forces démocratiques et progressistes en Espagne, le télégramme ajoute :

« Nous espérons que cette décision du gouvernement permettra à tous les démocrates espagnols en exil de retourner chez eux librement. »

Comme on se doute bien que le gouvernement russe ne manque pas d'informations précises sur la valeur de la démocratisation espagnole en cours; comme on se rappelle que les « retours » en Russie préfaçaient le départ vers quelque camp d'expiation, on peut considérer cette invitation au « retour » comme une amabilité diplomatique à l'égard de Franco le bourreau...

Est ce que ces 2.400 républicains bolchevistes espagnols offerts à l'Ogre Franco, ne seraient qu'une monnaie d'échange en prévision de nouvelles relations économiques ?

Par contre, ayant participé à certain rassemblement avant que soit prévue la comédie franquiste de la démocratisation, je fus très surpris d'entendre des camarades espagnols préconiser le retour en Espagne sous prétexte d'un assouplissement du régime, d'une certaine libéralisation dans la répression...

Et je fus concerné d'entendre des espagnols s'enthousiasmer devant cette perspective qui, pratiquée par les plus naïfs et les plus impatients, les a conduits dans le geôles du bourreau madrilène...

Danton disait un jour « qu'on emportait pas sa patrie à ses semelles de souliers... » Il vivait alors dans un monde assez frais ou les derniers groupements ethniques réalisés pouvaient laisser croire à la pérennité des patries...

Mais aujourd'hui, à qui fera-t-on croire que la nation est une entité définitive, alors que des nations se rassemblent sous la même orthodoxie sociologique ? Alors que les entreprises capitalistes débordent leurs frontières, se plaignant surtout des obstacles encore mis à la circulation mondiale des capitaux ?

Alors que les plus grands impérialismes se concertent pour faire du Cosmos le domaine impersonnel des terriens ?

Alors que nous voyons les savants les plus éminants adhérer au mouvement des citoyens du monde par lassitude de subir la religiosité patriotarde des masses ?

Alors que l'armée américaine veille en Espagne sur une désintégration du franquisme qui ne soit l'aube du socialisme ?

Alors pas d'impatience intempestive. Restons lucides, disponibles, prêts, des esprits qui ont effacé les frontières de leur idéal pour réaliser entre eux la vaste communication des consciences sur une terre qu'ils veulent délivrer de tous les appétits sordides...

Les anciens moujiks, sous les czars, déclaraient « que la terre est à dieu, et par conséquent qu'elle n'appartient à personne. » Ils étaient communistes avant de devenir les esclaves d'une nouvelle orthodoxie étatiste. Et bien..., tout en reléguant leur dieu au musée des antiquités, faisons nôtre la sagesse de ces moujiks.

Les pieds sur terre, l'esprit dans le vent des mutations profondes qui, de l'homme des cavernes l'amènent aujourd'hui à réfléchir sur les étapes inconscientes de son histoire, sur cette dernière et passagère ethnie nationaliste qu'il croyait éternelle alors qu'elle fait des efforts désespérés pour se dépasser en laissant libre cours à son esprit de profit...

Soyons toujours en avant, et pardessus les frontières que nos esprits ne perçoivent plus, unissons-nous pardessus les compartimentages géographiques et ethniques pour être partout chez nous...

Soyons les combattants d'un monde qui se cherche dans le labyrinthe des passions et des préjugés historiques...

Marchons avec confiance dans la certitude de l'efficacité de nos théories libertaires qui, tôt ou tard, s'imposeront aux hommes comme le choix inévitable les arrachant à leurs égoïsmes et à leurs erreurs...

Camarades espagnols : Fussionnons nos impatiences libertaires en fortifiant sans cesse notre science des temps meilleurs...

La révolution sociale n'est pas une entreprise politique, mais une transformation fondamentale de la société actuelle. Elle doit aboutir à libérer le travail du profit.

Or, cette révolution, nous la ferons tous ensemble, en Espagne comme ailleurs, dans l'effort cohérent de tous les fils de la Terre devenus les combattants de l'égalité économique et sociale.

Soyons «nous », tous ensemble et partout, au-dessus des patries, dans la certitude que rien, en définitive, ne saurait empêcher le triomphe de la pensée libertaire.

Un citoyen du monde

COMITE DE COORDINATION ANARCHO-SYNDICALISTE ET ANARCHISTE DE L'OUEST

Nous informons que les comités suivants sont désormais en contact :

a) Comité ANJOU-TOURAINE (Alexandre R.)

b) Comité MAINE-BASSE NORMANDIE-ORLEANAIS Est (Senez A.)

c) Comité BRETAGNE-VENDEE (Nord A. Lelann), (Sud Y. Biget).

Les comités, actuellement, se consacrent au recrutement des militants, en vue d'un vaste regroupement de toutes les tendances de l'anarchisme : Révolutionnaires, Syndicalistes, Individualistes, Pacifistes, de façon à clarifier la situation et d'opposer un bloc homogène face à la technocratie moderne, à l'exploitation de l'individu. Nous voulons préserver l'individualité humaine du carcan que les politiciens veulent nous imposer. Nous voulons aussi lutter contre la guerre atomique et toutes formes de guerre où les peuples ont plus à perdre qu'à gagner.

Dans le passé la force et l'influence des anarchistes était considérable parce qu'ils étaient toujours aux côtés des faibles et des opprimés. C'est pourquoi il faut, de nouveau, faire entendre notre voix dans les bureaux, les usines, les chantiers, chez les ouvriers de la terre. La campagne particulièrement retourne à une exploitation féodale; les ouvriers agricoles sont à l'heure actuelle, une des catégories les plus exploitées. Un ouvrier agricole dans la Sarthe gagne par jour, avec la nourriture, entre 8 et 12 francs; ce même ouvrier agricole gagne par mois 340 à 360 F « nourri », « couché », « blanchi »; mais l'été, pendant la « belle saison », il travaille 10 à 12 heures par jour, et souvent plus. C'est pourquoi nous avons un travail positif à réaliser dans ce domaine.

La C.N.T., avec ses syndicats, doit nous permettre de nous retrouver, d'unir nos forces pour un combat dont nous pouvons espérer notre salut. La Révolution ? c'est face au patronat, dans un combat de chaque jour, sans relâche qu'on la fait. Il faut donc, il est très important que les anarchistes, de quelque tendance qu'ils soient, se retrouvent et s'unissent au sein de l'organisation ouvrière libertaire. Il faut qu'ils cessent de gaspiller leurs efforts et leur peine au service d'organisations qui, tous comptes faits, sont au service des Rastignac de haute et de basse politique.

A l'heure actuelle, une tendance révolutionnaire anarchiste se commet avec des trotskistes, des prochinois, des étudiants dissidents du P.C.F., en vue de former une nouvelle organisation « révolutionnaire ». Une de plus ! (Voir *Contre-Courant* n° 158.)

Sur le plan syndicaliste, ils pensent de la même façon. Ils sont dans les syndicats pour y faire une mauvaise besogne, le noyautage seul les intéresse; or, le noyautage n'est pas une force, mais une faiblesse. Cela va faire un siècle que les marxistes pourrissent le mouvement ouvrier et d'émancipation humaine. Ils ne sont pas meilleurs aujourd'hui qu'ils ne l'étaient hier. Il faut se souvenir de la révolution de Makhno; les trahisons successives de Trotsky et de Lénine qui ont combattu les partisans d'Ukraine parce que ceux-ci voulaient la « terre aux paysans », « les usines aux ouvriers », c'est-à-dire la gestion directe sans l'Etat et contre l'Etat, fût-il même bolchevik, puisque cette dictature n'a rien à envier à celle d'Hitler et de ses acolytes et autres dictatures fascistes. Souvenons-nous de la révolution hongroise de 1919 avec le triste Bela-Kun; là aussi nos camarades anarchistes ont payé un tribut très lourd. Les communautés libertaires n'interessent pas et n'intéresseront jamais les marxistes; il leur faut le pouvoir; cela seul compte.

Et l'expérience de nos camarades d'Espagne ! La C.N.T. - F.A.I. avait une influence considérable parmi les ouvriers des villes et parmi les paysans. Les communes rurales d'Espagne ont prouvé au monde que le mode de vie et d'organisation présenté par les anarchistes n'était pas une utopie; que Proudhon, Bakounine avaient développé des thèses justes; que l'on pouvait détruire les gouvernements et se passer d'eux. Alors c'est une mauvaise plaisanterie que d'aller s'acoquiner avec les adversaires les plus acharnés de l'anarchisme : les marxistes-léninistes.

Nous ne reconnaissons qu'un seul syndicalisme : celui développé par la C.N.T., continuatrice des grandes traditions anarcho-syndicalistes, la cellule d'organisation dans le monde fraternel et juste que nous préconisons. Ce sont les syndicats d'industrie qui feront la production et la répartition; Proudhon disait « l'atelier remplacera le gouvernement », « toute la production aux syndicats », « toute l'administration sociale aux communes ».

Nous pensons que voilà des thèses sur lesquelles les anarchistes doivent se retrouver et ensemble entamer le combat; il serait temps d'entamer la discussion *d'union*. La lutte sociale n'a que faire des gens qui pensent que le monde tourne autour de leur nombril.

Nous faisons un appel pressant aux camarades de l'Ouest, et pourquoi pas d'ailleurs, pour construire des solides noyaux d'agitation et de vulgarisation de l'idée syndicaliste et anarchiste. Affirmons nous par nous mêmes et que la C.N.T. soit le fer de lance du combat d'émancipation sociale.

Pour les Comités de l'Ouest SENEZ le 72 à la Chapelle Gaugain.

Les membres des comités seraient désireux d'organiser une grande réunion publique plus une sorte de congrès de travail sur la région de l'Ouest qui pourrait englober depuis l'Indre et Loire jusqu'à la pointe de Bretagne et Vendée. Ecrire vos suggestions à l'adresse plus haut.

Vers le Welfare State par l'Abondance

EN régime capitaliste, il faut à la productivité un excitant qui est la demande solvable, la vente de ses productions. Or, les ventes, la demande est freinée par la saturation des marchés occupés par des économies nationales concurrentes; aussi et surtout, par la solvabilité limitée de ces marchés, par leur faible pouvoir d'achat.

Comme le caractère dominant de l'économie de marché est (pour obtenir des prix de revient bas) de produire plus qu'elle ne distribue de pouvoir d'achat, ce régime d'abondance est voué à l'austérité (blocage des salaires, pour maintenir des prix concurrentiels. Finalement au sommet de la prospérité, l'abîme s'ouvre sous la marche du profit : c'est la guerre !...

Veut-on une autre exploitation plus généralisée ?

« Le développement des moyens de production progresse avec tant de rapidité que les foules s'ingénient à trouver dans ce progrès des certitudes d'une amélioration ininterrompue vers des conditions d'existence libérant l'homme de ses charges trop lourdes, de ses inquiétudes, de son insécurité sociale.

Or, c'est le contraire qui se produit. L'abondance des biens, et la possibilité d'en accroître le nombre et la qualité, crée, du fait de la soumission de tous les rapports humains à la loi du profit, un désordre tel, que ces possibilités distributives sont sacrifiées à des combinaisons financières et politiques étrangères et hostiles au bonheur humain.

Alors que la productivité innonde le monde de ses produits, les intérêts du profit en rendent la consommation et l'usage de plus en plus difficiles, au point que l'austérité devient un système de gouvernement : l'austérité dans l'abondance.

C'est le glas d'une civilisation vouée à la fabrication des armements (avec le consentement de ses esclaves), vouée à la guerre avec le consentement de ses multitudes bêlant la paix.

La fructification des profits, trouvant des limites dans le cadre américain, se heurtant, sur les marchés mondiaux à des concurrences efficientes, le dollar menacé par la maturation d'un bloc économique européen, les capitalistes américains entreprennent avec succès l'occupation financière et industrielle du vieux continent. Ils fabriqueront et vendront sur place ce qui leur était devenu difficile d'y importer...

Mais cette victoire du dollar précipite ainsi l'évolution de la productivité européenne en la dotant d'un système d'automatisation et de cybernétique capable d'accélérer la marche vers l'abondance, c'est-à-dire vers le chômage technologique, vers l'encombrement des marchés, vers la mévente, vers des crises, vers l'austérité, vers la révolution ou la guerre...

Les fils de l'abondance croient aux vertus du profit. Et ne pouvant en démontrer la qualité humaine, sur Terre, puisqu'il les oblige à la guerre..., s'évertuent à conquérir le monde sidéral dans l'espoir d'y trouver des marchés illimités à leur insatiable soif de profits...

On pourrait offrir à ces fils de l'abondance une devise bien méritée : « Périr ou vendre... »

Et c'est pourquoi, pour vaincre cette peste financière, il n'est d'autre voie que la conquête de la machine, de l'automation par l'occupation de toutes les entreprises, par l'abolition de l'économie financière et de tous les Etats qui la protègent.

Ici est le rôle du communisme libertaire.

APPEL DE S. I. A.
DE BREST

LES camarades réunis en assemblée le 11 décembre, ont décidé d'œuvrer énergiquement pour une implantation de S. I. A., tant à Brest que dans le Finistère. En conséquence, tous les camarades de Brest, de Morlaix, de Landerneau et autres localités sont invités à retenir la date du 8 janvier 1967 pour assister à l'assemblée générale qui aura lieu à la Maison du Peuple, place de l'Harteloire, à Brest, à 10 heures précises et s'ils ne peuvent se déplacer de signaler toute possibilité d'adhésion, dans leur localité respective à Auguste Le Laun, 30, rue Jules Guesde, 29 N Brest.

A l'heure où les groupes de droite matraquent les étudiants de l'U. N. E. F., où l'on voit l'Espagne, l'Eglise catholique abandonner (jusqu'à un certain point) Franco, il apparait que tous, nous devons en coordonnant nos activités, créer dans la population une volonté de solidarité effective envers ceux qui luttent en Espagne, en France et ailleurs, pour la liberté de pensée.

LE COMBAT SYNDICALISTE
Administration

Nous prions nos abonnés et correspondants de se mettre à jour et de payer leur abonnement jusqu'au 31-12-66. Merci.

COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE
GRAND MEETING A PARIS

Le Comité pour l'Espagne Libre organise une grande manifestation à Paris, le 20 janvier 1967, dans la Salle de la Mutualité, à 20 h. 30.

Plusieurs personnalités françaises ont promis leur concours; au cours de cette réunion les orateurs dénonceront la mensongère « libéralisation » franquiste, s'élèveront contre les mesures policières qui menacent la liberté des travailleurs, étudiants et intellectuels espagnols et réclameront la solidarité internationale pour toutes les victimes du franquisme.

Trois orateurs espagnols, parmi lesquels Frédérica MONTSENY, pour la C.N.T. et Rodolfo LLOPIS, pour l'U.G.T., sont prévus pour ce meeting.

Nous serons en mesure de donner une information plus complète dans nos prochains numéros.

Ils ne trahissent pas !

MAIS non, prolétaires, ils ne trahissent pas leurs maîtres les bolchevikons de la C.G.T. Tu me diras peut-être qu'en tout cas c'est toi qu'ils ont trahi ?

Mais en tant que litière de la dictature bolcheviste qu'attendais - tu donc, ô syndicaliste, de la C. G. T. ?

Les cadres C. G. T. de l'E. D. F.-G. D. F. par la voix de leur secrétaire Le Guen se sont indignés que l'on puisse poursuivre des hausses de salaires qui favoriseraient les moins rémunérés des travailleurs sans avantages égaux pour les cadres...

Et tu t'étonnes que ces cadres, soidisant communistes, n'acceptent pas l'égalité des conditions pour tous; qu'ils s'effarouchent même que les bas salaires puissent être améliorés, tout en conservant, eux, les privilèges salariaux acquis... ?

Ecoute leur secrétaire :

« *Nous écartons les arguments sentimentaux selon lesquels il est scandaleux qu'un ouvrier gagne* 500 *francs et un cadre* 3.000. *Nous voulons l'amélioration du standing des cadres, même si cela déplaît que nous le disions, parce que leurs efforts sont beaucoup plus bénéfiques pour la progression générale que le rôle des personnes non productives. Nous rejetons les résidus d'égalitarisme de l'aube du mouvement ouvrier.* »

Eh bien, tout ça et bien d'autres passages que nous ne citons pas, n'est-ce pas très clair ?

La C. G. T. ? C'est le parti bolchevik dit « communiste par erreur ».

Le parti communiste français ? C'est une succursale du parti bolcheviste russe, c'est-à-dire un représentant de l'Etat russe.

Alors, comment voudras-tu que le bolchevisme français ne soit pas l'interprète servile de l'Etat russe ?

L'inégalité des conditions a toujours été un dogme classique du bolchevisme, une tactique pour agglutiner autour d'un Etat totalitaire les hommes les plus instruits auxquels on transmet les avantages et privilèges autrefois détenus par les capitalistes...

C'est une histoire aussi vieille que la révolution russe et que toutes les dictatures.

Alexandre le Grand, Gengis Khan, Charlemagne, Napoléon, Hitler... ont toujours favorisé les intellectuels pour obtenir d'eux leur complicité à leurs abus de pouvoir...

Tu as cru à une révolution messianique par laquelle se réaliserait l'égalité économique et sociale ! Comme si un Etat, une superstructure politique, une tyrannie pouvait accoucher de l'Egalité !

On t'a menti..., mais tu aurais pu te renseigner. Comme un esclave tu as suivi servilement tes nouveaux maîtres : c'est insensé.

Mais le gars Le Guenn, qui ne manque pas de culot, a encore déclaré :

« *Il en irait différemment si, au lendemain des élections législatives, nous nous trouvions devant un gouvernement démocratique...* »

Puisqu'il en est ainsi en Russie, et attendu que ses domestiques français ne sauraient désobéir à leur patron, à St-Marx et à St-Lénine, et que de Gaulle comme Kossyguine et tous les politiciens de France sont partisans du « Droit inégal », pourquoi voudrais-tu que ça change dans ce monde interlope ?

Tu peux nous croire, les cadres sont toujours la litière des pouvoirs, et ce n'est qu'en abolissant les Etats que triomphera l'Egalité.

Moyens d'usurpation

PARMI les moyens employés par le gouvernement pour s'emparer quotidiennement de la richesse produite par la population il y a la loterie nationale, les salles de jeux (au cas où ces salles appartiendraient à des particuliers, un gros pourcentage des sommes misées passent aux caisses du gouvernement). Une des sources de produit qui s'est avéré d'une très grande efficacité est le tiercé. Des milliards de francs sont ramassés régulièrement par ce jeu d'attrape-nigauds.

A la base de tous ces négoces il y a, dit-on, l'imbécillité des gens qui croient en la déesse Chance. L'optimisme plane sur tout ce qui est aléatoire. Les gros profiteurs savent tirer le maximum de l'espoir des gens. Chaque fois que l'optimiste achète un billet de la loterie nationale ou du tiercé il a la conviction qu'il fera partie des gagnants. Il gagnera, si ce n'est pas cette fois ce sera l'autre.

Le système mercantile et la pratique des jeux donnent aux bonnes gens l'espérance de s'enrichir un jour. Grâce à cette espérance le système en question se nourrit du sang et de la sueur du peuple.

A quoi bon changer le système, disent-ils, si à présent nous sommes malheureux lorsque nous gagnerons, nous deviendrons riches et nous en profiterons à notre tour.

L'espoir fait vivre. En l'ocurrence, il fait vivre dans le désordre du système mercantile.

Cet espoir ressemble à la carotte que l'on tend à l'âne pour le faire marcher, avec cette différence qu'à l'âne on fini par lui donner la carotte tandis qu'aux bonnes gens on la lui reprend si par hasard elle arrive à l'attraper.

Peu nombreux sont ceux qui gagnent au tiercé. Pourtant, il faut bien que quelqu'un gagne, ne serait ce que pour inciter au jeu. La plupart des fois, l'avoir de celui qui gagne retourne dans les caisses du gouvernement avec supplément, car, celui qui a eu de la chance désire la tenter à nouveau.

Il existe, cependant, des gens malins, qui calculent et qui savent garder le bénéfice qui leur échoit. Attention ! Il faudra quand même que la monnaie ainsi distraite revienne à la source.

Voici un exemple qui peut éclairer la question : Le boucher Gabriel Bourhis gagnait des millions au tiercé. Se croyant désigné par la déesse Fortune il s'en est vanté. Il avait des « tuyaux ». Eh bien, il a été accusé de tricheur, et voici qu'il a été condamné à deux ans de prison ferme. Maintenant Bourhis est ruiné. Il a été obligé, non seulement de rendre à César ce qui appartenait à César, mais encore ce qu'il avait gagné en exerçant sa profession de boucher.

La moralité de tout cela est que mieux vaut compter sur soi-même, s'associer dans le but d'établir un mode de vie convenable pour tout le monde, ce qui est faisable et même indispensable pour la continuité de l'espèce, que de compter sur je ne sais quelles forces mystérieuses, au hasards invraisemblables qui nourrissent des espoirs malsains d'enrichissements par tous les moyens et en tous points irréalisables et qui ne servent, au surplus, qu'à prolonger l'état actuel de corruption.

J. CAPDEVILA

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE

CALENDRIER 1967

Une affaire d'art, utilité, science et solidarité. 26 pages 24×32 cm. imprimées sur papier couché et à quatre couleurs. Rédaction française. 3,50 frs. au COMBAT SYNDICALISTE.

2e UNION REGIONALE

Tous les camarades et sympathisants de la région parisienne intéressés par le problème de

La faim et les vaches sacrées en Inde

sont invités à venir écouter le samedi 14 janvier 1967, 24, rue Ste-Marthe. Paris (10e), le camarade Hem Day, qui revient de ce pays mystérieux et misérable.

Solidarité Internationale Antifasciste
Alliance Ouvrière Anarchiste
Confédération Nationale du Travail

Contre le tyran Franco, qui menace encore cinq camarades anarchistes.

Contre le fascisme.

Venez exprimer votre solidarité avec nos camarades espagnols en assistant à la

REUNION PUBLIQUE

qui se tiendra le samedi 21 janvier 1967 à 20h30, Salle des Cours municipaux, place St-Eloi à Angers, sous la présidence de André Senez, secrétaire général de l'A. O. A.

Orateurs: G. Conte, au nom de la C. N. T. — Un responsable de S. I. A. — Jean Perrin, au nom de l'A. O. A.

ANTENA

NO PUDO MORIR EN LA CAMA

MADRID. — En Barra Blanca, cerca del aeródromo militar de Colmenar Viejo, un helicóptero ha caído al suelo con cuatro militares de grado, entre los cuales figuraba el general Angel Morales, gobernador castrense de Melilla. Los cuatro han perecido en el accidente.

MUCHAS DETENCIONES

MADRID. — Una docena por lo menos, de sindicalistas, todos ellos «delegados sindicales», han sido detenidos en Barcelona y Sabadell por supuesto delito de ilegalismo. En Jerez de la Frontera hay otros tres casos de detención de obreros, igualmente metidos en cargos del sindicato vertical, si bien disonando algo del mismo.

Siete días antes de ser efectuada esta represalia en provincias, en el propio Madrid se registró la detención de unos cincuenta trabajadores, ocho de los cuales fueron encarcelados.

Con esa «política de las esposas» parece que el gobierno trata de cortar todo conato de neutralización del sindicalismo verticalista.

CONTRA LA LIBERTAD DE OPINION

MADRID. — El novelista Isaac Montero, autor del libro «En torno a un día de abril», a estas horas habrá comparecido ante el tribunal de Orden Público acusado de «propaganda ilegal y escándalo público». Esta escandalosa calificación policíaca el tribunal la ha debatido a puerta cerrada.

Dicha obra fue confiscada el mismo día de su aparición (agosto último) tras haber sido rechazada dos veces por la censura. Montero adujo estar protegido por la ley de imprenta en vigor, criterio que fue rechazado por la autoridad judicial correspondiente. El juicio de ahora ha sido provocado por el fiscal, el cual sostiene que la supresión de la censura oficial no pasa de ser una simple «orientación bibliográfica». Mucha sutileza para dejar el derecho a opinar en el estado que lo redujo en 1939 la dictadura franquista.

SPELLMANNERIAS

SAIGON. — El cardenal norteamericano, Spellmann, hizo declaraciones favorables a la continuación de la guerra en Vietnam, contradiciendo el deseo general de la especie humana. Ya este cardenalote había protegido al nazifalangismo abocando toda su influencia en favor de la insurrección del general Franco. Unánimemente recriminado por sus recientes declaraciones, el bélico cardenal ha reincidido en las mismas, y aún ha añadido: «Los soldados americanos no lo son solamente de los Estados Unidos, sino que lo son también de Jesucristo.»

¡Pobre Cristo, en qué fregado te mete el cardenal protector del nazifascismo!

ANGOLA-MACAO

PARIS (C. S.). — Un parte portugués procedente de Luanda (Angola) dio cuenta de una incursión de rebeldes angolanos a Texeira da Sousa, venidos de Katanga (Congo). De momento dicho parte dio referencia a 200 muertos entre los «invasores», alargando luego la lista a 300. En cambio, los salazaristas no tuvieron sino seis muertos: tres mujeres, dos niños, y un jefe de la PIDE. Gracias.

Y tras ocuparse de los manejos extranjeros para azuzar a los angolanos a la guerra contra Lisboa, el propio gobernador militar de Luanda confiesa que los rebeldes de Texeira da Sousa llevaban fusiles de fabricación indígena, lanzas de selva y arcos, lo que explica una posible «victoria» portuguesa.

El mismo «valor» el salazarismo no lo demuestra en Macao, donde el vecino chino muestra dientes afilados, lo que induce al jefe portugués de allí a enviar comisiones rogatorias a Cantón para evitar el estallido de un segundo Goa.

EN LAS NACIONES UNIDAS

Los casos de Sahara, Ifni, Guinea y Gibraltar

PARIS, (OPE). — «Le Monde» (día 22) publica amplia referencia de las labores realizadas por la XXI Asamblea general de la O. N. U., terminada recientemente. Las cuestiones que conciernen a la España franquista son las siguientes:

«Por 195 votos, contra 2 (uno de ellos el de España) y 8 abstenciones, se acuerda dirigirse al Gobierno de Madrid para que organice un referéndum en el Sahara español bajo el control de las Naciones Unidas, para el ejercicio del derecho de autodeterminación de la población de dicho territorio de Ifni, en colaboración con el Gobierno marroquí.»

«Por 109 votos contra 0 y 7 abstenciones (entre ellas la del delegado español) se acuerda dirigirse al Gobierno de Madrid para que organice en Guinea Ecuatorial (las actuales provincias españolas de Fernando Poo y Río Muni) elecciones libres bajo el control de la O. N. U. y fije una fecha próxima para la independencia de este territorio. La resolución de la O. N. U. señala que la mayoría pide que se le conceda la independencia antes de julio de 1968.»

«Por 101 votos contra 0 y 14 abstenciones, se acuerda dirigirse a los Gobiernos de Londres y Madrid para que abran negociaciones sobre el futuro de Gibraltar teniendo en cuenta los intereses de la población local.»

LA ESPAÑA QUE SE VACIA

MADRID (OPE). — En «El Español», que ha reanudado su publicación, el falangista Tomás Borrás comenta la decadencia de la provincia de Teruel, que se va despoblando como tantas otras provincias:

«Pues se despueblan también, y se amortigua el pulso de su vida, Burgos, y Toledo, y Segovia, y Ciudad Real, y Lugo, y Palencia, y Jaén, y Huesca, y Almería, y Avila, y Cuenca, y Guadalajara, y Albacete... ¿y cuántas más?»

Tomás Borrás habla de «pueblos que se abandonan íntegros» porque sus habitantes emigraron con el hatillo al hombro, pueblos donde se «ha tenido que cerrar buena cantidad de escuelas rurales por falta de alumnos». Y añade:

«Pueblos (Santa María la Real de Nieva, Segovia, donde hace ocho años que no se celebra una boda, pues no hay gente joven en su término). Provincias (Toledo) que ha perdido en tres años más de cuarenta mil habitantes. En todas esas provincias, predios y cultivos que no se pueden atender, pues no hay brazos, y hasta los gitanos, si aceptan vendimiar o segar, son tomados a préstamo de otros lugares.»

BARRACOPOLIS

BARCELONA. — A causa de la fuerte inmigración principalmente, existen todavía en Barcelona 6.536 barracas y en su comarca 10.578. Son datos oficiales.

CIFRAS IMPORTANTES «ARITMETICAMENTE» PERO NADA MAS

GINEBRA, (OPE). — Para el señor Jean-Jacques Chuet, comentarista de política internacional de «La Tribune de Genève» (día 16): «En los medios oficiales se confiaba en una mayoría «afirmativa» de cuatro contra uno. Y ha resultado ser de nueve contra uno...» «Franco hubiera, pues, tenido que permitirse el lujo de dejar libre curso a la propaganda adversa. Su éxito, menos impresionante aritméticamente, hubiese sido más grande en el plano político...»

DEMASIADOS REYES EN EL TABLERO

MADRID. — Alfonso de Borbón Dampierre, hijo de Jaime de Borbón, primogénito de Alfonso 13, ha declarado a un corresponsal de «Le Figaro» de París que no se considera pretendiente eventual al trono de España, pero que estima deber suyo estar a la disposición del país si un día éste se interesara por su persona. Ya tenemos, pues, el pretendiente número 4.

LA FARSA

por HORIZONTES

EN todas las épocas de la vida, la farsa ha jugado un papel importante en la cultura del hombre. A través de mil formas el hombre se ha ingeniado para distraer a sus semejantes imaginando escenas burlescas o dramáticas, imitando satíricamente la realidad burlesca o censurando a través del drama, los bajos instintos del hombre y las condiciones deshonrosas de la sociedad. Atacando al hombre sin conciencia, la farsa se ha dignificado ocupando un lugar entre los hombres sumamente elevado, haciéndose amar y desear como una compañera querida e imprescindible en la vida del hombre.

Pero la farsa ha sido, a su vez, deshonrada y deshumanizada desde el momento que hombres sin conciencia se han aprovechado de ella para representar papeles indignos, sin otro fin que justificar la odiosa tiranía yugulando la libertad, la dignidad y los derechos del hombre.

Una de las mil formas canallescas de burlarse de la dignidad de un pueblo, es representar la comedia de un plesbicito con resultados sabidos de antemano. Todos los tiranos son amigos de consultar a su pueblo oprimido si es gustoso de seguir soportando su tiranía. Ay del que respondiera que no. Como el pobre burro de la fábula, sería sacrificado por haber tenido el atrevimiento de reclamar sus derechos de hombre libre. Establecer consultas en estas condiciones es una burda farsa. Una comedia trágica y desagradable que debiera horrorizar al mundo entero después de haber conocido los horrores del nazi-fascismo alemán, padre putativo del español.

Todo el mundo sabe que en España no hay prensa de oposición. Que los sindicatos son incondicionales del dictador. Que la prensa, la radio y la televisión están en manos de Franco. Que toda manifestación política es ferozmente reprimida. Que la menor indiscreción o descuido suponen feroces condenas que arruinan la vida de un hombre. ¿Qué puede hacer un pueblo que se sabe vendido y abandonado por todo el mundo en manos de sus verdugos, si le piden que vote? Votará. ¿Y qué? Para él será lo mismo, como la prostituta que no escoge el cliente. Lo mismo le dan unos que otros mientras sean perros con distintos collares.

¡Si señores! supongamos que en un taller hay un obrero atrevido que no quiere votar. El sindicato lo pondrá de patitas en la calle y contento se dará, si no dá con sus huesos en la cárcel, acusado de actividades subversivas. Franco, hijo predilecto de Hitler, sabe como su maestro imponer el terror sordo en casa de los españoles.

El español de hoy semejante al español de la época picaresca, sabe que fingiendo estar conforme se corre menos peligro que manifestando lo que siente. Un general más o un general menos, la cosa no se agravará más. Los pueblos seguirán vaciándose en busca de mejores aires y ambiente en el extranjero si no quiere verse hundido en la ruina más aparatosa gracias a la política del régimen. Todos los regímenes absolutos son lo mismo. Todos acarrean la más negra ruina.

Hambre tiene y hambre seguirá teniendo, pese al referéndum o plebiscito. Podemos afirmar que no hay un pueblo de Europa, gracias a sus gobernantes que tenga más hambre que el pueblo de España. Su emigración es una evidente prueba. Las estaciones del mundo entero se encuentran invadidas por una emigración ansiosa y verdaderamente necesitada. Lo demás es pura farsa; comedia pura.

No se nos diga que el hombre viaja porque le gusta viajar y conocer nuevas tierras, eso se le puede aplicar a esos simpáticos turistas que durante unos meses del año van de un lugar a otro. Estamos convencidos que a nadie le gusta salir de sus casas cargado de sacos y maletas de cartón averiadas o rotas atadas con cuerdas para que no se caigan a cachos. Jamás se había conocido una tal riqueza en España. Se han necesitado veinticinco años de paz y ríos desbordados de turistas, para que el español se haya visto obligado a buscar el amparo en el extranjero. ¿Qué sería de nosotros si de repente el obrero español fuese obligado a volver a sus pueblos abandonados en avalancha como los refugiados de Argelia?

La vergüenza más grande del mundo, es la del pobre español errante. De nada le sirven sus hermosos prados, ni sus vegas ubérrimas, ni sus naranjos, ni los extensos olivares de Andalucía y Extremadura. Si quiere vivir tiene que conocer el éxodo forzoso y el destierro. ¿Quién puede negar una verdad tan evidente como esta? No hablemos del pasado, ni del futuro, ciñamos nuestro objetivo al presente. ¿Quién quiere volver a su pueblo?...

Nuestros hijos en su conjunto abandonan su nacionalidad y la mayoría inducen a sus padres a abandonarla. Nadie quiere volver como no sea de turistas... Cualquiera vuelve a los jornales de antaño. España entera es una comedia, esto es lo que se vive y se plebiscita. El 96 % se quedó bajo el dictador; Hitler alcanzó el 99 %; tiene que volver a repetirlo, como en el presidio: Como no salga bien, no hay rancho.

Cuando nos referimos a las desgracias de nuestra tierra, no acusamos a España que es una tierra maravillosa. Precisamente en eso está la acusación del régimen. La nación posiblemente con mejor clima y mejores condiciones; con una población exigua; casi la mitad de España, se encuentra impotente y pauperizada.

No se hable de la guerra civil, la Europa entera sostuvo una guerra mayor y más violenta y en cambio hoy vive en la abundancia. Tiene que ser España y Portugal, los dos países fascistas, los únicos que no han podido sobreponerse a la miseria y a la desgracia.

No tenemos amargura porque no tenemos ninguna responsabilidad moral ni material. Defendimos a España y al gobierno legal. Nos defendimos porque sabíamos lo que nos esperaba. Lo mismo que hubiera tenido el mundo si Hitler y Mussolini ganan la guerra: hambre, crímenes y asesinatos. Eso tiene España.

Para los españoles del interior y para los españoles del exterior la vida seguirá igual: los mismos perros con diferentes collares. Un general más o un general menos, repetimos, no tiene ninguna importancia, son cosas que no nos van ni nos vienen. Queda para los Estados europeos y americanos, incluídos los rusos, el sacar consecuencias para sus futuros negocios. Los nuestros están bien definidos: mientras no veamos los obreros franceses, belgas, alemanes, etc., emigrar en busca de mejores condiciones de vida a España, diremos que todo es un cuento. (Los turistas no cuentan, de eso tiene más España).

Como diremos que tarde más o tarde menos, el resultado final está por descontado a menos que antes se produzca una nueva emigración de generales, curas y camisas viejas que ya huelen a mercancía corrompida como el plebiscito de Franco.

UMBRAL

Sumario del nº 60

Benito Rojas: **CAMUS, O LA ILUSION CREADORA.**

Eugen Relgis: **DE MI CALENDARIO. LOS POETAS POR DENTRO.**

Abarrátegui: **UMBRAL DE LUZ (poesía).**

León Balter: **UN ACTOR QUE PIENSA: MARLON BRANDO.**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. FRANCISCO GINER DE LOS RIOS.**

E. Valls: **HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.**

F. Arévalo: **HOMENAJE A SENECA.**

J. Carmona Blanco: **MONOLOGO DEL MONTE (cuento).**

J. Coll de Gussem: **LA SONRISA.**

José Sevilla: **LA MUSICA EN LA CULTURA ESPAÑOLA.**

Juan Ferrer: **BEETHOVEN Y CAPDEVILA.**

Max Nettlau: **EL SOCIALISTA MAS PELIGROSO.**

Han Ryner: **LA SABIDURIA RIENTE (folletón encuadernable).**

Noticiario, Papel recibido, Libros, Calendario de S.I.A. etc.

Número digno de fin de año.

1 F. en toda Francia.

LOS MONSTRUOS DE

por EUGEN RELGIS

¿QUIEN podría «juzgar» la guerra de la humanidad con la objetividad de un científico que cree haber penetrado en el corazón de las cosas y que descubre el hilo conductor de los acontecimientos — la ligazón entre causa y efecto — para dictar con una seguridad inalterada por las insinuaciones contrarias de su propio pensamiento, las sentencias definitivas, que serán las de la historia de siempre? Si existen, en efecto, algunos que poseen ahora este milagroso don de síntesis, podemos admirarlos con ese confuso sentimiento en el que no sabemos si la confianza es más grande que la desconfianza, del mismo modo que no nos preguntamos si la isla o la nave que vislumbramos cuando estamos perdidos en un océano borrascoso, son realidades ciertas o alucinaciones de nuestra ansia de salvación. Les estamos, sin embargo, agradecidos aun por sólo algunos momentos de alivio, de piadosa ilusión en nuestra prolongada angustia.

¿Una historia exacta, verídica de la guerra mundial? Vivimos tan apresurada e intensamente, y nuestros días abarcan muy a menudo tantos acontecimientos, que no podemos esperar los juicios de la Historia. Extraña es nuestra necesidad de clarificación, de sencillo encadenamiento lógico o cronológico de lo sucedido y, particularmente, nuestra precipitación de formular y concluir. En la espinosa red de las leyes, encerramos inmensidades vitales y realidades caóticas, las forzamos a tomar la forma de nuestros moldes cerebrales (más exactamente: de nuestros intereses mezquinos) y las equilibramos en ordenamientos estáticos, en estupendos palacios abstractos, en museos inventariados y bibliotecas catalogadas, donde cualquiera puede entrar... si, antes que todo, deja afuera su propia personalidad, del mismo modo que dejamos en el vestíbulo la cartera, el sombrero y el paraguas. Y, no cabe duda, esta manera de investigar acontecimientos inconmensurables, desarrollados con la violencia casi siempre desastrosa de los fenómenos naturales, no es más que un engaño poco perdurable.

Si toda la verdad se hallara efectivamente en esta clase de cristalizaciones mentales — como todos los elementos componentes se hallan, por ejemplo, en un cristal de sal — entonces los principios cristalizados, las leyes fosilizadas, las normas cuajadas por la tradición y la autoridad no resultarían tan inaptas, tan inútiles para el perfeccionamiento del espíritu y el avance de la sociedad. Tantas opresiones y matanzas ha soportado, durante milenios, esta pobre humanidad, y tantas veces cronistas e historiadores han relatado parcial o imparcialmente, al unísono o contradictoriamente, los terribles sufrimientos y las incalculables pérdidas de nuestros antepasados. Después de cada decadencia y después de haberse levantado nuevamente, gracias a su instinto de conservación y a sus renovadas energías, los pueblos, la humanidad toda, reiniciaba su marcha por las rutas de las penas diarias y de los espejismos del futuro, con la esperanza de una vida más tranquila y llevadera, más libre y abundante por el justo reparto.

Pero los falsos pastores, los astutos salvadores que anunciaban solemnemente la Era Nueva, forjaban — detrás de las mamparas doradas del Poder — otras cadenas, las frías y pesadas cadenas de las leyes; de la esclavitud política, religiosa, económica y aun cultural. No nos atrevemos a encarar, en toda su horrible desnudez, la vanidad de las «enseñanzas» de la historia humana, tal como resultan de las versiones oficiales. Estas enseñanzas están formuladas con nobles palabras, patéticas, grandilocuentes. Pero estemos firmemente convencidos de que las mismas no expresan las realidades vividas por individuos y colectividades, por clases y pueblos, por religiones y razas. Estas enseñanzas no aparecen como las frutas sanas que crecen y maduran en el árbol henchido de savia sorbida de las profundidades secretas de la vida.

Nuestros juicios, nuestras soluciones, normas, fórmulas y leyes no son más que plasmaciones quiméricas, salidas a luz por el empeño forzado, antinatural y hasta antihumano de la mente intoxicada por meras palabras, por nociones, lemas, conceptos ensartados luego en frases sugestivas. En nuestro cerebro, una fuerza nefasta, nihilista pese a todos sus razonamientos lógicos, transforma las verdades elementales, ensucia las fuentes vírgenes, desvía los instintos puros y frescos — trastorna el universo circundante, y asimismo nuestro mundo interior, psíquico y espiritual, que palpita en lo hondo, más allá del círculo luminoso de nuestra conciencia que busca la verdad, que exige una respuesta a cada pregunta suya.

«Juzgamos» los acontecimientos *después* que ellos se han desarrollado ya, después de que sus ecos vivos se han dispersado en el subconsciente o en la nada. Cuando los dolores no desgarran más nuestras entrañas y nuestra alma; cuando los instantes no derraman ya en nuestro corazón sus eternidades cálidas y fecundas; cuando los impulsos de conservación de nuestro ser físico y moral ya no están luchando con la muerte disfrazada bajo millares de apariencias; cuando hemos llegado, en fin, a la ribera de una salvación temporaria, de una paz que no es más que una tregua, recién entonces empezamos a «pensar» acerca de todo lo que hemos experimentado y padecido. Pensamos de un modo abstracto, olvidándonos de la verdad desnuda, palpitante y palpable, que gritaba su presencia en nosotros mismos. Apartamos nuestros «fenómenos vitales», los espaciamos, buscando un cómodo punto de mira, desde donde podamos abarcar «las cosas», integra y estáticamente, las cosas fijadas en esas seguridades calculables y mensurables mediante signos y aparatos convencionales. Juzgamos entonces un concepto frío, una noción sin vida, una imagen mental reflejada a través del prisma de ciertas normas y fórmulas. Conocemos *otra cosa* que lo que hemos vivido, que lo que hemos percibido con los interrogantes de los misterios y enigmas. Salimos de nosotros mismos, de nuestro molde vital, y contemplamos el propio cadáver, y lo examinamos como una máquina desmontable...

¡La objetividad científica! Demasiado a menudo nos ilusiona y nos deslumbra ella con la geométrica hermosura de sus construcciones lógicas.

En torno a la independencia de movimiento obrero y otras hierbas

EN publicaciones anarquistas o llamadas tales que actualmente aparecen, abundan las quejas de que el movimiento obrero haya perdido su independencia al caer bajo tutela de la centrales de obediencia partidista o estatal. Pero nada hacen por averiguar las causas. Y ello se debe a que dichas publicaciones y las agrupaciones que les dan vida, salvo raras excepciones son cómplices de que el movimiento obrero haya caído bajo tutela de las centrales gubernamentalistas o totalitarias, en las que actúan buena cantidad de militantes sin dejar de llamarse anarquistas.

Se lee en no pocas publicaciones que fueron y siguen llamándose anarquistas, que el motivo de que el movimiento obrero haya perdido su independencia se debe a los malos dirigentes. Los que así hablan dan prueba de que en su espíritu se enfrió o apagó la lucidez de las ideas. Pues se dijo y repitió en nuestros medios, que los militantes de mentalidad dirigista, en no importa qué doctrina o profesión se equivalen. Y al respecto cabe repetir, que la misión del anarquista en la organización obrera no es la de dirigir, sino inculcar ideas por las que cada uno se dirija por propia iniciativa, asociando su esfuerzo al de los que persiguen la misma finalidad.

En los tiempos que se sabía mejor lo que se decía (porque no se estaba tan «modernizado» en el arte de confundir) se dijo y repitió que no se puede haber sociedad buena con hombres malos o, mejor dicho, con hombres maleados. La primera célula de nuestra organización no es el núcleo, sino el hombre. Y si se falsea la aspiración, la visión y la entereza moral del hombre, tal será el nucleo de que forma parte, en el orden local, regional o internacional. Sabían los primeros internacionalistas, y deben saber sus continuadores, que con seres perturbados por creencias religiosas y nacionalistas y por ambiciones capitalistas, reformistas, e incluso lideristas, no es posible la existencia de una organización obrera que luche por la liberación de los oprimidos a tono con las aspiraciones de la A.I.T. En ello fundaron los internacionalistas la necesidad de propagar las ideas anarquistas en los medios obreros y demás, para librarlos de las corrientes que los hacen súbditos y puntales de los sistemas que les esclavizan.

Se podrá argumentar que en las páginas de las publicaciones que se precian de anarquistas se exponen ideas. Pero cabe preguntar: ¿Qué sistema de organización, de educación, medios de lucha, y aspiración finalista se les aconseja a los trabajadores para el logro de su emancipación? ¿Cómo se justifica que llamados anarquistas militen en centrales reformistas y totalitarias, que son las que despojaron al movimiento obrero de su independencia, persiguiendo fines opuestos a los de la A.I.T.? El valor de las ideas y la posibilidad de su convivencia por ensayos realizados y en continua realización por seres o núcleos que buscan resolver sus problemas sin intervención de la autoridad, está probada en realidades vividas y vivientes. Si en España fue posible suplantar el viejo sistema derrumbado por la revolución, con un ensayo social sin autoridad, fue porque en la trayectoria del movimiento obrero había un largo ejercicio societario inspirado en las ideas anarquistas. Y los que quieran agregar algo nuevo a lo conocido, tienen en este y otros ensayos realizados, mejores elementos de juicio que en lucubraciones diletantistas, para forjar un movimiento obrero que no pierda su independencia y su finalidad liberadora.

SERAFIN FERNANDEZ

chispas

En España, algunos votaron a Franco «porque Sí».
Otros votaron «puerco No».

∴

Franco, supersticioso, teme a las pitonisas.
Porque lo remiten a un signo del zodíaco: «Cáncer».

∴

El «delfín» de Franco Franco Franco se llama Muñoz Muñoz Muñoz.
Pero ambos están en el que llega el último al Averno. Puesto que la barca de Caronte se aproxima.

∴

No siempre los entierros son tristes.

∴

Preguntarlo a los herederos.

∴

En este caso, el heredero es el Pueblo.

∴

Por una vez habrá que llevar vela en el entierro.
... Si llegamos a tiempo.

CHISPERO

NADIE dejará de adquirir su Calendario por no andar a tientas (¡esa memoria!) y para estar en las nubes y más arriba de ellas, por astronomía.

RAFAEL TASIS Y MARCA

Se trata de uno de los hombres que en los últimos tiempos más habían preocupado a los sabuesos del franquismo. Murió repentinamente hace poco en París, donde fue invitado para dar una conferencia. Nacido en 1906, desde muy joven se dedicó al periodismo y llegó a ser director del diario «La Publicitat».

Publicó varias novelas con éxito, de las que recordamos «Un crim al Paral.lel», «Sol ponent», «Tres»... Ensayista, biógrafo e historiador, dan testimonio de su obra los estudios que hizo, «La revolució francesa i Catalunya», «Historia de la prensa catalana», etc. Cultivó el género teatral con «Un home entre herois» (estrenada en México), «La maleta» y otras. Fue un excelente y meritorio escritor.

Pero con todo su valor intelectual sobresalía por su condición humana. Pertenecía al sector republicano de tendencia catalanista, aunque su amplia concepción social sobrepasaba en mucho los estrechos límites de un nacionalismo reaccionario y acomodaticio. Al terminar la contienda española, con el triunfo nazifascista, Rafael se trasladó a Francia donde residió unos años. Un buen día, tal vez mejor por ansia de lucha que por nostalgia, se trasladó a Barcelona. A su llegada fue detenido durante larga temporada. A la salida de la cárcel, en plenas ramblas, estableció una modesta librería que pronto se convirtió en el punto de reunión de los elementos más destacados de la oposición al «caudillo».

Durante años fue, indiscutiblemente, el hombre más multado, perseguido y molestado por las autoridades barcelonesas. En su condición de comerciante, de librero de maneras suaves y de trato amable, se escondía un gran luchador que no cedía ante nada. Fue un ejemplo de tenacidad y consecuencia, frente a la injusticia del régimen, admirado por propios y extraños. En la capital catalana no se publicaba hoja, pasquín o panfleto que no fuese seguido de registro domiciliario o de detención, lo que no implicaba que siguiera su ruta sin temor ni transigencia.

Hace sólo unos meses que visitó México, donde celebró una serie de conversaciones con compatriotas exiliados en las que, en forma certera y equilibrada, expuso la situación del pueblo español y en especial el problema catalán frente a la dictadura franquista.

Ante la desgraciada noticia de su deceso, nos place manifestar a familiares, amigos y a cuantos se oponen al régimen que envilece a España, nuestra sentida manifestación de condolencia por la pérdida de un hombre que murió cumpliendo con su deber en defensa de sus ideales y convicciones.

JOSE VIADIU

MAL FUTURO SE AVECINA

BILBAO, (OPE). — Comentando el caso de la empresa «Beltrán y Casado» — que suspendió pagos debiendo dos meses de salarios a unos 600 obreros y 57 millones a tres Bancos — ha dicho un periódico local:

«¿Han cobrado los productores afectados los sueldos que les adeuda la empresa desde hace unos dos meses?

Conviene puntualizar: pues lo cierto es que no han cobrado.

Han percibido — eso sí — un dinero contra el crédito personal de cada trabajador, que habrán de abonar con interés en un plazo de dos años.

La empresa no les ha pagado hasta el momento, Beltrán y Casado les sigue debiendo los sueldos.

Este «remiendo» ha servido para hacer frente a una situación que tenía los caracteres de angustiosa.

Con menos gravedad, el problema renace. El dinero que han percibido los trabajadores, en su mayoría, ha servido para pagar deudas. Ahora vuelven a las «andadas», aunque ayudados por el subsidio de paro. Este problema — este desagradable problema, sobre todo desde el lado humano — se repetirá, en plazo breve de tiempo, en otras industrias de la provincia, que están dando tumbos. Mal futuro se avecina.»

COMPAÑERO: El Calendario S.I.A. día tras día te hará presentes los pasos del año.

RAIMON-GARCIA LORCA

AL celebrado cantor valenciano la revista « L'Express » le atribuyó una declaración desdichada que, para no dar lugar a errores, reproducimos exactamente como fue publicada :

« J'en ai assez qu'on associe mon nom à celui de Lorca. Il a eu raison d'être assassiné par les Gardes civils. Il est ainsi entré dans l'immortalité des bien-pensants. Mais l'Espagne d'aujourd'hui n'a plus besoin de lui. En 1936, je n'étais pas né, ni ceux pour qui je chante. Mon pays a un passé. Sa jeunesse pense au futur. »

Esta inconveniencia la revista de marras la intitula : « Raimon assassine Lorca ».

Sin duda recriminado, Raimon se defiende, en el número siguiente de dicha revista, de la siguiente manera:

« Je n'ai pas assassiné Lorca. Je n'ai pas l'habitude d'assassiner les gens, fussent-ils morts depuis longtemps.

» Il me faut préciser que je tiens Lorca pour un bon poète. Mais Antonio Machado, Alberti et Miguel Hernández, par exemple, qui sont eux aussi poètes, et eux aussi espagnols, bien qu'à peu près parfaitement ignorés en France, sont aujourd'hui plus lus, plus vivants pour une certaine jeunesse espagnole.

» Je ne suis pas contre Lorca, mais contre ceux qui, en faisant un myuhe, une sorte de divinité au-dessus de toutes contestations, tranquillisent à bon compte une conscience peut-être pas très propre. »

A nuestro entender, la segunda nota de Raimon no borra completamente el mal efecto causado por la primera. García Lorca era « buen » poeta, incluso « gran » poeta, sin necesidad de que la G. C. o los falangistas lo asesinaran. Su prosa es alada, como su verso, e igual su extenso teatro, lo que no impide que los tres otros poetas que Raimon cita no sean meritísimos. De los cuatro, sólo García Lorca y Miguel Hernández han sido mártires, pero todos ellos se igualaron en grandeza antifascista. ¿A qué vienen, pues, los regateos contra el que yace en el barranco de Viznar, o esa dudosa expresión *dalinana* que, con respecto a Lorca, Raimon ha tenido?

Porque las «conciencias impuras» en esta ocasión no tocan ni pito ni flauta. — J. F.

QUIEN DUDA... INVESTIGA

(Viene de la página 4.)

siempre — por lo menos desde hace la friolera de diez mil años —, nos envuelve en una capa tan sucia de sangre y lodo, sufrimiento, destrucción y muerte por doquier...?

Sydenhan

Para remachar el clavo de la bella astrología, Sydenhan consideraba que el universo estaba sujeto a la influencia de siete planetas principales y cuyo poder sobre los individuos se divide así: El Sol — fuente de luz y de vida — gobierna el corazón; la Luna el cerebro. ¿Estará en ese desvío la clave de todos los problemas humanos? ¿Por qué la luz no se dirije directamente al cerebro? ¡Vaya usted a saber lo que son los misterios del Todopoderoso...!

Júpiter — el mayor de los planetas — gobierna el hígado. Y esto lo creemos sinceramente respecto a quien actualmente en El Pardo tiene sólo eso... Porque tiene que ser bien grande el planeta que gobierne un hígado semejante, ¿verdad?

Venus — un planeta que nadie ha visto de cerca, pero que no obstante hay quien afirma ser el más bello de todos —, gobierna los riñones; Saturno el bazo; y Marte, ¡nada menos que la hiel! ¿Podría alguien poner en duda esta última afirmación? Los pulmones están bajo la potestad de Mercurio. Y si Mercurio es el Dios de los ladrones y de los comerciantes, pues, ¿qué duda cabe de la certeza de potestad tan magnífica, si nadie ignora que los que trabajan ofrecen sus pulmones a ladrones y gentes por el estilo? Pero basta ya de dominios interplanetarios, pues con los que palpa uno a diario aquí, en la Tierra, es suficiente, y si nos apuran, sobrado en exceso. Lo que nos parece una verdad sin vuelta de hoja. ¿O no?

COSME PAULES

B.D.I.C

LA ABSTRACCION

Soberbios monumentos de hielo que se funden, empero, al primer hálito netrando más hondamente entre las apariencias de este mundo cerebral, podemos comprender — con la dolorosa vacilación de aquéllos que no quisieran arrancarse todos los velos de las ilusiones — que la causa primordial de tantos ciclos catastróficos, de tantas guerras entre individuos, clases, pueblos, Estados, relide la vida frenética e inagotable. Pegiones y razas, reside en este modo de juzgar los acontecimientos que solemos llamar nacionales, políticos, sociales o culturales.

El dogma fortalecido mediante el fanatismo y la opresión, se convierte en una falsa pero tremenda realidad: sus «verdades» pervertidas, incesantemente repetidas, se insinúan y se fijan en la mente de los que se creen destinados a proteger y dirigir a las multitudes. En una palabra: gobernar. Lo que significa: ejercer el Poder — de vida y de muerte — sobre el individuo y la masa, en nombre de algunas ficciones, por «el derecho divino» o «la voluntad de la nación». Por encima de los pueblos, el dogma persiste con la monstruosa fascinación de las leyes sacrosantas que no pueden ser disecadas, verificadas o rechazadas por los profanos. Los mandatos de la fatalidad divina, natural o «racional» caen, aplastantes, de las alturas del Poder, envueltos en majestuosas expresiones verbales, en terroríficos sinsentidos, vengativos, despiadados. Y por eso, la experiencia cotidiana de los pueblos, los sacrificios de tantas generaciones impulsadas hacia ideales de superación humana, los tesoros espirituales heredados y las revelaciones de la conciencia — relámpagos que nos señalan el camino de la liberación — todo nuestro perfeccionamiento de un siglo a otro se vuelve finalmente estancado e impotente: no avanzamos más, con paso firme, pacífico hacia las victorias del amor y de la creación.

En los grandes y decisivos momentos de nuestra evolución, personal o social, no seguimos ya a los *otros* imperativos, morales, que murmuran en nosotros, en nuestros silencios activos y fecundos. En los recodos donde nos esperan la decadencia — las bestias insaciables de la guerra — nos asaltan los mandamientos extraños, los monstruos de la abstración, de nuestro pensar desnaturalizado. Los seudosabios suministran solemnemente los principios, los conceptos, las palabras mágicas mediantlas cuales los amos temporarios, sedientos de riquezas y gloria, imponen a las muchedumbres creencias y necesidades artificiales, fantásticamente exageradas y formuladas en «leyes» políticas, económicas, nacionales, racistas, estatales... El hombre sin su natural hombría de bien, sin la sana intuición de la verdad, sin el latido espontáneo del corazón libre; el hombre-concepto, el hombre que parece plasmado en laboratorios de hechiceros satánicos, manda, no obstante, al hombre real, al individuo sencillo y vigoroso en su genuina pureza. La idea destilada en el alambique de la «lógica», expurgada de toda esencia terrenal y humana, la idea legislada por privilegiados y usurpadores, llega a ser una nueva fatalidad y nos arrastra de una caída a otra más profunda.

Y después de cada despertar en medio de tantos infortunios, nuestra mirada se fija nuevamente en los mortíferos fantasmas de la razón — de la razón de los dogmas y los Estados, y no de la pura razón humana — y, estremecidos todavía por los sufrimientos, empezamos a olvidar la enseñanza directa, áspera, de la vida. Los interrogantes asoman otra vez bajo nuestra frente, ávidos por la postrera aclaración, por la ilusoria consagración de una «ciencia» definitiva, absoluta. Y nuevamente salimos de nuestra propia realidad, y disecamos nuestro ser, cual un cadáver sobre la mesa de autopsia. Y otra ley, otro dogma, una nueva fatalidad cerebral están elaborándose en la luz vacilante de nuestra pobre conciencia.

Siempre olvidamos que la salvación se halla aquende y no allende las apariencias, en los trasfondos de nuestro espíritu que espera nuestras miradas germinativas, vueltas hacia adentro, en nosotros mismos. Olvidamos, quizás por pereza de pensar, quizás por atavismo o por desesperanza... Y, sin embargo, repitámonos esta primera verdad: las raíces de la realidad substancial, viable, brotan en nosotros, en nuestros semejantes, nuestros hermanos, y sólo por nosotros mismos podemos mejorarnos. La única ciencia es la que ayuda al hombre — al individuo — a ser dueño de su persona, es decir, de su propia humanidad esclarecida y libre.

Cresta del Whitney y Sierra del Cumberland

(Continuación y fin)

En la línea del Boisee, Boise City, con sus huertos. Al Missouri, Bismark, con sus fincas. En el valle del Winooski, Montpelier, con sus talleres. A la comarca del Gila, Poenix, con sus yacimientos mineros. En el Missouri, Fankton, con sus torres. No lejos de la bahía Apalachee, en buen terreno, Tallahassee, con sus hortalizas. Al río Grande del Norte, Albuquerque, con sus prados. En las inmediaciones del lago Tahoe, Carson City, con sus bosques. Al Océano Pacífico, Sitka ,con su puerto. Por el Black Hills, Deadwood, con sus minas. Al valle lateral del Pecos, Las Vegas, con sus aguas minerales. En la isla Martha's Vinegard, Vinegard Haven, con su puerto. Al Red River, Alexandria (Louisiane), con sus frutos. Por la entrada del Cumberland Gap, Middlesborough, con sus Bibliotecas, sus minas y sus talleres. En el Mississipi, Donaldsonville, con sus granos y verduras. Al St. Mary's, Fernandina, con sus flores. Delante, entre otras, de las islas Anacapa y Sta. Cruz, dulce, digna y sutil, en la bahía de su nombre, Sta. Mónica, con sus rojos chalets, sus baños y su Escuela de danzas.

A unos cincuenta kilómetros de la capital del New Jersey, la villa de Princeton, con su Escuela universitaria. Gentry, con sus bosques. Empire City, con sus minas. Fredonia con sus pozos de gas natural. New Almaden, con el mercurio. Georgetown, con su puerto. Charksville, con las hortalizas. Beatrice, con sus prados. Guthrie, con sus maderas. Chester, con sus huertos. Wichita, con sus talleres y sus bosques; Golden Gate, con sus minas; Benicia, con su puerto; Hannibal, con sus prados; Crystal City, con sus huertos, y Steubenville, con sus mujeres bonitas.

En gala, con sus energías, Waterburg, Covington, Quincy, Harrisbury, Cedar Rapids, Miami, Williamsport, Lancaster, Tacoma, Binghanton, Terre Haute, Fort Maine, Davenport, Haverhill, Malden, Waltham y Chelsea. Así, Elmira, Brockton, Altoona, Newburg, Bay City, Newport, La Crosse, New Albany, Canton, Pawtucket, Mac Kfeesport, Knoxville, Wilkesbarre, Yankers, Eau Claire, New London, Danbury, Sheboygan y Moline. Igualmente, Cohoes, Tauton, Crescent City, Auburn, Chattanooga, Newburport, Amaha, Rockford, Niagara Falls, Brunstable, Zanesville, Newton, Batte Creek, Oneida, Kenkut, Idaho City, North Adams y Bellevue. En la misma índole, York (Alaska), Ponghkeepsie, New Britain, Oshkosh, Asheville, Plymouth, Joliet, Orange, Lexinton, Ogden City, Passais, Berkley, Burlington, Jeffersonville, Marietta, Sandusky, Waco, Ocean City, Arkadelphia, Brandock's Fied, Ottumwa, Cumberland y Sedalia.

A realce, con sus estímulos, Carlisle, Bloomington, Pittsfied, Roanoke, Sioux City, Narwich, El Paso, Muskegon, Leadville, Hartings, Klington, Meriden, Taos, Wadsey, Rock Island y Beverly. También, Washington (Pennsylvania), Snohomish, Bath, Hamilton, S. José, Edwardeville, Macon, Amherst, Butte City, Norristown, Berkeley, Duxburg, Lewiston, Amberth, Danville, Ralla, Fort Smith, Meridian y Pambina. En igual, South Bend, Vallejo, Leavenwork, New Madrid, Eureka, Vevay, Fichburg, Malledgeville, Cairo, Laffayette, Bungor, Bravo City, Racine, Kalamazoo, Corvallis, Warsaw y Ocala. Del mismo modo, Amheim, Yuba City, Biddeford, Monterey, Fairhaven, Tooele, S. Carlos, Port Huzon, Amsterdam, Independence, Bodega, Leesville, Atchison, Chicopee, Golden City, Brunswich, Grenada, Chattahoochee, Lorraine. Tampa, Bethlehem, Crowley, Stormville, Vancouver, Orlando, Lima, Machinaw y Unaka.

En firmeza, con sus desvelos, Morgan City, Hagerstown, Saratoga Springs, Casegville, Williamsburg, Palatka, Crowley, Merdford Abardien, Sta Clara, For Scott, New Berne, Oil City, Union, Watervliet, Altaville, Paducan y Selma. Así, Osceola, Marquette, Ann Arbor, Bowling Green, New Castle, Plattsmout, Harmarville, Bartow, Provo, Elgin, Ogdensburg, Arizona City, Mariposa, Alton, Council Bluffs, Brokline, Eagle Pass y Bayonne. Por igual, Alexandria (Virginia), Shreveport, Pattonville, Van Buren, Greenbusch, Rome, Fergus Falls, Beauford, Chillicotte, Marion, Nashua, Saucelito, Provincetown, Astoria, Brownsville, Port Townsend, Dakland y Florence. En el mismo sentido, Eugene City, Nouschagah, Kingston, Andreieffski, Paris, Yazoo City, Ocmulgee, Huntinton, Fond du Lac, Stilwater, Charlestown, Muncie, Prairie, Wahpeton, S. Antonio, Woonsocket, Masillon, Pattsville, Vinita, Cotonvood Falls, Crisfiel y Louisiana.

A constancia, con sus ánimos, York (Pennsylvania), Bellaire, Stanford, Wabasha, Charkville, Sherewsburg, Atlantic City, Sault Ste Marie, Allentown, Mansfield, Charlotte, Mahansy City, Napoleon, Alameda, New Rochelle, Pine Bluff, S. Rafael, Ashlan, Edenton, Lauramie City, Kaskaskia, Martinez, Taleguah, Jemez, S. Simeon, Pipestone, Vincennes, Florisan y Balice. Asimismo, Mahansy City, Sta Bárbara, Ikogmunt, Stilwater, Greenville, Martinsburg, Fargo, Constitución, St Albans, Newport News, Woodville, Souris, Grand Forks, Brainerd, Oregon City, Aurora, Bellow's Falls y Liberty. De la misma manera, entre otras gratas localidades, Ottawa (Illinois), Marysville, Prescott, Lasalle, Gletisburg, Muscogee, Saybrook, Manderville, Walla Walla, Michell, Balliston Spa, Valdez, Normal, Dalles, Indianola, Mankato, Crisfield, Tucson, Berwich, Godsboro, Midland, Silver y Laredo.

Miguel JIMENEZ

COMUNICADOS

F. L. DE LIMOGES

Comunica que el día 8 de enero, domingo, a las nueve de la mañana, celebrará asamblea general ordinaria en el local de costumbre.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a todos sus afiliados a asamblea general para el próximo domingo 8 de enero de 1967, a las nueve y media de la mañana en el Café de la Comedia.

Diversa e importante información orgánica, poniendo de manifiesto la gran farsa electoral del interior, se dará a conocer, por lo que recomendamos la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE TOULOUSE

Nuestra asamblea del día 17 próximo pasado fue casi por completo dedicada a la lectura de la copiosa documentación orgánica pendiente. Quedó por estudiar y resolver el punto concerniente al próximo Pleno interdepartamental en sus aspectos más interesantes y concretos, como son los puntos del Orden del día esenciales que el mismo habrá de abordar. El hecho de que hayan sido dejados para examen exclusivo de la próxima asamblea indica la importancia que nuestra F. L. les atribuye y, en consecuencia, el interés que para todo militante tiene su participación en la discusión y resoluciones que haya que adoptar. Esta próxima asamblea tendrá lugar el próximo día 7 de enero a las nueve de la noche en nuestro local social.

F. L. DE PARIS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el 8 de enero a las 9 de la mañana para tratar diversos problemas pendientes de solución. Rogamos a todos los compañeros, que estén presentes a la hora señalada, para evitar que se convierta en ley la costumbre el empezar con retraso. Es necesario dedicar más tiempo a la Organización. Así podremos dar fuerte impulso a las ideas, empezando el ciclo de conferencias y charlas que tenemos en proyecto.

F. L. DE DRANCY

Celebrará reunión general el 8 de enero hora y lugar de costumbre.

F. L. DE IVRY

Tendrá asamblea el día 8 de enero a las de la mañana.

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos los compañeros a la reunión mensual que tendrá lugar el domingo 8 de enero de 1967 a las 9 y media de la mañana, en el café du Rhône, 23, Quai Victor Augagneur, Lyon (3).

REGIONAL CATALANA, PARIS

Reunión ordinaria el sábado 7 de Enero de 1967, a las 5 de la tarde. En el orden del día, discusión de sugerencias a presentar para un eventual pleno de la regional.

F. L. DE ROANNE

A causa de las fiestas de fin de año, la reunión mensual ordinaria se celebrará el día 8 de enero, a la hora de costumbre.

F. L. DE CARCASSONNE

Los compañeros pertenecientes a esta Federación Local que dan convocados a la asamblea que se celebrará el 15 de enero 1967 a las nueve de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE MONTPELLIER

En la asamblea del 18 próximo pasado se acordó que la próxima se celebrará el domingo 8 de enero, siempre en el mismo local.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 15 de enero de 1967 a las nueve y media de la mañana, en la sala C. N. T. núm. 1 del Palais de la Libération núm. 9, en Villeurbanne.

F. L. DE DECAZEVILLE

Ponemos en conocimiento de todos los afiliados a esta F. L. que la asamblea general que normalmente debería celebrarse el primer domingo de cada mes, tendrá lugar en el local de F. O. el día 8 de enero a las 9,30 de la mañana, por caer el día primero del año en el primer domingo.

CONFERENCIA EN PERPIGNAN

El día 22 de enero, domingo, a las 9,30 de la mañana y en el local de costumbre, nuestro joven compañero Esteban Ortiz disertará sobre el tema: *«Anarquismo y Marxismo»*

Esperamos que, como siempre, acudiréis todos puntuales.

El acto es organizado por la Federación Local.

A LAS FEDERACIONES LOCALES

Algunas recibirán un paquete de hojas conteniendo el último discurso del compañero Salvador Seguí.

De la acogida que se dispense a nuestra iniciativa, dependerá la prosecución o la interrupción de este método sencillo de propaganda.

Si en las FF. LL. receptoras se suscita voluntad de abono, enviarán *algo* al Fondo de Propaganda de *LE COMBAT SYNDICALISTE* a nombre del Administrador.

PARADERO

—Desearía saber la dirección de Lucio Gómez. Trabajaba en casa Mateu de Casa Antúnez, Barcelona. Escribir a Jaime Ibars, Sanatorium Ste-Foy-l'Argentère, 69 - Aveize (Rhône).

MAS ANTENA

MAS DETENCIONES

BARCELONA. — Cinco obreros y una obrera de la S.E.A.T. han sido detenidos por actividades sindicales «ilegales» y puestos a disposición del Tribunal del Orden Público.

En esta ciudad y en Madrid principalmente, llueven hojas de protesta «contra la farsa referendumística», a la par que anuncian una campaña contra el encarecimiento de la vida, que en pocos meses ha sufrido un 12 % de aumento.

DIJO RADIO EUZKADI

—Salió de la cárcel de Larrinaga, después de pasar un período de reclusión por haberse negado a pagar una multa gubernativa el joven Sabin Egaña, e ingresó por igual razón en la misma de Iñaki de Arechabaleta.

De la prisión de Carabanchel (Madrid) ha salido en libertad provisional el joven donostiarra Iñaki Múgica, que fue encarcelado el 28 de octubre por Orden del Tribunal de Orden Público.

—Acusados de haber roto la lápida de una fuente de Fruniz, dedicada a Franco, han sido interrogados en el puesto de la Guardia Civil de Munguía, los jóvenes Torre, Arrien y Arrieta. Sus expedientes han pasado al Juzgado.

CORREO DE REDACCION

—Avelino Massons, Frankfort (Alemania). Pedro Molina de Badalona murió en Francia hace más de un año.

—S. O., Niza. Di si recibistes los 3 libros para M.

—FF. LL., Francia. Para simples avisos sería conveniente no entrar en comentarios. Se simplificaría nuestra tarea.

—E. L. Tours. Escribiremos.

TEATRO ALHAMBRA

50, rue de Malte, París

Gran Mitin Antifranquista

para el 15 de enero a las 9 y media de la mañana, con los siguientes oradores: **WILEBALDO SOLANO** (POUM), **FERNANDO VALERA** (ARDE), **JOAN SAURET** (ERC y PNV), **ARSENIO JIMENO** (UGT-PSOE) y **ROQUE SANTAMARIA** (CNT-FL de París).

Bajo la presidencia de Alianza Sindical.

ULTIMA HORA

Por causas imprevistas ha sido aplazada la celebración del mitin que el «Comité pour l'Espagne Libre» tenía anunciado (véase nuestra 1a página) para el 20 del corriente en el Palais de la Mutualité de París.

Necrológica

JOSE MOLINA

Otro más que nos deja: El día 26 de noviembre, a los 63 años de edad, dejó de existir el compañero José Molina. Dicho compañero residía antes de la guerra en Barcelona, en la barriad ade las Corts y pertenecía al ramo de la metalurgia.

Desde muy joven se enroló en la C. N. T., la cual defendió siempre. Era modesto y sencillo. Pasó por campos de concentración y compañías de trabajo, y tan pronto tuvo ocasión se reincorporó al Movimiento con el deseo como todos de poder ir pronto a España.

Su muerte nos dejó sorprendidos. No estuvo casi malo, y de la noche a la mañana nos dan la noticia de que Molina había muerto.

Su entierro fue civil, enarbolándose la bandera roja y negra tal como fue su deseo. Concurrieron muchos compañeros y elementos de diferentes partidos, así como amigos franceses y españoles, de los cuales era estimado.

En nombre de la Federación Local nos asociamos al dolor de su esposa e hijas.

F. L. de Beaucaire

Calendario de S. I. A.

A nuestro querido compañero Vicente Artés le sale arte al conjuro del tiempo y de la Naturaleza. El año pasado en el Calendario S. I. A. nos gratificó con un efluvio marino que en sus años de farero le penetró piel adentro, y retina adentro, de lo cual no se librará en los años de su vida. Ser solitario ante el rumor de las olas y bajo las estrellas, es convertirse en poeta de las grandes soledades como el pastorcillo de Alfonso Daudet, ebrio de cenit, de sol, de hierbas y silencios perfumados.

Tan gozosa quedó la solidaria S.I.A. del próvido trabajo de Vicente, que para el año previsto (éste) le encargó nueva redacción del Calendario, mural igualmente y a doce hojas documentadas, ilustradas y enaltecidas con un enjundioso estudio de la Ciencia y el Trabajo, dos elementos substanciales para que el Hombre haya dejado de ser bestia y nuestra sociedad se trace las líneas de un Civilización efectiva. Las materias, divididas en capítulos, el autor las marca con los subtítulos que a continuación expresamos: Comentario, la Astrología, los Meteoros, la Creación Solar, el Sol, los Telescopios o la Optica del Espacio, Dispersión de la Luz, Recomposición de la Luz, la Conquista del Aire, las Más pesados que el Aire, Fotografía y Cinematógrafo, las Lámparas de Edison, el Barómetro, el Microscopio.

En el aspecto grabados, quedamos en presencia de una cuatricomía representando la Sardana en Colliure, danza típica y eminentemente popular de la región catalana, cuya nostalgia el amigo Artés ya sintiera en sus soledades del Cabo Begur, y sigue percibiéndola en su retiro de Lourdes, paraíso artificial para toxicómanos religiosos en el cual los rumores son menos comunicativos y deseables que los de las olas mediterráneas.

A continuación el Calendario ofrece once reproducciones estatuarias correspondientes a Maillol (colliurés, precisamente), Anónimo egipcio, Miguel Angel, Rodin, Picasso, Anónimo chino, Giacommetti, Anónimo griego.

El Calendario está ricamente presentado sobre papel *couché*, tiene fines solidarios, y no cuesta más que 3 francos y medio. Comprarlo es un beneficio. *(De UMBRAL).*

Ediciones «SOLI»

Rafael Barret: **Obras completas (tres tomos)**	22,50 NF.
Rodolfo Rocker: **Nacionalismo y Cultura** ..	15,00 »
Voline: **La revolución desconocida**	18,00 »
M. Dommanget: **Historia del 1° de Mayo**	12,00 »
Antologías: **El Amor y La Amistad**	5,00 »
— **Cultura y Civilización**	5,00 »
— **La Historia**	5,00 »
— **La Libertad**	5,00 »
Felipe Alaiz: **Quinet**	5,00 »
Varios autores: **Salvador Seguí. Su vida y su obra**	3,50 »
Pedro Vallina: **Crónica de un revolucionario.**	2,80 »
J. M. Puyol: **D. Quijote de Alcalá de Henares**	2,00 »
Juan Rostand: **Lo que yo creo**	3,00 »
Anselmo Lorenzo: **El poseedor romano y El patrimonio universal**	1,00 »
J. Ferrer: **Vida Sindicalista** (agotado)	
Victor García: **Raúl Carballeira (idem)**	1,00 »

EDICIONES «UMBRAL»

Felipe Alaiz: **Tipos españoles (2 tomos)**	14,00 »
M. Cranston: **Debate imaginario entre Marx y Bakunin**	1,00 »
Fabián Moro: **Discurso del Hombre Libre** ..	1,00 »
J. Ferrer: **Conversaciones Libertarias («CNT»)**	1,50 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe
C.C.P. 1350756, Paris (X°)

JOSEPH ISHILL

por RUDOLF ROCKER

Este estudio apareció por primera vez en español, incluido en el libro «Revolución y regresión» (Ed. Americalee, Buenos Aires, 1952, págs. 372-377) de Rudolf Rocker, y que es el tercer tomo de su autobiografía. Fue traducido al inglés de este mismo libro, y publicado en «Una Bibliografía de la Prensa de la Oropéndola (Ed. The Oriole Press, Berkeley Heights, 1953); edición limitada a cincuenta ejemplares. A pesar de que hay breves correcciones al autor, en la versión inglesa, utilizamos en nuestra transcripción la traducción presente de Diego Abad de Santillán, hecha del manuscrito original en alemán. La presente y todas las notas corresponden a V. Muñoz.

HE conocido en mis numerosos viajes por el país (1) a una cantidad de personas de diversos campos; sería éste el lugar para mencionarlas, pero su número es tal que no es posible por eso mismo hacerlo. Sin embargo, debo hablar de un hombre que ha sido en Europa muy querido por viejos camaradas como Max Nettlau, Jean Grave, Errico Malatesta, Sofía Kropotkin, Paul Reclus, W. (2) Tcherkesof, Thomas Keef y algunos otros. Pero me parece que su obra ha sido más apreciada por aquellos compañeros que por los propios camaradas de América (3). Me refiero a Joseph (4) Ishill, uno de los hombres más extraordinarios que encontré en mi vida. Mi amigo Ishill es en sí un capítulo del movimiento libertario, un hombre que en el curso de su vida ha realizado un trabajo único en su especie. Joseph Ishill es un solitario, cuyo nombre se conoce en nuestro círculo íntimo desde hace muchos años, pero que con los grupos tuvo pocas relaciones; se siente más a gusto cuando puede seguir sus propias aspiraciones y no es molestado por ninguna intervención de afuera. En su caso era (5) muy posible, pues se había dedicado a una tarea en la que los demás podían ayudarle poco, porque desempeñaban el papel principal en él su gusto personal y su arte de la ejecución tipográfica. Lo que en ese trabajo asombra tanto es que se trata de la obra de un hombre solo, ayudado en la selección de su material por algunos de nuestros viejos camaradas y por escritores famosos y artistas de Europa y América con singular predilección, pero al cual quedaba completamente la ejecución técnica y a menudo también la redacción de las introducciones a las diversas obras.

Joseph Ishill nació el 11 de febrero de 1888 en la ciudad rumana de Botoshani (6). Sus padres eran pequeños granjeros que se abrían paso laboriosamente en la vida gracias a un duro trabajo. En sus años jóvenes estuvo ocupado su padre como tenedor de libros en la finca de un *boyar* rumano, pero abandonó luego su empleo voluntariamente en la vida para dedicarse a la agricultura. Tuvo así muchas dificultades mayores, pero era dueño de sí mismo y se sentía más independiente que en su empleo anterior. Los tres hijos, dos muchachos y una niña, según me contó Ishill mismo, disfrutaron en su juventud de una libertad casi ilimitada. En aquel tiempo había pocos judíos en Rumania a los que el gobierno permitía vivir en el campo entre los campesinos; pero el padre de Joseph era un veterano de guerra a quien correspondía el derecho a establecerse donde quisiera. Sin embargo, Rumania fue siempre un baluarte del antisemitismo, y si al padre y a su familia les estaba asegurado el derecho a la elección de domicilio, eso no daba ninguna protección contra el ciego prejuicio y la estrechez fanática, y Joseph oyó a menudo en su temprana juventud: *Jidane la Palestina*. (¡Judío a Palestina!) (7).

Cuando Joseph Ishill llegó a los catorce años, trabajaba de tipógrafo en una pequeña imprenta de Botoshani. Por aquel tiempo despertó también su primer interés por la literatura. Escribió pequeños artículos o efectuaba traducciones del alemán y el idisch, pero por su propio gusto. Un movimiento que hubiese podido atraerle, no existía por entonces en aquella comarca y así utilizó el tiempo libre casi exclusivamente en su propio desarrollo. En 1907 ya actuaba Ishill como redactor de un periódico en idioma rumano que se llamaba *El Judío Errante*, del que sólo aparecieron unos pocos números. En el mismo año escribió también sus *Episodios Balcánicos*, sucesos tristes que él mismo había experimentado. Poco después de la desaparición de su periódico, se dedicó por entero a la peregrinación. En 1908 lo volvemos a encontrar en Bucarest, donde conoció a Panait Musoiu, el primer anarquista rumano con quien tropezó y que publicaba en aquel tiempo la *Revista Ideii*. Ishill se sintió inmediatamente atraído por Musoiu y el pequeño círculo que se había agrupado a su alrededor y conoció de ese modo las ideas del anarquismo y los acontecimientos del movimiento anarquista en Europa. Ha conservado siempre de Musoiu un buen recuerdo y me escribió en 1950 una larga carta de la que tomo el siguiente pasaje, pues podría tener un interés histórico también para los compañeros de otros países:

«El (Musoiu) era una de las inteligencias más sutiles que teníamos en Rumania y, para ser del todo honesto, quizás, el *único* anarquista de importancia que ha producido Rumania... Conocí en el círculo íntimo de Musoiu a un gran número de personas, entre ellas algunas que emigraron a América, aun antes que yo. Algunos han tomado después otro camino en la vida, pero habían actuado sin embargo como anarquistas. Poseo una lista de esas personas, que Musoiu me envió en 1910, cuando yo ya estaba en los Estados Unidos (8), a fin de recoger el dinero de la suscripción para su revista, que algunos hacía años que no pagaban. Entonces varios de esos viejos camaradas rumanos se interesaban (por el movimiento; hoy no se interesan ya.

«Musoiu no tuvo probablemente nunca necesidad de llevar a las masas del pueblo sus ideas filosóficas. Era, según toda sus esencia, más apropiado para académico que para propagandista. Su estilo literario pertenece a lo mejor que se haya escrito en idioma rumano. Estaba sin duda mucho más capacitado para profesor de literatura rumana que muchos otros profesores que he conocido. No era por eso ningún milagro que perteneciese a su círculo de lectores un gran número de médicos, jurisconsultos, profesores y otros representantes de la inteligencia rumana. Conocí incluso algunos altos funcionarios del Estado, entre ellos el presidente de ministros Take Jonescu, que eran lectores regulares de la *Revista Ideii*. Pero no me acuerdo de un solo obrero que haya leído la revista» (9).

En noviembre de 1909 llegó Joseph Ishill a los Estados Unidos, donde debía desarrollarse su auténtico campo de trabajo. Buscó al comienzo una actividad que pudiera satisfacerle interiormente y procuró adhesión espiritual donde quiera que se le ofreció. En aquel tiempo el movimiento norteamericano había llegado a un punto culminante, que volvió a reducirse lentamente después de la primera guerra mundial. Ishill, que se interesaba mucho por todos los acontecimientos del movimiento libertario, no perteneció a ningún grupo determinado. Concurrió a todas las conferencias de Emma Goldman (10) y de otros en Nueva York, y era un huésped frecuente del *Perrer Center*, que entonces disponía de buenos oradores y sostenía también una *Escuela Libre*. Tan sólo cuando esa asociación resolvió en el invierno de 1915 comprar en los alrededores de Nueva York un trozo de tierra para fundar allí una colonia, donde la escuela debía disponer también de un hogar, se adhirió Ishill al grupo, pues se trataba de un trabajo que le interesaba realmente. Así se convirtió en uno de los primeros propulsores de la Stelton Colony y edificó allí con sus propias manos una casita desde los cimientos hasta el techo. Allí vivió con su mujer, la poetisa Florence Freeman (11), que bautizó su nuevo hogar como *Pequeño Nirvana*.

La Escuela Ferrer de Stelton no sólo se había propuesto por misión educar a sus niños en un espíritu libre y sin dogmas, sino también enseñarles pequeños trabajos manuales como la tejeduría, la confección de pequeños objetos de arcilla y madera, que podían contribuir a desarrollar su gusto personal y sus inclinaciones particulares. Entre los niños mayores había también algunos que se interesaban por los trabajos tipográficos y como la Stelton Colony disponía de una pequeña imprenta, se encargó a Ishill que transmitiese a los niños los primeros rudimentos del arte gráfico. Bajo su dirección publicaron los niños una pequeña revista mensual (12) que escribían, componían e imprimían por sí mismos. Ishill encontró en ese trabajo gran satisfacción y lo consideraba como un *buen resultado*. Tenía todos los motivos para ello; pues la pequeña publicación proporcionaba a menudo visiones sorprendentemente profundas del pensamiento y el sentimiento de los niños, que crecían bajo su dirección y podían entregarse libremente en un ambiente libre a sus inclinaciones naturales.

(Continuará)

---

(1) Referencia a los Estados Unidos de América. (EE. UU. o U.S.A.)

(2) Wladimir.

(3) Rocker se refiere aquí al país referido en la nota nº 1, y no al continente americano: América. Es error ya muy común y en el que caen la mayoría de los escritores sajones, el considerar con el nombre de «América» a los EE. UU. Si bien los EE. UU. están en América, también están en dicho continente Chile, Guatemala o Canadá. En realidad, el mismo nombre de U. S. A. (United States of America) no corresponde a la lógica y es erróneo. Pues la federación de los estados que componen U.S.A. no representan a todo el continente, ni inclusive a la parte norte donde se encuentran. Además, existen otros países en el continente que también usan el nombre de EE. UU. Por ejemplo: Estados Unidos de Brasil.

(4) Iosef, en rumano. José, en español.

(5) Toda esta frase debe leerse en presente y no en pasado, pues Ishill siguió trabajando en su obra hasta su muerte (14 de marzo de 1966), y por lo tanto, sobrevivió a Rocker (que feneció el 10 de septiembre de 1958) en bastantes años.

(6) Eugen Relgis, oriundo también de Rumania, menciona en su libro *Albores de Libertad* (Ed. Reconstruir, Buenos Aires, 1959, página 49) lo siguiente: «... Ishill es oriundo de Rumania, de la aldea de Cristesti, dep. Botoshani». En una conversación con Relgis. también ratificó lo mismo, es decir, que Ishill había nacido en la aldea de Cristesti.

(7) De origen judío ha habido grandes personalidades en el anarquismo: Emma Goldman, Alejandro Berkman, Volin, Landauer, Muhsam, etc. El movimiento anarquista más importante en Inglaterra (no nativo) fue el de origen judío, con el cual colaboró asiduamente Rocker, cual lo detalla en el segundo tomo de sus memorias: *En la Borrasca* (Ed. Americalee, Buenos Aires, 1949). Milly, la compañera de Rocker, era de idéntico origen, lo mismo que Sofía, la compañera de Kropotkin, etc.

(8) Había llegado en noviembre del año anterior (1909).

(9) Relgis también se refiere a Panait Musoiu en su libro citado en la nota nº 6 (páginas 68-69), y asimismo, confiesa que no puede nombrar en Rumania otro «verdadero anarquista». Sin embargo, hubo otra gran personalidad del anarquismo rumano. Fue Stoyanov Parachkef (1871-1941). Nació en Giurgiu (Rumania). Formó siendo estudiante, los primeros grupos anarquistas de Rumania. Conoció personalmente a las más grandes personalidades anarquistas de la época: Kropotkin, Reclus, Malatesta, Nettlau, Luisa Michel, etc. Médico de profesión, se especializó en cirugía en las más importantes ciudades de Europa. En 1918 se estableció en Sofía (Bulgaria), donde murió en noviembre de 1941, legando a la universidad su rica biblioteca libertaria. Un sanatorio para tuberculosos que fundó en la ciudad búlgara de Varna, lleva actualmente su nombre.

(10) Consúltese del profesor Richard Drinnon la magnífica biografía titulada *Rebel in Paradise* (The University of Chicago, 1961), traducida y publicada en español con el título *Rebelde en el Paraíso Yanqui* (Editorial Proyección, Buenos Aires, 1965). La biografía de Emma Goldman.

(11) Rose Florence Freeman.

(12) *Path of Joy* (Sendero de Alegría).

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
59, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-62
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Edo, Cañete, Alicia, Herrera Rodríguez, Chrystie y anteriores

ES nuestra eterna cantilena, ya que compañeros encarcelados siempre los tenemos. No de «estos» o de los de «más allá», puesto que en asuntos de solidaridad jamás hemos (y no decimos habíamos) sostenido criterios ni cercados particulares. Un compañero enrejado por servir a la buena causa, siempre, en toda ocasión, ha sido un militante en letras mayúsculas, al cual los libres hemos dedicado todos nuestros desvelos, para aliviarle, protegerle, y sacarlo de la ergástula recurriendo incluso a lo imposible.

Esta es la ley — la de la Fraternidad — que en la C. N. T. jamás será desmentida. Si una vez ideas pequeñas, o de Silock, se presentaran, queda la suficiente nobleza de corazón en todos para desecharlas. Actualmente sufren detención muchos compañeros en España, y bueno sería que la Organización facilitara lista total de ellos para evitar que el nombre de caídos recientes oscureciera los nombres de los presos « veteranos ». Hay casos de situación judicial sustanciados sobre los cuales es lógico mantener la insistencia, y otros se presentan exigiendo premiosidad y eficacia para impedir, con campañas internacionales, que el crimen de otra condena franquista sea perpetrado.

Con todo lo cual queremos afirmar a los cuatro vientos que, por encima de cálculos y silencios, LE COMBAT SYNDICALISTE y la C. N. T. toda están al lado de los compañeros Edo, Cañete, Alicia, Rodríguez y Herrero, como estuvieron y siguen estando próximos al compañero inglés Chrystie y resto de amigos, anarquistas o simplemente antifranquistas, que ven pudrir su sangre joven en los siniestros presidios españoles.

Hubo tres compañeros franceses procesados y condenados por la justicia de Franco. Luis Lecoin intervino efectivamente para ellos, y mediante influencias poderosas los tres muchachos se libraron de cadenas y regresaron a sus hogares. Fue una satisfacción inmensa para ellos, y para nosotros. Pero Chrystie continúa metido en ropas presidiarias, y bueno sería preguntar a los compañeros ingleses si las gestiones para liberar a este abnegado muchacho son positivas.

Al mismo tiempo, cabe que nos preguntemos nosotros mismos si en pro de los compañeros condenados en España hacemos el esfuerzo de solidaridad debido. No para los presos de «éstos» o de los «otros», sino los que afectan a todos. Ningún cenetista o anarquista con desgracia de haber caído bajo la zarpa franquista, merece ser diferenciado, en más o en menos, de los otros. Todos, por justicia y deber de compañerismo, merecen apoyo directo, moral y económico, de cenetistas y anarquistas. Porque, de dedicarnos al favor de los que elegimos y a la ignorancia del resto de compañeros enrejados, aumentaríamos con nuestra estolidez la injusticia que los últimos vienen padeciendo. Cuando una situación álgida se presenta, es indudable que el esfuerzo mayor ha de dedicarse a ella. No obstante, el apoyo a los presos de «reja antigua» no puede menguar en lo más mínimo. Y claro, ello plantea el problema del acrecentamiento de fondos, problema que podemos solucionar los compañeros que en España y en el extranjero gozamos de la libertad relativa que en economía y en política los sistemas respectivos nos conceden.

Repetimos : LE COMBAT SYNDICALISTE está debidamente al lado de Edo, Cañete, Alicia, Rodríguez y Herrero, sin dejar de pensar ni de asistir a Chrystie y al resto de compañeros enrejados en España, de cuyo criterio participan, estamos seguros, todos los compañeros, y con ellos nuestros organismos y publicaciones. Pero lo que jamás nos conformaría — por el precedente deleznable que sentaría — sería la parcialización del esfuerzo solidario.

Precisamente la característica del Movimiento Libertario en toda ocasión ha sido ésta: igualdad de trato, estima al compañero caído sin preocupación de carnets ni edades. Persistamos en tan noble conducta, y jamás nos arrepentiremos.

S.I.d.

CALENDARIO PARA 1967
Ha aparecido.

Contiene, como cada año, una portada en tricomía y doce reproducciones de esculturas célebres. El texto ha sido encargado al compañero Vicente Artés, que, con el cuidado y la voluntad en él habituales, ha hecho una magnífica exposición relacionada con el trabajo humano y los descubrimientos de la ciencia.

Comprende las 12 hojas correspondientes a los 12 meses del año, con los datos facilitados por el Observatorio Meteorológico, concernientes a las diversas fases de la luna y demás datos interesantes contenidos asimismo en el Calendario de S.I.A. de 1966.

Su precio, pese al aumento constante que sufren todos los artículos, no variará: 3,50 F el ejemplar.

Pueden desde ahora las Secciones de S.I.A., amigos y simpatizantes formular sus pedidos a: Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, 31-Toulouse. Y en el «C. S.»

• DISCOS •

ABORREZCO a los ídolos, porque, en general, son unos entecos y en particular unos pedantes. Considerarse por encima de los otros coloca a uno por debajo de los mismos.

Cristo viviente, por pretensiones que tuviera, estaba sometido a las mismas necesidades físicas que el resto de mortales. Antes o después del sermón — de la montaña o del llano — comía, bebía, se sonaba, bostezaba, y cogía la hoja — de parra o de plátano — para maculada en lugar reservado. De no tener esas necesidades, su organización corporal sería discutible y su ejemplo carente de mérito.

Franco se atribuye asimismo idolatría popular (96 y medio %) reuniendo ciertas (malas) condiciones de Sancho Panza y ninguna del Caballero de la Mancha. Pero, en lo de redimir a los españoles, se equipara a Cristo, pese a la alucinante visión de millón y medio de calaveras perforadas.

En lo que los ídolos galileo y gallego sí concuerdan, es en el drama humano de no reír, no llorar ni cantar nunca, y como carecen de vibración se les puede considerar enjutos.

Cierto, hay más ídolos e idólatras que eso. Relativos unos, pasajeros o efímeros otros. Mas, transcurrido el momento de euforia, la historia pasa a todos por el mismo rasero, abandonándolos en un mismo estado de imbecilidad o de ignominia. Quiero referirme a Mussolini. ¿Cuándo creyó morir éste como Matteoti, perfectamente inasistido del público, gritón y espeso, de la marcha de las antorchas?

Guerra a la idolatría, a la soberbia y a la estulticia asociados. Dos vergüenzas que se necesitan, y que el hombre no necesita para nada.

Cuando la imbecilidad no afea a su persona...

DISCOBOLO

S.I.d.

S. I. A. En trazo astronómico, en hojas mensuales, en muestrario escultórico, en textos escritos por un compañero acostumbrado a dar reflejo desde los faros, y mediante luz de ideas.

UN HOMBRE INTEGRO:

ANTONIO RODA VALLES

ERAN las 7'10 de la tarde del día 12 de diciembre de 1966, cuando en una sala del Institute Gustave Roussy de Villejuif (Val de Marne) nuestro entrañable amigo y compañero Antonio Roda Vallés, cerraba sus ojos definitivamente en sus 58 años de edad, rodeado de su compañera Leonor e hijos Esteban y Violeta, así como otros miembros de la familia, y los amigos que penetrábamos en aquellos trágicos instantes. Así se terminaba una existencia hecha de entereza y rectitud.

La segunda fase de su enfermedad, es decir, digamos la aguda, empezó el 11 de agosto pasado; desde entonces había frecuentado cinco establecimientos de los mejor reputados en celebridad científica, y soportado con tranquilidad de espíritu, toda clase de tratamientos, de los más benignos a los más insoportables, tanto, que su excelente moral y valentía nos causaba admiración.

En nuestras repetidas visitas siempre fuimos acogidos con la jovialidad en él característica, que en el curso de su existencia tantas amistades obtuvo y supo conservar. En ningún momento, incluso en los más álgidos, se sintió arredrado por las dolencias, ni por su forzada postración. No le oímos la más leve queja. A menudo se interesaba por nuestras «enfermedades» y sabía describirnos las de todos sus cohospitalizados. Hasta su último suspiro, reconocimos al mismo Roda. Se puede decir que ha muerto como vivió: erguido.

***

Conocimos a Roda, apenas salidos de la niñez por allá los años 30 ó 31. No es que tengamos la pretensión de hacer su biografía. Nos falta saber para querer intentarlo, y además, porque personalidades como la de Antonio son dificilísimas de encuadrar en marcos estrechos, ni tan siquiera en anchos. Imposible de seguir ningún hilo que conduzca al ovillo, porque tal ovillo no existía en ejemplar único y en consecuencia el hilo forma parte de una verdadera tela de araña.

Militante confederal, desde muy joven, ya Pestaña se había percatado de sus dones y en más de algún pleno indicaba a los compañeros que había que disparar al jovenzuelo. No obstante el jovenzuelo se disparaba solo; así ya lo vemos entre los escopeteros de los guardias cívicos de la República abrileña, ocupando los puestos de avanzada hacia la revolución.

En aquella época ya participaba entre los animadores del Ateneo y Escuela Cervantes. Teatro social, excursiones y conferencias eran las actividades de aquel centro del que habían de salir una pléyade de jóvenes que aún hoy en nuestro trasiego encontramos por todos los caminos.

En aquel entonces, como ahora, Antonio era el militante omnipresente, el militante de horizonte infinito, de perspectiva infinita. Animaba el Sindicato del Automóvil en Barcelona, del cual fue presidente; el ya nombrado Ateneo Cervantes; las Juventudes Libertarias; la F.A.I. en Badalona. Participaba en toda clase de actividades: huelguísticas, artísticas, culturales y solidarias. En ciertos 8 de enero y 8 de diciembre lo vimos como en todas las ocasiones entre los que ocupaban los puestos de vanguardia.

Poco antes de estallar el movimiento del 19 de julio aún fue uno de los fundadores del Ateneo del Barrio de la Salud. Aquel centro venía a llenar un vacío en tan populosa barriada.

En las jornadas del 19 de julio no fue de los últimos que llegó al Parque de Artillería de San Andrés, el cual, reducida la facción, bien pertrechó a los militantes de la barriada y a otros...

La actuación y las andanzas de los dos primeros meses de la revolución no son para contarlos, por lo menos en esta ocasión.

Incorporado a la columna Durruti, son los hombres de Aragón, milicianos o paisanos, militares o no, los de los Monegros, quienes podrían indicarnos el recuerdo que dejó por allí nuestro inolvidable amigo. En todo caso, por

doquier que estuvo, miliciano o militar, siempre fue el hombre de la C. N. T., el anarquista que se manifestó, en inefable sonrisa que prendía y dejaba amistades por todas partes.

Ya no tuvimos ocasión de encontrarnos más que en Montauban, en unos días aciagos de diciembre de 1940. Dos simples entrevistas; todos íbamos a salto de mata, buscando un lugar donde la tranquilidad nos fuese devuelta.

Montauban también ha quedado marcado por el pasaje de Roda durante años. Si no lo vemos, le sabemos activo en el seno de nuestras organizaciones, en la C.N.T., en S.I.A., y ya no volveremos a encontrarle hasta el 1955 en el Sena.

Describir lo que han podido ser estos 12 años, es cosa que ni siquiera conseguiríamos esbozar. No hubo en él situación de descanso. Ha sido una labor de todos los días y de todas las horas. Compenetrados, identificados, haciendo flecha de toda leña. Siempre en pos de las ideas y por las ideas. Aún en sus últimos días me decía, «A verme, en último lugar; no dejes nada por venirme a ver». Ante todo se le presentaba la situación orgánica. Y sentía no poder participar. «Ahora que hay necesidad, más que nunca». Ese ahora ha sido la preocupación permanente. Todos los ahora han tenido, tienen, tendrán sus imperativos, sus necesidades «más que nunca» para el hombre que se ha entregado de cuerpo entero al ideal, a la organización.

Con este estado de ánimo le conocimos siempre, y con él ha cerrado los ojos.

En el último homenaje que los compañeros y los amigos le han tributado, quedó bien patente quien era Antonio. Emocionante, no tan sólo para los sensibles, sino para aquellos que se precian de «duros». En cabeza de cortejo dos inmensas banderas rojinegras, encuadrando una negra, seguidas de un tibidabo de flores, de aquellas flores que eran una de sus inclinaciones más sensibles. Los amigos, los familiares, los compañeros, todos le aportaron sus flores como última ofrenda. Más atrás un conglomerado imponente de hombres y mujeres, recorríamos los 3 kms. de Antony en marcha lenta, muy lenta... no teníamos prisa. Y sin embargo, el imperativo de la hora nos obligaba a despedirnos para siempre del amigo, del entrañable compañero. Del que guardaremos recuerdo imperecedero.

T. MARCELLAN

«España Libre»

Documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

El precio de esta obra de Camus es de 5 francos.

Pedidos a: Helenio Molina, 11, rue Jean Moinon, Paris (X°) - C.C.P., Paris 23 167 66, y a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X°), C.C.P., Paris 13 507 56.

Descuento habitual a Paqueteros y Corresponsales.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LAS CRISIS DE TRABAJO

EXPLICAR las características del sistema capitalista, las arbitrariedades que origina, tanto en el orden moral como en lo relativo a la vida económica, puede ser base para afincar en la comprensión del individuo la reflexión, el tomar conciencia de un estado de cosas nefasto, y que merece una radical transformación. Ello abre cauce a una interpretación idealista de la existencia. Quienes por el razonamiento, independientemente de su posición material en el orden social, por dignidad, repudian la injusticia y abrazan un credo idealista es verosímil que con él se muestren consecuentes.

Hay quienes por su egoísmo, por su mezquindad, por su prosaica bellaquería de puro fondo burgués, se hacen sordos a todo razonamiento de índole humanitaria; sordos a todo llamamiento en favor de la justicia, de la equidad, de la paz universal. Y se trata muchas veces de trabajadores, de explotados, de seres cuyo desenvolvimiento económico está condicionado a las características del sistema capitalista.

Es bien sabido que las características de aburguesamiento, de vulgar existencia puramente vegetativa, se ponen de relieve entre los obreros de unos y otros países. Pero, en tanto que españoles, nos toca de cerca el comportamiento, el destino de aquéllos que son de nuestra misma tierra de origen.

Miles de trabajadores, del campo y de la ciudad, han salido de España en pos de un más holgado desenvolvimiento económico. A muchos el afán de dinero diríase que les ha ahogado en germen los más elementales sentimientos de dignidad humana, de sensibilidad humanitaria. « ¡No quiero saber nada de política! ¡Sólo me interesa ganarme la vida! » Son frases bien corrientes, como respuesta a lo que se les dice al margen de toda apreciación política, respecto a la conveniencia de la liberación de nuestro país. Cabe decir que, en buena parte, no son ellos responsables de sus mediocres apreciaciones. Lo es el ambiente que les ha rodeado.

Parece que se presenta en perspectiva una realidad cruda, tajante: la crisis de trabajo, que ya se deja sentir en muchas partes, singularmente en Alemania, en Holanda, en Francia, y en otros países en los que no faltan emigrados económicos, quienes, evidentemente, han de ser de los primeros en experimentar las consecuencias.

Comprenden ya algunos, irán comprendiendo otros; será conveniente hacerlo notar al mayor número, que no es hacer política tener la aspiración puesta en una España, en la tierra de origen, donde se pueda vivir con dignidad, donde el que produce pueda gozar de las ventajas, del bienestar que tiene merecido. Comprenderlo así y ayudar en todo lo posible para que ello sea una realidad a no tardar. Es la lección que, tras dura experiencia, posiblemente saquen bastantes de aquéllos que, al parecer, rehuían el razonar.

LA PENETRACION EN EL MUNDO JUVENIL

Al leer, no hace mucho, la convocatoria de un comicio juvenil de anarquistas italianos (la F. A. G. I.) a celebrarse en Carrara, me llamó la atención uno de los temas propuesto a discusión, especificando: «Forma de penetración del anarquismo en el ambiente juvenil.» Claro está que un tal propósito no reviste novedad. Pero evidencia una constante preocupación. Y es esto lo que interesa.

Interesa que la gente moza de formación libertaria trate de captar nuevos elementos, busque prosélitos dentro del mundo juvenil. Son los jóvenes quienes se hallan en condiciones de ello. Hay un atractivo, una cierta sicosis de afinidad que guarda relación con la edad. Los chicos y chicas de quince, de veinte, o de veinticinco años, mejor harán caso, atenderán, conversarán, en plan de camaradería, con otros de la misma edad que no de hacerlo con veteranos cincuentones, sesentones o setentones.

Los veteranos, los hombres ya maduros, pueden referir a los muchachos y muchachas libertarios, sus apreciaciones, sus experiencias; no en calidad de mentores, no usando aire paternal, simplemente, en plan de diálogo cordial. Dispuestos también a aprender. ¿Es que los viejos no pueden aprender de los jóvenes? ¿Es que la inteligencia, la capacidad de observación, la sensibilidad van condicionadas a la edad? No. Puede haber un zoquete, un tontaina, cargado de años, y un jovencete imberbe curioso de cultura y con inteligencia despierta en todas las circunstancias. Como también está el joven, con lenta espiritualidad que lleva paso de tortuga, y el viejo de vivaz inquietud cerebral, atento y al día en todo.

No creo merezca aprobación la actitud de indiferencia de algunos compañeros ya veteranos al respecto del problema juvenil. Como si lo relativo a la juventud fuera algo superficial, o innecesario, hacen caso omiso de ello. Pocas veces en reuniones, en pláticas de rumbo ideológico habidas entre elementos con medio siglo o más a cuestas, se puede notar que se haga referencia al proselitismo respecto al ambiente juvenil.

Cabe decir también, y no se trata de herir susceptibilidades, que en lo relativo al ambiente libertario ibérico juvenil, sin negar otras actividades que puedan ser realizadas, o se hayan realizado, en lo que se refiere a la propaganda, al *proselitismo propiamente dicho*, poca cosa se nota que hagan. ¡Y no será porque no haya abundante cantidad de jóvenes de ambos sexos que salidos de España, están residiendo en Francia, en Alemania, en Suiza y en otras partes! Si, es comprensible el que sea duro captar conciencias al ideal acrata. Pero siempre se ha dicho que la calidad, a lo menos entre nosotros, debe importar más que la cantidad. Y no se puede echar en olvido que la propaganda, el proselitismo es una cuestión de constancia. Y todos sabemos que la constancia, la persistencia de la gota de agua incluso ablanda el duro peñón.

No es cosa de encogernos de hombros; no es cuestión, si en verdad se toman en serio las ideas, de desentenderse del problema del proselitismo juvenil. Désele las vueltas que se quiera, de ello depende el porvenir del ideal anarquista.

¿COMO MURIO MAXIMO GORKI?

En el periódico mensual «Liberté», recientemente, uno de sus colaboradores, Maurice Lime, ha publicado un artículo que lleva por título: «Sur la mort mystérieuse de Maxime Gorki». Abunda en consideraciones en torno a la muerte, harto misteriosa, del gran escritor ruso. Bastante se ha escrito acerca del particular. El autor del trabajo de referencia alude al asombro que le causó a André Gide, que asistió en la Plaza Roja de Moscú en nombre de los escritores franceses, al entierro de Gorki, el brusco fallecimiento del autor de «La Madre». Señala el tenebroso desenvolvimiento de los «Procesos de Moscú», con los que se buscó hacer desaparecer a no pocos elementos del Partido, que habían sido amigos de Gorki. Señala que los rumores acerca del asesinato del gran escritor ruso tomaban tal volumen que incluso en el diario comunista francés, «l'Humanité», se llegó a decir que había sido envenenado por los troskistas. Considera Maurice Lime absurda una tal versión, creyendo más apropiada la idea de que el hecho fuera cosa de las maquinaciones de Stalin, sobre cuya conciencia tantos crímenes debían pesar.

Cabe decir que la posición de Gorki en la etapa revolucionaria fue un tanto contradictoria. En noviembre del 1917, en la publicación «Novaia Jizn», escribía: «Lenin, Trostki y sus adeptos están ya intoxicados por el corrompido veneno del Poder, como lo prueba su vergonzosa actitud al respecto de la libertad de expresión, de la libertad personal, y de ese conjunto de derechos por el triunfo de los cuales ha luchado la democracia.» Mucho escribió en contra de las arbitrariedades de que hacía objeto al pueblo, a la masa obrera, en nombre de la revolución. Luego, por los motivos que fuere, le dio por ensalzar a Lenin. Viejo, derrengado, enfermo de tuberculosis ¿obraba bajo los efectos de la coacción, de las amenazas?

En su libro «Mémoires d'un révolutionnaire» Victor Serge refiere unas entrevistas que tuvo con Máximo Gorki, en una de las cuales el viejo escritor fue duro en relación a los bolcheviques, criticando la «embriaguez de autoritarismo» de que estaban dominados. Más adelante, en otras circunstancias en que estuvo con Gorki, dice que lo encontró sumido en hondas preocupaciones, como en lucha consigo mismo. Había reñido con Stalin. Tal vez el indisponerse con el autócrata equivalió a su sentencia de muerte. Siempre se ha visto que los tiranos no respetan nada, ni a nadie que se oponga a su voluntad.

QUIEN DUDA... INVESTIGA

por COSME PAULES

Salud

LA salud, que es el estado en que el ser orgánico ejerce todas sus funciones, no es el resultado de las visitas al médico, ni de las drogas ingeridas. Es la consecuencia de nuestros actos cotidianos, que no deben apartarse de la Ley racional de la vida.

La dietética, que es la parte más interesante y sugestiva de la terapéutica natural — por el papel primordial que la alimentación racional cumple en la regeneración y reconstrucción de los tejidos orgánicos —, es la ciencia que nos enseña a conservar la salud por medio de los alimentos.

Por la dietética es que podemos expulsar las substancias extrañas, puesto que es mejor el funcionamiento de las vías de eliminación, cosa que fácilmente se comprende desde el momento en que se suprimen las carnes animales y se emplean vegetales, con lo que se normaliza la expulsión intestinal, la de eliminación renal y la de la piel.

Finalmente, la dietética no introduce nuevas substancias extrañas, porque evita la intromisión de los venenos de las carnes, evitando asimismo las putrefacciones intestinales, y, con la sobriedad y perfecta masticación, pone freno al acumulo de substancias mórbidas por malas digestiones. De lo que se desprende que, científicamente hablando, la alimentación higiénica natural es la mejor. Pero... ¿en la presente sociedad de amos y esclavos hambrientos se les podría contar semejante historia saludable al cincuenta por cien de los niños y niñas que pueblan la tierra...? ¡Que la maravillosa ciencia medicinal responda!

Mal carácter astrológico

Afirma la ciencia astrológica que los nacidos entre el 22 de abril y el 19 de mayo, en casi su totalidad son gente de mal carácter: violentos, rapaces y detestables esposos. Sólo los nacidos el 28, por lo general son buenos maridos, y tienen un gran sentido altruista. Habría que investigar en qué día, mes y año nacieron Han Ryner y Napoleón — pongamos por ejemplo —, y lo que se entiende por «buenos maridos», digamos entre los sectarios mormones, y los católicos, esenios, o musulmanes, para no citar más que a unos cuantos...

Predicción

Alguien dijo que «yo» pertenecía al grupo «Tierra»; que mi signo era Virgo. Y que Virgo es un signo peligroso, porque es doble. (¿Ser doble es peligroso? ¿Es peligroso duplicarse?) Que hasta después de los 28 años, más o menos, no tendría seguridad. Y que después habría de tener cuidado de no caer en debilidades, si deseaba triunfar. Porque estoy dominado por el Sol, que imprime en mi alma sed de riquezas. Y que si supiera dominarme... triunfaría. Que formaban mi grupo todos los nacidos entre el 22 de diciembre y el 19 de enero, cuyo signo es Capricornio.

¡Malhaya! Toda esa ciencia la desmintió de un golpe el famoso Dr Bosch, cuando al operarme de una caricia fascista en el Hospital General de Cataluña, durante nuestra inolvidable contienda por la justicia y la libertad del mundo, afirmó, llanamente, que me quedaban seis meses de vida. ¡Y vaya error más friolero! Pero de ahí a decir que el Sol imprime en mi alma sed de riquezas... ¡Eso si que se las trae...!

Astrología

La astrología es la ciencia que trata del conocimiento de los astros, con relación al pensamiento, carácter y voluntad de los individuos.

Al parecer, tiene su origen en los Caldeos. En un principio, astronomía y astrología, significaban una sola y misma cosa, pues el individuo que predecía la suerte del recién nacido, también anunciaba los movimientos metereológicos.

Empero, no nos vamos a ocupar ahora sino de la astrología propiamente dicha, que recibe el nombre de Astrología Judiciaria, aún cuando conviene saber que existe la astrología fisiológica.

No obstante, sin extendernos mucho sobre esta última, diremos que ambas nacieron de la «Astrología Metereológica», porque, al parecer, no era posible desconocer la influencia que los cambios atmosféricos ejercían en las funciones organicas de los seres vivos.

Hipócrates — quien fue llamado el Padre de la Medicina —, observó los fenómenos patológicos y fisiológicos humanos. Y pensaba que los astros tenían influencia sobre los individuos. (Mas hoy día se comprueba que sobre los Astronautas, la influencia de los astros es poco menos que nula: suben y bajan tan campantes...)

Achacándole a unas constelaciones más influencia que a otras, Hipócrates atribuye especial importancia a las Pléyades (que es un grupo de estrellas de la constelación de Tauro y que el vulgo conoce con el nombre de 7 cabrillas), y a Arturo, brillantísima estrella de la constelación de Bootes, a las cuales — aseguraba — hay que prestarles gran atención, porque en el momento de su aparición o de su postura, pueden decidir la curación o la muerte del paciente, habiendo podido comprobar algunos casos de metástasis. ¿Qué diría sobre todas estas observaciones hipocráticas, el más lerdo de los seguidores a ultranza de la novísima ciencia histórico—económica de la socialdemocracia en boga...? ¡Que respondan Lenin, Stalin, Mao o Fidel Castro!

El no menos célebre médico griego — Galeno — dedicó especial atención a las diversas faces de la Luna, constituyendo el mes médico, basado en el movimiento de este planeta. Sin descuidar por cierto la acción de los demás astros y planetas, porque decía: «Si la situación de los astros con respecto al Sol no ejerce influencia alguna, las estaciones del año no tendrían por qué ser diferentes. En consecuencia, procede buscar entonces, la causa de la razón de esta no uniformidad.» Cosa que a nosotros — ¡simples mortales ignaros en los entretelones científicos! —, nos parece, más o menos tan sencillo como buscar y encontrar la causa de la razón existencial del franquilandismo en España. Lo que también es un decir...

Isaac Newton

Quien verdaderamente demostró el influjo de la Luna sobre las mareas, no fue otro que Isaac Newton, el insigne matemático, físico, astrónomo inglés, descubridor asimismo de la gravitación universal y etcétera. Pero si el influjo patológico y fisiológico de los astros sobre las personas — del que tan calurosamente se ocuparon Souvage, Lind, Ramazini, Hoffman, y otros tan insignificantes como ellos, pudiera ser tan demostrable como el influjo de la Luna sobre las mareas, entonces a la doliente humanida habría que cantarle el estribillo aquel...:

«... por donde quiera que voy,
¡qué mala estrella me guía!»

Paracelso

Este célebre médico suizo aseguraba que existen cinco clases de influjos mórbidos, entre ellos, el astral y el sideral. Y héte ahí que después de un buen trío de siglos que de su memoria nos separa el irreparable tiempo, hoy nos hallamos prontos a afirmar que, de acuerdo con la montaña de morbideces físicas y morales que afectan al «perro mundo» Paracelso se quedó excesivamente corto. Y eso que decía:

«La atmósfera de éter que nos envuelve es el cable que conduce hasta nosotros la corriente de los astros; y según ésta se encuentre pura o viciada, será su acción benéfica o maligna; porque sus efectos serán siempre de acuerdo con la fuerza o debilidad de cada uno de los seres y según sea la naturaleza del astro que obra.» ¡Y pensar que este gran Paracelso no conoció ni la Primera, ni la Segunda Guerra Mundial, ni tan siquiera la escaramucita del Vietnam... porque de haberlas conocido, holgaba a sus contemporáneos tacharlo de loco, pues si no lo estaba, se habría vuelto loco de verdad! ¿Qué maldita corriente astral será la que durante

(Sigue en la pág. 2.)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

12 JANVIER 1967
NUMERO 436
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA MACHINE A CHOMEURS

CETTE appellation avait été faite aux machines Bull par Le Canard Enchaîné, **il y a quelque temps et nous nous devions de le rappeler à un moment où, plus que jamais, la menace du chômage plane sur cette entreprise inféodée au capitalisme américain. Certes, d'autres branches d'industrie complètement contrôlées par des patrons français se trouvent dans la même situation, comme c'est le cas pour Citroën, Sud-Aviation, etc.; mais le cas de la Bull est très typique puisqu'elle fabrique du matériel électronique, ordinateurs et autres, pour remplacer l'effort humain. D'ailleurs, le caractère typique de ce trust s'est particulièrement manifesté dans les spéculations boursières de ce début d'année. L'envoyé spécial d'Europe num. 1 disait même à ce sujet le 3-1-67, que les menaces de licenciement de la Bull avaient créé à la Bourse de Paris un certain climat d'inquiétude qui avait joué sur toutes les valeurs.**

Bien entendu, pour nous, travailleurs, peut nous importe que la tendance boursière soit en hausse ou en baisse, sauf à titre d'indice, car tout le monde sait que ces fluctuations sont bien souvent le reflet de la situation sociale.

La situation sociale..., elle paraît préoccuper en ce moment de nombreuses gens. On en vient même à reprendre certaines idées que la C. N. T. était seule à émettre par le passé. Bien sûr, on y met des nuances, on atténue la portée de nos revendications, mais tout de même... On n'est plus aussi chaud pour les heures supplémentaires, pour les primes au rendement. Or, il y a belle lurette que nous répétions que les heures supplémentaires devaient immanquablement provoquer le chômage.

Aujourd'hui, la presse officielle elle-même est d'accord pour reconnaître que la préoccupation majeure des syndicats ouvriers n'est pas la revalorisation des salaires mais plutôt la sécurité de l'emploi... Dommage qu'on n'ait pas commencé par là après la libération.

Il ne faut surtout pas venir nous raconter que les exigeances de la concurrence internationale ne permettent pas ceci ou cela; la classe ouvrière ne peut pas se laisser entraîner sur ce terrain-là. Nous avons la possibilité et le devoir de produire mais nous voulons aussi la possibilité et le droit de consommer. Mais comment arracher ce droit ?

Nous doutons fort que les discussions établies entre directions et comités d'entreprise à la Bull, chez Citroën ou ailleurs soient axées sur cette nécessité fondamentale pour la classe ouvrière et nous en doutons par expérience. Les dirigeants des centrales « représentatives » en doutent eux-aussi et ils menacent le patronat en parlant de la « grande grève » pour la mi-janvier. Mais cette grève, si elle a lieu, aura-t-elle pour mission le droit des travailleurs à la consommation ?

Bull, Citroën, Sud - Aviation, pour ne citer que ces trois exemples, produisent-ils de trop ? Si oui, et bien, raison de plus pour que le pouvoir de consommation soit augmenté pour les travailleurs; si non, pourquoi réduire ceux-ci au chômage ?

Mais il est vrai que toutes ces questions sont insolubles en régime capitaliste, car ce qui prédomine par-dessus tout c'est le profit de l'exploiteur et non le bien-être de l'humanité. En réalité, la Bull fabrique peut-être des machines à chômeurs, mais la plus perfectionnée de toutes ces machines, la plus inhumaine aussi, c'est la société du profit et de l'exploitation de l'homme par l'homme qui nous est imposée. C est elle qui fabrique en définitive les chômeurs, mais aussi les injustices et les haines qui ensanglantent l'humanité.

Ouvrier des champs et de l'usine, de l'atelier ou du bureau face au chômage, nos aînés nous ont appris par leurs luttes qu'il serait vain de compter sur d'autres que sur nous mêmes pour rétablir nos droits à la vie et à la dignité et, n'ayant pas d'autre alternative, c'est dans l'unité que doit se forger notre action, mais que ce désir d'unité ne nous fasse jamais perdre de vue les objectifs visés.

Propos d'un exilé sur le récent référendum en Espagne

DEPUIS plus de trente ans, l'Espagne s'est montrée une source intarissable de discussions tant sur le plan politique que sur le plan social, intellectuel, religieux et même philosophique.

C'est dire combien l'Espagne continue d'être présente, sous les aspects humains, au monde entier.

Ces trente dernières années espagnoles marquent de leur empreinte l'histoire mondiale, et ce n'est pas exagérer que de prétendre que tout historien, sociologue, politicien désireux d'accomplir un travail consciencieux est obligé d'en consulter les données.

Il a été dit et redit que l'Espagnol, le refugié politique surtout, ne peut aisément parler que de « l'Espagne ». Ce qui peut être interprété dans le sens que chez nous, Espagnols, il n'y a de réaction qu'à travers ce bout d'histoire, dont nous avons été acteurs, à quelque degré que ce soit.

L'exilé a toujours été fidèle à sa conception du respect vis-à-vis du pays qui l'a accueilli et s'est fait un devoir de ne pas s'immiscer dans ses affaires.

Par ailleurs, il a constaté la prise de position de tous les groupes et individualités (non espagnols) sur notre problème. Prise de position et attitudes souvent contraires à notre sentiment antiautoritaire. Prise de position cachant parfois des intérêts pas très avouables, sous le couvert d'un paternalisme de mauvais aloi, qui présente le peuple espagnol comme un enfant mineur qui aurait besoin d'être guidé, alors qu'en réalité la gigantesque figure de Don Quichotte, si elle fait rire les Pança qui se gavent avec la misère d'autrui, c'est bien après leur avoir fait énormément peur, en sautant, tout à coup, par-dessus le mur des préjugés et en balayant des privilèges que toute personne de moyenne culture reconnaît comme honteux.

L'on peut aisément constater que les voix qui se rangent du côté franquiste sont bien nombreuses et leur tendance a favorisé le régime totalitaire en le présentant comme une panacée et l'exemple à suivre par d'autres nations.

Actuellement se sont accrues les manifestations concernant l'Espagne. Et, puisque d'autres personnes, susceptibles de mieux s'exprimer, ne le font pas, je me permets de dire un peu de ce que je pense au sujet du « problème espagnol ».

***

Les échos favorables qu'une grande partie de la presse internationale a accordée au discours du général Franco, annonçant la proclamation, par référendum, de la loi dite « organique », donnent lieu à penser qu'est vraisemblable le bruit qui a couru, d'après lequel de fortes sommes auraient été destinées à la publicité des manifestations franquistes.

Je pense que, par ailleurs, on peut croire au sentiment libéral d'une partie de la presse, qui n'a pas perdu l'espoir en une véritable transformation de la vie espagnole, même et surtout si cela doit se faire sans secousse, pour ne pas arriver à de nouveaux bains de sang, et que sont nombreux ceux qui se sont bornés à donner les nouvelles avec, dans leur for intérieur, la satisfaction de penser que, peut-être, cette fois-ci, l'Espagne entrerait « dans la carrière », pour reprendre le collier et donner au monde le meilleur d'elle même.

Après, à mesure que les jours ont passé, la déception a été grande pour beaucoup. Pas pour nous. Ces trente dernières années nous ont confirmés dans la certitude que le régime de Franco ne peut être changé du jour au lendemain, par décret. Parce que c'est dans le sang même du militarisme espagnol que réside sa conception de la force en sa forme la plus brutale : celle qui consiste à asservir son propre pays, pour se venger de ne pas avoir vaincu les colonies. C'est pourquoi, allié aux forces rétrogrades — et combien ! — du pays, l'armée de Franco continue l'œuvre de destruction morale et intellectuelle...

Passons cependant en revue, « grosso modo », les dernières manifestations du franquisme et tâchons d'être objectifs.

Dans son discours aux Cortes, le général Franco dit :

... On ne discute pas le principe de justice sociale que nous proclamons, à moins que ce soit dans les formes pratiques de son application, et, même pas le plus grand progrès humain imaginable peut exclure la transcendance de l'homme comme porteur des valeurs éternelles que, dès le début, nous avons défini. »

Il est vrai. En Espagne, on ne discute pas, mais pas de tout, le principe de justice sociale, pour la seule raison que celui qui veut le faire est traduit devant les tribunaux; et le plus grand pourcentage de jugements porte sur des « délits d'intention ». Des intentions très souvent prêtées à des individus chez qui on ne peut même pas prouver l'intention qu'on leur prête. Dans n'importe quel pays de régime libéral, le procès d'intention n'existe pas. Ce qui est terrible et qui prêterait à l'ironie si les conséquences n'en étaient si graves, c'est qu'en Espagne un jugement de simple intention se solde par les mêmes sanctions, ou à peu près, que celui jugeant des faits accomplis.

Honte à un régime qui, après avoir assassiné Garcia Lorca, veut le revendiquer; qui revendique les cendres du poète éternel qu'est Juan Ramon Jiménez; qui envoie des fleurs à Machado; qui exploite le retour, sur le sol de la Patrie, du philosophe O. Gasset. Honte enfin au régime qui s'efforce de confisquer des valeurs éternelles qui ne lui appartiennent pas puisque l'attitude de ceux qui les incarnaient a bien été la répudiation de ce régime de force, d'obscurantisme, contraire au sentiment de beauté, de grâce, d'art que portaient en eux ces hommes épris de liberté et de paix.

Plus loin, le chef de l'Etat nous dit que « le dialogue est la base politique, mais non pas le dialogue « anarchique » et artificiel des partis... ».

En vérité, le dialogue « anarchique » était nourri par les capitalistes, les grands terriens qui se servaient des gardes de corps (guardia civil) et de ses anges gardiens (le clergé), de telle sorte qu'il n'y avait pas de dialogue, mais bien simplement un monologue.

Si une renaissance spirituelle venait à prendre forme dans les années à venir, ce serait le fruit du clergé basque et un peu de celui de Catalogne, qui, n'écoutant que la voix de sa conscience, a supporté les prisons et l'exil, plutôt que de se soumettre.

La renaissance spirituelle, sous une forme religieuse ou autre, ne sera jamais le résultat des valeurs spirituelles que Franco aurait pu créer puisque, en vérité, tout sentiment humanitaire est soumis ou persécuté.

***

Plus loin nous trouvons cette déclaration : « ... Ce qui est difficile est de donner à un pays, en un moment précis, la réalité d'une meilleure économie, d'une authentique justice sociale, d'une plus effective participation, de vrais principes, de plus grande culture, d'un droit vécu, d'une démocratie organique ».

Là, le chef de l'Etat espagnol a encore raison, mais autrement qu'il ne pense. En effet, il a été si difficile pour le peuple espagnol d'accepter la réalité d'une économie meilleure, d'une justice sociale authentique et de tout le reste que, trente ans après, une grande partie des forces qui appuyaient la « croisade » en est actuellement à chercher, auprès des antifascistes de toujours, un appui moral pour lui permettre de bien interpréter leur position et de bien comprendre que la vraie réalité de l'économie espagnole consiste en ce que toute conquête sociale est anéantie, qu'il n'y a pas la moindre ombre de justice, que la distribution de la richesse est telle que presque trois millions d'Espagnols sont occupés dans les pays étrangers et qu'en matière de culture, le pourcentage d'analphabètes en Espagne est plus élevé que jamais, toutes proportions gardées.

Connaissant le texte du dernier concordat entre l'Espagne et le Vatican, soumettant la première aux volontés de l'Eglise, qui en a fait son fief, j'ai de la peine à croire à autre chose qu'à un bluff d'Etat pour ce qui est la déclaration relative à la liberté en matière religieuse, pour la simple raison que toute manifestation portant atteinte à la souveraineté de l'Eglise sera punie, dès le moment que n'importe quelle autorité religieuse le voudra, car il ne faut pas oublier qu'en Espagne, l'Eglise est la plus haute expression de l'autorité et de la perfection...

En fait, la loi organique, le référendum ce sont des pièges. L'on veut faire croire en la libéralisation du régime, alors que ce que l'on veut est conserver l'état actuel des choses, en donnant à la volonté de Franco l'expression de toute forme ultérieure du pouvoir.

En parlant de l'économie, avec peu de modestie et beaucoup d'emphase, le général dit ceci : « Notre économie s'est accrue de façon accélérée pendant cette période. Le niveau de vie a augmenté, l'éducation a atteint des niveaux insoupçonnés... », « et tout s'est accompli dans un climat de paix, d'ordre, de féconde unité nationale, de véritable et profonde liberté ».

Parlons-en donc !

Le même journal « Ya » du 23 novembre 1966, d'où je tire ces notes, en la page 17, annonce que :

« Il y a plus de deux millions et demi d'émigrants espagnols. Et la commission épiscopale de migration de Barcelone se plaint parce que pour leur apporter les soins spirituels indispensables, on ne compte que sur 230 prêtres. »

En page 16 du même journal, les dirigeants du syndicalisme vertical se plaignent parce que l'on enregistre une diminution de la demande de main-d'œuvre pour être employée à l'étranger, qui atteint le chiffre de 12.147 postes.

Comme celle d'une famille, la richesse d'un pays réside dans le nombre de bras qui travaillent, exploitant toutes les ressources dont il dispose, se servant de la technique et de la science.

Un pays, dont à peu près le douzième de ses forces les plus efficaces doit émigrer au delà de ses frontières pour survivre, ainsi que pour aider les êtres qui lui sont chers et qui y sont restés, ne peut crier au miracle. Celui-ci n'existe pas.

N'est-il pas révoltant que le syndicalisme officiel, plutôt que de chercher des solutions dans la nation elle-même, envoie les ouvriers à l'étranger ? N'est-il pas honteux que les dirigeants de ce syndicalisme se servent des ouvriers pour faire des affaires ? Où est-il, donc le nationalisme qu'ils prônaient, et ses solutions ?

Je n'ai pas, sous la main, les statistiques concernant divers départements de la vie de la nation espagnole. Mais, lorsque Franco nous dit « qu'avant la croisade il n'y avait en Espagne que 42.766 écoles, alors qu'actuellement il y en a 110.000 », l'on peut aisément lui répondre que, de ces 42.766 écoles d'avant la guerre civile, un quart environ avait été construit pendant la courte période de régime républicain.

La monarchie avait délaissé le problème de l'éducation nationale, de telle sorte que l'héritage de misère reçu par la République dans ce domaine était si vaste que le simple détail que j'en donne en fournit une idée.

Si plus de 10.000 écoles avaient été construites en moins de quatre années, malgré l'opposition constante du capitalisme, du clergé et de l'armée, que n'aurait pas fait un régime progressiste, libéral, pendant trente années, mettant à profit toutes les possibilités que la science et la technique ont mises à la portée de l'homme.

Le 14 décembre, on a demandé *à une partie du peuple espagnol*... puisque les deux millions et demi qui sont à l'étranger ne votent pas, s'il veut, ou s'il ne veut pas, un royaume.

Je ne suis pas partisan de ce référendum. Je le serais si une marge de liberté était accordée au peuple espagnol à qui l'on poserait le vrai problème en ces termes : Franco ? Royaume ? République ?

Je suis persuadé du résultat. Et Franco aussi. Le régime s'écroulait. Comme il le sait, il agit en conséquence.

Nombreux sont les amis qui, en parlant du « problème espagnol » désirent qu'un changement se produise qui ne provoque pas de violences. Ils ne le souhaitent pas plus que moi, ainsi que tous ceux qui n'ont rien à se faire pardonner, car, soit dit en passant, si quelqu'un devait être amnistié, ce serait bien Franco !

Mais tout fait penser que le désir de véritable paix, de véritable fraternité entre Espagnols, souhaité par la majorité (celle qui est hostile au régime), ne bute indéfiniment à l'incompréhension qui fait loi en Espagne, provoquant un désespoir aux conséquences imprévisibles.

Le mal serait moindre si l'esprit constructif des intellectuels et ouvriers espagnols pouvait se manifester et, comme en 1936, malgré la guerre, se mettre à construire des écoles, à exploiter le sol, à agrandir les travaux d'utilité publique, à mettre, enfin, sur la bonne voie, le train du travail, du progrès, de l'amitié que le peuple espagnol a toujours souhaité établir et maintenir avec tous les pays, dans une volonté de bien-être et de paix.

FERNANDO FERRER

De l'incompréhension

SI l'on se donne la peine de pénétrer les archives du socialisme, on s'aperçoit que toutes ses écoles envisagèrent avec plus ou moins de précision que le bien-être ne naîtrait que le jour où la révolution aurait transformé en travailleurs actifs tous les oisifs improductifs ainsi que les intermédiares devenus inutiles.

On passerait ainsi de la rareté à l'abondance.

Or, contrairement à cette prévision (que j'ai partagée) nous sommes entrés dans l'ère de l'abondance, non par l'accroissement du nombre des travailleurs actifs, mais grâce à l'intervention de plus en plus élargie de la machine.

La machine, création de l'homme, rend son intervention manuelle de moins en moins nécessaire. Le travail artisanal cède la place à l'organisation technologique de la production, *et plus on produit moins on a besoin de l'intervention du travail humain.*

Et mieux encore, cet état de fait bouleversant nos prévisions d'antan, le progrès technologique fait passer les Etats industriels de la rareté à l'abondance.

Le problème n'est plus de multiplier le nombre des travailleurs pour accroître la somme des productions, mais de diminuer la durée du travail pour prolonger les loisirs, et de créer un système d'organisation sociale capable de distribuer l'abondance résultant des progrès de l'automation.

Il devient évident que deux voies s'ouvrent à nos réflexions :

L'économie capitaliste n'a pas intérêt à réaliser l'abondance puisque cette productivité la mènerait à la mévente, la privant ainsi de réaliser des profits. Mais nous savons aussi que les lois de la concurrence lui font obligation d'agir dans ce sens.

Donc, si l'abondance devient réalité dans tous les Etats industriels, la classe ouvrière se doit, afin d'éviter un freinage de la productivité et l'instauration de régimes d'austérité, de prendre possession des machines pour assurer gratuitement la distribution de cette abondance de moins en moins vendable.

Aux incompréhensifs, par irréflexion ou par esprit dogmatique livrons ce fait tout frais :

Le ministère des Affaires sociales a déclaré ce matin « qu'en deux ans la production industrielle a augmenté de 10 %, alors que les effectifs ont diminué de 0,6 %. »

Il est donc clair que plus on produit moins on travaille, l'automation réalise donc l'abondance des choses en même temps qu'elle rend le travail de l'homme de moins en moins nécessaire.

Mais il est des esprits, même libertaires, qui s'acharnent sur des textes anciens à vouloir traduire des phénomènes nouveaux.

Malatesta, en son temps (1924), déclarait que l'abondance était un mythe, puisque le capitalisme ne pouvait le réaliser sans se priver de vendre ses produits.

Mais voilà ! le mythe est devenu une réalité, en ce sens que le capitalisme a créé tous les instruments de production nécessaires à la production de l'abondance.

Ce capitalisme a beau freiner sa production comme le prévoyait Malatesta, c'est-à-dire ne faire tourner ses usines qu'à 70 %, liquider des entreprises dites « marginales », réduire les emblavures, freiner l'élevage, la production laitière, encourager la natalité, réduire la qualité des produits pour précipiter leur usure, provoquer des recherches pour réaliser de nouveaux objets qui remplaceront ceux dont la vente est épuisée... malgré une fabrication inutile des armements qui permet de produire des choses utiles mais invendables, malgré tous ces efforts de freinage et de dispersion, tous les grands Etats industriels connaissent l'accès pour les uns et l'étalement pour les autres : de l'abondance.

L'état d'abondance se limite à tous les grands Etats industriels qui, soit par leurs ressources naturelles exploitées et transformées leur assurent une consommation directe, soit par leurs excédents industriels peuvent se procurer à l'extérieur de tout ce dont ils ont besoin.

Mais cet état d'abondance ne suffit pas aux Etats-Unis. Il est même un danger pour ses profits puisque sa mise en distribution ne pourrait se faire gratuitement...

Alors les Etats-Unis font la guerre pour détruire tout ce qui pourra donner lieu à l'ouverture de nouveaux marchés...

La France est encombrée de céréales, de fruits, d'automobiles, etc..., Alors elle tend la main à l'est, au bolchevisme qu'elle eut volontiers écrasé autrefois quand la question ne se posait pas d'ouvrir de nouveaux marchés...

Et toutes les nations industrielles opèrent selon des schémas d'expansion analogues.

Le caractère spectaculaire de notre époque, c'est l'entrée dans une abondance qui ruine la stabilité économique des Etats industriels; c'est ce spectacle absolument aberrant d'un système économique et social qui, capable de produire pour la satisfaction de tous les besoins y renonce pour conserver le profit, y renonce pour ne pas être obligé de distribuer gratuitement une abondance devenue invendable; réalisant cette situation impensable d'un régime d'austérité en pleine abondance. Et plus déconcertant encore, c'est cette ignorance volontaire de cet état d'abondance par divers courants socialistes afin de n'être pas obligés de prêcher la conquête de tous les mécanismes de productivité par les travailleurs conscients que « tout étant du travail » rien ne peut être soustrait à la satisfaction générale des besoins.

L'abondance est un fait. Ceux qui la nient sont des aveugles ou des politiciens : il nous faut la distribuer...

Distribuer ou périr !

2e UNION REGIONALE

Tous les camarades et sympathisants de la région parisienne intéressés par le problème de

La faim et les vaches sacrées en Inde

sont invités à venir écouter le samedi 14 janvier 1967, 24, rue Ste-Marthe. Paris (10e), le camarade Hem Day, qui revient de ce pays mystérieux et misérable.

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

LES RIGOLOS

LES Fédérations de l'électricité, C. F. D. T., F. O. et C. G. C., ont proposé un plan à la direction qui aurait pour but de «majorer le pouvoir d'achat de 100 % en bas et de 50 % en haut, tout en respectant les positions relatives intermédiaires, dans le temps nécessaire au doublement du pouvoir d'achat du salaire moyen, soit vingt années environ »...

On voit que nos syndicalistes bon teint n'envisagent pas la révolution puisqu'ils proposent une légère amélioration de la vie dans vingt ans par une très légère compression de la hiérarchie.

Malgré tout le ridicule d'une telle proposition de la part de gens qui se disent syndicalistes (et nous pensons là aux rigolos de F. O.), il est plaisant de constater que ces gens-là sont bien obligés d'admettre devant la logique des choses que l'ennemi du progrès social c'est la hiérarchie.

Mais ce qui est plus significatif encore c'est le refus des cocos de la C. G. T. de s'associer à cette proposition. La C. G. T. n'invoque pas le côté plaisantin de la proposition C. F. D. T. - F. O. - C. G. C., qui pense que les travailleurs peuvent encore attendre vingt ans une légère amélioration. Non, la C. G. T., elle, s'élève contre cette proposition, qui porterait atteinte à la « juste grille hiérarchique des salaires ». Lorsque le recrutement diminue dans les milieux ouvriers la C. G. T. comble les trous avec ceux qu'on appelle « cadres et maîtrise », c'est-à-dire ceux dont le bifteck est plus gros.

Et tout cela au nom de l'égalité.

Allons, travailleurs, ne perdez plus votre temps à soutenir ces syndicats pourris. Défendez-vous, vous même. La C. N. T. vous offre le point de rencontre pour organiser votre défense.

R. J. SOURIANT

Pompidou dans le Finistère

LES journaux locaux annoncent l'arrivée de Georges Pompidou, en janvier ou en février 1967, pour visiter l'installation du réacteur El 4 à Brensiles, dans le Nord-Finistère.

C'est le moment ou jamais aux organisations syndicales de faire appel à l'ensemble des travailleurs du Finistère, et en particulier à ceux de Brest, de Morlaix, à agir et à se grouper en de vastes rassemblements pour conspuer Georges Pompidou, ennemi avéré des ouvriers.

C'est le moment ou jamais aux cheminots du réseau breton de Carbaix, de Morlaix, voués au chômage par la cessation du trafic par voie ferrée dans leur région, de crier leur dégoût face à ce personnage avide de poignées de mains spectaculaires.

C'est le moment ou jamais à tous ceux qui continuent à percevoir des salaires misérables et ils sont nombreux dans ce pauvre ouest de la France à les avoir, de revendiquer une amélioration substantielle de leurs conditions d'existence et de le faire comprendre à l'agent de la banque Rothschild.

C'est le moment ou jamais à la Fédération des œuvres laïques du Finistère, aux membres de l'Enseignement à tous les degrés, de manifester leur indignation contre le sabotage de la laïcité.

C'est le moment ou jamais, à tous ceux du Nord au Sud du Finistère de manifester en force, leur colère contre cet individu incarnant les mensonges gouvernementaux sans pudeur.

Oui, c'est le moment, car nous considérons que tout doit être fait pour alerter l'opinion publique contre les affameurs du peuple français, que sont les ministres et surtout Georges Pompidou.

Je jette dans LE COMBAT SYNDICALISTE cette idée, ce projet : faire du jour de l'arrivée de Georges Pompidou, une journée de manifestations massives : Brest, Morlaix, Quinper, Douarnenez, Concarneau et autres localités peuvent servir de lieux de concentration.

A défaut de la C. N. T. inexistante ici et dont la nécessité se fait sentir, la C. G. T., la C. G. T. F. O., la C. F. D. T., l'Enseignement et la Fédération des œuvres laïques du Finistère voudront-ils alerter les Finistériens ? L'avenir nous l'apprendra.

A. LE LANN

Solidarité Internationale Antifasciste
Alliance Ouvrière Anarchiste
Confédération Nationale du Travail

Contre le tyran Franco, qui menace encore cinq camarades anarchistes.

Contre le fascisme.

Venez exprimer votre solidarité avec nos camarades espagnols en assistant à la

REUNION PUBLIQUE

qui se tiendra le samedi 21 janvier 1967 à 20h30, Salle des Cours municipaux, place St-Eloi à Angers, sous la présidence de André Senez, secrétaire général de l'A. O. A.

Orateurs: G. Conte, au nom de la C. N. T. — Un responsable de S. I. A. — Jean Perrin, au nom de l'A. O. A.

Chez les Cheminots

Devant la poussée de plus en plus importante des travailleurs du rail, les syndicats officiels essayent de reprendre la situation en main en organisant de nouvelles grèves bidon.

Les cheminots de la base réclament pour l'immédiat :

— 2 jours de repos consécutifs chaque semaine.
— Compensation double des jours de fête et des services de nuit.
— 2 mois de congés annuels.

Comme d'habitude, la C. G. T., qui essaye de reprendre le mouvement en main, s'efforce d'étouffer ces revendications en axant son activité sur une hiérarchie des salaires que les cocos veulent maintenir à tout prix.

Les cheminots ne doivent pas se laisser faire.

S.I.A.

CALENDRIER 1967. Art, utilité, science et solidarité. Seulement 3,50 *F.*

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
COP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C. C. P. num. 19 764 90, Paris, en précisant Association Germinal.

Gotas de miel y ajenjo

Las cosas del mundo, no van como quisiéramos. Hay una linea ética cultivada con cierta ciencia y armonía de proporciones, un juego de determinismos en las cosas y de voluntad de los hombres; pero los resultados no son lógicos ni convenientes. No son de luz y sí de sombras. El mundo, pues, no se mueve en un proceso consciente. Nunca se puede predecir con certeza. Las cosas están dispuestas para la guerra y, por el momento, hay paz, ya que los milicos están en el cuartel. Los trabajadores siguen tan atados a la noria de su diaria función, respondiendo a los imperativos de su estómago, que la guerra o la paz casi les da lo mismo. Lo importante para ellos es vivir, sin preocuparles lo que puede sobrevenir en cualquier momento. Vivir, sin embargo, trabajando para el advenimiento de la muerte, no deja de ser una estupidez.

∴

Hay que abandonar la inercia. La F. O. R. U. se moviliza. Rememorando la épica lucha revolucionaria de julio de 1936 en España, organizó un acto de oratoria y cine de ideas.

∴

Conozco pocas actividades de los retorcidos. Están muy bien relacionados con el comunismo en sus movimientos políticos, aquí, en el Uruguay. Labor de ellos propios no resalta públicamente.

∴

En la Argentina hay ruido de sables. Políticos y militares ensombrecen a ese país. Mientras tanto, aquí siguen las desventuras ciudadanas, con la desenfrenada política de la grey de ladrones que desgobiernan, trincan y desordenan. La burocracia es devoradora. Pide, actualmente, un aumento de MIL PESOS mensuales. Y los empleados de Bancos, exigen aumento de 2 mil pesos por mes.

∴

El gran crimen de estos gobernantes es tener un sistema de gobierno tan oneroso que supera a los de los países más ricos e industrializados del mundo. La burocracia del Municipio de Montevideo, es mucho mayor que la de las urbes Nueva York y Londres juntas. País de 2 millones y medio de habitantes y agropecuario, sin millones provenientes del trabajo industrial, tiene el gobierno más complicado, numeroso y caro del mundo. Y también la burocracia y políticos más delincuentes. Agregado a esto, un militarismo mercenario, cargado de generales y almirantes con exorbitantes sueldos.

∴

Algo se va haciendo: animar, organizar, insistir en la tarea ideal.

J. TATO LORENZO

ANTENA

500 OBREROS MANIFIESTAN

MADRID. — Quinientos trabajadores de la factoria de «Talleres B.K.», situada en la zona de Canillejas y dedicada a la fabricación de material eléctrico, en protesta por una reducción de primas, fueron caminando por la carretera de Aragón hasta la Cruz de los Caidos, terminal del «metro», en manifestación pacífica, sin que se produjeran incidentes.

PARON TECNICO

ZARAGOZA. — Toda la industria zaragozana ha permanecido la mañana del 3 parada a consecuencia de una averia en el suministro de energía eléctrica ocasionada por el desprendimiento, en el término municipal de Sástago, a las tres de la madrugada, de un cable de alta tensión procedente de la central de Escatrón.

Las pérdidas ocasionadas por esta averia son muy cuantiosas. Varios sectores de la población han estado sin luz y los trastornos ocasionados a los transportes públicos, al tráfico y al comercio, han sido considerables.

CONFLICTO LATENTE

VALLADOLID. — En asamblea de los 4.000 ferroviarios vallisoletanos se declaró insuficiente el salario mínimo de 84 pesetas, fijado por el Ministerio de Trabajo, y se rechazó de plano la escala de jornales con base en 70 pesetas que pretende establecer la R.E.N.F.E. a partir del dia 1 de enero actual.

La circular 334 quedó rechazada, dados los raquíticos índices salariales que en ella se prevén y por su injusta distribución. Asimismo, la asamblea hizo presente la absoluta necesidad de que inaplazablemente, a partir del dia 1 de enero actual, se revisen las percepciones y se aplique, en principio, como jornal inicial, el de 84 pesetas establecido por el Gobierno, con los correspondientes aumentos del 12 por ciento entre cada tipo de sueldo y el inmediato superior.

Deben cesar inmediatamente las consecuencias derivadas de los exámenes psicotécnicos que implican inadmisibles jubilaciones forzadas o rebajas de categoría. En cambio, se pide la readaptación de los agentes afectados en otros puestos de trabajo y la inalterabilidad de sus percepciones.

Finalmente, se solicita la revisión de todas las jubilaciones que hasta el momento se han producido por este motivo, tanto de las forzosas como de aquellas otras aceptadas voluntariamente por los agentes, tras una serie de presiones y coacciones inadmisibles.

LA HUELGA DE LAMINADORES

BILBAO. — Hace 46 dias que los obreros de la Laminación de Bandas en Frio S. A. huelgan en solicitud de aumento de los salarios en proporción al encarecimiento de los útiles de vida. Para entrar en relación la empresa impone el despido de 34 obreros huelguistas. Todo el personal de la casa se ha reunido exigiendo la reincorporación de todos los productores, con todos los derechos anteriores al conflicto; el cumplimiento de la resolución del delegado de Trabajo en lo que a las primas de producción se refiere, haciéndolo extensivo a todos los departamentos de la empresa, y una humanización de las relaciones futuras entre la dirección y el personal.

Al parecer, las graves dificultades de solución se encuentran en el primer punto, donde la empresa sigue manteniéndose firme en su criterio de admitir únicamente a los trabajadores que considera menos implicados en el conflicto.

LAS GANANCIAS DEL OBRERO

CORDOBA. — Tres mujeres que iban a efectuar la recolección de aceitunas han resultado muertas cuando el remolque en que montaban se desenganchó del camión que le arrastraba al subir una cuesta. El remolque cayó entonces por un desnivel y murieron tres de sus ocupantes: Ana Zureta Soto, de 46 años; Remedios Cabello Carrelero, de 36, y Dolores Muñoz Sojo, de 51. Resultaron con heridas leves en el mismo accidente otros seis trabajadores que iban en el remolque.

El hecho ocurrió en Aguilar de la Frontera.

ASI ES

Escrito desde Ciudad Real: «En la Mancha, como en otros lugares del pais, el campesino tiene que ser objeto de muchisimas consideraciones para que se «reaclimate» y esté a gusto en su tradicional menester. Es forzoso darle las ventajas que disfrutan los trabajadores de la industria, curando un abandono de siglos, para que continúe laborando desde su puesto de trabajo de siempre.

El campo demanda brazos, pero el bracero está harto de que se le busque «esporádicamente»; él quiere ser buscado «constantemente». Ahora, con la aceituna y los trajines elementales que hemos indicado, tiene ocupación de sobra. Pero si no dejara jamás de tenerla, seria muchisimo mejor. No se iria de su patria chica, o serían en ínfimo porcentaje los que se fueran. Porque es indudable que el hastío del campo ha surgido especialmente por su inestabilidad, dentro de que estos tiempos sean muy distintos a los de antaño y hoy la gente espera poco. Años atrás, se moria en un rincón un campesino sin empleo; hoy no se resigna a morir. Se marcha.»

POR ALGO GANÓ LA GUERRA

MADRID (OPE). — «Un alcalde, que durante diez años malversó los fondos municipales, ha sido condenado por el Tribunal Supremo — decía «ABC» el 17 de diciembre — a un año de presidio menor y dieciséis de inhabilitación. Según informa la agencia Europa Press, Vicente Moriche Trigo, desde el 4 de abril de 1950 en que tomó posesión de la Alcaldía de Valverde de Burguillos (Badajoz), hasta el 29 de septiembre de 1960, en que cesó, había venido siendo en la práctica el único y exclusivo órgano municipal, único administrador, depositario, ordenador de pagos y manipulador de los fondos municipales, de tal forma que, salvo esporádicas excepciones, era él quien los percibía.»

CONDENADO A 12 AÑOS

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha condenado al escritor Miguel Sánchez Mazas a doce años de cárcel «por injurias al jefe del Estado». El fiscal, siempre generoso, había solicitado para Mazas 18 años de la misma pena. Como se ve, el Tribunal ha sido «indulgente».

Lo que pasa es que Miguel Sánchez Mazas se halla refugiado en Suiza, quedando, por lo tanto, condenado en rebeldía. El delito que se le imputa se refiere a dos artículos de opinión antifranquista publicados en la revista «Cuadernos» y en el semanario «El Socialista», ambos de aparición francesa.

LO QUE LLAMAN POLITICA EXTRANJERA

MADRID. — En la esfera correspondiente se prepara la renovación de trato para mantener la presencia militar estadounidense en suelo español. Los acuerdos militares entre la Casa Blanca y El Pardo vencen en 1968, y, aparte una eventual ayuda militar americana a Franco y la aportación efectiva de armamento yanqui al Ejército franquista, la renovación de bases se reduce a un ruin aumento de alquiler de los establecimientos marino-aéreo-nucleares de La Rota, Torrejón de Ardoz, etc. Por otra parte, el gobierno franquista trata de convencer al gobierno de la China comunista para que adquiera en España barquitos de guerra y camiones «Pegaso».

CORTINA NEGRA

MADRID. — El elemento ultrafalangista se opone con ánimo «triunfal» al desarrollo de las microlibertades dejadas entrever por la Ley Orgánica del Estado recientemente aprobada por Franco y sus acólitos. Contando con redactores en todas las comisiones preparatorias, los entecos de Falange y el carlismo aportan reticencias, trabas e imposibilidades al anteproyecto de ley sobre sindicatos, a la participación familiar a las Cortes, al Consejo del Reino, a la mejoración de las garantías constitucionales, y otros rábanos fritos. La persecución de los sindicalistas «paralelos» introducidos en el «vertical», parece que también es debida a la potestad que la Cortina Negra ejerce sobre la dirección general del Orden Público.

APLICACION DE LA LEY ORGANICA DEL ESTADO

MADRID. — El novelista Isaac Montero, autor de la novela «En torno a un día de abril», ha sido condenado a seis meses de prisión firme y al pago de 10.000 pesetas «por delito de escándalo público». Tal escándalo obedece a que su obra fue rechazada dos veces por la censura; pero una vez abolida (simbólicamente) ésta, el autor hizo pública su novela, más las vicisitudes de censura sufridas por la misma. Tal es el «crimen» de un español que en la «patria amada» no puede manifestar su pensamiento.

ACCION SOLIDARIA

MADRID. — Al reintegrarse al trabajo después de 1º de año, diez mil obreros de la casa Standard Electric, sita en Villaverde, se declararon en huelga de brazos caídos en favor de ocho compañeros detenidos el sábado anterior con motivo de una manifestación de metalúrgicos, petitoria de un aumento de sueldo de 1.600 pesetas por mes, de la jornada continua para ciertas secciones, y de la revisión de primas de trabajo. Después de la hora de comer, los huelguistas reemprendieron el trabajo al saber que los ocho detenidos habían sido puestos en libertad.

FACETA DEL TERROR FRANQUISTA

MALAGA. — Los hermanos Manuel y Juan Hidalgo, de 57 y 62 años respectivamente, que habían tomado parte en la defensa armada de la República, cuando triunfaron las armas nazifascistas se escondieron en una casa enclavada en una aldea de las afueras de Málaga. Ahora, 28 años después y con motivo de la proclamación de otra amnistía, ambos republicanos salieron de su escondrijo estimándose fuera de peligro. La policía se ha hecho cargo de ellos, confinándolos, de momento, en una dependencia carcelaria en espera de la decisión del Tribunal del Orden Público.

PLUMAS DE AYER

Nuestra batalla

NUESTRA batalla, la batalla anárquica, se diferencia totalmente de todas las bregas que pugnan por influenciar los acontecimientos. No queremos la conquista del poder, nosotros; de ningún poder; no nos interesa, no nos puede interesar ninguna forma de poder que pueda influenciar a los pueblos de arriba a bajo, de lo complejo, — la institución — a lo simple, el individuo. Por eso hacemos de lado, debemos hacerlo amigos, todo propósito de conquista de poder, poder económico, poder espiritual, ninguna de estas modalidades de predominio nos puede interesar a los anarquistas.

¿En qué consiste, pues, nuestra batalla? En ir al hombre, amigos. Ir al hombre quiere decir hacer de lado la posición que el individuo ocupa en el nutrido casillero social de nuestro tiempo; hacer de lado su posición política, su condición económica, su ubicación institucional, su temperamento intelectual, sus creencias: hacer de lado todo lo que caracteriza al hombre del siglo. Ir al hombre haciendo de lado todo eso significa llegar al corazón y a la mente del individuo, despertando sus sentimientos, obligarlo a ejercitar su propia inteligencia, a fin de que se encuentre a sí mismo, a fin de que se sienta en humano y que a lo humano tienda, desarrollando sus propias aptitudes para amar al prójimo y hacerle desear y activar el despertar de la misma intensa vida a todos los prójimos.

Al hombre vamos, al hombre debemos ir. No a doctrinarlo, no a encajarlo en un nuevo laberinto institucional. A gritarle a la vida intensa, a despertar el nexo que le une a la especie, a soplar las cenizas que cubren las brasas de su conciencia, a partearle sus propias ideas que tienen que estar, lo están, en su mundo exterior. Comadrones, somos. Como Sócrates.

Con este objetivo nosotros tenemos que ir al hombre, rompiendo todos los límites que estrechen nuestro radio de acción. Si en nuestras actividades de clase nos vemos obligados a luchar contra el explotador que lucra con toda la existencia del obrero, solo debemos hacerlo en tanto que burgués, combatiendo al judío que hay en él. Pero no debemos odiarlo como hombre, sin llevar a él nuestro verbo de liberación, buscar en su íntimo ser, soplar la ceniza, descubrir la brasa de la virtud. Algún fuego debe haber debajo lo frío, amigos.

Por eso en nuestro agitar pasamos por encima de los vallados de clase y queremos hablar no sólo a todos los buenos, sino a todos los hombres, que en todo hombre hay algo de bueno en potencia susceptible de inundar todo su ser. Nuestro repudio va dirigido solamente a lo que de malo pueda tener el hombre.

Tal es nuestra batalla.

Fosco Falaschi

INCUBADORA YANQUI

NO voy, respetable lector, a mencionar la máquina que incuba pollitos, pero si ese armatoste que hace brotar dictaduras en donde reposa sus patas peligrosas.

EE. UU. hoy es la nación que con más empeño y descaro siembra el mal en todo el orbe. Quizás sea el país más responsable de la derrota de la República española. Téngase presente que en Norteamérica existe una organización que dicta al mismo Estado y a su Pentágono, siendo ella la C.I.A. Sus oficinas se hallan en las verdes montañas del Estado de Meriland, no lejos de Washington. Los hombres que componen esta organización están desparramados por todos los continentes, minando, insidiando para quitar o poner hombres de su antojo en el Poder, perfectos monigotes — los últimos — que sirven a los trusts yanquis, cediendo terrenos y cuanta riqueza nacional ellos contienen, y dejando a los autóctonos en un estado de miseria insoportable. «La rosa blanca» de Bruno Traven ilustra satisfactoriamente a este respecto.

Todas las dictaduras americanas, y algunas europeas, han sido incubadas por el Dólar, cuales la de Castillo Armas en Guatemala, Pérez Jiménez en Venezuela, etc. Lo propio sucede en la República Dominicana, cuyo país desde 1923 está a merced de los negociantes estadounidenses, y cuando alguien ha tratado de impedirlo los Guardias Marinas han acudido en apoyo de la Fruit Company y de Wall Street. La razón que le falta al Dólar la suplen los acorazados y los aviones, y si precisan argumentos supletorios ahí está la C.I.A. cargando la culpa de todo al comunismo. De todos es conocido el proceso del derrocamiento del presidente Bosch. Más que los militares trujillistas, intervinieron en la caída 35 mil Guardias Marinas con todo su atuendo mortífero de gran potencia. Luego unas elecciones pueden ser ganadas tras la siembra de pánico y dinero.

Cuando Kruschev gobernante fue a Norteamérica pisó senda de flores a razón de 300 dólares vara. El comunismo parece regir en las altas esferas por lo mucho que comparten las bienandanzas. Las masas... para éstas quedan el hambre y la obligación de creer y aplaudir. La C.I.A. sabe incubar adhesiones cuando ello precisa, incluso para recibir líderes comunistas.

Volviendo a la guerra de España, los responsables de EE. UU. dijeron no estar dispuestos a intervenir en los asuntos interiores de ninguna nación, ni grande ni pequeña. Sin embargo han intervenido y siguen interviniendo a favor del franquismo, sin que de esa anomalía se aperciba la O.N.U., asentada en Nueva York precisamente. ¿Por qué no se apercibe de delito tan evidente? Porque la C.I.A. no incuba en vano.

Por mi parte, tengo fe en el despertar de los pueblos, uno de ellos el de EE. UU. de Norteamérica. Este pueblo debiera revisar su conducta, tras haber estudiado la historia de los imperios mastodónticos, que cayeron desplomados bajo el peso de sus enormes brutalidades e inmensos latrocinios.

R. LONE

Ideas extraviadas

MAS VALIA, ¿VERDAD?

Paria, presiento...
que vives aplastado por tu pena;
me lo dice la angustia de tu acento
bajo el peso brutal de tu cadena.
Si sentimos amor,
¿por qué tanto quebranto?
Si anhelamos vivir,
¿por qué tanto tormento?
¿No he de oir en tu voz un dulce [acento?
Más valia, ¿verdad?
no haber nacido,
que añadir a lo mucho que has su- [frido
el dolor de no poderte vindicar.

VICTORIA

La más grande de todas las victorias, es aquella en que triunfa el bien por el bien, y no el bien por el dinero. Al morir fenece todo: orgullo, vanidad, dinero, belleza, etc. Sólo perdura la obra buena, la estela blanca que dejamos en el camino. El bien no consiste en labrar el mal ajeno; el bien está el labrar la dicha de los demás. La belleza mejor, la riqueza más grande, está adentro, pero no del bolsillo. Ni tampoco en el rostro.

LOS CONCEPTOS

Nuestros conceptos han de ser siempre de tipo personal. Ni creemos en lo absoluto, ni sentamos cátedra. Nunca sabemos a ciencia cierta si son enteramente nuestros. Podemos darle forma a una idea, para que refleje una modalidad personal, y nada más. Por algo decía bien Epicteto: «Dos cosas hay que quitarles a los hombres: la vanidad y la desconfianza.» ¿Y existe vanidad mayor que pretender ser dueño absoluto de una idea?

HIJOS DEL MOMENTO

Somos hijos del momento, y según sea el instante que vivimos, debemos tomar lo bueno o lo malo que nos corresponda, con estoicismo y alegria. La ilusión de la dicha dura sólo un segundo... cuando la «realidad» *dolor* se nos escapa de las manos como un pez monstruoso que nadase raudo a poserse en el fondo del insondable abismo.

CONTRADICCION

No hay que sorprenderse cuando alguien se contradice. El mundo en que vivimos no es otra cosa que una constante contradicción. En nombre de la paz, practica una guerra permanente; cree luchar contra la barbarie haciendo ondear contra ésta la bandera de una civilización canibal; la misma idea lucha con la realidad y el porvenir con el pasado. Habla de amor—divino y humano—; pero el odia campea por sus respetos en todas partes.

AMOR

¿Qué es el amor? Posiblemente una copa de oro, donde unos van a libar el néctar del placer, mientras otros han de libar las lágrimas de la desesperación y el arrepentimiento. Los antiguos pintaban a Cupido con los ojos vendados, seguramente para significar que el amor no examina, no analiza, se da libre y espontáneamente. Lo que pasa es que la venda aquella fue arrancada de cuajo por los amorosos de nuestros dias, y ahora Cupido se fija más en la ropa que en la piel, en los bolsillos que en el corazón de los querendones — y las querendonas —, de la amorosa farándula mundial.

SENTIMIENTO Y RAZON

El sentimiento sin la razón es como un relámpago en una noche obscura: deslumbra mientras brilla, pero luego hace más profundas las tinieblas. ¿Qué seria sin la razón de la fantasía? Una pintada mariposa que vaga errante entre las flores, por las praderas galanas y risueñas, para luego quemar sus frágiles y hermosas alas en la titubeante luz de una vela.

ENIGMA

Nuestra personalidad es un enigma: ¿fuimos?, ¿somos?, ¿seremos? ¡Quién lo sabe! La misma llama que corre y ondula sobre la superficie de los negros carbones hasta tornarlos rojos, ¿no tiene unas veces tonalidades azul-violeta y otras un rojo anaranjado? Cuando las crestas de las montañas se visten de blanco, ¿no tienen tonos azulados? ¿Y el disco dorado del Sol, no da tintes de rosa a la aurora, y violados al crepúsculo? ¿Qué es todo eso? ¿Ilusión de óptica? ¿Fantasía visual o mental? ¿Reflejos? ¿Acaso será que vivimos de reflejos o de ilusiones de óptica? Lo enigmático es un signo apenas reparable por la incesante búsqueda.

NECESIDAD

La ilusión — también la superstición —, representan una necesidad multitudinaria en el presente mundo de amos y esclavos. ¿Qué sería del esclavo sin la ilusión de verse libre? ¿Que sería del ignorante sin la superstición que le hace creer que tiene apretada en su puño *toda la verdad?*

VERDAD

¿Qué es la verdad? ¿Quién tiene la verdad? ¿Es verdad lo que se oye y se lee? ¿Puede cada hijo de vecino decir al mundo actual lo que verdaderamente siente, que en todo caso sería para él la verdad más cierta? ¿Puede aceptarse la verdad del amo con respecto al esclavo? En un mundo semejante, hasta las simplicidades se complican. Los más gratos a los ojos de la multitud son los que mienten. Y a la adulación se le denomina *cortesía.* ¡Linda palabra para una cosa tan fea! ¿no?

EGO

La falsedad del Ego es manifiesta en el mundo presente. A cada instante oimos: «Yo soy sincero», «yo amo la verdad», lo cual no pasa de ser una forma de decir, jamás un sentimiento, imposible de expresar donde las leyes prohiben al ser humano la palabra pura. Por eso es que muchos piensan — con el autor de «Laurel Rosa» —, en la «felicidad de la piedra», porque esa ya no siente. Y por eso también, los que de ello se aprovechan, afirman que de nacimiento somos embusteros, malvados, traidores... ¿Y si ésto fuese cierto, por qué razón nos indignamos cuando vemos tomar al vicio la virtud de nombre? ¿O cuando vemos cubierta con el velo del amor la inconcebible torpeza del odio? ¿O cuando a la esclavitud física y moral del hombre se la bendice con los hisopos de un improbable dios? Etc., etc...

COSME PAULES

A raíz de un escrito

(Copia de una carta que se nos ha mandado).

... A todos los compañeros los conozco, y creo que hay un error al mentar de San Roque a Cándido, pues sólo conozco a un tal Cándido de los Barrios que hoy vive en la estación. De la familia Pino sólo vive S., comandante que fue del 4º Batallón de la 92 B. M., que era el Batallón Fermín Salvochea y cuando la militarización lo pasaron a la tal Brigada. En 1937, en la parte de Teruel le encomendaron, al Batallón, operar por un flanco, mientras otras unidades quedaban a la defensiva. La operación fue un éxito, pues las infiltraciones del «Fermín Salvochea» consiguieron hacer prisioneros a servidores de varias baterías enemigas. Pero al dia siguiente el batallón fue atacado por dos lados, por lo cual Pino mandó enlace para conectar con la Brigada. Este enlace fue Cuendin hijo, nieto del viejo Aguilar. Cuendin no pudo salir y cayó prisionero, y luego todo el batallón, formado por compañeros del Campo de Gibraltar. De Jimena iban algunos, entre ellos Menéndez algecirense, Pino, y más de 60 que en mayoría podría nombrar. De San Roque, Córdoba Cocorín, Palma, Pastele; de La Línea, Cruz, Rey, Almagro, Campoy, Ahelo, Ramos y muchos más, y también el comisario G. González que fue de La Línea. Este, herido o de servicio en Valencia, fue observado por un chulo comunista a los cinco días del desastre del «Fermín Salvochea»: ¿Te has enterado — le dijo el comunista provocador — que tu batallón se pasó al enemigo? A poco González se vuelve loco. Por suerte el enlace Cuendín escapó a nuestro campo y suerte de caer en manos no comunistas. Con las piernas casi heladas fue hospitalizado, y mayor suerte aún, que no tuvieron que cortárselas. Seguidamente con González pasó al mando para desmentir la mentira comunista y así salvar el honor del «Fermín Salvochea». Contra la C. N. T. el P. C. recurrió a muchas tretas como ésta.

El compañero Liaño está refugiado en Gibraltar, Bondoso Vera consta desaparecido. Juan Rueda está en Méjico, complicado en el contubernio de Madrid. A Elayo, Quintero y demás, a todos yo los conocía. De Jimena, Merino fue fusilado en Cádiz, Melgar cayó herido en la sierra, lugar el Corchaillo, quedó ciego y murió en la choza de un carbonero. De La Línea Torremocha está en Burdeos y parece que no anda bien con la Organización; Joaquín Rey en 1939 fue sacado de la cárcel de La Línea, y esposado y todo se tiró de un camión, fue alcanzado y en la misma puerta de su casa cayó muerto. Su pobre madre no pudo hacer nada por él, pues cuando abrió la puerta su hijo ya no estaba con vida. El Colonia, que conocías bien, era hijo de A. Río, que estaba en lo de Pino. Este muchacho estuvo en el Café de Ramón «Tuvino». A Blasina no la conocí, en fin, leyendo ese artículo recuerdo a tantos compañeros: Diego la Presa, Juan León, A. Ortega, su Carmen, F. Sánchez, Diane, y tantos seres anónimos que cayeron por la Libertad. Mas no por ello hay que desanimarse y si tratar de recuperar y orientar cuanto podamos, pues la lucha es una cadena que ata un acontecimiento a otro...

Diego Rodríguez

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1967
Ha aparecido.

Contiene, como cada año, una portada en tricomía y doce reproducciones de esculturas célebres. El texto ha sido encargado al compañero Vicente Artés, que, con el cuidado y la voluntad en él habituales, ha hecho una magnífica exposición relacionada con el trabajo humano y los descubrimientos de la ciencia.

Comprende las 12 hojas correspondientes a los 12 meses del año, con los datos facilitados por el Observatorio Meteorológico, concernientes a las diversas fases de la luna y demás datos interesantes contenidos asimismo en el Calendario de S.I.A. de 1966.

Su precio, pese al aumento constante que sufren todos los artículos, no variará: 3,50 F el ejemplar.

Pueden desde ahora las Secciones de S.I.A., amigos y simpatizantes formular sus pedidos a: Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, 31-Toulouse. Y en el «C. S.»

Un nuevo libro de Eugen Relgis
¿QUE ES EL HUMANITARISMO?
Cuarta edición revisada y aumentada.
Pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste. Marthe, Paris (X).

COMPAÑERO: Sin el Calendario S. I. A. hay un vacío en tu casa.

chispas

Franquis. — *Pronto tendremos embajada rumana en Madrid.*
Francas. — *Quieres decir comunista.*
Franquis. — *Ekolikuá.*
Francas. — *Veo que aprendes el mongol.*
Franquis. — *Empiezo por lo más difícil, porque todo llegará.*
Franquis y Francas *(a duo).* — *¡Quién lo había de decir — quién lo había de pensar — que la pobre doña Paca — iría a comunizar!*

∴

Franco (bailando El Pelele):
Bien, rojillos, hay que ver,
la vida es ser y no ser
y para ganarme España
fue lícita la patraña.
Hablando tal de vosotros
arrojé todos los otros
y si Grimaus os fusilo
es para tender el hilo
de Madrid hasta Moscú
para tratarnos de tú,
pues España puedo dar
a cambio de caviar.
(Lanzan miradas severas
un millón de calaveras.
Con un mal gesto de panza
termina la sucia danza.)

CHISPERO

DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA

Un libro a leer sin prisas. — (Marc Aureli Vila).

El polvo de la historia en los zapatos. (A. Marchetti).

El libro del humor y del enfado. — (Los seis).

REMEMORANDO

LA lectura de dos bajas más, por defunción, las de los compañeros Cristóbal Díaz y Antonio Roda, han removido en mi toda una serie de recuerdos que datan de los años 1930 al 1933. Llegué yo a Barcelona, en 1929, yendo a parar a casa de unos compañeros de Valladolid, a los que había conocido en Burgos y que vivían en las Casas Baratas de San Andrés, junto al río Besós. Cuando el Grupo de Casas Baratas de Santa Coloma de Gramanet (bautizado «Milans del Bosch», de triste memoria para los trabajadores de Cataluña) se terminó, fuí el primero en habitar en una de ellas y el primero también en abandonarla, falto de recursos para pagar el alquiler por hallarme en paro forzoso. Por aquella época conocí a los finados, en aquella inolvidable Casa del Pueblo, bajo cuyo nombre un tanto anodino se albergaban el Sindicato Unico y la Escuela Racionalista, la cual pese a infinidad de trabas, obstáculos y dificultades y «boicots», vivió varios años, con más o menos suerte.

Los sábados por la noche y domingos, era el lugar de reunión de bastantes compañeros que trabajando y perteneciendo a los Sindicatos de Barcelona, militaban en la capital, pero también ayudaban mucho al de allí y sobre todo a la Escuela Racionalista. Así no era raro entablar conversaciones y controversias muy animadas, en las que aprendí mucho. Es cuando conocí a Cristóbal y a Roda. Y a muchos otros, entre ellos González de la Metalurgia, que creo fue cobardemente asesinado por las hordas fascistas al final de nuestra guerra, a su cuñado Antonio González, del que no he vuelto a saber más desde que en Enero de 1938 nos vimos en Calanda, cuando lo de Teruel. A los Berruezo, Marqués, Torres, Valls, Picó, Martínez y a muchos más que la limitada memoria me impide recordar en este momento. Por ejemplo: Gregorio Jover, «Gori», que la noche anterior a los hechos del 8 de enero del 33, al ir para casa nos dijo ofreciéndonos bombones: «Mincheu, mincheu, que demà, tot serà nostre». La Revolución no fue posible entonces; hubo que esperar tres años y medio aún.

Si, todo eso y muchas cosas más se le representan a uno cada vez que algún viejo compañero nos deja, sin haber claudicado. Ante vuestra ausencia, compañeros Cristóbal y Roda, sólo nos queda redoblar esfuerzos hasta alcanzar vuestro deseo que es el nuestro, el de todos los cenetistas no contaminados por el virus del reformismo o el de la «colaboración» (claudicación, más bien dicho) con el régimen franco-falangista; seguir en la brecha mientras nos quede aliento, hasta lograr que toda Iberia quede libre del terror y la miseria que en ellos subsiste, digan lo que quieran todos los mansos que tratan de hacer ver que aquello comienza a «cambiar», a liberalizarse y a «democratizarse». En todo caso, ellos sabrán por que adoptan esa actitud desconcertante de sumisión y entrega, que en nada ha hecho ni hará cambiar al régimen de vergüenza y oprobio, ni aún con «perdones» y «referendums».

Nuestra actitud, no cambiará, que conste.

A los familiares de los compañeros desaparecidos, nuestro sentido y sincero pesar.

Julián FLORISTAN

Francia y diciembre, 1966.

B.D.I.C

Estampas.

EL VALLE DE LOS CAIDOS Y EL REFERENDUM

¿Quiénes cayeron aquí? ¿Quiénes son los que reposan en estas piedras perforadas a costa de sangre y muerte? ¿Quiénes son los que profanando la quietud de este valle y el penetrante mirar de las montañas, de esta cordillera de recuerdos evocadores, han tenido la osadía de levantar este monstruo arquitectónico, este monumento sarcástico, como mofa a un pueblo que está muriendo de hambre, que su espantosa miseria es la mueca horrible y permanente de la tuberculosis en acción?

¿Cuánta corrupción se aprecia en ese recinto de injurias a la verdad: de odio a la libertad, de rencor a la humanidad! Cuanto desprecio al hombre, al pueblo que calla y sufre. Cuanta vanidad. ¡Cuánta soberbia!

¿Qué significa esa cruz clavada en la cumbre de la montaña más alta? Sí. ¿Qué simboliza esa cruz erigida a voluntad del tirano? ¡Oh, engaño de la religión! ¡Oh, religión prostituída! ¡Oh, befa de los hombres en los poderes constituídos! Nada hay en vosotros digno de enaltecer. Sois monstruos de la ambición. No tenéis conciencia. Carecéis de sentimientos. Sois unos degenerados en último grado. Vuestros gestos anuncian siempre la venganza, el despecho. Sólo poséeis instintos criminales. Matáis y siempre matáis por gozo, por placer sádico.

En ese valle, que es un sacrilegio a la naturaleza, queréis representar, queréis simbolizar algo que no podréis jamás realizarlo, unirlo. Carecéis de bizarría, de hombría, de sinceridad de amor universal. De ningún amor para reflejar en tan soberbio desafío el aprecio a los hijos del pueblo y al pueblo mismo.

Paso a paso se descubre en tan fantástica como miserable obra la idea del predominio religioso. El espíritu de los Reyes Católicos con sus yugos y flechas, y de Felipe II, el neurasténico, está impreso en ella. Grabado está en proporciones colosales vuestro ludubrio, figuras eminentes de los destinos de España; de sus tristes destinos, marchando esqueléticamente a la fosa del Valle de los Caídos..

¿Qué habéis hecho de la nobleza de ese pueblo? ¿Qué habéis hecho de sus más preclaros hijos ¿Qué de su juventud? Náuseas produce vuestra iniquidad social, y pena el lugar que actualmente ocupa España en la civilización.

Obra escultórica y arquitectónica, grandiosa, dirán los expertos, cuando contemplan construcción tan altiva y deshonesta. Ruín y canallesca repiten los esclavos ibéros. Miserable, miserable.

Valle de los caídos: La bilis de los engreídos te elevó a la categoría de patrimonio nacional; pero sólo sirves de atracción pagana, con el visto bueno y la administración católica, apostólica y romana. Cuánta basura en el estercolero.

Tú te presentas al visitante, soberbio y orgulloso como el régimen que te construyó. Vives, no para enaltecer a España, sino para desprestigiarla. En tus naves o galerías subterráneas se respiran aires putrefactos. Son almacenes de miasmas contagiosas de cuerpos en descomposición. Tus paredes rezuman el pus purulento del ex-hombre que concibió la idea de tu erección en estos lugares apartados de los crímenes que él cometió. Sólo pueden visitarte y venerarte los que como ese ex-hombre piensan. Ninguno más sin que asome en su rostro la mueca repugnante de la aversión a tu fingida grandeza. Tu altanería es la voz autoritaria del dictador empedernido.

¡Cuántos habrán muerto en el transcurso de los trabajos hasta llegar a darte vida! Cuántos habrán sucumbido también en las esgástulas españolas por querer la libertad de todos sus verdaderos hijos. Cuántos te repudiarán, monstruosa fealdad física y moral. Tu procacidad de inmoderada insolencia sin fin, te coloca al lado del sadismo más refinado.

Valle de los Caídos: Blasfemia de los dioses: de tus dioses de púrpura y pedrería. Insulto a la divinidad, aunque los que te idearon no lo interpretan así. Crueldad y sólo crueldad hay en ti. Mirándote con los ojos de la modestia resultas un pingajo a pesar de toda tu ostentación de riquezas. Manos callosas te elevaron: músculos de trabajadores: Hombres sometidos a la condición de siervos. Nada hay en tí de piadoso ni que inspire humildad. Tú abofeteas a Cristo y sus teorías. Escupes al cristiano, a la religión escupes y la santificas. Eres el dragón de las siete cabezas. La fealdad del mundo. En conmemoración a las víctimas inmoladas por tus iniciadores, apareces con la jactancia propia del petulante. Tu vanagloria es excesivamente maliciosa. Nada hay en tu cuerpo ni en tus formas que merezca respeto. Naciste solamente para fomentar más el odio. Estás amasado con la sangre de los irredentos, de los parias del trabajo ¡Con cuántas lágrimas de rabia y desesperación, de coraje y de impotencia estás regado tú, sepulcro de deformaciones morales. Tus salas son cavernas ancestrales. Hay roña en tus paredes. Asfixias sólo con verte. Eres el antro del trogloditá, no el aula universitaria. No el templo del saber ni el receptáculo de la paz de los espíritus. Nada has unido con tu aparición. Nada uniste. Nada unirás tampoco en el futuro si sigues en poder de tu señor. Ni con referendums ni plebiscitos lograra tu amo borrar de la mente del pueblo español la sangre vertida del obrero esclavo de su poderío infernal, sarcástico y cínico.

MINGO

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN PERPIGNAN

El día 22 de enero, domingo, a las 9,30 de la mañana y en el local de costumbre, nuestro joven compañero Esteban Ortiz disertará sobre el tema:

«Anarquismo y Marxismo»

Esperamos que, como siempre, acudiréis todos puntuales.

El acto es organizado por la Federación Local.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 15 de enero de 1967 a las nueve y media de la mañana, en la sala C. N. T. núm. 1 del Palais de la Libération núm. 9, en Villeurbanne.

F. L. DE CARCASSONNE

Los compañeros pertenecientes a esta Federación Local que dan convocados a la asamblea que se celebrará el 15 de enero 1967 a las nueve de la mañana en el local de costumbre.

A LAS FEDERACIONES LOCALES

Algunas recibirán un paquete de hojas conteniendo el último discurso del compañero Salvador Seguí.

De la acogida que se dispense a nuestra iniciativa, dependerá la prosecución o la interrupción de este método sencillo de propaganda.

Si en las FF. LL. receptoras se suscita voluntad de abono, enviarán *algo* al Fondo de Propaganda de *LE COMBAT SYNDICALISTE* a nombre del Administrador.

LA BANDERA NEGRA TOMA PROPORCIONES

Copiamos de nuestro colega «CNT» de Londres:

«Lamentamos tener que manifestar que el pasado mes de septiembre falleció en Londres nuestro colaborador J. P. Fábregas, a la edad de 72 años, víctima de una penosa enfermedad.

Fábregas fue un simpatizante de la C.N.T. a quien representó durante el primer período de la guerra civil como Consejero de Economía de la Generalidad de Cataluña. No militó durante su vida de exilio, aunque siempre conservó su simpatía hacia la Organización Confederal.»

Ultimamente Fábregas cooperaba con escritos y conferencias a las actividades de «Mujeres Libres» de Londres.

Servicio de Librería

DIVERSOS

«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak	8,00
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, Apuntes biográficos de R. Rocker	2,00
«Cuentos literarios», C. Vega Alvarez	2,00
«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00
«Cuentos», de Campio Carpio, ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	3,00
«Escarceos sobre China», Victor García	8,70
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
Teatro de Benavente (Don Magín de las Magias, Los niños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros	26,00
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor García)	2,00
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, París X. CCP 13507 56.

15 % a paqueteros y F. L.

«España Libre»

Documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

El precio de esta obra de Camus es de 5 francos.

Pedidos a: Helenio Molina, 11, rue Jean Moinon, Paris (X°) - C.C.P., Paris 23 167 66, y a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X°), C.C.P., Paris 13 507 56.

Descuento habitual a Paqueteros y Corresponsales.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs..

Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

ALGAZARA Y AÑAGAZA COMUNISTA

La C. G. T. comunista francesa publica mensualmente un boletín de información en lengua española ituladó «Unidad», que distribuyen entre los trabajadores españoles empleados en talleres y fábricas en Francia.

El número 3, correspondiente al mes de noviembre pasado, está dedicado por entero a informar sobre las elecciones sindicales celebradas recientemente en España. Siendo tanto el alborozo que manifiestan por el resultado, que se diría que el triunfo había sido de los obreros y que éstos son, desde entonces, dueños y señores de los sindicatos.

Que así lo crean y manifiesten los comunistas de la C. G. T. francesa, y con ellos sus camaradas españoles que han tomado parte activa, con los falangistas, en las citadas elecciones, es cosa de su incumbencia, no afectándonos a nosotros, anarcosindicalistas, moralmente. Allá ellos con su responsabilidad y su propaganda unitaria de táctica envolvente, impenetrable en nuestro campo sindical, federalista, libertario y de acción directa. Lo que no es lo mismo y lo replicamos, que quieran hacernos pasar por traidores de los trabajadores, cuando son ellos, precisamente, los tales, uniéndose a los falangistas en la farsa de las elecciones sindicales, lo cual no les impide decir que «la C. N. T. anarquista preconizando la abstención sistemática *con la neutralidad benévola de la policía,* (el subrayado es nuestro) no hacía más que ayudar a los sindicatos verticales.» Que por lo visto han dejado de ser verticales, con el «indiscutible triunfo», en la batalla electoral, de las comisiones obreras, que «representan a los trabajadores, los cuales han escuchado las consignas de abstención propagadas por las organizaciones del exilio C. N. T., U. G. T. y S. T. V., sostenidas por los camaradas de F. O.»

Para los comunistas éstas organizaciones son más enemigas que la sindical vertical. En esta última saben que pueden introducirse fácilmente hasta llegar un día, por afinidad, a ser los amos de su dirección. Pero no así en la C. N. T. y en la U. G. T. que, por incompatibilidad ideológica, rechazan la intromisión comunista. De aquí que no pierdan ocasión de presentarlas como favorecedoras del verticalismo falangista en las elecciones sindicales, y a las comisiones obreras como las que lo han derrotado al verticalismo, con cuya derrota «la lucha por el bienestar, la libertad sindical y la democracia, es de gran alcance.» Tan grande, que con el título «Mitin de Madrid», en el mismo boletín que nos ocupa, se escribe: «En el salón de actos de la Delegación Provincial de Sindicatos, sito en la Gran Vía, de Madrid, ha tenido lugar una amplia e importante asamblea donde los candidatos a vocales sociales presentados por las comisiones obreras con el nombre de «Candidatura de Trabajadores Metalúrgicos por la Independencia y la Libertad Sindical», han dado un verdadero mitin. Asistieron a la asamblea alrededor de mil militantes obreros, enlaces y vocales jurados recientemente elegidos. Las intervenciones en la asamblea fueron firmes y vigorosas. Nuestros camaradas españoles no conocen el pánico. Su valerosa lucha merece toda nuestra solidaridad. Hay que hacer mucho más que saludar con alegría el anuncio de la futura sindical unitaria de los trabajadores españoles.»

Es en esa central sindical de amasijo unitario donde desean los comunistas englobar las diferentes organizaciones sindicales clásicas, de ideas propias y desenvolvimiento independiente, teniendo como base los sindicatos falangistas, que ellos adoptan a falta de los suyos propios y que nunca tuvieron en España.

Otra desgracia que podría llegarles a los trabajadores españoles sería que los sindicatos falangistas cayeran en manos de los comunistas. De un tumbo a otro, de la esclavitud falangista a la falango-comunista llegarían a aborrecer a los sindicatos, que es su arma de combate.

Esto lo sabe la C. N. T. anarquista, y por eso, y otras cosas del mismo orden innecesarias de mencionar, no se ha prestado a la comedia de las elecciones sindicales, preconizando la abstención. Sin beneficiarse de la «benevolencia» de la policía, señores cegetistas.

Con papeletas electorales y pliegos de firmas no se puede derribar al sindicalismo vertical ni a la dictadura que lo sostiene. Ahí está el resultado del referéndum, que lo comprueba; es el mismo de otros países totalitarios, que emplean tales procedimientos para demostrar en el extranjero que tienen la adhesión del pueblo en un 95 por 100, aunque toda las oposiciones preconicen la abstención. Y en el referéndum español la ha preconizado esta vez hasta el partido comunista.

Así, que no venga con cuentos chinos.

Manuel TEMBLADOR

Sobre el concilio de Roma

SIENDO mujer, y desde mi tierna edad, más que por preparación, por innato sentimiento de rebeldía contra el dogma religioso, podría resumir mi juicio respecto al último Concilio Ecunémico de Roma, con media docena de palabras que podrían ser calificadas de seca incredulidad. Pero la profusión de tanta serpentina y tanta orquesta supersticiosa, fanática y convencional echada al viento, cuya atosigación y empalagoso ruido a todos nos ha llegado, me incita a trazar este modesto comentario.

«Dos mil quinientos padres conciliares — que al decir — representaban a todos los países y a todas las razas del mundo, repetían el supremo símbolo de Nicea, el Credo, fórmula insuperable para la unión de la Humanidad.» Esto y lo que seguiremos entrecomillando, lo leímos en el diario «ABC», de España. Y lo que nos pareceria respetable, como intrínseca manifestación del sentimiento de conciencia o de fe creyente.

Pero las contradicciones y los contrastes del dogma religioso en las prácticas de la Iglesia, nos otorgan el derecho de elegir y ofrendar dardos en vez de rosas, al ostentoso Concilio Ecuménico efectuado en Roma. Decimos contradicciones y contrastes del dogma religioso, y cabe agregar, el sarcasmo de las prácticas de la Iglesia. El Credo, fórmula insuperable para la unión de la Humanidad. El Credo, en su acepción de fe o creencia religiosa, es símbolo, sí, de lo «ordenado por los apóstoles». Ahora bien, de lo dicho por los doce discípulos, y particularmente por los cuatro que escribieron la historia de Cristo: San Mateo, San Marcos, San Lucas y San Juan, ¿qué observación y qué cumplimiento hacen los representantes de la Iglesia de los evangelios bíblicos? ¿No es del evangelio la incompatibilidad de la riqueza con la fe en el mismo? Y, con la ostentosa y desafiante riqueza que se exhiben en cualquier Iglesia, podría mejorarse y dar solución a la incertidumbre y a la mísera existencia de muchos moradores del perímetro municipal o catastral, en que los templos del decir evangélico estaban ubicados.

¿No es un insulto, por contraste y por sarcasmo, a la pobreza, a los tantos hijos de «Dios» que hay desnudos y pasan hambre, el alarde de lujo y riqueza que se han empleado, que se ha visto gráficamente, para la celebración del Concilio Ecuménico en Roma? Y es que, si «Dios es inmutable», sus victorias en la Tierra lo interpretan al revés. Pues hace más de mil años, en el Concilio de Cartago, se dispuso que los obispos se aplicaran a la vida más modesta y más ejemplarmente apostólica. Ah, pero la misma Iglesia de Alejandro VI, de Julio II y de León X opinaron lo contrario para los que han de seguir llamándose dignatarios de Jesús Cristo.

«Jefes de Estado, ministros, príncipes, políticos y diplomáticos, se han reunido en la fantástica capilla», etc. Es lo que el Dr. Romero llama simbiosis político-teocrática, lo que da la impresión de significar y suscribir la máxima musulmana: «Para convencer a los incrédulos, no hay mejor argumento que la espada.»

¿Es que los jefes de Estado, ministros y diplomáticos habrán ido al Concilio de la Iglesia para hallar soluciones a los difíciles problemas administrativos y sociales, que desde que toman las riendas de sus mandos políticos hasta el final turnante, ni saben ni quieren resolver? ¿Será rezando el Credo que, los hombres que se atribuyen la capacidad de gobernar el mundo, crean con ello acabar la atrición propia y la tribulación de los pueblos que pastorean? No, es la simbiosis — asociación de la política y la Iglesia — que impide que la humanidad se redima para que el mundo siga en la encrucijada tejida entre el poder civil, militar y el sofístico poder religioso.

En veinte siglos de cristianismo o de prédica tal, en su nombre, la religión católica o la Iglesia que pretende interpretarla, los evangelios han sido adulterados, o mejor, subvertidos, hasta el punto que no ha cesado el motivo del pasaje bíblico, de que el evangélico látigo no ha debido dejar de arrojar a los mercaderes del templo. ¿Cómo puede armonizar la religión católica su historia despótica, su ingerencia y beligerancia en los poderes políticos, basados en la fuerza, y por tanto, motivadores de las guerras donde la crueldad y el odio se hacen ley? ¿Es institución cristiana, evangélica y de mandamiento del Dios bondadoso la Inquisición implacable, inmisericorde y cruel, que la religión con «amor» de tortura y hoguera implantó en la Tierra? ¡Oh, quinto mandamiento, que la Iglesia administra como sabe y quiere, cuánto delito y sarcasmo desde hace veinte siglos se comete en tu nombre!

Si un aventurero, alucinado y ebrio de mando sanguinario, rodeado de cretinos colaboradores se alza alevoso y humanicida contra la paz y la inocencia de un pueblo, de un país cualquiera, lo hace invocando a Dios y como el crimen lleva el sello del dogma la Iglesia lo bendice. El alucinado aventurero erigido en amo, en jefe de Estado, puede matar a medio millón de «hijos de Dios», que los vicarios del mismo, de Dios, en simbiosis con el poder del aventurero humanicida, con el jefe de Estado, al intervenir por las almas, sancionan benditamente el crimen. Hay semejanza de entrañas...

Gracia B.

Siempre la misma música

ESTE título que damos corresponde a René P. Wolf por artículo publicado en «Paris-Normandie», de Rouen. El propio periodista había ya escrito otros trabajos dignos de admiración por su amor a la libertad y comprensión de la verdadera democracia. Ya en otra ocasión proclamó que sobre España y Franco había que decir toda la verdad o callarse. Al propio tiempo aducía algo dicho en «Espoir». Veamos ahora parte de lo que Wolf expresa en el artículo primeramente aludido.

«Hay *vedettes* que dan repetidamente su «última» representación, al tiempo que otros artistas, jóvenes, aspiran a suceder a sus grandes antecesores. Apenas éstos exhalan una voz de satisfacción, celoso, el viejo cómico vuelve precipitadamente a las tablas. Hace diez años que Franco finge retirarse de escena, sin abandonar su gobierno. Pero entretiene al país buscando sucesor, preparando una Constitución de mentirijillas. Pero él continua siendo el jefe indiscutible del Estado, y ello ya va para treinta años. Para ello Franco ha jugado con la Falange, con los monárquicos, y a veces con los militares, aunque para estos tenga una preferencia particular. A los pretendientes les guiña el ojo, insinuante, indisponiéndolos unos a otros. Las confidencias de hoy serán los silencios desdeñosos de mañana, y así la única carta que prevalece es la franquista. Franco es un demagogo cauto.

Cuantos a pesar de la experiencia creían que iba a cortar su paso para cederlo a la corona, se han engañado a sí mismos. El juglar conoce bien el juego de bolos.

Acaso un cierto movimiento de flojez le tiente para entrar España en el concierto de naciones modernas, y en el Mercado Común y en la O.T.A.N. Hay vagas esperanzas para el porvenir español, si bien lo de ahora es cálculo. El caudillo es el caudillo, el jefe del Estado, tal vez el rey, si lo apurasen. Otro jefe de gobierno también es posible, como testaferro de la política franquista. Los diputados no nombrarán a nadie porque son nombrados, por el caudillo precisamente. No hay renovación política pese a Ley Orgánica del Estado que Franco se ha aprobado. Franco, ministros y diputados, todo la misma familia. El consejo nacional del Reino, la misma cosa.

Además Franco es franco, y por serlo afirma: Para una democracia verdadera, eficaz, ordenada, los partidos políticos estorban. Todo estorba, menos él. El contraste de opiniones no lo admitirá nunca Franco. Todo hay que discutirlo a puerta cerrada y entre compadres.»

Por la entrada y la copia:

CERDEIRA

JOSEPH ISHILL

por RUDOLF ROCKER

(Continuación y fin)

QUE en Stelton donde Ichill puso la piedra fundamental de la obra ulterior de su vida: la iniciación de una larga serie de ediciones privadas de obras, con la más fina comprensión tipográfica, surgidas casi todas de su propia elección y de las cuales sólo se imprimían muy escasos ejemplares. La primera de esas ediciones, *The ballad of reading gaol*, de Oscar Wilde, apareció en 1916 en Stelton con un prefacio especial de Frank Harris. En Stelton aparecieron también *Iris-Heart; some strange songs about what no man may say, A guesswork for artists in love*, por J. William Lloyd, y las dos colecciones de poesías *Rain among the bamboos y petals blown adrift*, de Rose Florence Freeman. Todas las otras ediciones aparecieron en Berkeley Heights, N. J., donde Ishill se estableció en 1919, en parte como trabajos editoriales de la *Free spirit press* y después de la *Oriole press*, como llamó Ishill su propia editorial desde 1926 (13).

Fue en Berkeley Heights donde le visité por primera vez en el verano de 1926. Vivía junto con su familia en una casa muy modesta, en la cual instaló, para sus propios fines, una imprenta particular, que para él significaba un mundo entero. Allí habitaba como un mago del arte gráfico y tiranizaba a sus soldados de plomo con severidad inflexible (14) para obtener de ellos todo lo posible. En verdad, he tropezado con pocos individuos que se hayan entregado con tanto amor y abnegación interior a su obra, como este emigrante rumano que cumplía todas las tareas, desde la más elevada a la más simple, acosado siempre por el anhelo de crear lo mejor con medios modestos una cantidad de poesías ineditas de Dyer D. Lum con una introducción de Voltairine de Cleyre (16); *The sovereignty*, de Stephen Pearl Andrews; *The malthusians*, por P. P. Proudhon (17); *Frans Masereel*, por Jacques Mesnil y muchos otros. Todos estos títulos fueron editados con la misma presentación esmerada.

Pero lo más asombroso es que Ishill ha compuesto por sí mismo todas sus obras y las ha impreso en una vieja prensa, sin recurrir nunca a ayuda extraña. Pero es maravilloso aún el hecho de que ha realizado todo ese trabajo enorme sin pensar jamás en ganarse de ese modo la existencia. El pan cotidiano para él y para su familia lo ganaba en Nueva York, donde estuvo ocupado muchos años en una imprenta. Como vivía fuera de la ciudad, tenía que partir por la mañana temprano para Nueva York y volver por la noche a casa. Esa estupenda labor la hizo en sus horas libres que empleó casi exclusivamente en su gran obra, que le interesaba tan vivamente. Cómo concebía él mismo su tarea, se desprende de una carta que dirigió en diciembre de 1945 a Will Ranson, el autor del libro *The history of the private press in the U.S.A. and England*. Habría preferido reproducir por entero esa carta, que puso Ishill a mi disposición, pero es, por desgracia, demasiado larga para este lugar. No obstante, debe mencionarse aquí un pasaje que pinta el carácter de este hombre:

«He deseado a menudo estar en mejor situación material para competir con otros por medio de nuevos impresos. A pesar de que he permanecido hasta hoy hecho un pobre diablo, estoy sin embargo orgulloso de que en todos los años de luchas y de labor no he admitido nunca ayuda ajena para satisfacer al mercado o a algún ignorante o *Mecenas del arte*. Quise vivir siempre mi propia vida y crear solamente cosas que correspondían a mi gusto. Tengo que confesar que éste es un camino duro, pero es un camino honesto y tengo el propósito de terminar así mis días.»

Hace falta mucho valor moral para conformar la vida de acuerdo con principios tan severos en un mundo como el actual. Sólo un hombre a quien importa ante todo su obra misma y no el beneficio comercial, es capaz de seguir una ruta semejante. Y mi amigo Josehp Ishill era el hombre que podía hacer eso. No hizo concesiones a las circunstancias eventuales y nunca se sintió vacilante en sus principios. Ha ejecutado en su imprenta privada algún trabajo para escritores de Inglaterra y de América, pero lo hizo sólo cuando se trataba de producciones literarias que le eran simpáticas y que no molestaban a su conciencia.

Joseph Ishill actuó también como redactor y editor de revistas libertarias. En 1918-19 publicó junto con su mujer una pequeña revista literaria, *The New Spirit*, de la que sólo aparecieron cinco números. En 1925 hizo un nuevo ensayo y publicó con Hippolyt Havel *Open Vistas*, en Stelton, de la que sólo vieron la luz seis números. El mejor éxito lo tuvo con su revista *Free Vistas — An anthology of life and letters*, de la cual existen dos gruesos volumenes, que aparecieron en la editorial *The Oriole Press;* el primer volumen en 1933 y comprende 376 grandes páginas; el segundo volumen es de 1937 y tiene el mismo formato. También en la edición de sus revistas fue inspirado Ishill por los mismos principios que en el resto de las ediciones. Son obras maestras del arte tipográfico y fueron destinadas tan sólo a un pequeño círculo de lectores. Especialmente *Free Vistas* contiene una cantidad de artículos de conocidos representantes del socialismo libertario de todas las tendencias y además valiosas contribuciones de escritores liberales conocidos de la literatura moderna y numerosos suplementos artísticos de John Buckland Wright, Louis Moreau, Georges Durand, Racul Dufy, Maurice Duvalet, Walter Crane, William Blake y muchos otros.

El trabajo extraordinariamente valioso que Joseph Ishill ha realizado desde hace decenios, tuvo un notable descenso durante los últimos dos lustros, debido a dificultades personales y a la grave enfermedad de su mujer, que contribuía a la editorial, especialmente con sus propios trabajos y con sus traducciones. En Europa la obra de Ishill fue estimada en nuestra prensa con caluroso reconocimiento, antes del estallido de la segunda guerra mundial, por algunos compañeros conocidos. Pero de aquellos camaradas hoy viven muy pocos y para la nueva generación, que ha crecido en el infierno de la guerra y del fascismo (18), Ishill es un desconocido. Y también en América (19) se olvida uno muy pronto, especialmente en un período tan devastado como el actual. Sin embargo, es una satisfacción para mi viejo amigo, que justamente en los últimos años, expertos famosos de la estética tipográfica han prestado gran atención a su trabajo. Así Will Ranson, autor de la obra *Private presses and their books*, ha dedicado a Ishill en 1946 más de ocho páginas en ella; y desde el 1° al 25 de marzo de 1950 la biblioteca de la Universidad Rutgers en Nueva Brunswick, N. J., ha hecho una exposición especial de obras tipográficas editadas en el curso de los años por la *Oriole Press* y causó una impresión muy favorable.

Joseph Ishill no será olvidado. Mostró lo que es capaz de hacer un hombre solo cuando posee capacidades creadoras y gran fuerza de voluntad. Ishill vive en su obra, que es exponente de libertad y belleza, y por eso perdurará más allá de los límites de una vida humana (20).

Tengo ante mí un catálogo de sesenta y seis de las obras que publicó Joseph Ishill en su editorial desde 1916 a 1944. Junto a pequeños escritos hay entre estas ediciones también un buen número de grandes obras como el libro magnífico *Peter Kropotkin, the rebel, thinker and humanitarian*, que publicó Ishill en 1928, después de la muerte de Kropotkin, y para el cual habían entregado contribuciones casi todos los viejos amigos del revolucionario ruso. De las ediciones mayores mencionaremos aquí aún: *Elisée and Elie Reclus: In memoriam*, con artículos de Kropotkin, Elie Faure, Jean Grave, Havelock Ellis, Max Nettlau, Jacques Mesnil, Patrick Geddes y muchos otros; *Stories and essays*, de Mrs. Havelock Ellis; *Havelock Ellis: In appreciation*, con artículos de Elie Faure, Bertrand Russell, H. L. Mencken, Henri Barbusse, Henry Nevinson, Clarence Darrow y otros; *Cum guano: verses and epigrams*, de Henry S. Salt; *Plant Physiognomies*, de Elie Reclus, un manuscrito inédito hasta entonces del autor, con anotaciones bibliográficas de Paul Reclus; *The liberty of de press*, por Harry Weinberger; *Vagabonding de luxe. A journal of carefree days around the world*, por Winfred Carmer Marbourg; *Muted voices*, de Eugen Relgis; *New concept of liberty from an evolutionary psychologist*, por Theodore Schroeder; *Kanga creek, an australian idyll*, por Havelock Ellis (15).

Todas estas ediciones son obras maestras de la estética tipográfica, impresas con tipos especiales y adornados con rico material gráfico, xilografías y dibujos de artistas famosos. Además de las grandes obras publicó Ishill toda una serie de pequeños escritos de conocidos libertarios y de poetas como *Voltairine de Cleyre*, por Emma Goldman; *The great kinship*, de Elisée Reclus; *Why I am an anarchist?*, por Benjamin R. Tucker; *William Morris and the arts an crafts*, de Holbrook Jackson; *With the north-west wind, por R. B. Cuninghame Graham* y un tributo de Edward Carpenter: *In memoriam, Chicago november*,

---

(13) *The oriole press* (prensa de oropéndola) toma su nombre y su colofón de la oropéndola de Baltimore, un pájaro muy admirado por Ishill a causa de su canto... de modo que nombró a su prensa, como así a su hija Oriole, como este melodioso pájaro cantor («New York Herald Tribune», 9 de abril de 1950). El nombre de la oropéndola «fue sugerido por algunos de estos pájaros que encontró anidando en una imprenta abandonada situada en un galpón de chapas, cerca de la granja de Stelton donde vivió una vez». — («Elisabeth Daily Journal», 16 de octúbre de 1956).

(14) Creemos que Rocker hubiera podido encontrar una imagen más adecuada que esta comparación «militarista» para ilustrar su texto. En igual error cae Sebastián Faure. al terminar el prefacio a su *Enciclopedia Anarquista* cuando expresa: «Pueda esta Enciclopedia... contribuir ampliamente a la fecundidad de esta victoria, atrayendo al pequeño ejército de los campeones de la libertad a numerosos y valientes reclutas y colocando en sus manos el armamento que les sea necesario.»

(15) El libro sobre Kropotkin apareció en 1924 y no en 1928. Véanse más detalles sobre la bibliografía de Ishill en mi folleto *Correspondencia Selecta de Joseuh Ishill* (Ediciones Tierra y Libertad, México, 1966).

(16) Edward Carpenter nada tiene que ver con los poemas de Dyer D. Lum (heredero literario de los mártires de Chicago), prefaciados por Voltairine de Cleyre. Posiblemente se trata de un error en el texto.

(17) *The Sovereignty of the Individual* por Stephen Pearl Andrews, *The Malthusians* por Pierre-Joseph Proudhon, y *A Sermon to Donkeys* por Ludwig Borne, fueron publicados por «The Freeman Press» (por el hijo de Ishill).

(18) Y de la actual nueva generación.

(19) Otra alusión a los solos Estados Unidos, o U. S. A.

(20) En una nota marginal de su gran obra *Max Nettlau: El Herodoto de la Anarquía*, Rudolf Rocker, dice lo siguiente: «Debo llamar la atención del lector sobre la magnífica labor realizada desde hace muchos años, por Joseph Ishill. Este hombre, muy estimado por Nettlau, hizo en el curso de los años de su vida un número asombroso de ediciones, grandes y pequeñas, de escritores de pensamiento libertario. Esta enome labor la hizo solo, realizando la composición y la impresión sin la ayuda de nadie. Sobre el propio Ishill se podría escribir un libro, que podría titularse: *Lo que puede realizar la energía y el buen gusto de un hombre.*»

Véanse dos cartas inéditas de Rudolf Rocker a Joseph Ishill, en mi folleto más arriba mencionado. *Correspondencia Selecta de Joseph Ishill.*

El primer tributo a Joseph Ishill aparecido en la prensa libertaria de idioma castellano, fue nuestro, y se titula: *El Crepúsculo de Joseph Ishill* (revista *Solidaridad*, 1° de mayo de 1966, en Montevideo, Uruguay). Enseguida fue traducido al italiano y publicado en Torino (Italia) y en Nueva York (L'Adunata dei Refrattari). Lamentablemente, una transcripción del mismo por *Espoir* de Toulouse, Francia (mes de junio) aparece firmada por «Eugen Relgis», lo que constituye un error que debe corregirse a la brevedad posible. El segundo tributo a Joseph Ishill por nuestra parte fue publicado por la revista trimestral de Nueva York *Fragments* (primer trimestre de 1966) con el título: *Joseph Ishill Libertarian Humanist.* Se enviaron otros tributos nuestros a la prensa mundial afín, pero no han podido ser controlados en cuanto a su probable publicación.

SIEGE SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Comités de Empresa

SI observamos el panorama social de nuestros días, vendremos en la cuenta de que la burguesía «se ha aproximado» al sindicalismo obrero y los obreros se han acercado al sindicalismo capitalista. De este hecho, los sociólogos de salón sacan la consecuencia de una colaboración de clases comprobable y que, según nosotros, entraña la renuncia del proletariado a la conquista de sus derechos, para subordinar éstos al interés social económico regido por la clase burguesa. Por desagradable que el hecho sea, hay que reconocer, con los sociólogos saloneros aludidos, que la clase obrera actual está más cerca de la entrega que de la redención total ayer entrevista.

Una de las añagazas del sindicalismo «criollo» (ni blanco ni negro) lo ha sido la especulación abusiva del temor obrero a proseguir la lucha definitiva dispuesta por la I Internacional. Jugando la carta de la inconsciencia y del temor de una parte importante del mundo operario, el marxismo reformista (a empezar por Marx mismo) enfocó al sindicalismo por la senda posibilista, que, en definitiva, metió las masas obreras en el juego burgués-parlamentario y en el laberinto inextricable de las comisiones paritarias, los tribunales industriales, los jurados mixtos, las comisiones de empresa, y demás recursos parecidos, todos tendentes a mixtificar la lucha directa de los trabajadores para destruír de una vez para siempre la explotación del hombre por el hombre.

Obviando la existencia de una burguesía ruin y feudalista cual lo ha sido siempre la de España, nos encontramos con la presencia innegable de un capitalismo más audaz e inteligente (el anglosajón, en primer plano) que ha sabido sacar recurso de la desviación marxista acogiéndose a los ofrecimientos, a las veleidades, de la colaboración socialdemócrata Y es que, observando de cerca, el posibilismo de la II Internacional (frecuentada también por los pre-comunistas) dio a comprender a los economistas burgueses que el socialismo de arrastre ofrecía a la sociedad capitalista un gaje de supervivencia inesperado. Que en 1917 Rusia se declarara subversiva y en 1945 nuevos países se clasificaran comunistas, no fue debido a la inteligencia y a las previsiones marxistas sino a la torpeza, a la megalomanía y a la maldad de zares, emperadores, presidentes, y consorcios capitalistas absorbentes. Modernamente, toda conflagración la sociedad capitalista la paga de esta manera, e igual ocurrirá, pero en sentido imprevisible, cuando las potencias comunistas diriman sus diferencias en encuentros guerreros.

Después del fracaso trepidante de los «tribunales industriales», la plaga que más se evidencia en nuestros días es la de los «comités de empresa», de inclusión obligada en establecimientos y compañías nacionalizados, y de aceptación convenida en industrias particulares. La comisión obrera frecuenta el despacho de empresa en invitada, en participante pobre al que se da explicación de todo menos de lo que interesa; y aunque esa delegación proletaria se percate de ciertas anormalidades o anomalías, la explicación que obtendrá será en todo caso dilatoria, aunque amenizada con zalemas, sino con descortesías. Y para imponerse, ¿qué recurso le queda a la comisión obrera? ¿El tribunal? El capitalismo juega inmejorablemente esa carta. ¿La huelga? Habiendo que recurrir a ella, ¿quién nos manda meternos en comités de empresa? ¿Que la participación obrera en los despachos a veces saca beneficios materiales? ¿Y por qué no desde el sindicato? ¿Hay que darles a entender a los sindicados que su fuerza no es tanta, por cuanto lo pingüe sale de la negociación con el enemigo, que ha dejado de ser enemigo?

Estas consideraciones se nos acuden ante la reducción de horarios y un porcentaje de despidos dispuestos por una razón social poderosa, la cual ha procedido libremente, cínicamente, a su antojo, sin tener en cuenta para nada la existencia de un comité de empresa que, ante el hecho consumado, no tiene más opción que la de protestar en la prensa contra una ineficacia que los sindicalistas revolucionarios conocíamos de antemano.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL ESTADO Y LA IGLESIA

PARA nosotros, para quienes, ya de años, estamos frente al Estado y frente a la Iglesia, por considerar son fundamento social social de la arbitrariedad imperante en el mundo, nada nuevo supone el comprobar la estrecha relación existente entre ambos organismos. En todo caso no hace más que corroborar las razones que justifican nuestra crítica. Los hechos que la política de las naciones van poniendo de relieve abonan el que a ellos se haga referencia cuando dirigiéndonos a quienes no conocen nuestro sentir de libertarios, sea apropiado señalarles pruebas de evidente injusticia, de mal disimulada hipocresía, de aviesa intención.

Las declaraciones del cardenal Spellman en favor de una intensificada guerra de exterminio son la confirmación de la alianza Estado-Iglesia. Ha dicho de un modo claro, sin ambigüedades, lo que tantas veces se ha hecho, disfrazándolo con *cortina de humo* retórica de hinchada incoherencia. La plutocracia mueve el rumbo político de los pueblos. Es ella la que en Norteamérica tiene interés en la prolongación de la guerra en el Vietnam. Supone abundante cosecha de millones de dólares. Y el Estado, cuyos representantes, en su mayoría, tienen acciones en los más potentes trusts, apoya, defiende, representa, lo que interesa a la plutocracia.

Representante de la Iglesia, que pretende aleccionar al mundo con prédicas de humanitarismo, es de comprender que, a los efectos de galería, el Papa hable de paz. Ofreciendo una de cal y otra de arena, no hay cuidado que se ponga a mal con el máximo representane de la Iglesia en Norteamérica, que habla de guerra. Como, a sabiendas de quien es Franco y su régimen, tampoco le interesa ponerse a mal con él. Todos sabemos la actitud que tomó cuando, no hace mucho, un abad del monasterio de Montserrat se permitió hacer declaraciones en contra de la brutalidad de la dictadura franquista. El Papa le dio el *buen consejo* de que se callara, haciendo que abandonara España, a fin de contentar mejor al «Caudillo».

Hipocresía, maldad, encubierta unas veces, otras veces expuesta con el mayor descaro, nos ha demostrado la Iglesia a lo largo de su historia. Ha procurado tener la salvaguardia, el apoyo del Estado, sacando todos los posibles beneficios de la plutocracia.

UNA POLEMICA ENTRE LIBERTARIOS

La experiencia nos demuestra que no pocas veces una prolongada polémica entre dos compañeros de afinidad libertaria, aún y con todo el ser polémica de ideas, ha terminado mal. Se han herido susceptibilidades en pos de querer vencer, y a la postre ha surgido la enemistad. Podría referir algunos casos de polémica cordial, serena, afincada en el desarrollo de ideas, la desarrollada entre Benjamín Cano Ruiz y José Peirats, hace ya algún tiempo, en las páginas de las revistas «Tierra y Libertad», de Méjico, y «Cenit», de Tolosa. Con un prólogo de Víctor García, y con el título «Determinismo y Voluntarismo», se ha reproducido, en un opúsculo de cerca de cien páginas, (Ediciones F.I.J.L.-Caracas - Venezuela) la polémica en cuestión.

Pondera el prologuista el valor medular en el razonar de cada uno de los dos polemistas, Cano Ruiz en favor del *determinismo*, Peirats defendiendo el *voluntarismo*. Señala que ambas interpretaciones fueron, en su día, consubstanciales al sentir de nuestros clásicos: Godwin, Bakunin, Kropotkin, Malatesta, entre otros. Por ejemplo: Kropotkin inclinado al determinismo de la ciencia, Malatesta confiriendo mayor realce al factor voluntad. Bakunin en el curso de su vida concediendo excepcional valor ora al determinismo, ora al voluntarismo. Aún y con todo el conferir meritorio valor a lo expuesto por los dos citados compañeros, cosa que — aduce — interesará al lector estudioso, al margen de la polémica toma posición al decir: «La mecánica cuántica está expulsando el *determinismo* de la ciencia en favor de la *probabilidad*.»

Creo queda condensado lo esencial del sentir *determinista* de Cano Ruiz en las siguientes líneas: «En los últimos decenios han progresado de una manera asombrosa las ciencias biológicas, y, de entre ellas, la genética ha descubierto horizontes sobre la humana naturaleza. Desde que Mendel sentó las bases de la moderna genética hasta nuestros días se han iluminado amplias zonas sobre las bases biológicas del «Homo sapiens» que antes permanecieron siempre en una misteriosa oscuridad. Y estas regiones iluminadas ahora y casi completamente conocidas concuerdan poco con el concepto clásico de la justicia basada en el voluntarismo.»

Me parece ser síntesis del pensar *voluntarista* de Peirats lo que expresa en estas líneas: «Mientras no contemos con conocimientos más firmes tengo el deber, emanante éste de una necesidad interior consciente, de darle un sentido a mi vida. En consecuencia, asumo ante mí la responsabilidad de creer que el hombre es la más alta expresión de la transformación constante de la materia.»

.. ..

«Cada enfermedad reducida, cada conquista del espacio, cada cadena político-social rota serían otras tantas conquistas a expensas de la fatalidad y en el haber de la voluntad y la libertad.»

Como en toda polémica desarrollada de un modo extenso — y es el caso de la sucintamente aludida — se llega a la repetición de conceptos, empleando distintas palabras. Mas en «Determinismo y Voluntarismo» hay profusión de ideas que incitan a la reflexión. En apoyo de sus respectivos puntos de vista, los compañeros nombrados prodigan las citas de sociólogos, de filósofos, de científicos, descollando los que podemos llamar *clásicos del anarquismo*. No he visto aire de pedantería en ello. Simplemente, me ha parecido ver ese deseo que todos tenemos en buscar apoyo sólido a nuestras particularidades argumentaciones. En cuanto al lector atento, la polémica en cuestión le ofrece margen para la reflexión y el estudio.

Ya al margen de lo que se manifiesta en el opúsculo citado, creo no sería difícil hallar *argumentos de peso* por parte de notables hombres de ciencia y filósofos contemporáneos en favor de una apreciación *relativista*, tendiendo a valorizar los méritos de la ciencia, siempre en progresiva evolución, sin dejar de conferir al ser humano la posibilidad de *escoger*. Hace ya unos cuantos años, cuando las teorías de Einstein tomaban carácter de novedad, un pensador, también muy discutido entonces: Mayerson, escribió una obra «La deducción relativista», donde tomando como base el *relativismo* científico einsteniano, elaboró interesantes apreciaciones filosóficas que al poner un aire de relatividad a ciertas afirmaciones contundentes demostraban lo que mucho más tarde ha confirmado Sartre al decirnos que *es para el hombre que los valores existen*. No podemos conferir categoría de *absoluto* a ninguna condición del ser humano. Mas el vivir condiciona, dentro de lo *relativo*, el tomar posición. Y posición de anarquistas es la que, ateniéndonos a la de aquella máxima tan repetida en nuestros medios: «la libertad del individuo termina donde empieza la de otro», estamos contra quienes tienen por norte recabar la libertad de negársela a otros, llegando a la tiranía del color que sea, fascista o democrática. Creo que ello puede ser bien una base de convergencia, sean unas u otras nuestras particulares simpatías, científicas o filosóficas.

EL CALENDARIO DE S.I.A. 1967

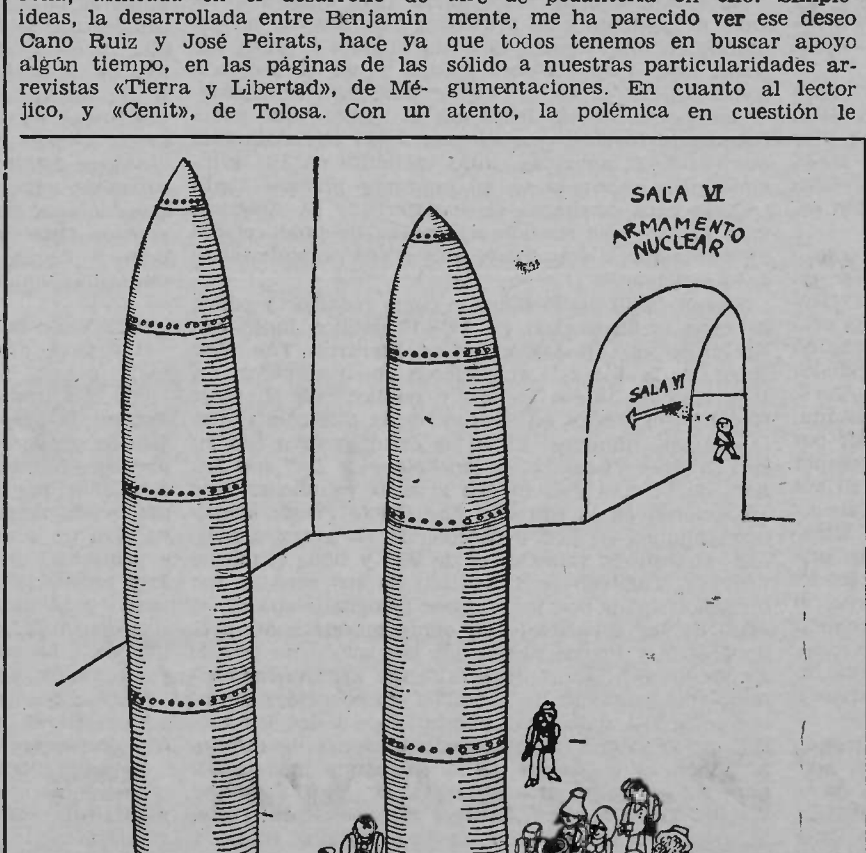
Como cada año, una vez más nos ofrece S. I. A. prueba de buen gusto y de afán cultural. El calendario mural para 1967, que en lengua francesa y española han tenido el acierto de editar, es en la parte de grabados, tributo de afecto al arte escultórico. En relación al texto, se trata de una detenida, documentada, y popular referencia al respecto de la ciencia astronómica y de algunos aparatos científicos de entre los de uso más corriente.

El amigo y compañero Vicente Artés ha realizado, al redactar el texto del calendario, un competente trabajo a conciencia. Tomando como lema «la Ciencia y el Trabajo» nos habla, entre otras cosas interesantes, de los meteoros, del Sol, de los telescopios, de la luz, del aire, de la fotografía, del cinematógrafo, del barómetro, del microscopio. Todo ello con detalles de sumo interés.

El excelente papel satinado del calendario, presidido por un bello grabado a varios colores, representando la típica sardana, bailada en la plaza de Colliure, reproduce una serie de obras maestras de la Escultura. Obras de Rodin, Maillol, Miguel Angel, Picasso, Giacommetti, y autores de la Antigüedad, incluida la maravilla del Arte Griego que tanto hemos podido admirar en el Museo del Louvre, de París: la Venus de Milo.

Cuando tantos calendarios murales vemos por ahí, evidenciando la chabacanería de sus editores, bien merece que realcemos el de S. I. A., modelo de labor atrayente, por lo artística e instruciiva.

CALENDARIO S. I. A. Un alarde artístico correspondiente al editor, al redactor y a la imprenta.



— *Ambas son iguales. Una es para la paz, y otra para la guerra.*

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

DANDO EN EL YUNQUE

LA campaña oral y de prensa organizada en favor de los presos, de todos los presos sociales, se va desarrollando y cobrando amplitud. Se realizan actos públicos en Italia, donde además circulan octavillas y manifiestos. Gana el campo de los «provos» en Holanda. Atraviesa fronteras y mares. Circulará la voz a través de la prensa y de las ondas. Repercutirá en los espíritus alertas y ganará grandes masas de opinión.

El mitin de Toulouse se conjugó con el de Paris. Se completará con otros en capitales y ciudades diversas. No cesará el afán de golpear en las puertas fatídicas de España hasta que en España misma surja una acción potente que derroque al tirano.

Para el 15 de enero, la Alianza Sindical Española organiza un acto en la sala Alhambra, de Paris. Tendrá gran repercusión en los medios exilados. El 20 de enero, organizado por el «Comité pour l'Espagne libre», tendrá lugar otro acto en la Mutualidad. El viejo veterano de las campañas por Sacco y Vanzetti, el que con su perseverancia arrancó de la cárcel a Durruti, Ascaso y G. Jover — nos referimos a Louis Lecoin — contribuye con su experiencia directa y con su inagotable entusiasmo a la campaña por la desead aliberación de nuestros cinco recientes detenidos: Alicia Mur, Luis Edo, Antonio Cañete, Andrés Rodríguez y Alberto Herrero. Es necesario arrancar de las cárceles franquistas a todos los presos de todas las tendencias, detenidos por su repudio al régimen. Es necesario llegar más allá, al límite de lo posible, al regreso libre de todos los exilados, a la restitución de las libertades públicas, en una palabra, a la caída del franquismo.

Constituyen estas premisas base asequible a una labor conjunta de todas las corrientes antitotalitarias, españolas e internacionales. Sin necesidad de otro pacto que el constituido por la comunidad espiritual de los hombres que aspiran a la eclosión de la práctica de la libertad, en el respeto de todas las opiniones.

Porque no se trata de limitar la acción a la campaña por la liberación de España, de los presos de España y de los que sin hallarse en la cárcel sufren opresión y oprobio. En el mundo entero hay cárceles y hay presos. En el mundo entero se encierra a quienes se atreven a pensar, a quines cometen el delito de rebelión contra todos los tiranos. Hasta que no se abran todas las cárceles del mundo habrá, también, presos en España.

TIENE RAZON FONTAURA

En su tiempo y hora dimos cuenta de un hecho que se repite cada año en París y en otros lugares de Europa. Contradicción aparente, el hecho comporta en sí la revelación de las angustiosas inquietudes que atosigan una época que se pretende de próspera, pero que resbala ostensiblemente hacia una cada vez más inmensa catástrofe. Nos referimos a las tituladas «Semanas de Estudios Marxistas». Coloquios en los que las más encontradas tendencias tratan de hallar una solución viable a los problemas sociales de nuestro tiempo.

Por lo que a París respecta, se realizan otros coloquios en una de las más grandes salas de la ciudad: la Mutualité. La entrada se paga a precio respectable. A pesar de ello, en el año 1965 se hubieron de utilizar simultáneamente varias salas, además de la sala de espectáculos, ligadas entre ellas por altavoces, para poder acoger a los asistentes. Los debates se hallan organizados de antemano. Asisten figuras destacadas de la literatura, de las artes, de las ciencias económicas y sociales y de la política. De todas las tendencias. Los católicos se hallan ampliamente representados. Es más, los propios católicos organizan por su parte reuniones públicas con objeto de estudiar los problemas económicos y sociales «a la luz de las concepciones marxistas» El oportunismo político favorece la fusión eventual del «materialismo» y del «espiritualismo». Los dos «Papas» se arreglarán en las alturas

No hay cuidado. No contribuyen a los debates los militantes anarquistas. A lo sumo participa alguna «rara avis» anarquista que se ignora, además de los ya conocidos católicos «proudhonianos». Elevados a las cumbres del Olimpo o soñando con la Arcadia perdida, los anarquistas nos hallamos fuera del tiempo. Casi fuera, ya, del espacio habitable, al irnos extinguiendo poco a poco, como bien dice Fontaura.

De nada vale justificarnos recurriendo al conocido — y no por ello desacertado — tópico de que «todos los autoritarios tienen de común un punto que excluye irremediablemente a los libertarios». La justificación no es justa ni correcta. Escapa a toda lógica, ya que partimos del principio de que existen en el mundo de los comportamientos sociales dos grandes divisiones: los autoritarios y los no autoritarios. Pero es más grande la fracción de los que se ignoran. En ello radica nuestra esperanza y nuestra opción. Ahora bien, de nada vale el intento — nuestro intento — si no acudimos pertrechados de todos los elementos apropiados a una labor convincente. No es por simple fatalidad que la juventud deserta de nuestros medios. Como no es casual el hecho de que se ignore a Bakunin y de que se mistifique a Proudhon al tiempo que se «interpreta» a Marx por todas las costuras. El mal se halla en nosotros mismos y es necesario atacarlo decididamente superando nuestras carencias y nuestras indecisiones.

La ocasión es oportuna. Se está preparando un Congreso Anarquista Internacional. Es deseable, al contrario de lo sucedido en los congresos anteriores, que se planteen en primer término los problemas fundamentales de la hora. Con ánimo de aportar luces y con espíritu iconoclasta. Una vez desbrozado el camino llegará el momento de las vertebraciones orgánicas. No antes. Téngase presente que existe una Internacional obrera libertaria, la A. I. T. La nuestra. La antiautoritaria. Pero su existencia no contribuye a solucionar problemas internos endémicos como el de la F. O. R. A.; no constituye razón eficaz para el resurgir de la U. S. I. ni la vitalización de la C.N.T. francesa; no establece la base de labores orientadoras en las tierras ya no vírgenes de Africa y otros continentes en los que no se conoce al anarcosindicalismo. No aporta soluciones viables a la nueva situación del sindicalismo en el mundo ante los enfrentamientos ineludibles que aporta la incontenible revolución industrial.

El federalismo bien interpretado comienza por la base. Sin su existencia activa los organismos de la cúspide no serían otra cosa que la caricatura del federalismo proudhoniano... ¿Una Federación Anarquista Internacional? ¿Por qué no? Pero ante todo, ¿para qué?

Los católicos «proudhonianos», cúspide sin base, no son anarquistas. No lo son ya que para ellos existe la autoridad — apenas discutible, pero inexorable, de la Iglesia —. No lo olvidemos antes de constituír lo que podría ser la nuestra.

Nuestro imperativo crucial es el de situarnos en el contexto de nuestro tiempo. El de saber encarnarnos en los problemas vivos de la época, aportando soluciones tangibles inmediatamente realizables. Pero ya la hora de la «toma de posición» y de la «declaración» más o menos acertada ante tal o cual circunstancia. Todo el mundo sabe que estamos contra la guerra, contra todas las guerras. Contra la esclavitud y contra la explotación del hombre por el hombre. Todo el mundo sabe que estamos contra el Estado y que rechazamos los monopolios y los colonialismos. Hemos «declarado» todo eso y otras cosas mil veces y una más. Lo que importa ahora es proponer — y practicar — soluciones claras y de puesta en práctica inmediata.

Insistía Alaiz en que «estamos cansados de negar»... Hemos, pues, de proponer.

Para hallar, proponer, propagar y practicar estas soluciones, se hace oportuna la realización de un Congreso Internacional. La constitución o no de un organismo es cuestión subsidiaria que vendrá por sí sola. Tanto más si se anuncia limitativo. Todo dependerá del valor y del alcance de las proposiciones que surjan del encuentro. De nada valdrá crear un organismo más si no se le atribuye una función concreta, vital, que rompa los moldes del conformismo.

Tienes razón, Fontaura. Confío en que se escuchará tu mensaje.

LA IGLESIA Y EL CRIMEN

«No matarás»... Adán y Eva fueron expulsados del Paraíso por ceder a las tentaciones de la carne. Crimen de lesa soberanía. Sólo Dios tenía derecho a «fabricar» los seres. Por error — había de ser un mal técnico — estableció en la pareja animal los órganos de reproducción. Bastaba con impedir que la pareja hiciera uso de sus órganos. El error del Todopoderoso dio lugar a nacimientos «incontrolados». Afirman los creyentes — y los que la creencia explotan — que los primeros «incontrolados» fueron Abel y Caín. El segundo asesinó al primero. Pero al «hacerlo» ya no era «responsable».

La parábola sirvió de justificación a la Iglesia. Por los siglos de los siglos...

Ningún Estado acepta la responsabilidad de los hechos de los «incontrolados». Ni de los «controlados» por él mismo.

Se sirvió la Iglesia — se sirve siempre — de este fatídico precedente. No es de ella su culpa si Caín continúa asesinando a sus hermanos. A través de los siglos. ¿Cómo condenar al cardenal Spellman, Caín redivivo, cuando proclama las «beatitudes» ineluctables de la guerra?...

El escultor norteamericano Calder se ha hecho famoso por su obra atrevida, de líneas arriesgadas e insólitas. Sus «móviles» de formas gráciles y equilibradas ornan los principales edificios de las principales capitales de la tierra. Su personalidad adquirirá con el tiempo la anuencia y el prestigio que adquirió Picasso. Como Casals, el otro Pablo, se plantea la solución de los problemas obscuros, de las contradiciones eternas del hombre. De la vida y de la muerte. Del crimen. De la guerra.

Calder envió a un tercer Pablo, al Pablo número VI, un telegrama que al mismo tiempo transmitió a la prensa internacional. Firman el telegrama Alexander y Louise James Calder; el profesor Bruce Franklin y su esposa; Yves y Aube Ellcouet; Sandra y Jean Davidson; Kenneth Rower. He aquí el texto del telegrama:

«¿Quién habla en nombre de la Iglesia, el cardenal Spellman propagando la guerra o Vuestra Santidad reclamando la paz? Sería urgente precisar el verdadero pensamiento de la Iglesia: paz americana o conciliación universal.»

Dudamos que Calder y sus amigos obtengan la respuesta que espera el mundo.

En España — valga el ejemplo — se cuentan tonsurados que apoyan a Franco. Y se encuentra también a quienes — por las dudas — le condenan. Comunican desde Washington con la misma fecha que el telegrama de Calder, que numerosas personalidades religiosas normeamericanas protestaron ante el domicilio de Dean Rusk y de McNamara, reclamando la cesación de los bombardeos (no de la guerra, ni la liquidación de los ejércitos).

La Iglesia se halla ligada al crimen desde hace mucho siglos. Desde el principio de su existencia. Por el hecho mismo de su existencia. No existe autoridad sin crimen.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

• DISCOS •

Yescoso era irresistible en sus tiempos mozos. Tenía palabra inflamada, olía a azufre. Todo a su lado sabía a mecha apagada, a pólvora inservible. La traición de los irrevolucionarios era inmensa. Yo, éste, aquél, y el de más allá, éramos estorbos apartables, pateables, incendiables. ¡Paso al Incontenible!

Años encima, e Incontenible se contenía. Los tiempos presentes ya no eran los de antes. Entonces todo era dinamitable; ahora, apañable. No hay que comerse a la sociedad como si fuera un merengue.

Pero acude un más acá y Contenible no se contiene (¡nuevamente!) y se declara realista; no de realeza: de realidad positiva, tocable, contable. La sociedad tiene apaño pese a las predicciones tremebundas de los anarquistas, sus antiguos y reformistas compañeros. El sigue fiel a sus postulados revolucionarios, pero con más visión personal, con devoción enteramente positivista. La anarquía es un sueño de majaretas, pero como él también lo había sido, no le va mal tirar hacia el monte por los caminos legales, otra locura, desde luego, pero más plácida, confortable y celestial que el furioso bracear de antaño. La violencia no ha producido nada más que enemigos triunfantes, y si hay que acercarse a ellos para mermarles victorialismo (¡positivismo, señores!) pues se hace. ¡Poco desazonado se verá el contrario comprobando como la hierba le desaparece, segada, de debajo los zapatos!

Más contenido que nunca, Contenible se acomoda a su nueva situación pro franquista para mejor anquilar al franquismo. El acude a la anarquía por un camino distinto al nuestro. Ya se verá como al fin nos reencontramos.

En la fosa.

TEATRO ALHAMBRA - París
50, rue de Malte — (Métro République)

Gran Mitin Antifranquista

para el domingo 15 de enero a las 9 y media de la mañana, con los siguientes oradores:

WILEBALDO SOLANO, por el P. O. U. M.
FERNANDO VALERA, por A. R. D. E.
JOAN SAURET, por E. R. C. y P. N. V.
ARSENIO JIMENO por la U. G. T. y P. S. O. E.
ROQUE SANTAMARIA por la C.N.T.-F. L. de París.

Bajo la presidencia de **Alianza Sindical Española.**

Se espera que todos los antifascistas concurrirán a este acto.

GFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

19 JANVIER 1967
NUMERO 437
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE PAVE CHINOIS

LES récents événements chinois semblent avoir causé une surprise assez générale et, sans savoir en fait le fin mot de l'histoire, ou peut-être trop sûrs de l'avoir décelé, nombreux ont été ceux qui, à travers le monde, se sont livrés à des commentaires et même à des conclusions. Nous nous contenterons de faire une brève analyse de la situation.

Du côté américain, les partisans de l'escalade au Viet-Nam ont saisi l'occasion pour renforcer leur position. Ils prétendent que les difficultés de Mao doivent être mises à profit par les troupes américaines. Ainsi, pour eux, la misère et la désolation causées par la guerre importent peu du moment que l'adversaire semble affaibli par les circonstances. Il eût été pourtant plus sage de profiter de cette situation pour proposer la halte définitive des hostilités, mais pour cela il ne faut pas avoir l'esprit guerrier... ni la menace de la récession et de la mévente dans le pays.

Dans le camp soviétique on est plus réservé et on se garde bien surtout de mettre en relief le fait que des milliers de travailleurs chinois se révoltent parce que la révolution que Staline et sa clique avaient aidé à réaliser, ne correspond nullement à la prospérité et au bonheur auxquels ils avaient aspiré.

En fait, pour tous ceux qui, tout en se réclamant du parti communiste international, se trouvaient gênés par le comportement des dirigeants chinois, les récents événements ne pouvaient les surprendre; il faut même dire que ces derniers temps ils avaient pris certaines précautions. Ils en sont même venus à dissoudre des cellules dans la région parisienne parce qu'elles étaient à majorité « chinoise ».

René Piquet, membre du Bureau politique a dit à ce sujet : « Chez nous on a tendance à dire : « Bon, ce type pense comme ça, mais ce n'est pas grave, c'est son droit. » Ainsi, on en arriverait à l'existence d'une tendance intérieure, même faible, qui remettrait en cause toute notre politique ? Ce n'est pas possible. C'est pourquoi nous avons décidé de frapper vite et fort. Toute cellule à majorité « chinoise » sera dissoute et reconstituée sur des bases nouvelles. »

Voilà, c'est ce qu'on appelle émanciper le peuple en argot communiste; et dire que certains prétendent qu'il s'agit là de dictature...

Quoi qu'il en soit, la confusion actuelle de la Chine populaire fait un peu l'effet d'un pavé dans la mare. Nous avons posé, par curiosité, quelques questions à des communistes... disons moyens sur les violences des gardes rouges et le mécontentement des ouvriers et ils répondent toujours par l'évasive. Ils sont gênés pour expliquer cet état de fait et préfèrent « rester Français ».

Quant à la C. N. T., elle était certaine que tôt ou tard, en Chine ou ailleurs, l'étincelle jaillirait; le peuple opprimé finit par se révolter, même contre ceux qui se disent ses défenseurs, quand en réalité ils ne sont que des exploiteurs. Ceci nous amène à dire qu'une révolution est toujours possible quand il y a des injustices humaines. Nous n'avons pas à en faire une théorie puisque nous sommes fondamentalement opposés à la violence, mais, comme le disait Pasteur dans un autre domaine : « Le mal doit se combattre par le mal. »

C'est probablement la conclusion qu'ont tirée les travailleurs chinois avant de se lancer dans l'action qui a défrayé la chronique dans le monde entier. Il est indéniable que rien ne se serait passé s'ils avaient pu résoudre leurs problèmes par de simples élections.

Travailleurs français : Nous vous laissons le soin de tirer les conclusions qui s'imposent, mais n'oubliez jamais que l'émancipation de travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XII

Le principe de la lutte des classes n'est pas une création idéologique des théoriciens révolutionnaires. C'est une *réalité permanente* née de la structure des rapports de production, imposée dans les faits et mise en pratique d'une façon constante par l'Etat bourgeois et le capitalisme. On peut constater, pour s'en persuader, que les seules réformes sociales d'envergure, arrachées de haute lutte au capitalisme par l'action des classes laborieuses, surviennent dans les seuls moments historiques où la lutte des classes atteint les formes les plus pures et les plus violentes en se concrétisant grâce à l'unité d'action des masses exploitées. La lutte des classes ne saurait être une notion abolie comme le prétendent certains syndicalistes réformistes et politiciens de gauche, tant qu'il subsiste des antagonismes de classes. Elle ne pourra être supprimée que par la suppression des classes elles-mêmes.

Ernest Mandel définit ainsi ce qui caractérise le syndicalisme révolutionnaire du syndicalisme réformiste. La difference, écrit-il dans une brochure intitulée « Une stratégie socialiste pour l'Europe occidentale », porte sur les « objectifs fixés aux luttes pratiques : ou bien celles-ci se limitent exclusivement à des réformes réalisables dans le cadre du régime capitaliste, et que celui-ci peut digérer; ou bien les luttes tendent à remettre en question l'existence du régime, tant par leur ampleur que par les objectifs qu'elles poursuivent. » On pourrait ajouter que, par la définition de ses objectifs, le syndicalisme révolutionnaire se place d'emblée en dehors des structures bourgeoises instituées par le capitalisme pour servir de cadre étroit à l'organisation syndicale des masses laborieuses, cadre qui pourrait ne lui servir, mieux, qu'à modifier en surface la superstructure politique du régime sans atteindre les fondements économiques de l'exploitation de l'homme par l'homme. On pourrait ajouter également, dans le même ordre d'esprit, que le syndicalisme révolutionnaire rejette nécessairement toute forme d'intégration à l'Etat capitaliste qui l'amènerait à limiter ses objectifs à une transformation progressive de la société à l'intérieur des structures bourgeoises. Ernest Mandel précise d'ailleurs, un peu plus loin, qu'il faut « rejeter résolument toute illusion d'institutionnaliser le contrôle ouvrier, d'institutionnaliser les réformes de structure anticapitalistes en général ».

Le syndicalisme révolutionnaire se distingue donc du syndicalisme réformiste non seulement par les objectifs qu'il se fixe mais surtout par le choix des moyens d'action propres à assurer la réalisation de ces objectifs. Cette différence fondamentale apparaît, en définitive, comme capitale car la définition d'un programme théorique, d'objectifs à long terme peut fort bien exister sans que la volonté de réaliser concrétement ces objectifs se traduise par la mise en œuvre des moyens d'action appropriés. Ainsi, on peut constater que le texte des chartes constitutives de la plupart des centrales syndicales réformistes et, plus précisément, de la C. G. T., est d'inspiration nettement révolutionnaire et qu'un fossé s'élargit chaque jour davantage entre les objectifs fixés par ces chartes, qui sont des déclarations de principes, et l'action affective des organisations qui sont censées s'en inspirer. Cette remarque fait d'ailleurs apparaître le syndicalisme réformiste non pas comme une forme nouvelle de lutte ouvrière mais comme un appauvrissement du contenu du syndicalisme moderne, une détérioration de ses objectifs née de la subordination de son action aux règles de collaboration de classe imposées par l'intégration aux structures de l'Etat capitaliste. C'est à travers son action que le syndicalisme réformiste apparaît comme une caricature grotesque du syndicalisme authentique et révolutionnaire. Tous les commentateurs notent, par exemple, que les grèves partielles plus ou moins importantes déclanchées par les organisations syndicales représentatives prennent de plus en plus aux yeux du public un aspect de régularité et l'inefficacité qui leur confère le caractère d'une joyeuse partie de campagne dont les quelques désagréments sont compensés par la rupture apportée dans la continuité des habitudes, manifestation saisonnière qui revient chaque année comme le départ en vacances ou la fête du nouvel an. Le peu de considération accordé au syndicalisme réformiste provient moins en définitive, des résultats obtenus que du divorce grotesque existant entre la théorie et l'action. On peut présumer qu'une organisation syndicale infiniment moins puissante, numériquement et financièrement, mais dont l'action serait en conformité avec la doctrine parviendrait davantage, à condition que cette action soit suffisamment intense qualitativement, à créer un courant d'opinion parmi la masse des travailleurs non syndiqués. Or, c'est précisément cette unité entre la théorie et la pratique qui caractérise l'essence de l'anarcho-syndicalisme.

La Charte d'Amiens, adoptée au Congrès confédéral de la C. G. T. en 1906, inspire aujourd'hui pratiquement tous les textes constitutifs des organisations ouvrières se réclamant, dans les grandes lignes, du syndicalisme du début du XXe siècle, lui-même fortement influencé par l'entrée dans les syndicats des militants de formation anarchiste après l'échec relatif des méthodes de terrorisme individuel.

Or, la Charte d'Amiens apparaît aujourd'hui dépassée pour servir de base à un syndicalisme authentique parce que son contenu ne correspond plus aux réalités du néo-capitalisme. En réalité, il s'agit moins d'une imperfection de la Charte dans sa rédaction, rédaction qui correspondait au contexte historique dans lequel elle fut élaborée, que dans l'usage qui a pu en être fait par le syndicalisme officiel. Les rédacteurs de la Charte d'Amiens ne pouvaient certes pas prévoir que le syndicalisme qu'elle définissait finirait par s'intégrer presque entièrement dans les structures bourgeoises et par constituer le meilleur allié du capitalisme dans l'application de la théorie de la collaboration des classes. En 1906, on était loin de prévoir l'écroulement du syndicalisme révolutionnaire, trahi par ses dirigeants, réformistes avant la lettre, adoptant dans toutes leurs conséquences les idées bellicistes du capitalisme et lui apportant sa caution dans le déclanchement du premier conflit mondial. On était loin de prévoir également l'intégration à l'Etat du syndicalisme moderne.

Dans l'une de ses formules terminales, la Charte d'Amiens précise qu' « en ce qui concerne les individus, le Congrès affirme l'entière liberté pour le syndiqué, de participer, en dehors du groupement corporatif, à telle forme de lutte correspondant à sa conception philosophique ou politique, se bornant à lui demander, en réciprocité, de ne pas introduire dans le syndicat les opinions qu'il professe au dehors ». Dans cette notion de « groupement corporatif » se trouve contenue l'essence de ce qui sera plus tard la division corporative du syndicalisme d'inspiration fasciste. Les intérêts uniquement corporatifs sont ceux d'un secteur isolé de la production à l'intérieur du système bourgeois, c'est-à-dire qu'ils peuvent être amenés à la négation des intérêts des travailleurs occupés dans les autres secteurs de la production si cela s'avère nécessaire. Il ne peut y avoir de groupement corporatif à l'intérieur d'une organisation syndicale de type révolutionnaire que dans la mesure où ces groupements ont pour objectif essentiel de s'assurer la maîtrise d'une branche de la production pour la soustraire, le moment venu, en même temps que toutes les autres branches de la production, à la direction capitaliste. Le groupement corporatif n'est donc pas suffisant pour constituer la cellule de base du syndicalisme révolutionnaire. Cette cellule de base doit pouvoir, par sa composition, représenter une remise en cause globale du système capitaliste. Elle est donc forcément géographique et non pas corporative : elle est incarnée par l'Union Locale des Syndicats coordonnant ses efforts avec les autres unités locales par l'intermédiaire de l'Union Régionale. Car la cellule de base du syndicalisme révolutionnaire doit être à même de déclancher un mouvement géographiquement limité par son rayon d'action mais susceptible de s'emparer de *tous* les postes-clés de l'économie.

SEVY

(A suivre.)

LE DOCTEUR JIVAGO

J'AVAIS bien lu ce livre par lequel l'auteur voulut démontrer tout ce que la révolution russe charria de violences inutiles, de contradictions internes et de mépris pour l'individu assoiffé de liberté, mais hier, nous avons désiré voir le film qui veut être dans une certaine mesure l'interprétation du message de l'auteur.

Emu par certains spectacles, séduit par des magnifiques images, je me trouvais dans un état de réceptivité favorable à de profondes analyses qui venaient fortifier celles sur lesquelles je me suis si souvent penché. Deux faits, dans ce film m'ont encore plus frappé que dans la lecture du livre : celui de cet affairiste ignoble, dont l'Etat se propose d'utiliser les capacités organisatrices, et qui, sans scrupule aucun, exploitera la révolution comme il exploitait ses travailleurs « avant ».

L'autre fait fut cette conception du bolchevisme exprimée par ses commissaires : « *Un homme peut avoir servi notre révolution, le pouvoir bolcheviste, sans réticences, il suffit que son sens politique ne soit pas le nôtre pour que nous l'exterminions malgré les services rendus.* »

De cette large fresque par images vivantes, les libertaires ont tiré de larges conclusions, mais il n'est pas superflu d'interpréter encore une des situations que l'évolution pourrait faire renaître.

1° La dictature de classe pressée d'asseoir son pouvoir sur ceux qui lui ont fait confiance, sacrifiant à la conquête de l'Etat le développement des bases économiques de la révolution, fait appel, dans sa hâte et dans le désordre qui s'ensuit, à tous ceux, venus de n'importe quel horizon, qui veulent bien se sauver en la servant...

Cette dictature ne leur confie pas seulement du travail, une tâche utile, mais elle les prend comme interprètes de sa volonté.

On peut se récrier, protester ? C'est inutile : à qui veut conquérir l'Etat dans une période aussi tragique, tout choix est interdit, car le temps et la clairvoyance manquent...

Les moyens employés déterminant les buts, à quoi bon se réclamer de Marx, de Lénine ou du poil de Mahomet... si la révolution s'étant fourvoyée en confiant son essor à des intellectuels dépourvus de sens pratique, manque l'idéal qu'elle s'était proposé : c'était fatal.

Et dans une telle voie on se saurait atteindre un autre but...

Mais dans une révolution sociale qui ne poursuivrait que l'aménagement d'une société économique par la mise en œuvre de toutes les capacités économiques, la classe ouvrière aurait intérêt à utiliser des techniciens bourgeois, d'abord pour leur conserver leur utilité, ensuite pour les intéresser, psychologiquement à l'épanouissement d'un nouvel âge.

Il est certain que leur adaptation ne sera pas aisé, mais le désir de les assimiler au sein d'une révolution permanente, nous incitera à les aider fraternellement dans un climat de compréhension et de soutien.

Il sera nécessaire d'agir avec assez de générosité et de loyauté pour vaincre leur appréhension.

Et cela nous amène au second fait qui, chez les bolcheviks fut la conclusion du premier :

« Après la sauce à la démocratie nouvelle..., l'élimination physique. »

Ceux qui connaissaient la Russie d'alors, cette mentalité contradictoire où la cruauté mongole s'alliait à l'esprit d'entraide slave, ne furent pas étonnés par une révolution aussi tragiquement cruelle.

Mais ce qui révolte notre sensibilité et notre intelligence, c'est de penser et de savoir que cette révolution russe, en état de dégénérescence ininterrompue (c'était fatal) a pu contaminer à tel point les partis bolchevistes de tous pays qu'on les sent capables encore aujourd'hui de répéter les erreurs et les crimes de la révolution soviétique.

Ils recommenceraient, comme leurs tristes maîtres, au nom de la « démocratie nouvelle » à se servir des capacités adverses, ou tout simplement neutres, avec l'arrière-pensée de les liquider afin de n'être pas obligés d'entretenir un dialogue humain avec eux.

Nous les verrions encore — s'ils réussissaient — et à seule fin que jamais leur état cruel et despotique ne soit mis en question, prétendre que malgré les services économiques rendus, tel individu n'ayant pas acquis le sens politique de la tyrannie, sa survie serait un défi à la dictature...

Eh bien, là encore, les libertaires ne sauraient concevoir la révolution comme une vengeance. Pour eux, dans le cadre de l'autogestion économique et sociale, les classes doivent fusionner, se fondre dans un amalgame humain, solidaire et fraternel.

Certes, la tâche sera rude, mais nous désirons que les travailleurs n'usent de la violence que dans la mesure ou la liberté d'organisation serait mise en péril par des insensés ou des politiciens avides de pouvoir. Nous avons confiance dans la noblesse des militants qui, pour avoir été les chantres de la vie libre, ne sauraient ternir cette dernière par la vengeance ou la cruauté.

La révolution sociale n'a pas pour tâche d'écraser l'individu, mais de le libérer de ses erreurs, de ses complexes inhumains pour le faire accéder au « devoir » dans l'égalité réelle et la liberté.

EXPLOITES ET COMPLICES DU CAPITALISME

LA nationalisation des entreprises en France, n'a pas donné les résultats escomptés et l'on s'est aperçu que l'exploitation de l'homme par l'homme avait fait place à l'exploitation de l'homme par l'Etat, ce qui est loin d'être à l'avantage des travailleurs, l'Etat se révélant le plus impitoyable et le plus injuste des patrons. Les conflits sociaux sont de beaucoup les plus nombreux et justifiés dans le secteur nationalisé que dans le secteur privé.

C'est en vain que le capitalisme tente de survivre et que toutes sortes de projets tentant d'atténuer l'injustice sociale son discutés, soumis à l'acceptation des parlementaires, parfois autorisés à être mis en pratique. Il n'en est pas moins vrai que le capitalisme est une des dernières formes du servage et, à ce titre, condamné par la conscience universelle. La minorité que constitue le capitalisme ne peut prétendre à imposer éternellement sa loi à la majorité du monde du travail lequel, en s'affranchissant, l'élève vers une humanité nouvelle.

Le capitalisme populaire a pour but de maintenir le principe du capitalisme plutôt que de disparaître totalement; le capitalisme entend intéresser les travailleurs à un capitalisme travail, ce qui permet de maintenir un capitalisme de propriété. En embarquant le travailleur à ses côtés le capitaliste entend sauvegarder l'avenir de ses droits d'esclavage. Toutes ces mesures de paternalisme, de fraternité de la classe capitaliste envers les travailleurs, respirent les plus vils sentiments d'intérêt, d'égoïsme et de peur.

Le travailleur conscient doit repousser toute formule qui tenterait de faire de lui un complice des malfaiteurs de la classe ouvrière. Dans les temps présents le travailleur doit exiger un salaire conforme aux besoins de l'existence et non un salaire ne correspondant pas au coût de la vie auquel vient se greffer une part de profit capitaliste. Le travailleur qui s'abaisse à souscrire un engagement de travail comportant une clause de profit capitaliste, trahit ses camarades d'exploitation; il fait rempart par sa servilité et son égoïsme à l'arbitraire du capital. — « Le capital ne laisse au travail de la pensée et des bras que ce qu'il lui est impossible de leur enlever. Exploiteur, parasite, étouffeur, tel est son rôle à travers les siècles, et, parce qu'il s'empare de tout, on le proclame le créateur de tout. » — *A. Blanqui.*

Nous ne pourrons détruire le capital et le remplacer par des syndicats de production et de consommation qu'en maintenant chez les travailleurs l'esprit de révolution qui ne fera que s'intensifier devant ses injustices et celles de son agent l'Etat. Ce n'est pas porter atteinte au capitalisme que de l'étendre en y associant les travailleurs; bien au contraire, ces derniers, une fois de plus, sont bernés et assurent des lendemains d'exploitation à la classe prolétarienne.

Prétendre à une transformation progressive de la condition salariale sous l'autorité du capitalisme est, en vérité, faire un pacte avec ceux qui profitent et abusent des travailleurs. L'Etat, qui favorise le capitalisme, n'a fait que prendre la défense de celui-ci et la loi n° 65.566 du 12 juillet 1965, en apporte la preuve.

On ne change pas la condition des salariés par un coup de baguette magique et on ne peut obtenir des profiteurs du capitalisme l'abandon de leurs prérogatives. Les capitalistes tenteront toutes les ruses pour conserver leur pouvoir, mais, sachant qu'ils ne consentiront jamais à l'égalité entre tous les hommes, il appartient au prolétariat de les y forcer.

Les travailleurs ne pourront se débarrasser du capitalisme responsable de toutes les misères et de toutes les injustices supportées par le peuple, que par la Révolution; aucun bénéficiaire du capitalisme ne consentira de son plein gré à la justice sociale.— « Le but de la révolution est de détruire l'inégalité et d'établir le bonheur commun. » — (« Bases de la République des Egaux ».) — *Babeuf.*

RENE VILLARD

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C. C. P. num. 19 764 90, Paris, en précisant Association Germinal.

Nos lecteurs nous écrivent

Chers camarades,

Abonné au COMBAT SYNDICALISTE, je crois devoir vous signaler une grave erreur de l'un de vos rédacteurs dans le n° du 22-12-66.

Il s'agit du petit article consacré à une critique de l'œuvre du docteur Schweitzer. Le docteur est présenté comme un bien-pensant de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Non. Schweitzer appartenait à l'Eglise réformée. Il avait même fait des études de pasteur protestant et a occupé pendant un certain temps une chaire de théologie protestante à l'Université de Strasbourg.

Je ne l'admire pas outre mesure, certes, mais il a tout de même abandonné bien des choses très chères au commun des mortels pour aller soigner les indigènes.

Marque d'hygiène dans son hôpital ? Sans doute, mais c'était peut-être pire avant lui...

∴

Notre souci de l'objectivité et de la vérité nous ont fait un devoir de publier cette mise au point et nous ajouterons même que le sens du sacrifice pour le bien d'autrui n'est pas à exclure dans l'entreprise du docteur Schweitzer. Bien entendu, tout n'a pas été positif et cela s'explique dans la mesure où les principes moraux du docteur étaient imbus de sentiments religieux. La résignation, l'obéissance aveugle, enfin tous ces défauts humains prêchés depuis des siècles par toutes les religions ne pouvaient que limiter son action; n'empêche, et cela est tout en son honneur, qu'il a prouvé au monde entier ce qu'un seul individu peut réaliser quand il est guidé par son amour à l'humanité.

Qu'on y réfléchisse et on pourra s'imaginer ce que pourrait faire le monde s'il suivait son exemple..

La Rédaction

LA PENSEE LIBRE

(MORCEAUX CHOISIS)

Aucun individu humain ne peut reconnaître sa propre humanité, ni par conséquent la réaliser dans sa vie, qu'en la reconnaissant en autrui et qu'en coopérant à sa réalisation pour autrui. Aucun homme ne peut s'émanciper qu'en émancipant avec lui tous les hommes qui l'entourent. Ma liberté est la liberté de tout le monde, car je ne suis réellement libre, libre non seulement dans l'idée, mais dans le fait, que lorsque ma liberté et mon droit trouvent leur conformation, leur sanction, dans la liberté et dans le droit de tous les hommes, mes égaux. — *Michel Bakounine* (« La Théologie politique de Mazzini »).

∴

L'individu n'étant rien que par la société, les intérêts de l'un et de l'autre sont tellement confondus qu'on ne peut les concevoir séparés, et la morale n'est plus seulement un devoir, elle est un besoin pour tous les membres de la grande famille. C'est bien encore, si l'on veut l'intérêt personnel, mais épuré, agrandi, élevé aux plus nobles conceptions dans cette formule : « En blessant ton semblable, tu te blesses toi-même. »— *Auguste Blanqui* (« Ni Dieu ni Maître », 11-12-1880).

∴

Mes opinions, une fois logées dans mon cerveau y sont pour la vie éternelle, et toutes les guillotines ne me feraient point renoncer à celui des articles des Droits de l'Homme qui m'en permet la libre manifestation.

Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches ni pauvres.

Les riches, qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents, sont les ennemis du Peuple.— *Gracchus Babeuf.*

∴

Etant donné ce que sont les hommes, tous les hommes que nous connaissons — nous compris, il ne sied pas d'anticiper au-delà du bouleversement vengeur des mensonges d'un monde. Il s'annonce, la seule certitude, c'est de vivre et sans attendre. Vivons donc : action, parole ou silence, question d'heure, cas individuel. Et le moins sottement possible... — *Zo d'Axa.*

∴

La volonté de se sacrifier n'existant pas chez l'homme à l'état naturel, le besoin de la créer est né chez les individus qui voulurent vivre en parasites du travail d'autrui. Ce fut l'œuvre de tous les prêtres, cléricaux et laïques de tous les cultes, de toutes les religions théïstes ou sociales, depuis la plus mystique jusqu'à la plus positive. — *Manuel Devaldès* (« Réflexions sur l'individualisme).

∴

Ce n'est pas avec des imprécations véhémentes qu'on détruit des institutions ou qu'on sape des préjugés, ce n'est pas en flattant les idoles qu'on en fait des hommes libres. L'éducateur (et le propagandiste doit être un éducateur, et non un « bourreur de crânes » d'un autre genre) ne suit pas la foule. Que lui importent les succès matériels s'il doit leur sacrifier l'intégrité de sa pensée, sa probité intellectuelle. Interprétant à sa façon la parole biblique, il pense : que me servirait de conquérir le monde, si je dois perdre mon âme, mon âme, c'est-à-dire ma pensée, le meilleur de moi-même. — *Pierre Chardon* (« La Mêlée » 15-3-1918).

∴

Je fuis les églises comme les portes de l'enfer, les codes ne sont pas faits pour moi; je suis hors la loi, j'aime mieux cela que d'être *protégé* par elle, je suis vagabond; et le premier, je m'en fais gloire.

Ni roi ni sujet : le fort est plus fort seul. — *Ernest Cœurderoy* (« Jours d'exil »).

∴

« Nous sommes venus au monde pour ne pas nous soumettre », pour lutter contre les laideurs de la vie et pour en avoir raison.

Croire, c'est commode, mais il vaut bien mieux avoir le sentiment développé de sa propre dignité, et ne pas gémir à propos de ce dont nous sommes tous également coupables. — *Maxime Gorki* (« Ecrits de Révolution »).

∴

Il y a des époques où la conception morale change tout à fait, on s'aperçoit que ce que l'on avait considéré comme moral est de plus profonde immoralité. Ici, c'était une coutume, une tradition vénérée, mais immorale dans le fond. Là, on ne trouve qu'une morale faite à l'avantage d'une caste, on la jette par-dessus bord, et on s'écrie : « A bas la morale ! »

Saluons les époques, ce sont des époques de critique. Elles sont le signe le plus sûr qu'il se fait un grand travail de pensée dans la société. C'est l'élaboration d'une morale supérieure. — *Pierre Kropotkine* (« la Morale anarchiste »).

∴

Dans notre maison de force, il y avait des hommes que je connaissais depuis plusieurs années, que je croyais être des bêtes sauvages. et que je méprisais comme tels : tout à coup, au moment le plus inattendu, leur âme s'épanchait involontairement à l'extérieur avec une telle richesse de sentiments et de cordialité, avec une compréhension si vive des souffrances d'autrui et des leurs, qu'il semblait que les écailles nous tombassent des yeux : au premier instant, la stupéfaction était telle qu'on hésitait à croire ce que l'on avait vu et entendu. — *F. Dostoïevski* (« Souvenirs de la Maison des morts »).

LOS ACONTECIMIENTOS DE CHINA

LOS regímenes comunistas son pétreos, pero no tanto como a los lejanos nos parece. Se vio en la U. R. S. S. con las «purgas» stalinianas, que costaron la vida a los mejores compañeros de Lenin; se ha visto en Cuba con la muerte «misteriosa» de Camilo Cienfuegos y Che Guevara. Igual en Hungría con la revolución de 1956, seguida del fusilamiento del líder Imre Naggi. Incluso la muerte de Pepe Díaz en Moscú, es más que sospechosa, y claro, clarísimo, resulta el desespero del comunista Comorera, *refugiado* en un presidio franquista para eludir la persecución de que lo hacía víctima la «Okrana» del P. C.

La U. R. S. S. apoyó incondicionalmente a los comunistas chinos para que consiguieran dominar el país contra el reaccionario Chang-Kai-chek. Derrotado éste, con armamento soviético, cupo a Stalin iniciar el resurgir industrial de China, país que por ideas y apoyos prodigados consideraba favorable al imperialismo soviético. La agricultura china fue desarrollada a la manera comunista propia (tanteos regionales, más que centralistas), pero la mecánica, tanto la ligera como la pesada, fue estimulada, en el aspecto moderno, por el capital y la ingeniería rusa. En cierto modo, Stalin pretendió colonizar, según la biblia marxista, un país subdesarrollado que, por encima, le debía la implantación del nuevo sistema. Mas el sátrapa ruso no contó con la personalidad y la fina percepción china, con cuya inadvertencia demostró que la infalibilidad de las lecciones marxistas quiebra en ciertas y peligrosas situaciones. Gracias a la torpeza del blanco de Moscú, el amarillo de Pekín pudo entrar en el secreto de la materia atómica, y así, una vez adquirido éste, quitóse la careta para decirles a los sucesores del zar rojo (puesto que, entretanto, Stalin había fallecido) que los chinos eran tan chinos, que podían pasarse de consejeros europeos, por comunistas que fuesen. Ante semejante rechazo, Kruschev correspondió con el clásico zapatazo, no consiguiendo sino agravar las relaciones entre China y Rusia, de donde su dimisión aprovechada por Kosyguin y Brejnev, los cuales no han conseguido mejorar la relación entre Moscú y Pekín porque el propósito chino no era de superarla, antes lo contrario: agravarla. Inútilmente los rusos han aducido comunidad moral y económica de intereses entre «repúblicas populares», y la ligazón estrecha y permanente que el mundo comunista está obligado a mantener frente al universo capitalista. La China nueva tiene un propósito (que Stalin, Kruschev y Kosyguin ya habían barruntado), consistente en la «recuperación» de la región del Amur siguiendo el trazado de los montes Yablonoi y Stanovitch, pedazo colindante con la Manchuria, cacho de Siberia que Kropotkin recorrió en plan de geógrafo antes de penetrar China adentro subiendo por el indicado Amur, para alcanzar (siempre en viaje de estudios) la ciudad de Chang-chun.

Tenemos, pues, que la base esencial (no negamos que existan otras, de importancia menor) de las diferencias rusochinas actuales son de origen nacionalista, puesto que las tierras en disputa fueron agregadas a Rusia hace más de cien años por el zar Nicolás I. Y no sería de extrañar que los chinos, codiciosos del uranio que sus ya enemigos comunistas rusos extraen de la Siberia Oriental, se «orientaran» diplomáticamente hacia esa región, ayer desértica a causa de su «pobreza» y hoy relativamente poblada por gentes libres o forzadas a los efectos de minería para-atómica.

Sean como fueren los argumentos diferenciales de comunistas rusos y comunistas chinos, es evidente que el romanticismo internacionalista está ausente de ellos, dándose el caso peregrino de que los soviéticos encarnen el principio conquistador de los zares, y los maotistas el patriotismo concentrado de la dinastía de los Tsing. Marx, profeta sólo desmentido por los hechos, estableció teorías de reloj que nunca falla, excepto cuando se fatiga. Su revolución industrial (Alemania, Inglaterra) se trocó en revolución agrícola (Rusia, China), de pueblos atrasados en lugar de evolucionados. Rusia, en forma de U. R. S. S., es innegable que ha cumplido esfuerzos de progreso, cosa que los países capitalistas también saben hacer. Mas el aspecto moral del problema (el temple revolucionario, la convicción internacionalista, la desaparición del proletariado por igualdad de situaciones) ha quedado en intento, desde luego fracasado. Cuando parecía que el anacronismo patriótico iba a desaparecer con el establecimiento por lo menos de nueve repúblicas comunistas en Europa, América y Asia, las viejas rencillas nacionalistas reaparecen en estas propias repúblicas marxistas. En la zona fronteriza ruso-china indicada, y en el paso del ferrocarril transiberiano, hay conflicto permanente desde 1960, y un forcejeo diplomático — por ahora — se registra entre Moscú y Bucarest con motivo de problemas de frontera aparecidos en Besarabia. Si el internacionalismo marxista incurre en ruindades idénticas a las del patrioterismo clásico, militarista y chovinista, se podrá afirmar que el comunismo de Estado ha atrasado la verdadera revolución social de un siglo por el salto atrás que ha producido en campo obrerista e intelectual. Es triste comprobarlo, pero el marxismo, mediante sus variadas escuelas, parece intervenir en la historia para evitar la evolución integral de las agrupaciones humanas.

En el actual estadio de la novedad marxista, la fiebre patriótica enciende las pasiones de la China. Mao-Tse-tung, callando sus disputas de cámara con Stalin, finge guardar fidelidad a éste para oponerlo en espantajo a los grandes comisarios de la U. R. S. S. y dividir, de paso, a la opinión rusa en estalinistas y antiestalinistas. Por su parte, los directores soviéticos influyen lo que pueden sobre las personalidades chinas con objeto de mantener en el país celeste la influencia moscovita a título de unidad comunista general. ¿Se ve claro el «quid» de la cuestión rusochina? La «revolución cultural» es la fuerza material aportada por el maotismo a favor de su causa. Frente a ella se aducen nombres de cierta resonancia, gubernamental incluso. Pero nosotros no olvidamos que Chu-En-lai, ese ex empleado en la casa Renault de París, es un comunista educado en la escuela soviética, siendo posible que este hombre, de energía moral probada, prefiera el imperio comunista mundial al alterado y mezquino comportamiento de las masas envenenadas de patriotismo a la antigua usanza.

Única afirmación nuestra: que la libertad está ausente de la contienda que tiene lugar en el interior de China.

JUAN FERRER

LONDRES

CICLO DE CONFERENCIAS

En el plan de actividades de esta Comisión de Propaganda, en la que participan miembros de la C. N. T., de las Juventudes Libertarias y de Mujeres Libres, figura la organización de un ciclo de conferencias donde intervendrán compañeros de diversas nacionalidades.

En los temas a desarrollar se disertará sobre Tecnocracia, la Juventud, el Mercado Europeo, el Sindicalismo, etc.

Estas conferencias tendrán lugar durante los meses de enero, febrero y marzo, y a medida que se vayan proyectando iremos dando a conocer un resumen de las mismas.

La primera está convocada para el día 29 del corriente a las 3,30 de la tarde en el Royal Hotel, W. C. 1. (Londres) y correrá a cargo del compañero G. Baldelli, quien disertará sobre el interesante tema:

«La tecnocracia y la sociedad»

Al terminar la disertación se abrirá un curso de palabras con aclaraciones inglés o español.

Quedan invitados cuantos quieran asistir.

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos. Es una edición «Solidaridad Obrera».

ANTENA

DISMINUCION DE CONDENA

MADRID. — Hace unas semanas fueron pronunciadas sendas penas contra un grupo de comunistas chinófilos procedentes de Ginebra (Suiza). Ante la sentencia exagerada del Tribunal de Orden Público, los abogados presentaron recurso ante el Tribunal Supremo, el cual ha rebajado la pena de 12 años de presidio impuesta por el T. O. P. a José Pérez Miranda y Amador Alonso Fernández, a nueve años de idéntico castigo. Al resto de procesados se les dejó reducida la pena de dos años a seis meses. La acusación intervenida contra todos los encausados, se refiere a «asociación clandestina» y a «propaganda ilícita», un crimen que fuera de España deja de serlo.

INCENDIO ANTIMONJIL

BILBAO. — Un edificio anexo al convento «Coeli», sito en la barriada de Zabalbide, ha sido pasto de las llamas en incendio visiblemente intencionado. Esta dependencia servía de almacén de ropas, muebles y víveres de la comunidad, habiendo quedado, las coelitas, desprovistas de todo. Igualmente era depósito de lotes caritativos de la organización «Caritas». La cara que ponen ahora, los caritanos, ante el desastre. Suerte coelitana de que el fuego no se haya propagado al convento propiamente dicho.

OTRA VEZ LA «STANDARD ELECTRIC»

MADRID. — Como es sabido, los trabajadores de esta empresa reclamaron un aumento de jornal consistente en 1.600 pesetas mensuales para cada trabajador que perciba ingresos inferiores a 1965; el establecimiento de la jornada continuada para 2.500 trabajadores que no gozan de ella mientras sí el resto de sus compañeros; elevación de prima a los conductores de equipo, y regularización general de las mismas, afectadas por la reducción de la producción, así como la forma de pago de las horas extras al personal de oficinas. Como estas demandas no han sido atendidas, el conflicto de los obreros contra la «Standard Electric» ha sido declarado.

HUELGA DE TRANSPORTISTAS

MADRID. — En casi toda España se resienten los efectos de la huelga general de los camionistas dedicados al transporte de mercancías por encargo. Como se intuye, se trata de propietarios de autocamiones, en la circunstancia nada conformes con la negativa que les ha opuesto el gobierno para aumentar un 25 % el precio del transporte. En las ciudades mayores del país la huelga ha sido bien secundada, precisándose sin embargo, en lugares como Barcelona, de serias coacciones a fin de que el paro se generalice. Habiéndose observado en el puerto trasiego de camiones, los huelguistas recurrieron al procedimiento de embotellar con camiones parados los muelles, a fin de impedir la descarga de buques. En el Paralelo fue detenido un camión conduciendo una comisión de huelguistas dedicada a la recomendación del paro.

LA SEQUIA

BARCELONA. — En la región catalana hace cuatro meses que no llueve. Las tierras están secas y los manantiales se agotan. El río Llobregat puede cruzarse a pie, en diversos sitios, sin mojarse el calzado. El suelo de labor se acorcha, amenazando con atenazar e inutilizar las sembraduras. En las poblaciones hinchadas con personal de aluvión, el problema del agua se pone terrible. Los curas se encomiendan a la Virgen del Carmen, pero esa señora, también acorchada, no da ni para un bebido ni para un meado.

ARGEL Y MADRID, DE ESPALDAS

MADRID. — Con motivo del asesinato del líder de oposición argelino, Mohamed Jidder, el agregado consular argelino, Bukhalfa, fue conducido a una comisaría para ser interrogado sin respeto a la inmunidad diplomática del interesado. Examinado el caso, el gobierno de Argel ha solicitado del de Madrid las excusas pertinentes, habiéndose negado éste redondamente a presentarlas.

Entre tanto, los asesinos de Jidder no han sido habidos.

INGLATERRA AMENAZA

GIBRALTAR. — Tratando de amedrentar a la aviación inglesa, que a veces se adentra unos milímetros en espacio español, las autoridades militares españolas han dispuesto una red de armas en posición de «erizo». A manera de réplica, el gobierno de Londres ha notificado al de Madrid que lo declarará responsable de los ascontecimientos desagradables que podrían acontecer en caso de agresión española a la aviación inglesa.

OTRO PROCESO EN PUERTA

MADRID. — Quince obreros pertenecientes a un sindicato paralelo han sido acusados de asociación ilegal y detenidos. Madrugador, el fiscal ya les ha requerido pena: 7 años de cárcel y 10.000 pesetas de multa a cada uno.

NO QUEDARA NI UNO

BARCELONA. — El «triunfal» igualadino Justino Vilaró, secretario perpetuo de la Patronal de Igualada, ha fallecido. Siendo ateneísta, en 1918, consiguió que en la docta casa que fue el Ateneo Igualadino no pudiera conferenciar Salvador Seguí, uno de los oradores más acreditados de España. Aconsejó contra los obreros a la imbecilidad patronal, en los célebres años de 1918 al 1923. Antiguo republicano e incluso periodista ídem, degeneró en reaccionario al estilo anidesco y franquista. Enemigo sagaz de los trabajadores, explotó el recurso reformista desarrollando la forma más mezquina del cooperativismo. Durante la revolución (de la cual siempre se había burlado) desapareció como alma que lleva el diablo. Treinta años después, ha sucumbido sin dejar recuerdo hábil para que le sea dedicada una lápida callejera.

EL MILAGRO DEL FUEGO

ALICANTE. — El Asilo de San Jorge Obrero, de Orihuela, ha ardido completamente. Ni el milagro de las mangueras ha sido suficiente para detener las llamas. Cuando no han tenido nada que devorar, éstas se han extinguido. Los 300 niños asilados han podido ser evacuados sin daño para ninguno de ellos. Ahora curas y beatas rezan sin que nadie sepa por qué ni para qué.

HUELGA PERSISTENTE

BILBAO. — La huelga de los obreros de la casa «Laminaciones de Bandas en Frío» continúa. En estos momentos cuenta una duración de 47 días. El personal de la «Marconi Española, S. A.» de Madrid, ha hecho llegar a los huelguistas un donativo solidario de 52.000 pesetas, cantidad recaudada por suscripción entre los trabajadores de la casa.

PERFILES — El valor de los pueblos

por José Hiraldo

SUELE interpretarse el valor de los pueblos por las acciones colectivas que estos realizan en la lucha por su liberación, por transformar el sistema de vida que les han impuesto, más o menos opresor, y abrir nuevos cauces hacia la libertad y la igualdad entre los humanos.

Cuanto más impregnada de humanismo, de espíritu justiciero esté la conciencia de los que toman parte activa en la lucha, mayor trascendencia tendrán sus acciones, más luz proyectarán a las generaciones futuras.

De ahí el anhelo perenne de los hombres convencidos, de los verdaderos idealistas, por elevar la cultura entre las masas trabajadoras, orientando todos sus impulsos de rebeldía hacia las vías del progreso social y manumisor. Aunque, desgraciadamente, no sean siempre coronados por el éxito sus nobles deseos.

La política, la religión, el Estado y demás fuerzas interesadas en sostener el principio de autoridad, con toda su amalgama de injusticias, se dan trazas para entretener a las multitudes, explotar su ignorancia y desviarlas del camino que pueda llevarlas a su auténtica emancipación.

Se ha dicho y repetido infinidad de veces, que el valor de los pueblos radica en las minorías, formadas por hombres de espíritu inquieto, solidarios y perseverantes, que son quienes los impulsan hacia nuevas modalidades de vida. Son estas minorías el alma, la esperanza de los pueblos de que forman parte integrante.

A través de todas las épocas los hechos lo han confirmado. Si estas minorías, por causas inesperadas fallan, si se disgregan y emplean su fuerza en cosas aleatorias, sin aportar soluciones a los problemas inherentes a la causa que defienden, los pueblos quedan faltos de orientación, y como consecuencia se entregan, inconscientemente, a servir los manejos de sus propios explotadores.

Esto lo sabe perfectamente el enemigo. De ahí que aproveche todas cuantas ocasiones se les presenten para eliminar a esas minorías impulsoras que son las que, al fin y al cabo, les quita el sueño, son quienes lo mantiene preocupado. Para conseguir su objetivo no repara en los medios a emplear. Todos los procedimientos son buenos. El fusilamiento, la calumnia, la corrupción de conciencias, sembrar la cizaña entre los afines, son armas que suelen emplear constantemente los enemigos del pueblo contra los luchadores más audaces y significados entre la clase trabajadora.

La Historia está llena de ejemplos que prueban con abundancia de datos lo que venimos señalando.

Thiers, después de vencer a los defensores de la Comuna de París, empleó toda la fuerza bruta de la reacción que representaba, en destruir a los luchadores más sobresalientes, a los que habían propagado las ideas redentoras entre el pueblo sufriente y laborioso. Sabía que destruyendo esa minoría de idealistas, de hombres abnegados, su triunfo quedaba asegurado.

De igual forma actuó Stalin cuando consiguió dominar al pueblo ruso e imponer su dictadura. Todos los grupos o movimientos que podían oponerse a su ambición de dominio fueron destruidos sin consideración de ninguna clase. Sus sucesores no han dado pruebas de ser más humanos y tolerantes con los hombres que no se adaptan al sistema dictatorial impuesto.

Es de esa manera violenta como pueden asegurar la continuidad del régimen de esclavitud física y moral que perdura ya medio siglo.

Los mismos o parecidos términos de exterminio utilizó Hitler cuando se encaramó en el Poder de la Alemania nazi. Idénticos fueron los que empleó Mussolini en la Italia fascista.

Salazar en Portugal, y Franco en España, los dos sanguinarios que dominan la península Ibérica, se confunden en todos sus actos destructivos con los que fueron sus cómplices y maestros: El Führer alemán y el Duce italiano.

Fácil sería seguir citando casos parecidos de los demás pueblos del mundo. Ya que los propósitos de todos los tiranos, de todos los que quieren perpetuar la ignorancia y la explotación de las masas trabajadoras, son los mismos: destruir las minorías conscientes para que no irradien luz ni despierten la rebeldía de las multitudes ignaras y oprimidas. En esto son todos coincidentes. Obran como si se transmitieran el pensamiento de unos a otros.

Y es que saben que un pueblo sin minorías pensantes, decididas y cohesionadas, es como un barco sin brújula. Por muy grande que sea su fuerza, marcha sin rumbo fijo, a merced de las olas que lo empujan. En medio de la tempestad que lo zarandea, acoge como bueno todo el cable de «salvación» que se les tira. Sin darse cuenta de que «el salvador» puede ser algún pirata aventurero, que en vez de conducirlos a buen puerto, los arrastra para seguir hundiéndolos en las tinieblas.

Tal es el caso del pueblo argelino. Después de llevar siglos de explotación, de abuso y vejamen perpetrado por los colonizadores, se lanzó desesperadamente a la conquista de su independencia, para después de una sangría monstruosa de varios años de combate conseguir sólo cambiar de amos. Y ello le ocurre habiendo tenido las armas, los medios de defensa, en las manos de los trabajadores oprimidos.

Desgraciadamente, no ha sido sólo en Argelia donde han carecido de orientación revolucionaria y consecuente los trabajadores en lucha. Del mismo mal han padecido también en el Congo, en Egipto, en Indochina y otros lugares que se podrían enumerar.

Así no es de extrañar que los pueblos carentes de minorías revolucionarias, activas y bien organizadas, den un día vítores a Tolstoi, Marx o Durruti, pongamos por ejemplo, para otro día cualquiera aplaudir frenéticamente, endiosar a Hitler, Perón, Nasser u otro tirano que se presente.

Es lo mismo que si hoy gritaran, ¡viva la libertad! y mañana dijeran ¡vivan las cadenas!

De ahí que cuanto mayor sea la influencia que ejerzan en la conciencia de los pueblos, las minorías revolucionarias y tenaces, mayores serán las posibilidades que tengan éstos para liberarse de sus opresores. Mejor podrán vivir en completa libertad, en armonía con sus propios sentimientos.

Para poder llegar a la consecución de la libertad que tanto anhelamos, hace falta que las minorías actúen guiadas por las ideas que defienden y propagan, sin otro interés que el de llevar a la práctica sus nobles ideales. Obvio el subrayar que la lucha para que tenga buen efecto entre la clase trabajadora hay que efectuarla al margen completamente de la política, de la religión y del Estado.

Que los revolucionarios, los hombres que sientan ideas progresistas cierren sus filas para que todos los hechos sean cohesionados. Aunando los esfuerzos, procurando de que todos los golpes los reciba el enemigo. Esto puede hacerse, tanto en el área nacional, como internacional.

Si por el contrario, las minorías selectas, dispuestas al sacrificio, se dispersan, se enredan en luchas intestinas, gastando sus mejores energías en combatirse recíprocamente por cuestiones de interpretación de las cosas, más que por el fondo de las mismas, no conseguirán otra cosa que desacreditarse ante los ojos del pueblo; perderán la poco o mucha influencia que pudieran tener sobre éste, y sólo el enemigo saldrá ganancioso. Podrá prolongar su existencia y su dominio sobre los demás.

Cosa que los luchadores conscientes, y sobre todo los libertarios, que son los que más directamente nos afectan, deben poner todo su empeño, toda su buena voluntad, para que así no suceda.

Vigencia de la concepción clásica

SUPERACION DEL MOVIMIENTO ACRATA

EN la época que vivimos, las convicciones ácratas tienen ante sí un camino largo y penoso. La persona que elige este ideal, y con él consecuente, da prueba de un valor que no figura en los marcos de finalidades político-estatales.

Hombres de acción o de pensamiento, movidos por una misma inquietud, ambos saben hay muchas metas sociales a cubrir. Unas detrás de otras todas tienen el mismo objetivo: Liberar al ser humano. Es la tarea esencial del esfuerzo muscular o intelectual, el fin único y supremo del anarquismo.

Las metas del destino que se acarician están a distinta distancia de donde nos hallamos; llegar a la prevista como más perfecta es ambición de toda persona bien inspirada. Hay que andar el camino pertinaz, consolidar terreno, no renunciar a conquistas que costaron manantiales de sangre, ni a ideales que continúan siendo única esperanza de la Humanidad.

Las fuerzas políticas de presunción progresista, enraizados en la filosofía estatal, carecen de sentido moral para confraternizar a los hombres. No reconocen la igualdad social. Sus sentimientos y su inteligencia tienen un pacto con los sistemas jerárquicos.

Esa corriente de opinión plantea, permanentemente, situaciones de violencia. Ante quienes la patrocinan, el mero razonamiento de la bondad humana es inofensivo; dialogar con ellos solo pueda hacerse con instrumentos de acción revolucionaria, que tengan como antecedente y base reflexiones de sentido libertario.

Las conclusiones de quien con reflexión ha madurado la idea robustecen la esperanza y seguridad de un futuro ácrata. La superación que se propugna es inevitable, pero muy costosa en vidas y sacrificios. Es ley inexorable de las revoluciones y de la evolución social.

De cuantos inician la marcha hacia las metas promisoras no todos llegan siquiera a las más cercanas. Unos rendidos por el cansancio, otros caídos en el fragor de sublimes batallas, son muchos los legionarios de la libertad que sucumben sin ver realizados sus ideales.

Todos los respetos para los primeros; nuestra más calurosa admiración para los segundos. No se puede condenar a quien, falto de vigor para realizar una empresa noble, se retira del escenario donde en principio afreció su concurso.

No es necesario cabal conocimiento de su genealogía para convencerse que el Movimiento ácrata se supera. Las aportaciones de sus clásicos son de efectividad eterna; es semilla que prendió en los sentimientos e intelecto de los humanos anhelantes de un mundo justo y libre, y no habrá tiranía que evite el fin social que se defiende.

El progreso de liberación humana es incontenible; en su estricto sentido sólo el anarquismo lo representa. Lógicamente, los exponentes reales de hoy han de tener un perfil y utilidad superior a los de ayer; los de mañana lo tendrán superior a los de hoy. Los hechos se suceden; la experiencia ilustra; los conocimientos aumentan y se legan de unas a otras generaciones.

¿A qué obedece ese ascenso de la vida: Ni es representación de las gentes retrógradas. Es expresión de una filosofía, producto de un ejercicio intelectual, resultado de una vibración ética que se preocupa por colocar a la Humanidad en la mejor condicion de existencia.

Todo cuanto en ese ritmo se desenvuelve es compatible con el anarquismo. No decimos que sea suficiente, pero sí que es parte de lo que postulamos para nuestro género. De este modo se va ampliando y perfeccionando la obra que el ideal ácrata tiene la misión de realizar.

Negar el progreso general de la sociedad sería absurdo; también lo sería alegar que el elemento trabajador, en el mismo plano, no está mejor que hace un siglo. ¿A quién puede conformar esta realidad? Todavía no se ha conquistado la verdadera equidad; aun se tendrá que luchar mucho para alcanzarla.

Las mejoras alcanzadas por los desposeídos no se deben a la voluntad y comprensión de los potentados. En el aspecto moral, intelectual y económico, lo que gozan los humildes es producto de conquista, de la lucha constante contra la opresión.

Las definiciones clásicas de los pensadores anarquistas fueron sabias. Se basaron en la ciencia y no en fantasías. Hoy son de tanta competencia como lo fueron cuando se lanzaron. Abórdese el problema de la vida que se quiera, no se llegará a conclusiones justas y ecuánimes mientras se prescinda de la filosofía y de la moral ácrata.

El progreso, orientado por quienes lo monopolizan, no desarrolla la acción bienhechora de que es capaz. Un crimen que no tiene sanción prevista en los códigos estatales; sólo las acciones revolucionarias lo tienen en cuenta y saben sancionarlo con justicia.

El rendimiento de utilidad social está condicionado a las apetencias de una plutocracia sin escrúpulos ni dignidad. Los estatistas, magnates y burgueses de hoy, no han superado la condición personal de los esclavistas de antaño. Unicamente la acción revolucionaria les hace ceder algo de sus prerrogativas.

Las innovaciones son constantes y de irradiación sorprendente; en las condiciones que vivimos, al ver la luz del día, todas llevan sello de mercado. El primer receptor de las mismas es el Estado; de éste depende el que puedan o no circular; si alguna de ellas es atentatoria a la seguridad de los gobiernos, a las prerrogativas de los grandes intereses, aunque provechosa para las necesidades sociales, se pondrá fuera de la legalidad. El Estado ante todo.

Esa conclusión es antitética a los postulados ácratas. El anarquismo sitúa el interés general como esfuerzo y aspiraciones inalterables. Bien mirado, todo cuanto se antepone a la prosperidad social y al goce de sus miembros es delito. Lo es, porque las acciones monopolistas, como las sustracciones al producto íntegro del trbajo, no tienen otro fin que fomentar privaciones, dolor y tragedia.

¿Qué filosofía ha combatido como el anarquismo esas plagas? No se aluda al Cristianismo en sus orígenes: bástenos el ejemplo de sus actuales exégetas. Fieles a la realidad de los hechos, no debemos escatimar reconocimiento a las aportaciones heroicas de ciertas interpretaciones sociales en sus inicios.

¿Su destino? La historia nos lo dice: Al trasponer el pórtico del oficialismo se perdieron para la manumisión cuya bandera enarbolaron. El crisol estatal todo lo funde con imagen parecida, aunque con temple algo diferente.

Tanto de pensamiento como de acción liberadora, ¿qué recursos quedan a la humanidad? Sensato es meditar sobre el particular. Cualquier ciencia de las existentes, al través de las modernas investigaciones, puede ampliar sus dominios y robustecerse. En la Sociología no ocurre lo mismo; el pensamiento político ya exploró todas las formas que puede ofrecer como convivencia del hombre. ¿Qué queda sin corromper de todo lo que fueron auroras de dicha?

La respuesta al último interrogante es un poema social. Hay que propugnar el anarquismo de sus múltiples recursos y perspectivas; su contenido humano, filosófico, económico, ha sido y es alterado. Sus adversarios, que lo son todos los matices estatales, religiosos, mercantiles y explotadores, tienen mucho interés en que esa luz promisora, y esa inquietud que compenetra a los hombres y a los pueblos, no prenda en la mente y el corazón de los vejados.

A los que ya sienten y comprenden esa magna tarea compete, en primer lugar, ponerse manos a la obra; es decir: intensificarse. Todas las grandes obras históricas han tenido su organización; es la única forma de aprovechar bien los personales caudales libertarios. Sin esa premisa no se hará otra cosa que remover frías cenizas.

Es muy conveniente dar calor al movimiento; intensificar la exposición y el combate; forzar las circunstancias; abordar aquellas realizaciones que permitan las posibilidades y la capacidad de sus intérpretes. Y si cierto es que el anarquismo se ha superado mucho desde sus inicios orgánicos, actuando, cada cual en lo que sea capaz, daremos pruebas de que el ideal ácrata no ha pasado a la historia.

SEVERINO CAMPOS

Atención al monstruo!!

El Nazismo alienta al Fascismo mundial

ABIERTO ya el expediente sobre la existencia del nazismo en el plano internacional, un acontecimiento excepcional se produjo registrado por toda la prensa mundial. Albert Speer y Baldur Von Schirach, ministros del armamento y de las juventudes hitlerianas del equipo de Hitler que fueron condenados a veinte años de prisión por el tribunal internacional de Nüremberg en mayo de 1946, fueron aparatosamente liberados de la prisión militar de Spandau por las autoridades militares ocupantes inglesas, en virtud del mando regular de turno que les corresponde a las cuatro potencias ocupantes.

Jamás he oído que en Inglaterra esperen la hora de liberar a sus detenidos con tan extrema exactitud, pues se ha informado que al sonar la primera campanada de las 24 horas, la pesada puerta de la prisión se abrió dando paso a dos «Mercedes» conduciendo a los dos liberados y a sus familias. El acto constituyó un acontecimiento. Más de 200 personas esperaban a la salida, entre las que figuraban representantes de la prensa mundial, de la televisión y fotográfos. Cabe registrar, con satisfacción, la ausencia de la esposa y la hija Angélica, de Von Schirach, que divorció — la primera — y en cuanto a la segunda, parece que no está muy orgullosa de la conducta de su padre.

Las policías militar inglesa y alemana aseguraban los servicios de seguridad. La información dice que ambos libertos salieron altivos, conservando su arrogancia. Más de mil personas, curiosos, al parecer pertenecientes a dos bandos, se aglomeraban y pronunciaron «pfui», expresión de disgusto, mientras otros prorrumpieron en bravos.

Una mujer, Karin Stain, que durante tres años vivió pegada al muro de la célebre prisión de Spandau decidida a casarse con Schirach, se precipitó sobre ambos coches con un ramo de flores, sin conseguir aproximarse por la rapidez con que emprendieron la marcha. Llegados al centro de Berlín, las dos «Mercedes» se separaron para hospedarse sus ocupantes en hoteles de primer orden, cosa corriente en los dignatarios nazis, que viven como príncipes en los países afines.

La prensa informó asimismo, las pequeñas cosas, mencionando los veinte años que los presos han pasado confinados en Spandau como si se tratara de unas penas gigantescas. A nadie se le ocurrió detallar su delincuencia, y, sin embargo, sábese que Albert Speer, antiguo ministro del Armamento de la Alemania nazi, preparó arsenales inmensos de material para que el ejército alemán aplastara al mundo en la segunda guerra.

Baldur Von Schirach, ministro de las juventudes hitlerianas, merece capítulo aparte. Cincuenta mil judíos fueron deportados y exterminados procedentes de Austria, de la que Schirach era gobernador; pero su alta criminalidad queda reflejada en la formación de las juventudes nazis que ya antes de la guerra se hicieron célebres operando en razias contra los judíos y antifascistas. Pero cuando Hitler declaró la guerra en los primeros días de septiembre de 1939, esas juventudes, envenenadas de nacionalismo fanático, desnaturalizadas, sin sensibilidad ni respeto a los valores morales ni físicos, constituyeron las fuerzas terroristas de los célebres SS, muy «valientes» operando con carta blanca en la retaguardia, para sembrar el terror y la muerte como en Oradur, y aplicando martirios horribles en Francia y en cuantos países ocuparon.

El mayor responsable de la inmensidad de crímenes SS és ese Schirach que, con el mayor cinismo y desfachatez, dijo ante el Tribunal internacional de Nuremberg: «Yo he hecho, de entre los jóvenes de mi país, millones de asesinos.»

Cualquiera que conozca los antecedentes de tal personaje, convendrá que el alto Tribunal internacional militar fue en extremo benévolo en la aplicación de la pena. No será exagerado decir que también los militares internacionales que presidieron el Tribunal aplicaron dos pesas y medidas; sin duda tuvieron bien en cuenta que el conjunto militar mundial constituye *una sola familia*, y cuando ésta, por circunstancias consideradas excepcionales (huelgas más o menos revolucionarias) en los diferentes países, se encargan del poder, hacen represiones terribles fusilando sin formación de causa y los tribunales militares dictan penas larguísimas. Échese una mirada a la España fascista, edificada por la Alemania nazi y la Italia de Mussolini, donde después de terminada la guerra, con frialdad, odio, y labor metódica, se detuvo a centenares de miles de ciudadanos, entre los que había más de un veinticinco por ciento que no habían tenido otra actuación que la de haber votado por la República en 1931. De todos esos detenidos, la mayor parte de los no fusilados, fueron a poblar las prisiones con penas de 10, 15, 20, 30 y 80 años.

Himmler, policía mayor de la Gestapo, fue a reorganizar la policía española, llegando tan lejos en esa labor infame que en documentos encontrados en el ministerio de Negocios Extranjeros al terminar la guerra, en Berlín, se halló una intervención del propio Himmler (la hiena) recomendando más moderación. Sus discípulos españoles habían ido demasiado lejos...

DELHI

B.D.I.C

Federación Local de París

A todos los compañeros:

Esta nueva Comisión de Relaciones tiene el firme propósito de dar un fuerte y continuado impulso a la F. L. Para lograrlo es de todo punto de vista imprescindible vuestra colaboración. Para que vuestra colaboración sea eficaz se hace indispensable que, unido a vuestro deseo de servir a la Organización, unáis el de conseguir despojaros de personalismos, conservando, claro está, cada uno su personalidad y el derecho a expresar sus pensamientos. No tolerar que cada uno diga lo que piensa y siente es un atropello a las ideas libertarias. La libertad de pensamiento es el pilar más sólido del anarcosindicalismo.

Tenemos la absoluta seguridad de que, tanto los más cálidos en sus expresiones, como los más tibios, sois excelentes compañeros. No se dedican treinta, cuarenta y hasta cincuenta años a la C. N. T. si no es que se siente por ella algo muy arraigado y muy profundo. Para militar todo ese tiempo — algunos casi una vida — es necesario llevar la Organización en las entrañas.

La diversidad de criterios es nuestro mayor tesoro. Sin eso, ¿qué diferencia existiría entre nosotros, hombres forjados en el yunque de la libertad y los comunistas, la disciplina prusiana y el francofalangismo? Ninguna.

En un rayo de luz caben todos los colores. Los golpes que da un herrero sobre el hierro enrojecido, nunca son iguales, pero es idéntico su propósito. Este es forjar un martillo o una llave. Logrado esto ha triunfado su idea. La nuestra es arrancar de cuajo las raíces de la esclavitud y de la tiranía. Eso no se logra sembrando odios y rencores entre nosotros. Se logra si, uniéndonos como están unidos los eslabones de una cadena, tratándonos con fraternidad y arrojando a manos llenas la semilla de nuestros ideales.

Así, pues, consideramos nosotros que se impone dejar que todos expresen lo que expresar deseen, siempre que sea por caminos rectos y limpios en beneficio de la C. N. T. Sólo así, haciendo honor a las ideas más refinadas, profundas y cívicas que conoció el hombre en todos los tiempos, lograremos vigorizar y prestigiar más aún a las ideas libertarias, al anarcosindicalismo.

Compañero: No te sientas desalentado, agraviado o herido en tu amor propio porque otro compañero haya podido inferirte una ofensa por pasión o irresponsabilidad; un hombre puede herirte queriendo o sin querer. Las ideas no hieren nunca. Meditalo.

La C. de R.

EL MARXISMO EN QUIEBRA

La presencia en París del jefe del gobierno de la U. R. S. S. ha de interpretarse como la culminación de la trayectoria contrarrevolucionaria iniciada por el propio Lenin. Señalo a Lenin como el factor principal de la contrarrevolución rusa, pues fue Lenin quien quiso hacer una revolución al margen del pueblo. Y esto no es posible. La revolución o bien se hace con el pueblo o se hace al margen del mismo y, en este caso, la primera víctima es el mismo pueblo.

La cronología de los sucesos desarrollados en la U.R.S.S. revelan de una manera ininterrumpida un tinte marcadamente reaccionario. Lenin, en la etapa de octubre, instaura la dictadura del partido bolchevique. Elimina los soviets. El soviet estaba llamado a ser la columna vertebral de la revolución rusa. La contrarrevolución, o sea los bolcheviques, se agrega generales zaristas para combatir a Mackno y masacra a los trabajadores de Kronstad. En Kronstad, marinos y trabajadores y soldados, luchaban al grito de todo el poder para los soviets. Lenin y Trotzky siguieron su obra demoledora. Para que triunfase a contrarrevolución tenían que desaparecer los soviets. Lo mismo podemos decir de la revolución española. Para que triunfara la contrarrevolución en España, fueron disueltos los comités de defensa y las patrullas de control. Sin esta medida hubiésemos barrido a los sectores contrarrevolucionarios, igual a decir que la revolución española debía tener como columna vertebral los comités de defensa, las milicias y las patrullas de control.

No cabe duda que las revoluciones crean sus propios órganos y hay que darles libre cauce. El pueblo posee un instinto organizador. La prueba la tenemos con los soviets en Rusia y en España con los comités de defensa, milicias, patrullas de control y las colectividades.

A las revoluciones no hay que ponerles una camisa de fuerza, sino todo lo contrario. Hay que dejar que el pueblo decida libremente de sus destinos. El papel de los militantes obreros ha de consistir solamente en recoger e interpretar las ansias del pueblo. Querer imponer un criterio personal, conduce a la contrarrevolución.

Si la revolución de octubre de 1917, aquellos diez días que estremecieron al mundo, en lugar de ser autoritaria hubiese tenido un cariz libertario, el mensaje ruso hubiera ahondado en el corazón y en la mente de todos los esclavos de la tierra, sin distinción de razas, de credos ni de colores. Lo mismo queremos apuntar de la revolución española. De haberse escrito una página libertaria hubiésemos levantado en vilo al mundo entero.

. . . . . .

El marxismo no tiene ni base científica. Carlos Marx en sus apreciaciones cometió errores de bulto. Según Marx, las revoluciones estaban llamadas a producirse antes en los países altamente industrializados que en los países agrarios. Los hechos demuestran lo contrario. Rusia, España y China son países agrarios.

Otro vaticinio de Marx: la concentración de la producción y de la distribución hará desaparecer a la clase media. No ha ocurrido así. Pues la clase media posee un gran volumen in-crescendo y juega un papel predominante en la vida de los pueblos.

En «El Estado y la Revolución» de Lenin, se habla de que el Estado tendrá una misión transitoria. Pero los bolcheviques hicieron todo lo contrario. Han levantado un Estado elevado a la enésima potencia. En Rusia no escapa nada al control del Estado.

Entonces, el marxismo-leninismo, de que tanto se habla ¿cómo ha de interpretarse? Es un simple menjunge que no puede conceptuarse como doctrina social. Tanto Marx como Lenin fueron dos factores negativos; son la antítesis de la libertad.

. . . . . .

La contrarrevolución triunfa con Lenin en el poder, que deja paso, más tarde, a la reacción encarnada por Stalin, por el tirano más abominable que registra la historia. Stalin a raíz de la segunda guerra mundial, para hacer frente al ejército alemán no habló nunca del espíritu revolucionario, habló solamente de patriotismo. Era lógico que los enterradores de la revolución no hablaran de ella. Los rusos se pararon en masa ante la invasión nazi. Y todos los vestigios del zarismo fueron resucitados, inclusive la religión.

El stalinismo es la toma del poder por la nueva casta que está integrada por los funcionarios del Partido Comunista, por los dirigentes de las empresas del Estado y por los tecnócratas en general. La clase obrera está marginada. Los sindicatos son una dependencia del Estado. No existe el derecho de huelga. Los derechos del hombre son violados constantemente. Recuérdese el caso reciente de unos escritores rusos condenados por haberse desviado de la línea trazada por los zares rojos.

En Rusia existe un gran desequilibrio entre la ciudad y el campo. El nivel de vida del campesino es bajo. La prueba de ello es que los campesinos son reacios a trabajar en las cooperativas del Estado. Prefieren trabajar un pedazo de tierra con el objeto de cubrir sus necesidades y llevar el excedente al mercado.

A lo que antecede se le puede agregar el extraordinario rendimiento de las parcelas individuales en relación a las granjas colectivas de tipo kolkhoze. Las propiedades cercanas a la media hectárea representaban un tres por ciento de las tierras cultivadas y lo que producen representa un 20 por ciento de la producción agrícola de la U.R.S.S. y el 40 por ciento de los productos derivados del ganado. El 60 por cien de las patatas el 40 por cien de legumbres, etc., procede de esas propiedades individuales.

¿Qué ocurre en el campo? El stalinismo diezmó a los campesinos. Es lógico que el campesino al ver que le roban el producto de su trabajo, se niegue a trabajar. Trabaja para cubrir sus necesidades. El resultado es del dominio público. En la actualidad, Rusia importa trigo y cereales de Norteamérica y Canadá, siendo así, que había sido el granero de Europa.

El capitalismo de Estado es el régimen económico, social y político que priva en la U.R.S.S. Es un Estado monopolista. Es el proceso irreversible del capitalismo que se va manifestando por doquier con las economías dirigidas, con los planes quinquenales, de estabilización, de expansión, etc. Es una camisa de fuerza que emplea el capitalismo para ahogar la revolución social. Pero en Rusia, el Partido Comunista al ahogar la revolución esquematizó lo que podría ser el Estado al servicio de la contrarrevolución y por ende del capitalismo. Prestó un gran servicio a los capitalistas que no tienen que hacer más que copiar a los del Kremlin.

El stalinismo tuvo una política exterior al unísono con su tinte contrarrevolucionario.

Todas las revoluciones que estallaron en el mundo durante el período del sátrapa georgiano todas fueron ahogadas por los rusos. La insurrección de Markos en Grecia es un botón de muestra. Pero en donde se ensañaron más fue en España. Las chekas rusas en territorio español sirvieron para torturar y asesinar a los militantes obreros. El asesinato de Andrés Nin es una buena prueba de ello. Camilo Berneri fue otra de las víctimas, así como los jóvenes libertarios asesinados en el transcurso de las jornadas de mayo de 1937.

El general Franco está en el poder sin rubor de los rusos. Cuando el proceso de Nuremberg, el general Franco debía ocupar un puesto en el banquillo de los acusados, puesto que la División Azul le daba el carácter de beligerante. Stalin prefirió guardar el naipe hispánico para chantajear en mejor ocasión, tal como ha hecho en Cuba y en otros lugares.

Stalin ahogó las revoluciones por temor a que la revolución pudiera acercarse a sus fronteras. Por eso imposibilitó la revolución española pues era presumible que el triunfo de la revolución en España hubiese trascendido a toda Europa y quizás a la América latina y Rusia no se hubiera escapado de la gran conmoción social.

En el XX Congreso del P. C. ruso fue condenado el stalinismo por Kruschev, pero tanto él como los que le hicieron coro son tan responsables como Stalin.

No nos engañemos. En Rusia no ha cambiado nada después del XX Congreso. La nueva casta quiere disfrutar en paz la plus valía que sustrae al productor.

La posible entente franco-soviética tiene que explicar por el vacío político en que se halla Rusia ante la defección de los chinos. La China, que queda envuelta en el misterio del lejano Oriente, ha obligado a los rusos a desenmascararse. De ahí el viaje de Kosyguin a París.

Los rusos negocian tras la cortina con los norteamericanos para repartirse las zonas de influencia. Para ellos el pacto franco-soviético es un chantaje para hacer presión a Norteamérica.

Pero los rusos también negocian con Franco. Se habla ya de la próxima apertura de una oficina de la agencia Tass en El Pardo. Y también se asegura que ha habido reuniones en Madrid para tratar del restablecimiento de las relaciones diplomáticas. Nada nos tiene que sorprender. Pues Franco está representado en la O. N. U. y en la U. N. E. S. C. O. porque los rusos no vetaron su ingreso. Además, a raíz de la amnistía los rusos declararon que debíamos regresar a España. Y quizás Kosyguin le habló al general de Gaulle de sus propósitos respecto a España. La emigración del año 1939 es, desde luego, anti-rusa y el comunismo una calamidad.

JAIME BALIUS

Hogar de los parias. — Hyères (Var)

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.

Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

CONTRA LA REPRESION

BARCELONA. — Unos 1.500 estudiantes universitarios celebraron una asamblea libre para protestar de la represión — recrudecida — que sufren obreros y estudiantes. Hubo intervenciones calurosas, y razonadas, contra el despotismo franquista.

CONSAGRACION DEL NAZIFRANQUISMO

PARIS. — Según «Le Figaro» del 14 de enero, «El general Bethouard ha entregado la medalla de la «Confederación europea de los antiguos combatientes» a los ministros españoles (franquistas) del Interior, del Movimiento, de la Marina, del Aire y de la Justicia en el curso de una ceremonia desarrollada en la sede del Movimiento en Madrid.»

El carácter pro fascista de este acto es evidente.

Conferencias en Montpellier

Para el día 29 de enero, a las 9,30 de la mañana y en nuestro local de costumbre, con la participación del amigo Donato Pelayo, que tratara sobre el tema «La economía francesa y la mano de obra extranjera» en la que nos explicará la situación de las minorías (económicamente), y el acogimiento de los extranjeros en Francia.

Una conferencia que por su importancia debe interesar a todos los compañeros y españoles en general, por lo que invitamos cordialmente a todos a que vengan. Al mismo tiempo podrán hacer tantas preguntas como crean necesario los asistentes.

⁂

Organizada por el Grupo Anarquista de esta villa habrá conferencia a cargo del compañero Maurice Joyeux quien tratará el tema «Albert Camus. l'homme révolté», el día 10 de febrero a las 9 de la noche en el Pavillon Populaire. Esta F. L. invita a todos los afiliados a la misma y amigos a que asistan a dicha conferencia, por la afinidad que nos une a este Grupo de jóvenes anarquistas, y por el interesante tema de estudio de nuestro inolvidable amigo Albert Camus.

Servicio de Librería

DIVERSOS

«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak	8,00
«Garbulx Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, Apuntes biográficos de R. Rocker	2,00
«Cuentos literarios». C. Vega Alvarez	2,00
«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00
«Cuentos», de Campio Carpio, ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	3,00
«Escarceos sobre China», Victor Garcia	8,70
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
Teatro de Benavente (Don Magin de las Magias, Los niños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros	26,00
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor García)	2,00
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon	6,50
«L'Ethique», Spinoza	5,00
«Les faux célibataire», Jaime Cuadrat	9,30
«G. Cheïtanov», Gr. Balkanski.	9,20
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Textes choisis de Bakunin	3,40
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

15 % a paqueteros y F. L.

NOTICIAS DE COSTA RICA

Alajuela 3 de enero de 1967.

Compañeros y amigos:

Pláceme comunicaros que «La trabajosa modernización del régimen», publicado en el nº 424 de LE COMBAT SYNDICALISTE, fue leído el 19 de diciembre último en «Radiolandia» de San José, capital de esta república, por su director José Francisco Aguilar Bulgarelli, en un programa que tiene esa estación de radio intitulado «Lo que pasa en el mundo».

El programa a que me refiero es diario y se da a continuación de un Radio-periódico llamado «Impacto», a las siete de la noche y se repite al día siguiente, a las siete de la mañana, y los viernes, con el título de «La semana política», hace un brillante resumen de los acontecimientos políticos de la semana en Costa Rica el director, José Francisco Aguilar Bulgarelli, abogado y ex-diputado de la Asamblea Legislativa.

Contribuyo así, amigos y compañeros, en la primera ocasión que se me ha presentado desde que ha dejado de publicarse «El Sol», a poner mi grano de arena en la difusión de la labor que con tesón y empeño lleváis vosotros a cabo.

He enviado también a «Radiolandia» para su lectura copias de artículos de «Presencia», «Cenit», «Tierra y Libertad», «La Défense de l'homme» y «Portugal Democrático».

Sin otro particular por el momento, os saluda con toda simpatía, deseandoos muy buen éxito en este año de 1967, fraternalmente.

J. N. MOURELO

«El Sol» no ha vuelto a salir por falta de medios; pero, no perdemos la esperanza de verlo circular de nuevo.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

COMUNICADOS

F. L. DE HOUILLES

La F. L. de Houilles, ante el aumento de las necesidades solidarias acrecentadas constantemente por la permanente represión que el régimen fascista español ejerce contra nuestros compañeros que no se doblegan ante el tirano y sus secuaces, acuerda contribuir con la cantidad de 50 francos a la suscripción permanente Pro-España Oprimida, en más de su contribución mensual de 5 francos por afiliado, que da la suma de 125 francos.

En conformidad con los acuerdos orgánicos regionales e intercontinentales, esta F. L. hace efectivas estas sumas a la Comisión de Relaciones del Núcleo Zona Norte, para que ella las haga llegar al Secretariado Intercontinental, único organismo habilitado para administrar las contribuciones solidarias de la militancia confederal del exilio.

Por la defensa de todos los compañeros caídos en las garras del fascismo, y por la solidaridad indivisible de la militancia libertaria.

El Secretariado.

F. L. DE ORLEANS

Invita a los compañeros pertenecientes a esta F. L. para acudir a la asamblea que se celebrará en el sitio de costumbre, el día 22 de enero a las nueve y media. Significando que, desde dicha hora, habrá una permanencia para los compañeros que quieran regularizar su situación de afiliados.

F. L. DE MONTAUBAN

Pone en conocimiento de los afiliados, que habiendo sido suspendida, por causas imprevistas, la asamblea que teníamos convocada para anterior domingo 8 del corriente, la misma tendrá lugar el próximo domingo 22 de enero, a las nueve y media de la mañana en el Café de la Comedia.

F. L. DE DREUX

Invita a todos sus afiliados y jóvenes simpatizantes a la asamblea general extraordinaria el domingo 22 por la mañana en el local acostumbrado, para tratar un temario que, dada su gran importancia esperamos la asistencia de todos.

F. L. DE SAINT-ETIENNE

Las FF. LL. de Saint-Etienne y La Talandière comunican a todos sus afiliados para la asamblea general de conjunto para el día 29 de enero en el local de Rouget de l'Isle 24.

Se ruega la asistencia de los afiliados a dichas Locales por la importancia de los puntos a discutir.

PARADERO

Antonio Moreno, natural de Medina de Rioseco, provincia de Valladolid, desea ponerse en contacto con los compañeros y simpatizantes de su provincia. Dirigirse a Antonio Moreno. — 131, rue de la Goutte d'Or .— 93-Aubervilliers.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Fresnes : Torralba, 5; *Roanne* : Antonio López, 10; *Aurillac* : Guijarro, 20; *Peyrolles:* Leonor Alvarez, 2,50; *París* : José Villanueva, 10; Una Maña, 16; X, 5; Gual, 5; Criach, 5; Moliner, 10; *Bernay* : Candelas, 10; Un de Mas d'en Gall, 13; *Noisy-le Sec* : Montblanc, 5; *Courbevoie* : Palencia, 10; Benito d'Esparraguera, 10; *Puteau:* Román, 8. TOTAL: 144,50 F.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el día 22 de enero a las 9 de la mañana.

Rogamos de nuevo, a todos los compañeros, que hagan acto de presencia a la hora indicada.

F. L. DE TOURS

Invita a todos sus afiliados a la asamblea general ordinaria, que tendrá lugar el domingo 5 de febrero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

ADMINISTRATIVAS

José Fernández, Tarascón (13). Recibido giro 21,50 frs. pago «C. S.» 417-438, «Umbral» 57-60.

Zaplana, Lyon (Rhône). Recibidos giros Librería y Prensa.

Vicente Antonio, Rives de Gier (Loire). Recibido giro, pagando «C.S.» 420-433.

Guido Seronetti, Roma (Italia). Recibidos carta y envío 9,70 frs.

Manuel Castro, Chatolineau (Belgique). Giro 19,50 frs. Ponte al corriente hasta el 31-12-66. La suscripción para el extranjero es de 30 frs. «C.S.» y 15 «Umbral. Enviamos paquete 2 ejemplares.

Núcleo Inglaterra. Recibidos los tres envíos por los conductos a mano y carta. La cantidad es mayor de la que indicáis. Daremos detalles.

Ganon, Londres (Inglaterra). Nos fueron entregados los 10 ch. para Librería.

⁂

Los compañeros que hayan pagado hasta el 31-12-66 en el intervalo del envío de las reclamaciones con carácter general hasta dicha fecha no deben tener en cuenta el talón recibido.

A los que no lo hayan hecho hasta finales del indicado año les rogamos traten de ponerse al corriente.

NECROLOGICAS

Pedro Magnet

El día 14 de octubre se enterró en Vouanaveys-le-Haut (Isère) al que en vida fue Pedro Magnet, de Campdevánol (Gerona). No es que fuera un gran militante, pero durante toda su vida perteneció a la C. N. T. pública o clandestina. Nunca dejó de cotizar y actuar. De esto la comarcal del Alto Llobregat y el Cardoner tuvieron muestra. Después de andar de fábrica en fábrica, fijó su residencia en Sallent, donde una hija suya pasó por la cárcel a causa del movimiento de 1933.

En Francia, hasta su última hora ha pertenecido a la Organización.

El entierro fue civil, según su voluntad. Asistió buen número de acompañantes, tanto franceses como españoles.

PEDRO KROPOTKIN

por JOSEPH ISHILL

I. — EL REBELDE

MUCHOS prefieren pensar que Pedro Kropotkin fue un hombre de ciencia. Muchos más le conocen como a un rebelde. Unos pocos selectos, entre los sabios, cuyos humanitarios impulsos van a la par de sus científicas habilidades, le estiman a la vez como a un geólogo y un revolucionario. Pero, ¿quién, excepto un poeta, puede resumir, casta y modestamente, la rigurosa belleza de su vida de cuyo sencillo cáliz asciende el raro incienso del propio sacrificio?

Este sabio, este rebelde, este amante del universo, vióse obligado a pagar la pena de su idealismo, pues siempre el mundo castiga a los que por más tiempo han hecho el mayor de los bienes. Forzado a llevar una existencia dificultosa en exilio, gastó el vigor de su intelecto en artículos para revistas, que apenas le producían una vela extra con la cual continuar sus trabajos. No obstante, a pesar de todas las inevitables dificultades de su posición, el quieto fluir de su espíritu amistoso y el constante vigor de sus manos amigas, surcaron su camino para ayudar a pequeños grupos de asombrados idealistas en busca de expresión.

En alguna parte se ha dicho que Kropotkin carecía de pasión para promulgar sus doctrinas. Posiblemente es esto verdad en cierto sentido, lo cual, sin embargo, se halla contrabalanceado por una constante tenacidad de propósito que meros arrebatados nunca lograron. Después de todo, las llamadas masas han progresado en una extensión que, aunque un entusiasmo furibundo las haya fascinado, solamente la calma lógica acompañada por repiticiones infatigables puede convencerlas.

Aquí, no es necesario hablar de él como de un científico. Su posición es autoritativa e incontestable. Sus libros de geología han sido aceptados. Sus teorías, aprobadas. Es como altruista que las gentes le aman. Siempre era reticente en cuanto a su origen aristocrático, pero ha hecho una cosa espléndida, a pesar de todo, al conquistar a las fuerzas viciadas que le circundaban. Cual lo dice Juan Grave en su hermoso y pequeño folleto «Kropotkin»: «Se dirá que de la parte de un anarquista es bien natural y nada hay en ello que nos parezca meritorio. Sin duda, pero cuántos anarquistas en su lugar, ¿habrían sido tan anarquistas como él?» (1).

(1) En francés, en el original.

Dentro de él tenía, las mismas cualidades de los más grandes Maestros, al poseer el valor de sus convicciones; la voluntad de vivirlas a través de ultrajes y persecuciones.

Ocupaba la vanguardia en el combate por la libertad. Su espíritu era una luz constante y segura; por encima de todo, confiante. Miles han aprendido a ver mediante esta luz, cosa que no les ha de pesar.

Vendrá el tiempo en que el nombre de Kropotkin será sinónimo de liberación. No importa que para los siervos de sus antepasados, el nombre de Kropotkin haya significado el azote, la servidumbre y el temor. Pues para el hombre del mañana Pedro Kropotkin significará el Amor, la Luz y la Verdad.

El gran crítico danés Jorge Brandes (2), su amigo, bien ha dicho: «No conozco a ningún hombre cuyo desinterés sea tan grande, a ninguno que posea tal magnitud de variado conocimiento, y a ninguno cuyo amor por la humanidad sea tan grande como el suyo... Un carácter como el suyo, es una inspiración y un ejemplo.»

El nombre de Pedro Kropotkin evoca una de las más grandes personalidades en los anales del movimiento revolucionario, del ideal de humanidad, del anarquismo.

El corazón de este rebelde fue uno de los más nobles que hayan latido en un pecho en pos del amor por todos. Explorador concienzudo en la ciencia cuya meta es la exaltación del trabajo y la reducción de la miseria — la ciencia de la revolución eficiente —. Esto fue probado inequivocamente en todos sus libros. Enfrentaba a todas las formas de autoridad que ayudaban a esparcer la neblina de las antiguas y tradicionales mentiras.

(2) Jorge M. Brandes (1842-1927), historiador danés; defensor del materialismo y autor de las *Corrientes principales de la literatura del siglo XIX*, valiosa obra que fue publicada por la editorial libertaria de «La Revista Blanca» de Barcelona (España). Dos años antes de morir fue publicada su memorable obra *El Mito de Jesús*.

El más querido anhelo de su vida era ver a las masas trabajadoras liberadas en el sentido más completo de esta palabra. Haciendo suyo el evangelio de la libertad, se basaban siempre sus ideas en hechos convincentes. Por todas partes, sus libros están reforzados con ejemplos concretos extraídos de la naturaleza y hallados a través de la historia científica.

Entre los muchos cuyas iluminadas mentes han tenido el valor de denunciar al mundo las injusticias perpetuadas por los explotadores, la mente de Kropotkin es la más brillante. Valerosamente levantaba su antorcha a lo alto, dejando que la irradiación de sus rayos cayera sobre los reaccionarios, los desvergonzados y los corruptos, al exponer su inherente putrefacción.

Kropotkin tenía el más vivaz talento para observar todo lo que en la vida es manifiesto. Si cínicas y «prácticas» personas ven en Kropotkin sólo al «ingénuo soñador», se les debería aconsejar el ajustar mejor su sabiduría, y tomar una más profunda visión de este mundo social y económico que se está tan rápidamente desintegrando, y muchas de cuyas viejas instituciones se han derrumbado. Las ideas de Kropotkin han ayudado en esto, y en el futuro ayudarán aún más efectivamente a derribar la vergonzosa estructura de una sociedad basada en la hipocresía, la mentira y el robo.

Kropotkin es una de las más brillantes estrellas en el firmamento de los famosos revolucionarios. En él vese ejemplarizado al ideal rebelde. Su larga actividad en el campo de la emancipación humana prueba suficientemente que su vida estuvo dedicada a las masas.

Los miles y miles de lectores de sus libros han encontrado en su lectura la más preciosa y vigorizante literatura, y no sólo entre quienes le son adeptos, sino que también científicos y profesores liberales admiran y siguen sus preceptos.

Muchas de sus predicciones sociológicas se han verificado. Las ideas que propugnaba se han, a través de la codicia de seudo revolucionarios, atascado un poco en la ruta de la libertad. Sin embargo, fueron testigos sus ojos de la caída del Zarismo ruso, aquel poder tan despótico que el mundo oprimido había heredado. El corazón del viejo rebelde debióse inundar de alegría ante tal acontecimiento. ¡Una de sus «Utopías» se había realizado! Si lo ocurrido pasó en Rusia, entonces las otras «Utopías» de Kropotkin deben ser confiadamente esperadas, pues ciertas son de realización.

Las ideas de Kropotkin se han arraigado profundamente, y cada vez profundizan más, estableciéndose por sí mismas más y más fundamentalmente; tan sólo esperan el tiempo maduro que rápida e inevitablemente se aproxima, el de las ideas libertarias tan regadas con lágrimas, sudor y sangre desde los albores de la esclavitud humana.

II. — SU FILOSOFÍA

No verán sus mejillas ruborizadas los más ortodoxos anarquistas al saber que Pedro Kropotkin es el criterio que guía a sus pensamientos. Kropotkin era un anarquista por convicción y un científico por experimentación. Como científico vio y reconoció los fenómenos de la naturaleza mucho más allá del concepto del hombre común. Y vio el principio guía que ha modelado los destinos de la raza humana desde tiempos inmemoriales, la necesidad de un mundo mejor que él reconoció como ley.

Como puede comprenderse, la ley que Pedro Kropotkin reconoció no era de las que se promulgan en los anfiteatros legislativos, sino más bien de las que emergen de los procesos evolutivos de la vida humana, viendo él, no una simple lucha entre las artificialmente clases constituídas, sino un enfrentamiento constante de la humanidad en conjunto, al encontrarse sus agrupamientos en pos de una vida mejor. Reconocía que sólo existía un método mediante el cual aproximarse a la perfección, método que designaba como ciencia natural. Comprendía que en la naturaleza nada de permanente existe, sino que todo está en perpétuo cambio, cosa por él designada como evolución.

Kropotkin extrajo de su rico acervo de conocimiento científico, los ejemplos y razonamientos que tan áptamente aplicó a los problemas sociales. Nunca cayó en los pozos que a cada paso encuentra el reformador, ni tampoco viose confundido entre los problemas contemporáneos y aquéllos de más larga aplicación. Aunque evolucionista, era capaz de hacer la lógica distinción entre el período transitorio, interviniendo de una época a otra, y el propio tiempo cuando el esfuerzo revolucionario facilitaría los dolores del parto sin precipitar un aborto. La ausencia de esta lógica distinción, en los tiempos pasados, ha traído infinita angustia y sufrimiento a innumerables miles de disfrazados idealistas.

Mantenía que buenos eran aquéllos cuyo propósito era el logro de más amplias medidas para el bienestar de todos los hombres, siendo malos los que se oponían a la realización de tal fin. Suscribía al principio de decálogo, es decir, si uno no es codicioso no ha de cometer daño alguno. Esta era su idea de justicia y equidad, principio que Kropotkin mantuvo siempre.

Poseía un genio para la búsqueda científica y una mente que penetraba en los más profundos recesos de nuestros enigmas sociales. Siendo su mente matemática, tenía un marcado sentido de proporción y podía ver a través de muchos intrincados problemas, que pocos podían comprender. Creía que el hombre puede lograr la libertad comprendiendo las leyes de la Naturaleza y viviendo conforme a ellas; pero correlativamente con este conocimiento de un orden natural de las cosas, debe también desarrollarse una resistencia a los cánones establecidos.

La naturaleza no puede ser sobornada, tampoco busca ninguna ventaja sobre otro hombre; pero la raza humana, a través de su lucha por su lugar al sol, ha desarrollado la corrupción como un arte fino, y debido a que cada ley promulgada en los parlamentos tiene como propósito algún fin egoísta, no puede pretender al respeto de los hombres honorables. En resumen, opinaba, en común con otros avanzados pensadores, que la función de la ley promulgada por el hombre, es proteger la condición asegurada por el robo legalizado. Vio en la institución del gobierno, la consecuencia de las costumbres afianzadas a través de los tiempos transcurridos mucho antes de la historia escrita, cuando no existían gobiernos o leyes.

(Continuará)

SIEGE SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

INTER NOS

UN día debíamos ocuparnos de un tema que, por ingrato, reteníamos en nuestra mollera. Hoy, lector compañero, exponiéndonos a ser reflexionados, nos decidimos a enfocarlo.

LE COMBAT SYNDICALISTE vive merced a ti, compañero; no tiene otro ingreso. No hay organismo confederal — de las dos Confederaciones — que suelte ochavo para beneficiar al periódico. Y éste aguantaría recio si el temporal de bajas, de despegues, no fuese demasiado crudo, o insufrible. Una verdad detestable que queda asentada para gusto de enemigos, sonrisa de semi amigos, y pasmo de amigos totales cual tú, compañero lector, lo eres.

Sabes bien que la demografía del exilio es descendente. No ignoras que un gran puñado de compañeros — miles — son, como tú, persistentes y abnegados. Todos los buenos estáis contestes en que, sin periódicos, el Movimiento confederal-libertario quedaría comprometido. Y te esfuerzas, nos esforzamos, para mantener enhiesta la antorcha o, si se prefiere, la bandera. Pero...

Los impresos cuestan caro. Los propios diarios con distintivo idealista han perecido. La prensa de empresa se los ha tragado; sólo lo frívolo, lo banal, lo idiota gana terreno. El resto, se sostiene con esfuerzo, con sacrificio, o se viene al suelo.

El daño de casa, es que ya no se propaga. Se descuida la tarea proselitista. La prensa que nos queda puede cuidar, perfectamente, ese aspecto de las nuevas aportaciones en hombres; puede captar esa sangre nueva de que parece carecemos. Pero faltan propagadores decididos, agentes libertarios voluntariosos. Otros quehaceres — estúpidos, negativos — nos absorben. En esto, los empeñados en labor disolvente se desentienden de nuestras publicaciones en beneficio de publicaciones ajenas. Conducta suicida, si se quiere, pero acorde con sus sentimientos actuales.

Entretanto, el «C. S.» no se inclina, no rectifica el tiro de su lucha anarcosindicalista ni se arrodilla ante nadie para recuperar suscriptores. Sufre el boicot de ciertos con menos resignación que altanería. Cuando la Organización decida qu el «C. S.» ha de bailar sobre cuerda floja, en ese día la redacción de ahora no estará presente. Así, quienes adquieren nuestro semanario cada semana lo hacen por voluntad propia, omnímoda, con ganas de que la propaganda libertaria no mengüe, y aun mejor: que se acreciente. Conducta de buenos amigos, de excelentes compañeros, que compensa a la redacción y a la administración de momentos tal vez amargos, pero jamás indecisos. Mas, no obstante la cooperación tuya, lector fiel, y pese al número de preciados compañeros que en tu noble conducta te acompañan, todos somos pocos, puesto que el valor material recogible no alcanza el devengo de todas las facturas. Hay algo sustancial: el dinero, que en nuestra administración falla. No falta energía, probidad ni buen deseo. Pero hay otro factor humano que regresa o, frecuentemente, desaparece. Como la juventud no acude, y nuestros jóvenes no atraen y quedan también solos, en nuestros medios son típicos la calvicie y el pelo blanquecino. Consecuencia: unos compañeros se jubilan y otros fallecen. Y cuéntase aun el indicado sector desafectivo por equis motivos, jamás justificados. De lo que resulta que el capítulo bajas, por eso o aquello, por lo justificado o lo provocado, motiva un colapso administrativo de órdago. Que ello guste al exismo o disguste al formalismo; pero la verdad es que para el «C. S.» y «Umbral» no conseguimos pagar la imprenta. Hay, cierto, un beneficio anual que da respiro; y la distribución de libros. Pero, repetimos: ya todo es poco.

No existiendo, sin embargo, propósito ni derecho de suprimir nada. Atrás, no hay que ir nunca. Siempre adelante, siempre empujando. Somos así, y lo hemos probado. Pero las FF. LL. y los compañeros activos deben evitar nuevas bajas, aportar nuevos suscriptores, aumentar el volumen de sus paquetes y disponerse a pagar más caro el papel si ello precisara.

No hay otro camino.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CONTRA EL ABURGUESAMIENTO PROLETARIO

BIEN sabemos que anda bien lejos de ser aproximadamente homogéneo el nivel de vida económico de la clase trabajadora en general. Hay en los países subdesarrollados millones de productores forzados a vivir con un salario irrisorio que no alcanza a subvenir a sus más perentorias necesidades. Un sociólogo de renombre: Josué de Castro, ha demostrado que el hambre hace estragos en el mundo. Incluso se ha evidenciado la pervivencia del tráfico de esclavos.

Mas no es menos cierto que en aquellas naciones cuyo desarrollo industrial es floreciente: Estados Unidos, Holanda, Suecia, Noruega, Alemania, Francia, y algunas más, prepondera una masa trabajadora que hace vida material bastante holgada, debido a un nivel de salarios relativamente elevado. Ello ha creado una mentalidad burguesa, originando manifiesta *anquilosis* de la rebeldía y de los sentimientos de la dignidad humana. Es un proceso de relajamiento, de matiz moral, al que han contribuido los partidos políticos considerados de izquierda y organizaciones sindicales adormecidas por el burocratismo y el inamovible reformismo.

Bregando contra tal corriente de aburguesamiento, a la par de aquellos productores refractarios a toda domesticación, no faltan sociólogos, artistas, escritores, que señalan lo que conceptúan como una esclerosis de lo que debería ser trayectoria constante de progreso humano, cimentado en el desarrollo de las ideas humanitarias, siempre en pos de justicia y de libertad. Pese a la abundancia de cosas triviales, de chabacano pasatiempo, descuellan en el arte cinematográfico y entre las producciones teatrales obras concebidas con la finalidad de agitar las conciencias, de clavar en ellas el impacto de la dignidad humana, haciendo sentir algo así como la vergüenza de la propia mediocridad. En lo concerniente al teatro, acá y acullá hay bastantes autores empeñados en tan laudable cometido. Destacan entre ellos: Berthold Brecht, Ionesco, Miller, Beckett, cuyas obras más representativas han sido traducidas a diversos idiomas.

Según nos manifiestan algunos críticos de teatro, en Dinamarca, singularmente en la capital, o sea en Copenhague, está representándose con éxito clamoroso, una pieza teatral que lleva por título: «Baile entre los burgueses». Al parecer, los autores de la obra han ingeniado una sátira mordaz contra la aburguesada política de «izquierdas», y contra el conformismo pancista de los obreros que poseen automóvil, casita, televisor, cocina eléctrica, y otros enseres modernos hogareños, a cambio de ofrecer el deleznable papel de «robot», a cambio de un borreguil conformismo a los manejos del capitalismo y del Estado. Dícese que la obra en cuestión va a ser traducida y representada en diversos países, donde va a despertar, como en Dinamarca, vivas polémicas y algazara. ¡Qué así sea es menester!

CONFERENCIAS NECESARIAS

Todo cuanto afecta a la propaganda de nuestras ideas, por supuesto, es digno de estima. Descuidar la obra proselitista para *rumiar* constantemente, y en familia, las mismas apreciaciones, en tácticas y doctrina, poco lustre da al ideal que se dice sustentar. Claro que peor hacen quienes, como hay algunos casos por ahí, apenas si se preocupan de nuestros problemas orgánicos, engolfados jugando a la baraja en un rincón de café. Diríase que su cabeza anda escasa de ideas y el tiempo las pasa mejor averiguando si el «contrincante» ha de poseer el tres de bastos, o tal vez el as de oros... Pero vayamos a lo que hace el caso:

En la revista que publica el compañero Louis Louvet, que lleva por título «Contre-Courant», y en el número correspondiente a primeros de diciembre pasado, con el epígrafe «Conferencias», pudimos leer una gacetilla haciendo referencia a una conferencia de Gastón Leval, pronunciada el día 19 de noviembre en el Anfiteatro de Geología de la Sorbona, en París. Escribió el autor del trabajo en cuestión: «Una sorpresa nos aguardaba en aquel ambiente universitario (se refería a la Sorbona) el sábado 19 de noviembre: una sala completamente llena, y lo que es mejor, repleta de jóvenes, atentos, el lápiz en la mano tomando notas. Relegado a una de las salas anexas, pude seguir, no obstante la incomodidad, la conferencia que daba Gastón Leval acerca de la experiencia social histórica que fue la Revolución española. Dominando muy bien el tema, durante más de dos horas, el orador explicó los acontecimientos, deduciendo de ellos las pertinentes enseñanzas. Extensamente hizo referencia a la instauración de cierto comunismo libertario en numerosos pueblos de Cataluña, de Aragón y de Extremadura.»

He ahí, sucintamente expresado, algo de un particular interés: el hecho de explicar a un público atento, estudioso, un conjunto de realizaciones evidenciando la *posibilidad práctica* de las concepciones libertarias. Se puede demostrar, hoy más que nunca, que el anarquismo, a la par que un conjunto de razonamientos de orden moral, va en pos de una organización de tipo económico donde, al no existir la explotación del hombre por el hombre, el trabajo sea una norma generalizada.

Conferencias parecidas a la que se acaba de citar, a cargo de unos o de otros compañeros, se podrían organizar con frecuencia, en el ambiente obrero, en los medios estudiantiles, en ateneos, en sociedades recreativas. Nuestro ideal se puede presentar desde distintos ángulos de visión, abarcando diversos matices. Ahora que la política anda tan desacreditada, evidenciándose el desbarajuste incluso entre aquellos que una mayor demagogia seudo revolucionaria venían haciendo; hoy que en editoriales burguesas se editan textos anarquistas, es ocasión magnífica para dar a conocer el ideario ácrata, desconocido por la inmensa mayoría de las gentes.

Claro está que para una labor eficiente, de envergadura, es menester voluntad decidida, un sentido de cohesión. Una franca camaradedia que alcance a borrar mezquindades personalistas; encrespadas pasiones, que donde quiera se manifiesten hacen estragos, entorpecen toda tarea de signo constructivo. Se ha dicho que, a la postre, los anarquistas no están formados de distinta materia que los demás mortales. Es cierto, pero también se ha de tener en cuenta que al pretender reformar toda una estructura social, el individuo ha de empezar por hacer el esfuerzo de conocerse a sí mismo, buscando en el trato con los demás compañeros eliminar sus propios defectos: la envidia, el orgullo, la pedantería, el autoritarismo, el desmesurado egoísmo... Y si no alcanza a ver aquellos defectos sobresalientes, lo que menos puede hacer es no incomodarse cuando otros se los señalen. Reflexionar, rectificar, y dar de sí lo que se pueda en una obra de conjunto. Ahí está lo fundamental de la tarea.

CONSEJOS DE GOETHE A LOS TRADUCTORES

Se ha traducido al catalán, con el título: «L'home revoltat» la obra de Albert Camus, «L'homme révolté». La traducción ha corrido a cargo del escritor valenciano Joan Fuster. El hombre ha puesto un prólogo a la obra señalando sus discrepancias con el autor de «La Peste». La cosa no tendría mayormente importancia de no darse el caso de ser bastante deficiente la traducción en cuestión. Ya no solamente se le han señalado a Fuster defectos de orden gramatical en su trabajo sino incluso deformación del pensamiento de Camus. Por ejemplo, refiriéndose a Nietzsche, dice en un párrafo de la obra: «Contrairement a ce que pensent certains de ces critiques chrétiens...» Y el traductor dice: «Contrariament al que pensen alguns dels seus critics cristians...» Tremendo lapsus del señor Fuster al colgarle a Albert Camus el adjetivo de *cristiano*. Ello revela incompetencia o falta de atención; ambas cosas censurables.

Goethe, que ya es sabido no es solamente considerado como un genio en Alemania sino que su nombre ha tomado un realce universal, leyó una vez la obra de Diderot el «Neveau de Rameau». La obra le gustó tanto, quedó de ella tan prendado, que decidió traducirla al alemán. Ello le dio margen para expresar una serie de consideraciones sobre la importancia de traducir. Aducía que el traductor debe poseer un sentido de abnegación, y sentir la satisfacción de poder ofrecer en la lengua de su país el libro que allí ignoran. Dice que el buen traductor debe de conocer, en sus variados matices las dos lenguas, buscando el cuidar la belleza del estilo, particularmente en las obras literarias, sin adulterar en lo más mínimo el sentir del autor traducido.

En realidad, pocos son los traductores tienen en cuenta los escrúpulos de conciencia que pedía Goethe como imprescindibles a una tarea bien hecha.

SOBRE MORAL

¿QUIEN sabe si, para que el hombre pueda hacer un paso hacia su ideal moral, no es menester que el mundo entero marche y se mueva con él? La ley de selección natural, tan brutal al principio, sirve sin embargo ella misma a la realización gradual de este ideal aquí abajo. Según la ley que domina a toda naturaleza animal, es el más fuerte que se hace un puesto, se abre una vía y, por ahí, abre la vía misma en donde la naturaleza debe marchar; es del lado de la más grande fuerza que la naturaleza se dirige sin cesar. Pero la fuerza, antiguamente, tenía realmente para ella las mejores razones: ser fuerte. ¿No es ser, bajo el punto de vista de la especie, bajo el punto de la naturaleza, lo mejor? Diré más: la fuerza no se ejerce sin un cierto despliegue de energía y de audacia; los más fuertes, son en general, los valerosos. También la fuerza es, en término medio (la naturaleza no obra nunca si no es sobre términos medios), superior moralmente a la debilidad y constituye a veces una especie de derecho al triunfo. La selección por la fuerza fue así la condición del progreso, y es ella la que le marca la dirección. Pero se puede prever un porvenir donde lo que hizo la fuerza, la voluntad verdaderamente moral lo hará. Ahí todavía, la selección se ejercerá, pero de muy distinta manera. La lucha por el bien y por la justicia, la lucha por la vida moral reemplazará o por lo menos corregirá la lucha violenta por la vida material: ahí triunfará el que haya colocado más alto su ideal y desplegado más voluntad para alcanzarlo. De esta suerte de selección moral nacerá y surgirá sin cesar una humanidad mejor. Solamente los menos buenos en lugar de ser aniquilados, como lo son en la naturaleza los más débiles, serán elevados, moralizados, y entonces, lejos de ser un obstáculo para la evolución, se volverán una ayuda: cada uno, según sus fuerzas morales, trabajará a elevar sin cesar por encima de sí mismo el ideal de la moralidad.

MARC GUYAU

(Tradujo JUAN).

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

GESTION DIRECTA

SI nos dejáramos llevar por las ilusiones que nos ofrecen los tiempos que corremos, habríamos de creer en Bovio: «Anarchico è il pensiero e verso l'anarchia marcia l'istoria». Manteniéndonos en la reserva de que todo progreso en el camino de la libertad requiere impulso, continuidad y sobre todo orientación.

Las sociedades evolucionadas por un cierto bienestar generalizado de sus emporios económicos, viven sin embargo sobre ascuas generadoras de una tremenda explosión. No carecen de presentimiento los grandes capitanes de industria y se esfuerzan por adelantarse a los acontecimientos. La vieja fórmula capital-trabajo horrorizaba hace unas décadas a una burguesía recelosa y no evolucionada. Se esgrime hoy con cierta desenvoltura. Con la garantía de que su puesta en práctica no lesionará los intereses sagrados de los «elegidos». Por el contrario, la teoría fordiana del capital en rotación continúa las convenciones por una nueva aportación de beneficios. El obrero tendrá un trozo más de pan para calmar sus ansias. Consumirá más y entrará en el juego. Todo ello en perjuicio de su independencia personal y de clase. Sobre todo — abierta está la trampa — el obrero se dejará enganchar en la carreta de los «intereses creados», de que nos habla Benavente. Una vez uncido a tal carreta, se hallará atado por los compromisos que engendra la accesión a riquezas efímeras, ilusorias, aunque palpables y «contantes». Será el esclavo del «piso» a pagar y de los subsiguientes aditamentos que condicionan su disfrute. Será esclavo del «porvenir de la empresa», convertida hoy en fabuloso trust de accionistas anónimos e inaccesibles y se sentirá — falsa ilusión — dueño o accionista a su vez, convirtiéndose en cancerbero de su hermano de clase. Será esclavo del gobierno que haya asegurado las suficientes garantías de «estabilidad» (léase borreguismo) para que los beneficios no sufran mengua. No habrá ya huelgas ni protestas. Todos patronos. Qué ideal, qué cuadro magnífico nos preparan los tecnócratas del nuevo paraíso capitalista.

En las sociedades pobres, aún no desarrolladas industrialmente; en los países recientemente «liberados» del colonialismo, víctimas de una neo-democracia — y en los países evolucionados a medias, o deficitarios a pesar de su evolución franca (U. R. S. S.), en los que la aureola de una revolución proletaria sirve de pretexto a una cierta sumisión «provisoria», se busca otra fórmula que — guardando las distancias — equivale a la más arribe mencionada. En lugar de la conjunción capital-trabajo se ofrece otra que podría ser de base popular. Nos referimos a la autogestión. Aquella que no es aún porque se la frena: la gestión directa.

Se recurre a precedentes revolucionarios. Se habla de socialismo. Se toma ejemplo del «kiboutz» israelita. A los dos movimientos húngaros de este siglo. Se recuerda la «toma de las fábricas» de la Italia pre-fascista y a España y sus colectividades, pero sin seguir sus métodos. Se hace referencia a los soviets, a los comités de fábrica y de barriada que surgieron de la base y por la base eran dirigidos, no por la cúspide. Desde abajo hacia arriba. De la base a la horizontal, no al vértice ni a la cúspide. Se proclama, en suma una suerte de gestión de la producción dirigida y controlada por el Partido y por el Estado. La autogestión se halla yugulada en su base. Se encuentra con dificultades extremas y si algo progresa será difícilmente en el camino de una revolución honda, realmente transformadora.

Lo que para nosotros cuenta es la gestión directa de los medios de producción, de intercambio y de distribución por parte de los productores y de los consumidores. Gestión directa de los bienes públicos, de los transportes y de las comunicaciones. Sin la intervención del Estado ni del partido. Integrada la sociedad en la gestión pública general. Sin directores ni dirigidos. De todos a todos, pasando por todos los miembros de la sociedad.

UNA TEORIA SOCIOLOGICA DE LA AUTOGESTION

Es el título alentador que aparece en una nueva publicación parisina a la que saludamos.

Con fecha diciembre 1966 apareció en París una revista titulada «Autogestión». En el Comité de Redacción figuran entre otros, Albert Meister y Henri Desroche y nuestro amigo Daniel Guérin, autor de un estudio sobre el anarquismo y de varios trabajos acerca de la autogestión en Argelia, España, etc. El elenco de redactores constituye una garantía de probidad.

El primer número de la revista aporta un estudio sobre Georges Gurvitch, recientemente fallecido, que fue un exégeta de Bakunin y de Proudhon. Siguen varios extractos de la obra de Gurvitch; Problèmes théoriques de l'autogestion, de Henri Lefebvre; L'importance de l'autogestion pour la solution des problèmes internationaux, por A. Fiamengo; Perspectives de l'autogestion en Algérie, de Yves Sartan; Autogestion et parti, de Michel Raptis; Célestin Freinet, de Josehp Fisera; Célestin Freinet et l'autogestion pédagogique, de René Lourau; Comptes-rendus et bibliographie.

Constituyen la revista 116 páginas sin desperdicio alguno. Será de aparición trimestral. Un número vale 9 frs. La suscripción anual 32 frs. Edita la revista Editions Anthropos, 15, rue Racine, paris (6e).

Todos los militantes preocupados por los problemas vitales de la revolución y de las realizaciones sociales contemporáneas tendrán en esta revista motivo de estudio y una fuente riquísima de inspiración y de documentación.

EL MUNDO ES UNA BOLA

Pablo VI recibió la visita de Jaroslav Curlje, enviado del Gobierno yugoslavo ante el Vaticano. Aportó al Papa un mensaje personal de Tito y un donativo en numerario (¿dólares o rublos? Por lo que es de dinars no hay muchos en el país de Tito).

El Vicario de Cristo, conmovido ante la magnificencia del gesto, dijo: «No dudamos que la comunidad católica (yugoslava) se sentirá alentada a trabajar cada día con mayor ahínco en bien del país, al ver garantizados el respeto de sus derechos y de su libertad de acción, mediante un acto bilateral tan solemne.»

No se ha notificado aún la visita de Tito o Franco, pero todo llegará. Paciencia.

∴

En otro acto también solemne, el ministro de la guerra portugués y los jefes de estado mayor lusitanos confirieron al cardenal Cerejeira, patriarca de Lisboa, y a monseñor Rodriguez, los grados respectivos de general de los ejércitos portugueses y de general de brigada.

La referencia de prensa no aclara si los citados serán «solamente convidados» por Salazar a desplazarse a Angola, donde al parecer se experimenta la necesidad urgente de la presencia y la intervención de todos los Spellman portugueses.

∴

No se necesitan más que quince mil descendientes de Torquemada para imponer su fe a las autoridades «responsables» de casi 200 millones de habitantes. La comisión de investigación de las actividades antiamericanas llegó a la conclusión, después de varios meses de paciente estudio, de que los miembros del famoso Ku-klux-klan suenan quince mil miembros y que éstos despliegan sus actividades en quince Estados.

La comisión agrega que las actividades terroristas del klan tienen tendencia a extenderse a otras regiones, a pesar de los esfuerzos de las autoridades. Basándose en tales conclusiones, la comisión propone al Congreso que promulgue una ley que permita juzgar por medio de los tribunales federales a todo miembro de una organización clandestina que atraviese la frontera entre dos Estados para atentar contra alguien o para incitar al atentado.

De todo tiempo, la incompetencia y la inutilidad onerosa de los gobiernos se cubre por medio de leyes restrictivas. Guardias civiles e inquisidores han sabido entenderse entre sí. Pero las leyes quedan luego para expoliación del pueblo.

Aunque parezca una broma. Pero he aquí el caso de Earl. L. Francis, 33 años, ex empleado de oficina, individualista convencido que despreciando el automatismo y la regimentación de la vida moderna, prefirió suicidarse antes que plegarse a las exigencias de la sociedad. «Me niego a trabajar ocho horas diarias durante los seis días de la semana» — declaró el cuitado en 1964 —. Dicho y hecho. Abandonó Washington y se fue a vivir en anacoreta en las inmediaciones de Arizona. A 1.600 metros, desde una cumbre de los montes Catalina, lanzaba su olímpico desprecio a los rebaños del llano — le bastaban unos libros y los frutos de la tierra —.

Pero llegó la ley a desalojarle, personificada en una patrulla de corchetes. El terreno — dijo la ley — pertenece al Estado. El empedernido hombre libre no quiso doblarse. Se sentó sobre una caja de dinamita y dio fuego a la mecha. Sus ilusiones terminaron con su vida. Ni bardos ni poetas cantarán su tragedia. Bastará la ley para afirmar prohibiciones e imponer deberes que el rebaño — nosotros mismos — seguirá aceptando.

∴

El presidente del tribunal civil de Amberes firmó una ordenanza concediendo a Jean-Paul Sartre el derecho de hacer prohibir la representación de «Las manos sucias» en el teatro Fakkel. Alegó el autor que la pieza se había montado sin contrato y sin su autorización. Sus dos abogados argumentaron que sin la autorización del autor, la representación podría dar al público una intervención tendenciosa.

Otro es el cantar y la causa. El admirador de Castro y de otros dictadorzuelos de opereta olvidó ya Hungría, la matanza de Budapest y los asesinatos cometidos por Stalin y por sus sucesores. Como todo intelectual que vive alejado del pueblo y de sus problemas, posee una visión superficial del problema social. Ello le conduce a contradicciones repetidas. «Las manos sucias» constituyó en su origen un tremendo panfleto, un alegato lanzado a voleo contra las prácticas del Partido Comunista. Hoy el filósofo existencialista — como se le adjetiva — acepta a Brejnev como aceptó a Kruschev y quiere borrar sus pecadillos del pasado.

Eso y no otra cosa motiva el que no quiera que se represente «Las manos sucias». Pero el texto existe, con su fuerza dramática, como una acusación no desmentida. Se puede leer la obra. A menos que Sartre no recurra a Mao para que los guardas rojos quemen todos los ejemplares... Es cosa de guardar uno, por si acaso.

∴

Dos hechos — entre muchos otros — aportan una confirmación trágica a la tesis que constituye la trama de «Las manos sucias». Se ha de recordar a Krivi, autor de «La mano de Stalin sobre España». Murió asesinado en los Estados Unidos. No era ya «recuperable». Tampoco lo era Jean Valtin después de haber escrito «La noche quedó atrás», en la que relata cosas susceptibles de haber inspirado a Sartre.

«El cero y el infinito», de Kœstler constituye una confirmación aún más desesperante.

El malestar humano

EL eminente escritor anarquista Sebastián Faure escribió un libro titulado «El Dolor Universal», en el cual demostró que todos los seres humanos sufren mucho más de lo que deberían sufrir. En él describe con verdad fuera de dudas, los padecimientos evitables si la sociedad de los hombres estuviese diferentemente organizada. La desigualdad social es motivo de grandes penas y sinsabores, agravando la situación el imperio de los vicios, en los cuales el hombre es incontenible a pesar de su decantado dominio de sí mismo. El alcohol, el juego, los estupefacientes, la prostitución, la avaricia, los latrocinios, las condenas, el militarismo con su secuela de guerras, la lucha feroz, de lobos entre comerciantes, fabricantes, banqueros y políticos, y la pasión general por el dinero, ante el cual no hay amor ni escrúpulo que valga. Y esto, que fue dicho hace cincuenta años por lo menos, queda vigente tal vez como nunca.

¿Qué perspectiva queda? A nosotros, la de persistir propagando la anarquía, idea que corta de cuajo todo ese desideratum en que es mantenida la humanidad por la sociedad falsa que padecemos. Con una humanidad embrutecida no se va a ninguna parte. El principio de autoridad contribuye aún más al sostén de esbeneficio de los amos de la situación que, sean del color que sean, dominan la economía y rigen el sistema de convivencia «manu militari» y corrompiendo la pedagogía, sin dejar de persistir en la siembra de patriotismos opuestos, insistiendo en la difusión de religiones viejas o modernas para mantener a sus súbditos en su estado actual de inconsciencia.

Escarbando un poco más, damos con la práctica del agio, tanto en los elementos de vida como en materia escolar. Lo que el comerciante cobra por encima de su precio real es una estafa, y la enseñanza dirigida un crimen. La explotación de las viviendas es otro abuso incalificable, tanto en arriendos como en subarriendos. Explotar la necesidad humana de techo es de una crueldad inconcebible, y la ganancia del que no trabaja sacada del trabajo no tiene explicación favorable alguna. Tampoco las labores improductivas, o nefastas, tienen derecho a persistir entre los hombres. La rapiña y la especulación son propias de personas dotadas para dañar a sus semejantes.

Generalmente, los especuladores en finanzas y en políticas turbias se sirven de segundones que se denominan abogados, notarios, jueces, capitanes, diputados, senadores, sacerdotes, guardias de diferentes cuerpos, concubinas de salón, en una palabra, de cuanta gente no concurre a la producción pero que aconseja y obliga a los demás a que produzcan en beneficio de los amos de la situación y, de rechazo, para ellos. En realidad su ganancia es una estafa a la sociedad, a la cual nada aportan si no son argucias para que el desconcierto siga reinando en ella. Efectivamente, la presencia social de eso que se llama a sí propia «la fuerza viva», le sale cara al noble trabajador. Ella es la que más contribuye al encarecimiento de la vida, añadida al hecho de que, existiendo la propiedad particular, la presencia del agiotismo es tan odiosa como inevitable.

El régimen social que padecemos es típicamente agiotista. En contraposición, la anarquía será el régimen social sin latrocinios ni posibilidad de haberlos. Y como todo agiotista es parásito, el régimen social anarquista estará libre de parásitos.

Tomen nota de estas aserciones aquellas gentes que creen poder hallar una situación de justicia y felicidad con creencias políticas o misticismos religiosos. Ni el discurso ni la oración resuelven nada. Con la lucha indirecta, desviada, de unos, y de cuantos clarividentes de ayer se han sumado a la confusión de hoy, no se alcanza otra meta que la de la rutina, de reconducción infalible al dolor humano que Sebastián Faure señaló.

MIGUEL FOZ

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

COMPAÑERO: La revista UMBRAL es una publicación tuya introducida en los medios intelectuales. Ella desmiente, una vez más, que el movimiento libertario español sea compuesto por individuos ignaros, sectarios y sin comportamiento.

Apoyando a UMBRAL te apoyas a tí mismo.

6FP3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

26 JANVIER 1967
NUMERO 438
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

PRENONS NOS RESPONSABILITES

«Le syndicat, aujourd'hui groupement de résistance, sera, dans l'avenir, le groupement de production et de répartition, base de la réorganisation sociale. »

Est-il besoin de préciser qu'il s'agit là d'un paragraphe extrait de la Charte d'Amiens ? Certainement pas pour ceux qui connaissent encore le sens exact du véritable syndicalisme. Hélas ! trop de travailleurs sont, dans ce domaine, d'une ignorance démesurée et une autre question se pose alors : Quelles en sont les causes ?

La période de vaches grasses que nous avons connue après la dernière guerre mondiale, les besoins d'expansion technique pour les entreprises capitalistes renaissantes, autant de facteurs qui ont contribué à la dégradation de la conscience ouvrière. Mais il est incontestable que la trahison de certains responsables syndicaux des diverses centrales qui se disent représentatives, à contribué beaucoup plus que tout le reste, à démoraliser les masses ou à les intoxiquer et les conditionner.

Nous ne reviendrons pas sur le passé car le danger pour le syndicalisme est présent à l'heure actuelle et dans plusieurs domaines.

La vieille garde étant fatiguée ou divisée quand elle n'est pas à la solde du capital on s'est attaché au dressage, à la « mise au pas » des jeunes. Rien n'est épargné pour les séduire,... et pour les émasculer.

On commence par leur offrir des voyages gratuits et de fil en aiguille on finit par leur inculquer leur devoir de...

Ecoutez la C.F.D.T. à ce sujet : « Le devoir de tout syndicaliste est de voter... Nos revendications syndicales n'avanceront qu'en fonctions de nos options politiques... »

Nous vous faisons grâce des déclarations de la C.G.T., tout un chacun sait le rôle de courroie de transmission qu'elle joue; voyons la centrale dite libre qu'est F.O.

« En réalité, le travailleur quel qu'il soit aura dans quelques semaines la possibilité de manifester sa condamnation de la politique économique et sociale de la majorité au pouvoir, en accomplissant son devoir de citoyen. Dans les circonstances présentes, ce qui comptera le plus, c'est le bulletin de vote. »

Nous vous le disions au début, on en vient jusqu'à oublier les principes fondamentaux de la Charte d'Amiens.

Mais alors nous posons une autre question : Pourquoi les travailleurs sont-ils appelés à de puissantes manifestations d'ampleur national pour le 1er février ?... Si le bulletin de vote doit tout régler, il est absurde de vouloir précipiter les choses...

Il est vrai que seules la C.G.T. et la C.F.D.T. sont dans ce coup et F.O. qui ne participera pas à cette grève en profite pour souligner que : « C.G.T. et C.F.D.T. désirent ainsi célébrer l'anniversaire de leur mariage du 10 janvier 1966 en tentant de démontrer que malgré quelques disputes — de plus en plus réelles — cet accord « historique » peut se survivre. »

Pendant ce temps, de Gaulle prépare son « amendement Vallon » et le directeur de l'I.F.O.P. prétend que 70 % des Français consultés sont favorables à cet amendement ce qui démontrerait que le conditionnement entrepris par les profiteurs de tout acabit serait sur la bonne voie.

Mais tous ces marchands de statistiques et de pronostics oublient trop facilement que les peuples n'attendent pas d'être consultés pour extérioriser leur mécontentement et leur colère.

Alors chacun devra prendre ses responsabilités; quant à nous, nous prenons les nôtres dès aujourd'hui et nous disons à tous les travailleurs ce qu'a déjà dit La Fontaine : « Notre ennemi c'est notre maitre. »

TRIBUNE LIBRE — CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XIII

Dans un souci de respect des « libertés individuelles », la Charte d'Amiens autorise le syndiqué à participer, en dehors du syndicat, à telle ou telle forme de lutte correspondant à sa conception philosophique ou politique. L'intention est sans doute bonne, mais on retrouve ici ce qui fait la force du néo-capitalisme, la dislocation officielle de l'individu social en une série d'entités dont les deux principales sont l'électeur (homme politique) et le producteur (homme économique). Si le syndicat admet l'action politique de l'individu syndiqué en dehors du cadre de la lutte ouvrière et de ses organisations spécifiques, c'est qu'il abdique une partie de ses attributs au parti politique, c'est qu'il reconnait que son rôle se borne à une modification superficielle des structures économiques et qu'il n'a pas l'intention de remettre en cause l'ensemble de structures de la société capitaliste. Le syndicat n'apparait plus, dès lors que comme un instrument par lequel la production défend ses seuls intérêts de salaire à l'intérieur du système capitaliste et sans remettre en cause l'existence de l'exploitation de l'homme par l'homme. Dans cette optique, la Charte d'Amiens justifie le syndicalisme réformiste et va à l'encontre d'une prise de conscience globale des masses laborieuses qui leur permettrait d'envisager les techniques d'action propres à détruire à la fois les structures économiques et la superstructure politique de coercition du capitalisme. Car tant que la superstructure politique n'est pas remise en cause l'action sur les structures économiques ne pourra viser qu'à les améliorer, et non à les détruire, tout en conservant intacte la forme générale du système capitaliste.

Le syndicalisme « apolitique » est un leurre. Le syndicalisme se condamne à n'être que l'expression de revendications strictement économiques visant à l'amélioration illusoire des structures capitalistes s'il abandonne l'action politique aux partis et aux « professionnels » en la matière, s'il se refuse à lutter contre l'ensemble de l'organisation néo-bourgeoise de la société. Il se place aussi nécessairement sous la coupe des partis politiques et, paradoxalement, il devient politisé mais ne possède plus aucune autonomie véritable. Il en va d'ailleurs de même s'il entend ignorer dédaigneusement les problèmes politiques et ne s'occupe que des questions d'améliorations des conditions de travail. Le fait même de constituer un syndicat est un acte politique car cet acte tend à prouver que l'Etat est jugé incapable, par sa nature, de résoudre les antagonismes de classe et les contradictions économiques qu'il fait naître en préservant les intérêts des couches privilégiées de la société.

Il va de soi que le rôle du syndicalisme qui peut être qualifié de « politique » n'a rien à voir avec ce qu'est la politique des partis en lutte pour la conquête du pouvoir étatique capitaliste et le maintien de ce pouvoir au détriment des classes laborieuses. Le syndicalisme n'a pas à prendre part aux mascarades de la démocratie bourgeoise. Condamnant le capitalisme dans l'ensemble de ses manifestations, il ne saurait aboutir à aucun résultat en entrant dans le jeu de ses institutions. L'option politique du syndicalisme, c'est précisément le choix, en tant qu'objectif essentiel, la destruction du pouvoir capitaliste et la prise de possession, par les travailleurs groupés en syndicats, des moyens de production. On est loin de la politique traditionnelle qui confisque l'initiative des producteurs au profit d'une minorité de politiciens professionnels.

Qu'est-ce que le syndicalisme anarchiste ?

On a tendance à considérer l'anarcho-syndicalisme — ou syndicalisme révolutionnaire — comme un syndicalisme extrémiste, se situant à la périphérie du syndicalisme classique et n'ayant avec ce dernier qu'une similitude dans le choix des conditions de travail comme élément essentiel de propagande.

En réalité, la doctrine anarchiste se situe à l'origine elle-même du syndicalisme en tant que force sociale cohérente ayant ses propres objectifs, ses moyens d'action spécifiques et son organisation autonome. Historiquement, ce qu'on a appelé la « crise anarchiste » (fin de la deuxième moitié du XIXe siècle) caractérisée par une série d'attentats individuels, destinés à appeler l'attention sur le sort des classes laborieuses, se situe avant la naissance véritable du syndicalisme. C'est sous l'influence de militants anarchistes qui avaient enfin compris la nécessité de la lutte des classes que les fédérations d'industrie (groupements corporatifs) et les Bourses du travail (groupements géographiques) furent réunis en une seule confédération donnant ainsi au mouvement ouvrier son unité d'action issue de son unité organique. Il s'agissait, en fait, de la naissance du syndicalisme révolutionnaire qui allait terroriser la bourgeoisie, jusqu'à l'écroulement consécutif à la Première Guerre mondiale et dû à l'action des premiers réformistes dont le modèle demeure incarné par Jouhaux.

Ce que l'entrée des anarchistes dans les syndicats avait réussi à amener, c'était la transformation du syndicalisme uniquement corporatif en une organisation traduisant l'ensemble des revendications sociales des travailleurs, représentant la puissance d'une classe, celle des opprimés, opposée à la forme même de la société bourgeoise et décidée à conquérir son émancipation par la seule voie possible : la destruction du système capitaliste dans ses structures économiques et sociales et dans ses superstructures politiques. Cette prise de conscience globale constitue encore aujourd'hui l'option fondamentale de l'anarcho-syndicalisme. L'Etat n'étant que l'émanation des classes possédantes, l'émancipation des masses laborieuses ne peut se faire par le canal des institutions étatiques, c'est-à-dire bourgeoises, mais passe nécessairement par la destruction de l'Etat et son remplacement par un organisme qui soit la simple coordination des besoins et des possibilités de production d'une société sans classes.

L'anarcho-syndicalisme n'est donc pas autre chose que le syndicalisme authentique né de la volonté d'émancipation *totale et définitive* des classes laborieuses. S'il est politisé c'est dans la mesure où il contient dans ses objectifs la négation de toute politique en tant que fonctionnement des rouages de la démocratie bourgeoise. « Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, écrivait Michel Bakounine, l'égalité politique sera un mensonge. » Mais lorsque l'égalité économique et sociale sera instaurée il n'y aura pas d'égalité politique parce qu'il n'y aura plus de politique, parce qu'il n'y aura plus d'Etat en tant qu'organe de domination d'une classe sur les autres et plus de démocratie en tant que système de conciliation théorique des intérêts capitalistes et prolétariens. La politique sera devenue inutile parce qu'il ne sera plus nécessaire de maintenir, par la supercherie du suffrage universel, l'équilibre de la pyramide hiérarchisée des classes sociales.

Par l'action directe, dirigée à la fois contre le patronat et l'Etat, l'anarcho-syndicalisme se fixe pour but d'amener l'antagonisme des classes jusqu'à son point le plus élevé où il ne peut se résoudre que par la destruction effective de tout le système d'exploitation de l'homme par l'homme. Il considère qu'entre exploiteurs et exploités il ne saurait exister que des rapports de force. Les droits théoriques accordés par la législation bourgeoise ne visent qu'à masquer l'asservissement des travailleurs dont les causes profondes résident dans la structure des rapports de production. La légalité n'est rien d'autre qu'un système de lois élaboré pour assurer la défense et le maintien des privilèges néo-bourgeois. La légalité n'est rien d'autre que la légalité capitaliste. Agir dans le cadre de cette légalité, c'est vouer à l'échec toute tentative d'émancipation des classes laborieuses.

Les options du syndicalisme révolutionnaire doivent correspondre au maximum, en ce qui concerne les revendications immédiates, à ses prises de position au sujet des buts fixés à la lutte ouvrière. C'est à cette seule condition qu'il pourra se distinguer véritablement, aux yeux du public, du syndicalisme réformiste entraîné vers l'intégration à l'Etat capitaliste et engagé, depuis longtemps, dans la collaboration des classes.

Quant aux buts proprement dits de l'anarcho - syndicalisme, ils peuvent être résumés par ces trois formules :

— destruction de l'Etat capitaliste et de ses structures bourgeoises; abolition de tous les privilèges;
— collectivisation des moyens de production; égalité économique et sociale;
— substitution, à l'économie capitaliste visant à la réalisation de profits d'une économie fondée sur la satisfaction des besoins réels; mise en place d'un système fédéraliste conçu de la circonférence au centre et des institutions propres à assurer le fonctionnement de ce système en coordonnant, sur les plans local, régional et « national » les efforts de production et la satisfaction des besoins.

Ce programme ne peut être atteint sans qu'un certain nombre d'étapes soient probablement nécessaires. L'essentiel demeure, dans une éventuelle « période transitoire » de ne jamais revenir, sous quelque forme que ce soit, aux anciennes structures bourgeoises, de ne jamais faire appel à la notion d'un « programme minimum » susceptible de rallier les éléments contre-révolutionnaires et de pousser sans cesse plus avant les conquêtes de la révolution sociale.

SEVY

(A suivre.)

LES BATELEURS

Le 2 janvier, le Président de la République, dans un discours radiodiffusé, a présenté ses vœux au peuple français. En fait, il a ouvert la campagne électorale pour les élections de 1967. L'aggravement de la situation économique et sociale, le mécontentement de la classe des travailleurs, obligent le chef de l'Etat a pratiquer la démagogie, tout comme un politicien; pour séduire la classe des travailleurs, n'a-t-il pas dit :

« Nous allons vers l'association organisée de tous ceux qui sont des producteurs. En 1967, nous devrons faire en sorte que tous les participants à l'œuvre économique y aient leur part de résultats et de responsabilités... »

Et plus loin :

« Il faudra permettre aux travailleurs par une réforme de leur statut, de participer, d'une façon ou d'une autre, aux fruits du capital. »

Jamais le général de Gaulle n'avait engagé son prestige en manœuvrant comme un politicien à la veille d'élections, donnant à ses troupes de bonimenteurs, qui vont parcourir les provinces, les arguments, pour séduire, une fois de plus, la foule des travailleurs. Les travailleurs devraient se rendre compte que le gaullisme n'apporte, présentement, que blocage des salaires, licenciements collectifs, fermetures d'usines. Les travailleurs payent, présentement, l'erreur de leurs votes précédents. Vont-ils, encore une fois, se laisser prendre à de vaines promesses de bateleurs ?

L'amendement Vallon, doit venir en discussion devant les Chambres après les élections, mais chacun sait que de telles modifications seront apportées à ce projet de loi, que le capital ne pourra être atteint et que le travailleur ne verra aucune modification apporté à son régime de servage. Tout au contraire, il perdra un de ses derniers droits, celui de la justification de la grève. Devenu co-actionnaire (dans quelle proportion ?), il lui sera précisé, qu'un associé ne peut se mettre en grève dans son entreprise.

On sait que dans le projet Vallon, les fonds représentant la participation des travailleurs à l'accroissement de l'entreprise, doivent rester à la disposition de celle-ci pour ses investissements et que « la participation des travailleurs à l'autofinancement ne doit pas affecter la capacité de financement existante des entreprises ». En première lecture, cela parait assez contradictoire, mais l'auteur du texte entend sans doute préciser que la capacité de financement des travailleurs dans l'entreprise, doit être minoritaire et ne peut ainsi prétendre à aucune iniciative en ce qui concerne la marche de l'entreprise.

Intéresser le travailleur à son entreprise peut être considéré comme un pas en avant vers le socialisme, il est normal que la politique se saisisse de l'idée pour l'exploiter et s'attirer les suffrages des travailleurs bernés; mais ouvrir la campagne électorale par le projet Vallon, peut laisser pressentir aux travailleurs que ce projet ne sera jamais qu'un projet de campagne électorale.

L'ordre social fondé sur la propriété a divisé la population en vainqueurs et en vaincus, le droit de propriété prime sur tous les droits humains, même sur celui de la vie. Les fruits du travail ne sont pas pour les travailleurs qui produisent, mais pour les oisifs qui ne produisent pas. Comment penser que la classe capitaliste puisse admettre sérieusement l'effritement de son autorité et de son pouvoir ?

Nous, syndicalistes révolutionnaires, considérons que l'amendement Vallon ne peut soulager les difficultés d'existence de la classe des travailleurs, que nous ne pouvons collaborer avec nos maitres, que nous ne pouvons nous laisser prendre à des promesses électorales, propres à maintenir notre état de servitude au capitalisme et notre soumission forcée à l'Etat. « Nous sommes ennemis de tous les étatismes, de tous les militarismes, de tous les impérialismes. C'est pour celà qu'il ne nous est pas possible de confondre, ne fut-ce que momentanément, notre cause avec l'un d'entre eux... » *(Malatesta).*

RENE VILLARD

LA FAIM ET LES VACHES SACREES EN INDE

C'EST le titre de la conférence qui fut faite le 14 janvier à Paris par notre camarade H. Day. Nous n'avons pas la prétention de la reproduire intégralement, car il faudrait un livre pour cela. Nous nous contenterons de résumer un sujet d'une extrême importance et qu'il nous developpa pendant deux longues heures.

« — Tout ce qui a été écrit au sujet de l'Inde, nous dit-il en préambule, disparait devant les réalités qui vous attendent quand vous posez les pieds sur le sol indou. Le sud de l'Italie, les régions les plus déshéritées du continent africain, sont des paradis en comparaison de cet immense pays de 1.952.160 km2 et peuplé par 380.000.000 d'habitants.

70 millions d'entr'eux sont « sans domicile » et plus des deux tiers de la population adulte n'a aucune notion de la sécurité de l'emploi.

Cette situation les condamne à se nourrir fréquemment d'un demi bol de riz dans la journée, ce qui en fait des victimes de choix pour toute sorte de maladies. Un demi-million trépassent tous les ans à cause de la malaria et le nombre officiel des lépreux est actuellement de 500.000.

50 % des enfants ne parvienent pas à survivre et les statistiques prévoient néanmoins une population de six cents millions pour l'an 2.000.

Ce déséquilibre entre l'accroissement de la population et les difficultés de se nourrir pose, pour certains médecins un véritable cas de conscience. L'un d'eux disait un jour : « Faut-il les soigner pour augmenter leur longévité, qui est actuellement en moyenne de 35-37 ans, et augmenter du même coup leur état de misère, ou bien les abandonner à la maladie, ce qui réduirait naturellement le nombre de bouches à nourrir ? »

Mais la misère mentale est au moins aussi grande que toute cette misère physique. La plupart des Indous passent leur temps à prier. D'ailleurs, on a l'impression que tout leur travail se limite à construire des temples et autres lieux sacrés. Ceux-ci sont, avec les locaux militaires, les constructions les plus remarquables de l'Inde.

Le sens du sacré y est très développé, ce qui explique que la vache soit un objet d'adoration dans la rue (et non dans l'assiette).

Deux cents millions de vaches vivent en liberté et meurent (quelquefois de famine) sans qu'un seul être humain puisse y faire la moindre offense. Tout y est sacré en Inde, tout sauf l'être humain, et la justice admet plus facilement qu'on écrase un piéton qu'une vache.

L'Inde, qui est le deuxième producteur de bovins, après l'Amérique, est contrainte d'importer des milliers de tonnes de lait en poudre pour empêcher ses enfants de mourir d'inanition.

La question qui peut être posée est la suivante : « Pourquoi cette résignation de tout un peuple à se laisser mourir de faim alors qu'il serait si simple de mettre toutes ces vaches dans le circuit de la consommation?»

Des promesses officielles ont été faites dans ce domaine mais la religion, quelle qu'elle soit, car il y en a de nombreuses et très puissantes dans ce pays, s'y oppose avec acharnement...

La conférence fut suivie de nombreuses questions sur les possibilités sociales qui s'offrent à ce peuple misérable. Le ton de ce dialogue final ne fut pas absolument pessimiste. Hem Day tint à faire remarquer tout de même que le travail à réaliser est immense et que les quêtes qui sont faites au nom de cette famine en Inde n'apportent aucune solution.

Elles n'ont d'autre but que celui de régler les factures des fournisseurs de riz, qui trouvent là un débouché très rentable pour leur camelote.

La bonne solution, c'est la prise de conscience populaire qui doit s'attaquer sans répit à tous les dogmes, à toutes les religions, à toutes les croyances. Comme le proclament l'A. I. T. et ses sections, l'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Travailleur es-tu dupe?

Dégoûté par le comportement négatif des diverses centrales réformistes tu te retrouves aujourd'hui seul face aux menaces de chômage qui se précisent de jour en jour davantage.

Chez Renault, chez Simca pour ne citer que ces deux géants de l'automobile, la collaboration direction-syndicat a fini par dépouiller les ouvriers de toute personnalité et de toute combativité et tu as fini par te fâcher et déchirer ta carte syndicale à la barbe de ton délégué.

Ce geste de colère se comprend facilement mais ne s'explique que dans la mesure où tu n'as pas abdiqué faisant ainsi le jeu des exploiteurs.

Reste toi-même malgré les revers, ne cède en rien à l'influence des chefs, ni à ton propre égoïsme, ce qui pourrait servir la rapacité du patronat.

Tu te rends compte qu'on t'exploite toujours au maximum et dans tes moments de dépression tu te demandes s'il ne vaut pas mieux faire comme certains « jeunes » qui, à force de courbettes, parviennent à obtenir leur petite planque... Mais tu ne peux pas descendre si bas. Même quand on est pauvre on doit conserver sa dignité d'homme et notre état de travailleur ne doit pas nous ravaler à la déchéance.

Les moyens techniques mis à la disposition de l'humanité exigent une autre conception des structures sociales que celles qui nous sont imposées et c'est à toi, c'est à nous qu'il incombe de mettre bon ordre dans ce domaine.

Oui, à nous tous, les travailleurs qui, bien qu'exploités sommes les producteurs de toute richesse humaine et il s'agit bien d'une œuvre collective à réaliser pour le bonheur de tous.

Mais, nous diras-tu, comment y parvenir puisque le syndicalisme qui représentait le majeur espoir de la classe ouvrière est aujourd'hui en faillite ?

Bien sûr, le syndicalisme de collaboration est aujourd'hui condamné et nous nous garderons bien de te faire croire au sauveur suprême qui pourrait, par tes soins, triompher aux prochaines élections.

A la C. N. T. nous sommes restés fidèles à l'Internationale de Pottier qui dit :

Il n'est pas de sauveur suprême.
Ni dieu, ni césar ni tribun.
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes.
Décrétons le salut commun.

Travailleur, si tu n'es pas dupe des manigances qui se trament autour de toi, tu ne dois pas enlever ta confiance au véritable syndicalisme que la C. N. T. continue à défendre envers et contre tous.

Elle reste la seule centrale syndicale de lutte de classes pour l'émancipation intégrale des travailleurs; et cela dans une indépendance totale à l'égard de tous les partis politiques.

Elle défend les principes fondamentaux de la première Internationale et préconise sans cesse l'égalité économique et sociale; comment pourrais-tu rester insensible à ces principes humains ?... Car, dans le fond tu n'es pas aussi « pourri » que certains veulent le laisser croire.

Aussi, nous te faisons confiance, nous savons qu'après réflexion, tu sauras toi-même où sont tes propres intérêts et ceux de ta classe.

Et nous t'attendons, non pas pour t'embrigader, mais pour lutter à tes côtés, au coude-à-coude, dans un but et pour une même cause : La libération de la classe salariale et l'abolition des exploiteurs.

J. MUZAS

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particullèrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C. C. P. num. 19 764 90, Paris, en précisant Association Germinal.

La pensée libre

Vous n'avez qu'un jour à passer sur la terre; faites en sorte de le passer en paix. La paix est le fruit de l'amour; car pour vivre en paix, il faut savoir supporter bien des choses, nul n'est parfait, tous ont leurs défauts; chaque homme pèse sur les autres, et l'amour seul rend ce poids léger. Si vous ne pouvez supporter vos frères, comment vos frères vous supporteront - ils ? — *Lammenais* (« Paroles d'un Croyant »).

★

Qui plus que le pasteur d'Horeb (Moïse) devait être disposé à absoudre l'homme solitaire ? Pendant quarante années, seul avec son génie, toujours absorbé dans l'infini, ne conversant qu'avec les bêtes, il avait goûté toutes les délices et toutes les amertumes de la méditation; son âme exaltée par de continuelles extases, s'était fait de l'enthousiasme comme d'habitude. Et tout à coup l'anachorète du désert s'était dit : L'homme n'est point fait pour vivre seul, il se doit à ses frères; la vie intérieure n'est pas de ce monde; sur cette terre il faut de l'action. Et il était parti aussitôt : Israël avait un libérateur. — *P.-J. Proudhon* (« De la célébration du dimanche »).

★

Nous n'avons point à tracer d'avance le tableau de la société future. C'est à l'action spontanée de tous les hommes libres qu'il appartient de la créer et de lui donner sa forme, d'ailleurs incessamment changeante comme tous les phénomènes de la vie. Mais, ce que nous savons, c'est que toute injustice, tout crime de lèsemajesté humaine nous trouverons toujours debout pour les combattre. Tant que l'iniquité durera, nous, anarchiste communistes internationaux, nous resterons en état de révolution. — *Elisée Reclus* (« Pourquoi nous sommes révolutionnaires »)

L'INTEGRATION CHEZ LES DESINTEGRES

J'emprunte à un reportage le passage suivant :

« Si les syndicats ouvriers sont loin d'être passifs (Allemagne-Ouest), ils sont très conscients de la nécessité de favoriser à tout prix les progrès de la productivité. Le système de cogestion qui avait été introduit dans la Rhur sous l'occupation britannique, et que le chancelier Adenauer à, par la suite, fait adopter, contre l'avis de ses ministres, par le Bundestag, pour éviter un conflit ouvert avec les syndicats, « *n'a rien changé* » nous ont dit plusieurs représentants du patronat. Les représentants ouvriers, ont-ils ajouté, au sein du conseil de surveillance, même ceux qui sont des syndicalistes n'appartenant pas aux effectifs de l'entreprise, ont rapidement pris l'esprit de la maison et défendent ses intérêts. »

Mais il y a mieux (de quoi faire pâlir de rage les réformistes français), dans les sociétés sidérurgiques, un représentant du personnel siège au sein du comité de direction, sous le nom de directeur du travail...

Et moi qui ai travaillé en Allemagne, je vois très bien ce directeur du travail (genre chef d'ouvrages) se mettre au garde-à-vous pour recevoir les ordres des patrons, comme les ouvriers qui l'ont délégué se mettre dans la même position pour entendre la transmission des ordres...

Et comme il faut produire pour réaliser profits et salaires, je suis *certain que jamais* un de ces cogestionnaires ne protestera contre le plan de développement de la fabrique des armements qui seront vendus aux pays sous-développés.

D'ailleurs, dans un autre esprit, par des moyens différents aboutissant au même but, les travailleurs français acceptent les mêmes fabrications. Tous seront battus (dans un style encore différent) par les syndicalistes américains qui, pour réduire le chômage, encouragent Johnson dans la guerre du Viêt-nam.

Il faut dire que la plupart des syndicats américains sont actionnaires dans nombre d'entreprises, et, qu'au fond, les classes ouvrières subissent docilement une désintégration en chaîne de leur dignité sous la direction d'une bureaucratie syndicale avide de s'intégrer dans le processus de l'esclavage industriel.

On me dira encore que le peuple allemand montre une grande lassitude des poursuites engagées contre les bourreaux nazis qui, à ses yeux, sont irresponsables, *puisqu'ils ont agi sur ordre ?*

Mais que dire des soldats français qui, en Indochine, *sur ordre*, brûlaient les villages ? Qui, en Algérie, participaient à des tortures commandées par des officiers indignes, *sur ordre ?*

Que dire des travailleurs américains, travestis en tueurs, qui brûlent les villages, détruisent les rizières, choses et gens au Viêt-nam, pour donner des profits à leurs maitres et des salaires à ceux qui les encouragent dans la voie de la soumission au dollar, à la honte ?

C'est de par le monde une désintégration des consciences, en chaîne, et c'est parce que nous voulons rester des hommes, devenir toujours meilleurs et plus clairvoyants que nous sonnons le ralliement des travailleurs les plus fiers autour de notre volonté révolutionnaire. Il nous faut construire un nouveau monde, et, pour le bien construire, il faut le comprendre avant... Tous au boulot et au combat !

NOTAS AL MARGEN DE UNAS DECLARACIONES

(Viene de la página 4).

ainsi entré dans l'immortalité des bien pensants » es una mentecatez tamaña, de pobre diablo que no sabe lo que se dice? De eso a decir que Federico pagó a los que le mataron — que no fue la Guardia Civil — por lograr la inmortalidad, no hay más que un paso. Paso fácil y al alcance de todo el mundo, incluso a los artistas de éxito y popularidad: usted por ejemplo. ¿Porqué no se hace usted matar por la Guardia Civil, Raimon? (Digo: si no pedían mucho dinero por el trabajo, si le hacían un precio de amigo). Yo sentiría su muerte, pero usted alcanzaría la inmortalidad.

En cuanto a los *bien pensants*, ¿sabe lo que quiere decir *bien pensant*, lo que significa en francés? Pues significa lo que tanto atacaron Baudelaire, Mallarmé, Jules Lafforgue, Mirbeau, Francis Jourdain, tantísimos otros: espíritu mezquino, a ras del suelo; mediocridad; cultura de lugar común; respeto ciego al orden constituído, por calamitoso que éste sea; ideal único de llenar la andorga y el cajón de la calderilla; egoismo vil de «Ahí me las den todas»; pánico risible a toda revolución espiritual, intelectual o social; actitud burguesa en el sentido más despectivo que al vocablo daba Flaubert.

¿Usted, revolucionario, cree que esos *bien pensants* o burgueses pueden otorgar inmortalidad a todo lo que no sea cursilería, ñoñez, vulgaridad? ¿Usted cree que fueron los burgueses de España, Francia, Italia, Bélgica, Alemania, Austria, Yugoslavia, Hungría, Checoslovaquia, Dinamarca, Noruega, Suecia, la U.R.S.S., las Américas del sur, centro y norte, los que le dieron, gracias al crimen de Granada, la inmortalidad a Federico? No; no puede creerlo pues de lo contrario no habría para usted ni el recurso de los alienistas, por la simple pero poderosísima razón de que la tontería es incurable.

Añade Raimon, rencorosamente, convertido en magister y acumulando torpeza sobre torpeza: «*Mais l'Espagne d'aujourd'hui n'a plus besoin de lui*» (*Lui*: Lorca) ¿Por qué? ¿Por qué en 1936 Raimon no había nacido ni habían nacido los para quienes canta?

Terrible revolucionario es Raimon, a pesar de blandir la guitarra en vez de la pistola. O del libro. Iconoclasta furibundo y despiadado. Los que nacieron antes del 36 no tienen suerte, no tienen perdón a los ojos del feroz guitarrista. Conspiraron, se comprometieron de veras y no de mentirijillas, fueron a la cárcel y algunos a la muerte, proclamaron la República, hicieron — heroicamente — la guerra, fueron perseguidos, asesinados, condenados al oprobio; prefirieron el destierro a la bajeza; escribieron *Yerma, La casa de Bernarda Alba, Romance de la guardia civil española; Los pobres contra los ricos* y *La turbina; Imán, Requiem por un campesino español* y *Crónica del alba; La voz a ti debida* y *Fábula y signo; Español del éxodo y el llanto; Así en la tierra como en el cielo* y las *Coplas; La forja de un rebelde; La vida por la opinión; El arte de Birlibirloque; Morir por cerrar los ojos; Del sentimiento trágico de la vida* y *Vida de Don Quijote y Sancho; Farsa y licencia de la reina castiza, Los cuernos de Don Friolera, La hija del capitán* y las *novelas del Ruedo Ibérico*. Pero los autores de todas esas obras tuvieron la desdichada suerte de nacer antes del 36.

El desapacible y atrabiliario cantor termina: «Mon pays a un passé. — Cosa que no es una originalidad tan grande como se figura Raimon, pues todos los países lo tienen. — Sa jeunesse pense au futur.»

Una semana después, en el mismo periódico, Raimon, para disimular la plancha, concede, magnánimamente: «Il me faut préciser que je tiens Lorca pour un bon poète». Vaya, hombre. Menos mal.

Pero suelta otro disparate: «Mais Antonio Machado, Alberti et Miguel Hernández, par exemple, qui sont eux aussi poètes, et aussi espagnols, bien qu'a peu près parfaitement ignorés en France...» El descubrimiento y la repulsa son inútiles. Jean Cassou, Darmangeat, otros muchos han estudiado y comentado extensamente, con la de Federico, la obra de Machado, Hernández y Alberti; Seghers ha publicado sus versos; en todas las Facultades de Letras de Francia hubo cursos dedicados a Antonio Machado y sigue habiéndolos; son muchísimos los estudiantes que han escrito diplomas acerca de los poetas que Raimon, con ingenuidad enternecedora, cree «casi ignorados en Francia». Y en 1945, cuando en España, bajo el reinado del miedo — ya que supongo no sería por ignorancia ni capricho —, nadie se ocupaba de Antonio Machado, «que también era poeta español», los nacidos antes del 36 celebraron en Perpignan y en Colliure un gran acto de homenaje — el primero — a Antonio Machado. Tomaban parte en él Jean Cassou, Tristan Tzara, Corpus Barga, Mario Aguilar, Francisco de Troya y el autor de estas líneas. Se adhirieron Romain Rolland, Louis Aragon, Paul Eluard, Pablo Casals, Jean Richard Bloch, Claude Morgan, Pablo Picasso...

Afirma Raimon — somos muchos los que lo sabíamos — que la juventud de España piensa en el futuro. Me parece magnífico, digno de todos los elogios. La juventud, la que escribe y piensa y a la palabra une la acción, me parece lo más digno que actualmente hay en España. Pero el pasado merece respeto cuando se llama «El Sol», «España Nueva», «La barraca», las «Misiones Pedagógicas», «Editorial Cenit», *Viaje a las escuelas de España, Belarmino y Apolonio, La dama errante, Meditaciones del Quijote*, los *Esperpentos, En torno al casticismo, Nómada*, Unamuno Ortega, Pérez de Ayala, Baroja, Luis Bello, Luis de Tapia, Valle Inclán, Gabriel Miró, Díez Canedo, Ricardo Baeza, Rafael Altamira, libertad, Instituto Libre de Enseñanza, camino abierto. El futuro puede apoyarse sin pizca de desdoro en un pasado de tan alta calidad intelectual y moral. No para seguirlo ciegamente: para enmendarlo si es preciso, injertándole nueva savia.

Ignoro si Raimon toca la guitarra tan bien como Segovia, Llovet, Pujol y Narciso Yepes o si tiene que limitarse a dar a sus cuerdas un arañazo de cuando en cuando. Ignoro si canta bien o mal. Supongo que cantará y tocará bien, cuando tanto éxito tiene.

Sin embargo, creo que, a pesar de mi condición infausta de nacido antes del 36, puedo y debo decirle a Raimon que siga cantando y tocando, pero que nunca más haga declaraciones como las hechas al redactor de «L'Exprèss», en las que no hay más que ignorancia, vanidad pueril, insolencia y groseria.

LUIS CAPDEVILA

VIGENCIA DE LA CONCEPCION CLASICA

Convicciones e inteligencia

por SEVERINO CAMPOS

CON el epígrafe de «Los Instrumentos de Liberación», tiempo ha que «Umanità Nova» está publicando algunos trabajos que juzgamos oportunos. Algo muy similar ha comentado también «L'Internazionale». El tema es de amplios horizontes e interesante; admite muchas sugerencias y puede alcanzar buenos resultados.

Es de necesidad primordial alcanzar, y poner en práctica, aquello que más pronto y mejor fomente las conciencias libertarias. ¿Cómo? ¿Por qué senderos? Muchos son los recursos susceptibles de esgrimir, pero nos parece, que sin renunciar nadie a su singular actividad, y mancomunados los esfuerzos, puede contribuirse muy ampliamente a la finalidad de todos los libertarios. En el movimiento general todos tenemos nuestro lugar y nuestra tarea a cumplir.

Conduce a malos resultados el prurito de que sólo hay, o es el más eficaz, el criterio que personalmente tenemos de los muchos problemas que nos instan a reflexionar. Esa pretensión, a quien la levante, lo identifica como persona de cortos alcances. En tareas tan elevadas como caben en el enunciado de los trabajos a que nos hemos referido, el primer paso, para todos, debería ser pensar en qué podemos ser más útiles a la causa.

Las necesidades de la propaganda son infinitas; las actividades de la militancia pueden ser diversas, y complementarias unas de otras. Cada una de ellas, como parte integrante del cuerpo de lucha que pretendemos, tiene algo propio para construir y dar un perfil atractivo y útil. Sin embargo, todo se reducirá a nada, si aquello que realizan quienes no están completamente de acuerdo con nuestra concepción de las cosas, son blanco de nuestra indiferencia u obstrucción.

Hay varias maneras de comprobar, en la vida individual, la existencia de ideas ácratas. El valor de ellas, de grado más o menor elevado, siempre es relativo. Suponiendo no haya degradación, desgracia que puede ocurrir, el hombre alcanza su desarrollo progresivo en la muerte; en la colectividad humana pueden darse fenómenos similares, pero los recursos de su superación son inagotables.

El individuo más laborioso, la figura más genial, aquel que más creaciones haya podido identificar ante la sociedad, no puede decir es producto de su esfuerzo personal ese patrimonio. Lo mismo ocurre en las generaciones, en las naciones, o en los ciclos históricos de carácter social que afronta la Humanidad. La creación más brillante, la síntesis progresista de acción más humanitaria, que como hecho moderno estimule nuestro corazón y nuestro intelecto, lleva en sí huellas de esfuerzos y sacrificios desarrollados por nuestros antepasados.

La relatividad del valor personal, en inspiración y acciones progresistas, esa doble representación; entre los contemporáneos, porque cada cual tenemos nuestro mérito para servir a la causa; ante los precursores, porque todo cuanto ellos efectuaron lo utilizamos como base de nuestras operaciones superiores. Sin ese antecedente, quienes en este momento actuamos en el campo libertario en cualquiera de sus aspectos, tendríamos que aportar lo preliminar en estudios literarios, o empezar por coordinar los organismos de carácter ácrata.

De inspiración y conducta edificante nada hay de sobra en el movimiento anarquista. Todos podemos ser artesanos constructores de la obra que el anarquismo ha de considerar de esfuerzo y responsabilidad común. Creemos sería útil reproducir los trabajos que Sebastián Faure, en un momento de crisis, escribió sobre la «Síntesis». Algo muy bueno publicó también Luis Fabbri en el Suplemento de «La Protesta», de Buenos Aires, cuyo conocimiento tal vez eliminaría malos entendidos.

Hablando y obrando en términos libertarios no caben fraccionamientos ni absolutismos. Las diferencias, en problemas de detalle, no pueden ser motivo de aislamiento completo en el hombre de vibración anárquica. Y menos de renuncia para pasarse a cualquier línea opuesta. Si eso se produce, es prueba incontrovertible de que quien tal hace no disponía de ninguno de los muchos recursos que el ideal ofrece.

Ciertamente que no todos podemos contribuir en igual proporción al desarrollo de las ideas. La aportación en pro de los fines sociales que defendemos depende de muchos factores; y las mismas aportaciones, en determinado lugar, circunstancias o época, pueden ser más eficaces que en otras. Lo indiscutible es, que los instrumentos de liberación son muchos, pero ninguno de los que dice utilizar el Estado, y sus acólitos, es de conspetencia libertaria.

Las formas de gobierno, desde tiempos muy remotos, han ido desplazándose unas a otras. Siempre fue por el concurso de la violencia. Generalmente las características de esos dramas fueron golpes de Estado o conatos revolucionarios. La revolución, en todo momento y lugar, esgrimida para finalidad estatal, es elemento de opresión. De ahí que, no porque también se erijan en revolucionarios, vayamos a confundirnos con individuos, o fracciones subversivas, cuya misión es reivindicar determinadas características de Estado.

La interpretación libertaria de la revolución si es un «instrumento de liberación». Como lo es el matiz y finalidad cultural que deseamos para todos los humanos. Aun en el uso de instrumentos similares, que no quiere decir iguales, los resultados a obtener difieren completamente entre anarquistas y hombres de Estado.

La escuela es forja de inteligencias y sentimientos; ella es un dispositivo que lanza al hombre hacia determinada finalidad de la vida. El Estado, y la religión, siempre y en todas partes hicieron mal uso de esa institución. Pero la escuela, como demás centros docentes, orientados por personas conscientes y sanas, están destinados a ser elementos primordiales y sólidos de liberación.

Con alguna frecuencia, en los paladines a que nos hemos referido al iniciar este trabajo, hemos visto estudios enfocando el movimiento sindical. La tesis de sus argumentos los consideramos desafortunada. A sus intérpretes daremos razón si circunscribimos la mirada a los actuales organismos mastodónticos al servicio de ciertos gobiernos. Pero en esto, como símil, podemos remitirnos a lo que acabamos de decir de la escuela.

Pese a todos los que opinan lo contrario, el sindicalismo, en uso de las tácticas ácratas, es «instrumento de liberación» de los más eficaces. En aras a la entente que en el campo ácrata debe prevalecer, lógico es reconocer que no todos podemos ser revolucionarios, sindicalistas o maestros de escuela. Además, no sería muy ventajoso que la mayoría nos inclináramos por cualquiera de esas actividades. Jorge Bastién tenía razón al decir que «debemos instruirnos y distribuir nuestra presencia en todas las actividades de la vida no comprometidas en la seguridad estatal.»

Impulsados por el sentimiento ácrata, en las labores de cada uno de nosotros, por diversas que sean, hay un punto de convergencia: Fomentar convicciones, despertar y desarrollar inteligencias de la misma finalidad. Para tal misión, cada cual, en el lugar que nos hallemos, a tenor de nuestra capacidad o especialidad, no puede faltarnos radio de acción.

En la lucha por la liberación humana, habrá momentos que un aspecto del movimiento general reclamará más atención que de costumbre. Hay imperativos que eludirlos conduce a graves resultados. No debemos perder de vista que somos un ideal orgánico de partes solidarias, y que a los más necesitados, siempre que sea posible, no debe faltar el concurso de los demás.

REPORTAJES DE LA EMIGRACION

El refugiado político y el emigrante

por MASTIENO

I

HAY en Francia varias clases de refugiados españoles:

— Los «republicanos» que entraron el año 1939.

— Los exiliados «clandestinos» que llegaron después.

— Los que llegan por motivos económicos.

— Quienes aspiran a axpirar aires de libertad y sosiego.

— Quienes, por *bohemia*, son trashumantes o «globers-trotters».

— Quienes huyen de las permanentes injusticias de España.

— Viejos residentes emigrados por múltiples causas.

LOS VIEJOS RESIDENTES

Esa es una historia que no tiene, al parecer, ni comienzos ni fin. Francia siempre atrajo a los peninsulares por sus mejores condiciones de trabajo, buena remuneración en los salarios, nivel de vida superior, las facilidades para el ahorro y la natural libertad que aquí se disfruta.

En el siglo pasado ya empezó a notarse el incremento de la emigración española a estas tierras galas. Aquellos emigrantes se acomodaron al suelo francés, echaron raíces en la industria, el comercio o las artes liberales, dejando descendientes naturalizados franceses.

Los matrimonios han sido mixtos, casi siempre de varones hispánicos con mujeres francesas, constituyendo hogares que pasan a la posteridad con apellidos de franceses típicamente españoles.

En muy buena parte, esos españoles emigraron de España para no «servir al rey», eran prófugos con ideas primarias antimilitaristas y contrariamente realistas. Por lo menos, se venían a esta tierra de acuerdo con su familia para no ir al «matadero de Marruecos» y librarse de la guerra permanente que el gobierno sostenía en el Protectorado de Africa del Norte.

Puede decirse que es a partir del año 1909 que se inicia esa vasta corriente migratoria pasando los Pirineos a uñas de caballo, cuando no con falsos pasaportes y documentaciones arregladas «amistosamente» en las alcaldías o Gobiernos Civiles, claro que mediante muy buenas sumas de dinero.

Hoy no puede clasificarse dicha emigración, pues hay de todo: comerciantes, industriales, artesanos, orfebres, intelectuales, artistas, letrados, hombres de leyes, magistrados, así como no pocos infelices que, mientras unos han triunfado plenamente en este país, otros arrastran la mísera existencia del pobre jornalero sin haber salido de su condición de proletario.

LOS QUE SE AMPARAN EN LA HOSPITALIDAD

Como quiera que el régimen español depura y reprime constantemente, son legión los ibéricos que traspasan la frontera para librarse de las represiones.

Esto no es solamente de ahora. Siendo la represión política un arma común y vulgar de los gobiernos españoles, siempre llegaron a esta gala tierra peninsulares que venían a ponerse a salvo de las persecuciones políticas, de los «ukases» gubernativos y hasta de los mandatos judiciales de arresto o detención que se lanzaban contra ellos.

Si bien es verdad que la mayor parte de los perseguidos se volvían al interior pasadas las circunstancias represivas o cuando el Estado promulgaba una amnistía, no resulta menos cierto que algunos españoles se quedaban aquí porque habían contraído nupcias con francesas o en mérito a que llegaron a conseguir su aclimatación total.

Conocemos casos de estos. Los afectados edificaron sus casitas, supieron estudiar las posibilidades de vida holgada, conquistaron puestos en el trabajo o en las letras con los que ni habían soñado en la península; y ahora son tan franceses como los ciudadanos de esta república.

Actualmente, los españoles amparados en la hospitalidad de esta nación son numerosos. Acaban como quien dice de llegar. Han huído de España recientemente, mucho después de la guerra incivil del 1936-39. No tienen la menor compatibilidad con el sistema imperante. Son conspiradores, resistentes o meras personas que «vuelan» en pos de las libertades europeas.

Mientras unos son trabajadores muy celosos de su independencia moral, otros de los que llegan pertenecen a las profesiones liberales, proceden de familias ricas y todo lo abandonan para sentirse más libres y conscientes en el cumplimiento de sus deberes cívicos a través de las fronteras.

Todos — manuales e intelectuales — hallan su ocupación voluntaria y libérrima en los negocios públicos o privados de este país, sintiéndose al abrigo de males materiales y morales que aquel Poder público arroja sobre sus súbditos — que no ciudadanos.

INCOMPATIBILIDADES DE LA CONCIENCIA

No todos son perseguidos. Hay también el español que se siente incompatible con las autoridades nacionales, provinciales, locales del lugar donde él vive. Pudo haber pasado por la «depuración», habérsele «hecho sangre», o sea que le condenaran a presidio. El liberto que puede escapar que salte el Pirineo y se refugie en Francia por simple sentimiento de dignidad y de seguridad personal ulterior.

La ficha de «rojo» o los antecedentes penales constituyen un sambenito de posibles fatales consecuencias posteriores a la liberación del afectado. Se le niega o escamotea el derecho al trabajo. Es mirado con el rabillo del ojo. El delegado de Falange en su calle no le deja ni a sol ni a sombra. Y la policía secreta está siempre vigilándole los pasos.

Puede ser, asimismo, que se trate de un hombre de conciencia, que rechace el despotismo, que no tenga nada que ver ni temer de la autoridad, pero que se exila porque sus pensamientos liberales le hacen diametralmente opuesto a los gobernantes que padece la península.

Entonces, ese hombre se viene a Francia como puede: como turista, con pasaporte legal o falsificado, saltando los montes, conducido por guías que cobran sus buenos servicios en muy buenas pesetas, a veces por vías fluviales entre el Cantábrico y el golfo de Gascuña, si no marítimamente.

Tales nuevos exiliados encuentran muchas dificultades para su legalización en Francia, pero, al fin y al cabo, la consiguen. También topan con recelos más o menos explicables del resto de la primitiva emigración política.

A la postre, ellos se establecen en el país, logran hacerse respetar y suelen destacarse en sus actividades profesionales lo mismo que en las públicas, políticas o sindicales.

Algunos recién llegados ocupan primeros puestos por su dignidad, méritos y confianza.

LOS QUE HUYEN DE LAS REPRESIONES

Legalmente, cuantos vienen por incompatibilidades de conciencia están en condiciones de tranquilidad moral y pueden repatriarse cuando les plazca. Sabemos de casos en que los interesados, al regresar, fueron detenidos en la misma frontera y encarcelados para hacerles toda clase de depuradas informaciones. Al cabo de meses de prisión — trasladados a sus ciudades respectivas atados por la Guardia Civil — suelen recuperar la libertad.

Jurídicamente no es lo mismo el caso de quienes se vienen poniendo los pies en polvorosa porque sienten sus talones «pisados» por los guardadores del orden...

Las tranquilidades no son idénticas. La repatriación les resulta imposible, pues en los ficheros de los puestos de control fronterizos figuran sus nombres como reclamados por tal o cual autoridad.

El hecho de haber pasado los controles clandestinamente ya pone a estos hombres en un plano de culpabilidad oficial. En el archivo de Penados y Rebeldes del Ministerio de Justicia constan como en «rebeldía».

Rebeldes por el delito que se les imputa. Rebeldes porque burlaron las mallas de la ley. Rebeldes porque se escaparon de la nación. Rebeldes porque hacen en el extranjero una vida de... rebeldes, que no acatan la soberanía extraterritorial de las Embajadas y de los Consulados franquistas. Más rebeldes aún si se agitan en rebeldía contra el régimen y realizan obras para poner en evidencia a las autoridades nacionales.

Estos españoles acaban por traerse sus familias a Francia o allí donde estén domiciliados, perdidas las ilusiones del «pase de esponja» con indultos o del «borrón y cuenta nueva» oficial.

(Proseguirá)

LONDRES

CICLO DE CONFERENCIAS

En los temas a desarrollar se disertará sobre Tecnocracia, la Juventud, el Mercado Europeo, el Sindicalismo, etc.

Estas conferencias tendrán lugar durante los meses de enero, febrero y marzo, y a medida que se vayan proyectando iremos dando a conocer un resumen de las mismas.

La primera está convocada para el día 29 del corriente a las 3,30 de la tarde en el Royal Hotel, W. C. 1. (Londres) y correrá a cargo del compañero G. Baldelli, quien disertará sobre el interesante tema:

«*La tecnocracia y la sociedad*»

Al terminar la disertación se abrirá un curso de palabras con aclaraciones inglés o español.

Problemas del anarquismo mundial

ANTE EL CONGRESO DE CARRARA

TODO deja presagiar que el anarquismo internacional tendrá próximamente un comicio que deberá adquirir una muy grande importancia.

Quienes hemos leído el boletín que la comisión preparatoria del Congreso internacional anarquista que tendrá sin duda lugar en Carrara (Italia) en el curso del verano próximo, constatamos el gran interés que dicho Congreso despierta en todos los movimientos libertarios del mundo.

Una prueba del gran interés que, repetimos, despierta este Comicio la tenemos al constatar las distintas adhesiones que para el mismo recibe la comisión preparatoria.

Siete militantes anarquistas se reúnen en París, en ocasión del Congreso de la F. A. F. Algunos son ya conocidísimos en todo el movimiento anarquista internacional. Otros lo son mucho menos. Pero, sin embargo, desde el primer intercambio de ideas, se vislumbra que sus aspiraciones y su idealismo sin tacha, darán un fruto digno de las nobles ideas anarquistas y de las organizaciones que estas ideas sustentan.

Un boletín aparece en septiembre último en el cual se lanzan algunas premisas susceptibles de incitación al debate de altura. En este boletín se dan los documentos siguientes:

Acuerdo recaído en el congreso de la F. A. I. italiana sobre la organización de un congreso internacional anarquista a celebrar en Carrara (Italia) en el curso del año 1967.

Informe de la reunión celebrada por los representantes de la F. A. francesa, de la F. A. I. italiana, de la F. A. I. española, de la Unión de Anarquistas Búlgaros, de la Federación Anarquista Japonesa y de la Federación Anarquista Belga. En esta reunión se acordó la publicación de un boletín de enlace (o relaciones), cuyo objetivo será la preparación del Congreso Internacional, y no comportará otros textos que no sean los que se refieran al congreso. La comisión subraya que dicho congreso tendrá como objetivo la reorganización de la Internacional Anarquista.

En otro de los documentos publicados, la comisión solicita desde ahora, las sugerencias de las organizaciones anarquistas con vistas a la elaboración de un orden del día para el congreso.

Igualmente se da en el primer boletín un informe que la Unión de Anarquistas Búlgaros presenta con vistas a los objetivos que el congreso debería, según estos compañeros, fijarse.

Hay un análisis muy detallado que sobre el congreso de Londres de 1958, hace el compañero Marzocchi, de la F. A. I. italiana, y que puede servir de punto de partida para la evitación de pasados errores o fallas.

Se presentan también ya algunas cartas de adhesión y simpatía entre las que destacamos la del Movimiento Libertario Cubano en el Exilio, otra de los compañeros alemanes de «Direkt Aktion», etc., etc. También se incluye otro informe del compañero Marzocchi sobre la conferencia anarquista de Buckeburg (Alemania), así como una declaración de la comisión preparatoria en la que se insiste sobre la necesidad de que la I. F. A. respete la autonomía y la soberanía de las Federaciones nacionales anarquistas.

Hay también un informe sobre la segunda reunión de la comisión preparatoria con los distintos puntos discutidos en el curso de la misma.

La comisión preparatoria da comienzo a sus tareas con la presentación de una regla de procedimiento para el congreso internacional, compuesta de 10 puntos. Regla de procedimiento que no es definitiva, sino que va destinada a despertar ahora mismo el interés de los militantes y de las Federaciones, incitándoles a presentar sugerencias.

El número 2 del boletín aparece en diciembre último, y en él se empieza a hacer sentir la acogida favorable que el congreso halla en los medios anarquistas. Naturalmente, no vamos a continuar dando todo el contenido del boletín. Nos interesa hacer constar, sin embargo, que el mismo contiene un trabajo del compañero M. Joyeux, con el cual nosotros personalmente estamos en total acuerdo, y que se presta ya a la apertura del debate sobre conceptos de organización que conduzca al movimiento anarquista hacia una responsabilización tal como la que hemos leído en el comentario de «Espoir» por el compañero V. Muñoz, y con la cual comulgamos.

No pasaremos bajo silencio la estructura de la organización anarquista que presenta el compañero Balkanski, pues ella es interesantísima y digna de estudio.

Pasamos de largo con respecto a algunas cartas de ciertos grupos de la F. A. F., pues estimamos que los problemas por ellas suscitados sólo a la F. A. F. compete solucionarlos, como sólo a nosotros compete solucionar nuestros propios problemas. El congreso debe procurar la unificación dentro de la variedad de opiniones anarquistas y no su disgregación.

El compañero Malouvier hace una traducción del español de los estatutos y el programa de la democracia socialista, que vienen muy a punto y que serán provechosos aún hoy.

Hemos hecho un pequeño análisis del trabajo desarrollado por la comisión preparatoria del congreso anarquista internacional, con el único propósito de que los compañeros se tomen el interés que el mismo requiere, y se dispongan a prestar a la comisión toda su colaboración y ayuda, mirando hacia el éxito de un comicio que debe gozar de todo el calor y de todo el cariño de la militancia anarquista.

Son muchos los compañeros españoles que pueden aportar su saber y sus conocimientos de las doctrinas insuperables del anarquismo. ¡Que nadie permanezca silencioso! Es una obra de todos los anarquistas, y a ella se deben dedicar las inmensas energías de los anarquistas. Así, pues, compañeros, manos a la obra, y a dar vuestras opiniones y sugerencias. Ellas serán bien recibidas, y además nos mostrarán que no hay tal «crisis del anarquismo».

M. OCAÑA

París. COMENTARIO A UN MITIN

EL día 15 se llevó a cabo el anunciado mitin en la Alhambra. La concurrencia no dio un lleno en un teatro de tan grandes dimensiones, y no obstante ello puede considerarse un éxito si se tiene en cuenta que no se repartían premios a la virtud ni siquiera halagadoras perspectivas para el exilio, sino que, por el contrario, se trataba de denunciar la comedia bufa con que el franquismo quiere asegurar su posición continuadora.

El mitin tenía por objeto, pues, denunciar y poner al descubierto la ridícula comedia con que el franquismo pretende engañar al pueblo español, y al extranjero para continuar su obra esclavista. Con pocas variantes, los cuatro oradores desarrollaron el tema. Y la comedia en tres actos: amnistía, perdones y referéndum, puestas en escena por la sagrada familia franquista, fueron debidamente aclaradas en su alcance reaccionario, y ridiculizadas con anécdotas que nos han hecho reír y pensar.

Las raíces y el tronco que sostienen el franquismo no han sido tocados por ninguno de los oradores. No es un secreto para los que algún interés ponen en enterarse que, si bien las castas reaccionarias españolas son las más cerriles y retrógradas de Europa, la implantación del fascismo en España fue tramada e impuesta desde el extranjero con la complicidad de las democracias, financiada visiblemente por la República norteamericana. Por la vaca alemana, lo sigue siendo por fondos secretos (preocupándose de ello, se podría encontrar documentación). Y si nuestros aliados contra el franquismo por la afinidad que tienen con las democracias no puede denunciar esta farsa indigna, los oradores de la C. N. T. no deben callarlo, lo cual se puede hacer sin lenguaje agresivo para nadie. Se incita al pueblo español a luchar contra el fascismo, lo que está muy bien. Pero también se dice que debe ser el pueblo quien debe librarse del fascismo, y esto es engañarnos. El pueblo español fue y sigue siendo el principal y más sacrificado combatiente. Pero un régimen impuesto desde el extranjero y sostenido también desde fuera no se podría derribar sin una ayuda de los extranjeros antifascistas o, como mínimo, antifranquistas. Y para dirigirse a éstos en pos de ayuda para la lucha contra el franquismo, la ayuda que las finanzas y las democracias aportan al sostén de Franco deben ser denunciadas.

Confeccionar un discurso contra el franquismo con críticas que por su mucha circulación ya se hicieron vulgares, no es difícil. Pero lo que debe distinguir a la C. N. T. no es el repetir lo que fluctúa en la vulgaridad, sino el profundizar los problemas y decir verdades que otros silencian por compromisos o lo que sea.

SERAFIN FERNANDEZ

DISCOS

Los jóvenes presumen de tales y no presumirán ya cuando les caiga el pelo como hojas otoñales. Orgullosos hemos conocido que han llegado a maduros predicando juventud propia y militante. Cuando han soltado cargo, ya no peinaban como a los veinte.

Todos hemos sido — o somos — jóvenes. Pero en anarquista de temporada, a mí que no me cuenten. Hemos visto a demasiado pretencioso tomar el tranvía que conduce a ninguna parte.

Si nuestro historial vale — y cada historial es eslabón de otro — vamos a contar un esbozo, un hecho de tantos de los que adornan o afean (como los injóvenes prefieran), para que se vea como «inmovilistas» perdieron el tiempo en Barcelona.

Erase el año sin gracia de 1920, y en su día 24-XII exactamente. Un perdulario, «Pernales», había salivado al Noi del Sucre en el Paralelo, sostenido por pistoleros «libreños». ¡Lo que se había crecido, el perdulario «Pernales»! Y conste, para que apodos no se confundan, que la escoria de distrito V que nombramos nada tenía que ver con el bandido generoso que «Pernales» se adjetivó, para honra y prez de Andalucía.

En la calle del Mediodía seis compañeros salvaron y balearon a «Pernales» el malo, dejándolo exhausto. Sonaron pitos y flautas y guardias aparecieron, por detrás y por delante, durante la carrera, que fue hacia las vueltas de Bernardino. Cinco de Seguridad cayeron para siempre, y al compañero La Rosa, tropezado, uno de caballería le aplicó un sablazo en la cabeza. Refugiado en una tienda, La Rosa resistió heroicamente. Sólo a un cabo de municipales le colocó veinte impactos en la piel, sin matarlo. Resistente, el cabo. Herido y desesperado, La Rosa intentó una salida, siempre disparando. Pero el concurso enemigo era demasiado y nuestro hombre cayó para siempre. Los demás, se salvaron.

¿No hay bastante, con ésa? Vaya, pues, otra, la del compañero que estuvo en el atentado contra el abogado Homs, ese del doble juego. Lo hirieron en la calle del Hospital y Palau tomó por la Boquería, erróneamente. Sus compañeros de aventura se esfumaron por entrecalles y él se perdió en laberinto humano. Llevaba detrás a más de cuarenta «polis», G. C. y somatenistas, que no disparaban por miedo a herir gente; él sí, porque detrás todo era blanco apreciable. Entrado en el mercado, una carnicerita le arrojó un peso de a kilo en la frente. Vacilante, Palau levantó su pistola de cada mano, y al ver a una enemiga tan linda no disparó: le guiñó un ojo y sonrió con esfuerzo. Arrepentida, la muchacha quiso protegerlo, desesperadamente. Pero no pudo; a su protegido se lo mataron; implacablemente, alevosamente.

No se diga más. Historias «banales» como ésas los inmovilistas tenemos por contar a docenas.

Para recordarlas, y compararlas con las tremebundas modernidades.

DISCOBOLO

MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobón Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CONOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina, 11, rue Jean Moinon, Paris (X°). C.C.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

B.D.I.C

COMUNICADOS

Fiesta del Niño en Montauban

Solidaridad Internacional Antifascista (S. I. A.) invita a todos sus adherentes y amigos, a toda la colonia española de Montauban y a las secciones locales del departamento a asistir numerosos a la tradicional

Fiesta del Niño

que tendrá lugar en la gran sala de la Casa del Pueblo de esta villa, el domingo día 5 de febrero a las 15 horas 30.

Como en años anteriores, S. I. A. dará esta fiesta bajo el concurso desinteresado del prestigioso grupo «Terra Lliure», de Toulouse. Con la misma benevolencia una bien conocida cupletista de voz agradable interpretará un buen repertorio de la malograda Edith Piaf. Los niños serás obsequiados con una exquisita merienda.

S. I. A. no ha reparado, al confeccionar tan agradable programa, en esfuerzo alguno, con el fin de aunar en un mismo lazo el arte, la cultura y el sentimiento humanista que ha sido razón de ser y será línea de conducta de nuestro organismo de solidaridad.

¡Todos, pues, a la Fiesta del Niño! Entrada gratuita.

Comisión de Fiestas de S. I. A.

F. L. DE LIMOGES

Con motivo de celebrarse el dia 29 de enero a las nueve de la mañana, en el local de costumbre, el pleno del Núcleo de Corrèze, Cantal y Haute-Vienne, donde se tratarán asuntos de máximo interés de la región, se invita a todos los compañeros que asistan los más numerosos posible, toda vez que si hay tiempo se oirá una conferencia en cinta magnetofónica de Federica Montseny y Francisco Isgleas.

S. I. A. (SECTION DE BREST)

L'assemblée générale du 8 janvier ayant reconstitué la section de Brest, avec prolongement dans le département; celle du 5 février, 10 heures précises, Maison du Peuple, place de l'Harteloire, sera le point de départ de l'action. Que tous fassent un effort pour y être présents et y amener les sympathisants.

Angers, par son meeting du 21 janvier nous montre le chemin. Sachons l'imiter.

F. L. DE SAINT-ETIENNE

Las FF. LL. de Saint-Etienne y La Talandière comunican a todos sus afiliados para la asamblea general de conjunto para el dia 29 de enero en el local de Rouget de l'Isle 24.

Se ruega la asistencia de los afiliados a dichas Locales por la importancia de los puntos a discutir.

F. L. DE TOURS

Invita a todos sus afiliados a la asamblea general ordinaria, que tendrá lugar el domingo 5 de febrero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA EN EXILIO

Convoca a todos los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 19 de febrero a las 9 y media de la mañana, en la Sala C.N.T. nº 1 del Palais de la Liberation nº 9, en Villeurbanne.

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos los compañeros a la reunión mensual que tendrá lugar el domingo, 5 de febrero 1967 a las 9 y media de la mañana, en el café du Rhône, 23 quai Victor-Augagneur. Lyon (3).

Conferencias en Montpellier

Para el dia 29 de enero, a las 9,30 de la mañana y en nuestro local de costumbre, con la participación del amigo Donato Pelayo, que tratara sobre el tema «La economia francesa y la mano de obra extranjera» en la que nos explicará la situación de las minorias (económicamente), y el acogimiento de los extranjeros en Francia.

⁂

Organizada por el Grupo Anarquista de esta villa habrá conferencia a cargo del compañero Maurice Joyeux, quien tratará el tema «Albert Camus. l'homme révolté», el dia 10 de febrero a las 9 de la noche en el Pavillon Populaire. Esta F. L. invita a todos los afiliados a la misma y amigos a que asistan a dicha conferencia, por la afinidad que nos une a este Grupo de jóvenes anarquistas, y por el interesante tema de estudio de nuestro inolvidable amigo Albert Camus.

PARADERO

Su familia de España pregunta por José Espejo Treviño, nacido en Cádiz el 21-6-1913. (En junio 1944 estuvo en el 2º batallón 99e RR. TE.)

Con Antonio Portillo estuvo en Dordogne. Quien pueda dar noticias de él, escriba a «C. S.», 24, rue Sainte-Marte, Paris (10e.

NOVEDADES EN LIBRERIA

«Entre españoles», por J. Guerrero, primer folleto de la colección «Cuadernos populares», que esperamos será nutrida de aportaciones de textos diversos, y para lo cual quedan invitados a colaborar todos los compañeros de pluma atrevida, veteranos o noveles.

A tal efecto pueden dirigirse sin tardar a la redacción del periódico «Espoir» y al «C. S.».

«Entre españoles» es un folleto que al precio de 1 fr. informa de una inquietud dialogada entre la generación de la guerra y de la postguerra, muy interesante y útil, sobre todo para los jóvenes.

Pedidos a todos nuestros servicios de Librería. Edición limitada.

CAMINOS PARA LA REVOLUCION IBERICA

Próximo a entrar en máquina este libro — que es un aporte personal valioso para los fines que persigue la revolución — se encarece a los compañeros que quieran contribuir con su cooperación para hacer factible esta iniciativa.

Como se recordará, esta obra comprende cuatro objetivos fundamentales inmediatos, expuestos por compañeros del movimiento internacional, de indiscutida solvencia libertaria, escritores y amigos, residentes fuera y dentro de España.

En estos momentos, en que se están estudiando elementos de juicio que canalicen el futuro de nuest as ideas, consideramos que la publicación de esta obra responderá objetivamente a una necesidad elemental.

El precio estimado es de 1,25 dólares cada ejemplar, para pedidos de cinco ejemplares, y se ruega a la militancia remitir el importe a su editor: : Félix Alvarez Ferreras, 834, 3rd avenue S. W., Calgary (Alta) Canadá.

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

ANTENA

AVALANCHA DE HUELGAS EN ESPAÑA

MADRID. — No menos de 200.000 trabajadores se hallan en paro voluntario actualmente por la exigencia de mejoras económicas y morales que tanto la burguesía como las autoridades les niegan. El elemento de vida ha subido un 25 % en dos años, dejando los salarios por debajo de la proporción, pese a los aumentos (siempre regateados, y mezquinos) estipulados desde El Pardo. Sobre trabajar inumeras horas para sacar el hogar del atasco, el trabajador ha comprendido que pronto ni con horarios extras conseguirá que sus hijos y esposa se ajusten a una existencia medianamente pasable. Temor, sobre todo fundado, considerada la obligación de someterse a la ley de un sindicalismo apócrifo.

Compréndase bien el despegue de los trabajadores del mismo, no importándoles ya la coacción ni las represalias gubernamentales. El sindicalismo que ha venido a llamarse libre, en contraposición al sindicalismo forzado, recoge las simpatías del pueblo que trabaja, de dónde la emergencia de huelgas espontáneas, osadas, ilegales que, de hecho, desafían al sistema dictatorial imperante.

200.000 huelguistas son bastantes para hacernos considerar que la situación actual es equiparable a la de antes del 36, en lo que a paros obreros se refiere. No siempre el franquismo aparece triunfante.

¿LERIDA, FUERA DE CATALUÑA?

LERIDA. — Según un «mentís» oficial, «Carece en absoluto de fundamento alguno la afirmación de que la provincia de Lérida iba a ser segregada a la región catalana.

«Ni por parte del Gobierno, ni por cualquier otro organismo, de carácter estatal o sindical, se ha pretendido en ningún momento semejante propósito de segregación.»

Seguidamente, el comunicado expresa que la única intención existente es la de «integrar la provincia de Lérida en la región económica del Bajo Ebro.»

Cuando el rio suena, agua lleva.

¿MUY BIEN?

MADRID. — El diario falangista «Pueblo» (?) confiesa, referente al desdén del pueblo inglés hacia la España franquista: «Toda la oposición a España por parte de los laboristas se fundamenta en la guerra civil, y esto ha producido, por una parte, un endurecimiento de las actitudes que no nos beneficia a los españoles, y por otra, un *alejamiento tremendo de la realidad de nuestro país, que pocos laboristas conocen bien.*

Añadiendo, más abajo: «... los conservadores nos aprecian por todo lo que a nosotros nos parece mal, y los laboristas no nos pueden ver por todo aquello que molesta a los conservadores. Muy bien.»

ARDE LA CAMPSA EN BILBAO

BILBAO. — Incendio imponente en Santurce. Arden todos los depósitos de la Campsa. Las llamas alcanzan 50 metros de altura y el liquido inflamado se desparrama por el suelo. No hay luz eléctrica en Santurce ni en Portugalete, y ambas poblaciones han sido evacuadas. Todos los buques surtos en el Abra han soltado amarras, haciéndose a la mar para evitar contagios ardorosos. Las pérdidas son cuantiosas, pero humanamente sólo hay heridos de consideración leve.

SOLIDARIDAD PATRONAL

BILBAO. — Altos Hornos de Vizcaya han decretado una baja de producción en laminado de Vega de Ansio, «por escasez de pedidos». A tal efecto somete a sus asalariados a régimen de «vacaciones adelantadas». Bonita manera de declarar el lock-out, por el apoyo que Vega de Ansio aporta a los huelguistas laminadores de Echevarri.

CONFLICTO METALURGICO

MADRID. — Los obreros de la empresa «Schneider» se han declarado en conflicto colectivo. Motivo: la crisis artificial planteada por los patronos. 71 empleados han sido ya despedidos, y a parte de la plantilla total, 1.200 operarios, se le va a reducir el horario de labor. Lo grave es que llega material elaborado en Francia, temiéndose que la fábrica de Madrid quede convertida en simple almacén de la poderosa empresa.

MALAGAGONADA

CIUDAD REAL. — La más importante empresa de Malagagón, la Barroso, dedicada a la industrialización de cereales, se declaró en suspensión de pagos. Deja a 87 operarios sin ocupación, los cuales tramitan la obtención del 75 % del salario durante un año, según rezan textos de seguridad social.

EL IMPERIO SE VA

LISBOA. — Noticias de Macao alarmantes. Las familias portuguesas, ante la posible reproducción de sucesos como los de primeros de diciembre último, tratan de hallar salida para otros dominios asiáticos, Hong-Kong por ejemplo. Los habitantes chinos, animados por compatriotas continentales, se muestran altaneros ante «los coloniales». Hasta ahora han salido definitivamente de Macao unos 3.000 portugueses. La nueva táctica de los chinos de Mao consiste en provocar escasez de útiles de vida que en Macao, ciudad de contrabandos y placeres, no se producen.

MISERIA PALIADA CON PROMESAS

ZARAGOZA. — Con motovo de la crisis azucarera están sin trabajo más de 4.000 trabajadores de Mequinenza, Tarazona, Uncastillo, Utrillas y ferrocarril de este nombre. Los que fueron empleados en la construcción de las acequias de Las Bárdenas, han quedado nuevamente sin empleo por estar terminados dichos trabajos, y al resto — hasta 887 plazas solamente — se les promete readaptación en profesiones textiles a implantar en Tarazona.

EN LA TRANQUILA ANDORRA

LERIDA. — «Diario de Lérida» publicó una crónica de su corresponsal en Andorra en la que denuncia la situación laboral en que se encuentra el trabajador en las empresas del principado, fundamentalmente, en los comercios. Afirma el citado corresponsal que la mayoria de obreros no tienen seguros sociales ni derecho asistencial, como tampoco garantias contractuales en sus centros de trabajo en la regulación de los despidos. ampoco gozan de la jornada de descanso semanal prevista en todas las legislaciones laborales. Este último inconveniente se extiende, sobre todo, a los que prestan sus servicios en los comercios de Andorra, al permanecer abiertos los domingos y demás dias festivos.

FRIALDAD

MADRID. — Dice la prensa del dia 3 de diciembre de 1966: «En la madrugada de hoy y conforme a las prescripciones de la ley común, se ha dado cumplimiento a la sentencia de pena definitiva dictada el pasado dia 28, en Consejo de Guerra ordinario en causa seguida por los trámites del procedimiento sumarísimo contra Jesús Garcia Romero (Jesús Rios), condenado como autor de un delito de bandidaje del articulo cuarto del decreto de 21 de septiembre de 1960, ratificado por ley de 2 de diciembre de 1963. (Cifra.)»

Como se puede comprender, se trata de un fusilamiento, tal vez de un agarrotamiento por la muerte del sargento Barrigas.

ALTERACION DEL ORDEN

GUADALAJARA. — Un guardia civil y un agente de la Policia Armada han sido victimas de sendos robos en sus propios domicilios. Durante su ausencia, los ladrones forzaron las cerraduras de los respectivos pisos, sitos ambos en la misma casa de la calle de Ros Emperador. Al guardia civil le robaron 10.000 pesetas, y al agente de la Policia Armada, 12.000 pesetas.

«CHOMAGE»

BILBAO. — El jesuita obrero David Armentia ha sido despedido de la empresa que lo ocupaba, acusado de obrar en agente agitador y dirigente sindicalista. Como se ve, las cartas están muy barajadas en España.

¡ARRIBA... LOS PRECIOS!

MADRID. — Al encarecimiento de los productos alimenticios y del vestido hay que añadir el pronto aumento de los billetes del «Metro»: 2,50 pesetas viaje de ida y vuelta, y 2 sin regreso.

TRES «POR QUE» PARA UNA CATASTROFE

TERUEL. — La catástrofe ferroviaria del 19 de diciembre último en Villafranca del Campo fue ocasionada, 1º: por la densidad de la niebla; 2º: por desincronización del servicio ferroviario (el mercancias que chocó con el de viajeros llevaba ocho horas de retraso), y, 3º: por tratarse de via única. Como oportunamente dijimos, el número de muertos fue de 28.

COSAS DEL OFICIO

PORTO ALEGRE (Brasil). — Por un inexplicable error de maniobra, que hubiera podido tener consecuencias gravisimas, una nave de la Marina de Guerra brasileña, la «Benavente», lanzó proyectiles con sus cañones de 40 milímetros sobre pleno centro de Porto Alegre, la capital de Rio Grande del Sur.

Une de las granadas alcanzó al «Savoy Hotel», y penetró en una habitación vacia, aunque sin estallar. Otro proyectil cayó en un jardin y abrió un boquete de dos metros de diámetro, y un tercero terminó a pocos metros de una casa donde estaban jugando varios niños. Una niña de 5 años perdió el uso de la palabra, por el susto sufrido. Otros proyectiles provocaron daños en dos residencias privadas. Las autoridades del puerto han iniciado una investigación.

LOS COMPAÑEROS DETENIDOS

MADRID. — Oficial: El juez de Orden Público ha dictado auto de procesamiento contra los anarquistas Luis Andrés Edo, Antonio Cañete Rodriguez, Jesús Andrés Rodriguez Piney, Alfredo Herrera Dativo y Alicia Mur Sin, todos pertenecientes a la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias.

Los citados vinieron a España desde Francia y fueron detenidos en los últimos del pasado octubre.

Se han hecho cargo de la defensa de los procesados, los abogados Jaime Cortezo y Alfonso Sevilla Casas.

ADMINISTRATIVAS

—Ricardo Aunés, Vierzón. De acuerdo, con giro anunciado. Arreglado caso de tu padre.

—Montoro Antonio, Vernon (Eure). Giro 50 frs. «C. S.» 31-12-67.

—Vázquez, Liège (Belgique). Giro 20 frs. «Umbral» 31-12-67.

—Diaz Federico, Castillon (Gironde). Giro 40 frs. «C. S.» 31-12-67, «Umbral» 30-6-67.

— J Muñoz, Vichy. Giro 12,50 frs. pago «C. S.» 31-12-66.

—M. V. Gracia, Amsterdam (Holanda). Recibido tu envio. Pagas «C. S.» y «Umbral» 30-6-68.

—Huerto Pedro, Oloron Ste. Marie (B. P.). Recibido giro 74 frs. tuyo y Bordeta. «C. S.» y «Umbral» 31-12-66. Como indicas pasamos ficha a individual retirando la otra.

—Orrantia, Salysbury (Canadá). Recibido giro 89,90 frs. «C. S.» y «Umbral» 31-12-67. Restan 44,90frs. pasan a Prr ancianos.

—Agusti Bautista, Montreal (Canadá). Giro 121,65 (0,80 taxe). «C. S.» y «Umbral» 31-12-67 avión. Resta 33,45 frs. pasan a Pro ancianos.

—Romero, Liège (Belgique). Recibido giro 59,20 frs Pago «C. S.» nº 426-434.

—Manuel Peña, St. Etienne de Rouvray (S. Mme.). Giro 12,50 frs. «C.S.» 30-6-67.

—Tortajada, Montauban. Recibida la tuya. Si no fue un extravio, al compañero Amigó no se le reclamó nada. Con el giro 4-10-66 (25 frs.) pagaba «C. S.» hasta 31-12-66.

—Roqueta de Murat. Para el Calendario S.I.A. da la dirección completa. Murat lo hay en el Allier, en Cantal y en el Tari. Imposible hacer el envio a Roqueta, Murat.

⁂

Los compañeros que hayan pagado hasta el 31-12-66 en el intervalo del envio de las reclamaciones con carácter general hasta dicha fecha no deben tener en cuenta el talón recibido.

A los que no lo hayan hecho hasta finales del indicado año les rogamos traten de ponerse al corriente.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración
Hay pocos ejemplares disponibles.

NECROLOGICAS

JOAQUIN GINER

Silenciosamente, este buen compañero fue enterrado el 2 del mes en curso en el cementerio de Pantin. Su fecha de deceso es el 24 de diciembre 1966, y la salida del difunto se efectuó en el hospital Lariboisière, a donde el estimado Giner había sido conducido tras haber sufrido un grave accidente de coche en la via pública. Su compañera, enferma, no pudo avisar a tiempo a los compañeros.

Joaquin Giner rebasaba los 70 años, habiendo llevado una actividad confederal y anarquista de toda la vida.

Fue uno de los famosos carreteros de los años diez y veinte; uno más de los tiempos de Enrique Ferré, de Marcó y otros, época de duros encuentros con Ayxelá y comparsas, más la policia y los revientahuelgas que infestaban el puerto de Barcelona y el transporte tracción sangre. Si bien militaba en Carreteros, Giner prestó colaboración estrecha a los compañeros de Sans, resultando preso en una ocasión por conducción de artefactos *pecaminosos*. Siempre que la Organización tuvo necesidad de ayuda, Giner estuvo dispuesto a prestar su concurso con menosprecio de los riesgos personales.

En la barriada que hemos citado era conocido por «Espartero», y seguro que los sansenses desperdigados por el exilio sentirán en su siquis la pérdida de tan valioso amigo.

En el exilio Giner jamás estuvo alejado de la Organización, y tanto aquí como en España, nunca sufrió veleidades reformistas, puesto que, moral e ideológicamente, era constante, que quiere decir integro.

Anónimo y corajudo Giner, conste en este periódico que tanto querias, la flor más delicada de nuestro agradecimiento por tu conducta de siempre. — F.

PROGRESO INGLES

Otro aún joven que la Parca se llevó a la edad de 44 años, después de una larga enfermedad que la ciencia no logra vencer por ahora. El entierro tuvo lugar, sin curas ni cruces, el 1º de enero en el pueblo del Boulou, cerca de España. Era hijo del compañero Francisco Inglés, militante libertario de esta Local. Asistieron amigos y familiares y antifascistas, ya que Progreso era muy estimado por todos.

En nombre de la Federación Local nos asociamos al dolor de sus padres, hermano y hermana.

Servicio de Librería

DIVERSOS

«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak	8,00
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, Apuntes biográficos de R. Rocker	2,00
«Cuentos literarios». C. Vega Alvarez	2,00
«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00
«Cuentos», de Campio Carpio, ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	3,00
«Escarceos sobre China», Victor Garcia	8,70
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56. 15 % a paqueteros y F. L.

PEDRO KROPOTKIN

por JOSEPH ISHILL

(Continuación y fin)

DE esa cosa que llamamos civilización, Kropotkin hubiera guardado lo que por experiencia ha demostrado ser bueno, rechazando el resto, en su finalidad de una vida mejor. Por lo tanto, en vez de retroceder, Kropotkin habia desarrollado una nueva sociedad sin leyes, dedicada a todos los hombres, basada en la cooperación mútua, comprendiendo el respeto y los derechos de todos.

Para realizar tal sociedad seria necesario la abolición del Estado; pero antes de la desaparición del Estado el hombre deberia comprender las falsas nociones que el Estado propaga en cuanto a la protección de la sociedad. Sus investigaciones sobre el instinto y el apoyo mutuo que existe entre los animales, en su condición natural, fue interpretado por Kropotkin como una lección de cómo la sociedad humana deberia ser reconstruida en conformidad con la ley natural. Al tanto de los impedimentos encontrados en el camino, la generación que sube para expulsar al Estado, llegará a conocer las ventajas de la libre asociación, desembarazada de las leyes promulgadas por los hombres y, por lo tanto, en la comprensión de que cada cual deberá ofrecer de acuerdo a sus habilidades, y consumir según sus necesidades.

Kroptkin destruye de buena gana, el derecho legal a la propiedad privada, en todo lugar donde es empleado como una arma de explotación; pero no pasaba por alto la distinción entre la propiedad privada para uso privado y la privada propiedad para el logro de privilegio egoista. Vio en sus propios dias los comienzos de una era de monopolio calculada para reducir a la mayor parte de la humanidad en positivistas autómatas y con justeza entrevió el desastroso efecto que causaria a la moral. En una sociedad donde la máquina lo es todo, nada es el hombre — ¡pues nada puede ser! — Una raza reducida a la esclavitud eventualmente pierde la voluntad de ser libre, desarrollando una mentalidad que cuando el último dia del levantamiento venga, los que más habrán de beneficiarse se vuelven los más obstinados oponentes a cualquier proyecto de cambio. La idea de Kropotkin sobre una sociedad nueva se llama comunismo libertario. Como se ve, no se trata de la institución politica dominada por los dictadores de Moscú, sino de un comunismo excento de toda ingerencia politica, en donde todo lo socialmente necesario para la comunidad deberá ser operado en una base colectiva, con los fines del consumo y no de la ganancia.

Mientras Kropotkin creia firmemente en la última respuesta de la humanidad en cuanto a la ley natural, no rechazó ni se opuso al empleo de la fuerza cuando ésta se vuelve imperativa. Sin embargo, toda su vida fue partidario de un programa educativo designado para, mentalmente, modelar en su seno el fruto de la libertad.

Kropotkin se abrevó en todas las fuentes del conocimiento y, de todo lo atesorado por este rico filón, puso en el conjunto de sus libros la substancia que todo hombre necesita, para equiparlo con el fin de vivir en el nuevo mundo creado sobre las ruinas del presente.

En su libro «La Conquista del Pan» está contenida la esencia de todas las enseñanzas de Kropotkin; pero para quienes deseen conocer a este gran maestro intimamente, ahí están sus monumentales obras, la que versa sobre «El Apoyo Mutuo» en el mundo primitivo y en el de los animales, como asi sus «Campos, Fábricas y Talleres», y los innumerables ensayos, luego recogidos en folletos o en la más permanente forma de libros.

Kropotkin es otro de los sobresalientes rebeldes que vinieron hacia el pueblo desde los más altos lugares, lanzando a los cuatro vientos las ventajas de su posición. Sufrió pisión y exilio, llegando a comprender que uno no puede sin impunidad desafiar a los tiranos atrincherados en las barreras de la ley y el orden; pero Kropotkin aceptó tal precio, sin quejarse y sin protestar, pues era un principe entre los hombres, lo mismo que lo hubiera sido entre la nobleza, si su conciencia hubiera escogido el aplastar a sus hermanos, los seres humanos. (3).

Traducción y notas de V. M.

Este ensayo ha sido traducido de la publicación libertaria mensual «Ruta de libertad» («The Road to Freedom»), Nueva York, Vol. VI, Nº 6, Pags. 1 y 2. febrero de 1930. Se trata de una transcripción del famoso libro «Pedro Kropotkin: El rebelde, el pensador y el humanitarista»; compilado, redactado, impreso y publicado por Joseph Ishill, el mismo año, en su conocida «Prensa de la Oropéndola» («The Oriole Press»). Contiene la siguiente apreciación de Oscar Wilde, en *De Profundis:* «Entre las vidas más perfectas que yo he podido observar, están las de Verlaine y las del principe Kropotkin; los dos son hombres que han sufrido la vida de la cárcel; Verlaine, el solo poeta cristiano desde Dante; el otro, un hombre que poseia un espiritu hermoso, blanco Cristo que desde Rusia está destinado a producir el nacimiento de un nuevo mundo». Y estos dos pensamientos de Kropotkin, extraidos de su libro sobre *La Ciencia Moderna y la Anarquia.* «Comprende el individuo que su libertad está proporcionada a la libertad del medio en que vive». «Consciente o inconscientemente, el ideal, el concepto de algo mejor, siempre se desarrolla en la mente de quien enfrenta y critica a las instituciones autoritarias». Asimismo, un anuncio de un tributo público sobre Kropotkin, a celebrarse en la escuela Rand de Nueva York, el domingo 9 de febrero de 1930, a las dos de la tarde, en el que habrian prominentes oradores. Y el siguiente poema de la compañera de Joseph Ishill:

PEDRO KROPOTKIN

Ave Atque Vale

La sangre de Rusia riega la flor raquitica
Que se marchita en nuestro sol occidental;
Late el corazón de Rusia en esta santa hora
Cuando sus pétalos uno por uno
Levantarán su potente esplendór e imbuirán
El rocio del sacrificio.
¡Adiós camarada! Su vida no fue por cierto
Un martirio consolado
Maternalmente por la muerte: Vivió usted para
Sus años, volviéndose un anciano [desangrar
Cautivo o en el exilio, alma constante y abnegada
¡Para Rusia y para el mundo!
Kropotkin, cuando sus antepasados eran dueños de
Sonaba su siniestro nombre [esclavos,
Como un desafio para sus alquilones quebrantados,
El látigo de Rusia, el Azote...
Kropotkin, camarada, ha mucho que ha limpiado [usted
lo que de «principe» habia en su genial nombre.
Esa viril, barba mosaica, esas agudas visiones,
Que forma tomaron en sus manos,
Expresan una vida tan pura y limpia
Cual la limpida arena del océano.
El mañana amanecerá con las luces de su amable [cabeza,
¿Y quién dirá entonces que usted está muerto?...
Rusia saca los barrotes de sus celdas; noche que [apenas termina,
Rusia no ve; pero siente;
Su espiritu que busca tentando anhela su amante;
Astutas caidas le pisan los talones...
Su tumba es el corazón de Rusia. ¡Paz para los dos!
¡Paz para Rusia y para usted!

Rosa Florencia Freeman

---

(3) Para dar una idea de la importancia artistica y cultural del libro de Joseph Ishill sobre Kropotkin, traducimos a continuación la noticia bibliográfica que, al efecto, escribió William Starrett, director de «Ruta de libertad», en el número citado, página 7:

«Es éste un libro en el que Ishill ha puesto toda su alma y todo el arte del trabajador que emprende una tarea con amor y esfuerzo.

«Libro de 191 páginas exquisitamente impresas en tipo Cromwell. Apenas nuestras palabras podrian rendirle justicia, pues le costó todo un año para imprimir 75 ejemplares, y debido a que pocos serán sus felices poseedores, hay que decir algo, por lo tanto, sobre el contenido de sus páginas. La encuadernación y el papel provienen de manufactura propia y el frontispicio contiene una fotografia que es el retrato vivo de nuestro amado Pedro, hecha algunos antes años de su muerte en Dimitroff.

Numerosas fotos de Kropotkin, hechas en diferentes épocas están colocadas con arte, y numerosos pensamientos de sus libros adornan el texto.

«Contiene tributos de más de cuarenta conocidos rebeldes del mundo, abriendo todos estos ensayos un inspirado trabajo de Max Nettlau.

«Ishill ha logrado reunir en un solo volumen, la esencia de cuanto Kropotkin fue y de todas sus realizaciones. Tarea que no es pequeña, pues Kropotkin vivió hasta una madura edad avanzada y poseia una tremenda capacidad para el trabajo, como asi una incesante actividad.

«Un tal Sr. Hubbard de East Aurora desarrolló su genio escribiendo interesantemente sobre las gentes menos interesantes; pero escribia por el peculio cocinante, nunca hablando de la verdad cuando la falsedad pagaba mejor precio. Ishill, al contrario, ha escogido para su tema a una de las más interesantes personalidades de todos los tiempos, y debido a que conocia a Kropotkin bien pudo escribir intimamente, y debido a que también él, es un anarquista, no atavia la verdad con una mentira.

«En este libro han sido recogidas bastantes variadas opiniones de Kropotkin y de su obra, para aliciente de cualquier biógrafo concienzudo, con el fin de recrear los acontecimientos ocurridos durante los ochenta años que Kropotkin vivió con nosotros.

«Algún dia más de un camarada desilusionado debido a la realización atrasada de sus ideales, encontrará consuelo con este libro. Cuando un dia asi llegue, hará bien en buscar un ejemplar de este libro sobre Kropotkin, en memoria de quien lo realizó: Joseph Ishill.»

Como puede comprenderse, los afortunados poseedores de este gran libro fueron pocos. Seguras instituciones deberian atesorarlo para el porvenir, o las personalidades más sobresalientes del libre pensamiento y del anarquismo. A continuación se describen algunas opiniones sobre el mismo de personas a quienes les fue regalado:

Jorge Brandes: «Altamente estimo su idealismo y he leido su libro sobre Kropotkin con el mayor interés».

Prof. Patrick Geddes: «No podemos dejar de recomendar calurosamente este libro — ya raro y pronto agotado — a sabios bibliófilos. Y esto no simplemente por la excepcional belleza de este volumen, verdadero tesoro biográfico; no solamente por su especial interés, ya que enteramente producido por el entusiasmo solitario y la generosidad de un discipulo constructivo y veraz, como artesano artista, y en el poco ocio nocturno de varios años de su vida laboral activa; sino que también como un libro de interés biográfico e histórico, de constante evocación y valor para el pensamiento geográfico, a la vez que naturalista y social».

Elias Faure: He encontrado su libro espléndido, y más aun cuando supe que habia sido impreso a mano, cariñosamente. Es valioso desde cualquier punto de vista que se considere al gran hombre a cuya gloria ha sido consagrado... Yo no sé si en su pais hay hombres como usted; pero le aseguro que como usted no hay nadie en Europa. Muchas gracias con todo mi corazón, querido Sr. Ishill. Tiene usted un amigo más en Francia».

Eduardo Carpenter: «El libro ha sido una labor de amor por parte de usted y ha de ser útil al guardar la memoria viva, de ese verdadero hombre noble, en la mente general».

Romain Rolland: «Su hermoso libro sobre Kropotkin me causó mucha admiración cuando recibi uno de esos raros ejemplares».

Emma Goldman: «Pienso que usted es maravilloso al hacer tanto y al realizar semejante hermoso libro. Ha sido usted afortunado en su tema: Kropotkin, hermosa personalidad, maravillosa vida. Pero se requiere una mano maestra para revivir dicha vida y su obra. Lo que usted ha logrado con maestria en esta obra sobre Kropotkin».

Errico Malatesta: «Su *Pedro Kropotkin* es realmente un libro espléndido: un valioso homenaje a la memoria de nuestro gran Pedro».

Sofia Kropotkin: «El libro es una obra de arte. Se exhibe en nuestro museo y es muy admirado. A menudo guio yo misma a los visitantes, agarro el libro de los estantes y les empiezo a leer».

Sofia Kropotkin era la esposa de Pedro Kropotkin. Su verdadero apellido era Ananief. De origen judio, habia nacido en Kiev, el año 1856. Se casaron en Suiza el 8 de octubre de 1878. Murió en Rusia en 1938. Después de su muerte el museo Kropotkin fue suprimido por el gobierno bolchevique. Sus colecciones fueron dispersadas en otros museos.

El presente tributo a Kropotkin por Joseph Ishill ha sido traducido a nuestro idioma, cumpliendo la voluntad expresa de su autor, quien, en carta fechada el 3 de enero de 1966, escribia: «Desearia que mi trabajo sobre Kropotkin tal vez pudiera usted traducirlo para alguna publicación de lengua española.»

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
59, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. nº 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, Xe
Tél. BOT. 22-62
Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La pendiente

SER derrotado no es igual que ser absorbido. Perdimos la revolución y la guerra y no emerge razón alguna para que la dignidad de luchadores sin suerte también se extravíe. El ideal anarquista es tan « vigente » hoy como hace treinta o cuarenta años, y cuantos dudan del mismo tras haber sido su motivo y su euforia, pueden darse por caducos en vez de caducar una idea que no les correspondía. Convencerse de un ideal, y sustentarlo y mejorarlo durante toda la vida, ésa es la honra del individuo.

Con los compañeros socialistas nos peleamos con frecuencia durante años. Hoy, en esta circunstancia meditativa, la fidelidad programática de esos «históricos» nos mueve a simpatía.

Porque el hombre es o deja de ser, no importando el pretexto. Es el escurridizo quien no tiene valor ni asidero firme. Lo de «dos tiempos han cambiado» puede trocarse, fácilmente, en un «son los hombres quienes cambian». Las montañas no tienen trasiego; los hombres, sí.

Que Franco haya conquistado nuestro territorio no implica haber adquirido nuestras adhesiones. O ¿es que tanto poder se le concede al fusil franquista que nuestros criterios, nuestras conciencias, tengan que rendirse igual que soltamos las armas de fuego?

Al que ayer se proclamó anarquista intransigente, la transigencia 1967 le sentaría como un hábito de monje no profesado. Al que el triunfo persistente de Franco le deje anonadado, titubeante, derrengado, es que carece de firmeza y su rebeldía de una vez fue de circunstancias. El hombre es más recio que eso.

El triunfo se acoge con agrado y sin acrimonia, y la derrota con desagrado y estoicismo. El luchador necesita aplomo, y conocimiento de que la victoria es una dama esquiva. Convienen la pertinacia, el valor, el ahínco, para todas las situaciones, favorables o adversas.

La palinodia disimulada es recurso de débiles o deshinchados. El desencanto descubre, en la persona, estado de inconsecuencia por causa de inconsciencia. Se interpretó, el cuitado, cual no era. En cuanto al ideal, si varía, mejora. El hombre, si desciende va al sótano, no a la azotea.

Nada tan ridículo e incoherente como el quejido «moderno». No dice, el quejoso: «me he engañado» sino «se ha equivocado la idea». El es inmáculo; el ideal, voluble. Piadosa manera de indultarse uno.

¿Para qué, al fin y al cabo? Para disonar en todo, para abandonar y fingir quedarse. Para crear absurdos políticos como el de los «anarquistas estatales» y de los cenetistas pro - verticalistas. Cuando los de Sabadell publicaron su «Vertical», no suponían que, a la postre, caerían verticalmente en la pajería del amo Stalin.

Anagrama como el de C. N. T. da crédito, porque la Confederación Nacional del Trabajo lo tiene. Y es a título de cenetismo que se levanta un sucedáneo A. S. O., y un compromiso con C. N. T. (Consejo Nacional del Trabajo) de factura falangista. A título de C. N. T. se crean monstruos y monstruositos cada día, porque, si a ciertos no les adorna nuestra sigla, quedan desconocidos o desconsiderados.

No más tibieza, compañeros nuestros, no más contemplaciones por «el amigo equivocado, pero que obra de buena fe». Es viejo lo de que «el infierno está empedrado con buenas intenciones»; pero en el caso de España, habría que ver si el empedrado y las buenas intenciones existen. Que perder amistades viejas es doloroso, no lo negamos. Pero conservar amistades que ya no tienen motivo, irá resultando un sentimentalismo absurdo, cuando no peligroso.

Ser o no ser, y los cenetistas, los libertarios, aún somos, a pesar de los desencantados... y de ciertos «aliados» nuestros que nos ignoran junto con nuestra vigorosa y refulgente historia.

«CIUDAD CAIDA»

Narración viva de una revolución y una guerra presenciada por un mozalbete. Un libro que estimará toda persona una vez leído. La tremenda epopeya de un pueblo presenciada por la mirada virgen de la infancia.

Es un libro del compañero J. Carmona Blanco. Saldrá pronto.

Suscripción por adelantado, en esta Administración, 10 frs.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL IMPULSO DE LA FRIVOLIDAD

NO es una novedad, no es cosa de ahora el que por doquier preponderen la frivolidad, los gustos chabacanos, particularmente en la mayoría de la juventud. Siempre hemos visto, o se nos ha dicho, que en todos los tiempos el progreso humano ha corrido a cargo de las minorías. La mayoría no ha hecho más que gozar de las ventajas conseguidas por la voluntad tesonera y la inteligente rebeldía de los amos.

Es curioso notar el clima sicológico del vivir social juvenil; conocer los factores que contribuyen al auge de una mentalidad bien poco digna de elogio. Es la preocupación de notables sociólogos de esas generaciones que han de ser en un futuro cercano parte responsable en el rumbo de los pueblos, tratan de hallar cauce distinto al que ahora siguen, banal, vulgar en cuanto cabe. Buscan crear para los jóvenes en praticular, diversiones que estimulen la inteligencia en lugar de atrofiarla.

No es tarea fácil competir con la ola de chabacanería, de intensa frivolidad, imperante por doquier. Se ha hecho negocio de cuantiosos beneficios difundir en publicaciones especiales, en discos, en bullangueros espectáculos, una corriente de gustos primarios, de acusado desdén hacia todo lo selecto, al respecto de lo que requiere delicada sensibilidad. Es una característica que impera en unos y otros países. En lo que a Francia se refiere, tenemos revistas como « Salut les Copains », de las que se vende más de un millón de ejemplares de cada número. « Mademoiselle Age Tendre » llega ya a los ochocientos mil ejemplares de tirada. Ello aparte « Les Rockers » y « Hit Parade », de las que se edita también una cantidad crecida. En el curso del último trimestre han surgido en Francia tres revistas más dedicadas al « rock-and-roll » y sus derivados. Evidentemente sus editores consideran que les ha de ser fácil acrecentar el capital depositado en un tal negocio. Negocio muy productivo es también el de los discos, mediante el que se dan a conocer constantemente « vedettes » de la canción, cuya gloria es tan efímera como la « flor de un día » de que habló el poeta. De ahí que, en el espacio de unos pocos años, más de medio millón de muchachos y muchachas, en el mundo, hayan querido probar sus cualidades para el canto en emisiones radiofónicas o en grabaciones de disco microsurco.

Compensación, en cierto modo, es comprobar como, al margen de lo necio, de lo gregario, hay una juventud que sabe reir, que sabe divertirse, sin llegar al nivel del macaco. Una juventud inteligente, que no le convence el tener cabellos largos e ideas cortas.

FOURIER, UN PRECURSOR DEL ANARQUISMO

Se cumple el centenario, en el año en curso, del fallecimiento de Carlos Fourier, en París. Pese a los años transcurridos, no obstante la multiforme cantidad de credos ideológicos existentes, se tiene en alta consideración a Fourier porque el socialismo, abarcado en su conjunto de matices, desde el que mantiene, hasta el que niega la potestad estatal, han tenido en él un pensador de incuestionable importancia. Unas veces daba libre curso a la fantasía; otras acertaba a poner, como suele decirse, el dedo en la llaga, buscando las fuentes del malestar social, y poniendo empeño en buscar soluciones prácticas. Que a Fourier no se le deja de lado, como utopista intrascendente; que no se le deja relegado al olvido, nos lo demuestra el hecho de que, en París, las Editions Anthropos acaban de editar sus obras completas, en doce volúmenes.

Es indudable que en lo que concierne a nosotros, los libertarios, de Fourier, como del propio Proudhon, encontramos apreciaciones inadecuadas, por no responder a los hechos reales de nuestro tiempo. Pero no se pueden soslayar aquellos aspectos que hermanan con nuestro sentir. Y ha de tenerse en cuenta también su influencia en el ambiente social de su época. Y no solamente se habla de Fourier, sino que se alude al «fourierismo», o sea a los que tomaron buena parte de sus teorías, acoplándolas a sus particulares puntos de mira.

Dice Max Nettlau, en «Breve Historia de la Anarquía»: «Algunos fourieristas — había entre ellos muchos médicos, naturalistas, ingenieros, familiarizados con la evolución - han profundizado las ideas de atracción y armonía del grupo libremente constituído y variable, basado en la elección libre de las ocupaciones, su diversidad, la proporción esencial para una cooperación práctica. Están en ello todos los elementos que servirán de base a los grupos anarquistas del porvenir.» En cuanto a Kropotkin, en su obra, «La Ciencia moderna y el Anarquismo», alude a las expresiones de Fourier: «la verdadera armonía» y la «armonía universal», a que se refería en algunas de sus más conocidas obras, manifestando:

«Cuando Fourier se refiere a la crítica del Estado casi que lo hace del mismo modo que nosotros lo hacemos hoy. El desorden político — dice Fourier — es la consecuencia y la expresión del desorden social. La desigualdad se traduce en iniquidad. El Estado, en cuyo nombre se ejerce el poder, es indiscutiblemente, por origen y por principio, servidor y protector de la clase privilegiada contra la que no lo es.»

Fourier se dedicó al comercio, regentó algunos puestos de orden administrativo, inclinándose luego al periodismo, colaborando en distintas publicaciones de matiz liberal, siendo sus obras principales: «Théorie des quatre mouvements», «Traité de l'unité universelle», «Sommaire du traité de l'unité», «Nouveau monde industriel ou sociétaire», «Pièges et charlatanismes des sectes Saint-Simon et Owen», «Fause industrie». Interesa también señalar que entre sus cuadernos inéditos se ha encontrado el manuscrito de una obra que lleva por título: «Le Nouveau Monde Amoureux». En torno a dicha obra, en la revista que dirige Jean-Paul Sartre, «Les Temps Modernes», correspondiente al pasado mes de julio, Simone Debout insertó un extenso ensayo de cerca sesenta páginas, con el título: «La Terre promise de Charles Fourrier». En tan importante trabajo, la autora pone de relieve que Fourier fue precursor de Freud, en lo concerniente a las conocidas teorías sexuales del célebre sabio austriaco.

Aduce Paul Louis, en su «Histoire du Socialisme en France» que Fourier ha sido de los que mayor amplitud ha dado a la crítica social. «El fourierismo aportó — dice — desde el primer momento, un análisis completo del sistema industrial, de sus taras, de las consecuencias que engendra, elaborando una concepción muy bien vertebrada, clara, atrayente, de una nueva sociedad.»

Pese a que la filosofía de Fourier caía en apreciaciones algunas veces de un tono extravagante, verdaderamente utópico, se ha de reconocer que en las conquistas sociales, reformas sanitarias, seguridad en el trabajo, y el mínimo de ventajas arrancadas al egoísmo capitalista, se debe en parte a las ideas que difundió en sus escritos y enseñó a sus discípulos.

EL REJUVENECIMIENTO LIBERAL DE «ANDRENIO»

De «conmemoración oscura» ha tildado Díaz-Plaja la del aniversario de Gómez de Baquero, que popularizó el seudónimo «Andrenio» en la prensa española de tendencia más demócrata. Falleció poco antes de *lucir sus galas* la tan llevada y traída «República abrileña». No es de extrañar que apenas en España se haya hablado de «Andrenio»; las jóvenes generaciones desconocen la vigorosa personalidad intelectual de aquel escritor. En cuanto a los veteranos: unos callan con espíritu zorruno, por haber sido un día progresistas y haber cambiado después hasta ser alabaderos del régimen fascista actual. Otros saben que al hablar de «Andrenio» tendrían que decir crudas verdades, que todavía no está el ambiente propicio para que sean dichas. Díaz-Plaja ha creído cumplir, recordándole en unas pocas líneas de su crónica semanal en «Destino».

Gómez de Baquero fue un crítico de máxima solvencia. Algunos le habían llamado el Sainte-Beuve español. Posiblemente se le pareciera en lo de poseer una vasta cultura, pero «Andrenio» reunía otras cualidades que el renombrado crítico francés: mayor elegancia de estilo sin dejar de ser sencillo; además su crítica en ningún momento era corrosiva, no daba, como «Clarín», avinagrados sermones, ni palmetazos de dómine. En ocasiones, la pluma de Sainte-Beuve segregaba bilis: envidia, odio, altivo desprecio. «Andrenio» escribía con serenidad, con nobleza. Competente en diversas materias: crítica literaria, española y extranjera, ensayos de estética, de sociología, de moral, de historia. En todo ecuánime y enterado.

Pero el *caso excepcional* de «Andrenio» fue que, a medida que para él pasaban los años, se sentía intelectualmente más joven, y con más intenso espíritu liberal. ¡Al revés de tantos y tantos!

¿Por qué no otro Palomares?

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

ABRIR NUEVOS SURCOS

ES verdad, amigo Fontaura. De nosotros depende — y no del vecino nuestro o antagónico — que nuestras ideas se abran camino en el surco virgen de las generaciones nuevas. Y en el menos virgen de las generaciones «vegetativas». A voleo se sembraba — se sembró siempre — sobre tierra de todas las calidades. Las más de las veces yermas e impermeables. O sobre surcos regados con sangre. Ya no quedaba sudor en las entrañas.

Pasaron aquellos tiempos. Los frutos están ahí y dependen en parte de nuestra siembra. El mundo se transformó en toda una serie de aspectos y condiciones. Pero el mundo quedó tal cual en lo esencial, en lo que para nosotros fue siempre básico. Los efectos de nuestra siembra, unidos a los de cierta evolución técnica, quedaron en el umbral de una transformación de fondo; unilaterales. Rozando la superficie. Sin llegar al fondo.

Hay más pan allí donde ayer el proletariado se estremecía de hambre. Hay hambre allí donde las condiciones económicas e industriales rinden estéril cierta forma de acción. No tendrán allí tiempo suficiente para tomar conciencia de su situación y de su fuerza, de sus posibilidades propias. Esos países hoy terriblemente retardatarios «quemarán» la etapa de un pre-industrialismo rudimentario, en la breve transición de un par de generaciones.

Apenas si hay más libertad allí donde ahora hay un poco más de pan. Tampoco hay libertad en las regiones donde se pasa hambre. En lo fundamental, insisto, nada ha cambiado. Insisto, porque algo más de pan y otras abundancias que hace 30 años ni siquiera se sospechaban han concluído de abotargar los cerebros. Tan abotargados se hallan como en aquellos países en que una terrible huelga de estómagos dejan los cerebros secos de inspiración, nublados por la debilidad de los músculos.

El hombre sigue siendo el lobo del hombre. Con más refinamiento. Con métodos que logran desviar el pensamiento de los problemas concretos de la libertad. Se transformó la vida — en el contexto de los países industrializados — en forma suficiente como para que nos hallemos enfrentados a una multiplicidad de problemas otrora inexistentes. Más complejas y diversificadas.

Kropotkin se adelantó medio siglo en sus previsiones acerca de la productividad y la técnica. Se superó ya el tiempo en que con cuatro horas diarias de trabajo (empleados en tareas útiles todos los miembros de la colectividad) se puede subvenir ampliamente a las necesidades concretas de un país. Quedaba a determinar el hecho de que las necesidades se acrecientan, a medida que aumentan las posibilidades de un bienestar fundamentado en elementos y funciones desconocidos en tiempos de Kropotkin.

En «La conquista del pan» analiza Kropotkin ciertos aspectos y problemas de la Revolución. Atribuía al factor económico una función capital: «Es necesario que al día siguiente de la Revolución — decía — el pan se halle asegurado para todos». Es cierto. Pero a la luz de sucesivas experiencias, anteriores incluso a Kropotkin, nos apercibimos que fue esa la preocupación primordial de todas las tendencias. El pan abundaba o escaseaba en razón de la situación general de cada país, sin que en ello influyera fundamentalmente lo que para nosotros — los anarquistas — ha de ser la base y la meta de la Revolución: la libertad.

No es el pan el que ha de garantizarse al día siguiente de la revolución. La organización social es tal — en los tiempos presentes — que de manera inmediata puede restablecerse la producción y con ella el pan. Es más tarde, cuando los depósitos — hoy abundantes — de materias primas devan renovarse que el problema del hambre puede ser más o menos agudo.

Lo que importa, lo esencialmente impostergable es el de garantizar la libertad conquistada en los primeros días de la lucha. Es preciso defenderla de todos los ataques, del de los revolucionarios inclusive. La lección de España no puede ser olvidada, so pena de un inútil derrame de sangre.

Si Kropotkin hubiere escrito «La Conquista del Pan», o «Campos, Fábricas y Talleres», tras la experiencia de la Revolución Rusa, es probable que hubiera revisado buena parte de sus previsiones. ¿Qué no hubiera revisado Bakunin inquieto por esencia y por conciencia — iconoclasta ingénito — si viviera en nuestros días? ¿Cuántas afirmaciones tácticas se hubieran desmoronado en ese hombre inquieto y abierto a todas las experiencias?

***

Lo has dicho repetidas veces, Fontaura, para que yo vacile en definir tu criterio. Toda idea vital — como ha de serlo el anarquismo — ha de arraigarse en los hechos y en las epopeyas *de su tiempo*. Es decir, partiendo de lo concreto irrumpir hacia adelante, abriendo la marcha. Sin estancarse. Sin mirar hacia atrás más que para ganar nuevo impulso. Y para corregir lo corregible. Porque siempre hay detalles a corregir.

Queda registrado tu afán en infinidad de cartas y en aquellos planes establecidos con Ugo Fedeli; en tus encuestas que quieres emulativas, rebusca más que confirmación, contraste más que complacencia; deseoso de hallar nuevos horizontes en que fijar nuestra mirada siempre ávida de luz. Fedeli me comunicaba tus sugerencias. Las que estampas una vez más en tu reciente carta y otras muchas...

Aleccionado ante la anunciada preparación de un Congreso Internacional, pones tu ilusión en lo que de tal encuentro pudiera surgir como premisa de actividades renovadas. Dices: «Creo sería de importancia el que unos cuantos compañeros españoles cambiáramos impresiones, puntualizando algunos extremos, abarcando la médula de los problemas más vitales. Presentar de forma concisa, yendo al grano, y con la mayor objetividad, *iniciativas viables*»...

Coincido en lo esencial. En todas las localidades de todos los países habrían de crearse cenáculos de estudios y debates acerca de temas propicios a plantearse en un Congreso internacional. Congreso en el que se proponga otra cosa que la de crear un organismo, finalidad no desdeñable, no hay duda, si tal organismo ha de referirse a todos los militantes del anarquismo, organizados o no. Pero la importancia del Congreso residirá en las materias que aborde. Aun en el caso de que no se obtenga unanimidad de criterio en su interpretación y en las proposiciones que se deduzcan. Abrigo la ilusión de que si los Congresistas de Amsterdam se reunieran hoy, no discutirían ya los mismos temas que en 1907. Los aspectos que de algunos de ellos podrían tratarse se analizarían desde ángulos de observación enriquecidos por un caudal de experiencias no previsibles hace sesenta años. En el terreno social muchas cosas han cambiado que anulan reivindicaciones válidas en aquellos tiempos. En el terreno técnico y en el científico, bástenos recordar que nos hallábamos en la infancia del automóvil, en la gestación de la aviación, en la hora en que el gas suplantaba a la vela de artesanía y a la lámpara de petróleo, todo ello aún en uso. Comenzaba a extenderse la electricidad y nos hallábamos en los balbuceos del teléfono, de la telegrafía, del fonógrafo, de la pantalla. Si el espíritu «cientifista» de Kropotkin le conducía a «interpretar» el desarrollo de la técnica y de la ciencia, no podía prever la utilización del átomo ni de la consiguiente energía nuclear en la producción de la electricidad, para el funcionamiento de las fábricas y para el desarrollo de ciertas investigaciones científicas. Menos podía pensar en su utilización como mortífera arma de guerra. El salto fue inmenso y sus consecuencias transformaron y continúan modificando las condiciones sociales y sobre todo la mentalidad de las generaciones actuales. Hasta tal punto que nosotros, los que hemos rebasado el medio siglo, nos hallamos completamente desvinculados, en costumbres, en ideas y en lenguaje, de los que ahora oscilan entre los 15 y los 20 años.

Un Congreso Internacional ha de tener en cuenta dos hechos tan importantes como la «liberación» del átomo y las posibilidades inmensas que ofrecen el automatismo y la cibernética. Posibilidades que — por el momento — se enfrentan con las prácticas elementales de la libertad y del respeto de la vida humana.

La tragedia del hombre se establece en el hecho de que todo avance en el camino de los descubrimientos científicos y técnicos se dirigen en primer lugar contra el hombre mismo. Terrible tragedia de la que se librará transformando a fondo el sistema social que nos domina como un inmenso cáncer, minando las fuentes de las mejores aspiraciones.

El proceso del colonialismo se va resolviendo a través del propio desarrollo de la economía mundial, más que por las incidencias políticas. Queda en pie el problema de la libertad, que no se resuelve con declamaciones y tomas de posición.

No se ataca la guerra con declaraciones de principios. Probado está el alcance y la consecuencia de tales resoluciones.

Todo esto y mucho más tendrán que tener en cuenta los reunidos si aspiran a que el Congreso no sea otro encuentro estéril.

Sobre lo demás ya te contestaré otro día, amigo Fontaura.

NOTAS AL MARGEN DE UNAS DECLARACIONES (1)

por Luis CAPDEVILA

NO le conozco a Raimon. Nunca le vi ni le oí. Sé tan sólo que se trata de un cantor valenciano de mucho éxito y, por lo tanto, de mucha popularidad. Me inspiraba simpatía lo que algunos conocidos de los que todos los años suelen darse una vuelta por España — conocidos que no conozco ni me conocen, como pasa con la mayoría de conocidos — me dijeron de él con gran entusiasmo: que canta en catalán unas canciones muy revolucionarias, cosa que me pareció excelente pues también las canciones pueden ser arma contra la estolidez y la crueldad de las tiranías. Siempre, claro está, que dichas canciones despierten en los oyentes un espíritu revolucionario auténtico y no de pacotilla, ya que, desgraciadamente, son muchos los que, por señoritismo revolucionario — que también existe tal señoritismo — por snobismo revolucionario, convierten el ideal político, el ideal social en una moda que, por frivolidad, siguen durante una temporada, como, por ejemplo, la de los zapatos de puntera chata o afilada, la de la chaqueta holgada o ceñida, la de las corbatas de cuero — como las riendas de las caballerías — o la de andar sin nada en la cabeza, ni dentro ni fuera.

Lo malo es que muchos de los que me loaron lo que de revolucionario hay en las canciones de Raimon, creyendo así dárselas también ellos de revolucionarios, son de un espíritu totalmente burgués, de una frivolidad total, de una total carencia de personalidad. Pobres revolucionarios de saldo, de tres al cuarto.

Yo sólo creería en la sinceridad y el temple de esos revolucionarios si el cantor, Raimon o el que sea, les dijera antes de empezar su «número»: *Los que, después de escuchar mis canciones, no estén dispuestos a salir conmigo a la calle y, conmigo, liarse a palos y a tiros con la policía, pueden retirarse.* Y no se retirasen y le siguiesen a la calle, que sería la más firme y bella manera de aplaudirle.

Sin embargo, temo que si eso sucediera con los revolucionarios en sordina, los que no quieren líos, los que después de escuchar unas canciones inconformistas creen que han cumplido ya con su deber de revolucionarios, de hombres terribles y se van a la camita como Dios manda, los que a la hora de la verdad se quedan en casa como Dios manda, repito, que si eso sucediera ese cantor se quedaría solo.

Yo únicamente creo en los que, con canciones o sin ellas, dan la cara — y Raimon la da, pero no la dan los aludidos «revolucionarios» — y van a la cárcel: como Emilio Vendrell, que sabía cantar y ser patriota; como Isaac Montero, el novelista de *En torno a un día de abril*, que ha sabido tener un gesto gallardo y digno; como el público del Palau de la Música Catalana — ¿recordáis a Pujol? — que, en vista de que lo prohibieron a pesar de haberlo autorizado, rompieron a cantar el *Himne a la Senyera* y repelieron la agresión de la policía como todos los que no esperan que les sirvan la libertad en bandeja. Y no como los que se creen unos tremendos rebeldes porque comentan unos chascarrillos y, en la mesa del café dicen cosazas muy fuertes en voz muy baja, pero que el día de votar, acoquinados por el miedo y la prudencia, votan *sí* al que en privado, muy en privado, escarnecen.

Me dicen que Raimon canta unas canciones rebeldes, insurrectas, que el público aplaude fervorosamente. Tanto mejor, pues es de suponer que no todos los que las aplauden pertenecen al irrisorio inconformismo de quita y pon.

Pero...

Pero Raimon ha hecho unas declaraciones al semanario «L'Express», de París; unas declaraciones lamentables, torpes, indignantes que yo — y conmigo todos los españoles bien nacidos y todas las personas decentes, españolas o extranjeras — no puedo explicarme ni aplaudir como, de conocerlas, tal vez aplaudiría sus canciones.

He aquí lo declarado por Raimon a « L'Express » :

J'en ai assez qu'on associe mon nom à celui de Lorca. Il a eu raison d'être assassiné par les Gardes Civils. Il est ainsi entré dans l'immortalité des bien-pensants. Mais l'Espagne d'aujourd'hui n'a plus besoin de lui. En 1936, je n'étais pas né, ni ceux pour qui je chante. Mon pays a un passé. Sa jeunesse pense au futur. »

¿De manera que « l'Espagne d'aujourd'hui » no tiene ya necesidad de Lorca? ¿De quién, pues, tiene necedad? ¿De Raimon, que le trata al poeta con tan ridículo menosprecio?

« En 1936 je n'étais pas né, ni ceux pour qui je chante ». De manera que los nacidos antes del 36 deben privarse del arte de Raimon. Terrible desgracia. Espantoso infortunio.

Me quedé, al leer estas declaraciones, dolorosamente impresionado; dolorosamente avergonzado por él, ya que el pecado ajeno avergüenza a todo aquél que es incapaz de cometerlo. Y pecado me parecen las declaraciones de Raimon: pecado mortal, que no venial, de tontería, de insensatez, de grosera petulancia. ¿Estaría en sus cabales? ¿O bien se trataría de un escape, de una *fuite* que ponía al descubierto un complejo de rencor mal disimulado, de vanidad ponzoñosa y un tanto cómica?

¿Quiénes son los que tan incongruentemente han *asociado* el nombre del poeta Federico García Lorca al de Raimon? ¿No comprenden que el paralelo entre un gran poeta y un cantor es imposible? Porque, quiéralo o no Raimon, García Lorca es un gran poeta y como tal lo juzgaron Valle Inclán, Díez Canedo, Antonio Machado, Pedro Salinas, Nicolás Guillén, Vicente Aleixandre, Jorge Guillén, Jean Cassou, C. Marcilly, a los que supongo mucho más entendidos que Raimon en arte poética. Cuando dentro de diez o doce años nadie se acuerde de Raimon, pues las modas tienen vida efímera, García Lorca seguirá contando en la poesía española.

¿No comprende Raimon que decir « qu'il en a assez qu'on associe mon nom à celui de Lorca » es una solemne majadería? ¿No se da cuenta de que decir « (qu')il a eu raison d'être assassiné par les Gardes Civils » es una monstruosa crueldad, indigna de un hombre de bien? ¿No comprende que añadir que « il est

(Sigue en pág. 2, col. 1a.)

(1) Este trabajo de nuestro estimado amigo Luis Capdevila correspondía a la revista «Umbral», pero habiendo llegado tarde para ser incluído en el número de enero, gustosamente lo agregamos a las columnas de este semanario, con idea de que las presentes «Notas» no pierdan actualidad.

Confiamos en que el autor sabrá dispensarnos por este inesperado y bien intencionado *traslado*.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

2 FEVRIER
NUMERO 439
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

LE PETIT SALARIE

ADVERSAIRES irréconciliables de la hiérarchie des salaires, nous avons dû bien souvent faire « cavalier seul », à la C. N. T., pour dénoncer les injustices dont sont victimes les petits salariés.

Or, voilà qu'en d'autres milieux on semble aussi s'inquiéter du sort de ces déshérités. Oui, bien sûr, vous pouvez invoquer qu'il s'agit là de propagande électorale, mais il est toujours agréable d'avoir confirmation de nos revendicatons; surtout quand il s'agit d'éléments pour le moins étrangers à nos idées.

Voyez plutôt :

« On dit qu'en tous temps, à quelque degré de hiérarchie qu'ils se situent, les chefs n'ont jamais accepté le dialogue. Voire ! Encore en connaissaient-ils la possibilité. Ceux d'aujourd'hui n'en soupçonnent même pas l'existence. Ils ont perdu le sens de l'humain. »

C'est extrait de « Combat Républicain » que dirige Mitterrand...

Lecanuet, bien que plus modéré (et pour cause) n'a pas moins reproché au gaullisme d'avoir fait de notre pays « le champion de la fiscalité en Europe » et « la lanterne rouge » du logement et du pouvoir d'achat.

Mais revenons-en à Mitterrand qui à déclaré publiquement à Brive que « le gaullisme c'est le chômage » et qui nous fourni des chiffres fort éloquents :

« Le pouvoir pratique délibérément une politique de sous-emploi. Il maintient en permanence, pour peser sur les salaires et traitements, un volant de chômage dont il est officiellement admis qu'il touchera 600.000 personnes en 1970... »

Quant à la fiscalité, il déclare que « ... ce sont les petits salariés qui font les frais d'une injustice fiscale maintes fois dénoncée que le régime gaulliste, objectivement, encourage et qui favorise une minorité de privilégiés. »

De telles déclarations, nous l'avons dit plus haut, sont agréables à entendre et devraient remplir d'espoir tous les petits salariés qui ont tant de mal à « joindre les deux bouts ». Car on a beau nous répéter sur toutes les ondes que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, la réalité est des plus sombres pour les exploités du bas de l'échelle sociale. L'avenir ne peut donc pas s'envisager avec optimisme sans une modification profonde des institutions, en faveur des petits salariés.

Ceux-ci étant une quantité fort appréciable pour les futurs candidats au pouvoir, (les cadres sont compris dans cette masse quand ils sont touchés par le chômage) on ne ménage pas les promesses et si le général de Gaulle fait de l'amendement Vallon son cheval de bataille, la gauche lui oppose : « Un programme social qui prévoit en premier lieu un relèvement des bas salaires en fonction de la production, une amélioration des conditions de travail des salariés, une réforme fiscale, enfin une politique de plein emploi qui éloignera de centaines de milliers de foyers français la hantise du chômage. »

Oui, mais... Hélas !... il y a ce mais.

Même si le gaullisme triomphe et si l'amendement Vallon est appliqué, ce sont les travailleurs qui en feront les frais au profit de la minorité qui nous exploite...

Même si la Gauche de Mitterrand triomphe, la classe ouvrière ne sera pas à l'abri du chômage, de l'abus du pouvoir en matière de fiscalité ou de libertés syndicales.

Il n'y a qu'a consulter l'histoire des gouvernents de gauche pour s'en rendre compte. Mais pour ne prendre qu'un seul exemple, celui du chef de file, Mitterrand, on le retrouve avant la guerre de 39, secrétaire d'Eugène Deloncle, chef de la Cagoule. Simple erreur de jeunesse ?... Peut-être.

En 1956 il est ministre de la Justice sous le gouvernement Guy Mollet qui s'engagea dans l'expédition de Suez, et envoya le contingent en Algérie...

***

Devant une telle alternative, la théorie préconisée par toutes les centrales réformistes d'aller aux urnes, ne présente pas un très grand intérêt pour le petit salarié.

Il doit se battre sans répit sur le terrain économique et social mais il doit le faire lui-même, sans la tutelle de chefs qui les trahiront comme ils ont toujours fait par le passé.

Cette lutte, si nous voulons qu'elle en finisse avec la hantise du chômage, les conditions déplorables de travail et le problème des bas salaires, elle doit regrouper les travailleurs de tous les corps d'industrie dans un même mouvement syndical, contre la hiérarchie, le gaspillage et l'assujettissement de la classe ouvrière aux partis ou aux institutions à caractère capitaliste.

Le bien-être du peuple n'est qu'à ce prix et la C. N. T., confiante en l'avenir, sait que les travailleurs finiront par comprendre et prendre conscience de leur force et de leurs droits.

C'est pour cela qu'elle continue et persiste dans sa voie de démystification.

QUE SE PASSE-T-IL SUR LE PORT DE MARSEILLE ?

LES acconiers du port de Marseille ont été autorisés par les pouvoirs publics à déclarer le lock-out à tous les ouvriers qui y travaillent, tandis que des permanents et des agents de maîtrise étaient licenciés. Loin d'être momentanée et d'origine récente cette crise a des racines lointaines. Ainsi, pour pouvoir comprendre la situation véritable, faut-il faire un peu d'histoire.

En 1947, époque du plan Marshall, immédiatement postérieure au « retroussez vos manches », des dirigeants communistes du tripartisme, une grève d'une grande ampleur se déchaina sur le port de Marseille, en grande partie contre la volonté de la C.G.T., grève dans laquelle se manifestèrent des éléments trotskistes et les anarcho-syndicalistes de la C. N. T. Après 40 jours, cette grève se termina très mal, sabotée par les « représentants » traditionnels de la classe ouvrière. Les travailleurs perdirent même certains avantages dans les conditions de travail qu'ils avaient acquises à la fin de la dernière guerre. Quoique un moment ébranlée dans son prestige la C. G. T. réussit à regrouper les forces qui lui restaient. C'est dans les années 49-50 que se créa la situation dont les événements actuels ne sont que la conséquence. Un nouveau mouvement orchestré par ladite C. G. T., se déclencha en 1950 et se termina par un désastre total.

Après 45 jours de grève, l'organisation syndicale la saborda misérablement. Un matin le secrétaire du syndicat déclara aux ouvriers qu'il leur fallait reprendre le travail, car sinon il serait, lui, menacé de 5 ans de prison.

Cet échec laissa au patronat les mains entièrement libres face à un salariat abattu ; tout leur fut possible : faire et défaire à sa guise n'importe quoi, licencier n'importe qui, à tout propos. Mais les délégués et représentants cégétistes ne furent point inquiétés.

Face à l'autorité toute puissante qui instaurait un rythme de travail jamais atteint, faisant — oh, vertu de l'exploitation — du port de Marseille le port le plus rapide du monde pour l'embarquement et le débarquement, mettant à l'ordre du jour la punition, la coercition et la menace, sanctionnant une parole mal placée, un propos désobligeant ; les organisations syndicales étaient épuisées ; il n'y avait plus rien, une C. G. T. omniprésente théoriquement, mais inexistante en fait, une petite minorité F. O. qui n'a jamais tenté de faire quoi que ce soit.

Depuis 16 ans les ouvriers subissent les effets de la lâcheté des dirigeants C. G. T., de 1950. Et ils l'ont payée, cette trahison, cette vente, les ouvriers du port. Principalement à cause des cadences imposées par la toute puissance du capitalisme et les conditions auxquelles ils furent contraints dans la manipulation des marchandises. La conséquence en fut une quantité de blessés que l'on a pu comparer dans les cinq premières années à celle de la guerre d'Indochine (3.000 par an, au moins). En plus, de contingents entiers de dockers allèrent remplir les sanatoriums du Petit Arbois, de Ste-Marguerite et de Salvator, tous poitrinaires.

Rien ne vint du pouvoir public, qui laissa au patronat le loisir de les écraser tous, pour que plus un ne lève jamais la tête. Il a fallu l'intervention de la Sécurité Sociale après enquête d'une délégation de Paris pour réduire un peu, après 5 ans, l'ampleur de cet assassinat quotidien, mais sans que rien d'important ne soit remis en cause.

Et tout cela, tout le monde l'ignore. Bien sûr, le « prolo » des ports et docks marseillais n'est pas intéressant : ce n'est ni Fabiola ni Bettina, il n'est même pas exintentialiste ni situationniste; il met son sac sur le dos tous les matins et va se crever toute la journée à faire bouffer le patron, ce qui lui permet de ne pas claquer lui-même de privation ; 60 à 70 heures de boulot par semaine, sans tenir compte des heures de présence ; arrivée le matin à 6h.30 au plus tard, pour être présent au centre d'embauche, où l'on vous prend ou l'on vous refuse, système digne du Moyen Age que les « grands » syndicats n'ont jamais cherché à détruire. En comptant deux heures supplémentaires, la sortie est aux environs de 18h.30 ; c'est 12 heures de présence imposées, sur les quais, au froid, à la pluie, au soleil.

Après avoir subi 16 ans, donc, des ignominies de toute sorte, une poignée de conducteurs d'engins se décident un jour de mars de 1966 à former un syndicat, dont les effectifs ne dépassèrent pas 100 à 150 adhérents. Il fut immédiatement chapeauté et mis sous protectorat par la C. G. T.

Son programme : ne plus faire des heures supplémentaires, des nuits, des dimanches et des travaux d'urgence ; humanisation du travail, réduction de la journée, sécurité de l'emploi, augmentation des salaires.

Dans son extrémisme légendaire la C. G. T., qui lutte contre la réduction des heures de travail à Sud-Aviation, proposa de continuer « à faire le dimanche ».

Le patronat, bien sûr, rejeta tout, purement et simplement. Alors, l'action se déclencha, une fois finie la journée de 8 heures, pas un homme ne resta sur le port. Les acconiers n'en croient pas leurs yeux ; un syndicat de 150 hommes paralysant le port, quel phénomène. Mais la situation était mûre, « tous en avaient marre ». Le mouvement partant d'initiatives individuelles ou collectives, s'est étendu d'entreprises en entreprises, de catégories en catégories, passant par-dessus les cadres syndicaux, mais avec l'unanimité et approbation de tous. Cela a duré trois mois. Les acconiers espéraient toujours que le mouvement dégringole, mais leur espoir fut vain. Ils décidèrent donc de signer le 26 mai un protocole d'accord établissant que, une seule heure supplémentaire serait exigée et deux heures quand le bateau levait l'ancre dans la soirée. La semaine serait ramenée de 51 heures à 40 heures s'il n'y avait pas de départ de jour. Les deux parties acceptèrent, mais les patrons, habitués à avoir des dockers à leur merci, contestèrent l'accord.

Après la signature de ce protocole qui mit fin au conflit, ils donnèrent l'assurance qu'ils convoqueraient les syndicats en commissions paritaires pour discuter toutes les revendications. Mais les mois ont passé et rien n'a été fait dans ce sens.

Seules les augmentations de salaires ont été assez sensibles, mais uniquement pour les conducteurs d'engins et les grutiers et non pas pour les caliers qui le méritent le plus. On retrouve là le bel esprit hiérarchique de la C. G. T., dans sa défense du prolétariat.

Le 8 décembre, dans une assemblée, un ultimatum fut adressé aux acconiers : si le 1er janvier ils n'avaient pas accepté de recevoir les syndicats en commission paritaire, pour discuter sur les nouvelles conventions collectives, on recommencerait à ne plus travailler le dimanche, ni la nuit, ni le samedi après-midi et on s'en irait tous les jours après avoir fait huit heures. Et ainsi fut fait. Comme aux mois de mars, avril, mai 1966, le mouvement recommença dans la même unanimité : pas un homme sur le port une fois finies les heures de travail, pas un homme la nuit, le dimanche et le samedi après-midi.

Les patrons, bien décidés à ne pas céder, glapirent « au secours ». Cet appel fut entendu des pouvoirs publics, qui leur permirent de lock-outer tous les travailleurs, paralysant ainsi un port de l'importance de Marseille.

Mais les ouvriers ont supporté le choc et refusent de se rendre à merci, résistant à toutes les manœuvres. Le syndicat de la C. G. T. a proposé de reprendre le travail normal avec les discussions. Une trahison est toujours à craindre, mais le mouvement est trop fort, pour qu'il soit possible de l'anéantir. Et malgré toute l'aide et toutes les complicités, les acconiers durent d'abord « lâcher du lest » et en lâcher toujours ensuite, leur résistance devenant de plus en plus inutile. Ce ne sont pas les bonzes syndicaux des organisations dites représentatives qui parlottent, mais la base qui agit. La phrase que l'on entend le plus dans la bouche d'un docker c'est : « Le syndicalisme, c'est moi, et j'en ai par-dessus la tête ».

Mais pour faire échec aux manœuvres patronales et à la dégénérescence des organisations traditionnelles une coordination de l'action, une solidarité nationale et internationale sont de toute première nécessité.

Union Locale de Marseille

N.B. — Au moment de poster cet article nous apprenons qu'on parle de reprise du travail ; y aurait-il un nouveau «embarquement» comme en 1950, nous suivrons les événements de près, et vous tiendrons au courant.

NOTRE CAMPAGNE ANTI-ELECTORALE

REPONSE A FELIX GOUIN

Par SYLVAIN, du groupe niçois « Elysée Reclus » de la Fédération Anarchiste

LE lundi 19 octobre 1966, à 22h30, la section niçoise de la Ligue des droits de l'homme a organisé une conférence dans une salle du Café Terminus, face à la gare centrale. Moins de 100 personnes, mais tout de même plus de 50, y étaient présentes (âge moyen : une bonne cinquantaine d'années... Quelques jeunes détonnaient dans cette assemblée patriarcale, deux couples, très exactement, de moins de 30 ans...) C'est dire l'intérêt que manifeste la population niçoise, en particulier la jeunesse, à de telles réunions. D'autant qu'il est important de noter que tous les présents étaient gens « sensibilisés », « militant » tous quelque peu, qui ça, qui là, qui ailleurs (libres-penseurs, membres de l'Union Rationaliste, du Planning familial, de la Ligue des droits de l'homme, « socialistes », P. S. U.-tistes, « communistes » et... 5 anarchistes qui représentaient donc quelques 8 à 10 pour 100 du « public »). C'est, paraît-il, la pluie qui fut la cause de l'absence de nombreux invités. (Souhaitons alors, que les cieux soient plus cléments, si, d'aventure, Nice devait un jour se couvrir de barricades...)

Le thème : « De l'union de gauches et l'évolution du Parti communiste ».

C'est le président de la Section locale organisatrice de la conférence, crois-je, qui ouvre celle-ci dans une sorte de prologue. Avec beaucoup de talent il nous présente l'orateur : Félix Gouin, ancien président du Conseil, vieux parlementaire et militant S. F. I. O. ; puis il nous énonce les 5 principaux chapitres que va nous exposer ce dernier.

I. — Il faut prendre le pouvoir pour faire quelque chose.

II. — Le P. C. a évolué considérablement depuis Staline.

III. — Est-il possible de « casser » les partis, ce qui serait une regrettable démolition !

(Il vaut mieux les garder et les unir dans la tolérance).

IV. — L'union des gauches.

1°).— Nécessité d'approfondir sur toutes les questions ;

2°. — Créer un programme de législature ;

3°). — et un programme chiffré.

V. — Tous les progrès, en France, seraient dus à l'Union des gauches... (1936, 1945-47, etc.). Le Front commun de la gauche saura où faire voter... lorsque les choses seront mûres.

En attendant que ces « choses », donc, veuillent bien mûrir, le camarade Félix Gouin nous parle pendant 77 minutes, nous soumettant le fruit de ses réflexions.

Nous n'avons pu prendre en sténo, ni sur bande magnétique, tout son discours (et c'est bien dommage), néanmoins allons-nous tenter d'en rapporter les points essentiels avec, en marge, notre propre appréciation :

Félix GOUIN : L'heure est grave, la démocratie est à la veille de succomber. Il y a à cela deux sértes d'explications complémentaires :

1°). — *Les causes historiques de l'isolement communiste.*

2°). — *Ce qui peut y mettre fin... (L'union de deux grands partis — S. F. I. O. et P. C. F. — rassemblant l'ensemble de la classe ouvrière).*

SYLVAIN. — Il est bien certain qu'elle a succombé depuis longtemps déjà, la gauche, les partis politiques : de droite, du « centre » et de la *gauche parlementaire* ayant fait pour cela tout ce qu'il leur était possible... Et plus encore s'il l'eût fallu ! (D'ailleurs, qu'est-ce que la « Gauche » en France ? Est-ce la traditionnelle gauche marxiste (socialistes et communistes), autrefois laïque ? Ou bien peut-on l'étendre jusqu'aux chrétiens qui se réclament aussi d'un certain idéal de justice et d'un peu de progressisme ?). Admettons-donc la gauche chère à monsieur Gouin : celle des « deux grands partis » ouvriers, *traditionnels*. Nous parlerons plus loin de l' « isolement du Parti communiste » et dirons, selon nos connaissances, comment il fut voulu, pensé et réalisé par tous ceux qui y trouvaient intérêt, ainsi que les raisons réelles qui le motivèrent. En ce qui concerne la classe ouvrière donc, dans son ensemble, elle se situe, pour sa plus grande part, *hors des partis !* n'en déplaise aux nostalgiques.

Les masses s'intéressent surtout aux clowneries que leur distille le pouvoir, selon un savant et concerté dosage, à travers presse du cœur. tiercé et autres gadgets et nouvelles messes *contre quoi, précisément, cette fameuse gauche dirigeante, si elle eût été sincèrement émancipatrice, aurait pu efficacement préserver le peuple au moyen d'une réelle culture populaire dispensée grâce aux Bourses du Travail, M. J. C. et clubs, campings, séminatres, bref, rencontres permanentes ou épisodiques de toute sorte... au lieu de s'axer effrontément sur un dégradant arrivisme politique.*

Analysons rapidement « la situation politique populaire » actuelle. En prenant pour exemple notre département des Alpes-Maritimes. On dénombre dans celui-ci 7.200 « militants communistes » qui sont distribués dans 320 cellules et 42 sections; admettons qu'il y ait autant de « socialistes » tant à la S. F. I. O. qu'au P. S. U., chez les radicaux, etc... Cela fait un petit 14 ou 15.000 « hommes de gauche »... En face desquels nous *savons* qu'existent plus de 25.000 « fascistes » qui, le cas, échéant, pourraient répondre à l'appel de leur O. A. S. de prédilection !... Mais. 15.000 + 25.000 = 40.000 « endoctrinés », sur une population de l'ordre de 800.000 habitants, cela fait bien peu de gens politisés... Encore que tout adhérent, vers quelque parti qu'aillent ses convictions, soit loin propagandiste et un homme d'action. d'être un militant, c'est-à-dire un

(A suivre.)

TRIBUNE LIBRE

CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XIV

ACTION DIRECTE

L'action directe, c'est l'action coordonnée et organisée des travailleurs, en tant que classe révolutionnaire, tendant à abattre le système capitaliste dans ses structures profondes. Si le prolétariat veut triompher, il ne peut en effet se borner à mener la lutte *dans le cadre que lui impose le système capitaliste lui-même.* Demeurer dans ce cadre serait tendre non pas à la destruction du système capitaliste mais à sa transformation graduelle. Les réformes capitalistes, même lorsqu'elles sont cautionnées par la démocratie, vont dans le sens d'un renforcement des structures économiques existantes et, par suite, dans le sens d'un renforcement du pouvoir des classes dirigeantes. Le capitalisme évolue vers une concentration plus complète des capitaux et des moyens de production et vers la domination accrue d'une minorité sur les classes laborieuses. Mais parallèlement, par le jeu des institutions démocratiques, il se préserve d'apparaître comme tel et substitue à l'intérêt des classes dominantes la notion théorique de l'intérêt général. En tant que défenseur de l'intérêt général, l'Etat capitaliste créée les institutions susceptibles de coordonner les efforts des différentes classes et de concilier leurs intérêts particuliers. En réalité, l'intérêt général n'étant que l'intérêt des classes possédantes, ces institutions sont les moyens mêmes par lesquels le néo-capitalisme se conserve lui-même et assure son perfectionnement. L'une des conditions essentielles nécessaires du fonctionnement de cette tactique réside dans le fait que les masses laborieuses acceptent comme valable la notion d'intérêt général et ne prennent pas conscience d'un intérêt collectif qui leur serait propre à l'intérieur du système capitaliste, de leur intérêt *de classe*. Les revendications que les classes laborieuses peuvent être amenées à formuler doivent donc, dans l'intérêt du capitalisme et des classes dominantes, être canalisées par les institutions de conciliation sociale et, par là, être subordonnées à l'intérêt général, c'est-à-dire n'être satisfaites que dans la mesure où elles n'entrent pas en contradiction brutale avec les intérêts des classes dominantes. Par ailleurs, la création d'intermédiaires s'interposant entre les exigences du monde du travail et celles du capital dénature la véritable relation existant entre capital et travail. En élevant les conflits de travail au niveau d'un conciliateur quelconque, le capitalisme sépare le domaine du travail de celui du capital : il crée l'illusion d'une double série d'intérêts dont la synthèse serait réalisée par l'intérêt général. Le monde du travail, la masse des salariés, constituerait, selon cette interprétation erronée, une entité inhérente à la société elle-même, indépendante des structures économiques particulières de la société et il en irait de même du monde du capital. En termes de conversation courante, cela se traduit par : « Il y aura toujours des riches et des pauvres parce qu'il y en a toujours eu ». Or travail et capital ne sont pas séparables. *Le capital n'existe, dans sa forme actuelle, qu'en tant que spoliation du travail et le travail, dans son expression capitaliste, n'est que l'asservissement grâce auquel le capital se perpétue et se développe.* Les conflits de travail ne sauraient donc être réglés que par le maintien de la domination du capital sur le travail, c'est-à-dire la conservation du capital lui-même, ou par la victoire définitive du travail sur le capital et l'abolition du travail dans sa forme capitaliste. Un quelconque intermédiaire, un médiateur des conflits de travail ne peut résoudre ceux-ci qu'en prenant parti pour l'un ou pour l'autre des deux aspects et, en démocratie bourgeoise, les conflits sont réglés par la victoire du capital sur le travail c'est-à-dire la perpétuation de l'exploitation de l'homme par l'homme. Enfin, la mise en place d'institutions « médiatrices », placées sous la tutelle de l'Etat capitaliste, permet d'éliminer la classe ouvrière en tant qu'interlocuteur collectif pour ne s'adresser qu'à ses « représentants légaux », les dirigeants réformistes des centrales représentatives (c'est-à-dire représentées bourgeoisement au sein des institutions bourgeoises). Il est plus facile de manier un professionel du syndicalisme qu'un contingent de salariés en colère. Cette formule incite d'ailleurs les travailleurs à ne plus attendre, en fait de réformes sociales, ce qu'ils pourraient imposer mais seulement ce qui pourra résulter des discussions menées « au sommet ». La combativité de la classe ouvrière et sa conscience de classe s'en trouvent fortement diminuées lorsqu'elles ne sont pas totalement éteintes.

SEVY

(A suivre.)

GROUPE « LOUISE MICHEL » PARIS

Jeudi 16 février à 20 h. 30 au
PALAIS DE LA MUTUALITE
avec
GEORGES BRASSENS
SERGE REGGIANI
et un spectacle éblouissant.

Au profit du Comité d'entr'aide de Louise Michel et des emprisonnés en Espagne.

Dès maintenant retenez votre place. 24, rue Ste-Marthe, Paris (10) - 3, rue Ternaux, Paris (11) ou à la Mutualité.

COMMUNIQUE

CONFERENCES SUR

ALBERT CAMUS

PAR MAURICE JOYEUX

— à Montpellier, le vendredi 10 février à 21 h., salle du Pavillon populaire (esplanade).
— à Avignon, le samedi 11 février à 21 h., salle de la Mairie.
— à Marseille, le dimanche 12 février à 9 h. 30 du matin, salle Mazenod (ouverture de portes à 9 h.).

PRES DE NOUS :
— Marseille : Ciné-club « Culture et Liberté » :

Samedi 4 février : « les Visiteurs du soir » (M. Carné), « Du côté de la côte » (Agnès Varda).

Samedi 18 février : « La Nuit des forains » (I. Bergman).

Jeudi 23 février : « Mourir à Madrid » (F. Rossif).

Samedi 4 mars : « Pather Panchali » (S. Ray), « Le Temps des assassins » (Ado Kyrou).

Les séances ont lieu le soir à 21 h. Pour tous renseignements complémentaires : tél. 20.49.80 (tous les soirs de 18 h. à 20 h.).

Le C. I. R. A. (Dépôt annexe de Marseille), reçoit tous dons de livres, revues, journaux, documents de toute espèce concernant le mouvement anarchiste. Correspondance et envois de fonds : René BIANCO, 13, rue de l'Académie, Marseille (1er).—C. C. P. 38 31 81, Marseille.

LA GREVE DU 1er FEVRIER

PREPAREE un mois à l'avance, annoncée à grand renfort de publicité, la grève du 1er février par les états-majors de la C. G. T. et de la C. F. D. T., ne surprend personne. C'est ce qu'un journaliste appelait un jour « une grève douce ».

Depuis un an il y a eu plus de 70 ordres de grève des états-major syndicaux et les travailleurs doivent constater avec amertume qu'ils en sont toujours au même point.

La raison essentielle de ces défaites résident uniquement dans le fait que les états-majors décident sans plus jamais se préoccuper des opinions des travailleurs. Aujourd'hui on accepte la journée de grève comme une journée de repos non-payée et bien sagement on reprend le boulot le lendemain. Tout ceci, parce que l'action consciente des travailleurs et leur volonté créatrice est absente du déclenchement des grèves actuelles.

Les syndicats officiels sont devenus les bons gérants de la société capitaliste et bourgeoise. Il est question de renverser le « pouvoir personnel », mais pas question de renverser la vapeur, pas question d'attaquer de front le système. On demande simplement un peu plus de liberté et un peu plus d'indulgence à ceux qui nous exploitent. On objectera, pour essayer de justifier cet abandon que les travailleurs ne sont pas mûrs pour une action d'envergure et illimitée.

Ce que le travailleur désire — et que les bonzes semblent vouloir ignorer — c'est travailler le moins possible et vivre le mieux possible. C'est aussi se débarrasser de la contrainte pesante d'une hiérarchie qui est le dernier pilier qui soutient le capitalisme.

Les travailleurs ne bougent pas parce qu'ils ont la conviction que les syndicats officiels se moquent d'eux et ceux qui font la grève ne la font que pour réduire le temps passé au boulot. Ça fait toujours une journée de prise.

Le travailleur veut une réduction du temps de travail et tout les calculs des mathématiciens du syndicalisme déclarant que la production ayant augmenté de tant pour cent les salaires doivent augmenter de tant pour cent les laissent indifférents.

Les travailleurs se foutent de ces pourcentages, comme ils se foutent de la production. De telles fadaises n'intéressent plus personne.

Les véritables diviseurs de la classe ouvrière sont les bonzes de la C.G.T., de la C.F.D.T., de F.O., qui parlent comme les livres de comptes de messieurs les présidents-directeurs généraux. Ce sont eux qui ont transformé le syndicalisme en épicerie et ruiné les espoirs syndicaux (qui aujourd'hui ont les noms de Frachon, Seguy, Bergeron, Decamp), qui ont écarté de leur route le prolétariat batailleur regardant d'un air dédaigneux ceux qui, disent-ils, n'ont ni l'instrution ni la prestance.

La grève du 1er février est un nouveau coup de sabre dans l'eau.

Le prolétariat n'en sortira que par son unité. Voilà un mot bien galvaudé et si nous l'employons ce n'est pas pour en faire un slogan cher à certains.

La condition ouvrière va de mal en pis et l'unité de lutte du prolétariat ne peut se faire qu'en jetant certaines exclusives contre ceux qui profitent à un titre quelconque du prolétariat. C'est par-dessus les directions syndicales, en dehors d'elles et contre elles que les travailleurs peuvent retrouver cette unité dans la lutte.

C'est ainsi que la C. N. T. qui n'a pas de dirigeants, mais des militants qui sont tous sur les lieux du travail peut devenir le pôle d'attraction de cette unification de la lutte pour la révolution sociale.

Il faut combattre les bureaucrates inamovibles pour opérer l'association nécessaire du plus grand nombre de travailleurs qui veulent et peuvent s'unir.

Les travailleurs doivent y penser ce soir du 1er février en mesurant la nouvelle défaite.

R. J. SOURIANT

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTE

Ce nouveau livre que vient d'éditer l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

C'est un livre qui peut être acheté et qui doit être lu par tous les travailleurs. Il est à la fois peu onéreux, riche en idées et facile à lire.

Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

Románticos y antirrománticos

(Viene de la página 4.)

toma de Granada por las fuerzas retrógradas de la llamada Reconquista, o sea el vandalismo católico europeo, quedando destruída la civilización árabe, dando pie a que la intolerancia feroz de la Iglesia aniquilara a sangre y a fuego toda libertad pública y el relativo bienestar económico y social del pueblo español.

Tanto fue así que durante los siglos que siguieron la implantación de la Inquisición y la caída de Granada, o sea de 1492 a 1808, tiempos de horribles persecuciones contra la «herejía» en los que españoles judíos, mahometanos y librepensadores, fueron convertidos por la fuerza o pillados y asesinados a rajatabla. El pueblo «convertido» vivió hundido en el fango del catolicismo, o sea en el fanatismo y la superstición; siempre amenazado por la Inquisición, no conoció un solo día sin miseria ni sosiego; fue el reino exclusivo del parasitismo clerical, de la pobreza organizada, de la suciedad con piojos. El pueblo trabajador, ignorante y famélico, vivía sumido en una abyecta humildad, en peores condiciones que las bestias de corral, bajo la sórdida explotación de la Iglesia y la brutal arrogancia de amos y señores.

Es a partir del año 1808 que la insufrible esclavitud católico-señorial recibe una herida mortal. El oscurantismo medieval que reinaba sin cesar de los tiempos de Torquemada sufrió un formidable reculón; una nueva Era de civilización principió en España. Los ejércitos de la Revolución francesa invadieron oportunamente toda la Península. Derrumbada la Inquisición cometieron el sacrilegio de profanar iglesias y conventos sin que el fuego de la ira de Dios-Cristo los consumiera o destruyera. De este hecho la omnipotencia celestial de la Iglesia y de los santos se vino al suelo. Es de esta famosa época que la primera constitución liberal fue asentada en España; la libertad de conciencia y los Derechos del Hombre.

Pero por desgracia, la mayoría del pueblo se encontraba tan famélico, ignorante y embrutecido por tantos siglos de oscurantismo religioso que, de momento, gente de condición explotada no comprendió nada de los formidables acontecimientos; engañados por curas y amos combatieron a los «gabachos» salidos del infierno; siendo así que un pueblo esclavo combatió a sus propios salvadores en unas celadas que fueron llamadas «guerra de la Independencia».

Una vez que los franceses abandonaron la Península, los Borbones (para el caso Fernando VII) y la Iglesia volvieron a gobernar por el restablecimiento de la Inquisición y las infames leyes contra el derecho de pensar y de libertad de conciencia... Es entonces que una pequeña minoría del pueblo y algunos intelectuales progresistas que se habían acostumbrado a vivir libremente durante la ocupación francesa, y a poder pensar, escribir, y criticar contra los abusos... se encontraron sumergidos por la represión de la intolerancia clerical, que como bestia herida se volvió más feroz todavía.

Durante la ocupación gala la semilla revolucionaria había sido sembrada; la represión subsiguiente la hizo germinar y brotar; de todos los rincones de España salieron hombres de diferente condición económica dispuestos a defender los derechos sagrados de la libertad. Ellos se unieron y lucharon contra el acecho de la bestia negra. Eran unos hombres que habían comprendido que no puede existir progreso cultural, científico, social y moral en una nación sin respeto a las libertades individuales y colectivas.

A estos «enfrentamientos trágicos» se refiere el mensaje fascista de Franco, ya que ellos han durado hasta 1936. Más de un siglo de «enfrentamientos» sangrientos para defender los derechos a la vida y a la libertad contra las dictaduras y pronunciamientos militares; contra las guerras católico-carlistas; contra el patronato más egoísta y feroz de Europa, donde los trabajadores han sido siempre más explotados y maltratados que los asnos africanos, que, según dice el adagio, «reciben más carga y bastonazos que comida».

«Enfrentamiento trágico», la destrucción de la Escuela Moderna de Francisco Ferrer, asesinado por una justicia de obediencia clerical.

«Enfrentamientos trágicos», la destrucción de los sindicatos confederales, ya que en diferentes épocas los gobiernos católico-conservadores llenaron las cárceles con miles de trabajadores huelguistas, (la mayoría apaleados) condenando a sus familias a la miseria. Las represiones sangrientas contra centenares de militantes obreros, muchos de ellos asesinados en la calle por la policía y asesinos alquilados. La aplicación de la llamada «Ley de fugas», donde los civiles durante el transporte a pie por carretera, asesinaban por la espalda a los prisioneros, pretendiendo que iban a fugarse.

El complot católico-militar del año 1936, que provocó la guerra civil causando tantas miserias y la muerte de centenares de miles de personas de toda edad y sexo, siendo el principal responsable de tan horrenda hecatombe el genizaro Franco con su equipo de generalotes. Con todo, si la República y las pocas libertades del pueblo fueron destruídas, cayendo España en un régimen de oprobio, fue por la execrable intervención militar italo-germana, sin cuyo apoyo los militares hispanotraidores habrían fracasado.

Los dos monstruos sanguinarios parecidos a la hidra de la fábula, que tanto dolor han causado a la humanidad y que han llevado tantos años la desgracia a España, son, primero Mussolini, creador del fascismo, murió colgado por los pies de mano de su propio pueblo; el segundo monstruo, Hitler, acosado en su guarida, se tiró un balazo en la cabeza. Así terminaron los dos criminales más grandes de la historia «moderna».

Si el repugnante dictador de El Pardo no fuera por desgracia, tan viejo, es seguro que tarde o temprano la misma suerte trágica le estaría reservada, ya que ésta suele ser, a la postre, la justicia del pueblo español contra sus apresores.

La civilización de la Humanidad es ante todo biológica; ni la opresión parásita del fascismo, ni las falsedades del catolicismo para pervertir a la infancia... no podrán impedir que la evolución social del pueblo español sigue su curso racial, inherente a la especie humana. Unas nuevas generaciones de hombres de espíritu libre y rebelde, se están criando ahora en España. Un colosal volcán se gesta cuya erupción popular hará saltar al régimen retrógrado parecido al despotismo de antes de 1808, que reina hoy por la impostura y la violencia.

F. DURAN ESQUIUS

ANTENA

El movimiento huelguístico en España

PARIS. — Según «Le Monde» la preocupación que despiertan tales conflictos en las esferas gubernamentales y que el ministro señor Solís ha informado en el Consejo de ministros del conflicto de los transportes por carretera, de la amenaza de huelga en la «Renfe», y de las huelgas del sector metalúrgico.

Dice que el conflicto que tiene la dirección de la «Renfe» con sus 104 mil obreros y técnicos, continúa desde mediados de diciembre, sin que aparezca, por ahora, la solución. El cuarenta por ciento de los ferroviarios percibe un salario mínimo de unas 84 pesetas. La representación sindical pide aumento en los haberes y cese de la supresión de empleos. En tres años se han suprimido once mil...

De la huelga de transporte por carretera, el señor Solís, aun afirmando creer que está en vías de solución, ha reconocido que hay parados 10.000 camiones.

Más tirante es aún — sigue diciendo el despacho — la situación en la metalurgia. Los obreros piden aumento de salarios en razón de la carestía de la vida.

Por lo que afecta a Barcelona, en la fábrica de autos «Seat», son 13.000 los trabajadores que hacen una huelga «perlée»; lo propio ocurre en la «Hispano Olivetti» (máquinas de escribir), y en «La Maquinista Terrestre y Marítima». En la casa «Aiscondel» no se quieren ya trabajar horas extraordinarias. El viernes se declaraban en huelga novecientos obreros de una empresa metalúrgica. Conflicto latente en la Standard Eléctrica (declarado conflicto colectivo) y también en las de Jacobo Schneider y «Perkins».

El cierre de la mina Laneras, de Asturias, deja en paro a 250 trabajadores; se anuncian otros cierres de minas que se consideran deficitarias. La empresa «Obras Civiles» de El Ferrol, ha suspendido las actividades dejando en paro a varios centenares de obreros. Y en Sevilla, en «Construcciones Aeronáuticas» hay asimismo huelga parcial.

La huelga más tenaz sigue siendo la de los obreros de la factoría de laminación de Echevarri, que prosigue desde hace ocho semanas.

LA ARGOLLA DEL CONCORDATO

MADRID. — El diario *Madrid* estima que «la libertad religiosa que se anuncia debería comportar la separación de la Iglesia y del Estado». No será verdad tanta belleza. Ni que el clero rechace la paga del Estado. Ni que el Vaticano renuncie al dominio material y espiritual de España, su «hija preferida». Se verá si la generosidad vaticana llega al punto de rectificar esencialmente el Concordato firmado por Franco y el Papa en 1953, el cual deja prácticamente al país a merced del clero.

REBELION EN NICARAGUA

MANAGUA. — La familia Somoza (un presidente asesinado y otro fallecido) trata de sucederse en la presidencia a pesar de que la Constitución impide el desempeño constante de la presidencia a cargo de una familia. Para cubrir el expediente, el clan Somoza (Anastasio, general, hizo asesinar a traición al cabecilla liberal Sandino) confió la presidencia provisional al incondicional Lorenzo Guerrero, el cual debía pasarla a otro Anastasio Somoza (hijo del general muerto a tiros), previa eliminación sangrienta del líder opositor, Fernando Agüero.

Visto todo lo cual, una inmensa muchedumbre manifestó violentamente el día 23 de enero de este año, siendo atacada por la guardia civil (cuerpo entrenado por falangistas españoles). Los amotinados levantaron barricadas y 500 de ellos se defendieron a balazos desde el Gran Hotel a los gritos de «Fuera Somozas» y «Basta ya de asesinatos».

Según parece, la rebelión quedó vencida, pero los ánimos de la población se mantienen alterados.

MALAS RELACIONES

MADRID. — Las relaciones entre Madrid y Rabat — se reconoce en los medios diplomáticos — están deterioradas. El gobierno marroquí insiste en la recuperación de Ifní, Río de Oro, el Sahara apropiado por los españoles, y los «presidios» de Ceuta y Melilla.

Tal recrudecencia de las reivindicaciones marroquíes incomoda sobremanera al gobierno franquista, máxime ahora que reclama, altaneramente, la descolonización de Gibraltar... teniendo colonizadas partes esenciales del territorio marroquí. El general franquista Mizzian, fue a conferenciar con Franco, pero nada se ha dicho sobre el resultado de la entrevista.

Como se ve, las cartas de Madrid y Rabat están boca arriba.

POR REGATEO DE MATERIALES

MADRID. — Por defectos de construcción la casa 62 del paseo Muñoz Grandes, Carabanchel, se vino abajo en su cuarto piso. Total: tres albañiles muertos. La burguesía lo pagará con pesetas a la justicia y con calderilla a las familias.

EL CORAZON DE LOS ESPAÑOLES

SEVILLA. — Según cálculos del doctor Enrique García Ortiz, cada año mueren 100.000 españoles afectados de dolencias cardiacas.

Poco corazón queda, ¿y habrá que arrojarlo a la basura?

CASALISTA DETENIDO

BARCELONA. — Antonio Badía Margarit, catedrático de Filosofía y presidente del Casal Cultural «Montserrat», ha sido detenido bajo inculpación de ser depositario de unos miles de hojas de tendencia antirrégimen. Como se comprenderá, se trata de un elemento de significación catalanista. Hace unos meses el Casal fue atacado por un grupo de terroristas de Falange, quedando su fechoría impune.

TRES MIL OBREROS PROTESTAN

SEVILLA. — Indignados por la detención del sindicalista Eduardo Saborido Galán (uno del doble juego verticalista-comisiones obreras), tres mil obreros han manifestado en lugares céntricos de la ciudad reclamando la liberación del detenido.

EL ESCANDALO DEL ACEITE DE OLIVA

MADRID. — Antes no había más aceite que el de oliva para los españoles. Hace tiempo, por el asunto divisas, este salutífero líquido se destina al extranjero. Las clases modestas del país consumen sucedáneos oleaginosos a base de copra, cogollos de algodón, soja, girasol, y otras porquerías. Recientemente, la venta a granel de líquido olivarero ha sido prohibida. En adelante los cosecheros estarán obligados a envasar el producto, dando así facilidad para la exportación del mismo. Se da el caso de que en Inglaterra agentes franquistas propagan el aceite de oliva en lugares públicos y grandes almacenes en prácticas de cocina, detallando platos que con dicho oleaginoso no tienen rival en el mundo. Mientras tanto, la cocina española palidece, untada con aceites propios para maquinarias.

ASAMBLEA ESTUDIANTIL

MADRID. — Quinientos estudiantes han celebrado una «Asamblea libre» en la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas, protestando contra la detención de su compañero Manuel Portela, delegado del «Sindicato Libre», acusado de «propaganda ilegal» y de «asociación ilícita». Los estudiantes han acordado enviar protestas al rector de la Universidad, al ministro de Educación Nacional y al juez del Tribunal que entenderá en el asunto.

CONDENAS Y DETENCIONES

El Tribunal de Orden Público ha condenado a Evaristo Martínez Fernández, miembro del movimiento sindical socialista (prohibido) a cuatro meses de cárcel por haber recomendado a los obreros que no votasen en las elecciones sindicales. El día anterior lo había sido a un año y 10.000 pesetas de multa, por «propaganda ilegal».

El 19 de enero la policía interrumpió una conferencia que daba el profesor José Luis Aranguren ante 200 estudiantes en una residencia universitaria de Santiago de Compostela.

El profesor Aranguren ha sido expulsado definitivamente de la Universidad como consecuencia de los incidentes del año universitario 1964-1965, por haber defendido a los estudiantes que luchaban por un Sindicalismo libre. Ha sido conducido a la Comisaría en donde se encontraba todavía a primeras horas de la mañana siguiente.

NOVEDADES EN LIBRERIA

«Entre españoles», por J. Guerrero, primer folleto de la colección «Cuadernos populares», que esperamos será nutrida de aportaciones de textos diversos, y para lo cual quedan invitados a colaborar todos los compañeros de pluma atrevida, veteranos o noveles.

A tal efecto pueden dirigirse sin tardar a la redacción del periódico «Espoir» y al «C. S.».

«Entre españoles» es un folleto que al precio de 1 fr. informa de una inquietud dialogada entre la generación de la guerra y de la postguerra, muy interesante y útil, sobre todo para los jóvenes.

Pedidos a todos nuestros servicios de Librería. Edición limitada.

***

De reciente aparición:
POSIBILISMO LIBERTARIO
de Horacio Martínez Prieto.
Precio: 8,00 frs.

París. EL MITIN DEL ALHAMBRA

PARA manifestar nuestra protesta por los vergonzosos e incalificables manejos fascistas, últimamente celebrados en España por el gobierno franquista, la Alianza Obrera propició la celebración de un mitin de conjunto con todas las fuerzas de oposición antitotalitarias en el exilio, que se ha celebrado el 15 de enero en el music-hall Alhambra, de París.

En el acto ha habido numerosas adhesiones, viéndose asistido por mucho público, entre el que figuraban muchos emigrados españoles económicos. En fin, el franquismo ha podido comprobar que el movimiento sostenido por los refugiados y opositores a su odioso régimen no desaparece; por el contrario, una numerosísima juventud consecuente y entusiasta reemplaza cada día a los que por ley natural desaparecen con gran dolor de dejar España en prolongada noche fascista.

A las 10 horas, adornado el escenario con banderas de las organizaciones y partidos representados en el acto, después de escuchados los himnos «Hijos del Pueblo», la «Internacional» y el «Himno de Riego», el presidente concedió la palabra a Wilebaldo SOLANO, del P.O.U.M, que de acuerdo con la finalidad del acto se refirió a la farsa empleada por el franquismo con su llevado y traído referéndum de elección trucada, coaccionando a un pueblo que hace treinta años vive bajo el terror. Todo ha sido una trágica comedia.

INTERVENCION DE JOSE BORRAZ, cenetista

Aunque el levantar una tribuna aquí y ahora para denunciar el camelo de la Ley Orgánica y la superchería del referéndum pudiera parecer, a primera vista, un acto inútil, sobre todo para los sectores de oposición que como nosotros, ya llevamos a cabo ese cometido con antelación al 14 de diciembre, la cosa, sin embargo, no es tan desplazada que todo eso, puesto que hay muchas gentes (españoles de dentro y de fuera y extranjeros) que esperaban mucho más de esa Ley y que aún creen posible la democratización del régimen a través de las disposiciones complementarias que se anuncian.

Desvanecer todas esas dudas y esperanzas, afirmar una vez más, nuestra oposición al régimen y sobre todo, concertarnos la oposición para desarrollar una acción eficaz que tenga la virtud de poner término a la dictadura, he ahí a mi entender, el objeto y la misión del acto que estamos celebrando.

¿Qué facultad de decisión pone esa Ley en manos del pueblo español? Ninguna. ¿Qué caminos abre al futuro? Ninguno. En cuanto al Referéndum aparte lo dicho por Solano, cabe añadir que ha sido organizado por Fraga Iribarne, hombre providencia del franquismo, cuyo Ministerio es más importante que los de Educación, Economía, Obras Públicas, Asuntos Exteriores, del Plan de Desarrollo, y que todos ellos juntos, cuya misión no es realizar, sino dar la sensación que se realiza y hacer ver al mundo lo que al franquismo interesa. Esta vez, sin embargo, el hombre se ha pasado de *rosca*.

¿Qué es lo que el franquismo se propone con ello? Dar la sensación al exterior que se «diberaliza», con vistas a forzar las puertas de la Europa en gestación y del Mercado Común, dar largas al problema de la sucesión, y tratar de sembrar la confusión en el pueblo con «reformas» insustanciales como esa, para dar viabilidad y estabilidad al continuismo.

Pero, no creo que el franquismo pueda engañar, a estas alturas, más que a quienes desean ser engañados. Basta analizar su trayectoria desde 1936, para que todo aparezca claro. El franquismo ha seguido una constante, la misma que el carnaval. Es la constante de la máscara y el rostro; máscara a múltiples facetas según aconsejaban las circunstancias, y su rostro monstruoso como el de todos los estados totalitarios. Veamos:

En 1937 se oficializan los 26 puntos de Falange que sirven de base y orientación al régimen, por los cuales se autodefine así: Estado Nacional-Sindicalista, totalitario, autoritario, imperialista y ético-misionero. En 1938 se promulga el Fuero del Trabajo, que nada modifica. En 1942, cuando la estrella de Hitler empieza a palidecer y se desvanecen para el franquismo sus sueños de imperio, se crean las llamadas Cortes españolas, que ya se sabe lo que son, pero se trataba de empezar a darse barniz democrático.

En julio de 1945 se promulga el Fuero de los Españoles, y en octubre del mismo año la Ley del Referéndum.

En otro pasaje se refiere a las intenciones de Franco de restaurar la Monarquía y tras irrisorios manejos, coqueteos y promesas a varios pretendientes, llegar a lo vano que expresa Pemán, mentor del régimen fascista, en un artículo insertado en el «ABC».

Aborda la pretendida libertad religiosa, denunciando la falsedad de las intenciones de la Iglesia que, contrariamente a lo que promete, no cesa de extender y reforzar su dominio político-económico, sobre todo envenenando al pueblo en estrecha colaboración con el odioso régimen franquista. Señala la necesidad de liberar a España de la funesta tutela religiosa.

Cree que a pesar del empeña de todas las fuerzas reaccionarias para domesticar a la juventud, ésta ha evolucionado apartándose del franquismo. Manifiesta que ese ritmo evolutivo le hace depositar su esperanza en esa juventud para incorporar a España al concierto de las naciones democráticas. Seguidamente se extiende en honda crítica general contra el régimen franquista.

Las fuerzas antifranquistas vascas no tienen orador en el mitin, pero envían un documento en el que expresan su repulsa al régimen antidemocrático que padece España y señalan su posición dentro del conjunto antifranquista de colaborar y contribuir con él para liberar a España de la afrenta fascista que padece desde hace tantos años.

Ambas disposiciones intervienen pocos meses después del triunfo de los Aliados sobre el fascismo. Se comprenden perfectamente los motivos de esa pirueta franquista, que en nada modifica su carácter.

En fin, en 1947, se somete a Referéndum y se promulga la llamada Ley de Sucesión, en virtud de la cual el Estado español se define del siguiente modo: Estado Católico, Social y representativo que, de acuerdo con su tradición se declara constituído en Reino. Un Reino, sin embargo, que 20 años después continúa sin otro Rey que Franco. Por lo demás, es notorio que esa Ley nada modificó, y el hecho que actualmente tenga necesidad el régimen de hacer ver que se «liberaliza» y se «democratiza» prueba palmariamente que antes no lo hizo.

Pese a ello el régimen ha conseguido salvar los escollos sin más dificultades que los que en el interior le han ido surgiendo. ¿Conseguirá actualmente sobrevivirse mediante la farsa que estamos denunciando?

La situación no es la misma actualmente que en 1947 y años sucesivos. La oposición interior ha crecido y su carácter se ha modificado.

Sin embargo, Franco y su régimen conseguirán introducirse en Europa y estabilizar el continuismo si los sectores de la oposición clásica no logramos dar cauce a la acción heroica, pero desordenada, que se lleva a cabo en el interior. Lo logrará si los sectores de oposición (la clásica y la de nuevo cuño) seguimos comportándonos como hasta el presente, sobreponiendo los intereses partidistas al interés común.

No lo logrará si los opositores — los de aquí y los de allí, los nuevos y los viejos — nos concertamos para llevar a cabo una acción común, limitada a lo que tenga que limitarse, dinámica y eficaz, ofreciendo al mismo tiempo una alternativa seria y responsable como sustitución al franquismo, cosa que hasta ahora no hemos hecho. No lo logrará, si sabemos hacer comprender a Europa y al mundo que la subsistencia del franquismo en España representa un foco fascista mucho más peligroso que ese nacionalismo alemán que tanta alarma está causando.

Urge superar la actual situación de verbalismo platónico y de creencia en milagrerías y fatalismos. Pero, esto lo hemos dicho muchas veces y no es cuestión de repetirlo una vez más, sino de tomar las medidas prácticas indispensables para transformar lo dicho en realidad tangible. Y este llamamiento, que debe tener prolongación y eco más allá de esta tribuna, significa una tarea que debe ser acometida a través de los representantes de los sectores de oposición, o prescindiendo de ellos si en algún caso estos fueran un obstáculo o simplemente un freno.

Creer que el régimen franquista se tambalea y esperar su caída haciendo especulaciones teóricas y partidistas, es tan negativo y paralizante como esperar que una dictadura otorgue la libertad que ha conculcado. Al franquismo, aunque se tambalee, es necesario empujarle para que caiga. Esa es la verdad, del mismo modo que es cierto que la libertad no se obtiene con imploraciones, sino luchando para conquistarla.

ALERTA JUVENTUD, CON DEMAGOGOS QUE OFRECEN LIBERTAD

LA historia de la humanidad, aun generalmente escrita con evidente tinte convencionalista, nos aparece pródiga en ejemplos que nos orientan cómo y de que hábil manera la juventud dinámica, inquieta y rebelde de épocas posteriores a la nuestra, ha sido aprovechada por demagogos de toda ralea hacia los fines ambiciosos y premeditados de estos malos pastores, o pescadores de río revuelto, que maquiavélicamente han canalizado el impetuoso dinamismo juvenil de la juventud inconsciente, a las más innobles gestas y a los actos más vandálicos.

Dejando a un lado épocas demasiado lejanas, a modo de aseverar nuestro aserto, bastará recordar, a la juventud en general de ambos sexos sobre todo, los nombres de demagogos tales como Mussolini, Hitler, Perón, los Primo y Stalin, entre tantos y por no nombrar más, los cuales, conocedores del dinamismo y psicología juvenil y habilidad en embaucar a la juventud por medio de «concederles sus derechos» y ensalzantes esperanzadoras promesas de «libertad», consiguen ganarla a lo que denominaban «su causa», al tiempo que la atraían a sus «camisas negras», pardas o verdes, con fines monstruosos de conquista del Poder y desde él apoderarse del mundo.

Unos y otros, lograron, con pérfida demagogia, fanatizar a los jóvenes de tan reciente época; jóvenes que se dejaron arrastrar inconscientemente a los cuadros de acción terrorista y muerte de obreros revolucionarios y hombres intelectuales de reconocido sentir personal y posición liberal, sin percatarse, por falta de experiencia, que servían de instrumento a los demagogos sin conciencia e insensibles ante todo crimen, engaño y métodos drásticos y draconianos a poner en práctica para lograr encumbrarse en el Poder en beneficio propio y desde él consolidar a la vez sus designios políticos personales o de partido, en concomitancia con la alta finanza y todos los enemigos de la libertad y el bienestar de los pueblos.

De esta o parecida forma, unos y otros, vuelvo a repetir, una vez conseguida la confianza de una buena parte de la juventud, la circunscribieron al férreo cartabón de obediencia a sus órdenes, logrando de la juventud fanatizada y así desviada de sus propios sentires de libertad, que no sólo los jóvenes si no también los niños, delataran a sus propios padres, familiares y amigos «no adictos» a los repudiables propósitos de estos falsos pastores de la juventud, tiranos sin escrúpulos, sútiles aprovechadores del dinamismo, de la inquietud y del anhelo de libertad de la juventud misma.

No mencionamos las «tácticas» hitlerianas, ni las «paradas monstruo» amañadas demagógicamente por Perón y su consorte Eva a través de las «juventudes progresistas» peronistas de ambos sexos, ni tampoco decimos nada en cuanto a lo que sucede en la China comunista de nuestros días por medio de los jóvenes «guardias rojos»; lo dejaremos para otro trabajo, terminaré el presente hablando o recordando el fomento de las «juventudes falangistas» en España.

Recordaré, pues, como igualmente el falangismo español, fundado, como se conoce y sabe, por los hermanos Primo de Rivera, sirviéndose como directriz a sus designios «políticos-nacionales» del fascismo italiano y del nazismo alemán, fue organizado, bajo los auspicios y dirección de la juventud señorial y parasitaria, vástagos de los «grandes» de España, la Falange Española, logrando igualmente formar «sus cuadros» terroristas-policiales entre la juventud imbuída de patrio-nacionalismo «progresista-liberal», consiguiendo asimismo fanáticamente disciplinarla a las órdenes de «sus jefes», para después de terminada la guerra civil con la «victoria» por su parte y gracias a la ayuda incondicional de Italia, Alemania, la reacción hispana e internacional, la Iglesia católica y el militarismo castrense, encumbrarse en el Poder estatal exhibiendo el conocido slogan de todo por «Una España, grande y libre», obligando a pertenecer a la Falange a todos los jóvenes de ambos sexos a partir de los 7 años, a quienes envenenaron de «falangismo nacional-constructivo», a quienes embrutecieron fanáticamente logrando así sumirlos en gran mayoría, a ciega obediencia al «jefe supremo» o «Caudillo» de España y a los jefes falangistas, bajo la consigna de callar, accionar al «ordeno y mando», y asesinar y delatar a diestro y siniestro a los «rojos» o «desafectos al régimen», al tiempo que formaban una juventud «nueva» insensible, sin personalidad ni carácter propio.

Como se constata, en todos los tiempos los demagogos lograron hacerse suya a la generalidad de la juventud desviándola de sus nobles y sentidas aspiraciones de libertad, por medio de relumbronas promesas de libertad misma, lo que me induce hacerme con las palabras que Madame Roland expresara al subir al cadalso en 1793 y decir con ella: «¡Oh libertad, que de crímenes se cometen en tu nombre!», para terminar diciendo que la libertad incondicionada, la verdadera libertad se conseguirá a través de nuestro propio esfuerzo en acción y lucha constante y firme al margen de falsos pastores de toda época. Y a ti, juventud, te repito: ¡Alerta con los demagogos que te ofrecen libertad!

ALEJANDRO LAMELA

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración
Hay pocos ejemplares disponibles.

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

DISCOS

Compañero. ¿Te das cuenta? Compañero. Eso que tan bien suena y que tanto significa. ¿Se dan cuentan los descompañeros?

Compañerismo es comunidad de sentimientos — ¡de bellos sentimientos! —, inavaricia, y estima, muy grande estima; como no se estiman los hermanos; con querencia superior de entre hijos de una misma madre.

Compañero se dice porque se siente, y no debe decirse cuando se disiente, cuando la estima se enfría, o no la había...

Compañero, antes se le decía al amigo, al entregado, cual nosotros, a la noble causa. Con él ibas a la brega; con él propagabas, con él alentabas, sufrías, sonreías. Con él te encontrabas en la cárcel, en el sindicato victorioso, en la derrota sobre el empedrado. ¡Compañero! ¡Ahí es poco! Un ser parejo — ¡moralmente! — al mío, una alma gemela, que vela por mí, y a quien yo velo por esa cosa tan cursi, hoy día, que llaman estima...

Compañero tuyo, sea; pero no de función, de rellano, de carnet solo, de Sí asambleístico, de camisa rota en caso de No contrario. Compañero, venga, pero no en frío, de cotización, de zapato atrapador, de palo escondido, de dicterio pronto y bajuno.

No deshonremos la palabra, no pervirtamos el hecho.

Compañero, igual, superior a hermano. Hermano de veras para todas las circunstancias, buenas, malas o peores. Hermanos cordiales, sin herencia en disputa. Hermanos, o compañeros, en sentimientos, en generosidades, en luchas, en ideales sentidos adentro, muy adentro.

Sin los cuales no hay compañerismo posible. *DISCOBOLO*

CRONICA INTERNACIONAL

«Hasta 1965 los Estados Unidos, Inglaterra y la U.R.S.S. eran las únicas potencias que podían atender los encargos crecientes de los países en vías de desarrollo. Pero a partir de 1966 se contaban 12 potencias industrializadas puestas en línea para la venta de material de guerra. Desde 1955 la U.R.S.S. suministraba armas a Egipto, pero Checoeslovaquia la equipa en material de armamento y municiones de infantería. Francia exportaba hasta 1960 unos 400 millones de francos. Desde 1964 sobrepasó los 2 mil millones doscientos cincuenta mil. En 1962 Wilson se hallaba en la oposición y reprochaba desde los Comunes a la R. F. Alemana su disposición al aprovechamiento de todo conflicto internacional para ofrecerse a los beligerantes para el suministro de armas. Pero en junio 1966, en calidad de Primer Ministro, Wilson nombró a Raymond Brown como especialista encargado de propiciar la venta de armas a los países que así lo requieran.»

Extraemos estas referencias de «Combat» (Paris, 24 enero 1967). El lector opinará por su propia cuenta contrastando las declaraciones pacifistas de los gobernantes, con las realidades de un comercio que no puede conducir a debilitar la guerra, como no se debilitará una hoguera a la que se agregue leña.

Se habla en la línea común de los Estados el descubrir y explotar toda cuanta fuente de recursos sea favorable a su enriquecimiento o por lo menos a su estabilidad económica. Serios indicios dan a entender que si los Estados Unidos cesaran de inmediato las actividades bélicas en Vietnam, produciría honda crisis en la industria pesada. Varios millones de obreros quedarían sin trabajo hasta tanto que la venta de armas a otros países beligerantes o en vías de serlo, no absorban los excedentes de armas y reclamen materiales en cantidad suficiente para determinar el pleno rendimiento de las fábricas... Se nos dirá que no es exacto lo que apuntamos y como argumento se nos sacará a colación los supuestos tratativos entre los Estados Unidos y la U.R.S.S., destinados — se dice — a limitar la fabricación de elementos teledirigidos, de un coste excesivamente oneroso. Lo que ocurre es que tales artefactos no resultan mercadería apta para colocar en países que sólo poseen armamento clásico — ya rudimentario hoy — y que no cuentan con los medios técnicos y económicos para adquirirlos y utilizarlos. Pasarán varias décadas antes de que ello ocurra y para entonces tales aparatos se hallarán ya «fuera de moda» (de circuito), superados por quien sabe qué nuevos y escalofriantes aparatos. Ningún comerciante quiere fabricar para no vender...

«CIUDAD CAIDA»

Narración viva de una revolución y una guerra presenciada por un mozalbete. Un libro que estimará toda persona una vez leído. La tremenda epopeya de un pueblo presenciada por la mirada virgen de la infancia.

Es un libro del compañero J. Carmona Blanco. Saldrá pronto.

Suscripción por adelantado, en esta Administración, 10 frs.

PARADERO

—Se desaría saber de la familia Campoamor León, que hasta el año 1947 se encontraba en Orán, viviendo en la avenida Dr. Straus, Gambetta. En principio, residió en Marsella. Escribir a: Mme. Fernández Amador, 43, cours Eugénie, 69 - Lyon (3).

B.D.I.C

EL RESCOLDO DE UNA DISCUSION

¿VALIA LA PENA ENEMISTARNOS POR ESO?

TAN luego conocimos el texto del discurso pronunciado en las Cortes (¡y que sarcasmo de Cortes, válgame, madrecita mia!) por el dictador autovitalicio, nos formulamos una reafirmación de las reflexiones continuamente mantenidas frente al problema que, no hallando en ninguno de los 16 capitulos de que consta el referido texto nada en absoluto que logre tranquilizar y menos alegrar a los españoles con clara memoria de lo sucedido — y sufrido — en las tres últimas décadas. Tal mamotreto planteó de nuevo el problema; pero ya en vista de un continuismo execrable y tan descaradamente señalado, queda fijado cual es nuestro camino a seguir.

No pretendemos desmenuzar capitulo por capitulo toda la serie que va de la traición del 18 de julio hasta el propósito de perpetuar la odiosa dictadura, pasando por la gama de embustes, autohalagos, osadías y palabrerias huera, formando toda una tesis dirigida a abultar el oprobio de un régimen que sin rubor alguno destaca en especial modo el odio cerval que experimenta por las libertades públicas, incluso las más elementales. Se ocupa el enemigo del «fuero de los españoles», definiéndolo según principios religiosos no compartidos por la mayoria española, pero que tendrá que acatarlos, con menoscabo de los derechos democráticos vigentes en otros Estados que tienen en cuenta como hecho elemental y tangible el respeto a la dignidad humana y a la libertad de conciencia. Somos legión los incursos en ese villano «Fuero de los españoles» impuesto por la cruz y salvaguardado por las ametralladoras, sin que un recurso extranacional pudiera valernos ante organismos internacionales que, si bien se rigen por su carta magna en la que en teoria se atiende a los Derechos del Hombre en toda parte del mundo, en el caso de España ha tenido desatención y seguiria teniéndola. Y ello, señores, es una vergüenza doble que pilla por igual al pais comprometido y no cumple, y al organismo que, tolerando ese informalismo, no corta por la raiz los incumplimientos.

En el capitulo referente al «Fuero del Trabajo» se anuncia «una nueva Ley sindical que en su dia será sometida a estudio».

¿Qué motivos han incidido en posponer para otra ocasión la dación de una nueva ley sindical? No olvidamos las elecciones realizadas en fábricas, oficinas, obras y talleres cuyo resultado fue adverso a los jerarcas del «Movimiento», dejándose sentir, sordamente pero magnificamente patentizada, la protesta y el repudio al sindicalismo oficial y único. No olvidamos, de otro lado, la pretensión de maniobra envolvente intentada y felizmente frustrada, tratando de capitalizarse para si toda la oposición más aguerrida e inconformista, a cuyo anzuelo picaron unos grupos desaprensivos que, cuantos más años van cargando encima, más se les ofusca la clara conciencia de ideas y de situaciones. A la vista y resultados del evento en cuestión explicaría, pensamos, el posponer para otra oportunidad la dos veces citada ley sindical, tiempo que se emplea ya en nuevas acometidas, tanteos, coacciones y sobornos que les permita alcanzar metas apetecibles, con el espejismo de unos beneficios colectivos que, de haberlos, (y no lo dudamos) tan sólo contarán en el haber de los individuos inescrupulosos, quienes, prestándose al dispositivo gubernamental para la defensa de intereses extraños al obrerismo, hacen del deber y del honor traición y burla. Y no obstante esto, no nos cabe la menor duda que en cuantas veces les sean presentadas a los españoles nuevas leyes sindicales con formas variadas y de fisonomia distinta (no puede haber contenido de fondo) merecerán igual rechazo.

Tan solamente una ley sindical libre podrá contar con la aquiescencia y respaldo de la clase obrera y estudiantil. Todo cuanto escape o se presente reñido con este principio fundamental, la oposición y la hostilidad más vigorosas habrán de ser mantenidas.

Algunos miopes y a la vez cortos de entendimiento han avanzado criterio alrededor de este texto leído por Franco, según el cual el distanciamiento y el odio entre los españoles, derivados de la guerra 36-39, quedarán enterrados. Vana ilusión. Estos que se expresan en tal forma desconocen posiblemente lo que fue nuestra guerra y los móviles originarios que la hicieron posible. Sin embargo, el solo enunciado de ese tan nombrado texto, que es la resultante de aquella lucha, debería bastarles y formarse claro juicio para darse perfecta cuenta de que no existiendo en él modificaciones de sustancia y si una continuidad de fondo en el desordonamiento actual del régimen mantiene las distancias, y aún las heridas abiertas. Imposible que con la misma gente y un sistema politico infamante pueda la reconciliación llevarse a término.

No dudamos que con la misma dignidad y valor como nosotros los sindicalizados, rechazando el sindicalismo vertical y único, se hará lo propio el día 14 del próximo mes de diciembre, absteniéndose de votar esa desgracia de «reforma».

Y bien, compañeros y amigos nuestros, para llegar hasta aquí no más, por esta birria cuan indignante politica continuista, ¿valia la pena enemistarnos? El profundo error en nosotros consiste creer que en España llegaria el momento de las irrestrictas libertades, una vez desaparecido el hombre, siendo de tendencia, de acuerdo a prescripciones que en otras oportunidades dejamos claramente establecidas, el hallar e imponer por la fuerza formas de gobierno donde los dispositivos «legales» que coronan el «orden» juridico ignoraría el derecho de gentes y la libertad. Esto, que no trata de infundir pesimismo a nada ni a nadie, pero que tampoco en modo alguno caeremos en su simplismo para algunos revelador y para nosotros irracional, nos coloca en el deber de insistir que el problema de España (con mayor acierto ahora que hemos visto qué cosa parió la burra) tras incapacitarnos materialmente para imponer las soluciones a que aspiramos, aun sin ser muy exigentes, debe alecionarnos y tomar las decisiones más idóneas al caso para que nos coloque de inmediato codo a codo todos los compañeros de buena voluntad y de verdadera solera libertaria, en el reencuentro fraterno y con alineación formal a los valores principistas que dieron origen y desarrollo a tantas esperanzas no importa si frustradas de continuo, pero en ningún momento desmentidos, antes al contrario, ellos se evidencian cada vez más veridicos frente a lo que se observa de desquicio total. Basta ya entonces de rencores, malquerencias y enemistades por esa desdichada España, que aun queriéndola entrañablemente, visto el panorama a la luz de unos acontecimientos hechos públicos y nada favorables, no debe seguir siendo motivo de mantenernos en discordia ni distraernos, integralmente como ha venido sucediendo, en acciones y labores que, sin negarnos, deben tener carácter universalista.

Si a pesar de la lección recibida aún se persistiera en el error en los compañeros del exilio, mostrándonos rehacios a una formal concordia con definición y rasgos inequivocadamente anarquistas, considerando a España, aun con el sacrificio de ideales y organizaciones, como bastión fácil y asequible a las realizaciones manumisoras e intransferibles, ya sería entonces cuestión de preguntarse si en realidad representaríamos el más mínimo decoro a las concepciones libertarias que matizan el fuero de la universalidad.

ROMULO CHAVEZ

REPORTAJES DE LA EMIGRACION

El refugiado político y el emigrante

por MASTIENO

(Continuación)

VETERANOS DEL 38-39

Las fases de la guerra comenzada el 36 obligó a muchos españoles a refugiarse en Francia ya el año 38, seguidos de las levas de refugiados de 1939.

Ellos han sufrido la doble hecatombe de España y de Europa a partir de tales fechas. Sirvieron a Daladier de mano de obra baratísima. Comieron la sopa de los conventos. Poblaron los campos de concentración. Estuvieron en la Resistencia y con los Franceses Libres. Formaron unidades militares blindadas. Hicieron largas cuan penosisimas campañas desde el Schad a Europa, Narwik, liberando media Francia y todo Paris con los blindados de Leclerc. También pusieron piedra y cemento en la «Muralla de Europa» obligados por los nazis. No pocos de ellos han muerto en aquel «universo concentracionario».

Claro es que hubo muchisimos que pasaron oscuramente su vida entre la Francia ocupada o la Francia colaboracionista, trabajando, comiendo en los comedores públicos o sufriendo las de Caín con el racionamiento tan estrecho de los artículos alimenticios, cuando no privados de toda ración oficial y sometidos a las penalidades de buscarse el sustento en una nación privada de todo por los invasores.

Tales veteranos están entregados a sus afanes: Vivir, trabajar, tener un hogar, propagar sus doctrinas, conspirar contra el gobierno de Madrid y que llegue el momento de volver a sus patrios lares.

Como siempre hay excepciones en toda regla, puede haber veteranisimos que no piensen ya en retornar al suelo nativo en virtud de que aquí han conseguido estabilidades de lustros y de lustre.

PERSONAJES, GRUPOS Y GOBIERNOS

Seria absurdo que alguien pensara que la emigración no cuenta con personajes de renombre. Hay abogados, ingenieros, doctores, arquitectos, militares de alta graduación, artistas consagrados, escritores famosos, poetas, politicos profesionales que tienen su nombre en los anales parlamentarios.

No creo que haya ningún estadista ni pensador sociológico de altura, es decir, digno de ese titulo. Pero tenemos sabios muy ilustres en todas las disciplinas de la ciencia. Una cosa no compensa la otra, aunque reconforte superlativamente.

Los grupos se proliferan. Bastantes partidos politicos. Algunas agrupaciones doctrinales. Organos de gobierno republicano, de gobierno catalán o del vasco. Es un secreto a voces que el gobierno autónomo vasco da muestras de estar mejor organizado y de tener mejores dependencias en sus servicios para los vascos que los demás gobiernos del exilio: el republicano central y la «Generalitat» de Cataluña.

Cada agrupación de fisonomia politica o sindical tiene sus organismos funcionando igualmente que si estuvieran en territorio peninsular, claro que con las diferencias y defectos de la falta de terreno propio y de multitudes de adherentes. Sus órganos en la prensa son varios, distintos de contenido y de expresión, apareciendo regularmente. Hay algunos que tienen buena redacción, buen estilo y amena presentación tipográfica. Esto no quiere decir nada respecto a la calidad del contenido.

Actos públicos, conferencias, asambleas, mitines, congresos se celebran de ordinario por todas y cada una de estas fracciones. Toda fracción tiene su local, su inmueble — alquilado, cedido o comprado en propiedad —, sus reuniones privadas, sus comités, sus militantes de vanguardia, sus cotizantes, sus bibliotecas, sus grupos artísticos, sus fiestas, regocijos y pesadumbres intimas o públicas por la marcha que siguen los acontecimientos peninsulares.

No faltan las jeremiadas ni el muro de las lamentaciones, en los periódicos o en las tribunas, acerca de la indiferencia u hostilidad general con que se mira la existencia vegetativa de estas organizaciones y el problema de cambio estatal en la peninsula. Si las esperanzas no se pierden nunca, a lo menos amenguan constantemente.

Mas, con todo, existen quienes alientan su fe en los imponderables contingenciales que se van cerniendo y que acabarán por cernirse plenamente llegada la coyuntura politico-social de transformación del régimen español.

EL EXILIADO ANTE LA LEY

Los exilados politicos declarados, según las convenciones internacionales, gozan en Francia de los mismos derechos y deberes que los ciudadanos, salvo la materia electoral y la ostentación de cargos públicos y oficiales.

Las leyes sociales amparan por igual a refugiados y franceses, salvedad hecha de que no haya paro en la industria o el comercio, en cuyo caso los ciudadanos tienen todas las preferencias, cuando hay paro.

Todo refugiado que esté provisto de un contrato de trabajo disfruta del derecho a trabajar en el oficio que haya elegido, tiene garantizado el Seguro Social, las alocaciones familiares, vacaciones pagadas y demás beneficios legales que los nativos.

La persona, el domicilio y correspondencia del exilado son inviolables de «jure», aunque de «facto» las autoridades se reservan y usan la potestad para ordenar los requisitos, allanamientos y detenciones que les pluga gubernativa o juridicamente. Lo que no quiere decir nada para que se esté, muy de hecho y legalmente, bajo la protección administrativa y moral del ministerio de Negocios extranjeros.

Es dificil fijar los trabajos a que se tiene derecho como refugiado, a saber:

— Comerciantes al detall o en «gros»;
— patronos industriales en pequeño;
— capataces y encargados de poca monta;
— todos los oficios manuales fijos;
— todos los oficios manuales alternados previa carta permanente de trabajo « pour toutes professions — salariées »;
— todas las profesiones liberales corriendo el trámite oportuno;
— agentes, corredores o representantes comerciales colegiados.

No está permitido por las leyes administrativas que regulan la industria y el comercio, las siguientes ocupaciones, siquiera haya de todo por aquello de que «hecha la ley, hecha la trampa»:

— Directores mercantiles e industriales;
— gerentes de grandes empresas privadas;
— gestores de regulares empresas públicas;
— abogados, procuradores y notarios;
— asesores legales de consejos de administración;
— jefes de banca y bolsa o compañias anónimas;
— cabezas responsables de compañias mixtas;
— catedráticos, profesores y maestros inamovibles;
— agentes colegiados de cambio y bolsa;
— consignatarios y agentes de aduanas;
— cuadros técnicos de matricula y plantilla;
— oficios y artes manuales e intelectuales con excedente de profesionales naturales.

Para ser vendedor ambulante — el « métier » de los « métiers » más sencillos y a la mano de cualquiera — hacen falta muchos trámites y no siempre fructuoso en las ínfimas « mairies » de barrio o « villages ». El educador, por ejemplo, puede — con infinitos trámites, pruebas documentales, títulos, diplomas — enseñar lenguas nada más: la suya. A lo más que se llega es a « lecteur » o « assistant d'espagnol ». El médico tiene que revalidar sus titulos lo mismo que una simple enfermera. Los doctores se ocupan, principalmente, en servicios particulares o asociados para los propios compatriotas.

(Continuará)

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

COMUNICADOS

F. L. DE ROANNE

Recuerda a sus afiliados que las reuniones ordinarias se celebran los primeros domingos de mes.

MONTPELLIER

Organizada por el Grupo Anarquista de esta villa habrá conferencia a cargo del compañero Maurice Joyeux, quien tratará el tema «Albert Camus, l'homme révolté», el día 10 de febrero a las 9 de la noche en el Pavillon Populaire. Esta F. L. invita a todos los afiliados a la misma y amigos a que asistan a dicha conferencia, por la afinidad que nos une a este Grupo de jóvenes anarquistas, y por el interesante tema de estudio de nuestro inolvidable amigo Albert Camus.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA EN EXILIO

Convoca a todos los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 19 de febrero a las 9 y media de la mañana, en la Sala C.N.T. nº 1 del Palais de la Liberation nº 9, en Villeurbanne.

F. L. DE TOURS

Invita a todos sus afiliados a la asamblea general ordinaria, que tendrá lugar el domingo 5 de febrero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos los compañeros a la reunión mensual que tendrá lugar el domingo, 5 de febrero 1967 a las 9 y media de la mañana, en el café du Rhône, 23 quai Victor-Augagneur, Lyon (3).

S. I. A. (SECTION DE BREST)

L'assemblée générale du 8 janvier ayant reconstitué la section de Brest, avec prolongement dans le département, celle du 5 février, 10 heures précises, Maison du Peuple, place de l'Harteloire, sera le point de départ de l'action. Que tous fassent un effort pour y être présents et y amener les sympathisants.

Angers, par son meeting du 21 janvier nous montre le chemin. Sachons l'imiter.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Reunión ordinaria para el sábado 4 de febrero a las 5 y media de la tarde en el lugar de cosumbre.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Entrevista el 11 febrero a las 17.

F. L. DE DRANCY

Reunión general ll 12 del corriente a las 9 y media exactas.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Isou : Chiapuzo, 10 frs.; *Salisbury (Canadá)* : Orrantia, 44,90; *Montréal (Canadá)*, Bautista Agusti, 2,75; *Vauville (U. S. A.)* : Familia Ridao-Vicente Rueros y Frank Deogracias, 103,; *Roanne* : Antonio López, 10; *Angulema* : Lorenzo Pirla, 13; *Vidauban : (Var)* : Benítez 1; *Agen* : Isidoro Cols, 26. Total : 212 65.

PRO MUTILADOS GUERRA DE ESPAÑA

Familia Ridao, Vicente Rueres y Frank Deogracia, Vacaville (U. S. A.) 103 frs.

LLAMAMIENTO DE LA SECCION DE «S. I. A.» DE ALBI

ESTA delegación de S. I. A. tiene interés en poner en conocimiento de todos sus adheridos, amigos y simpatizantes, el proyecto de un gran festival de teatro que se celebrará el domingo 12 de marzo próximo en el Teatro Municipal de Albi, en el cual el grupo artistico «Terra Lliure», de Toulouse, presentará un bonito y escogido programa, el cual será comunicado en números sucesivos.

No quisiéramos que se interpretara como tradición solamente, la celebración de estos actos, puesto que se hacen en esas fechas. Los fines perseguidos a lo cual los esfuerzos son dedicados, son la obra solidaria que cada dia es más necesario continuar, y aumentar a ser posible por las múltiples necesidades que la vida y circunstancias exigen, siendo con este fin que esta delegación espera obtener el concurso material y fraternal de todos los amantes de esta obra pródiga a que prestarán su colaboración — estamos seguros — para que la fecha del 12 de marzo sea una concentración fraternal y familiar, de expansión moral, llena de satisfacción en la parte artistica como también en la económica.

A este fin S. I. A., espera que nadie será indiferente, sabiéndose apreciar el esfuerzo de S.I.A., viéndose el cooperante recompensado en sus esfuerzos. Ahora más que nunca debemos persistir en nuestros sentimientos solidarios hacia la obra que S.I.A. tiene que desarrollar y para ello es lógico ser altruistas y que nuestra sinceridad se sobreponga por encima de diferencias de apreciación, pues debemos imponernos practicando el mutuo aprecio que tanto enaltece a nuestra obra. Es por ello que todos debemos trabajar y aunar esfuerzos, simpatia y cordialidad. A nosotros toca responder afirmativamente al plan y desarrollo de esta obra que tanto nos caracteriza, por sentimientos intimos que poseemos y que tanto hemos demostrado y practicado a lo largo de nuestras luchas.

S. I. A. de Albi

Fiesta del Niño en Montauban

Solidaridad Internacional Antifascista (S. I. A.) invita a todos sus adherentes y amigos, a toda la colonia española de Montauban y a las secciones locales del departamento a asistir numerosos a la tradicional

Fiesta del Niño

que tendrá lugar en la gran sala de la Casa del Pueblo de esta villa, el domingo dia 5 de febrero a las 15 horas 30.

Como en años anteriores, S. I. A. dará esta fiesta bajo el concurso desinteresado del prestigioso grupo «Terra Lliure», de Toulouse. Con la misma benevolencia una bien conocida cupletista de voz agradable interpretará un buen repertorio de la malograda Edith Piaf. Los niños serán obsequiados con una exquisita merienda.

Comisión de Fiestas de S. I. A.

CONFERENCIAS

EN MONTPELLIER

Para el domingo 28 de febrero, a las 9,30 de la mañana y en nuestro local de costumbre, con la participación del compañero Clotaire Henez, quien disertará sobre el tema: «Los anarquistas y el planing familiar».

He aquí un interesante tema, y de actualidad, por lo que cual esperamos que todos los compañeros de la F. Local y simpatizantes, asi como los españoles en general, y los de los pueblos limitrofes, pongan interés en venir, en compañia de jóvenes de ambos sexos.

F. L. DE PARIS

Para el sábado 11 de febrero a las 5 de la tarde, se inicia el ciclo de Charlas, la primera de las cuales irá a cargo del compañero B. Merino, quien versará sobre el tema, «La C.N.T. en la liberación de España». Estar charlas admitirán discusión final, y los compañeros interesados por nuestros problemas deben concurrir para escuchar y exponer sus puntos de vista sobre el tema expuesto. — *C. de Cultura y Propaganda.*

***

Asamblea general para el domingo dia 5 de febrero a las 9 de la mañana.

PRO - SEMANARIO Y REVISTA

Nuestra exposición sobre la situación del «C. S.» y de «Umbral» va siendo comprendida. Varios compañeros se disponen a constituir una comisión de ayuda y propaganda, y es tiempo de que tal se haga en vista de una demografia adversa y del boicot inexplicable que el «C. S.» y «Umbral» son victimas por parte de sedicentes amigos.

El compañero Antonio Puig, de Gralejac (Dordoña), nos ha hecho un donativo de 13 F., y por su parte el compañero Baltasar Martínez, de Châteauneuf du Rhône, nos envia la siguiente y simpática carta:

«Estimado compañero Roque Llop, salud. Tomando en consideración el llamamiento hecho en el nº 437 del «C. S.» a la buena voluntad de los compañeros para ayudar al sostenimiento económico de nuestro semanario, me place comunicarte que, para contribuir en ese objetivo, mando a tu dirección la suma de 20 F., haciendo constar que me gustaria ayudar más a menudo a nuestras obligaciones económicas; pero todavia me tienen sujeto a la maldita «rétraite» proporcional.»

Estimable esfuerzo el de ambos compañeros. Mas nosotros prefeririamos el acrecentamiento de lectores. Por la vida del «C. S.» y de la revista, compañeros, ¡sacudamos la modorra!

El «C S» se ofrece

Compañeros de Caracas y de Méjico están dispuestos a reeditar, en español y en francés, la ENCICLOPEDIA ANARQUISTA de Sebastián Faure, contribuida por infinidad de autores.

Por otra parte, una comisión provisional compuesta por compañeros búlgaros, franceses, italianos y españoles organiza un CONGRESO INTERNACIONAL ANARQUISTA a celebrar en agosto de este año en la localidad italiana de Carrara.

Tanto los editores de la E. A. como los organizadores congresistas, pueden disponer de la adhesión incondicional del COMBAT SYNDICALISTE. Tarea no falta en casa; pero en ambos aspectos agregaremos la que sea.

SERVICIO DE LIBRERIA

«La España del siglo XX», Tuñón de Lara	36 00
«Poesía española del siglo XX » francos	36 90
La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«De una revolución a otra», F. Olaya	3 00
« ¡Ay de los vencidos!», Luis Bazal, francos	12 00
«Preludio inmortal a Garcia Lorca», Volga Marcos	
«En medio de los escombros», Conrado Lizcano	3 80
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	18 00
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	9,50
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria	25,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
Teatro de Benavente (Don Magin de las Magias, Los niños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros	26,00
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor García)	2,00
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère»,' K. Marx y Proudhon	6,50

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe. Paris (X). C.C.P. 13507 56.

ADMINISTRATIVAS

—Antonio Puig, Gralejac (Dordogne). Recibido giro 50 frs. «C. S.» y «Umbral» 31-12-67. La diferencia de 13 francos como indicas donativo publicaciones.

—J. Crespo, Cepoy (Loiret). Las obras de Papini solamente se tienen a 4 volúmenes, edición de lujo. Precio por volumen 45,00 frs.

—González, Nanterre. Con tu último giro pagas «C. S.» y «U» 30-6-67.

—J. Hierro, Mont-de-Marsan. Recibida la tuya. Arreglado caso Naserre.

—Rueda, Riom (P. Dôme). Recibido giro 8-12-66, 37 frs. 8-12-66. Pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-66.

—J. Campoy, Libos (Lot et Gne.). 8-7-66. Recibido giro indicado. Pagado Prensa 31-12-66 tu y Cazorla. Giro hecho Sanjuan quien abona «C. S.» y «Umbral» hasta igual fecha.

— Paul Dhermy, Calux (Dordogne). Recibida carta. De acuerdo.

NECROLOGICA

PASCUALA CONEJERO

El día 20 de diciembre de 1966 nos vimos sorprendidos con la noticia de la muerte de nuestra buena compañera Pascuala, que en vida lo fue de nuestro inolvidable Conejero, muerto éste el 25 de noviembre de 1962. Se encontraba en casa de su hija Rosita, donde falleció, siendo enterrada en el cementerio de Combsla-Ville el dia 22, en la misma fosa donde hace cuatro años reposa nuestro buen amigo y compañero Florencio.

Al entierro, civil, asistieron bastantes compañeros, asi como muchas de sus amistades francesas y españolas.

Nuestro más sentido pésame a sus hijos residentes en Francia, asi como a sus familiares de España.

F. L. de Combs-la-Ville.

Siluetas. Soldados de Cristo

LA guerra civil del Vietnam es una guerra como otra guerra. La diferencia que existe es que los hombres se matan como en todas las guerras, para satisfacción de los Estados, y como no, también la religión. La Iglesia o sea el Vaticano, donde reposa el trabajador Pablo VI, que nunca ha conocido lo que es ganarse el pan con el sudor de su frente. Qué le vamos a hacer. En este mundo hay de todo y él no es ninguna excepción al lado de los banqueros, ministros, diputados, militares y todo el resto de semejante cofradía de vividores.

La Iglesia, con sus alas de oro arrancado por la intromisión secular en los hogares, pregona siempre desde el púlpito de las mentiras, la pobreza, la misericordia y la mansedumbre, aunque de vez en cuando destapa la botella del odio y salen por su boca maldiciones y blasfemias de todo género contra aquél que no le ha dado nada de lo que le ha pedido o le ha puesto al sol lo que tenía húmedo, casi podrido, para que todos sus feligreses y los demás vieran lo que ocultaba entre oración y oración.

Lo mismo es de nefasta la Iglesia cuando reza que cuando increpa. Ayer fue temida y hoy busca por todos los medios ser temida también. Es su forma de vida lo que la obliga a esto. No quiere resignarse a ser sirvienta y no servida. Desde su fundación y a través de todas sus manifestaciones hechas públicas por papas, cardenales, obispos, curas y demás eclesiásticos, se puede apreciar la aversión que tiene a la humanidad que no piensa como ella, a la que trata de imponer unas veces por la fuerza y otras por la astucia, su credo o forma de trabajar, para hacerse con todos sus bienes. Así la vemos que con el manto de santidad, se lleva lo que puede con sus manos limpias de callos y de durezas.

Quien diga que la Iglesia es la benhechora del género humano, o pertenece quien lo dice al mismo rancho, o no tiene nociones de lo que manifiesta. A poco que se lea la historia de la Iglesia, su evolución y forma de hacerse dueña de lo que no es suyo, podemos deducir a donde conduce su método, negativo por completo a sus prédicas de humildad y resignación. Como no la duelen prendas, lo mismo echa por el atajo que por la carretera, el caso es llegar al lugar escogido. La importa muy poco lo que digan y hagan otros, no se preocupa de tales cosas si no atacan a muerte, y continúa su marcha hasta llegar al fin concebido por obra y gracia del espiritu santo, alias don Dinero.

Allá donde se presenta, generalmente sin ser llamada, siembra el desconcierto y la confusión, sacando siempre tajada y otras cosas de gran provecho para su exclusiva administración. Cuántos millones y millones de francos tiene invertidos en minas, ferrocarriles, aviación y otras industrias que dan margen suficiente a toda clase de ganancias. Tantos, que se cuentan por billones. Y ¿de dónde han salido? He ahí una pregunta que no es nada misteriosa. Todo ese capital procede del engaño y del robo legalizado, que admirablemente sabe emplear en sus relaciones de convivencia «patriarcal». No proceden de otros trabajos, porque nadie es rico si no explota, engaña y roba al semejante.

Conceder a la Iglesia la virtud de ser humanitaria es algo que no puede concebirse. Jamás la Iglesia ha dado nada bueno al desvalido. Jamás la Iglesia se ha compadecido del desheredado de la fortuna. Jamás la Iglesia se ha declarado al margen de los conflictos bélicos, porque es la primera en consentir que se destrocen las juventudes, que se maten los hombres para aumentar sus cajas de caudales. Jamás la Iglesia socorre o protege a quien carece de todo si no se presta a servirla. Desde siglos ha que la Iglesia es un baluarte politico, capitalista en grado sumo, con la esperanza de ser más capitalista y dominar al mundo entero.

Puede creerse, con toda certeza, que el Vaticano no es ajeno a la guerra del Vietnam y que su prolongación no le desagrada, aunque Pablo VI exhorte al mundo católico a que implore la paz.

Las recientes declaraciones del cardenal Spellmann, se prestan a tal comentario porque un representante de Dios en la tierra no debe hablar como él hablado, congratulándose de la intervención de Norteamérica en el conflicto con hombres y pertrechos de guerra, abogando por el triunfo de los Estados Unidos. ¿A qué esta declaración? ¿A qué este deseo eclesiástico? Porque también juega su papel la religión católica, queriendo extirpar definitivamente de tal pais la budhista o al menos desposeerla de su influencia en las determinaciones del pueblo vietnamés. Las manifestaciones del cardenal Spellmann, con la aquiescencia seguramente del Vaticano, son dirigidas al blanco, aunque Pablo VI aparezca al mundo contrario a las mismas.

No es ninguna sorpresa que un arzobispo, que un cardenal anuncie que las tropas americanas son soldados de Cristo y en el Vietnam defienden a la civilización, por lo que deben obtener la victoria. En 1938, el papa Pio XII bendijo las armas y soldados de Franco, proclamándolos hijos predilectos de la Iglesia, Quizás mañana otras fuerzas bélicas de no importa qué nación corran la misma suerte para honra y prez de la religión, que en esto de bendecir, la Iglesia es audaz y astuta.

MINGO

chispas

Cuatro bombas atómicas cayeron de un avión norteamericano sobre Palomares. Las cuatro fueron recuperadas. La dignidad española aún no.

***

El pescador Simó encontró la bomba caída al mar, cosa que no lograban 5.000 americanos especializados, con mucho atuendo, bar y cine.

***

Simó no tenía bar ni cine, ni dinero para emplear en ellos. Ahora le dan cine y bar gratis en Brooklin, los 5.000 que en Palomares se lo pasaron en el cine y en el bar, mientras el pescador Simó pescaba la bomba en vez de moluscos.

***

Palomares perdió la venta de hortalizas y pescados por estar, ello, emponzoñado por la fiebre atómica. Resultado : miseria nuclear sobre miseria clásica. Pero Palomares se vio compensada con la caridad norteamericana de 800.000 dólares.

***

...Los cuales se han repartido bonitamente autoritarios civiles, militares y religiosos. Para los palomarenses, las sobras, es decir, las plegarias; y las novenas.

***

Inconformes, cien palomarenses han salido de Palomar, o Palomares, para exponer su protesta a Madrid. Ipso facto, la guardia armada se añadió a la misma... para hacerla retroceder a porrazos.

En resumen: 4 bombas encontradas y 800.000 dólares perdidos.

CHISPERO

CORREO DE REDACCION

—J. G., Agde; M., Burdeos. Irá saliendo.

—J. R., Bedarieux (Hlt.). Pasado encargo a la Administración.

—El compañero Diego Rodriguez, que en nuestro nº 436 se ocupó de la actuación cenetista en el campo de Gibraltar, debería ponerse en relación con el compañero Amador Fernández por mediación nuestra.

—J. C., Marsella. «Ciudad Caida», de Carmona Blanco, aun no está encuadernada. Cuando aparezca te enviaremos el ejemplar requerido.

SINDICATO SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

Amigos del Combat Syndicaliste

HOY diremos unas cosas para todos y para nadie. Porque es preciso que las digamos. Nuestro semanario sale a la luz pública, no para que un director, unos redactores y unos colaboradores se luzcan, o barnicen gozosos al aire libre su banal patronímico. LE COMBAT SYNDICALISTE aparece por un hecho de propaganda, para afirmar la existencia de un ideal libre, y la de dos Confederaciones. Cuando uno de nosotros — el que sea — garabatea cuartillas, es — ¡o ha de ser, caramba! — para decir cosas de provecho, para impulsar el afán común, para atraer prosélitos, para afirmar nuestro existir confederal en el palenque de las pasiones y de las ideas. ¿Se comprende esto, tan sencillo? Sí, no hay duda. Entonces, compréndase también que el periódico no contiene suficientes páginas para absorber todo el material que se le destina; que de este material es obligado escoger, en primer lugar, el mejor trabajado; que lo deficiente reclama arreglo, y que los arreglos exigen paciencia y tiempo en la Redacción, y fuera de ella. Y entonces, estimando todo aporte de no importa qué compañero, se hace lo posible para satisfacer a todo el mundo, sin que a todo el mundo consiga satisfacerse; en cuyo caso nadie debe darse por agraviado, pues lo que interesa es servir al público una publicación correcta, de claro y anárquico contenido, y no un muestrario de firmas de compañeros que escriben. ¿Vamos a ser comprendidos, y, por ende, mejor considerados?

Y ahora a otros. Cuantos devengáis suscripciones con puntualidad más o menos, no os enfade recibir trimestralmente un apremio. La administración — un solo compañero — desbordada, solicita de conjunto. ¡Que nadie cause baja del periódico por tan fútil motivo! Al contrario, que nos aporte nuevas suscripciones. Ya tenemos bastantes enemigos en presencia y solapados, para que tengamos que aceptar otros que no desean, que no pueden serlo. Comprendámonos los buenos, los ANARCOSINDICALISTAS, para no poner en peligro la obra.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EMIGRADOS SIN LECTURAS

HOY comienzo a las presente notas reproduciendo líneas finales de un artículo, leído en prensa española, y haciendo referencia a la acentuada *inapetencia*, en lo que concierne a la lectura, que destaca en nuestro país: «Lo que importa, pues, es provocar, sea como sea, aquella noble costumbre que convierte la lectura en hábito normal.» He ahí todo un problema, cuyo enunciado se conoce, mas no la solución.

Según datos facilitados por la UNESCO, solamente en lo que concierne a prensa diaria, está España en inferioridad de lectores al resto de Europa, sino que incluso anda por debajo de lo que leen los habitantes de la Guyana británica. Y si se tratara solamente de periódicos, cabría decir que resulta repelente leer cualquier diario que se sabe, marcha, a la postre, al diapasón de aquellos que mandan. ¡Ah, pero en lo que a libros se refiere ocurre lo mismo, o peor! De autores españoles o extranjeros, hay en fondo de librería obras excelentes, que solamente una exigua minoría va adquiriendo. ¡Y no vale salir por la tangente aduciendo que no se puede invertir dinero en libros! Sabemos que el nivel económico de las clases populares es reducido; pero ello no es óbice para que se invierta dinero para adquirir tabaco, en frecuentar la barra del bar, en acudir a las salas de cine, en presenciar espectáculos deportivos. Quizás, en muchos casos, vaya en menoscabo del vestir, o de la alimentación, pero lo cierto es que si se emplea dinero para los gastos apuntados, también pudiera usarse para la finalidad de leer.

Ateniéndonos a los emigrados económicos españoles que brujulean de ceca en meca, se nota en lo concerniente a la gran mayoría, la tremenda indiferencia en relación a la lectura. Muchos hay que, sin oficio determinado, se ocupan como peones, obteniendo sueldos muy por debajo de los que perciben los llamados «obreros calificados». Ahora bien: muchos tratan de compensar la cosa trabajando horas extraordinarias: doce, trece, catorce horas diarias, y más. Ello les permite alcanzar un cierto nivel de vida, muy por encima del que tenían en España. Nadie puede negarle al trabajador el hecho de que tenga su automóvil, su televisor, su casa propia. Pero lo triste es observar que la inmensa mayoría entre la que los analfabetos son pocos, no adquieren un diario, ni un semanario, ni una publicación mensual; y menos aún tratándose del libro. Hay editoriales hispano-americanas, y librerías en cualquier país, que ofrecen una cosa y otra. ¡Ello les es indiferente; diríase que desprecian la lectura!

HACIA LA DOMESTICACION SINDICAL

Nietos de aquellos proletarios que en Chicago, y a mediados del siglo pasado, levantaban clamor de lucha reivindicadora frente a una situación de miseria, de pauperismo, bajo la explotación, de frío, de implacable egoísmo plutocrático, hoy pueden permitirse viajes de asueto y vivir como no vivían buena parte de quienes eran los patronos de sus abuelos. El estado de tensión originado a raíz de los trágicos acontecimientos que en la historia social han dado singular relieve a los llamados Mártires de Chicago, tensión, antagonismo obrero-patronal, alcanzó un trascendental valor aleccionante. La burguesía comprendió lo contraproducente de las pugnas con los asalariados. Economistas, sociólogos, vinculados con el capitalismo y el Estado, fueron estudiando y poniendo en práctica procedimientos técnicos, llamados a acrecentar la producción, aumentando con ello la retribución de los obreros, buscando la manera de estimular un mayor rendimiento, ofreciendo primas de acuerdo con la labor realizada. Con ello la plutocracia consiguió acrecentar sus beneficios y calmar el descontento de los trabajadores.

Lo realizado por el capitalismo americano se ha introducido también en Europa, particularmente en aquellos países más industrializados. Los sindicatos, excepto una fracción sindical, extremadamente minoritaria, han perdido todo impulso revolucionario. Ha surgido un liderismo sindical, y se ha llegado incluso, como en Norteamérica, a las escandalosas concomitancias de líderes obreros con los representantes de los trusts industriales en plan de inconfesables componendas.

Y la *domesticación sindical*, siempre a tono con la moderna industrialización, se quiere acentuar mucho más. Hay diversos países en los que el Estado ofrece una subvención a los sindicatos. Se habla de una participación obrera en los beneficios de las empresas. Todo ello, evidentemente, en pos de adormecer en los productores el sentimiento de dignidad humana, haciendo que no se percaten de que, *en realidad*, son explotados.

Más allá de los transitorios beneficios materiales, hay la finalidad idealista, de profundo contenido ético, consistente en bregar contra toda especie de explotación del hombre sobre el hombre. El combatir toda modalidad de Pader constituído. Es lo que patrocina nuestra Central sindical, la Asociación Internacional de Trabajadores, de la que forma parte nuestr C.N.T. Y que no se trata de un concepto ilusorio al hablar de finalidad idealista, lo tenemos en el hecho de que los componentes de la Sección española, en el exilio, forman parte de la misma sin hallarse en el caso, por estar, en país extranjero, de tener que formular reivindicaciones. Es una concepción de tipo idealista la que anima a los miembros de la Confederación Nacional del Trabajo.

Y es el sentido idealista, antiburgués, libertario, que importa mantener, hoy y mañana, en nuestro ambiente sindical. Es el ejemplo nuestro que se ha de ofrecer a los sindicatos de espíritu pancista, y también a quienes se llenan la cabeza de verbalismo seudo-revolucionario, sin voluntad, sin energía para hacer nada positivo. ¡Qué de todo hay en el dilatado ambiente proletario!

EL PERDURABLE SENTIDO HUMANO EN LAS OBRAS DE CHEJOV

Con frecuencia notamos que en los teatros de Francia, singularmente en los de París, se representan obras de Antón Chejov (los franceses escriben Tchekhov). Hemos podido leer que la notable artista francesa, Simone Signoret, irá a Hollywood en plan de interpretar, en película, la figura central de «La Gaviota» una de las más importantes obras del gran escritor ruso.

Diferentemente de Tolstoi, de Dostoiewski, de Andreief, o de Turguenef, Chejov no presentaba, ni pretendía presentar en sus obras, teatro, novelas, o cuentos, problemas trascendentales, de complicada sicología, como en el caso de los Karamazoy, del autor de «Crimen y Castigo». Su originalidad consistió en captar matices del vivir corriente de quienes como nosotros hacen su vida normal, con más o menos ilusiones, con los defectos y las cualidades habituales. En ocasiones, una suave ironía pone de relieve el modo de ser de alguien que, cosa corriente, no es lo que pretende.

Su carrera de médico debió hacerle comprender esas causas internas, temperamentales, que determinan el modo de ser de cada uno. De ahí que, persuadido de cuan necesaria es la esperanza, máxime en aquellos casos en que la melancolía tiende como un cendal de tristeza. El dejaba entrever, cara al futuro, a manera de un resplandor de esperanza; la ilusión que contribuye a hacer llevadera la existencia. Con sencillez, con suavidad, nos descubre las características que laten en el subconsciente de cada uno. Y lo hace usando un estilo conciso, directo, rehuyendo toda esa ampulosidad descriptiva que notamos en Balzac, o en Victor Hugo, y de Turguenef y otros, entre los rusos. Su manera descriptiva, su estilo, han hallado imitadores entre no pocos escritores de ahora, susceptibles de captar lo más selecto, de ayer y de hoy.

En sus obras, en los volúmenes que se han recogido de su correspondencia, destacan frases, conceptos, que evidencian su relevante personalidad intelectual y su nobleza de corazón. Decíale en carta a un hermano suyo: «Ante los hombres hay que tomar conciencia de su propia dignidad». Afectado de tuberculosis, la enfermedad que le llevó a la muerte, aún joven, no dejaba de escribir, ofreciendo aliento a los cansados, a los pesimistas: «Me parece que en la tierra todo se irá transformando poco a poco; transformación que se nota ya a nuestros ojos. Dentro dos o tres cientos años, quizás dentro de mil años, existirá una feliz vida nueva. Nosotros, desde luego, no formaremos parte de ella. Mas es por ella que vivimos, que trabajamos, que sufrimos. Somos nosotros que la estamos creando; es el único objetivo de nuestra existencia, y, si queréis, nuestra sola dicha...» ¡Admirable profesión de fe del más puro idealismo!

Por su nobleza de sentimientos, por su anhelo de justicia, por haber logrado hacer resaltar el fondo apreciable en los seres humanos, las obras de Antón Chejov son de un valor perenne, y se han esparcido por doquier, fuera del infortunado país en que nació su autor.

Erratum. En nuestro nº 437, Fuster dijo que, sobre Camus, «pensem», y no «pensen».

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

A Juan López. Anónimo entre todos los Juan López. Proselitista recatado, entusiasta y perseverante.

NUESTRA PRENSA

LAS campañas tribunicias son siempre el trasunto de la vida que pasa, de los acontecimientos que en un momento necesario quisiéramos modificar con nuestro impulso. Batalla ante cada hecho que requiere el gesto protestatario. Se habla a las multitudes y se espera de ellas un revoloteo de conciencia colectiva que sirva de peso en la decisión de los jueces ante el juicio incoado contra militantes detenidos. Batalla ante huelgas fervorosas y ante el anuncio de una guerra; contra una decisión tendiente a privar una libertad concreta: de prensa, de reunión, de huelga, de pensamiento... Se trata de batir el hierro hasta moldearlo. Cuantos más golpes de maza mejor resultado. Lo supo en su buen tiempo el infatigable agitador que fue Lecoin en sus años mozos.

Tienen asidero las campañas tribunicias en un rincón de plaza pública, cuando la opresión veda las salas de reunión u otros lugares propicios al mitin de información o de protesta. Asidero por lo general aleatorio y circunstancial en el lugar y en el tiempo.

Ocasión y espacio reposado, propicio a la atención asimilativa, requiere la conferencia. Dedicada a propios y sobre todo a extraños, irá seguida de un debate clarificador. Se expondrán en ella ejemplos o enunciados. Dependerá su resultado de un proceso de organización bien establecido, favorable a la continuidad y al desarrollo que reclama el estudio de un problema. De ello tienen experiencia y escuela un C.-A. Bontemps, un Gaston Leval, un Lapeyre. Y el propio Lapeyre — los dos Lapeyre — poseen la experiencia de los cursos repetidos año tras año para del neófito obtener el militante.

La Prensa tiene en sí reunidas las nociones de tribuna, de conferencia y de curso. Servirá de vehículo de información, de receptáculo de ideas, de exposición de ejemplos, de base polémica y de pausado debate. Servirá, sobre todo, de nexo de relación de militante a militante, en un país. De grupo a grupo o de grupo a organización o viceversa, de localidad a localidad, de país a país... El órgano de una fracción o de un grupo ideológico, servirá ante todo a establecer las lineaciones de la tendencia que le inspira. Tal como el veterano órgano italiano en New York, «L'Adunatta dei Refrattari», o como lo fue «L'En Dehors» en Francia. Será tribuna de una determinada causa, como lo fue «Solidarité Internationale Antifasciste». Organo de una agrupación, como lo fue «La Obra» en Buenos Aires o de un grupo afinitario, como lo es hoy «La Protesta» en Argentina, lo es «Voluntad» en Montevideo o «Tierra y Libertad» en México. Portavoz de una fracción, como «L'Internazionale» en Italia, o de una organización, como «Acción Libertaria» en Buenos Aires o «Umanita Nova» en Italia. Organo regional, como «Asturias» (en el exilio) o «L'Agitazione dell Sur» en Sicilia. Nuestra prensa es polifacética y variada hasta el infinito, subdividida en periódicos, revistas, boletines, hojas eventuales. Pero todo ello, de la primera a la... primera, (no hay última) de nuestras publicaciones, merece cariño, atención, respeto, apoyo, difusión y encarecida defensa. Cada órgano, eventual, transitorio o de intención permanente, responde a una necesidad imperiosa por parte de quienes lo lanzan, esperanzados en manifestar «su mensaje» y en llenar un cometido. Citaríamos centenares de órganos que en la historia del movimiento anarquista, respondieron a una finalidad concreta, en ocasiones pasajera, a menudo motivada por una posición polémica. Malatesta y Fabbri dieron con ello ejemplo.

Me escribe el compañero Juan López, alarmado porque se hacen distinciones entre ésta o aquélla publicación. Para él, como para todo militante sensato, toda nuestra prensa debe ser atendida y apoyada. Libre es uno y otro de escoger la publicación de su agrado y aportar a ella lo mejor de su entusiasmo. Pero sin obrar en desmedro de ninguna otra. Lo contrario no es provechoso ni adecuado. Para nadie. Se da el caso de un compañero de Brasil que me escribe: «Parece ser que se publica un revista titulada «Presencia». Pero no veo absolutamente nada sobre ella en nuestra prensa (española). Te ruego pues que me la procures y me la envíes. Quiero conocer la razón de tal silencio.» Hay quienes boycotean a ésta o aquélla publicación (C. Syndicaliste, incluído). ¿Por qué?... (1).

Nuestros compañeros italianos nos dan un ejemplo de sana cordura. Como en cada país ocurre, tienen sus diferencias y sus fraccionamientos. Pero guardan sus desavenencias para el Boletín Interno. Las publicaciones polemizan entre sí. Pero no se boicotean. Al contrario. Unas publicaciones anuncian a las otras. Ninguna se ignora en las referencias, en los títulos, en las direcciones administrativas, en la mención de nombres de los militantes, en la solidaridad en todos los órdenes, hasta en la publicitaria. Cada militante italiano pone aparte sus antagonismos cuando se trata de lo que no es el patrimonio de una fracción sino que corresponde de hecho y de derecho, al conjunto del movimiento, en sus expresiones múltiples.

Esto es lo que sin duda desea el compañero Juan López y el compañero del Brasil. Que exista, por encima de todo, el respeto, la atención, la solidaridad que en todo anarquista ha de ser ingénita, para con toda nuestra prensa. Sin excepción de ninguna suerte.

Nuestra prensa ha de ser la expresión de nuestra vitalidad. Y de nuestra moral libertaria. Y de nuestras inquietudes reflejadas en tendencias. Lo que importa es establecer armonía hasta entre nuestras diferencias.

Sólo así el movimiento libertario español se hallará en condiciones de equidad con todos los particularismos que enriquecen al movimiento anarquista a través del mundo.

TRAFICANTES DE CAÑONES

«En 1962, los Estados Unidos dedicaron 17 mil millones y medio de dólares al capital industrial y tecnológico. Cinco veces más que toda Europa y ocho veces más que la Comunidad Económica Europea. En 1964 los Estados Unidos emplearon 20 mil millones de dólares y en 1965, 26 mil millones de dólares en el presupuesto de la investigación científica, es decir, seis veces más que toda Europa reunida. En 1975 piensan duplicar la cantidad. Este record de gastos se hace posible gracias a la contribución generosa e interesada de algunas empresas privadas y a los beneficios que aporta al Tesoro las ventas de material de guerra a otras potencias. En los tres años últimos, el «Military Export Sales Departement» sección especial del Pentágono creada por Roberto McNamara triplicó sus entregas de material estratégico, llegando a más de mil millones trescientos mil dólares anuales. En 1972 el Secretario de Defensa designó a Henry I. Kuss para que se encargue de favorecer y coordinar los esfuerzos de la industria privada en la línea de la exportación de armas. Los resultados logrados por M. Kuss y sus agentes son espectaculares. Hasta el 31 de diciembre 1965 las compras de material estratégicos efectuados por las potencias extranjeras sobrepasó los mil millones doscientos mil dólares. A pesar de que Washington rechazó compras «política o psicologicamente inadecuadas» que totalizaban 500 millones de dólares, en el curso de 1966, setenta Estados «periféricos» recibieron armas e implementos militares. Se prevee que de aquí a 1968 la cifra de ventas llegará a 7 mil millones de dólares.»

«Desde 1960 hasta la fecha M. Kuss vendió a la R. F. Alemana 3.250.000 de dolares en material de guerra. Según la revista «Business Week» el Pentágono se proponia vender al gobierno alemán los cinco años próximos, por 2 mil millones y medio de dólares en armamento.

«Entre los clientes más «regulares» cuentan en buen orden los países en vías de desarrollo, ya que consideran que la organización de un ejército moderno cuenta como uno de los signos de independencia.

«Según las estadísticas del «Institut For Strategic Studies» de Londres, los Estados industrializados vendieron a los «Estados Nuevos», desde 1945, más de 4.500 aviones a reacción, 5.000 tanques, 2.000 proyectiles teledirigidos y 224 barcos de guerra. Ha de agregarse la entrega de armas de artillería y de infantería, con las municiones correspondientes.

(Pasa a la página 2.)

(1) «C. S.» y... «Umbral» hace más de CINCO años que están boicoteados. La reflexión es algo tardía. (Anota F.).

Cosas de España

ES notorio que la «democratización» del régimen fascista español es una comedia que no puede engañar a nadie, ya que ella ha sido organizada con vistas a embaucar a la opinión pública internacional y en particular a la O. N. U.

El dictador español, que posee la mentalidad reseca de un fósil, cree que sus piruetas de títere pueden interesar a las naciones políticamente libres. Es igualmente notorio que después de Hitler, Franco el Católico es el déspota más perverso y humanicida de los tiempos «modernos», responsable de una gran hecatombe de víctimas humanas, y que, después de los muchos años que ocupa el poder, sus verdugos no han parado de apalear, torturar y estrangular por delitos de opinión, siendo las víctimas igualmente acusadas de criminales.

Con la complicidad de la Iglesia y el apoyo material de los organismos patronales, el fascismo militar ha destruído en España todos los derechos sociales conquistados por numerosos años de luchas trágicas sostenidas contra la sórdida avaricia de una burguesía católica, parásita y crapulosa. Todas las libertades humanas que son el eje natural de una verdadera civilización, han sido suprimidas por la violencia franquista. Desde el año 1939, fecha del hundimiento de la República, no ha existido más en España ningún derecho de pensar, decir ni de libre albedrío.

Ahora el dictador, para salvar su horrible régimen de la ineluctable descomposición, quiere estar representado en los comicios internacionales, y para ello ha proclamado unas falsas reformas espectaculares, en particular una amnistía que es una tramoya para coger incautos, ya que si los «beneficiarios» aceptan entrar en España serán siempre vigilados cuando no represaliados bajo cualquier motivo.

Franco es más ruin que un viejo franco desvalorizado; ha copiado los caducos métodos autoritarios practicados en Italia por su difunto protector Mussolini; ha puesto en alto unas supuestas reformas, que siendo fascistas las ha disfrazado de democráticas mediante un falso referéndum.

En los países de dictadura fascista o marxista, se sabe de larga fecha

EL ANGEL DE LA GUARDA
(Versión franquista 1936-1967.)

como se fabrican las elecciones por imitación del llamado sufragio popular. No existiendo prensa disonante ni oposición que no sea clandestina o encarcelada, corresponde únicamente recoger el aporte incondicional de unas masas atemorizadas y condicionadas por la miseria y las violencias policíacas. Sea como sea, en las dictaduras rojas o blancas los escrutinios son controlados únicamente por gente adicta; así los resultados no pueden ser sino «satisfactorios». En los tiempos de Mussolini y de Stalin todas las elecciones dieron siempre fuertes y colosales mayorías al 98 por 100.

En un reciente mensaje el dictador español ha dicho: «Hemos elaborado una ley prudente de acuerdo con el temperamento de nuestro pueblo, cuyos enfrentamientos trágicos de 1808 a 1936 han sido para nosotros una lección.»

El año 1808, donde se refiere dicho mensaje en correlación con las falsas reformas, hace alusión a los efectos revolucionarios de progreso y civilización, importados en nuestro país por la famosa y bienhechora invasión francesa de la Península ibérica.

Para comprender el valor inestimable de la ocupación de España por los soldados del gran pueblo que había hecho la más gloriosa Revolución de la historia de la Humanidad, sólo basta poner en evidencia lo que era la vieja España de antes de 1808 y siglos anteriores de su abominable historia.

En 1482, Isabel alias la Católica, y su amigo el fraile Torquemada establecieron la Inquisición. Algunos años más tarde, en 1492 fue consumada la

(Pasa a la pág. 2, col. 1a.)

ROMANTICOS Y ANTIRROMANTICOS

por Luis de Filippo

A propósito de Emilio Zola, dijimos que «cuando el escritor irrumpe en el escenario cultural francés, el frondoso árbol del romanticismo está agostado», y dábamos a entender que el naturalismo zoliano era considerado como una de las tantas manifestaciones de la reacción aparecida contra el romanticismo. Estos conceptos expresados tan rápidamente y, por otra parte, tan repetidos, necesitan algunas explicaciones. Porque este del romanticismo es un problema y no un mero tema de apresuradas divagaciones. El afán por crear esquemas más o menos didácticos por dividir y subdividir la historia del arte y del pensamiento en escuelas o épocas, por ordenar casilleros y ficheros sintéticos, acarrea no pocos equívocos. Y sobre todo, esa pretensión de trazar una línea divisoria tajante entre lo clásico y lo romántico suele convertirse en una manía tan absurda como la de quien se propusiese marcar lindes en la superficie del océano. La confusión en torno del romanticismo sigue siendo tan real hoy como en los tiempos polémicos de este movimiento, cuando al aparecer el nombre que lo designa se convirtió en escuela y en militancia. Los románticos, por su parte, hicieron tanto como sus rivales por oscurecer el sentido de su rebeldía intelectual.

El caso de Zola puede servirnos de ejemplo. Habría que empezar señalando las diferencias existentes, en el mismo momento, entre el romanticismo francés y el alemán; entre el famoso cenáculo de Schelegel, Novalis, Schelling y quienes en Francia también levantan la bandera de la rebelión.

Por de pronto, aquende el Rhin aparece un vigoroso brote romántico de carácter social. Mientras los alemanes vuelven sus ojos nostálgicos hacia la Edad Media, donde descubren inspiraciones místicas, brumosos sueños de religiosidad, febriles estímulos de lírico irracionalismo, mientras sus poetas cantan a la oscuridad, a la noche («El mundo se torna sueño, el sueño se torna mundo». Novalis), los románticos franceses asumen una actitud más «razonable» en sus reacciones irracionalistas. Paradoja comprensible si se tiene en cuenta que en Francia no se puede desdeñar, así nomás, su rica herencia clásica hondamente arraigada. Menos se puede soterrar su Revolución reciente y todo lo que ella significa en el proceso del pensamiento y la actividad políticos.

Mientras el romanticismo alemán, en este parcial orden de cosas, puede merecer el calificativo de «reaccionario», el romanticismo francés sigue el curso de la Revolución, aun negándola en los aspectos frustrados de sus promesas ahogadas en las aguas turbias del bonapartismo. Víctor Hugo decía: «El romanticismo no es más que el liberalismo de la literatura». Pero los románticos franceses no eran liberales tan sólo en literatura... Mas donde se manifiesta con mayor relieve la peculiaridad francesa, su contribución al movimiento romántico europeo, es en su actitud antiindividualista que los alemanes tiñen con nostalgias retrógradas y los franceses canalizan en utopías sociales futuristas.

Roger Picard («El romanticismo social») sostiene que «la literatura francesa, en cualquier época que se la considere, es eminentemente social. Nuestros escritores han huído siempre de la abstracción, de la oscuridad, de lo esotérico»... Pierre Leroux se jactaba: «Yo soy el primero que se ha servido de la palabra socialismo; forjé esa palabra en oposición a individualismo».

El socialismo, antes de Proudhon y de Marx, es romanticismo también él. Y si arañamos la corteza científica de estos dos grandes teóricos, será fácil descubrirles un sentimiento entrañable, generador, de raíz romántica científicamente embozada. ¿Acaso no es significativo que el mismo Comte terminase por soñar con una «religión de la ciencia»? Los literatos gustan crear paradojas retóricas. Los antirrománticos, aun los de más grave solemnidad científica, cultivan sus paradojas vitales. Es que la vida y, por ende la historia, se nutren de contradicciones.

Heine decía, allá por el 1856: «A pesar de mis campañas de exterminio contra el romanticismo, soy el último romántico». No estaba en lo cierto Heine; el último romántico no había nacido.

También Sarmiento, en su famosa polémica chilena compartida con Vicente F. López, se encargó de sepultar al romanticismo. Afirmaba que clasicismo y romanticismo eran «ánimas del otro mundo, que Dios bendiga». Sarmiento creía que clásicos y románticos acababan de ser barridos por la literatura «progresista», como él decía. Pero de semejante suposición le nació «Facundo», que es una historia romántica, transfiguración mítica de un personaje viviente y una imagen novelesca de la realidad social argentina de aquel momento. En su obra hay mucha ciencia y no poca fantasía; pero lo que realmente cautiva es la imaginación del artista que está escribiendo lo que él supone un documento acusador.

Así, románticos y antirrománticos se nos aparecen como el anverso y el reverso de la misma medalla. Cuando se enfrentan polémicamente lo hacen como hermanos discordes. Es que como decía Peiré, «romanticismo y clasicismo no representan más que dos polos del espíritu humano».

Entre estos dos polos — convencionalmente el uno positivo y el otro negativo, según el punto de vista del observador — circula la corriente viva del arte.

UMBRAL

Sumario del número 61:

Mastieno : **PEREZ GALDOS, OBSERVADOR, COSTUMBRISTA Y PUBLICISTA GENIAL.**

Kropotkin : **LA ANARQUIA.**

Luis Capdevila : **LAS CAMPANAS DE LA GUERRA.**

Campio Carpio : **NOSOTROS, ELLOS Y EL FUTURO.**

Aura Aguirre : **MENSAJE, CONFIDENCIA (poesías).**

José Viadiu : **ADALIDES DE LA LIBERTAD. JUAN SALAS ANTON.**

J. Valls : **HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.**

Nano de Sabadell : **CONTRA LA ETIMOLOGIA, CON EL PUEBLO.**

Fernando Arévalo : **HOMENAJE A SENECA.**

Cristóbal Parra : **LEYENDO A LECOIN.**

Rafael Tasis y Marca : **PAPEL DEL ESCRITOR EN LA SOCIEDAD MODERNA.**

NOSTALGIA DEL CHARLOTISMO.

Notas, Libros, grabados, Estantería del poeta, etc.

Precio: 1 franco en toda Francia.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

9 FEVRIER 1967
NUMERO 440
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

ILS SONT MORTS D'UNE ERREUR

NOUS voulons parler de tous ces civils d'un petit village du Viêt-nam bombardé dernièrement par erreur de tir de la part des troupes américaines. Combien sont-ils à avoir perdu leur vie dans cette sinistre opération ? Nous ne le saurons jamais avec exactitude car, comme dans toutes les guerres, il y a les disparus...

S'agissait-il aussi d'une erreur dans l'accident qui a coûté la vie aux trois cosmonautes américains ? Là, évidemment, la perte pour les autorités responsables est autrement considérable et plusieurs enquêtes vont avoir lieu simultanément, afin de déterminer, dans le moindre détail, tous les facteurs qui ont pu y contribuer.

Dans le préambule nous n'avons nullement l'intention de faire la plus infime différence entre la mort d'un cosmonaute et celle de simples civils dans un pays en état de guerre. Nous dirons même, pour calmer les esprits critiques, que nous saluons la mémoire des trois victimes de l'Apollon au même titre que nous aurions pu le faire pour un Nungesser, un Coli et tant d'autres qui, pour servir le progrès y ont laissé leur vie.

Ceci dit, nous devons souligner que des milliers d'hommes sont morts d'une erreur et il en meurt tous les jours sans que les pouvoirs compétents s'inquiètent outre mesure des causes réelles de l'accident. Or, et c'est là que nous voulions en venir, la prévoyance en matière de risques dans l'exercice de nos activités doit toujours être totale et sans distiction selon le rang social ou la dignité.

Tout travailleur étant un producteur pour la société, celle-ci lui doit, en échange, toutes les garanties possibles tant en satisfactions matérielles et morales qu'en protection de tout ordre.

Hélas ! il faut se rendre à l'évidence; la question de prévoyance des risques qu'encourent les travailleurs est bien plus liée à un problème de profit qu'à des sentiments humains.

Dans le cas des cosmonautes américains, cette recherche minutieuse des causes de l'accident n'est-elle pas plus motivée par le risque de se faire devancer par d'autres puissances dans la conquête spaciale que par la mort en elle-même, de trois hommes ? Si nous sommes dans l'erreur, alors que l'on nous dise pourquoi toute cette recherche de la vérité alors qu'en d'autres points de la planète l'assassinat « par erreur » de femmes et d'enfants innocents ne cause d'autre souci que celui des charges supplémentaires que cela entraîne pour le budget militaire ?

L'Express a d'ailleurs laissé entendre, au sujet du projet Apollon, que les responsables de la N. A. S. A. craignent d'être devancés par les Russes. Cet hebdomadaire rappelle qu'en mars 1961, le professeur Blangonravov, qui n'est pas le premier venu dans la hiérarchie de l'astronautique russe expliquait que « des problèmes restaient à résoudre avant qu'un homme puisse être embarqué à bord d'un vaisseau cosmique. » Le vol triomphal de Gagarine avait lieu un mois après, prenant les Américains de vitesse.

Quoi qu'il en soit rien ne sert de s'apitoyer du sort de ces cosmonautes ni de tous ceux qui, bien plus humblement, perdent leur vie en servant la société et le plus souvent le capital. Il serait plus utile d'essayer de tirer **des enseignements de ces trop nombreux sacrifices humains.**

Mais, nous direz-vous, pour cela il faut modifier complètement les structures sociales et inculquer aux hommes des pensées plus rationnelles et plus profondes... C'est vrai. Et il faut avant tout que l'individu ne soit plus sacrifié aux institutions. C'est pour cela que nous nous efforçons, à la C. N. T., de redonner au syndicalisme son vrai visage : celui d'une société où tous les problèmes sont étudiés à la base afin que toute erreur soit décelée au départ.

Ceci ne veut pas dire qu'une société libertaire comme nous la préconisons, ne connaîtra plus aucun drame de la recherche ou du travail mais il est certain que les risques seront limités au maximum parce qu'alors la compétition aura cédé le pas à l'émulation de tous les hommes.

DU NEO-NAZISME A LA «SOKAGAKKAI»

EN Allemagne, aux dernières élections municipales, le Parti national démocratique (N.P.D.), fondé en 1964 à Hanovre, a obtenu 1,6 % des suffrages. Par contre, en Bavière il a obtenu une très large majorité, et le village de Reichertshausen a plébiscité le nazisme par 92 % des voix. Le 17 juin dernier, le parti tenait son deuxième congrès à Carlsruhe (Bade), groupant 1.500 délégués. Plus récemment, le chef du N. P. D. a déclaré à Bad Godesberg : « Quand nous prendrons le pouvoir, le cartel des partis de Bonn disparaîtra comme a disparu en France la IV République. » Cependant qu'à Tubingen, des membres du parti N. P. D. manifestaient contre les partis de gauche et les syndicalistes, ils brandissaient des pancartes portant l'inscription suivante : « N.P.D. Non seulement les Juifs tremblent à la vue de ce sigle, mais vous aussi tremblerez bientôt ». Enfin, fin janvier, Adolph von Thadden, chef du N. P. D., doit faire une tournée de propagande en Europe et doit rencontrer Jordan, le « führer » des nazis anglais et, en France, des pronazis comme Bardèche, Claude Jalma, Jean Dubois, Michel Bertrand. Ainsi, ouvertement, le néo-nazisme édifie des bases qui s'étendent non seulement à l'Allemagne, mais au-delà de ses frontières et, le 15 janvier, Tixier-Vignancourt, à Berlin-Ouest, devant les membres du « Parti des Réfugiés », parti sympathisant au N. P. D., déclarait nécessaire la formation d'une Internationale sous le couvert avoué de l'anticommunisme.

En Afrique du Sud, Balthasar Johannès Vorster, pro-nazi, vient de succéder à Hendrick Verwoerd, comme chef du gouvernement. Les valeurs aurifères montent et les agents de change se frottent les mains. Avec Vorster à la tête du gouvernement sud-africain, c'est l'esclavage des noirs assurés au maximum et l'enrichissement plus rapide des blancs. C'est la privation de toute liberté pour les hommes de couleur dont la vie sera désormais celle du travail forcé sans joie et sans liberté. L'apartheid, à la mode hitlérienne, au mépris de toute morale, au mépris des représentations de l'O. N. U. s'installe en la République sud-africaine, laquelle est, désormais, mise au ban des nations civilisées.

Aux Etats-Unis, en Alabama, les sévices contre la population noire ne font que s'intensifier et là, aussi, le racisme, fille ainée du nazisme, attente à la vie des hommes de couleur.

Mais voici que, venant du Japon, le plus impressionnant des mouvements néo-nazis s'implante en Europe. En 1951, on comptait moins de 20.000 adhérents pour la « Sokagakkaï », mouvement politique pour la constitution d'un « gouvernement propre ». Aujourd'hui, la « Sokagakkaï » compte plus de 15 millions de membres, c'est-à-dire, qu'un Japonais sur sept appartient à ce mouvement qui comprend des bouddhistes et des laïques.

Institués comme les nazis en groupes, brigades, compagnies, ils forment une véritable marée néo-nazie qui, aujourd'hui, avec ses 15 millions de militants, car tout adhérent est militant, entendent implanter dans le monde leur doctrine anti-sociale. La propagande s'étend, désormais, à l'Asie, l'Amérique, l'Europe. Paris a été choisi comme capitale d'Europe occidentale pour propager la « Sokagakkaï ». On compte, déjà, cent mille adhérents en Europe, et ce n'est qu'un début.

Ainsi le racisme et le néo-nazisme s'étendent par le monde. La fin d'Hitler, l'anéantissement de l'Allemagne, n'ont pas permis d'arracher ce germe de violence anti-sociale. La doctrine de l'homme supérieur, de l'être pur, de la race virile, prétend écraser toute civilisation tentant d'élever l'individu à plus de liberté et de fraternité. Fruit d'un capitalisme sordide, prenant ses assises sur les plus bas sentiments de brutes d'une classe, elle entend enrégimenter les masses pour mieux les soumettre à sa dictature et à sa cravache. Des multitudes d'hommes s'abaissent à collaborer avec le néo-nazisme et à renier ainsi les devoirs sacrés de la fraternité entre travailleurs, entre peuples, entre races.

Devant cette menace qui, chaque jour se précise un peu plus, nous devons, nous, syndicalistes révolutionnaires, nous porter à la pointe du combat et informer nos compagnons d'esclavage et de misère, du sort qui peut les atteindre demain si, par négligence, par manque de courage, par lâcheté, ils ne réagissent pas et laissent le champ libre au néo-nazisme qui s'installe librement partout. Aux travailleurs de se grouper et de faire barrage à la plus basse des servitudes pendant qu'il en est encore temps.

RENE VILLARD

Pour votre documentation, lisez : « Face au racisme et au néo-nazisme », de René VILLARD.

En vente : Un franc. Service de Propagande COMBAT SYNDICALISTE. 39, rue de la Tour-d'Auvergne. Paris. C.C.P. SORIANO. 14 10362. Paris.

NOTRE CAMPAGNE ANTI - ELECTORALE

REPONSE A FELIX GOUIN

« *...Parlons maintenant des racines anticommunistes : 1) : en* 1917, sous *Lénine s'instaure l'U.R.S.S.* »

1) — Pour qui connaît bien l'histoire de la Russie, il ne fait pas de doute que cette appellation même (Union des Républiques Socialistes Soviétiques) est une honteuse usurpation. En effet, *soviet* veut dire *conseil* en langue russe. Hors Voline, dans la « Révolution inconnue », puis Victor Serge, puis beaucoup d'autres historiens nous relatent l'histoire de la création — spontanée — des premiers soviets en 1905 ! Ces soviets étaient, à l'époque « élus sur le tas » par les ouvriers, les soldats, les étudiants... d'une même usine, caserne ou université, *selon la volonté seule des intéressés;* plus tard, dès l'étatisation par les bolcheviks (en russe, les majoritaires), de la révolution d'octobre 1917, les soviets primitifs furent vite dénaturés et bientôt nommés par les autorités bolchevistes... L'esprit révolutionnaire était, désormais tué.

« 2) — *Le pacte germano-soviétique que signa Staline en* 1939 ».

2). — Il est bien certain que l'annonce de la signature de ce pacte dégoûta de nombreux gens du PCF en France (et ailleurs).

Mais ceci était voulu ainsi, en haut lieu. En effet, « on » tenait à faire la guerre. « On », c'est-à-dire tous ceux qui devaient y trouver quelque avantage de finance ou de renom : marchands de canons, actionnaires dans les mines de cuivre, fabricants de pneumatiques, et tous autres industriels en général; maréchaux, généraux, colonels, etc., désireux de monter en grade, de récolter des médailles grâce au sang d'autrui (victimes aussi bien qu'imbéciles) et également saisir l'occasion de devenir célèbres. (Et n'oublions pas non plus que presque toute l'armée de carrière était alors très sérieusement noyautée par les « Croix de feu » de monsieur Maurras); ainsi que d'autres politicards véreux de droite, de gauche ou du centre, tous aiguillonés par la jalousie et l'envie réciproques, quand les uns considéraient les autres au pouvoir. Donc, dans toute l'Europe, au Japon, aux Etats-Unis et presque partout ailleurs, on pousse à la guerre à qui mieux-mieux, sous le couvert — universellement hypocrite — de « patriotisme » (comme si l'homme pouvait avoir une autre patrie que la Terre !), ou de slogans *nécessaires* « barrage au fascisme »), etc. (Alors que, dès 1920, il eût été aisé, si on l'eût désiré vraiment —, d'empêcher l'ascension et l'apparition même du fascisme).

Lors donc, en France, pour jeter le peuple dans la guerre, il faut finir de le diviser presque complètement en larges fractions idéologiquement antagonistes. (Déjà, la guerre de 1914-1918, qui n'avait pour autre but que de décapiter un mouvement ouvrier international en pleine structuration et à la veille d'immenses conquêtes sociales et d'éviter ainsi la révolution mondiale qui se préparait fébrilement. Et quelle révolution, quand on sait que la première C. G. T., celle des Pelloutier et Monatte, soutenue par toute la foi des Louise Michel et des Kropotkine..., se dénommait exactement C. G. T.-S. R. (Confédération Générale du Travail, Socialiste et Révolutionnaire), qu'elle restait fidèle à la Charte d'Amiens, visant à l'abolition du salariat, donc à la suppression pure et simple de l'adverse clique scélérate associée : Patronat-Etat. Et que c'était alors le syndicat **unique**, regroupant peu à peu tous les travailleurs)... Lors, le premier conflit mondial avait été une guerre immobile, de fronts, sur lesquels « on » s'efforça, avec succès — la chose est maintenant publiquement reconnue — de faire tomber en première ligne les meilleurs, les plus ardents de ces anarcho-syndicalistes de tous pays... De telle sorte que la classe ouvrière allait être ainsi mutilée, puis désorientée par la division lorsqu'une partie d'elle-même, la majorité moutonnière la plus néfastement influençable, va désormais, après 1917-1924, se mettre au pas de Moscou où triomphe le totalitarisme despotique des sinistres Lénine, Zinoviev, Staline, Trotsky, etc., qui terminent d'écraser les révoltes indignées des marins de Cronstadt, la Makhnovitha d'Ukraine et domestiquent les derniers soviets libres... Et la G. G. T. française va, dès lors se trouver à la remorque du P. C. F., servant de tremplin) tout un tas de politiciens démagogues qui, sous le couvert d'une phraseologie révolutionnaire, vont s'efforcer de suivre une même ligne politique à deux aspects identiques : arriver au pouvoir et suivre les directives émanant de Moscou. (Ceci notamment sous Staline, le dieu suprême, la « locomotive de l'histoire », comme le glorifiera Aragon, quitte à se mettre quelques années plus tard à la mode de la déstalinisation : dame, faut bien hurler avec les loups, quand on veut avoir sa part de charogne). Et, en 1936-1939, on peut étudier le bilan suivant : une masse ouvrière savamment divisée (entre les C. G. T. - P. C. F. et autres Partis Radical - socialiste, S. F. I. O., syndicats chrétiens sous la coupe d'un clergé ouvertement réactionnaire, et bien d'autres vautours. Pour finir de dompter et domestiquer cette masse, pour la départir du peu de reste de combativité qui l'anime encore épisodiquement (les coups de patte rageurs du lion à l'agonie), « on » estime nécessaire, ça et là, de mater à tout jamais les relents d'aspirations sociales instinctives mais toujours profondes et aux aboutissements imprévus et on recourt au trouble psychologique; d'où l'insolite pacte de non-agression entre le nazisme d'Hitler — représentant officiel, aux yeux du monde ouvrier primaire de l'abomination adverse et comme « seule (!) naturelle ennemie de la justice, de la liberté élémentaire des individus », etc... (Hitler se prêtant complètement à ce cynique jeu politique à peine déguisé) et Staline, avec son bolchevisme, figurant cependant la défense cidienne de la défense prolétarienne... Belle imagerie d'Epinal, en vérité. Mais qui réussit amplement, camarades, vous vous en souvenez. (En effet, les masses, rendues inestables et toujours facilement mystifiables lorsqu'elles se retrouvent enchaînées à quelque culte pernicieux, vont, pour une part s'accrocher désespérément à Moscou-Staline; et, par ailleurs, en ce qui concerne les non-marxistes, se mettre à haïr de même le pseudo « champion de la liberté humaine et de la justice sociale »).

La division de la classe ouvrière est dès lors consommée : il ne s'agit plus, pour les chefs mondiaux de tout poil que de parachever leur belle œuvre en précipitant presque le monde entier dans un cataclisme sanglant sans précédent. Pour ce faire, les « démocraties » occidentales laissent le fascisme s'implanter dans toute l'Europe centrale et méditerranéenne, cependant que l'Orient bolcheviste se partage la Pologne avec les nazis. Comme cela, le même Occident « démocrate » a un motif tout trouvé pour déclarer la guerre à Hitler sous le couvert — qui ne trompe plus beaucoup de gens — de « voler » au secours de l'héroïque Pologne, alors qu'on n'avait pas trouvé judicieux de défendre « les malheureuses Ukraine, Irlande, Rif, Ethiopie, Chine, Espagne ou Tchécoslovaquie » précédemment attaquées par l'un ou l'autre des divers grands impérialistes expansionnistes mondiaux... Non, personne ne s'y trompe plus guère, surtout pas les mobilisés français, qui se battent mollement aux frontières envahies par la Wermacht, sachant fort bien qu' « on » les a sciemment démunis des plus élémentaires moyens de défense militaire; mais il est trop tard : c'est le chaos humain, la guerre mondiale avec toutes les abominations qu'elle entraîne tout à coup, et chacun ne peut plus essayer que de sauver sa peau (cas général); certains allant tenter, à travers la Résistance clandestine de limiter les dégâts du fléau... Et nous savons où cela mena : à un génocide monstrueux qui déborda ceux-là même qui l'avaient engendré, à l'Est comme à l'Ouest et dans l' « Axe », lesquels égoïstes potentats (nous voulons dire ces fameux « alliés ») : les Churchill, Staline, Michelin, Schneider, le Pape et autres Wendel-Krupp, Citroën, députés, banquiers, etc., durent à grand peine exterminer leurs fils chéris mais trop excessifs : Hitler, Mussolini et compagnie .. Et si vous en doutez encore, méditez les paroles édifiantes de Paul Valéry : « *La guerre est faite par des gens qui ne se connaissent pas au profit de gens qui se connaissent très bien* ».

Mais enfin, le but était atteint. C'était un peu de répit pour « voir venir » et préparer l'histoire en se basant sur la nouvelle situation acquise qui était celle-ci : l'esprit de révolte du mouvement ouvrier était très sensiblement diminué et le temps que le prolétariat meurtri lèche ses plaies, puis se regroupe en reprenant lentement conscience et relève la tête pour repartir stoïquement au combat d'émancipation instinctive et logique, messieurs les profiteurs de toutes couleurs et situations auront encore de belles années de jouissance et de prestige assurées, se gobergeant plus que jamais au détriment des gouvernés qu'ils manient ignominieusement.

SYLVAIN

(A suivre)

LA LUTTE DES CLASSES A L'EAU BENITE

(OU J'Y VAS-T'Y, J'Y VATICAN)

Enfin ça nous manquait. Depuis le temps que nous n'avions pas eu notre grève semestrielle de vingt-quatre heures. Le 1er février nous avons pu nous défouler, ce qui ne nous arrive pas tellement souvent ces temps-ci (les dernières réjouissances de ce genre remontent au 17 mai 1966 et au 11 décembre 1964). Nous allons pouvoir à nouveau bomber le torse car on nous retiendra une journée de salaire à la fin du mois, ou de la semaine, suivant les cas.

Et puis cette fois il n'y a pas de nouveau. Comme le 11 décembre 1964 ou le 17 mai 1966 nous exigeons (ah mais !) de discuter avec nos patrons, et le gouvernement et nous faisons grève également pour faire respecter les libertés syndicales, ou pour être plus précis les libertés pour les « grands » syndicats de faire encore de nouvelles conneries. Après ça il ne nous restera plus qu'à bien voter au mois de mars et nous serons satisfaits et... cocus une fois de plus. Mais, de ça nous avons l'habitude, au point que c'est devenu une seconde nature.

Qui parle de lutte des classes ? Personne, tout un chacun sait que c'est périmé. D'ailleurs nous mettons quiconque au défi de trouver le moindre texte y faisant allusion, dans tout ce que peut écrire ou dire la C.F.D.T. (c'est pas la saison). Puisqu'on vous dit que seules les pétitions, les grèves tournantes, perlées, circulaires, rotatives et autres (oh, quel génie dans le vocable, mais ne croyez surtout pas que c'est pour masquer l'impuissance, la trahison, la faillite !) dont les patrons et les ministres se battent l'œil, sont efficaces.

D'ailleurs les résulats sont là. Les salaires sont dérisoires, les prix sont en hausse continuelle, les impôts itou. Les patrons privés ou publics se torchent avec la loi des 40 heures, la durée du travail étant souvent plus près de 60, le rendement, la productivité que la C.G.T. réclamait il y a un peu plus de vingt ans bat son plein. L'automation menace de mettre au chômage plusieurs millions de travailleurs, les autres ayant le privilège (puisqu'on vous le dit que les salariés sont des privilégiés !) de suer le burnous 50 à 60 heures par semaine.

Il n'y a plus de crise de logement (il y en a même beaucoup à louer qui restent bridés à 65.000 anciens francs par mois pour 2 pièces, ce qui est significatif), avec le P.M.U et la télé le niveau culturel du peuple est considérablement élevé, la loi de 1920 (contrairement à celle des 40 heures) a pu être approuvée et chaque travailleuse à « véler » une fois l'an, comme le souhaite le pape et le souhaitait Thorez qui ajoutait qu'elle était faite pour ça.

Résumons-nous, nous avons fait la grève du 1er février pour discuter avec nos tôliers afin de savoir s'ils veulent bien nous accorder 0,25, ou 0,50 ou 0,75 de mieux en 67 et pour la liberté de continuer à siéger notamment au conseil économique, dans les CODER, au Commissariat au Plan, au Marché Commun, à l'O.I.T., au B.I.T. et on en passe. D'ailleurs le saint-dicat C.F.D.T., même avec la bénédiction de l'Eglise ne voit pas d'autre solution.

Puisque nous sommes si heureux, direz-vous, alors pourquoi avoir fait la grève ? Il y a encore des résultats à atteindre : écœurer les quelques militants syndicalistes qui ne le sont pas encore, décourager la classe ouvrière une bonne fois pour toutes, tel est le sens du mot d'ordre lancé par la C.G.T.-C.F.D.T. La C.G.T.-F.O. (auteur de celui du 11 décembre 1964) est contre, la F.E.N. pour, la C.G.C. et la nouvelle C.F.T.C. attendant les lendemains d'élections et surtout, tout ce beau monde clignant de l'œil vers le Sénat. Voilà les vertus de la « politique de la présence » !

Trêve de plaisanteries ! Nous disons non ! Et c'est pour cette raison que nous ne participons pas à de telles pitreries préjudiciables à la classe ouvrière.

Il y a autre chose à faire. Constituer partout de véritables syndicats, parler franchement aux travailleurs, en leur expliquant que leur sort ne sera jamais amélioré par des pétitions, des grèves tournantes, du mê-

(Suite page 2.

TRIBUNE LIBRE

CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XV

ACTION DIRECTE

TRAVAIL et capital sont les deux aspects complémentaires et inséparables qui sont à l'origine de la structure de la société démocratique capitaliste dans la mesure où celle-ci représente la domination du capital sur le travail, c'est-à-dire la conservation et le développement du capital, et des classes dirigeantes auxquelles il appartient, ainsi que le maintien du travail *en tant qu'aliénation*. Vouloir soumettre les conflits du travail, ceux par lequel le travail tend à se désaliéner par l'action des salaires à la décision des institutions capitalistes, c'est supprimer les termes du conflit et remettre sa solution à la seule volonté du capital. C'est escamoter la lutte des classes au profit de la collaboration des classes, de l'intérêt général, c'est-à-dire de l'intérêt des classes dominantes. Lorsque la solution du conflit ne dépend plus que de la seule décision du capitalisme lui-même, il est aisé à ce dernier de la résoudre en apparence mais d'instituer conjointement les mesures pratiques qui permettront d'annuler rapidement les avantages apparemment accordés et de rétablir dans leur intégralité les privilèges bourgeois.

L'action directe c'est l'action des travailleurs eux-mêmes qui se fixent pour but des objectifs de classe. Comme ces objectifs de classe ne peuvent être atteints, comme on vient de le voir, si les conflits qui résultent de l'action des travailleurs sont soumis à la décision de l'Etat, l'action directe doit s'effectuer *à la fois contre le patronat et l'Etat capitaliste*, c'est-à-dire contre le système capitaliste *dans son ensemble*, contre ses structures économiques et contre ses superstructures politiques et administratives. Ainsi, le conflit entre le monde du travail et celui du capital retrouve ses dimensions authentiques, celles de la lutte des classes, *celles du contrat de la classe des exploités contre la classe des exploiteurs*.

L'appareil capitaliste étant l'appareil conçu en vue d'assurer la perpétuation des structures d'exploitation de l'homme par l'homme, toute médiation venant des superstructures est une médiation bourgeoise, une médiation capitaliste. Toute médiation doit donc être rejetée pour que l'action des travailleurs aliénés s'effectue sur le terrain de la lutte des classes et pour que cette action puisse représenter autre chose que celle visant à obtenir des améliorations immédiates sans cesse remises en cause par un réajustement opéré par le capitalisme lui-même. L'action directe s'effectuera donc en dehors de la tutelle de l'Etat, en dehors de la tutelle du syndicalisme réformiste par lequel l'Etat capitaliste s'assure de la docilité des masses laborieuses. Dans ce sens, l'action directe est l'expression de l'autonomie du syndicalisme révolutionnaire, l'expression de sa maturité politique qui fait qu'il représente les intérêts d'une classe en lutte pour son émancipation totale non pas à l'intérieur du système capitaliste mais contre ce système et visant à le détruire pour lui substituer une société sans classes.

En période révolutionnaire, l'action directe prend la forme de la *grève générale insurrectionnelle et gestionnaire* ayant non seulement pour but de paralyser le capitalisme et d'obtenir toutes les possibilités d'imposer ses revendications mais ayant surtout en vue la destruction de l'ancienne société et la construction du socialisme à partir de l'appropriation collective des moyens de production.

L'action directe se caractérise donc essentiellement de deux façons. En premier lieu, elle est l'expression d'une lutte directement menée par les travailleurs contre le patronat. Comme l'Etat n'est que l'essence politique des classes dirigeantes auxquelles se trouve subordonné le patronat non seulement l'Etat et ses institutions sont repoussés en tant que conciliateurs mais encore l'Etat est visé par la lutte ouvrière *au même titre* que le patronat sur les travailleurs. En second lieu, si la lutte est dirigée contre le capitalisme tout entier il serait absurde de la subordonner dans ses moyens et ses techniques aux *règles imposées* par l'Etat capitaliste lui-même; l'action directe ne doit en conséquence tenir aucun compte de la légalité bourgeoise qui entend prévoir *sous quelles réserves, dans quelles conditions*, le prolétariat aurait le *droit* d'engager une lutte pour son émancipation. Ce droit, accordé par le capitalisme, ne peut être en effet qu'un droit bourgeois, c'est-à-dire un droit soumis aux impératifs de la domination des classes possédantes et qui ne soit pas susceptible, dans ses manifestations objectives, de remettre en cause cette domination ou de porter atteinte aux intérêts bourgeois. L'action directe est donc en définitive l'action du prolétariat révolutionnaire agissant dans le sens de sa mission historique : la destruction du capitalisme et la suppression des privilèges bourgeois et des classes sociales par l'édification du collectivisme, par la mise en place d'une économie ayant pour but la satisfaction des besoins de chacun.

SEVY

(A suivre.)

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C. C. P. num. 19 764 90, Paris, en précisant Association Germinal.

COMMUNIQUE

CONFERENCES SUR

ALBERT CAMUS

PAR MAURICE JOYEUX

— à Montpellier, le vendredi 10 fé-
— vrier à 21 h., salle du Pavillon populaire (esplanade).
— à Avignon, le samedi 11 février à 21 h., salle de la Mairie.
— à Marseille, le dimanche 12 février à 9 h. 30 du matin, salle Mazenod (ouverture de portes à 9 h.).

PRES DE NOUS :

— Marseille : Ciné-club « Culture et Liberté » :

Samedi 4 février : « les Visiteurs du soir » (M. Carné), « Du côté de la côte » (Agnès Varda).

Samedi 18 février : « La Nuit des forains » (I. Bergman).

Jeudi 23 février : « Mourir à Madrid » (F. Rossif).

Samedi 4 mars : « Pather Panchali » (S. Ray), « Le Temps des assassins » (Ado Kyrou).

Les séances ont lieu le soir à 21 h. Pour tous renseignements complémentaires : tél. 20.49.80 (tous les soirs de 18 h. à 20 h.).

Le C. I. R. A. (Dépôt annexe de Marseille), reçoit tous dons de livres, revues, journaux, documents de toute espèce concernant le mouvement anarchiste. Correspondance et envois de fonds : René BIANCO, 13, rue de l'Académie, Marseille (1er).—C. C. P. 38 31 81, Marseille.

IDEAS EXTRAVIADAS

LAS PALABRAS

Existen palabras de color y de sonido; plásticas y espirituales; de forma y de vibración.

LA DIFICIL COMUNICACION

Comunicar nuestros pensamientos a la mayoría ignara exige el empleo de frases sencillas que expresen con claridad meridiana lo que deseamos exponer. Así y todo, las más de las veces nos quedamos sin lograr la comprensión ajena.

Cuando creemos que la persona a la cual nos dirigimos posee nuestro mismo ritmo — el mismo diapasón en la pauta de la vida —, expresamos la idea al compás de la sangre circulante, con desbordante ardor y seguros de hallar idéntica modulación en el íntimo seno de la persona que particularmente se ama. De tal manera que no podemos ni siquiera imaginar falta de comprensión a nuestros sentimientos, no importa la mala o buena forma que hayamos podido hallar para expresarlos. Porque tenemos la certeza de que si bien pueden caer en el terreno de la discrepancia, jamás han de hundirse en el abismo sin fondo de la incomprensión. Y esa seguridad, por sí sola, posee la virtud inapreciable de elevarnos a las serenas cumbres de la alegría fraternal.

LA JUSTICIA OFICIAL

La Justicia oficial — madre de las Leyes idem —, jamás está de acuerdo con la razón. ¿Por qué la razón no está de acuerdo con la Ley? Porque la Ley es hecha por los fuertes, para servir a los fuertes. En tanto que los débiles, los oprimidos, nunca gozaron de los beneficios de las Leyes; ellas se emplearon siempre para castigarlos, nunca para protegerlos. La Ley que sirvió para castigar, nada supo prevenir. Y eso con respecto a lo material humano-social; porque en cuanto a lo llamado espiritual, ¿cómo aplicar la Ley a algo tan intrínseco y único del sujeto, algo que ni él mismo consigue controlar siquiera en parte? La Ley fue incapaz de mantener atado al ser humano, dentro de un marco determinado con antelación. El ser humano nace libérrimo en el sentido espiritual, y así se mantiene hasta la muerte. Se le puede cargar de cadenas y matarlo; pero ni él mismo es capaz de hacerlo con sus propias ideas, con su pensamiento, que logrará, quizás esconder por tiempo indeterminado, pero que aún contra su propia voluntad, permanecerán latentes en lo más íntimo de su ser. ¿Acaso se quiere por orden expresa, o se odia por mandato? Se ama por afinidad, y porque el amor es una necesidad inherente al espíritu. Y por si eso fuera poco, una necesidad de unidad. Es cierto: existe la belleza aparente, pero consideramos solamente lo puro, lo noble. La pasión puede nacer de un deseo pueril; el amor no. El amor sólo es realmente, cuando no se supedita a ningún bajo sentimiento. De manera que le es indiferente la legalidad. No confundamos la Ley con las más bellas cosas de la vida. Ni aceptemos su intromisión en sus delicadas formas, ni en sus ondulaciones intangibles.

LA APARENTE INDEPENDENCIA DE LAS COSAS

Cada cosa no es más que un fragmento del todo. Ninguna puede existir sin la cooperación de las otras. Nada puede vivir sin la matemática colaboración de los elementos unidos. Los cuerpos separados, producen subproductos que carecen de fuerza germinal y mueren. Lo que no está unido, es porque todavía no ha brotado del seno de la naturaleza.

PSIQUIS

Edad, fortuna, color, forma... Cuando Psiquis hiere, no piensa en nada de eso. Lanza su dardo por elevación y da siempre en el blanco.

ALGUIEN DIJO:

«La fuerza que regula el Universo es el amor; y del amor nace el deseo y la creación». Lo que nos parece bien dicho, pues parte por la mitad a todos los disgregadores que en el mundo han sido y son.

BASE ARMONICA

Quien es incapaz de ser sordo a las manifestaciones de lo que llamamos espíritu; quien es capaz de interpretar los delicados sentimientos manifestados por la música; quien siente las manifestaciones de la vida en el color de las flores, en el trino de las aves, en el murmullo de las corrientes de los ríos, en el plácido beso de la Luna, no puede al mismo tiempo ser un disgregador.

LA CAUSA

Cuando uno se encuentra convencido de la bondad de su causa, debe defenderla hasta la muerte. La buena historia del mundo nos ofrece hartos ejemplos que confirman dicho aserto.

A NO INQUIETARSE

Los formalismos legales, no deben inquietarnos. Desde el severo sacerdote que oficia su misa, hasta el más vulgar de los mortales, viven burlando las leyes civiles y religiosas. La única Ley que no puede ser burlada parece ser la Inmanente.

ENTRE LOBOS

¿Es obligado que aulle quien vive entre los lobos? ¿Qué sería, pues, del mundo si todos tuviéramos el valor de hacer la misma cosa? Si vivimos en un medio corrupto, ¿deberemos seguir sin más su curso? ¿Es imposible evitar ser saturados de estiércol? En cada sujeto existe una enorme potencia creadora. Y si se supone que los otros son lobos, ¿qué razón hay que le impida seguir siendo león al león o cordero al cordero? La naturaleza quiere que cada criatura sea una Unidad y nadie puede sustraerse a esa Ley. Por otra parte, si no existiera lo feo, ¿cómo sería posible conocer lo bonito? Si no existiera la luz, ¿conoceríamos las sombras? Si no existiera el dolor, ¿podríamos disfrutar de la alegría? Por cierto que este planteamiento nos ofrece una monumental incógnita. ¿Dónde está la verdad? Sólo en la eterna búsqueda...

IGNORANCIA

Desde el momento en que somos incapaces de responder a las famosas preguntas: ¿Qué somos? ¿De dónde venimos? ¿A dónde vamos?; cuando en un instante de nuestra vida nos hallamos frente a la disyuntiva de no saber distinguir a ciencia cierta entre la risa y el llanto; y en tanto somos incapaces de permanecer indiferentes ante determinadas tormentas de la existencia humana, podemos afirmar nuestra ignorancia supina. Y si erramos es precisamente porque somos humanos. La sabiduría es una ilusión, ya que la mal llamada «divina» no pasa de ser una manera de decir, para poder esconder la cabeza en la arena, como los avestruces.

PENSAMIENTO

Es un bello pensamiento ese de que debemos manifestar nuestro más hondo sentir con honradez, aún cuando esta misma honradez sea la cuerda con la cual nos ahorquen.

COSME PAULES

ANTENA

SE DEVORO A SI MISMO

SANTANDER. — José Lombilla, de Priliezo, en un banquete de amigos quiso ganar el campeonato de la tragancia. Al efecto engulló embutidos y magro de ternera sin masticar, pereciendo asfixiado. Lombilla era ex de la División que quedó Azul en Leningrado, conquistando el grado de subcabo y la Cruz de Hierro Colado de 2a clase.

PROTESTA ESTUDIANTIL

BARCELONA. — Al margen del conflicto estudiantil generalizado en España, los alumnos de la Facultad de Letras y Filosofía se declararon en huelga por solidaridad con su profesor Antonio Badía Margarit, detenido el 29 de enero y encarcelado en la Modelo bajo acusación de propaganda ilegal. Como es sabido, a Badía la policía lo juzga responsable de unas hojas encontradas en el Casal de Cultura Montserrat.

LA MEDINA SIDONIA

MADRID. — El tribunal de Orden Público se ha hecho cargo de la causa que se instruye contra la marquesa, condesa y duquesa (eche usted títulos) de Medina Sidonia, por supuesto delito de desorden público. Esta señora encabezó la manifestación de vecinos de Palomares que pretendió llegar — a pie — a Madrid para protestar de la insuficiencia de las reparaciones referentes a los daños ocasionados por las bombas atómico-americanas caídas en terreno municipal palomarense.

PRO IGNORANCIA

Extraído del diario «La Vanguardia»:

«En Barcelona y su provincia se calcula que existe un déficit de 1.398 aulas en la enseñanza primaria, con sus respectivas viviendas para maestros. Una cifra increíble.

«Y eso que cada vez es mayor el número de personas que están convencidas de que ningún despilfarro hay tan grave en un país como el despilfarro de buenas cabezas que no pueden recibir educación por falta de medios.

¿Hasta cuándo tolerará esta situación nuestra sociedad?»

LA LIBERTAD CONDICIONAL NO SE APLICA A LOS DETENIDOS POLITICOS

PARIS. — Según «Le Monde», el semanario «Signo» revela en su último número que desde 1965, los presos políticos no pueden gozar ya de libertad condicional. El editorialista dice «que quienes esperan con angustia beneficiarse del régimen de libertad condicional son bastante numerosos.» Otros, de hecho, no han sido libertados sino hasta la terminación de su condena. Desde hace un año, todos los presos políticos que han cumplido las tres cuartas partes de su pena son considerados automáticamente como personas que no ofrecen garantías suficientes de vivir honradamente en libertad.

Hay que recordar que según una ley que data de 1914, todo el que ha sido condenado a más de un año de cárcel, incluso si se trata de un reincidente, tiene derecho a la libertad cindicional, si ha cumplido las tres cuartas partes de su pena, con la condición de que en la cárcel haya observado buena conducta y la Administración considere que ofrece garantías suficientes para vivir honradamente en libertad.

«FRANCO MIRA HACIA EL ESTE»

PARIS (OPE). — «L'Express» del día 18 publica un artículo del señor Pierre Brissard, con motivo de la firma de un tratado entre Rumania y España. Comienza así:

«No es todavía la reconciliación, pero sí el fin de un «tabou». Por vez primera desde hace treinta años, España mantiene relaciones diplomáticas con un país del Este...

— ¡Pronto lo habremos visto todo! — ha exclamado un viejo falangista de 1938. Un esfuerzo más, y el general Franco recibirá a un bolchevique en El Pardo.

La humorada tiene una parte de razón. El acuerdo firmado con Rumania es punto de partida para una normalización completa de relaciones entre España y los países comunistas, con excepción de Cuba, que tiene ya embajada en Madrid.»

Añade que esto se debe no sólo a razones comerciales, sino también a que «España, después de varios años de aislamiento diplomático, no oculta ya su deseo de entrar completamente en el concierto internacional. Es el fin de las ideologías.»

Habla de un «cocktail» entre españoles y rumanos y de contactos entre franquistas y personalidades de otros países del Este... Y termina diciendo que incluso la U. R. S. S. no está excluída de esta apertura hacia el Este.

COEXISTENCIA

MADRID. — Ha llegado una delegación búlgara para renovar el convenio suscrito en Sofía en 1966. Las relaciones comenzaron en 1956 gracias a un acuerdo de pagos firmado en Berna por el Instituto Español de Moneda Extranjera y el Banco Nacional Búlgaro. Desde 1959 hasta 1966, el volumen de intercambios comerciales ha aumentado mucho, sobre todo en los dos últimos años. Las importaciones españolas han pasado de 190.000 dólares en 1959, a 7,18 millones en 1965. Y en el mismo período las exportaciones españolas aumentaron desde 540.000 dólares a 5.210.000. Y hay nuevos aumentos en los once primeros meses de 1966.

LA CENSURA CONTRA «MARIANA PINEDA»

PARIS (OPE). — Según «Le monde» (día 26): «La censura acaba de prohibir la representación de «Mariana Pineda», de Federico García Lorca, que debía presentar próximamente en Madrid el joven autor y realizador Alfredo Magnas. Es ésta la primera vez que después de la guerra civil, en cuyo transcurso fue asesinado el gran poeta, que se prohibe tal representación. El argumento presenta a la joven granadina que, en el transcurso de las luchas liberales del siglo XIX fue condenada a muerte y ejecutada, por haber bordado una bandera republicana. Después de su muerte, Mariana Pineda se convirtió en un símbolo que ha inspirado a artistas y escritores republicanos. Los censores habían declarado a Alfredo Magnas que la representación se autorizaría con la condición de que Mariana Pineda apareciese bordando la bandera roja y amarilla de los monárquicos, en vez de la de la República.»

PREMIO Y APREMIO

PALMA DE MALLORCA. — Ha sido elegido «Mister Mallorca 1967», Luis Rodríguez Funguiriño, de 20 años de edad, en el transcurso de una fiesta celebrada en una sala de fiestas de esta capital la pasada noche.

«Mister Mallorca» es cabo primero de Aviación y, según han manifestado sus compañeros de cuartel, ha sido arrestado.

LIMPIEZA

MADRID. — La consigna oficial «Mantenga limpia a España» choca con la siguiente reflexión popular: «Habrá que barrer primero la porquería franquista».

SECUESTRO

MADRID. — Por la Delegación Provincial del Ministerio de Información y Turismo en Madrid se ha ordenado el secuestro del último número correspondiente a los meses de enero y febrero de «Juventud Obrera», por reproducir en facsímil el texto del número 112 de la misma publicación que está sujeto a secuestro judicial ordenado por el Juzgado Especial de Delitos de Prensa e Imprenta.

NO HAY ARREGLO

MADRID. — Sin avenencia se ha celebrado en la Delegación Provincial de Sindicatos el acto de conciliación entre los trabajadores de «Marconi Española, S. A.» y la empresa.

«Marconi Española» cuenta con una plantilla de 4.152 productores, cuya representación ha planteado las peticiones dadas a conocer cuando formuló la demanda de conflicto colectivo. Estas peticiones, a cuya discusión se ha negado la empresa por considerar que no había lugar desde el momento que existe paro, están definidas en tres puntos fundamentales: aumentos, primas y viviendas.

OTRA DETENCION

BARCELONA. — Ha sido detenido e ingresado en la Jefatura Superior de Policía, don Pedro Dueñas Gerónimo, secretario de la «Lliga Espiritual de Nostra Senyora de Montserrat», por si tiene relación con las hojas recogidas en el registro que se efectuó en el local de dicha entidad en la calle de Valencia.

LA VOZ DEL EXILIO

HAY un marcado interés en minimizar a la emigración española de 1939. Son muchas las veces que hemos leído, y que hemos escuchado que el exilio ha de supeditarse al interior, y que nuestra emigración no representa gran cosa. Pero el transcurso del tiempo demuestra lo contrario.

Si el fascismo ha querido dar la sensación con su fementida amnistía — que tan sólo ha sido acogida con beneplácito por los comunistas — de que liquidaba el problema de los refugiados, es porque nuestra presencia ante el mundo le molesta. Y nada podrá hacerse en España mientras que la emigración surgida de las gloriosas jornadas de julio no considere que es una solución justa o aproximada del problema español.

. . . . . .

El 17 de julio del año próximo pasado asistimos en Marsella a la conmemoración del 30 aniversario de la guerra de España.

El escritor francés Daniel Guerin hizo resaltar la sorpresa del mundo entero ante la vitalidad sorprendente de nuestra emigración, puesto que al cabo de 30 años todavía el movimiento libertario moviliza grandes masas en el extranjero.

En el mitin de Marsella se escuchó la voz del pueblo español por boca de la compañera Federica Montseny, quien habló tal como hubiese hablado la Resistencia del interior y los asistentes pertenecíamos a esa España que se halla fuera de España. No olvidemos que hay un pueblo español en el exilio anhelante de hermanarse con España, una vez haya sido barrido el fascismo.

Esto que acabamos de decir es una prueba elocuente de que nuestra emigración representa algo. Quienes lo ponen en duda, son los individuos que quisieran poder uncirnos a las maniobras realizadas en el interior con vistas a revitalizar el fascismo.

. . . . . .

El mensaje del venerable maestro Pablo Casals en vísperas del año 1967, y a sus noventa años de edad, dejo chiquitos a todos los mensajes de los hombres de Estado y al propio Pablo VI. Dijo textualmente Pablo Casals: «La música es un lenguaje de amor que une a los pueblos y que despierta en los hombres el amor y el espíritu de confraternización. Pero para sentir la música hay que disfrutar de libertad.»

El mensaje del gran artista, que se puede parangonear con Paderewsky al margen de toda tendencia política, es un canto a la libertad. Una emigración que cuenta en su seno a hombres tales como Pablo Casals es inmortal puesto que la obra de nuestro venerable Casals es imperecedera.

Queremos destacar el valor humano del gran artista. Los exiliados pobres conocemos la generosidad del maestro y la agradecemos. Cuando hablamos de Pablo Casals lo hacemos con veneración por considerar que es un hombre digno y de corazón que encarna ante el mundo la espiritualidad de nuestro pueblo.

. . . . . .

Es todavía reciente la detención de un grupo de compañeros en Madrid. Su gesta ha de calificarse de simbólica. Estos compañeros renunciando a la vida cómoda del exilio liaron los bártulos y se reincorporaron al interior. Pronto, al parecer, comparecerán ante un tribunal fascista. La gesta de Edo, Cañete, Alicia Mur y los restantes compañeros para mí tiene un valor magnífico, puesto que corrobora cuanto he dicho anteriormente de que nuestra emigración posee todavía una gran vitalidad. A los 28 años de exilio todavía surgen hombres dispuestos a jugarse la vida por la libertad del pueblo español.

Y la gesta de Edo y compañeros merece destacarse como estímulo por la presencia de una mujer, la compañera Alicia Mur.

Ya sabemos todos cual es el deber de la emigración. Hay que arrancarlos de las garras del fascismo. ¿Cómo? ¿De qué manera? Todos tenemos la palabra.

Valoricemos el exilio.

JAIME BALIUS

Hogar de los Parias. Hyères.

chispas

«Revolución Cultural».
Está bien que se revolucione a la cultura.
Pero no que se la involucione.

⁂

Porque, si dos millones de individuos exaltando dos millones de pancartas y gritando dos millones de veces «Mao, Mao, Mao» es cultura... revolucionaria, ya no sabemos lo que es gregarismo y peste de rebaño.

⁂

Cuando Hitler nos habló de su revolución, muchos dijimos «pa'l gato», como el chusco de la zarzuela.

⁂

Cuando la Falange se ocupó de revolución primorriverista, instintivamente pusimos mano a la pistola.

⁂

Cuando los bolcheviques asesinaron la revolución rusa en nombre de la revolución rusa, la IV Internacional perdió todas nuestras simpatías.

⁂

Cuando la revolución cultural ursiana quedó terminada, quedaron también terminados — exterminados — todos los anarquistas rusos.

⁂

La cultura de Gengis Kan y la kultur de los kaisers, han hecho prosélitos. Vestigios de ambas culturas existen en América, esto es, Guatemala, Paraguay, Argentina, Nicaragua, Cuba. De Europa y Asia, no hablemos.

⁂

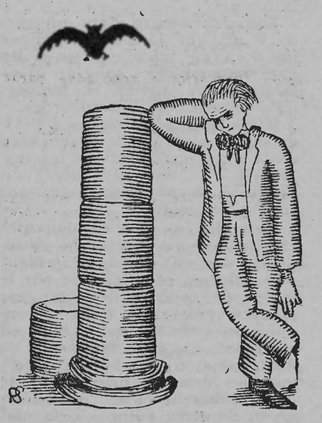
20 millones de referendumistas españoles se agemelan, sin esfuerzo, a 20 millones de pancarto-maoístas.

⁂

Franco Franco Franco equivale a negación absoluta de la franqueza. Igual que Mao Mao Mao nos hace buscar la l (ele) perdida.

CHISPERO

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

CONFERENCIAS

EN MONTPELLIER

Para el domingo 28 de febrero, a las 9,30 de la mañana y en nuestro local de costumbre, con la participación del compañero Clotaire Henez, quien disertará sobre el tema: «Los anarquistas y el planing familiar».

⁂

Organizada por el Grupo Anarquista de esta villa habrá conferencia a cargo del compañero Maurice Joyeux, quien tratará el tema «Albert Camus, l'homme révolté», el día 10 de febrero a las 9 de la noche en el Pavillon Populaire.

F. L. DE PARIS

Para el sábado 11 de febrero a las 5 de la tarde, se inicia el ciclo de Charlas, la primera de las cuales irá a cargo del compañero B. Merino, quien versará sobre el tema, «La C.N.T. en la liberación de España».

Como una tromba de fuego

NO todo está en las manos de los que negocian con la sangre del pueblo. La juventud americana ha sabido, al fin, recoger el guante que el cruel capitalismo le ha lanzado al rostro, ofreciéndole mucho trabajo a costa de los muertos, ahora en Vietnam, y antes en otras partes del globo.

El estudiantado de la nación americana, aunque no consiga un alto en la matanza, ha dado prueba de valentía y sensibilidad.

A diario los jóvenes que fueron arrancados de sus hogares reclaman en el frente de la muerte su regreso al lado de los suyos. La protesta fue tomando cuerpo hace unos meses, optando el gobierno por no llevar más juventud obligatoria, y sí a voluntarios que siempre los hay dispuestos a ir al sacrificio.

Pero desde el día 14 de octubre de 1966, la cosa tomó un auge que ha dado que pensar a los maulas del Congreso y del Senado. La protesta contra la guerra en el Vietnam y otras partes, fue unánime desde San Francisco a Nueva York; pero el día 16 resultó tremenda, según las noticias de prensa, radio y televisión.

La de Berkeley, en San Francisco, duró tres horas, a cargo de más de 12.000 manifestantes en su mayoría estudiantes, con pancartas que decían: «Queremos que sean regresados nuestros hermanos de los frentes de guerra». En Los Angeles de California emplearon un sistema parecido al que había empleado un propagandista de las ideas anarquistas, que en Estados Unidos se presentaban en la plaza tocando una guitarra, y cuando el público se acercaba, la dejaba en el suelo y daba su conferencia sobre las ideas de redención humana. Este era el famoso anarquista Pedro Gori. Los estudiantes de Berkeley han hecho de idéntica manera. Alzaron un escenario, cantaron himnos antiguerreros, y después reclamaban la paralización de la matanza de hermanos de los frentes de combate. Casi en todos los colegios de la nación la protesta contra la guerra fue unánime; pero según informes oficiales, en California ha superado, siguiéndole luego Nueva York, Brooklyn y colegios de los alrededores, Chicago, Columbus, y creemos que quedaron muy pocas universidades en donde los estudiantes no hayan alzado su potente voz de protesta.

Algunos senadores demócratas, ya gastados por los años de reacción, pidieron, como siempre, castigo para estos muchachos que vienen machacando día a día, contra esa guerra brutal y despiadada.

Dijeron los padres de la patria que los protestatarios eran comunistas, dado que este sambenito se le cuelga a todo el que diga una razón, cuando en verdad los únicos «comunistas» se hallan viviendo del sudor del pueblo. Los abusos de la reacción reclaman a gritos una llamada del pueblo para que tire por la borda tanto lastre, tanta escoria, y dé una muestra de su poder y de su bravura.

Veremos hasta donde llega el temple de esta juventud que briosamente ha desafiado las bravuconadas de un MacNamara, secretario de la Defensa, y de una camarilla que dicta desde las montañas y los bosques de Mayland, lo que se debe hacer.

Bravura de muchachos, que desafía la soberbia y el poderío de quienes propugnan por la incautación del mundo a su favor para pisotear todos los derechos humanos.

J. L.

LA LUTTE DES CLASSES A L'EAU BENITE

(Suite de la page 1.)

me style ou pire encore, des débrayages d'un quart d'heure, d'une demi-heure, d'une ou deux heures; ce qui est proprement grotesque et ne constitue qu'un simulacre d'action substitué à l'action elle-même.

Il faut aussi, dans la mesure où nous en sommes conscients nous-mêmes, aider nos camarades à prendre conscience de leur condition, de leur unité de classe et de la force que celle-ci représente avec toutes les perspectives que ceci ouvre à prendre conscience également de la nécessité de balayer la société capitaliste et des parasites qui en jouissent à nos dépens et d'élaborer une autre société, d'autres structures.

Alors pouvons-nous, peut-être, commencer des esquisses de solutions de problèmes tels que, celui de la rénumération non hiérarchisée du travail, du logement, de la maternité consciente et volontaire, des loisirs, de l'éducation, de la culture, de l'automation qui (ce dernier à lui seul) pose le dilème gestion capitaliste (privée ou d'Etat) ou gestion ouvrière.

En cela nous nous différençons de la C.G.T., C.F.D.T., de la C.G.T.-F.O., de la F.E.N. (ne parlons pas des autres !) Au lieu de tenter de nous intégrer avec ou sans la bénédiction de l'Eglise nous entendons continuer la vieille C.G.T., celle de Pelloutier, de Deslesalle, de Puget. Pour nous la lutte des classes ne saurait être à l'eau bénite, elle est teinté du noir de l'anarchie et du rouge du sang des canuts lyonnais, des fédérés de la Commune, des martyrs de Chicago, des Cénétistes de la Révolution espagnole et de bien d'autres « moments de la conscience humaine ».

Pour nous le choix est fait entre le réformisme, complice de nos exploiteurs et cette révolution salutaire que nous essayons de préparer. Nous sommes convaincus de la nécessité de tout reconstruire. Tous les matériaux sont là, et si la terre reste désespérément basse nous espérons que c'est pour peu de temps encore. Nous nous y employons et c'est bien dans cet esprit que notre syndicat veut lutter. Nous souhaitons que tous ceux qui partagent notre point de vue nous rejoignent, ils seront les bien-venus.

B. KERVENANT

Secrétaire-adjoint du Syndicat des agents de Sécurité Sociale, d'Allocations Familiales et Mutualités de la région parisienne (2ème Union régionale, C.N.T.-A.I.T.).

París. EL MITIN DEL ALHAMBRA

ARSENIO JIMENO, de la U. G. T., dijo:

EL 4 de diciembre vinimos a esta misma tribuna a clamar nuestra protesta por la persecución de que eran y son objeto Luis Edo y sus compañeros.

Eran vísperas del referéndum y analizamos las coacciones e intimidaciones que preparaba el gobierno para montar la carnavalada de un plebiscito que subrayara con el asenso popular, la voluntad de Franco expresada en la llamada Ley Orgánica del Estado que pretende cristalizar y continuar a un régimen caduco o muerto a quien da apariencias de vida el repugnante bullir de los gusanos que le roen.

En todo caso, nuestra crítica, por acerba que fuera se quedó corta. La farsa provocó la carcajada universal; carcajada que nos ha llenado de tristeza y de vergüenza, pues los ridículos héroes de esa picaresca monumental son al mismo tiempo los siniestros verdugos de España y de los españoles.

Vinimos también a recomendar la abstención en el referéndum por imperativo de dignidad y para preservar el porvenir aún para quienes entienden que la dignidad no añade sustancia al puchero y se han prestado al pucherazo.

Tramposos y alharaquientos, los pregoneros del régimen nos quieren hacer tragar cifras que nadie ha podido controlar, aunque existen pruebas de que centenares de miles de abstenciones, incluidas las forzadas de los emigrados económicos, se han convertido, por amor y gracia de los prestimanos de la corte franquista, en votos afirmativos de esa Ley Orgánica dictada con soberano desprecio por ese cascajo inmundo que se llama Franco.

En un país medianamente informado, las afirmaciones del dictador según las cuales el pueblo español es incapaz de gobernarse a sí mismo y aún de vivir sin rígida tutela, hubieran levantado un vendabal capaz de barrerlo como se barre basura.

En un ejército consciente de sus deberes, el papel de polizonte que le atribuye el dictador en la Ley Orgánica, se hubiera considerado como un ultraje intolerable.

Si Franco quería demostrar eso con el referéndum, la operación ha sido un fracaso rotundo.

La parte de opinión pública internacional por intereses de Estado mal comprendidos que le era favorable, le ha vuelto la espalda.

Con todo, si nada se ha solucionado, con ese intento ha terminado una época de las ilusiones. Todos cuantos estimaban la democracia una necesidad para nuestro país, pero esperaban transformar el régimen desde dentro, todos los opositores de levita y los levitas de la oposición, han de convenir en que equivocaron el camino; la oposición clásica, que sigue encerrada en su brillante y heroica historia, debe convenir en que ha llegado el momento de reconsiderar las tácticas y los objetivos; los obreros y los estudiantes, los intelectuales, todos los ciudadanos que cada día aumentan el volumen de la oposición, que cada día dejan constancia de su brío y valentía en la lucha por la libertad y la democracia, deben convenir en que el heroísmo no es suficiente sin cohesión.

Cristianos, protestantes o ateos, liberales de derecha, de centro o de izquierda, partidos revolucionarios o partidos de orden, sindicalistas reformistas, burgueses y obreros, todos los ciudadanos libres, cualesquiera que sea nuestra condición y nuestras opiniones, necesitamos la democracia para prosperar.

Si el régimen se pudre por la cabeza, como un vulgar besugo, se cuartea por la base y ahí reside el problema fundamental, la razón de la desaparición ineluctable del régimen, ahí residen los elementos que deben determinar nuestras posiciones y nuestra táctica.

Aunque Franco viviera mil años, el régimen no podría continuar porque lo matan sus propias contradicciones. Pero la solución no se producirá por arte de magia sino por la conjunción activa de cuantos tienen conciencia del problema y de los peligros que implica para España y los españoles dejarlo mucho tiempo sin solución.

El régimen que sustituya a Franco debe tener amplio asiento popular. En España no hay monárquicos, o sea tan pocos que pasan desapercibidos.

¿Una monarquía a estilo escandinavo? Ya se intentó con la monarquía constitucional, con el desastroso resultado para todos conocido.

Es verdad, hay un monárquico de peso, que es el propio Franco. España es un reino, pero sin rey, Franco tiene en su baraja, no ya cuatro, sino cinco pretendientes a rey, aunque de momento les atribuye el papel de sotas. Pero si Franco monárquico no se decide a elegir entre los pretendientes ¿es qué nosotros, republicanos y demócratas, vamos a echarnos al monte con la etiqueta de juanistas o carlistas, alfonsinos, carlinos o javieristas, para rompernos la crisma y entronizar a uno de ellos?

Pero ¿es qué pedimos que quienes no lo sean nos ayuden a establecer un régimen republicano, un régimen socialista o un régimen libertario?

No. España necesita un régimen de amplia y sólida base popular, y la única manera de conocer ese régimen es preguntárselo al pueblo mismo en consulta sin trabas ni coacciones, sin juegos de manos ni piruetas de villanos, previamente informado con amplitud y decoro.

Para dar a España una transición sin convulsiones sangrientas y un régimen estable pacífico y liberal, dentro del cual puedan desarrollarse armoniosamente todas las aspiraciones del hombre, los demócratas deben reunirse en torno a una mesa para trazar el camino común. Para ello, si es menester, deben reconsiderarse posiciones y organismos. Al conservadurismo sin objeto del fascismo español no podemos oponer el conservadurismo romántico nuestro, so pena de desaparecer cuando desaparezca el fascismo.

La tarea no es fácil, ni cómoda, pero es necesaria. Que nadie tenga miedo al contagio tratándose de noble causa. En fin de cuentas, quien tiene miedo a contagiarse carece de carácter, de personalidad o de solidez en sus convicciones.

Os invitamos, pues, a conservar la diversidad dentro de una mancomunidad de esfuerzos para obtener objetivos comunes.

Os invitamos a proyectaros en el porvenir. No obstante, quisiera terminar rectificando un error consciente de la propaganda del régimen en la reciente y estruendosa campaña. Se nos ha presentado a los demócratas como encarnando la guerra y han presentado al fascismo como el garante de la paz. Esta absurda afirmación, aunque parezca mentira, ha calado en el ánimo de mucha gente. Puede haber entre ella algunos jóvenes. Pues bien, para ellos repetimos que los demócratas ejercimos el derecho de legítima defensa ante una agresión internacional secundada por los don Opas indígenas. Fueron ellos y no nosotros quienes soltaron y desbocaron, en el suelo atormentado de nuestra patria, los jinetes del apocalipsis. Al oponernos, también preservamos el porvenir de España, digan lo que quieran los voceros y lacayos de la tiranía.

El porvenir hay que afrontarlo sin volvernos de espaldas a la verdad histórica.

B.D.I.C.

EDITORIAL TIERRA Y LIBERTAD

Edición castellana de la Enciclopedia Anarquista

COMPAÑERO y amigo: En muchas ocasiones se ha reconocido la gran necesidad que hay en la literatura anarquista de habla castellana de una buena traducción y una buena edición de la Enciclopedia Anarquista, aquella obra grandiosa que Sebastián Faura tuvo la gloria de realizar en idioma francés. Esta obra puede considerarse como el trabajo editorial más profundo y hermoso del anarquismo internacional. Con la colaboración directa y entusiasta de personalidades como Han Ryner, Gerard de Lacaze-Duthiers, Emile Armand, Pierre Besnard, Max Nettlau, Errico Malatesta y tantos y tantos otros, Sebastián Faure supo agrupar en una sola obra la labor colectiva de los más capacitados pensadores anarquistas de todas las tendencias para asentar en las bases más amplias los verdaderos fundamentos del pensamiento anárquico.

Y esa obra, compañero y amigo, ha permanecido hasta ahora sin ser traducida a nuestro idioma, a pesar de que ya pasaron más de treinta años desde su aparición.

Pero ahora, con el noble afán de enriquecer el acervo, ya cuantioso, de la literatura anarquista de habla española, Editorial Tierra y Libertad y las Juventudes Libertarias de Caracas, Venezuela y «Tierra y Libertad» de México, tras un detenido estudio de todos los pormenores de la empresa, aquilatados los grandes beneficios que la obra puede aportar a nuestras ideas y sospesadas las dificultades que lleva implícitas la obra misma, han emprendido la realización de la labor inmensa confiados en la ayuda que todo el movimiento anarquista de lengua castellana ha de prestar a esta labor, que será de gran utilidad para toda nuestra militancia y el gran prestigio para el movimiento en general.

Para la realización práctica de este trabajo, la comisión encargada de coordinarlo cuenta ya con un respetable cuerpo de traductores, redactores y correctores, a los cuales no nos parece oportuno nombrar, dado que otros más se están integrando mientras se redacta esta nota.

Los editores en castellano de la *Enciclopedia Anarquista* han comprendido que durante estos treinta años que han pasado desde la edición francesa de esta obra hasta nuestros días han sucedido muchas cosas que hacen absolutamiento necesario un remozamiento en algunos aspectos de esta edición, por lo que han convenido en añadir notas aclaratorias donde el texto lo exija, pero con un respeto escrupuloso hacia el original francés.

También se ha comprendido que el valor intrinseco de la obra aumentará considerablemente si se introducen ilustraciones adecuadas para enriquecer el contenido y la presentación. Por ello, la edición castellana de la *Enciclopedia Anarquista* se embellecerá con sobrios dibujos y fotografías adecuados unos y otras a cada caso.

El formato de la edición española de la *Enciclopedia Anarquista* será de 21 X 28 centímetros (tamaño carta), y su aparición será en fasciculos encuadernables de 48 páginas. Su impresión se hará por el moderno y nitido procedimiento *offset* y en papel de excelente calidad.

También se hará una edición extraordinaria de 500 ejemplares en lengua francesa, reproduciendo fotográficamente e imprimiendo en *offset* el propio original editado por Sebastián Faure. Esta tendrá la doble misión de facilitar la distribución de original entre los traductores (repartidos por todo el mundo) y proporcionar unos centenares de ejemplares al movimiento anarquista de idioma francés, ya que la edición original está absolutamente agotada y es muy difícil de encontrar.

El precio calculado para las dos ediciones, habida cuenta que una gran parte de la edición debe ser destinada a bibliotecas públicas e instituciones culturales que no pagarán, es de un dólar norteamericano — o su equivalente en las respectivas monedas — por fasciculo de 48 páginas.

Las suscripciones pueden hacerse por 3, 6, 9 o 12 cuadernos, los cuales aparecerán mensualmente y serán remitidos por correo, libres de gastos de envio.

Editorial Tierra y Libertad y Juventudes Libertarias de Venezuela, y Tierra y Libertad, de México, esperan de ti la mayor colaboración a esta labor, que promete ser difícil, pero que nosotros la emprendemos con todo entusiasmo.

Subscribete, compañero y amigo, y busca suscriptores para que esta labor pueda llevarse a feliz término como una obra magna del movimiento anarquista de habla española.

Toda la correspondencia y giros deben dirigirse a Vicente Sierra, apartado de Correos 9527 (Catia), Caracas, Venezuela.

En Francia pueden abonarse a Elena Graells, C.C.P. 87 21, Montpellier.

Correspondencia: Germinal Gracia, Villa Canaima, La Plaine des Astres, Montady (34).

Encargos: Pueden dirigirse a Juan Ferrer, 20, rue de la Forge Royale, Paris (XI).

Editorial Tierra y Libertad, Juventudes Libertarias de Venezuela, y Tierra y Libertad, de México

GENIT
sociología ciencia-literatura

Sumario del nº 173

Ramón Liarte: Ni reino ni profetas. *León Gerbe:* El temple rebelde del pintor Courbet. *M. Celma:* Camus el grande. *Victor Garcia:* Miguel Campuzano. *Antonio Machado:* La voz de Juan de Mairena. Preliminario a una trilogia de novelas. *V. M.:* La vida y los libros. *Floreal Ocaña:* La voluntad libertaria. *Pedro Kropotkin:* Bakunin. Miguel Servet.

Precio: 1,50 F.

REPORTAJES DE LA EMIGRACION

El refugiado politico y el emigrante

(Continuación)

por MASTIENO

MANUALES E INTELECTUALES

El obrero manual tiene algo más de suerte que el intelectual en lo tocante a colocaciones, buena paga y derechos completos sociales. Emplazado en el comercio o la industria, no puede escapar a las convenciones colectivas que todo lo establecen «ce» por «be». No es nada privado ni a merced del inescrúpulo de tal o cual señor patronal.

Topa el intelectual con la saturación del mercado... Los estudiantes van ofreciéndose para sus especialidades con tal de que les paguen para sus gastos... Hay poca demanda y muchisima oferta... Amén de los dilatorios requisitos de las autoridades del ministerio de Educación o de Sanidad para otorgar las previas autorizaciones de «embauche». Los franceses mismos corren sus albures... Tienen que rellenar y cumplir muchas fórmulas.

En cuanto a los refugiados que entran en el profesorado, tienen que pasar su prueba bien documental por el « Office national des universitaires et écoles françaises». Refugiados hay de « lectores » o de « ayudantes » del idioma español — nada más se les concede, pues las demás asignaturas les están vedadas — por doquier, en la Sorbona mismo. Mas es muy corriente que reciban sus cátedras en los departamentos de la nación menos saturados de «intelectualismo» o profesionales de las letras.

Hoy se da el caso de que ese mismo « Office national » va disminuyendo el número de contratos anuales con el profesorado español refugiado, no renovándoles el contrato anterior en el momento de la « rentrée » escolar. Cada contrato es anual y renovable anualmente. En mérito a que ahora muchos de tales contratos no se renuevan, son bastantes los refugiados que se quedan cesantes de sus cátedras, como quien dice « de patitas en la calle ».

¿Por qué? ¿Cómo se compagina esto si, aunque las saturaciones existen en la enseñanza privada, abunda la penuria de educadores en toda la rama de la enseñanza oficial, desde la elemental a la superior o universitaria?

Fenómeno que nadie ha hecho público todavia: El « Office national » destituye a profesores refugiados que llevan en sus cátedras muchos años de servicio porque prefiere a los profesores españoles que le envían desde Madrid.

No es cuestión de competencias profesionales ni cualidades. Trátase de una actitud politica. Nada menos y nada más. Ello obedece a la « entente » intergubernamental entre París y Madrid.

Las «ententes» son tales que tanto en ese mismo «Office» como en el «Office Français de Protection des Réfugiés» se preguntan irónicamente los jefes si «aun hay refugiados», pues la tendencia o ambiente tiende a minimizarlos en todo, ya que no se les puede suprimir por imperio de la ley internacional.

Estos exiliados tienen muy buena acogida, particularmente, en academias y cursos privados de lenguas, literatura, comercio, civilización, filosofía. Hacen, asimismo, de redactores de grandes diarios y revistas, operadores de cine, locutores de radio, presentadores de la televisión, pintores, músicos, escultores, publicistas, actores, actrices, bailarines de ambos sexos, conferenciantes muy estimados en los parainfos universitarios, novelistas o poetas incluso en lengua gala.

Por lo general, tales refugiados españoles carecen de organización y se consideran muy libres de pertenecer o no a los partidos y agrupaciones del exilio.

El contraste es singular entre ellos y los manuales que se ocupan en la edificación, principalmente, la siderurgia, industrias químicas, minas, agricultura. La gran industria automovilistica francesa ocupa enormes masas de obreros refugiados. En la industria en general, como en las edificaciones, el obrero español exiliado se asocia en los sindicatos respectivos franceses y busca el contacto o calor de los grupos asociados españoles, alimentando las organizaciones politicas y sindicales del destierro.

Los rendimientos de esta mano de obra son muy apreciados tanto por su cantidad como por la calidad. El mueblista exiliado español, vaya un ejemplo, es muy estimado en el barrio de Saint-Antoine, Bastilla, etc.

El «terrassier», sirva de modelo, es envidiado por el intelectual que trabaja a la «pige». ¡Cuidado con la traducción! Un ministro de la avenida Foch traducia «página». Es trabajar a la hora, como en una cárcel...

NIVELES DE VIDA, ACTUACION Y HOGAR

Las leyes prohiben al extranjero, por muy refugiado politico que sea, tener cargos sindicales o politicos dentro de las colectividades nacionales, pero pueden servir de animadores, enlaces de dichas colectividades en sus relaciones con la comunidad española residente en el pais. No será extraño que para la redacción de propaganda en la Renault o la Citroen, los delegados confederales de las tres o cuatro Confederaciones que existen se sirvan de un refugiado español «simpatizante» o «idóneo» para que les haga los textos en castellano dirigidos a la masa de españoles que se ocupan en esas fábricas.

La jornada legal es de 44 horas semanales con doble fiesta los sábados y domingos en casi la totalidad de las industrias. Hay empleados, profesionales de clase media que hacen jornadas de medio dia o interminables. En el primer caso, van de metro en metro, de autobús en autobús en pos de horas equivalentes a un sueldo normal. El «mi-temps» está muy extendido.

Esto da cierta holgura a los refugiados para dedicar su tiempo al gremio, sindicato, partido, propaganda oral o gráfica. El refugiado es un experimentado societaria o politicamente, teniéndole en buena estima por las Centrales sindicales francesas y los partidos sedicentes obreros. Fenómeno raro: casi nunca aparece el «agitador «rojo», puesto que todos son sindicalistas, libertarios, socialistas, republicanos, independientes, cristianos, anarquistas, etc.

Por estas galas tierras, los refugiados tienen menos capacidad adquisitiva que el «pouvoir d'achat» de los franceses. La cuestión se presenta así:

— Carecen los refugiados de vivienda adecuada.
— Tienen que habitar en hoteles amueblados.
— Viven hacinados en una «chambre» o en dos.
— Las «chambres» resultan caras al día, quincena o mes.
— Ellos están desambientados en relaciones de familia.
— Les resulta muy difícil hallar casas en condiciones.
— El H.L.M. les alcanza muy poco en la cesión de pisos baratos.
— Siendo sus ingresos materiales idénticos en todos los trabajos al de los naturales del país, tienen que gastar más en alquileres.
— De ahí su enorme desventaja económico-moral como habitantes de esta población.

Mientras un exiliado abona mil francos diarios por una miserable pieza en la cual suelen prohibirle — no siempre — que cocine, el francés paga la mitad, menos aún, por una casita dotada de bastantes comodidades: 15.000 francos al trimestre. Un apartamento a todo «confort» de los que distribuye el Ministerio de la Población y la Vivienda, cuesta, según las zonas más o menos apartadas, unos 12.000, 15.000 ó 20.000 francos por mes.

Natural que tales apartamentos tiene que amueblarlos el usuario, en tanto que la «chambre» de hotel se da amueblada lo más rudimentariamente que imaginarse pueda, amén de que muebles y paredes dejan mucho que desear para la higiene, el gusto, la vista. ¡Todo muy merecedor del rastro o fuego!

Mas la fenomenología mayor viene cuando el hotelero ne deja cocinar en las «chambres». Entonces el «pouvoir d'achat» del refugiado se reduce al mínimo porque ha de comer en restaurantes. El plato sale a 500 francos... Si tiene familia... Bueno; ni pensar... Esto es terrible. Hace falta al refugiado ganar varios miles de francos diarios para subsistir. ¿De dónde los sacará? Si gana 2.000 ó 2.500 francos cada día... Pongámosle 3....

Es así que, para el pago del hotel, trabaja hasta el gato... Esto no quiere decir nada de un país cuyo nivel de vida es muy superior en Europa.

(Continuará)

EL LIBRO DE PEDRO
de Han Ryner

Edición especial, sumamente cuidada e ilustrada, debido al arte tipográfico del compañero H. Plaja. Libro recomendado a los bibliófilos

Nos quedan escasos ejemplares.

Precio: 35,00 *francos.* Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

El socialismo alemán e italiano, vehículo conductor del fascismo de Europa

LA prensa, en su sección de noticias politicas con las cuales nos informa de la situación internacional, a conveniencia siempre de las agencias de información, al servicio de los Estados, nos habla del esfuerzo que los Seis, del Mercado Común Europeo, realizan en estos momentos, para premiar los resultados del referéndum prefabricado por el «caudillo» Franco, para encontrar una fórmula «razonable» que les permita en principio iniciar un pacto «telescópico» aunque sea minimo.

No es que seamos enemigos de la integración de España en la comunidad europea; al contrario, somos fervientes partidarios de la unificación. Así clara y limpiamente, de todas las naciones de Europa y de las del mundo entero. Sabemos perfectamente que el remedio de todos los males de la humanidad, se encuentra en la total desaparición de las fronteras y de las patrias, ficticias todas por excelencia. Cuando todos los pueblos conozcan por igual los beneficios del progreso y de la fraternidad el hombre en general conocerá la paz verdadera y efectiva.

La libre y noble competencia en la producción que cubra las necesidades de la vida de las colectividades humanas y en general de toda la sociedad, es prealable de fraternidad. Sólo cuando los pueblos por mútua comprensión se presten la ayuda desinteresada los hombres serán libres.

Somos internacionalistas por excelencia, si admitimos las naciones es a viva fuerza.

Pero precisamente porque las naciones existen y porque los hombres a través de una lucha honrada y penosa caminan hacia ese dia futurista que hoy cubre el programa ficticio de todos los goniernos en su esfuerzo por aplacar el ansia de redención de los pueblos, nos negamos a aceptar el proceder incorrecto de una rama del obrerismo internacional, que llevado por el egoismo de sus dirigentes, practica a diario el papel indecoroso de judas moderno, con bastante frecuencia.

Nos referimos a la fracción conocida por socialista, Socialdemocracia, Laborismo, etc., que en sus diferentes ramificaciones representó la Segunda Internacional. El socialismo colaboracionista ha sido con sus múltiples fracasos, el origen de cuantas bárbaras dictaduras se conocen.

Desgraciadamente le veremos aparecer en los momentos álgidos de crisis capitalistas, desembarazando de sus agudos problemas al capitalismo conservador incapaz de encontrar solución a los problemas agobiantes de la economía de los pueblos. Ese socialismo, haciendo el efecto de freno retroactivo recoge el poder de manos de politicos fracasados al servicio de la reacción pretendiendo encontrar la solución en programas teóricos de apariencia correctos, pero que se revelan rotundos fracasos en la práctica, provocando la más viva desilusión en las multitudes que han depositado su confianza en la elección de turno. Con su actitud confusionista y francamente derrotista defraudan las esperanzas de los trabajadores provocando un estado psicológico favorable a la reacción que acecha el momento oportuno de sumir a los pueblos en la tiranía.

A través de una historia de cien años, el socialismo politico y colaboracionista ha sido como el toro manso que conduce indiferentemente la manada al matadero, elevando rivalidades entre el obrerismo internacional, llenándose de oprobio con una vida de concesiones que terminan por conducirle al paredón como a sus hermanos de calvario víctimas de su confianza.

Su conducta inconsecuente, le hace presentarse en el momento oportuno como salvavidas de la sociedad en momentos catastróficos para el capitalismo mundial, que de no ser él, el capitalismo se encontraria con la réplica obligada de los pueblos, que no tendria otra solución que acudir al remedio siempre eficaz, que el verdadero socialismo preconizó desde su origen.

Jules Moch, no hace mucho, en un periódico del Midi de Francia se lamentaba de la inoportunidad de la colaboración establecida por la socialdemocracia alemana con los socialcristianos, a cuyo frente se encuentra un ex-nazi, diciendo que sus colegas se harian responsables ante la opinión alemana de la politica catastrófica de estos que están llevando a Alemania a la inflación y a la crisis económica, en estos momentos que el «nazismo» pretende renacer de su pasado adoptando nuevas formas.

En estos momentos en que los más reaccionarios del mundo reconocen el fracaso de la sociedad capitalista, sostenida sólo por las armas de los ejércitos agresores, disfrazando todos sus programas de un socialismo de evangelio a larga entrega preparado y moldeado a sus necesidades, el socialismo centroeuropeo reproduce su lamentable papel de vehiculo conductor del fascismo coqueteando de una forma descarada con el fascismo español.

Como buen perspicaz el capitalismo mundial sabe que si se presenta con su vieja fórmula de absolutismo, los pueblos lo desbordarian, por eso vemos al fascismo español hacer piruetas democráticas con la complacencia del socialismo sumiso, que pretende colaborar con el régimen que asesinó los trabajadores socialistas por centenares de miles. Esta actitud prácticamente incorrecta da pretexto a las teorias rabiosamente racistas y nacionalistas, cuya mayor expresión la representó Hitler y Franco, por los mares de sangre vertida por su causa. Sangre de humildes trabajadores que no tuvieron más delito que creer en las ideas manumisoras del socialismo en sus distintas ramificacionls. ¿Y ahora qué? Ese socialismo les traiciona en su memoria y en su presente llenándose de oprobio jugando como siempre el papel de judas.

Los socialdemócratas alemanes apoyan la entrada de España en el mercado, imponiéndose a los italianos de Saragat, como en los tiempos de Hitler y Mussolini, las dos naciones culpables por excelencia de la desgracia española vuelven a tender la mano al «caudillo español».

¿Cómo podrán justificarse frente a sus correligionarios, que honradamente crean en la politica de los gobiernos socialistas? ¿Cómo justificar la menor relación con gobiernos extremadamente reaccionarios de profundo arraigo fascista? Mientras en España se celebran procesos contra sus propios camaradas de la segunda internacional, ellos se abrazan y se estrechan afectuosamente como sus verdugos. Si las multitudes socialistas tuviesen un átomo de dignidad, abandonarian a esos camaradas...

No es de extrañar mañana ver a la socialdemocracia de Alemania engrosar en mayoría el derechismo; como sucedió antaño, cuando éste como promete proporcione el futuro «canciller nacional socialista» que además de los asesinatos en masa, nos regale otra guerra mundial.

Lamentable la historia del socialismo adulterado. Acabará sus dias sin pena ni gloria, aborrecido de obreros honrados y de tiranos, porque al fin de cuentas los falsos nunca han sido queridos por nadie. ¡Hagan el pacto con el «caudillo», pero tengan presente, que la España honrada un dia no reconocerá los pactos sucios que hoy se realizan sin su aprobación y en contra de sus intereses!

A nosotros nada nos extraña, estamos convencidos que la linea que separa a los trabajadores de sus explotadores y verdugos no puede ser escamoteada. Creer en las ventajas de ciertos programas politicos es lo mismo que creer en el poder adquisitivo de un duro falso. Sólo a los incautos les puede convencer ciertas teorias que en la práctica se revelan negativas y contraproducentes; no obstante, ante la vergüenza de la socialdemocracia alemana y la de los socialistas italianos, nos sentimos orgullosos de no pertenecer a tal rama del socialismo.

HORIZONTES

«CIUDAD CAIDA»

Narración viva de una revolución y una guerra presenciada por un mozalbete. Un libro que estimará toda persona una vez leido. La tremenda epopeya de un pueblo presenciada por la mirada virgen de la infancia.

Es un libro del compañero J. Carmona Blanco. Saldrá pronto.

Suscripción por adelantado, en esta Administración, y en la de «Espoir», 10 francos.

UMBRAL

Sumario del número 61:

Mastieno : **PEREZ GALDOS, OBSERVADOR, COSTUMBRISTA Y PUBLICISTA GENIAL.**

Kropotkin : **LA ANARQUIA.**

Luis Capdevila : **LAS CAMPANAS DE LA GUERRA.**

Campio Carpio : **NOSOTROS, ELLOS Y EL FUTURO.**

Aura Aguirre : **MENSAJE, CONFIDENCIA (poesías).**

José Viadiu : **ADALIDES DE LA LIBERTAD. JUAN SALAS ANTON.**

J. Valls : **HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.**

Nano de Sabadell : **CONTRA LA ETIMOLOGIA, CON EL PUEBLO.**

Fernando Arévalo : **HOMENAJE A SENECA.**

Cristóbal Parra : **LEYENDO A LECOIN.**

Rafael Tasis y Marca : **PAPEL DEL ESCRITOR EN LA SOCIEDAD MODERNA.**

NOSTALGIA DEL CHARLOTISMO.

Han Ryner: **LA SABIDURIA RIENTE.**

Notas, Libros, grabados, Estantería del poeta, etc.

Precio: 1 franco en toda Francia.

CONSIDERACIONES SOBRE LAS DICTADURAS

SE nos cuenta que, al principio, el rey sólo tenía autoridad en cuestiones religiosas. Para todo lo demás que podía concerner a cada población, era indispensable el acuerdo de los jefes de familia, el conjunto de los cuales la gobernaban. De no tenerlo, no podía imponerse — el rey — ni obrar por su propia cuenta.

Hasta que un buen día se le ocurrió a un reyezuelo reunir a cuantos no formando parte de una familia, de una tribu, descontentos o forasteros que de hecho pertenecian a la «plebe», no poseyendo ni siendo nada, demostraban el deseo de ser algo. Con esa fuerza se dio un medio eficaz de presión e imposición, siendo, de hecho, el primer dictador.

¿Cuánto ha sufrido la Humanidad desde esa tan inconcreta fecha? ¿Cuántos dictadores aguantará y aceptará todavía? Vaya uno a saber. Depende de mil circunstancias. En general proceden — se nos afirma — de entre los descontentos de izquierda, demagogos que una vez realizada la revolución, se la hacen suya. Y si para sostenerse les es necesario liquidar incluso a todos los que más contribuyeron a combatir al régimen o déspota de turno anterior, hasta abatirlo, no lo dudéis de que lo harán. Aunque se trate de sus mejores amigos o familiares. Los ejemplos no nos faltan. Desde la Grecia con sus «tiranos» y la Roma con sus cónsules y Césares, hasta tiempos modernos. Si las dictaduras de los paises latinoamericanos comenzaron hace cosa de siglo y medio — dejando de lado las que anteriormente existieron en los paises «conquistados» por españoles y portugueses en primer lugar y que no fueron pocas ni de las más suaves por lo visto —, bien puede decirse que continúan como si ellas fueran a modo de remedio a los males y dificultades que el capitalismo voraz se vé en ocasiones impotente de evitar o contener.

El capital prefiere esa salida, mejor que consentir lo que tarde o temprano no tendrá más remedio que admitir: su desaparición pura y simple. Si un dia dijimos que el fascismo sería forzosamente la última etapa del capitalismo, que parece tenga más cabezas que una hidra, es que todavia no habiamos llegado a calibrarr bien la evolución del mismo. Lo tenemos estrechamente ligado al Estado en Rusia y satélites. (La China está pasando por el mismo sarampión ya sufrido anteriormente por la U.R.S.S.). No pocos paises democratas recurren a algo parecido, dando al Estado casi tantos poderes como al soviético y a éste haciendo una especie de marcha atrás, readaptándose a ciertas formas «burguesas», ante el fracaso de su sistema, basado en el terror, la imposición, el silencio y ello muy cerca del medio siglo que tiene de existencia en aquel lejano país que al hacer la Revolución en 1917, encendió con ello un faro que parecia iba a servir de guía a todo el mundo del trabajo que le condujera por el recto camino de su emancipación. En realidad, sólo ha ido resultando un falso espejismo. Y hasta incluso un alto en la lucha social.

En estos «tiempos modernos», el capital prefiere *como mal menor*, recurrir al dictador o darle paso sin gran protesta. Así ocurrió con Salazar en Portugal, Mussolini en Italia, Hitler en Alemania. Sin olvidar al borrachín de Primo de Rivera en España.

El historiador os dirá que todos ellos (y otros que sería largo citar) hicieron grandes cosas en sus respectivos países, devolviéndoles la calma y el bienestar. Claro que hace como el otro, prefiere suceda ello en casa de los otros y no en la suya propia...

Así del Primo aquél nos dice que: «... el gobierno de Primo de Rivera cumplió una obra considerable: restablecimiento de la seguridad, del orden público, del crédito y la confianza; reorganizó la actividad nacional, de la que se beneficiaron en alto grado las clases obreras; regularizó los presupuestos; construyó magnificas carreteras modernas; desenvolvimiento del turismo extranjero; y en el interior, conquista de Alhucemas, rápida y efectiva pacificación de Marruecos». Anteriormente: «En el año 1923, tres cientos veinticinco patronos fueron asesinados en Cataluña; el gobernador de Barcelona, el arzobispo de Zaragoza, sufrieron la misma suerte».

De los asesinatos inmotivados de miles de trabajadores, de la actuación de las bandas de pistoleros de Martínez Anido, Arlegui y Barón de Koening, ni una sola palabra; tampoco del pacto del hambre al que la burguesia lanzaba a miles de trabajadores, todo ello encaminado a que un arrastrasables se decidiera a restablecer el «orden» en su beneficio, haciendo callar la voz del sindicalismo revolucionario y de la Confederación Nacional del Trabajo en particular.

Así se escribe — también — la historia. Contando lo que agrada o coincide con el punto de vista y deseos de quién la escribe y pasando de largo, como sobre ascuas, acerca de aspectos sumamente interesantes y necesarios de relatar y que llevarian a consideraciones muy dignas de tener en cuenta a las generaciones que no vivieron hechos relativamente recientes. ¿Qué sucederá con los ocurridos hace varios siglos, pongamos por caso? ¿Qué crédito podremos darles sin que no nos asalte la duda?

El historiador, o es imparcial, o deja de ser historiador para pasar a ser tergiversador simplemente.

Julián FLORISTAN

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN MARSELLA

La Federación Local de Marsella organiza una conferencia para el domingo 26 de febrero, a las nueve y media de la mañana en la sala Pelloutier (Bolsa del Trabajo).

El culto militante de la C. N. T. y del anarquismo español, Fontaura, disertará sobre el interesante tema «La ideología ácrata ante el porvenir del mundo».

Invitación cordial a todos los compañeros, a los antifascistas en general, radicados en Marsella y en la región de Provenza.

MOVIMIENTO LIBERTARIO EN GRAN BRETAÑA

Ciclo de conferencias

Siguiendo el curso del ya anunciado ciclo de conferencias, cuya primera fue dada el día 29 del corriente, invitamos a la segunda de éstas organizada para el dia 19 de febrero.

Como la anterior, tendrá lugar en el Royal Hotel (Sala de Lecturas) Woburn Place, W. C. 1, próximo a la estación de Metro de Russell Square.

Dará comienzo a las 3,30 de la tarde, con el tema «El sindicalismo», el cual será desarrollado por A Ruiz.

El tema será presentado en español y el curso de aclaraciones o preguntas se hará en el mismo idioma.

Como la anterior y sucesivas, esta invitación es pública y pueden asistir cuantos lo deseen.

F. L. DE LIMOGES

Comunica la celebración de la asamblea general el dia 12 de febrero a las nueve de la mañana en el local de costumbre.

Se dará referencia del último Pleno regional.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA EN EXILIO

Convoca a todos los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 19 de febrero a las 9 y media de la mañana, en la Sala C.N.T. nº 1 del Palais de la Liberation nº 9, en Villeurbanne.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Entrevista el 11 febrero a las 17.

F. L. DE DRANCY

Reunión general el 12 del corriente a las 9 y media exactas.

S. I. A., TOURS

Se convoca al grupo de S. I. A. y sus simpatizantes a una reunión para el dia 19 de febrero 1967, en la Bolsa del Trabajo, a las 10,30 de la mañana. Se ruega la asistencia de todos, dados los asuntos a tratar.

F. L. DE ARFFOURVILLE

Pro Presos

Esta F. L., debido a que cada dia aumenta el número de compañeros del movimiento que el régimen imperante priva de libertad, incrementa su aportación en favor de los presos sin excepción, ya que todos han caido por la misma causa, y seria equivocación establecer diferencias.

Lista de donativos: Azcona 20,00; Nena 10,00; Lola 16,50; Monzón 10,00; Urrea 10,00; Banzo 10,00; Zaragoza 10,00; Vilas 10,00; Canela 10,00; Solanas 20,00; Cambra 4,00 y Cambra 4,00.

Total: 134,50 F.

F. L. DE TOULOUSE

Comunica que el Pleno del Núcleo tuvo lugar, el dia 15 de enero.

Nuestra delegación al mismo ha hecho su informe escrito, de forma explicita y circunstanciada y estimamos del caso darlo a conocer a la Asamblea general, para su aprobación o desaprobación y, si procede, análisis por la misma de la situación orgánica en función del resultado del Pleno queno s ocupa.

Es de esperar que para el día de la asamblea que convocamos podamos disponer de las actas de rigor, lo que permitirá a todos los compañeros disponer de una información todo lo completa que és de desear. Con o sin las actas la asamblea es de capital interés, no sólo por cuanto nos afecta en tanto que F. L., sino por la vida del Núcleo y la organización en general. La presencia de todos los adherentes a la F. L. es de rigor y como quiera que la C.N.T. la componen todos aquellos que a ella están afiliados, este Secretariado invita fraternalmente, también, a los compañeros que perteneciendo a otra F. L. y residiendo en Toulouse deseen asistir.

(N.D.L.R.: Hay olvido de fecha.)

Servicio de librería

NOVEDADES EN LIBRERIA

«Entre españoles», por J. Guerrero, primer folleto de la colección «Cuadernos populares», que esperamos será nutrida de aportaciones de textos diversos, y para lo cual quedan invitados a colaborar todos los compañeros de pluma atrevida, veteranos o noveles.

A tal efecto pueden dirigirse sin tardar a la redacción del periódico «Espoir» y al «C. S.».

«Entre españoles» es un folleto que al precio de 1 fr. informa de una inquietud dialogada entre la generación de la guerra y de la postguerra, muy interesante y útil, sobre todo para los jóvenes.

Pedidos a todos nuestros servicios de Librería. Edición limitada.

∴

De reciente aparición:

POSIBILISMO LIBERTARIO de Horacio Martínez Prieto.

Precio: 8,00 frs.

DIVERSOS

«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak	8,00
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, Apuntes biográficos de R. Rocker	2,00
«Cuentos literarios», C. Vega Alvarez	2,00
«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00
«Cuentos», de Campio Carpio, ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	3,00
«Escarceos sobre China», Victor García	8,70
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). C.C.P. 13507 56.

SINDICAT SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (XI)
C.C.P. nº 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X
Tél. BOT. 22-62
Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LOS ACONTECIMIENTOS DE ESPAÑA

LA *CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO* SE SOLIDARIZA CON LOS COMPAÑEROS ESTUDIANTES Y TRABAJADORES HUELGUISTAS

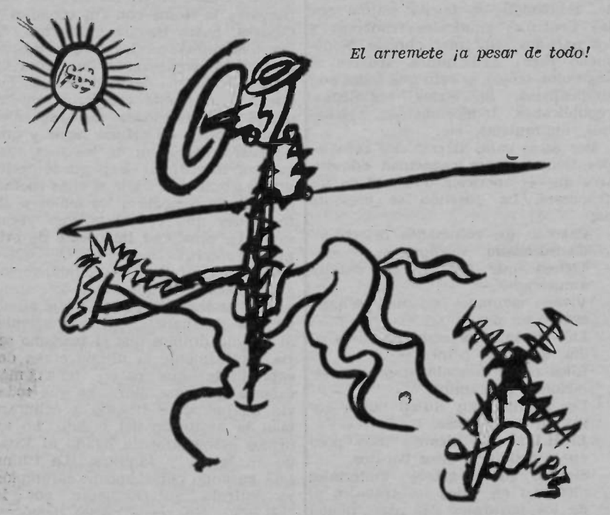
UNA vèz más, el referéndum franquista del 14 de diciembre ha sido desmentido. El movimiento casi subversivo de este año lo atestigua. La clase estudiantil repugna la legalidad franquista, basada, hoy como en 18 de julio de 1936, en la violencia y la dictadura. Con los estudiantes coinciden los trabajadores, ávidos, como los estudiosos, de iniciativa propia y libertad de movimientos. Por sutiles que aparezcan los recursos franquistas, nunca dejan de asomar su plumero fascista, por cuya razón la abogacía del «caudillo»» no convence a nadie, ni siquiera a los cancilleres de la democracia que mesan los cuatro pelos que le quedan a Franco por los derechos materiales que éste les puede irrogar en tierra española.

Contra la añagaza de «dos tiempos cambiados», el estudiantado y el pueblo trabajador comprenden que en el fondo de las buenas palabras y de los supuestos propósitos campa siempre el imperativo del 18 de julio, esto es, la arrogancia «triunfal» e impositiva del animalismo franquista. Si algo ha cambiado — penosamente — en las esferas oficiales españolas, es la convicción de que al hitlerismo y al mussolinismo ya no les queda porvenir, ante cuya alarmante constatación lo mejor es fingir un liberalismo que, aparte el inmerecido derecho a supervivencia, puede aportar — ¡aporta! — dólares, libras, francos, liras, y cuanto monetariamente sea. Cara al exterior, no hay duda que el régimen franquista se ha liberalizado. Pero en cuanto al interior, la tranquilidad ciudadana se obtiene obedeciendo y callando. He aquí a lo que se reduce el derecho de ciudadanía concedido por la carta magna de la dictadura española, fijada en los capítulos, intrincados, escurridizos, inconcretos, de la Ley Orgánica del Estado hecha aprobar por acumulación de miedo, estupidez y ruedas electorales (¡eso tan clásico de las épocas caciquiles!) mediante el referéndum en el cual ni creen sus explotadores, aunque sí los babiecas que en los países analfabetos siempre abundan.

Los estudiantes no apechugan

Bien se vio en la lucha contra el Sindicato Estudiantil Universitario (SEU) impuesto por las autoridades franquistas. Los estudiantes en ningún momento quisieron ser dirigidos, en su deseo de asociación, por barateros de la Falange y cabos furrieles del gobierno.

Las luchas sostenidas por los universitarios están al alcance de todos para que las recordemos una tras otra. De hecho, el combate del estudiantado contra la dictadura ha sido uno solo, enérgico y continuado, sin



El arremete ¡a pesar de todo!

que pudiera ocurrir de otra manera, dado el avance exterior y el atraso interior de España. Demérito de los sistemas políticos retrógradas lo es su amarre a los tiempos antiguos frente a una humanidad que evoluciona vertiginosamente. Compárese el peregrino que acudía a pie a Compostela desde caracolescas lejanías, con la velocidad del reactor aéreo que desconoce toda suerte de distancias. La rotura entre el pasado redivivo (el franquismo) y el espíritu de progreso enraizado en la universidad y en el ánimo de los trabajadores, es evidentemente obligada, y ninguna influencia inquisitorial o integrista logrará que España permanezca en el siglo XVI, hallándose ya en un XX siglo maduro. El forcejeo entre el pasado tratando de intervenir el presente, y las fuerzas nuevas y de progreso, es justificadísimo e inevitable, aunque el fascismo vergonzante encabezado por Franco logre ventajas fáciles abusando de la fuerza bruta que un poder nazifascista extranjero puso en sus manos. A la postre, esa megalomanía y ese retrogradismo del «caudillo», resultarán desvirtuados por la fuerza de la juventud, que, pese al medio siglo de retraso que sufre España por culpa de un 18 de julio, se impondrá por imperativos de humanidad y de avance.

Los acontecimientos

El viernes 27 de enero de este año más de cinco mil estudiantes universitarios manifestaron en las vías principales de Madrid para reclamar libertad sindical y los fueros universitarios prácticamente abolidos. Sin que los manifestantes dieran ocasión para que la fuerza llamada pública interviniera, ésta conminó a los seudo conductores de la manifestación a que disolvieran la misma. El orden suscitó la eterna polémica sobre la falta de permiso y la inexistencia de autoridades que lo concedan. Igual ocurre en el campo del trabajo, en el cual existen sindicatos clandestinos porque no puede haberlos autorizados. Faltos de argumentos, a los guardias armados les sobra eso: **armas**, las cuales en la ocasión emplearon contra los estudiantes con su brutalidad característica. Ateniéndose a una agresión así de animalística, los estudiantes replicaron con los puños y con cuantos objetos les vinieron a mano, originándose una batalla campal de la que resultaron contusionados por ambos bandos. El número de detenciones fue considerable.

Al día siguiente los estudiantes se reunieron en el recinto universitario, principalmente en la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas, siendo nuevamente agredidos, ahora en el interior de la casa docta, antaño no apta para ser pisada por gentes de cuadra. Respondiendo al ataque de los guardias de la policía armada, los reunidos — en número de 1.500 — se defendieron lógicamente, logrando rechazar a los agresores.

El día 28 los alumnos de la Facultad de Medicina se concentraron delante del edificio para proceder a una marcha pacífica y silenciosa en reclamación de libertad para los compañeros que el día anterior cayeron presos de la policía. Inopinadamente atacados por la policía armada, estos estudiantes repelieron la agresión, siendo auxiliados por los compañeros de las facultades de Derecho y de Economía y Política, armándose un barullo superior al del viernes, en medio del cual sobresalieron denuestos y gritos de «¡Libertad!» y «¡Abajo la tiranía!» Durante cinco horas los sabuesos de Franco se vieron negros para contener la fuerza desencadenada de muchos miles de estudiantes. El restaurante universitario fue teatro de una lucha encarnizada durante la cual cruzaron los aires, en dirección a las cabezas franquistas, objetos tan dispares como ladrillos, cacharros, pedazos de cristal, adornos de hierro, etc. Los jardines de la Ciudad Universitaria recordaron en algo los furiosos combates de durante la guerra. Un teniente y un comandante tuvieron que ser hospitalizados, y tres periodistas extranjeros, absurdamente vapuleados por «las fuerzas del orden», fueron atendidos en el equipo quirúrgico. Estos se llaman Aldo Trippini, Andrews Tarnoyski y José Deruyter, norteamericano, inglés y holandés, respectivamente. Parece que sus respectivos gobiernos exigirán excusas al gobierno franquista.

Ante la imposibilidad de detener los acontecimientos, las autoridades universitarias decidieron suspender las clases por tres días. No obstante, todo el estudiantado en peso ya se había declarado en huelga general por solidaridad a los compañeros atacados, presos y heridos.

Repercusión en otras ciudades

En Barcelona, al conocerse el incalificable proceder de la policía madrileña, el estudiantado ha declarado la huelga general inscribiendo en su orden del día: Libertad sindical, libertad para los estudiantes madrileños detenidos, que se aclare si la muerte del estudiante Rafael Guijarro fue por suicidio o provocada por la policía que fue a detenerle.

La prensa diaria madrileña insiste — excepto el cotidiano « Madrid» — en que los disturbios de la Ciudad Universitaria fueron organizados por agentes comunistas, despreciando así el orgullo español de hacer lo que se hace, por propia cuenta.

En Valencia ha tenido lugar el congreso nacional estudiantil libre de acuerdo con el programa anteriormente fijado, derivando luego hacia la actualidad candente del drama de Madrid provocado por las autoridades, empeñadas en tener la Universidad en un puño. La asamblea estudiantil libre fue asaltada por la policía, que se llevó arrestados a 24 delegados. Sin embargo, las sesiones continuaron, patentizándose así el menosprecio de la gente culta por los organismos dados a la barbarie.

Mientras tal ocurría, los estudiantes barceloneses libraban batalla contra la policía en varias Facultades, en cuyas aulas las «patas negras» se habían introducido. Hay muchos lesionados, constando en la opinión que la policía armada pasó grandes apuros debido a la fuerza de miles de estudiantes que quisieron demostrar, enérgicamente, ser solidarios totales con sus compañeros de Madrid y Valencia.

No obstante, a la hora de cerrar estas líneas los ánimos siguen caldeados en toda la España docente.

Campo del trabajo

Se señalan huelgas metalúrgicas y del textil en Barcelona, con un total de 35.000 parados voluntarios. La exigencia es libertad sindical y elevación de salarios.

En Madrid el 23 de enero hubo paro de 58.000 obreros para obtener la libertad de 50 huelguistas abusivamente detenidos el día 27 por causas de huelga reivindicativa. Al efecto, cuando los estudiantes hubieron roto el cerco de la policía salieron para Madrid y manifestar en la Castellanas al grito de «¡Estudiantes y obreros unidos por la libertad de España!», y muchos trabajadores, huelguistas o no huelguistas, se les unieron. Luego la mayor parte de manuales detenidos fueron puestos en la calle. Victoria completa, el franquismo no concede ninguna. A más decir, treinta de estos compañeros han sido procesados «por haber impedido el normal desarrollo del trabajo».

En Asturias hubo paro general debido a detenciones practicadas por las autoridades, deseosas de hacer fracasar la jornada de protesta obrera fijada para el 1º de febrero. 10.000 mineros de las zonas de Langreo-Mieres continúan la huelga, que es reivindicativa.

En Bilbao prosigue la huelga de laminadores de Echeverri, la cual ya ha entrado en su novena semana. El laudo que la «magistratura laboral» ha preparado, tiene la virtud de disgustar a patronos y obreros. La solución no aparece, por ahora. La guasa de los jerarcas del verticalismo es que proponen el despido de los 550 huelguistas *para solucionar el conflicto*. ¡Vaya crédito para el sindicalismo franquista! Extensivamente, la huelga de casa Echeverri es ya un símbolo para los trabajadores de España.

En Sevilla cuatro mil metalúrgicos han manifestado públicamente para conseguir la libertad de un compañero encarcelado.

Insistiendo acerca de Madrid, los conflictas más duros se registran en las casas de metalurgia Marconi, Schneider y Standard Eléctric. La moral de los huelguistas, inmejorable.

Como la del proletariado consciente de toda España... a pesar de la farsa «referendúmica» tan celebrada por el franquismo y los generales y políticos extranjeros añorantes de la época nazifascista.

Amistad sellada

PEMAN SE DESAHOGA

MADRID (OPE). — La soga no debe mentarse en casa del ahorcado. Por esta razón a don José María Pemán no le quieren hoy bien en los medios falangistas. El 23 de diciembre publicó Pemán un artículo en «ABC», titulado «El sí de la gente», cuyo primer párrafo decía así: «Ya tiene su sí» la Ley Orgánica del Estado. Un «sí» masivo y clamoroso. Ya sé que sí pueden oponer cuantas malicias se quiera a estas liturgias masivas e inorgánicas. Cuando en octubre se volvió a leer a toda España el discurso inaugural de José Antonio en el Teatro de la Comedia, se repitió aquella frase suya: «El destino más noble de las urnas electorales es ser rotas». Minutos después, en la misma pequeña pantalla donde se había evocado esta frase, aparecía una urna de cristal como propaganda e incitación de las elecciones en curso sindicales, municipales...

Efectivamente — decía Pemán en el segundo párrafo —, cuando se entró, hace treinta años, en este cambio histórico español, parecía que se había alcanzado un grado de casi dogmática excomunión para la palabra «democracia» y para sus desahogos electorales. Pero ahora resulta que la palabra «democracia», de un modo o de otro, tiene que ser puesta, como rótulo, en algún frente de la nueva fachada constitucional, en cuya pintura, todavía fresca, se trasluce el sitio de otros antiguos letreros retirados... La imagen picaresca de las elecciones caciquiles de antaño no quita para creer que ese mecanismo se fue perfeccionando, y ya las últimas elecciones anteriores a la guerra reflejaban con bastante verdad tendencias genéricas y populares.»

B.D.I.C

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

AL COMBATIR LA GUERRA

EN el periódico «La Voie de la Paix» (Boite Postale, 20, Villers-sur-Mer - 14) se alude a un Comité National de Résistance a la Guerre et a la Opresión. Transcriben las adhesiones; declaran sus objetivos. Abren marcha, proa al futuro, con el decidido empeño de poner freno a la guerra. Huelga decir la importancia que tendría el que tomara volumen entre las masas una vigorosa acción de resistencia a todo espíritu belicista.

Hay en el último número de la citada publicación una carta de Jeanson, adhiriéndose a la citada organización pacifista. Supongo debe tratarse del joven filósofo y escritor francés, amigo y divulgador de las ideas de Sartre. Lo sea o no, su breve misiva, por lo precisa y expresiva, merece algún comentario. Dice: «Por supuesto, quede bien entendido que nosotros somos pacifistas cien por cien, y no al cincuenta por ciento. Que todas las guerras son brutales y no solamente las del adversario. El pacifismo que lleva una sola dirección es, a mi juicio más peligroso, (además de constituir una hipocresía) que todos los belicismos.»

Ciertamente, al combatir la guerra que realizan unos, no se puede en buena lógica dar como buena la que lleven a cabo otros. Si se combate el belicismo absorbente, imperialista, de los países capitalistas, lo propio ha de hacerse cuando se haga referencia a los comunistas. Es menester también atacar lo que da vitalidad a las guerras: el ejército. Y al hablar del Ejército se ha de hacer referencia al Estado, ya de una, bien de otra modalidad. El Estado es el mal. Al atacar las guerras se han de tener en cuenta los factores que las originan. Solamente así se puede ser pacifista cien por cien.

A los trabajadores, a los explotados, que son lo suficiente ingénuos para no percatarse de que las guerras, todas las guerras, son perniciosas, en primer lugar para los pobres diablos que las llevan a cabo, o sea los propios obreros, hay que demostrarles incansablemente no solamente los efectos, sino las causas de las tremendas luchas fratricidas que se libran en los campos de batalla.

NUESTRO DIALOGO DE LIBERTARIOS

Evidentemente, no se trata de hablar por hablar, de decir las cosas a tontas y a locas. Es normal en todos los sectores de tipo social el aludir en sus órganos de expresión a problemas que les afectan. Por supuesto, no han de resolverse las cuestiones hilvanando conceptos en textos de volanderas hojas de periódico. Cumple, a todos los efectos, celebrar las reuniones pertinentes, y en el sosiego de la reflexión: escribir, debatir, y archivar aquello de orden documental que afecte a los interesados.

Es aconsejable, es necesario, el diálogo. El diálogo noble, elevado, por encima de la acidez de nefastas pasiones. Creo que solamente puede enaltecerse la pasión de querer poner el cuerpo en tensión como cuando nos aprestamos a realizar un esfuerzo muscular. La pasión puesta en sacudir el blandengue conformismo acomodaticio, emperezado en dejar pasar los días, sin más preocupación que la puramente vegetativa de comer, dormir, y adquirir, con la rutina del trabajo cotidiano, los medios para ello... Como bien decía Armand, el idealista ácrata ha de ser distinto, como si perteneciera a otra *fauna* que el hombre de la calle, que el «hombre mediocre» a que aludió Ingenieros.

Con miras al diálogo se perciben ya algunas voces amigas, enfocando, evidentemente, según su personal punto de vista, matices que atañen al anarquismo internacional. Yo creo muy puesta en razón la insistencia, la tenacidad de nuestro compañero Gregorio Quintana, llevado del afán por despertar la inquietud mental en favor de nuestras cosas. Y no es el caso de que entre uno y otro compañero puedan existir puntos de coincidencia, o incluso una total identificación. En sí lo que importa es el dialogar; el afincar la atención en los problemas, darles las vueltas que sea, pero siempre en pos de encontrar soluciones viables, modalidades prácticas, siempre expuestas, como es de comprender, a revisión.

Y no se trata, entendámonos bien, de que cada quisque quiera tener razón, de que desee prevalezcan sus particulares puntos de vista. ¡Entonces ya sobraría todo diálogo! Es un lugar común, pero interesa tener siempre en cuenta aquello de que de la discusión sale la luz. Partiendo del principio de que se trata de favorecer, *en su conjunto*, el ideal que aducimos sentir, sobra la primacía de apreciaciones de modalidad exclusivista si serenamente se demuestra el que son inadecuadas. Ahora que, entre callar o decir algo, es preferible lo segundo. ¡Ya se verá de que lado anda más centrado el razonamiento!

Interesa dialogar, pero estimo que ha de descartarse lo que podríamos llamar *diálogo de sordos*. Si habláis de una cosa, si especificáis detalles, si planteáis un problema y las que consideráis soluciones, resulta despampanante que salga el compañero fulano, o perengano, manifestando en tono desabrido: «¿Pero, qué es lo qué queréis? ¿A qué problemas os referís? ¿Qué es lo que se os antoja para en lo que al anarquismo internacional se refiere?» ¡Como para caer uno de espaldas! El afectado, ante salidas de una tal naturaleza, no ha de poder por menos que decirse: ¿Entonces, para que habré escrito esos o los otros artículos, en tal o cual de nuestras publicaciones, si no hay modo de aclarar las cosas? Lenguaje de sordos es empecinarse en hablar uno en un sentido y el otro en otro, diálogo en ruta divergente, cuando lo importante es buscar camino convergente, dentro del buen juicio y la sensatez.

Será menester aludir al proyectado Congreso de Carrara. No es verosímil que tenga la virtud de resolver cuantos problemas afectan al anarquismo mundial. Pero de él puede partir la llamada de atención en pos de un resurgimiento vibrante, en unos y en otros países. Para ello será aconsejable el que se eviten los exclusivismos de individuo, de grupo, o de federación. Lo importante es tener *antena* puesta a los cuatro puntos cardinales, ya que, de una y otra parte pueden surgir opiniones dignas de tenerse en consideración y merecedoras de análisis afectuoso, comprensivo.

EL LAPIZ DEMOLEDOR DE LUIS BAGARIA

En la Sala Rovira, de Barcelona, un notable pintor y decorador, Antonio Badrinas Estudé, que fue gran amigo del dibujante Luis Bagaria, que había nacido en Barcelona por el 1882, falleciendo en Cuba, algún tiempo después de concluída nuestra guerra ,ha querido demostrar su afecto hacia el artista incomparable, desaparecido en el destierro, celebrando una exposición de caricaturas, para evidenciar con el homenaje que todavía hay quienes recuerdan la inconfundible expresión, el ingenio, la punzante sátira de los dibujos de Bagaria. Como se ha hecho con buena parte de los dibujos que, evidenciando los efectos de la brutalidad fascista, trazó el gallego Castelao, en su día será menester recoger de las colecciones del diario «El Sol», de la revista «España» y de otras publicaciones donde solía colaborar, lo que hace referencia al lápiz de Bagaria.

Unido al conjunto de intelectuales que poniendo proa a la dictadura de Primo de Rivera, contribuyeron a su derrocamiento: Corpus Barga, Luis Bello, Miguel de Unamuno, Ortega y Gasset, Pio Baroja, Araquistain, Baeza, y tantos otros, Bagaria hizo de su lápiz a modo de instrumento demoledor, poniendo en ridículo todo lo de más empingorotado que servía de sostén al régimen. el clero, el militarismo, la plutocracia, los plumíferos lacayos del dictador. Día tras otro, haciéndose eco de los acontecimientos, en la primera página de «El Sol» la esperada caricatura de Bagaria era la delicia de miles y miles de españoles, que reían la gracia satírica del artista al poner en ridículo a toda la cuadrilla de polichinelas que llevaban al país de coronilla.

El mérito de Bagaria consistía, además de que poseía un estilo originalísimo, siempre nuevo en sus trazos de lápiz, reflejando modalidades distintas en cada dibujo, sabía descubrir el sentido íntimo de aquellos personajes cuya caricatura perfilaba. Así, por ejemplo, en las de Alejandro Lerroux, veíamos al zorruno, al político aprovechado, hipócrita y caradura. Cuando se trataba de Cambó, aparecía el tipo de perfil semita, con rostro de pajarraco de mal agüero, capaz de vender a su padre con tal de hacer dinero. Ya cuando se trataba de elementos de reconocida honradez lo dejaba entrever, como en el caso del profesor Francisco Giner, en cuya figura quedaba como reflejado un halo de bondad que le daba un singular atractivo. Al historiar el primer tercio de nuestro siglo de la vida de España, junto a las plumas liberales competentes será bueno no olvidar lo que, con la maravilla de su lápiz, reflejó Luis Bagaria.

DISCOS

Beata Focenas era toda cuentas y novenas. Beata Focenas era guapa y con 20 años apenas. Y de tanto adorar a San José, de la noche a la mañana se vio madre de un bebé.

Desde entonces beata Focenas tuvo amores a docenas. Lo cual ya es ascender.

Beato Mingralles se dormía en las calles mascullando salves y alguna otra nonada. Despertaba a domicilio, con la mujer azorada, y al ¿Qué pasa?» ella respondía: «Nada, amado; lo que debía pasar, ha pasado.»

Justo y exacto, pues la doña le había dicho en el acto: «Querido Mingralles, en eixe forat no entren palles. Com que si vos no veniu, un o altre omplirá el niu.»

Y Mingralles reza, con todo el ser, hasta lo que habría de ver.

Lo cual no fue ascender.

Relámpago entró en Cenetia echando chispas y truenos, más pésimos que buenos. Nada de lo hallado le acomodaba. Todo flojo y conservado. Tenía vista: todo dios era reformista. En adelante, el gran destrozo inelegante. Contra jaqueca, dentellada seca. Contra consunción, empuje y revolución.

Mas la revolución a destajo, da excesivo trabajo. Y así dijo en un mal día: «La razón siempre varía, sin ser yo un variado: los tiempos, han cambiado. Ayer no tenía espera, y hoy tengo tele y nevera. Franco queda y nos devora, pero su ley ya mejora. Pueda que guste a la gente mirar ya verticalmente. Ayer precisaban truenos, hoy preferimos ser buenos.»

Razonando de tal guisa, ese hombre ya va a misa.

Y yendo por esas calles se apoya con Mingralles, ante la libre de penas que fue beata Focenas...

DISCOBOLO

Un problema de ayer, objetivo de hoy

por RODAMA

VARIOS compañeros se ocupan con sumo interés, desde la tribuna y la prensa, sobre los españoles recién llegados a tierras del exilio; pero de una forma ocasional, esporádica. Ello demuestra que a la colectividad orgánica no le interesa el objetivo primordial de hoy. Al menos, eso es lo que demostramos con nuestro silencio.

Nosotros, una vez más, no cejaremos en nuestro empeño justificado de atraerlos y orientarlos; interín, no se nos demuestre que en realidad otra cosa de más cuantía y utilidad embarga a los cenetistas al cabo de 23 años de discurseo.

Esforzarnos en querernos convencer a nosotros mismos — de cuantos quedamos vivos de aquella avalancha del 39 — sobre si caerá Franco hoy o el año 2.000; sobre la forma de nuestra condicionada vuelta al país que nos vio nacer; unidos o desunidos, bastante creemos se ha dicho hasta nuestros días. Todos y cada uno nos hemos pertrechado en nuestro cascarón orgánico, sin amollar prenda. Los más hacemos el cuadro para defender nuestros caros principios apolíticos y libertarios; para defender a la C.N.T. que nos digimos haber traído de España. Si del pasado y presente hemos de ocuparnos, muchos de nosotros habremos de desembarcar sin puerto y de noche; otros, con programas de politicastros de nuevo cuño tratando de justificar la papeleta; los más, dispuestos a frecuentar la cárcel como otras veces por querer avivar y mantener la antorcha de la Revolución Social. Pero más vale callar; es inútil proseguir; caeríamos en lo mismo que tratamos en esta ocasión de anular. Sé que muchos nos leerán y dirán que en parte tenemos razón, pero que a la hora de la verdad, ya veremos quien tira el gato al agua.

Dijimos y repetimos que hoy la sola preocupación debiera ser España: los españoles que de una u otra forma o motivo nos encontramos en el destierro, que dicho sea de paso se acercan al millón. En los mítines, en la prensa, debiéramos ocuparnos más y mejor de estos hombres, de esa juventud desorientada. La organización, la colectividad, en el plan local, regional y nacional, bien pudiera cojer en sus manos este objetivo que señalamos una vez más.

Menos hablar de Cuba o del Congo, menos preocupación por los Kennedy y Mao Mao; más interés por nuestros hermanos recién llegados, faltos de calor y orientación. Ellos y nosotros, nos encontramos fuera de España por una causa casi común: la libertad, el bienestar, la tranquilidad. De tener que volver a España voluntarios o por la fuerza o con Franquillo, el 50 % iríamos derechos al paredón; el resto, al pacto del hambre, que es lo que más nos aguarda allí; o la muerte, la cárcel, la miseria, la provocación señoritil.

¿Cabe suponer que estos hombres, estos jóvenes recién llegados por centenares a estas provincias, no están dispuestos a comprendernos y abrazarnos para, unidos, dar la patada definitiva a tanta mentira? Pues sí, amigos; mas, quizás con alguna nobleza y desinterés de nuestra parte asentirían como en cada ocasión que nos acercamos a ellos y les hablamos en lenguaje sencillo, fraterno. Lo que pasará es que, si en verdad no tomamos en serio el asunto, los de la J.O.C.E. se habrán encargado de ellos, sabiéndoles moldear cual jóvenes que son. Nosotros podríamos insinuarles ideas despertando sus sentimientos, reflejarles una verdad: la de una España vendida al extranjero. Mostrémosles las manos callosas: el luto, por tanto trabajador fusilado por Franco cual en nuestros días vino haciendo. El problema objetivo de nuestra C.N.T. en el exilio es el de fijar su atención en esos miles de españoles recién llegados. No debe bastar que lo trate yo o Perico de los Palotes, siendo como és una necesidad que se vé y que se nota muy particularmente por las provincias de Francia.

Basta de gastar pólvora en vanos esfuerzos. Ese contingente humano que pulula los domingos por calles y plazas del exilio exhibiendo a veces periódicos fascistas, lo hacen sin saber de qué se trata. Lo hacen por que no les ofrecemos la amistad ni el calor nuestro. Acuden a los actos o festivales que organiza una comisión cualquiera, como lo harían con nosotros si supiéramos atraerlos. Están engañados bajo promesas, como jóvenes que son y no conocieron otra explicación de nuestro éxodo.

Es por eso que cuando les hablamos algunos lloran, otros nos abrazan y aprueban. Procedamos, y los pájaros a sueldo de la Falange se verán desplazados. Que la organización tome cartas en el asunto es lo que deseamos, antes que los desplazados seamos nosotros.

GROUPE « LOUISE MICHEL »
PARIS
Jeudi 16 février à 20 h. 30 au

PALAIS DE LA MUTUALITE
avec
GEORGES BRASSENS
SERGE REGGIANI
et un spectacle éblouissant.

Au profit du Comité d'entr'aide de Louise Michel et des emprisonnés en Espagne.

Dès maintenant retenez votre place. 24, rue Ste-Marthe, Paris (10) - 3, rue Ternaux, Paris (11) ou à la Mutualité.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

16 FEVRIER 1967
NUMERO 441
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA HANTISE

ON a souvent dit que le travailleur ne pense qu'à son tiercé, sa télé ou sa voiture, selon les cas; c'est vrai dans une certaine mesure. Oui, mais... dans une certaine mesure seulement et la preuve nous est donnée en cette période pré-électorale où les divers candidats en présence, soucieux des résultats de cette campagne bien plus que du sort des électeurs, ont tout de même mis en évidence tout un tas de problèmes qui inquiètent la classe ouvrière. Or, celui qui est le plus souvent invoqué, c'est le chômage. On avance des chiffres officiels fournis par des « économistes » qui varient entre sept cent et huit cent mille chômeurs dans les années qui vont aller de 1967 à 1970.

Que l'on ne s'y trompe pas; ces chiffres sont une espèce de hantise pour les masses laborieuses et, les politiciens qui observent tout, n'ont pas manqué d'y voir un phénomène d'indécision provoqué par cette inquiétude; ce qui a fait dire à certains qu'en définitive ce sont les indécis qui feront le résultat des prochaines législatives.

Mais pour nous, la hantise du chômage doit s'examiner sous un autre angle. En fait, quelles seront les réactions de tous ces milliers de chômeurs si une solution rapide et valable n'y est apportée ?... Les faits divers de la presse quotidienne nous décrivent un des aspects et pas le plus louable : le suicide par désespoir; mais lisez plutôt : « Cadre administratif de 49 ans, M. Rodolphe Schillinger, domicilié à Boulogne, avait connu depuis de longs mois l'enfer des petites annonces et l'humiliation des refus. Il venait de trouver un emploi, mais la crainte de perdre sa place, si chèrement acquise, le hantait. A bout de courage, il a préféré en finir : il s'est suicidé... »

Nous pourrions multiplier ces exemples glanés dans la chronique des faits divers de la presse bourgeoise; aussi ignoble que cela paraisse ces cas sont nombreux au siècle où l'atome et la cybernétique offrent à l'humanité d'incalculables possibilités de bien-être et de tranquillité. C'est là l'une des multiples contradictions du système capitaliste, envahi par des technocrates qui croient tout régler par des chiffres. Heureusement, l'esprit de lutte et la conscience de classe n'ont pas complètement disparu dans les milieux ouvriers et ceux-ci ne vont pas accepter éternellement de se serrer la ceinture. Il faut penser que les milliers de jeunes qui gonflent actuellement le marché du travail sont un explosif dont il faut tenir compte.

C'est précisément dans l'utilisation de cet explosif que réside l'avenir des travailleurs. Si les partis politiques parviennent à les endoctriner comme ils s'efforcent de le faire, alors ce sera le cercle vicieux des oppositions minoritaires qui reprennent la même politique des majorités dès qu'elles sont au pouvoir.

Reste donc la voie du syndicalisme pour transformer les structures économiques et sociales du pays. C'est là que chaque travailleur doit faire entendre sa voix et faire valoir ses droits.

Bien sûr, cela n'est possible que si l'orientation au sein du mouvement syndical est dictée par la base, c'est-à-dire par ceux qui travaillent effectivement et non par des permanents inamovibles comme c'est le cas pour toutes les centrales réformistes que nous connaissons.

Le syndicalisme devant être le symbole et le noyau d'une société sans classes et sans parasites, dans laquelle le travail doit se réaliser pour satisfaire les besoins de toute la population et non pour augmenter les profits d'une minorité privilégiée, nous considérons qu'il doit avoir pour but, des améliorations immédiates comme la sécurité de l'emploi et le pouvoir d'achat des travailleurs, mais doit viser, dans un cadre plus élargi, à la supression des hiérarchies, des discriminations d'âge, de sexe ou de nationalité, et à l'abolition des classes.

C'est la voie à la C. N. T.

QU'EST-CE QU'UN SYNDICAT OUVRIER ?

LE syndicalisme est né de la nécessité, pour les travailleurs, de mettre sur pied leurs propres organes de défense et d'attaque contre une société capitaliste, un système de production et de consommation, dans lesquels le salarié est conçu comme un moyen et non comme une fin; en un mot, comme une *matière première* semblable aux autres marchandises. Dans la société capitaliste, on ne produit pas pour satisfaire les besoins de chacun et de tous mais seulement pour satisfaire le besoin d'argent et de puissance de quelques-uns, de ceux qui sont aux postes de commande de l'économie qui se sont approprié les moyens de production et d'échange. Dans ce système, le travailleur est réduit au rôle d'outil, de machine. Il doit produire non pas ce dont il a besoin mais ce qui « rapporte », ce qui permet au capitaliste de réaliser des profits. Comme n'importe quelle machine, le travailleur ne peut « fonctionner » que s'il consomme une certaine quantité de « carburant », cette quantité de « carburant » qu'on lui octroie dans la stricte limite nécessaire pour qu'il puisse reproduire sa force de travail c'est le *salaire*. Le salaire est maintenu à son minimum par un moyen ou par un autre « hausse du coût de la vie, vente à crédit, etc. ». Le travailleur ne peut bénéficier quelque peu des progrès scientifiques que s'il consacre la quasi-totalité de son existence au travail salarié, au travail *aliéné*. C'est-à-dire qu'il ne vit pour ainsi dire pas.

C'est en vue de se défendre contre cet état de choses, c'est en vue de briser les structures économiques qui sont à la base de cet état de choses qu'est né le syndicalisme.

Un syndicat est un organe de lutte créé, animé, agissant par *les travailleurs eux-mêmes*, par leur action solidaire.

OU VA LE SYNDICALISME OFFICIEL ?

Le syndicalisme, dont le seul but était d'émanciper les travailleurs d'une société dans laquelle *ils ne sont qu'un instrument*, dans laquelle *ils ne possèdent* rien d'autre que *leur propre force* de travail, a fini par s'adapter aux structures elles-mêmes de la société qu'il voulait réformer. Le syndicalisme officiel n'est plus aujourd'hui qu'une sorte de « société d'assurance » à laquelle le travailleur verse une prime, sa cotisation, et de laquelle il n'attend d'ailleurs pas grand-chose. Aucune initiative ne lui appartient plus. Il s'en remet à ses « chefs syndicaux ». Que font ces derniers ? Ils agissent eux-mêmes en fonction des intrigues des politiciens bourgeois ou vont user leur fond de pantalon sur les sièges des antichambres ministérielles. Lassés par des luttes qui n'aboutissent pas, les travailleurs perdent toute combativité. La grève devient une habitude, une distraction. Les dirigeants proclament sans crainte du ridicule des « grèves générales », qui durent vingt-quatre heures. Les syndicats de la C. N. T. estiment, pour leur part, qu'une grève qui n'est pas menée *jusqu'au bout* n'est pas une grève. Délimiter à l'avance la durée d'une grève est aussi absurde que de délimiter à l'avance la durée d'un combat. Et c'est bien d'un combat social qu'il s'agit. Quant aux mots d'ordre de ces « mini-grèves », ils se plient toujours à la hiérarchisation des salaires : celui qui gagne beaucoup doit gagner encore davantage et celui qui ne gagne rien ou presque récoltera quelques centimes. Ainsi les travailleurs sont amenés, par le syndicalisme officiel à participer eux-mêmes à leur propre exploitation.

QU'EST-CE QUE LA C N. T. ?

La Confédération nationale du travail, section française de l'Association internationale des travailleurs, estime que ne peut être remis en cause, sous quelque forme que ce soit, le principe fondamental du syndicalisme authentique : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » C'est dire qu'elle rejette toute subordination aux politiciens bourgeois et qu'elle est véritablement une centrale syndicale ouvrière dans laquelle chacun et tous agissent bénévolement. C'est dire aussi qu'au dialogue dans lequel s'épuise la combativité des travailleurs elle substitue l'action directe, l'action des travailleurs contre le patronat élaborée par les travailleurs et par eux-mêmes.

N'attendez pas de la C. N. T. qu'elle vous fasse des promesses. Ce que vous obtiendrez c'est ce que vous aurez su vous-mêmes conquérir en vous groupant, en créant une centrale syndicale laquelle toutes les initiatives individuales sont fondues en une seule volonté collective d'émancipation s'affirmant dans une lutte de tous les jours.

L'action directe c'est tout ce que font les travailleurs eux-mêmes pour se libérer de l'aliénation due aux structures actuelles de la société, pour s'en libérer non pas individuellement mais collectivement.

La mécanisation, l'automation, les rythmes de travail tendent à réduire de plus en plus l'opposition qu'on a cru pouvoir faire exister entre travailleurs manuels et travailleurs intellectuels.

Le corporatisme fait partie du passé : il ne doit plus y avoir qu'une lutte : celle qui a existé de tous temps entre ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien. En dehors de cette lutte, qui est celle du syndicalisme révolutionnaire, il n'y a que des intrigues politico-bourgeoises.

Pour un syndicat ouvrier qui soit un syndicat ouvrier, adhérez à la C. N. T. — 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e). TRU. 78 64.

NOTRE CAMPAGNE ANTI - ELECTORALE

REPONSE A FELIX GOUIN

3°) — « *Pacte tripartite de 1947 et rupture de la gauche française* ».

Ceci était dans l'ordre logique, si l'on peut dire, des choses, et bien entendu, une fois de plus *voulu, pensé, mûri*, et *préparé machiavéliquement* par tous les tribuns tarés qui étaient bien assurés d'y « trouver leur compte », comme l'on dit. Ils procédèrent de la manière suivante, les fossoyeurs de la dignité humaine : la clandestinité, les dangers affrontés en commun pendant la Résistance — et l'estime mutuelle qui en naissait, par-delà les barrières idéologiques — dans l'incertitude des maquis, ce qui fit naître l'espoir encore important, dans l'esprit de tous les rescapés « que l'on allait repartir d'un bon pied, faire en sorte que telles monstruosités ne se renouvellent plus jamais, éviter de réitérer les néfastes erreurs du passé »... En bref, tous les « bons sentiments », cette émulation spontanée et généreuse, bien que, hélas, naïve dans sa candeur juvénile et trop pure qui caractérise un peuple au lendemain de sa libération — ces espoirs merveilleux mais élémentaires des éternels mystifiés, donc — favorisèrent la nouvelle démagogie à la mode adoptée à l'unisson par la gauche et menant à un gouvernement de coalition d'icelle.

Dans laquelle manœuvre on ne peut sincèrement voir, en fait, autre chose qu'une vile tactique de diversion proposée par les maitres habituels (ceux de « droite ») avec lesquels s'empressent alors de collaborer les chefs de « gauche », leur « tirant ainsi une vilaine épine du pied ». En détail, voici ce qui se passa : pour conserver le crédit populaire nécessaire à leur commerce, ces leaders « rouges » (certains l'étaient-ils donc vraiment ?) durent bien s'accorder publiquement (en vérité, ce mariage de brigands est toujours aisé !) s'ils voulaient *régner*, sinon il leur aurait fallu renoncer à l'exercice alléchant d'un pouvoir grisant qui les tentait irrésistiblement. Et en fait, cette situation arrangeait momentanément la « droite traditionnelle » (militaires de carrière, clergé, etc.).

Mais cet arrangement, ce contournement des difficultés psychologiques d'un moment, consistant à dire : « Tenez, les chefs de la gauche, comme nous autres, maitres traditionnels, devons nous abstenir de dominer pendant quelque temps — la chose est pour l'instant impossible —, prenez donc provisoirement le pouvoir-sceptre du règne et les guides du pouvoir, afin surtout que ce pouvoir demeure; que la bonne habitude du despote et du soumis se perpétue n'était possible qu'à condition de quelques concessions dites « sociales »-élémentaires mais savamment dosées ! point trop ni trop peu qui puissent faire habilement avaler le poison aux bernés traditionnels : les démunis, les « dirigés ».

C'est pour cela, et uniquement pour cela, qu'en 1947, on « fit un peu de social », avec les allocations familiales, la Sécurité sociale, quelques modifications dans la retraite des vieux travailleurs et les congés payés... et autres prétendues « conquêtes sociales » (pauvres aumônes, en vérité, de ce qu'il eût fallu donner, ou mieux : laisser prendre, à un peuple qu'il est bien cruel de traiter pareillement en mendiant statique importun). En fait de conquêtes, pour être franc, il faut bien reconnaître qu'il n'y en eut aucunement, et on se contenta d'accorder chichement quelques bâtonnets de réglisse à une masse salariale qui aurait bien pu, si elle l'eut assez suffisamment analysé ses aspirations profondes et si elle avait été organisée, prendre toute la confiserie, jusque là réservée à l'apanage exclusif des nantis-voleurs brigands-accapareurs.

(Et il faut se rappeler, qu'au lendemain de la Libération, le peuple était rôdé à la mitraille par cinq années d'une fâcheuse pratique : je me souviens bien, petit enfant alors, la fébrilité avec laquelle mes compatriotes avignonnais, dans le quartier lépreux où nous vivions, attendaient les mots d'ordre des partis pour s'emparer des fabriques et de tout ce qu'ils entrevoyaient être logiquement leur. Que n'ont-ils agi spontanément !)

Pour en terminer, donc, avec ces aumônes populaires de l'après-guerre, véritable injure morale et économique, remarquons qu'elles furent jetées préventivement, tandis qu'en 1936, la formation politique du Front dit « populaire » — et qui se limita à hisser au pouvoir des tribuns à la tunique rouge mais au cœur ambitieux — l'obtention des 15 jours de congés payés, la semaine de 40 heures, des modifications des salaires, en bref, toute la teneur parcimonieuse des Accords Matignons (cette carotte à l'âne)..., avaient été une soupape de sécurité indispensable pour soulager d'un trop plein de vapeur révolutionnaire une marmite populaire bien prête à exploser... En effet, qu'on se souvienne des grèves de 1936. Cela naquit spontanément, et tendit rapidement vers un mouvement general, total et illimité qui, ici et là, visa promptement à l'expropriation du capital et à l'autogestion. (Qui a étudié aussi profondément qu'il se peut 1936, sait bien voir les embryons de conseils d'usine, de « prise-au-tas » des bien de consommation, etc., bref, de toute la réapparition de ce vieil esprit partageux, communiste et fraternel déjà né dans les « anciens temps de l'âge d'or ou des jours qui chantèrent » et qui a nom de Spartacus, Rome, Jacquerie, Cathares, Vaudois, 1789, « 3 Glorieuses », 1848, la Commune, Zapata, Russie 1905, Octobre 1917, Cronstadt, Ukraine makhnoviste, Asturies 1934, Espagne 1936, Mouvement kibboutzim, Juin, 1936, Budapest, Spartacus-Allemagne, autogestion algérienne ou cubaine à leurs débuts, tentatives yougoslaves, etc. Bref, les révoltes de l'esclave !...

On se souvient aussi, dans l'espoir de 1936, de la rapidité avec laquelle les « chers patriotes » patronnaux filaient, eux, leurs familles et leurs sous, vers l'étranger, fort heureux, ma foi, de sauver leur triste peau. Quant au fascisme montant en France, il se fit subitement — lui hier si arrogant — immédiatement beaucoup plus discret... L'union des gauches et le gouvernement Blum qui s'ensuivit en 1936, donc, ne furent qu'un accord tactique de basse et écœurante politique entre les récents dirigeants d'une droite soudainement débordée (et trop mouillée pour réagir comme elle l'eût souhaité : démagogie ou matraque, ou les deux à la fois) et une gauche qui était non moins débordée et qui, ne pouvant plus contrôler l'essor révolutionnaire la dépassant, préféra saborder celui-ci et assassiner, partant, la révolution naissante. Ainsi lors, droite, centre et gauche s'érigèrent en infâme association de liquidateurs pour parer unanimement à une colère populaire telle, que si on la laissait aboutir ensuite elle allait balayer les uns et les autres pour s'épanouir ensuite au-delà : dans cette nouvelle société sans classe et sans Etat que préchaient encore quelques fous d'anarchistes !... lesquels, dégoûtés par la naïveté de ce mouvement finalement trahi et acceptant donc abdiquant, un feu de paille, retournèrent, désillusionnés à leurs petites réunions de groupes...

La deuxième union des gauches, celle de 1945, aboutissant au pacte tripartite, fut aussi éphémère et moins hypocrite, car elle fut suscitée pour prévenir un danger populaire éventuel et latent, et non plus pour détourner un courant puissant comme la précédente. Sa triste mission accomplie la gauche retourna à ces sordides batailles intestines et recommença bien vite son travail de désorganisation de la classe ouvrière (le danger communiste, le péril de ceci, le péril de cela, etc...) jusqu'à arriver au point actuel, le désintérêt total du peuple pour la chose publique (avec petits voyages épisodiques et rituels aux urnes afin de changer de temps en temps les guignols des mairies ou de la Chambre des députés). Cependant qu'elle laissait suavement notre dirigisme, celui du centre et de la droite finir d'abrutir le peuple par tout un assortiment d'inventions magiques (tiercé, guerres coloniales, presse noire et presse du cœur, cinémathèques et discothèques idoines, ascension des vedettes du chant et de l'écran, changements ministériels, apparitions divines à tout va).

Et ces messieurs ont gagné : la conscience révolutionnaire n'est plus, ils vont pouvoir se disputer le lit douillet du pouvoir et de la jouissance en toute quiétude, tout en continuant les tours de prestidigitation destinés au peuple, à qui il faut continuer de donner du cirque..., faute d'un pain suffisant et de la dignité à laquelle il ne semble plus songer.

(A suivre)

FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES

Au Café Saint-Séverin (salle du sous-sol) 3, place Saint-Michel, à Paris (Métro Saint-Michel)

Exceptionnellement, devant l'importance du sujet traité, le *samedi*, 18 février à 20 h. 30 :

Boris GOIREMBERG

rentré de Chine où il séjourna deux années comme professeur de français, donnera ses impressions vécues sur « L'enseignement en Chine et la Révolution culturelle».

Le vendredi 24 février à 20h30 : l'individualisme d'Ibsen, «Ce que tu es, sois-le pleinement », par Marcel RENOT.

NOUS RECLAMONS LA GRATUITE DE L'ENSEIGNEMENT

SI l'on veut bien suivre les discussions en cours dans l'enseignement général, secondaire et universitaire, on s'aperçoit rapidement que les enseignants sont préoccupés d'abord, de leurs salaires, ensuite des méthodes pédagogiques qui permettraient d'accélérer l'accession des élèves à des connaissances spéciales ou générales.

A aucun moment, ces enseignants ne se préoccupent d'une gratuité de l'enseignement qui, par son réalisme, ouvrirait l'université aux fils de paysans et d'ouvriers.

Ces fontionnaires ne peuvent être dupes de la verbomanie ministérielle faisant sans cesse valoir que l'enseignement supérieur est ouvert à tous.

La gratuité de l'enseignement — intra-muros — ne peut se réaliser que si les familles des élèves sont délivrées de l'entretien de leurs enfants pendant la durée de leurs cours.

Une famille d'ouvriers révélant qu'un de ses enfants offre des dispositions intellectuelles favorables à son accession à des professions supérieures, elle n'en sera pas moins dans l'impossibilité, avec son faible budget, de subvenir à l'entretien de leur enfant pendant de nombreuses années.

Pour cette famille, la gratuité de l'enseignement n'a pas de sens pratique, puisque seuls les enfants de familles aisées pourront suivre leurs cours sans inquiétude matérielle.

Alors, comment ouvrir l'université à tous selon leurs aptitudes ?

Et bien, il suffirait de faire moins de discours et d'allouer à chaque élève, dès la sixième, un salaire annuel garanti lui permettant de n'être plus à la charge de sa famille, et, délivré des soucis matériels, de poursuivre ses études laborieusement.

Le jour où, gratuitement, tous les élèves sauront que de leur persévérance intellectuelle dépend leur rêve professionnel, et qu'il n'en coûtera point des sacrifices pénibles pour leurs familles, alors seulement nous verrons se produire une sélection générale des aptitudes absolument étrangère aux disponibilités financières des familles.

Il serait peut-être temps que les enseignants songent plus particulièrement à leurs élèves, et qu'ils mettent les sélectionnés à l'abri de certains drames de famille, quand parents et élèves se morfondent dans leur déficience financière.

Le savoir appartient à tous et à chacun dans la mesure de ses dispositions intellectuelles, et la sélection établie, la justice d'une part, l'intérêt général de la communauté d'autre part, exigent que l'élève et sa famille soient délivrés de tout souci matériel.

La gratuité n'est pas « balançoire politique », un argument circonstanciel dont on fleurit les discours électoraux, une promesse aliénant le présent dans le brouillard de l'avenir, mais une réalité positive ouvrant à l'homme et à tous la possibilité d'un éclairage intérieur favorisant la maturation des capacités et des consciences par un élargissement fécond de la gratuité à tous les services publics.

A quoi bon offrir une résistance sourde ou ouverte à la pratique de la gratuité, en prétextant qu'elle est une utopie... Mais souvenez-vous donc de tout ce dont vous jouissez aujourd'hui et que vos ancêtres qualifiaient alors de visions utopiques.

Le temps est un grand triomphateur : il ensevelit les hommes pour libérer le progrès... C'est pourquoi nous marchons dans le progrès...

GROUPE « LOUISE MICHEL »

PARIS

Jeudi 16 février à 20 h. 30 au

PALAIS DE LA MUTUALITE
avec
GEORGES BRASSENS
SERGE REGGIANI
et un spectacle éblouissant.

Au profit du Comité d'entr'aide de Louise Michel et des emprisonnés en Espagne.

Dès maintenant retenez votre place. 24, rue Ste-Marthe, Paris (10) - 3, rue Ternaux, Paris (11) ou à la Mutualité.

L'ENCYCLOPEDIE ANARCHISTE

Chers camarades :

Les Editions « Tierra y Libertad », « Juventudes Libertarias de Venezuela », et le groupe « Tierra y Libertad », de Mexique, se proposent d'embrasser la longue tâche de traduire et d'éditer en espagnol *L'Encyclopédie anarchiste*.

La traduction sera faite par plusieurs camarades compétents, de façon à garantir une continuité nécessaire pour le bon succès de l'œuvre. En suivant le même système que Sébastien Faure nous offrirons un cahier de 48 pages (21 × 28 cm) tous les mois et nous pensons pouvoir commencer dans quelques jours. L'édition en espagnol aura, en plus des textes de la première édition en français, plusieurs illustrations et, quand le mot l'exigera, une note pour actualiser sa portée.

Nous proposons, dès maintenant, aux camarades qui voudront recevoir régulièrement les cahiers, d'ouvrir leurs souscriptions d'après les payements que nous fixons de la façon suivante :

1 cahier $ USA 1,00 (un mois).
3 cahiers $ USA 3,00 (trois mois).
6 cahiers $ USA 6,00 (six mois).
12 cahiers $ USA 12,00 (un an).

(En dollars ou leur équivalent)

Sébastien Faure avait fixé le prix du cahier, il y a trente ans, à 3,50 francs. Nous tenons, en plus, à bien préciser qu'une grande quantité de cahiers sera acheminée vers les bibliothèques publiques, universités et institutions pédagogiques dans le but de répandre le plus possible l'idéal libertaire.

Nous comptons, périodiquement, ajouter à nos envois des brochures et publications supplémentaires, sans qu'il y ait une majoration de prix.

Pour les camarades ne connaissant pas l'espagnol nous tenons à éditer une toute petite quantité en français, laquelle, tout en nous étant utile pour distribuer les articles à traduire à tous les camarades éparpillés un peu partout, pourrait intéresser les amis français qui n'ont pas la première édition qui, comme nous tous savons, est tellement difficile de localiser à présent.

Nous prions donc tous ces camarades qui voudraient s'inscrire de s'adresser à Vicente Sierra, apartado 9527 (Catia), Caracas. Venezuela.

Europe. Abonnements : Elena Graells, C. C. P. 87 21, Montpellier. 34-France.

On y trouvera tous les renseignements complémentaires portant sur *l'Encyclopédie anarchiste*, deuxième édition en français et première en espagnol.

Pour les cahiers en français le prix de la souscription serait le même que celui en espagnol déjà signalé ci-dessus.

Dans l'espoir de recevoir un accueil chaleureux de la part de tous ceux qui aiment toujours les idées anarchistes nous restons fraternellement

Les Editions « Tierra y Libertad », « Juventudes Libertarias » de Venezuela et le Groupe « Tierra y Libertad » de Mexico.

TRIBUNE LIBRE

CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XVI

IL ne suffisait pas à l'Etat capitaliste de créer les organes bourgeois de conciliation des conflits de travail. Il lui fallait encore instaurer la collaboration des classes à l'intérieur même des organisations syndicales, c'est-à-dire introduire ces organisations syndicales dans le cadre hiérarchique des structures bourgeoises, établir un lien de subordination entre la classe ouvrière organisée et le gouvernement représentant les intérêts des classes dominantes. Le syndicalisme réformiste constitue ce lien, la « courroie de transmission » entre la volonté capitaliste et les masses laborieuses. Par ce lien, les revendications ouvrières sont canalisées dans le sens du maintien des structures économiques et politiques. L'initiative de l'action échappe aux travailleurs eux-mêmes pour être coordonnée dans le cadre de la légalité bourgeoise. L'action directe est l'expression de la suppression de ce lien de subordination, la base de l'organisation des associations ouvrières par les travailleurs eux-mêmes. Cela ne signifie absolument pas que le syndicalisme révolutionnaire rejette toute forme d'organisation structurée, de coordination véritable. Le syndicalisme réformiste est nécessairement un syndicalisme de type vertical parce qu'il se structure en fonction du dialogue avec les institutions bourgeoises et l'Etat capitaliste et qu'il adopte une forme d'organisation hiérarchisée pouvant coïncider avec la forme hiérarchisée de la société capitaliste lorsqu'il s'agit de résoudre ou plutôt d'escamoter les conflits. Au contraire, le syndicalisme révolutionnaire entend se structurer horizontalement et demeurer au bas de la pyramide sociale parce que c'est seulement si la base de cette pyramide se met véritablement à bouger que l'édifice entier s'effondrera. L'organisation hiérarchisée et verticale du syndicalisme réformiste est adaptée aux formes de discussion bourgeoises; l'organisation horizontale, la coordination fédéraliste du syndicalisme révolutionnaire est conçue en vue de l'action des travailleurs eux-mêmes.

Les objectifs de l'action directe obligent celle-ci à se manifester non seulement contre l'Etat et le patronat mais également contre le syndicalisme réformiste dans la mesure où celui-ci apparaît de plus en plus comme partie intégrante des structures capitalistes elles-mêmes, comme l'institutionnalisation définitive, en tant que facteur de progrès de l' « intérêt général », de la collaboration des classes et finalement comme le stabilisateur du néo-capitalisme. Le lien organique qui unit la classe ouvrière à ses exploiteurs doit être brisé pour que le capitalisme soit lui-même détruit. Dans cette lutte, la violence prolétarienne se substituera au dialogue réformiste en tant qu'expression des véritables rapports qui existent entre exploiteurs et exploités. Le prolétariat n'a pas le choix des moyens : « son attitude lui est dictée par celle du capitalisme. A la violence organisée et systématisée, il est obligé de répondre par la violence organisée et systématisée ». Et le réformisme place la classe ouvrière désarmée devant les exigences de la violence bourgeoise, de la force organisée et légalisée. L'action directe rétablit, en même temps que la lutte des classes, l'authenticité des rapports existants entre le prolétariat et les classes dominantes, et qui sont des *rapports de force*. Le travail aliéné n'est rien d'autre que le résultat de ces rapports de forces et la désaliénation du travail ne saurait être atteinte qu'à partir d'un bouleversement de ces rapports de forces, bouleversement qui suppose l'emploi, par le prolétariat révolutionnaire, de sa force propre qui est la violence prolétarienne. Le réformisme, c'est l'abandon de cette puissance, l'abandon de l'action directe au profit d'institutions de dialogue qui sont elles mêmes appuyées par la force de répression capitaliste. *L'action directe restitue l'authenticité des rapports sociaux créés par le système capitaliste et*, au delà de cette compréhension des rapports sociaux, l'action directe restitue le véritable but de la lutte des classes qui réside dans la suppression de la propriété individuelle des moyens de production.

SEVY

(A suivre.)

ANTENA

PATATAS: 38 POR 100 MAS

BILBAO, (OPE). — «La Gaceta del Norte», informa que aunque en el mes de diciembre, el índice general de precios aumentó en un 1,3 por 100, algunos artículos de primera necesidad sufrieron aumentos mucho más considerables: las patatas, por ejemplo, el 38 por 100; las frutas, el 4,8; la leche, el queso y la mantequilla, el 5,5; los huevos, el 3,2; el pescado 3,1 y la carne el 0,50. ¡Buena noticia para los que cobran jornales de 84 pesetas! Aunque nos recuerde el periódico que en octubre los aumentos fueron mayores todavía.

PROTESTA Y HUELGA ESTUDIANTIL

PARIS (OPE). — Un corresponsal particular en Madrid comunica a «Le Monde» (día 26) que en la Facultad de Ciencias Económicas ha tenido lugar una «asamblea libre» para pedir la anulación del proceso instruído por el Tribunal de Orden Público contra el estudiante de segundo año Manuel Portela, delegado del Sindicato democrático a quien se acusa de asociación ilícita. Objeto de la reunión ha sido también pedir la libertad de otro estudiante, Javier Méndez, que está encarcelado en Alcalá de Henares, por haber distribuído, llevando uniforme militar, los estatutos del Sindicato Democrático. En la «asamblea» se ha acordado en prueba de protesta, una huelga de veinticuatro horas.

16 MESES DE PRISION PARA UN PERIODISTA ESPAÑOL

LONDRES, (OPE). — El diario de esta capital «The Guardian» publicó el 20 de enero el siguiente despacho de la agencia Reuter fechado en Madrid:

«Un miembro del movimiento sindical socialista ilegal y periodista de profesión, Evaristo Martínez Fernánde, ha sido condenado a 16 meses de prisión por invitar a los obreros a abstenerse de votar en las elecciones oficiales.

Al señor Martínez le condenaron ayer a un año de prisión y al pago de una multa equivalente a 60 libras esterlinas por hacer propaganda ilegal, y a cuatro meses más de prisión por asociación ilícita. Se le acusó de haber pegado hojas invitando a la abstención en las elecciones sindicales en las que había «expresiones insultantes».

ACUSACIONES FABRICADAS

MADRID. — Para reducir el impulso democrático estudiantil la policía ha inventado dos organismos marxistas, uno «comunista obrero» y otro «revolucionario pro-chino» también de tendencia marxista. Ante estas salidas de tono la opinión se pregunta en qué escuela táctica ha estudiado la policía de Franco. ¿Cómo los trabajadores pueden ser capaces de lanzar los estudiantes a conflictos antiuniversitarios? ¿Cómo el estudiantado podría prestarse a ser manejado desde Italia para obedecer consignas dictadas desde China? Todo ello mana del absurdo, es evidente; pero a la policía esas acusaciones tan gratuitas le han permitido detener a treinta y seis estudiantes fervientes partidarios de la independencia universitaria.

HUELGA GENERAL

MADRID. — La huelga general de estudiantes iniciada en Madrid, Barcelona y Valencia, ha tenido amplia repercusión en Valladolid, Salamanca, Santiago de Compostela, Zaragoza, Pamplona y Oviedo. Y la agitación continúa.

LA G. C. PROVOCA

BILBAO. — Un millar de obreros huelguistas manifestaban pacíficamente en Sestao, cuando apareció la guardia civil para atacar a los manifestantes. Estos se defendieron a golpes y pedradas poniendo en fuga a los agresores. Inmediatamente se presentó en el lugar del suceso un destacamento de dicha fuerza, la cual, de buenas a primeras, hizo una descarga cerrada al aire. No siendo idea de éstos la provocación de un drama, optaron por retirarse del lugar sin precipitaciones.

LA DIASPORA

MADRID. — En el último quinquenio un promedio anual de 400.000 españoles ha cambiado de residencia sin abandonar España, en busca del bienestar. La mayoría de estos españoles han dejado sus hogares, sus tierras o las tierras que trabajaban, porque desde su punto de vista no ofrecían garantía de futuro, ni para ellos ni para sus hijos. En su mayoría son campesinos, miembros de esa clase oprimida por la realidad del desarrollo, que han visto el señuelo de las ciudades, como un espejismo. Este éxodo es emigración hacia la ciudad. Estos hombres se convertirán en lo que, utilizando una terminología sociológica podríamos denominar *subproletarios*. Llegarán a la ciudad, a la gran ciudad, con sus ahorros, en busca de un piso «barato», o de una chabola en buen estado. A los pocos años, estabilizados o no, constituirán esa masa desconocida, amorfa y tremenda de ciudadanos, que carecen de todo incentivo, y que se hacinan en los «nuevos barrios» o barriadas obreras, en los que falta de casi todo: transportes, suministros, mercados, escuelas, pavimentación. Pero habrán cumplido con su ilusión, y este resultado animará a los que todavía aguardan en el pueblo o la aldea.

Mientras esta diáspora colectiva del campo a la ciudad se realiza, llegan noticias no demasiado tranquilizadoras. En la vendimia faltó mano de obra. La recolección de remolacha en Zaragoza ha tenido que mecanizarse porque faltan brazos. Muchas fincas quedan sin cultivar.

RAMILLETE DE NOTICIAS

MIERES. — 200 vagoneros del pozo «Nicolás» (Fábrica de Mieres) se negaron a entrar en la mina hasta que no se les conceda el aumento de sueldo, que les fue denegado.

MADRID. — A José Ma Gil Robles se le ha sobreseído el proceso que se le seguía por supuesto delito de imprenta.

— Veinte obreros metalúrgicos han sido puestos a disposición del Tribunal de Orden Público por reunión «ilegal». Pertenecen a la Standard Electric donde había huelga de brazos caídos y ahora lock-out como represalia patronal.

— Paros sincopados en la RENFE, red de Villaverde, afectando a unos 800 operarios y administrativos. La empresa se niega a conceder prima al personal de oficinas, estaciones y transportes.

— 14.000 empleados de Banca protestaron ostensiblemente en el Ministerio del Trabajo contra la Ley de Seguridad Social, que reduce sus derechos adquiridos.

OVIEDO. — Sigue la huelga en los pozos mineros de Solio y «Nicolás» como protesta a las sanciones aplicadas a compañeros por inasistencia al trabajo en día de protesta. Los huelguistas suman 1.500, o sea la totalidad de trabajadores de ambos pozos.

BADAJOZ. — En Puente Romero ha volcado un automóvil militar ocasionando la muerte a un teniente — Julio Martínez Guinea — y cuatro heridos graves. La muerte es el lema del oficio.

EL PUNTO SOBRE LA I

Ante un público numeroso, el catedrático depuesto Pedro Laín Entralgo, ha declarado en Madrid, entre otras cosas: Que una de las principales deficiencias de la Universidad española es su tendencia al ostracismo y al monopolio, cuando el interés verdad de la misma radica en una educación en y por la libertad; que la Universidad debe ser el lugar geométrico del diálogo, una escuela de coexistencia civilizada, sin cuyas condiciones la Universidad no es digna del nombre que sustenta. Si se me dice que ello en España no es posible, sentiría deseos de no ser español. Lamento además que en nuestros días la preocupación esencial de las autoridades universitarias sea la de «mantener el orden», y el hecho de que la sociedad española no se preocupe del estado de su Universidad agrava mis preocupaciones, teniendo ésta necesidad apremiante de un plan de reestructuración serio y bien meditado. Además, el problema no consiste en escoger entre la Universidad oficial y la Universidad libre como algunos han afirmado, sino, simplemente, de crear una Universidad oficial libre.

REMEMBER

De Aquiles Ratti (Pío XI) a Eugenio Pacelli (Pío XII)

por J. SEVILLA

ENTRE las siete colinas que contornan a Roma, particularmente entre el Palatín y el Coelius, se extiende la villa de los papas que en la antigüedad habitaban los sabinos y que los etruscos hostigaban en guerra sin cuartel, impidiéndole su desenvolvimiento y desarrollo.

Se le asigna a la villa de Rómulos y Remus, unos tres mil años de antigüedad, algunos menos que Cádiz, la fenicia, que ha traspasado los tres mil años. Y en esa Roma — que según Chateaubriand había recogido dos veces la sucesión del mundo, como heredera de Saturno y de Jacob — Pedro, príncipe de los Apóstoles, fundó la Iglesia de su maestro, implantándose luego la religión católica apostólica y romana.

Bajo el imperio de Claudio y Nerón, entre el año 56-67, del primer siglo de la era vulgar, Pedro fue el número uno de los papas de Roma, y de entonces acá, han ido sucediéndose correlativamente con el número de orden de su elección, como así también, el número de orden del mismo nombre, hasta llegar al siglo XX, con Pío XI, número 257, Pío XII, número 258, de los papas que han sucedido al fundador de la Iglesia.

Desde que ocupó el solio pontifical el primer papa de la Iglesia cristiana, las insignias del papado fueron humildad, jovialidad, moralidad. Pues bien; todo el mundo sabe que no ha habido en el mundo occidental corte más fastuosa, más pervertida; y que la representación aquí en la tierra, del humilde y sencillo Jesús de Galilea (según la historia sagrada) es la que ha hecho durante siglos, en un mundo de pueblos hambrientos, la más ostentosa y despiadada manifestación de lujos, riquezas y vicios.

Conocido debía ser, para todo creyente de buena fé, el viejo proverbio italiano que dice: «Roma veducta, fede perduta». Un relato que constara de veinte mil páginas, no lograría apurar el tema, y los que en nuestros días se lamentan de la inmoralidad que reina en todos los sectores de la Iglesia, y entre ellos algunos curas y prelados en manifestaciones callejeras y en sus Pastorales, se quedarían asombrados y horrorizados si conocieran el tenebroso poder de ese feudo a lo largo de los siglos.

El funesto actuar de los papas nos llega hasta el siglo XX, a pesar de los esfuerzos y carátulas de Juan XXIII *(bis)*, y de Paulo VI, para mitigarlos. Dos grandes tachas difíciles de borrar, se han sucedido en este siglo XX. La primera, Aquiles Ratti (Pío XI), subido al solio pontifical el año 1922. Y la segunda, la de Eugenio Pacelli (Pío XII), nombrado papa en 1939.

A Pío XI se le apellidó el papa de las «Misiones», y su misión durante su pontificado fue prestar apoyo al establecimiento, en Italia, de la tiranía de Mussolini, a quien conocía bien cuando el Sr. Ratti era cardenal en Milán, y aun cuando existían cierto resentimiento clerical entre Camisas Negras y Juventudes de acción católica, Pío XI, reconoció el inmenso valor que había en aquellas para la lucha contra el socialismo, las Repúblicas, los anarquistas, los librepensadores y la democracia, que eran los espectros que amenazaban el poder de la Iglesia. Realizó, a tal efecto, una alianza entre él y Mussolini (Concordato de 1929) que fue fatal no sólo para Italia, sino para todo el mundo, y su santidad Pío XI quedó tranquilo cuando declaró por boca de su secretario Eugenio Pacelli, en el Congreso Eucarístico de Sulmana (Italia), que «El gobierno fascista de Italia es la única excepción de la anarquía política que reina en los gobiernos parlamentarios y en las escuelas en todo el mundo», añadiendo que «Mussolini era el hombre enviado por la Providencia».

Más tarde bendijo las tropas y las armas que iban a asesinar a pobres abisinios, y este funesto papa, con su enciclica «Reconstrucción en el orden social», anunció las bases del Estado Corporativo Fascista que refloreció en Austria con el católico Dollfus y luego con Hitler en Alemania.

La sublevación de los generales españoles y de Falange que llevó al poder a Franco, asentó otra piedra en la estructura del Estado Corporativo y en la gran estrategia católico-nazi-fascista.

El historiador americano Lewis Munford, escribió al particular lo siguiente: «La traición al mundo cristiano se efectuó claramente en 1929 con el concordato que se concluyó entre Mussolini y el Papa.» Más adelante dice: «En este esfuerzo, la Iglesia católica ha sido una potente aliada de las fuerzas de la destrucción». El Presidente Truman, en una carta dirigida a Pío XII, por su parcialidad en favor de la Alemania de Hitler durante la segunda guerra mundial, le decía entre otras cosas. «Esta fue la fecha, (la del Concordato de 1929), en la cual la civilización cristiana fue suciamente traicionada».

¿Se enmendaron los yerros, después? No, el cardenal Pacelli, Nuncio Apostólico y Secretario de Estado del papa Pío XI, siguió la obra al pie de la letra al ser elegido papa en 1939, con el nombre de Pío XII.

Pío XII, y el tercer Reich se entendían bien, y el pretexto de esta entente era terminar con el comunismo, los judíos y la libertad de pensar, puesto que durante la exterminación de judíos y de las soberanías nacionales durante la segunda guerra mundial, el Sr. Pacelli no tuvo ni una palabra de misericordia ni una intervención para evitar tanto crimen desenfrenado, tanta libertad suprimida, tanto escarnio a la dignidad humana, todo ordenado despóticamente, locamente, por Hitler, y eso que durante años Pío XII fue el hombre mejor informado del Reich y de sus intenciones. Pero bien decía Von Papen que «El tercer Reich es el primer poder que no solamente reconoce, sino que pone en práctica los altos principios del papado». Y poner en práctica los altos principios del papado era terminar con las Repúblicas democráticas, con las naciones de formación liberal y parlamentaria, con la raza judía, diseminada por el occidente europeo, mediante exterminio; con los anarquistas y francomasones, con los hombres libres y con la libre expresión del pensamiento, e implantar, en el mundo civilizado europeo, el absolutismo religioso desde Roma y la tiranía estatal totalitaria desde Berlín.

En este doble sentido, nada tuvo de piadosa la obra de los Píos XI y XII, aureolados ambos por la Iglesia con el nombre de santos varones defensores de la paz.

Ahora han pasado veinticinco años. En estos la Iglesia católica ha evolucionado considerablemente con Juan XXIII (bis) y Paulo VI, pero bajo las cenizas del brasero nazi-fascista que alumbraron con su soplo los dos Píos de este siglo, el rescoldo puede ser reavivado, tan cierto es esto, que una pluma sincera y enterada, la del escritor alemán Fritz Thysen, puede afirmar que los dos Píos llevaron Hitler al poder en Alemania y avivaron la segunda guerra mundial. Sus artículos han suscitado y abierto una apasionada controversia alrededor de la figura de Pío XII, y aunque algunos distinguidos escritores al servicio de la Iglesia aseguran ser un misterio el silencio de ambos papados, otros intelectuales se esfuerzan en hacer luz, y que esta luz se hará no cabe la menor duda.

Entretanto, la Iglesia española sale en defensa de aquél que, después que Franco tomó Madrid, recibió de Pío XII el siguiente mensaje: «Con gran alegría nos dirigimos a los queridos hijos de la España católica, para expresar nuestra paternal congratulación por el presente de paz y victoria con el cual Dios se ha dignado coronar el heroísmo cristiano de vuestra fe y de vuestra *caridad tan generosamente probada* con vuestro sufrimiento.»

No se desmintió al papa (Pío XI) que bendijo las armas franquistas y bendecido a los *ingénuos* verdugos de republicanotes, socialistas, libertarios, y a otros españoles que, aun siendo católicos, no estaban de acuerdo ni acataban el proceder *cristiano* ni la *caridad generosa* empleada por el enano de El Pardo, loado y ensalzado por las felicitaciones de Pío XII.

¿Es necesario hacer luz, sabiéndose mucho del proceder y actuación de los Píos? ¿Existe un misterio Pacelli? No. ¿Y una actuación abierta Ratti? Sí. El primero, achantándose y frotándose las manos de gusto viendo la desaparición de las Repúblicas democráticas, de las libertades políticas, y la exterminación de judíos, del libre pensamiento, más el imperio del terror establecido. El segundo, descaradamente, a lo Borgia, a lo Julio II, o a lo Juan XXII, pactando cínicamente con Hitler y Mussolini y condenando a la cristiandad occidental a la sumisión y a la obediencia hacia los nuevos césares; es decir, haciendo todo lo contrario que los Evangelios disponen, quitándole «a Dios lo que es de Dios», y dándoselo todo al César.

Estamos seguros que si los «santos padres» Pío XI y Pío XII no hubieran puesto tanto afán en las cosas de este mundo, quizás nos hubiéramos ahorrado los Mussolini, Hitler y Franco, y posiblemente la segunda guerra mundial con todas sus consecuencias. Lástima que la prudencia del escritor alemán Saul Friedlander, tan enterado, así como su coetáneo Fritz Thysen, de la vida privada de Pío XII, después de aportar los primeros elementos históricos en su libro «Pío XII y el tercer Reich», tendente a demostrar la actuación directa de Pío XII en favor de Hitler, dudan en admitir que «el silencio del Papa ante la exterminación de los judíos, esté ligado a sus sentimientos de predilección por la Alemania, pues no existen documentos que atestigüen, irrefutablemente, esta predilección.»

(Continuará.)

Siluetas. ¡VIVA EL DESORDEN!

HABLAR de orden, vivir en orden... ¿Qué orden? El actual no es posible porque pertenece a un régimen donde todo está sometido a las leyes que regulan las exigencias del sistema gubernamental; nada escapa a su rapacidad, a su egoísmo, a su ambición autoritaria, que pronto se transforma en despotismo, puesto que así puede mejor caminar por el mundo de los negocios, sometiendo a su voluntad todo cuanto consigue apoderarse para robustecimiento de su existencia, como determinador de cuantas acciones llevan a cabo los que están bajo sus órdenes.

No hay término medio en la aplicación de los métodos que de antemano han sido estudiados con extraordinaria detención, analizando escrupulosamente hasta los más insignificantes detalles para acometer los menores errores posibles o ninguno.

Desde arriba abajo y viceversa todo ha sido sometido a su descomposición para extraerle la esencia de su existir, volviéndole de nuevo a su primitivo estado de naturalidad.

Los más escabrosos objetos son los que más tiempo han hecho invertir a la investigación política; pero no resultaron infructuosos los trabajos realizados al haberlos facilitado numeroso material para continuar los experimentos. Esta misión, por su delicadeza, no es prudente se encarguen de ponerla en práctica quienes carecen de conocimientos, para que su rendimiento responda en un todo a lo que se desea alcanzar con su actuación. No puede exigirse más de lo que se puede dar, ni se dá más de lo que darse puede.

Las necesidades, regularmente, suelen cubrirse, interinamente, con otras necesidades, porque no son tales, sino suposiciones que nos traen de cabeza ante la infinidad de casos, que en nuestra vida cotidiana se producen. La realidad que aspiramos de los acontecimientos sobresalientes o menos interesantes, nos coloca en la disyuntiva de inclinarnos a uno u otro lado si no hay en nosotros la convicción necesaria en las ideas que sustentamos, y continuamos siendo reacios a esos cambios de rumbo, motivado todo esto por una insuficiencia moral al servicio de todas las catástrofes político-económicas.

Pero, ¿cómo conseguir que tales catástrofes sean evitadas? He ahí lo importante a retener en nuestro cerebro para defensa de nuestros propios intereses, que no son otros que los intereses naturales del por qué estamos en la tierra. Intereses que los gobiernos han ido apoderándose de ellos y que, ahora, los explotan para el engrandecimiento del sistema político-estatal que defienden.

A pesar de tantas catástrofes, a pesar de tantos derrumbamientos, queda todavía el último y, no sabemos cuando y de qué forma será conocido; esto, también es a retener en nuestra memoria, conservándole atentamente hasta que llegue su día.

Si el orden que en la actualidad reina en los pueblos, es orden, entonces, vivimos en perenne desorden, ya que el principio de autoridad es el que ordena y no el humano. Será orden cuando el hombre respete al hombre, y la colectividad sea una asociación responsable de cuantos actos realicen los hombres, y los hombres sean responsables directos de la sociedad.

Habrá orden, cuando a la disciplina impuesta, la sustituya la autodisciplina. Cuando a las leyes las anule el directo a la vida y a la libertad, a la justicia y a la igualdad, bajo el reinado de la fraternidad, mientras esto no llegue, el orden es el desorden. Esto lo saben el capital, el clero, la alta banca y demás poderes estatales; pero no pueden ceder nada de todo lo que dominan, ya que dejarían de mandar en los destinos del mundo y pasarían a ocupar el último puesto. Aquí se apoyan los mantenedores del orden que actualmente padece el hombre por su propia culpa, al haber permitido que otro hombre le mande y no le deje exteriorizar su pensamiento. Obvia citar aquí lo que todo hombre estudioso sabe; pero no está demás recordarle la responsabilidad que tiene contraída con estas diferencias sociales.

No es con palabras más o menos bruscas, persuasivas o crudas, razonables o violentas, que se logra convencer al verdugo, sino con acciones adecuadas a la «profesión» que practica. No se convencerá ni se vencerá con frases al general que dirige la batalla, es la acción y no la palabra la que puede salir vistoriosa.

Coincidir en un punto es poca cosa, lo esencial es coincidir en todos e ir adelante, sin retroceder, derechos al objetivo inicial y conseguirle para la implantación del orden verdadero, que tanto necesita la humanidad en su combate por la libertad.

Cierto que todas las épocas no reunen las mismas características, pero es de indudable valor la experiencia que de ellas se recoge. Animados por una voluntad a prueba de martillazos, avanzamos paso a paso por el desierto de la vida, con la convicción de que no nos abandonará la constancia, y la consecuencia nos estimulará sobre la marcha, condición que robustece nuestro espíritu y nuestra moral, no vacilando en la lucha emprendida por alcanzar el desorden que mañana será el orden más perfecto.

Abrir el libro, leerle y no recoger nada de lo que se ha leído, es una desatención; estudiarlo, una necesidad, si se quiere aprender; pero los poderosos no ignoran quienes son los que desean capacitarse y cuentan con facilidades para ello, y quienes los que ponen poca atención o ninguna al sentido de superación, conformándose con la condición de que han sido calificados, por cuya razón no les roban el sueño, y se contentan con verlos vegetar en medio de la oscuridad más tenebrosa. Hay que convenir, que todo eso es una fuente de ingresos muy respetable para los dirigentes del llamado «cotarro nacional», y, por consiguiente, justo o injusto, lo mantiene, es su posición y no la contraria; de lo que se deduce, que el hombre no debe ceder nada de lo que más tarde le haría ser esclavo del hombre.

Y andando, andando sin tener en cuenta lo que se ha recorrido, sino lo que queda por recorrer, es el mayor cometido del idealista que no se conforma con lo visto, porque ansía ver más, y convencerse mejor del ideal que profesa a pesar de todo cuanto ha sufrido por defenderle de las impurezas de los otros que querían degenerarle.

A vuela pluma he podido componer este pequeño bosquejo, esta silueta de rebeldías vividas y realidades logradas, y estoy satisfecho de haberlas disfrutado con mucha o poca intensidad, que no hay espacio estrecho si lo aprendido es grandeza liberadora.

MINGO

La rémora española

I

EN todos los tiempos los rémoras se disfrazaron de evolucionistas y progresistas, y en calidad de peones del capitalismo y del Vaticano sirven, a ambas potencias, de peones de ajedrez. Particularmente aquel último se adueñó con el tiempo de gran parte de las riquezas del planeta, extendiendo sus tentáculos en forma de congregaciones, sociedades anónimas, y valiéndose del «tercio extranjero» que vienen a ser los dominicos y jesuitas, buenos elementos, además, para ejercer la diplomacia secreta y el espionaje.

Cuando en el exilio oímos hablar a algunos aventureros infiltrados venidos de la península para establecerse en la C. N. T., parece que las nuevas generaciones de curas y militares ya no son iguales, en reaccionarismo, que sus antecesores. La táctica eclesiástica, igual que la castrense, es posible que haya cambiado para adaptarse a la modernidad; pero en cuanto a los fines, no dejan de ser los de dominación, como antaño.

Desde que se encaramó al poder, la Iglesia católica no ha hecho más que dominar a los pueblos sometidos, a base del engaño, el terror y el suplicio. Sus «cruzados» de todas las épocas no han acometida sino guerras de rapiña y castigo contra «infieles», que lo han sido y siguen siendo cuantos humanos no se pliegan a sus desmedidos caprichos. Papas XI y XII nada han tenido que decir y si bastante que aprobar, de las feroces dictaduras de Hitler, Mussolini, Franco, Salazar, etc., todo lo cual me trae a la memoria algo leído en «El Proletariado Militante», de Anselmo Lorenzo: Durante la Primera Internacional se formó en España la Federación Regional Española para ingresarla en la A. I. T. Ya entonces curas y militares insinuaron deseos de avance fingido, quedando, por tanto, sujetos a la directriz siempre reaccionaria de la Iglesia unos, y del cuartel otros. En 1967 la historia se repite, mejor dicho, se prosigue.

Para evolucionar y liberalizar España, ya los curas de antaño crearon sociedades católicas para obreros, en realidad, para sustraerlos a la influencia atea y libertaria, y así servirse de ellos y servir, al propio tiempo, al capitalismo. Pronto se vio como ambos elementos de hisopo y sable se ensañaron a sangre y fuego contra ese pueblo «incrédulo» al cual pretendieron, vanamente, desviar. La patronal de todos los tiempos los ha tenido como fieles y seguros servidores.

Voy a citar algunos casos ocurridos en Zaragoza en el siglo pasado, en los que tomaron parte sacerdotes y oficiales del ejército ordenados por el arzobispo de aquel tiempo. Si bien los disparos de los sucesos que vamos a señalar partieron de los soldados, la cruz en alto para el fuego fue levantada por los ensotanados. En la calle del Perro se habían refugiado en las casas unos obreros protestatarios. Tropas y guardias civiles los desalojaron brutalmente de las mismas, y ya en la calle los pasaron a filo de machete. Otros obreros parapetados en el Café París (en el Coso, frente a la calle Alfonso) fueron cañoneados implacablemente por militares de «preparación moderna». El bombardeo de la Casa de los Monas (Coso Alto, entre las calles Cerdán y Escolapias) también fue obra del clero y los castrenses «evolucionados». Todo esto me lo explicó mi padre ante compañeros suyos, pues en aquel entonces mi progenitor era el secretario de Oficios Varios, teniendo precisión, en tan malas horas, de huir a Francia para escapar a la represión sanguinaria de las autoridades militares y eclesiásticas.

La propia «Mano Negra» de Andalucía fue un invento tenebroso de la verdadera Mano Negra burguesa y clerical para exterminar a la organización libertaria de los sufridos campesinos de aquellas tierras. La Semana llamada trágica de Cataluña, fue producida por el jesuitismo de cruz y charretera al desencadenar una guerra colonialista en Marruecos, donde llevar carne fresca de jóvenes proletarios a hacerse matar en beneficio de intereses bastardos. Sumando la impericia a la injusticia, el alto mando encabezado por el general Marina, dirigió una columna mandada por el general Pinto hacia el Barranco del Lobo, hondonada sin salida, ofreciendo blanco fácil a los cabileños, que destrozaron enteramente la columna (3.000 hombres) con general y todo. Véase aquí el porqué de la Revolución del 25 al 31 de julio en Barcelona y provincia, drama inmenso que tuvo por colofón el asesinato de Ferrer Guardia y cuatro revolucionarios en Montjuich.

EMILIO LONGAS

Pareceres. LA VERDADERA RESPONSABILIDAD MILITANTE

Lecciones del pasado y objetividad del presente

SI, estimado compañero; te sobra razón cuando me manifiestas que en los Sindicatos jamás se discutió a los «marginalistas». Esto es un modismo del exilio, como «tácticas demodadas», «modernismos», y lo ridículo de pedir la *retraite* a los caducos, los canosos, cuando los hay jóvenes con mentalidad retrógada y jamás serán jóvenes por mucho que se «maquillen».

Me hablas de nuestras asambleas. Sí, querido compañero, hay gran diferencia, pues en los Sindicatos solo habían afiliados de toda profesión y edad, y cuando se proponía para los cargos se estimulaban las cualidades, pero jamás se pedía la fe de nacimiento, pues en aquella época semi olvidada por unos e ignorada por otros aun no existía el retiro y no se podía pedir la jubilación.

Te condueles con justa indignación del carácter incomprensible de las asambleas del exilio y el mal efecto que produce entre los compañeros que terminan por apartarse en perjuicio de los propios intereses orgánicos. Sí, es verdad; es causa de los personalismos, del orgullo mal comprimido y la funesta vanidad; en nuestros sindicatos había el natural pugilato entre los imberbes y veteranos, pero esquivando insultos, ofensas y humillaciones porque había ese concepto de la responsabilidad que se ha olvidado en el exilio; en aquellas asambleas se ponía la natural pasión cuando se trataba de difundir, de sembrar ideas, pero había consideración por la ancianidad y tolerancia por las travesuras de la turbulenta chavalería, mas todo se olvidaba cuando se trataba de salir al paso a políticos, camuflados, perturbadores y oportunistas; jóvenes y viejos nos poníamos de mútuo acuerdo para afrontar el peligro, y en la calle, codo a codo, se luchaba contra la reacción defendiendo la C.N.T. y la integridad de las ideas; en las asambleas se permitía la libre expresión del militante, se defendían posiciones, métodos, tácticas de lucha, pero eso sí, se respetaban los acuerdos, se aceptaban las mayorías y se respetaban las minorías, no ocurriendo como en el exilio, donde los acuerdos que no están a la medida de unos no sólo no son aceptados, sino que se sabotean por irresponsabilidad militante.

Si, amigo, en España había las capillitas, los grupitos, los incontrolados, los tertulianos cafeteriles, y hasta los emboscados, pero como todos nos conocíamos no había lugar al engaño; pero aquí no nos conocen ni nuestros propios *padres*, ¡tanto hemos cambiado!

De acuerdo que en los sindicatos se reunían las juntas una vez por semana con delegados y militantes activos; se discutían problemas, se limaban asperezas y en las asambleas se daba la impresión armoniosa de la fraternidad. ¡Si esto se propone en el exilio se considera como una anomalía!

Quiero recordarte que cuando salía un grupo disidente se les expulsaba y con ellos a cuantos se hacían solidarios y no me dirás que era procedimiento marxista, sino puramente orgánico. Pues bien; a los que por causas justificadas se les ponía al margen de los sindicatos por acuerdos de asamblea jamás se les daba ingreso otro sindicato, y la F.A.I. y las JJ. LL. los ponían en cuarentena retirándoles la confianza por solidaridad con la C.N.T. Las ramas hermanas jamás se inmiscuían en los problemas internos; y cuando querían saber las verdaderas causas de las expulsiones se dirigían, en términos cordiales, pidiendo informaciones; en el exilio un militante, un grupo, tira un manifiesto, la asamblea soberana los expulsa; y sin tratar de averiguar las verdaderas causas, afines les ofrecen las columnas de Boletines para su *defensa* permitiéndoles incluso excesos; pero lo más chocante del caso es que a pesar de acuerdos recientes sobre marginalismo, militantes responsables abogan para que estas «documentaciones» sean leídas en las asambleas.

El exilio tolera que salgan emisarios recorriendo poblaciones no para dar conferencias como sería lógico, sino convocando reuniones limitadas; campañas preparatorias de reuniones extensivas sabiendo de antemano que el proyecto es irrealizable, pues dadas las distancias y lo que cuestan los desplazamientos solo acudirían los locales; en estas reuniones antiorganizacionistas no se convoca a todos sino solamente a los afines, y yo pregunto: ¿qué se pretende? ¿unificar o *descongestionar?* Si no hay la necesaria confrontación, ¿cómo se podrá llegar a la compenetración? Y a más: ¿quién está autorizado para poner etiquetas cuando todos estamos por adelantado «seleccionados» y «catalogados»?

Sería más lógico, más normativo, que los compañeros con inquietudes propias, en sus asambleas expusiesen con diáfana claridad sus problemas, interesando a los compañeros para propiciar asambleas de conjunto de diferentes localidades limítrofes y concentraciones en las cuales se improvisaran conferencias, charlas, coloquios buscando el diálogo con los de casa, y a buen seguro que todos los militantes de responsabilidad prestarían su colaboración; yo mismo públicamente en la prensa confederal y específica pedí la confrontación de las ramas — que deberían considerarse hermanas — el nombramiento de una comisión para la unificación del M. L., y se dio la callada por respuesta porque lo que interesa no es la salud del Movimiento.

Manuel HERNANDEZ

DISCOS

HEMOS releído el original de un libro sorprendente: «Ciudad Caída». Sorprendente por la simplicidad que, en lugar de amenguar, aumenta la densidad del tema. Es un niño, casi, que describe el caso mayúsculo nuestro. En 1936 y antes, el autor vivía, se desarrollaba y divertía en el barrio de Mercaders, el mismo en cuya calle «inicial» la C. N. T. tuvo el Centro Obrero en el número 25, el Ramo de la Construcción en el 24, y la sede general de la Revolución y la guerra en el propio Fomento del Trabajo Nacional, vulgo casa de Cambó.

La trama de la obra en cuestión se desarrolla en una casa vetusta de la plaza de las Beatas, en cuyo vecindario están incursas todas las tendencias, toda suerte de virtudes y contradicciones. El drama general repercute en el interior de la estancia, turbándolo, agitándolo y, en parte, destrozándolo. Desde los victoriosos disparos de los 19 y 20 julianos, hasta el silencio gris y presagial del 26 de enero del 39, todo discurre y transcurre por las páginas de esta narración viva y directa que el autor llama novela, dejando a nuestro cuidado, sin duda, que la adjetivemos realista. Porque lo es, porque es una crónica vivida y cálida. Y porque es interesante, interesantísimo, conocer la opinión que de nuestra gesta se formaron los niños presenciales.

Entretanto, este precioso material toma cuerpo físico por los manes de la Imprenta y por empresa atrevida del autor y de nuestra cara revista «Umbral». Gracias a lo cual los lectores amantes de nuestra epopeya y de nuestras letras, pasarán ratos agradables y de evasión reviviendo el goce y la amargura de una Revolución — la más grande — momentáneamente perdida.

DISCOBOLO

Conferencia de Seguí en Mahón (1922)

Esta hermosa y documentada peroración fue publicada en «Umbral» y luego editada en hojas sueltas. Treinta Federaciones Locales habrán recibido cada una, 100 ejemplares, con derecho a abonarlas o no abonarlas. En el caso favorable su dinero, aunque modesto, pasaría al Fondo de Propaganda para editar otra hoja ejemplar para la difusión de nuestras ideas.

Quedan unos cientos de ejemplares a disposición de las FF. LL. que se interesen por los mismos.

LE COMBAT SYNDICALISTE

B.D.I.C

París. EL MITIN DEL ALHAMBRA

Por último ocupa la tribuna

FERNANDO VALERA

de Acción Republicana Democrática Española.

Señala el hecho lamentable de que los españoles no puedan comunicarse entre sí más que en tierra extranjera cuando se trata de organizar las instituciones de su país. Refiriéndose al célebre referéndum y a las leyes orgánicas elaboradas por el franquismo, dice que son un simulacro vergonzoso de la democracia, una humillación inmerecida para el noble pueblo español, y una burla abominable para toda la humanidad civilizada.

Sobre la pretendida amnistía, indulto o lo que sea, cita la reunión de las Cortes de amenistas del 23 de noviembre último, es decir, de representantes que sólo representan a quien les designó con encargo de decir amén a todos sus desafueros.

Asombra la rapidez y el alboroto con que la gran prensa mundial recogió, adulteró y difundió la noticia de que Franco se proponía promulgar una amnistía o perdón total, restableciendo «la hermandad española» hace treinta años quebrantada al desencadenarse la guerra civil. «Borra el caudillo todos los delitos y crímenes cometidos por los republicanos». «Los exiliados pueden regresar a España», etc., etc., decían los grandes rotativos.

Luego ha resultado que no hay tal perdón. De antemano se sabía que no hubo tales crímenes; mas el efecto psicológico que se buscaba ya estaba conseguido; la opinión mundial había sido intoxicada de simpatía hacia el tirano por medio de la prensa mundial, radio y televisión que habían producido el impacto deseado, y aunque luego vinieran rectificaciones y esclarecimientos poniendo las cosas en su lugar, quedaría en el ánimo de los lectores, auditores y televisores la vaga impresión de las generosidad del «caudillo».

Es la técnica de los reflejos que Goebbels manejó a maravilla para intoxicar al pueblo alemán con la locura racista y llevarlo al matadero.

El refrán castellano decía: «Calumnia, que algo queda». Fraga Iribarne practica la técnica hitleriana del «miente, que a fuerza de reiterar la mentira, todo el mundo terminará creyendo que es la verdad».

En un pasaje más adelante el orador recuerda que fue Franco quien desencadenó la sublevación militar y la guerra civil, mofándose de la fidelidad a la palabra de honor empeñada, a las leyes vigentes y a las autoridades republicanas.

Señala que el franquismo con mentiras y engaños procura se le abran las puertas del Mercado Común, como consiguió por el mismo procedimiento de engaño franquear las de la UNESCO, la ONU y la Unión Interparlamentaria.

Cita la invención de los escultores clásicos, que por haber perdido el candor y la inocencia de la virtud, inventaron la hoja de parra, y dice que la mentirosa amnistía como las fingidas liberalizaciones, democratizaciones e institucionalizaciones de hoy y mañana, no son sino hojas de parra con que pretende disimular las indecencias de la tiranía española y justificar las complacencias y claudicaciones de un mundo llamado libre para con el cómplice, heredero y fideicomisario de Hitler y Mussolini.

Dicen noticias de prensa que incluso el Partido Comunista ruso aconseja a los exiliados que regresen a su patria a favor del último indulto. Está visto que el mundo sigue sin comprender la tragedia de los exiliados, como antaño no comprendió su heroísmo. ¿Tan difícil es comprender esa sencilla y digna actitud del destierro antifranquista?

Los republicanos no reclaman ni aceptan perdón, sino que exigen justicia y libertad y no para sí, sino para el pueblo. He aquí por qué los desterrados no renuncian al honor de seguir siéndolo. No; el exilio republicano no se rendirá. Seguirá existiendo como un estigma imborrable para la tiranía, como un gusano roedor para la conciencia hasta que en el umbral de la puerta patria desaparezca la invitación de entrar al precio de renunciar a la dignidad y a la ciudadanía, a la manera como en las puertas del Averno se leía el verso horripilante del florentino: «*Lasciate ogni speranza voi chi entrate.*» «Renunciar a la esperanza los que entráis.»

¿Lo que fue el referéndum? El pueblo no habló, no pudo hablar en las urnas, porque el pueblo, el verdadero, no fue consultado sino amordazado, intoxicado, suplantado y sustituido por el complicado y siniestro artilugio electoral de Fraga Iribarne.

Un referéndum es una consulta sincera a la voluntad de un pueblo libre, con el designio de refrendar — por eso se llama referéndum — o derogar un acuerdo del Parlamento. Y si no hubo ni podía haber sinceridad, sino amaño, ni hay Parlamento representativo sino coro de amenistas; ni libertades públicas, ni medio legal de fiscalizar la pureza del sufragio, claro es que no hubo ni podía haber referéndum.

Redactor L.

A la salida del acto fueron distribuídas 500 hojas conteniendo el discurso del compañero Salvador Seguí pronunciado en 1922 en Mahón.

REPORTAJES DE LA EMIGRACION

El refugiado político y el emigrante

por MASTIENO

(Continuación)

Al cabo de un cuarto de siglo

POR lo tanto, el desterrado español no puede ni sabe adaptarse a este «climat» de los hoteleros. Dichoso...

«Dichoso aquel que tiene
su casa a flote,
su casa a flote...»

.....

Al cabo de un cuarto de siglo, el desterrado vive igualito que los recién llegados... Cada familia dispone de una o dos piezas... Se paga al día, semana, quincena o mes. Todo chorrea humedad y suciedad. Todo es incomodidades. No tienen cocina, ni baño, ni retrete. Tal servicio es común para todo un rellano de pisos o todo el inmueble. El grifo de agua corriente suele estar en el excusado. Las personas se lavan en palanganas. Las aguas sucias se depositan en cubos o barreños que están todo un día o toda una noche «oliendo» en la «chambre». Un simple «réchaud» de alcohol sirve para hacer la comida. La ropa, lavada en lebrillos y tendida de cuerdas a través de toda la pieza, hace su papel de cubrir y confundir una mesa, dos sillas, la única cama donde duermen, en promiscuidad padres e hijos. Peste a guisos... Humo apestado de sartén friendo. Colchón por aquí... Sommier por allá... Porque, uno u otro en tierra, también hijos o padres duermen en el suelo. ¿Calefacción? Unas veces, sí. Otras veces, no. Ni un enchufe eléctrico para una estufa, para la radio, para la plancha, para el «rasoir». Nadie puede tener televisión. Lo prohibe el hotelero. Todos han de contentarse con transistor... Las visitas son indeseables para que no vean tantas miserias.

Organismo propios y extraños

Existen bastantes organismos de los refugiados o para ayuda de ellos mismos:

— Cruz Roja Española Republicana.
— Dispensario Cervantes.
— Clínica-Hospital Vasco.
— Solidaridad Democrática Española.
— Fondo Humanitario Español.
— Solidaridad Internacional Antifascista.
— Centro de Orientación Social.
— S. I. M. A. D. E. (protestante).
— Ayuda excepcional a los intelectuales.
— Ayuda Mutua Universitaria.
— Spanish Refugees Aid, Inc.

La misión de tales organismos es atender en lo posible los casos extremos en que los refugiados se vean en trances de necesidad material, asistencia médica económica, orientaciones de clasificación y empleo profesional.

Unos servicios cuestan dinero. Otros servicios son gratuitos. Los parados, enfermos, inválidos, ancianos, huérfanos de tutelas y medios reciben la ayuda mínima que se les puede subvencionar periódicamente, sujeta a revisión y anulaciones cuando ya no se presentan los casos tan agudos como en la orfandad de recursos, el abandono total del paciente, viejo, niño, etc.

Hay organismos que dan a los refugiados sus cursos de francés gratuitamente. Hasta suelen otorgar becas para que los menores de edad estudien y se capaciten para cuando lleguen a adultos y tengan que emplearse en las prácticas de la lucha por la existencia.

El Quai d'Orsay tiene la reglamentación de la carta de refugiado que vale unos francos y con cuyos beneficios dota a un Fondo destinado para ayuda de los exiliados en casos de enfermedad, medicamentos, operaciones, protesis dentarias, etc.

Hace más el «Quai d'Orsay», pues paga la plantilla del personal y las instalaciones del «Office des Réfugiés» de su presupuesto nacional o con cargo al Alto Comisario Francés para los Refugiados.

Para que el Fondo preste su óbolo al refugiado, éste tiene que poseer su carta como tal, no disponer de Seguro Social, estar necesitado, trabaje o no trabaje, siempre que sus utilidades sean insuficientes para un orden de vida ordinaria o decente.

Se trata de un rasgo muy singular.

Captaciones y proselitismos

Desde el equipo ministerial hasta la agrupación más simple, se tiene su buen montado engranaje burocrático a base de dinero, esfuerzos, muchas voluntades puestas en movimiento.

El Presidente de la República ejerce su primer magistratura en abstracto, o sea sin territorialidad. El Consejo de Ministros, los subsecretarios, las mecanógrafas rinden su cometido con muy grave seriedad...

Partidos y organizaciones filiales a la República se nutren de ésta y muévense dentro de su área simbólica — sin territorio ni masas — para mantener el fuego sagrado de las instituciones y captar adeptos fieles.

El emisario o delegado-representante va y viene en funciones proselitistas y de aportador de concursos mejor o peor canalizados, más o menos útiles, pero todos muy convenientes...

Hay partidos al margen. Quedan organizaciones al margen de la causa republicana. Son los socialistas, anarco-sindicalistas, católicos vascos, catalanistas, comunistas...

Los comunistas están declarados fuera de la ley en Francia, pero se mueven, agitan, medran organizados y lanzan sus voceros periodísticos clandestinos al amparo de la legalizado comunismo francés.

El catalanismo es ya más catalanista que republicano, en el destierro. Los católicos vascos se inspiran más en sus Fueros o Arbol de Guernica que en las oficiosidades republicanas.

Los socialistas y ugetistas viven sus propios problemas por encima de los gabinetes republicanos, o se desentienden de tales equipos con el fin de darse a sí mismos una libertad que movimientos que les caracterice plenamente con su ideario socialista.

Los anarco - sindicalistas laboran «per se» y con toda independencia del conjunto de todos los demás. Salvedad hecha de la Alianza Sindical. Pero su actitud es enteramente afirmativa de sus ideales, ampliamente crítica tocante a las teorías y no se ajustan al oficialismo republicano. Mantienen la personalidad que durante un siglo les ha dotado de lo que son, tienen y valen.

Banderines de periódicos y de mítines hacen sus jiras por toda Francia en pos de simpatizantes y de querer convencer a la gente española que cada banderín lleva las mejores enseñas de liberación patria.

Viajes, dietas, todo pagado a los propagandistas. Sueldos regulares a los secretarios, miembros de comités, directores y redactores de periódicos, administradores, ayudantes, tipógrafos, etc.

Perdura la fe del carbonario. Todos quisieran imponerse... Que los demás piensen como ellos. Mucho subjetivismo y desentrañamiento de la madre tierra.

¿ELECCIONES?

LAS tan cacareadas elecciones sindicales de España, no tuvieron nada de tales. En los centros de trabajo de más de 6 operarios se formó mesa electoral estando presentes los representantes directos o indirectos de la empresa y los seudo obreros, u obreros aborregados y los que ya han figurado o figuran en el escalofón de jerarquías sindicales, con trato benévolo por parte de las empresas.

Moralmente, los productores, fueron conducidos a votar como si se tratara de los clásicos corrales de esclavos de la antigüedad. ¿Quién se atreve a resistir? Pues no obstante la coacción, la resistencia existió tanto en el sector empresarial como en el obrero.

¿Candidatura? La presentada y aprobada por los acomodados o con beneplácito de ellos.

¿Resultado verdad de las elecciones? No importa, puesto que la comedia fue el que se proyectó para la escena, lo previsto de antemano.

En las empresas de menos de 6 productores se les mandó un comunicado-orden en el cual se citaba para el día y hora fijos, con obligación de presentar la citada «orden» con el número de la empresa y sindicato a que se pertenece, *para mayor facilidad en la gestión del voto.*

A las empresas se las citó en igual forma que a los operarios. Pero la resistencia, indiferencia y abstención, existieron con marcado porcentaje a pesar del miedo y la coacción. Se teme a las represalias indirectas, pero, como digo, se afronta el peligro, pues ya no estamos en los años 40 a 44, etc. Tú, compañero, ya sabes como eran aquellos años. Pues existen nuevas generaciones que aunque con retraso, hacen frente a la situación; jóvenes a los que no se puede tildar de *rojos*, pues ya se han suscitado discusiones y ha habido bofetadas en los sindicatos más de una vez, por culpa de haber acusado de *rojos* a gente joven, y los funcionarios de los sindicatos se han tenido que oír palabras en las que han quedado mal parados sus árboles geneológicos.

¡Qué interés tienen en hacer profusa e intensa propaganda en televisión, radio y prensa, para que resulte perfecta la representación electoral sindical franquista! En la misma se hacen encuestas públicas, naturalmente, amañadas, falseadas. Se pregunta a un número determinado de personas y las preguntas, la mayoría de las veces, son capciosas, tendinciosas, preparadas. Son eliminadas las contestaciones inconvenientes o que desentonen de la armonía orquestal.

Las cintas magnetoscópicas que han sido gravadas con personas que han contestado claramente y con cierta valentía, son apartadas. Uno de estos casos, se dio con personal de la compañía telefónica de España en Valencia.

Pese a todo el lunes 24 de octubre de 1966, en la televisión, el presidente de la organización de estudiantes (Madrid) paraestatal, se tuvo que oír, de parte del presentador, la siguiente pregunta: «Se le acusa de tener la protección del Estado y disfrutar del favor de tener a su disposición los servicios de televisión, prensa y radio. ¿Es verdad?»

Dicho presidente se defendió lo mejor que pudo de las acusaciones de los estudiantes catalanes, los cuales expulsaron al susodicho presidente y a sus acompañantes de los centros universitarios, violentamente, según él. En su defensa, acusó a los estudiantes catalanes de actuar en defensa de idiales políticos, sin actuar en defensa de los intereses profesionales estudiantiles; después adujo: que no eran las masas estudiantiles quienes actuaban, sino pequeños grupos minoritarios. Dijo también que las violencias se habían propagado a Madrid, añadiendo que estos ideales por el momento son una utopía.

El mismo presidente, dijo, que se le acusaba de dictador, sin ser verdad, y que él acudiría a Barcelona para defenderse de tal acusación, ya que él actuaba en defensa de una entidad legalmente constituida y como tal, hacía uso de recursos que las leyes le confieren.

Las leyes sí, pero la razón no.

J. T.

España.

NECROLOGICAS

PATRICIO GOMEZ

En la localidad de Villefranche sur-Rhône (Rhône), acompañamos el cadáver del que fue siempre un buen compañero, Patricio Gómez.

El entierro fue de acuerdo con los ideales suyos: por lo civil. La mayoría de los compañeros de esta localidad asistieron a este acto fúnebre, así como una gran cantidad de españoles instalados en esta localidad desde hace poco tiempo, lo que prueba el aprecio de que gozaba en esta colonia de españoles nuestro compañero Patricio.

Perteneciente a los tiempos de duras luchas a la Regional de Cataluña (residía en Barcelona) este compañero, que militó en la F. L. de Alés (Gard) y en esta F. L. de Villefranche, contaba con numerosos compañeros y amigos en los lugares en que desplegó sus actividades orgánicas; y es para que queden informados unos y otros de su desaparición de la vida (en la que tanto luchó por una mejor sociedad) que sus amigos de esta localidad escribimos esta nota en nuestra prensa.

A su compañera Carmen expresamos toda nuestra afección en su dolor y pena.

Por el grupo de amigos de Villefranche, E. PINOS.

GINES GARCIA

Ginés García nos ha dejado como tantos otros de los que, a su vez, fueron recordados su temple y sus luchas por y para la defensa del anarco - sindicalismo. Ginés García también merece ese recordatorio por hombre sincero y anarquista. García abrazó las ideas ácratas y emprendió la lucha social en Barcelona en el año 1918. En plena juventud sufrió los castigos que Martínez Anido y Arlegui imponían a los hombres de la Confederación Nacional del Trabajo. García supo educarse y superarse a través de nuestras luchas sociales, habiendo desempeñado, con voluntad y acierto, cuantos cargos le confió la Organización. En nuestra guerra, tuvo el cargo de secretario del Sindicato de Sanidad de Barcelona. Más tarde, en 1946, le encontré en St-Etienne (Loire). Para García no se había perdido la guerra, ni mucho menos su moralidad de luchador. Después nos volvimos a encontrar en Sechilienne (Isère), en donde, en asamblea pública, demostró a los comunistas españoles y franceses, quiénes somos y cómo actuamos los hombres de la C. N. T.-F.A.I. Más tarde nos volvimos a encontrar en Tignes (Savoie), siempre en el puesto de lucha, y aquí, entre él y su hijo mayor llevaban la secretaría de la F. Local de Bourg-St-Maurice. Nos separamos; pero en agosto de 1962, de nuevo nos encontramos en un hospital de Lyon. Desgraciadamente, aquí nos separamos para la eternidad. A pesar de los sufrimientos que le condujeron más tarde a la tumba, Ginés García no dejó de ser el excelente compañero que supo, como siempre, soportar todas las adversidades.

Salió de dicho hospital antes que yo; al despedirse de mí dijo: «Siento en mí el olor de un verdadero cadáver». Hasta en eso tuvo fiel presentimiento.

A su compañera Pilar e hijas que lo acompañaron a lo largo de su heroica lucha, nuestras más sentidas condolencias. — *Baltasar Martínez.*

Châteauneuf - du - Rhône, febrero 1967.

COMUNICADOS

CONFERENCIAS

EN MONTPELLIER

Para el domingo 28 de febrero, a las 9,30 de la mañana y en nuestro local de costumbre, con la participación del compañero Clotaire Henez, quien disertará sobre el tema: «Los anarquistas y el planing familiar».

Comisión de Cultura y Propaganda del Movimiento Libertario Español exilado en Gran Bretaña

CICLO DE CONFERENCIAS
(Londres)

La tercera de este Ciclo está prevista para el domingo día 5 de marzo. Como las anteriores, el lugar de reunión será el Royal Hotel, Woburn Place, London, W. C. 1, a las 3,30 de la tarde.

J. G. Pradas presentará:
«Dos lecturas literarias»

Esta conferencia, que promete ser muy interesante en su género, será dada en español, y en el curso de palabra ssobre aclaraciones y preguntas se alternará en español o inglés.

Como las anteriores y sucesivas, esta invitación tiene caracter público y cuantos lo deseen pueden darse por invitados.

La Comisión organizadora
Londres, febrero 1967.

CONFERENCIA EN MARSELLA

La Federación Local de Marsella organiza una conferencia para el domingo 26 de febrero, a las nueve y media de la mañana en la sala Pelloutier (Bolsa del Trabajo).

El culto militante de la C. N. T. y del anarquismo español, Fontaura, disertará sobre el interesante tema «La ideología ácrata ante el porvenir del mundo».

Invitación cordial a todos los compañeros, a los antifascistas en general, radicados en Marsella y en la región de Provenza.

F. L. DE PARIS

Siguiendo el curso de charlas, el domingo 19 a las 10 horas hablará el compañero Cuende sobre el tema: «La C.N.T. ante los problemas actuales».

Estas charlas son seguidas dl discusión sobre el tema tratado, recomendándose la mayor concurrencia.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris: Berthe et Jacques, 10; *Le Perreux*, J. Satué, 5; Francisca Vega, 5; *Paris*: La Justicia, 7; *Combsla-Ville*: Paulino Dieste, 17; Mejías 5; Casals, 10. *Total* 52 frs.

S. I. A., TOURS

Se convoca al grupo de S. I. A. y sus simpatizantes a una reunión para el día 19 de febrero 1967, en la Bolsa del Trabajo, a las 10,30 de la mañana. Se ruega la asistencia de todos, dados los asuntos a tratar.

CORREO DE REDACCION

Compañeros exigentes, pero con escritura deficiente: Sed comprensivos con nosotros como lo somos para vosotros.

J. H., Marsella. El anuncio no apareció por culpa nuestra. Se nos traspapeló.

J. P. G.: Recibido encargo. Escribiremos.

J. G., Agde: Di si ahora recibes correctamente el periódico.

R. S. M., La Garenne - Colombes: Tu artículo, bien intencionado. Pero la C. N. T. jamás establecerá contacto con monárquicos ni con falangistas. Esas son veleidades de cenetistas descastados. No te preocupes.

E. L. Hyères. Repasada tu ficha, pero te adelantamos que el «C. S.» no es responsable de las irregularidades de la distribución. Di si ahora recibes el semanario regularmente.

FEDERACION LOCAL DE PARIS

Comunicado aclaratorio

Habiéndose divulgado, por razones que escapan a nuestro análisis, que determinados afiliados a esta Federación Local estaban en contacto con el representante sindical de Franco en el Consulado de París, esta Comisión, por acuerdo mayoritario de una asamblea, tiene la satisfacción de hacer saber a toda la Organización, que cuantos rumores han circulado en el aspecto señalado, carecen de veracidad y de fundamentos.

Por la Comisión, el secretario
J. Castillo.

F. L. de PERPIGNAN

Siguiendo nuestro curso de charlas, el compañero Andrés Capdevila, militante de nuestra Local, desarrollará el siguiente tema: «Las reminiscencias políticas, rémora del progreso».

Esperamos que el domingo 19 del corriente, a las 9,30 de la mañana vendréis todos a la charla.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA EN EXILIO

Convoca a todos los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 19 de febrero a las 9 y media de la mañana, en la Sala C.N.T. nº 1 del Palais de la Liberation nº 9, en Villeurbanne.

SIMPLIFICAR

A Félix Cuende. Resulta más costoso embrollar que allanar. La verdad aclara, la mentira oscurece; luego nuestra misión es hacer algo en provecho de la humanidad mediante palabra y conducta sanas. La verdad sale sin esfuerzo, en tanto la mentira hay que inventarla.

Llevamos muchos siglos a caballo de la falsedad, y ello para beneficio de castas «elegidas». Tiempo debe ser para equilibrarnos en iguales, bneficio lograble con el restablecimiento de la verdad de la vida.

El capitalismo miente una supremacía sobre el obrero. No abona al productor el valor íntegro de su trabajo. El comunismo falsea la emancipación obrera, que resigna en favor de la nueva casta dominante. Una tendencia y otra no hacen más que embrollar situaciones para seguir dueños de la historia. El trabajador está, para ser verdadero, obligado a liberarse a sí mismo. ¿Cómo? Mediante la unión, prescindiendo de toda suerte de esclavistas, arrumbando para siempre capitalismo, clericalismo, militarismo, politicismo, o sea la mentira sustanciada.

El comunismo, panacea fingida de nuestros días, es una añagaza a pesar de sus aires de grandeza. Amigo Cuende, cuánto adelantaríamos si los intelectuales que dicen estar al lado del pueblo emplearan su lenguaje al alcance del mismo, o más directo para la causa libre de los humanos. Por desgracia no es así.

Estamos por lo práctico y no complejo. Y vaya de ejemplo: Picasso en su época fue un gran pintor, pero ahora ni los *privilegiados* le comprenden. A Goya, Julio Romero y demás realistas, todos los comprendemos y gozamos; por claridad y riqueza de matices. Con la pluma se puede hacer otro tanto, ya que la sencillez no está reñida con lo pristino, todo lo contrario.

Los actuales administradores de España hace años se ocupan de reajustes y desarrollos, con un lenguaje tan insincero que ellos mismos se confunden. La prosperidad de un país reside en la administración honesta de los «bienes comunes» y no de los vienes sustraídos a la mayoría en beneficio de una minoría. Las cuentas jeroglíficas podrán sacar otro saldo que el de una miseria que, en igualdad de derechos, no existiría. Eso permite a los explotadores de España darse cómodos y gustosos viajes a Miami, Honolulú, París y otros selectos lugares, en tanto los obreros a los que explotan tienen que vivir la mentira de sacrificarse por la patria, la patria de los que medran y viajan a su costa.

Y así los siglos se empalman a los siglos. ¿Hasta cuándo?

Uno de la tierra de España
Aachen, Alemania.

¿POR LA GRACIA DE DIOS?

¡No!

Pero por la intriga y el deshonor. ¡sí!

Por el engaño y amancebamiento.
Por la traición.
Al presunto amigo.
Al supuesto enemigo.
A los propios principios.
Al extraño objetivo.
Por el genocidio bendecido por la Iglesia.
Por la impostura disfrazada del color del momento.
Por la arrogancia.
Por la tenocidad inmisericorde.
Por la egolatria y el endiosamiento.
Por la corrupción mantenedora de corrupciones.
Por el apego a lo muerto y a los muertos.
Por el desprecio a los eternos valores del Hombre.
Por el repudio a la libertad y a la vida.
Por cauterización de todo signo de conciencia.
Por adulación:
Al vencedor detestado.
A los nuevos conchavados del Poder.
A otros aduladores de turno.
Por imposibilidad de salir del atolladero.
Por tozudez beatifica.
Por la pérfida intención de Satán beatificable.
Por la sola y permanente desgracia del Pueblo.

Salsamendi

Desde mi rincón solitario y silencioso

EN la vida hay que reflexionar antes de decidirse. Si lo que hemos de decidir es una cosa pequeña, examinemos rápidamente el pro y el contra y decidamos inmediatamente sobre la marcha; la actitud moderna no espera las largas deliberaciones de antaño. Pero cuando la resolución es importante, la seguridad tiene preferencia sobre la rapidez. Consideremos si es que realmente estamos de acuerdo con nuestro propósito, si encaja en nuestra interioridad y si está dentro de nuestras posibilidades. Los hay que, al hallarse en una encrucijada de la vida, escogen lo que les parece satisfacer su egoísmo o lo que les promete fama. Pero descubren, ya tarde, que no disponen de la capacidad necesaria para continuar lo que en un momento de exaltación habían comenzado.

No hay que decidirse a la ligera. No digamos: Tomaremos esta decisión y luego ya veremos, porque una resolución debe ser irrevocable. No nos dejemos guiar por las emociones del momento. La sensibilidad debe estar subordinada al discernimiento. Nada perderemos por someter nuestros sentimientos a la reflexión.

Adquiramos la costumbre de deliberar lo que hayamos de hacer antes de realizarlo, salvo las acciones automáticas de las costumbres adquiridas, que ya fueron decididas de antemano. De este modo lograremos mantenernos en una actitud reflexiva y ninguna sorpresa podrá arrancarnos una reacción intempestiva. Deliberemos todas nuestras acciones, porque la irreflexión es incompatible con una personalidad vigorosa.

Cuando hayamos reflexionado, tomemos una resolución inequívoca, clarísima, concreta, que no se presta a dudas ni a confusiones. La decisión ha de ser valiente, mirando sólo a nuestro verdadero objetivo y quemando las naves de la retirada. Para que sea eficaz hay que tomarla con un «quiero» indomable que retumbe en el corazón como un trueno y que lleve directamente a la acción potente.

A cada pregunta que la vida nos haga, contestemos con un Sí o un No rotundos. Tengamos valor para decir No cuando no proceda hacer una cosa. Un No con tacto, pero un No rotundo, inflexible; un No de principio. Que nuestro Sí sea Sí y nuestro No, no.

Si no aprendemos a tomar nuestras decisiones de una manera categórica y definitiva — nunca provisional — nuestra personalidad se debilitará. Por el contrario, si adoptamos este procedimiento, descubriremos posibilidades insospechadas donde antes no veíamos más que confusión y duda. Y pronto no nos reconoceremos en nuestro viejo retrato de hombre indeciso y cobarde. La resolución enérgica y categórica habrá hecho el milagro.

Entre dos caminos escojamos siempre el que sube. No permitamos que bajos motivos o mezquinos egoísmos sean los que determinen nuestras resoluciones.

La decisión ha de cumplir el propósito para el que fue creada. No basta con tener buenas intenciones. El camino del fracaso está empedrado de buenos deseos.., que nunca se llevaron a la práctica. Persistamos hasta poner en práctica nuestras decisiones. No fallemos en llevar a la realización nuestro pensamiento deliberado.

PEREZ GUZMAN

Servicio de librería

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», Jamen Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», ídem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», ídem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», ídem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

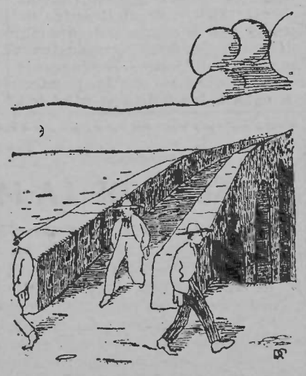
«Pasión y poesía», C. Carpio .. 4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual). 6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu 16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari .. 18,50
«Sangre Negra», R. Wright .. 20,00
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven 12,00
«Quinet», Felipe Alaiz 5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz 7,00
«Tipos Españoles», tomo II .. 7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra» 3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina 2,80
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving 7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno») 9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela 15,00
«Obras Completas» de Almafuerte, (cartoné) 18,50
«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak 8,00
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer. 2,00
«Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, Apuntes biográficos de R. Rocker 2,00
«Cuentos literarios», C. Vega

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe. Paris (X). C.C.P. 13507 56.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Obras de Felipe ALAIZ
«Tipos Españoles»



Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F.

SINDICAT SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
C.C.P. nº 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-62
Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

JORNADA CONFEDERAL PROXIMA

Ahora màs que nunca

EL domingo 16 de abril que se avecina la Organización confederal de Zona Norte celebrará su acostumbrada concentración de compañeros y familias en París. Es una costumbre sana establecida en 1956, esto es, hace exactamente once años. Antes del año indicado, lo corriente era dar un espectáculo « Soli » en el Palacio de la Mutualidad, siguiendo el ritmo de una actividad pareja de los compañeros franceses. Pero, ante la experiencia — excelente — de una Jornada Confederal que hacía cinco años se había inaugurado en Toulouse, París decidió agregarse al beneficioso derrotero. Consiguientemente, la Jornada Confederal de este año será la continuación de esas manifestaciones regulares y anuales con que, a través de las vicisitudes del Exilio, la Confederación Nacional del Trabajo española viene afirmando el potencial anarcosindicalista de acuerdo con su homónima francesa.

No desconocemos, sin embargo, el atrevimiento que la empresa supone. La línea demográfica marca descenso por desaparición de compañeros, llevados por la muerte, unos, y por una vejez prematura, o moral, otros. En cambio, la labor proselitista no acusa empuje victorioso. En este aspecto dejamos que la concurrencia nos gane en algo la partida. Cierto que la «página refugiada» amarillea; pero queda la otra inédita de la «emigración económica». Trabajadores de sangre joven que no están tan lejos de la Revolución española por haber tomado parte en la misma sus propios padres. No hay vacío insalvable entre los recién venidos y los que hace tiempo estamos. El carpetazo a la historia que se aduce es falso, puesto que el causante del desastre de España, Franco, está vivo y omnipresente. Gobierna aún los destinos de un país en desdicha. Quienes, pasándose de listos, propalan la modernidad de la España actual, se suman a un pasado de Torquemada, de Fernando VII, de Narvaez, de Zumalacárregui, de Maura, de Martínez Anido, puesto que todo ello, en agrio resumen, está en la figura representativa del general Franco.

El mitin y el festival del 16 abrileño en el gran espacio cerrado de la Mutualidad colocarán, una vez más, en la balanza de la actualidad verdadera, todo el peso de que las C. N. T. española y francesa son capaces de aportar al acervo sindical-libertario de nuestros días. La jornada, la «diada» confederal que se aproxima, representará, no sólo la supervivencia de un sistema libertario probado en Iberia, sino que entrañará la afirmación de que el sindicalismo libertario, más claro: el comunismo libertario, en lugar de ser sistema caduco es fuerza nueva, hálito poderoso de porvenir, promesa mundial para terminar con las desigualdades, las ambiciones falaces, las guerras de conquista o «pacifistas», con peligro de una nueva barbarie, con el estallido del neonacionalismo recientemente vislumbrado en los propios países comunistas. El comunismo libertario puede devolver el sosiego que la sociedad burguesocomunista ha malogrado o no ha podido establecer. El comunismo libertario puede terminar con el atávico problema de fronteras — siempre tan agudo—y con el hambre de los pueblos subdesarrollados y de parte de las poblaciones extremo - civilizadas. El comunismo libertario, convenientemente explicado y antepuesto a los prejuicios burgueses y reaccionarios de la sociedad moderna, es capaz de cumplir la alta misión social y humana que todos los ejércitos de curanderos «sociales» (políticos, reformistas, neo estatales y recalcitrantes del Estado) son incapaces de aportar con sus exigencias, emplastos y vacuas seguridades. El comunismo libertario no es la panacea tan cara a los políticos ni el mañana eterno de los religiosos, pues el comunismo libertario es, primeramente, una virtud humana, humanísima, y en segundo lugar una solución al alcance del mundo de ahora mismo. Bastaría que los pueblos lo comprendieran para que lo adoptaran. Mas, para que lo comprendan falta el libro unas veces, y también la acción otras. Y en ello estamos, y por ello el 16 de abril llenaremos nuevamente, hasta los topes, el gran espacio de la Mutualidad parisina; porque no habrá fallos entre nosotros, ni desertores que con su ausencia desacrediten el organismo al cual deben cuanto moral y físicamente valen. El organismo que nos ha prestigiado, heroizado a todos. El organismo que espiritualmente nos ata a pesar de unas diferencias tal vez de detalle.

El 16 de abril cada compañero ocupará su puesto.

«CIUDAD CAIDA»
(BARCELONA)

Narración viva de una revolución y una guerra presenciada por un mozalbete. Un libro que estimará toda persona una vez leído. La tremenda epopeya de un pueblo presenciada por la mirada virgen de la infancia.

Es un libro del compañero J. Carmona Blanco. Impresión terminada.

Suscripción por adelantado, en esta Administración, y en la de «Espoir», 10 francos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

OBREROS Y ESTUDIANTES

NOTA simpática, modalidad ejemplar de actuación es la que se deduce de la confraternización, en la lucha social, por parte de los obreros y los estudiantes, enfrentados en España a la imperante tiranía fascista. Unos y otros, como toda persona en cuyo corazón aliente un sentido de dignidad, es lógico que repudien un estado de cosas denigrante.

Obreros y estudiantes se desenvuelven en un ambiente completamente diferente. Ello da mayor valor al hecho de que exista entre ambos coincidencia en lo fundamental de un criterio, como es el de poner proa al franquismo. De perseverar en el contacto, en la entusiasta relación, estudiantes y obreros, ambos pueden vigorizar personalidad de luchadores, haciéndose eco de las recíprocas características sicológicas.

Bregan los trabajadores por conseguir ese mínimo vital que les permita comer, vestir, vivir con algo de decencia. Buscan un tanto de compensación al esfuerzo del trabajo diario. Batallan por la «conquista del pan», tratando de subvenir a las más elementales necesidades.

Protestan, se agitan los estudiantes, no por arrancar mejoras de orden material propiamente dichas. La mayoría pertenecen a un ambiente social acomodado. Ellos no tienen problema de subsistencias. Lo que ellos reclaman, lo que exigen, son esas libertades cívicas normales en cuantos países no existe el dogal de la dictadura. Piden la libertad de asociación, la libertad de expresión, la libertad de reunión, etc.

Buena parte de trabajadores no se circunscriben a las mejoras de tipo económico. Saben que la organización social imperante no puede engendrar nada que tenga fundamento de justicia. De ahí la necesidad de ir a una transformación social. Los obreros que sienten anhelos de libertad y de justicia suelen ser tenaces; no les arredra la represión, no les doblega el hecho de que se les encarcele. Es una tal tenacidad, una tal fortaleza moral, la que deberían asimilar los estudiantes. Y en cuanto a los obreros con disposición a conformarse por el hecho de poder comer mejor y poder llevar un poco más de dinero en la cartera, sería bueno que tomaran ejemplo de los estudiantes. De ahí la importancia de una asidua y honda compenetración entre unos y otros.

SALUDO A LA «ENCICLOPEDIA ANARQUISTA»

Milagros, lo que se dice milagros, no, no existen. Pero se ha dicho, y en diversas circunstancias los hechos lo acreditan, que «la voluntad hace milagros». En efecto, empresas tan difíciles de llevar a cabo que se las ha tildado de utópicas, la acometedora energía, el vibrante impulso de la voluntad, ha logrado que entrara en el ambiente de la realidad lo que se llegó a tildar de imposible. ¡Si, es cierto, la voluntad hace milagros!

De tiempo ronda en nuestro ambiente de libertarios españoles la iniciativa de traducir y editar la «Encyclopédie Anarchiste», que en su día, con el apoyo material del Movimiento anarquista internacional y la colaboración literaria de elementos libertarios capacitados y hombres de ciencia simpatizando con nuestras ideas, pudo en su parte principal llevar a feliz término Sebastián Faure. Se había hablado de ello, consultando pareceres, analizando las posibilidades de orden económico, el modo de difundir la obra. Pero, a la postre, todo quedaba reducido a proyecto; algo así como un bello sueño, irreal, como todos los sueños.

Ha pasado el tiempo y con él acontecimientos de diversa naturaleza han ocupado el primer plano de la actualidad. El ambiente de aburguesamiento, de gregario materialismo, como riada de aluvión, se ha ido llevando, en la corriente de la rutina, a elementos que un día llegaron a blasonar de idealistas. Pero, bregando contra corriente, han habido, hay, los que se han librado, se libran del envilecimiento, manteniendo la fe en las ideas, en la ética anarquista. Y de nuevo ha brotado la iniciativa de dar vida a la «Enciclopedia Anarquista», traducida del francés. Otra vez las discusiones, el compulsar datos, el indagar, el escrutar posibilidades... Pero ya esta vez la elocuencia de los hechos ha ido más allá de las palabras: Raudo, por avión, procedente de Venezuela, de Caracas, ha llegado un sobre grande. Contenía el primer fascículo de la «Enciclopedia Anarquista». ¡Al final abre camino de realidad lo que tantas y tantas veces había quedado reducido a evanescente divagación!

Edición cuidada; buen papel, impresión clara que diríase invita a leer; el tamaño de las páginas es de ventiuno por ventiocho centímetros. Se inicia la obra con un retrato de Sebastián Faure, dibujado admirablemente al lápiz carbón. Sigue una «Introducción» a la edición española, que firma el Grupo Editor. A continuación va el «Prólogo» que puso Faure a la primera edición de la obra. Y empieza, con la primera letra del alfabeto, el comienzo propiamente dicho de la «Enciclopedia». Son de estimar las notas aclaratorias que pone el G. E. al pie de algunas palabras. Y, como extraordinaria novedad, que no tuvo la edición francesa, es que en la española hay grabados, bien apropiados al texto y con nitidez en la impresión, según hemos podido notar en los que se incluyen en la primera entrega, o fascículo.

Por todo lo relacionado con la «Enciclopedia Anarquista», en América, están las señas de Vicente Sierra, Apartado de Correos, 9527 (Catia) Caracas, Venezuela. Luego están las del Grupo «Tierra y Libertad», Apartado M. 10596 México I, D. F. En lo que se refiere a Europa van las señas siguientes: Germinal Gracia, Villa Canaima, La Plaine des Astres, Montady (34) Francia.

Y ahora cabe esperar que quienes han asumido la responsabilidad de una tan importante tarea hallen apoyo, el calor fraternal que ella merece. ¡Vaya con estas líneas un saludo alborozado y un abrazo efusivo a los compañeros Vicente Sierra, Víctor García, a los integrantes del Grupo «Tierra y Libertad», de Méjico, y a cuantos con unos y otros colaboran en la magnífica empresa de dar vida a la «Enciclopedia Anarquista»!

LA ROMANTICA VIRGILIA D'ANDREA

Murió joven, poco más de cuarenta años cuando dejó de existir, allá en Norteamérica, cuando el fascismo era dueño de Italia, la tierra que la vio nacer. También nosotros, viviendo en París, pasábamos por la primera etapa de exilio, cuando en España ejercía poderes dictatoriales el general Primo de Rivera. Y en los periódicos y revistas que publicaban nuestros compañeros italianos no pocas veces habíamos leído la prosa y los versos de Virgilia d'Andrea. Es cierto, como dice Moroni Alberto, ella, al través de sus escritos: «Era una fiamma che sapeva accendere i cuori e riflettere la parte migliore ed essenziale delle idee».

Y en esa «llama» simbólica irradiaba el fondo, la naturaleza romántica de su idealismo anarquista. Sin haberla tratado personalmente, en fotografía, nos era conocido su rostro, de expresión agraciada, mirada soñadora y una sonrisa todo bondad y dulzura; como debía mirar a los pequeños en sus años de maestra; como debía mirar a sus oyentes en los mítines y conferencias en que tomaba parte. Mirada de afecto, de delicada poetisa, anhelando comunicar a los demás su fe de idealista. Esa «fede» de que hablaba el que había sido maestro de todos: Erico Malatesta.

Con el buen gusto que ponen en todas sus ediciones, los compañeros italianos del Grupo «L'Antistato», de Cesena, han editado recientemente un volumen que lleva por título: «Richiamo all'anarchia», conteniendo ocho conferencias que dio Virgilia d'Andrea en los Estados Unidos. La obra lleva un «Prólogo» de Moroni Alberto. Hay en la contraportada una fotografía de la citada compañera.

Son los temas desarrollados en las conferencias aludidas una clara exposición de lo que son las ideas anarquistas. Explica lo que somos y lo que queremos; define lo que es la patria y la religión; estudia la personalidad intelectual, en tanto que poeta y anarquista, de Pedro Gori; describe las características del fascismo italiano; eleva su voz reivindicativa favorable a todas las víctimas sociales; define la violencia de los tiranos y la rebelión de los oprimidos. Y su espíritu romántico, su amor a la poesía, hace que en sus peroraciones, cite con frecuencia estrofas de aquellos poetas que mayormente han dado prueba de sentimientos humanitarios: Rapisardi, Carducci, Alfieri, y sobre todo, Pedro Gori. Citando apenas, por modestia sus propios versos.

En suma, es un buen libro para los efectos de la propaganda. Y un recuerdo de Virgilia para quienes la conocieron personalmente, o de leer sus escritos.

C. N. T. francesa — C. N. T. española

PALAIS DE LA MUTUALITE, París

JORNADA FRATERNAL en París (Zona Norte) a celebrar mañana y tarde en el local arriba indicado. Excelentes oradores para el Mitin, buenísimas atracciones para la fiesta de la tarde. Números de relieve se han ofrecido, formando programa, cuyos puntos en números sucesivos del «C. S.» iremos desgranando.

Los compañeros y las FF. LL. de todo el radio pueden desde ahora disponerse a cooperar al esplendor de la Jornada. Que el complot del silencio que el mundo practica contra la Confederación Nacional del Trabajo, sea contrarrestado por la presencia de miles de compañeros. Ningún confederal ni anarquista el 16 de abril quedará en casa.

B.D.I.C

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

EL ANARQUISMO Y SUS CONGRESOS

EN dos «Crónicas» recientes hemos hecho alusión directa al Congreso a que hace referencia el compañero Ocaña en «Espoir» (29-1-67) y en «C. Syn.» (26-7-67). No es probable que muchos militantes intervengan en discusión previa. Por varias razones de peso. A saber: no circula bastante información al respecto; el Congreso se prepara extrictamente sobre bases delimitadas en cuanto a su alcance y en cuanto a su representatividad. Por otra parte se basa su convocación sobre un punto erróneo. Además, precedente jamás establecido en un encuentro de tal naturaleza, la Comisión Preparatoria presenta por su propia cuenta un Orden del Día que no cuenta con la madurez de previa discusión de base.

El punto erróneo en que se basa su convocación es el de suponer que la Internacional Anarquista ha de ser creada, cuando en verdad existe, limitada siempre al impulso que sepan darle sus militantes. Lo dice el compañero Marzocchi en su relación escrita sobre el Congreso de Londres (1958) donde se reafirmó la continuidad y la existencia activa de la Internacional. ¿Cómo es posible que a estas alturas se lance una convocatoria *limitada a federaciones*, para constituir una Internacional de Federaciones Anarquistas, cuando de hecho existe una Internacional de *todos* los anarquistas, federados o no?... ¿Se aspira tal vez a contar con dos Internacionales Anarquistas?

Se nos dice que una razón de eficacia motiva el intentar reunir sola, exclusivamente, a las Federaciones existentes. Tal aserto resulta erróneo si se informa que por lo general en cada país existen una o varias organizaciones o grupos con una actuación casi paralela, o en parte divergente. ¿Cuál es — a juicio de los actuales organizadores del Congreso — la organización auténticamente aceptable y reconocible como representativa del anarquismo, en no importa que país? ¿Es qué los grupos no federados no son anarquistas? En consecuencia la supuesta eficacia corre el riesgo de constituirse en un motivo de irremediable discordia. En lugar de conjunción de esfuerzos se obtendrá la dispersión, lo que conlleva en sí un grave prejuicio en el terreno del proselitismo y de la formación militante del neófito y del simpatizante.

Los organizadores del Congreso de Amsterdam (1907) pensaron de manera diametralmente opuesta a quienes preparan el Congreso para 1967 o 68. He aquí el texto de la convocatoria, de la que ofrecemos los párrafos correspondientes al problema que tratamos:

«Es nuestra intención admitir a este congreso, no solamente a los delegados de los grupos libertarios y comunistas (1), sino que también a los compañeros que se presenten a título individual.

«En efecto, todo y deseando — tal vez — contar las voces en pro y en contra de ciertas proposiciones, no sería cuestión de atribuir a la existencia de una *mayoría* o una *minoría* el mismo alcance que le dan las organizaciones y los congresos parlamentarios, en los que las minorías deben someterse a las decisiones de la mayoría. Nosotros no aceptamos decisiones de carácter *obligatorio, lo que no nos impide el considerar interesante saber cuantos grupos y compañeros participan en determinada opinión*. Las discusiones de nuestras reuniones tienen el mismo carácter que las de los congresos científicos internacionales. No vemos pues ningún inconveniente en que los compañeros que lleguen individualmente sean los bienvenidos al Congreso, al mismo título que los delegados de organizaciones, siempre y cuando que estos compañeros sean reconocidos de buena fe.

«Además de los grupos y de los compañeros libertarios, todos los delegados sindicales y los organizadores sindicalistas que se presenten a título individual, así como todos los delegados de las colonias comunistas, etc., etc., serán también los bienvenidos. *Nos dirijimos a todos aquellos que desean intervenir en la preparación de una sociedad mejor, de una sociedad en la que predominarán los principios del comunismo y de la libertad.*»

Nos detenemos aquí, porque es suficiente para ofrecer el contraste que se establece entre las convocatorias de los Congresos de Amsterdam (1907), de Berlín (1921), de Bourg-la-Reine (1929), de París (Conferencia 1947 y Congreso 1949) y de Londres (1958) y las determinaciones exclusivistas de la actual Comisión Preparatoria. Contrastan notablemente con la opinión del compañero Joyeux, que acepta integralmente el compañero Ocaña. En cambio, las reservas del compañero secretario de la C. I. A. de Londres congenian con el espíritu de los eventos citados.

Por otra parte, se considera lógico y posible discutir en torno a la redacción de un Orden del Día a objeto de participar a su elaboración. La presentación previa y contraproducente de un Orden del Día presentado por la Comisión Preparatoria, cierra el paso a una opinión libre y diversa, a la contribución que Ocaña reclama desde «Espoir» y que no pocos militantes quisieran aportar. Fontaura, a través de muchos artículos, ha lanzado sugerencias estimables. ¿Se han tenido en cuenta?...

Claro está que aún es tiempo de reconsiderar la situación a objeto de que el Congreso propuesto adquiera un carácter amplio y anarquista. En Amsterdam — a la inversa de lo que actualmente se insinúa — se dejó el aspecto de la organización de la Internacional para las sesiones post-congresuales, una vez agotado el temario sobre el que se desarrolló el Congreso. Ello no impidió que se constituyera un secretariado de la Internacional Anarquista en Londres, con la participación de Malatesta, Schiapiro y Rocker.

En una próxima contribución transcribiremos el Orden del Día del Congreso de Amsterdam. Veremos que nos hallamos — en 1967 — en plena regresión. ¿Por qué no se abordaría hoy, a la luz de experiencias concretas, el problema de la Revolución Española y el más reciente y diverso de la R. Cubana? El 36-39 español reclama un análisis concienzudo. Como lo reclaman sus repercusiones vitales, que conocen hoy alta expansión entre sociólogos, historiadores y experimentadores sociales de alcurnia.

«BIANCHI E NEGRI»

En 1962 apareció en Italia un libro que trata del problema racial. A ello corresponde su título. Los lectores habituales de la «Crónica» recordarán que en su tiempo hicimos un comentario a esta obra. Aprovechamos de nuevo para recomendar su lectura, aunque no pensamos hoy reincidir en nuevo análisis ya que existen otros libros que reclaman mención y esperan su turno: Víctor Garcia, Hebert Read, Henri Rabasseire, Eugen Relgis, Campio Carpio, Hem Day y tantos otros, no han obtenido aún la debida atención. En cuanto a «Bianchi e negri» se trata hoy de un caso particular.

La primera edición de este libro se realizó en Imola (Italia) a cargo del grupo «L'Antistato», de Cesena. Su autor, Dando Dandi, colabora en «L'Adunata dei Refrattari», de New York, donde aparecieron todos los capítulos que integran el volumen. En una nota editorial se declara que: *La reproducción total o parcial queda autorizada a todos, a condición de que se rinda fidelidad al texto y se declare su fuente de origen.*

Apareció el año pasado en Torino un libro titulado «Il colore della pelle» («El color de la piel»). Edita el «Centro Studi Sociali»-Torino. Los 26 capítulos de Dando Dandi se hallan precedidos por un poema y dos artículos tomados de otra publicación que se cita. En apéndice van siete artículos más, cuatro de ellos en francés. No se indica el origen de «Bianchi e Negri», ni de su autor, ni de los editores. El prefacio de la primera edición se halla amputado del primer párrafo, en el que se hace mención de la calidad anarquista del autor. Firmaban el prefacio colectivamente «Los Editores». En la nueva edición se aplica la firma de Pio Turroni, pero sin especificar que es un anarquista y que forma parte de «L'Antistato». Ningún vestigio queda de «L'Adunata dei Refrattari».

La Redacción de nuestro fraternal periódico neoyorquino comenta el hecho en su número del 21-10-1966 (pág. 6) a raíz de la carta enviada por un compañero desde Torino. Entre otras cosas que hemos resumido en las líneas que anteceden dicen: «El temor de realizar obra propagandística en favor del anarquismo, de «L'Antistato» y de «L'Adunata dei Refrattari» indujo a los editores del citado libro a cometer un atentado contra la verdad — en lo que se refiere a la base misma de su publicación, — llegando a una verdadera falsificación, al atribuir a un solo individuo un Prefacio respaldado por un grupo.»

Más allá llegará la falsificación con el tiempo. Al tratarse de una edición comunista no dejarán de afirmar — como lo hacen con Luisa Michel y otros militantes desaparecidos — que Dando Dandi también perteneció a las huestes del bolchevismo.

No estaría de más que los compañeros italianos establezcan necesario y urgente esclarecimiento en toda la prensa italiana.

(1) Se decía entonces comunista en el sentido que se da hoy al comunismo libertario. Mella se llamaba colectivista. Malatesta modificó luego, completó mejor dicho la expresión declarándose comunista anárquico.

LA LUCHA POR LA EXISTENCIA

SEGUN KROPOTKIN

LAS ideas del eminente sociólogo y naturalista ruso Pedro A. Kropotkin, nunca pierden actualidad porque pertenecen a todos los tiempos. Y aún más a éstos en que, para usar la más amarga ironía de Romain Rolland, «Los hombres mueren para que Dios viva».

Con el cariño que nos inspiran el hombre y su obra, intentaremos exponer sumariamente los más relevantes matices de su hermosa concepción ética de la vida. Con ello no pretendemos más que despertar en los jóvenes el interés de beber en ese puro manantial de sabiduría, bondad y justicia, legado a los hombres, por uno de sus principales bienhechores.

Como filósofo y hombre de ciencia, Kropotkin quiso investigar el origen del sentimiento moral en el sér humano, para sacar, de dicho estudio, consecuencias de utilidad social. Va más lejos aún; hace una larga y fructífera incursión por el mundo de las especies «inferiores» y anteriores al hombre. Y en él encuentra, al lado de las guerras de exterminio recíproco, infinidad de ejemplos de apoyo mutuo. Y la Naturaleza le enseña que, en vez de estar determinado el desarrollo hacia la perfección de las especies por la cruel «lucha por la existencia», como pretendían Carlos Darwin (éste rectificó más tarde) y los darwinistas, es el «apoyo mutuo» el principal factor evolutivo.

Para apoyar su categórica aseveración, Kropotkin cita en «El apoyo mútuo» y en «Etica», infinidad de ejemplos sacados de observaciones propias y de otros sabios, probando incontestablemente que no fueron las especies físicamente más fuertes las que sobrevivieron y se superaron frente a las inclemencias naturales, sino las mejor organizadas y más solidarias entre sí. Muchas variedades zoológicas sucumbieron en la terrible lucha con el medio a causa de su insociabilidad. Y no solamente de Kropotkin ejemplos de ayuda mútua entre los miembros de una misma especie de animales, aves e insectos. Suministra también algunos que confirman la práctica solidaria entre individuos pertenecientes a especies diferentes.

Luego llega a la Humanidad primitiva y sigue paso a paso el desarrollo evolutivo de los sentimientos morales del hombre, desde la prehistoria hasta nuestros días. El sociólogo revolucionario encuentra en los clanes y tribus de la antigüedad rudimentos de socialismo, y asimismo vuelve a hallarlos en las «ciudades libres» de la Edad Media, y por último entre los campesinos, pescadores, etcétera, que en nuestra época pueblan las distintas partes del globo. ¿No constituyen estos hechos una demostración innegable de que los hombres pueden solucionar todos los problemas relativos a la convivencia social al margen de toda inmiscuición del Estado o de otro sistema coactivo?

El Estado no sólo es innecesario a la vida de los pueblos (el propio Marx lo reconoció) sino francamente entorpecedor de sus relaciones naturales. Como bien prueba Kropotkin, cuanto menos se hicieron sentir las garras de la autoridad, mayor fue el florecimiento moral, cultural, industrial y social de los pueblos. Y por el contrario, siempre que el despotismo reapareció sobre la tierra, todo vestigio de progreso espiritual y material quedó sumergido en las tinieblas por largo tiempo. Para botón de muestra basta el presente. El Estado, factor de opresión, y de guerras sangrientas en escala ascendente, es la lepra más nefasta de la Humanidad.

Después de estudiar a fondo el proceso seguido por las ideas morales a través de las civilizaciones; luego de comprobar la insuficiencia de las doctrinas éticas de antiguos y modernos pensadores, Kropotkin concibe la necesidad de una «ética realista», basada en la solidaridad y en la sociabilidad. Y a despertar esos sublimes sentimientos va encaminada su «Etica» como saludable antídoto al brutal amoralismo que proclama el derecho del más fuerte. A la teoría darwinista de «la lucha por la existencia», opone Kropotkin la del «apoyo mútuo» en la lucha contra los obstáculos de la Naturaleza y por la conquista del máximo bienestar y del mayor grado de felicidad para la especie humana.

Haciendo un parangón de ambas teorías, otro hombre de tanta cultura y talento como de sentimientos elevados, Fernando Tarrida del Mármol, escribió en su erudita y genial obra «Problemas trascendentales» lo que sigue: «La *lucha por la existencia* de Darwin viene a ser la *ayuda mútua* de Kropotkin, lo que la barbarie es a la civilización».

Resumiendo: la concepción ética de Kropotkin puede considerarse como el fundamento moral del socialismo anarquista.

(«Ruta», 21 enero 1946.)

por RAUL CARBALLEIRA

B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

23 FEVRIER 1967
NUMERO 442
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Pourquoi la C. N. T. ? Est-ce un nouveau syndicat ? Quels avantages peut-elle offrir aux travailleurs par rapport aux centrales dites « représentatives » ? Autant de questions que se posent les travailleurs qui, trop habitués à considérer le syndicat comme une agence ou un cabinet juridique, ont une ideée complètement faussée sur le rôle et les possibilités du véritable syndicalisme,

Essayons donc de rétablir la vérité.

Le syndicalisme est né de la nécessité, pour les travailleurs, de mettre sur pied leurs propres organes de défense et de combat contre la société d'exploitation capitaliste.

Dès les premiers congrès ouvriers il fut bien établi que le syndicalisme devait combattre jusqu'à l'abolition des classes et des privilèges. De plus l'action devait se mener en dehors de tous les partis politiques et en opposition avec ceux-ci, afin que la société nouvelle soit l'œuvre des forces productrices et créatrices; associant ainsi harmonieusement les efforts des manœuvres, des techniciens et des savants, orientés constamment vers le progrès et le bien-être collectif.

Ces principes fondamentaux, ardemment préconisés par des syndicalistes comme Griffuelhes, Peloutier ou Pouget au sein de la C. G. T. et abandonnés ensuite par les dirigeants politisés de cette centrale, restent pour la C. N. T. les meilleurs garants de l'émancipation de la classe ouvrière.

La C. N. T., constituée aprés la libération, en 1946, s'est toujours donné pour tâche de mettre en garde les travailleurs contre le danger que représente le déviationnisme dans la lutte syndicale. Elle considère qu'on ne peut remettre en cause le principe de base du syndicalisme authentique déclarant que : **L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.**

Pendant ce temps les centrales dites « représentatives » s'intègrent lentement mais sûrement dans les rouages de l'Etat et du système capitaliste. Le Conseil Economique, le Commissariat au Plan, le Conseil du Marché Commun, l'Organisation Internationale du Travail, C. O. D. E. R., etc., autant d'étapes franchies par les « chefs » pour rompre avec le passé du syndicalisme. Quant aux adhérents fidèles de ces centrales, ils se contentent de suivre des mots d'ordre visant à forcer le dialogue de leurs dirigeants avec le patronat ou l'Etat. Les débrayages d'avertissement, les pétitions, les grèves perlées, partielles, rotatives, tournantes, sont autant de renoncements mis à profit par le capitalisme.

Délimiter à l'avance la durée d'une grève est aussi absurde que de délimiter à l'avance la durée d'un combat. La C. N. T. estime qu'une grève qui n'est pas menée jusqu'au bout n'est pas une grève. Les répétitions de telles erreurs à l'ère de l'automation ne font que précipiter les travailleurs dans l'inquiétude du lendemain et épuiser leur combativité.

Face à la menace d'une automation uniquement au service des exploiteurs et qui accentue le chômage et les cadences infernales, les masses laborieuses doivent opposer **la gestion ouvrière** des moyens de production et de distribution. Une réduction importante de la durée du travail pouvant ainsi équilibrer plus harmonieusement les rapports humains et laisser aux loisirs et à la culture la place qui leur revient.

Mais n'attendez pas que la C. N. T. vous fasse des promesses. Nous n'obtiendrons que ce que nous serons en mesure d'arracher aux privilégiés du système actuel. Aussi nous nous regroupons au sein de la C. N. T. avec la ferme conviction que toutes les initiatives individuelles, fondues en une seule volonté collective, s'affirmeront dans notre lutte pour une émancipation totale du prolétariat.

LE PANIER DE CRABES

Rassurez-vous camarades nous ne parlerons pas des candidats malodorants qui grouillent dans le panier électoral (à propos il faudrait peut-être songer à intensifier les campagnes de dératisation qui ne semblent guère efficaces). Nous ne pouvons manquer de féliciter le camarade André Bergeron (secrétaire général de la C.G.T.-Force Ouvrière) pour la nomination au Conseil d'Administration de l'E.R.A.P. (société de pétrole d'Etat) où il pourra comme beaucoup d'autres «syndicalistes » (?) percevoir des jetons de présence. Il pourra sans nul doute se livrer dans ce lieu à de vigoureuses actions (nous vous laissons le soin de déterminer le sens du terme) dans l'intérêt des travailleurs (notre plume a failli fourcher. nous allions écrire : des banques). Si notre camarade Joseph Soriano, secrétaire général de la C.N.T. faisait l'objet d'une telle promotion, il encourrait son exclusion de notre organisation.

Il est vrai que nos bonzes des centrales réformistes siègent déjà dans beaucoup d'autres conseils de ce genre (Conseil économique et social, comités regionaux d'expansion économiques — C.O.D.E.R. —, Commissariat au plan, etc...).

N'allons pas croire que c'est le seul fait des dirigeants. De nombreux militants de base sont prêts à toutes les fourberies pour obtenir un strapontin au Comité d'entreprise. Et il y a pire !

Les Conseils d'administration des organismes de Securité sociale sont élus par les assurés sociaux pour 5 ans. Les dernières élections ont eu lieu à la fin de 1962, le renouvellement des conseils devrait donc se produire à la fin de cette année.

A la Caisse primaire centrale de Sécurité sociale de Paris, nous avons donc un Conseil d'administration composé essentiellement de « syndicalistes » (?) le président est un responsable de l'U.D. C.G.T. de la Seine ; le premier vice-président est le secrétaire général de l'Union des syndicats C.G.T.-F.O. de la région parisienne, etc... Lorsque ces gens parlent en qualité de « syndicalistes » (?), ils ont la main sur le cœur et des trémolos dans la voix faisant état des misères des travailleurs.

Mais quand ces administrateurs parlent et agissent à ce titre ils deviennent de véritables patrons de combat. Ils parlent chiffres, rentabilité, compression de personnel, rendement, quant aux bas salaires et aux mauvaises conditions de travail de nos camarades ils s'en foutent.

Or, à la fin de cette année (probablement) outre les administrateurs élus par les assurés sociaux, le personnel (employés, ouvriers et cadres) sera appelé à élire deux administrateurs (les deux élus actuels sont 1 C.G.T. et 1 C.G.T.-F.O.). Soyons certains que les quatre syndicats réformistes C.G.T., C.G.T.-F.O., C.F.D.T. et C.F.T.C. présenteront des candidats.

Le syndicat C.N.T. ne présentera pas de candidats, ni au Comité d'entreprise ni au Conseil d'administration. Nos militants sillonneront les centres et les services de la caisse pour expliquer aux guichetiers, aux comptables, aux dactylos, aux rédacteurs, aux caissiers, aux archivistes, aux ouvriers, aux femmes de ménage, aux cadres, et aux autres catégories de personnel pourquoi nos camarades s'abstiendront de voter.

Au lendemain du scrutin il sera interessant d'évaluer les chiffre et pourcentage d'abstentionnistes.

Bernard Kervéant, secrétaire de la section C. N. T. de la Caisse de Sécurité sociale de Paris.

SPELLMANN et les soldats du Christ

par HEM DAY

AINSI donc, Mgr Spellmann y a été d'un message bien senti, au cours de la messe de Noël 1966, célébrée en bonne compagnie de 550 officiers et soldats américains.

Il s'est déplacé pour mieux communier avec les tueurs professionnels et n'a pas craint, dans cet autel dressé sous une corolle de parachute, de déclarer avec emphase :

« La guerre du Viêt-nam est, je le crois, une guerre pour la défense de la civilisation. »

Ce que cela veut dire, maintes de ses ouailles se le demandent encore, pensant que si Dieu a pu inspirer son allocution, il n'en a guère pesé les termes, j'imagine !

S'il avait eu cette volonté qu'on lui donne, et ce pouvoir qu'on lui concède, il aurait dû le conseiller, sinon l'empêcher de prêcher de telles hérésies. Car, vous ne l'ignorez point, et lui non plus, on ne défend pas la civilisation en faisant la guerre.

N'avait-on pas déclaré tout dernièrement, au Concile Vatican II, qu'il ne pouvait y avoir de guerre juste, et moins encore civilisatrice ?

Mais ces parlottes, juste bonnes à jeter de la poudre aux yeux des croyants subjugués par de beaux esprits, sont déjà loin !

On comprendra moins encore ses tirades guerrières, sachant qu'à la même heure à Florence, le pape mettait l'accent sur un tout autre thème, devant une population éprouvée durement par les inondations récentes.

Mais là aussi, le représentant de Dieu sur terre, faisait piètre figure en essayant d'expliquer l'inexplicable fureur des eaux qui n'épargna rien.

A mon humble avis, ils s'entendent tous pour mieux berner les foules qui, hélas, viennent aplaudir leur bourreau.

Dépassant la norme de son métier de prédicateur, Spellmann s'est laissé aller à des souhaits bien peu chrétiens.

« Toute solution autre que la victoire est inconcevable. »

Sans doute, en présence de l'armée faut-il être énergique. Il l'a été au centuple de tout espoir, à tel point qu'il est allé au-delà de la pensée officielle, et qu'il a provoqué aux Nations Unies un sentiment de malaise. Ce n'est pas peu dire pour un Mgr !

Mais voici, pour éclairer le lecteur, un court extrait cueilli dans un journal catholique conservateur en diable :

« Il est certain que nous n'avons pas cherché cette guerre, elle nous a été imposée et nous ne saurions céder à la tyrannie. Comme l'ont dit notre Président et notre secrétaire d'Etat, on ne gagne pas une guerre à demi. C'est pourquoi nous prions pour que le courage et le dévouement de nos soldats ne restent pas vains, pour que la victoire nous soit bientôt acquise, cette victoire que nous appelons tous de nos vœux, au Viêt-nam et dans le reste du monde. »

Une fois de plus le cardinal Spellmann, mêlé à la politique d'un Etat, en défend les prérogatives et les siennes par la même occasion. On retrouve bien là l'Eglise alliée à toutes les réactions, hier Hitler, Mussolini, Peron ; aujourd'hui encore, Franco et demain tutti quanti.

La prétention du cardinal ne manque pas d'un certain cynisme. Invoquant les chemins de la négociation en les enfermant dans un hermétisme à sens unique, il déclare :

« Ceux qui nous combattent n'ont aucun respect de la vie humaine alors que, pour nous autres Américains, la vie humaine est le bien le plus précieux. En cette veille de Noël, j'ai l'avantage de me trouver parmi vous et de partager ainsi votre lutte. Nous devons gagner de manière à préserver ce que nous savons être la civilisation.»

Si la voix de Dieu a inspiré l'auteur de ces lignes, il faut penser que Dieu ne peut être qu'Américain !

Dieu protège tour à tour les armées et les peuples : ici *God mit uns;* là, Dieu est mon droit ou encore : Dieu protège le roi, ou le tzar ; tous assez mal, d'ailleurs.

Mais l'Amérique est le bon Samaritain de toutes les nations, c'est ce que le cardinal Spellmann a voulu démontrer.

Alors, de quoi s'agit-il dans cette allocution : d'un prince de l'Eglise qui prêche, ou d'un aumônier militaire des forces de l'armée, qui redonne force et courage aux hommes de guerre ?

Spellmann a choisi. C'est triste sans doute, mais, ce faisant, il nous a révélé le vrai visage de l'Eglise d'hier, d'aujourd'hui et de demain, celle qui entretient l'équivoque, pour mieux miser sur les deux tableaux et rester maître du destin des pluples.

Ce jeu hypocrite nous est trop connu ; nous voulons une fois de plus le dénoncer et ce faisant, nous ne voulons en rien accréditer la pensée officielle qui joue sa carte démoniaque, abritée à l'ombre de l'Eglise.

Car au fait, les responsables de la politique américaine n'ont jamais émis de telles prétentions de victoire inconditionnelle. Non, ce qu'ils veulent, ce qu'ils affirment, c'est assurer « la sécurité et l'indépendance du Sud Viêt-nam, face à l'organisation communiste. » Mais le Nord Viêt-nam ne veut guère entendre parler de l'aide de Pékin ; il préfère celle de Moscou.

Pékin refuse le passage à travers son territoire du matériel russe, mais d'autre part Pékin vend des tonnes d'acier aux U. S. A. pour établir ses bases aériennes dans le Sud Viêt-nam !

Comprenne qui pourra !

La confusion bat son plein en politique comme in religion. Et dans tout cela Washington ne désavouera point l'allocution belliqueuse du cardinal. Si ce dernier s'est mis en porte à faux, on laissera passer le mauvais quart d'heure. C'est plus politique !

N'empêche qu'aux Nations Unies un sentiment de malaise ne cesse de se développer, malaise et incompréhension. Les délégués sont des croyants, ne l'oublions pas. Alors, tout s'arrangera...

Tout cela n'est, en définitive, qu'une vaste comédie orchestrée pour la plus grande des ambitions militaires, des fournisseurs d'armes et de matériel de guerre.

LE LOCK-OUT DU PORT DE MARSEILLE EST LEVE

L'issue, momentanée, du conflit, après 23 jours a été celle qu'on prévoyait.

La C.G.T., comme par le passé, a refusé l'épreuve de force et la section syndicale du port, après avoir demandé à cors et à cris, la levée du lock-out, a conseillé la reprise du travail dans une assemblée houleuse où étaient réunis tous les travailleurs du port.

La veille une réunion c'était tenue à la préfecture. S'y étaient rencontrés les représentants patronaux et les syndicats. Les prétentions patronales étaient simples : le lock-out serait levé si le travail était repris comme avant le 2 janvier, date à laquelle les dockers avaient commencé l'action jusqu'à l'acceptation en commissions paritaires de nouvelles conventions collectives, c'est-à-dire qu'il fallait revoir au point de départ, après 23 jours de fermeture du port, recommencer à travailler le dimanche, la nuit et faire les heures supplémentaires.

La C.G.T. a acceptée, elle a baissé pavillon devant les menaces patronales.

Une catastrophe comparable à celle de 1950 a été évitée de justesse.

L'accord C.G.T.-Patronat, depuis longtemps préparé, stipule la discussion dans un avenir proche des conventions collectives des agents de maîtrise. Nous parlions, dans notre précédent article du « bel esprit hiérarchique de la C.G.T. dans sa défense du prolétariat ». Et si les dockers n'avaient pas accepté, le lock-out aurait continué, la C.G.T. bêlerait toujours...

On voit la faiblesse de cette organisation mastodonte, incapable de contre-attaquer lors d'une offensive patronale.

La « Marseillaise » du 20-1-1967, organe du parti communiste titrait : « Levez le lock-out et nous reprendrons le travail normal ». Rien ne pouvait mieux encourager les acconiers à accentuer leur action.

La seule initiative syndicale a été d'envoyer des délégations, soit à la Mairie, soit au Préfet, soit au Ministère de l'Equipement et... même à l'archevêque de Marseille. Naturellement, ça n'a rien donné.

Et, à l'échelle confédérale, qu'à fait la C.G.T. ? Ne pouvait-elle pas aider pécunièrement les dockers de Marseille, engager une action de solidarité qui depassant de vaguls quêtes dans la rue ?

La Fedération nationale des ports et docks de France-C.G.T., s'est réunie deux fois avec les délégués de Marseille, le Comité confédéral national de la C.G.T. s'est aussi réuni. Aucune décision positive n'a été prise, aucune forme d'action concrète en quoi que ce soit engagée.

Les dockers pouvaient-ils, vaincre seuls et isolés ? Au moment d'agir, dans une situation donnée où est-elle cette grande et fameuse C.G.T., où est cette gigantesque F.S.M. ? N'existent-elles que pour faire gueuler « la gauche au pouvoir », faire casser la figure aux minorités révolutionnaires et présenter, aux élections syndicales, des listes de délégués ? Quoi qu'en disent les démagogues, les dockers marseillais ne sont pas vainqueurs. Donc, ils sont vaincus. Et, si grâce à la vigueur de l'action qu'ils ont déclenchée, le mouvement n'a pas dégénéré en catastrophe, il n'a pu que créer de nouvelles déceptions.

Les « grandes » organisations syndicales ont été incapables de faire quoi que ce soit, si ce n'est un tout petit peu de bruit. Telle est la leçon première qu'il faut tirer de ce mouvement.

Sur un plan plus général, il faut constater que, face à une lutte ouvrière, le patronat a de plus en plus recours au lock-out. Voir actuellement les usines Dassault, voir le port de Marseille, ce qui permet de tirer une certaine expérience.

(Suite page 2.)

ELECTIVITE

DANS ma vie je n'ai voté qu'une fois. Une seule fois ! J'avais alors 22 ans et je venais d'être démobilisé. Heureux d'être débarrassé de cet exécrable uniforme militaire, et bêtement fier, je dois l'avouer, d'avoir fait partie de cette héroïque cohorte de « Poilus » qui venait de sauver la « Patrie », « Droit », la « Civilisation » et que sais-je encore !

Du moins nous le disait-on à satiété : dans la presse, dans les discours officiels et officieux, dans les déclarations des candidats, et dans toutes les occasions propices à exalter l'orgueil et le chauvinisme de tout un chacun. Nous avions des « Droits sur eux » clamaient volontiers les vieux birbes qui tenaient les leviers de commande, et qui tenaient à les garder, fichtre !

Mais nous avions aussi des « Devoirs », dont les moindres n'étaient pas de voter pour eux, d'abord, et ensuite de nous mettre au travail afin de relever le pays exangue. Et aussi de faire des enfants, afin de combler les vides causés par les terribles hécatombes de ces cinq dernières années.

Nous votâmes donc, avec entrain, et aussi avec la ferme volonté qu'il fallait que ça change, c'est-à-dire qu'il fallait que jamais, plus jamais, on ne puisse revoir cela. Le résultat fut cette lamentable « Chambre bleu horizon ». Laquelle s'empressa de nous doter d'un gouvernement où se retrouvèrent la plupart des vieux politiciens responsables du cauchemar que le monde entier venait de vivre, accompagnés de quelques jeunes requins aux dents longues, nantis de toute l'ambition et le manque de scrupules inhérents à l'emploi.

Nous voulions, le pays tout entier voulait que ça cange, tous les peuples du monde entier voulaient que ça change ! Hélas, rien ne changea, ni en France, ni ailleurs, ni même en Russie, où la Révolution d'Octobre paraissait pourtant devoir instaurer une société nouvelle, basée sur l'égalité et la fraternité des citoyens entre eux.

Dès lors je fus convaincu que mon bulletin de vote, que les millions de bulletin de vote n'avaient eut d'autre utilité que celle de donner aux « Peuples souverains » l'illusion qu'ils l'étaient vraiment, souverains !

A ce sujet, un phénomène assez bizarre est à signaler : La plupart des individus qui forment ce fameux « Peuple souverain », si on les interroge à ce sujet, répondent fièrement qu'ils ne sont pas dupes, et qu'ils ont compris !

Qu'ils ont compris, c'est-à-dire qu'ils son convaincus que voter pour Jean, Pierre ou Paul, cela revient au même, et que les trois se valent !

Qu'ils ont compris, c'est-à-dire qu'on ne les y reprendra plus, à jouer la petite comédie de l'isoloir !

Qu'ils ont compris, c'est-à-dire que le dimanche matin est beaucoup mieux apprécié à la campagne, ou encore sur les bords d'une rivière poissonneuse, qu'à l'intérieur d'un préau d'école décoré d'urnes et de cartes de géographie !

Eh oui ! ils ont compris, ces individus formant le peuple souverain ! Mais, apparamment, le peuple souverain, lui, n'a pas compris, car, c'est en masse, dans sa presque totalité qu'il se précipite aux urnes ! Et plutôt deux fois qu'une, car presque toujours il y a ballotage !

Alors ?

Il est un aspect nouveau et assez inattendu de ces élections prochaines qui apparaît insolite à beaucoup. C'est le côté publicité, le côté propagande. Nouveau et inattendu par son style et surtout par son ampleur !

Car, bien sûr, les candidats de toujours n'ont pas hésité à nous faire connaitre, par voie d'affiches et leurs programmes et leurs *curriculum vitae*. Mais, peu ou prou, chacun se débrouillait, et cela ne dépassait pas le stade artisanal.

De plus les frais inhérents à l'impression et la pose de ces affiches, ainsi que les voyages et réunions de propagande étaient réglés soit par les candidats eux-mêmes, soit par les partis politiques ou les groupes financiers auxquels ils appartenaient.

Rien là que de plus normal, avec cette réserve que le candidat pauvre, le candidat prolétaire, n'ayant que peu de moyens financiers, n'avait que très peu de chance de se faire connaitre, et, partant, d'être élu.

Mais tout cela, aujourd-hui, est vieux jeu, est dépassé selon la formule à la mode, et notre glorieuse Ve République vient d'inaugurer un système qui risque fort de se généraliser par la suite.

Elle a tout simplement confié sa propagande ou plutôt sa publicité, ce mot s'applique très bien à la chose, à une agence idoine, laquelle se nomme « Services et méthodes ». Laquelle agence s'est mise à l'œuvre tout de suite, et c'est, depuis plus d'un mois, une avalanche de documents, affiches et portraits, lettres personnelles et même, ô dérision, porte-clefs !

Affiches et portraits du général-président grands comme ça ! peuvent déjà se voir un peu partout sur les murs de Paris et dans toute la France sans doute.

(Suite page 2.)

LES GENS DE MER SONT DES NOTRES

QUOIQU'ON ait voulu laisser croire que le sens du syndicalisme révolutionnaire avait totalement disparu chez le travailleur français, nous pouvons affirmer qu'il n'en est rien. Aussi bien chez les manuels que chez les intellectuels, chez les agricoles que chez ceux du secteur industriel et même chez certains petits artisans, on retrouve toujours, derrière leur mine désabusée par trop de trahisons, le besoin de se révolter contre tant d'injustices. Un autre secteur, bien souvent oublié, manifeste lui aussi son désir de revenir vers plus d'égalité économique ; ce sont les gens de mer, et c'est d'eux ou plutôt de leurs problèmes que nous voulons vous entretenir.

« — La mer, disait Elisée Reclus, c'est leur compagne, leur meurtrière. Ils l'aiment, ils l'adorent, mais ils se sentent aussi fascinés, ensorcelés, terrorisés par la vue des eaux ; et combien disent, en la regardant. qu'ils y dormiront un jour en une couche d'algues ou de sable. »

Malgré les dangers permanents qu'ils encourent, leur inquiétude a aujourd'hui une autre origine : ils sont exploités de façon éhontée et l'agitation grandit dans les ports de pêche. En Bretagne, en Vendée, à Boulogne-sur-Mer, etc., l'effondrement du marché du poisson inquiète les équipages qui pêchent à la part. La congélation des poissons étrangers a fait baisser le prix du poisson frais des côtes françaises. Mais, nous direz-vous, c'est tout ce que peut souhaiter le consommateur... Hélas ! ces opérations « baisse » ne profitent jamais à ces derniers. Toute une série d'intermédiaires veillent à ce que les prix ne s'écroulent qu'au départ, c'est-à-dire à la production. C'est d'ailleurs là un phénomène bien typique du système capitaliste et nous le retrouvons dans toutes les branches de la production. Aussi, le slogan des victimes de cet état de choses doit être plus que jamais : « Du producteur au consommateur. »

En 1947, j'étais secrétaire de la Maison du Marin à Nantes et j'avais souligné cette nécessité ; et les pêcheurs venaient apporter leur poisson. Mais ça ne dura pas longtemps. Non pas que ce procédé de circuit court ne fût pas avantageux, tant pour les consommateurs que pour les pêcheurs, mais les intermédiaires ne tardèrent pas à se considérer comme lésés dans cette opération et alertèrent les autorités compétentes, lesquelles, à leur tour, avec l'aide de l'Etat, instituèrent la « noble » institutions des ventes de poissons. Les résultats ?... On achète aujourd'hui le poisson à un prix dérisoire au pêcheur qui a pris tous les risques, pour le revendre sur le marché des grandes villes avec des marges de profit scandaleuses.

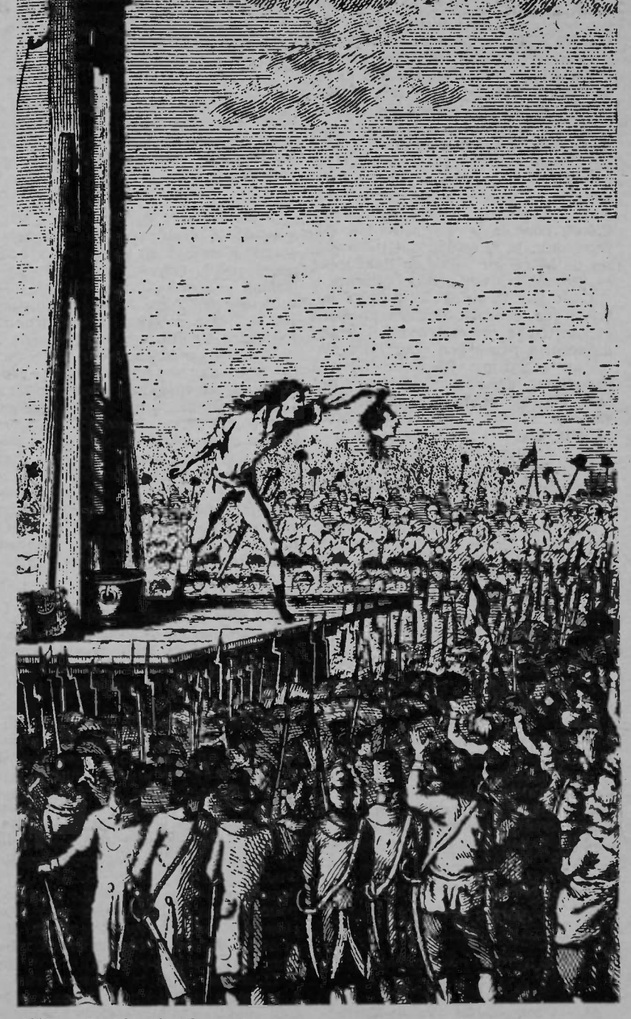
Une solution à cela ?... Les centralés réformistes peuvent demander au générale de Gaulle l'ouverture d'un dialogue ou à son ministre des questions maritimes la réunion d'une commission paritaire. Cela ne donnera que l'élaboration d'un vague programme de revendications auquel seront jointes les dernières doléances et puis les choses continueront comme par le passé, à aller aussi mal.

Aussi, nous lançons un appel : « Gens de mer, avec nous ! » Marins-pêcheurs, vous êtes des révolutionnaires autant que les autres catégories de salariés ; courageux, besogneux, votre place est avec nous, contre les intermédiaires et l'exploitation qu'ils vous font subir. Nous devons lutter tous ensemble contre les spéculateurs qui nous exploitent, contre les syndicats réformistes qui nous trompent et nous trahissent et contre l'Etat, qui tolère et encourage cette situation désastreuse.

1967 doit être une année de lutte contre toutes les mauvaises politiques, tant de droite que de gauche ; mais elle doit être aussi marquée par la relance, dans chaque métier, de syndicats révolutionnaires.

L'anarcho-syndicalisme vous attend, gens de mer ; créez un syndicat C. N. T., et tous ensemble poursuivons, en Bretagne, en Vendée et ailleurs la lutte pour la vie et le bonheur de nos foyers.

Y. M. BIGET



1789. — La liberté et la justice étaient exigées sans bulletin de vote.

LE COMBAT SYNDICALISTE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

LES LEÇONS D'UNE GREVE

On a l'habitude d'en voir depuis plusieurs années, mais celle du 1er février a cette particularité : en plus d'être bidon, elle a été politique.

Bien sûr, les leaders syndicaux affirment le contraire.

Pourtant au cours d'une interview à Europe nº 1 un représentant de la C.F.D.T. à notamment déclaré :

« Le syndicaliste qui prétendrait ne pas faire de politique, je dirais que c'est un menteur. »

Eh bien, si l'on en croit les déclarations faites par cet individu, nous serions, camarades, tenez-vous bien, des menteurs..

Nous qui affirmons, depuis toujours à la Confédération nationale du travail, la seule centrale syndicale apolitique, que la politique est incompatible avec la défense des intérêts des ouvriers, il nous faut entendre de telles absurdités ! Nous pourrions lui répondre que c'est lui le menteur.

Il affirme, que tout syndicaliste fait de la politique et la C.F.D.T., avec la C.G.T. prétendent que le 1er février n'était pas une grève politique. Messieurs, accordez vos violons... En réalité le 1er février n'avait d'autre but que celui de rendre le mécontentement déjà grandissant encore plus général, afin de faire pencher la balance en leur faveur aux élections du 5 mars. Mais les anarcho-syndicalistes, comme toujours, fidèles à l'idéal des Pelloutier, Pouget, etc., ne se laisseront pas attendrir.

Une nouvelle fois ils dénoncent et dénoncerons toujours les grèves bidons, le tripotage électoral et le mensonge. Car tant qu'il y aura un anarchiste, un libertaire, un anarcho-syndicaliste sur terre il dénoncera sans cesse les injustices, les menteurs et les exploiteurs de tout poil. La vérité ne nous fait pas peur et nous la crions tout haut. Tout le monde ne peut en dire autant, avec franchise. N'est-ce pas messieurs les leaders syndicaux ?

Mais un jour viendra où vous disparaîtrez, vous et les chefs politiques, comme disparaît un bateau en mer, pour ne plus jamais revenir. Le jour où la classe ouvrière aura compris ce que vous valez, elle renversera l'ordre établi, pour instaurer une société libertaire, fédéraliste, collectiviste. Où chacun travaillera selon ses possibilités et consommera selon ses besoins.

Mais pour que cela se réalise, il faut un syndicat ne faisant pas de politique luttant contre les politiciens, l'autorité, dieu, les chefs, la hiérarchie ; et préconisant l'égalité des salaires ; étant pour l'ouvrier, rien que pour l'ouvrier, rien que pour son bien être. C'est pourquoi camarade épris de justice, de liberté, viens rejoindre les rangs déjà grandissants de la C.N.T.-A.I.T. Ces lettres écrites avec le sang de travailleurs ont déjà marqué une des plus grandes révolutions authentiques que le monde ait connue. Celle qui est, et restera encore longtemps le symbole même des luttes ouvrières. Je veux parler de la grande révolution espagnole qui malheureusement, fut trahie par les partis dits « ouvriers » du monde entier (et en particulier du Front poulaire) et écrasée par le fascisme et le capitalisme international.

Pour que cela ne se reproduise plus jamais... « prolétaires du monde entier descendez dans vos propres profondeurs, cherchez-y la vérité, créez-la vous-mêmes ! Vous ne la trouverez nulle part ailleurs. » (1).

MICHEL

(1) Extrait du « Testament de la Maknovchina » des travailleurs russes à ceux du monde entier.

Le bluff, le chiqué, la tricherie et le PROFIT

LE plus grand chef-d'œuvre de l'information capitaliste et du besoin de « gigantisme » du pouvoir actuel, fut de promouvoir une manifestation grandiose et nationale autour de l'exposition Picasso.

Il faut dire que cette explosion ridicule fut souvent précédée par des louanges adressées par des partis politiques ou des groupements intéressés à faire valoir des œuvres incompréhensibles, parce qu'elles venaient d'un sympathisant politique ou, tout simplement, parce qu'elles étaient nouvelles.

J'ai particulièrement goûté les reparties de Soupaut à la radio, quand il déclarait (et en cela il exprimait le jugement populaire) : « C'est du chiqué, une tricherie, un truquage... »

Picasso lui-même n'a-t-il pas déclaré : « Il m'arrive de ne pas comprendre le matin le tableau que j'ai peint la veille... »

Et dans un interview à un journal scandinave, qui fit grand bruit : « Quand je faisais de la peinture..., je ne vendais rien. Depuis que je produis des œuvres à la mesure des esprits de notre époque je gagne des millions. »

Je me rappelle avoir suivi dans un musée Picasso à Antibes, les réactions des travailleurs devant ses tableaux. Rien n'était plus convaincant que ces exclamations ironiques devant des couleurs qui n'avaient aucun sens... Un peintre italien, un de ses meilleurs élèves, exposait de grandes toiles dans le même musée, et un expert essayait d'expliquer les caractères de ces œuvres, sans convaincre un seul curieux.

L'expert s'énervait... Devant un dorsal qui pouvait être pris pour un tronc d'arbre, l'expert feignit l'extase... : « Son chef-d œuvre, déclara-t-il, le buste de sa femme ici présente. »

C'était un vrai modèle, de la tête aux pieds. Un amateur, révolté par cette discordance, déclara : « Vous nous dites que ce tableau est celui de la femme de l'auteur, ici présente. Eh bien, madame, je vous félicite de ne ressembler en rien à ce galimatias. »

Je me rappelle avoir protesté auprès du maire d'Antibes sur une exposition qui, par son caractère concurrentiel, portait préjudice aux travaux des peintres en bâtiment de la ville. »

Le maire me répondit :

« Quand le musée était consacré à des vraies peintures, à des chefs-d'œuvres, il n'était fréquenté que par des amateurs, et son entretien nous coûtait... Depuis que nous exposons ces peintures singulières le musée est devenue rentable. »

La plus saine appréciation de la qualité de ces œuvres fut donnée par des travailleurs russes à l'exposition Picasso à Moscou. Ne comprenant rien à ces taches de peintures distribuées sur les meilleures toiles de l'auteur, ces braves gens, croyant à une disposition maladroite des tableaux, s'efforçaient de les placer à l'envers doutant qu'ils soient à l'endroit... On fut obligé d'établir une garde sévère pour éviter de telles initiatives. Je suis certain que Picasso, qui est lui-même une production des marchands de tableaux, accepterait sans doute cette explication de son succès : l'art de vendre à des snobs, à des hurluberlus, des œuvres que des gens équilibrés ne voudraient acheter ; autrement dit, transformer le sens artistique en source de profits.

L'information capitaliste s'efforce de minimiser le scandale en faisant donner tous les laudateurs classiques. Elle s'aventure même a fournir une certaine explication du phénomène :

« On voudrait comprendre, disent ces maquignons, comprendre le caractère du tableau, ce que l'artiste a voulu exprimer ! C'est une gageure insensée ! Alors que l'artiste ne parle qu'à lui même, qu'il n'exprime dans cette explosion de coloris divers et juxtaposés qu'une sensation passagère et qu'il ne retrouve pas.

A partir de l'instant où l'artiste ne parle qu'avec lui même, se voit ou se lit sans se comprendre, tout en restant soucieux de la vente de ses barbouillages, il ne saurait se produire de communication entre ce soi-disant art et les hommes...

Il se produirait le même hiatus entre les travailleurs et leurs militants bénévoles et dévoués, si ces derniers, pour satisfaire leur propre orgueil, utilisaient un langage précieux sans aucune résonnance populaire.

Donc, le picassisme, ce n'est plus de l'art..., mais du délire.

Non, non, messieurs les marchands de tableaux, n'essayez pas de nous faire croire que vous collectez vos « chefs d'œuvres » dans les maisons de santé !

Certes, les fous produisent souvent de telles œuvres, mais les piqu'assiettes sont très équilibrés puisqu'ils savent transformer en mines d'or des ordures que l'on jetait autrefois dans les poubelles...

Le talent de ces virtuoses n'est pas en cause, mais il ne pourrait s'épanouir que dans une société où l'art jaillirait de l'inspiration et du gré de l'exprimer gratuitement, pour servir la Beauté...

D'ailleurs, la véritable cause de cette déficience artistique n'est pas seulement qu'elle répond à la sottise mentale du milieu social, mais comme le disait un critique à la radio « qu'elle facilite des transactions financières en un temps de dévaluation de toutes les monnaies ».

En effet, placer son argent dans des tableaux autour desquels le négoce entretient une grande publicité, c'est s'assurer chez soi, à l'abri de toute atteinte, un capital qui ne fera que grossir avec son vieillissement. Il en est de même de toutes les collections, timbres ou autres...

D'où cette fabrication en série de placards dénommés tableaux, et que tous les détenteurs de pèze se disputent comme la valeur financière la plus sûre dans une société de pourrissement mental accéléré.

J. B.

La transformation sociale

Certaines gens s'effraient à la seule pensée de transformer la société de façon radicale ; ce sont ceux que nous appelons communément les réformistes. Pour eux, la prise du pouvoir et par conséquent le bulletin de vote, sont le but et le moyen les meilleurs de toute transformation.

Pourtant, en raisonnant un peu, il faut admettre qu'aucun mal ne peut se guérir si l'on ne s'attaque pas aux causes ; et les causes du malaise actuel ne proviennent-elles pas précisément, du peu d'intérêt que portent et ont porté toujours les gouvernants à la classe ouvrière ? Que ce soit les communistes avec leur « retroussez les manches » ou les socialistes avec leur « aventure de Suez » et leurs matraquages des travailleurs de Saint-Nazaire, tous se sont liés sans cesse pour défendre les intérêts d'actionnaires ou de patrons. Quant aux améliorations apportées aux travailleurs, il faut noter des augmentations de salaires de 2 % hiérarchisés pour des périodes correspondant à des augmentations du coût de la vie allant de 5 à 10 %.

En réalité, les dirigeants, qu'ils soient au pouvoir où à la tête de syndicats réformistes, ont tout intérêt à détourner les travailleurs de la véritable voie de leur affranchissement. Trop d'ambitions, trop d'orgueil et de vanité les empêchent d'agir autrement. Tant que les richesses du pays seront aux mains d'une minorité privilégiée, tant que celle-ci pourra user de toute son influence, il se trouvera des Judas, issus du peuple, pour la servir.

L'amélioration de la situation économique et sociale des travailleurs ne peut se concevoir sans l'abolition radicale des privilèges et l'exploitation de l'homme par l'homme. L'ordre économique ne peut s'établir qu'à cette condition ; et encore faut-il veiller à ce qu'il ne puisse être troublé par aucune intrigue de groupe, de corporation, ni de parti.

Travailleur, tu dois te persuader que rien ne te sera octroyé par les charlatans de la politique sans action qui te soit propre. Nous l'avons répété maintes fois, l'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Aussi, avant d'aller mettre ton bulletin dans l'urne, réfléchis au nombre de fois que tu as accompli cet acte sans succès. Peut-être vas-tu comprendre alors que ton devoir t'appelle ailleurs et que ton action doit avoir un autre sens et une autre portée.

Pour ce qui nous concerne, nous n'allons pas te promettre la lune,, mais soit persuadé que si te bats pour la bonne cause, c'est-à-dire pour l'égalité économique et sociale, tu trouveras toujours les gars de la C.N.T. à tes côtés.

A. RUGES

Déclaration intempestive

La guerre du Viet-nam fut déclanchée par les Américains pour imposer une défense proposée successivement par les Japonais et les Français après le dernier grand conflit pour constituer un barrage à l'idéologie marxiste. Mais cette défense se pare du mensonger propos de l'agression subie labas contre des populations lasses d'hostilités chaque fois renouvelées.

Les attaques au napalm ont été remplacées par des bombardements massifs où les avions continuent d'apporter deuils et misère parmi ces populations qui connaissent depuis plus de vingt ans les horreurs de la guerre moderne. On comprend mal que ces peuples acceptent la guerre moderne. On comprend mal que ces peuples acceptent de gaieté de cœur les tragiques événements qui leur sont imposés du dehors par des gouvernements fantoches comme l'ont été ceux de Corée du Sud et de Formose.

Le comble de l'attitude de Washington fut atteint en attribuant au Vietnam le rôle d'agresseur ; ce n'est pourtant pas ce malheureux pays qui pourrait s'offrir le luxe de bloquer les côtes américaines de l'Atlantique ou du Pacifique pour tenter d'imposer là-bas des directives non conformes aux décisions de Wall-Street.

Pour apporter l'appui de la religion catholique à ces regrettables événements le cardinal Spellmann n'a pas hésité à enfreindre les règles de l'Evangile et celles préconisées actuellement par le Vatican. « La guerre du Viet-nam, dit-il, est je le crois, une guerre pour la défense de la civilisation. Il est certain que nous n'avons pas cherché cette guerre, elle nous a été imposée et nous ne saurions céder à la tyrannie on ne gagne pas une guerre a demi. C'est pourquoi nous prions pour que le courage et le dévouement de nos soldats ne restent pas vains, pour que la victoire nous soit bientôt acquise, cette victoire que nous appelons de tous nos vœux au Viet-nam et dans le reste du monde. Car toute solution autre que la victoire est inconcevable. »

Le cardinal avait abandonné ses vêtements sacerdotaux pour se réfugier dans la paisible atmosphère d'une aumônerie militaire pour prononcer cette diatribe contrastant avec la nouvelle position de l'Eglise sur la Paix.

On est peut être autorisé à douter que le général américain Westmoreland ait donné sa bénédiction au cardinal. Mais d'autre part on a enregistré des déclarations où des prélats français ont invité le cardinal boute-feu à relire l'Evangile ; le Primat de Normandie, Mgr. Martin a déclaré : « On ne définit pas la civilisation chrérienne à coup de canon et de bombes » ; il a même dénié aux Etats-Unis tout droit de se considérer comme le bon Samaritain des Nations.

Nous ne saurons admettre les dangereux propos bellicistes émis quotidiennement ; mais nous les réprouvons davantage lorsqu'ils se parent du manteau de cette fausse religion qu'est le christianisme.

LALIME

NOTRE CAMPAGNE ANTI - ELECTORALE

REPONSE A FELIX GOUIN

Maintenant, sur quelques points de détail plus précis, voici ce que j'ai relevé dans les explications de Monsieur Félix Gouin... et ce que j'y réponds :

(1) *En 1914-18, donc, la position chauvine d'une France alliée à la Russie tzariste fut combattue par Jaurès et le Parti socialiste...*

— Jean Jaurès était certainement un socialiste — *et un révolutionnaire sincère* — comme le furent Gandhi, Léon Trotski, Luis Companys, Largo Caballero, dans la deuxième étape de leur vie politique (celle d'après les tardifs remords ») et c'est pour cela qu'il fut, comme eux assassiné : *c'était un homme dangereux, et pour les arrivistes de droite et pour ceux de « gauche ».*

Je ne reproche rien à Jaurès (Il est mort trop tôt pour ça mais il n'en va pas de même avec le Parti socialiste de ces années là, car si celui-ci marquait le pas au futur P. C. F. (on sait comment la scission intervint entre eux après la prise de pouvoir bolcheviste en Russie). Observez l'Union « Soviétique » la voilà bien la dictature du prolétariat ! En fait, la dictature d'un parti (moins de 10 millions de membres s'engraissant sur l'éreintement d'une population « hors parti » de quelque 240.000.000 d'êtres privés même du peu de liberté individuelle ou collective que connaissent leurs malheureux frères d'Occident. C'était donc le triomphe (tout à fait provisoire, je le souhaite !) des thèses de Marx sur celles de Bakounine et Proudhon, (le premier disant : « C'est par la prise du pouvoir ouvrier, que le prolétariat s'émancipera et construira un état social... lequel disparaîtra peu à peu pour faire place au socialisme libertaire cher à Proudhon, dans une société enfin sans classes, et sans Etat, et sans pouvoir ». Les deux autres affirmaient, que : « Toute prise de pouvoir n'amènera le peuple qu'à changer de maîtres, et sans aucune certitude que ceux-ci soient meilleurs que ceux-là. »

Cent ans après, l'Etat que Lénine, après Marx-Engels, affirma provisoire n'a fait que se renforcer et allez donc suggérer aux nouveaux maîtres de la Russie d'abandonner leurs prérogatives, de supprimer, ou du moins, d'égaliser les salaires !... essayez, camarades, chiche...

... Lénine, pour « sauver la révolution » signe la paix de Brest-Litovsk.

— Ouiche ! belle phrase lyrique, en vérité ! Malheureusement, cela n'est pas historique, et il n'est, pour s'en convaincre que de consulter la presse russe de l'époque. On y apprend que les ouvriers, paysans, et soldats slaves triomphants du tzarisme dans tout le pays proposaient au gouvernement bolchevique *de ne rien signer du tout*, et de laisser pénétrer à fond les armées de Guilaume II dans tout le pays, afin que celles-ci se divisent en bandes très faibles numériquement et qu'il serait alors aisé de « pourrir » (entendez par là : de convaincre du même feu révolutionnaire que celui qui animait le prolétariat russe). Et ceci eût été facile car n'oubliez pas que, sur le front Est de 1914-17, les soldats *allemands et russes*, cette année-là fraternisaient brûlant leurs fusils, conspuant leurs officiers, etc... « Lénine à l'annonce de cette volonté populaire qui était aussi celle d'une fraction du parti et même du Comité central entra dans un violent colère, disant que ceci était une idée chimérique, et que si on n'acceptait pas sa décision, il menaçait de quitter le parti et se désintéresserait de ce qui alors pourrait advenir. » (Zinoviev, à Victor Serge 1917). On s'en tint donc à la volonté de Lénine. Qui sauva ainsi son parti *au détriment des révolutions non seulement russe mais aussi allemande (mouvement spartakiste de 1918-1921) hongroise, bulgare, roumaine et* qui sait peut-être même mondiale !...

... 1939 (Avec son corollaire qui est 1920, la scission de la 2e internationale, permettant la montée du fascisme en Italie, Portugal, Allemagne, et en Espagne...

— On est libre de regretter la scission de la deuxième Internationale. Quant à moi, c'est celle de la Première que je regrette ; l'A. I. T. proclamait : « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », et quand Clément dans son chant « L'Internationale », écrit : « Il n'est pas de sauveur suprême ; ni dieu ni césar ni tribun ; producteurs, sauvons-nous nous-mêmes. » Les uns et les autres proclamaient bien par là *qu'ils en avaient assez des tyrans de droite, de gauche ou du milieu !* (De même Louise Michel, à l'un de ses procès : « Le pouvoir est maudit voilà pourquoi je suis anarchiste. » On était loin de la démagogie claironnante des II, III et Unièmes internationales, lesquelles n'étaient déjà plus que compromissions prises de pouvoir.

« ... Que prouvait penser Staline de son exclusion du Cénacle politique international..., du bradage de la Tchécoslovaquie à Munich..., de l'envahissement de la Ruhr par Hitler, etc. ?

Staline ? Mais tout ceci étant voulu (!)... ça faisait fort bien son affaire ! Cela lui permettait — en accord évident avec les autres fourbes qui permettaient à Hitler et consort, telles vilenies ! — de clamer que l' U.R.S.S. elle, était pure de pareille exaction, ne s'y mêlait pas, les dénonçait, même, et restait, en fin de compte seule championne de la liberté, et de la démocratie en ce bas monde ! Tiens, pourquoi-pas ! (Demandez aux marins de Kronstadt, aux Ukrainiens de la Maknovchina à Trotski et ses amis plus tard ce qu'ils pensaient de la « Liberté » et de la « Démocratie » à la sauce stalinienne ! Demandez-le tout simplement aux « vieux copains » communistes, d'aujourd'hui (après « l'officielle déstalinisation » menée à bien). (?)... Eux qui hier encore adoraient le « cher maître », la « locomotive de l'histoire » !... (A moins qu'il ne fut plutôt le cargo tragique, oui).

Mais soyons sérieux, l'attitude de Staline était claire comme le jour. En Espagne de 1936-39 par exemple, il fait semblant d'aider Madrid, alors que Paris, Londres, etc..., l'abandonne et envoie 923 « conseillers techniques » à la République, plus quelques cent chars et autant d'avions, de l'essence des couvertures etc... Neuf cent vingt trois conseillers ! alors que le prolétariat de Barcelone rouge et noir hurlait à un monde indifférent qu'il lui fallait des canons par centaines, des fusils par milliers, et des cartouches par millions, parce qu'on ne pouvait plus stopper l'avance de la hideuse collusion Salazar, Franco, Mussolini, Hitler, Pie XI. Avec des frondes, des fourches, des encyclopédies ! 923 conseillers techniques ! Les tchékistes qui décapitèrent le P.O.U.M. motivèrent les « Journées de Barcelone » et sabotèrent toute la révolution espagnole, oui !

Pourquoi ? Parce qu'il ne fallait pas d'une Espagne révolutionnaire triomphante qui aurait été un exemple bien trop tentant pour le reste du monde.

Vous voulez un dessin ?

Puis Félix Gouin nous reparle en détail :

(3)... du gouvernement de 1947 (radicaux, socialistes plus indépendants et communistes).

Avec un tel brillant séminaire, on aurait dû connaître rapidement le paradis social.

Or, il n'en fut rien, vous le savez bien, camarades... On n'abroge même pas les lois scélérates de 1893 ; ni la loi de juillet 1920 ; on eut la guerre d'Indochine. (Elle est belle l'Internationale de « ma gauche » ! etc., et comme Robespierre amena Napoléon 1e, le gouvernement de 1947 engendra, après le stade préparatoire et cocasse de la IVe République... 1958 et de Gaulle ! Merci 1947 !...

SYLVAIN

(A suivre.)

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C. C. P. num. 19 764 90, Paris, en précisant Association Germinal.

LE LOCK - OUT DU PORT DE MARSEILLE EST LEVE

(Suite de la page 1.)

En principe, c'est-à-dire selon la loi, le lock-out est illégal au bout d'un temps déterminé, mais l'exemple de Marseille montre que sa prolongation est possible.

Malgré la condamnation hypocrite du lock-out par certaines personnalités politiques, voire réligieuses (le maire Deferre et l'archevêque), il est évident que les acconiers avaient le «feu vert» des pouvoirs publics, des autorités et des armateurs (tous intimement liés).

A l'avenir il sera largement employé comme arme de riposte à toute revendication ouvrière.

En face de la puissance patronale, on ne trouve, au point de vue organisationnel, pratiquement rien : Des confédérations omniprésentes théoriquement, en fait inexistantes.

Quand on se décidera à refaire du syndicalisme, il faudra se regrouper en de vrais syndicats révolutionnaires de lutte de classes et non de collaboration de classes, et flanquer en l'air tous ces maqueraux de la Sociale, qui prostituent la classe ouvrière.

L'U. L. de Marseille

SPELLMANN et les soldats du Christ

(Suite de la page 1.)

Tout le reste n'est qu'hypocrisie, pour que se perpétue le massacre des innocents.

Les excuses n'arrangeront rien. Les faits sont là, patents, cruels, inhumains. Par ailleurs, l'anticommunisme du prédicateur resurgit et met le Vatican dans un certain embarras. Il n'y eut pas de commentaires. La loi du silence fut choisie.

Alors, à quoi peuvent bien rimer les appels du souverain Pontife, en faveur d'un armistice et d'une négociation ? L'Eglise, une fois de plus, poursuit son jeu et gagne à chaque coup.

Il pouvait apparaître qu'à la suite du malaise dans les milieux officiels et religieux — que l'on se plaisait à mettre sur le coup de l'émotion de l'homme d'Eglise, emporté par ses souvenirs d'ardentes prédications anticommunistes —, le sermon fracassant du cardinal Spellmann aurait porté à réfléchir. Il n'en fut rien, puisque quelques jours après le même Spellmann déclare qu'il maintient sa position :

« Toute solution autre que la victoire est inconcevable. »

Voici cette belliqueuse déclaration faite à l'église Regina Pacis de Saïgon :

« C'est une tâche difficile d'apporter la paix lorsqu'il y a tant de méchanceté et de haine dans le monde. Nous prions avec l'espoir que Dieu, d'une manière ou d'une autre, nous donnera un miracle d'une paix juste et durable. Notre Président et notre secrétaire d'Etat ont déclaré que nous aimerions parvenir à un accord. Nos ennemis ont seuls la responsabilité de prolonger cette guerre. Nous voulons la paix et nous ferons tout, mis à part une reddition abjecte, pour obtenir cette paix (...) Les soldats ne sont pas seulement ici en tant que soldats de l'armée des Etats-Unis, mais également en tant que soldats du Christ. Peu avant de quitter l'Amérique, j'ai vu d'importantes cargaisons de vivres et médicaments données par la population américaine pour toute la population du Viêt-nam sans distinction de religion. Ma visite au Viêt-nam prend fin et je remercie Dieu tout-puissant pour m'avoir donné la force pour me rendre ici. J'ai été édifié par les soldats et les marins. Je veux dire tous les hommes et les femmes militaires. Je sais qu'ils font des sacrifices, non seulement l'homme et la femme en uniforme, mais également les femmes, les mères, les pères, les frères et les sœurs aux Etats-Unis. »

De telles paroles restent l'apanage de l'Eglise : les soldats du Christ et les invocations à Dieu en cette occasion, sont bien discordantes. Là-haut, heureusement, tout s'arrange ! Alors, qu'importe ! Mais en sera-t-il toujours de même ?

Espérons qu'un jour les peuples comprendront. Car, c'est d'eux que doit venir la paix, d'eux et nul autre.

Que ce jour soit proche, c'est tout ce qu'on peut souhaiter, dans les conjonctures d'un monde où la guerre est menaçante.

En attendant, chassons l'infâme et proclamons notre raison de vivre, notre raison d'être.

HEM DAY

ELECTIVITÉ

(Suite de la page 1.)

Documents exaltant l'œuvre accomplie par la majorité sortante U.N.R.-U.D.T. parviennent à domicile par les soins de la poste, ainsi que les lettres personnelles ronéotypées. Tout cela coûte très, très cher, et nul doute que les candidats ne soient des nantis, de très nantis. Eh bien non, cela ne leur coûte guère, car c'est nous qui payons !

Qui, nous ? Mais tout simplement tous les prolos, tous les employés, commerçants et ouvriers, tous les membres de professions libérales, tous les fonctionnaires, tous les retraités assujettis à l'impôt.

Car l'argent vient de l'Etat et, en cette occasion, comme il se doit, *l'Etat c'est nous.*

En voici la preuve, telle que j'ai pu la lire dans le journal « Combat » du 7 février dernier :

« Sans susciter aucun démenti de l'Hôtel Matignon, l'importante revue « Spectacle du monde », dans son numéro de décembre 1966, a pu affirmer que l'agence de publicité « Services et Méthodes », était aux ordres d'un seul patron : Mr Pompidou, que son budget pour la campagne électorale était de sept millions de francs actuels, et qu'on parlait de deux milliards d'anciens à l'arrivée » : « Nous dépenserons ce qu'il faudra ; monsieur Pompidou, mon client, est seul juge », aurait déclaré le directeur de l'agence au rédacteur de « Spectacle du Monde ». Et voilà !

Bien sûr, il n'y a pas lieu de s'étonner outre-mesure, et l'existence des fonds secrets n'est un secret pour personne. Mais, précisément, il ne s'agit pas ici de fonds secrets, et les bonnes âmes, les partisans d'une gestion saine et intelligente de fonds publics ne manqueront pas de s'étonner, voire de s'indigner, de cette façon de faire. Et sans doute y en aura-t-il, dans la nouvelle Chambre, un ou plusieurs qui n'hésitera pas à demander des comptes aux représentants du gouvernement actuel. Lequel s'empressera, sans trop de peine, de rassurer ces indiscrets par quelques paroles bienveillantes et ironiques, dites sans doute au coin du feu ! Et tout sera dit, car, n'est-ce pas, peut-on demander des comptes à celui qui a pris en main notre avenir, je veux nommer ici notre guide génial, le général-président !

A ce sujet on a pu entendre Michel Debré, mardi dernier, au cours d'un « Face à la Presse » de Radio Luxembourg, déclarer ceci en substance :

« Charger une agence de publicité de la propagande électorale est une chose normale à notre époque. »

Il répondait là à une question posée par un journaliste de *L'Humanité* ou de *L'Aurore*, je ne puis préciser. Ledit journaliste, satisfait sans doute de la réponse, s'est bien gardé de lui parler du financement de la propagande en question.

L'exemple est typique, en ce sens qu'il illustre de façon évidente le manque de sérieux et même l'inutilité de la plupart de ces « Face à face » et autres entretiens plus ou moins arrangés à l'avance.

Car, dans presque tous les cas, on ne va jamais au fond des choses, le ministre possédant à fond l'art d'éluder les question indiscrètes, et l'interpellateur étant presque toujours un homme correct, conscient des limites en dedans desquelles il est de bon ton de rester. Mais peut-on vraiment espérer un autre comportement de la part de gens opposés au gouvernement en place, mais pas tellement décidés à faire autre chose que changer les personnages, c'est-à-dire pratiquer le fameux : « Ote-toi de là que je m'y mette ?

BLANQUET

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTÉ

Ce nouveau livre que vient d'éditer l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

C'est un livre qui peut être acheté et qui doit être lu par tous les travailleurs. Il est à la fois peu onéreux, riche en idées et facile à lire.

Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

LISEZ «LE COMBAT SYNDICALISTE»

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

COMMUNIQUE

Le Bureau de la Deuxième Union régionale nous informe de la création d'un Syndicat des agents de Sécurité sociale, d'Allocations familiales et de Mutualité de la région parisienne. Une permanence sera tenue au siège, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, à Paris par un militant de ce syndicat à compter du 25 février 1967 tous les samedis de 10 à 12 heures. Le secrétariat de l'organisation est composé de la façon suivante :

Secrétaire général : Yves Obœuf.

Secrétaire général adjoint : Bernard Kerveant.

Trésorier général : André Jacquart.

Trésorier général adjoint : Louis Cadet.

Le syndicat a déjà constitué deux sections d'entreprise, dont une à la Caisse primaire centrale de Sécurité sociale de Paris, environ 18.000 employés et cadres. Plusieurs autres sont en cour de création.

Le Directeur de la publication :

YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL PROPAGAR IDEAS

QUE la propaganda, en todos los órdenes, es un factor decisivo lo vemos constantemente. Se trata de llamar la atención, de clavar un impacto de interés en la mente del hombre o de la mujer que va a su tarea cotidiana, y que piensan en lo que más les afecta, indiferentes a lo demás. Vemos como en la esfera de lo comercial se busca la manera más llamativa, más original, de adentrar en la retina la idea de un producto determinado. Saben quienes se dedican a la tarea difusora, dentro del sector a que ahora se alude, que a una gran mayoría no ha de interesarles lo anunciado, ya sea en anuncio por conducto de prospectos, carteles, indicaciones, con más o menos realce, en periódicos y revistas, inclusive en adecuada cinta cinematográfica. Pero ellos saben también que, si entre mil indiferentes hay solamente diez que ponen atención, ¡algo se ha ganado! Y repiten el esfuerzo, cambian los «slogans» de propaganda y preparan otra etapa. Se disponen a captar unos pocos clientes más que, aunados a los anteriores, aumentan la suma de seguros consumidores.

Lo dicho tiene su aire aleccionador en lo relativo a la propaganda de ideas. Claro que existe una diferencia de estilo y de posibilidades inclusive. Pero no es menos cierto que la insistencia que ponen los aludidos en la propaganda comercial, el incansable empeño, puede emplearse también en lo relacionado con la divulgación de ideas, dando a conocer a unos y a otros, de tantos como hay que desconocen nuestro sentir, periódicos, revistas, folletos, libros, reiterando el empeño, repitiendo la labor una, y otra, y otras veces. Si muchos se desinteresan de ello; si no quieren saber nada de lo que se les ofrece para que lean, ello hay que darlo como descontado. Ello no ha de frenar las energías y eliminar la esperanza.

Se ha de tener muy en cuenta que es con la insistencia, con la invencible perseverancia, que se puede conseguir algo. Si fallan tales condiciones, o lo que es aún peor, no se las pone en uso, no es cosa de extrañarse de que algunos que podrían simpatizar no lo hagan, por la simple razón de que nada se les ha dicho. Con empeño decidido en dar a conocer material de propaganda algunos *abrirán las entendederas* y pondrán atención, y tomarán afecto a las consideraciones que hayan leído, y se interesarán por el ideal. ¿Por qué no ha de ser así cuando siempre así ha sido? Todo estriba en la pasión que se ponga en dar a conocer a otros el ideal que se tiene en estima. Y en el caso que nos ocupa se sobreentiende que a las ideas libertarias se hace referencia.

LAS AGRUPACIONES TEATRALES

No, el tema nada tiene de nuevo. Ya dijo alguien que «nada hay nuevo bajo el sol». Unos y otros hemos hecho referencia al caso. Hemos llamado la atención de los compañeros en general para procurar se tuviera en cuenta el evitar el decaimiento de una tarea de evidente importancia.

En el asueto del domingo, en los días festivos, singularmente en las ciudades importantes de Francia, se puede ver actualmente buena cantidad de españoles de ambos sexos, de los denominados «emigrados económicos», que deambulan conversando, si el tiempo es favorable, por los jardines y paseos públicos. Y si la jornada es desapacible, se meten donde pueden, procurando distraer el tedio, pasando el tiempo en las habitaciones reducidas de unos u otros, a parte los que matan las horas sentados en algún bar, o en la sala de tal o cual café, atiborrado de clientes. Se encuentran como trasplantados, extraños en un ambiente bien diferente del suyo. Para la mayoría los espectáculos corrientes, cines y teatros, poco les atraen, ya que no comprenden lo que se habla, al no estar bien familiarizados con la lengua francesa. Para ellos lo ideal es poder frecuentar un ambiente en que se hable la lengua de la tierra nativa; donde se encuentren como en familia.

Hace ocho o diez años, ateniéndonos solamente a los anuncios que se ponían en nuestras publicaciones, nos percatábamos de que había en nuestro ambiente buena cantidad de grupos teatrales. Ya no solamente en las ciudades de mayor importancia: París, Lyon, Burdeos, Tolosa, entre otras, sino que incluso estaban organizados en pequeñas localidades, como en el caso de Bagnères de Bigorre, allá junto a los Pirineos.

Y lo curioso del caso es que entonces, que había abundancia de grupos teatrales, no existía la afluencia de españoles llegados a Francia de cuatro o cinco años a esta parte. Ello mueve a sacar la consecuencia de que es ahora cuando mayormente interesaría la actuación del mayor número de grupos teatrales, al calor de nuestro ambiente. Sería ya bastante el que en las localidades donde antes existió un grupo artístico y que, por unos u otros motivos, quedó disuelto, los compañeros y compañeras hicieran lo necesario para volver a darle vida, incluso en el supuesto de que no lo integraran los mismos que antes formaron parte del mismo. No es empresa difícil de conseguir. Como ocurre en todas o casi todas las actividades, las iniciativas, basta que tres o cuatro (¡y a veces es cosa de uno solo!) pongan empeño, voluntad decidida en llevar por delante un proyecto para que llegue a realizarse. Aquí viene bien aquello de «querer es poder».

Se dice y se repite al respecto de los emigrados económicos, que resulta tarea difícil en grado sumo conseguir que haya entre ellos quienes muestren atención en pos de comprender y asimilar nuestras concepciones. ¿No obedecerá también a la forma de efectuar el trabajo de captación?

Es harto sabido que por medio de los cuadros artísticos hay posibilidad de que acudan a las representaciones buen número de esos españoles a quienes se considera refractarios a nuestro sentir. Medio de instruir deleitando se ha manifestado que es el teatro. Al propio tiempo que se ofrece un espectáculo para distraer, en los entreactos se puede difundir propaganda escrita; se puede incluso hallar motivo para, de un modo conciso, decirle algo al público.

Y lo de siempre: Si entre muchos se consiguen captar unos pocos, ya vale la pena lo que se haya hecho. Ya sirve de estímulo para repetirlo otras veces. Todos tenemos la convicción de que el movimiento se demuestra andando. No se va a ninguna parte si, por abulia, por desidia, se pasa el tiempo en discusiones estériles, viéndolo todo difícil. Imaginando que todo está *cuesta arriba*, y sintiéndose el individuo cansado antes de emprender la marcha...

MARIANA PINEDA Y LA LIBERTAD

Recientemente se ha intentado, en España, representar la mejor obra teatral de García Lorca: «Mariana Pineda». Lo han prohibido. Ya es sabido que Lorca reflejó, con singular belleza y realismo, la gesta heroica de aquella dama granadina que, por haber bordado una bandera, en la que ella veía simbolizada la libertad, los antecesores de los reaccionarios de hoy la llevaron al cadalso. Tras el crimen incalificable, pasados unos años, el pueblo granadino hizo que se levantara un monumento a Mariana Pineda en una de las plazas de la ciudad. Es una heroína popular. No es pues cosa de extrañarse que no se haya permitido poner en escena la obra.

García Lorca presentó en el drama, ambientado en circunstancias históricas parecidas a las de ahora, el ansia de libertad de quienes tratan de derrocar la tiranía. Así dice un personaje de la obra:

Andalucía tiene todo el aire
lleno de libertad. Esta palabra
perfuma el corazón de las ciudades,
desde las viejas torres amarillas
hasta los troncos de los olivares.

Y Marianita, como le dicen cariñosamente sus amistades, quiere contribuir también al advenimiento de la libertad querida. Y sus manos primorosas bordan con hilo de seda una insignia. Pero la policía husmea por doquier, igual que ahora, descubre lo que considera grave delito. Y sola, abandonada por alguien a quien ella amó, clama su protesta:

¿Qué crimen cometí? ¿Por qué me matan? — ¿Dónde está la razón de la Justicia? — En la bandera de la Libertad — bordé el amor más grande de mi vida.

No, al actual régimen policíaco que sufre España no le puede complacer, bajo ningún concepto, el que se represente una obra escénica en la que destaca una heroína de la Libertad.

Opiniones. ANARQUIA, ANARQUISMO...

por JUAN

EL vocablo *anarquía* está compuesto de dos palabras griegas «anarquía» (esto muchos ya lo saben), que significan: ausencia de gobierno, ausencia de todo principio de autoridad. Sin embargo, aparte la mayoría de la gente que ignora su verdadero sentido, no faltan jefes de partido, más o menos socialistas (algunos son profesores), que no dejan escapar la ocasión cuando quieren hablar de desorden y de caos para emplear, a sabiendas de lo que ésta significa, la palabra *anarquía*.

La anarquía no es ningún dogma una doctrina inatacable, indiscutible, venerada por sus adeptos al igual del Corán por los musulmanes. No, la libertad absoluta, que reivindican los anarquistas, desarrolla sin cesar sus ideas, las eleva hacia horizontes nuevos (según los cerebros de los diversos individuos) y los arroja fuera de los cuadros estrechos de toda reglamentación y de toda codificación.

Los anarquistas son por consiguiente los enemigos de toda forma de autoridad, cuya concepción filosófica de la sociedad es donde quedará excluída toda forma de gobierno y de dominación. Lógicamente, el anarquista será el que se negará a gobernar bajo cualquier circunstancia, y también, en la medida de sus fuerzas, a obedecer a toda forma de gobierno. Se puede considerar pues como anarquista todo individuo, cuyo temperamento o razón le conduzca a rechazar todo género de imposición en el orden político, moral, intelectual, artístico o económico.

Los inicios filosóficos del movimiento anarquista, no datan como muchos lo suponen, desde la constitución de la Primera Internacional, sino de varios siglos ya, cuyo descubrimiento de la imprenta favoreció la vulgarización de las obras de los grandes genios de la antigüedad; el movimiento a favor del libre examen y de la libre investigación, despertando y desarrollando el espíritu crítico en todos los dominios; al libre pensamiento cuya crítica racional de las instituciones y convenciones humanas han conducido al conocimiento claro y preciso del movimiento anarquista actual, completando la obra de los precursores de la libertad de pensar.

Las palabras: anarquía, anarquismo, etc., fueron muy poco usadas hasta mediados del siglo XVII (después de otros precursores como La Boëtie y Rabelais) dándolas, sin embargo, como sinónimo de desorden. Y solamente empiezan a emplearse más corrientemente a partir de Voltaire, Mirabeau, Vergniaud, etc., pero en un sentido todavía poco concreto. Inútil decir que aún hoy, para mucha gente, un anarquista es un criminal, y según el famoso Lombroso, un criminal nato. Por eso hubo ciertos compañeros, en cierta época, que entendían se debiera renunciar a ese vocablo, pues se prestaba a interpretaciones molestas. Se sabe también que entonces se usaba entre los antiautoritarios el término «colectivista». (Los anarquistas españoles siguieron bastante tiempo llamándose colectivistas).

Se dice que Proudhon es el padre de la anarquía (no olvidemos a William Goodwin, muy anterior a Proudhon, cuya influencia en las ideas de libertad fue grande), y es a mediados del siglo XIX cuando después de una cierta evolución en sus opiniones (1) Proudhon se manifiesta claramente y da un sentido preciso a sus ideas anarquistas. En cierta ocasión declaró éste: «El más alto grado de orden en la sociedad se expresa por el más alto grado de libertad individual, en una palabra, por la «anarquía». Otra de sus ideas *clave* es: «Acuerdo del interés de cada uno con el interés de todos». La obra de Proudhon sobre federalismo y la propiedad privada, merecería ser tratada en trabajo aparte.

Es solo, allá por los años 1875-1880, cuando se fija el verdadero sentido de la palabra «anarquista», *como movimiento*. Si quisiéramos, a pesar de la distancia, podríamos considerar como primeros anarquistas los Zenón, Diógenes, Epicteto, etc., de la época antigua. La posibilidad que hoy tiene el hombre de someter a su análisis individual, las leyes y las morales, se debe en gran parte a aquellos precursores, propiciando así la oposición más peligrosa que hayan jamás encontrado las tiranías estatales o gubernamentales.

Los reformistas religiosos consideran al individuo como una ocasión para la divinidad, de manifestar sus designios; los legalistas lo consideran como función de la ley; los socialistas lo miran como un funcionario; los revolucionarios como un soldado de la revolución. En estos casos, el individuo es considerado simplemente como un medio, un instrumento, jamás como un fin en sí. Hay que hacer observar también que no todos los que se titulan anarquistas conciben el movimiento ácrata de la misma manera, pues en las manifestaciones de algunos, por no decir muchos, encontramos las reminiscencias del antiguo socialismo, de la revolución salvadora y transformadora *inmediata del género humano* y la implantación de una sociedad donde resplandecerá la solidaridad y el amor universales. Estas concepciones u optimismos, en el estado actual en que se halla la mentalidad de los hombres, tienen prácticamente muy poco valor bajo el punto de vista anarquista. El hecho de que esos que hemos señalado antes, consideran a los individuos como medio y a la sociedad como el fin, no se diferencian nada de los marxistas o de los socialistas, más o menos revolucionarios.

El error más grande que se puede cometer para la consecución de una sociedad libre, es someter el hombre al sacrificio de su propia personalidad en beneficio de una abstracción cualquiera. Es natural que el anarquista se halle, bajo todos los puntos de vista, en desacuerdo con toda forma de sociedad que tienda a disminuir su libertad de acción para asociarse, para producir y consumir, en nombre de una causa superior a la cual debe rendir pleitesía y sacrificarle sus intereses, sus acciones y sus pensamientos, y es por lo cual los anarquistas se niegan a servir no importa que forma de autoridad y se levantan contra los representantes y los ejecutores de dicha autoridad. Los anarquistas cuando se asocian tienen necesidad de evitar el que se perpetúe ninguna de las miles formas de imposición que existen en la sociedad actual y que pueden deslizarse o introducirse con maña en forma de representantes, delegados y programas de toda especie.

Que el medio, la técnica o la Sociedad determinen la acción de los individuos es marxismo puro; y aunque esto se haya repetido miles de veces, se cae en la trampa de que en nombre de los intereses *superiores* de la comunidad pierde el hombre sus derechos imprescriptibles en el sentido de determinar él mismo su propia vida, solo o asociado. El respeto a la persona humana es la base de toda sociedad libre. Este es el punto de partida de toda asociación que pretenda librarse de toda clase de imposición: moral, intelectual o económica. Es a esta sola condición que el hombre podrá subsistir y desarrollarse libremente y el solo remedio para que pueda existir y constituirse un medio social libre.

La idea anarquista no puede poner ningún lindero al desarrollo de la personalidad del individuo, ni ningún límite a su actuación en el plano social, y esto a condición, como es natural, de no estorbar, de no limitar, de no disminuir la libertad de los demás. Eso que se repite a menudo de que «la libertad de uno (en este momento este *uno* se quedaría sin libertad) termina donde empieza la libertad del vecino», es un falso razonamiento, o por lo menos, se presta a confusión. Nuestra libertad no termina. La libertad de los demás puede ir pareja a la nuestra. No es opuesta a la nuestra. No puede ser opuesta a nuestra libertad. De ser así, eso no sería más que la continuación de la tiranía. Además, el anarquista, ni que decirlo cabe, es el que reivindica, personalmente, el establecimiento de sus relaciones con los que le rodean. De otra manera, sería absurdo afirmar que los hombres pueden vivir libres en sociedad. Ya lo hemos dicho al principio, el anarquista no es un cristiano, no está dispuesto a renunciar, a sacrificarse, a abdicar de lo que le es propio.

La obra esencial del anarquismo, consiste, nos parece, en desarrollar su *propaganda*, su acción, hacia la lucha contra cualquier forma de explotación y de dominación del hombre o de la colectividad sobre el hombre. Ya sabemos que el anarquista, quizá, vive fuera de su tiempo, pero es hijo de su tiempo y trabaja para vencerlo, es decir, para transformarlo. Su lucha es para crear, entre los que le rodean, una predisposición de crítica irreductible contra las instituciones que representan el principio de autoridad; va encaminada también contra sus representantes, directos o indirectos. El valor de su obra ha consistido muchas veces, no solo en su labor contra la idea del Estado, sino en sus intentos para llevar a la práctica, en medio de un mundo indiferente, la realización de sus ideas. Su labor consiste sobre todo en ir socavando y hacer jirones el poder de ese mismo Estado, en la mentalidad de los hombres para conseguir la posibilidad de vivir entre todos, una vida libre de cadenas y de explotación.

No todos los anarquistas son revolucionarios en el sentido sistemático y dogmático de la palabra. Saben muy bien que una revolución inmediata, como creen algunos fabricantes de sociedades futuras, más o menos perfectas, no podrá traer una transformación completa de la sociedad en el sentido de la anarquía, y es por lo cual consideran de interés primordial ir preparando la materia prima (el hombre) que posibilite su realización, preparando y capacitando aquellos que lo han de efectuar. Decimos que esto es esencial porque la historia nos enseña que las revoluciones han sido seguidas siempre de una vuelta hacia atrás desviándolas de su finalidad primera, debido a la incapacidad de los hombres y muchas veces por la formación de partidos rivales debido a la infiltración, en todos los movimientos, de los pescadores en río revuelto. Es por lo cual no creemos insistir demasiado si repetimos que la obra que reputamos por ahora esencial, es la preparación de la *materia prima*, «el hombre capaz para realizar y vivir en una sociedad sin autoridad».

No hay que extrañarse si los anarquistas nos establecen planos de antemano, (como hacen los marxistas) regulando en sus menores detalles una sociedad donde ya no exista la explotación y la opresión del hombre sobre el hombre, porque entienden que una sociedad anarquista no se funda por un golpe de magia y que al principio, la práctica misma nos demostrará que los planes pueden estar equivocados y que una evolución sobre la marcha, lo mismo en el medio como en los individuos será necesaria pero siempre con la vista puesta en la finalidad con una voluntad firme que nada pueda distraer. No se olvide pues, que serán los componentes mismos de la nueva sociedad que estarán llamados a resolver todos los problemas que se les presenten. El tiempo de los milagros ha pasado a la historia. Es animado por su propia voluntad que el hombre, si es inteligente, podrá avanzar hacia la realización de su ideal de completa libertad: el «Fays ce que veulx» de Rabelais.

(1) Ver «Biographie de Joseph Proudhon», por Edouard Dolléans.

ANTENA

EL DOCTOR LAIN ENTRALGO EN FAVOR DE LOS REFUGIADOS

MADRID (OPE). — Exrector de la Universidad Central, científico a quien se deben obras de Medicina muy apreciadas en el extranjero, particularmente en América Latina y miembro de la Academia Española, don Pedro Laín Entralgo, que colabora en «Gaceta Literaria» ha escrito con motivo de la representación de una obra del autor Mihura que habla en forma desdichada de los refugiados:

«Un inciso extrateatral. De cuando en cuando, lanzada como dicterio contra los exiliados que a través del tiempo siguen fieles a su condición de liberales, republicanos o socialistas, viene a mis ojos la palabra «Antiespaña» ¿Antiespaña un conjunto de hombres que en Europa y en América, y desde el nivel del obrero al del Premio Nóbel, han dado prestigio a su país y viven traspasados por la nostalgia de él? Piense cada cual lo que quiera. Para mí, España, sin ellos no está completa.»

VENDEDORES AMBULANTES EN HUELGA

MADRID (OPE). — La agencia «Logos» informa que los vendedores ambulantes y detallistas, de Murcia, se han declarado en huelga. Entienden que el aumento de la tarifa fijada por las autoridades es excesiva, ya que acaba de aumentárseles en el cien por ciento, a diez pesetas el metro cuadrado. Los más perjudicados son las familias modestas.

PARA DEFENDER A LOS ESTUDIANTES DETENIDOS EN VALENCIA

PARIS (OPE). — «Le Monde» indica que el decano de la Facultad de Derecho de la Universidad de Zaragoza y los profesores don Joaquín Ruiz-Giménez y don Manuel Jiménez de Parga, han ofrecido su concurso para defender ante el Tribunal de Orden Público a los estudiantes detenidos en Valencia cuando planeaban la organización de un Congreso Nacional de Estudiantes.

El número de los estudiantes detenidos se eleva a veintiocho.

EL INFIERNO

MADRID. — La Prensa del 2 de febrero publicó la noticia de haber sido destruído parcialmente por un incendio el monasterio burgalés de San Pedro de Cardeña, habitado desde 1942 por la abadía trapense de Nuestra Señora de los Mártires. El recinto está íntimamente ligado a la historia y a la leyenda del Cid. El incendio de este monasterio se añade al de la catedral de León, una iglesia gótica de gran valor artístico de Palencia y el Palacio de la Diputación de esta última ciudad, ocurridos el año pasado.

CONDENAS

El tribunal de Madrid ha condenado en rebeldía a la ciudadana francesa señora Palmyre Ros, acusada de reparto de hojas clandestinas en Vigo los años 1965 y 1966. (El fiscal había pedido tres años de cárcel y 12.500 pesetas de multa). Y a dos ciudadanos españoles, acusados de ser cómplices suyos: Francisco Antonio Abalo Nieto, a 4 años, 2 meses y 20.000 pesetas. Y A. Nuñez Rodríguez, a un año de cárcel y 10.000 pesetas de multa.

LA PROTESTA DE UN GRUPO DE PROFESORES FRANCESES

PARIS (OPE). — «Le Monde» (día 4) ha dado cuenta de que por iniciativa de la «Asociación Cultural Franco-Española», presidida por el señor Jean Cassou y cuyo presidente de honor es el profesor Marcel Bataillon, un grupo de profesores de la Universidad francesa ha dirigido al ministro de Educación del Gobierno español, al rector y al decano de la Facultad de Derecho de la Universidad de Madrid un telegrama «en el que protestan contra las brutalidades policíacas, las medidas represivas contra los estudiantes y los profesores y saludan la actitud digna del decano de la Facultad de Derecho, presentando la dimisión como protesta por la violación de los derechos de la Universidad.»

Firman el documento los siguientes profesores: Henri Bartoli, Marcel Bataillon, Jean Cassou, Jean Dresch, Maurice Duverger, Roger Garaudy, Pierre George, Jacques Gernet, Maurice de Gondillac, Jankelevitch, Kahane, Kastler, Ernest Labrousse, Jacques Madaule, Charles Parrain, Albert Soboul, Laurent Schwarts, Vedel y Pierre Vilar.

DETENCION DE UN SINDICALISTA

BILBAO (OPE). — La agencia «Europa-Press» informa que ha sido detenido el vicepresidente de la Sección Social del Sindicato del Metal de Vizcaya, don David Morín. Cree que la medida pueda deberse a la participación de dicho sindicalista en la reunión ilegal celebrada días atrás en la Casa Social de Bilbao, unos cuarenta enlaces sindicales.

EL CENTENARIO DE BLASCO IBAÑEZ

BAYONA (OPE). — «Basque Eclair» informa que en Menton (Alpes Marítimos) se han celebrado actos en homenaje a la memoria del eminente republicano Vicente Blasco Ibáñez que murió en la ciudad citada en 1928. Su hijo, Sigfrido refugiado político que reside en Menton ha manifestado que no piensa volver a España a pesar de las disposiciones adoptadas por el Gobierno franquista. El ayuntamiento ha acordado dar el nombre de Blasco Ibáñez a una de las mejores calles de la villa. (Por nuestra parte recordemos que el gran novelista se expatrió por considerarse incompatible con la actuación del gobierno de Primo de Rivera y que ahora, en Valencia, se han celebrado también otros actos en homenaje al señor Blasco Ibáñez.)

HUELGA TERMINADA

BARCELONA. — La dirección de Hispano Olivetti propuso a los productores un aumento de salario que se aplicará con carácter retroactivo desde el primero de octubre pasado.

Los obreros han aceptado.

LA SOMBRA DE FELIPE V

BARCELONA. — Por orden de la autoridad académica fue tapiada la Delegación de Estudiantes de la Facultad de Ciencias de la Universidad de Barcelona, que se halla situada en el edificio central.

Hace algún tiempo, dicha Delegación — en cuyo recinto solían reunirse los representantes estudiantiles de la Facultad — fue clausurada por orden del decano, doctor Velasco, quien adujo que era innecesario el centro por no haberse encuadrado los estudiantes de Barcelona en las asociaciones legales.

Ahora, un grupo de 42 alumnos de la Universidad han remitido una carta de protesta al Rectorado por el hecho de haber sido tapiada la Delegación. De acuerdo con la versión de algunos de los firmantes del escrito, la autoridad académica ha manifestado que la carta será entregada al Juzgado de Orden Público... para que, a su vez, «tapie» a los 42.

EN ALBI
FESTIVAL SOLIDARIO

Organizado por la Sección «Amigos de S. I. A.». Domingo 12 de marzo a 14,30 h. en el Teatro Municipal. Gran festival de teatro y varietés, en el cual el grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse presentará la zarzuela de costumbres aragonesas

LOS DE ARAGON

pieza en un acto y cuatro cuadros de J. Lorente, música del maestro Serrano, con solos, dúos, coro y rondalla de guitarras, participando en ello todo el elenco del grupo tan conocido y apreciado en nuestra región.

En segunda parte excelente programa de varietés con repertorio de canciones típicas y modernas y el grupo de Ballets dirigido por la dinámica e incansable Tina Prat.

No dudamos que será un programa bien acogido por lo artístico. A este fin la comisión organizadora espera que todos los familiares, simpatizantes y amigos de la obra solidaria que está realizando esta sección «Amigos de S. I. A.», no faltarán en este acto de expansión moral, familiar y solidaria.

CONFERENCIAS

EN MONTPELLIER

Para el domingo 28 de febrero, a las 9,30 de la mañana y en nuestro local de costumbre, con la participación del compañero Clotaire Henez, quien disertará sobre el tema: «Los anarquistas y el planing familiar».

Comisión de Cultura y Propaganda del Movimiento Libertario Español exiliado en Gran Bretaña

CICLO DE CONFERENCIAS (Londres)

La tercera de este Ciclo está prevista para el domingo día 5 de marzo. Como las anteriores, el lugar de reunión será el Royal Hotel, Woburn Place, London, W. C. 1, a las 3,30 de la tarde.

J. G. Pradas presentará:

«Dos lecturas literarias»

Esta conferencia, que promete ser muy interesante en su género, será dada en español, y en el curso de palabra sobre aclaraciones y preguntas se alternará en español o inglés.

Como las anteriores y sucesivas, esta invitación tiene carácter público y cuantos lo deseen pueden darse por invitados.

La Comisión organizadora

Londres, febrero 1967.

CONFERENCIA EN MARSELLA

La Federación Local de Marsella organiza una conferencia para el domingo 26 de febrero, a las nueve y media de la mañana en la sala Peloutier (Bolsa del Trabajo).

El culto militante de la C. N. T. y del anarquismo español, Fontaura, disertará sobre el interesante tema «La ideología ácrata ante el porvenir del mundo».

Invitación cordial a todos los compañeros, a los antifascistas en general, radicados en Marsella y en la región de Provenza.

Conferencia de Seguí en Mahón (1922)

Esta hermosa y documentada peroración fue publicada en «Umbral» y luego editada en hojas sueltas. Treinta Federaciones Locales habrán recibido cada una, 100 ejemplares, con derecho a abonarlas o no abonarlas. En el caso favorable su dinero, aunque modesto, pasaría al Fondo de Propaganda para editar otra hoja ejemplar para la difusión de nuestras ideas.

Quedan unos cientos de ejemplares a disposición de las FF. LL. que se interesen por los mismos.

LE COMBAT SYNDICALISTE

COMUNICADOS

ADVERTENCIA: *Los trabajos de Longás y Sevilla continuarán en el próximo número.*

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Quedan invitados todos los compañeros a la reunión general que tendrá lugar el próximo domingo día 26 de febrero a las 9 y media de la mañana en el sitio de costumbre. Debido a la importancia de los asuntos a tratar rogamos de todos presencia y puntualidad.

F. L. DE BURDEOS

Domingo, día 26 del corriente, a las 9 y media de la mañana, asamblea general en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Quedan convocados todos los afiliados de la F. L. de Burdeos, y esperamos sean puntuales en su asistencia.

F. L. DE DREUX

Invita a sus afiliados a la asamblea general ordinaria que celebrará el domingo 5 de marzo en el local y hora acostumbrados, para tratar problemas de interés general y orgánicos.

Al mismo tiempo invita fraternalmente a todos los simpatizantes con nuestras finalidades que quieran con libertad exponer sus inquietudes y sentimientos solidarios.

F. L. DE PARIS

Esta F. L. comunica a todos sus afiliados, que el domingo 26 de febrero, celebrará asamblea general a la hora de costumbre.

F. L. DE ROANNE

Reunión mensual ordinaria, el día 5 de marzo, a las 9 de la mañana.

F. L. DE DRANCY

Celebrará reunión general el 5 de marzo para tratar del próximo Pleno Regional. A las 9 y media de la mañana.

CONFERENCIA EN PARIS

A cargo del compañero Juan Ferrer, comprendida en el ciclo que tiene organizado la Federación Local C.N.T. Tendrá lugar el sábado 25 de febrero a las 5 de la tarde y sobre el tema: *La anarquía, ideal siempre actual.*

PARADERO

—Se desea saber el paradero de José Galisto Cañete de Baena (Córdoba) de unos 42 ó 43 años. Pasó a Francia en 1939, estando bastante tiempo en los departamentos del Hérault y Gard; preguntan por él tres sobrinos, hijos de una hermana suya. Quienes puedan dar noticias del mismo que tengan a bien dirigirse a estas señas: Alejandro Cortés Galisto, St-Marti-de-Londres, 34-Hérault.

ADMINISTRACION

Agapito y Rogelio Esteban. St-Nicolas-en-Forêt. Rdo. giro 62 frs. «C. S.» y «Umbral». Ambos 31-12-66.

Arnau Francisco. Draguignau (Var). Giro 19 frs. «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-66.

Borrás Pedro. Rennes (I. et Vne). Giro 37 frs. «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-66.

Lacruz. Dreux (E. et L.). Giro 30 frs. «C. S.» 31-12-67. 5 frs. donativo.

Carré Ramón. Femillet (H. Gne.). Giro 12 frs. Pago «Umbral» 31-12-66.

Cuevas René. Granvaux (Suisse). Giro 40 frs. «Umbral» 31-12-67.

Llobet Claudia. Gaillon (Eure). Giro 18,50 frs. «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-66.

Rojo. Montpellier (Hlt). Recibidos tus giros del 28-7-65 y último de 25 frs. Pagado «C. S.» 31-12-66.

Hiraldo. Marsella. (B. du Rh.) Giro 18 frs. «C. S.» y «Umbral» 30-6-67.

Antonio Sáez, Ruelle (Charente). Giro 25 frs. «C. S.» 31-12-67. Retiramos «Umbral» como deseas.

Mello, Bienne (Italia). Rdo. tu giro pago un año «Umbral».

Ruiz Pérez, Franckfort (Alemania). Giro 24,05. Pago prensa y librería.

Sánchez Rosa. Amsterdam (Holanda). Rdo giro 140 frs. para «Combat» y «Umbral» 31-12-66. Agradecido por la sinfonía y por tu precisa aclaración.

B. Roig. Hôpital d'Auvellac (Cantal). Rdo. carta 10 frs. pro «Combat».

Ismael Latorre. Montréal (Canadá). Rdo. giro 21,90 frs. «Combat» 31-12-66.

Pro compañeros ancianos

Paris: Mme Amigó de Guardia, 10 *frs.* Noisy-le-Sec. *Soms, 5;* Perpignan: Vicente Pascual, 15; *Toulouse:* Glavis Samitier, 40; *La Charité (Nièvre)* Peincede 10; *Vieux Cheumont (Doubs):* Antonio Alonso, 5; *Combs-la-Ville.* Dieste, 10; Mejías, 5; Casals. 10; Belleville: C. *Ballesta, 13;* Orléans: Fco Lozano, 5; *Montluçon:* G. Muñoz 5; *St-Etienne:* S. Martín, 5; *Mios* (Gironde) *Pablo Serrarols,* 10; *Forbach:* Adam Salgado, 10; *Roanne:* Antonio López, 10; *Arles:* José Siu, 23.

Total: 191,00 francos.

SOBRE LA ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

Referente a esta importante obra hemos recibido numerosas cartas, obligándonos tal correspondencia a dar algunas respuestas globales.

En LE COMBAT SYNDICALISTE aceptamos encargos, solamente, que pasamos al corresponsal de la «Enciclopedia Anarquista» en Francia.

El pago de suscripciones debe efectuarse a nombre de Elena Graells, Villa Canaima, Plaine des Astres, 34-Montady.

El dólar oscila entre 4,88 y 4,90 francos nuevos.

La «Enciclopedia Anarquista» se publica por cuadernos de entrega mensual, no pudiéndose reclamar la *obra entera* hasta que esté totalmente editada.

Fumadó, de Osseja: Tu ruego pasa a Montady.

Insistimos en la importancia caudal de ésta Enciclopedia en estos momentos de crisis anarquista.

BOLETIN «TERRA LLIURE»

Ha salido a la luz el número 7 (segunda época) de este Boletín de los libertarios catalanes. La distribución ha sido hecha y los cooperadores pueden enviar su óbolo a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). El número contiene informaciones y relaciones firmadas Xeix, Panxo, Joan del Pi, «Marquès de Cabraboc», Rafel Tasis, Corresponsal de Palafrugell y poesías de Pere Nou y Roc Llop.

Pro España

F. Local de Dreux, 150,00 F.

Resultado de la venta de turrones:

Ventas en Paris y envíos 5 783 60
Compras, gastos varios: transportes, libración y papel fino y envíos 4 219 04

Beneficio para los compañeros ancianos 1 564 56

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-82
Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

El movimiento de protesta en España. Los estudiantes franceses se solidarizan con sus colegas españoles. Detención arbitraria del presidente de la Unión de Estudiantes Franceses. La repulsa del mundo libre a la supervivencia nazi-fascista en España

EL día 11 de febrero, aniversario de la primera República española (pura coincidencia), los estudiantes declararon la huelga general en todas las Universidades del país para significar su disgusto por la insensibilidad totalitaria de un gobierno que mira a la Universidad desde lo alto de su ignorancia y de su orgullo, no concediendo a los universitarios (a los educandos y al claustro) los derechos civiles y de libertad indiscutibles y comunes en todas las Universidades del mundo, exceptuada España.

Dicha huelga debía ser ilimitada, mas la mayoría estudiantil madrileña, por lo tanto bien orientada, estimó, en votación, que una demostración de 24 horas era suficiente. El paro de clases fue general en todas las ciudades universitarias del país, especialmente en Barcelona, donde el estudiantado forma bloque indestructible.

LOS MEDICOS DE BARCELONA INTERVIENEN

Ciento cincuenta y ocho médicos de Barcelona han circulado un manifiesto en el que exponen su preocupación por la persecución que sufren los estudiantes partidarios de la democracia universitaria y política. En el documento indican al rector de la docta institución que la anulación de las sanciones infligidas a directivos estudiantiles sería una medida saludable. Al propio tiempo manifiestan su contrariedad por el hecho de que una verdadera reforma de la Universidad no sea emprendida en esta hora de mutaciones liberales que se perfilan en el país, destinadas a la creación de un clima de tolerancia y avance universitario, con representaciones auténticas de sindicato y aptas para el diálogo entre las diversas corrientes de opinión.

Conocida la adhesión supina de las autoridades universitarias a las autoridades gubernamentales, es de prever que el documento de los médicos no será considerado.

VANDERBURIE DETENIDO

Agentes de la Dirección General de Seguridad han puesto la mano sobre el presidente de la U. N. E. F. ido a Madrid para manifestar a los estudiantes españoles la solidaridad de los universitarios franceses. Vandenburie acababa de tomar parte en una reunión libre concurrida por más de mil estudiantes en el propia recinto universitario. El rector alega que para tal reunión no había recibido solicitud de permiso ni siquiera indicación de la «intromisión» de un delegado francés en la Universidad española. Permiso para asambleas, ese señor no lo da ni puede darlo, puesto que la voluntad mayoritaria, en la España de Franco es considerada «ilegal».

En el momento de ser arrestado, Vandenburie salía de la Facultad de Filosofía, en la que pudo pronunciar un discurso a los reunidos animándoles en la defensa de su justa causa, prometiéndoles al mismo tiempo el apoyo de los colegas galos. Lo particular del caso Vandenburie es que dos horas antes ne acudir a la asamblea estudiantil, dio una conferencia de Prensa a la luz del día, sin que a la policía se le acudiera detener al conferenciante. Se le dejó penetrar, pues, en el recinto de Filosofía para señalar una «ingerencia del extranjero en los asuntos españoles». ¿Tanta delicadeza ahora, cuando un Rossi italiano fue dueño absoluto de Mallorca, los alemanes directores del Estado Mayor franquista, y los americanos dueños económicos de la España de los años 50 y más?

Vanderburie fue liberado y luego expulsado de España. Llegado a París ha declarado: «La situación en España es explosiva. Las brutalidades de la policía contra los estudiantes son inquietantes. Las detenciones se suceden, la persecución está al orden del día. Durante las manifestaciones del 2 y 3 de febrero, 250 personas fueron arrestadas. Hubo además 80 heridos graves y 40 profesores han sido destituidos a partir del 1° de enero en Barcelona. Esta semana, 12 militantes del S. D. E. han sido detenidos en sus domicilios sin que se haya dado nota de donde están encerrados.»

NOTAS SUELTAS

En Sevilla la Asociación Profesional de Estudiantes oficial se ha disuelto por acuerdo de sus afiliados. Bravo.

Una comisión de la U. N. E. F. trató de penetrar en la Embajada española de París para pedir explicaciones sobre la detención de su presidente, sin que fuera recibida. Unos centenares de estudiantes se personaron ante el mismo caserón del bulevard Malesherbes, siendo recibidos, por dos veces, por la policía.

La Federación Internacional de Estudiantes Universitarios no reconoce sino a los sindicatos españoles de estudiantes libres.

En Salamanca, incluso en la Facultad Pontifical la mitad de sus alumnos se ha declarado solidaria de los estudiantes encarcelados o expulsados de las aulas por delito de asociación libre.

La reapertura de la Universidad de Barcelona (que lleva quince días cerrada) estaba fijada para el 17 de febrero. Por su parte, los estudiantes el mismo día se proponían declarar nueva huelga general con asamblea general en cada centro universitario del país, esta vez de acuerdo con ciertos elementos obreros. Programa de esta huelga proyectada: Salario mínimo de 250 pesetas, semana de 44 horas, libertad sindical, liberación de estudiantes y obreros encarcelados.

Como se ve, programa de actuación antifranquista no falta. ¡Para que luego se hable del referéndum!

MANIFESTACION ESTUDIANTIL EN LYON

TODOS los días, por diferentes medios de información, nos llegan noticias de la lucha que sostienen la clase obrera y los estudiantes por los mismos derechos y conjuntamente veces. En todas partes de España la juventud inquieta y rebelde reclama libertad y respeto por los derechos del hombre. Pensar que estos hombres del mañana se los puede hacer callar, o conformar fácilmente a estacazo limpio como hace la policía franquista, no resulta ya posible. La juventud no tiene miedo, no lo tuvo nunca; dice, reclama y exige lo que es de derecho en un mundo en el que todos sabemos cómo está hecho.

La protesta, solidaria para con el pueblo español en su lucha contra el régimen de Franco, prende en muchas ciudades de Alemania, Bélgica, Argelia, según las últimas noticias, y ahora también en Francia.

En Lyon, en los últimos días de enero y primero de febrero, y a tenor de la constancia con que se suceden las manifestaciones de obreros y estudiantes españoles, hemos podido presenciar una gran manifestación estudiantil en pleno centro de la ciudad, Place Terreaux y rue Grenette, de la cual ilustra la foto que acompaña esta pequeña reseña. En esta ocasión, el consulado franquista se ha visto obligado a cerrar sus puertas y a pedir la protección de la fuerza pública.

El diario « Le Progrès » publicó al efecto un suelto de los estudiantes que dice: «Teniendo conocimiento A. G. E. L. del reciente desarrollo de las luchas sindicales de los estudiantes y obreros españoles, esta asociación estima que la característica esencial de estos esfuerzos es el objetivo formulado en 1965 por la asamblea libre de estudiantes para la necesaria solidaridad con los trabajadores, desde ahora cumplimentado. Nosotros nos felicitamos de la amplitud del movimiento estudiantil por la conquista de las libertades sindicales significando sin duda que esta reivindicación va estrechamente ligada al deseo universal de democratización verdadera de la sociedad. La A. G. E. L. ve en la acción de nuestros amigos españoles signo de la madurez creciente del movimiento estudiantil y de la dirección clandestina del sindicato que lo dirige, o sea la F. U. D. E.

»La A. G. E. L. se repite solidaria de estas luchas e interesa a los estudiantes de Lyon para que se apresten a corresponder la llamada a la opinión mundial que acaban de lanzar los estudiantes españoles.

» ¡Por es sostén de su lucha; por la democratización de la universidad y la sociedad española; por la puesta en libertad inmediata de todos los estudiantes y obreros detenidos! ¡Manifestemos !»

Ya era hora que se comprendiera el por qué de las luchas del pueblo español, lo que representa aquel régimen, residuo del nacismo alemán y del fascismo italiano. Y cual és la suerte de toda esta juventud inquieta y estudiosa que se preocupa por el porvenir que le sustraen; de la vergüenza que representa hoy día la existencia en Europa de una España amordazada, de un régimen totalitario fascista sostenido por los americanos y que debe ser barrido por los españoles conjuntamente con la Europa libre y progresista.

RODAMA

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

ESPAÑA FANTASMAGORICA

UN amigo apreciado recorría estos días tierras cervantinas. Tendremos tal vez relación de sus impresiones. En sus noticias recientes agregó un recorte de «Tele-expreso». No anotó la fecha que sin duda corresponde a los primeros días de febrero. Poco importa. Lo que sí nos interesa es su contenido y el espíritu en que se halla impregnado su autor. Su actitud es contradictoria, a tenor de las hondas contradicciones que vive hoy España. Escribe con la cautela de quien teme transformaciones tales que podrían situarle en posición difícil. Es por ello que ataca con prudencia la actitud de los mineros de Asturias. La de hoy y la de ayer. Aquel ayer en el que no participaron sus probables compinches de mañana: los comunistas. ¿Quién puede olvidar — de los que vivimos las horas de la gesta — que la U. H. P. cuajó en base a la fraternal conjunción de cenetistas y ugetistas?

Toda la política del franquismo se desarrolló en dirección inversa a sus deseos primeros. Olvidando las experiencias de la publicidad comercial que insiste sobre un producto o una firma hasta que su nombre penetre en los cerebros de la clientela, el régimen franquista lanzó el «producto comunista» a todo lo largo del mercado español. Bien es cierto que tal publicidad se pagaba con dólares. Pero todas las ventajas se volcaban sobre el «producto» que fue ganando popularidad. Y de un fantasma se creó — se está creando una realidad. Comunistas y católicos progresistas pretenden suplantar al franquismo. Lo que no significa que, de lograr sus fines aporten a España otra cosa que la dictadura comunista o la cerrazón vaticanista: Rusia de los días negros o Italia del postfascismo.

Los «servidores» del régimen o «situacionistas de oficio» se preparan para el futuro. Una fracción de la Iglesia encabeza las reivindicaciones sindicales pensando — no sin cierta razón — que el porvenir de España pertenecerá a quien sepa ganárselo, a pulso, laborando desde España misma, por establecer las condiciones favorables. Los ausentes han perdido siempre razón y prestigio, aunque su prestigio y su razón hayan sido otrora los predominantes de una situación. Aunque la razón se halle aún de su parte. ¿Quién no recuerda el caso de aquel emigrante que en lejanas tierras mostraba ufano el retrato de su novia? Cuando volvió a su tierra — si volvió un día — no encontró la novia ni nadie le conocía en su tierra...

En el artículo que transcribimos a continuación hemos subrayado lo que da la nota y prueba de la demagogia de su autor, preparándose desde ya a cambiar de chaqueta aunque guarde «ciertos principios» en vistas al presente. No nos hallamos en condiciones de comprobar si lo que se atribuye a Salvador de Madariaga es exacto. Lo lamentamos por él mismo si fuese así. De todas formas, me decía hoy mismo uno de los actuantes, militante socialista, las posiciones se hallaban divididas en el seno del Partido Socialista Español, no todos satisfechos del sesgo que tomaban los acontecimientos. Lo que no quita valor a la U.H.P. ni a los participantes socialistas, ugetistas, cenetistas, anarquistas... ¿Comunistas?... ¡Vamos hombre, a que desfigurar la Historia!

Léase a continuación el recorte de «Tele-expreso»:

«Huelga en Asturias. — Trece mil mineros dejaron de acudir al trabajo hace unos días en la cuenca asturiana, en solidaridad con unos compañeros detenidos por actividades subversivas. Inevitablemente, la imagen de miles de mineros en huelga en Asturias (dicen que no fueron más allá de ocho o nueve mil los de la catástrofe de 1934) la asocia uno con el recuerdo de la inolvidable subversión asturiana. Gente dura, valerosa, no exenta de barbarie cuando hábiles agitadores desencadenaron la fiera dentro de ella, el dinamitero de Asturias tiene toda una tradición subversiva detrás.

También tenían entonces muchas razones humanas que hoy les faltan: ausencia de seguros sociales y de un horizonte general de bienestar y decoro para el trabajador. Decimos «horizonte general» porque, si bien es cierto que en aquellos años treinta era mala la situación de la mayoría de los trabajadores españoles, no lo es menos que el minero asturiano gozaba de una situación económica privilegiada dentro del cuadro del trabajo manual español. *El minero se batía por ideal, y por afán de derrocar la sociedad vigente mucho más que por reivindicaciones económicas inmediatas.*

No es del todo sorprendente, en consecuencia, que cuando — según leemos — todos los problemas laborales de Asturias están en vías de resolución, los mineros se lancen a una huelga de solidaridad puramente política. Ello entra de lleno en una peligrosa tradición, cuyo despertar podría acarrear pésimas consecuencias, no sólo al Gobierno, sino a toda la nación. Si quitamos la colaboración de algunos católicos y demócratas de buena fe, es fácil saber lo que queda, y movido por quién, detrás de la subversión en embrión, tal vez simple nostalgia de aquella tradición que destruía ciudades enteras y costaba millares de vidas. *En octubre de 1934, no se discutía reivindicación laboral alguna; se trató de implantar el comunismo en toda la región asturiana y sus aledaños, y el comunismo, libertario o no, reinó durante algunos y trágicos días.* ¿El pretexto? La entrada de unos ministros de Gil Robles en el Poder. Nada, no había términos medios para los mineros y sus agitadores: o comunismo, o fuera los de Gil Robles. En puridad, gran alegría fue para ellos la tal entrada en el Gobierno, burdo pretexto para la subversión.

Hay todavía otro factor. La minería asturiana, no menos tradicionalmente, se viene sosteniendo artificialmente, en condiciones antieconómicas para la economía general. Tan es así, que Salvador de Madariaga decía, a propósito precisamente de la revolución asturiana de 1934: «Los mineros asturianos eran obreros bien pagados (en una industria deficitaria) que, por frecuente colusión entre patronos y obreros venían obligando al Estado a sostenerla a un nivel artificial y antieconómico que una España bien organizada habrá de revisar.» (Todavía decía más ese excelente historiador y hombre de bien probado izquierdismo que es Madariaga: «El alzamiento de 1934 es imperdonable... Con la rebelión de 1934, la izquierda española perdió hasta la sombra de autoridad moral para condenar la rebelión de 1936».)

Somos refractarios a esa actitud (que no es solamente española) de ver comunistas en todas partes. Pero donde los hay, los hay. No son, desde luego, comunistas los trece mil huelguistas de ahora, pero sí algunos de los que se esconden tras ellos. Esos trece mil hombres pudieran (Dios no lo quiera) ser buen material inflamable, aun cuando no sean comunistas. Y sería estúpido olvidar ciertas aplastantes lecciones de la Historia... »

SOLIDARIDAD ESTUDIANTIL INTERNACIONAL

Estudiantes y obreros. Obreros y estudiantes se hallan en la brega. A la cabeza de las rebeliones posibles, nobles, dignas de aplauso y de respeto. Y del más acendrado apoyo. Aunque se dé el caso — que sí que se da — de que muchos de los actos y de las protestas se hallan orientados por aquellos que aspiran a obtener prestigio, voz, confianza, para en el futuro hallarse al frente de toda actividad social. Para nadie es un secreto que el catolicismo militante toma la iniciativa y la responsabilidad de buena parte de los movimientos huelguísticos que sí producen por toda España. ¿Lograrán hacer triunfar sus planes?...Todo se trata de copar la banca al adversario mediante una intervención directa y decidida.

En cada región, en cada comarca, en cada ciudad y pueblecillo quedan aún — cabellos encanecidos — suficiente número de veteranos militantes que se entregan a la brega, que lanzan su voz, que impulsan a su manera los movimientos locales o de fábrica. Urge coordinar posibilidades dispersas y aportar algo más que una impresión de simpatía, a objeto de vertebrar los muchos existentes en vistas a una acción conjunta...

Los estudiantes así lo realizan. ¿Cuentan con mayores posibilidades que los obreros? Puede que sí. De todas formas su acción es ejemplar. Los estudiantes pasan las fronteras en todas las direcciones despertando simpatía y solidaridad. Varios son ya los estudiantes franceses que en gesto solidario atravesaron los Pirineos. Algunos de ellos en contacto con los jóvenes libertarios. Otros sin partidismo determinado.

Se trata ahora del caso del presidente de la Unión Nacional de Estudiantes de Francia (U.N.E.F.), Pierre Vandenburie se halló en los calabozos franquistas por haber participado en un acto de solidaridad con los estudiantes españoles en rebelión. Una simple conferencia efectuada en la Facultad de Letras de Madrid a la que Pierre Vandenburie aportó todo el repudio de los estudiantes franceses hacia la dictadura de Franco y toda la simpatía para con los estudiantes y los obreros huelguistas.

COSAS QUE EN EL MUNDO PASAN

Existe en los medios políticos franceses — en los socialistas — un club titulado «Louise Michel». El nombre de la «virgen roja» sirve así de «appat» a campañas de carácter electoral. En el norte de Francia son los comunistas quienes explotan el nombre de «la buena Luisa». Existe en París una estación de «Metro» bautizada «Louise Michel». En Drancy, así como en otras barriadas y pueblos de Francia, existen calles con el nombre de la que fue una sencilla y abnegada militante. Iconoclasta, siendo militante. Si, en París se conoce un grupo anarquista francés que se reclama de «Louise Michel». Pero en verdad son gentes agenas a la ideología de la «heroína» las que explotan su memoria y la deforman hasta el grado de no saberse ya cual era el pensamiento de la citada.

No es caso único el de Luisa Michel. Se explotan otros nombres para fines diametralmente opuestos a los que en vida se proponían quienes sufrieron persecución, cárcel, miles tropelías y murieron muchas veces olvidados o escarnecidos. De la misma manera se utilizan textos, citas, hechos... No habrá pasado desapercibida, en «Mourir à Madrid», la secuencia que correspondió al entierro de Durruti. En la película de Rossif aparece el acto como una manifestación del Partido Comunista Español... Sobre el fondo se destaca la «Casa C.N.T.-F.A.I.» Pero las primeras hileras y el féretro de Durruti desaparecieron bajo la goma. Un hábil fotomontaje realizó el resto. ¿Quién va a desmentir, ante tal «documento», la potencia y la popularidad del Partido Comunista Español?

Los emigrados españoles en Francia

TREINTA años después de la Revolución española los vejámenes que sufre el pueblo español no han cambiado un ápice bajo la cruz y la espada.

Cuando miramos el panorama que nos cierne vemos esa masa que está compuesta de familias que emigran del «paraíso» franquista. Nos da pena, a veces, la baja mentalidad que les señala, y que nos dispensen los que se hallan preparados para llevar su óbolo hacia la causa del pueblo.

Dichos emigrados en buena mayoría piensan ganar mucho dinero. Su primer arranque será comprar el auto de marca X y en vacaciones ir de turistas a España, correr kilómetros, visitar familia y amigos y contarles el repertorio de rigor. «En Francia vivimos holgados, el piso que habitamos es nuevo, los muebles de la última moda, con televisor, frigorífico, máquina de lavar, y el auto ya lo ven, no es nuevo, pero...»

Todos estos compatriotas a quienes, desde luego, deseamos mucha salud y suerte, resultan más felices aquí que con el régimen de tiranía que persiste en España. Pero desearíamos de estos emigrados que pensaran ganar mucho dinero para bien vivir, pero no trabajando jornadas excesivas, cuando hoy trabajando lo máximo 5 horas por día el mundo del trabajo podría disfrutar parte de esas horas que le roban los zánganos y holgazanes. Pensar así les permitiría poderse emancipar moralmente para la cuestión social y humana. Si un día estos hombres recién llegados, hicieran un alto para pensar, comprenderían que si los dictadores y sus regímenes se eternizan en los puestos que no les pertenecen, nosotros los que lo producimos todo podríamos derribarlos; pues si un día los pueblos del planeta dejan de ser indiferentes, el trabajador mundial tendría la partida ganada.

Nosotros hace treinta años que combatimos al fascismo por España y por la libertad del pueblo. En aquella epopeya perdimos lo mejor de nuestra generación; jóvenes, y hombres maduros allá en montes, llanos, y ciudades, defendiendo la verdadera paz, la fraternidad y la justicia social para todos los hombres.

Volviendo a los emigrados de aquí y a los no emigrados de allá, si todos los que llenan campos de fútbol y plazas de toros no olvidaran que existen librerías y bibliotecas, podrían ser de gran utilidad para ellos y el país. Deber de todos es superarse en todos los aspectos de la vida para hacer frente a los tiranos, explotadores y cristeros, todos ellos de la misma casta. Libres de todos ellos, también el deporte sería libre sin taquillas ni habrá primeras ni segundas, todo fácil para asistir a diferentes distracciones que organizaría con la más gran armonía la juventud ávida de salud y de saber.

J. B.

Carcasona.

«CIUDAD CAIDA»

(BARCELONA)

Narración viva de una revolución y una guerra presenciada por un mozalbete. Un libro que estimará toda persona una vez leído. La tremenda epopeya de un pueblo presenciada por la mirada virgen de la infancia.

Es un libro del compañero J. Carmona Blanco. Impresión terminada.

Suscripción por adelantado, en esta Administración, y en la de «Espoir», 10 francos.

Palais de la Mutualité, París

DIA 16 DE ABRIL DE 1967:

Celebración de la XII JORNADA CONFEDERAL de Primavera, dedicada a la reafirmación del potencial cenetista en el exilio, y a la Solidaridad Obrera en lo concerniente al Festival Artístico de la tarde.

Por la mañana, celebración del Mitin convocado por la Confédération Nationale du Travail, con participación de la Confederación Nacional del Trabajo.

Por la tarde, la fiesta de arte acostumbrada, con Programa superior cual es ya costumbre, el cual esta vez empezamos presentando a nuestro querido amigo y artista imprescindible en nuestros actos similares,

CARLOS MENDIA

tenor de mérito y voz espléndida, y hombre de inagotable simpatía.

Tenemos otros artistas buenos en cartera, cuya lista iremos desgranando en este semanario durante las semanas que nos separan de la fecha arriba indicada.

Mientras tanto, que los compañeros de la Región Zona Norte y de las Regionales vecinas, se preparen para lograr que la JORNADA CONFEDERAL que se avecina sea tanto o más espléndida que en años anteriores.

B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

2 MARS 1967
NUMERO 443
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

MANIFESTONS !...

RESERVEE autrefois aux classes exploitées, aux opprimés, la manifestation est devenue aujourd'hui monnaie courante dans tous les milieux, à tous les échelons de la hiérarchie sociale. Par ailleurs, elle ne revêt plus le même caractère social; ce qui n'est pas à l'honneur des générations actuelles. Mais laissons le passé aux historiens, nous risquerions sans ça de nous faire traiter de fossiles, et reprenons les choses au présent. Nous pouvons y analyser à loisir toutes sortes de manifestation « modernes ».

Prenons-en une au hasard, celle des viticulteurs du Midi; elle vaut bien celle des producteurs d'artichauts ou de fruits et même celle du 1er février à la Bastille.

Un ami nous écrivait donc dernièrement les lignes suivantes:

« — Avez-vous appris qu'une grande manifestation se prépare dans tous les grands centres viticoles ? »

« Avez-vous appris qu'une expressif des Méridionaux et ayant encore un souvenir précis des journées sanglantes qui avaient endeuillé la ville de Narbonne dans les débuts de notre siècle, nous avons cherché à en savoir davantage. Tous renseignements pris, les ouvriers de cette région n'y sont pour rien, ce sont les patrons qui organisent cette manifestation, bien entendu avec la participation active des élus locaux, ce qui est une excellente méthode de propagande électorale.

De ce fait, il est évident que la manifestation, pour nous, anarcho-syndicalistes, perd beaucoup de son importance, mais il est tout de même bon de s'y arrêter un peu.

La première réflexion qui vient aussitôt à l'esprit, c'est que si les patrons, en définitive des exploiteurs et des piliers du régime capitaliste, se mettent à manifester publiquement leur mécontentement, c'est que, comme nous ne cessons de le répéter, la situation n'est pas brillante. Notre ami méridional nous dit à ce sujet :

« C'est le marasme dans le pays; tout le monde se plaint. Certes, les situations les plus critiques sont celles des ouvriers et des petits exploitants qui travaillent de façon un peu artisanale, mais leurs difficultés économiques se répercutent sur le petit commerce local; ce qui fait que maintenant tout le monde est mécontent. En tous cas, si ça continue, nous ne savons pas ce qu'il faudra faire pour manger, dans le pays. »

Ce qu'il faut faire ?... Mais tout simplement ce que nous préconisons depuis toujours à la C. N. T.; c'est-à-dire la mise en commun des moyens de production, l'étude rationnelle des secteurs de culture, etc., etc. Mais qu'allons-nous raconter là; la nature est généreuse et malgré la carence des méthodes employées, le mal ne vient pas de la production mais bien de la répartition. C'est dans ce domaine qu'il faut tout bouleverser, tout révolutionner.

Comme nous le disaient dernièrement nos camarades bretons au sujet des difficultés que rencontrent les gens de mer pour la distribution de leur pêche, il faut éliminer tous les intermédiaires, y compris l'Etat quand celui-ci joue ce rôle; il faut établir des circuits courts en partant du principe « du producteur au consommateur ».

Mais la C. N. T. a encore une proposition meilleure à faire à tous ces mécontents du régime. Après avoir mis les moyens de production en commun, après avoir éliminé les intermédiaires et autres parasites, il faut redonner aux statistiques leur vrai sens, leur vrai rôle de régulateur des besoins. Quand les besoins sont calculés, assez largement, il ne reste plus qu'à se mettre à la besogne, tous ensemble, chacun selon ses capacités et ses moyens, et produire. Oui, produire en abondance pour que nous puissions tous satisfaire nos besoins sans restrictions, sans aucune inquiétude pour le lendemain.

C'est dans ce sens que la C. N. T. comprend les manifestations. Mais dans ce domaine comme dans celui des grèves il ne peut y avoir de place ni pour les spéculateurs, ni pour tous ceux qui sont à la recherche d'un poste privilégié.

Manifestons, oui, mais pour l'égalité économique et sociale.

Déclarations diverses et paroles verbales

« NOUS espérons que nos candidats arriveront en tête le 5 mars, mais, dans le cas contraire, nous nous désisterons au second tour pour le représentant de la gauche démocrate et socialiste ou pour celui du Centre démocrate, ou encore pour un dissident gaulliste. »

On n'est pas plus éclectique, assurément, et il ne manque à ces trois formations que le Parti communiste. Mais chacun sait que Tixier-Vignancourt, l'auteur de ces fortes paroles est anticommuniste avant tout. Antigaulliste aussi, bien sûr, mais pas au point de laisser élire un homme de gauche. Compte tenu que, pour nous, la droite vaut la gauche et vice-versa, le tout enrobé d'une quelconque sauce démocrate ou radicale. Mais il faut constater que ce dernier vocable a beaucoup perdu de la popularité et de sa valeur d'antan.

Tout de même, un peu plus loin, le même T. V. annonce que son mouvement « inviterait ses électeurs à voter pour un candidat de l'opposition, dès le premier tour, lorsque ce dernier sera susceptible de l'emporter sur celui de la majorité ». Voilà qui nous incite à ne pas désespérer, et à penser que, de déclaration en déclaration, le célèbre avocat réactionnaire ne fasse voter pour un coco, si le cas se présente.

Une troisième déclaration, toutefois, mérite que l'on s'y arrête plus longuement. La voici en quelques mots, faite à un journaliste : « Mais je puis vous affirmer que nous nous apparentons au plus offrant. »

Si les mots ont conservé leur signification véritable, que penser de ce qui précède ? Au plus offrant, dans l'esprit le plus naïf en matière électorale, comme en tout autre matière, cela signifie : « à celui qui paye le plus ». C'est-à-dire à celui qui nous versera la plus forte somme afin de bénéficier de nos voix. Ou encore à celui qui nous garantira le mieux l'élection de l'un de nos candidats dans un secteur voisin.

De ces deux hypothèses, on ne sait quelle est la plus vénale. En tout cas l'aveu est cynique, mais il n'est pas pour nous surprendre de l'homme. Au surplus, celui-ci peut se targuer, à tout prendre, d'un bel accès de franchise, car ces mœurs ne sont pas nouvelles. Elle prennent seulement un certain relief dans la conjoncture actuelle, alors que la Ve République affiche volontiers des airs de grandeur, de prospérité et de pureté.

« Je ne soutiendrai personne au premier tour, mais j'interviendrai probablement avant le second tour. Je me prononcerai en faveur d'hommes capables et honnêtes. La France manque de ces hommes-là. »

C'est Pierre Marcilhacy, ancien candidat à la présidence de la République, qui parle ainsi. Que voilà, n'est-ce pas, de belles et bonnes paroles. Légèrement subversives, cependant, car elles laissent entendre que la France est bien pauvre en hommes capables et honnêtes. Mais qu'il prenne garde, monsieur Pierre Marcilhacy, qu'il prenne bien garde. Le Pouvoir pourrait se trouver offensé, et même, qui sait, bafoué, insulté, attaqué, que sais-je encore. Comment, les princes qui nous gouvernent, les Debré, les Pompidou, les Frey, les Pisani et autres Papon ne seraient pas des hommes à la fois « capables et honnêtes ». Allons, monsieur Marcilhacy, du calme, du calme ! Pour ma part, je préfère penser que votre parole a dépassé votre pensée, et je tiens particulièrement les susnommés, guidés par votre général-président, pour des super-honnêtes et capables en toutes choses. Qui donc pourrait me contredire ?

« J'appartiens résolument et définitivement à la majorité et je n'en changerai pas. De plus nous sommes assurés de conserver la majorité demain.»

Que voilà donc des paroles précises et définitives, auxquelles nous ne sommes que trop sceptiques, car, en matière de politique, qui peut dire ce que sera demain ? Et notre distingué ministre de l'Equipement, monsieur Edgard Pisani, qui a prononcé ces mots, n'a pas l'air de se douter que, tôt ou tard, l'on change. L'on change, l'on change, *mossieu* le Ministre, et tel qui se dit immuable dans ses convictions et assuré de sa « majorité » se retrouve souvent, après la bataille, obligé de louvoyer et chercher asile ailleurs. Retourner sa veste est une opération banale et habituelle pour le politicien. Les exemples ne manquent pas, même actuellement, au sein de la Ve pure et dure. Félicitons quand même ce cher Edgard pour sa belle assurance et donnons-lui rendez-vous dans quelques semaines, quand sa majorité, légèrement rétrécie, l'obligera peut-être... à changer.

⁂

J'ai l'honneur de vous présenter ici, une nouvelle formation politique : Le Rassemblement européen de la liberté, autrement dit le R. E. L. Quel beau sigle, n'est-ce pas ? A tel point que je n'hésite pas à déclarer que libertaire, je me dois de courir m'inscrire à ce rassemblement. Mais je suis prudent, et courir, à mon âgé, s'avère dangereux. Pourtant, je suis sensible à l'angoisse des dirigeants de ce nouveau parti. Car ces dirigeants sont angoissés à l'idée de ce dilemme : « Les institutions ayant fait faillite, le pouvoir reviendra-t-il à ceux que le peuple a chassés il y a neuf ans ? Ne risque-t-il pas de tomber aux mains de la seule force politique qui serait organisée après le gaullisme, à savoir le Parti communiste ? »

Je comprends cette anxiété, et je la partage, moi aussi, en y mélangeant, bien sûr, un peu d'angoisse. Serons-nous, dans un proche avenir, gouvernés par les uns ou par les autres ? Personnellement, je préférerais l'être par les autres, quoique... vous m'avez compris. Simple curiosité au fond. Mais le R. E. L. voit la solution dans « une relève totale effectuée par les éléments les plus jeunes et les plus dynamiques. Ces éléments, il les lance dans la bataille... avec la ferme intention de se faire connaître. »

D'accord, messieurs, d'accord, faites-vous connaître, éléments jeunes et dynamiques, et faites-nous connaître aussi vos intentions, donnez-nous quelques précisions sur votre programme, même s'il ne s'agit que des promesses habituelles que tout candidat se doit de faire à ses futurs électeurs. Mais n'oubliez pas qu'en cette matière, on ne reste pas longtemps jeune et dynamique, surtout si l'on a la chance de décrocher la timbale. Et délivrez-nous de nos angoisses réunies.

BLANQUET

NOTRE CAMPAGNE ANTI - ELECTORALE

REPONSE A FELIX GOUIN

« ... Le danger c'es la Chine... »

Ah ! Hier le péril rouge. Maintenant que les Rouges « sont nos copains » c'est les Jaunes qui menacent l'humanité civilisée d'Occident. Bah ! ce n'est pas nouveau. Autrefois ce fut Sparte, ou les Cathares ou les Juifs... Les Chinois ? Pourquoi pas ? ça met une note exotique dans le cloaque, encore que Tahiti tiendrait mieux ce rôle. Au point où on est. (Ne faillimes-nous pas d'avoir un conflit grave avec Monaco il y a peu de temps ? Ne riez pas, voyons !)

Aux Chinois on leur dit que le péril vient d'Amérique; aux gens d'Alès on leur dit qu'il vient de Nimes et mon voisin dit que c'est la concierge... On se croirait chez Molière ou chez Dante.

« ... Aux haines historiques (France-Angleterre, France-Allemagne) »

Une chose m'a bien surpris à l'âge de 10 ans, c'est lorsque je commençais à fréquenter l'école, quand on voulut m'apprendre que « au travers de l'histoire, la France eut pour ennemis successifs Rome, les Germains, les Anglais, les Arabes, les Allemands modernes... Une autre chose me surprit tout autant : ce fut d'apprendre que l'humanité était divisée en nations, dont les frontières artificielles et voulues pouvaient parfois changer... Ainsi je fus sidéré de connaître que les Niçois durent un temps être des patriotes italiens...

On en vient aux :

« *Problèmes intérieurs de la Gauche française. L'extrémisme de droite a eu 5 % des voix lors des dernières présidentielles avec son leader Tixier-Vignancourt, d'où déclin certain du fascisme.* »

— D'accord en cela, mais une autre droite, celle du général a eu plus de 5 %, non ? Et puis, après ce que le fascisme des années 30 a coûté au monde, on est rendu quelque peu prudent, non ?

« *L'extrémisme de gauche, c'est-à-dire le P. C. F. a changé et il garde ses voix. Ce P. C. F. a désobéi à Moscou en ne votant pas pour de Gaulle.* »

— Le P. C. F. garde ses voix ? Si l'on admet que la population électrice a, elle, augmenté, on constate que le P. C. F. a fait en gardant ses voix, que stagner.

Quant à affirmer qu'il a désobéi aux grands chefs du Kremlin en votant contre de Gaulle, c'est aller un peu vite en besogne. Analysons la situation avant les électorales de 1965.

L'opposition présente cinq candidats. Bon. (Je vois déjà une volonté d'inaboutissement en cette prétendue opposition ; en effet, un enfant comprendrait, puisqu'on discute élections qu'il aurait mieux valu ne présenter qu'un seul candidat.) Mais passons ; les mitterrandistes prétendent, bien sûr, que les quatre autres opposants sont de droite et axent leur campagne sur un programme social bien timide, enfin, mais enfin, il faut doser les friandises, n'est-ce pas ? Alors je demande pourquoi le P. C. F. a-t-il appuyé si ouvertement F. Mitterrand ? Il n'est que de relire « L'Humanité » de novembre 1965, les affiches, se souvenir des meetings, etc. Que dans l'esprit borné de nombreux électeurs il apparut pratiquement comme une sorte de Largo Caballero ; en un mot, le Lénine français 1965. Apeurant, ainsi le résultat escompté par Moscou, alias l'U.N.R., alias le P. C. F. Beaucoup d'électeurs qui, par la crainte subite de l'homme au couteau entre les dents porteront leur bulletin à de Gaulle.

Et puis, voter Mitterrand, pourquoi ? Rappelez-vous Salazar ; ne fut-il pas porté au pouvoir par un front populaire ? Napoléon, ne suscita-t-il l'enthousiasme populaire au début de son dictatoriat ? et Perón, et combien d'autres ? Mitterrand au pouvoir ? Pourquoi Mitterrand ? pourquoi pas Zitrone ? pourquoi pas Brigitte Bardot, ou vous ou moi ? pourquoi pas personne au pouvoir ?

Car vous savez camarades, entre les promesses d'avant les élections et les réalisations futures on connaît la chanson, n'est-ce pas ?

« ... *Thorez voulait une nouvelle constituante...* »

— Thorez Maurice ? Pour moi, c'est l'homme qui dit, près de Léon Blum en 1936 : « Camarades, il faut savoir terminer une grève. »

Et en 1947 : « Camarades, il nous faut rebâtir ; retroussez vos manches, rétablissons la semaine de 48 heures provisoirement. » Nous sommes en 1966, vingt ans après, c'est du provisoire durable. Tout comme l'Etat provisoire cher à Lénine. Des révolutionnaires, ces démagogues ? Des coquins, oui.

« ... *Khrouchtchev dévoila les difficultés soviétiques en matière d'agriculture* ».

— Ah ! parce qu'on les ignorait, peut-être. En fait, les kolkoziens russes s'efforcent, c'est bien connu de saboter la production, car ils savent bien quels en sont les profiteurs... En dirait-on autant des kiboutzim d'Israël ?

Qui oserait ? Et pour en revenir à l'agriculture en Russie, qu'on y rende tout le pouvoir aux soviets, comme c'était à l'origine... et je vous garantis du changement dans les quantités produites... Me référant pour cela à l'histoire.

Enfin, monsieur Félix Gouin, nous concluons en énonçant :

«... *La naissance de l'enthousiasme populaire devant l'union des gauches* »...

— Le seul enthousiasme populaire que je vis ces derniers années, c'est lorsque les mineurs lorrains cassèrent la gueule à leur leader syndicaliste : qui décrétèrent de derrière leur bureau la fin de la grève du fer.

Quant aux meetings, réunions, préélectorales et autres attrape-nigauds, j'y vis même à Paris, rarement plus de 40 à 1.000 personnes ; jamais plus de 15.000. Ce n'est plus le déclin de l'intérêt populaire politique, c'est la diarrhée universelle.

« ... *Je crois aux vertus créatrices de l'union des gauches.* »

— Et bien, moi, c'est une chanson qui me rappelle Blum, Thorez, c'est-à-dire qui a nom : abandon de l'Espagne révolutionnaire, deuxième guerre mondiale, Buchenwald.

Et ce à quoi je crois malgré tout ce cloaque, moi c'est la révolution sociale qui balaiera les droites, les gauches, les centres et les « inters » et mettra l'homme en considération au lieu des jeux sanglants.

« ... *D'une gauche unie qui devra construire un programme sain et clair* ».

— Une gauche unie. Voyez comme les camarades Deferre, Mollet, Mitterrand et autres sauveurs suprêmes que honnissaient nos ancêtres d'il y a 80 ans sont unis, comme ils se bouffent le foie et se savonnent fraternellement la planche pour tenter de s'accaparer chacun tout le gateau du pouvoir, rutilant de chèques louches et de statues glorieuses, oui.

Alors, comme programme, je propose : foin du Pouvoir et autogestion partout.

Peuples, croyez-vous encore dans des Messies qui trainent dans leurs basques des gendarmes et des goupillons, des centimètres carrés d'autoroute et des entraves à nos libertés ?

Moi, je préfère croire en l'homme, même s'il est encore veule.

SYLVAIN

L'OBJECTION DE CONSCIENCE

Le Conseil de l'Europe, aimable et bavarde chimère, a adopté dans sa dernière session, un projet de résolution tendant à reconnaître d'une façon très large le droit à l'objection de conscience. Excellente initiative, propre à affirmer cette liberté de cœur et de l'esprit proclamée par tous les pays à contitution libérale.

Qu'est-ce au fond, que ce droit à l'objection dont on parle tant et dont beaucoup ignorent la véritable portée ? C'est, dit-on, la faculté pour tout citoyen d'un pays donné, de refuser le service ogligatoire, armé, s'il heurte ses convictions philosophiques ou religieuses. Cette définition, juste, mais incomplète, laisse dans l'ombre le motif même en raison duquel l'objecteur répugne à se soumettre à la loi commune : à savoir son refus de violence.

Car, qu'enseigne-t-on depuis toujours dans les casernes, si ce n'est l'art plus ou moins raffiné d'occire son prochain ? Mon grand-père me contait, non sans un noir humour, comment, dans sa jeunesse, l'adjudant de service apprenait aux jeunes recrues à retirer proprement la baïonnette d'un corps empalé ! Période d'avant 14, bien sûr, car, déjà, je suis une croulante ! On ne se sert plus de baïonnette, tant mieux, mais les moyens de détruire l'homme, pour perfectionnés qu'ils soient devenus, n'ent sont pas moins atroces et donnent la nausée.

Alors, pourquoi invoquer ces principes religieux ou philosophiques qui ne sont qu'un masque habilement ajusté sur l'horreur de la chose ? Pourquoi ne pas dire simplement que le plus élémentaire humanisme commande de repousser tout apprentissage du massacre ?

Cela choquerait beaucoup de monde, évidemment et c'est cela qu'on veut éviter. La nature de l'homme n'est pas belle, ô Rousseau, les exploits guerriers l'ont abondamment démontré, et cette immonde se nourrit, hélas ! aux sources les moins pures et les plus cruelles.

C'est triste d'avoir à le constater. Mais passons !

Douze Etats seulement ont reconnu juridiquement l'objection de conscience, alors que les autres continuent à emprisonner et à châtier les récalcitrants. Chapeau aux Puissances éclairées ! Dans ces pays, les objecteurs sont la plupart du temps dotés d'un statut qui rend leur attitude parfaitement légitime. Cependant, il y a dans ces textes matière à critique. Le statut, souvent ambigu ne paraît pas consacrer ouvertement un droit. Le législateur, influencé par une opinion publique mal informée, s'applique surtout à démontrer que l'objecteur ne tire aucun avantage de son option, qu'il est finalement plus mal traité que le docile « trouffion », son frère de misère. D'où le temps plus long qui lui est imposé comme punition, et les travaux dangereux auxquels on prend plaisir à le soumettre.

Au ton infamant et hypocrite du statut, l'objecteur préfère bien souvent la prison et la condamnation qui s'ensuit. Il n'est pourtant ni un lâche, ni un fainéant, et l'a souvent montré aux cours de conflits internationaux. C'est un être fier, fidèle jusqu'à la mort à son idéal, on l'oublie un peu trop !

Pour déconsidérer l'objecteur de conscience, on excipe aussi de cette obligation morale qu'aurait tout individu de défendre sa patrie si elle est en péril. Argument spécieux entre tous ! Les guerres n'ont jamais servi à rien si ce n'est à en amorçer d'autres, tout le monde est d'accord là-dessus, hormis les affairistes qui y trouvent leur compte et se gaussent des héros ou prétendus tels.

L'exemple de l'Angleterre est, sur cette question, plein d'enseignements convaincants. Elle a aboli maintes fois la conscription et ne s'en est jamais trouvée plus mal que ses voisins entichés de préparations belliqueuses. Devant le danger, chacun de nous retrouve spontanément les réflexes de défense qu'aucune théorie militaire ne lui a inculqué. N'est-ce pas les anciens maquisards ?

Et puis, dans tout ça, la gent féminine n'aurait-elle pas son mot à dire ? Les femmes qui donnent la vie devraient bien exiger qu'on ne s'ingéniât point à la supprimer dans sa fleur ! Mais ceci est une autre histoire. Nous ne sommes plus au temps où les Sabines se jetaient entre les combattants. Eve, endoctrinée par l'homme, son complice, rêve au clinquant des uniformes et ne se veut qu'objet voué au repos du guerrier. Cessons de plaisanter, le sujet est trop grave. Un mot encore pour réveiller les indifférents qui sont légion et leur rappeler que fabriquer des bombes, apprendre à les manier, aboutit fatalement aux guerres que l'on prétend vouloir éviter.

Si bien qu'en définitive, cet objecteur de conscience, honni par la majorité, apparaît comme un pacifiste intégral. Rendons hommage à son insoumission. Si toutes les mains du monde rejetaient leurs armes, c'en serait bien fini des conflits meurtriers. Mais la solution est trop simple pour qu'on s'y arrête !

SIMONE JEUDY

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE *(Section de Brest)*

Les adhérents et sympathisants sont invités à assister à l'assemblée générale du dimanche 5 mars, à 20 heures précises, Maison du Peuple, place de l'Harteloise.

Questions importantes à l'ordre du jour. Ne pas hésiter à y amener des hommes ou femmes proches de vos idées ; plus nous serons nombreux, mieux cela vaudra.

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C. C. P. num. 19 764 90, Paris, en précisant Association Germinal.

NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT

CHERS camarades du COMBAT SYNDICALISTE : J'ai lu avec attention la réponse qui est faite à Félix Gouin, très intéressante, mais je dois faire des réserves. Je pense d'ailleurs que le camarade Sylvain, qui signe la réponse doit être assez jeune car il méconnait certains détails très importants sur l'histoire sociale. Je vous en livre quelques exemples : Il parle des « Croix-de-Feu » de Maurras; or Maurras était l'un des chefs de l' « Action Française » avec Pujo et Léon Daudet. Le chef des « Croix-de-Feu » était le colonel de la Rocque.

Il cite ensuite la première C. G. T., celle des Pelloutier et Monatte. Attention, aucune comparaison entre les deux hommes, car le premier est mort au combat sans aucune défaillance, alors que Monatte, au sein de la C. G. T. U. rejoignit les bolchevistes pour former l'internationale des syndicats rouges.

Là où je m'insurge, c'est quand il écrit C. G. T. S. R. et qu'il développe comme étant la Confédération générale du travail sosocialiste révolutionnaire. C'est **syndicaliste révolutionnaire** qu'il faut écrire; et vous comprendrez mieux l'importance que j'y attache quand vous saurez que j'ai été à l'origine de sa constitution au congrès de Lyon avec P. Besnard et ses amis.

Certes, la jeunesse de Sylvain l'excuse de ses erreurs, mais il faut que les anciens restent vigilants pour éviter toute déformation, même involontaire de la vérité historique du mouvement révolutionnaire.

LES ELECTIONS DU 5 MARS PROCHAIN ET LE SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE

Ces élections ayant pour objet de désigner 487 députés, il convient de situer le rôle joué par le parlement et sa nature. La Chambre a pour rôle de discuter et de voter les lois ainsi que le budget. Si en théorie les députés sont les élus du « peuple souverain » dans la pratique ils sont les agents de groupes de pression divers ; la finance, la grande industrie, le négoce ont au parlement et au gouvernement leurs hommes. Tout un chacun sait que monsieur Pompidou Premier ministre est lié à la banque Rotschild, que monsieur Legendre est le député de la betterave et des bouilleurs de cru, que monsieur Dassault sénateur est l'homme de Marcel Dassault constructeur d'avions (on n'est jamais si bien servi que par soi-même) et l'on voit mal le sénateur Dassault élever la voix au Sénat pour demander des mesures contre patron Dassault et une aide en faveur des 2.000 ouvriers qu'il vient de lock-outer dans la région bordelaise !

Bien sûr, dira-t-on vous parlez des gens de la droite, mais la gauche c'est autre chose. Souvenez-vous, en 1936, les congés payés, les délégués d'atelier, et combien d'autres lois sociales, la Sécurité sociale, le Comité d'entreprise, soyez de bonne foi, que diable !

Eh bien oui ! nous serons de bonne foi, mais que nos interlocuteurs le soient aussi. Si en 1936 les travailleurs ont obtenu les congés payés, la loi des 40 heures c'est certainement beaucoup moins par la présence à la Chambre d'une majorité de gauche que par les grèves de juin 1936 avec les occupations d'usines. D'ailleurs n'est-ce pas ce même parlement de gauche de 36 qui en 39 vota la guerre et en 40 les pleins pouvoirs à l'ami de Franco, le maréchal Pétain ! Quant aux gouvernements et assemblées de gauche de l'après-guerre, ils nous invitèrent à « retrousser les manches » (Thorez), pour remmettre le capitalisme sur les rails. N'oublions pas non plus, que le comité d'entreprise est une création du régime de Vichy inventeur de la fête du muguet et du travail, qui savait parfaitement ce qu'il faisait. Le fait qu'en 1944 les travailleurs étaient en armes a dû influencer un peu et inciter à leur donner un os à ronger. Il y a onze ans c'était la victoire euphorique du Front Républicain appuyé par les communistes pour arrêter « la guerre imbécile et sans issue » (Mollet) d'Algérie. Avec quelques cageots de tomates et quelques œufs pourris les « Algérie française » eurent tôt fait d'obtenir 600.000 soldats sur place au lieu de 60.000 avant. La gauche nous offrit le spectacle d'un « dernier quart d'heure » (Lacoste) qui dura six ans ! Et ce fut l'apothéose, d'une chambre élue à gauche en 1956 appelant de Gaulle en 1958 sous la pression de Massu, de Salan et autres fleurons du fascisme. Joli, non ?

Quels que soient les résultats du scrutin du 5 mars, rien ne changera, tout continuera comme avant, les impôts, la force de frappe, les salaires, les horaires de travail ahurissants, la crise du logement, la pénurie d'hôpitaux, d'écoles, tout ce qui fait les joyeusetés du régime actuel. Avec de Gaulle ou Mitterand, avec Lecanuet ou Tixier-Vignancourt.

Alors, tandis que les syndicalistes réformistes attendent ces résultats et une victoire de la « gôche » (bien peu probable, tellement tout le monde en a soupé !), nous ignorerons cette journée des dupes que sera le 5 mars. Nous syndicalistes révolutionnaires, avons autre chose à faire. Reconstituer partout d'authentiques syndicats, organisations de classe, instrument de combat d'une classe ouvrière qui n'en a pas d'autres dans la lutte qu'elle doit mener contre le patronat, l'Etat, ses juges, son armée, sa police et son parlement, les Eglises et tous ceux qui s'en feront les complices.

Il nous reste à expliquer aux travailleurs ce qu'ils représentent : la force qu'ils constituent, les objectifs qu'ils peuvent atteindre par une action permanente et énergique. Alors nous aurons ouvert au monde du travail des perspectives révolutionnaires.

Ce n'est pas avec un bulletin de vote que l'on peut se battre efficacement contre les coffres-fort, les banitiers et les tanks. Mais c'est avec le syndicalisme révolutionnaire que nous pouvons nous transformer nous-mêmes et transformer le monde !

BERNARD KERVEANT

Pour votre documentation, lisez : « Face au racisme et au néo-nazisme », de René VILLARD.

En vente : Un franc. Service de Propagande COMBAT SYNDICALISTE. 39, rue de la Tour-d'Auvergne. Paris. C.C.P. SORIANO. 14 10362.

Sobre renovación, modernismo, revisionismo, etc.

PARA los que conocemos un poco los movimientos de influencia anarquista, quienes nos hablan de renovacionismo, revisionismo o modernismo, nos huelen a renunciantes. Sin por ello desechar el término renovar ni mucho menos la aspiración a renovarse. En tan delicado problema lo necesario es saber distinguir. Para alcanzar o tratar de alcanzar la órbita de las ideas, la primera etapa de nuestra renovación es romper con las tradiciones retrógadas que nos atan al pasado y a los sistemas tiránicos del presente. Sin romperlas no se podrá ser militante integro, y si se rompen sólo a medias se obtendrá un mediocre militante. Y como sin ideas no se adquiere conciencia de lo que se es ni de lo que se debe ser, remplazar las ideas que nos subyugan con otras que nos libren de todos los yugos, debe ser nuestra primera preocupación renovadora.

No faltó en el pasado ni faltan hoy los que quieren separar los renovados y los no renovados por las edades. Al respeto cabe repetir que la diferencia de edades es obra de la naturaleza en su trayectoria biológica. Pero renovarse, adquirir conciencia de nuestra personalidad y nuestros derechos es obra del propio esfuerzo en todo tiempo y lugar. En el batallar cotidiano los más jóvenes son más impulsivos, los militantes más curtidos más propensos a la reflexión, dos cualidades necesarias en la lucha por la causa. Asociarlas es hacer organización; desasociarlas es desorganizar.

Entre lo que cada uno entiende por renovacionismo o no renovacionismo, revisionismo o no revisionismo, hubo y continúa habiendo una necesaria polémica. Y hoy con la experiencia vivida y viviente se puede demostrar que la mayor cantidad de los desviados de los estamentos de influencia anarquista empezaron a dar los primeros pasos en falso con la cantinela de renovacionismo, del revisionismo y modernismo, descendiendo al reformismo y luego al conservadurismo.

Como se ha dicho, la renovación con nuevas aportaciones que ensanchen la proyección de las ideas haciéndolas más ágiles, actuales y penetrantes es de necesidad permanente. Por ejemplo, el lenguaje que se usa para atraer el obrero a la organización y a la lucha, puede no ser apropiado para atraer a la artesanía al estudiantado y profesorado. El que se usa para atraer a los obreros que ya disfrutan de condiciones, puede no ser el mismo que el que se emplee para atraer a los que aún no disfrutan de ninguna. Para el obrero que goza de condiciones económicas el primer enemigo que queda por demoler es el Estado. Por el obrero hambriento el primer enemigo es el que lo explota. Y en los paises totalitarios el primero y último enemigo es el Estado. Pero estas diferencias tácticas que pertenecen al dominio de la agilidad mental no aconsejan un cambio de principios, tácticas y aspiraciones finalistas que la experiencia aconseja como las más acertadas. Y si alguna modificación de las mismas cabe, debe de ser con miras al porvenir y no al pasado como pretenden los que han hecho del renovacionismo y del revisionismo una cantinela.

En las estrecheces que vivimos los trabajadores son escasas las facilidades para estudiar la amplitud de las ideas. Y esto hace decir a no pocos que las ideas son cortas y los principios estrechos; cuando en realidad lo estrecho está en nuestra comprensión. Este mismo sonsonete lo repiten los cansados. Pero éstos no debemos confundirnos; una cosa es tener ideas cortas por falta de cultivo, y otra cosa es dejar de tenerlas.

Las ideas que nos dan la noción de nuestra personalidad no se adquieren con una adhesión o un carnet, y los conocimientos que nos hacen comprender el alcance de las ideas nos son difíciles porque debemos adquirirlos al margen de toda escolástica oficial. La Iglesia en su obra educativa antepone su dogma a todo conocimiento que nos saque del oscurantismo, o del dogma autoritario. En la política del tecnicismo moderno se está abriendo una corriente tendente a remplazar el Estado en sus funciones, sin cambio fundamental que mejore las condiciones humanas. El enfoque de la emancipación de los humanos corresponde a las ideas anarquistas y su ejecutoria o realizaciones a los movimientos que se inspiran en las mismas o en corrientes morales afines.

No faltan tampoco entre nosotros los que quieren olvidar o remplazar las ideas cantando loas a los avances del modernismo. Para nosotros lo que humanamente hay de modernismo no son las fabulosas riquezas de producción y fortunas particulares que ésta crea. Lo moderno está en una mejor distribución de las riquezas y ello deberá a las luchas sociales de los trabajadores, pues en los lugares en que aún estas luchas no se han producido, el hambre exterminador es su pan de cada dia. Bajo la administración del capitalismo y el Estado, la superproducción les crea problemas. Y no los resuelven distribuyendo los sobrantes a los necesitados, sino promoviendo la desocupación, dejando pudrir en los depósitos la superproducción, quemándola, o tirándola al mar o empleándola en guerras suicidas. En cuanto a descubrimientos modernos como el átomo en manos de los Estados, es el mayor de los peligros hasta aquí resentidos por la humanidad.

Se podrá decir que los medios de transporte nos llevan hoy más de prisa, pero explotados por el capitalismo y el Estado, en la medida que aumentan en velocidad aumenta el precio del billete.

En suma, que los inventos o descubrimientos como la bomba atómica no son buenos por ser modernos, sino por su naturaleza y el uso que la humanidad haga de los mismos. Lo que nos renueva, lo que nos humaniza son las ideas que contribuyen a la formación de nuestra personalidad despertando en nosotros el sentido de justicia, el ansia de libertad, y nos hacen más aptos para la lucha por nuestra emancipación y la de toda la humanidad.

SERAFIN FERNANDEZ

DISCOS

La muerte de Walt Disney ha sido comentada. No sabemos si sentida. Se dice que los niños han llorado al mago del dibujo fantasista, pero los niños no dicen nada.

Alguien nos da la nota, probablemente cierta, de que Disney fue un magnífico lapicista a la vez que un gran comerciante.

Sin duda el Comercio (con mayúscula) es la idea caudal de la sociedad de nuestro tiempo. La Era del materialismo bajuno no ha periclitado; mejor ha recrudecido. Uno tiene necesidad de dinero para desarrollarse entre semejantes, y no teniéndolo, toda consideración de trato desaparece. Afortunadamente para ellos, los animales están lejos de esta condición humana, que no humanista.

Walt Disney supo ganar dineros con ingenio y donosuras. Pues al Banco, y que Disney nos dispense de contabilidades. El sabia sumar y multiplicar: nosotros personalmente restar y, colectivamente, dividir. Mas, como todo lo humano tiene dos facetas, nos quedaremos con la poética. Al cuerno los materialismos feroces.

A Disney no lo hemos encontrado en la Cámara del Comercio, sino en el corazón del bosque. Con los corzos y los conejos; con los buhos y las palomas torcaces; entre las ramas gorgojeadas, columpiadas, por pájaros diminutos y finitos; entre las hojas lluviadas, saltándose la gota pura de una a otra, plateando abrojos y susurrando regueros intimos. Una delicia de mundo escondido que permite evadirse de éste, tan avaricioso y miserable.

A Disney lo he seguido siguiendo él las trazas de Bach, Beethoven (¡caro paraíso de la Sexta Sinfonía!), Chekovski y otros dilectos del pentágrama. Y lo he reganado por sus burlas a la danza clásica, esa de alas griegas. Ese Walt que ya no és, sabia apartarnos de lo grosero, aunque él frecuentara la Cámara del Comercio. Ya no está, y lo sentimos. Nadie ocupará su plaza, como nadie llena el vacío de un Chopin, de un Kropotkin, de un Luis de Tápia...

DISCOBOLO

ANTENA

SALVAJISMO GUBERNAMENTAL

OVIEDO. — De la mina «Llamas», de Mieres, once mienros fueron despedidos por represalias. Disconformes con la medida patronal-autoritaria, los afectados recurrieron «legalmente», y habiendo fracasado en dichas reclamaciones decidieron reintegrarse al pozo — de profundidad, 300 metros — vestidos con ropas de la calle puesto que el atuendo de fondo de la compañía les fue negado. En estos momentos se cumplen seis días de permanencia seguida (día y noche) en la mina, asegurando los once «enmurados voluntarios» que no saldrán del pozo hasta que su reclamación sea satisfecha. Tratando de forzar su salida, la autoridad ha prohibido, inhumanamente, que los compañeros de los once les faciliten recursos de subsistencia, confort e higiene, habiéndoles, prácticamente, cortado toda relación con el mundo exterior.

En vista de ello, los mineros de toda la cuenca se van declarando en huelga por solidaridad, alcanzando hasta ahora la suma de 6.500 huelguistas.

Ultimamente se nos indica que los 11 salieron del pozo, tras haber suscitado un movimiento nacional de simpatia.

PERIODISTAS ATROPELLADOS

BARCELONA. — Un despacho de la A.F.P., dice:

«El sábado fueron detenidos treinta estudiantes y obreros por haberse manifestado en «las jornadas de lucha».

Un «cameraman» de televisión de la «United Press», el señor William Green ha dicho que el viernes se le acercaron varios hombres vestidos de paisano, que sin presentarse, le pidieron su documento de identidad. Enseñó su carnet de periodista acreditado en el Ministerio de Información. Uno de ellos, le dijo: «Aquí no queremos periodistas extranjeros». Y otro añadió: «¡Márchese!» Cuando se volvió recibió un porrazo que le fue propinado por detrás.

Otros dos operadores, los señores Harry Debelius y Alvin Rosenfeld, que cumplian con su deber en el interior de la Ciudad Universitaria de Barcelona fueron detenidos y conducidos a la Comisaria.

ESPACIO PERVERTIDO

MADRID. — Nueva nota de protesta de El Pardo a Londres: El dia 10 de febrero el «espacio aéreo» (así dice el redactor del comunicado) español fue violado por un avión británico a la altura de Puente Mayorga y La Linea.

LA RACHA

MADRID. — Ha fallecido a los 46 años Serrano Guirado, «secretario general técnico del Ministerio de la Vivienda»... Por su desgracia, ha pasado al de la Murienda.

—Dejó de existir el catedrático y critico de arte Manuel Sánchez Camargo. No pasó de los 55 años. Murió de ataque al corazón porque, por lo visto, lo poseia.

—Con gran disgusto suyo expiró el casi célebre Luis de Galinsoga, reaccionario empedernido, ex director de «ABC», ex director autoritario de «La Vanguardia» de Barcelona, en cuya localidad cosechó un ridículo enorme con desplantes falangistas. Tuvo el enchufe de «delegado del Gobierno en la Zona Franca» de Barcelona y era posesor de unos cuantos kilos de medallas de eso, lo otro y lo de más allá. El más allá que ahora se lo ha integrado.

EXCEDENCIA PROVOCADA Y OTROS EXCESOS

MADRID. — El hecho de que a Grecia le hayan sido suprimidos los derechos reguladores a la importación de aceite de oliva, que han sido establecidos por la Comunidad Económica Europea para la primera quincena del mes, ha producido inquietud en los medios españoles, ante la dificultad de encontrar destino a los excedentes del aceite de oliva español. Las exportaciones a Italia sufrirán así, sin duda, una considerable baja, según señala la revista especializada «Oleo». Mientras los griegos no tendrán que pagar gravamen, las exportaciones españolas se ven gravadas por los siguientes importes: aceite de oliva virgen: 873,30 pesetas por cada cien kilos, y el aceite de orujo de aceituna refinado 1.661,22.

DESOCUPACION EN BELGICA

BRUSELAS. — El paro obrero en Bélgica ha alcanzado grandes proporciones, con un total de unos ciento cuarenta mil obreros sin trabajo. Esta situación general afecta, naturalmente a la población laboral española en Bélgica, compuesta por unos treinta y seis mil obreros, de los cuales alrededor de mil se encuentran también sin trabajo.

Debido a ello, las autoridades belgas se han visto obligadas a adoptar determinadas medidas. Por lo que se refiere a los españoles, los que entren en el pais con pasaporte normal y visado de tres meses para turismo, no podrán trabajar en Bélgica al no concedérseles el oportuno permiso.

TERRORISMO FALANGISTA

BARCELONA. — Rompiendo el cristal de una ventana unos falangistas oportunamente inconocidos, arrojaron una botella conteniendo líquido inflamable en un local católito reputado catalanista, sito en la plaza del Norte, en Gracia. Al inflamarse el liquido causó desperfectos por incendio. La policia realiza investigaciones con una bondad que los antifranquistas desconocen.

FEBRILIDAD POLICIACA

BARCELONA. — Pasaron al juzgado de guardia los detenidos Manuel Miró Garcia y Antonio Maria Mateu Alvarez, acusados de la confección y reparto de propaganda clandestina. Con el correspondiente atestado policial se acompañaba una máquina multicopista, una máquina de escribir y hojas ya impresas y otro material de propaganda ilegal.

Después de tomar declaración a los detenidos el juez dispuso su ingreso en la Prisión Celular y el envio de las diligencias al Tribunal de Orden Público.

ASALTO AL «CASAL DE MONTSERRAT»

BARCELONA. — En relación con los destrozos que unos falangistas causaron en el «Casal de Montserrat», la policia procedió a la detención de Alberto Royuelo Fernández, Roberto Ferrer Camacho y Luis Antonio Garcia Rodriguez, por estar relacionados con los hechos.

Los tres pasaron a presencia del juez, que dispuso la libertad de los mismos.

LA CRISIS RELIGIOSA

MURCIA. — En unas declaraciones el catedrático de la Facultad de Ciencias Politicas de Madrid, José Giménez Martinez Carvajal, dijo, entre otras cosas:

«En cuanto al orden religioso, la juventud actual no es ni mejor ni peor que la de otras épocas. Es distinta, menos piadosa quizás, menos respetuosa con la religión, con una mayor libertad de costumbres. A pesar de esto existen en la juventud valores religiosos aunque no se manifiestan al exterior en la forma tradicional. El joven de hoy tiene un sentido de la libertad, de la responsabilidad, una exigencia mayor de la autenticidad de la justicia y un sentido comunitario. La juventud universitaria no es, pues, antirreligiosa aunque si anticonfesional. Es antieclesiástica pero, sobre todo, es anticlerical.»

EN LIBERTAD PROVISIONAL

BARCELONA. — El Tribunal de Orden Público ha dictado auto de procesamiento por el supuesto delito de reunión ilegal en la Universidad de Barcelona, el dia 9 de diciembre, contra los estudiantes don Manuel Tarragó Alonso, don Zenón Navarro Garriga y don Ramón Alqueras Aliana, a los cuales se les concede la libertad provisional y se les fija la cantidad de cinco mil pesetas para responsabilidad civil.

RECHAZO, INSISTENCIA, RECHAZO...

MADRID. — La invitación británica de someter el caso Gibraltar al tribunal de La Haya fue rechazado por Franco. Londres rechazó el rechazo franquista y vuelve a proponer La Haya para lo gibraltareño, en la seguridad de que ha de obtener un nuevo rechazo. Y asi entre rechazos pasa el tiempo.

LIBERTAD RELIGIOSA

GINEBRA. — Se ha reunido en veintésima sesión la Comisión para los Derechos del Hombre alojada en el antiguo palacio de la Sociedad de Naciones. Ha tratado sobre la «Convención Internacional para la eliminación de todas las formas de intolerancia religiosa» para garantizar la libertad de creencias. Como es natural, Franco no tuvo representante en esta asamblea.

¿BARCOS DE FRANCO PARA MAO?

MADRID. — La Cartera de pedidos para 1967 se espera que sea superior a la de 1966 en barcos encargados por españoles y extranjeros. Sobre la posibilidad de construir barcos para la China comunista, un portavoz de los servicios técnicos ha manifestado que España estaba preparada para recibir pedidos de este país, con el que no se tienen relaciones diplomáticas ni comerciales y que se recabaría la autorización del Gobierno español en caso de que se recibiera algún encargo de la China comunista...

SUPRESION DE UN FERROCARRIL

PUERTOLLANO. — La supervivencia del ferrocarril Peñarroya-Puertollano, de vía estrecha y propiedad del Estado, depende de Madrid. El tendido, establecido hace casi tres cuartos de siglo. El ferrocarril une comarcas de tres provincias — 200.000 personas —, que quedarian en muchos casos incomunicadas totalmente. El tendido da trabajo actualmente a 450 empleados, que, en caso de supresión, quedarían en la calle, con muchos años de servicio a sus espaldas y pocas posibilidades de encontrar nuevo empleo.

Las zonas que resultarian más perjudicadas por la supresión del tendido, perteneciente a los ferrocarriles de vía estrecha del Estado, serían: en la provincia de Ciudad Real, el Valle de Alcudia, garganta y minas de Horcajo; en la de Badajoz, las comarcas fronteras a Sevilla, por el Sur, y a las lindantes con Toledo, por el Norte, y en la de Córdoba, el septentrional Valle de los Pedroches.

DESDE LONDRES

Resumen de una conferencia

COMO ya habiamos anunciado en estas columnas, el 19 de enero tuvo lugar en el Royal Hotel la conferencia del compañero G. Baldelli bajo el tema «La tecnocracia y la sociedad».

Hizo la introducción el compañero S. Portales, significando la importancia del tema a desarrollar, importancia que al parecer no se le concede por parte de aquellas fuerzas sociales de avanzada que debieran estar más obligadas a tener presentes los nuevos factores que se van abriendo paso en una sociedad cada dia más mecanizada y materializada, donde los valores morales quedan relegados a segundo término.

Después de examinar brevemente los aspectos y formas del poder político e ncualquier tipo de sociedad, G. Baldelli presentó un amplio esquema del limitado rol que en la misma juegan las diversas profesiones y técnicas. Estas sólo empiezan a actuar como una fuerza dominante bajo condiciones de libertad limitada ante el crecimiento del capitalismo del cual, desde un principio, es parte inseparable.

En las formulaciones modernas, con el agotamiento de los mercados nacionales y la presente afluencia, sólo la técnica puede crear nuevos productos y, por consiguiente, nuevos mercados. Engrosando su rango por el movimiento descendiente de las clases privilegiadas y el ascendente de la clase trabajadora, se crea una nueva clase de cientificos, ingenieros, técnicos y obreros especializados, la cual no se siente ajena a la sociedad; no es explotadora ni explotada, goza de un sentido de realización y sabe que el futuro le pertenece.

Capitalistas y explotados están desapareciendo gradualmente como tales o, al menos, dejan de jugar un rol constructivo. Aun el Estado está cediendo terreno a los técnicos; no sólo por depender del crecimiento de sus conocimientos y actividades, sino también por delegar en éstos muchas responsabilidades y decisiones. El particularmente favorable a las clases técnicas la tendencia económica hacia la combinación de la sociedad en el área nacional y, en el campo internacional la política de coexistencia.

La libertad política y la industrialización de los paises subdesarrollados, es un factor adicional a la creciente importancia de las clases técnicas. Aun en Rusia, y las llamadas democracias populares, los técnicos se están asegurando más y más, y demostrando la naturaleza parasitaria del Estado o clases políticas.

Desde el punto de vista marxista es posible decir que el capitalismo representa la tesis y el proletariado la antitesis; la síntesis es dada por la sociedad tecnócrata. Aunque no organizada ni siquiera considerada una clase, y aunque el poder coercitivo del Estado es todavía formidable, las perspectivas de que la tecnocracia reemplace la posición dirigente hasta ahora mantenida por el Estado, debe ser considerada bastante bien.

Como el ajuste de valores que ahora penetran nuestra sociedad (ciencia, progreso, especialización, equipo de trabajo y la actividad de los expertos) sirven los intereses de una clase nueva, a la vez que incrementa el descrédito de las ideologías sobre las cuales se basa el presente o presentes sistemas.

Al terminar la disertación se abrió un curso de aclaraciones y preguntas suscitadas por el interés de los problemas expuestos, abordándose la situación en un plano más directo.

Resumió el compañero M. Benedicto manifestando que la presencia de esos nuevos factores vienen a emplazar la interpretación social del anarcosindicalismo y otras fuerzas de avanzada que ya empiezan a dudar de la eficacia del Estado como elemento rector de la sociedad.

EBE

Londres, febrero de 1967.

LA PAZ DE LOS FUERTES

MIENTRAS los fuertes hablan de paz, los débiles — mentales — hablan de guerra. Mientras las potencias se ocupan de paz, los pueblos temen la guerra. Mientras el Papa se refiere a la paz, sus feligreses nos hacen la guerra. Mientras el franquismo pregona su paz nos trata como prisioneros de guerra.

¿Qué es la paz en boca de estos pregonadores a quienes la historia ha reservado una página negra? ¿Cómo es posible creer en una paz impuesta por los fuertes para salvaguardar sus privilegios e intereses robando a los débiles?

Su paz está fundada sobre la injusticia y el dolor. Sólo de los débiles, rebelándose contra los fuertes, puede hacer brotar la justicia y la ventura sobre la Tierra.

La paz es una rosa enferma en labios de los poderosos. Paz falsa, hipócrita, impuesta por el crimen. Por eso los pueblos hacen la guerra aunque no la deseen, para conseguir la paz de la justicia, de la razón, de la libertad.

La ambición de los poderosos y su orgullo obstaculiza a la razón y a la justicia, no siendo posible la convivencia entre los hombres.

Con la injusticia se desarrolla la inmoralidad, el robo y el odio de los pueblos.

Con la injusticia se llega al crimen, a la calumnia y a la pobreza de corazón.

Los pueblos viven con la esperanza de poder sacudir los yugos que les oprimen y condenan.

Esperanza, la siente el pueblo en lo más profundo de su ser, y por ella cree poder sacudir la argolla cruel que le domina.

El pueblo entiende por lucha hacer la revolución, palabra que suena en el oído de los fuertes como tromba de exterminio.

La suerte del débil sometido no podrá mejorarse por medios persuasivos sino ser por medio de una auténtica revolución que acabe con castas, militarismos, clericalismos, politiquismos y privilegios de toda especie.

Cuando la verdad traspase el muro de la mentira; cuando aquélla se extienda por el mundo de los que trabajan, cayendo el velo de la credulidad y del fanatismo religioso, político o patriótico; cuando comprendamos que el mundo sin fronteras es nuestra patria; cuando desaparezca la propiedad privada y podamos vivir en colectividad libre o en sociedad anarquista, sin dueño ni jefes, entonces será cuando la vida será vida. Mientras tanto seremos esclavos, pues la verdadera paz y libertad de los pueblos seguirá siendo un mito.

PACO RUIZ

DE PIO XI A PIO XII

(Viene de la página 4.)

miento a todos los hombres libres sin distinción de razas ni ideologías, para mantener una paz digna donde el hombre sea libre y la humanidad feliz.

Rompió en muchos sentidos con las costumbres de su predecesor; a diferencia del ascético Pio XII, disfrutaba de la buena comida, fumaba, y en los salones del Vaticano se oian resonar sus alegres carcajadas. Pero... ¿consiguió con su bondad, su jovialidad y su humanidad unificar la Iglesia y armonizar las diferentes tendencias religiosas? ¿Acaso dejó paz estable en los Estados de su obediencia y en los otros? ¿Es que ha borrado con su otro proceder la historia sucia de Juan XXIII, el que fue depuesto en 1415 por robos y asesinatos? ¿Y la de los otros Juanes? Vaya como muestra de conducta, la de algunos papas que adoptaron el nombre de Juan y que no fueron de los peores.

Año 914, Juan X murió estrangulado en el lecho de una prostituta. Año 931, Juan XI, hijo del papa Sergio II — un asesino —, lo tuvo de su amante Marosa. Año 955, Juan XII, elegido papa a los 18 años, fue un criminal y desarmado. Depuesto del papado entra en armas contra Roma, abandonada por Othon, naciendo reinar el terror. Fue asesinado en un prostibulo. Año 983, Juan XIV, fue asesinado como Benito VI, por Bonifacio VII para sucederle. Año 1316, Juan XXII — Jacques Deuze de Cahors — expoliador famoso. En Aviñón se enriqueció por medio del robo y hacia quemar vivos a los que predicaban la pobreza de Jesús. Fue el autor del texto dogmático y fanático del «derecho divino de los curas».

Nada de todo esto consiguió borrar Juan XXIII bis del calendario de los hechos de la Santa Iglesia, a pesar de sus buenas disposiciones de bondad y humanidad; menos aún, la triste y perjura larga historia de los papas que se han ido sucediendo en el Solio pontifical del Vaticano, desde Pedro I, el Apóstol, hasta Juan XXIII bis, y Paulo VI, el 260, papa de la cristiandad.

¿Seguirá el sucesor de Juan XXIII, rectificando yerros, poniendo toda su capacidad y toda su fé con ahinco a restaurar la fé perdida entre su rebaño al declararse Pastor de Almas? Dudo que Paulo VI, el viajero, consiga unificar la división existente entre las religiones, y menos, consolidar la cristiana que perdió la fe en la Iglesia, en Cristo y en Dios.

J. SEVILLA

Carta alegre que termina triste

por Manuel Rodríguez

QUERIA escribir algo para LE COMBAT SYNDICALISTE, y y no encontraba tema para que el director, por inanidad de aquél no me echara las cuartillas al cesto. Pero esta mañana — con muchos soles caídos encima — me llega carta de mi sobrino cargada con voluminosos datos. No me paro más y cojo la pluma. Como se ha puesto en boga ir a España de viaje, mi sobrino quiso ser uno de los que a tal son bailan. «Para ver», según él. Y lo creo.

«Al llegar a la estación — me escribe — mi desilusión fue tan grande que me hubiese vuelto. ¿Dónde estaba la alegria y la animación de nuestros tiempos? Eso es un desierto. Ni perros, ni gatos ni una persona a quien dar los buenos dias. Sigo calle adelante y todo me representa estado de miseria. Por fin llego a casa de mis tias. No me esperaban, pero la voz de que estoy de regreso se corrió por todo el pueblo. Excuso decirte mi emoción por la ducha de lágrimas que cayó sobre mi. Pasados esos emotivos momentos vienen las consabidas preguntas y respuestas. Les cojo mi vez y pregunto: «Tiitas — estaban todas — ¿cómo se ve tan poca gente por el pueblo?» «Hijo — me responde una — porque están en Alemania y otros países para ganar, pues aquí sólo pueden comer los turistas.»

»En ésas estábamos cuando acertó a regresar un emigrante. La pena me ahoga al contemplar un cuadro así de lamentable. Su madre fue la primera en abrazarlo, y para decirle: «Hijo mío, ¿cómo lo has pasado?» El aludido no acertaba a contestar, pues lloraba. Ahora su compañera: «Mi bien amado: ¿qué tal te ha ido?» Otra vez mutismo. Sus dos hijos se le prendieron al cuello al tiempo que le preguntaban si traia mucho dinero para poner contenta a mamá... ¡Pobre hombre!

»Rompe tia Nicolasa: «¿Por qué no viene nuestro hermano? Ahora ya lo hacen todos, a veces en coche.» A lo que yo respondo: «Su hermano es de los que van andando. Ni usa nevera ni televisión; se mantiene tan sin blanca como cuando pasó la frontera; mientras algunos lo hacian con maletín sospechoso él iba sólo con una manta y medio chusco en el macuto.» Emocionadas todas las tias se entristecieron.

»Desde luego, el mundo evoluciona y se sueña con grandezas, pues a pesar de gozarse tantas comodidades no se estima satisfecho. Ahora existe el apego a las carreras de caballos que para algunos significan una fortuna que los convierte en nuevos burgueses. Digo esto y se me dirige tita Mercedes: «Por aquí suena que pronto regresaréis todos, pues, por lo visto, unos tránsfugas anarquistas firmaron ignoro qué pacto con los falangistas; y por otra parte, los comunistas ven con buenos ojos que vengan muchos refugiados para mediatizar el régimen. De todo esto no dudamos mucho, porque, a pesar de que España le negó a la U.R.S.S. el Real Madrid, en cambio los ursianos enviaron a España un equipo para complacer al deporte español. Y más: comisiones rusas andan por este país como don Juan por su casa. No ha faltado tampoco la presencia de ballets rusos que han actuado en provincias e incluso en Madrid. Puede creerse que Rusia está más de acuerdo con El Pardo que El Pardo con Rusia, pero todo se andará. Parece que el cinismo o la hipocresía no están lejos de todo ello.

»Apurados los diálogos de varios dias traté de proseguir mi viaje para cerciorarme de todo esto que me parecía una pesadilla. Pero no: en todos los sitios la misma calamidad española: la miseria, en muchos casos espantosa.»

Al firmante no le queda duda de cuanto explica en carta el sobrino, pues una persona francesa digna de todos respetos, y alcalde de una ciudad, en cierta ocasión me contó haber estado en Vigo, pudiendo apreciar la miseria de la clase popular española. Niños pidiendo caridad, mujeres vendiendo cristos y medallas, todos ellos lamentablemente vestidos.

Mi sobrino cogió el tren para Madrid con destino a Suiza. Pero hizo escala en un lugar de Galicia y en la estación de allí observó a una mujer con tres hijos que iba a despedir al marido y padre de los hijos que regresaba al destierro. Un cuadro desgarrador capaz de ablandar las rocas, no los corazones falangistas. Todos lloraban y él entró empujado por un empleado al interior del tren ya en marcha. Ya dentro ocultó su cara con las manos. Le dije palabras de consuelo, le levanté un poco la cabeza y él la reclinó sobre mi hombro. Luego de la blusa extrajo un pañuelo blanco como copo de nieve, lavado por su compañera. El se lo llevó a los ojos para enjugar las lágrimas que le escapaban. Finalmente nos abrazamos como si fuésemos hermanos.

«Y he aquí mi final de vacaciones, querido tio. Esta carta podía ser alegre y ha resultado lo contrario. Abrazos de su sobrino Eleuterio.»

Pro «Combat Syndicaliste»

A raiz de nuestro campanazo de alarma, varios compañeros nos han escrito dando sugerencias para la rehabilitación administrativa de nuestro semanario. Con gran satisfacción nuestra, todos estos pareceres coinciden en que LE COMBAT SYNDICALISTE no merece el paliativo de una suscripción a base de donativos, sino una incrementación de lectores y un alto en seco de la corriente de bajas que, por motivos ya citados, se ha producido.

Exactamente, lo que conviene es la aportación de nuevos adquiridores, de nuevos suscriptores, labor que no hay que dejar a la buena voluntad de nuestros esforzados paqueteros, sino que tiene que ser compartida por los comités federativos y, en general, por todos los compañeros que estimen la causa anarcosindicalista. Si este semanario y la revista «Umbral» sucumbieran, el Movimiento libertario exiliado sufriria sus resultados. Interesa, pues, a todos, que esta mala circunstancia no se produzca, que el general Pirro no consiga la deleznable victoria que tiene proyectada.

CHISPAS

Infeliz sociedad, influenciada por la mentira.

⁂

Hay dos fábricas en esta modernísima época que funcionan sin interrupciones: una de serrín para cráneos, y otra de aglomerados para acorchar corazones.

⁂

Nada más idiota, y detestable, que el individuo serrinacorchado.

⁂

Márchate del marxismo. Huye de la «franqueza» de Franco.
Ese «Franco» tan caro.

⁂

La Verdad está cubierta con un velo pernicioso: el de la propaganda.

⁂

Sin propaganda, Cristo perece. Y Napoleón, y Mussolini, y Stalin, y Franco. Y la Pasionaria, ese globo hinchado.

⁂

Mao Tsé Tung se propaga a si mismo. Todos los hijos de chino, Mao Tsé Tung deberían llamarse; para que el sátrapa quedara desbordado y desconocido.

⁂

Franco, Franco, Franco. ¿Por qué tres veces?
Por la propaganda.

⁂

El loco de la aldea se lo hacia gritar: Estupiñón, Estupiñón, Estupiñón, y los menos locos aldeanos estupiñoneaban tres veces, enteramente y estúpidamente, como los trifranquistas.

⁂

Para ser franquista o comunista hay que tener tragaderas o ganas de ser tragado.

⁂

Sin propaganda, Cristo se iría con la nube de imbecilidad que lo envuelve.

CHISPERO

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,
Pidase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos. Es una edición «Solidaridad Obrera».

B.D.I.C

La rémora española

II

EN los años del 1917 al 1922 ya se hablaba de las nuevas generaciones de curas y militares evolucionados. Puedo atestiguarlo. Entre ellos estaba el que luego fue cardenal Segura. Igualmente Pla y Deniel y el arzobispo que hasta hace poco lo fue de Barcelona, Modrego y Casaus. Entre los oficiales jóvenes «evolucionistas» constaban la mayor parte de generales, coroneles y comandantes del ejército sublevados en 1936 contra el pueblo español.

Piénsese en las famosas Juntas de Defensa militares, circunstancia «evolucionista» que no impidió que en la huelga de los ferroviarios de 1917 el ejército prestara colaboración reventista del movimiento, además de que los militares cooperaron en una bárbara represión contra los trabajadores, cual ocurrió en Zaragoza, con depósito de presos en el castillo de la Alfareria en el que estaban acuartelados tres regimientos de Infantería (el Infante núm. 5, el Galicia 19 y el Aragón 21). Yo estaba entre los detenidos a mis 19 años, siendo los presos unos dos mil o más. El trato era especial, o de insultos, palos, tronchos de col para comer, más medio chusco para todo el día. Nada de higiene, abundancia de piojos, en régimen de más de un mes, originándose enfermedades graves entre los cautivos. El trato que aquella oficialidad nos daba era pésimo y amenizado con un lenguaje depravado, igual que el de los barrios bajos.

De Bilbao se contó en aquellos días que salia un denominado «tren de la muerte», militar desde luego, para disparar a mansalva contra la gente que se manifestaba en actitud de huelga. No había discriminación, y en los ataques cayeron hombres, mujeres y algunos niños. En esto no hay que olvidar que la oficialidad que consumaba esas cobardes agresiones era «moderna» y en casos adscrita a las Juntas de Defensa.

En los últimos días del año 1919 hubo sublevación de soldados en el cuartel de artillería dicho del Carmen, en Zaragoza. Intervino al lado de los soldados Angel Chueca junto con otros compañeros. El primero murió en la lucha y el cabo Godoy y cinco sublevados más, todos militares, fueron fusilados tras un consejo de guerra sumarísimo. El soldado Oliva, herido y todo que estaba, fue pasado por las armas sentado en una silla, pues no podía tenerse en pie. Pese a estos ejemplos, que vayan diciendo algunos afectos a nuestro Movimiento que en España pueden darse casos de curas y militares «evolucionados».

En una huelga general subsiguiente en la propia Zaragoza, derivada aquélla de la huelga de servicios públicos, perecieron en atentado el arquitecto municipal Yarza, un ingeniero y un ayudante, que se habían prestado como voluntarios para ejercer el esquirolaje encendiendo luces por las calles. Tal suceso ocurrió en el Paseo de la Independencia, cerca de la Plaza de la Constitución. Yarza explotaba una pequeña fábrica de electricidad, para la cual reclutaba personal temporero a tres pesetas por día, cuando el peonaje de la Construcción percibía ocho. De esta manera Yarza (que también reclutaba mano de obra para el Ayuntamiento, sección alumbrado) estafaba cinco pesetas «cor cabeza», lo que explica el alma miserable del tal individuo. Por esta acción — atribuida al compañero Domingo, recientemente fallecido en Hyères — la represión contra los huelguistas fue dura, contando la autoridad con el aplauso y la colaboración de curas y militares, eternos enemigos del obrero, salvo rarísimas excepciones.

El cardenal arzobispo de la capital aragonesa, Soldevila, que en su época también fue cura «evolucionado», en 1920 ya era alma del pistolerismo capitalista. Catalán de nacimiento, fue aliado de Cambó, del presidente de la patronal barcelonesa Graupera, de los generales torturadores y asesinos Martínez Anido y Arlegui. Influenció al Fomento del Trabajo Nacional, al Somatén, al presidente del Gobierno Eduardo Dato, y anteriormente a Brabo Portillo, jefe de policía y espía al servicio de Alemania en guerra con los Aliados, y también al aventurero titulado barón de Koënig, otro malvado vendido al oro del Fomento aludido. Soldevila, pues, no fue asesinado, sino ajusticiado a causa de la enormidad de sus delitos.

Se recordará que de 1919 a 1923 la reacción española organizó para la capital catalana bandas de forajidos con carlistas y perdularios de barrio chino para asesinar por las calles a los militantes de la C. N. T., consiguiendo, al favor de la más grande impunidad, matar a más de 500 compañeros, tal vez los más valiosos. A dichos pistoleros a sueldo la patronal y las autoridades les pagaban diez pesetas por día y un sobresueldo «por cabeza abatida». La pistola les era servida como «herramienta de trabajo». Aparte esos asesinatos a traición, la Guardia Civil aplicaba la ley de fugas por orden de la autoridad gubernativa y en complicidad con los militares y religiosos, evolucionados o no, puesto que entre éstos nunca se levantó una voz decente para la protesta. En la cárcel se simulaba libertad para unos detenidos, y una vez en la calle se les disparaba a mansalva. Igual ocurría de la Jefatura de Policía a la Cárcel Modelo. So pretetxo de intento de fuga docenas de compañeros fueron fusilados por la Benemérita por la espalda y esposados. En la Modelo en 1921 nadie de los nuestros quería salir «en libertad» por saber que la muerte les aguardaba fuera.

También la maldad autoritaria ideó el sistema de la deportación, el cual consistía en la formación de cuerdas de presos que eran paseados por las carreteras de España, atados de dos en dos y en marchas a pie y sin destino previsto, aunque el principio era conducir a cada preso a su lugar de procedencia. No hubo pocos catalanes que fueron a parar a Castilla ni pocos castellanos que no fueran residenciados en Galicia, Valencia u otros extremos de la península. El caso era diseminar torturando a la gente lo más posible. La sed, los malos tratos, el cansancio y los pésimos alojamientos causaron muchos enfermos entre los encordados, a los cuales no asistió ningún Quijote en forma de militar ni de cura. Yo vi entrar y salir a muchos de estos desdichados en la cárcel de Predicadores de Zaragoza, y a nadie de nosotros, testigos presenciales, nos dejaban acercar para ayudar a nuestros compañeros. Mi pobre madre no podía resistir semejante espectáculo. Se ponía enferma solamente de verlo, y más no alcanzando a socorrer a nadie.

EMILIO LONGAS

Salgamos del museo de nuestros recuerdos

ES humano que el hombre desande de vez en cuando, con su imaginación, el camino recorrido y hasta que viva intensamente las epopeyas trágicas o felices de su pasado.

El recuerdo es un sentimiento imperecedero que va prendido al hilo de nuestra vida y al filo de la historia. En los dos casos, la semilla que se desprende del mismo germina con el trancurrir del tiempo por encima de toda materialidad.

Admitamos pues que el hombre vaya asido a ese ápice de espiritualidad sin excesiva obsesión, ya que todo cuanto se salga del alivio fugar del pensamiento no convierte en usa especie de insania cerebral, deificando las epopeyas del pasado en el santuario de los recuerdos. A partir de este instante, el fundamento humano decrece en una atmósfera de sagrado incienso, careciendo de toda objetividad determinante ante los imperiosos afrontamientos por la libertad.

Los recuerdos no deben paralizar la marcha del tiempo, y mucho menos servir de pretexto a la pasividad o al desinterés del hombre ante sus obligaciones morales, sociales o filosóficas. Porque yo me pregunto, ¿qué son los recuerdos, sino horas, días, años fenecidos a los que jamás lograremos dar vida nuevamente? No caigamos en el sentimiento de una oligarquía deleznable concediendo todos los derechos a un conjunto de episodios vividos, restringiendo absurdamente el desarrollo del pensamiento hacia la cima insospechada del ideal supremo.

Ante la situación que nos incumbe, en la cual los doctrinarios y modernistas se ciegan sin precaver que dicha ceguera no impide a millones de seres humanos de interrogarse sobre su destino... ¿Qué hacer? Sepamos todos, que nuestra época tan rica en doctrinas políticas y económicas, es de una pobreza inquietante ya que ni en lo político ni en lo económico halla el pueblo una respuesta fundamental a sus anhelos y a sus inquietudes.

Hoy día somos muchos a hacernos la pregunta siguiente: ¿Para qué y cómo vivir? De estas dos incógnitas nace y germina la posibilidad de que el suicidio pueda ser individual o colectivo. Convengamos en que vivir para desaparecer no es un programa. Organicemos como queramos la sociedad. Siempre que los conflictos humanos y afectivos subsistan, el enigma sobre el sentido del mundo y de la libertad no podrá ser eliminado.

La confusión actual de las ideas y de los problemas es tan enorme, que aun ejerciendo la mejor voluntad, la mayoría confiesa no saber, ni creer, ni pensar. Para orientarnos en medio de una confusión es esta índole, es indispensable, a juicio mío, tener responsablemente una idea exacta de los acontecimientos, sin que éstos atrofien el entendimiento anemiando nuestra mística revolucionaria.

No vivamos de recuerdos; la vida está aquí, en nuestros hogares, en la calle, en la oficina o en el tajo. El desarrollo de la técnica y el aumento demográfico, son las dos causas de la transformación, del modo de vida de las sociedades. Pero en vez de deplorar el pasado o de regocijarnos de haberlo enterrado definitivamente, sería más útil a la causa común, que nos entendiésemos urgentemente. No olvidemos que nuestros ideales vivirán o sobrevivirán a condición que una síntesis sea elaborada entre los valores morales, físicos, y filosóficos de nuestro Movimiento.

Me apena observar que algunos compañeros, no vean la solución de sus problemas más que en la restauración de tal o cual práctica del pasado. Este programa, es, a mi ver, un programa sobrepasado por la marcha del tiempo y hasta contrario, en muchas ocasiones, a la inspiración misma de aquellos que lo hicimos nuestro años ha.

Ved compañeros como los maestros espirituales de nuestras ideas, o de otras concepciones ideológicas, fueron los que edificaron las grandes síntesis de su época. Todos ellos fueron considerados como seres modernos situados en la plataforma político-social correspondiente a las realidades del tiempo en que vivieron; luego el que sigamos los trazos que nos marcaron, no debe representar en modo alguno, que nos limitemos a restaurar el sistema social que nos legaron en el espíritu de la letra, sino que debemos construir, como nos lo ordenarían hoy día, la síntesis de nuestras aspiraciones libertarias que la sociedad actual espera interpretar, si somos capaces de aplicarlas con cordura. Si bien somos herederos de un pasado que nos ensalza y de un histórico revolucionario grandioso, debemos, no obstante vislumbrar las realidades que entrañará el futuro próximo.

Cuando por reflexión personal hayamos tomado conciencia de la importancia primordial de los hechos, deberemos mantenernos sobre la base de aquellos que puedan ser afines a nuestras aspiraciones sin dejarnos distraer por el juego de las abstracciones puras o por imágenes mentales. Asentamos nuestra fe sobre la experiencia de la libertad por la libertad; la reflexión serena nos ayudará a tener cada vez más conciencia de la libertad; la reflexión serena nos ayudará a tener cada vez más conciencia de cuanto acontece en torno nuestro. Solo entonces, y a pesar de las mil absurdidades que nos rodean, nos percataremos que existe una ley o si preferís una lógica social, que interpreta con realismo y eficacia todo cuanto los «inspirados doctrinarios» quisieron decirnos a través del tiempo y de la historia.

La verdad es que, seamos lo que seamos, poseemos en común un bien inestimable: nuestro ideal libertario. Dicho esto, coincidamos en que la síntesis que el mundo espera de nosotros sea posible aplicarla en el terreno donde convergen las aspiraciones, las inquietudes y las conductas solventes y constructivas de los hombres.

Que nadie suponga que los libertarios se desentienden de los problemas básicos que les afectan. Nos damos perfectisima cuenta de que vivimos en una época en la cual vale la pena de colaborar sin fallos, y esto a pesar del desequilibrio morfológico de que adolece la sociedad actual con respecto a la auténtica aspiración del pueblo productor, ya que estimamos que la obra creadora que brotó de ese lejano pasado, debe proseguirse más allá del inquietante porvenir.

Nuestro mundo interior está amenazado por dos interpretaciones opuestas ante el drama decisivo que apunto, pero en el fondo, los dos extremos se complementan. Estos invitan a aquellos a adherirse al concepto que se desprende de la expresión definitiva de la verdad que afirman ostentar. Pero sepamos donde nos hallamos, ya que lo importante, repito, no es de deplorar el pasado o de regocijarse de una situación equívoca; lo importante es que osemos mirarla de frente con lucidez. El mejor método para conseguirlo sería, no lo dudemos, aquel que nos permitiera salir del atolladero de toda exclusividad, renovando e interpretando la verdad de todos los tiempos.

Cerremos pues el «Museo polvoriento de nuestro pasado» y volvamos a la lucha por la libertad.

F. CUENDE

Aubervilliers 26 de enero 1967.

Al compañero de la TIERRA DE ESPAÑA Aechen (Alemania)

Estimado compañero:

Lamento que no hayas firmado la nota «protestativa» que acabas de publicar en el «Combat Syndicaliste», del 16 de febrero en curso.

He ahí algunas confidencias, para tu tranquilidad y sosiego moral. El compañero Cuende, no se desvió jamás hacia cimas de insania, ni se inclinará nunca, hacia otras vertientes ideológicas. El compañero Cuende, ha sido siempre enemigo irreductible de toda forma de despotismo, y lo ha demostrado, en la medida que sus posibilidades morales, físicas e intelectuales, se lo han permitido, en el curso de los 35 años que lleva militando en la Confederación Nacional del Trabajo. El compañero Cuende, no ignora que somos víctimas de un siniestro personaje social que nos oprime y nos atenaza. Por eso, cuando mencionas los viajes cómodos y placenteros que algunos pueden pagarse a Miami, Honolulú o Pernanbuco, añade, que él se pagó uno, muy memorable, a través de las abruptas montañas pirenaicas, y eso, para liberarse del régimen de intolerancia que le oprimía en su país, después de haber pasado siete veranos, a la sombra de los vetustos muros del Penal del Dueso, en Santoña. Creo que esto llevará a tu espíritu el lenitivo confortador que necesita, en cuanto a mi persona se refiere.

Me place que tu lenguaje no haya sido grosero, pero te agradecería te pusieras en contacto conmigo, para que me saques de la oscuridad en que me has sumido, sin conocer las causas y los motivos.

Mis señas: Cuende Félix, 8, Allée Paul Eluard, 93-Aubervilliers, France.

Recibe, compañero desconocido, un saludo libertario.

F. CUENDE

N.D.L.R. — No creemos que el compañero que firmó «Tierra de España» desde Alemania combatiera en nada al compañero y amigo Cuende aunque lo nombrara, creemos que por reflejo. Si bien lo cierto es que «T. de E.» podía decir lo mismo sin nombrar a nadie.

CRIMENES DE LOS FALANGISTAS

RODABAN sobre sangre los días fríos de enero de 1937 cuando mi sufrido padre fue fusilado como millares de españoles por el delito de haber pertenecido a partidos políticos u organizaciones obreras. Según consta en el registro del Penal del Puerto de Santa María, fue entregado a los falangistas por reclamación expresa de los mismos. Aquel cobarde director, como todos, obedeció como un perro a la entrega de los reclamados, que a pocos metros caían acribillados a balazos, para dejar de existir en el instante. ¡Cuántos días pasó mi pobre padre por aquellos alrededores para enseñar lo que sabía a los pequeños y mayores campesinos, siempre abandonados por todos los gobiernos! De la lista de condenados uno escapó como pudo, protegido por alguien que se encontraba cerca de *ellos*. Contó en cierta ocasión lo que él oyó como final de aquel drama: un viva a la libertad y un adiós a mi querida madre; ya en esa fecha había sido fusilado mi querido hermano en Ceuta. La crueldad contra él fue monstruosa, al llevarlo a la plaza y enterrarlo vivo, dejando la cabeza fuera para, sobre ella, descargar tiros los cobardes de Franco, acabando con un ser inteligente y valiente por haber comprendido que la libertad no muere con el hombre.

Estos repugnantes casos de asesinato se pueden contar por millares, con datos y pruebas, con nombres y apellidos de los agresores, que así se mantienen hace treinta años. Pero para ellos no podrá haber perdón ni nadie que los salve de su responsabilidad. Tal y como ellos han procedido, así hará el pueblo español con aquéllos que mataron a nuestros padres, hermanos y compañeros.

Como consecuencia de todo lo ocurrido en los «25 años de paz», pudiera ocurrir otro 19 de julio y entonces, sobre nosotros caería el vocerío democrático del mundo condenando la respuesta justa y merecida a los asesinos falangistas. Hoy no se oye ni se lee el menor repudio a lo ocurrido; callan todos como cómplices, y se confabulan con este estado de cosas; aceptan los bárbaros procedimientos de Franco, se hacen buenos amigos, se corresponden, intercambian, se dan. Y todo para que el régimen siga esclavizando a los españoles, para que las cárceles sigan llenas de hombres de todas las ideologías, para que tengamos que salir de España si queremos cumplir con nuestro deber de hombres. Todo está bien claro para los que vemos las cosas tal como están planteadas; nada podemos esperar para reivindicar nuestros derechos, para convertirlos en deberes esencialmente democráticos. Nuestra ruta no ha variado; caminamos y luchamos por instaurar el régimen que los españoles deseen como principio de nuestras aspiraciones libertarias. Si a los internacionales les interesa el desarrollo del franquismo, jugarán un papel de traición contra España. Pero en este punto final tenemos que exceptuar México, país noble por entero. Pero si los gobiernos restantes han cometido esa gran torpeza, que se libren de ella las Internacionales obreras con un boicot al gobierno de Franco.

Un recordatorio a los caídos por la libertad y un saludo para todos los antifascistas españoles.

A. GONZALEZ

COMUNICADOS

CONFERENCIAS

Comisión de Cultura y Propaganda del Movimiento Libertario Español exilado en Gran Bretaña

CICLO DE CONFERENCIAS
(Londres)

La tercera de este Ciclo está prevista para el domingo día 5 de marzo. Como las anteriores, el lugar de reunión será el Royal Hotel, Woburn Place, London, W. C. 1, a las 3,30 de la tarde.

J. G. Pradas presentará:
«Dos lecturas literarias»

Esta conferencia, que promete ser muy interesante en su género, será dada en español, y en el curso de palabra sobre aclaraciones y preguntas se alternará en español o inglés.

Como las anteriores y sucesivas, esta invitación tiene carácter público y cuantos lo deseen pueden darse por invitados.

EN MONTPELLIER

Para el día 7 de marzo, martes a las 9 de la noche y en nuestro local de costumbre el compañero Jaime Padrós de Lyon nos dará una conferencia sobre el tema: «La juventud de ayer, la juventud de hoy y el pensamiento libertario».

Por lo que invitamos a todos los compañeros de la F. Local y amigos a que vengan como lo hicieron siempre a escuchar a este compañero y hacer las objeciones que crean conveniente.

EN MONTAUBAN

La desarrollará el compañero Vicente Llansola, con el tema de «La Alianza Sindical ante el presente y futuro del sindicalismo español».

El acto tendrá lugar el domingo 12 de marzo a las 10 de la mañana en la Sala de Actos del Café del Centro (Plaza Nacional).

REGIONAL CATALANA, PARIS

Cotización, entrevista y cambio de impresiones, el sábado 4 de marzo a las 5 y media de la tarde, en el local habitual.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a sus afiliados a asamblea general para el próximo domingo 5 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en el café de la Comedia. En el Orden del Día, carácter de comicio a celebrar en el presente año. Por lo que se recomienda nutrida asistencia.

F. L. DE MARSELLA

Celebrará asamblea el domingo, 12 de marzo, a las nueve de la mañana, en nuestro local social. El Orden del Día es interesante y afecta a todos los compañeros que se interesen por los problemas de la Organización. De ahí que se requiere la presencia de todos los afiliados.

F. L. DE DREUX

Invita a sus afiliados a la asamblea general ordinaria que celebrará el domingo 5 de marzo en el local y hora acostumbrados, para tratar problemas de interés general y orgánicos.

Al mismo tiempo invita fraternalmente a todos los simpatizantes con nuestras finalidades que quieran con libertad exponer sus inquietudes y sentimientos solidarios.

F. L. DE ROANNE

Reunión mensual ordinaria, el día 5 de marzo, a las 9 de la mañana.

F. L. DE DRANCY

Celebrará reunión general el 5 de marzo para tratar del próximo Pleno Regional. A las 9 y media de la mañana.

F. L. DE IVRY

Recuerda a sus afiliados la asamblea para el primer domingo del mes de marzo.

Servicio librería

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», Jamen Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», ídem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», ídem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», ídem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

«Pasión y poesía», C. Carpio ..	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari ..	18,50
«Sangre Negra», R. Wright ..	20,00
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II ..	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00
«Obras Completas» de Almafuerte, (cartoné)	18,50
«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak	8,00
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, Apuntes biográficos de R. Rocker	2,00
«Cuentos literarios». C. Vega	
«La España del siglo XX», Tuñón de Lara	36 00
«Poesía española del siglo XX » francos	36 90
«G. Cheïtanov», Gr. Balkanski.	9,20

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56. 15 % a paqueteros y F. L.

«CIUDAD CAIDA»

(BARCELONA)

Narración viva de una revolución y una guerra presenciada por un mozalbete. Un libro que estimará toda persona una vez leído. La tremenda epopeya de un pueblo presenciada por la mirada virgen de la infancia.

Es un libro del compañero J. Carmona Blanco. Impresión terminada.

Suscripción por adelantado, en esta Administración, y en la de «Espoir», 10 francos.

Reflexiones de un refugiado

LA AMISTAD

Amistad de significado es algo problemática. En cambio, amistad fraterna se agrega un equivalente humano.

Amistades, existentes en toda su realidad, no son blancas ni negras ni rojas. Son incoloras.

Las amistades verídicas son las que circunstancias cruciales marcan una sola categoría de sinceridad.

LA CRITICA

Ni crítica malévola ni sarcástica; razonamiento serio, y seremos positivos.

LA GENEROSIDAD

Quien nade en la abundancia, que desinteresadamente se desprenda de una parte y la ceda al que no tiene, pues la teoría es una cosa y la veracidad otra. Mas los hechos prácticos no convienen a ciertos teorizantes.

A quien nada tiene la buena voluntad puede acompañarle, y ya es algo.

Quien tiene de sobra y calcula su desprendimiento, un cero más a la izquierda.

LA INTRANSIGENCIA

Si nos basamos en una acción titubeante, irrazonada, no podremos avanzar ni retroceder. Sería el impase.

Resolveremos este problema cediendo un poco de atrás hacia adelante; y si ello no basta, procedamos a la inversa: de delante un poco hacia atrás.

Para armonizar problemas precisa ser meditativos.

Los enraizamientos no pueden dar trasplante si de la raíz no arrancamos una guía de la planta enraizada.

LA MORAL

«Moralmente», suele decirse; mas ¿qué se entiende por moral? ¿Ser serio, abstemio, rescatado, apóstol de ocasión? Es la moral para ser absorrio, abstemio, recatado, apóstol de para la ocasión, del concepto materialista.

Subsistir es materializar; soy, luego, materialista. El purismo no cuaja. El materialismo desinteresado es, para el caso, la lógica.

LA CLARIDAD

Desembrollemos lo embrollado y sigamos las cosas por su nombre, aunque no sea grato el escucharnos. Como resultado obtendremos la lógica con tanto afán perseguida.

Para quedar liberados de nuestra propia incógnita.

E. PINOS

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración
Hay pocos ejemplares disponibles.

EN ALBI

FESTIVAL SOLIDARIO

Organizado por la Sección «Amigos de S. I. A.». Domingo 12 de marzo a 14,30 h. en el Teatro Municipal. Gran festival de teatro y varietés, en el cual el grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse presentará la zarzuela de costumbres aragonesas

LOS DE ARAGON

pieza en un acto y cuatro cuadros de J. Lorente, música del maestro Serrano, con solos, dúos, coro y rondalla de guitarras, participando en ello todo el elenco del grupo tan conocido y apreciado en nuestra región.

En segunda parte excelente programa de varietés con repertorio de canciones típicas y modernas y el grupo de Ballets dirigido por la dinámica e incansable Tina Prat.

No dudamos que será un programa bien acogido por lo artístico. A este fin la comisión organizadora espera que todos los familiares, simpatizantes y amigos de la obra solidaria que está realizando esta sección «Amigos de S. I. A.», no faltarán en este acto de expansión moral, familiar y solidaria.

ELOGIO A LAS REBELDIAS CONSCIENTES

MORAL deísta, conformismo, con la trampa, la mentira y la patada traicionera. La canallería de la simulación y la cobardía.

Moral rebelde, libre, recta y limpia: verdad y franqueza. Nobleza y elevación, en conducta.

Los espíritus más selectos de la humanidad fueron rebeldes. Antiautoritarios, voluntaristas, anarquistas.

Moral de obediencia y de servilismo, es la de los ignorantes, de los sometidos, de mansos. Lo proveniente de los inventores de las religiones. Los peores enemigos que ha tenido siempre el hombre, son los gobernantes y los sacerdotes de todas las iglesias y creencias.

El gobernante, es el látigo, el cuartel, la cárcel, el terror, la violencia, la tortura y la muerte. Detrás de él, se esconden, la villanía del domador, la artería del ladrón, las argucias y falsedades del político.

La Moral de gobernantes y sacerdotes, es retorcida y mañosa; elástica y contradictoria: conformista, burguesa y viene de las sombras. Hija del pasado cavernario, persiste y aún se aferra al presente.

Una Moral de hombres libres, está exenta del miedo. No le muerde la amenaza, ni le aferra y sujeta la Ley. No es alternativa de premios y de castigos. No lo empuja el viento de la superstición.

El miedo se nutre de la ignorancia. Farsa de los magos y hechiceros, es el terror primitivo. Son ellos los antecesores de los actuales políticos y sacerdotes.

La moral conformista, pacifista y rebañista, fue inventada para establecer la desigualdad y erigir privilegios. Lo primero, fue el inventarle un dueño a la tierra: Dios.

La tierra es de Dios, que es el desconocido totalitario. Y cuanto contiene la tierra, es de ese Dios: minerales, vegetales, animales e incluso, los hombres. Todo lo de la tierra, esclavo de lo que no está en la tierra. Lo conocido bajo el yugo de lo ignorado. El mundo inventado por la codicia y la preprotencia de la clase gubernamental y sacerdotal. La hora del sacerdote-rey.

La Moral deísta divide a los hombres, los sitúa en planos y posiciones diferentes. Unos, están arriba y otros abajo. Unos, miran con soberbia a los otros, y éstos bajan la mirada. Unos, están siempre de pie. Y los otros, la inmensa mayoría, están de rodillas.

¿Quién inventó el mito de Dios, El mentiroso, el astuto, el ladrón, el político, el burgués, el zángano, el ventajero, el codicioso, el autoritario, el de la condición vil de imperar sobre los otros, y sojuzgados y explotados. Inventor de Dios es el que se atribuye su representación: el sacerdote-gobernante. Dado que nadie conoce a Dios, el ignorado, el inexistente, y todos conocen y tienen presente a sus inventores, los mandarines y sacerdotes, estos administran, gobiernan, poseen la tierra y cuanto ella contiene. Por haber tenido la idea, la iniciativa, la voluntad creadora del mito de Dios, con engaño y violencia, tienen la propiedad y la autoridad en sus manos.

Autoridad, en dominar al hombre. Propiedad, es explotar al hombre. Hoy, se le dice autoridad al Estado. Y, Propiedad, es: capitalismo y Estado juntos, en Democracia y Comunismo.

Corrieron los tiempos, y vinieron algunos hombres de pensamiento nuevo.

La inteligencia y la rebeldía siempre andan juntas y de l amano, como madre e hija, por el camino de la vida.

La ignorancia, es ciega de nacimiento, es la madre del miedo y factor de docilidad y servidumbre.

El saber, el anhelo de conocer, es la voluntad de crear, experimentar, pensar y sentir libremente.

Los inventores de mito judaico, cayeron en su propia trampa. Forjaron con su imaginación un Jehová, todopoderoso, creador de lo existente, del hombre, de la mujer, la luz, las cosas... todo... Principalmente, hicieron resaltar la obediencia. Amor a Dios, padre de todo, es obediencia. Amor, es paz, amor, es no pensar, es no querer conocer, es dejarse estar y seguir, hoy como ayer y mañana como hoy y ayer. Estar en el mundo de este amor, es bienestar y felicidad, en el cercado oasis del paraíso terrenal.

Pero, los escribas de la Biblia, manual del mito, no pudieron eludir la desobediencia a Jehová, la resistencia a su mandato. Los mordidos por el deseo, fueron atraídos por el sexo. En la invención del mito, triunfó, la rebeldía, el desacato, la virtud del crecer y del multiplicarse, que pobló la tierra.

La rebeldía, es la madre de la maternidad, que es verdadero amor; y del trabajo, ciencia, técnica y progreso humano.

Obediencia, no es valentía, no es audacia, no es decisión, ni creación; innovación y avance de la humanidad. Sumisión es fijeza, ataduras, limitaciones, cercados, permanencias y cadenas: inmovilidad.

Rebeldía, es avance, ascensión, horizontes nuevos, cambios, audacias, dinamismo de superación. El hombre sumiso, obediente, es la sombra.

El hombre rebelde, insurgente, es la luz.

Cantemos un himno a las rebeldías humanas.

J. TATO LORENZO

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
C.C.P. nº 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X.
Tél. BOT. 22-62
Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CONGRESO ANARQUISTA

ESTAMOS en la C.N.T. No olvidamos la premisa. Pero tampoco que en casa, como en la del vecino, existe organismo paralelo. El elemento anarquista (dicho tímidamente, a veces engañosamente, libertario) está a nuestro lado, o mejor: en nuestras convicciones. Sin lo cual la C.N.T. difícilmente se explicaría. Esa verdad es la base de nuestros cimientos... confederales.

Sin embargo, no confundimos un organismo con otro. Cada uno de ambos tiene su característica propia: sindicalmente, la proletaria, específicamente, la ideológica. El asunto está claro. Lo que no impide que en esta hora precisa del anarquismo, desde este semanario digamos la nuestra.

Actualmente se debate en los medios anarquistas la elaboración acertada o no tanto de un congreso anarquista. De una parte se le quiere de federaciones por países, y de otra sin ninguna suerte de limitaciones. Ambos partidarios aducen razones que convencen o no convencen tanto. Los individuos «dilettanti» podrían inutilizar el comicio con divagaciones más o menos interesantes, pero divagaciones al fin y al cabo. Un congreso de federaciones con exclusión de grupos y de personas solitarias arriesga perder amplitud aunque permita ganar tiempo. ¿Qué hacer? No nos involucremos. Que, al efecto, los anarquistas digan su palabra.

Lo que a nosotros interesa es señalar la necesidad imperiosa de realumbrar el faro de la idea, harto palidecido. La sangría ha sido fuerte a causa de las dictaduras y de la inconsecuencia de las multitudes, y sería suicida no reponerse de ella. Precisa recoger la herencia de los grandes maestros y reactualizarla con inteligencia y cariño, con decisión y unanimidad consciente. No hemos dicho poco, lo sabemos. Sin embargo, derecho de supervivencia obliga, y él aconseja cooperación, o cuando menos connivencia, entre elementos afines. Que el congreso sea de federaciones, de grupos e individuos, no importa, importando, por encima de todo, la voluntad de hacer algo práctico, de evitar la conducta esporádica, el esfuerzo inútil o caprichoso, la actuación acantonada, o por segregación de edades (cartilla de joven o cédula de viejo). Lo que interesa grandemente en esta hora indecisa, en este tiempo de claudicaciones e interferencias, es sanear el campo, no con escoba, sino con actuaciones, tan claras, que el anarquista de carnet — sólo de carnet — desaparezca por sí mismo.

La avalancha antianarquista es actualmente poderosa por contar con un frente único yendo del catolicismo al comunismo. El peligro que nos toca más de cerca es la proliferación de una seta venenosa que crece y toma desarrollo en medios dichos libertarios. El chanchullo royanista (Madrid) y la desviación asoista (Barcelona) son dos muestras del recurso coincidente con la fuerza de choque católico-comunista. La corriente estatista infiltrada pacientemente en la A.I.T. por organismos perdidos cual la que fue valiosa S.A.C., podría terminar con la resistencia que opone el anarquismo quedando, éste, a merced de los duros golpes de la reacción estatal, unánime o coincidente en su combate contra la libertad y el internacionalismo totales preconizados con lógica indestructible por el pensamiento anarquista. En tanto el movimiento reformista libertario se empeña en desvalorizar la moral anarquista, el P.C. español publica su falsa historia de la revolución hispana en la que no intervinieron anarquistas, sino guardias civiles y de asalto. Durruti, el gigante Durruti, Rossif lo suple por la Dolores, y el entierro de nuestro Buenaventura lo deriva en colosal manifestación comunista. La mentira actúa organizada, en tanto los anarquistas permanecen sistemáticamente separados, o reunidos para gruñirse. Y esto es el caos, o podría serlo. Y esto precisa un remedio, o podría precisarlo.

En una situación tal el congreso anarquista puede ser bienvenido. Los compañeros de todos los países se ven, se hablan y estudian, no meramente para verse, hablarse y estudiar... la manera de no entenderse. Los compañeros de diversos pueblos y hemisferios se reencuentran para formalizar, de una vez, un movimiento anarquista capaz de hacer frente al divisionismo, de contrarrestar la mentira y de remozar o reivindicar la Idea. Material de exposición y réplica, no falta. Murieron los maestros, pero quedan los alumnos aventajados con una mayor experiencia que la de nuestros queridos viejos: la revolución macknovista y el 19 de Julio de 1936 en España.

¡Que el enemigo pierda delantera, compañeros de todo el mundo! ¡Nada de mezquinerías! ¡Corazón, e ideas... arraigadas!

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA VOZ DE LA TIERRA MADRE

SI, como aduce cierto modismo popular de aire axiomático, «Ancha es Castilla», más ancha es aún Iberia. Con sus características fonéticas de matiz idiomático o dialectal, el ambiente peninsular de Iberia ofrece toda una gama variada a este respecto. Expresiones que han nacido, se han propagado, forman parte, en el orden lingüístico, de la tierra madre.

Sí, puede establecerse el contacto, la relación, con el uso de una sola lengua. Pero ello no puede ser óbice al hecho de que en unas y en otras regiones naturales existan unas costumbres propias, un folklore propio, una poesía propia, y una expresión hablada, también propia de la zona regional. Ello no niega, al contrario, valoriza las apreciaciones de federalista libertad a que se referían los Proudhon y su discípulo, en el ideario federativo, Pi y Margall. Como en lo que al internacionalismo se refiere, usar el Esperanto, el Ido, el Occidental, o el que se considere más adecuado, en nada desvirtúa el uso de la lengua francesa, alemana, inglesa, o de cualquier otro país.

Si en el habla gallega hemos admirado la bella asonancia poética expresada por Curros Henríquez o Rosalía de Castro; si también en la lengua vernácula, el valenciano de ayer, y en el de hoy, hemos apreciado el ritmo poético de Ausias March y Teodoro Llorente; si en expresión lusitana nos han complacido los versos de Guerra Junqueiro y de Texeira de Pascoaes; si en catalán se admiran las poesías de Juan Maragall y las del poeta anarquista Joan Salvat-Papasseit; si en extremeño, en mallorquín, o en vascuence, han brotado modalidades de expresión literaria, ¿por qué no ha de poderse hacer también en las distintas modalidades idiomáticas, o dialectales, labor de tono expositivo libertario?

Que las ideas ácratas, en pos de la justicia social, pueden expresarse en cualquier modalidad lingüística nos lo demuestra de nuevo «Terra Lliure» al reaparecer. En la cabecera de la citada hoja periodística catalana, unas golondrinas figuran que vuelan desde las picudas cumbres de unas montañas hacia las azuladas aguas del «Mare Nostrum». Que «Terra Lliure» pudiera tomar en su obra de difusión el raudo vuelo de las golondrinas, depositándose como semilla llamada a fructificar, en tierras del Ampurdán y por los llanos y montañas que se divisan desde las cumbres de Collsacabra, de Montserrat y del Montseny, sería menester.

ANTES DEL CONGRESO DE CARRARA

Allá cada cual, entre nosotros, en lo de interesarse o no por *nuestras cosas, por nuestros problemas*. Como el que más, uno ama conocer, abarcar, cuantas facetas, cuantos aspectos puedan guardar relación con el ideal preferido. Y algo que se estima reviste importancia y merece atención es lo que al proyectado Congreso Internacional Anarquista de Carrara hace referencia. Es indudable que del mismo no puede surgir el *milagro* de que, como en simple mutación de cámara cinematográfica, tome realce, amplitud, importancia, influencia, el anarquismo mundial. Pero sí que del comicio en cuestión puede brotar un plausible punto de partida para un futuro inmediato. ¡Y ello no es poco!

De ahí la conveniencia de preparar las cosas con tino; siendo de preferir el demorar un tanto la realización del comicio que no que se lleve a cabo y que resulte una cosa limitada, escuálida, deficiente, pese a la incuestionable buena voluntad de sus organizadores y participantes. Cuando tanto tiempo se ha dejado transcurrir desde el último comicio de igual naturaleza, no creo pueda ser perjudicial demorarlo unos meses, o un año más. Demora que, por otra parte, no ha de significar estacionamiento, inactividad, sino todo lo contrario: período de tarea seguida y concienzuda. Lo que a todos, lo que se dice a *todos los libertarios* ha de interesar es que se lleve a cabo labor bien vertebrada, y, que, por ser así, alcance, por ende, el mayor asentimiento.

Es comprensible que cada uno tenga su peculiar manera de ver las cosas. Ahora que ello no ha de suponer el predisponerse a mantener un criterio cerrado, un afán de exclusivismo, menospreciando el sentir de los demás. Es de comprender que honestamente se va a una obra de conjunto, en diversos matices, aunque ya después se entre en características de federación, de grupo, y hasta de individuo. Que hay diversas maneras de actuar, y distintas funciones que pueden llevarse a cabo.

A todos ha de interesar el agluti nar efectivos. A nadie puede complacerle el que se acentúen motivos de fricción. Si, es ella una de esas verdades que suele decirse no tienen vuelta de hoja. Pero que no pocas veces la pasión hace que se prescinda de ello. Importa que quienes, de una o de otra manera, asumieron funciones de secretariado, en relaciones internacionales no se aparten de lo que ahora se pueda hacer. Tampoco puede ser aconsejable que sean marginados por parte de los compañeros que ahora asuman, o lleguen a asumir, funciones parecidas. Interesa evitar dualidades.

Según criterio, tan respetable como lo sea el de los demás, posiblemente se haría trabajo coherente si en la tarea de cohesionar voluntades, de acá y de acullá, paralelamente también se abriera cauce para quienes lo desearan, grupos o individualidades, ofrecieran sugerencias para confeccionar un Orden del día, donde, más que el recargarlo en exceso, interesaría escoger del mismo todo lo más vital y, por así decir, original. Ya conocidas por parte de la militancia en general los temas y apartados seleccionados, se haría bien en aceptar los estudios o puntos de mira que al Congreso enviaran aquéllos que lo estimaran oportuno. Una o varias comisiones podrían luego hacer la síntesis de lo más digno de estima en todos los sentidos.

No, nada nuevo se dice ni se pretende decir con lo apuntado. Se ha dicho ya. Como siempre, se repiten muchas cosas. Por algo dijo alguien que nada nuevo hay bajo el sol.

Por encima de todo es menester que exista, entre libertarios, un clima de concordia. Es por esa concordia que se ha de *barrenar* hasta que se consiga. Y no se puede ser pesimista, derrotista y fatalista, hasta el extremo de considerar que ella sea imposible. En tal caso cabría ya aquello de «¡Apaga, y vámonos a dormir!»

RAIMONDE CHARLES-ROUX ENTRE PALERMO Y NUEVA YORK

«*Los Estados Unidos tienen por columna de Hércules la vulgaridad y la necedad.*»— León Trotsky.

Una mujer inteligente, con criterio independiente, conocedora del ambiente que describe, ha escrito un libro que se lee con vivo interés. Se trata de «Oublier Palerme». La obra que ha obtenido el *Premio Goncourt* últimamente concedido.

Una joven de origen italiano, que ha hecho estudios, consiguiendo especializarse con soltura en las tareas del periodismo, se halla colocada de redactora en un renombrado *magazine* de Nueva York. Su especialidad consiste en ofrecer a las lectoras (se trata de una revista femenina) referencias de viaje al respecto de los diversos países de Europa. Otras redactoras se ocupan de las modas, de higiene, de la forma de vivir, de las condiciones del hogar, etc. Con toda una serie de menudos detalles, de oportunas observaciones, descuella la vida frívola, el bajo espíritu materialista de la gente, la corrupción de una juventud sin nobles ideales, el vivir agitado de los hombres de negocias y de los políticos. Su insensibilidad a todo lo que no sea hacer dinero...

Contrasta con la vida toda artificio y vanidad de los yanquis la placidez, la naturalidad, de esas buenas gentes sicilianas que allá en Palermo trabajan, viven y mueren, a pleno sol y al aire libre, bien lejos de los prosaicos rascacielos neoyorquinos. También entre ellos, entre estos isleños hay sus pasiones, tienen, evidentemente, sus defectos. Pero todo en ellos es natural. Bien lejos del artificio de esas damas, ricas americanas, que pretenden ocultar sus sesenta años, con costosas operaciones faciales, afeites y tinturas. No, no puede olvidar su Palermo esa joven intelectual que diríase vive perdida en el ambiente de Nueva York.

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de
FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Palais de la Mutualité, París

DIA 16 DE ABRIL DE 1967:

XII JORNADA CONFEDERAL DE PRIMAVERA

Hoy tenemos la satisfacción de presentar a la consideración de la futura asistencia las «Danzas catalanas» en realidad, danzas o «ballets» catalano-balear-valencianos, formados por un elenco de cuatro parejas muy versadas en esta especialidad folklórica y habiéndose acreditado ante públicos numerosos y a la vez conocedores de este arte.

Este animoso Grupo forma parte del Cercle Loisirs Culturels, bien conocido en la región por sus repetidas y selectas actuaciones. Adscrito al mismo consta igualmente el hermoso elenco de «majorettes» acreditado con el nombre de Compagnie Lyrique Choreographique y que componen doce señoritas muy seguras para evolucionar en sus difíciles y agradables espectáculos. La comisión organizadora de nuestra Fiesta del 16 de abril está satisfecha de poder presentar cuadros como estos que hoy anunciamos, esperando que el público compañeril sabrá comprender su esfuerzo y el arte de las formaciones «Danzas catalanas» y «Compagnie Lyrique Choreographique».

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

CUIDADO CON LA «A. S. O.»

CUANDO apareció en «Espoir» el artículo de R. Louzon sobre los orígenes obscuros de la «A.S.O.» (reproducido de «La Révolution Prolétarienne») no faltaron quienes pusieron el grito al cielo. ¿Quién se atrevía a dudar de quienes «se batían el cobre en el interior», arriesgando la libertad y tal vez la vida? ¡No, los militantes de la C.N.T. no podían caer en tales abismos!... Sin embargo se conocía ya cierta correspondencia cruzada entre los elementos visibles de dos tendencias que se disputaban y se echaban en cara la utilización de ciertos fondos...

No pocos de los militantes que se indignaban contra Louzon y contra «Espoir» conocían ya tal correspondencia, que fue luego cursada por el S. I. y puesta a disposición de todos. Sabían algo más aún. Hoy lo sabemos todos. Lo saben todos. Los de dentro y los de fuera. Los de enfrente y los de casa. Todos...

Son los fondos que alimentan la hidra de mil cabezas. Los que crean aventureros de toda laya y condición. Los que llevan el desconcierto a todas las extremidades de la Tierra. Los que en América del Sur se sientan a la diestra de las grandes compañías explotadoras. Los que al parecer fomentaron la guerra en Cachemira. Los que se llaman los abanderados de «la buena causa». Los que introducen la ponzoña en los medios de avanzada fingiéndose avanzados, los que apoyan todas la grandes acciones — o intentos de acciones — contra los revolucionarios de todos los países. Contra los revolucionarios de oficio y de bandera. (También contra los revolucionarios de buena fe). Los disgregadores de toda sana resistencia contra las dictaduras. Los que se introducen como gusanos en los movimientos sociales sanos, para pudrir semillas y fruto, imposibilitando las buenas cosechas.

La cosa aparecía meridianamente clara. Se constituye en España una Alianza en oposición a otra. Se introduce en la novísima Alianza la idea de la disgregación de las organizaciones y de los partidos que pueden aún aportar grano limpio a la causa del futuro español. Se incita a la creación de un sindicalismo nacional Unico, alimentado por las cajas que en principio subvencionaron a la A.S.O. Si los planes triunfan se acabó, así lo creen, con la C.N.T. y con la U.G.T... La C.N.T. y la U.G.T. auténticas, no las de los «pactos», ni la U.G.T. que ya creen suya los comunistas. Ya puede retirarse Franco en paz — en su paz — pues teóricamente ya no ocurrirá nada... ¿La oposición? ¡Quiá! Todos castrados por medio de los fondos del famoso organismo que aspira al dominio del mundo. ¡Vamos hombre! ¿No bastaba la experiencia de los exilados cubanos? ¿No se conoce aún a los mercenarios del «anticomunismo»?...

¡Bah! Los fondos de la C.I.A. no llegan a la A.S.O. por vía directa. ¿Pero quién retrucará a Louzon ahora?...

SOBRE EL CONGRESO DE AMSTERDAM

La convocatoria para el Congreso de Amsterdam se lanzó en 7 lenguas, en fecha diciembre 1906-enero 1907. La firmaron: Joh. J. Lodewijk, por la Federación Comunista Libertaria de Holanda; G. Thonor, por el Grupo Comunista Libertario de Bélgica; Paul Fraubösse, por la Federación Anarquista Alemana; K. Vokryzek y L. Knotek, por la Federación Anarquista de Bohemia y A. Schapiro por la Federación Anarquista de lengua iddich de Londres.

Los probables temas de discusión se debatieron en la prensa internacional dando lugar a presentar el Orden del Día en las condiciones siguientes

1º Anarquismo y sindicalismo. Informes de Pierre Monatte (París) y de John Turner (Londres).

2º Huelga general y huelga política. Informe de Enrique Malatesta (Italia) y Doctor R. Friedeberg (Berlín).

3º Anarquismo y organización. Informes de George Thonar (Lieja), Amédée Dunois, (París) y H. Croiset (Amsterdam).

4º El antimilitarismo como táctica anarquista. Informes de R. de Marmanoc, (París) y Pierre Ramus (Londres).

5º Educación integral de la infancia. Informe de Léon Clement, (París).

6º La asociación de producción y el anarquismo. Informes de Em. Chapelier (Bélgica) y I. I. Samson (La Haya).

7º La revolución en Rusia. Informador a escoger por los propios rusos.

8º Alcoholismo y anarquismo. Informe del Doctor J. von Rees, (Holanda).

9º La literatura moderna y el anarquismo. Informe de Pierre Ramus.

10º Los libertarios y la lengua mundial. Informes de Em. Chapelier y Garry Marin.

11º Anarquismo y religión. Informe de G. Rijnders, (Amsterdam).

12º El anarquismo como vida y actividad individuales. Informes de E. Armand y de Mauricius.

Se reservaron además dos sesiones a los militantes partidarios de una continuidad y una estructuración de las relaciones internacionales. Para tal efecto se propusieron los siguientes puntos de discusión:

1º Organización de la Internacional libertaria. Proposición del Grupo Comunista Libertario belga.

2º Redacción de una declaración de principios Comunistas-anarquistas. Proposición de la Federación Anarquista Alemana.

3º Creación de un Boletín internacional, órgano informativo. Proposición del periódico brasileño «Terra Livre».

4º Finalidad de la nueva internacional. Proposición-informe de Hans Peter, (Austria).

Aprovechando el Congreso tuvieron lugar dos sesiones marginales, preparadas exclusivamente entre y para los sindicalistas. Paralelamente se celebró un Congreso Antimilitarista organizado a iniciativa de Domela Nievwenhuis. Las reuniones de los sindicalistas no tienen nada que ver con el debate que sobre Anarquismo y sindicalismo enfrentó a Malatesta y Monnate en el curso del Congreso Anarquista. Dos militantes de talla que supieron valorizar sus posiciones respectivas en su larga vida militante, acordándose un mútuo y merecido respeto no obstante sus posiciones divergentes.

***

Si se compara el Orden del Día del Congreso de Amsterdam, al que arbitrariamente — de «mottu propio» — nos presenta la actual Comisión Preparartoria para un nuevo Conggreso en 1967 ó 68, se observará que los temas esenciales son casi los mismos: el sindicalismo, la guerra, la organización. Interesaba además entonces la educación, la literatura, los problemas de la producción, las formas de vida en común, las lenguas como medio de relación fraternal y la Revolución rusa, ya en pleno desarrollo. Sesenta años más tarde nos hallamos anclados en una cuestión que se presenta como primordial: *la estructuración orgánica internacional*. No se para mientes en que la estructuración existió desde 1944 a 1958, que se afirmó en 1958 y que decayó, no por falta de «resoluciones», sino por ausencia de colaboración, por inhibición internacionalista por parte de organismos y de individuos. El compañero que en Londres quedó a cargo de las actividades que ya tenían su base, su concadenamiento y su volumen funcional, manifestó repetidas veces su desamparo, su aislamiento y la carencia manifestada por los *cinco* países que se comprometieron a revigorizar aún más las actividades que la Internacional de Relaciones llevaba cumpliendo hasta esa fecha.

Para resolver tal situación no es necesario un nuevo Congreso. Bastaría con poner en práctica lo que en 1958 se estructuró sobre la base de lo ya existente. Un nuevo Congreso adquiriría valor y despertaría interés si se dedicara al estudio de ciertos problemas fundamentales de la época en que vivimos. El compañero John Gill lo dice con claridad en lo que aparece en el Boletín de la Comisión Preparatoria...

UNA CARACTERISTICA EJEMPLAR

Ya se dejó sentado en una Crónica anterior (nº 441 de «C.S.») que los organizadores de Amsterdam no aceptaban la rutina autoritaria de las decisiones mayoritarias. Las discusiones no desembocaban en *resoluciones absolutas*. Todas las proposiciones derivadas de los debates se sometían a consideración sin que los resultados del voto tuviera otro alcance que el de una referencia indicativa. Nadie quedaba «obligado» a someterse a tal o cual proposición, aunque ésta hubiera obtenido el máximo consenso. Tal era la tónica y el carácter profundamente anarquista de los congresistas. No es posible pasar por alto el contraste que ofrece tal antecedente con la actual iniciativa de quienes preparan el Congreso para 1967-68, para el que no sólo se preveen decisiones de «mayoría», sino que se excluye radicalmente toda participación «no federado» y una sola representación por cada país. Se llegará así a un máximo de una docena de «delegaciones». Si tales «delegaciones» aceptan semejante espíritu restrictivo y centralista, ¿podrá calificarse tal evento de «Congreso Anarquista»?

Asistieron al Congreso de Amsterdam aproximadamente 80 militantes. Una nota de la época, firmada por Dunois y publicada en «Pages Libres» (nº 360, 23-11-1907) acredita «una buena sesentena». A continuación da una lista de 70, seguida de varios etc., etc. Pero en la relación de los debates aparecen aún otros nombres. No se halló presente ni un solo militante español, ni se hace alusión alguna a tal ausencia. No obstante el delegado de Bohemia, Vohryzek, dice en una de sus intervenciones que: «*Después del movimiento francés y español, nuestro movimiento anarquista checo es probablemente el más potente de Europa.*»

Un Congreso al que no puedan asistir «de derecho» las diferentes fracciones de Francia, de Italia, Holanda, Inglaterra, Alemania, Austria, Bélgica, Suiza; así como de los núcleos exilados búlgaro y español: así como individualidades tales que Hem Day, Koechlin, Gastón Leval, Herbert Read, Armando Borghi, Vero Richards, Fontaura, Peirats, etc... (1); así como los grupos y tendencias distintas de Argentina, Chile, Uruguay, Brasil, Estados Unidos etc., así como individualidades tales como Lorenzo de Vedia, Eugen Relgis, Campio Carpio, Tato Lorenzo, etc... Un Congreso al que no pueda participar «de derecho» no importa qué conocido militante de no importa que país, movimiento o fracción, será un Congreso fraccionario. Tendrá todos los visos de una división elevada a la escala internacional. Disgregación sin previa tentativa de acuerdo. No será un Congreso Anarquista. Creo que estarás de acuerdo compañero Escudero, dadas tus repetidas declaraciones públicas. Te doy aquí las referencias prometidas.

Pero no te alarmes, ten confianza, como la tiene Fontaura, como aún no la he perdido yo. La razón superará todos los obstáculos. Porque, claro está, aún existe, créelo, aunque adormecida, la vocación de razonar.

(1) Los compañeros y grupos de los países sin Federación, pueden reunirse al objeto de enviar delegación colectiva. — *Redactor F.*

REMEMBER

De Aquiles Ratti (Pío XI) a Eugenio Pacelli (Pío XII)

por J. SEVILLA

(Continuación y fin)

EL advenimiento al papado de monseñor Roncalli (Juan XXIII bis) con el número de orden 259 de los papas de la cristiandad, el mundo católico, apostólico y romano se vistió de enhorabuena, pues tropezó con un pastor al que adornaban, según los enterados, los tres atributos de humildad, jovialidad e independencia tan necesarios para gobernar una tan variada grey en la que no es oro todo lo que reluce.

Humildad, puede ser que la tuviera por su origen; jovialidad, la tuvo por su naturaleza, pero independencia..., eso sería muy largo de considerar, explicar y acreditar.

Grandes esperanzas puso en él el mundo religioso, porque llegó al solio pontifical en momentos en que, más que nunca tendría que trabajar por la paz, por una paz justa y verdadera, sin banderías y con espíritu amplio y generoso. Ya había dado pruebas de su sencillez y humildad durante la segunda guerra mundial cuando fue designado — siendo arzobispo — para uno de los más difíciles cargos de la política del Vaticano, pues el gobierno del general de Gaulle estaba acusando a muchos prelados franceses de haber colaborado con el gobierno de Vichy.

Nuncio apostólico en Francia en 1944, negoció con los gobiernos de la IV República la eliminación de tantas dificultades surgidas entre la Iglesia y el Estado, forjadas todas ellas en el Vaticano por Pío XII. Llegó también Juan XXIII bis en una época de reivindicaciones y tropelías cometidas por sus predecesores. Uno de sus afanes particulares e íntimos, fue el borrar con su actuación la nefasta de su homónimo Juan XXIII mancillado por Baltasar de Cossa, el papa de Pisa en 1415.

Aquel Juan XXIII, siendo cardenal de Cossa, envenenó a Alejandro V para sucederle en la silla pontifical; promovió un gran cisma ligado con el emperador Segismundo de Alemania para hacer deponer la tiara a Benito XII — el español don Pedro de Luna — papa en Aviñón. Conspiró, robó y violó tanto como pudo, y en el concilio de Constanza, convocado por él, fue acusado de todo cuanto mal había cometido en su vida, teniendo que salir huido y disfrazado del mismo, siendo perseguido, encarcelado, desposeído de la tiara y borrado su nombre del calendario numérico de los Juanes.

Juan XXIII bis — al decir de los enterados de la ley católica — comprendió que asentado en la silla pontifical del Vaticano como representante de Cristo en la Tierra, allí debería de haber siempre una ejemplaridad sin igual de virtudes, sensatez, autoridad moral y buenos sentimientos, y se propuso llevar a cabo una obra de reconciliación de la Iglesia, de aproximación a los hombres y de unión de todo el mundo religioso, ortodoxo, protestante, judío, musulmán y budista, pidiendo bondad hacia los hombres, paz y perdón para la humanidad y haciendo un llama-

(Sigue en la pág. 2.)

3427

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

9 MARS 1967
NUMERO 444
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

HEREDITE SERVILE

TRAVAILLEURS, rien n'est à vous, l'Etat, par des décrets, par des dévaluations, par l'instauration du chômage, fruit de sa politique, afin de faire barrage aux demandes justifiées d'augmentation de salaires de la classe ouvrière, peut réduire demain, à néant, des années de patientes économies et de privations. Si le gros capitalisme est à l'abri des difficultés économiques, il n'en est pas de même pour les travailleurs dont les réserves sont limitées. L'injustice sociale peut frapper le travailleur épargnant comme le travailleur modeste dont le salaire ne permet pas de constituer des économies. Seul, le capital, en la présente civilisation, est assuré d'une vie de largesse et d'oisiveté.

La propriété c'est le vol, a écrit Proudhon; elle est également l'obligation à l'esclavage pour les travailleurs; elle est génératrice de tous les fléaux, les guerres, les crimes, les vols. Dans la société de demain, les fruits du travail appartenant à tous et chacun recevant ce qui est nécessaire à tous ses besoins, le vol n'aura plus aucune raison d'exister. Ce qui appartient à tous ne saurait être volé. Vole-t-on l'eau de la mer? Un banc dans un square? Tous les travailleurs possédant, en toute égalité, ce qui est nécessaire à leur vie et à leurs loisirs, le vol ne se justifie plus. Le vol, mais, en vérité, il est commis, présentement, par les capitalistes qui, chaque jour, sans produire aucun travail, s'enrichissent du travail des ouvriers.

La propriété ne maintient son pouvoir d'oppression que par le droit, qui garantit son usage, qui devient abusif, sous la protection de la loi. L'Etat est donc constitué par un ensemble de lois malfaisantes, appliquées par des fonctionnaires inconscients dont le but est de maintenir la classe des travailleurs à l'état d'esclavage. On condamne à la prison un chômeur qui aura volé pour assurer l'existence de sa famille et on constitue des fortunes à des capitalistes munitionnaires qui pratiquent le vol légal, sans travail effectif.

On est surpris que tant d'injustices sociales ne révoltent pas le peuple, qui subit les pires privations et des obligations légales, parfois criminelles. Une hérédité servile pèse lourdement sur la masse des travailleurs qui, tous les matins, à l'aube, part pour produire pour le bien de tous et rentre le soir épuisée et sans esprit de révolte, malgré l'injustice de sa condition.

On est bien plus surpris encore aux périodes électorales, de voir tous ces exploités se passionner pour se donner des maîtres. Ils entendent choisir la sauce à laquelle ils seront mangés, mais bien peu réalisent l'ignoble farce dont le but est la continuation qu'ils supportent, présentée sous une forme parfois différente de la précédente.

Les animaux sociables suivent d'instinct un chef qui, par son intelligence, guide le troupeau. La majorité des hommes est semblable aux animaux; elle se soumet à un chef à qui elle obéit, elle critique mais elle se soumet quand-même, car le chef la libère de toute responsabilité; elle n'a plus qu'à suivre dans le troupeau et sous la cravache, tout en pensant être libre, du fait que c'est elle qui a choisi, par son bulletin de vote, le représentant qui l'exploitera et la conduira plus ou moins rudement, sur les voies de la servitude, parfois de l'abattoir. Ainsi, l'Etat, en proclamant le devoir civique du citoyen assure la continuation du régime de l'injustice et de la servitude. — « Il n'y a aucune contrainte, car la contrainte ne saurait avoir prise sur une liberté; je n'ai aucune excuse, car, le propre de la réalité humaine, c'est qu'elle est sans excuse. » — (Jean-Paul Sartre).

OUVRIERS DE LA REVOLUTION

LES révolutions populaires permettent à l'humanité de faire un bond en avant, vers une plus large civilisation. Les révolutions dictatoriales mettent frein à la marche en avant de la civilisation. Il est impossible d'obtenir du capitalisme de larges concessions à ses droits usurpateurs sans un mouvement de masse révolutionnaire. Insuffler l'esprit révolutionnaire parmi la classe prolétarienne, principale victime de l'injustice sociale, est le devoir de tous ceux qui entendent travailler à l'élévation des peuples, vers une société plus fraternelle. L'esprit révolutionnaire est aussi nécessaire pour la libération des peuples de demain, que l'est le progrès, nécessaire à apporter à tous une vie plus facile et plus productive.

Les syndicalistes révolutionnaires sont ennemis de la violence, tant que celle-ci est pratiquée aux dépens des peuples; mais ils reconnaissent la nécessité de la violence pour la libération totale du salariat. Utiliser la violence dans le but d'un changement de régime politique ne peut obtenir leur consentement : il n'est pas question d'employer la violence pour des intérêts dépendant d'un pouvoir capitaliste. La violence est l'arme nécessaire que les travailleurs seront dans l'obligation d'utiliser le jour où, suffisamment forts, les bases d'une société nouvelle étant en place, ils seront à même de mener á bien en y participant une révolution nationale ou une participation à une révolution internationale de libération totale des travailleurs.

Quand la société humaine arrivera à la suppression des classes, une ère de fraternité et de justice remplacera la civilisation d'esclavage déguisée de nos jours; il n'y aura plus de guerre ni juste, ni injuste, ni révolutionnaire, ni contre-révolutionnaire. Malheureusement, nous savons que nous ne pourrons parvenir à ces fins sans utilisation de la force et nous ne pouvons ignorer que les bénéficiaires du régime capitaliste défendront leurs privilèges et ceux du capitalisme d'Etat leurs prérogatives. Ce combat pour la liberté sera une guerre de classes sans merci, nous ne devons attendre des ennemis du peuple aucune compréhension de la volonté de libération des travailleurs.

Pour que le mouvement révolutionnaire du prolétariat puisse étendre son activité et la création de groupes de révolutionnaires dans le monde, nous devons nous efforcer de contacter et d'établir des rapports très étroits entre les révolutionnaires du pays où nous sommes et, également, avec les groupes révolutionnaires des autres pays. Cette internationale révolutionnaire doit donner force à tous groupements qui tenteraient, en leur pays, d'avancer l'heure de la révolution. C'est ainsi que le mouvement révolutionnaire espagnol doit trouver l'appui total des révolutionnaires français, dont l'avenir dépend, qu'ils le veuillent ou non, de la réussite de la Révolution espagnole, quand son heure sonnera.

La base de cette organisation révolutionnaire existe : l'Association Internationale des Travailleurs (A.I.T.). Cette association permet à tous les mouvements révolutionnaires de tous les pays de se contacter et de pouvoir, si besoin est, pratiquer une action commune révolutionnaire. Nous devons par l'A.I.T. apporter un soutien total aux peuples qui ont le courage de préparer leur révolution libératrice, face aux nationalismes féroces. Soyons donc vigilants et ne soyons pacifistes que dans la mesure où la violence est commandée aux peuples par les Etats ou le capitalisme; restons disponibles pour le grand combat de demain, celui qui sera le plus grand de l'humanité.

Personne ne peut freiner le cours de l'histoire de l'humanité, qui, chaque jour s'approche un peu plus de sa libération. Notre militantisme est nécessaire, il est une des phases de la préparation du combat de libération de demain, nous, militants du syndicalisme révolutionnaire, devons apporter notre effort à cette préparation; c'est notre devoir, c'est le besoin de justice qui nous le commande, besoin qui est le fruit des injustices pratiquées par le capitalisme et les Etats, dont toute la classe prolétarienne est la victime. — « ...Les fondateurs de l'Association Internationale des Travailleurs ont agi avec une très grande sagesse en éliminant d'abord du programme de cette association toutes les questions politiques et religieuses. Sans doute, ils n'ont point manqué, eux-mêmes, ni d'opinions politiques ni d'opinions anti-religieuses bien marquées, mais ils se sont abstenus de les émettre dans ce programme, parce que leur but principal était d'unir avant tout les masses ouvrières du monde civilisé dans une action commune. Ils ont dû nécessairement chercher une base commune, une série de principes simples sur lesquels les ouvriers, quelles que soient d'ailleurs leurs aberrations politiques et religieuses, pour peu qu'ils soient des ouvriers sérieux, c'est-à-dire des hommes durement exploités et souffrants, sont et doivent être d'accord. S'ils avaient arboré le drapeau d'un système politique ou anti-religieux, loin d'unir les ouvriers de l'Europe, ils les auraient encore plus divisés. » — *Bakounine.* (Œuvres, V, 172-173,69).

RENE VILLARD

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XVII

Droit de grève et lutte de classes

Les libertés syndicales, le droit d'association et le droit de grève sont considérés comme une victoire des masses laborieuses tout comme le suffrage universel.

Mais de quoi s'agit-il au juste en ce qui concerne le droit de grève ? De la simple reconnaissance, par le capitalisme, d'un *état de fait* auquel il ne pouvait rien changer sinon, toutefois, en le faisant entrer dans le cadre de la légalité bourgeoise.

Et pourquoi y aurait-il un droit de grève ? Dans une société dont les structures sont bourgeoises, le droit n'est rien d'autre que le droit bourgeois, celui conçu en fonction du maintien des conditions qui permettent à une partie de la société d'exploiter la force de travail de l'autre, Non seulement le capitalisme ne pouvait faire autrement que de reconnaître un état de fait existant, mais la meilleure façon pour lui de combattre cet état de fait, de se protéger des conséquences qui pouvaient être entraînées par l'exercice de la grève prolétarienne, consistait à intégrer cet état de fait qui se dressait contre les structures de la société bourgeoise à partir du moment où le capitalisme a decidé de se perpétuer et de se consolider grâce à la collaboration des masses laborieuses elles-mêmes.

Il y a là une contradiction fondamentale, un confusionnisme qui est à la base de toutes des théories réformistes. La grève, en tant qu'expression initiale de la lutte des classes, n'est pas autre chose qu'une force, celle des prolétaires, opposée à une autre force, celle du patronat et de l'Etat capitaliste. Elle réside tout entière dans un rapport de force par lequel l'une des deux puissances en présence tend précisément à modifier le rapport de force. Le fait que le travailleur soit *forcé* de vendre sa puissance de travail, dans les conditions qui lui sont imposées par le capitaliste parce que ce dernier possède les moyens de production, ne peut être considéré autrement que comme un rapport de force. Ce rapport de force particulier, unilatéral, est-il modifié de quelque façon que ce soit par la reconnaissance du droit de grève ? Absolument pas. Avec ou sans droit de grève le salarié demeure le salarié et le travail aliéné demeure le travail aliéné. Mais si la grève n'est plus un fait insurrectionnel prolétarien, si elle se trouve codifiée par la légalité bourgeoise, l'usage de la force ne s'exerce plus véritablement que dans un sens et les termes du rapport de force initial, de celui qui oppose dans la grève violente initiale la puissance de la classe ouvrière à la puissance du capitalisme, se trouvent modifiés. *Les rapports qui vont du patron à l'ouvrier, ne cessent d'être fondés sur la force. En revanche, les rapports qui vont de l'ouvrier au patron sont régis par la légalité bourgeoise elle-même* et ne peuvent plus s'exprimer que dans le cadre étroit de certaines limites fixées par la loi capitaliste : le prolétariat n'a plus entre les mains qu'une arme trafiquée qu'il ne peut plus utiliser comme une arme mais comme une simple démonstration pacifique exprimant ses désirs.

Est-ce un *droit* pour le capitaliste de posséder les moyens de production et d'obliger le prolétaire à vendre à vil prix sa force de travail ? Chacun s'entendra à reconnaître là un *fait* et le capitaliste lui-même s'estimera fondé à affirmer qu'il n'est ce qu'il est que parce que ses aïeuls ont été « entreprenants », parce qu'ils ont eu la sagesse d'épargner, parce qu'ils ont su oser, etc... Le droit apparent du capitaliste n'est en réalité qu'un fait et le résultat d'une série de faits historiques. Au contraire, le *fait* historique qui s'exprime dans la lutte du prolétariat contre le capitalisme, contre l'aliénation du travail, doit être transformé en *droit* par la bourgeoisie parce que ce droit ne pourra dépasser les limites qu'elle lui aura assignées. Si le prolétaire accepte ce droit il accepte, par la même occasion, de considérer comme un droit le fait que le capitaliste puisse disposer de sa force de travail. Dès lors, sa lutte ne s'assigne plus pour but de détruire, dans les faits, l'exploitation capitaliste, mais d'opposer un droit à un autre droit, de les concilier dans les limites imposées par le fonctionnement normal du système capitaliste. Il ne lutte plus pour l'émancipation du travail social mais pour l'amélioration, si possible, du travail aliéné. Comme il n'y a pas de capital sans travail aliéné, il ne lutte réellement plus pour rien; et cette impossibilité d'obtenir un résultat valable s'exprime dans l'obtention par les travailleurs d'améliorations immédiates qui sont aussitôt effacées par un « réajustement » opéré par le capitalisme. Que cette lutte soit menée en pure perte s'explique aisément puisqu'elle ne sort pas de l'équation : travail salarié = puissance du capital = travail aliéné. Si le salaire n'est pas autre chose, dans sa forme actuelle, qu'un droit, la réalisation du profit et l'accumulation du capital sont également des droits parce que l'un n'existe pas sans l'autre. Il en va de même pour la grève : si la grève est un droit, les conditions du travail aliéné constituent également un droit. Mais comment expliquer que deux droits s'opposent violemment et soient contradictoires alors qu'ils appartiennent à la même législation ? Le fait est que ces droits ne s'opposent que théoriquement puisque étant insérés dans la législation bourgeoise; le droit qui exprime les *intérêts réels* bourgeois l'emporte toujours sur celui qui est censé exprimer les intérêts des classes laborieuses. Comment le pourrait-il d'ailleurs puisque les intérêts des classes laborieuses résident précisément dans la négation de la légalité capitaliste et la destruction du capitalisme lui-même ?

Le prolétariat n'a que faire du droit bourgeois de se mettre en grève. Depuis quand les règles de la guerre font-elles obligation à un camp de demander à l'autre l'*autorisation* de porter une attaque ? Le prolétariat n'a d'ailleurs pas davantage à tenir compte des règles de la guerre bourgeoise car son combat, la guerre sociale, c'est la négation de toute guerre.

SEVY

(A suivre.)

DECLARATIONS (suite)

A Bonneville (Haute - Savoie), monsieur Mitterrand a parlé dans la salle des fêtes comble. Voici ce qu'il a dit :

« Nous ne voulons plus de la charité du Prince. Nous ne voulons plus de la fausse démocratie... Nous ne voulons plus que l'expérience économique soit freinée... Nous ne voulons pas que l'Etat engage des dépenses considérables dans des domaines improductifs comme la force de frappe; cette force qui représente les 2/10'000 de celle des U.S.A. et les 2/7.000 de celle de l'U.R.S.S... Nous voulons la priorité des priorités pour l'éducation nationale... Nous voulons une information objective... Nous voulons un pacte paneuropéen compatible avec nos alliances... La gauche d'aujourd'hui est apte à gouverner. »

Qui ne souscrirait à ces belles paroles ? Certes, à bien y réfléchir, il en manque, il en manque beaucoup, de ces « nous voulons » et de ces « nous ne voulons plus ».

Et la liste en serait longue. Retenons en premier lieu, et cela tout à l'honneur du candidat « chef de l'Etat », le passage concernant la force de frappe. Bravo, monsieur Mitterrand, bravo encore pour la précision. Une fois de plus, ont raison ceux qui affirment que notre force nucléaire n'est pas plus une force de frappe qu'une force de dissuasion, mais seulement une sorte de prestige-poudre-aux-yeux pour sous-développés.

Nous n'en avons nul besoin : d'abord, parce nous ne voulons attaquer personne (cela est bien connu !), ensuite parce que, en tant que Gaulois nous n'avons peur que d'une chose : que le ciel nous tombe sur la tête. On apprend déjà cela à l'école maternelle. Donc, les choses étant ainsi, un bon paratonnerre serait suffisant pour protéger l'hexagone. Et combien l'on pourrait le faire beau, ce paratonnerre, en y employant seulement la millionième partie des économies réalisées. En argent massif, nanti d'une magnifique pointe de platine.

Bravo encore pour la priorité des priorités. L'éducation nationale, qui devrait reprendre son ancienne et combien plus exacte dénomination d'instruction publique, doit en effet être transformée en second lieu.

Je dis bien transformée, et non réformée, comme tant de bons esprits prétendent le faire depuis un demi-siècle. Sans entrer dans le détail, il serait souhaitable que l'instruction secondaire ne soit plus l'apanage exclusif de la bourgeoisie grande ou petite. Pour cela il est évident que la gratuité absolue s'impose, tout autant que la construction rapide d'écoles, de facultés, de cités universitaires, de maisons de la culture, de musées et de bibliothèques.

Relativement à la dernière affirmation de monsieur Mitterrand, nous ne doutons point que la gauche d'aujourd'hui ne soit apte à gouverner. Comme la gauche d'hier ou d'avant-hier, d'ailleurs, comme la droite d'aujourd'hui, et comme le centre de toujours. Qui, en effet, étant au gouvernement, n'est pas apte à gouverner ? Je vous le demande.

Rien de plus facile, affirment certaines mauvaises langues. Lesquelles mauvaises langues disent fort volontiers que ce sont les hauts fonctionnaires, en fait, qui gouvernent, et que nos ministricules ne sont là, la plupart du temps, que pour la parade. Mais qui croirait de telles insinuations malveillantes ! Pas moi, évidemment, et, positivement emballé, je déclare hautement que ma décision est prise : Je voterai pour monsieur MILLERAND, avec un bulletin blanc !

PAROLES POLITIQUES

« LE gouvernement de la gauche devra se constituer sur la base d'un contrat précis formulant suivant un calendrier rigoureux les objectifs à atteindre sans défaillance ni surenchère ou cours de la législature. »

Cette déclaration est de Mendès-France. Sans aucun doute, celui-ci est l'homme politique jouissant du plus large crédit auprès de l'ensemble du corps électoral. A tort ou à raison, il est considéré par beaucoup comme le seul homme d'Etat digne de ce nom.

Bien sûr, à nos yeux, cela ne veut pas dire grand-chose de bon, mais nous devons nous souvenir tout de même qu'il a mis heureusement fin à la guerre d'Indochine. Et penser, pour son bénéfice, qu'il aurait également réglé le problème algérien de toute autre façon que ne l'a fait le général-président.

Cela dit, l'homme n'ayant pas l'habitude de parler pour ne rien dire, l'on doit reconnaître que ses paroles sortent plutôt de l'ordinaire.

Qui a jamais vu, je vous le demande, un gouvernement constitué sur la base d'un contrat précis ?

Lequel contrat, de plus, devra tenir compte d'un calendrier rigoureux des objectifs à atteindre !

On ne nous a pas vraiment habitués à pareille chose, en France..., et ailleurs aussi, sans doute.

Tout au contraire, le bon peuple, la plupart du temps, n'est aucunement informé véritablement de ce qui se prépare, à plus forte raison l'idée d'un calendrier rigoureux est-elle bien loin de ses pensées.

Cela dit, reconnaissons que ce contrat éclairerait singulièrement les perspectives d'avenir d'un pareil gouvernement.

Il est permis, à mon avis, de rêver sur un pareil thème, et je vois les choses ainsi, dans l'ordre des urgences :

1° Arrêt complet des objectifs atomiques militaires : 1er avril.

2° Gratuité complète de l'instruction publique : 2 avril.

3° Réforme complète de l'enseignement public : 3 avril.

4° Séparation complète de l'Eglise et de l'Etat : 4 avril.

5° Construction immédiate de tout ce qui nous manque : hôpitaux, écoles, habitations, stades, piscines etc : 31 décembre.

En voilà assez, me semble-t-il, pour une année.

Qui donc, après un tel bilan, pourrait se plaindre de l'application du calendrier rigoureux ?

A part, bien sûr, les bénéficiaires de l'état de choses actuel ?

Donc, pas d'hésitation, il faut voter pour un pareil gouvernement. C'est ce que je ferais le 31 décembre au soir.

BLANQUET

DE TOUT, UN PEU

LE PROGRES

DE cette Union des Jeunes pour le Progrès, dont je vous ai déjà parlé, il y a lieu de retenir ceci au sujet de projet Vallon : « La participation des salariés aux plus-values en capital, est considérée comme un moyen important pour récupérer la classe ouvrière, tandis qu'il doit nous éviter le communisme. »

Voilà, n'est-ce pas, qui est franc et net !

Pas besoin, chers jeunes progressistes, de vous faire un dessin. Gageons qu'il n'y a guère de salariés, parmi vous, et que le genre « fils à papa » domine dans cette Union qui se dit pour le progrès.

Vous avez tout de même raison sur le dernier point, celui concernant le communisme, étant bien entendu que, pour vous, le communisme c'est simplement ce qui se rapporte au Parti Communiste.

En contrepartie, ce fameux projet, s'il était adopté, aurait pour principal résultat d'enchaîner les syndicats au gouvernement, ce qui finirait de leur enlever le peu de combativité que les directions politiques leur ont laissé jusqu'ici.

Quant à récupérer la classe ouvrière, comme vous le dites si gentiment, n'y comptez pas. Même avec le peu de combativité qui lui reste elle saura sans doute s'opposer à ce projet trompe-l'œil, à condition que les chefs syndicaux, une nouvelle fois, mettent en application la fameuse formule chère à tout arriviste arrivé : « Surtout, pas de vagues ! »

Il existe pourtant un moyen, jeunes progressistes, sinon pour récupérer, du moins pour vous concilier la classe ouvrière; ce moyen, c'est tout simplement la gestion ouvrière, où autogestion. Ce qui signifie gestion de l'entreprise par l'ensemble des salariés, payés au salaire unique.

Mais de cela, vous n'avez jamais entendu parler, car vous êtes jeunes, quoique progressistes. Et, en tant que que futurs hauts fonctionnaires, vous n'êtes guère aptes à comprendre pareille chose. Cela est de peu d'importance. Ce qui l'est plus, et malheureusement peut-on dire, c'est que la classe ouvrière non plus, dans sa presque totalité, n'est informée et instruite d'une pareille mesure. Laquelle, appliquée, représenterait une révolution auprès de laquelle les révolutions politiques feraient figure de simples changements d'équipes gouvernementales. Ce qu'elles sont, d'ailleurs, en réalité, la plupart du temps.

Il apparaît clairement que seuls les syndicats, de par leur fonction même, sont habilités pour dissiper cette ignorance collective des prolétaires. Mais, pour cela, il serait nécessaire qu'ils redeviennent de vrais syndicats, c'est-à-dire des syndicats révolutionnaires et non des unions de charité inféodées à des partis politiques.

VIOLATION DE DOMICILE

DEPUIS quelque temps, il y a de l'abus. Je veux parler de la quantité incroyable de papier imprimé que la concierge glisse sous ma porte, matin et soir. Tracts, journaux, avis de toutes sortes et même lettres personnelles. Vraiment, ils y vont un peu fort, les futurs candidats, car, vous l'avez déjà deviné, il s'agit de la *littérature électorale*. Passe encore de se faire connaître par les voies de l'affiche ou du journal, mais s'adresser personnellement à l'éventuel électeur, qui ne le connaît pas, et qu'il ne connaît pas lui-même ! Je trouve cela fort inconvenant. D'ailleurs, de quel droit cet illustre inconnu vient-il me forcer à ramasser sa paperasserie, à la parcourir, à décacheter et à lire ses lettres, et, finalement, à froisser et jeter le tout à la poubelle ? — « Calme-toi, me dit alors en riant, celui qui lit par-dessus mon épaule, calme-toi. Il ne faut rien exagérer, tu n'as qu'à faire comme moi : ramasser le tout et, tel quel, le jeter au panier. Pas la peine de crier pour si peu de choses ».

— « Je ne suis pas de ton avis, lui ai-je retorqué. Cela n'est pas si peu de chose, et je suis assez jaloux de garder ma personne et mon logis à l'abri des indiscrets. Même si ces indiscrets prétendent vouloir faire mon bonheur. Autant ai-je plaisir à trouver sous ma porte, en rentrant, la missive d'un ami ou d'un parent, autant je répugne à ramasser cette publicité déguisée qui s'apparente à la publicité *franche et loyale* dispensée par tel ou tel fabricant de lessive ou de machines à laver.

En vain ai-je dit à ma concierge de ne pas monter mes six étages pour cela; elle a beau jeu de m'objecter qu'elle ne monte pas pour moi. Mais comme elle dit, autant on a plaisir à monter une lettre, autant on en a marre de colporter ce fatras de papiers électoraux. (1).

L'un de ces candidats, membre de l'Académie de Médecine, sénateur de Paris, conseiller municipal du 17e, ancien président du conseil municipal, ancien ministre de la Santé Publique, ouf !, me déclare confidentiellement : « qu'après avoir réfléchi, il a décidé de poser sa candidature afin de répondre au désir de ses amis et des personnalités les plus notables de nos quartiers... et qu'à l'Assemblée Nationale il sera le défenseur des grandes causes sociales à une tribune où elles prennent tonte leur importance. »

Un autre, non moins confidentiel, s'annonce comme le futur suppléant du candidat ci-dessus. Il se présente comme président du conseil municipal : « Premier citoyen de Paris, j'ai pu apprécier les éminentes qualités d'esprit, de cœur et de caractère du..., qui est véritablement l'homme de Paris et le défenseur inlassable des grands intérêts de notre ville et des grandes causes sociales... »

Bon, d'accord, je vous crois sincères, monsieur le futur suppléant et monsieur le futur député. Mais je vous déclare tout net que, toujours confidentiellement, de vos grandes choses, je m'en fous !

Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les petites causes sociales. Des grands intérêts, je m'en fous également. Ce qui m'intéresse, ce sont les petits intérêts des petits individus de petite condition !

Lesquels individus de petite condition se retrouvent finalement, après comme avant chaque consultation électorale, les éternels sacrifiés, les éternels cocus !

De ces éternels sacrifiés, souffrez que je me fasse le porte-parole, comme vous êtes, vous, le porte-parole des personnalités marquantes de vos quartiers.

Je vous dis alors ceci : « Ils sont nombreux ces éternels sacrifiés, petits artisans, petits ouvriers, petits commerçants, petits fonctionnaires, petits retraités, tous ces petits individus qui, ensemble, ont fait et continuent de faire la France, beaucoup plus que les quarante rois dont certains se gargarisent encore, ou que les quelques milliers de députés qui furent élus depuis la Révolution.

Construisez-leur donc de très nombreux logements plus ou moins petits, munis d'un confort moderne, en de petits sites aérés et agréables; construisez des petits stades, des petites piscines, de nombreuses et riantes petites écoles, de petites maisons de la culture et de petits théâtres et cinémas. A la suite de quoi, et cela je puis vous le garantir, ils voteront tous pour vous.

Mais surtout, pour que le tableau soit complet, n'oubliez pas, une fois élus, pour eux, de petits, très petits impôts !

J. B.

(1) En cette affaire, les plus à plaindre me paraissent être les facteurs, qui voient ainsi leur boulot sensiblement augmenté. Il serait bon de connaître leur avis, à ce sujet.

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C. C. P. num. 19 764 90, Paris, en précisant Association Germinal.

LISEZ «LE COMBAT SYNDICALISTE»

RAUDO BOSQUEJO DE ASPIRANTES A REYES DE ESPAÑA

ES ciertamente curioso observar cómo en la España de Franco «por la gracia de Dios» y por desgracia para los españoles, entre carlistas y monárquicos clásico-«upetistas» desde hace unos años juegan a aquello de «pongo rey y quito sota», mientras el caudillo sigue guardando al respecto el mayor mutismo por la trayectoria sutil de la por él marcada línea de conducta a nadie oculta y así expresada: «Yo he encontrado la corona de España en la calle y la remeteré a quien yo quiera sobre la cabeza de quien yo quiera.»

Pero ya sabían monárquicos y carlistas lo que representa el mutismo del franquista número uno, aun no desconociendo su esmerada cautela sobre el particular y el significado de las doce palabras transcritas al final del párrafo precedente. Aun así forcejean de conjunto en cuanto a restituir el Estado coronado en España, pero por separado acerca de «plantar su rey» en el ajedrez de sus respectivos intereses políticos y jerárquicos como descendientes de los «grandes» de tierra hispana, que salvaguarda a la vez sus privilegios de clase «destinada» a poseer en sus manos el poder y la riqueza del país.

La Iglesia católica apostólica y romana, con visto disimulo contempla atentamente ese juego monárquico-carlista, favoreciendo por una parte la tan exhibida «tendencia moderna» públicamente, mientras por otra parte la «tendencia arcaica» mal oculta sus subterráneas intenciones favorables a la restauración de la corona y nos digan lo que quieran, siempre secretamente en el fondo unidas, ambas corrientes, por férrea disciplina eclesiástica y sumisísima obediencia al Vaticano siguiendo los intereses «divinos» de éste con miras a no abandonar sino a ampliar su dominio teocrático-imperialista por tierras de promisión que desde tantos siglos siempre ha sido España para la Iglesia por «el bien de los santos designios de España y de los españoles».

Lo cierto es que unos y otros tratan de implantar su rey para la «salvación» de España y bienaventuranza terrenal y extraterrenal de los españoles, pero ¿cuál rey y quién pondrá la corona en sus «azules» sienes, el manto real en sus espaldas y las posaderas en el trono real?; complejo parece en la escena real aparezca ese «quien», según discurren detrás del telón «real» los posibles, para los interesados ya mencionados, reyen descendientes directos de la tristemente célebre dinastía A-13.

Alfonso XIII, igual al cuento del rey Arturo, tuvo tres hijos en liza de ser futuros reyes, de su casamiento en 1906 con Victoria-Eugenia de Battemberg: el primero fue Alfonso; Jaime el segundo y Juan el tercero. Alfonso, hemófilo, (enfermedad denominada hemofilia, caracterizada por excesiva fluidez de la sangre) fallece en 1938, llevándose al «cielo» su título dinástico de príncipe de Asturias. Jaime, duque de Segovia, sordomudo de nacimiento, renunció a sus derechos al trono en favor de Juan, conde de Barcelona.

Cuando Alfonso XIII, alias «El africano», huyó hacia Francia bajo la responsabilidad personal de los grandes de la Segunda República española y por temor de que los entusiastas aires de libertad y «fuera el rey asesino de miles y miles de hijos del pueblo en Marruecos» perjudicaran con mortal «resfriado» a tan digna real persona, éste, antes de entregar su santa alma a dios en 1941, lo había bien dispuesto todo en cuanto a su sucesión se refiere, si Jaime no hubiera tenido hijos y recobrado, gracias a la ciencia y muchas onzas de oro, el don del habla y del oído; si Juan no hubiera tenido más que amigos y... si Franco no hubiera asentado sus nuevos reales, conquistados en la calle, en el dictatorial fascista trono del Estado español, aborto de la «cruzada» 1936-1939 de todos conocida, por lo que huelga decir más respecto gracias a cómo y a quién.

Los adversarios de Juan, conde de Barcelona, son los representantes del verdadero emporio de los grandes de España, imbuidos hasta el estado de plétora mental del más sagrado respeto a las tradiciones históricas aferradas al recuerdo que dejara en 1833 Fernando VII al haber cedido éste el trono a su hija Isabel II y no a su hijo Carlos, siendo por lo cual los carlistas de pura cepa reclaman el retorno al trono de España a los herederos legítimos favorables al carlismo, y habida cuenta falleciera en el último de los descendientes de Carlos en 1936 y fijan sus inquietas intenciones tronísticas favorables a sus designios en él desde hace algunos años campanudo Hugo Borbón Parma, mientras otra parte de carlistas se inclinan por un cierto archiduque austriaco, Franz-José-Carlos de Habsburgo-Lorena-Borbón, sobre quien afirman ser el pretendiente «legítimo».

Mientras tanto, empero, el caudillo no se duerme en los laureles; desechando a Juan como primer futuro rey de España adoptando, al efecto, paternalmente a Juan Carlos, hijo del conde de Barcelona. Sin embargo el padre, Juan, logra poner en conflicto a su dócil retoño con Franco y, según se afirma, la maniobra del caudillo quedó en agua de borrajas.

Y ahora aparece en la escena tronística el «guapo» joven Alfonso, hijo de Jaime, duque de Segovia, y juristas competentes en la materia aseguran y así lograron convencer al duque segoviano, «que su abdicación había sido mal redactada y que él, Jaime, no podía renunciar al trono real de España si no era en favor de su propio hijo Alfonso»; mientras este Alfonso en cuestión no guarda esperanza alguna por obtener un día el número 14 en su carta real de visita.

Empero, resumiendo: una cláusula de la Constitución española estipula y prevé que el «rey de España podrá reinar sólo a los 30 años de edad», y teniendo en cuenta que Hugo de Borbón Parma es francés, y como Juan Carlos sólo ha cumplido 28 abriles reales, sólo el mencionado Alfonso, dicho de Borbón Dampierre, hijo de Jaime y que nació en 1936, tiene la edad que estipula para reinar en España con la mencionada Constitución.

Terminando: Franco sigue con zorruna tesis su posición de «pondré la corona en el coco de quien yo quiera», y sigue pescando la trucha y... el tiburón. Y así anda deslizándose en secreto a voces el panorama de aspirantes a reyes de España, jugando a la baraja de «quito y pongo rey sostenido por la sota».

Pero ni uno ni otro cuentan con el as de bastos, en manos del pueblo español y de los trabajadores en particular, quienes, llegado el momento, zurrarán, como ya zurran de firme, por derribar dictadores y reyes inspirados en el As de la Libertad.

ALEJANDRO LAMELA

EL LIBRO DE PEDRO
de Han Ryner

Edición especial, sumamente cuidada e ilustrada, debido al arte tipográfico del compañero H. Plaja. Libro recomendado a los bibliófilos

Nos quedan escasos ejemplares.

Precio: 35,00 *francos*. Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

ANTENA

LA GORRA INMACULADA

BARCELONA. — Por el juzgado especial de Prensa de esta Audiencia Territorial se ha dictado auto de procesamiento contra Pedro Balta Llopart, autor del artículo aparecido en la revista «Prat» del día 3 de diciembre último, que llevaba por título «Bajo una gorra gris», que se considera injurioso contra la Policía Armada.

SABORIDO TRAS LAS REJAS

SEVILLA. — Eduardo Saborido, vicepresidente del sindicato vertical del Ramo de la metalurgia fue detenido y encarcelado por supuesta actividad fuera de la línea verticalista. Para lograr su libertad el presidente del «Verti» metalúrgico sevillano fue a Madrid, pero los ministros interesados en el asunto le rogaron pasar por la Provincial (oficial) de Sindicatos, mas los jefes de la misma se negaron a realizar gestión favorable alguna. Al revés, ya la habían hecho.

CONFLICTO FABRIL

BARCELONA. — En Estampaciones Metálicas Tió (350 obreros) hay conflictos frecuentes motivados por la tacañería de la gerencia. Para obtener ciertas mejoras negocian verticales y el despacho de la casa sin llegar a resultado alguno. Rechazando la intromisión obligada e inútil del sindicalismo profesional del Gobierno, los obreros declaran paros escalonados, motivando que la gerencia les amenace con tomar represalias, a lo que los amenazados replican que aquí estamos para resistirlas.

SESION AMENA

MADRID. — En la Casa Sindical se reunió el Grupo Taxis y Gran Turismo para nombrar vocales nacionales. Dos de los propuestos fueron protestados y defendidos con gran vehemencia de unos y otros, de los que intervinieron. Al margen de los argumentos aparecieron los insultos y los golpes, viéndose el presidente obligado a suspender la sesión y a abandonar la mesa presidencial a toda prisa.

CACOS MAYORES EN LA FERIA

LAS PALMAS (Canarias). — No es sólo don Antonio Maraver Boyer, técnico comercial del Estado, el único presunto responsable de irregularidades en el empleo de Fondos Públicos, manejados con ocasión de la Feria del Atlántico, celebrada el pasado año en Las Palmas de Gran Canaria. En la actualidad se instruye un sumario contra el señor Maraver en un Juzgado de Madrid.

Según se dice en medios económicos, algunas otras personas no identificadas, entre las que se incluye un arquitecto, pueden resultar responsables del delito de que se acusa al señor Maraver.

Don Antonio Maraver fue nombrado comisario general de Ferias y Exposiciones Comerciales el 15 de octubre de 1965. El 5 de enero siguiente era destituido.

MANIOBRAS, BIS

CADIZ. — Las maniobras navales de conjunto realizadas en la segunda semana de febrero por las escuadras francesa y española dieron lugar a diferentes escenas de violencia entre gaditanos y grupos de la marinería francesa. Los primeros sostienen que los extranjeros ofendían el pudor de las gaditanas en tanto los franceses aseguran que solamente las piropearon. El día 5 un grupo de marinos galos atacó en la plaza San Juan de Dios — dice una información española — a una pareja de novios, apaleando a él y desnudando a ella. Un grupo de taxistas y vecinos salieron en defensa de los novios agredidos, pero otros marineros (del «Arromanches», se concreta) acudieron en socorro de sus compañeros. Mediaron en la pelea guardias municipales y de la Policía Armada, durando la contienda más de una hora. También hubo encontronazos entre franceses y gaditanos en el bar La Botica, extendiéndose la batalla a la calle de La Botica y alrededores, dado el número importante de contendientes. Resultado de estas maniobras marginales: unas docenas de marineros franceses arrestados en sus buques y unos setenta de contusos en ambos bandos.

ENTRE BIZARROS

ZARAGOZA. — Un guardia civil disparó cinco veces contra un ex compañero suyo en plena calle de Jesús, en el barrio del Arrabal, sin alcanzarle ninguna de las balas. Sólo una de ellas atravesó la gabardina del atacado pero sin herirle.

Parece ser que un guardia civil apellidado Manso discutió acaloradamente con el guardia civil retirado Jaime Roselló, hasta que el primero saco la pistola y persiguió a su víctima, disparándole cinco tiros. En aquellos momentos transitaban pocas personas por la calle y las balas se perdieron sin mayores consecuencias. El agresor se entregó inmediatamente a las autoridades militares, siendo sus propios compañeros los que realizaron las oportunas diligencias. Según las versiones de los vecinos, el hecho fue motivado por cuestiones particulares de índole familiar.

MAS DETENIDOS

BARCELONA. — Con motivo de la manifestación pacífica del viernes día 17 en el paseo de Gracia, se practicaron diez detenciones. Seis de los detenidos han sido puestos en libertad, pero Luis Aros Ramón, Ernesto Ferrer Eslava, Pedro Hernández Guirao y Miguel Aguilera Delgado, están en la cárcel a disposición del Tribunal de Orden público.

LA REPRESION ANTIESTUDIANTIL

MADRID. — Doce estudiantes, entre ellos cuatro muchachas, de la Facultad de ciencias políticas y económicas de Madrid, detenidos la semana anterior, han sido puestos a disposición del juez del Tribunal de orden público y encarcelados. Se les acusa de «asociación ilícita» por pertenecer a la Federación universitaria democrática española.

HUELGA HEROICA

BILBAO, (OPE). — Los trabajadores de la empresa Laminación de bandas en frío, de Echevarría, siguen en huelga.

Hace ya tres meses que dura.

BAJO LA AMENAZA MILITAR

BRUSELAS, (OPE). — Con el título arriba indicado «Le Peuple» (día 23) escribe:

«Según la agencia Logos, los estudiantes acusados, con razón o sin ella, de violencias contra los policías en las últimas manifestaciones de Madrid, Barcelona y Bilbao, están, al parecer, amenazados de comparecer ante el Tribunal militar en vez de ser juzgados por el de Orden público. Esta decisión ha sido adoptada, según se cree, debido a que la ley que creó la Policía Armada se hacía con un estatuto totalmente militar... »

EL PLAN DE DESARROLLO DESARROLLA EL PARO

ZARAGOZA. — 82 obreros de la factoría Zanc, S. A., empresa acogida a los beneficios del polo de desarrollo, para la construcción, reconstrucción y reparación de carrocerías de autobuses, cesarán en sus empleos en un plazo de quince días, como consecuencia del expediente de crisis planteado.

MONJA AL AGUA

CASTELLON. — Ha aparecido ahogada en el interior del lavadero del convento que las Madres agustinas tienen en San Mateo, sor Mercedes Martínez Muñiz, de 29 años, natural de Valdesojo de Abajo (León). Según parece, la religiosa se subió por uno de los escalones del lavadero, que se encontraba repleto de agua hasta una altura de 85 centímetros, y resbaló tras darse un golpe que la hizo perder el sentido.

La comunidad notó la ausencia de sor Mercedes cuando rezaba en el coro, y después de buscarla afanosamente por las dependencias conventuales fue localizada en el fondo del lavadero.

Luego la comunidad rezó durante dos horas sin que Mercedes recobrara la vida.

LOS ECHAN DE SU CASA

RABAT. — Según informa el periódico «Al Alam», el ejército de ocupación español del Sahara ha expulsado a 84 familias marroquíes establecidas en Sakiet El Hamra, al sud de Marruecos. La misma publicación notifica que la dominación militar española obliga a naturales y marroquíes insumisos a desarmar sus tiendas a fin de eliminar previstas resistencias a la ocupación extranjera de las tierras saharianas.

ESPAÑA EN PRIMER PLANO

MADRID. — López Brabo, ministro de Industria, ha confesado que España detiene la marca mundial en accidentes de trabajo. En 1965 ocurrieron 1.409.000 accidentes laborales en todo el país, y en 1966 hubo un total de 2.238 muertos por el mismo motivo.

El país que en proporción registra menos accidentes de trabajo es Norteamérica. En España la protección del obrero está muy descuidada. Donde más desgracias laborales ocurren es en la siderurgia.

A LA CARCEL, QUE ES DISCOLO

MADRID. — Un dirigente de las C. O. llamado Marcelino Camacho, procesado hasta hace poco en libertad provisional, ha sido ingresado en la cárcel. El fiscal le pide, por asociación clandestina, cuatro meses de arresto mayor, y por manifestación pacífica un año de prisión menor y 10.000 pesetas de multa. Falta aún la petición de pena por la manifestación alterada del 27 de junio del 66.

VIOLENTOS, LOS ARMADOS

VALENCIA. — El 27 del mes pasado la Policía Armada interrumpió violentamente una fiesta estudiantil, dando lugar a una refriega entre los estudiantes de Medicina y el pelotón de dicha fuerza. El día 1 del corriente se presentaron en la plaza de Castelar sendos grupos de estudiantes dispuestos a protestar contra la barbarie de la P. A., presentándose de nuevo ésta para disolver la manifestación a porrazos.

Es de la manera que impone su razón el régimen. Por no tener otra.

ERNESTO HERRERA

(Viene de la página 4.)

Para comprender, históricamente, este drama, hay que haber buceado en la historia del Uruguay, hasta la primera presidencia de José Batlle y Ordoñez (1854-1929), cuando el pequeño país del Plata era, más o menos exactamente, lo que es ahora Colombia, a saber: una nación donde las facciones políticas dirimen su diferendos por la violencia organizada. Creemos que, como nadie, ha sido el universitario Milton I. Vanger, quien ha ofrecido la más imparcial y fidedigna imagen del reformador uruguayo, en su importante obra «José Batlle y Ordoñez of Uruguay, the creator of his time» (6). Batlle estimaba más a los anarquistas que a los curas, entendiendo que éstos eran los que hacían mal y no aquéllos. En su diario «El Día», que aun se publica, la palabra «dios» siempre apareció y se sigue publicando en minúscula. Claro que él intentaba captar para el establecimiento de una «sociedad del bienestar», tipo Suecia, a los anarquistas, por el aporte que estos representaban para el mejoramiento social, favoreciéndolos cuanto pudiera. Por ejemplo, Ernesto Herrera, recibió una pensión vitalicia, cuando ya sus fuerzas no daban para más, minado su cuerpo por el flagelo de la época, la tuberculosis.

Vanger escribe en la página 207 de su obra: «En mayo, un prominente anarcosindicalista fue expulsado de Buenos Aires, y cuando el barco en que iba atracó en el puerto de Montevideo, se le negó asilo. Aunque no había leyes que prohibiesen la entrada de anarquistas al país, la policía local colaboró con la bonaerense, alejando a esta persona como indeseable. Cuando Don Pepe supo el caso, telegrafió al puerto de Santos, ofreciendo al anarquista permiso de entrada en el país y pasaje de regreso. Esta clase de legalismo causó antipatías hacia Batlle entre los patrones; pero recordó a los sindicatos, que eran principalmente anarquistas, que tenían a un amigo en las alturas». Puede asimismo verificarse este caso en la hemeroteca uruguaya: en el *Diario Nuevo* (6 de mayo de 1905), y en «El Día» (19 de mayo y 17 de junio de 1905).

La simpatía y comprensión de las ideas anarquistas por el presidente Batlle — «las grandes nuevas ideas de nuestros tiempos, las de Sócrates y Cristo» según sus palabras textuales —, tuvieron el efecto contrario de amoldar a su nueva concepción del Estado, a valiosos elementos que se perdieron para siempre. En cuanto a su «sociedad del bienestar» fue comprendida así por algunos de nuestros escritores. Para el gran Pacheco: «Batlle quebró lanzas y rompió alas. Domesticó a caudillos y literatos. Les dió a comer en su mano. Y triunfó a dos puntas. Fue un hombre de ida y vuelta del pasado al futuro, y de éste al presente. Y ahí inmovilizó al país; con él por centro y por límite». Pero de la influencia de Batlle se sirvió hasta el mismo Pacheco, cuando recordándolo escribe Eugen Relgis en «Albores de libertad» (7): «Personalmente, le soy deudor de hallarme aquí, en este rincón de paz y libertad del continente americano». Por su parte, Victor García, escribía en el párrafo final de «América hoy»: «Para el europeo que ha atravesado dos conflagraciones mundiales, para el perseguido político, para el latinoamericano, inclusive, cuyo país sufre continuas crisis políticas, para todo ser en busca de tranquilidad y sosiego, Montevideo se presenta como un remanso seguro, salvaguardado por toda la ciudadanía, que se ufana de su democracia y de su libertad» (8). De miopes sería desconocer la obra de Batlle, el destronamiento del caudillismo militarista y la motivación de una poderosa clase media, alejada de la pobreza material y de la plutocracia.

Pero todo esto pertenece al pasado. El Uruguay de Batlle empezó a morir justo cuando Víctor García pasó por el pequeño país del Plata. Sus discípulos renegaron de sus ideas reformistas, los conservadores blancos tomaron el poder, hundiendo al país en la más espantosa inflación, considerada por «The Economist» de Londres, en 1966, como superior en un 40 % al mismo Vietnam, el país actualmente más desvastado del orbe. Y para colmo, los colorados (su facción política) renegaron asimismo de su ideario, reimplantando el unicato gubernamental que tantos males ha causado en el mundo, echando por la borda a su «colegiado» que inicialmente tendía a aminorar los males intrínsecos de la nefasta autoridad. Ilusión también sería no reconocer que en el mismo gobierno de Batlle se causó mal (y mucho mal) a los libertarios. En gobiernos posteriores se llegó, incluso, a expulsar a sus figuras más prominentes, como lo demuestra el caso del malogrado Hugo Treni (Ugo Fedeli). Sin embargo, históricamente, es dable destacar aquí, posiblemente el único caso que, un presidente de un país, favoreció en cuanto pudo y hasta donde pudo a algunos anarquistas, en situaciones a veces para éstos, harto difíciles.

Batlle terminó, pues, con las luchas civiles de la campiña uruguaya, logrando al parecer para siempre, que el militarismo de su país, no diera ningún «pronunciamiento» de facto, apoderándose del poder. Tradición que ha llegado hasta nuestros días. Antes de Batlle, el Uruguay, era lo que relata Antonio D. Lussich, en su magistral obra poética, «Los tres gauchos orientales» (9). Lo que denuncia y condena Ernesto Herrera en su cimero drama «El león ciego». Precisamente ahora, acaba de inaugurarse en Diagonal Agraciada y Avenida 18 de julio, de la urbe montevideana, el grupo escultórico «El Entrevero», del gran escultor suizo-uruguayo José Belloni, recientemente fenecido, que con su otra realización escultórica, «La Carreta», realizó una de las obras más hermosas del mundo. «El Entrevero», como no podía ser de otra manera, en un «patriota» como Belloni, realza la épica lucha de los bárbaros uruguayos del siglo pasado, de los «homo belicosus» orientales. Lástima de bronce perdido y pobre ejemplo para las generaciones presentes, exaltando la barbarie del pasado. Lo único que cabría en este caso, en aras del pacifismo y de la fraternidad humana, es cambiar el nombre de tal grupo escultórico, rebautizándolo por el que Ernesto Herrera puso a su drama capital: El león ciego.

Vladimir MUÑOZ

BIBLIOGRAFIA

(1) Rodolfo González Pacheco en «Carteles» (Americalee, Buenos Aires, 1956).

(2) Ernesto Herrera en «Su majestad el hambre», (Ed. Claudio García, Montevideo, 1931).

(3- Ernesto Herrera en «Teatro completo», (Biblioteca Artigas, Montevideo, 1965-.

(4) Alejandro Sux en «La juventud intelectual de la América Hispana», (Barcelona, sin fecha).

(5) Daniel Granada en «Vocabulario rioplatense razonado», (Biblioteca Artigas, Montevideo, 1957).

(6) Milton I. Vanger en «José Batlle y Ordoñez de Uruguay, el creador de su tiempo, (Prensas de la Universidad de Harvard, Cambridge, Estados Unidos, 1963).

(7) Eugen Relgis en «Albores de libertad», (Reconstruir, Buenos Aires. 1959).

(8) Victor García en «América hoy» (Americalee, Buenos Aires, 1956).

(9) Antonio D. Lussich en «Los tres gauchos orientales», (Ed. Claudio García, Montevideo, 1937).

España al día

MANGAS Y CAPIROTES

BARCELONA. — La agencia Europe Press distribuyó esta noticia:

«Los estudiantes de segundo curso de la Facultad de Filosofía y Letras, Jorge Cucurull y Coll y José Fran-Francisco Herrerías Rodríguez, han remitido al erctor de la Universidad de Barcelona un requerimiento notarial, con fecha de 18 de febrero, para que les sean devueltos mil modelos por septuplicado del recurso de alzada interpuesto contra la decisión de suspender los derechos de matrícula.

Manifiestan en el citado requerimiento los estudiantes que fueron detenidos el pasado día 17 alrededor de las 12,30 dentro del edificio de la Facultad por parte de unos funcionarios de policía, los cuales les intervinieron los modelos de recursos destinados a posibilitar que los estudiantes interesados pudieran recurrir, según las disposiciones legales vigentes. Afirman también que los funcionarios de policía indicaron que retenían los modelos de instancia previa consulta con el rectorado y por orden del mismo.

Una vez puestos en libertad — a las 10 horas de su detención — siguen manifestando los dos universitarios que se dirigieron a las oficinas de la Brigada Social intentando recuperar los impresos y que allí les comunicaron que estaban retenidos por orden expresa del rector y que sólo los entregarían si mediaba orden en tal sentido. Al dirigirse al rectorado les fue comunicado por mediación de un bedel que el rectorado no tenía ninguna intervención en el asunto.

Los que suscriben requieren al rector para que ordene a los funcionarios de policía de la Brigada Social de Barcelona, la devolución inmediata de los modelos de documentos confiscados para evitar la indefensión de los alumnos de las Facultades de Filosofía y Letras y Ciencias, al propio tiempo que el rectorado ordene sea prorrogado durante 72 horas el plazo de admisión del recurso».

¿LERIDA, ARAGONESA?

BARCELONA. — (Reproducido de «La Vanguardia».)

Sr. Director. Muy señor mío:

En el periódico de su dirección han aparecido unos artículos comentando el hecho de que varios manuales de Geografía de España, de Enseñanza Media, separan la provincia de Lérida del resto de Cataluña y la incluyeran en la región del Valle del Ebro. Como catedrático de Geografía de Enseñanza Media y autor de libros de texto de esta especialidad, debo puntualizar que los autores estamos obligados a seguir un cuestionario oficial, nos guste o no nos guste, y el que rige actualmente de Geografía de España para Bachillerato General, estipula la inclusión de Lérida dentro del Valle del Ebro y su separación de la región que llama catalano-mediterránea.

Respetando la opinión de otros compañeros y de los mismos autores del Cuestionario, no puedo compartir este criterio de separación y, en una reunión de tipo pedagógico promovida por la Inspección de Enseñanza Media, con otro catedrático de esta región — y, por cierto, no catalán — hicimos notar que el resultado práctico era que los alumnos creían que Cataluña sólo tenía tres provincias. Más tarde, al hacer una nueva edición de mi texto de Geografía de España incluí, por mi cuenta y riesgo, la provincia de Lérida en la región catalana, tanto más cuanto había tenido en mis manos un manual de Enseñanza Media que lo hacía así: pero tal novedad me fue denegada al presentar el texto para la aprobación.

Una prueba de que cuando se me ha permitido he incluido Lérida en la región catalana, que es donde le corresponde, es mi texto de Geografía de España del Bachillerato Laboral — ahora llamado técnico — cuyos Cuestionarios o los censores encargados de dictaminar los textos, han sido de criterio diferente a los del Bachillerato General.

Le saluda atentamente s. s. s.

A. COMPTE

EN ALBI

FESTIVAL SOLIDARIO

Organizado por la Sección «Amigos de S. I. A.». Domingo 12 de marzo a 14,30 h. en el Teatro Municipal. Gran festival de teatro y varietés, en el cual el grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse presentará la zarzuela de costumbres aragonesas

LOS DE ARAGON

pieza en un acto y cuatro cuadros de J. Lorente, música del maestro Serrano, con solos, dúos, coro y rondalla de guitarras, participando en ello todo el elenco del grupo tan conocido y apreciado en nuestra región.

En segunda parte excelente programa de varietés con repertorio de canciones típicas y modernas y el grupo de Ballets dirigido por la dinámica e incansable Tina Prat.

No dudamos que será un programa bien acogido por lo artístico. A este fin la comisión organizadora espera que todos los familiares, simpatizantes y amigos de la obra solidaria que está realizando esta sección «Amigos de S. I. A.», no faltarán en este acto de expansión moral, familiar y solidaria.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

Más sobre el Congreso

CREEMOS sincera y profundamente que ha pasado la hora de criticar cuanto los otros hacen, para pasar al trabajo constructivo y eficaz. Y esta creencia nos viene. Criticar el trabajo de los otros es algo que nos hace perder un tiempo precioso, a nosotros y a aquéllos que a la crítica dedican lo mejor de su experiencia y de sus conocimientos.

Consideramos igualmente que se hace necesario caminar hacia algo positivo desde ahora mismo. Así pues, no es polémica lo que buscamos, sino aclaración de conceptos que nos permita la consecución de nuestros ideales basándonos en hechos que podríamos llamar históricos, y que demuestran la necesidad de abandonar la demagogia para que ese realismo de que tanto se habla, sea efectivo.

Para aquéllos que desconocen, o parecen desconocer, la labor realizada por la Comisión preparatoria del Congreso internacional anarquista a celebrar, hemos de afirmar ahora mismo que no hay contradicción alguna en la preparación de dicho comicio. Y pruebas vamos a dar de lo dicho.

En la página 16 del Boletín nº 1 de la C. P. del C. I. A., se puede leer una Declaración que, a propuesta del compañero secretario de la C. I. A. de Londres, dice así:

«La Internacional de Federaciones anarquistas (I. F. A.) considera como principio fundamental inherente a su constitución, el respeto de la autonomía y de la soberanía de cada Federación. Igual que cada individuo en su grupo, y cada grupo en su Federación, no puede ser sujeto nada más que a la ejecución de aquellas tareas a las cuales él se ha voluntaria y específicamente comprometido, ningún órgano central de la I. F. A. (buró o secretariado) no debe en caso alguno abrogarse el derecho de elección en la acción que pertenece a cada Federación. Esto, a fin de impedir un control del movimiento de parte de una minoría, y las intrigas o presiones para la obtención de una mayoría que son incompatibles con todo espíritu y denominación anarquista.»

»Inspirada por el mismo principio, la I.F.A. no tiene ninguna intención de controlar o de subordinarse los servicios y las iniciativas anarquistas de carácter internacional ya existentes, o que pudieran crearse en el porvenir, aún y deseando la cooperación, y ofreciéndoles la suya, para evitar la dispersión de los esfuerzos y la duplicidad de actidades allí donde la multiplicidad, siempre signo de libertad, no lo es en forma igual de riqueza y de vitalidad.»

Es un hecho innegable que el Congreso que se prepara, es la consecuencia de unos acuerdos adoptados entre el Secretariado de la C.I.A., la C.I.R., la F.A.I. italiana, la Unión de los AA. Búlgaros, la F.A. Japonesa y la Federación A. Belga. En un principio, sólo las referidas organizaciones, y también la F.A.F., tienen una participación directa y responsable en la preparación del Congreso de Carrara, lo cual no impide la asistencia al mismo de aquellos grupos que careciendo de una organización nacional, así lo deseen.

Pero hay más; el Congreso no se opondría al establecimiento de estrechas relaciones con todas las tendencias y grupos del anarquismo, una vez la I.F.A. constituída. Es decir, las federaciones anarquistas no niegan a ningún grupo o individualidad el título de anarquista. No hay pretensiones absorcionistas o anuladoras de la personalidad para ningún individuo o grupo que se reclame del anarquismo. En la página 17 del mismo Boletín, la Comisión Preparatoria sienta unas bases de actuación que traducimos parcialmente, para conocimiento de todos. Hélas aquí:

«Ante el problema planteado por los grupos libertarios no federados en el seno de las organizaciones nacionales, y considerando que el primer objetivo de nuestro Congreso es de *orden organizativo:* reorganizar internacionalmente nuestro movimiento, la Comisión Preparatoria, con un fin de eficacia, propone que el Congreso sea un «Congreso de Federaciones anarquistas». Esto no impide de reunir, paralelamente o sucesivamente, un Congreso abierto a todos y que trataría de la doctrina.»

«Queda bien entendido que la constitución de una Internacional de Federaciones Anarquistas, no niega a ningún grupo o individualidad, el título de anarquista.»

«Para terminar, la Comisión Preparatoria del Congreso Internacional pide que: los individuos o grupos que tienen dificultades con su federación respectiva, los resuelvan, o al menos, los discutan en el seno de su organización, pero que se abstengan de llevar sus querellas ante la Comisión Preparatoria.»

Conviene recordar igualmente que el Orden del Día propuesto por la Comisión Preparatoria, con pleno acuerdo de todos sus miembros, no es restrictivo, ni imposibilita a los militantes anarquistas de proponer las rectificaciones, las ampliaciones que consideren necesarias. Muy al contrario, la Comisión Preparatoria, no ha hecho otra cosa que buscar la estimulación de los anarquistas, que, dicho sea de paso, aparte muy honrosas, pero no tan amplias excepciones, parecen dormir el sueño de los justos. Es evidente que tratándose de un Congreso encaminado a la organización, o reorganización de la I.F.A., es en el seno de éstas, las únicas que tendrán un carácter determinativo en el Congreso, que los militantes deben exponer sus sugerencias. Más tarde, en cuanto los grupos e individualidades que no aceptan nuestros conceptos sobre organización se decidan a hacerlo, ellos serán admitidos a colaborar en la construcción del organismo que haga del anarquismo un movimiento revolucionario digno de este nombre.

No hay ninguna suerte de imposición de la Comisión Preparatoria del Congreso Internacional Anarquista. Esta deja libre el terreno a todas las iniciativas, y es más; ella desea ardientemente que la militancia anarquista salga del marasmo, y se apreste a cooperar en una obra que lógicamente debería ser la obra de todos los anarquistas.

⁂

Se pretende combatir las decisiones de la C. P., alegando la «existencia de una Internacional». Saben muy bien quienes así lo escriben, cual es la verdadera situación a este respecto. ¿Por qué, pues, intentar equivocarnos y equivocarse, pretendiendo que se prepara algo que «ya existe»?

Dijimos que estábamos de entero acuerdo con el compañero M. Joyeux, por lo leído de su pluma en el Boletín nº 2 de la C. P. Y, no creemos estar en contradicción con el compañero secretario de la C.I.A., puesto que, o nosotros somos muy lerdos, o estos amigos tienen bastantes puntos de coincidencia, en cuanto a la necesidad organizativa se refiere. Veamos lo que dice M. Joyeux:

«Una vez más, la tercera o la cuarta desde hace veinte años, los anarquistas van a reunirse para reorganizar sus relaciones internacionales y constituir, si las perspectivas lo permiten, un organismo de coordinación. La necesidad de un lazo internacio-

B.D.I.C

LA REBELDIA

SOLO la rebeldía consciente es positiva y merece respeto. Aparte de que la rebeldía, para serlo de verdad, ha de ser altruista. Individual y colectivamente, mil gestos pasan por rebeldías y no son más que brutalidades apropiadas para entes que todavía no han brotado a la vida natural humana. Por eso vemos tantos entuertos más cegados después de aplicarles el remedio de la acción indignada, pero inconsciente, de lo que antes lo estaban. Porque rebelarse a conciencia es una cosa muy seria, y la mayoría la toma a la ligera. Influenciada, es verdad, las más de las veces, por minorías aprovechadas de río revuelto.

Un hombre lanzando una sarta de juramentos contra una bestia que de esa manera lo entiende menos que nunca, se coloca, sin darse cuenta, quizás, al nivel de los brutos inconscientes que creen rebelarse contra lo desconocido. Pierde ahí, el hombre, su calidad de ser pensante, y se enoja sin beneficio para su propia infelicidad. Una multitud gritando estupideces a un privilegiado que se ríe atrincherado en la fuerza que esa misma multitud le ha proporcionado y consiente al haberlo elevado al puesto de director que ocupa, resulta un espectáculo de lo más lamentable. Hay multitudes que creen rebelarse disparando a diestro y siniestro, bajo el mando de mandones que ríen por dentro a la espera de su turno, contra otros mandones que maldicen semejante incongruencia y pobreza de espíritu multitudinaria, para morir o cuando más quedar en peor situación que antes, inmediatamente después del triunfo de su «querida» causa. En su inaudita inconsciencia, cambian una y otra vez de perros, pero jamás de collares. Gritan ¡vivan las caenas!... como podrían gritar ¡viva el fandango! Al final todo es lo mismo: inconsciencia, enojo mal dirigido, bajo el manto de la justa rebelión contra la infamia.

Tan solo la rebelión es razonable. El resto tiene por lo menos la mitad de egoísmo malsano, de vicio, de mala leche. Cuando la justicia no se manifiesta en los propios gestos — sean éstos individuales o colectivos —, nadie debe rebelarse, ni hacer nada. Dormir el sueño de los justos es siempre preferible a levantar polvaredas que la menor brisa disipa en el espacio infinito o que, por el contrario, infectan todo lo que tocan, lo que es cien veces peor aún que lo primero.

La ambición de mando en todas sus tesituras es la parte más mala de toda rebelión inconsciente. Si la humanidad hubiese entrado en su período de madurez, no se permitiría lujos tan costosos, tan inútiles y falsos. Actuaría en el momento oportuno y siempre con vistas a obrar con justicia consigo misma; no emplearía jamás la parte del embudo que más conduce, ya fuese en el nombre de lo de abajo o en el nombre de lo de arriba. Porque en resumidas cuentas, lo de abajo y lo de arriba es todo una sola y misma cosa. O estamos todos metidos en el ajo, o no está nadie. Aquí, en la tierra, no existen, mejor dicho, no deben existir las diferencias entre seres humanos. ¿Estamos?

La diferencia, la preferencia o la desigualdad es lo que queremos abolir de una vez por todas de la faz de la tierra. Y para abolir eso se precisa impedir que un tipo — o unos cuantos tipos, que para el caso es lo mismo —, se nos eleven en nombre de esa misma diferencia por encima de las cabezas de los hombres amparados en una rebeldía que no siente, por no ser altruista, sino egoísta y por aspirar por tanto a la conquista personal de poderes y riquezas que otros tales como ellos hoy detentan contra los intereses y las posibles felicidades colectivas.

Con todas sus malignas potencias tales individuos van formando su ambiente «revolucionario» hasta lograr convertir en lo incauto mismo a multitudes que los siguen a la muerte y a la esclavitud sin reservas, esperando, quizás, poder lograr también, cada cual por su parte, unas cuantas migajas del botín a la vista... Y eso es revivir más o menos las escenas caribeñas del siglo XV y siguientes. ¿O no?

Corsarios a la moderna pretenden hacer pasar su moderno negrerismo por acción liberatriz. Pero sólo pueden engañar a los interesados en el engaño, sean éstos muchos o pocos, pero al fin de cuentas, parte interesada en el atraco. Ni más ni menos que eso.

Nadie pone en duda de que junto al Drake pirata, subsistiera algún verdadero «patriota» inglés; pero ello no le quita ni le pone mejores notas en su facinerosa libreta. El «dime con quién andas...», allí recibía su espaldarazo más concreto. Patriota o no patriota, la raíz de su acción no era otra que la piratería en boga. Así sucede en este siglo XX de las luces, de las rebeliones conscientes, de las doctrinas elevadas, de las cientificaciones magníficas, de los adelantos supremos, de la técnica insuperable, de la honradez a toda prueba, del espíritu de solidaridad comprendido desde lo más profundo de sus entrañas manumisoras por los internacionalistas y sus descendientes más dignos, consecuentes y leales que la historia ha conocido.

¿Por qué la realidad de los contrastes en todos los aspectos de la sociedad humana? Es algo incógnito de lo que no podemos ocuparnos ahora. Pero lo cierto es que nunca pudo haberse imaginado que también en el luminoso campo de lo societario rebelde, de la libertad, la justicia y el bien, apareciesen los hongos negros y podridos de la mixtificación de causas tan bellas como lo son las que absorven tendencia hacia las cumbres más altas de la dignidad.

Cuando constatamos esos golpes de estado pasando por revoluciones «comunistas», liberatrices, igualitarias, socialistas que no pasan de ser más que terribles usinas de moderna esclavitud, nos indignamos y nuestra rebelión consciente se patentiza en anhelos de destrucción directa de todo cuanto aspire a servir y reactualizar el dominio de hombre por el hombre, muchísimo más fuertemente sentido en lo interior rebelde, cuando lo mismo pretende cobijarse en bellas teorías por las que tantos hombres y mujeres sedientos de justicia y amor pagaron en el suplicio de los poderosos con sus vidas por principios desnaturalizados por los aspirantes a Ogros malditos que desgobiernan al mundo.

COSME PAULES

CONFERENCIAS

EN MONTAUBAN

La desarrollará el compañero Vicente Llansola, con el tema de «La Alianza Sindical ante el presente y futuro del sindicalismo español».

El acto tendrá lugar el domingo 12 de marzo a las 10 de la mañana en la Sala de Actos del Café del Centro

F. L. DE MARSELLA

Organiza una conferencia para el domingo 26 del actual, a las nueve y media de la mañana en la sala Pelloutier (vieja Bolsa del trabajo).

El conocido militante de la C.N.T. y del Movimiento libertario español, Andrés Capdevila, disertará sobre un tema de actualidad en todas las épocas: «La política, rémora del progreso social».

Aprovechando que son dos días de fiesta, es de esperar que los compañeros, tanto los de la localidad como los de la región, acudan numerosos a nuestro acto.

Conferencias en la F. L. de París

LA DE BERNARDO MERINO

EL 11 de febrero el compañero Merino dio la primer charla del curso ante una apreciable concurrencia. Y de esta charla, como de las otras, a continuación el cronista tratará de coger el pensamiento de los pasages que estime más trascendentales, con el lenguaje que impone la tarea de abreviar.

El tema desarrollado: «La C. N. T. ante la liberación de España», aunque sea de los más trillados interesó e interesa por su palpitante actualidad. El charlista hizo una breve reseña de los orígenes idealistas de la C. N. T., de su trayectoria, abriéndose paso en medio de las más penosas dificultades hasta la revolución de 1936, en la que sobrepasando su círculo orgánico y la lucha por las conquistas inmediatas se hizo pueblo yendo a la conquista del todo para todos ayudada por los que comprendieron y sintieron el espíritu de justicia con que la animaba.

Examinando la actual situación en que se debate el movimiento en España y el exilio, señaló una serie de defectos orgánicos y tácticos que, según él, habría que corregir, para el logro de las relaciones más íntimas con los compañeros de España y un mejor entendimiento entre los compañeros del exilio.

Se refirió a la lucha que están desplegando las juventudes contra el franquismo, y señaló la necesidad de llegar a un mejor entendimiento entre las ramas del Movimiento para que nuestra lucha por la liberación de España sea más eficaz.

Aludió a las discrepancias internas, diciendo que éstas deben ser tratadas con espíritu de tolerancia para no resquebrajar sin razón la unidad moral del Movimiento.

Para corregir una serie de defectos y malentendidos que, según Merino, minimizan la influencia y el empuje libertario, vertió juicios y sugerencias que corresponde plantear en el fuero interno del Movimiento.

En estas charlas en las que se tocan problemas íntimos de colectividad, si la discusión final se ajusta al tema, son lo más apropiado para aclarar situaciones. En esta charla, según este mortal, se tocaron problemas íntimos que debieron clarificarse para disipar dudas sin fundamento. Pero ya sea por lo extenso de la charla, o a lo avanzado de la hora, al final se guardó silencio.

LA CHARLA DEL COMPAÑERO CUENDE

Ante una interesada concurrencia el 19 de febrero dio el compañero Cuende la anunciada charla sobre el tema: «La C. N. T. en la liberación de España». Hizo una breve reseña de la situación en que se desarrolla el Movimiento en el exilio y en España, refiriéndose a los factores que debilitan su unidad moral, lo que, en su opinión, se deben en gran parte a incomprensiones que podrían minimizarse con sincero diálogo, para lo que sugirió la necesidad de organizar coloquios.

Analizó el rol que desempeñan las juventudes ansiosas de libertad, muy particularmente en la actual situación de España, hizo resaltar la necesidad de esforzarse por comprender los anhelos de las juventudes para afrontar los problemas de hoy, y su continuidad en la lucha para el mañana. Habló del rol de la técnica en la sociedad moderna y de la necesidad de detenerse en estudiarla por lo que ella puede aportar, y vislumbrar, el peligro que encierra su tendencia totalitaria y no dejarnos aprisionar por la misma.

Trató el problema de la Alianza, y resumiendo dijo que, sin desechar lo que con la Alianza se puede hacer por la liberación de España, hay necesidad de revisar la actitud de la C. N. T. hacia los grupos antifranquistas, porque en el orden oficial tales grupos no tienen un programa por el que podamos saber sus intenciones para llevar la lucha contra el franquismo ni sus aspiraciones con vistas al mañana. La liberación de España no se conseguirá con potingues, y será necesario que al margen de los partidos oficiales la C. N. T. entable relaciones con todos los grupos dispuestos a la acción para una lucha decidida por la liberación de España y une mejor porvenir de los españoles. Con la C. N. T. no hay equívocos. En la historia de España trazó un profundo surco que prueba el valor de su pasado y sus aspiraciones libertarias para el futuro.

Analizó Cuende la conducta de los militantes que, habiendo luchado en una organización como la nuestra, de principios tan sólidos e ideas claras, se aparten de la misma y so pretexto de buscar nuevos horizontes acepten compromisos con organizaciones que persiguen fines opuestos a los nuestros, con lo que niegan su conducta de cenetistas como se negaría la C. N. T. si siguiera su mal ejemplo. Los principios de la A. I. T. expuestos en el carnet de la C. N. T. permiten amplias proyecciones para la lucha sin incurrir en transgresiones que los nieguen. Y la unidad moral del Movimiento sólo será posible si nos atenemos a ellos.

Al final se le pidió al orador que aclarara varios puntos y, satisfactoriamente dilucidados, se dio por terminada la charla.

LA EXPOSICION POLEMICA DEL COMPAÑERO FERRER

Con marcadas intenciones de plantear polémica a los que andan diciendo que las ideas anarquistas no son de actualidad, dio el tema: La anarquía, ideal siempre actual, ante una apreciable concurrencia en la que faltaron los posibles contrincantes. El compañero Ferrer cumplió esta charla el 25 de febrero.

Empezó señalando el descuido en que se encuentra la propaganda de las ideas anarquistas, cuyo abandono minimiza el empuje de las mismas y da lugar a que de ellas se divulguen las más falsas interpretaciones. A fuerza de olvidarlas se dice, incluso entre nosotros, que no son de actualidad.

La bondad de las ideas anarquistas no fue negada ni por sus peores enemigos, lo que prueba que los que están de dorso a la actualidad son los que las olvidan, los que les niegan valir por que sí, sin argumento.

Se dice que el sistema de convivencia en que se inspiran las ideas anarquistas no llegará nunca a vivirse. La anarquía es un ideal de perfección humana y si no se llega a vivir la culpa será de los que no se preocupan por perfeccionarse. A los redentoristas de toda laya lo que les preocupa es el rodearse de una mayoría de seres sin consciencia, muertos de voluntad y entendimiento, que les sirvan de alfombra, o de escalera para alcanzar alturas. Las mayorías arrebatiñadas por ignorancia dan tal impresión de fuerza que seduce a algunos compañeros y hace vacilar a otros, al quedar en reducida minoría. Pero recordando la experiencia de las luchas sociales no hay razón para vacilar. Porque esas minorías que no se doblegaron ni se doblegan, fueron y serán las que salven a la humanidad del caos, y la animen en la lucha por un mañana mejor. Y constatando esta realidad, el ser minoría no debe desanimar a nadie, sino, por el contrario, multiplicar esfuerzos por la causa que defendemos.

De cómo se corrompen los movimientos socialistas después que se desviaran los principios enunciados en sus albores, hizo el compañero Ferrer acertadas consideraciones para llegar a la conclusión de que si renunciamos a las aspiraciones finalistas, de principios y métodos de lucha trazados por la A. I. T., llegaremos al mismo estado de desviación y corrupción y abandono que los marxistas.

Hizo resaltar el charlista cómo los comunistas, con una frondosa propaganda que no es más que un tejido de falsedades y calumnias, desacreditaron las ideas liberales y libertarias y deterioraron los movimientos que las representan por ser un obstáculo a su finalidad regresiva. Nuestra idea y nuestro Movimiento tienen una historia de hechos precisos que no se destruyen con mentiras, y si algo hay entre nosotros que no está de actualidad, son los que niegan el valor permanente de las ideas anarquistas en las que se inspira el comunismo libertario.

Como se ha dicho, se esperaba que los que sienten enfriar las ideas presentaran polémica, pero no se presentaron, y después de algunas aclaraciones se dio por terminado el acto.

SERAFIN FERNANDEZ

Conferencia en Marsella

A la hora y lugar que se había anunciado en nuestra prensa, fue celebrada la primera conferencia del ciclo que tiene proyectado la Federación Local de Marsella.

Con la sala casi repleta de compañeros que acudieron de las distintas FF. LL. más cercanas a Marsella fue oída atentamente la voz del conferenciante.

El compañero J. Hiraldo, en nombre de la F. L. organizadora del acto saludó a los concurrentes cariñosa y fraternalmente. En breves palabras expuso los deseos, el anhelo de exteriorizar la propaganda de las ideas libertarias que siente la Federación Local que representa, así como todas cuantas integran la C.N.T. y el anarquismo español.

Acto seguido cedió el uso de la palabra al compañero Lamela, que fue el conferenciante.

Este disertó sobre: «El pueblo español, su pasado y su presente».

Yo se muy bien, empezó diciendo el orador, que corrientes que se dicen modernas nos dicen que debemos desprendernos del pasado y sólo tener en cuenta el presente. Yo entiendo que para conocer el presente debemos de buscar lo que fue el pasado, para así mejor poder conocer el presente que vivimos.

Y empezaremos hablando del período de las grandes invasiones, siendo la principal y más perniciosa la horda visigoda, período de donde parte la raíz de los males que tantos siglos corroen al pueblo español, sometido a toda clase de esclavitudes. Fue durante esta invasión que se obligó al pueblo a convertirse al catolicismo, pudiéndose asegurar que fueron muy contados los que no abrazaron forzados la religión católica. De éste período es donde nace, o mejor, se crea la nobleza y los terratenientes, quienes se enorgullecen de depender de estos invasores godos; siendo la verdad, que el pueblo español les aventaja en civilización. Y el árabe aún más. Entrando en el año seiscientos de nuestra era, Sisebuto, el cual produce, apoyado por la Iglesia, la primera expulsión de los judíos, los cuales no habrían invadido España, sino que por el contrario, habían aportado una civilización que aún perdura. Si bien unos nueve mil se convirtieron, más de noventa mil se exiliaron. Tenemos pues así uno de los primeros desmembramientos de nuestra civilización, y principalmente de nuestra economía. Como resultado de esta expulsión se hace entrega a la Iglesia de la tercera parte de la tierra, y el resto a la nobleza. Es a partir de entonces que nace el feudalismo más cerril del mundo y que aún muchos de nosotros hemos conocido y conocemos, puesto que el Franco-falangismo es la continuación de este feroz feudalismo.

Transcurren los siglos y los árabes invaden la península Ibérica, y si se apoderan de ella sin lucha es la simple razón de que este imperio estaba en plena decadencia.

Encuentran a su paso un territorio español con buena riqueza, yacimientos auríferos de todas clases, y nada de ello en plan de ser explotado. Constatando todo ello una gran esclavitud y miseria del pueblo.

Tarik, veinte años más tarde hace de estas tierras un verdadero vergel. Otros años después florece en España lo aurífero mayor en todo orden de riquezas. Las ciencias y las artes predominan gracias a ese constante amor al trabajo colectivo y humanista. En el transcurso de estos siglos vemos el gran contraste de la pasada y pequeña sociedad de nobles latifundistas con su miseria moral y material impuesta al pueblo frente a la riqueza cultural y material de toda la civilización árabe.

En las llamadas «Taifas» es cuando florece más la civilización árabe. Instituciones que por su desenvolvimiento podríamos llamarles las futuras repúblicas federalistas. Vemos que a pesar de su religión se basaban igualmente en ideas altamente humanistas. En el orden arquitectónico todos conocemos las obras y monumentos artísticos que aún perduran en la España actual. La Mezquita de Córdoba no superada aún hoy y considerada como una de las maravillas del mundo.

(Continuará)

Internacional Anarquista

por M. OCAÑA

nal sólido es evidente. Por tanto, una constatación se impone; todos los intentos hechos hasta ahora han acabado en fracaso. Las «oficinas de relaciones» surgidas de los encuentros internacionales no tuvieron nada más que una efímera vida, y a decir verdad, no ha habido nunca organizaciones internacionales anarquistas. Lo que más hubo, fueron embriones, fieles molduras de la salida de Saint-Imier, por la primera parte, de otro lado, pues, en cuanto a la segunda parte que preveía decisiones cuya ejecución era facultativa, *il n'en fut jamais question*».

«Si se quisiera situar las conferencias internacionales precedentes se podría decir sin temor a ser desmentidos, al menos por lo que a Francia se refiere, que ellas no tuvieron ninguna resonancia seria acerca de los militantes de nuestras organizaciones de base. Decididas sin informaciones precisas, y sin objetivos caracterizados, en medio de una indiferencia «polie» en el curso de nuestros congresos nacionales apasionados por sus problemas internos, estas conferencias internacionales fueron negocio de «especialistas».

»En general hombres de cultura, que hablaban varias lenguas, apasionados por los intercambios internacionales, estos «especialistas», sin gran contacto con sus organizaciones nacionales, cuando ellos pertenecían a éstas, de lo cual no era siempre el caso, trataron en intelectuales, en doctrinarios cortados de las realidades sociales y del movimiento obrero, problemas que hubieran pertenecido a la organización práctica y que necesitaban un espíritu realista.» Y el compañero Joyeux dice todavía: «Pero hay otra razón de estos fracasos, la multiplicidad de los grupos nacionales autónomos, los más a menudo opuestos unos a otros, más que al enemigo común, y su pretensión así como la de las individualidades fuera del movimiento, a la representación internacional. Cuando ellos se niegan a adherirse a sus federaciones nacionales (cuyas obligaciones, tanto financieras como organizacionales, rechazan), y esto en razón de divergencias que, automáticamente ellos llevarán a la escala nacional, pretenden la representación internacional para hacer a ésta juez de sus problemas.»

Pero volvamos a la existencia de la Internacional Anarquista: Se alega por algunos que no es necesaria la creación de una Internacional, puesto que ya existe una. Admitiéndolo así, ¿se nos puede indicar cuáles fueron las actividades de la Internacional desde 1958 hasta la fecha? ¿Qué ello no estaba en la única responsabilidad del Secretariado de Londres? De acuerdo. Los concursos ofrecidos en ocasión del Congreso, no han sido puestos en práctica por ninguna de las organizaciones para ello designadas. ¿De quién, la culpa? A dilucidarlo debemos dedicar nuestros desvelos, procurando que en adelante la negligencia y el marasmo no sean posibles. Y para ello queremos ir al Congreso con el firme propósito de cumplir nuestras promesas.

No queremos extendernos mucho más. Pero si hemos de señalar que, contrariamente a ciertas opiniones, la Comisión Preparatoria, que ha sido designada por las Federaciones Anarquistas que hemos citado, y que continuamente recibe las adhesiones de los movimientos anarquistas organizados del mundo entero, como se podrá apreciar en el nº 3 de su Boletín, no obra en dictadura. La C. P. viene haciendo constantes llamadas a la militancia anarquista, para que ella se apreste a colaborar a parte entera en la preparación de un Congreso Anarquista Internacional que, si se cumplen los deseos de sus organizadores, y todo insta a pensar que se cumplirán, será sin duda uno de los más importantes comicios que el anarquismo haya tenido ocasión de organizar.

Como decimos al principio de este trabajo, la hora de las críticas acerbas y disolventes ha pasado. Es preciso construir sobre bases firmes. Los compañeros que por acuerdo de sus respectivas federaciones forman parte de la Comisión Preparatoria del Congreso Internacional Anarquista, trabajan con fe y alegría de corazón en la preparación de unas fechas que a no dudar, quedarán grabadas en la historia del Movimiento Anarquista internacional. Colaborar leal y anárquicamente con ellos, en lugar de ponerles zancadillas, es deber militante noble y responsabilizado.

El Congreso no será la obra exclusiva de la Comisión Preparatoria, sino de todos los anarquistas dispuestos a dar al Movimiento Internacional el dinamismo y la eficacia necesarios en estos tiempos de resurrección de los nacionalismos retrogrados y de dictaduras larvadas llamadas «del proletariado».

Manos, pues, a la obra, y adelante por el éxito del Congreso Internacional Anarquista de Carrara.

— CRONICA —

DE UN REVOLUCIONARIO

Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA

por Pedro VALLINA

Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio

COMITE NACIONAL, BURDEOS

Carta abierta al director de S. P.

LA Liga de mutilados, en conocimiento de la « Carta del director que publicó la revista «S. P.» en su número 321, fechada en Madrid el 20 de noviembre 1966, consideró indispensable contestar con una «Carta abierta» que fue enviada al director de dicha revista, en ruego que fuese publicada. No habiendo obtenido respuesta ni haberse publicado nuestra carta, estimamos un deber nuestro el dar conocimiento de la misma; he aquí la respuesta de la Liga de mutilados e inválidos de la guerra de España en el exilio a la «Carta del director de «*S. P.*»

Bordeaux, 28 de diciembre de 1966.

Sr. Rodrigo Royo, director de la revista *S. P.*, Marqués de Urquijo, 47. Madrid-8.

Ref. 360-12-66. O. E.

Señor director:

Recién llegado a nuestras manos el número 321 de su revista, fechado en Madrid el 20 de noviembre, hemos tomado conocimiento con gran interés de la carta del director titulada «Los que también fueron a la guerra», estimando que su contenido, dada nuestra calidad de mutilados e inválidos de la «zona roja» nos da el derecho a expresarle nuestra opinión, para dejar constancia de apreciaciones muy alejadas de las que usted ha tenido a bien exponer.

No creemos útil hacer historia de lo que representa para España el régimen al que Vd. encuentra tantas virtudes, ni queremos entrar en consideraciones en torno a la «amnistía» — para nosotros indulto o perdón — cuyo alcance Vd. mismo lo reconoce, no sobrepasa el de dar por canceladas unas deudas pecuniarias que en cualquiera de los casos nunca habrían sido abonadas. Tampoco queremos polemizar sobre el «carácter irreversible» de todo lo que ha sido la vida española durante los últimos treinta años, ya que entrar en el detalle de estos aspectos del problema nos llevaría muy lejos del objetivo que deseamos cubrir con estas líneas.

Pero en lo que sí queremos detenernos, es en su afirmación reconociendo que la «situación de los mutilados e inválidos de la zona roja es injusta» y en su proposición tendente a que «se les pague una pensión exactamente igual que a los mutilados de la zona nacional». No entra en nuestros cálculos criticar por principio «tan elevados deseos» pero no estará de más que precisemos nuestro pensamiento, el de los mutilados e inválidos exiliados, con la seguridad de que no estará muy alejado del que expresarían, si pudiesen hacerlo libremente, los mutilados e inválidos de la «zona roja» que siguen residiendo en España.

Su proposición, por sentida que sea, surge a los veintiocho años de haber terminado la guerra, es decir, cuando un porcentaje importantísimo de mutilados de la «zona roja» ya han fallecido o, en el mejor de los casos, cuando aquellos hombres cuya edad media podía ser de 25 a 35 años en 1939, pasaron a ser venerables ancianos. Surge con infinita caridad cristiana, cuando los mutilados e inválidos «rojos» han padecido durante casi treinta años toda suerte de miserias y de desprecios, de privaciones y de desplantes.

Se pone de manifiesto sin pensar en los sufrimientos físicos, morales y económicos que rindieron terrible, y a veces imposible, la vida de unos ciudadanos que, es usted quien habla, «no cabe duda que lucharon por una España mejor, aunque se equivocaron en su discernimiento».

Y cuanto precede, señor Director, no es todo. Resulta difícil olvidar que la condena que se impuso a estos mutilados e inválidos de la «zona roja», situaba irremisiblemente en la miseria a miles y miles de familias, a millares de niños inocentes que no habían cometido ningún «crimen» y que pagaron con inauditas privaciones y hasta con la vida, la falta de sentimientos y la carencia absoluta de generosidad que caracterizó a quienes, según Vd., ganaron «irreversiblemente» la contienda.

Por ello, señor Director, afirmamos que la medida que Vd. preconiza, aún aceptando que no responde al oportunismo político hoy tan de moda en nuestras tierras, es tardía e inoperante. Ni resuelve las tragedias vividas ni puede justificar, sean cuales fueren los argumentos que se avanzaran, la gran injusticia cometida en nombre de una Cruzada cuyas virtudes más aparentes se resumen en la metódica y criminal represión de que fueron víctimas quienes debieron inclinarse ante la razón de la fuerza.

Así las cosas, nos permitimos sugerirle, por parecernos a estas alturas más razonable, que sus esfuerzos los destine en favor de ciertas categorías de mutilados e inválidos de la «zona nacional», prácticamente olvidados y abandonados a su suerte con miseras pensiones, seguramente por tratarse de ciudadanos «que igual podían haber estado en la zona roja» y que no merecieron, por consiguiente, los privilegios que se otorgaron a los incondicionales del régimen que sigue, desgraciadamente, imperando en nuestro país.

No queremos terminar sin hacer una declaración que estimamos indispensable. Los mutilados e inválidos de la «zona roja» luchamos con nobleza por una causa que nos parecía y sigue pareciéndonos justa. La pensión, ayer como hoy, es cosa secundaria y todas nuestras esperanzas reposan en un cercano porvenir que ofrezca a España, a cada ciudadano español, la libertad de opinión, de reunión y de asociación, el progreso económico y social a que aspiran las masas trabajadoras y la garantía de una verdadera justicia en la que el privilegio y la descriminación política y social dejen de ser los factores de estos aciagos días con frecuencia determinantes. Realizaciones estas, señor Director, que no podrá jamás ofrecernos el régimen «irreversible» y «repleto de virtudes» en el que Vd. deposita su entera confianza y que solo es capaz, democráticamente hablando, de parodias electorales como la que acaba de imponerse al pueblo español.

Esperando que se servirá publicar nuestra respuesta, quedamos atentamente suyos.

Por la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio.

El Comité Nacional

NECROLOGICAS

JOSE GIMENEZ

A los 74 años de edad nos abandona para siempre el que en vida fue un excelente amigo de las ideas ácratas y un propagador incansable de Solidaridad Internacional Antifascista.

Nacido en Murcia, los azares de la vida familiar le trajeron desde pequeño a Francia. Residente en la popular barriada de Marsella de Pont-de-Vivaux, allí tomó conciencia de la vida y abrazó las ideas de libertad. Por ellas, con el apoyo familiar en el seno de su hogar, se distinguió en la lucha, aportando en todo instante la solidaridad moral y material a cuantos tenían necesidad de ella.

En su barriada, en Marsella entera, era conocido por su desinterés y altruismo, particularmente en los medios de la emigración económica hispana.

Durante la guerra de España participó activamente en la recogida de fondos materiales, enviados a combatientes de la libertad y de la revolución por medio de S. I. A.

Perdida la contienda supo acoger con simpatía, cariño y amor, a los refugiados, dedicándose a mitigar el dolor aportando calor humano y apoyo incansable. Agrupó en el seno de la sección de barriada de S. I. A., a emigrados económicos y refugiados, desarrollando una inmensa labor solidaria, organizando festivales, etc.

Pero, poco a poco, con la edad que avanza se va minando su salud y debe dejar, contra su voluntad, las actividades que fueron su razón de ser y de vivir.

El domingo 19 de febrero de 1967 falleció rodeado de todos los **suyos, y** el entierro, civil por su voluntad, se efectuó el martes día 21 por la mañana, siendo concurridísimo, tan grandes eran las simpatías con que contaba Giménez.

A su buena compañera, a sus hijos y demás familiares, S. I. A. de Marsella y con ella la C. N. T. entera, presentes en el acto del sepelio, les saludan de nuevo y se les ofrecen solidariamente, al comunicar a todos los compañeros y amigos tan triste e irremediable pérdida.

Amigo Giménez, tus esperanzas en vida se transformarán un día en realidad. *S. I. A. de Marsella.*

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

Comisión de Cultura

Para el domingo 12 a las 10 de la mañana, charla por el compañero Casellas, seguida de discusión, sobre el tema: «Libertad y actualidad». Compañeros concurrid.

F. L. DE TOULOUSE

El próximo sábado día 11 de marzo, a las 9 de la noche y en nuestro local social, tendrá lugar nuestra asamblea general. Esta es, continuidad de las dos precedentes. De interés para todos los afiliados a la C.N.T., pertenezcan o no a nuestra local todos son invitados cordialmente.

«AMIS DE HAN RYNER

Dimanche 12 mars à 14 h. 45, Salle des «Amis», 114 bis, rue de Vaugirard, réunion des «Amis de Han Ryner», sous la présidence de Marcel Renot, Vice-Président des A. H. R. Causerie de M. Pascal Bonetti, Président d'Honneur des Poètes Français : «Le poète Han Ryner». Invitation cordiale aux sympathisants.

F. L. DE PERPIÑAN

Continuando nuestro curso de charlas y conferencias, el compañero Vicente Soler, militante y secretario de nuestra Local, desarrollará el siguiente tema: «Esbozo orgánico y militante del futuro confederal español».

El domingo 19 de marzo, a las 9,30 de la mañana y en el local de costumbre. Esperamos que, como hasta la fecha, seréis puntuales y numerosos.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

París: Berthe et Jacques, 10; *Fresnes :* Torralba, 5; *París :* Criach, 5; F. Local de *Ivry :* Segura, 5; Durán, 5; Vivancos, 3; *París :* Jaime Casellas, 10; *Vendôme:* Juan Benedet, 10; (recibidos también los que destina a Pro España y Mutilados); *Ste-Etienne:* Vicente Moya, 10; *Pelissane:* M. Edo, 10 de la jira de Lézan (1966), 12. *Total:* 85 *F.*

F. L. DE LIMOGES

Comunica que el domingo día 12 de marzo a las nueve de la mañana celebrará su asamblea general, en el local de la *Libre pensée*, rue Providence nº 2, al lado de la cité de la catedral.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA EN EXILIO

Convoca a todos los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 19 de marzo en el lugar y hora de costumbre

S. I. A.

Sección de Nimes

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará en nuestro local social el sábado 1º de abril a las 21 horas.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia y puntualidad de todos.

F. L. DE MARSELLA

Celebrará asamblea el domingo, 12 de marzo, a las nueve de la mañana, en nuestro local social. El Orden del Día es interesante y afecta a todos los compañeros que se interesen por los problemas de la Organización. De ahí que se requiere la presencia de todos los afiliados.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Lectura de poesías en lengua gallega el sábado 11 por la tarde. Acudan todos.

EXCUSA

Por haberse recibido tarde, no va en este número la Crónica Internacional de costumbre.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CINCO PRESOS

SE nos quiere involucrar en un «complot del silencio». Bien. Pero LE COMBAT SYNDICALISTE elude el mismo para estar, como siempre, en la brecha por las causas justas. Hay cinco compañeros en peligro y LE COMBAT SYNDICALISTE quiere contrarrestarlo a la medida de sus posibilidades. Duela a todos los poderes y poderitos del mundo. Los cinco compañeros reducidos en prisión madrileña han de salir de ella hacia la libertad y no hacia el presidio. Quince años de tal y pico se les pide a Antonio Cañete, Alicia Mur y Luis Edo, y seis años y dos meses de la misma pena a Jesús Rodríguez y Alfredo Herrero. Por nada, en la España de Franco se carga a la gente con cadenas; por nada, a uno la justicia que mandan hacer le colocan grilletes. Malhadada España que, a los 22 años de la liberación de Europa, tal régimen de agresión soporta.

¿Por qué a Cañete, Alicia, Edo, Rodríguez y Herrero, el régimen imperante los quiere sepultar entre los muros? Por ser contrarios a la tiranía, por ser fervientes antifascistas, por haber acudido a España por un derecho de nacimiento que nadie, ni el Dios padre, puede negarles. De haber pasado previamente por el tamiz policíaco y falangista; de haber abdicado a sus opiniones libertarias y refregar su personalidad por los suelos verticalistas e iglesianos, a estas horas nuestros cinco amigos — ¡sí, amigos nuestros!, y compañeros por añadidura — no conocerían el contratiempo que sufren, no sufrirían cárcel. Conocerían la tranquilidad relativa — ¡tranquilidad vigilada! — que elimina carácter en la ciudadanía española, antaño vivaz, dicharachera y emprendedora. De haber regresado a la tierra hispana con la cabeza gacha y los papeles consulares en el bolso o en el bolsillo, los cinco compañeros cuyo porvenir se ensombrece a causa de policías, jueces y carceleros, vegetarían como todo español de tercera, so pena de llevar una doble existencia, la reactiva en la sombra, y la inactiva en la luz del día. Delito, el de opinión opositora, que en Francia, en Inglaterra e incluso en Alemania ex hitleriana y en Italia ex mussolinista, no lo es ni puede serlo por desarrollarse esas naciones en plena democracia; capitalista, pero democracia.

El delito de opinión ha desaparecido de todos los países no totalitarios; no así de las naciones en dictadura. Cañete, Alicia, Edo, Rodríguez y Herrero, avezados a la libre expresión inherente a la política francesa, acudieron a su país con intención de producirse de acuerdo con los derechos reconocidos en la propia carta de la U. N. O. Mas resulta que España está en la O. N. U., pero no en la moral ciudadana recomendada por la O. N. U. Si Hitler redivivo penetrara en el interior del palacio onuense, causaría el mal efecto que todos suponemos, sin que razón existiera para ello. Estando en esa casa mundial la representación directa del Hitler español (europeamente führer de menor cuantía, en España führer con todas las prerogativas, las de maldad incluídas) a los brillantes Estados de las democracias, capitalistas o populares, ninguna razón les abonaría para expulsar al intruso que en 1939 desencadenó, en nombre del Anchluss, la mayor catástrofe bélica que han sostenido — ¡con cuanto dolor, sacrificio y ruinas! — los hombres.

Sin franquismo en el Poder, Alicia, Cañete, Edo, Rodríguez y Herrero habrían discurrido por España tranquilamente, sosegadamente, sin pesadillas de curas secuestrados, de militares americanos a secuestrar, de asociaciones ilegales, de pistolas que en España sólo se ven en el cinto del guardia y abultan en el forro chaquetero del falangista. Las crónicas al viento pueden expresar sandeces y las herramientas agresivas pueden aparecer en habitado en el momento mismo de la visita policíaca. Aquí no afirmamos, pero recordamos la vieja estratagema de la bomba inexistente en casa del anarquista, pero «hallada» por el agente que previamente la había depositado en el lugar del «hallazgo».

Ni secuestros, ni armas de fuego, ni asociaciones ilícitas en un país donde la legalidad constitucional en 18 de julio de 1936 se la comió el lobo falangista.

Estalle la libertad en España y se verá como la suerte de delincuencia que se atribuye a estos cinco compañeros prontos a ser juzgados por una justicia totalitaria, no tiene aguante, no quedando, por tanto, motivo para un castigo tan inmotivado como el que se prepara contra nuestros cinco compañeros.

De pronta aparición:

CIUDAD CAIDA

Novela realista original del compañero J. Carmona Blanco. Más de 200 páginas de texto. La revolución y la guerra vistas e interpretadas por un mozalbete desde el barrio de Mercaders, Barcelona. Visión objetiva, relato veraz, haciendo de «Ciudad Caída» un documento entrañable de lo que fueron los años más álgidos y quemantes del movimiento revolucionario en la principal ciudad de Cataluña.

Precio del libro: 10 francos en toda Francia. Para el exterior, precio correspondiente. Pedidos a la administración de LE COMBAT SYNDICALISTE y «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, París (X).

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Palais de la Mutualité, París

DIA 16 DE ABRIL DE 1967:

XII JORNADA CONFEDERAL DE PRIMAVERA

Una orquesta de choque ya apreciada de nuestro caluroso público:

JO PETIT ET SON ENSEMBLE

con su música francesa dicha con «acento» español, y con sus piezas francesas al alcance del gusto hispano. Diez ejecutantes que no «ejecutan» a los autores, sino al mal gusto de las musiquillas pasajeras.

★ ★ ★

Y ahora, sombrerazo a la simpática, exquisita y excelente canzonetista gala muy estimada de nuestro público — y al cual estima preferentemente —:

Rosalía Dubois

Tan satisfecha quedó Rosalía el año pasado de nosotros, que se ofreció unas semanas después por el gusto de reencontrarnos en la próxima primavera de 1967, en nuestra fiesta precisamente.

Pero esta meritísima artista no contaba con que sus amigos de la solidaridad obrera pensarían en ella y la solicitarían.

Pues ya está hecho. Salvo caso de imposibilidad insalvable, ROSALIA DUBOIS el 16 de abril estará en la Mutualité para satisfacción de todos.

Pasado, presente y futuro

NO vamos a enfrascarnos en una lección de gramática que para nosotros quisiéramos. Vamos a intervenir, concretamente, en una discusión suscitada por la generación del 50, esto es, la de posguerra.

La juventud tiene derechos, nadie lo niega. Pero si los añosos ocupan posiciones, es porque aquélla no ha sabido situarse en las mismas.

La persona joven tiene opción a eso y lo otro; pero no derecho superior — ni inferior — al derecho ajeno. La humanidad es una familia continuada que se pasa los valores sin apercibimiento de nadie. Simplemente, y discretamente.

El ayer existe por la misma razón que existe el hoy. Sin pasado no hay posibilidad de presente ni de futuro. Aún no ha nacido el loco que afirme haber venido al mundo sin necesidad de abuelos ni padres. No hay hijos espúreos ni de milagro, en el planeta Tierra. Si los hay en Venus, ya lo dirán un día los satélites artificiales.

En nuestro ambiente existen compañeros, no viejos, maduros y mozalbetes. Existen hombres y mujeres bien dispuestos para atraer la sociedad igualitaria, sin establecer, lógicamente, diferencias de mando ni edad entre ellos. En casa se es futurista y acendradamente humano, o se toma salida para atraer la sociedad — o cuartel — autoritario.

Sucesivamente, las generaciones han peinado barba, medio pelo y pelo largo. Pero a los libertarios, el pelo nadie ha podido tomárselo.

Las cabezas se distinguen por lucidez de cerebro y los corazones por generosidad atesorada. El cosmético, el peine, o los piojos, es asunto de modas que pasan; y de piojos que quedan, a veces.

El esfuerzo de los abuelos fue recogido por los hijos, que a su vez lo heredarán a los nietos. Es un encadenamiento normal que la naturaleza tiene dispuesto. ¿Quién podría romper la historia sin dificultar el presente? El sol que alumbró a Guttemberg, a Cervantes, a Voltaire, a Franklin, a Kropotkin, a Edison, a Ricardo Mella, es el mismo que nos alumbra y calienta a nosotros. Sin esclavitudes ni guerras, la historia es evolución paulatina, pero ininterrumpida, como historia precipitada, es la Revolución francesa, socialmente superada por la Revolución española.

La actualidad, por mucho que irreflexivos la ensalcen, nos ha provocado sendas catástrofes como las bélicas de 1914-18 y 1939-45, con muchos millones de personas muertas, y muchos más de individuos y familias moralmente hundidos, sin que los actualistas de cada época puedan felicitarse por tan horrendos espectáculos. Actual, actualísima, lo es la Constitución autocrática franquista, sin que pueda ser comparada, en afán de progreso, ni siquiera con la Constitución de Cádiz, vieja de siglo y medio. «Actualidad» lo volverá a ser el temible espíritu hitleriano si la humanidad «de ahora» no interrumpe su carrera autoritaria, su apego a las guerras, su afición al despotismo.

Ni los pueblos recién independizados se libran del complejo esclavista característico de la raza blanca. Copian de nosotros lo malo y las tribus van a sentir añoranza de la ley milenaria de la selva.

Que Gambetta viajara en globo y Marx en triciclo y que nosotros pudiéramos hacerlo en supersónico, no indica progreso moral de la especie. El H. L. M. nos almacena, y nunca poseerá el corazón cálido y fragante de la vecindad clásica. La nevera puede muy bien simbolizar el frío, el invierno social de un proletariado reformista, sólo capaz de modorra frente al problema de la libertad integral que los anarquistas tenemos planteado. Mentalmente, el obrerismo mundial «de ahora» está en el siglo XIX comparado con nuestro sindicalismo cenetista de los años 1900 al 1939, en que perdimos indebidamente la guerra.

Los jóvenes emancipados de prejuicios burgueses, bolcheviques y de cámara oscura, van a comprender — si de momento no lo comprenden — que sin pasado no habría presente ni posibilidades de futuro. Pensarlo de otra manera, es no haberlo pensado de ninguna.

JUAN FERRER

UMBRAL

Sumario del número 62

Max Nettlau: **LA ENFERMEDAD SOCIAL DE LA HUMANIDAD.**

José Viadiu: **EL HOMBRE Y SU INCLINACION. WALT DISNEY.**

J. F.: **VIAJA POR ASIA Y REGRESA A GRACIA.**

Víctor García: **CEILAN: INSULA DEL TE Y EL BUDA.**

E. Valls: **HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.**

J. Carmona Blanco: **LOS CABALLOS Y LOS HOMBRES (cuento).**

Mastieno: **INGENIOS PATRIARCALES. PEREZ GALDOS, OBSERVADOR, COSTUMBRISTA Y PUBLICISTA GENIALISIMO.**

Arévalo: **HOMENAJE A SENECA.**

P. Flores: **ARTE ESPAÑOL EN LYON.**

Luis di Filippo: **EXHUMACION DE EMILIO ZOLA (1840-1902).**

Fernando Vela: **LOS COMETAS.**

Han Ryner: **LA SABIDURIA RIENTE.**

Noticiario, retratos, dibujos, libros, etc.

1 franco en toda Francia.

CARTA DE AMIGO

Invitado para tomar parte en el Festival de la solidaridad obrera que tendrá lugar el 16 de abril en el Palais de la Mutualité, el excelente cantor y autor Jean Ferrat ha tenido a bien dirigirnos, por persona intermedia, la siguiente amable carta:

Paris, le 28 fevrier 1967.

Monsieur,

Jean Ferrat, empêché, m'a chargé de répondre à votre cordiale invitation pour le gala du 16 avril.

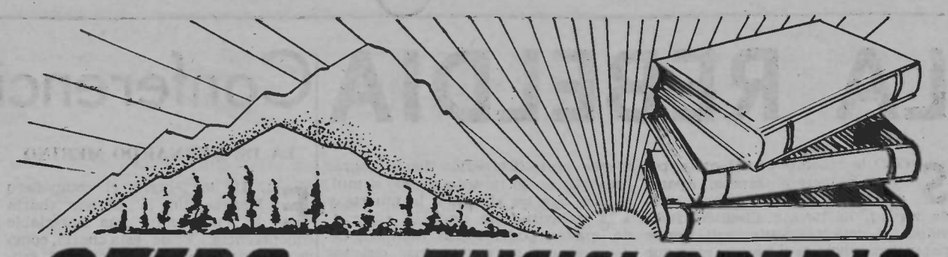
J'ai le regret de vous apprendre que Jean Ferrat sera en tournée pendant tout le mois d'avril et que le 16 en particulier il se trouvera à Amiens où il doit donner deux galas.

Croyez bien que Jean regrette de ne pouvoir être des vôtres, vous avez toute sa sympathie et son amitié.

Cordialement vôtre,

CLAUDE NUTZ

LE COMBAT SYNDICALISTE invite tous les camarades à participer nombreux à la Tombole au profit des œuvres solidaires du journal.



(SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA)

La noticia de que en breve se procederá a la edición, en español, de la Enciclopedia anarquista *ha despertado la curiosidad y el entusiasmo de muchos anarquistas y simpatizantes. Un considerable número de cartas llegado a manos de los compañeros responsables de la edición pone de realce que la obra es acogida con simpatía.*

Con el ánimo de hacer partícipes a todos de las inquietudes, esperanzas, problemas, trayectorias, proceso y desarrollo de esta importante empresa, LE COMBAT SYNDICALISTE inaugura, a título fijo, esta sección que dedicada exclusivamente a la Enciclopedia anarquista *permitirá planteamientos, enfoques, sugerencias, polémicas, relacionados, todos ellos, con la obra en cuestión. Esta sección dispondrá, a su vez, de un «Buzón bilingüe» para dar cuenta de la marcha administrativa y los comunicados que intermitentemente emitirá al grupo editor de la Enciclopedia.*

Toda colaboración y correspondencia afectando a esta sección deberá ser dirigida a:

VICTOR GARCIA,
24, rue Sainte-Marthe.
75-Paris (10^e)

I. — Una obra excepcional

ATACAR una obra de halito tan prolongado como el de una Enciclopedia anarquista ha hecho titubear siempre a la mayoría de libertarios de todas las hablas. La ausencia de medios económicos consonos con la envergadura de la obra resultaba, la mayoría de las veces, un obstáculo de difícil vencimiento. Se puede, comúnmente, dar *presentes* de actividad ácrata a base del folleto, la publicación periódica y, a lo máximo, el modesto volumen repleto de hermoso texto manumisor, pero presentado, la mayoría de las veces, con poco atractivo fachadista. En los medios ácratas se desconoce la impresión pulida, el libro empastado, los textos con profusión de ilustraciones, el papel satinado (1). Los presupuestos levantados por los grupos editores se hacen con una punta de lápiz muy afilada, amputando de aquí, suprimiendo de allá, eliminando de acullá, y el resultado no es siempre halagueño. Ocurre, por otra parte, que frente a esta sed de propagar ideas a través de la propaganda escrita que se manifiesta entre los anarquistas puesta de relieve por Pío Baroja en «La Ciudad de la niebla», se halla un público — el que engrosa las filas libertarias en nuestros días — no demasiado predispuesto a sumirse en la lectura. Ello no es atributo exclusivo de que se dice abrazar los ideales ácratas, ya que la U.N.E.S.C.O. acaba de dar unas cifras escalofriantes al señalar que en 26 por 100 de los hogares franceses no se encuentran libros; sin embargo, en el libertario, una alergia al libro tan pronunciada asume categoría de catástrofe y más cuando el rechazo de toda clase de libro se hace, la mayoría de las veces, porque hay la creencia de que se «está de vuelta de todo».

Hay que sumar, pues, junto a los graves y difíciles obstáculos de índole económica, está especie de complejo que se forma entre los obsesionados en la edición de textos ácratas y que consiste en figurarse, de antemano, que el público libertario les dará la espalda y que el esfuerzo pasará a ser, definitivamente, un amasijo de libros sin vender que los años irá cubriendo de una densa capa de polvo.

Volcarse, con estas perspectivas de frente, a la edición, en castellano, de la *Enciclopedia anarquista*, es sentar condición de orates para muchos. A simple vista asoman ya dos inconvenientes graves. El primero se refiere, naturalmente, a los medios económicos necesarios para sufragar la serie de gastos que, pese al esfuerzo voluntarioso y no retribuído de los que han abrazado la tarea, son ineludibles. Papel, grabados, linotipia, impresión, franqueo, etc., son materiales y servicios que enseguida elevan los guarismos de la factura a cimas prohibitivas. El segundo es lo que ya hemos calificado como «obra de largo hálito».

Además de estos inconvenientes se presentan otros a medida que uno se adentra en el estudio de la obra que la tenacidad vencerá, indiscutiblemente, bien que no sin obligar previamente al grupo editor a estrujarse repetidamente los sesos en busca de una solución para cada problema que irrumpa.

Respecto al inconveniente económico, sin ser excesivamente optimistas creemos poder encararlo gracias, en particular modo, a la presencia, entre los compañeros que integran el núcleo promotor, de un impresor y de un equipo completo para el proceso de impresión conocido como «offset». De ello ya nos ocuparemos más adelante, pero sirva el inciso para precisar que el no depender del presupuesto del impresor burgués, de las fluctuaciones de los precios en el mercado, de las posibles negativas y hasta sabotajes a que se ven expuestas muchas veces las publicaciones de marchamo anarquista, nuestra Enciclopedia proyecta un horizonte despejado y hasta cierto punto risueño. Estas mismas circunstancias permiten orillar soluciones discutibles por parte de una fuerte corriente libertaria y esgrimidas por nuestros enemigos en múltiples oportunidades. La propia *Encyclopédie anarchiste*, en su versión original francesa, tuvo que acudir a una de estas soluciones (2) descartadas por el grupo editor de la versión española.

Los egresos, pues, se tratará de minimizarlos al máximo sin que ello redunde en menoscabo de la presentación de la obra, ya que se parte del principio de que en la vida actual los productos, y los libros entre ellos, tienen una aceptación que guarda estrecha relación con la belleza y el gusto con que son presentados. Como, por otra parte, el anhelo de los actuales editores es rebasar este círculo cerrado — de asfixia sería el vocablo adecuado — dentro del cual vegetan nuestros escritos y nuestras inquietudes, y ello para penetrar esferas estudiantiles e intelectuales del mundo de Indoamérica y el español inclusive, la intención de hacer de la nueva edición de la *Enciclopedia anarquista* una obra técnicamente impecable es condición de rigor. El papel, el grabado, la redacción, la corrección, la claridad de impresión y cuanto pueda dar realce a la obra no será regateado. El esfuerzo humano será generoso y espontáneo y cada uno cumplirá su cometido hasta donde pueda sin que medie retribución alguna. No escapa a nuestros cálculos que una cosa es pergeñar un artículo o una colaboración intermitente y otra es asegurar una continuidad que debe ser inquebrantable por años, porque años serán precisos para dar término a una tarea semejante. Es lo que prevé Fontaura, uno de los que más nos han animado en esta empresa operosa: «A ratos, después del trabajo cotidiano, se puede hilvanar un artículo, en plan de colaboración acá o acullá. Se puede, también, ordenar una revista o periódico mensual. ¡Ah, pero no es igual en lo que requiere un continuado y denso trabajo! Yo estaba en París cuando Faure, a cuenta de «Editions internationales», componía la Enciclopedia. El hombre se dedicaba a ello exclusivamente, y tenía su retribución mensual...»

Se trata, no hay duda, de un desafío al reloj pero abrigamos la sensación de que la *Enciclopedia anarquista*, versión castellana, saldrá airosa de la prueba y ello en beneficio de nuestros queridos ideales.

El ser humano suele tener la virtud de convertirse en gigante o en enano según el obstáculo o la empresa que se le enfrentan. Esto lo sabe el jugador de ajedrez que ve duplicar sus esfuerzos ante un adversario preparado o, viceversa, las descuida cuando su contrincante es inferior. Los hombres aceptan a veces la condición de enanos — los libertarios no escapan a la regla — porque se abrazan a causas y empresas mínimas. Bastaría una empresa de coloso para alejar, a veces, las luchas intestinas que nos desgarran. La *Enciclopedia anarquista* abre un surco nuevo. Sembremos en él.

(1). — Ultimamente han aparecido obras anarquistas muy esmeradas y capaces de competir, en el mercado del libro, con la técnica más avanzada de la impresión tipográfica. Aparte las ediciones de «Proyección», editorial de orientación libertaria, deben citarse las ediciones italianas del «Antistato» y «RL» y las inglesas de la «Freedom Press».

(2). — Ricardo Sanz, en su libro reciente «El sindicalismo y la política», pág. 128, no titubea en extenderse al respecto.

ERNESTO HERRERA

por **Vladimir Muñoz**

QUIEN haya leído las hermosas páginas que dedica el gran anarquista de la Pampa, el malogrado Rodolfo González Pacheco (1881-1949), a Hernesto Herrera, en una compilación de sus hermosos «Carteles» (1), no hay duda que habrá deseado leer a este dramturgo uruguayo. Si bien es verdad que las páginas de Pacheco fueron escritas, cuando apareció el libro de Herrera titulado «Su Majestad el Hambre» (2), ha sido causa de gran satisfacción, el que se haya publicado ahora, en una módica edición, su «Teatro completo» (3), en dos tomos.

Ernesto Herrera nació en Montevideo (Uruguay), el 20 de marzo de 1889. Hay referencias sobre su vida bohemia entre 1905 y 1907, cuando cultivó la amistad del notable poeta libertario Angel Falcó. En 1909 lo encontramos en el Paraguay, luego en la Argentina, desde donde se embarca rumbo a Europa, en el mismo barco que iba Alejandro Sux, cual éste lo relata en su libro «La juventud intelectual de la América hispana» (4). Lo vemos en Lisboa, Madrid y Barcelona, donde es encarcelado por sus ideas libertarias en la fatídica «cárcel modelo», para luego ser deportado. Desembarcando en Brasil, colabora en los periódicos anarquistas «A Lanterna» («La Linterna») de San Pablo, y «A Folha do Povo» («La Hoja del Pueblo») de Santos. Al estrenarse en Montevideo su primer drama, en 1910, se le llama el «sucesor de Florencio Sánchez» (1875-1910). Fue en este mismo año cuando conoció en Buenos Aires al inolvidable Pacheco; asimismo, al nacer en diciembre su hijo, se le nombra Barrett, en honor a su dilecto amigo, el gran anarquista Rafael Barrett (1877-1910). Dos años después, encontramos a Herrera de nuevo en Madrid, donde establece contactos con el dramatufgo Jacinto Benavente, la actriz Margarita Xirgu, y el escritor Benito Pérez Galdós. Es en 1913, cuando de paso por Lausana (Suiza), se encuentra con José Ingenieros (1877-1925), el notable sociólogo de las fuerzas morales, a quien acompaña luego en un viaje por Alemania. En 1914 regresa definitivamente de Europa, haciendo en agosto de este año un memorable viaje a Bagé (Río Grande do Sul, Brasil), con Rafael Barrett. En los primeros días de 1917, fenece Herrera en Montevideo.

Este «Teatro completo» de Herrera, está dividido en dos partes. El primer tomo versa sobre los dramas «camperos» (campesinos). El segundo se refiere a los dramas «puebleros» (ciudadanos). Antes de seguir adelante, conviene hacer saber, que en los países del Plata (Argentina y Uruguay), el idioma español es hablado diferentemente e incluso con palabras desconocidas en España; especialmente por los «paisanos» (campesinos). El filólogo gallego Daniel Granada, que vivió la mayor parte de su vida en el Uruguay, nos ha dejado su hermosa obra «Vocabulario rioplatense razonado» (5), de indispensable asimilación y consulta para comprender la evolución del castellano rioplatense. Destaquemos enseguida que en este primer tomo de Herrera, llama felizmente la atención, la profusión de refranes de pura cepa «criolla», que muestran la innata sabiduría de las gentes del campo. Citemos algunos de ellos: «Vos has oído relinchar y no sabés en que potrero» (Tú has oído campanas y no sabes donde); «No galope que hay aujeros, paisano» (No por mucho madrugar amanece más temprano); «Al que nace barrigón es al nudo que lo fajen» (Genio y figura hasta la sepultura); «Lo mesmo que ginetear el mancarrón aguatero que de puro manso ni se espantan las moscas» (Del árbol caído todo el mundo hace leña), etc.

Casi todo el teatro de Herrera está centrado en el problema de la mujer, a la que dignifica constantemente. En este primer tomo, aparece una y otra vez el tema de los «guachos» (bastardos), a los que algunos dan por llamar risiblemente «hijos naturales», como si todos los niños no lo fueran, no importa si su nacimiento se haya producido legal o ilegalmente. Al contrario, si se tuviera que realzar, o dignificar a alguien en este caso, la lógica nos dice que habría de ser al niño y a la madre que se encuentran en el desamparo. Herrera pone en boca de su personaje Pancho (drama «El Estanque), esta acertada opinión: «Pa mí, las mujeres güenas son todas dinas, y los hijos, guachos o no, todos son hijos». El segundo tomo, gira una y otra vez, el problema del amor, al que Herrera lo desea puro, noble y libre. Entre los dramas de este tomo, destácase «La Moral de Misia Paca», personaje atávicamente retrógado, enemigo instintivo de la verdad y del amor que, con acertadas palabras de Herrera, «son los más encarnizados enemigos de su santa moral».

Herrera ha pasado principalmente a la posteridad por su drama «El león ciego», de tersa reciedumbre pacifista, que se destaca y diferencia de toda su otra obra dramática (el último del primer tomo en la edición que comentamos). Si se tuviera que hacer una antología dramática integralmente pacifista, desde Aristófanes a nuestros tiempos, Herrera tendría su puesto de honor con «El león ciego». Tal león no es otro (considérese el tema individual o colectivamente) que el pueblo cegado, cegamandose en los campos de batalla. Como acertadamente lo expresa Walter Reia, prologuista del «Teatro completo» de Herrera, «El león ciego», es «la expresión auténtica del pensamiento pacifista de Ernesto Herrera».

(Sigue en la página 2.)

Buzón de la Enciclopedia
Boite à lettres de l'Encyclopédie

J. Jové, Six Fours. — Abierta suscripción. Caracas ya ha procedido, por correo ordinario, a remitirte el primer fascículo, edición francesa. El segundo está en máquina y su expedición se hará en breve.

Pio Turrone. — Cesena, Italia. — Souscription ouverte. Tu dois recevoir dans les prochains jours le premier des cahiers de l'édition française. Le deuxième suivra de très près.

José Payan, Cercottes, idem idem. Mr et Mme Briquet, Orléans. Bien reçue la somme de 20 frs. Votre adresse a été déjà envoyée à Caracas, d'où nous procèderons à vous expédier périodiquement les fascicules.

Mr Evlagon, Orléans. Nous avons reçu aussi la somme de 30 frs. L'expédition de l'Encyclopédie sera faite directement du Vénézuéla.

Docteur Morin, Orléans. Accusons réception de l'envoie de 50 frs. Vous recevrez les fascicules à mesure de leur parution.

Guiy Millot, Maisons-Alfort. Notre CCP a reçu tes 10 frs. Ton adresse a été envoyée au Vénézuéla, et le premier des fascicules de l'édition française doit te parvenir un de ces jours. Pour les effets du prix de souscription il faut considérer un dollar U.S.A., égal à 4,95 frs.

Michel Doléans, Monce-en-Belin. Souscription ouverte. Par lettre à part te parviendront les prix des fascicules et les renseignements que tu demandes.

Aquilino Gainzarain, Castera Verduzan. El dólar corresponde a 4,95 francos. Independiente de la decisión que tomes hemos procedido a abrirte ficha para cuando se impriman los cuadernos de la Enciclopedia en español.

Ramón Puig, Toulouse. El correo venezolano te hará llegar la propaganda y las circulares que solicitas. Hemos abierto ficha a tu nombre para la edición de la *Enciclopedia anarquista* en español.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

16 MARS 1967
NUMERO 445
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

TRAVAILLEUR A TON POSTE

TROP nombreux sont encore les travailleurs qui, croyant ainsi mettre un terme à leurs craintes au sujet de la situation sociale qui s'aggrave tous les jours un peu plus, ont remis une fois de plus leurs destinées entre les mains de leurs maîtres. Quelle erreur !

La comédie électorale est terminée; chacun a cru bien faire en votant pour Y ou Z ou encore en blanc et même en s'abstenant suivant ses conceptions; et c'est ça, la politique en démocratie.

Mais les problèmes humains ne se résolvent pas pour autant; la tragédie populaire qui a précédé la campagne électorale succèdera au choix des candidats au pouvoir.

Peut-on, d'ailleurs, être naïf au point de croire, pour ne prendre qu'un exemple, que le Tribunal de grande instance de Besançon qui a rendu le vendredi 3 mars une ordonnance de référé par laquelle il donne pouvoir à la direction de la firme de textile « Rhodiaceta » de faire appel à la force publique pour faire évacuer l'usine occupée par les grévistes, peut, maintenant que les jeux électoraux sont faits, manifester un peu plus de compréhension à l'égard des familles touchées par les mesures abusives de la direction Rhodiacéta ? Par ailleurs, comment compte-on s'y prendre pour réduire la courbe du chômage qui observe depuis quelque temps une ascension alarmante ?

Les derniers chiffres publiés par la presse en disent long sur les progrès de la récession. Dans la région parisienne, secteur qui pourtant absorbe le plus de main-d'œuvre, les demandes d'emploi non satisfaites sont passées de 24.953 le 1er février 66 à 32.260 le 1er février 67.

N'allez surtout pas nous raconter que tout cela est la faute des nombreux travailleurs qui n'ont pas voté pour le bon candidat. Nous voulons bien admettre que la classe ouvrière, constituant l'élément électoral le plus nombreux, est en mesure de faire pencher la balance du côté de ceux qui se veulent ses défenseurs et ses représentants. S'il n'en est pas ainsi, la faute n'en incombe pas aux travailleurs mais à ceux qui leur ont toujours fait des promesses jamais tenues. Certains dirigeants de la « gôche » ont attribué leur échec à l'utilisation abusive des moyens de diffusion tels que la radio et la télé par les tenants du pouvoir et c'est peut-être un peu vrai mais qu'ils soient persuadés que sans leurs multiples trahisons vis-à-vis du peuple laborieux, aucune publicité d'essence capitaliste ne pourrait avoir de prise sur le prolétariat. Quoiqu'on en dise, l'émancipation de celui-ci se fait envers et contre tous. Il n'en est pas encore au stade de s'administrer lui-même mais il sait déjà qu'il n'a rien à attendre de bon des nouveaux députés élus. La seule issue qu'il lui reste c'est la lutte de classe et la seule arme efficace c'est la grève générale.

Bien sûr, les Bergeron de F.O., Mascarello pour la C.G.T., après les démonstrations de réformisme de ces centrales respectives, glorifient eux-aussi la lutte de classe, affirmant entre autre que : « Tant que les rapports de production ne seront pas modifiés fondamentalement et que l'exploitation de l'homme par l'homme ne sera pas supprimée, la lutte de classe persistera ». Ce qui ne les empêche pas de dire par ailleurs que leur mouvement syndical recherche la discussion et souhaite le dialogue avec le gouvernement. C'est là le plus bel aveu et une très bonne preuve de leur esprit collaborationniste; ce qui est en flagrante contradiction avec la véritable lutte de classe et égare une partie des troupes.

Mais la classe ouvrière trouvera sa voie; elle ne renoncera jamais complétement au combat qu'elle doit mener contre ceux qui l'exploitent physiquement et moralement et au lendemain des élections il doit se tenir à son poste.

La lutte sera dure car les perspectives sont sombres mais il faut garder l'espoir; nous sommes nombreux à en avoir assez d'être les éternels dupes. Aussi, travailleur, chaque fois qu'il faudra se battre pour l'égalité économique et sociale, le respect intégral des libertés individuelles et l'abolition totale des privilèges, les gars de la C.N.T. se trouveront à tes côtés.

LES PSYCHANALYSTES...

ON sait qu'à notre époque de nombreux fils de bourgeois poursuivant leurs études s'orientent vers des professions ne les obligeant pas à des études trop mathématiques. Or, le barreau est encombré, la médecine devenue l'exploitation la plus fructueuse de la santé quand on exerce en ville, n'offre à la campagne que des situation médiocres pour des esprits ambitieux.

La société bourgeoise a prévu pour ses fils des situations qui satisfassent leurs besoins de loisirs par des professions au caractère indéterminé. C'est ainsi que la psychologie est devenue une source d'activités professionnelles très rentables. Mais la facilité d'y accéder fait que la concurrence y est très vive, et, par là, ceux qui l'exercent sont appelés souvent à servir des intérêts de morale douteuse.

C'est ainsi que ce jour, j'écoutais à la radio une équipe de psychanalystes qui, aidés par un médecin spécialiste des maladies mentales, traitaient de l'utopie...

Il s'agissait de démontrer que les rêves sociaux se proposant de transformer la société pour lui donner des fondations sur lesquelles la justice, la fraternité et le bonheur pourraient se développer, n'étaient que rêves chimériques, mythes et utopies.

En cela, ajoutait le médicastre, ces utopistes ont ce trait commun avec les déments légers que nous soignons, que leur esprit se nourrit toujours d'images abstraites et de projets inconciliables avec la confusion des intérêts qui participent à la vie sociale.

Naturellement, cette information « rétribuée » ne s'est pas soucié de nous démontrer par des faits que ce qui parut utopiste il y a des siècles est très souvent une réalité dépassant encore plus souvent la fiction... Non, il s'agissait de répéter ce que tant de philosophes réactionnaires ont tenté de faire au cours de l'histoire : dissuader les hommes que la pratique de la raison pourrait peu à peu les libérer des contraintes physiques et sociales, de telle façon que la classe des privilégiés ne soit jamais menacée dans l'exercice du « Droit inégal ».

Et pourtant, en dépit de nos mécontentements justifiés, de notre soif de dignité et de liberté, que de conquêtes scientifiques et sociales ont réalisé ce qui apparaissait autrefois comme des rêves insensés. Le seul avantage intellectuel des conquêtes spatiales n'est-il pas de détruire le préjugé religieux quant à l'existence d'un ciel qui serait une réserve où s'ébattraient des âmes protégées par un grand Manitou ? Or, combien d'esprits lucides n'ont ils pas été brûlés, torturés pour avoir émis cette utopie que les hommes étaient libres de tout assujetissement religieux ?

N'est-ce pas un archevêque qui déclarait au concile regretter que l'on n'ait pas inséré dans le schéma une définition plus éclairée du paradis et de l'enfer, attendu qu'à notre époque il est difficile d'enseigner que le paradis et l'enfer existent ... » !

Le rêve d'Icare, taxé d'utopie n'est-il pas dépassé ?

Des sources d'énergie considérables ne sont-elles déjà pas en mesure d'assurer à l'homme une activité réduite, l'arrachant aux conséquences absurdes du « péché originel » : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » ?

N'est-il pas arrivé au siècle dernier que des philosophes orgeilleux et transcendants dont les théories empoisonnent encore l'actualité, considéraient comme utopique de vouloir libérer l'homme par une autre synthèse que celle de la soumission à une force étatiste implacable ? Et ces scientifiques n'ont-il pas échoué à vouloir écraser l'individu en manière de libérer l'homme et de construire la liberté ?

Et les kibboutzniks, démontrant l'absurde de telles théories, n'ont-ils pas depuis 60 ans réalisé ce rêve qui paraissait impossible « de forger par un élan volontaire une société d'hommes libres et conscients de leur devoir collectif » ?

Certes, ils peuvent être vaincus quelque jour par l'association du capital et de l'Etat, mais ils ont démontré que le communisme libertaire était viable et pouvait apporter à l'homme ce que nul autre régime ne lui a accordé jusqu'à ce jour ?

Pauvres psychologues. Si nombreux dans le parasitisme social. En vous écoutant, vous me donniez l'impression de porter en vous ce que vous reprochez aux pionniers de l'avenir parce qu'ils sont éclairés sur les forces d'évolution, c'est-à-dire d'être des déments.

Car l'utopie a perdu le caractère que lui donnait Moore le philosophe. Elle n'est plus une vision lointaine d'un monde dont l'image paraît « drôle » aux imbéciles parce qu'en notre temps la démonstration est faite que les frontières de l'impossible reculent tous les jours.

L'utopie est devenue cet attachement des esprits sclérosés à des formules, à des théories, à des techniques, à des traditions que le progrès écrase dans sa marche précipitée par l'accumulation des connaissances.

L'utopie, c'est, par exemple, pour les dictatures, y comprise celle de Franco, de croire que les hommes s'inclineront toujours sous le culte de la force...

Et que malgré leur servilité apparente, leur igorance et leur égoïsme, les conditions de la guerre sociale ne les détermineront pas à sortir de leur servilisme pour réaliser l'égalité économique et sociale.

L'utopie c'est d'incruster sa pensée dans une intelligence qui se refuse à construire l'avenir dans le présent parce qu'elle juge que sa propre vie sera trop courte pour lui en assurer la jouissance.

Mais en dépit de ces faiblesses, des reculs provisoires, de la survivance des religions spirituelles et politiques, nous discernons dans l'évolution des faits les symptômes de la grande mutation révolutionnaire qui nous apportera la dignité dans le travail et la justice dans les rapports humains.

Alors nous demanderons aux psychanalystes de réagir contre leur propre démence et de remplir enfin un travail utile à tous, ce qui confère à l'homme son plus beau titre de noblesse.

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

LA GREVE REVOLUTIONNAIRE

LE syndicalisme révolutionnaire préconise la « grève sauvage ». Elle se caractérise à la fois sur le plan tactique et sur le plan des objectifs et se différencie totalement sur ces deux plans de la « grève légale » réformiste.

Sur le plan tactique, la grève sauvage est une attaque brutale contre le patronat ou contre l'Etat-patron. Elle se déclanche à partir de l'initiative des travailleurs eux-mêmes, organisés à la base. C'est dire qu'elle passe à la fois, par-dessus la légalité bourgeoise et par-dessus l'autorité des centrales syndicales réformistes. Etant la manifestation de la puissance ouvrière dirigée contre le système capitaliste lui-même, et non seulement contre le patronat, la grève révolutionnaire ne tient aucun compte des normes imposées par la légalité bourgeoise. Elle ne se déclenche pas après « autorisation préalable » mais à l'instant précis où les travailleurs eux-mêmes jugent qu'ils doivent passer à l'action compte-tenu des données concrètes de la situation. Elle peut être une riposte comme elle peut être une offensive prolétarienne. Si les circonstances le permettent, la grève révolutionnaire doit, dans toute la mesure du possible, se prolonger par des manifestations qui dépassent le cadre du lieu de travail et qui montrent par là qu'elle n'est pas uniquement un conflit entre salariés et patronat mais, au-delà, une remise en cause globale du système capitaliste tout entier. La grève sauvage est presque toujours violente parce qu'elle rétablit les véritables rapports qui existent entre l'Etat capitaliste et les masses laborieuses et qui se résument en un rapport de forces.

Sur le plan des objectifs et bien qu'elle puisse avoir pour point de départ, dans certaines circonstances, la revendication d'avantages immédiats, la grève révolutionnaire n'a pas pour but essentiel d'obtenir des réformes s'inscrivant dans le cadre des rapports de production capitalistes. Ses objectifs résident bien davantage dans l'élaboration des conditions subjectives qui permettront à la classe laborieuse, transformée en prolétariat révolutionnaire, de briser les rapports de production capitalistes et de détruire les structures bourgeoises de la société. L'important n'est donc pas la conquête d'avantages immédiats susceptibles d'être aussitôt remis en cause par le capitalisme lui-même; l'essentiel est que la grève débouche sur un thème qui s'inscrive dans le contexte de la lutte des classes, que provoque une prise de conscience de classe chez les travailleurs qui n'ont pas participé directement au déclenchement de la grève et qui puisse s'exprimer dans une *solidarité prolétarienne* face aux moyens de coercition du capitalisme. A ce sujet, on peut remarquer que nombre de grèves violentes en Espagne, l'un des rares pays occidentaux où pour des raisons qui ne sont sans doute pas sans rapport avec les structures fascistes du régime — les masses laborieuses aient conservé une certaine conscience de classe et une certaine combativité —, éclatent non pas à la suite d'une offensive pour des revendications immédiates mais en tant que riposte du renvoi arbitraire de camarades de travail : c'est le *tous pour un* de la conscience de classe prolétarienne; c'est aussi l'affrontation qu'au-delà de l'individualisme bourgeois, qui tend à dresser les individus les uns contre les autres quelles que soient leurs origines, il existe une fraternité sociale qui dresse en bloc les exploités contre les exploiteurs.

La grève est l'expression du soulèvement prolétarien devant les exigences du capitalisme. Or, ces exigences ne sont pas passagères, caractéristiques d'une période donnée et limitée qui serait une période « difficile », pour l'économie. Elles sont les bases mêmes du capitalisme, son essence, la spoliation qui lui a donné naissance et par laquelle il vit et se perpétue. Il n'y a pas de capitalisme sans aliénation du travail du salarié. La grève est donc par essence la négation du capitalisme lui-même et cette négation doit apparaître clairement dans le développement de la grève, dans ses objectifs non pas immédiats mais historiques : « Les syndicats agissent utilement en tant que centres de résistance aux empiètements du capital. Ils manquent en partie leur but dès qu'ils se bornent à une guerre d'escarmouches contre les effets du régime même existant, au lieu de travailler en même temps à sa transformation et de se servir de leur force organisée comme d'un levier pour l'émancipation définitive de la classe travailleuse, c'est-à-dire pour l'abolition définitive du salariat. » (K. Marx).

Mais il est évident que, dans le cadre du système actuel et le capitalisme disposant de tous les moyens de coercition propres à réduire n'importe quel soulèvement localisé, la lutte prolétarienne ne saurait triompher tant qu'elle ne pourra pas s'appuyer sur l'ensemble des forces constituées par les masses laborieuses. Pour que ces forces entrent en action, il est avant tout nécessaire qu'elles réalisent la synthèse de classe et la conscience de classe qui doivent précéder leur organisation para-militaire en tant que prolétariat révolutionnaire. Pour favoriser cette prise de conscience globale, les escarmouches prolétariennes doivent à la fois représenter une radicalisation de rapports de classe globale et conduisant au bouleversement des rapports de forces existant entre l'Etat capitaliste et la préfiguration de la révolution sociale. Elles doivent être une imitation réduite, un essai, une préparation du grand bouleversement final. Elles doivent être surtout une série de combats sans équivoque par lesquels le prolétariat révolutionnaire se construit et forge ses armes en vue de la révolution sociale. Il doit s'agir d'une série de défaites menant à la victoire finale. Défaites parce que les travailleurs révolutionnaires ne pourront triompher tant qu'ils n'auront pas réalisé l'unité d'action directe suivant la prise de conscience de classe globale et conduisant au bouleversement des rapports de force existant entre l'Etat capitaliste et le syndicalisme révolutionnaire. Mais défaite conduisant à la victoire chaque fois que les travailleurs révolutionnaires auront pû tirer des enseignements pratiques du combat mené et surtout chaque fois que l'action directe conduira à un renforcement, à un regroupement des forces prolétariennes en dehors du défaitisme réformiste.

SEVY

(A suivre.)

LE SUAIRE DE TURIN

Enigme - Mystère - Imposture et mystification

DE temps à autre nous assistons à la résurrection de l'imposture du suaire de Turin. Le besoin d'entretenir une légende à des fins d'exploitation de la crédulité des foules, a de ces nécessités impérieuses. Cette résurrection est donc de rigueur, car il est indispensable de proposer la présence du passé, perpétuant l'énigme de cette histoire invraisemblable.

Abordons-la donc en acceptant la résurrection de Jésus, sans laquelle l'Eglise de Rome s'effondre tout entière avec fracas.

On comprend dès l'abord, avec quel soin jaloux l'Eglise essaie de défendre, justifier, prôner cette résurrection. Malgré les arguties cousues de fil blanc, elle est parvenue à faire avaler la couleuvre pendant des siècles. Rien de plus naïf que les récits évangéliques, qui cependant, sont loin d'exalter les faits historiques. Aussi, n'est-ce pas sans étonnement, que je lisais dan la « Libre Belgique » ces lignes, au début d'un article consacré au « suaire de Turin ou l'énigme sans solution... » (1) :

« La résurrection de Christ telle que la racontent les évangiles est un prodigieux reportage, un des mieux faits qui aient jamais paru. »

De là à accepter cette fable habilement orchestrée, il y a du chemin que ne peut franchir un esprit en possession d'un peu de bon sens et de raison.

Ce n'est qu'après quelques siècles, que cet événement étrange nous sera rapporté : l'homme vêtu de blanc, qui surgit hors du tombeau, devant les sentinelles épouvantées, suscitant la crainte des autorités juives.

Matthieu et d'autres apôtres écriront des récits évangéliques, eternels bobards qui s'enseignent toujours en toute quiétude.

Que de volumes publiés à ce jour sur l'historicité de Jésus, fils de Dieu. Après près de deux mille ans, on n'est guère plus avancé. De plus en plus, à vouloir trop la prouver, on en est arrivé à douter et à nier. Certains historiens, dont la majeure partie élevés dans l'enseignement de l'Eglise catholique, protestante ou hébraïque, récusent à ce jour, ce Christ ou de Jésus, mort sur la croix, enseveli et ressuscité.

Mais ne nous écartons pas trop du sujet, et revenons au but de notre propos.

Daniel Rops, dans son livre « Jésus et son temps », a vaguement fait allusion à cette mystérieuse farce de Turin, tandis qu'il n'en affirme pas l'authenticité. Il préfère dire à Claudel, l'admiration que l'on peut éprouver pour ce linceul, de linge conservé et qui jouit d'une célébrité auprès du public chrétien : « véracité épouvantable..., plus qu'une image c'est une présence ! »

Cependant, la valeur de ce document est des plus contestée par de nombreux auteurs. Ce témoignage Rops-Claudel est sans valeur. D'ailleurs, tout s'y oppose formellement et la légende s'effondre devant un examen quelque peu approfondi.

Un jour, les papes s'y mirent sans oser affirmer que le suaire était authentique. Ils s'aventurèrent à parler de choses sacrées, telles que nulle part ailleurs elles ne pouvaient être.

Mise au point prudence, car vrai ou faux, le suaire a besoin d'une utilisation profitable à la croyance. Il y a trop de confusions pour qu'on puisse accréditer celles qui voudraient être sans failles

Sait-on que la foi de gens de la moitié du XIVe siècle était telle qu'ils croyaient dur comme fer à l'authenticité de lettres autographes du Christ ? Les choses les plus ébouriffantes furent acceptées comme réelles : l'or des Rois mages, qui ne fait plus que sourire, de même les douze corbeilles de la multiplication des pains ou bien encore le trône de David. Toutes ces supercheries furent répandues aux siècles passés, et Bartholomée, lors de la première croisade découvrit à Antioche la Sainte Lance. Le légat du pape flaire une supercherie, sachant que l'armée des croisés démoralisée avait besoin d'exaltation pour le combat contre les mécréants !

D'autres lances existaient à Notre-Dame de Pharos, à Constantinople. Alors notre « Bartholomée dut se soumettre à un jugement de Dieu et fut brûlé. »

Le pape accorda les violons et l'empereur diplomate usa dans sa réponse à Raymond de Toulouse, des mots : « saint clou », au lieu de « lance ». Drôle le clou, en vérité ! Ce qui fit dire par la suite, aux gens obstinés de piété et d'espérance...

« Bienheureux celui qui croit sans avoir vu. »

A rapprocher de cet enseignement : « Bienheureux les simples d'esprit, le royaume de Dieu leur appartient. »

Simples d'esprit et aveugles, ce sont là des grâces sanctifiantes et l'avenir des religions catholiques et autres par elles ainsi sont sauvées jusqu'à nos jours.

« Le saint suaire de Turin, écrit l'abbé Joseph Turmel, sert aujourd'hui à prouver la divinité de la religion catholique. »

Cette nouvelle imposture s'ajoute à l'actif de l'Eglise : on ne les compte plus. Comment comprendre que ladite Eglise puisse survivre à de telles mystifications.

Quant à nous, nous dirons après l'abbé Turmel : le suaire de Jésus, comme son nombril, son prépuce, les clous de la croix et les épines de sa couronne sont pour autant que nous acceptions quelques instants, l'authenticité, sont des curiosités au même titre que la dent de Boudha vénérée à Ceylan par les bouddhistes; des religions, sans plus.

HEM DAY

(1) Jo Gérard, 5 avril 1966.

INFORMATION DE LA 19e UNION REGIONALE

L'Union locale de Marseille convoque tous les affiliés de Marseille et la région à l'assemblée générale qui aura lieu le samedi 18 courant à 18 heures, au siège, vieille Bourse du travail, 13, rue de l'Académie, Marseille.

La présence de tous les camarades est indispensable.

ETERNELLE GALEJADE

Le 23 avril 1870, avant Sedan, Napoléon III, d'adressant aux Français, déclarait : « Donnez-moi une nouvelle preuve de votre confiance. En apportant au scrutin un vote affirmatif, vous conjurerez les menaces de la Révolution. » On sait ce qu'il advint.

Le 19 septembre 1877, le maréchal Mac-Mahon déclarait : « Maintenant, c'est à vous de parler. On vous dit que je veux renverser la République ! Vous ne le croirez pas. La Constitution est confiée à ma garde, je la ferai respecter. » On sait ce qu'il advint.

En vérité, l'histoire ne fait que se reconduire. Aujourd'hui, le Général de Gaulle, se porte garant de la Constitution... la sienne... mais son entourage laisse entendre, qu'en cas de minorité aux élections législatives, au mépris de la décision du peuple français, le Général de Gaulle continuerait à diriger la politique catastrophique de la France, ce qui serait, au point de vue social, une aggravation du chômage, de la misère et de l'incertitude du lendemain qui commence à se pointer dans les foyers des travailleurs.

Les politiciens, tous les politiciens, de droite ou de gauche, jugent les moutons de Panurge, que sont les électeurs, à leur juste valeur. L'organisation politique ne change pas au gré des législatives et les promesses des politiciens ne sont que des formules publicitaires, dont l'application demeure irréalisable, du fait de la nécessité d'autorité des gouvernements. Le prolétariat continue à étouffer sous une liberté déguisée et sous les entraves du pouvoir qui s'octroie la plus grosse part de la production des travailleurs, pour renforcer son régime d'oppression.

Tout le problème consiste à faire des promesses qui ne seront jamais tenues pour séduire cette foule soumise qui ne possède plus le courage de défendre sa liberté, son droit à la vie et qui tend les poignets aux chaînes de l'esclavage, tendues par les plus menteurs, les plus fripons, les plus exploiteurs.

Et, pour ce faire, ces hommes sans scrupules, n'hésitent pas aux plus cyniques tartufferies. C'est ainsi que ce grand tyran de Bonaparte, devenu empereur des Français, déclarait à un de ses ministres, lorsqu'il institua l'ordre de la Légion d'honneur : « C'est avec des hochets qu'on fait marcher les hommes. »

Les galéjades sont éternelles, aujourd'hui; nous apprenons que le Centre d'information civique décernera le « Trophée du civisme » à la localité de plus de 2.000 habitants qui, aux élections des 5 et 12 mars enregistrera le taux le plus faible d'abstention. Ce trophée sera un objet en céramique créé spécialement par Bernard Lorjou.

En plus de ce « Trophée du civisme » la Rédaction du journal LE COMBAT SYNDICALISTE offrira, à la dite localité 500 kilos de poires blettes.

RENE VILLARD

DE TOUT, UN PEU

DANS mon dernier papier, sur la déclaration de Mendès-France, j'ai écris ceci : Construction immédiate de tout ce qui nous manque : hôpitaux, écoles, habitations, piscines, etc.

Or, aujourd'hui je viens de lire, dans une chronique du journal « Combat » cette simple information : « La fusée « Diadème » qui a donné la satisfaction mitigée que l'on sait, nous a coûté en trois ans, la coquette somme de 500 milliards. »

Vous avez bien lu : 500 milliards ! Anciens, d'accord, mais tout de même, que n'aurait-ton pu faire, dans le domaine des constructions urgentes, avec tous ces milliards, puisés assez brutalement dans les poches des salariés, surtout !

J'entends que c'est devenu un lieu commun, surtout en la période présente, de comparer les dépenses utiles, voire nécessaires, et les dépenses de prestige, mais avouez que 500 milliards c'est quelque chose. Et je gage que le bon peuple, s'il avait droit au chapitre n'aurait pas voté ces crédits avec enthousiasme.

A ce tarif, à combien doit se chiffrer le prix de revient de notre fa-

(Suite en page 2.)

DECLARATIONS (suite)

MONSIEUR Joxe, à Lyon : Nous arrivons au point où nous allons rattraper un retard accumulé pendant cinquante ans. »

Bon, voilà qui est rassurant, et haro sur tous ces prétendus chefs et sous-chefs de gouvernement qui ont paradé sur les trétaux politiques depuis... au moins cinquante ans.

Toutefois, ce rattrapage ne me paraît pas très probant, surtout si l'on en juge par les vives et unanimes critiques des membres de l'opposition. Et, la plupart du temps, il s'agit de critiques chiffrées. Oh ! je sais bien que l'on peut faire dire ce que l'on veut aux chiffres, et les deux blocs en présence ne s'en privent pas. Mais tout de même, il y a des messieurs très bien, beux manieurs de statistique, qui ne sont pas d'authentiques révolutionnaires, et qui ne sont pas très emballés par les réalisations tant vantées de la Ve République. Par exemple un certain Claude Krief qui écrit dans le « Nouvel observateur », que « si l'on prend comme base 100 l'indice de la production industrielle en 1958, sans le bâtiment, l'Italie se trouvait à la fin de 1966 à l'indice 212, l'Allemagne à l'indice 165 et la France à l'indice 155. »

D'accord, mais cela non plus n'est pas très probant. Ce qui l'est plus, c'est ce que, dans le même journal, écrit Michel Bosquet, lequel montre que si la *croissance économique a été de 45 % en huit ans, les gains horaires des ouvriers n'ont augmenté en pouvoir d'achat que de* 3,8 % *entre* 1956 *et* 1965.

Voilà qui est plus explicite, et bien de maigres aumônes demandées, et parfois obtenues, par les directions des centrales syndicales lors de ces grèves plus ou moins bidons comme il y en a tant eu ces dernières années.

En conclusion, le même Michel Bosquet affirme ceci : « Pendant huit ans, les non-salariés (paysans exclus) ont été les principaux bénéficiaires de l'expansion. On attendait d'eux qu'ils acquièrent une mentalité capitaliste, ils ont fait preuve d'une mentalité de spéculateurs et de rentiers. »

C'est bien cela exactement, qu'il faut penser en conclusion, mais ce ON cité plus haut, qui est-ce sinon un congénital et indécrotable fauxnaïf ?

BLANQUET

Figuras ejemplares

Al compañero Juan Higuera

LA lectura del reciente libro aparecido «El movimiento obrero español. Historia y crítica», del compañero Buenacasa, me ha sugerido las presentes líneas, todas ellas llenas de respeto al compañero desaparecido.

No seré yo quien trate de puntualizar el interés o importancia de esta nueva obra del exilio; para mí es un libro sencillo, ameno, claro. De una sencillez característica y particular del finado, muy apreciado y respetado en nuestros medios.

Toda su lectura me hace volver a aquellos tiempos en que pude conocer personalmente al fundador de la Escuela de militantes de Cataluña, a la que pertenecí y en la que aprendí cosas estupendas, necesarias para el militante. Como discípulo de aquella Escuela y de tal maestro y de cuantos profesores pasaron por aquella tribuna, me es grato reconocer que guardo de todos excelentes recuerdos.

Buenacasa se encargaba, en calidad de responsable, de acoger a los que veníamos a aprender debidamente avalados por nuestro sindicato o federación local. El compañero Blasco se encargaba de hacer el guión de nuestras actividades cotidianas, coloquios, comentarios de libros, lectura de artículos escritos por los discípulos; conferencias en aquella pequeña y grande tribuna por la que hubimos de pasar pruebas, tantísimas veces, antes de hacer nuestra aparición en público. El desplazamiento de tantísimos militantes al frente y otras ocupaciones que la revolución exigía, obligó a ello.

Manuel Buenacasa decía que «los que tenemos el deber de llenar nuestras publicaciones deberíamos procurar que ninguna colaboración pasase de cinco cuartillas, pues hemos de pensar en el amigo director, en el linotipista y en aquellos hombres de buena voluntad que se desvelan en esta o aquella publicación. Un orador debe ser breve, preciso; es preferible que el que escuche diga: «Fue corto pero habló bien», a que «estuvo bien, pero pesado». Un presidente de asamblea debe ser psicólogo para saber cortar o resumir las palabras útiles. Un director de periódico requiere facultades que no todos tenemos...

Cabe, pues, decir que este amigo reunía muchas de estas cualidades. De todos los militantes, en particular de Cataluña, tenía hecha su composición de lugar. De todos sabía de qué pie cojeaban y hasta qué punto serían capaces de presentarse ante los alumnos de la Escuela de militantes para hacer una exposición cualquiera a propuesta de la misma.

El compañero Buenacasa poseía una memoria envidiable para dar pelos y señales de todo cuanto de interés se debiera haber escrito. Cuando peroraba gustaba decir las cosas por su nombre, y la verdad por cruda que fuera. Tenía enemigos sin tenerlos, pues muchos militantes rehuían su amistad, digamos más bien su roce. Siempre lo observé algo sordo, o al menos así se comportaba haciéndose muchas veces repetir, quizás para mejor captar las cosas. Otro, Gonzalo de Reparaz, cuyo elemento nunca se negó a venir para ocupar la tribuna de la escuela de la Casa C. N. T.-F. A. I., siempre en Barcelona. ¡Cuán bellas cosas nos decía aquel venerable viejo! En honor a la verdad aseguro que tampoco se negaron a venir Jacinto Borrás, Puig Elías, Muntaner, José Negre, primer secretario de la C. N. T.; Manuel Pérez, Comas Solá, etc. No otro tanto pudiéramos decir de ciertos relumbrones, algunos en el exilio y desconocidos ya como ellos solos. Y es que en la Escuela de militantes de Cataluña no todos podían hacer y decir sin ton ni son. Allí el que hablaba tenía que «amarrarse los pantalones», aunque en alguna ocasión alguien dijera que éramos parlanchines. Allí se preguntaba mucho y esto nos gusta a todos.

Los artículos que entregábamos para su publicación en el boletín eran debidamente pasados por el tamiz, leídos en presencia de todos.

En cierta ocasión la escuela organizó la llamada Jornada del militante. Se tenía que dar en el mismo día y en la misma hora un puñado de conferencias. A mí me tocó Pueblo Nuevo. Debido a un conflicto local, según me dijeron los compañeros de allí, se suspendió. Cuando al día siguiente dimos cuenta de cómo se pasó la cosa, bien se vio que no se le prestó el calor debido a esta jornada, a pesar de que «Solidaridad Obrera» lo anunciara días antes. Sólo el sindicato de la Industria gastronómica, con «los de ayer y los de hoy» en el mismo local o edificio, supieron acoger tan simpática iniciativa en la que poder escuchar a veinte jóvenes deseosos de ocupar tribuna libertaria. La Escuela de militantes en cuestión era la vara verde. Muchas veces era el propio Buenacasa quien tenía que subir a la tribuna y apechugar con el tema que se le había señalado al conferenciante, porque aquél no venía a dar la cara.

Buenacasa acudía a la Casa C.N.T.-F.A.I. de la Vía Durruti antes de que saliera el sol; quería controlar a qué hora lo hacían los militantes a sueldo. Decía que los hombres del frente que nos guardaban la vida no tenían descanso, que dormían en la propia trinchera y ganaban diez pesetas. Cuando nos deleitaba con sus conocimientos, en unión del inteligente Blasco tenía repertorio para nunca acabar. Otro tanto ocurría cuando el invitado era José Negre.

Su libro, última aportación al movimiento juvenil anarcosindicalista, tiene bastante interés como historia confederal, por lo que pudiera ser de gran utilidad si se llega algún día a escribir la historia de la C.N.T., no hace mucho propuesto por el compañero Viadiu. Iniciativa que de haber estado entre nosotros aún, el compañero Buenacasa hubiera apoyado.

RODAMA

DISCOS

Confederalmente, estamos en la pequeña historia. Cada cual expone sus recuerdos, mejor o peor hilvanados, pero en todo caso objetivos. Por estas páginas desfilaron innúmeras escenas salpicadas de datos a título «de los tiempos idos». Ahora el compañero Longás recuerda aconteceres parecidos, y otros más lo han hecho o están en plan de hacerlo. Pedro Vallina escribió un libro interesantísimo desde el punto de vista documental, editado por esta casa bajo el título de «Crónica de un revolucionario», con anotaciones sobre Fermín Salvochea. Quiérese decir, que cada uno dá su historieta — la de Vallina, muy apreciable — pero sin cohesión con las otras, sin propósito unificador, sin orientación trazada, lo cual es muy anarquista, no hay duda, pero destinado al museo de las buenas intenciones.

Mientras tanto, los comunistas escriben su historia sin tenerla. No alcanzan a prestigiar su nebulosa, su inexistencia hasta el año 18 del siglo; pero tratan de conseguir que la historia del elemento revolucionario concurrente quede, desaparecida, o cuando menos, desvirtuada. Aquí el «Paradigma de una Revolución» de Abel Paz es muy bien venido. Pero el caso nuestro es el de escribir la Historia Grande de la Confederación Nacional del Trabajo. Esa Historia jamás conseguida pese a las referencias — siempre pasajeras, incoordinadas — de éste o aquél compañero. José Viadiu propuso en estas páginas la edificación de la Historia que la C.N.T. necesita, sin que la organización le haya dado respuesta. ¿Por qué el silencio? ¿Para qué el Nirvana?

La memoria del hombre se diluye y las interpretaciones «modernas», faltas de puntos de referencia, derivan fácilmente en elucubraciones capciosas o fantásticas. Los sabios de hace dos mil y pico de años constan en los pasos de la actual civilización por las sabidurías que dejaron escritas. Nosotros — lo sabemos — no disponemos de Salomones, pero sí de hechos y realizaciones que valen por una sabiduría práctica y de humanidad profunda.

José Viadiu, que ha vivido la C.N.T. intensamente, ha comunicado su criterio. Vidal en «Espoir» lo ha recogido, y nosotros aquí también.

Si Congreso va a haber, debe ocuparse de esa cosa, *que sólo podríamos considerar vulgar siendo nosotros vulgares.*

Y no lo somos. ¿Entonces?

(SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA)

II. QUE Y COMO DEBE SER LA ENCICLOPEDIA

LA decisión de editar la Enciclopedia Anarquista en versión castellana es una decisión en firme tomada por los compañeros que integran el grupo editor. Este grupo está compuesto por una amalgama de grupo — Tierra y Libertad de México —, de organización — Juventudes Libertarias de Venezuela — y de individualidades descarriadas éstas a lo largo de las coordenadas geográficas. El núcleo central lo integra un triángulo cuyos vértices se afincan en México, Venezuela y Francia y por sus características escapa más bien a las clasificaciones ortodoxas de grupo.

El proyecto comprende dos realizaciones que todo y conservando una libertad de acción irrefutable poseen, por otra parte, trabazones bien concretas y complementarias.

La primera de las realizaciones es la de reeditar la Enciclopedia Anarquista en su idioma original, el francés. A simple vista el abrazar una obra bicéfala cuando, como hemos señalado en el trabajo anterior, el presupuesto asoma más bien restringido, parecería descabellado. Sin embargo no es así. Haciendo preceder la edición española de la francesa se logran diversos objetivos entre los que podemos poner de relieve los dos siguientes:

a) La edición original de los años treinta está totalmente agotada y la puesta en venta, en el mercado bibliófilo ácrata, de una nueva edición debe garantizar cierto éxito, ya que son numerosos los libertarios y simpatizantes de habla francesa deseosos de poder tener en sus bibliotecas la obra de Faure y sus colaboradores. El sistema revolucionario de la Offset permite, por otro lado, la buena marcha de esta idea sin mayores complicaciones y prescindiendo, inclusive, del costoso y a la vez que prolongado trabajo de la linotipia, y

b) La traducción del texto contenido en 2.895 páginas de 24 por 30 centímetros entraña, forzosamente, la colaboración de numerosos traductores del francés al español y la existencia de fascículos de la reedición francesa permitirá el suministro a todos estos colaboradores del material necesario para su trabajo.

La segunda de las realizaciones, es como ya ha sido insinuada, la edición en español de la Enciclopedia Anarquista y es, por muchos codos, la más importante de las dos.

Los problemas que esta realización presenta son numerosos y no todos han sido ya solucionados. Los que se oponían a llevar a cabo la empresa han sido barridos. Sin embargo otros, bien que secundarios, subsisten y es muy probable que otros, todavía no presentidos, irrumpan más adelante, a medida que el trabajo avance.

Hace veinte años los anarquistas italianos responsables de la revista «Volontà»: Cesare Zaccaria, Giovanna Berneri y el grupo que los secundaba, lanzaron un llamado en favor de la edición, en italiano, de la Enciclopedia Anarquista. Este llamado apareció en el número correspondiente al mes de diciembre de 1947 y suscitó un revuelo de entusiasmo casi unánime, bien que alguna discordancia se manifestó también. En los números de «Volontà» que siguieron al llamado aparecieron, durante meses, retazos de las cartas que de todos los meridianos llegaban a Nápoles para opinar sobre la idea. Nombres de relieve como Emilio Armand, Luce Fabbri, Pier Carlo Masini, Ernestan, etc., se dirigieron a «Volontà» para tratar el asunto. Todos o casi todos estaban de acuerdo en que el anarquismo, el italiano y el internacional, deberían contar con una enciclopedia. Sin embargo, la forma de enfocar la misma no era compartida por todos. En números que seguirán habrá ocasión de ocuparse de las opiniones vertidas en la revista «Volontà» porque son extremadamente interesantes y reflejan el espíritu de efervescencia que resultara de un período de postguerra que en Italia se manifestó muy promisor. Lo que deseamos poner de realce en este momento es el hecho de que también son varias las opiniones, inclusive en el seno del grupo editor, relacionadas con las preguntas:

¿Cómo debe confeccionarse la Enciclopedia anarquista?, y

¿Qué debe ser una Enciclopedia anarquista?

A través de correspondencia sostenida con compañeros inquietos así como en el seno de tertulias y conversaciones en las que el tema ha salido a relucir hemos podido verificar que de nuevo, igual que hace veinte años en Italia, las opiniones no son unánimes en cuanto a las preguntas de referencia. Existe lo que se podría llamar la corriente *conservadora* identificada por su interés en que no se toque absolutamente nada, sea para amputar, sea para añadir, del texto francés original. Se trataría, en suma, de traducir, simplemente, lo que Sebastián Faure y sus colaboradores publicaron hace treinta y pico de años.

Aparece, también, la corriente *modernista*, consistente en querer darle un baño de actualidad a todos los vocablos que tal cosa reclamen. Se comprende que a lo largo de tres décadas, tenida cuenta de la marcha vertiginosa de la ciencia y de la técnica, los vocablos de tipo mecánico-técnico-científico aparecen, en la versión original manifiestamente anacrónicos.

Hay, inclusive, la corriente *depuradora*. Esta es partidaria de eliminar todo vocablo que ya no se ajuste a nuestra década de viajes a la Luna. Habría que limitarse a aquellos vocablos que, por su esencia, no sufrieron el impacto del progreso arrollador.

A señalar, por último, la corriente *maximalista* así considerada porque su deseo sería el de ver una enciclopedia de inspiración anarquista conteniendo todos aquellos vocablos que el tiempo no ha añejado de la edición original, la remozación de los que el tránsito de tres décadas ha envejecido y, además, la intercalación de nuevas palabras omitidas por Faure y sus colaboradores y que en la actualidad son capitales

Al grupo editor le interesa, en gran manera, conocer la opinión de cuantos puedan aportar ideas y sugerencias a lo planteado más arriba. La Enciclopedia anarquista puede ser una obra de todos y su éxito depende, en modo sumo, del entusiasmo que despierte entre los espíritus libertarios.

Desde esta sección invitamos a todos para que se manifiesten escribiéndonos al Buzón de la Enciclopedia anarquista.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

Aquilino Gainzarain, Castera Verduzan. Llegados al CCP tus 60 francos, importe de su subscripción, por doce fascículos, a la edición española.

Sara Guillén, Montady. Tu ficha ha sido abierta y enviada tu dirección a Caracas para la edición en castellano.

Armando Villamoza, Maureilhan. Idem, ídem.

Fernando Ferrer, Orléans. Recibidos todos tus envíos. Envía traducción de «Accoutumance», «Acheminement» y «Agricultura», 2e partie, escrita por G. Bastien.

Eugen Relgis, Montevideo. Tomada la debida nota para corregir y añadir lo que nos señalas cuando alcancemos «Humanitarismo» que le confeccionastes a Faure.

Recordamos a todos que la correspondencia para esta sección debe dirigirse a:

VICTOR GARCIA, 24, rue Ste-Marthe, París (10e).

PARA QUE «LE C. S.» CUMPLA SU OBRA

En varias notas hemos comunicado a nuestros lectores y a la Organización en general, que la existencia de este semanario peligraba por tres motivos: uno de boicot sádico, otro por fallecimiento de suscriptores, y otro más por bajas de compañeros enfermos o acogidos al régimen de jubilaciones. Cuando los compañeros comprendidos en los últimos casos nos advierten de su pésima situación económica, el periódico se les sigue enviando. El deber de compañerismo sigue enhiesto en nuestra casa.

Pues bien. Diversos compañeros han causado alta en el «C. S.» espontáneamente, o inducidos por amigos suyos y del «C. S.». Y tal corriente de altas parece haberse establecido según se reitera en una nota recibida de Toulouse haciendo saber que en la Federación Local de La Balma podemos contar con 19 nuevos suscriptores para el semanario y uno para la revista «Umbral». Y aun, según tenemos entendido, la Federación Local de Portet-sur-Garonne está recogiendo nombres de posibles suscriptores con el mismo fin de que el «C. S.» asegure su vida, siempre provechosa para las ideas libertarias y para ambas C.N.T.: la gala y la ibérica.

Este es el camino. Frente al derrumbismo y a la decrepitud física que nos impone la Naturaleza, esfuerzo de avance con vistas a preparar las nuevas generaciones anarcosindicalistas continuadoras de nuestra obra.

«C. S.»

La emigración, tema candente

SABIDA es la afluencia de trabajadores emigrados que desde hace varios años pasa los Pirineos, rumbo a los distintos países de Europa que les ofrecen trabajo. Tanto incremento ha tomado la emigración española, que ya se cuentan por millones los que se han visto obligados a tener que abandonar el país, la familia, todo cuanto ofrece algún afecto para salir rumbo a países extranjeros, en plan, claro está, de mejorar algo su precaria situación.

Tanto es así que, son muchos los pueblos de Andalucía, Castilla, Galicia, Aragón y demás regiones que han quedado vacías de juventud. Sólo se ven deambular por las calles a los viejos, a las mujeres y a los niños traviesos, sin escuela y sin el afecto y la sujeción de los padres.

Diversos son los problemas que empujan a estos trabajadores a tener que emigrar hacia lo desconocido. La carencia de libertad, las injusticias, el vejamen que sufre el pueblo español, impuesto por el régimen fascista, son motivos más que suficientes para salir del país en la primera ocasión que se les presente. La obra de la dictadura ha dejado su nefasta huella en el alma de la clase laboriosa.

Pero el peor de todos los problemas, el que más le agobia, el más urgente a resolver, es el económico.

De ahí que el poder comer, el asegurar el pan de sus hogares, sea su principal preocupación.

Ello es justo, es humano que así lo interpreten. Máxime sabiendo que su situación no es estable en los países donde trabajan, sino circunstancial. Expuestos siempre a las necesidades del capitalismo. En el momento que por unas u otras causas afloje la abundancia de trabajo, son los emigrados los primeros que sobran en las fábricas y talleres, en todos los centros de producción.

Les obliga esta inseguridad a que muchos de ellos demuestren cierto «egoísmo», se afanen cuanto puedan por recoger algunos cuartos para cuando vuelvan a su pueblo poder satisfacer las necesidades de la familia.

Para conseguirlo no regatean sacrificios. Acostumbrados a sufrir hambre, a hacer grandes esfuerzos para ganar el diario sustento, no encuentran nada extraño el doblar la jornada, el trabajar todas cuantas horas extraordinarias se les presenten. Sobre todo viendo el beneficio de estar bien retribuidos con arreglo al mísero jornal — cuando lo encuentran — que les pagan en España.

Ahora, la crisis de trabajo que se hace sentir en Bélgica, Alemania, Francia y otros países que ocupan cantidades inmensas de emigrados viene a confirmar lo que decimos más arriba. En Alemania son ya varias las fábricas que se han cerrado de las que daban empleo a miles de trabajadores extranjeros. Otras han suspendido las horas extraordinarias. También en la construcción, que es una de las industrias que más mano de obra extranjera ocupaba, han sido despedidos infinidad de trabajadores. Igual ocurre en los demás países que contratan productores emigrados.

Como consecuencia de esta crisis, un gran porcentaje de trabajadores se han visto en la necesidad de tener que volver al país de origen. Pero los que llevan varios años emigrados, acostumbrados ya a ganar buen salario, a gozar de cierta libertad, a recibir un trato respetuoso y humano, no se adaptan al salario de miseria, ni a las pésimas condiciones que han de soportar trabajando en España.

De ahí que muchos de ellos hagan cuanto esté a su alcance por volver a pasar la frontera cara al extranjero. Y ello a sabiendas de la serie de dificultades con que van a tropezar para poder encontrar empleo.

Los que continúan trabajando se privan de ir a pasar unos días con la familia, a gozar del cariño de sus padres, esposas e hijos, por miedo a que cuando vuelvan esté su plaza ocupada como ha ocurrido ya en algunos lugares.

Todos los factores que hemos señalado y muchos otros que podríamos apuntar, se han de tener en cuenta cuando se habla de la emigración.

Salvo algunas individualidades, el exilio confederal y libertario, que es el que más directamente nos afecta, no es gran cosa lo que ha hecho en plan de propaganda de cara a la juventud emigrada.

Hay entre nosotros quienes para creer en las virtudes que pueda tener la emigración, en que sus componentes son hombres susceptibles de poder fraternizar con nosotros, necesitarían, como testimonio de su buena predisposición, verles pasar la frontera con el carnet confederal en la mano. Que entrasen en tromba a llenar nuestros locales.

Pensar así es demostrar carencia de comprensión, estar faltos de los conocimientos elementales para poder discernir las causas fundamentales de la actitud que observan nuestros hermanos emigrados. Ello impide el poder razonar con espíritu elevado y de justicia sobre la situación tan complicada que viven estos trabajadores.

Sin embargo, a pesar del recelo que demuestran cuando por primera vez les hablamos, estamos seguros, lo sabemos por experiencia, que si se les llama y se les trata como necesitan y merecen, responden bien a nuestra voz fraterna.

En más de una ocasión los hemos visto llenar nuestras salas cuando se ha organizado teatro o algún acto público de propaganda. También han contribuido muchos de ellos, en tanto que artistas, darles realce a nuestros festivales. Grupos enteros de jóvenes de ambos sexos han colaborado en nuestros escenarios. Y con una particularidad digna de elogio: Enterados de que recaudábamos fondos con fines solidarios, la colaboración que prestaban era completamente desinteresada. Negándose incluso a cobrarnos los gastos que hacían en la comida y en el viaje.

De la veracidad de lo que decimos podrían responder los compañeros de la Federación Local de Oullins, que lo saben bien.

Si miramos las cosas con espíritu sereno y ecuánime, podremos percatarnos de que muchos de los defectos que padece la emigración, son comprensibles, incluso justificables, dado el ambiente de mentira, de señuelo en que han crecido y desarrollado las nuevas generaciones.

Los curas desde el púlpito, los maestros en la escuela, los militares en los cuarteles, el capitalismo en los centros de trabajo, el Estado con todos los medios de propaganda a su servicio; todos mancomunadamente han hecho lo posible por destrozar el espíritu de rebeldía que es innato en el pueblo español. Llevan más de treinta años esforzándose por desviarla juventud del camino que pueda conducirlos a la liberación del régimen fascista que sufre nuestro pueblo.

¡No lo han conseguido! ¡Esa puede ser nuestra mayor esperanza, nuestra más grande satisfacción!

Generalmente hablando, la emigración arrastra algunos defectos, ello es evidente. Estos, consideramos que con el tiempo podrán ser corregidos, si en ello se pone buena voluntad.

¡Pero también tienen sus virtudes la juventud, los trabajadores emigrados!

Y si verdaderamente nos interesa asegurar la continuidad de nuestra Organización, los principios humanos de nuestros ideales, hemos de contar con la juventud emigrada y con la juventud que queda en el Interior. ¡Con toda la juventud española! Ya que no van a nacer hechos de una materia especial, ni tampoco van a caer de la luna los jóvenes que nos sucedan en la lucha por la libertad, por la consecución de un mundo nuevo que libere a todos los oprimidos de la tierra.

Y no podremos contar con esa juventud trabajadora si de antemano no nos hemos ganado sus simpatías. Pongamos en esta tarea nuestro mayor empeño. Que si sabemos ser tesoneros en la preparación del terreno, la semilla libertaria será fecunda y algún día se podrán recoger buenos y grandes frutos.

J. HIRALDO

CONFERENCIAS

F. L. DE MARSELLA

Organiza una conferencia para el domingo 26 del actual, a las nueve y media de la mañana en la sala Pelloutier (vieja Bolsa del trabajo).

El conocido militante de la C.N.T. y del Movimiento libertario español, Andrés Capdevila, disertará sobre un tema de actualidad en todas las épocas: «La política, rémora del progreso social».

Aprovechando que son dos días de fiesta, es de esperar que los compañeros, tanto los de la localidad como los de la región, acudan numerosos a nuestro acto.

F. L. DE PERPIÑAN

Continuando nuestro curso de charlas y conferencias, el compañero Vicente Soler, militante y secretario de nuestra Local, desarrollará el siguiente tema: «Esbozo orgánico y militante del futuro confederal español».

El domingo 19 de marzo, a las 9,30 de la mañana y en el local de costumbre. Esperamos que, como hasta la fecha, seréis puntuales y numerosos.

PARIS. CICLO DE CONFERENCIAS

Día 19 de marzo, a las 10 exactas de la mañana: Conferencia a cargo del compañero Serafín Fernández, quien versará sobre «Causas y efectos de las divisiones en los movimientos anarquistas», con réplica admitida.

UN LIBRO OBJETIVO

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz, Ediciones «A. I. T.»

ESTE librito, prologado por la compañera Federica Montseny, está destinado a entrar en todas las bibliotecas y en todos los bolsillos que se honran con el aguante de papeles escritos. «Paradigma de una Revolución» no es un impreso que se compra porque sí, para dar cuerda al «movimiento», para que a uno no lo adjetiven de iletrado. Este libro del compañero Paz (y no es que en ella Abel descanse, puesto que es incansable) es como ascua de fuego, brasa que no se tira, sino que se echa al hornillo de la idea, encendida, o se entra en el pecho de toda persona perfectamente idealista.

El firmante tiene varias ocupaciones, y el libro, en la mesa de trabajo — y de comer y planchar, puesto que en la mansión no hay otra — parecía que, cerrado, acusaba. «Será mañana», prometíame en intención, y el mañana no tardó en presentarse. Fue, pues, la hora del alba la que me libró a la cama con la cabeza cargada con fuertes preocupaciones julianas; puesto que el libro de Abel es irresistible por recordar lo que hemos vivido en España los que ahora contamos con un mínimo de 45 años y un máximo de 100.

«Paradigma de una Revolución» se refiere al 19 y 20 de julio del 36 en Barcelona. Cosa conocida, cierto, pero no en todo detalle. Y Abel Paz abunda en éste, nos intima con aquella quemante Barcelona, y nos revive horas únicas, fervientes, ejemplares, cuya proyección alienta aún a lo que queda de Confederación Nacional del Trabajo y de anarquismo español desparramado por el planeta. Sin organización sólida de historiador, el autor de este libro irresistible se acredita de hurgador, de metódico, de confiante en la documentación directa, en escritos, y en la presencia humana actora de aquellos dos días que revolucionaron, no solamente a España, sino a todos los países del universo. ¡Una revolución anarquista cuando el comunismo autoritario absorbía todo el contenido social de la historia contemporánea! ¡Una revolución anarquista, positiva, constructiva, cuando los sesudos de la burguesía y del Marx infalible sostenían que el anarquista solamente servía para ilustrar novelas tenebrosas de las que se sirven por entregas!

Y sin embargo, la revolución comunista libertaria se había declarado en España para oponerse al fascismo, osadía que ningún pueblo de la Tierra tuvo, no para oponerle al totalitarismo una libertad completa, sino, ni para impedirlo burguesamente, o proletariamente. A los socialistas austríacos les faltó coraje frente a Dollfuss, a los comunistas italianos decisión ante los camisas negras de Mussolini, a los marxistas (de ambos colores) de Alemania, valor y ganas para contrarrestar la avalancha de los camisas pardas. Sólo conocemos la existencia de pequeñas y cuán osadas minorías de komitadgis en los Balkanes, y la de un puñado de compañeros italianos y teutones. Que el resto..., vaya, que necesitó una guerra capitalista para liberar su tierra respectiva de la moderna tiranía, o sea la nazifascista.

En este libro de Abel Paz los acontecimientos revolucionarios de Barcelona se suceden cronometrados y reflexivamente presentados. La espera incansable al pie de los cuarteles, la carencia de elemento de guerra, la decisión de morir antes que dar paso franco a las tropas; el momento emocionante de la salida de éstas a la calle, la réplica primero pistolera de los anarquistas, pronto amenizada con disparos de fusil y bombas. La colaboración de la Generalidad y su guardia de Asalto, el crecimiento de la población barricadera a medida que la batalla se generalizaba; el despertar lento de ciertos partidos, el neutralismo de Llano de la Encomienda y de Aranguren, y la pérdida de centenares de compañeros, entre ellos Obregón, Ascaso (F.) y Monterde. El despliegue de las fuerzas fascistas, la recuperación a brazo partido de la brecha de San Pablo, del Paralelo, de las plazas de Urquinaona, Cataluña y Universidad; la inteligente estrategia de los compañeros, que jamás atacaron de frente (salvo Atarazanas) limitándose a oponer al formidable atuendo de los sublevados la guerra de desgaste sostenida desde esquinas, barricadas, azoteas, portales y detrás de camiones. «Paradigma de una Revolución» goza, a nuestro entender, de tres virtudes muy estimables, a saber: recordar, documentar, y hacerse leer de un tirón.

Plácemes al compañero Abel Paz por el rato de placer utilitario que nos ha proporcionado.

JUAN FERRER

DE TOUT, UN PEU

(Suite de la page 1.)

meuse force de frappe, que l'on tente de baptiser en haut lieu force de dissuasion, afin de mieux faire avaler la couleuvre ? A des milliers de milliards, sans doute, toujours puisés à la même source, c'est-à-dire dans notre poche.

Mais encore suis-je loin de la réalité, car une autre déclaration, gouvernementale celle-ci, puisqu'elle émane de notre distingué ministre de la Recherche scientifique, affirme ceci : « La force de dissuasion représente seulement 12 % des dépenses militaires... Ce n'est pas la force de frappe qui coûte cher, ce sont les godillots et les vareuses des soldats. »

Voilà qui est parler net ! Personnellement, n'ayant pas trop l'habitude des mathématiques supérieures, je ressens comme un vertige devant cette affirmation : des tas de milliards ne représentant que 12 % des dépenses militaires !

Ceci m'autorise, du moins je le pense, à déclarer avec force qu'il y a là abus caractérisé.

Et à ajouter que, vu le prix des godillots et des vareuses destinés à nos vaillants petits troupiers, il serait facile de faire de grandes économies de ce côté-là : laissez donc les jeunes soldats chez eux, où ils pourront s'habiller à leur fantaisie et à leur frais, en puisant dans leurs propres poches et non dans les nôtres.

Toutefois, quelque chose me chiffonne, c'est que ces verbales paroles de ministre ont été prononcées devant l'Union des jeunes pour le progrès, et qu'il (le ministre) a été chaleureusement applaudi.

Il est vrai qu'il s'agit de jeunes gaullistes, mais, tout de même, en veulent-ils tant que ça, des vareuses, des godillots et de la force de frappe ?

BLANQUET

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la pág. 4.)

actualmente es la única fórmula seria. Desde luego, señalamos por otra parte que no proyectamos crear una Internacional anarquista (como dice el grupo de Aulnay) sino el de formar, con las Federaciones una Internacional de Federaciones anarquistas, ya que son las Federaciones (y no tal o cual grupo aislado o individuo) las que expresaron el deseo de federarse al nivel internacional. Y desde luego, ante las protestas (justificadas) del grupo «Noir et rouge» y de la Alianza obrera, dirigida a John Gill, secretario de la Comisión anarquista, hemos modificado el título del boletín» (G. M.).

Desde luego ignoramos cuándo y en qué momento las Federaciones volvieron a reducirse a sí mismas en tanto que representación del anarquismo. Pero la buena voluntad del compañero redactor F. no comulga con los textos hasta ahora cursados. Ni con la definición de «dilettante», que corresponde ya a tiempos idos y que plantea la duda ante la personalidad de quienes pueden invocar su calidad de anarquista.

Dos cuestiones fundamentales quedan en pie: 1º, definir qué Federación o qué Organización puede ser la representativa, cuando existen dos o más en algún país. 2º, establecer qué carácter asumirá el organismo a constituir.

No se nos ocurriría plantearnos tal incógnita si la organización del congreso asumiera las características habituales en el campo internacional anarquista.

Pero lo que importa es contribuir — como Ocaña lo reclama — en la medida de nuestras modestas posibilidades, a que el congreso adquiera la dimensión y el alcance que le corresponden. Trataremos de hacerlo con notas sucesivas sin apartarnos un ápice de las normas de fraternidad que presidieron en los congresos pasados.

Eran ganas de simplificar y aclarar. El compañero G. Q. no se acomoda. Entonces precisemos:

En el Boletín número 2 de la Comisión preparatoria del congreso se lee el siguiente entreparéntesis en la página 2 final del segundo párrafo: «Es deseable que los libertarios residentes en los países carentes de Federaciones nacionales, se reúnan con el fin de formar una delegación única que represente al movimiento anarquista de estos países al congreso.» — F.

B.D.I.C

ANTENA

CORRESPONSAL EXPULSADO

MADRID. — El corresponsal del diario francés «Le Figaro» en Madrid, Jacques Guillemé-Brulon, ha sido expulsado de España por orden del gobierno. El motivo es haber asistido a la conferencia de Prensa convocada por el ministro de Información, Oriol, para justificar la nueva interpretación (reaccionaria) que se le da a la Ley sobre libertad religiosa. Guillemé preguntó a Fraga Iribarne (que en la conferencia dejó en segundón a Oriol) por el motivo de la «reforma», habiéndole contestado Fraga con malos modos. El francés lo hizo constar en su diario, y éste en tal edición fue recogido por la policía.

Con respecto a este incidente el «Figaro» del 10 de marzo dice: «Así se comprueba una vez más que la independencia de espíritu y de apreciación que caracteriza a nuestro diario, que se trate de Argel, del Cairo y ahora de Madrid, son requisitos incompatibles con las exigencias de los países sometidos a regímenes totalitarios, tanto dá si de derecha o de izquierda».

TOTALITARISMO EPISCOPAL

MADRID. — La conferencia de prelados de la Iglesia católica española ha decidido despolitizar la Acción Católica sometiendo las actividades evangélicas, literarias y sociológicas de A. C. a la hegemonía del alto clero. Visiblemente, esta medida guarda relación con el miedo alojado en los palacios cardenalicios y obispales referente a una posible infiltración del comunismo en el catolicismo hispano.

SINDICATO LIBRE DE ESTUDIANTES

MADRID. — El consejo general universitario ha decidido acabar de una vez con el sindicato oficial de estudiantes en asamblea tenida el 7 de marzo en el recinto universitario. 34 centros de especialidades han asistido al «encuentro», cuyas delegaciones han convenido en elaborar unos estatutos de acuerdo con los sindicatos libres estudiantiles funcionando ya en Barcelona, Valencia, Bilbao y San Sebastián. El acuerdo — importantísimo — es susceptible de decidir por la misma vía extraoficial al estudiantado del resto de los centros universitarios del país aún sujetos al sindicalismo gubernamental.

MUERTO EN CUMPLIMIENTO DE UN DEBER

BARCELONA. — El abogado Roca Ventura, decano del Colegio de Abogados de esta ciudad, murió el día 6 del mes en curso en plena calle después de un altercado sostenido con el juez que instruye la causa contra 17 intelectuales y estudiantes presos y procesados por haber intentado un acto de homenaje en la Facultad de Derecho dedicado a la personalidad de Jordi Rubió Balaguer celebrando los 80 años de éste. Jordi Rubió es eminente en bibliografía y literatura española y catalana, habiendo ocupado cargos importantes en la especialidad. El juez, considerando clandestino el homenaje, procedió al encartamiento de los detenidos, produciéndose la escena indicada y que determinó el deceso del reclamante, Roca Ventura, a causa — probablemente — de un ataque cardíaco.

Posteriormente el poncio franquista dejó libres a 12 de los procesados, pero envió a la cárcel a los 5 restantes para que Franco le tenga en cuenta los servicios.

LA POLICIA PENETRA EN LA UNIVERSIDAD DE VALENCIA

GINEBRA (OPE). — A «La Tribune de Genève» (día 3) le informa la A.F.P. desde la capital levantina que, «dos mil estudiantes han organizado una manifestación el miércoles en Valencia contra la irrupción de la policía en los locales académicos.

»Una delegación ha entregado al gobernador civil una protesta contra esta violación del recinto universitario» reclamando el castigo de los culpables e informaciones más objetivas de la prensa en cuanto se refiere a los incidentes que han enfrentado a estudiantes y policías.

Los agentes han cargado contra los manifestantes, a quienes acompañaban cuatro profesores, obligándoles a refugiarse en la Universidad; la policía ha entrado en ella por segunda vez, persiguiendo a los manifestantes plantilla. Los 63 que faltaron están cumpliendo sanciones que les impuso la empresa: suspensión de empleo y sueldo hasta el próximo viernes».

(Parece pues, confirmarse la información de «Le Peuple» (día 25), que decía: «Según los observadores, el gesto de los once mineros, en vez de valerles la indulgencia de las autoridades, les valdrá penas y multas administrativas por «rebelión».)

CARCEL PARA UN ENEMIGO DEL «REFERENDUM»

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha visto la causa instruida al estudiante Ramón García Coralero por «manifestación no pacífica» y «propaganda ilegal». Se le acusaba de ser autor de unas hojas clandestinas repartidas en Madrid antes del 10 de diciembre invitando a pronunciarse contra el «referéndum».

Ha sido condenado a dos años y tres meses de cárcel y 15.000 pesetas de multa.

EN VIZCAYA: 834 OBREROS PARADOS EN ENERO

BILBAO (OPE). — «El Correo Español» (día 26) con datos de la Delegación en Vizcaya del Instituto de Previsión da varios detalles sobre la vida del trabajo durante el primer mes del año en curso. Dice que el número de trabajadores parados, fue de 849 concernientes a 75 empresas. Habían percibido, como seguro del paro 1,6 millones de pesetas.

DEL FONDO DE LA MINA AL FONDO DE LA CARCEL

BARCELONA (OPE). — Desde Oviedo, la agencia «Europa-Press» comunica a «La Vanguardia» (día 28) que el domingo ingresaron en la cárcel de dicha ciudad los once mineros que se «enclaustraron» durante seis días en el fondo de la mina «Llamas», que habían sido conducidos al hospital para su examen y que estaban a disposición del juzgado «como presuntos autores de diversos delitos».

Añade que se ha podido comprobar que la situación en las minas asturianas es normal «salvo en el pozo Lloris, de Santa Cruz de Mieres, donde entraron a trabajar 83 mineros de

Actualidad. DESESTALINIZACION Y REESTALINIZACION

ENVUELTOS como estamos por mundos cuyas teorías políticas emergen sin apelación posible con el don de las contradicciones, inútil mostrarnos sorprendidos ante las noticias periodísticas de los últimos días según las cuales la figura del difunto Stalin, dictador omnímodo que fue y vilipendiado en la tumba más tarde, asume de nuevo como personaje indiscutible, como salvador de patrias y como «genio del siglo XX». (Este último calificativo, que no es nuevo, corresponde a un cronista que nada o muy poco tendrá que ver con la filosofía marxista, no importa qué interpretación, si rusófila o chinesa).

¿Qué es lo que en realidad ha ocurrido y qué sucede que dé motivo a un renacimiento de la efigie siniestra o, para ser más exactos, de la metodología unipersonal que se creía desterrada en la U.R.R.S.? Remontémonos un poco atrás, en los tiempos donde por presión del Sr. Kruvchev y sus seguidores se llevó a cabo la desestalinización y veamos hasta que punto pudo haber obedecido una tal medida. Si nos atenemos simple y llanamente en virtud de las notas que fueron dadas a la publicidad por la rama Kruschevista del partido comunista ruso y de otros vinculados a éste, tan solo se hallaría el deseo de acabar con el mito hombre-dios y el resurgir de una vida de relación más acorde a la dignidad de la persona. Sin embargo, esos planteamientos de otrora que en la actualidad todo parece indicar van emergiendo de nuevo atendiendo otras «necesidades o conveniencias», siempre hemos estado de acuerdo en creer que aquella medida desestalinizadora obedecía a un plan por donde lograr, muy diplomáticamente y pacíficamente, (partiendo no obstante del principio de dominio absoluto de parte de los dos grandes) una generalidad de coexistencia con el Occidente entero, pues con Norteamérica ya estaba establecida, rompiendo por tal motivo la otrora naciente labor de rearme atómico de potencias hoy temidas.

Así, presentándole Kruschev al Occidente una Rusia respetuosa y bonachona, descartada la línea dura y por tanto expansionista nada había que temer en cuanto a posturas agresivas, demostración palmaria con el retiro de los cohetes (o algo que los simulaban) de Cuba en aquella de 1962, no cabía duda entonces apuntaban los observadores no alineados, que las intenciones soviéticas eran sinceras, si bien en el instante esos mismos observadores esperaban con razón: «claro, ya se sabe no obstante que el infierno está empedrado de buenas intenciones...»

La intensa labor diplomática puesta mancomunadamente en ejercicio a esos fines dio, como se ha visto, resultados tan insatisfactorios a las pretensiones de los dos colosos que si bien el fiasco era algo que entraba en el cálculo, la frustración y los fracasos en el empeño harían insostenible una misma situación y los mismos hombres de gobierno en el Kremlim, de ahí que nos resistimos en creer, como repetidamente se dijo, que la razón fundamental de la caída de Kruschev obedeciera al déficit de trigo en el país, en su fracaso por una más efectiva coordinación en los esfuerzos y una mayor producción en las granjas agrícolas. Estamos persuadidos, por el contrario, que la entrada de Kosyguin, tan ineficiente en su gestión como lo fue su predecesor en la solución de los mismos problemas, de rearme nuclear de las naciones, obedece, pensamos, al claro propósito de reestalinizar (vale decir línea dura) y tratar de resolver aquellos por vías a las que la persuasión y los buenos oficios no han podido tener acceso.

Por de pronto, todo lo largo de la frontera ruso-china mora guarnecida por enormes contingentes de tropa de ambos lados, dando en suponer que con los más modernos e infernales de los pertrechos, en previsión de unas eventualidades tan presumiblemente realizables y apremiantes como alejadas debieron estar del pensamiento de los comunistas autoritarios sinceros, en su creencia de que tan sólo la filosofía marxista podía unificar a los trabajadores y a los pueblos en razón de una misma ideología. Un tal error principista sin lugar a dudas lo confirmarán, dolorosamente, hechos y acciones con fondo de fuego, lo que nos capacita para insistir una y otra vez que la unificación de los seres humanos, siendo de realización difícil, no descartamos sin embargo la posibilidad del logro, basamentándolo por el principio de la libertad irrestricta y en un justo y total reparto de riquezas de las que todo individuo y comunidad extraerá lo vital y necesario mediante el sistema del apoyo mutuo como retribución a los esfuerzos.

ROMULO CHAVEZ

Conferencia Lamela en Marsella

(Véase el nº anterior del «C.S.»)

Entramos en el final de la reconquista con la expulsión de los árabes de la Península ibérica. Convirtiéndose ya la reconquista en cruzada, devastadora viendo que allí donde no pudieron estas obras de arte las mutilaron salvajemente.

Entre las grandezas de la civilización podemos destacar la prosperidad de las ciudades como Toledo, Sevilla, Málaga, Córdoba y otras. Roma, cabeza de la cristiandad, contaba sólo con 25.000 almas. Córdoba era la más popular de toda Europa, aparte la remota y oriental Constantinopla. En aquellos tiempos Europa poseía sólo dos universidades, siendo una de las primeras la de Salamanca, célebre sobre todo por sus estudios de medicina.

Recordemos aún bajo el predominio de Isabel la Católica la instauración de la Inquisición por el tristemente célebre Torquemada, donde el Estado absolutista, apoyado por la Iglesia, se apodera de todos los bienes materiales de los llamados infieles. Y este saqueo y sangría moral y material del pueblo español perdura durante cuatrocientos años, siendo sólo anulados por Bonaparte durante su invasión. La Inquisición estaba al servicio del Estado. Más de cuatrocientas mil víctimas que el Estado y la Iglesia se apoderó de sus bienes. Contándose entre estas víctimas la expulsión de los judíos en 1492, durante la implacable represión del gran inquisidor cardenal Cisneros, quien decretó pecado mortal el que los judíos pudieran vender absolutamente nada de sus bienes, siendo este otro de los orígenes de la decadencia moral y económica de la España de aquellos tiempos. Como botón de muestra constataremos que en el período de dominación árabe España contaba con doce millones de habitantes y en el siglo XVII sólo había seis millones.

Renacido el absolutismo, período de Fernando VII, después de la invasión francesa, entra con sus fueros de venganza, con el lema de «por Dios y Fernado VII», registrándose durante su sangriento reinado la ejecución de ocho mil personas; veinticuatro mil encerrados, y treinta y seis mil exilados. Otra sangría más en la cultura y en el humanismo de España. Podríamos continuar hablando de la sangría que representó para el pueblo español la conquista del imperio de ultramar, donde la rapacidad de los conquistadores, acompañada por el absolutismo de la Inquisición, sólo favorecía los intereses de la casa feudal y de la Iglesia, en detrimento de los desamparados indígenas, a quienes, no sólo satisfechos de esclavizarlos, exterminaron en proporciones incalculables. Y vemos que es durante los últimos años del reinado de Fernando VII que las colonias de ultramar comienzan a emanciparse del poder de la corona española.

Pero vamos ya a hablar de la llegada de las ideas liberales en Europa. En mil ochocientos catorce ya se manifiesta en España en contra del monopolio de la nobleza y en favor de los fueros municipales, los cuales a pesar de haber sido anulados tuvieron que concederles en ciertos aspectos. Desde 1868 los hombres de la Primera Internacional se hacen conocer sembrando la semilla del socialismo. Es de ahí de donde se desligan las clases, donde se organiza la lucha del pueblo español para conseguir sus libertades. Nacen los dos socialismos: el libertario y el estatal. Todos los demás socialismos no tienen base.

De la época de los Comuneros y de las Germanías podríamos extendernos considerablemente demostrando la similitud con nuestras ideas y finalidades.

Podríamos igualmente hablar de la influencia de nuestra organización en la historia contemporánea del pueblo español, pero todo ello sin olvidar que también ella es influenciada por el temperamento indómito de nuestro pueblo.

Podríamos hablar de la historia de las persecuciones y de todos lo terrorismos que hemos sufrido, pero todo esto es de sobra conocida por todos los compañeros. Resumiremos solamente este aspecto recalcando que hemos sobrevivido a todas las represiones.

Y estamos ahora, en la actualidad del problema que iremos comentando. El presente actual del pueblo español.

Vemos pues que casi nada ha cambiado, encontrándonos actualmente en España un Estado absolutista como en los tiempos de Fernando VII, compuesto por las fuerzas del ejército, la nobleza, la Iglesia y el capitalismo.

Esto es el resultado de la victoria de Franco contra el pueblo español. Victoria nada fácil, ya que le costó treinta y tres meses de lucha apoyado por los mercenarios moros y las fuerzas armadas de los cuerpos expedicionarios de la Italia fascista y de la Alemania nazi. Fuimos derrotados en esta lucha, pero no vencidos, ya que estamos aún presentes y dispuestos a continuar la lucha hasta la liberación del pueblo español.

Seguiremos desde este momento el desarrollo del problema actual español. Conoce todo el mundo el apoyo del franquismo a las fuerzas del Eje Roma, Berlín, Tokio. Complicidad fragante con la participación de la división Azul en la lucha contra la U.R.R.S. Condenación del franquismo como Estado fascista en el tribunal de Nuremberg. Pero Franco entra en la O.N.U. y en la U.N.E.S.C.O con la complicidad y el beneplácito de la mayoría de los miembros de las Naciones Unidas. En la actualidad todas las naciones llamadas liberales tienen reconocido el régimen de Franco, los unos por intereses económicos, otros, políticos, y hasta militares, y algunos por los tres motivos señalados. Las llamadas Repúblicas socialistas del Este entablan ya relaciones diplomáticas como eslabón correlativo a sus ya relaciones económicas. Como véis, el fin de Franco no termina.

Referéndum, nueva ley orgánica. Todo eso no es más que paravientos para perpetuar el régimen franquista, incluso sin Franco. Franco, después de estas piruetas políticas, ya no es considerado fascista ni criminal, sino un viejo político liberal.

Resumiendo: El pueblo español se encuentra otra vez solo frente a las fuerzas que sostienen al régimen franquista.

No se puede negar que existe un gran descontento general en los medios obreros y estudiantiles españoles. Las huelgas y manifestaciones diarias son una prueba de este malestar y de esta rebeldía..., pero no debemos olvidar la realidad de la agitación propiciada y controlada por la Iglesia y el gran capitalismo, que una vez más, se adelanta para tomar posición una vez caído Franco.

El problema más arduo a resolver es el resultado del crimen más grande cometido por el franquismo, que es la separación ideológica de nuestra generación con la generación que ha crecido bajo la dictadura.

Mañana en España tenemos un inmenso trabajo a hacer. No debemos fijarnos en las faltas de los demás, sino en las nuestras propias.

Nuestra primordial labor es de unificar nuestra actividad en la lucha. No es que haya cambiado la situación, somos nosotros los que hemos cambiado. Nuestra mayor falta es la de no haber sabido aprovechar estos años de exilio en estudiar y educarnos. Esta es una de las realidades del presente.

Hiraldo resume el acto con sencillas palabras, notándose la satisfacción y el contento en todos los compañeros asistentes. — *Corresponsal.*

LA REPRESION EN CATALUÑA

BARCELONA (OPE). — «La Vanguardia» (días 23, 24, 25 y 26 febrero), ha publicado varias noticias de interés. He ahí los extractos: Los alumnos de los cursos comunes de Filosofía y Letras y de Idiomas Extranjeros de la Universidad de Barcelona, no pudieron asistir a la clase, ya que la autoridad académica cerró las puertas en evitación de que se reuniesen de nuevo, como se hizo a mediodía, una asamblea no autorizada.

— Se han dictado autos de procesamiento contra tres estudiantes, apellidados Tarragó, Navarro y Alqueras acusados de reunión ilegal el 9 de diciembre. Se les concede la libertad provisional.

— A dos estudiantes Jaime Carbonell Sevarroja y Juan Frigola, ambos de la Facultad de Filosofía y Letras y delegado el segundo, se les acusa de colocar carteles en el recinto universitario. El segundo está detenido.

— Acusados de los «delitos» de asociación ilegal y reunión ilegal y cumplido exhorto telegráfico del Tribunal de Orden Público, han sido detenidos y procesados once trabajadores barceloneses.

— La «Hispano-Olivetti» ha suspendido de empleo y sueldo a siete trabajadores, de ellos dos mujeres «mientras sigue su trámite el expediente abierto contra ellos». Han quedado en libertad pero a disposición del juez. Otra medida de la dirección de la citada empresa: sanción a 250 trabajadores de tres días de haber por haber asistido a una reunión. Amenaza de despido en caso de reincidencia.

— Ciento cincuenta trabajadores de «Torras, Herrerías y Costrucciones» de Barcelona han reducido el rendimiento durante una jornada en apoyo de su petición de aumento de sueldo, debido a que la carestía de la vida rebasa las condiciones de trabajo fijadas en un Convenio Colectivo que terminará el 31 de julio de 1967.

Conferencia de Seguí en Mahón (1922)

Esta hermosa y documentada peroración fue publicada en «Umbral» y luego editada en hojas sueltas. Treinta Federaciones Locales habrán recibido cada una, 100 ejemplares, con derecho a abonarlas o no abonarlas. En el caso favorable su dinero, aunque modesto, pasaría al Fondo de Propaganda para editar otra hoja ejemplar para la difusión de nuestras ideas.

La rémora española

III

LOS reaccionarios en 1923 apoyaron la dictadura de Primo de Rivera, otra de las «innovaciones» del clericalismo «evolucionado», determinando la resistencia anarquista que ocasionó un intento de asalto al cuartel de Atarazanas y una violación de frontera que produjo la escaramuza de Vera de Bidasoa, con limitado balance de bajas en la fuerza pública y la ejecución de los compañeros Llácer y Montejo en la capital catalana y el agarrotamiento de otros tres compañeros en Pamplona, más otro — apellidado Santillán — condenado a muerte, que se suicidó arrojándose de una altura contra el patio de la prisión. A su vez los catalanistas prepararon un atentado contra Alfonso XIII en el túnel de Garraf, abortando el mismo y siendo enviados a presidio Compte, Granier, Badía, y Civit. En Francia fueron procesados Francisco Macià y unas docenas más de antidinásticos que pretendían atravesar la frontera con las mismas intenciones que los anarquistas de Vera de Bidasoa.

En los años del 27 al 31 se produjo el mismo fenómeno de los curas y militares «revisionistas». Ello se comentaba asiduamente en los corros de la Plaza Real y Parque de la Ciudadela. Propiciaban, esos paniaguados «inconformistas», un cambio de régimen por arreglo pacífico para evitar una guerra interna. En la nueva cosa habría mucha reforma social y agraria, libertad de prensa y de asociación y otros paños calientes, demostrando lo poco que fiaban en el pueblo.

A la terminación de la dictadura primorriverista fue la dictadurita Berenguer, ese general que en 1921 era alto comisario de España en Marruecos, precisamente en los días en que ocurrió el desastre de Annual, muriendo ahí el general Silvestre y cayendo prisionero de los moros el general Navarro con 3.000 soldados más en Monte Arruit. Para rescatarlo un millonario bilbaíno pagó mucho dinero a Abd el Krim por haberse negado a hacerlo Alfonso XIII, pues, según éste, costaba demasiado cara la carne de gallina. En el fondo, militares de la vieja y de la nueva escuela nunca perdonaron esa frase desenfadada del Borbón que, diez años después, dejarían destronar sin ayudarle.

En 1930 ocurrió el levantamiento de Jaca como secuencia del pacto de San Sebastián. Faltos del calor de los militares «evolucionados», traicionados, los capitanes Fermín Galán y García Hernández fueron pasados por las armas. El comandante artillero republicano, Alejandro Sancho, enfermó en las mazmorras de Montjuich, al tiempo que los estudiantes de la Facultad de San Carlos se batían contra la policía monárquica, sitiados en el citado centro docente. Todo ello ante la indiferencia más absoluta del cura y la oficialidad «evolucionista».

Los campos de aviación de Tablada (Sevilla) y Cuatro Vientos (Madrid) se sublevan contra la monarquía, cayendo en nuevo fracaso y largándose (pudieron hacerlo) el comandante Ramón Franco y el general Queipo de Llano. El tal Ramón tenía el proyecto de bombardear el palacio real, como lo había tenido de bombardear el domicilio oficial de Mussolini en Roma. Palabrerías de fascista camuflado.

La República vino por caída vertical de la dinastía. La alegría del pueblo fue inmensa porque en las ocasiones solemnes resulta menor de edad. Con republicanos y socialistas en el poder el régimen capitalista continúa, viéndose aquéllos forzados a encararse con el pueblo que los había subido. La cosecha de 1931 fue declarada sagrada, pero en provecho exclusivo de los caciques, de los ricos que siempre estuvieron al servicio de las reacciones más negras. Con miseria y República, el campesinado se sintió defraudado. La ley de defensa de la República vino a agravarlo todo y el nuevo régimen se desacreditó pronto enfrentándose con la C.N.T., la sindical que apoyó al trabajador necesitado con mayor decisión y libertad de movimientos.

Las elecciones para diputados las ganaron las izquierdas, formándose la Constituyente con muchos republicanos y unos 115 socialistas. Para contener el bajón de la economía provocado por el capitalismo reaccionario, la República se apuntó el ingrato tanto de los 108 trabajadores muertos. También fue aprobada la «ley de vagos y maleantes», tal vez la única disposición republicana de que se sirve Franco. En Cataluña, la C.N.T. evitó una pugna incivil entre habitantes catalanes y trabajadores castellanos. En nuestros locales todos los explotados eran igualmente acogidos, no importando su lugar de origen.

La Reforma agraria no dio resultados halagüeños y a militares se les propuso el retiro anticipado cobrando la paga entera. La guardia de asalto dobló la eficacia del Poder, ya servido por la odiada guardia civil. Galarza no quedó en la memoria del obrerismo consciente para dedicarle poemas, precisamente.

EMILIO LONGAS

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.

Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

España al día

EL TIMO DE LA LIBERTAD RELIGIOSA

El ministro de Justicia de Franco, Oriol Urquijo, ha dado una «conferencia de prensa» sin derecho a interrogación por parte del auditorio. La conferencia versó sobre libertad religiosa y cierta introducción «inofensiva» en la ley pronta a ser promulgada por el canal de las Cortes. En esta conferencia intervino Fraga Iribarne, con una isolencia que registraron principalmente los periodistas extranjeros. Decires de ambos ministros de Franco indican que la «leve reforma» de la ley indicada es beneficiosa, pero no añaden para quien. El pastor Cardona no cree en beneficios sino en perjuicios, habiendo declarado, al respecto, que la cláusula «Exigencias de orden público» es extremadamente sospechosa. En efecto en la tal clásula se lee: «Son considerados actos especialmente dañinos para el orden público aquéllos que supondrían el empleo de la coacción física o moral, de la amenaza, la seducción, la corrupción, y toda otra forma de persuasión con el fin de ganar adeptos para la causa de una confesión determinada.»

«La Iglesia católica — prosigue Cardona — beneficia de un estatuto especial consignado en el proyecto de ley, siendo evidente que el artículo en cuestión desafecta a las demás comunidades religiosas. Por mi parte no acepto otras limitaciones que las definidas en las conclusiones del Vaticano II. No veo, entre otras cosas, como es posible hablar de forzamiento físico o moral, de amenazas y corrupciones, cuando se trata de actos religiosos de orden esencialmente espiritual, ni que daño para el orden público pueden determinar tales actos, a no ser que el orden público sea confundido con las prerrogativas especiales concedidas a la Iglesia católica, contrarias, por otra parte, al espíritu del Concilio.

»Sin seducción — terminó por declarar el pastor Cardona — no hay libertad religiosa posible... Ese retoque «inofensivo» de la ley sobre libertad religiosa entraña la condena a muerte pronunciada contra las demás actividades religiosas no dependientes del rito católico.»

¡Naturalmente!; y no creemos tan memo al pastor Cardona para suponer que Franco va a despojar del derecho exclusivo que la Iglesia romana tiene adquirido, por armas, en la malhadada nación española.

NEGRO DE CARBON Y NEGRO DE MISERIA

Estractado de «La Vanguardia»:

LEON. — Los problemas de la industria extractiva leonesa vienen debatiéndose con general inquietud dada la importancia económica y social de sus explotaciones. Por razones obvias el declive de estas explotaciones carboníferas se viene registrando, cada vez más pronunciadamente, desde hace algunos años, pero con más peligro en los últimos meses. En el transcurso de 1966 tomó un carácter alarmante y ahora su estado es tan acuciante, que si las soluciones necesarias no son adoptadas con urgencia por parte de los poderes públicos a escala nacional, posiblemente entre primavera y verano tendremos una quiebra en este destacado sector de producción.

León es la provincia cabecera de España en rendimientos de antracita. Tiene nada menos que el 73 por 100 de las reservas nacionales de este combustible sólido, con una producción media anual de 1.750.000 toneladas (en 1958 alcanzó su máximo record, 2.246.000 toneladas). Pero su explotación está desamparada, ya que para ella (caso contrario de la hulla), no ha habido acción concertada ni medidas similares de protección, pues las últimas disposiciones adoptadas gubernativamente el pasado mes de noviembre para frenar en lo posible la crisis planteada no se han cumplido. Entre ellas figuraba el aumento de las compras por las centrales térmicas, hasta un importe de 300 millones de pesetas por campaña, y la desgravación de las empresas antracíteras del 50 por 100 del impuesto de tráfico, además de la supresión de importaciones y otros beneficios.

Estas medidas, que desde un principio, pudieron haber paliado en buena parte el desmoronamiento de la producción de esta clase carbonífera por la coyuntura planteada entonces, aunque inefectivas a largo plazo, al no aplicarse con la urgencia que el caso requería, han agudizado sobremanera la crisis, llevando la intranquilidad y la angustia a muchísimos hogares.

Hemos de significar en este aspecto que León cuenta con 10.000 trabajadores antraciteros, los cuales están bordeando el desempleo de no remediarse las cosas. Se cierne, pues, un negro horizonte sobre este importante sector laboral de la provincia, existiendo ya los antecedentes de 1966, en cuyo tiempo fueron tramitados unos veinte expedientes de crisis empresariales y más de 1.000 obreros quedaron en paro forzoso.

SERVICIO DE LIBRERIA

Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	25 00
L'Education Sexuelle, Jean Marestan	7 50
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
Œuvres d'André Lorulot	
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
Histoire populaire du Socialisme mondial	20 00
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Notre Ennemie, la Femme	5 50
Crime et Société	7 50
Méditations d'un Prisonnier	3 50
La Bible Comique (illustrée)	15 00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

FESTIVAL S. I. A. EN MONTAUBAN

Para el 2 de abril a las 3 y media de la tarde en la sala mayor de la Casa del Pueblo, a cargo del prestigioso grupo «Terra Lliure» de Toulouse, y destinado al fondo solidario de S.I.A.

En primera parte se dará íntegra la agradable zarzuela

LOS DE ARAGON

con reparto recaído sobre aficionados de gran valía. En segunda parte habrá Folklore a cargo de los Ballets del grupo, y luego Danzas modernas y canciones de variados estilos y épocas. Dirigirá todos los conjuntos la simpática y meritísima cancionista Tina Prat. Para invitaciones dirigirse a Horacio Paz, 33, rue Delcassé, Montauban.

COMUNICADOS

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA EN EXILIO

Convoca a todos los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 19 de marzo en el lugar y hora de costumbre

S. I. A.

Sección de Nimes

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará en nuestro local social el sábado 1º de abril a las 21 horas.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia y puntualidad de todos.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 2 de abril, en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

F. L. DE ANGOULEME

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que tendrá lugar el domingo 2 de abril en el Café del Comercio. Esperamos que ningún compañero faltará a esta importante reunión que demostrará el interés que todos sentimos por nuestra organización.

LE GROUPE JULES VALLES

Organise avec le Groupe libertaire «Louise Michel», le mercredi 15 mars à 20 h. 30, au Palais de la Mutualité, 25, rue Saint-Victor, Paris (5), une conférence-débat: Hommage à André Breton, avec Maurice Joyeux, illustrée de poèmes. Entrée libre.

AKADEMIA RAYMOND DUNCAN

31, rue de Seine, Paris (6)

Honore ses amis disparus. Mardi soir 21 mars a 20 heures 30. Théo Varlet, romancier et poète cosmique, par Louis Simon avec le concours de Fanny Robiane, Hubert Prelier.

ARTE Y LETRAS, PARÍS

La audición del 11 para el 18:

CAHIERS des AMIS DE HAN RYNER

Le nº 84 est paru (3, Allée du Châtea, 93-Pavillon s/Bois). Au sommaire: Séverine, par Elie Broïda; *Contes* de Han Ryner (volume à paraitre); Han Ryner: De l'inconscient au conscient, par le Dr. G. Geley; Francesco Ghezzi; Le sublime XIXº siècle; La Tour des peuples, l'Association des Ecrivains de langue française; etc.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

París: Gual, 5; *Forbach:* Adán Delgado, 10; *Aix-en-Provence:* Juan de Orán, 10; *Roanne:* Antonio López, 10; *Arles:* José Guiu, 23; *París:* Vicente Bielsa, 10; Gual, 5; Criach, 5; Galindo, 5. TOTAL, 83,00 F.

ADMINISTRATIVAS

—F. L. Dreux. Los giros de noviembre, 260 F. pro-fomento, y 250 pro ancianos, fueron pasados a C.R.Z.N. y publicados. Los 80 F. pro España de diciembre, pasados también a dicho organismo. Recibidos también, los 150 F. pro España 8-2-67.

MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobón Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CONOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina, 11, rue Jean Moinon, Paris (Xº). C.C.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

SINDICATO
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
C.C.P. nº 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X
Tél. BOT. 22-62
Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

CNT

La jornada confederal del 16 de abril

AL terminar cada año una jornada de ésas, los compañeros nos despedimos al pie de la Mutualidad con una vaga esperanza: Tal vez esta reunión de confederales sea la última en Francia por haberse solucionado, felizmente, la situación de España. Cada vez pensamos lo mismo y al año siguiente nos volvemos a encontrar de nuevo para fraternizar y cerciorarnos, a la vez, del potencial humano y de ideas que nos sigue valorizando.

En este 1967, como en años anteriores, infinidad de compañeros juntos con sus familias se disponen a hacer acto de presencia en París a causa del sentimiento anarcosindicalista que les alienta. Ninguna presión se ejerce, a nadie se le coacciona para que acuda. Perezosos y quisquillosos pueden quedarse en casa si así lo prefieren, pues el quehacer es libre en nuestro ambiente. Pero el mayor número de compañeros, el peso máximo de la Organización de Zona Norte, y en buena parte las FF. LL. de Normandía, se volcarán entusiásticamente a nuestros actos del día 16, o sea el Mitin de la mañana y el Festival de la tarde.

La importancia de ambos actos sería ilógico medirlos solamente por la calidad de los oradores y la importancia del arte presentable. Si todo esto es importante, la concurrencia de miles de compañeros vale por una demostración elocuente de la formidable vitalidad de una C. N. T. sometida a todos los avatares de la destrucción por factores humanos y de tiempo. Los regímenes de toda laya (capitalistas y marxistas, liberales y reaccionarios) coinciden en «ignorar» el anarquismo y en desconocer el papel primordial jugado por los hombres de la C. N. T. en la Revolución y la guerra de España. Unicos contra todo y contra todos, sólo nos queda voz propia en forma de semanarios y revistas con tesón sostenidos, sin dinero sucio, ajeno, en Europa y América, y en ocasiones, en la propia España. Voces débiles, constreñidas a nuestro propio elemento, cierto, pero que existen por una realidad relevante: la existencia viva de la C. N. T. y del anarquismo a pesar de las diversas y duras adversidades a las que el capitalismo y el comunismo de Estado nos tienen sometidos. En España todo lo que es libertario, AUTENTICAMENTE LIBERTARIO, es perseguido a sangre y fuego; no hay cuartel para el sindicalismo revolucionario y el anarquismo en Franconia, como no lo hay en los países bolchevizados, y como lo hay en las democracias europeas y americanas, pero notablemente regateado. Nacional e internacionalmente, los compañeros cenetistas y libertarios sufrimos régimen general de asfixia, como si toda suerte de sistemas gubernamentales estuviesen de acuerdo para hacernos desaparecer, coincidencia — creemos — que abona el criterio de que el comunismo libertario es mucho más temido que el comunismo soviético, y ahora que el chino, por autocracias y democracias, por fascismos y « neutralismos » dudosos; por todo el volumen político — digámoslo de una vez — que detesta a la libertad y al bienestar integrar de los pueblos por mucho que los invoquen. La anarquía, tal vez como nosotros la propugnamos coloca una angustia de muerte en el corazón de cada Estado, no importa el hábito con que cada uno de ellos se disfrace. El comunismo libertario, tal como en España lo concebimos y, lo que es más importante, PRACTICAMOS, llenó de pánico a los capitalismos fascista, progresista y comunista, a tal punto que, liberales de solera aparte, todo el mundo dominador, esclavista o seudo progresista acogió con satisfacción profunda, a veces inconfesada, el triunfo de la reacción universal sobre la noble revolución libertaria española.

Y ahí estamos, compañeros supervivientes, después de 31 años de la gran gesta del 19 y 20 de julio. Ahí estamos en afirmación viva de un próximo pasado que se afirma a gritos, de un próximo presente que la Humanidad sabrá un día comprender y agradecer. De toda la política mundial imperante ninguna disposición, ninguna idea supera a nuestro comunismo libertario en libertad, justicia, igualdad y humanismo. Los Estados tratan de perpetuar su incoherencia porque es la propia incoherencia quien les da vida. La razón huye del Estado, y cuando la «razón» de Estado se aplica, el pueblo sufre dolorosas consecuencias. Incluso las revoluciones comunistas se revelan nacionalistas, tras de no haber resuelto el problema de la igualdad con cuyo señuelo alcanzaron el triunfo. Tómese por el lado que se quiera, las guerras, las miserias, las injusticias de toda suerte sólo tendrán solución cortante con el establecimiento universal de sociedades sin fronteras, sin Estados ni propiedades particulares, ni jefes ni rucios humanos que justifiquen la necesidad de aquéllos.

Contra el frío inesperado de ciertos pechos, contra la fatalidad de una historia, no evolutiva, sino fabricada, ahí estamos nosotros, los «intransigentes», los convencidos, los que estimamos que la fuerza bruta no es una razón que convenza en favor de una necesidad social detestable y que, por detestable, combatimos, seguimos combatiendo y combatiremos hasta el fin de nuestros días, con la garantía de que nuestro combate será proseguido por la generación que ha de sucedernos.

Y si en la hora de la dislocación de los capitalismos estamos presentes, tanto mejor. Por el momento, hagamos acto de presencia en la Jornada Confederal del 16 de abril para demostrar al mundo «que nos ignora» que nosotros no olvidamos el objetivo de nuestra lucha y que nuestros cuerpos, tan maltratados, aún sirven para aguantar lo que otros, en parejas circunstancias, no aguantarían.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA CIENCIA Y EL MAL

SE ha dicho con frecuencia, y ello constituye una verdad incontrovertible, que la ciencia sin conciencia es nociva. En efecto, no pocas veces se han empleado y se emplean los recursos del saber en favor de lo que es nefasto para la humanidad.

El fallecimiento de Oppenheimer ha venido suscitando los más variados comentarios en torno al bien y el mal que puede esperarse de la Ciencia, así, con mayúscula, para darle aire de mayor prestigio. Que fuera o no la citada personalidad científica el «padre de la bomba atómica» como han dicho algunos, lo cierto es que en ello tuvo preponderante influencia. En los colosales laboratorios de Los Alamos iba todo, al parecer, bajo su responsabilidad.

Se ha dicho que ante la magnitud de estragos ocasionados por la bomba atómica, el sabio famoso sintió horror de la obra a la que había dado impulso. Sintió el remordimiento de haber contribuído a una obra de gigantesca devastación. Y quiso hacer *marcha atrás*. Pero, como una fuerza inexorable, el Estado puso todo su empeño en lo de llevar el invento a sus últimas consecuencias. Y al vacilante Oppenheimer se le hizo, como se sabe, objeto de acusaciones determinadas por la más aviesa intención: connivencia con los comunistas, «traidor a la patria» y tal. Jean Vilar montó una pieza escénica evocando el «caso Oppenheimer». Tras algún periodo de escándalo, Kennedy, en nombre del Estado norteamericano, rehabilitó al conocido hombre de ciencia, quien, poco tiempo antes de morir, pensaba retirarse de sus acostumbradas funciones científicas para dedicarse a la meditación, al recogimiento espiritual.

El sabio eminente había llegado a comprender lo nefasto de unos adelantos científicos concebidos al margen de la moral, al margen del bienestar de los seres humanos. Y su conciencia le dictaba el situarse fuera del bullicio social para intentar concebir ideas de paz denunciando las causas que engendran el malestar de los pueblos.

LOS QUE SE CANSARON DEL IDEAL

Lo asegura un dicho popular en nuestro país: «En todas partes cuecen habas». Equivale, en el caso que ahora nos ocupa, a que en todos los sectores de tipo social hay sus problemas, sus dificultades sus elementos que un día fueron buenos y que después dejaron de serlo. En todos los ideales han habido y hay tránsfugas. Están los que traicionan, los que se alejan por motivo de aburguesamiento, por cansancio, por debilidad o cobardía, ante los embates de la adversidad. Si en todos los sectores sociales se producen hechos de una tal naturaleza, queda comprendido que también ello ha de ocurrir en el ambiente de quienes sustentan el ideal anarquista.

Ciñéndonos solamente al periodo de exilio, podría escribirse un interesante libro-reportaje, como los que en torno a diversas materias se han hecho ahora de moda, relatando casos concretos de elementos que, habiendo militado en el sector libertario, tomándolo como ideal, se *cansaron* del mismo abandonando apreciaciones que en su día les fueron queridas. Quien más y quien menos conoce detalles de esta naturaleza. Tomándolos de diversos departamentos de Francia, voy a citar algunos casos concretos. Casos harto conocidos de los compañeros de la región en particular, tras de cuya letra inicial saben, evidentemente, a quien se hace referencia.

Diríase que nadie podía aventajarle a C. en lo de llevar con criterio solvente las cosas de la Organización. Velando por la pureza de las ideas, se ponía en guardia y llamaba la atención de los demás si le parecía que Fulano, o bien Perengano, no andaban en la *línea recta*. Había tenido cargos de organización, y en las asambleas y comicios hablaba como cuatro, dando lecciones de militancia... Hasta que, en la Empresa donde se ocupaba, como técnico, le proporcionaron subir de categoría. ¡Y se apagó el brillante lucero! Se *cansó* del ideal...

Nadie mejor que B. para tomar el lápiz y trazar esquemas en torno a lo que debería ser la Economía libertaria. Era su fuerte. No faltó quien afirmó que en él tenía la C.N.T. un economista de rango. Sí, sí, así parecía, de no haberse asociado con un tipo de mentalidad burguesa, para montar un taller de reparación de automóviles, explotando como cualquier patrón a un puñado de obreros.

Hablando con P. uno adquiría la sensación de que se hallaba ante un romántico del ideal ácrata. Glosaba el valor de las ideas, y sus ojos azules quedaban como absortos en la lejanía, como si vislumbrara los albores de la sociedad ideal, con felicidad para todos. El *romántico* en cuestión llevaba la contabilidad de unos almacenes de frutas. Le pagaban bien, se hizo amistades de acaudalados comerciantes. Total que pudo montar una tienda de comestibles... Y la mirada de soñador idealista se transformó en la de tendero, atento al peso de las balanzas. ¡Otro que se cansó del ideal!

La serie resultaría larga y variada, si no fuera aquello de que para muestra basta un botón. Son los que se *cansan* de las ideas porque, con seguridad, no las han tenido jamás muy arraigadas. Y casi siempre vemos como aquellos a quienes se les declara el *cansancio* no tardan en abandonarnos. Lo que, en definitiva, es preferible.

Ahora bien: sería aconsejable que alguno, o algunos, cuya buena fe y mejor intención no es cosa de poner en duda, supieran distinguir, alcanzaran a calibrar lo que significa la *crítica constructiva*, el *anhelo de superación*, que siempre ha existido, *afortunadamente*, en el ambiente anarquista. De hacerlo así, no cabe duda que se percatarían de lo inadecuado que es el sonsonete de creer que están cansados del ideal quienes, con argumentos sinceros, con razonamientos arrancados de la realidad, en artículos, en charlas, conferencias, o en conversación entre militantes, exponen, sin pretensiones de infalibilidad, lo que a su juicio, dentro del ideal anarquista, merece ser enmendado.

LA HERENCIA INTELECTUAL DE AZORIN

A la avanzada edad de noventa y pico de años, ha fallecido estos días el único superviviente de la llamada «Generación del 98». Es de comprender que ello haya motivado el que, por parte de la prensa española, singularmente aquella de carácter literario, se haya hablado, y se hable largo y tendido de José Martínez Ruiz (Azorín). Unos y otros competirán en lo de endilgar loas al gran escritor desaparecido. Y, evidentemente, unos y otros silenciarán matices bien poco recomendables al respecto, el modo de ser que, al través de su larga vida nos permitió observar Azorín.

La lealtad, el criterio ecuánime, que ha de servir como divisa al juzgar los hombres y las cosas, ha de consistir en ver por un igual lo que hayan sido defectos y aquello que constituyan cualidades. Quienes mucho hemos leído y releído obras de Azorín, y que, además, conocemos buena parte del ambiente que le fue familiar, en pos de la verdad hemos de establecer una categórica separación entre el hombre apegado a convencionalismos de tipo reaccionario, del pulcro prosista, crítico sagaz, y difundidor, alerta y liberal, del valor durable de nuestros clásicos.

Otro escritor de indiscutible mérito y muy amigo del autor de la «La Voluntad», Pío Baroja, habla en su libro «Juventud Egolatría» de su relación con Martínez Ruiz. Aduce: «Azorín se hizo partidario entusiasta de Maura, cosa que a mí me pareció absurda, porque nunca he visto en Maura más que un comediante de grandes gestos y pocas ideas; después se ha y muy amigo del autor de «La vohecho partidario de La Cierva, cosa que me parece tan mal como ser maurista; y no sé si pensará hacer alguna otra evolución. Hágala o no la haga, para mí Azorín siempre será un maestro del lenguaje y un excelente amigo, que tiene la debilidad de creer grandes hombres a todos los que hablan fuerte y enseñan con pompa los puños de la camisa en una tribuna.»

En efecto, Azorín tuvo acusadas *debilidades*, como la de defender apasionadamente, y en una serie de artículos, al multimillonario mallorquín: Juan March, encarcelado cuando la República, por sus trapicheos financieros y reaccionarios. March el que financió, en gran parte, los gastos del levantamiento fascista hispano. Otra singular *debilidad* de Azorín destaca en su libro «El Escritor», al hacer un elogio de Franco y de sus destacados testaferros.

Ya apuntado lo que antecede, que, seguramente, no dirán los que hayan hablado o hablen en España de Azorín, cabe admitir los méritos que poseyó como «maestro del idioma». Cabe admitir que en el orden estético, cultural, y hasta liberal, aunque parezca paradoja, entre más de cien libros que dejó publicados, destaca una admirable herencia intelectual.

C. I. A.

Le congrés est ouvert

par un large débat dans la presse

Ce n'est pas nous, Commission préparatoire, ni même le mouvement anarchiste de toutes les tendances et nuances, c'est le monde entier qui voudrait connaitre les positions des anarchistes en cette seconde moitié du XXe siècle.

La Commission préparatoire invite les fédérations, groupes e individualités à s'exprimer, et demande aux publications anarchistes de tous les pays et en toutes les langues d'ouvrir leurs pages à ces débats. Le bulletin de la Commission préparatoire les accueillera aussi, dans les limites de ses possibilités.

Proposition de sujets à traiter :

1. — Les anarchistes et le mouvement ouvrier.
2. — L'anarchisme et le marxisme à l'épreuve de l'expérience du XXe siècle.
3. — L'anarchisme : positions idéologiques, tactiques et organisationnelles (en forme et « style » de motions).
4. — Les anarchistes face : la guerre et au militarisme; aux blocs impérialistes d'Etats; à la faim dans le monde; aux dictatures; au racisme; aux religions et aux Eglises.

Les auteurs sont priés d'être concis et de ne pas consacrer plus de quatre pages dactylographiées, à double interligne, à chaque sujet.

Le congrès est ouvert. La parole est aux militants. Que la presse anarchiste mondiale veuille bien reproduire ce communiqué.

La Commission préparatoire du Congrès international de Carrare

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

PORTUGAL Y ESPAÑA DOS REGIMENES VERGONZOSOS

EXISTE en Portugal una formación juvenil muy característica. «A Mocedade» portuguesa cuenta más de seis lustros de existencia. Poco menos que el tiempo que dura la dictadura de Salazar. Se trata de algo parecido a la Falange española pero con menos autoridad política. Es una organización forzosa a la que deben pertenecer los jóvenes por lo menos dos años seguidos. De carácter para-militar, «A Mocedade» prepara los grupos «defensores de la patria».

Recientemente «A Mocedade» se escindió en dos grupos. El núcleo «disidente» consta de ochenta y ocho cabecillas que enarbolan la «camisa verde». Su declaración es todo un poema: «Debemos combatir por los vivos y luchar por el porvenir. Pero también hemos de pelear por los muertos y por la defensa del Imperio Lusitano, en Angola, en Guinea y en Mozambique»...

Por su parte el gobierno de Salazar decretó cuatro años obligatorios de servicio militar. Si se agrega a los dos años de forzoso paso por «A Mocedade», se llega a seis. Entre la juventud que se embarca hacia Africa, lo que queda de guarnición y de reserva, las fuerzas de la P.I.D.E. (Policía política) y la policía regular suman varios millones de portugueses, cifra redondeada por los que cruzan las fronteras en busca de trabajo y de libertad. ¿Quién queda en el país para trabajar las tierras y para mantener en función las rudimentarias industrias que languidecen sin esperanza?...

La situación ha de ser sumamente crítica. El gobierno sometió a la Asamblea nacional una ley (que la Asamblea puede aceptar pero no rechazar) destinada a impedir la emigración de los jóvenes de 18 a 20 años. Al mismo tiempo se intensificará el reclutamiento femenino en las unidades militares auxiliares. En un gesto acorde con la situación, Portugal se dirigió al Consejo de seguridad de las Naciones unidas invocando el artículo 50 de la Carta para justificar la petición de diez millones de libras esterlinas destinadas a compensar las pérdidas sufridas por Mozambique como consecuencia del bloqueo ejercido sobre Rodesia.

Entretanto la resistencia al régimen de Salazar se intensifica tanto en el interior de Portugal como en las colonias. No cesan las detenciones y los procesos contra los componentes de todos los organismos de oposición que se multiplican a pesar de las detenciones, las torturas y las condenas.

Al igual que en España hay en Portugal una oposición que busca su camino y que reclama el apoyo de los sedicentes hombres libros del mundo. Un grupo de 118 personalidades envió a Salazar un mensaje tímido en su contenido, reducido en su alcance, pero que no obstante ha requerido un gran coraje por parte de quienes se atrevieron a redactarlo.

Consta el documento de los seis puntos siguientes:

1º La continuidad en el ejercicio del poder (en Portugal) se halla basada en el uso de la fuerza y en la conformación de la expresión de la opinión pública.

2º El corporativismo fracasó. En 1965 abandonaron el país 130.000 trabajadores; Portugal tiene el nivel de vida más bajo de toda Europa, con unos 330 dólares anuales «per capita». (Unos 150.000 francos viejos).

3º La administración pública ha dejado sin solución la casi totalidad de los problemas nacionales.

4º La actitud del gobierno en lo que respecta a su política de ultramar constituye una «elección desgraciada». La autodeterminación es un principio moral indiscutible.

5º Portugal ha de retornar por el camino de una política internacional de amistades fecundas y de soluciones políticas sanas y leales.

6º El gobierno debe colaborar en la búsqueda de la verdad en el caso del asesinato de Humberto Delgado.

Varios de los firmantes del mensaje purgan su atrevimiento en los calabozos de la P.I.D.E., pero los demás continúan inpertérritos, ensayando toda suerte de actividades más o menos públicas o clandestinas. Cada preso es reemplazado por otro combatiente. Es el único camino para despertar el interés de un pueblo poco menos que abotargado. Los cuarenta años de «sopa salazariana» condujeron a los portugueses a la desesperación física. Pero la moral renace, se reaviva, despierta a un porvenir de inquietudes y de luchas.

Portugal y España, dos pueblos que fueron uno y que volverán a ser uno en una nueva Iberia reconstituida, se hallan indisolublemente fundidos en la desgracia del presente y en el promisor batallar por el porvenir. Las dos manchas negras de Europa deben desaparecer. Los dos regímenes vergonzosos, de Portugal y de España, no tienen cabida en un mundo que dice marchar en pos de una superación moral y económica. A menos de que todos los titubeos democráticos de la tierra falten a la realidad. Es lo que tememos...

ACUERDO MILITAR ENTRE IRAN Y LA U. R. S. S.

«La agencia U.P.I. comunica que en los medios diplomáticos de Washington se piensa que la U.R.S.S. acaba de obtener un buen éxito en los esfuerzos que realiza Moscú desde hace tiempo para tratar de competir con los occidentales en el suministro de armas y en el envío de técnicos militares a los países orientados por Occidente. En efecto, se anuncia que la U.R.S.S. concertó con Irán un acuerdo secreto acerca de un apoyo militar equivalente a 90 millones de dólares. Recordemos que Irán forma parte del CENTO, organismo de defensa del Oriente Medio, del que también forman parte Turquía, Inglaterra y Pakistán, y cuyo objeto es el de proteger el Oriente Medio contra la expansión del comunismo. Irán es el primer país de orientación occidental al que la U.R.S.S. suministrará un apoyo militar. El acuerdo sóvieto-iraniano se realiza al parecer a base de trueque y a que a cambio en la ayuda militar soviética Irán suministrará gas natural que se conducirá hasta el sur de la U.R.S.S. por conductos de cañerías que se instalarán a partir de Ispahán. Irán pagará también con el gas natural una importante prima que los técnicos soviéticos van a construir en Ispahán.» — («Combat», París, 9-1-67).

He ahí cómo la U.R.S.S. se ataca a los mercados occidentales, compitiendo en la venta de armas con los Estados Unidos, Inglaterra, Francia y otros productores menores. Todo sea en bien de la paz. «Si vis pacem para bellum».

EL DOLAR SE REAFIRMA EN CHILE

Extraemos de «Presse française» (París 9-1-67), publicación económica y financiera: «Entre el gobierno chileno y el banco Export-Import se firmó un contrato por un préstamo de 35.355.000 de dólares, que será empleado en la explotación del cobre. El beneficiario del crédito es la nueva Compañía minera andina cuyas 3/4 partes pertenecen a la Corporation de New York y 1/4 al gobierno chileno. A partir de 1971 la compañía producirá un volumen anual de 130 millones de libras de cobre.

»Un grupo de compañías japoneses participará en el financiamiento de esta nueva fuente de producción de cobre mediante un crédito de 20 millones de dólares. Hace saber el Banco import-export que el grupo japonés se halla dirigido por la *Sumito Metal Mining Company*. El coste total de la nueva empresa ascenderá a 89 millones de dólares.»...

Con lo que antecede basta para saber que Frei está internacionalizando a Chile. O que por lo menos intenta hacerlo. Es sabido que en el corriente mes de enero próximo pasado creía poder viajar a Moscú para establecer ciertos sondeos económicos. Varios miembros del gobierno se levantaron en vilo. Frei tuvo que suspender el viaje. Intenta ahora establecer modificaciones legales que le permitan un cierto margen de maniobra a efecto de realizar su plan social. Plan que se ofrecía como modélico al ejemplo de los países sudamericanos libres del peso de Moscú. Dólar y rublo se disputan América Central y del Sur. Las torpezas repetidas de los dolarianos favorecen el avance de los rublistas. Pero América busca su propio camino al margen de los dos polos magnéticos. ¿Lo encontrará?

ALGO MAS SOBRE EL CONGRESO INTERNACIONAL

No teníamos intención de tratar hoy esta cuestión. Reservamos para el número próximo algo sobre la materia. Pero se ha producido un hecho que es tal vez reciente. Ignorábamos que el compañero redactor F. poseía la facultad «autorizada» para expresarse en nombre de la Comisión preparatoria modificando las determinaciones cursadas en su propio boletín. Y que además podía borrar, con una simple nota, la proposición del delegado español, que dice lo siguiente: «Que no se acepten en el congreso, con carácter deliberativo otras delegaciones que las dimanadas de Federaciones Nacionales.» ¿A qué van a reunirse, pues, los compañeros y grupos sin Federación?

Por su parte, la Comisión preparatoria contesta al grupo de Aulnay5 en los términos siguientes: «Si hemos adoptado la fórmula de Congreso internacional de Federaciones anarquistas es, lo repetimos, porque

(Pasa a la página 2.)

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Palais de la Mutualité, París

DIA 16 DE ABRIL DE 1967:

Hoy tenemos el gusto de poder anunciar una reaparición deseada: la de

CHARITO MORALES

la simpática amiga de todos nosotros, los confederales, que tantas veces honró nuestro tablado con su arte español danzando con una gracia y una distinción poco comunes entre los artistas del ramo, tan avezados a las demostraciones vibrantes, «caloríferas», como para acreditar el sol y el rojo de una España bulliciosa y trepidante.

En verdad, CHARITO MORALES da la esencia de la danza española, versión goyesca, fina y tradicional como escapada de un lienzo del gran pincelista de Fuendetodos. Y si alguien quedara en duda, que el 16 de abril se presente a la Mutualidad para cerciorarse de la exactitud de nuestras aseveraciones.

★ ★

FRANCISCO TORRES

es otro conocido de la casa, (esto es, de nuestro entendido y cordial público), que otra vez va a deleitarnos con su estilo difícil y fidedigno y con el cual tanto recreó a la sala el año pasado. Y tanto fue así, que la comisión organizadora de este Festival de la solidaridad obrera se ha visto precisada, por ruegos de muchos concurrentes habituales a nuestro anual espectáculo, a recurrir al concurso del gran cantador del género flamenco, FRANCISCO TORRES, el cual, siempre atento a nuestros requerimientos, volverá al escenario «mutualista» el 16 de abril próximo para darnos satisfacción a todos.

EN PERPIÑAN

MITIN DE AFIRMACION ANARCO-SINDICALISTA

La Comisión de Relaciones Aude-Pyr.-Or., de acuerdo con la C.N.T. francesa, invita a todas las Federaciones Locales pertenecientes al Núcleo y a todos los trabajadores a asistir al Mitin anarco-sindicalista que tendrá lugar en Perpignan el domingo 2 de abril a las 9 y media de la mañana en el Cine Perpignan.

Tomarán parte en dicho acto los siguientes compañeros:

Vicente SOLER, por la Comisión de Relaciones.

Federica MONTSENY, por la C.N.T.

Presidirá el compañero J. SALAS de la localidad.

De pronta aparición:

«CIUDAD CAIDA»

Novela realista original del compañero J. Carmona Blanco. Más de 200 páginas de texto. La revolución y la guerra vistas e interpretadas por un mozalbete desde el barrio de Mercaders, Barcelona. Visión objetiva, relato veraz, haciendo de «Ciudad Caída» un documento entrañable de lo que fueron los años más álgidos y quemantes del movimiento revolucionario en la principal ciudad de Cataluña.

Precio del libro: 10 francos en toda Francia. Para el exterior, precio correspondiente. Pedidos a la administración de LE COMBAT SYNDICALISTE y «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

6FP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

23 MARS 1967
NUMERO 446
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA PEINE DE MORT

AFIN d'éviter toute équivoque, précisons tout de suite que la C. N. T. y est fondamentalement opposée et elle a deux bonnes raisons pour cela.

Il y a d'abord la raison morale et nous pourrions écrire tout un livre sur ce seul chapitre. Contentons-nous de souligner qu'une erreur est toujours possible dans la décision d'un jugement et, en outre, aucune loi rationnelle ne peut concevoir de procédé aussi barbare dans le cadre d'une civilisation humanitaire. En fonction de quelles prérogatives peut-on attenter à la vie d'autrui si ce n'est dans le cas de la légitime défense ?

Mais il y a surtout une raison de logique qui plaide contre la peine de mort; c'est que cette sanction est presque toujours employée à sens unique et nous nous expliquons.

La peine de mort est une loi établie par des castes privilégiées qui veulent maintenir la société dans un état d'inégalité permanent. Elle fait partie de toute une série de mesures qui oppriment les peuples et les poussent à la révolte. Comme disait notre ami La Fontaine : « Tu seras jugé innocent ou coupable selon que tu seras puissant ou misérable ».

Si nous consultons l'histoire, elle est pleine de crimes légalisés par la peine de mort et dont les malheureuses victimes n'ont pû être innocentées que trop tard et sans aucun recours contre les auteurs des forfaits. Parmi nos plus regrettés, citons les noms de F. Ferrer assassiné par la dictature espagnole, Sacco et Vanzetti, les martyrs de Chicago; et nous pourrions allonger la liste avec Eugène Varlin et tous les héros de la Commune de Paris.

Nous avons dit plus haut que cela est à sens unique car chaque fois que le peuple, dans un mouvement de colère, a conquis la souveraineté qu'on lui a si souvent usurpée, alors qu'il était tout puissant pour imposer à son tour ses propres lois, il se contente de dire à ses anciens maîtres : « Travaillez comme tout le monde et vivez comme vivent les travailleurs. Ce sera la meilleure punition ».

De nombreux témoignages qui nous sont parvenus de la révolution russe et plus près de nous, de la révolution espagnole, confirment cette conception, peut-être un peu naïve mais combien humaine, de la justice parmi la classe ouvrière consciente.

Oui, un peu naïve car si par règle générale le bon exemple donne d'excellents résultats, il faut tout de même tenir compte des exceptions. Nos camarades espagnols sont bien placés pour savoir ce qu'il leur en coûta après l'invasion de l'Espagne par les hordes nazi-franquistes, d'avoir été généreux avec leurs adversaires, alors qu'ils dominaient la situation...

Dans le cadre de ces exceptions la presse quotidienne nous cite deux bons exemples à retenir; mais voyez plutôt : « Un ancien nazi avoue avoir exterminé 20.000 malades mentaux. Horst Schumann a ouvert lui-même les robinets de vaz. » Que faut-il faire d'un tel individu qui se trouvait depuis la fin de la guerre au Ghana ?

Quant à l'autre, c'est le monstre Tshombé condamné à mort par un tribunal d'exception du Congo-Kinshasa. Inutile de rappeler la carrière sanguinaire de l'individu, ni le fameux camp d'entrainement qu'il avait constitué dans l'Ardèche; le présumé instigateur du meurtre de Lumumba est pour nous un irrécupérable et dans l'état actuel des choses il faut l'empêcher de nuire à la société...

... Ces exceptions ne peuvent, en aucun cas, modifier notre position vis-à-vis de la peine de mort, mais il n'empêche que si nous apprenions subitement que le peuple portugais ou le peuple espagnol condamnaient à mort et exécutaient leurs bourreaux respectifs Salazar et Franco, il nous serait difficile de dissimuler notre joie.

Nous restons fidèles à la strophe de l'Internationale qui dit qu'il faut abattre les tyrans, mais nous n'en condamnons pas moins la peine de mort.

PROVOS ET GARDES ROUGES

LA presse d'abord, la radio et la télévision ensuite, ne sont pas étrangères à l'entretien de cette confusion au sujet des provos et des gardes rouges. Pour elles, avec une désinvolture qui n'a d'égale que l'ignorance, provos et gardes rouges, c'est du pareil au même ! Et pourtant !

Instigués par Mao qui les a appelés à la rescousse, afin de pallier à la faillite d'une politique du grand bond en avant qui devait stimuler les masses en lançant le slogan : « Trois années de travail acharné, dix mille ans de bonheur. » Les gardes rouges sont descendus sur Pékin, se livrer à des excentricités invraisemblables.

Entretemps, les Chinois avaient trimé pour en arriver à manger moins, à gagner moins. Le mot d'ordre des dirigeants était qu'il fallait se préparer à la guerre, se préparer à subir des calamités.

La compréhension d'une telle politique de restrictions est d'en saisir les intentions, de s'assimiler la pensée du prophète, de devenir un bon élève docile et d'exécuter les consignes sans rechigner. Brandissant alors la bible de Mao distribuée à foison, tous ces jeunes énergumènes sans discernement, se comportent comme des catéchumènes dociles.

Le résultat aboutit à des actes d'un vandalisme sans nom, dont il serait bien difficile de discerner le moindre mobile valable.

Les qualifier alors d'action, de révolution culturelle, c'est dévaluer l'opinion publique.

L. Brejnev, dans son discours au IX congrès du Parti communiste de l'U. R. S. S., dénonçait ces activités, en des termes vindicatifs. Emanant d'un représentant officiel d'un tel pays, ils méritent d'être rapportés :

« Ce qui se passe actuellement en Chine sous le drapeau de la prétendue « révolution culturelle », n'a rien de commun avec la révolution et la culture, avec le marxisme, avec la politique du socialisme. Telle est la juste appréciation des événements de Chine, donnée dans les déclarations et les résolutions des organismes dirigeants, des P. C. fermement attachés au marxisme-léninisme, à l'internationalisme prolétarien. »

Voilà qui est clair et net et qui ne souffre guère la moindre rétorsion aux principes, à la ligne droite des idéologies Marx-Lénine qui, d'après Moscou, doivent conduire à l'internationalisme prolétarien.

Bien entendu, les communistes chinois ne l'entendent pas de cette oreille et ils poursuivent « la campagne calomnieuse antisoviétique en Chine. »

Ainsi s'enveniment et se dégradent de plus en plus les relations d'amitié entre ces frères jumeaux, devenus ennemis par la grâce du marxisme. De quoi se taper le derrière par terre à la gloire de saint-Marx et compagnie !

Dans tout cela, l'amitié entre ces deux peuples de quelques centaines de millions d'individus, en prend un sale coup ! Cet aspect peut nous toucher. Le reste est querelle de famille.

Entretemps, l'impérialisme bénéficie de l'absence d'unité fraternelle. Nous sommes loin de : «Peuples de tous les pays, unissez-vous. »

Revenons à ces gardes rouges qui jouent aux puristes, suivent des mots d'ordre d'un chef qu'ils portent aux nues, vocifèrent contre tout ce qui peut déplaire au régime de Mao, sacré le dieu de l'heure.

Après Mussolini, Hitler, Staline, c'est ce que nous avons vu de plus cyniquement servile.

Les gardes rouges ont dépassé les consignes en se laissant entraîner par une psychose qui les porte à s'attaquer à tout sans discernement. A présent, on essaie de freiner leur ardeur désordonnée.

Sans doute, tout rentrera un jour dans l'ordre et la dictature reprendra le dessus, au prix de purges sensationnelles, de massacres spectaculaires. La saignée sera au diapason de la fureur déchainée. Ainsi, les gardes rouges n'auront été que les vils serviteurs du régime qui exploite la misère du peuple. Ils auront été cet exutoire indispensable à cacher une faillite politique et économique des dirigeants chinois.

Au nom de ces fanatismes politiques on dépense des milliards pour entretenir cette comédie sociale et la valoriser à l'étranger auprès des naïfs gobeurs invétérés des paradis organisés par les politiciens.

Certain voudraient créer la confusion en rapprochant les actes des gardes rouges, avec les manifestations des provos-revos. Il faut chercher le mobile qui incite les informateurs de l'opinion publique, à lancer de tels bobards doublés de mensonges éhontés. Créer une confusion totale ne peut servir que les intérêts des dirigeants des régimes autoritaires étatiques.

Il faut donc savoir que les revos n'ont pas de chef, ils n'ont pas de mots d'ordre à recevoir de quiconque, pas de bible à ânonner béatement. Les provos dressent contre la société, contre l'Etat, contre la loi, contre l'ordre établi, leur révolte et leur non-conformisme. Ce sont des hors-la-loi qui veulent, par leurs actes, montrer qu'ils se refusent à suivre les chemins tracés par l'éducation, le civisme, la morale, la discipline de tous ces laudateurs de l'autorité officielle. « Ils défient le pouvoir par leur anarchie et leur indépendance. »

Comme ils ne cessent de l'affirmer, « provo n'est pas un parti, ni une clique, ni un club, ni une société secrète, ni une religion, ni une association. »

Donc, rien de commun avec les gardes rouges, avec lesquels on voudrait les associer. Aucune comparaison n'est possible, si ce n'est être de mauvaise foi ou ignorant.

« Provo est une idée, une image. » Ceci devrait faire réfléchir les pisse-copies de l'information.

Un correspondant du journal « Le Soir », de Bruxelles, Francis Unwin, dans une enquête aux pays des « Démocrates 66, Explosive Hollande », a précisé judicieusement la position des provos dans la révolution culturelle et son « rapprochement » ne manque pas de pertinence, car, des bicyclettes blanches à la bible maoïste, il y a un abime. Francis Unwin le montre dans son étude, dont voici le passage le plus significatif :

« La « révolution culturelle » (des provos) n'a certes guère de points communs avec celle des gardes rouges, sinon précisément qu'elle vise comme elle, à harceler, à remettre en question... Au demeurant, le mouvement semble avoir dépassé son apogée. La grande revendication « provo », la liberté d'expression absolue en tout endroit public, a été reprise en bonne place dans le programme des « Démocrates 66 ». L'allergie à tous les conformismes et l'intérêt resté typiquement hollandais du provotariat pour les préoccupations concrètes et immédiates, logement, circulation, etc...., inspirent les nouvelles tendances radicales apparues dans nombre de partis politiques. Les élections syndicales dans l'enseignement secondaire, qui se sont déroulées la semaine dernière, ont largement confirmé cette évolution. Mais nul ne sait quand les provos chanteront leur dernière chanson. »

Que le lecteur en tire les conclusions qui s'imposent, en bonne logique. C'est tout ce que demandent les provos-revos.

HEM DAY

La révolution libératrice

IL faut avoir confiance en les bienfaits de la révolution, il faut en convaincre la masse des travailleurs; ce n'est que l'espoir de l'amélioration de leur sort qui leur donnera le courage de faire front à tous les exploiteurs. Sans l'accord de la majorité des travailleurs, il est impossible de garantir le succès durable de la révolution, car, seuls, ils sont les maîtres de la production, nécessaire à assurer la vie du peuple. La révolution exige une concentration de militants révolutionnaires, sans celle-ci il est impossible de conduire à sa libération la classe prolétarienne, qui doit participer à l'action révolutionnaire.

Un mouvement révolutionnaire qui est dans l'impossibilité de démontrer la justesse de son action est voué, soit à l'échec, soit, en cas de réussite, à la tyrannie pour pouvoir maintenir son oppression, car, s'il est injuste, il ne peut représenter la volonté de tous les travailleurs. La révolution ne peut être rétrograde car elle doit apporter la liberté et le bien-être au peuple. Un coup d'Etat n'est qu'un changement de maîtres; les prises de pouvoir par des militaires ne sont que l'appropriation de l'Etat. Le coup d'Etat, comme la prise de pouvoir par les militaires, n'apportent pas libération aux travailleurs mais, tout au contraire, compression de leur liberté. Depuis 1936, la malheureuse Espagne peut être citée en exemple.

C'est une tâche difficile que de prétendre assurer la vie et la liberté de tous les travailleurs dans une juste égalité, c'est pourtant la pierre de base de la révolution de demain et ne pas s'attaquer à ces problèmes, qui demandent sans cesse des modifications et des améliorations, est vouer la révolution à un résultat décevant. La révolution ne se fait pas uniquement par la force, elle se fait également par le cœur et la raison. Alors, diront certains, il est impossible d'arriver à la libération totale des travailleurs par l'élévation des sentiments du cœur et la puissance de la raison; non, ce but est impossible à atteindre entièrement par des moyens pacifiques, les droits de la propriété et du capitalisme sont enracinés si profondément chez les bénéficiaires de ces injustices, qu'ils ne consentiront jamais à les abandonner, assurés qu'ils sont de la force de l'Etat dont les mercenaires ont pour principale mission de faire respecter toutes les lois injustes et criminelles dont ils sont les bénéficiaires. L'utilisation de la force du peuple sera, demain, nécessaire à sa libération.

Si les grands principes de base de la révolution sont immuables, la préparation de la révolution ne saurait l'être. Nous devons profiter des temps présents pour modifier sans cesse et perfectionner notre préparation révolutionnaire, afin que la possibilité de notre action soit toujours efficace à tout moment. Il y a donc nécessité à ce qu'un groupe de militants révolutionnaires s'attache à ce problème, strictement à ce problème, pour en libérer les autres militants révolutionnaires, rendus disponibles pour la propagande parmi les travailleurs.

Reproche nous est fait d'employer toujours l'expression « travailleur » et de vouloir ignorer tous les autres hommes. La raison est que, pour nous, le travailleur est la base de la société et que nous méprisons tous ceux qui vivent de la peine du travailleur sans rien produire en contrepartie. Nous méprisons et combattons tous ceux qui non seulement vivent sur leur travail, mais encore ceux qui le briment et le contraignent parfois à des activités criminelles. Quand nous parlons de libération, nous entendons que les travailleurs puissent vivre sans participer à des actions malhonnêtes et obligatoires. Quand nous parlons de bien-être et de justice, nous entendons que le travail existe pour tous à charge et à bénéfices identiques. La révolution est une action de justice, c'est une tempête qui chasse la putréfaction et apporte l'air frais nécessaire à la vie. La révolution est une assurance pour l'avenir d'une vie juste, saine, heureuse; pour parvenir à cette ère bienheureuse pour tous, la révolution écrasera tous les malfaiteurs qui tenteraient de l'empêcher de parvenir à ses fins.

Depuis des millénaires, l'injustice domine le monde; depuis des millénaires la société est divisée en classes, en pauvres et en riches, en travailleurs et en oisifs et toutes les révolutions n'on jamais pu atteindre à l'égalité du fait que le travailleur n'a jamais su résister à une force qu'il payait de sa misère et qui se manifestait contre lui; soit aux mensonges de politiciens et de chefs d'Etat dont le but était son exploitation. La révolution de demain serait vaine si nous devions retomber dans les mêmes erreurs, les mêmes faiblesses, et ramper, à nouveau, devant les exploiteurs des travailleurs, avec un esprit de soumission atavique. Que l'injustice puisse avoir force de loi dénote bien, malheureusement, la faiblesse et l'esprit de servitude du travailleur.

Notre tâche principale est bien, actuellement, de crier la vérité, de forcer le travailleur à ouvrir les yeux, à réfléchir, à comprendre, de l'entraîner avec nous dans la lutte ascendante pour la révolution, afin que ses enfants ne soient plus demain domestiques du capital, afin que ses enfants puissent demain posséder, enfin, la dignité de l'homme et se trouver au même niveau que tous les hommes, car tous les hommes seront devenus des travailleurs et produiront, selon leurs aptitudes, pour le plus grand bien de la société.

L'impitoyable exploitation actuelle du travail ne peut cesser par les protestations des victimes, ni par des lois et encore moins par une prise de conscience du capital. L'égalité dans le travail ne peut être que le fruit de la révolution; jusqu'à celle-ci, la lutte de classes subsistera, il ne peut en être autrement. Cette lutte de classes est une période pré-révolutionnaire et nous devons tout faire pour lui donner, chaque jour, plus de force.

Nous ne cherchons pas la paix avec les bourreaux des travailleurs, nous entendons les contraindre à égalité avec les travailleurs; s'ils s'y opposent, nous devrons envisager l'emploi de la force pour y arriver. La révolution c'est la justice. — « *Là où le balai ne passe pas, la poussière ne s'en va pas d'elle-même.* » — *Mao Tse-toung.*

Quand l'Etat, les partis politiques, la presse, nous attaquent et dénaturent nos buts révolutionnaires, quand ils nous couvrent de boue, c'est une très bonne chose, cela nous prouve que nous touchons juste, que nous disons la vérité et qu'ils tremblent que cette vérité soit entendue et comprise.

Nous ne devons pas sousestimer la force des ennemis du peuple et nous ne devons jamais nous abaisser à des compromis avec ceux-ci. Toute tractation serait une erreur dont les travailleurs supporteraient les conséquences. On ne traite pas avec des ennemis aussi vils et criminels que le sont les représentants du capitalisme et de l'Etat. Notre lutte de classes est une lutte totale sans compromission possible. Laissons aux centrales syndicalistes inféodées à l'Etat, la honte des capitulations et le mépris des travailleurs conscients.

Notre révolution sociale a pour but principal de transformer la propriété privée en propriété sociale et de pouvoir ainsi transformer la production agricole et industrielle afin qu'une surproduction générale autorise une réduction de travail pour tous. La gestion de biens de production sera assurée par des syndicats de production et la répartition, selon les besoins de chacun, par des syndicats de répartition. La révolution apportera à tous, sans aucune distinction, égalité, justice, bonheur. — « *L'abolition de l'Etat, voici, disons-nous, la tâche qui s'impose au révolutionnaire, à celui, du moins, qui a l'audace de la pensée, sans laquelle on ne fait pas de révolution. En cela il a contre lui toutes les traditions de la bourgeoisie. Mais il a pour lui toute l'évolution de l'humanité qui nous impose à ce moment historique de nous affranchir d'une forme de groupement, rendue, peut-être, nécessaire par l'ignorance des temps passés, mais devenue hostile désormais à tout progrès ultérieur.* » — Pierre Kropotkine.

RENE VILLARD

GREVE DES USINES RHODIACETA

La société Rhodiacéta (Gillet, Rhône-Poulenc détient le quasi-monopole du textile artificiel en France. Elle fonctionne grâce à ses six usines, savoir : Besançon, 2.500 salariés; Lyon-Vaise, 5.800 salariés; Lyon-Gorge-de-Loup, 2.500 salariés; Lyon-Vénissieux, 500 salariés; Lyon-Saint-Fons, 2.200 salariés; Péage-de-Roussillon, 2.500 salariés. Soit un total de 16.000 travailleurs.

La situation économique de la société s'est modifiée. Du monopole français qui était le sien, elle passe à l'étape d'une difficile concurrence sur le plan européen et mondial. De là, est née la fameuse politique d'économie dont les travailleurs, suivant la direction, doivent faire les frais. Les salaires représentent environ de 15 à 20 % des prix de revient, il faudrait croire que sur le secteur restant, soit 80 %, la direction est incapable d'apporter des modifications qui autoriseraient de faire front à la concurrence étrangère, tout en respectant les salaires du personnel.

Cette détermination de faire supporter aux seuls travailleurs son imprévoyance de ce qui devait arriver un jour par la loi de la concurrence, se résume comme suit, en ce qui concerne les usines situées dans l'agglomération lyonnaise :

Décembre 1966

— Une semaine chômée par les finissages nylon, (700 personnes).
— Réduction d'horaire à l'acétate.

Janvier 1967

— Réduction d'horaire aux ateliers paquetage cops, préparation supports nylon, finissage acétate.

Février 1967

— Réduction d'horaires aux finissages, paquetage cops, préparation supports nylon.
— Obligation pour le personnel posté de prendre par anticipation les jours de repos compensateurs de la 4e semaine de congés 1967.

Mars 1967

— Les 4 × 8 sont touchés par la réduction d'horaire. Certains ateliers pourront descendre à 36 heures. (Déclaration de la direction au C. E. du 16-2-67.)

Dans les temps présents, l'application de ces mesures se traduisent, pour la plus grande partie du personnel, à une perte de salaires de 150 à 200 francs par mois.

La psychose d'insécurité de l'emploi et des ressources crée par la direction, l'augmentation des cadences et des charges de travail avec diminution de primes, toutes les aggravations des conditions faites aux travailleurs, alors que la productivité ne cesse d'augmenter dans tous les ateliers de fabrication, sont autant de raisons pour lesquelles la grève a été décidée en premier lieu à Besançon le 21 février, à Lyon-Vaise, Lyon-Gorge-de-Loup, Lyon-Saint-Fons, le 28 février, à Lyon-Vénissieux le 2 mars, au Péage de Rousillon le 7 mars.

Les revendications du personnel en grève, sont les suivantes :

1. — Indemnisation des heures perdues du fait du chômage, le règlement en vigueur jusqu'ici permettant : soit d'organiser le chômage de telle sorte que les intéressés puissent perdre jusqu'à trois journées de travail sur la quatorzaine sans recevoir d'indemnisation; soit de se servir des congés et des repos compensateurs pour « boucher les trous » faits par le chômage.

2. — Des mesures nouvelles pour résoudre les problèmes d'emploi et de ressources immédiatement ou ultérieurement et par étapes selon les cas : diminution progressive de la durée hebdomadaire du travail sans perte des ressources acquises avant la réorganisation technique ayant entrainée une mutation avec déclassement, etc.

3. — Les conditions de travail : que des engagements soient pris pour une meilleure information des plans de travail, pour recevoir les cadences et l'organisation néfaste pour les travailleurs de certains ateliers notamment les 4 × 8, les finissages, le crin, etc.

Sur tous ces points, aucun accord n'est à signaler à ce jour.

Un autre point de litige n'a encore trouvé de solution : la reprise du travail sans triage du personnel. Une telle reprise entraine des difficultés techniques certaines. Il est exact que la direction ne peut employer sur le champ l'ensemble du personnel aux travaux de relance des métiers, mais il est exact aussi que le personnel excédentaire peut très bien être utilisé à des travaux annexes tels qu'entretien et nettoyage plus que jamais nécessaires dans ces circonstances.

Pour bien comprendre le mécontentement présent des salariés de la société Rhodiacéta, il faut réaliser que les rapports entre la direction et le personnel, ne font que s'aggraver depuis 1965. Les temps d'exécution de travail étant restreints, les cadences de production devenant difficiles à tenir, un nouveau directeur n'hésita pas à déclarer : « J'ai maté des Noirs en Afrique, je materai bien également des Blancs ici. »

Sous le même temps, la société créait ou achetait des nouvelles usines et doublait sa participation dans des sociétés qui voyaient comme par magie leurs chiffres d'affaires augmenter dans des proportions remarquables. (Gode-Bédin : + 16 % en 6 mois, pour reprendre un exemple cité par la presse financière de l'époque.)

Dans le même temps, monsieur Baumgartner expliquait aux actionnaires de Rhône-Poulenc que, si leurs revenus de France n'augmentaient que par le jeu de l'exonération fiscale, ils seraient par ailleurs satisfaits des revenus des filiales étrangères. (Allocution. Assemblée générale des actionnaires de Rhône-Poulenc, le 21-4-66.)

Alors, pendant qu'on économisait sur les salaires des travailleurs de la Rhodiacéta, pendant qu'on augmentait les charges de travail, le bonheur de quelques-uns était préservé. La justice veut que le bonheur soit pour tout le monde.

Les salariés du groupe Rhodiacéta entendent ne pas être victimes d'un chômage organisé, ne pas subir des pertes de traitements qui varient entre 15.000 et 25.000 anciens francs par mois; ils veulent conserver leur droit à des congés normaux qui soient des véritables vacances et non pas des périodes de compensation de jours chômés. Les travailleurs de Rhodiacéta sont disposés à reprendre le travail, mais ils entendent gagner leur vie raisonnablement, produire à une cadence normale; ils ne sont pas des machines dont on peut doubler le rendement en appuyant sur une manette... Ils repoussent toutes les injustices et entendent être traités comme des personnes humaines.

L'INSURGE

Camarades correspondants

La propagande par « Le Combat Syndicaliste » doit commencer par notre cooperation immédiate. Compte tenu du calendrier des manifestations du mois d'avril et mai, nous vous invitons à procurer dans la mesure de vos possibilités, des textes pour le numéro special du 1er Mai qui devrait être préparé et envoyé en province, avant les meetings C.N.T. de la troisième semaine d'avril. En outre, les camarades de la région parisienne sont invités à assister aux réunions extraordinaires de la Commission Administrative Régionale qui auront lieu ce mois-ci, les mercredis et samedis à 19 heures au siège confédéral.

TRIBUNE LIBRE

CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XIX

EN tant que préfiguration de la révolution sociale elle-même, les conflits ouvriers doivent refléter, dans une certaine mesure, à la fois, les buts et les techniques de la grève générale expropriatrice et gestionnaire. L'objectif essentiel de la grève générale, ou révolution sociale, est de faire passer l'ensemble des moyens de production, des mains des capitalistes à celles des prolétaires : dans cette optique révolutionnaire, la grève doit donner lieu, chaque fois que cela est possible, à l'*occupation des lieux de travail*. Cette forme d'action tend à montrer qu'au-delà d'une révolte contre les conditions de travail qui lui sont imposées, en régime capitaliste, c'est la propriété individuelle des moyens de production que le gréviste remet en cause et que son but véritable c'est de désaliéner le travail, de tranformer en un moyen de production sociale, de promotion de tous, de satisfaction des besoins de chacun des individus de la collectivité, ce qui est pour lui à l'heure actuelle un lieu de travail forcé, d'abrutissement. La grève ne doit pas apparaître comme une révolte contre le travail en lui-même, ce qui serait la négation idéologique de tout progrès social (c'est-à-dire de tout progrès, de toute émancipation de l'individu vis-à-vis du monde extérieur objectif); elle doit représenter sans équivoque possible une révolte raisonnée contre les conditions de travail qui sont à la base de l'accumulation capitaliste et de la domination d'une minorité. Par l'occupation des usines, le travailleur entend montrer que les moyens de production, fruits d'une œuvre collective, doivent appartenir à la collectivité, c'est-à-dire à tous et à chacun.

Au-delà des revendications immédiates, les objectifs des conflits ouvriers doivent s'insérer dans le contexte de la lutte des classes toute entière dans la mesure où c'est seulement pour l'issue victorieuse définitive de la guerre sociale que pourront être définitivement liquidées les causes profondes de l'aliénation du travail et des inégalités sociales. « Tenter d'arracher à des capitalistes individuels dans une seule fabrique ou une seule branche d'industrie, par le moyen de grèves, etc... une réduction du temps de travail est un mouvement purement économique : par contre, le mouvement visant à arracher la loi de huit heures, etc... est un mouvement politique ». L'expérience a montré que même l'objectif des huit heures de travail quotidiennes ne pouvait s'imposer comme une mesure révolutionnaire vis-à-vis du capitalisme puisque la loi bourgeoise s'accompagne toujours de dérogations et parce que le problème a été tourné dans le sens des heures supplémentaires. Les conquêtes sociales les plus avancées, celles qui semblent être acquises une fois pour toutes, n'échappent pas aux manœuvres capitalistes tendant à réajuster les conditions de réalisation du profit maximum aux nouvelles données définies à partir de l'application des mesures sociales concédées.

La grève révolutionnaire, parce qu'elle a pour objectif principal d'être un facteur de réorganisation de la classe ouvrière et d'unification des masses laborieuses en face du système capitaliste, doit se fixer des objectifs qui intéressent l'ensemble des travailleurs et non tel ou tel secteur de la production ou telle ou telle catégorie professionnelle. Marx écrivait que le syndicalisme était né pour res-

(Suite en page 2.)

TIRE DU « FIGARO », PARIS 15-3-1967 :

Où va l'Espagne?

LE régime franquiste, depuis son avènement en Espagne, a connu une série d'évolutions qui se prêtent à une classification chronologique l'on pourrait établir de la façon suivante :

D'abord, une phase de liquidations violentes. C'est le temps de la vengeance. On punit, on fusille. Cela dure six ans, de 1939 à 1945.

Ensuite une période de répression qui nous mène jusqu'en 1957, et au cours de laquelle la classe ouvrière est épurée : arrestations sommaires, jugements sans pitié.

En 1957 s'ouvre la troisième phase, sous l'impulsion d'éléments modérateurs parmi lesquels il faut nommer l'actuel ministre des Affaires étrangères, M. Castiella. On voit s'accomplir une certaine libéralisation du régime, surtout sensible dans le domaine économique. Cette phase s'achève fin décembre 1966. A cette date s'ouvre la quatrième période, celle dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui et dont le point de départ est l'adoption, par référendum, de la nouvelle loi organique.

L'Espagne a ainsi vécu pendant vingt-sept ans sous le régime d'exception issu de la guerre civile. A l'heure actuelle, et depuis trois mois, sa situation est dominée par la lutte qui s'est engagée au sein du gouvernement entre les totalitaires — dont le ministre de l'Information, M. Fraga Iribarne, est apparemment le chef — et les néo-libéraux menés par M. López Rodó, haut commissaire au Plan. L'enjeu de cette lutte pourrait être l'institutionalisation pure et simple du fascisme espagnol.

Les signes ne trompent pas, et ils sont nombreux. Il y a eu d'abord l'annulation pratique de la loi sur la liberté de la presse par la réforme de l'article 165 bis du code pénal; la prise en charge par les tribunaux militaires des incidents provoqués par l'agitation dans les milieux de l'Université, incidents qui, depuis deux ans, relevaient des juridictions civiles normales; l'annulation pratique de la loi sur la liberté religieuse, œuvre de M. Castiella, à la suite des restrictions introduites par le Conseil des ministres espagnol et dont la portée est si grave que le pasteur Cardona a pu dire il y a quelques jours à notre collaborateur Jacques Guillemé-Brûlon que les communautés protestantes préfèrent à tout prendre le statu quo de tolérance au bénéfice illusoire des prétendus avantages offerts par la nouvelle loi.

Il y a eu également, dans le domaine social, une reprise en main qui remet en question l'autorisation tacite donnée en octobre 1966 par les autorités à la participation des candidats des commissions ouvrières et de l'alliance syndicale ouvrière aux élections dans les syndicats. Depuis quelques semaines, à la suite de la manifestation silencieuse du 27 janvier dernier, organisée par les commissions ouvrières du syndicat de la métallurgie, les arrestations se sont multipliées dans les milieux ouvriers, aussi bien dans les Asturies que dans les provinces basques et en Catalogne. On en est venu à se demander si ces élections libres n'ont été un piège conçu pour démasquer les hommes de l'opposition. On ne peut s'empêcher de rappeler à cet égard la phrase curieuse que le général Franco prononça dans son discours des Cortès, le 23 novembre 1966, lorsqu'il présenta la loi organique : « *Certains se sont émus que nous ayons pris des mesures de libéralisation, mais cela nous a permis de découvrir les éternels ennemis de la patrie.* »

Dernier signe enfin : les pressions croissantes exercées sur la presse étrangère. Le chef du bureau de l'agence américaine U.P.I., M. Tripini, a été sauvagement matraqué par la police lors des manifestations d'étudiants, fin janvier, après avoir présenté sa carte d'accréditation pour justifier sa présence sur les lieux. D'autres journalistes américains, suisses et allemands ont été soumis à des pressions diverses et ont souffert de sévices analogues. Enfin, notre correspondant Jacques Guillemé-Brûlon a été expulsé dans des conditions arbitraires que nous avons relatées la semaine dernière. De toute évidence, M. Fraga Iribarne entend domestiquer la presse étrangère et l'aligner sur la presse espagnole. Il est bien évident qu'aucun journal indépendant ne peut envisager, dans les conditions actuelles, de maintenir une présence sérieuse à Madrid.

L'Espagne connaît actuellement une période particulièrement délicate pour son avenir. La question est de savoir si elle entend se qualifier vraiment pour jouer le rôle qui lui est légitimement dévolu sur la scène internationale, et plus particulièrement dans la construction européenne. Si l'institutionalisation du fascisme devait se confirmer, il serait tout à la fois imprudent et immoral de lui donner, dans cette construction, la place qu'elle sollicite depuis cinq ans.

ROGER MASSIP

ACTUALIDAD

TEMORES INFUNDADOS

Inmediatamente después de haberse producido la crisis ministerial alemana, con el retiro de apoyo a la política de Erhard por parte de los demócratas liberales, que se negaron a suscribir un aumento en los impuestos con el fin de balancear un déficit de mil millones de marcos, se vino en creer que el diferendo obedecía realmente a ésto: a una crisis interna burocrática. Partiendo de antecedentes de otra naturaleza pero que se ajustan al caso, no pudimos en ningún momento sumarnos a esa opinión de manifiesta puerilidad, teniendo en cuenta que una crisis de la envergadura de la referida es imposible en un país como Alemania actualmente, de inmenso poder industrial con sus productos exportables y vendibles en todo momento y lugar y con un mago en materia económica cual el Sr. Erhard, que hallaría la fórmula que, sin hacerse impopular, diera en pulverizar el multimillonario déficit referido. Así, la formulación más exacta que del problema nos es dable establecer sería una culminación de intentos fustrados, cada uno de ellos especulados por distinto camino pero que ambos a tres convergían en el mismo propósito: a la reunificación de las dos Alemanias y acceso a los armamentos atómicos.

Es ingente la labor que Alemania Occidental ha desarrollado a ese fin propuesto, y hasta aquí su prodigioso desarrollo económico de nada le ha valido en sus tentativas para encontrar un lugar prominente de política internacional, que le permitiera no tan sólo la unificación de Alemania sí que también incidir en los destinos de Europa. Y esos fracasos, empezando por Adenauer-Strauss, seguido de Erhard-Schroeder con la fallida proposición rusa de Rainer Barzel, (del que dimos cuenta oportunamente) tal vez todo ello explicaría la crisis política que hemos hecho mención, con la formación de un equipo gubernamental donde el partido socialista cristiano, otrora opositor sistemático, ha entrado asumir sus responsabilidades, que no serán pocas, en estos momentos difíciles donde el centro de Europa parece no poder escapar a las consecuencias que pueden derivarse de la guerra en Vietnam. Explicaría también aquellos fracasos y esa crisis política alemana el resurgir, para algunos inquietante, del Partido Nacional Demócrata (neo-nazi) que en las últimas elecciones sacó los diez diputados de Hesse y los quince de Baviera, hechos y manifestaciones que no hay que exagerar por cuanto un nuevo Hitler con idéntica megalomanía de dominio en Europa sin bombas atómicas es imposible. De ahí que los temores por un resurgir peligroso (peligroso en lo extranacional) del nazismo son infundados.

ROMULO CHAVEZ

EN PERPIÑAN

MITIN DE AFIRMACION ANARCO-SINDICALISTA

La Comisión de Relaciones Aude-Pyr.-Or., de acuerdo con la C.N.T. francesa, invita a todas las Federaciones Locales pertenecientes al Núcleo y a todos los trabajadores a asistir al Mitin anarco-sindicalista que tendrá lugar en Perpignan el domingo 2 de abril a las 9 y media de la mañana en el Cine Perpignan.

Tomarán parte en dicho acto los siguientes compañeros:

Vicente SOLER, por la Comisión de Relaciones.

Federica MONTSENY, por la C.N.T.

Presidirá el compañero J. SALAS de la localidad.

(SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA)

III. — EL FACTOR TIEMPO

VAN llegando ya algunas cartas a nuestro Buzón y bastantes suscripciones a nuestro C.C.P. Es de presumir que todavía responderán muchos más cuando el fascículo-propaganda, de 18 páginas, llegue a sus manos. Con él en las manos los compañeros ya podrán darse una idea exacta de lo qué será la «Enciclopedia Anarquista» en español en cuanto a calidad del papel, ilustraciones, tipo de letra, etc. Junto al fasciculo recibirán la circular y la información necesaria para la apertura de suscripciones.

Esta propaganda es enviada, en principio, a cuantos compañeros reciben, regularmente, desde Caracas y México, nuestros paladines libertarios «Ruta» y «Tierra y Libertad». Todo compañero que quiera una mayor información en español de la Enciclopedia Anarquista y no reciba estas publicaciones mencionadas puede dirigirse a:

Vicente Sierra, Apartado 9527, Catia, Caracas (Venezuela), desde donde se le enviará todo lo concerniente a nuestra gran publicación.

La mayoría de las misivas llegadas hasta el momento tienden a solicitar su inclusión en la suscripción y suelen, paralelamente, coincidir con una remesa de dinero a la Cuenta de Cheques Postales que, recordamos, es:

Elena Graells, C.C.P. 87-21, Montpellier.

Unas pocas cartas llaman a nuestra puerta para solicitar toda la Enciclopedia de una vez, y otras pocas desean, antes de inscribirse, conocer mayores detalles de la obra en cuestión.

Para aquellos amigos deseosos de adquirir la Enciclopedia de una vez nos toca señalar que su deseo quedará insatisfecho por largo rato y que sería preferible, para todos, aceptar el ritmo del fascículo tal como se hiciera cuando «La Obra Internacional de las Ediciones Anarquistas», al frente de la cual se hallaba Sebastián Faure, llevó a cabo la edición en francés de esta misma Enciclopedia.

En cuanto a los que requieren mayor información creemos que contestando a los puntos que nos plantean los compañeros de Agde se logrará ofrecer una información colectiva suficientemente amplia.

Cuatro son los puntos en cuestión:

1. ¿De cuántos fascículos se compondrá la Enciclopedia?

2. ¿A cuánto ascenderá su costo total?

3. ¿Cuánto tiempo se necesitará para su total publicación?, y

4. ¿Cómo efectuar la suscripción, tanto individual como colectiva?

Al primero de los puntos diremos lo siguiente: La Enciclopedia Anarquista, en su versión francesa, cuenta con 2.895 páginas. Ello quiere decir que Sebastián Faure, que logró con cierta periodicidad hacer entregas mensuales de fascículos de 48 páginas cada uno, precisó de 61 fascículos y de un período de tiempo rayando entre cinco y seis años. Este detalle, sin embargo, no tiene por qué desalentar a los impetuosos. La Enciclopedia Anarquista no es como el folletón por entregas de Luis de Val, Ponsón du Terrail o Eugenio Sué. En cada cuaderno se hallarán temas completos, de gran actualidad y tocados por plumas competentes del ideario ácrata. Así, en el primer fasciculo, por ejemplo, el lector podrá conocer una extensiva opinión del libertario italo-helvético Luigi Bertoni sobre el *Abstencionismo Electoral*; el parecer de Pierre Besnard sobre el *Acaparamiento* y la política económica del «dumping», un concepto revolucionario de la *Acción Directa*, también de Besnard y otras opiniones diversas. Téngase en cuenta que cuatro años antes de que la Enciclopedia llegara a su cuaderno final los anarquistas españoles ya podían leer, en su idioma vernáculo, la definición de la Anarquía hecha por Sebastián Faure ya que en 1931 A. Gibanel la había traducido al castellano y fuera publicada en Valencia en un folleto de 45 páginas.

Respecto, pues, al número de fascículos diremos que, la nueva versión en francés de la Enciclopedia constará siempre de 2.895 páginas y de 61 fascículos, que hace presumir en la necesidad de cinco años, por lo menos.

En cuanto a la edición en español se nos hace del todo imposible el contestar a esta pregunta pues se trata de una edición revisada y ampliada, contando, además, con ilustraciones y un tipo de letra mayor que el empleado en la versión de hace tres décadas.

Automáticamente resulta imposible contestar el segundo de los puntos en lo que a la versión en castellano respecta. El costo de la segunda edición francesa, en cambio, se puede precisar, desde ya, en base a una simple multiplicación. 61 fascículos por 4,95 francos cada uno da un total de 301,95 Frs.

A la tercera de las preguntas también hay una respuesta y una incógnita. La respuesta, que afecta a la versión francesa, ya la hemos dado: unos cinco años; la incógnita afecta, naturalmente, a la española bien que calculamos que se precisará de más tiempo todavía. El Grupo Editor pensó muy seriamente en este problema del tiempo pero se estimó que bien valía la pena arriesgarse. Juanel nos lo acaba de ratificar en una reciente y cariñosa misiva: «... Adelante. Yo me maravillaba cuando mi padre, ya casi anciano, plantaba olivos que no habían de comenzar a dar cosecha hasta pasados doce o quince años. Y así es y debe ser. Una generación está en la obligación de sembrar para las generaciones futuras como otras lo han hecho para ella». Creemos que la expresión de Juanel refleja plenamente nuestro sentir.

En cuanto a la última cuestión, lo repetimos una vez más, la suscripción debe hacerse a través de nuestro C.C.P., sea para amparar a un solo suscriptor, sea para abarcar a varios.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

Toda correspondencia relacionada con esta sección debe ser dirigida a: Victor Garcia, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10).

—Juan Brugués, Mare. Recibida tu carta así como el importe de 52,80 francos. Tomamos nota de que Caracas es sabedor de tus deseos.

—Angel Bernard, Béziers. Hemos abierto ficha a tu nombre para la edición en francés.

—Robert Cousin, Livry-Gargan. Nous avons reçu tes 4,90 frs. (1 dolar U.S.) et ta lettre du 28-2-67. Le premier fascicule de l'Encyclopédie doit être déjà dans tes mains. Les suivants te parviendront directement du Vénézuéla.

—Michel Doléans, Monce-en-Belin. Ton mandat de 15 frs. nous a été crédité dans notre C.C.P.

—Aquilino Gainzarain, Casteravarduzan. En el número anterior acusamos recibo de tus 60 frs. que has preferido dedicar a la Enciclopedia sacrificando la comodidad frente a una estufa caliente. Tu ejemplo pone en evidencia lo falso de los argumentos de quienes hablan de «costo demasiado caro», «precios prohibitivos».

—Agustín Fumadó, Osseja. Tu nombre consta en ambos ficheros, el de la Enciclopedia en español y el de la francesa. En el trabajo que aparece en este número hallarás la respuesta a lo planteado en tu carta.

—Gregori Javier, Villefranche de Rouergue. Hemos procedido a remitir tu nombre a Caracas para que se te remita, a medida de su aparición, la versión en español.

—Sara Guillén, Montady. Añadimos, a tu suscripción para la versión castellana, la que posteriormente haces para la segunda edición en francés. Recibidos, también, tus 30 francos. Te agradecemos la lista de posibles suscriptores que nos remites. A todos se les mandará el fascículo de propaganda.

—Victor Marquina, Coiffy-le-Bas. Ambas cosas recibidas: tu carta y tu envío de 29,40 frs. Ficha abierta para la versión castellana.

—José Martínez, Mâcon. Tu nombre y dirección ya obran en poder de la editorial en Caracas. La suscripción debes hacerla al C.C.P. de Montpellier, calculando el dólar — valor de venta en los bancos — a unos 4,95 frs.

—José Vidaller, Le Havre. Te hemos inscrito para una suscripción de tres ejemplares de la edición en español.

—Mathilde Zimmermann, Venisieux. Ta feuille de «Suscripción» nous est parvenue ainsi que tes 10 frs. Caracas procédera à l'envoi des fascicules au fur et à mesure de leur apparition. Merci pour les adresses des possibles souscripteurs. Prends note qu'un dollar vaut 4,95 francs.

SILUETAS

El cura de la parroquia

HOY la mesa está completa. Cuatro mujeres y dos hombres la ocupan. Entre los seis más de cuatro siglos. Estamos en un «foyer» para ancianos. Es la hora de comer. Habrá unos cincuenta comensales y todos pasan de los sesenta y cinco años. En los rostros se dibujan las huellas que deja el tiempo, asimismo que las cabelleras blancas y grises dan la nota también de estar en presencia de trabajadores retirados de la producción después de cuarenta o cincuenta años de haber dado el beneficio a sus explotadores que ahora, cual si fuese una caridad, les dan la pirmera comida del día a un precio módico, comparándole con lo que se paga en un restaurante de tercera categoría.

El cuadro que ofrece este lugar no puede ser más edificante. Verle es acercarse a la condición en que queda el obrero cuando no puede dar el rendimiento que se desea para la prolongación vital del capitalismo empeñado en mantener su clase de explotador y director de los destinos del país, a quien impone su voluntad por medio de leyes coercitivas.

Absorta queda la mirada cuando descubre lo que en realidad es el final del trabajador que llega a la vejez sin posibilidades económicas que le permitan pasar el resto de su vida sin escasez o insuficiencias morales y materiales. Es triste, muy triste, verlo a pesar de que se dibuje en su fisonomía la sonrisa o el fingido contento, a pesar de que a primera vista manifieste satisfacción por el trato que recibe en aquella casa-comedor, donde mientras le sirven dialoga amigablemente con el que está a su lado.

Este centro de asistencia municipal tiene las mismas características de otros centros de idéntica calidad. La hora de comer está reglamentada, y cuando alguno llega tarde, se le advierte o amonesta en tono un poco autoritario, para que no lo repita. Ante todo la autoridad por delante: es un grado de superioridad personal en esta sociedad plagada de holgazanes legalizados y vividores protegidos por el Estado. En todas las dependencias de no importa qué organismo oficial, el tratamiento varía poco. Los que las regentan se creen ser, por el cargo que desempeñen, superiores a los que allí acuden en busca de información. Hay pocas excepciones en estos empleados. La misma mentalidad y educación hay en todos, por el mero hecho de ser funcionarios, se olvidan fácilmente de lo que efectivamente son, pues como todos los trabajadores, no dejan de ser víctimas de la explotación.

Las conversaciones que se suceden entre los viejos que la suerte les depara pernoctar unas horas en este refugio eventual — diez de la mañana a cinco de la tarde — por lo general se deslizan pausadamente, como si por efecto de la edad se hubiera acabado el calor y la energía, realmente es así, pues es justo que no haya alegría donde abunda la tristeza y el físico desgaste, natural en todas las personas que no reúnen condiciones excepcionales de longeva juventud.

Se cuentan anécdotas, hechos vividos y observados en la larga caminata de la existencia; pero de ningún labio sale ni el menor comentario de la situación social que atraviesa no sólo la nación sino el mundo, amordazado bestialmente por lo monstruoso que rodea a la idea de libertad, sin que la permita remontarlo, porque lo monstruoso es la obra permente a centenares o millares de personas: la India, el Africa, la China, incluída también parte de Europa y América, calculándose en más de dos mil millones los que no pueden cubrir ni las mínimas necesidades que perentoriamente les ocasiona la vida.

Pero en esta casa para trabajadores que perciben una pequeña pensión en concepto de jubilación por la edad o la incapacidad, sólo se respira conformidad y resignación, pareciendo un hogar de moribundos. La alegría de estos abandonados por la fortuna es tal escasa y rara que apenas se deja ver, y cuando aparece es para ovacionar entusiásticamente al cura de la próxima iglesia, que de vez en vez se presenta y distribuye confites como si fueran niños. Por todas partes han de aparecer estos personajes gazmoños. Por todas partes han de irrumpir estos adelantados de Cristo mixtificado. ¡Oh, el laicismo y la enseñanza en poder de semejantes redentores! ¡Oh cura, misa y confesonario!

De esto que voy a relatar ahora, fui testigo presencial y me place darlo a conocer por si se saca alguna consecuencia de ello, no como un hecho casual, sino corriente, puesto que el individuo en cuestión tiene por norma visitar el hogar citado, por lo menos una vez cada más, alterando la visita cuando le conviene, como ahora, por ejemplo, ya que es la víspera de año nuevo.

Al final del «banquete» tradicional, un poco más abundante y gustoso que la comida diaria que sirven a los pensionados; pero sin ninguna exageración — reconociendo quizás que no hay que cargar demasiado a los estómagos viejos, procuraron no alterar mucho la alimentación, precavidos que son los encargados de la cocina municipal — se presentó el cura de referencia; al abrirse la puerta resonaron los aplausos cual si fuera una ovación al torero por el estilo y la valentía de haber lidiado al toro.

Se sucedieron las risas en la mayoría de los semblantes asomaron las más raras muecas, y el visitante empezó a saludar persona por persona, y como de costumbre, distribuía también confites al mismo tiempo que sus palabras satíricas, verdes, producían la consabida carcajada, pues no era otra cosa que un hombre cubierto con la sotana, privilegio que aprovechaba para mayor libertad y confianza con la feligresía parroquial.

El intruso, enviado por la Santa Iglesia terrenal, hizo su obra de captación espiritual y de conquista. El mojigato celestial, por orden de su voluntad, sin atender a la verdad revelada, se introdujo como astuto zorro en un corral de gallinas, esperanzado de no equivocarse en la selección. Vaya pájaro de cuenta: un sacerdote católico, apostólico y romano con todas las de la ley.

Y las visitas continúan gracias al laicismo.

MINGO

Gala del 16 abril 1967

Montargis. Reservadas las 80 entradas pedidas.

Evreux. De acuerdo con la carta guardamos 50 entradas.

Sens. Si con las 30 entradas solicitadas no tenéis bastantes, comunicadlo a tiempo.

Dreux. A vuestra disposición las 40 entradas que nos pedisteis.

Combs-la-Ville. Las 30 invitaciones están a vuestra disposición.

Igualmente reservamos todas las solicitadas por los compañeros de París y su radio.

ANTENA

ATAQUE DE FALANGITISMO

SAN SEBASTIAN. — Un sujeto imbuído de prosas victoriales, Francisco Tolosa, terminó matando a su esposa y a su hija (3 años) y fue a suicidarse bajo las ruedas de un tren.

CUANDO EL ESTADO SE ENTROMETE

CIUDAD REAL. — Una disposición gubernativa prohibe la plantación de vides en Tomelloso, alegando que los españoles no consumen todo el vino que se produce en España.

(Nota bene: Los conductores del régimen franquista consumen preferentemente vinos extranjeros *generosos*, franceses principalmente.)

HUELGA BIEN TERMINADA

SANTANDER. — Salvo los encargados, todo el personal de la fábrica Standard de Maliaño holgó para obtener mejoras. Tras unos días de lucha el personal se reintegró al trabajo por haber conseguido de la empresa las siguientes condiciones: Readmisión inmediata de los compañeros despedidos; garantía absoluta de que no habrá nuevas represalias, y: los beneficios alcanzados por los obreros de la Standard de Madrid serán aplicados al personal de Maliaño.

ASUNTO DE PUERCOS

LUGO. — En el mes de septiembre del año 1966 hubo peste porcina en esta porvincia. Presentada reclamación a los poderes públicos, Madrid concedió un crédito extraordinario a los criadores para compensarles parte de las pérdidas sufridas. Pasados seis meses el dinero a Lugo no ha llegado, a pesar de que los interesados solamente pedían 5 millones de pesetas. Como se ve, la promesa fue tan grande como las ganas de cumplirla. La cerdada perdida alcanzó 3.000 cabezas.

CURA ABSUELTO

MADRID. — Ya no son solos los curas en absolver a las calaveras. Ahora los calaveras del Tribunal de Orden Público absuelven a los curas, que tal le ha ocurrido al párroco Víctor Manuel Arbeloa, que estuvo el día 13 en el barquillo acusado de «injurias al Movimiento Nacional». Arbeloa — que actualmente cuenta 30 años de edad — escribió en la revista «Signo» que las tropas franquistas (o del «Movimiento») se habían distinguido en Pamplona, Badajoz y Guernica asesinando republicanos a mansalva.

Absolviendo a este vocero de una verdad, el Tribunal de O.P. reconoce implícitamente que la barbarie denunciada es cierta.

NUEVAS VICTIMAS DEL TOTALITARISMO

BARCELONA. — Con el atestado correspondiente de la policía, han pasado al juzgado de guardia los detenidos por la reunión clandestina celebrada en el barrio de las Viviendas del Congreso descubierta por la policía.

Los detenidos que han pasado al juzgado son: Antonio Rojas Méndez José Sánchez Pijoan, Antonio Pérez Martínez, Manuel Murcia Ros, Pascual Cortés Soria, Juan Folch García, Julián Cabanillas Foso, Pedro Rica Guisola y Luis Moscoso.

Todos ellos prestaron declaración ante el juez y al parecer rectificaron diversos extremos de los que constaban en la declaración del atestado judicial.

Concluídos los sumarios judiciales el juez dispuso la libertad de Julián Cabanilles Pozo. Los restantes ingresaron en la prisión celular de Barcelona a disposición del tribunal de Orden pública, de Madrid.

LA MISERIA CON CAMISA LIMPIA

MADRID. — Dentro de poco la mejoría de los salarios en la RENFE será — dicen — efectivizada. Se trata de la introducción del salario-base de 84 pesetas diarias, unos 8,40 francos franceses.

Franco cobra algo más que eso.

FURIA FALANGISTA

BARCELONA. — El Casal de Montserrat, mientras pronunciaba una santes del hambre que mata diariamanente de los poderosos, de los cauconferencia el monje Jorge Bruguera Tallada, de la abadía de Montserrat, sobre el tema «El enemigo de Dios», y ante un auditorio de unas treinta mujeres, penetró un grupo de diez o doce hombres los cuales arrancaron el teléfono y después causaron destrozos en las lámparas, sillas y cristales, lanzando piedras y botellas. Resultó con heridas leves una de las mujeres asistentes al acto.

FALLECE UN PERSONAJE TIPICO

BARCELONA. — Hace poco murió en esta ciudad Carmelo Tusquellas Forcen, conocido en el mundo taurino por «Charlot», el mayor animador de El Empastre, en el cual figuraron igualmente los novilleros, también cómicos, «Llapisera» y «Don Quien». Carmelo simpatizó siempre con la C. N. T.

CONTRA LA FARSA VERTICALISTA

SABADELL. — En el salón de actos de la Casa Sindical dio hoy una conferencia sobre la ley de Seguridad Social el profesor de la Escuela Social de Barcelona y secretario de la Mutualidad de la Madera, José Gutiérrez Díez.

El salón estaba totalmente lleno de enlaces sindicales, calculándose en unas 1.000 las personas asistentes. Finalizada la conferencia se inició un coloquio, que se interrumpió ante la irrupción en el salón de elementos ajenos a la Organización Sindical. Varios de ellos, que ya habían sido detenidos por hechos antifranquistas, prorrumpían en gritos, hasta que tuvo que intervenir la fuerza bruta y desalojar el local.

FUE ASI

PAMPLONA. — Román Aristorena era albañil y católico practicante. Pero trabajaba los domingos. Haciéndolo en día tal en Alsasua, a las 13 — hora de comer — se fue al sacrificio de la misa, y luego quedó sacrificado (muerto) bajo las ruedas de un camión que en la carretera le atropelló la moto con la que regresaba al trabajo. R. I. P.

UNO CONTRA VEINTE

BARCELONA. — Un atraco a mano armada se perpetró hace días en la sucursal urbana del Banco Hispanoamericano de la calle de Clot, 62, por un individuo que se llevó más de cuatro millones de pesetas.

El hecho se produjo a las cuatro y diez minutos de la tarde, poco después de haberse cerrado al público las puertas del local. En aquel momento uno de los empleados descendía por una escalera interior, que conducía al sótano llevando un fajo de billetes para depositarlos en la caja fuerte. Entonces se vio sorprendido por un individuo que, amenazándole con una pistola, le obligó a que dejara el dinero encima de una mesa. A otros tres empleados que descendieron a continuación por la misma escalera, con otros fajos de billetes, les obligó a hacer lo mismo, y luego encerró a los cuatro en el interior de la caja fuerte. A continuación recogió todo el dinero y lo metió en una bolsa de viaje, de color verde, con anillas y cordón corredizo, y subió a la oficina superior, en donde estaban dieciséis empleados, a los que amenazó con la pistola, y, de cuatro en cuatro, fue encerrándolos en otras dependencias. Luego se marchó con el dinero, que, efectuado el recuento se comprobó que ascendía exactamente a cuatro millones cien mil pesetas. Tres millones eran en billetes de mil pesetas, y el millón cien mil restante, en billetes de quinientas y de cien.

Complemento: A 50 metros del B. H. A. del Clot hay una Delegación de policía. El atracador iba desfigurado con una nariz postiza y — se-

TRIBUNE LIBRE

(*Suite de la page 1.*)

treindre la concurrence inévitable entre les ouvriers, concurrence qui détermine leur dispersion et leur faiblesse face au capitalisme. Mais le tournant réformiste des organisations syndicales, leur structuration qui est corporative au lieu d'être géographique, les amene à un cloisonnement des revendications, à une série de grèves partielles et limitées à certains secteurs ou certaines couches ouvrières, qui constituent de puissants facteurs de division de la classe ouvrière. Et il ne peut en être autrement à partir du moment où le réformisme entend concentrer son action sur une lutte légale en vue de l'amélioration pacifique du système capitaliste car ce système est lui-même fondé sur la concurrence et ses caractéristiques se retrouvent aussi bien dans la nature des rapports entre ouvriers, entre prolétaires manuels ou intellectuels, que dans celle des rapports entre capitalistes. Le syndicalisme révolutionnaire apparaît sous un jour opposé dans la mesure où il remet en cause le système tout entier et nie la possibilité d'une véritable émancipation prolétarienne dans le cadre du capitalisme lui-même. Pour lui, le syndicat n'est pas seulement le groupement sur le lieu de travail des salariés qui entendent ne pas se laisser faire par le capitalisme et arracher du patronat le maximum de réformes sociales, le syndicat est bien plus encore l'unité organique inséparable d'une classe toute entière, celle des exploités, dont les objectifs véritables résident dans la destruction du système capitaliste tout entier. Le réformisme peut être amené à des revendications contradictoires qui soient à la fois une amélioration pour une certaine catégorie de travailleurs et une dégradation de la condition d'une autre catégorie parce qu'il subordonne les intérêts de classe aux intérêts corporatifs et, au-delà, parce qu'il abandonne la lutte des classes pour s'intégrer aux structures capitalistes elles-mêmes à travers la collaboration des classes. Le syndicalisme révolutionnaire place au contraire les intérêts de la classe ouvrière en tant que prolétariat révolutionnaire au dessus des intérêts individuels et entend supprimer la concurrence entre prolétaires qui est l'un des facteurs de victoire du capitalisme. Il s'agit donc pour lui de faire coïncider, sur le plan de la lutte des classes, les intérêts immédiats et les intérêts historiques, l'amélioration, qui ne peut être que passagère, de la condition de l'ensemble des travailleurs et l'organisation des masses laborieuses en prolétariat révolutionnaire sur les bases de revendications qui contiennent, en elles-mêmes, la négation des structures capitalistes.

Dans ce but, la grève révolutionnaire doit être aussi étendue que possible; et elle le sera d'autant plus qu'elle s'effectuera à partir d'une revendication d'ordre général qui puisse toucher l'ensemble des travailleurs, qui constitue une remise en cause des fondements mêmes de l'exploitation capitaliste. C'est d'ailleurs à partir de ce moment qu'on pourra parler d'une grève « politisée »; non pas politisée de l'extérieur mais de l'intérieur comme mouvement historique tendant à substituer une forme de société, le collectivisme, à une autre forme de société, le capitalisme.

(*A suivre.*)

SEVY

B.D.I.C

CONFERENCIA DE FONTAURA EN MARSELLA

EL domingo día 26 de febrero, continuando el ciclo organizado por la F. Local de Marsella, tuvo lugar una conferencia a cargo del compañero Fontaura, que disertó sobre el sugestivo e interesante tema de «La ideología ácrata ante el porvenir del mundo».

En nombre de la F. Local hizo la presentación del conferenciante el compañero Hiraldo, quien empieza diciendo que Fontaura es sobradamente conocido entre nosotros y que por lo tanto, huelga hacer una larga presentación. Manifiesta que el conferenciante no hablará en esta ocasión para la galería, sino para militantes. Acto seguido, concede la palabra al conferenciante.

Fontaura empieza saludando a los compañeros de Marsella, afirmando que se da cuenta que se halla ante un un auditorio de compañeros preparados y que su conferencia tendrá otro carácter que las que ha dado en otras localidades, delante de un público compuesto, en su mayoría, de emigrados económicos.

Ante todo es urgente y necesario reaccionar contra el amodorramiento que impera entre los compañeros de algunas localidades. Le consta que éste no es el caso de los compañeros de Marsella, pero podría citar ejemplos de otras ciudades en las que los compañeros se han dejado ganar por el ambiente de vicio y de rutina, propio de los individuos vulgares.

El dilema que se plantea es el de «ser o no ser». Es necesario saber hacia dónde se va y actuar con firmeza y decisión.

Cuando se piensa en anarquista es necesario ajustar la conducta personal a las ideas que se dice sustentar. Combate el concepto que se tiene por parte de bastantes compañeros que no se consideran lo bastante perfectos para llamarse anarquistas. A su juicio, éste es un criterio equivocado, pues si un comunista, un socialista o un republicano ni tienen ningún reparo en considerarse como tales, no comprende por qué un anarquista no debe ser igual. Todo es relativo y nadie es perfecto. Ya dijo Ricardo Mella que «más allá del ideal hay más ideal».Lo que importa es acabar con el espíritu de indecisión que anima a muchos compañeros. Hay que tener sentido de responsabilidad y proceder en consecuencia. Entre nosotros debemos ser francos y sinceros para ver nuestros defectos y tratar de corregirlos. Cervantes dijo que la «verdad enflaquece pero no quiebra.»

Cita a varios autores que han escrito sobre nuestras ideas. Habla del libro de Agustín Hamón: «Psicología del anarquista-socialista» cuya conclusión principal es que el anarquismo es, por esencia, antiautoritario. Alude también al libro «Anarquismo», de Pablo Eltzbacher, cuyo autor hace una exposición objetiva de la que son las ideas anarquistas, subdividiéndolas en siete modalidades principales, que van del anarquismo comunista de Kropotkin al individualismo anarquista de Benjamín Tucker.

Hay compañeros que consideran anticuado el vocablo anarquista y que estiman que es necesario transformarlo. Sin embargo, hay filósofos burgueses, como Jacques Lacroix, que hablan de anarquismo, resaltando su carácter social.

Gérard de Lacaze-Duthiers ha escrito muchas páginas sobre las manifestaciones anarquistas en los tiempos prehistóricos, como asimismo Max Nettlau en su «Breve historia de la Anarquía». Incluso en muchas concepciones teológicas se respira un hálito de libertad. La mitología antigua también nos ofrece muchos ejemplos de esta lucha eterna. El mito de Prometeo, arrebatándole a Zeus el fuego sagrado inspiró a Esquilo para escribir su tragedia «Prometeo encadenado». En el Génesis bíblico se nos habla de la rebelión de los ángeles, en cuyo episodio se basa Milton para escribir «El paraíso perdido». Los preceptos y máximas de los filósofos de la antigüdad, como Sócrates, Epicteto, Zenón, Epicuro y otros han encontrado modernamente en Han Ryner su mejor divulgador. En general los sistemas de estos filósofos tienen un gran fondo moral y tienden al perfeccionamiento individual.

Seguidamente pasa a hablar de anarquismo en sus aspectos económicos. Ya en la Roma antigua, se produce la rebelión de los esclavos, que tienen como guía a Espartaco. En todo tiempo, los explotados han pugnado para librarse de la explotación. En la Edad Media hay una mezcolanza de ideas espaciales por Rabelais, Miguel Servet y Juan Huss. En Italia se inicia el Renacimiento. De este período se puede citar a nuestro compatriota Luis Vives, nacido en Valencia y que tuvo que huír de España para escapar de las garras de la Inquisición, que se vengó haciendo morir en la hoguera a su propio padre. También son dignos de mencionar Tomás Moro y Erasmo de Roterdam.

Así se llega al siglo XVIII. Aparecen hombres como d'Alembert y Diderot, figuras prestigiosas entre los enciclopedistas. Voltaire, inteligente y cuco, que afirma qui «si Dios no existiese habría que inventarlo.» La publicación de la Enciclopedia es de gran trascendencia. La revolución francesa de 1793 arranca de ella. Su divisa «Libertad, Igualdad, Fraternidad», sólo se ha realizado en teoría. En el siglo XIX surgen movimientos sociales importante, como la Comuna de París y la insurrección de los «canuts» en Lyon. El lema de éstos últimos es de vivir trabajando o morir combatiendo: Los imperativos económicos empujan a los trabajadores hacia movimientos y revueltas sangrientas. Se va abriendo paso el concepto de la lucha de clases y las doctrinas socialistas va adquiriendo carta de naturaleza. Hombres como Fourier, Owen y Cabet exponen sus concepciones sobre la manera de transformar la sociedad y acabar con las desigualdades sociales. Más tarde se crea la Primera Internacional. Todos conocemos la pugna entre Marx y Bakunin. Marx con su teoría del materialismo económico. Bakunin, espíritu más filosófico, impregnado de las teorías de Hegel. Ambos propiciaban la revolución, aunque con finalidades distintas. La experiencia del marxismo nos enseña los resultados que pueden dar las doctrinas autoritarias.

A mediados del siglo pasado, cuando aparecen los primeros balbuceos del socialismo, la miseria de las clases laboriosas era terrible y las condiciones de trabajo espantosas. De ahí que las luchas sociales fueran duras y dramáticas. Se buscaba, ante todo, atacar el cáncer de la miseria. El arte y la literatura de la época están impregnados de esta concepción. Tenemos un ejemplo en las novelas de Zola. Poco a poco, merced a las luchas incesantes, la situación de la clase trabajadora ha ido mejorando. Por otra parte, ciertos espíritus inteligentes y liberales de la burguesía han contribuido a mejorar las condiciones técnicas de producción, lo que ha permitido aumentar el poder adquisitivo de las masas. Cita, como ejemplo, a Taylor y sus métodos de racionalización del trabajo.

(Concluirá)

PREPARACION DE UN CONGRESO

Contribución cordial

EN 1944 se iniciaron desde Burdeos algunos intentos de relación internacional entre los grupos dispersos del anarquismo europeo. Vivía aún Luiggi Bertoni, quien desde su atalaya ginebrina había logrado seguir los pasos de buena cantidad de militantes. Por su intermedio hubo manera de comunicarse con los sobrevivientes de Italia, Alemania y Austria. Con América no existía dificultad alguna. Urgía relacionarnos con los europeos.

Hubo unas primeras epístolas de reconocimiento. Cosecha de júbilo al saber que tal o cual militante, conocido 15 años atrás en otros continentes vivía aún, tras persecuciones, deportación, cárcel... Coronado todo ello con duro período de resistencia en armas, en las primeras filas del antifascismo. Hicimos amargo recuento de los desaparecidos.

En 1945 se tantea la posibilidad de un encuentro reducido, en principio, a Europa, con la ilusión de llegar luego a encontrarnos en un congreso que reuniera los militantes de todos los continentes. Nos carteamos con China (Lu Chien-bo) y con la India (Acharia). Tras ciertas dificultades llegó nuestro intento al Japón y a Corea. Y a Polonia, donde los militantes fueron luego descubiertos y liquidados a causa de su buena fe y a una ilusoria creencia de que podrían reemprender una actividad libre en pleno régimen bolchevique.

No fue tarea fácil «descubrir» a los compañeros alemanes, diseminados en un país dividido entonces por cinco fronteras suplementarias. ¡Qué grata sorpresa al descubrir a Lange, en Hamburgo, donde había constituído un Centro de estudios sociales que editaba una pequeña hoja ideológica y gran profusión de manifiestos! Se trataba de un viejo participante al congreso de Amsterdam y acogió con gran entusiasmo la idea de organizar un nuevo congreso. No llegamos a verlo. No podía desplazarse por su avanzada edad. Apareció también Fritzenköter, uno de los compañeros de armas de los hermanos Flores Magón, en México. Emigrante en Estados Unidos en aquellas épocas turbulentas, se trasladó a México integrándose a la revolución. Las brigadas internacionales no nacieron en Madrid, como se repite con mala fe o con supina ignorancia. Participaron en México — anarquistas sobre todo — voluntarios de diversos países residentes en América algunos. Muchos fueron con la idea expresa de contribuir a la consolidación de las ideas revolucionarias ampliamente extendidas a principios de siglo. ¿Quién no recuerda los artículos y cartas que al respecto escribió Kropotkin en su discrepancia con Galleani, respecto a la orientación de la Revolución mexicana? Fritzenköter estaba allí en sus años mozos. Participó en otras gestas antes de volver a Europa y de hallarse en las garras de Hitler.

Poco a poco los contactos se acrecentaron hasta el punto de poder abrigar la esperanza de realizar el ansiado congreso. Guardábamos desde hacía muchos años, como reliquia preciosa, la dirección de la A. I. T. Allí nos dirigimos con grato resultado, pudiendo confirmar ciertos paraderos y obtener nuevos indicios para ampliar las relaciones.

A finales del 44 o principios del 45 (acudimos a nuestra memoria, sin ninguna referencia escrita, pues cedimos hace tiempo todos los archivos de la época) se constituye una comisión provisoria de relaciones que contaba con militantes franceses y españoles.

Hay traslado de Burdeos a París. La comisión intensifica sus actividades. Nos hallamos a principios de 1947, con la base de tres años consecutivos de relaciones epistolares y con algunas entrevistas realizadas con militantes de otros países de paso por Francia y otras realizadas en sus propios países. Comienzan las discusiones — de país a país — en torno a interpretaciones no siempre acordes respecto a temas de organización y de relación. Sus derivaciones precipitan la realización de una conferencia europea que tiene lugar en París (Sala Lancry) en 1947. No se opone restricción alguna al carácter de «representatividad» de los asistentes. Todo militante que lo desee puede participar.

Por Inglaterra acuden dos fracciones: Tom Brown y Ken Hawkes por «Direct-Action»; María Luisa Berneri y otra joven compañera representaban «Freedom» y los grupos A. de Londres. Hubo además representación italiana (Fedeli) y un compañero italiano ya fallecido que residía en Lyon, afecto a la A. I. T. Se agregó la presencia belga (Hem Day), Suiza alemana (Fritzenköter), francesa y española.

Liquidadas las cuestiones litigiosas creadas entre Ken Hawkes y la comisión preparatoria, se confirma y regulariza la existencia de un organismo de relación e información, denominado Secretariado provisorio de relaciones internacionales, (S.P.R.I.) al que se encomienda la preparación y la convocación de un congreso internacional.

El S. P. R. I. se refuerza con una representación italiana y se instala en la *Maison de sociétés savantes*. Poco después se agrega una delegación de compañeros judíos. Además del boletín regular del S. P. R. I., en el que se insertan las intervenciones y las sugerencias de las individualidades y de los grupos u organismos de diferentes países, se comienza a constituír un archivo de documentos y de publicaciones. El boletín aparece en dos ediciones simultáneas realizadas indistintamente en francés y en español. En envíos aparte se redactaron circulares en inglés, alemán y esperanto, además de francés, español e italiano. La correspondencia se intensificó y alcanzó un volumen notable. Al propio tiempo, el movimiento español recibía informe regular insertado en su boletín interno. Por ahí ha de hallarse alguna colección.

A partir de 1947, después de la conferencia europea, el S. P. R. I. dispuso de media página en «Le Libertaire», que aparecía entonces semanalmente a ocho páginas de gran formato y que alcanzaba una tirada de ochenta mil ejemplares. Aún duraba el entusiasmo producido por la caída del fascismo y en torno a los núcleos libertarios de Europa (sobre todo de Italia), se agrupaban multitudes ansiosas de vida nueva...

El director de «Le Libertaire», compañero André Proudhommeaux, era a la vez miembro activo del S. P. R. I. y fundador de un grupo de estudios sociales constituído por estudiantes con residencia en la *Maison des sociétés savantes*, sede en la que se instaló el S. P. R. I.

Al propio tiempo, el S. P. R. I. benefició de media página quincenal en el semanario «Solidaridad Obrera», de París. Por otra parte los comunicados del S. P. R. I. se reproducían en casi toda la prensa anarquista internacional en diferentes lenguas.—*G.Q.*

NECROLOGICAS

GAUDENCIO MANERO

El día 11 de febrero murió víctima de un estúpido accidente de trabajo, el compañero Gaudencio Manero, en St-Aignan-le-Gaillard (Loiret), donde desde hace unos años había constituído su hogar.

Todo parece indicar que se hallaba desmontando parte de una hormigonera que al perder el equilibrio le cayó encima, sin que los habitantes de una casa de campo cercana, se apercibieran de nada. Cuando a las cinco de la tarde y tal como habían convenido, llegó el patrón, para él ya era demasiado tarde, pues había dejado de existir Uno más que nos deja para siempre.

Para los que hemos vivido juntos nuestros años jóvenes y para todos cuantos le conocían en general, significa irreparable pérdida en los efectivos confederales. Nacido en Torre del Compte (Teruel), fue uno de tantos que formamos parte de la llamarada confederal que se extendió por comarcal de 1933, fue víctima de la de la República del 31, con su libertad de acción bien repleta.

Adolescente cuando el movimiento comarcal de 1933 fue víctima de la inhumana represión llevada a cabo por la famosa guardia de Asalto, en octubre de 1934 junto con otros compañeros de la misma localidad, todos a cual más brutalmente maltratados. Pasó por las cárceles de Alcañiz (Teruel y Calatayud, donde se les condenó a varios meses de reclusión.

En julio de 1936 (apenas si contaba 18 años) después de tener que abandonar — de momento — la comarca en manos de caciques y civilones, se incorporó en Gandesa a la columna que liberó el Bajo Aragón, llegando hasta Muniesa y Fuendetodos. Una vez militarizadas las milicias formó parte de la 25 división y por su temperamento dispuesto y seguro, ocupó puestos de suma confianza en la misma. Cuando el frente catalán cedía, salió voluntario de Levante para reforzar el frente del Este; y el paso del barco entre Castellón y las Baleares, en manos fascistas, no fue cosa fácil. Después siguió la suerte de los demás combatientes, yendo a parar al campo de Barcarés. Sin escapar naturalmente al calvario de los refugiados divagó por varias regiones de Francia y Alemania y por último se estabilizó en el citado pueblo, donde deja a su mujer y tres hijos.

Al entierro acudió buena parte de la población francesa y española, lo cual demostró lo apreciado que era de todos.

La comarcal de Valderrobres se adhiere al duelo, sintiendo sinceramente la nueva baja en nuestros efectivos comarcales, difícil de llenar.

ELEUTERIO MIERA

A los 72 años de edad dejó de existir el compañero Eleuterio Miera, en Royan (Pontaillac), donde habitaba, solo, desde hace bastantes años trabajando un extenso huerto, ya que la pensión-retiro que percibía era insuficiente para subsistir y además que tampoco era hombre capaz de estar inactivo. Cayó enfermo el 15 de febrero (dos días antes había estado yo a verle y llevarle periódicos y libros, pues le gustaba mucho leer, sin haber notado nada que presagiara tan próximo fin). Un ataque, debido sin duda a exceso de tensión arterial, lo dejó en estado comatoso, hasta morir una semana después sin haber vuelto en sí, en el Hospital Malakof, de Royan.

Mejor que nadie debían de conocerle los compañeros de Santander que andan por el exilio, pues si bien parece no perteneció a la C. N. T. por no considerarse explotado, pues creo que ejercía de representante — y viajante — de vinos y licores, el movimiento afín tenía en él uno más que contribuía a la ayuda solidaria, según nos había dicho más de una vez. Y durante la revolución de julio de 1936 hasta la evacuación de Asturias, supo responder en los lugares de responsabilidad que le fueron asignados por nuestra organización.

Aquí en Francia, muchos le trataron durante la ocupación alemana y después, siempre dispuesto a ayudar a cuantos compañeros y amigos pudieran precisar de él, enemigo irreconciliable de la política y de cuantos a la sombra de ella pretendieran vivir o medrar.

Se le enterró civilmente el 23 de febrero. Algunos familiares suyos, de aquí y otros llegados de España, se cuidaron de todos los trámites, al extremo de que el firmante sólo se enteró apenas media hora antes del sepelio, al que junto a la familia acudimos varios amigos y compañeros españoles y diversas amistades y vecinos franceses, de los cuales era muy estimado por su siempre buen comportamiento para con todos.

Damos la noticia para conocimiento de cuantos le conocieron, que indudablemente sentirán, como nosotros, la muerte del buen viejo «Terio». — *Por la C. N. T. - S. I. A. de Royan, Julián Floristán.*

LONDRES

DEL CICLO DE CONFERENCIAS

COMO se había anticipado, tuvo lugar la segunda de éstas el día 19 de febrero bajo el tema «El sindicallsmo», expuesto por el compañero Acracio Ruiz. Hizo la introducción el compañero M. Benedicto, quien manifestó que según desde el ángulo que se mire y de la importancia que el mismo se concede como factor económico-social, puede el sindicalismo ofrecer mayor o menor atractivo. El tema que aquí se va a examinar esta tarde directamente relacionado con el esfuerzo de la clase explotada en el sistema capitalista.

A. Ruiz empieza señalando que el hablar del sindicalismo ha de hacerlo desde el punto de vista histórico remitiéndose a los hechos. La historia — dice — nos muestra la lucha de clases como un imperativo de solidaridad entre los explotados de todos los tiempos frente a sus explotadores. El sindicalismo — agrega — es una de las múltiples manifestaciones de solidaridad sin la cual no es posible la defensa del oprimido, y en cada época ha respondido a su cometido según sus limitaciones o su desarrollo.

Difícilmente podía hablarse de sindicalismo en el año 1490 anterior a la llamada era cristiana, cuando en Egipto se rebelan los esclavos negándose a trabajar en la industria del adobe; como tampoco en el año 1383 de la presente era cuando la corporación de Londres declara ilegal todo intento de sociedad «conspirativa», entendiendo por conspiración el hecho de exigir mayor salario. E igualmente en 1467 cuando se prohiben las reuniones de los tejeros de Worcester, o en 1538 cuando los zapateros de Wisbech se reunen secretamente en las afueras de la ciudad y envían emisarios demandando elevación de los salarios con negativa de no volver al trabajo durante doce meses y un día de no ser aceptada su demanda.

Sabido es, que en dichos períodos no existía el sindicalismo como medio de organización de los explotados, pero sí el móvil que les impelía utilizando los métodos a su alcance. O sea, la lucha entre explotadores y explotados ya venía planteándose desde el momento en que el hombre se veía atropellado por el hombre. Y en esa lucha está impreso el sello revolucionario por la conquista del derecho aunque fuera en áreas reducidas y por procedimientos limitados.

En 1734 ya existía en Londres el gremio de impresores, aunque hasta el 1792 no se producen las primeras negociociones entre obreros y patronos del ramo. Se intenta en 1818 poner fin al aislamiento de los clubs profesionales y a la agitación de 1839-1840 sobreviene la represión que ejecuta a siete trabajadores y deporta a más de 1.000. En 1834 se organiza en Londres la primera gran manifestación de protesta en la que participan más de 100.000 personas, en cuyo período ejerce notable influencia el movimiento cooperativista auspiciado por Owen.

En clima y circunstancias distintos se proclama la Internacional de los Trabajadores logrando cohesión y fuerzas; y aunque la lucha contra la burguesía reviste aspectos paralelos a las más duras etapas, la segunda mitad del siglo XIX empieza a establecer dos tendencias. La acción revolucionaria comienza a ser frenada cuando ésta adquiere fuerza decisiva. La aparición de agrupaciones o partidos políticos surgidos de las organizaciones obreras operan de freno a la revolución; lo que a costa de tanto esfuerzo se ofrecía como promesa de transformacion social es desviado por el nuevo liderismo aspirante a la jefatura del Estado.

Aunque la revolucion industrial y el principio de la automación han contribuido a mejorar la condición económica del explotado, la explotación persiste como persisten los privilegios con sus nuevas peculiaridades.

Las grandes federaciones sindicales regidas por su burocracia carecen del estímulo revolucionario que moviera a aquellos pequeños y dispersos núcleos del siglo VIII, el movimiento sindical en ciernes del XIX y primeros del XX, el ayer prometedor socialismo ha demostrado y demuestra ser incapaz de cumplir su cometido histórico.

La corriente anarco-sindicalista recoge el contenido revolucionario del proletariado y no se resigna a sucumbir. Su lucha lo es tanto frente al capitalismo como frente al Estado, por obtener la desaparición de ambos para poner fin a la explotación del hombre por el hombre, mediante un profundo cambio social.

Después del curso de aclaraciones y preguntas, resumió el compañero M. Benedicto recordando que las finalidades del sindicalismo revolucionario no pueden confundirse con los métodos colaboracionistas con el capitalismo, el Estado y la clase explotada. El anarco-sindicalismo aspira al cambio que elimine las diferencias sociales aún latentes después de tantos esfuerzos y de tantas experiencias.

UN OYENTE

CICLO DE CONFERENCIAS (LONDRES)

La cuarta conferencia de este ciclo tendrá lugar el día 26 del corriente, en la sala de Lectura del Royal Hotel, (Woburn place W. C.1 Londres) y dará comienzo a las 3,30 de la tarde. Tema: «La C. N. T. ante el futuro de España». Disertará el compañero José Cabañas.

Reiteramos el carácter público de estas conferencias y la invitación a cuantos deseen participar de las mismas. — *La Comisión organizadora.*

«TERRA LLIURE» EN ALBI

TAL como se había anunciado, el domingo 12 de marzo, por la tarde, tuvo lugar la velada artística en el Teatro Municipal de esta ciudad a cargo del reputado grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse.

La ficha era tentadora en su doble aspecto de zarzuela en la primera parte, y variedades, la segunda, máxime tratándose de ese extraordinario conjunto de «Terra Lliure» que tan deliciosos momentos nos tiene ofrecidos en esta población en sus diferentes actuaciones. El público tomó por asalto la sala del Teatro Municipal, en la que bastante antes de la hora señalada, ya todo el mundo estaba en su butaca esperando impaciente la apertura del telón.

Dio comienzo pues la fiesta con la representación de la pieza «Los de Aragón», la que fue representada con tal acierto. que el numeroso auditorio siguió con fiel interés los diversos y relevados pasajes con que el autor la adornó, los cuales fueron todos coronados por unánimes aplausos. Considero óbice citar el nombre de ninguno de los actores, puesto que todos, sin excepción, estuvieron a la altura de su respectivo cometido.

En la segunda parte se nos ofreció un festival de variedades de excelente calidad y variado colorido, brindándonos exquisitas canciones típicas y modernas de agradables voces e interpretadas con notable maestría: solos, dúos, y a coro otras, el público correspondió en cada una de ellas con sentidas muestras de júbilo. Todo ello iba alternado con la aparición en escena de ese puñado de muchachas y muchachos que componen el grupo de ballets, quienes, desbordando gracia y armonía, nos obsequiaron con seductivos y deliciosos bailes muy bien ritmados, que el público supo apreciar también retribuyéndoles con frenéticos aplausos.

Una vez más, ese conjunto, no sólo se nos mostró a la altura de antaño, sino que, a mi juicio, y convencido de interpretar el sentir de todos los que el domingo asistimos al festival «Terra Lliure», sigue ascendente en sus diversidades artísticas.

Cabe felicitarles a todos, deseándoles muchos éxitos como el que obtuvieron el domingo en el Teatro Municipal de Albi. — J. M.

Albi, marzo 1967.

S. I. A. - SECTION DE BREST

Les adhérents et sympathisants sont invités à assister nombreux à l'assemblée générale du dimanche 2 avril, à 10 heures précises, Maison du Peuple, place de l'Hostelérie. A l'ordre du jour : liaison avec un groupe de jeunes libertaires bretons; éventualité d'une réunion publique le dimanche 30 avril pour célébrer le 1er Mai; et autres questions dont la liaison avec divers groupes libertaires de l'Ouest. Que tous soient présents.

Les camarades Estanez de Morlaix, Ortello de Plouédern, Nin de Concarneau sont priés de prendre contact avec Auguste Le Lam, 30, rue Jules Guesde 29 N, Brest, secrétaire de la S. I. A. de Brest.

ANTENA

gún deducción policíaca — se sirvió de una pistola de plástico...

CORRUPCION DEL ARTE

El maestro Joaquín Rodríguez ha puesto pleito, cuya vista se celebró ayer, a la Sociedad de Autores. El motivo ha sido la transcripción al jazz de «El concierto de Aranjuez», hecha por la casa americana Columbia, a cuyas protestas ésta alegó que la Sociedad Española de Autores la había autorizado a ello. La Sociedad de Autores afirma no haber cursado ninguna autorización.

LOS ESTUDIANTES PROTESTAN

MADRID. — En 10 de marzo en varios muros exteriores de la Universidad aparecieron pasquines denunciando los abusos autoritarios de Fraga Iribarne, ministro de Información que no toleró que los periodistas Novais y Guillemé informaran a la opinión internacional sobre las reminiscencias nazi-fascistas del régimen del general Franco. Pedían además, los pasquines, el levantamiento de la expulsión que pesa sobre ambos periodistas franceses.

Otros carteles murales, igualmente estudiantiles, reclamaban libertad de prensa y de expresión en todos los dominios.

CONTRA EL SINDICALISMO DE ESTADO

BILBAO. — Una reunión convocada por obreristas libres ha sido disuelta a mamporros por la policía Armada en el pueblo minero de San Salvador del Valle. Un centenar de mineros fueron detenidos.

ADMINISTRATIVAS

—Agustín Isart, Meyreuil (13). Giro de 62 frs., para «C.S.» 435-442; «Umbral» nº 61.

—Joaquín Bernard, Sète (34). Con giro de 37 frs., pagas «C.S.» y «Umbral» hasta el 31-12-67.

—Luis Cousin, Carignan (Ardennes). Recibido giro de 30 frs. Tienes pagado «C.S.» para todo el año 67.

—Andrés Vidal, Bessan (34). Recibida la tuya. Nos excusamos por la reclamación. La cuenta está de acuerdo con la nota de «C.S.» nº 431.

—José Romero, St.-Etienne. Giro de 18,50 frs. el 2-1-67, pagando «C.S.» y «Umbral» hasta el 30-6-66. Con el del 7-3-67, pagas ambas publicaciones por el año 66 completo.

—José Hurtado, Fleurville (S. Mme). Recibida la tuya. Decir después de 2 años que estás recibiendo la prensa, y devolver el talón de la reclamación, que nunca has pedido la suscripción, no es serio. Debías manifestarlo tan pronto la recibiste si no te interesaba. De otra parte, nosotros no inventamos las direcciones con el nombre del interesado, calle, localidad y departamento. Por lo que no consideramos como valedera la excusa. Para nosotros seguirás debiendo los envíos. Cuando hay dificultad en el pago y aclaración del caso, no somos tan difíciles como para rehusar la prensa a un compañero.

—José Gimeno, Fronzins (13). Con tu giro de 13 frs., pagas «C.S.» hasta el 31-12-66.

—A. Roig, Ste-Livrade (L. et Gne). Recibido giro de 39,50 frs. De acuerdo con la distribución indicada.

—J. Sauró, Authon (E. et L.). Giro de 25 frs. para «C.S.» por el año 67.

—Albert Querol, Montpellier (Hlt.). Recibido giro de 13 frs. De acuerdo pago «C.S.» hasta el 30-6-67.

—José Quesada, Tarbes. Devuelta prensa sin conocer causas. Deuda hasta el 31-12-66, 99 frs.

—Amador, Lyon. Con tu giro de 25 frs. pagas «C.S.» hasta el 30-6-67.

—José Lacambra, Tarbes, Desconocemos causas de la devolución del periódico. Está pagado hasta el 31-12-66. Di si hay cambio.

—Félix Nevot, Bron (E. et L.). Con giro de 38 frs., pagas «C.S.» y «Umbral» hasta el 30-6-67.

—Perfecto Collado, St-Chamond (Hte. Marne). Nos devuelven la prensa sin que diga rehusada, ni hay carta tuya aclarando. Tu deuda hasta el 31-12-66 es de 100 frs. Esperamos te pongas al corriente.

—José Roig, Caisson (Gard). Recibido giro de 37 frs. para pago de «C.S.» y «Umbral» para todo el año 67.

—A. Balaguer, J. Guillamón Paez y J. Guillamón, Istres (B. du R.). Recibidos giros de 25 frs. cada uno para pago de «C.S.» hasta el 31-12-67.

—S. Bueno, Perpignan. De acuerdo con giro pagando los números de «C.S.» hasta el 439 y 61 de «Umbral».

—Isidro Buixeda, Evreux. Recibidos «C.S.» y «Umbral» con la mención «Refusé», sin otra aclaración de tu parte. De no quererlo recibir más, te recordamos la deuda del 30-6-64 al 31-12-66 que suma la cantidad de 90 frs., por ambas publicaciones.

—Flos, Bessan (Hlt). Recibido el 5-1-67 giro de 30 frs., los 5 restantes de la suscripción pasan a compañeros ancianos.

—F. L. de Nevers. Como indicado, el giro del 5-1-67 fue destinado al 1er trimestre del 67 para los suscriptores mencionados en carta.

—Manuel Orozco, Agde. Giro de 99 frs., el 5-1-67, pago de «C.S.» 67, Orozco, Ríos y Civit y «Umbral» de Iglesias y Cuello.

S. I. A.
Sección de Nimes

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará en nuestro local social el sábado 1º de abril a las 21 horas.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia y puntualidad de todos.

El cardenal guerrero

(Viene de la página 4.)

mano la cruz y en la otra la espada que convence a todos los que no desean ser convencidos. Cuanto tiempo durará que los curas sigan interviniendo en las cuestiones naturales del poder temporal?

La sinceridad del cardenal nos obliga a reconocer que por lo menos es más veraz que los gobernantes de América del Norte, que no hacen más que hablar de paz, sin dejar de intensificar la guerra.

No pasaron ocho días del sermón que ya los Estados Unidos anuncian la necesidad de una nueva escalada. Quién sabe si no nos veremos todos metidos en ella. «Cuando las barbas de tu vecino veas pelar pon las tuyas a remojar». Los españoles podemos aplicarnos bien el cuento, sobre todo andando metidos los curas en la fiesta.

HORIZONTES

COMUNICADOS

DONATIVO PRO-ESPAÑA

Donativo pro-España al que se le ha dado curso orgánico, del compañero Félix Atome. Su cantidad, de 227 francos para que sea repartida a todos los compañeros que se encuentran faltos de libertad.

F. L. DE ORLEANS

Celebrará asamblea el día 2 de abril a las 9 y media de la mañana. Dados los asuntos a tratar, se ruega la asistencia de todos los afiliados.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 2 de abril, en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE ANGOULEME

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que tendrá lugar el domingo 2 de abril en el Café del Comercio. Esperamos que ningún compañero faltará a esta importante reunión que demostrará el interés que todos sentimos por nuestra organización.

F. L. DE MARSELLA

Organiza una conferencia para el domingo 26 del actual, a las nueve y media de la mañana en la sala Pelloutier (vieja Bolsa del trabajo).

El conocido militante de la C.N.T. y del Movimiento libertario español, Andrés Capdevila, disertará sobre un tema de actualidad en todas las épocas: «La política, rémora del progreso social».

F. L. DE PARIS

Asamblea general para el día 26 a las 9 de la mañana.

FESTIVAL S. I. A. EN MONTAUBAN

Para el 2 de abril a las 3 y media de la tarde en la sala mayor de la Casa del Pueblo, a cargo del prestigioso grupo «Terra Lliure» de Toulouse, y destinado al fondo solidario de S.I.A.

En primera parte se dará íntegra la agradable zarzuela

LOS DE ARAGON

con reparto recaído sobre aficionados de gran valía. En segunda parte habrá Folklore a cargo de los Ballets del grupo, y luego Danzas modernas y canciones de variados estilos y épocas. Dirigirá todos los conjuntos la simpática y meritísima cancionista Tina Prat. Para invitaciones dirigirse a Horacio Paz, 33, rue Delcassé, Montauban.

GALAS AU BENEFICE DE « LIBERTE »

Le dimanche 9 avril, au Palais de la Mutualité de Paris, auront lieu deux galas au bénéfice de « Liberté ».

Le spectacle du premier commencera à 14 h. 30 et il se terminera à 18 h. 30. Le spectacle du second débutera à 19 h. 45 et il prendra fin à 23 h. 45.

Deux sortes de cartes d'entrée (10 F chacune), seront mises en vente, l'une donnant droit à la première séance seulement, l'autre à la seconde séance.

Le film sur la vie de Louis Lecoin sera projeté à chacune des séances et de nombreux artistes de qualité seront présents sur scène à leur tour — pas les mêmes aux deux séances.

Film de l'enterrement de Durruti.

Les amis de province éloignés de Paris au plus de deux cents ou trois cents kilomètres, qui voudraient venir soit en voitures particulières, soit par cars loués à cette intention, le peuvent facilement — ils partiraient le matin et ils seraient de retour chez eux avant minuit.

Ecrire à Louis Lecoin, 20, rue Albert, Paris-Xe.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-62
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Palais de la Mutualité, París

DIA 16 DE ABRIL DE 1967:

XII JORNADA CONFEDERAL DE PRIMAVERA

El Festival presenta bien. El mundo confederal y libertario español, francés, búlgaro, italiano, etc., va a reunirse en el Palais de la Mutualité el 16 de abril, por la mañana en el Mitin, y por la tarde en la Fiesta. Para el primero de ambos actos el Comité Regional activa lo suyo, y para la parte que nos compete, todo se aboca — lo aseguramos — a un éxito tal vez sin precedentes. Las demandas de localidades afluyen numerosísimas (véase nota administrativa que publicamos al respecto) y los números de espectáculo concretan ya un programa superior que a nosotros, los organizadores, nos dejan en un estado de absoluta confianza.

Consultando el cartel ya discurrido, constatamos la presencia de artistas y cuadros tales como CARLOS MENDIA, tenor; MAJORETTES de la Compagnie Lyrique et Choréographique; BALLETS mediterráneos; FRANCISCO TORRES, cante jondo; CHARITO MORALES, baile español; ROSALIE DUBOIS, cancionista francesa; Orquesta JO PETIT ET SON ENSEMBLE, y, en notas de novedad:

LOS MACHUCAMBOS

cuyo acendrado arte sudamericano ponen a disposición, con toda fraternidad, de nuestro caluroso y querido público.

Además el famoso conjunto de danza

TRIO «SORTILEGIO ESPAÑOL»

que actúa con el gran cantante NIÑO DE MURCIA.

Falta anunciar aún un amigo CHANSONNIER, el más agudo en los teatros de bolsillo parisinos, y tal vez algún otro número que en la circunstancia se anunciará, puesto que para levantar el telón aún faltan unas semanas.

Como se puede observar, esta vez nos adelantamos para dar a los lectores idea cercana de lo que será nuestro Festival solidario del 16 de abril, digno complemento del acto mañanero y eclosión magnífica de una jornada confederal que reunirá, sin distinción ni prejuicios, a cenetistas galos y españoles y a cuanto libertario vive a la sombra de la torre Eiffel o a cien kilómetros o más, a la redonda.

Y no acabaremos esta nota sin dar a conocer que, para regularizar el derroche artístico que presentamos, estará la infaltable y simpática animadora

SIMONE CHOBILLON

que de tanta simpatía goza en nuestros medios.

REINCIDENCIA

SIN estar en país de sordos, es buena la insistencia. Sobre todo cuando ésta evita omisiones; cuando ocupa lugar de despertador oportuno. El daño de las colectividades es su tendencia a la modorra cuando la paz es aceptada a cualquier precio.

Prácticamente, pese a las contrariedades ocasionales, estamos en el tiempo leal de la solidaridad obrera. Nunca ella nos ha faltado desde que nuestros padres — para muchos, abuelos — la iniciaron en 1907 en Cataluña. El combate ya venía de antes, pero la concreción solidaria suplió la voz combativa que, por azares de la historia, hemos recobrado. Estamos, pues, en el combate sindicalista revolucionario cual lo estuvimos siempre. Estamos por la solidaridad obrera pese a los avatares de la lucha, menos ópimos que desfavorables, circunstancia que no arredra cuando se conoce la imposibilidad de triunfar siempre para transcurrir la vida que nos compete, de columpio a barcarola y vice versa. Pero, caso de ser factible, también eso cansaría por lo que enerva y vicia la sangre. El hombre denodado necesita combate físico y ejercicio mental, bien entendido, para las causas nobles. La modorra nada arregla en ninguna parte, y menos en la nuestra.

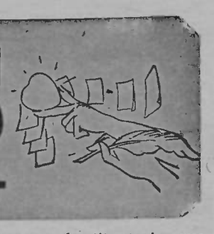
Si la persona para de bregar, acto seguido vegeta. Cuando la Barcelona libertaria dejó de ser frente para convertirse en retaguardia, muchos caracteres periclitaron y bastantes energías se disolvieron, como azucarillo, en la copa de las comodidades y los vicios. Temple y convicciones, el hombre los conserva en el ejercicio y práctica de los esfuerzos nobles y productivos. En el exilio compañeros españoles de rótulo quedaron por el camino, mientras los compañeros de ideal prosiguieron — y prosiguen — la ruta. ¿Hacia la victoria? Hacia el ideal, que da un triunfo de satisfacción cada día al comprobar cada noche que se ha cumplido obra, por menuda que sea, beneficiosa para la causa. Siéntase un ideal de impulso expansivo, y cuando éste acude al lecho con nosotros sin haberse manifestado, nos invade un sentimiento de frustración, de derrota íntima, por aquello de «se ha perdido el día».

Así comprobamos en las redacciones de nuestros voceros como, en tanto el amigo amodorrado rehuye el periódico con una expresión vergonzante: «Rechazado», aditada por el cartero, otro se afana (movido por ese dinamismo característico del idealista sano que hemos aludido) en buscarnos nuevos suscriptores, en agenciarnos nuevos adquiridores, porque en esa su conducta está el porvenir de las ideas, en tanto en la otra, la anterior, radicaría el palidecer de las mismas.

Mientras ciertos particularistas boicotean nuestro semanario porque no se plega a otra directriz moral que a la de la Organización anarcosindicalista inspirada en los principios iniciales y ratificados de la Asociación Internacional de los Trabajadores, otros mejor orientados aportan el grano de arena de la constancia, en albañiles de la C. N. T. que siempre han sido. Y es a éstos que nos dirigimos, una vez más, seguros de que nos comprenden, de que estiman la labor anarcosindicalista SIN DESCUENTO, de este semanario propio de la C. N. T. francesa y de cuantos compañeros forman parte de nuestra A. I. T., única Internacional verdad que les queda a los trabajadores de todo el mundo, que con la II, la III, la IV y cuantas se les aditen, con millones y millones de afiliados, no aciertan a terminar con las dictaduras, las tiranías, la explotación del hombre por el hombre, las guerras, los capitalismos que, a veces no cambian de potencial, sino de nombre.

LE COMBAT SYNDICALISTE no cambia camisa ni arría idea. LE COMBAT SYNDICALISTE perecería dignamente, orgullosamente si los compañeros quisieran. O pervivirá dignamente, anárquicamente, porque los compañeros quieren. Hay comprensión entre el periódico, los comités y los militantes; hay comunidad espiritual entre todos. Cualquier compañero, por particular pero por libertario que sea, verá en esta casa su casa, en nuestro semanario también el suyo. Porque es emblema de sinceridad de principios. Porque es un astro de estima para atraer la estima de trabajadores «nuevos». Que haya quien propale que el periódico «se le cae de las manos», sea. Es el derecho al pataleo. Pero que aparte los pies, porque nuestra literatura, sin plomo ni piedra, no carece de peso.

LAS OBRAS Y LOS DIAS



por FONTAURA

LA INDECENTE AMBICION DE MANDAR

QUE el Estado, sean unas u otras sus características, lo corrompe todo, busca imponerse sin contemplaciones de especie alguna, es algo que decimos y repetimos constantemente los libertarios. Razonamos las causas y efectos del Poder, de la Autoridad, encumbrados en plan cesarista, imponiendo su voluntad por medio de la acción brutal de sus testaferros. No han faltado aquellos que han considerado exageradas nuestras apreciaciones. De ahí que alcancen valor irrecusable de testimonio las consideraciones que al respecto hacen, movidos por momentos de sinceridad, o acuciados por la envidia, quienes, por estar del lado de aquellos a quienes critican, saben muy bien lo que dicen.

La ambición de mandar es pasión desenfrenada que llega a los peores extremos. La Historia nos muestra como, en pos de llegar a la cúspide del Poder, ha habido quienes no han vacilado en asesinar a sus propios hermanos, a sus padres, a los que fueron amigos fraternales. ¡Todo se lo ha llevado por delante la vesánica pretensión de querer imponerse!

El zancadilleo más descarado, las «purgas» tan frecuentes en los países de dominio comunista ponen de relieve la propensión a la hegemonía dictatorial. Recientemente ha levantado polvoreda cierta novela de un escritor checo, que se ha publicado en Viena. Ante la imposibilidad de que viera la luz en su país, se ingenió para llevarla a otra parte. Y con el significativo título de «El gusto del Poder» la obra de Ladislav Mnacko, editada en alemán, revela las rivalidades, las pugnas entre bastidores de quienes asumen cargos representativos y de los que tratan de desplazarles. El citado escritor es precisamente un comunista de la «vieille garde» y, al parecer, retrata con singular objetividad el panorama político de Checoeslovaquia.

Totalitarios o demócratas, a unos y a otros alcanza la corrupción derivada del insaciable anhelo de mandar. Véanse, en lo que concierne a quienes de liberales hacen ostentación, los turbios manejos que conlleva, tras del tiempo transcurrido, la estela de misterio que rodea el asesinato de Kennedy.

No es obsesión de anarquistas el denunciar la corrupción estatal. Simplemente: se trata de evidenciar hechos, claros como la luz del sol; se trata de poner de relieve, al propio tiempo, lo que dicen en contra del Estado no pocos que fueron durante buena parte de su vida acérrimos defensores que no veían, o no querían ver, sus injusticias.

TAREA DE MUJERES LIBRES

Dos cartas de distinta procedencia evidencian dos estados de ánimo radicalmente opuestos. Son cartas de mujeres, de compañeras, que conocen, que han vivido nuestro ambiente de libertarios. Cartas de mujeres libres.

Una de las comunicantes refleja un estado de ánimo, más que pesimista, derrotista. Propensión a criticarlo todo, a verlo todo mal, todo censurable, todo inútil. Posición destilando acidez, corrosivo amargor; esas supuestas decepciones que agiganta el que no hace nada en el sentido idealista, vegetando en su rincón, rumiando reales e imaginarias tribulaciones del propio vivir, con un tremendo acogotamiento, mezcla de avinagrada indecisión y cobardía para luchar, para hacer algo efectivo en pro de las ideas que han anidado en los recobecos del cerebro...

De la epístola recibida de la otra comunicante diríase que fluye como un encendido anhelo de ofrecer su esfuerzo, de entregar energías en favor de tareas vinculadas al ideario ácrata. Iniciativas las suyas expresadas de un modo confuso, impreciso, pero con ardiente fe, entusiasmo. Palabras optimistas, abiertas al horizonte inmenso de la esperanza. Tono, expresión que reconforta, como es alentador observar voluntades dispuestas, animadas del sano anhelo de hacer, de actuar, a sabiendas de que es así que se obra en idealista. La sistemática crítica corrosiva no lleva a ninguna parte. Y en cuanto puede hacer pone singular empeño la aludida compañera. Una cosa lamenta: el que no actúen como mujeres libres bastantes de las que conocen nuestras ideas.

En efecto: ¿Cómo no estar identificado con la tarea femenina de visitar a tantos compañeros y compañeras como hay en clínicas y hospitales, aquejados de prolongadas enfermedades, y muchos sin tener familiares que puedan atenderles? ¿Cómo no aprobar la diligente tarea de compañeras que contribuyen a la realización de festivales benéficos o espectáculos culturales, a colectas, tómbolas, sorteos, suscripciones, en plan de adquirir fondos en pro de obras solidarias?

Conocemos lo que se hace por parte de las compañeras que actúan, de una manera o de otra. ¿Por qué no apuntar también algo de lo que se podría hacer? Se ha dicho no pocas veces que del enemigo podemos tomar ejemplo en lo que se refiere a la inclinación proselitista que en su beneficio desarrollan ciertos sectores. Hemos comprobado como asociaciones de formación religiosa cuentan con elementos femeninos para catequizar a niños y niñas. Hay en nuestro ambiente compañeras con sensibilidad e inteligencia para superar en el aspecto racionalista, libertario, la capacidad de captación que puedan tener las catequistas religiosas. Es posible crear pequeños centros de asueto para niños y niñas, hijos de los compañeros y simpatizantes; es posible crear colonias de vacaciones para la infancia, hijos o nietos de nuestra militancia. Y a ello pueden contribuir, pueden ser factor esencial, compañeras de nuestro ambiente.

Desde hace un cuanto tiempo, vemos como en nuestras publicaciones la Agrupación de Mujeres Libres, de Londres, anuncian los actos culturales y de propaganda libertaria que organizan y patrocinan. De ello nos congratulamos. Y sería de desear que lo que realizan un conjunto de compañeras en Londres se hiciera también en otras partes, donde hay tantas compañeras, o más, de las que pueda haber en la ciudad del Támesis.

BLASCO EN LA HUERTA VALENCIANA

El centenario de Vicente Blasco Ibáñez no puede decirse que haya pasado desapercibido. Se ha hablado en la prensa española e incluso en Valencia no han faltado actos conmemorativos. Fue figura de relieve internacional en su labor de escritor y en su calidad de político. Y es de comprender que algunos de aquellos que buscan hinchar todo lo posible el concepto de «Patria» no olviden a quien fue considerado como español de abolengo.

Conociendo lo que es la política, no podía interesarnos la labor que en este aspecto llevó a cabo Blasco Ibáñez, como no interesaba la de su adversario de *capillita*, Rodrigo Soriano, aunque este último, a la postre, dio de lado la farsa electoral, simpatizando con los anarquistas españoles, publicando asiduamente artículos en la prensa nuestra que veía la luz en París cuando la dictadura de Primo de Rivera. Mereció singular estima, en lo que a Blasco se refiere, el libro que publicó en París con el título: «Alfonso XIII desenmascarado» sátira contundente contra el monarca español. Obra que fue traducida a diversos idiomas, ayudando a dar la *puntilla* al empinado mequetrefe.

En tanto que novelista, desdeñado por Pío Baroja y por Valle Inclán, nos place cuando refleja el paisaje y el ambiente de la Huerta valenciana. Diríase que lo hecho por su paisano Sorolla con el pincel, reflejando con vivos tonos, con vital luminosidad, las tierras del Turia, Blasco Ibáñez lo hizo con la pluma. Basta leer para percatarse de ello, sus novelas: «La Barraca», «Cañas y barro», «Entre naranjos», «Arroz y tartana». En lo social escribió: «La Horda», «La Bodega», «La Catedral». Por cierto que en la última de las citadas novelas presenta un anarquista la mar de chocante, un *tremebundo ácrata* que considera es hacer labor subversiva, ayudar a llevar el palio en una procesión... Y es que, como decía Felipe Alaiz, Blasco nunca llegó a comprender a los anarquistas.

Cuando la primera guerra europea fue un francófilo apasionado, ensalzando casi de un modo reverencial a los aliados. Más preferible a esa labor belicista, lo fue la llevada a cabo en Editorial Prometeo, de Valencia, al editarse buen número de obras de los mejores escritores franceses contemporáneos, a cada una de las cuales puso Blasco un extenso y documentado prólogo.

En suma, pasarán los años, en literatura, como en todo, vendrán nuevas modas. Y es posible que se libren del olvido las obras que Blasco Ibáñez dedicó a la hermosa huerta valenciana.

El cardenal guerrero

por HORIZONTES

EN abierta contradicción con el deseo expresado por el papa, en sus múltiples mensajes de paz, el cardenal Spellmann ha puesto en evidencia hasta el mismo ejecutivo americano en un arrojo de sinceridad.

De una forma brutal pone de manifiesto las verdaderas ansias de la Iglesia a dos cartas. La Iglesia de la paz y la Iglesia de la guerra. El representante americano de la «excelsa doctrina de Cristo» ha dicho bien claro: «No puede haber paz sin victoria». Los niños inocentes del Vietnam tendrán que soportar año tras año la escalada de la muerte. La escalada del genocidio brutal; del injustificable infanticidio.

Pero un americano es un americano, y sobre todo si pertenece al clero. De una forma fría pero sincera el príncipe americano ha puesto en evidencia bien clara la participación directa de la Iglesia católica, apostólica y romana, en el sucio negocio del Viet-nam.

Los intereses capitalistas y los del clero se encuentran comprometidos en esa guerra que todo el mundo repudia por inhumana. Ninguna guerra es humana, pero la del Viet-nam es un verdadero homicidio provocado por los poderosos, por los guerreros de oficio, por los financieros y por la religión.

Los curas cómplices activos en todas las catástrofes humanas, no podían faltar en el incendio voraz de Asia. Ellos tenían que estar presentes en el horroroso conflicto que dura treinta años con sus múltiples variantes. Ellos asociados a los fabricantes de armas. Propietarios por partida doble de esos grandes trusts del armamento, tienen que participar en la creación de conflictos locales donde poder colocar todos esos arsenales más o menos modernos que por desgracia trabajadores inconscientes fabrican por unas cuantas monedas, como estúpidos judas de nuestra época.

El cardenal, valiente y agresivo, lo ha dicho: la guerra debe continuar hasta la victoria, que importa que el mundo asista horrorizado y cobardemente impotente para terminar con ese crimen monstruoso que supone la guerra del Viet.

El guerrero ha sido franco y mejor fecha que la del natalicio del «insigne cordero» para demostrar mejor la mentira y la farsa que representa esa fecha de origen pagano y no religioso, pero que los curas saben aprovechar en su beneficio. Quien vive de los vivos y de los muertos no es por falta de escrúpulos ni falsos sentimientos. Esa es la Iglesia. Eterna negación de la vida a través de toda la historia del mundo.

La Iglesia no puede evadirse. Jamás ha podido evadirse. Enemiga de los débiles, de los pobres, siempre del brazo de los poderosos, que en esta ocasión son los americanos y ayer fueron los Hitler, los Mussolini y los Franco. Lo decimos en plural para encuadrar que la Iglesia está siempre donde hay tiranos, dolor y crímenes) dispuesta siempre a bendecir la mano poderosa que mata insensible. Siempre bendiciendo el crimen, siempre santificando la miseria y la desesperación se baña en su propio ambiente, fundiendo con los cuatro jinetes del Apocalipsis para que en la Tierra no se conozca la paz, mientras dure el imperio de la Iglesia y los americanos.

250.000 niños a cargo del buen samaritano. (No lo dicen los revolucionarios; lo dice un insigne presidente de una sociedad católica y apostólica americana, para más sarcasmo protectora de la infancia.) Como comprender tan complicada doctrina. «Dejad que los niños se acerquen a mí»: Dejad que se acerquen y nosotros los fulminaremos con el napalm y con las bombas a gran potencia lanzadas sin ton ni son sobre pobres aldeas indefensas, piensan los jefes del Pentágono.

La fábula de Lafontaine, convertida en carne de los desgraciados asiáticos: «El pobre burro pagando las culpas de los feroces tigres y leones». Tanta historia desgraciada, y nunca tendrá fin. Nunca faltan pobres gentes que acudan a la plaza de San Pedro del Vaticano, para escuchar los deseos hipócritas de la religión. Quieren la paz y bendicen la guerra, que les proporciona mejores y más importantes beneficios.

Noel asiático precursor de terribles batallas. Los «marines» enardecidos por el militar-religioso cardenal entrarán a saco en los pueblos donde no existe el Viet-cong. Ese minúsculo ejército enfrentado a un ogro gigante. El nazismo alemán revivido por los americanos, con ejecuciones públicas y sumarísimas de los hijos del pueblo. Igual que siempre, el militarismo religioso imponiendo su fuerza bruta. La razón de su sinrazón con el beneplácito de los elegidos de Dios.

Y bien. Si el papa quiere verdaderamente la paz, que hará con su príncipe rebelde? Lo meterá en desgracia o simplemente los excomulgará. No creemos en nada de eso. Lo más fácil será que lo den por no dicho. De esa forma se repetirá la historia del papa silencioso, que no se enteraba del masacre de los judíos por los nazis alemanes. A nosotros españoles no nos asombra tanta osadía y tanta insensibilidad. El cura «trabucaire» lo conocemos a través de toda nuestra historia.

La Iglesia es muy sagaz; por eso creemos que las declaraciones del excelso príncipe de Nueva York, hayan sido bien acogidas. Un mensaje para los católicos y apostólicos partidarios de la paz y otro mensaje para los partidarios de la guerra. Para eso está la Iglesia, para dorar la píldora que deben tragar los pueblos incautos e ignorantes. Unidos a los guerreros americanos, las guerras locales se pueden mantener eternamente. Faltos de Hitler, ellos representan bien el papel de sostenedores de todos los tiranos como Franco y Ky. Ellos se presentan en los pueblos como amigos, repartiendo paquetes de arroz y leche en polvo, pero si se les pide que se vayan, entonces se declaran «liberadores» de la nación apoyándose en sus «marines». Se necesita la fuerza para que los americanos comprendan que el tiempo de los camelos ha pasado a la historia. Pobres de aquéllos que no saben aprender en cabeza ajena; suelen pagar caro su confianza.

A nadie pueden extrañar las declaraciones del cardenal Spellmann, la Iglesia ha vivido así por los siglos de los siglos. Une vela a Dios y otra al Diablo, la cuestión es salir siempre ventajoso. Niegan la importancia de las riquezas que acumulan afanosamente sin parar mientes en su procedencia. Siempre amenazando con el castigo celestial, aplicado en la Tierra por anticipado. Acompaña en su conquista a todos los colonizadores interviniendo activamente en el masacre de los nativos. En una

(Pasa a la página 3.)

DISCOS

España aparte, el anarquismo jamás ha movido grandes multitudes en el mundo. Nunca ha envidiado las sumas astronómicas de gente que políticos y religiosos se han atribuido. El anarquismo siempre ha tenido necesidad de conscientes, no de votantes y rezadores.

Y he aquí que, a ciertos compañeros perdedores de moral anarquista en su deambular por esos exilios, les parece justificar su descenso, su apeo del anarquismo, con una frase sin contenido serio: «El anarquismo ha perdido su hora». ¿Cuándo fue, su hora? ¿Cuándo tales dicentes lo creyeron al alcance de su mano? ¡Ah!, la anarquía es un ideal tan sólido, que no pueden con él los animicamente derrengados.

Eso pensábamos anoche al salir de la conferencia dada por los grupos «Louise Michel» y «Jules Vallès» en una sala de tantas de la Mutualité. El conferenciante fue un Maurice de Montmartre, mas el público acudió de todos los distritos parisinos. El ambiente de la sala era cálido, atento, y el tema — difícil — resultó bien tratado. El anarquismo se ocupó de surrealismo, del revolucionarismo bertoniano, y lo hizo bien. Maurice estuvo en verbo.

Sala llena, pues. Sala superllena en ocasión de la fiesta de le «Monde» de la calle Ternaux. Llenazos los de Louis Lecoin cuando se propone obtenerlos, y sala completa en la Mairie del Pre de St-Gervais cuando la usan los siempre jóvenes individuos del «Sébastien Faure». Nosotros — es posible — colmaremos también la sala grande mutualista el 16 de abril si los que estiman que el mundo se desanarquiza tienen el buen acuerdo de no producir su vacío.

Cierto que nuestras publicaciones no son millonarias. Nuestro «C. S.» tira mucho menos que «France-Soir», lo reconocemos. Pero es que «F.S.» va al público, y nosotros como si escondiéramos nuestros papeles al público.

***

Pese a los ánimos decaídos, la anarquía tiene crédito.

Todo es cuestión de no perderlo nosotros.

DISCOBOLO

LA OBRA CULTURAL DE LA C. N. T.

por MANUEL TEMBLADOR

UNA de las tareas a que se ha dedicado con más entusiasmo la C. N. T. ha sido siempre, la de la enseñanza. A ella le ha interesado y le interesa más la superación moral y cultural de los trabajadores que su acción en masa, en sus sindicatos, sin tener nociones de lo que la C. N. T. significa, ni de cuales son sus ideas y propósitos, como son los de hacer la revolución económica y social dentro de la igualdad. Cosa que no podría conseguirse si no se hace antes la mente de los trabajadores, del pueblo en general, que por su evidente incultura y falta de preparación podría insurreccionarse contra sus explotadores y tiranos, pero no llegaría a hundir al régimen burgués e implantar en su lugar otro sin explotados ni clases superiores, porque éstas aprovecharían su ignorancia para desviar su rebeldía, conduciéndola por cauces autoritarios, en los cuales quedaría prisionero, nadando en sangre, sin saber valerse de su fuerza para liberarse y salvarse.

La C. N. T. sabe eso, y por saberlo, su principal esfuerzo de lucha va encaminado a despertar al pueblo, a los trabajadores, instándolos a que se instruyan y capaciten libertariamente, si verdaderamente desean alcanzar un bienestar más acorde con su condición de hombres, que, por serlo, no deben consentir en ser esquilmados y oprimidos de otros hombres que se creen superiores y providenciales, pero que en realidad no lo son. Además los trabajadores no debieran de reconocer más superioridad que la de la capacidad moral, intelectual y profesional de los que la posean, que constituyen, en verdad, los valores de los pueblos, sin que por ello se consideren los elegidos y con derecho a mayores ventajas materiales que los que, por una cosa o por otra, carecen de menos capacidad, tal vez porque les faltaron las condiciones ambientales para poderla desarrollar. Estos casos se encuentran en muchos trabajadores manuales, que son inteligentísimos, pero que no habiendo tenido posibilidad de aprender quedaron relegados en la oscuridad, incapacitados para alumbrar con su inteligencia a sus hermanos de clase que también se hallan envueltos en la tiniebla.

La C. N. T. tiene conciencia de su estado. Por eso los hombres que la informan y constituyen su fuerza, la impulsan y conducen por senderos de luz. De aquí que mientras otros ambicionan vivir de la ignorancia de los trabajadores, engañándolos con sus promesas y trapicheos políticos, la C. N. T. trata de orientarlos y de capacitarlos, a fin de que puedan ocupar el puesto que a cada uno corresponde en la sociedad igualitaria y libre que anhela implantar.

En España, antes de que el fascismo cercenara las libertades del pueblo, fue preocupación constante de la C. N. T. la de crear centros y ateneos culturales con grandiosas bibliotecas, donde el trabajador estudioso podía instruirse en todas las materias de la enseñanza cuyos textos en gran parte habían sido impresos en imprentas de la C. N. T. adquiridas gracias al esfuerzo titánico de sus adherentes. Las cuales no se limitaban solamente a dar a luz obras doctrinales de propaganda libertaria, como periódicos y folletos subversivos, sino que también imprimían y divulgaban por todo obras pedagógicas, tecnológicas y demás ciencias que sirven para incrementar los valores espirituales y materiales del pueblo, que influenciado por la campaña propagandística de la C.N.T. a favor de su magnífica empresa desanalfabetizadora y cultural hacía que muchos de sus hijos se apartaran de los embrutecedores establecimientos de bebidas y hasta dejaran de formar por adquirir sus publicaciones que les ayudaban con su enseñanza a capacitarse y a hacerse un nombre y una personalidad que era admirada y respetada de sus compañeros cuyo ejemplo iba extendiéndose por todas las ciudades y pueblos de manera que en el más ignorado se encontraban organizaciones culturales y hombres capacitados profesional e ideológicamente para vivir en comunismo libertario, que era y es la finalidad de la C. N. T.

Esta, al verse obligada a salir de España, empujada por sus asesinos franco-falangistas prosigue su obra de capacitación obrera no dismintiéndose en su propósito hasta hoy. Y no creemos que se desmienta en adelante, abandonándola por falta de impulsores en el exilio. En éste, todos conocemos cuanto lleva hecho la C. N. T. en tal sentido.

Pueden contarse por centenas los libros y folletos que han publicado sus editoriales, y por millones los distribuidos en todas las materias por sus servicios de librería. Sin contar los semanarios periodísticos y revistas mensuales, que año tras año no han dejado de aparecer, informando a sus lectores en sociología, en ciencia, en arte y en todo cuanto concierne al desenvolvimiento y acontecimientos políticos de los pueblos en general, y en particular del pueblo español cuya libertad la C. N. T. está interesada más que nadie en conquistar. Así, pues, adelante.

CNT

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

67P3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

30 MARS 1967
NUMERO 447
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

FACE AU LOCK-OUT

LE malaise de la Rhodiacéta n'est pas encore apaisé que déjà d'autres nuages sombres menacent la classe ouvrière dans les points les plus névralgiques du pays. Lock-out à St-Nazaire, prononcé par la direction des Chantiers de l'Atlantique et qui touche huit mille ouvriers; lock-out aux usines Berliet de Vénissieux qui touche douze mille ouvriers. Sud-Aviation, les Houillères du Nord emploient aussi des métodes coercitives pour empêcher ou prévenir toute action revendicative de la part des travailleurs.

Nous avons l'impression qu'une espèce de franc-maçonnerie de la haute finance se ligue en ce moment pour rendre encore plus difficile la situation économique de la classe ouvrière. Veut-on profiter, dans ces milieux réactionnaires, de la division et du manque de confiance qui règne chez les travailleurs; ou bien va-t-on vers une récession de caractère mondial qui effraie, par les conséquences qu'elle peut entraîner, toute cette horde parasitaire ?

Quoiqu'il en soit, le prolétariat doit réagir tant qu'il est encore temps et se situer face à l'aggravation de la situation sociale.

Le lock-out doit être considéré comme une atteinte à la dignité humaine, lors même qu'il est encouragé par les pouvoirs publics qui mettent la police au service du patronat pour déloger les ouvriers des usines comme chez Berliet. Il doit être combattu par tous les moyens.

Nous ne demandons pas que le lock-out soit mis hor la loi; à quoi cela servirait-il ? Si le patronat, qu'il soit individu ou société, pense pouvoir intimider les travailleurs par des renvois massifs et abusifs, à son aise, mais alors qu'on nous laisse toute latitude pour nous défendre. C'est peut-être trop demander, aux yeux du pouvoir qui veille au maintien des structures sociales actuelles, vieilles le plus souvent de plusieurs siècles et devenues aujourd'hui caduques... Tant pis, les ouvriers en ont assez de se voir rogner continuellement leurs salaires: cela représente leur unique ressource et s'ils en sont privés, s'ils n'ont plus rien à perdre ils finiront par tenter l'impossible pour tout gagner.

En réalité tout leur avenir dépend de cette décision, de cette volonté d'action. Notre siècle, avec ses progrès techniques, nous permet les plus folles espérances; le système capitaliste nous en fournit lui-même de multiples preuves. Tenez, par exemple la production industrielle de la France a augmenté de 60 % depuis 1958; or le pouvoir d'achat ouvrier ne cesse de décroître pour cette même période. Les données du problème sont donc simples : « On produit trop et on ne consomme plus assez pour maintenir le plein emploi sans s'attaquer au profit. »

La solution est de la même simplicité : « Les travailleurs doivent s'unir pour renverser la vapeur et s'attaquer au profit tout en maintenant le plein emploi afin de consommer selon leurs besoins tout ce qui peut être produit en abondance. »

En langage clair, on appelle cela du syndicalisme.

Bien sûr, le terme syndicalisme est tellement galvaudé de nos jours qu'il n'est pas toujours facile de se faire comprendre par certains exploités qui sont bernés de surcroît par ceux qui prétendent les défendre. Il est évident que quand on apprend que les syndicats américains sont aussi les actionnaires de grands trusts, quand on sait que la Bank für Gemeinwirtschaft, la quatrième banque allemande, appartient aux syndicats allemands on a du mal à relever le drapeau noir du combat ouvrier; quand on entend un Benoît Frachon rassurer les actionnaires français en leur garantissant qu'en cas de succès du P. C. aucun de leurs privilèges ne serait touché, on éprouve mille difficultés pour parler syndicalisme à ceux qui ont le ventre assez près du bonnet.

Pourtant, si nous voulons sortir le syndicalisme authentique, et par là même tous les travailleurs, de l'ornière dans laquelle nous étouffons tous les jours un peu plus; si nous décidons d'en finir avec le lock-out et le chômage, nous devrons puiser aux sources du mouvement ouvrier toute la sagesse et tout le courage des Griffuelhes, Pouget, Pelloutier. Ils nous ont légué deux armes formidables : l'action directe et la grève générale. Pour que vive donc le prolétariat, vive l'action directe! vive la grève générale!

DEMAIN, LA CHINE

UN film de Claude Otzenberger avec des commentaires de Chris Marker et de Christophe Berger, pseudonyme du réalisateur de « Morgen China » nous met des images plein la vue.

C'est à la fois un film enquête, autant qu'un film document que nous présente l'ex-reporter de la T. V. française, après un séjour de quatre mois en Chine.

Le film a des longueurs et des dialogues sans fin encombrant le déroulement des documents, ce qui le rend énervant, sinon lancinant.

Ce qui m'a frappé dès l'abord, ce sont les réticences de tous ces Chinois interrogés. On a l'impression que l'on a peur de s'avancer dans le dialogue proposé, de crainte de dépasser ce qu'il est permis de dire et de contrarier la ligne du parti au pouvoir. Tout repassera encore par le traducteur patenté, lequel enlèvera, par métier, tout ce qui serait opposé au régime.

Le mystère du maoïsme resterait entier pour nous, Européens, si nous n'avions jadis, été les témoins de mêmes défilés de masses et de troupes armées au même pas cadencé, aux temps des Mussolini, Hitler, Franco, Staline et *tutti quanti*.

Alors, voyez-vous, nous sommes quelque peu initiés à ces manifestations grandiloquantes à la fois spontanées et commandées, auxquelles participent les foules convoquées pour ces rassemblements populaires.

Dans ce film, la victoire du régime de 1949 est exaltée au paroxysme des passions, mêlée de folklore, de bariolage de costumes, de côte-à-côte des jeunesses, d'apparat militaire, le tout copieusement décoré dans un défilé houleux, des portraits de Mao, le dieu du jour.

Ces excès idéologiques d'une révolution « culturelle » montée en épingle d'une façon indécente où l'aberration rejoint le montage théâtral, sont fameusement orchestrés.

Vingt ans de révolution... nous ne serons pas assez naïfs de le penser. Si ce sont là les résultats, il faut absolument repenser l'essentiel et se demander si tant de discipline, tant de nationalisme, tant d'exaltation des idoles, ne sont pas les premières causes des échecs.

L'interview d'une certaine romancière qui rappelle la naissance de la République, après les journées de 89, est une comparaison qui n'en est pas une, si ce n'est de ne pas avoir saisi le drame de 1789. Celui de 1949, en Chine est bien différent.

Mais on ne peut prophétiser à l'infini sur des perspectives d'avenir. Les dix mille ans de bonheur promis par Mao, ne son pas pour demain.

Il faut ouvrir de grands yeux et même de grandes oreilles, pour voir et entendre les choses les plus ahurissantes qui se déroulent sur l'écran.

Je veux m'arrêter sur la séquence où sont posées quelques questions par Otzenberger à un comité de jeunes étudiants en possession de la langue française. Parmi eux, il en est un qui dirige les débats, jusqu'à empêcher les autres de répondre en toute liberté. Cette impression est saisissante pour qui observe.

A la question pertinente du reporter :

« Que pensez-vous de Mao ? », le groupe répond :

— C'est le plus grand marxiste-léniniste du moment.

— Et s'il se trompait ?

— Mao ne peut se tromper. Et de poursuivre : — Il ne se trompe jamais. Cela est impossible. Nous avons une confiance absolue en Mao.

Ces réponses de théologiens, révèlent l'état d'esprit dans lequel vivent ces étudiants. Avec de telles réponses qui frissent la plus plate adoration servile, on peut s'attendre à tout.

Même le sourire ironique, sinon dédaigneux avec lequel sont accueillies les questions saugrenues et parfois déplacées pour les disciples, prêtent à réflexion.

Un autre passage non moins significatif est celui du capitaliste rallié au régime. Il paraît qu'on n'a jamais été aussi heureux. Chacun marche vers le bonheur. Ce sont des croisés, des mystiques d'une nouvelle religion, où le fanatisme dépasse toute commune mesure.

Partout, ce sont des idoles. Systématiquement, les nouveaux dieux sont exaltés avec des procédés dignes d'un Barnum.

Si l'on ajoute à cela, qu'un Chinois naît toutes les deux secondes, on peut penser ce que seront les nouveaux-nés façonnés dès la naissance à une adoration sans limite. Heureusement le temps compensera tous ces impondérables.

Donner à manger aux affamés, tel est le but des dirigeants. Il reste à savoir si les vrais affamés ont à manger !

Je n'en suis pas certain, si je m'en réfère à tout ce que j'ai lu, à tout ce que j'ai entendu de certains visiteurs qui ont séjourné longtemps en Chine et plus encore par tout ce qui se déroule ces derniers temps. Cette évolution remonte déjà dans le passé, entraînant la désagrégation de l'amitié sino-soviétique. Pourtant, ces deux Etats étaient faits pour s'entendre et s'épauler dans leur lutte contre le capitalisme.

Et voici que l'un accuse l'autre de trahison; la querelle s'envenime démesurément.

Pour compenser, sinon équilibrer ce trop plein d'épanchement, les réalisateurs sont allés visiter l'autre Chine, celle qui règne a Formose, où s'est réfugié l'ancien dictateur Tchang Kai Tchek, soutenu jadis par l'URSS.

Ce que j'ai vu, me laisse prévoir que si un jour, ces Formosiens reprennent le dessus, ce sera la même histoire, sinon pire

Si nous acceptons en fin de compte, la sincérité des cinéastes reporters, nous nous trouvons devant un documentaire de valeur. Il éveille en nous pas mal de réflexions discutables. C'est indéniable. Mais la Chine de demain ressemble, à s'y méprendre, à la Chine d'hier, compte tenu des transformations qu'apportent l'évolution du temps, les nécessités économiques, les bouleversements des guerres, des occupations, des luttes de résistants et des montées idéologiques nouvelles.

Mais il ne faut rien exagérer dans les perspectives d'avenir. Il faut surtout rester lucides.

Ajoutons enfin, la déclaration de Claude Otzenberger de « ne pas avoir été surveillé au sens policier du terme», mais des autorisations étaient requises pour le moindre déplacement et deux interprètes étaient en permanence aux côtés des cinéastes — disons qu'il s'agit ici de deux policiers — ils étaient détachés et faisaient leurs rapports quotidiens.

Alors, que faut-il de plus à M. Otzenberger ? Est-ce de la naïveté politique ?

Claude Otzenberger aurait, selon son aveu, dépensé 18 millions à la réalisation de son film. Il s'agira de récupérer ce capital !

« Le Figaro » déclare l'ouvrage objectif; sans complaisance, ajoute « Combat »; c'est un document incontestablement passionnant, un travail remarquable, un effort d'information, écrit « les Lettres françaises ».

Mais là le témoignage s'arrête-t-il ?

Le film mérite d'être vu, ne serait-ce que pour éveiller notre esprit à l'organisation où le robotisme spirituel défie toute concurrence dans la perfection cinématographique.

Demain, la Chine peut-être, mais que nous soyons préservés de cette lèpre marxiste à la maoïste !

HEM DAY

FONCTIONNARISME ET SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE

CERTAINS critiquent le syndicalisme révolutionnaire, pensant qu'il engendre le fonctionnarisme; ils croient que ce dernier est tout aussi nuisible que le parlementarisme. Le syndicalisme révolutionnaire est un syndicalisme de lutte de classes dont les bases reposent sur le travail et l'égalité. « Ce n'est pas tant à cesser le travail qu'il faut inviter les ouvriers; c'est bien plutôt à le continuer pour leur propre compte. » — *Malatesta.*

Les communes libres, les kibboutz, sont bien dans l'obligation de posséder un minimum d'organisation, afin que le travail de tous soit profitable à tous. Mais du fait de la suppression d'intérêts multiples et d'un pouvoir écrasant et nuisible d'Etat, cette administration se trouve réduite à son strict minimum.

On doit reconnaître qu'une organisation de réglementation réduite au minimum nécessaire pour les échanges assure à toutes les concentrations humaines les produits nécessaires à leur existence. Il ne s'agit pas d'administration hiérarchisée, mais d'un travail, comme celui de tous, comme celui d'un cheminot dans un poste d'aiguillage. Il n'est plus question de classe, le bureaucrate chargé de la répartition d'un produit dans un secteur déterminé, accomplit ses 4 ou 6 heures de travail, qu'il doit à la collectivité, tout comme le conducteur de tracteur dans les vastes plaines qui résulteront de la suppression des propriétés. — « Il suffit, en effet, de penser un moment au gaspillage inouï, inimaginable, de forces humaines qui se fait aujourd'hui, pour concevoir ce qu'une société civilisée peut produire, avec quelle petite quantité de travail de chacun, et quelles œuvres grandioses elle pourrait entreprendre qui sont aujourd'hui hors de question. » — *Kropotkine.*

Anarchie veut dire : non-gouvernement, cela signifie que les anarchistes sont des hommes capables de se diriger sans supporter le poids malfaisant d'un étatisme. Les syndicalistes révolutionnaires restent strictement sur cette base qui représente, pour eux, la liberté par le travail entre tous, avec le respect de l'égalité. Anarcho-syndicalisme, cela veut dire aussi, groupement d'hommes ne travaillant plus pour un intérêt capitaliste, mais travaillant pour un intérêt collectif, humain et généreux. Le syndicalisme révolutionnaire, c'est l'élévation du prolétariat à une humanité supérieure l'autorisant à se libérer du capitalisme qui se nourrit du sang des travailleurs.

Certes, le capitalisme trouvera, toujours, des rouages administratifs nouveaux à créer, soi-disant pour le bien du peuple, mais, en réalité, pour brimer un peu celui-ci et resserrer son étreinte, réduisant ainsi un peu plus la possibilité d'une vie meilleure et plus juste pour tous les travailleurs. Cet étouffement de la classe prolétarienne, nous le constatons progressivement, pour ne parler que de la période présente, depuis 1936.

Bien des révolutions abusent de la confiance du peuple pour appliquer une dictature plus ou moins déguisée. La dictature du prolétariat, en Russie, aboutit, en réalité, à son esclavage. Bonaparte, lui aussi, a servi la Révolution française, mais uniquement, en fin de compte, pour soumettre la France et l'Europe à la plus sanglante des aventures pour satisfaire son orgueil monstrueux. Après Mussolini, Hitler, Franco, nous le constatons encore aujourd'hui. L'histoire se répète et se répétera forcément, tant qu'un ou plusieurs peuples n'auront pas brisé le carcan de la servitude, tant que les peuples se soumettront devant la force des Etats, force qui n'est constituée que par la somme de leur lâcheté.

Le syndicalisme révolutionnaire peut s'étendre à bien des pays, car la nation n'existe pas pour lui, par essence, il est international et peut s'appliquer à tout groupement humain, alors que tous les partis politiques restent figés sur la base nationaliste; même les communistes, en France, se présentent sous l'étiquette Parti communiste *français*; à croire que le communisme est différent pour chaque pays, or, nous reconnaissons à des individus le droit absolu à la liberté, c'est-à-dire de ne pas respecter la volonté de son Etat ou celle d'un autre, mais nous ne réalisons pas que celui qui adhère à une doctrine internationale entende que cette doctrine devienne, en son pays, strictement nationale.

Quand les formations nationales, touchées par l'enseignement libertaire, consentiront à abandonner leur esprit de soumission à des gouvernements, à des Etats; quand elles ne seront plus productives de violences pour rester fidèles à un passé historique et criminel, quand le peuple aura la sagesse de refuser son bulletin de vote, qui est son consentement à s'octroyer un maître, alors une civilisation nouvelle apportera à tous, l'égalité, le bonheur et la joie dans une atmosphère fraternelle.

RENE VILLARD

Une civilisation de fous...

L'eau se fait rare, au point de ne plus couvrir les besoins ménagers et d'hygiène. Et cela dans tous les pays.

On nous dit : c'est la faute d'une pluviosité insuffisante, ou de la sécheresse. Pourtant, dans le Midi, il y quelques années, on ne manquait pas d'eau malgré la sécheresse. La cause est donc ailleurs.

La nature produit toujours les mêmes quantités d'eau. Sa moyenne de production est toujours à peu près la même : stable.

Mais les hommes prolifèrent aussi inconsciemment que les bêtes; c'est devenu souvent une manière de gagner de l'argent : il n'y a pas de petit profit à dédaigner.

Les gouvernements encouragent cette prolifération, car, en principe, plus il y aura de consommateurs, davantage il y aura d'acheteurs, plus on vendra de produits divers, donc, la prolifération est devenue un commerce pour tous : réaliser des profits.

Ce raisonnement de fous est contredit par la Nature, qui ne varie pas dans ses rendements. Elle semble dire :

« Je donnais aux hommes les quantités d'eau nécessaires à leur entretien. Egarés par leur appétit de profit, ils jettent sur la terre plus d'enfants que je ne puis en abreuver : ce sont des fous !

Non seulement ils sont trop nombreux pour l'eau disponible, mais par leurs ordures, les infiltrations résultant de l'emploi des engrais chimiques et pesticides, des déchets industriels, ils polluent l'eau que je leur donne.

Leur pullulement devient une véritable infection pour les sources, les rivières, les fleuves, les mers.

Plus triste encore : Pour dissimuler leur sottise ils javellisent les eaux dites « potables », sous prétexte de les assainir !

Or, il a été démontré au 45e congrès de l'Hygiène, à l'Institut Pasteur que :

1° L'apport de produits chlorés dans les eaux dites « potables », ne peut les assainir. Les pollutions virales et bactériologiques résistent à ces traitements.

2° Par contre, cette inutile désinfection est toxique pour l'appareil digestif des animaux et des hommes; nous sommes donc en face d'une civilisation de fous qui sacrifie sa santé et son bonheur à la rage de gagner de l'argent.

Il est donc évident que la cause principale de cette infection générale et de la rareté de l'eau, est le *surpeuplement*.

On vend tous les terrains. On construit sur toutes les terres vivrières, on appelle les estivants, les rentiers pour dévaliser leurs portefeuilles, vendre, réaliser des profits.

Nul vendeur, nul service administratif, n'ont essayé de prévoir si les ressources hydrauliques suffiraient à la consommation générale.

En vérité, je vous le dis : nous sommes au cœur d'une société de fous.

Elle fait des enfants pour réaliser des profits.

Elle fait la guerre pour réaliser des profits.

On nous empoisonne; c'est une sources de profits pour fabricants, eaux minérales, commerçants, médecins, hommes d'affaires.

On nous prive d'eau pure, on vend le soleil et l'air. Ainsi le veut la civilisation du profit : *une civilisation de fous.*

Une mutation est nécessaire : abolir le profit; limiter les naissances.

Syndicalistes reformistes politiciens

Dans son numéro du 13 février, le journal « Le Monde » communique : « M. Stéphane Just, ouvrier de la RATP sera candidat trotskiste contre Fajon de la C.G.T. »

Heurt de deux syndicalistes, l'un de la F. O. et du P.O.U.M., l'autre de la C.G.T. et du parti bolchevique. Ce qui signifie, heurt de deux tendances dictatoriales, émanations du bolchevisme.

Mais la première ne s'étant pas ralliée à la Fédération des gauches, *par insuffisance dialectique sans doute*, se voit brimée, brutalisée par les hordes du P.C. Elle proteste donc...

Et le journal nous donne les signataires d'une protestation, d'un « Appel de syndicalistes contre les méthodes de violence pendant la campagne électorale. »

« Les soussignés manifesteraient la plus vive indignation si, après la condamnation des « crimes du culte de la personnalité — selon l'expression qualifiant les crimes de Staline — la violence était à nouveau substituée à la libre expression des points de vue. »

Le suppléant de Stéphane Just étant le professeur Gérard Bloch, ancien déporté, également trotskiste.

Nous connaissons trop les bolcheviks pour nous étonner de leurs méthodes. Nous savons également que si les trotskistes étaient majoritaires ils n'en useraient pas autrement, mais ce qui a retenu notre attention, c'est la liste des protestataires qui sont tous, à n'en pas douter, des syndicalistes réformistes, donc, des politiciens avérés ou déjà gangrenés par la politique...

Un nom a particulièrement retenu notre attention : Salaméro, anarchiste syndicaliste de F.O... !

Nous ne sommes pas surpris de la protestation de ce réformiste... Ce qui nous gêne et nous paraît pénible, c'est qu'il soit aussi, anarchiste, tout en donnant son appui à un politicien et son adhésion à la F.A.F...

On se demande même, en parcourant la liste des signataires si bon nombre d'entre eux ne sont pas des francs-maçons.

Nous avons toujours pensé que qui n'est pas communiste libertaire, tout en se déclarant anarchiste, devient fatalement un pion sur l'échiquier politique... : il fallait que cela soit dit.

VEINANTE

DE TOUT, UN PEU

NOUS avons pu lire, dernièrement, dans le journal *Combat*, sous le titre : « Ces Français qui vont voter », un reportage sur la France rurale. Excellent reportage de J.-C. Kerbouch, lequel avec un talent certain, nous fait comprendre de quelle façon la plupart de gens comprennent la politique de notre pays. Pour le plus grand nombre, c'est comme si la France n'existait pas en tant que nation, en tant qu'*hexagone*, selon l'expression à la mode.

Ce qui les intéresse, ces électeurs, c'est d'abord ce qui les touche de près : leur usine ou leur mine, leur commerce, leur terre, leur ferme et leur commune. Ensuite leur province et leurs rentes, et c'est à peu près tout. Comme on les comprend, et comme il est difficile de leur donner tort. La commune, après tout, devrait être véritablement la cellule de l'organisation économique et administrative du pays. Hélas, de plus en plus elle passe sous la tutelle de l'Etat, de plus en plus elle est abandonnée au profit des grands ensembles et des villes tentaculaires.

Mais surtout, l'économie devrait passer avant la politique, dans certains cas. Or, oyez un peu ce que déclare le maire d'une commune rurale de la Bourgogne :

« De Gaulle se brouille avec les Américains : c'est de centaines de millions que les gens de Cognac ont perdus à cause de cette politique ! Ça fait huit ans que je suis maire de Julienas. Eh bien, il arrive un moment où vous êtes totalement paralysé par l'administration. Par exemple, vous voulez monter un restaurant pour les enfants. Il vous faut l'autorisation de la préfecture, de l'académie, etc. Il faut attendre environ quatre ans pour obtenir ce qu'il faut. Au bout de ce temps le taux de financement n'est plus le même. et il faut tout revoir. Vous établissez un programme d'adduction d'eau : Quatre kilomètres. Le temps qu'il faut pour en avoir fini avec l'administration et vous ne pouvez plus faire que deux kilomètres. A cause de cela, je vote pour Lecanuet. »

Ça, alors, ne peut s'empêcher de dire le journaliste qui interroge le maire : « C'est pour faire quatre kilomètres d'adduction d'eau que vous votez pour Lecanuet ?

— Bien sûr, Lecanuet part de la base. Il constate qu'il y a des élus locaux et qu'il faut leur donner des pouvoirs. Tandis qu'avec le régime actuel... on vous dit : débrouillez-vous ! »

Eh bien, qu'en dites-vous ? Pour ma part, je trouve ce maire un peu naïf. Il a raison, bien sûr, il faut partir de la base mais il ne se doute pas une seconde qu'il énonce là une vérité essentielle de la doctrine libertaire. Mais de là à en déduire que le sieur Lecanuet lui permettrait de poser les deux kilomètres de tuyaux qui lui manquent.

A mon humble avis, et dans le meilleur des cas, Lecanuet pourrait peut-être ajouter à sa conduite une rallonge de quelque centimètres. Et c'est tout. Mais, qu'il se console, ce maire, qui m'a tout l'air de s'occuper activement de sa commune, qu'il se console, car voter pour Lecanuet ou pour Tartempion, le résultat est le même : tracasserie, paperasserie et brimades, voilà tout ce qu'il faut attendre de cette clique réactionnaire qui va, ne l'oublions pas, de l'extrême droite à l'extrême gauche.

BLANQUET

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTE

Ce nouveau livre que vient d'éditer l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

Sortir de l'animalité et du profit...

LE premier droit de l'homme à sa naissance et pour toute sa vie, est celui de consommer selon ses besoins et de jouir de tout l'héritage des civilisations.

Le premier devoir de toute société est de garantir ce droit, c'est-à-dire de faire à l'homme une place qui lui permette de vivre dans la sécurité, la dignité et la liberté.

Et pour réaliser une telle civilisation, il faut limiter les naissances, proportionner leur nombre aux possibilités offertes à l'homme de vivre selon sa nature, à l'abri de toute exploitation physique ou morale.

Or, que se produit-il ?

On assiste dans le monde entier, chez les uns par ignorance, chez les plus développés, par calcul, à un encouragement à la natalité dans le but méprisable de multiplier le nombre des consommateurs, et, par là, d'accroitre les profits.

Les résultats :

2 bébés chaque seconde.
120 bébés chaque minute.
7 200 bébés chaque heure.
176 800 bébés chaque jour.
63 100 000 de bébés chaque année !

UNESCO

Il n'y a pas d'éleveurs dans le monde qui n'aient la sagesse de proportionner leurs troupeaux aux possibilités de leurs herbages.

L'homme serait-il voué au pullulement par appétit de profit ?

Est-il donc incapable de construire une autre civilisation que celle des « habitats-clapiers » ? ;

— que celle des eaux polluées de leur source à la mer ?
— que celle des produits agricoles rendus toxiques par l'usage des traitements chimiques ?
— que celle des cités géantes d'où l'air naturel a complètement disparu ?

Accepte-t-il donc de voir chaque jour les terres de culture devenir la proie des cités et perdre ainsi les liens qui l'unissaient à la nature ?

Trouve-t-il raisonnable et humain de jeter sur les routes plus de voitures qu'il n'en peut circuler sans danger : tout cela dans un but mercantile : le profit ?

Il nous faut sortir de l'animalité et du profit, échapper à l'instinct et à la speculation à laquelle l'homme se livre de la base au somment de l'échelle sociale.

Nous demandons que toute allocation familiale soit supprimée après le troisième enfant, et que chaque couple ait la liberté d'utiliser les procédés anticonceptionnels pour organiser sa vie dans la dignité et le respect de l'être humain.

« Ou bien l'humanité tout entière commencera à prendre en main sa destinée ou elle partira à la dérive vers le désastre. Rester inactif ce serait désespérer d'avance... » — (Appel de l'UNESCO).

Camarades correspondants

La propagande par « Le Combat Syndicaliste » doit commencer par notre cooperation immédiate. Compte tenu du calendrier des manifestations du mois d'avril et mai, nous vous invitons à procurer dans la mesure de vos possibilités, des textes pour le numéro special du 1er Mai qui devrait être préparé et envoyé en province, avant les meetings C.N.T. de la troisième semaine d'avril. En outre, les camarades de la région parisienne sont invités à assister aux réunions extraordinaires de la Commission Administrative Régionale qui auront lieu ce mois-ci, les mercredis et samedis à 19 heures au siège confédéral.

«¡NO! ESTAMOS CON LA REVOLUCION CUBANA»

CUANDO a nuestros compañeros los obligan a comer cieno en todas las cloacas de la Isla, no hay miedo de que si por casualidad triunfa el Ogro rojo, a nosotros nos pase *nada:* «Estamos con la revolución cubana».

Es una frase como para volver cuerdo a un loco. Y Epicteto decía, más o menos, que «antes se rompe un loco que se vuelve cuerdo». Pero los tiempos han cambiado; son muchos siglos de distancia y los puentes crujen de tanto admitir sangre ácrata, para que nos vengamos ahora *con chiquitas*.

Estamos con la revolución cubana. ¡Qué bella frase! ¡Qué pensamiento armonioso y liberatriz!

¿Quiénes estamos con el autoritarismo elevado al cubo? ¿Quiénes tienen suficiente estomago para que los inauditos sufrimientos *hermanos* les importen un bledo? ¿Quiénes...?

Estamos con la revolucirn cubana. ¿De qué revolución se habla? ¡Vaya! ¡Vaya con la yegua baya... cómo salta la valla!

Estamos con la revolución cubana. ¿Nosotros? ¿Los *ácratas?*

La «revolución cubana», en manos de los sabuesos *esos*, da por todo alimento *mierda* a los que anhelan un mundo mejor: a los *nuestros*. Y nosotros...: ¿estamos con la revolución cubana?

(El día menos pensado, la Academia de la Lengua nos va a decretar un sólo y único tiro en la nuca.) Pero eso no nos importa *nada*. Lo que importa es estar «con la revolución cubana». ¡Salud!, «revolución cubana», *mutis*.

Así es que marcnarse hacia la horrible *caverna* es estar «con la revolución cubana». Asesinar al hermano, al verdadero rebelde y revolucionario, al hombre y a la mujer de bien, es estar con *eso*. ¡Ja!

¡Qué buenas son las castañas, cuando otros nos las sacan del horno! ¡Qué ricos que son los peces, cuando no necesitamos mojarnos las bragas para comerlos vivitos y coleando! ¡Qué bello es *todo* en labios de quien habita una desconocida *luna...!*

Uno siempre dijo: si a usted, amigo, le simpatiza la U.R.S.S., ¿por qué no se va a la U. R. S. S., dejando al mundo tranquilo? *Nadie le impide viajar*. Otro agregó: ¿Y si le gusta la «revolución cubana», qué es lo que hace por estos andurriales?

Estamos con la revolución cubana. ¿Qué ácrata pudo escribir *eso?*

Todo el mundo sabe que la «revolución cubana», *¡ahora!, es nazifascismorojopuro*. ¡Y estamos con la *revolución cubana!* ¿Qué diría Martí? ¿Qué diría Camilo? ¿Qué dirían — y dicen — todos y cada uno de nuestros compañeros exiliados de Cuba, o encarcelados en los *cementerios de hombres vivos* de la isla?

Estamos con la revolución cubana. Comprendemos: cuando no se nace para revolucionario; cuando no se nace para libre... se nace para estar con la revolución cubana. *¡Se nace para esclavo!* Pero los esclavos no deben querer precipitar por su mortal pendiente ignominiosa a los que luchan por la libertad. Al conglomerado de seres que aspiran a vivir sin cadenas. Que no quieren mal a nadie. Que no ambicionan prebendas. ¡Y que no tienen miedo! No olvidemos esto último.

Hay que denunciar eso: los escritos, los gritos, los decires y pensares que están con la «revolución cubana». ¡Hay que estar con los libres!

Empero, muchos no quieren estar con los libres, sino sólo y exclusivamente *con la revolución cubana*. Cónsteles que escribir y publicar *eso* es tanto como pegarle un tiro a la humanidad que aspira a ser libre en este mundo esclavo. Que es exagerar mucho la nota. ¡Y que dialectizar sobre *eso*, ya de por sí repugna!

Poco importa alegar falta de experiencia; que alguien se quiera pasar de *joven*... y todas esas cosas. Hay que esforzarse por no venirle al resto con macanas. Estamos con la revolución cubana. ¿Se opina que la estultez más inconcebible se ha hecho carne y hueso de nosotros?

No estamos. NO — aunque el Dios de todos los horrores lo quisiera —, no estamos con la revolución cubana. Porque la revolución cubana acabó — o pretenden acabar — con los nuestros, *con lo nuestro*, con el hombre y la mujer humanitaristas, libertarios, ácratas, en el mejor de los sentidos posibles.

Estén cuantos así lo quieran con la revolución cubana — con la china, la rusa o la nazifranquista, etc. —; pero no pretendan impedir con éxito final que la lucha siga por la emancipación total y completa del ser humano; por una sociedad libre y ácrata en donde no existan sátrapas negros, rojos, pardos u amarillos, que aherrojen el bienestar, la concordia y la armonía entre los que nacieron hermanos en igualdad de condiciones. ¡Láncense a los abismos de maldad que preconizan! Pero en nombre de anarquía, no digáis nunca, nunca, *¡jamás!: estamos con la revolución cubana*. Con la supuesta revolución que actualmente estandardiza la siniestra camarilla de mandones parapetada tras los muros del Capitolio de La Habana.

COSME PAULES

Réplica de nueve letrados en defensa de las «garantías individuales»

SAN SEBASTIAN. — Los abogados aludidos en una nota que hizo pública el gobernador de Guipúzcoa, a propósito de una denuncia pública de aquéllos, han remitido a los periódicos donostiarras un escrito que dice así:

«Los letrados abajo firmantes, aludidos en la nota del excelentísimo señor gobernador civil de Guipúzcoa hacen constar:

— Que en el primer párrafo de la nota 11 de febrero se emplea la expresión de «maniobra». Por nuestra parte, afirmamos que nuestra actuación legal no es una maniobra, sino una querella dentro de un procedimiento que la ley de Enjuiciamiento Criminal establece.

— Nosotros decimos que la única motivación que han tenido los abogados al plantear la querella ha sido su preocupación porque se respeten las garantías individuales de los ciudadanos y la de mantener el principio universal de derecho que nadie puede permanecer detenido a disposición de autoridades no competentes.»

Firman el escrito los señores Bagues, Bandrés, Castells, García, De Navascués, Recalde, Riz-Balerti, Ruiz-Ceberio y Zarco.

Como se sabe, los nueve abogados antes citados han presentado una querella criminal por supuestas detenciones ilegales y supuestas falsificaciones de expedientes, en contra de lo prescrito en el Fuero de los Españoles, en el Código Penal y en la Ley de Enjuiciamiento criminal.

Conferencia de Fontaura en Marsella

(Ver nuestro nº anterior)

Vivimos un ambiente social diferente del de hace cincuenta años. Los modos de vida han cambiado en absoluto. En las grandes naciones industriales, como los Estados Unidos, Inglaterra, Alemania y Francia, los los trabajadores viven relativamente bien. Las clases laboriosas ya no pasan hambre. Nos encontramos ante realidades económicas distintas. Cita el ejemplo de un negro del Congo bien trajeado y con una bicicleta. Ya no se puede combatir el order social presente únicamente por imperativos económicos. Las exigencias morales están por encima de las condiciones materiales. Según Flaubert «es burgués todo el que piensa bajamente». Habla de la experiencia de Simone Weill, que ésta relata en su libro «La condición obrera». Queriendo conocer la vida de los trabajadores, ingresa en la fábrica Citroën y después de algún tiempo, cae esferma y tiene que abandonar el trabajo porque le es imposible acostumbrarse al ritmo de las máquinas y al trabajo a la cadena. Sin embargo, la inmensa mayoría de los obreros se habitúan a un trabajo embrutecedor y monótono. Predomina en ello un espiritu materialista que el capitalismo cultiva con su sistema de primas y trabajo a destajo. Este fenómeno no lo habían previsto nuestros pensadores.

Los clásicos anarquistas vivían una época y eran hijos de la misma. Lee un pasaje de «La conquista del pan», en el que Kropotkin, llevado de su optimismo, cree próximo el advenimiento de la nueva sociedad. La concepción del hecho revolucionario de nuestros teóricos no ha sido confirmada en la realidad. Carlos Malato, en su libro «Las alegrías del destierro» explica la intentona de Benavente realizada por Malatesta con un puñado de compañeros y que terminó con un fracaso.

Las grandes centrales sindicales se han aburguesado y están integradas en el sistema capitalista. En Francia se habla ahora de la participación de los trabajadores en los beneficios de las empresas. El sindicalismo reformista ha creado una mentalidad acomodaticia entre los trabajadores. También hay que tener en cuenta el aburguesamiento de elementos que han brujuleado en nuestros medios.

Por encima de lo material, hay que mantener el sentimiento de dignidad. Ch. Auguste Bontemps en su libro «El anarquismo y lo real» expone cómo una condición principal del anarquista la negativa a medrar. Hay que inspirarse del ejemplo de Sócrates y estar dispuesto a vivir parvamente. Diógenes, en su respuesta a Alejandro de Macedonia, también nos da una lección de entereza moral y de desprendimiento material. Lo que cuenta es el gesto del que está dispuesto a sufrir privaciones materiales antes que someterse al despotismo. Presenta, como ejemplo, a los intelectuales españoles, que en España se han levantado contra la tiranía franquista y han tenido que abandonar los puestos que ocupaban. En contraposición, menciona el caso de un grupo de obreros que habían constituído en una localidad de Francia una colectividad. No contentos con ganar más que una empresa burguesa, llevados de su egoismo, no han sabido imponerse un horario racional de trabajo ni conformarse en limitar sus ganancias. El egoismo, como decía Le Dantec, es propio del hombre, pero debe existir un freno moral para ponerle un límite.

El anarquismo no ha perdido vigencia. En Francia actualmente asistimos a un renacimiento de nuestras ideas. Cita una lista de libros que tratan sobre anarquismo, publicados por editoriales burguesas. Si bien Raymond Aron proclama en su libro «La lucha de clases» la muerte de las ideologías, otros escritores, como Albert Camus, Erich Fromm, Martin Buber, Clara Malraux y Tibor Mende proclaman su fe en el hombre y su confianza en el porvenir de la humanidad. Hay que despertar en el individuo el amor a la libertad. En apoyo de esta afirmación, relata una anécdota sobre un caso ocurrido en la cárcel de Alicante.

Volviendo a Fromm dice que este autor insiste mucho en la necesidad de crear un nuevo humanitarismo capaz de anular los efectos de la civilización de «robots» que se está creando. Otro pensador hondamente preocupado por las consecuencias que puede tener para el destino de la humanidad el advenimiento de la Era Nuclear es Jespers. En su libro «El hombre y la bomba atómica» expone que es indispensable crear en el mundo un clima de paz y señala el peligro que supone que un Estado regido por un desequilibrado disponga de la bomba atómica.

Hay que partir del hombre. Diez mil trabajadores americanos estuvieron trabajando durante muchos meses sin saber en qué. Cuando se lanzaron las primeras bombas atómicas sobre Hiroshima y Nagasaki supieron que eran ellos los que habían ayudado a fabricarlas, lo que les causó una gran satisfacción. ¿No es esto verdaderamente bochornoso?

Los anarquistas debemos defender el sindicalismo que inspira a la C. N. T. y a la A. I. T., pero el anarquismo tiene necesidad de ampliar su acción. Hay que establecer un estrecho contacto en el orden internacional. Se va a hacer la celebración de un congreso internacional anarquista que quiere tenga lugar en Carrara (Italia) y que puede dar muy buenos resultados. Hay necesidad de acrecentar el ambiente juvenil. De no hacerlo el éxito se prorroga, nos puede ocurrir lo mismo que a los anarquistas rusos y judíos. Movimientos éstos numéricamente importantes hace algunos lustros y que han quedado reducidos a escasas individualidades.

Otro ejemplo nos lo dan los «provos» de Amsterdam. Son revueltas juveniles que nosotros debemos aprovechar, buscando la manera de superar sus defectos. También podemos constatar que el anarquismo no se oye suficientemente en el orden internacional. Alude a las «rencontres» de Ginebra y señala la labor que se podría realizar si los anarquistas tomaran parte en estas manifestaciones. Finalmente, resume su intervención diciendo que hay que hacer mucha propaganda, sobre todo, en el orden moral. Cada uno de nosotros tiene una labor a hacer en ese sentido. Termina citando el pensamiento de Juan Bovio: «Anárquico es el pensamiento y hacia la Anarquía camina la historia».

En el capítulo de aclaraciones, el compañero Juan de Orán plantea de nuevo el problema de la no violencia, citando en apoyo de su tesis a Eliseo Reclus cuando en su libro «Evolución y revolución» habla de la «evolución en espiral». Contesta Fontaura justificando la violencia cuando es necesaria y para corroborar sus afirmaciones, habla de una controversia entre Han Ryner y Colomer, cita a Sócrates y Xantipa y, por último, alude al drama de Lope de Vega «Fuenteovejuna».

En resumen, la conferencia de Fontaura fue densa y sustanciosa y esta crónica no es más que un pálido reflejo de lo mucho y bueno que nos dijo el orador.

Corresponsal.

¿Violencia, sosiego?

NO soy un violento. Cualquier forma de violencia individual, colectiva o estatal choca y ofende mis sentimientos de hombre pacífico. Comprendo no obstante que hay un límite y que cuando a un hombre se le arrima de espalda a la pared, su deber es defenderse. No le sirve pedir piedad ni comprensión porque los que le colocaron en tal aprieto de antemano habían decidido eliminarlo. La humanidad no se emocionó por los pobres «bonzos» que se autoquemaron en el Viet-Nam exigiendo un gobierno democrático para sus compatriotas; ni por las demostraciones pacifistas de Londres encabezadas por el filósofo Bertrand Russell. Las matanzas de negros en el Africa central, las infames condiciones del Apartheid en Africa del Sur, las matanzas en los Caribes y en toda la América Latina han interesado una parte muy restringida de la opinión pública y un círculo muy limitado de intelectuales, esos que se han limitado a hacer una protesta enclenque. No ha habido protestas de pueblos, de trabajadores, lo que demuestra a qué punto de bajeza está el termómetro de la humanidad. No podía ser de otro modo. Vivimos bajo el signo del egoismo y de la prostitución en todas sus formas, y estos pueblos del occidente que hace solo una decena de años han salido del pauperismo y de la miseria ya no sabe nada de hermandad ni de solidaridad. Es una época en la que el corazón de los hombres conscientes se encoje de espanto frente al avance arrollador del cretinismo de masa que empuja irresistible para invadir el mayor número de capas sociales. Es una época en la que cada pueblo que tiene la desgracia de soportar un régimen de violencia es abandonado a su destino.

Entonces cabe preguntar: ¿Es válida, o ha sido alguna vez válida la no violencia? ¿Puede dar la no violencia la libertad a un pueblo?

Me interesaría hallar un solo ejemplo de libertad alcanzada con este sistema. No lo hay, en tanto abundan los ejemplos contrarios. Alguien me ha hablado de Gandhi y de su India en aspectos maravillosa. Pero este alguien no se ha ocupado de la situación excepcional en la que se hallaban, en la época en que la India bregaba para que la libertad le fuese concedida. Nosotros, gente del mundo occidental no poseemos la filosofía milenaria de los hindúes, cuyo origen y civilización se pierden en los albores de la historia. No poseemos ni su religión contemplativa, sinónimo de no violencia. No poseemos su educación hecha de tolerancia. El modo de vivir ético-filosófico de este pueblo no puede aplicarse a nosotros, occidentales que vivimos de violencias, que la propagamos y hemos aplicado constantemente contra los desgraciados pueblos a nuestro alcance. Son veintisiete siglos que vivimos de y por la violencia organizada, y aplicar al caso específico de la España de ahora la no-violencia para asegurar la tranquilidad de los capitalistas nacionales y extranjeros en España, es un absurdo que llevaría a la propia eliminación de un pueblo que, como ningún otro, desde los tiempos infaustos de Carlos V, y antes, se está batiendo por su libertad y por la ajena. Encontradme un pueblo en este mundo occidental capaz de aplicar la no violencia como los indios encabezados por Gandhi. Encontradme aquellos miles y miles de hombres acostados en las calles de Bombay, Madrás o Calcuta, unos al lado de otros en hileras interminables, en silencio, impasibles e inmóviles a pesar del tableteo de las ametralladoras, mientras adelantaban los tanques y otros medios de asalto ingleses, obligados a detenerse frente aquella marea humana que exigía la libertad de su país. Encontradme en este mundo actual, en los medios obreros cavilantes con la panza, o entre los intelectuales pseudo izquierdistas, cotizables, los cuales, cuando han escrito unas cuartillas por la paz creen de haber cumplido con su deber, capaces, los nombrados, de comportarse con los cientos de miles de hombres dispuestos en todo el mundo a paralizar el tráfico durante horas o durante días a pesar de la amenaza de los carros de asalto y de los disparos de ejército, y policías, para obligar a sus gobiernos a borrar del mapa político el régimen dictatorial de España, de Portugal, o de donde sea para que los tiranos abandonen el poder y den la libertad al pueblo. No los hay.

Cuando en las calles de Londres protestan B. Russell y unos centenares de obreros e intelectuales pidiendo libertad para España o la puesta al margen de las armas nucleares, la mayoría de los espectadores sonríen de conmiseración... y se inhiben.

ANTONIO PEREIRA

PLUMAS PERENNES

Rebelde y revoltoso

LOS dos, rebelde y revoltoso, niegan; pero distingue uno del otro que el rebelde, después de negar, intenta realizar algo superior a aquello que negara.

Superar es la única manera de destruir algo definitivamente.

El revoltoso es exhibicionista, y provoca el escándalo porque vive para los hombres, no para los ideales. La opinión de ellos, aun la del que lo condena, es la atmósfera que necesitan sus pulmones débiles, incapaces de respirar el aire más denso de las alturas, el que respira el rebelde, el hombre que remonta las ideas.

El rebelde sueña, pero como vuela el cóndor, a grandes volidos; el uno sobrepasa ideas, el otro cumbres. En sus sueños, el revoltoso vuela, también, pero como las mariposas, a la ventura de los vientos, de teoría en teoría, como de flor en flor la mariposa.

El revoltoso es superficial. Si no sube muy alto, tampoco es capaz, como el rebelde, de hundirse en la tierra o en el mar, a fin de extraer oro o perlas. El revoltoso se limita, al pasar, a recoger un pétalo de rosa; lo que no impide que exhiba el oro o las perlas que arrancara el rebelde, aun con sacrificio de su vida; pero las exhibe en forma de joyas, es decir, hace metáforas las ideas del rebelde.

Entre el rebelde y el revoltoso hay la misma diferencia que entre la raíz y la hoja. La raíz, que está haciendo perpetuamente su obra de renovación, más visible aún sobre las hojas; en apariencia, no se mueve, en tanto que la hoja — y cuanto más insignificante más movible — se convulsiona al roce de la brisa bohemia. Su inquietud provocada por causas exteriores siempre, responde a la exteriorización del revoltoso, con sus mismos murmullos y su mismo temblor de cosa frágil. Su mayor inquietud, como la del revoltoso cuando quiere emanciparse de las ideas, a quienes sirve, la despliega la hoja cuando se desprende del árbol. Se desprende y aparenta volar, pero es sólo para morir. Como el revoltoso que sólo tiene vida pegado a las ideas, de quienes se nutre, las que le llegan merced a los rebeldes: raíces del árbol de la humanidad.

El motín es exterior, la revolución es interna. Un motín se produce en el cuerpo de un hombre que cambia la vestidura; una revolución en el del que, merced a la acción de los rayos solares, se enriquece en glóbulos rojos. El motín porque es superficial, puede ser brusco; la revolución porque es profunda, debe ser lenta. El motín es la obra de los superficiales y hasta de una clase parasitaria, como la militar. La revolución es siempre labor de útiles; es la obra de los pensadores mediante los que trabajan.

En un líquido se produce una revolución cuando en él se opera un fenómeno químico que modifica su naturaleza, un fenómeno que cambia la estructura de sus átomos. Y se produce un motín o «revolución» política. Cuando alguien agita el líquido moviendo el recipiente que lo contiene.

La revolución política — el motín — es un purgante: sólo saca afuera lo que iba a ser expulsado.

ALVARO YUNQUE

Una cronología...

(Viene de la página 4.)

ferencias. Emerson, que amaba a Thoreau como a un hijo querido, decía que además era «el Hombre de Concord». Publica su ensayo *Carlyle y su obra* en la *Revista Graham*. Suministra muestras naturales al naturalista suizo Luis Agassiz, que estudiaba entonces en Harvard.

1848. — Su noche en la cárcel le sugirió un ensayo, que leyó en la sala de conferencias del pueblo: *Los Derechos y Deberes del Individuo en relación con el Gobierno*. Conferencia por primera vez fuera del pueblo, en Salem, a invitación de Hawthorme (escritor que lo menciona en su *Carta Escarlata*). Publica *Ktaadn y los Bosques del Maine* en la *Revista Unión*. Fija residencia definitiva en su casa, y trabaja en la elaboración de lápices, que era la industria familiar.

1849. — Deceso de su hermana Helen. Publica, pagando él la edición en cuotas, el libro escrito en memoria de su hermano John, y titulado *Una Semana en los ríos Concord y Merrimack*. En la revista *Escritos Estéticos*, publica un ensayo, *Resistencia al Gobierno Civil*. Hace su primer viaje a pie, por el hermoso cabo Cod.

1850. — Segundo viaje pedestre a cabo Cod. Trata de recuperar el cuerpo y los papeles de la famosa transcendentalista Margaret Fuller, ahogada en un naufragio al regresar de Italia, frente a la isla Fire. Hace una excursión al Canadá francés con su entrañable amigo William Ellery Channing.

1853. — Viaja de nuevo a los bosques de Maine. Publica *Un Yanqui en el Canadá* en la *Revista Putnam*.

1854. — En agosto, una editora de Boston, publica su obra maestra, *Walden o la Vida en los Bosques*, la «Biblia» de los naturalistas. Conferencia sobre *La Esclavitud en Massachusetts*, que aparece publicada luego en el *Liberador*.

1855. — Desde Londres, su amigo Thomas Cholmondeley, le regala una colección completa de libros orientales. Revisita, siempre a pie, cabo Cod. Publica en *Revista Putman* relatos sobre sus excursiones por este cabo. Se requiere en el pueblo, con frecuencia, su capacidad como agrimensor.

1856. — Los colonos de «Eagleswood» le hacen medir sus terrenos de Peth Amboy, en Nueva Jersey. Visita al gran Walt Whitman, en Brooklyn.

1857. — Vuelve de nuevo a sus amados bosques de Maine, y a las extensas y arenosas playas de cabo Cod. Conoce en el pueblo al célebre Jhon Browm, el abolicionista nº 1 de aquel entonces.

VLADIMIR MUÑOZ

(Continuará)

NECROLOGICAS

BERNABE GRACIA ALEGRE

El día 23 de febrero de 1967 falleció en Pourpan, Toulouse, después de una triste y fatal operación, el militante de nuestra C. N. T. compañero Bernabé Gracia.

Nació en Allepuz, Teruel, el día 11-7-95; desde muy joven tuvo que exilarse por tierras catalanas para poderse ganar la vida como tantos otros.

Trabajando en los ferrocarriles catalanes, después en Manresa, Olesa, etc., fue forjando su temple rebelde contra los caciques y señoritos de las empresas. En año 1925 entró como minero en la cuenca de Suria. ¿Quién no conoció al compañero Gracia en los movimientos de Figols y Sallent?

Siempre en el combate por sus ideales cenetistas y humanitarios, siendo apreciado por todos sus compañeros, siempre pagando con su persona por las ideas anarcosindicalistas. Por dichos movimientos fue detenido y encarcelado, luego desterrado al pueblecillo pirenaico Esterri d'Aneo, de donde escapó para vivir clandestinamente en San Feliu de Llobregat hasta las elecciones de 1936. Aquí no tardó en formar parte del sindicato C. N. T. y más tarde fue presidente de la colectividad de campesinos.

Vino a Francia el año 1939, pasando por campos de concentración como todos los compañeros. Trabajó en bosques y otros trabajos penosos.

Hacia muchos años que pertenecía a la F. L. de Castelnauday (Aude) en la desempeñó cargos de responsabilidad.

Trasladado el difunto de Pourpan, Toulouse, a su residencia de Castelnaudary, el entierro, civil, tuvo lugar el día 25-2-1967, acompañándole a su última morada los compañeros de la F. L., junto con compañeros venidos de Carcasonne, Famiers, Quillan, Mirepoix, y amigos franceses y españoles. Una representación del S. I. y la C. R. del Núcleo del Alto Garona y Gers dijo unas palabras, trazando la vida del compañero Gracia, y señaló las bajas que nos ocasiona el exilio.

Compañero Gracia, los que te conocimos no te olvidamos.

La F. L., por su parte, hace patente a su compañera Carmen, hijo Manuel, hija y yerno, Lucía y Pablo y nietos, que se asocia al duelo por tan irreparable pérdida.

F. L. de Castelnaudary

JOSE SOS

El lunes 27 de febrero acompañamos a su última morada a nuestro entrañable amigo y compañero José Sos.

Uno más que añorando el regreso a la tierra que le vio nacer, que le ayudó a comprender, a luchar y amar por un ideal de superación humana, ha terminado su larga ruta en tierras de exilio.

La vida militante de Sos es de aquéllas que por anónimas no dejaron de distinguirse en lo esencial; en la acción cotidiana implicativa del riesgo permaneciendo en lucha contra el esbirro en la defensa efectiva de la presencia confederal en el trabajo y en la afirmación libertaria en todas partes.

Su carácter bondadoso se reflejaba en sus más anodinos gestos, siendo expresión constante de la fraternidad frente a todo sectarismo exclusivista. Y ello modestamente, sin poses ni actitudes que dejaran entrever su condición ejemplarizante, es decir, sin falsa modestia y sin sentimientos de superioridad hacia aquéllos compañeros que él sabía sin pasado ni presente en el combate.

La prueba viva del influjo de su personalidad la ofreció la enorme afluencia de amigos y compañeros que concurrieron a su entierro. Frente al cuadrilátero donde su despojo está enterrado terminaron todos los antagonismos e incompatibilidades y allí, todos los compañeros se sintieron confundidos por el sentimiento común de fraternidad y condolencia hacia el amigo que terminó su existencia ejemplar y dignamente.

Sin duda que dentro de su sencillez y su modestia peculiares, un reflejo de satisfacción y orgullo le acompañó en sus últimos instantes; aquel que ofrece la satisfacción del deber cumplido y el de haber dejado una sucesión digna de su vida ejemplar. Pues en fin de cuentas la mayor satisfacción que es dable a un militante es dejar tras sí un recuerdo durable entre los hombres que le conocieron y una sucesión digna y consecuente con el ejemplo y solicitud con que la crió.

Unas simples palabras rememorativas de quien fue ejemplo viviente de un mañana mejor, pronunciadas por el compañero Santamaría, dieron fin al acto por el cual todos ofrecieron las condolencias sinceras a su compañera buena y sufrida, a su hijo Luis y su compeñera Plácida, a la nieta Iris, su hermano Paulino y demás familiares.

F. L. de Toulouse.

MARTIN PRIETO

Uno más que desaparece para siempre y tenemos que dar la triste noticia a los compañeros de la desaparición para siempre del compañero integro anarquista, Martín Prieto, que contaba 72 años de edad. Le acompañemos a su última morada el 1 de marzo 1967, cementerio La Chartrosa, donde se le dio sepultura en la cripta que poseen los librepensadores en Burdeos.

Fue enterrado sin alocuciones ni flores, ni coronas. Martín se fue en silencio, como había vivido. Nuestra más fraternal condolencia a sus familiares y amigos, asociándonos a la pena que sienten los suyos por pérdida tan irreparable. — *X, Burdeos.*

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos. Es una edición «Solidaridad Obrera».

ANTENA

FATIMANIA

ROMA. — El cardenal Ottaviani, refiriéndose a la supuesta revelación de Fátima dijo ante sus orejudas ovejas: «No esperaréis revelaciones sensacionales. Se trata de un secreto, y ¿cómo revelar un secreto?»

Exacto. ¿Cómo descubrir un infundio?

INFIERNO EN EL TEMPLO

ROCHESTER (N. FORK). — Sor Lilian María ha resultado muerta y el sacerdote George J. Weimann, gravemente herido cuando trataban de rescatar los santos sacramentos y ornamentos litúrgicos de una iglesia de esta diócesis que fue presa de las llamas por un cortocircuito producido en la parte posterior del altar mayor.

VILLAR, CHARLATANEA

MALAGA. — Juan M. Villar, enchufista a título de director general de Empleo, se ha felicitado en ruedo de Prensa del regreso de muchos malagueños que habían ido a trabajar al extranjero. En 1966 sólo hubo en la provincia 7.000 casos de despido contra 11.300 en 1965, amirmó el director general de Empleo, empleado. Pero ninguno de los 11.000 y pico fue de nuevo contratado, y ningún obrero que regresa a Málaga desde el extranjero viene con ocupación, sino por haber sufrido despido en Alemania o Bélgica.

EL ESTADO NO PAGA, Y SI NO LE PAGAN, PEGA

ORENSE. — «Deseamos la inmediata intervención del gobierno al objeto de que se nos entreguen lo más rápidamente posible, para evitar perjuicios irreparables, las cantidades que legalmente nos corresponden por la pérdida de nuestras tierras», ha afirmado un portavoz de las comisiones de expropiados de la vega del Miño a causa de la construcción del pantano de Castrelo.

»Aunque los terrenos hayan sido valorados, a nuestro modo de ver, en menos de lo debido, queremos liquidar el asunto pacífica y rápidamente con el fin de poder iniciar en seguida los nuevos rumbos que tomarán nuestras vidas», concluyó el portavoz.

MALO

MADRID. — Por Irún y Port-Bou llegan constantemente obreros españoles repatriados de Alemania, de donde son despedidos debido a una crisis de trabajo persistente. Se calcula que los trabajadores hispanos empleados en tierras alemanas llegaron a la enorme suma de 500.000, no quedando actualmente allí más que 150.000, muchos de los cuales tienen preparado el petate para dirigirse, entristecidos, a su patria, en la que les espera la miseria — por desocupación — de la cual habían huido con la esperanza de aportar base substancial de vida a sus respectivas familias.

EL CASO GUILLEME-BRULON

MADRID. — Como es sabido, el corresponsal de «Le Figaro» de Paris fue expulsado de España por haber señalado la mala catadura moral del ministro franquista Fraga Iribarne. Solidarios con su compañero de profesión, el resto de periodistas exteriores hicieron suya la causa de Guillemé reclamando, consecuentemente, que la orden de expulsión le fuése retirada.

Examinado el documento por Franco y su corte ministerial, la Asociación de Corresponsales de Prensa Extranjera en España ha obtenido respuesta negativa.

EL TIRO A LA PRINCESA

MADRID. — No se trata de una atracción de feria, sino de una bala alojada en la región cordial del cuerpo de la princesa María Beatriz Saboia, hija del último rey de Italia, Humberto. Hasta ahora los diarios no dan versión oficial alguna, por cuyo motivo la gente de la calle supone cada cual a su gusto. Se habla de un intento de asesinato, de un conato de suicidio, de un accidente de caza, de un examen infortunado de pistola y de una rivalidad amorosa. El caso es que la princesa está grave y que el asunto presenta misterio.

OBISPUS VULGARIS

PALMA DE MALLORCA. — Murió, con grave disgusto suyo, el obispo de esta diócesis, Bartolomé Pascual Marroig. Era hombre de inteligencia mediocre incapaz de dar luz ni apretando el interruptor eléctrico. Su único éxito ha sido su entierro, presenciado por miles de babiecas. Exito caro, desde luego.

CONTRA EL DERECHO DE GENTES

MADRID. — El estudiante Francisco Javier Paniagua fue detenido en Madrid, donde acudió representando a los estudiantes libres barceloneses. Acusado de impulsar la «asociación clandestina» el fiscal del Tribunal de Orden Público le ha solicitado 2 años de prisión y 10.000 pesetas de multa. El Sindicato Democrático Estudiantil de Barcelona y el estudiantado libre de Madrid han proclamado su solidaridad con el compañero Paniagua.

GALAS AU BENEFICE DE « LIBERTE »

Le dimanche 9 avril, au Palais de la Mutualité de Paris, auront lieu deux galas au bénéfice de « Liberté ».

Le spectacle du premier commencera à 14 h. 30 et il se terminera à 18 h. 30. Le spectacle du second débutera à 19 h. 45 et il prendra fin à 23 h. 45.

Deux sortes de cartes d'entrée (10 F chacune), seront mises en vente, l'une donnant droit à la première séance seulement, l'autre à la seconde séance.

Le film sur la vie de Louis Lecoin sera projeté à chacune des séances et de nombreux artistes de qualité seront présents sur scène à leur tour — pas les mêmes aux deux séances.

Film de l'enterrement de Durruti.

Les amis de province éloignés de Paris au plus de deux cents ou trois cents kilomètres, qui voudraient venir soit en voitures particulières, soit par cars loués à cette intention, le peuvent facilement — ils partiraient le matin et ils seraient de retour chez eux avant minuit.

Ecrire à Louis Lecoin, 20, rue Albert, Paris-Xe.

B.D.I.C

DESDE MI RINCON SOLITARIO Y SILENCIOSO

DESEO y voluntad son la misma fuerza, pero con resultado diametralmente opuesto, según el sentido en que se dirija. El deseo es ni más ni menos que la inversión de la voluntad, o, mejor dicho, es la voluntad todavía indómita que necesita del freno de la razón y de las bridas del sentimiento.

Todo el secreto de la dicha consiste precisamente en sojuzgar el deseo, en domarlo de suerte que, convertido en voluntad, obedezca a las determinaciones de la conciencia racional.

Infinidad de veces hemos expuesto las relaciones del pensamiento con la acción, diciendo que todo cuanto hacemos es fruto más o menos sazonado de nuestro pensamiento. Pero también hemos dicho que hay íntimo enlace entre el pensamiento y el deseo, y no lo demuestra a cada instante la observación psicológica de nuestra propia individualidad, ya que para desear una cosa es indispensable pensar en ella, y aunque se requiere el contacto con ella, el pensamiento de que ha de proporcionarnos placer es inseparable del deseo.

La experiencia de todos los tiempos enseña que el deseo está sujeto a la ley de acción y reacción, de flujo y reflujo en que rítmicamente se suceden los fenómenos de la vida humana. El contacto con el deseo proporciona placer sensual, pero este placer no es duradero, sino fugaz, con el gravísimo inconveniente de que le sigue un dolor, pena, disgusto, desengaño o llámese como quiera, que neutraliza por la ley de las compensaciones la sensación de placer.

Sin embargo, el pensamiento, el deseo, y la voluntad son tres fuerzas que, según las circunstancias, interactúan en diversos grados de magnitud e intensidad, de modo que unas veces prevalece el deseo, otras el pensamiento y otras la voluntad, determinando acciones de muy distinta índole en cada caso.

Con todo, la voluntad es de por sí superior al pensamiento y al deseo, esto es, que puede alcanzar por medio de la educación un grado de intensidad y magnitud a que jamás llegarán el pensamiento ni el deseo, y por esto la filosofía optimista no cesa de representar a los jóvenes que dan su primeros pasos en la vida, la importancia de fortalecer la voluntad sujetando el deseo al pensamiento y el pensamiento a la razón.

En cuanto entra en acción el pensamiento sobreviene la lucha, la interna y empeñadísima batalla entre el bien y el mal, la virtud y el vicio, la abnegación y el egoísmo, la naturaleza superior y la inferior. Si la voluntad prevalece contra el deseo, si el sentimiento del deber vence a la incitación pasional, la palma de la victoria será la dicha suprema, el inefable gozo de haber concentrado nuestra voluntad con la voluntad del conjunto humano, base de la satisfacción del deber cumplido, infinitamente superior a cuantos placeres pudieran condensar en un solo deleite todos los objetos materiales.

Sin combatir en ésta no es posible realizar los ideales de dicha humana, porque no hay victoria sin batalla ni vencimiento sin pelea. No es la dicha un bien que alcanzarse pueda con solo alargar la mano. Es necesario el esfuerzo, la rectitud y la buena dirección de los sentidos mentales. Desde el punto de vista psicológico son curiosísimas las vicisitudes de esta lucha entre la naturaleza superior y la inferior, entre el espíritu y la carne.

Cuantos veces se presenta al alcance de los sentidos el siniestro objeto, el deseo lanza sus magnéticas líneas de fuerza, como el pulpo sus tentáculos para atraerlo, pero la mente recuerda entonces las penosas consecuencias de anteriores contactos y se esfuerza en contrariar al deseo, impidiendo la anulación del lazo, o intenta cortarlo como nudo gordiano con la espada del raciocinio.

Al desprendernos de los objetos de sensación, al cortar definitivamente el enlace con los objetos pasionales, no se pierde la energía que antes empleaba el hombre en su logro, sino que se reconcentra en su interior para intensificar la verdadera vida, en cuya plenitud consiste la verdadera dicha. Pero así como una luz puede encender infinidad de otras luces sin menoscabar en lo más mínimo su propio brillo, de la propia suerte la dicha interna puede refundirse del corazón dichoso y derramarse cual vivificante luz en el corazón de todos los seres humanos sin distinción de color, raza o frontera.

PEREZ GUZMAN

PREPARACION DE UN CONGRESO

Contribución cordial

(Ver el número anterior del «C. S.)

EL Congreso Anarquista Internacional realizado en París en 1949 contó con todos estos medios de información, de relación y de discusión previa. El Orden del Día fue el laborioso resultado de amplio debate. No obstante se presentó a los congresistas a título indicativo. El propio Congreso decidió su composición definitiva. Es así como llegaron delegaciones directas de Argentina, Alemania, Austria, Bélgica, EE. UU. (California), Holanda, Inglaterra, Italia, Suecia, Suiza, Francia, España. Agréguense delegaciones indirectas de Argentina (Gastón Leval, por la F.A.C.); Portugal (Renée Lamberet). Por otra parte Corea, Cuba, Chile y algún otro país confiaba sus proposiciones o su representación indirecta en el S.P.R.I. Desre Corea se enviaron documentos e informes de una extrema importancia. Los militantes de Polonia, aniquilados ya, no dieron señal de vida. Acharya y otro grupo de Bombay había enviado su opinión que quedó reflejada en los boletines anteriores. En pleno congreso llegaron inesperadamente dos compañeros de Montreal que marcharon antes de terminar.

La convocatoria para el congreso rezaba así: «A todos los militantes anarquistas del mundo, organizaciones, grupos, publicaciones e individualidades». Partiendo de esta tónica se incrementaron las relaciones en un espíritu de fraternal confianza, entre todas las tendencias peculiares al anarquismo. De ahí que, de cada país presente, salvo España, se presentaron varias delegaciones, a saber: de Argentina dos organizaciones distintas; Alemania, cuatro grupos diferentes; Austria, dos o tres; Bélgica, uno y varias individualidades; Holanda, dos directas y una por escrito; Inglaterra tres, una por «Freedom» y Grupos A. de Londres, otra por «Direct Action» y otra de Escocia; Suiza tres, de Basilea (lengua alemana, Ginebra (lengua francesa) y Zurich (lengua italiana); Francia, además de la F. A. F., algunas individualidades y publicaciones.

Los compañeros alemanes de los diferentes grupos representados, elaboraron una declaración común en la que hacían saber que: «gracias a la labor relacionadora del S.P.R.I., los militantes alemanes esparcidos por las distintas divisiones forzadas en que se hallaba el país, como consecuencia de las zonas de ocupación militar, habían logrado establecer contacto y conocerse entre sí, a través del S.P.R.I., que había servido de enlace y garantía entre las regiones de Alemania y Austria».

Estos mismos compañeros alemanes — y los austriacos — correspondían a tres tendencias distintas y definidas. Todas las tendencias del anarquismo internacional se hallaron representadas en el congreso de 1949: Es decir, se hallaban ausentes dos variantes del individualismo representadas por «L'en-dehors», en Francia y por «L'Adunata dei Refrattari» de New York. A la primera de las citadas pertenecía E. Armand, que asistió, incluso con un informe, al congreso de Amsterdam. Su edad avanzada y sus males físicos le impedían participar en tareas de tal índole. No quiere decir esto que hubiera participado de encontrarse bien. Ni quiere decir que pudiera manifestarse contrario a un congreso de tal naturaleza. Los compañeros de «L'Adunata dei Refrattari», consecuentes con una posición coherente con su manera de actuar, no hubieran delegado nunca, no delegarán jamás su representatividad a nadie. Pero ha de saberse que los que componen el grupo de «L'Adunata» mantienen y practican las reglas amplias de la solidaridad para con todas las expresiones del anarquismo y el más amplio respeto para la opinión de todos, reservándose el derecho de la crítica y del juicio, no pocas veces severo, ante actitudes que conceptúan no acordes con la práctica del anarquismo. No creen en la virtud ni en la imprescindibilidad de ningún organismo ni el valor «decisivo» de los congresos.

Tenidas en cuenta las excepciones apuntadas, podemos considerar sin equívoco que las más variadas expresiones del vasto prisma de matices que ofrece el anarquismo, se hallaban presentes en el congreso de 1949. Algunas de las mociones presentadas dieron lugar — como en Amsterdam, en 1907 — a conclusiones variadas ante cada tema, e incluso a votos particulares, como el presentado por Kœchlin (Basilea), en razón a sus convicciones pacifistas no violentas.

El congreso se desarrolla en la sala de actos de la alcaldía de Puteaux en un clima de fraternidad y de comprensión ejemplares. Un breve nubarrón marginal se produjo ante un debate planteado por la delegación italiana respecto a ciertas interpretaciones en torno a la A.I.T., invitada al congreso a título informativo.

Como conviene a un congreso de esta naturaleza, todos los puntos se discutieron a fondo, en afán de compenetración como resultado de opiniones maduradas. A título de referencia y de posición general del movimiento anarquista internacional. No en carácter de resoluciones categóricas ni definitivas.

Agotados los temas de discusión, se consideró la actividad desarrollada por el S.P.R.I. y se coincidió en la conveniencia de mantener en pie un órgano de relación y de información de alcance internacional. Se estableció una serie de actividades elementales en una comisión de tal carácter en la confianza de que se mantendría en el respeto de las prácticas relacionadoras, sin atribuirse representaciones abusivas ni funciones ajenas al carácter y al espíritu predominantes en el congreso. Así nació la Comisión de relaciones internacionales anarquistas (C.R.I.A.).

Se invoca como una de las razones imperativas para la convocación de nu nuevo congreso, la necesidad de constituir un organismo internacional activo, eficaz, que dé satisfacción a una serie de funciones necesarias al contacto y a la información del movimiento internacional. El compañero Joyeux se complace en establecer un plan que supone inédito, después de afirmar paladinamente que la existencia de organismos anteriores careció de resonancia — por lo menos en Francia — y que su falta de conexión con los movimientos de la base constituyó la razón de su fracaso.

En un trabajo que repetidamente se reprodujo en la prensa internacional y que consta en uno de los volúmenes autobiográficos de Rudolph Rocker, nos explica éste lo que fue el congreso de Amsterdam y lo que fueron sus consecuencias inmediatas. Se halla ya todo ello lejano en la historia y en el tiempo. Por nuestra parte daremos una referencia más cercana, anclada en el contexto de un período marcado por la desesperanza de la post-guerra Se trata de la referencia de lo que fue la C.R.I.A. Su constitución, su contenido, sus actividades y su irradiación internacional. Nos placería sumamente que el congreso a celebrarse obtenga la posibilidad de constituir un organismo más dinámico y de mayor provecho para nuestro movimiento internacional. Tememos que no sea así, ya que en la intención de sus organizadores se mantiene al idea de limitar el contenido y el alcance del congreso a una lineación extremadamente rigida que reducirá las posibilidades de un futuro organismo internacional, como limita — hoy ya — la integración de la propia comisión preparatoria, reducida de hecho a tres miembros en espaciada presencia y en una actividad. No obstante todo nuestro esfuerzo informativo, recordatorio, abriga el afán de contribuir decididamente a su éxito, aunque se nos considere «persona non grata» en cuanto a una integración directa a sus tareas.

GREGORIO QUINTANA

26 de marzo de 1944

EN los primeros días de febrero una pequeña tropa se presenta en el campo; cincuenta y seis hombres de hablar profundo y la tez mate, viejos combatientes del ejército republicano español que vienen aquí para proseguir la lucha antifascista empezada por ellos, ocho años antes, en los campos de batalla de Madrid, Teruel, Guadalajara y otros.

Afectados por el gobierno de Vichy a las compañías de trabajo en alta montaña, iban a ser librados a los alemanes y deportados hacia los campos de exterminación, cuando escaparon para enrolarse en el «maquis». Estos hombres formaron la sección «Ebro», que se señalaría enseguida por su disciplina y su heroismo.

Estas líneas son copiadas del libro de François Musard, «Les Glières». que relata el heroismo de un puñado de hombres frente a las fuerzas alemanas y las francesas del gobierno de Vichy. Hombres de horizontes y creencias diversas, a los cuales reunía un denominador común para que todos los hombres sin distingo de raza ni de nacionalidad, pudieran, una vez el enemigo vencido, gozar de la libertad, por la cual ellos sufrieron y muchos murieron.

No quisiera que estas líneas fueran tomadas en un sentido inverso, es decir, como glosa al heroismo militar, no; simplemente como un saludo emocionado y fraternal hacia los compañeros que dieron su vida por un ideal que nos une e iguala a todos: la libertad.

Y al mismo tiempo, unir en este recuerdo imperecedero a todos los españoles antifascistas que sufrieron y murieron defendiendo la misma causa en donde se encontraron, ya fuese en el «maquis», en el ejército de liberación francés, o en los siniestros campos de exterminación nazis.

Recordemos con emoción, compañeros, a todos estos hombres y mujeres, y en honor a ellos hagamos lo necesario para hallar el camino, todos juntos, de la lucha contra el franco-falangismo y por la liberación de nuestro país.

Evreux. **M. SOLA**

De pronta aparición:

«CIUDAD CAIDA»

Novela realista original del compañero J. Carmona Blanco. Más de 200 páginas de texto. La revolución y la guerra vistas e interpretadas por un mozalbete desde el barrio de Mercaders, Barcelona. Visión objetiva, relato veraz, haciendo de «Ciudad Caída» un documento entrañable de lo que fueron los años más álgidos y quemantes del movimiento revolucionario en la principal ciudad de Cataluña.

Precio del libro: 10 francos en toda Francia. Para el exterior, precio correspondiente. Pedidos a la administración de LE COMBAT SYNDICALISTE y «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

AREA INTERNACIONAL

GUAM, VIET-NAM, COREA Y EXTENSIONES

LA actualidad estricta de Indochina del Sud es el fuego. Sin embargo, la Conferencia de Guam da tema a los sistemas publicitarios, hoy más que nunca desarrollados.

Aviesamente, en América del Norte se dijo que la entrevista de Guam, isla Filipina extraordinariamente fortificada y pertrechada, se preocuparía de hallar una solución a la guerra Viet que aparentemente sostienen los «cong» y los «nam», pero que en realidad empujan los EE. UU. al lado de Saigon, y Pekin y Moscú acodando a los «cong» sostenidos por Ho Chi Min. Pobres anamitas, capaces de resolver sus problemas internos sin inmixión de poderes ajenos, están obligados a soportar que comunistas y capitalistas extranjeros diriman sus diferencias en hogar indochino, o ajeno, como ya es costumbre lo hagan las potencias llamadas de primer orden.

Pues en Guam se han reunido los de Saigon consigo mismos, los yanquis para proseguir en árbitros la guerra, los Cao Ky y demás comparsas para aparentar una independencia de espíritu y una libertad de acción que, por otra parte, niegan a sus infelices representados. La consecuencia de la Conferencia de Guam no puede ser otra que la continuación del conflicto armado «para expulsar al comunismo», en réplica a la aseveración comunista que indica pelear para arrojar de Indochina al invasor norteamericano.

Sin duda alguna — como se indica de fuente francesa — el pueblo Viet («min» en el Norte, «cong» en el Sud) se alinea al principio de independencia, *aun al precio de un comunismo no sentido* con lo cual el deseo de independencia se va por los suelos. Parcializado el caso al Sud, es evidente que el entusiasmo popular por la causa de la dictadura Ky nada tiene de bullicioso, lo cual unas cifras aleccionadoras puntualizan certeramente: Tropas americanas: 500.000 soldados. Ejército de Ky: 57.000 individuos. Váyase del país medio millón de «aliados», y el Viet-nam cae maduro al cesto comunista.

¿Pero a cuál, al ruso o al chino? Nadie lo sabe, por el momento, pues el conflicto que opone a ambos mastodontes «marxistas» está por decidir. Moscú y Pekin se acusan mútuamente de servir los intereses capitalistas, cuando la realidad es que ambos poderes «rojos» tratan de servirse cada uno a sí mismo aunque sea en detrimento del otro. Ya hemos dicho en estas mismas columnas que un nacionalismo feroz se mantiene en esas «patrias del proletariado» a despecho de las prédicas internacionalistas y de la vociferación de la «Internacional» cada vez que Mao o un general moscovita estornudan. La idea cerril de chinos y rusos es atrapar, influenciar lo más posible a los pueblos asiáticos a fin de imponer su ley «protectora» a los mismos.. Y para lograrlo Moscú y Pekín no reparan en escrúpulos, y si una vez arrojado Tio Sam de la península indochina hay que proseguir la pelea para afirmar un poder amarillo o blanco (aquí el rojismo desaparece), los estados mayores político-militares de Moscú y Pekin no tendrían inconveniente en someter tan sufrido país a una nueva situación de guerra ajena.

Nadie contradice, fuera de Norteamérica, que la intervención del Pentágono en Indochina es tan abusiva como lo fueron en Nicaragua, Guatemala, República Dominicana, Cuba y España. Si en Europa Washington estuvo para abatir al fascismo, en los pueblos de América concurrió para mantener el fascismo de los Somoza, Castillo Armas, Balaguer, Batista, Trujillo, y el de Franco en España. No hay idealismo en Wall Street, sino conveniencias, lo más prosaicas posible. En el gran americano radica un enemigo de la hora, pero da pena y grima que cronistas que se las dan incluso de libertarios secunden infantilmente las campañas aviesas que tienden a derrocar un imperialismo azul para implantar un imperialismo rojo. Sin duda alguna la dictadura Ky es odiosa, como lo es la de Castro y lo son todas las dictaduras, por todo lo cual el anarquista debe afrontar esta clase de problemas partiendo del corazón, del deseo anímico de los pueblos, sin nunca secundar a los poderosos, autóctonos o forasteros, que tratan de explotar simpatías naturales en su provecho.

De Guam saldrá la continuación de una guerra que también quieren los comunistas, no los pobres anamitas que más que nadie han de soportarla.

SERVICIO DE LIBRERIA

Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	25 00
L'Education Sexuelle, Jean Marestan	7 50
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
Œuvres d'André Lorulot	
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
Histoire populaire du Socialisme mondial	20 00
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Notre Ennemie, la Femme	5 50
Crime et Société	7 50
Méditations d'un Prisonnier	3 50
La Bible Comique (illustrée)	15 00
Femmes et Fillettes, mefiez-vous !	7 50
La Contagion Sacrée (Holbach) — L'effondrement de la Bible (Lorulot)	8 50
La Vérité sur Lourdes	7 50
«Escarceos sobre China», Victor Garcia	8,70
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,10

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

UMBRAL

Sumario del número 63:

José Viadiu : **ADALIDES DE LA LIBERTAD. MARIANO JOSE DE LARRA.**

Max Nettlau : **FASCISMO, SOCIALISMO AUTORITARIO, TRABAJADORES Y LIBERTARIOS.**

L. Alvarez Marcano : **NOTICIA SOBRE BARDEM.**

J. Sevilla : **LA POLONIA DE CHOPIN, ROMANTICA Y MARTIR.**

Angel González : **TRIPTICO** (poesías).

Juan A. Magallón : **DESASTRADO** (poesia).

Alfonso Camín : **GALILEO** (soneto).

Volga Marcos : **«MAUTHAUSEN», UN DISCO DE LA F.E.D.I.P.**

E. Valls : **HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.**

Nano de Sabadell : **CONTRA LA ETIMOLOGIA, CON EL PUEBLO.**

Campio Carpio : **ULTIMOS EXPEDICIONARIOS AL PERU.**

J. F. : **«EL SUDESTE ASIATICO»** (comentario).

Guillermo Sucre : **ANTONIO MACHADO, SIMBOLO VERDADERO.**

Han Ryner : **LA SABIDURIA RIENTE** (folletón encuadernable).

Noticiario, Libros, Festival de la Solidaridad Obrera el 16 de abril en la Mutualité de París, Dibujos, Fotografías, etc.

Un franco en toda Francia.

Pro «Le Combat Syndicaliste»

Correspondiendo a la campaña contraria al boicot sordo que sufre nuestro semanario, la Federación Local C. N. T. de Portet-sur-Garonne ha recogido la adhesión de once afiliados, los cuales se suscriben a esta hoja irremediablemente anarcosindicalista. Esta adhesión bien llegada coincide con la anunciada la semana pasada, que le ha valido a nuestra Administración el empuje de 19 suscripciones, más otra para la revista «Umbral».

Es de esperar que esta racha de euforia no se interrumpa, quedando su continuidad al cuidado de los compañeros de París, Marsella, Burdeos, Orleans, Perpiñán, Lyon, Saint-Etienne, Niza, Carcasona, Narbona, Tolón, Montpellier, Beziers, Caen, Evreux, Dreux, Rennes y resto de FF. LL. La tónica sentada por los compañeros de Alto Garona merece ser secundada para afirmar, una vez más, que la causa anarcosindicalista se mantiene a pesar de cuantos avatares se presentan.

ANTENA

MANIFESTANTES CONDENADOS

MADRID. — Han pasado por el Tribunal de Orden Público los ciudadanos Pedro Cabrera Macías, Orlando García Bravo, de las Palmas (Canarias), acusados de haber, en el día 3 de febrero de 1966, manifestado en unión de otros cincuenta palmenses contra el caso de las bombas atómicas desprendidas de un avión extranjero en el pueblo continental de Palomares. A todos el T.O.P. les impuso la pena de un mes y un día de arresto excepto a José García Bravo, que por menor de edad salió del T.O.P. obligado a pagar 5.000 pesetas a la justicia con minúscula. Cuando los condenados salieron para su encierro, un partícipe del tribunal vociferó, sin hacer reir a nadie: «¡Los canarios a la jaula!»

UNA BARBARIDAD TRAS OTRA

MADRID. — El chófer Urbano Sierra tenía una novia, María Cruz López Pereda, y pensando en el casorio se avino a ceder 30.000 duros a María para que estableciera una peluquería. Ya en posesión de ésta, María dejó de ser novia de Urbano para aproximarse a Martín Gómez González. Urbano exigió casamiento suyo con María o devolución de los 30.000 del ala, y nada. Entonces el chófer perdió urbanidad y control de sí mismo y mató a María e hirió a su acompañante. Ahora el tribunal ha examinado todo esto, total para condenar a Urbano a 37 años de presidio y al pago de 350.000 pesetas en concepto de indemnizaciones. La opinión no sabe distinguir cual de los dos — Urbano o el «tribu» — es más bárbaro.

NADA MAS QUE UN PRONTO

LEON. — El obrero Angel Molleda Villa, 41 años, fue reprendido malamente por dos encargados. Viéndose humillado, Angel arrojó una piedra a la cabeza de Manuel Canón Rodríguez, jefe administrativo, hiriéndole gravemente. La G.C. detuvo al obrero en la propia explotación de Antracitas Igüenas.

ORDEN DE SANTO OFICIO

MADRID. — El Ministerio de la Gobernación ordenó la suspensión de espectáculos públicos, incluso cabarets, en toda España, sin más excepción que los espectáculos de telón y cinemáticos rematadamente religiosos. El cierre empezó a las 12 del jueves 23 de marzo y no se levantó hasta las 13 del domingo 26.

DETENCIONES EN SABADELL

BARCELONA. — En la mañana del día 20 de marzo, cuando efectuaban una reunión en las afueras de Sabadell, fueron sorprendidas por la presencia de la policía, que procedió a la detención de un grupo de unas treinta personas. Algunas de ellas fueron posteriormente puestas en libertad.

Los retenidos son: Ramón Fernández Giménez, José Fernández Giménez, Juan Zapata, Francisco Quesada, Martiniano García, Pablo Carmona, Juan López, Sebastián Carmona, Serafín Castillo López Juan Diego Hernández y Juan Sánchez Porcel.

Los detenidos, según se informa, son productores pertenecientes a diversas profesiones.

NO QUISO QUE LO ASESINARAN

OVIEDO. — Un zapatero republicano que hizo armas contra los facciosos del 19 de julio hasta la pérdida de Asturias, acaba de salir de su escondite — un establo — en el cual se ocultó para no ser víctima de la maldad de los «triunfales».

José Fidel Blanco — que así se llama este amigo — ha aparecido a la luz del día confiando en que, 29 años después, el enemigo convendrá en respetarlo. Pero cuidado con los balazos traicioneros.

LA GUERRITA

MADRID. — En término municipal de Alcalá de Henares el aguerrido ejército español hizo maniobras triunfales. Un proyectil de artillería no estalló, y al tratar de desenterrar el obús éste hizo explosión matando a un teniente y a dos soldados. Otro teniente y un brigada sufren heridas de carácter grave por el mismo motivo.

GUADALAJARA. — Diego Casco Barquilla, 26 años, pertenecía al cuerpo de la Guardia civil, sección motorizada. Pues montando una motocicleta el guardia Casco se descalcó al chocar su vehículo con un camión de potencia que vino en sentido contrario. R.I.P.

DE LA ESPAÑA FASCISTA

OVIEDO. — El obrero Leonardo Velasco, procesado por delito de opinión, ha sido condenado a dos años de cárcel firme y a una multa de 10.000 pesetas por el Tribunal de orden público en Madrid. Es innegable que España se democratiza...

GRAN ACTIVIDAD EN LA PRODUCCION DE LEYES

(Reproducido del semanario «El Europeo»).

«La productividad legislativa en España es abrumadora. El «Boletín Oficial» publica diariamente tal cantidad de leyes, disposiciones y órdenes que sería difícil encontrar en toda Europa una proliferación similar. Si como inconveniente primero puese señalarse la dificultad de su recopilación, actualización, vigencia y derogación, como problema más grave debe apuntarse la facilidad con que se bordea frecuentemente una legislación dispersa, la confusión que produce la continua modificación y reforma de los textos y la desorientación que en la maraña de disposiciones hace naufragar al que intente interpretarlas de buena fe o la oportunidad que proporciona para bucear en busca de contradicciones, fisuras, lagunas o vericuetos para encontrar un escape, a quien trata de burlar, con mala fe, su cumplimiento. Son demasiadas leyes sin valor práctico, demasiadas leyes sin una verificación de su utilidad, necesidad y urgencia; demasiadas leyes que por su fondo o por su forma, o no se pueden cumplir, o se burla, abiertamente, su cumplimiento.»

PARIS. — EL MITIN ANARCO-SINDICALISTA DEL 16 ABRIL

Participarán en el mismo compañeros de la C.N.T. francesa, de la Regional de París y probablemente la compañera Fededica Montseny en nombre del S. I.

EN PERPIÑAN

MITIN DE AFIRMACION ANARCO-SINDICALISTA

La Comisión de Relaciones Aude-Pyr.-Or., de acuerdo con la C.N.T. francesa, invita a todas las Federaciones Locales pertenecientes al Núcleo y a todos los trabajadores a asistir al Mitin anarcosindicalista que tendrá lugar en Perpignan el domingo 16 de abril a las 9 y media de la mañana en el Cine Perpignan.

Tomarán parte en dicho acto los siguientes compañeros:

Vicente SOLER, por la Comisión de Relaciones.

Federica MONTSENY, por la C.N.T.

Presidirá el compañero J. SALAS de la localidad.

COMUNICADOS

S. I. A. - SECTION DE BREST

Les adhérents et sympathisants sont invités à assister nombreux à l'assemblée générale du dimanche 2 avril, à 10 heures précises, Maison du Peuple, place de l'Hostelérie. A l'ordre du jour : liaison avec un groupe de jeunes libertaires bretons; éventualité d'une réunion publique le dimanche 30 avril pour célébrer le 1er Mai; et autres questions dont la liaison avec divers groupes libertaires de l'Ouest. Que tous soient présents.

Les camarades Estanez de Morlaix, Ortello de Plouédern, Nin de Concarneau sont priés de prendre contact avec Auguste Le Lam, 30, rue Jules Guesde 29 N, Brest, secrétaire de la S. I. A. de Brest.

S. I. A.

Sección de Nimes

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará en nuestro local social el sábado 1º de abril a las 21 horas.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia y puntualidad de todos.

F. L. DE ORLEANS

Celebrará asamblea el día 2 de abril a las 9 y media de la mañana. Dados los asuntos a tratar, se ruega la asistencia de todos los afiliados.

F. L. DE ALBI

La F. L. de Albi tendrá asamblea general ordinaria el domingo 2 de abril a las nueve de la mañana en el domicilio de F. O.

El orden del día es interesante por las cuestiones e informes y afecta a todos los compañeros que se interesan por los problemas de la organización. De ahí que se requiera la presencia de todos los afiliados.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general extraordinaria, para el día 2 de abril, a las nueve y media de la mañana, en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon.

Por la importancia informativa, de la misma, se ruega la asistencia y puntualidad de todos los compañeros.

REGIONAL CATALANA, LYON

Reunión de los militantes de esta agrupación el domingo 16 de abril, en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

F. L. DE IVRY

Reunión el 2 abril. Lugar y hora de costumbre.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 2 de abril, en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE ANGOULEME

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que tendrá lugar el domingo 2 de abril en el Café del Comercio. Esperamos que ningún compañero faltará a esta importante reunión que demostrará el interés que todos sentimos por nuestra organización.

CONCURSO CERTAMEN DE «CENIT»

Incitados por el noble afán de darle un realce a la Revista «Cenit» y dar facilidades de colaboración a la juventud estudiosa y simpatizante, tal como lo habíamos anunciado, queda abierto el certamen para el concurso del año 1967.

1. — Cuentos (máximo 10 páginas manuscritas).
2. — Reportajes.
3. — Ensayos.

a) El hombre y la máquina.

b) El inconformismo de la juventud, en la sociedad actual.

c) La juventud frente a la Organización del ocio.

4. — Poesías (en castellano).

Nota: Los artículos, ensayos y demás trabajos, se admiten en los dos idiomas. Los escritos en francés serán traducidos al castellano.

Escribir: 4, rue Belfort, 31 - Toulouse.

FESTIVAL S. I. A. EN MONTAUBAN

Para el 2 de abril a las 3 y media de la tarde en la sala mayor de la Casa del Pueblo, a cargo del prestigioso grupo «Terra Lliure» de Toulouse, y destinado al fondo solidario de S.I.A.

En primera parte se dará íntegra la agradable zarzuela

LOS DE ARAGON

con reparto recaído sobre aficionados de gran valía. En segunda parte habrá Folklore a cargo de los Ballets del grupo, y luego Danzas modernas y canciones de variados estilos y épocas. Dirigirá todos los conjuntos la simpática y meritísima cancionista Tina Prat. Para invitaciones dirigirse a Horacio Paz, 33, rue Delcassé, Montauban.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

OTERO DE LA ENCICLOPEDIA

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

IV. El diccionario subjetivista

EN nuestra entrega semanal correspondiente al 16 de marzo hacíamos alusión al revuelo que en Italia se alzó, hace veinte años, cuando los responsables de la revista «Volontá»: Cesare Zaccaria y Giovanna Berneri, hicieron un llamado en favor de una edición, en italiano, de la Enciclopedia Anarquista.

El llamado, en realidad, era para «una Enciclopedia Anarquista», implicando con ello que no se trataba de someterse al texto de la Enciclopedia confeccionada por Sebastián Faure como algunos lectores se inclinaron a pensar. A los pocos días «Il Libertario» de Milano, que entonces dirigía el viejo y connotado militante Mario Mantovani — el 24 de diciembre de 1947 exactamente — publicaba la opinión de un libertario quien sugería que los anarquistas deberían editar una enciclopedia para los «no-intelectuales» y que para ello bastaría traducir, pura y simplemente la obra de Faure. Los argumentos aportados eran varios (los pocos ejemplares salvados de la Enciclopedia faurista por lo que su difusión estaba lejos de estar garantizada, la posibilidad de pasar por alto una actualización de la obra por contener, en su mayor parte, una temática de interés permanente, etc.)...

La posición de «Volontá», por si hubiera alguna duda en la forma como había sido redactado el llamado de diciembre, se hizo más concreta en el número siguiente, el de enero de 1948: «... podemos asegurar que no queremos hacer una obra reservada a los intelectuales de profesión, los cuales ya tienen a su disposición otras enciclopedias que son, en general y en especial, óptimas, bien que, también evitaremos de llevar a cabo una «vulgarización» de segunda mano».

«Volontá» se dirigía a sus lectores para que trataran de lograr y enviar a Nápoles — la revista empezó aditándose en la ciudad partenopea — «Enciclopedias especiales teniendo una finalidad paralela a la nuestra» y ponía el ejemplo de la «Enciclopedia de la Reforma Social» de origen norteamericano, y la «Enciclopedia Socialista».

La intención era clara bien que, como veremos en entregas venideras, los lectores de «Volontà» se resistían a ubicarse, algunos, en el surco abierto por el voluble Zaccaria y la abnegada compañera de Camilo Berneri. Estos tenían en mente, lo que tuvimos ocasión de escuchar de viva voz en la urbe vesubiana, de seguir la táctica de Sebastián Faure que, muy a menudo, se confiaba a un diccionario corrosivo para abrevar en él ideas que le sirvieran de motor de arranque para las que tuvieran que figurar, definitivamente, en la Enciclopedia Anarquista. El «Diccionario Filosófico» de Voltaire y el de «La Chatre», en el que la pluma de André Girard brinda magníficas definiciones, fueron valiosos instrumentos para Faure. Sin ánimo de plagio, porque en todo momento acude a citar el origen de las frases, el autor de «El Dolor Universal» se valió en numerosas ocasiones de estos dos diccionarios, y no fue él solo, ya que Han Ryner, por no citar más que a uno de sus más descollantes colaboradores, acude también a la obra de Voltaire para sus ingeniados cotejos.

El diccionario subjetivista ha dejado de ser tarea de escritores y publicistas como lo fuera antaño. La presencia de casas editoras mastodónticas, poseedoras de todos los medios capaces para el logro de una extensa publicación como suele serlo un diccionario, ha enfriado los ánimos de los amantes de esta interesante rama de la cultura. La frondosidad de todas las ciencias y técnicas ha descartado la posibilidad de que un hombre solo pueda ser capaz de abarcarlo todo. En la sociedad actual un Aristóteles apto para dominar todo el saber humano es inconcebible. Hasta los genios como Einstein tienen que refugiarse en una pequeña zona de una determina ciencia — especializarse — para poder penetrar, en profundidad, lo que sacrifican en amplitud. Una enciclopedia reclama en la actualidad, un ejército. La Enciclopedia Británica, una de las más reputadas del mundo, ha acudido a más de 5.000 colaboradores — artistas, científicos, escritores, gramáticos, técnicos, profesores, periodistas, etc. — para el logro de tan magna obra.

Lo señalado por «Volontá» respecto a las enciclopedias al servicio de los intelectuales «que son, en general y en especial, óptimas», también tiende a alejar las posibilidades de publicación para un diccionario del carácter que estamos estudiando. Es cierto, los diccionarios tienden, cada vez más, a ser precisos, honestos y objetivos. Sabedores somos del trabajo de 8.000 palabras que la citada Enciclopedia Británica publicara, obra de Kropotkin, para definir el Anarquismo. Proudhon lo hizo antes, para Pierre Larousse. Frente a nuestros ojos tenemos el Diccionario Enciclopédico UTHEA, abierto en la página que ampara la palabra «Acción». En ella hay un apartado que dice: «*Acción Directa .—Sociol. Táctica de lucha obrera que excluye la intervención del Estado y de los organismos de conciliación y arbitraje en los conflictos económicos y políticos que surgen entre capital y trabajo, por considerarlos instrumentos de los capitalistas y privados, por lo tanto, de la independencia necesaria para intervenir como árbitros.*» En diccionarios así, pues, el consultante, por exigente que sea, puede sumergirse confiado para la consulta.

Sin embargo, esta misma objetividad no puede por menos que crear estados de ánimo insatisfechos en las mentalidades inquietas y rebeldes. Ya lo dijo Proudhon: «La imparcialidad es un mito», el peso de las balanzas lo deciden los entusiasmos y el «darse por entero». De ahí que al escritor se le exija otra cosa que la objetividad y la equidistancia; el *darse por entero* implica, muchas veces, una violación del protocolo, un empujón no permitido al fiel de la balanza.

A esto han tendido los diccionarios subjetivistas de antaño como los ya citados, el «Diccionario Filosófico» de Voltaire y el de La Châtre.

A esto deseó llegar Sebastián Faure con la Enciclopedia Anarquista y su camino se proponían seguir los ácratas italianos desde «Volontá». ¿Es qué ahora, en 1967, emprender una tarea de confección y publicación de la Enciclopedia Anarquista resulta descabellado? ¿Se acabó la época del diccionario filosófico, subjetivo, idealista? No lo creemos así. Hace algo más de dos años, en el curso de 1964, la «Unión Racionalista» de Francia, con motivo del bicentenario de la aparición del «Diccionario Filosófico» de Voltaire, editó y puso a la venta un «Dictionnaire Rationaliste»; es un síntoma más que suficiente para deducir que andamos por el buen camino.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

Juan M. Molina, Deuil La Barre.— Tu carta es excelente. Transcribiremos largos párrafos de la misma. En lo que a la parte administrativa concierne procederemos como señalas. Entendemos que a Helenio le debemos mandar el fasciculo al 11, de la rue Moinon. Corrígenos si hay mala interpretación.

Cayetano Zaplana, Lyon. — Lo aconsejable es ir coleccionando los fasciculos. No se ha pensado en la eventualidad de ofrecer la Enciclopedia, una vez impresa en su totalidad, encuadernada. La venta de los cuadernos es lo que nos permitirá sacar los siguientes.

José Vidal, Agde. — En la entrega anterior puedes estimar el trabajo como en respuesta a tus cuatro razonadas cuestiones.

Cristóbal Parra. — Recibido tu donativo de 10 F. Ficha abierta y dirección enviada a Caracas para que se te mande la versión española desde que aparezca.

Vladimir Muñoz, Montevideo. — Tienen que obrar en tu poder los fasciculos 1, 2 y 3 de la versión francesa. Mándanos el folleto de Gibanel.

Fernando Ferrer, Orleans. — Has completado la traducción del primer fasciculo. Te llegarán unos cuantos vocablos necesarios para la edición en español. No los descuides.

Raymond Beaulaton, Antony. — D'accord pour l'envoi directement au Vénézuéla de ton adresse. Pour l'affaire de la suscription tu dois compter 4,95 francs par dolar et par fascicule.

Luis Gil, Vouglans. — Te hemos abierto ficha. La encuadernación, salvo imprevisto, tendrá que ir a cargo de los propios subscriptores.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

VICTOR GARCIA
24, rue St-Marthe, 75, París (X)

EL DIALOGO IMPOSIBLE

SE lanza una voz al aire, y a fuerza de repetirla, esa voz — generalmente centenaria — se convierte en signo de moda. Ahora se propala el « Dialoguemos » en cocido indigesto preparado en el horno de la abdicación. Dialogar, ¿para qué y con quién?

Con el fascismo español, ni más ni menos. Hay quienes tienen muertos en la familia y se preparan a dialogar (?) con los matadores. Hay quienes se cansan de ser derrotados, siempre vencidos, y no encuentran otra salida que agravar su situación sumándose a los vencedores.

Los hay también ex condenados a muerte y titulares de veinte años de presidio dispuestos a dialogar con sus verdugos al parecer — sólo al parecer — dulcificados. La aberración es otra palabra que hay que confirmar, de vez en cuando, para no mermar prestigio al diccionario.

La hora del diálogo parece que ha venido envuelta en papel-seda franquista. Pudiera suceder que ni seda ni papel hubiera, y sí solamente ganas de hablar a solas, manía perfectamente imputable a los «anti todo» (no confundir con «ante todo») derrengados. En el exterior los hay que 25 años de destierro les pesa más que un cuarto de siglo de encierro, y debe ser por ello que se aprestan a entablar diálogo con la pared de enfrente, para el caso la franquista.

«A enemigo que huye puente de plata», dijeron hace siglos los mogrebinos. «A enemigo que viene, cadenas en ristre» podrían decir los franquistas. Faltaría conocer, empero, la diversidad de materiales que concretarían esas ataduras.

Porque el enemigo está lejos todavía de levantar bandera blanca, o de parlamento. El enemigo se mantiene enhiesto y sin transigencias. El enemigo puede ser tibio, incluso merengoso, con las potencias externas superiores, nunca con los españoles que considera inferiores. El franquismo no ha rectificado nada de sus propósitos y a los Estados democráticos les toma caridades (dólares, libras, francos, rublos... comerciales) sin dar las gracias siquiera. El «orgullo español» comporta esta suerte de desagradecimiento, sin que a los mal agradecidos les importe tal conducta porque menos les importamos nosotros, los españoles sin España.

Mas volvamos al diálogo. ¿Para qué, el mismo? ¿Cómo el siervo conseguía conversar, «mano a mano», con el señor feudal, que lo consideraba menos interesante que a su gato? ¿Cómo establecer plan de igualdad dialogal con el soberbio que nos batió y que aún sostiene el látigo en alto?

Dialogar para la entrega absoluta es posible hacerlo. Dialogar con el cajero de la oficina de dádivas o con el jefe de cocina capaz de soltar hueso carnudo, también sería factible. Pactar con el «egregio» para abatirle a los pies la dignidad española que en el interior o en el exilio resta, eso no sería tratar, sino judear, gastarle una guasa indecente a la tan loada hidalguía hispana.

Si el franquismo hubiese entrado en vergüenza de cuanto delito — pavoroso — ha cometido, no optaría por el diálogo, sino por el suicidio. Si la actual dirección de España diera un viraje hacia el rubor y la decencia por pavor a ostentar su horrible pasado, depondría durezas e inflexibilidades para convenir, con el todo español, las bases de un futuro que garantizaran el derecho y la prosperidad de todos los ciudadanos. Y bien: ¿hay algo de ello? Ni algo ni nada. Las transigencias del Poder son fingidas, tanto como ciertas sus injusticias. Entonces la transigencia de unos de enfrente no se justifica sino por un deseo de entrega, por inicio de un viraje tenebroso, por una deserción del pueblo y el suicidio moral de sí mismos.

Tan extraña y deslabazada es la actitud de los neoverticalistas, tan pobre e injustificada, que ni siquiera pueden aducir el apoyo de unas sindicales extranjeras que jamás han tenido gesto digno y eficiente en pro de la causa de los españoles. Dinero quizás sí lo mendiguen en la FATCIO a título de eso y lo otro, puesto que el vientre tiene sus exigencias. Pero colaboración opositora no, porque ni la obtendrían ni la necesitan.

Combatiendo al franquismo no conseguimos derribarlo, y los tristes ex que se adhieren a él ni siquiera lo fortifican. Y es que la renuncia implica nulidad, inconsideración y desaparición vergonzante. En cambio, del lado de la consecuencia se muere digno o se vive para la eclosión libertaria de un día próximo o lejano.

DISCOS

En Lugarquinda la unidad familiar era linda, mas dejó de serlo por un «eso se escinda», en Lugarquinda.

Y eso aún pesa por lo de «trastes por la cabeza», y a ver si el desgaste calma a la familia esa.

Mas la «fami» siguió alterando y «cuánto más te acerques más me voy alejando»; y así hasta cuándo...

El sosiego no llegó, pero sí el cuando, en vista que la vida se iba finiquitando.

La familia reunida no quedó más unida, porque dicha ausencia la dejó metida en una paz no sentida.

La familia aglomerada no consiguió atar cabos, pues si por uno zanahorias para otro nabos. Y en proa a los dislates apareció el tío de los tomates.

En vistas del desconcierto apareció Transigente, para ser, en fin, la irrisión de la gente.

El pobre se allanó a que nabo resultara zanahoria, dándole así más vueltas a la noria. Y el asunto aún se debate por si nabo, «zana» o tomate.

Y ya se prevé que el dislate no es nabo-zanahorio-tomate, puesto que un sentimiento sandío ya late,trayendo más disparate.

Y eso que llaman unido encocora a Transigente, pues que por mucho que corra nunca consigue al pariente en la cuesta descendente.

Y échale al pavo la guinda para que nadie reescinda, o échale la guinda al pavo por si tomate, zana o nabo, o sandía o cebollinda en la tribu lugarquinda...

EPITETOS

— Eres un nietzscheano —
me dijo un palurdo
de aspecto malsano.
¡Alto ahí — repuse;
no soy enemigo
del género humano.
Detesto los mitos
y las sinrazones
de sectas, partidos
u organizaciones.
Porque, amigo Araña,
la organización
para mí no es diosa,
que es arma y acción.
Y mi contrincante
luego ha comentado
de muy mal talante:
— Leyó dos folletos
y ya se cree «algo»
el pobre ignorante —.
No me creo nada
más de lo que soy,
y soy libertario
de ayer y de hoy.
Lucho con denuedo
y con altivez
contra los jerarcas
y la estupidez...
Mi individualismo
vive en armonía
con mi socialismo.
Y es que ambos se funden
cual notas acordes
en el anarquismo.
En pugna estoy siempre
con castas y Estados,
ministros y jueces
y cuerpos armados.
El oportunismo
no es mi talismán;
lo es de los que aman
a Dios y a Satán.

Raúl Carballeira

Enero 1946.

Una cronología de Henry David Thoreau

por Vladimir Muñoz

THE melery political aspect of the land is never very cheering; men are degraded when considered as the members of a political organization.

(El mero aspecto político del país nunca es muy animado; degrádanse los hombres al ser considerados como miembros de una organización política).

***

The fate of the country does not depend on how you vote at the polls — the worst man is as strong as the best at that game; it does not depend on what kind of paper you drop into de ballot — box once a year, but on what kind of man you drop from your chamber into the street every morning.

(No depende el destino del país en cómo se vota en las elecciones, pues en este juego tanto vale el peor como el mejor de los hombres; no depende en qué clase de papel se pone en las urnas una vez al año, sino en qué clase de hombre cae desde las habitaciones a la calle cada mañana).

***

The doctrines of dispair, of spiritual or political tyranny or servitude, were never taught by such as shared the serenity of nature.

(Las doctrinas de desesperación, de tiranía o servidumbre espiritual o política, nunca fueron enseñadas por quienes compartieron la serenidad de la naturaleza).

THOREAU

***

1685. — Los antepasados de Thoreau, desde Francia, se refugian en las islas del Canal de la Mancha, a causa del edicto de Nantes y por su calidad de protestantes. Tradicional lugar de refugio para los perseguidos franceses, como lo demuestra el caso de Víctor Hugo, quien refugiado en Guernesey, escribió *Los Miserables* y *Los Trabajadores del Mar*.

1745. — Nace en Bridgewater (Mass), EE.UU., Asa Dunbar, su abuelo materno.

1748. — Nacimiento de Mary Jones, su abuela materna.

1754. — Nace en St. Helier (Jersey), Jean Thoreau, su abuelo paterno.

1772. — Casamiento de Asa Dunbar con Mary Jones.

1773. — Jean Thoreau (ahora se hace llamar Jhon), se embarca para América, desembarcando en Boston.

1781. — Casamiento de Jhon Thoreau con Jane Burns, su abuela paterna.

1787. — Nace Cyntia Dunbar, su madre; y John Thoreau, su padre. Deceso de Asa Dunbar.

1798. — Casamiento de la viuda Mary Jones con Jonas Minott.

1800. — Su padre, fija residencia en Concord (Concordia), «pueblo de nombre tranquilo y que tiene fama de tranquilo».

1812. — Casamiento de Cyntia Dunbar con Jhon Thoreau. Nace Helen Thoreau, su hermana mayor.

1815. — Nacimiento de Jhon Thoreau, su hermano mayor.

1817. — El 12 de julio nace en Concord, en el viejo camino de Virginia y en la casa de campo de su abuela materna, Henry David Thoreau. Concord está situado a unas 20 millas al noroeste de Boston.

1818. — Traslado de la familia Thoreau al vecino pueblo de Chelmford.

1819. — Nacimiento en Chelmford de Sophia Thoreau, su hermana menor.

1821. — Traslado de la familia Thoreau a Boston (capital de Massachusetts).

1823. — La familia Thoreau regresa a Concord, donde fija residencia definitiva.

1827. — De este año data su primer ensayo conocido. «Las Estaciones del Año».

1833. — Empieza a estudiar en la universidad de Harvard, situada en la localidad de Cambridge, a medio camino entre Concord y Boston.

1835. — En sus vacaciones, enseña en una escuela privada de Canton.

1836. — Visita por primera vez la urbe de Nueva York, acompañado de su padre, a la sazón fabricante de lápices.

1837 — Se gradúa en Harvard. Por consejo de Ralph Waldo Emerson, empieza su monumental *Diario*. Enseña en una escuela pública de Concord; pero, por no querer castigar a los niños, cual lo estipulaba el reglamento, debe renunciar.

1838. — Con su hermano John, abren una escuela privada en Concord. En la sala de conferencias del pueblo, da su primera conferencia. Realiza su primer viaje a Maine.

1839. — En las vacaciones escolares, con su hermano John, y con un bote de fabricación casera, hace una hermosa excursión fluvial, zarpando desde Concord y por el río de este mismo nombre, hasta el río Marrimack; luego por este río hasta cerca de las cascadas Hooksett, desde donde emprenden una excursión terrestre a unas montañas cercanas. Regresan por el mismo camino. Visita Concord la joven Ellen Sewall, de la cual se enamora.

1840. — Publica su primer ensayo, «Aulus Persius Flacus», que más tarde, traerá hacia él a su mejor discípulo, Harrison Blake. En el órgano de los transcendentalistas *La Esfera*, publica su primer poema, «Simpatía».

1841. — Por no poder atender la escuela, a causa de la crónica enfermedad de su hermano, dejan ambos la misma. Se hace cargo del hogar de Emerson, por dos años, al emprender aquél gira de conferencias en Inglaterra. Publica extensamente en *La Esfera*.

1842. — El 12 de enero muere su hermano John.

1843. — Regresa Emerson. Ayuda a éste, redactor ahora de *La Esfera*, en su publicación. Empieza a colaborar en las revistas *Miscelánea de Boston* y *Revista Democrática*. Desde mayo a diciembre es preceptor de los niños de William Emerson, hermano del filósofo, en Staten Island, cerca de la urbe de Nueva York.

1844. — Accidentalmente, en una excursión con un amigo, se prende fuego un bosquecillo, al descuidar una llama que habían encendido para calentar su comida. Gran amante de los árboles, fue tal acontecimiento una gran pena para él.

1845. — En un terreno que tenía Emerson en las orillas del hermoso lago Walden, situado cerca del pueblo, empieza la construcción de una casita, con el fin de vivir allí cierto tiempo y escribir un libro. El 4 de julio se traslada a su casita de Walden, donde empieza el cultivo de una huerta para su subsistencia. En el *Liberador* publica un estudio sobre el abolicionsita Wendell Phillips.

1846. — Hacia la mitad del verano pasa una noche en la cárcel por negarse a pagar los impuestos. Tolstoi lo describe así: «Thoreau, refiere en su obra *Resistencia al Gobierno Civil*, que se negó a satisfacer al gobierno americano un dólar de impuesto, diciendo que no quería con su dólar tomar parte en las obras de un gobierno que autoriza la esclavitus de los negros. ¿Es que todo ciudadano no debe obrar de igual modo con su gobierno?» *(La Gran Tragedia*, Ediciones Maucci, Barcelona; Publicaciones de la Escuela Moderna, p. 84, sin fecha). Hace otro viaje a los bosques de Maine.

1847. — Termina el manuscrito de un libro sobre el viaje fluvial de los dos hermanos. En septiembre vuelve al pueblo y deja su casita del lago Walden. De nuevo se encarga de la casa de Emerson, por un año, al ausentarse el filósofo en gira de con-

(Pasa a la página 2.)

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Palais de la Mutualité, París

DIA 16 DE ABRIL DE 1967:

XII JORNADA CONFEDERAL DE PRIMAVERA

Grupo SORTILEGIO ESPAÑOL. Lo anunciamos y ahí está en efigie. En el escenario evolucionará este airoso terceto acreditándose ante un público entendido en artes donosas y difíciles. Ya veremos como el sortilegio se acredita.

Para refrescarnos la memoria y coger al vuelo la mariposa del arte que nos es propicia, y «sujetarla» hasta darle aire libre en la tarde del 16 de abril, iremos deslizando en estas columnas hasta el «día de autos», los nombres de los preclaros artistas que nos harán luminosa compañía: el SORTILEGIO aludido, CARLOS MENDIA, las MAJORETTES de la Lyrique-Choreographique, los BALLETS mediterráneos, el estilista del cante jondo FRANCISCO TORRES, con su guitarrista; la fina bailarina CHARITO MORALES, la cancionista ROSALIE DUBOIS, el gran aporte LOS MACHUCAMBOS, célebre trio sudamericano, con sus músicos criollos; la orquesta contraria al sueño: JO PETIT ET SON ENSEMBLE; y además

JEHAN JONAS

con sus canciones-poemas cincelados con malicia e inteligencia, según reza el panegírico que de él nos llega.

Queda por anunciar un chansonnier conocido de la casa, el cual hará, como siempre, las delicias del público con sus ocurrencias maliciosas.

Y no sería de extrañar que aun concurrieran otras novedades, pues son muchos los artistas que les interesaría concurrir a nuestra acreditada fiesta de la solidaridad obrera.

(En el próximo número: crédito fotográfico del magnífico grupo LOS MACHUCAMBOS.)

Partido único en España

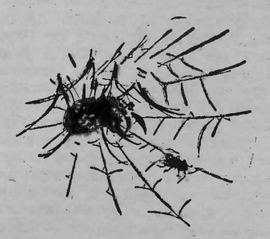
LA «liberalización» y la promulgación de la ley orgánica están en auge en España. El consejo de ministros aprobó el viernes último un proyecto de ley, «el último que el gobierno someterá a las Cortes en el curso de la presente legislatura», interesando las estructuras del Movimiento y de su Consejo nacional.»

Así, después del seudo proyecto de ley electoral sobre la «representación familiar» en las Cortes y el falso proyecto de ley sobre la libertad religiosa, he aquí pues un verdadero proyecto de ley sobre el «partido único». No de otra manera puede ser interpretado un documento sobre el cual el ministro de Información se ha demostrado muy discreto ante la Prensa, sin dejar de precisar, sin embargo, entre otros puntos, que «el proyecto regula el carácter representativo del Consejo nacional en todas sus fases, teniendo el mismo la misión de canalizar en el cuadro de los principios del Movimiento, los contrastes de opinión relativos a la acción política».

Como quiera que los españoles no disponen de partidos ni de asociaciones ni siquiera de agrupaciones políticas, esa terminología abstracta se encuentra desprovista de alcance práctico. El nuevo proyecto de ley parece, desdichadamente, marcar una etapa más en la vía institutora del totalitarismo por lo cual el referéndum del día 14 de diciembre último ha significado, contra lo que era de esperar, el punto de partida.

El Consejo nacional lo compondrán 110 miembros, 40 de ellos designados por el general Franco, 50 elegidos por cada una de las provincias españolas «según la ley correspondiente», y los 20 últimos parece que van a salir por generación espontánea. ¿Quiénes serán los elegibles, y quiénes los electores? Misterio relativo cuando se sabe — según la propia declaración de Fraga Iribarne — que «el sufragio se cumplimentará por intermediación de los delegados... y que todas las municipalidades participarán en la elección, representando así a la comunidad nacional». Como unos y otros son prisioneros del aparato del Movimiento, del cual es improbable que en las actuales circunstancias consigan sustraerse, los resultados pueden ser fijados anticipadamnte.

Por otra parte el ministro de Información, consecuente consigo mismo, anunció, a la salida del Consejo, que había resuelto entablar proceso contra el director de la agencia católica «Logos» por haber difundido la primera versión del anteproyecto de ley del Movimiento y de su Consejo. «Nadie puede comentar autorizadamente hasta que un proyecto de ley no ha sido publicado en el Boletín de las Cortes», añadió Fraga Iribarne. Mas, recordando que los proyectos de ley son dados a conocer en la vispera misma de su examen en las Cortes y que éstas son, en la tradición franquista, una simple cámara de registro, resulta de todo ello que el pueblo español se encontrará colocado, una vez más, ante el hecho consumado.



Jacques Guillemé-Brûlon

(Traducido de «Le Figaro», Paris 21-3-1967.)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

6 AVRIL 1967
NUMERO 448
0,50 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

UN TOURNANT !!

Le conflit qui vient de se dérouler à Besançon, chez Rhodiacéta, marque un tournant dans le développement des luttes ouvrières.

Les travailleurs de l'entreprise se sont battus, non seulement pour une augmentation de salaires de 5%, ce qui était d'ailleurs modeste, mais aussi pour une garantie de ressources (chiffrée à un minimum de 85 francs par semaine) et, enfin pour la garantie de l'emploi, dans une entreprise où sévit un chômage latent d'environ 20 % de l'effectif normal.

Cette dernière revendication est certainement la plus importante, si on tient compte du phénomène actuel de concentration des entreprises et du développement de l'automation. Signalons, en passant, un fait sur lequel il est fait le plus grand silence dans la presse : 135 ouvriers et ouvrières de l'usine de pâtes alimentaires Panzani à Parthenay (Loiret) viennent d'être licenciés, par suite de suppressions d'emplois causés par l'automatisation des ateliers de l'entreprise !

Dans tous les secteurs de l'économie, le chômage, total ou partiel, prend une ampleur inquiétante. Il est la conséquence de la concentration, de l'automation, prévues par le Ve Plan lequel envisage un « coussin » d'un minimum de 600.000 chômeurs, pour « assainir » le marché du travail et rendre la main-d'œuvre « plus mobile ». Il faut ajouter une mévente qui se manifeste dans certaines industries, par suite notamment de la « stabilisation » organisée par le gouvernement en vue de casser la politique d'expansion. Ceci laisse aussi clairement entendre que nous n'avons rien à attendre de l'Etat, complice du patronat.

Les luttes pour la garantie de l'emploi et la réduction de la durée du travail, sans diminution de ressources, sont donc, aujourd'hui, pour la classe ouvrière, les revendications unificatrices pour un combat d'ensemble.

Depuis des dizaines d'années, les centrales syndicales réformistes, se sont ingéniées à disperser, à isoler les actions des salariés (la grève chacun son tour, jamais ensemble) et, à en limiter la durée (très souvent d'une demie heure à deux heures). Dans ces conditions, ces mouvements furent inopérants, et, n'aboutirent qu'à décourager les travailleurs et à discréditer la grève.

Mais il y a quelques semaines, s'est produit à Besançon un événement, dont nous ne pouvons que souligner toute l'importance. A Rhodiacéta, depuis un certain temps, se déroulaient des « grèves » d'une heure ou deux, le 25 février, les ouvriers décidaient de transformer la grève de deux heures prévue pour ce jour là, en action illimitée, d'occuper l'usine, d'installer des piquets de grève, rompant avec les méthodes stériles des syndicats réformistes. Ces derniers se gardèrent bien d'élargir le mouvement, seule possibilité de déboucher sur une issue victorieuse. Rhodiacéta ne fut pas cité en exemple, et pourtant... les gars indiquaient bien la voie à suivre et, une généralisation de telles méthodes pouvait permettre beaucoup.... beaucoup... Que l'on ne vienne pas nous dire que le climat n'y était pas ! Berliet, Sud-Aviation, Saint-Nazaire, les autobus de Montpellier, etc... démontrent très exactement le contraire.

L'accord syndicats-direction, signé le 22 mars à 2 heures du matin, ne contenait qu'une augmentation de 3,80 % des salaires et la promesse de discuter... plus tard, sur l'essentiel : garanties de l'emploi et des ressources, c'est-à-dire sur les revendications pour lesquelles les travailleurs s'étaient battus héroïquement pendant 23 jours, et qui ne peuvent de toutes façons, être satisfaites par des bouts de papier, que le patronat peut déchirer à tout instant !

Depuis longtemps, dans des circonstances analogues, les salariés, épuisés par la lutte, écœurés par les syndicats, reprenaient le travail. Cette fois, à Rhodiacéta, il n'en fut pas de même ! Les ouvriers, quelques heures après la signature de l' « accord », maintiennent la grève, les piquets et l'occupation de l'usine, désavouant les syndicats réformistes, médusés par autant d'audaces. Il a fallu deux jours pour venir à bout de la résistance de ceux que les traitres appelaient « rebelles ».

Ce qui a manqué à Rhodiacéta c'est un syndicat révolutionnaire au sein duquel les travailleurs auraient pu s'organiser et conduire leur lutte hors du giron des bureaucrates réformistes qui les ont, une fois de plus, odieusement trahis.

Ce qui a manqué aussi c'est une grande centrale syndicaliste révolutionnaire capable de généraliser l'action en l'étendant à toute la classe ouvrière, seule forme de solidarité efficace qui pouvait aboutir à la victoire, non seulement des gars de Rhodiacéta, mais de tous les autres, et non par la négociation, mais par la grève jusqu'à la capitulation sans condition du patronat.

Bien des faits, outre ce qui s'est passé à Rhodiacéta, démontrent le déclin des syndicats réformistes.

A ce déclin du réformisme doit correspondre une poussée du syndicalisme révolutionnaire que nous avons maintenu pendant vingt ans aux prix de difficultés qui restent encore considérables.

Les ouvriers de Rhodiacéta se doivent, s'ils veulent vaincre à l'avenir, de constituer leur syndicat C. N. T.

Partout ailleurs les salariés doivent constituer leur syndicat C. N. T. ou renforcer ceux qui existent.

Alors la C. N. T., l'organisation syndicaliste révolutionnaire, qui n'est encore qu'un petit brûlot, surgira dans toutes les luttes ouvrières pour les coordonner, les mener à terme. Alors les travailleurs pourront récolter d'abondantes moissons de succès jusqu'à leur émancipation totale.

Plus que jamais c'est à ces tâches que nous allons nous employer avec une ardeur nouvelle que nous communiquent les copains de Rhodiacéta.

GREVE DES USINES RHODIACETA (1)

(Suite et fin)

APRES 24 jours de grève, après bien des alternatives, des promesses et des rétractations, la grève de Rhodiacéta-Vaise prend fin sur un accord de reprise de travail qui est loin de correspondre aux revendications émises lors du début de la grève, revendications proclamées publiquement par les délégués syndicaux et intersyndicaux. Le 15 mars à un meeting tenu devant l'usine Rhodiacéta, Jean Tournoux, représentant la fédération C. G. T. du textile, ne disait-il pas : « Nous avons dans les mains les solutions négociées du conflit. C'est sur le plan de la société qu'il doit se régler. Les revendications concernent la garantie des ressources et de l'emploi. Sur ce plan, la direction a reculé et il faut voir là le premier résultat d'une lutte exemplaire. Mais elles concernent également l'augmentation des salaires. Les fédérations C.G.T. et C. F. D. T. approuvent et soutiennent sans réserve cette revendication formulée par les grévistes et qui pourrait parfaitement se régler par une avance à valoir sur les augmentations devant normalement intervenir au plan national, dans le cadre des clauses conventionnelles. »

Et Victor Merrico, délégué de la C.G.T. de la Rhodiacéta, ne disait-il pas à une autre assemblée, devant les portes fermées de l'usine: « Nous entrerons, tous, d'un bloc, le front haut, pour reprendre le travail et nos justes revendications auront toutes obtenu gain de cause. »

Las ! il y a loin de la coupe aux lèvres, le bilan de 24 jours de grève se solde par les avantages suivants :

1. — Amélioration de la condition salariale, qui obtient une majoration 3,86 % à 5 %, suivant les classes.

2. — Un délai de quatre mois est désormais imposé au patronat avant d'appliquer toute mesure de licenciement. C'est la première fois qu'une telle disposition est appliquée dans l'industrie de notre pays.

Ce qui n'a pas été obtenu et qui reste en discussion est l'alignement de l'augmentation des salaires sur la base de 5 % et le cas des travailleurs des 3 x 8 qui font le travail le plus pénible et dont les conditions de rémunération sont à revoir.

Il y a donc une fraction de revendications qui n'a pas, pour le moment, obtenu satisfaction et les délégués de la C.G.T. et intersyndicaux avaient peut-être tort de crier au micro : « Nous rentrerons tous, unis, dans l'usine, le tête haute, après la satisfaction totale de nos revendications. » Mais les grévistes qui deux ou trois jours avant la reprise du travail applaudissaient à ces paroles, applaudissaient encore le 23 mars quand les délégués, toujours au micro, criaient : « Il faut savoir finir une grève. On ne peut obtenir tout d'un coup. Nous continuerons les négociations après la reprise du travail. »

Alors ?

Alors, en chantant la *Marseillaise*, les C.R.S. en rangs de bataille à 500 mètres, les grévistes sont rentrés dans l'usine pour reprendre le travail après un dernier discours d'un délégué juché sur les marches d'un escalier. Tout est rentré dans le calme, les C. R. S. sont partis, les ouvriers sont retournés dans leurs ateliers, les patrons se félicitent des modiques concessions accordées ? Tout est bien pour le capitalisme dont les prérogatives demeurent intactes.

Tout est bien, oui, camarades, mais votre absence de solidarité, votre égoïsme, vous font oublier qu'à l'usine de Rhodiacéta de Lyon-Saint-Fons, 2.200 personnes titularisées, 1. 200 travailleurs d'entreprises extérieures, se sont mises en grève par solidarité pour vous, pour soutenir vos justes revendications et, en même temps, les leurs. Aujourd'hui, que vous avez obtenu, en partie, satisfaction, vous voulez ignorer le sort de vos camarades de Lyon-Saint-Fons qui continuent la lutte. Ne venez pas arguer qu'une partie de ce personnel appartient à la catégorie des produits chimiques. Tous les travailleurs de la Rhodiacéta sont sur le même bateau et quand l'usine de Rhodiacéta Lyon-Vaise ne recevra plus de l'usine de Rhodiacéta Lyon-Saint-Fons le nylon et la fibre polyester produites par cette usine et nécessaire à la fabrication du fil de l'usine de Rhodiacéta Lyon-Vaise, quand vous manquerez de matière première, que se passera-t-il camarades ? A défaut d'esprit de solidarité, il serait peut-être utile de toucher, en vous, l'esprit d'intérêt.

Cette pitoyable grève se termine par une bénédiction du ministre des Affaires sociales, Mr Janneney, qui déclare : « Les parties en présence ont eu à faire un très gros effort de rapprochement. Elles ont eu, les unes et les autres, grand mérite à le faire. L'économie française exigeait que cet accord, qui concerne trente mille ouvriers en grève, se fit. Il a eu lieu sous les auspices du ministre des Affaires sociales qui a eu pour rôle de donner aux parties en présence les moyens de se rencontrer et de négocier. »

Soulignons que le ministre parle des intérêts de l'économie française, mais qu'il oublie de souligner ceux du groupe Rhône-Poulenc. Soulignons encore, et une fois de plus, à nos camarades travailleurs, les étranges revirements de la C. G. T., qui prêche la défense des travailleurs et qui à la dernière phase du combat, quand tout va être possible, s'aligne aux ordres du gouvernement, aux désidératas du capitalisme. Syndiqués de tous les syndicats inféodés à l'Etat, quand comprendrez-vous que vous êtes des jouets entre les mains de ces délégués syndicaux qui, très habilement, savent vous tenir en laisse, et tout en passant pour les défenseurs des travailleurs, ne sont que des agents occultes du capitalisme et de l'Etat ?

L'INSURGE

CES GENS BIEN-PENSANTS !

LA grande presse a relaté avec complaisance le procès de cette jeune femme de Riedisheim (Ht-Rhin), qui, après avoir accouché sur un trottoir de la ville, par une nuit glaciale, a fait jeter son nouveau-né dans une chaudière par l'amie qui l'avait assistée.

Claire Moebel a été condamnée à un an de prison ferme et l'amie à trois ans avec sursis. Les témoins de la scène tragique, dénonciateurs des malheureuses, ont, quant à eux, récolté des amendes peu lourdes et une peine de prison assortie du sursis pour non-assistance à personne en danger.

Ainsi donc, il s'est trouvé des juges, occasionnels et autres, pour accorder des excuses aux monstres qui regardaient saigner et souffrir, de leur abri douillet, puisant dans le spectacle — qui sait — une jouissance sadique. Peut-être y avait-il des mères de famille parmi les sinistres « v o y e u r s ». Mais elles avaient, elles, enfanté dans la quiétude et le confort d'une ambiance bourgeoise. Fi donc ! de ces garces hors la loi qui se permettent de donner la vie sans l'appareil réconfortant du conformisme familial. Vraiment, pensaient les dignes personnes, en soulevant le coin du rideau, nous n'avons rien de commun avec ces femelles parturiantes qui troublent le sommeil des honnêtes gens. Et les portes de claquer sec au nez des pécheresses affolées.

L'affaire est, après tout, banale. L'indifférence, la cruauté, sont devenues monnaie courante. Deux cents automobilistes passent allègrement sur le corps d'un accidenté sans en ressentir le moindre choc moral, bien au contraire.

L'originalité réside dans le fait que ce drame a eu pour cadre la pieuse Alsace où le haut clergé fait encore la loi et oriente les consciences. Dans la pieuse Alsace, fief de la réaction politique et sociale, des interdits puérils, du bigotisme soigneusement cultivé dans les écoles confessionnelles, ce qui ne laisse pas de surprendre les naïfs. Les bons apôtres, coutumiers des patenôtres et de la génuflexion ne badinent pas avec une certaine morale, celle qu'ils imaginent être celle de leur dieu.

Crève donc tout ce qui porte atteinte à leur placide rigueur, aux dogmes frelatés à l'ombre desquels ils abritent leurs vices.

Ont-ils seulement compris, ces manables du cœur et de l'entendement ? On voudrait le croire. Ils ne méritaient cependant pas qu'on leur appliquât un sursis refusé à la mère soi-disant coupable qu'ils poussèrent à la pénible extrémité qu'on sait. Quelques solides années d'emprisonnement leur eussent permis de méditer et peut-être de réapprendre une charité qu'ils bafouent au nom des principes chrétiens.

Hélas ! la douce et riante Alsace n'est pas une province comme les autres. On n'y touche pas aux préjugés et l'innocente multitude emboite le pas pour devenir finalement une victime désarmée. Comme quoi les religions ne sont que des charnières faussées et qu'il est préférable de leur substituer la pratique de l'altruisme et d'une fraternité sans conditions.

Quel gouvernement osera enfin s'attaquer au fameux « Concordat » vieux de plus d'un siècle pour le supprimer et éduquer les masses par des moyens humains ?

Une œuvre de salubrité et de belles économies pour nous tous.

B. SAULIEU

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

16 avril 1967

JOURNEE CONFEDERALE

au Palais de la Mutualité de Paris

Au matin, à 9 heures :

MEETING D'AFFIRMATION ANARCHOSYNDICALISTE

avec orateurs des Confédérations française et espagnole.

L'après-midi :

GALA DE CONFRATERNITE ET DE SOLIDARITE

avec le programme franco-espagnol suivant : SORTILEGE ESPAGNOL, Carlos MENDIA, MAJORETTES et BALLETS FOLKLORIQUES, Francisco TORRES, Charo MORALES, Rosalie DUBOIS, Jehan JONAS, Léo CAMPION, Simone CHOBILLON, orchestre JO PETIT et son ensemble, LOS MACHUCAMBOS.

De la danse, du chant, de l'esprit ! Retenez cette date.

Syndicalistes et révolutionnaires

EN PARCOURANT L'HISTOIRE OUVRIERE

LES peuples qui croient, depuis près de deux siècles, aux fausses vertus du bulletin de vote avaleront-ils encore longtemps les mascarades granguignolesques des élections et les promesses fallacieuses des politiciens. L'inanité des rêves dont les politiciens de « gôche » bercent les travailleurs fut pourtant dénoncée par les pionniers du syndicalisme.

La lutte antipolitique et antiétatique de la fédération des Bourses qui se manifesta dès sa fondation en 1892 était le premier symptôme de l'opposition syndicaliste à l'infiltration politique.

Alors que le parti guesdiste détournait la Fédération des syndicats de sa lutte initiale, la Fédération des Bourses était syndicaliste, révolutionnaire, apolitique et antiétatique; peut-être parce qu'elle était constituée uniquement par des travailleurs révolutionnaires et en grande partie des manuels qui refusaient de laisser accès libre des Bourses aux bourgeois, aux chefs, aux hiérarchies, aux flics et aux gardiens de prisons.

La Fédération des Bourses, animée par des ouvriers presque tous manuels, était foncièrement apolitique et anarchiste. Par conséquent ses animateurs ne pouvaient pas être suspectés d'ambitions électorales; par contre, la Fédération des syndicats fut réduite a l'impuissance en raison de sa sujétion aux partis marxistes (il existait quatre ou cinq partis ouvriers, socialistes et communistes dont la préoccupation principale était d'avoir des élus à la Chambre).

***

Le 17 septembre 1894 se tint à Nantes le congrès de fusion entre la Fédération des Bourses et la Fédération des syndicats. C'est à ce congrès de Nantes qu'eut lieu la plus importante discusion sur la grève générale. Les politiciens guesdistes déclarèrent que la grève générale était une chimère et un espoir fallacieux, alors que les anarchistes disaient que le principe de la grève générale détruit l'égoïsme chez l'ouvrier. La grève, disaient les anarchistes, ne doit pas se limiter à la lutte contre les patrons, car c'est l'arme contre la société capitaliste et l'autorité de l'Etat.

Dès que le principe de la grève générale fut adopté, les politiciens guesdistes abandonnèrent le Congrès, déjà « au nom de l'unité ! » La Fédération des Bourses sortait cependant grandie, elle se présenta forte et unie au congrès de Limoges où devait être créée la C. G. T.

C'est au Congrès de Toulouse en 1897 que Delesalle traita longuement du boycottage, du ca-canny et du sabotage comme armes des travailleurs et qu'Emile Pouget conseilla aux travailleurs municipaux de la ville de Paris de faire cent mille francs de dégâts dans les services de la ville de Paris. Cet acte porterait bien plus qu'une plainte qui ne serait pas écoutée.

Au Congrès d'Amiens en 1906 eu lieu une importante discussion sur le Contrat collectif. Le gouvernement ayant proposé une loi sur le Contrat collectif les vrais syndicalistes de l'époque s'y opposent parce que « ce projet est un étranglement du syndicalisme, parce qu'il rend le syndicat obligatoire par la loi, en fait un organe de discussion avec le patronat et lui retire son but qui est la lutte pour la suppression du salariat et du patronat ».

La lutte s'engage entre anarchistes et marxistes: « La politique est impossible dans les syndicats, affirme Bousquet, le parti socialiste comprend des patrons et les syndicalistes ne peuvent faire alliance avec lui, les ouvriers ne veulent pas de révolution politique parce qu'ils ne feraient que changer de maitres. » Les expériences de 1789, de 1830, 1848 étaient encore toutes proches. Bousquet poursuivait : « Les syndicats ne doivent pas se courber devant la légalité car ils ne sont pas des organisations de conservation sociale mais de destruction capitaliste. »

A ce Congrès d'Amiens, d'où devait sortir la Charte, Merrheim déclare : « Il n'y a que deux classes : celle des exploités et celle des exploiteurs. Entre les deux, il reste toujours l'Etat, qui, avec des baïonnettes, sert de tampon et empêche la classe ouvrière d'obtenir satisfaction. »

C'est ainsi que la lutte contre l'autorité de l'Etat a toujours été la préoccupation des véritables syndicalistes. Cette lutte se précise davantage aujourd'hui où la C.G.T. a été totalement accaparée par les politiciens, acceptant l'autorité de l'Etat, l'intrusion et l'arbitrage de l'Etat dans les luttes ouvrières. Une C.G.T. qui ne rougit plus d'avoir dans ses rangs des chefs, des flics, des gardiens de prisons, des bourreaux, pas plus que ne rougissent les prétendus révolutionnaires de F. O. que cotoyent les mêmes cancers de la société. Il est vrai que F. O. a tourné la difficulté en substituant « indépendance à l'égard de l'Etat » à la lutte antiétatique du syndicalisme, ce qui permet par cette confusion de cueillir quelques poires.

Les mauvais esprits diront qu'aujourd'hui le véritable syndicalisme n'est plus défendu que par une petite poignée d'anarchistes et de révolutionnaires. N'oublions pas qu'en 1895, en 1900, en 1906, ceux que firent la puissance de la C.G.T. n'étaient qu'une poignée.

Nous savons que tant que les politiciens se mêleront des affaires des travailleurs, tant que l'autorité de l'Etat subsistera aucun changement profond ne pourra être apporté. L'Etat, comme le disait Merrheim, est l'organisme de domination de la bourgeoisie.

Les politiciens ont entraîné la C.G.T. dans la décadence, le syndicalisme est absent de toutes les centrales officielles.

Il ne reste que l'anarcho-syndicalisme.

« Vous tous qui êtes courbés sous le joug de l'Etat, du Capital et des Eglises, sachez que le salut est en vous, tout en vous, rien qu'en vous. Ni Dieu, ni maître. »

BEAULATON

PROPOS D'UN JEUNE...

QUAND on refléchi bien à ce qu'est l'être humain, à ses origines, à ses possibilités, à ses contradictions et enfin, à ce que peut lui réserver l'avenir, c'est à la fois merveilleux et effrayant pour un jeune de mon âge.

Nous arrivons au monde, dans une civilisation issue de luttes millénaires contre tout ce qu'il y a de barbare et de primitif chez les êtres. Suivant notre tempérament, nos facultés intellectuelles et le milieu dans lequel nous allons évoluer, nous saurons nous adapter et subir l'influence néfaste des préjugés que l'humanité traîne encore comme des boulets, ou bien alors nous révolter contre tant d'absurdités et d'illogisme. C'est là le point de départ du grave problème qui se pose à tous les jeunes, et certainement depuis toujours.

Pour ceux qui désirent une existence harmonieuse, sans violence ni oppression, dans la paix et la liberté des peuples, la lutte sera dure et de longue haleine. Tout ce qui se dénomme communément « la haute société » avec son amalgame de parasites et de privilégiés, ne peut admettre qu'on touche à ses prérogatives. Cette caste ne recule devant rien, pas même devant le crime, pour neutraliser l'action de ceux qui luttent pour l'harmonisation de la société. L'histoire est là, qui les condamne.

Le crime fleurit dans tous les pays, et des martyrs de Chicago aux héros de la Commune de Paris; des fusillés de Montjuich aux insurgés de Cronstadt on retrouve toujours la volonté des classes dominantes de vouloir écraser des idées nouvelles et généreuses. De nombreux hommes sont morts parce qu'ils s'obstinaient à vouloir servir celles-ci, il en meurt encore et de nombreux autres sont en prison mais d'autres les remplacent dans le combat, et les idées restent, elles survivent à toutes les épreuves, même aux camps de la mort d'Hitler.

L'être humain est pris dans un mécanisme que le mènerait à sa perte s'il ne savait modifier sa lancée. Grâce à son intelligence il peut parvenir à donner à la vie son vrai sens, son véritable épanouissement sauf si, asservi et d'un esprit décadent, il accepte toutes les vexations et les injustices de ceux qui sont puissants, de ceux qui sont ses maîtres. C'est donc à lui qu'il appartient de choisir, de savoir s'il doit s'émanciper et aider autrui à s'émanciper avec lui. Dans la lutte engagée entre exploiteurs et exploités il y a une place pour tous ceux qui veulent défendre les principes fondamentaux de la justice et la liberté, cette place est aux côtés des exploités.

Or, comme les exploités ce sont naturellement les travailleurs, c'est à leurs côtés que doivent se trouver les libertaires. Le bonheur et le bien-être de l'humanité en dépendent.

FLOREAL

LE COMBAT SYNDICALISTE

A nos amis lecteurs, aux militants des Organisations affinitaires :

La Redaction du « C. S. », vous fait part de l'envoi exceptionnel de quelques exemplaires du « Combat Syndicaliste », numéro extraordinaire du Premier Mai 67, que vous recevrez prochainement. Le prix est de 0,30 F.

Nous restons à votre disposition pour tout renseignement a ce sujet.

Les exemplaires invendus du «C. S.» seront destinés a la propagande ou renvoyés au siège.

L'envoi de fonds a ce numéro du « C. S. », l'adresser à Conte Gérard, trésorier confédéral.

Des rapports entre les hommes

LES rapports entre les hommes sont conditionnés par des échelles de valeurs, c'est-à-dire que plus l'individu participe aux revenus de la production (même et surtout quand il ne produit rien), plus son droit d'intervention pèse dans l'organisation politique d'une nation, dans son organisation économique et sociale.

Il est également évident que dans une société de « droit inégal », c'est-à-dire bâtie sur la formule « prix, salaires et profits », plus le nombre des producteurs et des consommateurs augmente, plus la production industrielle progresse, plus les progrès technologiques participent à modifier sans arrêt les conditions d'existence des individus, davantage les pouvoirs se trouvent dans l'obligation (pour maintenir l'état d'inégalité traditionnel) de multiplier les ukases, les décrets, les lois qui détermineront les rapports entre l'autorité et les individus ainsi que ceux entre porteurs de valeurs différentes. Si les pouvoirs produisent des lois à jet continu, modifiant ce jour ce qu'ils avaient construit la veille; si l'on est poursuivi aujourd'hui pour un délit qui demain deviendra une coutume légale; si les législateurs pataugent dans un marais juridique qui les déborde sans qu'ils puissent lui opposer la moindre digue, c'est qu'en tous pays où les rapports de production et de consommation sont déterminés par le « pouvoir d'achat », c'est-à-dire par des coupons de valeurs inégales et inégalement répartis, le désordre s'accroit au fur et à mesure que la société s'industrialise et passe de la rareté à l'abondance.

C'est le phénomène le plus curieux et le plus stupide de notre siècle que « plus on produit de choses, plus on dispose de services et de possibilités de jouissances, plus il est difficile d'en user... A tel point que tout quidam, si ignorant sociologique soit-il, est obligé de s'écrier : « Mais bon dieu(si ça ne se vend pas, et s'il faut réduire la production parce que cela ne se vend plus, et si, pire encore, il faut faire la guerre pour détruire les richesses du travail afin de les pouvoir reproduire et reconstruire, mais alors, que l'on distribue tout gratuitement. »

Le malheur c'est que cette diatribe, ce cri du bon sens, n'aboutit à aucune transformation sociale sérieuse. Son auteur avoue le plus souvent que cela lui a échappé, mais qu'il sait bien que ce serait impossible.

La logique, le bon sens échappé de la conscience de l'homme, se noie dans des traditions anachroniques et dans le conformisme dans lequel il se croit obligé de rester.

Et que les travailleurs ne s'étonnent pas : plus le progrès technologique s'accroit sous le signe de la « valeur financière », c'est-à-dire sous les données juridiques des « prix, salaires et profits », donc sous l'autorité du « droit inégal », davantage le pouvoir, le gouvernement, l'Etat est obligé (dans le désordre et le pourrissement juridique), pour faire face au chaos des oppositions de droit et de fait, d'affirmer et de concentrer son autorité, sa puissance, sa tyrannie.

Les progrès technologiques en libérant les forces d'abondance, et celles-ci ne pouvant être disciplinées, maîtrisées, assagies et harmonisées par un système de gratuité distributive qui désintégrerait le profit, la société financière et industrielle est vouée à la guerre ou à la révolution, et peut-être aux deux.

J. B.

Una cronología...

(Viene de la pág. 4.)

1906. Se publican en Boston sus *Obras Completas*, en veinte gruesos volúmenes, catorce de los cuales incluyen al *Diario*. La compilación estuvo a cargo del naturalista Bradford Torrey y del publicista Francis H. Allen.

1916. Nueva biografía: *Henry David Thoreau, Estudio Crítico* por Mark van Doren.

1917. El Dr. Edward Emerson (hijo del filósofo) escribe el hermoso libro, *Henry Thoreau recordado por un Joven Amigo*.

1924. Buena «vida novelada» del filósofo: *Henry Thoreau, Sauvage*, por el escritor francés Leon Bazalgette.

1927. Compilado por Francis H. Allen, se publica su ensayo inédito *La Luna*. Aparece un buen estudio crítico debido a Brooks Atkinson: *Thoreau, El Yanki Cósmico*.

1937. Primer libro de Thoreau que hemos podido ver en castellano: *Un Filósofo en los Bosques* (Ed. Imán, Buenos Aires). Se trata de una traducción del libro *Un Philosophe dans les Bois* (Paris, Ed. Boivin, 1932).

1939. Henry Seidel Canby, es el autor de una gran biografía: *Thoreau*.

1943. Carl Bode compila su libro inédito: *Colección de Poemas*.

1944. La biografía de Canby, se publica en nuestro idioma: *Thoreau* (Ed. Poseidón, Buenos Aires). También aparece en nuestra lengua el libro de Théodore Dreiser: *El Pensamiento Vivo de Thoreau* (Edi. Losada, Buenos Aires). Por su parte, Rudolf Rocker, publica por primera vez en castellano su hermoso libro *El Pensamiento Liberal en los Estados Unidos*, que contiene un magnífico ensayo sobre Thoreau, luego reproducido numerosas veces en la prensa libertaria (Ed. Americalee, Buenos Aires).

1945. La obra maestra de Thoreau en lengua cervantina, pero con el primitivo título: *Walden o La Vida en los Bosques*. Traducción excelente de Julio Molina y Vedia (Ed. Emecé, Buenos Aires).

1948. Gran libro crítico: *Henry David Thoreau* por Joseph Wood Krutch.

1949. Segunda edición de la obra maestra de Thoreau en nuestro idioma, con el curioso título de *Walden o Mi Vida entre Bosques y Lagunas* (Ed. Espasa-Calpe Argentina, Colección Austral, Buenos Aires-México). Primera traducción que hemos podido ver de *Desobediencia Civil* (título muy difundido ahora de su famoso ensayo *Resistencia al Gobierno Civil)* en castellano. Realizada por Ernesto Montenegro en Santiago de Chile.

1953. Primera traducción en idioma portugués, de la obra maestra de Thoreau, que hemos podido ver: *Walden* (Ed. Revista Blanca, Rio de Janeiro). Buena traducción de E. C. Caldas.

1954. Se publica en Roma un buen estudio crítico: *Henry David Thoreau*, de Biancamaria Tedeschini.

1957. En el libro *Filósofos y Escuelas Filosóficas en los Estados Unidos de América*, por J. L. Blau (Ed. Reverté, México-Barcelona-Buenos Aires), existe un buen estudio sobre el filósofo: *Henry David Thoreau, Anarquista* (páginas 150/163).

1958. Compilada por Walter Harding (la persona mas versada sobre Thoreau y secretario de la *Thoreau Society*) y Carl Bode, se publica *La Correspondencia de Henry David Thoreau*, reproduciendo la totalidad del epistolario thoroviano, asequible hasta la época. El folleto de V. Muñoz titulado: *Thoreau, El Quijote de Walden* (Ed. Voluntad, Montevideo) es uno de los breves tributos en nuestro idioma. En la portada, hermosa madera grabada del artista francés Louis Moreau. Contiene asimismo una bella xilografía de Thoreau, realizada por el artista uruguayo Juan Pardo.

1959. El libro para niños y adolescentes de Charles Norman, titulado *Un Sonido diferente*, es infelizmente titulado en nuestra lengua: *Un Hombre Solo* (Edi. Agora, Buenos Aires). Aparte del título, buena biografía sobre el filósofo.

1960. Traducido por mí, se publica el ensayo del filósofo: *Esclavitud en Massachusetts*, en un folleto (Ed. Voluntad, Montevideo). Aparece en castellano una antología de los escritos de Thoreau, compendiada y prologada por Oscar Cargill: *Henry David Thoreau, Escritos Selectos sobre Naturaleza y Libertad* (Ed. Agora, Buenos Aires).

1962. Hermoso libro iconográfico: Un Perfil de Thoreau. Escritos del maestro compendiados por Walter Harding. Iconografía a cargo de Milton Meltzer.

1964. La revista *Reconstruir* de Buenos Aires (nº 32), publica mi traducción de Richard Drisnon, titulada: *Thoreau y su Concepto del Hombre Probo y Justo*, el mejor estudio libertario sobre Thoreau. Se debe a Drinnon, el ser autor de una excelente biografía sobre Emma Goldman: *Rebelde en el Paraíso* (Ed. Proyección, Buenos Aires, 1965). En una edición ilimitada a cincuenta artísticos ejemplares, el artista libertario Joseph Ishill, publica e ensayo de Thoreau titulado: *Amor*. (Véase el libro por mi compendiado y prologado: *Correspondencia Selecta de Joseph Isnill*, Edi. Tierra y Libertad, México, 1967).

1965. Walter Harding escribe la biografía de Thoreau que, puede considerarse como definitiva, y a la cual habrá que acudir indispensablemente como generoso vivero de información: *Los Dias de Henry Thoreau*. Un magnífico librito aparece en francés: *Henry David Thoreau* (1817-1862), *O el Hombre Rebelde*, bellamente escrito por Micheline Flak (Ed. La Colmena Obrera, Paris). La revista *Reconstruir* de Buenos Aires, publica mi traducción de Walter Harding: *La Influencia de Desobediencia Civil* (nº 39).

1966. *La Sociedad de los Amigos de Thoreau* del Japón, publica *Desobediencia Civil* con el titulo original: *Resistencia al Gobierno Civil*. En el prólogo, escribe M. Higashiyama: «Espero que esta nueva edición gane para Thoreau una legión de adeptos y admiradores».

1967, Los amigos de Thoreau en el mundo, celebramos el 150 aniversario de su nacimiento, para el cual es una aportación la presente cronología.

V. MUÑOZ

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

V. Procedimientos

UNO de los primeros inconvenientes, sino el primero, que se ha presentado en la edición al castellano de la Enciclopedia anarquista ha sido el de la alteración del orden de los vocablos. Como botón de muestra llamamos la atención al lector con algunas de las primeras palabras de la edición en castellano — donde todavía hay la posibilidad de intercalar nuevas aportaciones — y la posición que las mismas ocupan en la edición francesa; en el primer fasciculo tendremos el vocablo «aborto» que en la edición francesa se halla en la página 201; aparecerá, como segunda acepción de «abnegación», la palabra francesa «dévouement» que la encontramos en la página 567; «charte», que ocupa la página 325 de la primera edición, reclama la acepción de «acta»; «douane» será «aduana»; «parvenu» será traducido en «advenedizo», etc.

Es innegable que el tránsito que harán muchas palabras, avanzando y retrocediendo, reclama un control previo y definitivo si se quiere conservar el orden alfabético riguroso que todo diccionario reclama. Ningún problema entrañan aquellas palabras que, al ser vertidas al español, se rezagan; «accoutumance» la traduciremos en «costumbre»; «acheminement» pasará a ser «encaminamiento»; «allocations familiales» se convierte en «subsidios familiares», etc., pero si entrañan complicaciones las que, en lugar de retroceder o simplemente conservar su puesto, avanzan como los vocablos más arriba citados.

Los libertarios italianos, entre los que destaca Amadeo Vanucci por una abnegación a toda prueba, también se enfrentaron con el mismo problema y lo solucionaron de la forma que menos quebraderos de cabeza les ocasionara: «*Importante* — dicen las carátulas de sus fasciculos de 24 páginas — *para mayor conveniencia del traductor hemos seguido el orden alfabético original francés*»; es decir, que van ofreciendo las palabras a medida que aparecen en el original francés. Este sistema no nos parece el apropiado por tratarse de un diccionario que, lo repetimos, debe ser respetuoso con una estricta ordenación alfabética; de ahí que una de nuestras primeras tareas haya sido la de clasificar todos los vocablos de la Enciclopedia anarquista en el orden que deberán conservar en la edición castellana.

Esto lo hemos llevado a cabo en base a confeccionar un fichero — las fichas tienen una dimensión de 7 1/2 cms. por 12 1/2 cms. — con lo que hemos logrado individualizar cada palabra. Cada ficha es una palabra y en la misma está la traducción y el vocablo original, su número de orden para la edición castellana y el número de la página de la edición original, contiene, además, el nombre del autor del trabajo, el del traductor, notas bibliográficas si lo requiere, acotaciones para posibles modificaciones tendientes a una actualización del vocablo, etc. Asi, por ejemplo, la ficha sobre el «Alcoholismo» nos indica, además, que el autor del trabajo es el doctor F. Elosu, que la traducción ha ido a cargo de Fernando Ferrer, que en bibliografía, además de las obras de Legrain, Louis Jaquet, Louis Rénon, Jean Flnot y otros citados por Elosu, están anotadas las de Carlos Brandt y Vander, un extenso y serio trabajo aparecido en «Le Monde» (25-11-59) y otros; por último, y en lo que a las «acotaciones» se refiere, las llamadas en lo que a este vocablo concierne tienden a internacionalizar más la definición que el Dr. Elosu escribiera exclusivamente para un público de habla francesa. El vocablo «Amor» aparece tratado por cuatro grandes plumas del anarquismo francés: Han Ryner, Jean Marestan, Emile Armand y Gérard de Lacaze-Duthiers; el traductor es Félix Alvarez-Ferreras. Como es de suponer se ha orillado la bibliografía sobre un tema que tanta posee estimando que las cuatro definiciones que lograra reunir Faure dan un inmenso realce al más excelso de los sentimientos humanos. Todo lo que se añadiera a lo ya recopilado por Sebastián Faure sería sobrecargado y redundante. «Anarquia» es una definición que Faure cogiera para él mismo; en lugar de traducirla hemos preferido remitirnos a una traducción muy óptima que en 1931 publicaran los «Cuadernos de Cultura» de Valencia, a cuyo frente estaba Marín Civera. La traducción fue a cargo de A. Gibanel y será en su totalidad. Como bibliografía, bien que presumiblemente no se hará uso de ella, se ha anotado la definición que hiciera Kropotkin para la Enciclopedia británica. «La Anarquia» de Malatesta que, dicho sea de paso, Faure no citó con la extensión que debiera, como, de hecho, tampoco citara a ningún teórico de habla hispana, «L'Anarchia» de Zoccolli y otros. El vocablo «Antiestatismo» fue tratado por el añorado revolucionario ruso Voline, la traducción del mismo ha ido a cargo de Vladimir Muñoz. Es una ficha semidesnuda porque estimamos que «antiestatismo» es un sinónimo de «anarquia» y en la ficha de «anarquia» hallaremos suficiente punto de referencia para el nuevo vocablo bien que en las 7.000 palabras que Voline dedica a la definición el tema asoma exhaustivamente tratado.

El fichero contendrá dos clases de fichas, amarillas y blancas. Las primeras serán para el desglose de todas las palabras de la Enciclopedia anarquista editada hace tres décadas y las segundas darán amparo a los nuevos vocablos que se decida introducir. 1.653 palabras reunió Sebastián Faure que, como hemos señalado en trabajos anteriores, fueron abarcados en 2.895 páginas de la primera edición.

Es números que seguirán al presente queremos ilustrar a los lectores sobre las diferentes técnicas y procedimientos que el grupo editor ha abrazado para el cometido enciclopédico. Deciamos en nuestra primera entrega que se trataba de «una empresa de largo hálito»; bastará, para corroborar semejante afirmación, fijar los ojos en un mapamundi y localizar las localidades donde viven los traductores citados en este trabajo: Fernando Ferrer vive es Orléans (Francia), Félix Alvarez Ferreras en Calgary (Canadá) y Vladimir Muñoz en Montevideo (Uruguay). Consecuentes con nuestro internacionalismo nuestros traductores recorren todos los meridianos del mundo.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

Vladimir Muñoz, Montevideo. Recibidos folleto y tu primera remesa de traducciones. De acuerdo con la traducción de «Arte».

J. Jové, Six Fours. Tienen que haberte llegado dos fasciculos iguales, uno mandado desde Montady y el otro desde Caracas. Confirmalo.

George Ferré, Marseille. Nous avons reçu ta lettre du 13 mars et nous vous avons ouvert, au nom de Lacrate, la souscription pour l'édition en français de l'Encyclopédie anarchiste. Nous tenons à vous signaler, d'une autre part, que notre CCP n'à pas reçu les 30.00 francs que vous nous annoncez avoir versés.

Louis León, Tours. Recibidos tu carta del 11 marzo y tu giro de 15.00 francos. Caracas posee ya tu dirección para proceder a los envios.

Mariano Puente, Belhade. Carta y giro llegados sin novedad y cargando el fuerte aroma de los pinos de las Landas. Gracias por tus palabras animosas.

Carlos M. Rama, Montevideo. Abonados en tu cuenta los 20,00 francos. Desde Caracas procederán a remitirte los cuatro primeros fascículos en francés ya en circulación.

Luc Sánchez, Béziers. Tu dirección obra en poder del servicio de expedición en Venezuela. Desde allí se procederá al envio de tus cuadernos.

Pio Turroni, Casena (Italia). En correo ordinario, algo más lento, tiene que llegarte en breve hasta el número cuatro de los fascículos franceses. Para el cambio puedes calcular unas 600 liras por fascículo.

Francisco Botey, Marseille. Interesa la presencia de compañeros que, como tú, se comprometan a esa función de paquetero «sui-generis». Concreta, para ti mismo, si deseas la versión española o la francesa.

L. Munia, Servian. La correspondencia debes mandarla a Montady y no al CCP de Montpellier. Los 15,00 francos que dices haber enviado no han llegado todavía.

F. L. de la C. N. T. de Niza. El precio de la suscripción es de 4,95 por fascículo, sea la versión española o la francesa. Si los compañeros de esa Local se suscriben en número de 6 o 7, entonces Niza se marcará un bello galardón.

Maurice Joyeux, Paris. Une réponse à ma lettre du 16 mars serait très appréciée.

Louis Louvet, Paris. Ecris-moi pour me fixer sur le sort de ma lettre. Ta collaboration sur le sujet exposé serait précieuse.

Hem Day, Bruxelles. J'attends une confirmation à ma note d'il y a quelques jours.

⁂

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

VICTOR GARCIA
24, rue St-Marthe, 75, Paris (X)

España al día

NUEVA GENERACION

EL año qué acabamos de comenzar reviste caracteres excepcionales en el panorama social de nuestra nación. Su importancia inhabitual reside en el hecho de que todas las clases sociales, la Universidad, el clero, los estudiantes, los funcionarios públicos y la clase obrera han iniciado conjunta y resueltamente el combate contra la dictadura y por la libertad.

Los 30 años de ignominia y represión de los tribunales militares del franquismo, de privaciones y miseria, de la corrupción y el latrocinio con que los jerarcas franquistas han institucionalizado el robo como forma de gobierno, de propagandas y mentiras, de complicidades y silencios, han desembocado en la madurez social de una nueva generación de españoles, que, testigos de la sorprendente expansión económica y democrática de Europa, han introducido en el combate antifranquista un ritmo propio, un nuevo lenguaje, una nueva humanidad.

La nueva lucha ha comenzado. A la movilización del pueblo español reclamando una estructura democrática de gobierno, un nivel de vida comparable a los países de Europa, la restauración de las libertades humanas, particularmente la libertad sindical, ha respondido el franquismo resucitando su propio lenguaje de la violencia con las matracas y los culatazos, las cárceles y el asesinato, todo el sistema represivo que instauraron en la guerra fratricida del 36.

No podemos seguir al margen del heroico movimiento de protesta que sacude el panorama español. Nuestra condición de emigrados, bestialmeste explotados por el capitalismo internacional y por la complicidad del franquismo, que se lucra con este innoble tráfico de nuestra juventud, nos obligan a unirnos apasionadamente al combate de nuestros hermanos de España porque no es posible resignarse al papel de espectador pasivamente conducidos bajo el látigo del opresor.

Si; todo el mundo debe comprometerse en este combate por la libertad. Todo el mundo en primera fila preparados a testimoniar conjuntamente nuestra repulsa a la opresión. Ningún programa. Ningún discurso. Ninguna tendencia. El problema es simple: desaparición del franquismo, y restauración de la libertad.

Para ello pedimos también a los partidos políticos, herederos de un glorioso pasado, de revisar sus actitudes, señalar lo más claramente posible los obstáculos que se oponen a su integración unitaria en la lucha antifranquista, con métodos prácticos y acción realista, porque la restauración de la democracia es indispensable a la convivencia futura de las ideologías diversas.

Esta es la tarea que la Agrupación de Emigrados se propone: transformar la violencia franquista en instrumento de lucha y organización fruto de la voluntad unánime de los españoles que aspiran a participar individualmeste en la tarea histórica del desarrollo social y económico de la nación.

(Editorial del boletin «Nueva Generación» portavoz de la Agrupación de Emigrados Económicos Españoles).

AUTORITARISMO CONTRA LIBERALIZACION

PARIS (OPE). — «The New York Times International Edition» de esta capital ha publicado un articulo fechado en Washington y firmado por Tad Szulc, que dice lo siguiente en las partes que consideramos de mayor interés para nuestros lectores:

«Hace diez meses el régimen del Generalisimo Francisco Franco promulgó una ley para permitir que un poquito más de aire penetrase en la escena política española, que ha estado durante tres décadas metida en una caja dictatorial. Hace dos meses el régimen aprobó una nueva Constitución al objeto de dar un paso más hacia adelante en el superprudente experimento que está llevando a cabo para hacer conjugar la dictadura con la liberalización. Este mes el experimento empezó a escapárseles de las manos a sus autores.

Si puede sacarse alguna enseñanza de la agitación masiva impregnada de violencia que se ha registrado en las últimas semanas en las Universidades y en los medios laborales españoles, esa enseñanza es que existe una contradición en el experimento franquista. Y está claro que esa contradicción no es otra que la de que no existe acomodo posible entre el autoritarismo y la liberalización. Esto es lo que se encuentra en el fondo de la actual crisis española.

Es cierto que hubo alguna agitación estudiantil en 1956, 1962 y 1965, y que hubo huelgas en toda la década, de los 50 y en los últimos años; pero jamás en toda su larga y triunfal historia ha sido desafiado el poder del régimen franquista — y con tan poca impunidad — como en las primeras semanas de este año de 1967. El cuadro que ofreció España fue el de un sistema universitario virtualmente paralizado, con graves y estruendosos ruidos en el extenso movimiento laboral, cuyo control está perdiendo claramente el régimen en beneficio de las organizaciones obreras ilegales. De las doce Universidades del Estado con que cuenta España nueve estuvieron cerradas, ya sea por mandato del Gobierno, para poner fin a las manifestaciones pro sindicatos universitarios libres, o bien por causa de huelgas declaradas por los estudiantes y los profesores para protestar contra la detención de los líderes universitarios. La gran Universidad de Madrid volvió a abrir sus puertas el 10 de febrero, pero parecia que nuevos ambientes de tensión se estaban formando.

Se están haciendo crónicos los paros obreros en los grandes centros industriales de Barcelona, Bilbao y Madrid. Y por primera vez desde que terminó la guerra civil en 1939, los trabajadores españoles manifiestan tener una conciencia politica al pedir sindicatos democráticos.

A la luz de todos estos acontecimientos, que una situación económica cada vez más deteriorada va agravando, cabe preguntarse si España está estrando en una nueva fase politica o si el general Franco podrá dominar una vez más los acontecimientos. Teniendo en cuenta que el general ya tiene 74 años y que su régimen va gastándose por causa de fuerzas que operan desde dentro y desde fuera, y no perdiendo de vista el hecho de que cada vez va ocupando más posiciones de poder una generación que ha crecido y madurado después de la guerra, puede decirse con probabilidad de acertar que el año 1967 es el comienzo de una nueva era en España.»

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración
Hay pocos ejemplares disponibles.

EN PERPIÑAN

MITIN DE AFIRMACION ANARCO-SINDICALISTA

La Comisión de Relaciones Aude-Pyr.-Or., de acuerdo con la C.N.T. francesa, invita a todas las Federaciones Locales pertenecientes al Núcleo y a todos los trabajadores a asistir al Mitin anarco-sindicalista que tendrá lugar en Perpignan el domingo 16 de abril a las 9 y media de la mañana en el Cine Perpignan.

Tomarán parte en dicho acto los siguientes compañeros:

Vicente SOLER, por la Comisión de Relaciones.

Federica MONTSENY, por la C.N.T.

Presidirá el compañero J. SALAS de la localidad.

chispas

Hoy para iniciados.

Medrado: Si he pisado historia ha sido con mis propios alpargatas.

«El gato Pardo no tiene estima...» (La gatita blanca).

El vidente: «Hoy vamos a entablar diálogo... paralelo, puesto que no admito contradictores.»

Hablar uno solo es monólogo.

Hablar cuatro en redundancia es disminuir lo que dijo uno, si algo dijo.

Vertical, es de arriba a abajo.
Verticalizado, es de abajo a arriba.

Que Castro es franco y que Franco es castrense, no se ponga en duda.

Al compañero Linsuain igual podía matarlo Franco. La misma franqueza se le ocurrió a Castro.

Menos franqueza que Franco, ésos que hacen (o deshacen) y niegan hacerlo.

Los vendidos voluntarios ganadas tienen las cadenas.

«La fe puede perderse como el pañuelo de sonarse. La convicción es el valor del individuo.» (El druso).

«El paraíso cristiano es para pasear sin objetivo. El paraíso cierto es el saber y la bondad del individuo.» (El druso)

«La verdad es un diamante duro.» (El druso)
Lo que no dura es la impostura.

CHISPERO

Nada apañan los quejosos

«La Redacción en español del COMBAT SYNDICALISTE está agobiada con tanta cuartilla enfermiza como recibe...»

(17 noviembre 1966. Núm. 428.)

NO hay que confundir amarguistas con anarquistas. El anarquismo siempre ha sido y será el futuro de la humanidad. ¿Cómo se puede construir la sociedad futura con quejas, desánimo, amarguras y penas? Se suele decir, acaso con fundamento que el libertario es esencialmente el hombre de pasado mañana, y que vive permanentemente en descolocación contínua. Una realidad agresiva, belicista, llena de egoismos, groseramente individualista, lo rodea. El capitalismo y su «sálvese el que pueda» de una economía de jungla, lo circunda, lo agobia.

Y yo, los comprendo, pero a medias. Puede un hombre sentir ocasionalmente desánimo, náuseas por un mundo de «tanto tienes tanto vales», pero hay un elemento llamado *temple*, que decanta a los hombres en una especie de selección natural de la especie. Las revoluciones han sido siempre obra de estas pequeñas minorias templadas en la lucha, sin desfallecer jamás. ¿El egoismo humano? Mirémoslo por sobre el hombro, con la misma sonrisa entre los labios que merece el que se engalla por una condecoración de lata. ¿El desertor? Merece msá que una crítica una mirada de conmiseración.

El anarquismo puede y debe dar permanentemente su mensaje de libertad humana exclusivamente a base de ejemplo y conducta. ejemplo y conducta que se manifiesta en el taller, en la reunión, en la vida diaria, en cada una de las actitudes que se deben asumir en la acción. Esto convence más que bibliotecas enteras de libros doctrinarios. La austeridad del anacoreta, la fuerza de convicción del apóstol, la energia del iluminado, la comprensión del filósofo y la franqueza y honestidad del hombre humilde, en cada uno de los minutos de la vida. Y si no es asi, bórrense de las filas libertarias si les queda un resto de honor.

Es necesidad asimismo un fin utilitario de la vida. La autodisciplina cultural, la educación mutua, la preparación consciente de las generaciones, que aún ven al anarquista como un loco que pretende transformar a la sociedad destruyéndola a bombazo limpio.

Se debe estar en todas partes; en e ltaller, en la escuela, en la universidad; elevar a nuestros hijos en el campo de la cultura, único camino de un futuro redimible. Pero no para convertirlos en amos, sino en estandartes de las nuevas generaciones.

De lo contrario, que no se entre en la batalla, pues ya estará perdida. Y la humanidad los maldecirá.

Antonio Jaramago

MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobón Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CONOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio del ejemplar en libreria: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina, 11, rue Jean Moinon, Paris (X°). C.C.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

GALAS AU BENEFICE DE « LIBERTE »

Le dimanche 9 avril, au Palais de la Mutualité de Paris, auront lieu deux galas au bénéfice de « Liberté ».

Le spectacle du premier commencera à 14 h. 30 et il se terminera à 18 h. 30. Le spectacle du second débutera à 19 h. 45 et il prendra fin à 23 h. 45.

Deux sortes de cartes d'entrée (10 F chacune), seront mises en vente, l'une donnant droit à la première séance seulement, l'autre à la seconde séance.

Le film sur la vie de Louis Lecoin sera projeté à chacune des séances et de nombreux artistes de qualité seront présents sur scène à leur tour — pas les mêmes aux deux séances.

Film de l'enterrement de Durruti.

Les amis de province éloignés de Paris au plus de deux cents ou trois cents kilomètres, qui voudraient venir soit en voitures particulières, soit par cars loués à cette intention, le peuvent facilement — ils partiraient le matin et ils seraient de retour chez eux avant minuit.

Ecrire à Louis Lecoin, 20, rue Albert, Paris-X°.

ANTENA

JULIO JUST DISERTO SOBRE BLASCO IBAÑEZ

PARIS (OPE). — Los actos organizados por el Ateneo Ibero-Americano de París, con motivo del centenario del nacimiesto del gran escritor valenciano Vicente Blasco Ibáñez, han dado lugar a una interesante disertación del escritor, valenciano también y discipulo suyo, don Julio Just Gimeno. Se trata de un hombre que conoce a fondo la obra del autor de «La barraca», tanto en lo politico, como en lo social y en lo literario.

PRO CAMACHO

MADRID. — Quinientos intelectuales y artistas se han dirigido por carta al capitán general Muñoz Grandes, vicepresidente del Consejo de Ministros, en favor de la libertad del sindicalista Marcelino Camacho. Los firmantes, entre los que figura la duquesa de Medina Sidonia, estiman que mantener tal detención «no puede sino aumentar la tensión existente en los medios obreros».

Se recuerda que Camacho se encuentra en la cárcel de Carabanchel por haber participado en una reunión «ilegal» el 28 de junio.

HUELGA ESTUDIANTIL EN BILBAO MADRID Y BARCELONA

PARIS (OPE). — La Agencia France Presse comunica a «Le Monde» (día 17) que los estudiantes de seis de las principales escuelas técnicas españolas no acuden a clases desde hace una semana como protesta costra los programas establecidos para los estudios.

Se trata, principalmente de las Escuelas de Madrid, Barcelona y Bilbao. Además, a los dos mil doscientos estudiantes de las escuelas de Gijón y Valladolid se les ha anulado a matricua, por no asistir a las clases. Las escuelas han sido cerradas.

RIO DE ORO

ARGEL. — La posesión española de Rio de Oro (donde no hay oro ni rio) está sobre el tapete. Diplomáticos argelinos y mauritanos han convenido que Rio de Oro ha de ser para Mauritania una vez desalojados los españoles de ese dominio sahariano. Tales habladurias contrarian a Franco y a Hassan II, los cuales ambicionan — cada cual para si — la posesión de Rio de Oro.

SIEMPRE EN LA COLA

MADRID. — Con motivo de la catástrofe ferroviaria reciente que ha ocasionado un muerto y 35 heridos, muchos de ellos graves, la opinión pública critica el atraso del sistema ferroviario nacional, muchas de cuyas lineas están establecidas a via única, anacronismo que suele ocasionar errores que determinan choques de trenes que a doble linea serian evitados.

25.000 ASISTENTES

PARIS (OPE). — «Contrariamente a lo ocurrido en años anteriores en Guernica, Vergara y Vitoria — escribe «Combat» — esta vez, con motivo de la Fiesta de la Patria Vasca, la policia no ha impedido sistemáticamente el acceso a Pamplona». Asi lo han comunicado algunos vascos de Biarritz y Bayona que habian asistido a los actos. «Sin embargo — ha añadido — habia un fuerte dispositivo policiaco. Se han registrado algunos incidentes. Parece ser que ha habido algunos heridos graves y que se practicaron varias detenciones. El número de manifestantes fue, al parecer, de unos 25,000».

LA REPRESION EN CATALUNA

BARCELONA (OPE). — Se ha dictado auto de procesamiento y prisión contra don Ignacio Tomás Ubierna Dominguez, acusado «de asociación ilicita y propaganda y reunión ilegales». Se le piden 50.000 pesetas para el pago de responsabilidades civiles.

— Por las mismas causas van a ser juzgados el 2 de abril por el Tribunal de Orden público: don Joaquin Bautista Alestorn, don Joaquín Boix Lluch, don Joaquín de la Gándara Hernández Ros, don Evaristo Manzano Pérez, don José María Maimó Asses, don Manuel Rodriguez Cuadras, don Roberto Fernández Rodríguez, don Ignacio María Pons Antón, don Tomás Salamí Gay y don Ramón Torrent Magau. Están citados para declarar el rector y el exvicerector, Doctores García Valdecasas y Riquer.

PUDIBUNDECES DE LA HISTORIA

PARIS (OPE). — El profesor Robert Escarpit, en su breve comentario de «Le Monde» (dia 17) ha escrito: «El Tribunal de Orden Público, ¿ha obrado bien absolviendo al sacerdote Arbeloa? Este era culpable; no por haber evocado las matanzas de Pamplona, de Badajoz y de Guernica, sino por hacerlo de modo perjudicial para el honor del movimiento nacional español.

«No obstante, hubiera tenido que saber, que si malo es mentar la soga en casa del ahorcado, resulta imperdonable hablar de ello en casa del verdugo. Tan cierto es, que, cuando en la China maoista se alude a los escritores desaparecidos en la revolución cultural, se afirma que han sido muertos por los reaccionarios, o que se han suicidado al reconocer sus errores.

«Poseo un libro español en el que se dice que Garcia Lorca fue «fusilado por los Rojos». Otra, más reciente que expresa que fue «fusilado por error». Un tercero en que se afirma, simplemente, que fue «fusilado». En el cuarto, aunque por ello se disguste el P. Arbeloa, podrá leerse que Lorca murió en su cama.»

INAUGURACION MOVIDA

ZARAGOZA. — El ministro de Obras Públicas, Federico Silva Muñoz, acompañado de los directores generales de Carreteras y de Obras Hi-

B.D.I.C

16 de abril en París, Palais de la Mutualité a las 9 de la mañana

MITIN DE AFIRMACION ANARCOSINDICALISTA

organizado por la Confédération Nationale du Travail.

Oradores: KERVEANT, por la 2me Union Regionale; SORIANO, secretario nacional de la C.N.T. francesa; GERMINAL ESGLEAS, secretario general de la C.N.T. española; ANIBAL FERRE, secretario de la A.I.T.

Presidirán CONTE y VIDAL, de ambas sindicales.

AREA MUNDIAL

OTRA ENCICLICA DE PABLO VI

REGIR una colectividad religiosa, hay que reconocer que es duro en los tiempos revueltos que atravesamos. Las religiones han cumplido su papel — no brillantemente, por cierto — a través de los 50 siglos que llevan operando e imperando. Las religiones sólo tuvieron justificación moral (y conste que mucho concedemos) en el intento de atajar conductas disolutas de poblaciones bárbaras, sensibles, por ignorancia supina, al miedo a las fuerzas naturales que los oficiantes religiosos interpretaron poder absoluto de lo desconocido.

Sin embargo, confesiones más modernas, la católica especialmente, resolvieron aprovechar la ignorancia de los pueblos para dominarlos y explotarlos, utilizando el recurso de un castigo atroz y perpetuo inventado por un concilio de cardenalcs: las penas eternas del infierno. No satisfechos con infundir el pavor de un tormento insufrible más allá de la muerte, los santos padres de la Iglesia católica determinaron anticipar las llamas del infierno quemando «herejes» en la tierra, vivos, con lo cual cayó en fracaso absoluto la Iglesia del amor, bondad y piedad que tanto invoca una figura de creación problable: Cristo, sobre la cual colocar todas las virtudes y generosidades de que han carecido ¡siempre!, los oficiantes de la religión vaticana. La ficción ha sido la característica tradicional de todas las creencias míticas, las cuales en España concretamos en la única y dominadora por razones de fuerza bruta: la católica. Mas rota la espesa telaraña que ocultaba a la verdad; impuesto mundialmente el imperio de la ciencia y establecidos el derecho de igualdad humana y el interés de una sociedad sin clases, la religión, las religiones, tienen que adaptarse o perecer, no abonando, el caso de brutalidad franquista, una política dominadora a lo siglo XVI, valedera para toda Europa y resto del mundo civilizado. Es más, las revoluciones proletarias de la actualidad, por deficientes que sean desde el punto de mira libertario, llevan impresa la marca irreligiosa, reduciendo, con su temible ensanchamiento sobre el mapamundi, la esfera del ámbito religioso. Así podemos ver a profesionales del Culto realizar pinitos comunistas, a sacerdotes meterse a obreros, y esas estrategias de «Rerum novarum» y «Popularum progressio» destinadas a lograr el favor de la población proletaria mundial, y si no el favor, por lo menos la tolerancia que la supervivencia del culto al Mito necesita. A este tenor el «sumo pontifice» de tanda, Pablo VI, puede escribir «sociología» de circunstancias que todo el clero y las clases pudientes y malolientes desean queden en letra muerta para seguir, ellos, haciéndose el «vivo».

Véase al efecto, una muestra de lo que se lee en «Popularum progressio»:

«Al mismo tiempo los conflictos sociales se han ampliado hasta tomar las dimensiones del mundo. La viva inquietud que se ha apoderado de las clases pobres, en los países que se van industrializando, se apodera ahora de aquellas en las que la economía es casi exclusivamente agraria: los campesinos adquieren ellos también la conciencia de su miseria, no merecida. A esto se añade el escándalo de las disparidades hirientes, no solamente en el goce de los bienes, sino todavía más en el ejercicio del poder. Mientras que en el algunas regiones una oligarquía goza de una civilización refinada, el resto de la población, pobre y dispersa, está privada de casi todas las posibilidades de iniciativa personal y de responsabilidad, y aun muchas veces incluso viviendo en condiciones de vida y de trabajo, indignas de la persona humana». «Por otra parte, el choque entre las civilizaciones tradicionales y las novedades de la civilización industrial rompe las estructuras, que no se adaptan a las nuevas condiciones. Su marco, muchas veces rígido, era el apoyo indispensable de la vida personal y familiar, y los viejos se agarran a él, mientras que los jóvenes lo rehuyen, como un obstáculo inútil, para volverse ávidamente hacia nuevas formas de vida social. El conflicto de las generaciones se agrava así con un trágico dilema: o conservar instituciones y creencias ancestrales, y renunciar al progreso, o abrirse a las técnicas y civilizaciones que vienen de fuera, pero rechazando con las tradiciones del pasado, toda su riqueza humana. De hecho, los apoyos morales, espirituales y religiosos del pasado ceden con mucha frecuencia, sin que por eso mismo esté asegurada la inserción en el mundo nuevo.»

«En este desarrollo la tentación se hace tan violenta, que amenaza arrastrar hacia los mesianismos prometedores, pero forjadores de ilusiones. ¿Quién no ve los peligros que hay en ello, de reacciones populares violentas, de agitaciones insurreccionales y de deslizamientos hacia las datos del problema, cuya gravedad no puede escapar a nadie.»

Esta vez el vaticanísimo habla claro. Era hora, puesto que los países le han descubierto las intenciones. El pánico a la revolución social que se avecina le hace expresar su prevención de lo sucedible, si bien con paños calientes — todo el «Popularum progressio» es un paño caliente — no solucionará nada porque el problema no radica en la concesión de caridades sino en la posesión de la riqueza por quienes la producen. Y el problema tampoco lo es de estómagos agradecidos, sino de dignidades afirmadas, de entidades humanas satisfechas en sus derechos de libertad e igualdad.

Con los poderes comunistas (a quienes indirectamente el S. S. se dirige) es posible que un día llegue a entenderse. En dominación del pueblo, católicos y comunistas están contestes, separándolos únicamente el concepto religioso de la vida. Si un día el marxismo leninista conviene en tolerar con más generosidad que hoy la aceptación de religiones en su seno, aquel día el dualismo Roma-Moscú podría ser resuelto.

Con quienes no resolverán nada los religiosos será con los pueblos que adopten medidas racionalistas y libertarias. En España se demostró que sin dios los pueblos quedan tranquilos, y si esa tranquilidad moral quebró en 1939, fue por haberse impuesto las armas del Dios-Padre, del Dios-Moloch, en suma, al esfuerzo igualitario cumplido en nuestro país por la población anarquista.

LLAMAMIENTO a la Juventud Confederal de Marsella

Por mediación de la presente convocatoria invitamos a todos los jóvenes pertenecientes a la Federación Local de Marsella de la C. N. T. de España en el exilio, A. I. T., a las hijas e hijos de los compañeros y a toda la juventud simpatizante con las ideas libertarias, residente en Marsella y sus alrededores, a la reunión que tendrá lugar el domingo día 30 de abril, a las diez de la mañana, en la sede confederal, 12, rue Pavillon, segundo piso.

La importancia de la misma no escapará a ningún joven vista la buena predisposición existente en organizarse para capacitarse y forjar el útil indispensable a la buena relación y a la colaboración común entre los amantes del ideal ácrata, a la par que se cumplimentarán los acuerdos adoptados por el último comicio del Núcleo de Provenza.

Subcomité Regional de Asturias, León y Palencia - C.N.T.

DESDE hace años la sección más nutrida de las numerosas publicaciones exiladas, es la consagrada a la triste tarea de anotar la escalofriante cantidad de bajas que va provocando sistemáticamente la muerte en las filas de nuestra emigración política, que ya rebasa la edad de un ciclo generacional. Desde que esa fúnebre eventualidad ha empezado a constituir amenaza real para los individuos y para los objetivos comunes a todas las entidades que combatieron por la libertad, durante la guerra civil española, no hemos cesado de proclamar, alarmados, que las necrológicas pueden resolver, un día, el problema español a favor de la tiranía imperante.

A esa unidad de eterno descanso fuera de las fronteras, preferimos el abrazo en una lucha fecunda para realizar, siquiera sea parcialmente, la esperanza propia y los frustrados anhelos de los desaparecidos, antes de que sea demasiado tarde. Con esas palabras que expresan dolor sinceramente arraigado y promesa de no rendir las armas, queremos recordar a dos veteranos luchadores de nuestra Regional, muertos en el mes de febrero.

MAXIMILIANO LLAMEDO

Sin propósitos de trenzar la historia detallada de su acentuada participación en las luchas desarrolladas en el norte de España bajo la inspiración de los ideales libertarios encarnados en la C. N. T., porque ello escapa a la significación sentimental de esta breve crónica, queremos ofrecer algunos retazos de su vida ejemplar, envuelta en la vorágine de los duros combates que conmovieron al mundo a comienzos del siglo, y que tuvieron como primera consecuencia, en el caso que nos ocupa, torcer el rumbo de nuestro viejo compañero obligándole a salir de Asturias en busca de nuevos horizontes por tierras americanas, cuyas empresas absorbían, por esos años, la mano de obra procedente de los países europeos. Al cabo de una accidentada estancia en Cuba, pasó a los Estados Unidos, donde trabajó duramente como minero. Surgió una huelga de protesta en los pozos y Llamedo intervino tan directamente en la orientación del conflicto que las autoridades federales de Pensilvania decretaron su expulsión del territorio americano. Regresó nuevamente a Gijón y no cesó de contribuir al pujante desarrollo del movimiento obrero, sindicalista y libertario, al lado de Quintanilla, Pedro Sierra, José María Martínez, Avelino G. Mallada, Segundo Blanco, Avelino G. Entrialgo y otros. Se destacó siempre por su sereno rigorismo, incompatible con las conductas frívolas. Desde el Sindicato de la costrucción fue uno de los artífices de las victorias obreras frente al capitalismo. Después de las elecciones de 1936, a la jubilosa reapertura de la Casa del Pueblo de la ciudad, propiedad de la C. N. T., tuvo lugar una asamblea abierta, para estudiar el proceso revolucionario de octubre de 1934 a la vista del pueblo gijonés que se agolpaba en las puertas y ventanas del inmenso local. Aquella marea humana, ardiente y juvenil, necesitaba un presidente que dirigiese los debates con autoridad moral. Fue Llamedo, secundado más tarde, por Rafael Tomás.

Durante la guerra representó a la Organización en la conserjería de la Asistencia social, orientada con energía y honradez por un equipo de militantes que rodeaban la figura sencilla, e impresionante a un tiempo, de nuestro veterano que duerme para siempre en un cementerio parisino, al lado de su compañera de toda la vida. En el exilio ocupó la secretaría de la Federación Local de Le Mans y mantuvo en todo momento esa actitud de imparcialidad y sentido de la justicia, reñidas con toda clase de procedimientos extraños a los orígenes de un ideal elevado y de un alma recta.

ERNESTO FRAGA

Formó en la legión de los pioneros anónimos que ayudaron a divulgar el ideario del sindicalismo revolucionario entre los trabajadores asturianos, enrolados en las sociedades gremiales dominadas por el socialismo político durante la primera década del siglo XX. Gracias a la tenacidad de hombres como Fraga, la semilla libertaria sembrada por «El Libertario» y «Acción Libertaria»», de Gijón, penetró en tajos y fábricas entusiasmando a los obreros, que acabaron por ingresar en masa en los sindicatos de la Confederación Nacional del Trabajo, cuya representación regional al congreso nacional, celebrado en el Teatro de la Comedia de Madrid el año 1919, mereció los elogios de los historiadores del movimiento obrero español.

Entre sus muchas actividades, le recordamos formando parte de los comités de huelga, que se reunían en los campos que rodeaban la gran ciudad industrial asturiana, siempre amenazados por la feroz silueta del comandante de la Guardia civil, Lisardo Doval, de siniestro recuerdo, que dirigió la represión desencadenada como epílogo al octubre asturiano, durante la cual lanzó la frase que le hizo célebre: «Exterminaremos a los revolucionarios en el vientre de sus madres.»

Fue miembro de los organismos sindicales encargados de abastecer el frente asturiano y la retaguardia, distinguiéndose por su competencia y rectitud. A la caída de Asturias huyó hacia Cataluña, como tantos otros, ingresando en el Sindicato único de la alimentación, donde desempeñó diversos cargos representativos a satisfacción de la colectividad. Como la mayoría de los exiliados, hizo la experiencia de los campos de concentración; figuró entre los principales consejeros de la callada obra desenvuelta en Francia por nuestro Subcomité regional, con el que mantuvo correspondencia hasta el momento de expirar. Cuando pensó seriamente en la muerte y sintió el temor de que la lucidez mental pudiera abandonarle, en el último minuto dejó recomendado que su entierro fuese civil, sin flores ni aparatosidades. Y así murió, haciendo honor a su vida de militante oscuro que tanto engrandeció el crédito moral de la C. N. T.

A la familia de ambos, enviamos nuestro pésame sincero y la promesa de una amistad solidaria.

Por el sub-Comité regional, *el Secretariado.*

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.

Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

COMUNICADOS

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 9, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande. Se espera la asistencia puntual de todos los compañeros.

AGRUPACION LOCAL DE LA REGIONAL CATALANA TOULOUSE

Esta Agrupación tiene a bien convocar asamblea general para el 5 del próximo mes de abril en el lugar y hora de costumbre para estudiar las soluciones pertinentes a los problemas de de esta Agrupación, entre ellas la de la tómbola.

Esperamos pues la asistencia de todos sus componentes de la misma en bien de nuestra Regional.

F. L. DE PARIS

Comisión de Cultura

El domingo 9, a las 10 de la mañana, charla a cargo del compañero Fabián Moro sobre el tema: «Disquisiciones sobre materialismo». Estas charlas son seguidas de discusión sobre el tema tratado. Los compañeros deben hacerlas interesantes con su presencia e interviniendo en la discusión.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Entrevista y cotización, el sábado 8 de abril a las 5 y media de la tarde.

F. L. DE TOURS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 23 de abril a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos.

REGIONAL CATALANA, LYON

Reunión de los militantes de esta agrupación el domingo 16 de abril, en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

CONFERENCE HEM DAY A NICE

Le Groupe Elisée Reclus et Amis de Liberté organise por le 7 avril 1967 à 20 heures 30, una conférence publique, Salle F. O. 13, rue Alphonse Kar, Nice, où le copain libertaire Hem Day traitera le sujet suivant: « Misère, surpopulation, vaches sacrées ».

Sont particulièrement invités les camarades libertaires, mais aussi les Libre-penseurs et les adeptes du mouvement du Planning Familial.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Examen y comentario de los *Caprichos* de Goya y recepción de nuevos participantes, el sábado 15 de abril, excepcionalmente a las 4 de la tarde.

PARADEROS

— Paradero de los hermanos Antonio y Aurelio Pérez Yáñez, de Algeciras, el segundo apodado «El Inglés», desaparecidos al finalizarse la guerra. Reclama Manuel Pérez Yáñez. Escribir a la Administración del «C S.», 24, rue Ste-Marthe, París (X).

—Gregorio Vallejo, 74, Avenida Etienne Billières, 31 - Toulouse, pregunta por José Segalés Vives, de La Bisbal (Gerona). El interesado, o el compañero que conozca el paradero de Ssgalés deberá comunicarse lo más rápidamente posible con Vallejo.

— Se desea conocer el paradero de Francisco López Gutiérrez de Mazarrón (Murcia). Edad aproximada, 65 años. Escribir a la Administración del «C. S.», 24, rue Ste-Marthe, París (X). Sus familiares preguntan por él.

— De Juan Arbiol, que en el 1950 habitaba con su madre Francisca Arbiol y sus hermanos en el Hôtel Calvados, 28, rue de la Grande Truanderie, Paris (I). Dirigirse a Vicente Avilés, 38, rue Docteur Louis Yugnet, St-Fons, 69 - (Rhône).

— Se desea saber el paradero de Barrachina Agustín. Pregunta por él su hermano Marcel, 11, rue Permentade, 33 - Bordeaux.

— Su familia de España pregunta por José Espejo Treviño, nacido en Cádiz el 21-6-1912. Había estado en Saint Cestier (Dordogne) con José García Jiménez en 1941; con Antonio Castillo Luna en 1943 en Mauzac (Dordogne) en la 134 Compañía T.E. También estuvo en St-Julien de Cremps y en Vergt. Quien pueda dar noticias se le ruega escriba a «C. S.» 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Compañero: Lee PARADIGMA DE UNA REVOLUCION. Revivirás la verdad del 19 de Julio.

ADMINISTRATIVAS

LE COMBAT SYNDICALISTE

Para nivelar presupuesto, la Administración del «C. S.», de acuerdo con la de «Espoir», se ve obligada a establecer los siguientes precios a partir del 1 de abril de 1967:

Número suelto: 0,60 frs.
Suscripción trimestre: 8,00 frs.
Suscripción semestre: 16,00 frs.
Suscripción anual: 30,00 frs.

TOMBOLA SOLIDARIA

Como cada año ofrecemos a nuestros lectores billetes del Sorteo anual al precio de 0,50 frs. uno, cuyos premios van de una máquina de escribir a los «Episodios Nacionales» de Galdós, 3 vols. papel biblia encuadernación cuero. Diez premios en total.

Esperamos que tanto los suscriptores como los corresponsales, no dejarán de adquirir billetes cuyo beneficio es en provecho de las publicaciones, las cuales necesitan la ayuda de todos.

***

FESTIVAL

Son muchas, como hemos dado en una nota del «C. S.», las entradas que nos han solicitado de diversas F. Locales para el festival del día 16 de abril próximo. Rogamos a los compañeros de fuera de París que deseen asistir al mismo que nos indiquen las invitaciones que hemos de reservarles, y si hemos de enviárselas. Esperamos que, a la gran concentración confederal asistirán el máximo de compañeros.

CORREO DE REDACCION

—V. G., *Venissieux*. Crónica encontrada, después de escribirte.

— M. L. (?). Los 3 libros catalanes te fueron enviados. Da dirección exacta y el envío será repetido.—F.

— A varios: Quedan en cartera bastantes necrológicas, que irán apareciendo.

— Aficionados a la poética: Contemplemos la Primavera en silencio.

— Otros colaboradores: Los originales van saliendo según permiten el poco espacio y el tiempo — también escaso — de que disponemos.

UMBRAL

Sumario del número 63:

José Viadiu : **ADALIDES DE LA LIBERTAD. MARIANO JOSE DE LARRA.**

Max Nettlau : **FASCISMO, SOCIALISMO AUTORITARIO, TRABAJADORES Y LIBERTARIOS.**

L. Alvarez Marcano : **NOTICIA SOBRE BARDEM.**

J. Sevilla : **LA POLONIA DE CHOPIN, ROMANTICA Y MARTIR.**

Angel González : **TRIPTICO** (poesías).

Juan A. Magallón : **DESASTRADO** (poesía).

Alfonso Camín : **GALILEO** (soneto).

Volga Marcos : **«MAUTHAUSEN», UN DISCO DE LA F.E.D.I.P.**

E. Valls : **HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.**

Nano de Sabadell : **CONTRA LA ETIMOLOGIA, CON EL PUEBLO.**

Campio Carpio : **ULTIMOS EXPEDICIONARIOS AL PERU.**

J. F. : **«EL SUDESTE ASIATICO»** (comentario).

Guillermo Sucre : **ANTONIO MACHADO, SIMBOLO VERDADERO.**

Han Ryner : **LA SABIDURIA RIENTE** (folletón encuadernable).

Noticiario, Libros, Festival de la Solidaridad Obrera el 16 de abril en la Mutualité de París, Dibujos, Fotografías, etc.

Un franco en toda Francia.

ANTENA

dráulicas. Pedro de Oreitio y Virgilio Oñate, inauguró en la tarde de ayer la variante de la Muela, de 9.200 metros de longitud, en la carretera general de Madrid a Barcelona.

De regreso a Zarágoza, la flamante y recién estrenada carretera le jugó una broma pesada a su autor: ocho de los coches de su comitiva sufrieron una colisión en cadena, sin otras consecuencias que el susto y las abolladuras de rigor.

GARCIA CALVO PROCESADO

MADRID. — Ha sido procesado por el Juzgado de Orden Público, don Agustín Garcia Calvo, ex catedrático de la Universidad de Madrid.

Se le acusa de haber realizado una apología de la subversión durante su intervención en un acto no autorizado por la autoridad académica, que tuvo lugar en el paraninfo de la Facultad de Filosofía y Letras, en octubre del año pasado.

SE CONSIDERAN ESTAFADOS

ZARAGOZA. — Los vecinos de Mequinenza que van a ser expropiados de sus posesiones urbanas y rústicas a consecuencia del embalse de Ribarroja, han rechazado las hojas de aprecio presentadas por la Empresa Nacional Hidroeléctrica Ribargozana.

Los vecinos consideran que el Estado no les abona el valor de las propiedades. A consecuencia del abandono de las tierras sacrificadas reina un estado de miseria entre los campesinos asalariados.

HUELGAN LOS ALUMNOS INDUSTRIALES

Según el acuerdo adoptado en la pasada reunión de Avila por la casi totalidad de los delegados de las veintiséis Escuelas de Ingenieros Técnicos Isdustriales que existen en España, los alumnos de las Escuelas de Madrid, Barcelona, Sevilla, Gijón, Santander, San Sebastián, Zaragoza, Tarrasa, Cartagena y Valladolid no asistieron a clase durante los días 8 y 9 del mes de marzo. Los estudiantes tomaron esta actitud para protestar contra el retraso ministerial en la determinación de las atribuciones de los estudiantes de peritos industriales anteriores a los ingenieros técnicos — creados en 1964 con arreglo a un nuevo plan de estudios.

PELIGRO DE PARO ABSOLUTO

LEON. — La situación de la minería de antracita es ciertamente crítica, teniendo en cuenta que, por un lado, las centrales térmicas ya no pueden apilar más carbón ni su tesorería les permite recibir nuevos cargamentos, mientras que, por el otro, el apilamiento de carbón en bocamina ha llegado a límites en que ni por razones de índole material puede aumentarse, ni la deficiente economía de las empresas les permite hacer frente a las obligaciones más ineludibles, incluso las salariales. Las consecuencias son graves, teniendo en cuenta que esta minería, en cuencas muy concentradas de León, Palencia y Oviedo, constituye la fuente fundamental y casi única de recursos y da ocupación a unos 15.000 hombres.

LAS COMISIONES OBRERAS, FUERA DE LA LEY

MADRID. — La sala de lo criminal del Tribunal supremo acaba de dictar sentencia, con fecha 16 de febrero, fijando una doctrina interesante en relación con las denominadas «comisiones obreras», aclarando que tienen el carácter de asociaciones ilegales, comprendidas en la infracción definida en el artículo 172 del código penal y sancionada en el artículo 175 del mismo cuerpo legal.

Los hechos juzgados ocurrieron en Bilbao, en enero de 1964, cuando los procesados constituyeron la denominada «comisión obrera de Vizcaya» y sin inscripción en el gobierno civil ni reconocimiento por parte de la Organización sindical, actuaron con escritos y peticiones a autoridades y organismos, celebrando reuniones sin autorización previa.

Procesados los componentes de la comisión, fueron juzgados por el Tribunal de orden público, que en 20 de octubre de 1964 dictó sentencia estimando que los hechos eran constitutivos de un delito de asociación ilícita. Interpuesto recurso de casación, el Tribunal supremo ha declarado no haber lugar al mismo.

INSEGUROS, LOS AGENTES DE SEGUROS

MADRID. — Con motivo de la nueva estructuración del seguro de accidentes los agentes se sintieron perjudicados. Por ello, como se recordará, en uno de los consejos de ministros celebrado en el mes de julio pasado se trató este problema según se hizo público en la referencia del citado consejo. Después siguió una serie de promesas oficiosas de diálogo. Pero hasta el momento actual no se ha tomado ninguna medida en orden a considerar los problemas creados a los agentes de seguros con motivo de aquella reestructuración.

INGLES DETENIDO

CADIZ. — Un inglés desconocido, Brian Thrift, trató de penetrar en la base militar norteamericana de La Rota. Advertido de la presencia del intruso, el mando de la base encargó a la policía española la detención del individuo.

AYUDA EXTRANJERA AL FRANQUISMO

MADRID. — Durante el año 1966, entraron en España por el concepto de turismo un total de 1.245,77 millones de dólares, lo que representa un 12,7 por 100 más de lo que se obtuvo en 1965

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
33, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
C.C.P. nº 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X·
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Y sin embargo, la C. N. T. resiste

LA actual ofensiva anticenetista del franquismo centrada en el intento «de Madrid», tiene antecedentes de anteguerra. No se trata, a la sazón, de destruir violentamente a nuestros cuadros y a nuestros hombres, sino de propiciar un estado de corrupción interna que complete la obra criminal de los asalariados del crimen obedientes a las órdenes del estado mayor franquista.

Angel Pestaña, en su desdichado intento de Partido Sindicalista fue supervisado por la dirección de la Falange por mediación de un entrometido Alvaro de Sotomayor. Gracias a la denuncia de Juan Peiró y también a la condición antifascista de Angel, el intento quedó desvirtuado. El «alvarosotomayorismo» no tuvo peores consecuencias.

Claro que el P. S. torpemente ideado por Pestaña en nada comprometía a la Confederación Nacional del Trabajo, puesto que, pasado al rango político, su fundador y líder automáticamente quedó excluido de toda representación confederal y libertaria, crédito antidolátrico que no rige en otros sectores. Sin embargo, la Falange apostaba en favor de la influencia que a Pestaña podía quedarle en nuestra sindical anarcosindicalista.

No resignada al fracaso que queda apuntado, la Falange volvió a la carga enviando unos centenares de comunicados a otros tantos delegados confederales presentes en el Congreso confederal del Iris Park, en mayo del 36 en Zaragoza. En su burda misiva el organismo de J. A. Primo de Rivera invitaba a la Confederación a una unidad de conducta y acción para rechazar de España la «peste marxista», tratando de suponer que entre el falangismo y el anarcosindicalismo podían establecerse intereses comunes... Como en tales papeles primorriveristas se interesaba una respuesta del Congreso, Francisco Ascaso zanjó el problemita indicando (indicación que se hizo pública) que, de atreverse, los falangistas podrían venir al Iris Park donde respuesta adecuada les sería servida.

Terció la guerra, y nuestra coincidencia con el fascismo hispano fue únicamente de cementerio. Ya se vio la guerra que les dimos, y la guerra que nos dieron, y siguen dando. En la posguerra la C.N.T. y el anarquismo han tenido más de 200.000 asesinados con armas franquistas de toda condición y calibre. Y en la hora de ahora, el franquismo puede ser relativamente tolerante con comisiones obreras, hermandades y grupismos de variada escuela, pero ni por asomo con personas que se libren a la difusión de principios anarquistas y cenetistas. A la Confederación, El Pardo la desea disuelta por fuerza, o por putrefacción de la base. Que no lo logrará, está descontado. Queda solera confederal-anarquista a pesar de los estragos sufridos. Pero la vigilancia nuestra ha de ser constantemente ejercida.

¿Por qué? En 1944 Diego Abad de Santillán tuvo una salida de tono que en 1967 aún no ha rectificado. El y otros saben de qué se trata. En libro inhábil Diego se lamentaba que «puntos de coincidencia» de la Falange con la F.A.I. no hubiesen sido aprovechados. ¿Cómo, un hombre considerado probo y de solvencia firme, pudo escribir barbaridad semejante? Y si se le escapó: ¿por qué no rectificó tan enorme despropósito? ¿Por qué?

Antes que él, y con una decisión que no admitió dudas, en los campos de concentración catalano-franceses un manojo de individuos, por cierto incursos en la línea pestañista de Partido Sindicalista, trataron de regresar en colectividad «cenetista» a España con objeto de poner lo que pudieran de nuestra organización a los pies de la Falange. ¿Nombres? Los damos, a pesar de que al efecto son archiconocidos: Fornells, Corbella, Corrons y otros de menor cuantía en el Rosellón, y en Burdeos Benigno Bejarano, Terrén y algunos más que actualmente colean en grupos de disidencia sistemática dentro de la C. N. T. Y si este proyecto de corrupción confederal fracasó fue porque al jefe escogido, compañero Juan Peiró (¡otra vez nuestro buen Peiró!) la Falange tuvo que fusilarle debido a su honradez, a su condición de compañero abnegado, capaz de lealtad hasta el sacrificio de su vida.

A raíz de tan alarmantes sucedidos recelamos de toda agitación marginal pretendiendo emanar de la C.N.T. Propósito coincidente de varios elementos lo es la eliminación, pura y simple, de una sindical — la C. N. T. — que estorba por su fuerza moral y de combate, y por su abolengo histórico. Si la Falange está grandemente interesada en ello, otros sectores situacionistas igualmente codician la desaparición de una central de trabajadores que bien pudiera contrariar sus ambiciosos proyectos. Aquí es señalable, por ejemplo, la Alianza Sindical Obrera originada en Barcelona-Francia con elementos cenetistas, marxistas y católicos, la cual pretende crear una base popular «asoista» para acabar con las sindicales tradicionales de España. Asoísticamente se niega que intención exista de confabular ASO con el sindicato verticalista; pero repásense cuidadosamente sus papeles para ver si en alguno de ellos (respuesta a los entreguistas Iñigo-Royano) no se afirma que A.S.O aceptaría diálogo con el sindicalismo oficial de España a condición de que se lo recomendara la base. ¿Qué base? ¿Los grupitos de café o barrio? ¿Ofrece base alguna la relación con sindicatos obreros «Made in USA» que de nada sirven en la lucha contra Franco? ¿Qué base significan unos compañeros C.N.T. entibiados, aunados con unos cuantos marxistas sin P. C. ni P. S. O. E., y a unos cuantos sindicalistas militantes de sacristía? Lo menos que se puede decir de A.S.O. es que, para la Confederación, significa una palanca de desvío.

«Los de Madrid», esos tienen la desventaja de obrar más abiertamente, más descaradamente, sin importarles, al parecer, las consecuencias. Ellos han ingresado de lleno, para una permanencia efectiva, en los rangos del sindicalismo oficial a título de integrantes de un Consejo Nacional del Trabajo (véase la coincidencia buscada: C. N. T.). No se trata — se ve claro — de un ensayo de intención como tienen insinuado, pues a estas horas ya habrían abandonado, visto el fracaso de la experiencia. ¿Permanecen? Pues es que se encuentran bien cabalgando el machito. Sin embargo, la euforia «confedero-laboral» podría terminárseles al ver, sus arrogantes utilizadores, que su prestigio en la C.N.T. interior y exiliada es nulo, quedando, por tanto, incalificados para seguir explotando una farsa de domesticación del anarcosindicalismo que, como siempre, se revela indomesticable. Verdaderamente, esos ex compañeros que a 30 años vista han adoptado la pose de Alvaro de Sotomayor, no gozan de ningún crédito entre los cenetistas de España, ante cuyo resultado se esfuerzan en penetrar en los rangos confederales del Exilio cual se vio en Montpellier a raíz del Congreso, y se va viendo en diversas localidades de Francia, en donde un Félix Carrasquer actúa francamente de bonzo extensivo de la capilla «Consejo Nacional del Trabajo» para conseguir un nexo de creyentes que permita abonar en Madrid la gestión de los cene-corruptores ante la jerarquía a la cual deben rendir cuentas.

No obstante ese aquelarre, los momentos no son de peligro. La C.N.T. aguanta y aguantará por convicción y energía de sus hombres. Perderá, desde luego, algunas adhesiones numerarias. No importa, y aun es deseable. Además, irse de un lugar donde no se está bien, no deja de ser un derecho. Pero quedar en hogar ajeno con propósitos de ensuciar el suelo y de denigrar a los hogareños, decentemente no es permisible. Lo honesto, dentro de lo que cabe serlo en materia de abdicaciones, es salir y no forzar a que a uno le salgan.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Palais de la Mutualité, París

DIA 16 DE ABRIL DE 1967:

XII JORNADA CONFEDERAL DE PRIMAVERA

Dentro de dos semanas tendremos en el Palacio de la Mutualité fiesta confederal-libertaria acorde con la Primavera. Por las invitaciones reclamadas la comisión organizadora prevé un lleno por la tarde (Festival) y una densa concurrencia para el Mitin, que tendrá lugar por la mañana. El interés de los compañeros sigue álgido a pesar de los años transcurridos desde el triunfo del fascismo en España. Cada cual de nosotros tiene conciencia de su valer y no es fácil que ningún convencido de la idea renuncie a ser para refugiarse en la tristeza de haber sido. A nosotros, libertarios españoles, igual que a los organizadores franceses del Mitin y del Festival, no nos impulsa un jefe, una consigna, un disco de partido, sino la voluntad confederal que tanto aquí como donde sea nos es propia.

En novedades para el Espectáculo vamos a introducir a un artista que siempre nos ha distinguido con su comparecencia cuando lo hemos reclamado. Se trata del agudo *Chansonnier*

LEO CAMPION

siempre dispuesto a soltar salidas bien dirigidas.

Ponemos el acento sobre el cancionista JEHAN JONAS, muchacho cultivado, buen conocedor del verbo «montmartrés» y de las agradables veleidades del pentágrama.

Como sorpresa, de momento guardamos un duo cómico-musical que más de una vez ha actuado en casa... por ser de casa mismo.

Y ahora vayamos al recuento:

SORTILEGIO ESPAÑOL, grupo de baile conjuntivo con el cantaor NIÑO DE MURCIA; COMPAGNIE LYRIQUE ET CHOREOGRAPHIQUE y CERCLE LOISIR CULTUREL (danzas folklóricas); CARLOS MENDIA, tenor; FRANCISCO TORRES, estilista de canto andaluz; CHARO MORALES, bailarina española; ROSARIO DUBOIS, cancionista francesa; LOS MAHUCAMBOS, gran conjunto (sudamericano; JEHAN JONAS, expresionista, LEO CAMPION, SIMONE CHOBILLON y la orquesta JO PETIT ET SON ENSEMBLE.

Seguidamente, constancia fotográfica de

DISCOS

España ha evolucionado grandemente. Su sindicalismo ha superado diez veces al sindicalismo de las cavernas. Si no es verdad, así lo dicen «ellos», y otros más cándidos que «ellos».

Sin lugar a dudas, en España los obreros comen. Contrariamente, los sindicatos verticales registrarían once millones de difuntos, no de productores. (A descontar, el millón de burócratas extremadamente consumidores).

Sin duda alguna en España hay estudiantes. Así lo vemos por las huelgas, y los motivos de las mismas.

Campo y montaña, y ribera salada, desde luego los hay en España. Pero a los efectos estadísticos no cuentan. Madrid no acepta desdoros, o desdoraciones al blasón socio-franquista. Las ciudades relumbronas, ésas sí, cuentan, para el retrato y el boato.

Y el beato. Franco, por supuesto.

Universidades, las hay incluso laborales, no laboriosas. Salen de ellas nulos perfectos. Con muchas ínfulas, con ciencia ganchista. Y con humos... de cabeza, no de chimenea.

Yo he visto aquí (París, por más señas) quien se sorprende de ver refugiados con pies y cabeza. Tantas cabezas ha visto (en lecturas) abatir por Franco, que le parece que al español ido le es impropio, antihistórico, presumir pomo humano sobre hombros.

El, universitario laboralicio, imagina el refugiado lanzando piedras cuaternarias y abriendo panzas angelitas; pero al ver que superhumaniza y desarrolla más que él, su mamá y sus papás juntos, se encocora, se confunde y se esconde. De tal prototipo de refugiado en la fábrica de Peones Diplomados de la que ha salido, no le dieron referencias.

No obstante eso, España ha evolucionado grandemente. Los doctores en leyes, medicinas y sociologías salen de los grandes, voluminosos, centros docentes como a hornadas. Estudian los más sagaces, y alcanzan título y diploma los menos capaces. Qué le vamos a hacer. Los maestros saben lo suyo y su ignorancia puede ser voluntaria, a veces gregaria. En sociología, por ejemplo, parten del grito bérreo-sindical del 18 de julio de 1936, cifra anual dada con error de imprenta. Déle usted delantera al 3 contra el 9, y obtendrá la época exacta del sindicalismo verdad de las cavernas; el 1396, o sea cien años antes del descubrimiento colombino de América.

Porque de otro modo no se explica: ¿Cómo estudiar por el extranjero los sistemas populares de producción ignorando las colectividades españolas del 36? ¿Cómo indagar fuera de casa los sistemas de labor merovingios y carolingios, teniendo en las narices un ejemplo relevante propio y de casi ahora mismo?

No será ello defecto del alumnado, suponemos. Cúlpese entonces al sistema dado a la fabricación de doctores que con tanto «cara al sol» han penetrado en la tiniebla sin darse cuenta.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL POETA Y LA ENFERMERA

Oh, doncella sublim d'un hospital de [França !
No et veuré més, i en sento una ex- [tranya recansa.
J. Massó Ventós.

AL verlas deambular, de acá a acullá, blancas como palomas, atentas, con solicitud maternal, al brindar afecto a los angustiados por la enfermedad, postrados en cama, se estima, se agradece, el reconfortador alivio que se desprende del ejercicio de ciertas profesiones. Y una de las más caracterizadas a este respecto es la de enfermera.

He leído la crónica de un corresponsal de guerra, de nacionalidad inglesa, en el Vietnam. Habla, emocionado, con lírica entonación, del valor, del espíritu de sacrificio, del sublime humanitarismo, de una muchacha italiana, enfermera voluntaria en aquellas lejanas tierras. Y he recordado, por asociación de ideas, estrofas de un bello poema: «Estances a l'Enfermeria», que en los Juegos florales de Cataluña, obtuvo, hace ya unos cuantos años, el máximo galardón, que creo es la «flor natural».

Como tantos que en la primera guerra europea acudieron desde España a enrolarse en las filas del Ejército francés, convencidos de que iban a luchar por el Derecho y la Libertad, el slogan entonces en boga, fue desde Barcelona un mozo estudiante, con fibra de poeta. En el curso de una batalla cayó herido, y lo trasladaron a un hospital de sangre. Conoció la ternura del corazón femenino con vocación para ofrecer a modo de un raudal de esperanza al infortunado deprimido por la adversidad. Agradeció con todo el anhelo de su ser el delicado contacto de unas manos femeninas, dispuestas a mitigar el dolor, empleando todos los recursos necesarios.

Curó el herido. Concluyó aquella hecatombe bélica. Y al recordar a la enfermera que le ayudó a restablecerse, y a la que nunca más volvió a ver, el poeta, personificando en ella a todas las enfermeras, supo, en versos cincelados con exquisita sensibilidad, cantar sus virtudes de un modo admirable, magistral

Y ese periodista inglés, que en una crónica volandera, ha celebrado el heroísmo y el cariño humanitario de una joven enfermera italiana, quizás también un día, como aquel poeta catalán en la otra guerra, sienta el fervor de entonar, en fulgores de poesía, el valor, el mérito que hay que agradecerles a las enfermeras en general.

LAS DEFECCIONES ENTRE LA JUVENTUD LIBERTARIA

Se nos ha presentado, en más de una ocasión, la oportunidad de expresar aquella significativa frase de Unamuno: «Si no nos interesa la juventud, ¿qué es lo que nos va a interesar?» En efecto, en tanto que idealistas, sería carecer de comprensión, caer en manifiesta falta de visión objetiva, desentendernos o conceder menguada atención al *problema juvenil*, ya que, désele las vueltas que se quiera, *problema* existe.

He leído estos días que se ha creado en el Brasil un núcleo de Juventudes Libertarias. Tenemos, ya de tiempo, en Venezuela, las Juventudes Libertarias. Nos congratula saber que tanto las de uno como las de otro país, están animadas, en buena parte, por hijos de militantes libertarios españoles exiliados. Es una laudable prueba de continuidad idealista que va de padres a hijos. Evidencia notable ejemplaridad que, por serlo, merece tenerse en cuenta. Importa ser destacada, máxime cuando, desgraciadamente, no faltan casos en que ello no acontece así. Casos en que hijos de militantes nada han querido saber del ideal sostenido por los padres; casos de defección por parte de jóvenes que de libertarios blasonaron, y que en ellos se habían fundado esperanzas.

Todo cuanto atañe a la juventud no es cosa que pueda ser tratada de modo ligero, superficial. Buen número de hombres de ciencia, especializados en cuestiones que dimanan de la sicología experimental y de la pedagogía ampliamente considerada, estudian, analizan, consultan, llevan a cabo encuestas en relación a la juventud obrera, universitaria, e incluso aquella compuesta por los denominados «jóvenes inadaptados», que entran en la esfera de los delincuentes. Se trata de conocer los factores esenciales que contribuyen al estado sicológico del joven, que le impulsan a sentir, a pensar, y obrar de un modo determinado. Es de comprender que en todo ello las condiciones ambientales jueguen papel preponderante. Y el quid del problema ha de ser el poder eliminar las influencias nefastas. En torno al caso quizás no hayan perdido valor positivo bastantes de las apreciaciones que en su día expuso Guyau, en su importante obra «Educación y Herencia».

Convendrá, a los efectos consiguientes, tener en cuenta las observaciones, los estudios de quienes en el orden científico se han especializado en lo que atañe a la juventud. Sus deducciones puede ser que nos resulten provechosas para analizar los casos de *nuestro* mundo juvenil libertario.

Que haya habido padres que actuando en ambiente libertario, se les note despreocupados de los hijos, es posible, y es sensible. Pero ¿qué diremos de aquellos casos en que los hijos han actuado de lleno en el seno de organismos libertarios, como las propias Juventudes, creyéndose inclusive superiores a los padres, a los «viejos», para luego ir desapareciendo por el foro?

He ahí, por vía de ejemplo, tres casos de defección juvenil libertaria: Humanidad era una muchacha dispuesta, con sentido de iniciativa propia, en las reuniones juveniles libertarias solía llevar la voz cantante, esto es que sentaba su criterio sobre lo que se podía y lo que no se podía hacer. Tenía inclusive tal concepto de la independencia que conceptúaba desplazadas las intervenciones, entre los jóvenes, de los ya veteranos, de los de «las barbas», como decía en tono chungón... Floreal hablaba con un tono de seguridad, de suficiencia, excepcionales. No solamente parecía dar la sensación de leer, sino que inclusive prometía escribir. Tanto es así que a la compañera de uno de nuestros actuales más conspicuos militantes le había prometido dedicarle el primer libro que iba a escribir... Se le solía llamar el «Ingeniero». Era al parecer aventajado estudiante en modernos principios de ingeniería atómica, o algo así. Deseaba, con singular empeño, que los jóvenes tuvieran la menor influencia posible por parte de los «viejos». Tenía cierta facilidad de palabra que, agregada a su cultura universitaria, inducían a que se le considerara una promesa en tanto que futuro militante... Y a una y otro, y otro, se les perdió, como a otros a quienes, de acá y acullá se podrían aludir, incluso casos de compañero y compañera, unidos estando actuando en las Juventudes, que también se perdieron.

Y no se trata de malos chicos en los casos de las aludidas defecciones. No, nada de ello. Se creían fuertes, firmes en su personalidad de idealistas jóvenes; mas, en realidad fueron débiles, el ambiente les venció. No supieron rechazar ciertas tentaciones, que es, en suma lo que suele hacer el anarquista, joven o viejo, que lo es de cuerpo entero: rechazar las tentaciones de aburguesamiento ambiental.

BEETHOVEN EN SUS CUADERNOS DE CONVERSACION

Fácil es actualmente, sin desplazarse del hogar, oír, gracias a esta maravilla que constituyen los discos microsurco, la música preferida. Y naturalmente, entre ella destacando la de Beethoven. De ahí que haya tenido acogida sencilla, en la sala de conciertos de la ciudad, el ciento cuarenta aniversario relativo al fallecimiento del genial compositor. Una vez más uno ha podido deleitarse escuchando la «Sinfonía nº 3», o sea la «Heroica»; la «Pastoral», la «Sonata al claro de Luna», «Egmond», y otras piezas sinfónicas que siempre place escuchar.

Admirado el arte incomparable de Beethoven, es curioso y aleccionador conocer detalles al respecto de lo que fue en tanto que hombre, en tanto que ciudadano, en su vida de relación. Diversas son las biografías que le han sido dedicadas. De entre ellas, es muy conocida la de Romain Rolland, quien puede decirse idealiza al biografiado hasta situarle en un relieve romántico. Eduardo Herriot le consagró un volumen biográfico, tal vez con una más acusada objetividad, uniendo cualidades, sin olvidar defectos.

Revisten interés los *cuadernos de conversación* que usaba Beethoven en su etapa de más acentuada sordera. Pueden colegirse sus ideas, sus opiniones, por las respuestas que daban a sus palabras, anotadas en los cuadernos, a medida que conversaban con él. Evidencian su curiosidad, su sencillez, su mentalidad, *antena* vivaz a lo grande como a lo pequeño; en pos de conocer y comprender.

La rémora española

IV

EN 10 de agosto de 1932 se produjo un levantamiento militar contra la República y el pueblo español acaudillado — el golpe — por el general Sanjurjo. La mayor parte de militares y gente de iglesia secundó esa debelión que se dio en llamar «la sanjurjada». Cohesionado y dispuesto, el pueblo salvó la República, principalmente en Sevilla, lugar el más afectado por la rebelión del militarismo reaccionario. Los hombres de la C.N.T. tuvieron papel preponderante en el fracaso sufrido por los directores del primer intento fascista acontecido después de la proclamación de la República española.

A raíz de esta experiencia el pueblo estaba en derecho a creer que el gobierno republicano en lo sucesivo pondría más empeño en evitar semejantes intentos, pero la realidad fue otra. Los políticos de la situación perdieron el tiempo divagando en el Congreso, más atentos a la salvaguarda de los intereses capitalistas que de precaverse de las maquinaciones del enemigo, siempre temiendo el desarrollo de las tendencias de extrema izquierda. Así fue que pudo ocurrir lo de Arnedo, Pasajes, Jefatura de Barcelona, Parque de María Luisa, Medina Sidonia, Castilblanco, Casas Viejas, etc., enfriando los sentimientos republicanos de los trabajadores; en tanto los Galarza, Azaña, M. Maura y Casares estimulaban a la fuerza pública contra los trabajadores, y en los cuarteles la conspiración primero monárquica y luego fascista pudo proseguirse con toda impunidad. He aquí el génesis de la sublevación del 18 de julio que tan fatal fue para las libertades y para la existencia digna del pueblo español.

En marzo de 1933 Hitler se apoderó del Poder en Alemania, con la consiguiente algazara del fascismo mundial, particularmente de Mussolini. A partir de este hecho los pre-fascistas militares y civiles españoles entablan estrecho costacto con ambos sátrapas, el nazi y el fascista, y también con el papa Pío XI, con el propósito de que les ayudaran a derribar el sistema republicano de España para poner en su lugar un régimen totalitario. Las democracias exteriores no dieron importancia al contrato cuatripartita, tan dormidas como la nuestra. Por su parte, el comunismo acabaría por convenir con Hitler un nefasto pacto de Munich, y todo junto a los españoles libres nos caería encima. La represión bestial sufrida por Asturias en 1934 animada por Lerroux y Gil Robles (este que ahora se proclama astifranquista) podría ponerse a la cuenta como un anticipo fascista de lo acontecido un par de años después.

La sublevación del citado 18 de julio estuvo animada por la reacción entera: carlistas, falangistas, conservadores, caciques, aristócratas, y tahures de toda especie, servidos por un 90 % de militares y por un tanto por ciento igual de profesionales de iglesia. Franco, como anteriormente Sanjurjo, no son más que productos de la España podrida, procedentes directos de la España ancestral, concreción del espíritu de la tiranía que secularmente viene acogotando al pueblo español. Con las armas bendecidas por el mísero Pío XI nombrado, nuestros enemigos españoles, hitlerianos y mussolinianos consiguieron exterminar nuestra oposición matando a más de un millón de hermanos nuestros, arrojando a los presidios a muchas docenas de miles de los sobrevivientes, además del medio millón crecido que pasó al extranjero para eludir la criminal represión franquista. **EMILIO LONGAS**

Una cronología de Henry David Thoreau

por Vladimir Muñoz

(Ver el número anterior)

1858 Excursión a las Montañas Blancas y al Monte Monadnock. En la revista *El Atlántico Mensual* publica *Chesuncook*. Insurrección en Harpers Ferry (Virginia), de John Brown, junto a sus hijos. Apodérase de un arsenal del ejército, y tratan de rebelar a los negros esclavos. Al no responder éstos, Brown es apresado, y «colgado» por el gobierno, en Charlestown. Brown había nacido en Torrington (1800). La primera protesta pública la hace Thoreau en el pueblo, al defender a Brown ante vecinos atemorizados por la represión gubernamental.

1859. Conferencias suyas en el pueblo sobre: *En defensa de John Brown* y *Después de la muerte de John Brown*.

1860. Excursiona con William Ellery Channing al Moste Monadcock. En el diario *Ecos de Harpers Ferry* publica *En defensa de John Brown*, y en el *Liberador* aparece su ensayo *Los últimos días de John Brown*. Conferencia en Middlesex sobre *La sucesión de los árboles del bosque*, que es luego publicada en el órgano de la Sociedad agrícola de Middlesex.

1861. Estalla la guerra de la Secesión entre confederados (esclavistas) y nordistas (abolicionistas). Las tropas norteñas iban a los frentes de batalla, entonando canciones loando (ahora) a John Brown. Para recuperar su salud, viaja Thoreau a Minnesota con el joven Horace Mann. Presintiendo su pronta desaparición, revisa sus manuscritos, redactando cortos ensayos para su ulterior publicación, «porque un hombre debe dejar algo a sus herederos».

1862. El día 6 de mayo, a las nueve de la mañana, muere Thoreau, rodeado su lecho por Sophia y su madre. El día de su entierro lo acompañó a su última morada numerosa gente, e inclusive unos trescientos niños de las escuelas, que cerraron aquel día. En *El Atlántico Mensual* se publican sus ensayos póstumos: *Caminando*, *Colores de otoño*, y *Manzanas silvestres*. Una casa editora de Boston publica segundas ediciones de *Una semana en los ríos Concord y Merrimack, y Walden* (que en lo sucesivo, por indicación de Thoreau a los editores, no llevará más el subtítulo «O la vida en los bosques»).

1863. Compilado por Sophia Thoreau y R. W. Emerson, se publica su libro *Excursiones*. Se publica en *El Atlántico Mensual* su ensayo póstumo *Vida sin principios*.

1864. Compilado por Sophia Thoreau y W. E. Channing se publica su libro *Los bosques de Maine*.

1865. Compilado por R. W. Emerson se publica su libro *Cartas a varias personas*. Compilado por Sophia Thoreau y W. E. Channing se publica su libro *Cabo Cod*. Termina la guerra de Secesión, que tan crueles sufrimientos causó, cual lo ha relatado magistralmente Mackinlay Kantor, en su monumental obra *Andersonville* (editor Luis Caralt, Barcelona, 1957).

1866. Compilado por Sophia Thoreau y W. E. Channisg, se publica su libro *Un yanki en Canadá*, junto a *Escritos reformistas y antiesclavistas*.

1873. W. E. Channing es el autor de la primera biografía: *Thoreau, el poeta naturalista*.

1878. El biógrafo profesional inglés H. A. Page (A. H. Japp), es el autor de la segunda biografía: *Thoreau, vida y finalidad*.

1881. Al morir Sophia Thoreau, heredera literaria de su hermano, cede todos los manuscritos a Harrison Blake, quien hace compilaciones del *Diario*, publicándose la primera con el título de *Primavera temprana en Massachusetss*.

1882. Deceso de R. W. Emerson, considerado la figura máxima del transcendentalismo. El vecino del pueblo F. B. Sanborn es el autor de la tercera biografía: *Henry D. Thoreau*.

1884. Compilado por Blake, se publica su libro *Verano*.

1888. Compilado por Blake, se publica su libro *Invierno*.

1890. El pacifista y vegetariano inglés Henry S. Salt, amigo de Gandhi y de Bernard Shaw, es el autor de una buena biografía: *La vida de Henry D. Thoreau*.

1892. Compilado por Blake se publica su libro *Otoño*.

1902. Primera biografía: *Thoreau, su hogar, sus amigos y sus libros* por Annie Rusell Marble. Fenece William Ellery Channing. Se publica su ensayo póstumo inédito *El servicio*.

1905. Compilado por S. B. Sanborn, se publica su libro inédito: *Primeros y Ultimos Viajes de Thoreau*.

(Sigue en la pág. 2.)

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

13 AVRIL 1967
NUMERO 449
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

GENERATEURS DE MISERE

DECIDEMENT, la misère aux Indes aura fait couler beaucoup d'encre et de toutes les teintes. « L'Express » du 3-9 avril, nous offre même des photos bouleversantes et un titre qui n'a pas manqué de nous surprendre : « Le pape accuse les riches ».

Il paraît même que le jour de Pâques, le Souverain pontife aurait déclaré à ses ouailles que « la propriété privée ne constitue pour personne un droit inconditionnel et absolu parce que nul n'est fondé à réserver à son usage exclusif ce qui passe ses besoins quand les autres manquent du nécessaire ».

Bien sûr il n'est pas le premier à s'exprimer en ces termes; Proudhon après avoir déclaré que « la propriété c'est le vol » a défini l'organisation de la société idéale en soulignant que l'unité constitutive de la société est l'atelier et que le problème consiste donc pour les classes travailleuses, non à conquérir mais à vaincre tout à la fois le pouvoir et le monopole; ce qui veut dire à faire surgir des entrailles du peuple, des profondeurs du travail, une autorité plus grande, un fait plus puissant qui enveloppent le capital et l'Etat et qui les subjuguent.

Non, le pape n'est pas le premier à accuser les riches, mais la question n'est pas là. S'attaquer aux privilèges est un acte très louable et nous serions prêts à applaudir un pape qui dit qu'en Inde, les riches ne mangent pas non plus : ils s'empiffrent !

Nous disons que nous serions prêts, mais nous n'applaudirons pas. D'abord parce que le pape représente la puissance sociale qui a le plus contribué à maintenir ces différences, ces injustices et ces abus. Nous n'allons pas retracer dans ces colonnes tout ce qui peut être imputé au clergé à travers les siècles; citons au passage un certain 23 août 1572, mieux connu sous le nom de la Saint - Barthélémy, ainsi que les nombreux bûchers allumés par la sainte Eglise pour beaucoup moins que n'en dit aujourd'hui Paul VI.

Y aurait-il vraiment une résurrection tardive des préceptes du Christ? Nous ne le pensons pas, nous croyons plutôt que l'Eglise aux multiples façades essaie de nous donner le change afin de mieux rester dans le vent. S'il n'en était pas ainsi comment expliquer qu'elle reste religion d'Etat en Espagne par la grâce de Franco les - Mains-rouges ? Pourquoi n'a-t-elle pas excommunié le cardinal Spellmann après la déclaration belliqueuse de ce dernier? Enfin, puisqu'il semble condamner le droit de propriété et l'usage exclusif de biens par une minorité qui n'en a pas besoin, qu'attend-il pour donner l'exemple et céder aux travailleurs les richesses que le Vatican détient sous forme de sociétés anonymes ou autres? Car enfin, s'il est bon de s'en prendre à la propriété privée, il n'en reste pas moins vrai que les principaux adversaires, les pires exploiteurs du prolétariat ce sont les trusts et les nombreuses sociétés commerciales derrière lesquelles se camouflent les requins de la société. Or, dans ce domaine il n'est de secret pour personne que l'Eglise catholique apostolique et romaine est la première puissance capitaliste du monde.

Pour les travailleurs une seule devise très valable doit nous inspirer : notre ennemi c'est notre maître et, s'il faut encore en ajouter une autre, disons que « la religion est l'opium des peuples. »

Aussi, la C. N. T. fait de grandes réserves quant à la sincérité des déclarations papales. Nous nous sommes toujours battus contre tous ceux qui s'empiffrent aux dépens de travailleurs, contre tous les générateurs de misère et, en toute objectivité le plus souvent c'est l'Eglise qui, sous une forme ou sous une autre, s'est trouvée devant nous, freinant par tous les moyens, la progression sociale et l'émancipation des travailleurs.

RENAISSANCE DU SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE ?

LES conflits sociaux qui ont éclaté récemment et dont certains ne sont pas encore terminés inquiètent la Bourse et les milieux financiers, qui demeurent hantés par la menace d'une occupation massive des usines.

Ce qui est remarquable c'est que ces mouvements, dont l'ampleur n'est pourtant pas démesurée, ont plus de retentissement inquiétant dans le monde bourgeois que les vastes débrayages d'ensemble comme ceux, par exemple, des 17 mai 1966 et 1er février 1967.

Il y a là un « signe des temps » qu'il convient de ne pas négliger et une situation qu'il faudrait analyser en profondeur, ce qui dépasse le propos de ces quelques lignes.

Les 17 mai 1966 et 1er février 1967, les débrayages et manifestations diverses apparaissaient comme parfaitement orchestrés par les grandes organisations syndicales et il s'agissait là, pour le monde bourgeois, d'une garantie certaine. On se souvient, par exemple, qu'à la veille de la journée de revendications du 1er février les dirigeants syndicaux avaient été reçus à la préfecture de police afin de mettre au point, avec les autorités préfectorales, les modalités pratiques du déroulement des manifestations dans l'agglomération parisienne. Le détail de ces conversations importe guère. Ce qu'il faut remarquer, sur le plan concret, c'est que ce genre de manifestations comporte toujours un « service d'ordre » parfaitement diligent et efficace, constitué par des militants qui ne font peut-être pas souvent preuve d'initiative mais qui n'ont pas les poings dans leurs poches et qui s'acquittent, particulièrement vis-à-vis des minorités, à la perfection de leur mission, tant et si bien que les représentants officiels de l'ordre peuvent se contenter d'assister aux manifestations en simple spectateurs.

Et c'est là, à n'en pas douter, un élément rassurant pour le Français moyen et surtout pour le Français des classes dirigeantes.

Mais les conflits sociaux qui se sont déroulés dans la région lyonnaise présentent un tout autre aspect, inquiétant pour les uns encourageant pour d'autres. On a pensé pouvoir imputer l'émotion produite par ces conflits au fait qu'ils ont éclaté au lendemain d'une consultation électorale. (C'est notamment la position de l'éditorialiste du « Journal de finances » du 24 mars). Le rôle subjectif du contexte post-électoral, d'une politisation prononcée des électeurs et d'une certaine « poussée à gauche » n'est certes pas négligeable dans l'analyse de la signification psychologique, pour le monde bourgeois, des récents conflits sociaux. Mais il semble qu'il faille davantage encore mettre l'accent sur la forme objective de ces conflits pris en eux-mêmes et les rapports concrets qu'ils ont pu mettre en évidence entre salariés et représentants des organisations syndicales traditionnelles. Il est manifeste que, du côté de ces dernières, il y a eu un moment de surprise et de flottement, correspondant sans doute à une phase de radicalisation des rapports de force entre ouvriers et patrons. La presse syndicale réformiste est d'abord restée muette ou presque. Mais il devenait évident, de jour en jour, que le mouvement déclenché s'intensifiait et, en conséquence, qu'il devait être « repris en mains » sous peine de voir se poser de graves problèmes, étalés au grand jour, touchant à la nature des rapports entre les travailleurs de la base et les directions syndicales traditionnelles. Bien entendu, ce processus de « reprise en mains » ne pouvait s'effectuer que par le biais de la discussion paritaire au sommet et l'apaisement progressif des conflits. Toutefois, le problème est resté entier pendant un certain temps parce que les travailleurs n'avaient pas précisément envie de discuter mais plutôt d'agir. Des reprises du travail votées à la majorité à peine atteinte malgré les exhortations au calme des dirigeants syndicaux réformistes, des ouvriers qui ont maintenu les piquets de grève et sont fermement décidés à continuer la lutte : voilà quelques détails qui sont assez significatifs. Hier, le patronat utilisait la tactique de dresser les ouvriers les uns contre les autres; il est aidé aujourd'hui en cela par les états-major syndicaux réformistes pris entre les exigences revendicatives de la base et les préalables à une discussion pacifique avec le patronat.

Et tout le problème est là. Lassés par des parodies de grève, les travailleurs sentent confusément que, conformément à toute logique stratégique, ils ne doivent pas, s'ils veulent voir leurs revendications aboutir, relâcher leur pression avant les pourparlers mais au contraire la maintenir et l'intensifier jusqu'à ce que le patronat lui-même demande l'armistice.

Dans cette poussée revendicative qui veut aller jusqu'au bout, les travailleurs, syndiqués ou non, retrouvent les principes mêmes du syndicalisme authentique et révolutionnaire et, de plus en plus manifestement, leur effort déborde très largement les cadres étroits du syndicalisme réformiste à un moment où celui-ci est prêt peut-être à basculer dans l'intégration pacifique des structures économiques et sociales.

Ce débordement par la base des cadres du syndicalisme officiel pourrait bien annoncer une renaissance du syndicalisme révolutionnaire, la multiplication des conflits violents, des « grèves sauvages », des occupations d'usine et, en même temps, placer le syndicalisme officiel dans une position quelque peu embarrassante en l'obligeant à choisir entre l'aggravation du hiatus existant déjà entre les « cadres syndicaux » et les militants de la base et sa propre restructuration idéologique et pratique, laquelle entraînerait fatalement une crise dans laquelle les minorités auraient certainement leur mot à dire.

Sur un plan plus général, l'initiative revendicatrice des travailleurs pourrait également signifier une prise de conscience synthétique susceptible de dissiper la distinction factice maintenue depuis trop longtemps entre l'action syndicale et l'action politique, en laissant entrevoir la possibilité d'une vague de conflits sociaux susceptible d'agir, de la base au sommet, dans le sens d'un bouleversement matériel des structures économiques et, par conséquent, d'un effondrement des superstructures politiques.

Est-ce là véritablement l'ébauche d'une renaissance du syndicalisme révolutionnaire ? On peut seulement, dans l'immédiat, se poser la question.

Yves Obœuf

Secrétaire général du Syndicat des Agents de Sécurité Sociale
C. N. T. - A. I. T.

ELEVATION A LA PREPARATION REVOLUTIONNAIRE

SUR les ruines de l'empire romain, Celtes, Germaniques, Slaves, édifièrent lentement une nouvelle civilisation; sur les ruines du régime capitaliste, le prolétariat émancipé construira, dans quelques années, une civilisation humaine, de justice et d'égalité.

La révolution prolétarienne et libertaire ne peut se faire uniquement par la propagande des militants syndicalistes révolutionnaires, mais par une pleïade de penseurs, d'écrivains, de sociologues qui écrivent en faveur de la liquidation du régime d'oppression supporté par le peuple. La diffusion de la littérature à bon marché autorise les plus pauvres prolétaires à pouvoir lire aujourd'hui Bakounine, Tolstoï, Etienne de la Boëtie, Diderot, Proudhon, Malatesta, Stirner, tant d'autres. Il faudrait des pages pour dresser la liste des ouvrages révolutionnaires que le prolétaire peut se permettre d'acheter aujourd'hui pour quelques francs. La diffusion, par l'abaissement du prix de vente, des œuvres des meilleurs penseurs, autorise un lent travail de défrichement chez les individus, encore intoxiqués par les enseignements des diverses écoles pour en faire de bons citoyens, des soumis, des dociles, des tondus, des esclaves.

« Tous les profiteurs de l'exploitation prolétarienne actuelle s'inclinent devant les mêmes tabous : la religion, la propriété, l'Etat, tout ce qui leur consacre pouvoir, et ils sont arrivés à faire croire aux travailleurs que leurs principes sont justes. Les travailleurs dont l'intelligence est prise au berceau, ne réalisent pas la monstrueuse escroquerie dont ils sont victimes avec l'aide de l'école maternelle, le catéchisme, l'école, l'armée, la presse, la radio, la télévision, ils n'ont jamais pu réaliser ce que pouvait être la liberté et l'égalité du fait de toute une vie d'enseignement de mensonges et d'exploitation. Nous assistons seulement, présentement, à des remous qui sont les prémices de la révolte, laquelle conduit parfois à la révolution. Cette dernière peut apporter la liberté totale ou la reconduction de l'esclavage.

« Si la prochaine révolution s'accomplissait sans la destruction totale de l'Etat, les travailleurs devraient subir une nouvelle autorité qui rendrait inutile leur mouvement révolutionnaire. Nous ne citerons, en exemple, que la Russie des tzars, transformée en un régime communiste autoritaire sous la coupe d'un gouvernement disposant de la liberté de chacun, exactement comme pouvait en disposer le régime tzariste.

Si la prochaine révolution s'accomplissait sans la destruction totale de la propriété, il en résulterait, sous quelques années, un régime d'inégalité, ce qui permettrait à quelques-uns de profiter du plus grand nombre, or, la révolution prolétarienne de demain sera la révolution de l'égalité, ce qui assurera une assise de justice autorisant à tous une vie conforme aux besoins de l'existence.

« L'abus de l'exploitation patronale, les scandales financiers, les abus capitalistes font que, de temps à autre, des grèves revendicatives explosent et dressent le salariat contre le patronat; ces manifestations de mécontentement de la classe prolétarienne se renouvellent de plus en plus souvent et leur répétition apporte la preuve que le monde ouvrier évolue et s'émancipe; lentement la révolte rentre dans les mœurs. Devant le bienfondé de celle-ci, l'acheminement vers la révolution s'accentue de jour en jour. Il appartient aux militants du syndicalisme révolutionnaire de savoir profiter de tous les avantages et de ne pas craindre de porter le fer au point le plus faible de l'adversaire. Nous ne pouvons nous montrer bienveillants envers les ennemis du peuple qui, depuis des siècles, font le malheur de l'humanité. Entendons-nous bien, par manque de bienveillance, nous n'entendons pas profiter de la débâcle capitaliste pour assouvir de basses vengeances, mais nous entendons nous montrer intransigeants avec une classe qui sciemment a fait pendant des siècles le malheur de la classe des travailleurs. Convaincus que le mal individuel et social réside beaucoup moins dans les individus que dans l'organisation des choses et dans les positions sociales, nous serons humains autant par sentiment de justice que par calcul d'utilité, et nous détruirons sans pitié les positions et les choses afin de pouvoir sans aucun danger pour la révolution épargner les hommes. Nous nions le libre arbitre et le prétendu droit de la société de punir. La justice elle-même prise dans le sens le plus humain, le plus large, n'est qu'une idée, pour ainsi dire négative de la transition; elle pose le problème social, mais elle ne le raisonne pas, ne faisant qu'indiquer l'unique voie possible de l'émancipation humaine, c'est-à-dire de l'humanisation de la société par la liberté dans l'égalité; la solution positive ne pourra être donnée que par l'organisation de plus en plus rationnelle de la société. Cette solution tant désirée, notre idéal à tous... c'est la liberté, la moralité, l'intelligence et le bien-être de chacun par la solidarité de tous, l'humanité fratternelle. » *(Bakunine).*

En 1789 les bourgeois entendaient avoir un gouvernement fort, la royauté fit place à la république, mais l'exploitation des travailleurs au profit du patronat, permit de reconduire l'esclavage déguisé du prolétariat. Il ne s'agit pas de faire une révolution pour changer de maîtres. il s'agit de faire une révolution pour la suppression totale du pouvoir des maîtres. — « Quiconque, pour organiser le travail, fait appel au pouvoir et au capital, a menti, parce que l'organisation du travail doit être la déchéance du capital et du pouvoir. » *(Proudhon).*

RENE VILLARD

AUTOMATION... DANGER !!!

Depuis un certain nombre d'années ce terme d'automation (mot anglais pour automatisation) surgit de temps en temps. Que se cache-t-il sous ce vocable barbare ?

Les progrès réalisés en matière de technique industrielle, surtout avec l'apparition de l'électronique, sont d'une importance telle que, dans les années qui viennent, ils vont bouleverser les méthodes de production. La technique est en train d'atteindre l'âge adulte. Des machines, baptisées abusivement « cerveaux » électroniques, passées de la carte perforée à la bande magnétique et douée, désormais, de mémoire, vont permettre de réaliser en quelques jours, le travail mensuel de centaines, de milliers d'ouvriers.

Le but du patronat dans cette opération, est de casser le prix de revient de la production, par les économies de main - d'œuvre rendues possibles par l'automation. Assez rapidement, le coût des machines sera amorti, donc l'économie réalisée sur la main-d'œuvre sera un bénéfice net, une augmentation très sensible du profit.

Dans la société actuelle c'est le capitalisme privé ou d'Etat qui dirige l'économie, les travailleurs ne font que subir !

Les conséquences, pour les dix à vingt années prochaines, qui arriveront vite, seront un chômage considérable, une faillite des systèmes de Sécurité Sociale et de retraites complémentaires, parmi d'autres plus ou moins graves. Il y aura en effet, moins de cotisants, les chômeurs ne participant pas au financement, mais autant de « bénéficiaires ». (1)

Pour ceux qui continueront à occuper un emploi, les cadences infernales, la mécanisation des gestes, l'absence de toute initiative dans le travail, transformeront les hommes en robots, esclaves de la machine.

Les maladies nerveuses ou mentales, engendrées par ce travail déprimant, ne manqueront pas de le développer. Mais qu'importe l'homme pour nos chercheurs de profit, de toujours plus de profit. Si la machine, elle, coûte très cher, l'homme, lui, ne coûte rien, quand il est usé on le remplace par un autre, choisi parmi les chômeurs, et qui sera trop heureux de trouver un emploi.

Devant cette perspective, devons-nous penser que la classe ouvrière n'a plus qu'à se résigner ? Non, bien sûr.

Les travailleurs qui s'engagent actuellement dans des luttes d'envergure, réclament la garantie de l'emploi et de leurs ressources, ainsi que la réduction de la durée du travail. (2)

Ce sont, en effet, les moyens de faire en sorte que l'automation ne soit pas une catastrophe, mais qu'elle soit réalisée au profit de tous, pour produire davantage de biens de consommation, afin de satisfaire les besoins des hommes, et d'amener un meilleur équilibre entre le temps consacré à leurs diverses activités.

Ce n'est pas en siégeant dans des organismes plus ou moins étatiques ou en signant des conventions avec nos maitres, dont l'autorité, le pouvoir, la propriété, ne seraient pas remis en cause, que l'on y parviendra. Les bouts de papiers se déchirent, quand on le veut, surtout si le rapport de forces tourne à l'avantage de nos exploiteurs.

La C. N. T. s'efforce d'expliquer, de démontrer aux salariés que seule la gestion ouvrière permettra d'organiser l'automation, non pas au profit de quelques privilégiés, mais pour satisfaire les besoins de toute la population. Elle veut préparer la véritable révolution. Car enfin, il faudra bien nous résoudre à la révolution sociale et remettre en cause les structures capitalistes.

Bernard KERVEANT

(1) Chez Panzani, à Parthenay, l'automation a supprimé 135 emplois. 135 travailleurs jetés à la rue.

(2) De Rhodiacéta, aux mineurs de fer de Lorraine.

Le Groupe libertaire Louise Michel **vous invite à assister au exposé sur**

PIERRE BESNARD

qui aura lieu dans le local du Groupe, 110, passage Ramey, Paris (18e). (Métro Joffrin ou Marcadet - Poissonniers) le jeudi 13 avril à 20 h 30 précises.

C'est le camarade Paul Lapeyre qui viendra de Bordeaux faire cet exposé sur Pierre Besnard.

Nous comptons sur votre présence.

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néonazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Le 16 Avril à 9 heures, au Palais de la Mutualité, à París

Meeting d'Affirmation Anarcho - syndicaliste

organisé par la Confédération Nationale du Travail

avec les orateurs suivants : B. KERVEANT, de la 2me Union Regionale ; J. SORIANO, secrétaire confédéral; GERMINAL ESGLEAS, secrétaire général de la C. N. T. Espagnole en exil; A. FERRE, de l'Association Internationale des Travailleurs. Sera presidé par CONTE et VIDAL.

¡Cuidado con la dialéctica!

LA dialéctica es el *sursum corda* de la lógica. No se puede batir. Inútil entrar en liza con ella. Desde que fue inventada — creemos que por Hegel —, la mejor solución ha sido dada cuando Durruti dijo: «Al fascismo no se le discute... se le combate». Discutirle a la dialéctica es salir derrotado desde el principio, no ganar nada con ello, y tener que aceptar una verdad que no por el hecho de ser verdad a medias, pierde su momentánea realidad indiscutible. Los argumentos del dialéctico son de una verdad sin vuelta de hoja. Un instante después la hoja puede darse vuelta; pero en el instante preciso, ella permanece inmaculada; ella es imbatible; ella es la verdadera certeza del minuto que pasa...

¡Cuidado con la dialéctica! Porque es enganifera en grado sumo; porque no se le puede discutir su verdad.

Un bolchevique te espeta que el imperialismo es malo, cruel, canibalesco, indefendible. Y tú tienes que reconocer — so pena de que te internes en un manicomio —, que lo que te espeta el bolche es más cierto, más claro y más limpido que la patena misma. El imperialismo es todo eso malo y mucho más que todo eso. ¿Qué hacer frente a una lógica tan imbatible? ¡Silencio!...

Hay que partir de otra base para combatir y negar la verdad del dialéctico. La otra «base» es el combate. Ni más ni menos que el combate, porque «razonablemente» el combate está perdido. Con las armas de la dialéctica, la mentira gana.

Fidel — y su pandilla gangsteroriana —, roban, asaltan, asesinan; pero la dialéctica dice que robar a un ladrón tiene cien años de perdón. Y si tú te pones a discutir con Fidel y su pandilla, tienes que aceptar los hechos, tienes que reconocer que es verdad eso del refrán popular y que «robar a un ladrón tiene..., etc.»

Franco — y su pandilla de canibales invencibles: desde Pío XII para abajo —, han robado también a ladrones, de acuerdo con la dialéctica. No se puede discutir con ellos, hay que aguantar, o pelear. No queda otra disyuntiva. ¿Cierto?

Hitler, Mussolini, Stalin — y todas las hierbas malas que en el mundo han sido y son —, tuvieron su lógica, tuvieron su dialéctica imbatible. ¡También robaban a ladrones, mataban a criminales, destrozaban iniquidades, mentiras y esclavitudes! Lo revolucionaron todo. Eran únicos y seguros servidores de la imbatible dialéctica. ¿Cómo, pues, alguien se puede imaginar dispuesto a vencer a la dialéctica en un combate que no sea de práctica fuerza irrebatible por su sangre y por su disposición guerrera contra la simulación discurseante? Todos, absolutamente todos los discursos sobran, cuando de ganarle la partida a la dialéctica se trata. No hay más que combatir o silenciarse. Discutirle a la dialéctica es cosa de impotentes, de cobardes, de vencidos al ultranza, sin remedio y aún antes de haber empezado el combate. «Al fascismo no se le discute; se le combate», dijo Durruti al morir. Y Durruti en este importante aspecto de la vida en relación, es el único que supo encontrar la única arma que posiblemente será capaz de vencer al genio malévolo de Hégel, inventor de la dialéctica razonada.

No cabe duda ninguna de que si a mí un esclavista me pega un latigazo, me lo está pegando. No puedo negar eso de ninguna de las maneras habidas y por haber. Me veo obligado a repetir con el dialectizante de turno, que ese negrero me está dañando el costillar en base a dolorosísimos latigazos imperialistas. El dialéctico Hégel — o la última rata que lo imitó —, razona de una manera tal que me deja desarmado. Es cierto. Los latigazos se sienten, y nadie puede negarlos si caen directamente sobre su propia carne viva. Pero...

El dialéctico es en la inmensa mayoría de los casos, un insuperable canibal, es un monstruo inconcebible; pero usted — si se pone a discutir con él —, no puede encontrar argumentos que remedien su actitud enormemente malsana. Usted será batido, derrotado, acallado y terminantemente enviado al fondo de los abismos ignorantes, si persiste con su idea de mostrar al dialéctico lo falso de su posición excesivamente práctica. Usted no podrá gustar jamás — por mucho empeño y decisión que en ello ponga —, que el dialéctico miente. El está en lo cierto: él es la verdad suprema de todas las verdades, porque su verdad se puede constatar, se puede mirar hasta con los dedos y palpos de los ciegos.

¿Qué hacer frente al dialéctico? Callarse o combatirlo plenamente, osadamente, decididamente y hasta ignorantemente. La sabiduría no cuenta como arma eficaz contra el dialéctico, porque el diléctico os ofrece fotos, os entrega realidades, os muestra verdades de la hora, pero verdades que no tienen vuelta de hoja.

Por eso Franco os demostrará que agarrotar Delgados y Granados es lo único que cabe hacerse para conservar el título de «caballero cristiano» otorgado por el sacrosanto Pio XII, para bien del mundo y de la paz. Fidel os afirmará con pruebas imbatibles que asesinar a Camilo, encarcelar a Linsuain — y otras muchas maldades de la hora —, son precisas con el fin de robar a los ladrones imperialistas del Norte. Su verba, por muchos sapos y culebras de que esté alimentada, será indestructible si usted no anula a esa alimaña que se llama Fidel. No hay caso; no existe posible escapatoria. Aunque usted compruebe que Fidel sea más malo y terrible que todos los pentagonistas juntos, usted no podrá batirle imitando la nefasta acción verbal de su canibalismo elevado al cubo. ¡Y para qué citar a otros monstruos de la hora que pasa...!

O echamos la diléctica a un lado — como lo quería el gran Durruti — o nos hacemos todos dialécticos. Y entonces el mundo acaba por donde empezó: en la caverna. Una de dos. ¿Quién está dispuesto a elegir...? ¡Qué hable, que se manifieste y que se vaya a uno de los dos lados de la barricada!

Aquí no hay otra salida. O se es o no se es dialéctico; porque desde que se inventó la dialéctica, todas, absolutamente todas las maldades habidas y por haber, tienen justificación en este mundo de esclavos...

¿Para qué hacerse los santos, los posibilitados, los deficientes, los creyentes en la verba maldita de la dialéctica? ¡Todo es completamente inútil! El mundo — la vida —, sigue su curso irrefrenable. No puede existir freno alguno para los ríos potentes de la vida que avanza a pesar de todos los obstáculos. Los campos están delimitados: unos se anegan por exceso de la líquida avalancha; los otros se resecan por falta de agua. Y por tanto mueren. La diléctica es el arma de la muerte de los más y los mejores. El ideal nos salva con su savia irresistible, a los menos; pero los menos pueden transformarse — de la noche a la mañana —, en los más. Y entonces... la diléctica fracasa y se hunde en su sed canibalista. Y entonces... la contra-dialéctica, el combate directo y supremo contra tanta maldad momentáneamente razonada, se hace — o se hará —, raíz misma de la vida ejemplar y heróica de los mejores que tienden hacia la altura que rompe o debe ser capaz de romper todas y cada una de las ligaduras absurdas de la nada, del barbarismo, de la mentira mixtificada, del desastre incomparable del odio y la pretensión sangrienta de ser serviles en aras de cuadrilleros malignos dispuestos a sembrar en todos las tierras fértiles — aún a sabiendas de no poder cosechar, sino monstruosidades —, que el consentido planeta ofrece a las fauces de lo peor y más malo que en el mundo ha sido: la dialéctica al servicio de los ambiciosos de poderes y riquezas por doquier.

COSME PAULES

TERRA LLIURE, TOULOUSE

Domingo, 16 de abril de 1967, a las tres de la tarde, tendrá lugar en la Sala *Espoir*, organizada por S. I. A., una espléndida velada artística a cargo del Grupo «Terra Lliure», quien presentará el siguiente programa:

En primera parte, «Los de Aragón», zarzuela de costumbres aragonesas, en un acto, cuatro cuadros, libro de Lorente, y música de Serrano. Director artístico: Florista.

En segunda parte, variedades, con las propias figuras del Grupo, canciones típicas y modernas, y cuadro de ballets con su ramillete de muchachas y muchachos, rebosando gracia y simpatía. Dirección Tina Prat y profesora Ramiz.

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

VI. La quinta corriente

LA correspondencia que llegue a nuestro buzón deberá ser, mayormente, la inspiradora de los temas que en el *Otero de la Enciclopedia* se planteen. Vale decir que esta sección estará garantizada en proporción directa al interés que demuestren sus lectores y, consecuentemente, a los problemas y preguntas que planteen.

A las preguntas que hiciéramos en el Otero correspondiente al 16 de marzo, sobre «Cómo y Qué debe ser una Enciclopedia Anarquista» ya han contestado algunos inquietos lectores registrándose, además de las cuatro corrientes allí indicadas — la *conservadora*, la *modernista*, la *depuradora* y la *maximalista* — otra que, todo y pudiendo engarzar con las básicas, se presenta con atisbos diferentes que encuadran en una excelente lógica. Esta nueva corriente se opone a que se intercalen vocablos nuevos a los presentados por Sebastián Faure pero estima necesario, por otra parte, añadir, acto seguido después de finalizada la impresión de la palabra «Zoologia», que es la última figurando en la versión gala, toda la gama de vocablos necesarios para actualizar la obra a la que nos hemos volcado con tanto fervor.

Fernando Ferrer, el traductor del primer fasciculo — y peleándose ya, en estos momentos, con los textos del tercero — es uno de los que opinan en la forma arriba expuesta:

«De las diversas opiniones que señalas de cómo debería editarse la Enciclopedia Anarquista, creo que lo más lógico sería editar el texto francés tal como viene y la traducción española integral y luego añadir, a ambos, las palabras que el tiempo haya creado y las definiciones modernas de las palabras citadas pero fuera de lugar hoy día.»

Otra opinión autorizada y opinando en el sentido indicado es la de Carlos M. Rama que en gira conferencista por Europa nos visitara para darnos a conocer, entre otras cosas, su opinón sobre la E. A. El autor de tantas excelentes obras sociales es, además, director de la editorial «Siglo Ilustrado», en Montevideo, y es poseedor de buena experiencia en lo que a publicaciones respecta. Su opinión fue tajante, al respecto: «Lo más indicado sería proceder con todo lo que ya nos ha preparado Sebastián Faure. Después, si quedan ganas, se pueden hacer tomos suplementarios con los nuevos vocablos. Esto, por otra parte, es lo que suelen hacer la mayoría de las casas a cuyo cargo está la publicación y el mantenimiento al día de un determinado diccionario. Cada año o siempre que lo estiman necesario, publican un anexo en el que se insertan palabras nuevas y donde se actualizan aquellas que tal cosa reclamen.»

Como el lector se habrá dado cuenta, la variante sugerida por Fernando Ferrer y Carlos M. Rama es digna de tenerse en cuenta.

Ocurre, sin embargo, que este enfoque se sugiere por no conocerse a fondo la idea motor del grupo editor. Se propone una marcha paralela entre la reedición de la Enciclopedia Anarquista en francés y la primera edición de la misma en castellano. De ahí el que se vea lógico hacer «marcar el paso» a la última de acuerdo con lo ya editado, hace tres décadas, por Faure.

Mas no se trata de esto. Desde el mismo comienzo la reedición de la Enciclopedia en francés y la edición en español toman caminos divergentes. El Grupo Editor no ha buscado la ambición desmedida al pretender abrazar, simultáneamente, dos tareas que, individualizadas, ya resultarían extremadamente operosas. Se ha basado, para obrar así, en el cálculo y la conjetura razonada en base a la maquinaria y material que posee. Ya hemos señalado, en anteriores oportunidades, que para la empresa se acudirá al sistema « offset » — del que hemos prometido ocuparnos, dicho sea de paso — y este sistema permite, en determinados casos, la eliminación de la linotipia ya que el laboratorio fotográfico pasa a ser, por muchos codos, la parte más importante del sistema. La reedición de la Enciclopedia en su idioma original, permitiendo orillar el costoso intermediario de la linotipia, viene en ayuda de los editores que logran, de esta manera y como ya señaláramos en nuestro Otero del 16 de marzo, ofrecer una obra totalmente agotada en el mercado francés del libro y disponer del material necesario para abastecer a los diferentes traductores, todos los textos requeridos. Nuestra gran ambición, repetimos, continúa siendo la de lograr editar la primera versión castellana de la Enciclopedia Anarquista por lo que orillamos este paralelismo de igualdad que nuestros corresponsales proponen. Ahora bien, descartada la ampliación — por el momento — de la versión francesa ¿resultaría conveniente, no existiendo todavía nada editado al respecto, la publicación de una primera edición en español de la E. A. en base a una cantidad determinada de volúmenes y, en concepto de «anexos», otra cantidad parecida? Esta posibilidad, honestamente hablando, había escapado a las conjeturas del Grupo Editor y añadiremos, con toda franqueza, que la misma no termina de conquistarnos. La única aportación positiva, en esta nueva estrategia, la vemos en el hecho que, de responder la tarea de traducción, todo el material se halla, prácticamente, dispuesto. A lo que podemos replicar que, paralelamente al «Presente» de los traductores, se puede esperanzar en la ayuda de los colaboradores a cargo de los cuales tendría que ir — de acordarse la aportación de nuevos vocablos — la definición del nuevo acervo de la Enciclopedia Anarquista.

La eixstencia de suficiente material para tres o cuatro fasciculos, además del de turno de aparición — tarea a la que se abocan actualmente buena cantidad de esfuerzos — resulta tan factible mediane un procedimiento o mediante el otro.

Este es el pórtico de la primera letra del alfabeto que ilustrará a la Enciclopedia Anarquista, versión española. Es un trabajo del reputado artista libertario Guillember quien, huyendo del clásico sistema, tan manido en los diccionarios burgueses, de rodear la letra de pórtico con objetos que empiezan con la referida letra, tratará de ilustrar, a través de las veintiocho letras del abecedario castellano, la marcha ascendente del hombre desde su aparición en la Tierra. En la «A» aparecen los elementos de base — luz, agua, tierra y atmósfera — que acogieran al hombre cuando éste irrumpió en nuestro planeta.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boite à lettres de l'Encyclopedie anarchiste

Manuel Olza, Drôme. — Recibido tu giro por 45,000 francos. El resguardo del giro, algo estrujado, ne permite una lectura correcta de tu dirección. Te rogamos remitirnosla.

Aquilino Gainzaraín, Bonas. — Recibidos, a través de Llop, tus 10,00 francos que en agosto remitistes para la Enciclopedia.

J. Jové, Six Fours. — Llegados tus 55,00 francos para ser distribuidos de acuerdo con tus deseos.

Roque Llop, París. — Recibido tu donativo de 10,00 frs., enviado junto al de Gainzaraín. Concreta si deseas recibir la francesa o la española. Los folletos que pides ya están en camino.

Alfredo Olivares, Cachan. — Recibidos tus 15,00 frs. Especifica si es la francesa la que deseas y señala, también, la aplicación que les das a los francos.

G. Michaud, Spéracedes. — Ta note, ton opuscule sur Proudhon, toutes tes feuilles, nous sont bien parvenus. Nous tâcherons de te répondre aux objections que tu nous fais sur «la réédition de l'Encyclopédie dans son texte actuel...»

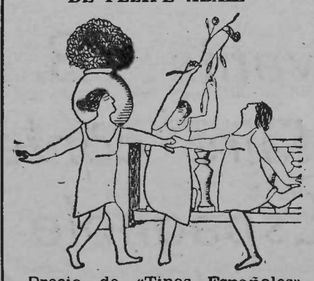
Victor Marquina. — Coiffy-le-Bas. — Tus 29,40 frs. cubren una suscripción de seis meses, o seis fasciculos.

Alfonso Failla, Carrara. — Benissimo per la tua lettera d'incoraggiamento. Se ci puoi fare la propaganda dell'Enciclopedia nella stampa nostra d'Italia sarebbe una buona cosa. Ildefonso, Ferrer e Pasamar ti contraccambiano i saluti. Ciao.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

VICTOR GARCIA
24, rue St-Marthe, 75, Paris (X)

OBRAS
DE FELIPE ALAIZ



Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F.

La política, rémora del progreso social

CON el presente título tuvo lugar en Marsella la conferencia que repetidas veces se había anunciado en nuestra prensa. A la hora indicada en los programas que profusamente fueron difundidos, llegaron numerosos compañeros de las Federaciones Locales de Gardanne, Aix-en-Provence, Istres, Toulon y de otras localidades que involuntariamente omitimos por no recordarlas.

Es la militancia confederal y anarquista que hace honor a las ideas que sienten y propagan acudiendo a todos cuantos actos se organizan en la región de Provenza.

Aportan su calor moral, su óbolo material, con el entusiasmo y la firmeza que caracterizó siempre a los hombres del Movimiento libertario español. Con su presencia contribuyen a darles realce a los actos que se organizan, así como a la exteriorización de la propaganda libertaria.

Desde la presidencia, el compañero J. Hiraldo, en nombre de la Federación Local de Marsella, saludó a la numerosa concurrencia que llenaba la sala. En breves palabras expuso el significado del acto que se celebraba, e hizo la presentación del orador.

Seguidamente cedió la palabra al compañero Andrés Capdevila, que fue el conferenciante.

Intervención de Andrés Capdevila

Compañeros y amigos: Es una gran satisfacción el poder observar como, a pesar de los años transcurridos en el exilio, a pesar de todos los reveses que llevamos sufridos, todavía quedamos unos miles de militantes que nos inquietamos, que luchamos en favor de la C. N. T.

Tanto los compañeros que quedaron en España combatiendo al enemigo con todos los medios a su alcance, como los que actuamos en el extranjero, formamos una sola C.N.T. Y por encima de todo ponemos la defensa de nuestros postulados.

Es por convicción que somos opuestos a todos los partidos políticos, a todas las organizaciones reformistas. Los dirigentes de estas organizaciones y partidos, con las artimañas de la política, castran las energías, las inquietudes de la clase trabajadora. Les interesan a los políticos, las multitudes sumisas y obedientes, para encaramarse ellos en el Poder y vivir a su costa.

Nosotros, por el contrario, le decimos al trabajador: Instrúyete, fórmate una capacidad, defiende tus derechos, organízate para liberarte de la opresión del capitalismo y del Estado.

De la unión de los trabajadores, al margen de la política, de su capacidad, de su propio esfuerzo, depende su emancipación.

Nuestra forma de organización es el federalismo. Todas nuestras iniciativas parten de la base, de abajo hacia arriba, ofreciéndole el máximo respeto al conjunto humano. Los acuerdos tomados en la base son los que rigen la colectividad orgánica. Y para mejor entendernos, no tenemos otra salida que aplicar los acuerdos de la mayoría.

Sin embargo, las minorías que pretenden ser libres, dicen que ellos no quieren estar sujetos a la voluntad de la mayoría. Que no siempre los que forman el mayor número, tienen la razón.

En el sistema aritmético existen cantidades mensurables. Pero hay también cantidades inmensurables. Puede medirse con exactitud la distancia, los kilómetros que hay de un punto determinado a otro. Pero no se puede medir el alcance de nuestra sensibilidad, ni el de nuestro intelecto.

De ahí que podrán darse casos de que un individuo solo tenga más razón sobre cualquier problema que se trate, que la mayoría que integra la colectividad. En este caso, puede pedir la reconsideración del acuerdo, y que la balanza imparcial se incline hacia la parte que mayor razón tenga.

En nuestra Organización no admitimos los intermediarios de ninguna clase. Es la acción directa la que practicamos. Quiere decir que si se nos plantea un problema con la burguesía, somos nosotros en tanto que trabajadores, quienes hemos de discutirlo directamente con los patronos afectados.

Si el conflicto es con el gobierno, también somos nosotros quienes hemos de solventarlo directamente con los gobernantes. Cumpliendo con nuestros postulados, sobran por nuestra parte, todos los Comités Paritarios y otros organismos que puedan crearse para intervenir en plan de intermediarios en nuestros problemas.

«No más derechos sin deberes, no más deberes sin derechos.»

Esa es nuestra divisa.

El Comunismo Libertario es la finalidad que persigue nuestra Organización.

Después de los ensayos de trabajo libre hechos durante la revolución española, así como las colectividades que se han organizado en Israel, no se nos puede decir que nuestra forma de organización, ni que nuestras ideas son impracticables.

El estudio y la experiencia nos aconseja que hemos de continuar fieles a nuestros principios.

Dado el ambiente que se respira en los lugares de trabajo, sentimos hablar del gobierno, de la política y cosas por el estilo. Cuando hablando con los intelectuales, ingenieros, técnicos, y otros, les exponemos que somos enemigos de la política, se extrañan. Dicen que: sin autoridad, sin gobierno no podríamos vivir; que caeríamos en el caos.

Nos separa un siglo de los primeros internacionalistas. Desde entonces que los verdaderos sindicalistas se esfuerzan por preparar al pueblo, a la conciencia trabajadora, para que pueda liberarse de la tiranía del Estado y del Capitalismo.

Mientras que las organizaciones reformistas entretienen a las masas trabajadoras, desviándolas de su verdadero camino, la C.N.T. llevó a cabo una acción revolucionaria. Demostró al mundo entero que sabía ser fiel interprete de los anhelos del pueblo trabajador.

Si no hubiese sido por la intervención de las fuerzas del nazismo alemán y del fascismo italiano, que ayudaron descaradamente al franquismo, el pueblo español estaría hoy, socialmente hablando, a la cabeza del mundo.

En el primer Congreso de los internacionalistas, celebrado en Barcelona el año 1870, hubieron algunos delegados que se manifestaron favorables al gobierno y a la política. Estos fueron los que más tarde fundaron la U.G.T.

En 1874, después de la caída de la Comuna de París, la reacción se encontraba envalentonada. Pusieron fuera de la ley a los internacionalistas españoles. Ello, a pesar de la intervención brillante y justiciera que tuvieron en su defensa Salmerón y Francisco Pi y Margall.

Para perseguir con saña a la clase trabajadora, el capitalismo ideó la existencia de una organización de malhechores llamada «La Mano Negra». *(Pasa a la pág. 3.)*

ANTENA

ECHEVERRY, o la huelga heroica

BILBAO. — La huelga de la casa Echeverry (laminación en frío) ha entrado en el quinto mes de existencia. 564 trabajadores mantienen corajudamente el conflicto, que ha sido huelga, lockout y huelga sucesivamente. El origen del paro lo dio una reclamación de tipo económico, rechazada por la empresa con añadidura de despido de veinticinco obreros considerados directores de la huelga. Para salirse con la suya, la empresa cedió parte de las ventajas requeridas, a condición de dejar en la calle a los 25 seleccionados. Ante el rechazo de tal condición, la dirección de la casa declaró el lockout, anulando aparentemente las ventajas concedidas. Luego reabrió las puertas de la fábrica previa admisión de algunos de los despedidos. Nueva negativa de los huelguistas, con prosecución empeñada de la lucha. Por decirlo todo, los compañeros de la Echevarry están asistidos por la solidaridad de los trabajadores españoles.

Ultimamente (el 4 de abril) una manifestación de 8.000 personas manifestó su simpatía por los laminadores (en paro de cuatro meses cumplidos) por las calles de Bilbao. Siempre pronta para la injusticia, la autoridad franquista desató varios escuadrones de la Policía Armada contra los manifestantes, originándose un fuerte barullo con resultado de docenas de contusos y una veintena de paisanos detenidos.

A raiz de esta polacada reina gran efervecencia en los medios populares y estudiantiles de la capital vasca.

LA LEY DEL EMBUDO

MADRID. — La Ley de Prensa ha sido peyorativamente reformada en las Cortes gregarias, a indicación del Gobierno. En adelante los periodistas y publicistas que «falten al respeto de las instituciones» y propalen «noticias falsas» (las que no dicte Fraga Iribarne) arriesgan ser condenados hasta seis años de cárcel y 50.000 pesetas de multa.

En su artículo 101, dicha Ley prevé una condena de 6 a 12 años a quienes calumnien, injurien o amenacen al Consejo del Reino, al Gobierno, a la Falange y al Tribunal Supremo.

Con ello la tan cantada y decantada «libertad de Prensa» se ha esfumado en un semestre. La liberalización del régimen ha resultado, pues, el timo de las misas. Frente a esta situación de tiranía, muchos abogados han dado muestra patente de su descontento, al igual que cerca de 200 periodistas madrileños que han hecho constar su protesta «por la politización del Código penal» en carta dirigida a Iturmendi, presidente de las Cortes de Franco.

Por su parte, los editores reunidos han calificado a la nueva ley represora de la Prensa, de totalitaria.

Solamente 11 procuradores han votado contra esa ley, «por anticristiana».

EL TIRA Y AFLOJA

LONDRES. — El Foreign Office ha propuesto a Franco la reanudación de relaciones con respecto a Gibraltar. Ello podría concretarse en 18 de abril, y según el proyecto de entente formulado por la O.N.U.

GALENOS DESCONTENTOS

ZARAGOZA. — En el aula de Clínicas de la Facultad de Medicina se han reunido más de medio centenar de médicos, en representación de los 70 compañeros que prestan sus servicios en el Hospital Clínico, y han acordado solicitar de las autoridades correspondientes que les sean concedidas unas remuneraciones acordes con el trabajo que realizan.

En la actualidad estos 70 médicos zaragozanos — que atienden obligatoriamente las consultas, laboratorios y algunas cátedras del Hospital provincial — perciben unos haberes que oscilan entre las 1.000 y 2.400 pesetas.

Se da el caso de que los médicos de guardia cobran por sus servicios 300 pesetas al mes y existen otros que no cobran cantidad alguna por los trabajos que realizan. Por este motivo, en la citada reunión se acordó solicitar la equiparación económica con el módulo establecido por la Seguridad Social.

EL COLEGIO MEDICO IMPUGNARA EL NUEVO REGLAMENTO

BARCELONA. — Contra el criterio de la Junta directiva del Colegio de Médicos de Barcelona, la asamblea general del mismo ha acordado por 208 contra 169 la impugnación en vía contencioso-administrativa del nuevo reglamento profesional, publicado por el «Boletín Oficial del Estado» el 2 de febrero.

El doctor Trías de Bes, presidente de dicho Colegio de Barcelona, afirmó que la Junta se mostraba partidaria de aceptar la buena disposición de la Dirección general de sanidad para efectuar rectificaciones al reglamento; no obstante, la Junta acepta la decisión de la Asamblea y procederá a lo aprobado por ella. Los presidentes de todos los Colegios de España se manifestaron disconformes con diversos puntos del nuevo reglamento, sobre todo con el artículo 1º, que establecía que los Colegios eran «entes de derecho público adscritos a la Administración del Estado».

PRESIDENTE FARRUCO

PAMPLONA. — El presidente de la Diputación Foral de Navarra, don Félix Huarte, ha presentado la dimisión de su cargo en vista de la postura pública que ha tomado la Jefatura del Movimiento, frente a las elecciones de diputados forales.

Los periódicos de la capital publican la carta que el señor Huarte escribió al ministro de la Gobernación el día 15 del corriente con la renuncia del citado cargo por los motivos expuestos, en la que principalmente — dice — él no puede presidir una Diputación que salga de las elecciones de candidatos a los que hayan votado los compromisarios incluídos por la citada Jefatura provincial.

La decisión del señor Huarte es irrevocable y corren rumores de que le seguirá en su actitud algún otro diputado foral.

La noticia, al hacerse firme, ha causado sensación en toda Pamplona.

MIENTRAS ARDIAN LAS FALLAS

VALENCIA. — A primera hora de la mañana del 20, minutos después de haber entrado al trabajo, en el Banco de Valencia se dieron cuenta de que la caja de caudales había sido forzada con soplete, ya que se apreciaban claramente los boquetes, a través de los cuales se veía que el interior estaba totalmente vacío.

Inmediatamente dieron aviso a altos funcionarios de la empresa y a la policía, que se presentó con rapidez en el lugar y realizó la primera inspección ocular.

Hecho el balance, se ha podido apreciar que habían sido robadas más de 1.400.000 pesetas de cuya cantidad 73.156,85 corresponde a moneda extranjera y el resto a billetes del Banco de España.

CRISIS EN LA EDIFICACION

BARCELONA. — El ritmo de la construcción de viviendas es decreciente, habiendo ya un 25 % de obreros en paro forzoso. Los organismos oficiales se reunen y despachan en nota sobre nota sin aportar solución alguna.

LOS MUERTOS PADECEN SED

MADRID. — Todo el sector nuevo del cementerio de la Almudena se encuentra sin agua desde hace un par de meses. Los madrileños que acuden asiduamente a dejar unas flores en las tumbas de sus deudos han de llevarse el agua de sus casas. Los pequeños jardincillos de las sepulturas están secos. Las fuentes son puramente decorativas.

LA DESCRISTIANIZACION DE ESPAÑA

MADRID. — Un paquete de 14 jesuitas estudian las causas de la descristianización de España por encargo del Vaticano. De hecho — dice la comisión — «hay que reconocer la existencia en España de un ateísmo de descristianización que tiende a crecer hacia un fenómeno masivo provocado por la deficiente formación religiosa, el «egoismo religioso», los egoismos de clase, la misma «oficialidad» católica y la situación de «religiosidad tradicional».

Estos ignacianos olvidan consignar los crímenes religiosos perpetrados durante y después de la guerra, los cuales marcaron profundamente a la población española.

Pensando en el socialismo integral

CONSIDERANDO el fin de los ensayos estatales y el inicio del socialismo integral en el sector del movimiento revolucionario maknovista y en la España libertaria del 36, más la práctica colectivista de Israel, no puedo menos que manifestar mi esperanza por el porvenir de nuestro ideal libertario. Las diferencias de clase, en nuestros intentos son eliminadas y la economía coge otro giro que el vicioso de las economías capitalista y comunista.

El régimen social-económico de los Estados se ofrece en todas partes insuficiente y agrio, absorvido, tragado por la burocracia y la mandocracia tratando de cubrir sus grandes insuficiencias con asistencias sociales, sopas caritativas marca «Catequesis» y Armée du Salut», etc.

En las ciudades es común la exhibición de riquezas urbanas, museísticas, decorativas en múltiples aspectos, figurando una abundancia social que en los barrios obreros no existe. Frente a la parodia del «buen vivir» se alza la cruda realidad del paliativo cual lo significa la mísera retribución a los trabajadores viejos, la asistencia momentánea a los enfermos (¡ay del enfermo crónico que no fallezca, sin medios para desarrollar la vida!). El paro forzoso es otra calamidad estatal y las reclamaciones obreras pasan primero por el tamiz de las C.G.T., donde son interpretadas burocráticamente, no «fabrilmente», siendo luego sometidas al regateo descarado del empresario explotador.

Las sindicales reformistas, absorventes del derecho y de la energía proletarios, eliminan poco a poco del movimiento obrero, el afán de ayuda mutua, la tendencia a la acción directa, para dar pábulo a las tendencias políticas, y de pro o de tumbos de gobiernos.

La sana filosofía ácrata y la extensión de los conocimientos en ciencias, artes, letras y cultura en general, deben ser difundidas empeñadamente para lograr una familia trabajadora altamente evolucionada capaz de reprender y superar los ensayos de socialismo integral de Ukrania, España e Israel.

Juan CLARAMUNT

B.D.I.C

ANTENA

CRISIS OBISPAL

MADRID. — La opinión sacristanesca está alarmada debido a la crisis obispal presente. Los rebaños católicos de Málaga, Valencia, Canarias, Menorca y Lérida balan llorosos por falta de pastor, y piden fervorosamente a Roma que se digne pastorearlos. En la vida civil y de trabajo, la carestía de obispos pasa desapercibida.

EL DERECHO A OPINAR, REPRIMIDO

MADRID. — Por el Tribunal de Orden Público han pasado los obreros Alfonso Brena Castaño y José A. Campa Alvarez, ambos de La Felguera. Se les acusa de haber distribuido manifiestos contra el indulto y por una amnistía verdadera, abogando además por un cambio de régimen. Para Brena el fiscal solicita tres años de prisión y 25.000 pesetas de multa; para Campa cinco años de la misma pena por haber sido anteriormente condenado en consejo de guerra, y a cien mil pesetas de multa.

(Nota: A un desgraciado que mató a su hijo en la cuna, la justicia española lo tiene condenado a ocho años de encierro. Compárese).

CONFLICTO FAVORABLEMENTE RESUELTO

El problema de paro planteado por los maquinistas de ferrocarril ha sido favorablemente resuelto por haber accedido el Gobierno a las peticiones de dichos conductores.

(Que los lectores del «C. S.» no se alarmen. Ese desenlace ha tenido lugar en Inglaterra.)

ANECDOTARIO

MADRID. — La aprobación de la reforma del Código Penal motivando el endurecimiento de la Ley de Prensa e Imprenta, se ha efectuado sin discusión alguna. Villegas Girón se desató en monólogo interminable, no omitiendo durante el mismo la desvergüenza de considerar el proyecto «voluntad soberana del pueblo» e incitación a «la ética profesional periodística».

Hubo 11 votos en contra y una cincuentena de abstenciones.

Durante el monólogo de Villegas el bar del Parlamento estaba tan concurrido como el salón de sesiones... según costumbre.

28 CONVENTOS, NO 28 FABRICAS

PALMA DE MALLORCA. — De los 150 conventos de la Orden Mercedaria que existen en todo el mundo, 28 se hallan enclavados en España.

LIBERTAD DE IMPRENTA

MADRID. — Jacinto García Maestre publicó un libro en la editorial «ZYZ» titulado «Comisiones Obreras». Fraga Iribarne ha ordenado la confiscación del libro y el procesamiento del autor y el editor del mismo.

EL ESTADO, INSACIABLE

TARRAGONA. — La Cámara provincial de la propiedad urbana de Tarragona y la Cámara de comercio e industria de Valls, han impugnado un acuerdo del apuntamiento de esta población por el que se renovaban los arbitrios municipales sobre la propiedad de terrenos. La decisión que ha sido tomada oficialmente por ambas instituciones, se debe a que consideran que los nuevos impuestos son excesivamente elevados con respecto a los que eran aplicados hasta ahora. La relación entre el arbitrio anterior y el actual, supone un aumento del 224 por 100. Además, en la valoración del terreno se ha observado que la nueva zonificación clasifica a gran cantidad de terrenos en categoría superior a la que tenía hasta ahora, con lo cual el impuesto es aún mucho mayor respecto al que se pagaba hasta ahora.

CONTRA EL MEDIEVO

OVIEDO. — El Colegio de abogados de esta capital acordó ayer, uniéndose al acuerdo adoptado en su debido día por el Colegio de Cádiz, expresar al ministro de Justicia, al Consejo general de la Abogacía española, al presidente de las Cortes y a los procuradores en Cortes en representación de la Abogacía, su absoluta disconformidad con el proyecto de reforma del Código penal y Ley de Enjuiciamiento criminal, por estimar que están en contradicción las reformas propuestas con los principios fundamentales jurídicos, tanto sustantivos como procesales.

MAS DISCONFORMES

MADRID. — Diez vocales nacionales del Sindicato provincial de Banca, Bolsa y Ahorra de Madrid han firmado un escrito dirigido a la comisión deliberadora del Convenio Interprovincial de Banca privada pidiendo se aplacen las deliberaciones hasta tanto ne se reúna el pleno de la Sección central social.

Tal decisión está motivada por el descontento existente entre el personal de Banca ante la persistente noticia no oficial, de que los aumentos de salarios solicitados en principio por la parte social han sido rebajados por ésta en casi la mitad. Se pide también en el escrito que la comisión informe de las causas que les han impedido defender la proposición primitiva.

Los vocales consideran que de no ser atendidos en sus peticiones, los únicos responsables de un pacto que no cubriera las aspiraciones del personal de Banca serían los miembros de la comisión y que, además, se encontrarían en libertad de impugnar el convenio.

Simpatía por el compañero Cañete

De la prensa de Dreux extraemos los siguientes recortes:

UN REFUGIE ESPAGNOL DE DREUX ARRETE EN ESPAGNE

Nous apprenons l'arrestation en Espagne d'un réfugié anarchiste espagnol, M. Antonio Cañete Rodríguez, fixé depuis de longues années à Dreux, 4, rue Jean-Macé, et sympathiquement connu ici comme à son travail à l'usine Foyers-Turbine de St-Lubin-de la Haye. Il serait considéré comme un leader et fut arrêté dans le train Barcelone-Madrid, arrestation suivie de celle de quelques autres militants libertaires. Ses amis drouais ont quelque raison d'être inquiets, hélas !

L'Action Républicaine», 8 noviembre 1967.

On vient d'apprendre à Dreux l'arrestation en Espagne où il séjournait, d'un réfugié anarchiste espagnol, fixé depuis de longues années dans notre ville.

Il s'agit de M. Antonio Cañete Rodríguez, demeurant 4, rue Jean-Macé, et employé à l'usine Foyers-Turbine, de Saint-Lubin-de-la-Haye.

C'est le dimanche 23 octobre que, selon les nouvelles parvenues d'Espagne, M. Cañete, considéré comme un leader anarchiste, a été appréhendé dans le rapide Barcelone-Madrid par la police franquiste.

Selon les dépêches de l'A.F.P. en provenance de Madrid, son arrestation aurait entraîné celle, dans un appartement de Madrid, de cinq jeunes gens militants des Jeunesses Libertaires et membres du mouvement « Primero de Mayo ».

. . . . . .

L'arrestation de M. Cañete a causé quelque émotion, bien compréhensible, à Dreux et en particulier dans la colonie espagnole. Agé d'une bonne cinquantaine d'années, Drouais depuis fort longtemps, M. Cañete ne compte que des sympathies, et l'on comprend aisément l'inquiétude des siens et de ses amis à la suite de son arrestation, laquelle risque de comporter pour lui de très sérieuses suites car il s'agit effectivement d'un vieux militant et d'un réfugié politique.

«La République du Centre», 5-6, noviembre 1966.

De pronta aparición:

«CIUDAD CAIDA»

Novela realista original del compañero J. Carmona Blanco. Más de 200 páginas de texto. La revolución y la guerra vistas e interpretadas por un mozalbete desde el barrio de Mercaders, Barcelona. Visión objetiva, relato veraz, haciendo de «Ciudad Caída» un documento entrañable de lo que fueron los años más álgidos y quemantes del movimiento revolucionario en la principal ciudad de Cataluña.

Precio del libro: 10 francos en toda Francia. Para el exterior, precio correspondiente. Pedidos a la administración de LE COMBAT SYNDICALISTE y «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

La política, rémora del progreso...

Viene de la página 2.

En Jérez de la Frontera fueron ahorcados cuatro trabajadores honrados.

En Barcelona, la policía «encontraba» artefactos. Así perseguían y querían eliminar la organización de los internacionalistas.

A raíz de la explosión de una bomba en la calle Cambios Nuevos, detuvieron a los que consideraban más responsables en las filas trabajadoras. Los tormentos aplicados a los detenidos en los calabozos de Montjuich, fueron de los más crueles que imaginarse puedan.

La campaña internacional en favor de los presos, salvó, posiblemente, a Teresa Claramunt y a Anselmo Lorenzo de la muerte.

El ministro Moret le propuso a Alejandro Lerroux, tipo ambicioso y desvergonzado, que organizara el Partido Radical en Barcelona. Este demagogo, con su verbo fogoso y tremebundo, consiguió cierta influencia entre los trabajadores catalanes.

El llamado «Emperador del Paralelo» logró mantener su «prestigio» durante diez años. Los trabajadores no reaccionaron hasta que en el movimiento insurreccional de 1909, los jefes del Partido Radical brillaron por su ausencia.

Testigos pagados, gente vil, aseguraron haber visto a Francisco Ferrer entre un grupo de revoltosos. Y este apóstol de la enseñanza racionalista, fue fusilado.

Entre tanto, los trabajadores internacionalistas, preconizaban una internacional libre, federativa, de los pueblos emancipados.

Aconsejaban que los trabajadores no tuvieran hijos. Se preocupaban por evitar las familias numerosas.

Nuestros maestros defendían la clase trabajadora; querían que se instruyeran los parias. Para ello divulgaban la prensa, organizaban jiras, visitas a los lugares de arte; todo cuanto estaba relacionado con la cultura les inquietaba.

Las inquietudes de entonces siguen latentes en el anarcosindicalismo internacional.

El año 1931, el pueblo español se decidió por la República. El día 14 de abril se organizaron grandiosas manifestaciones, vitoreando a la República y a los republicanos. La Monarquía se hundía con su nefasta obra.

La militancia obrera nos dábamos cuenta como el pueblo trabajador, con aquel entusiasmo, con aquella euforia que derrochaba, podía terminar de una vez, de un sólo manotazo, con toda la opresión y con todos los obstáculos que le impiden llegar a su verdadera emancipación. Pero no ocurrió así. Pasó lo que habíamos previsto.

Pasado el entusiasmo, restablecido el orden gubernamental, empezamos a sufrir las consecuencias del nuevo régimen. El Fomento del Trabajo no hizo nada por resolver la situación agobiante de los trabajadores. Los latifundistas dejaban la tierra sin cultivar para crear el paro obrero.

La Iglesia y los militares empren dían la conspiración contra el pueblo, particularmente contra la C.N.T. Los movimientos de reivindicación eran reprimidos por la fuerza pública. En poco tiempo causaron más de doscientos muertos entre el proletariado.

Decretaron la ley de vagos y maleantes para aplicársela a los militantes más activos de la C.N.T. y de la F.A.I.

Así podríamos señalar infinidad de cosas que perjudicaban a la clase productora, al desarrollo de nuestros ideales de justicia.

Estamos convencidos de que mientras exista el Estado, que todo lo corrompe, tanto da que participen de él los socialistas, los republicanos o los comunistas, los trabajadores no podrán emanciparse y ser libres.

La sanjurjada fue un aldabonazo al gobierno de la República para que pusiera coto a la reacción. No lo hizo así. Fue el pueblo sevillano el que hizo fracasar el movimiento sedicioso contra la República.

Su lenidad la pagaron los gobernantes republicanos, saliendo derrotados en el año 1933.

(Continuará)

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 franco.

— C R O N I C A —

DE UN REVOLUCIONARIO

Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA

por Pedro VALLINA

Precio: 2,80 F.

Administrativas

LIBRERIA

Puesto que nosotros hemos de adelantar todos los envíos que hacemos nos arreglaría recuperar en el mes todos los envíos que hemos hecho el anterior. Lo que no tenemos en existencia lo hemos de adquirir pagándolo al contado. De nuestra cuenta corren todos los gastos y trabajo y a las FF. LL. les hacemos el 15 % de descuento para ayudarlas en las cosas de su propaganda.

Por lo que lo mejor sería saldar los envíos al recibirlos y así nos evitarían el tener que reclamar luego y evitar confusiones.

MOROSOS

Al hacer las reclamaciones ordinarias de junio y de diciembre, hemos escrito carta particular a los que se han atrasado demasiado en el pago de sus suscripciones, tanto de «C.S.» como de «Umbral». Esto significa un gasto y además un trabajo enorme. Pocos son los que han correspondido. La mayor parte dan la callada por respuesta y otros rehusan las publicaciones sin otra aclaración y sin que salden sus deudas.

Advertimos a los interesados que de no ponerse al corriente retiraremos los envíos y pasaremos nota a sus respectivas FF. LL.

Téngase en cuenta que si se trata de enfermos o inválidos, de compañeros que están hospitalizados o en el retiro que les dificulta el pago de la prensa, tenemos la suficiente comprensión para enviar gratis las publicaciones a los compañeros que así se encuentren. Lo que no se explica es que no correspondan ni nada digan de las advertencias hechas.

EXTRANJERO

Los envíos al extranjero son calamitosos para las publicaciones. Fuera de los pocos corresponsales y suscriptores que están al corriente de pago o que pagan por adelantado, el resto ni corresponde ni se para a pensar lo que cuesta la edición de las publicaciones que reciben. Les hemos advertido con notas especiales y ni así nos ayudan a sufragar los gastos de los envíos, que no son pocos. Para «C. S.» y «Umbral» gastamos en sellos de correos al año la suma de 2.683,80 frs. Gasto cargoso para la administración, que no recupera ni el papel enviado. Entendiendo que no se puede continuar con este gasto que no se ve compensado, en adelante sólo enviaremos a los compañeros que pagan, a los colaboradores y lo que sea intercambios, y suspenderemos los demás envíos de no ponerse al corriente y no renovaremos ninguna suscripción ni envío que no se pague su deuda o que no pague por adelantado.

No se sorprendan, pues, los que no reciban en adelante las publicaciones «C. S.» y «Umbral». Advertimos con tiempo.

RECLAMACIONES

A finales del 66 enviamos las reclamaciones concernientes a las suscripciones a «C. S.» y «Umbral», hasta el 31-12-66. Son muchos aún los que no se han puesto al corriente hasta la fecha indicada. Rogamos lo hagan lo antes posible, por sernos necesario para seguir sosteniendo las publicaciones.

A LOS QUE SE ATRASAN EN EL PAGO

Hay una parte de suscriptores que pagan por adelantado medio año o año entero, cosa que les agradecemos por la facilidad que nos dan. Hay también corresponsales que pagan al corriente de los números que les enviamos. Otros sin embargo, se atrasan de cinco o seis números, lo que significa que nosotros hemos de avanzar lo que supone la tirada de cada número. Lo mejor sería lo que hace la F. L. de Burdeos, la cual recibe el último número y paga el anterior.

BILLETE

LIBERACION VIGILADA

DESDE hace 30 años el periodismo se ha convertido en una de las profesiones más peligrosas del mundo. Es por eso que en España las Cortes acaban de adoptar una ley elevando a 6 y a 12 años las penas de cárcel incurridas por los periodistas culpables de haber publicado noticias «falsas» o «peligrosas» o de «faltar al respeto de las instituciones».

No dando ninguna definición de la «noticia peligrosa» y no siendo más explícita la ley sobre la extensión legal del respeto a las instituciones, la apreciación de estos diferentes delitos será dejada a merced de los tribunales. De todas maneras, como no todo podrá ser previsto, incluso cuando el escritor tome la precaución de ser oscuro e impreciso, los jueces podrán sentirse a veces confundidos, y por ende desdichados. Es evidente, por ejemplo, que la «liberalización del régimen» anunciada por nuestros cofrades españoles es una noticia falsa caracterizada; mas, como su origen oficial no ofrece dudas y carece, por tanto, de naturaleza contraria a la reputación del régimen (antes lo contrario), ¿quién será el perseguido, los periódicos, el gobierno, o el propio tribunal calificado para admitir condena?

André FROSSARD (Cavalier seul)
(De «Le Figaro», 6-4-67).

DEL HOMBRE Y SUS IDEAS

TODO principio de autoridad tiene por medio la dictadura y como finalidad la guerra. Así queda demostrado el proceso histórico de los gobiernos, liquidando toda vida individual o colectiva, que osa salirse del cauce trazado por las leyes que rigen el sistema político en defensa de la propiedad privada y del Estado. Las escuelas oficiales de España preparan a las juventudes estudiantes para reforzar los puestos que ocupan sus padres fortaleciendo la tradicional ligazón de dios, patria y caudillo, al completar las carreras de las letras y las armas. Pero las dictaduras y los nerones, han resultado impotentes para cerrar las puertas de la escuela de la vida, abiertas al estudio y la sabiduría de todos los seres humanos muchos siglos antes de que el hombre conociera las letras y luego la imprenta. No tuvo suerte el fundador de la Escuela Moderna, F. Ferrer Guardia, fusilado en los fosos de Montjuich en 1909 por levantar la antorcha de la pedagogía en campo proletario.

Por dos escuelas que se complementan: la Moderna y el libro del vivir, han aprendido los libertarios que la libertad es la exresión de la armonía sin fin, merced a la vida en movimiento. Y por dos corrientes, la autoritaria abriendo cementerios, y la libertaria fecundando la vida, se ha demostrado, en el escenario de los pueblos, lo que éstos valen para la riqueza y grandeza de todos los hombres.

Bravo Murillo, uno de los ministros más «inteligentes» de Isabel II, se negó abrir una escuela a la cual asistieran 600 trabajadores, porque, decía, «No necesitamos hombres que piensen; lo que queremos son bueyes que trabajen». Así las inteligencias que en España se pierden, aumentan considerablemente la miseria y la mendacidad de los Españoles.

Lo mismo ocurre con el agua de los ríos que van largueros al mar, mientras las grandes extensiones de terrenos producen a medias o restan estériles por falta del líquido refrigerador y fecundador de la tierra.

A todo este desastre administrativo, no se le puede llamar aliento social, pero sí dictadura, poder de la violencia organizada aplanando al pueblo que produce y no consume.

He aquí demostración recogida oor alumnos de Historia de España. El doctor tal era de los que ejercen su profesión en medicina con elevada dignidad, no pidiendo pago de visita al cliente, si éste no puede pagar. Pero político. Por este proceder altruista y proselitista, cosechó el fruto de la popularidad, con la suma de votos mayor para su partido. Fue diputado provincial de Valencia y en 1934, ocupando uno de los primeros puestos en el Ayuntamiento de la ciudad, se mandó un telegrama de adhesión y felicitación al gobierno de Lerroux, «por el rápido aplastamiento del movimiento de Asturias». El militaba en la política, «para mejorar la suerte de los obreros»... Declaración suya en una tertulia entre campesinos fue: «Que un genio es el niño que a los cinco años sabe leer y escribir». A esto le contestó un compañero libertario: «El sabio será el niño que a los 5 años arranque una mala hierba»... para mejorar la buena en desarrollo y producción, sirviendo de alimento y vida para ambos.

En 1937, día 4 de febrero, nuestro héroe libertario arranca la cizaña del trigal, cultivando elemento de vida, implantando la nueva sociedad «Colectividad Libertaria C.N.T.», ensayo de nuestro Comunismo Libertario, en la cual convivían fraternalmente mil familias, sin amos ni criados. Su lema «De cada uno según sus fuerzas y a cada cual según sus necesidades», era el fundamento práctico de la Libertad, la Igualdad y la Fraternidad. Sus consejos: «No quieras para otro, lo que no desees para ti», y no olvides que es más natural morir que matar». Sólo el vendaval selvático del fascismo pudo destruir, el 27 de marzo de 1939 la creación de nuestro amigo. Derrotados, en el campo de Albatera decía: «Ahora, saber perder», y seguidamente supo ofrecer, en silencio, su vida de libertario, como un estoico, el 30 de noviembre de 1939, con 18 compañeros más. En Paterna, fusilados por los fascistas.

Escenas dramáticas de ayer.

Hoy debe ser: saber ganar.

Mañana, puede que sea el resultado de ayer y de hoy.

F. GRAU

Lyon, 25 de marzo de 1967

BANDERA NEGRA

MIGUEL BENITO ABELLA

Nació este compañero en Beceite (Teruel) el 20 de febrero de 1895 y falleció el 16 de febrero de 1967 en Firmi (Aveyron) donde residía con sus familiares, víctima de parálisis, enfermedad incurable.

El compañero Benito desde muy joven perteneció a la C. N. T. y fue luchador infatigable por la causa de la emancipación de los trabajadores, por su amor a la justicia y a la libertad.

En 1936, cuando los militares facciosos se levantaron en armas contra los trabajadores para asesinar las libertades, luchó con entusiasmo y noble desprendimiento al lado del pueblo contra la agresión del fascismo y de los mercenarios extranjeros, hasta 1939, que tuvo que exilarse en Francia. Este compañero anónimo, pero bien conocido en la comarcal de Valderobres por su temple de luchador, fue modelo ejemplar de compañerismo y de padre de familia. Sus aspiraciones consistían en ver liberado nuestro pueblo del yugo fascista y poder regresar a la patria chica, su Aragón querido.

Su entierro tuvo lugar en Firmi el 19 de febrero, y al mismo acudieron multitud de compañeros y amistades. Benito fue enterrado civilmente.

Los hombres de la Federación Local C. N. T. de Decazeville expresamos nuestro más sentido pesar a la compañera de Benito y a sus queridos familiares.

RAFAEL FELIPE

El día 14 de marzo dejó de existir en Saint-Pierre-les-Etieux (Cher), Rafael Felipe, perteneciente a la F. L. de Bourges.

Contaba 51 años de edad y había pertenecido al sindicato de Oficios varios y a las Juventudes libertarias de Bilbao, donde se destacó por su constancia, laboriosidad e intachable conducta, lo mismo que en el destierro, ganándose el afecto de cuantos le conocieron.

Al entierro, civil, concurrió una multitud de amigos franceses y españoles.

Reciba su afligida compañera Carmen, sus hijos y demás familiares, nuestro testimonio de sentida condolencia.

JUAN BERNAL

El día 9 de marzo, tras largo y penosa enfermedad dejó de existir el que en vida fue nuestro abnegado militante Juan Bernal.

A los 84 años de edad nos lo arrebató la Parca. Vida relativamente larga y bien aprovechada la suya. Oriundo de Huelva, de muy joven tuvo que abandonar su lugar de nacimiento y marcharse a Cataluña, donde actuó sin descanso por el ideal libertario. En el exilio, y a pesar de su edad avanzada, no dejó un instante de pensar en poder volver a España liberada del traidor que la oprime. A su entierro, civil, le acompañamos, sus amigos y familiares cubriendo el féretro con el rojo y negro, colores por los cuales había dado lo mejor de su vida. En el cementerio un compañero pronunció unas sentidas y emocionadas palabras, haciendo resaltar lo que fue la vida del buen Bernal.

La F. L. de Evreux y la C. de RR. de Normandía, hacen presente a sus familiares su más sentido pésame, tomando parte en su dolor por tan irreparable pérdida.

JOSE MATEO, natural de León, de 89 años, componente de la F. L. de Limoges, falleció en el hospital de Saint-Leonard de Nobrak, Haute-Vienne.

Su permanencia en el exilio fue el hospital debido a su edad y enfermedades. De sus actividades se le puede calificar uno de los anónimos de la C.N.T.

El entierro fue una sorpresa por la representación de la F. L., ya que la dirección expuso razones difíciles de comprobar que autorizaba el entierro religioso del compañero.

EMILIO GONZALEZ ALBA, natural de Málaga, fallecido a la edad de 74 años de edad en el asilo de ancianos de Chasteing-Limoges.

Militó en Málaga en el sindicato de la Construcción y hasta el exilio en Barcelona en el ramo de la Gastronómica.

Pese a su edad pasó por los campos de concentración en el exilio y en Limoges donde residía desde largos años perteneciendo a la F. L., era muy popular, ya que tenía bastante vitalidad física, hasta que ingresó en el asilo. La C.N.T. era no sólo su ideal, sino casi una obsesión. Su fallecimiento, casi instantáneo, no fue conocido hasta que era ya enterrado; por deficiencia en informar por parte de la dirección del establecimiento, pese a tener la referencia a quien dirigirse, aunque no tuviera familiar alguno en el exilio.

JOSE BALAGUER, natural de Vinaroz, falleció en Limoges tras corta enfermedad, a sus pasados 70 años.

De los muchos que lo frecuentaron en los bancos de la plaza Jordain, pocos son los que sabían lo que representaba aquel ciego acompañado de su compañera, en la vida de la CNT, Nunca se alabó de ello. De recia complexión física y con un optimismo moral que hacía de él el centro de convergencia, con rápidas réplicas en pro de la Organización.

En el año 1921, en Vinaroz, fue promotor de la sociedad de pescadores llamada «La luz del día», y más tarde base del sindicato único de Profesiones liberales. Incansable en acción promovió varias huelgas tomando parte en los comités de huelga enfrentándose con las representaciones patronales. Sus intervenciones eran positivas. En cierta huelga fue quien organizó el empleo del personal hasta llegar a conseguir las mejoras. Tal labor fue recompensada después con ver realizada la colectividad de pescadores, una de las más florecientes de la C.N.T.

Enfermedad e intervención quirúrgica en la vista fue lo que le provocó la ceguera completa, siendo imposibilitado de continuar la lucha.

El entierro, acompañado de nutrido acompañamiento, cubierto el féretro con los colores rojo y negro, dio origen a un detalle emocionante: los hijos del finado sacaron del ramo de flores que dedicó la F. L., la cinta roja y negra, depositándola encima del ataúd diciendo: bien merecido lo tenía. Ultimo homenaje al padre luchador.

VICENTE LLOP, de Ascó (Tarragona), falleció a los 80 años de edad y tras una vida llena de trabajo, de amor para los suyos y de sinceras simpatías para cuantos lo frecuentaban.

Participó en la colectividad agrícola de Ascó dándole vida y calor por su buen carácter, conducta ejemplar y su constancia en el trabajo. Hasta hace un par de años no faltaba a cuantas manifestaciones la Organización efectuaba, tanto en la localidad como en la región.

El sepelio, civil, constituyó un motivo de verdadera manifestación de afecto hacia el abuelo, como lo llamábamos.

La F. L. de Vierzon se asocia al dolor de sus familiares.

EN PERPIÑAN

MITIN DE AFIRMACION ANARCO-SINDICALISTA

La Comisión de Relaciones Aude-Pyr.-Or., de acuerdo con la C.N.T. francesa, invita a todas las Federaciones Locales pertenecientes al Núcleo y a todos los trabajadores a asistir al Mitin anarcosindicalista que tendrá lugar en Perpignan el domingo 16 de abril a las 9 y media de la mañana en el Cine Perpignan.

Tomarán parte en dicho acto los siguientes compañeros:

Vicente SOLER, por la Comisión de Relaciones.

Federica MONTSENY, por la C.N.T.

Presidirá el compañero J. SALAS de la localidad.

COMUNICADOS

LE COMBAT SYNDICALISTE

Para nivelar presupuesto, la Administración del «C. S.», de acuerdo con la de «Espoir», se ve obligada a establecer los siguientes precios a partir del 1 de abril de 1967:

Número suelto: 0,60 frs.
Suscripción trimestre: 8,00 frs.
Suscripción semestre: 16,00 frs.
Suscripción anual: 30,00 frs.

TOMBOLA SOLIDARIA

Como cada año ofrecemos a nuestros lectores billetes del Sorteo anual al precio de 0,50 frs. uno, cuyos premios van de una máquina de escribir a los «Episodios Nacionales» de Galdós, 3 vols. papel biblia encuadernación cuero. Diez premios en total.

Esperamos que tanto los suscriptores como los corresponsales, no dejarán de adquirir billetes cuyo beneficio es en provecho de las publicaciones, las cuales necesitan la ayuda de todos.

CONFERENCIA EN MARSELLA

Organizada por la Federación Local CNT de Marsella tendrá lugar el domingo 30 de abril, a las nueve y media de la mañana, en la *Salle Peloutier* de la antigua Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1er).

El compañero José Muñoz-Congost disertará sobre el interesante tema: «Permanencia libertaria de la C.N.T. en el presente y futuro español».

Esta conferencia pública clausurará el actual ciclo que con tanto éxito han venido celebrándose.

S. I. A. DE ALBI

La agrupación «Amigos de S.I.A.» celebrará reunión el 23 de abril en la sala «Force Ouvrière» a las 9 y media de la mañana y a la cual se invita a todos sus adherentes y simpatizantes a la misma, por lo interesante a informar.

F. L. DE TOURS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 23 de abril a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos.

REGIONAL CATALANA, LYON

Reunión de los militantes de esta agrupación el domingo 16 de abril, en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Examen y comentario de los *Caprichos* de Goya y recepción de nuevos participantes, el sábado 15 de abril, excepcionalmente a las 4 de la tarde.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

París : Francisco Gual 5 frs. Juan Vázquez, *Liège*, 4,70; Berthe et Jacques 10; Palencia *Courbevoie* 5; Berthe et Jacques (segunda vez) 10; *Roanne :* Antonio López 10; *Mios :* Pablo Serrarols 10; *Nice :* R. Gómez 20. TOTAL, 79,70.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 23 de abril en el lugar y hora de costumbre. Sugerencias para el próximo pleno internacional de Núcleos. Se espera la asistencia de todos.

GROUPE LIBERTAIRE *LOUISE MICHEL* ET LIBRE PENSEE

Mercredi, 12 avril, à 21 heures précises, Salle de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris (5e) (Métro Maubert-Mutualité), conférence publique avec PAUL LAPEYRE.

Sujet : « L'Eglise et les Travailleurs ». *Entrée libre.*

F. L. DE DRANCY

Día 23 de abril, hora y lugar de costumbre: Asamblea general con tema importante: Sugerencias para el próximo Pleno Intercontinental.

SERVICIO DE LIBRERIA

Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	25 00
L'Education Sexuelle, Jean Marestan	7 50
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
Œuvres d'André Lorulot	
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
Histoire populaire du Socialisme mondial	20 00
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Notre Ennemie, la Femme	5 50
Crime et Société	7 50
Méditations d'un Prisonnier	3 50
La Bible Comique (illustrée)	15 00
Femmes et Fillettes, méfiez-vous !	7 50
La Contagion Sacrée (Holbach) — L'effondrement de la Bible (Lorulot)	8 50
La Vérité sur Lourdes	7 50
«Escarceos sobre China», Victor García	8,70
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,10

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

JORNADA CONFEDERAL

DEL 16 DE ABRIL, MAÑANA Y TARDE

CITA DE HONOR EN PARIS

LOS DELINCUENTES ANDAN SUELTOS

Copiamos de un diario parisino (4-4-1967):

UNOS policías del servicio regional de la Seguridad nacional en Toulouse han llegado a Paris para proceder a la audición de amigos del joven tolosano Claudio Ouradou, misteriosamente desaparecido de un albergue de jóvenes en Arenys (Tarragona) a últimos del mes de agosto de 1966.

Los testigos que los investigadores desean oír son dos muchachos con los cuales Ouradou trabó amistad durante su estancia en España.

Después de un retraso que la policía francesa encuentra insólito, las autoridades españolas se han visto precisadas, tras varios meses de silencio, a reconocer con reticencias que el cuerpo del joven muerto de un balazo en la cabeza el 31 de agosto cerca de Vandellós, era exactamente el de Claudio Ouradou.

Para llegar a esta conclusión fue necesario que unos periodistas tolosanos consiguieran, a título confraternal, publicar en un diario de Barcelona, «La Vanguardia», un aviso de rebúsqueda ilustrado con una fotografía del desaparecido. Un comerciante español, Jaime Jardí, de Vandellós, hizo saber por carta a la policía francesa que el cuerpo de un hombre joven respondiendo al señalamiento del desaparecido, fue descubierto en el territorio municipal de Vandellós, carta que fue remitida al señor Couronne, magistrado en el tribunal de gran instancia de Toulouse.

A consecuencia de esta información varias fotografías y las huellas personales de Claudio Ouradou fueron enviadas a España, gestión que no dio resultado. Luego fue un eclesiástico de Hospitalet de l'Infant quien por su parte hizo saber que había sido encontrado, a 4 kilómetros de Arenys, el cadáver de un hombre joven que bien pudiera ser Claudio Ouradou. El eclesiástico añadía que el joven había sido discretamente enterrado en el cementerio de la parroquia.

A partir de aquí la policía francesa tomó camino de España durante el mes de febrero de este año.

Diversos compañeros de Claudio Ouradou que estaban de vacaciones con él, han dicho ya que su amigo no tenía razón alguna de suicidarse; efectivamente, ninguna arma fue hallada alrededor del cadáver. Tampoco un ladrón podía ser tentado de atacar a un hombre que llevaba un saco a cuestas por toda impedimenta.

Queda la hipótesis de un crimen político: Claudio Ouradou era de origen ibérico y sus padres vinieron a establecerse en Francia después de la derrota de los republicanos.

No vamos a cometer la insensatez de considerar a los españoles del Interior como una inmensa horda de cazadores de cráneos. El pueblo español, como todo pueblo civilizado, conoce el valor de la persona humana junto con la estima que la misma merece. Pero en España, desde el triunfo de las armas nazifranquistas, el derecho de ciudadanía no existe sino como tolerancia de los perdonavidas. Tampoco afirmaremos que todos los franquistas sean matarifes instintivos. Algunos, tal vez bastantes, pueden haber regresado a la civilización después de la guerra. Pero esta moral afectiva no la han recobrado muchos militantes del régimen, igual que el régimen no ha desmentido, con hechos, su naturaleza fascio-nazista. Los intemperantes, los « victoriales » permanentes del franquismo siguen tan cretinos, tan menospreciativos de la existencia humana como durante el sextenio del 1939-45 (y antes) en que se cubrieron de ludubrio y de sangre. Las víctimas producidas por esos matarifes de chirlata o sacristía son incontables; son en número tan grande como la cobardía de sus victimarios, ésos que mataron a tantos indefensos, en casos maniatados, en todo caso impunemente, puesto que no regía — ni rige — ley en España que frene esos impulsos homicidas.

Nada afirmamos sobre el caso del desdichado Ouradou. Pero su asesinato falangista es probable, si no seguro. Muchos miles antes que él han pasado por la sangrienta prueba, siendo luego enterrados sardónicamente y en silencio. A lo sumo, se han dado versiones turbias y esquinosas para que los asesinos « victoriales » que andan sueltos por las calles puedan ir — ¡oh, ironía! — tirando...

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA LIBERTAD

LA mansión de reposo tiene anchas, espaciosas ventanas y terrazas. Pisos altos frente la tupida maleza y el denso arbolado de un bosque contiguo. Raudales de sol penetran en la habitación, hacen que destaque el color y los títulos de los libros alineados en la biblioteca.

Sobre la mesa de trabajo hay varios volúmenes; en algunas páginas acotaciones hechas con lápiz rojo. Conceptos, definiciones de los libros en cuestión han sido transcritos a pluma en unas cuartillas a los que encabeza el título: «La Libertad». Varían las definiciones según el modo apreciativo de éste o aquél pensador. Hay conceptos que parten de alambicadas abstracciones; puntos de mira contradictorios, en pos de complicadas aseveraciones. Si, sí, se hace referencia a la libertad, pero no pocos que a ella se refieren diríase que se enmarañan de tal modo en un dédalo de ideas que si se procede a desmenuzarlas tan sólo queda un conjunto vago, sin efectiva consistencia.

Tras la lectura, que en ocasiones llena el cerebro de ideas en confusión de torbellino, conviene el descanso; el distraer la retina, adentrando en ella imágenes diversas, al margén de la atención que requiere el estudio. Y bien: ¿qué mejor distracción que el espectáculo que ofrece la natura? En pos de la cercana primavera, ya en los árboles del bosque destaca el verde tierno de las hojas. Quedan las ramas de arriba, de la cúspide, oscuras, descarnadas. Mas en lo alto, acá y acullá se cimbrean nidos de garzas. Ellas van y vienen vivarachas; unas veces surcando el espacio, hasta perderse en la lejanía, ora en vuelo corto de una a otra rama. Diversos son los pájaros que revolotean por la enramada. Se juntan, se separan; diríase que en sus modulacinoes o arpegios, en sus monocordes sonidos radica la expresión que los hace entenderse, comunicándose sus respectivas sensaciones.

Todo son rumores y movimiento en el bosque. La mirada se extasia observando matices de color, el efecto de la hiedra, que se enrosca y se empina a lo largo de los troncos. Las ramas que se cruzan unas con otras como en abrazo fraterno. Y es agradable observar el ir y venir de esos pájaros gordinflones, negros, con larga cola, otros son menudos de color gris, los hay de matiz azulado y pechuga morada. ¡Todo un mundo alado y bullicioso!

He ahí, sin disgresiones filosóficas, clara, simple, elemental, la imagen de la libertad. Lo que supone la libertad me lo demuestra ese conjunto de lindos pajarillos que brujulean por el bosque. ¡Vida envidiable, sin amos, sin yugos, a pleno aire, a pleno sol, bajo el espacio infinito!

EL FRATERNO INTERCAMBIO DE IDEAS

Siempre se tiene que buscar, evidentemente, (aunque luego salgan de por medio las impurezas de la realidad) el que los hechos alcancen ejemplaridad, llegando a un buen fin lo concebido con la mejor intención. Así al organizar charlas, coloquios, reuniones de militantes.

Si establecemos como principio el que el intercambio de ideas, de opiniones, se ha de hallar presidido por la lealtad, al tratarse de militantes en ideales afines, habrá que convenir ya en orden general, o sea por parte de todos, que es una propensión desorbitada la de permitir que se encrespe la pasión, ahogando la serenidad del juicio, yugulando el buen sentido, norma elemental para conseguir alcanzar el plausible acuerdo. Claro está que ello son apreciaciones trilladas. En torno al caso estamos todos de acuerdo. Sí, sí; pero carecemos no pocas veces de la fortaleza moral para eliminar la virulencia pasional en pos de una armonización de pareceres.

¡Y nada de salir con la cantata de que «todo tiempo pasado fue mejor! Pero no es menos cierto que los ejemplos de mayor densidad parten de lo que se ha vivido: Había en el Paris del primer cuarto de siglo acusada agitación de tono polémico en los medios de vanguardia; agitación que ahora se nota mucho menos intensa. Les Poldès dirigía el Club du Faubourg, donde se establecían animados debates en torno a los problemas más candentes de la hora. Era animador del Club de l'Insurgé el entonces anarquista André Colomer. Sebastián Faure, Han Ryner, André Lorulot, Georges Pioch, polemizaban públicamente y con frecuencia con tonsurados de *armas tomar*, entre los que destacaban el abate Violet y el abate Desgranges. Se trataba, por supuesto, de verdaderos antagonistas. Eran posiciones diametralmente opuestas las que se enfrentaban. Y bien: concluído el debate, fueran unos u otros los resultados, los antagonistas, sonrientes, se estrechaban la diestra, y cada uno se iba por su lado...

Si, tratándose de adversarios, había serenidad, nobleza de comportamiento, ¿por qué regla de tres no ha de ser posible el buen acuerdo entre quienes, en términos generales, siguen la misma vía, van hacia idéntico objetivo? Que los procedimientos varíen; que no se observen las cosas de un mismo ángulo de visión, ello no puede, no debe ser *obstáculo infranqueable*, máxime cuando se sobreentiende que no van de por medio intereses creados, cuando no se trata de querer tener razón *cueste lo que cueste*, o «por reaños» como ocurre en el ambiente dictatorial de los estúpidamente engallados de chulería. ¡Características que no nos corresponden a los libertarios!

Una, dos, diez veces, las que sean, deben de discutirse las cuestiones bajo el signo de la lealtad, de la sinceridad, de la nobleza de intenciones. Que el intercambio de ideas entre afines sea algo fraternal, habiendo por parte de todos el vivo deseo de llegar al buen acuerdo, a un punto de convergencia. Ello es posible de no haber de por medio la aberración de una obcecación como la del duro peñasco. Y en tales cosas, cuando la ofuscada irreductibilidad parte de un individuo, o de unos pocos, los demás es lógico que agoten todos los argumentos para conseguir el que acierten a razonar con la máxima serenidad los encastillados en su terquedad. ¡Y no hay otra lógica que valga!

ETICA Y ESTETICA DE LOS DUNCAN

Queda el nombre, pervive el recuerdo; están los discípulos de los hermanos Duncan. Se habla de la Akademia Raymond Duncan, en el corazón de Montmartre. A una edad bien avanzada dejó de existir el que dio nombre y fue animador de la Academia. Quienes fueron sus amigos; quienes recogieron sus enseñanzas, se reunen de vez en cuando y glosan las apreciaciones de orden moral y de carácter estético que amaban los hermanos Duncan.

De la Grecia clásica Isadora y sus hermanos se habían asimilado la ética de sus más preclaros pensadores: Sócrates, Epicteto, Epicuro, Platón. Y en pos de la belleza de la forma, estimaban las danzas populares que habían inspirado a sus artistas, a los escultores, a los poetas de la Hélade.

Nadie como Isadora Duncan llegó a interpretar el encanto, el hechizo de las danzas griegas. Como las ninfas de la mitología helénica, calzada con sandalias, envuelta en velos vaporosos, bella, sonriente, ofrecía el aire simbólico de la armonía elevada al rango de la máxima perfección. Hasta que un día, en pleno apogeo de su arte y de su hermosura, hubo un estúpido accidente; viajando en automóvil, el extremo del velo que llevaba arrollado al cuello se enredó en la rueda del vehículo y la extranguló.

Escribió Isadora Duncan un admirable libro autobiográfico con el título: «Mi vida». Magnífico canto al amor libre, a la libertad, a la belleza, a la paz, a la justicia, a la fraternidad humana, a la sencillez en las reaciones, a la simplicidad en el modo de vivir. Y compenetrados de la misma afinidad, así vivieron y enseñaron a vivir los hermanos Duncan.

chispas

Domingo, 16. Voy allá. A la casa que escogí en 1911.

⁂

Caras sonrientes, compañeros satisfechos. ¡Estoy en casa!

⁂

Años se fueron, sonrisa queda.

⁂

Estoy en casa, estoy en anarquía, esa alegría que los entecos no perciben.

⁂

¿Un hecho solidario? Pues ahí están los nuestros.
No hay camaradas, ni ayudas de cámara. Sí, compañeros.

⁂

Domingo, 16, día abrileño. En el tiempo y en los corazones.

⁂

Mejor que el 1º de Mayo, con el lirio de los valles en guisa de rosario.

⁂

Aplaudiré a los artistas, pero mi gozo estará en el público, en el pueblo, mi gran compañero.

⁂

Domingo, 16. Otra vez, amigo. Venga esa mano.

⁂

Tal compañero no podrá estar. Muerto. No estará con nosotros, pero la Primavera eterna está con él.

⁂

Estamos en casa, pero no cierres puerta, compañero. No estamos todos. Otros deambulan por esos mundos, y por un país desinfectable llamado España.

CHISPERO

Confédération Nationale du Travail

Palais de la Mutualité, París

Día 16 de abril de 1967

XII JORNADA CONFEDERAL DE PRIMAVERA

Niño de Murcia

La Jornada, con Mitin y Fiesta se nos echa encima, compañeros. Preparemos el billete (de tren, de autocar o de Metro) y dispongámonos a acudir en unidades para formar el todo. Nadie, sin inconveniente mayor, quedará en casa en nuestro día. Todos estaremos para que la Confederación, y la A. I. T., la Idea, en suma, estén muy presentes en este mundo engañoso que trata de ignorarnos junto con nuestras instituciones, historia y postulados. Nadie que estime a la C. N. T. producirá un vacío, por pequeño que sea, pues favorecería a nuestros detractores.

Aquí recomendamos la fiesta, el Festival. ¿Cómo será? Como siempre: buenísimo. Las voluntades artísticas que nos ayudan siempre son superiores.

Jehan Jonas

Demos hoy la totalidad del

PROGRAMA :

JO PETIT ET SON ENSEMBLE
Orquesta.

COMPAGNIE LYRIQUE ET CHOREOGRAPHIQUE
Folklore.

CERCLE LOISIR CULTUREL
Folklore.

SORTILEGIO ESPANOL
Danzas.

CARLOS MENDIA
Tenor.

CHARO MORALES
Bailarina.

JEHAN JONAS
Cantor-compositor.

NINO DE MURCIA
Estilista andaluz.

FRANCISCO TORRES
Cante jondo.

ROSALIE DUBOIS
Cancionista.

HERMANOS BRUMETA
Parodistas.

BARBA Y COMPANERA
Dúo.

LOS MACHUCAMBOS
Canción indoamericana.

Léo Campion

LEO CAMPION — *Chansonnier.*
SIMONE CHOBILLON — *Presentadora.*

Pianistas: Schmitt y Rodríguez.

Dirección artística: Suzy Chevet.

A las 2 y media de la tarde en punto. Para entradas en 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), y el día del Festival en taquilla.

Simone Chobillon

Area Mundial. Zafarrancho sudamericano

CUBA

LA antigua patria de Céspedes, Martí y Maceo sirve de plataforma para la introducción del comunismo armado en América. Estados Unidos, nación eminentemente burguesa, teme la presencia del castrismo en el hemisferio colombino como el gato al perro. Evidentemente, la empresa castro - comunista es peligrosa para la gran república dolariana vecina, sin dejarlo de ser para Cuba en sí, y también para la paz del mundo. Con la lacra de Guantánamo en su propio cuerpo, Cuba rojiza en caso de conflicto mayor no tendría aguante ni para dos meses, máxime estando la potente aviación y la marina enemigas en la inmediata vecindad atlántica. Castro avala su interminable y provocador discurso con la potencia atómica kremliniana y con el miedo general a la guerra atómica que resiente la humanidad entera. Juego peligroso que, no obstante, a Castro le ha hecho bajar el tono, y a simular disentimiento con la U.R.S.S., aspereza que el Kremlin podría cortar con ayudas más substanciales en pro de la estropeada economía cubana.

Sin embargo, por dañino que sea el juego de ese Fidel aprendiz de brujo asesorado por Moscú pese a la competencia de Pekín, el consorcio comunista así realizado no puede dar marcha atrás por una razón clara: Norteamérica no cederá y disputará toda la extensión de América al sovietismo, blanco o amarillo, aunque para ello tenga que desempolvar las armas nucleares más dañinas. Estamos seguros de que Wall Street prefiere el nazismo, el fascismo, el franquismo, al comunismo, no importa si de Estado y tan totalitario como los de la Alemania, y la Italia y la España de 1939. Industrial y científicamente, la sociedad burguesa yanqui es sin duda la más adelantada, y ese orgullo, junto con su instinto de supervivencia, le hará — le hace — campeona de la inmoralidad política, convirtiéndola, al mismo tiempo, en institución reaccionaria extremadamente dañina para el progreso social al cual se dirige, a pasos agigantados, la especie humana. De nación federal y adelantada, EE. UU. lleva traza de degenerar en pueblo bárbaro capaz de provocar a hierro y fuego una infracivilización a la manera del Gengis Kan de los antiguos mongoles. Por esta razón — y la suya equiparable en deseo imperialista — el Kremlin, nada deseoso de una conflagración atómica, se libra, mediante Castro, a una guerra de usura en la América latina, para neutralizarla en ciertas porciones, para ganarla en otras mediante violencias de autóctonos dirigidos. El juego es claro, y los tres jugadores — el norteamericano, el ruso y el maniagüero — ganados por el vértice de la ruleta (en la que los bolos danzantes son cabezas de pueblos) no pueden suspender la partida so pena de renunciar en favor del contrincante. Si EE. UU. cede, rápidamente se encontrará con la oposición total de la mitad de América; y si afloja el comunismo, la plataforma cubana se hunde y con ella todas las esperanzas del comunismo depositadas en Indoamérica, dejando movimiento libre al yanqui para que pueda intervenir, absolutamente, en el resto del mundo.

CHILE, URUGUAY, BOLIVIA Y EXTENSIONES

Su descrédito de Estado explotador de países subdesarrollados, el capitalizado en Washington no se lo quitará fácilmente. Si bien es cierto que, racionalizando las explotaciones agrícolas, ha desarrollado la riqueza agrícola de Guatemala, Nicaragua, Bolivia, Paraguay, etc., no lo es menos que los beneficios sólo alcanzan a los nativos servidores de la Fruit Company, esa razón social radicada en Wall Street que, en razón a su potencia económica, diplomática, y en último caso, militar, destituye e impone gobernantes en los países de su explotación pero de expresión jurídica no correspondiente a su metrópoli. Esa política feroz, podríamos decir kaiseriana, puede atraerle bendiciones de las burguesías criollas y de personajes odiosos como Trujillo, Stroesner, Castillo Armas, Pérez Jiménez (en su época yanquilandesa, como Perón, Batista y el Trujillo nombrado) y Somoza, pero las simpatías de los sufridos pueblos centro y sudamericanos, los cuales, pese a los enormes y caros sacrificios consentidos en revoluciones, quietudes y atenciones a la postre negativas, han retumbado cada vez a su estado de depauperación e ignorancia originario de la dominación española.

Sería estúpido, de todas maneras — y en esa estupidez interesadamente se mantienen las propagandas comunistas — considerar que, sin norteamericanos en América latina, el hambre y el crasoismo desaparecerían. Cierto que el castro-moscovismo apuntan seguidamente la felicidad comunista al alcance de la mano. Mas el bienestar previsto se aplicaría — según la experiencia — a la burocracia emergente y al directorio de partido, dejando a la masa el recurso de manifestar borreguilmente, de apiñarse a centenares de miles para aplaudir, levantar el puño, y luego regresar al bohío donde leer consignas y marxisterías (cuando letra ayuda) en lugar de librarse a una mínima satisfacción de cocina. Trabajar y sufrir para remontar la patria, es el grito común a todos los déspotas y gobiernos democráticos de la Tierra, tan diferente del clamor que exige Tierra y Libertad a la manera de los Flores Magón y Maximiliano Zapata.

DEMOCRACIA Y DICTADURA

La propaganda comunista suele ser descarada e inconsecuente. En los países en dictadura capitalista ataca a ésta silenciando la característica dictatorial del comunismo autoritario. Ciudadanías sometidas en el bambú americano y en el fabril roji-europeo. Las masas, siempre amasadas en la amplia Dictadura, sin importancia de colores o con el gris total de las mismas. Líneas paralelas orientadas hacia la misma meta: la animalización del individuo, la desaparición del fervor humano. Vientre lleno (es un decir) y mente vacía. El poeta de todo eso, de existir, merecería ser tres veces ajusticiado.

Porque además ni veracidad tienen los revolucionarios reaccionaristas (aquí ha llegado el marxismo-leninismo). Cuando tratan de irrumpir, alterándolo, el curso político de los Estados llamados democráticos, comunistas, criptocomunistas y « fauno-autoritarios » (1) lanzan la voz de «dictadura inminente» para preparar el terreno a la suya posiblemente más lejana, agitando sin cesar por esto, aquello y lo otro, aprovechando veracidades, o suponiéndolas o inventándolas como viene sucediendo en Chile, Venezuela y Uruguay, en donde existen — como en todo el orbe dineristas ? injusticias y obrericidios evitables, pero cuyos regímenes, por detestables que sean, no lo son tanto como los que sufren los pueblos caídos bajo la zarpa leninо - comunista, en los cuales no rige voluntad popular alguna, donde los mismos sindicatos obreros son regidos por el gobierno como en la desgraciado España de Franco.

Las guerrillas «populares» de Bolivia, Venezuela y Colombia y otras que podrían aparecer dentro de poco, no tienen, pues, por objeto libertar a ningún país, sino la dependencia al Partido comunista global. Ni siquiera alcanzar un bienestar, por escaso que fuera, para los trabajadores, esos que solamente interesan como masa de movimiento, como carne de explotación para el mitin, el tajo y el campo de batalla. Razón para revolucionar, tanto la hay en la América de la Fruit Company como en Lituania, Estonia y Letonia, países avasallados por la U.R.S.S., igual que lo están por China el Tibet, Manchuria y pronto Camboya, según el desespero que el príncipe Shianuk manifiesta.

En Uruguay, Chile y Venezuela el comunista tiene derecho a manifestarse, garantía que no conocerían los uruguayos, venezolanos y chilenos el día que por su desgracia el comunismo los avasallara, pues lo haría peor que esos gobernantes que permiten a los pre-dictadores rojos votar, manifestar, escribir y demás zarandajas «pequeñoburguesas».

El combate contra el Poder, contra todos los poderes, es ineludible. Pero sin la compañía de «camaradas de camino», que, incluso con zamarra «libertaria», se dirigen a Roma, y si no a Roma, a Pekín, a Moscú o al cuerno.

(1) De F.A.U.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

20 AVRIL 1967
NUMERO 450
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

NOTRE XIIe CONGRES CONFEDERAL

CONTRE vents et marées la Confédération Nationale du Travail en est à son vingtième anniversaire et elle s'apprête à célébrer son XIIe Congrès confédéral.

Ce Congrès, qui doit tenir ses assises à Nantes les 13, 14, 15 mai prochain, s'inscrit sans aucun doute dans une contexture sociale sans précédent. La dégradation continue de la situation économique des travailleurs, le retour de ceux-ci vers les sources du syndicalisme par des revendications plus logiques et plus sérieuses, la menace grandissante d'un chômage que nous avons été les seuls à dénoncer pendant longtemps, tout ceci fait que notre congrès est amené à se pencher sur des problèmes qui demandent une solution d'urgence.

Est-ce dire qu'il faille pour autant négliger les principes et les buts de notre organisation pour ne régler que les questions tactiques et essentiellement matérialistes ? Pas du tout. Nos délégués syndicaux sauront, à n'en pas douter, réserver à tous les problèmes le temps et l'attention qu'ils méritent. Il serait déplacé pour nous de vouloir, dans le cadre de ce texte, donner un ordre préférentiel à tel ou tel problème.

A la C. N. T., chaque adhérent se doit d'être en même temps un militant conscient qui détermine avec toute la responsabilité qui lui incombe, où se trouve l'urgence de son action ou de sa présence; et cela sans qu'il ait besoin d'un « maître à penser » ou d'un chef pour le lui indiquer. C'est là un point qui n'est commun à aucune autre centrale syndicale et, sans fausse vanité, c'est ce qui a toujours fait notre force. « Un homme de la Confédération Nationale du Travail n'attend jamais des ordres du bureau confédéral ou autre pour régler les différents qui peuvent surgir sur son chantier ou son usine; il agit d'abord et informé ou demande l'appui ensuite. » C'est là une réalité que personne ne peut contester.

Cet esprit d'initiative et de responsabilité guidera, nous en sommes certains, les travaux du congrès; cela servira d'encouragement à tous ces valeureux travailleurs de l'Ouest qui n'ont pas abandonné la lutte, qui conservent encore au fond de leur cœur une lueur d'espoir malgré les multiples trahisons de « bonzes syndicaux ». Notre congrès doit leur démontrer qu'il existe encore une organisation ouvrière qui sert uniquement les travailleurs parce qu'elle lutte contre la forme la plus absurde de l'asservissement moderne : le salariat.

La C. N. T., réaffirmant dans son XIIe Congrès son attachement indéfectible aux principes de l'A. I. T., restera pour tous les travailleurs inquiets de leur avenir, la planche de salut qui les conduira vers leur émancipation sans constituer de nouveaux privilèges, établissant pour tous les mêmes droits et les mêmes devoirs.

Quant au problème de l'unité tant souhaité par la masse salariée et tant galvaudé par les soi-disant défenseurs de celle-ci, bien sûr qu'il sera analysé sous ses aspects et aucune opposition de principe n'y sera faite. Aucune opposition sur l'unité d'action des travailleurs eux-mêmes et pour des revendications qui doivent les rapprocher ne saurait se manifester; mais il en sera tout autrement quand il faudra aborder ce sujet sur le plan des rapports entre bureaux aux différents degrés de l'organisation. En ce qui concerne la commission administrative confédérale démissionaire, nous répétons après Vanzetti :

« — Aussi longtemps qu'un homme sera exploité par un autre, nous n'inclinerons pas le drapeau de la liberté. »

Nous souhaitons que les délégués de notre XIIe Congrès confédéral aient reçu mandat de leur syndicat pour œuvrer dans ce sens.

Un phénomène: l'austérité

UN dit que la situation économique d'un Etat est stable quand il connaît une situation équilibrée entre ses exportations et ses importations, que l'état de sa balance des paiements n'enregistre aucune perte monétaire dans les échanges.

Sous le règne de la « valeur financière », un Etat, pour connaître des finances saines, ne doit donc pas dépenser plus qu'il ne vend.

Cela semble très raisonnable, puisque chacun en dit autant de son économie domestique, mais l'effort de cet Etat sera de vendre plus qu'il n'achète pour réaliser un compte bénéficiaire, une réserve de devises étrangères favorisant le cours de sa monnaie.

Donc, tant par esprit de profit que pour assainir une économie déficitaire, l'Etat capitaliste (et tout Etat est capitaliste qui conserve la « valeur financière » comme moyen d'échange) se trouve dans l'obligation de prendre des mesures internes raréfiant les marchandises sur le marché intérieur pour les rendre disponibles sur les marchés extérieurs.

La méthode la plus pratique pour atteindre ce résultat est de bloquer les salaires (ce qui est facile) et les prix, ce qui est techniquement impossible. Il est habituel que cet Etat — par astuce politique et pour calmer les protestations de sa classe ouvrière — décrétera en même temps le blocage de « tous les revenus ». Ce qui est pratiquement impossible, la plupart des hauts revenus échappant — par dissimulation — à l'assiette de l'impôt. C'est donc que la classe ouvrière, qui dans ces conditions supportera les sacrifices les plus lourds. Cette mise en condition (expérience de Pavlov) de frustration s'appelle, dans tous les pays : l'austérité.

Elle est appliquée actuellement en Angleterre par un gouvernement socialiste; en Finlande, par quatre partis au pouvoir (sociaux-démocrates, ex-agrariens, socialistes dissidents et communistes), et ce sont des pays riches ! Mais cela sévit d'une manière endémique dans tous les pays dépourvus.

Partout, les gros revenus sont protégés par leurs privilèges économiques et sociaux.

A première analyse, il semble impensable que les travailleurs puissent accepter une telle situation, mais si l'on s'en réfère à un état d'esprit général conditionné par la « valeur financière », qui accepte donc les données de « vente et d'achat », de profit et de perte, on ne s'étonnera plus que les gouvernants puissent faire accepter certaines frustrations.

Travailler à perte, vendre sans bénéfices, échanger sans profits, sont des données auxquelles ne sauraient consentir ni ceux qui vendent (par intérêt bien compris), ni ceux qui produisent en louant leur travail, attachés que sont ces derniers à la formule dynamique du *droit inégal* : « prix, salaires et profits ».

Ceci explique que des millions d'ouvriers anglais aient accepté le « blocage des prix et revenus; que les ouvriers finlandais aient accepté l'augmentation des impôts indirects et des contributions sociales, ce qui contribuera à réduire la consommation des revenus les plus faibles.

Autrement dit : le profit doit toujours triompher des besoins, le fort du faible.

Ce sont les seuls moyens en « économie financière » pour réduire un déficit et regagner une stabilité financière relative.

Il est donc clair qu'en « économie financière », système propre à toute économie de « droit inégal » (la promesse d'une économie égalitaire dans un tel système n'étant que machiavélisme démagogique) toute stabilité financière ne peut être réalisée que par frustration des revenus, les plus bas, c'est-à-dire par une restriction systématique des besoins. Ce qui paraît légitime en « économie financière » serait donc une entreprise scandaleuse en économie des besoins, surtout quand nous la voyons se produire en des Etats qui ont réalisé l'abondance mais ne peuvent ni ne veulent la distribuer. L'austérité dans l'abondance !

Mais comment sortir de cette logique financière implacable et acceptée ? Voici ce que propose le syndicalisme révolutionnaire libertaire :

1° Par la grève générale gestionnaire poursuivie sans défaillance; rendre tous les services publics, gratuits, et intégrer peu à peu dans ce secteur toutes les grandes activités générales.

2° Sortir de l'administration étatiste en confiant l'administration des choses et des services à une Confédération des producteurs et des consommateurs sur la structure initiale de la commune libertaire.

3° Abolir la « valeur financière ». Pour lui substituer une monnaie de consommation « fondante », un revenu également distribué à chaque consommateur ne pouvant être ni épargné ni capitalisé.

4° Les investissements dans la production se traduiraient par des apports d'énergie, de matériaux, donc de travail humain.

5° Mais comment fonctionneraient les échanges avec l'extérieur ? Par le mécanisme du troc (ce qui existait déjà sous forme monétaire, direz-vous ?) Oui, mais avec cette différence fondamentale que tous les hommes en seraient également bénéficiaires et non selon la somme de leurs activités globales.

L'égalité n'a donné lieu jusqu'à ce jour, et dans tous les pays, qu'à des interprétations justifiées par l'attachement de tous les hommes aux données incluses dans les systèmes comptables des profits.

Les classes ouvrières sont donc vouées à l'exploitation, à l'aliénation de leur personnalité aussi longtemps qu'elles n'entreprendront pas sciemment l'occupation de tous les postes économiques, l'abolition des Etats et le passage de « l'économie financière » à la gratuité sociale.

Aucune stabilité économique ne saurait régner dans la justice et la continuité là où demeurerait la loi du profit, expression directe de la conception financière dans les rapports humains.

Aux tripatouillages financiers, les classes ouvrières ne peuvent opposer bénéfiquement qu'une réforme directe et immédiate : l'égalité économique et sociale.

Qu'une méthode de combat : la grève générale et gestionnaire en faveur de la gratuité immédiate de tous les services publics.

Toutes autres grèves sont des balbutiements enfantins en face des forces affectées à la défense du « droit inégal ».

L'âge d'or est devant nous, et non dans le culte et le respect des valeurs passées. On ne construit ni le présent, ni l'avenir en voulant donner à ce qui fut, et qui souvent est encore, une impulsion que les choses mortes ou à l'agonie ne sauraient traduire, exprimer en notes et actes bénéfiques et vivifiants.

La classe ouvrière fabrique des armements pour enrichir ses maîtres, et ces derniers espèrent sauver le profit en jetant les peuples dans l'austérité et les charniers.

A chaque classe de concevoir son rôle, mais une classe ouvrière qui renonce à sa dignité mérite son esclavage...

BRITEL

LE COMBAT SYNDICALISTE

A nos amis lecteurs, aux militants des Organisations affinitaires :

La Redaction du « C. S. », vous fait part de l'envoi exceptionnel de quelques exemplaires du « Combat Syndicaliste », numéro extraordinaire du Premier Mai 67, que vous recevrez prochainement. Le prix est de 0,30 F.

Nous restons à votre disposition pour tout renseignement a ce sujet.

Les exemplaires invendus du «C. S.» seront destinés a la propagande ou renvoyés au siège.

L'envoi de fonds a ce numéro du « C. S. », l'adresser à Conte Gérard, C.C.P. n° 11 493 55, Paris.

A mes jeunes camarades

La liberté n'est pas cette fille vulgaire
dispensant ses atours à foule de crétins,
ou jetant l'espérance à des foules grégaires
qui l'encensent le soir, mais l'oublient le matin.

La liberté n'est pas cette grue politique
qu'on traîne en tous forums, dénudée par le fard,
se livrant aux bravos de foules frénétiques
grâce au verbe éclatant de comédiens blafards.

La liberté n'est pas l'abandon de soi-même,
le vil relâchement des instincts déchaînés,
ou l'abus de la ruse à cet instant suprême
où l'on peut d'un désir grandir ou s'enchaîner...

La liberté, vois-tu, que l'on jette à tes rêves
est fille de l'abstrait, royaume du divin
où la forme se perd plus ton esprit s'élève
au-dessus du réel qui te rappelle en vain.

La liberté, mon gars, est plante qu'on cultive
en semant tout autour l'esprit d'égalité,
seul humus où l'humain puise ses forces vives :
l'égalité sans fard, source de dignité.

La liberté, vois-tu, n'est pas fille publique,
et pour la conquérir, l'étreindre et la ravir
il te faut rejeter toutes les réthoriques,
et devenir l'amant qui sache la servir...

Alors tu connaîtras la force de combattre,
la joie de lui tracer un chemin enchanté,
d'entendre près du tien le cœur des autres battre
en offrant aux humains l'écrin de sa beauté !

BRITEL

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C. C. P. num. 19 764 90, Paris, en précisant Association Germinal.

La semaine de trente heures

Les Editions du Seuil viennent de publier un livre intitulé « La Semaine de trente heures ». Son auteur : Regis Paranque, journaliste « économique » aux « Echos ».

Ce titre « La Semaine de 30 heures » évoque ce que les anarcho-syndicalistes préconisent depuis longtemps. Il était fait pour attirer notre attention.

Mais à part les considérations statistiques basées sur l'économie capitaliste de l'auteur, ce livre est la preuve éclatante que nos revendications ne sont pas si « utopiques » que les rigolos des syndicats dits « représentatifs » essayent de le faire croire à toute occasion.

L'auteur qui ne peut être taxé d'anarchisme écrit :

Personne ne trouve ridicule que la principale revendication des syndicats américains porte aujourd'hui sur la semaine de 30 heures ou même de 25 heures, dont bénéficient d'ores et déjà les électriciens du bâtiment de New York, par exemple.

L'auteur situe d'une façon assez claire la position des « syndicats officiels » qui se trouvent continuellement aux prises avec le problème « d'une équivalence horaires-salaires » et l'auteur écrit que le thème de réduction des horaires de travail est moins en avant que le ratrapage des salaires.

Ceci est vrai et démontre clairement que les syndicats C. G. T., C. F. D. T. et F. O., qui prétendent encore être des organisations révolutionnaires, ne sont en fait que des collaborateurs du système capitaliste.

La réduction des horaires de travail qui est une nécessité logique et humaine ne peut que se doubler de la lutte pour la suppression du salariat et du patronat.

Les syndicalistes révolutionnaires n'ont pas à tenir compte des fadaises capitalistes et étatiques qui ont nom aujourd'hui « expansion », « amortissement des dépenses d'équipement » et qui ne sont que des appellations camouflées du profit.

Malgré tout, ce livre montre clairement que lorsque nous affirmons que l'application dans l'immédiat de la semaine de 30 heures est nécessaire, parfaitement réalisable et n'a rien d'utopique, nous montrons que la C.N.T. est bien la seule organisation syndicale digne de ce nom existante en France.

Aux travailleurs de lutter avec nous pour la semaine de 30 heures.

R. J. SOURIANT

1er MAI A PARIS
24, rue Ste Marthe
à 9 h 30
MEETING
ANARCHO - SYNDICALISTE

Le syndicalisme de la C. N. T.

QU-est-ce que le syndicalisme? Si posez cette question à des théoriciens bourgeois ou à des bureaucrates des grandes centrales syndicales, nul doute que les uns comme les autres ne vous répondent : Le syndicalisme c'est l'association des travailleurs en vue d'actions collectives ayant pour but de faire aboutir leurs revendications communes, de défendre et d'améliorer par une lutte solidaire leurs conditions de vie et de travail. Et l'on ajoutera sans doute que le principal but des syndicats et du syndicalisme c'est d'obtenir le maximum d'augmentations de salaires.

Nous ne sommes pas d'accord avec cette définition parce qu'elle déforme la pensée des pionniers du mouvement ouvrier. Le syndicalisme c'est bien, en effet, la contestation des conditions immédiates de travail et d'existence, mais dans le cadre de la contestation radicale de toutes les institutions économiques existantes : capitalisme, profit, salariat, inégalité économique. Nous considérons que la revendication immédiate n'a de sens et de chances d'aboutir que si elle s'inscrit dans le contexte d'une vaste lutte des travailleurs exploités ayant pour but de changer complètement la société, d'abolir toutes les institutions actuelles.

Les « syndicalistes » des grandes centrales réformistes, eux, ne se préoccupent guère de changer les structures de la société; pour eux, il s'agit là d'un but plus ou moins utopique et sans intérêt immédiat, et si chez certains on continue encore à parler de révolution, ce n'est plus qu'un concept irréel, indéfini quant à sa forme et à ses moyens, sans aucune influence sur la lutte syndicale actuelle. On refuse toute remise en cause des structures économiques, sociales et politiques, on place délibérément toutes les revendications dans le cadre du système actuel, dont il n'est pas seulement question d'envisager la disparition; toute tentative de transformation des institutions est laissée au soin des partis politiques et du parlementarisme. Depuis longtemps, les centrales syndicales, qui dénoncent la situation économique des travailleurs, ont renoncé à expliquer à ces travailleurs le pourquoi et le comment de cette situation, de peur sans doute qu'ils ne trouvent plus simple de changer tout ça plutôt que de continuer à lutter chacun de son côté, dans son petit coin. La gestion de l'économie est considérée comme un problème de l'unique ressort du patronat, de l'Etat et des bureaucrates syndicaux; il n'est évidemment pas question de la confier aux ouvriers et à eux seuls en faisant de la gestion ouvrière un objectif de lutte. Lorsqu'on réclame une augmentation de salaire, il s'agit d'améliorer un peu la part des ouvriers sans remettre en cause celle des patrons; les patrons avec lesquels on accepte de dialoguer gentiment, dont on écoute poliment les arguments mercantiles qu'on prend en considération, au lieu de tout faire pour les mettre à genoux.

Et l'on ose nous dire qu'une telle attitude est beaucoup plus réaliste, beaucoup plus payante sur le plan pratique que l'attitude des syndicalistes révolutionnaires, considérée comme utopique et dépassée. Or, en fait, à quoi aboutit ce « syndicalisme moderne » ? A l'inefficacité de conquêtes sociales sans cesse remises en cause par la dévaluation et les astuces du patronat comme les heures supplémentaires obligatoires, à une lassitude croissante de la classe ouvrière pour des actions peu payantes et constamment à recommencer; et le refus de contester la gestion autoritaire de l'économie et la répartition injuste de la production qu'elle entraîne aboutit à la pire régression du syndicalisme soi-disant moderne : le corporatisme, c'est-à-dire, au lieu de l'union des travailleurs contre la classe dirigeante et les exploiteurs, l'opposition entre les différentes corporations, dont chacune cherche à conquérir des avantages par rapport aux autres et, en fait, au détriment des autres.

Et cela n'a rien de surprenant; en effet, si la répartition des produits ne change pas, et si les gaspillages dus au système ne diminuent pas, parce qu'on ne fait rien pour celà, il est évident que les travailleurs auront toujours la même part de la production à se partager et que l'amélioration du sort des uns ne pourra se faire qu'au détriment des autres. Autrement dit, toute augmentation de salaire arrachée par une corporation au patronat ne vaudra que tant que les autres n'auront pas obtenu d'augmentation équivalente; car ensuite, la progression générale des salaires entraînera une dévaluation qui rendra nuls les avantages acquis. Ainsi donc, avec le soi-disant syndicalisme actuel, on assiste à une course à la revendication incessante, inutile et sans but, des corporations, dispersant les efforts de la classe ouvrière, au grand avantage des exploiteurs qui ne sont menacés ni dans leurs revenus, ni dans leurs pouvoirs.

Quant aux grandes centrales syndicales, dont le rôle devrait être précisément d'assurer la coordination dans l'action et de promouvoir la solidarité des différentes corporations, ce qui déboucherait fatalement sur la contestation de tout le système actuel et la lutte à outrance contre ce système, elles se refusent à ce rôle trop révolutionnaire, et préfèrent être de simples arbitres, donnant à chacun son tour, fixant et faisant respecter les règles du jeu, modérant les ardeurs trop menaçantes pour la stabilité du système. De plus, elles collaborent avec les organismes économiques de l'Etat et du patronat, auxquels elles servent ainsi de caution et, pour pouvoir toujours jouer leur rôle de négociateurs polis, elles ne reculent devant aucune compromission ni aucune trahison, allant jusqu'à briser elles mêmes des grèves jugées par trop violentes, calmant les exploités trop mécontents et trop décidés, par des propos lénifiants et des promesses mensongères. Aussi ces centrales syndicales tendent elles de plus en plus, à s'intégrer au système, à devenir de simples administrations sous la tutelle de l'Etat, chargées de discipliner les travailleurs dans le cadre d'un système technocratique. La désaffection, voire l'écœurement, que manifestent de plus en plus les travailleurs à l'égard de ce syndicalisme-là n'a donc rien d'étonnant; c'est même un phénomène encourageant, car il prouve que les travailleurs sont plus conscients qu'on ne le croit des supercheries qu'on voudrait leur faire avaler, d'autant plus que cette désaffection s'acompagne d'une volonté de lutte, de grèves sauvages, malgré et contre les syndicats réformistes.

Et ces syndicalistes à la manque osent parler d'unité ! Eux qui désunissent les travailleurs et par là même les désarment. Ils nous parlent d'unité, une unité non pas de la base, mais des différentes bureaucraties, c'est-à-dire un abandon de tout ce qu'il pouvait rester de mots d'ordre un peu révolutionnaires, afin de ne contrarier aucun des politiciens et parlementaristes véreux qui sont leurs maîtres; l'unité, ils méritent que les travailleurs la fassent sans eux, en dehors d'eux.

Le syndicalisme de la Confédération Nationale du Travail n'a rien à voir avec cette caricature. D'abord, il part d'une critique radicale de la société mercantile et autoritaire actuelle, se donne pour but final la destruction de celle-ci, et son remplacement par une société sans classe économique ou sociale et dans laquelle le profit et l'exploitation de l'homme par l'homme sont absents. Une société internationaliste et libertaire, administrée non par des Etats centralistes et autoritaires, mais par la libre association des initiatives et des capacités de chacun et de tous, coordonnées dans le cadre d'un système fédéraliste, sans préséance de quiconque sur personne. Ce but final, nous voulons le concrétiser sans cesse dans l'action, en menant une contestation complète et une lutte radicale contre des institutions que nous considérons comme fondamentalement mauvaises, dont nous savons que nous n'obtiendrons rien de plus que ce que nous aurons arraché de force, et dont nous ne voulons rien d'autre que leur disparition.

Aussi la C.N.T. refuse-t-elle et refusera-t-elle toujours de considérer les rapports de la classe ouvrière avec le patronat autrement que comme des rapports de lutte; elle n'acceptera jamais de désarmer contre de vagues promesses, elle ne subordonnera en aucun cas son action à celle d'un parti politique et refusera toujours de participer aux institutions mises en place par la classe dirigeante. Au syndicalisme réformiste, qui accepte l'arbitrage de l'Etat et croit à une évolution favorable du système actuel sous l'influence des partis politiques, la C.N.T. oppose le syndicalisme révolutionnaire, qui ne fait confiance qu'à lui-même, c'est-à-dire aux travailleurs organisés, pour faire cesser l'exploitation de l'homme par l'homme et la domination d'une minorité sur la majorité.

Et puis, le syndicalisme de la C.N.T., qui a pour but de développer des organismes locaux de revendication immédiate, puis de fédérer ces organismes, en dehors de toute autorité centrale, en une organisation de plus en plus vaste et de plus en plus puissante, réunissant et développant les contestations particulières des corporation en une lutte générale de la classe exploitée contre la classe dirigeante. Ce syndicalisme se veut éducateur : il veut faire prendre conscience aux exploités, par l'exemple même de leur syndicat, de la possibilité de s'organiser eux-mêmes, de se passer de chefs et d'exploiteurs : il veut préparer la société future par la mise en place de structures fédéralistes et libertaires, capables de mener la lutte et, le moment venu, de prendre en mains la production. Il veut enfin et surtout apprendre aux exploités à connaître leur force invincible, et leur faire découvrir que la lutte radicale, loin d'être inefficace et dangereuse, est la seule payante et ne constitue une menace que pour la classe dirigeante.

Aussi la C.N.T. oppose-t-elle aux revendications partielles, qui ne remettent pas en cause la répartition des produits, des revendications unitaires valables pour tous et menaçant le profit, telles que la diminution des horaires de travail sans diminution des salaires; elle s'oppose de même aux augmentations hiérarchisées; en outre elle refuse sa collaboration dans les comités de gestion, considérant que les producteurs doivent gérer seuls la production, et refuser de collaborer avec le patronat.

Aux grèves partielles suivies de dialogues polis la C.N.T. oppose les grèves à outrance, assorties d'ultimatums au patronat, et les grèves de plus en plus générales, accompagnées de boycottage si besoin est.

Le syndicalisme de la Confédération nationale du travail, le seul efficace parce que le seul révolutionnaire dans ses objectifs et dans ses moyens, est le seul syndicalisme authentique.

J. F. B.

Pensées de nos aînes

Si vous vous déclarez rebelle à toutes les injustices du présent système économique et social, vous êtes des anarchistes, parce que vous avez conscience des droits de l'homme. Vous êtes des anarchistes, parce que vous voulez détruire l'infâme putréfaction d'aujourd'hui pour édifier en place une société plus humaine, basée sur la solidarité, la fraternité et l'amour. — *Pietro Gori* (« Pensieri ribelli »).

⁂

En vertu de quel droit toutes les richesses existantes, naturelles ou créées par le travail, appartiennent-elles à quelques individus qui, par ce fait, ont droit de vie et de mort sur la masse des déshérités ? — *Errico Malatesta* (« Entre paysans »).

⁂

Je manque de talent pour être citoyen ou pour défendre l'orthodoxie, j'évite les choses pour lesquelles je n'ai pas d'aptitude. Je considère la liberté comme la première condition de vie. Mes compagnons font peu de cas de la liberté; ils sollicitent des libertés plus ou moins nombreuses suivant la nuance de leur parti. La vulgarité qui règne dans nos discussions me peine affreusement. — *Henrik Ibsen* (« Correspondance »).

NOS MEETINGS

1er MAI
A BORDEAUX
avec F Montseny
et B. Kervéant

7 MAI
A CLERMONT - FERRAND
avec F. Montseny
et J. Soriano

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LO QUE CADA UNO ES

VIVIR, con lo que ello conlleva de sensaciones de una y otra naturaleza, de responsabilidades, de dignidad ante las contingencias que pueda deparar la existencia, no es, evidentemente, igual que el vegetar: comer, dormir, atender a lo que son necesidades de orden fisiológico, en suma, sin otra preocupación que no sea la de conseguir medios de vida y momentos de distracción. Que es, bien lo sabemos, lo que hace la inmensa mayoría.

He leído un interesante ensayo del profesor y publicista Max Lerner, uno de los universitarios norteamericanos de mayor ascendencia liberal. Titula su trabajo, aparecido en la prestigiosa «Revista de Occidente»: «El marco revolucionario de nuestro tiempo». Considerando que al partir de la juventud para, en el orden de civilización, contribuir a la formación de *valores*, esto es de elementos que piensen y que alimenten en su fuero interno un contenido moral, puede incitarse a que el individuo se formule o establezca, ante su conciencia, una serie de preguntas. He ahí algunas harto significativas de entre las que propone Max Lerner:

«¿Qué tipo de personalidad puedo formar y en qué tipo de sociedad posible?», «¿Quién soy? ¿Cuáles son mis vínculos con mi familia, con mi comunidad, con mis prójimos?», «¿Soy yo capaz de juzgar, de dar y de recibir amor, de correr riesgos por objetivos que valoro?», «¿Puedo explorar las cumbres y las profundidades de la felicidad?», «¿Tiene en sí mi sociedad la sustancia de la cohesión?» «¿Tengo el sentido de la conexión humana con el conocimiento absoluto de que lo que les sucede a los demás me sucede, por lo tanto, también a mí?»

La actitud del individuo ha de derivarse de la respuesta que de a preguntas como las formuladas. No se las hará el hombre mediocre, el pobre diablo que hace la existencia del rumiante; no se preguntará lo que antecede el individuo embrutecido por el dinero; el que busca medrar, *hacerse una situación*, sin escrúpulos de ninguna clase. Mas la especie humana queda dignificada porque afortunadamente no todo es masa amorfa; no todo es gente baja, que piensa bajamente; no todo son tipos despreciables por el virus malvado que poseen, al igual casi que las alimañas. Siempre hay y han habido elementos de honesta condición, que reflexionan y toman una actitud digna, decente. Como la que considera el profesor Max Lerner es aconsejable tomar en nuestros días.

MAS SOBRE EL TEATRO SOCIAL

Como la rosa de los vientos, con proyección a todos los puntos del horizonte, así es bueno que sea el sentir de los libertarios, dispuestos a llevar por delante diversidad de actividades. Y una de ellas es la que afecta al teatro, que siendo bueno, no ha de dejar de ser «teatro social».

Titulé una de mis últimas crónicas: «Las agrupaciones teatrales». Lo allí expuesto motivó el que, en carta particular, uno de los estimados colaboradores de nuestra prensa; colaborador en tanto que poeta de fibra, de sensibilidad vinculada a la Poesía, me refiero a «Abarráteguí», me expusiera algunas consideraciones, que por creerlas dignas de estima, transcribiré en su parte más esencial. Dice «Abarráteguí»:

«Cuando he leído sus palabras sobre las agrupaciones teatrales, me vino a la mente la idea de que pudiera existir en Francia (donde no son pocos los españoles que se reunen en miseras habitaciones para canturrear o berrear y decir idioteces, por falta de un lugar idóneo a sus necesidades de placer educativo) un grupo que, como «La Barraca», de Lorca, pudiera recorrer periódicamente el país galo, sirviendo el teatro racional en bandeja. Para ello se necesitaría, entre otras cosas, una buena plantilla de muchachos (jóvenes y viejos) desinteresados, capaces, llenos de buena ilusión y de fraternales intenciones que estuvieran dispuestos, no sólo por amor a las tablas, sino por amor a esos montones de aburridos, que son pasto de lo que una sociedad ruin, comercializada y demoledora propone. Esos muchachos y muchachas no tendrían otra misión que la de servir en actividades teatrales a su pueblo, en un país donde, bajo cualquier pretexto, se les daría libertad de actuar, consiguiendo además, posiblemente, la simpatía del mismo pueblo francés. Unos jóvenes dedicados exclusivamente a esta tarea, no solamente impedirían la muerte de los grupos que se forman con escasos recursos, sino que fortalecerían una «entidad» teatral de tipo libertario-cultural, logrando salir de la esfera del simple pasatiempo, para entrar en la tarea movida por un fuego interior, de amor al buen arte, a la belleza, a la libertad.»

Como el lector puede observar, no se trata de un proyecto descabellado lo que propone «Abarráteguí». Cabría ampliar, perfilar detalles, perfeccionar matices, sobre la marcha, a tenor de la experiencia. Si no al estilo de la lorquiana «Barraca», en sentido algo parecido, tenían, hace años, una especie de teatro ambulante los compañeros no recuerdo si de Tarbes, o de Bagneres de Bigorre. Disponían de un bien articulado escenario desmontable, que en sus salidas de la localidad, colocaban sobre un camión. Y allá que iban todos hacia el lugar donde tenía que celebrarse la representación escénica. Ello no tenía ese aire romántico, a la manera de la clásica farándula, de «La Barraca», que dirigió García Lorca, pero resultaba una cosa práctica y eficaz.

No, no anda desencaminado nuestro poeta «Abarráteguí». Indudablemente es cosa menos dura de hacer que aquellos famosos trabajos que le encomendaron a Hércules... Pero todo es relativo entre nosotros. Tanto es así, que a veces se hace, o se pone singular empeño en hacer, lo más difícil, dejando de lado lo que precisamente es más fácil. De todas las maneras, siempre es preferible haya plétora de iniciativas que no escasez de ellas.

BARCELONA, 19 DE JULIO 1936

La Historia alcanza importancia a medida que a ella acuden, como los afluentes que ensanchan el caudal de los ríos, minuciosas referencias de hechos, ya abarcando un período, bien dando una referencia local (de una villa, o de una región) de acontecimientos que tuvieron alcance nacional. Constituye una aportación de esta naturaleza el volumen que Abel Paz ha escrito con el título «Paradigma de una revolución» — (19 de julio 1936, en Barcelona), publicado por Ediciones A.I.T., con un prefacio de Federica Montseny.

Poco antes de trazar estas líneas, al preguntarle a un compañero lo que opinaba de la obra de referencia, me contestó: «Está bien, pero solamente se refiere a los acontecimientos que tuvieron lugar en Barcelona!» Es cierto, pero, si lo expresado significa *limitación*, no puede negarse que en relación a lo que fue en sí, con toda su amplitud e importancia, la Revolución del 1936, el relato de lo que fueron albores revolucionarios y primeros días de insurgencia en Barcelona, forma un *afluente* que se acopla al conjunto de lo que ha sido y seguirá siendo la Historia de uno de los más transcendentales acontecimientos sociales del mundo. Además, sin minimizar la importancia de lo que en la etapa revolucionaria del 1936 aconteció en otras localidades de España, es incuestionable que fue Barcelona la ciudad en donde, antes que en otras partes del país tomó mayor amplitud la lucha revolucionaria, por lo que más sangre se derramó. Y sin que valga aquello de querer llevar el agua a nuestro molino, o sea al de los libertarios, para nadie es un secreto que fue por parte de los hombres de la C.N.T. y de la F.A.I., secundados por el pueblo productor, que a fuerza de heroísmo, de muertos y de heridos, se dominó la situación y se venció casi a pecho descubierto, las bien pertrechadas fuerzas del fascismo.

Con acopio de datos, unos de los escritos por nuestros compañeros, otros tomados de lo dicho por los adversarios, unido a lo que él pudo observar, Abel Paz ha hilvanado con minuciosa objetividad un vivo relato, cuyos pormenores se adentran en la sensibilidad, haciendo vibrar las fibras de la emoción: Noches en vela de la militancia libertaria en los locales de los sindicatos, ante el inminente peligro de la sublevación fascista. Sangrientas horas de lucha, supliendo la falta de armamento con el coraje, el viril heroísmo de resistir y vencer a las fuerzas del mal, a la poderosa Reacción. ¡Y la gloria de triunfar! Y la nobleza, la lealtad de los hombres de la C.N.T. y de la F.A.I. mayoritarios en fuerza arrolladora, al no querer imponer sobre los demás un criterio, una trayectoria. Todo ello, bien detallado, y bien escrito, es lo que puede apreciarse leyendo la obra de referencia.

DISCOS

Cartel mural:

«Eso de Juventudes es un abuso. Juventud hay una, después de la Niñez y antes de la Sazón y de la Ancianidad.

»Gente de la edad que sea puede tener empresa. Pero empresarios de la edad, gente ninguna.

»Nuestra prosapia tiene un fallo: el de la generación intermedia, tan entusiasta, tan bien orientada, tan inteligente, y — ¡ay! — tan diluida.

»Esos — cincuentones o casi — languidecieron por sufrires, murieron combatiendo en España — Raúl, Face, Franco, Paco, Julio el Cubano, Sabaté (¡tres!), Delgado, ¡y tantos y tantos! —, mientras otros van cuesta abajo, o se hacen materia de comercio, o se hallan fatigados, desviados, anquilosados, quedando un remanente de voluntades que no alcanza a llenar de cuadros al Movimiento cual los matusalénicos deseaban.

»La Organización sufre en su engranaje por unos dientes saltados que le cortan ritmo. Hay que darse cuenta y no felicitarse de ello, si hay quien de ello se felicite. Hay que darse cuenta y comprender que una organización libre como la nuestra lo és sin empresarios, ni cabos, ni líderes ni jefes ni rebaños ni pelotones.

»Libres, sí, y muy compañeros, muy afectivos, muy anarquistas. Y ocupando cada cual el lugar de dos, si la exigencia es ésa.

»El resto, oriflanas y gritos para andar por el desierto.»

Pie de imprenta: DISCOBOLO

LIBRO APARECIDO:

«CIUDAD CAIDA»

Novela realista original del compañero J. Carmona Blanco. Más de 200 páginas de texto. La revolución y la guerra vistas e interpretadas por un mozalbete desde el barrio de Mercaders, Barcelona. Visión objetiva, relato veraz, haciendo de «Ciudad Caída» un documento entrañable de lo que fueron los años más álgidos y quemantes del movimiento revolucionario en la principal ciudad de Cataluña.

Precio del libro: 10 francos en toda Francia. Para el exterior, precio correspondiente. Pedidos a la administración de LE COMBAT SYNDICALISTE y «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, París (X).

ANTENA

EL FERROCARRIL SIN RUEDAS

ZARAGOZA. — Ciento setenta y nueve trabajadores del ferrocarril de Utrillas llevan un año en situación de paro, acogidos al Seguro de Desempleo, más el 25 por 100 de complemento con cargo al Fondo Nacional de Protección al Trabajo.

Como el próximo día 4 de abril expira el plazo de percepción del subsidio de paro, los trabajadores han solicitado acogerse al citado Fondo Nacional, toda vez que se ven en la imposibilidad de encontrar colocación. El 90 por 100 de estos productores sobrepasa la edad de cuarenta y cinco años.

Cuando se cerró, en 1966, el ferrocarril de Utrillas, quedaron en paro 286 trabajadores radicados en Zaragoza. De ellos han podido colocarse los más jóvenes, en número de 107. Los restantes siguen cursos de mendicidad.

ROTURA

MADRID.—Las conversaciones para el convenio colectivo de Jacobo Schneider, S. A., negociadas en virtud de laudo sobre conflicto colectivo en esta empresa han llegado a un punto de ruptura en la sexta reunión de las representaciones económica y social.

A lo largo de las conversaciones, ambas representaciones no han abordado las peticiones económicas y sociales planteadas, habiéndose centrado la negociación en la cuestión del excedente de plantilla — doscientos cincuenta trabajadores —, expuesta por la empresa.

REFUGIADOS EN SU MISMA PATRIA

CADIZ. — Según una estadística 3.160 familias viven en una sola habitación; 4.475 residen en dos habitaciones; viviendas con servicios comunes para varias familias, 6.135; muy deficientes de luz, 5.201, y de ventilación, 5.460, lo que ocasiona que 37.550 personas tienen hogares notoriamente desproporcionados.

EN LA TIERRA DE LOS CACIQUES

CADIZ. — Mil quinientos trabajadores de las localidades de Arcos de la Frontera, Villamartín y Espera, se hallan en paro forzoso desde hace algún tiempo y por el momento sin posibilidades de encontrar trabajo.

Para tratar de solucionar este problema los alcaldes de las localidades citadas, se trasladaron a esta capital, solicitando de las primeras autoridades provinciales la urgente solución del paro. A tal fin propusieron que se efectúen rápidamente proyectos de obras — especialmente de carreteras — existentes en la provincia y que están pendientes de ejecución.

LA HUELGA HEROICA

BILBAO. — Más de 20.000 trabajadores bilbaínos de diferentes empresas han observado paros parciales o generales en señal de solidaridad con los trabajadores de Laminación de bandas en frío, de Echevarri, que siguen en paro desde el 30 de noviembre.

Los paros laborales afectaron a gran parte de las empresas vizcaínas, entre las once y las doce de la mañana, y se hicieron notar especialmente en las industrias de la comarca de Basauri, donde se produjeron paros casi generales en diversas empresas. Resultaron afectadas, entre otras, Edesa, Firestone, Basconia, Ceplástica y Prado.

En las dos márgenes de la ría se vieron afectadas diversas empresas, entre ellas Sociedad española de construcción naval, Euskalduna, Babcock-Wilcox, General Eléctrica Española, Altos Hornos de Vizcaya, Urbasa, Centrimetal y Permet.

CONTRA LA LEY INORGANICA

MADRID. — En el diario «Madrid» del 27 de marzo puede leerse: «El proyecto de Ley orgánica del Movimiento, lejos de acomodarse a las directrices trazadas por la Ley orgánica del Estado, las contradice, a nuestro juicio, pues, entre otros fallos, su articulado dificulta grandemente «la ordenada concurrencia de criterios» aludida por la Ley orgánica del Estado. Precisamente, el artículo cuarto de esta Ley orgánica del Estado define al Movimiento nacional como un sistema político «abierto a la totalidad de los españoles que comulgan con sus principios». Pero el proyecto de Ley orgánica del Movimiento, desviándose de esa línea integradora y nacional, se atiene a un espíritu inmovilista (y hasta regresivo), empequeñeciendo el sistema político — y a su órgano, el Consejo —, dado el sistema de elección que propugna. Con lo cual se desvirtuará gravemente el afán superador de disidencias justas que anima a la Ley orgánica del Estado.

SOBRE LAS GUERRAS CIVILES

Javier M. de Bedoya ha escrito en «Pueblo» de Madrid:

«... todo es nuevo a partir de «treinta años después». Resulta muy difícil resucitar muertos y nadie suele perder tiempo intentándolo: las nuevas generaciones aceptan siempre los mimbres nuevos, la terminología actual y son fieles a su propia contemporaneidad en relación con las circunstancias y con los problemas del día.

Queda, sin embargo, como papeleta, que al tiempo le parece dura de roer, la de los supuestos de la irreconciliación, aquellos motivos de fondo que hicieron irreconciliables, hasta la violencia, a unos españoles frente a otros. ¿Se ha llegado a la quintaesencia, al estudio severo y objetivo de todo aquello que nos hizo irreconciliables? Ahí es donde tenemos que atacar, con amplitud de visión, el futuro de España para hacer de él un camino transitable y cómodo para todos. Y conste que no me atrevería a indicar todavía, con la precisión con que ya se puede hacer respecto a la guerra civil americana, cuáles han sido las tres piedras en las que tropezamos los españoles en 1936, las piedras del escándalo, de la división y del odio, que nos llevaron a creer que la muerte valía más que seguir comulgando con aquellas que, desde el punto de vista de cada uno, reputábamos como intragables ruedas de molino.»

CONDENADOS

MADRID. — Los obreros asturianos acusados de delito de opinión (véase nuestro número anterior) Alfonso Brena Castaño y José A. Campa Alvarez, han sido condenados por el Tribunal de orden público a medio año de cárcel y al pago de 50.000 pesetas cada uno.

LA LIBERTAD CONTRA LA TIRANIA

MADRID. — Unos miles de estudiantes han manifestado el día 11 en la calle de Serrano contra el proceso incoado a once compañeros universitarios de Barcelona por delito de asociación clandestina, o sindicalismo libre. La celebración del juicio ha sido aplazada por el T. O. P., pero no obstante los universitarios estudiantiles han llevado a cabo la manifestación que habían proyectado. Durante la misma fueron atacados con furia por la Policía Armada a pesar de lo cual los agredidos prosiguieron su demostración de justicia en la Castellana, siempre gritando: «¡Democracia sí, dictadura no!»

LA FALANGE, INSTITUCIONALIZADA

MADRID. — Recientemente han sido aprobados por el gobierno franquista dos proyectos de ley que vienen a completar la anulación de toda sombra de libertad que supone la reforma del Código penal y la Ley de enjuiciamiento criminal. Las restricciones aportadas a las candidaturas para la Ley electoral significan que, en la práctica, los gobernadores civiles y el ministro del Interior escogerán a capricho los 110 procuradores a Cortes «populares». Las listas confeccionadas por la Falange circulan ya bajo mano a título de inviolables. Por otro lado, la Ley que institucionaliza al Movimiento (razón de la fuerza conseguida en 1 de abril de 1939) confirma todas las estructuras del Partido único junto con su burocracia interna. Cuando esa Ley era sólo proyecto, motivó — dicen — seria oposición de los ministros de Justicia (Oriol, monárquico) y López Rodó, técnico, comisario del Plan de desarrollo. Ninguna reflexión ha conseguido detener el triunfo fascista de la Falange a pesar de que a ésta se la consideraba desmerecida. Los personajes que más empeño pusieron en mantener la Falange por encima de España, fueron Solís, secretario de aquélla, Fraga Iribarne, ministro de Información, y Muñoz Grandes, caudillo 2 de la Anti-España.

NUEVA MANIFESTACION Y MAS DETENCIONES

MADRID. — Con motivo de la demostración estudiantil del 11 de abril fueron detenidos ocho alumnos de la Facultad de Medicina. Habiendo informado sobre la manifestación, los estudiantes de Medicina no entraron en clase y frente al edificio prorrumpieron en exclamaciones contra la «Prensa embustera» y los «periodistas vendidos». Acudida de nuevo la policía procedió a la detención inmotivada de cincuenta manifestantes.

Al día siguiente la manifestación se ha reproducido con 4.000 estudiantes.

Correo de Redacción

—V. F., Agde. «Hacia una Federación de Autonomías Ibéricas» de Felipe Alaiz se publicó creemos que en 19 folletos. Actualmente no existe colección completa. Miraremos de hallarte los folletos 3, 16, 17, 18 y 19, y los que no poseamos los reclamaremos para ti en el «C. S.» por si alguien quisiera desprenderse de los mismos.

—CASO HERMES. En los primeros tiempos de la guerra cayó preso en el frente de Aragón el compañero Liaño, que escribía en «Solidaridad Obrera» con el seudónimo de «Hermes». Una hija suya (C. L., de Mujeres Libres) se interesa por su padre debido a una relación publicada en LE COMBAT SYNDICALISTE por el compañero Diego Rodríguez. Sería interesante localizar a un compañero andaluz apellidado Liaño, que según Diego Rodríguez reside en Gibraltar. Escribir a esta Redacción.

—Insistencia obligada. Las páginas del «C.S.» son pocas para la cantidad de material, correcto o defectuoso, que recibimos. Lo advertimos de nuevo para que nuestra imposibilidad de dar satisfacción completa a todos sea comprendida, y para que ciertos disconformes reclamen en términos compañeriles. Y conste que lo decimos sin ánimo de frenar la recepción de escritos.

—J. G., Perpiñán. El tema del Congreso A. I. tratado así es espinoso, y anteriormente a tu escrito hemos orillado otros. Esta discusión sería improcedente en un órgano de la C.N.T., es decir, no específico. Para notas de información y estímulo, el «C. S.» puede ocuparse de dicho Congreso. No hay que olvidar que nuestros periódicos, antes que nada son proselitistas.

ADMINISTRATIVAS

—Guijarro, Aureille (B.-du-Rh.). Giro de 50 frs. Salvo error, tendrías pagado «C.S.» hasta el 30-6-68.

—D. López, Cl.-Ferrand. Giro de 193 frs. Pago «C.S.» nº 438 al 446. «Umbral» 61 y 62.

—Olivares, Lambesc (B. du Rh.). Recibido giro de 74 frs. pagas «C.S.» y «Umbral» hasta el 31-12-66.

—Floreal García, Montayral (L. et Gne.) Con tu giro de 24 frs. pagas «Umbral» hasta el 31-12-66.

—Andrés Domingo, Limoges. Recibido giro de 111 frs., pagando la suscripción de los compañeros indicados en talón y carta. De acuerdo con los pagos del 66.

—Víctor Crivillé, Montpellier. Giro del 13-1-67, pagando «C.S.» y «Umbral» hasta el 30-6-67.

—Puigvert, Fenouillet (H.-Gne.) Recibido giro 20 frs. «Umbral» hasta 31-12-67 y aumento «C.S.» 67.

—García Bautista, Cransac (Aveyron). Rdo. giro 15 frs. por el trimestre 67 de Casimiro Fernández Navarro y tuya.

—José Puyuelo, Cierp (Hte. Gne.). Recibido giro de 24 frs. para el año 67, como indicas.

—Moya, St-Etienne. Recibido giro de 74 frs. para «C. S.» nº 442-447 y «Umbral nº 62.

IMPRESIONES DE UN VIAJE

NI MAYORIAS NI MINORIAS

MALA inspiración hemos tenido mi amigo y yo al emprender este viaje. Es domingo, la lluvia torrencial nos hace correr en busca de un refugio para guarecernos del aguacero.

Nos encontramos en el pueblo Y. Nuestra primera visita la reservamos a los compañeros de la F. L., viejas amistades de siempre.

Llegamos al domicilio del secretario, compañero dinámico, y entusiasta defensor de la C. N. T. Cabello blanco tiene, pero en actividad daría mucho que hacer a los más jóvenes que él.

Este domingo celebran asamblea. Queremos retirarnos para no ser indiscretos, y los compañeros reunidos nos ruegan que nos quedemos e intervengamos si lo creemos conveniente.

— Entre compañeros — nos dice — no hay secretos, el que pertenezcáis a otra F. L. no tiene importancia; todos formamos parte de la gran familia confederal.

Da comienzo la asamblea y esperamos que se nombre la mesa de discusión. Presidente y secretario de actas, pero no es así. Los compañeros, al darse cuenta de nuestra extrañeza, nos dicen:

— No, aquí no nombramos ni secretario de actas ni presidente de mesa.

— ¿Cómo os arregláis para el buen funcionamiento de la asamblea?

— Habréis observado que ese compañero, voluntariamente — y si no es él otro lo hace — cogió la pluma y papel y se dispone a levantar acta.

— Pero para el buen orden de la reunión tenéis necesidad de un presidente.

— No tenemos necesidad del mismo ni de nadie que ponga orden, pues casos son éstos que siembran desorden y enredan un poco.

Todos los compañeros saben que, para intervenir en la discusión tiene que dejar termine de hablar uno para que otro intervenga en la discusión, y como os daréis cuenta, el respeto mutuo no se pierde y no hay griterío.

— ¿Pero las proposiciones no las sometéis a votación?

— En esta F. L. no se vota. No se toman acuerdos por mayorías y minorías.

— ¿Vuestro sistema?

— Es fácil. Los compañeros discuten y argumentan sus puntos de vista tratando de llegar a un acuerdo por la reflexión, y no por la apisonadora de la ley de mayorías.

— ¿Y si en algún punto de la discusión no llegáis a poneros de acuerdo?

— Lo dejamos para la próxima reunión y volvemos a discutir lo que parece ser causa de desacuerdo, y después de maduro razonamiento, no se da el caso de tener que recomenzar. Todo se pasa en armonía y ningún compañero trata de coaccionar a otro para que acepte su criterio.

— Pero hay compañero que por los motivos que sean no asistió a la asamblea, se coloca en una situación completamente fuera de lo que acordásteis, al menos que consienta adherirse a lo que habéis acordado.

— Cuando un compañero estuvo ausente, procuramos saber las causas de su ausencia para prestarle la ayuda necesaria si de ésta tiene necesidad y al mismo tiempo le informamos de lo tratado en la asamblea, solicitando su asentimiento o rechazo a lo tratado.

— ¿Pero si hay que tomar acuerdo con toda urgencia sobre un problema que no admite demora?

— Entonces verás que los compañeros na tardan en ponerse de acuerdo.

— ¿Por ejemplo?

— Lo que acaba de pasar en España con esos falsarios que con el nombre de la C. N. T. y del anarquismo han hecho pactos y componendas con falangistas, curas, frailes y autócratas de toda laya. Todos los compañeros sin excepción nos pusimos de acuerdo para reprobar — como lo hizo la casi totalidad del Movimiento — lo que para nosotros es una incongruencia digna de toda falta de razonamiento y de ausencia total del anarquismo de los que se pretendían tales y no lo eran.

— ¿Cómo habéis podido llegar a un resultado tal de razonamiento?

— Eliminando el sectarismo y el fanatismo. Aquí todos somos maestros y discípulos a la vez.

— Pero para llegar a ese nivel de comprensión y de eclecticismo hace falta una gran dosis de cultura.

— Procuramos, poco a poco, adquirir ésta. Es nuestra constante preocupación. Estamos convencidos de que no se puede pretender eliminar la tiranía sin antes haberla eliminado de nuestro comportamiento. Mientras queden resabios de autoridad en el individuo, no habrá sociedad libre.

— ¿Proyectos?

— Varios. Entre éstos está la organización de una biblioteca para todos y una escuela para adultos, así como suscripciones permanentes pro-España oprimida, distribución de folletos, conferencias y charlas. Para llevar a cabo éstos y otros proyectos que tenemos en cartera, nos hacen falta fondos y los anarquistas no tenemos cajas de resistencia y sólo con la voluntad — que es grande — contamos.

— ¿Por qué queréis guardar el anonimato?

— Guardamos el anonimato porque no nos interesa el nombre, como tampoco tiene interés para nosotros adquirir renombre, y no creáis que esta modestia se cubre con velo pretencioso. Una cosa nos interesa: hacer, hacer mucho y cada vez mejor, continuando la lucha y manteniendo nuestros caros ideales de amor y fraternidad. Los acontecimientos que se están desarrollando en España requieren nuestra atención y disposición de lucha. Esa juventud no dispuesta a soportar por más tiempo el dogal que la tiranía fascista le impone, cuenta con nuestra simpatía y solidaridad. Los trabajadores en huelga, que, desafiando al verticalismo y a la bestialidad salen a la calle a luchar contra todo eso, ocupan fábricas y talleres; éstos tienen nuestro apoyo y en nuestras reuniones buscamos la fórmula que sea más eficaz y más rápida para hacerles llegar nuestra solidaridad; y establecemos el diálogo, y como siempre, sin mayorías ni minorías, todos los compañeros tienen las mismas o parecidas disposiciones de combate.

Nos despedimos de estos amigos y compañeros convencidos una vez más de que el anarquismo no sufre crisis ninguna. Estos compañeros con su dinamismo y ejemplo, lo dicen, sin ostentación ni vanas pretensiones.

FABIAN CABALLERO

NECROLOGICA

BERNARDO LOPEZ

Málaga confederal, Andalucía libertaria, la C.N.T. de España en el Exilio y la Federación Local de Marsella, pierden a uno de sus mejores militantes.

Víctima de una enfermedad que le aquejaba desde tiempo ha, falleció en la madrugada del 1 de abril de 1967, en el Hospital de la Concepción de Marsella.

Bernardo López Altea contaba con 73 años y toda su vida fue un ejemplo de actividad y su conducta una demostración gráfica de sus concepciones ácratas.

Fácil orador, organizador eficaz, hombre de acción, fue un valor permanente para la C.N.T. y el Movimiento Libertario en España.

En el exilio militó activamente en el Africa del Norte hasta que, a raíz de los acontecimientos por todos conocidos, vino a residir en Marsella, incorporándose seguidamente a su F. L. y participando, cuando su precaria salud se lo permitía, a todas las actividades orgánicas.

Se supo granjear las simpatías de todos los compañeros por su sencillez y forma de expresarse, siendo muy estimado por los compañeros de la F. L.

Seis días antes de su fallecimiento estaba presente en Conferencia que el compañero Capdevila, de Perpignan, daba en la Bolsa del Trabajo de Marsella. Allí ya se encontró mal, siendo por la misma tarde trasladado al Hospital, lo que confirma su amor por la Organización y las ideas que la informan.

Su sepelio fue, naturalmente, civil, celebrándose el lunes día 3 por la mañana. Al mismo acudieron gran cantidad de compañeros que le acompañaron hasta su última morada, no faltando las representaciones de la F. L. de Marsella, de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza y de S.I.A.

Seguir su ejemplo será nuestra norma para poder proseguir la lucha encaminada a liberar España de la tiranía franquista y asegurar la continuidad de la C.N.T. íntegramente, hasta el triunfo total del ideal libertario.

El Secretariado.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

EL PAN DE LA IGNOMINIA

CIRCUNSTANCIAS físicas nos han obligado a guardar silencio ante ese vituperio que, unos cuantos yillanos, han querido lanzar sobre el limpio historial del M. L. español. Pero interpretando aquello, de «la enfermedad es un estado de ánimo», hénos aquí descorriendo el velo de nuestro mutismo, para unir nuestra protesta a la de los compañeros que dentro y fuera de España han salido en defensa del anarcosindicalismo. Esta acción, indiscutiblemente ha estropeado los planes de los camaleones verticalistas y el de esas figurillas de la deformación.

De ahí que pensemos echar al profundo barranco de las corrupciones morales, a esos individuos que, metidos en la más innoble de las conspiraciones, unieran su perversidad con la del falangismo, sin tener en cuenta que quedamos dentro de la organización infinidad de trabajadores que jamás formarán parte de la indecorosa reata de estómagos agradecidos.

Nosotros, que en el curso de nuestra vida, hemos sentido con fervor la ideología de la C.N.T. repudiamos a esos domesticados por gusto al pan de la abdicación.

Si esos neo-verticalistas han querido llevarnos al campo de sus fechorías, ha sido con la perversa intención de que todos cargásemos con las responsabilidades que, al hundirse la dictadura, han de ser exigidas en el plano nacional. Equivocados en esto serán ellos solos quienes pasen a la historia política de la España negra, con un acto más de indignidad propio de sujetos moralmente inferiores.

Nadie debe olvidar que en la C.N.T. sus hombres pueden disentir, en ocasiones. Pero de ésto a confundirse con el enemigo, media una distancia absoluta.

Si durante su existencia la C.N.T. no se dejó amilanar por las duras acometidas gubernamentales, la burda combinación preparada por el verticalismo caerá asimismo en el vacío. Mientras el momento de la calma llega, pensamos en la militancia que en el interior muerde por ahora el polvo de la impotencia por no poder llamar al orden a los voluntarios de la bajeza que, respaldados por los falangistas, tomaron el partido de la traición en un intento de clavarla en el corazón de la C.N.T. Pero no. El criterio de los hombres de la M. L. les ha sido naturalmente adverso; sosteniendo la marcha revolucionaria de la C.N.T. Con semejante conducta los entreguistas quedan abocados al fracaso y a la repulsa del amo franquista que no podrá apreciar los servicios de sus nuevos lacayos.

Es preciso que la clase obrera española sepa, que ni hoy ni mañana tiene misión a cumplir dentro de ningún sindicato que huela a vertical o a «demócrata»-cristiano. En ellos se agazapan cuantos sujetos traten de detener el impulso libertario del pueblo español.

Nosotros, hombres pertenecientes a la organización obrera C.N.T., creemos en la necesidad de una sincera unión, de un sentido entendimiento entre compañeros de tendencias claras y honestas, factor importante para que en un próximo futuro puepueda hacer frente a la nueva ola de jesuitas-obreros que hoy se reparten el pan de la ignominia.

DIONISIO CRESPO

MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobón Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CONOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a Helenio Molina, 11, rue Jean Moinon, París (Xe), C.C.P., París 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

B.D.I.C

AREA MUNDIAL

El dinero de C. I. A.

ESTA sigla últimamente tan manoseada indica un organismo oficial norteamericano destinado al espionaje en todo el globo. Es el equivalente de un «2e Bureau» o de un «Intelligence Service». Todos los Estados poseen servicios equivalentes, sin que los gobiernos marxistas se libren de semejante delito. Uno espía a otro en todos los terrenos. Recordamos que hace años en la región parisina fue robada por extranjeros la pieza matriz precisada para la obtención de cristales de gran aumento para la astronomía. En asuntos de guerra, no digamos.

Un espía resulta ser personaje honorífico y condecorable en el país que de él se sirve. Pero en terreno contrario se le considera poco menos que la hez del mundo. Un asesino vulgar puede ser condenado a 12 años de presidio y menos; pero a un espía ajeno, calificado, se le fusila. El honor patrio tiene concepciones particulares.

Para penetrar en los secretos del país de enfrente, los servicios de espionaje emplean procedimientos de seducción yendo desde el engaño más fino al soborno más asqueroso. Siendo el dinero el signo de interrelación más estimado, el mismo circula por el mercado negro de la tentación en cantidades torrenciales. Ecuánime o acerado habrá de ser el hombre que, posesor de facultades y de grandes necesidades, no renuncie a su honradez ante el cosquilleo de una fortuna que, con una indelicadeza discreta puede quedar enteramente suya.

C. I. A. ha estado, y sigue estando sin duda, en la línea corruptora de voluntades a fin de obtener lo que por vía expedita y limpia no lograría. Procede igual, exactamente igual que las diplomacias secretas de todas las naciones. Pero, abarcando Washington un panorama terráqueo — y ya espacial — considerable, considerables han de ser los medios de soborno o putrefacción de conciencias que emplee, en cuyo caso, aparte secretos de gabinete ajeno y de índole militar, concurren, en el factor «dominio político del mundo», las compras de plumas columnistas, de redacciones enteras; la sumisión vergonzante de sindicalistas sui-generis a oponer a sindicalistas antiamericanos; la perversión de políticos de la nación que sea para que defiendan en su país la corriente imperialista norteamericana en oposición a otro imperialismo efectivo o en ciernes, etc., etc.

Siempre en el caso concreto de C. I. A., pero ahora en su derivación española, Franco espía nuevas generosidades dolarianas agitando el fantasma de un comunismo... con el cual trata a puerta cerrada. El Tío Sam averigua el valor de los sindicatos clandestinos españoles y se siente inclinado a neutralizarlos con aportaciones de dinero, puesto que Wall Street no cree en la firmeza moral o ideológica de los hombres. Será a cargo de C.I.A., o de la masonería (puesto que esta doña Entrometida enseña sus enaguas en la «verticalización» de ciertos ex cenetistas en un tiempo famosos). O será de manera indirecta, puesto que dinero neoyorquino en España puede ser recibido de sindicatos obreros norteamericanos, a su vez cotizados por C. I. A...

El procedimiento puede parecer correcto. Un donativo, varios donativos, unos representantes obreros improvisados, en España pueden recibirlos, máxime concurriendo allí necesidades imperativas. Pero la renuncia a los viejos ideales, y en ocasiones al mismo principio antifascista, puede ser la compensación esperada, si no exigida, a esas aportaciones dolarianas que si no manchan amanceban; que si no caen en bolso de Judas deben dejar, cuando menos, al « habiente » sumamente pensativo...

LOS ARABES CONTRA ISRAEL

CUANDO en 1946 los judíos consiguieron establecer nacionalidad propia en Palestina bajo el dominativo de Israel, millón y medio de árabes tuvieron que salir de su «patria» de hacia 700 años para acampar en tierras jordanas bajo la protección económica de las Naciones Unidas. No están cómodos ni resignados estos refugiados mahometanos, y en su pugna para reintegrarse a sus lares están ayudados por Egipto, Siria, Jordania y Líbano, siendo actualmente el más combativo el segundo de estos Estados, después de la derrota sufrida por Nasser en los campos cirenaicos invadidos por las tropas de Ben Gurion hace unos diez años.

Los judíos perdieron su patria palestina en guerra contra el emperador Adriano después de haber sufrido invasión siria en época anterior a la Era moderna. ¿Quién es dueño real de la tierra? Mientras los hombres no rectifiquen de conducta, el problema posesivo se irá complicando — no resolviendo — a balazos.

El caso es que el Estado israelita, al poseerlas, fecundó unas tierras que los árabes trataban a pata pasajera de camello. Lo que hace cincuenta años era un dechado de esterilidad ahora lo es de fecundia. Los kibutz, o colectividades agrícolas, puntúan todo el país, preferentemente en lugares fronterizos. El agua ha salido de pozos artesianos y el suelo ha florecido. El río Jordán alimenta el lago Tiberiades y de éste parten canales de irrigación para adobe de nuevos cultivos. Refugiados (Jordania) y sirios, tratan de impedir a toda costa la labor judía y hostigan desde fuera y sabotean en incursiones terreno adentro. Los topetazos de este jaez han sido numerosos y a veces sangrientos, y peligrosos para la paz extensiva. Los campesinos israelíes laboran con el fusil al hombro y de noche mantienen puntos de mira, y una nueva agresión siria habida el 7 de abril fue repelida con fuegos de fusilería, de cañón, de tanques y de ametralladoras aéreas. Con decir que en lucha espacial los sirios perdieron seis aviones, dejamos significada la extrema violencia de un solo día de lucha.

No obstante, Damasco promete nuevas agresiones anti-israelíes pese a que Egipto, con pacto defensivo y todo, no reaccionó ante la derrota de su amigo frente al enemigo común. Jordania, igualmente comprometida en la pugna contra el gobierno de Jerusalén, pero amenazada a la vez por el imperialismo egipcio y por la intemperancia damasquina, parece haberle gustado la lección guerrera judía aplicada al vecino sirio, hostigador de los refugiados palestinos contra la política de prudencia del reyezuelo Hassan II.

Por nuestra parte, vemos que un país de bonigos que era antes, ahora lo es de naranjos y otras riquezas merced a ese sistema colectivo de trabajo al que solamente (¡solamente!) le falta la pátina libertaria que lo dejaría próximo a nuestros medios empleados en el agro confederal durante la revolución y la guerra española, en las que el papel de saboteador del colectivismo popular corrió a cargo del Partido Comunista meses antes de que el general Franco aniquilara completamente el esfuerzo igualitario y trabajador del campesinado español.

L'A. G. E. L. (1) ET LES LUTTES SYNDICALES DES OUVRIERS ET DES SYNDICATS

Dans un communiqué l'A. G. E. L. éclarait notamment :

« Ayant pris connaissance du recent développement des luttes syndicales des étudiants et des ouvriers espagnols, l'A.G.E.L. estime que la caractéristique essentielle de ces luttes est que l'objectif formulé en 1965 par les assemblées libres d'étudiants : « Pour la nécessaire solidarité avec les travailleurs » est désormais atteint.

Nous nous félicitons de l'ampleur du mouvement étudiant pour la conquête des libertés syndicales : nous relevons que cette revendication est désormais étroitement liée à celle de la démocratisation de l'Université et de la société : nous y voyons le signe de la maturité croissante du mouvement étudiant et de la direction clandestine du syndicat qui le dirige la F. U. D. E.

« Nous sommes solidaires de ces luttes et nous appelons les étudiants de Lyon à se tenir prêts à répondre à l'appel à l'opinion mondiale que viennent de lancer les étudiants espagnols.

Pour un soutien à leur lutte pour la démocratisation de l'Université et de la société et pour la mise en liberté immédiate de tous les étudiants détenus. »

(1) Association générale des Etudiants lyonnais.

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

VII. La corriente «conservadora»

EN nuestra entrega anterior hacíamos alusión a una corriente intermedia que abogaba por la edición íntegra, sin intercalaciones ni amputaciones, de los textos, traducidos, que integran la obra de Faure debiéndose, sólo al final, añadir a modo de apéndice las actualizaciones que en tres décadas se imponen para un «aggiornamento» de la Enciclopedia Anarquista.

Queremos, ahora, regresar a los puntos de partida en lo que a las cuatro corrientes básicas se refiere y citar diferentes párrafos de una misiva de Juan de Orán quien se volca, decididamente, en favor de la corriente «conservadora».

«Se dice por parte de la corriente «modernista» — señala Juan de Orán — *que dicha obra adolece de partes que pueden considerarse como arcaicas. Esta es una opinión. Pero no está probado que esta opinión de hoy sea mejor que la de aquellos que escribieron la obra, y valga más con relación a las ideas anarquistas.*

«¿No será también que es esta época de la técnica que influye en nosotros haciéndonos víctimas del famoso materialismo histórico del no menos famoso Marx? Para éste, que se burlaba de la filosofía, todo depende de la técnica: el pensamiento, el arte, la moral, etc., y sacamos la conclusión lógica de que cada vez que se modifiquen las condiciones económicas y el estado de la técnica, también habrán de modificarse nuestras concepciones sobre la justicia, la libertad, etc.

«Entiendo, por mi parte, que las obras han de quedar como las escribieron sus autores. Sería una calamidad modificar (lo que equivaldría a matarlas) las obras de los pensadores y hombres de ciencia como La Boétie, Diderot, Goethe, Guyau, Han Ryner, Galileo, Büchner, Flammarion, Einstein, cuyos trabajos hechos en favor del verdadero progreso de la humanidad pertenecen a la historia tal como los hicieron. Si todo lo escrito se modificara no tendríamos historia verdadera e ignoraríamos todo lo grande de lo que fue el pensamiento de los pueblos.

«¿Qué es lo que ha cambiado? La técnica, no las relaciones humanas que son siempre, como antes, las de amos y esclavos. Esto es el Siglo XX que está vuelto de espaldas deliberadamente a toda tentativa de progreso social. ¿Dónde está el cambio? En los grandes carniceros que han inventado las armas nucleares. Esta ciencia que en lugar de favorecer al hombre sólo sabe hacer de él un esclavo, un objeto. Toda esta ciencia, con su pregonada electrónica, no tiene ni puede tener el don de alterar la realidad de las cosas, frente a la cual la defensa de la libertad del hombre se hace cada día más apremiante y la ideología anarquista más necesaria para que el individuo pueda, de una vez, liberarse de todas las tiranías. El fin perseguido por la Enciclopedia no es, precisamente, el de exponer los progresos de la técnica. Ella se refiere, más que nada, a la cuestión social en su aspecto moral con un carácter bastante parecido al que tuvo la enciclopedia de Diderot. ¿Es que alguno pensó en cambiar la obra de los Enciclopedistas a pesar de que las cosas han cambiado? No es lo mismo modificar (eso es absurdo) un pensamiento, y esto no prueba que se le mejore, que perfeccionar el funcionamiento de una bicicleta. El verdadero problema continúa siendo el increíble espíritu de servidumbre de la multitud. Todo el esfuerzo de la evolución, para nosotros, está en el desarrollo del espíritu de rebeldía para evadirse audazmente de la moral gregaria. Nunca como hoy contaron los hombres con más medios para educarse y entenderse y sin embargo...

«Hacer revivir las obras de valor es lo que hace falta, y no enterrarlas. Al fin y al cabo somos contemporáneos de Sebastián Faure. No hace tanto tiempo que oímos aún su voz en el mitin celebrado durante la revolución en el «Olimpia» de Barcelona. Hace apenas media docena de años todavía vivían, y quizás vivan aún algunos, de los colaboradores de la Enciclopedia Anarquista, como Gerard de Lacaze-Duthiers, Emile Armand, Manuel Devaldes y otros que no dejaban escapar la ocasión para mofarse de los eternos plataformistas que tienden a intervenir en las instituciones del Estado, seguramente para mejor destruirlo.

«Los que quieran una obra diferente de la de Faure pueden recoger la idea de éste sin que, con el pretexto de mejorarla, echen a perder un trabajo que merece se le respete. Están libres de tomar de éste todo lo que les apetezca, pero entonces ya no será «La Enciclopedia Anarquista» de Sebastián Faure.

«A lo sumo, lo que se podría admitir, para los que deseen cambio, sería que al final de la obra se publicara un apéndice o suplemento, por lo que se refiere a los avances de la ciencia, siempre y cuando sea esto útil y sirva al mejoramiento de la humanidad...»

La inquietud de Juan de Orán, el temor de que la nueva versión, en español, de la Enciclopedia Anarquista, entrañe una modificación, sea ella leve, de la obra que aportara al ideario ácrata Sebastián Faure es compartida por un buen número de libertarios que, al igual que Juan de Orán, se abrazan decididamente a la corriente «conservadora». Esta corriente es discutida, por otra parte, por aquellos que tienen en mente una acepción más fiel a la etimología del vocablo «Enciclopedia», los cuales remachan el hecho de que treinta y pico de años son demasiados para orillarlos y aceptar, tal como lo hicieron los suscriptores de la primera versión francesa, todos los textos que integran la obra sin que medie un esfuerzo, fuera él mínimo, conducente a una actualización de aquellos vocablos que tal cosa reclamen.

Los lectores del «Otero de la Enciclopedia» deben continuar manifestándose sobre estas cuestiones que hemos planteado. Juan de Orán, que ha exteriorizado su sentir, se identifica con el Grupo Editor en el párrafo siguiente: *«Otro error grave sería tomar una decisión sobre este asunto, aplicando la estúpida ley de las mayorías ya que, a mi entender, es el valor de las razones, de los argumentos, el análisis sereno y meditado del Grupo Editor, de los que han tenido la iniciativa de este proyecto, que debe contar para el estudio y realización de esta cuestión (teniendo en cuenta las opiniones emitidas por otros) y no la fuerza del número.»* Como decíamos en nuestra segunda entrega, el Grupo Editor tiene su plan trazado pero estima que debe tener «en cuenta las opiniones emitidas por otros» como sugiere nuestro corresponsal. El Buzón de la Enciclopedia está abierto...

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

Manuel Barberá, St.-Dizier. — Para los efectos de suscripción debes considerar el dólar a 4,95 francos. Este es el precio por fascículo, sea para la versión española o la francesa. Te hemos abierto ficha.

Alexandre Caillet, St.-Etienne. — Les fascicules te parviendront du Vénézuéla. L'Encyclopedie, en français, aura environ 60 fascicules — prix du fascicule 4,95 frs. — Le réglement de ton abonnement peut se faire tous les trois, six ou douze mois, d'après tes possibilitées.

Agustín Fumadó, Osseja. — Recibidos tus 120,00 francos y tu carta especificando el concepto.

Aquilino Gainzarain, Bonas. — Recibidas tus apreciaciones que oportunamente insertaremos.

Maurice Laisant, Paris. — Ferrer nous à passé ta souscription. Les fascicules t'arriveront directement de Caracas.

Pedro Monino, París. — Tu dirección obra ya en poder de Caracas para que se te envíe paralelamente, la edición francesa y la española.

Roger Dorcy, Oullins. — Ton adresse est envoyée au Vénézuéla d'où te parviendront les fascicules, tous les fascicules. L'abonnement tu peux le faire à notre CCP, Elena Graells, CCP 87-21 Monrpellier en ayant compte que le prix est de 4,95 par fascicule.

Alberto Cartagena, Auch. — El costo es de 4,95 francos al CCP que ya conoces.

Gilbert Legros, Pomponne. — Inscription ouverte. Le reglément peut se faire a notre CCP que tu verras plus haut.

F. Ferrer, Orléans. — Recibidas tus últimas cuartillas de traducciones. Mandadas a Venezuela las direcciones de los «posibles suscriptores».

Hem Day, Bruxelles. — Merci pour la collaboration.

Maurice Joyeux, París. — En réponse à la tienne, lettre suit.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:
24, rue St-Marthe, 75, Paris (X)

Las siete maneras

COMO órganos de defensa de los dominadores contra los dominados y por la regularización de la concurrencia entre los primeros, asume el Estado siete maneras, a saber: la económica, la financiera, la política, la militar, la jurídica, la religiosa y la pedagógica. Me interesa ocuparme, hoy, de la última.

Se comprende que para los poseedores es importante mantener a los obreros con mentalidad retrógada para que acepten indefinidamente el régimen social vigente. Para ello el Estado asume la función de pedagogo. Con el bien entendido de formar, para la complicada industria moderna, obreros suficientemente capaces para el objeto. Medida de instrucción que, aunque tendenciosa y viciada, le ha resultado arma contraproducente a causa de las luces libertarias penetradas en este proletariado escogido, al extremo de haber comprendido la realidad de la vida y la indignidad del sistema del salariado.

En preparación idolátrica, la educación que llamaremos burguesa tiene una clave: el preconcepto. Por el mismo proceso establecido en el cuartel, la pedagogía al uso graba, a fuerza de repeticiones y conceptos falsos, algunas ideas esenciales para el sistema, en la mentalidad de los educandos, no importando la edad de los mismos. Esas ideas torcidas, o preconceptos, se convierten, poco a poco, en dogmas «indiscutibles», en idolatrías subjetivas que modernamente han tomado el cariz de políticas para introducir en la modernidad el concepto antiguo de parias y señores. Se va con esa táctica, también, a la estabilización de un infantilismo de civilizados llamado «deber cívico» para obediencia a las instituciones tradicionales: autoridad, leyes, escala social, propiedad sagrada patria, constitución, bandera, voto, justicia, ejército, policía, derecho divino, etc., todo conducente a mantener la supremacía de una clase sobre otra.

A tal fin, el maestro de escuela adquiere para el Estado una importancia mayor. El mediante, la criatura humana puede ser desviada en sus años tiernos, cuando el raciocinio no está en condiciones de reclamar su derecho. Consciente del interés de la medida, toda gobernación gasta buenas sumas para desarrollar esa pedagogía contraria al interés social, poniendo suma atención en seleccionar el personal, admitiéndolo solamente adicto y rutinario. Contribuye a esta misión de desvío de la conciencia humana, la sañuda intervención de los curas, propaladores de imágenes de ultratumba, en parte coincidentes con las imágenes laicas de antetumba. Así ambas escuelas evitan la superación moral de la especie manteniendo el atraso social de la misma. Fantasmas religiosos y «constitucionales» para conseguir la finalidad de dominación que el Estado, sin importancia del color del mismo, en todo tiempo se propone.

Por nuestra parte interesa evitar que el niño alcance la adolescencia cargado de prejuicios, maduro para la resignación, aceptando el orden estatuido como una fatalidad o una razón de vida. Para cortar esa corriente perniciosa siempre ha habido gran esfuerzo a realizar a cargo de los anarquistas. Piénsese en la Escuela Moderna, en la Escuela Integral y demás intentos ensayados. En la Escuela Natura del Clot se preparó a los niños para la comprensión racionalista y para la Universidad incluso. La indicación valedera está hecha, y urge seguirla. Cierto, carecemos de base económica. Hallémosla, mientras la pedagogía racionalista se desarrolle en nuestros propios hogares.

MIGUEL FOZ

EN BURDEOS

Gran Mitin el 1º de mayo a las 9 y media de la mañana en el Cine des Capucins, organizado en colaboración con la C.N.T. francesa, para conmemorar a los Mártires de Chicago, en el que intervendrán los compañeros

J. SORIANO, por la C.N.T.F. y F. MONTSENY por la C.N.T.E.

Se invitan a todos los refugiados, emigrantes y trabajadores en general y a todas las FF. LL. y compañeros del Núcleo a que hagan acto de presencia en el mismo. Por la tarde, a las 3, en el mismo local, gran festival de Variedades a cargo de la compañía Teatro Total «Nid d'Art» de Toulouse que obtuvo gran éxito el año pasado. Cantos y danzas, skets, etc.

Organizado por la Confédération Nationale du Travail

1º DE MAYO EN PARIS

Mitin Conmemorativo

por la mañana, tomando parte oradores de la C.N.T. francesa y española.

Compañeros, reservad la mañana del 1º de mayo.

Conferencia de Capdevila

EN MARSELLA

(Continuación y fin)

FUERON miles los trabajadores que llenaron las cárceles. En 1934, el pueblo asturiano se batía en la calle heroicamente. La C. N. T., la F.A.I. y la F.I.J.L. formaban un cuerpo homogéneo dispuesto a cerrar el paso al enemigo.

Desde 1931 hasta 1936, el movimiento obrero español se puso al rojo vivo. Las elecciones las perdieron las izquierdas por torpeza de los gobernantes. Pero decían que fue por culpa de la C. N. T., que aconsejaba a los trabajadores de no votar.

El gobierno republicano tuvo tiempo más que suficiente para deshacer el movimiento conspirativo contra la República. No hizo nada por evitar la tragedia que aún dura en el pueblo español.

En el Congreso del Consevatorio de 1932 salieron otra vez a relucir las reminiscencias de la política. Pero la mayoría aplastante de los delegados se levantó contra tal maniobra. No tuvieron más remedio que reconocer, una vez más, que nada de común existe entre la política y la C. N. T.

Cuando se produjo el 19 de julio de 1936, la acción revolucionaria del pueblo desbordó la autoridad del gobierno. Prácticamente el Estado no representaba nada en aquellos días de heroísmo. Eran los sindicatos obreros los que pusieron en marcha el trabajo y la economía del país. Fueron los sindicatos obreros los que legalizaron las colectividades de la industria y del campo.

Después vino el gobierno a darle carácter legal a la obra que ya había realizado el pueblo. En el Consejo económico de la Generalidad hubo bastante regateo entre los que representaban al Movimiento libertario y los representantes de la pequeña burguesía, para reconocer, como obra legal del pueblo, las colectividades y todas las conquistas revolucionarias.

No obstante, a medida que el gobierno se iba afianzando, los obstáculos a la obra de la revolución se hacían mayores. El sabotaje tomaba incremento según crecía la fuerza del Estado. La oficina de armamento retiraba la maquinaria de las fábricas colectivizadas y las emplazaba en los talleres intervenidos por el gobierno.

Las divisiones comunistas, mandadas por el «Campesino» y Líster se dedicaban a destruír las colectividades y a perseguir a sus mejores organizadores.

De todo esto se deduce que somos incompatibles con la política y con los políticos. Nosotros queremos una sociedad nueva. Los políticos se esfuerzan por mantener los privilegios y la desigualdad. Por ello nada tenemos de común con la política ni con sus representantes.

El Comunismo Libertario que nosotros preconizamos es adverso a todos los demás regímenes autoritarios.

Los que diciéndose confederales se inclinan por la política de una forma más o menos camuflada, nos tratan de fósiles y de desplazados a los que seguimos en la línea recta de nuestros postulados.

Si pudieran combatir nuestra actitud en las asambleas, no pondrían ningún reparo en hacerlo. Se abstienen de atacarnos de frente, porque saben que la militancia libertaria rechaza abiertamente sus propósitos. Es por ello que se valen de todas las artimañas que están a su alcance, para desviar, solapadamente, a la Organización de la ruta trazada por los precursores del anarco-sindicalismo.

Los trabajadores, los libertarios hicimos cuanto pudimos por impedir el triunfo del enemigo y transformar la estructura económica de la sociedad. El Vaticano y la reacción internacional, se prepararon para destruir el avance social que había dado el pueblo español.

La reacción española, que en todas las épocas se ha destacado por su crueldad y por su desprecio a los humildes, consiguió triunfar e imponer en España su régimen de barbarie.

Sabemos que nada hay permanente, todo cambia y se transforma en la vida. Esperamos que el pueblo español termine algún día con ese cáncer que le roe hace siglos.

Perdida nuestra contienda, los que pudimos escapar fuimos acogidos en campos de concentración, donde sufrimos toda clase de vejamen. Nosotros queríamos trabajar donde fuese; pero no fuimos escuchados.

Sin embargo, cuando este país fue invadido por los alemanes, los españoles se incorporaron a la resistencia, donde muchos perdieron la vida, para combatir al fascismo.

Como recompensa de las dos guerras tan tremendas que ha sufrido el mundo, los trabajadores son expulsados de las fábricas y demás centros de trabajo. Las pruebas están a la vista.

Después vino la revolución cubana. Desde la sierra de la isla del Caribe, el pueblo cubano derrotó la dictadura de Batista. Pero por carencia de capacidad para terminar con todo vestigio de autoridad, cayó seguidamente en otra dictadura tan feroz como la que había heroicamente derribado.

Igual ha pasado en el pueblo argelino. Para cambiar de amos, no hace falta tanto sacrificio, ni derramar tanta sangre.

A mediados del siglo pasado, la esclavitud quedó suspendida; pero los trabajadores continúan siendo esclavos del salario.

En los países comunistas, la coacción y el abuso es lo que domina. Los intelectuales, todos cuantos hombres quieran esclarecer los cerebros de las masas trabajadoras, sufren la presión del Estado.

Si los pueblos no reaccionan, estamos expuestos a caer en un nuevo fascismo que anule toda libertad y todo progreso social. De ahí nuestra convicción de que el sindicalismo libre y revolucionario, debe imponerse frente a tanta falsedad y a tanta ignominia. Para ello hemos de elevarnos a la ética de nuestros ideales.

Es necesario que los trabajadores estemos capacitados para poder transformar la sociedad en que vivimos por otra más justa, donde el trabajo y la libertad estén garantizados para todos, sin parásitos de ninguna clase.

Nuestra unión y nuestra conducta contribuirán a conseguirlo lo antes posible.

***

Como se habrá podido observar el tema desarrollado por el compañero Capdevila se ha debatido otras veces, tanto en la prensa como en la tribuna confederal y libertaria.

No obstante, siempre es bueno recordarles a unos y enseñarles a otros, el valor de nuestras ideas, así como el de los hombres que las propagan y defienden.

Revivir el pasado para ser consecuentes y tenaces en el presente.

QUINET

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN MARSELLA

Organizada por la Federación Local CNT de Marsella tendrá lugar el domingo 30 de abril, a las nueve y media de la mañana, en la *Salle Pelloutier* de la antigua Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1er).

El compañero José Muñoz-Congost disertará sobre el interesante tema: «Permanencia libertaria de la C.N.T. en el presente y futuro español».

Esta conferencia pública clausurará el actual ciclo que con tanto éxito han venido celebrándose.

S. I. A. DE ALBI

La agrupación «Amigos de S.I.A.» celebrará reunión el 23 de abril en la sala «Force Ouvrière» a las 9 y media de la mañana y a la cual se invita a todos sus adherentes y simpatizantes a la misma, por lo interesante a informar.

F. L. DE TOURS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 23 de abril a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos.

CICLO DE CONFERENCIAS SOBRE LA ACTUALIDAD ESPAÑOLA

El Centro de Estudios Sociales y Económicos de propone realizar, como fin de temporada, un ciclo de conferencias en torno a la actualidad política española y las posibilidades de actuación de la oposición antifranquista después del referéndum, requiriendo al efecto la participación de varias personas que, por su actuación destacada, pudieran dar una impresión más o menos general de las preocupaciones y anhelos de los distintos sectores de opinión.

La primera de estas conferencias se celebrará el *sábado* 22 a las nueve en punto de la noche, en la Sala del Centro (79, rue Saint-Denis, Paris(I); métro Châtelet o Etienne-Marcel), y correrá a cargo del conocido publicista Julio Alvarez del Vayo.

Se encarece la asistencia puntual de todos los amigos del Centro.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 23 de abril en el lugar y hora de costumbre. Sugerencias para el próximo pleno internacional de Núcleos. Se espera la asistencia de todos.

F. L. DE DRANCY

Día 23 de abril, hora y lugar de costumbre: Asamblea general con tema importante: Sugerencias para el próximo Pleno Intercontinental.

F. L. DE ROANNE COMUNICA:

A fin de facilitar la asistencia al Mitin de A. S., que se celebrará el día 6 de Mayo en Lyon, la reunión local se celebrará el día 30 de abril a la hora de costumbre. La importancia de la reunión requiere la presencia de todos.

PARADERO

—De David Maestro, natural de Villafranca de Ebro, muy conocido en Puilaroque (T. et G.) en los primeros años de nuestra llegada en Francia, se comunique a Gregorio Bés, rue de la Fontaine, 12 - Rignac.

SERVICIO DE LIBRERIA

La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«De una revolución a otra», F. Olaya	3 00
«¡Ay de los vencidos!», Luis Bazal, francos	12 00
«Preludio inmortal a García Lorca», Volga Marcos	
«En medio de los escombros», Conrado Lizcano	3 80
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	18 00
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	9,50
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	25,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

« LE COURS D'UNE VIE »

La tarde del 9 de abril la pasamos gozosamente en la fiesta que dio «Liberté» en la Mutualidad parisina. Muchas atracciones, y buenas, conducidas con el donaire en él característico, y hemos aludido a Léo Campion. El resto fue cine. Un cine muy particular, preparado exprofeso para relatar los acontecimientos, ciertamente históricos, en los que intervino el personaje principal de la tarde: el compañero Louis Lecoin.

Por tiranía de espacio lo diremos de corrido: La cinta ha sido elaborada por manos expertas. Lo que la documentación movida no alcanza, lo llenan las fotografías estáticas y las caricaturas de época. Es un recurso que tal vez tendremos que adoptar nosotros para relatar en film la historia de la Confederación Nacional del Trabajo.

Según el relato (por lo demás, puede adquirirse «el curso de una vida» en libro). Lecoin despierta al anarquismo a raíz de la catástrofe minera de Corrières, cosechando en una acción sus primeros meses de cárcel. Sucesivamente, este aguerrido compañero interviene en otros conflictos públicos, en la protesta contra el asesinato de Ferrer Guardia; se niega a traicionar a los ferroviarios en huelga como soldado, rehusa tomar parte en la guerra del 14, organiza la manifestación de la plaza de la Concordia ante la embajada americana, cuando el asesinato de Sacco y Vanzetti; acude en defensa de los anarquistas españoles Jover, Ascaso y Durruti, contribuye al sostén de la revolución española, sufre nuevo encierro a raíz de la guerra del 39, y lucha en favor de los objetores de conciencia con el resultado conocido.

Es breve, lo repetimos, pero exacto. Y exactísimo también que de la sesión salimos añorantes de años mejores y entristecidos por el entierro de Durruti, y por la infausta pérdida de esa España que sigue siempre en manos del fascismo. — F.

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

1º DE MAYO

MITIN EN BURDEOS

Por la mañana, con **José Soriano**, C. N. T. F. y **Federica MONTSENY**, C. N. T. E.

MITIN EN MONTPELLIER

Por la mañana, con **José Muñoz Congost**, C. N. T. E. y **Arístides Lapeyre**, libertario.

MITIN EN PARIS

Con oradores de la C.N.T. francesa y española.

COMENTARIO

NO hay enfriamiento en las filas de la Confederación Nacional del Trabajo. Veintiocho años de exilio político con su cortejo de defunciones, defecciones, diferencias y salidas de Francia, no acaban con la vitalidad extraordinaria de nuestro organismo anarcosindicalista. Otros movimientos de la emigración española, aparentemente más sólidos y unidos que el nuestro, no logran manifestar con el fervor y la densidad nuestras, y en casos incluso se aquietan del todo. Fenómeno que mejor nos disgusta, pues frente a la desgracia común preferiríamos que todas las facetas de la oposición a Franco persistieran aquí con la misma pasión que en España.

Nosotros, buenos conocedores de la idiosincracia del elemento confederal radicado en este lugar de Europa, la buena acogida dispensada a la gran Jornada que ahora mismo termina no nos ha sorprendido. Ni las fallas — mínimas — ni las aportaciones nuevas. Unas obedecen a un cerrilismo que no se justifica y las otras al contagio de nuestro entusiasmo. Es la ley de vida que rige en el Movimiento libertario que nos es propio.

Sin duda alguna, compañero hubo que llegó a temer una merma de personal debido a disonancias hasta hace poco inconcebibles. ¿Referencia clara? El contubernio iñiguesco-verticalista verificado en Madrid. Mas ¿qué pito puede tocar la defección de docena y media de antiguos confederales que han creído obrar bien entregándose al verdugo después de los grandes sufrimientos que el mismo les causara? ¿Quién puede evitar en este repajolero mundo que las víctimas — ciertas víctimas — besen el látigo que les ha flagelado? Si a la tortura física los Royano, Iñigo, Carod, Nadal, De Guzmán y otros han considerado bueno añadir el relajamiento moral, ello puede desagradar a nosotros, sus antiguos compañeros y tal vez indignarnos cuando tratan de cubrir su pacto de ignominia con un emblema — el de C. N. T. — que no les corresponde. Actitud tan insólita, tan cínica, sin duda puede convenir a nuestros enemigos franquistas y a nuestros oponentes comunistas. Pero a nosotros (¡que somos muchos miles!) esa triste flor de estercolero no nos quita el sueño porque tiene los días contados. En España el iñigo-vertícalismo ha fracasado, y ante la reprimenda del Amo absoluto tal banda de paniaguados se afana en levantar en el exilio un cuerpo podrido como el suyo para justificar su estancia en el Consejo Nacional del Trabajo.

Esperanza inútil. Sus escasos acólitos de aquí en el día de hoy han podido convencerse, y los pesimistas de buena fe igualmente. Ante el peligro nuestra gente reacciona firmemente, virilmente, y lo que parecía motivo de enfriamiento se transforma en asunto de empuje, sino en encrespamiento de voluntades y energías. La respuesta de la Mutualité es clara: enmedio de compañeros franceses, búlgaros, italianos y portugueses y demás familia aitista, los españoles estábamos en gran número, satisfechos, fraternales, e incluso bulliciosos, en explosión de férvido compañerismo.

A 28 años vista, el potencial anarcosindicalista otra vez se ha patentizado. Quienes en su situación respectiva anhelan la desaparición de la C.N.T., se han equivocado de nuevo. Llevan ya 28 tropiezos en la misma piedra, 28 resbalones sobre piel de banana. La C.N.T. existe y está llamada a recoger la herencia corporal de las sindicales políticas en Francia (que van de fracaso en fracaso), y a reconquistar su saludable predominio en España frente a la gusanería sindicalista que ha proliferado miseramente al amparo o con motivo de la situación franquista.

Lejos de haber fracasado, el anarcosindicalismo se mantiene y se impondrá por ley de naturaleza. El propio comunismo es ya un partido gubernamental cualquiera, y el proletariado español sabrá dar la pauta al mundo trabajador de cómo se arreglan los problemas en beneficio de la colectividad humana.

He aquí el comentario que nos ha sugerido la Jornada Confederal de París recientemente terminada.

PARIS. Nuevo éxito de la C. N. T.: la Jornada Confederal de Primavera en la Mutualité

ANTE muchos centenares de compañeros de ambos sexos, de París y su radio, y otros procedentes de Dreux, Evreux, Caen, Le Havre, Combs-la-Ville, Melun, Sens, Orleans, Chartres, Versallés, Fontainebleau, Montargis, Troyes, Peronne, Amiens y otros lugares de difícil recordación, dio comienzo al acto organizado por la C.N.T.F. y Regional Zona Norte. En la boca escenaria y en los balcones resaltaban unas visibles pancartas pintadas oportunamente por unos chicos libertarios ayudados por Chico el mayor, también libertario, los cuales trabajaron con voluntad y ahínco durante una semana en tal cometido. Dichos letreros expresaban el sentir de los reunidos con leyendas así concebidas:

La Confederación Nacional del Trabajo, baluarte del sindicalismo libre y auténticamente revolucionario.

C.N.T.-F.A.I. hacia una nueva sociedad: El Comunismo Libertario.

Asociación Internacional de los Trabajadores. Intensifiquemos la acción solidaria internacional contra el régimen despótico e injusto que impera en España.

El Movimiento Libertario Español, indivisible en su conjunto, se solidariza con el pueblo en su lucha por la libertad.

La F. L. de Dreux exaltó en cartel propio la trilogía A.I.T.-M.L.E.-S.I.A.

Cuando el compañero CONTE — presidente por la C.N.T. francesa — empezó en el uso de la palabra, era exactamente la hora confederal. No hay que perder la costumbre. Además, costumbre es ley. Conte se extendió en consideraciones sobre organización francesa y para interesar la afiliación a la misma y la máxima atención del auditorio al acto que se celebra. Pasa el perímetro presidencial al compañero VIDAL, y este se encara al micrófono para explicar el significado del acto, que no es otro que el de reunirnos en camaradería y revalorizar entre todos las tácticas de acción directa y los principios libertario-comunistas de la C.N.T. No olvida dirigir un saludo a los presos antifascistas de España ni expresar nuestra cordialidad hacia los otros estamentos antifranquistas del exilio. Nuestra lucha directa — afirma — es la garantía que ofrece la C.N.T. Alude la huelga de los operarios de la casa Echeverri de Bilbao, especialidad en laminación de bandas en frío, lucha reivindicativa y para impedir el despido de 30 compañeros de trabajo que hace cuatro meses y medio que dura, tiempo más que suficiente para que el exilio se hubiera volcado en avalancha de solidaridad hacia tan bravos compañeros. A raíz de este conflicto, el orador se queja de que la Prensa exterior, que tanto publica sobre huelgas de menos fuste, no mencione siquiera esta huelga verdaderamente formidable, por calidad de resistencia y por desarrollarse en un país sometido a dictadura fascista. Menciona el afán solidario que ha distinguido a la C.N.T. en todos los tiempos, no dudando que, sin olvidar a los presos y perseguidos de España, el apoyo a los laminadores de Bilbao no será descuidado. Seguidamente cede la palabra al compañero

KERVEANT, de la 2ème Union Régionale.

Este señala la presencia de un período de luchas sociales en Francia, citando casos uno por uno. Mas el peligro para los huelguistas reside tanto en la oposición burguesa como en el reformismo de los sindicatos. La burocracia sindical trata de encarar los problemas suscitados entre empresas y empleados con huelguistas de dos, tres y cuatro horas. Les asusta incluso la huelga de 24 horas. Cuando un conflicto de estos se prolonga es porque la voluntad de los obreros desborda el mandato de los directivos. Señala que en la S.E.T.A. se llegó a la ocupación de la fábrica y luego a manifestar en la calle consiguiéndose un acuerdo salarial. Sin embargo, el personal no está contento, pues exige seguridad de empleo y otras ventajas complementarias. Para conseguirlo tendrá que bregar nuevamente, puesto que la dirección sindical no tiene capacidad de lucha para ir delante de la misma. Aduce que metalarios, mineros y textiles poseen voluntad de resistencia al capital, y también en este caso chocan con la actitud retrógada de los burócratas cegetistas de las tres especies, los cuales llegan a la insensatez de oponerse a la solidaridad interprofesional para evitar conflictos mayores. Es así que en el seno de la C.G.T., la F.O. y la C.F.D.T. se agitan ya minorías inconformistas mientras otros afiliados resuelven pura y simplemente causar baja. El desánimo cunde a causa del freno que se ha indicado. Además la desvalorización del sindicato se agrava debido a la caza de empleos semioficiales derivados del V Plan, de las comisiones por la automatización y derivados, los consejos administrativos y de empresa. En caso típico de colaboracionismo cita el ejemplo de F.O., cuya administrativa al informar sobre la situación industrial se pega a la estructura oficial del transporte y a la política estatal del habitado. Incluso así, a sus reclamaciones en las alturas les hacen el sordo. Es incómodo oscilar entre los explotadores y los explotados.

En Alemania y Estados Unidos se combate la automatización como habrá que hacerlo pronto en el resto de Europa. La electrónica deja en paro forzoso a miles de obreros. Una ventaja enorme del progreso rinde provecho solamente al capitalismo. Ya el obrero es inferior a la máquina; pobre autómata, se le reduce al gesto maquinal, originándole desarreglos cerebrales. El problema es doble y por añadidura agudo. La automatización debería beneficiar a toda la sociedad y, sin embargo, sólo beneficia a la burguesía. Pide decisión y coherencia para afrontar el peligro del automatismo. En el orden intercenetista, la C.N.T. española está llamada a reforzar los cuadros de su hermana francesa a fin de que la presencia anarcosindicalista sea efectiva en tajos y oficinas.

MUÑOZ CONGOST, por la AIT ocupa la tribuna.

Reivindica a los primeros luchadores de la C.N.T., glosa a la aguerrida generación del 36, y estimula a la juventud de ahora. A todos saluda en nombre de la A.I.T. Baluarte mayor de esta y del anarcosindicalismo mundial, lo es la C.N.T. hispana, como así del antitotalitarismo. Saluda también a los compañeros búlgaros, portugueses y demás, y a cuantos se hallen en Francia exiliados por motivos de libertad.

A continuación se refiere a la «mínima A.I.T.» y a las mastodónticas F.S.M. y C.I.O.S.L. Intencionadamente no se menciona a la primera, por su independencia y firmeza. Su valor se revelará en día cercano considerando que el sindicalismo doméstico está en vías de fracaso, mientras que la A.I.T. moralmente permanece intacta, como recurso vital del proletariado. Las demás centrales aparecen causantes de la ineficacia del movimiento obrero y en ocasiones aceptan alternar con sindicalismos de la catadura del franquista. ¿La A.I.T., poca cosa? De ser así se explicaría que los Estados puedan desarrollar su política de guerras y chanchullos, y las crisis de trabajo, que no hay reformismo que las evite. Y a medida que estos daños se agraven, se irán multiplicando los grupos obreros y estudiantes inconformistas como los hay en Holanda, Francia, etc.

Aparentemente la juventud, ofuscada, nos aparece perdida. Carece de un principio, de una idea. Si supiéramos captar ese mundo flotante para la A.I.T., sería de gran interés. Pues pronto se llegará a comprender que ciertos estamentos sociales que nos concurren se deshinchan carentes de moral y de empuje. Queda la antorcha de la A.I.T. viva, capaz de alumbrar a pueblos y generaciones. La A.I.T. es el camino. Muñoz puntualiza las realizaciones libertarias de la Revolución española, anotando que el espíritu de la A.I.T. estaba en éstas. Se malograron por empuje internacional del fascismo y por culpable quietud de las democracias. Pero queda el ejemplo, que un día será recogido y superado previa liberación de España.

Hay que vigilar, no perder de vista el horizonte para aumentar posibilidades. Insistamos por España y por el Mundo. Intransigentemente, como se dice; sin marcha atrás, como lo hacemos. El desvío, la vacilación nos abocarían a la derrota definitiva que algunos nos desea. La C.N.T. y la A.I.T. siempre han estado y están mezclados en el combate de España, hoy más que nunca por estar redivivos el caciquismo y el latifundismo clásicos del país. Hay que anular a esa rémora y remontar la economía en sentido libertario, y ello sólo el anarcosindicalismo, con su fórmula de comunismo libertario, puede lograrlo, no las organizaciones gubernamentales, viejas o de refresco. Habrá que redoblar esfuerzos para llegar a la conclusión deseada, y los redoblaremos.

Muñoz Congost termina su vibrante parlamento dirigiéndose en francés al auditorio de habla no española. A todos asegura que la A.I.T. terminará por recobrarse e imponerse.

JOSE SORIANO

Este compañero ocupa la tribuna como secretario general de la C.N.T. francesa. Se halla reconfortado — asegura—, aunque hoy como ayer estamos en lo mismo. Y es que la sociedad no ha cambiado en lo más mínimo a pesar de las actuaciones del sindicalismo reformista, o tal vez a causa de las mismas. Y aún más: la situación del trabajo empeora. Se ha llegado al tiempo de la acción y no

de la reflexión. Nos repetimos en lo de ayer, porque la situación del trabajador es pésima y poco airosa, a causa de su entrega al sindicalismo amorfo. A tal se ha llegado, que el interés sindical va ligado al interés de la política, lo que se explica porque las centrales sindicales están taxativamente gobernadas por políticos. La C.G.T. ya considera ciudadanos y no compañeros a sus afiliados. Las últimas elecciones, como las anteriores, no han traído favor a los obreros a pesar de los pujos izquierdistas de las mismas. Se prosigue en la carrera de las comisiones dilatorias para este o aquel conflicto; nuevos organismos parásitos son creados e incluso el consejo de Proudhommes ha considerado inoperantes a las sindicales. Y por tanto el prudhomismo es inútil para la defensa de los obreros. Pone en berlina a F.O. por sus conformidades con el sistema económico burgués de tras guerra. Las nacionalizaciones estatal-capitalistas no merecen atención del proletariado a pesar de modernismos desfigurativos. Cree que la inteligencia y la solidaridad entre el proletariado en general conseguirían avanzar por el camino que el reformismo atranca. En lenguaje claro hay que repetir esto en tajos y oficinas para abrir el porvenir de la C.N.T. y del trabajador galo. En próximo mitin anual de aquí mismo, deberíamos poder repetir esta lección ante un público inmenso.

La interayuda de ramos y oficios es imprescindible en casos de huelga, y así los huelguistas de X o de Y-Z no se verían desasistidos y vencidos. Solidaridad de clase extensiva en el ámbito internacional. Aquí arremete contra las jerarquías sindicales, y los escalafones en lugares de trabajo. Con cargo de jefe de cuadra o de tajo, el obrero no deja de ser explotado.

El sindicalismo reformista no da resultado práctico y por encima propicia la colaboración de clases. A ésta se le llama cogestión y la C.N.T. es opuesta a ella por preferencia a la acción directa. Fuera de confabulaciones con el Estado y la burguesía, la C.N.T. permanece incólume, igual que la A.I.T. como aquí se ha dicho. A la masa sindical hay que desintoxicarla, sacudirla, interesarla por su presencia viva en el sindicato de orientación revolucionaria. Cita, para ilustrar su pensamiento, la capacidad revolucionaria y constructiva de la Confederación española y el Movimiento Libertario con su gesta del 36, gloria y esperanza de los pueblos y del anarcosindicalismo más o menos extendido en todo el mundo. Y pese al desastre del 39, la gesta española persiste en luz para los trabajadores de todas las latitudes.

GERMINAL ESGLEAS

Se dirige al auditorio en nombre del Secretariado Intercontinental de la C.N.T. en el Exilio. Su discurso es denso y lleno de interés. Eleva un saludo general y entra en materia.

Ha escuchado satisfecho a los oradores precedentes, todos convergentes en espíritu anarcosindicalista. El también quiere expresarse con lenguaje C.N.T.-A.I.T. en identificación perfecta con los compañeros franceses, españoles, búlgaros y de otras procedencias presentes en el acto. Unidad de pensamiento efectiva que nos distingue de otros elementos sociales. Nuestra afirmación es anarcosindicalista y asimismo antifascista, y con nuestra presencia solamente, afirmamos el existir de una Organización que persiste a pesar de enormes persecuciones y duras dificultades. Igual que en este momento nos manifestamos aquí, se manifiestan los compañeros de varios departamentos en Perpiñán. Conjuntamente afirmamos un eternismo y un ideario común.

Por ese dinamismo la C.N.T. es grande e irradia universalmente. Es fuerza histórica y garantía de porvenir. En la España libre la C.N.T. estará presente y desarrollada, porque en los caminos espinosos y frecuentemente fatales nuestro elemento humano nunca ha doblado la cerviz. Individual y colectivamente, los libertarios reflejamos el todo, grande, profundo, arraigado y de extinción imposible. La obra confederal cumplida por generaciones de militantes ha dejado surco en el interior y lo ha abierto en el exterior. Es inmenso el esfuerzo realizado. Tierra yerma roturada por la acción y regada con sudor y sangre por una inmensidad de compañeros. En 1910 se comenzó la labor y se perseveró en ella, y por ejemplos incontables la C.N.T. resultó el organismo natural de los trabajadores españoles, seguramente que por su dinamismo y su tesitura finalista que excluye toda veleidad política, reformista y nacionalista. En cada Congreso celebrado en España la C.N.T. reafirmó el carácter anarcosindicalista que le es característico. Igual ha ocurrido en el exilio, desde el Congreso de París hasta el de Montpellier. Porque nuestros principios son verdaderos y eficaces. Su fondo es netamente libertario y sindicalista revolucionario, igual a decir, la antítesis del capitalismo y el estatismo, para la transformación de la sociedad explotadora y autoritaria en organización comunista libertaria.

En el exilio nuestro esfuerzo es fácil, pero en el interior los compañeros no reniegan la posición tradicional pese a la saña de la policía y a los inconvenientes de diversa naturaleza. La conducta de estos buenos compañeros merece nuestra más alta estima. Por encima de las querellas, la voluntad de todos debe centrase en el organismo común.

También la Alianza Sindical puede ser instrumento útil y consolidable para objetivos de antifranquismo y de significación de clase. En este punto Escleas historia las colaboraciones revolucionarias y de guerra, garantía ambas para una colaboración eficaz cuando el posfranquismo. Libertad de acción, no obstante, con inteligencia para establecer un sistema social común que salve y mejore a la economía del país al margen de instituciones parasitarias y para contrarrestar y eliminar toda suerte de organismos espúreos, o de orientación oscura. Ni A.S.O. ni nada parecido. Los trabajadores somos mayores de edad y sabremos eliminar la proliferación de siglas confusionistas apadrinadas por el extranjero, como lo está el dictador Franco. Las sindicales tradicionales se afincarán de nuevo en España por voluntad integérrima del proletariado. En este plano, más íntegra, independiente y osada que la C.N.T., nadie en la parte del mundo que sea.

Los compañeros del interior piden que se refuerce a la A. S. en su tierra de aplicación si se pretende realizar labor positiva. Contactemos más estrechamente con ellos y España saldrá favorecida.

Afirmación contundente del orador, lo es la siguiente: Existe en España un organismo C.N.S. de índole gubernamental-totalitaria. Para subsistir trata de presentarse con fachada cenetista, y como es franquista habrá que demolerlo implacablemente. Como dispone de muchos millones robados a obreros y empleados y de una estructura esencialmente burocrática, unos aspirantes dicen que esa central debe reformarse desde dentro para luego utilizarla. Falso. Esa sindical única nacida del fango franquista, incluso «democratizada» sería absorvente y agazapable a los gobiernos cual ocurre en otros Estados de tendencia parlamentaria o absolutista. Hay que conservar la independencia del sindicalismo para nunca peronizarlo, fascistizarlo o bolchevizarlo. Sirva de nuevo el ejemplo de la C.N.T. para concretar un ejemplo de sindicalismo de y para los productores.

Rechaza el contubernio de unos excompañeros con el verticalismo, ese sindicalismo de abolengo falangista. Estima que este mal paso sitúa a los que conscientemente lo han dado en posición de traidores; traición que señala unánimemente el exilio y con más acento los compañeros de España. Proclama que la C.N.T. no pasará por tubo ni aro alguno pese a los contactos misteriosos de gentes irresponsables. La C.N.T. mantiene su pacto para la A. S. y a los grupos marginales no les considera personalidad alguna. Recuerda que la emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos, y que de este axioma salió el plantel de militantes, simples y abnegados compañeros, base de la gran lucha no mediatizada por aventureros y líderes. Y si la C.N.T. ha tenido influencia anarquista ello fue por el enorme esfuerzo consentido por los anarquistas en defensa del proletariado.

En la España actual la situación es muy cruda. El salario generalizado de 84 pesetas es irrisorio. Equivale a 8,40 francos franceses. Así el malestar se traduce en huelgas y manifestaciones, con réplica policíaca de leña, detenciones y despidos sostenidos por la C.N.S. Derribar al franquismo será la salud del pueblo. No enteramente, sin embargo. Habrá que hacer tabla rasa de las estructuras económica y sindical franquistas codiciadas por católicos, comunistas y caballeros de aventura. Habrá que emprender la reestructuración del país estándose libre de compromisos, bajo manta o sobre mesa. La C.N.T. no ha firmado ni firmará ninguna papeleta en blanco porque su papel está en la calle y no en dspachos con recursos secretos. La C.N.T. no se sujetará a compromisos que luego le impedirían obrar libremente y a manos limpias en su empeño de conseguir una España libre. El reloj de la historia para la Confederación no se detiene; ella no está de espaldas a la realidad y por ello ofrece soluciones de justicia social auténtica cual lo sería establecer el comunismo libertario en propiedad de todos y exclusivo de nadie. Confederalmente superamos concepciones sociales democráticas y marxistas y en nuestro empeño llegaremos hasta donde lleguemos, en todo caso mucho más allá de las experiencias constitucionales burguesas o comunistas autoritarias. Estamos en la vanguardia de la Revolución y no cejaremos hasta consolidar la misma.

¡Viva el pueblo y viva la C.N.T.!

VIDAL. Para terminar el acto resume brevemente el contenido de los discursos, haciendo hincapié en el contenido internacionalista de los mismos, simbolizando luego en las figuras de Delgado y Granado el martirilogio del pueblo confederal y libertario en tierras de España. El último párrafo de Vidal es una voz de aliento para proseguir la lucha hasta la reconquista popular del suelo español.

A la salida se recogió la suma de 1.340 f. n. para sufragar los gastos del mitin.

LA FIESTA

TODO un mundo en estado de euforia y de trepidación estaba presente. Las voces apenas extintas de por la mañana cedieron paso a las cuatro horas a la diversión. La orquestina Jo Petit y su conjunto arremetió en tono mayor para dominar a un auditorio en efervescencia. Aplausos y... Simona, Chobillon por más señas, con su ¡ah! admirativo prometedor de números artísticamente calificados.

En primer lugar evolucionaron las simpáticas muchachas de la Compañía Lírico-Coreográfica. *Majorettes* o *minorettes*, el caso es que conquistaron el aplauso colectivo. Francisco Torres salió por fandangos y demás estilos de la tierra de Salvochea, haciendo gala de la potencia y elasticidad de voz que ya le conociamos. Le acompañó con mucha ciencia el guitarrista Ortega.

Jehan Jonas volvió por los fueros de la canción inconformista dándonos meritísimas composiciones de su repertorio personal. Aquí, en *chez* Lecoin y en Sébast. Faure (Pré de St-Gervais) se nos reafirmó la impresión de que Jonas va para divo.

El Cercle Loisir Culturel nos trató agradablemente con una jota valenciana, una danza catalana y un final españolista de panderos al aire. Muy notable el director del elenco, al parecer nacido para la danza.

Carlos Mendia fue recibido con un saludo de profunda simpatía, y claro, pues se trata de un conocido de nuestra casa. Empezó tenorando su aire de guerra vasco, siguiendo luego por el vericueto de la canción moderna, aunque sin olvido de un aire muy caro a los valencianos. Con ser siempre bueno, esta vez Mendia nos ha parecido notablemente superado. Los clowns Brumeta, muy ocurrentes, con salidas inesperadas e ingeniosas que causan vera hilaridad en el auditorio.

El trío «Sortilegio Español» muy bueno por tratarse de bailarines (dos varones y una hembra) de clase magnífica. Su estilo es ceñido y sus evoluciones precisas. Se dieron a lo andaluz sin desdeñar otras airosidades ibéricas. Sortilegio o no sortilegio, el caso es que ese trío ha dejado en nuestro Festival huella imborrable, como el dinámico y rumboso Niño de Murcia, cantor que domina en la escena y extensiones, estableciendo relación directa con el público, que, inducido por tal Niño, se convierte en actor sin darse cuenta. El género de este artista es exaltante y guitarrero y todos los testigos presenciales certificamos que el Niño de Murcia es hombre con donaire y recursos.

En segunda parte tuvimos más Jo Petit y *Majorettes*, más la simpática presencia del *chansonnier* Léo Campion, viejo amigo de la casa que acudió a recrearnos con sus salidas siempre ilustrativas e intencionadas. *Merci cher Léo.* La niña Casamartina detuvo por un momento la corriente llana del espectáculo recreándonos con una composición pianística del género clásico, siendo premiada con aplausos. Otra sorpresa agradable la proporcionó la reaparición de la suntuosa y fina bailarina Charo Morales, cuyo trabajo elegante y concienzudo supimos gustar los espectadores, enfundados en sendas butacas. Rosalie Dubois confirmó ampliamente su clase de canzonetista de carácter con cuatro composiciones muy del agrado del respetable.

Y bien, cerró espectáculo el magnífico trío chileno Los Araucanos, con canciones de la tierra lejana muy sonoras y mejor matizadas. El arauco de la lira nos sirvió la pieza-prueba «Pájaro campana», muy conocida pero siempre gustosa. La nostalgia de lo indoamericano la desgranaron excelentemente el cantor y la cantora, él con modulaciones de voz sorprendentes, ella con exuberancia de arte que le sale por la garganta. Plácemes a este magnífico terceto que tanto ha contribuido al éxito artístico de nuestra velada del año.

Tras la caída del telón fueron recogidos 1.300 francos nuevos destinados a los huelguistas laminadores de Bilbao. Y ¿hasta otra?. - F.

REUNIONES

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el día 23 a las 9 de la mañana. Sugerencias para el Pleno Intercontinental.

F. L. DE COMS-LA-VILLE

Celebrará reunión general el día 23 a las 9 de la mañana para tratar varios puntos de interés.

F. L. DE ORLEANS

Asamblea el 30 de abril a las 9 h. en el lugar de siempre.

Ultima hora. Tirantez anglo-franquista

En vista de sus fracasos internacionales, Franco trata a toda costa de obtener un éxito sobre Inglaterra. Exige Gibraltar y le dice al secretario Uh Tant que una potencia extraña en territorio español entraña un peligro. Si es así, ¿por qué cedió a los americanos tierra interior española para que asentara en ella bases atómicas?

Mas el asunto quemante ahora lo es la pretendida interrupción de vuelos ingleses sobre tierra y mar españoles. No aguantando más, el ministro de Asuntos Exteriores, Mr. Mulley, ha convocado a su despacho de Londres al embajador franquista marqués de Santa Cruz, para decirle crudamente que Inglaterra mantendrá sus derechos de vuelo ocurra lo que ocurra.

No será el «invencible» Franco tan duro con los ingleses como lo es con los indefensos españoles, pues no es lo mismo pegar al fuerte que vapulear al débil...

¿Por qué el Exilio no ha levantado una ola de solidaridad en favor de los huelguistas (564) de la casa Echeverri (laminado de bandas en frío) de Bilbao? Hace cerca de CINCO MESES QUE HUELGAN

Ultima hora. Admirables estudiantes

Por nuestra ANTENA se han podido percatar nuestros lectores del espíritu de lucha que anima a los alumnos de las Universidades españolas. Su ánimo, su espíritu emprendedor corren parejas con la la valentía y el afán de realizaciones de la clase trabajadora. Unos y otra prometen días de desencadenamiento y claridad para la vejada, expoliada y ensombrecida España.

Ultimamente los estudiantes de Madrid han efectuado tres manifestaciones sucesivas para solidarizarse con los once universitarios barceloneses detenidos y procesados bajo acusación de asociación ilegal. Para dar contento al Amo, la policía ha brutalizado a la población estudiantil de la Ciudad Universitaria, no pudiendo, sin embargo, evitar que el régimen fuera abucheado, la democracia vitoreada y la prensa servil quemada en la vía pública con gran alborozo.

¡Aires de fronda circulan por la Península ibérica!

6FP 3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

27 AVRIL 1967
NUMERO 451
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Vive les luttes ouvrières Vive le 1er Mai de l'unité

UN certain 16 février 1886, douze cents ouvriers étaient lock-outés aux usines Mac-Cormick, à Chicago. Par solidarité pour ces « préposés » au chômage et redoutant aussi que ce mal ne se généralise de façon endémique avec l'avènement du machinisme, cent dix mille ouvriers se mettent en grève le 1er Mai de cette même année.

Leurs revendications sont simples, logiques, pleines de bon sens; ils réclament le droit au travail, à la culture et au repos. Les trois huit.

C'était, pour l'époque, un fait révolutionnaire qui effraya le capitalisme et celui-ci fit immédiatement intervenir la police pour réprimer la juste colère des travailleurs. Tout le monde connaît la suite de cette page de l'histoire ouvrière : de nombreux ouvriers sauvagement frappés par les policiers, des blessés et, hélas ! des morts aussi. Et puis, l'ignoble parodie judiciaire qui devait faire cinq malheureuses victimes parmi les meilleurs militants syndicalistes de l'époque. En effet, le 11 novembre 1887, Spies, Engel. Fischer et Parsons furent pendus. Quant à Lingg, il se suicida dans la prison, quelques instants avant l'exécution, en s'introduisant une cartouche de dynamite dans la bouche.

Ce n'est que six ans après qu'ils furent réhabilités par le gouverneur de l'Illinois, Jean Altgeld qui déclara dans son jugement : « Une telle férocité envers ces hommes n'a pas de précédent dans l'histoire. » Cette révision du procès permit en outre la mise en liberté immédiate de Fielden, Neebe et Schwab qui avaient eu leur peine capitale commuée en prison à vie.

Nous avons dit plus haut que tout le monde connaît cette page de l'histoire ouvrière; c'est excessif, nous devons donc, préciser qu'en dehors de ceux qui s'occupent de syndicalisme, peu nombreux sont les travailleurs qui ont encore une idée exacte des origines et surtout de la signification du 1er Mai. Le Premier Mai du muguet et des réjouissances a depuis plusieurs années, pris le pas sur le 1er Mai des luttes ouvrières.

Les résultats désastreux pour la classe ouvrière, ne se sont pas fait attendre; on se bat maintenant à Lyon, à Besançon, à Marseille, à Bordeaux, à St-Nazaire, etc., mais simplement sur le plan de la défense, alors qu'il eut été plus facile de se battre sur le terrain de l'adversaire, pour remporter de nouvelles conquêtes sociales.

Doit-on blâmer la masse inconsciente qui s'est laissée aller à la solution de facilité; qui a préféré se façonner une vie artificielle de petit bourgeois en jouant des coudes ou tout simplement en s'éreintant en heures supplémentaires ou en travaux à la tâche, plutôt que d'utiliser le facteur invincible qu'est la solidarité dans la lutte ? Limitons-nous à regretter cet état de fait. Le seul grief qui puisse être fait à cette masse c'est d'avoir accordé une confiance aveugle à des mauvais bergers qui n'ont pas manqué, à la première occasion, de la trahir.

Oui, il y a eu trahison de la part de tous ceux qui, connaissant la cause pour laquelle les martyrs de Chicago se sont sacrifiés, ont accepté ou même préconisé au sein de leurs centrales réformistes la pratique des heures supplémentaires et de la collaboration de classes, prétendant en outre, que la productivité en régime capitalise serait une source de bien-être. On peut en juger par l'actualité.

Pourtant, ils ne vont pas manquer de nous parler, une fois de plus, de l'unité; eux qui ont tout fait pour diviser les travailleurs. Eux qui, aujourd'hui encore, laissent pourrir les grèves de Rhodiacéta ou des Chantiers de l'Atlantique sans appeler tous les corps de métier à se solidariser avec les grévistes en un vaste mouvement pour contraindre le patronat à plus de compréhention et de sens humain.

Aussi, la Confédération Nationale du Travail qui reste fidèle aux origines du 1er Mai, invite tous les travailleurs à prendre conscience des dangers qui les menacent et, loin des Césars et des sauveurs suprêmes, faire du 1er Mai 1967, un Premier Mai de lutte et d'unité ouvrière.

JUSQU'AU BOUT

TOUT a été dit sur les élections législatives. On s'est livré à des calculs, à des estimations plus ou moins fondées pour déterminer la composition, les tendances actuelles de l'électorat français.

Mais quelles conséquences doivent tirer les travailleurs de ces quelques semaines d'agitation forcenée, de surenchères démagogiques, de publicité outrancière?

Certains espéraient sans doute voir la majorité se disloquer et le gouvernement placé dans une situation de crise. Ceux-là ont eu le sentiment de voter pour quelque chose, pour que cela change. Cela aurait-il réellement changé ? On peut se poser la question. N'oublions pas qu'en 1936 les travailleurs ont été, en fin de compte, trahis par le parlementarisme politique et que les conquêtes sociales de cette période peuvent être considérées comme le seul résultat de la poussée des masses laborieuses tendant à bouleverser la structure des cadres sociaux et économiques.

On parle d'une politisation accrue de l'électorat français. Mais que signifie ce terme de politisation si ce n'est que l'exercice des droits politiques est « à la mode » ou que les moyens de plus en plus énormes de propagande qui sont mis à la disposition des partis ont pour effet de « conditionner » au maximum l'électorat. Les fraction politiques n'utilisent pas des moyens différents de ceux expérimentés tout d'abord par la publicité commerciale. « Achetez le produit Machin ! », « Votez pour moi ! », sont deux aspects similaires d'une société où les moyens de pression et d'influence sont monopolisés par une minorité de possédants.

La lutte pour de meilleures conditions de travail, pour la socialisation des moyens de production, pour la réduction des horaires de travail et une meilleure distribution des biens de consommation issus des progrès techniques passe à l'arrière-plan lorsque les querelles parlementaires sont au centre de l'information.

Il est stupéfiant de constater la pauvreté des « programmes économiques et sociaux » mis en avant par les postulants députés. « Progrès social », « stabilité », etc..., sont des expressions vides de sens tant qu'elles ne s'appuient pas sur des perspectives réelles.

Ce que veulent les travailleurs c'est que les choses changent réellement. Ils ne sauraient se contenter de la satisfaction d'avoir envoyé quelques élus de plus à la Chambre. Les élections sont une compétition qui revêt de plus en plus un caractère commercial. En aucun cas il ne s'agit de l'expression réelle des initiatives ouvrières. Là où se manifestent l'initiative des travailleurs, leurs aspirations et leur effort, c'est sur les lieux de travail lorsqu'ils se dressent spontanément et d'une seule masse pour opposer la force collective aux exigences patronales. C'est là seulement qu'une véritable prise de conscience est possible, c'est là seulement que s'exprime la volonté révolutionnaire de la classe iuvrière. Lorsque, passant par-dessus la tête des grandes centrales syndicales réformistes, les travailleurs occupent les usines et résistent aux forces de l' « ordre », se trouve affirmée l'autonomie de l'action des masses laborieuses par rapport aux tripatouillages politiques.

S'ils veulent vaincre, les travailleurs doivent s'organiser eux-mêmes, ne faire confiance qu'aux organismes de lutte issus de leur propre décision et exprimant leur seule volonté. C'est pourquoi les organisations syndicales réformistes ne représentent plus aujourd'hui l'expression authentique du mouvement ouvrier mais un syndicalisme dégénéré qui, lentement mais sûrement, se dirige vers l'intégration aux rouages de l'Etat capitaliste, la subordination aux plans et aux exigences patronales. Les récents conflits sociaux le démontrent assez : les syndicats réformistes, même lorsqu'ils se prétendent « de gauche », finissent par se ranger du côté du patronat contre les ouvriers insurgés. Le 24 mars, à l'usine Rhodiaceta, de Besançon, « demeurés sourds à l'appel des organisations syndicales » (réformistes) un certain nombre d'ouvriers ont décidé de maintenir les piquets de grève. Il fallut l'intervention des forces de l' « ordre » pour que le piquet de grève s'écarte et que... 92 ouvriers sur 450 entrent dans l'usine comme le préconisaient, après « discussion au sommet », c'est-à-dire trahison de classe, les syndicats réformistes. Le fait que la majorité des travailleurs se soient rangés du côté des quelques ouvriers décidés à continuer la lutte prouve assez que seule une propagande démagogique intensive permet encore aux syndicats réformistes de conserver leurs effectifs. Mais l'heure est venue où chacun y verra clair, où l'on verra les « professionnels du syndicalisme » apparaître sous leur vrai jour, du côté des exploiteurs contre les exploités. Un journaliste écrit que les ouvriers de l'usine Rhodiaceta de Besançon « auront rapidement pris conscience de leur isolement ». Il est exact que ce doit être une rude épreuve pour un gréviste que d'être désavoué par sa propre organisation syndicale. Mais les irréductibles de Rhodiaceta, quelle que soit l'issue de la lutte qu'ils ont voulu, en véritables militants, mener jusqu'au bout, ne sont pas isolés. Les « grèves sauvages » où l'on voit les responsables syndicaux réformistes courir après les travailleurs pour les remettre dans le « bon chemin », celui de la capitulation, se multiplient. Pour le syndicalisme réformiste, le moment est venu de jeter bas le masque et de se cantonner à n'être plus qu'une « courroie de transmission » entre l'Etat capitaliste aux mains du patronat et les masses laborieuses, un minable tampon. Toute la propagande, tous les chiffres n'y feront rien : ce que veulent aujourd'hui les travailleurs, ce n'est pas d'engraisser des « permanents » installés dans leur rôle de conciliateur; c'est un syndicalisme authentique, un syndicalisme révolutionnaire, le syndicalisme qu'ils construiront eux-mêmes pour lutter et pour vaincre. Tous ceux qui sont fermement convaincus que le combat social doit être mené jusqu'au bout doivent également savoir que leur place est à la C. N. T.

SEVY

QUAND PASSENT LES 1er MAI...

LES syndicalistes des centrales dites « représentatives » ont oublié l'origine du 1er Mai des Martyrs de Chicago en 1866; du 1er Mai des émeutes de Vienne (Isère), en 1890; du 1er Mai de Clichy, en 1891; du 1er Mai d'Amiens en 1906. Pour eux tout cela fait partie du passé légendaire, c'est une simple image d'Epinal. Ils préfèrent, quand passent les « 1er Mai », organiser la vente du muguet porte-bonheur pendant que les permanents haranguent leurs troupes avec l'aide et la « panoplie » du parfait orateur. Toutes ces manifestations se terminent le plus souvent par une invitation à se rendre l'après-midi, à la kermesse que présidera un bonze syndical, un prêtre ouvrier ou tout simplement Mme X... Oui, elle a bien voulu prêter son domaine à ce bon peuple qui répond toujours présent pour l'élection de son mari.

Voilà ce qu'est devenu le 1er Mai à l'heure de la bureaucratisation du syndicalisme; voilà ce qu'en ont fait les oligarques du mouvement ouvrier, les postulants au titre de « membres du Conseil économique et social ».

Mais le véritable sens du 1er Mai n'est pas complètement détruit; travailleurs conscients, syndicalistes sincères, les gars de la C. N. T. et de l'A. I. T. n'ont pas oublié les 1er Mai sanglants. quand la police et la troupe, aux ordres du patronat matraquaient les ouvriers qui réclamaient leurs droits. Pour nous il n'y aura pas de muguet, pas de lait de Mai, pas de kermesse. Tant qu'il y aura des exploiteurs, quels qu'ils soient, notre 1er Mai ne pourra être qu'un jour de réflexion, de contestation et de lutte.

Dans d'autres pays, où les sections de l'A. I. T. existent de façon officielle ou clandestine, cette contestation et cette lutte se réaliseront aussi d'une façon ou d'une autre. Même dans les geôles franquistes et malgré les bourreaux qui guettent leur proie, des hommes qui se sont battus pour

(Suite en page 2.)

FOURMIES

Au cimetière de Chicago, sur le monument élevé à la mémoire des grévistes condamnés à mort et exécutés en 1887, qui luttèrent aux Etats-Unis pour que la journée de travail de 8 heures soit effective, est gravée l'épitaphe suivante :

« Le jour viendra où notre silence sera plus puissant que les voix que vous étouffez aujourd'hui. »

Six ans plus tard, Aftgeld, gouverneur de l'Illinois, donnait l'ordre de réviser le procès. Cette révision devait conclure à la réhabilitation des morts, à la libération des travailleurs encore en prison et à la proclamation de l'infamie des juges.

L'inscription prophétique inscrite sur le tombeau des martyrs de Chicago s'est révélée fort juste et, pendant des années, le Premier Mai fut, réellement, une preuve d'unité de la force révolutionnaire de la classe ouvrière manifestant pour un avenir meilleur. C'est alors, qu'à la veille du Premier Mai 1891, trente-quatre patrons d'industrie, à Fourmies, firent placarder sur les murs de la ville le texte suivant :

« Les industriels soussignés, abandonnant, pour cette grave circonstance, toutes les questions politiques qui peuvent les diviser, prennent l'engagement d'honneur de se défendre collectivement, solidairement, et pécunièrement, dans la guerre injustifiée qu'on veut leur déclarer. »

Or, il est à remarquer que les précédents Premier Mai, à Fourmies, n'avaient donné lieu à aucune manifestation bruyante, les ouvriers avaient simplement, dans le calme, avec discipline, défilé dans les rues de la ville. C'en était trop, paraît-il, pour la bourgeoisie de cette époque.

A ce placard, des profiteurs de la classe prolétarienne, cette dernière répondit par une affiche engageant les travailleurs à revendiquer la journée de huit heures dans le calme et la dignité, il était écrit : « Il faut leur montrer que nous ne sommes pas les plus heureux de la terre, fêter avec calme, union et dignité, ce Premier Mai 1891. »

Et, à la date précitée, à neuf heures, les ouvriers se rassemblent, ils pénètrent, sans heurt, dans les ateliers où des ouvriers sont encore au travail, ceux-ci se joignent immédiatement à leur groupe; c'est alors que, sans aucune provocation des ouvriers, sans aucune sommation de la force armée, des gendarmes sur l'ordre de leur lieutenant mettent sabre au clair et chargent les manifestants pacifiques. Le résultat se traduit par plusieurs blessés et deux ouvriers prisonniers. Ce fut là, le point de départ des hostilités communes; un jeune homme entraîne les manifestants vers la mairie en criant : « Rendez-nous nos camarades! » L'ensemble de la population est nettement hostile à la gendarmerie.

A onze heures, le commissaire de police, tire plusieurs coups de revolver en l'air, dans le but de disperser les manifestants. Ceux-ci demeurent sur place et leur nombre grossit; à treize heures nouvelle manifestation armée du commissaire, à laquelle répondent les ouvriers aux cris : « Ce sont nos hommes qu'il nous faut. » La solidarité, à cette époque, n'était pas un vain mot. A seize heures, charge terrifiante de la gendarmerie sur la foule, femmes, enfants, vieillards, ouvriers, sont durement touchés. A dix-sept heures, les ouvriers se concentrent sur une place et s'arment de bâtons et de pierres. A dix-huit heures, la troupe, secondée par la gendarmerie, se met en front de bataille et marche sur la foule. Un jeune homme, Guilloteau, crie : « Laissez-nous passer pour demander nos hommes à monsieur le maire !» Pour toute réponse, la force au service du capitalisme, charge sur le prolétariat, ce qui se traduit par des morts et des blessés.

A la Chambre, ce fut un scandale. Roche s'éleva contre ce massacre; il apporta la preuve que des victimes furent frappées de plusieurs coups de sabre, ce qui dénote bien la volonté criminelle de la force armée, et il termina son interpellation par ces mots :

« Quelles explications fournissez-vous à cela ? Après avoir fait remplir par des soldats le rôle de bouchers, pour ne pas dire le rôle d'assassins... (exclamations prolongées) oui, on a deshonoré les soldats qu'on a fait servir à une semblable besogne... S'il y avait une justice en France... Monsieur Constans paierait de sa personne la mort de ces innocents » et se tournant vers le ministre de l'Intérieur, l'orateur cria : « Assassin ! Assassin ! »

N'oublions pas que ce crime fit soixante victimes et que quarante soldats seulement, obéissant aux ordres de leur supérieur tirèrent sur les manifestants, les autres tirèrent en l'air.

« L'Illustration » du 9 mai 1891, tirait une autre leçon de cet assassinat, en écrivant : « ... Il en ressort ce nouveau fait à l'actif de la balle Lebel, qu'elle peut certainement traverser trois ou quatre personnes à la suite, les unes des autres, les tuer... »

Depuis cette époque où les ouvriers revendiquaient courageusement pour la journée de huit heures, la classe ouvrière bernée a fait abandon de sa force de révolte pour accepter un premier mai « Fête du Travail » chômé et payé par le capitalisme. C'est faire taire la voix de la révolte nécessaire à l'émancipation du peuple pour une poignée de lentilles. A l'heure où le capitalisme pressure le prolétariat par des cadences de travail qui abaissent l'ouvrier au rôle d'esclave; à l'heure, où la journée de huit heures appartient au passé par la faiblesse et le manque de courage des travailleurs; nous sommes, nous, syndicalistes révolutionnaires, les seuls à crier à nos frères de misère : « Ce n'est pas avec du muguet que vous gagnerez votre liberté et votre droit à la vie, mais par votre courage, votre unité et votre force; groupez-vous, montrez-la cette force, c'est votre seul moyen de faire de vos fils des hommes et non des esclaves. »

René VILLARD

La religion et l'U.R.S.S.

« La religion est l'opium du peuple »
LENINE.

PENDANT plusieurs années cette pensée avait jeté le discrédit sur les pratiques religieuses. Les dirigeants soviétiques ayant pensé que l'idée était tombée en désuétude, avaient cru bon de pratiquer une certaine coexistence en ce domaine.

Leur attitude devait connaître certaines déceptions et si la discussion paraît nécessaire dans la confrontation des idées si peu rationnelles soient-elles, elle n'en apporte pas moins des développements imprévus; à tel point qu'on en arrive à démontrer à présent que la lutte contre la religion doit être menée avec doigté et éviter soigneusement d'assimiler les croyants à des êtres absurdes, appartenant au passé.

Dans un article consacré à ce sujet par le quotidien soviétique « Sovietskaya Russia », on signale un long exposé où les militants athées sont invités à accroître leur vigilance et à redoubler leurs efforts en s'inspirant de l'évolution récente de l'Eglise. Il est recommandé en substance d'éviter de demeurer indifférants et sans réaction contre les erreurs religieuses persistantes de leurs camarades, tant sur le lieu du travail qu'à la maison.

Dans le même temps les gens d'Eglise ne restent pas inactifs; en adaptant et en modernisant leur propagande ils paraissent accepter la science et se posent même en défenseurs de celle-ci, mais ils oublient sciemment les persécutions dont ont été l'objet les Copernic et les Galilée.

On va même jusqu'à laisser entendre que le code de morale communiste est inspiré des Saintes Ecritures. On évite bien de faire ressortir que la religion et le véritable communisme sont et demeurent irréconciliables. En effet, sans nier le travail accompli de bonne foi par des croyants à la construction du socialisme il ne faut pas oublier que pour atteindre un progrès constructif et constant il est nécessaire d'insister sur l'effet de la foi religieuse qui rend l'homme passif et retarde le progrès commun de notre société.

Le difficile combat contre les survivances religieuses basées sur des mythes et des dogmes pourtant fortement ébranlés par des raisonnements objectifs conduit à une lutte active qui doit toutefois s'abstenir des brimades, des pressions administratives, voire même d'outrage à ces croyances. Il ne faut en aucun cas négliger les facteurs émotifs et psychologiques des particularismes nationaux, si variés et nombreux en U. R. S. S., liés à des difficultés matérielles et à des traditions séculaires.

Il ne suffit pas de déconsidérer la religion comme un paradoxe historique; la lutte nécessaire contre les dogmes doit être axée vers une documentation particulière puisée aux sources de la littérature ou dans des musées historiques pour illustrer la théorie de l'évolution demeurant incompatible avec l'Ecriture.

Loin de considérer les croyants comme des entêtés absurdes et de leur infliger des brimades qui les transforment en fanatiques il faut au contraire montrer que la seule force capable de réduire, sinon de ruiner ces vestiges du passé c'est la Dame Raison s'appuyant sur des faits positifs et reposant sur des expériences souvent renouvelées.

Le vrai travail de l'athée réside dans le fait de donner aux croyants les moyens de dominer leur foi pour se libérer progressivement de celle-ci; ce n'est certes pas en un tour de main que s'effectuera un tel travail et celui-ci mérite une attention soutenue.

Les réflexions qui précèdent, inspirées d'un article examinant le problème religieux en U. R. S. S. (de *Monde* du 4 janvier 1967) nous conduisent à envisager l'ampleur de la tâche qui est à entreprendre sur le plan mondial pour réduire à néant les impostures pratiquées par une religion fondée sur l'ignorance et l'obscurantisme que les progrès de l'esprit humain finiront par faire disparaître.

LALIME

BUT FINAL

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, à l'occasion de ce Premier Mai, le but final que nous assignons à notre lutte, les objectifs de cette révolution sociale que nous nous obstinons à prôner; d'autant plus que ces objectifs, qui furent ceux de la plupart des fondateurs du syndicalisme et de ses premiers militants, notamment de ceux qui firent le Premier Mai, ces objectifs semblent bien oubliés par les héritiers actuels du syndicalisme, ou du moins ceux qui se présentent comme tels.

Si les théoriciens du pseudo-syndicalisme moderne, par une curieuse pudeur, évitent de dire quelles fins ils assignent à leur lutte, nous autres, syndicalistes révolutionnaires, ne craignons pas de définir précisément ce que nous voulons.

Nous voulons abolir les nations, en tant qu'institutions, car elles établissent des divisions parfaitement arbitraires entre les humains, les faisant frères ou ennemis jurés suivant une simple étiquette géographique et la mode du moment, parce qu'elles engendrent, avec les guerres (froides ou chaudes), toutes sortes de gaspillages et de cruautés et qu'elles ne sont acceptées des peuples qu'au prix de l'entretien de l'ignorance et de l'exaltation de sentiments malsains.

Nous voulons abolir la hiérarchie autoritaire, parce qu'elle écrase la liberté de la plupart et que, même si elle prétend se justifier par la science et la raison, elle n'est fondée en fait que sur l'obéissance peureuse et irraisonnée, c'est-à-dire sur la violence et sur l'ignorance. Nous combattons la hiérarchie autoritaire qui étouffe l'initiative individelle et les facultés créatrices de chacun, et tend à faire de la plupart des rouages inconscients de la société, la hiérarchie qui malgré l'impossibilité évidente de la chose, veut faire penser un seul à la place et pour beaucoup d'autres.

Nous voulons abolir la propriété, c'est-à-dire la possibilité pour des individus d'accumuler des biens matériels qu'ils soustraient à l'usage des autres sans les utiliser eux-mêmes.

Nous combattons la propriété et toutes ses séquelles, comme le profit qui permet aux possédants d'accroître indéfiniment leurs propriétés au détriment des démunis, et sanctionne définitivement la division de la société en deux classes: celle des exploiteurs et celle des exploités; la première ayant tous les pouvoirs sur la seconde, puisque disposant du contrôle absolu de la répartition des produits. Nous voulons abolir, en même temps que la propriété, son symbole abstrait, l'argent, ainsi que tout l'appareil juridique qui n'est fait que pour la garantir.

Aussi voulons nous, et avant tout, abolir l'Etat, résultante de la nation et de la hiérarchie, émanation de la classe des exploiteurs, église de la religion nationaliste, degré suprême de la hiérarchie, gardien en chef de la propriété.

Nous combattons l'Etat, quelles que soient les raisons qu'il se donne et quelle que soit la forme qu'il prenne: despotisme, fascisme, république ou démocratie dite socialiste.

Nous voulons supprimer l'organisation sociale étatique et la remplacer par un système basé, non sur la centralisation autoritaire, mais sur le fédéralisme libertaire, c'est-à-dire la libre association à tous les niveaux le règlement en commun des problèmes communs et en particulier des problèmes particuliers, sans préséance d'individus ou de groupes sur d'autres groupes. Nous voulons que la production soit gérée par tous les producteurs dans un système où chacun reçoive selon ses besoins, dans le cadre d'une organisation fédéraliste fondée sur l'égale possibilité d'initiative de chacun dans le domaine de ses capacités créatrices.

Nous affirmons qu'un tel type de société, fondé sur la liberté et la solidarité de tous envers tous, sans classes sociales et sans frontière, peut devenir une réalité grâce à l'union créatrice des travailleurs conscients, dont le syndicalisme révolutionnaire constitue le premier pas.

1er Mai d'hier et d'aujourd'hui

Depuis 1941, date à laquelle Ph. Pétain a institué le 1er Mai, fête chômée et payée, celle-ci s'est dégradée sans cesse au fil des années.

Cette journée qui commémore les martyrs de Chicago était jusqu'à cette date une journée de revendications et de grèves générales dans le monde entier. En l'instituant journée chômée et payée, le capitalisme qui a, lui aussi, son Internationale à voulu par cette action détruire l'élan révolutionnaire, qui animait les masses laborieuses de cette époque.

En légalisant le 1er Mai il a fait de cette journée de lutte ouvrière, une victoire du capitalisme et par la même occasion, il s'en est fait une fête à lui.

Resterons-nous indifférents devant cet état de fait ? Non, car ce serait capituler.

Camarades réagissez; descendez dans la rue pour manifester et pour revendiquer. Faites en sorte que ce Premier Mai 1967 reste marqué à jamais dans l'histoire du 1er Mai comme le furent ceux de 1886 et de 1890. N'oubliez pas que c'est pour avoir demandé la journée de 8 heures que cinq hommes se sont fait pendre, *cinq anarchistes*, qui voulaient que leur sort et celui de leurs camarades s'améliore. Ils ont payé de leur vie, pour que vous viviez mieux; ne les trahissez pas, et faites en sorte qu'aujourd'hui comme demain, votre lutte soit pour un monde meilleur. Un monde où tout le monde travaillera selon ses possibilités et consommera, selon ses besoins. Où il n'y aura plus d'oppresseurs, ni d'opprimés, ou tous les hommes seront égaux et libres.

Alors, vraiment nous pourrons dire que c'est la fête des travailleurs. Mais pas avant. Pour que ce jour merveilleux arrive, il faudra lutter, lutter sans cesse, toujours lutter, contre le pouvoir capitaliste et pour cela la Confédération Nationale du Travail est le meilleur terrain de combat. La seule centrale syndicale authentiquement révolutionnaire qui est pour l'action directe, contre les oppresseurs, pour les opprimés.

Vive le 1er Mai 1967 ! Vive le syndicalisme révolutionnaire !

MICHEL

1ER MAI
A PARIS
24, RUE STE. MARTHE
à 10 h
Meeting d'affirmation anarcho - syndicaliste

1ER MAI
A BORDEAUX
CINEMA « LES CAPUCINS »
à 9 h 30
Meeting d'affirmation anarcho - syndicaliste

Ideas extraviadas

por COSME PAULES

LA VIDA, LA ESCUELA, EL NIÑO Y EL MAESTRO

La vida es la adaptación continua de las relaciones internas con las relaciones externas, ha dicho Spencer. Y la escuela — con la enorme variedad de ejercicios que contiene —, debería ser el vehículo con que contase la sociedad para aquella realización. La escuela debería estar destinada a fortalecer todas las facultades de los niños, lo mismo si se refiere al cuerpo, que si se refiere a la inteligencia, al corazón o a la voluntad.

El Mártir de la Escuela Moderna — Francisco Ferrer, decimos, asesinado por el clero católico en el corazón mismo de España —, bosquejó y realizó mucho de lo anterior. Y no se puede negar que en la actualidad algunos verdaderos maestros de la infancia y la juventud, se siguen inspirando en la práctica en las supremas enseñanzas — para grandes y chicos — de Ferrer Guardia. Son una minoría; pero ya es algo. Porque de lo poco se puede ir a lo mucho, como del principio al fin. Prosigamos:

El eje centrífugo de este complicadísimo engranaje es el maestro. Porque el maestro es quien comunica el impulso y le da dirección, siendo también el que debe armonizar todos los movimientos que han de ser puestos en marcha.

Para poder llenar tales funciones se han escrito cientos de libros en diversos idiomas exponiendo las virtudes que requiere el magisterio, los deberes que impone, y las escasas recompensas que ofrece. Escasas, claro está, si se es lo suficiente entero como para negar una entrega cobarde en aras de lo estatuído, y avanzar siempre más allá, hacia las altas cumbres de la enseñanza bienhechora.

La fría elocuencia de las dolorosas realidades nos han hecho comprender que son escasísimas las personas que aprecian este penoso trabajo que impone tanto sacrificio físico y moral. Buena prueba de ello nos lo ofrecen algunos ejemplares humanos de alcurnia, pero en especial el citado mártir de la enseñanza.

Tras la lenta carrera de 30 ó 40 años al servicio de la buena enseñanza, no penden del pecho de los verdaderos maestros — como del de los generales o los curas —, grandes cruces, ni vistosos dorados galones. La única recompensa que en el mejor de los casos puede recibir un buen maestro es la significativa prueba de sincera amistad y simpatía hacia el hombre y de consideración hacia el maestro que puedan reconocerle y ofrendarle los capaces de reconocer tan altruistas méritos.

Fuera del mísero salario estatal que recibe — si de sus maravillosas cualidades innatas cede una parte al autoritarismo —, el verdadero maestro no espera nada de su cometido. Y ni siquiera de las generaciones en cuyas almas él ha ido cimentando las bases en las que descansa la integridad de la conciencia, y la igualdad ética, debe esperar un mayor reconocimiento; nada que no sea el frío saludo que las buenas costumbres superficiales reclaman, debe esperar de una magistratura que se halla en eterno combatiente, superante y diferenciante creación descubridora de los secretos de la vida que se renueva sin cesar.

La ingratitud hacia el verdadero maestro, puede y debe estar satisfecho de su misión al saberse cumplidor de una tarea tan elevada como lo es su deber educativo. Poseer una imbatible fe en el alto ideal que lo sustenta; tener fe en la síntesis admirable de toda buena idealidad, es el bien sumo; es la finalidad de todas las mejores aspiraciones humanas, perennemente perfectibles, algunas veces concretas, pero nunca concluídas.

Cuando un maestro de verdad dedica treinta años al constante servicio de la verdadera educación humana, pasando por todas las alternativas que ofrece la difícil y peligrosa brega diaria — en que el fundamento del conocer y su correspondiente expresión sincera, le hizo creer en la posibilidad de que un día no lejano, y en virtud de su propio reflexivo esfuerzo hacia el bien y la práctica de la solidaridad mental humana, el hombre llegaría a la dignificación del hombre —, puede estar seguro de que su esfuerzo, su sacrificio y su dedicación no ha sido en vano.

El reconocimiento de los mejores se lo prueba. Los que por encima de todo consideran al verdadero maestro un compañero leal — aunque un poco exigente a veces —; un amigo honesto, honrado y desinteresado en la más amplia acepción, es la más evidente prueba de que su vida — una ¡tan elevada vida humanizada! — merece todos los parabienes y albricias que no pueden alcanzar cuando la energía se destina, se entrega y se hunde en los malos afanes del odio, la esclavitud y la muerte.

EL MITO Y LA VERDAD

De la debilidad del hombre que en sus primeras etapas luchaba con la inclemente naturaleza — y de la instintiva audacia de otro hombre -, nació el primer fetiche o mito al que paulatinamente se le fueron atribuyendo todos los atributos de superioridad que al hombre le faltaban — y aún le faltan —, para dominar los elementos que él veía desencadenarse sin lograr comprender la causa que los movía. Pero mientras que con velo sutil el mito oculta la verdad, el ideal la presenta desnuda a Friné.

MUJERES

Donde hay mujeres siempre llegan hombres, porque ellas fueron siempre el mejor anzuelo, la más rica carnada. Salvo honrosas excepciones, la mujer actúa como calamita; se mueve como los *gignoles:* la mano que las anima siempre se encuentra debajo. Las fórmulas varían, pero el proceso siempre es el mismo. El primero que hizo la gracia fue Abraham, el hijo de Taré, cuando le dijo a Sara: «He aquí, yo sé que eres mujer de hermoso parecer, y acontecerá que te verán los egipcios y dirán: Esta es su mujer, y a mí me matarán, más a ti te conservarán la vida. Ruégote que digas que eres mi hermana, a fin de que me vaya bien por tu causa; así vivirá mi alma en razón de ti.» ¿Es esto o no palabra sagrada? Vedlo en el Génesis XII, 13, 14 y siguientes. Por su parte, Herodoto — quien si no sabía tanto como nosotros algo sabía —, dice que Keops, rey de Egipto a quien se atribuye la mayor de las pirámides, cuando después de veinte años se encontró falto de dinero para continuar los trabajos, envió a su hija a cierto lugar para que se lo procurase... Debió irle muy bien, porque Rodopis construyó — siempre valiéndose del mismo recurso —, la gran pirámide de Micerino.

RUSIA

¿Rusia? Pero, ¿de qué Rusia se habla tanto y tanto? Digamos mejor el Soviet o cosas por el estilo. Se supone que Rusia feneció después de la caída de Alejandro Kerensky. ¿O no?

tierra y libertad

Leed este órgano anarquista que aparece en Méjico

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

VIII. La corriente «modernista»

En la entrega anterior, apoyándonos en unas cuartillas que nos enviara Juan de Orán, pudimos desarrollar la defensa de la corriente «Conservadora». Estamos recibiendo algunas adhesiones más a dicha posición y las mantenemos en suspenso para publicarlas, más tarde ya que hay que dar paso a las demás opiniones todavía no exteriorizadas.

En nuestro poder obra una carta de Madrid en la que C. P. se manifiesta, sin catalogarse él mismo, partidario de la corriente «modernista» lo que aprovechamos para darle cabida de inmediato por ocupar, dicha corriente, el segundo lugar, después de la «conservadora», en el orden que dispusimos en nuestro tabajo del 16 de marzo y porque, además, una opinión llegada de España tiene un interés que no escapará a nadie.

«*Estimo que vuestra idea — suponiendo que lo sea — de hacer del trabajo de Sebastián Faure, jactanciosamente llamado Enciclopedia Anarquista, una Enciclopedia de verdad, con suficientes vocablos para ser acreedora a tal nombre, es una ambición desmesurada y que, casi seguro, tiene que ser superior a vuestras posibilidades. A mi modo de ver ya lograríais una gran cosa si pudierais publicar, en nuestra lengua, lo que Faure sacó hace treinta años tratando, naturalmente, de actualizar todos aquellos términos que tres décadas han cubierto de telarañas. Me refiero, como ya habrás adivinado, a palabras tales como «arestación», «automovilismo», «aviación», etc. — ya ves que sin ir más allá de la letra «A» te he podido citar tres casos concretos — que exigen una puesta al día rigurosa y cónsona con los conocimientos que la técnica y la ciencia aportan en este año de gracia. ¿Es que contáis con elementos capaces de llevar a cabo esta tarea? Conste que, después de todo, si suprimierais los términos de tipo técnico-científico no se perdería mayormente nada pues he podido comprobar que es donde la interpretación libertaria acostumbra estar ausente.*

«*Lo que interesa es conservar todo aquello que lleve huella bien marcada de anarquismo y pararse lo suficiente, eso sí, en cada una de las palabras básicas — la Enciclopedia Anarquista tiene, como toda obra, su paja y su grano — a fin de que, respetando el texto original, se le pueda añadir lo necesario para que el lector de vuestra edición no se crea sumido en la lectura de pergaminos, por lo desactualizado del texto. El otro día me entretuve en la lectura de las dos definiciones que insertara Faure sobre la «Agricultura», una de P. Maugé y otra de Jorge Bastien. ¿Habéis estudiado bien el problema que os presentan estos dos señores? El vocablo no permite que se le descarte y, para empeorar la situación, Maugé y Bastien se expresan en términos bien pasados de moda. Al primero habría que objetarle, entre otras cosas, la presencia de las colectividades israelíes o kibbutzim y al segundo habría que apearlo del burro del optimismo. Por mucha ciencia y técnica agrícola que se halle nada podrá hacer frente a la explosión demográfica si no es una limitación a la misma.*

«*Pisad, pues, suelo firme y no trateis de abarcar mucho. En vez de buscar con la lupa nuevas palabras es preferible limitarse a las ya existentes parándose lo suficiente, en cada una de ellas, para que no aparezca «pasada de moda».*

C. P. se extiende todavía algunos párrafos más pero estimamos que lo medular de su opinión está perfectamente ubicado en lo que acabamos de transcribir y que se enmarca ajustadamente en la corriente que calificáramos de «modernista».

De esta corriente también abreva José Peirats cuando en carta reciente nos dice: «*Pues en tu dogmatismo escolástico veo que llegas a creer que hay una interpretación anarquista de la sopa de ajo. ¡Qué barbaridad! Yo empiezo por protestar de tamaña segregación. Creo que os estáis pasando de rosca en vuestras pretensiones.*»

Y no podemos resistir a la tentación, ahora que nos hallamos de lleno en la corriente «modernista», de transcribir los fragmentos de una carta que Emilio Armand escribiera a los redactores de «Volontá» de Nápoles y que esta querida publicación reprodujera en su número correspondiente al 15 de abril de 1948:

«*Estoy al corriente de las discusiones que origina la traducción de la «Enciclopedia Anarquista» al italiano. Me parece, más bien, que la intención que existe es la de refundirla y no de traducirla tan solo. Espero que, caso de que el proyecto se realice, no sea eliminado el carácter ecléctico que le otorgaba todo su valor. Reconozco por otra parte, que el mundo ha cambiado desde que aquella obra fuera publicada y que la misma necesita ser puesta al día.*

«*Sin embargo, es necesario no olvidar que habían compañeros que encontraban la obra demasiado voluminosa y hubieran preferido un trabajo no rebasando el formato del «Nouveau Larousse Illustré», diccionario de uso escolástico, que podría ser llevado a término con un mínimo de gastos...*» La carta de Armand estaba fechada en Orleans el 12 de febrero de 1948.

La corriente «modernista» cuenta, pues, con fervientes abogados. C. P. es un inquieto compañero, de acrisolada conducta que demuestra conocer la obra que nos proponemos vertir al castellano con bastante minucia. Su opinión debe contar y está lejos de hallarse sola. Las expresiones cáusticas de Peirats y las apreciaciones que Armand emitiera hace casi veinte años sirven de sólidos contrafuertes a la defensa de C. P.

¡La Enciclopedia Anarquista en Portugués!

La Editora Germinal de Río de Janeiro, al frente de la cual se halla el conocido militante libertario y esperantista Roberto das Neves, se ha dirigido a nosotros con intenciones de estudiar la posibilidad de editar, en portugués, la Enciclopedia Anarquista. El grupo editor de la Enciclopedia, versión española, ha acogido con gran júbilo la noticia que pone de realce la trascendencia internacional de la realización de una obra como la concebida y gestada por Sebastián Faure. Un intercambio de cartas tiene lugar en estos días tendiente a poder mancomunar los esfuerzos de ambas editoriales y de los resultados de dicho epistolario tendremos al corriente a nuestros lectores.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

Precisamos a cuantos estén interesados en la Enciclopedia Anarquista, tanto para la segunda edición en francés como para la primera en castellano, que tienen que dirigirse:

EN FRANCIA.—Victor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-París (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 78-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

C. P., Madrid. — Nos hemos tomado la libertad de reproducir algunos fragmentos de tu carta. Creemos que el envío de los fascículos se te podrá hacer con relativa seguridad.

F. Ferrer, Orleans. — Acelera las biografías que no es necesario sean muy extensas. Los vocablos que te faltan te los cursará Sierra en breve.

Alexandre Caillet, St-Etienne. — Nous avons reçu ton envoi de 20 frs.

Marc Lacrate, Marseille. — Crédités, aussi, dans notre CCP, tes 30 frs. couvrant six fascicules de l'Encyclopedie en français.

Ramón Puig, Sigean. — Recibidos tus 90 frs. que distribuimos así: Martín Cots, 30 frs.; Navarro 30 frs. y tú mismo 30 frs. Complétanos el nombre de Navarro. Precisanos si conservamos tu dirección de Toulouse o esta de Sigean.

Raymond Beaulaton, Antony. — Nous avons reçu ton envoi de 60 frs.

V. Marí, Burdeos. — No se ha previsto la entrega total de la E. A. La única modalidad es la suscripción por fascículo, cada fascículo, sea en francés o en español, vale 4,95 frs.

J. Moody, Swanley Kent, Inglaterra. — Les fascicules vous parviendront directament du Vénézuéla.

J. Munia, Servian. — Hemos recibido la suma de 15 frs. remitida por tí a nuestro CCP.

Suceso Portales, Londres. — Inscripción abierta. Contamos contigo para nuevas inscripciones inglesas. Hay que considerar el precio de cada fascículo a 7 shelines.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor García

24, rue St-Marthe, 75, París (X)

ANTENA

LA HUELGA DE LA ECHEVARRI

BARCELONA. — «La Vanguardia» informa que han comenzado de nuevo las conversaciones entre los letrados de ambos grupos. Señala en el título, que «los obreros de Echevarri exigen la readmisión sin excepciones» y dice a continuación: «La actividad en la fábrica de Echevarri, es prácticamente nula desde hace más de cuatro meses.»

Agrega que la empresa está dispuesta a readmitir la mayor parte del personal si bien se reserva el derecho de hacer una excepción con cierto número de trabajadores «a los que considera como una amenaza para el normal desenvolvimiento de la Empresa». A lo que los letrados defensores del personal replican que esto significa una dificultad importante frente al espíritu de solidaridad de los huelguistas.

CONTRA LA LEY MALVADA

MADRID. — Casi todos los Colegios de Abogados de España han cursado su protesta contra el proyecto de Ley penal. Las Cortes del general Franco han puesto a tales protestas oídos de mercader, al aprobar la Ley con solos once votos en contra de Del Alamo, Luca de Tena, Rioja, Riyas, Guadilla, Reyes, Lacalle, Conde de Godó, Vidal Pazos, Picazo y Aresti.

LAS CONSIGNAS DE «LAN DEYA»

SAN SEBASTIAN. — El órgano clandestino de los Solidarios Vascos publica:

«1º De MAYO de 1967. Se acerca el día en que el trabajador recuerda la lucha por la libertad.

Libertad, frente a la opresión capitalista-monopolista.

Libertad, frente a la opresión de las dictaduras fascista y comunista.

Libertad, frente a las falsas democracias orgánicas y populares.

Libertad, frente a las presiones de los partidos políticos.

Libertad, frente a las presiones religiosas y clericales.

Trabajadores de Euzkadi: Solidaridad de Trabajadores Vascos os cita ese día, a las 12, en los siguientes lugares.

Boulevard de San Sebastián.
Plaza del Castillo de Pamplona.
Gran Vía de Bilbao.
Calle Dato de Vitoria.

Para responder a este propósito la autoridad ha suspendido unas garantías... inexistentes.

30 TRABAJADORES EN LIBERTAD

PARIS (OPE). — La A.F.P. ha transmitido a «Le Monde» (día 11) varias noticias de tipo social. Por lo que a Euzkadi se refiere se dice que «en Bilbao, treinta obreros que habían sido detenidos en una manifestación de solidaridad con los huelguistas de «Laminaciones de Bandas», han sido libertados.»

FALLECIO DIGNAMENTE

«Le Figaro» anuncia la muerte del pintor Vázquez del Río, «de origen español que tuvo que abandonar su país a consecuencia de los acontecimientos de la guerra de España». Añade que «antes había hecho una brillante carrera de artista lírico, actuando, principalmente, en la Scala de Milán, y en la Opera de Berlín.»

180 PERIODISTAS FIRMAN UNA PROTESTA

LONDRES (OPE). — «Se ha enviado un documento firmado por 180 periodistas españoles al presidente de las Cortes, señor Iturmendi — decía «The Times» el 5 de abril —, quienes manifiestan su desacuerdo con una reforma proyectada del Código Penal y que ya había sido aprobada por la Comisión de Justicia de las Cortes.

Los firmantes del documento representan a los principales diarios de Madrid, a las agencias de noticias españolas, a los periódicos económicos y a las revistas semanales, y han pedido en su documento de protesta la supresión de varios artículos del código Penal que les afectan directamente, manifestando al mismo tiempo que la reforma proyectada constituye «una seria amenaza para el libre y normal ejercicio de nuestra profesión.»

También se hace referencia en el documento a la grave limitación impuesta a la libertad de información y de expresión de ideas por un proyecto de reforma que estipula penas de hasta seis años de prisión para los periodistas que incurran en falta.» (1).

(1) La protesta resultó vana; las reformas fueron aprobadas. (Nota de OPE).

MANIFIESTOS DIRIGIDOS A LOS OBREROS DE «BANDAS»

BILBAO (OPE). — «Nuestra lucha continúa con el mismo ímpetu con que la iniciamos el 30 de noviembre» — dice una hoja clandestina dirigida a los «Compañeros de Laminación de Bandas» — en la que se denuncia, tachándoles de «traidores» a un par de obreros que han claudicado al reanudar el trabajo en la empresa después de cuatro meses de huelga.

En otra hoja, también clandestina, y dirigida a los mismos obreros, se dice lo siguiente: «Hoy cumplimos 121 días de paro. Cuatro meses pasados de resistencia en la lucha contra un hombre (el gerente de la empresa). Es cierto que la lucha obrera que defiende sus intereses pisoteados es la lucha contra todo un sistema: el capitalismo. Pero esta lucha nuestra es también la lucha contra un solo hombre: Gondra. Porque sabemos que se ha quedado solo, que sus mismos compañeros del consejo de administración no participan de sus convicciones, que ya se han manifestado públicamente contra él... Contra este hombre hemos resistido. ¿Le dejaremos que triunfe? No podrá un solo hombre lleno de orgullo y soberbia con la solidaridad de los obreros. «Entraremos todos o ninguno.»

DEMOCRACIA ORGANICA

MADRID. — Fraga Tribarne ha multado con 50.000 pesetas a Antonio Herrero Losada, director de Europa Press, por haber divulgado una nota en la que se daba cuenta de la reunión de estudiantes de Filosofía y Letras habida el 13 de febrero último en un local de la Facultad.

La gerente de la Editorial Amalia Romero, de Montcada-Reixach, ha sido juzgada por el Tribunal de Orden Público por haber editado un folleto de poesías titulado, «Un humano poder», original de José Miguel Ullán. El fallo del T.O.P., por el momento no es conocido.

En Tarrasa fue detenido y procesado el obrero Juan Martínez. Reclamando su libertad apareció una manifestación en la Rambla de Egara y la autoridad procedió contra los manifestantes. Cuatro de éstos acaban de pasar por el banquillo del T.O.P. (o Santo Oficio). Llamánse Antonio Urbano, Dolores Urbano, Pilar Boix y Dolores Mullor, ésta, esposa de Juan Martínez. Dos meses de cárcel a cada uno.

HUELGA DEL HAMBRE

PARIS (OPE). — A «Le Monde» le comunica la Agence France-Press, que once presos políticos de la cárcel de Carabanchel han declarado la huelga del hambre. Enviaron un escrito a la dirección, y ésta impuso sanciones. Al señor López Enriquez, por considerarle uno de los inductores, se le ha encerrado en una celda de castigo, contestando él con la declaración de la huelga del hambre. Los otros diez han hecho lo propio en prueba de solidaridad, incluso un italiano, el señor Ricardo Gualino.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

Iniciativa importante en América

(*Viene de la página 4.*)

talista, es renunciar a ser hombre y convertirse en eunuco. Ponernos de acuerdo para llegar hasta el campesino y hacerle ver que su felicidad no estriba en tener un pedazo de tierra donde sembrar, sino en que los productos de esa tierra y de su trabajo sea él el único usufructuario de ellos; que el pan que se amasa con el trigo que él produce sirva para alimentar a sus hijos y no para enriquecer molineros y tahoneros negociantes. Esta labor no es la que puede realizar un solo hombre ni en un mes o un año, es tarea de muchos hombres y de labor continuada día tras día y año tras año.

Es plausible que sea de la R. Argentina de donde surge la iniciativa de reagrupar a los elementos ácratas con fines bien definidos de llevar al movimiento obrero la táctica de lucha anárquica sin mixtificaciones ni reformistas, ni políticas y por último ni sindicalistas al estilo de aquel congreso de Amiens que tantas discusiones originó. Es necesario recordar, porque estamos seguros que se va a ofrecer, que en el movimiento obrero internacional, los únicos países que supieron imprimir al movimiento obrero las ideas y tácticas libertarias fueron España y la Argentina. En ninguna otra parte los trabajadores adquirieron la conciencia libertaria que en esos países. Eso, a mi modo de ver, tiene una explicación: En Inglaterra, por ejemplo, en Estados Unidos; en la misma Italia, la propaganda la hacían grandes oradores y grandes escritores; esa propaganda estaba pues, impregnada de oratoria y literatura de hombres y mujeres de indiscutibles méritos, pero que, desgraciadamente al desaparecer de la escena, la propaganda libertaria entró en menguante, dejando el campo a los logreros de cuña bolchevique y a otros traficantes de la política fangosa que actualmente nos asfixia.

Es mi criterio muy particular de que tanto en España como en la Argentina, la propaganda anarquista en los medios obreros dejó de ser brillante para ser efectiva, forjadora de conciencia libertaria, porque toda acción que no esté animada de un profundo sentimiento de libertad, no pasará de ser un afán pasajero por aliviar un poco el fardo de la miseria a lo que todo ser humano tiene pleno derecho; pero que el anarquismo no puede ni debe concretarse a que cada individuo tenga una despensa repleta, caso que pudiera ser factible, pero que no resolvería nada: el problema primordial entonces es de conciencia libertaria, sin ella ni las revoluciones fructifican, ejemplos: la revolución rusa y la mexicana derivadas a sistemas neo-feudalistas, a dictaduras que hacen palidecer a las peores de la Edad Media.

No falta entonces experiencia histórica para que, la obra a emprenderse no se le dé el contenido libertario que fue médula de la F.O.R.A. y de la C.N.T.

MARES VELASCO

México.

QUAND PASSENT LES PREMIER MAI...

(*Suite de la page 1.*)

sauvegarder la liberté des humbles, se manifesteront à leur manière pour bien marquer la véritable origine du 1er Mai.

Courage donc, libertaires, syndicalistes révolutionnaires, nous ne sommes pas seuls à lutter pour une même cause noble et humaine, et puis, tous ceux qui, bien qu'en état d'attente, pensent comme nous, sont légion. Nous n'en sommes pas à la bonne époque où les drapeaux de la liberté et de la révolution flottaient devant des milliers d'hommes et de femmes en colère; aux temps où les patrons tremblaient quand les ouvriers chantaient l' « Internationale » devant les usines; mais la période de « vaches maigres » qui vient vers nous décidera tous ceux qui attendent.

Mais nous devons dès aujourd'hui leur réapprendre ce que doit être la gestion ouvrière ainsi que la pratique de l'action directe sans l'intermédiaire des politiciens ni la bénédiction des évêques.

Pour le retour aux 1er Mai révolutionnaires,

Vive la C. N. T. et l'A. I. T. !
Vive le syndicalisme authentique !

Y. M. BIGET

Siluetas. SIN GAFAS AHUMADAS

Los vientos que corren azotan fuertemente y han de aguantarse de pies o sentados so pena que nuestra sensibilidad esté atrofiada. Por los cuatro puntos cardinales soplan los mismos y ocasionan iguales desperfectos en el hombre y en el conjunto de los hombres. Nadie escapa a esta influencia, a este choque, a este golpe ideado desde hace largos años para intereses privados de jerarcas y magnates, de Gobiernos y Estados. Es la triste repetición de farsas estabilizaciones, tan explotadas más aceleradamente desde principios del siglo actual, que vamos sufriendo los que construimos todo y no tenemos nada.

Dan mucho que pensar las cosas que se suceden en Europa, particularmente, desde que finalizó la segunda carniceria mundial, provocada por las necesidades o exigencias del capital con la idea de asegurarse unos años más las riendas en la mano, a fin de seguir domesticando y dominando a los pueblos desarrollados y no desarrollados, que quiere decir en estado primitivo, como plan beneficioso a su continuidad.

No sé si se puede decir que ha terminado la matanza humana, pues desde el año 1945, en que — al parecer — cesaron las hostilidades, hasta la fecha, no ha cesado de correr la sangre en naciones poco cultivadas, según criterios de hombres calificados en asuntos científicos y culturales, etnográficos y etnmatológicos, aunque, ciertamente, por el ejemplo que han dado y están dando esos pueblos, catalogados como salvajes o poco instruidos, podían copiar los considerados civilizados.

Pero el mantenimiento de esos conflictos bélicos reflejan claramente la reaparición de las guerras de conquista, ya que en la hora presente no da lugar a concebirlo de otra manera, por la similitud que guardan entre sí.

No hemos de ser tan desmemoriados que no rememoremos acontecimientos pasados de la misma naturaleza, con intervención, claro está de la religión, que está comprobado que en todos los tiempos y lugares, desde su fundación, ha estado y está al lado de los poderosos explotadores, que quiere decir, fomentadores de malestares, robos, muertes, miserias, legalismos, privilegios..., formándose la horrorosa cadena de las leyes que amordazan a los pueblos.

A lo largo de toda una serie de hechos, en donde sólo se ventilan los negocios de una clase privilegiada, en detrimento de la otra, despojada de todos sus bienes, nada ha cambiado. Todos se asemejan y ninguno se desvinda del terreno asignado. Son repeticiones de los anteriores, pero acomodados a la actualidad; pero los efectos producidos no pierden en absoluto nada de sus configuraciones, se mantienen en el mismo plano de realizaciones para llegar a conquistar todo cuanto está trazado en el orden de actuación, no dando más beligerancia que las consideradas como benignas.

Leyendo la prensa cotidiana, en donde se manifiestan opiniones diversas, podemos colegir cuales son los puntos más álgidos a remediar en estas horas cruciales de choques violentos entre las fuerzas en litigio. Aunque las opiniones arrancan de los hechos habidos se orientan, no son lo suficiente clarividentes para saber uno a qué latitud y longitud se encuentra del cráter de las ambiciones de conquista, que es donde brota todo el desbarajuste económico que estamos observando, con gravísimas consecuencias para el porvenir, si los pueblos no saben reaccionar y practicar la acción directa, arrojando del templo bélico a todos sus mercaderes. Labor ésta que repercutiría grandemente en la conciencia del hombre, y en la sociedad moderna, educada al ruido del cañón y de las bombas A y H, con proyecciones nucleares en dirección de la conquista de Marte o Saturno, que a tanto llega ya la ciencia que no podemos prejuzgar lo que inventará o descubrirá mañana.

Nos hallamos, pues, en un mundo que es un volcán en erupción, de sorprendente fuego y lava, arrasando todo lo que encuentra en su carrera, sin que haya fuerza alguna capaz de apagarlo ni de contener sus materias derretidas o en fusión, que arroja por su boca, cual si estuviera satisfecho con su potencia arrolladora. Así aparece a los ojos del pacifista, del hombre humano dispuesto a los grandes y pequeños sacrificios por el amor universal. Así se presenta ante los autores de su creación, formada con materiales putrefactos, nacidos de sus propias entrañas. Así asoman a las necesidades impuestas, porque las situaciones las obliga a aceptar lo más difícil, lo menos expuesto y costoso, en espera de que se les presente la ocasión benefactora, y caen frecuentemente, por estos procedimientos, en lo que después los humilla, intentando replegarse a las primeras posiciones que abandonaron por la conquista.

Y tales casos se suceden y se ligan unos con otros, multiplicándose la maleza, y el hombre se mantiene en el más cerrado mutismo. Hasta cierto punto el callar es una virtud, pero no siempre el silencio es bueno. Respirar bien y al aire libre, no es respirar mal y en una celda de prisión; pero no tomamos, o pocos hay que toman en consideración esto, porque existe la convicción del error y de la rectificación, causa por la cual se empeora la situación, favoreciendo más a los que han creado estas situaciones.

Sabe el hombre de ideas humanas que está rodeado de enemigos. Sabe que todas las maniobras pasadas y presentes tienden a no dejarlo progresar. Sabe que hay millones y millones de dineros a disposición de unos agentes perturbadores, de relajada moral, para desprestigiarle y desmoralizarle, pero la clase trabajadora, los obreros que desconocen estos problemas, que no se preocupan por conocerlos, se dejan fácilmente impresionar por no importa qué acto espectacular, y hablan y charlan a favor de estas cosas, aprovechándose de estos fenómenos populares sus autores.

Todos esos hechos, todas esas ejecuciones llevadas a cabo por los dirigentes político-capitalistas, que rigen los destinos de las naciones, arrancan de la incomprensión y el analfabetismo, que leer y escribir no es lo suficiente para dejar de ser analfabeto, como ocurre en algunos hombres que, desde que dejaron de asistir a la escuela no volvieron a coger un libro ni a escribir una letra, menos a tomar interés por ningún problema ni de capital importancia ni de mínima.

He ahí una de las partes favorables para que las «fuerzas vivas» de un país se apoyen en sus propias decisiones, no prestándose a juegos de manos y jugando siempre al interés, provocando incluso la guerra, ajustando su pensamiento a sus ambiciones.

MINGO

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos. Es una edición «Solidaridad Obrera».

B.D.I.C

DESDE MI RINCON SOLITARIO Y SILENCIOSO

POR ser la mente la potencia intelectiva del espíritu llamada por tradición entendimiento, necesita de un órgano físico por instrumento de manifestación. Este órgano es el cerebro, que sirve para la actuación de la potencia o energía mental. Sabemos con absoluta seguridad que es necesario mantener sano y robusto el cerebro para que la potencia mental se manifieste con toda su posible energía; y también sabemos que todos los espíritus individuales tienen esencialmente la misma potencia mental aunque difieren en el grado de su naturaleza. De aquí que unos sean listos y otros torpes, que unos denoten aptitud para el arte, otros para la literatura y otros para las ciencias, con tantas modalidades y matices de aptitud como divisiones y subdivisiones en ramificación infinita admiten esto stres tipos intelectuales.

Al primer examen parece que todo lo dicho es una digresión metafísica sin referencia alguna a las condiciones inherentes a la vida optimista; pero si aplicamos a este punto la facultad mental llamada observación, echaremos de ver que nuestra conducta es una serie de actos, de hechos, acciones u obras, como quiera llamárselas, y que estos actos, hechos, acciones u obras están determinados por la combinación del pensamiento con la voluntad. Para obrar es necesario pensar y querer. No es posible hacer nada sin antes pensar en ello y luego querer hacerlo. A veces, aunque pensemos y queramos hacer algo, no podemos hacerlo, porque lo impiden circunstancias superiores a nuestra voluntad y conocimiento; pero basta pensar y querer hacerlo para que las consecuencias en la índole de nuestra conducta sean las mismas que si hubiésemos podido hacer lo que pensamos y queremos.

Por otra parte, como quiera que no hay efecto sin causa, y el efecto es siempre de la misma naturaleza de la causa, nuestras acciones y por lo tanto nuestra conducta serán de la misma naturaleza que nuestros pensamientos y deseos. Si son buenos, rectos y justos, serán también buenas, rectas y justas las obras. Si por el contrario, los pensamientos y deseos son malos, inicuos y torcidos, de igual naturaleza serán nuestras obras.

La educación de la mente tiene íntimo enlace con la de la voluntad, y así han de marchar ambas paralelas, dirigiéndose la mente hacia la verdad y la voluntad hacia el bien. Por lo tanto, el dominio de los pensamientos y de los deseos es la primera condición esencial de la vida optimista, y para ello es indispensable educar acartadamente las facultades mentales a fin de que no se contraigan a un estéril intelectualismo por el estilo del de quienes conocen que obran mal y sin embargo reinciden en la mala acción al violento empuje del deseo.

El científico, el artista y el literato pueden ser unos genios en sus respectivos campos de conocimiento y a a la par unos grandísimos bellacos en su conducta moral, comidos de vicios y esclavos de los más degradantes hábitos. Pero cuando el genio está hermanado con la virtud, entonces, y sólo entonces, merece el hombre el título de sabio.

Los tradicionales métodos y procedimientos de educación, que a pesar de tantas novedades pedagógicas todavían perduran en la mayoría de establecimientos docentes son mucho más a propósito para formar hombres almacenes que hombres fábricas. Vivimos en una época de apresuramiento febril en que apenas pone la gallina el huevo ya quisiéramos que dentro cantara el gallo. Estamos en la era de las universidades, colegios, academias, cursos, cursillos, ciclos de conferencias, enseñanza por correspondencia y extensiones universitarias, sin que nadie sepa a punto fijo adonde nos llevará semejante plétora de cultura intelectual que atiborra las mentes de conocimientos más o menos prácticos y amenaza convertir al individuo en uno de tantos mecanismos de la moderna edad de la máquina.

La educación mental no sólo ha de aguzar facultades, sino también adiestrar en su manejo. De nada le serviría al operario una herramienta muy útil por lo bien afilada, ni so supiera manejarla. Todos los pedagogos convienen en afirmar que la educación no de convertir la mente en un fonógrafo que reproduce las voces impresas en las placas, sino en una dinamo capaz de concentrar la energía diluída en el océano mental que nos rodea.

Huxley dijo que el más valioso resultado de la educación es colocar al ser en aptitud de cumplir con su deber en el punto y hora en que haya de cumplirlo, sobreponiéndose a toda repugnancia del cumplimiento.

Y yo digo que cuando a la educación mental y física no acompaña la educación moral, el ser se convierte en desequilibrado fanático capaz de cometer los más abominables crímenes en defensa de sus sectarias opiniones.

PEREZ GUZMAN

NECROLOGICA

EUGENIO BASTIDA

Otro amigo y compañero que nos deja en tierras del exilio (Fleurance-Gers), a la edad de 44 años, natural de Esplús (Huesca). Hijo de nuestro viejo militante Emilio, que cinco meses antes dejaba de existir en Samade (Landes) y que con el mismo dolor que hoy nos expresábamos ya en otras notas necrológicas.

Nuestro querido Eugenio, si bien no participó en la lucha directamente contra el fascismo en España, por sus cortos años de edad, no dejó de sufrir las consecuencias del mismo en la retirada de Aragón para Cataluña y posteriormente para Francia en 1939, pasando las mismas calamidades que la mayoría de los refugiados entrados en este país de Francia.

De muy joven, durante nuestra revolución en Aragón, cuando fuerzas militares marxistas entraron en el pueblo de Esplús para deshacer la colectividad, destruir la producción por doquier y encarcelar a los más fieles compañeros del Consejo Administrativo y de la misma Colectividad, este muchacho y otros de su edad — corriendo de arriba para abajo — hicieron unos grandes servicios poniendo al corriente a varios compañeros de lo que pasaba, salvándose así varios de ellos junto con intereses de máxima importancia para la colectividad y de la revolución misma.

Entusiasta de las Juventudes Libertarias de la localidad participó en el Cuadro Artístico Juvenil. Los compañeros de la Rojinegra, en su descanso en los pueblos de Albalate, Bellber y Alcolea de Cinca recordarán que este Grupo Artístico tuvo el gusto de representarles algunas obras sociales de manera desinteresada y gratuita en prueba de la simpatía que los compañeros de la Rojinegra les merecían al Grupo y en particular a la Colectividad de Esplús.

Nuestro malogrado Eugenio fue uno de los primeros jóvenes que se incorporaron a la Resistencia francesa contra los alemanes en el departamento del Gers y limítrofes. Con seguridad que de aquella lucha contra los alemanes y pasadas muchas vicisitudes en la misma, sufriendo toda clase de inclemencias del tiempo, contrajo una enfermedad en los pulmones, que hubo que operar sin jamás recuperar su restablecimiento o estado físico normal.

Veinte años más tarde se le declaró un cáncer maligno y en poco tiempo acabó su vida sufriendo lo indecible.

A su entierro, civil, acudieron varios compañeros y compañeras de Auch, Toulouse, y amigos y familiares de otros departamentos. De la colonia española residente en Fleurance concurrieron a su viaje póstumo la mayoría, y de los vecinos — población francesa — difícil es calcular el número. Pocos entierros en Fleurance se han visto tan concurridos como el de nuestro malogrado compañero.

A su compañera Emilia e hija Aurora y demás familiares, nuestros más sinceros votos de amistad y condolencia.

Por la F. L. de origen, *J. Raluy*.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

El dinero de la C. I. A.

EL mundo se siente asombrado y verdaderamente escandalizado, al conocer en parte hasta dónde el soborno de la Organización americana alcanza, pero en realidad, a nadie debe extrañar los alcances del dinero de la C. I. A., máxime, cuando es infinitamente menos lo que conocemos, que lo que pudiéramos conocer si un informe sincero y honrado se hiciera público de las actividades de dicho organismo y otros similares, americanos y rusos.

Desde los primeros momentos, siempre he apuntado con un dedo al continente americano, haciéndole responsable de los ataques que sufrimos y de la existencia en el Poder de España, del «caudillo» Franco.

Lo lamentable es que pueda haber compañeros de buena fé, que sin darse cuenta sirvan el caldo gordo a los enemigos de la libertad internacional y en particular de España. Porque en España y mismo en Francia como en todas las partes del mundo, el dinero de la Central americana, corre a manos llenas para sembrar la confusión y el desaliento entre los que de buena fe, quieren luchar para ver libre a nuestra tierra, de la canalla fascista.

El dinero de los policías americanos, es un arma cien veces más potente y destructiva que todas las demás armas del Pentágono; él desmoraliza, él confunde y siembra el desaliento; crea enemistades, funda teorías ardientes, se erige en defensor de los obreros y hasta provoca revoluciones controladas que sirven a los intereses particulares del capitalismo yanqui extendido a los cinco continentes como una lepra maldita.

Que importancia tiene para los hombres del tío Sam, unas centenas más o menos de millones de dólares, cuando hoy cualquier guerra por insignificante que sea se cifra por millares de millones.

Nuestra proximidad del Africa; ese continente nuevo con deseos de ser después de su supuesta liberación del colonialismo, hace pensar a los del Norte, si nuestra España no será una tumba lejana de tantos otros «marines» liberadores de la humanidad, con fórmulas preconcebidas.

Esa es la razón principal, por la que tanto empeño ponen en dar vida a determinadas organizaciones y movimientos de carácter popular que se dejan controlar por sus agentes secretos y que sirvan de parachoque en el caso que nuestro «caudillo» le entre un patatús o su situación se haga insostenible por cualquier desbordamiento imprevisto.

La C. I. A. todopoderosa trata de ser previsora. Las promesas ocultas y las dádivas se multiplican, no lo dudéis, el veneno del militarismo dejó huellas muy difíciles de borrar; y en la naturaleza humana la jactancia, el orgullo y la imbecilidad, es una debilidad que vive en todos nosotros. El egoísmo natural es muy fácil de vencer y corromper.

¿Habéis pensado nunca lo que supondría para muchos el reconocimiento de sus derechos como antiguos militares del gobierno legal de España? ¿Qué sería para los millonarios de Texas reconocer tales derechos? Incluso llegar a una liquidación de los atrasos y una compensación en los ascensos que por derecho de antigüedad les correspondiera a cada uno de los que fueron nombrados oficiales de milicias o de carrera. La C. I. A. es entonante; lo piensa todo y lo ejecuta. Quien sabe si el mal de muchos no se encuentra en el remedio que nuestros colonizadores tienen para todos los males de la sufriente humanidad.

En las horas que vivimos se hace muy difícil obtener explicación de todas las experiencias humanas si nos olvidamos del patrón dinero. El dinero tan escaso en nosotros es un río caudaloso en manos de los militares sostenidos por la alta y baja finanza. Sus armas ultramodernas están dirigidas al corazón de los pueblos que no se quieren someter a su voluntad y oponen reparos a sus teorías «salvadoras». Los movimientos que guardan la menor honradez en su actuación, son anotados en la agenda negra de los partidos a destruir y corromper.

Las oleadas de propaganda, los grandes medios de difusión, todo un potencial confusionista se desploma contradiciéndolo todo, porque en el discutir, se encuentra la pérdida irreparable del tiempo. La vida del hombre es corta y si no es corta, se acorta, porque todo está previsto en los grandes planes de esos artífices del embrollo. Arruinar, cansar y destruir, son las divisas de esos ejércitos secretos que se mueven en la sombra, que van de casa en casa como los ofertadores de la riqueza y el bienestar a plazos.

En cuanto a nosotros, la cosa es tan sencilla que no tiene vuelta de hoja. Los americanos han entrado por la puerta falsa y lógicamente deben salir por la puerta grande con sus submarinos atómicos que envenan nuestras aguas, con sus bombas atómicas, con sus misiles y con su C.I.A. Y con todo lo que no sea idóneo porque no los queremos, ni nosotros ni nuestro pueblo. Esa es la pura realidad que nos enfrenta a quienes durante veinte años vienen sosteniendo descaradamente al dictador de España.

Todos los dólares invertidos en España, son los fundamentos de una combinación diabólica. Todos sus intereses acumulados, serán la causa fundamental de la ruina. Nuestras tierras conocerán la muerte y la desolación por culpa de la depravación yanqui. No los queremos. Nadie los quiere en el mundo entero, son los pervertidores de conciencias. La tentación forrada de oro; oro maldito de genocidas, traidores y verdugos.

He ahí la lógica aplastante que los hechos que se suceden en el mundo, nos hace deducir. No sentimos odio hacia nadie, simplemente desprecio para quienes venden en la sombra sus conciencias, como antaño organizándose en la quinta columna del confusionismo para servir intereses extranjeros por unas monedas, Hay tantos Vallejos en el mundo, que acarician en el secreto su flamante traje de tenientes de la Falange, que cualquier historia por inverosímil que nos parezca no puede extrañarnos; sobre todo, en estos tiempos que la ciencia ficción ha quedado por debajo de los «T.B.O.».

Dejemos transcurrir el tiempo y sigamos leyendo con atención las noticias del día, es fácil que alguna vez sepamos cualquier novedad que obligue a nuestro corazón a dejar de funcionar para contarse en la lista de los que mueren cardíacos; claro que el mejor remedio, para esta posible enfermedad, es dudar de aquellos que para defender nuestras ideas y nuestro Movimiento siembran la duda de compañero a compañero, estableciendo teorías demasiado «realistas» y poco confiantes.

Ayudar y defender nuestra organización y nuestra unidad es la mejor arma contra los dineros de la C.I.A.

HORIZONTES

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 F.

COMUNICADOS

F. L. DE AUFFERVILLE

Esta F. L. invita a todos los compañeros y simpatizantes de Montargis, Montereau, Fontainebleau, Melun, Combs-la-Ville y alrededores a la jira que se celebrará el día Primero de Mayo en la localidad de Nemours (Seine Marne). Sitio agradable en plena naturaleza. Habrá charla comentada.

Dirección: A la salida de Nemours route de Sens. Habrá compañeros para indicar el sitio.

F. L. DE ROANNE COMUNICA:

A fin de facilitar la asistencia al Mitin de A. S., que se celebrará el día 6 de Mayo en Lyon, la reunión local se celebrará el día 30 de abril a la hora de costumbre. La importancia de la reunión requiere la presencia de todos.

CONFERENCIA EN MARSELLA

Organizada por la Federación Local CNT de Marsella tendrá lugar el domingo 30 de abril, a las nueve y media de la mañana, en la *Salle Peloutier* de la antigua Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1er).

El compañero José Muñoz-Congost disertará sobre el interesante tema: «Permanencia libertaria de la C.N.T. en el presente y futuro español».

Esta conferencia pública clausurará el actual ciclo que con tanto éxito han venido celebrándose.

AMIGOS DE «TERRA LLIURE»

Estamos preparando un número de Mayo del Boletín sin que los gastos del anterior hayan sido cubiertos. Mil compañeros habrán recibido ese papel fraterno y de estimable penetración en Cataluña, y con sólo 200 (¡no es mucho pedir!) que nos correspondan con algún dinero nuestra obra de relación y propaganda irá siendo cumplida.

Si «Terra Lliure» no interesa a compañeros de idioma distinto nada objetamos. Están dentro de su lógica. Pero quienes lean catalán habrán comprendido la aplicación internacional de las ideas libertarias.

Para pedidos, reclamaciones y cooperaciones: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe).

FEDERACION LOCAL DE PARIS
Coloquio

Organizado por la Federación Local de París, de común acuerdo con la Comisión de Relaciones y con la participación de militantes de la región, tendrá lugar un Coloquio el día 29 de abril, sábado, a las tres de la tarde bajo el signo «La C. N. T. y España».

F. L. DE TOULOUSE

El sábado día 29, a las 9 de la noche, y el domingo 30 a las 9 de la mañana, tendrá lugar una importante asamblea general de nuestra F. L., en nuestro domicilio social de la Bolsa del Trabajo.

La importancia de esta asamblea reside en el estudio y resolución consiguiente de una documentación orgánica de primer orden. Se trata, entre otras, de la circular número 14 de nuestro Secretariado Intercontinental por la cual se nos reclaman sugerencias del Orden del Día para el Pleno Intercontinental de Núcleos.

De importancia capital, también, será la información de nuestra delegación a la Alianza Sindical local. La misma reclamará un análisis serio y las conclusiones que del mismo se deriven deben ser acordes con el interés general orgánico.

Por todo ello estimamos que esta asamblea requerirá más de una sesión, y en consecuencia, prevemos dos. A ningún militante debe escapar el interés que sus opiniones deben tener para el conjunto, por lo que encarecemos a todos su asistencia.

MITIN EN PARIS

El Primero de Mayo, a las 9horas, en la Sala de Actos de la C.G.T.-F.O., 198, avenida Maine (Métro Alésia), Paris (14e).

Mitin conmemorativo de la fecha histórica del Primero de Mayo organizado por la Alianza Sindical U. G. T., S. T. V., C. N. T. de París, con los oradores siguientes. Francisco Araberri por Solidarios Vascos; Mariano García, por la Unión General de Trabajadores; Félix Cuende, por la Federación Local C. N. T.

Presidirá el Comité de la Alianza Sindical.

EN BURDEOS

Gran Mitin el 1º de mayo a las 9 y media de la mañana en el Cine des Capucins, organizado en colaboración con la C.N.T. francesa, para conmemorar a los Mártires de Chicago, en el que intervendrán los compañeros

J. SORIANO, por la C.N.T.F. y
F. MONTSENY por la C.N.T.E.

Se invitan a todos los refugiados, emigrantes y trabajadores en general y a todas las FF. LL. y compañeros del Núcleo a que hagan acto de presencia en el mismo. Por la tarde, a las 3, en el mismo local, gran festival de Variedades a cargo de la compañía Teatro Total «Nid d'Art» de Toulouse que obtuvo gran éxito el año pasado. Cantos y danzas, sketsy, etc.

PARA QUE LE COMBAT SYNDICALISTE Y «UMBRAL» VIVAN

Los compañeros de la Federación Local de Dreux se reunieron con el fin de ayudar a nuestras publicaciones y decidieron recoger unas aportaciones voluntarias, las cuales dieron la suma de 107,40 francos. También el compañero Castellvi, preocupado por la situación «financiera» de nuestros papeles de cultura y propaganda, cedió 20,00 francos de su economía.

Y nosotros, claro, muy agradecidos a los compañeros de Dreux y al compañero de Choisi-le-Roi. Su gesto, más que tenerlo en consideración, se lo estimamos mucho.

Pero no es éste el camino. El «C. S.» y la revista necesitan más lectores más suscriptores, más propagadores. El semanario sigue la línea clásica, se mantiene en posición anarcosindicalista inquebrantable, y hay que ayudarlo *en nuestros medios* y fuera de ellos. Y enviar ejemplares a España y al extranjero, a todas partes donde tengamos amigos. Y la revista igual, puesto que cumple un sitio de honor en la cultura «emigrada». Ambas publicaciones desempeñan cada una en su sentido, una misión que, si desaparecieran, quedaría en abandono.

Un compañero dijo algo de esto en el Festival del día 16. Hoy lo ampliamos nosotros con estos renglones. El «C. S.» y «Umbral» sufren la inquina de varios, y el vacío que éstos provocan deben cubrirlo con creces los bien intencionados.

Cuando se ha edificado una casa no se la derriba. Sería cosa de anormales.

Los compañeros comprenden.

CORREO DE REDACCION

Flores, Millery. No concretas a qué comarca te refieres. Hay por allí la de Cardona, la de Manresa y la de Berga. Yo sólo conozco algo antañón de Manresa mismo.—F.

L. de F., Buenos Aires. Recibido «El gárrulo» y también el sobre anterior. Irá carta.

A. G., Gibraltar. Recibida tu carta y esperamos la de L. para remitirla a Méjico. Al D. R., flor de un día, que mencionas, lo conocimos en Argelés. Sin importancia.

J. G., Agde. Sobre tu proposición de un posible paquete de «C. S.», te hemos contestado.

V. G., Venissieux. Con satisfacción se hará lo que solicitas en tu última.

Administrativas

LIBRERIA

Puesto que nosotros hemos de adelantar todos los envíos que hacemos nos arreglaría recuperar en el mes los que hemos hecho en el anterior. Lo que no tenemos en existencia lo hemos de adquirir pagándolo al contado. De nuestra cuenta corren todos los gastos y trabajo y a las FF. LL. les hacemos el 15 % de descuento para ayudarlas en las cosas de su propaganda.

Por lo que, lo mejor, sería saldar los envíos al recibirlos y así nos evitarían el tener que reclamar luego y evitar confusiones.

MOROSOS

Al hacer las reclamaciones ordinarias de junio y de diciembre, hemos escrito carta particular a los que se han atrasado demasiado en el pago de sus suscripciones, tanto de «C.S.» como de «Umbral». Esto significa un gasto y además un trabajo enorme. Pocos son los que han correspondido. La mayor parte dan la callada por respuesta y otros rehusan las publicaciones sin otra aclaración y sin que salden sus deudas.

Advertimos a los interesados que de no ponerse al corriente retiraremos los envíos y pasaremos nota a sus respectivas FF. LL.

Téngase en cuenta que si se trata de enfermos o inválidos, de compañeros que están hospitalizados o en el retiro que les dificulta el pago de la prensa, tenemos la suficiente comprensión para enviar gratis las publicaciones a los compañeros que así se encuentren. Lo que no se explica es que no correspondan ni nada digan de las advertencias hechas.

EXTRANJERO

Los envíos al extranjero son calamitosos para las publicaciones. Fuera de los pocos corresponsales y suscriptores que están al corriente de pago o que pagan por adelantado, el resto ni corresponde ni se para a pensar lo que cuesta la edición de las publicaciones que reciben. Les hemos advertido con notas especiales y ni así nos ayudan a sufragar los gastos de los envíos, que no son pocos. Para «C. S.» y «Umbral» gastamos en sellos de correos al año, la suma de 2.683,80 frs. Gasto cargoso para la administración, que no recupera ni el papel enviado. Entendiendo que no se puede continuar con este gasto que no se ve compensado, en adelante sólo enviaremos a los compañeros que pagan, a los colaboradores y lo que sea intercambios, y suspenderemos los demás envíos de no ponerse al corriente y no renovaremos ninguna suscripción ni envío que no se pague su deuda o que no pague por adelantado.

No se sorprendan, pues, los que no reciban en adelante las publicaciones «C. S.» y «Umbral». Advertimos con tiempo.

RECLAMACIONES

A finales del 66 enviamos las reclamaciones concernientes a las suscripciones a «C. S.» y «Umbral», hasta el 31-12-66. Son muchos aún los que no se han puesto al corriente hasta la fecha indicada. Rogamos lo hagan lo antes posible, por sernos necesario para seguir sosteniendo las publicaciones.

A LOS QUE SE ATRASAN EN EL PAGO

Hay una parte de suscriptores que pagan por adelantado medio año o año entero, cosa que les agradecemos por la facilidad que nos dan. Hay también corresponsales que pagan al corriente de los números que les enviamos. Otros sin embargo, se atrasan de cinco o seis números, lo que significa que nosotros hemos de avanzar lo que supone la tirada de cada número. Lo mejor sería lo que hace la F. L. de Burdeos, la cual recibe el último número y paga el anterior.

Alonso Andrés, Decazeville (Aveyron). Giro 100 frs. Pago «C. S.» 402-422. De acuerdo.

Baltasar Martínez, Chateauneuf du Rhône (Dro.) Rdo. giro 25 frs. Pago «C. S.» 31-12-67.

Agustín, Béziers (Hlt). Rdo. tu giro. Pagado «C. S.» 391 al 423 por las diferentes ventas excepción sobrante. Aclara situación «Umbral». Nosotros tenemos hasta el número 21 como pagado.

Doroteo Martínez, Argelès sur Mer (P. O.). Rdo. giro 52 frs., pagando «C. S.» 31-12-66.

Juan García Vidal, Brou (69). Rdo. giro 37,50 frs. «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-67.

LIBRERIA

Los compañeros que habían pedido la obra «Cazadores de microbios» pueden solicitarla de nuevo.

Orozco, Agde (Hlt). Rda. la tuya. Arreglado caso compañero Arpón. Lo de «C. S.» fue error. Tiene «Umbral» y pagado el 67.

¿Por qué se motejó de «El Africano» a Alfonso XIII?

RESPETABLE señora: Recibo la suya en la que que hace saber leyó en LE COMBAT SYNDICALISTE núm. 444, marzo del año en curso, lo por mí publicado con el título de «Raudo bosquejo de aspirantes a reyes de España», háceme saber le ha agradado, pero me expresa su profunda extrañeza acerca de leer motejado al que fue rey con el núm. 13 de «El Africano» y pídeme especifique, si lo veo bien y está a mi alcance, publicando en el mismo semanario lo que a mi juicio justifica el hecho de semejante apodo al mencionado monarca; me congratula no le desagradara el dicho bosquejo, y sinceramente me congratula muchísimo más lea usted el periódico que lo publicó.

Sí, sí señora; con todo respeto y consideración hacia su persona no tengo inconveniente en contestarle por mediación del citado periódico citando los hechos y el porqué lo de «El Africano» al que fue rey de los españoles, en la confianza le aclará el mismo hecho de así haberlo motejado. Veamos, y sígame atentamente:

La Monarquía del rey de España en cuestión no tuvo otro «ideal» de grandeza que el que permitiera enriquecer a los hombres de negocios y salvar a la vez el prestigio del ejército que, después de «no haber sabido defender las colonias», «civilizadas» en nombre del rey, la pequeña zona marroquí que se le había «concedido» al otro lado del Estrecho, «civilización» que se empezara con intromisión pacífica a cargo de una serie de aventureros que representaban los hombres de negocios más averiados que han venido apoderándose y dirigiendo la economía nacional española, quienes se introdujeron cautelosamente por las cábilas del Rif en busca de codiciadas minas e instados por la leyenda esparcida por el mundo de la finanza por la adquisición por un grupo que representaba el conde de Romanones, de las minas de hierro situadas en la cábila de Beni-Ifrur, lindante al monte At-Laten.

Más tarde, y ávidos de riqueza por conseguir tal inmenso caudal de hierro, lea oro, los adictos a Romanones, dirigidos por éste, fomentaron la guerra civil después de haberle proporcionado al Roghi, cabecilla insurrecto, lo necesario que le asegurara el «éxito», lo que dio como consecuencia que, mediante a no despreciable cantidad de miles de duros, el «Rogui», con documentos por él firmados, cedía dichas propiedades mineras al grupo romanonesco y compañía.

Pero pronto se llegó a la conclusión de que sólo ocupando las tropas de «Su Majestad» las zonas en que estaban enclavadas las dichas minas, «podríase dar efecto legal a la compra»; breve: moros pagados al efecto agredieron a pacíficos españoles, comenzando así la «conquista» de Marruecos, que ha durado 20 años y que costó al erario nacional de entonces, 1909, la grandiosa cifra de 8.000.000.000 de pesetas y la pérdida de miles y miles de vidas.

Y con el fin de «castigar» la agresión de que habían sido objeto los «súbditos españoles», en los primeros días de julio de 1909, el general Marina comenzaba la «ocupación»; los moros respondieron levantándose en armas, el ejército español inició su «operación a fondo», y unos cabileños sin preparación militar ni elementos bélicos, en pocas horas infligió la más vergonzosa derrota al ejército de la Monarquía, copando en el «Barranco del Lobo» la columna del general Pinto, que pereció casi en totalidad. Y de ahí la rebelión de protesta del pueblo español, que culminara con los sangrientos sucesos de la «Semana Trágica» en Barcelona; de ahí el asesinato de Francisco Ferrer Guardia y otros inocentes y de ahí la brutal represión ejercida por las «fuerzas del orden» sobre los trabajadores, que conocerá seguramente usted.

Sigamos: En el año 1921, Alfonso XIII, que se creía predestinado a gobernar a España como rey absoluto, preparó a su guisa un «golpe maestro»; la toma de Alhucemas. Y el monarca, a espaldas del Gobierno y del Comisario de Marruecos, a la sazón el general Berenguer, en concomitancia «secreta» con otro general, Silvestre, fujó la ocupación de Alhucemas para el 25 de julio, por coincidir esta fecha con la fiesta de «Santiago» «matamoros, patrón de España»; fecha en la cual, él, el rey, y su familia estarían en Burgos, para asistir a las fiestas del «traslado de los restos del Cid», todo fantasiosamente así preparado por su «real alteza», a fin de recibir allí el mismo 25 de julio la noticia «del triunfo» y notificarla al «pueblo hispano» él mismo.

Y el general Silvestre salió de Melilla con la «triunfal» columna el 23 de julio, ¡en el momento en que daban comienzo las fiestas en Burgos, que durarían dos días! Y Silvestre no pudo ocupar Alhucemas, ni pasar de Anual, donde fue asesinado en compañía de todo su Estado Mayor, y en Monte-Arruit perecieron ¡diez mil soldados e hijos del pueblo! quedando en calidad de prisioneros «lo mejor» de la oficialidad, a quienes los moros conservaron la vida para obtener el consabido rescate; ¡rescate que costó al erario español cuatro millones de pesetas, además de las diez mil y pico de vidas!, amén de la vergonzosa derrota y fracaso morrocotudo del «plan de fondo» de su «Majestad el Rey de España por la G. de D.»

Y es por lo expuesto por lo que, en un momento de servil adulación, el humorista Eugenio Montero Ríos, motejara al rey de Alfonso «El Africano», por lo que comprobará, pues, que el «mote» no es invención mía, se lo concedió el humorista mencionado a tenor de los hechos expuestos y narrados y acaecidos en su última parte, por la «real» voluntad y capricho de su «Majestad».

Sírvase deducir y apreciar. Saludo a los amigos que le facilitaron mi dirección y recíbalos fraternales de

Alejandro LAMELA

Estela del Festival del 16 de abril

La Comisión de Relaciones Zona Norte participa a los compañeros que la colecta pro huelguistas Echevarri de Bilbao ha dado el resultado exacto de 1.328,50 francos nuevos, más 5 pesetas, naturalmente, españolas, cantidad que ha sido girada a la Organización para que llegue cuanto antes a su destino.

Ahora dos notas igualmente simpáticas: La excelente canzonetista francesa, Rosalie Dubois, que por dos veces consecutivas toma parte en nuestra fiesta solidaria de Primavera, nos obsequiará con un lote de discos de su registro para que sea vendido en nuestros medios destinando el producto íntegro a la necesidad más perentoria de nuestro Movimiento. Gracias una vez más a la simpática Rosalía... y sombrerazo al Trío Athenes por haber salido de estampia de su espectáculo para dar una muestra del arte folklórico griego en nuestra gran fiesta de la Mutualité. Llego tarde, pero su intención era magnífica.

A este acreditado terceto y a «Los Machucambos», los tendremos en el Festival el año que viene. Unos y otros nos tienen dicho: «Quedamos en deuda con ustedes». Si Franco no ha estirado la pata, seguro que la cobraremos.

Servicio de Librería

«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
Teatro de Benavente (Don Magos perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros	26,00
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Víctor Garcia)	2,00
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon	6,50
«L'Ethique», Spinoza	5,00
«Les faux célibataire», Jaime Cuadrat	9,30
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50
Alvarez	2,00
«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00
«Cuentos», de Campio Carpio, ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	3,00
Femmes et Fillettes, mefiez-vous !	7 50
La Contagion Sacrée (Holbach) — L'effondrement de la Bible (Lorulot)	8 50
La Vérité sur Lourdes	7 50
«Escarceos sobre China», Victor Garcia	8,70
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,40
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Notre Ennemie, la Femme	5 50
Crime et Société	7 50
Méditations d'un Prisonnier	3 50
La Bible Comique (illustrée)	15 00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	25 00
L'Education Sexuelle, Jean Marestan	7 50

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

FINAL DE UNA GROTESCA FARSA

INDUDABLEMENTE, el problema de España, el infortunado país sometido a la brutal tiranía castrense del fascismo franquista, es algo que reviste transcendental seriedad por las consecuencias que de ello se derivan. Pero ocurren allí tantas cosas que también alcanzan cabida aquellas que toman aire de sainete, de comedia bufa, o de farsa grotesca. Y de todo cabe hablar a su tiempo.

Ya se habló en esta sección de los «milagros» de Garabandal, la mísera aldea montañesa de la provincia de Santander. Desde el 1961 el negocio milagrero estaba en plena explotación. Bajo unos pinos, cerquita de las vetustas casas de la aldea, la Virgen, su niño, y hasta el arcángel Fulano de Tal, se aparecían a tres o cuatro niñas, hijas del lugar. No cabe duda que la cosa se presentaba rentable, y el cura de la aldea y unos cuantos señores, que debían constituir Compañía Anónima, soñarían el montar un tinglado productivo, como los de Lourdes, Fátima y demás.

Nos encontramos metidos en la Era Atómica. Las gentes medianamente inteligentes ven mucho, y quieren ver más. Es evidente que la Iglesia desea guardar las formas. Lo de Lourdes y de Fátima ya está hecho, pero, ¡caray, venir ahora con nuevos «milagros», y concebidos, según la mentalidad de un palurdo cura de aldea, en combinación de socios pasándose de listos, y chiquillas ya crecidas y bien adiestradas, resultaba un tanto ridículo para la Santa Madre Iglesia Católica, Apostólica y Romana. Sí, sí, acudían a Garabandal peregrinos en automóvil: españoles, franceses, italianos, alemanes, y seguramente hasta chinos, si es que aún quedan susceptibles de dejarse engañar.

Evidentemente, nadie veía ni oía nada. Solamente las niñas *hablaban* con las apariciones, *viendo* a la Virgen y ofreciéndole montones de medallas, estampas, rosarios y hasta piedrecitas, para que ella lo bendijera. Pero, sobre todo, la Virgen les decía que tenía que levantarse un templo en aquel lugar, por lo que, naturalmente, hacía falta mucho dinero. Les decía igualmente la Virgen que pronto, muy pronto, Dios promovería en la Tierra grandes catástrofes para castigar terriblemente a los que no fueran creyentes. Y los visitantes adquirían reliquias, hacían gasto de víveres el tiempo que estaban en la aldea, daban dinero. Que es, en suma, de lo que se trataba.

Y bien, según leemos en el semanario «Destino», con fecha 1 de abril, el obispado de Santander facilitó una nota a la prensa, declarando que el obispo había interrogado a las niñas en cuestión, las cuales le declararon: primero, que no había existido ninguna aparición, ni de la Virgen ni de nadie. Y segundo, que no había habido tampoco ningún mensaje.

Moraleja: Todo llega que se acaba, hasta las trapacerías para engañar a los bobos.

SOBRE LA PREPARACION DE MILITANTES

Que se haya dicho o repetido, ello no quita para que se insista en lo que se refiere a la preparación de militantes. Una indiscutible necesidad en todos los tiempos y circunstancias. Obviado es decir que se hace referencia al ambiente anarcosindical.

Entendemos fundamentalmente por militante a todo aquél que tiene interés, que pone atención y se preocupa por cuanto afecta a la organización de la cual es un miembro. No todo el mundo es apto para realizar determinadas tareas. Si, puede cada uno hacer algo, lo que fuere, siendo siempre estimable lo que se lleve a cabo, ya en un sentido, bien en otro. Militante es el que ofrece su parecer en las asambleas, el que tiene cargos administrativos, el que escribe en nuestra prensa, el que discute o busca conversación con gentes que no son de nuestros medios, en plan de exponerles nuestro sentir, el que difunde nuestros periódicos, folletos o libros, el que toma la palabra en actos públicos, el que lleva a cabo misiones arriesgadas, acorde con necesidades de la Organización, el que actúa en festivales con fines benéficos o culturales. Estas y otras actividades que ahora me escapan son, como sabemos, para desarrollar el militante. Puede haber inclusive quien tenga predisposición para desarrollar diversas de las modalidades citadas. Tanto mejor si ello es así, pero lo que cabe esperar es que quien haga una cosa ponga el mayor empeño y entusiasmo.

Sin pretender minimizar ninguna de las actividades que pueda efectuar un militante, es incuestionable que algunas más que otras requieren cierta preparación. La necesita en particular aquél que desee escribir en nuestras publicaciones. Y también quien trate de hablar en mítines o conferencias. Es cierto que no faltan aquéllos que poseen dotes naturales e iniciativas para actuar y quedar bien, unos en tanto que oradores, otros como periodistas, contando que pueden hacer ambas cosas a la vez. Pero lo frecuente es comprobar cómo hay quienes tienen ciertas condiciones, pero que necesitan ser acompañadas de una preparación a base de lecciones, cursillos, ensayos, a cargo de compañeros duchos en el arte de hablar en público, o en el arte de escribir. Tomarían así los compañeros bisoños en las citadas disciplinas, el aplomo, agilidad y competencia requeridos, una vez recibida la conveniente orientación.

Habló el compañero «Rodama» en este semanario de la Escuela de Militantes que hubo en Barcelona, explicando sus virtudes. Se podría citar la que había en París, y en la que Sebastián Faure daba curso de oratoria. Hubo en Madrid una Escuela de Periodismo. Los alumnos estaban destinados a la prensa burguesa, pero los métodos, los procedimientos técnicos, por así decir, eran y son estimables inclusive para un periodismo de ética anarquista.

Hay en el exilio compañeros ya veteranos con experiencia al respecto de las modalidades de actividad libertaria apuntadas en estas líneas. Unos u otros podrían desarrollar importante labor de aleccionamiento, de preparación de militantes, oradores y periodistas. Cabría tratar la manera de llevar a efecto tal cometido. Pero es evidente que ante todo sería conveniente saber si habría compañeros, o compañeras, con juventud de ánimo y disposición para aprender.

EL PARIS JUVENIL DE HEMINGWAY

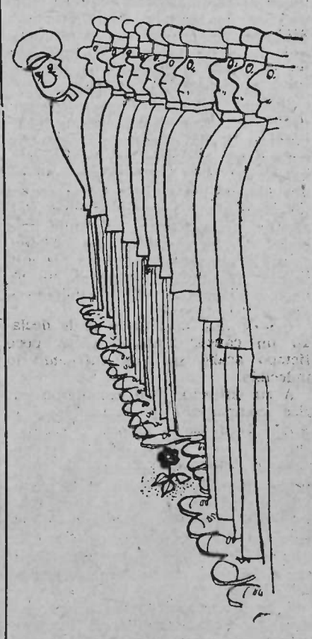
Al ver estos días anunciado en edición popular (Livre de poche) el volumen de Hemingway «Paris est une fête», uno ha decidido comprarlo, no obstante la escasa simpatía que a muchos nos merece el autor por el menguado servicio que nos hizo a los antifascistas españoles del 36 con su libro «¿Por quién suenan las campanas?», por su afición a las corridas de toros, y la entrañable amistad que tuvo con tipejos coletudos como Antonio Ordóñez y Luis Miguel Dominguín.

Para el que ama París, y guarda en lo más íntimo las sensaciones experimentales, «en flânant» por sus calles y plazas, por sus rincones de aire provinciano y sus anchas avenidas de tono cosmopolita, es también placentero saturarse de lo que han dicho acerca de la «Ville Lumière» poetas y prosistas de acá o de allá. Conocemos el abigarrado París de Balzac, de Zola, de los Goncourt, de Marcel Proust; el de la bohemia literaria de Verlaine y Baudelaire; el París de fin de siglo visto por poetas y escritores como Oscar Wilde, Henri Heine, Rainer Maria Rilke, Rubén Darío, Santiago Rusiñol, Pío Baroja, Julio Camba, hasta el París de nuestros días de que han hablado los «montmartrois» Mac Orlan, Roland Dorgèles y Prevert.

El París de que nos habla Hemingway es el de sus años mozos, cuando su situación material no andaba muy boyante y tenía que pasar la jornada comiendo un piscolabis en cualquier «bistrot». Nos habla de su relación con escritores americanos e ingleses que, como él, sentían el encanto de París: Ezra Pound, Scott Fitzgerald, entre otros, de la librería inglesa « Shakespeare and Company », regentada por la inteligente Sylvia Beach, amiga de escritores y artistas, y de la escritora alemana Gertrude Stein, la amiga de Picasso, y a quien éste le hizo el conocido retrato del que se han hecho tantas reproducciones. En realidad, aparte algún detalle ambiental de París, de escaso valor evocador, el mayor acierto que uno halla en el libro es su título: «París es una fiesta». Y es verdad. Es el mayor elogio que se le puede hacer.

Mucho mejor que el de Hemingway es el libro de otro escritor americano, Elliot Paul: «La última vez que vi París». Casi que se circunscribe a las callejuelas aledañas a Notre-Dame. Bella evocación sentimental, como la canción de Hammerstein:

«La última vez que vi París — los árboles lucían para la primavera — debajo de los árboles vagaban los amantes —, los pájaros hallaban canciones que cantar.»



1º DE MAYO EN CAMELANDIA

La esperanza del proletariado

EN el mitin reciente celebrado por las dos C. N. T. en la sala mayor del Palais de la Mutualité, los oradores pusieron el acento sobre la existencia de la Asociación Internacional de los Trabajadores, organismo burguesamente y marxísticamente desconsiderado, pero de consideración enorme en día no lejano por el prestigio que lo envuelve, y por la fuerza de reacción que atesora, aplicable en el momento preciso del fracaso de las intersindicales reformista y comunista estatal que hoy parecen dominadoras, siendo apéndices de las sociedades autoritarias cual los políticos de aquende y allende las tienen concebidas.

La II Internacional quebró por el eje a causa de la adhesión de sus jefes a favor de sus respectivas nacionalidades. Esto en 1914. En 1936 la III Internacional confirmó su sectarismo bolchevique interpretando rusa la guerra de España, contra el sentir libertario de la población autóctona. En adelante cada tendencia falsamente internacionalista interpretaría el mundialismo a su guisa, esto es, con rabiosidad nacionalista.

La A. I. T., abandonada poco a poco por varios de sus elementos conspicuos, fue restringiendo su influencia en el mundo proletario en espera del despertar de éste, que irá sufriendo crueles desilusiones en tanto permanezca endogalado en las centrales políticas alineadas a los Estados totalitario-comunistas unos, y a las sindicales paralelas a los Estados burgueso - democráticos otros. Queda en un brete la organización fascio - verticalista de España. Pero, es tanto el afán de proselitismo y de confabular posiciones y actitudes en el sindicalismo confusionista, que pronto veremos a la F. S. M. (comunista) y a la C. I. O. S. L. (reformista) disputarse ese Vertical dispuesto a ser objeto de subasta. ¿No negocian las Repúblicas «populares» con Franco? ¿No toleran las sindicales reformistas que sus países respectivos apoyen económica y comercialmente al franquismo? ¿No condenan todos ellos (gobiernos y sindicalistas gobernados) a esclavaje contínuo al pueblo español en lugar de ayudarle clara y decididamente a romper sus cadenas? ¿Qué acción de envergadura ha emprendido el proletariado organizado de todas latitudes y cartel en contra del último vestigio del nazifascismo, agazapado en la malhadada península ibérica? Ninguna, si exceptuamos el seco boicot aplicado a la España de Franco por la Francia gubernamental, política y sindical de 1946, con Bidault en primera línea. Después de aquello, nada en absoluto.

Y ahora dígase si, con una A. I. T. fuerte por asistencia de multitudes obreras idealizadas, el poder de Franco se hubiese consolidado, en caso de haber podido establecerse. Así como una III Internacional ciscándose en el interés revolucionario de los autóctonos sembró la discordia en nuestra zona aun a riesgo de facilitarle la victoria a Franco. con una A. I. T. bien organizada y copiosa es de pensar en una asistencia exterior mejor intencionada y además acordada al interés renovador, revolucionario de los sindicatos propulsores del sistema de colectividades, uno de los ensayos más grandes de realización popular sin protección ni hegemonía del Estado. De haberse impuesto nuestra concepción nueva del mundo libre; de haber gozado la A. I. T. de la estima y la adhesión del mundo trabajador organizado, es posible que hoy el proletariado consciente de todos los continentes tendría en la España libre, y a todo decir, libertaria, un ejemplo de cómo se inicia una sociedad internacionalista sin desigualdades ni clases ni religiones ni nacionalismos, ni políticas de gobierno que dejan en eterna minoría de edad al Pueblo.

Tras la derrota española de 1939 propiciada por el fascismo y por la inoperancia o la operancia deletérea de las intersindicales reformista y comunista, nuestra A. I. T. queda en fuerza de reserva revolucionaria para la época en que obreros reformistas y comunistas se cansen de rodar atados a la noria política.

Ya se verá entonces como nuestra «menuda» Internacional se crece como un Himalaya recia y combativa. Porque el anarcosindicalismo es elemento energético, en tanto los organismos político - reformistas no pueden crear más que gigantones rellenos de paja.

LOS AVANCES DEL REFORMISMO SOBRE LA CONCEPCION REVOLUCIONARIA

por **Serafín Fernández**

A medida que las secciones de la A. I. T. decrecen y publicaciones y agrupaciones anarquistas se desvían hácia un intelectualismo presumido, las corrientes reformistas avanzan como enfermedades a las que no se les pone remedio. Favorece los avances de tan nefastas corrientes su artero camuflage presentándose con los más variados nombres y colores para que no se descubra su falso contenido y sus anteriores fracasos. Los líderes del reformismo desde tiempos lejanos prometen que con reformas se llegará a una convivencia liberal e incluso libertaria. Y a pesar de los fracasos esta cantinela machacona hace adeptos incluso en nuestras filas.

Para los que viven en eterno día de los Inocentes la reforma es algo así como una etapa en la escala de la evolución liberadora, cuando en realidad es un remiendo para reforzar sistemas que tiranizan y explotan a los pueblos. Si las promesas liberatrices que de tiempos lejanos anuncian los reformistas se cumplieran o tuvieran visos de cumplirse, los más tozudos revolucionarios dejaríamos de propagar la revolución, porque el deso de que las injusticias sociales se corrijan por las buenas, por humanistas que somos cederíamos.

Para refutar nuestras convicciones revolucionarias y libertarias se nos dice que al sistema de convivencia libertaria como el que anhelamos no se puede llegar de un salto. Que la evolución hacia la anarquía es lenta y hay que cumplirla por etapas. Y desde luego cabe reconocer que en lo dicho hay mucho de cierto. Lo que resulta una gran mentira es que las oleadas reformistas que se suceden sean etapas evolutivas hacia la convivencia en mayor libertad. El pueblo francés resquebrajó los poderes absolutistas que aún sufre el pueblo español. Pero no por la acción reformista sino por tres revoluciones sangrientas sucesivas, con los intervalos en que se gestan las preparaciones. En España la rotura del sistema absolutista se inició con la revolución del 36 y es siguiendo la ruta trazada en esa fecha que el pueblo español llegará a disfrutar de un máximo de libertad.

El reformismo hizo su obra, y tiene proyectos para su continuación. Y es sobre la experiencia que se puede demostrar su naturaleza regresiva. El movimiento obrero en sus albores, libre de engañifas reformistas, por la acción directa logró mejoras económicas y morales demostrando su recia personalidad. Hoy que el Movimiento confía sus destinos a camarillas dirigentes surgidas de diversas escuelas reformistas está perdiendo la personalidad moral lograda, sin la cual los obreros quedan a la altura de aves de corral, cuando los miles de delegados que forman los comandos lideristas se convierten en una nueva casta privilegiada con más arte para engañar que los fariseos eclesiásticos y más avaros de privilegios que la clásica burguesía.

Las camarillas dirigentes de las grandes sindicales llegaron a tal estado de bajeza moral, que si los obreros en Francia disfrutan de condiciones económicas llevaderas, en gran parte se debe a las patronales. Pues no es un secreto que en ciertas ramas de la producción hay empresas que otorgan mayores sueldos que los estipulados por los comandos sindicales. Las llamadas huelgas reivindicativas económicas en la mayoría de casos son para apoyar campañas por tal o cual candidato, y las manifestaciones callejeras para dar vivas a tal o cual Fulano.

Desde los parlamentos los reformistas circunscriben su gestión a la nacionalización de las riquezas aún no nacionalizadas, con lo cual la propiedad privada que teóricamente condenan, no desaparece. La propiedad privada pasa a manos del patrón Estado, lo que le permite controlar todos los poderes y convertirse en Estado totalitario, bajo el cual los obreros pierden hasta el derecho de cambiar de burgués.

Si la obra de los reformistas desde los parlamentos y organismos obreros está despojando a los trabajadores de su personalidad y de los derechos logrados por la acción directa, lo que se ha hecho e intenta hacer con el artesanado productor es la mayor de las vergüenzas para los que aún no han perdido el decoro. La red de mentiras con que se quiere mantener a los campesinos en la esclavitud, son las tan zarandeadas reformas agrarias, con las que hacen una frondosa propaganda que incluso logra infiltrarse en nuestras publicaciones, dirigidas por militantes formados en las capitales que sólo conocen los campesinos y la campiña por la fotografía. ¿En qué consiste la tan decantada reforma agraria en el caso de España? Según veo la proyectada reforma consiste en pagar a los feudales, por el erario público, las tierras que los pueblos poseían y trabajaban en común. Sometieron —los feudales— a los comunalistas que se resistieron, y con los que el ejército español libró batallas sangrientas y obtuvo las únicas victorias que aureolan su triste historia.

El comunismo agrario (que fue el primer sistema de convivencia libre en todas las latitudes) tuvo en España un acento próximo a lo libertario, lo cual es relatado in extenso en la historia de Altimira, y que llamó la atención de sociólogos como Kropotkin. Pero esta bella historia es poco conocida del pueblo español, y así con su ignorancia trafican los reformistas como gitanos en la trata de borricos.

Según la reforma agraria en proyecto, después que las tierras sean pagadas a los feudales por el Estado, éste las venderá al que quiera trabajarlas pagándolas a plazos, como así los réditos de los empréstitos que se le hagan, más los impuestos, lo que equivale a una condena económica semejante a la cadena perpetua.

Largo sería enumerar la labor regresiva de las diversas corrientes reformistas para nublar y anular nuestra concepción revolucionaria de aspiraciones anarquistas, por lo que se hace muy necesario contraatacar, incluso a los truculentos revolucionarios con mentalidad de cangrejos que luchan por demoler todo lo que les impide regresar a los tiempos del absolutismo. Y como los reformistas y los revolucionarios de regreso cual lo son los marxistas, éstos, los nazis y los fascistas hacen uso de nuestra terminología para sus fines, por lo que debemos cuidarnos mucho de no entreverarnos, no confundirnos con ellos como lo están haciendo mal llamados anarquistas que militan en las organizaciones de aquéllos. La concepción revolucionaria de aspiración anarquista no puede ser confundida con la de los revolucionarios absolutistas ni con la de los cangrejos reformistas, cuya obra es hoy más extensa y nefasta que nunca, haciendo necesario un contraataque viril de las publicaciones que se mantienen anarquistas.

Carta abierta

Al señor alcalde de Medina de Rioseco (Valladolid).

ENTERADO de su envío de cartas postales representando nuestro pueblo, y de la cortesía de su tarjeta personal deseándonos buenas fiestas. ¡Cuántos desearíamos apreciar en ello un noble gesto de la «autoridad máxima» del pueblo que nos vio nacer! Por desgracia tenemos recuerdos tan tristes que nos marcaron en lo más profundo de nuestro ser.

Quedaron también marcados los hijos para el resto de sus días. ¡Oh, señor alcalde! ¡Quién conseguirá olvidar la pérdida de sus padres, hermanos e incluso madres, cuando más les necesitábamos, puesto que la mayoría de nosotros éramos niños aún. ¿No cree, señor alcalde, que sus misivas pueden ser interpretadas como una provocación premeditada?

Cuando el que recibe el parabién de usted pertenece a una de las familias que más sufrieron en su carne por contar siete seres queridos asesinados por la sinrazón de unos hombres sin fe honrada ni ley humana, cuanto de cerca o de lejos procede de ellos produce repulsión por lo que que mancha las manos de quien lo recibe.

De las siete víctimas cuatro fueron inmoladas en Medina de Rioseco, el pueblo que usted preside, y las otras tres en Valladolid. Siete víctimas, siete mártires, dos de los cuales representaban la juventud exuberante de vida e ilusiones en gracia a sus 18 años. ¡Y fueron asesinados! Sólo pensar en aquella joven vivaz, alegre, muerta violentamente al lado de su madre en el cementerio vallisoletano, como el joven Bernardo, casi analfabeto; como su padre y sus tíos, uno de ellos autor de mis días... Sólo pensar eso impide considerar papeles oficiales llegados del alcalde de Medina. Porque ¿qué delito cometieron esas buenas gentes para que fueran sacrificadas como reses, señor alcalde? ¿En nombre de qué causa «santa»? ¿Cómo concibe «nuestra» alta autoridad que puedan ser recibidas sus felicitaciones por los deudos de las víctimas? Ello sólo puede tener dos respuestas: inconsciencia, o maldad suficiente para remover el puñal dentro de la herida. ¿Cuál de ambas cosas?

Nosotros no olvidamos. Olvidar es imposible.

En cambio sí tendríamos satisfacción en recibir los buenos deseos de un paisano hecho alcalde que, debido a su edad temprana no pudo mancharse las manos con la sangre de unos hijos del pueblo. Pero ¡ah!, si este hombre representa a Franco y a la Falange, su inocencia periclita a causa de su complicidad con un régimen fundamentado en el crimen.

Señor alcalde, me perdonará el haberme expresado claro. Los de la Confederación Nacional del Trabajo no tenemos otro lenguaje.

ANTONIO MORENO

Aubervilliers.

1º DE MAYO

MITIN EN BURDEOS

Por la mañana, con **José Soriano**, C. N. T. F. y **Federica MONTSENY**, C. N. T. E.

●

MITIN EN MONTPELLIER

Por la mañana, con **José Muñoz Congost**, C. N. T. E. y **Arístides Lapeyre**, libertario.

●

MITIN EN PARIS

Con oradores de la C.N.T. francesa y española.

DISCOS

Decididamente soy un tipo anticuado. Los jóvenes con cédula de tales tienen razón. Mi persona no cuaja en la época (actualísima) de las Finanzas.

Cuando pongo pie en hall bancario me siento menos seguro que en los vericuetos de la Sierra Morena. Prejuicios de peliblanco, bien seguro. Pero fundados.

He dicho aquí mismo algo típico sobre el tema. Pues el tipismo continúa.

Como todo el mundo, tengo deudillas e ingresitos, y con los últimos suelo cubrir las primeras. Y que dure, por ser, ello, signo de vida.

A mi corresponsal de Méjico D. F. le debía 65.000 f. v., y conste que sigo contando a lo antiguo porque eso también lo soy. Además, las sumas hinchadas dan importancia. Voy a Correos, y no admiten ni céntimo para Aztequia. Indago, y me aconsejan la calle de San Jorge, donde hay una Banca con nombre derivado de Jordania. Sabía que San Jorge mataba la araña, pero ignoraba que tuviese buena relación con lo mahometano. Luego comprendí que el moro que San Jorge financiero debía matar (a disgustos) era un servidor.

Presento la cantidad enviable — que no envidiable — y de ella me rechazan 15.000 céntimos. Más de 50.000 para la tierra de Zapata no son aceptados. Me cobran 660, y los 50.000 vuelan a su destino.

Cuatro meses después vuelvo a la confusión bancaria jorge - jordana para depositar el resto. Voy de obrero, lo sé, llevo abrigo de S. I. A. Pero me ducho, y que todo el mundo (bancario) no diga lo mismo. Me toman las 15.000 unidades viejas y me cargan con una comisión de 1.200. De manera que por 50.000-650, y por 15.000-1.200.

Protesto, y me dicen que es a tomar o dejar. Dejo tomar, o timar, porque llevar la cantidad personalmente a Méjico es imposible. Grito más, y «c'est à prendre ou laisser » de nuevo. Exijo justificación al abuso y no la encuentran.

Me voy a casa y escribo esta venganza, esta torpeza de hombre más confiado en el dédalo callejeril de la Goutte d'Or, que en la lujosa Sierra Morena fiduciaria de las grandes, medianas y pequeñas capitales.

DISCOBOLO

Area mundial. INICIATIVA IMPORTANTE EN AMERICA

UNA circular de los compañeros de la Asociación Continental Americana de los Trabajadores (A. C. A. T.) ha de estar ya, suponemos, en manos de todos los libertarios del continente latinoamericano. Se pide opinión sobre la posibilidad de la celebración de una reunión con finalidades de reestructurar la Asociación Continental de Trabajadores. En lo que hasta hoy han publicado los compañeros de Buenos Aires a ese respecto, hacen notar la falta de influencia de las ideas anarquistas en el movimiento obrero del Continente; el allanamiento de los sindicatos por los políticos y los bolcheviques, debido en parte, por nuestra negligencia y cierto puritanismo enfermizo que nos ha puesto al margen de toda actividad proselitista.

Nuestra propaganda escrita (no desarrollamos otra) refleja cierto cuaquerismo sedentario, confeccionamos nuestros trabajos como para satisfacer nuestras propias voliciones. Somos románticos extemporáneos, porque la era del romanticismo ya no nos pertenece. En cuanto a doctrina, ya todo está dicho, sólo falta ponerla en práctica. Cuando hayamos realizado todo lo que hasta hoy se ha dicho, entonces podremos saber si hay algo por añadir a nuestra doctrina acrata.

El imperativo de la obra presente es ponernos de acuerdo, aunque sea continentalmente por lo pronto, para una acción común; coordinar nuestros esfuerzos en el empeño de recuperar en el movimiento obrero el campo arrebatado por nuestros enemigos seculares.

Ardua tarea la que se ha puesto en el tapete de la discusión; ardua por lo raquítico del elemento humano con que contamos, por la miseria en que viven la mayor parte de los países de nuestro continente, por la situación política prevalente en no pocos de ellos, donde se persigue con saña cualquier sintoma de oposición al régimen en turno. Aunque esto debería ser el más fuerte aliciente para mover las voluntades, ojalá y no se torne en impedimento para la realización del propósito expuesto ampliamente por los compañeros de Buenos Aires.

Es nuestra opinión de que quienes mejor pueden orientar el proyecto y ponerlo en un plano de realidades factibles, son los grupos organizados, por ser los que están relacionados tanto entre los grupos existentes como con individualidades dispersas por la provincia.

En México existe la Federación de Grupos Anarquistas (F. A. M.) desde hace algo así como treinta años, más o menos, tiempo suficiente para cosechar una buena cantidad de prosélitos, para hacer conciencia por lo menos en el ámbito donde cada grupo actúa. El Grupo Tierra y Libertad del Distrito Federal, pertenece a la Federación y su labor es bien conocida no sólo en la América Latina sino en todo el mundo. Los Grupos de los Estados, puede ser que no hayan alcanzado a desarrollar una labor igual dada la estrechez económica en que viven nuestros compañeros; además, en la provincia impera un mayor contingente reaccionario y fanatizante que obstaculiza cuanto puede cualquier actividad que no sea la suya propia; el caciquismo es otra rémora con gran influencia y mucho dinero dispuesto para corromper autoridades, para comprar líderes a precios de subasta. Sin embargo, con treinta años de existencia y la conciencia del deber contraído con las ideas por los compañeros integrantes de esos grupos debemos cifrar esperanzas en que sean ellos los coordinadores de las voluntades dispersas y presten el más decidido apoyo a la iniciativa de la A. C. A. T.

Un político dijo: «Juntarse es la palabra del mundo», un demagogo «Trabajadores del mundo unios». Si vaguedades rimbombantes nuestra divisa debe ser: Ponernos de acuerdo para cumplir un propósito de lucha contra la injusticia, por nuestra libertad, por la emancipación de los trabajadores, y trabajador es todo aquél que desempeña una labor útil. Ponernos de acuerdo para llegar a las agrupaciones obreras y arrancarlas de las garras de sus explotadores, entre los que se cuentan los líderes porque pertenecer a un sindicato y tolerar las componendas entre patronos y líderes, hacerse cómplice voluntario de la explotación del capi-

(Pasa a lapág. 2.)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

4 MAI 1967
NUMERO 452
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

SI TOUS LES SAVANTS DU MONDE...

UNE nouvelle fois toute la presse a utilisé les grands titres pour nous annoncer la fin tragique de Komarov, le cosmonaute soviétique, et l'Aurore du 25 avril demande : « Pourquoi faut-il que la grande entreprise spatiale ait pris la forme d'une course entre nations ? »

Nous pourrions répondre par la question suivante : « Pourquoi faut-il que toute recherche scientifique reste assujettie aux basses manœuvres des privilégiés du système capitaliste, toujours avides de profits ? »

Nous saluons, bien sûr, cette victime de la recherche scientifique, mais nous sommes des travailleurs, donc des exploités et c'est dans cette optique que nous devons examiner le problème.

Peut-être que demain, ou dans dix ans, les découvertes faites dans le cosmos seront à la base d'une amélioration sensible de la situation économique des travailleurs; peut-être que l'effort physique qu'on exige des ouvriers aura diminué, mais ce sont là de simples suppositions. En attendant, le machinisme, le progrès technique et l'avènement de l'automation n'ont fait qu'aggraver notre situation sociale.

De plus, dans tout ce progrès scientifique, l'homme est l'objet le moins important. Tout se fait en dehors de lui et essentiellement dans un but matérialiste. Les problèmes humains ne sont évoqués que lorsqu'il faut faire vibrer la corde sensible du sentimentalisme que délie les cordons de la bourse.

On peut citer en exemple le cas de la pollution des plages bretonnes par le mazout du Torrey - Canyon. Après avoir fait preuve d'une inconscience qui a soulevé l'indignation de milliers et de milliers de gens, les autorités officielles n'ont rien trouvé de mieux que de faire appel à la solidarité. M. Missoffe, ministre de la Jeunesse et des Sports a même poussé la plaisanterie jusqu'à lancer une opération « Jeunesse, marée noire » pour le 1er Mai.

Ainsi donc, on sacrifie des vies humaines pour conquérir le Cosmos et on n'est même pas en mesure d'éviter les conséquences d'un simple accident comme celui du Torrey - Canyon... Bien entendu, il y avait de gros intérêts en jeu dans cette affaire de mazout et c'est bien pour cette raison que nous nous insurgeons contre l'emprise des exploiteurs de tout poil, sur la science et sur les moyens que le progrès technique met aujourd'hui à notre disposition.

Mais au fait, si tous les savants du monde voulaient nous donner la main, si d'un commun accord ils abandonnaient les exploiteurs pour se mettre uniquement au service des travailleurs en particulier et du peuple en général, ne pensez-vous pas que ces trop nombreux accidents pourraient être évités ? D'abord, il y a beaucoup de petits problèmes qui ne nécessitent pas le sacrifice de vies humaines et dont les règlements n'en sont pas moins urgents pour la société que la recherche spatiale.

Et puis, même si les possibilités scientifiques dépassent le cadre de ces solutions « terre-à-terre » et à court terme, même si nous devons aller de l'avant (et nous ne sommes pas contre), mais qu'on ne s'obstine pas à toujours « mettre la charrue devant les bœufs ». Puisque nous sommes envahis par une multitude de technocrates, et bien qu'ils se rendent utiles au moins en discernant pour ceux qui sommes moins instruits (?) quels sont les véritables besoins de l'humanité et la façon de donner satisfaction.

Est-ce trop leur demander ? Si oui, alors qu'ils prennent eux-mêmes la pelle et le seau pour débarrasser les plages bretonnes du mazout qu'ils auraient pu faire récupérer ou détruire en haute mer.

Quant à la C. N. T., consciente de ses responsabilités dans tous les domaines du social, elle veut continuer à préconiser la satisfaction des besoins de chacun et à condamner la spéculation qui n'a d'autre résultat que celui de retarder l'avènement de l'égalité économique et sociale...

L'ACTION REFORMATRICE

LES syndicalistes révolutionnaires sont pour l'ordre, ils estiment que les conditions faites présentement au prolétariat sont l'expression du désordre; à ce désordre, ils entendent substituer un ordre juste qui devient leur raison d'être. Ils repoussent donc toute violence inutile et ne tentent pas de créer un climat de guerre civile qui pourrait ensanglanter les rangs du prolétariat. Les militants du syndicalisme révolutionnaire tentent, tout au contraire, d'élargir l'audience de leur propagande, afin de convaincre de plus en plus, et jour après jour, un effectif de plus en plus important de travailleurs. Dans la mesure du possible, la révolution prolétarienne doit être pacifiste.

La pensée révolutionnaire commande un acte, une prise de conscience de rupture, avec un ordre dénaturé; elle se refuse à se soumettre à un plan ancien pour vivre sur un plan nouveau. Elle ne peut être que totale et intransigeante, car la vérité ne saurait se mutiler sans perdre de sa qualité. Cette intransigeance est bien ce qui constitue la possibilité de la violence, face aux bénéficiaires de l'ordre dénaturé ancien, lesquels bénéficiaires de l'ordre ancien sont, depuis toujours, des contrerévolutionnaires.

Intransigeants, les syndicalistes révolutionnaires le sont, car ils ne peuvent que s'opposer à toute tentative de réformisme qui ne ferait, en réalité, que retarder l'heure de la révolution et porter atteinte à la force révolutionnaire possible du prolétariat. Ce qui ne veut pas dire que les syndicalistes révolutionnaires s'opposent, de tous temps, à toute amélioration des conditions d'existence des travailleurs tendant d'atténuer les rigueurs de l'exploitation du salariat et d'opposer à l'arbitraire plus de justice; mais ils se refusent à admettre le réformisme, sachant bien que celui-ci n'est qu'un leurre masquant et tolérant l'exploitation capitaliste.

La révolution implique une négation de l'ordre établi par une rupture violente avec le passé, rupture commandée par un besoin constructif et une nécessité de justice, elle se refuse à la résignation et au compromis. Elle repousse le réformisme, particulièrement dangereux, avec ses promesses et ses prétendues lois sociales. Il n'y a pas à discuter avec les représentants des bourreaux du peuple; la révolution a pour but de faire basculer tout l'équilibre de lois injustes sur lesquelles repose l'autorité de ses représentants. — « Expérimentalement, le peuple se convaincrait que non seulement ces lois étaient ou incomplètes ou inapplicables, mais qu'elles ne pouvaient pas ne pas l'être, l'argent plaçant les hommes au-dessus de la loi, leur soumettant tous les pouvoirs, juridiques et politiques, et leur assurant la possibilité de rejeter sur la classe qui produit, le poids des charges légales dont ils viendraient à être frappés. » (Histoire des Bourses, p. 53.) Toutes les réformes n'ont qu'un caractère illusoire, puisque ces réformes en faveur du prolétariat sont réalisées sous la domination capitaliste.

Le prolétariat ne doit considérer toute réforme apportant amélioration à son sort que comme une opération transitoire dont le but est de retarder la justice sociale totale, c'est-à-dire la révolution. Le prolétariat doit donc accepter toutes les mesures qui apportent amélioration à son sort et en profiter pour mieux s'instruire et se préparer à la lutte finale. Car le capitalisme n'est jamais généreux et humain, il ne le peut puisque, seul, l'intérêt guide tous ses actes; c'est pourquoi, toute amélioration du sort du prolétariat n'est que la preuve de sa mauvaise conscience et de la peur qui étreint les profiteurs de tous les travailleurs. — « La conception révolutionnaire de l'action syndicale n'empêche pas de prendre ce qui peut améliorer le sort ouvrier ou développer l'éducation et le groupement des forces. » (« L'Humanité », 9 novembre 1909.)

La progression de l'élévation de la classe prolétarienne vers son but : La Révolution, est l'œuvre quotidienne des militants du syndicalisme révolutionnaire. Cette action doit être incessante, car, dès que l'effort n'est plus soutenu, la propagande devient improductive et le mouvement révolutionnaire se stabilise. Tout ce qui est conquis sur le capitalisme doit être considéré comme des étapes successives devant amener le prolétariat aux portes de la Révolution et en faciliter l'accès. « L'action révolutionnaire consiste à faire entrer dans les faits, dans la réalité, le maximum de réalisations qui comptent, non pas comme des réformes définitives, mais comme des transformations sociales. Elles valent ces réformes, non seulement parce qu'elles apportent une amélioration immédiate à la situation des travailleurs, mais elles valent surtout parce qu'elles comportent entre elles des possibilités de progrès social, des possibilités d'éducation, des possibilités d'élévation intellectuelle, parce qu'elles sont un pas en avant vers la révolution. — *Léon Jouhaux, Congrès de Lille, 1921).*

L'action réformatrice éduque la masse prolétarienne et autorise la formation de travailleurs conscients qui, au jour de la Révolution, sont capables de faire front aux ennemis du peuple. Ce ne sont plus des ouvriers désarmés ne connaissant de la Révolution que le mot : ce sont des travailleurs aptes à mettre debout, du jour au lendemain, une civilisation de justice et de bonheur. Sans l'action réformatrice, la Révolution est vouée à l'échec, car ce n'est pas en quelques jours, en quelques mois, que l'on peut instruire des travailleurs pour en faire des révolutionnaires. Ce n'est pas en quelques heures que l'on peut changer le désordre social en ordre social, si les militants révolutionnaires ne sont pas préparés à cette transformation.

RENE VILLARD

DROIT DE REPONSE

Mis en cause dans le numéro 447 (30 mars 1967) du COMBAT SYNDICALISTE, sous la signature de Veinante, je demande le droit de réponse et la publication de cette lettre, dans le prochain numéro.

1°) L'honnêteté la plus élémentaire voudrait qu'avant d'écrire des sottises, le camarade Veinante ait pris connaissance du *texte exact* que j'ai signé, avec d'autres syndicalistes, au lieu de se référer à un extrait déformé et incomplet publié par « le Monde ».

2°) Affirmer, comme le fait Veinante, que les signataires sont « des syndicalistes réformistes, donc des politiciens avérés ou déjà gangrénés par la politique », démontre que Veinante ne connaît pas, ou connaît mal, ces camarades, et que, d'autre part, il ignore complètement la réalité syndicale en France.

Car il faut en effet méconnaître complètement cette réalité pour assimiler le syndicalisme réformiste (au sens exact du terme) aux partis politiques.

J'ajoute, qu'insulter (car c'est une insulte) gratuitement des camarades signataires comme Dercourt, Gatineau, Martinet, ou d'autres, est une méthode que je croyait utilisée uniquement par des... politiciens avérés.

3°) Quant à l'inévitable allusion aux francs-maçons, une seule question à Veinante, pour satisfaire mon ignorance en la matière : Qu'est-ce que la franc-maçonnerie; qu'est-ce qu'un Franc-maçon ?

4°) Mais le plus grave est sans doute l'affirmation de Veinante : « Nous avons toujours pensé que qui n'est pas communiste libertaire, tout en se déclarant anarchiste, devient fatalement un pion sur l'échiquier politique ».

Le débat sur ce thème pourrait être fort intéressant. Je me contenterai simplement de transformer légèrement la phrase, et de demander à Veinante ce qu'il pense de l'affirmation suivante : « Nous avons toujours pensé que qui n'est pas anarchiste, tout en se déclarant communiste libertaire, devient fatalement un pion sur l'échiquier politique ».

Un dernier mot, en conclusion, pour exprimer la tristesse que j'éprouve, en constatant à quel niveau tombe le « C. S. » en publiant de tels articles. Nous avons, certes, des divergences importantes. Nous pouvons les discuter sans pour cela sombrer dans la polémique imbécile. Car il ne me viendrait jamais à l'idée de dire dans une discussion, que des camarades que j'estime, en s'enfermant dans leur tour d'ivoire, donc en se coupant de la lutte réelle dans la classe ouvrière, font le jeu du patronat et de l'Etat.

Fraternellement quand même.

J. SALAMERO

Bordeaux, le 5 avril 1967.

⁂

Comme le dit le camarade Salamero en guise de conclusion, *nous pouvons discuter sans tomber dans la polémique;* aussi nous abandonnons les questions de personnalités pour n'étudier que la question « principes », laissant le soin au camarade Veinante de s'expliquer plus en détail avec lui, de vive voix.

⁂

1°) En vertu de cette même honnêteté dont il est fait mention dans la « réponse », nous aurions aimé recevoir ce texte exact afin de fixer une position en toute connaissance de cause.

2°) Assimiler le syndicalisme réformiste aux partis politiques ne prouve pas de tout que nous ignorions la réalité syndicale en France. Nous lui conseillons de revoir certains numéros de « l'Huma » où il trouvera les signatures de Frachon et Seguy, du « Populaire » où celle de Bergeron occupe une place de choix, quant à Descamps, n'a-t-il pas participé dernièrement à une émission sur la chrétienté sur un poste périphérique ?

Par ailleurs, Salaméro n'est pas sans ignorer que F. O., nous parlant de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, du Marché Commun et du traité de Rome, avait salué avec enthousiasme toutes les tentatives d'organisation des six pays indissolublement liés par leur civilisation commune, par leurs progrès techniques et par leurs économies similaires... F. O. aurait dû parler de sept pays et non de six car l'Espagne elle aussi risque de se sentir liée aux autres pays de l'Euratom. Faut-il rappeler aussi la position de cette centrale qui est pourtant, à notre avis, la moins assujétie aux partis politiques, lors des dernières législatives ? Voici un court extrait d'une circulaire diffusée à cet effet :

« Considérant que les assemblées parlementaires sont un des fondements de la démocratie républicaine, elle insiste en conséquence sur le devoir civique que constitue pour les travailleurs leur participation effective aux scrutins des 5 et 12 mars. »

C'est là, à n'en pas douter, de la littérature de politiciens avérés...

Mais venons-en aux insultes... Nous avons justement à la C.N.T. un ancien militant F.O. et très précisément du syndicat à Dercourt, qui fut traîné dans la boue et calomnié sans que ce dernier élève la moindre protestation. N'est-ce pas curieux de voir ces... défenseurs des disciples de celui qui écrasa l'insurrection de Cronstadt, rester silencieux quand on cherche à salir un camarade d'inspiration libertaire ?

3°) Qu'est-ce qu'un Franc-Maçon ? Sans aucun esprit de publicité, nous lui conseillons la lecture d'un numéro spécial de Noir et Rouge sur ce sujet; « le Crapouillot » a fort bien fait aussi dans ce domaine.

4°) La question des étiquettes nous laisse indifférents et nous reconnaissons que le camarade Veinante a eu tort de se laisser glisser dans ce domaine. La C.N.T. lutte pour détruire tous les privilèges et toutes les injustices, elle est contre l'exploitation de l'homme et veut en venir à la satisfaction des besoins de chacun des humains. Appelez cela de l'anarchie, du communisme libertaire ou du socialisme fédéraliste, peu nous importe; ce qui compte ce sont les actes, les réalisations et surtout le comportement et la sincérité des individus.

Bien entendu, cela peut sembler utopique pour ceux qui se complaisent dans leur « Tour d'Ivoire », mais les hommes de la C.N.T. ont confiance parce qu'ils vivent tous les jours, dans les usines et les chantiers, la lutte réelle de la classe ouvrière. Ce sont souvent d'humbles travailleurs aux mains calleuses mais toujours prêts au dévouement et au sacrifice pour la cause ouvrière. Ceux qui prirent la volée de bois vert chez Rhodiacéta à Besançon, après leur trahison, ne peuvent pas en dire autant et, en réalité, ce sont ceux-là qui se coupent de la lutte réelle des travailleurs, et avec eux, tous ceux qui les suivent aveuglément.

La rédaction du « C. S. »

Non à l'« union sacrée » capital-travail

IL y a toujours eu des « socialistes » qui ont rêvé d'une association possible du capital et du travail, qui ont voulu concilier l'inconciliable. Ils n'ont d'ailleurs jamais été bien loin et ont été rejetés à la fois par les travailleurs et par les capitalistes.

Cette illusion bourgeoise n'a jamais été aussi vivace qu'à l'heure actuelle. On doit en chercher la raison, semble-t-il, dans le développement accéléré des forces productives et en particulier le perfectionnement des techniques de l'automation ainsi que dans l'âpreté de la concurrence internationale.

Après l'amendement Vallon, dont son auteur aime à répéter qu'il a retenu l'attention du président-directeur-général de la nation, le patronat lui-même s'en mêle. En vieux calotin dévergondé, le président du Centre chrétien des patrons et dirigeants d'entreprise français, plus attaché à la défense des intérêts capitalistes qu'à celle du patrimoine spirituel de la chrétienté, fait des propositions désobligeantes aux travailleurs.

Sa théorie est simple : le patronat utilise de plus en plus le « lock-out ». Son emploi actuel est la manifestation d'une crise de mévente et de l'impossibilité d'accepter les revendications des salariés. Mais que signifie une crise de mévente, disons-nous, sinon une manifestation supplémentaire des contradictions du système capitaliste ? Seraient-ce les travailleurs qui auraient provoqué cette crise en thésaurisant, en se serrant la ceinture dans le seul but d'embêter ces méchants de capitalistes ? Interrogez-les et vous constaterez qu'ils vivent, pour la plupart, dans une éternelle fin de mois difficile. Leur pouvoir d'achat c'est celui que veut bien leur donner le capitalisme. S'il y a mévente, messieurs du patronat, il ne faut vous en prendre qu'à vous. Augmentez les salaires, supprimez les barrières douanières... ou distribuez le surproduit. Mais le profit sacré ? allez-vous écrier. Tout le problème est là. Il n'y a mévente que par rapport au profit, que dans la mesure où le capitaliste ne peut vendre en réalisant son profit maximum. Et l'emploi répété du « lock-out » devant les mouvements revendicatifs ne signifie rien d'autre qu'une phase aiguë de l'éternelle lutte des classes. Tant que le profit subsistera, il y aura des ouvriers pour faire la grève, des « patrons de combat » pour employer le « lock-out » et des syndicats réformistes pour trahir la classe ouvrière. Mais tant que le profit subsistera il y aura aussi un mouvement syndicaliste révolutionnaire pour remettre en cause les fondements mêmes de la société capitaliste : la recherche du profit et l'appropriation individuelle des moyens de production, le salariat et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le président du C. F. P. C. dégage de la situation sociale actuelle de toutes autres conclusions. Il faut, dit-il, accepter le dialogue, accepter de poser les problèmes communs, en commun. Mais il ne peut y avoir de problèmes « communs » au patronat capitaliste et à la classe ouvrière et surtout il ne saurait y avoir, entre ces deux classes antagoniques de problèmes qui puissent être résolus « en commun ». La seule chose qu'il y ait de commune entre le patronat et la classe ouvrière c'est le rapport de forces par lequel le patronat cherche à maintenir sa domination pour le compte de la finance et par lequel la classe ouvrière cherche à briser les chaînes du salariat. Comment pourrait-il y avoir un langage commun à ceux qui cherchent à produire pour réaliser des bénéfices maximums et à ceux qui veulent que la production s'oriente exclusivement vers la satisfaction de tous les besoins sociaux et individuels ? Le seul point de rencontre de ces deux forces c'est la lutte entre la révolution et la réaction, c'est la lutte entre la socialisation du travail et la possession individuelle des moyens de production.

Ce que propose le patronat chrétien ? L' « union sacrée » du type de celle réalisée par les syndicats ouvriers et le patronat allemand pour reconstruire le pays. En cela le patronat chrétien retarde quelque peu. L'union sacrée qu'il propose, les travailleurs en ont fait l'expérience en 1945 avec le « retroussons nos manches » de la gauche réformiste. Ils ont reconstruit le pays pour le seul profit des exploiteurs de tout acabit et ils ne sont pas prêts de recommencer.

Ce que cherche le patronat, et pas seulement le patronat chrétien, c'est la collaboration des travailleurs en vue de sortir le capitalisme de l'ornière. Les travailleurs seraient bien inconscients d'accepter cette « union sacrée ». Si le capitalisme français se trouve dans l'impasse, tant mieux; cela ne peut que poser avec plus d'acuité le problème de la socialisation des moyens de production et hâter la chute de la domination du capital sur le travail. Le prolétariat ne se mêlera pas de maintenir ses propres chaînes. Au contraire, il fera tout pour que se désagrègent au maximum les structures capitalistes.

A la collaboration des classes, à l'union sacrée capital-travail, le syndicalisme révolutionnaire oppose la réaffirmation de la lutte des classes, son soutien inconditionnel à tout mouvement authentiquement ouvrier, issu non pas des « conférences au sommet » réformistes, mais de l'initiative des travailleurs eux-mêmes, tendant à remettre en cause globalement les structures de la société capitaliste. *(Suite en page 2.)*

Nouvelle aberration du P. C. F.

LE « Canard Enchaîné » du 14 septembre 1966 reproduit l'effarant placard de publicité paru dans l' « Humanité » dans sa page sur la fête communiste de Vincennes, en faveur des Œuvres complètes de Maurice Barrès, en indiquant, lui, le « Canard Enchaîné », que le Maurice Barrès, s'il revenait, en serait épaté et aussi Jean Jaurès.

Ce Maurice Barrès, homme d'extrême droite, un des porte-parole du nationalisme le plus virulent, qui lors de l'affaire Dreyfus, n'hésitait pas à approuver le faussaire Henry tentant de sauver la face de l'état-major français ne voulant pas reconnaître que Dreyfus était innocent.

Ce Maurice Barrès souscrivit en compagnie de Weygand, Charles Maurras et la fine fleur de l'aristocratie française, en faveur de la veuve du colonel Henry; attaquait avec violence les défenseurs de Dreyfus, approuvait avec la joie la plus extrême, la condamnation d'Emile Zola à un an de prison par le Conseil de guerre de Rennes, pour sa fameuse lettre « J'accuse ».

Ce Maurice Barrès qui passait à la guerre de revanche avec la peau des autres (il le démontra en 1914), alors que tous les hommes de paix, les Jean Jaurès, Romain Rolland, Sébastien Faure, s'élevaient contre la folie guerrière.

On peut dire que les écrits de Maurice Barrès et autres Déroulède ont armé le bras de l'assassin de Jean Jaurès, celui-ci fondateur du quotidien l' « Humanité » devenu communiste plus tard.

Les dirigeants du parti communiste ont bonne mine à célébrer les œuvres d'un des assassins moraux de Jean Jaurès et n'ont aucune excuse.

Les membres de ce parti, les travailleurs qui leur font confiance, à cause de leur ignorance de l'Histoire, que peuvent-ils attendre de bon, de ces gens prétendus leaders de l'émancipation ouvrière ? rien que des illusions.

Une démonstration de plus de la nécessité d'un syndicalisme animé de cet esprit de révolte, de cet esprit de justice sociale qui existaient dans le cœur des pionniers, des Varlin, Pelloutier, Pouget et autres.

La C. N. T., qui a repris leur flambeau, existe, faible, très faible même, mais il dépend de toutes les bonnes volontés qu'elle devienne une force avec laquelle il faudra compter.

LA MAREE NOIRE

LES milliers de tonnes de mazout répandus en mer et sur les plages de la Cornouaille anglaise et le Sud-Finistère qui est la Cornouaille bretonne, tel est le résultat du naufrage du pétrolier « Torrey-Canyon ».

Les bretons, qui sont marins jusqu'au bout des ongles ont tout de suite pressenti le danger et sonné l'alarme. Hélas ! c'était mal connaître les administrations que d'espérer des opérations rapides et efficaces pour circonscrire le sinistre. Du simple préfet au premier ministre, en passant par les administrateurs de l'Inscription maritime et l'Amirauté, personne ne s'est inquiété, chacun conservait un optimisme béat qui nous a amené à la catastrophe que chacun connaît et qui a même provoqué une séance houleuse au Palais Bourbon.

Le drame c'est que nous ne savons pas jusqu'à quand ce mazout continuera à causer des dommages sur les côtes bretonnes. On a déjà parlé de dégâts s'élevant à plus d'un milliard d'anciens francs et de grosses nappes noires sont encore sur les flots. La rade de Brest, l'embouchure de la rivière de Tréguier sont maculées par ce liquide noir et gluant, et les habitants de la région en savent quelque chose quand ils veulent l'enlever de leurs pieds ou de leurs chaussures. On évalue à plus de 200 km. la longueur de plage maculée et les experts pétroliers déclarent qu'aucune solution n'existe pour lutter contre l'envahissement du mazout. Il faut s'armer de courage, prendre une pelle et un seau..., c'est tout ce qu'ils ont trouvé à dire.

M. Dumas, secrétaire d'Etat au Tourisme a eu beau déclarer à Lannion que la saison touristique n'aura pas à souffrir de la pollution présente, cela n'a pas empêché les estivants qui avaient retenu des chambres, d'écrire pour décommander les locations. Il avait même poussé jusqu'au ridicule en faisant publier sa photo, une pelle à la main, sur le bord des plages, dans le « Télégramme de Brest » du 12 avril.

Les bretons sont en train d'apprécier les bienfaits de l'Etat et de ses services administratifs en période d'urgence. C'est une démonstration supplémentaire et sans réplique de la nocivité du régime capitaliste basé sur le profit; un régime où règne l'incohérence et l'irresponsabilité, la parade et l'incompétence.

Quoi qu'on en dise, la marée noire est un problème social qui situe bien les responsabilités et qui appelle à des transformations radicales de la société.

C'est à nous, anarcho-syndicalistes, fédéralistes-libertaires qu'il appartient de dénoncer la nocivité du régime et de présenter les solutions exactes à la question sociale; solutions qui ne peuvent aboutir qu'à une transformation radicale des structures sociales actuelles.

A. LE LANN

UN CURIEUX NOUS ECRIT

Il réside à Marseille et s'exprime en ces termes :

« — Souffrez cette courte missive d'un petit curieux. Elle se réfère à l'article du COMBAT SYNDICALISTE intitulé « Les psychanalystes ».

Je n'ai retenu que le passage ayant trait aux kibboutzniks. Les kibboutniks libertaires ?... Heu, heu !.. Feignant de l'admettre un instant, je vous demande ce qui vous empêche d'en établir, ne fût-ce que quelques-uns plus près, sur cette terre européenne où il y a tant d'esprits critiques, lesquels voudraient voir de plus près comment fonctionne un phalanstère libertaire. Tiens, la France, ce pays qui est quasiment la citadelle de l'individualisme bourgeois, devrait pouvoir en citer au moins un, un seul (je ne suis pas exigeant n'est-ce pas ?), de façon à prouver aux innombrables « incrédules » que ce qui est indiqué dans ce texte n'est pas de la fumée.

Mais il y a gros à parier qu'à cet égard vous garderez tous de concert le silence prudent, et pour cause !

⁂

Nous ne comprenons pas très bien pourquoi notre ami marseillais veut parier que nous garderons le silence... Il n'y a pas de quoi.

Laissons le soin de préciser au camarade Britel, qui est l'auteur de l'article en question, s'il existe encore en Israël des communautés régies par des principes libertaires. Tout ce que nous savons c'est qu'au départ une certaine latitude était laissée aux colons pour la gestion interne et plusieurs tentatives de phalanstères libertaires ont été réalisées. Nous savons aussi que pour lancer les pionniers d'Israël à la conquête du désert, le Fond international juif a fait de gros efforts et il est évident qu'en bons capitalistes qui se respectent, les actionnaires n'ont pas fait fi des dividendes. Mais la question de notre correspondant est surtout de savoir pourquoi, en France, par exemple, nous n'avons pas des expériences comme celles d'Israël. Nous pourrions lui répondre par la question suivante : « Pourquoi les grévistes de Rhodiaceta ou de Berliet ou même les portuaires de Marseille ont échoués dans leur action courageuse ? Parce que la classe ouvrière n'est pas suffisamment unie, consciente et solidaire... Bien sûr. Mais ce qui ne s'est pas réalisé jusqu'à présent peut très bien se réaliser demain ou après-demain. D'ailleurs, et puisqu'il parle de l'Europe, est-il si jeune pour ignorer que les collectivités espagnoles de 1936 ont été et restent dans l'histoire comme le meilleur exemple de ce qu'il appelle le phalanstère libertaire ?

Et puis, puisqu'il semble nous lancer un défi, nous l'invitons à venir se joindre au groupe de camarades qui dans la région de Montargis, en dehors de leurs occupations professionnelles, à titre bénévole et sacrifiant tous leurs loisirs, aménagent un centre de plein air pour des enfants.

Bien que cette réalisation soit insignifiante par rapport à ce qui a été fait en Israël, elle n'en conserve pas moins toute sa valeur sur le plan de l'éthique libertaire. Pas la moindre contrainte, pas la moindre cupidité et cela à la plus grande admiration des paysans du coin, qui ont du mal à admettre que des hommes puissent travailler avec autant d'enthousiasme sans en tirer le moindre profit matériel.

Nous n'avons pas l'habitude d'encenser nos camarades, mais il fallait que ce soit dit pour justifier une idéologie qui, en dépit de tout, n'est pas toujours de la fumée.

Et nous restons à la disposition de tous les curieux qui voudraient de plus amples informations sur cette question.

LA REDACTION

ALGO QUE YA DEBIA HABERSE REALIZADO

EN determinado número de «C. S.» del pasado diciembre, aparece un sesudo trabajo de nuestro querido amigo y compañero José Viadiu, exhortando a todos los compañeros a que tomen en cuenta, y vean la forma de realizarla, la idea de hacer la «verdadera historia de la C.N.T.».

Nos place significar nuestra total, absoluta coincidencia en la idea de exhumar los hechos y la trayectoria moral de la C.N.T., y no hemos de ocultar que hace algunos años tuvimos a bien lanzar tal idea. Lo hicimos en un trabajo comentando lo desdichadamente que algunos señores trataban los hechos y las ideas de nuestro movimiento confederal.

Seguimos creyendo que, pese a los más generosos intentos parciales en tal sentido, la historia de nuestra C.N.T. está por escribirse. Y no es por falta de materiales ni de hombres capaces de realizar tal misión. Es, mayormente, a nuestro entender, por que la idea no ha sido tomada todo lo en serio que debía haber sido.

Los materiales, existen. Los supervivientes de las épocas de más agitación y de más actividades y persecuciones que la C.N.T. ha sufrido, están en la memoria de buenas voluntariosos compañeros que pueden hacerlo.

Ahora bien; Un compañero solo no puede realizar esta labor. Sería necesario, para ello, que todo lo esparcido por el mundo exiliado, estuviera reunido y a disposición de los capaces de realizar tal obra.

No obstante, entendemos que con buena voluntad se podría ir acoplando lo indispensable para empezar la labor.

En el desarrollo, en las luchas que ha mantenido nuestra C.N.T., sobre todo desde 1902, con la gran huelga general metalúrgica, cuya víctima inicial de este siglo lo fue Pascual Falcó, obrero carpintero, intervinieron muchos hombres que ya han desaparecido de este mundo, pero quedan aún algunos para hacer memoria y seguir, a partir de estas fechas, el curso de los acontecimientos hasta la crucial etapa de 1923.

Para ello sería necesario, a mi entender, que cuantos compañeros tuvieran recuerdo más o menos exacto de los acontecimientos ocurridos en sus respectivas localidades, enlazados con la tendencia anarco-sindicalista, llenaran algunas cuartillas y procuraran, enviarlas, para su clasificación y ordenamiento, a quienes se determinara como posibles y capacitados para tal trabajo.

No importaría la poca brillantez literaria de los relatos. Lo importante es la descripción de los hechos, de los acontecimientos acaecidos en las localidades donde los movimientos hubieran podido tener lugar.

El amigo Viadiu se refiere en su trabajo, a las lagunas que ha notado en el libro de Santillán. Me permito afirmar que son algunas más de las que Viadiu enumera en su trabajo. Si el plan de trabajo se basa en la aportación personal de todos y cada uno de los militantes que hayan participado en los respectivos movimientos, es difícil que tales lagunas aparezcan.

En lo referente a los grandes núcleos como Borcelona, los mismos militantes de los sindicatos, que sobrevivan a los tiempos transcurridos, pueden ser los mejores factores ilustrativos en tal sentido.

Por mi parte, estoy en condiciones de ofrecer un magnífico y extenso archivo de cuanto hace referencia a los 60 años últimos de las actividades nuestras. Literariamente, y profusamente gráfica. Y en algunos casos, a partir de antes de la fundación de la Federación Regional Española, más tarde C.N.T.

H. PLAJA

Acordémonos de los mártires de Chicago y de España

1º DE MAYO. Nuestras páginas se llenan de trabajos conmemorativos. Tendríamos que hacer números extraordinarios, para satisfacer en parte las necesidades de rendir homenaje; faltarán oradores para los actos públicos; tendremos unos momentos de meditación similar al tradicional «minuto de silencio» capitalista, y después a esperar otro 1º de Mayo y contar un año más.

Es natural, humano, que nos acordemos aún después de tantos años de los que perdieron la libertad o lo dieron todo; que nos vistamos de *luto*. Pero acordémonos de los que tras los Pirineos después de 28 años se encuentran semi abandonados.

Estos también han de ser considerados como mártires, procuremos con nuestras aportaciones hacerles más llevadero su calvario, pues solo les quedan sus fieles, y somos pocos.

No se puede negar que cuando se «cae», en los primeros momentos se despierta el sentimiento solidario; pero tras el esfuerzo pasajero entra el cansancio, semejante a olvido; y con éste las pretendidas justificaciones.

El coste de la vida, las propias necesidades, a veces supérfluas; y lo que sobra, si sobra algo, para prestar solidaridad limitada.

Justo es reconocer que con el «mínimo vital» poco se puede hacer; pero ¿y cuando superamos el «plafond», qué es lo que hacemos? En España, con menores posibilidades éramos más espléndidos; pero las comodidades del exilio nos han hecho menos solidarios. Aquí se hace algo, pero un algo que no logra cumplir con nuestros deberes.

¡Recordemos a los mártires de Chicago; pero no dejemos en olvido los mártires de España!

MANUEL HERNANDEZ

AREA MUNDIAL

ADENAUER

CONRADO ADENAUER ha pasado a mejor o peor vida a sus 91 años. Longevidad extraordinaria para un hombre sometido a las ventoleras humanas del siglo. Pues los gobernantes no son de hierro, ni lo fue Bismarck, el canciller de metal en bruto. Se deben a una conformación morfológica igual a la nuestra, y el corazón no suele resistir fuertes impresiones sucesivas. Es imposible que el tirano Franco duerma el sueño de la inocencia.

No comparamos Adenauer al verdugo de España. Antes de la guerra el alemán fue un político cualquiera y durante la guerra estuvo al dorso del nazismo. Guardar silencio solamente ya era valentía, entonces. Había que berrear tres veces «¡Fürher!» y estirar brazo compulsando — o no — la lluvia. No hacerlo, exponía. Adenauer se expuso y llegó a ser, en la posguerra, Conrado máximo. Presidente del gobierno alemán de una Alemania partida, toda — o casi — en ruinas. Sin fábrica en pie ni tren con raíles. Con miseria, y muchos millones de muertos, heridos y prisioneros. Y al servicio de los aliados, que, malherido el nazismo, temieron rápido a otro enemigo: el comunismo, hasta ayer compañero de armas. El ya gran Conrado no dejaba de ser alemán, y por tanto, con posibilidades recónditas de revanchismo. Mas era católico practicante y el sumo pastor de Roma respondería de su oveja ante Eisenhower, Churchill y de Gaulle.

Es indudable que el canciller alemán luchó, en la época, con sentimientos encontrados: el goce de la derrota del nazi mezclado con la angustia de un país devastado. Y tanta familia enlutada. Y la fatalidad de reconstruír con apoyo de brazos enemigos, con el reichmark humillado por el dólar. Sin embargo, Adenauer aceptó la tarea de reedificar sometido a la exigencia de los triunfadores, más protestantes que papistas. Pero Pío XII sonreía a Londres y a Washington por pánico a Moscú, y Conrado era su oveja.

Adenauer consiguió rehabilitar económicamente a su país con esfuerzo propio y aportaciones ajenas. Y bayonetas también extranjeras (caso de Berlín, con muralla de China). Hasta que por viejo Adenauer fue sucedido por los suyos, hiriéndole en el amor propio. El mal que lo ha matado, puesto que Conrado, el roble Conrado, tenía pasta de centenario.

Los funerales han sido magníficos. Una corriente de flores ha conducido el cadáver a la sima del olvido.

KOMAROV

Era un cosmonauta atrevido, tenaz, experimentado. Komarov conocía el espacio sideral mejor que nosotros el Chaco y el Sahara. Era hombre seguro para un dominio de sí y de las cápsulas espaciales. Estaba, lo creemos, al servicio de la ciencia, de la humanidad, pero también de la patria y del partido. Dos PP que tienen mucho de nefasto, en moscovia como en yanquilandia. Patria en egoísmo, y partido del rublo o el dólar. En el fondo, lo mismo, pero en la conquista de la tierra y del cielo, cada cual por su cuenta. Ya se ve como rusos y norteamericanos están opuestos en las tres cuartas partes del mundo. Y ríñen, con sonrisa ficticia, por la conquista de la Luna. ¿Quién llegará antes, y con qué fines, pacíficos o militares?

La gente pacifista — entre la cual nos contamos — contempla esa pugna espacial entre admirada, temerosa y contrariada. Si la competencia es simplemente científica como ambos bandos afirman, ¿por qué no unir sus esfuerzos, por qué no reunir facultades, posibilidades y experiencias en un solo haz humano, en lugar de proceder por separado? Tal vez los tres astronautas norteamericanos y ahora Komarov no hubiesen perecido, de haber la U. R. S. S. y EE. UU. fusionado sus sabidurías. Esto, que pensábamos millones de anónimos, acaba de manifestarlo, algo tardío, Mr. Jones Webb, director de la N. A. S. A. «¿Por qué no cooperar en la conquista del gran espacio?»

¿Por qué no? Mientras tanto, que entierren a Komarov como antes lo hicieron con Crissom, White y Chafee...

ATENAS

La política de hoy en los Estados medianos y menores se polariza en fascismo o comunismo. Signo malo de los tiempos. El atraso de muchas repúblicas indoamericanas, el comunismo autoritario trata de recuperarlo implantando, en el Nuevo Continente, su régimen absolutista, igual que el absolutismo tradicional, con apoyo de EE. UU., trata de imponer un sistema de hierro al ejemplo del que rige en Nicaragua y Paraguay. A este paso EE. UU. debe haberse arrepentido de no haber apoyado a Pérez Giménez, Batista, Trujillo y otros tiranos de igual ralea.

Pero si hemos usado símil americano no es para desentendernos de Europa, todo lo contrario. La disputa por el poder entre capitalistas blancos y rojos abarca la extensión del mundo, siendo ahora aposentado el tablero ajedrecista en la Grecia siempre ambicionada y excesivamente maltratada. Recuérdese que, salida de la guerra balcánica (contra los turcos) se vio implicada en la guerra mundial primera, y luego en la segunda por arrogancia de los italianos. Vencidos éstos en las Termófilas, Hitler proclamó, altanero, que no había razón de que los griegos escaparan al avasallamiento totalitario, invadiendo seguidamente el país helénico con miles de tanques, quedando la resistencia popular constreñida a la posibilidad hosca y primitiva de la montaña. Terminada la gran contienda con el vencimiento del nazismo, autócratas, demócratas y comunistas griegos se disputaron el terreno, quedando dormida la cuestión con el restablecimiento de una monarquía demasiado sacudida para aparecer enteriza y aseguradora, coyuntura que aprovecharon los moscovitas para lanzar a Markos al «maquis», del cual este desdichado cabecilla era conocedor perfecto. Markos luchó porfiadamente, estérilmente, hasta ser llamado por Moscú y desaparecer en cuerpo y alma, es decir, sin dejar rastro.

Ahora está el país bajo el retrato de un rey Constantino sin fuerza real ni de realeza. Un político de centro, Papandreu, arrolló por votos a sus contrincantes políticos de derechas, y éstos, reacios a cederle el Poder, colocaron al frente del mismo a un servidor mediano, pero adicto, llamado Canellopoulos, ciscándose en los derechos constitucionales. Seguro de su popularidad, y de ser seguido — aunque estratégicamente — por los comunistas, Papandreu agitó la opinión hasta conseguir paralizar la vida política del gobierno, contando con la ineptitud de Canellopoulos y la del propio rey Constantino, que prácticamente no ha sabido qué hacer para resolver una situación sumamente complicada.

Para complicarla más, los militares han salido con cañones a la calle para adueñarse del cotarro estatal. Papandreu y Canellopoulos han sido depuestos de sus respectivas situaciones y al rey Constantino lo han neutralizado, de tal manera, que el pobre no sabe — ¡otra vez! — qué hacer. La primera providencia de los militares desatados fue declarar el país en estado de guerra, con toque de queda incluso. Como presidente del gobierno han nombrado al fiscal general del país, Kolias, y ministro del Interior a un general anónimo, pero reaccionario militante, apellidado Patakos. Amo supremo de la situación lo es el general de estado mayor, Spantidakis. Como programa menor, la nueva dictadura ya procede contra el pelo largo masculino y la falda corta femenina y obligando al censo escolar a concurrir a misa por lo menos una vez a la semana. Como programa mayor (y peor) el propio neogobierno se asigna el siguiente:

«Detención efectiva o preventiva (según casos) autorizada, de toda persona, pasando por encima de las disposiciones legales hasta el momento del golpe militar. La duración de las detenciones no estará sometida a limitaciones de tiempo.

»En caso de delito político, toda concesión de libertad con o sin fianza queda prohibida, siendo la duración del encierro indefinida.

»Todo individuo — la calidad del cual no importa — es susceptible de ser juzgado por un tribunal de excepción o por una comisión militar especialmente nombrada.

»Todo agrupamiento o reunión de personas, públicos o privados, son prohibidos. Las reuniones serán dispersadas por la fuerza.

»La formación de asociaciones con fines sindicalistas es absolutamente prohibida. La huelga es declarada ilegal. El registro de domicilios privados, establecimientos y servicios públicos es autorizado, día y noche, sin restricciones. Toda comunicación o publicación por vía de la televisión o de la radio quedan sujetas a censura previa.

»La correspondencia será examinada por la censura. Los crímenes, delitos políticos y de prensa, concernientes a la vida pública o privada, y todas las infracciones sometidas normalmente a los tribunales de apelación, dependen, a partir del golpe de Estado, de los tribunales militares de excepción.

»Todo individuo que cometa una infracción, aunque se trate de un acto no dirigido contra las autoridades militares, pasará asimismo por el tribunal militar.»

Preguntado el ministro de Información actual, Farmakis, si el Gobierno de ahora es fascista, el «informativo» dijo que no, que se trata de un Gobierno nacional que ha evitado la proclamación de la República por cinco mil comunistas armados que debían aprovechar una manifestación masiva organizada por Papandreu.

El juego es conocido, y la carátula del fascismo también. El general Spantidakis tiene todo de Mussolini y nada de Spartakus.

...Pese a que se pronuncie contra la «explotación del hombre por el hombre» y se solace con el triunfo de su «movimiento revolucionario», esa fraseología demagógica tan explotada y sobada por el fascio-falangismo que tan de cerca conocemos los españoles.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs., Pídase a esta Administración o a

ANTENA

NAFTA EN EL CANTABRICO

GIJON. — Entre el puerto del Musel y el Cabo Penas ha hecho acto de presencia una gran mancha de mazut larga de siete de kilómetros y ancha de 200 metros, infestando las playas de Banugues, Verdicio y Yago. Hay gran alarma en todo el litoral dado el precedente del canal de la Mancha. Se supone que un buque petrolero desconocido ha aligerado carga en el mar, y se sospecha también de que parte del mazut escapado del «Torrey Canyon», el petrolero naufragado, haya sonseguido llegar al Cantábrico por alta mar.

EL GOBERNADOR LE SONRIE AL DEMONIO

BILBAO. — Un cura cuyo nombre no se cita ha sido condenado a seis meses de cárcel y a 5.000 pesetas de multa por falta de respeto al gobernador civil... según denuncia de éste, creyente en dios y en el diablo.

DEFENSA DEL IDIOMA CASTELLANO

PARIS. — La Sociedad de Hispanistas Franceses ha protestado contra la reducción del número de plazas reservadas en los institutos de preparación para la enseñanza de segundo grado (I.P.E.S.) y el reagrupamiento de diez titulares de la Facultad de Letras de Toulouse.

«Es de interés nacional — estima la S. H. F. — desarrollar el conocimiento de una lengua hablada por más de 200 millones de personas y de aumentar considerablemente, por este medio, la presencia francesa en España y sobre todo en la América latina.»

Los profesores de español de la instrucción superior piden el restablecimiento de plazas a 60 para el dicho idioma en los I.P.E.S. a partir del curso de 1967, más el reparto de los candidatos recibidos entre las diferentes Facultades igual que se hacía antes de la reducción. La Sociedad está dispuesta a emplear «todas las acciones propias para la defensa y desarrollo de los estudios hispánicos y portugueses, referente a los cuales no puede aceptar que sean postergados al rango de *pequeñas disciplinas*».

DETENIDOS

BILBAO. — Bajo acusación de comunismo y separatismo, han sido detenidos: Santiago Ramírez Jiménez, delineante en la Empresa «Baltogar S. A.»; Herminio Pérez Garcés, calderero de «Baltogar S.A.», Ricardo Pérez Sastre, calderero de la General Eléctrica Española; Faustino Carracedo Morán, ajustador de la Sociedad Española de Construcción Naval, y Guzmán Jiménez Marcos, chófer particular.

FRANCO ES DESAFIADO EN BILBAO

PARIS (OPE). — «Unos 13.000 trabajadores de 30 empresas industriales de Bilbao hicieron un nuevo paro el sábado. 22 de abril, no obstante la suspensión de las garantías constitucionales decretadas por el Gobierno el día anterior para lo que constituye el corazón de la región vasca de España», decía «The New York Times» el 24 de abril. «Las garantías fueron suspendidas por tres meses con objeto de restablecer la paz en los medios laborales de la provincia norteña de Vizcaya, cuya capital es Bilbao, donde han ido adquiriendo cada vez más fuerza en los últimos meses las manifestaciones apoyadas por huelgas y violencias.»

El mismo día, el periódico británico «The Times» publicaba, bajo el título de «Los vascos desafían al decreto», la siguiente información de su corresponsal en Madrid: «Treinta empresas de la zona de Bilbao, en la provincia de Vizcaya, pararon durante dos horas el sábado al hacer una huelga por el período citado 12.600 obreros en desafío contra el decreto aprobado el viernes por el Gobierno suspendiendo en esa provincia tres artículos de la carta de derechos españoles. El general Franco presidió la reunión de Gabinete que aprobó el decreto.

Esta huelga, como otros muchos paros hechos en importantes empresas industriales, tenía por objeto apoyar reivindicaciones salariales y demandas de mejora de las condiciones sociales de los trabajadores.»

CONTRA LA LETRA IMPRESA

PARIS (OPE). — El corresponsal particular de «Le Monde» en Madrid (día 22) comunica: «El ministro de Información y Turismo ha ordenado la incautación de 4.000 ejemplares del libro «Historia del Primero de Mayo» que presenta la Editorial ZYX (católica). Iba a ponerse a la venta el 1 de mayo y en él se historian los movimientos obreros en varios países. Se consagran además varias páginas al estudio de la reivindicaciones del movimiento obrero español.

ESQUIROLES CONTRATADOS

BILBAO (OPE). — La empresa de «Laminación de Bandas en Frío», cuyos obreros se hallan en huelga desde el 30 de noviembre pasado, ha enviado a Galicia y León a varios comisionados para reclutar mano de obra con el objeto de poner en marcha la fábrica. La labor de los comisionados ha constituído un completo fracaso, porque después de recorrer toda la región gallega, no han conseguido contratar más que a cuarenta y dos obreros. Todavía fue menor el número de los contratados en León, uese a ignorar todos ellos de lo que se trata. De los gallegos nueve se volvieron a sus lares en cuanto tuvieron conocimiento del lío y otros diez pidieron la cuenta días después. Cuando llegaron los esquiroles, les recibió un grupo de mujeres y niños, que les abucheó en presencia de 180 guardias civiles, contados uno por uno.

FIESTA DEL LIBRO

PARIS (OPE). — Se anuncian unos actos que van a resultar bien expresivos de la vitalidad de la Edición Catalana. En los días 5, 6 y 7 de mayo. El primer día, a las nueve de la noche, inauguración de la «Festa» en el Anfiteatro Richelieu de la Sorbona, con una conferencia del profesor Pierre Vilar. El sábado desde las dos de la tarde en las Salas del 44, rue de Rennes (Métro Saint-Germain-des Pres) presentación y venta de libros. A las cuatro coloquio con la intervención de varios intelectuales que tratarán de «La situación actual y perspectivas de la literatura catalana». El domingo durante todo el día, venta de libros. A las cuatro recitales de canciones con la intervención de Josep Manuel Serra y Francesc Pi de la Serra y lectura de poesías de Josep Carner, Ambrosi Carrion, Coloma Lleal y Roc Llop. Para más detalles dirigirse a la Comisión organizadora: 67, rue Condorcet, Paris (9).

LA SANIDAD, SUCIA DE MISERIA

BILBAO (OPE). — Título a tres columnas de «El Correo Español»: «El nivel económico de las clases sanitarias, es bajo. Lo declara en Bilbao el presidente del Sindicato Nacional correspondiente.» Y en el texto: «Los de todas las clases sanitarias, son francamente bajos. Hace muy pocos días eran planteadas y justamente comprendidas nuestras pretensiones en orden a procurar elevar el nivel económico de las profesiones sanitarias, evitando esas jornadas agotadoras de trabajo con sueldos ínfimos que traen como consecuencia el pluriempleo...»

LAS ENFERMERAS ENFERMAN DE HAMBRE

PAMPLONA (OPE). — De la Agencia Fiel: «Las enfermeras de Pamplona se han solidarizado con las del resto de España en sus peticiones de aumentos de sueldo. Las enfermeras se quejan de que mientras ellas cobran 5.800 pesetas al mes, las de Madrid y Barcelona tengan ingresos de 8 a 10.000. También se quejan de que su jornada laboral es más prolongada y no cuentan con reglamentación laboral, ni están encuadradas — afirman — en las cotizaciones de la seguridad social...»

DIRECTOR MULTADO

BARCELONA. — El director del semanario «Destino» ha sido condenado al pago de una multa de 30.000 pesetas por haber publicado un artículo sobre el homenaje de los estudiantes a Picasso. Según el ministro de Información, el acto constituía infracción de la ley que define los principios del Movimiento.

MAS LIBERTAD DE IMPRENTA

CANARIAS. — En las Palmas van a ser juzgados tres periodistas «por haber injuriado y calumniado al Ejército» al publicar en el «Diario de las Palmas» un poema pacifista de don Pedro Lezcano Montalva ganador del Premio Nacional de Poesía.

ABECEDARIO INCENDIADO

MADRID. — La casa central de la editorial «ABC» y «Blanco y Negro» ha sido víctima de un poderoso incendio. Primeramente se temió un acto de sabotaje, pues los pecados de los Luca de Tena son muchos. Mas seguidamente se ha venido en la cuenta de que los incendios casuales son posibles. El fuego ha destruido la sala de máquinas, varias otras dependencias y parte del tejado se ha desplomado. Hay cuatro heridos graves y el diario deja de aparecer provisionalmente.

UNA PLAGA TRAS OTRA

LISBOA. — En tierras de Alemtejo, la plaga de la langosta rivaliza con la plaga salazariana. Es tan densa la nube formada por estos insectos que, abatida sobre las cosechas, éstas se han completamente perdido. Unos campesinos tienen cosas que decir de Dios mientras otros se encomiendan a la virgen de Fátima, o al dictador Salazar «que todo lo puede». Sin embargo, todos ellos andan de bracete con la miseria.

IDEAS EXTRAVIADAS

por COSME PAULES

LOGICA EN ECONOMIA REVOLUCIONARIA

AQUILES LORIA—economista italiano, profesor universitario —, discurseando en un muy interesante trabajo publicado hace años sobre los grandes movimientos revolucionarios europeos, decía que ellos tenían por elementos directos e intelectuales sin ocupación, a intelectuales cesantes, a médicos sin enfermos, a juristas sin pleitos, a ingenieros sin obras, a profesores sin discípulos, a publicistas sin editores, a periodistas sin periódicos, a artistas sin talleres, a químicos sin laboratorios, etc.

Para remachar el clavo, la revista francesa «Le Mois» publicó en su día un artículo concordante con la aserción de Loria. Decía:

«La historia de Europa, a partir de la revolución francesa de 1789, confirma plenamente el siguiente hecho: Los intelectuales sin trabajo — que son los más acosados por la miseria —, conciben, inspiran, plasman y dirigen los grandes movimientos revolucionarios: abogados sin clientes fueron Vergniaud, Robespierre y Danton. El médico sin clientes fue Marat.

«El plasmador intelectual de la revolución rusa fue Dostoiewski, autor de los sombríos libros titulados «Crimen y Castigo» y «La Casa de los muertos» que soliviantaron la conciencia y el corazón de los rusos. (Este insigne escritor vivió y murió en la miseria).

«Lenin y Trotzky — autores materiales de la revolución rusa derribadora del zarismo y creadora de la «dictadura del Proletariado» —, nunca tuvieron o apenas tuvieron recursos con qué vivir. Lenin — hombre de poderoso y cultivado entendimiento: profesor de economía —, pasó las mayores estrecheces. Y Trotzky — a pesar de sus talentos de creador y escritor —, vivió casi siempre en la miseria.

«Karl Marx — el inmenso pensador del socialismo científico, autor de esa obra genial titulada «El Capital» —, pasó en la miseria los últimos días de su vida.

«Tanto como interesa el problema de los proletarios mecánicos sin trabajo, debe interesar y preocupar el problema de los proletarios intelectuales sin trabajo.»

Lo que se acaba de leer es hijo de la pluma de G. Valois; y todo lo que él dice en ese pasaje, es, para bien o para mal, rigurosamente exacto. Se comprende bastante bien el por que, en la actualidad, la verdadera revolución social sufre parálisis encefálica. Porque la mayoría de los «revolucionarios a ultranza» poseen casa propia, nevera, televisor, lavadora automática, plata abundante en el bolsillo izquierdo de la chaqueta, y automóvil último o viejo modelo. Total: la del sursumcorda...

La inspiración, la concepción, la propaganda, la iniciativa de los grandes movimientos sociales, son, naturalmente, la obra de los intelectuales sin trabajo.

La mente crea las ideas; y la mente más vigorosa y fecunda es la de los intelectuales. Lamentablemente hoy esas mentes están *jubiladas* o no; pero muy sabiamente pagadas por el Estado en una parte y por el Estado y el Capitalismo unidos en otras. Total: mentes serviles o acalladas miserablemente por el natural egoísmo insano de los seres humanos incapaces de romper el cordón umbilical que los ata al estómago y a la buena vida... a costa de la mala vida ajena... El resto son cuentos chino-comunistas.

Todos los hombres tienen derecho al trabajo, porque todos tienen derecho a la vida.

Empero, hay que tener cuidado, porque la vida es o debe ser vida para todos y cada uno. Y cuando la vida es sólo para unos pocos neveristas, lavaristas automáticos, automovilistas y cuentistas, entonces eso no es vida, sino robo descarado y contrarrevolucionario de los intereses de la mayoría. ¿Estamos? ¡Quién sabe...!

La lucha por el alimento se halla en el fondo de toda evolución humana. Una sociedad, donde todos sus miembros tuviesen asegurada la subsistencia, los medios y los recursos para la vida, sería una comunidad plácida, feliz, fraternal; pero cuando en una sociedad de amos y esclavos se queda uno plácido, feliz y fraternal, poque él comprende la satisfacción de vivir del cuento a costa de los demás, entonces... ¡Cuidado con los revolucionarios verbales... mucho cuidado con ellos, porque son la peor cuña salida del mismo palo!

El disgusto y la agitación, la rebeldía y el combate, surgen desde el momento en que dentro de un cuerpo revolucionario en forma, hay minorías que viven bien y mayorías que viven mal. Y si a estas mayorías se agrega el detergente de minorías cuentistas o mixtificadas, pues no cabe duda de que el triunfo y la paralización encefálica son inevitables. A las minorías todo les sobra y están felices gozando en sus iniquidades sin nombre; a las mayorías todo les falta o escasea, pero la inteligencia al servicio de los *amos* posee la virtud de inventar rutas abismales con frases melifluas y aparentemente benignas que significan destrucción y muerte de los mejores anhelos de manumisión, justicia y suprema libertad para todos y cada uno.

De este terrible contraste entre las minorías poseyentes y las minorías no poseyentes, brotan todos los conflictos. Mas si las minorías poseyentes cuentan con tergiversadores, mixtificadores, floreadores y chupa-patas inteligentes que se venden por un plato de lentejas mal condimentado, las mayorías agobiadas por el peso de todas las torturas ven el camino obscuro, su posibilidad de reivindicación incierta y el miedo al «salto en el vacío» se les hace insoportable. Frente a esta insoportabilidad, se entregan maniatados en aras de la sabihondez de las «nuevas clases» aprovechadoras en todos los regímenes autoritarios y vandálicos que en el mundo han sido y son. La etiqueta es lo que menos importa a estas gentes maléficas...

Antes de la invención de la imprenta no había apenas instrucción en las clases elevadas, con lo que puede decirse quedaban en cierta forma igualadas las *clases*. Se ha dicho del emperador Carlos Magno, que ni siquiera sabía escribir. Por cierto que no pensamos que los emperadores de la actualidad sepan algo más que Carlos Magno. Pero más cierto resulta que tanto aquél como éstos siempre han contado con escribidores y «sabios» que les han indicado el «camino a seguir» para bien de todos. (Todos son, para ellos, los aprovechadores del cuento inteligente puesto al servicio de la maldad).

Hoy hasta los proletarios saben leer y escribir; pero así como la ignorancia supina de un Carlos Magno le servía a las mil maravillas para abusar del prójimo «ignorante», ¡de qué poco les sirve a los proletarios «su capacidad» frente a las triquiñuelas de los «sabios» del día...!

Lo cierto es que los proletarios mecánicos sin trabajo — hoy como ayer —, no están dispuestos a dejarse morir de hambre; y es natural que tampoco se resignen a muerte tan humillante los proletarios intelectuales que no tienen empleo. Este es el enorme y pavoroso problema que confronta la actual civilización. O se resuelve de manera que haya comida para todos, o la civilización perece. El proletariado mecánico es la mole, la potencia material; el proletariado intelectual es la idea, la potencia mental. Pero tanto en uno como en otro campo de acción, los traidores, los vendidos, los malandrines hacen nata; y la verdadera revolución social que todo lo nivele y que todo lo clarifique y ponga en orden... huelga por su ausencia en todas partes. Esperemos confiados en nuestro consecuente esfuerzo manumisor. ¡No existe otra esperanza!

NON A L' « UNION SACREE » CAPITAL-TRAVAIL

(Suite de la page 1.)

Au développement accéléré des forces productives doit correspondre non pas une réforme timide des structures économiques et sociales du capitalisme, mais une refonte totale de ces structures aboutissant à la collectivisation et à la gestion ouvrière des moyens de production. Aussi, toute réforme tendant à « aménager » le système capitaliste est contraire au progrès social lui-même. Nous sommes dans une phase où l'évolution ne saurait se faire sans une révolution radicale. Aussi appelons-nous les réformistes des réactionnaires.

Yves Obœuf

MAS OBREROS DETENIDOS

BARCELONA. — Ll policía ha procedido a la detención de veintisiete delegados obreros que se hallaban reunidos en reunión candestina, porque no hay posibilidad de reunión pública libre en España.

CHISPAS

Svetlana Stalin se ha convertido a la religión ortodoxa. De una ortodoxia a otra, cero diferencia.

⁂

Hitler: «Mi idea» en color pardo; Mao: «Mi idea» en color rojo; Castro: «Ninguna idea» en color ala de mosca.

¿Diferencia de contenido? Las tapas.

⁂

Para un «Hein Hitler», dos millones de personas; para un «Musso Imperatore», millón y medio de personas; para un «Mao Mao», seis millones de personas. Ya es bulto.

Para un «Franco, Franco, Franco», medio millón de cañones. Que ya son adhesiones.

⁂

Hubo un tiempo que en la U.R.S.S. se habló de «los asesinos de blusa blaca».

Luego los rehabilitaron y los fusilados quedaron agradecidos.

⁂

Ni en Franconia ni en Rusia ni en ninguna parte, es posible la existencia de ex ejecutados.

⁂

Sartre a de Gaulle: «La multitud tiene razón».

Hay multitud de razones que escapan a las multitudes, a los filósofos y a los estadistas.

⁂

«Atenas. — El rey reaparece en medio de los nuevos dirigentes.»

En calidad de prisionero.

⁂

Según el dictador griego, Kolias, su gobierno se propone terminar con la explotación del hombre por el hombre.

Ascienda a bestias a los explotadores, y problema resuelto.

⁂

Feria Universal en Montréal, Canadá. Como novedades: Ideas envasadas y cabezas de votantes acalabazadas.

CHISPERO

B.D.I.C

VISTO EN LA TELEVISION

«El Español»

CUANDO el 18 de abril último mirábamos esta película de Juan Prat basada en la novela de Bernard Clavel, en dos épocas, muchísimos pensamientos acudían a nuestra memoria sobre España, la guerra del 36, el destierro de los españoles, los campos de concentración guardados por senegaleses, y más tarde la invasión nazi, el «maquis» para todo hombre amante de la libertad de los pueblos, hasta llegar a nuestros días, en que la prensa y la radio nos informan del triste fin del primer actor de «El Español», Jean-Claude Rolland.

Nos extraña sobremanera que plumas calificadas en nuestros medios nada digan sobre el particular. Tampoco la prensa comercial ha dicho nada que valga la pena retener sobre el mencionado film aunque claro está, aquello de levantar el puño de Roger Ibáñez resultara bastante extravagante y a destiempo para mejor poder dar la puntilla al régimen franquista. Esta opinión de propaganda «algo comunistoide», no la hubieron de compartir tampoco miles de observadores de «El Español».

Lo original de esta película es que está hecha en habla bilingüe, mitad francés, mitad español, que ya es bastante pedir en estos tiempos que corren. Maldición a Franco culpable de tantas muertes y tantas lágrimas; maldición y condenación a la guerra, de todas las guerras, culpables de tanta destrucción y víctimas inocentes, por lo que creemos que habrá complacido a muchísimos que la vieron, franceses y españoles, pues no creemos que se presente ocasión semejante ni en salas de espectáculos a causa de intervenciones diplomáticas (caso de otra película «Todo un hombre» para reclamar a la O.R.T.F. la suspensión de esta película en la Tele) particularmente por el vocabulario que nosotros calificaremos de justo, de Roger Ibáñez, llamando cabrón e hijo de gruta a quien lo és de toda su vida; para, al mismo tempo maldecir la guerra mediante «Pedro».

Para cuantos tuvimos la ocasión de ver «El Español», naturalmente que encontramos faltas de bulto; pero cabe decir sin temor que está hecho con la sencillez y la naturalidad que el caso requiere, siendo gran acierto la actuación de J. Claude Rolland, desaparecido en plena juventud y en plena carrera cinematográfica; como asimismo la de Roger Ibáñez («Enrique») amigo y compañero inseparable de «Pablo».

Si mal no recordamos, por unas declaraciones también en la televisión francesa, algunos momentos antes de darse a la publicidad esta película en la pequeña pantalla, Roger Ibáñez es un auténtico refugiado español, seleccionado por el realizador Prat como segundo intérprete, cosa que hace a las mil maravillas y todo lleno de ocurrencias del verdadero refugiado español en Francia, de origen andaluz. «Enrique» termina esta segunda época en la resistencia como un valiente fogueado en la guerra contra Franco.

Pusieron como título a esta película «El Español», pero no con todo el acierto que en justa causa cabe, pues faltó lo de refugiado; tal vez la censura se opuso a ello. Franco, el régimen fascista español, no escapan en esta ocasión a la maldición de «Pablo» y «Enrique», y un buen día este vuelve a la «ferme» donde trabajaban desde que lograron salir del campo de concentración, para recordar a su amigo y compañero de lucha, su deber como español refugiado, y antifascista: ganar el «maquis», cosa que el rogado hace comprendiendo las razones de su compañero. De nuevo empuña un fusil ametrallador. Como todos pensábamos en aquella ocasión, también ambos creían en que la lucha terminaría en Portugal. De todas maneras, queda bien reflejado hasta donde llegó el sacrificio de estos hombres que tan mal acogidos fueron al pasar la frontera pirenaica en 1936; de estos refugiados políticos salidos de los campos de concentración creados por el gobierno Daladier y proseguidos por la ocupación alemana; para en compensación cultivar la tierra, dándole savia y vigor, como si se tratara de riqueza suya.

La guerra terminada, vuelto el hijo de la cortijera a su propiedad tras de haber conocido los campos alemanes, sin ningún preámbulo el recién llegado decide vender la propiedad para instalarse con su madre, viuda de guerra, en Lyon. A la pobre Jeannette, paralizada, la hacen internar en un convento.

«Pablo» de nuevo se vé solo; no le queda sino un pequeño rincón de viña y una vieja casucha, a la que de nuevo se amarra para hacerla fructífera y radiante, como saben hacerlo los «rojos» españoles.

RODAMA

Fidel Castro...

(Viene de la página 4.)

ses, y que se pronunciaron contra el referido atentado.

En este orden de hechos e ideas cabe que expresemos nuestros recelos en cuanto a las intenciones del mandatario cubano, pues en ningún momento sus ofensivas expresiones, tenderían, pensamos, a un afán de proseguir y alentar, aún más, las «corrientes revolucionarias iberoamericanas». Por el contrario, creemos que esa parte de su discurso fue calculado, meditado con precisión, pues al expresarlo *públicamente* daba motivo a un rompimiento de la estrategia pro guerrillera puesta en ejercicio hasta aquí, y crearse un mundo independiente con métodos que aun sin salirse, aparentemente, de sus ideas comunizantes, pondrían, tal vez, a Fidel y a sus seguidores fuera de contingencias desagradables en estos momentos graves donde se ventilan hegemonías en cuya composición sería Cuba un inconveniente. De ahí su empeño, por lo demás, en subrayar: «No seremos satélites de nadie, incondicionales de nadie».

Siempre resulta simpático oír la voz, de no importa qué hombre o núcleo que haga patente el rompimiento con el amo. Pero en casos como este que nos ocupa evidenciaría, la toma de posición, caso de realizarse el desvío previsto, una independencia colectiva, de nación, que en ningún caso estaría destinada a proporcionar mayores libertades al conjunto de los cubanos hoy bajo la mordaza del dictador. Y mañana tampoco, aún con cambios de naturaleza que a primera vista muestran una natural y justificada rebeldía frente a Rusia, pero que entrañaría, esa probable independencia, un deseo irrefrenable de sobrevivir como dictador omnímodo, en franco maridaje con las potencias capitalistas, en muy especial modo con EE. UU. que es indiscutiblemente la más temida.

Cada vez se hace más notorio que las rebeliones dentro del mundo comunista, empezando por Yugoslavia, seguido por China, con una Rumanía vacilante y ahora Cuba, son la resultante de un engaño largamente mantenido y de una traición que Rusia supo llevar a términos incuestionablemente definidos a su exclusivo favor, en detrimento de sus amigos en ideas, pero que la última carta aún queda por echar, siendo ella la más amarga...

ROMULO CHAVEZ

SE DESCARRILA CON FRECUENCIA

Es un símil, desde luego. Pero en París la cosa no va ni con ruedas. No hay coordinación en nuestros actos. No hace mucho el pacifista Lecoin anuló un mitin pro-España (que debía presidir Pablo Picasso) por mor de un mitin casi coincidente organizado por Alianza Sindical. Pero el 9 de abril, el propio compañero Lecoin dio en el Palais de la Mutualité dos espectáculos arriesgando dañar al Festival de la C. N. T., que tuvo lugar una semana después. Ahora mismo Alianza Sindical mete un mitin Primero de Mayo encima del mitin Primero de Mayo de la C. N. T., o viceversa, obligándose a partir el público. Para agravar el caso, unos compañeros del extrarradio de París han usado del Primero de Mayo para solazarse en excursión a parajes lejanos del lugar de ambos mítines.

Que no rige mala voluntad, lo sabemos. Pero que hay que arreglar eso, lo tenemos archisabido.

A ver si esta piedra al lago produce ruedo. — F.

Del anarquismo y sus congresos

DE los documentos que sobre los comicios anarquistas demos a la publicidad, cada cual sacará las conclusiones que crea más convenientes. Nosotros daremos, pues, a los militantes, la posibilidad de conocer la documentación que poseemos con vistas al congreso de Carrara. Entre ésta consta el «Boletín internacional anarquista» nº 1 de junio de 1948, y de él, que no sabemos si fue seguido por otros números, empezaremos por dar la página redactada en español. Antes hemos de señalar que el referido boletín se compone de cuatro páginas, de idéntico contenido, y redactadas en español, francés, inglés y alemán. Pero, veamos lo que el mismo nos enseña:

— Manifiesto público de la Conferencia internacional anarquista. París, 15, 16 y 17 mayo 1948.

— El mundo se halla ante la presencia de dos bloques de Estados antagónicos. La guerra amenaza por doquier.

— Han fallado las esperanzas que fundaban los pueblos sobre la idea del progreso técnico, de la abundancia material y de la unidad del mundo.

— Nadie halla hoy una salida airosa a la sucesión ininterrumpida, de crisis y de guerras. Nadie propone un medio eficaz que permita escapar a las pretendidas fatalidades históricas. La democracia burguesa ha hecho quiebra. El capitalismo privado ha demostrado su incapacidad para solucionar sus propias contradicciones.

— Sea liberalismo o totalitarismo, uno y otro nos encadenan a una economía de guerra y la sociedad entera trabaja en la producción de los medios de destrucción.

— Un entendimiento entre los dos bloques que aplastan al mundo no aportaría solución alguna. La base del acuerdo presentada por Stalin el 17 de mayo no es otra que la preparación en común de nuevas matanzas.

— La combinación eventual de los Planes Marshall y Molotov no resolverá ni el caos social ni ninguno de los problemas plantedos por las ruinas y el hambre. Estos planes constituyen un nuevo instrumento del imperialismo esgrimido con el pretexto de una mejoración económica y política.

— Ninguna de las fuerzas espirituales que pretenden dirigir a la humanidad de acuerdo a los imperativos de los Estados, de las Iglesias y de los partidos, se halla ya hoy capaz de ejercer una función útil. Todas se han sumergido en los fanatismos más brutales.

— Todas las organizaciones políticas, sindicales y religiosas imbuídas de autoritarismo, se han convertido en simples instrumentos de la esclavitud. Los pueblos de España, Portugal, de Grecia, de América Latina, gimen bajo el yugo de los fürhers que pretenden aniquilar el movimiento de liberación entendido según el sentido de la segunda guerra mundial. Al Este la Palestina está en llamas. La China conoce una guerra civil sin salida alguna. Los pueblos stalinizados se hallan sometidos a un terror policial idéntico al que imponía el hitlerismo. Al Oeste, fuerzas del mismo carácter tratan de imponerse a los pueblos americanizados.

— Todo lo que ha vivido nuestra generación no es más que una acumulación de males resultantes del propio funcionamiento de la sociedad autoritaria, del aplastamiento de las fuerzas de la libertad. Y todo conduce nuestro pensamiento al mismo problema de fondo: la creación de una sociedad sin Estados. Sólo una revolución de los pueblos, en sentido anarquista, podrá arrancar la humanidad al ciclo infernal en el que se ha dejado encerrar. La anarquía, afirmación completa de la libre actividad de las masas dentro de una indisciplina organizada, es la única capaz de aniquilar el poder y las castas que conducen al mundo a su perdición.

— La anarquía, orden espontáneo en el taller, en la ciudad y en el campo, el único medio que permitirá poner a disposición de los productores de todas las riquezas y a los creadores de todos los valores, la inmensidad fecunda de un campo ilimitado de experiencias, el goce del fruto de sus esfuerzos y la posibilidad de orientarlos de manera cada vez más consciente hacia la solidaridad general.

— La anarquía, principio organizativo sin dogmas ni fronteras, es el único camino de la paz.

— La Conferencia anarquista internacional de París saluda a todos los luchadores de la libertad que a través del mundo cuya atención se dirige hacia la reconstrucción de la Internacional anarquista, especialmente los que se hallan en el corazón de esta Europa destrozada por la segunda guerra mundial: Alemania, Austria, Italia, etc.

— En todos los lugares de la tierra los estudios de los psicólogos y las experiencias de los educadores señalan la idea de la libertad integral como la única vía al progreso individual y social. De todos los rincones del mundo nos llegan los ecos de la lucha emancipadora iniciada por elementos aislados, por grupos reducidos o por organizaciones sólidamente establecidas. Es el renacimiento del único movimiento que jamás ha variado o desmentido sus afirmaciones, que jamás ha desviado su finalidad ni ha fracasado en sus relaciones auténticas: el movimiento anarquista internacional.

— Después de cien años de ensayo y uso del poder la concepción del socialismo autoritario ha llegado a triunfar en el mundo hasta el punto de agotar sus posibilidades y de demostrar hasta dónde era capaz de llegar su acción. El fracaso es completo. El porvenir pertenece a la concepción libertaria. Si la humanidad ha de vivir y engrandecerse, sólo lo será por y para la anarquía.

— La Conferencia de París, asistida por delegados de todos los horizontes europeos, ha sido ante todo la expresión de esta certidumbre reflejada en una idéntica afirmación de voluntad y de fraternidad por encima de todas las fronteras.

— La renovación de nuestro movimiento atrae las fuerzas jóvenes de los trabajadores. Les ofrece perspectivas entusiastas de formación personal y de reconstrucción social, al margen de todas las imposiciones que hoy les aplastan.

— A la obra, compañeros. Tenemos un ideal que vivir, cadenas que romper, un mundo que ganar.

En la misma página en español, y en su columna central, el boletín hace la siguiente declaración:

NUESTRA MISION

La Conferencia anarquista internacional celebrada en París los días 15, 16 y 17 de mayo de 1948, ha reafirmado la continuidad de la Internacional anarquista, creada virtualmente en Amsterdam en 1907, e invita a todas las Federaciones, Grupos e individualidades anarquistas a difundir en toda expresión pública del Movimiento la existencia permanente de la Internacional.

Después de haber examinado la situación general del mundo, la actividad y la situación de las organizaciones, y el estado en que se hallan las relaciones anarquistas en Europa y en el mundo, la Conferencia ha reconocido la necesidad de mantener una Comisión de relaciones que deberá preparar prontamente un Congreso internacional con el carácter más amplio que sea posible. Corresponderá al Congreso determinar acerca de las futuras relaciones u organismos internacionales.

La Conferencia ha elaborado un plan de trabajo internacionalista, y ha designado al organismo provisorio de relaciones: la Comisión de relaciones internacionales anarquistas (C. R. I. A.).

Las tareas de la C. R. I. A., además de las consistentes en la preparación del Congreso internacional consisten en los siguientes puntos:

1. — Redacción de un boletín regular de relación e información a publicarse en varias lenguas.

2. — Relacionar entre sí a las Federaciones, Grupos y militantes aislados a los efectos de realizar una función de solidaridad práctica.

3. — Creación de archivos internacionales y establecimiento de un intercambio de publicaciones con los diferentes países.

La C. R. I. A. inicia sus funciones con una hoja volante en lugar de boletín, sin los fondos necesarios, sin medios técnicos, contando tan sólo con el aporte de compañeros voluntarios en el trabajo a desarrollar.

La C. R. I. A. cuenta con todos aquéllos que se hallen de acuerdo con su labor y requiere de ellos el máximo esfuerzo en la aportación de informaciones útiles, de propaganda e incluso de medios económicos, a fin de poder cumplir la tarea que le ha sido asignada.

Sigue una nota que no creemos útil citar, pues ella se refiere al método a emplear para la aportación de fondos y el envío del boletín, el cual, sea dicho al pasar, ignoramos si llegó a ver la luz jamás.

Preparar y divulgar el Congreso de Carrara es un trabajo que nos entusiasma, porque nos es mil veces más agradable que las estériles discusiones que, en otros terrenos, nos hacen perder un tiempo y unas energías que consideramos preciosos para la causa de los oprimidos.

Por la transcripción y comentarios:

M. OCAÑA

LA VERDAD

LA verdad es una fuerza penetrante y expansiva que a lo largo del tiempo deja sentir su peso inexorable rehabilitando la justicia y los derechos del hombre, por encima de los estados y las conveniencias sociales y económicas de los interesados en confundirla.

No sirve contra la verdad ni la fuerza ni el martirio. Ni sirve la oscuridad que en muchas ocasiones desfigura los contrastes de ésta, llegando a confundir los espíritus conformistas y acomodados interesados que el olvido amortigüe y disipe las ansias irredentas de los vilmente sacrificados y difamados. La verdad inesperadamente se hace paso y de repente obliga de una forma evidente a reconocer las monstruosidades cometidas contra los inocentes castigados.

Ese poder maravilloso que tiene la verdad de imponerse a sus enemigos no dejándoles otro recurso que reconocer sus crímenes, es el resultado de su origen justiciero y humano. Ella es la fuerza misteriosa que da energías al mártir para defender su causa y proclamar su inocencia por encima de las bayonetas y las cámaras de gas, defensoras del despotismo y de las locuras genocidas, como la de los generales españoles que el tiempo pretende hacer olvidar y morir, en los corazones dolorídos que tuvieron fuerza para oponerse a la barbarie militar de los sublevados.

Sostener la verdad que se enfrenta contra los fundamentos de una sociedad injusta, egoísta y malvada, es exponerse a verse acusado de los peores crímenes, e incluso castigado y vilmente asesinado. La omnipotencia de los magnates del dinero y la política, no permiten la censura y mucho menos la acción que vaya contra sus intereses. La España, la Alemania, Rusia, la Indonesia y el mundo entero saben los ríos de sangre humana que cuesta querer defender los principios de la verdad encarnados en la justicia social de los pueblos.

En estos momentos que los asesinatos en masa se justifican en nombre de principios de avanzada social, son frecuentes las revelaciones monstruosas de los grandes crímenes de la historia. La prensa diaria en sus pequeñas noticias entrecubiertas de simples anuncios como si no tuvieran importancia nos da la reseña, que desaparecen entre el tumulto diario, a pequeñas dosis para que el horror no nos mate de vergüenza.

Los nazis, pródigos en espeluznantes matanzas como si tratase de verbenas nos dejan entrever lo que hubiera sido una sociedad gobernada por ellos contra todas las leyes de la humanidad, de moral y de justicia. Entre tanta barbarie provocada por criminales notas de la Gestapo, está España, a quien quieren sumir en el silencio las fuerzas confabuladas de Europa y América. Sus matanzas horrorosas, que se han pretendido ignorar y confundir. También los débiles, los humildes sedientos de justicia y de amor fueron matados, horriblemente masacrados por las mesnadas autorizadas a ejecutar impunemente las leyes del pillage contra los que no se sometieron a la ambición de los sublevados.

Como en los tiempos de la barbarie antigua, refinadas por métodos modernos, las ciudades de Badajoz, Sevilla, Pamplona, Zaragoza y otras ciudades mártires en las carnes de sus hijos, conocieron el saqueo, la violación y la matanza en masa. Cn cura lo ha dicho y un Tribunal de orden público lo ha reconocido, como histórico y verídico. La verdad irrefutable se ha desprendido de la boca del acusado y de los defensores, afirmando que los hechos se pueden probar.

Evidentemente, la tragedia del pueblo español está en carne viva.

La justicia imperecedera reclama su derecho y la verdad se impone. La grieta del exilio que martillea incesantemente se abre paso en las generaciones presentes. El miedo a las horribles matanzas se pierde en la lejanía de la desgracia y la gente joven no importa su credo no quiere ser cómplice de un silencio que denigra el origen de una raza noble, que lamentablemente no puede evitar la presencia de ambiciones y locuras genocidas.

El injustificable levantamiento contra un pueblo sumido en la miseria por unas clases dominantes y antihumanas revive en las generaciones jóvenes que se sienten vejadas por su injustificable relajamiento en área universal. La duda de un pasado oscuro falsamente justificado a través de leyendas históricas presentando a las víctimas como verdugos de aquellas jornadas históricas que dieron vida a la guerra civil española.

Que los hombres pobres abocados al furor de su desgracia y abandono por sus dirigentes políticos, militares y banqueros, se subleva contra la injusticia de su destino de paria, está justificaso por la maldad y la incompetencia de quienes gobiernan.

Pero jamás de los jamases habrá conciencia honrada, provenga de donde provenga, que pueda justificar el levantamiento de los que poseen los bienes materiales de la Tierra y la promesa de poder gozar los del cielo si como dice la Iglesia un cielo existiera. Los ricos tienen suerte. El dinero les abre todas las puertas y los papas sumisos bendicen los puñales que torturan y matan en manos de los poderosas.

En otras ocasiones, cuando los pueblos vivían separados por largas distancias que las hacían extrañarse unos a otros y desconocerse, las mentiras oficiales tenían larga vida. Se necesitaban siglos para que la verdad fuera abriéndose paso en las mentes humanas y permitiese que la luz de la justicia rehabilitara de cuando en cuando alguna víctima inocente caída en las garras de la Inquisición. Pero en los tiempos modernos las velocidades, los medios de comunicación nos acercan entre sí, empujando hacia atrás los talones de acero de los fascismos y comunismos, poniendo al descubierto su origen criminalmente monstruoso, y las víctimas se revuelven contra sus verdugos desde el fondo de sus tumbas ignoradas, reclamando justicia.

Sus cuerpos separados, rotos y maltrechos confundidos con el polvo que los asimila, se revuelven en sus lechos de silencio tomando forma en la conciencia de las nuevas generaciones reconstruyendo su drama macabro, señalando con el dedo del destino a los culpables de su martilogio. La su misión de un pueblo hundido retrogradado a una condición inferior de país subdesarrollado provoca la rebeldía de las mentes sanas de la juventud. El fuego renace de sus propias cenizas y lo que hoy son pequeños focos, mañana será la llama voraz que todo lo arrasa y devora. El reino de la injusticia muere en el lodo que lo genera. Los malvados que asesinaron impunemente, serán castigados aún después de muertos, porque el crimen no puede quedar sin castigo. Es la consecuencia de las nuevas generaciones que poco a poco reconstruirá la verdad histórica que hoy se quiere ocultar y mixtificar con resultados contraproducentes.

Hoy es un cura, que posiblemente sin proponérselo, da fuerza a nuestras afirmaciones; mañana será un revolucionario o posiblemente miles de revolucionarios que encenderán la llama de la justicia para que la verdad se abra paso de una vez y definitivamente.

Confiemos en el tiempo que juega a nuestro favor y a favor de los mártires sacrificados en España.

HORIZONTES

NECROLOGICAS

ALBERTO MARTIN

El domingo 16 de abril de 1967 falleció a la edad de 82 años en el Kings County Hospital de Brooklyn, New York, después de dos tristes y fatales operaciones internas, el que en vida fue un excelente propagador de las ideas ácratas, incansable luchador contra las injusticias sociales, Alberto Martín.

Nació en Bemantes, La Coruña, España, en 1885; desde muy joven tuvo que exilarse por tierras de América para poderse ganar la vida como tantos otros. Damos la noticia para conocimiento de cuantos lo conocieron, que indudablemente sentirán, como nosotros, la muerte del buen compañero Martín. Pues compañero, tus esperanzas en vida se transformarán un día en realidad.

A la compañera del finado, así como a sus dos hermanos, nos resta decir que vuestros compañeros y amigos se asocian a vuestro dolor.

José Hernández

JORGE CASAL

El día 16 d efebrero de 1967, a los 68 años de edad, tras una vida agitada de luchas por la libertad y la justicia, dejó de existir el que en vida fue nuestro excelente compañero Jorge Casal. Miembro de la C.N.T. desde su juventud, en España — región catalana — perteneció al sindicato de contramaestres del Textil o sea el Radium, donde era bien conocido y apreciado. Al empezar el movimiento del 19 de julio fue uno de los primeros en salir al frente contra los traidores al pueblo, llegando a ser capitán durante la guerra. Pasado a Francia hubo de seguir y sufrir las mismas vejaciones y peripecias que los demás vencidos, pero su ánimo no se quebrantó y en espíritu continuó siendo el mismo. A la «liberación» fue uno de los primeros en reorganizar la C. N. T., tomando parte en la Local de Gaillon. Junto con el compañero Enrique Bas formó parte del comité departamental de l'Eure y después de la Comisión de relaciones de Normandía, siendo en los últimos momentos miembro de la junta local de Gaillon.

Al entierro, civil, acudieron compañeros de las Federaciones locales vecinas y buen número de amigos y conocidos españoles y franceses.

Esta F. L. se asocia a la pena que sienten sus familiares por la irreparable pérdida del ser querido.

Por la F. L. de Gaillon, Fernández

PARADEROS

Dolores Serrano Lacaze, que en 1941 residía en Castelnou-Gragnac Hte. La persona que sepa su paradero, lo comunicará a Mme. Sanz Eulalia, rue de l'Aéroport. Garons 30-(Gard).

— Se desea saber el paradero de Antonio Vera Gómez, que se supone se halla en los alrededores de Niza.

Escribir a Antonio Palacios, 6, passage Poissonnière, 33, Bordeaux.

—Ardid Gérard, comunica a los amigos que corresponden con él, su nueva dirección, que es: Sanatorium des Cheminots à Champrosay par 91 - Draveil (Essonne).

Compañero que has leído PARADIGMA DE UNA REVOLUCION, no dejes de leer CIUDAD CAIDA (Barcelona).

COMUNICADOS

F. L. DE ALBI

Tendrá asamblea general ordinaria el domingo 7 de mayo a las 9 de la mañana en el domicilio social de F. O. El orden del día es interesante por las cuestiones e informes y afecta a todos los compañeros que se interesan por los problemas de la Organización. De ahí que se requiera la presencia de todos los afiliados.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris : Jacques et Berthe 10,00; Criach 5,00; Torralba, *Fresnes*, 5,00; González 30,00; Teodoro Guillén 8,00; *Roanne* : Antonio López 10,00; *Neuilly* : Mendoza 5,00. Total 73,00.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Reunión de los militantes de esta agrupación el domingo 21 de mayo en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general con el importante tema: Sugerencias para el próximo Pleno Intercontinental, el domingo 14 de mayo a las nueve de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE MONTAUBAN

La Federación Local de Montauban pone en conocimiento de todos sus afiliados que el próximo domingo 7 de mayo, se celebrará asamblea general, entre otras cosas, para aportar sugerencias para el próximo comicio intercontinental. La misma tendrá lugar a las nueve y media de la mañana, en el café de la Comedia.

NUCLEO DE PROVENZA

JIRA CAMPESTRE

Tendrá lugar el domingo día 28 de mayo de 1967 en el Château de la Barben, Pélissanne. Habrá juegos infantiles, música retransmitida por altavoces, charla sobre un tema de actualidad, radio-crochet.

La zona A de propaganda y la Comisión de relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el exilio — Asociación internacional de los Trabajadores — invitan cordialmente a todas las Federaciones locales, afiliados, familiares y simpatizantes, para que asistan numerosos.

¡Todos a la Jira de la C. N. T.!

F. L. DE TOURS

Celebrará asamblea el 21 de mayo a las 9 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES PARIS

Jira a St-Germain en Laye el 7 de mayo. Salida a las 9 de la mañana, estación St.-Lázaro. Trenes cada 15 minutos. Se esperará en la estación de St-Germain en Laye hasta las 12.

«CAMINOS PARA LA REVOLUCION IBERICA»
Porvenir del pensamiento libertario

PESE al interés despertado, asociado a los últimos acontecimientos registrados en el seno del panorama ibérico — que han abierto un paréntesis de expectación en las ilusiones de la militancia — los altos costos de impresión, al menos por el momento, imposibilitan la edición de este libro.

De consiguiente, esta Editorial tiene a disposición de los respectivos suscriptores las sumas recaudadas para tal fin, esperando que sus titulares nos comuniquen si han de reembolsarse o habremos de destinarlas a otras finalidades igualmente publicitarias de las ideas que nos son comunes.

Como se han difundido en nuestra prensa los cuatro objetivos fundamentales que inspiraron la preparación de este trabajo, entendemos que tales premisas permanecen en pie, siendo patrimonio del movimiento como aspiración de la trayectoria que — contra todo evento y bajo cualquier circunstancia — inspiran nuestros predicados.

Quedamos pendientes de la aludida comunicación en cuanto al destino de las sumas reunidas, sin olvidar nuestro reconocimiento por la atención dispensada.

El editor: *Félix Alvarez Ferreras*, 834, 3rd Ave. S. W. Calgary (Alberta) Canadá

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta comisión invita a toda la militancia de la región y a todos los compañeros en general, como así también a todos los simpatizantes de la C. N. T. a venir numerosos como siempre al *Mitin de Alianza Sindical*, que tendrá lugar el día 21 de mayo en la sala Victor Hugo, 58, rue de Sèze, mairie del 6º, Lyon.

Harán uso de la palabra por la C. N. T., R. Liarte y por la U. G. T., un destacado militante de esa organización.

NOTA: Viniendo de Perrache con el car nº 7, apearse en la plaza Klebert, y a 50 metros se encuentra la sala.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Sábado 6 de mayo, a las 5 de la tarde, entrevista y cotización.

ADMINISTRATIVAS

Compañero Espada de Nimes y todos los que reciben con retraso el periódico: La mentamos la anomalía e irregularidad en el recibo del mismo, de la cual somos ajenos. Las expediciones se hacen cada semana el mismo día y se expiden con regularidad a la misma hora. El defecto es de distribución de Correos, e incluso aquí en París, se observa de tanto en tanto. Del martes que lo retira Correos hay tiempo sobrado para que llegue a todas partes antes del sábado. Comprendemos sobradamente vuestras razones.

CORREO DE REDACCION

—M. H., *Dreux*. Tal vez sería hacerle la propaganda al papel apócrifo de referencia.

J. C. B., *Montevideo*. El 26 abril depositamos en Correos carta y libro por avión.

—E. A., *Auxerre*. Gracias por el servicio. Tu carta, cursada a la comp. interesada.

—A todos: «Otero de la Enciclopedia» no sufre interrupción, sino pausa momentánea.

—F. L. de *Burdeos*. La «necro» sobre M. nos fue enviada de 500 km. más allá de la avenida de Tourny.

SERVICIO DE LIBRERIA

La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«¡Ay de los vencidos!», Luis Bazal, francos	12 00
«Preludio inmortal a Garcia Lorca», Volga Marcos	
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	18 00
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	9,50
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	25,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
La dernière Esclave, par Thyde de Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
Œuvres d'André Lorulot	
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
Histoire populaire du Socialis-	
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
Teatro de Benavente (Don Maños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros	26,00
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor Garcia)	2,00
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère»,' K. Marx y Proudhon	6,50
«L'Ethique», Spinoza	5,00
«Les faux célibataire», Jaime Cuadrat	9,30
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50
Alvarez	2,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	25 00
Notre Ennemie, la Femme	5 50
Garbuix Poètic», J. Ferrer	2 00
Ciudad Caída», J. Carmona Blanco	10 00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

MENTE SANA Y ROPA LIMPIA

«En 1917 Lenin proclamó que la libertad es un concepto burgués, y así fue como se dio el primer paso hacia el fascismo.» (Max Nettlau, en Fascismo, Socialistas autoritarios, Trabajadores y Libertarios.

ESTE enjundioso trabajo de nuestro nunca bien ponderado Max Nettlau, los compañeros pueden leerlo en la revista «Umbral» para sacar de él provechosas enseñanzas. La degeneración ideológica de los estamentos revolucionarios lleva consigo la regresión social entrevista por hombres de análisis como lo fueron Proudhon, Bakunin, Rocker, y Max Nettlau mismo. La gritería seudo revolucionaria del marxismo nos ha abocado ya a un estado de desigualdad, «normal» entre los hombres que, tras el ejemplo social-colaboracionista de Alemania, Bélgica, Inglaterra y Francia, más el imperio del comunismo en Rusia y otras naciones europeas, y en la China, Corea e Indochina en Asia, y Cuba en América, ha producido un colapso, un estado de resignación en los pueblos, que durante décadas será difícil el resurgir de la verdadera pasión revolucionaria destinada a la consecución mundial de una existencia exenta de injusticias, hambres, guerras y opresiones militares y civiles.

Todo esto viene a cuento de la intromisión del reformismo, por una parte, y del castrismo, por otra, en nuestros medios libertarios. El marxismo trata de apoderarse de toda fuerza de oposición, y cuando no lo consigue se introduce en el bastión irreductible para ganarlo por confusión y desorientación de sus defensores. Mientras la pezuña castro-comunista trata de pisar terreno cenetista, quien calza tales zapatos, la F. A. U. (1), ha hecho todo lo posible para torpedear y hundir a órganos montevidenses tan apreciados como «Voluntad» de los anarquistas, y «Solidaridad», órgano de la F. O. R. U., constreñido a dar solamente un número cada Primero de Mayo.

A este respecto un compañero uruguayo bien acreditado nos escribe en carta reciente:

«Hay una manía rodante, y es imitar a los políticos. Congresos representando federaciones sin agrupaciones ni núcleos de base. Es lo que acontece aquí con la F. A. U., que mal puede titularse anarquista, si es totalitaria, cubanista y socia, compañera de ruta, de las políticas entidades del comunismo de Moscú. Integra la O. L. A. S. (Organización Latino Americana de Solidaridad), creación de la «Tricontinental», centrada en La Habana, para promover el totalitarismo comunista en América.»

Juzguen los compañeros si es conveniente andar, de cerca o de lejos, en compañía de semejantes elementos. Juzguen los compañeros cuán desacertado sería tener transigencias además con elementos «forasteros» o «introducidos» que maromearan en otra cuerda, no demagógica, pero flaja para una caída en brazos de cualquier política, en último caso la pro verticalista que ha levantado condenación tajante en nuestros medios.

Nuestro ideal, el propósito cenetista, están lo suficientemente asentados para permitir manejos interiores tanto en sentido marxista como en los aspectos político y neo verticalista. Lo que existe en la C. N. T. y en el anarquismo es decididamente apolítico y revolucionario y tiende, hoy como ayer, al antifascismo neto, al antiautoritarismo, y al comunismo libertario. Guste o no guste a los apócrifos, la cosa es así, y no serán los marxistas embozados ni los oportunistas descubiertos quienes nos hagan renunciar con imposiciones, engaños o zalemas, a la posición clara y objetiva que de luengos años los anarcosindicalistas, y con ellos la Organización, tenemos adoptada.

En casa se es o no se es. La cuenta es clara y franca, como sana es la mente y limpio el cuerpo, confederal, que digamos.

Y tal vez con una lección baste. De lo contrario insistiremos.

(1) Pretendidamente Federación Anarquista Uruguaya.

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos. Es una edición «Solidaridad Obrera».

LOS MARTIRES DE CHICAGO: Augusto Spies, Luis Langg, Samuel Fielden, Alberto Parsons, Jorge Engel (arriba).

EN ESTE PRIMERO DE MAYO

A LOS TRABAJADORES, AL PUEBLO

LA F. A. I., que no ha cesado de existir y de actuar, pese a la represión franquista, a la clandestinidad, a las persecuciones desencadenadas contra los hombres del Movimiento Libertario, se ve obligada a dirigir al pueblo, a los trabajadores españoles, esta llamada precisa y urgente.

Hace ochenta y un años que en Chicago fueron ahorcados cinco hombres — Augusto Spies, Luis Ling, Alberto Parsons, Jorge Engel y Samuel Fielden — y condenados a cadena perpetua tres más. ¿Su crimen? Haber sido los oradores de un mitin organizado en favor de la jornada de ocho horas. El capitalismo americano montó un monstruoso proceso, con la ayuda de una policía a sus órdenes y de unos magistrados a su sueldo, y esos hombres fueron inmolados, pensando con ello impedir que el proletariado americano y mundial consiguiera obtener el beneficio de una reducción de horario de trabajo.

Hoy, ochenta y un años más tarde, después de muchos lustros de haber sido legalmente obtenida la jornada de ocho horas, por cuya consecución dieron la vida cinco hombres y murieron muchos más en los sucesivos Primeros de Mayo celebrados internacionalmente en su recuerdo y para obtener el objetivo por el cual ellos sacrificaron la existencia, ¿cuántas horas han de trabajar los obreros para poder asegurar el sustento suyo y de sus familias? Diez, doce y hasta catorce horas. Y sin embargo, en España habría cuatro millones de parados forzosos si el gobierno no hubiese lanzado al mercado mundial del trabajo este excedente de productores sin empleo.

Ello nos dice, con harta frecuencia, que nunca como ahora los obreros y el pueblo en general estuvieron tan desamparados, tan huérfanos de todo medio de defender sus intereses y de exigir la justicia a que son acreedores. No existen en España organizaciones obreras; los sindicatos oficiales no son más que instrumentos de explotación y de opresión sobre los mismos trabajadores.

No se encuentra en la actual sociedad española, ninguna de las condiciones necesarias para que el pueblo se desenvuelva, progrese, adelante, vaya poco a poco superando su estado actual. En todo el mundo, donde el capitalismo y el Estado — o el capitalismo de Estado como sucede en Rusia — oprimen y limitan la evolución y el progreso, el drama de la sociedad humana es el mismo: desempleo, peligro de guerra, amenaza fascista. En España, el fascismo está ya enseñoreado desde hace veintiocho años trágicos del país y el desempleo es crónico; la insuficiencia de salarios y la explotación en pésimas condiciones de seguridad para los obreros, son el pan de cada día que debemos comer los proletarios españoles.

Si del proletariado pasamos a otros sectores de la sociedad, ved cual es la condición a que están reducidos los estudiantes, prisioneros del sistema, obligados a encuadrarse dentro de los sindicatos y dirigidos por el régimen, luchando por romper esta tela de araña y enfrentándose valientemente con los que monopolizan y esterilizan la universidad y la cultura españolas.

¡Trabajadores! ¡Españoles! Hora es ya de que todos pongamos a contribución lo que podemos y lo que valemos, porque este estado de cosas cese. Y no puede cesar en tanto en España no se produzcan los hechos ineludibles, indispensables, para que se abra un cauce normal a las necesidades y a los anhelos populares.

En este Primero de Mayo, la Federación Anarquista Ibérica se dirige a todos, incitándoles al combate contra la dictadura, por la reorganizació nde los cuadros sindicales auténticos, por la defensa de la cultura, por la recuperación de la libertad perdida, porque el proceso transformador iniciado en 1936 siga su curso natural y lógico.

Hay que abatir al franquismo. Hay que devolver al pueblo español el derecho a disponer de sí mismo. Hay que insuflar a los trabajadores el espíritu de solidaridad y el instinto de defensa de sus intereses. Hay que estimular a las nuevas generaciones por el camino de la liberación individual y colectiva, de la reconquista de los derechos que nos fueron arrebatados y de las posibilidades de progreso que el franquismo redujo a un recuerdo.

¡Trabajadores! Hombres de toda condición social, pero con sentimientos humanos y libres, la F. A. I. os llama a la acción, os incita a un combate que no puede terminar más que con el triunfo de la libertad y de la justicia.

Comité peninsular

España, 1° de Mayo 1967.

Remembranza. 1.° DE MAYO DE 1936

ACABO de recibir una tarjeta postal de Andalucía que me ha producido cierta emoción. Quien la ha mandado ha marcado con lápiz rojo el sitio donde celebramos por última vez el Primero de Mayo, fiesta del trabajo.

También manifiesta el remitente que en el lugar donde vivimos no queda más que una familia conocida. Se trata de un compañero que perdió una pierna en combate contra el fascismo. De aquellos humildes campesinos, muchos fueron asesinados por las hordas negras de Franco. Los que tuvieron la suerte de escapar a tan tremenda matanza tuvieron que abrirse, como la rosa de los vientos, hacia todas las latitudes.

Aquella aldea de familias honestas y laboriosas, aquel mosaico de solidaridad, quedó completamente deshecho. Las jaurías de Falange y la Guardia Civil se encargaron de su destrucción.

Y allí no había médico, ni botica, ni enfermero, ni portero. Pero existía un sindicato de la C. N. T. que aglutinaba a todos los trabajadores, defendía tesoneramente el derecho a la vida que tenían los parias de la tierra, el espíritu de igualdad y de justicia que debía reinar entre los humanos. También había una escuela con excelente maestro. ¡Y estos elementos de lucha y de enseñanza eran los que amedrentaban a los poderosos!

De ahí que éstos fueran los principales objetivos a perseguir con ensañamiento la reacción española.

En la postal destaca la vista parcial de un pueblo sobre una peña, un río que lo bordea y un frondoso paisaje.

El pueblo de Arcos de la Frontera (Cádiz). Pueblo grande, confederal y libertario, que agrupaba a todos los trabajadores en el mismo sindicato, llamado Fraternidad Obrera.

Ante el incremento que tomaba la C.N.T. en este pueblo, ante la afluencia de trabajadores que solían acudir al sindicato, difícil era encontrar un local que tuviese cabida para todos. De ahí que en algunas ocasiones se celebraran las asambleas en el estadio de fútbol, o alquilando algún cine. Era el pueblo en masa que se interesaba en la defensa de los problemas que le afectaban.

La vista de la postal me ha hecho revivir aquellas jornadas confederales y libertarias que jalonaban el camino que nos llevaría al Comunismo Libertario. Por mi mente desfilan una infinidad de imágenes, de hombres y de cosas que han ido sucediéndose unas a otras.

Recuerdo que hice, junto con otros jóvenes de ambos sexos, treinta kilómetros a pie, entre ida y vuelta, para asistir a la celebración del 1° de Mayo. En mi retina guardo la imagen, el rostro juvenil, alegre y optimista de todos los que hicimos el camino juntos. ¡Es triste pensar que todos estos amigos y familiares queridos fueron dispersados para nunca más volver a juntarse!

Cuando llegamos a Arcos, ya estaba el pueblo en la calle. Abriéndonos camino entre la inmensa multitud que ocupaba las calles estrechas y empinadas, pudimos llegar al sindicato. El Secretariado ultimaba los detalles del programa que había de realizarse aquel día memorable.

Una joven compañera, que afortunadamente se encuentra en el exilio, empuñó la bandera roja y negra y rompió la marcha. Las Juventudes Libertarias encabezaban la manifestación. Los vivas a la C.N.T., a la F.A.I., a la F.I.J.L., salidos de todas las gargantas, tronaban en el espacio. Las casas de los burgueses estaban cerradas. La Guardia Civil debió reprimir aquel día su soberbia, su mala sangre, encerrada en el cuartel.

Cantando los himnos «Hijos del Pueblo», y «A las Barricadas», cruzamos el pueblo de una punta a la otra, para salir al campo por la carretera de Ubrique.

En lugar adecuado, salpicado de olivos y rodeado de viñedos, se había levantado la tribuna. Banderas rojas y negras la adornaban. El alborozo, la alegría del pueblo llenaba la campiña. Las alondras nos acompañaban con su canto melódico. Las golondrinas pasaban con su vuelo raudo a ras de tribuna, como queriendo saludarnos. Diríase que hasta los pájaros fraternizaban con los trabajadores libertarios.

Fueron ocho los oradores que ocuparon la tribuna. A todos los recuerdo como si los estuviera viendo. ¿Para qué dar nombres?

Sus discursos fueron vibrantes, concisos, llenos de juventud y de optimismo.

Hablaron del significado del Primero de Mayo, de los mártires de Chicago, de reivindicaciones proletarias de Comunismo Libertario, de anarquía.

Un solo anhelo hacía vibrar aquella multitud enardecida: Transformar la sociedad injusta en que vivíamos, por otra más equitativa, donde el trabajo, el pan y la libertad fuese una garantía para todos.

El triunfo del fascismo eliminó aquel ambiente de entusiasmo y de solidaridad que se respiraba entre la clase trabajadora.

La libertad los derechos que se habían conquistado en lucha abierta con la burguesía, fueron suspendidos. Los latifundistas volvieron a recuperar su fuerza, el abuso y la explotación despiadada fue impuesta.

Han pasado muchos años. Se dice que con el paso del tiempo todo se transforma. Ello es cierto. Pero en lo que concierne a la vida mísera de los campesinos andaluces, de los trabajadores españoles, nada ha cambiado. El vejamen, los malos tratos continúan con la misma crudeza que emplearon siempre los capitalistas españoles contra los oprimidos. ¡Aún se juntan cuadrillas de hombres y mujeres comiendo de pie, todos en el mismo lebrillo!

Para mayor desgracia, el paro obrero se acentúa cada día más. Son miles y miles los trabajadores que deambulan de un lugar hacia otro sin encontrar donde ocupar sus brazos. Los mismos fascistas lo confirman en el «ABC» correspondiente al día 8 de abril del año en curso, y del que copiamos el párrafo siguiente para ilustración de los lectores:

«Lebrija 7 de abril. Se ha conseguido que las doscientas mil pesetas asignadas para la pavimentación de calles sean empleadas íntegramente en jornales con el fin de paliar en parte el grave paro obrero que vienen sufriendo los campesinos de nuestra ciudad. Por otro lado, a ruego del alcalde, los agricultores han colocado a unos doscientos obreros. Estas son las soluciones que de momento han podido darse a este inquietante problema, soluciones insuficientes si se tiene en cuenta que el número de parados rebasa el millar. Realmente el panorama es lamentable. Desde el pasado enero es muy poco el trabajo que ha ofrecido el campo, y si miramos hacia los días venideros, es muy probable que hasta la segunda quincena de mayo no se pueda contar con las peonadas suficientes para remediar la situación.

En la mañana de hoy, los obreros que a diario llenan la plaza se acercaron en masa a las puertas del Ayuntamiento. Pacíficamente, y sin pronunciar una sola palabra, estos hombres pedían con su silencio impresionante y con sus caras contrariadas trabajo para enfrentarse con las necesidades más perentorias que nos exige la propia existencia.»

Por el párrafo transcrito se patentiza lo nefasto del régimen que impera en España. El ambiente que se respira es rutinario, aburrido y pésimo. El hambre golpea continuamente la puerta de los hogares humildes.

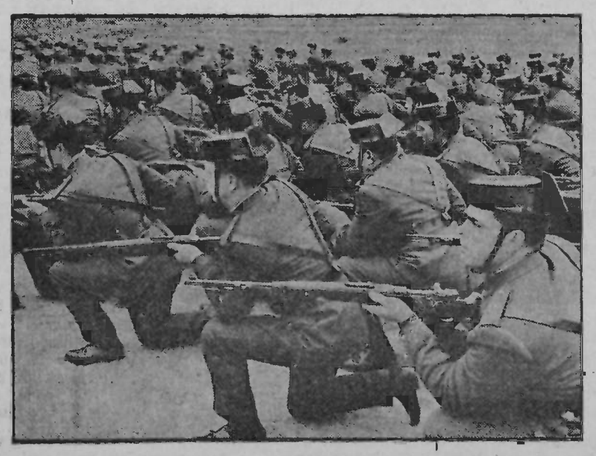
La situación tan desesperante que viven los trabajadores del campo andaluz, como la de las demás regiones del país, no tendrá solución mientras exista el Estado fascista que los tiraniza. Ya que la solución práctica han de darla los trabajadores mismos, liberándose del régimen que sufren, atacando al mal en sus profundas raíces, y encauzando el país por las vías del progreso y de la libertad.

Al escribir el presente trabajo quería que sirviera de recordatorio a todos los mártires de la libertad, de saludo fraterno a los que sufren en las cárceles franquistas por hacer oposición al fascismo; saludo también a los compañeros que en el Interior y en el exilio siguen luchando por la liberación de nuestro pueblo.

Es la mejor ofrenda que puedo hacerles en este mes de Mayo de 1967.

J. HIRALDO

ESPAÑA



Solución (vertical) del problema agrario.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

TRAGICA ESCUELA DE HEROISMO

COMO tantas veces, para vergüenza del mundo civilizado, la guerra hace estragos. Del Sur, o del Norte, son los vietnamitas: niños, mujeres, ancianos, personas en pleno vigor de la existencia, quienes mayormente sufren las consecuencias de la brutalidad homicida. Y habida cuenta de que «los generales mueren en la cama», es harto sabido también que los responsables, los *verdaderos responsables* de tanta mortalidad, destrucción y ruina, se hallan bien lejos de donde acaecen los acontecimientos.

Periodistas, médicos, abogados; no faltan quienes acuden al Vietnam en plan informativo. Unos y otros nos hablan del tremendo heroismo que supone un día tras otro, y así semanas, meses, el ir a la tarea cotidiana, a sabiendas de que la muerte, entre terribles sufrimientos, puede presentarse de un momento a otro, bajo las alas de los aviones.

Ha visitado el doctor J.-M. Krivine, del Hospital Lariboisière, de París, el Norte de Vietnam. En prensa francesa ha publicado sus impresiones. Refiere los efectos de la aviación, de los obuses de la marina, de los cañones y morteros: Aldeas completamente destruidas, bosques de troncos carbonizados, escuelas, hospitales, en ruinas, puentes inutilizados, desvastación por doquier.

Y la vida continúa... Campesinos cuya vivienda sufrió los efectos de la metralla, con palos, con pedruscos, con cañas de bambú, rehacen con estoicismo lo que tal vez no tarde en ser de nuevo un montón de ruinas. Y los pescadores acuden a la tarea, como si no estuvieran, cerca de la costa, los buques de guerra de la VII Flota norteamericana, lanzando con frecuencia bocanadas de metralla por sus potentes cañones. Y bajo tierra, acá y acullá, entre los arrozales, han improvisado hospitales, laboratorios. La vida continúa... Y es menester cuidar de la infancia. Niños y niñas leen, escriben, cantan. Y con frecuencia oyen el fragor de los bombardeos. Hoy unos, mañana otros, es fácil que queden huérfanos, acribillados por la metralla aquellos que les dieron el ser. Tal vez un día, sin tiempo para resguardarse, la muerte cercene sus tiernas existencias.

Cuenta el Dr. Krivine la necesidad de viajar de noche para evitar ser blanco de los aviones de reconocimiento. Habla de los hombres y mujeres que van a sus quehaceres con ramas de arbusto en la cabeza, al objeto de pasar desapercibidos por el implacable enemigo que vigila desde arriba.

Y a fuerza de ver la muerte y la destrucción bien de cerca, se han familiarizado con la tragedia de la guerra, profundamente herida la sensibilidad, ante el dolor de cada día y la inseguridad del mañana.

SOBRE PRESENTACION DE LIBROS

El compañero Diego ha leído y lee bastante. Tiene además referencia de muchas obras que no conoce de lectura, pero que ha podido captar de lo que tratan gracias a que se ha asimilado comentarios de críticos en tales o cuales revistas o diarios. De ahí que el compañero en cuestión cuando en cualquiera de nuestras publicaciones nota una selección de títulos y autores, como suele decirse, «ya sabe de que va». Y si se trata de escoger tal o cual volumen de literatura, de sociología, de ciencias, etc., tiene una idea de lo que adquiere, incluso sin haberlo leído.

El compañero Pedro ha leído poco. Le han dicho que, parecida a las ganas de comer, que vienen comiendo, con la lectura suele acontecer cosa parecida: leyendo se les toma gusto a los libros. Ojeando una y otra de nuestras publicaciones, ha visto listas de libros, unos de literatura, otros de sociología y tal. Pero Pedro, que lee los títulos, que se entera de los autores, y que desea adquirir unos volúmenes, no sabe a ciencia cierta a que atenerse. No se le alcanza de que tratará el que lleva ese nombre, o el otro, el que en la lista está más arriba, o más abajo. Y el hombre se queda perplejo, indeciso.

Ante mis ojos una publicación hispano-americana, en la que se anuncian libros. Va el título, nombre de autor, y breve referencia de la obra. Leo: «Víctor Hugo: Bug-Jargal». «Uno de los maestros de la novela histórica romántica. Es un relato sacado de la rebelión de los esclavos de la isla de Santo Domingo, en 1791.» Otro libro y autor: Máximo Gorki: «Malva y otros cuentos». Y se explica: «La vida aventurera, hecha de trabajos y sufrimientos, hasta alcanzar el reconocimiento literario, da a sus obras valor testimonial, especialmente en sus relatos breves.» Y así se hace referencia a otros libros, mostrando con breves palabras, a qué se refiere cada uno.

Es de comprender que si al compañero Pedro se le da una idea de lo que trata cada uno de los libros, cuyos títulos ve insertos en columna, unos tras otros, tendrá más aliciente para adquirir uno o varios volúmenes. Y tengamos en cuenta que son más, pero bastantes más, los compañeros con la preparación que tiene Pedro, que la que posee Diego.

HAN SUYIN ENTRE ORIENTE Y OCCIDENTE

Hace unos días vimos anunciadas una serie de conferencias, a cargo de la escritora china Han Suyin, en diferentes ciudades de Francia. El tema: «La Chine hier, aujourd'hui, demain». No hemos podido asistir a ninguno de los actos en cuestión. Al evocar el nombre de la escritora, se recuerda su bella novela autodidacta: «Múltiple esplendor».

Nacida en Pekín, de familia acomodada, tuvo ocasión de cursar estudios, de viajar. Inteligente, y de una sensibilidad exquisita, de espíritu liberal e independiente, captó del Occidente su cultura, el refinamiento humanista. Pero también sentía la atracción por la tierra madre, por el fondo de bondad innato en la mayoría de las gentes del país. Pero, (y el libro citado, independientemente de la hermosa narración de sus amores con un periodista inglés, bueno y cultivado) Han Suyin, al repudiar las añejas costumbres feudales de la inmensa China, al anhelar para su pueblo una profunda transformación, ha repudiado también la intromisión del imperialismo occidental en los pueblos del Asia, con miras a explotar, a envilecer las costumbres, y a crear aires de superioridad de los europeos sobre los indígenas de cada país oriental.

Ama Han Suyin la transformación social de la China, mas teme, le repugna el impulso revolucionario comunista, calcado en un principio de Rusia y llevado al mismo extremo, o peor, de brutalidad. Teme que un nuevo imperialismo, aun siendo con otro nombre, llevando oriflama roja, comunista, haga estragos en el seno de la tierra que ella tiene en tanta estima.

Contienen las páginas de «Múltiple esplendor» raudales de poesía. Alienta también un fondo de bondadosa comprensión ante el humano infortunio. Y es que la escritora cursó y ejerció también el doctorado, viviendo de cerca el sufrir de los heridos y de los enfermos en las camas de hospitales. Pero además Han Suyin no se limita tan solo a *hacer literatura:* expone ideas, afirma opiniones en torno a la sicología de su país, al respecto de la marcha de los acontecimientos en el mundo. Y a la par que la descripción ambiental, del modo de ser y comportarse de los personajes del libro, brotan ideas, opiniones que incitan a la reflexión.

Dice Han Suyin: «Los autores europeos y americanos escriben con mucha belleza y cuidado en torno a los asiáticos. Yo, en tanto que asiática, escribo con todas las acumuladas emociones de mi pueblo. Lo que yo digo no ha de complacer a los que prefieren los mitos más convencionales, aportados por los escritores que hablan de Oriente. Todo lo que puedo afirmar es que me esfuerzo en decir la verdad. La verdad, como la cirugía, puede ser dolorosa, pero cura.» Aduce que el pueblo chino no es comunista, y quienes están con los comunistas es debido a la corrupción existente en sus antecesores políticos.

Frente al dilema de juzgar de una parte el Occidente, de otra parte el Oriente, dice Han Suyin: «No era muy cómodo el escoger entre dos mundos espirituales. Uno de ellos había llegado a ser para muchos de nosotros un tanto incomprensible. El valor de muy nobles declaraciones era destruido por actos perniciosos. Expresiones abstractas, como libertad y democracia, quedaban vacías de sentido, como consecuencia de los métodos utilizados en su nombre.» Y evidentemente, los nefastos efectos del colonialismo, a que se refería la escritora: el engaño y la tiranía, el haber llevado a las colonias más alcohol que libros, como decía Pierre Loti, ha traído como consecuencia nefastas turbulencias de fanatismos y nacionalismos con los anhelos de liberación.

ACTUALIDAD

FIDEL CASTRO, O EL OCASO DE UNA ESTRATEGIA

AL estar con noticieros perdiodísticos el primer ministro de Cuba pronunció un discurso en la escalinata de la Universidad de La Habana cuyas partes más sustantivas, afectando las relaciones con los comunistas iberoamericanos de una parte y de otra con la ortodoxia misma de la vieja guardia del comunismo mundial, ha creado dentro los ámbitos expectantes un natural asombro que merece, por su naturaleza, la dedicación de un tiempo y tratar de desentrañar los enigmas. Efectivamente, Fidel Castro parece abrigar el propósito de desligarse de toda dependencia en lo ideológico y marcarse una línea de política propia, semejante a la que, con prioridad a los otros satélites, se trazó el vitalicio Tito. El jefe del gobierno de Cuba en su discurso, tras censurar a Rusia por sus ayudas técnicas y financieras a gobiernos que él califica de «pro oligárquicos y pro imperialistas», y que ello, a su juicio, «contribuye a eliminar las corrientes revolucionarias iberoamericanas», ha preparado, con ese discurso, la bomba de tiempo cuya explosión habrá de tener lugar en La Habana, en la reunión comunista latinoamericana a realizarse en el próximo 26 de julio. En este comicio Fidel habrá de enfrentar, sin duda, la acometida de representaciones foráneas, en especial del partido comunista venezolano, frente a lo que éste considera «innobles, ventajistas, alevosos y carentes de hidalguía» las frases proferidas por Castro, haciendo alusión al asesinato de Julio Iribarren Borgas, pues que así se expresó: «Los comunistas de Caracas — es decir, sus dirigentes — son derechistas, reaccionarios, cobardes, oportunistas, traidores, vacilantes y capitulacionistas.»

Ateniéndonos a la proclama hecha por Elías Manuit Camero desde radio Cuba, las Fuerzas Armadas de Liberación Nacional reivindican el crimen para esta organización, de donde los comunistas, se informa oficialmente se retiraron, hace algunos me-

(Pasa a la página 3.)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

11 MAI 1967
NUMERO 453
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

AVEU DE CARENCE

ON aura beau nous reprocher de nous couper des « luttes ouvrières » en ne participant pas aux consultations électorales que nous offre le système capitaliste, il n'en reste pas moins vrai que le temps finit toujours par nous donner raison. L'affaire des ordonnances est là, pour confirmer l'inefficacité de la gauche au sein de l'Etat.

« Personne n'avait prévu, disait « le Nouvel Observateur » de la dernière semaine d'avril, personne ne savait le projet des pleins pouvoirs » et il précise que le député centriste de la Gironde, Achille Fould a déclaré dans les couloirs du Palais-Bourbon qu'il avait appris la nouvelle par Europe n° 1, en déjeunant.

Voilà qui situe bien les problèmes et les responsabilités. Le peuple « souverain » désigne des représentants et ceux-ci, insouciants, attendent les nouvelles « en déjeunant ». Guy Mollet, après les multiples pirouettes que nous lui connaissons propose maintenant, puisqu'il n'aura plus de tribune au parlement, de descendre dans la rue; de la Bastille à la Nation par exemple. Autrement dit, devant leur impuissance ils vont avoir recours au peuple, à la manifestation de la masse; c'est là un aveu de carence flagrant. Ceci confirme bien qu'il n'est pas de sauveur suprême et nous raffermit dans nos convictions de nous sauver nous-mêmes.

Car, en réalité, est-il besoin de se faire représenter pour règler des problèmes qui nous sont propres et attendre, en outre, la volonté d'autrui pour déterminer le moment ou la manière d'agir ? Nous avons atteint le stade de l'abondance et il est inadmissible que les travailleurs qui sont, en réalité, à la base de la production, soient contraints de jeuner quand les parasites de la société étalent au vu et au su de tout le monde, leurs extravagances et leur gaspillage éhonté.

Aussi, la C.N.T., qui sans attendre les conseils d'un G. Mollet a toujours préconisé la lutte dans la rue, l'action directe en termes prolétaires, s'associe au principe de la grève générale pour protester contre les pleins pouvoirs et l'affaire des ordonnances; en outre elle participera à la grève du 17 mai par esprit de solidarité et d'unité ouvrière.

Mais, la C. N. T. veut souligner qu'elle n'entend en aucun cas donner à cette manifestation un caractère de défense du parlementarisme. Nous savions d'avance et l'avons déjà dit que les maigres avantages acquis par les travailleurs ne pourraient être défendus que par les travailleurs eux-mêmes; qu'il s'agisse de la réforme de la Sécurité Sociale ou de la garantie de l'emploi, tout ce qui a été fait sur le plan gouvernemental ne vise qu'à réduire les moyens d'existance de la classe ouvrière. (Le Vème plan prévoit que le nombre des chômeurs évalué actuellement à 40 mille, doit monter à 600.000 à la fin du plan qui est de cinq ans).

Bien sûr, la grève générale, nous le répétons encore une fois, pour être efficace, doit être illimitée. De plus les « grandes centrales » syndicales n'auraient pas dû attendre l'affaire des ordonnances pour en venir à cette action générale, seule payante. De nombreuses occasions se sont offertes à la classe ouvrière de manifester sa solidarité autrement que par quêtes et des pétitions. Chez Rhodiacéta, chez Berliet, dans les mines de fer et sidérurgie lorraine, chez les métallos de St.-Nazaire, etc., les grévistes ont attendu en vain cette grève générale qui pouvait les conduire à la victoire et par conséquent à celle de tous les travailleurs.

Nous sommes peut-être à un tournant de l'histoire ouvrière, aussi le mouvement du 17 mai ne peut être une fin en soi mais le point de départ d'une action généralisée et énergique des travailleurs. Si une telle grève générale devait être sans lendemains, les syndicalistes réformistes, toute honte bue, porteraient de très lourdes responsabilités dans une défaite catastrophique pour le mouvement ouvrier.

La C. N. T., qu'on le sache bien, ne sera pas complice; elle veut un 17 mai efficace et qui soit un prélude à une action d'ensemble, dans des formes comparables à celles employées par les travailleurs des divers secteurs en effervescence.

Nous devons montrer notre volonté et notre capacité de combat :

— Contre le chômage et toutes les conséquences néfastes qu'entraine la concentration des entreprises.

— Pour la garantie de l'emploi.

— Pour une échelle mobile des salaires basée sur le taux d'expansion de l'économie.

— Pour l'écrasement de la hiérarchie en vue de sa disparition par des augmentations uniformes de salaires.

— Pour un retour de la Sécurité Sociale à sa véritable vocation : Prévention, sécurité et garantie du pouvoir d'achat des travailleurs.

— Pour une automation qui améliorera la situation économique des travailleurs au lieu d'augmenter les profits des capitalistes; premier pas vers une société moderne et égalitaire que nous dénommons Communisme libertaire.

Le Bureau Confédéral.

L'INDIVIDU ET LA REVOLUTION

LE chaos présent, qui ne fait que s'aggraver avec les ans, l'action néfaste des gouvernements, tout condamne une civilisation abjecte qui a transformé l'esclavage en salariat et les droits des seigneurs en droits des capitalistes. L'exploitation de l'homme par l'homme, l'industrie basée sur l'exploitation et le commerce basée sur la fraude et le vol, font que les masses produisent et travaillent pour une minorité sans conscience. Cette minorité sent toute sa force par la protection des gouvernements, lesquels décrètent des réglementations et font voter des lois obligeant les travailleurs à se soumettre. « Le mal, en d'autres termes, aux yeux des anarchistes, ne réside pas dans telle forme de gouvernement plutôt que dans telle autre. Il est dans l'idée gouvernementale elle même, il est dans le principe d'autorité. » — (Déclaration des anarchistes accusés devant le Tribunal correctionnel de Lyon, 19 janvier 1883).

Pour donner autorité à ces lois néfastes, les gouvernements sont dans l'obligation de faire appel à des forces armées spéciales dont la seule mission est de protéger le capitalisme et l'Etat. Ces forces composées d'hommes qui ne possèdent aucun sens d'humanité, trahissent leurs frères de misère pour un salaire plus élevé que celui des travailleurs; l'absence de conscience se paye cher, ces hommes sont indignes. Après avoir sous la menace armée interdit aux travailleurs de revendiquer une amélioration de leur sort, peut-on encore parler de solidarité entre le salariat et le patronat, entre le citoyen et l'Etat, patron de mercenaires payés par le peuple, lequel est frappé avec des verges dont il est contraint, par des impositions, de régler le montant ? L'ordre, dont est si fier le capitalisme et l'Etat, mais c'est le sacrifice de millions de travailleurs qui abrègent leur vie par des travaux dangereux et pénibles, pour donner luxe et confort aux privilégiés et qui, devenus vieux, terminent leur existence dans l'indigence.

Ce qui retarde plus que tout la libération des travailleurs, assure la survivance de leur esclavage, c'est le venin versé insidieusement dans l'âme des enfants pour tuer en eux toute véritable morale et leur présenter la vie sous un jour faux, les préparant aux plus viles soumissions devant la classe capitaliste. Ainsi, de génération en génération, l'exploitation du prolétariat est assurée par la reconduction des enseignements mensongers et la religion.

Si le travailleur était franc vis-à-vis de lui-même, que sans pitié il juge ses faiblesses, ses complaisances, ses lâchetés, ses complicités, qui font de lui le plus vil serviteur du capitalisme, qui supprime la liberté de ses camarades d'exploitation, il se condamnerait impitoyablement et peut-être s'obligerait-il à un changement total d'existence. Mais, et c'est bien là, tout le malheur de l'humanité, l'homme est servile et ne veut pas admettre que le mal dont il souffre, lui et les siens, il en est partiellement responsable. Est-ce donc si difficile de ne pas suivre la foule inconsciente et criminelle dans sa servilité ? Pourtant, les révolutionnaires, et particulièrement les syndicalistes révolutionnaires, qui sont mis en marge de la société, s'astreignent à vivre le plus près possible de la vérité, ils s'en trouvent bien; si les écrits ne peuvent améliorer l'état déplorable de la majorité des hommes, c'est aux militants de leur donner l'exemple de leur vie, ce qui sera, sans nul doute, plus profitable que des écrits ou de longs discours. — « Le principe « chacun pour soi », qui est la guerre de tous contre tous, est venu, dans le cours de l'histoire, compliquer, dévier, paralyser la guerre de tous contre la nature, seule capable de donner le bien-être à l'humanité, car celle-ci ne peut avoir son épanouissement complet qu'en se basant sur le principe : « Tous pour un et un pour tous. »

« L'humanité a souffert des maux immenses par cette intervention de la domination et de l'exploitation au sein de l'association humaine. Mais, malgré l'oppression atroce à laquelle furent soumises les masses, malgré les vices, les délits, la dégradation que la misère et l'esclavage produisirent chez les esclaves et chez les maîtres, malgré les haines accumulées, malgré les guerres exterminatrices, malgré l'antagonisme des intérêts artificiellement créés, l'instinct social a survécu et s'est développé. La coopération étant toujours la condition nécessaire pour que l'homme puisse lutter avec succès contre la nature extérieure, reste pourtant la cause permanente du rapprochement des hommes et du développement du sentiment de sympathie entre eux. L'oppression même des masses a fait fraterniser les opprimés entre eux. Ce ne fut que par la force et la solidarité, plus ou moins étendue, qui exista entre les opprimés, que ceux-ci ont pu supporter l'oppression et que l'humanité a résisté aux causes de mort qui se sont introduites dans son sein. » — *Errico Malatesta.*

RENE VILLARD

Les technocrates, la synarchie et les néo-anarchistes

UNE Europe qui n'est plus celle du « Contrat social »... A la manière des encyclopédistes et de Jean-Jacques Rousseau, notre société ne cesse d'être mise en cause par des partis, des mouvements, et, comme il y a bientôt deux siècles, par des clubs.

« *Il faut le répéter, seules les transformations durables au niveau de la société, seule la victoire durable de la gauche pourront redonner à la France un grand avenir.* » *Et il concluait après avoir fait diverses hypothèses sur l'évolution politique :* « *La France acceptera-t-elle d'être mise à l'embouche ?* »

La revendication est claire et l'option significative. L'embouche c'est le mieux-vivre vers lequel tous les hommes tendent; mais d'autres, ses sempiternels chambardeurs qui rêvent à l'impossible et antinaturelle société égalitaire, voire uniforme, enfourchent avec la même ardeur leurs illusions et croient que leur rêve finira par dominer la réalité. S'il est vain de décourager, du moins faut-il leur dire qu'il est difficile, en 1967, de penser comme en 1896, et que d'autre part, le monde va à l'encontre de leurs vœux. Ces esprits sont vides ou marqués par la sclérose. Ils revendiquent sans tenir compte de l'évolution de la société, qui se dépolitise au profit de légitimes satisfactions naturelles et n'entend plus mener ces vains combats contre des moulins à vent. Et, d'autre part, nous allons très vite vers l'Europe que les événements actuels tendent plus à précipiter qu'à ralentir. Si les formules idéalistes de Robert Schumann, que suivaient entièrement et que désirent toujours les peuples, ne seront pas celles de nouvelles étapes, la France, en les écartant pour quelques années, a dû laisser la bride aux facteurs économiques qui dominent désormais sans conteste l'évolution de notre continent et la domineront de plus en plus.

Ainsi c'est une Europe différente de celle désirée de ses promoteurs qui naîtra en premier, Europe dont les facteurs économiques relèvent des sociétés humaines dont la filiation d'esprit anglo-saxonne est formelle. »

Ces lignes sont extraites de « Trasmondia », novembre 1966.

C'est une revue qui, comme vous pouvez l'imaginer, n'est pas du tout anarchiste, mais dont le langage (partie soulignée), ressemble fort à celui de certains néo-anarchistes très nombreux aujourd'hui. Ils sont plus anarchistes que les autres, mais disent qu'il faut reviser Bakounine et Proudhon; que le capitalisme ne les intéresse pas; qu'ils voient leur patron pour encaisser et qu'après ils s'en moquent; qu'il faut s'adapter à l'actualité; qu'il faut suivre le progrès; que l'anarcho-syndicalisme n'a plus aucun sens et que la révolution se fera d'elle-même vu que l'évolution nous y mène.

Ces ultra-anarchistes-là, qu'ils le veuillent ou non, consciemment ou inconsciemment servent ceux qui ont écrit ces lignes (déjà citées) dans « Transmondia ».

Ils ne veulent rien savoir de l'anarcho-syndicalisme, mais sont en contact direct avec les partis politiques « de gauche » ou avec des organisations dérivant de ces partis. Quant à ceux qui ont écrit dans « Transmondia», qui sont-ils au juste ? C'est ce que nous allons essayer d'éclaircir. La société actuelle est administrée par des technocrates. Ces techniciens au service du capitalisme élaborent des plans qui sont mis en pratique par ceux qui gouvernent. En général ce sont tous d'anciens élèves de Polytechnique. L'idée et l'origine de la technocratie vient du saint-simonisme, en passant par les phalanstères du père Enfantin. Le saint-simonisme étant une branche du socialisme, c'est pour cela qu'il y a beaucoup de socialistes chez les technocrates, bien qu'il y ait aussi des catholiques et des syndicalistes.

Le père Enfantin ayant oublié dans son programme « socialiste » d'éliminer l'argent, ou ayant au contraire travaillé à son développement, donc au maintient et au renforcement du capitalisme, ses continuateurs, suivant sa trace, s'évertuent à chercher des combinaisons et à confectionner des plans pour assurer la continuité du capitalisme. Les plans établis sont toujours d'austérité (pour les ouvriers bien sûr). Quant à eux, ce n'est pas la même chose; ils savent se faire payer; le labeur réalisé pour composer ces plans leur donne droit à une grande rémunération. Oui, ces gens-là gagnent beaucoup d'argent. Ils en gagnent tellement qu'à leur tour ils deviennent aussi de grands capitalistes.

Un peu comme la chevalerie du Temple au Moyen-Age qui est devenue la Franc-Maçonnerie actuelle. Ces technocrates, qu'ils soient socialistes, syndicalistes ou catholiques en France, ou exclusivement catholiques en Espagne (Opus-Dei) comme nous l'avons vu, travaillent avec dévouement et avec intérêt pour la finance. Pour une puissance d'argent organisée qu'on appelle la synarchie. On ne sait pas grand-chose au sujet de la synarchie, mais après lecture de certains ouvrages se référant au sujet, et d'après le cours des événements politiques actuels (rapprochement de l'Eglise avec la gauche) on ne peut qu'en déduire que c'est le capitalisme du Vatican allié au capitalisme juif, ou si l'on préfère, les jésuites alliés aux marxistes. Les synarques se disent humanistes, socialistes et surtout fédéralistes; ils sont plus apolitiques et plus révolutionnaires que les anarchistes. Ils veulent faire du monde entier une fédération où le peuple, enfin, régnera en maître par les états généraux. (Nous savons le résultat qu'ont donné pour le peuple les états généraux dans le cours de l'Histoire.) A les entendre parler on croirait qu'ils sont sincères, mais en les suivant de près, on voit vite où ils veulent en venir. Leur fédéralisme partira de haut en bas, et ils gouverneront par une théocratie à la façon des anciens pharaons d'Egypte et plus particulièrement comme Aménophis IV ou Akhénaton. D'après eux, ce sera le règne de l'intelligence, c'est-à-dire que l'homme intelligent, même s'il est au plus bas degré de la société, pourra s'élever au plus haut degré de la hiérarchie établie pourvu qu'il mette son intelligence au service de la finance.

Le mot qu'ils emploient le plus c'est « humanisme ». Ils sont très puissants et ont une grande force de persuasion et sont arrivés à convaincre des intellectuels tels que Alexis Carrel, Aldous Huxley, Gilbert Cesbron, etc.

Ce qu'ils veulent se comprend bien, c'est la domination du monde, et s'ils deviennent humanistes, socialistes et fédéralistes, c'est comme le loup du Petit Chaperon Rouge : pour mieux nous croquer.

N'est-ce pas le néo-fascisme ? Seulement, cette fois, au lieu de venir de la droite il viendrait de la gauche. De cette gauche avec qui les « anarchistes » cités plus haut fraternisent et s'entendent pour détruire le fascisme. Je sais qu'il y a des camarades qui vont dire que toute la gauche n'est pas pourrie, qu'il y a des gens honnêtes et sincères dans les militants de base.

J'en suis persuadé, mais à ceux-là je dirait que ces militants honnêtes et sincères se doivent à un parti ou à une organisation dérivant d'un parti; or dans les secteurs politiques les ordres viennent d'en haut et la base obéit. La seule façon, à nous libertaires, d'aller avec ceux qui ne le sont pas, ce n'est pas en collaborant officiellement ou pas, avec certains secteurs soi-disant de gauche, mais en prenant contact avec eux, personnellement, indépendamment de tout organisme, pour essayer de les convaincre et de les amener chez nous grossir nos rangs. On doit se rendre à l'évidence : chez les néo-anarchistes, d'après leur langage et leur conduite, c'est l'effet contraire qui s'est produit au lieu de convaincre les autres, ce sont eux qui ont changé de route. Pour arriver à persuader les autres il faut croire en ce qu'on préconise et persévérer dans la tâche jusqu'à l'accomplissement de l'œuvre tant désirée, non en suivant des chemins tortueux et en employant des procédés qui seraient la négation de tout. Suivons la route droite et conduisons-nous honnêtement, dignement.

Aucun motif ni aucun prétexte ne sont valables pour collaborer avec aucun secteur politique, ni avec aucune centrale syndicale réformiste; tous ces gens-là étant au service du capitalisme.

Nous sommes un monde à part; le monde de la révolution et pour arriver au but final, aucun palliatif ne peut-être accepté.

Nous voulons la révolution dans le véritable sens du mot, c'est-à-dire par la destruction complète de cette société pour en créer une nouvelle, celle du communisme libertaire.

Si nous désirons que cela se réalise il faut essayer de faire le plus d'adeptes possible en propageant nos idées, en faisant du prosélytisme. Mais pour gagner les autres à notre cause il faut que nous soyons, nous aussi, capables de nous maintenir dans nos principes en pratiquant l'éthique anarchiste et surtout en respectant les statuts de l'A. I. T. dont nous devons propager l'idée dans le monde entier. Il faut créer une force internationale puissante et solidaire, capable de détruire d'un souffle cette société corrompue, reconstruire un monde nouveau. Mais employons une arme puissante et efficace, la meilleure arme que puisse employer le prolétariat organisé : *la grève générale et expropriatrice.*

CUCALA

P. S. — Au sujet des technocrates et de la synarchie, j'avais réuni des textes des livres suivants :

— La Chevalerie et les aspects secrets de l'Histoire.
— Les Technocrates et le pouvoir.
— Un article de « Transmondia » sur l'Opus Dei (mais, craignant d'être trop long, j'ai préféré le garder pour une autre fois).

Si par hasard quelqu'un s'intéresse à ce sujet, je lui conseille la lecture des livres suivants :

— Les Technocrates et le pouvoir, de Philipe Bauchard (Arthaud, 1966).
— La Chevalerie et les aspects secrets de l'Histoire, A. Gauthier-Waltier (la Table Ronde, 1966).
— Bilan de la civilisation technicienne, René Duchet (Privat-Didier, 1955).
— Les Technocrates et la synarchie, Henri Coston (Lectures Françaises, 1962).
— Enfantin, le prophète aux sept visages, Jean-Pierre Allem (J.-J. Pauvert, 1963).
— Les Catholiques et la gauche, Georges Auffert (Maspero, 1960).
— Synarchie, panorama de 25 années d'activité occulte, de Charnay (éd. Médicis, 1946).
— L'Organisation sociale, Louis Lebeu (éd. Vallot, 1931).

«SACRIFIEE... ou LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE»

Récit-romancé de Jaime CUADRAT

« Pauvres Espagnols ! Après avoir été écrasés par Franco, après avoir été dispersés dans les camps d'extermination tel que celui-ci, vous gardez encore l'espoir !... Comment faites vous ?

« Quand un homme a vécu la guerre civile en Espagne, quand il a été traîné dans les camps de concentration, quand il s'est enrôlé pour rien dans les compagnies de travailleurs en France, quand il vit depuis des mois au ralenti en attendant son tour d'être réduit en fumée, quand il a résisté, malgré toutes ces épreuves, à la tentation de se suicider, comme l'ont fait les plus faibles, c'est qu'il conserve en son cœur une indicible espérance, sans quoi... »

Le roman de Jaime Cuadrat n'est pas une œuvre polémique, ou tout au moins ne se présente pas comme tel, encore moins un roman d'aventures. Les personnages qu'il nous décrit sont des personnages « vrais » en ce sens qu'ils ne souffrent pas seulement à travers leur idéal bafoué, mais encore, et bien plus profondément, dans leur chair meurtrie et dans leur cœur déchiré. En un mot, ce ne sont pas des héros. Ce sont des hommes et des femmes, comme vous et moi, comme n'importe lequel d'entre nous. Les héros sont des personnages de légende, ils ont le triomphe facile. Les personnages que Jaime Cuadrat met en scène n'échappent pas à la réalité de chaque jour et c'est ce qui fait toute leur grandeur. A travers les injures, les souillures, à travers toutes les souffrances morales et physiques, les déceptions et les échecs, ils persistent dans cette « indicible espérance » qui est celle de tous les hommes qui luttent pour la liberté. Sans cesse, ils se relèvent pour retomber après quelquel pas et se relever encore. Ils savent confusément, sans théories fumeuses, que, lorsque tout semble perdu, tout est encore possible pour ceux qui sont décidés à continuer la lutte.

On souhaiterait peut-être que Jaime Cuadrat nous dise pourquoi ces hommes indomptables luttent, qu'il touche un mot de l'infrastucture économique à partir de laquelle se développe en Espagne, en 1936, la résistance armée du fascisme, qu'il nous parle de collectivisations. Mais cela ne nous ferait-il pas perdre de vue la réalité individuelle des personnages de son roman ? Ceux-ci n'ont pas le temps de se justifier idéologiquement. L'Histoire le fera pour eux. Eux, il faut qu'ils vivent, qu'ils durent, qu'ils subsistent pour continuer la lutte, et c'est déjà beaucoup leur demander.

C'est un livre dur pour le franquisme, mais aussi pour le lecteur à qui, à juste titre, on n'épargne rien. Et c'est très bien ainsi. Plus que les effets de style, très rares, c'est l'âpreté même des scènes qui attache le lecteur.

Un ouvrage qui, à n'en pas douter, sera apprécié par tous les Espagnols que leur combat pour la liberté et la justice sociale a contraints à l'exil. Un ouvrage susceptible aussi d'amener le lecteur français à mieux saisir les problèmes de la résistance antifasciste espagnole.

Yves Oboeuf

Pour toute commande, prière de vous adresser à Jaime Cuadrat, 25, rue Barla, Nice. C.C.P. 30 23 59. Marseille.

LA TRANSITION

NOUS vivons dans une période de transition économique, intellectuelle et philosophique. Cela signifie que les institutions administratives et politiques des peuples ne correspondent plus aux horizons ouverts par le développement économique.

La société capitaliste s'est installée, développée à la faveur de rapports de production et de consommation sévèrement déterminés par la rareté des biens consommables et les limites étroites de la productivité.

La science du profit s'est fortifiée par l'exploitation scandaleusement inhumaine de l'insatisfaction des besoins et des découvertes scientifiques.

Or, tout ce mécanisme social se trouve aujourd'hui troublé, menacé dans ses structures par l'impossibilité éventuelle de maintenir le profit dans ses prérogatives traditionnelles à cause de l'abondance résultant des progrès technologiques.

Il se produit alors une situation dont le trouble ne peut qu'empirer, au sein de laquelle les esprits les mieux doués et les plus lucides s'efforcent d'analyser l'évolution en cours et d'en tirer des conclusions positives.

La difficulté pour ces sociologues n'est pas dans l'analyse des faits (ils sont tellement éloquents !) mais dans les conclusions logiques à en déduire...

On perçoit le danger, on reconnait le mal, la nécessité d'y porter remède, l'urgence d'une transformation sociale..., mais on ne sait, on ne peut ou ne veut envisager de passer de la philosophie du profit à celle de la gratuité, de l'économie financière à celle des besoins.

Il advient à notre époque que le système industriel, que l'évolution des moyens de production a dépassé les critères établis pour une durée qui semblait illimitée. Alors qu'autrefois la rareté projetait les esprits vers des conceptions sociales nouvelles, par impatience de mieux-être et de plus de liberté. aujourd'hui la rapidité du développement des techniques est telle que le mental est distancé par le progrès matériel.

Dans le chaos spirituel qui en résulte, l'esprit perd sa faculté de prévision, son impatience créatrice, sa volonté de dépassement... Et dans cet affaissement général des consciences le déchaînement des appétits de profit jette sur une société moribonde son voile de tristesse et de honte.

Les progrès scientifiques, s'ils permettent à l'intelligence de percevoir et de mesurer les déséquilibres sociaux, la laissent paralyser par des traditions dont elle ne peut ou ne veut envisager l'abolition.

La nécessité d'aller du capitalisme à un nouvel ordre des choses est bien ressentie, mais jamais dans l'histoire des sociétés les hommes n'ont pataugé aussi misérablement dans les ornières de leurs égoïsmes et de leurs appétits.

C'est alors que dans le désordre spirituel résultant du chaos économique, la conception du communisme libertaire apparait comme la seule philosophie sociale capable de faire sortir la civilisation de son marasme en jetant les bases d'un monde nouveau.

Il nous faut sortir de la transition, abolir les Etats, fonder l'égalité économique dans le cadre de l'administration des choses.

La bataille sera rude sur le chemin de la liberté, car il nous faut « distribuer ou périr », périr dans les charniers de la sottise.

CONGRES CONFEDERAL

Les délégués au Congrès Confédéral de Nantes, les 13, 14, 15 mai, qui se rendront par leurs propres moyens devront se rendre au Café Flesselles situé à 50 mètres de la Place du Commerce. Pour ceux qui se rendront au Congrès par le train, des camarades seront à la gare.

Aux Editions de L'Amitié par le Livre, prochainement :

CONTES de Han Ryner

Han Ryner fut acclamé comme *Prince des Conteurs*. Des livres comme *L'Homme-Fourmi* attestent qu'il fut un conteur. *Les Voyages de Psychodore*, sous le voile du symbole, sont une suite de contes. *Les Paraboles cyniques* présentent des fables ingénieuses et subtiles. Dès qu'il commença d'écrire, Han Ryner — qui signait alors Henri Ner — se manifesta par des contes.

Voici un livre de contes de Han Ryner. Ils montrent la diversité de son génie d'écrivain constructeur, déroulant ici des récits suivant la vie, s'émouvant là, s'amusant en ironies enveloppées et parfois détendu.

Des contes populaires occitants (on dit folk-lore à présent) marquent l'origine du conteur, savent reproduire dans le ton classique les féeries ou les terreurs où s'enchanta son enfance. Des contes *prophétiques*, comme il les appela : le fantastique, l'anticipation, le merveilleux, la mode préfère nommer cela « science-fiction ». Ce sont des plongées visionnaires dans les profondeurs mystérieuses, des découvertes aux replis des âmes. En ces histoires dramatiques le penseur audacieux nous fait côtoyer le bord des abîmes. Et soudain, rayonne l'Idée.

Ces *Contes* ont été recueillis dans des publications à présent introuvables. Beaucoup de lecteurs croyaient connaître à fond l'art de Han Ryner : il surprendra toujours d'inattendu.

Un beau volume, préfacé par Louis Simon, avec des notes bibliographiques pour chacun des contes présentés.

Illustration d'un hors-texte par le peintre Léo Hézarifend. Tirage numéroté et réservé aux souscripteurs.

Exemplaires sur pur fil Lafuma, 33 frs., exemplaires courants, 15 frs.

Rappel «Les grandes fleurs du desert » : 7 frs. au lieu de 10,50 frs.

Adresser les souscriptions au nom de Louis Simon, Secrétaire Général de la Société des *Amis de Han Ryner*, 3, Allée du Château, 93 - Pavillons-sous-Bois - C.C.P. 2198-45 Paris - ou à Camille Belliard, L'Amitié par le Livre à 50 - Blainville-sur-Mer C.C.P. 6666 Paris.

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

Miguel Rodríguez, poeta

NO hay dios, pero hay poesía... y otras cosas. Para Miguel Rodríguez, la poesía es dios — y él es poesía —; por lo tanto, su propio dios es él mismo. (Y conste que no le va a gustar nada que yo afirme semejante paradoja.) Pero uno afirma lo que siente y lo que ve, creyendo que la sinceridad tiene un valor innegable.

En cada letra una flor; y en cada frase un ramillete de claveles o de rosas: por encima de todo, eso es Abarrátegui. En recuerdo de su abuelo — que era un escritor de enjundia — este poeta amigo se firma Abarrátegui. Nos parece que es un lapsus, no bajarse del peldaño mayúsculo de su alta lira, en recuerdo del abuelo — que bien lo merecía, pero que por ser lejano no cuadra en estas alturas —. Nos gusta Miguel Rodríguez, el hombre de poesía. Lo vivo, lo actual y consecuente con la brega en este mundo de criminales odiosos. Abarrátegui es del pasado: de un mundo minoritario. Ahora hay que dar la cara contra la multiplicación del crimen y del oprobio inaudito que se nos echa encima...: Miguel Rodríguez, ése es el hombre de poesía que no puede — aunque lo quiera —, salirse del presente laberinto, irse al pasado, ¡porque hay que permanecer aquí, y ahora! Por eso no nos engaña, por muy gloriosos que puedan ser sus seudónimos. Miguel Rodríguez se llama este hombre de poesía. En cada letra una flor... y en cada frase u nramillete de claveles o de rosas.

Ser músico permite una escapatoria: es diferente. Ser poeta no da lugar a otra cosa. Los arpegios y los tonos; la carrera de las fusas y el largo de las redondas, nos ofrecen un lenguaje generalizado: hasta los perros pueden lograr extasiarse con la música. Lo poético es más alto, de otra manera, más profundo, más tierno y más cavador en la mente organizada. La poesía es para seres humanos solamente: no la comprenden los brutos; ni la escriben tampoco, ni la declaman, por muy buenas intenciones que para hacerlo tengan. Un bruto vestido de ser humano que haga la apología de un Stalin — por ejemplo — por muy de veras que todos crean que es poeta, no es más que un bruto metido donde no debe. Eso le pasa — y es un ejemplo también — al celebrado Neruda. Todos dicen — ¡hasta algunos falangistas! — que Neruda es un poeta de altura. Mentira. Desde siempre hemos pensado que la poesía — que el poeta — no puede esclavizarse en las fauces de un tirano, sea quien quiera que sea el tal tirano: llámese Stalin. Franco o el peor hijo de su madre.

Un verdadera poeta — en estos tiempos que corren — se ve obligado a cantar con la más sencilla cuerda de su lira rota: como León Felipe. ¿Recuerdan?

Cuando quisiera echar pétalos perfumados por los caminos del mundo, se topa con la indecencia y la muerte, con el canibalismo elevado al cubo y escribe nada menos que «La Cuneta» (en el nº 120 de *Cenit*» correspondiente a diciembre de 1960.) Todo lo vamos nosotros anotando, no se olvide. Por algo escribimos de Abarrátegui.

La poesía se transfigura en un mundo de odio: ¿En qué forma evitar un «garabato» tremendo en contra de los canibales? Miguel Rodríguez es poeta, pero también es su dios. Y este dios es un humano. Siente y padece, sufre y reniega contra la inmensa maldad en boga. Escuchémosle:

«La España del treintaséis
se acaba de abrir las venas
y ayudan a su agonía
largas zarpas extranjeras...»

Con ese feo botón de magnolia basta. Porque, ¿es qué se necesitan levantar todos los velos para comprender la angustia de un gran poeta? Quien de tales hazañas esté falto que no intente comprender. Será inútil cuanto haga. La voz de la clara y rotunda poesía se escucha o no se escucha. Eso es todo. El resto no cuenta absolutamente para nada, fuera del campo infinitesimal de las bestias salvajes.

¿Qué queríais? ¡Que el poeta os pusiera en la boca el caramelo de su desintegridad! ¿Qué se volviera falangp, castro-comunista o bolchevique? ¡No me hagáis reir!

Miguel Rodríguez es poeta, pero por sobre todo es humano, es dios para sí mismo.

Y eso lo coloca a la altura de los tiempos que corren. No puede dejar de lanzar terribles anatemas contra los causantes primeros del embrollo canibalesco en el cual nos han metido.

Cuando un poeta es ácrata — como lo es Miguel Rodríguez —, se convierte en un *ángel* — no en «Un ángel sin alas», como aquel que expuso él mismo en la revista «Cenit», números 130 y siguientes —, sino que es un ángel de alas majestuosas y potentes, mejor sería decir en un ciclón transportador de sentimientos rebeldes y purificados con los anhelos más puros, con una ensoñación de bondades que sólo las mitológicas deidades han ofrecido al mundo. Pero el poeta nos las presenta con una cara nueva: la cara de la verdad nacida del sufrimiento supremo que supone sentir la cuadrangular tragedia humana que es consecuencia directa de una sociedad de amos y esclavos, de engaños y miserias por doquier, de una sociedad que pudiendo ser pura es la más hediondo que mente humana alguna hubiese podido imaginar. Y entonces el poeta se convierte en un poeta nuestro: de todos y cada uno; de la libertad y la justicia, enemigo del crimen de lesa humanidad, y en polo opuesto de todos los supuestos poetas escribidores que, como el mencionado más arriba, llenan su estómago de piedras de molino tan enormes que hacen reir de gusto a falangos y stalinianos... ¡Premios Nobel de Occidente o Premios Stalin del Oriente! Todo una sola y misma sombra inmunda de la presente humanidad vencida...

Empero nos resta algo; con las liras sensibles y sobrehumanas de poetas verdaderos, — heroicos en un mundo acaparado —, ácratas por los cuatro costados —, la humanidad puede tener aún la esperanza de sentir en las más íntimas fibras sensoriales, en la mente y en el corazón ardiente y colosal de todas las rebeldías posibles, la voz de sí misma, la voz que la saque del atolladero en que los Ogros la han metido con sus detonaciones de hidrógeno. No queremos insistir; pero afirmamos que en este puro sentido genital, Miguel Rodríguez marca pauta. Y ¡ello nos congratula de verdad!

COSME PAULES

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

IX. La corriente «Maximalista»

HOY nos toca tratar de la corriente «maximalista», que según comentábamos, desea «*ver una Enciclopedia de inspiración anarquista conteniendo todos aquellos vocablos que el tiempo no ha añejado de la edición original, la remozación de los que el tránsito de tres décadas ha envejecido y, además, la intercalación de nuevas palabras omitidas por Faure y sus colaboradores y que en la actualidad son capitales.*»

Esta corriente es, sin lugar a dudas, la que más partidarios tiene, bien que, por lo osada, también es la que mayor trabajo acarrearía a los que en su confección trabajaran. A nadie escapa que los recursos económicos — en espera que una gran afluencia de suscriptores demuestre lo contrario — de que dispone el grupo editor actual son de mucha menor cuantía a los que obraban en poder de Sebastián Faure, quien además de percibir su retribución semanal podía, en determinados casos, pagar algunas colaboraciones; abocarnos a la conversión de una obra que pudiera enmarcarse dentro del campo « maximalista » podría, quizás, plantear algunos inconvenientes tales como: insuficiencia de medios frente a una ambición excesiva, peligrosa extensión de los fascistas que colocarían para fecha algo remota el final de toda la obra, dificultad para dar con elementos capaces para la definición de términos técnico-científicos...

Por otra parte Sebastián Faure había ya apuntado, en la célebre circular-informe que en enero de 1925 presentara a la consideración de los cuatro organismos que se comprometieron a apoyar la iniciativa, a saber: «El Grupo Internacional Anarquista», «La Obra Internacional de Ediciones Anarquistas», «La Revista Internacional Anarquista» y «La Librería Internacional», que la obra sería de cinco partes, la primera consistiendo en «Diccionario Anarquista. Aspecto filosófico y doctrinal del anarquismo»; la segunda en «Aspecto histórico del anarquismo; la tercera en «Vida y obra de los principales militantes que han pertenecido o pertenecieron al movimiento anarquista»; la cuarta en «Vida y obra de los hombres que, sin llamarse anarquistas han contribuido no obstante, en el dominio de la filosofía, de las letras, de la ciencia, de las artes y de la acción, a la emancipación humana», y la quinta en «Catálogo de libros, folletos, periódicos, revistas y publicaciones de toda clase, de propaganda anarquista o anarquizante.» De estas cinco partes sólo la primera pasó a ser realidad y ello de manera muy distante al proyecto. Esta, una vez terminada, demostró que Sebastián Faure había calculado excesivamente corto. Esta primera parte consta, definitivamente, de cuatro tomos y un total de 2.895 páginas de 24 centímetros; casi el doble de lo que, en principio, debería ser la totalidad de la Enciclopedia, es decir, las cinco partes completas, las cuales, según la circular de Faure, quedarían comprendidas en 36 cuadernos mensuales — o sea que se calculaba un total de tres años para la totalidad de la obra —, de 48 páginas cada uno, o un total de 1.728 páginas. Es más, Sebastián Faure nos habla en esta histórica circular de «La pequeña enciclopedia anarquista», adjetivo que se ve obligado a eliminar en el prefacio de la edición francesa, quedando en definitiva «La Enciclopedia anarquista».

De haber continuado la edición de las demás partes con igual prolijidad e ímpetu, «La Enciclopedia anarquista» figuraría entre las más voluminosas enciclopedias internacionales con dos docenas de volúmenes y más de 15.000 páginas, es decir, unos 150 millones de letras,

La intención de acabar la Enciclopedia no abandonó nunca a Faure. «*Sé que Sebastián Faure tenía la intención de añadir un quinto volumen conteniendo la biografía de los anarquistas más conocidos y una parte bibliográfica (periódicos, revistas, folletos, libros relativos al anarquismo y a sus diversas tendencias)*» decía Emile Armand el 1º de febrero de 1948 en carta dirigida a Giovanna Berneri y a Cesare Zaccaria y lo mismo nos señala G. Michaud en carta reciente:

«*Sébastien voulait l'achever* — la Enciclopedia — *avant sa mort. Quoique muni de ressources importantes, elles ne suffisaient pas pour donner à cette œuvre un vocabulaire plus riche. Il se contenta donc des mots que nous lisons...* »

El fasciculo-sonda de 18 páginas, de lo que sería la edición española, enviado desde Caracas a todos los lectores de «Tierra y Libertad», de México y «Ruta», de Caracas — tres mil ejemplares enviados a todos los rincones del mundo — deberá permitir, al grupo editor, el sospesar el grado de receptividad que la iniciativa encontrará en el seno de los libertarios quienes deberían ser, en definitiva, los más esforzados sostenedores de la obra proyectada. Otro público susceptible de interesarse en la Enciclopedia anarquista puede serlo el estudiantado de todos los meridianos de habla hispana, los obreros inquietos y autodidactas y los estudiosos en general y es un campo en el que el grupo editor desea introducirse fervientemente. A nadie escapa, sin embargo, que cuando la Enciclopedia anarquista logre introducirse en estos surcos extramuros del anarquismo internacional, la misma debe contar ya con el punto de apoyo arquimédico de los ácratas responsables.

La opción de una u otra corriente, pues, será el resultado de la acogida que la Enciclopedia anarquista tenga en las filas libertarias.

En la próxima entrega pensamos reproducir la opinión valiosa de algunos «maximalistas».

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Victor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 78-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Pedro Ara, Tarbes. Anotada tu solicitud para la edición en castellano. Los fasciculos te llegarán directamente desde Venezuela.

J. Hiraldo, Marsella. Recibida tu carta. Todavía no el giro que señalas. Ya tienes la ficha abierta.

Felipe Bayo, Buenos Aires. Es cierto que con la inflación del peso argentino (350 por un dólar) la adquisición de la Enciclopedia se os hace prohibitiva. Ya hallaremos solución. Te abrimos la ficha de todas maneras.

Dottore Gennaro Ciaburri, Bologna (Italia). Abbiamo aperto la sua sottoscrizione per ambedue Enciclopedie, la spagnuola e la francesa. Per il pagamento occorre calcolare 625 lire per ogni fascicolo.

Rufi Lladós, Ingre. Recibida tu estimulante carta. Precisanos si deseas la española o la francesa.

Pedro Flores, Millery. Recibidos ambos, carta e impreso con las ocho suscripciones.

Esperamos el aviso del C. C. P. que publicaremos tan pronto llegue.

Tomás Martínez, Istres. Llegados el mismo día giro por 60 francos y tu carta. Interpretamos que deseas cinco ejemplares de cada fasciculo de la edición en español. Corrígenos si erramos. 60 francos amparan una suscripción individual por año o 12 fasciculos, no una colectiva de cinco mensuales o 60 fasciculos anuales.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Victor García
24, rue St-Marthe, 75, Paris (X)

Ediciones «SOLI»

Rafael Barret:	**Obras completas (tres tomos)**	22,50 NF.
Rodolfo Rocker:	**Nacionalismo y Cultura** ..	15,00 »
Voline:	**La revolución desconocida**	18,00 »
M. Dommanget:	**Historia del 1º de Mayo**	12,00 »
Antologías:	**El Amor y La Amistad**	5,00 »
—	**Cultura y Civilización**	5,00 »
—	**La Historia**	5,00 »
—	**La Libertad**	5,00 »
Felipe Alaiz:	**Quinet**	5,00 »
Varios autores:	**Salvador Seguí. Su vida y su obra**	3,50 »
Pedro Vallina:	**Crónica de un revolucionario.**	2,80 »
J. M. Puyol:	**D. Quijote de Alcalá de Henares**	2,00 »
Juan Rostand:	**Lo que yo creo**	3,00 »
Anselmo Lorenzo:	**El poseedor romano y El patrimonio universal**	1,00 »
J. Ferrer:	**Vida Sindicalista** (agotado)	
Víctor García:	**Raúl Carballeira (idem)**	1,00 »

EDICIONES « UMBRAL »

Felipe Alaiz:	**Tipos españoles** (2 tomos)	14,00 »
J. Carmona Blanco:	**Ciudad Caída**	10,00 »
M. Cranston:	**Debate imaginario entre Marx y Bakunín**	1,00 »
Fabián Moro:	**Discurso del Hombre Libre** ..	1,00 »
J. Ferrer:	**Conversaciones Libertarias** («CNT»)	1,50 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe
C.C.P. 1350756, Paris (X°)

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

¿QUIEN MATO A QUIEN?

AHORA resulta que al presidente de los Estados Unidos, John F. Kennedy, no le asesinó el señol Oswald (también tiene derecho a algún título «honorario») sino que semejante crimen fue ejecutado por un grupo de expertos en el manejo del fusil. Lo paradójico del caso en cuestión es que un hombre que domina, conjuntamente con sus asesores militares, la dirección de uno de los más grandes arsenales atómicos del planeta haya sido acribillado a estilo de las películas de «cow boys», por un desconocido que quizá ni en su casa dirigía nada. Las especulaciones que sobre el caso se han hecho y se hacen, llevan a la conclusión de que el culpable de semejante «presidenticidio» es el canibal marxista de Cuba, Fidel Castro Ruiz. Uno más pa'l tragón. Tantos cubanos que han dejado de existir por culpa del «pequeño Lenin del Caribe» no importan para nada. Cuando un criminal asesina a un hombre en especial, ya la cosa cambia. No es lo mismo asesinar a un obrero que a un ministro. ¿Qué diferencia existe entre un cubano (mulato o blanco) con el señor Kennedy? Muy grande, hombre. El señor John nació en los Estados Unidos y el cubano, pues irremediablemente nació en Cuba. No importa que el señor Castro liquide a media Cuba ante los ojos de la respetable democracia, pero si se ha atrevido a matar al señor Kennedy buenas las tendrá. Verá miles de «marines», ya no en Playa Girón sino en todos los puntos de la costa cubana. Y los rusos se llevarán el oro que quede en Cuba si acaso queda alguno.

Así, pues, llegamos a la conclusión de que existen diferencias entre los hombres, y esas diferencias han sido y son los fundamentos básicos del sistema autoritario. La diferencia: un vendedor de pescado y un obrero zapatero fueron ajusticiados por la «justicia» estadounidense el día 22 de agosto de 1927. Se llamaban Nicolás Sacco y Bartolomé Vanzetti. Como decir dos Pérez cualesquiera. Que sepamos, el presidente de U. S. A. para la época, el señor Calvin Coolidge, no designó ninguna comisión especial para investigar el veredicto de aquellos «infalibles» jueces que condenaron a dos inocentes. Pero Mr. Johnson, inmediatamente después de la muerte de Mr. Kennedy, designó una flamante comisión que haría las investigaciones pertinentes respecto a la muerte del millonario católico. Se iba a investigar la falibilidad del señor Oswald.

Entonces, lo que hemos presenciado significa que para la plutocracia «demócrata» yanqui vale más un Rockefeller que un barrendero del Empire State. Y es lógico, hombres como ésos son los que por medio de «grandes sacrificios» han acumulado suficiente capital que después invertirán para abrir fuentes de trabajo y, por consiguiente, aportar su granito de arena para que sus semejantes puedan vivir honorablemente bajo las condiciones impuestas por el salario mínimo que designa un ministro, o un presidente, que es compadre o simple amigo del señor Capitalista. «Tanto tienes, tanto vales», ésa es la máxima capitalista.

Así, señores obreros, estáis en desventaja. Vosotros sois los que hacéis los trabajos más rudos y más antihigiénicos, pero os falta una *gran cosa*: no tenéis capital. Vuestros brazos y vuestro cerebro no son capital suficiente para los que tienen el capital. Tendréis que aceptarlo, porque es así. Dios lo hizo así, Cristo lo confirmó y el Papa lo repite todos los días. Y si por casualidad, algún día, la fábrica en que trabajas cierra sus puertas, porque los mercados están saturados del producto que se manufactura ahí y el señor Capitalista tiene que mantener los precios a la altura conveniente, y tú vas a la calle, pierdes tu empleo y por ende tu salario, tendrás que resignarte a ver a tus hijos morirse de hambre y a tu mujer fatigarse de no comer. Y tú no podrás hacer nada: el ejército, la policía, la constitución y Dios te lo prohiben. No pueden robar. No puedes matar. Tendrás que ir al mercado del trabajo. Allí comprarán a un precio prudente tu potencial para realizar su trabajo. Y si eres ya muy viejecito te dirán que vayas a un asilo porque ya no tienes fuerza para nada, ni siquiera para sostenerse de pie. Y hoy, de acuerdo con la era moderna, para que no te rebeles ni te alces en contra de las instituciones legitimamente constituídas, existe el Seguro Social, la Pensión de Vejez, etc. Todo eso es para que toda tu vida le vivas agradecido a los que tienen capital.

Si a otros hermanos tuyos, hijos de la miseria, les da por ponerse a quitarles a los demás lo que es de los demás, les llamarán ladrones. Y como tales se conocen y serán ladrones, porque de la necesidad se pasó al hábito. Y de ladrón a asesino no hay nada más que un paso. Si no, fíjate en los estrategas del Viet-Nam: primero, exprimen con impuestos al ciudadano yanqui y después van a matar. Un obrero, por hambre o cualquier otra necesidad, por su cultura o por su medio ambiente pasa a ladrón momentáneo. De momentáneo se vuelve permanente, porque le gustó la forma de vivir sin trabajar. Y cuando alguien se oponga a que robe, le pega un tiro. Por desavenencias, un ladrón mata a otro ladrón.

Luis J. ALCAS

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

Precio de «Tipos Españoles». segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F.

De los gobiernos

I

TODOS los gobiernos son despóticos desde el momento que disponen de toda la fuerza y se imponen sin discusión: Aristocráticos, monárquicos, democráticos, proletarios. Unos más que otros. *Por eso los llamaremos todos despóticos, a lo largo de este escrito, sin distinción de forma.* Al combatir el principio de autoridad, combatimos, como es lógico, todos los gobiernos. *Malos o menos malos*, etc.

Con una autoridad exorbitante, el hombre, lo mismo forma una monarquía que una república. En ellas las leyes han proveído a la constitución, o se han acomodado. En república donde se concede a un ciudadano el poder exorbitante, el abuso de ese poder es aún más grande, porque dispone de la adhesión del pueblo en su mayoría. Son las magistraturas terribles, los inquisidores de Estado, que conducen a este a su destrucción y a la revolución.

En los Estados, las leyes fundamentales solo existen en el papel, porque solo se cumplen en favor del que manda. De ahí viene que la religión tiene corrientemente tanta fuerza; y es la religión y son las costumbres que se veneran, no las leyes.

Los políticos griegos que vivían en el gobierno popular, no reconocían más fuerza que los pudiera sostener, que la de la virtud. Los políticos de hoy solamente hablan de comercio, de finanzas, de leyes, de guerras, etc. Cuando la virtud cesa, es la ambición y la avaricia que ocupan su lugar en la mayoría de los hombres, y es cuando las leyes se imponen a todas las virtudes, las cuales no tienen ya ninguna utilidad. En un gobierno despótico lo que hace falta es el temor y no el *honor*. Pues la virtud y el honor ya no son necesarios, sino más bien, peligrosos; y es por esta razón que el déspota no está obligado de cumplir con su palabra o con sus promesas.

Como los Estados son despóticos. la naturaleza del gobierno exige una obediencia extrema a la voluntad del *príncipe* (el que manda). No se admite modificación alguna, no hay acondamiento de términos, de equivalentes, de coloquios; nada de igual o mejor, que se pueda proponer. De nada sirve oponer sentimientos naturales; se ha recibido la orden y eso basta. La ley o el príncipe mandan, no discuten. En ciertos gobiernos despóticos, hay, sin embargo, una cosa que alguna vez se puede oponer a la voluntad del príncipe: es la religión, porque entiende éste, que las leyes de la religión son de un precepto superior, aunque el uno y la otra, por lo regular, se sostienen perfectamente. Aunque la manera de obedecer sea diferente en distintos gobiernos, el poder es, no obstante, el mismo. De cualquier lado que el *monarca* se vuelva, se lleva la balanza y es obedecido. Tales son los principios de todos los gobiernos. Para los déspotas, es claro, el peor enemigo de la sociedad es el que combate las leyes.

No es en las escuelas públicas que se instruye la infancia, que se recibe la principal educación; es cuando se entra en el mundo que la educación, de cualquier manera, empieza, pues en las escuelas públicas la educación debe ser relativa a los principios del gobierno. La extrema obediencia supone ignorancia y debilidad en el que obedece; y supone fuerza, e ignorancia también, hasta en el que manda. Este, no necesita deliberar, dudar ni razonar, solo le hace falta querer.

El amor a las leyes y a la patria, exigen el renunciamiento de sí mismo. En cambio hay que tener la paz como objeto en una vía singular por donde pueda ir el pueblo, con el ascendiente necesario de los hombres libres, y vencer los prejuicios y las pasiones. La *norma*, para que produzca la unidad social no debe ser decretada desde arriba, sino florecer desde abajo, del fondo de las voluntades humanas; ella es la flor y el fruto de las convicciones libertarias.

No hay nada que dé más fuerza a las leyes, como la subordinación de los ciudadanos a los magistrados. El gobierno despótico tiene por principio el temor, como hemos dicho; pero en los pueblos tímidos, ignorantes y abatidos no hacen falta muchas leyes. Como el principio (y el medio) es el temor, el resultado es la tranquilidad: mas no es la paz, es el silencio; el silencio de los ciudadanos que pensarán rebelarse, pero que el gobierno siempre está dispuesto en reprimir.

Cuanto más tiránicos son los Estados, más influencia tiene la religión; ella es un temor añadido al temor. En los imperios mahometanos, es en la religión que los pueblos sacan, en parte, el respeto asombroso que tienen para su príncipe. En los países cálidos donde reina ordinariamente el despotismo, las pasiones se hacen sentir más pronto, y son también más pronto entibiadas. Los gobiernos no

Siluetas. HA MUERTO UN GENERAL

por MINGO

LA cosa se presenta bien, no va del todo mal. Han doblado las campanas por la muerte del General. ¿Qué General? Uno, cualquiera, pero han doblado las campanas, yo las he oído y me han molestado los oídos que captaban admirablemente las ondas sonoras de un gran concierto musical.

Un sepelio con acompañamiento de banderas y pendones. Muchas banderas y muchos pendones. ¿Un carnaval? No, un desfile de uniformes, de muñecos uniformados con marcial exhibición de las armas. Todas las armas de guerra. Todo el belicismo en marcha.

He oído las cornetas. He visto la muchedumbre a través de la televisión y el féretro del General. He visto la masa compacta de hombres, niños y mujeres, y ha corrido por mis venas un no se qué de rebeldía, que me ha hecho estremecer.

Más cornetas, tambores... Música. ¿Nada más? Sí; la gente apiñada para ver pasar el cortejo...

Y pasa el compás de una marcha militar... Y pasó y se acabaron las exequias. Se terminaron las honras fúnebres. Venció la muerte. Se enterró al General. ¿Cuántos en vida envió a la sepultura? La industria del armamento sigue en pie. No ha muerto. Hay juventud, hay carne humana, hay industria para el genocidio...

Y pensando en el mañana, salgo a la calle. No es la de ayer, aunque los edificios son los mismos. Hay nuevas generaciones, otras costumbres y otros vicios.

Se vive de prisa. La gente, no corre, vuela. Regresa de la última despedida al General. Se olvidó de otras obligaciones por rendir homenaje al «gran militar», al gran estratega, causante de centenares de muertos. No es nada. Hay que defender la patria. Hay que alimentar a los cañones.

La patria está de luto, negros crespones asoman en algunos balcones. Día de júbilo, no de tristeza. Los uniformes continúan marcando el paso. Mandan los militares y las campanas mandan.

Sonar de campanillas en las iglesias. Rezos por el alma del difunto. Este cuadro he visto. Esta impresión he sacado al pisar hoy la calle. No ha sido un sueño. La realidad ha sido. Año 1967: Murió un General. Las cornetas le acompañaron al refugio «eterno»...

Y, al regresar al lugar donde circunstancialmente habito, acudió a mi mente la idea de escribir algo, de decir algo a ese pueblo que se apiña para despedir a cualquier galoneado, sin que recuerde como ha vivido y a costa de quien ascendió y los motivos de sus ascensos. Hubo mucha sangre. Lo demás... Un militar.

A pesar de todos sus méritos jamás cogió el pico o la pala para hacer zanjas u otros trabajos. Sus botones dorados y sus estrellas blancas no se lo permitieron y a él tampoco le satisfizo probarlo. Era una personalidad. Un hombre de prestigio. El país le estaba reconocido. ¿Cómo la mentalidad?: Carros de asalto, fusiles, bayonetas, aviación: Patria.

Y en el siglo de las luces. En el siglo XX se multiplican las invenciones destructoras moral y físicamente. ¿La ciencia? Conquista del espacio para aniquilar a los habitantes de la tierra. ¿La Luna? Un cuento de las naciones interesadas en la exploración como medida especulativa. ¿Los trabajadores? Alegres y confiados. Esta es la visión perdurable, el presente desgraciado. El desencanto de los hombres humanistas. ¿Se cerraron las puertas para un paso más allá? ¿Avanza el pueblo? Hay muchos generales, demasiados entorchados y más miseria.

Desfile de calaveras y huesos carcomidos. Dá pena pensar en el mañana con tales materiales. ¿Pena? ¡No! ¡Coraje! Coraje debe haber en todos los hombres libres para acabar con esa decadencia de la responsabilidad. Coraje, para hacer frente a los privilegios creados por el capital. Coraje, para abrir brecha en la fortaleza de las desigualdades económicas y sociales. Coraje, para lanzarse definitivamente contra todos los Estados y Gobiernos. Coraje, para no eludir el combate presentado desde hace siglos a la clase explotada, al proletariado universal...

...Pero estas cosas, estas fiestas espectaculares o entierros con todos los honores de protocolo, establecidos como régimen de gratitud a las figuras de máxima solvencia guerrera, llevan en sí una especie de despilfarro económico, que el contribuyente paga como un bendito. Hay que demostrar a la opinión ajena que el agradecimiento estatal es grande; y sabe lo que hace y cómo lo hace, aunque lo hecho sea contrario a las exigencias del pueblo. Todo esto se va viendo y sufriendo desde hace muchísimos años. Todo esto ocurre y se aguanta pacientemente porque las leyes imponen su autoridad. Así se homenajea a los defensores de la patria capitalista, como recompensa a sus actividades sangrientas, donde procuraron estudiar la estrategia para causar mayores matanzas colectivas. La carrera del elemento militar es la carrera del humanicidio, de la muerte violenta. Es la industria bélica al servicio de una casta. Es la casta de la soberbia y el despotismo que mata y destruye. No puede catalogarse de otra manera en un mundo como en el que transcurren nuestros desventurados días.

¿Puede obtenerse más de las armas a las órdenes del Gobierno; mayores del Ejército, aviación y marina, que no sea cadáveres y sepulturas? ¡Ah! Pero son los protectores y salvadores de la Nación. Por esto dicen que están en servicio permanente, y, por esto, el Estado las venera y respeta.

Así también la pompa funeraria con arreglo a la graduación que tenía el difunto en el orden de mandar y planear las operaciones de la destrucción.

Ningún cambio a observar. en las escenas necrológicas antes de darle tierra. El discurso biográfico o panegírico dicho en el tono que el acto requiere por una figura del Gobierno en vigor. y el desfile correspondiente de la tropa. Muchas estrellas, galones y entorchados, y los soldados víctimas de estas especulaciones hipócritas y sentimentales, pues ha de suponerse que, estos soldados habrán maldecido al muerto infinidad de veces por las impertinencias que les está ocasionando. Para la multitud amante de esta curiosidad, esto no cuenta; menos al acompañamiento jerárquico que orgulloso y altanero desfila por delante del fallecido, expuesto sobre el armón de artillería de grueso calibre, en una de las célebres arterias de la ciudad, después de habérsele exhibido en capilla ardiente por espacio de cinco, seis o más días para que la gente del pueblo le contemplara. ¡Oh, sentimiento, candidez o atisbamiento popular que rinde pleitesía a un enemigo de la paz!

Ya se le dió sepultura: se le colocó en el sepulcro. Este hombre de guerra no volverá más a dirigir ninguna batalla, qué importa su muerte, otro le sucederá en el mando y el cañón seguirá retumbando.

B.D.I.C

ANTENA

39 AÑOS DE TIRANIA

LISBOA. — En 28 de mayo de 1928 el jesuita de levita Salazar se apoderó del Poder mediante golpe de Estado. La mala entente reinante entre los republicanos facilitó ese acto de fuerza de las organizaciones reaccionarias sostenidas por el clero, la banca y los cuartos de banderas. Salazar ha conseguido mantener su dictadura mediante el terror organizado de la P. I. D. E. Las prisiones coloniales — a las que se va y de las que no se regresa — han sido y siguen siendo imperativas. El campo de exterminio, Tarrafal, ha sido un ejemplo de lo que después serían los de Buchenvald y Mauthausen en Centroeuropa. El movimiento sindical-libertario de la Confederaçao General del Trabalho, con diario — *La Batalha* — en Lisboa, y semanario — *Aurora* — en Oporto, fue concienzudamente exterminado para beneficio indirecto del actual comunismo. La miseria portuguesa ha triplicado con Salazar, en comparación con el régimen de Alfonso Costa, siendo la ignorancia en Portugal más densa que nunca. Los crímenes políticos salazaristas han llegado a avergonzar a Europa. Goa se desgajó de Lisboa y Macao sigue lusitana por caridad de Mao Tse Tung. Las colonias de Angola y Mozambique dan guerra continua, y de no ser las desavenencias de los jefes rebeldes, ambos países ya habrían obtenido la independencia. Portugal está al borde de la ruina, y por eso su dictador consiente que la población campesina vaya a alimentarse al extranjero. El 1º de Mayo, continúa siendo prohibido... Otro balance de la dictadura salazarista no puede ser ofrecido.

A CONFESION DE PARTE...

ALICANTE. — Con vistas al turismo de verano y no para satisfacer al vecindario, el ayuntamiento ha montado una espectacular «Operación limpieza» a verificar en las playas. Una manera como otra de confesar que las arenas están sucias, como la conciencia franquista.

LOS AVIONES SUBEN MAS... DE PRECIO

MADRID. — La «Iberia», de acuerdo con el gobierno, ha decidido aumentar el precio del pasaje a 3 pesetas kilómetro relevando el de 2'50 que hasta aquí venía rigiendo. Ibiza rechaza airadamente la medida, que califica de «entuerto administrativo». El turismo, única fuente de riqueza de la ínsula, quedará gravemente comprometido.

LA LETRA CON TINTA ENTRA... EN LA CARCEL

BILBAO. — El cura Domingo González escribió un libro, «Dios... ¿en huelga?» en el que se ocupa del celibato y del sacerdocio progresista. El libro fue incautado por las autoridades y su autor procesado. De no mediar la Providencia (¡tan adormecida!) el sacerdote Domingo arriesga la cárcel.

MAS OBREROS ENMURADOS

BILBAO. — En la mañana del 27 de abril fueron arrestados en sus propios domicilios Antonio Prado, sindicalista metalario, Ignacio Unanue, de Sestao, y Angel Sanz, de Basauri. ¿Excusa autoritaria? Actuaciones ilegales.

REUNION ANTIRRACISTA

MADRID. — Centenares de alumnos de la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas se reunieron con compañeros norteamericanos y de otras naciones para adherirse a la campaña antiatómica y antirracista del comité Bertrand Russell. Se informó igualmente de los estragos de los bombardeos americanos contra el Vietnam y el Vietcong. A la salida del acto un centenar de estudiantes salieron a la calle en manifestación, quemando banderas americanas y el retrato del presidente Johnson. La policía asistió a las escenas en forma pasiva; no así por la tarde, que en situación protestataria parecida cargó contra grupos de estudiantes en las calles Serrano, Hermosilla, Coello y Goya, efectuando además algunas detenciones. En Oviedo fueron los estudiantes de Filosofía y Letras quienes se manifestaron en número de 200 contra la intervención norteamericana en Indonesia. Aquí los manifestantes fueron brutalmente cargados por la policía armada.

BANDERAS

MADRID. — Con gran extrañeza de los madrileños, en lo más alto del Casal Catalá de la calle Marqués de Riscal, junto a la Castellana, el día 27 de abril ondeó la bandera catalana, esa enseña que sólo de pensar en ella a la policía de Barcelona se le disparan todas las pistolas.

CONTRA EL «DESTINO»...

BARCELONA. — Después de la multa de 50.000 pesetas impuesta a su director, la revista «Destino» parece estar destinada a sufrir una sarta de dificultades de orden autoritario debido a cosas publicadas que desdicen de la libertad de imprenta otorgada por el «generoso» caudillo. Ultimamente el lápiz rojo se ha ensañado con un comentario literario de Pedro Gimferrer en el que se incluían unos versos del poeta argentino Aldo Pelegrini, dados a conocer originalmente en Buenos Aires. Por dicha causa a Gimferrer se le sigue proceso.

LA INDIGNACION SUBE DE GRADO

TARRAGONA. — El vino que exporta la provincia desde el año 1933 era graduado por el Laboratorio Químico de la Aduana tarraconense. Recientemente, por disposición de Madrid tales caldos deberán ser fiscalizados en Valencia, con cargas de viaje inútil, dilaciones de envío, y rotura expresa de envases. Primeramente la noticia se recibió con estupor, luego la indignación ha subido de grado.

El vino, no.

EL RICO QUESO...

BILBAO. — En prevención de nuevos casos de fiebre de Malta que se han venido notando en la provincia burgalesa debido al consumo del acreditado «queso de Burgos», y para evitar otros contagios que pudieran producirse también en Vizcaya, la atoridad sanitaria ha dispuesto la prohibición de dicho producto siempre que no venga acompañado de un salvoconducto veterinario.

EL HOMBRE Y SU SOMBRA

HUESCA. — Un hombre de las montañas vive completamente solo en un pueblo pirenaico abandonado, sin más compañía que un burro y las fieras del monte que de noche transitan libremente por las calles del lugar. Desde hace tres años vive en esas condiciones Rafael Mir Fuster, que ahora tiene 71 años de edad. El pueblo en cuestión es Grustán, situado a seis kilómetros de Graus (Huesca) en la cima de un picacho rodeado de profundos barrancos. Para llegar a Grustán hay que ascender durante hora y media por un camino de cabras. El pueblo tiene aspecto medieval en todas sus construcciones. Rafael Mir, el solitario pirenaico, se alimenta de lo que cultiva en un huerto y de algo que baja a comprar a Graus.

CONFERENCIA EN MARSELLA

EL domingo, día 30 de abril, tuvo lugar en Marsella la última conferencia del ciclo que con tanto éxito ha venido celebrando la F. Local de Marsella durante este invierno. La conferencia estuvo a cargo del compañero Muñoz Congost, que disertó sobre el siguiente tema: «Permanencia libertaria de la C.N.T. en el presente y futuro español.»

Ante una sala abarrotada de público, el compañero Luis Ursúa, en nombre de la F. Local, hace un breves palabras la presentación del conferenciante y al mismo tiempo, recuerda la conmemoración del 1º de Mayo, señalando lo que representa esta fecha histórica para los trabajadores.

El conferenciante empieza diciendo que para poder explicar la presencia de la C.N.T. en el futuro de España hay que tener en cuenta lo que nuestra organización ha representado en el pasado y la influencia que siempre ha ejercido entre el pueblo español. Nuestro problema, es decir, lo que se ha dado en llamar problema español, no puede desglosarse de los problemas del mundo, pero tiene la convicción que España es todavía el país, que mayores posibilidades ofrece para el renacimiento del espíritu revolucionario encarnado en el anarco-sindicalismo. La situación tan precaria que vive el proletariado internacional, se explica por la acción de las internacionales reformistas, que, entre otras cosas nefastas, han creado la ilusión de que dentro del marco de la sociedad capitalista, pueden los trabajadores, conseguir un nivel de vida elevado y estable gracias a la técnica y al maquinismo. Se exalta a la máquina, como si ella fuera la única capaz de resolver los problemas que el hombre tiene planteados. Se subordina todo a la productividad, deshumanizándola y dejándola huérfana de todo sentido moral.

La máquina debe estar al servicio del hombre y no lo contrario. Los recursos de que hoy dispone la Humanidad son inmensos, pero mal repartidos. Cita algunos ejemplos del despilfarro del sistema capitalista: el coste de un porta-aviones, equivale al valor de 12.000 escuelas; por el precio de un avión de bombardeo se podrían crear 25.000 plazas de maestro o construir 15.000 máquinas segadoras. Mientras, los hombres mueren literalmente de hambre en la India, en ciertos países de Africa y de América del Sur. Aludiendo a las campañas contra el hambre, organizadas por los gobiernos en colaboración con el capitalismo y la iglesia, cita el proverbio chino que dice: «Dadle un pescado a un hombre y le habréis matado el hambre del día; enseñadle a pescar y resolveréis su problema.» No está de acuerdo, con tales campañas hipócritas, que sólo llegan a procurar una taza de arroz a los hambrientos. Lo que se debe buscar, es la forma de proporcionar a países como, por ejemplo la India, los medios para resolver de una vez el problema del hambre. Las montañas del Himalaya poseen reservas hidráulicas inmensas que podrían aprovecharse para construir pantanos y regar grandes extensiones del territorio indio. Hay países con muchos recursos que no se aprovechan. Con el dinero que se emplea construyendo cohetes balísticos se podría acabar de raíz con el problema del hambre.

Transcribe unas frases de Pauwels, director de la revista «Planète» en las que dice: «El progreso occidental es una realidad. Depende de nosotros, que ésta sea buena o mala. Cuando me siento en el sillón de un «Boeing» estoy orgulloso de ser un hombre de mi tiempo.»

Cuando ese señor viaja frecuentemente en avión o se pasea en un coche con su chófer, puede muy bien sentirse orgulloso de su época, pero no pueden sentir el mismo orgullo los emigrados españoles y portugueses que se ven amontonados, en la estación del Norte de París, esperando durante largas horas el tren que ha de conducirlos a los lugares de trabajo, ni los habitantes de ciertos pueblos de la provincia de Almería. Sólo se habla de la técnica, pero pocos se preocupan del hombre. Si hay quien dice que está orgulloso de esta civilización, a nosotros no nos convence aunque haya alguien que vaya a la Luna o a Marte. A la mayoría solo nos llegan las migajas de esta civilización que tanto se alaba. Nosotros la negamos, como también la niegan los jóvenes del mundo entero, esta generación que lo rechaza todo. ¿Cuántas canciones no se oyen hoy, que demuestran su inconformismo y su rebeldía, que lo demuestran aún que sólo sea, con su falta de higiene? Esta civilización tampoco la aceptan los negros de América ni de Africa del Sur, ni los judíos ni los musulmanes de detrás del telón de hierro, y no lo aceptan porque solo conocen de ella el lado malo.

Se mira hacia las estrellas y no hacia el hombre. Hay que romper las cadenas que le atenazan, romper la visión colorada del presente. Se asiste al fracaso de la democracia, al fracaso del totalitarismo, pues ninguno de los dos pueblos pueden resolver los problemas de cada país. Hay violencia por todo el mundo: golpes militares, guerras, etc. La juventud actual necesita una orientación, pero ésta sólo puede ser un ejemplo viviente. Es escéptica y no cree en nada. Hace falta que haya un país que rompa el cerco capitalista y estatal y demuestre lo que es capaz de hacer el anarco-sindicalismo. Este país puede ser España.

Lee un largo extracto de un escrito de Proudhon para demostrar la intromisión del Estado en todos los actos de la existencia del individuo. Desde el nacer hasta el morir, estamos sellados y controlados por él, y es una solemne mentira decir que el pueblo es libre y soberano. Si fuera libre sobraría el Estado. No vamos a decir que es igual democracia que totalitarismo, todo es relativo. La diferencia está en que en la democracia el poder económico está en manos de una minoría que domina el poder político, mientras que en el socialismo de Estado ambos poderes están en las mismas manos.

Nosotros queremos sustituir la organización estatal por el contrato libremente consentido entre las partes contratantes. Estos contratos se entrelazan entre sí, como se entrelazan las ondas en las aguas de un estanque. Esta es la concepción federalista: conjunto de contratos en perfecta armonía, desarrollándose en fases sucesivas que nacen considerando al hombre en su doble aspecto de productor y de ente social. Su base: el municipio y el sindicato. Cita a las colectividades de Israel y los ensayos de autogestión en Yugoslavia y Argelia, como soluciones para el futuro, si pueden sacudirse la tutela estatal.

Habría que dar un ejemplo de construcción libertaria en la coyuntura actual qu esirviera de estímulo y ejemplo a los demás pueblos. Cree que a pesar del franquismo, España puede ser el país que dé este ejemplo. En España la tradición libertaria viene de lejos. Por razones geográficas, el español es, por esencia, anarquista. España no es una, sino múltiple. Hay lo menos catorce Españas. Al llegar aquí, el orador lee varias páginas de un libro que tiene en preparación. En tonos líricos hace una descripción de la naturaleza de las diversas regiones de España y del carácter de sus moradores.

Habla de los usos y costumbres de la España vecinal para aprovechamiento de los pastos y tierras comunales. Evidencia que la tradición colectivista de los pueblos ibéricos es antiquísima. Considera que la sublevación acaudillada por Viriato tuvo un carácter social y que los iberos defendían en ella sus privilegios y costumbres frente a los que, al amparo de la invasión romana querían suprimirlos.

Los romanos no pudieron establecer en España un poder centralizado y tuvieron que dividirla en varias regiones. Desde el siglo VII aparecen los fueros u ordenanzas locales, no debiendo los vecinos obediencia a ningún poder superior. Se procede al reparto periódico de tierras y los pastos son comunes. En la época feudal aparecen las cartas pueblas, que establecen las relaciones entre los pueblos y los nobles. En el siglo XV los Reyes Católicos establecieron en Granada que cada vecino podría cultivar todo terreno inculto. La tierra no le pertenece pero sí los productos que saque de ella. El reparto de las aguas establecido por los árabes en Valencia presenta características netamente colectivistas. Fue España quien aceptó la civilización de los árabes, no porque éstos hubieran conquistado el país por las armas sino que la conquistaron por su manera de vivir. En Cataluña, desde la Edad Media han existido lugares donde el trabajo siempre ha sido colectivo.

Las Cortes siempre han jugado un papel preponderante en la historia de España. Es conocida la frase clásica que dice: «Nos, vale tanto como vos, y todos juntos más que vos». Durante la invasión napoleónica, deshecho el poder central, son las juntas municipales las que declaran la guerra al invasor.

En 1936 es el pueblo español el que se lanza a la calle para hacer frente al alzamiento fascista. Cuando se planta en la calle sin ningún control es capaz de organizar la producción y defenderse contra el fascismo. Precisamente por esto el capitalismo internacional tiene interés en silenciar toda la actuación de la C. N. T. en el interior de España. La prensa internacional, al referirse a las actividades antifranquistas de España, habla de los comunistas, de los católicos, de la A. S. O., de las comisiones obreras, pero nunca habla de las actividades de la C. N. T. El problema español posiblemente se hubiera ya solucionado si se hubiese tenido la seguridad de que con un simple cambio de régimen quedaba arreglado. Pero la C. N. T. no se adaptará a un régimen que deje en pie las estructuras actuales de la sociedad española. En España no se resolverá ningún problema sin una revolución profunda. En nuestro país no puede haber libertad mientras los obreros en los pueblos campesinos tengan que presentarse cada día al mercado de esclavos para encontrar un regreso que los quiera explotar, y mientras no desaparezcan los suburbios de chozas que rodean a las grandes ciudades.

En cada época los problemas presentan diferentes facetas distintas, pero nosotros partimos de un ideal y a él debemos ajustar constantemente nuestra conducta. El capitalismo intenta resolver a su manera los problemas que tiene planteados. Lo que quieren hacer una docena de políticos ¿por qué no lo podemos hacer nosotros que somos millones de trabajadores? Para hacer esto es necesario tener un punto de partida y éste puede ser España. No somos sólo nosotros los que estamos convencidos de ello; los políticos también lo están. Interesa mucho hacer desaparecer el anarcosindicalismo español y ponen en práctica todos los medios para lograrlo. Somos un peligro constante para los intereses creados y depende de cada uno de nosotros que no logren su objetivo. En gran parte depende también de la militancia del exilio. Lo que parece que no tiene mucha importancia hoy, como por ejemplo, militar en las Locales y asistir a las reuniones. La tiene para la supervivencia de la C. N. T. Si los ocho mártires de Chicago y las víctimas de Montjuich hubieran pensado igual, no se habría adelantado nada. Hay que tener voluntad y constancia en la actuación. Con estas condiciones, unidos a los compañeros de España, formando un solo bloque, la continuidad de la C. N. T. está asegurada. No hay permanencia en la C. N. T. si no la hay en su militancia. La C. N. T. es una garantía para España, es una garantía para el mundo y no lo debemos olvidar nunca. No sólo lo debemos hacer para nosotros mismos, sino pensando en nuestros hijos y en los hijos de nuestro hijos.

CORRESPONSAL

1º DE MAYO SANGRIENTO EN ESPAÑA

EL FASCISMO NO PUEDE DAR MAS QUE ESO

EL día 1º de Mayo, en San Sebastián, una importante manifestación compuesta por trabajadores y estudiantes fue violentamente interrumpida por una compañía de guardias de la Policía Armada, que se empleó de momento, porra en mano, contra los componentes de aquella demostración perfectamente pacífica. No logrando disuadir a los agredidos de su derecho a proclamar en la calle sus preferencias sociales y políticas, el capitán de la fuerza franquista ordenó a sus subordinados que dispararan contra la gente, barbaridad que los guardias ejecutaron porque la disciplina es — para ellos, pobres autómatas — superior a la salud de las personas desafectas al franquismo. Ante agresión tan inopinada como salvaje, la multitud se retiró sin desorden, imprecando a la fuerza llamada pública una falta de humanidad desconocida incluso en Cafrería.

Por su parte, el jefe de la fuerza aduce que su tropa estuvo en un tris de ser agredida, habiendo ordenado para desgajarla que disparara al aire. Que no fue así lo demuestra el hecho de un estudiante — Miguel Salazar Querejeta — gravemente herido y la existencia de otros heridos de menor cuantía, detenidos unos y curados en sus respectivos domicilios otros. Ello sin contar los contusos habidos momentos antes a resultas de las cargas contra los manifestantes, de lo que más arriba se hace referencia.

La indignación en San Sebastián es grande, pues contra cuanto se diga en descargo del jefe de la Policía atacante, nadie ignora que el gobernador había dado orden de no permitir manifestaciones ni estacionamientos ciudadanos en la vía pública al precio que fuera. En cuanto al carácter tranquilo de la demostración callejera, son numerosos los turistas extranjeros que lo atestiguan, siendo de notar, de paso, que una treintena de éstos sufrieron, asombrados, las iras de los guardias sobre su piel a causa de los porrazos recibidos.

Se cuenta que numerosos manifestantes, en particular mujeres, que creyeron hallar refugio en la iglesia cercana de Santa María, fueron expulsadas violentamente de ella por la guardia pretoriana que sin respeto a dios ni a san Pancracio habían penetrado en la misma. Otro detalle que denuncia la alevosidad de esa tropa franquista, lo da el hecho de que el estudiante hospitalizado fue herido en la nuca, lo que quiere decir que no daba cara a la fuerza desatada.

Solamente en San Sebastián hay más de ochenta detenidos, ninguno de ellos perteneciente — ¡se comprende! — a la autoridad agresora.

En Barcelona la propia Policía Armada cargó también contra otra manifestación de trabajadores que replicaron a ladrillazos, resultando magulladas una cuarentena de personas y detenidas otras sesenta. La manifestación prosiguió a su manera, mas en esta ocasión la fuerza franquista no vació — por el cañón — sus armas.

En Sabadell hubo igualmente manifestación agitada, con encuentro muy duro sostenido por el pueblo contra la policía. Hay gran número de presos y heridos, entre éstos últimos un teniente y cinco números de la Policía Armada.

En Málaga, Valencia y otras ciudades hubo demostración popular de 1º de Mayo, en todo caso orientada hacia la libertad de los españoles y el derecho a la asociación que corresponde tanto a los obreros como a los estudiantes. Hubo ocho heridos en la capital levantina y detenciones ahí, en Málaga, Madrid y otras partes del mapa hispano. En la propia capital de España y durante la manifestación primomayística de la tarde, a causa de la agresión policíaca fue duramente tratado a vergajazos el periodista O'Brien, corresponsal de la agencia americana Associated Press. En la protesta de los periodistas extranjeros efectuada ante las autoridades pertinentes, consta que O'Brien había mostrado a la policía agresora la carta acreditadora de su corresponsalía.

¡Vayan ustedes con papelitos legales a los nostálgicos de Hitler y Mussolini!

y de las leyes

serían, no sabrían ser injustos, sin leyes: mal incurable, porque reside en el remedio mismo.

Se castiga la desobediencia a la ley porque la desobediencia a la ley es un crimen enorme. Y no es cuestión de corregir al culpable, sino de vengar a la ley, al que manda. Estas ideas son sacadas de la servidumbre, y vienen, sobre todo, de que el que manda, siendo dueño de todo, casi todos los crímenes se cometen directamente contra sus intereses. La deposición de dos testigos es suficiente para el castigo de todos los crímenes. La ley los cree como si hablaran por la boca de la verdad. Se ha querido hacer reinar las leyes por la fuerza; pero lo que es añadido al despotismo ya no tiene fuerza.

Hablamos ahora de la república federativa. Esta forma de gobierno es una convención, por medio de la cual varios cuerpos políticas consienten a hacerse ciudadanos de un Estado más grande que quieren formar. Es una sociedad de sociedades. El resultado es lo admitido en geometría: que cuanto más extensión tienen los cuerpos, más es relativamente pequeña, su circunferencia.

No hay ninguna palabra que haya recibido más diferentes significaciones, y que haya conmovido los espíritus de tantas maneras como la palabra «libertad». Después de 1789 las repúblicas han hecho una extraordinaria consumación de esta palabra, pero se han olvidado completamente su contraria: la «servidumbre». Los unos la han tomado (la libertad) para la facilidad de deponer a aquél a quien dieron un poder tiránico; los otros por el derecho de estar armados tener las manos que ejercen sus injusticias. En el gobierno despótico, el Poder pasa todo entero en las manos de aquél a quien se le confía. En estos gobiernos, donde se abusa igualmente del honor, de los puestos y de los rangos, se hace indiferentemente de un príncipe, un granuja, y de un granuja un príncipe.

En los gobiernos hay necesariamente distinciones en las personas, y es menester que hayan privilegios. El despotismo se basta a sí mismo y todo le es posible a su alrededor.

Los hombres serían todos iguales en una sociedad anarquista, y los hombres son iguales en una sociedad despótica: en el primer caso sería, porque todos serían libres; en el segundo caso porque todos son esclavos. En los Estados despóticos no hay leyes: el que manda es su propia regla. En república hay muchas leyes: el que manda es el Pueblo. Para el enemigo de las leyes tanto monta. Pues las leyes son inútiles: si la sociedad está sana, no las necesita; si está podrida nada remedian. Si las leyes son *buenas* ¿para qué cambiarlas, y si son malas porque imponerlas? Hay dos géneros de corrupción: el uno, cuando el pueblo no sabe vivir sin leyes, el otro cuando es corrompido por las y poder ejercer la violencia; éstos, para el *privilegio* de no ser gobernados más que por un hombre de su nación o por sus propias leyes. Estos otros, han unido este nombre a una forma de gobierno, y le han excluido las demás. Los que gustaron el gobierno republicano, la han puesto en este gobierno; los que gozaron del gobierno monárquico, la han colocado en la monarquía. Enfin, cada cual ha llamado *libertad* el gobierno que estaba conforme a sus costumbres o a sus inclinaciones. Por último, como en las democracias el pueblo «parece» poco más o menos, hacer lo que quiere, se ha puesto la libertad a este género de gobiernos; y se ha confundido el *poder* del pueblo, con la *libertad* del pueblo. Es verdad que en las democracias, el pueblo, parece hacer lo que quiere; pero la *libertad* política, de ninguna manera consiste en hacer lo que se quiere. En un Estado, es decir, en una sociedad donde hay leyes, la libertad solo puede consistir a poder hacer lo que se «debe» querer y a no estar obligado de hacer lo que no se «debe» querer.

La democracia y la aristocracia no son pues, por su naturaleza, estados libres. La libertad filosófica consiste en el ejercicio de su voluntad, o por lo menos, en la opinión que uno está, que se ejerce su voluntad. El buen sentido consiste mucho en conocer los matices de las cosas. Además, no es cuestión, ni se pretende aquí, de agotar el asunto, de tal modo, que no se deje algo que hacer al lector. No se trata solo de hacer leer, pero de dejarle tiempo para pensar.

JUAN

(Continuará)

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs., Pídase a esta Administración o a

UMBRAL

Sumario del número 64:

XX : PRECURSORES DE LA REVOLUCION MEJICANA.

Vladimir Muñoz : PRECURSORES. CHARLES JOSEPH ANTOINE LABADIE.

J. Sevilla : LA POLONIA DE CHOPIN, ROMANTICA Y MARTIR.

Victor García : CEILAN, INSULA DEL TE Y DEL BUDA.

H. Plaja : «UTILES DESPUES DE MUERTOS» (Los libros).

José Viadiu : HUMOR INGLES.

Juan Ferrer : DEL VIVIR DISPERSO.

Nano de Sabadell : CONTRA LA ETIMOLOGIA, CON EL PUEBLO.

Max Nettlau : FASCISMO, SOLISTAS AUTORITARIOS, TRABAJADORES Y LIBERTARIOS.

C. Vega Alvarez : PRIMAVERA AUSENTE (poesía).

E. Valls : HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE LA CONCIENCIA LIBRE.

Domingo Rivero : FERMIN SALVOCHEA (soneto).

José Agustín Goytisolo : POESIA CATALANA CONTEMPORANEA.

Han Ryner : LA SABIDURIA RIENTE, en folletón encuadernable (penúltima entrega).

Noticiario, Libros, La Televisión, grabados alusivos, etc.

Un número tan conseguido como los anteriores.

Sólo cuesta 1 F.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

COMUNICADOS

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta comisión invita a toda la militancia de la región y a todos los compañeros en general, como así también a todos los simpatizantes de la C. N. T. a venir numerosos como siempre al *Mitin de Alianza Sindical*, que tendrá lugar el día 21 de mayo en la sala Victor Hugo, 58, rue de Sèze, mairie del 6e, Lyon.

Harán uso de la palabra por la C. N. T., R. Liarte y por la U. G. T., un destacado militante de esa organización.

NOTA: Viniendo de Perrache con el car nº 7, apearse en la plaza Klebert, y a 50 metros se encuentra la sala.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Reunión de los militantes de esta agrupación el domingo 21 de mayo en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general con el importante tema: Sugerencias para el próximo Pleno Intercontinental, el domingo 14 de mayo a las nueve de la mañana en el local de costumbre.

NUCLEO DE PROVENZA

JIRA CAMPESTRE

Tendrá lugar el domingo día 28 de mayo de 1967 en el Château de la Barben, Pélissanne. Habrá juegos infantiles, música retransmitida por altavoces, charla sobre un tema de actualidad, radio-crochet.

La zona A de propaganda y la Comisión de relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el exilio — Asociación internacional de los Trabajadores — invitan cordialmente a todas las Federaciones locales, afiliados, familiares y simpatizantes, para que asistan numerosos.

¡Todos a la Jira de la C. N. T.!

F. L. DE TOURS

Celebrará asamblea el 21 de mayo a las 9 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE MARSELLA

Con objeto de asistir a la Jira campestre organizada por la Zona A de Propaganda y la Comisión de relaciones del núcleo de Provenza de la C. N. T. de España en el exilio, este secretariado tiene alquilados varios autobuses para trasladarse al Château de la Barben, cerca de Pélissanne, el domingo día 28 de mayo de 1967.

Las inscripciones serán recibidas todos los días de la semana de tres a siete de la tarde y los domingos por la mañana en nuestro domicilio social, 12 rue Pavillon, segundo piso.

El precio es de 8 francos ida y vuelta.

La salida de los autobuses se efectuará a las siete en punto de la mañana del Cours Saint Louis - La Canebière.

F. L. DE PARIS

Domingo 14 de mayo, continuación del COLOQUIO a las 9 de la mañana. Sería interesante la presencia puntual de los participantes para evitar que el COLOQUIO tuviera que prolongarse por la tarde.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Sanahuja, *Vitry, 10*; Candido Cacho, *Tignaux*, 10; X., *París*, 1; Juan de Orán, *Aix en Provence*, 10; Calvet, *la Rochelle*, 15; Henri Bas, *Castres* 2,50; Peinado, *La Charité (Nièvre)* 15; Serrarols, *Lima (Perú)* 15; Palencias, *Courbevoie* 5. Total 83,50.

— CRONICA — DE UN REVOLUCIONARIO

Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA

por Pedro VALLINA

Precio: 2,80 F.

SERVICIO DE LIBRERIA

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», James Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», idem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», idem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», idem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Pasión y poesía», C. Carpio ..	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari ..	18,50
«Sangre Negra», R. Wright ..	20,00
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II ..	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	8,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56. 15 % a paqueteros y F. L.

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.

Es una edición «Umbral».

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

Estela del 1° de Mayo

LA C. N. T. ha conmemorado, en la villa de París, el 97 aniversario de los Mártires de Chicago. Por la sindical francesa pero raron un joven universitario, otro joven, secretario del Syndicat de la Sécurité Sociale, y el secretario general de la entidad. Por la C. N. T. española hollaron la tribuna el secretario de Cultura y Propaganda Zona Norte, y un representante ocasional de la A. I. T. El público, todo de casa, esto es, tan ilustrado como los oradores.

No fue un acto masivo, un llenazo, una manifestación multitudinaria. No hubo bulto ni arrullo, eso tan propio del rebañismo político-sindicalista. Tuvimos, eso sí, salita llena, por convicción de «estar», por gana, irreprimible, de mantener en alto la idea, por afirmación de una verdad que está muy por encima de las actuaciones falsas, retrógradas, pordioseras. Se está multitudinariamente, en un sindicalismo que ya no exige, que implora. En un sindicalismo sin confianza en sí mismo por lo que ruega, solicita y besa la mano a jurados, presidentes, diputados y ministros, para que solucionen un conflicto, una huelga, una diferencia, un problema. Se está, internacionalmente, renunciando al espíritu de clase, a la fuerza de presión del proletariado, para convertir el sindicato en una oficina más, conectada o conectable a la maquinaria del Estado. ¿Por qué los sindicatos obreros de abolengo marxista abonan que las grandes empresas de cada país sean nacionalizadas? Porque socialistas y comunistas anhelan una sociedad «nueva» regida por el Estado. Los primeros, fieles a su candidez democrática, los segundos, para que la democracia burguesa les sirva las realizaciones poscapitalistas en bandeja.

Carlos Marx insinuó en la Internacional ir hacia el comunismo libre, sin Estado, a medida que éste se convirtiera en innecesario. Es la promesa de todo político izquierdista. Después... El después ya lo tenemos presente. Cincuenta años de comunismo en la U. R. S. S., y el Estado está allí más petrificado, más estabilizado que nunca. Está claro, pues, que la finalidad del sindicalismo orientado por marxistas tiende a la perfección del Estado, no a la derogación del mismo. En cuyo caso, las multitudes ya pueden manifestar, ya pueden exhibir pancartas solicitadoras de esto o de aquello, en primeros de mayo o en los días que sea, puesto que con burguesismo o comunismo, motivo para disconformidades y protestas lo tendrán para toda la vida.

En el mitin de 1° de Mayo que da base a este artículo, se cargó el acento, atinadamente, sobre el abandono de la acción directa por seducción de la base múltiple, ese recurso moderno, reformista, que moderno ya lo fue en el tiempo de las Germanías, y que por acción viril de los agermanados ya cayó entonces en desuso. El reformismo, la acción paciente, pedigüeñista resucitó, españolmente, en los años de Fernando VII el Déspota, llegándose a gritar, por pánico al Amo, «¡Vivan las cadenas!» Tal vez el símil sea fuerte; mas expresa, sin embargo, un estado de decrepitud, de insuficiencia popular totalmente opuesto, absolutamente contrario, al espíritu de acción directa, reivindicativo y revolucionario, que ya revolucionarios de regreso tratan de modificar, de « estudiar » por si tuviera empalme, nuestro sindicalismo, con el espíritu legista que en España procede de un sociólogo de derechas, Eduardo Dato, promotor de la Ley de Accidentes del Trabajo, coautor del Instituto de Reformas Sociales, del Tribunal Industrial, el todo para « protección » de obreros, sin que nadie de nosotros, socialistas o bakuninistas, nos declaráramos en favor de Dato, todo lo contrario.

El proletariado tiene caminos a seguir, pero uno solo que conduzca a su libertad completa: la Revolución Social. ¿Para enfrascarnos en propagandas de ésta con desdén de las realizaciones positivas? No. Realizando cada día, pero dejando a jurados, diputados, líderes y estadistas detrás de la C. N. T., jamás delante de ella. Exactamente igual que cuando el Estado español proclamó la jornada legal de ocho horas... que los trabajadores ya disfrutaban por habérsela arrancado anteriormente a la burguesía.

DISCOS

En este 1° de Mayo hemos tenido invasión de « muguet » (lirio del valle) democrático. *Tal como suena. El « muguet » es una florecita encantadora, discretamente perfumada, no necesitada de que la democraticen. Ella está ausente de las tonterías humanas, y mucho más de las consignas de Partido.*

Porque fue un partido quien partió tal hierba por el tallo para luego « democratizarla », es decir, venderla unos sueldos más baratita que los mercaderes concurrentes. El Partido partió cantidad de esa hierba y la repartió entre vendedores del Partido, que acto seguido partieron hacia los puestos, para partirles el alma a los negociantes que ofrecían manojito por seis reales y tuvieron que « democratizarlo » a peseta. Yo he tratado de encontrar este capítulo liriovallense en «El Capital», de Marx, sin, naturalmente, hallarlo. El gran Karlos no estaba por flores, es decir, por democracias de jardinería. A lo sumo, fundiendo esa obra férrea que es «El Capital» podríamos obtener, más o menos democráticamente (según el precio impuesto por los fundidores) cactus y cardos de acero, con cuyo material puntoflorido artesanar una corona depositable en la tumba de las aspiraciones finalistas del proletariado.

Póngase ya la corona del Partido y partamos.

Con la satisfacción de que el presunto cadáver aún no está dentro.

LEIDO EN LA PUERTA DEL SOL:

C. N. T. A. I. T.

A LOS TRABAJADORES, AL PUEBLO

La lucha social es signo de emancipación internacional

LA historia de la lucha por el Derecho humano y la justicia social está escrita con la sangre de los hombres más hidalgos y abnegados que han hecho del género humano una especie digna y sagrada sobre la tierra. Sin los grandes luchadores por la razón y la verdad aún estaríamos en la selva. Este 1° de Mayo no es un día de carnaval franco-falangista para ensalzar a San José Carpintero, presentándolo como padre amantísimo de los trabajadores encadenados por la dictadura que nos desgobierna y rebaja a todos los españoles. Hoy es una jornada de lucha por la convivencia social y humana dentro de una sociedad más justa y más libre. Es el día que escalonado en el tiempo y el espacio se convierte en Heraldo de emancipación de los que sufren injusticias y los que padecen los zarpazos de la opresión. No queremos paternalismos castrados; no admitimos mentidas promesas, sabemos que hemos de conquistar nuestros derechos con ahínco y gallardía; y nuestro fin es de redoblar energías y fuerzas para la batalla permanente por la liberación de los hombres y los pueblos.

Los trabajadores no debemos luchar desunidos. La desunión ha sido siempre la causa de nuestra derrota. Pero debemos unirnos los que trabajamos y producimos; los que queremos instaurar un mundo mejor, independizado del fanatismo religioso, de la esclavitud capitalista, de la tiranía totalitaria y estatal. La clase obrera representa una causa justiciera y humanista que no puede fracasar. Por defender esta bandera de liberación hemos dado y ofreceremos los mayores sacrificios. Pero que lo sepan propios y extraños: la libertad no se doblega, la justicia social no se arrodilla ante los altares corrompidos de la tiranía. Nosotros no hemos nacido para traicionar. La traición es irredimible. Somos los representantes más fieles de la dignidad social porque formamos parte de una Organización consciente y responsable: la C. N. T., amiga de los intelectuales libres, de los desheredados rebeldes, de todos los hombres justos. La C. N. T. es la presencia moral de la España nueva.

La indiferencia y el miedo de las capas medias de la sociedad no debe continuar persistiendo. Los intelectuales toman conciencia de su deber y redoblan la lucha contra el dictador y sus huestes. Los estudiantes no cesan de combatir por el Renacimiento de la cultura española, gloria y luz de la cultura universal. Obreros y campesinos de Castilla, de nuestras dos Castillas: No debemos pasar la existencia criticando al gobierno, pero a media voz. La debilidad social es la antesala de la esclavitud. Hay que reaccionar con coraje y valor. Debemos luchar contra el miedo. Decir la verdad cueste lo que cueste. Organizarnos cada día más y mejor para librar el combate decisivo contra el absolutismo fascio-falangista. Castilla ha sido siempre un pueblo de hombres enamorados de la libertad, y ésta se pierde por falta de combatientes. No admitamos el silencio culpable. Rechacemos lo que es peor aún, si cabe: el contubernio con los enemigos de nuestro pueblo. La C. N. T. no se entrega ni se desmoraliza. No se corrompe porque lucha y combatirá mientras la huella del último lacayo de la tiranía ensucie la tierra libre y recia de España.

Trabajadores del músculo y el intelecto: Este 1° de Mayo es una jornada de lucha y de protesta contra los déspotas que nos oprimen; es el anuncio de una manifestación creciente de ciudadanía responsable, puesta la mirada en un porvenir venturoso y feliz para el país. Los pueblos grandes no se rinden ante el despotismo. Castilla ha sido un pueblo de liberadores y ha de marcar la pauta a seguir, no aceptando nada que sea entrega, capitulación ni traición. La lucha por la justicia social es permanente y en esta trayectoria firme y segura está la Confederación Nacional del Trabajo, llamando a los hombres para que se incorporen a la causa manumisora de los oprimidos y vejados por el despotismo de casta. España no puede ser el pantano del estancamiento, del lodo, de los insectos, la podredumbre y la corrupción política de los nuevos señores de la pereza y la anticultura.

¡Despierta, Castilla! Ponte en pie y cabalga por la justicia y la libertad. España está herida de muerte y debemos salvarla. Necesario es levantar la cabeza; hacer luz y más luz para que el hombre español sepa hacia donde encaminar sus pasos. El tiempo cuenta y el trabajo nos llama a todos. Contra la conjunción de tinieblas hay que aunar energías, unir voluntades y cohesionar esfuerzos. Nuestra central sindical, federalista y libertaria, símbolo viviente del auténtico sindicalismo revolucionario español, saluda a los incluadicables y egregios intelectuales, a la valiente muchachada estudiantil, a los campesinos infatigables, a los obreros y obreras que luchan por un inmediato hundimiento del régimen de barbarie fascio-falangista.

Todos unidos por la libertad; todos juntos contra la opresión.

¡Viva el 1° de Mayo, jornada de lucha por la paz, la justicia social y la emancipación económica, social y política del género humano!

El Comité Regional del Centro.

LEIDO EN LA PLAZA DE CATALUÑA:

C. N. T. A. I. T.

La Confederación Nacional del Trabajo de Cataluña a la clase obrera y al pueblo en general

EN este 1° de Mayo de recuerdo y emulación, las fuerzas del trabajo que luchan por el Derecho y la Justicia social, deben estar preparadas para reiniciar el gran combate emancipador. No es este día símbolo de concordia entre los explotados y los explotadores. Por el contrario, es una jornada de recuerdo indeleble, de lucha sin tregua ni descanso consagrada a la conquista de nuestros objetivos más preciados: la libertad del hombre, los derechos humanos, la reivindicación de las conquistas obreras limpiamente adquiridas a través de años de combate librado frente a las fuerzas violentas del Estado unitario y el capitalismo parasitario y antieconómico.

La C. N. T. envía su Mensaje de esperanza y manumisión a todas las voluntades inquietas e infatigables; a los intelectuales que honran con el ejemplo de su trabajo y la trayectoria de su conducta al mundo de las ciencias y las artes; al pueblo de Cataluña, paradigma de las libertades ciudadanas que no cesan de luchar contra el imperio de la tiranía centralista y avasalladora. Nuestro combate no ha terminado. No acabará mientras exista un verdugo y un mártir, un esclavo y un opresor, un dominador y un liberto.

Pueblo de Cataluña: no duermas; despierta y ponte en marcha. En tu recia geografía y en los pliegues gloriosos de tu historia, tienes el decálogo sublime del Derecho a las cosas más nobles que contiene la existencia. Vuelve a demostrar el valor cívico-moral de tu personalidad. De tu tierra ha salido el Mensaje justiciero que ha puesto en vilo al mundo del trabajo. Un pueblo de tu naturaleza no puede decepcionar a nadie sin antes negarse a sí mismo.

El mito de las elecciones sindicales no ha tomado cuerpo en la conciencia responsable y consciente. La farsa del llamado referéndum se ha estrellado contra la voluntad popular. El régimen usurpador y absolutista no ha conquistado posiciones en la Cataluña amante de todo lo noble y generoso que su carácter social y personalidad libre contienen y encarnan.

Ningún pueblo es esclavo cuando quiere ser libre. La clase obrera de Cataluña debe redoblar esfuerzos y energías para poner fin al imperio decadente, representado por el maldito y siniestro sistema franco-falangista. El porvenir se conquista luchando activamente en el presente. El miedo a las injusticias no puede entumecernos, ni el terror gubernamental debe acallar nuestras voces unidas en un Himno gigante y arrollador.

Por la libertad y la justicia, así como por el renacimiento de la cultura y el resurgir venturoso de nuestro pueblo, tenemos el deber de arriesgar y sacrificar todo lo que poseemos. Cataluña, cuna de la autonomía funcional y luminaria del sindicalismo revolucionario; laboratorio de experiencias federalistas y vergel de las enseñanzas sociales más grandiosas de la historia universal, há de ser, hoy como ayer, la corriente caudalosa y profunda que lleve a todos los pueblos de la Península Ibérica el despertar manumisor que anuncie la victoria definitiva de la causa del bien general que los hombres justos y rebeldes representamos.

Queremos la paz para todos los pueblos. Nuestro grito de lucha es: ¡Guerra a las instituciones totalitarias que no nos dejan evolucionar! Queremos situar a Cataluña y a España en el centro determinante del progreso europeo e internacional. Luchamos para que nuestros pueblos federados no estén separados del mundo ni alejados de la civilización científico-técnica, moral y evolutiva. Pretendemos que avancen hacia una sociedad justa y libre.

¡Por la C. N. T., expresión genuina del pueblo catalán!

¡Viva el 1° de Mayo, jornada de lucha por la justicia social!

¡Viva la clase obrera y el gran pueblo de Cataluña!

El Comité Regional.

chispas

Las Hermandades de Obreros Católicos celebraron el 1° de Mayo. En la Iglesia.

⁂

Franco dispone el 1° de Mayo de San José Obrero.
Y la feligresía confunde San José con el 1° de Mayo.

⁂

A ese San José Obrero hay que exigirle definición de oficio.
Lo cual aclara un cofrade:
— Carpintero.
¡Ah, pájaro!

⁂

El 1° de Mayo se ha convertido en una fecha holgazana.
Por ello también los holgazanes la celebran.

⁂

Cierto que el proletariado necesita una fiesta nacional.
Gracias a Franco, en España la tiene, sirviendo de toro en la fiesta indicada.

⁂

El 1° de Mayo indica el triunfo de las 8 horas.
El resto del año refrenda la victoria de las 10 horas y media.

⁂

Sobre el obrero, la Nevera ha obrado con más eficacia que el Mauser.

⁂

«Hay que revisar el significado del 1° de Mayo.»
Hágalo el revisador de contadores.

⁂

Habría que ver si las guerras de 1914, de 1939 y las que los atomistas preparan, tienen algo que ver con el 1° de Mayo.
No fuese caso de que hubiese que ahorcar nuevamente a Lingg, Parsons, Fielden, Spies y Engel, para que un 1° de Mayo nuclear sea posible.
Con la mentalidad al uso, no sería imposible.

CHISPERO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

MIENTRAS EL HAMBRE HACE ESTRAGOS

CUANDO las cifras oficiales ofrecen detalles es casi seguro que la realidad ha de abarcar un mayor volumen. Ha declarado, en Nueva York, Herbert Waters, que al parecer dirige uno de los organismos que en el seno de las Naciones Unidas llevan a efecto campaña contra el hambre en el mundo, la cuantía de los que mueren por falta de alimentación. Ha manifestado: «Diez mil personas mueren cada día de hambre en el mundo entero.» ¡Algunos más serán!

Si buscamos concentrar nuestro pensamiento en lo que supone carecer de alimentación hasta el extremo de que la falta de nutrición ocasione el dolor físico, el debilitamiento del organismo y la muerte, reconoceremos que ello ha de ser horrible. Y nos dicen quienes han podido compulsar datos, verificar informaciones, los estragos que hace el hambre acá y allá.

Nada nuevo se manifiesta al evidenciar los miles y miles que perecen por carencia de nutrición. Las gentes esbozan un leve mohín de lástima, pero sin que penetre en el fondo de las conciencias, salvo raras, muy raras excepciones, el intenso, el hondo dramatismo del hambre humana en el mundo.

Hay un manifiesto embotamiento de la sensibilidad; de ahí que no calen hondo los sentimientos de solidaridad, las concepciones humanitarias. Siempre recordaré unas frases de la baronesa Berta de Suttner, autora de una novela pacifista que llevaba por título: «¡Abajo las armas!», obra que en la segunda década de este siglo fue muy comentada. Aducía la escritora que solamente en los casos de grandes catástrofes los seres humanos se sienten hermanos. Sí, en los casos de terremotos, descarrilamientos, choques de trenes, bombardeos, inundaciones... Cuando el infortunio se cierne sobre un denso conjunto de seres. ¡Bien distinto cuando no es así!

De una masa embrutecida por la lectura de novelas policíacas o sicalípticas, por el anhelo de ir a pasar el fin de semana al campo en plan de comilonas, y con disposición a beber de lo lindo, sin otra aspiración que hacer dinero para modernizar el uso del automóvil, edificar un chalet, o recorrer medio mundo en plan turístico de «nouveaux riches», ¿que puede esperarse en lo relativo a sentimientos humanitarios al respecto de los que en el mundo sufren?

Pocos son, inclusive entre los intelectuales, aquellos que se hacen eco del tremendo dolor humano que supone la existencia del hambre. Pocos son los que, como Josué de Castro ponen empeño en atacar el mal, denunciando sus estragos, llamando la atención del mundo entero. Bregando contra, o frente, la espesa capa de indiferencia, de insensibilidad. Se dirá que no se oye, o no se quiere oír a los que de un modo firme, responsable, denuncian el mal. ¡Ah, pero sería peor el silenciarlo, el callar! Se hace necesario manifestar por doquier la tragedia de los que mueren de hambre. Pero importa, al señalar los efectos, combatir las causas. ¡Ello es lo esencial!

ANARQUISMO CON LUZ Y TAQUIGRAFOS

Nuestros hermanos en ideas que integran en Méjico el Grupo «Tierra y Libertad» manifiestan, en el paladín del mismo nombre correspondiente al recién pasado mes de abril: «Sería deseable que las figuras más brillantes en el pensamiento anarquista se dieran cita, integrando o asociándose a las delegaciones que concurran a Carrara, para aportar lo mejor del pensamiento ácrata, de su genio imperecedero, a los problemas actuales. Necesitamos conclusiones de altura, redactadas con altura y con impacto en la opinión pública de todos los países o, por lo menos, de los países que marchan a la cabeza de la sensibilidad humana.»

Y se agrega en el trabajo Editorial, de donde son las líneas citadas: «Invitar a Herbert Read, a Alex Comfort, a Erich Fromm podría ayudar a la resonancia de un Congreso, cuya mira sería que tuviera repercusión mundial. Una petición de derechos humanos, una evaluación de deberes y responsabilidades del hombre frente a una febricitante era electrónica y nuclear; un enfrentamiento valiente a los problemas del sexo y a la explosiva situación demográfica sería deseable en la reunión de Carrara. Nuestras voces unidas, en partes esenciales a las de algunos de los grandes humanistas podrían ayudar a conseguir el timonel que falta a ese navío tan querido por nosotros que es la Tierra.» Así dicen los compañeros aludidos. ¿Quién, entre nosotros, no ha de compartir tan laudables deseos?

No se trata de esperar que en el Congreso se realice el *milagro* de levantar, así como quien dice de golpe, la situación muy especial del anarquismo internacional. Pero sí puede marcar un vigoroso punto de partida cara al inmediato futuro. Y con esta determinación si que se podrían invitar, ya no solamente a quienes nombra «Tierra y Libertad», sino a otros varios elementos intelectuales unos con cierta simpatía hacia el anarquismo, y otros que tienen amistades con anarquistas. Y se podría igualmente invitar a la Prensa en general a fin de que se supiera que los anarquistas somos algo bien distinto de aquel viejo clisé de primeros de siglo, con el que se nos quiso representar.

Pero de querer darnos a conocer ante tirios y troyanos, haría falta además demostrar condiciones de capacidad y seguro sentido de orientación, la seria cohesión inherente a idealistas de unos fundamentales principios, capaces de discutir y coordinar apreciaciones con fraterno ahínco, buscando el *grano* de los razonamientos y proposiciones prácticas, viables, dejando de lado la *paja* de la retórica declamatoria o bullanguera. ¡Buena tarea entonces, a la vista de propios y extraños!

«CIUDAD CAIDA»

Tiene la ciudad su casco antiguo; dédalo de callejuelas y plazoletas al margen del bullicio cosmopolita de las Ramblas. Viejas casonas; muros oscuros, de superficie carcomida por la humedad, lluvias, viento y sol a lo largo de los años. Y puede en una de esas casas que se empinan en tres, cuatro, cinco pisos, y buhardilla, reflejarse a manera de microcosmos de lo que es la ciudad. Microcosmos de lo que son las pasiones humanas, conteniendo la parte buena, ejemplar, y la que ofrece sensación de cosa deleznable, repulsiva inclusive.

Carmona Blanco, en su libro «Ciudad Caída», nos brinda la impresión del vivir cotidiano en una parcela de la urbe barcelonesa, en la que, por su fisonomía externa, diríase que el tiempo, el ya lejano pasado, ha quedado remansado, inmóvil. La vida cotidiana en el viejo barrio sigue su curso; las gentes van y vienen adentradas en sus quehaceres. Tan solo turba la monotonía la nota gaya de las palomas que revolotean a ras de suelo, al salir de algunos modestos palomores de las azoteas. También anima las callejuelas el griterío de la chiquillería que, al atardecer, terminada la escuela, corren y juegan. Mas un buen día brotan en la ciudad acontecimientos de trascendencia. Para nadie pueden pasar desapercibidos los hechos que ocurren.

Y como en sucesión de planos, film realista, el escritor nos va dando a conocer el perfil físico de los que moran en una de esas vetustas viviendas del barrio. Por aquello de que la cara es el espejo del alma, por el aspecto y las costumbres de cada uno, vamos adivinando el que llamaba Unamuno «soterraño» fondo moral. ¿Cómo reacciona, cómo se comporta cada uno ante el impacto de los acontecimientos, — guerra y revolución del 1936 — que han tomado cuerpo en la ciudad? Es lo que el novelista, manejando el sutil detalle sicológico con el pormenor descriptivo ambiental, nos lo va dando a conocer. Y al tiempo que nos describe el modo de ser de las gentes del inmueble en que sus padres se encargaban de la portería, en forma de destellos autobiográficos, Carmona Blanco intercala y evoca sus sensaciones de mozalbete de doce años ante los efectos de la conmoción social de aquellos días.

Notamos en «Ciudad Caída» el sentimiento heroico del idealista que toma como deber ofrecer todo su esfuerzo, el miedo del emboscado, el desparpajo del *enchufado*, la impotencia del viejo senil; la hipócrita beatería, el mezquino egoísmo; amor, odio, bondad, celos, orgullo, sencillez. Toda una gama de matices reflejan el modo de ser de unas gentes en circunstancias de guerra y revolución. El libro se lee con singular deleite por el sentido de idealismo y realismo que el autor ha conseguido plasmar en sus páginas.

Esperemos que con igual acierto que en la obra de referencia, consiga el autor dar a luz los dos libros restantes de la trilogía que anuncia, compuesta de la guerra civil, post-guerra y exilio.

Cabe mencionar también la cuidada impresión de la obra y original presentación. Carátula «Belchite». Texturas de Agustín Alamán y fotografía de A. Testoni.

AREA MUNDIAL

MERCADO COMUN

INGLATERRA ha solicitado por segunda vez entrar en el Mercado de los Seis (Francia, Alemania, Italia y el trío Benelux) tras haber sido rechazada en esta pretensión el 23 de enero de 1963 por oposición mayor de Francia. Inglaterra trata de entrar con derechos propios y semicoloniales (Commonwealth) que según parece friccionan a los intereses de países especialmente productores. La aceptación o rechazo de la Gran Bretaña en el dichoso Mercado Común entraña un regateo tenaz y altamente contradictorio como no se ve en zocos marroquíes, ghetos suburbiales ni en las montañeras ferias de la Segarra. Cierto que el volumen comercial y dinerario es infinitamente mayor en el Mercado sin tiendas, y por lo tanto Común. Pero los intereses creados de las naciones (como el de los individuos) suelen dificultar las buenas relaciones entre naciones, y entre vecindarios.

La producción agrícola de los países aparece contrapuesta y de difícil negociación para el intercambio bolsista; también la colocación de las diversas manufacturas origina dificultades; y la desproporción productiva de tal o cual elemento de vida, no deja asimismo de ocasionar conflictos; y aun la equilibrada aquilatación (monetización) de los valores.

Por si todo ello fuera poco, otra dificultad emana del desequilibrio político entre las naciones asociadas. Cada cambio de actitud, de orientación, de gobierno, sacude, inevitablemente, los cimientos del M. C., para el caso C. E. E. (Comunidad Económica Europea). Varias veces de Gaulle ha tenido que emplear su autoridad, Adenauer su prestancia de ministro moderador y Spak sus dotes de político sagaz para sortear situaciones verdaderamente difíciles. El caso de ahora es evitar que la entrada del nuevo «partenaire» no sacuda peligrosamente la estabilidad relativa de este M. C., que ya ha logrado desarrollarse con reducción de derechos de aduanas hasta el 15 % de su importe inicial, con la perspectiva de que en 1 de junio de 1968 el impuesto aduanero interior desaparecerá completamente con la puesta en práctica de la Unión aduanera, puesto que ésta se referirá únicamente a la imposición de cargas al comercio exterior, o ajeno al M. C. Además, este organismo sostiene la unificación del precio del trigo, balanza compensadora de pagos, libre circulación del aceite de oliva, frutos y legumbres, pudiéndose decir que en 1° de julio próximo, con la aceptación mercadista de los cereales y los productos avícolas (huevos comprendidos), el M. C. abarcará la distribución de la mitad de los productos del campo.

Desde el plano estatal es difícil cumplir una obra internacional de envergadura, y que los comunistas autoritarios no hablen, ya que entre los países que ellos regentan los problemas del intercambio no dejan de ser complicados y ásperos. Precisará que los pueblos prescindan de fronteras y se declaren solidarios unos de otros para que el gran egoísmo organizado que los estatales de todo pelaje dan en llamar Economía, deje de ser para beneficio de la sociedad humana.

Pero este bien es sólo asequible previa extensión europea (preferiblemente mundial) del comunismo libertario, liquidador del Estado, ese factor de militarismos y guerras, y de la economía dirigida, fuente de disputas, de interpretaciones capciosas, y motivo de la miseria de los hogares humildes de cada país, burgués o comunista que sea.

LA BOMBA Y OTROS EXPLOSIVOS

Actualmente un Tribunal Bertrand Russell presidido por Sartre sesiona en Estocolmo para juzgar a los presuntos genocidas que se ensañan bombardeando el Vietnam. Imaginariamente estarán en el banquillo los americanos. El americano es, en opinión generalizada, el nazi del día. Que se enjuicie a los amos del Dólar, al Pentágono y al Ku Klux Klan, contestes. Pero en Norteamérica queda mucho sano. Incluso americanos de éstos los hubo, en España, más al lado de la República que en los regimientos franquistas.

Que EE. UU. debiera retirarse del Asia es cosa que tenemos pedida. Mas ¡ay!, por pequeños no seremos atendidos. Sin embargo, los reaccionarios aducen que los comunistas explotan la situación de atraso de ciertos pueblos para ganarlos a su causa totalitaria, lo que tampoco deja de ser cierto. Unos y otros discuten la «libertad» de los países subdesarrollados, despellejando la piel ajena, enfrentando los autóctonos entre ellos, divididos para el ejercicio implacable del degüello. Y cuando soldados americanos aparecen en el escenario, estos han de ser, inevitablemente, trabajadores.

Ignoramos la condena moral que insinuará el Tribunal Rossell-Sartre al país en el banquillo. No quisiéramos que castigara a un delincuente (yanqui) para dejar libre y sin cuestas a sus contrincantes eslavo e imperial-celeste, para que al término de la contienda con la derrota del negrero yanqui obraran con manos libres (sobre los pueblos «liberados») los negreros rojos, ya que lo que importa es la destrucción de la tiranía, de todas las tiranías, sin olvido de la siempre vigente de España, que ya va pareciendo tolerada...

Y sin abandono, tampoco, de la lucha contra el atomismo, el peligro mayor que a todos amenaza. No es suficiente que cinco Estados de América, Asia y Europa retengan sus balísticas nucleares por miedo a las consecuencias, pues, en tanto se habla de fuerzas de disuación, de persuación, o de paz por amenaza, en definitiva, cada poder atomista efectúa sus ensayos con descaro, o subterráneamente.

Y el día que por un quitame allá esos zapatos una conflagración se desencadenara sobre el mundo, aquel día, ni nuestra hermosa Acracia llegaría a tiempo y los animales carniceros tendrían razón en apoderarse de los destinos de la Tierra... si es que a lo zoológico le quedara aliento de vida.

— ¿Cambio de régimen?
— No; de régimen medicinal.

3425

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

18 MAI 1967
NUMERO 454
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS

L'Etat c'est la domination, c'est la négation de la liberté. Un prolétariat organisé sous forme d'Etat possède une nouvelle classe dominante et une nouvelle classe d'exploités pour qui la liberté est conditionnée à la loi du plus fort. Nous ne sommes pas partisans de cet Etat. L'expérience communiste d'une part, l'expérience espagnole d'autre part suffisent à nous enseigner que toute forme d'Etat qui est dans l'obligation de s'édifier sur des lois et sur l'autorité, ne peut se maintenir que par l'atteinte permanente à la liberté.

Prendre pour la volonté du peuple la domination de parlementaires, nommés par les travailleurs, est contraire à la vérité, car le mal est institué, dès la révolution, par quelques hommes qui ont su exploiter la confiance de révolutionnaires pour établir une constitution devenant, en réalité, la pierre de base de l'édifice de l'Etat. C'est pure hypocrisie de prétendre que cet Etat représente la volonté du peuple, alors que celui-ci s'est battu dans l'espoir de gagner la liberté.

La vérité est que le peuple, insuffisamment instruit de sa possibilité de liberté, faisant confiance à de prétendus révolutionnaires, ne visant qu'à leur intérêt personnel, se laisse berner par des chefs qui ont su gagner sa confiance, ce qui permet d'assister, comme en Russie, à la montée de fonctionnaires qui deviennent des chefs esclavagistes. Là où il y a un chef, il y a des esclaves. — « Vous avez cru jusqu'à ce jour qu'il y avait des tyrans ! Et bien ! vous vous êtes trompés, il n'y a que des esclaves : là où nul n'obéit, personne ne commande. » — A. Bellegarrigue.

On oublie, trop facilement, que lorsqu'un ancien ouvrier est élu pour représenter ses camarades de travail, il change vite, à quelques exceptions près, de mentalité et devient un représentant du peuple, **pour qui la liberté et la fraternité ne sont plus que des mots.**

Ainsi, on arrive toujours au même décevant résultat : le pouvoir crée l'autorité, laquelle se transforme en tyrannie, injustice, perte de la liberté; c'est pourquoi, aussi, que les syndicalistes révolutionnaires entendent gérer le fonctionnement public par des syndicats, lesquels seront toujours composés de militants de la base. C'est pourquoi aussi, la commune représente pour nous l'unité de base dont dépendent les groupements syndicalistes communaux, régionaux et nationaux.

J'entends que nos contradicteurs prétendront qu'il n'y aura plus qu'une différence d'appellation entre un politicien et un délégué syndicaliste. Faisons remarquer, tout de suite, que dans la société future, la base est tout, si les travailleurs retirent leur confiance à un de leurs délégués syndicalistes, celui-là rentre dans le rang des travailleurs sans autre forme de procès. La différence entre demain et aujourd'hui réside en ce que tout délégué syndicaliste n'est pas pourvu d'un mandat d'une durée déterminée et qu'un simple vote à la base peut lui faire retirer sa représentation des travailleurs à tout moment, d'où obligation pour lui de toujours défendre la liberté et l'égalité. Nous connaissons suffisamment la nature humaine pour savoir que tout homme doit être protégé contre ses faiblesses, que c'est faute de ne pas avoir reconnu celles-ci que les Etats ont toujours été dirigés par des tyrans.

Il existe encore de nos jours, des révolutionnaires qui estiment que la liberté totale du peuple doit être l'objet d'une opération de transition, du fait qu'il n'est pas possible, dès la révolution, d'accéder à la liberté totale des travailleurs, qu'un régime transitoire, provisoire, de durée déterminée, est nécessaire pour permettre d'éduquer le peuple, aux principes de la liberté. Admettre ce principe aurait pour résultat de se retrouver en présence d'une dictature prolétarienne, ce qui n'est pas le but recherché. Les marxistes sont partisans de cette forme d'autorité, mais elle existe au mépris de la liberté du peuple. Il est bien évident que les chefs révolutionnaires, une fois au pouvoir, entendent le conserver et qu'il n'est plus question de période transitoire, en attendant un régime de liberté. Croire en l'émancipation du peuple par l'Etat est inimaginable puisque l'Etat n'existerait plus si le peuple était émancipé. L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. — « Tous les révolutionnaires sérieux qui ont pris une part active aux travaux de l'Internationale dans quelque pays que ce soit, depuis 1864, année de sa fondation, ont dû s'en convaincre. L'Internationale prépare les éléments de l'organisation révolutionnaire, mais elle ne l'accomplit pas. Elle les prépare en organisant la lutte publique et légale des travailleurs solidaires de tous les pays contre les exploiteurs du travail, capitalistes, propriétaires et entrepreneurs d'industrie, mais elle ne va jamais au-delà. La seule chose qu'elle fasse en dehors de cette œuvre déjà si utile, c'est la propagande théorique des idées socialistes dans les masses ouvrières, œuvre également très utile, très nécessaire à la préparation de la révolution des masses. » — Michel Bakounine.

LA C. N. T. FACE A L'AUTOMATION

DANS les premiers jours du mois d'avril 1967 s'est tenu à Grenoble un colloque organisé par la Faculté de droit et des sciences économiques sur le thème de l'automation et qui réunissait, outre des universitaires, des syndicalistes venus de la plupart des pays d'Europe occidentale.

Dans son rapport introductif, un professeur d'économie politique déclarait que, compte tenu de l'expérience acquise, il était permis de « réfléchir, à l'abri de toute prise de position passionelle », sur les implications sociales de l'automation.

De même qu'on se garde de préciser en quoi consiste l'expérience acquise, on se garde également de définir ce qu'on entend par une prise de position passionelle. Précisons donc, l'expérience acquise : licenciements, déqualifications, chômage partiel, asservissement de l'homme à la machine avec ses conséquences pathologiques, etc... Une prise de position « passionnelle » : celle qui consiste à replacer le problème de l'automation dans son contexte, à déclarer : voilà les problèmes que pose l'automation *dans le cadre du système capitaliste*, voici les possibilités offertes par l'automation dans la perspective de la socialisation des moyens de production. Inutile d'ajouter que notre point de vue sera parfaitement « passionnel » dans le sens que nous venons de voir. Peut-on, en effet, séparer le progrès technique, pour étudier ses implications, de la forme d'économie sur laquelle il se greffe ? Doit-on limiter l'étude des possibilités offertes par ce progrès technique au cadre étroit des structures économiques actuelles alors qu'il peut être le levier qui les bouleversera de fond en comble ? Nous ne le pensons pas. Et nous estimons de plus que la position qui consiste à demeurer à l'intérieur des limites de la sacro-sainte propriété individuelle des moyens de production est tout aussi « passionnelle » qu'une autre.

Ceci dit, qu'est-ce que l'automation ? On peut la voir comme un moment accéléré du progrès technique dans l'utilisation des machines, comme la séparation de la machine et du travailleur qui jusqu'à présent l'actionnait et par conséquent comme susceptible, utilisée à bon escient, d'émanciper le travailleur lui-même du joug de la machine à laquelle il était et est encore très souvent rivé.

« Le principe fondamental de l'automation — tel que le définit F. Pollok — c'est l'intégration du processus partiel de production, jusqu'ici discontinu, dans un processus ordonné qui associe les machines-utils les plus perfectionnées sous la direction des appareils électroniques... » Cela signifie que non seulement des opérations partielles de production sont exécutées par la machine mais encore que celle-ci se substitue à l'homme, selon un plan préordonné par ce dernier, pour effectuer, dans un mouvement continu, des opérations de montage, etc... La machine-outil devient capable de produire non plus des éléments qu'il resterait à coordonner mais un tout, un bien de consommation fini. Ce pourrait être, comme on l'entrevoit, une immense, une prodigieuse possibilité d'émancipation, de libération du travailleur.

Mais comment sont utilisées, en régime capitaliste, les possibilités de l'automation, les perspectives qu'elle ouvre ? En d'autres termes, quelle est l'influence de l'automation, dans le cadre de la recherche du profit, sur le monde du salariat ?

Cette influence est sensible en premier lieu sur le volume de l'emploi : pour un volume égal de production et un temps de travail constant, l'automation permet d'employer moins de salariés. La conséquence directe en est la compression du personnel, les licenciements, le chômage partiel, etc..., et en définitive l'augmentation de l' « armée de chômeurs » que le capitalisme met toujours en réserve pour l'aider à mater les revendications sociales. Le capitalisme se sert donc de l'automation pour maintenir et même accentuer la concurrence entre les ouvriers et, de cette concurrence, il fait l'un des aspects de

(Suite en page 2.)

Developpement de la révolution

C'est à coups de hache que nous devons saper les enseignements légués par ceux qui avaient la tâche d'enseigner la vérité au peuple. Les anciens préjugés, les institutions honteuses, le respect de la propriété, de l'Etat, tout doit disparaître sous le souffle d'une violente campagne de vérité. La décadence, la soumission, la décomposition du caractère, la perte de la dignité humaine sont les fruits de siècles de fourberies et de mensonges. Indifférence paresseuse et résistance criminelle de ceux qui sont à la tête de l'Etat, et des agents qui sont aux ordres de ces malfaiteurs, sont les maux qui condamnent les peuples à l'esclavage et à la misère. Ces profiteurs des peuples sont sans excuse, ce ne sont pas les mensonges patriotiques dont ils font usage couramment qui pourront les protéger de la justice des hommes. Ces criminels, au jour de la révolution devront rendre des comptes, car c'est uniquement du fait de leur désir et besoin de jouissance et de pouvoir que, de génération en génération, les peuples demeurent opprimés et malheureux. — « On sent la nécessité d'une révolution immense, implacable, qui vienne, non seulement renverser l'échelle politique basée sur la froide exploitation, la spéculation et la fraude, non seulement renverser l'échelle politique basée sur la domination de quelques-uns par la ruse, l'intrigue et le mensonge, mais aussi remuer la société dans sa vie intellectuelle et morale, secouer la torpeur, refaire les mœurs, apporter au milieu des passions viles et mesquines du moment le souffle vivifiant des passions nobles, des grands élans, des généreux dévouements. »— *Pierre Kropotkine.*

Tranquilles, ces malfaiteurs, protégés par leurs mercenaires, ne croient pas en la révolution ; pourtant, elle chemine, jour après jour, elle se fortifie ; pour être longue à se manifester, elle n'en sera que plus complète et liquidera tout un passé de honte. Avant la guerre de 1914-1918, on ne croyait pas en la révolution russe, il y a quelques années on ne croyait pas en la révolution chinoise. Or, si tous les coups d'Etat de militaires ont echoué en France, la grande révolution prolétarienne, elle, ne s'est pas encore manifestée. Elle attend son heure, cette heure sonnera.

Pouvons-nous croire que nos militants révolutionnaires et tout le peuple émancipé par eux, tolèrent leur esclavage au jour où une chance s'offrira pour gagner la liberté ?

Pouvons-nous croire que la troupe sera toujours fidèle aux ordres des chefs ennemis et profiteurs des peuples ?

Un ensemble de circonstances peut, un jour, autoriser la libération du peuple.

Un jour viendra où dans les magasins communaux les vivres seront à la disposition de tous, où tout le système de vente et de profit fera place à la distribution gratuite et générale. Un jour viendra où on ne détruira plus de vivres et que celles-ci seront acheminées vers les contrées les moins fertiles et les plus pauvres.

La prochaine révolution fera tache d'huile ; qu'elle commence en Espagne ou bien en France, le résultat se traduira par la libération des peuples les uns après les autres, ce sera le résultat de l'équilibre instable qui est présentement celui de tous les Etats, qui arrivent à ne plus pouvoir faire face aux exigences des profiteurs du capitalisme, de la politique, de l'armée, des cadres des fonctionnaires. Le mécontentement de la classe prolétarienne de tous les pays est tel, les Etats sont désormais si déconsidérés, qu'ils ne tiennent plus que par la force de la protection de leurs mercenaires. — « La révolution devant se faire partout par le peuple, et la suprême direction devant en rester toujours dans le peuple organisé en fédérations libres d'associations agricoles et industrielles. L'Etat révolutionnaire et nouveau s'organisant de bas en haut par voie de délégation révolutionnaire en embrassant tous les pays insurgés au nom des mêmes principes sans égard pour les vieilles frontières et pour les différences de nationalités, aura pour objet l'administration de services publics et non le gouvernement des peuples. » — *Bakounine.*

Toute révolution a pour but la liberté, mais cette liberté n'est valable que si l'économie révolutionnaire est réalisée, c'est ce qui fit la perte de tant de révolutions et c'est ce qui fera le succès de la prochaine révolution qui sera fondée sur une économie saine, juste, fraternelle.

La propagande révolutionnaire influera sur la réussite de la révolution, c'est pourquoi nous devons y attacher toute notre attention. Efforçons-nous de travailler à la propagande sans jamais nous décourager, certes, il est parfois pénible de se heurter à l'incompréhension ou à la mauvaise conscience de camarades qui se croient des hommes libres, et qui ne faisant rien en faveur de la révolution, sont, en vérité, des complices des ennemis du peuple ; mais ces difficultés sont dans l'ordre des choses, si tous les travailleurs étaient d'accord pour ne plus être exploités, il n'y aurait pas de révolution à faire, elle serait faite, car la révolution, la vraie, se fait dans le cœur de l'homme. Un esclave libéré mentalement est un révolutionnaire en puissance. Attachons-nous donc à libérer le plus possible de travailleurs des mensonges qu'ils subissent et dont ils sont les victimes. — « Avoir l'audace de penser, de parler, d'écrire, d'agir de frayer le chemin, de faire la révolution, en un mot, de se révolter, voilà la qualité essentielle et la plus précieuse des révolutionnaires prolétariens. » — *Mao Tse-toung.*

Il n'y a pas si longtemps, si nous parlions de la grève générale, on nous traitait de fous. Aujourd'hui, devant les grèves revendicatives et parfois interprofessionnelles, on ne nous considère plus comme des fous. Il n'y a pas si longtemps, si nous parlions du crime des militaristes, on nous traitait de malfaiteurs, aujourd'hui on reconnaît la nécessité d'un statut de l'objection de conscience.

La progression de libération des travailleurs par la propagande révolutionnaire porte ses fruits. Arrachons nos libertés et nos droits de vivre dans l'honnêteté par un long travail jour après jour. Le meilleur est au bout du chemin, par notre courage et notre tenacité nous y arriverons.

RENE VILLARD

DE TOUT, UN PEU

IMAGES BOULEVERSANTES, HIER SOIR, A LA TELE !

TOUT d'abord une émission sur les travailleurs étrangers en France, avec Maria Le Hardouin, qui se met à la tête d'une cohorte de « Chevaliers servants de ceux qui ne savent pas où aller ». Une sorte de croisade, si l'on veut, Ceux qui ne savent pas où aller, c'est-à-dire la grande majorité des travailleurs étrangers résidant en France, et ne cessant d'y arriver. Portugais, Algériens, Noirs d'Afrique, auxquels se joignent nombre de travailleurs originaires des pays de l'Europe centrale. La plupart venus clandestinement ou attirés par les renseignements erronés ou incomplets de compatriotes ou d'amis déjà sur place, ne trouvant ni logement, ni travail, ni aide d'aucune sorte. Après des journées et des journées d'attente, voyant fondre leur maigre pécule, ils n'ont plus d'autre ressource que d'aller grossir le flot des occupants des bidonvilles qui entourent la capitale et les grandes villes de province. De ces bidonvilles, des images nous sont offertes : pas d'eau, pas d'électricité, pas de ramassage des ordures dans ces ensembles de cabanes à lapins qui déshonorent notre soi-disant civilisation des loisirs. Pire encore viennent chez nous l'oublions pas, viennent chez nous pour s'atteler aux besognes de nettoiement et de terrassement dont les Français ne veulent plus, sont souvent l'objet de dérision et de mépris de la part de ces mêmes Français. Quant aux « Chevaliers servants » ils se recrutent surtout parmi les jeunes, les étudiants, et se donnent pour tâche de guider et d'aider ces travailleurs à trouver logement et travail, et aussi à leur offrir un réconfort moral. Car il ne faut pas l'oublier, l'homme ne vit pas que de pain !

Ensuite, émission sur la « Géniatrie », c'est-à-dire la partie de la médecine qui étudie les maladies des vieillards.

Emission de Pierre Desgranges et Igor Barrère, ce qui équivaut à un label de bonne qualité. Et, en fait, l'émission fut passionnante d'un bout à l'autre. Mais je n'ai guère qualité pour entrer dans le détail. Seulement un fait, lamentable, me paraît de nature à être compris par tout le monde. Des images, sur le petit écran à la fois émouvantes, bouleversantes et capables d'engendrer l'indignation et la révolte : Une maison de retraite-hôpital, où les couloirs sont encombrés de lits occupés par des malades, les derniers arrivés, ainsi que le dit le docteur. Ce qui implique le raisonnement suivant : Dès qu'un lit est libéré, dans une salle (départ ou décès), il est immédiatement réoccupé par un occupant de lit de couloir, lequel lit de couloir est lui-même réoccupé par un nouvel entrant. C'est la queue, quoi, ni plus ni moins que chez le crémier ou au bureau de poste. Naturellement, le confort des vieillards occupant les lits des couloirs laisse plutôt à désirer, tandis que la peine du personnel n'en est que plus grande.

N'est-ce pas là l'image véritable de la Grandeur !

Heureusement que nous avons le « Redoutable », dernier-né des pacifiques préoccupations de nos éminents gouvernements. Que notre bon peuple, non moins pacifique en ses *desiderata*, vient de mettre à la tête de l'hexagone gaullois !

Combien d'écoles, de cliniques, d'hôpitaux et d'autres constructions utiles et, ô combien, de plus en plus nécessaires aurait-on pu construire avec ce pognon ?

BLANQUET

DUEL ET MAZOUT

Deux quidams, armés d'un sabre
L'autre jour se sont battus
A la suite d'un palabre
Et d'un mot bien entendu.
L'un d'eux, Gaston Defferre,
C'est le maire du Vieux-Port.
L'autre, qu'on nomme Ribière
Faillit se réveiller mort
Car Deferre, d'un coup droit
Lui fit une entaille au bras !
Ainsi finit la rencontre,
Laquelle prouva, par contre,
Qu'on peut être député,
(Ainsi que tous deux l'étaient)
Et friser le ridicule
En risquant leurs testicules
Pour un seul mot : « Abruti ! »
Que l'un à l'autre aurait dit !
Voyez-vous ! les bons apôtres !
Il s'en dit pourtant bien d'autres
A la Chambre ! où les élus
Du bon peuple farfelu
A la faveur du tumulte
Se prodiguent les insultes !
Mais ce n'est qu'un fait-divers
Et j'arrête là mes vers.

J'arrête là mes vers, surtout pour ne pas fatiguer le lecteur, et aussi moi-même, par la même occasion. Mais il reste encore à dire, sur ce combat singulier qui nous ramène tout droit au temps de Louis XIII et des mousquetaires du roi.

Voici ce que l'on apprend en lisant les journaux. Gaston, pas tellement rompu au métier des armes blanches avait pris quelques leçons auprès du maître d'armes de la Chambre des Députés. Lequel bretteur professionnel lui avait dit, en le quittant la veille du duel : « Dieu vous garde ! ». Ce qui, adressé à un *farouche socialiste* pouvait passer pour la meilleure ironie qui soit. Eh bien, pas du tout, et le nommé Jéhovah a pris la chose au sérieux, puisque monsieur le maire est sorti victorieux de la rencontre.

Gageons un bon Marsellais, qu'il ne faillira pas à faire brûler un cierge à la Bonne-Mère, dès son retour au pays ! Le vaincu, lui, profite de sa défaite pour se marier, ce qui renverse les valeurs traditionnelles, selon lesquelles les filles éprouvent une certaine fierté à se donner aux vainqueurs des tournois civils ou militaires. Mais ce que l'on doit admirer le plus, en cette affaire, c'est la sage prévoyance de notre gouvernement, lequel a pris la décision d'attacher un maître d'armes au Palais Bourbon. C'est donc, semble-t-il, que ce duel pourrait être suivi de beaucoup d'autres, et, dans ce cas, on n'a pas fini de rire ! Mais pourquoi s'en étonner, puisque l'on nous répète à satiété que gouverner c'est prévoir ?

Et il prévoit, il prévoit, notre grand Caïd ! C'est bien simple, il prévoit tout, et rien ne le prend au dépourvu. Sauf peut-être cette fameuse invasion de mazout que la perfide Albion nous envoie pour nous faire partager son bonheur d'en avoir profité la première. Mais qui donc aurait pu se douter que les courants marins, voire les vents de noroît allaient tous ensemble se liguer pour nous faire profiter de l'aubaine. Mais il n'y a pas lieu de trop s'inquiéter, aucun danger ne menace nos côtes, nos huitres, nos poissons et nos oiseaux et il sera rapidement mis ordre à cela, deux ou trois ministres ayant pris l'affaire en main !

Aux dernières nouvelles la nappe gluante se dirige vers l'Atlantique et pourrait atteindre le golfe de Gascogne !

B.

TRIBUNE LIBRE

CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XX

LES REVENDICATIONS REVOLUTIONNAIRES

LES revendications à partir desquelles doit se construire et agir le syndicalisme révolutionnaire ont à répondre à une triple nécessité : elles doivent être à la fois immédiates, permanentes et révolutionnaires dans leur application.

Immédiates : parce que ces revendications ont essentiellement pour but d'opérer un regroupement des masses laborieuses autour des structures syndicalistes révolutionnaires et qu'il est nécessaire de commencer par toucher les travailleurs à travers une propagande qui puisse déboucher sur une application pratique immédiate et répondre à des préoccupations également immédiates. Ces revendications immédiates, susceptibles de mobiliser les salariés syndiqués et non-syndiqués, doivent constituer une surenchère vis-à-vis de la propagande menée par le syndicalisme réformiste mais elles doivent également pouvoir être insérées dans le contexte actuel sous peine d'être rejetées par les travailleurs eux-mêmes dans le domaine de l'utopie.

Permanentes : Bien qu'immédiatement susceptibles de mobiliser les volontés prolétariennes, les revendications du syndicalisme révolutionnaire ont à répondre à un critère de permanence : il ne faut pas qu'elles puissent être remises en cause dans leur essence même par le capitalisme. C'est dire qu'elles sont à déterminer non pas par rapport aux structures capitalistes mais à l'encontre des données fondamentales de l'exploitation de l'homme par l'homme, qu'elles doivent tendre à bouleverser l'équilibre des conditions de réalisation du profit sans qu'elles puissent donner lieu à un réajustement de ces conditions par le capitalisme. A coup sûr, elles constitueront un facteur positif dans la lutte du prolétariat pour son émancipation soit que le capitalisme cède et que les conditions d'existence de la classe ouvrière s'en trouvent nettement améliorées, soit que le capitalisme ne cède pas et que les revendications permanentes deviennent alors un puissant moyen d'agitation sociale débouchant sur le perfectionnement des masses laborieuses en prolétariat révolutionnaire. Les revendications réformistes, qui cherchent à pouvoir se réaliser sans difficultés dans le cadre même de l'exploitation capitaliste, parce qu'elles ne sont précisément pas assez hardies et permanentes, parce qu'elles ne modifient que temporairement, lorsqu'elles sont acceptées, les données proportionnelles du profit sans s'attaquer à la structure du profit lui-même, sont sans cesse remises en cause. En faisant abstraction du résultat pratique qui se trouve être continuellement annulé, on constate, sur le plan ouvrier, une lassitude grandissante des travailleurs syndiqués qui se voient contraints de reprendre continuellement la même lutte pour les mêmes objectifs limités et qui ont l'impression de devoir mettre en marche éternellement le rocher de Sisyphe. Les revendications sont devenues pour eux une habitude dont ils n'attendent plus grand-chose. Fractionnée à l'infini, leur action émousse leur volonté d'agir. Plus une revendication constitue, tout en n'étant pas utopique, une attaque directe contre les données de réalisation du profit elles-mêmes, plus elle est susceptible de mobiliser les masses d'une façon complète et *continue* et de permettre ainsi leur cohésion organique et l'entretien permanent de leur volonté révolutionnaire. Du point de vue de l'organisation des classes laborieuses et de leur prise de conscience globale, il n'est pas bon que le capitalisme accorde immédiatement les réformes exigées parce que la tension des forces prolétariennes s'en trouve aussitôt relâchée (et parce que c'est le signe que le capitalisme entend sans difficultés rétablir bientôt les conditions maximum de réalisation du profit).

Révolutionnaires : Par « révolutionnaires », il faut entendre que les revendications, les mots d'ordre devrait-on plutôt dire, du syndicalisme authentique doivent pouvoir être rattachées directement à la finalité de la lutte des classes, apparaître comme une simple étape préfigurant l'organisation future de la société sans classes qui ne pourra être instaurée qu'à la suite de la destruction totale des structures capitalistes. Ces mots d'ordre sont donc non seulement les thèmes de la mobilisation des masses laborieuses contre l'exploitation capitaliste mais également les thèmes annonçant la forme des structures de la société égalitaire qu'elles sont appelées elles-mêmes à organiser. Facteur de lutte, les mots d'ordre du syndicalisme authentique sont aussi facteur d'éducation révolutionnaire des classes exploitées, la puissance de destruction des lignes directrices de l'action constructive qui doit agir parallèlement à la violence prolétarienne destructive. La conscience de classe doit être à la fois un désir de destruction et une faim de création.

(A suivre.)

SEVY

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

SUCCES INCONTESTABLE ET ECLATANT DE LA C. N. T.

LE Syndicat des métaux de la région parisienne nous communique les résultats de l'élection des délégués du personnel à la Régie Renault, succursale de Courbevoie . résultats indéniablement favorables à la ligne de notre organisation.

Voici les chiffres : 198 inscrits ; 162 votants; 20 nuls ; 36 abstentions.

Les 142 suffrages exprimés se décomposent de façon assez particulière à cause des méthodes très complexes pratiquées par la direction pour dérouter les travailleurs ; en voici la répartition :

Jean Muzas, délégué C. N. T. 125 voix ; Le Galliote, délégué C. N. T. 120 voix ; 1er délégué à étiquette indéfinie, 104 voix ; 2e délégué à étiquette indéfinie, 99 voix ; 3e délégué à étiquette indéfinie, 94 voix.

Trois enseignements peuvent, d'ores et déjà être tirés de ces élections :

1°. — Le grandes centrales syndicales ont tellement écœuré la classe ouvrière que leur représentativité reste très souvent à l'état de mythe, au sein des entreprises.

2°. — Les principes de notre organisation ne sont pas périmés puisqu'ils ressuscitent chez les travailleurs cet esprit de lutte de classe que certains innovateurs ont classé dans les archives du passé.

3°. — Le besoin d'un syndicalisme authentique reste vivant et la jeunesse actuelle n'y est pas insensible puisque nos deux délégués élus ont moins de 30 ans et que déjà nous savons qu'aux prochaines élections dans cette entreprise, d'autres jeunes sont prêts à présenter leur candidature pour le compte de la C. N. T.

La conclusion qui pourrait déjà être tirée est des plus satisfaisantes et doit nous inciter à poursuivre notre combat pour une prise de conscience réelle des travailleurs, qui doivent se préparer à une transformation radicale de la société ; transformation qui doit aboutir à l'abolition de tous les privilèges et à la satisfaction des besoins de toute l'humanité.

Les moyens techniques, l'avènement de l'automation permettent la réalisation de cette révolution économique et sociale et la C. N. T., forte d'une jeunesse consciente et émancipée, doit rester à la pointe du combat.

Secrétariat du Syndicat des métaux

La cultura como elemento de lucha libertaria

(Viene de la página 4.)

Las generaciones juveniles, que con entusiasmo afrontan la responsabilidad de la lucha libertaria, ganarían mucho dedicándose al estudio del pensamiento clásico. Con ello nada restarían a la actuación revolucionaria. Ahí, en esas fuentes, está la pureza del pensamiento, el ejemplo de responsabilidad individual y colectiva, la clara visión de finalidad ácrata. Todo esto, protegido por condiciones morales, que hacían de aquellos portavoces apóstoles admirables.

La lectura de las básicas exposiciones, que abundan, de estilo galante y enjundioso, con médula filosófica y humanitaria, con temario que abarca todas las inquietudes del hombre, puede fomentar una preparación que contribuya a hacer más fecunda la acción del individuo. Nos parece que ese pasatiempo, a más de ilustrar los dominios que ya se tienen del ideal, de concretar con imágenes más perfectas los puntos de vista personales, pueden irradiar en nuevas zonas culturales, y definir mejor los fines que se anhelan.

Cuando en el individuo existe un principio de vibración libertaria, siempre corroborado por la calidad ética propia del ideal, todas sus acciones testimonian tributo a la emancipación social. Eso es ya una flor del jardín ácrata. Reconocida como tal, lo sensato y humano es cultivarla, embellecerla, dotarla de particularidades atractivas, hacerla fragante y útil a la humanidad. Si de tal manera palpita el corazón de la persona que trabaja por un mundo feliz, todo lo que conquista es, como resultado de su acción, valioso aporte al acervo común de la misión ácrata.

Es halagador ver normas de vida compatibles con principios y finalidades de independencia personal. Independizarse no es disociarse. Esas condiciones pueden ser expresión de tendencias innatas, lo cual supone una gran ventaja para la persona que las posee; también pueden adquirirse, ser potentes y visibles en la infancia y en la juventud; pero si no se cultivan, vigorizándolas, esmerándolas, dándoles destreza para que se abran camino, a pesar de la maleza social, el ambiente refractario las opaca y las inutiliza.

No hay evolución superatriz sin intervención del pensamiento dinámico; no hay revolución libertaria si la evolución no la fomenta. Para ambas facetas, correlativas, inseparables, el dispositivo que las antecede, capaz de llevarlas a feliz término, es la cultura. Las grandes revoluciones son hijas de los pensamientos elevados y de los sentimientos solidarios; en las subversiones masivas se conjugan esos dos elementos; son dos potencias transformadoras que para alcanzarlas hay que cultivar sanamente a los pueblos.

⁂

Ampliar la dotación cultural es misión importantísima para la defensa de todo ideal; y lo es en mayor grado, cuando las ideas que se defienden tienden a establecer prácticas de verdadera justicia. Es la preocupación por la que el hombre puede alcanzar, para sí y para sus semejantes, la dicha más sólida e intensa. Todas las preocupaciones ácratas se encaminan a ese fin.

Los sentimientos generosos, propensos a los ejemplos solidarios, a la acción revolucionaria, deberían tener como centinela adjunto un pensamiento amplio y claro. Sería una condición valiosa para prevenir adversidades y fracasos. La historia política, y la psicología, son dos auxiliares de valor primordial.

Ciertamente que la adquisición cultural es objeto de labor constante, en la que indispensablemente entran en actividad elementos de importancia, que no siempre están al alcance del individuo que anhela superarse. También es verdad que esos elementos cada día son más accesibles a las capas sociales de limitados recursos económicos. Lo último es alentador, e indica, que no obstante las resistencias antepuestas por toda clase de convencionalismos, la superación y emancipación del hombre son incontenibles.

Las características culturales del movimiento libertario no deben ser uniformes. Esa es táctica monótona e infecunda. Velando por su vigor, y siempre por su más amplia irradiación, la mente debe abrir vías de comunicación hacia todo lo que sean movimientos de cultura progresiva. Es la manera de ejercitarse en un plano de preocupaciones constructoras, de dar coherencia a las ideas y abordar sus realizaciones.

«El despertar de las necesidades sociales superiores (2), de las necesidades cuya irradiación determina el progreso, es la obra de actividad mental reflexiva. De aquí el valor fundamental que en la historia tienen las revoluciones, producto de los caracteres y los espíritus descontentos del mundo en que vivimos.»

Despertar el afán de saber es contribución pedagógica al impulso transformador; poner lo que se sabe, y lo que del saber se coseche, a disposición de necesidades sociales, es acción de contenido ácrata. Vivir del semejante es detestable; el lema finalista de la cultura libre es *vivir por y para la Humanidad*... De esta formamos parte; de su buena o mala suerte nunca dejamos de afectarnos.

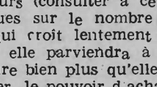
(Continuará.)

(2) Richard, citado por R. Altamira en Cuestiones Modernas de Historia, pág. 92.

GUITARREO

Del cantor Pi de la Serra
digo que a veces yerra.
¿Cómo rimar sus *rosarios*
con nosotros, *libertarios?*
La rima que le da ello
es de escapulario al cuello
como artista medusado
o rebelde atenuado
que detesta lo presente
con susto de lo ausente,
todo aquello que fue
y que tuvo tanta fe
en el pueblo inconformista
que no quiso ser fascista
y de dios hizo chatarra
con fusil, no con guitarra,
exponiéndose el pellejo
no con coplas de gracejo
que dicen inconformismos
o tímidos humorismos
que atraigan el indulto
y carguen más sobre el bulto
de los vencidos sin hada
que no abdican de nada.
Pi de la Serra da guerra
y yerra Pi de la Serra,
pues en sus pasos templarios
nunca encuentra libertarios.

FRESNO DEL VALLE



SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

X. La corriente «maximalista»

(Continuación)

COMO deciamos en nuestra entrega anterior hoy vamos a transcribir la opinión de varios compañeros «maximalistas».

De G. Michaud, que ya anudiéramos la semana pasada, hay que añadir: « *Mais à vrai dire c'est insuffisant, et, à mon sens, il serait très rationnel de profiter de la réédition pour compléter le vocabulaire. Depuis cette édition, quel enrichessement de vocabulaire ! Que de ressources linguistiques qui sont apparues dans le ciel de la littérature ! et dans le notre qui mériteraient d'être signalés.... Songez que les grands éditeurs estiment à prévoir un enrichessement annuel de* 16.000 *mots ! Plus de* 160 *seraient nécéssaires dans cet ouvrage sur le plan français, et plus de* 1.600 *sur le plan international. C'est une suggestion.* »

Michaud, inquieto y práctico a la vez, no se limita a sugerir. Nos ha mandado algunos vocablos que él estima susceptibles de ser incluidos en la nueva versión y uno sumamente interesante sobre el proudhonismo.

Otro internacionalista inquieto, animador de «Gioventú Anarchica» en los años de las post-guerra, traductor del ruso Archinov — «Historia del Movimiento Machnovista» — y autor de varios ensayos, fruto de sus experiencias en los Campos de Trabajo Voluntario en diferentes países: Virgilio Galassi, pregunta: «*Pero, además de las notas y las ilustraciones ¿no habrá nada moderno, actual, vivo, relativo a la paz, a la guerra, al progreso técnico y científico y a la regresión civil, de hoy, frente al horripilante futuro que se perfila?*»

Para Galassi es de rigor tratar la paz y la guerra en lenguaje actual y no limitarnos a lo que apuntan Pierrot, Valfort y Faure en la Enciclopedia Anarquista en versión antañona, como imperioso resulta enfocar la actitud del hombre «frente al horripilante futuro que se perfila». La Enciclopedia no puede ser un documento frío, automarginándose del drama que vive la humanidad y que Orwell, en su «1984», nos ofrece con crudeza de augur inquisitorial. Debe tomar posesión, en forma inequívoca. Debe «comprometerse», sencillamente.

Otro de los que ha acogido con calor sumo la iniciativa en versión castellana, Aquilino Gainzarain, se remite a la idea original de Faure cuando habló de la inserción de las biografías «*de los teóricos del anarquismo que se han distinguido mundialmente en propagar las ideas por nosotros queridas*» (Tercera Parte del Proyecto presentado por Faure) y la publicación de mapas «*señalando en cada nación la efemérides más destacada...*» lo que nos recuerda la Segunda Parte anhelada por Faure. «*Al mismo tiempo — añade Gainzarain — ampliar lo que pueda haber de nuevo en las palabras así como abreviar las que están en desuso...*»

También Juanel se apresuró a responder — se anticipó más bien, puesto que su carta llegaba al Buzón de La Enciclopedia Anarquista antes del 16 de marzo, fecha en la que preguntábamos «¿Qué y Cómo debe ser una Enciclopedia Anarquista?» — para señalarnos lo que el Grupo Editor bien sabe: «Las grandes dimensiones de la obra abrazada.

En nuestra entrega del 23 de marzo tuvimos ocasión de entrecomillar un bonito párrafo de su carta. Para el tema de hoy cuaja de lleno otro de los párrafos de Juan M. Molina: «*Con Dionisyos habíamos hablado y proyectado una enciclopedia del porvenir. Monumental, publicando y reproduciendo las obras y los escritos más geniales de todos los pensadores y artistas antiguos y modernos, de carácter libertario y libertario. Pero quedó en proyecto. La Enciclopedia que nos ocupa es pesada, muy amazacotada y limitada. Casi no hay nada de nuestros teóricos españoles que, como Mella, Lorenzo, Tarrida, etc., pueden competir con los redactores de la misma. Por ejemplo, las páginas de Mella se emparentan con las mejores de la Enciclopedia. Resulta realmente sorprendente que entre tantos colaboradores no se encuentre ni un solo nombre español, siendo éste el movimiento más sobresaliente del mundo, cuando hay algunas medianías, desde el punto de vista teórico. Yo que hablé bastantes veces con Sebastián Faure me di cuenta enseguida, y se lo advertí, de su ignorancia del movimiento teórico y práctico del anarquismo español. No hablaba ni comprendía una sola palabra en español. Y esa carencia se nota en la Enciclopedia. Es posible que vosotros llenéis esta gran laguna pero yo os arriendo la ganancia de lo que ello va a representar de trabajo y medios.*»

Juanel pone de manifiesto una cosa que es de primordial importancia habida cuenta que la obra de Faure se traduce al español. No se trata ya de la ausencia de textos de libertarios españoles — y de nuestra Indoamérica añadimos por nuestra parte: Ricardo Flores Magón, Rodolfo González Pacheco, González Prada para no citar más que a la trilogía más reputada — que Faure no pensó en utilizar — con los anarquistas italianos, ingleses y alemanes sucede otro tanto — sino del enfoque excesivamente francés de la mayoría de las definiciones. Faure se dirigía, con toda la intención y la voluntad, al lector francés. La idea de que la Enciclopedia se confeccionaría posteriormente en español, italiano, inglés, etc, asomaba, desde el propio comienzo, bastante comprometida por la presencia de un texto que al lector no galo no podría resultar demasiado interesante.

La corriente «maximalista» entraña, inevitablemente, la tarea de «hispanizar» el contenido de las definiciones.

En cartera tenemos, todavía algunas cartas más. Hay tres, en particular, cuyos autores son suficientemente conocidos por los lectores de «Le Combat Syndicaliste» y por el anarquismo internacional. Se trata de Fontaura, Gregorio Quintana y Baldelli. De ellas y de ellos nos ocuparemos en nuestras próximas entregas.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 78-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1, D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Vladimir Muñoz, Montevideo. — Recibidas tus cuartillas de traducciones. Hay margen de tiempo sobrado para que hagas tus cosas antes de volcarte a ARTE.

André Devriendt, Alfortville. — Nous avons ouvert ton abonnement pour l'Encyclopedie en français laquelle te sera envoyée directement de Caracas. A notre CCP tu peux envoyer ta suscription en tenant compte que chaque fascicule vaut 4,95 F.

José Fernández, Firminy. — Recibidos tus 60 frs. cubriendo la suscripción por doce fasciculos de la E. A. en español.

Pedro Flores, Millery. — Recibidos, como era de esperar, los 125 frs. correspondiendo a ocho suscripciones de un trimestre cada una.

J. Hiraldo, Marsella. — Recibidos los 20 frs. anunciados en tu carta cuyo acuse de recibo figura en la entrega anterior.

A. Lapeyre, Bordeaux. — Tu dois avoir reçu notre lettre. Merci a l'avance pour ta collaboration.

Pierre Lentente. — Comme a Lapeyre et merci aussi.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor García
24, rue St-Marthe, 75, París (X)

ANTENA

SINDICALISMO BENDITO

MADRID. — En la iglesia del Buen Pastor, barrio de Vallecas, ocho curas, «sindicalistas» han dado un mitin, con autorización del arzobispo Casimiro Morcillo. Los oradores — perdón — los predicadores, han fustigado a las autoridades que persiguen a los obreros que se ocupan de acción sindical al servicio de sus hermanos.

No. Ese sindicalismo «libre» es estratégico, y contando con la bendición del arzobispo cuenta igualmente con la tolerancia de Franco. Tanto delito tiene la Iglesia, que le ha llegado la hora de rehabilitarse con vistas a un mañana decisivo que puede ser próximo.

«PIES NEGROS» DE LEVANTE

ALICANTE. — En esta localidad, donde la colonia de exiliados franceses de Argelia es numerosa, funciona una escuela en tal idioma con asistencia diaria de 300 alumnos. Muy dentro de la lógica, ello; siendo lo ilógico que parte de esos forasteros se mezclen en la política española para darle la razón a Franco. En ocasión del referéndum unos 150 «pieds noirs» votaron «sí» al régimen fascista que sufre España.

DE SANTANDER AL CIELO EN AUTOMOVIL

SANTANDER. — El obispo de esta diócesis, Vicente Puchol Montiel, viajando en automóvil hacia Madrid sufrió un accidente que le costó la vida. El finado era relativamente joven: 52 años.

PARA QUE LOS RICOS VIVAN TRANQUILOS

RIO DE JANEIRO. — Con motivo del juicio celebrado contra el policía de Estado, Pedro Dos Santos, acusado de haber arrojado al río a 14 mendigos, que perecieron ahogados, se ha venido en la cuenta de que los pordioseros percibos por inmersión policíaca suman la cantidad de 65, solamente en dos años. Indudablemente, esa táctica autoritario-homicida, de extenderse ahorraría la erección de establecimientos de beneficencia...

LO EMBADURNARON CON K K

VALLADOLID. — Al pie del monumento a Onésimo Redondo se celebró un acto de desagravio por el ultraje de que fue víctima hace algunos días el grupo escultórico del monumento, integrado por la figura del caudillo de Castilla y cuatro falangistas sobre un monumental emblema del yugo y las flechas.

¡ARRIBA... LOS PRECIOS!

VALLADOLID. — El diario «Libertad» se hace eco del malestar que existe entre el público por el reciente encarecimiento del precio del pan en Valladolid, y al mismo tiempo porque los puestos vendedores no se ven abastecidos de las clases de elaboración que tienen precio fijo.

LA INDUSTRIA METALURGICA EN PELIGRO

BARCELONA. — La Comisión permanente de la Junta Central Económica del Sindicato Nacional del Metal, reunió representantes de Guipúzcoa, Valencia, Vizcaya, Zaragoza, Asturias, Madrid, Barcelona, Alicante, Gerona, Murcia, Valladolid, etc.

En lo referente a la posible instalación de industrias metalúrgicas extranjeras en España, los reunidos consideraron la defensa de la producción nacional y la utilización de la capacidad instalada que hacen innecesario la participación extranjera propuesta.

Los asistentes llegaron a la conclusión unánime de que la gravedad de la situación existente en sus respectivas provincias es bastante similar, con las naturales diferencias dada la diversa especialización predominante en cada una de ellas.

SIGUEN LAS CONDENAS

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha dictado sentencia en la causa seguida a José Antonio Campa Alvarez y Alfonso Braña Castaño por delito de propaganda ilegal. Alfonso y José Antonio colocaron en postes, entre Sama de Langreo y La Felguera, en Asturias, el 6 de diciembre pasado, impresos en los que se criticaba el régimen político actual español y a la Ley Orgánica del Estado.

Los magistrados condenan a los encausados a sendas penas de seis meses y un día de prisión y a pagar 10.000 pesetas de multa.

TERMINARAN ENCARCELANDOLO

LAS PALMAS. — Se va a repetir el consejo de guerra contra Salvador Sagaseta y Juan Hernández por injurias y calumnias a los Ejércitos, y también contra Pedro Lezcano Montalvo, premio nacional de poesía, autor del poema «Consejo de paz», publicado en el «Diario de Las Palmas», que motivó el proceso, según informa el diario «La Provincia», de la capital canaria.

Añade el diario que el Consejo Supremo de Justicia Militar ha decretado nulas las actuaciones seguidas y ha repuesto el proceso a su favor sumarial. El anterior Consejo absolvió a los inculpados, pero el capitán general de Canarias no admitió el fallo.

RABAT Y LAS MINAS DEL RIF

RABAT. — El Gobierno marroquí ha decidido nacionalizar las minas de hierro situadas en la región de Nador — en el norte de Marruecos —, según se anuncia oficialmente en Rabat.

Una comisión va a ser nombrada para estudiar las modalidades de la transferencia de la propiedad de la Compañía Española de las Minas del Rif, que explotaba los yacimientos, al Estado marroquí.

Esas minas producen, aproximadamente, un millón de toneladas de mineral al año y el Gobierno marroquí las considera necesarias a la economía del país, en vista de las perspectivas de construcción de un complejo siderúrgico en Nador.

Tal complejo funcionaría con el hierro de las minas del Rif y el carbón de Jerrada, localidad situada a unos 50 kilómetros al sur de Ujda.

Post scriptum. Previas las concesiones del caso, la nacionalización no tendrá efecto. Pero Hasan II se llevará la mejor tajada. Para llegar a ese resultado hubo guerra en el Rif en los años 1909, 1911, 1921 y 1923, con un resultado de 30.000 soldados españoles (no accionistas) muertos.

EL PANTANO DE MEQUINENZA CEDE

ZARAGOZA. — Este pantano, el mayor de España (1.500 millones de metros cúbicos) se halla agrietado en su base con faltarle aún tres metros para llegar a raso. Se han tomado medidas de urgencia, pero el temor subsiste en los ribereños de la parte baja, en tanto el descontento persiste en los propietarios damnificados por la extensión de las aguas de relleno, pues se consideran insuficientemente compensados.

Según dictamen técnico, el embalse necesita serias y cuantiosas reparaciones. El llenado parcial del mismo empezó a últimos de 1964, es decir, en la fecha en que se dio la obra terminada y segura por completo.

La C. N. T. face a l'automation

(Suite de la page 1.)

sa force. Nous voyons que les termes de l'équation posée en ce domaine par l'automation sont : volume de production, temps de travail, nombre de salariés employés dans la production (plein emploi ou chômage). Il est clair que la logique sociale va à l'encontre de la solution capitaliste. L'automation devrait, en premier lieu, être orientée vers la réalisation totale du plein emploi et la résorbtion intégrale du chômage. Mais cela serait loin d'épuiser ses possibilités et elle devrait permettre d'envisager immédiatement une réduction considérable des horaires de travail. En gros, l'automation mise au service de l'homme c'est la réduction des horaires de travail et une politique des loisirs. Les économistes à la solde du capitalisme essaient de jouer au contraire sur le troisième terme de l'équation en prétendant qu'avant toute chose il s'agit d'augmenter le volume de la production et de faire baisser les prix de revient et les prix de vente. Mais produire ne suffit pas, produire n'a de sens qu'en fonction d'un marché au sens large du terme, d'une demande. Si l'automation au service du profit doit exclure du processus de production, et donc du pouvoir d'achat, un nombre croissant de travailleurs (consulter à ce sujet les statistiques sur le nombre des chômeurs qui croît lentement mais sûrement), elle parviendra à coup sûr à urodiure bien plus qu'elle ne pourra écouler, le pouvoir d'achat des travailleurs maintenus dans le circuit de production étant fatalement diminué, par le biais de l'impôt, des charges sociales suscitées par l'entretien des chômeurs. A travers l'automation, le système capitaliste se trouve enfermé dans un cercle sans issue de contradictions qui se résument dans cette formule: la production n'a de sens que dans la mesure où elle sert à satisfaire des besoins réels et pour autant que ces besoins réels peuvent effectivement être satisfaits. Or, seule une politique des loisirs, naissant de la réduction des horaires de travail, est susceptible d'être à l'origine de besoins nouveaux qui ne soient pas artificiellement créés (par la publicité, etc...) en vue de la réalisation de profits maximums mais qui soient effectivement ressentis. Enfin, les possibilités de l'automation sont telles qu'elles permettent à coup sûr à la fois une augmentation de la production et la réduction des horaires de travail.

Yves Oboeuf

(A suivre.)

De los gobiernos

y II

SI se comparan los Estados despóticos entre ellos, se verá que a veces se sostiene mejor, aquél que refinando, por así decirlo, su crueldad, halla el secreto de hacerla excesiva y de darle nuevos fundamentos al Estado, multiplicando las injurias que hace a la naturaleza humana. Tal es el efecto de las leyes *malas*. (Ya hemos dicho que todas son malas).

Hay dos clases de obligaciones: la que se contrae con las ligaduras establecidas por el derecho civil, lo que se llama contratos; y la que se contrae por las leyes establecidas por la sola naturaleza, es decir, por la sola palabra. Cuando me obligo por un contrato, me someto a toda la potencia de la ley civil. Cuando me obligo por mi palabra, solamente estoy sometido a mí mismo. Y añado, que no cumpliendo su palabra demuestra uno su bajeza; se *hace ver* que eso depende de las *circunstancias*, y que no resulta únicamente de sí mismo.

Sería menester que hubiera en las leyes un cierto candor, pues hechas para castigar la *maldad* de los hombres, deberían ellas mismas, tener la más grande inocencia. La *ley* general debe ser la razón humana, y las normas de cada sociedad solo deberían ser el caso particular donde se aplica esa razón humana. El espíritu de estas normas consiste en las diversas relaciones que ellas puedan tener con las diversas cosas. Por eso que en el despotismo, uno solo, sin regla y sin razón humana lo arrastra todo por su voluntad y por sus caprichos.

Las leyes son el instrumento más seguro para el ejercicio de la autoridad. Lo arbitrario no tiene otra razón que la de la fuerza. Este es el motivo del antagonismo que existe en la sociedad, entre la fuerza y la libertad. La unidad colectiva componiéndose de individuos entrados en ella con la misma calificación, implica la igualdad y consecuentemente la libertad. Para hacer esto es menester apartar todo principio de fuerza. Desde la oligarquía, la más concentrada, hasta la democracia más pura, la esclavitud queda siempre como base material del Estado. Si contra el despotismo del Estado, *parece* que se haya hecho algo (si es que desde hace algún tiempo no vamos hacia atrás), el más grande paso queda por hacer. Larga es la tarea de la humanidad y dura su labor. Una manera de ser libre, es lo que necesitamos, no leyes; una propia reforma mental más que material. ¿Como podrían los legalistas, por muy minuciosos que fueran, prevenirnos de medios suficientes contra la infinidad de las imperfecciones humanas?

Hoy el obrero, en realidad, no es una persona, sino un esclavo, un instrumento de producción y para la guerra una máquina de combate; todo esto en beneficio de sus amos. Pero no busca a liberarse, a conquistar su personalidad, el atributo distintivo de la naturaleza humana, con su participación a la vida colectiva como unidad libre y consciente de sus deberes y de sus derechos de asociado; para salir de su decadencia, de la abyecta condición de bestia. Condición de bestia mantenida por las leyes, monopolio del Estado, creado por los gobernantes para su uso exclusivo. Aunque algunos hombres del pueblo llegaron a los grados más elevados del Gobierno, solo sirvieron para perpetuar, por el engaño, ese estado de esclavitud.

Un desarrollo nuevo del antidogmatismo se hace necesario para que se pueda operar, bajo la influencia de las ideas libres, un desarrollo social más perfecto y que de esa decadencia de su estado, pueda el individuo reintegrarse en sus derechos de hombre libre. Elevándose por encima de la fuerza que le oprime, combatiéndola y liberándose de su potencia, puede, por medio de su voluntad y el sentimiento de su personalidad, no llegar *a la formación de un solo rebaño dominado por un solo pastor*.

La esclavitud no puede ser abolida por un simple mandamiento, sino por la voluntad misma de los hombres, y establecer el intercambio en virtud de convenios mutuamente voluntarios y libres, bajo el punto de vista de todas las necesidades humanas, para hacer posible la condición moral de la libertad en todos los órdenes. Este principio de la libertad es el que reacciona contra la fuerza ciega y brutal del principio de autoridad y que tendrá que cuidar que no tome una dirección que conduzca por las vías en las cuales, únicamente conseguiría a substituir a un despotismo, un despotismo más absoluto que acabara degradando completamente al hombre.

Es necesario en la esfera de la

Fluorescencias

1

Miro en torno mío
y veo sayones
que masacran pueblos.
con tanques y aviones...
¡Oh, cómo entonces la razón se agita,
y negra sombra el horizonte esconde!

2

¡Un año más, compañeros...!
Y otro paso avanzando hacia la
[buesa,
con el rictus doloroso
de un Cristo de Rembrandt,
— o de Hércules vencido —.
¿Qué es hoy la humanidad?
Resumen de un gigante atormentado
por el grito angustioso
de los mártires de la libertad.
Mártires que ni siquiera tienen Mag-
[dalena
de cabellos dorados,
en un mundo de odios, esclavitudes
[y guerras.
Cuerpos multitudinarios que se bam-
[bolean,
— como astros ebrios —,
hasta que se pierden en el fondo del
[mar,
empujados con violencia,
por las zarpas bestiales de la injus-
[ticia social.

3

Un año más y continuamos viendo
cómo cae sobre la madre tierra
la pincelada escarlata
de la sangre generosa
de las víctimas
de los hijos de Calígula y Nerón.
Y el agónico clamor insoslayable,
es ahogado por el siniestro gruñido
[de los sayones...
Esto suma y sigue, compañeros.
¡Un año más!... ¿Hasta cuándo?

COSMOS

Consideraciones. LOS VAN

por Julián Floristán

A fines de 1966 leía yo un libro titulado: «Leur Germanie» (Su Germania, o Alemania). En él trata su autor, J. Toutain, de demostrar con gran acumulación de datos históricos, que los alemanes de la primera guerra mundial — 1914-1918 —, no son ni más ni menos que los dignos continuadores de los teutones de siglos anteriores, a su vez éstos de los feroces bárbaros Alano-Vándalos, Cimbres, Suevos y Eduenos. Cita de César (en sus «Comentarios») y refiriéndose a los dichos: «La fuerza dá todos los derechos; los vencedores son dueños de infligir a los vencidos el tratamiento que les dé la gana.» Lo cual, indudablemente, años tras años y siglos tras siglos, ha ido convirtiéndose ni más ni menos que en «ley de guerra» y aplicada mal o bien por todos los *vencedores*. Que se nos citen excepciones dignas de crédito.

Toda una serie muy larga de hechos, reprobables a más no poder, nos refiere a lo largo de su libro y que insiste en repetir para mejor corroborar su tesis de que alemanes, germanos, teutones, saxones y todos los pueblos que con ellos se han confundido durante siglos, ya desde mucho antes de la Era Cristiana, no fueron ni son otra cosa que salvajes, a los que solo guía el afán de robar, atormentar, matar y destruir todo a su paso, teniendo por emblema el engaño y la traición.

Exactamente el 26-12-1966, la televisión francesa nos presentó un film basado en la novela de Barbey d'Aurevilly: «Le Chevalier des Tuches». El cual caballero, hecho prisionero por las fuerzas republicanas, fue liberado justo al pie de la guillotina por su amigo Jacques, que resultó muerto en la refriega, con la ayuda de un buen y escogido grupo de «chuanes», e incluso una «chuana», acudidos para liberarle. El Caballero de las Tuches, acaso para vengar la muerte de su liberador, cita al grupo para horas después al pie del Molino Azul. Al llegar, Las Tuches penetra en él y saca a una persona, que parece ya más muerta que viva, posiblemente quien le había denunciado; hecho prisionero, o condenado a muerte, la liga fuertemente a un aspa del molino que comienza a girar. Al cabo de varias vueltas, la buena «chuana» pide que se termine el tormento y para ello el mejor recurso es un buen pistoletazo bien ajustado por el vengador. De pequeño yo creía que los «caballeros» se portaban como tales, lo que no ha debido ocurrir siempre. A menos que los atormentadores no alemanes hayan sido descendientes de aquellos bárbaros germano-teutones, lo cual simplificaría mucho las cosas.

Recuerdo que a unos 5 kilómetros de mi pueblo natal y junto al llamado puente de Briñas, muy alto y creo que de la época romana, había un enorme precipicio, por el que precipitaban hacia el Ebro — al que llegaban horriblemente destrozados a fuerza de dar tumbos — todos cuantos liberales caían en manos de carlistas y requetés, acompañados seguramente por alguno de aquellos no menos famosos curas trabucaires que a no dudar les absolvía de esos crímenes y otros parecidos. A saber si los tales también llevaban sangre vándala, teutona o saxona.

¿Qué hicieron con el pueblo los zares de antes y después de la Revolución rusa de 1917?

¿Como se comportaban en España los Tribunales de la Santa Inquisición? ¿Y la Iglesia Católica, Apostólica, Romana en Francia con los Cátaros, durante la «St. Bartolomé», o en todas las llamadas guerras de religión, unos y otros en nombre de Dios, Cristo o su madre?

Más cerca de nuestros días ¿quién no ha conocido las barbaridades llevadas a cabo por los fascistas en Italia, Portugal y España? En la novela de G. Bernanos «Los Grandes Cementerios bajo la Luna» se puede leer siempre la serie de actos propios de incivilizados por él relatados, cual el que como venganza por la muerte en lucha, del joven Barbará, falangista, cuando el desembarco republicano de Porto-Cristo de agosto de 1936, llevaron a cabo inmediatamen-

B.D.I.C

y de las leyes

libertad y de la razón, apresurar el desarrollo de todas las ciencias: morales, artísticas, económicas, etc., y concurrir así a la revolución que se debe operar. La libertad y la razón deben pasar a modo de enseñanza en las costumbres e infiltrar en nuestra conducta de cada día para facilitar esa transformación que nos libere; que el mundo de opresión desaparezca para dejar paso al mundo nuevo de la libertad para todos, donde ya no exista más distinción de razas ni de clases, ni privilegios de ninguna especie. Definitivamente pues, el problema general del cual depende el género humano, se resuelve como se ve, en la necesidad de una concepción que abarque y una los dos términos, en la afirmación constitutiva de la inteligencia y de la voluntad de armonía. Es en estas condiciones, abolidos los obstáculos de la autoridad y el fanatismo, que el individuo podrá avanzar permanentemente en lo que constituye el verdadero progreso, de un progreso indefinido, como privilegio exclusivo del hombre, cuya personalidad es lo que lo distingue de los demás seres vivientes. Una evolución del género humano en la libertad, por el desarrollo simultáneo de la razón y de la justicia.

Es menester que la ciencia y el progreso no haga más del hombre un esclavo, sino que lo proclame dueño de sí mismo, y no sean palabras vanas. El problema que se busca a resolver y que envuelve el porvenir del pueblo, no es más que el problema perpetuo de la humanidad, a saber, la realización de la libertad fundada sobre las necesidades naturales.

La soberanía abstracta es una ficción. De hecho, el pueblo continúa a gemir en una servidumbre real, y la igualdad y la libertad no son más que palabras escritas en las leyes; pero las leyes, lo repetimos, son meras fórmulas en oposición con los hechos. ¿De qué sirve que se declare que el pueblo es libre si vegeta y sigue sojuzgado bajo la dependencia de los hombres y de las cosas? De los hombres, por la concentración del poder en las manos de unos cuantos privilegiados; de las cosas, por la concentración de las riquezas en las mismas manos. La solución del problema estaría en una forma de sociedad *que de hecho* constituyera la garantía de la libertad para todos y cada uno, que hasta ahora generalmente ha sido rechazada.

Las condiciones de la vida en el orden intelectual y moral, son las normas supremas que regulan el desenvolvimiento de la humanidad. No se pueden concebir seres iguales en otras relaciones que no sean las de una libertad recíproca.

Los gobernantes absorben el *derecho real*, efectivo de cada uno, en el *derecho abstracto* de todos, encarnado éste en una potencia dictatorial, absoluta, no siendo más que una tiranía, no admitiendo otro derecho que el derecho de la fuerza.

También en economía, distribuir los productos según una regla única, preestablecida, implica una jerarquía de funciones y consecuentemente de funcionarios, donde cada uno individualmente, solamente tiene derecho a lo que la administración le atribuye. En ese sistema el individuo queda rebajado al nivel del animal. Destruyendo la variedad de las aptitudes y de las inclinaciones del hombre se destruye la sociedad misma.

Lo que hace el socialismo o el comunismo estatales es la concentración absoluta de la propiedad o la riqueza social entre las manos del Estado, ente de abstracción, aunque por Estado se entienda los jefes del Estado, y evidentemente, serán éstos los que tendrán de hecho la disposición de la propiedad común; y de las personas para que el *orden* esté asegurado. He aquí el Estado solo, propietario y amo. Pues ¿qué es esto sino la esclavitud? Quiere esto decir que aunque los gobernantes hayan sido elegidos, tanto tiempo como estén en el poder serán los amos. ¿Puede creerse que seres humanos en posesión de un Poder al que se le entrega todo, que de amos consientan a volverse esclavos a su vez? Cuando se modifican las formas del Estado, solamente se modifican en detrimento del esclavo. De hecho, este subsiste todavía siervo, en el seno de las sociedades modernas más avanzadas. ¿Más avanzadas? Así se dice, y donde no obstante, cada hora que pasa se extiende más la tendencia a la servidumbre y a la violencia. También se dice: «Que gobiernen los más instruidos». Y preguntamos nosotros, ¿qué relación podrán tener unos exámenes de geografía o de matemáticas con el principio de autoridad?

No olvidemos que no solo hay las necesidades del cuerpo, existen asimismo las del espíritu, y no es menester olvidar también, que en toda época, «solo fue posible lo que estuvo maduro en los espíritus». Es necesario pues, forjar las fuerzas morales, que fueron los valores que alimentaron los siglos de oro del libre examen.

JUAN

CRONICA DE LA REPRESION

MADRID. — Los siete detenidos de Comisiones Obreras, Julián Ariza, Goicochea, Bernal, Martínez Conde, Trava, Rollo y García han sido dejados en libertad provisional. Estaban en la cárcel a raíz de los incidentes del 25 de abril.

A Rafael Pina Sánchez el fiscal del Tribunal de Orden Público le ha solicitado tres meses de cárcel por haber tomado parte en la manifestación protestataria del 1 de febrero. Por propaganda «ilegal» el mismo fiscal ha solicitado un año de prisión y 10 mil pesetas de multa contra el paisano Francisco Javier.

SAN SEBASTIAN. — En Villareal de Urechua-Zumárraga hubo manifestación obrera contra la detención de varios miembros de Comisiones Obreras. La P. A. y la G. C. intervinieron, resultando varios contusos y seis detenidos. La G. C. disparó, según el parte oficial, al aire. Los obreros de Beasain se declararon en huelga por este suceso.

VALENCIA. — Siguen detenidos los 22 obreros aprisionados por la Policía Armada durante una manifestación de protesta habida hace unos días en esta ciudad. Entre los retenidos hay dos muchachos que cumplen el servicio militar.

BARCELONA. — En Sabadell quedan 17 obreros presos y procesados a causa de los disturbios provocados por la fuerza pública durante la manifestación obrera del barrio de Can Oriach. Han sido trasladados a la cárcel de esta ciudad.

DALOS AUN SUBSISTEN

te las hordas salvajes, asesinando sin misericordia a dos cientos campesinos! de aquellos alrededores, sin siquiera averiguar como pensaban ni cual era su actitud. ¿Era eso el preludio de lo que a continuación irían haciendo a lo largo de la guerra civil y lo que harían años después sus primos-hermanos — éstos sí, germanos, alemanes, «arios» — en los diversos países conquistados, ocupados?

¿Qué hicieron durante toda nuestra guerra civil — y muchos años después — el tercio de Navarra, los requetés, carlistas, falangistas (entonces no «arrepentidos» todavía), moros, italianos y el otro Tercio extranjero? Que no se *alegue* que las guerras civiles conllevan tales desmanes; lo que pasa es que el fanatismo de hoy ha suplantado con creces al barbarismo de ayer, que el tormento refinado que aplican ciertas élites guerreras, es ni más ni menos la supervivencia del que aplicaban aquellos pueblos que hemos dado en llamar, en catalogar como bárbaros, destructores de todo enemigo; al fin y al cabo no estaban civilizados, ni cristianizados. Los de hoy, en cambio, lo están. Y en grado superlativo. Que se nos explique en detalle en qué consiste la preparación teórico-práctica de los «paras» norteamericanos... ¿Y el racismo yanqui?, es una reminiscencia de la mentalidad teutona con su Ku-klux-klan? Por lo demás, ¡qué manía con comparar ciertas situaciones con la anarquía!, cuando Anarquía es la más alta expresión del orden, no impuesto, sino que comprendido y aplicado por convicción.

Que nadie se figure quiera o trate de disculpar absolutamente en nada el comportamiento alemán durante todas las guerras, incluida la de 1939-1945, pese a que no entro entre los que más sufrieron directamente, ya que ni cal prisionero, ni fui a parar a sus campos de la muerte. Quienes se comportan como bárbaros, como torturadores y asesinos refinados y sin sombra de escrúpulo alguno, no tienen disculpa puesto que obraban conscientemente por odio y como vengadores natos sin sombra de la más mínima conciencia humana. ¿Quedan todavía residuos de esos enfermos a los que nadie ha sabido aplicarles el remedio capaz de curarles del odio y orgullo raciales que a lo visto heredan, o que llevan consigo en la sangre «aria»? De seguro.

Falta entonces dar con el antídoto capaz de vencer esa enfermedad, que debe parecerse a la rabia. Y en más de una ocasión será también necesario aplicarlo a todos los guerreros — militares si se prefiere —, que no parece sino que hagan con su profesión perpetuar costumbres y comportamientos que nos empeñamos — a veces — en colgar solo y exclusivamente a la espalda de los germanos, cuando tantos y tantos llevan dentro alma y sentimientos teutones, vándalos o bárbaros. ¿Es que la guerra, todas las guerras, podrían al fin y al cabo sobrevivir o tener razón de ser de otra manera? ¿Sería posible hoy una guerra generalizada, sin cuartel, cuando se está en posesión de medios de destrucción total? Que nos respondan los que la hacen de forma «escalonada», metódica, pese a todas las protestas, en el Sud-Este Asiático.

A lo mejor y para disculpar, se nos sale con que esos americanos son tataranietos de los antiguos bárbaros, con lo que no estaríamos en desacuerdo total, pero que tampoco justifica nada en absoluto.

Mole de Lincoln y Sierra de Carriso

por **Miguel JIMÉNEZ**

RUTILANTES, graciosas, atentas y desveladas las partes que, en cierto modo, se distinguen del nórdico cabo Barrow a los términos del Gila, y en cuyas diversas fracciones descuellan, entre otros augustos relieves, la muestra potente y admirable del Lincoln, de 4.339 metros de altura, y las vistosas antenas de la Sierra de Carriso, con sus recios y ensoñadores contornos. Predio de contrastes. Area de cactos Cierges, Yuccas, etc., a mayor, en sí por las planas sureñas, de amplitudes. Carmen de esfuerzos. Enseña de motivos ardientes, acentuados, gentiles, intensos y encantadores.

En el Missouri, al fondo de unas vaguadas, Kock vino a descubrir el esqueleto de un gran mamífero, casi entero, rodeado de objetos prehistóricos. Así, en cuanto a los animales del pasado, el caso aparece repetido, según los apuntes. Ello es en tierra mejicana. En el Anáhuac, a la caverna de Cocahuamilpa, hacia Cuernavaca, por el ingeniero Arellano, fue descubierto el armazón óseo de un mastodonte. A variedad de signos del alba de los tiempos, en puntos de la Louisiana, como, igualmente, de la Alta California, vinieron a ser encontrados instrumentos de piedra junto a fragmentos humanos. En ajuste, sobre el caso singular del hallazgo de tales, existen, asimismo, otras referencias. De la misma manera que figuran varias menciones casi limitadas, a más o menos índole de sentido, en algunas incluso adquiere una cierta proporción el juicio respecto de los primeros habitantes. Para Abbott, las señales encontradas por el New Jersey indican que los hombres «aborigenes» vivieron por las orillas del Delaware antes de la última invasión de los grandes hielos del norte. Si en el asunto se le da por atrevido, en 1884, a la base del Peñón de los Baños, al Este de la capital de México, fueron hallados los restos fósiles de un ser «humanus», de los tiempos de la Edad Cuaternaria. Se le atribuye, por lo común, unos 8.000 años a la Era presente. De igual modo, con el centelleo de la noble y misteriosa lejanía, atraen, entre otros, los signos y pinturas rupestres de Mitla (Oaxaca), de la peña de S. Juan y del abrigo de Borjita, por Mulege; de la Pintada, por Guaymas, hacia Hermosilla, y del paso Matillita y de la roca de Palmarito, etc., en la Baja California. No es la apreciación más extensiva; empero, varios autores, en su parecer, admiten la hipótesis de la prenda oriunda propia. Así, en el gráfico de las consideraciones, aparece aquella de que, en síntesis, no obstante la altura de clanes exteriores en movimiento, y aunque, al NO., en un punto, la Alaska pudo estar unida a la Siberia, personas esencialmente autóctonas pudieron darse por algunos o diversos planos, círculos o terrenos de condiciones favorables.

En el cuadro feliz de las concurrencias figura la llegada de los grupos chukchas, del norte siberiano, por la parte de Bering. Igualmente, en apuntes, la aparición de los egipcios, según opiniones, ocurrida por la mañana del mundo. En el caso turbador de la Atlántida, se piensa que los griegos lo tomaron de los egipcios. Ello ha inducido a imaginar que éstos se aventuraran por el océano Atlántico, aportando, como una dádiva, el orden de reglas y aspectos en el género especial de las grandes construcciones. Las pirámides que se hallan en la simpática circunscripción del New México, etc., son semejantes a las que se distinguen por las airosas regiones del Anahuac, donde la inolvidable insurrección del 1910, ardientemente animada por elementos libertarios. Al igual, en época alejada, de ayllus aperses, del Asia, a través de las Aleutas. También, en lo probable, de gens del norte de Europa, por los lados de Islandia y de las Foroe. Asimismo, de uniones niponas, comenzando por servirse del rosario de las Kuriles, islas que, en otra de las suposiciones, en las alboradas, sirvieron de paso a otro continenue desaparecido. En igual, de pequeños grupos malayos. Algunos etnógrafos piensan que los innuits o esquimales y los chukchas, del Asia, son los mismos. Otros indican que son ramas de una misma familia. Los esquimales se encuentran por la Groenlandia, Baffin, Victoria y Alaska. De igual forma, al parecer según Rafn, Kohl, Avezac y otros tratadistas, por el siglo XI, los islandeses y los intrépidos vikings se presentaron y estuvieron por los fuertes bordes de la Groenlandia, y por las partes costeras del Raxe, Acadie, Sebago, Beverly, Wachusett, Cow y Middle.

Sobre el mágico relieve particular de cohesiones y agrupamientos, tiene sus luces la órbita de los algonquins, con las unidades de saulteux, pattowatomees, kaskastias, narragansetts, kipatoos, illinois, pawhatans y miamis. Igualmente, entre otros, de abenakis, menomonees, abjibwais, mascoutins, pequods, mohicans y sawennes. El color que, otrora, originara el nombre de pieles rojas es, en medio de todo, sin mal alguno, un empleo de la arcilla. Bien a mérito, detalles de presteza en la estampa de los apalachines, y en las singularidades de yazoos, congorees, alibamons, chikasaws, muskogees y catawas. Para Volney, lo rojizo de los chitimachas, moquí, etc., es una resultante de sus maneras y de su vida a pleno sol. Con sus ánimos y venturas, la formación de los siux, con las ligas o nexos de los kansas, assiniboines, hidatsas, upsanokes, omahas, mandans, arkansas y pawnees. En varias tribus, el color, en la primeria de los jóvenes, ha sido de un tono diferenciado. De sus timbres se tiene referido respecto del conjunto de los wyandott o yendats, y de las ramas de los anrestes, clowan, eries, hurons, nettoway y orla de los athabaskiens, y en las partes de los mescaleros, jicarillas, navajos, selish y lipanes. Sobre el asunto de los tatuajes, en muchos casos, existe una cierta correspondencia o similitud con los parciales dibujos y los colores del totem.

A virtud, impresiones de audacia y soltura en el resalée de los dakotas, y en las curiosas fracciones de los winebagoes, iowas y osejes. En costumbres, manos femeninas se emplearon en la cabeza de los recién nacidos. Así, sobre los párpados de los infantes. En el grabado de las impelencias, entre otros, los arrapahoes, iroquois, otoes, apaches y ricarees. De contiendas, sin prisioneros. En variante, cautivos pudieron unirse con lindas doncellas, amables, solícitas y trabajadoras. Al decir, los moquí adoptaron la regla de no atentar a la vida humana, sin motivo enteramente justificado. En el ejercicio de la caza, con sus plumas de águila y otros adornos y atributos, los kichapoos, washoes, cheyennes, lenni-lenaps, creeks, hualapais, caddos, shawnees y comanches. Sobre atractivos, el juego del lobo y del oso. En los uchees, zuñi, etc., las danzas aparecen con un sentido religioso. Por mucho, las mujeres ocupadas en las operaciones de cultivo. Unos estimados constructores de viviendas, los taos, pimas y mojaves. Los utahs y otros, decoraron sus moradas, representando animales y útiles. Asimismo, las plantas, el sol y las estrellas. En la práctica de los cambios entre sí, los taensas y los nacogdoches. Con una viveza y aptitud en el arte de fabricar vasijas y objetos de barro, los cochiti. Alternando la caza con las faenas del campo, los seminoles. Unos excelentes cesteros, los diggers. Por su parte, los choctaws ayudaron a las mujeres en el trabajo de la tierra.

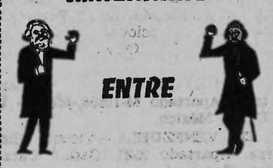
En fervor, con sus arrestos, en las activas uniones de los oneidas, maricopas, chichasaws, arrapaoes, pamlico, wichinath, yanktonnais, savannoredas, puyallups, kliketat y chippewas. Asimismo, de los quichuas, pápagos, mic-mac, saukees, klamath, ourghamma, massachusetts, cocopa, passamaquodies, sacs y abenakis. En una buena cantidad de grupos fue observada la costumbre, en los enlaces matrimoniales, de la unión de dos miembros de tribus diferentes. Por lo demás, parece que no estuvo excluida la bigamia. A trazos, con sus diligencias, apoyos y energías, en las viñetas de los naudonises, koopas, manhattan, cayugas, mineta roes, savannahs, natchitoches, opatos, challam y ogalallas. Igualmente, de los assinais, piegan, criks, poncas, mohaws, cacokia, onondajes, whichitas, accomac y nisquallis. A lo agudo y fatal de las creencias y supersticiones, los sacrificios. En los graves asuntos, el jefe no vino a tomar ninguna resolución sin el aviso del consejo de ancianos. Alegres, serenas, sensibles y en recuerdo, las porciones o juntías de los moins, puants, noutka, mazimlik, chuamons, tineh, kiowas, shastas, tagals y shoshones.

A gloria, el 3 de agosto de 1942 vino a salir de Palos de Moguer o de la Frontera la célebre flotilla española de Cristóbal Colón, compuesta de las tres carabelas: la «Niña,», la «Pinta» y la «Santa María». Martín Alonso Pinzón llevaba el mando de la «Pinta», y la «Niña» era dirigida por su hermano Vicente Yáñez Pinzón. Al pasar del 11 al 12 de octubre del mismo año de gracia, un bravo marinero de la «Pinta» dio el famoso grito de «¡Tierra!». Las naos se encontraban delante de la isla de Guanahani, San Salvador o Cat Island, del grupo antillano de las Bahamas o Lucayas, no lejos de la Florida.

En 1497, Juan Cabot (1451-98), y su hijo Sebastián Cabot (1480-1555), navegantes de origen veneciano, descubrieron Terra Nova y el Canadá. Juan Ponce de León (1460-1521), vino a poner pie en el tapiz de la Florida, en 1512. Vasco Núñez de Balboa (1475-1517), atravesó el istmo de Panamá y descubrió el Océano Pacífico o Gran Océano, en 1513. Hernán Cortés (1485-1547), hizo su entrada en el territorio mejicano en 1519. Sus «Relaciones» fueron publicadas en 1770. Bernal Díaz del Castillo, compañero de Cortés, según parece, estuvo en la donosa región californiana. Al cesar su aliento, en 1560, nos dejó una obra histórica, por reseñas, de suma importancia. Pánfilo de Narváez (1470-1529), tuvo el buen gusto de observar las bahías Charlotte, Tampa y Choctawatchee, en el Golfo de México. En el 1524, una expedición francesa, hábilmente orientada por el florentino Verrazzano, se detuvo por el cabo Bretón. En 1534, el nauta galo Jacques Cartier (1491-1557), comenzó sus exploraciones por el cabo Bonavista y la bahía de Gaspe. En 1542, voluntades españolas iniciaron la villa de State (New Mexico), no lejos del río Grande. Hernando de Soto (1499-1542), terminó sus días estudiando la cuenca del Mississipi. Un «huguenot», Rivault, se sintió atraído por las costas del Hatteras y del Fear, en 1562. Acto seguido, otro hugonote, Laudonnière, por consejo de Coligny, se detuvo en las cercanías de St. Simons's Island. Los españoles originaron la dulce villa de S. Agustín (Florida), en 1564.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE



Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 Franco.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

Ni frío ni calor

Estamos a mitad de mayo con un tanto sombreada la tradicional primavera. Lo señalan algo alegres árboles, pájaros y flores buscando conducto a sus amores, pero todavía insiste el frío. Lluvias, brisas del norte o del este, etc. Se denota a nuestras caras la alegría un tanto truncada, también el cine prorroga la temporada.

Los que desde la galería publicaciones, radio, T. Ve. animan esta estación exaltando el modernismo, la abundancia, el buen vivir, tienen necesidad de adentrar en el público las maravillas primaverales y otras para que éste se convenza, aun que así no sea, de que ellas son asequibles durante todo el año, o sea con la misma ilusión que privilegiados disfrutan primavera siempre que les conviene.

Diríase que tal vez a causa de este tiempo las recepciones de tales propagandas están constreñidas, pues si en este lapso de tiempo algo se manifiesta positivo lo es con sordina.

¡Y pensar que la gran mayoría de gentes necesita y espera de los ajenos inducción y aliento artificial tanto como del mismo sol y de buenos tiempos!

M. DURAN

NECROLOGICA

JOSE PAEZ MORATIN

La F. L. de Lavardac, está de duelo. Tras una larga enfermedad, el día 5 de mayo dimos sepultura, en Barbaste, al compañero José Paez Moratín de Barcelona. De joven abrazó las ideas ácratas, militando en la barriada de la Sagrera, Barcelona. Organizó, hizo, y corrió, como tantos otros, antes y después del 36-39.

Como tantos miles, pasó los Pirineos en marzo del 39 y soportó alambradas con todas sus consecuencias.

Después de la Liberación, en Francia se organizó la F. L. de Lavardac de la que Paez fue secretario muchos años. Fue un militante activo, voluntario, desinteresado, obteniendo siempre la confianza de todos.

El entierro se efectuó como es costumbre en nosotros. Le acompañaron compañeros, la colonia española y muchos franceses. La F. L. de Casteljaloux, estuvo presente.

Le acompañaron los colores rojo y negro, como era su deseo. Peña pronunció las palabras que siguen sobre la tumba de Paez: «Compañeras y compañeros, en este caso todos amigos. En este 5 de mayo damos sepultura aquí en Barbaste, a un hombre que se llamó José Paez. Fue idealista, luchador, militó en la zona republicana durante la contienda del 36-39. Pasó los Pirineos, entró a Francia, soportó con voluntad y paciencia los sinsabores del exilio y el peso de una derrota. Soportó los campos de concentración y la ocupación alemana. Fue del «maquis» en la resistencia francesa. En el orden personal, fue amigo de todos. Un excelente compañero. Pertenecía a unas ideas y a una central sindical. Fue siempre militante de toda confianza. Su voluntad será siempre envidiable. Sepamos todos recoger este ejemplo.»

A toda la familia Paez, con todos mis respetos, le recomiendo resignación para soportar esta pérdida irreparable.

El compañero o amigo que quiera dirigirse a esta familia puede hacerlo a esta dirección: Paez Antonio, rue des Bains, 47 - Lavardac (Lot et Garonne.

R. PEÑA

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.

Es una edición «Umbral».

COMUNICADOS

NUCLEO DE PROVENZA

JIRA CAMPESTRE

Tendrá lugar el domingo día 28 de mayo de 1967 en el Château de la Barben, Pélissanne. Habrá juegos infantiles, música retransmitida por altavoces, charla sobre un tema de actualidad, radio-crochet.

La zona A de propaganda y la Comisión de relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el exilio — Asociación internacional de los Trabajadores — invitan cordialmente a todas las Federaciones locales, afiliados, familiares y simpatizantes, para que asistan numerosos.

F. L. DE TOURS

Celebrará asamblea el 21 de mayo a las 9 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE MARSELLA

Con objeto de asistir a la Jira campestre organizada por la Zona A de Propaganda y la Comisión de relaciones del núcleo de Provenza de la C. N. T. de España en el exilio, este secretariado tiene alquilados varios autobuses para trasladarse al Château de la Barben, cerca de Pélissanne, el domingo día 28 de mayo de 1967.

Las inscripciones serán recibidas todos los días de la semana de tres a siete de la tarde y los domingos por la mañana en nuestro domicilio social, 12 rue Pavillon, segundo piso.

El precio es de 8 francos ida y vuelta.

La salida de los autobuses se efectuará a las siete en punto de la mañana del Cours Saint Louis - La Canebière.

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta comisión invita a toda la militancia de la región y a todos los compañeros en general, como así también a todos los simpatizantes de la C. N. T. a venir numerosos como siempre al *Mitin de Alianza Sindical*, que tendrá lugar el día 21 de mayo en la sala Victor Hugo, 58, rue de Séze, mairie del 6e, Lyon.

Harán uso de la palabra por la C. N. T., R. Liarte y por la U. G. T., un destacado militante de esa organización.

NOTA: Viniendo de Perrache con el car nº 7, apearse en la plaza Klebert, y a 50 metros se encuentra la sala.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA EN EL EXILIO

Celebrándose el día 21 de mayo el mitin de Alianza Sindical, nuestra reunión queda aplazada para el día 28 del mismo mes.

F. L. DE DRANCY

Tendrá asamblea el 4 de junio. Información importante.

CORREOS NO PITA, A VECES

Siendo muchos los compañeros suscriptores de LE COMBAT SYNDICALISTE que se quejan por recibir el periódico con sumo retraso, rogamos a cuantos en lo sucesivo registren tal anomalía que envíen queja cortés a la administración postal de su pueblo o distrito, para ver si procediendo así se arregla el asunto. Conteniendo el semanario avisos para los sábados y domingos y siendo depositado en la Poste a lo sumo a las 17 h. de cada martes, no hay razón de que el «C. S.» se reciba en la semana siguiente.

«C. S.»

CONCENTRACION REGIONAL S. I. A.

Tenemos entendido que S. I. A. parisina prepara una Concentración para el 18 de junio en la villa de Thiais. La misma tendría lugar en el Estadio ya conocido, dotado de campos y dependencias para deportes, juegos, *camping*, conferencias, varietés, baile, etc.

Los compañeros de París y de la región deben anotar desde ahora en su carnet una fecha: «18 de junio», destinada a S. I. A.

CORREO DE REDACCION

M. A., Lyon. Retuvimos tu respuesta al andaluz del caso para no dar importancia a sus cosas.

J. G., Perpiñán. Tu escrito, bien intencionado, contiene algunos excesos. Permítenos arreglarlo e irá.

M. L. A., Buenos Aires. Nada se nos informa sobre los cinco compañeros presos y procesados en Madrid. Los posibles informadores prefieren que «C. S.» calle al respecto.

G. M. L., Burdeos. Vuestra situación irregular impidió dar curso a vuestro envío. Si estamos en lo mismo, ¿tanto cuesta limar asperezas?

A varios: Los artículos sin firma o solamente con seudónimos, no los damos por recibidos.

UMBRAL

Sumario del número 64:

XX : PRECURSORES DE LA REVOLUCION MEJICANA.

Vladimir Muñoz : PRECURSORES. CHARLES JOSEPH ANTOINE LABADIE.

J. Sevilla : LA POLONIA DE CHOPIN, ROMANTICA Y MARTIR.

Víctor García : CEILAN, INSULA DEL TE Y DEL BUDA.

H. Plaja : «UTILES DESPUES DE MUERTOS» (Los libros).

José Viadiu : HUMOR INGLES.

Juan Ferrer : DEL VIVIR DISPERSO.

Nano de Sabadell : CONTRA LA ETIMOLOGIA, CON EL PUEBLO.

Max Nettlau : FASCISMO, SOLISTAS AUTORITARIOS, TRABAJADORES Y LIBERTARIOS.

C. Vega Alvarez : PRIMAVERA AUSENTE (poesía).

E. Valls : HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE LA CONCIENCIA LIBRE.

Domingo Rivero : FERMIN SALVOCHEA (soneto).

José Agustín Goytisolo : POESIA CATALANA CONTEMPORANEA.

Han Ryner : LA SABIDURIA RIENTE, en folletón encuadernable (penúltima entrega).

Noticiario, Libros, La Televisión, grabados alusivos, etc.

Un número tan conseguido como los anteriores.

Sólo cuesta 1 F.

Servicio de librería

NOVEDADES RECIBIDAS

«La Conquista del Espacio», Jacobo Zabledowiski 9 00
«Crónica de la Revolución Mexicana (3 vols.), Roberto Blanco M. 40 00
«El Ultimo Cristo», José N. Rosales 10 00
«Historia de la Revolución Mexicana» (7a edición), J. Mancidor 15 00
«Evocaciones de España y México (figuras y lugares), A de la Villa 15 00
«La España que conquistó al mundo», R. Puig Gros 10 00
«Poesía revolucionaria nicaragüense» (antología) .. 6 00
«Los caminos del Hombre», (epistolario), Miguel Jiménez Igualada 12 00
«La casa del obrero mundial», Rosendo Salazar .. 12 00
«La novela del indio Tupinamba», E. F. Graell .. 10 00
«Cárdenas y el gran ejido del Yucatán, E. Durtn Rosado 6 00
«La Baja California», Braulio Maldonado 7 00
«Los Primero de Mayo en México», Rosendo Salazar 12 00
«Mi rebelión» (la dictadura de los Somoza) 12 00
«La muerte en el paraíso», A. Baeza Flores 12 00
«La muerte en las manos», Julián Gorkin 8 00
«Notas de un viaje en Extremo Oriente», Gustavo Montiel 8 00
«Hidalgo el Libertador y su época», Agustín Cue Cánovas 8 00
«Bellas, claras y sencillas páginas de la literatura castellana» (antología) .. 9 00
«Antología de Alfonso Reyes», (selección y prólogo de Luis Martínez 13 00
«Madrid de los años 20», F. L. Urquizo 7 00
«Tras las rejas del Vaticano», J. N. Rosales 16 00
«La U. R. S. S. y el futuro», Leonardo Schapiro 18 00
«Los sumergidos», Víctor Alba 10 00
«Sosia y los delegados», R. Sender 3 50
«Renuncia al comunismo», C. M. Pellicer 6 00
«Orígenes de la Filosofía», Rodolfo Puiggrós 12 00
«Ricardo Flores Magón» (el Adalid), Rosendo Salazar 6 00
«J. F. Kennedy, López Mateos y América» 3 00
«Esa gente de España» (siete ensayos de intelectuales acreditados) 5 00
«El Opus Dei» (ensayos) y «El 2º muerto» (teatro), Rosales 10 00
«Somoza, asesino de Sandino», R. Romero 5 00
«Crisis de la democracia de América en la República Dominicana», Juan Bosch 5 00
«La verdadera reforma agraria», Víctor Alba .. 4 00
«Sancho Panza, exégeta», L. Lara Pardo 10 00
«Al bosque de Chapultepec» (poema en cinco cantos), Graciela Garbalosa 6 00
«México bárbaro», John Kemesh Turuls 9 00
«Cervantes y su tiempo», Angel F. Orunesgasti .. 9 00
«Naturalezas muertas» (poemas), Esther Puyhol 6 00
«Homenaje a García Lorca en el XXX aniversario de su muerte 6 00

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe. 75-Paris (10e). C. C. C. Paris 13507 56

ADMINISTRATIVAS

Cordonets, Lamotte Beuvron (Loir et Cher). Recibidos todos tus giros. De acuerdo distribuciones.

Granero, Agde (Hérault). Recibida la tuya con diferencia suscripción hasta fecha indicada.

Serrarols, Lima (Perú). Recibido cheque 90 frs. Distribución indicada, 15 frs. pasan a Pro Ancianos. «C. S.» y «Umbral» a 1967.

Vicente López, Brive, Corrèze. Giro 10 frs. para aumentos año 67 que tienes pagado.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

No deformar la Historia

EN la Fiesta del Libro Catalán habida hace unos días en París, tuvimos ocasión de escuchar a unos intelectuales catalanes que vinieron a exponer la situación cultural, artística y social del interior. Sus notables intervenciones fueron premiadas con salvas de aplausos; pero nosotros tuvimos una reserva que luego manifestaríamos al orador causante de la misma.

Dicha reserva, mejor dicho, nuestra disconformidad, se concreta en la afirmación, que estimamos errónea, de que el proletariado confederal aborreciera la cultura catalana por estimarla producto de la burguesía de la Lliga Regionalista. Este criterio, de ser fundamentado, implicaría conformidad supina con la burguesía españolista y caciquil al estilo de los Sagnier, Bertran y Musitu, Conde de Caralt, Godó, etc., lo cual rebasaría el absurdo. La Confederación Nacional del Trabajo, y para el caso la Regional Catalana, mantuvo a raya, en toda ocasión, a la burguesía entera, sin distingos ni miras políticas, puesto que la enemiga era la Patronal, y para mejor concretar en el caso de Cataluña, el Fomento del Trabajo Nacional, en el que tenían vara alta los potentados Vidal y Ribas, Monegal, Sedó y Mirò y Trepat, entre otros de no menor relieve. El lock-out de 1919-20, por ejemplo, lo declararon altos burgueses pertenecientes o no a la Lliga, católicos, catalanistas o republicanos, para vencer la resistencia, y en casos la agresividad obrera, a tal punto, que Salvador Seguí pudo decir, en 1919: « Ante el empuje de la Organización confederal el catalanismo político pierde su importancia.» Alusión afortunada del Noi del Sucre señalando que los burgueses no se pagan de políticas, puesto que cuando son puestos en juego sus intereses privados, todos ellos, sin distingos ni etiquetas forman cuadro contra los trabajadores. ¡Supiese la masa explotada hacer los mismo!

Por las palabras del Noi se ve claro que éste, sin dejar de ser catalán («por bien que internacionalista», como solía decir) nada tenía de catalanista, no atándole nada, ni a él ni a nosotros, a las políticas de la Lliga, de Pedro Corominas, ni siquiera de Francisco Layret y de Luis Companys, disco ese último lo suficientemente rayado y para ser retirado de la circulación, puesto que nunca los intereses sindicales fueron mezclados con la política de los abogados Layret, Companys, Río del Val, Casanovas, Barriobero, Serrano Batanero y otros elementos que sirvieron judicialmente a la C. N. T. Hay, sin duda, el caso del abogado Samblancat, que puédese interpretar a la inversa, puesto que se integró a nuestra Organización.

Que la Confederación Regional del Trabajo (así se denominó la Regional Catalana de la C. N. T. hasta 1920) no soportó influencias políticas de ninguna clase, lo demuestra el vacío que se le hizo al sagaz Layret cuando en 1918 quiso fundar un Partido Obrero Catalán respaldado por nuestra Regional cenetista. A Layret no le importaba mucho perder los restos del partido de Vallés y Ribot por interesarle mucho más la adhesión de los trabajadores catalanes, tan excelentemente organizados, y combativos, en el seno de la central libertaria de la región española. Pero vista la posición estrictamente apolítica y ácrata de nuestros sindicatos, el bueno, el íntegro Layret dio carpetazo a su propósito de politizar el movimiento social de Cataluña, sin retirarnos su apoyo judicial para cuantas ocasiones lo necesitáramos.

Quede bien claro que la C. N. T. ha combatido en toda ocasión al capitalismo sin juegos de manos con los políticos. Cuando ha andado con éstos ha sido en la calle, en momentos en que la dignidad del pueblo ha precisado de gestas armadas como en 1909, en 1917 y en 1936.

Y quien diga lo contrario, o bien es comunista o el respeto a la verdad le exige ilustración veraz y rápida.

AREA MUNDIAL

EN MEJICO. ASESINATO DEL COMPAÑERO JOSE ALBEROLA

Leído en el diario «Novedades» del 2 de Mayo de 1967:

EL ibero José Alberola Navarro, de 72 años de edad, profesor de Literatura del Colegio Madrid, de esta ciudad, cuyo cadáver fue descubierto con las manos atadas a la espalda, con un trapo dentro de la boca y estrangulado con su corbata y una sábana, fue asesinado por cuatro individuos jóvenes que ayer a mediodía lo acompañaban.

Lo anterior fue dicho por Esperanza González de Martínez, portera del edificio número 508 de la avenida Cuauhtémoc y confirmado por los vecinos del profesor, que vivía en el departamento K, en donde se cometió el crimen.

La mujer, que es interrogada en la Jefatura de Policía, añadió que ella abrió la puerta del edificio cuando el profesor llegó acompañado por los jóvenes. Empero, no pudo aportar datos para identificarlos.

Por otra parte, los vecinos dijeron a las autoridades que ayer, entre las 15,30 horas y las 16, escucharon que en el departamento había mucho ruido y se discutía acaloradamente.

Unicamente la portera vio a los invitados del profesor.

Irene Rodríguez de Alberola, esposa de Octavio Alberola, hijo del profesor que actualmente está en Europa, fue quien descubrió el cadáver.

Dijo a las autoridades que el profesor vivía con ellos desde que murió su esposa, hace dos años, y que sus alumnos acostumbraban a visitarle allí.

Anoche, a las 22 horas, a su llegada de Cuernavaca, donde pasó el fin de semana en compañía de sus tres pequeños hijos, encontró el departamento en desorden.

Los muebles estaban fuera de su sitio y la ropa y objetos de valor fueron sacados de los roperos y dejados sobre las camas y los pisos.

El cadáver de su suegro estaba tendido en el piso de una de las recámaras en medio de unas camas gemelas.

Cuando agentes de la Jefatura y Procuraduría llegaron a inspeccionar el lugar, se unieron a ellos curiosos, vecinos y parientes de la víctima, y durante la inspección ocular del lugar desapareció un estuche con lentes que había quedado sobre la mesa del comedor.

Los de la víctima quedaron tirados debajo de la misma mesa.

Se encontraron manchas de sangre en la puerta de entrada, en el pasillo, en una persiana de una ventana que da a la calle, en algunos muebles del comedor, en la recámara en donde estaba el cadáver y en una toalla que ex profeso fue dejada en el lavamanos del baño, con el grifo abierto.

A pesar de que todo el departamento estaba en desorden y había huellas de violencia, el móvil del crimen no fue el robo, ya que allí dejaron objetos de valor, como aparatos eléctricos portátiles.

Al parecer, los asesinos buscaron dinero en efectivo o bien documentos de interés personal.

Esta madrugada fue recogido el cadáver del profesor José Alberola Navarro por autoridades de la octava delegación y hoy le será practicada la autopsia.

He aquí una desagradable noticia que nos deja consternados. ¿Por qué mataron a Alberola? Por ahora lo ignoramos. Pero no está por demás suponer y preservarse, pues el enemigo tiene los brazos largos.

LA SICOSIS GUERRERA

El hombre, siempre en estado paradójicamente infantil, tropieza con mil y más piedras en tanto que los perros con una tienen bastante. Las guerras, verdadera pesadilla humana, nunca obtienen fin a pesar de que cada una de ellas es la « última ». Increíble. Derrotando a los alemanes en 1918, nuevas guerras no serían posibles. Por contrasentido, su resultado engendró la inmensa conflagración de 1939. En el interregno, las guerras de diversión, localizadas o de preludio de la gran vorágine, se fueron sucediendo. Entre las matanzas de « intermedio » hay que contar la guerra civil española.

Con la aniquilación del nazismo, que comportó la destrucción de Alemania, se inició la independización o formación de naciones, según casos, llegando la hora de la colonización económica de los « nuevos » países, africanos o asiáticos, encomendados a la « protección » comunista o democrática, a tenor de las influencias. Los dirigentes negros o amarillos resultantes de la nueva geografía política, sobre confiarse al poder militar, industrial y dinerista de la nación-pulpo de su obediencia, mejor prefirieron rodearse de comodidades y avasallar a sus «administrados», que deberse a la liberación política y económica de los mismos. Exactamente, el pueblo de cada región «liberada» ha sido encarrilado hacia el nacionalismo, en vez de derivarlo hacia una situación de bienestar y libertad que justificara los sacrificios de guerra que les fueron o les siguen siendo impuestos. A ese tenor, las naciones secundarias que nos ocupan, por obra de los grandes rectores de la política internacional se convierten en soportes, en comparsas, en reses del Oriente o el Occidente, de Moscú o de Washington, habiendo aparecido, últimamente, la diferencia Moscú-Pekín que mantiene perplejos a los pueblos alineados, de grado o por imperativo geográfico, al rango comunista.

Actualmente el problema inevitable de ambos mundos lo concreta la guerra de Indochina con la oposición de los Viets Nam y Cong obligados a destrozarse mútuamente bajo el imperio de dos fuerzas extranjeras: la comunista y la norteamericana. Este conflicto, al parecer local, ha tomado proporciones universales al extender, las propagandas adversas, la pólvora a todos los países donde quemar las conciencias. Ni un solo movimiento pacifista ha levantado pancarta de libertad e independencia absoluta, y conste que en tal conducta equívoca incluimos la acción del esforzado y admirado Bertrand Russell, artífice, este hombre, de un tribunal de responsabilidades que sólo afecta, en delincuencia, a una de las dos partes responsables del incendio indochino. ¿Por qué, junto con la Casa Blanca, no juzgar a la Casa Roja? ¿Por qué facilitar la reacción fascista dando pábulo indirecto a la reacción comunista? ¿No sería mejor campañear por la paz y la libertad de los pueblos induciéndolos a la anulación de Estados y fronteras, en lugar de estimular la existencia de Estados nuevos con derecho a líneas divisorias y reivindicaciones nacionales, motivos interminables de guerras siempre «razonables» y siempre las «últimas»?

La anarquía cuesta ser considerada y asimilada, y por ello los pueblos pagan caro. Y los Sartre, Bertrand Russell, Jean Rostand y otras personas de categoría que podrían decir su palabra exacta, se la guardan y así queden las cosas.

EL PORVENIR DEL HOMBRE

SERA lamentable para cuantos por equívoco se llamaron anarquistas y que en tiempos quisieron hacer ver que seguían camino recto y luego dieron media vuelta continuando marcha atrás para alcanzar — y en él solazarse — el clima burgués o autoritario que antes criticaron. Por mi parte creo que el acierto radica en creer verdadera la célebre y repetida frase de Juan Bovio: «Anárquico es el pensamiento y hacia la anarquía camina la historia», toda vez que ese enunciado responde magníficamente al mejor sentido del pensamiento humano, pues el hombre se encamina hacia la anarquía aun sin darse cuenta, por instinto de vida y ganas de que ella sea placentera, pese a cuantos obstáculos se atraviesen en el camino. No hay otra evolución verdad que ésta, siendo lo demás regresión, alejamiento — imposible — de la libertad y la concordia humana.

Y no puede haber libertad en tanto un hombre explote a otro, y lo mande, lo inferiorice. La colectividad humana es una, no justificándose la división abusiva en sectas, clases, nacionalidades y otras aberraciones. La inmanencia de la igualdad de derechos y el aprecio entre los seres sujetos a una misma ley de existencia, justifica la previsión final del anarquismo.

He aquí nuestro porvenir, que es el de todos. Los obstáculos saltarán y la vía humana quedará libre y expedita. Es la marcha inexorable de la historia, si bien nosotros intentamos precipitarla. No es dichoso el hombre cogido en sus propias redes, o leyes de artificio. No hay felicidad en el mundo tal como actualmente se desenvuelve. Uno es enemigo de otro, y cuando los derechos y las obligaciones sean iguales para todos la concordia será un hecho positivo.

La lección dramática es demasiado larga e intensa para continuar sumidos en el drama. Hay que pensar en provocar lo que viene a paso lento, aunque inexorablemente. El panorama histórico exige irreverencia anarquista, nunca antisocial, ésta, pero necesariamente revolucionaria. La evolución exige en el caso, ser precipitada. Abiertas al porvenir anarquista, las generaciones se extrañarán de la historia absurda, inhumana, mantenida por sus antecesoras durante siglos.

Pese a los pesimistas, el porvenir corresponde a la anarquía. De acuerdo con las cifras, tal vez los aritméticos tengan motivo para dudar del impulso de nuestros organismos sociales. No somos millonarios en adherentes, pero los partidos multitudinarios son siempre rebaños dirigidos y sacrificables. Las grandes masas se deben siempre al Autoritarismo, al Capitalismo, a la Religión, no importa si deista o marxista, institución o instituciones que deben su persistencia a métodos engañosos y feroces. Pensemos en Hitler, Stalin y Franco. Pensemos que el hombre no ha nacido para soportar tiranías, sino felicidades. Pensemos en la verdad de un anarquismo de nosotros comprendido, pero no de una inmensidad de personas que caminan en falso, desorientadas, y que hay que orientar.

Nuestro Movimiento internacional cobrará vigor a medida que nuestra finalidad vaya siendo comprendida, llegando a ser una fuerza consciente en vez de un instrumento ciego cual el «obrerismo» de ahora.

Nuestra historia está marcada y sólo falta identificarla con la de la humanidad que se va desengañando con tanta miseria y tanta guerra. Y se llegará a buen fin a pesar del vehemente deseo de las castas e individuos que cada día entierran al anarquismo sin jamás conseguirlo.

Miguel FOZ

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de
FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 F.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL RESURGIR DE UN SIMBOLO SOCIAL

HABIAN transcurrido los años, y al paso del tiempo lo que tuvo significado de estela sangrienta, sangre de combates proletarios en pos de la emancipación, semejaba haberse diluído, desvanecido como la huella que dejan en la superficie de las aguas marinas la proa de los buques. Quedaba en la cabeza canosa de algunos veteranos el recuerdo nostálgico de gestas pasadas. ¡Y todo parecía haber quedado perdido para siempre!

¿Los Mártires de Chicago? ¿El Primero de Mayo, jornada de recuerdo de lucha heróica para la obtención de la jornada de ocho horas? ¿Símbolo glorioso de emancipación obrera? ¡Millones y más millones de obreros ignoraban el origen y el sentido del Primero de Mayo! La gran mayoría del proletariado mundial celebraba la «fiesta» como simple día de descanso, al igual que cualquiera otra jornada festiva, incluida en el «santoral».

Comunistas, fascistas de todo pelaje, políticos de concepciones reformistas, católicos controlados por la Santa Madre Iglesia, todos habían puesto el mayor empeño en desfigurar el valor simbólico del Primero de Mayo, por su inconfundible origen anarquista, ya que anarquistas eran los que hace más de ochenta años fueron ahorcados en Chicago.

Para unos el Primero de Mayo era ocasión de desfiles militares, a fin de deslumbrar a las naciones *amigas y enemigas*, haciendo ostentación de armamentos modernos, últimos modelos de perfección en el arte de destruir. Para otros la jornada tenía por objeto movilizar los trabajadores, en plan de espectaculares cabalgatas, controladas por los sindicatos gubernamentales, a fin de dar a entender la adhesión de los trabajadores al Estado. Había los que propiciaban la «Fiesta del Obrero» en plan de «merienda fraternal», cosa de llenar el estómago de comida, bien acompañada de vinazo. Y estaban los que se atenían a la *santificación* de la «fiesta» por el Papa, culminando ella con misas y oraciones.

Pero la España que produce y que no se resigna a la tiranía ha hecho resurgir el auténtico valor simbólico del Primero de Mayo. Los acontecimientos de protesta contra el régimen ya es sabido que tomaron considerable importancia en las zonas más vitales del país. Para todos los obreros del mundo ello ha sido una lección.

Y de nuevo una estela, también de tono sangriento, queda abierta en el ambiente social de la España de hoy. Puede ser un nuevo jalón en la senda abierta en pos de la liberación.

PAPAGAYOS DE ASAMBLEA

Claro está que es hablando como se entienden las personas. Es exponiendo su criterio como el militante evidencia su sentir. Y es mediante el diálogo, y a tenor de la suma de apreciaciones, como puede calibrarse toda interpretación global. Pero siempre, y en todas partes, aunque entre nosotros no sean muy abundantes, se ha podido comprobar la existencia del elemento que podríamos decir se da a conocer en función de papagayo. Y no es por el hecho de que sea más o menos locuaz, condición que otorga la naturaleza a cada cual, lo que importa — y a ello vamos — es que la lengua guarde contacto con el cerebro y que las palabras sean consonantes con los hechos, en relación a lo que representa nuestra Organización.

El «papagayo» habla y habla con la delectación de escucharse a sí mismo, sin conceder importancia a lo que puedan decir los demás. Su fatuidad diríase que le priva de reconocer los razonamientos ajenos. Quiere *lucirse*, ya se hable de una cosa, bien que se haga referencia a otra. ¡Lo importante es dircursear!

En ambiente libertario es harto sabido que la solidaridad alcanza valor ético preponderante. Lo merece. Pero el «papagayo», aún y con todo el disponer de medios económicos, suele ser respecto a ellos muy «reservado», tanto o más que pródigo es en palabras. Si se presenta ocasión de discutir de asuntos tras de los cuales, por ser de índole solidaria, o de necesidades materiales, anejas a las resoluciones de organización, nuestro hombre suelta su discurso, y acto seguido se abrocha la chaqueta, y se larga... ¡Por si las moscas!

Nadie como el «papagayo» para criticar lo que hacen unos y lo que dejan de hacer los otros; para establecer normas. ¡Es su fuerte! ¡Ah, pero cuando se trata de tomar algún cargo, invariable, sistemáticamente, él no puede! ¡Es mejor que sean otros los que tomen responsabilidades! ¡Resulta más cómodo el juzgar lo que hacen los demás que hacerlo uno mismo!

El militante es natural que lea, que se informe, que analice, que observe, que reflexione. ¡Todo ello está demás para el «papagayo»! Sin mirarse libros, revistas, ni periódicos, sin buscar informes de nada, sin analizar el pro y el contra de los problemas, sin pararse a reflexionar lo que ha de decir, no nos quepa duda que en cinco minutos dirá él muchas más palabras que el estudioso y reflexivo.

Cierta vez, en Barcelona, en ocasión que el astrónomo Comás Solá, de renombre internacional, y de concepciones liberales, daba una conferencia en un centro obrero de barriada, al terminar su magnífica peroración en torno a lo que se puede saber acerca la vida de los planetas, hubo un casi analfabeto, un perfecto «papagayo», que empezó a hablar sobre lo que él pensaba del espacio sideral, rectificando al notable astrónomo. Todo el auditorio se percató de que el «papagayo» en cuestión desbarraba a más y mejor. Pero Comás Solá, que era de un natural apacible, sonrió bondadoso, y contestó: «Sí, sí, quizás tenga usted razón».

Bien que hablemos de cuanto hay de meritorio en nuestro ambiente. ¡Y es mucho, afortunadamente! Pero, aunque sea de tarde en tarde, no está mal señalar defectos que deben y pueden enmendarse haciendo uso del que suele llamarse *sentido de responsabilidad*.

HUMANISMO DE BERTRAND RUSELL

Con motivo de los debates desarrollados en Estocolmo, relacionados con la intervención de Norteamérica en la guerra del Vietnam, notamos destaca una vez más el nombre del conocido filósofo, matemático, pedagogo y ensayista inglés Bertrand Rusell. Pocos, bien pocos, entre las figuras de relevante nombradía internacional han bregado como él en favor de la paz y de la armonía social. Su vida, que ya ha alcanzado más allá de los noventa años, ofrece un magnífico ejemplo de firmeza ideológica, de serenidad de juicio, de valor moral.

Como aquellos humanistas del Renacimiento, que asociaban el amor a la cultura con los anhelos de justicia, de humana fraternidad, así Bertrand Rusell ha sembrado, con sus libros, cultura a manos llenas. Así, entre otros muchos lo ha evidenciado en sus obras: «Libertad y Organización», «El Poder en los hombres y en los pueblos», «La conquista de la felicidad», «Principios de reconstrucción social», «Caminos de la libertad», «Introducción a la Filosofía matemática», y «El análisis de la materia».

Pero el notable pensador, nacido en ambiente aristocrático, pues su padre era el vizconde Amberley, no se ha limitado solamente a teorizar, escribiendo libros desde una cómoda *torre de marfil*. Sin reparar en molestas consecuencias, se lanzó, con temple decidido, a combatir lo que estimó arbitrario. Así en la primera guerra europea se sumó a las agitadas campañas en contra del reclutamiento, siendo de los primeros en reivindicar la «objección de conciencia», lo que le originó el ser expulsado de su cátedra. En el 1918, por su tenaz actuación en la campaña antimilitarista, se le condenó a seis meses de cárcel. Viajó por diversos países de Europa y Asia, denunciando virilmente la miseria, las arbitrariedades sociales. En las campañas pacifistas contra la guerra nuclear, contra el crimen de las amenazas belicistas a base de la bomba atómica, ha estado siempre en vanguardia, como lo está frente a la masacre en el Vietnam.

Hace unos cinco años, los compañeros de «Tierra y Libertad» le formularon unas preguntas acerca de las influencias estatales y el porvenir de la humanidad. Bertrand Rusell tuvo la atención de contestar. Aducía: «En realidad, opino que el Estado se va convirtiendo en un verdadero y total instrumento autoritario y totalitario en el mundo moderno.» Y tras de acertadas consideraciones en torno a las características del ambiente actual, expresaba su esperanza de que la humanidad alcance a vivir una existencia mejor, liberada de las guerras y de tiranías estatales.

RECORDAMOS

DETENIDOS HACE MESES (1). EL FISCAL PIDE QUINCE AÑOS PARA ANDRES EDO Y DOS COMPAÑEROS

MADRID. — Los abogados defensores del grupo de supuestos anarquistas detenidos hace varios meses, acusados de intento de secuestro de una personalidad en España, han recibido las conclusiones provisionales del fiscal en las que éste pide las siguientes penas para los encartados: quince años y tres meses de cárcel para Luis Andrés Edo, Antonio Cañete y Alicia Mur por asociación ilícita, detención ilegal, depósito de armas y uso de documento falso; seis años y tres meses para Jesús Andrés Rodríguez Piney por asociación ilícita, detención ilegal y tenencia ilícita de armas, y seis años por asociación ilícita y detención ilegal para Alfredo Herrero. Los defensores son los letrados don Jaime Cortezo, don Gregorio Peces Barba y don Alfonso Sevilla Casas.

(1) Publicado en la prensa española.

DISCOS

NACIONAL. — Viva la Patria.
RACIONAL. — Y dejen de ser los patriotas.
N. — Nefanda blasfemia. Sin Patria no hay mundo.
R. — Sin patriotas, sí.
N. — La Patria es creación.
R. — De desastres.
N. — La patria edifica.
R. — Ruinas.
N. — Y protege las nacencias, a los mozos bien amados.
R. — Declarándolos soldados.
N. — El oficio de militar es espléndido, infinito.
R. — Como un entierro interminable.
N. — ¡La espada protege al trabajo, al arte!
R. — Matando a trabajadores y artistas.
N. — Trabajadores los hay de recambio.
R. — Artistas, no.
N. — ¡Viva España!
R. — Vivan los españoles. Vivan Enrique Granados y García Lorca.
N. — Muy valores nuestros.
R. — Muy valores muertos.
N. — Su obra es perenne.
R. — Sus cuerpos se extinguieron prematuramente.
N. — ¿Cómo hacer?
R. — Que la guerra no asesine, que mueran las Patrias para que vivan los pueblos.
N. — Blasfemia.
R. — Granados murió en el mar ahogado por el kaiser. A García lo mató tu Patria en el barranco de Viznar.
N. — Errores.
R. — Horrores. ¡Cuánta belleza evitada que no será nunca, porque murió en ciernes, ahogada y baleada por la Patria!
N. — La Patria es inocente.
R. — Pues que se vaya. Con tierra y libertad nos conformamos.
N. — ¿Y el noble arte de matar?
R. — Lo suplieremos por el agradable vicio de vivir.
N. — Insisto: Viva la Patria.
R. — Vivan Granados y García Lorca.
IMPARCIAL. — Ya no es tiempo.

DISCOBOLO

VIGENCIA DE LA CONCEPCION CLASICA

La cultura como elemento de lucha libertaria

por Severino Campos

A pesar de los obstáculos que actualmente presentan las cruzadas autoritarias, especialmente contra el pensamiento libertario, es confortante ver la voluntad de núcleos que constantemente elevan la voz del anarquismo. Lo cual indica, que pese a los preceptos de toda clase de política, a los sobornos gubernamentales, y a otras trabas que se anteponen a la superación cultural y moral, en el ideal ácrata hay recursos para superar todos los contratiempos.

Desde 1850 a la fecha son muchas y muy duras las represiones desencadenadas contra la corriente de vanguardia social. El anarquismo cargó con la peor parte. El tradicionalismo opresor puso de sí todo lo que tenía a su alcance para triunfar en la empresa; no pocos de sus representantes, con gran ilusión, creyeron ya no podrían florecer los sentimientos libertarios.

Y se ha constatado, tras cruentas acometidas tendentes a eliminar hombres e ideales, que las ideas ácratas pueden afrontar un interregno de crisis, pero nunca llegar a su desaparición. La libertad y el progreso son consustanciales a la existencia del ser humano; ahí radica el motivo esencial de su vitalidad y de su inmortalidad.

El sentimiento de liberación se origina en motivos que impulsan a superar la vida; las metas dogmáticas no tienen lugar en sus palpitaciones; la verdad y la justicia son su lema permanente; el producto que de esas atenciones y esfuerzos se consiga a toda la Humanidad pertenece.

Como la libertad bien interpretada es inherente a la máxima expansión de las facultades humanas, de la proyección y práctica de mayores libertades se infiere más vitalidad y larga existencia a todo individuo. En cuyo caso, si las creaciones de ese orden social se coordinan como tiene previsto el anarquismo, la Humanidad libertaria contará cada día con más recursos para prolongarse y perfeccionarse.

«Para nosotros (1), que luchamos contra este sistema con o sin esperanza, por el impulso de todo nuestro ser, escapado a tal degradación, y que se rebela contra tal vida y tal porvenir, el *libre pensamiento* debería volverse más caro aún con ayuda de reflexiones como las esbozadas aquí. Es en su forma verdadera y completa una rebelión contra la autoridad espiritual, al par con la rebelión contra la autoridad política, o monopolista, usurpadora, de los Estados, y de los detentadores del capital social, acaparado por ellos. Por esos tres caminos y otros todavía, se llegará al mismo fin: El rechazo de todas las autoridades. Es fácil comprender que estamos solos en esa lucha, porque todos los demás desean acaparar una o varias ramas de la autoridad, y eso les constriñe a quererlas *todas*. Tanto el burgués, como el socialista político, estatista, como el fascista, queriendo todos mantener al menos *una* autoridad, la del capital, la de un Estado, la suya propia, son forzados a mantenerlas todas, y nosotros, no queriendo ninguna, las combatimos todas.»

El pensamiento de Max Nettlau no es radicalismo tempestivo. Todos los problemas de responsabilidad libertaria los razona con fundamentos convincentes; abundan los datos en que hace hincapié, todos revestidos de valor histórico y de ciencia social. Es una elevada expresión cultural que revela, al unísono, conocimiento y sentimiento.

Sin duda que el caso citado es una gran excepción; le han favorecido algunas circunstancias muy distantes del elemento obrero. No obstante, esa particularidad tiene algo discutible, gran parte de lo cual recae en favor de nuestro sabio historiador. Si cierto es que gozó de algunos medios económicos, que le facilitaron remontar estudios superiores, y adquirir un doctorado, lo es también que él, y todo su patrimonio cultural, estuvieron incondicionalmente al servicio de la causa ácrata.

Un ideal puede defenderse desde varios ángulos de actividad. Lo inicial es conocer bien la causa que se defiende. La mística carece de elementos apropiados para soluciones fundamentales; sus virtudes son indiscutibles; tiene sus espontaneidades justicieras, admirables, pero se desenvuelve con poca o ninguna visión constructora. Como esta particularidad goza de gran dimensión mayoritaria entre los humanos, hay que apelar a la cultura para que el ideal disponga de mayores defensas.

Nada de lo que sean defensas, en uno u otro sentido, de mayor o menos efectividad, son desestimables. Mientras no se llegue a lo negativo todo es admisible. Cuando las ideas se sienten se hace por ellas todo lo que se puede; el que no hace más es porque no está a su alcance. Pero a todos, desde el más vibrante al más lento en reacciones defensoras del ideal, nos queda el recurso de cultivarnos y adquirir más vastos conocimientos.

(Sigue en la pág. 2.)

(1) Max Nettlau, Suplemento de la Protesta, número 295, pag. 636.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

25 MAI 1967
NUMERO 455
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

DES DEMEURÉS ?

A lire certaine presse, à entendre certains discours on a l'impression d'être pris pour des demeurés, des simples d'esprit.

Prenons deux cas d'actualité assez symboliques; l'un est religieux et l'autre politique mais ils se rejoignent sur le but à atteindre : « Le maintient de croyances favorables à l'exploitation de l'homme par l'homme. »

... Et nous nous expliquons...

Le voyage du pape à Fatima, pour commencer par là, a motivé les déclarations les plus absurdes et les plus fantaisistes; on est même allé jusqu'à laisser supposer que Paul VI cherche, par ce voyage, à modifier le caractère religieux de « Fatima » et d'autre part rappeler aux dirigeants portugais « ...qu'aucun régime ne peut se dire chrétien s'il ne reconnaît aux citoyens un minimum de liberté ».

Pour un minimum de libertés, nous pouvons dire qu'à tous les travailleurs portugais et à ce peuple en général, c'est vraiment le minimum qu'on leur accorde. Ils sont tout juste libres d'aller se faire exploiter ailleurs si le ciel du Portugal ne leur convient pas; et encore, dans bien des cas, leur exode ne va pas sans une multitude de difficultés tant au passage des frontières que dans les pays où ils essaient de se fixer.

Depuis 1930, Salazar emprisonne et déporte tous ceux qui, au Portugal tentent, par un moyen ou un autre, de s'opposer à son ignoble dictature et la présence du souverain pontife dans cette contrée si inhospitalière pour le peuple portugais, apportera sans aucun doute au dictateur, un appui politique que ce dernier ne manquera pas d'exploiter.

D'ailleurs, est-ce par pur hasard que dans ces pays dictatoriaux comme l'Espagne et le Portugal, le catholicisme est décrété religion d'Etat ?... Pas du tout; et nous pourrions même affirmer que c'est précisément dans les pays où la religion catholique a le plus d'influence que le peuple est le plus malheureux et le plus opprimé.

En tous cas, les travailleurs ne peuvent pas être dupes. Si en 1917 une vierge avait fait des promesses à trois petits illettrés qui gardaient des moutons et si cette même vierge avait un pouvoir surnaturel; il y a belle lurette qu'elle aurait dû exercer son « pouvoir »; le Portugal en aurait eu besoin, et les Portugais bien plus encore. Le pape sait tout cela et ne demontre aucun sentiment humanitaire, aucun désir de justice en se rendant à ce pèlerinage...

... Pas plus que de Gaulle, (là nous rentrons dans le cas politique) quand il veut laisser croire aux travailleurs français que les pleins pouvoirs n'ont d'autre but que celui de créer plus de bien-être dans notre pays. Comment va-t-il s'y prendre pour réaliser ce miracle ?

Il nous promet l'intéressement de l'ouvrier à l'entreprise. Mais nous ne pouvons pas être d'accord; l'intérêt des travailleurs ne peut être guidé que par la répartition équitable du produit de l'entreprise. Or, si nous consultons quelques chiffres, nous voyons par exemple l'Air Liquide « déclarer » un bénéfice de 47,7 millions de francs pour la maison mère, en 1966. Le chiffre d'affaire du groupe est de plus de 1 milliard. Nous serions curieux de savoir sur quelles bases seront distribuées ces sommes fabuleuses aux travailleurs à la mise en application des pouvoirs spéciaux. Mais soyons sérieux; de plus en plus la classe ouvrière est déconsidérée; on l'humilie, on la pousse au désespoir tout en prétendant œuvrer pour son bonheur. Mais attention ! car demain, quand elle grondera de colère, quand elle exigera que justice soit faite, tous ces marchands de miracles devront bien se renseigner sur le saint auquel ils vont se vouer... Bien sûr, la Révolution devrait se faire sans violence et sans effusion de sang mais si la force d'inertie de tous les travailleurs, concrétisée par la grève générale ne suffit pas pour arraisonner les ennemis du peuple, si les travailleurs sont considérés comme des demeurés, alors l'issue fatale se produira sans que les promesses n'y puissent grand-chose.

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C.C.P. n° 19 764 90, Paris en précisant Association Germinal.

LA C. N. T. FACE A L'AUTOMATION

(Suite. Voir n° 454.)

L'INFLUENCE de l'automation se fait sentir également sur la structure de l'emploi. On assiste d'une part à la dévalorisation de la qualification professionnelle, d'autre part à la généralisation du travail en équipes successives. Le travail en équipes successives peut, dans une certaine mesure, être considéré comme une conséquence directe et nécessaire du progrès technique réalisé par l'automation : si l'on veut que les machines travaillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour l'homme, celui-ci doit surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il est bien évident que cette activité continue impose au travailleur un rythme de vie qui doit trouver des compensations dans la répartition de congés payés suffisamment longs et fréquents pour que les salariés des équipes aient une vie familiale normale. Considérant l'homme, le salarié, comme un simple appendice de la machine, le capitalisme se refuse à aborder ce problème. Dans sa logique du profit, si l'automatisme est mis en œuvre ce n'est pas pour réduire les horaires de travail et réaliser le plein emploi mais pour réduire la main-d'œuvre et, en conséquence, les prix de revient à la production. Quant à la dévalorisation de la qualification professionnelle, elle pose encore le rapport de l'homme à la machine. Cette dévalorisation indique que la machine supplante l'homme et l'écrase au lieu de le soulager et de l'élever. La machine doit remplacer l'homme dans tout ce que son travail peut comporter d'automatismes; elle est bien, de ce point de vue un facteur possible d'émancipation du travailleur. Mais si la machine fait le travail automatique de dix hommes, ce n'est pas, pense le capitalisme pour que ces dix hommes travaillent moins et puissent consacrer le temps ainsi gagné à s'élever au-dessus de la machine, à la dominer, à étudier et à finir par devenir eux-mêmes des créateurs de machines encore plus perfectionnées. C'est, aux yeux du capitaliste, pour que, sur les dix hommes antérieurement employés, sept soient jetés à la rue, éliminés du processus de production et des possibilités d'éducation, et pour que les trois autres deviennent de super-automates, des gens dont la spécialisation est si poussée qu'ils ne savent plus du tout ce qu'ils vérifient, contrôlent, ce qu'ils font. Non seulement le travailleur est dépossédé des moyens de production mais encore il en est séparé d'une façon absolue, rejeté dans une forme d'aliénation toujours plus extrême. De ce qu'est une machine complexe, de ce qu'elle réalise, les travailleurs n'en sauront plus bientôt que quelques voyants lumineux, une manette à abaisser... Ceux qui comprennent, connaissent et maîtrisent l'automation, les techniciens supérieurs, le capitalisme en fait ses alliés en les rémunérant assez largement. Il s'assure ainsi le monopole du fonctionnement de la production et pense, par la réduction considérable du nombre minimum de salariés nécessaires pour assurer le fonctionnement d'une usine, posséder bientôt une arme de choix pour pallier toute grève. Ce problème est capital car ses données montrent que le mouvement ouvrier, pour pouvoir faire échec à cette manœuvre capitaliste, doit faire porter tous ses efforts revendicatifs sur la réduction des horaires de travail (sans diminution du pouvoir d'achat), le plein emploi et l'écrasement de la hiérarchie des salaires. Sur ce dernier point malheureusement les centrales syndicales traditionnelles et réformistes sont nettement conservatrices. Elles ne se rendent pas compte que les augmentations de salaire hiérarchisées, dont elles font leur cheval de bataille, sont la négation même de la lutte ouvrière pour la transformation de la société à travers le bouleversement des rapports de production. Depuis qu'elle existe, la C. N. T. lutte pour la réduction des horaires de travail et celle des écarts de salaires.

L'automation met au premier plan la question des rythmes de travail imposés par l'homme ou la machine et leur synchronisation avec les rythmes physiologiques. La question est complexe, car dans une certaine mesure, les rythmes physiologiques sont issus des rythmes du travail social. Cependant, le rythme physiologique, le rythme de vie (repas, sommeil, repos, etc...), ne peut être bouleversé brutalement sans qu'il s'ensuive de graves perturbations psychologiques pour le travailleur. Il s'agirait donc d'adapter progressivement et parallèlement les rythmes de la machine et ceux de l'homme jusqu'au point où la vie sociale et familiale du travailleur n'est pas menacée. Mais le capitalisme entend tirer sur-le-champ les bénéfices qu'il peut escompter de la mise en place de l'automation. Aussi n'hésite-t-il pas à river l'homme à la machine. Peu lui importe d'épuiser rapidement la force de travail du salarié puisqu'il est assuré que la force de travail n'est pas une marchandise rare et qu'il peut compter, en premier lieu, sur la masse croissante des chômeurs.

Parmi les incidences sociales de l'automation, il faut encore noter, au niveau de l'individu, que l'automation aboutit à une amélioration notable de la sécurité en s'interposant entre l'homme et la machine, entre le travailleur et la manipulation des matières premières souvent dangereuse. Mais l'envers de la médaille est l'aspect psychologique de cette perte de contact entre l'homme et ce qu'il crée : les spécialistes sont d'accord pour reconnaître là une source certaine de frustration. La solution à ce problème réside dans l'éducation générale et technologique : au lieu de laisser le travailleur séparé du produit créé, c'est-à-dire du processus d'ensemble qui conduit à la création du produit à un point déterminé du circuit, cantonné dans une tâche de contrôle partielle qui perd toute signification, il faut réduire ses horaires du travail, lui donner la possibilité de se perfectionner et lui permettre ainsi de maîtriser le processus technique de production, de le comprendre, d'en avoir une vue globale, synthétique. De manœuvre, il doit devenir technicien polyvalent.

An niveau du groupe ouvrier et, plus particulièrement sur le plan de l'organisation syndicale, les incidences de l'automation sont encore difficilement appréciables; on note que l'action syndicale serait facilitée par le fait qu'il suffirait, dans les entreprises où l'automation s'est installée, d'un nombre réduit de travailleurs pour avoir la possibilité de déclencher une grève efficace et paralysante; mais il suffirait également d'un nombre restreint de « jaunes » pour remplacer les grévistes. Aussi, ce problème montre à quel point, pour être victorieuse, une grève, de nos jours, doit nécessairement s'accompagner de l'occupation des usines et de la violation de la sacro-sainte propriété individuelle des moyens de production. Enfin, nous l'avons dit, plus le nombre de salariés indispensables au fonctionnement de l'entreprise est faible, plus le patronat a la possibilité d' « acheter » ces travailleurs par des salaires élevés et tous les moyens de pression dont il peut disposer. Toutes ces remarques nous amènent à réaffirmer les principes essentiels du syndicalisme révolutionnaire, totalement abandonnés par les centrales réformistes, et, en premier lieu, à proclamer la nécessité des grèves générales, facteurs de triomphe des revendications immédiates mais aussi facteurs de regroupement et de cohésion de la classe ouvrière révolutionnaire. Il n'est plus possible (et cela a toujours été une erreur de le faire) de revendiquer des avantages immédiats sans remettre en cause, en même temps, l'infrastructure et les principes mêmes du capitalisme : le salariat et la propriété individuelle des moyens de production.

Le prolétariat doit-il collaborer avec le capitalisme pour la mise en place de l'automation ? La thèse des réformistes est que cette collaboration est nécessaire, que le mouvement syndical doit réclamer l'aménagement du progrès technique pour que sa mise en place ne s'effectue pas d'une façon trop douloureuse pour les travailleurs. Nous ne pouvons souscrire à cette thèse en tant que profession de foi. Elle n'est qu'un aspect particulier de la théorie du « passage pacifique » au socialisme à laquelle nous ne croyons absolument pas. Dans le développement des progrès techniques, dans l'automation en particulier, le prolétariat possède le moyen, l'arme, de son émancipation. Il ne peut envisager de laisser cette arme aux mains du capitalisme, se retourner contre lui. Il doit s'en emparer et, dans l'immédiat, s'organiser, sur la base d'un syndicalisme réellement révolutionnaire, en vue de la conquête collective des moyens de production. Car il faut bien voir que le problème de l'automation ne pose pas seulement celui des conditions de travail de la classe ouvrière mais qu'il implique également celui de sa condition en général, de sa condition de vie, c'est-à-dire la question capitale de l'orientation de la production. La C. G. T., à propos de l'automation, affirme que « dans des rapports de production capitalistes, le développement du progrès technique est subordonné au profit capitaliste et, par conséquent, aux objectifs que la minorité des propriétaires des moyens de production se fixent pour la conquête des marchés. » Nous ne pouvons qu'être d'accord; mais la C. G. T., en centrale réformiste qui se refuse à envisager le « tout ou rien », ne tire pas les conclusions que cette constatation impose. Cette conclusion est simple aux mains du capitalisme, l'automation est une arme formidable qui servira à écraser la classe ouvrière, à étouffer sur-le-champ ses moindres mouvements revendicatifs. Tant que la production sera orientée vers la recherche du profit, les travailleurs devront accepter l'esclavage pour avoir une vie à peu près décente à travers la course aux fins de mois et l'hypothèque de leur force de travail; le capitalisme saura même créer artificiellement des besoins factices en grand nombre pour les asservir. La lutte réformiste sera une lutte sans résultat parce qu'il faudra la recommencer chaque jour.

L'automation réalise les possibilités techniques de l'émancipation des classes laborieuses parce qu'elle contient de prodigieuses ressources pour le développement des forces productives du machinisme. Ce n'est pas, comme le pensent les réformistes, dans le développement de la « consommation populaire » que réside la possibilité d'émancipation du prolétariat, car si les moyens de production demeurent aux mains du capitalisme, la « consommation populaire » ne sera rien d'autre qu'une consommation bourgeoise. Il faut comprendre que la consommation, ce n'est pas seulement la consommation alimentaire, etc., mais aussi le flot idéologique abrutissant que déverse la bourgeoisie (presse, radio, télévision, publicité, etc...), et que cette consommation-là est celle qui assure au capitalisme la domination idéologique. C'est au stade des moyens de production et à celui de l'orientation de la production que se place le problème de l'émancipation de la classe ouvrière, au stade de l'appropriation collective des moyens de production et de leur gestion directe par les travailleurs eux-mêmes.

En conclusion, nous dirons que l'aspect essentiel de l'automation c'est qu'elle contient en germe l'abolition du travail aliéné, la suppression du salariat et de tout ce qui constitue la superstructure du salariat. Le but rationnel du progrès technique c'est l'émancipation de l'homme par rapport au travail, grâce à la machine de plus en plus perfectionnée, de plus en plus autonome. Au fur et à mesure que la machine se libère de l'homme, l'homme doit se libérer de la machine et non pas y être plus étroitement subordonné. Le combat contre l'automation mise en œuvre et dirigée par le capitalisme pour la glorification du profit, les travailleurs ne peuvent le gagner qu'en s'emparant de l'automation et en la mettant au service de la satisfaction des besoins réels.

Yves Obœuf

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XXI

LES caractéristiques qui définissent les revendications révolutionnaires, les critères auxquels celles-ci doivent répondre, limitent considérablement leur nombre. Cette limitation n'est d'ailleurs pas un facteur négatif mais constitue bien au contraire un élément positif dans la mesure où la diversité de revendications favorise la division de la classe ouvrière face au capitalisme. Les mots d'ordre susceptibles d'être à l'origine d'une réunification de la classe ouvrière, dans le contexte de la lutte des classes, sont obligatoirement peu nombreux. Mais ils sont peu nombreux *parce qu'ils englobent la totalité des revendications catégorielles et corporatives réformistes dans une synthèse révolutionnaire.* Il ne s'agit d'ailleurs aucunement de la simple totalisation des revendications réformistes mais d'une synthèse qui précède le réformisme apparu comme une déviation du syndicalisme authentique.

Les mots d'ordre revendicatifs révolutionnaires peuvent bien entendu évoluer compte tenu de la modification constante du contexte politico-économique. Il semble toutefois que l'on puisse en dégager au moins deux qui soient valables en toutes circonstances de par la netteté de leur caractère permanent : la réduction de la journée de travail et le salaire unique.

A. — Les congrès d'Amsterdam (1925) et de Liège (1928) de l'Association Internationale des Travailleurs ont fixé la durée de la journée de travail à 6 heures et la durée hebdomadaire du temps de travail à 33 heures. Les bases d'une revendication actuelle pourraient être de 6 heures et 30 heures en cinq jours de travail. Ces chiffres n'ont rien d'extraordinaire. Si l'on tient compte qu'ils ont été adoptés aux congrès d'Amsterdam et de Liège à partir de données statistiques précises on doit en conclure qu'à fortiori les progrès réalisés dans le domaine des techniques de production à partir de cette époque permettraient sans aucun doute d'appliquer aujourd'hui sans difficultés ces horaires. Le mot d'ordre de la réduction des horaires de travail doit s'élaborer à partir d'une analyse des heures supplémentaires. Il s'agit de montrer que les heures supplémentaires ont changé totalement de nature. Immédiatement après la guerre, les heures supplémentaires représentaient essentiellement le temps de travail en plus *socialement nécessaire* pour reconstruire le pays, pour lui redonner les éléments d'intérêt social (logements, écoles, moyens de communication, etc...), détruits par les ravages du conflit armé. Cette reconstruction s'est d'ailleurs sans doute davantage effectuée sur le thème de la recherche du profit privé que sur celui du progrès collectif. Quoi qu'il en soit, les heures supplémentaires ne représentent plus à l'heure actuelle un temps de travail supplémentaire socialement nécessaire mais une dépense de force de travail accrue de la part du salarié parce que son salaire est tombé *au-dessous* du prix de revient de sa force de travail, parce qu'il lui est matériellement impossible de restaurer correctement sa force de travail, de « joindre les deux bouts », s'il se contente de son seul salaire. La loi des 40 heures est donc violée non seulement dans son application mais *dans son essence même* puisqu'il est bien évident que son adoption et sa légalisation n'est valable et possible qu'à partir du moment où l'exercice de 40 heures de travail doit permettre au salarié, au minimum, de reconstituer sa force de travail, dans des conditions « normales ». Le fait que le travailleur soit pratiquement obligé d'accomplir des heures supplémentaires prouve qu'il ne peut actuellement vendre sa force de travail qu'au-dessous de son prix de revient moyen, c'est-à-dire que sa situation a peut-être relativement empiré depuis la loi des 40 heures. Ces quelques remarques montrent que le mot d'ordre révolutionnaire de la « semaine de trente heures » ne peut être mis en action qu'à travers un certain nombre d'étapes dont la première doit consister à exiger la *suppression des heures supplémentaires sans que cette mesure puisse porter atteinte au niveau de vie des travailleurs.* Une fois les heures supplémentaires supprimées sans modification du salaire et sans modification du coût de la vie (c'est-à-dire en exigeant une véritable stabilisation de tous les prix et, par la suite, un réajustement des salaires au coût de la vie) on pourra s'attaquer à la réduction de la journée légale de travail. Mais toutes ces revendications ne doivent pas s'effectuer dans le contexte d'une acceptation des mobiles de l'économie capitaliste, d'un cautionnement de la recherche du profit en tant que moteur de l'économie. Il est indispensable de faire apparaître clairement, à travers ces mots d'ordre, la notion de *temps de travail socialement nécessaire*, d'introduire le concept de *satisfaction des besoins sociaux collectifs* et individuels, sur des bases égalitaires, comme devant être à l'origine de la *planification collectiviste de l'économie.* Cette démarche est destinée à rattacher les revendications révolutionnaires de réduction des horaires de travail à l'ensemble de règles devant servir de base à une économie collectiviste; en d'autres termes, cette démarche doit inclure les revendications immédiates dans le contexte dynamique de la lutte des classes.

SEVY

ENCORE LE MAZOUT

PAR hasard me tombe sous les yeux un article dont la substance est toute contenue dans le titre : « C'est une honte ! » Signé de Jerôme Gualbert, et paru dans « Ici-Paris » du 18 avril, l'article entoure une magnifique photo en pied d'un nommé Pierre Dumas, ministre du Tourisme, paraît-il. Lequel ministre, moustachu, satisfait et souriant, s'amuse, à l'aide d'une pelle, à mettre la main à la pâte nauséabonde ! Virulant, ce papier, et combien juste dans ses appréciations. En voici quelques passages, qui me paraissent essentiels :

« Je ne suis pas seulement indigné, furieux. Je suis accablé. J'ai honte. La catastrophe tourne au désastre, comme c'est désagréable ! mais que pourrait-on faire ? qui aurait pu prévoir ? »

« Prévoir, mais c'est gouverner. Il fallait prévoir que, lorsque la saloperie immonde s'attaquerait à notre pays, nous aurions besoin de milliers de mètres de filets de nylon, de flotteurs, de tonnes de détergent et de sciure, de bateaux, de bras d'hommes, d'outils, d'engins de toutes sortes pour combattre le fléau. Il fallait même mobiliser les pompes à merde ! »

« Dans toutes les casernes il y a des milliers de soldats qui s'ennuient et qui auraient été prêts à partir dès le premier jour. »

« Il fallait mobiliser à l'avance tout ce qu'on pouvait rassembler. La marine nationale, les remorqueurs, les ravitailleurs, tout ce qui peut porter des pompes. »

« Car il ne faut pas l'oublier, nous avions trois semaines devant nous. En Bretagne, depuis trois semaines, les Bretons disaient : « C'est pour nous, c'est fatal, ça vient. Il faut faire quelque chose ! » A Paris, les experts annonçaient sereinement : « Rassurons-nous, le mazout ne viendra pas..., l'O. N. M. est formel ! »

Eh oui ! Prévoir c'est gouverner, et vice-versa ! Mais il y a des choses que l'on peut raisonnablement prévoir, par exemple l'explosion d'une bombe atomique en Polynésie. Et d'autres, visibles à l'œuil nu, mais cachées aux yeux des élus responsables et détenteurs du pouvoir, par un brouillard de légèreté et de suffisance bien difficile à dissiper.

Pour terminer, voici la fin de l'article en question :

« Personne, en France, j'imagine, ne regrette le temps de la IIIe ou de la IVe République, mais il y a trente ou quarante ans, si les responsables avaient dormi trois semaines pendant qu'une énorme nappe de mazout approchait de la France, on aurait posé la question de confiance au Parlement. 500 députés auraient voté contre; le gouvernement aurait démissionné, 40 millions de Français auraient crié : Bravo ! »

Et moi je crie : « Bravo ! » à l'auteur de ce virulent papier, qui a sans doute été refusé par plusieurs quotidiens (du moins je le suppose) avant de paraître dans un hebdo de la presse du cœur ! Ce qui est, pour le moins, assez paradoxal.

Mais, après tout, peut-être y a-t-il aussi des feuilles d'opposition dans la presse du cœur !

BLANQUET

Effort concret pour la révolution

LA classe capitaliste est une force, non seulement parce qu'elle possède la richesse, mais encore parce que ses enfants peuvent pousser des études que ne peuvent que très difficilement pratiquer ceux de la classe prolétarienne. Les enfants de la classe capitaliste sont mieux nourris et disposent de plus de loisirs, leurs parents disposent de moyens plus faciles pour leur assurer dans l'avenir une meilleure santé. L'ensemble de ces différences crée deux catégories d'hommes, tant dans la mentalité que dans l'instruction. Ceux qui sont nés de descendance bourgeoise deviendront, sans peine, les patrons de ceux pour qui la jeunesse aura déjà été marquée par l'injustice sociale. Le capitalisme marquera ainsi de son fer ignoble, l'enfant pauvre qui arrivera au monde.

La classe capitaliste sait ce qu'il faut faire pour maintenir ses privilèges; elle sait préparer de nouvelles souches d'héritiers qui continueront à brimer le peuple en clamant bien haut, avec hypocrisie, des propos socialistes; mais ils seront, en réalité, les dignes continuateurs de l'exploitation des travailleurs. La classe prolétarienne, tout au contraire, laissera grignoter le peu qui lui reste de liberté, parce qu'elle n'est pas préparée à se défendre, encore moins à attaquer et à vaincre.

Car, en vérité, nous ne possédons qu'un ennemi, ce n'est pas celui qui, en dehors de nos frontières, porte un accoutrement guerrier, différent du nôtre et parle une autre langue; non ! notre ennemi, notre ennemi depuis le jour de notre naissance, jusqu'au jour de notre mort, *c'est notre maître.* Qu'il porte un uniforme ou un habit civil, celui qui nous commande et vit de notre exploitation est notre ennemi. C'est la bête malfaisante qui suce notre sang, nous oblige à vivre pauvrement, à mourir dans l'indigence, alors que lui vit de notre travail et meurt dans la richesse. C'est cette inégalité, cette injustice permanente, que la révolution supprimera à jamais. « La nature n'a fait ni serviteurs, ni maîtres. Je ne veux donner, ni recevoir de lois. » — *Diderot.*

En 1789, les bourgeois savaient ce qu'ils voulaient, ils le savaient depuis longtemps et depuis longtemps, ils préparaient les textes propres à assurer leurs prérogatives. Quand le peuple se souleva, ils en profitèrent pour assurer leur pouvoir nouveau en accordant à ce pauvre peuple quelques misérables miettes du festin, tel que l'abolition des droits féodaux. Cette abolition devait rapidement, avec les ans, faire place aux droits du capitalisme.

Cette leçon donnée par les profiteurs de la révolution de 1789, devrait bien attirer notre attention à nous, syndicalistes révolutionnaires; serons-nous assez naïfs pour nous faire exploiter comme le firent nos ancêtres; ou bien, saurons-nous établir, bien à l'avance, ce que nous devrons faire au jour de la révolution.

Car il ne s'agit pas de dépaver des rues, de faire des barricades, de tirer à la mitraillette. La révolution de demain, c'est autre chose. Certes, l'action d'une révolution est imprévisible, elle dépend des ans, des événements et des hommes; mais ce qui est prévisible est de savoir exactement ce que veulent les révolutionnaires, comment ils entendent assurer la liberté et la vie de tous, comment ils entendent accorder les rouages de l'économie libératrice. Certes, il n'est pas question d'avancer des théories définitives qui deviendraient impraticables au jour de la révolution, mais il est question de faire connaître au prolétariat exploité ce que lui apportera la révolution et il est nécessaire, également, de préciser les avantages, les droits et les devoirs qui seront l'aboutissement de cette révolution. Notre présente discrétion sur ce point fait que pour la majorité des travailleurs, la révolution est du domaine de l'utopie, qu'elle apparaît comme une douce rêverie de libertaire, alors que, tout au contraire, il est possible de tout prévoir, de tout organiser et de se dire que si nous ne faisons jamais rien pour la révolution libératrice, ce n'est pas la classe capitaliste qui viendra nous apporter celle-ci sur un plat d'argent. — « Il vaut mieux allumer une seule chandelle que de maudire l'obscurité. » — *Confucius.* — « Nous pensons donc qu'au sein même du syndicalisme révolutionnaire, pourrait déjà se former un groupement, une base, composée des plus actifs militants du syndicalisme révolutionnaire et qui aurait pour but de préparer le terrain propre à l'étude de l'action révolutionnaire, ce qui serait déjà un pas de fait dans la voie de la révolution libératrice. — « Pour vaincre la bourgeoisie, il faut quelque chose de tout à fait différent de ce qui fait sa force actuelle, d'autres éléments que ceux qu'elle a si bien appris à manier. C'est pourquoi il faut voir d'abord ce qui fait sa force, et à cette force, en opposer une autre, supérieure. » — *Pierre Kropotkine.*

RENE VILLARD

Pour la propagande C. N. T.

nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75

René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » 1 00

René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

ANTENA

28 PRESOS Y PROCESADOS

BARCELONA. — Doce personas han sido puestas en libertad después de las diligencias practicadas en torno a la fuerte manifestación del pasado 1º de Mayo en Torre Baró, donde fueron detenidas 40 personas. Los libertados son: Salvador Pérez Campoy, Francisco Ortega Real, José María Corominas Ruaix, Diego Guerrero Lechuga, Alberto Feliu Mestres, Francisco Mercader Terrats, Francisco Santos Sánchez, Manuel Corral Martínez, Edelmiro López López, Miguel Angel Casado Serrano, José María Milla Corominas e Yvette Mari Letrohuter.

CONDENA INUTIL

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha condenado a la pena de seis años y un día de prisión mayor, con inhabilitación absoluta y multa de 25.000 pesetas, al padre Ignacio Azpiazu Olaizola, de cincuenta y siete años, natural de Azpeitia, Guipúzcoa, y en situación de rebeldía.

Según la sentencia el padre Azpiagu es autor de un delito de circulación de noticias falsas, comprendido en el artículo 132 del Código Penal.

La sentencia está basada en un folleto del que es autor Azpiazu, titulado «Un ensayo de diálogo sobre las aplicaciones posconciliares dentro del Estado español». El folleto circuló por el extranjero, principalmente por el sur de Francia, y en el verano de 1966 llegaron algunos ejemplares a San Sebastián.

DE UN LIBRO SECUESTRADO

MADRID. — Del libro «Historia del primero de mayo» editado por la editorial madrileña Zyx y del que es autora doña Carmen Ruiz Pacheco, han sido secuestrados los 4.000 ejemplares de que constaba la edición y que pensaba poner a la venta durante los próximos días, al precio de 13 pesetas.

AHORA, CONFINAN

BILBAO. — El número de detenidos por la Policía en la provincia de Vizcaya se eleva, hasta el momento, a cuarenta. De entre ellos, dieciocho han sido trasladados a distintos pueblos de otras provincias españolas, donde permanecerán confinados.

EL COLEGIO DISCREPA

SEVILLA. — El Colegio de Abogados de Sevilla, reunido en junta general extraordinaria, ha acordado, por unanimidad, lo siguiente:

1º Manifestar enérgicamente la discrepancia de la corporación con los principios que inspiran la reciente reforma del Código Penal y la de la ley de Enjuiciamiento Criminal.

2º Conceder un voto de confianza a la junta de gobierno para que se adopten las medidas necesarias a fin de conseguir que la defensa del justiciado se verifique con las garantías mínimas legales y procurar la modificación de la ley recientemente aprobada.

Como se sabe, el Colegio de Abogados de Sevilla manifestó su discrepancia con dichas reformas en sendos telegramas que envió en su día al presidente de las Cortes Españolas y al ministro de Justicia.

CINCO DETENIDOS

SAN SEBASTIAN. — Cinco personas fueron detenidas y puestas a disposición del gobernador civil por realizar manifestaciones hostiles contra la fuerza pública, cuando ésta retiraban, del terreno de juego del campo de Atocha, dos banderas nacionalistas vascas que habían sido lanzadas desde el exterior del estadio durante la primera parte del encuentro disputado ayer entre la Real Sociedad y el Sabadell.

RESCOLDO

MADRID. — A un total de 22 se elevó el número de detenciones efectuadas por los agentes de la autoridad con motivo de las algaradas ocurridas en un intento de manifestación ante la Embajada de los Estados Unidos en Madrid.

Entre los detenidos se encontraban un súbdito inglés, norteamericanos, un austriaco, un argentino y dos colombianos.

Según la misma fuente, el sábado sólo quedaban detenidos 11 manifestantes, ya que los restantes, entre ellos los extranjeros, habían sido puestos en libertad.

LO DISUELVEN COMO UN AZUCARILLO

MADRID. — Después de diversas inspecciones realizadas por funcionarios del Banco de España se ha constituido una comisión liquidadora que entenderá en la delicada situación del Banco Comercial de Menorca. Son ya varios los embargos que se han producido; pues si bien todos los cuentacorrentistas residentes en Menorca han retirado los fondos depositados en dicho banco, no ocurre lo mismo con clientes del resto de España, principalmente de Madrid.

Oficialmente, el Banco Comercial de Menorca no ha sido declarado en quiebra ni en suspensión de pagos, pero prácticamente ha suspendido sus operaciones.

MAS PRESOS

OVIEDO. — La Policía ha practicado nuevos detenciones motivadas, al parecer, por los recientes intentos de manifestación del primero de mayo.

Entre otros, se encuentran detenidos: Manuel Bonilla, obrero; los estudiantes de la Facultad de Filosofía y Letras Juan Ignacio Cabañas, José Antonio López y Rosario Suárez, y el catedrático del Instituto de Enseñanza Media de Mieres señor Torres.

EL DRAMA DEL CELIBATO

SALAMANCA. — Flotando sobre el río Tormes, en su orilla izquierda, junto al Puente Nuevo, fue hallado el cadáver de la religiosa María Elena Hernández Herrero, de 36 años, que estaba en el Monasterio de Las Salesas Reales de Calatayud, de donde llegó hace unos meses a casa de sus padres en esta ciudad para reponerse, pues al parecer, sufría trastornos nerviosos, de los que se encontraba actualmente en tratamiento. El pasado día 19 por la tarde salió de casa de sus padres diciendo que iba a misa y desde entonces no habían vuelto a saber de ella.

S.I.d.

de St.-Etienne (Loire)

Es altamente satisfactorio y nos complace en grado sumo, el poder facilitar a nuestra Prensa el siguiente comunicado: Con el fin de aunar esfuerzos y voluntades, aumentando con ello el realce artístico y económico de los Festivales, los Grupos «El Progreso» y «Liberación», efectuadas las gestiones correspondientes, celebraron reunión de conjunto, en la cual, se estimó necesaria, por unanimidad, la fusión de ambos, persistiendo en el denominativo de origen, es decir, Grupo Artístico «El Progreso» de St-Etienne.

La fraternal camaradería que presidió el diálogo, entre afines determinó el feliz resultado, esperado por todos, siendo comentado muy favorablemente en la localidad; el entusiasmo demostrado por componentes y simpatizantes permite augurar la próxima temporada prolífica en actos, procurando a los mismos la mayor dignidad artística posible.

Armonizar la concepción del Arte amateur con el más amplio espíritu de solidaridad humana, es la labor que el Grupo Artístico se propone continuar, y no regateará esfuerzos en conseguirlo.

La Comisión Artística.

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XI. La corriente «maximalista»

(Continuación)

«Hacia tiempo que no había hojeado la «Enciclopedia anarquista» —nos señalaba Fontaura hace días—. *Un compañero francés me la ha prestado y la tengo ahora en casa. No dispongo de tiempo para examinarla con detenimiento. Pero aun y con todo he pescado detalles que me parece deberían tenerse en cuenta. Por ejemplo, en la definición de la palabra* anarquía y anarquismo, *Faure llena líneas y más líneas con consideraciones, algunas de las cuales no vienen a cuento, como lo de aconsejar que se cree una Internacional anarquista, que se forme un* bureau, *etc., cosas que se apartan de la objetividad que debe corresponder a un diccionario. Además hay una exigua aportación de definidores del anarquismo. Algo de Kropotkin, de Malatesta y casi que no nombra a ninguno más. De estimar es el estilo didáctico y de claridad cartesiana, por así decir, que caracterizan a Faure. Pero ello creo que no basta. Y siempre ha de pecar de limitado lo que haga uno solo al referirse a lo que es de orden complejo. En el 4º tomo, página 2871, hay una definición de la violencia, hecha por el Dr. Elosu. El hombre expresa, evidentemente, lo que piensa al respecto. ¡Ah, pero a Faure no le convence la definición y contra el sentir del otro se lanza en plan polémico! Y claro, como que él dice la última palabra, pues va para él la razón... ¡Ni es serio, ni hay objetividad de lo que compete a un diccionario!»*

«Se encargó Pierre Besnard de definir el rol sindical de la C. N. T. Y el hombre se lanzó a explicar, con pelos y señales, lo ocurrido en Francia con dicha organización, las derivaciones con la C. G. T.; lo que él personalmente hizo, o dejó de hacer, sus idas y venidas, sus entrevistas y tal. ¡Un verdadero engorro! ¡Nada menos que veinticuatro páginas de la Enciclopedia sobre su tabarra! Tienes razón en lo que dices: Faure hizo una cocktelera de artículos en lugar de una enciclopedia...»

«En resumen, he hallado en la Enciclopedia anarquista muchos aspectos que deben revisarse. He aquí, tomados al azar, algunos de ellos: Delaunay, en lo que afecta a la Pedagogía presenta como novedades, matices de un cuarto de siglo atrás, que agregados a los treinta años que hace viera la luz la obra, resultan de más de medio siglo de retraso. Faure encargó a Chazoff, un «touche à tout», que desarrollara un tema relacionado con la Economía. Este se salió del paso con apenas cuatro columnas de texto, pobre, ayuno de documentación. En cambio la palabra Fábula, definida por Stephan Mac Say, abarca catorce páginas y media. Hablando en plan de definición del folklore se liquida en veinticinco líneas de columna. El Dr. Marc Pierrot asegura, tras intentar justificar, apoyándose en Kropotkin, la intervención en pro de la guerra, en 1914, que una guerra como aquella no podrá producirse más... A la palabra poesía *dedica seis páginas Victor Meric. Trece líneas dedica a España, en donde el hombre nos dice que la época contemporánea se enorgullece de Zorrilla, «gran poeta, autor dramático».*

Fontaura cierra su párrafo, citando a Manuel Buenacasa quien, en la segunda parte del libro recientemente publicado — «El movimiento obrero español», que incluye: «Figuras ejemplares que conocí» —, dedica siete simpáticas páginas a la personalidad impresionante de Max Nettlau. Casi al final del trabajo dedicado a Nettlau, los lectores de Buenacasa podrán leer: *«En uno de los paseos por las orillas del Garona se me ocurrió decir a Nettlau que unos cuantos compañeros españoles pensábamos editar en nuestra lengua, con el apoyo de la C. N. T., la* «Enciclopedia anarquista» *publicada en Francia por Sebastián Faure, el cual nos había concedido la correspondiente autorización. Nettlau me aconsejó no hacerlo.*

«Yo — dijo — colaboré en esa obra a ruegos de Sebastián Faure. En ella encontré algunos defectos. Es más francesa que completa y universal. Los compañeros de habla española, que contáis con el movimiento libertario más vasto del mundo debiérais preparar una obra más completa que la editada por Faure.»

«Y a este respecto me brindó el maestro algunas ideas generales: esquema grandioso pero realizable; según Nettlau, una decena de volúmenes de gran formato, de mil páginas cada uno.»

«Si alguna vez surgiera la iniciativa de emprender obra tan necesaria, no tendré inconveniente en comunicar cómo entendía Max Nettlau que se podía redactar una verdadera enciclopedia universal anarquista y asegurar los recursos necesarios para su publicación...»

Es una lástima que Buenacasa se haya llevado a la tierra generosa que lo acogiera el «cómo entendía Max Nettlau que se podía redactar una verdadera enciclopedia universal anarquista.» La opinión de una mente privilegiada como la de nuestro «Herodoto de la Anarquía» hubiera sido preciosa para el grupo editor.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos; Elena Graells, CCP 78-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Ph. Pécastaings, Biartiz; Lucie Jobmargey, Draguignan; André Mailler, Ermont; Maurice Imbert, Paris; Stéphane Mac Say, Chartres; Aristide Lapeyre, Bordeaux; Pierre Lentente, Figanières; Jeanne Humbert, Paris: nous vous confirmons l'insistence et le désir exprimés dans nos mots qui vous ont été adressés ces jours derniers. Merci d'avance.

Gregorio Quintana, Paris. — Para tu candidata francesa puedes anticiparle que ya han salido cuatro fascículos. No hemos pensado en la encuadernación.

Fernando Ferrer, Orléans. — Recibido tu último envío.

J. Sánchez, Narbonne. — Ficha abierta en tu nombre para la edición en español.

Figueras, Narbonne. — Igual que el compañero Sánchez.

Sebastián González, Nanterre. —Recibidos tus 20 francos.

J. Moody, Swanley Kent, Inglaterra.—Don't be worry about payment. We will find the way.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor García
24, rue St-Marthe, 75, París (X)

DEL CICLO DE CONFERENCIAS DE LA LOCAL DE PARIS

EL 19 de marzo ocupó la tribuna el compañero Casellas, versando sobre el tema «Autoridad y libertad».

De cómo el espíritu autoritario se cultiva e infiltra en los espíritus y mantiene a la humanidad encadenada en sistemas sucesivos de esclavitud, fue expuesto por el compañero Casellas con detalle y claridad.

Hay quien sólo ve la autoridad en los que la ejercen, cuando en realidad la autoridad está en los que la ejercen y en los que a ella se someten por ignorancia y cobardía. El principio de autoridad está fuertemente inculcado en personas sencillas, siendo pocas las que creen que se puede vivir sin aquélla.

El grado de depresión moral en que se debate la humanidad se debe al principio de autoridad, y la tenaz preocupación nuestra debe ser combatirlo para evolucionar hacia el sistema libertario, sin llegar a creer que llegado el régimen libertario lo demás vendrá de por sí, lo que es craso error. El principio autoritario está profundamente arraigado por milenios, y para evaporarlo serán necesarios largos años de lucha.

Del espíritu autoritario son vehículo las religiones. El hombre actual, pese a los adelantos científicos está atado a ellas por la ignorancia que se cultiva de generación en generación.

Desaparecidos ciertos mitos en los países civilizados, fueron reemplazados por otros no menos nefastos, que imponen como normas de vida por la ignorancia cuando no por las armas.

En los humanos el ansia de libertad como así de autoridad viene de lejos. En la antigüedad hubo tribus nómadas que pudiendo librarse de toda autoridad convivieron libremente; lo que hay no es posible porque no queda un palmo de terreno que no esté controlado por el Estado.

El ansia de libertad que palpita en el hombre es hábilmente explotado por los partidos que, para atraer adeptos la propagan, pero luego de alcanzar el Poder todos por igual aplican a los gobernados el principio de autoridad, el cual se infiltra en la infancia por una educación fundada en normas de severidad, lo que con dolor se constata incluso en nuestros medios. En la escolástica oficial lo que interesa no es la educación para la formación del hombre libre, sino para la formación del adepto sumiso al partido y al Estado.

El principio autoritario que se empeña en contener toda aspiración liberatriz, está, en nuestros tiempos, muy desarrollado. Pero las revoluciones que se suceden; los que se sienten desheredados de pan y libertad, son los más combatientes y mantienen latente la esperanza de liberación.

Los movimientos que dicen ser intérpretes de las aspiraciones populares se equivocan o se desvían, pero no matan el ansia de libertad, y esta ansia crea otros movimientos. Los partidos políticos, con el movimiento sindical que los apoya, que pretendieron canalizar las aspiraciones populares desde el Poder, y que logrado esto se vuelven autoritarios, dan lugar a que se crea un movimiento obrero inspirado en el federalismo, confiando en su acción revolucionaria.

La ciencia, que debiera ser un factor para librarnos de la autoridad, acaparada por los Estados, sirve para afianzarla. Y su nefasta influencia es tal, que los anarquistas, que somos los que más la combatimos, no estamos exentos de ella. Y lo más grave es cuando el encargado de aplicar la autoridad es elegido por el grupo que ha de sufrir sus consecuencias.

En el debate final, los que intervinieron fue para manifestar su aprobación.

Lo dicho sobre la conferencia de Casellas, es sólo un breve reflejo. Y con lo que queda por decir y lo que el conferencista podría agregar, haría bien en editarlo en folleto.

La conferencia de F. Moro

El 9 de abril ocupó la tribuna el compañero Moro con el tema «Materialismo y espiritualismo», del que sólo daré un breve reflejo; porque dados los trascendentales problemas que el conferencista abarcó, el profundizarlo sería, para mí, camisa de once varas.

Explicó Moro, de cómo los mitos prometedores de paraísos celestiales o terrenales, que se alejan a medida que los rebaños fanatizados más los persiguen. Los farsantes de todos los tiempos, desde los brujos más primitivos con sus sortilegios a los marxistas de nuestros días con su dialéctica, logran engañan y esclavizar a los pueblos, distrayéndolos con la engañifa de un continuo deshacer y rehacer de sistemas que en su misión embrutecedora y tiranizadora no dejan de ser los mismos. Si los mitos, con sus continuos cambios de colores y formas engañan a las multitudes, no deben engañar a los anarquistas. Y es nuestro deber de estudiarlos más a fondo, combatirlos con tenacidad para romper su continua trayectoria.

De cómo los mitos, desde los tiempos más lejanos se renuevan en el arte de catequizar para no ser depasados por el ritmo de la evolución que se opera en los hombres y sus costumbres, hizo el conferencista un detallado análisis, explicando el lenguaje que en las disciplinas científicas se emplea para tratar el abordado tema. Los oyentes no quedamos lo bien informados que sería de desear. No obstante, los compañeros que intervinieron al final, coincidieron en reconocer que el tema tratado reviste gran interés para la formación militante.

El conferencista dijo de que lo expuesto es parte de un estudio más amplio, lo que es de desear, porque la ampliación de nuestros conocimientos sobre temas trascendentales nos sacan un poco de la rutina y amplían la ruta.

SERAFIN FERNANDEZ

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 F.

ANTENA

DRAMA DE LA MINA

LINARES. — Seis obreros resultaron muertos al romperse los cables que sostenían la jaula en la que bajaban y precipitarse aquélla a una profundidad aproximada de 1.200 metros, 300 de los cuales están anegados por agua y barro. El hecho ocurrió en la mina San Vicente, en el momento en que se efectuaba, de madrugada, el relevo de personal.

La muerte de los trabajadores se produjo en la vertiginosa caída del ascensor, y si alguno de ellos no había fallecido es casi seguro que pereciera ahogado.

La relación nominal de víctimas es como sigue: José Gago Núñez, de Pontevedra, casado; Jorge Antuño Roque, de Oviedo, casado, con un hijo; Francisco Varela Pedrera, de Jerez de la Frontera, casado, con tres hijos; Fernando Ruiz Rodríguez, de Javalquinto (Jaén), casado, dos hijos; Juan Muñoz Moreno, de Ru (Jaén), casado, tres hijos; Manuel Jiménez Díaz, de Torredonjimeno, casado ocho hijos.

NUEVOS DISTURBIOS UNVERSITARIOS

MADRID. — Más de tres mil estudiantes se reunieron en la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas a fin de solicitar la libertad de tres compañeros directivos del Sindicato democrático encarcelados en la noche del 15 del corriente bajo acusación de asociación ilegal. Al mismo tiempo, la reunión se ocupó de la injusticia que supone el proceso de otros cinco estudiantes que participaron en un recital de poesías de Miguel Hernández, poeta popular que murió cumpliendo condena en un presidio franquista. Seguidamente los mismos se dirigieron al despacho del decano de la Facultad para que intercediera en favor de los compañeros detenidos y procesados, y como el requerido se negara, los estudiantes devastaron la dependencia, estropeando de paso varias efigies del general Franco. En la calle chocaron con la policía de a caballo, defendiéndose de la misma por medio de barricadas. Además volcaron tranvías y apedrearon automóviles, habiendo durado la batalla campal.

A la hora de cerrar esta nota los estudiantes de Madrid huelgan unánimemente recabando la libertad de 30 detenidos.

EL GENERAL DESVARIA

MADRID. — El ministro de la Guerra de Franco, Camilo Menéndez, en visita efectuada a El Aaiun (Sahara) ha intentado convencer a los naturales prometiéndoles que convertiría el terreno colonial en una provincia. Dijo que el ejército español está con los saharinos y que peleará con ellos hasta la última gota de sangre para evitar la expansión imperialista de Marruecos o de Mauritania.

En Rabat consideran que las declaraciones de Menéndez no son más que expansiones verbales de un viejo chocho. Sin embargo, el gobierno cherifiano ha presentado protesta al embajador español en Marruecos, Ibáñez.

CONFLICTO DE «BANDAS»

BILBAO, (OPE). — La prensa franquista publicó el 7 de mayo una noticia de la agencia Cifra según la cual la empresa Laminación de bandas en frío, cuyos obreros y personal de oficina, como se sabe, se hallan en huelga desde el 30 de noviembre pasado, «ha dado a la publicidad una nota en la que reitera su disposición para el establecimiento de un nuevo contrato con los trabajadores.»

«La empresa reconoce en la nota — seguía diciendo el despacho de Cifra — que la gran mayoría de los productores observaron un buen comportamiento laboral y dice que no obstante la cancelación del contrato anterior, está dispuesta a hacer un nuevo contrato en condiciones análogas a las que correspondían a cada uno en el momento anterior al conflicto, siempre que le presenten solicitud antes del 16 del mes actual.»

Hay dos puntos a considerar aquí: Primero, que la empresa sostenía antes el punto de vista de que los obreros no podrían reintegrarse al trabajo sino con la pérdida de todos sus derechos, es decir, como si ingresaran por primera vez en la empresa. Como vemos, parece la empresa haber cambiado de opinión a este respecto. El otro punto se refiere a la condición de que los obreros presenten solicitudes individualmente. Los obreros han declarado siempre que se trata de un pleito entre la empresa y los obreros tomados en su conjunto, rechazando la idea de las solicitudes individuales insistentemente propuesta por la empresa.

SUPERFASCISMO

MADRID. — Mineros de Oviedo, enfermos y retirados, no están conformes con el régimen de subsidios que se les asigna, y para un intento de mejoración de los mismos eligieron una comisión que redactó unas bases que fueron enviadas a las autoridades civiles, religiosas, y a la prensa. Para dar cuenta de la situación la comisión convocó a asamblea, que fue concurrida por 1.500 mineros, válidos o inválidos. El resultado fue la detención y procesamiento de diez comisionados bajo acusación de reunión ilegal. En el acto del juicio el fiscalísimo solicitó del T.O.P. penas de 4 años, dos meses y un día de prisión y 20.000 pesetas de multa para Constantino Alonso; un año de cárcel y multa de 10.000 pesetas para Manuel Taboada y Aurelio González; seis meses de arresto para Luis Alvarez, y cuatro meses de la misma pena a Evaristo Martínez, Jose Ma Rodríguez, Leonardo Velasco, Miguel Otero, Jesús Caloto y Antonio Díaz. Los acusados alegan que permiso para la reunión no fue posible obtenerlo. Además el propio fiscal reconoce que la manifestación fue pacífica...

NARANJA ABAJO

VALENCIA. — La campaña de exportación de agrios se acerca a su fin. Hasta aquí España ha enviado 19.500 toneladas menos que en 1966 al extranjero. Cúlpase a la competición de Marruecos e Israel, teniéndose que contar pronto con la naranja de Suráfrica y la del Brasil. Para suplir ese déficit cítrico, se piensa en la exportación de fresas y cerezas.

CATTIVA TESTA

MADRID. — en el aniversario del ajusticiamiento de Benito Mussolini hubo «requiem» por éste en una iglesia madrileña, habiendo asistido al mismo Ramón Serrano Suñer, cuñadísimo de Franco, y el militar nazi Otto Skorzerni, personalidad en la España de hoy.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración
Hay pocos ejemplares disponibles.

Por el reencauzamiento de las luchas obreras reivindicativas mediante el empleo de la acción directa

Acción directa

Después de comenzado el proceso destructor a sangre y fuego por la conjurada coalición policíaco-patronal contra las asociaciones obreras de la F. O. R. A. diseminadas por todo el territorio argentino, sangrienta represión provocada como ofensiva reaccionaria contra el general ascendiente con que eran acogidas esas asociaciones por parte de los trabajadores y de la población sedientos de verdadera justicia social, ya nunca más los trabajadores pudieron tomar parte en las tentativas y arreglos de sus problemas y diferencias que reiteradamente surgen entre los capitalistas y sus explotados.

Fueron los trabajadores desde entonces enajenados de ese indiscutible y legítimo derecho a defender sus propios intereses sin intervención de terceros, intereses siempre menoscabados y disminuidos por la insaciable avidez del capitalismo.

Con refinada astucia, el capitalismo y los gobiernos crearon y adoctrinaron un numerosísimo elenco de gestores sindicales que tomaron la denominación de «dirigentes sindicales», con goce de fabulosas asignaciones honorarias extraídas de los magnos salarios de los obreros y empleados que los mismos capitalistas les retienen al efectuar las liquidaciones salariales, girando luego a los bancos los montos para ser retirados a continuación por los dirigentes de los organismos sindicales si el gobierno se lo permite arrogándose éste el derecho ,cada vez que a él le plazca, de no permitir el retiro de los fondos, apoyándose en la facultad que le otorga la *ley de asociaciones profesionales.*

Personería gremial

Para que el numeroso ejército de dirigentes sindicales tuviera asegurado el domnio sicológico de las masas productoras, los gobiernos y el capitalismo, por intermedio de los canales de las legislaturas crearon, el férreo monopolio constituido por la Personería Gremial y la Ley de Asociaciones Profesionales que mantienen encadenados a los trabajadores agremiados en los sindicatos de la Confederación General del Trabajo, siempre dependiendo esa central de las órdenes que el gobierno y su protegido, el capitalismo, resuelvan dictar a los dirigentes sindicales.

La militancia de la F. O. R. A. siempre denunció a los dirigentes sindicales de la C. G. T. como incondicionales amanuenses del capitalismo y del Estado, y quizá nunca como en las presentes circunstancias las actitudes de esos instrumentos al servicio de explotadores y tiranos quedaron tan claramente reveladas.

La intensa y extensa campaña de bravatas incitando a los trabajadores para que cumplieran un Plan de Acción que no se les había consultado, seguido de la inesperada suspensión del «Plan de Acción», por disposición expresa de los «dirigentes sindicales», y de sus medicamentos, gestiones para que el gobierno les permita hincarse de rodillas a sus pies, todo ello, si no tuviera otros perfiles más que el que a simple vista se ve, cabría calificarlo de cobarde capitulación. Pero para quienes posean alguna experiencia militante en el campo gremial y penetrante visión sobre motivos y finalidades de los movimientos huelguísticos, sin perder de vista las pesadas actuaciones de los «dirigentes sindicales», no encontrarán otra alternativa que la de optar por la convicción de que el Plan de Acción de la C. G. T., fue un plan de provocación para que el gobierno desatara sus medidas de represalias traducidas en grandes rebajas de sueldos, cesantías y encarcelamientos, todo ello aplicado, precisamente, contra los que no planificaron «El Plan de Acción».

Las sanciones aplicadas contra quienes a lo sumo pueden haber sido espectadores pasivos del «Plan de Acción» de la C. G. T. y no planificadores ni activos ejecutores del «Plan de Acción» como lo fueron los «dirigentes sindicales», vienen a dar fuerte apoyo a nuestra convicción de que el «Plan de Acción» de la C. G. T., fue una provocación para desatar represalias contra los obreros, y no encaminado como se alegaba, hacia la conquista de mejoras para los mismos.

La ley como arma de conquistas proletarias

Ningún gobierno, y menos el que se haya apartado de la ley y aún pasado por encima de ella para instalarse en el poder y gobernar con el signo de la fuerza llega a permitir, a quien no sea su incondicional, el uso del doble juego de que se apoyen en el lomo de la ley para obtener cierta clase de ventajas, y actuar al margen de ella para procurarse otros beneficios, precisamente por medios totalmente reñidos con la ley, y de ninguna manera a quienes por cierto se comprometieron, a no incurrir en esa flagrante y atrevida contradicción.

Los «dirigentes sindicales» de la C. G. T. tienen por demás sabido (puesto que los anexos de la Personería Gremial y el articulado de la ley de Asociaciones Profesionales son instrumentos legales pedidos y aprobados por los «dirigentes sindicales» de la C. G. T.) que no pueden apelar al ejercicio de la huelga sin la expresa autorización de quienes tienen a su cargo la administración de las leyes; esto es, el gobierno, por intermedio de sus agentes.

Los «dirigentes sindicales» de la C. G. T. se aferraron a la Personería Gremial y a la Ley de Asociaciones Profesionales porque de sus dictados surgen para ellos beneficios similares a los que disfrutan los parlamentarios y los ministros, y no porque reporten ventaja alguna para los trabajadores y empleados. Que es nula la gestión legal para obtener conquistas los trabajadores lo prueban las presiones huelguísticas a que deben recurrir los mismos sindicatos cegetistas en cada ocasión de discutir y concertar convenios laborales, sin cuya presión, el carro siempre encajado de los convenios, nunca se desatascó.

Las leyes son un producto directo de los legisladores, y los legisladores elaboran leyes, no para que desaparezcan los sistemas de explotación, si no para que crezcan y se agiganten más y más.

Si como diariamente propalan los políticos y los gobiernos, la ley tiene por principio y fin el distribuir con ecuanimidad la justicia y el bienestar para todos, ¿cómo se explica que a pesar de tantos siglos que las leyes vienen funcionando, el abominable sistema de explotación del hombre por el hombre cada día que pasa, más se sistematiza y se acrecienta ese azote?

Los trabajadores agrupados en los sindicatos cegetistas están cercados por dos férreos sistemas combinados de explotación: el del capitalismo, y el de sus propios «dirigentes sindicales».

¡Trabajadores y empleados organizados en los sindicatos de la C.G.T., empezad sin pérdida de tiempo a emanciparos de vuestros más próximos y más voraces explotadores, los «dirigentes sindicales»! Después de liberados de ese vuestro enemigo interno será más fácil de enfrentar y vencer al sistema de explotación capitalista al no disponer de ese su brazo derecho, de esos sus incondicionales agentes.

Por la Federación Obrera Regional Argentina,
El Consejo Federal

Buenos Aires, abril de 1967.

B.D.I.C

Siluetas. RETAZOS DE MI VIDA

MIRE por la ventanilla de un coche de ferrocarril y entonces me di cuenta de la velocidad que llevaba el tren. Como la distancia del lugar a que iba destinado era de algunos centenares de kilómetros, y con el fin de que el camino se me hiciera más corto, saqué del bolsillo un periódico que compré en la estación de salida, y me puse a leer lo que me pareció tenía alguna importancia para la vida social y política del país en que ahora habitaba a causa de haber tenido que abandonar el de origen, por la lucha sostenida contra la dictadura de manos blancas y corazones podridos.

El tren seguía tragándose kilómetros y kilómetros, hasta que penetró en una sierra de montañas gigantescas, y, ¡oh, casualidad! al desembocar en un verde valle, descubrí a un serrano que contemplaba el paso del tren movido o arrastrado eléctricamente, que, físicamente, coincidía con lo que el periódico publicaba, que era también la descripción de otro serrano. Todo esto me hizo sonreír al comprobar tal semejanza; pero después me enteré que el serrano de la contemplación no era moralmente igual, y distintos también los pensamientos que sinceramente describía el periódico, ya que las condiciones que reunía, como elemento de la serranía, perturbaban o intentaban perturbar las buenas predisposiciones de los que hasta entonces vivieron en buena armonía.

Me informé de más. Me contaron todos sus pormenores y, sobre todo, su comportamiento social con los que como él estaban bajo el dominio de la explotación, diciéndome, que era un enemigo de la libertad y un amante del confusionismo, sembrándolo por doquier, saltando por encima de las bases de buena relación y convivencia. Quién o quiénes me pusieron al corriente de su conducta moral podía creérselos y yo los creí, pues la confianza que tenía depositada en ellos, así me lo pedía y, ciertamente, me congratulo de haberla correspondido.

Y el tren continuaba avanzando por la vía férrea, deseoso de terminar su recorrido y reposar hasta volver nuevamente a marchar por el camino de hierro...

Llegué a la ciudad asignada, me apeé del tren, y salí a una plaza en la que afluían algunas calles bien cuidadas y urbanizadas. Tomé el autobús hasta el punto donde tenía que descender. Durante el trayecto sólo pensé en la narración que el autor del artículo mencionado hacía de un habitante de la sierra, o sea de un serrano, exento de ambiciones y egoísmos personales.

Pasaron algunos meses sin que la suerte me deparase entablar amistad con el serrano de la serranía — no el del periódico, porque éste según declaración del autor, era propia invención suya — para cerciorarme bien del pie que cojeaba; pero no tenía perdida la esperanza de que, quizás algún día nos veríamos frente a frente discutiendo de la actualidad, puesto que ésta es la que nos ofrece diariamente materia para la crítica.

Andando el tiempo tropecé con un conocido que tenía la fama de ser un don Juan, aunque el pobrecillo estaba muy lejos de estar dotado de esa virtud; pero en poder suyo había el instinto de molestar al vecino, inventando acciones que jamás sucedieron con ánimo de disgregar en lo posible a los hombres de nobleza y dignidad, cosa que no carecía de maña para hacerlo, aunque en seguida se le veía el plumero o la cola.

Le gustaba citar anécdotas, pero carecía de paladar, de estilo de narración aumentando la nota cuando el hecho había sucedido en los ferrocarriles: Vías y obras, por ejemplo, y otras secciones de la compañía explotadora. Se conoce que le molestaba hablar de los ferroviarios.

Un día tuve la ocasión de entablar el diálogo con él y, por las inexactitudes que dijo y los conceptos vertidos, me dio la impresión de estar conversando con un hombre carente de conocimientos sociales, y un pillín de mangas anchas, que quería mangonear todo, allí donde estuviera. Comprobación hecha deduje que, era un caso de dominio, tergiversando los conceptos y las apreciaciones, guiado exclusivamente por la pretensión de querer figurar como persona solvente, cuando en realidad le quedaba mucho a recorrer para llegar a conversar, a aprender y entenderse con la solvencia. Desde que sostuve este diálogo con él, no he vuelto a verle, y me doy por satisfecho.

Como a mí me place estar al corriente de lo que ocurre en el mundo, no pasaba día que no leyera la prensa diaria. En uno de esos momentos de lectura periodística, encontré el anuncio de una exposición pictórica, en la que exponían diferentes artistas de escuelas diversas. Amante que soy del arte y de la poesía, acudí a la misma, llamándome poderosamente la atención un lienzo que representaba un Angel en actitud agresiva. Alrededor suyo varios cuadros colocados en sus respectivos marcos, con temas diversos, le daban un tono cárdeno o amoratado.

Por la posición en que el autor le había colocado, para reproducirlo con el pincel en la tela, se dejaba comprender la inspiración o el pensamiento del artista. Era un Angel que aparentaba ser el exterminador mirándole de retirada; pero deteniéndose el visitante para profundizarle y estudiarle, quedaba reducido a una cosa, sin otra importancia que la de distraer un poco a la vista.

Conversando con el autor, éste me explicó cuales fueron los motivos que le indujeron a darle tal expresión. Podía haberle dado — me dijo — otra tonalidad, otro colorido, otra forma interpretativa; pero hubiera resultado demasiado patológico saliendo al exterior todas sus lacras, pues, realmente, el original o modelo es verdaderamente un enfermo y sólo piensa en el daño. También es un poco vanidoso, ya que quiere pasar por sabio y no llega ni a simple amanuense. Si alguna vez se ve precisado a responder a las cuestiones que se le presenta, cuando éstas son ciertas, sucedidas casi todas por su actuación, el hombre no pierde su estabilidad, y sale del atolladero como puede.

Tan grande es su parcialidad que se deja ver por todas partes en que él mete la pata. Este sistema ha empleado siempre. Ultimamente se reunió con otros del mismo montón de enfermizos, para tratar de un asunto que algunos como ellos, firmaron en la Capital de la Nación de que son origen, al lado de los causantes de su exilio, dándolo el visto bueno, sin que ninguno de los reunidos protestara de lo que representaba lo pactado. Y ¿cómo iban a protestar si son coincidentes todos con el convenio terminado?

Confieso sinceramente que debí haberlo pintado como interiormente es, pero, aunque le he ocultado muchos defectos, los expuestos son lo suficiente expresivos para que uno comprenda lo que el pintor ha querido ocultar.

Con estas palabras se cerró el diálogo, y salí del centro del exhibicionismo pictórico, convencido de que había escuchado a la verdad.

Reunidos c u a t r o — siempre mentalmente, eh — y tras de una conversación habida, no pude lograr aunar mis ideas con las de ellos, porque las mías no acostumbran a enaltecer al traidor de la causa de la libertad, como ellos habían hecho...

MINGO

chispas

Acertijo: ¿Quienes están más cerca de los marcianos? Los marcianos.

⁂

«MADRID. — Dentro de tres años no quedarán analfabetos en España.»
¿Los matarán a todos?

⁂

«Hay 30.000 protestantes en España.»
Decir 30 millones sería más exacto.

⁂

«Once astronautas perecidos en la U. R. S. S., cinco en Norteamérica, y ninguno en España.»
Lo creemos.

⁂

«La catedral de Colonia crece cada año en dos milímetros.»
O los colonienses los disminuyen.

⁂

«Los españoles qué trabajan en Alemania no regresarán en masa.»
Partieron amasados, y amansados, y volverán en individuos.
Ya es ganancia.

⁂

«MADRID. — Un grupo de muchachas rumbistas aprueban la Ley del Movimiento.»
Desde luego, no pueden quedar paradas.

⁂

«CIUDAD REAL. — Un loco mató a otro loco.»
Fuera del manicomio ocurre casi lo mismo.

⁂

«Jornadas triunfales de Franco en Sevilla.»
Sigue triunfalicio, el sujeto.

⁂

«GERONA. — Se levanta la suspensión del semanario Presencia.»
Se acabó, pues, la ausencia.

⁂

Hay ausentes que parecen presentes, y gatos pardos sin enero.

CHISPERO

Boletín «TERRA LLIURE»

Ha aparecido el número 8. Cuantos compañeros deseen recibir esta hoja pueden dirigirse a 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), y cuantos la hayan recibido y no la quieran también deberían decirnoslo.

El número de referencia contiene el sumario que sigue: Roc Llop: «L'esforç llibertari en la cultura catalana»; Jaume Balius: «Per una Confederació de pobles»; Lluís Gavaldà: «El poble i el règim»; Joan del Pi: «Flors de tot maig»; Zigla: «La Musa riallera»; i Calaix obert.

INCREIBLES PERO CIERTOS, DE LA HISTORIA Y LA LEYENDA

BUDA

En varias comarcas del Asia, la leyenda transformó en sistema religioso a las doctrinas filosóficas de Buda.

LA FABULOSA ANTIGUEDAD DE UN TEMPLO EGIPCIO

Al referirme a la antigüedad de Egipto, Le Bon dice que ella se puede juzgar por el «gran templo vecino a la esfinge, que es un espantoso edificio hecho de bloques de granito amontonados, que ocupan el término medio entre los monumentos megalíticos y las primeras obras de la arquitectura propiamente dicha.» Como también afirma que existe una inscripción grabada en tiempos del rey Keops, autor de la mayor de las pirámides, a la cual se le asigna nada menos que la edad de sesenta siglos, de lo que deduce que el origen de dicho templo se pierde en la obscuridad de los tiempos, ya que fue desenterrado en la época de la cuarta dinastía. Ese templo es el monumento arquitectónico más antiguo del mundo y a su lado las pirámides resultan recién nacidas.

EL TEMPLO DE SALOMON

En la construcción del templo de Salomón se emplearon siete años y trabajaron en él cientos de miles de hombres, de los cuales, treinta mil, se ocupaban en la construcción; diez mil al mes eran enviados al Líbano a cortar cedros y abetos; setenta mil se ocupaban en la construcción de materiales y ochenta mil preparaban las piedras; había además tres mil sobrestantes.

PROFECIA

El rabí Ben Jachin profetizó que para la época que viniera el mesías al mundo, Jerusalén tendría 180.000 casas de comercio en perfumes y que un solo grano de uva daría treinta barriles de vino. Y dado que hasta el presente esta profecía no ha sido cumplida, es que los judíos esperan todavía la llegada del mesías.

DOCE PUNTOS FILOSOFICOS QUE, SI LOS UNOS SE RECORDASEN Y LOS OTROS SE CUMPLIESEN, PODRIAN ARREGLAR EL MUNDO

1º Todos los tesoros se pueden agotar.
2º Todo lo que está alto está expuesto a caer.
3º Todo lo que está unido puede ser dispersado.
4º Todo lo que vive está sujeto a la muerte.
5º Todo lo visible debe desaparecer.
6º Todo lo creado está condenado a tener fin.
7º Toda creencia pertenece al reino de la nada.
8º La misericordia no debe tener fin.
9º Debe aborrecerse toda crueldad.
10º La compasión hacia toda criatura, no debe reconocer límites.
11º La constancia imperturbable, es el camino que conduce a la virtud.
12º En la vida humana ningún placer puede igualar a la verdad.

APIS

Tauro — que es el signo del Zodíaco que corresponde a Abril —, viene del latín (Aperire, que significa Abrir). Está representado por un toro para indicarnos que es el momento de abrir el seno de la madre tierra, valiéndonos del buey y del arado. Esta y no otra es la razón que tenían los egipcios para adorar al buey Apis, porque los egipcios eran esencialmente agricultores.

JUNIO

El mes de Junio toma su nombre de Junio (Lucio), a quien llamaban el Loco, porque cuando Tarquino el Soberbio, rey que tenía a su haber entre otros asesinatos, el de su propio suegro — lo que dio motivo para que su esposa Tulia pasara sobre el cadáver de su padre, demostrando de este modo que para subir al trono se debe siempre elegir el camino más corto —, hizo asesinar también al padre de Bruto, Junio se hizo el loco, único recurso que le quedaba para escapar de la muerte. Corría entonces el año 509 antes de N. E., y habían pasado 220 años de la fundación de Roma...: Los ejércitos de Tarquino el Soberbio sitiaban la ciudad de Ardea; dos de los oficiales que dirigían el sitio, Tarquino y Colatino — hijo y sobrino respectivamente del rey —, conversaban una noche con otros oficiales en el campamento, sobre lo que sus respectivas esposas estarían haciendo a esas horas. Como Ardea dista de Roma sólo 16 millas, quisieron averiguarlo, y montando a caballo se dirigieron a Roma, donde pudieron comprobar que mientras las otras mujeres se ocupaban en placeres vulgares y en visitas, Lucrecia, la esposa de Colatino, estaba rodeada de sus hijos a los que enseñaba a trabajar. Esto hizo que Lucrecia mereciese los laureles de la victoria. Pero desde aquel mismo instante, Sexto Tarquino, se apasionó tan descabelladamente de aquella mujer, que se hizo el villano propósito de poseerla, sin importarle los medios que tuviese que emplear... Algunas noches después, Tarquino se dirigió a Roma, y fue directamente a casa de Lucrecia. Gracias a la infidencia de un esclavo, logró ser introducido en el dormitorio de Lucrecia. Esta despertó asustada y Tarquino le dio a elegir entre ser su amante por esa noche o matar al esclavo y acostarlo en el hecho, lo que equivalía a una muerte afrentosa. Frente a este dilema cedió Lucrecia, y, de tal modo, pudo Tarquino realizar su criminal deseo... Amanecía cuando Tarquino se retiró de casa de Lucrecia, la que en el acto mandó llamar a su esposo, a su padre y a otros familiares. La casualidad quiso que el esclavo que llevaba el aviso a Colatino se encontrase con Lucio Junio — el loco — informándole que iba en busca de su amo porque algo grave le debía pasar a Lucrecia. Junio se dirigió a la casa de ésta. Una vez que hubo llegado el esposo, el padre y algunas otras personas, dijo Lucrecia:

— Desde este momento vuestra familia se encuentra cubierta de eterno oprobio; he sido violada por Sexto Tarquino.

Y la infeliz relató el hecho de la noche precedente. Acto seguido y antes de que nadie pudiera evitarlo, con un puñal que llevaba oculto, se traspasó el corazón.

Entonces, Junio — el joven a quien todo el mundo tenía por loco —, extrajo el ensangrentado puñal del seno de Lucrecia, y exclamó solemnemente:

— ¡Dioses, os tomo por testigos: juro vengar a la casta Lucrecia! Desde este momento me declaro enemigo de Tarquino y su familia, y no he de vivir sino para oponerme a su tiranía y devolver a la patria la perdida libertad.

Tan grande fue la impresión que en el ánimo de todos produjeron las palabras de Junio, que nadie dudó un momento de su cordura, y el puñal pasó de mano en mano prestando todos idéntico juramento. A continuación se dispuso que el cadáver de Lucrecia fuera llevado a la plaza pública, y de esta manera se dio principio a lo que debía poner término a la tiranía del séptimo y último rey de Roma.

Lucio Junio Bruto fue proclamado salvador de la patria. Declarada la guerra se encontraron frente a frente los dos ejércitos. Arunte, hijo de Tarquino, y Junio Bruto, se reconocieron, y a toda la velocidad que daban sus corceles se precipitaron uno sobre el otro, muriendo ambos traspasados por las opuestas lanzas.

COSME PAULES

(Continuará.)

Literatura nuestra. «Memorias de un trashumante», de Pedro Serra

QUIEN esté en edad para acordarse del periódico confederal «Acción Social Obrera», de Guíxols de Mar, le vendrá a la memoria como una mariposa la firma de «Arrespierre», seudónimo de Pedro Serra precisamente, un cenetista de Gerona. Sin dejar el bisturí de la pluma, este compañero cumplió armas en Barcelona frente a las bandas criminales de Anido y Arlegui.

Quiere decir ello que se trata de un antiguo conocido. De un compañero que en 1939 perdió la guerra como todos nosotros y pasó a Francia, y de aquí a la República Dominicana, donde pasar calamidades; es decir, campo y prisiones en la Galia y presidio en los dominios de Trujillo. Salvado para Méjico, donde reponerse y olvidar, Serra no atrapa olvido alguno pese al lenitivo del tiempo. En 1966 ha escrito un libro de impresiones — «Memorias de un trashumante» — y en él la indignación, incluso la irreverencia, aún le escapan a chorro.

Aparte ciertas licencias, no hay refugiado que no pudiera suscribirlo. Ni nadie de nosotros he detestado determinado lenguaje, ese mismo que hemos percibido, con signo aprobatorio, en el *Enrique* de «El Español», film televisado en Francia. Frecuentemente quienes hablan de compostura en la adversidad, lo hacen en situación comodaticia, y ya quisiéramos verlos a nuestro lado y participando de todas nuestras miserias «camperas», de «violón» y de Compañía de trabajo a dos reales por día, observando distinción de lenguaje.

El éxodo que el autor refleja en su libro es exacto, indiscutible, pero 28 años después su léxico podría ser menos desaforado o irritado. La razón nuestra se impuso pronto, en el mismo 1939, con la declaración de guerra de los Aliados, a Roma y Berlín conjuntos. La Democracia que tan mal nos trató a los españoles libres durante toda la guerra civil de España y a nuestra huída por derrota, tuvo que recoger el guante nazifascista que nosotros tuvimos que soltar, tras una resistencia cercana a los 3 años.

Lo que mejor nos parece del libro de Serra — en cuanto a odisea — es la descripción del régimen carcelario a sufrir por gentes que no habían cometido otro delito que perderlo todo en su tierra. El relato es verdaderamente espeluznante, sin que las tintas del mismo exageren la triste historia de aquellos días. Tal vez, a los aprovechados, a los piruetistas, a los indignos de nuestro contacto, el autor les conceda excesiva importancia. Porque pesa más un idealista que mil granujas, y puede que en aquella circunstancia por cada granuja hubiese mil idealistas.

La segunda parte del libro se nos antoja un religado de crónicas amenas, alguna salpicada con pimienta «campera» (aún), en la que se arremete contra el claudicante, el compañero invertido (en ideas) hallándose ahora en plan de dinerista descocado. ¿Qué importa ello, amigo Serra? Ese morirá entre escarabajos dorados en vez de negros. Tal vez negros y todo arrastrándole el entierro...

Valen de las crónicas las biografías, los conocimientos literarios, la emoción por nuestras grandes plumas, la reiterada estima al colosal Miguel Bakunin, el que a su contrincante Marx una vez le dijera: «Queréis conquistar el Estado y el Estado os conquistará a vosotros». ¿Y pues? ¿Hay mejor profecía en la tierra? El Estado, con sus defensores más encarnizados: Hitler y Mussolini, debía perecer, o cuando menos palidecer, en 1945, y gracias a la feroz y reaccionaria aportación marxista, el Estado se ha remozado y fortificado cara a un siglo más de vida. El Karlos enemigo de Bakunin vaticinó a la inversa (contra el Estado para salvar al Estado), y en cambio a Bakunin, que entrevió la realidad a cincuenta años vista (1867-1917) los sistemáticos de la actualidad no le conceden importancia alguna.

«Memorias de un trashumante» contienen lectura apasionada, concreta y combativa. A veces deleitea, a veces ilustra; siempre recuerda y revive. En ocasiones enfada un poco, indultándose acto seguido con un texto elevado. Es la alternativa que sufrimos todos, *los que siempre perdemos, y siempre esperanzamos...*

Recomendamos el libro a nuestros amigos, puesto que todos andamos entre páginas. ¡Son tan paralelas nuestras existencias!

JUAN FERRER

COMUNICADOS

NUCLEO DE PROVENZA

JIRA CAMPESTRE

Tendrá lugar el domingo día 28 de mayo de 1967 en el Château de la Barben, Pélissanne. Habrá juegos infantiles, música retransmitida por altavoces, charla sobre un tema de actualidad, radio-crochet.

La zona A de propaganda y la Comisión de relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el exilio — Asociación internacional de los Trabajadores — invitan cordialmente a todas las Federaciones locales, afiliados, familiares y simpatizantes, para que asistan numerosos.

F. L. DE MARSELLA

Con objeto de asistir a la Jira campestre organizada por la Zona A de Propaganda y la Comisión de relaciones del núcleo de Provenza de la C. N. T. de España en el exilio, este secretariado tiene alquilados varios autobuses para trasladarse al Château de la Barben, cerca de Pélissanne, el domingo día 28 de mayo de 1967.

Las inscripciones serán recibidas todos los días de la semana de tres a siete de la tarde y los domingos por la mañana en nuestro domicilio social, 12 rue Pavillon, segundo piso.

El precio es de 8 francos ida y vuelta.

La salida de los autobuses se efectuará a las siete en punto de la mañana del Cours Saint Louis - La Canebière.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA EN EL EXILIO

Celebrándose el día 21 de mayo el mitin de Alianza Sindical, nuestra reunión queda aplazada para el día 28 del mismo mes.

F. L. DE DRANCY

Tendrá asamblea el 4 de junio. Información importante.

CONCENTRACION REGIONAL

S. I. A.

Tenemos entendido que S. I. A. parisina prepara una Concentración para el 18 de junio en la villa de Thiais. La misma tendría lugar en el Estadio ya conocido, dotado de campos y dependencias para deportes, juegos, *camping*, conferencias, varietés, baile, etc.

Los compañeros de Paris y de la región deben anotar desde ahora en su carnet una fecha: «18 de junio», destinada a S. I. A.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el 28 de mayo a las 9 de la mañana.

La continuación del coloquio queda a cargo de la C. de R. Zona Norte con la colaboración directa de esta F. L.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, día 27 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Se recomienda la puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE TOULOUSE

El próximo día 3 de junio, a las 9 de la noche y en nuestro local social, nuestra F. L. celebrará asamblea general. La importancia de los asuntos a tratar reclaman la asistencia de todos los compañeros interesados en la vida de nuestra Organización en exilio. Esperamos no faltéis a la misma.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 11 de junio en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

F. L. DE HOUILLES

Celebra reunión el domingo 4 de junio próximo, a las tres de la tarde, en el lugar de costumbre.

F. L. DE ALBI

La F. Local de Albi celebrará asamblea general ordinaria el domingo 4 de junio a las 9 en punto de la mañana en el local social de F. O. Por los temas a discutir es necesaria la presencia de todos.

⁂

Nota para todos los compañeros del Tarn y en particular a los compañeros todos de Albi y pueblos limítrofes.

Para el domingo 25 de junio, y en un local y hora que se anunciará oportunamente, la compañera Federica Montseny, directora de «Espoir», dará una Conferencia con tema esencialmente confederal y libertario.

Continuaremos dando detalles.

F. L. DE DREUX

Invita a todos sus militantes a la asamblea general ordinaria que celebrará el domingo 4 de junio en el local acostumbrado a las 10 en punto de la mañana. Entre el interesante orden del día figurará la información sobre la Plenaria.

Al mismo tiempo quedan fraternalmente invitados todos los jóvenes libertarios simpatizantes que con completa libertad deseen exponer sus inquietudes.

EVREUX COMUNICA:

El Nucleo de Normandia de la C.N.T. de España en el Exilio organiza para Junio una jira a la mar. Lugar de concentración será la «Ferme de la Grande Cour» a tres kilómetros de Honfleur.

Por este aviso quedan cordialmente invitados todos los españoles, compañeros y antifascistas en general, de los pueblos limítrofes, y muy en particular los compañeros y amigos de la Z. Norte.

ADMINISTRATIVAS

Salvador Herradiz, Castres (Tarn). Con el giro de 15 frs. 10-9-66, pagas hasta el 30-8-66. Con los 10 frs. recibidos el 11-5-67, pagas h. 31-12-66.

Palomo, Anglet (B.P.). Recibido giro 38 frs. Pago «C. S.» 31-12-66.

Mariano Soler. Giro 42 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-67 (Champigny).

Redondo Alvarez, Calgary (Canadá). Recibido giro 58,48 frs. Pago ambas suscripciones año 67. Arreglada dirección de Alvarez.

Nebot, Aymare (Lot). Recibido tu envío. Los compañeros no pasaron. Seguiremos enviando prensa. No te preocupes.

Juan Torner, Montauban (Tarn et Garonne). Recibido giro 74 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-66. Agradeceré se me diga a quién tengo que dirigirme para arreglar lo del envío del paquete de 5 ejemplares.

José Carbó, Perpignan (P. O.). Con el giro de 42 frs. pagas «C. S.» y «Umbral» h. 31-12-66. Hay 5 frs. de donativo.

Caravaca, Caen (Calvados). Recibido giro al que hemos dado la distribución indicada.

José Díaz, Carpentras (Vse). Giro de 42 frs. «C. S.» y «Umbral» 31-12-67.

A. Serena, Aureille (B. du R.). Giro 19 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» hasta 30-6-67.

C. Muñoz, Verniolle (Ariège). Con los 42 frs. recibidos pagas «C. S.» y «Umbral» h. 31-12-67.

NECROLOGICA

ABILIO VALLEJO

Un brutal y trágico accidente de la mina, nos arrebató en un instante a este excelente compañero, aumentando la lista, tan larga ya, de los que para siempre descansarán en las tierras del exilio.

Nacido en Barruelo de Santullán (Palencia) en 1915, bien joven abrazó las ideas generosas que caracterizan al anarco-sindicalismo, perteneciendo a la Regional de Asturias, León y Palencia.

Contaba apenas 21 años cuando estalló la guerra civil en 1936. Combatiente voluntario de primera hora, fue hecho prisionero por los fascistas al caer la Zona Norte, en Asturias, pero consiguió evadirse hacia tierras de Teruel, incorporándose de nuevo a las fuerzas republicanas. Hizo la campaña por tierras catalanas hasta el último momento de la retirada de los Pirineos.

Penetró en Francia, donde como buen refugiado conoció los campos de concentración de Agde, Barcarés y Argelés sur Mer, hasta enero 1940, que vino a trabajar en las minas de la Grand'Combe (Gard). Durante, las horas amargas de la ocupación alemana, se incorporó al «maquis», tomando parte activa en la organización del sector de la Magdalena. A la liberación de Francia, no buscó prebendas ni honores, conformándose como otros tantos a reanudar el trabajo en las minas lleno de esperanza que un día próximo la liberación de España sería una realidad.

Militante activo y consecuente, desde el seno del anarco-sindicalismo organizado, mantuvo siempre el deseo para el pueblo español, una pronta y buena solución a los intereses generales de todos. Por donde quiera que fue conocido, tanto como sindicalista, trabajador, padre de familia y humanista, supo envolverse de toda clase de simpatías y amistades.

Por ello la consternación más profunda se abatió sobre toda la cuenca minera, en la mañana del sábado 6 de mayo pasado, al correr la noticia de la tragedia que acababa de ocurrir en una galería de la mina de Laval, costando la vida a nuestro querido compañero y amigo. Efectivamente, un desprendimiento del techo lo sepultó, quedando muerto en el acto.

A su entierro civil, la afluencia de compañeros y amigos fue tal, que dicho acto tomó proporciones y realce grandioso y conmovedor. Con su presencia, esa masa imponente de seres, rindió el homenaje merecido al hombre bueno y querido que perdía, ofreciendo además a los familiares, abrumados por el dolor, algo del alivio moral que tanto necesitaban.

A su compañera Isabel, sus cuatro hijas e hijo, sus familiares todos, estén en Francia o en España, expresamos nuestra leal amistad, participando sinceramente de su inmenso dolor.

Por la Federación Local de la Grand'Combe. — Zuazúa.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ
3 volúmenes 19,00 F.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.
Es una edición «AIT».

La concentración de AUFFERVILLE

Tal como fue anunciado en estas mismas columnas, el día 1º de Mayo tuvo efecto la conmemoración del 81 aniversario de los sucesos de Chicago.

A pesar de que las primeras horas de la mañana no eran favorables para una salida al descampado, algunos compañeros acudieron de buena hora al lugar, y a eso de las 11 la asistencia ya era numerosa. Nos hallábamos en el agradable rincón de «Les Sables» en la salida de Nemour, sitio de pequeños promontorios forrados de pinos y peñas, dando un conjunto natural magnífico.

Hubo escenas de fraternidad y relación animada entre los reunidos, tomando luego la palabra el compañero Marcellán (representante ocasional de la A. I. T.) para explicar el significado libertario de la fecha que otros interpretan motivo de mojigangas y francachelas. Sepan quienes por juventud lo ignoren, que la gesta de Chicago fue anarquista y antiestatal y no de borreguismo político-sindicalista. Siguiendo las trazas de aquellos ocho compañeros sacrificados, el proletariado llegará a la emancipación completa de las clases laboriosas. Seguidamente el orador se ocupa de unos compañeros que en España tratan de arrastrar por el fango el pabellón de la C. N. T., cosa que no conseguirán porque ésta sabe sacudirse los traidores de encima. Las palabras de nuestro amigo fueron corroboradas por otros compañeros, empezando el desfile cada cual hacia su lugar de residencia, lo que se efectuó con fervientes demostraciones de compañerismo.

Una colecta permitió reunir 190 francos para ser distribuída entre compañeros ancianos y suscripción pro España. — *Espectador.*

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

París : Jacques et Berthe 10 frs; Renée Pradas 10; José Rueda 1,70. *Courbevoie* : Palencias 5. *Saint-Denis* : Juan Martínez 10. *Roanne* : Antonio López 10. *Lyon* : Navarro Ruiz 8. *París* : Gual 5. *Total* : 59,70.

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.
Es una edición «Umbral».

Servicio de librería

«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, y «Orígenes del sindicalismo», de Marba 1 vol.	20,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«Mis Universidades», idem	7,50
«Mi vida», Gorki, id.	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso de Zaragoza	2,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	6,00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	14,50
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50

Giros y pedidos a Roque LLOP
24, rue Ste.-Marthe, Paris, (X)
C.C.P. 13507 56 Paris

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La situación actual de la C. N. T.

SIGUIENDO el paso de la sociedad — nosotros, que siempre nos habiamos adelantado a ella — hemos ingresado en el concierto del reunionismo distinguido, del conciliábulo, del coloquio, de la mesa redonda, y tal parece que a ello induce un acuerdo confederal de 1962 adoptado en Limoges. Todo está bien cuando rigen serias preocupaciones y todo compañero puede intervenir para la solución de las mismas.

El tema que actualmente se debate es el estado de la Confederación y modo de superarlo. Es exacto que en situación de exiliados los cenetistas poco influimos en los acontecimientos sociales de España. Y es cierto que la marca cenetista se nota en las huelgas del interior por aportaciones individuales de compañeros; mas, de lo que se trata es que la Organización esté presente allí en todo momento y sea, además, gestora de episodios.

Sin ser así, compañeros hay que desalientan. Según ellos, la C.N.T. ha de ser masiva o pierde razón de existencia. No comprenden que en 1911 nuestra sindical no iba más allá de 53.000 afiliados en toda España y que en 1912 sólo sólo existía larvada. La represión de 1911 nos valió un cierre de once meses a causa de violentos sucesos en Cullera y Zaragoza. Fue una huelga general intentada en favor de los mineros de Vizcaya (ugetistas), y no obstante la U.G.T. tuvo la suerte de permanecer actuante, pudiéndonos hacer la concurrencia a la luz del día. No todo han sido flores y flautas en nuestra larga existencia cenetista. El terrorismo datista de 1920-23 y la dictadura de Primo de Rivera (durante cuyos siete años la C.N.T. estuvo clausurada) también nos causaron un bajón enorme. Los compañeros de hoy deberían comprender que C.N.T. intrínseca lo somos los militantes de la misma, los cenetistas conscientes, los anarcosindicalistas invariables, no la multitud... de la cual, sin embargo, necesitamos las simpatías, por lo demás bien ganadas.

Modernamente, la C. N. T. no existe en potencia efectiva hace más o menos un cuarto de siglo. ¿Por qué? No nos rompamos la cabeza; por haber perdido la guerra, porque en 1945 no supimos ganarla, porque en lo sucesivo los problemas pequeños nos absorbieron en detrimento de los grandes. Y así estamos, y así no debiéramos estar. El principio de todo confederal es apolítico y comunista libertario, siendo, toda otra actitud divagación o puerta de escape. Y no es que nadie deba permanecer a disgusto. Unicamente, que en la retirada no debe llevarse bienes que ya no le pertenecen. La docena de pro-verticalistas, por ejemplo, pueden revolcarse en la paja que quieran, a condición de dejar a la C. N. T. tranquila.

Y bien; eso son disquisiciones, interesantes tal vez, pero que en el fondo dejan a nuestra sindical en la situación de segundona en que se encuentra. ¿Remedios? Actuar en España, desde luego. Pero esto se recomienda desde allí, y a quien le plazca hacerlo ya estará en el interior o cualquier día se integrará al mismo. Pero voluntariamente, puesto que una decisión tal ha de salir del propio individuo y no de acuerdo colectivo. Unos tienen temple, otros carecen del mismo. O prefieren no sufrir las vejaciones — inevitables — de un vivir en España. La libertad es inmensa y hay que respetar la decisión de cada hombre. No somos soldados, y además ciertos compañeros pueden ser más útiles aquí que en Franconia. No todo el mundo se llama Sabaté o Peiró. Por otra parte, los viejos están «quemados» y de poco en España servirían, y a los jóvenes no hay que dispararlos. En todo caso que se dispare cada cual a sí mismo.

Fuera de esto, la puerta no queda cerrada. Desde nuestro elemento cierta intelectualidad de allá ha sido orientada. Deslizaba inexactitudes y esto podría haber terminado, pues la historia cenetista no se ha perdido ni podrá ser adulterada. Abarca 50 vivísimos años de este siglo, sin contar el preludio anarcosindicalista del siglo XIX. Profesores imparciales se expresan ya profusa y detalladamente, y con sólo mantenerse imparciales la C.N.T. ha de salir altamente beneficiada.

Podríamos además ser más solidarios con los huelguistas españoles. ¿Se hace algo en este sentido? Nada, o escaso. Sin embargo, una solidaridad moral y material nuestra acodaría formidablemente a nuestros compañeros que intervienen a título personal en las huelgas. En estas mismas páginas hemos iniciado un clamor pro huelguistas de Bilbao que no ha sido oído. Solamente París y aledaños dedicó unos cientos de francos al objeto, pero el resto de la Organización se ha llamado Andana. No obstante, la huelga de Echevarría ha sido ejemplar, ejemplarísima, por haber durado cinco meses en medio del despotismo de Franco.

Y no acaba aquí el recurso. El exilio puede ser perfectamente desconsiderado en España cuando el exilio sólo considera a ésta en ripios y soflamas. Pero recurriendo al principio de la ayuda, y si conviene al sacrificio, el exilio será estimado en el interior e interpretado como una esperanza provinente de hermanos próximos, experimentados, afectivos y efectivos.

Los coloquios pueden adquirir carta de naturaleza siendo obra de todos para un trabajo positivo. Son los discursos de durante 25 años que han resuelto bien poca cosa.

LA CULTURA COMO ELEMENTO DE LUCHA LIBERTARIA

por **Severino Campos**

(Continuación y fin.)

La actividad del intelecto alterna entre demoledora y constructora; son dos atributos que corresponden al idóneo equilibrio mental. De ahí que Sebastián Faure nos dijera: «Evolución primero, revolución después.» Equivale lo dicho a una profunda apreciación de la forma en que se crean y se superan los fenómenos de la vida.

La cultura de metas igualitarias es iniciadora de una nueva era social. Filosóficamente no tiene antecesores históricos; su amanecer lo anuncian múltiples conatos de rebeldía contra la opresión, actitudes sabias de hombres aislados, cuyos verbos defendieron a la Humanidad, y la lenta marcha del operar científico que apoya el bienestar de nuestro género.

Lo estrictamente ácrata no tiene concomitancias éticas ni filosóficas con budistas ni cristianos. Dispone de principios no compartidos por ninguna secta; reconoce y defiende las leyes de superación, siempre de vigencia inmanente, que aconsejan demoler lo que es anticuado y molesto a la existencia del hombre, para edificar lo que sea compatible con las superiores necesidades creadas.

Seamos, pues, cultores del intelecto y de la moral libertaria. A mayor desarrollo intelectual, más potencia ideal, más empuje orgánico, más propensos a la práctica del soñado mundo ácrata. La comprensión es una inferencia del saber. El problema básico estriba en generalizar un grado de desarrollo cultural, que haga comprensibles los imperativos que a todos nos instan a un cambio de vida.

Los placeres del intelecto empiezan a soslayar los altares de la metafísica; su culminación se expresa en la tangibilidad científica. Sin recaer en los prejuicios de A. Smith, se pugna por un utilitarismo que atiende a todos los seres sin distinción. Las conquistas del ejercicio intelectual deben sustanciarse en corto plazo, con creaciones que satisfagan necesidades y estimulen el espíritu de colaboración.

La necesidad de impulsar la cultura es compartida por muchas personas; en la aplicación de sus resultados es en lo que no hay acuerdo. Unos la desean como lucro personal, otros como patrimonio de secta. Unicamente el anarquismo la defiende como impulsora y realidad de bienestar social.

Esa diferencia de principios induce a una lucha permanente. Acaparar, o controlar los conocimientos, tal vez desconociendo lo que costaron de fomentar y adquirir, es delito de lesa Humanidad. El saber debe ser libre y patrimonio universal; su acción y su destino servir al hombre sin distinción. No es tolerable que nadie dificulte esa finalidad.

Hay aspiraciones que hacen del tesoro cultural realidades odiosas. Si en su aplicación a la vida levantan diferencias de trato, privilegios económicos, discriminaciones raciales o clasistas, la cultura gozará de pocas simpatías. Cabe la salvedad, verídica por cierto, que el saber sigue los cauces que los individuos que lo monopolizan establecen.

Aunque esta condición ha sido la prevaleciente, sostenida por el principio de autoridad y por creencias absurdas, sus cimientos van siendo minados. La ciencia actúa silenciosamente, gana terreno, va poniendo la verdad al alcance de todos; los pueblos, si bien no caminan por los idóneos senderos de interpretación libertaria, cada día son más irreverentes a los mandatos de los Poderes.

Esa es una de las muchas razones de peso que indican la necesidad de intensificar la labor cultural. Al hombre de sentimientos libertarios no se le puede escapar la importancia que tiene enaltecerse en ese sentido. Es un medio de llevar la inquietud a todas partes, presentar motivos de reflexión, y establecer contrastes con todo lo negativo que tiene la sociedad actual.

Si muchos son los recursos existentes para luchar contra lo decrépito, la cultura es la que puede minar básicamente todas las prerrogativas falsas e inhumanas. Sin saber no hay acción eficaz. El instinto se agita en momentos de suprema necesidad, cuando el peligro personal se erige como agente destructor. También la intuición tiene sus virtudes. El uno y el otro, ¿pueden ser potencias y luces a quienes confiar las tareas de transformar la vida social?

Reconocemos la eficaz intervención de esas dos fuerzas en determinados momentos. Pero no pueden aceptarse como elementos normativos; el que por ellas se deja conducir camina a tientas; sus conquistas son de reducida magnitud; apenas si intervienen en la gran tarea social consistente en libertar al hombre.

La luz que mejor puede orientar es la del intelecto; es previsor, destructor y constructor; en su auxilio está la experiencia, que asesora, aconseja rectificar o continuar un sistema de acción. «La adaptación a las condiciones de la existencia social se cumple, pues, por la preponderancia creciente de la reflexión sobre el instinto.»

La necesidad de elevación cultural es de todos los pueblos y de todos los hombres. En ningún momento, ni para nada, estuvo de sobra el saber; es la palanca que mueve a la Humanidad, que en bien o en mal modifica los sistemas de convivencia.

Todo esto son verdades sencillas; de ellas está bien impregnada la historia. Hablan al hombre, y le indican cuál es el camino a seguir. ¿Puede el anarquismo desoir esas voces? Sería negar sus postulados. La revolución necesita conocimiento y arrojo; si en ella se triunfa, la responsabilidad de la inteligencia no disminuye: Hay que administrar justicia, libertad en un plano general y equidad económica. Esas virtudes no se improvisan; aprovechando la cultura como arma, el anarquismo ha de hacerlas florecer y madurar.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

HUELGUISTAS EN ALEMANIA

LA reciente noticia de prensa, brinda el comentario, suscita la reflexión, y denota una seria advertencia. Vale la pena hablar de ello a los más directamente interesados de ahora, y a quienes puede afectarles más tarde.

Al parecer, en la ciudad alemana de Hannover hay la fábrica Bahlsens, de bastante importancia, dedicada a la elaboración de bizcochos y pastas por el estilo. En ella trabajaban quinientas muchachas españolas, cuya edad va de los dieciocho a los veintidós años. Dado que la Dirección de la fábrica hizo objeto de trato arbitrario, llegando a despedirlas, a dos de las aludidas obreras, en solidaridad con ellas, todas las demás decidieron declararse en huelga. Ante una tan honrosa, tan digna actitud, la Empresa, al segundo día de la huelga, amenazó en tono dictatorial, a que volvieran inmediatamente al trabajo las obreras, de lo contrario serían despedidas. La forma soberbia de «ordeno y mando», despertó la indignación de las afectadas en el conflicto.

Y resulta que un diplomático de la Embajada del Gobierno franquista, (¡no vamos a decir de España!) en Bonn, se trasladó a Hannover. El elemento en cuestión se entrevistó con una comisión de las huelguistas y, como era de prever, (¡no faltaba más!) se puso del lado de los directivos de la fábrica, en contra de las obreras españolas, a las que se les comunicó serían expulsadas del territorio alemán, bajo escolta policiaca. ¡Cuál si se tratara de vulgares delincuentes!

La lección, bien amarga por cierto, es la de que a la plutocracia alemana, como a la de todas partes, le interesa la mano de obra española, evidentemente, para explotarla, mas: con la condición de que, obreros y obreras sean mansos como un dócil rebaño de borregos. ¡Nada de plantear problemas de dignidad, de justicia! ¡Trabajar, obedecer, y callar!

La lección, (¡una más entre tantas!) estriba en comprender que a los productores españoles, manuales o intelectuales, interesa el poder vivir con decencia en el país propio, sin tener que andar por el extranjero a sufrir vejámenes y humillaciones. Para ello, importa ayudar, en todo y por todo, a que desaparezca de España la actual inmundicia fascista.

ACTIVIDADES DE LA C. N. T. — *Manifestación antifranquista celebrada en Francfort (Alemania) en marzo de 1967.*

DE LA CULTURA EN AMBIENTE LIBERTARIO

Releyendo uno de los opúsculos que escribió nuestro compañero, el doctor Isaac Puente, el que tituló: «El Comunismo Libertario», subrayo unos párrafos que dicen así: «Es preferible una mentalidad por cultivar, en toda su incultura salvaje, que las mentes envenenadas por el prejuicio y anquilosadas por la rutina del saber. La cultura de muchos intelectuales no les impide tener inculto el sentimiento de la propia dignidad, que brilla a veces de modo magnífico en gentes con fama de incultas.» La realidad nos ha demostrado, no pocas veces, la certeza de lo expresado por Isaac Puente.

Sin mirar muy atrás en lo concerniente a la Historia, y ateniéndonos a lo observado en nuestro propio país, podremos evidenciar como tan pronto tomó carta de naturaleza la *epidemia* fascista, por dignidad, por decencia, se levantaron en contra «gentes con fama de incultas». De los intelectuales que no partieron en exilio, los que quedaron sin ser fusilados o encarcelados, (¡y los había de *relumbrón!*) unos callaron como muertos; otros, haciéndoles el juego a la taifa de bestiajos encumbrados, endilgaron loas al «Nuevo Estado». Mucho más tarde, en algunos de aquellos intelectuales «comprometidos» se les *despertó* el sentimiento de la dignidad, que vibró de inmediato, y a tono con las circunstancias, en no pocos analfabetos.

Ahora bien, reconocido lo que antecede, no se puede minimizar el valor de la cultura. Culto lo era el propio Puente; cultos lo eran nuestros clásicos: Bakunin, Kropotkin, Reclus, entre tantos otros. Gracias a su cultura, pudo enfrentarse nuestro Ricardo Mella a los sofismas seudo científicos que contra los anarquistas esgrimía César Lombroso. La cultura que atesoraba José Prat, le permitía argumentar de un modo contundente contra aquellos intelectuales, apegados al ambiente burgués, que pretendían quitar valor a las ideas libertarias. Porque eran cultos, Sebastián Faure, Pietro Gori, o Han Ryner, podían polemizar, victoriosamente con adversarios nuestros, intelectualmente preparados.

Para propagar eficientemente el ideal ácrata; para defenderlo contra adversarios de una o de otra índole, es preciso *estar preparado*. Sociológicamente en el mundo se van experimentando hechos de distinta naturaleza en torno a los que precisa *estar al día*. Se habla ya de una «civilización del descanso», en lo que supone de empleo del tiempo libre en vacaciones, reducción de horas de trabajo, etc. Planes de educación para la juventud, con miras a detener el actual apogeo de la delincuencia juvenil. Sobre posibilidades de comunidades de trabajo y consumo, algo parecido a las cooperativas. El acuciante problema del hambre y del analfabetismo en los países subdesarrollados. Alúdese a la autogestión en sus diversas modalidades. A la difusión del Arte con destino a las masas y con miras a influir en su educación estética. De la reacción ante el acrecentado progreso de la automatización en el mundo de la industria. En torno a una socialización de la literatura; tarea de selección y crítica de lo que representa nuestra época, en defectos y cualidades. ¿Cómo emprender una acción idealista frente al aburguesamiento de masas productoras, en unos y otros países? Modalidades de la pedagogía, con miras a crear en la infancia el sentido de la dignidad, de la solidaridad, del humanitarismo. Y aún podrían agregarse otros temas, tan interesantes, tan vitales como los señalados.

En torno a lo expuesto, se ha escrito, se escribe, se discute. ¿Es que el anarquismo internacional puede considerar todo ello como baladí y desentenderse de prestarle atención? No creo que nadie que ame y comprenda las ideas libertarias llegue a encogerse de hombros, tomándolo con indiferencia.

PASION Y MUERTE DE MIGUEL HERNANDEZ

Poeta de corazón, de sentimientos, mucho más hondamente humano que Garcia Lorca. Nacido en Orihuela, ciudad de hipócrita beatería, repleta de curas, monjas y frailes, la villa que magistralmente, y con el nombre de Oleza, reflejó admirablemente Gabriel Miró en su novela «El Obispo leproso», Miguel Hernández experimentó la influencia en su edad juvenil, del ambiente que le rodeaba. Mas era el suyo, como en Fray Luis de León y en Juan de la Cruz, un misticismo sincero. Pero, poco a poco, lo «celestial», el «Dios» y la «Virgen», le vienen estrechos como tema. Su numen poético toma amplitud de espacios libres. Canta el amor, puro, sencillo: «... *Y recuerdo aquel beso sin apoyo — que quedó entre mi boca y el camino — de aquel cuello; aquel beso y aquel día.*» Evoca el esfuerzo del cotidiano trabajo: «*Se tomará un descanso el hortelano — y entretendrá sus penas combatido — por el salubre sol y el tiempo manso. — Y otra vez inclinado cuerpo y mano, — seguirá ante la tierra perseguido — por la sombra del último descanso.*»

Invitado y agasajado por lo más liberal de la intelectualidad madrileña, estuvo en la capital. Mas el ambiente social de la «Villa y Corte» no le complació. Detestaba las vanidades, la mezquindad burguesa, las ansias de *llegar*, el oropel y la vacuidad. Y volvió a la tierra que le vio nacer. Pero el ambiente de Orihuela, con tantas sombras de seminario, iglesias y conventos, evidenció marcada esquivez al poeta que había remontado la limitación del misticismo. Surgieron las necesidades físicas; la enfermedad fue minando el organismo. Llegaron los días de la revolución del 1936, y el poeta se lanzó a la contienda con pasión de idealista. Y de su corazón brotaron los mejores versos de su vida, en poemas rebeldes y humanitarios: «*¡Yugos os quieren poner — gentes de la hierba mala, — yugos que habéis de dejar — rotos sobre sus espaldas!*»

Concluyó la guerra. El fascismo lo recluyó en la cárcel de Alicante, mal cuidado, víctima del rencor y de la venganza, entre rejas de cautiverio, la tuberculosis se llevó a un gran poeta del pueblo. Pese a la tiranía del Régimen, estudiantes de Madrid, de Valencia y de Barcelona, han celebrado estos días actos recordando, en el veinticinco aniversario de su fallecimiento en prisión, sus versos y su honradez de conducta. Y un numeroso grupo de poetas españoles ha enviado al alcalde de Orihuela una carta de protesta ante el olvido y esquivez del Municipio al respecto de uno de los mejores poetas de España.

AREA MUNDIAL

CONGRESO POR LA LIBERTAD DE LA CULTURA

Sostenido por las firmas de 17 intelectuales, *miembros de la Asamblea general del Congreso*, ha aparecido un manifiesto en cuyo primer párrafo se lee:

«La Asamblea general del Congreso por la libertad de la cultura se reunió en París el 13 de mayo para tomar conocimiento del informe del director ejecutivo referente a subvenciones pasadas al Congreso. Con profunda pena, el Congreso ha debido constatar que ese informe confirma las revelaciones referentes a la parte tomada por la C. I. A. en la financiación del Congreso. La Asamblea deplora que el director ejecutivo haya aceptado, sin consultar a los animadores del Congreso, tales subvenciones, aunque pusiera como condición la independencia del Congreso.»

De ello se desprende que soborno del Congreso ha existido y que la ignorancia es libre, incluso entre intelectuales famosos. Nosotros — que sabemos muy poco — conocíamos la procedencia «americana» de los fondos del Congreso, hijas del cual son — o eran, vete a saber — las revistas « Preuves », con Mercier en cabeza, y «Cuadernos», dirigida por Gorkin y Arcineagas, sucesivamente.

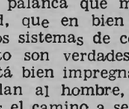
La propia Asamblea confiesa que la Fundación Ford es muy generosa con el Congreso, y Gorkin, francote como siempre, le dijo públicamente a Indalecio Prieto que «Cuadernos» percibía dinero de las Fundaciones Rockefeller y Carnegie. Naturalmente, ello no implica contacto expreso con la C.I.A., pero sí con el capitalismo norteamericano, el cual es más o menos dable acepten las entidades al parecer inocuas, pero no elementos de procedencia libertaria como Mercier, que en reunión de «La révolution prolétarienne» sostuvo que su labor en el Congreso equivalía a un trabajo de carpintero (léase manual) y que no exigía dependencia moral hacia los dadores del dinero, tesis compartida por Hagnauer, Luis Simon, Troublet y algún otro compañero *en veilleuse*, frente a un compañero venido de Toulouse.

Pero es el caso que el compañero Mercier viajó con facilidad suma, habiendo podido contactar a los movimientos libertarios de Iberoamérica, dándose la circunstancia de que varios de los contactados (Argentina, Cuba-Miami y Chile, entre ellos) huelan a calabaza, a reformismo, cuando no se han escindido en reformistas y castristas cual es el caso de Montevideo.

La Asamblea aludida puede echarse libremente el velo púdico en el semblante; pues la cultura partidista nos interesa minimamente. Lo que sí nos agita es que el dinero multimillonario yanqui (con o sin C.I.A.) intervenga directa o indirectamente en el dominio libertario, por la desazón que causa o puede causar en el mismo. Mercier es inteligente y comprenderá lo fundado de nuestras previsiones.

ATMOSFERA DE GUERRA EN ORIENTE MEDIO

Siria se empeña en agredir a Israel en la frontera y en el interior del país «enemigo». Las colectividades agrarias son saboteadas con frecuencia y los caminos israelíes minados con explosivos. De vez en cuando Israel da réplica severa, como la última vez en que derribó diez aviones de caza sirios. En este punto Damasco recurre a El Cairo, por un tiempo



prudente. Puestos — aparentemente — de acuerdo ambos países, Jordania se les ha agregado, y todos juntos levantan una movilización militar y declaran que la guerra es inminente. Para mejor acreditarlo, Nasser (ese Faraón con descuento) ha pedido a la O. N. U. que retire los 4.500 cascos azules en previsión de conflicto armado con Israel. U Thant, sorprendido, ha dado satisfacción al egipcio. Por su parte, los sionistas suponen la R. A. U. y Jordania en exceso de propaganda, preparándose, no obstante, por si acaso. Lo cierto es que Egipto, Siria y Jordania han acumulado fuerzas militares a lo largo de sus fronteras con Israel.

Deseosa de agenciarse la simpatía de El Cairo, Damasco y Amán, Moscú arroja leña al fuego diciendo, mediante la «Pravda», que «el Estado hebreo ha sido el organizador de los últimos actos antisirios, no siendo sin razón que su ejército se haya equipado precipitadamente con material americano, tanques de combate comprendidos. » Lo que no dice la «Pravda» es que la U.R.S.S. hace años que facilita material bélico a la R. A. U., hecho nada concordante con la explotada paloma de Picasso.

Ni rusos ni yanquis obedecen a un criterio humanista, de antiguerra, en el problema de Oriente Medio ni de país alguno. Se trata de obtener la supremacía económica y militar en el mundo, y en tal doctrina no tienen nada que ver Tolstoi y Jefferson. Marx y MacCarthy ya es otra cosa.

EL MITO (POLITICO) DE FATIMA

Pablo VI ha visitado Portugal so pretexto de la imagen de Fátima. ¿A qué ha ido S. S. a la tierra de Camoens? Porque en realidad, al sexto Pablo de Roma no se le ve trabajo preciso en ese lugar «fatimado».

¿Entonces?

El catolicismo, inactual y perecible, necesita grandes demostraciones de masa para demostrarse necesario, y para convencerse a sí propio de la veracidad de su inmortalismo. 200.000 personas con paraguas (llovía) suman 300.000 personas aglomeradas en la plaza fatimista, equivalente, esta vez, a la plaza Roja moscovita. Demostración de bulto humano, de rebaño inmenso, acudido de los burgos más ignorantes y pobres de Portugal y de España. Por algo los jerifaltes de la Iglesia se proclaman, enfáticamente, pastores de ovejas humildes.

En realidad, ¿cuál es el objetivo del viaje de Pablo?

Este enfadó a Salazar cuando visitó Bombay algo después de que el Indostán conquistase Goa, posesión portuguesa. El viaje puede equivaler a un desagravio.

Repitamos: la necesidad de propaganda, como cualquier partido político.

Acodo a la dictadura portuguesa frente a las desatenciones que ésta sufre de parte de los países, preferentemente africanos.

Bendición de un país de pobres, siendo la pobreza motivo de la Caridad, ese emblema señero de la Iglesia católica. De lo que se deduce que sin miseria la religión no tiene aguante posible.

Motivo de palo a los «países descreídos», con elogio de Portugal y España, países «creyentes».

Ocasión facilitada al tirano Salazar para decretar una amnistía... limitada a los condenados, máximamente, a seis meses de encierro, a condición de que no sean políticos.

Finalmente, ninguna alusión al asesinato de Delgado y Arajarir (tan celosamente silenciado por Salazar y Franco), ni referencia alguna a las docenas de miles de portugueses que buscan su pan en el extranjero porque el milagro de Fátima no da suficiente para alimentarlos.

ACUERDO ECONOMICO INTERNACIONAL

La propuesta Kennedy (Kennedy Round) recientemente ha sido discutida y aprobada tras enmienda, por EE. UU., Gran Bretaña, Japón y los Seis del Mercado Común europeo. La discusión ha sido laboriosa y en momentos difícil, pero finalmente se llegó a un acuerdo. En consecuencia, habrá reducción, en casos hasta la mitad de los impuestos de aduana entre los países comprometidos, constando en el beneficio los países subdesarrollados, sin exigencia de contrapartida. Ciertos productos industriales no serán afectados, por ejemplo, los textiles; pero en siderurgia, la plástica, la electrónica, el aluminio, el papel, etc., las materias serán condicionalmente liberalizadas. En cuanto a los productos agrícolas, las ventajas establecidas pueden calificarse de reducidas. En general, los precios al detalle no sufrirán variación apreciable.

Asunto, pues, de las alturas. El Estado llano no alcanzará, esta vez — como tantas otras — ni siquiera las migajas.

ACTIVIDADES De LA C. N. T. — Mitin de 1º de Mayo en Montpellier. Tribuna y público.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

1er JUIN 1967
NUMERO 456
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LENDEMAINS DE GREVES

IL est un usage bien établi qui veut qu'une organisation syndicale qui lance une action quelconque, fasse ensuite ses « comptes » et tire des conclusions avec déclarations publiques à l'appui.

Le fait en soi est, on ne peut plus logique; toutefois, qu'il n'y ait pas incompatibilité entre les déclarations faites avant et celles faites après. Or, il faut reconnaître que les travailleurs sont souvent victimes des « pirouettes » de leurs représentants. Il n'est pas rare de voir tel dirigeant syndical haranguer les grévistes et leur demander de ne pas cesser la lutte tant qu'ils n'auront pas obtenu satisfaction pour déclarer le lendemain, à la même tribune, qu'il faut savoir finir une grève.

La C. N. T. a toujours dénoncé ces manœuvres malhonnêtes; elle considère qu'il appartient aux travailleurs eux-mêmes de déterminer le moment et la forme de lancer une action, de l'intensifier ou de l'interrompre. De même que toutes nos revendications doivent répondre à la logique et aux besoins du peuple et non aux intérêts des castes ou des partis politiques. Ce sont là des principes fondamentaux qui ont déjà fait histoire; ils ont guidé les pionniers du syndicalisme authentique tant à la C. G. T. de la bonne époque, qu'à la Première Internationale Ouvrière créée en 1886.

Qu'il s'agisse d'un Pouget, d'un Yvetot ou bien d'un Bakounine ou un A. Lorenzo, jamais ils n'ont dérogé à cette règle, et la C. N. T. ne voit aucune raison valable pour modifier cette ligne de conduite du syndicalisme. Nous y resterons fidèles et sommes persuadés que l'ensemble de la classe ouvrière devra y revenir. En attendant ce jour, notre vigilance ne doit pas se relâcher. Notre combat revêt peut-être l'aspect d'une guerrilla mais il est de notre devoir de harceler les ennemis de la classe ouvrière, quels qu'ils soient et où qu'ils se trouvent.

Aussi, nous attachons une très grande importance au caractère et à la préparation de toute action ouvrière, toujours prêts à déjouer les manœuvres politiques, et c'est ce qui nous a amenés à déclarer dans un tract édité pour la grève du 17 mai dernier :

« Seule l'action directe des travailleurs, la grève générale, peut nous éviter des lendemains qui pleurent.

Mais attention!

Cette grève n'a pas pour but la défense du parlementarisme.

Cette grève doit être le point de départ d'une action énergique et généralisée de tous les travailleurs. »

Inutile de preciser que nous avons été les seuls à prendre cette position. Pourtant, au lendemain de cette grève générale, certaine fédération dont nous ne citerons pas l'étiquette, déclarait que pour que les effets de cette grève ne soient pas annulés du jour au lendemain, il ne fallait pas faire de « californies », pas d'heures supplémentaires...

Bien sûr, c'est moins énergique que de poursuivre la grève générale de façon illimitée, mais qui n'applaudirait pas à un tel « mot d'ordre » ?

Qui ? Eh bien, nous, qui avons lu la suite du tract qui dit en très gros caractères : « Jusqu'au 21 mai ».

Ainsi donc certains syndicalistes (?) représentatifs vont jusqu'à préconiser la grève des heures supplémentaires pendant quatre jours pour appuyer une grève générale de 24 heures; et nous, qui pensions que face au chômage menaçant, le syndicalisme réformiste s'était enfin résigné à combattre les heures supplémentaires et allait nous rejoindre sur une de nos revendications fondamentales : « Application immédiate de la loi sur la semaine de quarante heures en attendant une réduction plus rationnelle de la durée du travail; réduction amplement justifiée par les progrès énormes enregistrés ces derniers temps dans le domaine scientifique et technique. »

A vrai dire, nous le pensions à moitié seulement. Nous croyons même qu'il n'y a plus rien à attendre de tous ces organismes intégrés au régime et c'est là une raison, s'il en fallait une, de l'existence de la C. N. T. et de son développement.

Vive la C. N. T., vive l'anarcho-syndicalisme.

L'esprit d'initiative révolutionnaire

LE peu de liberté qui a été gagné dans les révolutions du passé, est à l'actif des hommes possédant l'esprit d'initiative. La grande masse est longue à se mouvoir, c'est une immense force inerte qu'il faut amener à prendre conscience et à se révolter. Mais, si cette masse est longue à s'ébranler, la conduire tient du prodige, car elle ne sait pas maîtriser ses élans. Son encadrement est donc nécessaire, afin de la conduire utilement dans sa révolte, en épargnant des violences inutiles. Si la tradition fait encore loi parmi les hommes, c'est qu'ils craignent de se lancer dans l'inconnu.

Pour accrocher l'attention de la masse, il faut savoir profiter d'un incident plus marquant, plus spectaculaire que les autres; il faut, après avoir, de tous temps, dénoncé les crimes du capitalisme et de l'Etat, monter en épingle un scandale, une injustice, plus forte que toutes les autres, et qui doit être la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Tout mouvement révolutionnaire, même s'il n'aboutit pas, est utile, parce qu'il attire l'attention des exploités, les met dans l'obligation de s'interroger et de prendre position pour l'avenir. Chaque mouvement révolutionnaire est toujours bénéfique, car il permet l'augmentation de l'effectif des révolutionnaires.

Il faut que les idées nouvelles, qui formeront la base économique de la révolution, subissent une période d'essai pour savoir si elles sont conformes aux besoins de liberté et de justice du peuple; c'est pourquoi, des expériences et des études doivent être tentées sur une petite échelle, dans des cités communautaires. Après mise au point et résultats probants, il ne faut pas craindre d'affronter la critique de contradicteurs, en les invitant à visiter ces cités communautaires. Ainsi, par la vérification expérimentale et la publicité faite sur nos expériences, gagnerons-nous des travailleurs disposés à changer de vie, en en réalisant les avantages. C'est par la diffusion dans les masses, de principes économiques, bases de la révolution, que nous pourrons mener celle-ci à bien avec un minimum de violence. Il ne suffit pas de supprimer l'Etat et le capitalisme, il faut mettre en place un ensemble d'organismes, pouvant assurer librement la vie des travailleurs. — « C'est en faisant une conjuration contre tous les maîtres — une conjuration pour garantir à tous la liberté et à tous un certain bien-être — que les citadins révoltés débutèrent au douzième siècle. C'est aussi par une conjuration pour garantir à tous le pain et la liberté que devra débuter la révolution sociale. Que tous, sans aucune exception, sachent que quoi qu'il arrive à la révolution, sa première pensée sera toujours donnée à pourvoir en pain, en gîte, en vêtement les habitants de la cité et du territoire et, dans ce seul fait de solidarité générale, la révolution trouvera des forces qui ont manqué aux révolutions précédentes.» — *Pierre Kropotkine.*

En 1871, les révolutionnaires de la Commune de Paris, disposèrent de trop peu de temps pour s'organiser devant la réaction des Versaillais. Si le ravitaillement du peuple et de la troupe avait pu être préparé, tout aurait été différent.

En 1831, les révolutionnaires de la révolte des canuts à Lyon, non préparés à remplacer un pouvoir qu'ils avaient détruit, ont perdu tous leurs avantages parce qu'ils n'avaient pas su s'organiser économiquement et défensivement.

C'est pourquoi, tenant compte des expériences du passé, nous devons nous attacher à organiser la résistance aux forces antirévolutionnaires et la possibilité de ravitaillement et de vie de toute la population pendant et après la révolution.

Le moyen efficace de libération est que chaque commune s'organise elle-même, afin qu'elle ne soit pas surprise par le manque de vivres pendant la période active de la révolution. Dans la révolution de demain, il faudra, certes, des combattants, mais il faudra aussi des responsables pour assurer l'existence de tous. Quand un peuple aura su s'organiser pour donner une vie plus facile à tous, il ne pourra plus être gouverné, toute tentative autoritaire en vue de la formation d'un nouveau pouvoir sera un échec. C'est en laissant aux bourgeois, aux capitalistes, le soin de réorganiser le pays que le peuple s'engageait, à nouveau, dans la voie de l'esclavage; c'est pourquoi, la révolution de demain, si elle est violente et spontanée, doit être cependant travaillée et rodée par une minutieuse préparation faite par des militants révolutionnaires. Car les révolutionnaires sont les seuls à pouvoir réorganiser la société sur des bases de justice et d'égalité: ce ne sont pas les capitalistes et l'Etat qui le peuvent. Devant l'union du peuple, l'Etat est dans l'impossibilité de maintenir l'ordre capitaliste. — « Je reconnais avec joie que les classes privilégiées de tous les pays ont perdu beaucoup de leur force passée. Elles ont perdu absolument leur force morale; elles n'ont plus foi en leurs droits, elles savent qu'elles sont iniques, odieuses, elles se méprisent elles-mêmes. » — *Michel Bakounine.*

RENE VILLARD

FATIMAGERIES

LES papes, jadis, ne sortaient guère de leurs Etats, pompeusement dénommés Etats Pontificaux. Quelques promenades hygiéniques à dos de mulet, (ou plutôt de mule) luxueusement harnachée et c'était au son des clochettes que les chefs de l'Eglise se montraient aux fidèles extasiés.

Aujourd'hui, l'Eglise, dit-on, se modernisant, c'est au son des moteurs de voitures et même d'avions qu'ils se déplacent vers des pays lointains, afin de contenter le fervent désir des foules de croyants, car, paraît-il, il en reste ! Ce qui, entre nous, ne manque pas de fort nous étonner.

Mais passons. Le porte-tiare actuel, un nommé Paul VI, vient de se transporter à Fatima, une bourgade du Portugal. C'est là, paraît-il, que madame Viergemarie daigna se montrer en chair et en os, à trois petits bergers. Ceci se passa, paraît-il, en 1917. Deux de ces enfants sont morts peu après, ce qui, entre nous, n'est pas à l'honneur de la dame en question. La troisième vit toujours; c'est une carmélite qui se nomme sœur Lucie et vit (si l'on peut appeler cela vivre) au couvent de Coïmbre.

Tout cela, certes, ne mérite guère que l'on s'y arrête, n'était le comportement de certaines gens, ainsi que celui de certains journaux.

Mais, avant tout, faudrait-il souligner quelques-unes des homélies combien inspirées prononcées par le grand comédien du Vatican : « Hommes ! Ne pensez pas à des projets de destruction et de mort. Rapprochez-vous les-uns des autres avec la volonté de construire un monde nouveau. »

Qui ne souscrirait à de telles invitations ? Et comme leurs portées seraient bien plus considérables si elles s'adressaient à certains de ceux qui précisément pensent à des projets de destruction et de mort ! Les Américains, par exemple, ou les Egyptiens encore, ou bien les Chinois ! Tous ceux, pour autant dire, qui ont la profonde volonté de construire un monde nouveau, certes, mais toujours après avoir détruit le monde ancien, avec, en premier lieu, les individus et les biens formant ce monde ancien !

« Une grande partie de l'humanité souffre toujours de la faim et de l'indigence, tandis que s'est éveillée en elle la douloureuse conscience de ses besoins face au bien-être d'autrui. C'est pourquoi Nous sommes venu au pied de la reine de la paix pour lui demander comme don celui que seul Dieu peut donner : la paix. »

Voilà qui me paraît fort édifiant. On ne peut mieux dire que si une partie de l'humanité ne s'était pas éveillée à la constatation de sa misérable condition, elle pourrait bien continuer à crever de faim, et le monde ne serait pas en danger. Mais au juste, quel est ce danger ? Est-ce celui de voir ces masses se lever et partir à la conquête des biens de consommation détenus par les pays riches ? Cela me paraît peu probable; ne serait-ce pas plutôt celui que représente la terrible puissante des bombes atomiques et autres forces de frappe ou de dissuassion ?

En ce cas, qui semble bien être le bon, il faudrait s'adresser particulièrement aux détenteurs de ces engins de mort, lesquels, précisément, relèvent plus ou moins de votre obédience !

Et si je ne craignais pas de vous offusquer, je vous ferais humblement remarquer que cette horrible guerre du Viêt-nam a commencé avec la brutale volonté de l'un des vôtres, le moine-amiral d'Argenlieu, lequel fit bombarder sauvagement le port d'Haïphong, et cela, entre autres raisons, afin de sauvegarder les énormes biens temporels du clergé des missions catholiques en Indochine. Sa mission accomplie, ce marin bombardier s'est de nouveau retiré dans un couvent, d'où il a pu expédier franco sa belle conscience à son Dieu, il y a quelques années.

Puis-je encore vous dire, non moins humblement, que cette guerre atroce s'est poursuivie, pendant des années (et continue de se poursuivre) grâce à la protection par vous accordée à des familles indigènes converties à la religion catholique qui détiennent le pouvoir grâce à la protection des bons Américains. Et que l'une de ces familles, à laquelle appartiennent ou appartinrent les Diem et autres Nu, s'est mis tout le pays à dos à cause d'un régime de cruauté et de spoliation dont il serait difficile de trouver l'équivalent ?

Mais tout cela ne va pas tarder à n'être plus qu'un douloureux souvenir, car « vous êtes venus au pied de la reine de la paix » pour la lui demander, cette paix, tout en ajoutant : « qui seul Dieu peut la donner ».

Je ne vous chercherais pas chicane là-dessus, pensant que l'un et l'autre se valent, votre reine et votre Dieu. Tout de même, vous auriez pu vous y prendre plus tôt, il me semble, car des milliers d'êtres humains meurent chaque jour, à cause et à la fois de ce manque de paix et aussi d'un certain manque de nourritures terrestres.

Etant convaincu que, pour ce qui est des nourritures spirituelles, ils n'en manquent ni les uns (les victimes) ni les autres (les coupables). Lesquelles nourritures, distribuées avec zèle et abondance par vos prêtres, tant aimés dans le pays, n'ont pas réussi à convaincre les petits hommes jaunes qu'ils doivent se résigner à devoir leur bonheur et leur subsistance à la mansuétude et à la générosité des grands hommes blancs.

« Dans l'unité voulue par le Seigneur Jésus notre regard s'étend à tout le monde, nous voulons que notre charité soit sans limite et en ce moment nous l'élargissons à l'humanité entière, à tous les gouvernants, à tous les peuples de la Terre. »

Cher monsieur *il papa*, cette partie de votre homélie mériterait aussi un long commentaire. Je vous ferais tout de suite remarquer que nous savons depuis longtemps que votre charité à tous les gouvernants est bien connue. Charité est même un peu faible, de la part du chef d'une Eglise qui, au cours de l'Histoire, s'est presque toujours trouvée du côté du manche. Ce faisant, elle s'est rarement trouvée du côté du peuple, à qui elle n'a jamais donné autre chose que l'espoir d'une vie meilleure dans un autre monde.

Etonnez-vous, après cela, que les peuples n'en veuillent plus de votre charité, et qu'ils réclament plutôt, aujourd'hui, de la justice, et du travail libre, sans oublier de quoi ne pas crever de faim en face de ceux qui crèvent de l'excès de biens de consommation.

Je voudrais parler, maintenant, du comportement de certaines gens, et de certains journaux. Voici, tout d'abord le rédacteur du quotidien communiste italien, *Paese Sera*, qui parle ainsi : « Très Saint-Père, prierez-vous aussi pour les peuples opprimés d'Angola et du Mozambique ? Et le Très Saint-Père en question de lui répondre : « Pour tous ».

Voici qui me choque profondément, pas vous ? Qu'un journaliste communiste, anticlérical par principe, s'abaisse ainsi à donner du Très Saint-Père à un pareil guignol ! Il est vrai qu'entre croyants on arrive toujours à s'entendre, et il y a de la place, sur notre planète, pour toutes les Eglises, même pour celle qui se défend d'en être une.

Un autre journaliste, américain celui-ci, posa au pape cette question : « L'ère des miracles est-elle révolue aujourd'hui ? » Et le pape de répondre : « L'ère des miracles n'est jamais finie. »

Mais si, cher monsieur pape, mais si, elle est terminée, l'ère des miracles, si tant est qu'elle ait seulement existé ailleurs que dans vos élucubrations et celles de vos prédécesseurs ! Il en est pourtant, authentique celui-là, à mes yeux du moins, et que vous ne paraissez même pas soupçonner : celui de voir tant de gens, des milliers, des millions même, croire aux balivernes que vous débitez ou que débitent vos sous-fifres.

Les voir « se traînant dans la boue, les bras en croix, le visage extatique, épuisés après des centaines de kilomètres parcourus à pied sous la pluie et s'entassant dans l'énorme esplanade de 28 hectares qui s'ouvre devant la basilique » est un miracle, et un beau, n'est-ce pas ?

Et cela à l'ère de l'exploration du Cosmos, à l'ère des découvertes scientifiques les plus considérables que l'on ait jamais faites, à l'époque de l'avion supersonique, de l'automobile pour tous, du frigidaire et de la télé, des vacances payées et de la pilule en question !

Mais ne dit-on pas que certains peuples sous-développés, et, entre autres, le peuple portugais, ne se réjouissent guère de tout ce que je viens d'énumérer ?

BLANQUET

LE POUVOIR ET LES TRAVAILLEURS

ON s'est plu à mettre l'accent sur le caractère « politique » de la grève générale du 17 mai 1967. Il convient, à notre avis, d'analyser brièvement ce en quoi cette grève et les diverses manifestations qui l'ont accompagnée peuvent être qualifiées, à différents points de vue d'ailleurs, de politique.

Politique, cette grève l'a été en tant que riposte des syndicats ouvriers à une décision de renforcement du pouvoir personnel et de mise en sommeil du jeu de la démocratie, du pouvoir démocratique délégué par les travailleurs à leurs représentants élus. En un sens, la grève générale du 17 mai 1967 peut donc être considérée comme un effort d'intimidation vis-à-vis de la « majorité » (bien faible, il est vrai) et du pouvoir gaulliste et, parallèlement, comme un appui aux députés de la « gauche » et du centre engagés dans la procédure parlementaire de la motion de censure. Dans cette optique, l'action syndicale apparaît comme subordonnée à l'action politique, l'action directe des travailleurs comme un complément à l'action parlementaire des élus.

A notre sens, il faut aller plus loin et se demander si, le 17 mai 1967, les travailleurs n'ont pas plutôt affirmé, en débordant sans doute quelque peu le cadre qui avait initialement été tracé à leur action, leur propre puissance politique, leur propre potentialité révolutionnaire face au pouvoir et face aussi peut-être à la carence des institutions du parlementarisme bourgeois.

Nous ne parlerons que de la manifestation parisienne et de ce que nous avons pu y voir et y entendre. Certes, on peut déplorer une atmosphère quelque peu « champêtre » et « bon-enfant » qui, à coup sûr, a contribué à affaiblir la portée et la signification de cette manifestation. Les refrains bien connus, les farandoles, le « pantin aux cactus » articulé, tout cela aurait été remplacé par une attitude sobre et décidée que la manifestation aurait présenté un caractère autrement impressionnant. La grève, les manifestations ouvrières, ne sont pas de plaisanteries : une atmosphère de kermesse ne leur sied point. Quoi qu'il en soit, cette impression pénible a pu, dans l'esprit de beaucoup, être rapidement écartée par un seul slogan : « Les pleins pouvoirs aux travailleurs ! » A travers cette phrase, c'est tout le passé du syndicalisme révolutionnaire qui resurgit, menaçant et rempli d'espérance.

« Les pleins pouvoirs aux travailleurs ! » voilà bien l'expression véritable, authentique, de la lutte syndicale. Chacun savait parfaitement que, sur le plan parlementaire, sur le plan « politique » au sens étroit du terme, tout était joué. Alors, comment ne pas voir que, dans un tel contexte, ce mot d'ordre prend toute sa signification ? Ce que n'a pu réaliser le parlementarisme, l'action directe des travailleurs le réalisera; c'est elle qui fera échec au pouvoir gaulliste et qui lui opposera le pouvoir ouvrier, le pouvoir directement issu des travailleurs et contrôlé par les travailleurs : celui des « soviets », des « conseils ouvriers », des « commissions ouvrières », des syndicats révolutionnaires.

Ce slogan des pleins pouvoirs aux travailleurs pourrait bien signifier que ces derniers sont en passe de parvenir collectivement à une certaine prise de conscience globale : plus d'efforts fragmentaires, plus de corporatisme; un seul combat, à la fois politique et économique : la lutte des classes. Une arme redoutable, mise en œuvre par les travailleurs eux-mêmes : le syndicalisme révolutionnaire. Il ne doit plus y avoir, d'un côté, l'homme politique, le « citoyen » qui dépose dans l'urne son bulletin de vote et qui, la journée des élections passée, s'en retourne à la pêche, et, de l'autre, l'homme économique, le salarié qui lutte, sur le plan du syndicalisme réformiste, pour une amélioration de la « condition ouvrière ». Lorsque le travailleur, en tant que travailleur, descend dans la rue pour dire non au pouvoir personnel, il se retrouve entier, il réaffirme, comme à la naissance de la Première Internationale : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Et si la grève du 17 mai était, comme cela devrait être en toute logique, suivie d'une autre grève générale le répondant à l'adoption des pouvoirs spéciaux, il serait impossible de ne pas en tirer cette conclusion : ce que n'ont pu faire les alliances parlementaires, mettre en échec le pouvoir des monopoles, les travailleurs sont décidés à le faire par l'action directe, par le syndicalisme révolutionnaire.

Mais les dirigeants des grandes centrales syndicales prendront-ils cette décision ?

Ybes Obœuf

Secrétaire général du syndicat des agents de Sécurité sociale C. N. T. - A. I. T.

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

COMMUNIQUES

S. I. A. DE BREST

Les adhérents et sympathisants sont invités à assister à l'importante assemblée générale du 3 juin, 20 h. 30, à la Maison du Peuple, place de l'Hostelerie. Continuant ses activités, le secrétariat informe qu'il a envoyé une lettre de protestation contre le procès des cinq camarades arrêtés à Madrid, à l'ambassade d'Espagne à Paris, et qu'il a écrit à toutes les organisations démocratiques et syndicales de Brest pour les inviter à faire de même : C. G. T., C. F. D. T., F. O., P. C., Secours populaire, Libre pensée, F. E. N. et tous les syndicats de l'enseignement, Mouvement de la paix, Groupe anarchiste brestois, Ligue de droits de l'homme.

1re UNION REGIONALE

Nous informons tous les militants anarcho - syndicalistes qu'une Union régionale groupant la Sarthe, le Loir-et- Cher, Indre-et-Loire est en formation.

Il est indispensable que tous les sympathisants et militants de cette région se mettent en rapport soit avec René Leclainche, La Roche, 41 Chaille, ou André Senez 72-La Chapelle Gaugain.

Nous sommes également désireux de former un Cercle libertaire et syndicaliste A. O. A. - A. I. T. - C. N. T., et de diffuser dans nos régions « la Lettre Syndicaliste Révolutionnaire de l'Ouest ».

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTE

Ce nouveau livre édité par l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

FACE AU CHOMAGE

SOLUTION FASCISTE OU REALISATIONS SOCIALES ?

IL devient de plus en plus urgent d'apporter un remède à une situation qui nous est imposée depuis des siècles et n'offre d'autres perspectives que la misère et le chômage.

S'il y avait autrefois des périodes de disette, de famine, elles étaient dues à la carence de la production; or, aujourd'hui les sources du malaise social sont totalement différentes. Ce sont des crises provoquées par la prospérité, l'évolution des moyens de production, le progrès sans cesse croissant du machinisme. Ce sont des crises de surproduction occasionnées par le rendement des nouvelles machines qui de plus suppriment des milliers d'emplois.

La classe ouvrière doit réagir dans l'unité contre ce nouveau phénomène et le plus rapidement possible. Le progrès est, certes, naturel et nécessaire à l'humanité; il serait donc absurde de le considérer comme responsable de notre situation précaire. Non, nous n'en voulons pas au progrès mais à la société capitaliste basée sur le profit et la spéculation. L'accumulation des fortunes, la concentration des richesses sont à l'origine de nos difficultés économiques et il ne tient qu'à nous tous de faire disparaître ces injustices. Il suffirait qu'on veuille s'entendre, s'organiser sur le plan syndical avec un programme simple et bien arrêté qui dirait à peu près ceci : « A l'ère de l'abondance chacun doit produire suivant ses moyens et consommer suivant ses besoins. » Pour cela il faut reprendre une vieille devise qui dit que les curés doivent retourner à leurs églises, les politiciens à leur politique, les militaires à leurs casernes et nous, les parias, les exploités, regagnions le véritable syndicalisme.

Alors nous pourrons exiger de nos maîtres, dans l'immédiat, la revalorisation de notre pouvoir d'achat sur une base égalitaire. En outre, pour résorber le chômage actuel il faut revendiquer la retraite à 55 ans pour tous les hommes et 50 ans pour les femmes, avec le salaire intégral. De plus, la réduction des heures de la journée de travail, revendication si chèrement payée à Chicago, à Fourmies et ailleurs, doit figurer en permanence dans nos exigeances.

Voilà ce que doivent proposer les travailleurs face à toute autre solution fasciste du problème du chômage et de l'insécurité de l'emploi.

Jean GIL

Aprés le 1er Mai en Espagne

Chose unique dans l'histoire, les exilés espagnols sont restés depuis trente ans organisés et solidaires les uns des autres.

Organisés, parce qu'ils aiment l'ordre plus que ceux qui prétendent le défendre, ceux qui disent que l'anarchie c'est le chaos, le désordre.

Solidaires, parce que la solidarité est la base fondamentale du Mouvement libertaire.

Tous ces camarades que nous aimons bien doivent tenir bon encore un peu et ne pas lâcher prise, ne pas se décourager. Les derniers événements du 1er Mai en Espagne sont là pour en témoigner.

Le journal « Le Monde », n'écrit-il pas :

« Ce 1er Mai a été la journée de protestation la plus importante que l'Espagne ait connue au cours de ces vingt dernières années. Aux cris de « Liberté ! Liberté ! » des manifestations se sont déroulées dans une vingtaine de localités espagnoles.

C'est dans le pays basque que l'agitation à été la plus forte ! Cela prouve bien qu'un malaise certain règne en Espagne et qu'un changement éminent est proche. C'est pourquoi vous devez et nous devons tous rester sur le qui-vive, plus organisés que jamais, plus enthousiastes que jamais, plus résolus à vaincre que jamais.

La dictature espagnole est une menace pour le prolétariat international et il faut l'abattre. Soyons donc tous prêts pour le jour J si attendu.

Vous attendez depuis trente ans, camarades Espagnols et c'est avec beaucoup d'effort, de volonté, de courage que vous y êtes parvenus.

Malgré tout certains militants ont cédé au découragement, à l'inquiétude de ne plus pouvoir retourner en Espagne; cette Espagne qu'ils ont tant aimée et qu'ils veulent enfin libre. Je pense que tout les copains de la Section espagnole de l'A. I. T. sont plus préparés que jamais pour la lutte; que les découragés retrouvent leur courage, et leur espoir, que les indifférents viennent leur apporter leur soutien et leur aide et l'heure de la libération sera proche.

Comme pour le Vietnam, un élan de solidarité doit avoir lieu dans le monde entier pour libérer l'Espagne et aussi le Portugal. Un courant existe déjà, mais ce n'est pas suffisant; les hommes libres du monde entier doivent lutter à nos côtés, pour la liberté, pour la paix, pour le respect de l'individu, pour le droit syndical en Espagne et dans le monde. En 1936 l'Espagne fut abandonnée froidement au joug du fascisme; réparons cette lâcheté, il en est encore temps. Tous unis dans l'A. I. T. contre le fascisme international nous serons invincibles.

MICHEL

ANTENA

EL EXILIO, DECLAMATORIO

BILBAO. — Lamentablemente, los huelguistas de la casa Echevarri, han cedido tras una resistencia de cinco meses y medio. Ahora el personal tiene que pedir el reingreso por escrito, y la empresa va aceptando operarios condicionadamente. Hay por lo menos 40 de ellos que quedarán seleccionados. El exilio español podía hacer mucho para sostener a los huelguistas de Bandas, pero el tal se pasa el tiempo divagando y festejando aniversarios.

DETENIDOS Y DEPORTADOS VASCOS

BILBAO, (OPE). — El número de deportados era la semana pasada de 32 y los detenidos sumaban 46. Pero la policía franquista no ha cesado en sus actividades y se sabe que ha aumentado el número de los detenidos. Hay que añadir a todo esto los multados, cuyo número es considerable.

Aunque estas noticias se refieren exclusivamente a Vizcaya, vamos recibiendo otras parecidas de Guipúzcoa, de las que daremos cuenta así que tengamos confirmación de ellas.

ABAJO LAS RESERVAS

MADRID, (OPE). — En el balance del Banco de España, de fin de abril, aparece que las disponibilidades de la Cuenta del Instituto Nacional de Moneda Extranjera ha significado una baja quedando en 914 millones de dólares, lo que significa 164 millones menos que el 31 de diciembre último.

Al mismo tiempo, se señalaba en un cuadro comparativo que en el curso del año pasado, las reservas en oro de España habían descendido igualmente.

ANIVERSARIO DE LA DESTRUCCION DE GUERNICA

PARIS, (OPE). — En «La Mutualité», ante numerosa concurrencia se ha celebrado un acto para recordar la destrucción de Guernica por la aviación nazi al servicio de la «cruzada». La organizaba el Comité cultural Francia-España, que preside el conocido hispanista profesor Marcel Bataillon. Preside otro destacado hispanista, el señor Jean Cassou y a su lado se encuentran los señores Maldonado, Sauret e Irujo, en nombre del Gobierno de la República, de Esquerra de Catalunya y del Gobierno de Euzkadi.

El señor Cassou hace una exposición de lo que fue la guerra civil española, prolongada con la mundial y lo que significó la destrucción de la Villa Foral de Vizcaya tanto para los vascos como para los demócratas de todo el mundo. A continuación han intervenido otros oradores en cuyos discursos alternan el francés y el español.

Seguidamente el señor Maldonado afirma que los republicanos no aceptan ni el régimen de Franco, ni perdones, ni ventajas administrativas de ningún género. El señor Irujo recita las últimas estrofas del «Guernikako Arbola» en su idioma original exponiendo después su significado en español: «Que el fruto del árbol de la libertad vasca sazone para todos los pueblos de la Tierra».

Ha habido también una fiesta folklórica que ha terminado con una briosa ezpatadantza.

SINDICATO AUTENTICO

MADRID. — Más de tres mil estudiantes de la Universidad de Madrid celebraron una reunión para organizar un sindicato estudiantil independiente al nivel universitario, en contra de los deseos del Gobierno español.

Ocho jeeps de la Policía armada se situaron en los alrededores de los terrenos de la universidad con miras a impedir que la reunión se convirtiera en una manifestación.

Los estudiantes fueron a la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas y aprobaron por unanimidad los once puntos de una constitución sindical.

El sindicato así creado, que se llamará Sindicato Estudiantil Democrático de la Universidad de Madrid, es la segunda agrupación estudiantil que se forma «ilegalmente» en el país. Ello constituye un nuevo paso dado por el creciente movimiento estudiantil dirigido a crear organizaciones independientes.

La primera se creó en octubre pasado en la Universidad de Barcelona.

DISCONFORMIDAD DE LOS COLEGIOS DE ABOGADOS

MADRID, (OPE). — El diario de esta capital «El Alcázar» ha publicado una información procedente de Badajoz, según la cual «el decano del Ilustre Colegio Oficial de Abogados, don Antonio Cuéllar Grajera, ha publicado una carta en el periódico local «Hoy», en la que, saliendo al paso del discurso que pronunció en la última sesión de Cortes el procurador señor Villegas, en defensa de la reforma del Código Penal y de la Ley de Enjuiciamiento Criminal, en el que el señor Villegas dijo que «tuvo el proyecto el asesoramiento del Consejo General de Abogados de España, afirma, como decano del Colegio pacense y consejero de aquel organismo que el Consejo General no colaboró nunca ni prestó conformidad a tal proyecto. Por el contrario — añade — solicitó su retirada de las Cortes, como se publicó en nota que el pasado mes de octubre recogió la prensa por entender que no correspondía a la tradición jurídica de nuestra patria, y no era conveniente, según nuestro criterio, para los justiciables.»

«Este sentir — terminaba diciendo el señor Cuéllar — ha sido compartido con unanimidad por los abogados de España a través de sus Colegios».

PAROS PARCIALES EN VIZCAYA

BILBAO, (OPE). — «El Correo Español» anuncia que «por orden gubernativa se han cerrado provisionalmente los talleres Urbasa, de Portugalete, al declararse a las diez de la mañana una situación de paro.

«De diez a doce de la mañana hubo paros parciales en varias factorías de Vizcaya: Sociedad Española de Construcción Naval, Talleres de San Miguel, Alvarez Vázquez, Talleres e Hijos de Cándido Echevarría, «Laurak» y Mecánica La Peña. La causa del paro observado por unos dos mil y pico de los nueve mil productores que integran la plantilla de aquellas empresas en conjunto, fue al parecer mostrar solidaridad con algunos de sus compañeros a quienes han afectado las medidas adoptadas al amparo del vigente estado de excepción declarado en Vizcaya.

A mediodía se reanudó la actividad normalmente».

DOCUMENTO DE LOS TRABAJADORES ESPAÑOLES

MADRID, (OPE). — «Unos 700 delegados del más poderoso movimiento laboral clandestino de España — decía «The Guardian» el día 24 de abril — han redactado un documento por el que piden que se reforme el sindicato español concediendo al trabajador el derecho de huelga y liquidando los sindicatos obreros oficiales. Se trata de un desafío directo contra un proyecto de ley de reforma de los sindicatos monolíticos que están estudiando actualmente las organizaciones oficiales. Los delegados de Madrid y de diversas provincias propusieron transferir las organizaciones sindicales a las comisiones obreras organizadas en 1964 para luchar por la creación de sindicatos libres».

CONTRA «LA PROVINCIA»

LAS PALMAS DE GRAN CANARIAS. — Un segundo expediente administrativo se encuentra en tramitación contra el director del diario «La Provincia», José Luis Martínez Albertos. Ha sido incoado por la Dirección General de Prensa en virtud de supuestas infracciones a la vigente Ley de Prensa e Imprenta.

El expediente ha sido motivado por un artículo titulado «Crisis de Confianza», del que es autor el propio director del diario y que fue publicado el pasado día 7 de abril. El artículo era una crítica del proyecto de Ley Orgánica del Movimiento.

El otro expediente incoado contra dicho director se refiere a la publicación de una fotografía de personas en la playa y está basado en una supuesta infracción contra la moral.

Albertos, antiguo profesor del Instituto de Periodismo de Navarra, tomó recientemente posesión de su cargo de director del reaparecido diario «La Provincia», que había dejado de publicarse hace muchos años.

COSAS DE ESPAÑA

VILLANUEVA DEL ARZOBISPO.— Un funcionario municipal se ha ofrecido a pagar de su bolsillo las cuotas del presente año y sucesivos, correspondientes al pago de una exacción municipal de un inmueble urbano pro indiviso, ya que sus cinco propietarios no se ponían de acuerdo en el abono de las 3.75 pesetas de la cuota.

Un vecino se presentó en el Ayuntamiento pretendiendo se fraccionara en cinco partes la cuota, que, por desagüe de canalones, tiene una finca urbana de la que es propietario pro indiviso de una quinta parte, alegando que no existía acuerdo con el resto de propietarios. En vista de que la citada cuota ascendía a 3,75 y para evitar desacuerdos, el funcionario municipal se ofreció a pagar la cantidad.

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XII. La corriente «maximalista» (Final)

POR su parte Gregorio Quintana también nos ha hecho llegar sus pensares y sentires respecto a la Enciclopedia Anarquista. «*Queda algo importante* — nos dice en misiva reciente —. *Pensamos en su tiempo, desde la C. R. I. A., en abordar la tarea que habéis iniciado. Dionisios había realizado un estudio de la obra* (remitimos al amigo lector al número anterior de «Otero» donde Juanel cita a Dionisios en términos matemáticamente coincidentes a los señalados por Quintana). *Observó, no con cierto estupor, que faltaba una serie de términos que — a su juicio — no podían faltar en una enciclopedia anarquista. Por otra parte, Baldelli, que recibió encargo de Zaccaria en la época que tú mismo citastes para que estableciera un nuevo índice de nombres, estuvo a verme y declaró que en cierto modo había quedado estupefacto ante ciertas carencias. Con Ugo Fedeli nos habíamos dedicado a esta cuestión repetidas veces. Finalmente Vannucci se encontró solo a causa de haber querido realizar la Enciclopedia tal como se hallaba. Es algo que no has abordado a fondo en tus notas. Creo que os habéis ocupado del problema. ¿Qué solución se aporta? Me interesa fundamentalmente saberlo. No se trata solamente de agregar las palabras que faltan. Se trata de poner al día buena parte de lo hecho por Sebastián Faure. Tarea nada fácil, para lo que se requeriría gente a la «altura» en lo que se refiere a temas de carácter técnico y científico...*»

Es gracias a Gregorio Quintana que logramos engarzar a un jalón importante del grupo italiano que, con Zaccaria y Giovanna Berneri al frente, se propuso, hace veinte años, trabajar en el logro de una Enciclopedia Anarquista en lengua italiana. Hacemos referencia a G. Baldelli quien, tan pronto como ha podido, ha exteriorizado lo que él llama «mis comentarios»:

«*I. — Opino que más fácil y más práctico sería, en lugar de una enciclopedia, publicar una serie de monografías en fascículos de unas 64 páginas bajo títulos como: Historia de la C. B. T. El Materialismo Histórico, El Psicoanálisis, La Pildora, etc., en cada uno de los cuales se trataría de un problema o aspecto del mundo contemporáneo bajo el punto de vista anarquista.*

«*II. — La Enciclopedia Anarquista de Sebastián Faure es anticuada, incompleta y sin utilidad general. Traducirla tal como está es un homenaje al hombre pero no un servicio al anarquismo. Una enciclopedia, especialmente anarquista, tiene que ser obra de muchos y no de uno solo. De esta opinión es Acracio Ruiz quien añade: «No sé por qué no se invita a colaborar a hombres que todo y no siendo anarquistas, por lo menos de nombre, tienen gran competencia en una u otra materia.*»

«*III. — Entre los colaboradores posibles aconsejo a García Pradas, especialmente para los autores y las obras de la literatura española. Entre los compañeros ingleses hay dos o tres competentes en psicología y psicoanálisis, otros en electrotécnica, etc. Alex Comfort y Herbert Read podrían también colaborar...*

«*IV. — Yo podría colaborar especialmente en artículos sobre conceptos religiosos y filosóficos, especialmente los existencialistas. Puesto que acabo de obtener mi licencia de ruso en la Universidad de Londres me ofrezco, también, a escribir sobre historia, literatura y filosofía rusas.*

«*V. — Para los artículos más generales y de más interés para los anarquistas, como «anarquía», «libertad», «poder», etc., pienso que diez o doce hombres podrían expresar su opinión y lograr de ello una síntesis.*

«*VI. — He escrito a Italia para tratar de recobrar la lista que había mandado a Zaccaria (se refiere a la nómina aludida en la carta de Quintana) bien que dudo pueda ser hallada. De todas maneras hay una forma bastante práctica de decidir las palabras que interesen: valerse de pequeños diccionarios políticos, científicos, psicológicos, etc., y escoger las palabras que se estimen necesarias. En Inglaterra estos diccionarios no faltan. Yo mismo tengo tres o cuatro y tampoco faltarán en Francia.*»

La corriente «maximalista» resulta, por muchas varas, la que más votos reúne de las cuatro ya tratadas. Con todo, dista mucho de ser unánime en cuanto a los enfoques y el lector que haya seguido con atención las diferentes versiones hasta ahora publicadas se habrá podido dar cuenta que dentro del «maximalismo» hay una gama de tonos no siempre reconciliables ya que sí, por una parte, asoman los deseos de actualizar lo que tal cosa reclame de los textos fauristas y, al mismo tiempo añadir algunos vocablos más como reclama G. Michaud, por ejemplo, otros, como Baldelli, llevan los deseos de renovación tan lejos que palabras ya tratadas, con extensiones más que prudenciales puesto que la «Anarquía» y sus derivados ocupa veintiocho páginas y «Libertad» con sus apéndices alcanza a treintisiete, las quieren reconsiderar de nuevo en su totalidad.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-París (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 78-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia), Caracas, Venezuela.

J. Rebugent, Auch. — Congratulaciones por el acuerdo tomado por la F. L. de Auch. El C.C.P. de Montpellier nos ha abonado ya vuestra remesa de 117,80 francos importe de una suscripción anual para la edición en castellano y otra para la edición francesa.

N. Capo, Perpignan. — Envío recibido. Agradecido por la cariñosa dedicatoria.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor García
24, rue St-Marthe, 75, París (X)

LAS LECCIONES DE LA HISTORIA

AL historiar Voline los acontecimientos políticos y sociales desarrollados en la Rusia imperial, antes y después de la Revolución de Octubre, estuvo acertado titulando su obra «La Revolución Desconocida». Porque, en verdad, de todas las revoluciones producidas en el mundo, de carácter social, con ser la rusa de la que más se ha hablado, en todas las lenguas, en todos los tonos por historiadores de todas las tendencias políticas y confesionales, es la que menos se conoce por los pueblos ansiosos de libertad y de emanciparse de la explotación burguesa y estatal.

Los escritores que han historiado la citada revolución, en su mayoría no vivieron sus acontecimientos en el país que se desarrollaron, ni tal vez, en la época que tuvieron lugar. Y si lo vivieron y tomaron parte en ellos, lo describieron tendenciosamente, llevados de intencionada parcialidad. Estos historiadores son, los que quisieron y quieren todavía obtener provechos personales de la Revolución Rusa, que dieron por llamarla socialista. Entre otros, puede contarse, principalmente, algunos de sus artífices y beneficiarios, como lo fueron Lenin, Trotzky y Stalin, que si muchas cosas en su historia dijeron, muchas más dejaron por decir, y que han venido ignorando los pueblos y los trabajadores que a las ideas de esos hombres les rindieron y les rinden pleitesía.

El hecho de que los pueblos, y sobre todo, los trabajadores, desconozcan lo pasado en Rusia en el período que va desde nuestros días hasta el 1905, época que se deja sentir los primeros chispazos de la Revolución, (en gestación después del movimiento subversivo desencadenado el 1825 por los «decembristas», que lucharon por la abolición de la servidumbre y por una república constitucional, cuyos principales cabecillas perecieron en el patíbulo), ha tenido como resultado, la negación de todas sus empresas revolucionarias en los países donde los acontecimientos políticos y sociales fueron favorables para que alcanzaran positivo éxito. Cabe citar, Yugoeslavia, Bulgaria, Checoeslovaquia, Hungría, Cuba y Argelia, cuyos pueblos creyeron en la leyenda de la Revolución Rusa, sin saber que dejó de serlo en el momento que los bolcheviques se apoderaron de ella y a convirtieron en centro mundial del engaño obrero, en Octubre del 1917, fecha de la caída del socialista Kerensky, del gobierno, y entrada en el mismo, de Lenin, como Jefe, y Trotzky, como Comisario del Pueblo.

Para que tales ideas de estos «revolucionarios» fueran conocidas por los trabajadores y se convencieran de que son falsas y contrarias a la verdadera Revolución, tendrían que leer la historia de Voline, anarquista ruso, que tomó parte en ella desde su comienzo, hasta el 1922, que salió de Rusia al ver sus días en peligro.

Y aún, leyéndola, tenemos el presentimiento de que muchos trabajadores no se convencerían. Al contrario, dirían que era incierto lo dicho por Voline.

Tal vez para que se convencieran fuera necesario sufrieran su tiranía, igual que la ha sufrido el proletariado ruso y el de otros países gobernados por comunistas, que ni son tales, ni cosas que lo parezcan, sino, unos ambiciosos del Poder y de los privilegios que éste comporta a los que lo conquistan. De ello queda constancia en «La Revolución Desconocida», de Voline, más que en ninguna otra historia de la Revolución Rusa, que también han dado por llamarla comunista, cuando, si eran esclavos los obreros y campesinos con las castas zaristas, ahora no lo son menos con las nuevas clases comunistas, nacidas de una revolución social, que abortaron en su desarrollo, extirpando a sangre y fuego a todos los revolucionarios verdaderos, que consideraron peligrosos y contrarios a su gobierno absolutista y dictatorial compuesto de bolcheviques. Los cuales, se apoderaron del poder en virtud de las engañosas promesas que les hicieron a los soldados, obreros y campesinos armados que luchaban heroicamente para derribar las viejas instituciones y cimentar en su lugar un nuevo sistema de igualdad, de libertad y justicia social. Cosa que habrían conseguido si los bolcheviques no se apoderan del Poder implantando su «dictadura del proletariado». Pero, que lo que hicieron en realidad, fue desarmarlos, quitándoles las armas a los obreros y campesinos, creando un Ejército y una Policía encargada de defender tal Poder, representado por Lenin y sus partidarios, los cuales, desde entonces, se dedicaron, no a hacer la Revolución social, sino a perseguir los revolucionarios que no se plegaban a sus directrices marxistas-dictatoriales, cuyas principales víctimas, fueron, en primer lugar, anarquistas y socialistas de izquierda. Barridos todos, con la «escoba de hierro», que dijo Trotzky había empleado para ello, siendo Comisario del Pueblo, del Poder Soviético. Pero, ironía de la historia, con esa misma «escoba de hierro» fue barrido el trotzkysmo de la Rusia comunista, por Stalin.

Sus partidarios quisieron hacer igual con los trotzkystas de España, durante nuestra guerra revolucionaria. Consiguiéndolo, en parte. Pero, cuando se propusieron hacer lo mismo con socialistas y anarquistas, les salió el tiro por la culata y viéronse obligados a salir de España, mal heridos. Quisieron tomar el pueblo español por el pueblo ruso. Sin tener en cuenta que la orientación y educación social del primero, fue distinta a la del segundo, y que no se dejaría dominar tan fácilmente por comunistas autoritarios, siendo libertario de naturaleza y principio educativo.

Las lecciones de la historia debemos conocerlas, aprenderlas y no olvidarlas ninguno.

Manuel TEMBLADOR

Propaganda del Esperanto

Traducimos y copiamos:

¿Qué es el Esperanto? *El Esperanto* es el latín de la democracia (M. Boiras, ex-rector de la Academia de Dijon).

El Esperanto no es un simple proyecto. *El Esperanto* es una lengua viva auxiliar pulida por 60 años de utilización práctica. *El Esperanto* está dotado de una Academia Mundial encargada de asegurar y de reglamentar su evolución. *El Esperanto* posee la gramática más simple del mundo: 16 reglas gramaticales, y todas sin excepción. *En Esperanto* no se hacen faltas de ortografía, pues su escritura es fonética. *El Esperanto* extrae su vocabulario de las principales lenguas mundiales: Inglés, Francés, Español, Italiano, Alemán, Ruso. Para cada palabra ha sido escogida la que era común a varias lenguas. Todas las palabras han sido racionalizadas para poder aprenderlas más fácilmente. *El Esperanto* tiene un acento tónico agradable al oído. *El Esperanto* posee una literatura de varios millares de obras diversas; libros escritos directamente en la lengua internacional, y traducciones de obras maestras de escritores de todos los países. *En Esperanto* aparecen regularmente en el mundo entero numerosos periódicos y revistas.

¿Para qué os servirá el *Esperanto?* Por medio del *Esperanto* obtendréis informaciones directas, de hombre a hombre, sobre la vida en todos los países del mundo, y estaréis mejor informados. Por el *Esperanto* contribuiréis a una mejor comprensión y al acercamiento entre los pueblos, condiciones necesarias para el establecimiento de una paz duradera. Por el *Esperanto* os constituiréis si ello os place, una magnífica colección de sellos de correos, de cartas postales de todos los países del mundo. Por el *Esperanto* podréis participar en el Congreso Mundial que tiene lugar anualmente en un país diferente, con el concurso anual del mejor estudiante. Por el *Esperanto* visitaréis con pocos gastos todos los países del mundo, creándoos así numerosos amigos. *Aprended, pues, Esperanto.*

No es necesario gastar muchos argumentos para llegar a la conclusión de que un idioma auxiliar internacional se impone en nuestro tiempo. Las conferencias internacionales, el turismo, el comercio, la industria, la aviación y el intercambio general de ideas, lo reclama a voces. Este segundo idioma existe y es hablado por muchos millones de personas de buena voluntad, esparcidas por los cinco continentes: *el Esperanto.*

Bello, sonoro, práctico y fácil. Nos permite comunicarnos con cualquier país; cambiar sellos o revistas ilustradas; leer los interesantes artículos que aparecen en el centenar de revistas que, quincenal o mensualmente, se publican en *Esperanto;* saborear los libros originales o traducidos que en número superior a treinta mil se hallan en el idioma auxiliar; escuchar diariamente las interesantes emisiones de Radio que transmiten las principales emisoras europeas y americanas, y sobre todo ganar amigos a través del mundo con el máximo goce de conocerlos personalmente asistiendo a alguno de los Congresos que se celebran en todo el mundo, en el curso de los cuales el problema del idioma no existe.

Nosotros, hombres de ideas libertarias, internacionalistas por principio y por convicción, somos los más interesados en estudiar y propagar la lengua internacional *Esperanto.* En *Esperanto* han sido traducidas dos pequeñas obritas de tendencia libertaria cuales son un folleto de Kropotkin «A los jóvenes», con la biografía del autor, y otro que lleva por título «La Sociedad libertaria» de A. Ozere. También está traducido al Esperanto «Etica», de Kropotkin.

Recordemos que en nuestros tiempos iniciales de confederales y libertarios, eran numerosos los militantes que practicaban y propagaban la lengua internacional. En los primeros tiempos de la liberación de Francia, existía en París un grupo esperantista «Senstatano», compuesto por compañeros nuestros, y hoy inexistente. En nuestros comienzos confederales, allá por los primeros años de la República de Abril, en nuestros medios se propagaba el Esperanto intensamente. Después, el entusiasmo por la lengua internacional, ha ido decayendo entre nosotros, lo cual está, a juicio nuestro, en total contradicción con nuestro sentido del internacionalismo.

Ahora mismo, corresponsales nuestros, nos señalan la negligencia de que nuestro movimiento, internacionalmente, está dando pruebas en este aspecto, y se llega a reprocharnos la contradicción patente que hace que unas ideas que se fundan, precisamente en el no reconocimiento de las fronteras, ni de las nacionalidades, no se vean expresadas internacionalmente en una lengua que facilitaría, sin duda alguna, la expansión de las mismas.

En la lista larguísima, de las traducciones o de los trabajos escritos directamente en Esperanto, están faltando libros de carácter anarquista y libertario. Señalaremos al pasar, sin perjuicio de insistir en nuestra llamada a la comprensión de los libertarios que se precian de internacionalistas, que creemos sería de gran utilidad dar a la lengua internacional, libros o folletos como, por ejemplo, «Collectivisations», o «La C. N. T. en la Revolución Española», etc.

El *Esperanto,* es practicado en todo el mundo, por la parte más ecléctica de los hombres libres de toda tendencia. El *Esperanto,* exige en su regla de conducta, que el hombre prescinda de todo fanatismo o sectarismo. Todos los hombres a los que se ha dado hoy en llamar «de buena voluntad», entre los cuales están comprendidos, cristianos liberales, socialistas, comunistas, libertarios, republicanos, anarquistas, deben colaborar intensamente en la propagación del *Esperanto.*

El principal principio en que se basa el Esperanto, es la tolerancia; como prueba de ello, damos aquí una frase extraída del «Cours Rationnel et Complet d'Esperanto» editado por «Sat-Amikaro» de París, hélo aquí: «Derecho de hablar, deber de escuchar.» «Tolerancia y silencio durante la discusión es la prueba de buena educación.» Otro de los principios del Esperanto es el siguiente: «Nuestra libertad termina allí donde empieza la libertad de nuestro semejante.» ¿Puede negarse que el Esperanto tiene un valor moral parejo al del ideario anarquista?

En fin, compañeros, por esta vez no os daremos más la tabarra. Pero, no olvidéis que el internacionalismo se practica y se vive, como la anarquía se siente, se vive y se practica; en silencio, sin alharacas, modestamente, pero lo más intensamente posible.

En todo caso y lugar, el Esperanto puede servir de herramienta, de útil de propaganda anarquista. Lo prueba el hecho de que quienes más lo han perseguido, las iglesias y los dictadores, hoy lo propagan intensamente.

En España actualmente, y en muchos otros países, en los cuales fue un tiempo prohibido como signo de libertad, el Esperanto se abre camino. Hoy se da el nombre de Esperanto a calles españolas, brasileñas, y de otros países. Hoy el Esperanto es llevado a las escuelas primarias de muchas naciones. El idioma de mañana es, sin duda, el Esperanto. Que los anarquistas, los libertarios, los sindicalistas revolucionarios, los cenetistas lo tengamos presente y lo propaguemos, se impone.

A los militantes dirigimos éste llamamiento. El Esperanto puede servir precisamente a nuestras ideas. No lo olvidemos, y que la Organización preste al Esperanto el cariño que requiere. Compañeros esperantistas tenemos. Manos a la obra, pues, *kamaradoj.*

¡Una humanidad, una lengua!

¡Esperanto akordigas la homaron!

¡El Esperanto pone de acuerdo a los humanos!

M. OCAÑA

Hay que matar a dios

(Viene de la pág. 4.)

dara, y esta duda le acompañó hasta llegar a pronunciar aquello muy de él: *¡Oh Señor! si es que hay Señor; salva mi alma si es que tengo alma.* ¿Acaso no es este un fenómeno que sitúa al hombre interior en posesión de la duda? Américo Castro dice que, *Vivir es estar racionalmente distinguiendo ésto de aquéllo, y esta distinción hace situar al hombre interior y su mundo exterior en posición de altura o de bajeza.* Pues bien, busquemos la altura en todo ésto y aquéllo, en todo lo que al hombre interior o exterior le es admitido en correlación con su mundo de la razón, y saldremos de la bajeza admitida, rodada de siglo en siglo, de eco en eco, de ese *Soy el que soy,* como una afirmación que nada afirma o como una palabra antológica que nada dice, nada es ni representa nada.

Los siglos nos han trasmitido el eco del nombre Dios, dejando ocultado en la razón del hombre aquel despótico «Soy el que soy», que Moisés oyera en el Sinaí antes de bajar de él a presentarle al pueblo hebreo «Las Tablas de la Ley». Aquel «yo», seco, abrupto, insólito de «Soy el que soy» ha tenido carácter de eternidad; y es hora ya de secar en la mente humana esa eternidad mitológica y gentil como el árbol que empieza a morir por la copa.

La razón no puede darnos esencias, la razón da sólo razonamientos, y esa razón que proviene de esa copa del árbol que es el hombre, la parte más sustancial de su ser y que en un momento de su existencia, débil y apocado mantuvo el eco de ese nombre de generación en generación, de siglo en siglo, puede — si se lo propone —, antes de secarse, matar ese eco lo mismo que lo transmitió. La humanidad después de haber sido inspirada, viene obligada a volverse reflexiva. Una filosofía del «querer», basta para tal fin. Una interpretación de la vida más bien que un estudio del pensar, sería el nuevo eco transmitido a los hombres, como aquél ¡Hay que matar a Dios!, que oí en la sala de conferencias y hoy recuerdo como otro eco, aquello del poeta:

«Cayó Dios y se hizo trizas;
son los hombres mis hermanos.»

J. SEVILLA

CONSIDERACIONES BREVES

A los españoles, en general, se nos suele considerar atrasados, hasta incluso por intelectuales de marca, de renombre y de prestigio. Sin embargo, no es raro que esos mismos escriban: «alcade» por alcalde; «desperados» en lugar de desesperados y tantos otros errores que saltan a la vista del más lerdo, disponiendo de un simple diccionario de consulta. Y ¿qué decir de quién se empeña en escribir una y repetidas veces «candillo», en lugar de caudillo (refiriéndose al dictadorzuelo español Primo de Rivera?) Eso lo hemos visto no ha mucho en un libro titulado: «Les Dictateurs», escrito en 1935 y publicado el año siguiente. Y no se crea que en la primera edición del mismo, sino que en la ¡61ème!, «achevé d'imprimer le 12 février 1936 sur les presses de l'Imprimerie Française de l'Edition, 12, rue de l'Abbé-de-l'Epée, Paris (V°)» ¿Su autor? Jacques Bainville, de l'Academie Française. (Denoel et Steele Editeurs).

Que errores así, o parecidos, salgan del lápiz de un cualquier autodidacta, es disculpable. No tanto cuando se trata de profesionales consagrados de la pluma.

Como para creer cuanto nos dicen los historiadores, cuando hablan — escriben — por oídas, sin haber vivido, ni de lejos, todo lo que con mucho desparpajo, eso sí, tienen el atrevimiento de contarnos, sin siquiera haberse preocupado de asegurarse que sus fuentes de información eran ciertas y merecían crédito y consideración. Salvo muy raras excepciones, cada historiador trata de llevar el agua a su molino político, religioso, económico o filosófico, ciscándose en demasía de la verdad, si ella no sirve a sus propósitos o deseos. Conciencia y seriedad huelgan, cuando no ayudan a aumentar el prestigio o la egolatría de quien con poco escrúpulo escribe para los demás.

⁂

Con motivo de cualquier festividad religiosa, u otra, los regalos mútuos entre ricachones que jamás dieron un golpe para producir nada útil, y otros «piojos resucitados», son incontables. Algunos valorados en varios millones en joyas, auto, avión, yate, u otras *menudencias.* Y, ¡oh sarcasmo!; esos mismos señores y señoras que se ofrecen o reciben opíparos presentes, tienen la desfachatez, el cinismo y la desvergüenza de formar parte de ésta o de la otra asociación religiosa, o laica, desde el seno de las cuales, muy seriamente, piden al prójimo acuda con su óbolo para ayudar con unas miserables monedas de cobre a unos cuantos *pobres de solemnidad,* que después de haber pasado toda su vida trabajando sin parar, comiendo lo justo par ir tirando, ya que lo recibido del burgués explotador o del Estado embustero, no daba para más, ya en la vejez vénse obligados a admitir esa odiosa limosna para no sucumbir rápidamente.

¿Será cierto, como dicen que dijo Voltaire, que la mayor parte del género humano es y será siempre imbécil? Eso parece, puesto que sigue tolerando, aceptando esa desigualdad tan enorme e ignominiosa que engendra lo antes expuesto. Por cobardía, o por mansedumbre, es el caso que lo tolera y no se rebela siempre contra ello como fuera necesario.

⁂

Los que como colofón a su cabeza llevan una veleta sensible al menor soplo de viento, venga del sector que venga, oscilan continuamente entre los de turno que mandan y pagan, y los que aspiran a mandar y a pegar. Y la veleta no les autoriza a ninguna clase de reflexión. El caso es ir logrando situarse y cuanto más pronto mejor siguiendo el aire del momento. Una vez obtenido un poco de *prestigio,* o de nombre, o de *autoridad,* todo va llegando después sin gran esfuerzo cerebral u otro. Todo lo más que precisará, es verter montones de demagogia y prometer cualquier planeta aún no conocido, puesto que la Luna es ya del dominio de todos — ¡es un decir! —.

Así se hacen, en política, tantas y tantas grandes lumbreras. Sobre todo mientras abunden los pobres diablos como aquel que durante el «referéndum» franquista, le preguntó un periodista francés: «Y usted, ¿por qué vota? Pues porque tengo voto, que me lo ha dado para eso Franco.» ¡Pobres parias que, como ese, no son capaces de más!

JULIAN FLORISTAN

B.D.I.C

Panorama confederal del exilio

QUE los falangistas y comunistas, hayan llegado a una coincidencia por identificación de procedimientos y violencias contra el movimiento libertario, no ha sorprendido. Pero lo que causa extrañeza es que viejos militantes de la organización se hayan apartado de ella para sumarse a los factores que de principio se cita.

Si esa determinación hubiese sido tomada por compañeros de menos inteligencia, no me hubiese impresionado tanto. Pero que esto haya ocurrido en hombres con un historial limpio y honrado, deja mucho hueco para pensar en ellos de otra manera. De todas formas, los determino a simple vista como desencajados de su cauce normal, por lo que desbordan los muros de nuestra obra en la que tanto sacrificio costó darle solidez y personalidad.

Ellos, como todos, rindieron el máximo de sus fuerzas en las tribunas, en el sindicato, en los frentes, en la prensa, en el campo, en la industria, todo para enseñar y mantener normas y principios de la organización confederal. Ellos fueron vanguardia de nuestros movimientos, con su acción directa, con la pistola al cinto, para hacer respetar lo que hoy se quiere tirar a tierra. Si en aquellos tiempos dieron todo como buenos profesores, hoy han dado lección de malos maestros al tratar de descomponer una organización de principios libertarios a cambio de una sindical única con falangistas, comunistas y ex cenetistas. Yo recuerdo haber escuchado y leído miles de veces, por boca y pluma de los que han marchado, que la C. N. T. tiene trazada su ruta y que si alguna vez se saliese de ella, ellos quedarían al margen de la organización. Pero esto no ha ocurrido por nuestra parte; al contrario, hemos reafirmado más nuestro apoliticismo, lo que demuestra no haber jugado un papel falso ni haber engañado a nadie. Nos encontramos en el mismo sitio de partida, y si no hemos ganado la carrera, ha sido culpa de todos. Entonces, ¿cómo haberse apartado de la organización confederal para adherirse a otra que contrarreste nuestros movimientos encaminados al derrocamiento del franquismo español? ¿Es que no tenemos la Alianza de Fuerzas Democráticas como organismo antifascista, de la que forma parte la Confederación? Decir que las cosas van bien, es mentir; la verdad es que el exilio presenta un panorama agrietado; en nuestro local, donde hay mal de fondo, y no se responde oportunamente a las exigencias del momento. En España son cada vez mayores los movimientos huelguísticos de obreros y estudiantes. Y si ese panorama del exilio es la respuesta, queda demostrado que no interesa ya la existencia confederal por los hombres que han marchado. Retenerlos, no lo podemos hacer, pero hemos de razonar, evitar lo que mañana tendrá remedio y si muchos perjuicios para todos. Hay que volver al 19 de julio de 1936, que tanto enseñamos a los demás y tanto aprendimos. En aquellos días, como ahora, tuvimos un enemigo que vencer, el mismo que todavía vive entre las cenizas de los antifascistas fusilados. Y como un solo hombre y con un solo objetivo, cada cual fue ocupando el lugar que le correspondía; nadie se entretuvo en pequeñeces, teníamos un enemigo — el de hoy — que vencer y de ahí nuestras actividades en los frentes y en la retaguardia. No todos pueden hablar así.

Apartarse de la organización por motivos personales, creo no habrá sido. Mejor se trata de baja en la organización por no haber rectificado los principios fundamentales de la C. N. T. También saben que nada en ese orden puede ser enfocado en tanto duren las actuales circunstancias de España.

Por lo cual sigo opinando que la Alianza de Fuerzas Democráticas es el organismo puramente antifascista de más garantía, y que representa mayor número de españoles. Cuando se haya conseguido liquidar a la dictadura, entonces con toda libertad y haciendo uso de nuestras normas sindicales, podrán ellos plantear su problema para tomarlo en consideración o no. Pero hoy nuestro gran problema es acabar con la dictadura franquista con la dignidad que siempre nos caracterizó.

Pero marcharse para asociarse en un organismo de sangre y terror, con el propósito de hacernos hincar de rodillas ante «ellos», lo considero descabellado, de locos que han olvidado o que somos, cómo pensamos y lo que representamos en España y fuera de ella.

A. GONZALEZ

Concentración Confederal
EN TOULOUSE

Domingo 23 de julio 1967

En esta fecha celebraremos la conmemoración del 19 de Julio de 1936.

Esperamos que los compañeros y antifascistas en general acudirán en gran número para patentizar, una vez más, el deseo de que en España se pueda vivir en libertad auténtica.

Retened esta fecha y dadle con vuestra presencia un color de firme repudio al franquismo, como asimismo al franquismo sin Franco.

AREA MUNDIAL

EL ESPECTRO DE LA GUERRA

EN el momento que escribimos estas líneas ignoramos si la guerra de Oriente Medio tendrá efecto. Los árabes de allí nos tienen acostumbrados a sus griterios, a sus trucos, y sería gran fortuna humana que la cosa quedara reducida a un derroche de bélicas palabrotas.

Mas lo grave no reside en el problema árabe-judaico en sí, sino en las proporciones internacionales que éste ha tomado por culpa de la inmisción de grandes Estados, el soviético sobre todo. Por lo visto, hoy es imposible dejar una contienda militar localizada, con fines de reducción, en cualquier punto del mapa. Por asuntos de oportunidad y de influencias, cada país minúsculo o mediano, por solvente o insolvente que sea, dispone del acodo de potencias excesivamente armadas, siempre prontas a degenerar las pugnas binacionales en conflagraciones mundiales. A ese tenor, el miedo a la guerra general será permanente y en el mundo burgués-comunista que padecemos las hecatombes de 1914 y de 1939 no significarán más que el preludio, el *vermout* de las grandes matanzas nucleares que se avecinan... Porque ahora se trata de Israel-Egipto y Compañía, y en otros momentos se ha tratado de Berlín, Budapest, de Cuba, y se trata aún del Vietnam. La angustia del hombre no tendrá fin en tanto la política del crimen guerrero siga internacionalizada.

En el caso actual, Israel asumió la independencia contra el querer de ingleses y palestinos. Los nuevos poseedores de esa tierra aducen que en la antigüedad fueron despojados de ella por los imperialistas romanos. Intervinieron los intrusos de las Cruzadas y la pelea resultó entre mahometanos y cristianos. El Turco fue dueño de aquel Oriente desorientado hasta que Istambul debió ceder su influencia en 1918 por haber perdido la guerra junto con los alemanes. El desierto del Neguev quedó en desierto, y sólo la vieja Haifa puntuó en signo de civilización árabe en aquellas mediterráneas tierras. Los judíos, comercialmente instalados en ellas, acrecentaron su población hasta el punto de posibilitar el retorno de su patria. Inglaterra ocupante se les opuso y tuvo que sostener embate con las partidas guerrilleras judías, hasta que en 1956 la nación israelí fue lograda. Pero ya durante su régimen autónomo los hebreos emprendieron la fertilización de las tierras, terriblemente sedientas. Se ingeniaron para aportar agua, y con los riegos nacieron plantaciones y poblaciones, desde luego agrícolas. Adoptaron el sistema colectivista (kibutzim) con relativa independencia del Estado, cuya sede radica en Jerusalem. Mas la desgracia de la mayor parte de estas colectividades es que radican en las fronteras con Siria, Jordania y Egipto, lo que permite al mundo árabe disconforme hostigar continuamente a los trabajadores israelitas y desarreglar los sistemas de labor con sabotajes. Y ello, claro, lleva consigo las represalias, registrándose, a menudo, víctimas en ambos bandos. Nosotros, que quisiéramos una solución efectiva para los centenares de miles de refugiados palestinos, no podemos menos que lamentar que la puesta en valor del antiguo desierto árabe se vea perturbada, más que por un problema económico, por una rivalidad de religiones. Sin lugar a dudas, Mahoma y Jehová están enfrentados en la «tierra santa» de los cristeros, y sólo faltaba que la religión de Lenin se mezclara para agravar aún más el asunto.

Del enfrentamiento actual se destaca el acrecentamiento de actividades incursivas por parte de los sirios, con rechazo de éstos hasta su mismo interior, con aniquilamiento de una aldea siria y de diez aviones de caza marca rusa. Entonces Siria amasa fuerzas en la frontera e Israel hace lo propio. Damasco se queja de El Cairo porque no ayuda, y Nasser trata de demostrar lo contrario tomando el problema por su cuenta. Así se proclama en estado latente de guerra con Israel, amasa tropas y tanques en la demarcación del Sinaí (otro desierto), exige de U Thant que retire sus 4.500 soldados onuenses que se extendían en cordón de seguridad a lo largo del propio Sinaí y Gaza (franja de terreno de Israel al Mediterráneo), instala en su lugar tropas bélicas suyas y palestinas, corta derecho de pasaje a la flota mercante hebrea en el estrecho de Akaba, y trata de encabezar la guerra de Alá sometiendo a sus órdenes a Siria, Irak, Líbano, Jordania, Arabia, etc.

Entretanto la diplomacia trabaja y la U. R. S. S. lanza la amenaza de que en caso de «agresión» a los países árabes, ella defenderá a éstos en su «derecho». Con ello, la paloma de Picasso queda nuevamente frita. Por su parte, EE. UU. proclaman nula la decisión egipcia de cerrar la boca de Akaba a la navegación hebrea, y en este día (24 de mayo) el Consejo de Seguridad se reúne para que EE. UU. y la U. R. S. S. se afronten una vez más, sin gana visible de entenderse.

Con toda esa historia, ¿tendremos guerra? En caso afirmativo ¿será local en Oriente Medio o general en todo el mundo?

Anotemos aquí nuestras reservas. Mirados de Moscú y Washington, judíos y árabes hacen de conejitos de Indias. El juego entra en los designios imperialistas de la U. R. S. S., por una parte, y de EE. UU. por otra. Por lejanía y retraso histórico, Pekín aquí no cuenta lo que él quisiera.

Referente a las naciones árabes, ¿disponen de unidad efectiva entre ellas? De Egipto al Pakistán, todas han respondido afirmativamente. Israel es el enemigo común y hay que devorarlo. Pero... Egipto, Siria, Líbano, Jordania, Irak y Arabia seudita han movilizado. Egipto sostiene guerra en el Yemen, Siria finge más energía de la que posee, Irak se considera lejano, Líbano tiene ejército de opereta, Jordania teme un ataque de la R. A. U. y Arabia seudita está presta a dar su apoyo a los jordanos. He aquí panorama. Sean estos obstáculos a la unidad árabe el motivo-milagro para que la paz (incluso precaria) no sea alterada.

Y en cuanto a las «grandes» naciones, con decir a moros y judíos NO QUEREMOS GUERRA EN ORIENTE MEDIO, ésta quedaría extinta... antes de haber empezado. Lo demás, «macana», como dice el sudamericano.

COMUNICADOS

CONCENTRACION REGIONAL
S. I. A. EN THIAIS

Los compañeros de París y de la región deben anotar desde ahora en su carnet una fecha: «18 de junio», destinada a S. I. A.

Nos es grato precisar que en el curso de la concentración, se desarrollará un importante partido de football entre el equipo «Iberia» de Dreux y el del «Hispania» de París que sostendrán un encuentro que se presenta excelente, simpático y animado. La orquesta «Jo Petit et son ensemble» también será de la fiesta, por lo cual los amigos de la danza podrán ejercer sus talentos. El cantador Francisco Galán, junto a otros artistas y grupos folklóricos bien reputados con los cuales se están últimando los trabajos serán los participantes de la sesión de varietés que se desarrollará el día 18 de junio enteramente en el Estadio Municipal de Thiais. En próximo número daremos más detalles.

F. L. DE TOULOUSE

El próximo día 3 de junio, a las 9 de la noche y en nuestro local social, nuestra F. L. celebrará asamblea general. La importancia de los asuntos a tratar reclaman la asistencia de todos los compañeros interesados en la vida de nuestra Organización en exilio. Esperamos no faltéis a la misma.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 11 de junio en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE HOUILLES

Celebra reunión el domingo 4 de junio próximo, a las tres de la tarde, en el lugar de costumbre.

F. L. DE DREUX

Invita a todos sus militantes a la asamblea general ordinaria que celebrará el domingo 4 de junio en el local acostumbrado a las 10 en punto de la mañana. Entre el interesante orden del día figurará la información sobre la Plenaria.

EVREUX COMUNICA:

El Nucleo de Normandía de la C.N.T. de España en el Exilio organiza el 18 de Junio una jira al mar. Lugar de concentración será la «Ferme de la Grande Cour» a tres kilómetros de Honfleur.

Por este aviso quedan cordialmente invitados todos los españoles, compañeros y antifascistas en general, de los pueblos limítrofes, y muy en particular los compañeros y amigos de Zona Norte.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 11 de junio a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE ROANNE

Reunión mensual ordinaria, el día 4 de junio, a la hora de costumbre. Importante documentación orgánica.

COMISION DE RELACIONES DEL TARN
Jira en St-Ferreol

El Núcleo del Tarn organiza en St-Ferreol, una jira para el 18 de junio. La concentración tendrá lugar en el principio del lago, o sea en el lado opuesto al dique.

Son invitados cordialmente todos los compañeros de los Núcleos cercanos.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

Ciclo de conferencias en torno a «La actualidad política española y las posibilidades de la oposición antifranquista después del referéndum». El sábado 10 de junio de 1967, a las nueve en punto de la noche, ocupará la tribuna del Centro y hará conocer sus opiniones sobre este tema el profesor José Maldonado.

El sábado siguiente, día 17, a la misma hora, se celebrará la última conferencia del ciclo, que correrá a cargo del conocido militante confederal asturiano, Ramón Alvarez.

F. L. DE IVRY

Convoca asamblea general para el domingo día 4 de junio en el local de costumbre. Se ruega puntualidad.

F. L. DE ALBI

La F. Local de Albi celebrará asamblea general ordinaria el domingo 4 de junio a las 9 en punto de la mañana en el socal social de F. O.

***

Nota para todos los compañeros del Tarn y en particular a los compañeros todos de Albi y pueblos limítrofes.

Para el domingo 25 de junio, y en un local y hora que se anunciará oportunamente, la compañera Federica Montseny, directora de «Espoir», dará una Conferencia con tema esencialmente confederal y libertario.

C. DE RR. ZONA NORTE

A las FF. LL. del Núcleo.

Por correo directo, la Comisión de Relaciones ha cursado carta-invitación a las FF. LL., con vistas a un coloquio que debe dar comienzo el domingo día 4 de junio a las 8 y media de la mañana, en el lugar de costumbre. La C. de RR. ruega a todos se tomen el interés que el caso requiere, estando presentes en dicho primer contacto los compañeros que hayan de participar por cada F. L., o a título personal.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Recital de guitarra el 10 de junio.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Entrevista y cotización, el sábado 3 de junio, a las 4 y media de la tarde en el lugar de costumbre.

F. L. DE PARIS

Asamblea el 3 de junio a las 6 de la tarde.

F. L. DE DRANCY

Tendrá asamblea el 4 de junio. Información importante.

COMPAÑEROS DE LEVANTE

Se invita a todos los compañeros de nuestra región a la próxima reunión que tendrá lugar el domingo 11 de junio a las diez de la mañana en nuestro local social. Ruega la puntual asistencia de todos, *el Secretario*.

AMIS DE HAN RYNER

Reunión le *Samedi 10 juin à 20 h.* 45, Salle des «Amis», 114 bis, rue de Vaugirard, sous la Présidence de Marcel Renot. Vice-Présidlnt des A.H.R.

Causerie de Georgette Ryner : « Han Ryner, conteur ».

Invitation cordiale aux sympathisants.

Increíbles pero ciertos, de la historia y la leyenda

(Continuación y fin)

HERCULES Y FILOCTETES

Homero dice que Hércules «legó su arco poderoso al mejor de scs amigos: Filoctetes, a condición jurada de no revelar jamás el lugar de su sepultura, en la que depositarían sus flechas poderosas.» Pero en vista de que el sitio de Troya iba a alcanzar a los diez años sin miras de rendición, fue consultado el oráculo de Delfos. Este contestó que los troyanos serían vencidos si se empleaban las flechas de Hércules contra ellos. Instado Filoctetes a que dijera en qué lugar se encontraban los restos de Hércules, recordó su juramento, pero entonces se valió de un ardid para indicarlo: seguido de algunos hombres se dirigió al lugar de los despojos del héroe y sin pronunciar palabra, indicó con el pie izquierdo el sitio inviolable y sagrado para él... Así se exhumaron las codiciadas flechas que debían vencer a los troyanos. Poco tiempo después, en circunstancias que Filoctetes pretendía armar el arco con una de las flechas que extrajera de la fosa del amigo, la misma se le cayó sobre el pie perjuro y le produjo una pequeña herida que en vano trató de ocultar, porque a los pocos días exalaba un olor nausebundo que molestaba a cuantos se aproximaban; a tal extremo llegó la fetidez que se hizo necesario aislarlo, enviándosele a la Isla de Lemos. Esta inmortal leyenda de Homero nos hace pensar que si en la actualidad todos los perjuros corriesen la suerte de Filoctetes, la atmósfera sería irrespirable. ¿O no?

CARONDAS

Propuesta por el legislador Carondas, el Senado griego aprobó una ley que castigaba con la pena de muerte al que entrase armado a la Asamblea.

Cierto día en que Carondas daba instrucción a sus soldados — los griegos eran legisladores y soldados a la vez —, supo que en la Asamblea se discutía muy acaloradamente y con toda precipitación se dirigió al Senado, olvidando que era prohibido entrar armado al recinto legislativo. Sus adversarios no perdieron la oportunidad de tirárselo en cara, y le dijeron que era el primero en violar su propia ley; pero al instante él replicó:

— No, señores, al contrario, vengo a confirmarla.

Y se hundió la espada en el corazón.

Exactamente igual que lo harían los legisladores de hoy.

CICERON DIJO DE SATURNO:

«Este Dios que devora a sus hijos, no es otro que el tiempo insaciable de años, que devora a todos los que pasan.»

LOS 4 EVANGELISTAS

En la iglesia de Lourdes están simbolizados así: San Juan, por un águila; San Marcos, por un león; San Lucas por un toro y San Mateo por un ángel.

LOS MANIQUEOS

Los maniqueos decían: La contradicción es la ley de la naturaleza.

Por eso será que la obscuridad persigue a la luz; la muerte a la vida, el bien al mal; el criminal al juez; el cura al anarquista; y el error a la verdad.

LO QUE DEBERIA HACERSE MAS Y ESCRIBIRSE O DECIRSE MENOS:

«Pureza de pensamientos; pureza de palabra; pureza de acción.»

CURIOSA COINCIDENCIA

Mitra, Apolo, Buda, el divino Jesús, etc., nacieron un 25 de diciembre.

EL IDEAL

Como en una especie de estrella, es necesario tener constantemente fijo el pensamiento en el Ideal, y marchar en él con la rectitud de la Luz, y la constancia imperturbable de la Voluntad, si es que en realidad se desea hacer algo útil en beneficio de todos y cada uno. Y punto final.

COSME PAULES

NECROLOGICAS

FRANCISCO BAJEU BLAN

El día 9 de mayo a los 73 años de edad ha fallecido en el Hospital de Tours el militante muy conocido, por el «tío Paco» en la barriada del Clot, Barcelona. Militante anónimo, su casa era refugio seguro para todos los perseguidos que a ella se acercaban. Cuando en 1939 el fascismo se apoderó de Barcelona, salió con su familia y se refugió en Francia, donde, como a tantos miles nos esperaban los campos de concentración y compañías de trabajadores extranjeros. En el 1945 vino a Tours, habiendo varias veces formado parte del comité local.

Cumpliendo con su voluntad, el entierro fue civil. El féretro llevaba una cinta roja y negra con las tres letras C. N. T. Le acompañaron a su última morada numerosas personas de todas ideologías, así como una representación de S. I. A. y esta F. Local.

A su compañera Pilar así como a su hermano e hijos esta F. L. les manifiesta su pena por tan irreparable pérdida del ser querido.

Por la F. L.: J. López.

PEDRO SERRANO

Los compañeros y amigos de Pedro Serrano que tuvieron en sus relaciones sindicales y particulares, contacto con este excelente compañero y amigo, nos asociamos al inmenso dolor de su compañera e hija, así como del buen compañero Ramón Cuenca, perteneciente a nuestra F. L., por la pérdida del deudo tan estimado por ellos.

El compañero Serrano era oriundo de la provincia de Teruel. De muy joven simpatizó con nuestras ideas y al filo de los años, en España antes, y en el exilio después, mantuvo lo que él quería se realizara para poder vislumbrar una sociedad mejor.

Este compañero, anónimo en el conjunto de nuestro movimiento, mas lleno de dones, humano en todos los aspectos, supo granjearse la estima de toda la colonia de esta localidad.

Respetando sus ideales, el sepelio fue civil, con lo que quedó cumplida su voluntad de que, si en vida fue un libertario, en la muerte ejemplarizó al ser depositado en la tierra madre, libre de curas.

Todos los compañeros de esta F. Local, al dedicar este último saludo al que nos abandona tan pronto, había cumplido sesenta años, y su muerte fue accidental.

Por los compañeros de Villefranche-s-Saône, *Pinós*.

20 de mayo de 1967.

PETARDO

BONN. — En el quicio de la puerta de la embajada franquista en Alemania estalló un petardo. Ninguna víctima y daños materiales limitados.

Temas Esenciales del Anarquismo

ESPIRITU Y MATERIA (ESQUEMA)

POR FABIAN MORO

EN este largo pasaje de la humanidad, fijada por los sabios en la idea, que resulta metafísica, de asentar el hombre en «homo sapiens» habiendo dejado atrás el período de «homo faber» que en realidad está aún lejos de haberse extinguido, hemos visto y vemos, como rayos de luz regando las sombras, algunos avanzados del hombre de mañana que abre o ensancha, al enseñarlo, el camino de su destino: el de la humanidad. Cualquiera que sea la escuela en que se ha formado y a su vez forma, cualesquiera que sea la definición que «vislumbre» o que se «vislumbra», todos coinciden en el punto convergente de establecer como acontecimiento transcendental el de haber llegado a la dirección de nuestros actos por el espíritu, de forma generalizada; tanto puede decirse por la espiritualidad. A ello tiende la filosofía, «ciencia de las ciencias», «saber del saber».

Desde las religiones, que acapararon esencia y consistencia del espíritu, explotándolo para su mercado durante tantos siglos, hasta Bakunin cuyo nombre tan sólo dice todo en la concepción extrema de la aceptación tanto continente como expansiva de ese universo interno en expansión; como en el externo del desenvolvimiento social que decimos, y queremos algunos, de razón. Cierto. Con choques y vaivenes, a trancas y a barrancas, el universo interno continúa en expansión. Pero, en suma, es expansión de iniciación; no de afirmación; cuánto menos regla de conducta generalizada, afincada en el fuero interno y por consecuencia y resultado en el externo del ser que en teoría es el «homo sapiens» y en práctica continúa siendo «homo faber».

El que podríamos catalogar de sexto sentido, el espiritual, de forma tenue se asienta. Tan tenue, que, si la coacción de la consciencia no interviene, los destellos, débiles destellos, se apagan al menor encontronazo con las impulsiones de la animalidad instintiva, gregaria, primordial: primitiva. La acción y el proceder de la inmensa mayoría se manifiesta de continuo en ese cauce primordial elemental, materialista; y asoman de tanto en tanto, aquí y allá atisbos de espiritualidad bajo forma de rudimentaria sensibilidad, que no resulta tal, en verdad, y sí sensibleria; sólo que en esos desiertos interiores que dan como resultado tangible los sociales, reverdecen, anuncio primaveral, oasis espirituales; y en esos oasis, que por ello lo son, manantiales del espíritu que al brotar con mayor o menor empuje son como un amago de que el desierto podrá un día convertirse en floreciente vergel. Es, en suma, el período bio-psiquico (en el que aparezca o aparece la superación del engranaje celular del que nace el fenómeno psíquico, y la superación de éste a su vez. Uno y otro siendo interdependientes), de transición; el pasaje, largo pasaje, que hemos aludido al comienzo. Pasaje de metamórfosis interna del ser... humano? No; del humanoide que se halla en estado de crisálida, en lo que al espíritu concierne, sin querer o sin poder salir de su crisalidad.

De ahí que continuemos desenvolviéndonos en desiertos inclementes, donde los escrúpulos son considerados como un estorbo; de las impulsiones instintivas de baja animalidad, adornados, tan sólo, con atuendo pseudo moral, que por ello asoma, florece y se extingue a flor de labios. Fingir es regla general, que se practica como un deber. Deber de fingir a falta de deber moral.

. . . . . .

Entremos en el tema con esta definición nuestra, clara y concreta: el hombre de hoy continúa siendo un animal humanoide. Continúa siendo un antropoide. «Homo-faber»; animal que aprendió por herencia y por imitación a fabricar, y no como en la escala zoológica oficialmente se le adjudica, «homo sapiens»; propiamente dicho, animal que piensa.

Es el animal que aprendió con desenvoltura a fabricar y con torpeza, si lo alcanza, a pensar. La ley de herencia no cuenta para nada aquí y no llegó más lejos puesto que no transmite el rudimento más íntimo del legajo del saber, la menor partícula de las conclusiones razonantes anteriores. Es un continuo volver a empezar, con las mismas variantes en la estructura cerebro-cardiacas; que se alzan o se ensanchan, se expansionan o se estancan, avanzan o se retrogradan, según sean los contingentes exteriores o la voluntad que posea. Se encuentra, como ya hemos dicho, en período de transición bio-psíquica. Período lento, de milenios. Con ejemplares que a través del tiempo despuntan, se asientan y a veces alcanzan espansión dilatada, interior y exterior, en la segunda fase, la del «homo sapiens» y el resto que se estancó en la primera: la del «homo faber» u «homo habilis» (humanoide hábil). En cada generación los mismos fulgores de cometas solitarios que siembran luz y la misma inmensidad de las tinieblas. Períodos intercalados hubo en los que prendieron los chispazos, produciendo campos de luz en el universo interno y por consecuencia en el exterior social; nebulosas fueron, como del universo físico en expansión, que la obscuridad persistente extinguió. Quedando, errantes siempre, partículas de luz que volverán a engendrar nuevas nebulosas empeñadas en invadir de luz el universo, granos desparramados en los espacios social y personal, que esperan germinación de nuevo, en una obscuridad deductiva menos intensa.

Analizando el transcurrir de este animal en su Historia, podemos constatar que desde el período neolítico, coincidiendo en algunos rincones de la Tierra con el inicio de su civilización urbana, civilización que fue y sigue siendo en la «convivencia» la del látigo, de la argolla y la mordaza, en su interior se estancó. Y ahí ni hubo ni hay evolución ni revoluciones. Todo lo que hizo fue, exteriormente, perfeccionar al hacer la suma de lo aprendido. Si acaso inventó la rueda por deducciones idólatras. Adorando la Luna y el Sol fabricó, en ofrenda, el pan en forma circular; y símbolos representativos en forma de rueda que, construidos en serie, por deducción tuvieron utilización práctica de indudable progreso. Progreso de guerra primero, de paz después. Es otra tónica sin variantes de la civilización del humanoide. Inventó, también, el paso de rosca, el tornillo. Pero se pasó de rosca y atornilló a los que protestaron o se insurgieron contra el látigo, la argolla y la mordaza. Copió la mecánica de la naturaleza y sus dispositivos funcionales en el reino animal, del cual no ha sabido o no ha querido desgajarse.

Siempre en el plano exterior, el progreso se realizó peldaño a peldaño dentro del mismo edificio; el de su civilización multimilenaria; se alzó materialmente, de forma global, pero no sobre sí mismo. Dejemos de lado si está o no en la fase biológica propiciatoria, según la polémica disquisitoria de los biólogos que se devanan los sesos para explicarnos el porqué de este marasmo del que el animal no acierta a salir. Lo tocante y visible es, según el desenvolvimiento cotidiano observado en una larga vida y en contacto continuo, a poco espíritu analítico que se tenga, que, en general la manada, el gran conglomerado del animal humanoide no sólo no busca salir de su estado primordial de ganado, obedeciendo y aún vanagloriándose de sus instintos de animal que sabe articular sonidos con los que saca al descubierto su mentecatez, sino que la tiranía de los instintos a la que nadie alude y todos la orillan, son guía y acicate a su acción, si acción se manifiesta, sea individual o masiva, de tropel o de bestia solitaria, de conglomerado social gregario, o bruto que se defiende sólo en su egoísmo instintivo, encerrado con agrado en la peor de las cárceles: la de su embrutecimiento.

El animal hombre no ha superado la mentalidad de su antepasado del neolítico; en el sentido global, insistimos. Se encuentra, como hemos ya dicho, empero, en el estadio de transición que se manifiesta en las mentes de avanzada evolutiva, ya por núcleos ya por individualidades con espíritu independiente, formando así la fuerza mental avanzada que quiere arrancar de su atasco al todo global encadenado en la animalidad. Fuerzas psicológicas, mentales, creando los acicates espirituales que se dieron en llamar ideas-fuerzas, buscan ya por convicción, ya por autosugestión de una misión noble y buena a cumplir en su paso por la vida, que el animal hombre coja y escoja el camino que en el fondo de su subconsciente duerme en el letargo de su indiferencia, desperezándolo si la voluntad moral le ayuda. Y así, las ideas-motores al despertarse propulsan la acción y ésta la realización. Es decir; toda realidad, como toda realización no se concibe sin la concepción íntima, sin la *pre-meditación*. Y el pensamiento se perfila en su cámara pensante. Que por la gimnasia mental provoca el anhelo de superación, de superarse de su animalidad.

De esta viga maestra en el edificio psicológico del humanoide sale la Consciencia. Y ésta genera *doctrinas*, según se define y tienen que ser, yendo en pos del destino, de su destino, de su norte, que en la Naturaleza descubrieron quienes, clarividentes, dejaron de lado la voluntad de poder o de placer y optaron por la voluntad moral. Es decir, ahogando o dejando en sus estrictos límites de vivencia y de supervivencia la llamada impulsiva de los instintos primarios elementales, escuchando siguiendo y superando la de la función cerebral, mental, pensante; siendo así los testamentarios y testimonios a un mismo tiempo de lo que el animal hombre en general debe seguir y conseguir, sin pedantería ni autosuficiencia, moneda ésta tan corriente hasta hoy en todo tiempo y lugar.

Con la consciencia y por el pensamiento surgieron y se fijaron las ideas que a su vez reforzaron y clarificaron las conciencias. De esta manera el humanoide buscó superar su condición animal, animado por la sensibilidad que descubre y la hace brotar al exterior. Saca sus materiales, pues, de la cantera emocional que unidas a las especulativas del intelecto la consciencia las criba como un cedazo. El Pensamiento florece. Desdoblado, da diferentes interpretaciones de sí mismo y a ello se llama filosofía. Con un apellido diferencial, creando cada fracción una familia; tanto como decir una manera diferente de pensar. Pero todas en conjunto van, o declaran ir, hacia un norte convergente que puede definirse con este dicho de Pablo Valery que lo apuntamos aquí como axioma: «Conducir los espíritus hacia el Espíritu».

De entre estas disciplinas (no os soliviante la palabra) mentales, se destaca la del pensamiento anarquista por su alta definición de la persona, lo que es y lo que debe ser; lo que tiene que ser. Como asimismo de la Sociedad que forma y en la cual se desenvuelve; para que el animal hombre alcance en realidad el estadio de «homo sapiens» y, aunque siga fabricando, deje el de «homo faber» y el de «homo habilis» y su mentalidad neolítica, superando sus impulsos instintivos con los mentales, dejándolos en sus linderos naturales, sin que sean, como ahora, estímulo a bajas acciones y retardataria mentalidad. Y que su habilidad se emplee para lo mejor y no más nunca para lo peor como tan corrientemente se utiliza. Dejar de ser animal que habla; más sinceramente dicho que emite sonidos articulados por automatismo, para ser hombre que piensa según la definición específica establecida con demasiada ligereza. Continuando esclavo de los instintos, de donde se descuelgan todas las eclavitudes, continúa la trayectoria rutinaria de la bestia, que el materialismo estimula hasta la degradación puesto que por comparación natural la gradación zoológica la sitúa encima cuando por su conducta intrínseca resulta inferior a su condición, digamos provisional, al resultar bestia electoral y explotante; explotante en conciencia y a conciencia: mala conciencia. Adquiriendo la conciencia, verdadera, de lo que es y representa en su justa significación el espiritualismo, la animalidad se deja atrás y el hombre, alcanzado, se presenta y actúa con sus atributos esenciales. Que son los mentales, en el noble sentido, por encima de los fisiológicos. Los espirituales que si los superó de su condición animal expresan la verdadera evolución biológica ya que asientan en el grado ascendente de superación y consciencia, que tan bien definiera Reclus: «El hombre es la naturaleza formando consciencia de sí misma.»

(Continuará.)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Evitar la pendiente

LA presente es castrista, y por ende comunista marxista. Así de claro y preciso. Para un Tierra y Libertad no sirve.

Castro fue un revolucionario sin principios socialistas, incluso adolece del lastre de una preparación escolástica. Fue esencialmente antibatistano y en la hora del triunfo le precisó definir una política para encabezar partido victorialista. Los comunistas cubanos no habían sido sus compañeros de ruta y los libertarios isleños, apenas. Observado el panorama, Castro escogió el comunismo que permite la idolatría y dejarle, a él, en ídolo que, como Gil Robles, Stalin o Franco, «nunca se equivoca».

Para mejor aguante de su trono, el ya dictador se deshizo de un revolucionario consecuente, Camilo Cienfuegos, y posiblemente de Che Guevara. Ha fusilado o podrido en los presidios a muchos compañeros nuestros, más o menos estorbables. Ha implantado en la Perla Antillana una dictadura como la machadista, y como todo buen sátrapa — rojo, amarillo, el tinte no importa — trata de convertir al pueblo en un gran hacinamiento de imbéciles.

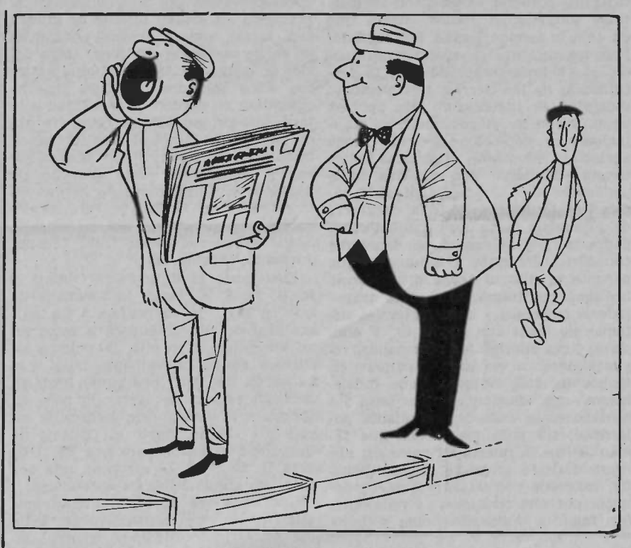
Castro, al servicio del comunismo autoritario mundial, quiere penetrar y extenderse en todos los países, preferentemente los indoamericanos, usando el estribillo de la infelicidad, del hambre de éstos. ¡El hambre! Al alemán hitlerizado pan le sobraba, pero no la dignidad de hombre libre. Al americano de tierras cálidas, desde La Habana se le promete un pan hipotético, y libertad en estribillo, sin convicción, arteramente, miserablemente. Liquidados los caciques sudamericanos, neutralizado el esfuerzo gigantesco de la maldad norteamericana que sea, el pan sería dosificado por el Estado comunista y la libertad ciudadana, proletaria, o lo que se quiera, quedaría ignorada y aun «renunciada» por los millones de infelices que con tantas dictaduras han perdido afán de ser libres.

Este es el panorama vivo de lo sucedido, de lo que sucede y de lo que sucedería. Mas la campaña «antiimperialista» es tan fuerte, atronadora y arrolladora, que ya tenemos jóvenes libertarios, anarquistas de tradición y cenetistas cuarentenarios, que doblan la cerviz ante la misma, ante el temor de ser calificados de «pro imperialistas» si oponen reparo a la condición «libertaria» de los grupos comunistas que se infiltran en Bolivia, en Venezuela y otros lugares para desarticular una tiranía e instaurar otra. ¿El pueblo, los pueblos? Si, para ellos la razón toda; para el directorio comunista internacional, ninguna. Cada totalitarismo ha sido coincidente con el otro: lo no fascista es comunista, lo anticomunista es fascista. Mientras tanto, las libertades relativas de los sistemas burgueso - democrático van desapareciendo, y la esclavitud roja o parda de los pueblos se va generalizando. Ningún remanso va a quedar dentro de poco en el mundo, para libertarios, liberales y demás gente de alto espíritu y mirada amplia y serena. Las dictaduras hitlerianas y stalinianas persisten y augean, y sumarse a una de ellas, aunque sea a título de la redención de pueblos famélicos y tiranizados, es hacer el juego a las potencias liberticidas, a los grandes enemigos de la anarquía, de la felicidad humana; es traicionar al ideal de máxima libertad que nos alienta.

No, la ponzoña castro-marxista no debe penetrar en nuestros medios, y si se tercia nos opondremos férreamente a la pútrida ola. La A. I. T., el anarcosindicalismo tienen recurso moral suficiente, ideas claras, inequívocas, que pueden servir para levantar moral, económica y libertariamente a los pueblos hundidos; y principios para desarticular, desintoxicar y enderezar a los pueblos-masa, pegados, carnerizados y odiosamente embrutecidos a pesar de los humos de civilización de que — U. R. S. S., Pekín, EE. UU. — hacen gala.

Nunca en nuestros medios han cuajado las medias tintas, siempre hemos sido gente de suma franqueza. Y no será ahora que el anarquismo tanta defensa necesita que resultemos tolerantes con la deformación de nuestro estamento libertario. Ni políticos ni castristas: ¡bakuninistas!, en el sentido impersonal del vocablo.

Juan FERRER



1º *¡España! ¡Todos los problemas resueltos!*
2º *Y los presos, ¿están sueltos?*
3º *Y a la cárcel... vueltos.*

DISCOS

EN nuestra mocedad andaban por Barcelona unos carritos distribuidores de «café Debray», y poca memoria tendrá quien, sesentón, no los recuerde. Hoy un muchacho Debray ha ido a Bolivia a por café, quiero suponer con sus defensores, puesto que ese Debray nuevo y sin carrito está preso y en peligro en tierras bolivianas.

Si nuestro voto ha de valer, ahí va para que a Debray lo liberen ahora mismo. Si fue para ejercer la noble tarea de periodista, que ya en la calle le proporcionen papel y bolígrafo, y se vaya a recoger sucedidos en lugar menos dañoso. Pero si anduvo entre breñas para hostigar a una dictadura llevando proyecto de otra en el macuto, que lo liberen asimismo, toda vez que ha perdido la partida. También un gobierno criollo, por hosco que sea, tiene que pensar alguna vez en humanismos.

Hasta aquí las disquisiciones, y en adelante la extensión del drama. Hay otros detenidos junto a Debray, de los que escasísima gente se preocupa. A lo sumo, se mienta a dos periodistas más, igualmente europeos. De los nativos apresados, ni un solo rumor, pronunciado o leve. Podría Barrientos fusilarlos, y nadie se daría cuenta. ¡Vaya cuento! Se levanta una campaña, se emite una consigna, se parcializa el caso, y en andas del diario, de la radio o de la «tele» introdúcese en el último rincón del mundo la verdad fabricada, la noticia totalitaria, la justicia calculada, mínima, que ignora 19 víctimas para salvar a una sola.

Cierto que Debray es inteligente, probo, humanista y generoso. No lo conocemos, pero es agradable que así sea. Pero ¡y sus compañeros! ¿Hay que dejarlos fusilar porque su intelecto no ofrece realce? Equivocados o no, comunistas o no, ¿no podrían haber sido sorprendidos en el monte con ganas de ayudar a su país, mediante manguera o llamas?

Hace unos años tuvimos el caso Pecunia, Batoux, Ferry, Christie, muchachos también universitarios e idealistas. Cayeron en las redes de Franco y la prensa, la radio y la «tele» internacionales no metieron escándalo. ¿No valían la pena? Alguien silenciosamente logró que los tres primeros muchachos regresaran a sus casas francesas, pero de Christie no hay cristo que se acuerde. Y no obstante, se pudre en un presidio de España.

A pesar de ser universitario, tener madre, e ideas humanistas. Y de ser libertario, y tal vez por ello...

DISCOBOLO

Cultura y libertad. HAY QUE MATAR A DIOS

por J. SEVILLA

El único Dios, el verdadero, el fuerte, es el Dios de las ideas. — A. de Vigny.

SENTADO en un rincón de una sala de conferencias, aislado como un leproso, como un ser raro, con apariencias de un Dios o de un loco, un hombre, — todo un hombre —, mascullaba en voz baja y machaconamente cinco palabras, ahogadas al final con un fuerte respiro desahogando así su pecho: *¡Hay que matar a Dios!*

Indagué después por saber quien era, y supe, que aquel hombre era español, profesor de la Universidad de Madrid y exiliado, y hablando con él de aquellas palabras suyas pronunciadas a media voz, me manifestó, *ser una parte del universo, inevitable y necesaria, y que éste (el universo), se hubiera pasado muy bien evitándose dioses innecesarios.*

Me viene a mientes este recuerdo, — eco lejano de mi paso por tierras argelinas, — el haber leído un artículo del argentino Jorge Luis Borges, titulado: «Historia de los ecos de un nombre»; en el que Borges detiene el tiempo captándolo en la vida conforme se ha ido oyendo e impregnando en el hombre el nombre de Dios, presentándolo como método psicológico o fenomenalógico propios de un querer, en el que ha intervenido la voluntad dejándose hacer en el hombre en formas de pasión, de justicia, de adversidad.

Puede ser aleccionador el hecho, de que un nombre transmitido de siglo en siglo, de eco en eco hasta nuestros días y que haya producido tanta filosofía, enemistado tantas razas y pueblos, cometido los más atroces desafueros y suplicios, las más encarnizadas guerras y las más monstruosas de las esclavitudes del hombre y de su ignorancia, toda esa obra de la palabra Dios: «Yo»; el único, si no hubiera sido debido a la opacidad del hombre que no supo — ni sabe — intuir, darse cuenta de lo que ese eco envuelve, y sin apearse del borrico de la tradición y las costumbres, marcha a la deriva de toda conciencia y consciencia, de toda sensación, de la percepción y el juicio.

Pero, encuentro más aleccionador, más profundo, atrevido y hasta profético, — permítaseme la frase, — con más fondo extremecedor que el anuncio de un cataclismo o la peste para poner en guardia la humanidad, aquél ¡hay que matar a Dios!, de aquél otro hombre solitario que, en el rincón de una sala de conferencias mascullaba esas frases salidas de su profundo razonamiento. Era una lección del instante que vivía. Filosofía del instante para intuir la voluntad del querer, cambiando los capítulos del «Exodo» de Moisés, por un: *no saber quien es, ni que es, porque no es un que ni es un quién*, que dijo Juan Scoto. (1).

Es evidente que en el marco de las

realidades, cuando recorremos el camino habitualmente, pensamos que el camino, es siempre el mismo, sin hacer un esfuerzo de querer que este no sea el mismo siempre.

Desde Moisés, — el pastor de ovejas, autor y protagonista del «Exodo» — la humana condición ha sumido su volutad a una creencia abstracta, a un *yo soy quien soy*; desdeñando toda aportación cargada de experiencias, de razonamientos y de expansión, de la filosofía de la acción, de la inteligencia y de la comprensión. El propio Moisés, en uno de los capítulos de su «Exodo», al preguntarle al Señor cual era su nombre, y aquel le dijo *Soy el que soy*, nos induce a reflexionar, a buscar la relación que esas cuatro palabras encierran para llegar a la síntesis de, el no ser nada, porque no sabe quien es.

Con razón dice Borges, que... «Moisés preguntó al Señor cual era su nombre, no tratándose de una curiosidad de orden filológico, sino de averiguar quien era». La contestación a Moisés, la da Erigena en el siglo IX, al escribir que, *Dios no sabe quien es ni que es.*

(1) Juan Scoto, filósofo irlandés del siglo IX, llamado Erigena.

Al descubrir Scoto en la Edad Media, al hombre como ser que quiere, pensó de Dios lo que piensa del hombre; es decir, que el bien que dicen que él realiza es producto de su querer y no de la ley. En San Juan de la Cruz, se habla, — como nos dice Abad Carretero, *de una progresión hacia un infinito que se oculta, pero que se aproxima.*

Estas dos objetividades se complementan y caminan paralelas a un mismo fin. La primera, en que el hombre quiera hacer bien deshaciéndose de prejuicios dogmáticos y tradiciones sin temor ni preocupación de malhadarse, rechazando ese eco que a la postre es, confusión moralizante de inmoralizar la ley y las costumbres; de confundir y retener; de atemorizar y espantar. La segunda, ese infinito oculto, que se abrió ya, que no oculta nada pero que el hombre se obstina aún en mantenerlo con tinieblas teosóficas y teológicas; esa limitación o plazo que el hombre se impuso para frenar sus instintos, ha tocado a su fin. ¿Qué falta para terminar la obra, para que ésta alcance la perfección? ¡Matar a Dios! ¿Y cómo matarlo si no es materia, si no se puede llegar a él? Pero, ¿No se ha dicho ya que afirmar la palabra Dios es una antología, y el creerlo una auto-sugestión? Pues, a matar esa auto-sugestión y la duda, el dudar en él, en si existe o no.

Podemos decir aquí aquel pensamiento de Schopenhauer, dado a pensarlo con buen tino: «Todo el que mata quiere la vida; sólo se queja de las condiciones en que se le ofrece. No renuncia, pues, a la voluntad de vivir, sino únicamente a la vida, de la cual destruye en su persona y en la de otro uno de los fenómenos transitorios.»

Hay que matar esa transitoriedad, esa duda, la duda en que se mantuvo Renan toda su vida, la que no tuvo Nietzsche para matarlo él; ni el gran Laplace para negarlo delante de Napoleón. La que no conoció Schopenhauer para decir que «El mundo era su representación»; Scoto, para no conocerlo, de Holbach y Diderot, para crear la doctrina de los ateístas.

En el siglo XIV, Guillaume de Occan trazó la línea entre la verdad de razón y la verdad de creencia, olvidando que, entre las dos, existe otra verdad, la de la duda. La verdad de razón fue la que hizo que Renan du-

(Sigue en la pág. 2.)

Retazos. SER GOBERNADO

«*Ser gobernado,* es estar guardado a vista, inspeccionado, espiado, dirigido, legislado, reglamentado, acorralado, adoctrinado, predicado, controlado, conjeturado, apreciado, censurado, impuesto, por seres que no tienen ni título, ni ciencia, ni virtud...

Ser gobernado, es estar, a cada operación, a cada transacción, a cada movimiento, notado, registrado, patentado, licenciado, autorizado, apostillado, amonestado, impedido, reformado, enderezado, corregido.

Es bajo el pretexto de utilidad pública, y en nombre del interés general, estar puesto a contribución, ejercitado, desollado, explotado, monopolizado, concusionado, estrujado, mistificado, robado.

Luego, a la menor resistencia, a la primera palabra de queja, reprimido, multado, vilipendiado, vejado, cercado, maltratado, aporreado, desarmado, agarrotado, encarcelado, fusilado, ametrallado, juzgado, condenado, deportado, sacrificado, vendido, traicionado, y para colmo, burlado, manteado, ultrajado, deshonrado.

¡He ahí el gobierno, he ahí su justicia, he ahí su moral!

¡Y decir que hay entre nosotros demócratas que pretenden que el gobierno tiene algo bueno, socialistas que sostienen, en nombre de la Libertad, de la Igualdad y de la Fraternidad esta ignominia; proletarios que ponen su candidatura a la presidencia de la República! ¡Hipocresía!...»

J. PROUDHON

(Del libro: «Idée générale de la Révolution au XIXe siècle»)

(Traducción de JUAN).

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA REBELION INDO-AMERICANA

LA detención, en Bolivia, del joven universitario francés Régis Devray, virilmente enfrentado contra la brutal explotación y la tiranía de que vienen siendo objeto los obreros del país, ha brindado ocasión para fijar la atención en el despotismo imperante en una serie de países sudamericanos, cuyos gobernantes puede decirse ofician de lacayos de la plutocracia norteamericana: Guatemala, Nicaragua, Colombia, Ecuador, Perú, Bolivia, tienen un denso historial de luchas por la hegemonía política. Argucias de la peor especie, zancadillas de unos, para derribar de los sitiales del Poder a los encumbrados. ¡Y todos en plan de medrar a espaldas de la miseria, de una existencia, casi de esclavos, que hacen los productores!

En connivencia con la Iglesia, propiciando la sumisión, estabilizando el analfabetismo, la casta de los «señores», de los detentadores de la riqueza, con el apoyo financiero de los multimillonarios yanquis, como se hace con el limón, así puede decirse que se ha hecho, con los obreros. explotándoles, exprimiendo sus energías, agotándoles y pagándoles sueldos irrisorios. Y cuando ya hartos de sufrir, han pedido un trato más humano, la respuesta ha sido el trato más salvaje, la represión más brutal. Regueros de sangre proletaria han humedecido la tierra en diversos países de la América latina.

Generaciones tras otras de ignorancia, de pauperismo, de rudo penar para mal comer, para vivir en la indigencia, han sedimentado en las conciencias el anhelo de cambiar de vida; el poder llevar una existencia menos penosa, menos triste. Crédulos, con un fondo de bondad, han escuchado y escuchan a todo aquel que, con bellas expresiones, en lenguaje fogoso, les habla de libertad, de justicia. ¡Qué saben, la mayoría, de partidos y de tendencias políticas! ¡Ellos reivindican algo esencial, vital: el derecho a vivir como deben vivir las personas!

Si el lema «¡Proletarios del mundo unios!» resultara de un valor efectivo es evidente que ya el problema social estaría dilucidado. Y si algo se conservara de lo que significa, por poco que fuera, se les daría una mano a esas masas de infelices, que, como pueden y con quien pueden, se esfuerzan en romper el yugo de la infame opresión que sobre ellos se ejerce de una a otra generación.

UNA INJUSTIFICABLE TRAYECTORIA

Ya en el orden físico, bien en el mundo de las ideas, nos place otear el horizonte, siempre la mirada al más allá, sin artificiales limitaciones, sin cortapisas, rehuyendo aquello que pueda ser, o hasta parecer, coto cerrado. Estrecho nos viene todo dogmatismo, sea cual fuere su denominativo, el matiz que se le pretenda dar. Importa puntualizarlo porque no faltan quienes, blasonando de concepciones *realistas, ultramodernas,* e incluso *iconoclastas,* pretenden dar lecciones a quienes de ellos no las necesitan. Máxime cuando tales *lecciones* son bastante más vulnerables que la parte que dicen tenía Aquiles de vulnerable, o sea el talón...

Pese a que de ello se ha hablado con reiterada insistencia, por ser, por así decir, piedra angular de nuestra acción proselitista, parece que algunos que *deberían saberlo y tenerlo en cuenta,* hayan olvidado que, al igual que el agua es incompatible con el fuego, también lo es el criterio autoritario, la imposición de tipo estatal, con el sentimiento de la libertad. Y ya no es solamente el matiz doctrinal, las apreciaciones teóricas las que ponen bien de relieve la diferencia, el antagonismo libertad-autoridad, son los hechos que lo evidencian de un modo harto elocuente.

En las primeras fases de la revolución rusa, había supuestos libertarios que consideraron un deber aportar su apoyo al bolchevismo. Exponían una serie de argumentos pretendiendo justificar su conducta. Pasó el tiempo y los acontecimientos fueron demostrando lo que se podía esperar del régimen comunista: persecuciones, encarcelamientos, «purgas», asesinatos. Todo lo que se oponía al criterio dictatorial, absolutista, de Partido, personificado en la camarilla encaramada en el Poder, era aniquilado. Los amos de la situación tenían en cuenta y obraban según aquel precepto que algunos adjudican a Maquiavelo: «¡Cuando se posee la fuerza, no hace falta dar razones!» Y la autoridad, brutal, arrolladora, se impuso. Se ha impuesto por doquier donde el comunismo ha predominado y predomina.

De los métodos empleados por la dictadura castrista en Cuba se ha hablado y no poco. Elementos que al iniciarse la revolución, con ideología libertaria, se jugaron la vida por ver instaurarse en el país una era de libertad, de justicia, de equidad social, pagaron bien caro el no haberse doblado a la voluntad dictatorial de Fidel Castro y sus allegados. Y no vale pretender justificar, con endebles argumentos, la opresión dictatorial en Cuba, cuando es bien sabido que los procedimientos son parecidos en todas partes donde el sistema comunista impera, ya sea en Rusia, en Yugoeslavia, en la China, o en Cuba.

Creemos está fuera de duda la incompatibilidad existente entre comunismo y anarquismo. Ahí no cabe más que plantear el dilema terminante: o se es anarquista, o comunista. No caben mezcolanzas entre dos cosas fundamentalmente antagónicas.

Tampoco estimamos pueda dar resultado una colaboración de comunistas y libertarios, sean de una parte o de otra, en lo de crear cierta especie de plataforma de actuación conjunta. La experiencia ha de servir para algo. Y los efectos de actuaciones conjuntas entre totalitarios y libertarios se notaron bien en la etapa del 1936. Es sabido que fueron perniciosos. Jóvenes, o no jóvenes; compañeros de allende y de aquende el Atlántico, harían bien si lo tuvieran en cuenta. Se ha dicho que rectificar es de sabios. Es aconsejable el rectificar aquello que, mírese como se quiera, no es más que una mala trayectoria, y, por lo tanto, injustificable desde el punto de vista ácrata.

ETICA Y ESTETICA DE JOSEPH ISHILL

Cuando el año pasado recibimos la noticia del fallecimiento de Ishill, pese a que su avanzada edad, cerca de los ochenta años, no ofrecía la suposición de que pudiera vivir muchos años más, tuvimos la pena de considerar el haber perdido para siempre un hombre, un idealista de vital ejemplaridad, como los hay pocos. De vez en cuando nos llegaban noticias de su vida, unida a la de su compañera, poetisa de una sensibilidad toda pureza y exquisitez, sumida, por el infortunio de ser ciega, en su mundo interior, y animada por el apoyo de un hombre de espíritu romántico y también poseedor de una refinada sensibilidad, que plasmaba en su trabajo de impresor, acertando a unir la calidad de los textos que imprimía, de los libros escogidos, con el buen gusto, con la maravilla del arte en que eran presentados. Su labor de artesano, laborando sin otra ayuda que la de su compañera, le granjeó la simpatía y la admiración, ya no solamente de quienes, en tanto que anarquistas, participaban de su ideal, sino incluso de otros muchos que, sin ser libertarios, estimaban su meritorio trabajo y conocían su bondad, su nobleza de sentimientos.

Buen acierto el de la revista «Cenit», en su último número, al ofrecernos una selección de la correspondencia de Ishill. Hemos podido leer cartas de Rocker, de Alexander Berkman, Edward Carpenter, Havelok Ellis, Fabbri y Elie Faure, entre otros. Cartas rebosando afecto, admiración hacia el buen artesano de la Prensa de la Oropéndola (The Oriole Press) que había nacido en Rumanía y que falleció en los Estados Unidos.

Nuestro compañero Vladimiro Muñoz, alerta, culto, con fervor por los libros y textos selectos, es de los que mayormente se ha esforzado en dar a conocer en lengua castellana, la personalidad ética y estética de Joseph Ishill. Con satisfacción nos enteramos que, preparado por el amigo Muñoz, los compañeros de «Tierra y Libertad», de Méjico, van a editar un libro que llevará por título «Correspondencia selecta de Joseph Ishill». Ello nos permitirá leer y releer opiniones juiciosas y cariñosas a la par en torno a un anarquista, culto entre los cultos, y que, amando la Belleza, con sus manos de hombre bueno y laborioso, en años de trabajo minucioso, ha dejado para la posteridad como una estela de libros, seleccionados de entre los mejores autores, y presentados con un buen gusto excepcional.

Obras de FELIPE ALAIZ

EL pensamiento anarquista actualmente sufre un colapso por falta de escritores de raíz. Hay tal vez coincidencia de sentir y de expresión con intelectuales de envergadura sin que estos elementos — por lo demás apreciadísimos — se inclinen por nuestro movimiento específico. La producción de estos sabios es interesante, pero cumple una misión paralela — sólo paralela — a la nuestra, que es la del anarquismo definido.

Los grandes hombres de nuestra escuela han casi todos desaparecido, dejando su grandiosa herencia intelectual para que la utilicemos a nuestra guisa. Menos altisonante, pero tan veridica, la obra del compañero Felipe Alaiz puede codearse por acierto y mérito con la de nuestros grandes pensadores, y sin embargo la mantenemos dispersa, escondida, inaprovechada. Con la adición de que la obra de Alaiz es maciza en substancia y pensamiento. Es Alaiz, de los que mejor se han expresado contra el prejuicio estatal; de los que con más acierto y talento han interpretado el sentido libertario de los pueblos, particularmente rurales; de los que con más agudeza y exactitud han demostrado la inutilidad y la perniciosidad de la política y de los políticos.

El estilo de Alaiz ha sido en toda ocasión brillante y jugoso y sus argumentos — destilando siempre fervor libertario — macizos y concluyentes.

Como escritor hay que contarlo entre los más recios y estilizados de la época. Su relación siempre agrada incluso en los temas que en manos de otros resultarían banales.

Quiérese decir, compañeros, que Felipe Alaiz dejó tras de sí no sólo un montón de anécdotas más o menos divertidas, sino una obra copiosa y caudal valedera para revalorizar la literatura anarquista. A Ricardo Mella, recio escritor, ya se le conoce poco y a Felipe Alaiz, tan interesante y profundo como Mella, por la dispersión de su obra pronto se le conocerá menos.

Apremia entonces que los compañeros en general se desesperecen y estimulen la difusión de «Quinet» y «Tipos españoles».

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluido, 19 F.

Giros y pedidos a Roque LLOP
24, rue Ste.-Marthe, Paris, (X)
C.C.P. 13507 56 Paris

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

«Son alrededor de 4 millones los españoles afectados por la subalimentación, el analfabetismo, hacinados en hogares insuficientes».

(«*Ya*» de Madrid, 22 mayo 1967)

3428
B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

8 JUIN 1967
NUMERO 457
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

SUCCES ET DEFAITES

« La commission... se félicite du large succès de la grève du 17 mai, riposte des travailleurs à la pratique des pouvoirs spéciaux en matière économique et sociale. »

« La grève du 17 mai..., par son ampleur et son sérieux, traduit la volonté des travailleurs de ne pas laisser porter atteinte aux droits acquis... »

Nous avons glané pour vous, à travers la prose syndicaliste-réformiste, ces quelques réflexions relatives à cette fameuse grève générale qui relevait plus du folklore que de l'action ouvrière.

Mais qu'on ne veuille pas nous faire dire ce que nous n'avons pas dit. C'est vrai que les travailleurs ont voulu que cette grève soit une riposte aux pouvoirs spéciaux en matière économique et sociale, comme il est vrai que les dirigeants syndicaux des diverses centrales qui ont patronné cette grève ont, encore une fois, trahi la cause de la classe ouvrière. D'ailleurs, le fait d'encenser les travailleurs en parlant de succès de riposte, de volonté, de sérieux alors qu'ils avouent que les pouvoirs spéciaux ont été néanmoins votés par l'Assemblée nationale les situe bien dans le cadre de l'hypocrisie et de la démagogie.

Nous devons avoir le courage de reconnaître que cette grève générale restée sans lendemain est une défaite pour la classe ouvrière. Elle l'est d'autant plus que ces mêmes dirigeants, abandonnant la force et les moyens propres au syndicalisme, en viennent à demander que l'action se manifeste maintenant par voie de télégrammes adressés au ministre de l'Economie et des Finances et autres chargés du fonctionnement de l'Etat.

La C. N. T. veut bien adresser un télégramme, mais il aura une autre destination et un autre caractère. C'est vers les victimes de la répression de la grève du bâtiment, le 16 juin, à la Guadeloupe, que nous voulons faire parvenir toute l'expression de nos sentiments anarcho - syndicalistes. Nous considérons que le maire de Pointe-à-Pitre surtout étant communiste, n'avait pas à prêcher le calme quand il était lui-même entouré de C. R. S... Un vrai communiste, un communiste libertaire aurait certainement adopté un comportement très différent en commençant par se placer du côté des exploités; mais revenons en France. Parallèlement à l'augmentation du chômage et du malaise ouvrier, le gouvernement va nous doter de nouvelles augmentations dont les plus flagrantes seront celles du gaz-électricité et des transports en commun. « l'Aurore » du 29 mai disait à ce sujet que les nouvelles majorations décidées seront — légitimement — mal accueillies par des millions d'usagers... Oui, le moins qu'on puisse dire c'est que le mécontentement est légitime car en réalité les usagers des transports en commun ce sont en grande partie les travailleurs qui se rendent à l'usine ou à l'atelier; ces mêmes travailleurs à qui on a demandé successivement de retrousser les manches, de s'intégrer aux plans d'austérité et de participer aux investissements dans l'entreprise.

C'est cela le brillant succès du syndicalisme français ?

Pour nous, c'est là le succès présent et combien éphémère des forces capitalistes et bourgeoises mais le dernier mot reste néanmoins aux classes laborieuses.

Nous essuirons encore des défaites, nous connaîtrons des trahisons mais dans toutes ces difficultés se forgera la force et la volonté des travailleurs; force et volonté de vaincre l'adversité, l'injustice et la dégradation morale. Engagés dans cette voie, nous pourrons alors parler de succès car nous nous acheminerons vers l'égalité économique et sociale, vers la satisfaction des besoins de chacun. C'est le but que s'est fixé la C. N. T. et elle y parviendra.

NON A L'INTEGRATION ETATISTE

LA « LEGALISATION DU SYNDICALISME »

EN même temps que se développait le capitalisme moderne mettant à profit les immenses possibilités d'exploitation amenées par la croissance du machinisme, le mouvement ouvrier naissant s'organisait. La propagande socialiste révolutionnaire trouvait d'autant plus d'écho que les conditions de travail étaient particulièrement inhumaines. Le syndicalisme se présenta d'abord comme une association d'entraide et de défense passive née de difficultés communes. La première internationale ouvrière d'envergure, l'Association Internationale des Travailleurs, apporta au mouvement ouvrier naissant une idée-force nouvelle : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » Cette définition renferme d'abord la notion d'une communauté de conditions de vie et d'intérêts, la notion exacte de classe sociale. Si les travailleurs ne doivent attendre que d'eux-mêmes l'émancipation à laquelle ils aspirent c'est qu'ils forment un groupe social dont les intérêts sont en contradiction permanente avec ceux des classes dominantes dont le pouvoir politique est issu et des classes intermédiaires qui servent encore d'appui au pouvoir bourgeois : les voies de l'émancipation passent par l'organisation interne de leur communauté en tant que classe sociale et à l'exclusion de toute collaboration durable avec les autres classes ou avec le gouvernement. Cette définition suppose également que l'émancipation des classes laborieuses ne doit pas résulter d'une accomodation du système politico-économique existant, ce qui nécessiterait la collaboration d'au moins une fraction des classes dominantes, mais ne peut se faire pleinement qu'à partir d'un véritable bouleversement de ce système. Enfin, l'organisation autonome de la classe ouvrière rejette par définition toute structure interne calquée sur les structures gouvernementales et bourgeoises, c'est-à-dire hiérarchisée, qui nécessiterait de faire appel à un certain professionnalisme de la politique qui est le propre des classes aisées. C'est dans le monde du travail lui-même que le mouvement ouvrier doit recruter ses cadres bénévoles.

La fondation de la première Internationale c'est aussi, bien sûr, l'expression de la prise de conscience d'une exploitation universelle à laquelle doit répondre nécessairement l'organisation mondiale des exploités. C'est l'internationalisation de la notion de classe sociale et, par là même, l'affirmation que l'élément qui se trouve à la base de cette notion réside dans la structure des rapports de production qui, sous des formes à peine diversifiées, caractérise la totalité des systèmes économiques, ceux des Etats les moins développés étant subordonnés et déterminés par ceux des pays les plus industrialisés.

Mais l'idée directrice, essentielle et relativement nouvelle, des premiers internationalistes demeure dans l'affirmation de l'autonomie de la classe ouvrière, de la casse salariale, vis-à-vis des autres groupes sociaux dont elle n'a rien à attendre et vis-à-vis de l'Etat qui, par définition, est le défenseur des intérêts des classes privilégiées parmi lesquelles il recrute ses agents d'exécution. Il ne faut se méprendre sur cette notion d'autonomie qui ne signifie absolument pas que la classe des exploités doit rechercher les voies de son émancipation uniquement dans les formes de pression visant à obtenir l'amélioration des conditions de travail. Jusqu'à l'affirmation de cette autonomie, le travailleur était disloqué en deux entités, l'une économique, le producteur défendant sa pitance sur le lieu de travail, l'autre, politique, l'électeur confiant ses intérêts aux partis bourgeois ou aux professionnels de la politique se déclarant dans le camp des classes laborieuses. L'autonomie de la classe des salariés signifie qu'à présent le travailleur entend lutter, par ses propres moyens de classe, sur les deux plans, ou plutôt sur un plan unique qui est celui de la transformation révolutionnaire de la société, transformation qui nécessite conjointement, du fait de la structure même de la société capitaliste, un bouleversement économique entraînant le bouleversement des formes politiques directement issues de l'organisation économique. Par autonomie de la classe des exploités il faut donc entendre une organisation de lutte faisant appel, dans son essence et dans ses buts, aux seules ressources, d'ailleurs prodigieuses d'un certain point de vue, de cette classe et ayant pour objectif une refonte globale, économique et par conséquent politique des structures de la société actuelle.

Mais cette prise de conscience « globale » alarma au plus haut point les classes privilégiées. Tant que le syndicalisme se bornait à n'être qu'un moyen d'entraide collective entre les travailleurs, la bourgeoisie laissait faire. Il ne s'agissait, en somme, que d'une variante de la charité chrétienne : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Mais les révolutionnaires matérialistes pensèrent bien vite : « Aide-toi, car il n'y a au ciel personne pour t'aider. » Lorsque le syndicalisme, d'arme défensive s'exerçant passivement dans le cadre du système capitaliste, se transforma progressivement en une arme offensive se fixant pour but de détruire le système capitaliste sans chercher à l'améliorer puisque, par nature, il n'était pas améliorable, la bourgeoisie se mit à trembler devant cette force sociale qu'elle avait fait naître et qui se proposait d'abolir l'ordre existant et tous les privilèges qui en résultaient. L'entrée des anarchistes dans les syndicats avait insufflé à ces derniers une vie nouvelle à l'aube du vingtième siècle en élargissant leur programme jusqu'à la conquête d'un monde nouveau et en apportant, sur le plan tactique, un certain nombre de méthodes d'action directe. Avec le syndicalisme révolutionnaire prenait naissance une véritable guerre de classe se fixant pour objectif l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme et la destruction violente des structures capitalistes. Il ne s'agissait plus d'améliorer le sort de la classe ouvrière mais, pour cette dernière, de se lancer à la conquête révolutionnaire, par tous les moyens possibles et à l'exclusion de toute compromission avec la légalité bourgeoise, des moyens de production. La grève risquait de ne plus être seulement une protestation, un refus, mais bien davantage, par l'occupation des usines, un acte positif et offensif d'appropriation collective des moyens de production.

A la montée du syndicalisme révolutionnaire, les classes possédantes ne pouvaient répondre que par deux moyens : ou bien une saignée brutale du mouvement ouvrier qui priverait pour un temps ce dernier de ses militants les plus actifs, ou bien une neutralisation des forces prolétariennes par l'incorporation des organisations ouvrières dans la structure légale du capitalisme. L'intervention militaire violente risquait d'intensifier la volonté de lutte du prolétariat, de lui attirer les sympathies d'une large fraction des classes moyennes et, surtout, de désorganiser la production elle-même comme au lendemain de la Commune de 1871 par une expulsion du processus de production d'un bon nombre d'auvriers spécialisés. La méthode pacifique d'intégration fut donc choisie (ce qui n'empêchera pas un recours aux moyens violents pour éliminer les derniers réfractaires, hostiles à la guerre, pendant le premier conflit mondial).

Pour neutraliser le syndicalisme, il fallait en faire une institution légale. Le principe est simple : si le syndicalisme devient une institution légale, reconnue en droit comme en fait, il doit s'exercer dans le cadre de la société bourgeoise elle-même et ne peut utiliser d'autres moyens que ceux existants dans la société bourgeoise; ces moyens, issus du capitalisme, étant, par essence, appropriés à la défense et à la conservation des structures capitalistes et des privilèges néo-bourgeois, ne peuvent remettre en cause ces structures et ces privilèges et condamnent le syndicalisme à n'être plus qu'un instrument aux mains des classes dirigeantes. La « légalisation » du syndicalisme en fait d'ailleurs le champ d'une carrière ouverte aux représentants des classes privilégiées qui n'auront aucun mal à s'y imposer grâce à l'avantage dont ils disposent de par les moyens d'instruction qui leur ont été donnés et de par leur situation financière qui leur permet d'être des professionnels de la politique ou du syndicalisme.

Le syndicalisme, né d'une volonté de remise en cause globale de la société capitaliste, ne peut se développer et atteindre ses objectifs que s'il refuse toute forme d'intégration dans les structures capitalistes. Les travailleurs ont crié victoire lorsque le gouvernement, représentant les intérêts des classes privilégiées, a cessé de considérer le syndicalisme comme un ensemble d'organisations ouvrières plus ou moins illicites pour en faire une institution légale prenant place à côté des institutions bourgeoises. Il s'agissait en réalité de la condamnation du syndicalisme, de son enterrement grandiose. En tant qu'expression légale à l'intérieur d'un système bourgeois, le syndicalisme ne pouvait devenir lui-même qu'une expression bourgeoise servant les intérêts des classes dominantes, à l'insu sans doute de la plupart des militants de base, et non plus l'expression du prolétariat en lutte pour son émancipation définitive.

Faire du syndicalisme une institution légale, c'est placer le travailleur sous la « protection » du gouvernement bourgeois et de la justice bourgeoise. Il ne lui appartient plus désormais de se faire justice lui-même comme il en avait décidé avec clairvoyance en affirmant que l'émancipation des travailleurs ne saurait être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes. Dans cette optique le capitalisme s'est doté d'organes de justice économique théoriquement chargés d'étudier avec impartialité les différends survenus entre patrons et salariés, entre exploiteurs et exploités. Comme tous les postes de responsabilité, la direction de ces organismes n'est bien entendu accessible dans la pratique qu'aux individus émanant des classes privilégiées. Le patronat possédant par ailleurs, outre une certaine affinité avec les représentants de la justice, des arguments sonnants et trébuchants susceptibles d'acheter la meilleure des consciences, surtout s'il s'agit d'une conscience bourgeoise à bon marché, il est clair que les organismes officiels de justice économique sont en fait au service de la finance de grande, moyenne ou petite envergure. D'ailleurs, le salarié modeste se trouve souvent en état d'infériorité, de par son origine et les moyens intellectuels dont il dispose, devant le patron. Et, bien entendu, ce sont les travailleurs les plus vulnérables de ce point de vue qui sont l'objet de la pire exploitation.

La « légalisation » du syndicalisme ne correspond pas seulement à une réaction bourgeoise d'intégration devant un danger naissant. Elle correspond à un état de faits : placé devant la poussée organisationnelle des classes laborieuses et compte tenu de l'importance numérique de ces classes, l'Etat bourgeois ne pouvait, quelle que soit sa réaction, nier purement et simplement le réel. Le syndicalisme était un mouvement agissant qui *s'imposait*. Les réformes sociales ne viennent jamais comme la réalisation d'une intention humanitaire du gouvernement capitaliste se penchant sur le sort des masses laborieuses. Elles viennent seulement ratifier un état de fait existant. Le droit de grève n'a pas été accordé dans le vide : il le fut seulement lorsqu'il était devenu impossible de nier l'importance et l'intensité atteinte par les arrêts de travail, non seulement pour le gouvernement lui-même mais encore, et surtout, pour l'opinion publique, pour la masse qui suit et qui n'agit pas... et qui peut être d'autant plus dangereuse et réactionnaire. Mais justement, dans la mesure où le syndicalisme représentait une force réelle, qui s'imposait d'elle-même, elle pouvait suivre son chemin. Reconnue en tant que force sociale en action par l'Etat bourgeois il ne lui appartenait pas pour autant de reconnaître comme un interlocuteur valable l'Etat bourgeois dont il poursuivait, dans les faits, la destruction. Cela ne signifiait pas d'ailleurs le renoncement aux possibilités de propagande nées de cette reconnaissance légale en ce qui concerne notamment les facilités de diffusion de la pensée écrite.

La « légalisation » du syndicalisme permet à l'Etat bourgeois à la fois d'intervenir dans l'élaboration de son organisation interne et de considérer comme des otages en liberté les dirigeants syndicalistes dont l'identité ainsi que les faits et gestes lui sont désormais connus. Le principe de la déclaration préalable qui doit précéder toute manifestation syndicale, du meeting à la grève, est absurde en soi. La grève est une arme à la fois psychologique et concrète dont l'efficience est en grande partie subordonnée à son caractère de violence et de soudaineté. Le fait qu'elle devienne un état de chose auquel on a eu le temps de parer lui retire pratiquement son efficacité. La grève est une arme, un moyen semblable à tous ceux utilisés en temps de guerre. Mais la guerre sociale est, du fait de

(Suite page 2.)

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XXII

B. — La revendication du salaire unique peut constituer davantage un moyen d'agitation sociale qu'une revendication à proprement parler susceptible de trouver une application, plus ou moins immédiate. La notion fondamentale qui doit être développée à partir de ce thème d'agitation est plutôt théorique que pratique : il s'agit de montrer qu'*en termes d'économie collectiviste*, la division du travail s'efforçant, à l'exclusion de toute notion de profit, de concilier l'intérêt de la collectivité, *c'est-à-dire de chacun*, avec les aptitudes individuelles, chaque tâche possède, en définitive, le *même degré d'utilité sociale*. En renversant le problème il s'agit de montrer que, *d'un point de vue social*, il ne saurait y avoir de différence de rémunération selon la tâche effectuée et que si certaines tâches semblent devoir apporter plus d'avantages rémunérés que d'autres cela provient uniquement de la structure elle-même des rapports sociaux bourgeois, cest-à-dire des rapports de production capitalistes. Un exemple : on estime couramment qu'un médecin doit, légitimement, recevoir une rémunération importante et qu'il ne saurait être rétribué de la même façon que le conducteur d'un autobus. Sur quoi se base-t-on pour affirmer cela ? Sur le fait que le praticien a dû faire de longues études qui lui ont coûté à la fois du temps et de l'argent et qu'il est normal que cet investissement privé reçoive sa récompense, son « intérêt ». Mais cette façon de voir les choses n'est valable qu'en termes de production capitaliste. Si l'étudiant en médecine avait été totalement pris en charge par la collectivité, il y aurait eu également investissement, mais investissement «social » : pour que l'étudiant en médecine puisse subsister tout en se consacrant uniquement à des travaux théoriques, à des tâches de formation temporairement improductives, il aurait fallu que d'autres travailleurs productifs ceux-ci, produisent les denrées nécessaires à son existence (non seulement à la reproduction de sa force de travail mais à la satisfaction de ses loisirs, de ses goûts culturels, etc.). Ce contrat est un contrat collectif, égalitaire, et, lorsqu'il est capable d'exercer, le médecin n'est redevable envers la société que d'une seule chose : sa fonction sociale. Accomplir correctement les fonctions sociales qu'il a choisies représente sa seule dette. Or, que se passe-t-il en société capitaliste, en régime de propriété privée et de hiérarchisation des classes ? La même chose à quelques variantes près : pendant toute la durée de ses études, l'étudiant en médecine a dû vivre et, en général, il n'a pas vécu de sa propre force de travail (dans le cas contraire, cela peut être au détriment de ses études, de sa valeur sociale). Il a vécu sur la force de travail de la collectivité; on répondra que ce n'est pas la collectivité mais, par exemple, les parents de l'étudiant qui l'ont fait vivre; sauf exception, les parents de l'étudiant en médecine, eux-mêmes aisés, ne dépensaient pas leur propre force de travail mais celle soustraite à un certain nombre de salariés. On en revient, de toutes façons, au même point, à savoir que le médecin, en possession de tous ses moyens, est un produit *social*. Mais, en régime capitaliste, il estime bien entendu que le « placement » qui a été réalisé dans ses études, et qu'il considère comme un investissement privé, doit être récompensé par la réalisation de profits comme tout placement : il en arrive finalement à exploiter ceux-là mêmes grâce auxquels il est ce qu'il est. Mis à part cela, on peut faire plusieurs remarques : en premier lieu, la faculté de devenir médecin n'est pas au départ déterminée, en régime capitaliste, par la « vocation individuelle » et par les aptitudes véritables mais bien par la possibilité matérielle de poursuivre des études longues et onéreuses. Il s'agit donc d'une sélection par l'argent. En second lieu, dans la mesure où la fonction de médecin s'accompagne, dans le cadre du capitalisme et de la hiérarchisation des classes, dans le cadre d'une économie de profits, d'avantages matériels certains, il n'est pas douteux qu'il s'agit d'un moteur égoïste qui pousse à la recherche de l'exercice de cette fonction en dehors d'une véritable vocation sociale. Ces particularités disparaissent dans le contexte de la société collectiviste dans laquelle la recherche du profit ne peut plus jouer et qui réalise, pour tous, les mêmes possibilités de devenir. Dans ce contexte d'une part il devient possible de faire appel à *toutes* les aptitudes, le choix n'ayant pour seul critère que les véritables aptitudes individuelles, d'autre part la qualité est obtenue par les conditions dans lesquelles s'effectue l'apprentissage médical et qui attribuent au médecin non pas une supériorité individuelle aiguillonnée par l'appât du gain mais une authentique mission sociale répondant à une vocation individuelle librement choisie. Tous pour un, un pour tous.

SEVY

(A suivre.)

MILITANTISME AU SERVICE DE LA REVOLUTION

CE qui a fait que le résultat des révolutions a toujours été, en partie, négatif, c'est que les révolutionnaires avaient pour but la suppression d'un pouvoir pour en créer un autre : le leur. Ils oubliaient que la cause profonde qui faisait le malheur du peuple était justement l'application d'un pouvoir.

Le progrès, qui met à la disposition des peuples les plus grandes facilités d'existence, doit permettre à tous d'améliorer les conditions d'existence. Or, tous les pouvoirs sont à la solde du capitalisme, lequel entend se réserver la part du lion sur le progrès. Faire à notre époque une révolution pour un changement de pouvoir, ne peut être que nuisible au peuple. A une nouvelle phase économique, doit correspondre une nouvelle phase de civilisation. La civilisation de nos ancêtres ne saurait donner satisfaction au monde d'aujourd'hui et de demain. Tous les changements de gouvernement, toutes les formes de pouvoir n'y pourront rien, nous sommes arrivés à l'aube de l'ère de la liberté, cette liberté, nous avons les moyens d'en jouir, nous réclamons donc la suppression des pouvoirs pour créer, en place, des communes libres, exploitées par les travailleurs eux-mêmes, qui posséderont les moyens d'échange et de transit de marchandises avec d'autres communes libres. Les travailleurs sont devenus majeurs, les travailleurs réclament la liberté totale. — « La commune est formée de l'ensemble des travailleurs habitant une même localité. Prenant pour type la commune telle qu'elle se présente dans la très grande majorité des cas, et négligeant les exceptions, nous définirons la commune : la fédération locale des groupes de producteurs. Cette fédération locale ou commune est constituée dans le but de pourvoir à certains services qui ne sont pas du domaine exclusif de telle ou telle corporation, mais qui les intéressent toutes, et que pour cette raison on appelle services publics. » *J. Guillaume.*

La civilisation nouvelle ne peut s'accomoder d'un régime représentatif d'un pouvoir. Les travailleurs entendent posséder, en commun, tout le matériel de production et ils entendent que les bénéfices de cette production collective soit partagée en commun pour le plus grand bien de tous. Si les seigneurs ont du faire place aux bourgeois et aux capitalistes, ceux-ci, maintenant, doivent faire place aux travailleurs. Car le régime d'exploitation capitaliste, supporté par le peuple, n'est qu'une forme d'esclavage déguisé. L'Etat qui l'impose par la force est méprisable, le travailleur qui l'accepte est une victime.

Ce sont ces victimes innombrables, qui forment la force de production de la présente civilisation, à qui nous voulons donner conscience de leur exploitation, voire, parfois, de leur complicité, dans des travaux dont l'humanité sera victime. A ces travailleurs nous voulons donner le courage de la dignité, et qu'ils possèdent la force de se grouper et de se faire entendre. Nous voudrions que ces travailleurs, à défaut de penser à eux, pensent un peu à leur descendance. Est-ce digne de léguer à ses enfants une assurance de vie de servitude, alors qu'il serait possible de donner aux civilisations de demain la joie de vivre sans contrainte, en échange de quelques heures de travail journalier ? C'est pourtant le lot que laisse à sa descendance le brave travailleur qui toute sa vie a produit durement; pourquoi ? pour s'enrichir ? Non. Pour enrichir ses maîtres et l'Etat exploiteur et assurer leur domination.

Ce qui rend possible une révolution c'est la désorganisation du pouvoir central; malheureusement, ce qui était facile autrefois est plus difficile aujourd'hui. L'Etat dispose de services spéciaux de police, de sûreté, et, en plus, d'une légion de mercenaires dénommés C. R. S. L'importance de cet effectif de mercenaires disposant de moyens de transports et d'armements modernes pour combattre le peuple, rend très difficile un mouvement révolutionnaire qui doit commencer par s'assurer la neutralité des ennemis du peuple. Ceux qui sont à la tête de l'Etat ou de l'exploitation du peuple savent, très bien, qu'une simple grève générale illimitée suffirait à détruire leur pouvoir, c'est pourquoi ils s'entourent de forces nombreuses et que, d'autre part, ils s'assurent de la bienveillance des chefs du syndicalisme, afin que toute grève ne puisse dépasser un cap qui serait un danger pour leur autorité. — « Le rôle des anarchistes, quel que soit l'endroit ou la situation dans laquelle ils se trouvent dans la tragédie actuelle, est de continuer à proclamer qu'il n'y a qu'une seule guerre de libération : celle qui, dans tous les pays, est menée par les opprimés contre les oppresseurs, par les exploités contre les exploiteurs. Notre rôle c'est d'appeler les esclaves à la révolte contre leurs maîtres. » — *Errico Malatesta.*

Car là, est le point faible de nos maîtres; le jour où une grève générale et illimitée sera possible elle nous permettra de réaliser une révolution libertaire sans violence inutile; c'est bien pourquoi l'Etat s'assure d'une force de mercenaires et, d'autre part, de la complicité des chefs syndicalistes.

Mais pour faire une grève générale et illimitée, faut-il que le prolétariat soit apte à la faire, la comprendre, la vivre et en extraire le fruit; malheureusement, la majorité du prolétariat est affiliée à des syndicats qui sont de voies de garage et dont le but manifeste est contre-révolutionnaire. Il apparaît, une fois de plus, que les militants du syndicalisme révolutionnaire doivent fournir un effort de propagande, s'attacher à pouvoir créer, dans les usines importantes, un petit effectif permettant la représentation de la C. N. T. au sein des réunions syndicales des entreprises. C'est un dur labeur, nous le savons, ce sont les premiers pas les plus difficiles, mais qui ne peuvent décourager un prolétaire épris de liberté pour lui, les siens et ses camarades de travail. — « Nous devons profiter de tous les mouvements de révolte, de tous les mécontentements, pour fomenter l'insurrection, pour organiser la révolution de laquelle nous attendons la fin de toutes les iniquités sociales. » — *E. Malatesta.*

RENE VILLARD

DE TOUT, UN PEU

Le journal « Minute » est un hebdomadaire politique à la fois percutant et antigaulliste. Malheureusement il est aussi ultra-nationaliste, ultra-militariste, ultra-raciste, et représente, pour ainsi dire, la tendance la plus réactionnaire de la droite la plus bête du monde.

Par hasard, il m'a été donné de le parcourir, et voici ce que j'ai pu y lire, entre autres conneries de la même farine. Cela se rapporte au cas de Cassius Clay, champion du monde de boxe, qui vient de se déclarer objecteur de conscience.

« Au moment où Cassius Clay crachait sur l'armée américaine, des garçons de son âge se battaient et mouraient sur un piton viêt-namien qui n'a même pas de nom et porte seulement un numéro comme toutes les montagnes baptisées par le sang des soldats. Sur la côte 881 les compatriotes de Cassius Clay, les Blancs comme les Noirs, tombaient face à l'agresseur rouge. Ils croyaient eux, que l'idéal de leur pays n'est pas un vain mot : la liberté ! »

N'est-ce pas en peu fort de café, et l'auteur de cet article, un certain Frédéric Sorel, ne mérite-t-il pas la Noix d'honneur !

Ces quelques lignes dont le ton rappelle assez celui des écrits bellicistes de nos plus beaux bravaches d'avant 14, appellent quelques remarques.

Tout d'abord, refuser, suivant sa conscience, tout service militaire, n'est pas « cracher sur l'armée ».

Encore que celle-ci, à mon humble avis, et depuis les temps immémoriaux où elle commença d'exister, ne..., n'ait... ! Je n'en dis pas plus !

Quand aux garçons qui se battent et meurent sur un « piton viêt-namien qui n'a même pas de nom » il y a beau temps que nous sommes fixés là-dessus. Ces garçons se battent et meurent parce que des politiciens ambitieux, détenteurs du pouvoir, les y obligent, en vertu de mobiles dont les moins odieux sont encore l'argent et l'orgueil. Et le fait que la montagne qui reçoit le sang mêlé des combattants ne possède, en guise de nom, qu'un simple numéro, ne change rien à l'affaire.

Quant à affirmer que « les Blancs comme les Noirs tombent face à l'agresseur rouge » c'est, cher mohsieur Frédéric Sorel, galéjer atrocement. Personne, aujourd'hui, ne croit plus à une pareille affirmation. A part, bien entendu (et encore !) ceux qui répandent cette grande tromperie, et, en premier lieu, la caste militaire américaine.

L'agresseur étant proprement celui qui agresse, c'est-à-dire celui qui débarque des troupes et des engins de mort sur le pays, soi-disant pour y établir l'ordre, poursuit ce prétendu rétablissement de l'ordre, d'escalade en escalade, jusqu'à ce qu'il devienne une véritable guerre d'anéantissement.

Quant à l'idéal des U. S. A., s'il fut jadis concrétisé par le mot « liberté », il y a belle lurette que ce mot ne représente plus qu'un article de propagande pour les gouvernants de ce pays. A sa place, il faut lire aujourd'hui : « Impérialisme », c'est-à-dire domination du monde par tous les moyens, et au besoin par l'anéantissement des peuples qui ne veulent pas se mettre à genoux. Et le peuple du Viêt-nam, tant du Nord que du Sud, quoi qu'on puisse dire, est de ceux là !

BLANQUET

ANTENA

MALESTAR ECLESIASTICO

MADRID. — Reina profundo malestar entre el clero en Barcelona. Cuatrocientos católicos civiles han dirigido un escrito al arzobispo González solicitándole el favor de que se vaya a causa de su ceguera franquista. Este tonsurado condenó las intervenciones del curato en la vida pública en ocasión del arresto de siete curas por la policía el 1º de Mayo. Deseosos de hacerle la vida imposible al arzobispo, 200 curas no han asistido a la reunión regular del palacio arzobispal, de los 600 que suelen concurrir a las mismas.

¿CRISIS O VENGANZA?

LEON. — La Delegación provincial de Trabajo ha aprobado el expediente de crisis presentado por Combustibles de Fabero, S. A., y acordado el cese temporal de actividades en el grupo «Alicia» y desestimado la petición que la empresa hacía para cerrar también el grupo «Tiembra».

La empresa ha decidido el cese de 111 productores, mientras que 143 continúan en sus puestos de trabajo. Esta medida es interpretada en los medios laborales como un deseo de la empresa de llevar a cabo una selección, ya que la producción, al parecer, es la misma con los mineros que quedan trabajando como con el total de ellos, incluídos los que cesan.

LA BENDICION NO SURTIO EFECTO

ROVIGO (Italia). — Hacia las seis de la tarde del 21 de mayo, un autobús con peregrinos españoles a bordo, asturianos en su mayoría, volcó cuando se dirigía a Padua, al intentar tomar la derecha después de haber adelantado a un turismo. El autobús chocó contra otro turismo que venía en dirección contraria y al bandear arrastró a un ciclista que falleció en el acto.

De los 22 peregrinos que viajaban en el autobús, 17 resultaron heridos con fracturas, contusiones y *schock* traumáticos pero, a excepción de una mujer cuyo pronóstico es reservado por rotura de la cadera y otras heridas, los demás se consideran curables en el plazo de diez a treinta días.

Los peregrinos habían salido de Roma con dirección a Padua, donde debían visitar la basílica de San Antonio. La comitiva de peregrinos iba presidida por el sacerdote de Oviedo Celestino García, que está ligeramente herido en la oreja izquierda.

SOLIDARIOS HASTA LA MUERTE

MADRID. — Eugenio Esteban Vicente conducía la furgoneta. En ella iba su compañero Julián Fernández. Empleados de Gas Madrid, realizaban una ronda de inspección en las instalaciones de la citada compañía. El gas les causó la muerte dentro de un pozo situado en General Mola, a la altura del 122, esquina con López de Hoyos. Eugenio se había metido en el pozo para salvar a su compañero.

CONDENA

MADRID. — La sección primera de la Audiencia provincial de Madrid ha dictado sentencia en la causa seguida contra Francisco Carrau Isern a consecuencia de una carta titulada «Sacerdotes apaleados» que aparece en el número 27 de la revista «Madre y maestra» correspondiente a los pasados meses de julio y agosto, en la que se refería a la manifestación de sacerdotes que tuvo lugar en Barcelona el día 11 de mayo del año pasado.

Ha condenado al referido procesado, que fue defendido por el letrado Gregorio Peces Barba, estimando que la carta publicada contenía injurias graves a la Policía.

HUELGA METALURGICA

BARCELONA. — Continúa paralizada la sección de talleres de la empresa «Construcciones Mecánicas Fredenhagen Ibérica, S. A.» que afecta a 250 obreros de dicha sección. Esta huelga está motivada por las dilaciones que sufre la conclusión del Convenio Colectivo.

OTRO HOMENAJE A BLASCO IBAÑEZ

PARIS (OPE). — El distinguido hispanista, señor Charles Aubrun director de l'Institut d'Etudes Hispaniques, ha organizado una sesión en homenaje a la memoria del gran escritor levantino en el Centenario de su nacimiento. El señor Aubrun ha resaltado la personalidad del homenajeado de quien ha dicho fue tan gran escritor como francófilo convencido toda su vida. El escritor don León Roca, ha demostrado estar bien calificado para haber escrito una biografía de Blasco. Finalmente, otro escritor y discípulo del autor de «Los Cuatro Jinetes del Apocalipsis», don Julio Just, ha dado a conocer algunos recuerdos de su vida. De su niñez, cuando acompañado de su padre, visitó a Blasco Ibáñez en su casa. Y del año 1917, cuando le vio las últimas veces en París primero y en Menton después, donde falleció. Ha dicho de Blasco, que las dos obras que más prestigio le dieron, las escribió en Francia.

EL SANTO OFICIO

MADRID. — El fiscal del Tribunal del Orden Público he pedido para el procesado Octavio Jordá, socialista, detenido el mes de febrero una condena a dos años de cárcel. Había sido detenido en la frontera cuando se disponía a visitar a sus padres en Alicante. Los libros que se le ocuparon pensaba guardarlos para su uso personal.

EXPLOSION

PARIS (OPE). — «L'Aurore» (día 26) informa que en el exterior del edificio de la Embajada de España en Bonn hizo explosión una carga de plástico de un kilo aproximadamente, destruyendo la puerta de entrada.

«Un miembro de la Embajada de España en Alemania, encargado del servicio del correo, fue la última persona que se hallaba en la oficina. Ha dicho que cuando llegó, a las once y media de la noche había encontrado una hoja de papel con amenazas contra el régimen del general Franco. Lo firmaba la «Federación Anarquista Ibérica».

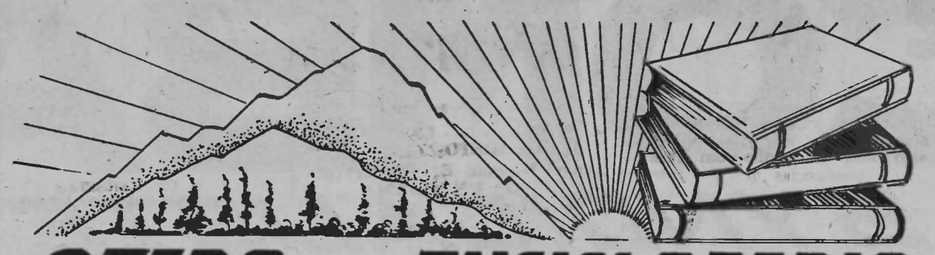
LAS CORTES SE ALBOROTAN

MADRID. — A causa del debate sobre la ley del «Movimiento» varios representantes de sí mismos (todos lo son en las Cortes) se oponen al nombramiento de un consejo absolutista compuesto de 90 miembros, 40 de nombramiento caudillal y 50 designados por los consejos falangistas provinciales. Los adversarios de este proyecto han opuesto 600 enmiendas al mismo por creer que va a la creación de «un Estado dentro del Estado», esto es, entregar el Poder al capricho de un grupo dominante. No obstante, una orden terminante del caudillo bastará para que la orquesta de los 90 bajo la dirección del oso de El Pardo sea aceptada, con 5 votos y medio en contra.

ESTUDIANTE CONDENADO

MADRID. — Fernando Juan García Lara, de 18 años, ha sido condenado a un mes y un día de arresto mayor por ser responsable de una publicación libre. Juan Fernando dirigía un periódico, confeccionado a multicopista, que se llamaba «Diapasón» y pertenecía a la universidad de Granada. La publicación ha sido declarada clandestina al no haberse efectuado el depósito de ejemplares en la correspondiente delegación del ministerio de Información y Turismo según lo ordenado en el artículo 12 de la Ley de Prensa e Imprenta.

La tirada de la publicación fue de doscientos ejemplares.



OTERO DE LA ENCICLOPEDIA

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XIII. La corriente «depuradora»

NOTA: Esta entrega debía aparecer en el número correspondiente al 4 de mayo. Los correos galos, a pesar de los elogios que acaba de hacerles el semanario norteamericano «U. S. World Report», fallaron y el original debe hallarse en el fondo de alguna saca descomunal.

OCUPEMONOS hoy de la corriente «depuradora», partidaria, según señalábamos en nuestra entrega del 16 de marzo «de eliminar todo vocablo que ya no se ajuste a nuestra década de viajes a la Luna. Habría que limitarse a aquellos vocablos que, por esencia, no sufrieron el impacto del progreso arrolladora».

Al respecto podemos señalar que, hasta el presente, y aparte los tanteos que por correspondencia y en forma verbal se sostuvieron días atrás y que motivaron la inserción de las cuatro corrientes principales en el «Otero» de hace un par de meses, esta corriente es la que menos partidarios tiene. Uno de estos abogados de una opinión que se insinúa como la minoritaria, Jesús Nieto del Ecuador, se extraña que pudiera existir, en el grupo editor «*la intención de traducir y publicar, íntegramente, toda la obra de Sebastián Faure. Ignoro si, llevados por un exagerado culto a los ancianos, queréis proporcionarles un presente evocador para sus postreros años en el mundo. No hay duda de que todos los viejos anarquistas, o una gran mayoría, piensan en la gran obra que Faure realizara, la que dicho sea de paso, no me ha sido fácil hallar las veces que he tenido acceso a las modestas bibliotecas de los libertarios. No importa, es una obra que goza de gran reputación a pesar de que son muchos, entre los que la admiran, que no la han conocido. Será por esto, será por otra razón, los viejos anarquistas serían felices si pudieran acabar teniéndola en su nueva versión tal cual fuera concebida por Sebastián Faure. Se trata de tener, sea ello con un retraso de cuarenta años, la Enciclopedia Anarquista. Todo intento a ampliarla, comprimirla, reformarla, modificarla, sería un atentado al recuerdo, casi religiosamente profesado, de lo que se ha considerado como el monumento cumbre de nuestras co*-mayo, de Bilbao; Eleuterio Villaverde, de la empresa «Agroman»; Gersas, *nuestra Biblia. Si de dar satisfacción a estos queridos ancianos se trata, entonces ¡adelante!, y tratar de que el traductor sea lo más fiel posible al original, tanto en significado como en extensión. Vuestra labor será, principalmente, la de fabricantes de relicarios y todas las cabezas albas os lo agradecerán.*

«*A mi modo de ver, sin embargo, vuestra intención no puede ser ésta. Supongo que no habréis decidido quemaros las cejas, enfrentar un trabajo tan enorme y comprometeros en una obra cuyo final pueda que sea finiquitado por otra generación más joven, por una cuestión de sentimentalismo y respeto a las edades. Había un país que lo apartaba todo para dar prioridad a los ancianos, la China, pero pareciera que el maoísmo ha marcado otros rumbos al sentimiento. En todo caso a nosotros no nos va este vestido. Debemos preocuparnos por la juventud y no regatear esfuerzos para demostrarles que existimos. Para ello vuestra forma de actuar debería ser la siguiente: considerar palabra por palabra, de las no muy numerosas que aparecen en los textos originales de la obra francesa y pasarlas por un cedazo que tuviera presente, primero, un interés lector vuestro será el de nuestro continente — el de España no está en condiciones de que podamos contar con él — el texto aceptado para «sobrevivir» debe ir más allá del exágono francés, defecto que he hallado en muchos de los vocablos insertos en la Enciclopedia.*

«*Creo, queridos amigos, que si tenéis en cuenta estas premisas podréis cantar victoria, bien que dentro de algún tiempo, por el logro del objetivo fijado. Los cuatro tomos de la obra, en francés, se reducirían considerablemente y para una humanidad siempre apresurada como la actual sería lo mejor. Lo único que os aconsejaría cambiar es el título. No encuentro justo que por un puñado de palabras definidas se llame al conjunto «Enciclopedia». Es una pretensión muy desplazada.*»

El amigo Nieto, a pesar de que se suele considerar a los indoamericanos como seres excesivamente cargados de imaginación, demuestra pisar suelo muy firme. Su opinión es sumamente coincidente con la de Heinrich Koechlin. El autor de «Ideologías y Tendencias de la Comuna» le decía, en la intimidad, a un amigo nuestro que «*lo más acertado sería hacer una selección de varias palabras y, descartando las demás, presentar las seleccionadas a los lectores de habla hispana.*»

La opinión «depuradora» es práctica en el sentido que más se comprima la obra más probabilidades tendrá ésta de salir airosa. Para las ambiciones del grupo editor resulta, por el contrario, un corte a las alas. Este desea ofrecer algo más que un «Reader Digest» anarquista, con pesca de red de malla ancha, de varias palabras bellamente definidas por Faure y sus colaboradores, pero también sabe que debe pisar suelo firme y que las ambiciones deben ajustarse a las posibilidades. Estas posibilidades están estrechamente ligadas con la respuesta del suscriptor ya que, como el lector comprenderá, sin una nómina estimable de suscriptores los esfuerzos de los promotores pueden verse aniquilados.

Hem Day, por su parte, que fuera uno de los colaboradores de Faure y figura en las páginas de la Enciclopedia, nos dice, después de ofrecernos su colaboración en lo que sea: « ... *mais je pense que certains mots — un peu en deçors de l'idée d'une Encyclopedie Anarchiste — sont à mon humble avis superflus...* »

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Ramón Puig, Toulouse. — Recibidos tus 10,00 frs. Ratificamos lo dicho en nuestra entrega correspondiente al 9 de marzo.

Ramón Puig, Sigean. — Fíjate que tienes un tocayo en Toulouse. De ahí nuestra confusión aparecida en nuestra entrega anterior.

Louis Louvet, Paris. — Nous avons reçu ta brochure sur Bertoni et, au même temps ta lettre avec tous les précieux renseignements annotés pour toi.

Simone, Asnières. — No es aconsejable esperar al fin para la inscripción. Precisanos si optas por la española o la francesa.

F. Ferrer, Orleans. — Anotadas las direcciones de los nuevos candidatos para la Enciclopedia.

Aurelio Chessa, Pistoia, Italia. — Ti faremmo arrivare gli opuscoli per il tuo archivio. Ci occorre una copia di «Volontá» di Decembre 1948.

Muñoz Congost, Peronne. — Recibidos tus 70,00 francos (60 de suscripción y 10 de donativo). Imaginamos que es la española que deseas.

José Payán, Cercottes. — Recibidos tus 60 frs. para cubrir 12 fasciculos en versión castellana.

— Ya ha sido impreso el fasciculo número 5 de la versión en francés.

— A nuestros oídos ha llegado la noticia de que el fascículo primero, en francés, no ha sido recibido por algunos suscriptorés. De ser cierto deberán dirigirse al Buzón del Otero o bien directamente a Vicente Sierra, en Caracas, a fin de solucionar el inconveniente.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor Garcia
24, rue St-Marthe, 75, Paris (X)

LISTA DE DEPORTADOS Y PRESOS BILBAINOS

BILBAO (OPE). — El «estado de excepción» decretado por el Gobierno franquista para Vizcaya tuvo su triste confirmación en un recrudecimiento de la actividad policíaca que se tradujo en numerosas deportaciones y prisiones. He aquí las listas de los deportados y detenidos:

Deportados:

Ramón Rubial, casado, a Las Hurdes (Cáceres); Néstor Rapp, de Bilbao (e hijo), a Valladolid; Vicente Uriarte, de Bilbao, a Salinas Medinaceli (Soria); Bernardo Vázquez, de Bilbao, a Madrigal de las Altas Torres (Avila); Alberto Barcala, de la empresa Laurak, a Cádiz; Tomás Tueros, de Portugalete, a Cuellar (Segovia); Luis Moya, de Bilbao, a Navafría (Segovia); Sócrates Llorente, de Sestao, a Roa (Burgos); Eduardo López, de Portugalete, a Almería; Begoña Alvarez, esposa del anterior, al mismo lugar; Valeriano Gómez Lavín, de Bilbao, Tarancón (Cuenca) José J. López Vergara, de Peñafiel (Valladolid); Armando Lacalle, de Badajoz; Ignacio Unanue, de Santurce, a Alcañiz; Rufino Sánchez, de la empresa Naval, a Teruel; Claudio Nuño, de Baracaldo, a Huete (Cuenca); David Morin, de Begoña, cárcel de Huesca; Angel Sanz, de Basauri, a Alcañiz (Teruel); Nicolás Redondo, de Baracaldo, destino ignorado; Carlos Palacios, de Bilbao, a Provencio (Cuenca); José Narro, de Baracaldo, destino ignorado; Lauro Recio, de San Salvador del Valle, a Ucijar (Granada); Prudencio Pastor, de Portugalete, destino ignorado; José A. Axpe, de Sestao, a Navalmanzano (Segovia); Jesús Pagazartundua, de San Salvador del Valle, a Coria (Cáceres); Sabino Urgoitia, se ignoran su procedencia y destino; Leandro Pérez, de Luchana, a Ciudad Real; Gregorio Rodríguez, de Portugalete, a La Cañada (Avila); Juan Basabe, de Deusto, a Coca (Segovia); Antonio Moa, de Portugalete, Móstoles (Madrid); Dagoberto Simal, de Sestao a La Cañada (Avila); Jesús del Molino, de Baracaldo, a Avalos (Avila).

Detenidos:

Guillermo Angulo, de Portugalete; Enrique Cimiano, de Bilbao; Antonio Gerricagoitia, de Portugalete; Salvador Viella, de Sestao; Luis A. Elverdín, de Bilbao; Ignacio Casas, de la Empresa Astilleros del Cadagua; José María Castañeros, de Santurce; Jorge Rentería, de Bilbao; Julián Viejo, de Portugalete; Celestino Vega, de Baracaldo; Lucio Meabe, de la empresa «Edesa»; Restituto Marcos, de Bilbao; José Andújar, de Bilbao; Alberto Calabria, de Bilbao; José Tamán Albizu, de Algorta; Pedro Rodríguez, de Echevarri; Antonio Prado, de Baracaldo; José Unanue, de Portugalete; José Ibarrola, de Basauri; Agustín Ibarrola, de Bilbao, Alberto Elorriaga, se ignora el lugar de su domicilio; Daniel González, de Basauri; Jesús Díaz, de Basauri; Andrés Hernández, de Bilbao; Gabino Crespo, de Basauri; Francisco Gallaga, de Arrigorriaga; José Brena, de Baracaldo; José Luis Monasterio, de Gallarta; Juan Gómez, se ignora su domicilio; Juan Blas de Abando, de Ortuella; Herminio Pérez, de Baracaldo; Ricardo Pérez, se ignora su domicilio; Santiago Ramírez, de Elguero; Guzmán Jiménez, se ignora su domicilio; Angel Gómez Eguibar, de Bermeo; Francisco J. Ortugaz, de Bermeo.

Hay tres presos más: Julio, de la empresa Firestone; Font, de Talleres San Miguel, y Madariaga, también de Talleres San Miguel, cuyos nombres no se conocen completos. La mayoría de los detenidos son casados y tienen uno o varios hijos. Lo mismo puede decirse de los deportados.

Non a l'integration...

(Suite de la page 1.)

la légalisation du syndicalisme, le seul conflit dans lequel on prévienne officiellement l'ennemi avant chaque offensive en lui indiquant très précisément la nature de l'offensive, le lieu et les effectifs qui la concerneront. La guerre sociale est une guerre truquée dont les vainqueurs sont toujours connus d'avance non seulement parce qu'ils disposent de tous les moyens mais encore parce que l'ennemi se fait un devoir de les tenir informés de ses plans. Aussi la guerre sociale n'est-elle qu'une longue série de défaites prolétariennes.

Yves Obœuf

(A suivre.)

ANTENA

«LIBERTAD, ¿PARA QUE?» (LENIN)

BERLIN. — Un hombre de unos 35 años ha sido muerto a pistoletazos por haber intentado escapar de la zona comunista en la muralla china construída para evitar evasiones.

COLISION CON EL ESTADO

TARRAGONA. — La Cámara Sindical Agraria de esta provincia ha elevado protesta contra el propósito de las Cortes de crear un fondo regulador de productos y precios agrícolas por entender que no aparece suficientemente implicada en dicho proyecto la necesaria representatividad agraria en la gestión del citado fondo, y que la tramitación de sus posibles beneficios adolece, según la letra del proyecto de ley, de la necesaria agilidad ante la problemática agrícola. Se trata, pues, de un nuevo rasgo de la colisión tan frecuente entre los planteamientos técnicos de la Administración estatal y las aspiraciones de los medios agrícolas.

CINCUENTENARIO DE UNA RIDICULEZ

GERONA. — En Bañolas la grey clerical ha conmemorado el L aniversario de la fundación del *Instituto secular de señoras operarias parroquiales*.

Inútil decir que se trata de un amontonamiento de beatas casadas, pero inaguantables, y de señoritas incasables por feas, con una juventud mínima de 40 años.

ROZADURA CON EL CONGO

NUEVA YORK. — La delegación del Congo-Kinshasa en la O. N. U. se ha hecho eco de la acusación del presidente Mobuto formulada contra las fuerzas portuguesas que ocupan Angola. Según Mobuto, la aviación portuguesa violó el espacio aéreo del Congo, mientras fuerzas de tierra hacían fuego de ametralladora desde la frontera hacia el interior congoleño.

El leño Salazar, desmentido.

MATADOR ABSUELTO

MADRID. — Durante una ronda de rutina el inspector de policía Rafael T. R. (púdica, la «justicia» esconde sus apellidos) mató a un hombre a mansalva con tiros de pistola. El tribunal absolvió al «matador» en la duda de si disparó aviesamente o por circunstancias ajenas a él».

CONTRA LA LIBERTAD DE ASOCIACION

MADRID. — En el T. O. P., o Santo Oficio (*Desdichados los que padecen la funesta manía de pensar*. Fernando VII), han comparecido doce estudiantes de la Universidad de Barcelona acusados de delito de asociación «ilegal». Los procesados son: José María Maymó Asses, Joaquín Boix Lluch, Manuel Rodríguez Cuadras, Evaristo Manzano Pérez, Joaquín Benet Batista Alentorn, Ignacio María Pons Antón, Tomás Salamy Gay, Joaquín Gándara Hernández Ros, Alfredo Pastor Bodmer, Roberto F. Rodríguez Roisin, Francisco Fernández Buey y Ramón Torrent Macau. Han depuesto en favor de los procesados varios catedráticos barceloneses, haciendo, algunos de ellos, la apología del sindicato libre. Por su parte, e fiscal ha hecho equilibrios acusatorios cuya parte superior el lector del «C. S.» hallará en página 4. La pena que les pide es la de tres meses de cárcel.

LOGICO

MADRID. — El sindicalismo de sotana conduce al siguiente resultado: Alberto Revuelta, ex vicepresidente nacional de la Juventud Obrera Católica, y que desde 1959 era director del órgano jocista «Juventud Obrera». ha sido ordenado sacerdote por el obispo de Mondoñedo, en El Ferrol Sin Caudillo.

PROTESTA CON GUANTE DE SEDA

GRANADA. — En el diario «Ideal» hemos leído:

«MAS LIMITACIONES. — Ahora aparece sobre el horizonte otro a modo de telón limitativo y restrictivo de la libertad informativa. El proyecto de ley sobre secretos oficiales. No parece que se trate con este nuevo proyecto sobre secretos oficiales, de mirar a los funcionarios, sino a la información. Nadie tiene nada que oponer a la necesidad de guardar los secretos militares, diplomáticos, judiciales y económicos, en ciertos casos; pero el proyecto de ley rebasa la vigilancia sobre el funcionario e incluso amplía las materias tradicionalmente consideradas como secretos oficiales.

«La crítica — crítica honesta y veraz, desde luego — necesita seguridades y, con franqueza, no creemos verlas en estas limitaciones, o imprecisiones, que no acaban de perfilar un ordenamiento legal adecuado, cuya interpretación no dé lugar a frecuentes errores. Este proyecto podría ser el gran silenciador de la Prensa.»

Retazos. LEYES

Un gallinero es visiblemente el Estado monárquico más perfecto. No hay ningún rey comparado a un gallo. Si anda orgullosamente en medio de su pueblo, no es de ningún modo por vanidad. Si el enemigo se aproxima, no da la orden a sus sujetos de ir a hacerse matar por él en virtud de su cierta ciencia y plena potencia; va él mismo, aparta sus gallinas detrás de él, y combate hasta la muerte. Si es vencedor es él que canta el *Te-Deum*. En la vida civil no hay nada tan galante, tan honesto, tan desinteresado. Tiene todas las virtudes. ¿Acaso tiene él en su pico real un grano de trigo, un gusanillo? Lo da a la primera de sus vasallas que se presenta. Enfin, Salomón en su serrallo no se aproximaba a un gallo de corral. — *Voltaire.*

(Trad. de Juan).

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»
Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Madre, a ti te debo cuanto soy

EL testimonio de muchos hombres, que reconocen la ilimitada deuda contraída con su Madre, podría dilatarse desde los orígenes de la historia de la humanidad hasta nuestros días. En efecto; no hubo nadie que llegara a donde llegó, de no haber sido por el amor y la inspiración de su Madre.

Muy a menudo oímos decir: — sobre todo a los que triunfan en la vida —: «Nunca hubiera yo podido hacer esto a no ser por mi Madre. Ella creyó en mí y dióme voces de aliento cuando los demás nada de provecho veían en mí.» En efecto, muchos seres gozan de fama y felicidad, debido al abnegado sacrificio de su Madre.

Las gentes aplauden al Ministro, al Gobernador, al Diputado, al autor dramático, al inventor; pero el verdadero secreto de todos estos éxitos suele ocultarse en la desconocida y menospreciada Madre cuyo nombre no pregona la fama, a pesar de que sus sacrificios abrieron camino al triunfador.

Es muy extraño que en las biografías de los hombres célebres, apenas se mencione a las madres, las moldeadoras del mundo. Las gentes sólo ven al victorioso hijo. La Madre queda relegada al obscuro papel de sostenedora de la escala que a él — a su hijo — le sirvió para encumbrarse.

Rara vez aparece en periódicos y revistas, el nombre o el retrato de la Madre. Sólo alaban al hijo y lo ofrecen a la admiración del lector. No obstante, la modesta, solícita y tierna mujer hizo posible el triunfo de su hijo. Yo soy de los que creo, que la mujer que mayor fama merece, es aquella que da un salvador de la humanidad al mundo. Las Madres de los hombres y de las mujeres que hicieron suyos los dolores tanto individuales como colectivos, que padece la humanidad, merecen por lo menos tanta honra como sus propios hijos. y seguramente se la atribuirá una mejor comprensión en tiempos futuros.

La aureola que en torno de la Madre forman sus radiaciones mentales y emotivas es el lugar donde recibe inspiración la familia.

En cierta época un tirano dijo: que en presencia de su Madre se sentía transmutado en otro hombre. ¡Cuántos habrán comprobado por personal experiencia la verdad de esta afirmación! ¡Cuántos, al tropezar con la mirada de su Madre, se habrán avergonzado de sus malos pensamientos y nefandas acciones.

Parece imposible obrar mal mientras domina la mágica influencia de la Madre. ¡Cuántos planes de venganza, qué de pensamientos de odio y envidia se desvanecieron en presencia de la Madre!

La Madre es la mayor heroína del mundo. Nadie hace tantos sacrificios ni soporta tantos sufrimientos como sin una queja soporta ella en bien de sus hijos.

¿Qué comparación tiene el dar la vida por un amigo en el fragor de una batalla o en los horrores de un naufragio, con el perpetuo sacrificio de muchas madres reiterado día tras día y en todo momento y lugar? ¡Cuán pequeños resultan los héroes mundanos en comparación de la heroica Madre!

En el seno de la familia no hay servicios tan valiosos como los de la Madre. No hay descanso para su solicitud. Ha de quedarse en casa a cuidar de los pequeñuelos mientras los demás se divierten. Sobre ella recaen todos los menesteres domésticos, desde la confección de las comidas hasta el semanal repaso de la ropa, aparte de las mil menudencias que le ocupan mente y manos durante todo el día, y a veces hasta muy entrada la noche cuando ya toda la familia reposa.

Por muy amoroso y prudente que sea el padre, las cargas más pesadas y las más graves preocupaciones de la vida del hogar recaen sobre la Madre, cuyas virtudes domésticas son para los demás individuos de la familia, especialmente para los egoístas, una tentación que los mueve a abusar de ella, creyéndose con derecho a echarle encima todas las cargas del hogar sin que nadie se lo agradezca.

Muchas madres proletarias sacrifican en beneficio de sus hijos todo cuanto en más estiman la generalidad de las gentes. Sacrifican gustosas su salud y aun se quitan el pan de la boca para que sus hijos puedan recibir instrucción complementaria. Van de casa en casa a lavar ropa, fregar suelos y otros serviles menesteres, a fin de que sus hijos aprovechen las ocasiones que ellas no estuvieron en disposición de aprovechar. Sin embargo, la mayor parte de las veces es la ingratitud cuando no el menosprecio la siniestra recompensa de su sacrificio.

Refiérese de una viuda con cuatro hijos, a quien el marido dejó casi en la indigencia, que a fuerza de sacrificios, privaciones y de ímprobo trabajo, logró colocarlos en una escuela, para seguir una corta carrera profesional.

Pero salidos del colegio, no hicieron gran caso de su Madre hasta que un día cayó fulminantemente herida por un ataque apoplético, y entonces comprendieron lo mucho que moralmente valía. El hijo mayor, movido por el arrepentimiento se abrazó a ella y le dijo con enternecido acento: ¡Oh! Madre, fuistes muy buena para con todos nosotros. La moribunda, que a pesar del ataque no había perdido del todo el habla balbuceó: Bien pudieras habérmelo dicho antes.

PEREZ GUZMAN

VIEJO Y DE ACTUALIDAD

INUTIL hacer larga historia sobre la barbarie del periodo Martínez Anido. Una brillante pluma, compañero testigo presencial de aquella ola demencial estatista ya lo ha escrito hace algún tiempo en «Espoir». Pero ahora me toca a mí el turno de confirmar la veracidad de un hecho que nadie podrá desmentir y que es el mejor de los testigos relacionados con la narración de «Espoir». Relatos dicen que muchos sindicalistas afectados por aquella sanguinaria represión (en España es siempre el mejor plato) fueron desterrados de Barcelona hacia pueblos de España con residencia fija y vigilada. Se cuenta que los diseminados desterrados fueron acogidos en todas partes con muestras de gran simpatía por parte de la población civil, y que este cuadro de tan mala pintura sirvió más bien a la causa sindicalista. Se ha dicho la manera inhumana del traslado de nuestros hombres por los esbirros, guardias civiles que durante la marcha no permitían a las víctimas ni comer ni pararse para hacer del cuerpo; de lo contrario, culatazo, que por eso iban bien amarrados...

Teniendo yo ahora 57 años de edad puedes calcular, amigo lector, la poca barba que tendría en aquella triste época.

Al anochecer de un día se presenta la pareja con un hombre esposado en mi casa (casa de comidas o fonda). Pequeños propietarios agropecuarios con carnicería. Los tricornios, después de decirle a mi madre que el ayuntamiento pagaría el alojamiento del huésped le quitan las esposas y se largan. Tanto moral como físicamente nuestro desterrado no era una piltrafa. Afónico sí; no pudo hablar hasta la semana siguiente, y para comer una sopa le costó otro tanto. Total, un mes. ¿Qué le habrán hecho, pues? Nunca lo explicó. Una zorra beata dijo del sindicalista: «Es uno de ésos que tiran bombas». Yo no comprendía el lenguaje de las bombas, pero sí lo que veía, a saber: que mi casa era invadida por las beatas alcahuetas, incluso alguna hasta aguardentosa; mi madre estafaba con la balanza, mi hermano, mayor que yo de seis años, bautizaba la leche (también teníamos unas cabras), y se lo dije:

— Madre, el mundo anda al revés.

— Hijo, qué quieres, es así

El desterrado de mi pueblo, Tivenys, (Tarragona) se llamaba Pepito, casado y sin hijos, y un día vino a verle otro desterrado en un pueblo cercano llamado Pauls, que trajo consigo la esposa y su hermosa niña de siete años a la que su padre, a medida que le iba preguntando cuáles eran las capitales de las naciones, las iba contestando exactamente. Era más lista que el propio relámpago.

Como ambos eran buenos mecánicos pusieron esferas por aquellos campanarios y relojes de repetición, pero no teniendo medios de trabajar y ganar algún dinero pidieron a las autoridades el traslado a Tortosa, lo cual consiguieron. Desde entonces ya no supe nada más de ellos. Y sin embargo, no he podido jamás olvidarlos. Prueba de que me dieron su buena marca que, aunque también me ha costado cara como a ellos, no la cambio por ninguna otra.

Si no hubiese organización anarquista en el mundo, yo sería la persona más desgraciada de todas.

Benito Roig Mauri

Hospital de Aurillac, mayo 1967.

B.D.I.C

OTRA VEZ NO

HEMOS dicho lo que hemos dicho y no hay necesidad de volver a decir lo dicho; pero hay casos y motivos que le inducen a uno a repetir lo que anteriormente dijo, a seguir hablando claro a los mismos de siempre, que se empeñan machaconamente, no sabemos porqué, alimentar el fuego de la discordia. Lógico que así sea — decimos nosotros — cuando los discordantes no pueden entenderse a causa principalmente de estar en perpetuo desacuerdo.

No sé si esos contradictores se apearán o no del burro, harán o no un examen de conciencia, se mirarán o no en el fondo de sus pensamientos antes de darlos luz, volarán o no por las regiones polares y serán envueltos, aplastados por un iceberg de volumen más que regular. Todo eso no es un sueño, no. Es nada más que las consecuencias obtenidas de un análisis hecho de los conceptos de la sociedad y las luchas reivindicativas, propagadas por esos conductos y «conductores» de fantásticos respiradores sociales.

Sin perder a nadie el respeto que por su presentación y actuación haya obtenido, me parece que el concieto no es tan ameno como al principio creyeron ellos. Las voces no son acordes con los instrumentos musicales que usan, así, a lo menos, llegan a los oidos del auditorio, dando la sensación de una completa desarmonización, y es que, cuando el director de no importa que conjunto musical pierde la cabeza, los demás le acompañan en el viaje. Todo esto puede ser comparado — si comparación puede existir — con los deseos que animan a esos discordantes sistemáticos, capaces de comerse los cuernos de la Luna por medio de una «fusé» o cohete extraplanetario. Hay que hablar modernamente para que no le tilden a uno de vejestorio y otros adjetivos de moda, que tanto circulan ahora por las arterias de los nuevos y flamantes sindicalistas revolucionarios.

¡Qué caray! Como se está a punto de celebrar un comicio confederal, nunca estará demás un poco de ruido hasta que reviente el bombo.

Nosotros nos preguntamos con todos los honores arrancados de la tranquilidad de una hora de reposo, qué confrontación ni que cangrejos de río o de mar ha de hacerse, si por mucho que se hable, se grite o se patalee y otros actos semejantes, no se llegara nunca a acabar con el repertorio en uso por esos elementos. Han de pasarse las horas, los dias, los meses y los años que plácidamente se consumen y nos consumen como la paja cuando se la arrima «candela» para que arda, y nunca veremos el fin de «tanta y tanta unidad hallada desde que el abrazo fraterno se consumó.»

No hay que caminar mucho trecho para dar con el objeto que se busca. Tan cerca está de nosotros que le tocamos con la punta de la nariz. Y todo porque se avecina el día de la confrontación de lo justo o menos, de lo ambicionado y discutido; de lo guiado y objetivo; del enredo y el ofrecimiento; del arrimarse o distanciarse; del paso a los modernos adalides y toda una serie de pesas y medidas nacidas al calor del exilio y otras «bagatelas» del destierro.

Cuando se pasa de los cuarenta otoños y se rebasan los sesenta, ¿quién puede convencer a quién? Pueden celebrarse las reuniones que se quieran de careos, de confrontaciones entre compañeros de una misma opinión, de una misma afinidad, de un mismo pensamiento, porque siempre se soluciona lo que ha de solucionarse; pero cuando esas confrontaciones o careos han de hacerse entre antagonistas, difícil, por no decir imposible, es que se llegue al restablecimiento de la armonía

¿Qué en tales condiciones el comicio a celebrar no reportará ninguna solución valedera al problema que nos ocupa desde el mismo día que cruzamos los Pirineos y nos internamos en Francia? ¿Qué sus resultados serán infructuosos y nada en concreto habremos conseguido? ¿Qué será un acto más del exilio con más o menos resonancias que los anteriores? No lo discutimos, pero señalamos que, si el jardín no está bien cultivado, las flores no serán muy hermosas.

Y no nos engañemos como niños de biberón, de lactancia. No creamos en milagros ni en fantasías. No soñemos con soluciones idóneas.

Estamos así, porque no es posible estar de otra maneta.

MINGO

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

NECROLOGICAS

MARCELINO GROS

De nuevo otro buen compañero, Marcelino Gros, nos deja para siempre. Con su muerte, la Federación Local de Marsella y la C. N. T. en general, pierde a uno de sus excelentes militantes.

Victima de una terrible enfermedad que arrastraba desde largo tiempo; hospitalizado desde hace un año aproximadamente, sufriendo constantemente, acabó, por fin, su existencia el día 25 de mayo de 1967, siendo enterrado civilmente el lunes 29 y trasladado del hospital de Saint-Joseph al cementerio de Saint-Pierre de la ciudad focense.

Muchísimos compañeros y amigos compatriotas le acompañaron a su última morada, asistiendo igualmente al acto del sepelio representaciones orgánicas de la F. L., Comisión de relaciones del Núcleo de Provenza, O. J. y de S. I. A.

Hacía poco más de año y medio había perdido a su buena y anciana madre en la casa de reposo del «Beau Séjour» de Hyères, a la avanzada edad de 90 años.

Al compañero Cros le adelantó la muerte, aparte de su enfermedad, un grave accidente de trabajo sufrido antaño, y el fallecimiento de su pobre madre.

Contaba 58 años al morir. Desde muy joven había abrazado las ideas libertarias, habiendo militado activamente en la eminente barriada confederal de Pueblo Nuevo y en la sección del Ramo del agua del Sindicato fabril y textil de Barcelona.

Se distinguió por su consecuencia militante, sufriendo las consiguientes persecuciones. En el año 1935, detenido durante largo tiempo en condición de «preso gubernativo», fue deportado al penal de Burgos desde la ciudad condal, recobrando su libertad a principios del 36.

En el destierro pasó, como casi todos, por los campos de concentración. Durante la ocupación nazi fue detenido en Marsella y deportado en calidad de «trabajador» a las islas Jersey.

A su liberación se reincorporó de nuevo a las tareas orgánicas. Su espíritu crítico, excesivo quizás, era su continuo defecto personal, así como su intransigencia. Por contra, lo superaba en virtud su constante amor por la C. N. T. y el Movimiento libertario. Y en todo instante de su vida militante supo defender con energía a la Organización contra los ataques reformistas de aquellos elementos que deseaban y continúan anhelando su fenecimiento.

Con el compañero Cros la C. N. T. pierde un hombre sin nombre que todo lo dio para defenderla y fortalecerla, a la par que acreditarla como representación genuina de un ideal que un día se transformará en realidad latente.

La Federación Local de Marsella al comunicarlo por medio de la prensa confederal a todos los compañeros, se compromete a ser constante en la defensa de los ideales comunes, confiada al constatar la gran afluencia de juventud de ambos sexos en su seno, que la renovación de los cuadros militantes, indispensables al Movimiento, será un hecho real que honrará la memoria y vida de cuantos buenos compañeros nos abandonan física mente día tras día. — *Secretariado.*

FERMIN SAMITIER FERRER

El 30 de mayo fue conducido el cadáver de Fermín Samitier al cementerio de Pantin, exteriores de París. Había sido un recio compañero, y aragonés por añadidura, lo que equivale a un monumento de afirmación humana. En su tierra actuó en confederal anarquista, en la revolución y la guerra tuvo su buena parte, y en el exilio estuvo presente en la Organización como es debido.

Yo lo conocí algo tarde, en ocasión de mis correrías. Con Etienne vine a Sens (nosotros decimos Sans, nostálgicamente) para hacernos cargo legal de la Casa de Reposo en nombre de S. I. A. Samitier nos acompañó en aquel trasiego, en buen andador, en solidario entusiasta. «La Casa de Reposo es ésta, los pedazos de tierra (¡43!) iremos a verlos de uno a uno.» Se trataba de una herencia desperdigada por las leyes y los años. Fuimos al catastro, y a la descubierta de los cachos terrosos, que poca gente conocía, o no quería que conociéramos. Recuerdo el polaco taciturno, aprovechador del pedazo mayor, el de los manzanos. Samitier (lo acompañaba otro compañero) encabezaba siempre, con cierto frenesí, la misión indagadora. Etienne y yo seguíamos, curiosos, atraídos por el dinamismo de Sami, y cariacotencidos por esa propiedad que atraía tantas complicaciones. Será Casa de Reposo, o de fatiga, pero la suerte está echada. Samitier había adelantado el dinero de compra, en trato algo ventajoso Para la Organización, vaciar bolsa. Otros seres, muy queridos de todos, habían vaciado la sangre de su cuerpo.

Desde entonces sentía estima por este aragonés resuelto y amigable Poco lo he visto después.

Ya no lo veré más. — F.

JIRA EN NORMANDIA

EVREUX COMUNICA:

El Nucleo de Normandia de la C.N.T. de España en el Exilio organiza para el 18 de junio una jira al mar. Lugar de concentración será la «Ferme de la Grande Cour» a tres kilómetros de Honfleur.

Por este aviso quedan cordialmente invitados todos los españoles, compañeros y antifascistas en general, de los pueblos limítrofes, y muy en particular los compañeros y amigos de Zona Norte.

UMBRAL

Sumario del número 65:

Luis Capdevila: **LA NOVELA DE LA HISTORIA.**

Angel N. Pou: **EL ESCRITOR ACTUAL: UN DRAMA.**

Floreal Ocaña: **DEUDA DE GRATITUD (versos).**

Salsamendi: **CON EL AÑA SE APAÑA... (versos).**

E. Valls: **HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.**

José Viadiu: **PANORAMICO. ANECDOTARIO FRANCES.**

Valle Inclán: **ALEGORIA (soneto).**

Juan Ferrer: **LITERATURA CATALANA.**

Lázaro Flury: **LA TONICA DEL FOLKLORE.**

Eugen Relgis: **EL PRECIO DE LA VIDA.**

Luis Alberto Musso: **LA EVASION DEL SABER.**

Nano de Sabadell: **DE LA PICARESCA ESPAÑOLA A IBSEN PASANDO POR CERVANTES.**

Victor García: **CEILAN, INSULA DEL TE Y DEL BUDA.**

Mario Zaragoza: **LOS JUSTOS.**

F. O.: **LA EPOPEYA DEL HOMBRE (versos).**

V. G.: **LA REVOLUCION ABANDONADA.**

Han Ryner: **LA SABIDURIA RIENTE. (folletón encuadernable).**

Noticiario, fragmentos, grabados, viñetas, libros, etc.

Habiendo terminado el folletón de Han Ryner, el próximo número volverá a constar de 20 páginas. **Precio: 1 F.**

PARA QUE NUESTRAS PUBLICACIONES VIVAN

Hay varias Federaciones Locales que cuando se encuentran con el caso de un compañero de edad o enfermo solicitan de esta Administración que se envíe gratis el periódico al afectado lo cual hacemos gustosos e inmediatamente; tanto, que actualmente unas 400 suscripciones son servidas sin que ellas nos aporten ni un solo céntimo. Y no obstante, nuestras cuentas flaquean y la existencia de nuestras dos publicaciones resulta comprometida. Lo hemos dicho varias veces y parece que poco se nos oye. ¿Por qué las FF. LL. no abonan las suscripciones de los compañeros incapaces de hacerlo por motivos de penuria? Ello costaría muy poco de hacer y el resultado sería nuestra economía un tanto fortificada.

Porque se da el caso de que nuestros más fieles cooperadores se desentrañan pagando por adelantado y algunos cediéndonos donativos, por ejemplo los compañeros de Dreux (el último recibido, 5 frs. del compañero Menéndez), en tanto otros nos acomodan gratuitismos sin compensación alguna.

Un gran amigo de nuestro COMBAT y de la revista lo fue el abnegado Alberto Martín, de EE. UU. fallecido a sus 83 años, el cual, como para manifestar su simpatía por nuestra obra, incluso más allá de la vida, nos ha dejado un legado de 200 dólares para empujar económicamente a la revista «Umbral».

Bien quisiéramos renunciar a ese dinero a cambio de que el buen Martín continuara viviendo. Mas no puede ser, y ahí exhibimos este rasgo para que los menos de 83 años comprendamos.

«C. S.» y «Umbral».

COMUNICADOS

F. L. DE ORLEANS

Esta F. L. invita a sus afiliados a la reunión informativa que tendrá lugar el 11 de junio, a las 9,30 en el sitio de costumbre.

F. L. DE MARSELLA

Pone en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes que para asistir a la Jira regional de Provenza que organiza la Comisión de relaciones el domingo día 25 de junio 1967 en el pintoresco lugar de la Fontaine Mary-Rosa en Grans, tiene alquilados varios autocares.

El precio ida y vuelta, es de 8 frs.

La salida tendrá lugar a las siete en punto de la mañana del Cours Saint-Louis-La Canébière.

Recuerda que las inscripciones se recibirán todos los días de 3 a 7 de la tarde y los domingos por la mañana, en su local social, 12, rue Pavillon.

Y recomienda que se efectúen lo más pronto posible para evitar que ocurra lo de la última Jira, que se llenaron los cuatro autocares y quedaron compañeros sin poder acudir.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

Ciclo de conferencias en torno a «La actualidad política española y las posibilidades de la oposición antifranquista después del referéndum». El sábado 10 de junio de 1967, a las nueve en punto de la noche, ocupará la tribuna del Centro y hará conocer sus opiniones sobre este tema el profesor José Maldonado.

El sábado siguiente, día 17, a la misma hora, se celebrará la última conferencia del ciclo, que correrá a cargo del conocido militante confederal asturiano, Ramón Alvarez.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Recital de guitarra el 10 de junio.

COMPAÑEROS DE LEVANTE

Se invita a todos los compañeros de nuestra región a la próxima reunión que tendrá lugar el domingo 11 de junio a las diez de la mañana en nuestro local social. Ruega la puntual asistencia de todos, el *Secretario.*

AMIS DE HAN RYNER

Reunión le *Samedi 10 juin à 20 h.* 45, Salle des «Amis», 114 bis, rue de Vaugirard, sous la Présidence de Marcel Renot. Vice-Présidlnt des A.H.R.

Causerie de Georgette Ryner : « Han Ryner, conteur ».

F. L. DE OULLINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 11 de junio en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 11 de junio a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

COMISION DE RELACIONES DEL TARN

Jira en St-Ferreol

El Núcleo del Tarn organiza en St-Ferreol, una jira para el 18 de junio. La concentración tendrá lugar en el principio del lago, o sea en el lado opuesto al dique.

Son invitados cordialmente todos los compañeros de los Núcleos cercanos.

LES AMIS DE HAN RYNER

Le nº 85 des *Cahiers* des *Amis de Han Ryner* est paru (3, allée du Château, 93-Pavillons-s-Bois.

Au sommaire : Pascal Bonetti : le Poète Han Ryner. Han Ryner : L'enseignement du 1er Mai ; Raymond ou la vie et la mort ; Léon Daudet : Baudelaire ; De Marc-Aurèle à Zenon. A. Lagondet : «Chair vaincue», par Henri Ner. Eugène Dupréel : Lettres à Han Ryner, etc.

CONCENTRACION REGIONAL S. I. A. EN THIAIS

Los compañeros de París y de la región deben anotar desde ahora en su carnet una fecha: «18 de junio», destinada a S. I. A.

Nos es grato precisar que en el curso de la concentración, se desarrollará un importante partido de football entre el equipo «Iberia» de Dreux y el del «Hispania» de París que sostendrán un encuentro que se presenta excelente, simpático y animado. La orquesta «Jo Petit et son ensemble» también será de la fiesta, por lo cual los amigos de la danza podrán ejercer sus talentos. El cantador Francisco Galán, Rosalie DUBOIS y grupos folklóricos bien reputados con los cuales se están últimando los trabajos, serán los participantes de la sesión de varietés que se desarrollará el día 18 de junio enteramente en el Estadio Municipal de Thiais. En próximo número daremos más detalles.

CONFERENCIA EN PARIS

Organizada por la Agrupación Parisina de la Regional Catalana, el sábado 10 de junio a las 4 y media de la tarde en nuestro local, a cargo del compañero Ramón Porté, que tratará el sugestivo tema: «Confrontación de los problemas económicos y las posibilidades del Comunismo Libertario». Invitamos fraternalmente a todos los compañeros, teniendo en cuenta que el conferenciante admite y desea debate contradictorio.

F. L. DE MONTAUBAN

Comunica a sus afiliados que el próximo domingo 11 de junio, celebrará asamblea general de carácter informativo, la cual tendrá lugar a las nueve y media de la mañana en el café de la Comedia.

«LA SABIDURIA RIENTE»

de Han Ryner

«Umbral» avisa: Que cuantos compañeros hayan guardado este folletón y deseen les sea encuadernado, pueden desde ahora enviarlo a esta Administración, que se encargará de efectuarlo. Gastos limitados.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Durán, *Santos (Brasil)* 40,40; *Fresnes:* Torralba 5,00; *París:* Casellas 10,00; *Roanne:* A. López 10,00; *Perpignan:* Pascual 10,00; *Mios:* Pablo Serrarols 10,00. *Total* 85,40.

Concentración Confederal

EN TOULOUSE

Domingo 23 de julio 1967

En esta fecha celebraremos la conmemoración del 19 de Julio de 1936.

Esperamos que los compañeros y antifascistas en general acudirán en gran número para patentizar, una vez más, el deseo de que en España se pueda vivir en libertad auténtica.

Retened esta fecha y dadle con vuestra presencia un color de firme repudio al franquismo, como asimismo al franquismo sin Franco.

ADMINISTRATIVAS

Salmerón, Bruxelles. Recibido giro 29,20. Pago «C. S.» y «Umbral» hasta 31-3-67.

Manuel Guzmán Ramírez. Alemania. Giro 11,57 frs. Pago «C. S.» hasta 30-6-606.

F. Arcos, Canadá. Recibidos 82 frs. «C. S.» y «Umbral» 31-12-67.

Romero. Lieja (Bélgica), 58,20. Pago «C. S.» h. nº 450.

Cohen. Mortimer, (New York). Recibida carta y 50 frs. Pago «C. S.» h. 31-12-67.

—A. Pla, Bordeaux. Recibido giro pagando cuenta Librería y «C. S.» y «Umbral» 31-12-67. Los 5,30 frs. pasan a Pro-España como indicas.

—Antonio Barri, Port de Bouch, (B. du Rh.). Recibido giro 38 frs. pago «C. S.» 31-12-66.

—Camón Marcial, Caltelsarrasin. Giro 50 frs. «C. S.» 31-12-67. Anotamos los 20 frs, que dedicas a pro-Prensa.

—Canalés, St-Marcel (Aude). Recibido giro 38 frs. 2º semestre 66 y año 67 faltará sólo aumento 67, 5 frs.

—J. Rodríguez, Romorantin (L. et C.). Recibido giro 86,10 frs. Distribución indicada en talón.

—G. Rondos, Thuir (P. O.). Recibido giro. De acuerdo número talón. En adelante enviaremos como indicas.

Servicio de librería

La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«¡Ay de los vencidos!», Luis Bazal, francos	12 00
«Preludio inmortal a Garcia Lorca», Volga Marcos	
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	18 00
«Defensa de España», José Huerta	Félix 18 00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	9,50
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria	25,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
Œuvres d'André Lorulot	
Teatro de Benavente (Don Maños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros	26,00
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor Garcia)	2,00
Notre ennemie, la Femme	5,50

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)

CCP 13507 56

Temas Esenciales del Anarquismo

ESPIRITU Y MATERIA (ESQUEMA)

POR FABIAN MORO

II

Por el momento fuerza es de rendirse a la evidencia; el animal hombre se engalana, fatuo y engreído, con los atributos fundamentales de su animalidad, localizando la «hombría» en el bajo vientre. Ser un «macho», poseer «huevos» resulta la más alta expresión de su condición representativa y de su «valor» confundiendo el valor con el ímpetu animal en su ceguedad instintiva fuera de toda reflexión.

¿Cuando y dónde se oyó decir: «Soy consciente» o «soy una consciencia» expresión cabal de la verdadera «hombría» según se debe entender por la definición de lo que el «homo sapiens» dícese que encierra? El hombre para dárselas de tal debe serlo de la cintura para arriba y no de la cintura para abajo. Y es que las fuerzas telúricas y la obediencia ciega a los instintos barran el camino interior, psicológico, en la fragua del cerebro y en los campos del alto sentir, en los campos serenos del sentimiento, donde se labran y se forman el espíritu libre y la conciencia entera, primeras condiciones del hombre que quiere serlo.

Continuamos hallándonos, pues, ante dos tendencias contrarias que se disputan la conquista del animal hombre. Las dos tendencias capitales que en su arranque, en su raíz, fueron complementarias y adyacentes y que con el despunte de la inteligencia y el desvío de la cultura se bifurcaron, azuzando por un lado la exacerbación de los instintos, por el otro la corrupción de las fuentes superiores del ser, manantiales interiores que brotaron para llevarlos a su liberación animal, a su plenitud, para llevarlo, por el contrario a su esclavitud total, a su implenitud, de cuerpo y de espíritu, con la religiosidad.

Con las especulaciones filosóficas materialistas, dimanantes, y las religiosas, imanante, un pugilato cerrado y constante se establece entre materia y espíritu, más intenso y más sutil al mismo tiempo, cuanto más la ciencia en su caminar busca a Dios para enterrarlo. Mientras, el progreso mental se manifiesta estancado. Y vemos hoy que cuando un problema o una deducción psíquica o espiritual se plantea, se ve cogido por esa influencia aborigen, que entablilla el discernimiento, de obediencia y mimetismo. Invariablemente está obligado a seguir los estímulos biológicos estimulantes de los instintos (olvidando los superiores psico-entimentales) que justifican sus tendencias animales, viéndose cogido, de esta manera, en ese círculo sin cortes ni escapadas, que por lo que acabo de apuntar la ciencia divulga con un montón de pruebas al apoyo. O bien, siguiendo sus sentimientos imprecisos y mal digeridos, halla el «salvavidas» que lo desnaturaliza y lo atrofia; buscando en sus orientaciones inseguras un asidero espiritual halla el dios preparado de antemano, una religión, caliente, tabla de salvación del naufragio imaginario, en la niebla de su fuero interno. Naufraga en un charco al faltarle la consciencia de sí mismo asegurando que ha encontrado su conciencia. El verdadero naufragio vendrá después, si se dió cuenta del timo.

De esta manera presenciamos la continuidad de la lucha secular entre el espíritu falseado y la materia sometida; sometida a su propia tiranía. Sometidos a dos esclavitudes fenomenales, insoslayables y universales están los humanoides. A escoger: materialismo determinista o espiritualismo deista. Y al primer golpe de vista, no tienen sllida, porque son los dos polos fundamentales de su naturaleza y, por reflejo y resultado el de sus sociedades. Los dos, de consuno, echando mano de los progresos y adelantos de la propaganda y del reclamo preparan en su tarea de «*muy alto valor*» la petrificación de la sensibilidad y de los sentimientos.

La ciencia sin conciencia por un lado trata de inclinar la eliminatoria a su favor; por otro, el poder religioso, alegando la religiosidad innata del humanoide defiende la exclusiva en el amaestramiento, *dicha formación*, de su sensibilidad y de su espíritu. El problema así planteado crea dos bandos tajantes. La ciencia secando los manantiales espirituales al querer destruír el concepto religioso, castillo de la mentira; las religiones, *incrustadas* en el espiritualismo, anatematizando antes a la ciencia comercia acuerdos convencionales, pero remitiendo siempre a su esclavitud la invulnerabilidad del espíritu humano, luego del religioso, campo cerrado más o menos ancho de su dominio.

Queriendo negar la existencia de dios por la evidente demostración de los fenómenos naturales independientes de todo factor superpuesto, pero sometido el ser a la ley *inviolable* del determinismo, el espíritu científico asienta sus bases materialistas y niega sistemáticamente toda ingerencia a los factores espirituales; lo que dá como consecuencia la sumisión del humanoide a los externos, disecando los interiores, toda vez que son elucubraciones religioso-mentales de aceptación imposible. Como no hay, según la explicación materialista escapatoria alguna, se desprende de ahí la incontrovertible disecación de toda conmoción sensible, llegando sin quererlo y sin premeditarlo a la conclusión de último de los fatalismos, en la conducta de los seres del género humanoide, que se engarza con el primero: el de su condición, visto a través del prisma del determinismo materialista. Como en cierta ocasión apuntamos, «la historia puede ser representada por una serpiente mordiéndose la cola». Estábamos entonces lejos de presenciar la era de la civilización llegando a su más ecuánime estupidez. Creando autómatas a la imagen humana, formando el humanoide a la semejanza del autómata. Principio, fin y consecuencia del materialismo: hacer del humanoide un autómata. Causa espanto ver como en parte lo ha conseguido, y que la ciencia se emplea con entusiasmo de mejor motivo llevar a buen término tan indigno propósito y sin que ninguna voz diga « ¡Basta !»

De un lado, la religión obrando sobre las conciencias neutralizando la influencia para ella nefasta, sacando su fuerza y su audiencia de los fenómenos subsconscientes negativos: sobre todo el temor. Como ocurre que el humanoide no encuentra la fórmula de desasirse de ese cúmulo de influencias que a su naturaleza interna se arraigó al cabo de generaciones sin cuenta, ni de las inmediatas que de manera directa le influencian, cógese al factor mentiroso, y fatalista también, alimentando su espíritu del religioso, con el cual éste supervive y prospera.

Al confundir espíritu y religiosidad, tanto la escuela materialista como la espiritualista de marchamo religioso, en su aceptación general se hallan en un error que consideramos fundamental.

1º Se confunde espíritu y religiosidad.

2º Esta confusión tiende, si no lo alcanza, a anular el papel, o función en sí, de la sensibilidad espiritual (nacida para mejores designios) del humanoide al confundirlo, contribuyendo a su descrédito o a la *subestimación*, puesto que aparecen ligados en la propensión moral, presentándolos como fundamento único, unido indisociablemente.

3º Al naufragar el espíritu religioso por los embates de la ciencia, con el conocimiento general que el humanoide va adquiriendo, las dos enseñanzas apócrifas (en su profundo sentido y como en su resultado terminal) en presencia, soslayan la raíz del problema; sea por interés de comercio y de supervivencia ya, en una, sea por... digamos incapacidad de abrir conclusiones apartadas de su sistemática determinista, en la otra.

¡Cuánto se ha escrito y propagado de estas dos tendencias! Si esta es la realidad teórica y en la práctica la realidad impuesta, por lo que al materialismo concierne, el pensamiento anarquista tiene el deber de definirse entre el determinismo materialista y el espíritu libre, racional y consciente; para que quienes lo analicen, estudien y quieran seguirlo, sepan a que atenerse.

Del materialismo, del dominio e influencia total de la materia como impositivo natural, sin parar en cierres hasta saciedad se ha propagado. Las doctrinas, todas de raigambre materialista que conquistaron el poder político, que resulta el poder total por concomitancia, establecieron en teoría y en práctica como condición primera del humanoide «la lucha por la vida», antes, durante y después que tal divisa fuere inventada o descubierta, no lo sabemos, por Darwin; artículo de fe de tóda tendencia filosófica politicante, en cuyo círculo continuamos metidos con brios de inconsecuencia, por mucho que no lo queramos. Esta realidad materialista que dirigió y que dirige la Sociedad del humanoide, se asienta, más que como una ley divina, como imposición social, cuatural, moral y cívica, supradivina. A veces imposición de fuerza; generalmente imposición de grado, con lo cual amos y esclavos están contentos.

Imposición que es *autoimposición* en nombre de la democracia, que es mayor chantaje que las sociedades inventaron para más gloria de sus jefes, a la que todos se someten sin distinción de credo social o religioso. Primera condición del hecho real, insustituible hasta en los tiranos por derecho propio. Si se invoca lo espiritual es para mejor controlar o imponer el impositivo materialista en la relación social del humanoide y su amaestramiento individual. Mezclando la espiritualidad si viene al caso, con el estímulo y halago de los instintos que estimulan sin necesidad porque para ello, ellos se bastan y se sobran, a los que dan primordial satisfacción de los instintos se presenta aunque sea en forma de una promesa, lo que al espíritu concierne, fácilmente se deja de lado. Si *innobleza* obliga, «chascan» latiguillos estimulantes con los que los tribunos explotadores, cualquiera que sea su bandera, sacuden los sentimientos y las pasiones primordiales; con lo cual, el humanoide se deja explotar muy a menudo de grado.

¿Quién se levanta en representante y seguro servidor del espiritualismo? El poder religioso. Que se adjudica para sí la paternidad, la maternidad y hasta el sexo neutro. Todo. Fuera de la espiritualidad, dicen, no hay religión; fuera de la religión no hay espiritualidad. Más fuerte que el sentido materialista del animal hombre, el sentimiento espiritual, cualquiera que sea la religión que lo invoca y su control busca y lo adquiere, ha conseguido la fuerza directora de primer orden. Con ello están seguros de haber conseguido el poder material. Y el materialismo a través de su representación política y social echa mano de la espiritualidad sensitiva rudimentaria para con ese *pasaje de transfusión* dominar e imponerse a las religiones. Llamándose ateo, pero sin ir muy lejos en el desmonte de los mitos con el fin de poder explotar a su vez el descarrio y la atrofia espiritual, obra de la religión su cordial enemiga. En el fondo subsconciente de su estructura están de acuerdo aunque a veces ocurra que en el consciente de cada lado se repelen y choquen. De ahí que los acuerdos sean tácitos a veces y otras expresos, para explotar la sensibilidad y la espiritualidad en bosquejo del animal género hombre su congénere. Y el «sentimiento» religioso perdura, sea justificando un dios abstracto, metafísico; o en la forma de un dios concreto al optar por un animal hombre providencial, o por un sistema filosófico político-social tan explotador de su ingenuidad como el dios antropomorfo o el abstracto. Es evidente que el pugilato se establece no en torno a la espiritualidad religiosa, sino por quien de las dos escuelas salga vencedora y tenga la exclusiva en el abastecimiento de los pastores.

Pero la ciencia materialista está por encima de los contingentes y de las pasiones, sorda y con alma de guarismos, de moléculas y de precipitados químicos, en su Olimpo supradivino. Y destruye o seca las fuentes interiores que la religión explota, negando la existencia del dios monolítico como los colectivos del *politeismo*, con la demostración palpable de los fenómenos naturales independientes, no puede ser de otra manera, de todo factor extrahumano y extranatural; negando por la misma ocasión el factor espíritu que a la religión se le adhiere.

(Continuará)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Constancia cultural cenetista

NUESTRO sector libertario-cenetista, esencialmente poblado de obreros, en toda ocasión da muestra de estimar la cultura, como bien lo ha dicho un estimado compañero en una publicación catalana. No importa que la característica de luchadores que nos distingue dé a pensar, en otros ruedos, que en la C. N. T. todo es braceo y estruendo. Sin que eso esté totalmente desacertado, urge decir, alto y sonoro, que la moral libertaria que nos informa está más próxima de la cultura que los programas de política sañuda y del marxismo de puchero y palo.

Sin remontarnos a la época de nuestro exilio — en el que todos los atrevimientos fueron acreditados — podemos afirmar que dos semanarios, dos revistas, y otras publicaciones constantes como «Tierra y Libertad» y varios boletines, con dinero propio no los saca nadie más que nosotros. No negamos esfuerzos ajenos, pero sí predisposición realizadora cual nosotros la tenemos.

Cuando en París elementos ajenos a nuestra casa suben a ella, quedan asombrados por la gran cantidad de libros que encubren al yeso o al maderamen de los tabiques. Miles de ejemplares prestigian a nuestra sede y un buen volumen de trabajo enseña que en el hogar cenetista no se pierde el tiempo. Si lo práctico no rinde más no es culpa nuestra. Mejor la achacaríamos al tiempo, que no discurre en vano y nos aplana con su inversa demografía. El número de presentes decrece a medida que el capítulo de defunciones aumenta. No es culpa del elemento refugiado si la juventud se integra a la existencia común de Francia y los de ayer no detenemos la carrera del tiempo. Las endechas a la Luna no proporcionan melocotones, de la misma manera que es inútil pedir juventud ferroviaria a los carrileros españoles de 1936 que se mantienen a nuestro lado.

Sin embargo, hay materia proselitista en rodaje y en estantería. En los últimos diez años — ya entrados en dificultades — hemos editado libros y folletos. Alaiz tiene tres de los primeros («Quinet», «Tipos españoles» en tomos I y II). Noi del Sucre dispone de una interesantísima semblanza («Salvador Seguí, su vida y su obra») y Pedro Vallina nos dio una vasta recopilación de recuerdos históricos tan interesante como poco considerada por la historiación al uso, que tanto explica y tanto o más ignora. Porque en verdad, el libro de Vallina, «Crónica de un revolucionario, con trazos de la vida de Fermín Salvochea», alcanza un valor de relación que nadie sería capaz de igualar en estos momentos.

Junto con nuestra obra anda paralela la de la A. I. T. y la del Secretariado Intercontinental C. N. T. empeñados en lanzar a la circulación opúsculos robustos en crítica social, historia nuestra y sociología libertaria. Citemos «Les collectivisations en Espagne», «De l'esclavage à la liberté» de René Villard; «Paradigmas de una Revolución» de Abel Paz. En folletos encontramos (entre los más recientes) «Raúl Carballeira», «Conversaciones libertarias», «Discurso del hombre libre», «Un debate imaginario entre Marx y Bakunin», «Historicidad de Jesús», y aun otros, teniendo en el terreno particular o de grupo, ediciones tan altamente provechosas como «Les frères Reclus» (libro), «Ciudad caída», novela realista sobre la Barcelona revolucionaria y de guerra de los años 1936-37-38-39 (libro), y otras obras de interés político-geográfico firmadas por Víctor García («América hoy», «El sudeste asiático», etc.) y otras más entre las cuales figuran textos en idioma catalán para la poética y el anecdotario confederal-anarquista, de suma utilidad y de buen entretenimiento.

Con «Ciudad caída» del buen escritor que es el compañero Carmona Blanco, la revista «Umbral» (que tanto crédito goza en los medios intelectuales de España y de América) se ha propuesto continuar su labor de capacitación obrera mediante lecturas atrayentes y a la vez provechosas, y habrá de proseguir tan sumo esfuerzo si el mismo es mejor correspondido por los compañeros.

Por lo demás, con lo mucho editado ayer y hoy, más el ingente servicio de librería de «Soli», «CNT», «Tierra y Libertad» y aproximaciones francesas, búlgaras e italianas, la Organización confederal y los compañeros tienen base suficiente para reemprender una seria campaña proselitista que cauterice la hemorragia de defunciones y defecciones y nos dote de la juventud idealista apetecida.

DISCOS

LOS almacenes «Innovación» de Bruselas ardieron totalmente causando, entre muertos y heridos, 335 víctimas. Según declaración del juez, la catástrofe no ha sido intencionada.

Primeramente se tuvo sospecha de los comunistas organizadores de una protesta antiamericana en el propio establecimiento siniestrado. «Fuera americanerías, con todas sus mercancías». Afortunadamente los del cartelón no llevaban cerillas en los bolsillos. Ni chisquero, ni chusquero, aunque chuscos y chascos no deben faltar en el cuartel comunista.

Queda, pues, el diablo en perspectiva. La llama inicial se declaró en la sección de ropas para primera comunión, de donde emergen, claras, la culpabilidad de Belcebú y la incuria del católico mayor de Bruselas que no destacó agentes del Angel de la Guarda para protección de velos y velas clericales.

A Dios no nos atrevemos a señalarlo porque podía estar de vacaciones. Tanto trabajo le atribuyen, que lo consideramos con derecho a descansar durante doce meses del año.

Que procesen y juzguen, pues, al diablo, y que los sacerdotes necesitados de éste para causar pavor a sus fieles, lo defiendan mediante el católico mayor indicado.

Y a los comunistas pancartistas desprovistos de cerillas y chisquero, que les premien la ingenuidad endosándoles ropas de primera comunión, puesto que llevándolas alguien encima se evitará que el diablo las queme en las tiendas que expenden productos imperialistas en lugar de imágenes Mao-mao y Leni-leni.

DISCOBOLO

AREA MUNDIAL

MARXI-MILITARISMO

SEGUN la prédica internacionalista de Carlos Marx al triunfar sus principios doctrinales las fronteras quedarían abolidas. Quedando — en la actualidad— fronteras capitalistas lindando con países capitalistas, no es aceptable, pero sí comprensible, que el «antimilitarismo» marxista mantenga las suyas. Mas lo ilógico aparece cuando las fronteras entre «repúblicas socialistas populares» no resultan eliminadas.

¿Por qué conservar este prejuicio militarista en los países adscritos al comunismo?

Porque, incapaces de sacudir el lastre conservador de la sociedad antigua, estas naciones «enrojecidas» no pueden superar la noción de patria, entendiendo por patria los intereses particulares a cada nación. De aquí la persistencia reaccionaria — en este caso comunista — de las fronteras protectoras del comercio nacional, de la integridad del territorio, de la ambición de un país sobre otro, etc., vicios de consuetud heredados del zarismo, del kaiserismo, o de cualquier ismo dimanante del sentido autócrata de las viejas sociedades.

Y aún otra cosa: Si el armamento soviético se destinara a la defensa de las repúblicas comunistas, tal vez ese «nacionalismo colectivo» encontrara eco favorable en equis pueblos. Desgraciadamente, la política militar soviética tiende, como la burgueso-colonialista de antaño, al fomento de situaciones peligrosas vendiendo armas a gobiernos feudales que encubren su atraso con trapío «socialista», y aquí aludimos a los Estados árabes abundantemente pertrechados por la U. R. S. S. con vistas a un enfrentamiento contra Israel en una desigualdad de 200 contra 2 y medio. Atizar la llama de la guerra no corresponde al programa marxista, por defectos de bulto que se le pueden achacar al Marx de origen judío.

Viene a tono ese conato de requisitoria, con dos premios de cine militarista alcanzados por Yugoslavia y la U. R. S. S. en Versalles. A los cineastas de Tito les han distinguido el film «Sargento Granadas», y a los peliculistas del Kremlin la producción bizarra titulada «Los paracaidistas».

Entonces, «Capital» y armas al hombro.

EL CINE DE G. W. PABST

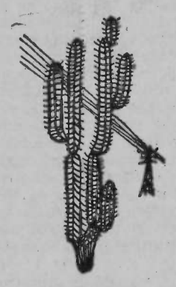
En oposición a la conducta agresiva de los imperialistas comunistas y capitalistas, podemos citar, tristemente, la labor profundamente pacifista del cineasta Pabst. Y decimos «tristemente» porque este destacado artífice de la paz ha fallecido hace unos días a la edad de 82 años.

El nombre de Pabst se asocia al de Eric María Remarque, otro alemán que al salir del infierno de la guerra europea (1914-18) publicó una novela («Sin novedad en el frente») que conmovió a todos los pueblos del mundo por su espíritu altamente humanista o contrario a las matanzas. Precisamente en aquellos días Pabst había dado a la pantalla la hermosa película «Carbón», de argumento minero con catástrofe de fondo en el sector francés que motivó el auxilio interior de sus vecinos alemanes, que ante el deber de humanidad abandonaron prejuicios patrióticos, y con desprecio del riesgo y de la línea fronteriza de arriba, salvaron a sus compañeros galos, estableciendo inmediatamente con ellos un espíritu de fraternidad inenarrable.

Esta hermosa película, profundamente antimilitarista, queda a cien mil codos de las producciones «heroicas» de los comunistas que acarician los fusiles con el mismo cariño que los cosacos de Denikin o los hulanos de Bismarck.

En la versión española de «Carbón» constó el trabajo de traducción de títulos y leyendas de nuestro malogrado e inteligente compañero Orobón Fernández, a la sazón residente en Berlín y relacionado con todas las notabilidades anarquistas e internacionalistas del mundo. En España el trabajo de Orobón causó gran efecto, y sería de esperar que en nuestros festivales del exilio «Carbón» encontrara una plaza distinguida. Y tal vez esta excelente producción daría base a organizar, *chez nous*, grupos de afinidad cinemática para dar sesiones de cine avanzado, pues Pabst, René Clair, Einstein, Fritz Lang, Sternberg y otras notabilidades antiguas y modernas, no faltan en las cinematecas.

PETROLEO



El nacionalismo generalmente se basa en la riqueza de un país, de una región, explotable en su provecho por consorcios capitalistas (dólares, libras o rublos, no importa), y contribuible, en lo más duro, por la mano de obra perfectamente expoliable y militarizable. Los peligros de guerra y las revoluciones inútiles son tan numerosas en el mapamundi, que resulta vano enumerarlos.

Ahora la bailan en ese sentido en Nigeria, joven república africana situada en el golfo de Guinea. Cuenta Nigeria con 22 millones de habitantes, negros todos ellos, con más regusto de selva que de ciudadanía urbana. Las tres cuartas partes del país — Norte - Sur - Oeste — son capaces para productos de superficie: almendra, cacahuete y su aceite, y frutos tropicales, y también de subsuelo como estaño y caucho. Pero la riqueza mayor reside en el Este, contenedor de grandes yacimientos petrolíferos. Para dar idea de ello baste decir que el rendimiento neto del petróleo, al gobierno central (Lagos) le importó un beneficio anual de 75 millones de libras esterlinas correspondiente al embarque (en 1966) de 19 millones de toneladas de tal producto en los puertos de Port Harcour y Calabar, de la región de Biafra.

Por complicidad con potencias ocultas, o por ambición personal sobre las riquezas naturales de Biafra, más la posesión fortunera de los dos excelentes puertos nombrados, un teniente coronel llamado Odu Negwu Ojukwu ha encabezado un movimiento de secesión declarando la «independencia» del Estado de Biafra, ante cuya acometida el gobierno central trata de reaccionar metiéndose en estado de guerra contra el caudillo Negwu, que trata de dejar en semi pobreza a tres cuartas partes del país nigeriano.

Esa es la nueva pelota que está en el tejado, y ya veremos en qué manos caerá. Sin temor a equivocarnos, juzgamos que los platos rotos de esta nueva contienda los pagarán, cruelmente, los peones del tablero nigeriano.

MINUTA

La velocidad se nutre de variados fenómenos, uno de ellos político. Así me siento feliz de no constar en ningún rebaño. La peor vergüenza de mis cien años propuestos sería haberme inscrito, por cerrazón mental, en el catolicismo o en el bolchevismo.

Es un gozo andar sin regla de tambor, gritar solo en la altura para provocar eco, comer fuera de mesa cuartelera, sentirse individuo, tipo independiente en todas partes. Me afiliara a la religión, y el cura me trataría de carnero; me enrolara en el comunismo, y el kamarada kabo me obligaría a recitar, monocorde, el korán marxista.

En 1944 los celulados tenían que encandilarse con la foto Stalin-Churchill-Roosevelt, y dos años después, si no la rasgaban podían ser rasgados. Luego deberían estudiar un léxico atravesado (oligárquico - imperialístico - nazistoidático) para aplicarlo a cuanto y a cuantos no se aviran a las necesidades totalitarias del Estado ruso.

Y las célebres blusas blancas del crimen resultaron blancas blusas inmaculadas; Stalin fue anatemizado y su amigo Mao maullado. El internacionalismo comunista ha perdido el inter y las fronteras marxistas se cierran con llave militarista. El nazismo fue combatido a sangre y fuego en tanto Nasser convertía nazismo en nasserismo, y ahí lo tenemos amenazando con exterminar a 2 millones y medio de judíos en Palestina, tres y medio menos que Hitler, puesto que Israel no da más carne para la parrilla.

Fuese comunista, y tendría que aplaudir esto. Fuese carlista, y tendría que preparar 2 millones y medio de cruces para vengar dos millones y medio de veces más a mi señor don Jesucristo. Fuese comunista, y me sentiría soldado.

Soldado a millones de soldados; saldados a precio tirado en la feria de rebaños humanos.

Raza puerca, ¿verdad tocino?

MINUTO

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.

Es una edición «Umbral».

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL CRIMEN DE OBEDECER

NOTA simpática, alentadora, la que hemos podido leer recientemente con referencia a los dos cientos veintiuno estudiantes de la Universidad Cornell de Ithaca (Estado de Nueva York) que han afirmado el negarse a endosar el uniforme militar mientras dure la guerra. En su boletín universitario afirman que están contra la guerra, por lo injusta e inmoral. Exhortan a los estudiantes en general a que sigan su ejemplo. Y anuncian que en otras universidades se están gestando organizaciones de refractarios, condensando en el slogan «¡No iremos!» su decisión de negarse a contribuir a la masacre que se desarrolla en el Vietnam.

Tan laudable actitud nos incita a reflexionar en torno a lo que llamaba el notable pensador Han Ryner: «El crimen de obedecer.» En efecto, obedecer es casi siempre aceptar algo que proviene de voluntad ajena. Cuando va de por medio el libre consentimiento, ya no existe el concepto de *obedecer*, simplemente, se hace, se realiza, aquello que se considera estimable, sin que haya la coacción, moral o material.

Obedecer a sabiendas que se va a cometer una acción injusta, y además homicida, es criminal. Los soldados que obedecen a quienes les ordenan que ametrallen, y siembren la desolación con intensos bombardeos, tienen la responsabilidad que conlleva el tener conciencia. Y si examinan los móviles y los resultados de su acción, forzosamente han de considerarse culpables.

Es harto sabido que el Estado norteamericano, con el pretexto de combatir al comunismo, ha apoyado y apoya toda la podredumbre fascista. En el caso de España, siendo un apoyo vital del franquismo, lo evidencia de modo irrefutable. ¿Qué ventaja puede resultar para el hombre libre salir de las garras del comunismo si luego cae en las del fascismo? ¡Es muy elástico el querer escoger entre dos males, cuando lo que importa es combatir a uno y al otro!

Ante crimen de obedecer, hay el deber de reaccionar con virilidad, negando el concurso a lo que es sangrienta maniobra política. Es lo que, al parecer, van llevando a cabo un puñado de estudiantes norteamericanos. Por algo se empieza. Bien que rehusen el ser simples fantoches, manejados por el Estado, con fines belicistas. Pero mucho mejor será si además, por el camino de la reflexión, llegan a comprender el carácter nefasto de todos los Estados, ya sea en la guerra o se esté en período de paz.

LA JUVENTUD EN PRIMER PLANO

Carta abierta a los jóvenes libertarios: Micheline Coulles, Tomás Gómez, Tony Alvarez y Aurora Conga.

Leyendo estos días pasados los periódicos hemos podido comprobar como adquirían en Francia volumen de debate parlamentario una serie de temas relacionados con la juventud. Evidentemente, la forma de enfocar tales problemas ya es de comprender que tenía que ser bien equidistante de cómo los vemos los libertarios, mas se ha comprobado una preocupación: el anhelo de dar un cauce al pujante sector juvenil que brujulea por doquier.

Por asociación de ideas, ello me ha incitado a plantear, una vez más el problema juvenil en lo que al ambiente libertario se refiere. Y al leer en «Espoir» que unas muchachas y muchachos, a quienes no conozco, preparaban, en Tolosa, una charla con el tema: «Aspectos del pensamiento de Bakunin», he creído oportuno hilvanar estas líneas, en forma de carta abierta, creído de que lo expuesto, sin pretensión de que sea cosa nueva, sin darle aires de originalidad, es posible que incite la reflexión de algunos que son jóvenes y de otros, ya veteranos.

¡No toméis, por favor, la cosa como consejos de blandengue paternalismo! La voluntad, el buen sentido, la predisposición al estudio, son características que no tienen edad. Y ello ofrece margen de discusión, de convivencia, y de variadas actividades, al margen de todo criterio *generacional*.

No tengo base, no me asiste razón, para creer que vuestro denominativo de «jóvenes libertarios» sea algo endeble y pasajero, como un vulgar sarampión, pese a que se han dado casos de tal naturaliza. Y como que os estimo con temple y tenacidad, no solamente para estudiar el pensamiento de Bakunin, sino inclusive las características sociales de nuestro tiempo, creo que también ha de preocuparos el problema actual de la juventud. Juventud que está demostrando no impide llevar minifalda en ellas, y cabellos largos ellos para ser rebeldes y cobijar ideas ácratas, como en el caso de los «provos», de Holanda, de Bélgica, y de otras partes.

Vosotros sabéis que no es con aires de austeridad senequista ni con filípicas catonianas que se puede captar a la juventud. Vosotros sabéis que la juventud ama la alegría del vivir, la risa, el jolgorio, las distracciones. El mérito, el quid del asunto está en saber ofrecer distracción y a la par adentrar en las conciencias y en el cerebro los postulados del idealismo libertario. Si otras tendencias obtienen plausibles resultados, ¿por qué regla de tres no podéis hacerlo vosotros? Vosotros y todo el que ame inteligentemente el ideal ha de saber que el problema del proselitismo y captación juvenil es de vital importancia. Si al árbol no afluye savia nueva, se seca y muere. Un ideal al que no acuda plantel de gente moza, decae poco a poco, al ir falleciendo sus componentes, llegados a la edad senil.

Ciertamente, vosotros habréis podido observar que entre compañeros veteranos, o viejos, si preferís, existe un tanto de despreocupación con referencia al problema juvenil. No es que digan, como aquel monarca francés: «¡Después de mí el diluvio!», pero diríase que viven del pasado: lo que se hizo; lo que no se hizo. Y al plantear lo que se podría hacer, parece que no tengan en cuenta el *factor necrológico*, el que cada día la Muerte se va llevando ora uno, después otro... Sí, sí, todos amamos el progreso. Ahora bien: en el caso que nos ocupa, el progreso debería consistir en apreciar que por cada compañero que fallece, hay diez jóvenes nuevos, ¡savia vigorosa en la vida del ideal!

Bien que estudieis, queridos muchachos y muchachas libertarios, a nuestros clásicos: a Bakunin, a Godwin, a Reclus. a Kropotkin, a Mella... Y cuando llegéis a Anselmo Lorenzo, aprenderéis que dijo, aproximadamente: «Si la sociedad en que vives es injusta, ahí estás tú para transformarla.» ¡Tarea no falta, habiendo voluntad, energía, inteligencia, y sobre todo, consecuencia!

CHALLAYE, O LA INTELECTUALIDAD COMPROMETIDA

El profesor Felicien Challaye, fallecido cuando había pasado ya de los noventa años, (la noticia nos la ofrece el último número de «La Voie de la Paix», periódico donde él colaboraba) nos hace pensar en el valor del intelectual «engagé», como dicen los franceses, del intelectual *comprometido*. Sí, comprometido a bregar en favor de una causa justa, en pro de un ideal, en pos de una noble aspiración. Hasta poco tiempo antes de morir, Challaye bregó, con temple juvenil, pese a su edad avanzada, contra el colonialismo, contra la guerra, contra el malvado egoísmo de los Estados. En sus libros, en sus artículos, en sus conferencias, ponía la pasión y la seguridad de un convencimiento profundo, la convicción del que sabe no puede ser refutado.

Challaye tenía fibra de pensador. De una vasta cultura, ponía en la mayoría de sus libros el tono popular y el acento didáctico del que considera que el saber ha de ser usado como un apostolado. Apostolado de paz, de humanitarismo, de cultura, de libertad. De entre sus obras, destacan por su notable influencia cultural las siguientes: «Petite Histoire des grandes philosophies», «Les principes généraux de la Science et de la Morale», «Philosophie scientifique et philosophie morale», «L'Art et la Beauté». Brota de todas ellas el anhelo de su autor yendo en pos de la superación humana.

No abundan entre los intelectuales aquellos que aceptan la responsabilidad de enfrentarse a las arbitrariedades de que está plagada la sociedad. La mayoría van en pos de *crearse una situación*. Se limitan a desarrollar de un modo objetivo lo que atañe a su especialidad, procurando no *buscar complicaciones*. De ahí que valga la pena destacar aquellos que tienen la hombría, la dignidad de comprometerse desinteresadamente en defender una causa justa, sin reparar en las consecuencias adversas que ello les pueda ocasionar.

IMAGENES PERDURABLES DEL 19 DE JULIO

BARCELONA

Venimos de la Casa C. N. T.-F. A. I. y caminamos por la Vía Durruti — Manolo «El Bandido» y yo —, felices de estar en movimiento — en nuestro Movimiento —; felices, no obstante haber enterrado hace poco — ¡todos! —, al «Héroe del Pueblo».

¡Simple coincidencia! En dirección opuesta vienen...:

Liberto Sarrau, Germinal Gracia, y Amorós — un trío de primera -.

Abrazos fraternales. Y de alegría plena. Escasa demora. Unas cuantas frases, pues el tiempo apremia para todo:

— ¿Y el frente? — es la pregunta que fluye de los diez ardientes labios.

— ¡Vamos...!

CALLE NUEVA DE LA RAMBLA

Distrito 5º, Local de las JJ. LL. (A la entrada de la calle, a la derecha)

Raúl sube las escaleras, con la serena alegría que le es característica — silba un tango argentino de la «vieja guardia», mientras asciende con sus pasos firmes y acelerados—.

— ¡Raúl...!

Todo se pone en movimiento. Una franca sonrisa de esa boca que también sabe maldecir, cuando el caso lo requiere.

Fraternidad revolucionaria, amorosa y juvenil. Junto a él nadie se considera vencido: los rostros cantan voluntad de victoria. El mayor escollo es camino suave — como trillado —, para su eterna alegría de vivir. Como si todo marchase sobre ruedas: el frente, la lucha, el combate...:

— ¡Vamos, vamos, compañeros...!

Es Raúl Carballeira quien anima.

CONSEJO DE CIENTO
Federación Local de JJ. LL.

Ese Delegado Juvenil estaría perfectamente bien al lado de José Antonio. Equivocó el camino medio a medio. ¡Qué tipo! Parece ser tan sincero como un caníbal del falangismo. Sus trece son sus trece y no da ningún cuartel. De algunas raras lecturas milenarias ha debido sacar su extraña manera de pensar en plena Revolución ácrata. O de su propia indiosincrasia. Porque este joven delegado de una barriada barcelonesa es lo más fino que imaginarse pueda. Parece hecho de papel celofán. Ignora, desde lo más hondo de sus entretelas, que nosotros «los barbudos», comemos piojos en el frente de Aragón o en cualquier frente. Nada sabe ni quiere saber de guerras ni de revoluciones. Es una especie de «pollo pera» amanerado, refinado, pulido, pulcro y todo lo que quiera agregarse a este retrato.

¡Cómo pelea este joven en el seno de la Federación Local, contra la Revolución!

Por algo somos ácratas y debemos tolerarlo:

— ¡Pido la palabra para rechazar!

— dice con voz melíflua.

Y como el tipo es inteligente y sincero, hace callar a la Asamblea de Delegados, al extremo de que algunos se adhieren por contagio; porque su palabra es fuerte en dialectica y pareciera que en minutos de suspenso, la razón estuviese de su lado.

Después — claro está —, todos reaccionan y se queda solo para regresar a su sección y explicar que *los acuerdos fueron tomados en minoría:* que se protestó lo acordado y de que... ¡hay que seguir con nuestra preclara posición conciliadora!

¡Ah! Pero si tanto y tanto se conciliase entre el ideal de José Antonio y el de los ácratas juveniles, la diferencia existente entre *fachas* y revolucionarios, apenas se notaría.

¿Qué habrá sido de él? De seguro lo fusilaron los cruzados.

Ni su nombre recordamos; pero sí tenemos grabada su figura.

Si Raúl existiese nos repetiría lo que entonces nos dijo:

— Ese no es otra cosa que un cabrón consentido y disfrazado de marica.

ULTIMAS HORAS

Ese joven era serio. Escribía largos artículos pesados que pretendía introducir en «Ruta» de Barcelona; pero la redacción se empeñaba en considerarlos ineficaces e indefinidos. No obstante, era un compañerito meditabundo e inquieto por el buen éxito de la Revolución.

Sufría mucho pensando en que a pesar de tantos esfuerzos y sacrificios, se daban los hechos retorcidos. Y que la «victoria» fracasaba: estaba convencido de que íbamos para atrás, perdiendo cada día terreno, cuando debíamos ir hacia adelante y triunfar sin vuelta de hoja.

Era bajito y muy seguro de sus energías puestas al servicio de las conquistas revolucionarias; pero con ciertas reservas...

Llegó el momento del cara o cruz:

— ¿Vienes o te quedas?

— Me quedo.

— Pero. ¿por qué? Te comerán los fascistas. Harán de tu cuerpo un arnero en cuanto te descubran... ¡Ven!

— Me quedo...

Y se quedó.

No creo que esté con vida.

Tampoco recordamos su nombre porque en aquellos días el nombre era lo de menos. Contaba la figura: el hecho concreto en energías mentales y físicas puestas al servicio de la Revolución.

¡Qué compañeritos, aquellos hombres y mujeres de las Juventudes Libertarias!

MARY B.

Está aún con vida. (En el interior). Todo lo que se dijera de Mary B. (M. S. B.) sería nada.

Era ella misma un sólo y único producto limpio y claro de la Revolución.

Cuando los aviones llegaban a descargar su metralla, destrozando manzanas enteras de casas, y asesinando a millares las gentes indefensas, Mary se encrespaba como mar tormentoso y decía, con sus dos ojos de fuego mirando hacia las nubes:

— ¿Quién tiene miedo a los *fachas?* ¡Maldita sea ... Que bajen y verán lo que somos las mujeres anarquistas. *(Mutis).*

COSME PAULES

Palabras vacilantes del fiscal en el juicio contra 12 estudiantes de Barcelona: «El Sindicato democrático no está en la clandestinidad, pero sí en la ilegalidad, puesto que no ha obtenido el necesario refrendo de la autoridad competente. Los procesados dieron vida de hecho al Sindicato, pero no de derecho». Preguntamos: ¿quién concede este derecho en la España franquista?

Le Directeur de la publication : YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

15 JUIN 1967
NUMERO 458
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LIBERTE ET REVOLUTION

LA liberté est le plus grand des biens. Que serait l'égalité sans liberté ? Ce serait la soumission de l'homme à un Etat, rétorqueraient les partisans du capitalisme. Or, il n'y a pas d'Etat qui soit juste, il n'y a pas d'Etat qui puisse respecter la liberté. C'est au sein même du peuple qu'il faut chercher les directives pouvant être acceptées sans obligation par chacun. C'est à la base, que se trouve la vérité et le sentiment des besoins réels du peuple. Les syndicalistes révolutionnaires n'imposent rien aux travailleurs, ils savent que dans une durée indéterminée le peuple se rangera à leur côté pour conquérir sa liberté. Les bénéficiaires des régimes d'autorité et politique seront dans l'obligation, qu'ils le veuillent ou non, de s'adapter à la vie égalitaire. Certains ne manqueront pas de nous critiquer en prétendant que notre désir d'imposer « notre liberté » fait bon marché de la liberté d'autrui et il nous sera même précisé que notre liberté n'est qu'un nivellement à la base injuste.

Nous reconnaissons ce nivellement à la base, mais nous repoussons la qualification d'injustice. En vérité, ceux qui en parlent oublient, trop facilement, que, depuis des siècles, leur classe vit dans le luxe, le confort; luxe et confort qui représentent la misère de milliers de travailleurs. Ce n'est que justice, qu'au jour de la Révolution, ils vivent comme tous, sur le même pied d'égalité. D'autant plus, que la Révolution supprimant une multitude de budgets nuisibles ou inutiles, reconsidérera la vie de tous sur un ensemble égalitaire, apportera pour tous, sans distinction, le mieux-être et la liberté.

L'organisation libre de bas en haut des masses laborieuses est la solution de remplacement du système capitaliste, qui, en état de pourriture complète, ne trouve plus, pour le représenter, que des aigrefins, sans conscience, décidés à s'enrichir par la ruse et par la force, représentée par des hommes d'armes qui font respecter la loi du plus fort, la loi du gang. Des politiciens roués, des partis politiques, sachant capter la confiance du peuple, font de belles promesses sans pouvoir les tenir, demandant au peuple de se grouper dans leur parti politique afin, disent-ils, d'imposer une plus grande justice sociale. Ce que veulent ces roturiers de la politique, est simplement un mandat de représentant du peuple et arriver ainsi au pouvoir; malheur au pauvre travailleur qui se laisse prendre dans les filets de ces malfaiteurs qui, pour libérer les travailleurs, commencent par les enchainer; car la politique est la fille soumise de la reconnaissance de l'Etat, lequel est chargé de drainer une large part du produit du travail du peuple.

Gagner le cœur du peuple, lui faire ressortir les injustices dont il est victime, l'engager à la révolte, voilà le travail du temps présent. Chaque jour, donnons un petit coup de lime aux barreaux de notre geôle qui nous empêche de jouir de la liberté. Ce petit coup de lime, donnons-le de tout cœur, car, chaque jour, il doit être animé par nos sentiments de fraternité et, également, de révolte envers nos oppresseurs. Engageons d'autres travailleurs, comme nous, à faire le même travail, c'est la somme de tous ces efforts qui permettra notre libération.

Mais, diront nos contradicteurs : De quoi vous plaignez-vous ? N'êtes-vous pas libres ? Non, nous ne sommes pas libres, nous avons le cœur ulcéré des injustices dont nous sommes chaque jour témoin, nous sommes las de voir des victimes de la société présente, dans la rue, dans les squares, dans le métro, un peu partout, victimes qui n'osent se plaindre par dignité; toute cette misère cachée nous révolte. Devant les dépenses inutiles ou somptueuses de nos dirigeants, les armements ruineux, les écoles sans professeurs, les hôpitaux sans lits nous crions notre révolte, nous ne pouvons vivre heureux ainsi, nous ne pouvons être libres. Pierre Kropotkine a fort justement écrit : « Je ne suis vraiment libre que lorsque tous les êtres humains qui m'entourent, hommes et femmes, sont également libres. La liberté d'autrui, loin d'être une limite ou la négation de ma liberté, en est au contraire, la condition nécessaire et la confirmation. Je ne deviens vraiment libre que par la liberté des autres, de sorte que, plus nombreux sont les hommes libres qui m'entourent, et plus étendue et plus large est leur liberté, plus étendue et plus profonde devient la mienne. C'est au contraire l'esclavage des autres qui pose une barrière à ma liberté, ou, ce qui revient au même, c'est leur bestialité qui est une négation de mon humanité parce que, encore une fois je ne puis me dire libre vraiment que lorsque ma dignité d'homme, mon droit humain, qui consiste à n'obéir à aucun autre homme et à ne déterminer mes actes que conformément à mes convictions propres, réfléchis par la conscience également libre de tous, me reviennent confirmés par l'assentiment de tout le monde. Ma liberté personnelle ainsi confirmée par la liberté de tous s'étend à l'infini... »

NON A L'INTEGRATION ETATISTE

DANS la mesure où le syndicalisme devient la représentation légale et bourgeoise des intérêts des classes laborieuses, il ne peut faire autrement que de reconnaître à l'Etat capitaliste le rôle d'arbitre suprême puisque l'Etat se déclare être de par le jeu de la démocratie, l'émanation de toutes les classes représentant un intérêt général différent et supérieur à celui de chacune des classes prises séparément.

Mais l'Etat est né précisément de la nécessité de maintenir une cohérence à l'intérieur d'un système dans lequel les groupes sociaux se heurtent, comme conséquence d'une organisation économique résultant de l'appropriation, par une minorité, des moyens de production. La cohérence du système capitaliste n'est rien d'autre que le fonctionnement « normal » des règles d'exploitation de l'homme par l'homme. Cette cohérence nécessite la domination politique de la minorité économiquement dominante : de cette condition dépend l' « harmonie » de la société bourgeoise. L'Etat ne se trouve donc pas « au-dessus » de *tous* les intérêts des différents groupes sociaux. Il est bien plutôt placé à la tête, au sommet, d'une pyramide constituée par les différents intérêts de classe étagés hiérarchiquement. Son pouvoir n'est pas horizontal mais vertical. Né des antagonismes de classe, l'Etat se trouve être l'institution qui résout temporairement, par la force, ces antagonismes en maintenant les intérêts capitalistes au sommet de la pyramide hiérarchique. Il est l'émanation de la classe privilégiée économiquement dominante et le moyen par lequel cette classe assure, politiquement, son hégémonie. Il ne peut, dans ces conditions, représenter l'intérêt général de la société, qui, à l'heure actuelle, n'est qu'une série d'antagonismes. En tant qu'instrument de domination d'une classe il ne saurait défendre d'autres intérêts que ceux des exploiteurs, que ceux de la classe dont il est issu.

Aussi l'Etat ne saurait « concilier » les intérêts patronaux et ouvriers qu'en subordonnant les seconds aux premiers. Le syndicalisme acceptant l'arbitrage de l'Etat reconnait par là même que les intérêts des classes laborieuses doivent être subordonnés à ceux des classes privilégiées. Le maintien de l' « harmonie sociale » dont l'Etat est le garant nécessite en effet, dans l'état actuel des rapports de production, que les masses laborieuses soient spoliées et enchaînées au profit d'une minorité de privilégiés qui s'approprient le produit presque intégral de la force de travail des petits salariés.

Pour jouer son rôle d' « arbitre » avec le maximum d'efficacité, l'Etat crée ses propres organes spécialisés dans l'étude des problèmes sociaux nés de l'antagonisme des intérêts patronaux et ouvriers (Commission Grégoire, Commission Toutée, etc....) Bien entendu, ces institutions, au service de la finance internationale, ne sont pas en mesure de résoudre des problèmes qui, issus des antagonismes de classe, ne comportent aucune solution dans le cadre du système actuel, du maintien des conditions économiques qui les ont fait naître, et ne pourraient être supprimés que par la disparition des classes sociales et des inégalités économiques. Mais les commissions gouvernementales chargées de l'étude de ces questions entretiennent l'idée illusoire d'un intérêt général de la société et vont à l'encontre de l'élaboration de techniques d'action directe, seules susceptibles de bouleverser les conditions concrètes de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le syndicalisme réformiste, qui collabore étroitement avec les organisations gouvernementales pour l'étude, en commun, des problèmes économiques et sociaux, en apportant un appui moral à la légitimité et à l'efficacité d'une telle méthode, se fait le complice de la minorité économiquement dominante. Il se place, en tant qu'instrument, aux mains de l'Etat capitaliste et devient, par là même, l'un des moyens par lesquels cette minorité entend assurer la conservation de ses privilèges. Le syndicalisme réformiste apparait chaque jour davantage comme un simple instrument de domination du capitalisme moderne.

INTEGRATION ETATISTE

Le mouvement d'intégration du syndicalisme aux formes légales de la société bourgeoise devait nécessairement aboutir à l'étatisation des organismes syndicaux. Le syndicalisme acceptant l'arbitrage de l'Etat capitaliste et les moyens d'action, tolérés par le gouvernement c'est le passage de la lutte révolutionnaire pour l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme au dialogue réformiste. Le syndicalisme devient partie intégrante de la « chose publique » gérée par l'Etat, un organisme officiel comparable aux administrations publiques. En se plaçant sous la tutelle de l'Etat bourgeois, le syndicalisme apparaît comme l'un des rouages de l'Etat bourgeois collaborant au maintien de la structure sociale qu'il s'était donné pour but d'abolir.

D'organisation autonome des travailleurs en vue de la défense de leurs intérêts de classe et de la *transformation révolutionnaire des rapports de production*, le syndicalisme réformiste est appelé insensiblement à devenir un agent d'exécution du gouvernement, chargé de neutraliser tout mouvement ouvrier qui pourrait menacer les structures néo-bourgeoises. Les dirigeants des centrales syndicales réformistes seront un jour ou l'autre des fonctionnaires appointés par le gouvernement capitaliste. Cette évolution se traduit actuellement par un certain nombre de faits caractéristiques tels que les subventions gouvernementales destinées à assurer l' « éducation » des militants syndicalistes. Par ailleurs, certains dirigeants réformistes ont déclaré qu'ils envisageaient très sérieusement la conclusion d'un contrat qui lierait leur organisation au gouvernement, contrat conclu sur les mêmes bases que les contrats d'entreprise. Comme le contrat d'entreprise sanctionne l'assujettissement du personnel salarié aux conditions qui lui sont imposées par le patronat, le contrat national envisagé sanctionnera le passage du syndicalisme réformiste au stade de simple rouage de l'Etat capitaliste et lui imposera pour tâche essentielle de maintenir, par tous les moyens qui lui seront attribués, les conditions économiques nécessaires à la sauvegarde des intérêts des classes privilégiées.

On s'achemine, en définitive, vers un syndicalisme vertical de type fasciste comparable à celui de l'Espagne franquiste ou à celui de l'Italie de Mussolini. Comme le syndicalisme ouvrier, le fascisme, c'est l'une des raisons pour lesquelles il réussit, dans un certain contexte économique, à rallier les masses, prétend organiser harmonieusement la société. Bien entendu, cette organisation harmonieuse ne supprime les antagonismes brutaux et permanents que par la force et maintient les classes en les superposant et en les soumettant à une hiérarchie policière sévère. Il tend à solidariser les classes, toutes les couches de la population, dans un ordre unique et dans l'exploitation commune des richesses au profit des classes privilégiées, l'Etat étant, dans ce système comme dans le système néo-capitaliste, le « gérant et le défenseur collectif de la chose publique ». Mais ce qui caractérise le fascisme, sur le plan des rapports de production, c'est qu'il entend imposer et maintenir son régime en s'appuyant largement sur les *corporations*, syndicats d'Etat dirigés et contrôlés par le gouvernement, appartenant à une organisation unique construite verticalement du sommet à la base et assurant la mainmise de l'Etat fasciste sur les syndicats ouvriers.

L'Etat fasciste s'impose d'abord par la force et c'est là l'une de ses faiblesses. Les masses ouvrières réduites avec l'aide des corporations n'en sont pas pour autant acquises au régime dont la brutalité non dissimulée les pousse au soulèvement. L'organisation néo-capitaliste de l'exploitation de l'homme par l'homme se perpétue au contraire par une intégration progressive aux structures bourgeoises des formes d'organisation nées des contradictions économiques. Le néo-capitalisme se nivelle ainsi au fur et à mesure que ses propres contradictions l'exigent. Le syndicalisme réformiste n'est plus, pour l'Etat capitaliste, une menace. Les travailleurs syndiqués, groupés de façon massive dans les centrales de type réformiste, sont contrôlés par le gouvernement par l'intermédiaire des dirigeants syndicaux eux-mêmes corrompus par la place qu'ils occupent vis-à-vis de l'Etat et du capital. Une preuve de cet état de choses est apportée par le fait que les seules actions ouvrières qui inquiètent le gouvernement à l'heure actuelle, sont celles déclenchées, par-dessus la tête et les ordres des dirigeants syndicaux réformistes, par les travailleurs eux-mêmes, du type des « grèves sauvages ». Il est caractéristique que cette forme de grève ait commencé à se répandre en Grande-Bretagne où le syndicalisme a pris, dès son origine, un caractère réformiste, nationaliste et petit-bourgeois, et où le syndicalisme a très vite atteint un degré accompli de pourrissement.

Le syndicat unique, coordonnant les actions des classes laborieuses, est le rêve de tout militant. Mais l'unité de la classe ouvrière, au sein de laquelle le capitalisme a tout intérêt à susciter des luttes intestines en créant des antagonismes qui n'existent qu'à cause de la nature des structures économiques néo-bourgeoises, ne peut se réaliser que sur un programme sans équivoque qui soit une remise en cause globale du système capitaliste. L'unité de la classe ouvrière passe donc nécessairement par le refus de l'intégration des syndicats à l'Etat et l'abandon du syndicalisme réformiste. Le syndicat unique qui en résulterait serait tout le contraire d'un syndicat apolitique. Ses options politiques seraient au contraire très claires : destruction de l'Etat capitaliste et instauration du socialisme révolutionnaire sur la base de la collectivisation des moyens de production. Dans le contexte actuel, le syndicat unique, issu de l'intégration à l'Etat des organisations ouvrières de type réformiste, risque d'être tout autre chose : un ensemble de corporations étroitement encadrées par une hiérarchie directement à la solde de l'Etat, contrôlant, dans le cadre de la légalité bourgeoise, les moindres mouvements revendicatifs des masses laborieuses et imposant les rythmes de production nécessités par l'expansion du néo-capitalisme.

(Suite page 2)

NECESSITE DE LA REVOLUTION

C'est la misère des pauvres qui constitue l'opulence des riches. Notre civilisation est celle de l'injustice. Depuis son enfance, le peuple y est tellement habitué, que cela ne le révolte plus. On ose nous parler d'égalité, de liberté, de fraternité, mieux, on en fait la devise de la République. C'est réellement admettre que le travailleur est incapable d'aucune révolte, d'aucune dignité. L'égalité n'existe même pas dans la mort, puisque certains auront droit à un caveau où reposera un cercueil capitonné et d'autres, n'auront droit qu'à la fosse commune et à quatre planches de sapin.

Les travailleurs se courberont-ils toujours devant l'écrasante fortune de quelques puissants capitalistes, véritables seigneurs de notre époque, qui peuvent se permettre de faire travailler des milliers de prolétaires plus de temps qu'il serait nécessaire en une société égalitaire ? Mais, en vérité, quelles différences existe-t-il entre ces multimillionnaires d'aujourd'hui et les grands seigneurs d'autrefois ? Une appellation différente, c'est tout ! L'ouvrier d'aujourd'hui est le manant d'autrefois, rien n'est changé.

Et tous ceux, diront les contradicteurs, qui se rendent à leur travail en automobile, ne sont-ils pas plus heureux que les manants d'autrefois ? La voiture est le fait du progrès et si certains travailleurs possèdent des automobiles, leurs patrons bénéficient du progrès mille fois plus que par le passé. La différence d'injustice subsiste toujours. Les travailleurs propriétaires d'une voiture sont une minorité. Il faut très souvent deux salaires dans le même foyer pour se permettre cette dépense. Que les contradicteurs prennent le métro, ou les trains de banlieue, aux heures de pointe, ils constateront l'importance du prolétariat qui se rend à son travail sans voiture automobile.

On dit au travailleur, avec le progrès, l'automation, votre travail deviendra plus facile et votre temps de présence sera diminué. Il n'en a rien été, cela s'est traduit par l'abandon de la loi de quarante heures pour obliger l'ouvrier à en faire quarante-huit. Le retard des tarifs du salariat en comparaison de la montée du prix des marchandises oblige le travailleur à accepter ces quarante huit heures de travail pour pouvoir s'alimenter lui et sa famille. Quant à la question du rendement, les cadences de production ont été augmentées. Ce qui fait que le capitalisme gagne présentement : 1° sur la production par l'automation. 2° Sur la durée du temps de travail, en comparaison de 1936. 3° Sur l'augmentation des cadences de production. 4° Sur les salaires, insuffisants comparativement au coût de la vie. Il faut remonter loin pour trouver un asservissement aussi puissant du capitalisme.

L'ouverture des frontières à une main-d'œuvre étrangère autorise la concurrence des bas salaires et la campagne démographique en faveur des naissances autorise l'augmentation continuelle du chômage, ce qui permet de maintenir les bas salaires. L'augmentation de la population, selon l'U.N.E.S.C.O. est de :

2 unités chaque seconde.
120 unités chaque minute.
7 200 unités chaque heure.
176 800 unités chaque jour.
63 100 000 unités chaque année.

Tout est fait, réglé, légiféré, en faveur du capitalisme et le travailleur voit chaque jour sa sécurité du lendemain menacée par le progrès, par les lois anti-sociales, par l'augmentation préparée, organisée, du chômage, afin de maintenir le cours des bas salaires par la loi de la concurrence dans la demande d'emploi. Sous la conduite de syndicats inféodés à l'Etat, le travailleur accepte cette situation. Les grèves partielles enregistrées sont insignifiantes en comparaison de la grève générale et interprofessionnelle que la situation faite présentement au salariat exige. Mais cette dernière grève si elle est reconnue juste par la Confédération Nationale du Travail n'est pas recommandée des autres syndicats dont le but est de maintenir le prolétariat sur le statu-quo.

Il faudra pourtant que cela change, il est impossible que la situation présente s'aggrave; de jour en jour, le travailleur voit ses conditions de travail menacées et son exploitation se fait de plus en plus pesante. « La tâche que l'Association Internationale des Travailleurs s'est imposée n'est donc pas moindre que celle de la liquidation complète du monde politique, religieux, juridique et social actuellement existant, et son remplacement par un monde économique, philosophique et social nouveau. Mais une entreprise aussi gigantesque ne pourrait jamais se réaliser, si elle n'avait à son service deux leviers également puissants, également gigantesques, et dont l'un complète l'autre : le premier, c'est l'intensité toujours croissante des besoins, des souffrances et des revendications économiques des masses; le second, c'est la philosophie sociale nouvelle. » — *Michel Bakounine, (Œuvres VI,* 80, 71).

Chaque fois que le peuple bafoué s'est levé, il a trouvé devant lui les fusils de la force armée de l'Etat. Aujourd'hui, les C.R.S. sont partout où le mécontentement de la classe des travailleurs menace. L'Etat n'hésite plus maintenant à couvrir les environs des usines de nombreux cars de mercenaires qui, l'arme aux pieds menacent la paix des travailleurs qui revendiquent. Par la peur et la terreur l'Etat croit apporter son soutien au capitalisme. La souveraineté du peuple est un mythe, son exploitation éhontée une réalité. Dans ces conditions la société présente devient de plus en plus impossible et la Révolution apparaît comme la juste nécessité qui s'impose pour créer une société nouvelle fraternelle et humaine.

« Ce régime a fait son temps. Sa disparition est aussi inévitable aujourd'hui que le fut au temps jadis son apparition. Il correspond au règne de la bourgeoisie. C'est par ce régime que la bourgeoisie règne depuis un siècle et il disparaîtra avec elle. Quant à nous, si nous voulons la Révolution sociale, nous devons chercher le mode d'organisation politique qui correspondra au nouveau mode d'organisation économique.» *(Pierre Kropotkine).*

RENE VILLARD

A BAS LA GUERRE

Depuis que la crise au Moyen-Orient a éclaté, on demeure confondu de constater avec quelle joyeuse et criminelle insouciance les dirigeants politiques, bon nombre de personnalités et d'éditorialistes ainsi qu'une partie du grand public s'évertuent à jeter de l'huile sur le feu et s'efforcent désespérément de voir dans ce conflit encore limité l'ébauche d'une crise internationale pouvant mener à un conflit généralisé. On ose à peine croire que ces protestataires véhéments, qui ont l'air d'estimer que tout le monde pense comme eux, ont la nostalgie des semaines fébriles qui précèdent le déclenchement de ce meurtre collectif et prémédité : la guerre.

Ici, l'on nous dit que les Etats-Unis « perdraient l'honneur » s'ils ne volaient pas au secours d'Israël : je ne pense pas que l' « honneur » des Etats-Unis ou de quelque autre pays que ce soit vaille la peine qu'on verse une seule goutte de sang. Là, on prend position sans nuances et sans justifications pour le bloc arabe. Les antagonismes passés se défont au profit d'autres antagonismes, les faiseurs d'alliances peu logiques s'en donnent à cœur joie comme aux plus beaux jours des crises où les militaires prennent leur revanche sur les politiciens. Ailleurs encore, on écrit que la France n'intervient pas activement dans cette affaire pour la seule raison qu'elle ne dispose pas d'une puissance militaire suffisante. Comme si la justification de la guerre résidait dans le seul fait de posséder les moyens techniques de la mener; ceux-là penseraient-ils vraiment : si l'on fabrique des armements, c'est bien pour s'en servir. On hésite à le croire. Et pourtant...

Telle personnalité écrit : « La loi punit le délit de non-assistance à personne en danger. Quelle loi pourrait punir la non-assistance d'une nation en danger ? » On écrit aussi qu'il y a des guerres « licites » et d'autres qui ne le seraient pas. Comme s'il avait des guerres « légales », des guerres « autorisées », des guerres « normales » ! Quelle loi punira donc les fauteurs de guerre, les marchands de canons, les généraux nostalgiques et les dirigeants politiques assciffés de puissance et de sang ? Aucune sans doute. Mais peut-être un jour, du moins il faut l'espérer, seront-ils balayés par la saine colère des peuples lassés qu'on les jette les uns contre les autres pour défendre les intérêts de quelques marchands de pétrole, ceux-là même qui exploitent les travailleurs auxquels on croit avoir donné une âme de héros parce qu'on leur a enfoncé un casque sur la tête et mis un fusil entre les mains.

On nous dit encore : « Tout cela n'est pas grave, Moscou et Washington se livrent à une « intimidation mutuelle », cela fait partie du « jeu de poker que mènent les deux capitales à travers le monde ». Ainsi, c'est au jeu de poker que l'on décide de l'extermination de millions d'êtres !

Et, dans ce concert de surenchère belliqueuse, pas une voix pour dénoncer la politique d'agression de tous les gouvernements, pas une voix pour dire : « Nous, les travailleurs, nous ne sommes pas partie prenante à ce jeu de poker, nous voulons la paix des peuples et nous saurons l'imposer. Nous ne nous laisserons pas entraîner une fois de plus dans la folle équipée des nationalismes exarcerbés. Les prolétaires n'ont pas de patrie. Si nous prenons les armes, ce sera pour abattre toutes les formes d'exploitation de l'homme par l'homme et instaurer le socialisme universel ». Qui pense encore à la formule de l'Internationale : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

Où sont-ils ceux qui se lèveront enfin pour hurler, comme Karl Liebknecht, le 1er Mai 1916, sur la Potsdamer Platz : « A BAS LA GUERRE ! »

Ybes Obœuf

Secrétaire du Syndicat des agents de sécurité sociale. Région parisienne, C.N.T.-A.I.T.

COMMUNIQUE

1re UNION REGIONALE

Nous informons tous les militants anarcho - syndicalistes qu'une Union régionale groupant la Sarthe, le Loir-et- Cher, Indre-et-Loire est en formation.

Il est indispensable que tous les sympathisants et militants de cette région se mettent en rapport soit avec René Leclainche, La Roche, 41 Chaille, ou André Senez 72-La Chapelle Gaugain.

Nous sommes également désireux de former un Cercle libertaire et syndicaliste A. O. A. - A. I. T. - C. N. T., et de diffuser dans nos régions « la Lettre Syndicaliste Révolutionnaire de l'Ouest ».

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XXIII

Le mot d'ordre du salaire unique est donc, en réalité, le mot d'ordre du collectivisme lui-même. Sa puissance mobilisatrice est davantage celle d'un mythe créateur que celle d'une revendication pouvant immédiatement trouver application car il est bien évident qu'à partir de l'instauration du salaire unique il devient possible d'appliquer la suppression du salariat et d'organiser la distribution du produit social selon les besoins relatifs.

En fait il s'agit surtout de mettre l'accent sur la *disparité des salaires* en même temps que sur la signification profondément sociale, c'est-à-dire *collectiviste*, du travail. Redonner au travail sa signification sociale ne suffit pas à le désaliéner tant qu'il demeure le cadre d'une exploitation quelconque. Partant de cette notion du travail en tant que nécessité sociale, il faut orienter les revendications, purement salariales non pas vers la simple augmentation mais plutôt vers une réduction véritable de l'écart existant entre les salaires les plus élevés et les salaires les plus bas en invoquant la notion de *besoins* qui devra servir de base à la distribution collectiviste de la production. « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ». La réduction de l'éventail des salaires constitue par ailleurs, en tant que revendication émanant des classes laborieuses, une impasse pour le système capitaliste. Pour ce dernier, il est toujours possible de compenser une hausse des salaires ouvriers par une augmentation du coût de la vie, c'est-à-dire par une augmentation de la valeur nominale de la force de travail. Après avoir assuré la reconstitution de sa force de travail, le salarié se trouvera comme auparavant démuni et, pour améliorer ses conditions de vie, il devra sans cesse hypothéquer sur la valeur potentielle de sa force de travail, se réduire lui-même en esclavage par la vente anticipée de sa puissance de travail, à travers les formes d'achat « à crédit ». La réduction de l'écart existant entre les salaires les plus bas et les rémunérations les plus élevées obligerait le capitalisme à changer de tactique et à dévoiler ainsi plus ou moins ses mécanismes. Les valets du capitalisme qui perçoivent un salaire devraient compenser la perte occasionnée par un éventuel relèvement du coût de la vie à travers d'*autres* revenus que le salaire lui-même (primes, etc.), revenus qu'il faudrait justifier d'une manière ou d'une autre.

En rapport avec ces revendications, les organisations syndicalistes révolutionnaires doivent mettre au point un *salaire minimum social* à opposer au salaire minimum interprofessionnel garanti (S.M.I.G.). Une vaste campagne d'agitation devrait être entreprise pour dénoncer le véritable caractère du S.M.I.G. calculé à partir des éléments, réduits à leur plus stricte proportion, devant permettre à l'ouvrier de reconstituer, *au jour le jour*, sa puissance de travail. « Ils vous ont jeté à la face leur minimum vital — écrit Gaston Brittel — comme on jette à la tête du baudet sa ration d'entretien, son « minimum vital », votre ration d'entretien... » La définition d'un salaire minimum social part de la définition d'un travail « social ». En régime capitaliste, le travail est l'obligation de vendre sa force de travail et de la vendre n'importe comment. Il ne s'agit pas de prendre part à l'œuvre commune d'édification de la société, de son perpétuel perfectionnement, mais de réaliser à bas prix sa propre valeur marchande. Et comme cette valeur est une denrée « périssable » elle ne permet pas d'attendre la détermination d'un « choix ». En fait le problème du choix est relativement secondaire. La société est un *tout* et si certaines fonctions particulières à l'intérieur de cette totalité peuvent paraître plus « nobles » que d'autres, il n'en reste pas moins que toutes sont indispensables au bon fonctionnement général. Dans la mesure où il accomplit la tâche qui correspond à ses aptitudes, chacun est donc en droit de recevoir une part égale du produit collectif compte tenu, bien entendu, de sa situation de famille, etc... (problème qui doit être résolu, en régime collectiviste, par la prise en charge, par la collectivité, de l'éducation des enfants, etc... la collectivité ne représentant d'ailleurs pas une entité comparable à l'Etat mais plutôt cette force qui s'ajoute aux forces individuelles lorsque l'*effort d'ensemble se produit).*

SEVY

(A suivre.)

ANTENA

LA POSICION FRANQUISTA ANTE EL CONFLICTO ARABE-ISRAELI

MADRID. — El apuro de Nasser en Egipto ha causado profunda pena en las altas esferas franquistas. La victoria del «Raïs» se daba por descontada. Para justificar la erupción militarista en mala hora registrada en los países árabes, el gobierno, con Franco en cabeza, ha declarado lo siguiente: «Lo que explica la política de violencia de los Estados árabes es la situación dramática de los refugiados palestinos. Una vez más se revela que las injusticias, cual la provocada por la situación dolorosa de los refugiados palestinos, degenera en estallidos de violencia.»

Esta nota, más que mentirosa es malvada. A los españoles que en febrero de 1939 iban a refugiarse en Francia, los hizo bombardear a mansalva en Figueras y por el camino de La Junquera. Al medio millón de refugiados reducidos en los campos franceses, Franco y su prensa los hicieron víctimas de los peores sarcasmos.

En otro aspecto, el contenido de la nota es lógico. Durante la guerra, Franco tuvo 80.000 mahometanos a su servicio contra el pueblo español, y durante muchos años lució escolta mora. Unos miles de judíos tomaron las armas en defensa de la República española. Una coincidencia pro nasserina queda establecida entre El Pardo y el Kremlin, certificando una vez más que para las dictaduras el verdadero enemigo es el pueblo. Sobre todo contra los pueblos que saben crear colectividades de trabajo libre.

POR CAUSA DE INESTABILIDAD

PARIS, (OPE. — El 16 de mayo publicó el periódico «Combat» de esta capital, la siguiente información:

«Un consorcio de los Estados Unidos compuesto por la Gulf Ois Cy, la Texaco y la Standard Oil of California, que había prometido al gobierno español financiar la explotación de los yacimientos de fosfatos del Sahara español, acaba de comunicar a Madrid que renuncia a emprender lo proyectado a causa de «la inestabilidad de la situación política de la región».

Se ha tomado esta decisión a los pocos días de volver a declarar el ministro marroquí del Interior, Mohamed Oufkir, y varios de sus colegas, que Marruecos reivindica el Sahara español. Estas manifestaciones se hicieron en discursos pronunciados en Tan-Tan, un oasis situado cerca del Sahara español.

CONTRA LOS PERIODISTAS

MADRID, (OPE). — Europa Press ha difundido la noticia de que José García Abad, redactor de la revista «Desarrollo» ha sido detenido, al parecer, bajo la acusación de poseer propaganda subversiva. La policía efectuó un registro en su domicilio.

Comunican de Santa Cruz de Tenerife, que por la Dirección General de Prensa y en virtud de supuestas infracciones a la vigente ley de Prensa e Imprenta, se instruye un segundo expediente administrativo al director del diario «La Provincia», José Luis Martínez Albertos. El otro expediente se instruyó por la pubicación de una fotografía tomada en la playa que se consideraba inmoral.

ASUNTO DE SUBSISTENCIAS

MADRID, (OPE). — Los cuerpos de Damas Auxiliares de Sanidad Militar y Matronal de la Guardia Civil se declaran «subsistentes» por orden de 26-2-1967. Ninguno de ambos cuerpos posee status legal conocido. La actual «subsistencia» tampoco ha merecido ver las páginas del Diario Oficial del Estado.

ACUERDO NUCLEAR FRANCO-ESPAÑOL

BARCELONA. — En un lugar del sur de Barcelona será instalada una central nuclear franco-española, a la potencia de 500 megavatios y funcionando mediante uranio natural moderado al grafito y refrigerada a gas. La participación será del 75 % para las sociedades españolas productoras de electricidad y del 25 % para la E. D. F. (Electricidad de Francia). Las firmas de envío y de recepción de combustible nuclear serán las de Robert Hirsch y de Pedro Durán, respectivamente.

CONTRA LA COLABORACION HISPANO-CASTRISTA

SAN JUAN DE PUERTO RICO.— Un exiliado cubano anticastrista ha sido acusado y declarado culpable de haber colocado una bomba en 1965 en el barco español «Satrústegui», que, al estallar, abrió una brecha de metro y medio en la proa del citado vapor cuando se hallaba atracado en este puerto.

Se trata de José Rodríguez Pérez, a quien el juez del distrito correspondiente, Hiram Cancio, norteamericano, ha declarado culpable y para el que ha dictado sentencia de dos años de cárcel condicional.

Rodríguez Pérez, que reside en Miami, se declaró inocente del cargo que se le imputa y quedará en libertad vigilada teniendo que presentarse a las autoridades de Miami cada tres meses.

Ninguna de las 225 personas que se hallaban a bordo del «Satrústegui» resultó herida.

Rodríguez milita en una organización de exiliados cubanos anticastristas llamada «Movimiento Insurreccional de Recuperación Revolucionaria» con sede en Miami. Su presidente, Orlando Bosch, anunció poco después del atentado que su grupo era responsable del ataque contra el barco español.

Bosch añadió también que su organización intentaría sabotear a los barcos de otras naciones que todavía mantienen con la Cuba de Castro. España es una de estas naciones.

ODA AL SIGNO DE CAMBIO

PORTO ALEGRE (Brasil). — Acusados de haber asesinado a su padre, dos hermanos de nacionalidad jordana residentes en Porto Alegre, han sido detenidos por la Policía brasileña.

Abdel Magid y Larbi Mohamed han confesado su crimen declarando haber ahorcado a su padre para apoderarse de su fortuna.

Los jordanos residían en el Brasil desde hace varios años e invitaron a su padre para que se reuniera con ellos y conociera su nueva forma de vida.

El desgraciado abandonó a tierra de sus antepasados y embarcó para el nuevo mundo, llevando consigo una importante suma de dinero que constituía toda su fortuna.

Fue hallado ayer pendido de la viga del techo en casa de sus hijos. Había llegado a Porto Alegre en el pasado mes de diciembre.

OBREROS MUERTOS

LEON. — Perecieron ayer mañana, cuando se disponían a entrar al trabajo, los obreros Francisco Morán Pérez, de cuarenta y seis años, vecino de Naredo de Ferrán, y Francisco Robles Brugos, de cincuenta y siete, de la Valcueva.

El accidente ocurrió en el grupo minero La Carmonda, de Hulleras de Torío, donde, al parecer, había emanaciones de gas carbónico.

CORDOBA. — En la fábrica de jabones situada en el lugar conocido por Los Santos Pintados, una de las empleadas, llamada Mercedes del Pozo, de dieciséis años, tuvo la desgracia de caerse en un depósito de aceite, en el que quedó sumergida. Se tardaron varias horas para descubrir el desgraciado suceso. Cuando extrajeron a la muchacha se hallaba ya sin vida.

RELACIONES CORDIALES

BUCAREST. — El jefe de la representación consular y comercial de la España franquista, Giménez Arnáu, presentó al primer viceministro de Asuntos Exteriores, señor Macovescu, por la ausencia del titular, señor Manescu, los documentos que le acreditan para el desempeño de su misión. Asistieron al acto el director del protocolo del Ministerio de Asuntos Exteriores de Rumania y otros funcionarios.

La entrevista del representante español y el señor Macovescu se prolongó durante cincuenta minutos y en el curso de ella, que ha sido calificada de extremadamente cordial, se hicieron votos por el mejor éxito en el desarrollo de las relaciones hispano-rumanas.

RELACIONES INCORDIALES

MURCIA. — El Juzgado ha dictado auto de procesamiento, bajo fianza de 50.000 pesetas, contra el industrial murciano José Muñoz Varona, por el supuesto delito de homicidio frustrado, por arrojar por una ventana de su oficina, el pasado miércoles, día 24, al súbdito norteamericano Albert A. Weeden.

El José Muñoz Varona alega que fue amenazado por Weeden, y éste dice que había ido a visitarle para asuntos de negocios, en nombre de un grupo de capitalistas de los Estados Unidos.

TRAFICANTES

Una Comisión integrada por representantes de Estados Unidos, Italia, Francia y la Interpol para estudiar el problema toxicómano ha celebrado varias reuniones con el comisario jefe de la Brigada de Investigación Criminal de Barcelona. Al término de ella, el jefe del Servicio para Europa de Estupefacientes de la Interpol, Camatte, y el jefe del departamento de Estupefacientes francés Carrère, han hecho unas declaraciones, en las que han señalado que la capital catalana es ahora el punto neurálgico del tráfico de estupefacientes. Barcelona y Madrid — han añadido — son plataformas utilizadas para el transporte clandestino de drogas por vía aérea a distintos países de América del Sur, para luego ser introducidas en Estados Unidos, país gran consumidor de toda clase de tóxicos.

RIESGO IMPUESTO POR EL FRANQUISMO

LA LINEA DEL CONCEPCION — Al segundo intento para ello tomó tierra esta tarde a las siete el avión «Comet» de la «Bea» que procedente de Londres llegó a Gibraltar.

En el primero entró por el mar (bahía de Algeciras) ciñéndose siempre a la zona limitada de vuelo. Pero al tomar tierra y debido a la maniobra de aproximación el piloto se encontró falto de pista para posarse. Por ello, tuvo que volver al aire dando entonces una completa y ceñida vuelta al Peñón para poder tomar nuevamente tierra operación que el piloto británico realizó con toda normalidad.

ASI SE CANTA

BUENOS AIRES. — Una cupletista golpeó a dos agentes en un destacamento policial, les quitó las esposas con que querían reducirla y las llaves de la Comisaría. Luego los encerró en ella y se alejó.

Alba Emelina Andino Barros Balmaceda de Mazarico, cantante conocida en el ambiente artístico como Carmen Nogués, se presentó en la Comisaría de Buenos Aires, pidiendo hablar con el oficial encargado. Este no estaba y así se lo hicieron saber los dos agentes de guardia. Lo que enfureció a la cantante, que los insultó. Uno de los agentes le advirtió entonces que de continuar en esa tesitura, iba a detenerla y sacó las esposas. La mujer se precipitó sobre ambos agentes, los golpeó a mansalva, les quitó las esposas y las llaves del destacamento, los encerró y se marchó tranquilamente.

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

XIII CONGRESO

Burdeos, 10 noviembre 1967.

ORDEN DEL DIA

1º. - - Apertura del Congreso.
2º. - - Presentación de credenciales.
3º. — Nombramiento de la Comisión revisora de credenciales.
4º. — Constitución del Congreso y nombramiento de Mesa.
5º. — Nombramiento:
a) de la Comisión revisora de cuentas.
b) de la Comisión de escrutinio.
6º. — Informe del Secretariado.
7º. — Informe de las Secciones.
8º. — Forma de incrementar y robustecer la Internacional.
a) cotización, financiamiento.
a) cotización, financiamiento.
9º. — Sobre economía: cooperativismo, colectivismo.
a) teoría e ideas generales.
b) posibilidades inmediatas de aplicación.
10º. — Propaganda:
a) oral.
b) escrita (manifiestos, carteles), etc.
c) prensa periódica.
d) editorial.
11º. — Posición y acción.
a) de solidaridad entre las Secciones.
b) de ayuda a los pueblos sometidos por dictadura y subdesarrollados.
c) reivindicaciones.
12º. — Examen de la situación de la F. O. R. A.
13º. — Relaciones exteriores.
b) con la I. W. W.
b) con la S. A. C.
c) con los organismos anarquistas.
d) con otros organismos.
14º. — Nombramiento del Secretariado:
a) del secretario general.
b) de las Secciones componentes del Secretariado.
15º. — Clausura.

El Secretariado

TEMAS JUVENILES

(Viene de la página 4.)

cálculos que le habían costado años de pacientes cavilaciones. En vez de exasperarse, de ponerse fuera de sí, rojo de cólera, como hubiera tenido motivo para ello otro de más arrebatado carácter, el incomparable matemático se limitó a exclamar: Ah, Diamante; no sabes el mal que me has hecho.

Cuán animados nos sentimos después de leer la inspiradora biografía de quienes desbarataron las dificultades que les obstruían el camino del éxito. Durante algunos minutos nos identificamos con el carácter del héroe y nos parece que asumimos la misma personalidad que ha despertado nuestra simpatía y movido nuestra admiración. Creemos tener de momento las mismas virtudes que admiramos.

PEREZ GUZMAN

chispas

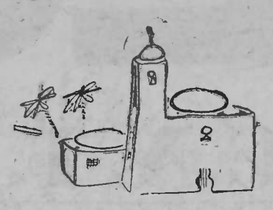
Unidos, no amontonados.
Dialogar fuera del ring.
Ni público ni galería. Actores todos.
Tema, y ganas de resolver.
Fuera monólogos.
Compañeros de hecho, no de trato solamente.
Mesa redonda o angular, para algo.

Coloquio: *Conversación o plática.*
Conversación: *Plática familiar entre varias personas.* Plática: *Conversación.*
Como eso, cerrar botiquín de urgencia.

CHISPERO

Area Mundial

LA GUERRA Y SU COMENTARIO



ESCRIBIMOS esta impresión en 7 de junio, cuando las tropas israelíes adelantan a los ejércitos árabes coaligados (de la Arabia saudí a Marruecos, en total trece). Queremos decir, que escribimos al margen de la actualidad rabiosa por interesarnos mejor el comentario.

Y vamos al mismo. Esta guerra del Oriente Medio no se habría producido sin la existencia de factores ocultos. El canal de Suez — que a Nasser nada le cuesta y mucho le enriquece — es paso obligado del petróleo recibible en buenas condiciones económicas. Las potencias europeas principalmente, necesitan el canal de Lesseps para aprovisionar sus industrias civiles y bélicas, para sus transportes de guerra, mar y aire. EE. UU., gran negociante, usa también esa vía de agua trazada sobre tierra egipcia, y en la rivalidad capitalista-bolchevique a esta última fracción le tiene mucha cuenta mantener relaciones extremo-amistosas con reyes y presidentes árabes cuyos dominios producen petróleo, a la par que permiten transportarlo sin el enorme rodeo de los océanos.

La U.R.S.S. ha dicho, mas o menos, que ante el *imperialismo* de Israel y el *socialismo* de Egipto se inclina por el último. Daniel Mayer, hasta aquí marxista algo aproximado a la U.R.S.S., ha manifestado que esa suerte de socialismo le causa repugnancia. Moscú ve clara su situación de «defensor» de países dignos de respeto como todos, pero atrasados, mas insiste en defenderlos *tal cual son* contra un pueblo amenazado por Nasser con un segundo exterminio a la manera nazi. La U.R.S.S., nación señera, dominadora, dueña de la iniciativa hasta la muerte de Stalin, se halla hoy abocada a una línea de conducta, más que errónea, forzada. De dueño, el Kremlin ha pasado a inducido, presionado, obligado. ¿Por quién? Por el chino, por Mao, ese cuervo alimentado por quien puede perder los ojos; a picotazos. Moscú tiene problema nacionalista planteado con Pekín, y no lo resolverá porque sería tanto como renunciar a su título de nación de primera categoría. Los terrenos absorbidos por el zarismo a la China añeja, Moscú no los devolverá a Mao cubiertos — ni descubiertos — de grandes realizaciones industriales. Constan además, en la extremidad polar, sendos yacimientos de uranio, esa materia primerísima para el moderno desarrollo de las naciones imperialistas. Imperialistas, ya que tanto se habla de imperialismo. ¿No impera la U.R.S.S. sobre las llamadas repúblicas democrático-populares y los partidos comunistas occidentales? ¿No impera la China sobre Corea del norte, el Tibet, el Vietnam norteño, Camboya, Albania? ¿No amenaza militarmente al Indostán?

Impera también Nasser — fundador del truco imperialista de la R.A.U.— sobre los países árabes, o por lo menos intenta imperar en ellos. Hay la discordia eterna y bizantina entre gobernantes mahometanos; mas en el hecho antijudío todos concuerdan, y tal parece ser el aglutinante que favorece los designios imperialistas de Nasser el egipcio, al cual sólo las derrotas del Sinai son capaces de aventarle los humos de Faraón.

Repetimos que la U. R. S. S. ha encabezado una mala causa para evitar que lo hiciera la China y quedar en segundo plano ante el mundo árabe. De momento el maoismo agacha, pero sin dejar de esbozar el salto del tigre. La diplomacia china es sutil y taimada. Apoyando a un energúmeno como Nasser, la U. R. S. S. se obliga a «defender del imperialismo israelita» a unas sedicentes repúblicas socialistas árabes, las cuales cita con omisión de la Arabia saudí, cuyo gobierno feudalista pasa por ser la única entidad esclavista del mundo. Incluso el Egipto, con fellhas irredimibles, no tiene punto de comparación con la pequeña tierra de los kibutz, tanto en libertad humana como en censo económico. El paso «arábigo» de Moscú es grave, y si el mismo conduce al más estruendoso fracaso, su aborrecido inductor, Mao, no ahorrará dicterios contra ese bolchevismo que tiene la desvergüenza de apoyar a un país ambicioso y a monarquías feudalistas...

Y aún otro inconveniente: Si la U. R. S. S. trata de rectificar su actitud impulsora de la guerra en Oriente Medio, se verá obligada a buscar soluciones con las democracias burguesas, y también aquí Mao obtiene argumento anti-ruso por colaboración tácita bolchevique-capitalista para mantener la existencia de pueblos oprimidos, etc.

La consecuencia de la presión y del armamiento soviéticos para la declaración de hostilidades entre Estados árabes e Israel, podrían ser muy duras para los partidos comunistas europeos, apareciendo aquí nueva ventaja para el imperialismo chino, bien decidido a desmembrar, en todo el mundo, al comunismo rusófilo y adherir a la causa de Pekín los elementos desgajados del comunismo inicial moscovita. Por ejemplo, el P. C. francés, abocado a una situación pro nasseriana, de política agresora y presumidamente bárbara, queda en dificultad de expresión y en evidencia ante sus aliados de izquierda, en los cuales el malestar suscitado por el nasserismo comunista es evidente. En efecto, nadie que esté en sus cabales puede interpretar izquierdista la política del dictador Nasser, del baasismo sirio, del rey Hassan, del reaccionario monarca de la Arabia saudí, del presidente perpetuo Burguiba, etc., todos los cuales han ido a la pelea de razas — ¡no socialista, caramba! — en nombre de Alá, de la guerra santa, jamás por la causa de unos cientos de miles de palestinos desposeídos. ¿Desposeídos de qué, en todo caso? ¿Qué tenían en Palestina antes de ser echados de ella? Gaza puede ser suya, y si no la poseen, siendo tierra palestina igualmente, es porque a su «protector» Nasser no le vino en gana. Con tierra propiamente suya esos aherrojados dejarían de serlo, y comerían en su tierra el fruto entero de su trabajo. Es ahí que los vecinos israelíes estarían obligados a ayudarles, moral, económica y técnicamente, hasta dejarlos efectivamente emancipados. La guerra... ¿Para qué? ¿para arrasar naranjales, vergeles, destruir canalizaciones, vidas, casas y pueblos y dejar el Neguev en páramo clásico cual hasta 1920 había sido?

La U. R. S. S. protegiendo a Nasser y estimulándole para una guerra que por dos veces ha demostrado ser incapaz de sostener, ha cometido un delito de lesa humanidad del cual mucho le costará rehabilitarse. Con China o no tras cortina, la obligación de la U. R. S. S. era procurar, en la O. N. U. o fuera de ella, evitar el conflicto armado que a la postre se ha producido en Oriente Medio. Por encima de las tácticas, de las estrategias, de las diplomacias secretas, está el interés de la humanidad, el fervor humanista del internacionalismo obrero, el odio a las guerras, la hermandad entre los pueblos, la liquidación de las patrias y la anulación progresiva de los Estados. Dejándose llevar por la corriente militarista, las naciones «socialistas», tras el fulgor de sus revoluciones, nos dejan enclavados en el sitio de siempre, para un «vuelta a empezar», para un nuevo desengaño de la sociedad, harta de explotaciones, de engaños, de progroms, de hornos crematorios, de genocidios, y de la «última guerra» que fatalmente empalma con la «última guerra» próxima.

Las internacionales marxistas han fracasado estrepitosamente, y quien lo dude hoy mismo puede apreciar coincidencia comunista y franquista en la adhesión al nasserismo, cuando en España (esa España que no podemos quitarnos de la memoria) elementos judíos y mahometanos estuvieron en la guerra civil, los primeros al lado nuestro y los segundos en las tropas fascistas de Franco.

Con todo, el mal procede de la inconsciencia de los pueblos, que en el Cairo gritan «¡queremos guerra!» y en los lugares más civilizados se confían a toda suerte de Internacionales... nacionalistas, puesto que ante todo los jefes respetan el principio de nación o de partido, con un resultado de inquietud perpetua por esa guerra, esa injusticia, esa miseria, ese hambre, esa pelea de obreros grises contra obreros plomizos en beneficio exclusivo de sus líderes, jefes o dueños.

No hay más Internacional que la de los trabajadores. La conocemos por A. I. T. y procede de la Primera, la que Marx escindió para evitar el anarquismo de Guillaume y Bakunin. No hay más Internacional que la nuestra, y si hoy no es vista es porque el proletariado generalmente está ciego. Le falta a éste recibir muchos mamporros, agravios, desengaños y pisadas, para que acierte a abrir los ojos. Cuando los abra, verá claro como nosotros.

Entonces, quien verá turbio será el enemigo, *todo* el enemigo.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

UMBRAL

Sumario del número 65:

Luis Capdevila: **LA NOVELA DE LA HISTORIA.**
Angel N. Pou: **EL ESCRITOR ACTUAL: UN DRAMA.**
Floreal Ocaña: **DEUDA DE GRATITUD (versos).**
Salsamendi: **CON EL AÑA SE APAÑA... (versos).**
E. Valls: **HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND, EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.**
José Viadiu: **PANORAMICO. ANECDOTARIO FRANCES.**
Valle Inclán: **ALEGORIA (soneto).**
Juan Ferrer: **LITERATURA CATALANA.**
Lázaro Flury: **LA TONICA DEL FOLKLORE.**
Eugen Relgis: **EL PRECIO DE LA VIDA.**
Luis Alberto Musso: **LA EVASION DEL SABER.**
Nano de Sabadell: **DE LA PICARESCA ESPAÑOLA A IBSEN PASANDO POR CERVANTES.**
Víctor García: **CEILAN, INSULA DEL TE Y DEL BUDA.**
Mario Zaragoza: **LOS JUSTOS.**
F. O.: **LA EPOPEYA DEL HOMBRE (versos).**
V. G.: **LA REVOLUCION ABANDONADA.**
Han Ryner: **LA SABIDURIA RIENTE. (folletón encuadernable).**
Noticiario, fragmentos, grabados, viñetas, libros, etc.

Habiendo terminado el folletón de Han Ryner, el próximo número volverá a constar de 20 páginas. **Precio: 1 F.**

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.

Es una edición «Umbral».

Iniciativas del Movimiento anarquista

por Campio Carpio

EN sentido generalizado, se habla de crisis del anarquismo cuando más bien se trata de valores humanos capaces de afrontar, con decisión y responsabilidad, los quebrantos que consigo traen aparejados los avances de la sociología y tecnología modernas en todos los campos del saber y, sobre todo, en el proceso evolutivo de la sociedad contemporánea.

Partiendo de un cuarto de siglo a esta parte, el anarquismo como tal, ofrece una sugestiva atracción y un afán de estudio como nunca anteriormente encontrara en el campo intelectual y social. En tanto que el marxismo dejó de constituir un ideal revolucionario en el que tanto la sociología como el proletariado pudiera depositar alguna esperanza, el anarquismo se analiza, expone y discute en claustros universitarios, centros pedagógicos, institutos especializados, desde un ángulo y perspectiva que nos dicen de un renacimiento de las ideas. El análisis parte de los conceptos filosóficos, artísticos, sociales y de reconstrucción de la sociedad. Y no son únicamente los teóricos específicos de la ciencia pura, sino los sociólogos de las más más diversas capas, como los mismos teólogos que encuentran en etas ideas bases morales y sociales de firme consistencia, en que apoyar la arquitectura de la nueva sociedad, en pos de la que todos vamos a un encuentro que no se detiene.

Es que el anarquismo nada tiene que reformar, ni en el pensamiento ni en la acción. Concentrando hasta ahora los métodos de lucha contra la explotación capitalista, con métodos clásicos, hemos olvidado que, como dijera Malatesta, «las revoluciones se hacen con la fuerza, pero no a la fuerza.» La revolución que preconizamos, y que los anarquistas auspiciamos se desarrolla en amplio campo de mayor vastedad y comprende todos los medios propios para provocar la explosión de un sistema que nos atenaza. De ahí que no se puede hablar de crisis de ideas, sino de hombres dispuestos a defenderlas con el mismo calor de épocas pasadas, con el fervor anárquico que culminó en la realización de gestas que, aun sofocadas, prosiguen su acción de crecimiento celular.

Libros, revistas, periódicos, aun con ese recelo temeroso y su parte de dogmatismo aparecen en varias partes del mundo, en todos los idiomas universales. Hasta el capitalismo y la Iglesia se acercan a estas ideas en procura de un puntal que permita leventar el andamiaje del nuevo mundo contemporáneo que el progreso impulsa en todos los sentidos. El anarquismo es tal, no como programa gubernativo, como estructura computable o pauta para un desarrollo de determinada actividad. Es cuanto en pensamiento se le ha ofrecido desde hace veinte siglos a esta parte y agregado lo que las comunidades van acoplando al ideal. El fracaso del sistema estatal, de los métodos represivos, de la explotación en masa del hombre por todos los sectores del capitalismo, agudizan la inteligencia de los estudiosos para poner remedio al desorden organizado y crear, por imperativo del progreso, un nuevo sistema de convivencia que identifique al hombre y se acerque con intimidad a su destino.

Eso lo está comprendiendo el proletariado internacional, identificado con nuestras ideas o con afinidades estrechas. Conscientes de que en 1967 no podemos hablar de una formación del globo terrestre con un techo plano como lo concebían los griegos, sino como cuerpo en rotación alrededor del sistema solar, así es que también comprende que para entenderse, la única manera de lograr ese objeto es conocerse, hablarse para interpretarse. Superado ese período preparatorio, con felices o deplorables resultados la mayoría de las veces, es que se apresta a la celebración de entendimientos colectivos mediante asambleas y congresos próximos a celebrarse en el Japón, Holanda, Francia, Italia y América latina, patrocinados o inspirados por el anarquismo.

Esas inquietudes que parten del movimiento cobijado por la bandera de la Primera Internacional, de la Asociación Continental de Trabajadores, de los grupos e individualidades dispersos en todo el panorama social revolucionario, demuestra un renacer de las ideas que no han podido someter al autoritarismo, las sectas teológicas ni podrán lograrlo el poder atómico en su impetuoso avance que impulsa la tecnología, sometida a la dominación del hombre como ideal.

El hombre, el proletariado universal quiere participar en la vida activa de las naciones. Como productor de cuanto impulsa creación de bienes espirituales y materiales, se hizo conciencia de su condición como depositario de las estructuras que mantiene el sistema capitalista. Y quiere tomar parte en los medios de redistribución y solución de los problemas que afectan al mundo moderno. Más allá de las conquistas materiales, que sólo mitigan en pequeña parte las necesidades apremiantes, está despertando de un letargo secular en que le han sumido expoliaciones milenarias, haciéndole comprender que estando la producción a su responsabilidad, la misma es de su pertenencia y que paralizado, de brazos cruzados, ninguno de los resortes de la sociedad podrá desenvolverse.

Ese es el pensamiento en la hora actual que, en el ámbito de la Asociación Continental Americana de Trabajadores, se está haciendo carne en el movimiento obrero revolucionario del continente americano, tendente a la recuperación de las corrientes del trabajo, y con particular y plausible interés, germina en distintos sectores del proletariado argentino, a tal punto que se habla de convocar a un congreso de grupos y militantes afines para encontrar los caminos que indudablemente nos llevarán a la concreción de iniciativas de positiva eficacia para el futuro del movimiento.

Esta idea, que va tomando cuerpo día a día en diversos sectores del ambiente anarquista, nos parece que podría ser auspiciada o patrocinada por la Federación Obrera Regional Argentina, en su carácter de institución federativa en la que, directa o indirectamente, todo el movimiento está representado. Entendemos que no podrá encontrar oposición alguna, tanto más que la militancia, con prescindencia de interpretaciones ideológicas, por virtud de discusiones de tantos años, harto suficientemente superadas, vigorizará la acción a imprimirse en cuanto al desarrollo futuro de las ideas. Razones de parte a parte abundan para convocar a esta asamblea que, sin duda, ejercerá una influencia decisiva tendente a reconquistar para el anarquismo los sectores de otros países que, por obra de circunstancias similares o parecidas a las creadas en la Argentina, disociaron a la militancia y arrastraron al movimiento obrero a la influencia negativa de la política gubernamental.

En cuanto concierne específicamente al proletariado argentino, ese encuentro colectivo de militantes puede ofrecer la oportunidad de llevar adelante iniciativas de significativa importancia, tales como la de vitalizar la salida de «La Protesta» u otro órgano de expresión representativo, como diario, semanario o quincenario, de aparición regular. Asimismo, crear una editorial del movimiento, con firme base de arraigo anarquista, comenzando desde abajo. Habilitar los locales sindicales, convirtiéndolos en librerías donde encontrar todas nuestras publicaciones internacionales, como libros, revistas y órganos de expresión en las varias lenguas. Reagrupar, para poner en movimiento al servicio de la causa, bienes dispersos actualmente improductivos, conduciendo todos estos esfuerzos a la revitalización de nuestra capacidad como movimiento.

Se está hablando de crear una comisión especial de compañeros que se encargue de dirigirse a cada uno de los distintos militantes dispersos, alejados de la actividad, por cualquiera sea la causa, para atraerlos a participar en este comicio del anarquismo que, indudablemente, está destinado a abrir un nuevo capítulo en el desenvolvimiento societario y sindical de la República y de consiguiente repercusión en toda América.

La búsqueda de los hombres y su encuentro, en un afán común inspirado por el anarquismo, respetando la autonomía sindical o específica, de personas y de grupos, de preferencia de cada participante, pondrá a prueba la firme voluntad de seguir adelante con lo nuestro y como negación de esa crisis que ha distorsionado tanta capacidad.

Buenos Aires.

Non a l'integration...

(Suite de la page 1.)

Diriger un syndicat n'est pas, comme semblent le concevoir les chefs réformistes, posséder une position sociale. C'est au contraire, dans le cadre de la société bourgeoise, une position « *asociale* » car, pour le militant authentique, il n'est de société véritable qu'en dehors, ou plutôt qu'au-delà, du système capitaliste et, en général, de toute organisation économique de la société fondée sur les privilèges, l'inégalité et l'exploitation de l'homme par l'homme. Mais le dirigeant d'une centrale syndicale réformiste vise au plus haut poste : celui de fonctionnaire d'Etat. Et l'évolution du syndicalisme bourgeois lui promet pour bientôt cette dignité à moins que le prolétariat syndiqué ne réagisse à temps.

Y. O.

B.D.I.C

COMUNICADO
XVII° APLEC DE LA SARDANA EN TOULOUSE

La comisión organizadora del anual «Aplec de la sardana» ha publicado el programa de su XVII° manifestación, que tendrá lugar, en el Parc toulousain, como de costumbre, el domingo 2 de julio próximo.

Las asociaciones de catalanes exiliados en Francia, patrocinadores de esa fiesta anual de la sardana en Toulouse, declaran dedicarla «en testimonio de fidelidad y gratitud a todos aquéllos que, del Ebro a los Pirineos luchan con infatigable abnegación por la reconquista de las libertades y por el mantenimiento de la cultura, de la lengua y de las tradiciones catalanas».

Así se confirma, año tras año, al propio tiempo que el prestigio y la creciente expansión del «Aplec de la sardana», su carácter de manifestación de solidaridad antifascista y por el respeto de las libertades y de la personalidad de Cataluña, que implica la de todos los pueblos del conjunto ibérico.

La cobla Combo-Gili, de Perpiñán, ha sido contratada para la ejecución del programa sardanista, que tendrá lugar de las diez de la mañana a las doce y media, y por la tarde de las tres y media a las seis.

A continuación, el grupo folklórico de Thuir, los «Dansaires catalans», en cuya animación participan varios compañeros confederales desde su fundación, y que es considerado como uno de los mejores grupos de la región catalana francesa, presentará un programa original de antiguas danzas catalanas, con la participación de sus dos conjuntos: niños y jóvenes.

Todos los catalanes de la región de Toulouse, y con ellos los no catalanes que han comprendido la importancia de la supervivencia de Cataluña para la formación de una Iberia vertebrada y libre, estarán sin duda alguna presentes el domingo 2 de julio, en el recinto del «Aplec», al que deseamos le éxito que merece y que obtiene año tras año. — E. C.

Concentración Confederal
EN TOULOUSE
Domingo 23 de julio 1967

En esta fecha celebraremos la conmemoración del 19 de Julio de 1936.

Esperamos que los compañeros y antifascistas en general acudirán en gran número para patentizar, una vez más, el deseo de que en España se pueda vivir en libertad auténtica.

Retened esta fecha y dadle con vuestra presencia un color de firme repudio al franquismo, como asimismo al franquismo sin Franco.

ADMINISTRATIVAS

—Ruiz Pérez, Franckfurt (Alemania). Recibido giro 29,90 frs. Cuenta Libreria.

—Barter, Bristol (England). Recibido giro 33,45 frs.

—R. Torrent, Claira (P. O.). Recibido giro 67 frs. «C. S.» hasta el núm. 453. «Umbral» hasta n° 64.

—Gómez-Signes, Marsella. Giro de 171,60 frs. Pago «C. S.» n° 453.

—P. Alonso, Bordeaux. Pago «C.S.» n° 454 con giro 66,70 frs. Para a Libreria 20 frs.

—Panicello, Panamá. Carta cheque a cuenta «C. S.» y «Umbral» 121,88 frs. Envios indicados.

—D. López, Clermont-Ferrand. Recibido giro pagando «C. S.» n° 455 y «Umbral» 61 y 62.

—Calero, Evreux. Recibido 50 frs. destinado a los boletos.

—Blas Blasco, Mirepoix (Ariège). Recibido giro 37 frs. «C. S.» y «Umbral» 31-12-66.

—José Climent, Creiselles (Aveyron). Giro 37 frs. «C. S.» y «Umbral» 31-12-67. Restará aumento últimos trimestres.

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XIV. Los primeros pasos de la Enciclopedia

La Enciclopedia anarquista era un proyecto que martilleaba desde hacia tiempo el cerebro de Sebastián Faure. El plan estructural de la misma lo había elaborado desde hacia años y cuando se le invitó a presentarlo no tuvo más que sacarlo de su gaveta de trabajo previas modificaciones de poca monta.

Frente al proyecto de Sebastián Faure, los libertarios que lo invitaron a manifestarse no vacilaron en tomar la decisión que a continuación transcribimos:

DECISION

Reunidos el 21 y 25 de enero de 1925, el Grupo internacional anarquista, fundador de «La Obra internacional de Ediciones anarquistas», de la «Revista internacional anarquista poliglota» y de la «Librería internacional», después de escuchar la precedente exposición (1) luminosamente presentada y comentada por nuestro compañero Sebastián Faure y tras estudiado seriamente y profundamente discutido el proyecto de edición de la «Pequeña Enciclopedia anarquista», por unanimidad y con el mayor entusiasmo, han decidido:

1°. — *Adoptar el proyecto.*

2°. — *Realizarlo a la mayor brevedad posible.*

3°. — *Confiar a Sebastián Faure la dirección de los dos servicios: redacción y administración, sobre los cuales descansa la realización normal de este proyecto.*

4°. — *Secundar a nuestro camarada, tanto en el servicio administrativo como en el de redaccibn en la medida de nuestras fuerzas.*

5°. — *Informar inmediatamente de este proyecto a los medios anarquistas de todo el mundo.*

¡Compañeros de todos los países, a la obra!

Debemos comprender que un trabajo como éste, no puede ser abandonado ni interrumpido antes de su completa realización.

La «Pequeña Enciclopedia anarquista» implica, por parte de los que la emprenden, compromisos morales y materiales tan graves y precisos que, si no tuvieran la firme voluntad y la casi seguridad de llevar a bien esta obra no la comenzarian.

Es, pues, absolutamente indispensable antes de nada, examinar friamente las condiciones materiales y, en primer lugar, los recursos financieros exigidos para la total publicación de la Enciclopedia.

Las cifras arriba indicadas, evalúan en 216.000 francos el total de gastos exigidos por los tres años de publicación en francés. (2)

No tenemos evidentemente necesidad de la totalidad de esta suma para comenzar la publicación. No obstante, desearíamos y sería prudente poseer un tercio de dicha cifra o sea 72.000 francos y agregar 8.000 francos más para gastos de publicidad y lanzamiento.

Estos 80.000 francos podemos realizarlos de dos maneras: donativos voluntarios y suscripción a la obra.

45.000 podrían sernos procurados por medio de donativos voluntarios y 35.000 francos por las suscripciones.

1°. — *Donativos voluntarios:*

Es urgente y necesario que todos aquéllos a quienes interesa la edición de la «Pequeña Enciclopedia anarquista» realicen en su provecho todos los esfuerzos de que sean capaces.

El llamamiento que les dirigimos no debe ser oído solamente por los camaradas de lengua francesa, porque la obra vaya a ser publicada primeramente en francés.

Este llamamiento va dirigido a todos los compañeros sin distinción de lengua ni nacionalidad.

La «Pequeña Enciclopedia anarquista» tendrá un carácter internacional como la doctrina y el movimiento anarquistas. La documentación que contendrá, tendrá para los camaradas de todo el mundo, la misma importancia y la misma utilidad.

Pero los anarquistas comprenderán que esta obra no puede ser editada en todos los idiomas, ni aun en varias lenguas. Esta edición simultánea exigirá un gasto inicial considerable y un trabajo técnico y de redacción insuperable.

Es preciso, pues, comenzar por una lengua — las otras seguirán de cerca — y nosotros comenzaremos por la francesa porque, haciéndose en Francia, la edición será prácticamente más fácil y menos costosa.

A dar a esta edición francesa toda la perfección posible — como fondo y forma — deben contribuir los esfuerzos de trabajo y de dinero que conjuntamente harán de la «Pequeña Enciclopedia anarquista» una obra digna de la doctrina que se propone difundir y propagar por el mundo, una obra bien construida, elegante y bella, profunda y seductora, en una palabra: imperecedera.

Traducida a medida que vaya publicándose esta obra aparecerá en español, en italiano y según las posibilidades en otros idiomas.

Lo esencial es que aparezca lo más pronto posible y que esté a la altura del entusiasmo que despertará en todos los medios anarquistas.

Es preciso que los donativos voluntarios afluyan.

Desde hoy queda abierta una suscripción mundial rogando a los camaradas que contribuyan con el mayor interés.

Pedimos a todos los que puedan, nos envíen personalmente y sin tardar, la suma de que puedan disponer en favor de la «Pequeña Enciclopedia anarquista».

Insistimos cerca de los grupos para que hagan circular las listas de suscripción adjuntas y que nos envíen las sumas recaudadas. Jamás habrán sido llamado sa participar y sostener una obra de propaganda tan fecunda y tan grandiosa.

Contamos con su fatigable y unánime voluntad.

2°. — *Suscripciones:*

Necesitamos numerosas suscripciones. Por la cifra de las suscripciones, más aún que por el número de donativos voluntarios, conoceremos el interés y el entusiasmo que nuestra obra despertará en el corazón de los compañeros de todos los países.

En principio, la suscripción se extenderá a los 36 cuadernos de la Enciclopedia (3) pero sabiendo que muchos camaradas no podrían desprenderse de una vez de la suma de 126 francos y no queriendo que nadie se vea privado de su adquisición por imposibilidad material, aceptamos los pagos parciales y dejamos a cada uno la libertad de fijar ellos mismos el modo de efectuar los pagos según sus posibilidades o conveniencias.

Que todos se apresuren a llenar el boletín de suscripción adjunto y a remitírnoslo.

Cuanta más rapidez empleen nuestros amigos en dirigirnos sus donativos y suscripciones, más nos apresuraremos por nuestra parte a comenzar la publicación del primer cuaderno.

De su actividad y de la propaganda que hagan a su alrededor, en las organizaciones anarquistas, sindicalistas y centros de estudios sociales de que forman parte, dependerá el éxito de esta obra magnífica y la aproximación del momento en que su publicación marcará una fecha importante en la historia del movimiento anarquista mundial. ¡Todos a la obra!

«El Grupo internacional anarquista», «La Obra Internacional de Ediciones anarquistas», «La Revista internacional anarquista», «La Librería internacional»

(1). — Con pequeñas variantes, la exposición aludida es la que aparece como prefacio en la Enciclopedia anarquista en francés.

(2). — En lugar de tres años la Enciclopedia anarquista, a pesar de que se orillaron cuatro de sus cinco partes, precisó de nueve ya que el último de sus fasciculos fue impreso en diciembre de 1934.

(3). — Fueron, en definitiva, 61. En la reedición que efectuamos de la obra en su edición original la cantidad de fasciculos será, igualmente, de 61.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista
Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Victor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Michel Navarro, Arles. — Nous avons reçu tes 30,00 frs. Nous considérons que tu t'inscris à l'édition en français. Corrige-nous si nécessaire.

Lucien Vernière, Béziers. — L'Edition française de l'Encyclopédie anarchiste se compose de 61 fascicules de 48 pages chacun. Le prix, plusieurs fois annoncé, est de 4,95 frs. par fascicule. Nous avons reçu les 10,00 frs.

Tomás Martínez, Istres. — Aclarada la duda. Se trata de una suscripción sufragada por cinco compañeros.

Gilbert Legros, Lagny. — Reçus tes 5,00 frs. Souscription ouverte pour l'édition en français.

Michel Erler, Liège (Belgique). — Le renseignement fourni à Vernière devrait te suffire.

Robert Charbonnier, Montferrand.— Idem, idem.

Luis León, Tours. — Llegado tu segundo giro por 30 frs. En el número correspondiente al 6 de abril tienes que haber leido el acuse de recibo de tu carta y de tu primer giro.

Coulon Maurice, Quincey. — Nous t'avons ouvert la fiche pour l'édition en français. Ton mandat de 58,20 frs. nous a été abonné.

Maurice Laisant, Asnières. — Déjà l'ami Ferrer nous avait donné ton adresse, qui a été notifiée à Caracas. Le prix, de 4,95 par fascicule, tu peux le faire effectif a : Elena Graells. CCP 87-21, Montpellier. La réédition se fait par fascicules.

Antonia Fontanillas, Dreux. — Recibida tu extensa lista de «posibles suscriptores» así como la suscripción efectiva para cuatro ejemplares de cada.

Aurélien Dauget, Rouen. — Nous avons reçu tes 29,10 frs. couvrant six fascicules de la réédition de l'Encyclopédie en français.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Victor García
24, rue St-Marthe, 75, París (X)

PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

F. L. de Drancy, 30; *París:* Criach, 5; *Roanne:* Antonio López, 10; *Saint-Florentin:* José Ramis, 10; *París:* Gual, 5. *Total:* 60,00 frs.

ADMINISTRATIVAS

—Vicente Artés, Lourdes. Recibido giro 51 frs. Suscripciones Soteras, Martinez y paquete 31-3-67.

—Andrés Vidal, Bessan (34). Giro 30 frs. «C. S.» 31-12-67.

—Alvarez Celestino, Toulouse. Pago con los 30 frs. enviados «C. S.» 31-12-68.

—José Carbó, Perpignan. Giro 42 frs. pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-66. 5 frs. donativo.

—A. Isart, Meyreuil (13). Recibido tu giro de 130,60 frs. Distribución indicada.

—Navarro Ruiz, Lyon. Recibido giro 50 frs. «C. S.» y «Umbral» 31-12-67. Los 8 frs. sobrantes pasarán a Proancianos.

—Domingo Montagut, Sens (Yonne). Recibido 50 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-67.

—Ayora, Montreal (Canadá). Recibido giro 100 frs. «C. S.» y «Umbral» avión 31-12-67.

—Manuel García, Pia (P. O.). Con giro 30 frs. pago «C. S.» hasta 31-12-67.

—Cohen, New-York. Carta y envio 50 frs. para «C. S.»

—Moreno, Gardanne (B. du Rh.). Recibido giro de 32 frs. Pago «C. S.» tuyo y León hasta 30-6-67.

—Esperanto (Australia). Recibidos dos giros. Pide los libros que te interesen.

—José Fernández, Tarascón (B. du Rh.). Recibido giro del 21 mayo pasado. Pagando «C. S.» y «Umbral» números 454 y 64 respectivamente. Para abonar hasta fin de año, faltarán 7 frs. para «Umbral» y 33 para «C.S.».

—Llobet, Curcelles (Eure). Recibidos giros, último 15-4-67 pagando «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-67. El cambio se hizo a su debido tiempo. Había bandas avanzadas y de ahí recibieras algún número en Gaillon.

—Palmira Rubio, Mèze (34). Recibido giro 15 frs. Pagas «Umbral» hasta el 31-12-67. «C. S.» lo tienes pagado hasta fin de año. Procedemos como indicas.

—Temblador, Yzeaux (38). Giro de 32,70 frs. «C. S.» y «Umbral» 2° Semestre y pago «Ciudad Caida».

AIRE LIBRE

CONCENTRACION REGIONAL S. I. A. EN THIAIS

Los compañeros de París y de la región deben anotar desde ahora en su carnet una fecha: «18 de junio», destinada a S. I. A.

Nos es grato precisar que en el curso de la concentración, se desarrollará un importante partido de football entre el equipo «Iberia» de Dreux y el del «Hispania» de París que sostendrán un encuentro que se presenta excelente, simpático y animado. La orquesta «Jo Petit et son ensemble» también será de la fiesta, por lo cual los amigos de la danza podrán ejercer sus talentos.

Los cantadores Francisco Galán, Pepito, Carlos Mendia y Rosalia Dubois, así como el acordeonista Jaimito, la bailarina Lolita Encinas y los clowns Hermanos Grumeta animarán el espectáculo que en el curso de la tarde se celebrará.

Precisamos que se ha previsto un posible mal tiempo, por lo cual los amigos que deseen asistir, no deben de temer, pues podrá celebrarse igualmente en la sala contigua preparada al efecto.

Habrá bocadillos y refrescos. Entrada gratuita. Aportación a los gastos voluntaria.

Medios de desplazamiento: Metro Porte de Choisy - Autobús n° 283, parada «Voie de la Galaise». También por autobús n° 192, parada «Voie de la Galaise».

JIRA EN NORMANDIA

El Nucleo de Normandia de la C.N.T. de España en el Exilio organiza para el 18 de junio una jira al mar. Lugar de concentración será la «Ferme de la Grande Cour» a tres kilómetros de Honfleur.

Por este aviso quedan cordialmente invitados todos los españoles, compañeros y antifascistas en general, de los pueblos limitrofes.

F. L. PERPIGNAN

Comunica que el próximo día 25 de junio, a las 7 de la mañana saldrán uno o dos autocares de la plaza Arago en jira campestre por los alrededores de St-Paul de Fenouillet.

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes en general a que acudan numerosos a esta primera salida del año. Con el fin de solazarnos y divertirnos toda una jornada de sol, de árboles, de fronda y aire puro.

Para inscribirse dirigirse a los compañeros Gil, Bueno y Barber.

NUCLEO DE PROVENZA

Jira campestre de confraternidad confederal libertaria organizada por la Comisión de relaciones del Núcleo cional del Trabajo de España en el de Provenza de la Confederación Na-Exilio, A. I. T., tendrá lugar el domingo día 25 de junio de 1967 en el espacioso y sombreado sitio de la Fontaine Mary-Rose, en la commune de Grans, entre Miramas y Salon-de-Provence, no muy distante de la carretera departamental de Boûches-du-Rhône núm. 69.

Compañeros y militantes, retener las fechas de las otras dos jiras a celebrar el 30 de julio en Les Sabliers-de-Lézan (Alès). Jira Inter-nuclear con los compañeros del Hérault-Gard y Lozère; y el 20 de agosto en la Playa de l'Ayguade (Hyères).

F. L. DE MARSELLA

Pone en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes que para asistir a la Jira regional de Provenza que organiza la Comisión de relaciones el domingo día 25 de junio 1967 en el pintoresco lugar de la Fontaine Mary-Rosa en Grans, tiene alquilados varios autocares.

El precio ida y vuelta, es de 8 frs.

La salida tendrá lugar a las siete en punto de la mañana del Cours Saint-Louis-La Canébière.

Recuerda que las inscripciones se recibirán todos los dias de 3 a 7 de la tarde y los domingos por la mañana, en su local social, 12, rue Pavillon.

TARN
Jira en St-Ferreol

El Núcleo del Tarn organiza en St-Ferreol, una jira para el 18 de junio. La concentración tendrá lugar en el principio del lago, o sea en el lado opuesto al dique.

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea para el domingo dia 25 a las 9 de la mañana.

DONATIVOS PRO-ESPAÑA

F. L. de Dreux: Landeira, 60; Antonia, 5; Carrasco, 10; Paco, 10; Otro, 5. *Total*, 90 frs.

ALIANZA SINDICAL

Asamblea general para el sábado 24 de junio a las 21 horas, en 198, avenue du Maine, Paris XIV. Metro Alésia, con el siguiente orden del dia: 1°, apertura de la asamblea por el presidente de A. S.; 2°, informe del secretario de A. S.; 3°, ¿Cómo podemos dar mayor impulso a la A. S.?; 4°, ¿qué actitutud debemos adoptar ante las nuevas expresiones sindicales que actúan en el interior?; 5°, asuntos generales.

La asamblea tendrá carácter informativo, deliberativo y no resolutivo.

AGRUPACION LYONESA DE LA AGRUPACION CATALANA EN EL EXILIO

Reunión de los militantes de esta Agrupación para el domingo 25 de junio en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

F. L. DE TOULOUSE

Nuestra asamblea general, celebrada el día 3 de los corrientes, se continuará el próximo día 17 a las 9 de la noche en nuestro domicilio social. La importancia del temario pendiente de examen y discusión confirman el interés de est aasamblea, a la que ningún confederado debe faltar, muy particularmente aquel que permanece fiel a nuestra F. Local y, consecuentemente, al principio de organización.

AVISO

Angel Vidal. — 57-La Branda Sarlat, 24. Desearia tener correspondencia con los compañeros de Nérac (Lot-et-Garonne).

«MOVILIZACION GENERAL» EN DREUX

La colonia española trabaja activamente para prestar sus aportaciones a la concentración regional de S. I. A. que se celebrará el 18 de junio en Thiais.

A más del equipo Iberia, que pondrá en juego la copa que disputó el año pasado al equipo Hispania, quedando empatados, se hace una selección entre artistas no profesionales, preparándose selectos números de variétés, canciones populares, cante jondo con acompañamiento de guitarras, más recital de acordeón, etc.

La comisión organizadora prepara los autocares a precios populares, pues el interés es de participar y llenar el Estadio municipal de Thiais.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

Advierte que el dia 17, a las nueve de la noche, se celebrará la última conferencia del ciclo, que correrá a cargo del conocido militante confederal asturiano, Ramón Alvarez.

«LA SABIDURIA RIENTE»
de Han Ryner

«Umbral» avisa: Que cuantos compañeros hayan guardado este folletón y deseen les sea encuadernado, pueden desde ahora enviarlo a esta Administración, que se encargará de efectuarlo. Gastos limitados.

Plazo: hasta el 30 de junio.

Temas Esenciales del Anarquismo

ESPIRITU Y MATERIA (ESQUEMA)

POR FABIAN MORO

Dejando a parte las concesiones reciprocas, para mejor seguir dominando por el «indiscernimiento» general, por la falta de análisis consciente, una tendencia y la otra (espíritu religioso y materia) la ciencia quiere destruir y lo consigue, a través de los «espíritus despiertos», pero de *forma aparente*, la creencia en Dios. El espíritu científico destruye el espíritu religioso. Y al secar los manantiales interiores que la religión cuida con sus injertos trasnochados, el animal hombre váse a la deriva para entregarse a la religión del materialismo histórico, fuente de todo bien, también, y alcanzar el paraíso marxista; y entregado a la adoración *politeista*, del Olimpio político siempre de tumbo en tumbo queriendo conseguir la felicidad por delegación; y si no, volviéndose agnóstico total y entrando en el ultraegoismo, haciendo de su desventura sensitiva una aventura egocéntrica.

Y por esta hilera de *causalidades* la escuela del determinismo materialista que no quiere, por su autosuficiencia sistemática, o que no quiere, por lo mismo, tener en cuenta la realidad superior aunque puesta en sordina, del fenómeno psiquico del humanoide; y la espiritualista-religiosa que frena y atrofia el despertar de los valores interiores, contribuyen de consuno a determinar el letargo de la consciencia, asociándose tácitamente a la empresa multimilenaria en la dominación, material y espiritual, del género humano; que continúa en su atasco de larva humanoidal. De donde se sigue que la revolución verdaderamente grande, la que hará posibilitar las otras que se encuentran en el ramaje pomposo de la dialéctica ampulosa y vacia de sentido, está en la estacada; en la que el tan cacareado modernismo se empeña en dejarla. Ya Baudelaire como Nietzsche los presintieron profeciando que el progreso de la sociedad moderna nos lleva al más grosero de los materialismos: al «envilecimiento de los corazones».

. . . . . .

De vez en cuando he leido en nuestra prensa del exilio zarandear al espiritu y a l espiritualidad, o tomarlo a pitorreo. Hemos leido el zarandeo del uno y de la otra, dar trallazos por quienes, de entre nosotros, con pseuda sensatez decian que «eso» era un estorbo y una «andadera religiosa». No está en nuestra intención sacar nombres o textos, acostumbrados a sacar tan sólo la esencia del pensar y del decir qué es lo que importa y además lo importante. Vi ahí la poca intención (o ninguna) de estudiar, de analizar el problema que nos acupa de fondo y en el fondo, formados de forma unilateral en la irreligiosidad de primer plano, copiando a la religión para combatirla en esa como simbiosis artificial de los dos, digamos, sentires que dan forma a la creencia religiosa, a su andamiaje, de propaganda y provecho. Es algo asi como quien se caga en Dios cada dos por tres ostentando al mismo tiempo su ateismo. Se cagan en lo que no creen y que no existe: contrasentido. De igual manera se vapulea el espiritu y la espiritualidad sin saber de qué se trata. Y si lo saben propagan una blasfemia del mayor calibre, a conciencia. Vapulean su propio y querido sentir racionalista convencidos de que hacen bien: masoquismo cerebral. Porque resulta, de primera intención, que religiosidad y espiritualidad nada tienen que ver entre si en el engranaje mental, en el psiquismo, como en el mecanismo natural psiquico. Espiritualidad es elemento posibilitador de religiosidad, como de toda especulación suprasensible. Espiritu es cuenco, continente, religión, contenido; precipitado sentimental, y a veces pasional, en desvio; lo que dentro se mate, lo que a veces hasta llenarlo entra en el cuenco.

No siempre religión y espíritu estuvieron yuxtapuestos. Religiones hubo como la griega y la romana, su hija, de la que tanto está imbuido uno de los que hemos aludido que, desconociendo el papel director en los manantiales del psiquismo, para nada aludieron la espiritualidad en su religiosidad; era, aún, algo que se encontraba en lo abstracto: indiferencia o estorbo. Fue la religión católica, entre las que tocamos de cerca, apoyándose substancialmente en las prédicas del cristo, quien acaparó para su vivencia el fenómeno humanoidal del espíritu y de la espiritualidad, siendo fuente inagotabe de su escuela, deformadora de las conciencias, y, de las convicciones sentimentales por consiguiente. Que explotaron durante miles de años como propietarios absolutos y que aun explotan. Ellos y quienes contestaron la exclusiva de esa explotación elemental y prepotente, desgajándose con sus cismas. Lo esencial, la substancia de la religión es el espiritu. Y no obstante sin la religión, la espiritualidad manifestaria su presencia. Por el contrario, sin la espiritualidad la religión, al menos filosófica, no existiria, no tendria razón de ser siquiera cuando fue ya dejado atrás el pasaje de las religiones prehistóricas, aborígenes. Y el dia que se tenga general conocimiento y consciencia (penetración) del engranaje y papel que juega en la vida interior del humanoide el fenómeno del espiritu, las religiones morirán, dejarán de ser, y los dioses serán recuerdos de una Era niñona y babieca. Pero para llegar a ello un gran trecho deberá salvar, en su dedicación interior, el humanoide que quiera llegar a hombre. Por ahora las religiones elaboran con él el pan de las creencias acaparando con ahinco el motor del comportamiento humanoidal, atrofiándolo, desnaturalizándolo para que no se les escape; siendo el pan de las creencias religiosas el pan de su existencia en éstas. De ahi se desprenden los módulos morales, las disciplinas sensitivas y las intelectuales. Porque por la educación se presentan hechos, más que escogidos, los motivos de la acción. La predisposición a la religiosidad es un mito. Viene de las inquietudes espirituales artificiales, modeladas de exprofeso con y por las influencias exteriores: educación parcial y partidista, costumbres, medio y demás.

Ante esta realidad sin vuelta de hoja entre el materialismo que quiere arrancar y secar el espiritu en sus raíces al arrancar las creencias religiosas y los dioses de las mismas; y la religión defendiendo para continuar explotando la exclusiva de los dones naturales del universo interior, del espiritu, que son ahora los de su supervivencia, el pensamiento anarquista vivo, ni debe ni puede ignorarlo, es decir, orilllarlo, por ser, además una de sus razones de *ser*, parte de su esencia.

No para entrar en liza, sino para completar, unir en el porvenir superador del humanoide, materialismo y espiritualismo racionalista, libre y consciente. El espiritu tiene, en el anarquismo, como tendencia principal extender la interpretación de la realidad material en el sentido más elevado. Todo teorema racionalista espiritualista debe tender a perfeccionar la interpretación parcial del «materialismo», dándola un sentido más preciso al tiempo que más eficiente. Solo cuando el «materialismo» se manifiesta y se afirma en su cuadrante *paracientifico* porque no es científico el querer ignorar los elementos directores, invisibles pero reales, que impulsan a realización visible y palpable de todo compuesto material, sea, pues, en la materia viviente o en la inerte, bajo pretexto que no es realidad científicamente demostrada; «tabú» materialista.

Los materialistas mecanicistas dicen: «Todo viene de la materia y vuelve a la materia. Todo es materia en función orgánica, todo entra en el seno de la materia. La religión católica apostólica y romana dice lo mismo: «Polvo eres y en polvo te convertiras.» Con una salvedad, en ésta, para bien o para mal: que el alma se va al cielo o al infierno. Chantage morrocotudo para las «almas» ignaras y por ello supersticiosas.

Ninguna duda. Todo llega, pasa y se va. Solo el Pensamiento queda y perdura; y riéndose de los dos axiomas paralelos se hace eterno, perdura para bien de él mismo y del humanoide. Claro está. Sin la célula, manifestación de la materia viviente, no habria en el humanoide, conciencia ni consciencia; ni razón ni juicio ni inteligencia. Pero eso supone irse por la tangente. Nadie discutirá hoy por poca luz cerebral que tenga, la vida psiquica, interior, que es el doble y continuación al mismo tiempo, superadora de la física, estimulo biológico de las especies andariegas, y de las estáticas en menor cuantia. Y por ello, cuanto más se ha elevado en la escala de los seres, más profundamente se asienta la Vida, hasta llegar a a concepción del «alma», que, por la supercheria religiosa, resulta algo superior, diferente y divinizado de la materia. Y los contrarios dicen: el «alma no existe», ofuscados por el concepto, aprendido de memoria, y dogmático, de destruir el dogmatismo religioso, entran en el cepo que la religión prepara, inconscientemente acaso, negando sin analizar, el «alma», para así negar el atributo sedicente divino. Sin que nada tenga que ver con lo divino y fuera de su acaparamiento, ahí está la vida afectiva y deductiva de los fenómenos internos psicológicos, mentales, sensitivos, sentimentales y, aunque tarados, los intelectuales; que guían nuestras acciones conscientes y hasta las extraconscientes; decimos extraconscientes por no tener nada que ver la sub-consciencia, que es raíz de nuestra conciencia, con la manifestación extraviada de la consciencia que por ello la definimos como fuera de la consciencia; es decir, extraconsciencia. Ahí está la voluntad emotiva, en una de sus manifestaciones, factor estimulante de acción. Y los sentimientos superiores, de los que hablaremos en otra ocasión, recibiendo, por los sentidos, ventanas exteriores, el alimento de juicio reflexivo en el mental, con los que el espiritu forma y estabece el concepto, apoyándose para su manifestación en los dones determinantes de la consciencia activa.

Ese mundo, antes misterioso, paralelo y superior al material y fisico, fue ya un acicate en los humanoides primitivos al verse obedientes sin remisión a su antojo, y sin poder, ni definirlo ni captarlo. Por eso, de entre ellos, quienes lo consiguieron, por análisis interno o por intuición, guardábanlo como don divino explotándolo para gloria y provecho de sus instintos animales, por ello primordiales, de seguridad material y dominación sobre la coectividad de la que formaban parte. Emplean una realidad interna, algo que descubren en su fuero interno, expuesto y manifestado de forma simbólica. Y ello lo vemos, cual testimonio perdurable de esas edades, en los poblados primitivos que se conservan como en estado fósil, museo etnológico viviente. Entre los Maoris, por ejemplo, el individuo que tiene el don de la sensibilidad para por estar en posesión de *Io*. Por haber entrado en él el soplo sensible que se encuentra difundido en los espacios siderales del Universo intangible que da forma y movimiento a toda manifestación tangibe y visible del Universo fisico. De forma y manera que el alma del Universo es *Io*. Que hallándose al comienzo (?) en las tinieblas le da por apartar la oscuridad de la luz, y distribuye, después, las especies vegetales y las animales en a Tierra; forma el humanoide y sus castas, exactamente como en la fábula judia y en la católica, su continuadora; y mucho antes de éstas, asentando que fue en el código de Menú, del bramanismo, dictado por los arios en la India al poco tiempo de haber llegado emigrados del Irán pérsico y elaborar la religión védica. Por ahí se sigue que, dejando aparte el atuendo literario y la complicación esotérica, nada han inventado los «inventores» de las religiones filosóficas.

(Continuará)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

EVOLUCION Y REGRESION

RECORDAMOS un folleto de propaganda anarquista con este mismo título. Lástima que esta luz se haya extinguido.

Igualmente nos acude a la memoria la leyenda del Baragán ocupándose de tres ribereños del desierto que, por atracción de lo lejano, quisieron atravesarlo. ¿Qué maravilla de vida se ofrecería ante sus ojos en el extremo opuesto?

Los tres abandonaron la rutina de aldeanos animados por la misma idea: ir hacia el mundo nuevo. Lo mismo que pensaba Colón. Y anda que anda, fueron surgiendo obstáculos y duros inconvenientes. El suelo virgen del desierto era hosco e infecundo, humedad no la contenía y fruto tampoco. El fin del crucero aparecía lejano y una noche, más ventosa e ingrata que las otras los tres decidieron consultarse: ¿Qué harían? Uno se declaró acobardado y al nacer del nuevo día retrocedería. El segundo optó por el término medio y quedó sentado — dormido, petrificado — sobre una piedra. Por su parte, el último prosiguió solo la marcha, y en la aldea nadie sabe si llegó o no a destino.

Sin la existencia de idealistas, a nuestra Confederación podría ocurrirle lo propio que a los tres aldeanos que rompieron con la rutina. Cuando se gana un poco cada día, o un mucho cada año, toda euforia, toda intransigencia ideal es permitida. Cuando en una sola carta — la guerra — se pierde todo, la evolución cansina se confunde con el abandono discreto. A pie de invierno los cardos del Baragán aparecían secos y el viento los arrancaba, enzarzaba, y los rodaba tierra adentro. Una idea de más allá, de ensueño, para todo forzado a las limitaciones del terruño. En la primavera, cuando el surco gris florece, y en el estío, cuando la planta da fruto, las ideas conservadoras cobran nuevo arraigo. Tal nos parece para nuestro exilio.

Para «quedar» en la C. N. T. no hay que pensar en victorias fulminantes, mayestáticas, grandilocuentes. Estando en la C.N.T. en cuerpo y alma, sintiendo la libertad integral (política y económica) que tanto merecen los pueblos, no hay derrota que valga ni criterio descendente que resista. El anarquista hispano hace más de un siglo que lucha y durante ese tiempo ha aportado mucho pan y descanso y bastante dignidad a los hogares proletarios. Hay triunfo permanente para nuestra causa, y el dolor de un pueblo bárbaramente sojuzgado y cruelmente explotado por accidente fascista, ahona completamente nuestra tesis. Cuando abandonamos España el asalariado trabajaba 40 horas por semana y ahora pena un mínimo de 60. En casos dispone de nevera, que paga, no con dinero solamente, sino con diez años de vida. Las horas más bellas del día las ve transcurrir en la fábrica y en el tajo y su descanso es escasamente dominguero. Carece de la libertad más elemental, y cuando sus nervios se cargan recurre a la huelga prohibida. ¿Qué llamaremos a esto, compañeros? Pues acción directa.

Sí, ya sabemos que en el exilio el sindicato en boga nos sumerge en la acción torcida y que las horas de trabajo también son largas. Pero es que no estamos en nuestro sindicalismo, sino en el ajeno, el falso, el de los políticos, de los líderes, de los mercaderes del esfuerzo sindical obrero. Esas C. G. T. no equivalen a la C. N. T. española, a la C. G. T. portuguesa, a la F. O. R. A. sudamericana. Las intersindicales reformistas no equivalen a la AIT. Nosotros adquiríamos al margen y contra el gobierno; los otros, ésos, mendigan en los ministerios. ¡No nos enseñan nada!, pudiendo ellos aprender, de nosotros, mucho. Nuestros triunfos de antes eran físicos y morales; ahora son, solamente, lo último. Pero suponen la lección que damos al Hombre pese a la corrosión del Tiempo.

Si nuestra casa ha envejecido, razón de más para renovarla y enriquecerla. Sin embargo, atención, que reformar no es derribar ni dejar palacio en pocilga. Igual el individuo no adelanta de espaldas ni sentado en la piedra. Lo bueno, lo excelente, lo probado que poseemos hay que aguantarlo para aguantarnos, conscientes, austeros y empujantes, y, un día — el que sea y cuando sea — arrolladores. Porque nuestra Verdad queda inmanente a pesar de una guerra perdida, de un pueblo ensombrecido, de un sindicalismo forastero ridículo, y de todo el lagrimeo del exilio. La C. N. T. debe aguantarse enhiesta y quienes trataran de doblar su torre de granito perderían ahora una guerrita, o sea otra derrota a añadir a la de 1939. La C. N. T. es idea macho, anarquía positiva, estamento que va más allá de los 70 años del hombre; que empalma con las generaciones atrevidas para fundirse con las glorias del Porvenir. Nada menos que esto.

TRIBUTO A René Luis Lafforgue

Este gran amigo de nuestra obra ha desaparecido. Muy joven: a los 39 años.

Un accidente de automóvil le cortó la vida cerca de Albi, donde participaba en el rodaje de una película. Se dirigía a Séte para pasar unas horas libres y visitar, sin duda, a su amigo Jorge Brassens.

Lafforgue jamás tenía un no para nosotros, y si en estos últimos años no ha frecuentado nuestros festivales, no ha sido por desinterés suyo sino por culpa nuestra, puesto que no lo hemos invitado. Por un escrúpulo lógico por supuesto: No hay que abusar de las buenas voluntades.

A este estimado René Luis la prensa tenía a gala calificarlo de poeta de la anarquía. No sería eso exactamente, pero sí un espíritu libre, un hombre de comprensión aguda y de sentimientos igualitarios. Cantaba a los de abajo para exaltar sus reivindicaciones. No era por ello un materialista, un prosaico: era poeta libre y desinteresado, amigo de los que luchan por un mundo superior, y lo decía con letra picara y música excelente.

Con Lafforgue hemos perdido un compañero, un artista, un hermano. Nuestra pena va adherida a cuantos la sufren más de cerca que nosotros. Por ignorancia del lugar (no poseíamos esquela) no acudimos al sepelio con un ramo de flores.

Sean estas líneas puñado de rosas salidas de nuestro sentimiento.

LE COMBAT SYNDICALISTE

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

VIDAS HEROICAS

LA noticia de prensa, escueta, mas, importante por su significado suscita el comentario: En Villamor, cerca de Compostela, en un camino, junto a un bosque de castaños, hace unos pocos días, fue encontrado el cadáver de un hombre cuya edad debía pasar de los sesenta años. De recia musculatura, su talla depasando los ciento ochenta centímetros. Al parecer, se hallaba oculto en casa de alguna de sus amistades, pero habiendo fallecido de una crisis cardiaca, quienes le cuidaban, sin ser vistos, le depositaron al borde del camino.

Una vez identificado el cadáver resultó que se trataba de Ramón Rodríguez Varela, considerado «el último guerrillero de Galicia». Había pertenecido a la C.N.T., y hasta que surgieron los acontecimientos revolucionarios del 1936, estuvo trabajando de minero en una localidad cercana de La Coruña, en cuya ciudad, formando parte de un grupo de milicianos, hostigó con denudo las fuerzas fascistas de militares y Guardia Civil, que pronto se apoderaron de la ciudad y del resto de la región. Vencida la resistencia, ante la apabullante superioridad del enemigo, Rodríguez Varela se refugió en el monte. En 1941, habiendo ido a visitar a la familia, que vivían en una aldea cerca de Lugo, llegada la noticia a oídos de las autoridades, rápidamente dispusieron que un piquete de guardia civil rodeara la vivienda, en plan de detenerle. Mas Rodríguez Varela, dispuesto a vender cara su vida, con una pistola y bombas de mano se abrió camino, matando al comandante de la fuerza que quería prenderle, e internándose de nuevo a la montaña.

Se cuentan cinco encuentros que tuvo con guardias civiles que iban en su busca, habiendo en el curso de las refriegas dejado sin vida a cuatro de los mercenarios que querían prenderle. Al fin han podido encontrar, pero ya sin vida, al hombre que iban buscando afanosamente desde hacía veinticinco años. Uno más entre los héroes de la resistencia contra el fascismo. Un hombre que fue estimado por los aldeanos de los caseríos y aldeas de las comarcas montañesas de Lugo y La Coruña, quienes debían ver en él encarnado el sentimiento de justicia. Lo revela el simpático detalle de que los campesinos del contorno donde falleció, se han ofrecido voluntarios para costearle el ataúd. Sensillo y postrer homenaje a un idealista, valiente, temido de la miserable *jauría* de indecentes mercenarios a sueldo del fascismo.

LOS ESTUDIANTES Y NOSOTROS

Con viva satisfacción podemos percatarnos de las auras de rebelión que se notan entre los estudiantes españoles. Es ya para muchos de ellos un caso de dignidad el de enfrentarse con la tiranía imperante. Hay en esto la convicción de que, por incluso un elemental sentido de decencia, se ha de atacar un bochornoso estado de cosas producto de la arbitrariedad del régimen. Les repugna el fascismo.

No se trata de conferir a los estudiantes una categoría superior a los obreros, pero existe una realidad incuestionable: de entre los obreros, los hay rebeldes y que se muestran dispuestos a batallar contra la tiranía, pero es en tanto que se hallan escasos de medios de vida. ¡Ah, pero si algunos de entre los obreros rebeldes, pueden medrar, hacerse una situación: tener automóvil, gozar de comodidades hogareñas, y gastar a su antojo, entonces se terminó ya el *rebelde!* Claro está que el margen de tales elementos, hay los idealistas del ambiente obrero, con sólida convicción, habiendo rechazado todo aburguesamiento cuando se les ha ofrecido ocasión de ello. Mas quienes hallándose en excelente situación económica, como es el caso de la mayoría de estudiantes, son rebeldes, es porque en ellos ha contado y cuenta más el cerebro que el estómago. Y ello merece tenerse en cuenta. No olvidemos que en la Rusia del 1905 eran estudiantes, hijos de padres con empingorotados cargos dentro de la nobleza zarista, quienes por dignidad se pusieron contra los opresores del pueblo.

Pertenecen los estudiantes hispanos de ahora a una generación que desconoce la realidad de lo que fue en nuestro país la etapa revolucionaria del 1936. La orquestada propaganda fascista, poniendo, como es de comprender, muy especial empeño en desfigurar las cosas, ha dado de ello una versión completamente adulterada. Sería de mucha importancia restablecer la verdad; ofrecer a los estudiantes, de un modo documentado, las realizaciones de toda índole y los rasgos eminentemente aleccionadores que entonces tuvieron lugar. Claro está que para ello lo ideal sería poder hacerlo públicamente y en diversos sentidos. Pero ya que así ahora no es posible, se realizaría trabajo muy estimable si clandestinamente se les facilitaran a modo de escuetas monografías dando a conocer hechos e ideas.

En plan de proselitismo anarquista, se les podrían ofrecer selecciones de textos de nuestros clásicos: Godwin, Bakunin, Reclus, Kropotkin, Malatesta, Mella, Landauer, Faure, y otros. Ello como base filosófica. Luego, para demostrar la viabilidad del anarquismo, podría sentarse lo concerniente a realizaciones, o sea, como ya he dicho, lo que se hizo en España, pudiendo agregarse ejemplos de cooperativas de producción y consumo que hay por ahí, y, sobre todo, el caso de los «kibuts» de Israel. Muy importante también sería ofrecer a los estudiantes un guión de las publicaciones anarquistas que se publican en el mundo, así como de los servicios de librería y lugares donde pueden documentarse. Muchos estudiantes poseen varios idiomas, viajan en plan de vacaciones, tienen amistades con estudiantes de otros países, por lo que no les sería difícil documentarse y orientarse fuera de España al respecto de lo que en el país de origen ahora no les es posible.

Lo apuntado no es tarea imposible, ni más arriesgada de lo que pueda ser otra que se haya realizado, que se realice, o que se pretenda realizar. Además se ha de tener en cuenta que si otros sectores, con menos abundancia de argumentos convincentes que nosotros, hacen obra de captación, y en ella obtienen buenos resultados, también podríamos obtenerlos nosotros de poner empeño en ello.

LA SENSIBILIDAD TURBULENTA DE BAUDELAIRE

Faltan aun dos meses para cumplirse el centenario de Carlos Baudelaire, y en diversas revistas y periódicos especializados en temas literarios se habla del gran poeta autor de «Las flores del mal». Se anuncian coloquios, conferencias, y ediciones de trabajos en torno al sentido de su poesía y a su influencia en las modernas corrientes literarias. Al parecer, un profesor norteamericano, W. T. Bandy, que se ha especializado en estudiar la personalidad literaria de Baudelaire, lleva ya reunidos cinco mil veintinueve títulos, de libros y artículos dedicados al «poeta maldito», a quien Victor Hugo y Teófilo Gautier saludaron como a un astro de primera magnitud en el dilatado ambiente espacial de las Letras.

Espíritu inconformista, demoledor, proclamando la apoteosis de la «bancarrota social», de muy joven, pese a su naturaleza enfermiza, se lanzó en el torbellino de la lucha, ya no solamente intelectual, escribiendo artículos furibundos contra todos los *valores representativos*, sino incluso disparando desde las barricadas en las jornadas revolucionarias parisinas del 1848. Espíritu nihilista, turbulento, sin un firme punto de apoyo de orden moral, se cansa de todo, duda de todo y de todos, llegando a buscar en los «paraísos artificiales», el uso y abuso de drogas, los medios para huir de su *mundo circundante*. Y ello acentuó su carrera hacia la muerte, cuando contaba solamente cuarenta y seis años.

Bajo la influencia de Edgar Poe, de quien tradujo al francés la mayor parte de sus obras, los versos de Baudelaire evocan las recónditas sensaciones del pensamiento, los volubles sentimientos del subconsciente, que vibran en el mundo interior de cada uno. Y su mérito fundamental estriba en sugerir más que en describir, como en el caso del «Extranjero», en su obra «Pequeños poemas en prosa», enamorado de las nubes que pasan; simbolizando en ello el anhelo de horizontes nuevos, la sed de espacio, la eterna y cambiante curiosidad. De ahí que en su obra famosa «Les fleurs du mal», que constituye a modo de un haz de sensaciones de la más diversa naturaleza, destaquen estos versos del poema «Elevation»: «*Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse — S'élancer vers les champs lumineux et sereins!*»

Desde Cuatro Caminos. SINDICALISMO VERTICAL

COMO los intereses de la clase obrera están en completa oposición a los intereses de la clase capitalista, es la única clase verdaderamente revolucionaria; entonces dándose cuenta con que clase de enemigos con que tiene que luchar, se apresta a hacerles frente porque sabe que su emancipación no llegará mientras no derrumbe la sociedad capitalista. De ahí que los políticos de toda laya trabajen y busquen el desvío revolucionario del movimiento obrero para encuadrarle dentro de la política, única forma de matar la iniciativa revolucionaria y ahogarle poquito a poco. De ello se encargan la religión, la burguesía y el Estado. El legalitarismo es una de las falacias más grandes de la existencia humana. La sanción legal viene después del hecho consumado y por tanto nulo. Nunca se ha cambiado un régimen por medio de la acción legal. Todas las revoluciones en el transcurso de la historia humana han sido hechas por la acción directa del pueblo y aprovechadas por los políticos de toda clase y sancionadas después por la ley en provecho de una minoría de sanguijuelas privilegiadas. Y hablamos de regímenes democráticos, que de regímenes dictatoriales como el español es otro cantar.

En España, el sindicalismo, llámese vertical o bien horizontal, da tres cuartos de lo mismo. El sindicalismo de hecho no existe. No hay más que una voz dictatorial de ordeno y mando, que mana de arriba, no de abajo como debe ser para ser un sindicalismo democrático como quieren hacernos ver estos tristes monterillas. Pero para que no haya lugar a dudas de lo que es en síntesis el sindicalismo vertical español, he aquí su esquema:

El sindicalismo vertical es obligatorio. Todo obrero u obrera que trabaja tiene que pagar la cuota sindical que se le descuenta del salario de hambre que gana. Nadie sabe dónde está el sindicato, ni falta que le hace, porque no puede decir ni hacer nada. No tiene derechos. Todo son deberes. Por ese hecho digo que es un sindicalismo de cuotas, o un sindicalismo fantasma. El único dueño y señor, Franco. El elige a los capitostes. Hace poco hicieron unas elecciones sindicales pregonadas a bombo y platillos, denominadas las elecciones de la risa. Un mes antes de hacerlas, el 99 por 100 de los candidatos ya estaban elegidos. Estos son los que critican la vieja política. La vieja política, con todo y ser mala, era un millón de veces mejor que la nueva política a lo Juan Palomo... Pero lo que es malo en esencia, aunque vaya diluido en agua de rosas, continúa siendo malo. En aquella política se podía hablar y escribir, había prensa de oposición; en ésta no hablan más que los amos. Esta es una política monopolizada, con careta de bufón y asquerosa. Con Ley orgánica o sin ella, seguimos lo mismo que antes con el dogal al cuello, y a ver quién es el guapo que rechista. La mordaza mantiene a los españoles callados. Nadie puede obrar y pensar como no sea por obra y gracia del Supremo Sacerdote Franco. Con poderes potestatarios él nombra todos los cargos del movimiento español, tanto gubernamental como sindical. De ahí que el sindicalismo vertical español lo compongan media docena de individuos escogidos por el *can-dillo*. Y de ahí también que el obrero español *nade en la abundancia y viva en Jauja*, con un salario nominativo de ochenta y cuatro pesetas, y las cosas de comer, beber y arder estén por las nubes. La peseta está completamente desvalorizada y aun ganando el obrero el triple tiene que vivir mucho peor que antes, de donde la caza del pluriempleo, y la jornada de dieciséis horas de trabajo, lo que va embruteciendo de día en día al obrero que no tiene tiempo libre de respirar, ni puede ver a sus hijos pequeños como no sea el domingo, que se lo pasa todo el día en la cama porque está rendido del intenso y fatigoso trabajo de durante toda la semana. Estas son las tristes mejoras que ha dado el sindicalismo fantasma español al obrero durante todos estos años de paz de cementerio que tiene la *dichosa suerte* de vivir el pueblo español. Pero como todo en este mundo se transforma por la ley natural, parece que estamos a las de que se acaben las injusticias que comete el capital contra el trabajo, porque no sé si sabes tú, compañero en el trabajo, que ahora viene don Juanito Lopetez, llamado por el mismo Franco para que ponga los puntos sobre las íes y acabe con las injusticias entre el capital el trabajo a rajatabla, dándose el abrazo fraternal como buenos hermanos, patronos y obreros.

Considerado con alto aprecio por ser ducho en el manejo del cayado, y como Franco tiene buena vista y no le duelen prendas cuando descubre el mérito, venga de donde viniere, de momento le ha regalado a don Juanito un zurrón nuevo y brillante para que lo luzca bien el día de San Antón. Más adelante, si el erario español lo permite le regalará una bonita cabezada.

Don Juanito, compañero, es un pescador a río revuelto, que es lo mismo que decir tránsfuga o renegado de la C. N. T. Viene con grandes ínfulas. No es un reformista ni partidario del sindicalismo corporativo a estilo de los demócratas del sindicalismo legalitario, no; el señor Lopetez es un ferviente colaboracionista que busca la armonía y la paz entre el capital y el trabajo porque se hace la maravillosa cuenta de no trabajar.

Para cuando en el gallinero español se discuta la ley sindical, llena tres artículos esenciales, de gran mérito y de no menos efecto.

Artículo 1º. — El obrero estará obligado a trabajar mucho y comer poco.

Art. 2º. — La jornada legal será de dieciséis horas. Esto, para que ningún obrero tenga tiempo al pluriempleo, que es una cosa muy fea, en una España de tanto abolengo y con un nivel de vida tan alto.

Art. 3º. —Condición principal y esencial del obrero: ser manso y obediente, a la voz de mando del pastor, aunque éste no se llame Juanito. A fin de afirmar más y más la desigualdad de clases, la explotación del hombre por el hombre y perpetuar la esclavitud al infinito.

Esto será la obra magna de todos los Juanitos habidos y por haber, gentes vergonzantes sin dignidad ni amor propio, colaboracionistas y vendidos a la dictadura franquista por un cochino hueso o un mendrugo de pan. Pero que tengan en cuenta que a cada puerco le llega su San Martín y también les llegará a ellos por muchas piruetas y volatines que hagan, ya que los obreros no son tan tontos como ellos creen y porque se les ve el plumero de farsantes y renegados. Además, aún quedamos anarcosindicalistas en pie para desenmascararles a estos viles cancerberos de la burguesía, la religión y el Estado.

Nosotros, los anarcosindicalistas, no hemos esperado nunca nada del reformismo legalitario, y mucho menos del nacionalsindicalismo o sindicalismo de Estado, sin base sólida, sentado sobre el vacío, como un coloso de pies de barro. Y lucharemos contra todo embrollo y táctica que tienda a desviar al obrero de su camino recto hacia su emancipación material, intelectual, moral y física. Son los obreros revolucionarios acompañados de los anarquistas, que tienen que ir socavando los cimientos de esta sociedad injusta y podrida por otra que campee igual para todos, la justicia, la paz y la armonía.

Nuestras luchas contra el monopolio del capital y el Estado, son siempre en sentido revolucionario, no legalitario. La política legalitaria no se propone beneficiar al pueblo trabajador, sino adormecerle y matar su iniciativa propia, para que se deje conllevar mansamente como vil rebaño, por sus cochinos pastores, seres tan bajunos y rastreros que, nacidos en la clase obrera, por una cochina prebenda se prestan a desempeñar toda clase de papeles por ruines que éstos sean. No hacemos caso a los detractores que nos salen al camino. Pasamos de largo, sin cesar un momento en nuestra obra fecunda y reivindicativa. Aceptamos las mejoras inmediatas que le arrancamos a la burguesía porque sabemos distinguir entre salario nominal y salario real; pero no nos paramos en esas mejoras porque nuestro fin es la liberación integral del individuo. Y no nos desviamos de nuestra meta por muchos Juanitos Lopetez que importe Franco del exilio, como mercancía averiada, rancia y carcomida.

SIMPLICIO

Madrid.

DISCOS

Voy a monologar para ver lo que me digo. A veces uno puede hablar con su sombra, máxime si, apurado por su trabajo cotidiano, recurre a la misma para ayudarse. La sombra merece atención y acendrado respeto.

Soy anarquista y voy a echar la bomba. A la sociedad, porque lo merece. Me tiene sin blanca. Mas no arrojo la bomba y, extrañamente, me califican de bombero. En fin, no hay que matar cuanto colea ni alentar ideas calamitosas. ¡Abolir el dinero, que cosa!, ¡qué ridiculez!, siendo el dinero quien rige al hombre. A partir de esa comprensión mía puedo llamarme cualquier cosa y denunciar airadamente al descamisado capaz de dedicarme un explosivo.

Soy antiparlamentario convencido y tengo aportación verbal en todo y para todo, en pro, en contra, o para aproximaciones. Creo que haría un buen papel en el Parlamento.

Soy comunista que ha perdido el remolque libertario. Y ahora voy a remolque sin gustar ser remolcado. En fin, me rebelo y vegeto. Mis nuevos amigos me tratan de usted, con distancia. Estoy solo, con nadie voy a ninguna parte. Estoy solo, con mi nostalgia de los tiempos en que amigos me trataban de tú y eran compañeros, no camaradas, ni yo ayuda de cámara.

Soy inteligente, peino bien y me observo en el espejo. Parece mentira que mi madre hubiese concebido un hijo como menguis. ***Hablo y me oigo,*** *y atiendo reverencias. Debo ser hombre importante, siempre que los demás lo sean menos.*

No tengo dios ni amo, pero transijo. La sociedad es exigente y trato de ser bienvisto. Tengo modales, y me adapto, no importando ser adiposo. Ni dios ni amo siempre, pero sin ambos la vida es perra. Finjir para obtener. Una payasada más no importa al mundo, y yo quedo el mismo de siempre, el farsante de siempre.

∴

No fue monólogo: fue sueño. No lo divulguéis, porque me avergüenzo del mismo.

TEMAS JUVENILES

por J. Pérez Guzmán

JOVENES. El vencimiento de las dificultades requiere que el ánimo del joven en las lides de la vida reciba el estímulo y aliento que mayormente pueden infundirle las biografías de los hombres y mujeres cuyo paso por el mundo fue un incesante combate con los obstáculos que entorpecían su marcha hacia la meta de sus nobles aspiraciones. La vida de los hombres que con su esfuerzo contribuyeron en distintas épocas al progreso de la humanidad, es un constante espoleo de las aspiraciones juveniles, porque el ejemplo que dan mantiene vivos en la mente los ideales y despierta aletargadas energías.

Quien no haya recibido en su niñez la suficiente educación y desee perfeccionarse para obtener todo el provecho posible de su natural talento y congénitas aptitudes, hará bien en leer las biografías de los hombres y mujeres que hubieron de luchar penosamente para educarse. Al veros sumidos en las profundidades de la desesperación pensad en lo mucho que vale la posibilidad de evocar ante vuestra presencia los grandes caracteres que lucharon y vencieron.

Por pobre y mísera que sea vuestra situación, aunque la sociedad frívola y presuntuosa os menosprecie, la imaginación os capacita por medio de la lectura para rodearos de los corazones escogidos que legaron a la posteridad el ejemplo de su vida.

La posibilidad de poneros en íntima relación mental con los héroes y genios, de comunicarnos constantemente con aquellos a quienes admiramos, de evocar en un momento a quienes cuyos triunfos sobre la desgracia puedan servirnos de perpetuo estímulo, disipará nuestra melancolía, desvaneciendo el pesimismo y espoleándonos el ánimo para transportarnos de la pereza a la diligencia, de la tediosa inacción a la placentera y entusiasta actividad.

No podemos menos de imitar en algún grado a los héroes cuyo recuerdo se mantiene vivo en nuestra mente. Las sugestiones de este modo sostenidas van modificando favorablemente nuestro carácter. Sin embargo, las biografías de más provechosa lectura para la juventud no son las de los guerreros y conquistadores que cruzaron por la tierra como refulgentes cometas o deslumbrantes meteoros. Julio César, Oliverio Cromwell, Federico el Grande, Napoleón, son astros en el cielo de la humanidad que mayormente mueven a la admiración que al ejemplo. Los jóvenes gustan de leer las hazañas guerreras, pero no se consideran capaces de imitarlas ni obtienen de la lectura el estímulo y aliento que les infunde la de las vidas de quienes no fueron devastador azote, sino fecundante rocío de la humanidad.

El triunfo de las comunes virtudes, de la ordinaria capacidad es mucho más alentador que los relampagueos de la espada. Todas las proezas de los conquistadores no valen para estímulo de la juventud lo que vale la heroica proeza de Newton cuando su perro Diamante derribó con las patas la bujía cuya llama consumió en pocos momentos las notas, apuntes y

(Pasa a la página 2)

CONCEPTO DE LA IZQUIERDA: La mentalidad de izquierda es siempre subversiva, ante todos los poderes, frente a todos los abusos de autoridad y a toda suerte de opresiones. En el fondo, la mentalidad de izquierda emana del anarquismo. *(Traducido de la revista «Serra d'Or»).*

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

JUNIO 1967

18

DOMINGO

ESTADIO MUNICIPAL
DE THIAIS

S. I. A.

organiza una jornada campestre y fraternal de solidaridad a beneficio de sus obras sociales.

EN EL PROGRAMA:

Por la mañana a las 10:

Encuentro de fútbol entre los equipos

IBERIA de Dreux - **HISPANIA** de París

★

Por la tarde a las 3:

Gran velada de varietés franco-española con

Francisco Galán — **Jaimito**

Pepito — **Lolita Encinas**

Hermanos Grumeta — Carlos Mendía

y

Rosalie Dubois

y otras atracciones sorpresa

Intermedios bailables, por la mañana y tarde con la

Orquesta **Jo Petit et son ensemble**

Refrescos y bocadillos ■ Aportación a los gastos voluntaria

ENTRADA GRATUITA

Metro: Porte de Choisy - Autobús n.º 283 - Parada « Voie de la Galaise »

Localidades limítrofes: Autobús 192 - Parada « Voie de la Galaise »

Imp. des Gondoles - 4 et 6, rue Chevreul — 94 - Choisy-le-Roi

3°428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

22 JUIN 1967
NUMERO 459
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

CONTRE LA GUERRE : REVOLUTION SOCIALE

LES combats ont cessé au Moyen-Orient. La phase de crise aiguë semble temporairement terminée. Mais chacun sait que les problèmes restent entiers, que rien n'a été résolu par la campagne-éclair du militarisme israélien et que le fanatisme pronasserien laisse entrevoir encore des jours sombres.

Le fond du problème demeure, au-delà des questions mineures qui pourraient sans doute être résolues pacifiquement par les pays directement intéressés, que le Moyen-Orient constitue ce qu'on nomme une « zone d'influences » dans laquelle se heurtent, autour des puits de pétrole, les hégémonies américaine et soviétique, le capitalisme semi-libre et le capitalisme d'Etat, la démocratie bourgeoise et la dictature sur le prolétariat qui, l'une comme l'autre, asservissent les masses. Les soldats arabes et les soldats israéliens ne sont que des pions sur cet échiquier, des pions que l'on jette les uns contre les autres et qui ne savent pas dire NON à la guerre et à l'exploitation de l'homme par l'homme. Ils n'ont pas encore compris que derrière la mitraille qu'ils s'envoient mutuellement sur les ordres de leurs dirigeants il y a des millions qui se brassent et que, dans une guerre, il y a toujours un gagnant sûr : le marchand de canons ou d'autre chose.

Il n'y a qu'un avenir de paix pour les peuples arabes y compris Israël : c'est de rejeter tout à la fois la tutelle des impérialismes américain et soviétique, de former une vaste confédération arabe absorbant les quelques différences ethniques, de socialiser les puits de pétrole et de dire aux Etats-Unis, à l'Union soviétique et autres acheteurs : « Nous vous livrons du pétrole. Donnez-nous en échange les moyens techniques de mettre en valeur nos richesses, de construire, à partir du Nil, un vaste système d'irrigation... et foutez-nous la paix ! »

Mais, pour que cela soit possible, il faudrait que les masses laborieuses du Moyen-Orient, toutes ensemble, se soulèvent d'un même élan pour jeter à bas les fausses idoles, les vestiges du féodalisme et les ersatz de socialisme; pendent haut et court les dirigeants qui les font s'entre-tuer et jettent les bases d'un authentique communisme libertaire.

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

Pour votre documentation, lisez : « Face au racisme et au néo-nazisme », de René VILLARD.

En vente : Un franc. Service de Propagande COMBAT SYNDICALISTE. 39, rue de la Tour-d'Auvergne. Paris. C.C.P. SORIANO. 14 10362.

POUR LE METRO GRATUIT

Le Conseil des ministres sait prendre des mesures draconiennes lorsqu'il s'agit de frapper les classes laborieuses. A partir du 15 juillet, le ticket de métro (deuxième classe) passe de 37 à 60 centimes, soit une hausse de 62 %, et la carte hebdomadaire passe de 3 à 4,80 francs, soit une hausse de 60 %. Imaginez la tête que feraient les chefs d'entreprise et les actionnaires si les impôts qu'ils versent étaient, du jour au lendemain, majorés de 60 %. Imaginez la tête qu'ils feraient s'il en allait de même pour les salaires.

Lorsqu'on parle d'augmenter le S.M.I.G. on se hasarde, lorsqu'on est « progressiste », jusqu'aux 5 %. Mais lorsqu'il s'agit de renflouer un service commun qui devrait être entièrement à la charge de l'Etat on n'hésite pas à décreter une hausse « spectaculaire », comme l'avoue lui-même le ministre de l'Information (c'est-à-dire le ministre chargé de la « publicité » gouvernementale).

Quant aux autobus, les tarifs seront augmentés dans une proportion qui variera, selon la longueur du trajet effectué, de 9 % à plus de 200 %.

En augmentant davantage encore les tarifs des autobus par rapport à ceux du métro, les pouvoirs publics auraient l'intention de « détourner une partie des usagers du réseau routier ». Cela signifie que nous paierons le double pour monter dans un métro encore plus surchargé. (On se demande d'ailleurs comment les rames de métro, déjà archi-bondées, pourront emmagasiner ce nouvel afflux d'usagers). Mais cela signifie également que le gouvernement entend faire des autobus parisiens un moyen de transport réservé à certaines catégories privilégiées. Pour ceux qui en ont les moyens, le grand air; pour les autres, l'entassement quotidien dans les bas-fonds des transports. Cette discrimination est déjà manifeste dans le métro lui-même : pendant que les possesseurs d'un billet de seconde classe, piétinent pendant vingt minutes devant le guichet du poinçonneur, les titulaires d'un billet de première classe ont, tacitement, l'autorisation d'emprunter les passages (de sortie) réservés aux personnes ayant priorité. Priorité à l'argent, priorité aux classes possédantes : tel est le mot d'ordre de la société capitaliste.

Qui sera touché par cette augmentation « spectaculaire », qui en fera les frais ? Il suffit de prendre le métro aux heures de pointe pour le savoir : les travailleurs, les travailleurs mal rétribués, dont on vole la force de travail en l'achetant à vil prix et qui, du lundi au vendredi, sont entassés comme le bétail dans les wagons du métro. Ces ouvriers et employés qui, le matin à sept heures, mal éveillés, se bousculent aux portes des voitures du métro, c'est eux que l'on frappe encore une fois et d'autant plus durement qu'il s'agit, pour le gouvernement, de tenter de combler, d'un coup, le déficit entraîné par des années de gestion désastreuse.

Le Conseil des ministres estime avoir fait œuvre de justice parce que, selon lui, la répartition des charges attachées à cette augmentation sera reportée non pas sur les *contribuables*, mais sur les *usagers*. Inutile de souligner que cette distinction est absolument dénuée de tout fondement; que le gouvernement frappe du côté des usagers ou du côté des contribuables, ce sont toujours les mêmes qui sont touchés : les classes laborieuses. Vous connaissez la boutade qui fait dire à Marie-Chantal : « J'ai pris le Métro. Tu connais ? » Il est certain que ceux qui ont les moyens de se payer constamment le taxi prennent de temps en temps le métro pour « voir comment c'est », comment de pauvres bougres à 500 F par mois s'entassent, se bousculent, se querellent, les nerfs mis à vif par une journée de labeur abrutissant.

Pour nous, anarcho-syndicalistes, le problème des transports en commun ne peut être résolu par ces mesures d'augmentation dont le seul résultat sera d'abaisser un peu plus le niveau de vie des travailleurs. Les transports en public sont un service collectif qui doit être géré par la collectivité, c'est-à-dire, dans l'Etat actuel des choses, qui doit être à la charge complète de l'Etat ou des collectivités locales et assurer, *gratuitement*, le transport des travailleurs. Il faut supprimer le travail inhumain, dégradant, des poinçonneurs et réintégrer ces travailleurs dans un cycle de production utile à la collectivité. Par ailleurs, il est indispensable de moderniser les transports en commun, d'en faire un service rapide et confortable qui puisse désencombrer Paris de ses automobiles individuelles. C'est un vaste plan qui doit être mis au point avec la participation des syndicats.

Où trouver les fonds nécessaires pour réaliser un tel programme ? *Là où ils sont*. Dans les profits, « spectaculaires » eux aussi, réalisés par les grands bourgeois modernes, dans les milliards consacrés à l'armement militaire et grâce auxquels on prépare actuellement aux prolétaires une tuerie générale, dans les rémunérations fabuleuses que le capitalisme accorde à ses valets.

Ce que nous proposons, c'est une solution *révolutionnaire* parce que nous sommes des syndicalistes révolutionnaires. Le système du profit place le capitalisme devant une série de contradictions, de problèmes qu'il parvient à résoudre temporairement en frappant, dans chaque occasion, les masses laborieuses. Sortir de ce cercle infernal implique que l'on pose clairement la question fondamentale : la production doit-elle être orientée vers le but de réaliser des profits gigantesques pour quelques uns ou vers celui de satisfaire les besoins de tous ? Répondre à cette question c'est poser le principe de l'appropiation collective des moyens de production, de leur socialisation par les voies de la révolution communiste libertaire.

Yves Obœuf

La C.G.T. et le conflit actuel

Il y a longtemps que nous connaissons la position politique de la C. G. T., inféodée au Parti communiste. Aussi, sa position au sujet des événements actuels n'est pas faite pour nous étonner.

Tout de même, il me paraît nécessaire de montrer en quoi elle est choquante, pour tout syndicaliste qui se respecte. Voici, tout d'abord, ce que l'on peut lire dans la presse, ce matin 6 juin 1967 :

« La C. G. T. se prononce en faveur de régler le problème des réfugiés arabes et d'un règlement négocié du conflit qui permettrait l'établissement des rapports normaux entre les Etats de Palestine, la circulation dans le golfe d'Akaba et dans cette région du monde. Elle condamne les campagnes d'excitation raciste et de haine souvent animées par les pires réactionnaires de notre pays, visant à entraîner la France dans la guerre. »

Nous voyons donc, que la C. G. T., avant tout, désire voir régler le problème des réfugiés arabes. Quels sont-ils, ces réfugiés ? Ce sont les 700.000 arabes occupant la Palestine au moment de la première guerre, en 1948, qui, à l'appel des dirigeants arabes quittèrent leurs foyers avec l'intention d'y revenir après la défaite et l'extermination des Juifs d'Israël. Malheureusement pour eux, ce fut une éclatante victoire pour Israël, et l'impossibilité pour ces malheureux exilés de rejoindre leur région. Il y a 20 ans de cela, et ceux-ci sont toujours à la charge des Nations-Unies. Ce qui est pour le moins surprenant, car il semble que cent millions d'Arabes, leurs coreligionnaires, ceux-là même qui les avaient incités à partir, auraient pu facilement les intégrer et leur faire une place dans l'une ou l'autre de ces nations arabes qui s'unissent, aujourd'hui, dans le but peu reluisant que l'on sait.

Le règlement négocié du conflit est une chose nécessaire qui ne peut raisonnablement être contesté par personne. Sauf, peut-être par le tonitruant Nasser et ses acolytes, lesquels se sont toujours opposés à l'établissement de l'état de paix dans cette partie du monde.

Car ce conflit — qui vient de dégénérer en guerre — dure depuis 1948, et la plus honnête impartialité montre que l'intérêt vital d'Israël exige la disparition de cette haine et de ce harcèlement continuel des potentats arabes, qui ne songent qu'à lancer leurs « héroïques soldats contre les impérialistes d'Israël, à la solde de l'impérialisme américain » selon la phraséologie utilisée couramment par la presse de l'U. R. S. S. et de ses satellites.

Peut-on dire amablement à la C. G. T. que ces pays arabes, pauvres en tout (sauf en pétrole) ne possèdent des armées bien organisées et bien pourvues d'armes modernes qu'avec l'aide, surtout de l'U.R.S.S. ? Et peut-on ajouter qu'il encerclent étroitement le petit Etat d'Israël de sorte que celui-ci est simplement menacé d'étouffement ? (1)

Mais venons-en à « la campagne d'excitation raciste et de haine souvent animée par les pères réactionnaires de notre pays visant à entraîner la France dans la guerre ».

Il y a là, sans aucun doute, un fond de vérité. Existent toujours, en France, des gens tout prêts à tirer parti du moindre événement susceptible de promouvoir la bagarre, sous le fallacieux prétexte de montrer que nous sommes toujours le pays généreux, puissant et aimé, dont le passé prestigieux..., etc.

Et souvent, aussi, afin de pouvoir affirmer puérilement. ensuite : « N'avais-je pas raison ? »

Mais, dans le conflit actuel, qui mène la *campagne de racisme et de haine* », sinon les chefs arabes, sous l'inspiration du plus raciste et du plus haineux d'entre eux, Nasser ? Qui hurle à la mort, qui parle de détruire, sinon ce même Nasser et ses alliés ?

Et ce sont ces gens-là que la C.G.T., syndicat ouvrier, c'est-à-dire rassemblement de prolétaires traditionnellement unis contre le militarisme et la dictature, c'est ce quarteron de tyrans richissimes, maîtres de pays où règnent encore la misère et l'esclavage, que la C. G. T. prétend soutenir ?

Certes, il n'est pas dans mon propos de prétendre qu'Israël est complètement innocent. Mais qui donc, ainsi que je l'ai déjà dit, pourrait lui retourner les accusations que l'on porte contre ses arversaires ?

Qui donc, peut nier que, depuis la guerre de 1948, il n'ait pas tout fait pour arriver à régler les différends qui existent entre lui et ses voisins, et notamment le problème des réfugiés palestiniens ?

Israël veut vivre dans la paix, Israël travaille, Israel ne vit pas dans l'opulence dorée qui est celle des roitelets arabes des pays producteurs de pétrole. Et cela seul doit luf attirer les sympathies de tous les syndicats ouvriers du monde entier.

Et ce n'est pas parce que ce pays n'a pu se construire et s'organiser que grâce aux subsides americains, tant publics que privés, qu'il faut lui jeter l'anathème.

Qui, à commencer par la France, peut se vanter d'en avoir jamais touché d'argent américain, depuis la première guerre mondiale, sans oublier les aides en produits de toutes sortes ? Même s'il est de notoriété publique que ces dons n'étaient pas totalement désintéressés.

Et ne dit-on pas qu'une centrale syndicale, F. O., pour ne pas nommer... Mais ceci est une autre histoire.

Pour en terminer, je dirai encore ceci : Si la C. G. T. était restée la C. G. T. d'autrefois, apolitique et internationaliste, puissante par le nombre de ses adhérents et par son rayonnement dans le monde ouvrier bien des malheurs auraient pu être évités dans le monde, à commencer par la dernière guerre et les innombrables conflits qui en ont découlé (2).

BLANQUET

(1). — Il ne serait pas juste d'accuser uniquement les Soviétiques à ce sujet. J'ai déjà indiqué que les U.S.A. ont fortement contribué à l'armement de tous les antagonistes actuels, sans oublier l'Angleterre, l'Allemagne, la France, et même, paraît-il, la Chine et le Japon.

(2). — Par une victoire-éclair assez semblable à celle de 1948, Israël vient de dégonfler la baudruche Nasser. Mais rien n'est réglé pour cela, et c'est maintenant que ceux que l'on appelle les Grands, vont avoir à prouver leur bonne volonté à promouvoir la paix dans ce coin de terre où il pleut du pétrole. Mais ne nous faisons pas trop d'illusions, seuls les peuples désirent vivre en paix, et les peuples, on le sait, n'ont pas souvent la parole.

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XXIV

Pour en revenir au salaire minimum social, partant du principe que le produit social est un produit collectif, il représente, dans l'absolu, l'expression de la répartition de ce produit selon les besoins et, par extension corrélative, l'expression de la satisfaction des besoins réels en tant que finalité sociale de l'économie. Mais son utilisation comme élément de propagande et d'agitation, dans le contexte actuel, doit revenir à des normes réalisant la fusion de l'idéal et de la réalité immédiate parce qu'il ne s'agit pas d'une mesure à proprement parler, mais d'une revendication qui doit, avant tout, mobiliser les masses en vue de leur constitution en prolétariat révolutionnaire, c'est-à-dire en vue de la réalisation de l'idéal. Au sens de la lutte des classes, de la dynamique sociale, un thème de revendication est davantage *révolutionnaire* par son aspect mobilisateur, *en vue de la lutte des classes*, que par son contenu théorique. S'il ne trouve pas un « point d'accrochage » vis-à-vis des masses laborieuses, le contenu aura beau être le plus osé qui soit il ne pourra s'incarner dans un mouvement révolutionnaire réel du prolétariat. Dans cette optique, le salaire minimum social doit être déterminé à partir de la possibilité, pour les masses laborieuses, de bénéficier des progrès de la science et des techniques de production sans être obligées d'hypothéquer leur force de travail. C'est-à-dire que dans la détermination du salaire minimum social il faudrait ajouter au prix de revient de la force de travail, à la quantité de marchandises strictement nécessaire pour la reconstitution de la force de travail, une quantité de pouvoir d'achat permettant d'accéder facilement aux réalisations les plus modernes utilisées dans la vie courante. Il faudrait y ajouter également la possibilité de régler un loyer calculé compte tenu des données effectives de l'agglomération ou de la région sans que cette dépense puisse s'imputer sur les autres. On objectera que cette revendication s'aligne sur les structures capitalistes. En réalité, les structures capitalistes lui serviraient seulement de références, car il ne s'agirait pas de discuter avec le capital de ces mesures mais d'en faire le point de départ d'un mouvement social qui entend imposer et non pas discuter. En fait, le plus important est qu'une telle campagne permettrait précisément d'introduire et de vulgariser les notions qui sont à la base de l'exploitation capitaliste et du travail salarié : force de travail et vol de la force de travail, rémunération minimum en vue de la conservation de la force de travail, appropriation individuelle des moyens de production et puissance créatrice collective, aliénation du travail, etc., et c'est dans ce sens qu'une telle agitation serait véritablement révolutionnaire, dans le sens où elle réaliserait l'explication, c'est-à-dire la prise de conscience, à la fois de l'exploitation capitaliste et de l'émancipation collectiviste.

Il existe encore une gamme de revendications pouvant être incluses dans un programme d'agitation syndicaliste révolutionnaire : ce sont celles qui font appel directement à la notion de gratuité et, au-delà de cette notion, à celle de division du travail collectiviste. La division du travail n'est pas, dans l'absolu, une création de la société bourgeoise. Elle est une nécessité sociale. Elle est née de la constatation matérielle qu'une répartition des tâches selon aptitudes entraîne un accroissement de la productivité générale et donc une satisfaction plus complète des besoins individuels. Cette notion est d'ailleurs transformée par l'apparition de l'automation qui doit permettre de confier à la machine les tâches qui se répètent automatiquement pour élever le travailleur à la vue d'ensemble du processus de production. Une campagne menée en faveur de la gratuité de certains services communs (transports publics, etc.) ou de certaines denrées de première nécessité et relativement abondantes (charbon, gaz électricité, etc.), ne serait peut-être pas susceptible d'aboutir à une amélioration réelle des conditions de vie des travailleurs dans la mesure où, même si cette campagne aboutissait, le capitalisme trouverait un moyen de rétablir les conditions de réalisation du profit (en faisant supporter par exemple les frais d'entretien et de rémunération des services « gratuits » aux masses laborieuses par le biais de l'impôt sur le revenu professionnel). Mais, quoi qu'il en soit, une telle campagne présenterait encore l'intérêt, sur le plan de lutte des classes, de relier une revendication immédiate aux objectifs historiques de la lutte prolétarienne. Car si les transports en commun étaient gratuits, le voyageur n'aurait plus l'impression de payer son voyage au sens capitaliste. Naturellement, il estimerait que, dans la mesure où les conducteurs d'autobus sont des êtres vivants, qui ont, comme tout un chacun, « besoin de vivre », il devient nécessaire, à partir du moment où ils ne seraient plus rémunérés directement par l'usager (subjectivement sinon objectivement), qu'ils vivent « sur le compte de la collectivité ». D'où introduction du véritable sens de la notion de division du travail, de sa signification essentiellement sociale, collectiviste. A travers cette constatation qui sort à peine du domaine capitaliste (n'y a-t-il pas également rémunération par la collectivité de l'appareil militaire et policier bourgeois ?), il est facile d'introduire la notion d'échange des forces de travail. Le conducteur d'autobus échange sa force de travail, socialement investie dans un même domaine qui est celui des transports en commun, contre une partie de la force de travail du boulanger, de l'agriculteur, du mineur, de l'ouvrier employé à la fabrication de réfrigérateurs, etc. Or, socialement parlant, les forces de travail sont toutes égales entre elles, équivalentes du point de vue de l'intérêt collectif, car elles sont essentiellement déterminées, dans leurs différences du point de vue individuel, par les différences d'aptitudes qui pourraient exister entre les individus s'ils possédaient tous les mêmes possibilités de développement. On répondra qu'une heure de travail de l'ingénieur, abstraction faite des rémunérations différentes sur les bases du capitalisme, possède toujours plus de valeur que celle effectuée par un terrassier à condition que le terrassier ne puisse pas, en fonction de ses aptitudes personnelles, être autre chose que terrassier même avec toutes les possibilités de devenir lui-même ingénieur. Certes, mais que l'ingénieur soit capable d'effectuer le travail du terrassier, le temps qu'il aurait passé à accomplir les fonctions de terrassier se solderait par un gaspillage inutile de force de travail du point de vue social, pour la collectivité, c'est-à-dire, en définitive, pour le terrassier et aussi pour l'ingénieur lui-même qui ne sont des individus que parce qu'ils sont des êtres sociaux. Il n'y a donc pas de forces de travail différentes en valeur mais seulement un emploi social différent rationnel des diverses forces de travail. La division du travail social implique l'équivalence des forces de travail.

En fonction de la lutte des classes, l'efficacité des revendications syndicalistes révolutionnaires réside dans leur faculté de mobiliser les classes laborieuses autour de thèmes préfigurant l'organisation de la société collectiviste et se rattachant en même temps, pour les dénoncer, aux données concrètes de l'exploitation capitaliste. Mais cette efficacité doit être conçue essentiellement en fonction de la nécessité, pour les classes laborieuses, de s'organiser en prolétariat révolutionnaire. Dès lors les revendications anarcho-syndicalistes ne sauraient s'exprimer dans les formes du syndicalisme réactionnaire, du syndicalisme réformiste sans être tronquées de leur dynamisme fondamental et sans apparaître comme de simples « doléances ». Elles nécessitent donc d'être imposées à travers des méthodes révolutionnaires et d'apparaître parallèlement comme une dénonciation du réformisme. Pour ces raisons, et pour des raisons d'ordre tactique, la minorité syndicaliste révolutionnaire se verra dans l'obligation de superposer sa propagande à celle du syndicalisme réformiste. A l'occasion d'une manifestation réformiste organisée sur un thème donné la minorité révolutionnaire aura à déterminer le thème qu'elle choisira elle-même afin de radicaliser la manifestation. Elle aura ensuite à résoudre le problème matériel de définir de quelle façon elle s'incorporera dans la manifestation et selon quelles modalités pratiques elle agira en tant que ferment révolutionnaire. Elle devra parfois remédier à sa faiblesse numérique par un certain aspect extérieur susceptible de mobiliser l'attention. Ce qui est vrai du syndicalisme réformiste l'est aussi de la propagande étatique. Si le gouvernement capitaliste adopte certaines mesures susceptibles de mobiliser l'attention des travailleurs, il faudra déterminer si une campagne syndicaliste révolutionnaire peut être entreprise à partir d'un thème pouvant facilement s'insérer dans le contexte psychologique ainsi créé. Là encore, certaines modalités pratiques sont à apprécier en fonction de leur efficacité... et en fonction des possibilités financières de l'organisation (presse, affiches, affichettes dans les couloirs du métro, etc.). Compte tenu de la faiblesse numérique de l'organisation révolutionnaire et de ses possibilités de propagande restreintes il est essentiel de ne pas disperser les efforts et de limiter en conséquence les thèmes d'action. Au fur et à mesure que l'organisation se développera, il deviendra possible d'élargir ses moyens d'action. Les manifestations de masse pourront être alors envisagées.

● *Contrôle syndical de la production*

Certains font figurer le contrôle syndical de la production parmi les revendications devant servir de base à un programme révolutionnaire des travailleurs. Mais que pourrait être une expérience de ce genre dans le cadre du système existant sinon une perfection apportée aux structures de

(Suite en page 2.)

Travail et révolution

DEPUIS de nombreux siècles, il est possible de prétendre que la règle qui régit l'humanité est : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Cette règle s'applique à la majorité des hommes, exception faite d'une minorité qui vit du travail des autres. Le travail est une nécessité économique, c'est un devoir, s'y soustraire est se retrancher de la collectivité. Il y a le travail productif, l'improductif et le nuisible; seuls sont dignes d'intérêts, de respect, le travail productif et le travail improductif.

Condamner l'homme au travail est rendre cette fonction déplaisante, le travailleur doit pouvoir choisir l'activité conforme à son goût, à ses facultés, en tirer ainsi plus d'agrément pour la satisfaction de tous. Obliger un homme à un travail pour lequel il ne possède aucune disposition est le transformer en galérien. A notre époque, le travailleur ne doit plus être condamné aux galères, mais accomplir, honnêtement, la part de travail utile qu'il doit à la collectivité.

Les travailleurs productifs et improductifs sont amenés à travailler, plus que nécessaire, pour compenser la perte de production des travailleurs nuisibles et pourvoir aux frais et dépenses que ces derniers créent. A titre d'exemple, en France, l'armée, sous le régime gaulliste, prélève 50 % du budget pour son entretien, son matériel, son équipement, ses expériences, ses représentations, ses retraites. On imagine la réduction de travail et l'économie qui pourrait résulter chez un pays qui ne posséderait plus d'armée. L'Allemagne de l'Ouest, complètement détruite à la fin de la guerre 1939-1945, s'est relevée rapidement, en quelques années, du fait qu'il lui était interdit de posséder une armée.

Ces travailleurs nuisibles ruinent l'économie d'un pays et obligent les autres travailleurs à travailler plus qu'il ne serait nécessaire; malgré tout, du fait du progrès, la situation du travail s'est transformée depuis un siècle et demi.

En mars 1841, la première loi française sur le travail limitant le temps de travail pour enfants : huit heures par jour, pour ceux âgés de douze à seize ans.

En 1848, la journée de travail pour adultes est fixée à dix heures pour Paris et onze heures pour la province. Signalons que sous le second Empire, les canuts lyonnais effectuaient encore des journées de dix-sept heures de travail.

La loi de 1874 limitait, à nouveau, la journée de douze heures pour les enfants de douze à seize ans, mais une série de mesures, créait des exceptions, et l'application de la loi était réservée au bon vouloir du maître.

En 1892, la journée de travail pour les enfants était plafonnée à dix heures, en outre, pour les travailleurs des deux sexes, un jour de repos par semaine devenait obligatoire.

En 1905 et 1906, la journée de huit heures se pratiquait dans les mines.

Enfin, la loi du 20 juin 1936, instituait la semaine légale de travail à quarante heures, ainsi que deux semaines de congés payés.

Mais... la loi du 25 février 1946, reconsidérait selle du 21 juin 1936 et prévoyait la possibilité de porter la semaine de quarante heures à soixante, au moyen d'heures supplémentaires.

En juin 1966, le plafond horaire de la semaine était ramenée à cinquante-quatre heures.

La durée légale des congés payés était portée à trois semaines en 1956 et elle se généralisait à quatre semaines en 1962.

Comme on le voit, le capitalisme est arrivé à faire reconsidérer la loi de 1936 sur le travail et à obtenir du travailleur plus de temps de travail pour un salaire ne dépassant pas les besoins de l'existence du prolétariat. C'est ainsi que la France est devenu le pays d'Europe où le prolétariat travaille le plus.

L'Office statistique des Communautés européennes et le Bureau international du travail, publie les chiffres suivants :

De 1959 à 1963, la situation internationale du travail est la suivante : France 2,5 % en plus; Etats-Unis 0,5 % en moins; Suisse 4,7 % d°; Grande-Bretagne 5,2% d°; Pays-Bas 5,7 % d°; Allemagne de l'Ouest 9,5 % d°; U.R.S.S. 12,00 % d°.

Pour le travailleur français, non seulement il doit supporter la journée de travail la plus longue, mais encore il fatigue beaucoup plus que par le passé du fait des cadences accélérées imposées par le patronat, ainsi que par l'appareillage moderne. Le travailleurs devient l'esclave de la machine et il ruine sa santé pour le plus grand bénéfice du capitalisme; d'autre part, l'accélération des cadences rend plus facile les accidents et ceux-ci, pour l'année 1961, ont augmenté de 13,50 %. Une statistique de la médecine précise que parmi ces accidents 27 % surviennent à des ouvriers effectuant 9 heures de travail et 37,50 % à des ouvriers affectuant plus de 9 heures de travail. L'homme n'est pas comme une machine et à vouloir le considérer comme le prolongement de celle-ci on porte atteinte à sa santé et souvent à sa vie.

Une des missions de la révolution libertaire sera de redonner au travailleur toute sa dignité, qu'il ne soit plus considéré comme une bête de somme, mais comme un compagnon participant, comme tous, au bien-être de tous, ne travaillant que le temps nécessaire pour assurer strictement ce bien être. — « La révolution est une œuvre de tous les instants, d'aujourd'hui comme de demain : elle est une action continuelle, une bataille de tous les jours, sans trêve ni répit, contre les forces d'oppression et d'exploitation. Est révolté et fait acte de révolutionnaire celui qui, n'admettant pas la légitimité de la société actuelle, travaille à sa ruine. C'est à cette incessante besogne de révolution que sont attelés les travailleurs, au sein de leurs syndicats. Ils se considèrent comme étant en insurrection permanente contre la société capitaliste et ils réchauffent et développent en elle-même l'embryon d'une société où le travail sera tout. » — *Emile Pouget.*

RENE VILLARD

COMMUNIQUE

1re UNION REGIONALE

Nous informons tous les militants anarcho - syndicalistes qu'une Union régionale groupant la Sarthe, le Loir-et- Cher, Indre-et-Loire est en formation.

Il est indispensable que tous les sympathisants et militants de cette région se mettent en rapport soit avec René Leclainche, La Roche, 41 Chaille, ou André Senez 72-La Chapelle Gaugain.

Nous sommes également désireux de former un Cercle libertaire et syndicaliste A. O. A. - A. I. T. - C. N. T., et de diffuser dans nos régions « la Lettre Syndicaliste Révolutionnaire de l'Ouest ».

ANTENA

TRAGEDIA «TAUROMACA» CERCA DE SALAMANCA

SALAMANCA. — Un autómnibus cargado hasta los topes con viajeros que se dirigían a esta ciudad para asistir a una corrida de toros, ha caído al fondo de un barranco cerca del pueblo de Arroyomuerto. Resultado: Nueve muertos en el arroyo y numerosos heridos, seis de ellos en estado grave.

NO ES GENERAL QUE OCURRA ESO A LOS GENERALES

SEVILLA. — En el aeródromo de Tablada ha perecido carbonizado el general Francisco López Giménez al tomar, su helicóptero, tierra en malas condiciones. Otros tres militares que igualmente ocupaban el aparato pudieron salir indemnes de la catástrofe.

REFERENDUM EN GIBRALTAR

LONDRES. — El gobierno Wilson ha decidido convocar referéndum en Gibraltar a fin de que la población autóctona se decida por España o Inglaterra, en el último caso bajo estatuto gibraltareño. Probablemente la consulta tendrá lugar en septiembre próximo. El gobierno aduce que el propio tratado de Utrech mandata a Inglaterra para que vele por los intereses naturales de la población gibraltareña. Para presenciar la marcha y el resultado del referéndum será invitada una comisión de la O.N.U.

Por su parte, el gobierno franquista no parece muy inclinado a aceptar esa decisión de Londres a causa de los sentimientos antifranquistas que alientan los 25.000 gibraltareños.

CONFERENCIAS SUSPENDIDAS

MADRID. — «Las Primeras Jornadas de «Cuadernos para el Diálogo» — revista inspirada por el profesor Ruiz-Giménez, presidente internacional de «Pax Romana» — han sido suspendidas por los organizadores. Bajo la presidencia del señor Lain Entralgo; exrector de la Universidad, habían de celebrarse en Madrid la semana próxima con la participación de personalidades francesas y de otros países.

«El ministro de Información, antes de comunicar si las autorizaba o no, ha exigido que los organizadores le remitiesen lista exacta de los conferenciantes extranjeros y el texto íntegro de las conferencias. Entre aquellos figura el señor Hubert Beuve-Mery (Director de «Le Monde» de París) y entre los españoles, los profesores Ruiz Giménez, José Luis L. Aranguren y los escritores Miret Magdalena y Alfonso Comín.»

SE MERECEN ESQUILA

BILBAO (OPE). — «La Vanguardia» de Barcelona (día 6) publica el siguiente despacho de la agencia «Cifra»:

«El nuevo presidente ejecutivo de Altos Hornos, don Claudio Boada, ha dispuesto que sea suprimida la jornada continua de verano para unos quinientos empleados de la factoría, en su mayoría técnicos, implantándose el régimen laboral de ocho horas en lugar de las siete que hasta ahora venían trabajando.

«Según informa hoy «Hoja del Lunes» la medida no ha sentado bien a los afectados. El mismo periódico agrega que han surgido algunos conatos de protesta que acaso se materialicen en un «escrito con firmas». Sin embargo, a pesar de esta reacción los quinientos empleados han aceptado la decisión del señor Boada como ejemplo de adhesión laboral a su gestión al frente de la primera empresa vizcaína.»

LONDRES, GIBRALTAR, AFRICA...

LONDRES. — En un artículo de «The Daiky Telegraph» del 12 de mayo pudo leerse:

«Quizás Gibraltar parezca una «anomalía» cuando se mira al mapa. Si tal pudiera ser, diremos que no es la única anomalía que hay en aquella parte del mundo. ¿Qué diremos de todas las anomalías españolas en el Africa musulmana, Ceuta, Ifni, Río de Oro? Si por causa de algún tecnicismo no podemos hablar de tales casos en las Naciones Unidas, ¿no existe la posibilidad de que induzcamos a otros (a Marruecos, por ejemplo) a plantearlos? Nosotros no somos los únicos colonialistas ni los peores.»

LO DICE «ABC»:

El total del Parlamento, en las próximas legislaturas, estará integrado por 570 procuradores. De entre ellos, 19 serán los miembros del Gobierno; 5, las más altas Jerarquías del Estado; 6, representarán las Altas Academias; 12, las Universidades; 21, los cuerpos profesionales; 116, los Municipios o Diputaciones Provinciales; 112, los Consejeros Nacionales, en bloque; 150, la Organización Sindical; 25 serán designados por el jefe del Estado y, 104, en fin, accederán a las Cortes en nombre de la gente de la calle, encauzada en la vía de la Representación Familiar.» Estos ciento cuatro procuradores — añadimos por nuestra cuenta — tendrán que jurar previamente fidelidad a los principios del «Movimiento Nacional».

El Reich de Hitler usaba la misma carátula.

ACTUACION DEL SANTO OFICIO

MADRID. — El T. O. P. ha condenado a los seis estudiantes catalanes recientemente juzgados a la pena de tres meses de prisión efectiva por haber desempeñado cargos de junta en el Sindicato libre estudiantil universitario y haber organizado una reunión ilegal porque ninguna autoridad les había concedido permiso para celebrarla. Esto reza para el 6 de junio.

En vista «topista» del 12, al obrero madrileño Roberto Muñoz Jabonero el fiscal le pidió 26 meses de arresto y el pago de 20.000 pesetas de multa, para saldar sus cuentas con la justicia(?) franquista. Muñoz es convicto y confeso de actividades sindicales no del todo afectas al verticalismo.

LA AUTORIDAD SE METE EN LO QUE NO LA IMPORTA

MADRID. — Marcel Boilat, detenido el sábado en el aeropuerto de Barajas, ha ingresado en prisión preventiva a disposición del director general de Seguridad, según se informa hoy en círculos competentes.

Acusado de ser el jefe del Frente de Liberación del Jura y convicto de una serie de ataques, Marcel Boilat se evadió de la prisión suiza donde cumplía condena. Ahora ha ingresado en la prisión provincial de Carabanchel.

Las mismas fuentes informantes indican que hasta el momento no se ha recibido petición oficial de extradición por parte de las autoridades helvéticas que lo tienen reclamado.

REBELION A BORDO

LAS PALMAS (Canarias). — Se conocen detalles sobre el grave motín que ocurrió en este puerto a bordo del petrolero inglés «Lankus». En la policía han manifestado que los amotinados se habían quejado del excesivo trabajo a que estaban sometidos y que, en los últimos días, había tenido caracteres casi de tortura.

Dos de los jefes de la rebelión a bordo del «Lankus», Derek Fernández, mejicano, y Cecil Adams, norteamericano, añadieron asimismo que ellos trabajaban de manera que calificaron de durísima.

Los destrozos producidos en los camarotes del barco son importantes, especialmente en los de la oficialidad, donde tuvo que refugiarse ésta ante el cariz que tomaban los acontecimientos en las primeras horas de la tarde de ayer, en que uno de los oficiales de a bordo lesionó a un marinero en una refriega.

LOS AHERROJADOS RESISTEN

ZARAGOZA. — Los vecinos de Fayón se han negado a cobrar las indemnizaciones de la empresa Enher, una vez cumplido el trámite de expropiación de sus fincas urbanas, por lo que la empresa ha entregado el importe de las mismas en la Caja de depósitos de Hacienda.

Posteriormente, un funcionario de la Enher ha recabado los servicios del comandante de puesto de la Guardia Civil de Fayón para que invite a los vecinos a abandonar sus viviendas, sin que se hayan logrado hasta la fecha resultados positivos.

Los vecinos alegan que la empresa no ha cumplido sus obligaciones para poder desahuciar, puesto que no ha terminado de construir el nuevo poblado. Nosotros — han dicho — no podemos facilitar los fines de la Enher si ésta no cumple primero las obligaciones impuestas.

Hasta la fecha se han construido 119 viviendas y unas 10 más se encuentran actualmente en construcción. El número de solicitudes para ocupar estas casas se eleva a 240. Por otra parte, en el nuevo poblado no hay casa consistorial, ni edificios para funcionarios públicos, cooperativa agrícola, almazara, molino de piensos, matadero, horno público. Correos y Telégrafos. También falta por construir el cementerio.

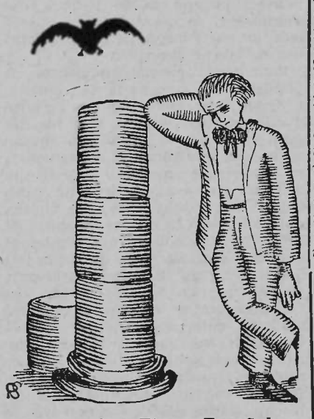
Estas viviendas, que carecen de dependencias agrícolas, les son ofrecidas a los vecinos de Fayón a razón de 3.000 pesetas el metro cuadrado, mientras que las que actualmente ocupan las han valorado de 300 a 1.500 pesetas el metro cuadrado.

La Enher, al parecer, pretende desalojar las casas más próximas al embalse con el fin de que éste pueda subir de nivel. Pero los vecinos se oponen a que esto suceda, en tanto no se haya dado una solución definitiva al problema que tienen planteado.

INVOCACION A LA VIRGEN PIPINA

ALICANTE. — Agricultores y toda seurte de vecinos están alarmados ante la sequía atroz que, si no llueve, se avecina. El caudal del Segura es impotente ante las necesidades de poblaciones tan importantes como Alicante, Elche, Campello, Crevillente, Orihuela, San Juan, Santa Pola, etc., localidades adscritas al sindicato de Riegos de Levante (parte izquierda del Segura) y que, sin embargo, pierden producción por valor de 1.100 millones de pesetas anuales por escasez de riego en sus zonas hortelanas comprendiendo un total de 40. 000 hectáreas. Vista la incuria del Estado, los alicantinos creyentes se refugian en los templos para pedirle humedades a la Virgen respectiva.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluido, 19 F.

Giros y pedidos a Roque LLOP 24, rue Ste.-Marthe, Paris, (X) C.C.P. 13507 56 Paris

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

DISCOS

El régimen franquista, tan «moderno», no sale del chotis de las momias y las medallas. Si Francia tiene su monumento funerario en cada una de sus plazas mayores, España glorifica a la Muerte en la monstruosidad funeraria de Cuelgamuros. En asunto de condecoraciones, Franco ha alcanzado el grado de Medallísimo. Si Göering tuvo 2.573 preherías, Paco de El Pardo dispone de 10.879, y tememos quedarnos cortos. La cruz del Gólgota, para explicarla; la cruz de ornato, para cobrarla. Lo cual hizo versar al poeta:

En tiempo de las bárbaras naciones
de las cruces colgaban los ladrones.
Mas hoy, en el siglo de las luces,
del pecho del ladrón cuelgan las cruces.

Y bien. Nuestros cruzados — crucificadores — no crucificados, ante los problemas cruciales de la época no demuestran otro empeño que galardonarse, galonearse, medallearse, crucearse, bombearse, felicitarse, todo ello con aumento de sueldo y jaranas militco-religiosas en las que desempeñan buen papel cruzados y cruzadas, ellas saben de qué manera. Entretanto, Franco se dispara España adentro para exhibir laurel reseco y mostrar apunte de calavera, puesto que con 28 años de hacer lo mismo, la faz se le moribunda y pierde majestad la panoplia pechera.

Lo malo de estos paseos triunfalicios y victoriales es la presencia intempestiva de lisiados de guerra que reclaman su particula de heroísmo pagado, no dándose cuenta de que la invalidez descarnada no decora espectáculo. Y siendo lo inválido feo: «Limpieme, señor alcalde, la calle de esa impertinencia». Solicito, todo alcalde ordena barrer «eso», y a pie de comitiva caudillal colocaría veteranos carlistas y repatriados de Cuba y Filipinas. Colocaría, pero estamos en un tiempo en que éstos escasean. A un requeté 1874 que Franco abrazó hace unos años, se le murió en los brazos, y los reclutas de 1896 que restan, las piernas no les arrean. Para mayor pena quedan pocos, y hay que apresurarse. Así el alcalde victorial de un lugar de Cataluña quiso medallear por su cuenta y en nombre del trifranquismo, a un noventón de esos, mas el tal rechazó la ocurrencia; en cuyo caso el primo-munícipe insistió en la mandanga, aduciendo el carácter obligatorio de la misma.

—Si es así, venga la medalla — convino el interesado —. Pero conste que me la colgaré en los testículos.

Antes que ver deshonrada la medalla de la patria, el señor alcalde prefirió escondérsela en el trasero.

DISCOBOLO

AREA MUNDIAL

El conflicto de Oriente Medio. ¿A qué atizar la llama de la guerra?

ES particular que una vez ganado el tercer acto de la guerra (el primero en 1948, el segundo en 1956, el tercero en junio de 1967), los judíos acudan en tropel al Muro de los Lamentos para llorar. Los azorados árabes de por allí no deben fiar demasiado en esa exhibición de pañuelos de enjuague.

Ni los protagonistas del llanto tampoco, puesto que el aire aún huele a pólvora. Tras el silencio de los cañones la paz no es efectiva. Queda el rescoldo del odio, del hambre, de la impotencia en casa del vencido. Queda en pie la tribuna de la O.N.U., poblada de oradores ineptos para evitar guerras, aptos para promover enredos y nudos diplomáticos que habrá que deshacer a cañonazos; no para una solución, sino para una agravación de un conflicto generador de otros conflictos. Y así hasta el fin del mundo.

Ahora el clamor de los vencidos y de quienes esperan convertirlos en vencedores, va dedicado a los palestinos y a los soldados egipcios que quiebran de sed y de hambre en Jordania, en Gaza y en Sinaí. Medio millón de palestinos y una decena de miles de egipcios huyen del israelí triunfante. Por su parte éste, tras la victoria, con los terrenos ocupados ha pasado de 2 millones y medio a 4 millones de habitantes. Siendo su país pequeño y la «tierra nueva» casi baldía, ¿cómo resolverá la actual coyuntura económica?

La oposición arábigo-comunista concertada gritará un ensordecedor «genocidio», al tiempo que poco o nada hará para salvar a los desdichados del desierto pero sí, y mucho, para rearmar a las tropas vencidas para una nueva prueba del fuego que toste — ¡otra vez! — a la infeliz paloma pacista de Picasso. Gritos de guerra, diplomacia de guerra, economía de guerra, en nombre de Marx y de Alá maniatados, más que unidos. Exclamaciones de paz risueña en hogar nacional israelí y amplia gesticulación neutralista de varias naciones cuyos gobernantes tienen, sin embargo, la vista fija en los petróleos «árabes» y en su camino normal: el canal de Suez. He aquí motivo de última instancia para una próxima conflagración mundial (esta vez atómica), sí el miedo de todos no guarda la viña de cada uno.

El Oriente Medio es un pretexto para ocultas empresas cuyos resortes poseen Washington, Moscú y Pekín mayormente. Arabes, judíos, y criollos de América, mera comparsería. Si los primates de la O.N.U. hubiesen querido, la guerra palestina de este mes de junio no habría ocurrido. Les bastaba con imponerse a ambos bandos. EE. UU., Gran Bretaña y otras naciones han callado, o han musitado neutralismo, cuando en secreto deseaban una victoria israelita. Por su parte, la U.R.S.S., deseosa de atraerse la simpatía total del mundo tercerón (Tercera Fuerza) ha apoyado absurdamente la política guerrera del nasserismo, arriesgando que las fuerzas de Alá cumplieran un segundo Buchenvald en la rivera más luminosa del Mediterráneo. ¿No están, en su fuero interno, contentos los rusos de que tal calamidad no haya acontecido? ¿Es con sinceridad que ellos, tan «palomistas», tan vocadores de la paz (han tenido congresos mundiales y sonoros sobre ello) hostigan y arman nuevamente a la R.A.U. y países acólitos para un recrudecimiento del instinto de venganza árabe? ¿Cómo cabría justificar entonces la falacia internacionalista de un Estado tan guerrerista y exaltador de belicismos como no importa que Estado imperialista? Por empujado o coaccionado que esté por Pekín, Moscú, en este oprobio de las guerras, debiera ser más humano, máximo habiéndolas sufrido.

La solución de buena fe

Estos días hemos oído justificaciones de árabes y judíos sin que ellas nos hayan convencido. En los unos prima un sentimiento burdamente patriota y en los otros un patriotismo religioso. Dos actitudes que socialmente están fuera de curso. Dos anacronismos. El hecho real ha de ser la convivencia pacífica, la hermandad en el trabajo, la cohesión contra la asperosidad del desierto. Las trompetas de Jericó hace cientos de años que permanecen mudas y las preces del muezin no proporcionan pan a nadie, a no ser al muezin mismo.

La vida, hoy se toma por el lado práctico o se perece. No queda espacio para el nirvana ni para la contemplación veinticuatrorista del ombligo. La tierra del Sinaí, de Palestina (Canaán), es dura y pedregosa, apisonada por el nada hacer de miles de años. Pero ella da pan, cual lo han probado sobradamente los judíos en un heroico esfuerzo de cuatro décadas. Con trabajo recio, con esfuerzo empecinado, el polvo estéril deja de serlo y con riego — el agua se inventa, está demostrado — la tierra se vuelve amorosa y da flor y fruto. Los judíos están ahí para demostrarlo, y los árabes deben abandonar la hora del camello y acogerse al reloj atómico, en sentido de paz y trabajo, naturalmente.

Y es aquí que vamos. Los palestinos no tienen pan ni patria. ¿De quién és la culpa? De quienes sea, pero Nasser y Hussein no están limpios de ella. Ya hemos dicho que Gaza es Palestina, y la continuación del Sinaí en condiciones climatológicas y de suelo no desdice de aquella franja. ¿Por qué el Faraón moderno y el sultán de Jordania no cedieron tierras a los refugiados palestinos para que reconstruyeran félizmente su modo de vida? Que Jordania no es Palestina, es constatación que no pasa de prurito. Porque en esta última el agua no aflora sin grandísimo esfuerzo, mientras que en la tierra de Hussein el riego es abundante: allí está el Jordán, río pródigo que da nombre y humedad a la comarca. ¿Por qué en vez de permanecer en Jordania y en la faja egipcio-palestina para hostigar a los colectivistas israelitas, los refugiados no tomaron ejemplo de éstos roturando suelo para darle flor y fruto, como sus molestados vecinos? ¿Por qué el afán guerrero ha debido moverles en vez de inclinarlos a la paz provechosa? ¿Por qué los palestinos han preferido el pan y la hogaza caritativos de la O.N.U. en lugar del elemento de subsistencia ganado con personal esfuerzo?

Israel ha sido egoista de sus bienes, por otra parte tesoneramente adquiridos. Pero Egipto, Jordania, Siria y Líbano han demostrado placer por el abandono sistemático de un millón de personas desarraigadas y en abandono. De no haber pensado utilizar la miseria de esas pobres gentes, les habrían ofrecido suelo en propiedad para que se desarrollaran con garantía y a sus anchas. Con ganas de colaboración humana, sin el prejuicio ancestral de la venganza, esos reyes y presidentes que rodean maliciosamente a la «tierra prometida» de los judíos, habrían tomado ejemplo de los «kibutz», que lo han dado amplio y convincente. Por desdicha han preferido que las cosas fueran como siempre, en abandono supino, con hambre y suciedad clásicos, y que el terreno que podría ser ópimo lo puntearon boñigos de dromedario en lugar de naranjos y limoneros. Naser, Hussein y el nuevo jalifa de Damasco han preferido dar curso al malestar, a la miseria del país y de la gente, antes que entrar en relación amistosa con unos intrusos que se reclaman autóctonos y que, con todos sus prejuicios de religión y raza, han demostrado saber vivir porque no ignoran el trabajo, por duro que sea.

Aun hoy, pese al drama reciente, la solución está en la cesión de suelo a los palestinos para que dejen de ser refugiados en su ambiente mismo. La U.R.S.S. conoce de ésto más que nadie, y si no propicia esa saludable idea es que trata de hacer el juego al atraso árabe, un «gaje» de tradición que no conviene ni a los árabes mismos. Les conviene amor y no odio, pan y no balas, elevación en vez de calar en el atraso. Si en el desierto puede levantar polvo la mecánica blindada, ¿por qué no ha de surcarlo sin polvo, el tractor portador de paz y provecho? ¿Por qué, Sr. Hussein el agua del Jordán ha corrido vana de tu lado hacia el mar, cuando podía, en *tu* tierra, dejar estela verde en primavera, y plenitud rojidorada en estío? ¿Por qué negar el pan de la tranquilidad y del estómago a palestinos y jordanos, míseros y hambrientos? ¿Por qué en tu palacio no falta agua mientras un pueblo trashumante y otro de arraigo desfallecen de sed? ¿Son los israelitas culpables? ¿No lo sois también tú, Ibn Seud el esclavista, el Faraón Nasso y el gran califa de Damasco?

Con buena voluntad Israel, Palestina, Jordania, Egipto, Siria, Arabia saudí y Líbano podrían hallar la solución de sus problemas limitando nacionalismos y pugnas de religión y raza, dando preferencia a los benhechos del trabajo, cuya demostración concluyente se encuentra en los vergeles de Jaffa, Tel Aviv y Neguev, no en los almacenes de armas y en las malévolas alquimias de la diplomacia.

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XV. Más sobre los comienzos de la E. A.

NO estará de más el continuar historiando sobre la Enciclopedia Anarquista en su versión original. Ya hemos tenido ocasión de presentar a los lectores de Otero la *Decisión* tomada por «El Grupo Internacional Anarquista» y «La Librería Internacional». Esta *decisión* obedecía al estudio previo que Sebastián Faure presentara a la consideración de los editores en potencia. Estudio de objetivos ambiciosos que, desgraciadamente, no fueron todos logrados.

No vamos a reincidir de nuevo sobre las partes Segunda hasta la Quinta, ambas inclusive, que no pasaron más allá de proyecto, pero sí queremos insertar la intención de Faure en lo que a la Primera Parte concierne. Intención, por otro lado, que la marcha de la edición, los acontecimientos y las posibilidades, también modificaran.

Faure habla de la «Pequeña Enciclopedia Anarquista» cuyas cinco partes constarían de 1.728 páginas. 36 fasciculos de 48 páginas cada uno englobarían la totalidad de la obra cuya edición tomaría tres años exactos. Ya hemos visto que sólo la Primera Parte acabó ocupando 2.895 páginas y que desde la palabra «Abdicación», con la que empieza la Enciclopedia Anarquista, hasta «Zoología», con la que termina distan nueve largos años (Enero 1925 a Diciembre 1934).

Esto ya ha sido mencionado y no es lo que nos interesa en estos momentos. Nos atrae, por el contrario, la idea faurista de hacer de la Enciclopedia una obra polémica y que sólo logró en mínima parte.

Sebastián Faure confeccionando una lista de palabras candidatas a figurar en las páginas de la Enciclopedia y había subrayado algunas con las que quería hacer jácena maestra de la obra. Ellas «*serán objeto de un estudio profundo, completo y documentado... Este estudio comprenderá:* a) *LA TESIS autoritaria, burguesa;* b) *LA ANTITESIS, o sea la tesis anarquista;* c) *LA SINTESIS, es decir, la conclusión lógica precedida de la confrontación entre tesis y antitesis.*»

Confieso que este razonamiento me ha sorprendido siempre. Para los anarquistas escapa, en todo momento, la posibilidad de que sus apreciaciones, para un diccionario libertario, no sean las definitivas sino, más bien, material de contraste que permitirá dar con una *síntesis* deseada.

Veamos como Faure explica su punto de vista:

... «*Autoridad*».

1º *TESIS — Abrimos los diccionarios en circulación y leemos: Potencia Legítima: la Autoridad de Dios, de la Ley, del Padre, del jefe, de la cosa juzgada, etc. Principio fundamental sobre el cual descansa toda organización social. Condición primordial y esencial del Orden. Apología de la Autoridad en todos los dominios.*

Esta es la Tesis autoritaria, conservadora, burguesa.

2º *ANTITESIS. — La antítesis consiste en oponer a esta concepción filosófica, jurídica, religiosa, ética, familiar y social de la Autoridad, la doctrina anarquista. Trátase de negar la legitimidad de la potencia divina, de la Ley, del Padre, del Jefe, de la cosa juzgada, etc., de establecer los orígenes de la violencia, de la astucia y de la mentira, de las instituciones autoritarias, de enumerar los efectos fatalmente perniciosos y las consecuencias experimentalmente desastrosas del principio de Autoridad tanto sobre lo «Individual» como sobre lo «Social»...*

Esta es la antítesis o sea la tesis revolucionaria anarquista.

3º *SINTESIS. — Esta se desprende de la tesis y de la antitesis. Debe ser la conclusión lógica, directa, implacable de la oposición de las dos partes precedentes: tesis y antítesis; es evidente que esta conclusión se impondrá con más claridad y fuerza cuanto mejor desarrolladas hayan sido la tesis y la antítesis.*»

Este sistema hegeliano Faure no lo llevó a cabo en ningún momento. Es muy posible que en la práctica se diera cuenta de lo inapropiado que resultaría una táctica semejante en la que el anarquismo no fuera conclusión sino cotejo. La *síntesis*, resulta, en el sistema filosófico de Hegel, el resultado. Emplazando el concep alejaba los razonamientos libertarios de la meta de llegada y ello en favor de una «síntesis» que no podía ser anarquista so pena de falsear el planteamiento. Una síntesis se ubica, idealmente, a mitad camino de la *tesis y la antítesis*, de donde la síntesis de «Autoridad», pese a los esfuerzos de Faure, tiene que tener atisbos menos libertarios que la «Antítesis». Si en lugar del planteamiento teutón el autor de «El Dolor Universal» se hubiera abrazado a original sistema de Marx. En su conjunto los trabajos contenidos en la Enciclopedia Anarquista se enfocan como sigue: Definición, por parte de un diccionario burgués, de la palabra tratada y enfoque subjetivo, bajo el punto de vista libertario, o cuanto menos progresista, de la misma. La «Síntesis» no tuvo tiempo de asomar el pelo. Los colaboradores de Faure no buscaban más complicaciones y Faure, por su lado, aceptaba la colaboración que la red de colaboradores no cesaba de mandarle.

Ocurría, esto sí, que el colaborador llegaba a expresarse en forma contrastante con el pensamiento de Faure. En este caso Faure añadía un trabajo propio en el que solía rebatir lo dicho por el colaborador y que nada tenía de «Síntesis». Así vemos que, descontento con las definiciones que Gerard de Lacaze-Duthiers, Elosu y otros hacen de vocablos como «Altruísmo», «Violencia», etc., en la Enciclopedia Anarquista aparecen bastantes vocablos definidos por dos o más plumas siendo una de ellas, forzosamente, la de Sebastián Faure

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-París (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Insistimos a cuantos estén suscritos a la edición en francés de la Enciclopedia Anarquista y no hayan recibido el primer fasciculo que se dirijan a:

Vicente Sierra.—Apartado 9527 — Catia. — Caracas (Venezuela).

El sexto fasciculo de la versión gato anarquista como antítesis. Faure la está imprimiéndose. La Letra «C» habrá sido franqueada.

⁂

Michel Navarro, Arles. — Tu es prié de compléter ton adresse. Dans le mandat elle est coupée.

Puget Jean Loup, Groupe Louise Michel, Paris. — L'Edition en français aura 61 fascicules — nous en sommes au sixième — et le delai de livraison serait, en principe, d'un fascicule par mois.

Jové, J., Six Fours. — Fco. Santos recibirá todos los fasciculos desde Caracas. Remiteme el sobrante ya que es el más solicitado.

Botey, Fco., Marsella. — Recibidos los 150 frs. cubriendo tu suscripción y la de Vicente Jesús. Toma nota, sin embargo, que doce números a 4,95 suponen un total de 59,40 frs.

José Casas Llobet, Lamazère. — Recibidos carta y giro cubriendo un año — 12 fasciculos — de la Edición española más un donativo de 20 frs. para «Ruta». Agradecidos.

Felipe Collados, Cannes. — Recibidos los 267,30 frs. amparando las suscripciones de Inocencio Granada, José Blanch, José Castaño, Joaquín Moya, Athos De Lorenzo, Antonio Zaragoza, Juan Domínguez y la tuya. Siguiendo vuestras instrucciones desde Venezuela se harán los envíos en forma individual.

José Vidaller, Le Havre. — Irá carta más adelante. Hemos hecho los cambios que reclamas. Los pagos pueden hacerse a Elena Graells, C.C.P. 87-21 Montpellier. Ya he notificado a Caracas lo necesario.

Juan Brugués, Mane. — Tu giro ha sido anunciado en un Otero anterior. Tomamos nota de que deseas recibir la edición francesa.

Britta Gröndahl, Stockholm. — Les cahiers de l'Encyclopédie Anarchiste vous parviendront directement de Caracas. La valeur est de 4,95 frs. par fascicule.

Jorge Blas, Orleans. — El amigo Ferrer nos ha entregado 60 frs. cubriendo tu suscripción para la edición francesa.

Roger Dorey, Oullins. — Caracas a ton adresse et tu vas recevoir les fascicules d'un moment à l'autre.

Victor García
24, rue St-Marthe, 75, Paris (X)

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 Franco.

Jean R. stand

LO QUE YO CREO

ediciones «SOL»

3,00 frs.

Tribune libre...

(Suite de la page 1.)

collaboration de classe ? Réclamer un contrôle syndical officiel de la production, c'est demander à participer, avec les capitalistes eux-mêmes, à la gestion des moyens de production, dans l'optique de l'intérêt général, c'est-à-dire dans le but d'affermir les intérêts des classes possédantes elles-mêmes. Le contrôle syndical officiel de la production mettrait davantage encore les organisations qui prétendent défendre les intérêts des salariés sous l'emprise du patronat et de l'Etat capitaliste. Danger de corruption et surtout danger de perdre de vue, en tant que finalité de la lutte des classes, l'appropriation collective des moyens de production. Ici réapparaît le vieux rêve démocrate bourgeois d'une association possible entre le capital et le travail. Si cette association se réalisait, le monde du travail participerait lui-même consciemment à sa propre aliénation et à sa propre exploitation puisque le capital n'existe qu'en tant que spoliation du travail. Le contrôle syndical officiel de la production ce serait porter la technique capitaliste de collaboration des classes jusque sur les lieux de travail; ce serait parfaire l'appareil bourgeois de collaboration des classes qui, jusqu'à présent, demeure centralisé dans les institutions de dialogue placées sous le patronage de l'Etat, sous la surveillance des classes possédantes.

(A suivre.) SEVY

B.D.I.C

Carta de Israel

LA quincena pasada ha sido, para los habitantes de este país, más preocupante que la época hitleriana. El Führer no dijo en voz alta lo que pretendía hacer — e hizo —, pero el sátrapa de El Cairo gritó al mundo entero que iba a exterminar a los judíos de Israel. Los rusos «comunistas» han apoyado esa peligrosa propaganda. Mas ahora, después de lo ocurrido en la guerra, el Faraón pequeño no podrá borrar el mal efecto de sus cínicas promesas. Los judíos, tan perseguidos y sacrificados, esta vez han sabido evitar un nuevo Buchenwald que se les echaba encima.

Antes de esta guerra (sin la URSS evitable) Gamal Nasser obtuvo un éxito consiguiendo reunir bajo su manto imperialista a 13 países árabes, no importa si socialistas y revolucionarios de fachada, y absolutistas de fachada y de interiores como el reino de Arabia saudí, petrolífero y esclavista por excelencia. Incluso Burguiba fue a parar al redil de Nasser con progresismo y todo, de suerte que el frente unido contra Israel no estaba formado por naciones adelantadas, sino por clanes nacionalistas marcados con diferentes nombres, pero de un fanatismo evidente. No sabemos hasta que punto el Kremlin favorece a la causa de la revolución exacervando el espíritu de revancha que anima a un conjunto de dictadores, emires y reyes. La verdad es que esa oposición mortal de comunistas y alaítas al pueblo israelí ha galvanizado el temple de éste disponiéndole para la defensa, pues se trataba de vencer o perecer.

Seis millones de semejantes nuestros habían sido exterminados en los campos mortales de Hitler, y ahora mucho más de dos millones se han prometido no dejarse desangrar con la pasividad de aquellos desdichados. El dilema de matar para no morir ha sido trágico, pero en ello la gran culpa recae sobre esa U.R.S.S. que ha colocado a Israel en un callejón sin salida pacífica.

El esfuerzo común de este pueblo ha sido grandioso, teniendo, los libertarios que forman parte del mismo, que desmentir el infundio de que todos los combatientes eran adoradores de Jehová. En las filas defensoras de nuestras familias, de las colectividades y de todos los bienes de esta tierra, hubo, desde luego, jehovanitas, pero también socialistas, progresistas y libertarios, en mayor número que los primeros. Lo que ocurre es que la salmodia da espectáculo, y el silencio de los irreligiosos pasa desapercibido.

En Jerusalén las gentes de acá estuvieron más de 48 horas en los refugios para preservarse de las granadas y los disparos del rey Hussein. Su lluvia de fuego barría las calles y no era ocasión de enternecerse por la «gentileza» de ese reyecito obediente como un mastín a las órdenes del «imperator» Nasser, hasta que los judíos (semitas como los jordanos) irrumpieron con sus armas para secundar (fuerza obliga) la odiosa pelea entre hermanos. Ellos, como buenos religiosos, peleaban gritando *jihad*, en términos españoles «guerra santa».

Más de una vez habíamos soñado que esos jordanos vecinos se asociarían a nosotros para colaborar juntos, hombres y mujeres, en la obra fraternal y colectivista de los *kibucim*. Ahora parece que la realización de tal sueño se ha alejado, ignoramos por cuanto tiempo.

El verdadero enemigo de los pueblos y de la clase trabajadora del Oriente Medio reside en los palacios árabes y en el Kremlin; por lo menos el enemigo más cercano. Por su parte, los anarquistas y demás inconformistas israelitas trabajan mucho para difundir ideas internacionalistas y anticapitalistas, pero chocan con la presión del imperialismo exterior, el mismo que agita a tribus y pueblos contra Israel, al que hostigan diariamente.

La causa principal de nuestra inquietud ha sido esa repetición cansina de la historia. En 1939 los absolutistas rusos fraternizaron con sus colegas del Tercer Reich, animado éste por el judiófobo Hitler. Esta vez el Kremlin ha pactado con «revolucionarios» y esclavistas árabes, dotándoles de toda suerte de armas para una guerra moderna. Y todo ello se halla achatarrado en el Sinaí por haber creído, Koysiguin y Nasser, en la invencibilidad de Alá.

Visto lo ocurrido, más que nunca estoy por el antiimperialismo y por la anarquía.

Ch. Hochhauser Armony

Reflexiones sobre la «diversidad»

LA diversidad de las opiniones no resulta, precisamente, de que unos somos más razonables que otros, sino simplemente que conducimos nuestros pensamientos sobre vías y cosas distintas. Para alcanzar la verdad, quizá sea, a veces, necesario librarse de todas las opiniones que ya hemos recibido, y construir de nuevo. También se pueden fundir en un solo crisol las propias ideas con las ideas extrañas (confrontación).

No conviene tener ese error común de juzgar de otro, según lo que somos nosotros. De otro, creo fácilmente cosas diferentes de mí. No es porque yo me sienta empeñado en una manera de ser, que yo obligue a nadie, como es costumbre. Yo descargo a otro, tanto como se quiera, de mis opiniones y principios, y lo considero en sí mismo, sin relación, considerándolo sobre su propio modelo. Puede ser que cuando opino, sólo declaro la medida de mi vista, no la medida de las cosas. Existe una opinión muy extendida de que todos los hombres deben ver las cosas de la misma manera, y es por lo cual no hay que extrañarse si se mira esta cuestión de la diversidad, tan discutida, con tanta antipatía.

Jamás en el mundo hubo dos opiniones iguales, lo mismo que dos pelos o dos granos; su cualidad más esencial es la diversidad. La vida es un movimiento desigual, irregular y multiforme. Las contradicciones de los juicios no ofenden ni alteran; ellos despiertan simplemente y ejercitan. Cuando se nos contradice, eso debe despertar nuestra atención y no la cólera. El que nos contradice quizá nos instruye. Aplaudo la verdad en cualquier lugar que la encuentre y me entrego alegremente. Cuando se entra como enemigos contra las razones se termina luego contra las personas. Es verdad que hay quien cree tener más razón porque tiene más pulmones o más apoyos. A no ser que se arme de insultos y de calumnias. Para eso la bajeza y la ignorancia son dos elementos de importancia. No faltan quienes digan que se pierde el tiempo discutiendo, cuando no están conformes con las ideas que se exponen, sin embargo, se pasan horas hablando del «tiercé», del fútbol o de toros, etc.; más interesante parece, por lo visto, hablar de un Di Stéfano o de El Cordobés que de un Sócrates, pongamos como ejemplo. Les resulta un tanto tiránico tener que aguantar o escuchar una idea diferente de la propia. Parece que no se oye de lo que se habla, ni por qué, y de la mismo manera se contesta.

Es un don poderse reír de sus propios errores. Cuando se gana en una discusión, es la verdad la que gana; sin embargo, en una conducta consecuente es el individuo el que gana. Tampoco me parece muy a propósito, a uno que me señale una falta, contestarle: «Más eres tú». Además, su observación puede ser verdadera y útil. No es bastante contar la cantidad de sus experiencias, es menester pesarlas y haberlas digerido para extraer la razón y las conclusiones que contienen. Se dice, a veces, que un pensamiento es profundo porque lo vemos oscuro, o que es pura metafísica porque no lo comprendemos. Toda acción pública está sujeta a diversas interpretaciones, pues son muchas las cabezas que la juzgan; por eso es muy difícil fijar un juicio contra las opiniones comunes. Es así que el aplauso y la fama no representan ningún valor con relación a la verdad. La necesidad a cada uno de conocerse es de un importante efecto, pues se halla una profundidad y variedad tan infinita que nuestro aprendizaje sólo tiene la virtud de hacernos sentir cuanto nos queda aún por aprender.

No hay más torpe y débil conducta que la de aquél que se conduce por orden y disciplina, pues se vuelve incapaz e incómodo en la discusión; acostumbrado a la rutina parece que la variedad le hiere. Es bueno acostumbrarse a toda diversidad y particularmente en la vida, es decir, a la libertad. Diversidad y libertad son recíprocas. La diversidad de argumentos y de opiniones abarca todo género de formas, por eso ocurre que lo que uno defiende otro lo combate. No se puede hablar siempre el mismo lenguaje y en el mismo tono. Con todo y teniendo en cuenta nuestra manera de ser particular, podemos, sin embargo, defender cada cual su libertad y el bienestar de todos, conforme a la equidad. Y para que así sea, es menester aprender a respetar la opinión ajena. Nuestra vida puede estar compuesta en la armonía de las cosas contrarias, de los diversos tonos, graves o agudos, pues son consubstanciales con nuestra existencia. Es locura ir contra las necesidades naturales, de esa manera todo es lucha y combates inútiles. El temor que muchos sienten respecto a las diversidades, que consideran como un mal, olvidan que éstas son una cualidad anarquista. Podríamos decir que es una suerte que la naturaleza nos conduzca por esa vía.

Una sociedad bien entendida no puede morir por esto, sino por todo lo contrario. La sociedad sufre y muere cuando está enferma y no cuando está sana. A no ser por los muchos siglos que el hombre ha sido sometido a la ley de la fuerza y adquirir una costumbre toda de espíritu servil, esta ley natural de la diversidad la comprendería y viviría con facilidad. ¿Cuánto tiempo falta todavía para adquirir este fuerte sentimiento de la libertad? Esta parecerá más bella aún si despierta de la larga enfermedad de la esclavitud. Pero, cuidado, que el remedio no fuera peor que la enfermedad. Y esto lo digo por propia experiencia: esos siglos de sueño y de dolor nos trajeron esta apatía, abandono y pesadez en el pueblo, y tienden al menor tropiezo a hundirnos otra vez en un nuevo sueño.

La más grande labor es la de saber meditar sobre nuestra vida y obrar en consecuencia. Hay que escapar a las definiciones dogmáticas, sin matices. No ha de ser el hombre, precisamente, enemigo del hombre por ser ambos diversos. La experiencia esencial que hacemos de la vida, es la diversidad del hecho humano, es educarse recíprocamente, es la preocupación de la dignidad y de la libertad humanas.

Cuando una idea o una práctica se abandona y se adopta otra nueva, ésta es la que causó la muerte de aquélla. Todos los momentos y lugares son buenos para discutir, dejando de lado las efemérides a los fabricantes de almanaques. La enfermedad más estúpida es la que consiste en despreciar nuestro ser. Existe una tendencia que consiste en considerar a los hombres como una especie de pasta a modelar, siempre en disponibilidad para todos los menesteres.

Nuestro mundo sólo está formado para la ostentación: los hombres, solamente se inflan de viento y se conducen a brincos como los globos. La consecuencia que queremos extraer de la similitud de los acontecimientos es poco segura, puesto que son siempre diferentes; no hay ninguna cualidad tan universal en esta imagen de las cosas, como la diversidad y la variedad. La razón tiene tantas formas que no sabemos a cual acogernos, la experiencia no tiene menos. ¿Qué ganaron los legisladores en escoger cien mil especies y hechos particulares e imponer cien mil leyes? Esa cantidad no guarda ninguna proporción con la infinita diversidad de las acciones humanas. Jamás dos hombres juzgaron igualmente la misma cosa, y es imposible ver dos opiniones semejantes exactamente, no sólo en diversos hombres sino en un mismo hombre a diversas horas. Existen pocas relaciones de nuestras acciones con las leyes fijas e inmóviles porque están en perpetua mutación. Es un movimiento irregular, perpetuo, sin patrón o modelo. Se da autenticidad de ley a infinitas interpretaciones y tenemos más trabajo en interpretar la interpretación que para interpretar las cosas mismas. Se cambia una palabra con otra palabra. Pedimos una explicación y se nos da un montón. Ninguna forma se parece enteramente a otra y sin embargo, no difieren completamente la una de la otra. Puesto que las normas éticas que miran el deber particular de cada uno en sí son tan difíciles de establecer, no es maravilla si las leyes que gobiernan tantas personas lo son más difíciles todavía. Considerad la forma de esta justicia única que nos rige: es un verdadero testimonio de la imbecilidad humana. ¡Son tantos los errores y las contradicciones que contiene! ¡Cuántas condenas vemos más criminales que el crimen! Las leyes se mantienen, no porque son justas sino porque son leyes. Es el fundamento místico de su autoridad; no tienen otro.

Vayamos, pues, hacia la libertad de discusión, hacia la variedad de mil acciones diversas, a esa valerosa armonía que anima en los temperamentos rebeldes y libres.

JUAN

Aire libre

F. L. DE ALBI

Domingo 25 de junio, organizada por el Comité Local de la C. N. T. de España en el exilio:

Tendrá lugar una REUNION-CONFERENCIA DE INFORMACION en la sala del Gimnasio Municipal de Albi, a las 9 de la mañana con la participación de la compañera FEDERICA MONTSENY, quien precisará con exactitud sin lugar a dudas la posición de la C. N. T. Española en el exilio según «*El Historial Libertario de la C. N. T.*»

La Comisión.

F. L. PERPIGNAN

Comunica que el próximo día 25 de junio, a las 7 de la mañana saldrán uno o dos autocares de la plaza Arago en jira campestre por los alrededores de St-Paul de Fenouillet.

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes en general a que acudan numerosos a esta primera salida del año. Con el fin de solazarnos y divertirnos toda una jornada de sol, de árboles, de fronda y aire puro.

Para inscribirse dirigirse a los compañeros Gil, Bueno y Barber.

NÚCLEO DE PROVENZA

Jira campestre de confraternidad confederal libertaria organizada por la Comisión de relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, A. I. T., tendrá lugar el domingo día 25 de junio de 1967 en el espacioso y sombreado sitio de la Fontaine Mary-Rose, en la commune de Grans, entre Miramas y Salon-de-Provence, no muy distante de la carretera departamental de Boûches-du-Rhône núm. 69.

Compañeros y militantes, retener las fechas de las otras dos jiras a celebrar el 30 de julio en Les Sabliers-de-Lézan (Alès). Jira Inter-nuclear con los compañeros del Hérault-Gard y Lozère; y el 20 de agosto en la Playa de l'Ayguade (Hyères).

F. L. DE MARSELLA

Pone en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes que para asistir a la Jira regional de Provenza que organiza la Comisión de relaciones el domingo día 25 de junio 1967 en el pintoresco lugar de la Fontaine Mary-Rosa en Grans, tiene alquilados varios autocares.

El precio ida y vuelta, es de 8 frs.

La salida tendrá lugar a las siete en punto de la mañana del Cours Saint-Louis-La Canébière.

Recuerda que las inscripciones se recibirán todos los días de 3 a 7 de la tarde y los domingos por la mañana, en su local social, 12, rue Pavillon.

JIRA EN COMBS-LA-VILLE

Esta F. Local invita por la presente a la jira que se efectuará en ésta el próximo domingo día 2 de julio. Como de costumbre habrá compañedos en la estación hasta las 12 de la mañana. Señalización con flechas en sitios visibles hasta el lugar de reunión. Para los compañeros de Paris hay trenes hasta las 9 cada media hora. Posteriormente 9,52, 10,52, 11,32, 12,2 y 13 h. en «Gare de Lyon».

Habrá charla iniciada por dos compañeros sobre problemas de importancia caudal para la C. N. T. y el futuro del pueblo español.

Quedan invitados todos los compañeros y simpatizantes de las distintas Federaciones Locales de la región y extensiones.

COMUNICADOS

Concentración Confederal
EN TOULOUSE
Domingo 23 de julio 1967

En esta fecha celebraremos la conmemoración del 19 de Julio de 1936.

Esperamos que los compañeros y antifascistas en general acudirán en gran número para patentizar, una vez más, el deseo de que en España se pueda vivir en libertad auténtica.

Retened esta fecha y dadle con vuestra presencia un color de firme repudio al franquismo, como asimismo al franquismo sin Franco.

F. L. DE ALBI

Para discutir asuntos de suma importancia esta F. L. celebrará asamblea general ordinaria el próximo domingo, 2 de julio, a las nueve de la mañana, en el local social de F. O.

El temario a discutir, por su interés orgánico, exige la presencia de todos los afillados.

S. I. A., SECCION DE TOURS

Se convoca a los amigos de S. I. A. de Tours a una reunión el día 25 de junio de 1967 a las 10 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Debido a los asuntos a tratar se recomienda la asistencia de todos.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea para el domingo día 25 a las 9 de la mañana.

AGRUPACION LYONESA DE LA AGRUPACION CATALANA EN EL EXILIO

Reunión de los militantes de esta Agrupación para el domingo 25 de junio en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

«LA SABIDURIA RIENTE»
de Han Ryner

«Umbral» avisa: Que cuantos compañeros hayan guardado este folletón y deseen les sea encuadernado, pueden desde ahora enviarlo a esta Administración, que se encargará de efectuarlo. Gastos limitados.

Plazo: hasta el 30 de junio.

F. L. DE DRANCY

Reunión general el 25 de junio para lectura y discusión del orden del día del Pleno Intercontinental. Urge presencia de todos antes de la dispersión de vacaciones.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Para el sábado próximo, 24 de junio: Entrevista de antevacaciones. Concurran todos los invitados.

F. L. DE HOUILLES

Celebrará asamblea el domingo día 25 de junio a las tres de la tarde, en Concurran todos los invitados. A las 5 de la tarde.

ADMINISTRATIVAS

O. Garcia, Greasque (13). Giro 24 frs. Pagado «C. S.» h. nº 457.

Alfredo Ferrer, La Chapelle (Loiret). Con el giro de 30 frs. pagas «C. S.» h. 30-6-67.

Andrés Alonso, Décazeville (Aveyron). Giro de 15,50 frs. y devolución.

Torres Hernáez, París. Pagados «C. S.» y «Umbral» h. 31-12-67, con el giro de 42 frs.

Nota de Librería. — Algunos de los títulos solicitados no podremos servirlos hasta que lleguen de nuevo. Tomamos nota.

Nota. — Tómbola anual de solidaridad: Antes de sortear advertimos a los compañeros y suscriptores que nos quedan unos pocos números disponibles.

A. Lapeña, Sens. Te acusamos recibo del giro de 25 frs. Destino que le das.

José Perpignan, Vicdessos, (Ardège). Giro de 42 frs. Pago «C. S.» h. 30-6-67 giro; anterior 23-7-66 (37 frs.) Si hubiese giro intermedio pagando el 2º semestre del 66, indica fecha.

Francisco Ríos, Sorgnes (Vaucluse). Rdo. giro Pro-prensa y 10 Pro-España.

Chesa Joaquín, Luzenac (**Ariège**). Rdo. Cheque saldando cuenta «C. S.» y «Umbral» h. el 31-12-67. El pago como mejor te vaya, semestres o año.

Roland Beltrand, Château-Thierry (Aisne). Reçu ton mandat 40 frs. «C. S.» année 67. Les 10 frs. de plus aide «C. S.», selon ta note.

El suscriptor de Conches (Eure), que reexpide «Umbral», que diga el nombre para que podamos retirarlo. Borrándolo de la faja, no sabemos de quién se trata.

Martinez, T. Cohen, New York. Recibidos carta y 50 frs. suscripción 67, como indicas. Pasamos a redacción artículo. Sobran 15 frs. de tu envío.

—Caravaca, Caen (Calv.) — Recibido giro 118,20 frs. Pago «C. S.» hasta nº 455.

—Manuel Villas, Villefranche (12). Giro 30 frs. pago «C. S.» hasta 31-12-67.

—Ramón Pascua, Algnaut (Hérault). Giro 42 frs. pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-67.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.

Es una edición «Umbral».

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

XIII CONGRESO

Burdeos, 10 noviembre 1967.

ORDEN DEL DIA

1º. — Apertura del Congreso.
2º. — Presentación de credenciales.
3º. — Nombramiento de la Comisión revisora de credenciales.
4º. — Constitución del Congreso y nombramiento de Mesa.
5º. — Nombramiento:
a) de la Comisión revisora de cuentas.
b) de la Comisión de escrutinio.
6º. — Informe del Secretariado.
7º. — Informe de las Secciones.
8º. — Forma de incrementar y robustecer la Internacional.
a) cotización, financiamiento.
9º. — Sobre economía: cooperativismo, colectivismo.
a) teoría e ideas generales.
b) posibilidades inmediatas de aplicación.
10º. — Propaganda:
a) oral.
b) escrita (manifiestos, carteles), etc.
c) prensa periódica.
d) editorial.
11º. — Posición y acción.
a) de solidaridad entre las Secciones.
b) de ayuda a los pueblos sometidos por dictadura y subdesarrollados.
c) reivindicaciones.
12º. — Examen de la situación de la F. O. R. A.
13º. — Relaciones exteriores.
b) con la I. W. W.
b) con la S. A. C.
c) con los organismos anarquistas.
d) con otros organismos.
14º. — Nombramiento del Secretariado:
a) del secretario general.
b) de las Secciones componentes del Secretariado.
15º. — Clausura.

El Secretariado

Servicio de librería

«La Conquista del Espacio», Jacobo Zabledowiski	9 00	«Poesía revolucionaria nicaragüense» (antología)	6 00
«Crónica de la Revolución Mexicana (3 vols.), Roberto Blanco M.	40 00	«La casa del obrero mundial», Rosendo Salazar	12 00
«El Ultimo Cristo», José N. Rosales	10 00	«La novela del indio Tupinamba», E. F. Graell	10 00
«Historia de la Revolución Mexicana» (7a edición), J. Mancidor	15 00	«Cárdenas y el gran ejido del Yucatán, E. Durtn Rosado	6 00
«Evocaciones de España y México (figuras y lugares), A de la Villa	15 00	«La Baja California», Braulio Maldonado	7 00
«La España que conquistó al mundo», R. Puig Gros	10 00	«Los Primero de Mayo en México», Rosendo Salazar	12 00
«Los caminos del Hombre», (epistolario), Miguel Jiménez Igualada	12 00	«Mi rebelión» (la dictadura de los Somoza)	12 00
		«La muerte en el paraíso», A. Baeza Flores	12 00
		«La muerte en las manos», Julián Gorkin	8 00
		«Notas de un viaje en Extremo Oriente», Gustavo Montiel	8 00
		«Hidalgo el Libertador y su época», Agustín Cue Cánovas	8 00
		«Bellas, claras y sencillas páginas de la literatura castellana» (antología)	9 00
		«Antología de Alfonso Reyes», (selección y prólogo de Luis Martínez	13 00
		«Madrid de los años 20»,	

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe. 75-Paris (10e). C. C. C. Paris 13507 56

Temas Esenciales del Anarquismo

ESPIRITU Y MATERIA (ESQUEMA)

POR FABIAN MORO

ENTRE los Batak, el alma, «todi», está considerada como trozo individualizado del alma-substancia, del universo. «Todi» se manifiesta entre otras *formas* (hasta cuatro) en quien ejerce un poder natural psicológico (influencia), sobre los otros. Y que hoy podemos nombrarle, con investigaciones y conocimiento, magnetismo animal o sugestión. El magnetismo universal, del que en ocasión venidera trataremos, y que los primitivos nombraron «alma» del Todo, tiene su evidente comparación con dicha alma-substancia. Los espacios siderales se hallan impregnados de esa *substancia* en el éter de las atmósferas. Penetra en toda manifestación de la materia inerte o viviente; en los metales, en las rocas, en las plantas y en los animales y entre estos últimos en el animal hombre, habiendo algunos de entre éstos sabido *penetrar* y por ello percatarse de esa fuerza, invisible pero *sentible* en su omnipresencia, que se conoce por fluído vital, o energía vital, o Prana según el Yoga indu enseña. Este activo *ingrediente*, o *aliento* capital, principio de los principios materiales, del cual la ciencia barrunta su existencia hoy, entra con el aire al aspirar proporcionando el equilibrio físico y psíquico. Ausente de él, toda forma de la materia se degrada y perece. No es que el alma dé completamente eso en la intuición de los primitivos humanoides ni en los contemporáneos; pero sí el papel que juega como ordenador de los impulsos vitales psicofísicos de la substancia fluídica, impalpable pero real. Por ello el alma es, en otra interpretación, el compendio y comprendio a un mismo tiempo de los fenómenos interiores del humanoide. Tiene otros atributos y otras potestades de las que las religiones dicen. Es el taller de la existencia mental y sentimental, al tiempo que el almacén de la *existencia* del mismo orden. *Lugar* donde afluyen en convergencia las impresiones cerebrales y las cardiacas: de corazón y de cerebro, por mucho que Büchner menospreciéralas en su ensayo o estudio de filosofía materialista, que lleva por título «Fuerza y materia».

Büchner nos dice, poco más o menos, que la sangre en su circulación irregular al entrar más de prisa que de ordinario en el corazón hace que éste se manifieste febril y de ahí vienen las emociones. Que, en consecuencia, los estados sentimentales y emocionales al alterado influjo sanguíneo provocando los impulsos cardiacos. Verdad aparente. Por poco que se analice el fenómeno de la alteración funcional cardiaca, sea en consecuencia sea en provocación, de la sanguínea, vemos que todo choque emocional es consecuencia de una impresión exterior entrada por las ventanas sensoriales; entra de fuera al núcleo psíquico, al campo del psiquismo quien provoca la emoción y ésta la alteración funcional de la víscera que a su vez influencia en el tejido sanguíneo. De donde se desprende que Büchner tomo efecto por causa, siendo pues la interpretación al contrario.

Por otro lado, está comprobado hasta la saciedad que muchos casos de patología física o biológica tienen por razón, o están provocados, por agentes psicológicos; y que muchos casos de patología mental vienen de un desarreglo fisiológico. Lo cual demuestra una vez más la interdependencia y concomitancia de espíritu y materia. Que son entre sí factores complementarios para bien o para mal, para daño o para beneficio. Tanto importa el uno como el otro para establecer, y que perdure, con la afluncia del fluído vital, el equilibrio de ser. Equilibrio del mundo externo y del interno.

∴

El humanoide, descubrió el alma como entidad directora al inventar sus dioses. Catalogándola de atributo divino la colocó independiente, no sabemos en que rincón dentro del cuerpo, sola, monoforme y eterna. Dióla interpretación torcida, haciéndola oscilatoria hacia la metafísica deísta. Con el espíritu hace lo mismo. El espíritu coje forma de fantasma omnipresente. En su definición moralista encarna los espíritus del bien y del mal; es representación simbólica de los acontecimientos atmosféricos o telúricos que de acuerdo con los dioses provoca. Es representación afluyente e influyente en los deseos instintivos, expresión imaginaria de sus antojos como de sus rencores, reflejo de su psiquismo; de su morfo-psicología, cambiante como su carácter. Y por el intermediador, apoderado, cachicán e intérprete, se encuentra en la conciencia colectiva que busca remedio a los males de toda suerte que aquejan a cada uno de sus miembros, dominando de esta forma el anhelo social e individual y con ello el control de su actividad material y de trabajo, acaparando la mejor parte del producto salido de su esfuerzo. Y así evolucionó en su interpretación torcida hasta llegar a la entelequia de Espíritu Santo en la aberración mental que la religión católica incrustóen los cerebros y en las costumbres, y de ahí le viene la creencia religiosa de Occidente que en su formación sentimental teológica define el espíritu como un *soplo* de Dios en el más dogmático de los sentidos y fuera de la consciencia reflexiva.

Cuán lejos de la verdadera definición que el vocablo tiene. Como el alma (en otra de sus interpretaciones valederas por su justa y real definición) fuerza motora del cuerpo, de donde nos viene a los españoles el *ánimo*, hermanado con la mente, el sostén de la mente, el Espíritu se define y se interpreta en su justo sentido como función alta de la vida psíquica, donde se concretan las sensaciones y las emociones. Veamos lo que Barcia nos dice a tal efecto: «el espíritu, considerado en última significación, expresa el concepto absoluto de nuestras facultades superiores, la esencia de la razón humana en el último contacto con la idea simple, que es la idea de ser...»

El Espíritu, consciente, tiene la misión de actuar como *antibruma* cerebral.

Podemos definir, pues, el «alma» como concreción de la vida interna. Espíritu, su atributo primero. Los antiguos griegos definiéronlo con la palabra *Nous*, que se traduce en forma equivalente por, espíritu razonable, espíritu inteligente. (Esta consulta se hizo después de la exposición asentada hasta aquí después de lo que apuntado queda).

De lo antedicho se sigue que tal facultad, independiente de la materia guía la Acción mental con clarividencia más o menos desarrollada hacia el objetivo propuesto. Y si va acompañado de la Consciencia, a establecer las etapas de mejoramiento personal, individual, del humanoide; o cambios en el progreso... eficiente. Espiritualidad supone función paralela y yuxtapuesta a la biología del ser, en su desenvolvimiento psico-físico. Crisol donde se fusionan al fundirse, sin por ello tanto confundire, memoria, razón, inteligencia, sensibilidad, emoción, juicio e imaginación. Que conduce de forma efectiva al mejoramiento (superación) del humanoide que busque o busca librarse, deshacerse de la animalidad, de la bestialidad. No lo consigue, porque a esas facultades susodichas no se ha incorporado la de la Consciencia.

Es oportuno describir ahora, aunque sea de forma suscinta, el funcionamiento fenomenal del universo interno, del mundo interno. En parte solamente. La que concierne a clarificar el presente estudio en intención de los que en él se encuentren perdidos...

Veamos:

Imaginación: dinamismo figurativo. Las imágenes nacen, corren y pasan sin orden ni control en la cámara cerebral. Es el *pensar sin pensar*. Espontáneo y descentrado; por ello desconcertado.

Ideas: imágenes controladas; escogidas de forma más o menos automática, más o menos consciente y clara, que expresan un concepto.

Las imágenes son, pues, ideas en agraz que el subconsciente genera, o que de él brotan. Van al consciente, o él las coje, donde maduran y, a continuación, se exteriorizan. Esa función crea la difusión mental especulativa: es privativa del psiquismo.

Psiquismo: puede definirse como facultad mecánica del subconsciente. Resulta así, espíritu subconsciente, sin concreción; condición primera del Espíritu con mayúscula, que forma el Yo consciente.

El *yo* consciente: efímero; voluble: parte aparente, que se manifiesta al exterior; más o menos lógica y voluntaria del espíritu concreto: da las ideas coordinadas, como la imaginación proporciona las ideas en bruto.

El subconsciente: permanente. Que sin reposo ni tregua trabaja, funciona, en equivalencia a la función fisiológica del vehículo físico. Parte la más profunda y determinante en el mecanismo funcional del espíritu en el universo interno del humanoide. Da las imágenes, produce la imaginación creadora, los dos polos de la «inteligencia». Y es el «almacén», también, de los hechos del vivir que se quedó atrás y de los «informes» recibidos del exterior, en el mundo circundante. Además, campo sin cultivo en un gran «trecho», extensión infinita en «estado» silvestre: no por negligencia de cultivo. Y aún, fábrica de materiales elementales del «pensar», donde llegan y se van, ya concretadas, las expresiones cerebro-cardiacas. Es decir, «lugar» que genera y transmite los elementos emocionales y los sensibles por un lado, por otro las «materias primeras» de las especulaciones intelectuales y de los conceptos morales, siendo algo así como la bodega del saber. No del saber como recopilación cultural. Algo más importante: el saber de percepción, de percatación, de visión clara de las cosas tal como ellas son y no como la cultura y la inteligencia las adorna escondiéndoas, saber que alcanza muchas veces el campesino analfabeto.

(Continuará.)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Ese anacronismo carlista

CUALQUIER sector político de España ha tenido virtud pública, por poca o varia que haya sido. En cambio, el carlismo ha sido totalmente negativo, y por ende pernicioso. Y hoy, en la época de la conquista del espacio, esa rama ultramontana de la monarquía trata de supervivirse, previo repinte de su estructura cavernaria.

Eso viene a cuenta de lo leído en un papel integrista caído en nuestras manos. Integrismo a la manera de Cucala, Santa Cruz, Zumalacárregui, Cabrera y Savalls: incendiario y homicida. El triste «documento» de referencia pretende dar tono modernista a su antepasado partido, como esqueleto vestido de gala o mona cubierta de seda. Y, aunque tímidamente, se da un toque antifranquista cuando él, el carlismo, ayudó con todas sus fuerzas al advenimiento del franquismo, la mayor y más sangrienta vergüenza que en su larga historia ha sufrido España.

Ya de por sí es ridícula la existencia de un sector obligado a cambiar de nombre según su rey se llame Carlos, Alfonso, Jaime, Javier o Merlucio. Sería cachondo eso de merlucios, y no hay que desesperar, pues con paciencia en este pícaro mundo todo llega.

El documento... javierista, truena por la paz hispano-javierizada, erizada de peligros y malas intenciones, según historia carlista indica. En 18 de julio de 1936 el carlo-alfonsismo de entonces se armó en armas contra el Pueblo y por el «orden», cuando ese partido integrista, tradicionalista y también franquista, ha sido factor inveterado de desorden, de tragedia casi permanente, de pistolerismo sañudo entre dos guerras civiles, de enemigo de la familia por entrometimiento estropajoso, de opositor sistemático al obrerismo por aportaciones esquirolas y de asesinos a las órdenes de un Martínez Anido.

Un solo hecho constructivo en favor de la colectividad española no le es conocido al carloalfonsismo. En 1833 se levantó en armas para una guerra interna de siete años. Luego el Carlos de tanda repitió la suerte, vanamente, desembarcando en San Carlos de la Rápita. El Carlos número 7, trivial, tartamudo, y mujeriego, volvió a la guerra para mojar nuevamente con sangre humana el suelo español, esta vez durante cuatro años. En 1900 el propio Carlos Chapa resopló por la herida con un nuevo intento — asfixiado en el huevo — en el Norte, Maestrazgo y Cataluña. Incapaz de creación, de acrecentar el nivel de vida de los españoles, esa calamidad integrista, tradicionalista y santooficiesca se ha demostrado, en cambio, a propósito para sumir en tragedia permanente a la pobre España. La espina negra que ésta lleva clavada desde hace 132 años en el corazón, lleva marchamo integrista.

Y en 1936, claro, ese partido inquisitorial no podía faltar a la cita fratricida del 18 de julio. Cara al desastre, para el estallido del odio, ese sector siempre ha estado presente. Para un logro de paz, para un impulso progresivo, para un amplio sentimiento humano, al carlismo, o tradicionalismo o integrismo, le ha placido estar ausente.

Está por el aquelarre, por la angustia provocada, por el disparo furtivo (carlí, tirar 1 fugir, se dice en Cataluña), **no por el avance de las regiones y la verdadera felicidad de las familias. En las horas relevantes del recuento sólo puede estar en la estadística de cadáveres, pudiendo atribuir la «ventaja» de 501 por cada 1.000 abatidos. En la matanza, el carlista es más que nadie. Pero en los días de progreso se refugia en la cueva en espera de una nueva ocasión de crimen, de una nueva y prolongada alteración del orden público, siempre con un nombre — no una idea — en bandera: Carlos, Alfonso, Jaime, Javier, Merlucio...**

Ahora — un ahora de hace 30 años — al lado de Franco ese traicionalismo, o tradicionalismo, se estima liberalizante, con cruz puñalera y pistola, sin embargo. Y grita energuménicamente contra sus víctimas de esta época — Isaac Puente en índice acusatorio — y reza acervamente para que el enemigo escapado reviente íntegramente en el exilio. Tal es la moneda de cambio de ese partido que luego de sus fracasos imploró tolerancias y regresos que plenamente obtuvo, sin represalia ninguna, sin fusilamientos, cuando sus acólitos nada perdonaron ni perdonan al enemigo, al idealista vencido.

Y es que sin derrame de lágrimas y de sangre humana, el carlismo no tiene explicación posible.

CHISPAS

«Los judíos se pasan horas ante el Muro de los Lamentos.»
Lamentable.

∴

Otro muro de los Lamentos: el exilio.

∴

Del género lamentabile: *el «Himno a San José Obrero». Nadie lo canta.*

∴

«El orador se lamentó...»
Y el público salió llorando.

∴

Lamentablemente, va de cabeza la gente.

∴

Lamento, queja, rezo... ¡Apártame eso!

∴

Cuando Franco se queje estará perdido.

∴

¡Sufrir, penar, llorar!
Y cuando el llanto se agote, ¿qué?

∴

«Lamento la brevedad del cuento.»
Dijo el hombre del asiento.

∴

El individuo activo no dispone de tiempo para lamentarse.

∴

«Esos», no ganaron la guerra con lamentos.

∴

El kibutz como antimuro.

∴

Por muro, el de las voluntades libertarias cabales.

∴

Desmontar nuestro muro no es lamentable, sino odioso.

∴

Mentar, nunca lamentar.

∴

Y contra quejido, crujido. Y esfuerzo duradero. *CHISPERO*

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

COLECTIVIDADES DE ISRAEL

AL trazar estas líneas poblaban aún el aire ondas cargadas del estrépito belicista, que aún pervivía en algunos frentes de batalla, pese al armisticio teórico entre los países árabes e Israel. Con celeridad iban sucediendo los acontecimientos, y la interrogante se adentraba en la imaginación: ¿Qué ocurrirá? ¿Cómo va a finalizar la cosa? ¿Cuáles serán los resultados?

Para nosotros, pacifistas y libertarios, hemos maldecido una vez más el terrible estrago de la guerra. Y hemos temido por las consecuencias que ella podría ocasionar a las colectividades de Israel. Hemos temido por la suerte que podría tener una obra que ha sido y podría continuar siendo ejemplo para el mundo, singularmente para la denominada clase trabajadora.

Desde que en 1909, en tierra de Palestina, se fundó «Degonia», la primera colectividad, y poco a poco, con tenacidad de verdaderos héroes del trabajo, unos hombres y mujeres, llegados de las cinco partes del mundo, han ido transformando un suelo que era estéril en sonriente vergel, para todos los elementos de espíritu progresivo, las colectividades han ofrecido una enseñanza formidable. Cuando a nosotros, los libertarios, se nos ha salido con aquello de que el hombre ha de ser siempre lobo del hombre, y de que nuestras concepciones sociales son utópicas, hemos señalado, como desvirtuación de tal parecer, la obra ingente de los «kibuts» israelíes. Hemos hallado también otros ejemplos. Y desde que tuvo lugar la acción revolucionaria del 1936, ha sido factible hacer referencia a las colectividades de España, cuyo adelanto incalculable se hubiera podido apreciar hoy de no haber sido ahogado todo por el fascismo.

Las colectividades de trabajo de Israel son un ejemplo contundente, evidenciando que se puede trabajar en colectividad, en armoniosa igualdad de condiciones, sin el odioso, sin el execrable sistema de patronos y obreros, sin el maldecido método de explotados y explotadores.

Sería terrible que llegara a desaparecer en ruinas una obra que ha dado y puede seguir dando ejemplo al mundo entero: El edificante ejemplo de que una vida feliz, trabajando todos, es posible, de saberla organizar.

HACIA UN COMICIO CONFEDERAL

Se viene ya hablando en nuestro ambiente de militantes de la C. N. T. del comicio en ciernes. Es evidente que, como en otras veces, al avecinarse actos de esta naturaleza, los comentarios sean de una y otra índole, todo según el ángulo de visión en que cada uno se sitúe; va también de por medio lo que es inclinación temperamental, en gradaciones que varían desde la euforia del exaltado optimista, hasta la visión desoladamente *derrotista* del que diríase lo ve todo con antiparras ahumadas, pasando por el que oscila a tenor de un ambiguo escepticismo.

Pese a que no es tarea fácil el dominar influencias temperamentales, importa esforzarse en situar los problemas dentro de una efectiva ecuanimidad. Ya en este plan, es lógico el que se ponga interés en que las cosas se lleven por un cauce sereno, y por ende en clima de lealtad, susceptible de engendrar la necesaria concordia.

No cabe, bien lo sabemos, en la Confederación Nacional del Trabajo, el jugar con dos barajas: pretender respaldarse en ella, que tiene unos principios bien definidos, y a la par andar con marrullerías, concediendo beligerancia al enemigo, como se conoce no han faltado quienes así han buscado o buscan llevarlo a cabo, allende, o aquende los Pirineos. No sobra el repetir que todo lo que sea politiquear, como todo lo que suponga sicología liderista, es harto sabido que se halla en oposición con lo que es, ha sido, y debe de ser la Confederación donde nadie ha resultado ni resulta imprescindible, pero sí todos los militantes son necesarios.

Clima de concordia es menester para hacer obra eficiente. Y la concordia, *hay que puntualizar*, no significa ciego acatamiento a nada ni a nadie; supone una concreción de voluntades determinadoras, previo examen hecho a conciencia. Humanos somos, y como tales, expuestos a las fluctuaciones pasionales. Mas, si en unos la pasión toma tal volumen que puede constituir a manera de una obsesión, importa haya siempre quienes posean la serenidad requerida para señalar lo que derive, o tienda a derivar, en aberración, lo que pueda tomar sentido personalista, con sedimento de encono.

Es con serenidad que creemos pueden ponerse sobre el tapete las diferencias interpretativas, sin que nadie tenga derecho, *siempre y cuando no estén en juego los principios*, a mirar con recelo, al que no comparta su personal criterio, aún y con todo el suponer fuere mayoritario, que la razón, ya nos lo enseñó magistralmente Ricardo Mella, no guarda relación con la ley del número. Y obviado decir que la C. N. T. no es rebaño de borregos a quienes conduce un pastor, o unos pastores.

Clima de lealtad general es menester para que de él brote el fermento de confianza, sin la que no es posible ir muy lejos.

Vamos a un nuevo comicio de la C. N. T. De la sensatez de todos depende el que la concordia se imponga como un corolario de lógica fundamental, revestida de amplio valor moral.

THOREAU, RECLUSIANO DE CALIDAD

Como el «Zaratustra», de Nietzsche, que, persuadido de que viviendo en la soledad, aislado del mundo, no podía ser útil a nadie, y que le dice al Sol: ¡Oh, gran astro! ¿Qué sería de tu felicidad si no existieran aquellos a quienes iluminas?», descendiendo de la montaña para tomar contacto con los humanos, así le aconteció a Henry David Thoreau, uno de los pensadores más rebeldes, y de los escritores más originales que ha producido Norteamérica. Nació hace ciento cincuenta años en Concord (Massachusets). Gracias particularmente a la labor realizada por la importante entidad cultural Thoreau Society, el mejor libro del citado pensador: «Walden, o mi vida entre bosques y lagunas» ha sido traducido a casi todas las lenguas cultas, habiéndose hecho, al parecer, diversas ediciones en inglés y en alemán.

Al igual que Eliseo Reclus, fue Thoreau un ferviente enamorado de la naturaleza, poniendo sus agudos dotes de observador, y su sensibilidad de poeta, en la contemplación de los seres silvestres: plantas, árboles, pájaros, insectos, y todos aquellos animales que viven en el bosque y en la pradera. Poseía una vastísima cultura, apoyada en fecunda inteligencia. Amaba la sencillez y la libertad. Un día, habiendo sacado la conclusión de que «la civilización convierte al hombre en instrumento de sus propios instrumentos», tomó la resolución de apartarse del contacto con la vida civilizada. Tal un nuevo Robinsón se construyó una cabaña en el bosque, y vivió unos años en completo aislamiento, escribiendo, día tras día, sus impresiones de hombre solitario en contacto con la natura.

Como todo idealista que constata vivir en un mundo social arbitrario y siente anhelos de contribuir a perfeccionarlo, así le ocurrió a Thoreau. Sus reflexiones, deambulando por las selvas y junto a las lagunas, le determinaron a volver de nuevo a tomar cotacto con la vida en los pueblos y en las ciudades. De nuevo fue un «civilizado». Volvió al periodismo, como antes de hacer vida de «hombre silvestre», lo había ejercido, habiendo fundado una revista a la que denominó: «Reloj de Sol». Como Reclus, el sabio «justo y rebelde», como lo denominara Max Nettlau, Thoreau atacaba en sus escritos las causas fundamentales de la injusticia entre los hombres. Y coincidiendo con los anarquistas, se esforzó en combatir, por encima de todo, al Estado.

Escritores y pensadores de relieve se inspiraron en Henry David Thoreau al criticar las influencias estatales y propiciar la resistencia a cuanto suponiera imposición. Así León Tolstoi, Romain Rolland, Gandhi, entre otros. También, entre los escritores americanos Emerson se inspiró en gran parte de la ética de Thoreau, quien, aparte el libro citado, legó a la posteridad otra obra maestra: su libro «Desobedecer», de un valor perdurable. Un libro como el los amaba al escribir: «Libros en los que cada pensamiento sea de una audacia insólita; libros que no han de gustar al simple desocupado, con los que un tímido no ha de poder distraerse; libros que consigan hacer que seamos peligrosos para el orden establecido; ¡He ahí lo que yo llamo buenos libros!»

A ellos debemos nuestra libertad

por CAMPIO CARPIO

RENDIMOS público homenaje a los compañeros editores de los «Cahiers d'études anarchistes-comunistes», «Noire et Rouge», que, en cada uno de sus números trae un problema nuevo a conciliar, meditar y someter al laboratorio analítico de la razón. Estos cuadernos, que ya tienen en la calle 37 números, pletóricos de ideas, nos están hablando de un renacimiento universal del anarquismo como ideal portador de iniciativas en este mar borrascoso del mundo social. Pero es el único por vía del cual podremos encontrarnos, reuniéndonos con el misterioso sortilegio de la palabra.

En el editorial de uno de los últimos números de «C. S.», se dice que la «actual ofensiva anticenetista del franquismo centrada en el intento de Madrid», tiene antecedentes de anteguerra. No se trata, a la sazón, de destruir violentamente a nuestros cuadros y a nuestros hombres, sino de propiciar un estado de corrupción interna que complete la obra criminal de los asalariados del crimen obedientes a las órdenes del estado mayor franquista.»

En otro párrafo del mismo editorial se agrega que «terció la guerra, y nuestra coincidencia con el fascismo hispánico fue únicamente de cementerio. Ya se vió la guerra que les dimos, y la guerra que nos dieron, y siguen dando. En la posguerra la C.N.T. y el anarquismo han tenido más de 200.000 asesinados con armas franquistas de toda condición y calibre».

En otra columna del mismo «C. S.» y comentando el fallecimiento del compañero M. Llamedo, se consigna que este destacado militante asturiano, obligado a salir de su región «en busca de nuevos horizontes por tierras americanas, cuyas empresas absorbían por esos años la mano de obra procedente de los países europeos, al cabo de una accidentada estancia en Cuba pasó a los Estados Unidos, donde trabajó duramente como minero. Surgió una huelga de protesta en los pozos y Llamedo intervino tan directamente en la orientación del conflicto que las autoridades federales de Pensilvania decretaron su expulsión del territorio americano. Regresó nuevamente a Gijón y no cesó de contribuir al pujante desarrollo del movimiento obrero, sindicalista y libertario, al lado de Quintanilla, Pedro Sierra, José M. Martínez, Avelino González Mallada, Segundo Blanco, Avelino G. Entrialgo y otros. Se destacó siempre por su sereno rigorismo, incompatible con las conductas frívolas», etc.

Seguidamente y en otra columna de «C. S.», se comenta el deceso del compañero Ernesto Fraga, otro de los también «pioneros anónimos que ayudaron a divulgar el ideario del sindicalismo revolucionario entre los trabajadores asturianos, enrolados en las sociedades gremiales dominadas por el socialismo político durante la primera década del siglo XX. Gracias a la tenacidad de hombres como Fraga, la semilla libertaria sembrada por «El libertario», y «Acción libertaria», de Gijón, penetró en tajos y fábricas, entusiasmando a los obreros, que acabaron por ingresar en masa e nlos sindicatos de la Confederación Nacional del Trabajo, cuya representación regional al congreso nacional, celebrado en el Teatro de la Comedia, de Madrid, en el año 1919, mereció elogios de los historiadores del movimiento obrero español».

«Entre sus muchas actividades, le recordamos formando parte de los comités de huelga, que se reunían en los campos que rodeaban la gran ciudad industrial asturiana, siempre amenazados por la feroz silueta del comandante de la guardia civil, L. Doval, de siniestro recuerdo, que dirigió la represión desencadenada como epílogo al octubre asturiano, durante la cual lanzó la frase que le hizo célebre: «Exterminaremos a los revolucionarios en el vientre de sus madres...»

Cuando el compañero Fraga «pensó seriamente en la muerte y sintió el temor de que su lucidez mental pudiera abandonarle, en el último minuto, dejó recomendado que su entierro fuese civil, sin flores ni aparatosidades. Así murió, haciendo honor a su vida de militante oscuro que tanto engrandeció el crédito moral de la C.N.T.», lo mismo que tantos otros compañeros como Albert Martín, nacido en La Coruña y fallecido en Brooklin, (Nueva York) hace un par de meses.

Y siempre, atando hilos para el propósito que nos anima, queremos traer al recuerdo el relato, también por cierto bien triste, que en carta abierta a Federica Montseny, y aparecida en «Espoir» hace una compañera radicada en Montevideo y que tuvo la horrible desgracia de ir a parar al campo de concentración de Mauthausen. Esta compañera, entre otras cosas sostiene que por lo menos 8.000 antifascistas españoles fueron exterminados en aquel antro del oprobio nazi.

Y, a su vez, entre otras iniciativas de menor calado, el veterano compañero José Viadiu, en otro número de «C. S.» sugiere que los compañeros capacitados que hayan vivido y estudiado cada una de las etapas del movimiento confederal, que se presten a escribirlo, ajustándose a la máxima realidad, como único medio de cegar posibles lagunas en la comprensión o el panorama de una organización tan vasta y dinámica que tiene más de tres cuartos de siglo como tal, pero con raíces históricas que casi abarcan el Renacimiento, o sea los comienzos de la Edad Media.

Hablamos de un sin fin de sucesos en los que han intervenido tantas personas, seres queridos entre amigos, simpatizantes, compañeros, en distintos campos de la lucha, unos sin honor y los más en el olvido. En conjunto y a lo largo de los siglos, mal que bien, se ha ido formando una conciencia revolucionaria que en la actual guerra de exterminio nos ha segado casi dos millones de combatientes. Combatientes, diremos, conscientes en su gran mayoría, no masa arrastrada por el oleaje. Hombres, familias enteras que se entregaron a la lucha, y continúan combatiendo, por un ideal, latente, perenne, palpitante en la sangre y el alma de un pueblo que no piensa en el sacrificio.

A las iniciativas de los compañeros de «Noir et Rouge» y José Viadiu, me parece que es necesario agregar una más: la de recoger los documentos vivos de aquellos compañeros, simpatizantes y amigos dispersos por todas las partes del mundo, que en cualquier forma y grado han intervenido en los frentes combativos dentro y fuera de España, exponiendo sus acciones y dibujando espiritualmente a sus hombres. Por ejemplo, muy poco sabemos de Durruti por boca de sus compañeros de la milicia; escasamente recordamos la campaña de Aragón, la batalla de Teruel, la de Guadalajara, la defensa de Madrid a no ser por las crónicas de Mauro Bajatierra y todas las acciones donde han intervenido hombres, compañeros y amigos, animados por el ideal de liberación.

No podemos desechar, como perdidos para siempre al quebrarse la memoria de los actores, los sinsabores del aprisionamiento y muerte de los miles de españoles en los campos de concentración de Francia, novedad conocida ensayada en el mundo occidental, tan luego en volumen de tal magnitud, con un pueblo derrotado, hambriento, corrido por las ametralladoras de los aviones y, al desamparo del campo raso, los vientos invernales y la acción liberticida de Europa que no podía ofrecer el mínimo de garantías siquiera para la vida de tales infortunados.

Tampoco debemos sepultar en el olvido los padecimientos de tantos amigos y compañeros que han intervenido en la resistencia, tanto en Africa como en Europa, con las luchas y esperanzas que abrigaban al finalizar las hostilidades. Los combatientes, tanto dentro de España, como en la resistencia, eran y son gente con intereses materiales, y espirituales sobre todo, en su comunidad de nacimiento. Ellos han jugado cuanto tenían a disponibilidad de la causa. Hasta los pingajos de sus ropas y los jirones de su piel. Europa no puede echar al olvido ese sacrificio por sus libertades. Porque si en algún lugar se puede hablar de libertad, dormir con tranquilidad, protestar y soñar en el *mundo mejor* que todos deseamos para los nuestros y para los otros, en lo que va de seis lustros a esta parte, de uno a otro extremo del mundo, buena parte de esa fortuna y bienestar ha sido ganada, conquistada, arrebatada al enemigo común por ese aguerrido ejército miliciano de idealistas españoles, muchos de los cuales todavía deambulan por el mundo como aherrojados, profetas, peregrinos de ese ideal, de esa libertad que a todos nos envuelve en sus pliegues. No es por exotismo ni falsa exaltación que lo recordamos, sino por una deuda que tenemos con esa colectividad martirizada y sacrificada en honor de los regímenes cristianos y democráticos de última hibridación.

Para que no se olvide y para rendir el condigno homenaje a quien tanto hizo por la victoria a favor de los demás, enajenando su propia libertad, es preciso recordarlo. Día que pasa las filas de combatientes que intervinieron en las duras acciones de 1936 a 1967, van raleando. Y la desgracia quiere que sean los mejores los que desaparecen más pronto, por más castigados por el peso de tamaña carga, de acciones y de años.

Por ello, sugerimos a todos los compañeros que tengan algo que decir de su actuación en las acciones revolucionarias del siglo, que lo escriban. Que lo hagan con todo detalle, con toda libertad, con toda amplitud y comprensión que su conciencia le dicte. No importa que el relato esté bien o mal escrito. No interesan los errores ortográficos o de redacción. El caso es que cada amigo o compañero que haya intervenido en las acciones del siglo lo diga. Que no lo oculte. Que exponga su queja y su mensaje con toda claridad. Esos relatos servirán como exposición de esa nueva conciencia revolucionaria que está sacudiendo al mundo.

París. Conferencia del compañero Porté

Auspiciada por la Regional Catalana C. N. T., nuestro amigo Ramón Porté se ocupó, ante una concurrencia atentísima, del tema: «Confrontación de los problemas económicos y las posibilidades del comunismo libertario».

Empezó recalcando que en el exilio somos árboles desarraigados, estériles. Ciertamente, estamos algo desambientados.

Cree que el entusiasmo por la revolución en España procede de la Gran Revolución francesa. Socialmente nosotros conectamos con Godwin, antiestatista; con Proudhon, de trayectoria anticapitalista y federalista bien determinada; con Bakunin, rebelde a toda opresión y afrontador del Estado. Del alto pensamiento nos viene nuestra inadaptación a la sociedad tal como se desarrolla. La riqueza social en aquel entonces era casi exclusivamente agrícola, siendo, lo industrial de antes, artesano. Con la invención de la máquina a vapor creció la industria propiamente dicha, y ahí aparecen los grandes teóricos del socialismo — Marx y Bakunin, en plano distinguido — ocupándose de la ciudad e ignorando sistemáticamente el campo. Incluso la Primera Internacional siguió ese derrotero, dejando a las masas campesinas al margen de la lucha (1). Kropotkin ahondó en el mismo derrotero y en cambio propuso «la toma del montón» en la que han de constar las subsistencias, quizás posible entonces, no ahora con grandes núcleos urbanos dependientes de las complicaciones comerciales. La vida comarcal hoy no existe. Ahora impera la vida pueril, con importancias antaño prescindibles. Kropotkin era un planeador inteligente, pero con cálculos de buena intención que hoy fallarían. Igual los de Grave, demasiado simplista en su «Tierra Libre». Ahora se calcula en la oficina, no en la práctica, cómo alimentar a los miles de millones de personas del planeta Tierra.

Considera que la esperanza revolucionaria quebró con la declaración de guerra en 1914. El militarismo ganó la partida. El manifiesto de los 16 intelectuales se inclinó por el mal menor. Iguales fracasos internacionalistas en 1936 y en 1939. El apoyo mútuo verdad se nota solamente entre los animales irracionales de una misma especie. La nuestra no es fundamentalmente solidaria, según demuestra.

Si el proletariado hiciera vida sencilla como antes, el capitalismo se hundiría por recargamiento de almacenes. Se dijo bien que la bicicleta se aguanta mientras corre; el capitalismo mientras venda. Marx, al ignorar el agro y supervalorizar la industria cometió un gran yerro. En cambio, no pudo prever el desarrollo fabuloso del maquinismo y la física, la importancia caudal del petróleo, de la electricidad, del gas, de la electrónica, ni la existencia de obreros aburguesados y de otros sujetos a cadena de labor en esclavos modernos (2). El trabajo útil lo realiza una minoría y el inútil una mayoría. Se producen cosas supérfluas y otras de necesidad escasean. La jerarquía en los trabajos crece y la tendencia a la desigualdad rige incluso en los países sedicentemente socialistas. El manual arriesga quedar en paria frente al crecimiento del censo ingenieros. La técnica reducirá al artesano a mero servidor de la máquina. En España la C. N. T. tendrá que ocuparse de este acuciante problema.

No vé viabilidad en la fórmula Municipio Libre, y expresa los prejuicios de la juventud actual. Insiste en que los problemas económico-políticos hoy tienen alcance regional y que las soluciones a lo Isaac Puente limitan por acantonarse en el plano local. Estima que el camino a seguir es establecer nexo general, impulsar el agro y las industrias, pero modernizando el campo y eliminando del fabril las producciones inútiles y nocivas. Cada pueblo se organizará de acuerdo con su poder autóctono y en conjunto se unificarán los valores. La distribución podría hacerse por cooperativas, con sindicatos productivos y municipios reguladores, donde considerarán eso último factible.

En resumen, tuvimos un Porté inquieto y estudioso como siempre, si bien nos dio idea de un albañil que está dedicado a derribar la casa vieja para después construir la nueva. Si la piedra picada de nuestros teóricos no sirviera, ya veríamos de qué clase de cemento nos servirían. — R.

(1) En España no ocurrió ese fenómeno. Los campesinos andaluces participaron activamente en las luchas de la Internacional. *(Redactor).*

(2) Marx predijo la revolución social en Inglaterra y Alemania y esa se ha dado en Rusia y España, en épocas de agricultura imperativa. Por otra parte, la clase proletaria existe igualmente en los países comunistizados, en la figura de la mano de obra o en la existencia de 27 grados de jerarquía industrial, dato citado por el conferenciante. *(Idem.)*

¡Queremos guerra! *La han tenido. Resultado: 700 judíos muertos, 2.500 heridos y unos kibutz destrozados. Egipcios: 50.000 muertos, muchos heridos y extraviados, 600 aviones y 1.100 tanques perdidos. Y los pueblos de Gaza y Sinaí siniestrados. De Jordania y Siria no se conocen detalles, pero hay duelo. Y se vuelve a oír:* **¡Queremos guerra!** *¡Humanidad estúpida!*

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

29 JUIN 1967
NUMERO 460
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Nécessité de la révolution internationale

LES révolutions nationales engendrent la révolution internationale; ce qui est une question de temps et de longues expériences. C'est toute une organisation de vie nouvelle qui ne peut prendre racine que par les exemples encourageants de révolutions nationales. La difficulté réside dans l'enseignement d'une vérité déformée et dans l'absence de l'esprit de liberté des travailleurs sous puissance d'Etats plus ou moins dictatoriaux. Malgré tout, le succès remporté par la théorie communiste prouve qu'il est possible, avec les années, d'amener certains peuples à prêter une oreille attentive aux théories révolutionnaires, même sans leur apporter la liberté.

Il est bien évident que si les militants syndicalistes révolutionnaires d'un pays estiment la situation favorable à la libération de leur pays, tous les militants des pays devenus libres se porteront à leur aide pour leur faciliter leur libération. Ce qui explique que dès qu'une minorité sera maîtresse de sa liberté, il sera nécessaire, pour une aide fraternelle et révolutionnaire de faciliter la libération de pays supportant encore le joug du capitalisme.

La fraternité internationale devant les forces nuisibles du capitalisme n'est pas un vain mot. En décembre 1918 la grande guerre mondiale à peine terminée, les gouvernements de France, de Grande - Bretagne, des U. S. A. tentent, par une guerre qu'ils escomptent rapide, d'anéantir la Russie et de mettre fin à la révolution, mais les soldats et marins français ne veulent pas combattre leur frère de misère russe et on assiste au retrait des forces françaises et à la cessation des hostilités. Lénine écrit à ce sujet le 5 février 1922 : « Le moyen de lutte c'est non pas la grève contre la guerre, mais la construction de cellules révolutionnaires dans les armées combattantes et leur préparation en vue de l'accomplissement de la révolution. »

Nous pensons aussi qu'il est indispensable, en temps de paix, de créer des groupes de militants révolutionnaires décidés à défendre la liberté partout où elle est écrasée, car les syndicalistes révolutionnaires n'ont pas de patrie, tous les hommes sont leurs frères. C'est cet esprit qui a fait la force des brigades internationales en Espagne et qui le fera encore. C'est cet esprit d'une grande fraternité internationale qui permettra la libération totale des travailleurs.

Si, par malheur, la prochaine révolution nationale entend ignorer le sort des pays malheureux qui ne possèdent pas encore la force de se libérer, le pays libéré par la révolution devra faire face à une coalition capitaliste qui pourra l'écraser; c'est pourquoi l'esprit révolutionnaire national n'est que le chemin devant ouvrir le passage à la révolution internationale.

Le syndicalisme révolutionnaire doit avoir l'audace de la pensée et savoir convaincre. La révolution internationale est le plus grand combat de tous les temps; on ne peut sortir vainqueur de ce combat qu'en garantissant aux travailleurs le pain, la paix, la liberté. — « Le désordre — ce qu'ils nomment le désordre — ce sont les époques pendant lesquelles des générations entières supportent une lutte incessante et se sacrifient pour préparer à l'humanité une meilleure existence, en la débarrassant des servitudes du passé. Ce sont les époques pendant lesquelles le génie populaire prend son libre essor et fait en quelques années des pas gigantesques sans lesquels l'homme serait resté à l'état d'esclave antique, d'être rampant, avili dans la misère. » — Pierre Kropotkine.

Individualisme et réformisme

UNE certaine analyse critique — ou qui se définit comme telle — de la société néo-capitaliste n'échappe pas au courant réformiste. Dans un récent Congrès d'une organisation très à gauche, on a pu entendre affirmer que le fait économique, l'aliénation résultant de la structure des rapports de production, n'était plus un élément déterminant devant servir de base à une propagande révolutionnaire. Cette position correspond en définitive à l'adaptation réformiste. Elle s'appuie sur une analyse orientée non pas vers la transformation révolutionnaire des structures de la société capitaliste mais vers la subordination de l'action à la forme des ces structures. Celles-ci étant essentiellement caractérisées par le mythe de l'intérêt général et l'application de la théorie de collaboration des classes, une analyse superficielle du néo-capitalisme conduit nécessairement à envisager des règles d'action qui s'inscrivent dans le cadre bourgeois. La négation de la lutte des classes couronne cet édifice.

Si comme le prétendent les réformistes de la dernière heure, la condamnation du capitalisme ne peut plus se faire à travers ses structures économiques, il est nécessaire de concentrer la propagande sociale sur un autre élément et, d'après eux, cet élément caractéristique résiderait dans l'aliénation de la liberté individuelle le « conditionnement » ininterrompu dans lequel se trouve plongé l'homme moderne. Il n'est pas question d'ignorer cet aspect du néo-capitalisme qui soumet l'individu à un formidable appareil de propagande aussi bien lorsqu'il s'agit d'orienter ses goûts que d'influencer ses options politiques. Mais il convient de noter, dès à présent, que cette aliénation vient seulement se superposer sur l'aliénation fondamentale qui demeure dans la forme des rapports de production et qu'elle n'est possible que dans la mesure où les travailleurs sont économiquement asservis. Chercher à déclencher une prise de conscience chez l'individu à partir des seuls rapports sociaux c'est ignorer consciemment le fond du problème puisque les rapports sociaux dérivent directement des rapports de production. Or, les rapports de production déterminent, au-delà de l'aliénation individuelle, l'aliénation du groupe social, la hiérarchisation des classes. De là découlent toutes les formes de contrainte, toutes les inégalités qui peuvent toucher l'individu en tant que tel.

Il n'y a pas aliénation de la liberté individuelle parce que la liberté individuelle est une illusion grossière. Il n'y a qu'une forme de liberté qui est la liberté sociale parce que l'homme est, par nécessité, un animal social et que ce caractère devient de plus en plus puissant au fur et à mesure que le développement des techniques s'accompagne d'une division rationnelle du travail permettant une maîtrise accrue sur le milieu extérieur. Vouloir révolter l'homme dans sa liberté individuelle c'est ressusciter le vieux mythe de l'individualisme. L'individualisme se définit comme une théorie de la force, de la puissance donnant naissance au droit. « Ce qui m'appartient, c'est ce que je peux conquérir sur les autres, ce qui se trouve dans les limites de ma puissance », écrit en substance, Stirner, dans « L'Unique et sa propriété ». Stirner se veut en révolte contre son temps, contre les institutions sociales qui l'entourent. Mais le capitaine d'industrie ou le « patron de choc », comme le premier flibustier, affirmera de la même façon que sa richesse lui appartient parce qu'il a été assez puissant, assez fort ou assez rusé pour la soustraire aux autres. Il dira que les autres n'ont qu'à être aussi puissants que lui sans penser que leur force et leurs facultés se trouvent réduites parce qu'ils naissent dépossédés de ce qu'il monopolise et qui revient à tous. La puissance n'est donc plus, dans ces conditions, celle de l'individu, mais bien, comme la liberté, celle de l'être *social*, puisqu'elle est en définitive déterminée par les conditions sociales de propriété des moyens de production. Puissance et faiblesse, aliénation et liberté sont en définitive des notions qui ne sauraient être exprimées qu'en termes sociaux. Le capitalisme exerce son individualisme lorsqu'il s'approprie une partie du travail du salarié, il en fait encore usage lorsqu'il lance la troupe contre les grévistes. Mais il n'en demeure pas moins, tout comme le révolté, un individu social dont la position privilégiée n'est rendue possible que par une forme déterminée des rapports de production qui sont éminemment des rapports sociaux et qui sont à l'origine de la superposition des couches de la société.

L'aliénation individuelle n'étant rien d'autre que l'aliénation sociale, déterminée par la nature des rapports de production ne peut donc être saisie réellement qu'à travers l'analyse des rapports de production. La liberté individuelle, qui n'est rien d'autre que la liberté sociale, ne peut se réaliser que socialement, c'est-à-dire par une action collective visant à briser les structures de la société capitaliste qui sont à la base de l'inégalité sociale. Bakounine écrivait qu'il ne saurait être vraiment libre tant qu'il subsisterait un homme dont la liberté serait aliénée; que sa liberté, c'était aussi et en même temps la liberté des autres.

L'individualisme est un solide appui pour le réformisme. La liberté individuelle, dans la mesure où elle s'exprime en dehors des rapports sociaux, réunit tous les individus dans un même concept, sur un plan horizontal différent de la véritable structure sociale qui est verticale et hiérarchisée. Ainsi la liberté individuelle est commune à toutes les couches de la société. Il n'y a aucune différence fondamentale entre la liberté individuelle du travailleur et celle du capitaliste dès lors qu'on décide arbitrairement de faire abstraction de la position sociale de chacun d'eux. Comme le réformisme s'étaye sur la notion illusoire d'intérêt général, l'individualisme repose sur une conception erronée qui place sur un plan égalitaire les individus en tant qu'entités dégagées des rapports de production.

L'apologie de la liberté « individuelle », de l'individualisme, conduit à la conception d'une lutte qui opposerait les individus entre eux, d'un conflit permanent de tous les égoïsmes qui rejoint, en fait, la théorie capitaliste de la concurrence et de la réussite. Mais comme cette lutte est concrète, comme elle se déroule à l'intérieur des structures bourgeoises, elle ne peut conduire qu'à l'incessante victoire des individus appartenant aux classes privilégiées et qui sont avantagés à tout point de vue par ces structures. Elle conduit en définitive à la désagrégation de la solidarité de classe chez les seules masses laborieuses, les groupes sociaux privilégiés pouvant se passer d'une conscience de classe dès lors que leurs attributs ne s'appuient pas sur des notions idéologiques mais sur l'existence réelle de moyens d'exploitation et de coercition (voués, au surplus, à une concurrence interne). Les inégalités sociales, réduites à leur aspect d'antagonismes individuels, sont détachées de leur origine première et la « libération » de l'individu ne peut plus se faire dès lors que par l'accession à la puissance incarnée par les tenants du capitalisme, l' « élévation » à la qualité d'exploiteur ou de valet de l'Etat néo-bourgeois et, par conséquent, le renforcement du système d'oppression capitaliste.

L'émancipation des classes défavorisées, donc l'émancipation des individus qui les composent, ne peut être envisagée qu'à partir du moment où les rapports de force existant entre les masses laborieuses et la minorité dominante sont renversés. Le bouleversement de ces rapports nécessite la réunion de toutes les forces individuelles du côté des exploits, la domination d'une minorité de possédants n'existant précisément que parce que ces forces ont été dispersées par la dislocation de la force sociale des masses exploités. Le réformisme c'est, dans une certaine mesure, le maintien de cette dispersion de la puissance des opprimés par l'incorporation des fragments de cette puissance dans les structures bourgeoises et la consolidation de ces structures. L'existence de partis politiques et d'organisation syndicales réformistes multiples et particularistes, plus ou moins intégrés à l'Etat capitaliste, met en évidence les formes que prend, dans la société contemporaine, la dislocation de la puissance sociale des classes laborieuses. La restauration de cette puissance sociale sur des bases sans équivoques, c'est encore le problème de l'unité de la classe ouvrière.

Individualisme et réformisme se rejoignent, bien que le premier se prétende un refus des structures de la société actuelle et que le second apparaisse au contraire comme un courant d'intégration aux mêmes structures. Ils sont les deux aspects d'un néo-capitalisme triomphant grâce à la théorie de la collaboration des classes et l'abandon, par les exploités, des techniques de généralisation de la « guerre sociale ».

SPARTACUS

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XXV

LA collaboration des classes est précisément caractérisée par le fait de participer, dans des organisations réunissant des représentants des ouvriers, des patrons et de l'Etat, à l'étude en commun des problèmes économiques dont la solution apportée ne saurait que prolonger, en la renforçant, l'existence du régime actuel, l'existence du capitalisme lui-même transformé en néo-capitalisme. Le contrôle syndical officiel de la production qui aboutirait à la création de commissions mixtes composées de salariés et de représentants du patronat et de la finance, qui constituerait un élargissement bourgeois du rôle des « Comités d'entreprises », ne pourrait être placé que sous le patronage de l'Etat capitaliste se déclarant responsable de l'intérêt général de la nation. Toutes les conditions d'une collaboration poussée des classes se trouveraient ainsi réalisés sur les lieux mêmes de travail et avec l'approbation tacite des travailleurs.

Le contrôle syndical de la production doit être un contrôle occulte, l'espionnage prolétarien des mécanismes de fonctionnement du capitalisme et des données initiales de son exploitation. Il doit être effectué clandestinement par tous les moyens, par les travailleurs eux-mêmes groupés dans les organisations syndicalistes révolutionnaires et par eux seuls. Pour appuyer certaines revendications, il est nécessaire de dévoiler certaines caractéristiques de la production capitaliste qui ne sont pas étalées au grand jour; il est également nécessaire de connaitre ces caractéristiques précises pour appuyer une campagne dénonçant la recherche du profit en tant que seul but de l'économie bourgeoise et à l'exclusion de toute référence rationnelle aux besoins réels de la collectivité. Ces données ne sont pas fournies par les institutions légales de statistiques, et le travailleur doit s'en emparer par ses propres moyens. La connaissance des prix de revient exacts est par exemple indispensable si l'on veut déterminer, chiffres à l'appui, les proportions dans lesquelles s'effectue le vol d'une partie de la force de travail du salarié. Les revendications intéressant la limitation des horaires de travail doivent également pouvoir être étayées à partir de données concrètes et précises. Cette tâche révolutionnaire de contrôle occulte de la production nécessite, dans une certaine mesure, la réalisation sur les lieux de travail d'une véritable synthèse de classe, l'aide du personnel administratif et des techniciens étant appréciable pour obtenir les indications recherchées. La guerre de classe est une guerre à outrance dans laquelle tous les moyens qui servent le but recherché sont valables surtout lorsque ces moyens, pour obscurs et sordides qu'ils puissent paraître (au regard d'une morale d'essence bourgeoise), préparent les conditions de la lutte au grand jour, du combat définitif des classes laborieuses pour la suppression de toute classe. Le contrôle syndical occulte de la production par les travailleurs syndicalistes révolutionnaires, prépare les vastes manifestations, à partir de données concrètes, qui permettront de mettre à jour la puissance du prolétariat révolutionnaire face à l'exploitation capitaliste.

Mais le contrôle syndical occulte de la production ne doit pas être conçu uniquement en fonction de campagnes anticapitalistes. Il représente également la démarche par laquelle le prolétariat révolutionnaire se prépare aux tâches de *gestion* qui l'attendent lorsqu'il prendra en mains l'organisation de la production sur les bases du collectivisme. Les partis démocrates bourgeois entendent utiliser la puissance destructrice des masses laborieuse, mais ils n'ont que faire de leurs facultés d'initiative constructrice dans la mesure où les partis démocrates bourgeois n'ont pas en vue de bouleverser les rapports de production et les structures capitalistes, mais simplement de reprendre à leur compte l'appareil d'exploitation capitaliste lui-même. Il s'agit pour eux de se servir des masses laborieuses comme d'un levier afin de se hausser au pouvoir. Le syndicalisme révolutionnaire étant l'expression de l'organisation des masses elles-mêmes, fait appel au contraire à la fois à la puissance destructrice et à la puissance de construire des travailleurs puisque les nouvelles structures sociales, celles de la société collectiviste, seront celles que se donneront les travailleurs eux-mêmes sur la base de la coordination fédéraliste. Le triomphe de la révolution sociale et la possibilité d'instaurer le collectivisme rapidement, c'est-à-dire de faire échec à un embourgeoisement possible de l'insurrection prolétarienne ou à une contre-offensive réactionnaire, dépend essentiellement de la faculté qu'auront les masses insurgées de satisfaire immédiatement non seulement les besoins primordiaux, mais encore les aspirations premières à une élévation du niveau de vie de l'ensemble de population. Ces facteurs de réussite ne sont pas séparables des possibilités d'initiative qui seront offertes, dans chaque situation précise, en faisant appel aux connaissances et aux aptitudes des travailleurs eux-mêmes. L' « initiative prolétarienne » n'est pas une chose en soi qui puisse naître spontanément : elle demeure étroitement liée à la maturité politique révolutionnaire des masses laborieuses et aux connaissances techniques acquises par les travailleurs et devant leur permettre de se passer éventuellement des services des supertechniciens bourgeois qui pourraient accepter de participer aux tâches de la révolution dans la seule optique de l'orienter dans un sens « déviationniste ». Le contrôle syndical occulte de la production doit permettre aux travailleurs d'acquérir les connaissances qui leur seront indispensables à deux point de vue : d'abord du cours du déclenchement de la grève générale expropriatrice et gestionnaire, ensuite dans la phase de réorganisation de l'économie qui suivra la victoire prolétarienne. Les indications techniques précises doivent non seulement être à la base des connaissances personnelles, mais encore être regroupées aux stades local, régional et national par les organisations syndicalistes révolutionnaires en vue de l'établissement d'un plan synthétique insurrectionnel et d'un plan de reconversion de l'économie capitaliste. En particulier, il est essentiel de s'emparer, au moment même de l'offensive prolétarienne, d'un certain nombre de centres vitaux intéressant les stocks d'armes et de munitions, les sources d'énergie et les centres de distribution d'énergie, les moyens de communication et de diffusion, les hôpitaux et les stocks de médicaments, les réserves de denrées alimentaires, etc. Et il faut non seulement pouvoir s'emparer par la force de ces points vitaux, mais encore avoir la possibilité de les exploiter immédiatement pour le bénéfice des combattants révolutionnaires et de la population toute entière. Du point de vue psychologique, il faut que les forces révolutionnaires puissent apparaître, dès les premières heures du soulèvement, capables d'assurer le fonctionnement et l'organisation du nouveau régime. Cette préparation des travailleurs aux tâches de gestion ne saurait se faire par le canal des institutions bourgeoises et *hiérarchisées* de collaboration de classe mais ne peut être entreprise que grâce au controle syndical occulte de la production. Là encore, cette tâche sera facilité par une synthèse de classe amenant l'effort conjugué des travailleurs manuels et intellectuels et des techniciens acquis à la cause révolutionnaire. Le prolétariat révolutionnaire doit, s'il veut triompher, préparer avec le maximum de précision possible à la fois son offensive destructrice et les bases de réorganisation de la production et de transformation des structures sociales. Une préparation défectueuse sur ce plan, qu'elle soit d'ordre technique ou d'ordre politique, risquerait d'aboutir à ce que les masses laborieuses, bien qu'ayant accompli leur tâche de destruction du régime, soient frustrées de leur victoire au bénéfice d'une minorité de technocrates disposant du personnel susceptible de reprendre, pour son compte, le fonctionnement des moyens de production. Mais la maturité politique et technique des travailleurs révolutionnaires ne saurait être le fruit d'une manœuvre didactique. Elle doit donc, pour être l'expression de la propre volonté des travailleurs, être précédée d'une prise de conscience authentique. Elle doit également pouvoir être amenée, sur le plan pratique, au travers d'initiatives correspondant aux possibilités d'action offertes sur le plan local tout en conservant une coordination fédéraliste.

SEVY

(A suivre.)

Premiers objectifs prérévolutionnaires

SI certains militants syndicalistes révolutionnaires ont une notion assez juste de ce que sera la révolution prolétarienne, on comprendra, aisément, qu'ils n'ont pas à la crier sur les toits et que, d'autre part, tout établissement de projet révolutionnaire nécessite, avec le temps, des modifications à apporter au projet de base, afin de correspondre aux besoins de l'époque. Ce qui est important et absolument nécessaire, est la nécessité pour le mouvement syndicaliste révolutionnaire de toujours posséder, et à tout moment, un effectif de militants aptes à savoir profiter des circonstances de l'actualité, sachant ce qu'ils doivent faire pour apporter la libération aux travailleurs.

En revanche, sans négocier ni avec le pouvoir ni avec le patronat, mais en imposant leur volonté par la grève générale, les syndicalistes révolutionnaires peuvent faire campagne, dès maintenant, en vue d'atteindre des objectifs prérévolutionnaires qui apporteront dans les temps présents, aux travailleurs, plus de justice dans la condition de leur existence.

Ces premiers objectifs à atteindre sont les suivants :

a) Semaine de trente heures.

b) Gratuité dans tous les transports pour les travailleurs.

c) Remboursement de la sécurité sociale, accident, maladie, médicament, à 100 %.

d) Gratuité des fournitures d'eau, d'électricité, de gaz, pour tous les travailleurs.

e) Gratuité de tous les frais postaux pour tous les travailleurs.

f) Gratuité de l'enseignement pour les enfants de tous les travailleurs, y compris les fournitures scolaire.

g) Retraite des travailleurs fixée à cinquante ans.

Ainsi, les principales grandes administrations, accompliront leur rôle social. La non-perception des fournitures ci-dessus, permettra de rendre libre un personnel qui pourra être récupéré dans d'autres branches d'activité, en ne fournissant que 30 heures de travail par semaine.

Mais, objectera le patronat, il est impossible de faire passer la semaine de travail de la moyenne de 46 heures à celle de 30 sans perturber l'économie nationale. Nous savons, pertinemment que cette réduction de temps de travail ne peut s'opérer en une seule fois, qu'il y a des délais de réadaptation, de débauche, de mise au courant, pour que la production non seulement ne diminue pas, mais encore, soit en progression constante.

Pour parer à cette réduction d'horaire, signalons, tout de suite, que la compression du personnel des grandes administrations pourra fournir au secteur industriel et agricole la main d'œuvre qui lui fera défaut du fait de l'abaissement de la semaine de travail à 30 heures. Enfin, il y a les progrès constante de l'automation qui ne doivent pas être uniquement au seul bénéfice du capitalisme, signalons encore, nous l'avons déjà écrit, que la France est la seule grande puissance détenant le record de la durée la plus longue de la journée de travail.

Régis Paranque, qu'on ne peut taxer de syndicalisme révolutionnaire, dans son livre : « La semaine de 30 heures», précise bien que, comparativement aux chiffres de 1965, il sera possible, sinon obligatoire, de réduire le temps de travail : « quelques 7 milliards d'heures de travail seront épargnables à l'ensemble des Français, si, au cours des vingt prochaines années, la croissance générale de l'économie ressemble à ce qu'elle fut en fait, au cours des vingt dernières années. » Et il cite les Etats-Unis qui, présentement, octroient aux travailleurs des congés de longue durée : « La pratique des congés de longue durée est assez développée aux Etats-Unis, y compris sous la forme de l'année « sabbatique ». Des professeurs d'université peuvent prétendre à une telle année de repos, de réflexion et de recherche libre tous les sept ans, tandis que, dans de nombreuses branches, ingénieurs et techniciens qualifiés répondant à certaines conditions d'ancienneté, peuvent également obtenir de tels congés, souvent consacrés à des voyages d'études à l'étranger. L'accord le plus typique concernant le congé « sabbatique » s'inspirant d'ailleurs des conventions déjà signées en 1962 dans l'industrie des boîtes de conserve et emballages métalliques. Les salariés cumulant quinze ans d'ancienneté peuvent prétendre à environ 17 semaines de congés payés tous les cinq ans. »

Enfin, constatons, avec tout le monde, que si la durée moyenne de travail, en France, était de 40 heures en 1936, 43 heures en 1946, elle est de 46 heures en 1966. Or, on ne peut contester les progrès de fabrication dans tous les domaines; si on demande sueur et sang à l'ouvrier d'aujourd'hui, c'est qu'il faut faire face à une politique ruineuse aussi bien civile que militaire. La classe ouvrière a donc pour elle toutes les raisons de faire campagne pour la journée de trente heures, car elle est possible sous quelques années, c'est donc maintenant qu'il faut commencer à attirer l'attention des travailleurs sur cette nécessité.

En ce qui concerne la gratuité des transports, signalons que bien des employeurs allouent aujourd'hui une indemnité de transports à leur personnel; cette indemnité doit désormais couvrir intégralement tous les frais de transports de tous les salariés.

En ce qui concerne la gratuité des fournitures d'eau, de gaz, d'électricité, ces fournitures sont à considérer comme service social dû aux travailleurs et aux retraités du travail. Il en est de même en ce qui concerne les opérations postales. (Les militaires ne possèdent-ils pas cette franchise ?)

La gratuité de l'enseignement doit être totale et comprendre l'intégralité des fournitures scolaires.

La Sécurité sociale ne doit plus être une aumône, mais un droit. Un accidenté du travail ou un malade ont droit à leur salaire complet, c'est une véritable injustice de leur en donner les 3 / 4 ou la moitié. Les pourcentages de remboursement pharmaceutiques actuels sont également la preuve de cette injustice. Le travailleur doit exiger un barème de sécurité sociale l'autorisant à faire face à tous ses besoins.

Enfin, la retraite des vieux travailleurs doit être fixée à cinquante ans et être suffisante pour permettre à ceux-ci une vie décente.

Tout cela est impossible, diront certains qui nous taxeront d'utopistes. Tout au contraire, nous prétendons que toutes ces améliorations sociales sont possibles à condition que le patronat consente à certains sacrifices et à une réduction de ses bénéfices scandaleux. N'oublions pas les progrès constants faits, depuis trente ans, dans tous les domaines, progrès dont seuls les capitalistes sont bénéficiaires constituant leur fortunes. Or, ce progrès est le fruit de tous les travailleurs d'antan, de nos pères, qui ont abrégé leur vie pour nous en assurer une meilleure. Aujourd'hui, nous devons réclamer ce droit à une vie plus juste et plus digne; nous repoussons cette forme d'esclavage qui est le lot du travailleur des temps présents, pour vivre un peu plus heureux en apportant à la communauté la part de travail que nous lui devons. Ces améliorations à notre sort nous devons et pouvons les obtenir, même si nous devons clouer au pilori nos exploiteurs pour faire respecter notre droit.

René VILLARD

Pour votre documentation, lisez : « Face au racisme et au néo-nazisme », de René VILLARD.

En vente : Un franc. Service de Propagande COMBAT SYNDICALISTE. 39, rue de la Tour-d'Auvergne. Paris. C.C.P. SORIANO. 14 10362.

Communiqués

1re UNION REGIONALE

Nous informons tous les militants anarcho - syndicalistes qu'une Union régionale groupant la Sarthe, le Loir-et- Cher, Indre-et-Loire est en formation.

Il est indispensable que tous les sympathisants et militants de cette région se mettent en rapport soit avec René Leclainche, La Roche, 41 Chaille, ou André Senez 72-La Chapelle Gaugain.

Nous sommes également désireux de former un Cercle libertaire et syndicaliste A. O. A. - A. I. T. - C. N. T., et de diffuser dans nos régions « la Lettre Syndicaliste Révolutionnaire de l'Ouest ».

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

HIMNOS (1)

«Arriba los pobres del mundo
En pie los esclavos sin pan.»

ESTAS son las estrofas de un himno que todos escuchamos. Vino antes como invocación en tiempos pretéritos, y gemido y llanto después. Temblando en los labios de los vedas y puranas, cabalgando en todas las religiones. Cuando llegó a nosotros, un mundo había quedado atrás con mucho dolor, sufrimientos, inquietudes, guerras y revoluciones sepultadas.

Se manifestó primero como elegía y canción más tarde. Fue la primera expresión incontenida del padecimiento inexplicable, y del otro ocasionado por el látigo. Es certificado del sufrimiento, del descontento. Testimonio irrecusable de la vida que pasa, con tantos altibajos, en las distintas ocupaciones y anhelos de liberación desde que el sol brilla en nuestro firmamento.

El hombre ha tenido que luchar contra el poderoso. Contra la fuerza de la fiera o del hombre. Y contra el temor. De ese miedo y de esa opresión surgieron los dioses que, en todas las religiones se acomodaron en su trono por la brutalidad de oprimir a los débiles, la férrea dictadura, el despotismo. Si cabe una excepción, esa corresponde a los griegos, porque hablaban con los hombres. Tenían sus disputas caseras, pero hacían vida marital. Sabían escuchar al dolorido. Los otros eran mudos como pared de sepulcro. Como paredón de fusilamiento. En el silencio se escondía la razón, el secreto del triunfo y dominación por el poder sobre el débil.

Los despotismos militar y religioso, como unidad victoriosa, vienen de tan antiguo que se remontan sobre la civilización egea. Pasaron por las etapas imperialistas de la historia y se apoderaron de Roma. Como institución, su caída se ha caracterizado por la tiranía brutal de someter al hombre a sangre y fuego, en un terreno de trabajo esclavo; en la guerra, como ilotas; en el circo, como payasos para divertir al César, el dios de turno.

El fin de los despotismos es la rebelión, que siempre triunfa. Si no derrumba al coloso del primer intento, sacude sus cimientos y toda la arquitectura tiembla. ¡Qué sería de la humanidad si sus enemigos jurados se eternizaran en el tiempo y en la historia, transfiriendo el poder como propiedad en herencia a sus descendientes!

Estas estrofas son un himno de liberación, en explosiones de llanto y agonía, de alegría y esperanza cuando el déspota se desploma a sus pies. La historia se repite de alguna forma a través de los siglos. Desde las canciones árabes que venían de las caravanas a través del desierto; desde Petra a Babilonia, de Egipto a Abisinia; bajo los cielos y sobre los mares se hizo poema y canción por boca de todas las razas. En la cuna y hasta el sepulcro de las civilizaciones, lo cantaron aquellos hombres libres de las entidades humanas que ya fueron. A falta de una explicación a sus dolores, los integrantes de aquellas primitivas comunidades ahogaban las penas de su alma triste en la buena ventura que ensalzaba a los pobres del mundo.

Celtas, vikingos, esclavos de todas las lejanías nos trajeron esta herencia dolorida, estos jirones de su cuerpo y espíritu destrozados en unas estrofas que vienen a nosotros en el aire, en la luz del día, en el canto de los pájaros y en los sacudones de la sensibilidad. Porque tal es la poesía y profecía de su canto. El poeta adivina: es el demiurgo de nuestra civilización. El anuncia las grandes conmociones sociales, hasta los eclipses de los imperios. Nada para la libertad le es extraño.

Este himno es el resultado de esa invocación, en prosa evocativa de acento religioso; de esa religión del trabajo, que es única, en su forma moderna de ritmo y de música. Todos los desheredados se congregan aquí, presentes, desde que el mundo es mundo, aunque en figura incorpórea: los que han levantado ciudades, cultivado campos y creado todo lo que hay sobre la tierra; los que han tenido angustia, que han soñado el mundo mejor de nuestros días y de los que vendrán. Todos tienen aquí su pedazo de ilusión, de mundo y de cielo. Con el progreso la lengua hablada y escrita adquirió metro y expresión plástica. Y no por menos dolorida y menor martirio de su calvario se convirtió en obra de arte.

Desde las civilizaciones, anunciadas por los profetas, los predicadores de la edad antigua, hizo su aparición en las grandes literaturas como la griega y la romana. Pasó por los trovadores y de allí en adelante encontró la perfección, en los cancioneros hasta la revolución francesa. A partir de entonces, los poetas fueron ya libres de dictaduras y ataduras para expresarse en lengua contemporánea.

Así encontramos nosotros el poema en este siglo de las grandes realizaciones que asombran al misterio. Traen su ropaje de la antigüedad y como un mensaje infinito de lo eterno, en todas las naciones y lenguas. Esto nos explicará el secreto de los terremotos, convulsiones sociales y revoluciones. Desde la cueva del troglodita a las ciclópeas construcciones de las Pirámides; de la Gran Muralla, torreones, castillos, sepulcros como el Valle de los Caídos, erigido con moderna mano de obra esclava. Puentes, rascacielos que brotaron de tanta espalda de los prisioneros, expatriados, fugitivos, chorreaba sangre.

Cada monumento o ciudad imperial se levantó sobre los huesos de tantos millones de estos ricos del mundo, sepultos en la argamasa. Allí descansan sin liturgia ni ceremonia, en el mudo testimonio del nuevo día. La gloria de los monumentos, la historia con sus falsos mausoleos son para los ricos, poderosos, incineradores y carbonarios de la opulencia. Cualquier historia de las civilizaciones, caldea, asiria, egipcia, griega, las tabletas de Karnak, los palacios de Nínive, las ocho maravillas del mundo nos dirán lo que pasó a través de cada una de estas estrofas que recogen el pensamiento de la crónica de los tiempos y las edades. En el simbolismo de cada composición hay un misterio escondido y una manifestación de tanta esperanza derrotada, idea venida a menos, cansancio de los siglos ysacrificios irredentos.

Edificio de construcción espiritual, albergue humano que forma las sociedades, normas de vida y costumbres que no podría encomendarse a los poderosos, a los soberbios, a los dueños del mundo. Los potentados, generales, clérigos, eran incapaces de realizar labor tan vasta. La ley es la garantía de la debilidad, se ha dicho. El fuerte y el poderoso no necesitan de ella, ocupados como están siempre en el saqueo. Los humildes civilizadores que ni supieron pedir, sino tan sólo implorar, fueron los pobres del mundo, a quienes el nazareno prometió todo lo existente entre el cielo y la tierra. Son estos elementos de fe contrita que se asoman a estas páginas para ofrecernos su mensaje de fraternidad y de libertad en las distintas manifestaciones del verbo.

Es éste un canto de liberación en las manos temblorosas de la madre, del anciano, del obrero de faena ruda y del trabajador cualquiera son su actividad, manual o intelectual, que todos somos hijos del buen hado y de la gracia, como un legado de la historia. Es un presente escondido en la chulpa indígena que nos ofrecen las afortunadas grandes legiones de los pobres del mundo.

Un himno de esperanza a la libertad ante la que nos inclinamos.

CAMPIO CARPIO

(1). — Introducción al capítulo I de la «Antología del poema libertario», de próxima aparición.

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XVI. Los donativos y Hermoso Plaja

CITABAMOS, el 15 de junio, la decisión tomada por los que asumieron la responsabilidad inicial de llevar a cabo la edición de la Enciclopedia Anarquista en francés. Allí seña lábamos que se estimaba en 216.000 francos «*el total de gastos exigidos por los tres años de publicación en francés*», bien que se podría salir airoso contando, inicialmente, con 80.000 francos.

Los grupos al frente de la publicación consideraban que estos 80.000 francos podrían reunirse así: «45.000 *podrían ser procurados por medio de donativos voluntarios y* 35.000 *por las suscripciones.*» Es decir, que se daba mayor importancia al donativo que a la suscripción y ello porque se partía, seguramente, de un hito sólido y seguro como lo fuera la ayuda económica aportada por Durruti, Ascaso y los demás integrantes del grupo «Solidarios».

El grupo editor actual no ha partido de las mismas conjeturas que las que apoyaron a Faure en 1925. Ha estimado que el apoyo básico para la realización de la obra debería ser, por muchos codos, el suscriptor, pura y simplemente, y los mayores esfuerzos están dirigidos a la obtención de un gran número de suscriptores.

Colegir de ello que el donativo, como factor de peso para el balanceamiento de las columnas *Debe* y *Haber* de nuestra contabilidad, no ha sido considerado sería un error craso. Está dentro de nuestro programa de trabajo el tocar esta faceta pero, por escrúpulos, no nos adentramos en ella hasta que los primeros fasciculos en español no estén circulando por las manos de nuestros suscriptores. El hecho de que ya se hayan impreso seis cuadernos en francés debe de poner de relieve la tónica de seriedad y responsabilidad abrazada por el grupo editor. Estamos ya, en lo que a la versión original concierne, con una décima parte del cometido realizada y el promedio de un fasciculo por mes se está, prácticamente, manteniendo.

La campaña a favor de la Enciclopedia, pues, tendrá que llevarse a cabo y esperanzas hay de que la generosidad libertaria y simpatizante sabrá corresponder al llamado. Alaiz afirmaba que entre anarquistas no era necesario — ni conveniente — lo que después ha pasado a llamarse «el golpe económico». «*Interesad a la base libertaria para que cada uno haga aportación de lo que sus posibilidades le permitan y se logrará mucho más y más honestamente*» aseguraba nuestra mejor pluma de todos los tiempos.

Lo único elástico, en la aseveración de Felipe Alaiz, es lo de que «las posibilidades permitan». Así, mientras para algunos la suma de 4,95 francos por cuaderno ya resulta subida de tono — es prudente recordar que un cuaderno de 48 páginas, en el formato y tipo de letra escogido por Sebastián Faure, hay texto suficiente para confeccionar un libro de 250 páginas — por lo ajustado que llevan sus presupuestos a los que no resulta fácil distraer esta cantidad que, lo reconocemos, es un poco elevada pero inevitable debido a que nuestras ediciones son siempre limitadísimas y raro es el libro con un tiraje superior a los 3.000 ejemplares, para otros, también con presupuestos modestísimos, el deseo de ayudar resulta conmovedor.

Como caso concreto queremos poner de relieve el ofrecimiento del conocido militante anarquista español Hermoso Plaja.

Plaja, que se halla en México y se gana el sustento difícilmente en su pequeño taller de impresor en el que está totalmente solo ya que una prolongada dolencia de su compañera, hospitalizada desde hace tiempo, lo ha dejado sin colaboradora, nos dice: «*Económicamente muy poco puedo ofrecer. Pero si te ves con coraje de vender todos los libros que yo tengo de mi fondo editorial «Vértice», o sea:* «El Proletariado Militante», «Ensayos y Conferencias», «Dos Conferencias» *y las 100 láminas de* «La Carga», *para invertirlo totalmente en la obra emprendida, puedes disponer de estas existencias. Unicamente habría que desembolsar el importe de los gastos de envío. Lo demás, cerca de* 6.000 *pesos* (alrededor de 2.500 francos actuales) *en existencias, lo cedo en favor de la obra. En las críticas condiciones económicas y de salud en que me hallo, o nos hallamos* (se refiere a su compañera), *no puedo hacer otra cosa. No soy propietario de casas, ni de coches ni de otra cosa que la camisa que llevo puesta. Mi palabra está dicha.*»

El ofrecimiento como el de Hermoso Plaja sólo es concebible en los medios ácratas. Es la acepción de «A cada uno según sus necesidades; de cada uno según sus posibilidades» abrazada por nosotros y sublimizada por una mística idealista de un hombre que a los 78 años de esad renuncia a sus únicos asideros materiales con tal de ver realizarse una obra que estima necesaria.

Esta mística que lleva al idealista a la entrega total explica el milagro de la supervivencia del anarquismo, cuerpo de doctrina social acosado por todas partes por las concepciones estatales y autoritarias cada vez más voraces. El molde con el que se han hecho los Hermoso Plaja y tantos otros anarquistas más no se rompió ni se sacó de la circulación. Aporta nuevos abnegados a las causas numisoras y a ellos pensamos apelar muy pronto. Mientras, sin embargo, este «Otero» no puede por menos que exteriorizar su admiración y estima para este viejo libertario cuya piel de armiño continúa sin mácula.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista
Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos; Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Louis Louvet, Paris. — Merci de toute ta collaboration. Tes mots du 12 juin et ton article sur Pierre Bernard nous sont parvenus aussi.

Stephane Mac Say, Morancez. — Tes envois sont tous arrivés. Nous t'écrirons avec la longueur que tes mots réclament.

André Maillé, Ermont. — Merci de ta bonne prédisposition. Nous te signalerons par lettre les besoins précis.

Pierre Lentente, Figanières. — Ce que nous disons a Louvet et à Mac Say, ainsi qu'à Maillé te concerne aussi.

Ph. Pécastaings, Biarritz. — Nous attendons une deuxième lettre comme tu nous annonces. Merci à l'avance.

Jeanne Humbert, Paris. — Ta documentation est bien arrivée. Merci, aussi, pour le gentil commentaire publié dans la «Voix de la Paix».

Lucy Job Magery, Draguignan. — Reçue ta grosse enveloppe et son précieux contenu. Merci pour tout.

Antonio Millera, Ivry. — Recibidos tus 30 francos y abierta ficha para la E. A. en español.

R. Oriol, Roanne. — Recibidas tus dos remesas, de 60 frs., cada una. Entendemos que te suscribes a la edición en Español. Corrígenos si no.

Laurent Plegelatte, Paris. — C.C.P. reçu pour les donze premiers fascicules de l'édition française.

Christian Meriot, Arcachon. — Nous avons reçu ton C.C.P. pour 29,10 frs. Les fascicules te parviendront directement du Vénézuéla.

Roger Dorey, Oullins. — Ton versement de 60 frs. nous a été abonné. Nous avons reçu, aussi, tes nouvelles en nous annonçant avoir reçu les quatre premiers fascicules de l'édition française.

Christian Lafenetre, Louviers. — Notre C.C.P. nous annonce votre paiement de 30 frs. comme abonnement à l'édition française.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor García
24, rue St-Marthe, 75, París (X)

RACIMO

LA etiqueta que los jefazos amarillos sostienen por la fuerza en la mal llamada «China-Comunista», es lo de menos para las personas sensatas. Dominado el pueblo a punta de pistola — ya sea éste amarillo, blanco o colorado —, el régimen que tal hace, no es más que un régimen piojoso... para piojos. Ni más ni menos. Un conglomerado de gentes que succionan la carne viva de un determinado territorio, en aras de las ambiciones siniestras de mando, riqueza y poderío, de unos cuantos — y cuantas — representantes directos de una bandada de gansters, más o menos numerosa. Elucubrar sobre *eso*, en otro sentido que no sea el directo y *claro*, se equipara a tener ganas de joder la marrana.

No nos asombran las simpatías de ciertos círculos mundiales por los mandones de Pekín. ¿Por qué habría de sorprendernos? Racistas los hay — y los ha habido siempre —, incrustados como lapas en todas partes. Basta mirar el espectáculo decidor de los partidos socialistas y comunistas — todo eso es un decir, ¿de acuerdo? —, a raíz de la reciente guerra de 6 días en el Medio Oriente: en el seno de estos partidos y en estos mismos momentos se encuentra levantada una verdadera polvoreda de sentimientos racistas por uno y otro bando de los contrincantes. Todos a una denominándose — sin ton ni son — devocionales de sus correspondientes doctrinas políticas, se tiran los trapos sucios por la cabeza, los unos en favor de la raza judía; los otros en favor de la árabe. ¿Pero es que se trata de razas, cuando se habla de doctrinas políticas? ¿Es qué los militantes de dichos partidos están porque gane el azul o porque gane el moreno? ¿No están, pues, porque ganemos todos en un esfuerzo continuado y ejemplar por la liberación, la dignidad y la justicia humanas? ¡Parece que no! Y esto es sencillamente desconsolador... especialmente cuando se trata de individuos — o individuas —, pertenecientes a doctrinas que se autotitulan internacionalistas. ¡Qué lástima!

El racismo patalea en el alma de algunos tipos — y tipas —, después de un millón de años perdidos por las sendas del planeta, desde que el hombre brincó la trinchera cavernaria (para no volver la vista atrás.) ¡Atroz realidad, si es que existen realidades atroces!

El sabio Nicolai profetizó — hace la friolera de 40 años —, que el verdadero peligro para la Humanidad lo consistía esa «raza» amarilla con sus mandarines creyéndose únicos, grandes y etcétera, al estilo de los cruzados españoles de 1936 y siguientes. El bacilo racista que corroe a ciertos individuos les impide ver la *realidad* actual del problema. ¡El sabio no se equivocó! Pero no queremos argumentar en exceso. Véase un botón de muestra sobre el siniestro racismo que se traen y se llevan en el fondo de sus más vivas entretelas, esos gansters que hoy dominan el territorio amarillo denominado, para mejor pasar gato por liebre, China comunista:

Tokio, junio 13 (UPI).—China Comunista afirmó hoy que la Unión Soviética «traicionó a los pueblos árabes en la forma más vil» y reiteró la acusación de que Estados Unidos instigó la guerra en el Medio Oriente.»

«Estos ataques aparecieron en un artículo publicado por el *Diario del Pueblo* y difundidos por la agencia noticiosa Nueva China.»

«En el comentario se dice que la Unión Soviética trató de «engañar al pueblo árabe con un documento vacuo y un falso apoyo.»

«El último viernes, seis naciones del bloque comunista suscribieron una declaración en una reunión secreta realizada en Moscú, exigiendo a Israel el retiro de todas sus tropas del suelo árabe o hacer frente a «un decidido rechazo».

«Sin embargo, esta burda maniobra (la declaración) ha descubierto aún más a los revisionistas soviéticos como desvergonzados traidores al pueblo árabe. No es verdaderamente una connivencia a la agresión por parte del imperialismo de Estados Unidos a Israel? — pregunta el artículo.»

«Después de traicionar vilmente a los árabes, ustedes proclaman en forma cínica ser «leales a nuestras obligaciones internacionales». «Qué descaro más desvergonzado», concluye el diario.»

«El artículo se titula: «Cuando más se esfuerza en blanquearse, más se ennegrece la imagen de los renegados revisionistas soviéticos.»

Y no es para menos. Al parecer el negro, el blanco — y hasta el rojo —, a los «chino-comunistas» les cae como pedrada en la cabeza; lo que quieren, aman y adoran es sólo y exclusivamente el amarillo. ¿Que la humanidad en pleno se sacrifica en aras de los colores, para que triunfe el último? Eso es lo de menos, eso es un juego de niños. Que se desencadene la guerra atómica mundial para que mueran todos y cada una de los que no pertenezcan a la «raza amarilla». Después nosotros haremos nuestra cosecha entre las ruinas. Porque, como las mismas hienas — y los mismísimos chacales — con los detritus humanos nos conformamos. Así piensan, sin duda de ninguna especie, los mandones de Pekín.

Incluso los bolches rusos se «han pegado la cachá» — como se dice en chileno — y no tragan el cuento raro del racismo elevado al cubo, con el nombre amarillo de «China comunista». Todos los racismos a su tiempo se adhirieron a las mejores doctrinas políticas y sociales — y aun filosóficas — en boga. Ahora a los gangsters de Pekín les ha dado por llamarse «comunistas», como si a mano viene — y esto les hubiese convenido más — se denominarían ácratas. Pero, para toda persona que medite o raciocine, el hábito no hace al monje, ni cosa que se le parezca.

Están rabiosos los mandamases chinos, sencillamente porque la humanidad en pleno, no se ha sacado hasta las mismas tripas en la última guerra medio oriental de seis días. Ellos querían que la guerra atómica mundial se desencadenara supuestamente contra «las otras razas», como consecuencia de la guerrilla pasada entre árabes y judíos. Estamos por decir que los mandones chino-comunistas se la ganan en maldad y rabiosismo a los mismísimos «cruzados» ibéricos «por la gracia de Dios». Y esto es el colmo de los colmos, como se puede ver. *¡Mardita zea!*, como diría un gitano.

COSME PAULES

Desde mi rincón solitario y silencioso

SOY de los que creen, que las dificultades parecerán mayores o menores según sea menor o mayor la voluntad de vencerlas.

Quien propende a agravar las dificultades no tiene los brios ni el tesón necesarios para triunfar. No quieren sacrificar algún tanto de sus comodidades y placeres. Cuando oigo decir a un joven que ansia recibir educación, que anhela ir a la universidad, pero que no tiene quien lo proteja, y que si su padre fuese rico él podría seguir adelante, comprendo perfectamente bien que el tal joven no desea de veras educación, sino que tan sólo apetece adquirirla sin gran esfuerzo.

Cuando un muchacho o joven, dice hoy día que no tiene facilidad de ir al colegio o a la universidad, siendo así que hasta las niñas sordo-mudas y ciegas encuentran coyuntura favorable de recibir educación apropiada a sus desgraciadas circunstancias personales, conozco que su tendencia a ver dificultades en todo no sólo le retraerá de los estudios sino que probablemente le hará perder la mayor parte de cuanto vale algo en la vida.

El joven que después de pensar lo que desea hacer en el mundo, principia a erizar de obstáculos su camino, a agravarlos y preocuparse de ellos hasta convertirlos en montañas para recelar al punto que han de surgir otros nuevos, no será jamás hombre capaz de empresa alguna. Quien se detiene a considerar y poner en la balanza de su incertidumbre todas las posibles objeciones, riesgos y peligros, nunca hace cosa de provecho. Es un pigmeo nacido para menudencias. Da mil rodeos a un obstáculo y sigue adelante mientras puede caminar fácilmente, pero se paraliza en cuanto topa con las asperezas.

El hombre fuerte, positivo, de ánimo resuelto, que se traza un plan con la inquebrantable determinación de realizarlo, se encamina derecho a la meta sin que lo amedrenten las dificultades.

No significa esto el olvido de la prudencia ni mucho menos el elogio de la temeridad. Bueno es pesar el pro y el contra de las cosas y calcular serenamente las probabilidades de éxito y los riesgos de fracaso para tomar de antemano las medidas conducentes al logro de lo que se desea, compulsando su magnitud con la de las propias fuerzas. Pero también conviene no disfrazar el miedo con el nombre de prudencia ni confundir la precaución, siempre necesaria, con la abulia en todo caso funesta.

Al débil, tímido y desmayado no le faltan nunca excusas con que cohonestar su apatía. Desde luego que si tuviera la seguridad del éxito, se lanzaría sin vacilar a la empresa; pero por leves que sean las sombras que vea o se imagine en lontananza, vuelve atrás en su camino o se desvía por suaves y floridas pendientes en vez de trepar denodadamente por las ásperas cuestas que conduce a las cumbres del objetivo manumisor.

Los hombres que realizan grandes cosas no pierden el tiempo en perplejidades ni andan con dudas ni recelos de si podrán o no sobreponerse a ellas. Miran fijamente a su ideal y tienen el fin de su empresa tan persistentemente ante la vista y les parece tan apetecible y grandioso, que las etapas intermedias no tienen para ellos la menor importancia por embarazosas y abruptas que sean.

El hombre de recia voluntad pregunta únicamente: ¿Es posible tal cosa? No pregunta: ¿Cuántas dificultades encontraré? Si la cosa pertenece al mundo de los posible, no serán insuperables los obstáculos. Lo necesario es que la fuerza de voluntad y la suma de conocimiento excedan a la resistencia del obstáculo. Una moneda colocada delante de los ojos intercepta la luz del Sol. Según sea el punto de mira, un peñasco puede ocultar una montaña. Si el hombre de ánimo encogido mira muy de cerca las menudas dificultades no verá los grandes ideales manumisores que a lo lejos le prometen el triunfo a cambio de su perseverante esfuerzo.

PEREZ GUZMAN

Gotas de miel y ajenjo

En lo esencial estimo que la vida no debe subordinarse a sistema cerrado y adoctrinamiento de cerco y límites. Cada hombre es, en sí mismo, un mundo. Desearía que en mí no fuese copia, repetición, sino un mundo nuevo en cada amanecer.

∴

El ideal está constituído por la inteligencia y la voluntad y movimiento consciente de una orientación que en el caso anarquista es el polo de la libertad igual para todos. Sin libertad, el hombre depende, se alquila o se vende: no tiene la dignidad de autodeterminarse.

∴

Naturalmente que uno es lo que puede ser. Pero en ese «puede», la energía dominante es la voluntad orientada por un ideal. El estoico es un voluntarista de la resistencia al sufrimiento, un enemigo de lo adverso, pero más en la ruta de la pasividad y la renunciación, que en la línea de la lucha de la rebeldía.

∴

Amigo lector: Ni tú ni yo podemos limitarnos, ser estoicos, frente a un mundo como el actual, con la tierra con dueños y los beneficios del trabajo en manos de los zánganos que no trabajan. Somos combativos y no pasivos que se concretan en dejar correr la iniquidad. Para el anarquista, ni el estoicismo ni otras doctrinas sirven, ni animan nuestro dinamismo.

∴

Lo que escribo en un momento puede verse contradecido con frecuencia en otro.

∴

Lo que da mérito a la vida es una combatividad permanente, una consecuencia firme con el idealismo de la libertad y la superación del hombre. Y una rebeldía permanente, consciente, bien orientada, contra lo autoritario y la codicia, que pesan sobre la humanidad y la envilecen.

∴

Mis ochenta años cumplidos carecen de todo relieve. Pero valga la pena señalar que la primera detención que padecí fue el 1º de mayo de 1903, aquí en Montevideo. Y que el prontuario policial, en donde me calificaban de anarquista peligroso, es de febrero de 1904, en Rosario de Santa Fe, República Argentina.

∴

Si algo me satisface es la adversión al veneno burgués, mi guerra incesante, hoy como ayer, a la explotación y la opresión del hombre por el hombre. Y es así indudable que me es grato cumplir años en la devoción de un idealismo que presidió toda mi vida. Todo aliento a mi espíritu combativo, pese al deterioro de los años, me hace mucho bien. He de insistir, con mis pensamientos y actos, en merecer los afectos fraternos de los afines.

J. TATO LORENZO

DISCOS

Barcelona. Hospital Clínico. Por caso clínico el mío. Excepto yo y Tortosino, toda la enfermedad de la sala frecuenta capilla. Monja Ruda observa y Tortosino se va al w. c. Rudamente ella me increpa; yo discrepo y M. R. se larga. Regresa el amigo abrochándose el último botón, y Monja Bella releva a M. R. Tortosino desabrocha, y vuelve al pipidero. M. B. me sonríe.

M. B. — *El rezo alivia.*

Caso Clínico. — *Siendo así, sobran medicinas.*

M. B. — *Estamos en el Hospital Clínico, se lo recuerdo.*

C. C. — *Prepare entonces el serrucho.*

M. B. — *Para amputar ideas absurdas.*

C. C. — *Por absurda la situación de usted. Le llaman madre y no tiene hijos.*

M. B. — *Madre de todos ustedes.*

C. C. — *Mejor sería de esposa a alguno. Los hay guapos y curables.*

M. B. — *Mi marido es Jesucristo.*

C. C. — *Mal consuelo para toda una vida.*

M. B. — *Es mi sacrificio.*

C. C. — *Así ese amor no es el suyo. Fúguese con un hombre.*

M. B. — *Mi fuga es la oración. Da paz y olvido.*

C. C. — *Como el óxido de carbono.*

M. B. — *La prez sublimiza. Acuda a ella. Venga a Cristo.*

C. C. — *¿Su marido? Podría exigirme cuentas por este «a solas».*

M. B. — *Usted está imposible, usted es el diablo mismo. Todos acuden a la capilla y usted se niega por vanidad satánica. ¡Quede usted solo!*

(En este instante entra Tortosino abrochándose la bragueta, sin mucha convicción por si se tercia volver al w. c.).

DISCOBOLO

3,00 frs.

Servicio de librería

«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, y «Orígenes del sindicalismo», de Marba 1 vol.	20,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«Mis Universidades», idem	7,50
«Mi vida», Gorki, id.	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso de Zaragoza	2,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	6,00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	14,50
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«¡Ay de los vencidos!», Luis Bazal, francos	12 00
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	18 00
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	9,50
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	25,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
Teatro de Benavente (Don Maños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor García)	2,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	25 00
«Garbulx Poètic», J. Ferrer	2 00
«Ciudad Caída», J. Carmona Blanco	10 00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-París (10e)
CCP 13507 56

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

B.D.I.C

Fátima - «Cova da Iria» - Liturgia

LECTOR o lectora: Permitidme una aclaración al título que acabáis de leer: Al nombrar a «Fátima», no me refiero a la hija de Mahoma, Califa de 656 a 661, sino a Fátima pueblecito de Portugal, sitúado en una de las estribaciones de la Sierra de Aire, sito a unos cien kilómetros de Lisboa, donde, como sabréis seguramente, ha acudido Pablo VI el 13 de mayo «ha hacer un acto de presencia en la conmemoración del 50 aniversario de la Virgen de Fátima»... y a intervenir por medio de la liturgia (forma determinada por la Iglesia para la celebración de los oficios divinos) en «favor de la Paz de la Iglesia y del mundo».

Hecha esta necesaria aclaración vayamos a lo que nos dice la Iglesia Católica Apostólica y Romana y afirmando es cierto y confirmó con su presencia Pablo VI en la fecha más arriba citada:

El 13 de mayo de 1917, «oida» la misa correspondiente, los niños Francisco, de 9 años, su hermana Jacinta, de 7, y la prima de ambos, Lucía, de 10, se dirigieron a pastar determinado número de corderos a «Cova da Iria», lugar así denominado propiedad de los padres de Lucia. Para pasar el tiempo determinaron los niños construir «diminuta capilla con hojarasca». Casi estaba terminada cuando de pronto... una especie de repentino resplandor, «en un cielo sin nubes», aterrorizó a las dos niñas y al niño; dominados por el pánico y sin abandonar los corderos, emprenden la bajada de la colina e inesperadamente... segundo resplandor detuvo a los huyentes al pie de una encina, en la cúspide de la cual apareció una bellísima señorita de así como unos 18 años, vestida de blanco, con túnica y manto orlados de oro, entre sus manos un rosario y de un aspecto que deja entrever cierta tristeza, quien tranquiliza a los niños diciéndoles: «No temáis, porque no os haré daño alguno».

Y Lucía le preguntó qué quería, la bella de 18 abriles; les declara: «vengo del cielo»; les pide a los tres que acudan al mismo lugar «el día 13 de cada mes durante 6 meses seguidos» y que el último mes «les manifestará sus deseos». Breves y sin detalles vayamos a la última «aparición», 13 de octubre; acuden «a la cita bastantes miles de personas; llueve, nadie se mueve, esperan; a eso del medio día Lucía llega con sus primitos y ordena que cierren los paraguas..., la visión se manifiesta, de repente exclama Lucía: «¡Mirad al Sol!» (la lluvia desapareció en el acto, así las nubes (?))... Y el Sol «empieza a dar vueltas sobre sí mismo», con destellos semejantes a fuegos artificiales formando a la vez un arco-iris..., y ésta danza se repite durante 3 veces..., la multitud se arrodilla, llora, se golpea el pecho, se pide perdón, se reza», y se comprende, se termina la sesión con la desaparición de «la bella joven» venida «del cielo».

Pero Lucía se queda con los secretos, pues «sólo ella la ha hablado y visto» y «respedido de la bella celeste», menos que ésta le dijo que en el mismo lugar de su aparición debería «construirse una capilla», que Francisco y Jacinta morirían, lo que sucedió, aquél en 1919, de una pleuresía, ésta en 1920 de «la gripe española».

Lucía, único testigo, fue internada o enviada a un colegio a «instruirse»; mayor de edad se encierra en el Convento de la Hermanas de Santa Dorotea, sito en Pontevedra, Galicia (España), con el nombre de «Hermana María-Lucía de los Dolores», ¡y allí permanece, de allí no salió!, hasta el 13 de mayo 1967, por autorización expresa de Pablo VI y para que a su vera no faltara a la cita fatimeña para ser vendecida y presentada a los dos «millones», según noticias, de «fervorosos feligreses», entre ellos Juan de Borbón y conde de Barcelona.

Resume y analiza tú, lectora o lector, con los ojos de la razón, al margen de todo apasionamiento.

La «primera visión», revela «el infierno en un mar de llamas» y no se qué de dantesco; la segunda se trataba — según el dicho «Cardenal-Príncipe de la Iglesia», Schuster, arzobispo de Milan, que las publicara en 1942 — del «anuncio de una segunda guerra mundial» instada por Rusia, quien «responderá de sus errores en el mundo provocando las guerras y las persecuciones contra la Iglesia», que «al santo padre le queda mucho a sufrir», y... «que varias naciones serán eliminadas».

Y queda la tercera visión o tercer «secreto», el cual, encerrado en sobre lacrado, fue confiado, luego de haberlo escrito y descrito Lucía, a la iglesia portuguesa para que se «abriera en 1960», sobre mágico — «secreto», que fue confiado al Papa, a la sazón Juan XXIII, quien, según la prensa portuguesa de la época, ni inclusive se dignara abrir el sobre «secreto» en cuestión —. ¿Por qué?; posiblemente por que el Vaticano se sintió contrariado ante la posición «anticomunista» que el clero portugués intentaba hacerle tomar aprovechando el «secreto de Fátima», o, quizá, dudando un tanto de las «apariciones» y de la espontaneidad, luego de tantos años, de los escritos «reveladores» de Lucía; dudando, con los correspondientes «quizás», también, de que Pío XII, los días 30 y 31 de octubre y 1º de noviembre de 1950, pudiera él también haber visto desde el interior de los jardines del Vaticano... «el Sol danzar», y... ¡vaya usted a saber!, pues, recordando al genial Cervantes: «Con la Iglesia hemos topado, Sancho».

Pero lo cierto es que Pablo VI, con su presencia en Fátima el 13 de mayo de este año de «gracia», ante el oprimido pueblo portugués, ante el Estado Lusitano, ante la buena fe de presentes y no presentes en el «lugar del milagro»; ante el mundo entero, ha reconocido la aparición «milagrosa» fatimeña y con ello, quiérase o no, ha incurrido en graves «pecados» según los «mandamientos» archiconocidos; el engaño, el de la «ambición»... de amasar dinero procedentes de las «dádivas» feligresas que lo haga poderoso («soberbia»), pues Fátima, Lourdes y Nueva Pompeya, que constituyen «los tres santuarios más famosos de la tierra en los presentes tiempos», ¿qué son sino artificios- litúrgicos convertidos en fuentes de riqueza continuamente emanando chorros de oro procedente de los enjutos bolsillos de gentes de buena fe las más y por convencionalismo y negocio a la vez, los menos del mundo del privilegio?

ALEJANDRO LAMELA

A los trabajadores, a los españoles emigrados

Compatriotas, compañeros:

Compañeros os llamamos, aunque no pertenezcáis a nuestra organización, aunque no compartáis nuestros puntos de vista, aunque tengáis otras ideologías o no tengáis ninguna. Porque compañeros somos todos de explotación y de miseria, compañeros en el ansia de mejorar nuestras condiciones de vida, de que haya un poco más de bienestar y de justicia sobre la tierra.

Os invitamos a concurrir, el **día 23** d ejulio al Palacio de los Deportes de Toulouse, a las siete de la mañana. En ese día, la Confederación Nacional del Trabajo celebrará un mitin conmemorando el 31 aniversario de la revolución española, en el cual oradores responsables, en nombre de la C. N. T. francesa y de la C. N. T. española os expondrán lo que fue el levantamiento militar del 18 de julio de 1936 y la réplica del pueblo antifascista, oponiéndose al golpe de Estado contra la segunda República.

Os dirán también cuales son las finalidades de la C. N. T., los objetivos que persigue, siendo el primero la liberación de nuestro país, el fin de la dictadura franquista y la apertura de un período de progreso y de libertad para España, volviendo al ciclo evolutivo iniciado el 14 de abril de 1931 y brutalmente interrumpido por la continuación de todas las fuerzas capitalistas, clericales y militares de España que, apoyadas y estimuladas por el fascismo italiano y el nazismo alemán, dieron el golpe de gracia a las libertades populares de nuestro pueblo.

Emigrados, españoles: Acudid a nuestro mitin, si queréis ser informados de cuanto el régimen imperante en España os oculta cuidadosamente, desde que, con el apoyo de las potencias fascistas extranjeras, destruyó a la República, aniquiló las conquistas revolucionarias, asesinó a medio millón de vuestros hermanos y arrojó al destierro otro medio millón, imponiendo, por la violencia de las armas, los hambrientos 25 años de paz de que se vanaglorían el caudillo y sus secuaces.

Os esperamos. Seréis bien acogidos. Escucharéis la voz de la verdad, la de los hombres y de la organización que siempre han defendido los intereses y derechos del proltariado.

Por la Confederación Nacional del Trabajo, la Comisión de relaciones del núcleo del Alto Garona (Gers)

ANTENA

Desde Madrid. APOSTILLAS AL AIRE

FRANCO en Castellón y Tarragona, ha ido a inaugurar unas factorias hispano-norteamericanas, o mejor dicho, americanas. Franco no es más que una simple marioneta de los americanos. España entera es de ellos. Estamos viviendo los españoles en un continuo peligro mortal, rodeados de bases de guerra norteamericanas. España es un polvorín norteamericano, y los primeros que pagaremos los platos rotos el día que se desencadene un conflicto guerrero mundial, que en estos momentos mismos está en auge, a raíz del conflicto bélico árabe-judío. Pero *nuestros paniaguados* suben tan alta a España con ese «arriba España», que muy pronto, al estar tan alta, nos veremos obligados a pasar por debajo.

Por más que prensa, radio y televisión encubran la verdad intencionadamente con descarados cacareos de que en España prosperan todos los sectores y estamentos sociales, los españoles que vivimos aquí sabemos, que todo lo que dicen prensa, radio y televisión, no son más que paparruchas en el aire. Y el *gran*... desarrollo agrícola, industrial y comercial se traduce en el gran déficit en la balanza de pagos, y que en el mes de enero se protestaron en todo el país más de 95.000 letras con un valor dinerario que se acercó a los 4.700 millones de pesetas, cifra que supera en cerca de 200 millones a las protestadas en igual mes en el año anterior. Lo que demuestra bien claro que progresamos al estilo del cangrejo: «hacia atrás». Y para más vergüenza, en la capital de España hay 50.000 niños sin escuela, palabras del alcalde de Madrid, que tengo a la vista.

¿No es anacrónico y desconcertante que siga esa lacra de analfabetismo en la misma capital de España? ¡Vaya, vaya! Si con tanta prosperidad se vive en España, ¿por qué no apartáis del erario español unos cuantos milloncejos pro enseñanza? ¿No podrían ustedes, señores ministros, desprenderse humana y filantrópicamente de unos cuantos millones del presupuesto que tienen asignado? El señor Fraga y *Barre hacia su casa*, ¿no podría pasar con diez millones y dejar los otros treinta para la enseñanza? No cabe duda de que en España prosperamos; ¡vaya si prosperamos!

El de Cuatro Caminos

EL CAOS DEL HABITADO

MADRID. — Sacamos del diario «ABC»:

«La especulación sobre solares... es una de las rémoras para la construcción de viviendas, sobre todo modestas, y simultáneamente la falta de viviendas modestas se ha convertido en nuestras ciudades en una seria rémora para millares de españoles. ¿Cuántos pisos caros hay vacíos en Madrid? ¿Cuántos matrimonios jóvenes no ricos están a la caza de un piso inalcanzable? ¿Cuántos hogares futuros están a la caza de un piso inalcanzable? ¿Cuántos hogares futuros están sin poder constituirse de una vez porque su único horizonte real es vivir realquilados en viviendas ya superpobladas? Se ha dicho que España tiene un déficit de un millón de viviendas. Cada año se deterioran 60.000 y se necesitan 100.000 más. Son datos oficiales de 1961. Los organismos internacionales que estudian periódicamente nuestra realidad económica han precisado estas cifras: 400.000 familias viven en España por debajo de lo humanamente digno y otras 600.000 comparten su techo con parientes o desconocidos. En los alrededores de Madrid está reapareciendo el chabolismo.»

EL CRIMEN DE TODOS, O LA HUELGA QUE NO DEBIA PERDERSE

BILBAO. — «Treinta trabajadores de «Laminación de Bandas en Frío», de Echebarri, quedarán definitivamente despedidos, según se desprende de una lista que la empresa ha hecho llegar a los interesados a través de la Organización Sindical. Dieciséis de los treinta despedidos ocupaban cargos sindicales en la empresa con anterioridad al conflicto. Ocho de los despedidos ocupaban viviendas propiedad de la empresa y se verán precisados a abandonarlas.

ASUNTO DE CAMISERIA

MADRID. — La revista «S. P.» ha publicado una carta de un tal Mario Triviño en la que se dice que «FET y de las JONS o Movimiento Nacional de Falange para todos — dio lugar a que Serrano Suñer, Gamero del Castillo, Pemán y otros muchos no se quitasen la camisa azul de encima. Pero Pemán se las arregló más tarde para demostrar que lo falangista estaba unido irremisiblemente a los fascismos vencidos, y se produjo la desbandada: Serrano Suñer, Pemán, Laín, Tovar, Gamero del Castillo, Ridruejo, Ruiz Giménez, Altozano, Pérez Embid, todos...» La carta tiene este cierre final: «Aquí, los únicos que están haciendo el canelo somos los falangistas.»

MADRID EN NEGRO

MADRID. — En esta capital existen 310 parroquias servidas por 1.077 sacerdotes. No se incluye en esta cifra a los religiosos residentes o encargados de misiones. El cura más joven tiene 26 años y el más anciano 92.

LA CONLLEVANCIA

LONDRES (OPE). — El diario de esta capital «The Daily Telegraph» publicó el 15 de junio la siguiente noticia de su corresponsal en Madrid: «España ha aceptado una oferta rusa para el suministro de 150.000 toneladas de petróleo bruto. Se espera que el primer petrolero llegará a España dentro de unos días procedente del Mar Negro.

En Madrid se considera que la oferta soviética revela el deseo de Rusia de explotar una parte de los mercados tradicionalmente árabes en beneficio de una industria propia que cada vez va adquiriendo mayor importancia.

Hasta que los Estados árabes decretaron el embargo de los suministros de petróleo al Occidente, España recibía del Oriente Medio el ochenta por ciento del petróleo que importaba.

CON CUENTA GOTAS

BILBAO (OPE). — La agencia «Logos» comunica que diez de los detenidos por orden gubernativa en virtud de los poderes especiales, han sido puestos en libertad, y añade:

Otros grupos irán abandonando la prisión en forma escalonada. Idéntica medida se adoptará al parecer con varios grupos que temporalmente fueron confinados en otras provincias.

JUICIO EN PUERTA

MADRID. — Veintiuna personas domiciliadas en Barcelona van a ser juzgadas por el tribunal de orden público. Se les acusa de haber tomado parte en una reunión ilegal en la que trataron asuntos relacionados con los incidentes que se produjeron el Primero de Mayo en las afueras de la capital catalana.

LOS EXTREMOS SE CONFUNDEN

MADRID. — De la discusión en la O.N.U. sobre la guerra árabe-israelita, el diario «ABC» ofrece la tesis bolchevique en 200 líneas y la de Tel Aviv en 25. La «imparcialidad» es manifiesta.

LA COLA DE LA EXPLOSION CHINA

TOKIO. — El Departamento de Defensa del Japón, que ha estado llevando a cabo una verificación sobre una posible lluvia radiactiva a consecuencia de la prueba nuclear llevada a cabo por la China comunista el pasado sábado, ha informado que hasta ahora sólo han sido detectadas pequeñas cantidades de radiactividad. Pero se teme que la lluvia radiactiva alcance el Japón en los próximos días.

CONTRA EL DERECHO CIUDADANO

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha condenado al catedrático barcelonés Agustín García Calvo a seis meses y un día de prisión firme y a 10.000 pesetas de multa por simpatías demostradas hacia el sindicato libre de estudiantes.

En Canarias ha sido notificada a los periodistas Hernández, Sagaseta y Lezcano (del «Diario de Las Palmas», «Las Provincias» y «El Eco de Canarias»), la aprobación superior de la sentencia que les afectó en consejo de guerra hace unas semanas.

Por «asociación ilegal», en el T.O.P. el fiscal reclama la pena de seis años y 25.000 pesetas de multa al obrero José Jiménez Cabrera. Contra un compañero suyo — Julián Serrano Rodríguez — el mismo proveedor de prisiones solicita tres meses de encierro.

INFIERNILLO

ALMERIA. — Se ha producido un incendio en una fábrica de muebles y tapices enclavada en el camino de la Ciudad Jardín y Los Molinos. Aunque acudió el Parque de Bomberos con todo su material, la fábrica ha quedado prácticamente reducida a cenizas con su gran complejo de maquinarias, grandes cantidades de madera, un camión y otros vehículos. La fábrica daba trabajo a un centenar de obreros. No se han registrado desgracias personales y las pérdidas se calculan de 25 a 30 millones de pesetas. La pérdida de salarios el de las estadísticas no la tiene en cuenta.

HARTA DE SUFRIR EL CAMPANEO

BASTIA (Córcega). — Veintisiete personas debieron ser evacuadas de un viejo edificio que comenzó a hundirse durante el toque del «Angelus» en la ciudad de Bastia, en Córcega.

El edificio, construido en el siglo XVIII, sitúado junto a la iglesia de Saint-Jean, a las primeras campanadas del «Angelus» comenzó a crugir, saltando los vidrios de las ventanas y desplomándose la fachada antes de la última campanada.

Las cinco familias, con un total de veintisiete personas, quince de ellas de corta edad, fueron evacuadas sin que se registrara ningún accidente personal.

ADMINISTRATIVAS

Vicente Antonio, Rives de Gier (42). Rdo. tu giro de 50 frs. De acuerdo.

Miguel María, Limoges. Tu giro 36 frs. paga con creces lo que te faltaba del 67 de «C. S.» y «Umbral». Di si destinabas algo a otro capítulo.

Asina, Montauban. Rdo. giro 15 frs. Pago «C. S.» h. junio 67.

Alonso, Burdeos. Giro pagando «C. S.» nº 457 y diferencia de tu envío. Libros enviados.

Ramón Juan, Magalas (34)). Con los 15 frs. pagas «C. S.» como indicado h. 30-6-67.

Ordóñez, Belvèze (11). 10 frs. por aumento 67 y donativo prensa.

S. I. A. en Thiais

IMPRESION DE LA JORNADA

18 de junio. El día se presenta borrascoso. La inseguridad atmosférica presagia el hacer uso de los impermeables. No obstante la gran plaza de Dreux se va animando, formándose grupos compactos cargados de vituallas. Han respondido a la concentración solidaria, disponiéndose las colonias hispano-portuguesas, numerosos amigos italianos y del país, a la movilización. Esta adquiere carácter internacionalista.

Al aparecer el autocar se disuelven los grupos y sus componentes corren para lograr plaza ante el temor de quedarse en tierra. Pero como la comisión organizadora lo tiene todo previsto, tranquiliza a los impacientes asegurándoles que en previsión hay coches particulares que cubrirán todas las necesidades y nadie quedará en tierra.

Organizada la caravana, chavales y adultos empiezan a alborozar el gallinero improvisando coros regionales En el trayecto el equipo Iberia organiza una rifa. El lote es de cuatro botellas de bebidas espirituosas y como hace frío un traguito caldea el ambiente. Así se llega al estadio de Thiais, que presenta aun conglomerado de coches estacionados en la espaciosa explanada, dando la impresión de un día de fiesta.

A la hora indicada se presentan los equipos en el campo y empieza el partido, que me abstengo de comentar primero porque podría haber parcialidad y segundo, porque se me comunica que «Le C. S.» ha mandado un cronista que será el encargado de hacer la reseña de todo el espectáculo y yo no quiero competencias con los profesionales plumíferos.

Terminado el programa se organizó un animado baile y aún estaríamos danzando de no haber sido que el chófer del autocar manifestó que no quería hacer horas extraordinarias.

El amigo Iglesia, que no pudo asistir, libró un donativo de 10 frs.

Nos despedimos de los incansables del lugar con apretones de manos y fraternales abrazos. Y hasta el 68, thiaisienses, que os esperamos en Dreux, si alcanzan estodio los druises.

De regreso hicimos comentarios favorables, pues todos estamos contentos, máxime habiendo ganado la copa. Agotados regresamos al punto de partida. — M. H.

THIAIS, SEGUNDA PARTE

Llegamos al estadio cuando el entusiasmo futbolístico causaba estragos. Los «teams» Iberia de Dreux e Hispania de París, estaban en forma y al completo, con empuje total que el año pasado igualó la partida, y esta vez arriesgábase quedar en lo mismo dado el equilibrio de pasión meridional que a unos y otros anima. Al final se impuso la coalición luso-española de Dreux enfrentada contra los sólo españoles vecinos de «les Halles» parisinas. La nobleza de juego privó durante todo el encuentro, y el 3 a 1 a favor de los primeros, parte del público lo achacó a la juventud de los dreusenses, mientras la otra parte juzgó que los parisinos habían trampeado para obtener una derrota que satisfaciera a los contrincantes, tan ibero-franceses como ellos

La comida fue fraternal, deshaciendo cada familia su hatillo. En tal hora de reposo pudimos comprobar que, llenar aquel perímetro campero, precisaba la presencia de 5.000 otros invitados. Otra vez responderán al pregón solidario. Sin embargo, los 500 concurrentes no estuvimos solos...

En el Teatro Natura formamos público para el excelente cantor Pepito y el airoso acordeonista Juanito, ambos de la tribu artístico-deportivo-solidaria de Dreux. Palmas para que persistan en su arte respectivo. El compañero Galán nos sorprendió al constatarle tan buen tenor como compañero, además de probado «regisseur» de espectáculo. Lolita Encinas la tomó por bulerías y otras andalucerías, dando matiz regional a la fiesta para que el punteado dl «ayá» no se olvidara. Hermanos Brumeta reafirmaron su gran humor divirtiendo al público a su particular manera, muy donosa por cierto, inteligente por salidas agudas, acertadas y nunca cansinas. El género payasista resulta por ellos altamente renovado. Yon de Murguía, tenor de altos vuelos y siempre amigo nuestro, salió por los fueros de Euzkadi con canciones hispano-internacionales, obligando a los más rehacios a quitarse las manos de los bolsillos para añadir su aplauso al de los fervientes del mismo. ¿Rosalía Dubois? Es mucha Rosalía, gentil, buena cancionista, excelente compañera y siempre dispuesta para nuestras fiestas fraternales. Firmó muchos discos y selló con S. I. A. amistad imperecedera. Un servidor, satisfecho de todo. — F.

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

Domingo 2 de julio a las 9 de la mañana: Continuación de la Asamblea para tratar del Orden del Día del Pleno Intercontinental.

F. N. I. F.

Comisión Nacional de Relaciones

Comunica a todos los compañeros ferroviarios que el 23 de julio celebrará Pleno General de la Industria en el domicilio social, 4, rue Befort, Toulouse. Importante O. del D. que ya ha sido cursado.

F. N. I. F., PARIS

Convoca a asamblea para el 2 de julio a todos los compañeros ferroviarios de París y distrito para tratar del Orden del Día que nos ha sido cursado por la C. de R. del ramo, y nombramiento de delegados al Pleno.

F. L. DE ORLEANS

Se reunirá el 8 de julio (sábado) a las 9 de la noche para discutir un importante Orden del Día.

F. L. DE ANGULEMA

Anuncia: Asamblea para el 2 de julio a las 10 de la mañana y en el sitio de siempre; y la preparación de un «car» para concurrir a la jira regional del 14 de julio a Royan.

Concentración Confederal
EN TOULOUSE
Domingo 23 de julio 1967

En esta fecha celebraremos la conmemoración del 19 de Julio de 1936.

Esperamos que los compañeros y antifascistas en general acudirán en gran número para patentizar, una vez más, el deseo de que en España se pueda vivir en libertad auténtica.

Retened esta fecha y dadle con vuestra presencia un color de firme repudio al franquismo, como asimismo al franquismo sin Franco.

JIRA EN COMBS-LA-VILLE

Esta F. Local invita por la presente a la jira que se efectuará en ésta el próximo domingo día 2 de julio. Como de costumbre habrá compañeros en la estación hasta las 12 de la mañana. Señalización con flechas en sitios visibles hasta el lugar de reunión. Para los compañeros de París hay trenes hasta las 9 cada media hora. Posteriormente 9,52, 10,52, 11,32, 12,2 y 13 h. en «Gare de Lyon».

Los que vengan en auto anoten: Avenue de la République, de aquí tomar a izquierda la primera calle transversal y darán con el café «Au rendez-vous des Pêcheurs». Enfocar por el puente de madera. Flechas hasta el lugar, cercano.

F. L. DE ALBI

Para discutir asuntos de suma importancia esta F. L. celebrará asamblea general ordinaria el próximo domingo, 2 de julio, a las nueve de la mañana, en el local social de F. O.

F. L. DE AUCH

Pone en conocimiento de los compañeros y simpatizantes que deseen trasladarse trasladarse a Toulouse el día 23 de julio para esistir al gran mitin y festival en conmemoración del 19 de julio de 1936, que ese día saldrá un autocar de Auch a las siete de la mañana.

Punto de partida: Place de Verdun. Para inscripciones dirigirse a los compañeros Oro y Cartagena.

F. L. DE ROANNE

Reunión el día 2 de julio a la hora de costumbre.

F. L. DE TOURS

Esta F. L. invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 9 de julio a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE IVRY

Asamblea general el 2 de julio a las 9 de la mañana en el sitio de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

F. L. DE LIMOGES

Tendrá lugar asamblea general el día 9 de julio a las nueve de la mañana en el local de costumbre. Deséase numerosa asistencia.

F. L. DE TOULOUSE

Recordamos a todos los militantes asistentes a la asamblea del 17 de los corrientes, e informamos a los que no asistieron, que hasta terminar con la discusión de los órdenes del día intercontinental e internacional, nos reuniremos en asamblea general todos los sábados a las nueve de la noche en nuestro local social.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 2 del próximo julio a las nueve y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo, 42, rue Lalande.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 9 de julio en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea General que tendrá lugar el domingo 9 de julio, a las nueve y media de la mañana, en su domicilio social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

Vista la importancia del temario a discutir: Comicios Nuclear, Intercontinental y de la A.I.T., recabamos a todos los compañeros la puntual asistencia.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Reunión el sábado 1 de julio a las 5 en punto de la tarde. En el Orden del Día lectura y discusión del Informe y Orden del Día del próximo Pleno de nuestra Regional en el exilio.

F. L. DE DRANCY

Ruego encarecido a todos los afiliados para que pasen, el sábado 1 de julio, por Ste-Marthe, 24, París. Asunto regional importante. Que no falte ni uno.

Temas Esenciales del Anarquismo

ESPIRITU Y MATERIA (ESQUEMA)

POR FABIAN MORO

HEMOS visto pues el psiquismo como dinamo del cerebro, de donde recibe las imágenes destinadas a la función de la dinámica intelectual preparando los elementos interiores de la vida activa, el dinamismo de los actos. Y vemos que la memoria recibe asimismo, del subconsciente, el «material» que guardo, como «clichés», negativos, fotográficos superpuestos, de lo que en el pasado y en el presente inmediato los ventanales sensoriales transmitieron. Que se borrarán acaso, que no se borrarán de por vida, o que se borrarán definitivamente según haya sido la intensidad emocional con la que se grabaron, según sea la claridad con la que los sentidos transmitieron el mensaje a la memoria, estantería del subconsciente.

De igual manera y por el mismo fenómeno, el corazón recibe las impresiones y crea las emociones y los sentimientos: la vida sensible y sensitiva.

El espíritu, aunando y coordinando la vida emotiva del corazón y la intelectual y razonante del cerebri, crea el concepto definitivo de la consciencia moral.

Este engranaje psicológico, el de el mundo interno, si fue coordinado y dirigido por el pensar, nos da el espíritu consciente y racionalista. Y si no; el espíritu inconsciente y rutinario.

Ese factor estimulante de acción individual que determina la social, conocido con el nombre de *ilusión* nace en la aludida coordinación cardiaca que el espíritu sintetiza y da vida. La *ilusión*, hija del espíritu es como la luz solar que las plantas necesitan para estimular su función biológica, material, y cumplir con regularidad y equilibrio fotosintético su ciclo vital. Por plantas entendemos aquí no sólo las que de suyo se comprenden, sí que también las migratorias, animales: toda planta viviente.

La historia del humanoide se movió por la ilusión que prefijó y generó el impulso para alcanzar la realidad, lo real, lo que después resultó constante y corriente. Y hasta rutinario. En las especulaciones filosóficas como en las doctrinas político-sociales pasó tres cuartos de lo mismo. Y no los cuatro cuartos porque el espíritu fue maleado, tergiversado y torcido.

El anarquismo es la constante más manifiesta de la ilusión, luego del espíritu. Encierra en su concepción filosófica como en su percepción general y constante, no sólo lógica omnivalente, justicia social sincera, juicio sólido y ancho discernimiento, que son privativo de la función cerebral. Además, adyacentes, las que lo son del corazón: poesía universal sensitiva, nobleza del sentir, desprendimiento altruista sin segunda intención y suma concepción, hasta hoy del vivir individual y social del humanoide en su pasaje intermediario entre la bestia total y el «hombre», homo sapiens, en el alcance de su cúspide biológica, material.

Por lo expuesto la forma esquemática se comprende que el pensamiento anarquista debe hacer suyas las definiciones del espiritualismo ateo, racionalista y consciente. Se encuentra con más holgura y tiene más que hacer y resolver, de acuerdo con su razón de ser y con su esencia dentro de la concepción espiritual que con la materialista. En el espíritu tal como se le ha definido aquí está la auténtica liberación del humanoide, adquiriendo categoría psíquica de hombre a la que acompañará, sin cuestión, la de su sociedad, puesto que se libertará de la tiranía primera y principal: la de sí mismo, de donde se desculgan las otras. Se libertará de la bestialidad de ganado de tropel, de rebaño. Por el espíritu asentado en la consciencia, comprenderemos y *sentiremos* que el verdadero ente superior es aquel que se ha emancipado de la materia en su pensar y en su conducta.

Si el anarquismo es ante todo espiritualidad, hágase del espíritu ateo inteligente y consciente, uno de sus temas esenciales, reconocindo en él una de sus bases fundamentales tal como en realidad histórica y actuante lo fue siempre.

Ni que decir tiene; el espíritu, la espiritualidad, no son vocablos sin sentido ni realidad. Son, por el contrario definiciones de principal valor, real y efectivo en la formación del ser que quiera ser humano. Que no sólo *nace* sino que se *hace*, sentido de *existir*, de formarse, de realizarse, que es específico, por el resultado de la evolución última biológica, o más en propiedad expresado, bio-psíquica, si bien estancada como al comienzo hemos dicho. Desestancar esta evolución es y será el cometido más grato y eficaz que el pensamiento anarquista para sí se adjudique. Por los caminos de la consciencia y del espíritu, fuera de ahí no nos esperan más que páramos desérticos; montañas frecuentadas por los hijos de Sísifo.

Consciencia y espíritu son los dos pilares que sostienen la superación individual, personal, sincera. Y, en consecuencia, repetimos, que vea la luz la sociedad anarquizada, con su emancipación completa.

Por el momento y para empezar, podemos comprender y estar de acuerdo en que la superación no estriba en verse reproducido política o doctrinalmente, en miles o millones de ejemplares más o menos velados, sino en alumbrar, vivificar la mayor cantidad de espíritu y de espíritus conscientes, la mayor cantidad y calidad de consciencia y de consciencias. Si la libertad es lo que se busca a través del tiempo y de las generaciones; de los pueblos y de los hombres ello es debido, constantemente, al manantial del espíritu libre y racional; al tesón de la consciencia que ni abdicó ni se inclinó. Porque consciencia y claudicación son en esencia y en potencia dos definiciones antagónicas. Y ahí está la victoria verdadera; la de haber conseguido consciencia y espíritu. Alejados de una y del otro, mucho partidos, muchos credos, muchas doctrinas triunfaron. Pero siempre ocurrió que la victoria final fue el fin de lo que había triunfado. El motor que las impulsó fue en el fondo, aunque no en apariencia, el materialismo instintivo. Fueron revoluciones materialistas y no espiritualistas. De ahí el dicho tan famoso y verdadero: «El solo animal que tropieza dos veces (y muchas más) en la misma piedra es el hombre».

FIN DE ESTE TRABAJO

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Insistiendo. NO FUE POR MISERIA

OBREROS de hoy se suman a la corriente burguesa que afirma que pobreza y revuelta van unidas. Según esa concepción mezquina, los cenetistas españoles de la buena época bregaron por hambre, no por ideas.

Absurdo. Los animadores constantes de nuestro sindicalismo eran profesionales de estima, trabajadores legítimos que por mano e intelecto podían ganar satisfactoriamente su régimen de vida. Todos ellos — ¡y sumaron miles! — acudieron al sindicato y al terreno de las ideas por elevación moral más que por intereses materiales. La ambición de riqueza personal les tuvo sin cuidado. En cambio, mejorar la situación de las familias trabajadoras que sufrían privaciones, les daba estímulo y goce, y tal vez colocaran en el empeño su deseo de atraer al proletariado amorfo, pero beneficiado, al terreno ascendente de las ideas, concretamente, de la idealidad ácrata.

Cuando el enemigo y sus acólitos operarios acusan a nuestro sindicalismo de caduco, de inacorde con los tiempos presentes, verdaderamente tiene un pase. Pero cuando esa argumentación falsa la repiten compañeros que habían sido o que nunca lo fueron en efectivo, incurren en papagayada imperdonable. Porque nuestro sindicalismo revolucionario sigue actual como nunca a pesar de los aparatos domésticos, del auto y del habitado con media bañera. La situación del trabajador ha mejorado algo en la proporción en que adelantan los tiempos. pero socialmente, el obrero de hoy está en peores condiciones que su colega hispano-industrial de 1930. ¿Barbarizamos? De ninguna manera. El operario confederal de entonces gozaba de prerrogativas que el de hoy desconoce, y no se avino a dejaciones y a servilismos a los que la manualidad moderna se acomoda. Ayer, en casa, un trabajador se jugaba el empleo en la defensa de un compañero más débil, o sea un quijotismo que actualmente se estima ridículo. En cambio, no falta el espécimen de obrero que expone su plaza por una salida clandestina a la taberna próxima para apagar una banal sed de tripas.

Insístase lo que se quiera en que el anarcosindicalismo es un arma desvencijada, y tal vez los necios — tan abundantes — se lo crean. Pero en nuestra tierra cenetista, e incluso ugetista, el impuesto sobre el salario fue de aplicación imposible, y ahora puesto en práctica se ve lo que el tal impuesto muerde. El exceso de horas que tanto descanso y salud roba al proletariado, antes se iba reduciendo, proa a la conquista más hermosa del asalariado: la libertad, el asueto, la instrucción, el contacto con la natura por abundancia de tiempo. A menor trabajo mayor paga era una divisa, y tanto peor si la burguesía, el comercio y el pequeño mundo con libreta de caja de ahorros se alteraba o gimoteaba. Los hombres pudientes no trabajaban nunca siendo los que más consumían, exactamente como ahora. Con la diferencia de que los obreros alcanzaban la jornada mínima, cuanto más mínima mejor, desde que rompieron el hielo que se creía eterno de la jornada de ocho horas. Limitar horarios de esclavitud, con pan acompañante, era la realización anarquista de un poco cada día, y tal parece que muchos compañeros supervivientes y otros tardinacidos aún no se han dado cuenta de ese avance libertario, por cuanto aceptan, resignados, la «modernidad» estúpida de laborar durante diez y doce horas cada día para pagar alquiler escandaloso, comer pan pintado, rodar los domingos con rueda propia, y ostentar chisquero electrónico.

De todo ese baratillo que tan caro cuesta en salud y dignidad obrera, el trabajador de antaño podía prescindir tranquilamente por sencillez de conducta y dominio de sí mismo. Hoy sólo en tabaco el asalariado suele gastar tanto como el de antes en alimentos, lo cual no significa avance. Anselmo Lorenzo denominó sindicalismo moderno (ver «Hacia la emancipación») lo que ahora calificamos de anarcosindicalismo, y a fe cierta que el «moderno» de aquellos días y el «anarco» del presente sirven para dar lección a todos los sindicalismos degenerativos que actualmente infestan o infectan las capas sociales laboriosas del mundo. Sin una reacción popular del obrero, esas asociaciones gremiales acabarán por ser políticas, confesionales, militaristas y procapitalistas determinadas, en Occidente como en Oriente, en el Este como en el Oeste.

Por falta de norte, precisamente.

ANTORCHA PERMANENTE

AREA MUNDIAL

OTRA COMPLICACION: LA BOMBA CHINA

LA derrota fulminante del «invencible» ejército de Nasser irritó sobremanera a Kossiguin, Brejner y demás jerifaltes de la Unión Soviética. Motivos los tenían: centenares de tanques, aviones y atuendo bélico de todas suertes habían sido facilitados por Moscú a El Cairo; no por un resiste, más para un ataque. El neo-faraón había acumulado seis divisiones mixtas y dos de caballería acorazada frente al Neguev con ánimo indudable de emprender la ofensiva. La aviación egipcia estaba presta en el campo transcanal de Heliópolis en centenares de unidades. La torpe pérdida de todo ese volumen de ingenios bélicos parece dañar al ruso en su amor propio tanto como en su política. En efecto, hierros y fuegos «made in U.R.S.S.» eran mejores que los milites de Nasser que debían utilizarlos, y en lo referente a la reculada, eso evidenciaba que el Kremlin no siempre sabe casar sobre carta segura. La muerte de 50.000 egipcios a Kossiguin poco ha debido afectarle. En cambio, el ridículo de una situación creada después de bravas aseguraciones, no hay egipcio que lo pague, por lo menos en la moneda de crédito internacional que la política de envergadura exige.

El «alto el fuego», ni Nasser debía pedirlo ni la U. R. S. S. aconsejarlo. La falsa dignidad así lo exigía. Pero, ¿cómo no acatar una pausa guerrera siendo la tierra y el espacio quemantes, no pudiendo, nadie de la R.A.U. y naciones acólitas, contener la avalancha de las tropas de Rabin desencadenadas? Prácticamente, Líbano, Irak, Arabia saudí, Koweit, Túnez, Argelia y Marruecos no tomaron parte en la batalla, y si los sirios abrieron fuego lo hicieron de hostigación y con un día de retraso, cuando es sabido que el topetazo fuerte y determinante tuvo lugar el primer día de la ofensiva judía.

Bumedien, que ha tenido a gala relevar el desafío desde su inevitable lejanía, ha debido pensar en los apuros de Damasco y Amán que se hallaban a tiro de cañón del frente y sin posibilidades de defensa seria. La propia capital de Egipto podía, asimismo, caer en captura, tres circunstancias que los ejércitos lejanos no habrían remediado. En cambio, los países del Oriente Medio habrían quedado completamente desorganizados y ensombrecidos. De lo que se deduce que la campaña estridente y revanchista que ahora atruena en aquellos espacios (que siguen dominados por los aviones judíos), tiene tanto de explosión demagógica como de válvula de escape para el patriotismo panárabe que había celebrado anticipadamente una victoria que en la hora de la verdad resultó todo lo contrario. Se trata ogaño de salvar la cara, de ocultar los vestigios del desastre, de tomar la ofensiva económica y diplomática contra Israel y protectores, supuestos o verdaderos, y de rearmar por tercera vez a quienes se les hace costumbre perder vacas y esquilas marcianas en un Sinaí que se labra una nueva leyenda.

¡El rearme de los países árabes! ¿No se dan cuenta esos infortunados pueblos que su evolución verdadera radica en la paz constructiva y verídicamente revolucionaria? Revolucionaria, sí, por índole de progreso, no reaccionaria por apego a los odios y a las desigualdades. ¿Armas en lugar de tractores de labranza? Nasser, con tan caudalosa suma de desaciertos, tuvo el gran acierto de impulsar el riego de su país robándole aguas al Nilo, determinando cierta pujanza de la riqueza agrícola. Desgraciadamente, con sus pinitos militaristas, con sus arrogancias mussolinescas, ha perdido en la última derrota del Sinaí el valor de las cosechas algodoneras del presente año hasta el 1980, en su estimación de regulares.

¿Armas? Sí; pueden ofrecerlas ¡por tercera vez!, los marxistas rusos, con una convicción discutible, con un sentido de la obligación inevitable. Incluso acompañar a la gran tropa árabe en su gritería «heroica» de ahora acusando, denigrando al vencedor que no se avino a ser vencido. La U.R.S.S. se acomoda a esa situación ingrata, incómoda, para guardar el ascendiente en tierras alaítas, religiosas de hecho y socialistas por decir, no para hacer. Si el árabe truena contra Estados Unidos, el ursino debe hacer lo propio, tan colocado entre la espada y la pared (entre los acontecimientos del Próximo Oriente y China) como Nasser, situado entre el fracaso y unos pueblos fanáticos que exigen la victoria prometida.

El 20 de este junio Kossiguin ha tronado en la O.N.U. pestes contra el país judío y los imperialistas que le apoyan para quitar al árabe el mal sabor de boca que le dejó el haberlo militarmente «abandonado» durante los combates del Sinaí y el Jordán. Kossiguin ha proferido arabismos, en el fondo contrariado, profundamente preocupado por el estallido de la bomba H china, nuevo y aciago acontecimiento que, quieras que no, aproxima una vez más Moscú y Washington. La arrogancia «arábiga» de Kossiguin en la O. N. U. es la misma de Mao en Pekín contra el mundo que se oponga a los designios chinocomunistas. Compréndase el apuro — los apuros — de la plana mayor del Kremlin por una situación complicada, que antes de comunistizar, industrializar e iniciar en la ciencia termonuclear a la China, ni en sueños suponía. Compréndase igualmente la falsa posición de un conquistador de nacimiento al ejemplo de Nasser, derrengado ante una segunda experiencia desastrosa, caudillo de naciones ávidas de éxitos, a las cuales sólo puede mostrar un resultado de carne humana abatida, montañas de chatarra, pueblos deshechos por la metralla, y prisioneros rechazados a su país de origen donde ser escondidos, acampados, cual nuevos palestinos, cual infelices apestados, cuando, por imperativo faraónico, debían regresar cargados de laureles, medallas y cabezas de enemigos.

Repetimos que la verdadera política de los pueblos es la de paz, ennoblecida por un sentimiento de igualdad y de estima por la vida propia y ajena. El Nilo puede transformar la catadura económica de Egipto como el Jordán podría convertir en vergeles unos suelos ahora especiales para la plaga de la langosta y los polvos azotadores. Los habitantes del nuevo Israel han convertido en huertas y naranjales los páramos palestinos, ¡y que no harían con ambos ríos en provecho de su economía! ¿No podrían sirios, jordanos y egipcios hacer lo propio mediante sus aguas actualmente poco menos que baldías?

Por tratarse de competencia de razas, de un odio artificial más que de un problema de justicia favorable a los palestinos naturales, Nasser, Hussein y el «emir socialista» de Damasco, hubiesen parlamentado con Tel Aviv a fin de que los palestinos refugiados en Gaza, Siria y Jordania obtuviesen una solución satisfactoria. Si en lugar de enfrascarse en gastos de guerra y en el cultivo de odios raciales en lugar de cultivar el suelo; si en vez de considerar la Cisjordania, Gaza y el Sinaí tierras de combate las hubiesen destinado, en la parte necesaria, a los palestinos apatridas y mal atendidos, hoy en esos lugares de desolación y muerte aparecerían vergeles y naranjales y no esqueletos de tanques, de camiones y de personas. Los errores de los sátrapas, de los conductores de pueblos fáciles para la credulidad y el entusiasmo a compás de trompeta, suelen costar carísimos a estos mismos pueblos, no a los Nasser, a los Hussein, a los Atassi, que organizan corridas para verlas desde la barrera. Ni los presidentes sirio y egipcio ni el reyezuelo jordano, estuvieron dirigiendo sus tropas en los campos de batalla. La muerte para los soldados, la gloria en vida para los caudillos.

Insistiendo, afirmamos que la paz en aquellas cálidas tierras — y la de las que lo son más y las que no lo son tanto — es un asunto de abolición de castas, de igualdad social, de socialismo libre. Nada de fellahs, de esclavos, de mendigos. Aurora social verdadera. Si el mundo viejo, que tanta civilización presume sin acabarse las guerras de gran alcance y duelo inmenso, no se decide a igualar la situación social de los ciudadanos, las naciones vírgenes, o nuevas, podían haber iniciado el trascendental y necesario cambio en vez de copiar servilmente cuanto defecto capital afea el existir geo-político de la Europa y la América blancas.

Si el canal de Suez y la bahía de Akaba radican en terreno egipcio, sea; pero que llave de cierre no exista. Igual en los Dardanelos, en Gibraltar, y demás estrechos que constan en el archivo de las necesidades del hombre mundial, por encima de las potencias particulares de reyes, presidentes o dictadores abusones y fuera de época.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

AIRES DEL JAPON

PARECE ser que ha promovido no poca agitación en el ambiente social del Japón, singularmente en lo que concierne a Tokio, el proceso incoado a diez jóvenes anarquistas, integrantes de un denominado: Comité de Acción Directa contra la Guerra. Con entusiasmo, con ánimo decidido, hay una serie de grupos japoneses que, a tenor de la guerra en el Vietnam, están llevando a cabo una intensa labor de propaganda en contra de la barbarie belicista.

Resulta que en el Japón se está desarrollando, en el orden industrial, acrecentada actividad en la elaboración de productos con destino a Norteamérica. Buena parte de ellos consiste en armamento, en pertrechos militares, que es sabido pasan a alimentar la acción belicista que tiene empeñada el Gobierrio yanki en tierras del Asia.

Hace poco tiempo, un grupo de jóvenes libertarios japoneses penetraron, en la hora de trabajo, en una importante fábrica de armamento, distribuyendo entre los trabajadores profusión dde hojas impresas, en las que se ponía de manifiesto el crimen de la guerra, la nocividad del militarismo, y la responsabilidad en que incurren los obreros al prestarse a construir material bélico que, por supuesto, ha de contribuir a masacrar a quienes, en definitiva no son otra cosa que trabajadores endosando el uniforme militar. Hartó sabido es que son obreros quienes pagan las consecuencias de las guerras; los que las hacen, en tanto que los generales y los tiburones del capitalismo mueren en la cama.

En resumen, que al Estado nipón es de comprender que no tenía que sentarle bien el gesto de esos anarquistas enfrentados al muy rentable negocio de los armamentos. Pero como suele ocurrir muchas veces, las medidas represivas no hacen más que acentuar el descontento, y poner en evidencia a quienes las llevan a cabo. Es lo que ha ocurrido con el proceso de los aludidos: Se ha logrado clavar en el seno de la opinión pública el impacto de la duda al respecto del valor moral del Estado y sus instituciones. Singularmente en lo que se refiere a la juventud intelectual y universitaria japonesa, va tomando simpatía el ideal anarquista. Y los hechos esbozados han contribuido aún más a desarrollar dicho interés.

Es lo que acaba de manifestar en una crónica enviada al fraterno semanario anarquista de Roma «Umanita Nova» el inteligente compañero japonés Kan Eguchi.

¿QUE HA OCURRIDO ENTRE LOS «PROVOS»?

Informaciones de distinta procedencia nos hablan de que entre aquel conjunto de jóvenes holandeses de Amsterdam que habían tomado el denominativo de «provos» han habido disensiones, quebrada la cohesión más o menos firme que parecía existir entre ellos. Al parecer, la cantidad de ellos fue tomando un volumen considerable, llegando a constituir, al fin, un conjunto hetereogéneo, una verdadera mezcolanza de elementos, desbordados los que llevaban plausible finalidad por los promotores de hueca bullanga y gamberrismo, acordaron parece ser, los más sensatos dar por disuelta la especie de organización en la que todos se amparaban. También se dice que la experiencia vivida traerá como consecuencia el que se haga una selección entre el elemento más consciente, dando con ello nacimiento a uno o varios organismos con más solidez de principios doctrinales, y un mayor reparo en lo de aceptar a determinados elementos.

Honestamente hay que decir que captó nuestro interés, por lo que había en ella de rebeldía, de inconformismo. la corriente juvenil de los «provos». Notábase en ellos como un anhelo de hacerse originales, como en el caso de las bicicletas blancas, usándolas y dejándolas en la calle, para que otros pudieran servirse. Y ello en una ciudad como Amsterdam donde las bicicletas abundan extraordinariamente, puesto que cada uno tiene la suya... Pero, ya al margen de tal o cual extravagancia, por su posición frente al Estado, por su pacifismo integral, por su inquina hacia toda sicosis de aburguesamiento, los «provos» reunían matices de afinidad con los anarquistas. Posiblemente ha faltado una confrontación de opiniones, un mesurado cambio de impresiones entre la parte intelectual: estudiantes, artistas, obreros evolucionados, de los «provos» y jóvenes militantes anarquistas de una sólida preparación.

Posiblemmente, con la experiencia cosechada, incluso ahora más que antes, la parte más sana de los «provos» atendería al sereno razonamiento. Y la coincidencia con matices fundamentales, como lo son la negación del Estado y la interpretación materialista del ideal que ellos rechazan, al combatir el espíritu burgués, podría encaminarles al anarquismo, previo un amplio conocimiento de las teorías ácratas. Hay en Holanda compañeros con veteranía en la actuación y conocimiento detenido de lo que son nuestros principios básicos. Estos compañeros podrían aleccionar, en su propio ambiente, a una parte de juventud, interesante por su impulso rebelde, pero sin estar encaminada en una firme y bien clarificada trayectoria.

Es incuestionable que la juventud, lo hemos dicho muchas veces, posee virtudes altamente meritorias: intrepidez para la actuación, espíritu romántico, desprendimiento material, optimismo y fe en la lucha, Pero no pocas veces cae en la egolatría, en considerar que ya lo sabe todo y puede prescindir de consejos ajenos. Ha sido entre aquellos que han pensado de tal forma que hemos comprobado los casos de defección. No hace mucho que en esta misma sección tuve ocasión de referirme a ciertos casos concretos. Seguramente también entre los «provos» los ha habido cuyo *idealismo* ha sido cosa pasajera, como un simple sarampión, o como esas nubes de verano que ligeras vienen y se van.

LA CENSURA EN EL «PARAISO»

Pese a que, unos fanatizados por la ignorancia y la limitada visión de los problemas vitales, y otros empeñados en defender cierto estado de cosas por haber hallado en él su *modus vivendi*, han hablado de Rusia citándola como un emporio de perfección, es harto sabido que la realidad es bien diferente. Reciente está el bochornoso proceso de que se hizo objeto a los escritores soviéticos Siniavski y Daniel. La Censura busca yugular, lo mismo hoy que en la criticada etapa del stalinismo, todo aquello que no marche al compás que marcan las directrices del régimen.

A fines del pasado mes de mayo tuvo lugar en Moscú el Congreso de los Escritores Soviéticos. Lo más importante del mismo no cabe duda que fue la requisitoria, en forma de epístola, contra la Censura, presentada al Congreso por el escritor Soljenitsyne, autor de la notable obra, dedicada a los campos de concentración soviéticos, titulada «Una jornada de Ivan Denissovitch». Manifestaba dicho escritor en su extenso y argumentado trabajo: «Pido que el Congreso examine lo siguiente: La opresión, que a la larga se hace insoportable, que sufre nuestra literatura, desde docenas y docenas de años, por parte de la Censura, a la que la Unión de los Escritores no puede conformarse. Ella ofrece a personas sin cultura la posibilidad de tomar medidas arbitrarias contra los escritores. La Censura, esta supervivencia de la Edad Media, logra, como una especie de Matusalen, a vivir casi hasta el siglo XXI.»

Agregaba también Soljenitsyne, en su argumentación contra la actual modalidad de la Censura en un país que pretende el Estado dar lecciones de libertad a los demás: «La literatura no puede evolucionar entre las categorías «permitido», «no permitido». La literatura que no es el aire que respira la sociedad contemporánea, que no puede comunicar su dolor y sus alarmas; que no puede poner a tiempo en guardia contra los peligros morales y sociales, no merece el nombre de literatura. Ella no representa en realidad más que un maquillage. Una tal literatura pierde la confianza del pueblo. Sus libros no merecen ser leídos. No son otra cosa que papeles viejos.»

Ya Máximo Gorki, con todo y contar con el favor de los encumbrados del Kremlin, singularmente de Stalin, había formulado tímidos reparos a la función represiva del Estado por medio de la Censura. Han pasado años, falleció el que consideraban uno de los más destacados déspotas del siglo. Han denominado de influencia *stalinista* todo lo que han considerado malo en el régimen imperante. ¡Ah, pero, como monolítica institución inconmovible, la Censura subsiste! Y es que a ninguna dictadura, fascista o comunista, le puede favorecer el que se diga la verdad.

chispas

Hoy, correo.

∴

Me acusas con furor,
de la h haz abusado;
pues estás en un horror,
si señor: andas herrado.

∴

Si quieres ser caballero como me dices,
no pedantices, chaval, no pedantices.

∴

Belarmino Sella Trecha
es anar de vía estrecha.

∴

Para llegar a Quijote
no bastan barba y bigote.

∴

No quiere ser Sancho Panza
y escoge silla muy ancha.

∴

Le digo al de Caracas:
mis vacas están tan flacas
que vacas casi no tiento.
Y aquí se termina el cuento.

∴

Eras furia y avispero,
querías el mundo al revés.
Ayer pobre de dinero
y hoy pobrísimo burgués.

∴

Si quieres ser anar, joven Pepito,
modera mucho más el apetito.

∴

Para que sepas si escribo tonterías
te envío al consejo de tus tías.

∴

Bien se vé que con públicos consejos
ahorro más de cien francotes viejos.

CHISPERO

LATIGAZOS

DESDE CUATRO CAMINOS

EL diario «Pueblo» del 26 de abril publica: «La economía española ha crecido fuertemente durante los últimos quince años. Y particularmente desde 1961 el producto nacional bruto se ha incrementado a un ritmo aproximado del 8 por ciento anual.» «Pero existe otra cuestión: ¿todos los españoles participan de este incremento de bienestar?; o dicho de otra forma: ¿no habrá españoles que participen cada vez más, mientras que otros participen cada vez menos?»

Que contesten los médicos y veterinarios.

En «Acción Sindical Sanitaria». órgano del Sindicato Sanitario se lee: «el sanitario, (sea médico, veterinario, etc.), gana tan poco en cada cargo, que se ve forzado al pluriempleo; y a pesar de que lo haya obtenido en duras y limpias oposiciones, que necesita convertirse en un coleccionista de oposiciones para poder vivir con dignidad».

¿Sólo médicos y veterinarios? Y a los demás trabajadores... ¿qué?, que les parta un rayo. Para esos no hay quejas. Después de todo, son viajeros de tercera, ¡qué caramba!

∴

«Hay que reconocer paralelamente — sería injusto ocultarlo — que Vizcaya atraviesa un momento difícil en algunas de sus empresas siderúrgicas.» Pero... ¿cómo, será posible eso? No habla así don Gregorio López Bravo, ministro de Industria: «la crisis empresarial no es más que un pequeño espejismo». Desde luego, amigo lector, en España vivimos en un completo laberinto que ni el mismísimo diablo lo entiende.

∴

«Los trabajadores que ven erosionado su salario real ante la constante incidencia sobre el mismo de un progresivo y constante crecimiento del índice del coste de la vida», dice don Santiago Alvarez Abellán, presidente del Consejo Nacional de Trabajadores. Eso está claro y es bueno de resolver: que coman menos y que vistan peor. Son los consejos que dan ahora los economistas españoles de nuevo cuño, con eso de «apretarse el cinturón». A menos que ustedes, señor Alvarez, con trece millones de sindicalistas detrás, no dé un empujón e implante la jornada de cinco horas de trabajo con un salario que el pobre esclavo y oprimido trabajador pueda vivir con dignidad, que bien merecido lo tiene. ¿Lo hará, señor Alvarez? Aun es tiempo, a pesar de haber pasado el 1º de Mayo.

∴

Franco afirma de un modo terminante: «Jamás vendrán los partidos políticos.»

«Quiero decirlo para cortar esa campaña de grupos de presión que están siempre queriendo volver a las andadas.»

«La apertura al contraste de pareceres está perfectamente definida, sin que haga falta ninguna clase de rectificaciones.»

¿Todavía quedan ilusos tan pazguatos que creían en la democracia española? Quisiera verles las orejas a esos señores.

Aquí, en España, el único que manda es Franco o su camarilla.

SIMPLICIO

Madrid.

UMBRAL

Sumario del número 66:

Luis di Filippo : **ORTEGA, HACE MEDIO SIGLO**
José Viadiu : **PANORAMA HUMOR ALEMAN**
Vladimir Muñoz : **VIAJE CON HAN RYNER**
Juan d'Agramunt : **UNA HISTORIA DE LA C. N. T.**
J. Carmona Blanco : **EL ULTIMO INSTANTE (cuento)**
Fernando Valera : **UN POETA DE VALENCIA**
J. Coll de Gussem : **CARO RENE LUIS LAFORGUE**
Juan Ferrer : **EL HOMBRE Y SU GESTA**
J. Puig d'Aguilera : **«CIUDAD CAIDA» (Los Libros)**
Cosme Paules : **EL SUDESTE ASIATICO**
Jesús Prado Rodríguez: **DICCIONARIO DE SINONIMOS Y LABRADORES DEL ESPIRITU**
Abarrátegui : **ROMANCE DE LA CALERA (poesía)**
Campio Carpio : **EL HOMBRE QUE LABRO SU TIERRA PROMETIDA**
Joaquín Marcó : **JORDI RUBIO, UN MAGISTERIO EJEMPLAR**
Herbert Read : **LA IMPORTANCIA DE VIVIR**
Andrés Maurois : **REHABILITACION DE ANATOLE FRANCE Y DE SU OBRA.**

Noticiario, Libros, Grabados, etc. Un número más para recreo del espíritu y de la inteligencia.

Invariablemente: 1 franco.

ACCION DIRECTA: Determinación anarcosindicalista que no admite tratos con el Estado ni con las instituciones legalistas por él creadas. Acción Directa es fuerza auténticamente sindical basada en la huelga, el boicot, el label, la enseñanza racionalista, el colectivismo, la capacitación revolucionaria del individuo, la solidaridad entre sindicados (uno para todos, todos para uno), *y huelga general emancipadora.* Más acá de todo esto es monserga reformista.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

67P 3428 2e Semestre 67 / 461-476

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

6 JUILLET 1967
NUMERO 461
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE CAPITALISME ET LA GUERRE

JOHNSON et Kossyguine sont tombés d'accord sur un point : ils ne veulent pas d'un conflit mondial qui mettrait en œuvre les effroyables moyens de destruction qui sont les fruits d'une recherche scientifique orientée vers la puissance militaire. Voilà qui est très bien. Les deux grands ne veulent pas de la guerre pour leurs petits-enfants. Mais avaient-ils besoin d'attendre d'être grands-pères pour faire cette découverte que la guerre est une absurdité criminelle ? Et n'y avait-il pas, avant eux, d'autres pères, d'autres mères, d'autres grands-parents auxquels ils pouvaient penser ? Et puis, il y a quelque chose de paradoxal à déclarer d'un côté que l'on refuse la guerre et à continuer à armer à outrance les pays du tiers-monde dans lesquels la misère économique se dissimule derrière un fanatisme politico-religieux et un nationalisme exarcerbés. En fait, le problème, pour les deux grands, est de maintenir les conflits armés « dans des limites raisonnables » parce que, malgré leurs déclarations pacifistes, ils ne peuvent se passer de la guerre.

Les causes profondes de toute guerre sont économiques et la guerre est elle-même un phénomène économique directement lié au système capitaliste. Tous les états capitalistes passent par le stade de la production d'armements à outrance, permettant de résorber un chômage amené par une mauvaise utilisation des progrès techniques. Une fois ce processus engagé, on ne peut revenir en arrière à moins de bouleverser totalement les options de la production et les règles de la distribution, de mettre en place un nouveau système social. Convertir les usines d'armements militaires en biens de production utiles implique une surproduction brutale qui obligerait les Etats capitalistes à distribuer ce qu'ils ne pourraient plus vendre. De la distribution gratuite, on aurait tôt fait de passer à la gestion ouvrière de la production, ce que ne veulent absolument pas ni Johnson ni Kossyguine. Alors il est vraisemblable que les deux « grands » sont décidés à se réserver un certain nombre de « marchés » susceptibles d'absorber la production d'armements en perpétuant quelques conflits localisés.

Le seul moyen de permettre un règlement pacifique du problème du Moyen-Orient serait de laisser les peuples intéressés résoudre eux-mêmes les différents qui les opposent en interdisant toute livraison d'armements à chacun des belligérants. Mais l'U.R.S.S., en réarmant sur le champ les pays arabes, prépare le nouveau conflit. Les Etats-Unis ne manqueront pas, de leur côté, d'en faire autant. De conflits localisés en conflits localisés, il est fatal qu'on en arrive, un jour ou l'autre, à une extension de la guerre.

Maintenus, sur le plan économique, dans le féodalisme, conséquence des lointaines politiques coloniales, les pays arabes, avec leurs millions de demi-chômeurs, sont prêts à se lancer à nouveau dans la boucherie. Aussi, ce n'est pas des armes qu'il faut leur apporter mais bien les moyens techniques de mettre en valeur leur pays. Partout, on retrouve des problèmes qui sont essentiellement des problèmes économiques et dont la solution ne peut résider que dans une réorganisation sociale complète mettant la production aux mains des producteurs pour satisfaire des besoins et non plus pour réaliser des profits. Seule une complète révolution sociale peut faire échec à la guerre. Petit-fils des « grands », essayez de leur faire comprendre cela sinon, malgré les assurances de vos grands-pères, vous aurez tout à craindre de l'avenir.

LES BIENS COMMUNAUX DE TOUS

NOUS reconnaissons ce qu'a de prématuré la définition des bases d'une nouvelle société après la révolution. Nous savons, très bien, que le temps, le progrès, l'éducation des masses, créent de nouvelles conditions d'existence, de nouveaux besoins et que pour donner satisfaction au peuple, il faut débiter les bases de cette nouvelle civilisation, pendant la période révolutionnaire, afin qu'elle puisse donner satisfaction à tous. Nous donnons ci-après très brièvement, les bases des modifications nécessaires à apporter à la civilisation présente, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient justes à l'époque de la révolution prolétarienne. Ce que nous ébauchons, sera à modifier dans le temps, mais nous le communiquons aux travailleurs pour qu'ils possèdent, déjà, l'idée générale de base du résultat de la révolution, qu'ils puissent y penser, y réfléchir, et léguer à leur descendance les frutis de leurs méditations.

Dans la société de demain, la propriété (agricole, industrielle, commerciale, immobilière) devra perdre tout caractère privé ou collectif, pour devenir communale. Ce seront les syndicats de production communaux qui devront déterminer le nombre d'hommes nécessaires au bon fonctionnement de chaque entreprise. Il appartiendra aux syndicats de consommation communaux d'absorber la totalité de la production, d'en garder la part nécessaire à la commune et de livrer le supplément au syndicat de consommation régionale. Le syndicat de production régional alimentera, en matière première nécessaire à sa fabrication, le syndicat de production communal. Ainsi, le syndicat de production communal ne sera plus limitée ni dans sa production, ni dans sa consommation. Les excédents communaux, régionaux, nationaux, constitueront des stocks de marchandises nécessaires à obtenir des échanges avec les pays étrangers pour les matières premières dont les syndicats de production et de consommation manqueraient. Les suppléments de stocks inutilisés seront livrés aux pays sous-développées. Toutes les branches d'activités communales seront pourvues de travailleurs, c'est-à-dire toutes les exploitations agricoles, industrielles, commerciales, par les soins des services des syndicats de production.

La suppression de tous les commerces laissera place à un ou plusieurs super-magasins où le travailleur trouvera tous les articles nécessaires à son alimentation et son entretien. L'intérêt général communal sera de supprimer ce qui sera désuet, périmé, ou faisant double emploi. Pourquoi dix commerces de chaussures dans une agglomération de dix mille habitants, alors qu'un seul super-magasin, avec moitié moins de personnel, assurera le même travail et possédera, certainement, un choix beaucoup plus complet d'articles à présenter au client ? Le commerce de chaussures est cité ici à titre d'exemple, mais il en sera de même pour tous les articles. Il en résultera une grande économie de personnel qui pourra être versé sur d'autres secteurs; toutes ces économies de personnel permettront de réduire la longueur de la journée du travail de tous.

La suppression de l'armée et de tous ses services améliorera, encore plus, les conditions de durée de travail de tous.

L'entretien des immeubles devenus communaux, permettra de toujours trouver des immeubles propres et coquets; l'ère des taudis sera terminée.

Le grand principe des syndicats sera de supprimer toute main-d'œuvre inutile, pour autoriser une vie plus belle et plus juste à tous.

La suppression de tous les capitaux, monnaies, titres, banques, autorisera l'égalité et la fraternité.

En ce qui concernera les intérêts généraux de profession artistique et scientifique, des fédérations régionales les autoriseront le développement de ces branches qui dépendront des syndicats de productions régionales.

En ce qui concernera le perfectionnement de tous les outillages, ou des procédés de fabrication, ainsi que de toutes inventions, chaque région disposera de moyens nécessaires pour que toute amélioration, toute modernisation, soit étudiée pour le plus grand bien de tous.

La révolution économique est la véritable révolution; sans elle, l'acte révolutionnaire ne servirait qu'à assurer un peu plus d'exploitation au peuple. La révolution doit se composer de deux temps : le premier, destruction de tout ce qui est nuisible ou inutile; le second, création de tout ce qui est utile et juste. La base de la société nouvelle est la commune. Chaque grande ville se divisera par quartiers, arrondissements ou communes.

Les magasins généraux régionaux seront construits sur le territoire de chaque préfecture de département.

Les magasins généraux nationaux seront construits dans un rayon de cent kilomètres de la capitale. Le service exportation des surplus aura son siège aux magasins généraux nationaux.

L'expropriation des biens doit constituer un ordre révolutionnaire; chaque commune doit, elle-même, prendre les dispositions nécessaires pour absorber, sous son autorité, toutes les propriétés immobilières, agricoles, commerciales, industrielles et apporter, sous un temps plus ou moins long, toutes les modifications nécessaires pour en extraire le maximum d'avantages. Jamais un Etat, fut-il révolutionnaire, accomplira cet acte de justice; c'est aux travailleurs, aux syndicalistes révolutionnaires, qu'il appartient de pratiquer cette épuration.

La force de résistance des capitalistes brisée, il appartiendra de les considérer comme tous, comme des travailleurs, de les occuper, selon leur disposition, sans leur tenir rigueur de leur exploitation passée. Si certains refusent de travailler les 4 ou 5 heures qui seront le lot de tous, la charge de travail due par tous les travailleurs à la collectivité, il appartiendra de les y contraindre.

L'organisation de la société nouvelle demandera des années pour parvenir dans certaines campagnes, et certains hameaux retardataires; il ne faudra pas craindre de constituer un corps de militants propagandistes révolutionnaires qui porteront les enseignements nouveaux parmi les populations les plus retardataires. Il est bien évident, que c'est dans les grandes villes du Midi de la France que commenceront les premières libérations; la résultat de celles-ci permettront l'élargissement de la tâche révolutionnaire et enfin l'absortion totale et complète du pays.

Nous croyons utile et nécessaire de sortir du mouvement révolutionnaire politique pour attacher plus d'importance au mouvement révolutionnaire économique. Car, ennemis des titres et de l'autorité, nous pensons qu'il est nécessaire d'assurer une vie confortable à tous les travailleurs, leur assurer une vie saine, heureuse, libre, pour une participation de travail équitable; voilà le but de la révolution des syndicalistes révolutionnaires. Malheureusement, nous avons à lutter contre l'inertie, les habitudes, l'esprit de soumission, le respect des croyances et des privilèges, c'est tout notre travail, à nous, militants du syndicalisme révolutionnaire. — « Les efforts des anarchistes devant tendre à ébranler l'Etat dans toutes ses parties, nous ne voyons pas l'utilité de nous constituer en parti politique qui s'efforcerait de se coincer dans les tenailles gouvernementales, dans l'espoir de prendre un jour sa part de l'héritage du gouvernementalisme actuel. Nous croyons que le meilleur moyen d'ébranler cet édifice serait d'activer la lutte économique. Mais nous croyons aussi qu'il serait utile d'avoir toujours l'œil ouvert sur les actes et prouesses de nos gouvernants, d'étudier soigneusement celles des questions politiques qui intéressent le peuple travailleur, et de profiter de chaque occasion favorable pour lui faire toucher du doigt l'incapacité, l'hypocrisie et l'égoïsme de classes des gouvernements actuels, ainsi que le caractère vicieux et nuisible du régime gouvernemental. » — *Levachoff.*

René VILLARD

A TRAVERS LE MONDE

FRANCE :

On ignorera peut-être toujours le nombre exact d'ouvriers saisonniers qui ont péri dans l'incendie du hangar de Courcouronnes (Essonne) dans la nuit du 20 au 21 juin. « En raison de l'état des restes, on ne peut déterminer un nombre précis. » Soixante-dix à quatre-vingt ouvriers saisonniers agricoles logeaient la nuit dans ce hangar et l'on attribue à une imprudence de l'un d'eux le déclanchement de l'incendie. Henri Couvreur, qui aurait commis cette « imprudence », sera déféré au parquet de Corbeil et poursuivi pour homicide et incendie involontaires. Mais qui poursuivra les actionnaires du domaine du Bois-Briard, les vrais responsables ? qui les poursuivra pour se servir de leurs ouvriers comme d'une vulgaire matière première, pour traiter l'homme, le prolétaire, comme une bête de somme qui mérite tout juste un coin de paille dans une grange ? Ceux-là ne seront pas poursuivis parce qu'ils n'ont fait qu'appliquer un principe qui veut que la force de travail du salarié soit payée au plus bas prix possible pour que la marge de profit du patron et du capitaliste soit la plus grande possible. Et pourtant, ce sont les seuls coupables. Travailleurs agricoles, devant de telles pratiques, révoltez-vous ! Formez des syndicats révolutionnaires pour lutter, par tous les moyens, contre le patronat et l'Etat capitaliste qui le soutient. Organisez-vous !

CHINE :

Campagne de rectification et d'autocritique au sein des organisations révolutionnaires chinoises : Pour rectifier les erreurs commises par les partisans de la révolution culturelle (et elles sont nombreuses !) ceux-ci doivent se dégager des tentations d'embourgeoisement et se soumettre à la critique des masses laborieuses. Leur situation actuelle : « Ils se complaisent dans le confort, appréciant les compliments bourgeois, se considèrent comme de vrais chefs et font la sourde oreille aux critiques des masses ». (« Le Drapeau Rouge »). La ligne qui leur est recommandée : « Les membres d'un comité révolutionnaire ne doivent recevoir ni louanges publiques, ni cadeaux; leurs noms ne doivent pas figurer dans la presse; ils ne doivent être applaudis ni à leur arrivée ni à leur départ des meetings; ils ne doivent pas se laisser photographier ni filmer en de telles occasions; ils ne doivent pas voyager dans des voitures de l'Etat. Enfin ils ne doivent pas parler au nom du comité ni faire enregistrer ou publier leurs discours sans discussions préalables et approbation du comité révolutionnaire. Les leaders révolutionnaires doivent également — souligne le « Drapeau Rouge » — faire des travaux manuels, lire les lettres du public, recevoir les représentants des masses et écouter leurs critiques ». Voilà un programme démocratique au sens plein du terme qui ne peut recevoir nos applaudissements. Contrôle des travailleurs révolutionnaires appliqué à toute la vie politique et économique. Nous sommes pour. Les politiciens véreux, les syndicalistes réactionnaires pourraient en tirer profit. Et aussi les chefs d'Etat, à commencer par... Mao Tsé-toung, le promoteur de cette réforme. Encore faudrait-il d'ailleurs que les masses, pour pouvoir réellement s'exprimer et jouer le rôle qui leur revient, ne soient pas abruties par la propagande « officielle » et, à ce point de vue là, on ne peut pas dire que tout soit parfait en Chine communiste. Loin de là.

ESPAGNE .

Agustin Garcia Calvo a été condamné par le tribunal d' « ordre » public de Madrid à une peine de six mois de prison et [illegible] amende de 10.000 pesetas (750 francs) pour délit de « réunion non pacifique ». La réunion à laquelle avait participé l'ancien professeur de l'université de Madrid le 27 octobre dernier était semble-t-il tout à fait pacifique puisqu'il s'agissait d'une assemblée de poésie. Il est vrai que pour les poètes et les philosophes en général, on a vite fait de faire la révolution « théoriquement » à coup d'alexandrins. Il est vrai aussi qu'au cours de la réunion, Agustin Garcia Calvo se serait adressé aux étudiants pour leur parler de leurs « responsabilités ». Quelles sont ces responsabilités des intellectuels espagnols ? Ils ont à se rendre compte que la « liberté de penser » que ne manquera pas de leur offrir le simulacre de « démocratie » qui succédera vraisemblablement au franquisme ne saurait être qu'un leurre si elle n'est pas accompagnée des réformes sociales que l'Espagne, torturée et opprimée depuis toujours par toutes les formes de dictature, attend. La liberté de penser n'est rien sans la liberté d'agir. La liberté d'agir n'est rien sans les possibilités d'agir, de participer effectivement à la vie politico-économique du pays. L'Espagne n'a connu qu'une période tourmentée par le conflit militaire, où la liberté avait un sens réel, où les masses étaient appelés à participer effectivement au développement du pays, où les travailleurs produisaient pour satisfaire des besoins après avoir chassé les chasseurs de profits : cette époque fut celle du communisme libertaire et des réalisations de la C.N.T.-F.A.I. Aujourd'hui, les intellectuels espagnols et les étudiants doivent prendre conscience de ce problème fondamental : la liberté de penser ne peut exister réellement que dans l'égalité économique et sociale.

BOLIVIE :

Dans le courant du mois de juin, de violents accrochages ont eu lieu dans la province de Santa-Cruz entre guérilleros révolutionnaires et unités de l'armée régulière capitaliste. Les pertes de l'armée ne sont pas indiquées...

Le sort de Régis Debray continue à soulever une vague de déclarations adressées au président Barrientos tendant, en particulier, à faire adopter un statut de « correspondant de guérilla ». Nous sommes avec Debray contre Barrientos, avec les guérilleros révolutionnaires contre le féodalisme sud-américain et les valets de l'impérialisme américain. Mais nous pensons qu'on est révolutionnaire ou qu'on ne l'est pas et que dans la mesure où l'on se considère comme tel on ne doit pas se démettre devant certaines responsabilités, même si elles doivent conduire très loin. Si l'on partage l'idéal pour lequel les guérilleros sud-américains luttent, on doit le faire jusqu'au bout et partager leur sort suprême. Régis Debray a eu la chance de voir se lever autour de sa situation des protestations venues de tous les coins du monde. S'il avait été connu, il n'aurait sans doute pas eu cette chance. Si l'on veut vivre en révolutionnaire, il faut savoir aussi mourir en révolutionnaire. Cela dit, nous ne désaprouvons absolument pas les efforts qui sont faits pour le sauver.

GRECE .

La junte néo-fasciste qui a pris le pouvoir le 21 avril dernier a maintenant terminé pratiquement la destruction des structures démocratiques en Grèce. Les dernières mesures visent les professeurs d'université qui pourront être écartés de l'enseignement dès que le gouvernement estimera qu'ils ne sont plus dans la « ligne ». Plus de parlementarisme, plus de système électoral, dissolution des associations démocratiques, interdiction des partis politiques, installation d'un syndicalisme de type fasciste, épuration de l'administration. Il ne reste rien de l'ancien régime grec mise à part la monarchie. Ainsi, la situation est maintenant claire : l'opposition n'a qu'une voie à suivre : l'illégalisme et la résistance armée, la création de zones de guérillas dans les contrées s'y prêtant et le terrorisme révolutionnaire dans les villes. On peut espérer que l'opposition grecque, placée dans une telle situation, ne se contentera pas de lutter pour le rétablissement d'une démocratie théorique mais tendra à mettre en place un système économico-politique de gestion directe et d'organisation de la production par les travailleurs eux-mêmes. Lorsque la lutte armée éclatera ouvertement en Grèce les syndicats ouvriers du monde entier devront apporter leur soutien effectif aux révolutionnaires grecs. Avec l'Espagne franquiste et le Portugal de Salazar la Grèce constitue aujourd'hui le troisième foyer du fascisme de droite en Méditerranée. Quant au fascisme déguisé, n'en parlons pas.

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTE

Ce nouveau livre édité par l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

Tribune libre. Capitalisme et démocratie

XXVI

La grève générale expropriatrice et gestionnaire

La grève générale expropriatrice et gestionnaire marque le point culminant où les antagonismes de classe ont été élevés, par le développement du capitalisme lui-même *et par la radicalisation de la lutte des classes*, — c'est-à-dire par l'action du prolétariat révolutionnaire —, à un degré d'intensité où il devient impossible à la démocratie bourgeoise de les résoudre et où ils ne peuvent plus s'éteindre que par la défaite définitive du capitalisme, la destruction totale de ses structures matérielles et morales, ou par l'écrasement du mouvement ouvrier. La grève générale se confond donc avec la révolution sociale. S'il est nécessaire d'employer un autre terme, c'est pour mettre l'accent sur le fait que le prolétariat ne saurait triompher qu'en s'emparant *matériellement de l'appareil de production* (et non de l'appareil d'Etat) et en le réorganisant *immédiatement* sur les bases du collectivisme. Le terme de « révolution sociale » a été trop utilisé à toutes les sauces pour qu'il ne soit pas nécessaire de préciser les formes que doit prendre l'action insurrectionnelle des masses laborieuses. La façon dont l'appareil de production doit être remis en marche après avoir été conquis par la classe ouvrière est la clé des critères qui détermineront s'il y a eu oui ou non révolution sociale. Un simple changement amené dans les superstructures étatiques par un coup de force démocrate bourgeois, violent ou non, pourra un instant tromper les masses égarées par le mythe de l'Etat et être appelé révolution sociale mais il ne pourra s'agir que d'une illusion passagère dans la mesure où les structures économiques n'auront subi aucun bouleversement sensible et où les rapports sociaux continueront, sinon en théorie du moins dans les faits, à être hiérarchisés à partir de la pratique d'une forme quelconque de salariat et d'exploitation de l'homme par l'homme.

La grève générale expropriatrice et gestionnaire peut être caractérisée par trois phases qui ne sont pas successives mais qui doivent au contraire s'opérer parallèlement :

— arrêt de la production en régime capitaliste amené par la cessation simultanée et la plus totale possible du travail;

— occupation, par les travailleurs, des lieux de production et des points vitaux parmi les structures économiques et sociales du pays;

—remise en marche de la production par les travailleurs en fonction des besoins immédiats de la population et de la guerre sociale.

Le déclanchement de la grève générale ne saurait venir à la suite d'une simple décision des organisations syndicalistes révolutionnaires même si ces dernières ont atteint un certain niveau de puissance numérique et d'influence véritable car il faut tenir compte du fait qu'il y aura toujours une masse d'indécis qui pourraient, dans certaines circonstances, se ranger du côté de l' « ordre », bourgeois et qu'il est nécessaire que le gouvernement capitaliste ne puisse mettre immédiatement en action les forces armées existantes. A ce sujet, il faut noter que la tendance actuelle du capitalisme à abandonner l'instruction militaire systématique des citoyens et à remplacer l'existence du « contingent » par une armée de métier techniquement très structurée et très instruite risque de priver les travailleurs révolutionnaires, au moment opportun, de l'aide qui pourrait leur être apportée sur le plan psychologique et sur le plan matériel par le ralliement des jeunes travailleurs occupés sur les lieux de stockage des armements et dans les casernes. Quoi qu'il en soit, il apparaît que la grève générale ne peut être déclenchée avec le maximun de chances de succès qu'à la faveur d'un climat de tension sociale dressant une grande partie des travailleurs sinon contre le capitalisme lui-même du moins contre le régime existant. Mais il ne s'agit pas non plus d'attendre que cette condition se réalise d'elle-même. C'est-à-dire qu'il faut tout faire pour la provoquer par l'exacerbation des antagonismes de classe et qu'il est également nécessaire, lorsque l'Etat capitaliste lui-même est amené à prendre des mesures « impopulaires », d'intensifier au maximum la réaction des masses laborieuses dans leur ensemble. Si le capitalisme, c'est-à-dire la minorité dominante qui vit grassement de l'exploitation de l'homme par l'homme, ne réagissait pas contre ses propres contradictions objectives, on pourrait à la rigueur penser qu'il suffit aux masses laborieuses d'attendre le « bon moment » pour prendre pacifiquement en mains la direction de l'économie que les capitalistes auraient conduit à une impasse. Mais le capitalisme n'est pas une machine, un processus automatique. Les hommes qui en sont les représentants et les bénéficiaires pensent, réfléchissent, prennent les mesures susceptibles de surmonter les périodes de crise même s'il est nécessaire de « lâcher du lest » pour sauvegarder l'existence même du régime et permettre plus tard de restaurer l'intégralité du profit. Le capitalisme n'est pas seulement constitué par un ensemble de structures économiques et sociales, d'institutions. Ces structures et ces institutions ont été mises en place par la volonté d'une minorité d'individus et c'est encore une volonté qui les préserve en les fortifiant par l'application des méthodes de collaboration des classes. De même que le capitalisme se modifie lui-même, *agit* au lieu de s'en remettre à sa seule existence, de même le prolétariat révolutionnaire ne peut se permettre de compter uniquement sur le déterminisme économique, sur l'évolution « automatique » du capitalisme, et cela précisément parce que le capitalisme lui-même n'est pas une fois pour toutes déterminé mais adopte les décisions qu'il faut pour surmonter ses propres contradictions et se perpétuer. Le prolétariat ne peut donc *être* seulement le prolétariat; il doit *agir en tant que prolétariat révolutionnaire*.

SEVY

(A suivre.)

Actions de masse et parlementarisme

QUE nous réservent les ordonnances en matière d'emploi, surtout de Sécurité sociale ? Le silence qui entoure leur préparation incite à penser que ce qui nous attend c'est encore un grand coup de massue sur la tête des travailleurs. Les pleins pouvoirs, de Gaulle les a eus, et relativement, facilement. L'échec parlementaire à propos de cette question devrait donner à réfléchir aux travailleurs. Car, à quoi a-t-on pu assister en cette occasion ? A une bataille parlementaire autour de laquelle on a fait un grand tapage mais qui s'est soldée en définitive par un échec complet. A quoi a-t-on encore assisté ? A une grève générale de vingt-quatre heures et à des manifestations d'envergure dont le seul but était de soutenir l'action parlementaire et qui ont été sans lendemain. En fait, il y a bien eu mobilisation générale du prolétariat mais cette mobilisation générale n'a été, somme toute, qu'une « démonstration pacifique » sans résultat appréciable. Et pourtant, cette masse de salariés qui criaient : « Les pleins pouvoirs aux travailleurs ! », représentait bien, dans le conflit dont il s'agit, la seule force véritable, l'unique potentiel de victoire, le coup de bélier capable de faire échec au pouvoir personnel.

Mais on doit constater que, trompée par ses chefs réformistes, le monde du travail et des syndicats, se contente de suivre les instructions qui l'utilisent comme un simple moyen de pression à l'usage des parlementaires plus soucieux de conserver leur synécure et leur « position sociale » que de conduire les masses laborieuses vers l'émancipation totale et définitive, l'égalité sociale et économique. Pourtant, ce puissant effort des travailleurs, cette vague de fond, qui n'a duré que vingt-quatre heures, il eût suffit de la laisser s'étendre, se fortifier et se radicaliser pour qu'elle emporte, d'une seule pièce, le pouvoir personnel et parvienne même à remettre en cause, dans une certaine mesure, les structures capitalistes du travail aliéné.

Maintenant, il faut s'attendre au pire parce que les syndicats réformistes, en déployant leurs troupes et en leur faisant aussitôt regagner leurs casernes, ont montré la faiblesse organique et idéologique des classes laborieuses, ont prouvé au gouvernement que le prolétariat, quelles que soient les décisions prises, ne bougera pas ou ne bougera que pour se livrer sur l'ordre de ses chefs réformistes et avec la bénédiction des politiciens « de gauche »; à quelque autre « démonstration pacifique » sans lendemain, à quelque nouvelle protestation platonique.

A quoi aura servi le magnifique élan de 1936, à quoi auront servi les luttes victorieuses du prolétariat de cette époque si, aujourd'hui, les travailleurs ne sont pas capables, parce que trahis par leurs états-majors, de conserver les avantages acquis ? Arrachées de haute lutte, au prix de la misère et du sang, les réformes sociales de 1936 sont aujourd'hui tout prêt d'être reimses en cause. C'est sur le dos des travailleurs que retombera principalement le comblement du déficit de la Sécurité sociale et cela prouve assez, à notre sens, à quel degré est tombée la combativité des classes exploitées par suite de la politique réformiste à outrance des leader syndicaux partisans de la collaboration des classes.

Toute mesure qui tendra à remettre sur pied financièrement le régime de la Sécurité sociale en touchant au niveau de vie des salariés les plus défavorisés, ou à leur santé, sera, en fait, une mesure antisociale. Le patronat ne sera assurément pas le perdant dans l'aventure des ordonnances, car celles-ci sont adoptées à un moment où il s'agit, pour le gouvernement capitaliste de sauvegarder le profit face à la concurrence issue du

(Suite page 2.)

ANTENA

NINGUN JERARCA ENTRE LAS VICTIMAS

CADIZ. — En la carretera Puerto Real-Paterna, en el kilómetro 10, en la tarde del sábado ocurrió un gravísimo accidente al explotar una caldera de alquitrán cuando se hallaban en sus inmediaciones un grupo de obreros dedicados a las obras de pavimentación de dicha carretera que realiza la empresa constructora «ESA».

Resultaron con quemaduras gravísimas ocho obreros que en camiones fueron trasladados al hospital.

Los accidentados son: Vicente Siso Zaragoza, Carlos Asensio Iglesias, Antonio Picos Perdigones, Pedro Marchante Santos, José Ramos Armario. Alfonso Bello Cárdenas, Esteban Rodríguez Iglesias y Juan Benítez Martínez.

Ante la extrema gravedad por las quemaduras gravísimas que todos sufren, fueron trasladados a una clínica donde quedaron hospitalizados.

OTRO DESCALABRO OBRERO

ZARAGOZA. — Cuatro trabajadores han perecido a consecuencia de una explosión seguida de incendio, registrada en un almacén de pirotecnia en el barrio zaragozano de Casetas. Murieron intantáneamente Francisco Javier Acedo Cerezo, de 26 años, casado, y Alberto García, de 24, también casado, y resultaron con heridas gravísimas Valentín Gordillo Zambrano, de 46 años, Alfredo Fábregas Andrés, de 29, ambos casados, y Pedro Gras Port. De estos tres últimos Pedro Gras y Valentín Gordillo fallecieron esta mañana y el superviviente, Alfredo Fábregas, ha entrado en estado de coma.

AHORA BANDOLEROS

TARRAGONA. — Tres hombres, Emilio Espejo, Antonio Cortés y un muchacho que les acompañaba han sido detenidos en El Perelló bajo acusación de bandidaje en la sierra de Tivissa. Al parecer se trata de trabajadores no afectos al régimen y como tales imposibilitados de encontrar trabajo, por cuya razón habían hurgado en algunos cestos de los campesinos. Los tres fueron encerrados en la cárcel de Tortosa.

GRANDES CRISIS SE PROCLAMAN

MADRID. — Las industrias metalúrgica y textil de todo el país están abocadas a una grave crisis. Manufacturas tradicionales como la Maquinista, Terrestre y Marítima reducen el personal de manera alarmante. Por otra parte, los licenciamientos de obreros españoles que se efectúan en Alemania, Suiza, Bélgica y Holanda enfocan esa emigración hacia España, previéndose para pronto centenares de miles de obreros sin ocupación.

NO HAY PAZ PARA EL POETA

MADRID. — «Pedro Lezcano, autor del poema «Consejos de Paz», que se considera constituye un insulto para las fuerzas armadas españolas, ha sido condenada a seis meses de prisión en un consejo de guerra celebrado en Las Palmas (Islas Canarias)»

A reflejar que el poema en cuestión ya había sido publicado en un libro que salió a luz con permiso de las autoridades españolas.»

A un periodista llamado Salvador Sagaseta, a quien se hizo responsable de haber publicado el poema en el «Diario de Las Palmas», se le concenó a dos años de prisión. Ambas sentencias están sujetas a confirmación por el Capitán General de las Islas Canarias.

LA PRENSA SUBE... DE PRECIO

MADRID. — Se anuncia para muy pronto una importante subida del precio de los periódicos españoles. Quienes la propician opinan que está justificada por el enorme encarecimiento de los costos industriales, entre los cuales las materias primas y los salarios alcanzan un porcentaje muy subido. Se da por seguro que el precio en cuestión será aumentado de dos a tres pesetas por ejemplar.

LAS RELACIONES HISPANO-MARROQUIES

MADRID (OPE). — Se indica, que hasta ahora no se ha dado explicación alguna a la súbita entrega de un mensaje del rey de Marruecos al general Franco. El embajador de España en Rabat y el de Marruecos en Madrid aguardan un emisario en el aeródromo. El periódico «ABC» concede una importancia poco habitual, pero muy negativa al contenido del mensaje, como si, súbitamente, hubiese estallado un conflicto entre ambas partes.

LO DICEN ELLOS

Leído en un periódico franquista. «En las conferencias y en los artículos de revista a propósito del Concilio priva un poco en demasia el tono polémico nuestro. Un autor ha escrito que «mientras discutimos sobre cómo ha de ser el catolicismo español, enormes porcentajes de España desertan de la fe. Obsesionados por el cómo, olvidamos el qué.» Y se lamenta este escritor:

«¡Ah!, si hubiéramos dedicado a los millones de incrédulos o de no practicantes españoles la mitad del esfuerzo qu hemos invertido en discutir una libertad religiosa que el Concilio nos dejó ya resuelta.»

(Ese esfuerzo ya fue dedicado en mil campos de la Bota de España. — N.D.L.R.)

chispas

«Madrid produce cerca de 600.000 toneladas de basura al año.»

Y muchas más, considerado el detritus regimental que no recogen los basureros.

⁂

El diario «España» anunció grandes triunfos de los ejércitos árabes, informado por una agencia yugoslava.

Lo que olvidó el diario franquista fue la publicación de los retratos de Tito, Hassan y Franco cosidos por las mangas, bajo los capirotes.

⁂

No hay posibilidad de paz en el mundo. Incluso en La Paz menudean los tiros.

⁂

En Madrid alguien habló de «tren despejado y franco».

Será una indirecta contra el Metropolitano, tan vergonzoso que viaja por debajo tierra.

⁂

«Los árabes exigen nueva declaración de guerra.»

Nasser: ¿Qué te parece?

⁂

«Los judíos se pasan el tiempo acariciando sus rancios cachivaches religiosos.»

¿Se quiere decir las ametralladoras?

⁂

«Empieza a interesarnos la sindical española paralela.»

¡Los hay paralelos!

⁂

Kossiguin y Johnson se entrevistaron.

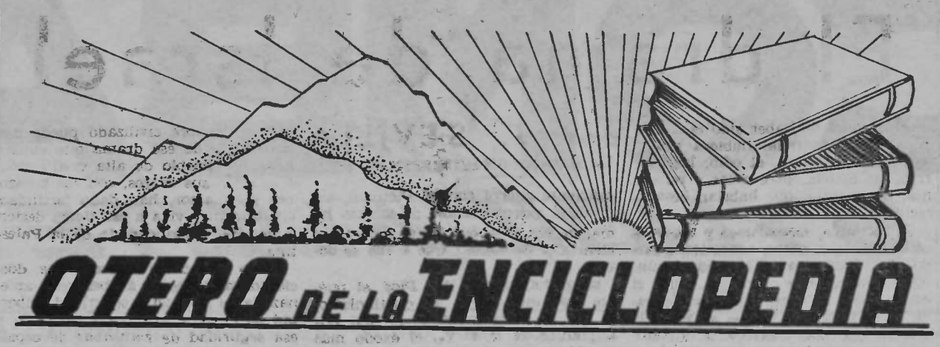
Bueno; nada más que bueno.

⁂

Cuando sale de pesca, Franco nunca caza tiburones.

Nadie se caza a sí mismo.

CHISPERO



SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XVII. EL DERROTISMO

LOS suscriptores para la edición en castellano se muestran, algunos impacientes y a veces intranquilos. Lenguas fáciles susurran con asiduidad digna de mejor causa que no hay capacidad ni competencia para una obra como la Enciclopedia Anarquista y algunas veces logran erosionar los entusiasmos. A aquellos debemos decirles que la tarea es operosa pero que se trabaja en ella arduamente. La versión en español de la Enciclopedia no puede ser obra de un hombre ni siquiera de un grupo. Hay que trabar contactos serios y permanentes con colaboradores de todas las latitudes, sea para la traducción, sea para la definición de nuevos vocablos, sea para la actualización de los ya existentes. Hay que contactar a los colaboradores de Faure, todavía en vida, por si quieren ampliar sus definiciones de hace cuatro décadas, y en aras a una posible noticia biográfica de todos los que junto a Faure hicieron posible aquella bella obra, estamos confeccionando un fichero completo que reclama también su tiempo.

La Enciclopedia Anarquista no puede ser, en síntesis, obra de la improvisación. Cuando salga el primer fascículo en castellano el grupo editor contará, en su poder, con trabajo lo suficiente abundante para garantizar la aparición de varios fascículos más, de manera que la secuencia se pueda asegurar.

La aparición, casi matemática, que hace todos los meses el fasciculo de la Enciclopedia en francés tiene que ser garantía suficiente para la gran mayoría. A través de las columnas del «Otero» los suscriptores tienen que haberse dado cuenta de una parte, ínfima, de los problemas que hay que ir solucionando antes no logremos poner en marcha este gigante de cuartilla y letra. Nuestra firme creencia es la de que, cuando aparezcan los primeros fascículos, la expectativa de muchos, la duda de otros y el punto de interrogación que, a modo de aureola, se balancea sobre las cabezas de varios, todo ello se disipará y que los mayores problemas pasarán a ser cosas pretéritas. El escepticismo es fruto corriente entre los humanos y en nuestros medios alcanza niveles himalayescos. Dudar es premisa revolucionaria y el propio Proudhon dijo que «La verdad está en la duda». La presencia de dudas, pues, frente a una tarea como la abrazada resulta natural y nada hay que objetar por parte del Grupo Editor al respecto. Las objeciones las hacemos frente al derrotismo que nada tiene que ver con la duda sana y necesaria.

Con motivo de una jira dada últimamente por un miembro del Grupo Editor de la Enciclopedia Anarquista se ha podido verificar que hay una cierta uniformidad en cuanto a las «reservas» que se nos espetan. Sea en Caracas, en México, en Burdeos, en París, en Béziers o en Brusuelas, hemos podido comprobar una extraña coincidencia al ser blanco, siempre, de los siguientes criterios:

a) No hay capacidad para llevar a cabo una obra de esta envergadura.

b) El espíritu de Faure y de sus colaboradores no debe ser deformado.

c) La Enciclopedia Anarquista debe ser obra de anarquistas.

Replicar a estas dudas resulta fácil pero sería mucho más útil poder dedicar las energías a algo positivo y constructivo en lugar de tener que contestar, ora oral ora por carta, a este bombardeo negativo.

La capacidad será en proporción directa al mayor número de colaboradores que se haya podido lograr. Cuando podamos dar el elenco de los que nos han prometido dar un apoyo incondicional los lectores de «Otero» se podrán dar cuenta que la versión española cuenta con tan buenos colaboradores como los que junto a Faure hicieron posible la Enciclopedia en francés.

Ni por un momento se ha pensado, en el seno del Grupo Editor, el «deformar» el pensamiento de Faure y sus amigos. Uno de los motivos que impelió al Grupo Editor a lanzarse en esta operosa aventura fue, precisamente, el deseo de dar a conocer, a los lectores de habla hispana, el pensamiento de Faure, de Lacaze-Duthiers, Emile Armand, Bertoni, Pierre Besnard, George Vidal, etc.

Y por último no existe un solo político, ni siquiera «indiferente», en el seno del Grupo Editor. Todos sus integrantes se estiman anarquistas.

Refutar lo falso no entraña grandes esfuerzos. Acarrea, inevitablemente, una pérdida de tiempo. Lo perdemos resignados si, gracias a estas argumentaciones colectivas, logramos disipar los negros nubarrones del derrotismo cerniéndose sobre las cabezas de varios compañeros.

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y caracteristicas coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.

Es una edición «Umbral».

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Victor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-París (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Constant Planas, Nice. — Nous avons reçu votre mandat de 60 frs. couvrant deux souscriptions pour l'Encyclopédie, une en espagnol et l'autre en français.

José Martínez, Mâcon. — Recibidos tus 30 frs. para la Enciclopedia en español.

Antonio Gómez, Marsella. — Recibidas tus dos cartas así como el giro por 240 frs. A pesar de que señalas haber escrito directamente a Caracas transmitimos allí tus instrucciones.

Vladimir Muñoz, Montevideo. — Hasta ahora todo ha llegado con regularidad. Desde México se te ha mandado algo que no has pedido pero que precisas.

Félix Alvarez Ferreras, Calgary. — Llegó tu envío en perfectas condiciones. Respeta el doble espacio y la cuartilla a una cara. Es imprescindible.

Denis Durand, Apt. — Nous avons reçu le CCP avec la somme de 15 frs. Les fascicules te parviendront directement du Vénézuéla.

Lucien Vernière, Béziers. — Reçus tes 39,50 frs. et ajoutés aux 10 premiers. Directement du Vénézuéla t'arriveront les fascicules en français.

Michel Erler, Liège (Belgique). — Le CCP nous a abonné tes 15 frs. Ton adresse a été envoyée à Caracas d'où tu devras recevoir les cahiers.

Mariano Puente, Belhade. — Tu segundo donativo de 5 frs. lleva ya unos días en nuestro poder.

René Bianco, Marseille. — Merci pour ta notice sur Marestan. Merci aussi pour les choses arrivées et ta lettre.

H. Germinal, Marseille. — Tu carta ofrece temario interesante que procuraremos discutir más adelante.

Prof. N. Capo, Perpignan. — De acuerdo con la inclusión de esta clase de temas.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Victor García
24, rue St-Marthe, 75, París (X)

ANTENA

EL NUEVO ORDENAMIENTO PENAL ESPAÑOL Y LOS JURISTAS

GINEBRA (OPE). — La Comisión Internacional de Juristas, en su boletín, ha incluido un análisis de las nuevas disposiciones establecidas en España modificando el Código Penal. En la nota aparece consignado que basta la mera lectura de las disposiciones aprobadas para deducir que ellas permiten eliminar en forma completa cualquier tipo de crítica a la acción del Gobierno y que con las figuras delictivas recientemente aprobadas se pretende liberar al Gobierno de la oposición que puedan despertar sus actos. «El único beneficiado — sigue diciendo — es el régimen de Gobierno en sus propósitos de permanecer ya que la sociedad como tal no sólo no se beneficia con la eliminación de la oposición sino que se perjudica al no estar posibilitada de oir otras opiniones incluso las más disidentes y apoyar o repudiar según su propio criterio y no según una línea única e impuesta.»

INQUIETUD ENTRE LOS TRABAJADORES

LONDRES (OPE). — «Existe el descontento entre los trabajadores de la provincia de Tarragona — decía «The Times» el 20 de junio — debido a que el régimen está demorando la aprobación de los «acuerdos colectivos» sobre jornales concertados con varias industrias. El gobernador civil ha prometido gestionar el asunto urgentemente con el Ministro de Trabajo y con el jefe de los sindicatos de Madrid. De la vecina provincia de Barcelona llegan también rumores de que unos 140.000 trabajadores más se ven afectados por parecidas dilaciones. La cuestión de los salarios se ha convertido en uno de los problemas que requieren en España la solución más urgente. El rumor de que iban a ser despedidos seis cientos trabajadores de la fábrica de camiones S.A.V.A. de Valladolid, ha dado lugar a un paro dentro de la misma fábrica.

RECOGIDO POR «OPE»

A Camilo José Cela le hicieron una interviú a comienzos de este año, con la que el «Pensaminto Alavés», que la reprodujo el 28 de febrero, llenó casi una de sus páginas. De aquella interviú, en la que Camilo José Cela, como en todas las interviús, manifestó sus gustos y preferencias, hay dos declaraciones que tienen una importancia especial. Le preguntaron si prefería al mando la obediencia, y repuso: «Si, aún siendo más incómodo.» «¿Puede marcar límite a la obediencia?» «Sí, la dignidad.» ¿Ama la libertad?» «Sobre todas las cosas; el hombre no se perfecciona sino en su propia e íntima libertad.»

FACTORES DETERMINANTES DEL FRACASO DEL PLAN

BARCELONA (OPE). — El subsecretario del Plan de Desarrollo, señor López de Letona, ha dado una conferencia en esta capital sobre algunos aspectos del segundo Plan de Desarrollo. Se ha referido a la inhibición de ciertas empresas a causa de factores políticos y económicos.

Por lo que a la agricultura se refiere ha reconocido que el 60 por ciento de las recomendaciones establecidas en el Iº Plan no se realizaron: pequeño detalle divulgado inmediatamente en numerosas publicaciones. De todos modos se sigue estimando que la agricultura es, por decirlo así, la piedra en la que ha de tropezar el II Plan. Y por ello, el señor López Rodó ha pronunciado discursos sobre la programación agrícola señalando la estrecha correlación entre el déficit de la balanza de pagos, el alza de los precios y la situación de los agricultores.

EL PRECIO DEL PAN NO SUBE: LO AUMENTAN

MADRID. — Pese a las declaraciones hechas a la prensa por el presidente del Grupo Nacional de Panadería, señor Pérez Pillado, sobre el aumento del precio del pan en Madrid, la Comisaría General de Abastecimientos y Transportes ha denegado, por ahora, esta subida. Al parecer, se encuentra en estudio este reajuste y, por lo tanto, no ha sido aún autorizado oficialmente.

LINEA DE TREN EN PELIGRO

MURCIA. — S trata de la paralización definitiva del tren de vía estrecha Cieza-Yecla-Alcoy, por lo menos en el tramo Cieza-Jumilla. El anuncio de este propósito ha concitado a los alcaldes del trayecto a reunirse para tratar de hallar la forma de que la supresión no sea consumada. Sin embargo, el desmantelamiento de la línea parece irremediable.

COMO SIRVIO LA SIRVIENTA A LA SEÑORA

MADRID. — Con ocho o diez puñaladas, dos de ellas graves, ingresó en el Equipo Quirúrgico de Montesa Dolores de Pablo Blanco, de sesenta y cinco años de edad, que fue agredida por su sirvienta, Basilia Tejero, de cuarenta años, que lleva en la casa más de once años.

El suceso tuvo lugar en el domicilio de la primera, calle de Hartzembusch, número 14, primero izquierda, en el curso de una discusión sostenida por ambas.

DISCOS

Está de moda considerar al «americano» como lo peor del mundo. Apenas vencido Hitler, la U.R.S.S. lanzó el estribillo antiamericanista que, archirrepetido por los conspicuos del partido ha logrado universal eco.

Es verdad que EE. UU. no ayudaron a la España republicana. Pero igual hicieron las demás naciones democráticas, y dejamos Méjico exceptuado. Y es verdad también que EE. UU., o más propiamente, Wall Street y el Pentágono, levantaron la economía franquista, protegieron a las dictaduras de Nicaragua, Guatemala y otras. Pero a Batista, a Trujillo y a Perón no les dieron ayuda. El propio Castro tuvo su plataforma de ataque en Florida. Lo que ocurrió fue que luego los Castro, Caamaño y Bosch no fueron de conveniencia yanqui. Castro derivó en comunista feroz, mientras que los dominicanos prefieren consumirse en su amargura.

Examinado todo ésto, nos da por odiar al millonarismo y al militarismo yanquis, sin rastro de simpatía por los megalómanos peligrosos tipo Fidel; tipos que suelen levantar bandera de libertad para arriarla una vez podrían plantarla bien alta. Nos da grima el panorama autoritario e intromisor del «enemigo americano», sin guardar terneza para el «enemigo comunista». Donde no está Tío Sam penetra el Oso moscovita, y los pueblos nada ganan con una y otra presencia. Y hoy todo es comunismo o capitalismo, reacción y reacción, y de la libertad que se ocupe una apisonadora.

Estima, sí, queda, para rusos y americanos amigos. Mas, ¿dónde están los primeros?, ¿en qué profundidad siberiana podríamos encontrarlos? Los segundos, sí, y los nombramos simbólicamente en Bolloten y Robert J. Alexander, queridos amigos nuestros, y estímulo de libertad extendida.

⁂

Circula una película por ahí cuyo protagonista lo fijan en Quico Sabater. Su autor estuvo en mi casa y también yo incurrí, mirando a España, en la ligereza bolcheviquíe que califica a cierta América de pro fascista. Aquí el amigo cinetófilo me observó serio; agravó su faz y me dijo que en América es fascista quien lo és, no los que no lo son.

Desde que llevo sombrero, a los últimos los reverencio más que nunca.

DISCOBOLO

AREA MUNDIAL

(Viene de la página 4.)

U.R.S.S., el mussolinesco Nasser no se hubiese engallado ni hubiese recobrado agallas, y sin los pertrechos y el apoyo del capitalismo internacional, los israelitas habríanse preocupado más de sus riegos y de sus industrias que de encenderle un cirio diario a Marte.

Ahora, por amor propio y por inducción ajena, ese gran fracasado de Nasser toma medidas sospechosas a lo largo del canal de Suez, de cuya orilla ismailiana expulsa a los extranjeros y en cuyo perímetro militar apaga luces y aparatos emisores, suspende ocupaciones portuarias y lo llena todo de vigilancias y soldados. ¿Otra vez? ¿Teme un asalto de los judíos establecidos en la otra ribera, o bien prepara una ofensiva por su cuenta? Porque el caso es que recibe abundancia de materiales guerreros procedentes de los países comunistas.

Háblase de centenares de aviones y un número similar de carros artilleros; y también de cohetes de largo alcance y de municionamiento profuso. ¿Es la guerra latente, la gestación de un choque mortífero que empalme con el del 5 de junio? La moral árabe es gritona, en el fondo baja, y no es para menos. Mas el exterior empuja, y si el clan de Moscú afloja, el de Pekín aprieta. La situación es complicada y el comunismo, como se vé, no terminará con el vicio capitalista de las guerras, sino todo lo contrario. Por competencias inacabables, inextinguibles, los pueblos permanecen, con o sin comunismo, expuestos a la metralla que ellos mismos fabrican, con la gravedad de que hoy todo conflicto local armado puede degenerar en una conflagración mundial en la que la fuerza nuclear diría su última y terrible palabra.

Frente a lo cual ardientemente deseamos que las naciones-pulpo (y en ellas consideramos China), sea por prevención, humanidad o miedo, suspendan su indeseable intervención en Oriente Medio y dejen a árabes e israelíes la facultad de resolver sus diferencias lo más justa y atinadamente posible. En cultivos y mecánicas el árabe tiene mucho que aprender del judío, y tierras de expansión no faltan en aquellas regiones para que cada familia palestiniana, jordana o gazaíta disponga de su pan todos los días y de cobijo bajo todas las temperaturas. Interés del árabe y del trabajador judío ha de ser el logro de un tren de vida satisfactorio, tanto en libertad de movimiento como en satisfacciones materiales. Los criterios patriotas lo perturban todo y la entente, en Oriente Medio y en todos los orientes y occidentes del planeta, depende del espíritu de justicia, del interés de producción para que los hombres, o los pueblos, lleguen definitivamente a comprenderse y a estimarse.

Aparte la solución fraternal, y por ende antipatriótica, no prevemos otra.

EN GRECIA, LA DICTADURA SE REAFIRMA

En cada régimen monárquico de hoy, el rey se parece bien al autómata. Quien rige su país es el Parlamento y en abundancia de casos el Cuarto de Banderas. Se vé en España que un general megalómano, Francisco Franco, mantiene en subasta la silla tronada del trono, haciendo, cinco pretendientes, ofertas y ridiculeces en torno al desvencijado asiento. Un rey en Grecia, sin tradición ni estima, no puede ser sino lamentable pelele a merced de los militares, esos mismos que derribaron el poder civil sin ni siquiera consultar al monarca. Si luego éste se acomodó a la situación «nueva», el acomodo no tiene mayor alcance que el de aceptar o perder el empleo, porque verazmente el cargo de monarca es una ocupación asalariada.

Véase sino lo recientemente ocurrido. El 24 de junio próximo pasado al rey Constantino se le ocurrió prometer al pueblo la próxima normalidad civil, promesa que inmediatamente fue desmentida con medidas draconianas por el ministro del Interior, general Pattakos. Por el carácter anticultural de estas nuevas «pattakosidades» se puede calibrar el grado de bajosidad que anima al gobierno que los militares dejan presidir al civil Papadopoulos. Sepamos ahora lo dispuesto: Reafirmación de la censura, so pretexto de aligerarla (caso parejo al de España), a tal extremo que varios diarios de Atenas, entre ellos «Kathimerini» y «Messivrini», se niegan a salir por imposibilidad de desarrollo libre. Supresión del festival de arte ruso, privando de actuar al quinteto Kirov, a la Orquesta Filarmónica de Moscú y al violinista de fama internacional Igor Oistrakh; más, prohibición de las películas rusas y de obras clásicas helénicas, tales como «Los fenicios» y «Las suplicantes» de Euripides, «Ajax» de Sófocles, y toda la comediografía de Aristófanes.

La luz del espíritu ha acentuado un poco más su opacidad en Grecia.

Actions de masse...

(Suite de la page 1.)

développement des règles économiques du Marché commun. Le patronat et l'Etat sont les ennemis indissolublement liés par les structures bourgeoises, des classes laborieuses.

Les travailleurs ne veulent pas faire les frais de la sauvegarde du profit des capitalistes, des requins de la finance et des politiciens véreux. Ils estiment que le déficit de la Securité sociale doit être comblé en supprimant purement et simplement le plafond appliqué sur les salaires au versement de cotisations. Les capitalistes tirent un profit maximum de l'usage effréné qu'ils font de la force de travail des salariés; qu'ils supportent intégralement les frais d'entretien et de réparation de cette force de travail: leurs profits seront encore bien assez élevés pour qu'ils constituent une preuve flagrante de l'inégalité sociale.

Mais pour tenir tête au patronat et à l'Etat qui consignent leurs efforts réactionnaires, pour les structures capitalistes de l'exploitation de l'homme par l'homme, les travailleurs doivent abandonner une fois pour toutes l'idée illusoire que les réformes sociales viennent du haut pour les imposer d'en bas grâce à leur combativité et à leur solidarité. Aux lieu et place de la collaboration des classes défaitistes, les travailleurs ont à mettre en place et en action un syndicalisme authentiquement révolutionnaire, réaliser l'unité à la base et mettre en œuvre les méthodes d'action directe du véritable syndicalisme.

C'est le seul moyen d'en sortir.

Yves Obœuf

Pensamientos renovadores para una futura España

EL Dr. Raúl Morodo, profesor de Derecho Constitucional de la Universidad de Madrid, de 32 años de edad, detenido en 1957 por el régimen franquista y procesado durante varios años, pertenece a las nuevas generaciones que no hicieron la guerra civil e integra la dirección socialista del grupo dirigido por Tierno Galván. Es un hombre delgado y nervioso que ha viajado por América y Francia, y fue profesor visitante en las Universidades de Chile y Puerto Rico. A tres meses del referéndum anotó sus opiniones, que fueron registradas por la prensa Iberoamericana sobre la actual situación política de España, entre otras cosas, porque encarna un pensamiento moderado en el complejo panorama local.

Morodo comienza por subrayar que la Ley Orgánica y el referéndum no significan una novedad liberalizadora del régimen dictatorial de Franco, pues técnicamente dicha ley sólo representa una sistematización bastante confusa de la ideología e instituciones franquistas.

La liberalización podía haber venido por la actitud política del Gobierno. Se aguardaba por vía de hecho, una disminución gradual en el carácter totalitario del régimen. Estos cortos meses que van desde el referéndum a la fecha, han provocado una gran decepción y no tanto, como podía suponerse, en aquellos sectores tradicionalmente discrepantes del régimen como son los obreros, los estudiantes y la llamada clase media, que estos sectores nada esperaban ni creían. Donde se ha dado la mayor medida de desaliento ha sido precisamente en los grupos cercanos al régimen, en los falangistas de izquierda, en el sector liberal del Opus-Dei y aun entre personalidades que forman el Gobierno actual de Franco. Ahora la nueva Ley del Movimiento que de hecho institucionaliza al partido único, quita toda esperanza en el aguardado dinamismo político del régimen. Simultáneamente se está produciendo un endurecimiento general que todos hemos visto en particular durante la «jornada» del Primero de Mayo en España y durante los días que a esta «jornada» del trabajo han sucedido con apaleamientos, detenciones, procesamientos, multas y deportaciones y lo que podía llamarse al fin de cuentas una liberalización del régimen de dictadura y de tiranía, ha resultado una «escalada» autoritaria de las de gran estilo fascista.

El fenómeno puede tener algunas causas precisables. Podemos distinguirlas unas internas, en el seno del sistema; las otras externas.

Las primeras pueden obedecer al miedo de perder el monopolio político. Cuando comenzó la liberalización con la Ley de Prensa, se creó en el país una atmósfera de confianza. Se perdió el temor. El régimen comenzó a despojarse de lo que podríamos denominar «prestigio» de terror, y el eco fue que la opinión pública dejó el mismo miedo que antes tomando conciencia de que las estructuras totalitarias no eran imprescindibles. De haberse continuado por ese camino se habría llegado a la desaparición de las estructuras totalitarias evolucionándose gradualmente, hacia instituciones más democráticas y más sensitivas con el pensamiento y sentimiento de todos los españoles. Pero la reacción no se hizo esperar y detuvo la liberalización política produciéndose el choque inevitable con los sectores de la oposición; manifestaciones y huelgas obreras, las protestas y manifestaciones estudiantiles, la naciente conciencia política, el pedido de reivindicaciones en los salarios y en las democráticas reivindicaciones en la Universidad y en toda la enseñanza contribuyeron a desencadenar esa «escalada» autoritaria que estamos viviendo y presenciando en España.

Sin olvidar las actitudes de protesta moral realizadas por el sector joven de la Iglesia católica, curas y seglares, y una cierta separación del régimen iniciada por una parte del Episcopado español. La solución del Gobierno a estos problemas ha sido el endurecimiento de sus métodos de represión para detener la liberalización. Ha sido un recurso fácil, pero poco inteligente. Alargan las respuestas a estos problemas sin resolverlos y el régimen franquista conserva la misma máscara y sigue la misma trayectoria que la que la que inició en la insurrección nacional del 18 de julio de 1936, eliminando despiadadamente todo signo de libertad, de democracia, de conciencia de clase obrerista, anulando los derechos universitarios y sometiendo en suma al país a las más negras de las dictaduras suprimiendo los Fueros de los Españoles y la libertad de pensamiento y de conciencia social y política de todos los españoles.

¿Hasta dónde puede llegar y continuar esta «escalada» autoritaria? Por fortuna España no es el Viet-nam, y es de pensar y de esperar que surgirán límites impuestos por la presión generalizada de la opinión pública que ya ha empezado a manifestarse y a tomar conciencia de lo que como seres humanos y cerebros pensantes tienen perfecto derecho. El pueblo español ya ha empezado a razonar con ideas democráticas en todos los sectores obreristas y universidades.

Pero es claro, el hecho de que se frene la «escalada autoritaria» no significa democracia ni liberalización del régimen. La democracia y la liberalización de España hay que ganarla y ésta es función de la oposición de todos los españoles en todos los ám-

B.D.I.C

NECROLOGICAS

SILVERIO ALFARO

Otro buen confederal y libertario que nos dejó para siempre, sin haber visto a nuestra querida España libre de toda tirania. El dia 8 de junio fue acompañado a su última morada por su querida compañera y numerosos amigos españoles y franceses. El entierro fue civil como correspondia a sus ideas. Estuvo presente en él una delegación de la refineria de petróleos B. P. en la cual trabajó durante muchos años.

Este buen compañero ha muerto a los 70 años de edad. Era oriundo de Albacete, en donde luchó sin descanso contra toda clase de injusticias, que no eran pocas en aquellas y otras tierras.

Por sus actividades fue detenido y preso en el penal de Alcalá de Henares el año 30, y liberado el 33. Si los caciques de aquella región creyeron doblegarle con esos tres años de prisión se equivocaron de medio a medio, pues salió de alli más templado y entusiasta para proseguir la lucha. Jamás rehusó responsabilidad orgánica y por eso estuvo, en todo instante, en el indice del combate en nuestra lucha contra el fascismo. Fue uno, entre otros, de los que organizaron la Colectividad de Campesinos de Albacete, participando en su buena administración. Con igual entusiasmo se dedicó a organizar otras colectividades en la región desde la Comisión Regional de Campesinos, de la cual formaba parte.

Fue un superviviente de la encerrona de Alicante, y gracias a su temple y decisión, y a la solidaridad de una buena familia de Badalona, a la que jamás olvidó, pudo dejar el infierno franquista.

Murió de cruel enfermedad, pero se fue convencido de que los asesinos de nuestro pueblo recibirán su merecido.

Compañero Alfaro, tus deseos serán cumplidos.

Nuestro más sentido pésame a su compañera y demás familia.

C. N. T. de Martigues

LIBERTO VILLACAMPA

No se llamaba Liberto, pero es igual. A él le gustaba. Villacampa, si lo era por via de padre. Ya no se llama de ninguna manera.

Pienso en este Liberto con profunda pena. En nuestros medios no fue querido. Sufrió, además, el «handicap» de todo lisiado. Pero escribia bien, magnificamente bien. Era incluso estilista.

Habia nacido en Jaca o en la comarca jaquense. Unos kilómetros más arriba o más abajo, no importa. El movimiento del 19 de julio lo atrapó jovencito, en las JJ. LL. Sin embargo, su juventud no le privó de pasar el calvario de las prisiones. Nadie le conocia al llegar a Paris; mas la interpretación de algunos lo convirtio en elemento sospechoso. Como para hundir a un cuerpo más resistente que el suyo, tan demedrado.

El pobre Villacampa tenia mucho de paciente, y de iluminado. Me comunicó proyectos magnificentes, sobre los cuales empezó escritos. Seguro, algunos aparecieron en este semanario; sin continuidad, desde luego. No desmayaba, entretanto. Tal vez el hambre lo desmayaba a solas.

Una vez no podia con las escaleras de Ste-Marthe y le presté mi brazo. «Cuando tenga las piernas curadas subiré los peldaños mejor que tú.» Jamás los subiria ligero. Y una vez arriba, no encontraria exceso de amigos. ¿Por qué? A veces somos duros con el infortunio, queridos amigos.

Un dia un compañero anónimo se lo llevó consigo para que un jornal se ganara. ¿En qué? En una guardia de noche. Su amigo era un jabato que vigilaba con despejo unos depósitos que podian volar los saboteadores de la época. A Villacampa lo dejaba en la barraca de guardia para que escribiera, leyera o durmiera; pero cuando este joven estaba rendido le pasaba el turno a Villacampa. Este salia al «campo de batalla» con dos fusiles en ristre y una daga en faltriquera....

También eso se acabó, junto con el condumio. Un pequeño auxilio que se le dio temió no merecerlo. Una novia que se habia echado la perderia, junto con el ensueño de amores. ¡Todo a la inversa! Luego fue recluído, por loco, dijeron, ¡por anémico!, sostengo. Salió una vez de sanatorio y lo reingresaron, y de alli me escribia proyectos y esperanzas de salida.

Efectivamente, salió para el cementerio.

Mea culpa!, Liberto Villacampa.

JUAN FERRER

El drama de Israel

por J. SEVILLA

Si después de haber sido la humanidad inspirada, hubiera venido a ser reflexiva, el odio, las guerras, las luchas entre razas y religiones, haria siglos que habrian desaparecido de sobre la tierra.

Es increible, monstruoso y aberrante el que la humana condición guarde sin disimulos y engendre aún, odios, rencores y envidias entre si desde miles de años sin haber curado estos males. Y lo que es peor, lo que ha sido más nocivo a la humanidad, las religiones, que, pretendiendo inculcar a los hombres la perfecta moral, el amor y la bondad, trocárase en los hombres que la representaron, en un inculcado odio entre unas y otras, culminando con el deliberado propósito incubado en el Vaticano y aprobado por la cristiandad, de la desaparición y exterminación del monoteismo hebreo. De aquí arranca el drama de Israel, de aquí su incertitud de subsistir y sobrevivir.

Otra religión viene en ayuda de la cristiana; Asirios y Caldeos, y los egipcios después, desde la primitiva época de los patriarcas Abraham, Isaac y Jacob allá por el año dos mil antes de la (e. v.) en que se veian hostigados sin cesar teniendo que abandonar la Mesopotamia. La religión de Mahoma fue de la mano con la de Cristo, para odiar, expulsar, exterminar a los judios.

Ni las religiones ni la humanidad retroceden un ápice en sus concepciones y principios. El odio, el rencor y la guerra son el baluarte de su existencia; de su mala existencia, de la pérfida existencia inspirada sin reflxión, no bastándole los seis millones de judios exterminados por Hitler durante el período de la segunda guerra mundial, no. Aún no está la humana condición ahita de sangre; aún no es suficiente guerra con el Vietnam, necesita la exterminación de la raza judia, de esa raza que tanta filosofia y ciencia le ha dado y que a ella se debe.

El pueblo *elegido por Dios*, el pueblo que dio origen al cristianismo, el que ha sufrido desde el año dos mil antes de la e. v., el éxodo más terrible y humillante; al comienzo de su historia, huyendo de la Mesopotamia al desierto; del desierto a la Palestina; de aquí a Egipto; de Egipto a la Palestina de nuevo, y de la Palestina, (con la destrucción de Jerusalén), que comienza el año setenta de la e. v. su gran dispersión, el gran éxodo, la «Diáspora», que le llaman ellos.

Desde entonces, desde el año setenta, hasta 1947, en que los escapados de la masacre de 1940-45, volvieran de nuevo a la Palestina, no sin grandes esfuerzos, penalidades y guerras con los árabes, ese pueblo ha vivido durante 1877 años sin Estado, sin gobierno, sin ejército, sin nada que los acreditara como nexo. Eran solo grupos esparcidos por medio de unas multitudes de otros pueblos que les odiaban. Ante esta existencia de inferioridad, de desprecio, de odio, ¿de qué manera el hebreo pisoteado y escupido podia no sólo vengarse, sino subsistir en medio de sus enemigos? ¿Cuál fue la idea de ese pueblo en medio de un mundo que le era hostil? ¿Cuáles fueron sus armas para defenderse? Y contra ese secular odio y desprecio de cristianos, mahometanos, luteranos, calvinistas, etc., etc... los judios hallaron para su defensa; «el dinero y la inteligencia».

Así ha vivido ese pueblo durante 1877 años, acaparando riqueza contrariamente a su literatura y a sus profetas que han glorificado la pobreza. Así fue como produjo hombres de ciencias, filósofos, economistas, politicos, todos de gran talla; y así lo comprendieron ante un mundo que venera el oro por encima de toda dignidad, por encima de toda moral y felicidad humana. Ya lo apuntó satiricamente nuestro Quevedo, «Poderoso caballero — es don dinero.» De esta forma ha sido posible para esta raza sobrevivir entre esas multitudes y razas humanas que les odiaban. Pero esto ha durado hasta Hitler, y ahora se repite a los 22 años escasos con Nasser, émulo de Hitler, segundo Omar incendiario y brabucón que a toda costa y con testarudez musulmana, pide y exhorta a las masas incultas la exterminación del pueblo israelita.

No podemos ser indiferentes ni como libertarios, ni como humanos, a lo que se está tramando contra Israel, a lo que mañana quizás se vuelva a tramar de nuevo con otros pretextos. Ningún hombre intelectual, ningún hombre civilizado puede desentenderse de ese drama que embarga a ese pueblo de alta civilización, y que con sus brazos, con sus corazones y su amor, han dado fertilidad, civilización y vida a esa tierra desierta misera y abandonada de la Palestina.

Es de otra parte irrisorio, que, doscientos millones de árabes vean amenazada su libertad y seguridad, (libertad de miseria, abandono y atraso; y esa seguridad de continuar de espaldas al mundo civilizado), por dos millones de judios que ocupan la Palestina.

Los dictadores árabes, más fantoches aún que los otros europeos o americanos, (y éstos lo son desmesuradamente), inculcan a esas grandes masas incultas, fanáticas y hambrientas, el odio contra Israel, e inconscientes, azuzados por sus dictadores gritan como energúmenos, «guerra», «queremos guerra», «la desaparición de Israel, la exterminación de los israelitas».

¡No! a la guerra. ¡No! a Nasser; ¡No! a Moscú, a Washington, a Pekín. Frente al camino de las guerras y de los dioses, de todas las religiones, de las razas, de la expansión y del poder de los Estados, está el camino del hombre. Un pueblo como el judío, el de Moisés si se le admite así, pero que ha dado en el camino de los hombres, de la historia y de la ascensión humana a un Heine; un Lombroso; un Max Nordau; un Spinoza; un Orobio; un Freud; un Weininger; un Bergson; un Reinach; un Einstein; un Marx; un Meyerson, tiene tanto derecho a existir como no importa que otro pueblo u otra raza.

Sin los siete candeleros, antes que la cruz golgotiana y que la media luna, el hombre habia hecho la luz. Los dioses vinieron a apagarla y a sembrar de tinieblas y oscuridad la tierra. Solo con hacerse de nuevo la luz en el hombre luz de conciencia, de libertad. de amor; sólo cuando el hombre se conozca a si mismo, como único, (si), único autor y promotor de todo lo bueno, lo sublime, lo divino, lo ideal de la vida y la felicidad, pero también de lo malo, lo perverso, lo criminal y lo odioso; cuando se abra en él la conciencia de ser y estar siendo, de querer y estar queriendo, sólo entonces se terminarán los dioses y las guerras, temblarán los tiranos y los poderosos, y se establecerá la verdadera felicidad y el bienestar sobre la tierra.

JORNADA DEL 18 DE JUNIO EN NORMANDIA

En un rincón de esta hermosa Normandia, cerca de Honfleur, pais estrictamente tipico, y en compañia de un Sol como rara vez ocurre en estos parajes del Atlántico, se desarrolló, como previsto, nuestra Jira-concentración.

En un ambiente de fraternal camaradería se reunieron alrededor de trescientas personas, compañeros de todas las regiones de España, amigos franceses y portugueses, una reunión internacional se puede decir, el todo bajo los auspicios de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el exilio.

Sobre la verde pradera jugaron pequeños y grandes con gran satisfacción para los que ya no juegan, pero que dicen «presente». Por el micro desfilaron artistas espontáneos portugueses y españoles que con sus cantos esparcieron alegria y recuerdos nostálgicos de aquella peninsula que todos añoramos, y no solo por la canción.

Una compañera de Caen hizo entrega al Comité de Relaciones, con destino a una tómbola, de varios objetos artisticos por ella fabricados. La espontánea manifestación solidaria no pudo ser mejor acogida; todos contribuyeron con entusiasmo, recogiéndose la cantidad de 215,00 frs. que fueron destinados al fondo pro-España. A falta de la charla anunciada, un compañero de la C. de Relaciones pronunció unas breves palabras a la intención de todos los reunidos, quedando agradecido de todos y en nombre de la C.N.T., por la acción solidaria que acababan de realizar; y para terminar, a los amigos portugueses les dijo: «Vuestros deseos son los nuestros, y el dia que liberemos España será toda la Peninsula ibérica la que se liberará del régimen que la oprime, y entonces barreremos esa frontera que nos separa juridicamente y que tanto daño hace a la verdadera emancipación del pueblo trabajador.»

Después de comer, la caravana de autocares y coches particulares se puso en marcha hacia la hermosa, pero fresca playa de Douville, y a las seis de la tarde retorno hacia nustros respectivos lugares. Gran despedida, abrazos, intercambios de direcciones, etc. «¡Que nos vamos!» gritan unos. «Zaluz» vociferan otros, y «hasta la vista *nano*», responde un tercero.

Mientras tanto los motores se han puesto en marcha y con su ruido ensordecedor parece que amenazan furiosos de dejarnos en tierra. Todo y todos dejan entrever la alegria de la jornada confederal y de campo, y cuando nos disponemos a marchar se oye entonar desde el autocar vecino con voz serena y bravia «Los Hijos del Pueblo». ¿Cuándo podremos hacerlo en España? Quizás muy pronto, y algo más.

Corresponsal del «C. S.» en Normandia.

Concentración Confederal
EN TOULOUSE
Domingo 23 de julio de 1967

En esta fecha celebraremos la conmemoración del 19 de Julio de 1936.

Esperamos que los compañeros y antifascistas en general acudirán en gran número para patentizar, una vez más, el deseo de que en España se pueda vivir en libertad auténtica.

Retened esta fecha y dadle con vuestra presencia un color de firme repudio al franquismo, como asimismo al franquismo sin Franco.

F. L. DE MARSELLA

Los Núcleos del Hérault - Gard - Lozère y de Provence organizan, en común, una importante Jira-concentración inter-regional en el lugar denominado «Fer à Cheval» en Beaucaire (Gard), para el domingo dia 30 de julio de 1967.

Para asistir a la misma tenemos alquilados varios autocares, siendo el precio del viaje, ida y vuelta, de ocho francos por persona.

Las inscripciones se recibirán en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, segundo piso, todos los dias de tres a siete de la tarde y los domingos por la mañana de nueve a doce.

La salida se efectuará a las siete en punto de la mañana del Cours Belsunce-La Canebière.

CARTA DE ISRAEL

IMPORTA ante todo conocer las verdaderas razones del conflicto árabe-israeli. La U. R. S. S. tiene su tanto mayor de culpa como patrón de Nasser. El Kremlin decidió apoyar a los Estados árabes sin consultar a los trabajadores rusos. El colegio director bolchevique ha obrado en dictador como su antecesor Stalin. Ha envenenado la situación derivándose de ello la guerra. La U. R. S. S. se ha reacreditado de potencia imperialista. Sin armas rusas ni empuje comunista, Nasser no se hubiese atrevido a la aventura que tanto descrédito le ha valido. Técnicos rusos y alemanes nazis han pululado por los ejércitos árabes, tratando de adiestrar a los mahometanos en la balística semi-nuclear de que disponian. Egipto, pais pobre, no se podia dar esa clase de lujo. Incluso recibe aporte económico de EE. UU. Esta ayuda, con la comunista, lo deriva hacia la soñada exterminación de Israel.

Sin embargo, el partido comunista es libre en este pais, en tanto está al margen de la ley en Egipto y en casi el resto de paises árabes. Emires, reyes y dictadores temen al P. C. interior como una quinta columna.

En el parlamento israeli el judío Wilner y el árabe Toutfique, ambos diputados comunistas, han tenido el tupé de declarar que la U. R. S. S. desea la paz porque en 1945 batió al nazismo. Compárese esta declaración con el propósito del social-nazista Nasser de desencadenar un nuevo genocidio en nuestro pais. Los hay descocados. El propio Wilner les debe ahora la existencia a los que batieron el cobre contra los ejércitos de Nasser. Entre lo abandonado por un ejército en derrota en el Sinai, figuran aparatos de asfixia. ¡Buena la preparaba Nasser!

Por su parte Siria se reclama del socialismo, siendo el más «chauvinista» y truculento de los Estados árabes. Siria dio la idea de suspender la producción de petróleo en tierras árabes y acto seguido la U. R. S. S. ofreció petróleo suyo a los Estados occidentales. Los demás Estados comunistas europeos secundaron la táctica kremlina suspendiendo las relaciones con Israel. ¿Comercio? Rusia teme entretanto a China, ambos en disputa por las tierras siberianas, dando todos esos Estados razón a los anarquistas, que consideran que la politica capitalista y comunista de todo el mundo es la que engendra las guerras.

Ch. Hochhauser Armony

Por una propaganda eficaz

Hace unos meses «Umbral» dedicó ocho páginas de uno de sus números a señalar el paso de Salvador Seguí por Menorca. Fue una aportación muy interesante del menorquino Fernando Ferrer, al acerbo común de la propaganda anarcosindicalista. Una página de ellas contenia un discurso de Seguí pronunciado medio año antes de ser asesinado por agentes de la burguesia. Se trata de una pieza oratoria magnifica, incluso básica para la defensa del sindicalismo cenetista, y bastante explicito — el discurso —, para evitar la repetición del sonsonete cansino de un Noi del Sucre politico. Es una pieza de convicción y de desinfección que nosotros desglosamos para una hoja volandera fuerte de 5.000 ejemplares. Treinta Federaciones Locales mayores habrán recibido un paquete de 100 o más ejemplares, y sólo dos han acusado recibo y sólo una nos ha enviado algunos ochavos. Y es lástima, pues nosotros pretendimos efectuar un ensayo fructuoso para la propaganda económica. De haber acertado, otras propagandas habrian salido. Ahora tendremos que meditarlo. — «C. S.».

por F. VELASCO

bitos que debe analizar la situación creada y propugnar una estrategia nacional con todos los recursos de la oposición.

Los sectores de la oposición de dentro y de fuera de España deben analizar la situación con el propósito de fijar una estrategia para obtener en el más breve plazo posible la liberalización del pais y el desarrollo social y económico de España. Es preciso esclarecer distintas situaciones y corrientes que hoy día se manifiestan en España y propugnar cambios que permitan, en el futuro, una sociedad libre dentro de una España federada donde las organizaciones obreras de recio abolengo y clasicismo social y revolucionario como lo son las organizaciones que integran la Alianza Sindical Española (C. N. T., U. G. T., y Solidarios Vascos), adquieran el poder y el derecho determinante para influir en todas las resoluciones que sean del interés de todo el pueblo español.

El exilio es una fuerza moral a la vez que una fuerza social y politica determinante con la que es preciso contar para todas las resoluciones de España. En todo caso, el único camino viable para el afianzamiento de esa estrategia de oposición de la que anteriormente hemos hablado, en las actuales circunstancias. es el de la *unidad* de todos los sectores de la oposición. Sin lograrla, todos los esfuerzos que hagamos serán vanos.

UMBRAL

Sumario del número 66:

Luis di Filippo : **ORTEGA, HACE MEDIO SIGLO**

José Viadiu : **PANORAMA HUMOR ALEMAN**

Vladimir Muñoz : **VIAJE CON HAN RYNER**

Juan d'Agramunt : **UNA HISTORIA DE LA C. N. T.**

J. Carmona Blanco : **EL ULTIMO INSTANTE (cuento)**

Fernando Valera : **UN POETA DE VALENCIA**

J. Coll de Gussem : **CARO RENE LUIS LAFFORGUE.**

Juan Ferrer : **EL HOMBRE Y SU GESTA**

J. Puig d'Aguilera : **«CIUDAD CAIDA» (Los Libros)**

Cosme Paules : **EL SUDESTE ASIATICO**

Jesús Prado Rodriguez: **DICCIONARIO DE SINONIMOS Y LABRADORES DEL ESPIRITU**

Abarrátegui : **ROMANCE DE LA CALERA (poesia)**

Campio Carpio : **EL HOMBRE QUE LABRO SU TIERRA PROMETIDA**

Joaquín Marcó : **JORDI RUBIO, UN MAGISTERIO EJEMPLAR**

Herbert Read : **LA IMPORTANCIA DE VIVIR**

Andrés Maurois : **REHABILITACION DE ANATOLE FRANCE Y DE SU OBRA.**

Noticiario, Libros, Grabados, etc. Un número más para recreo del espíritu y de la inteligencia.

Invariablemente: 1 franco.

DESDE CUATRO CAMINOS

(Viene de la página 4.)

gan los modernos economistas de «apretense el cinturón», vamos vertiginosamente de cabeza hacia el abismo catastrófico, excepto los jerarcas que nadan en la superabundancia y se están forrando de millones en detrimento del manso pueblo, exprimido como un limón.

Estos guajes filibusteros son los detractores del anarquismo y anarcosindicalismo. Les asusta nuestra crítica demoledora y como no tienen argumentos para combatir el humanismo y justicia de nuestros ideales, se salen por la tangente y no saben decir más que disparates de nosotros. Sus mentes son mentes de cuco, no de personas decentes que discuten con el adversario sin tergiversar sus conceptos de las cosas.

Nuestras criticas demoledoras y a la vez constructivas no cesarán mientras quede en pie una injusticia, por pequeña que ésta sea. Y como esta sociedad que tenemos la desgracia de aguantar, regentada por ustedes, su base es la injusticia, no podemos aguantar los mil malabarismos que usan ustedes para engañar al pueblo miserablemente, son suspicaces pretensiones de hacerle ver lo negro blanco, cosa que no lograrán porque estamos nosotros aquí para desenmascararles.

Los anarquistas abogamos por una sociedad que no esté basada como ésta en el crimen, asesinato, robo, estafa, quiebra y suspensión de pagos: donde no haya grietas y se escape el sudor del obrero; en la cual todos trabajen en trabajos útiles al conglomerado social; donde no haya vaivenes en las balanzas de pagos, ni evasión de divisas. Deseamos que agricultura e industria se den la mano y su función productiva no sea entorpecida por intereses particulares como ahora, causa básica de odios, envidias y ruindades; y mientras que unos pocos viven opiparamente, la mayoria yace en la suma miseria; mientras que unos trabajan sin descanso, los otros huelgan; mientras que unos monopolizan los derechos, para los otros todos son deberes, cosa que no tiene razón de ser. Por esa causa nosotros, anarquistas y anarcosindicalistas, luchamos para que desaparezcan de la sociedad tanta iniquidad y atrocidad humanas. Ya que por ley natural ni humana, nadie nace predestinado para que mande sobre sus semejantes; y todo hijo de vecino tiene iguales derechos y deberes.

Nos injurian los de la acera de enfrente porque luchamos por la verdadera Justicia, no por otra cosa. Nos temen, porque saben que tenemos razón y la verdad se abre paso, lo cual no les conviene de ninguna manera, ya que el despertar del pueblo es la ruina de los privilegiados de la colmena social.

Sabemos por anticipado que mientras haya oprimidos habrá rebeldes. Rebeldes tenaces que lucharán con ahinco y sin miedo contra toda clase de opresión y tiranía.

A luchar tocan, compañeros, pero sin rencillas ni resquemores; por el bien de todos y por dar ecuánime ejemplo, ya que queremos cambiar esta sociedad basada en la injusticia por otra basada en la justicia, en la cual reinen paz, trabajo y amor.

Madrid. **SIMPLICIO**

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea el domingo 9 de julio de 1967.

F. L. DE TOURS

Esta F. L. invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 9 de julio a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE LIMOGES

Tendrá lugar asamblea general el dia 9 de julio a las nueve de la mañana en el local de costumbre. Deséase numerosa asistencia.

F. L. DE TOULOUSE

Recordamos a todos los militantes asistentes a la asamblea del 17 de los corrientes, e informamos a los que no asistieron, que hasta terminar con la discusión de los órdenes del dia intercontinental e internacional, nos reuniremos en asamblea general todos los sábados a las nueve de la noche en nuestro local social.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 9 de julio en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

«LA SABIDURIA RIENTE»

de Han Ryner

«Umbral» avisa: Que cuantos compañeros hayan guardado este folletón y deseen les sea encuadernado, pueden desde ahora enviarlo a esta Administración, que se encargará de efectuarlo. Gastos limitados.

F. L. DE ORLEANS

Se reunirá el 8 de julio (sábado) a las 9 de la noche para discutir un importante Orden del Dia.

F. N. I. F.

Comisión Nacional de Relaciones

Comunica a todos los compañeros ferroviarios que el 23 de julio celebrará Pleno General de la Industria en el domicilio social, 4, rue Belfort, Toulouse. Importante O. del D. que ya ha sido cursado.

F. L. DE AUCH

Pone en conocimiento de los compañeros, amigos y simpatizantes que deseen trasladarse a Toulouse el dia 23 de julio para asistir al gran mitin y festival en conmemoración del 19 de julio de 1936, que ese dia saldrá un autocar de Auch a las siete de la mañana.

Punto de partida: Place de Verdun. Para inscripciones dirigirse a los compañeros Oro y Cartagena.

F. L. DE MONTAUBAN

Pone en conocimiento de todos sus afiliados que para analizar y tomar cuerdos concernientes al orden del dia del Pleno Intercontinental de la C. N. T. y orden del dia del Congreso Internacional de la A. I. T., iniciará sus asambleas a partir del próximo domingo 9 de julio a las nueve y media de la mañana en el café de la Comédie.

Por la importancia que requieren los problemas a estudiar, es de esperar que todos los compañeros harán acto de presencia.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea General que tendrá lugar el domingo 9 de julio, a las nueve y media de la mañana, en su domicilio social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

Vista la importancia del temario a discutir: Comicios Nuclear, Intercontinental y de la A.I.T., recabamos a todos los compañeros la puntual asistencia.

COMUNICADO

La Comisión de Relaciones del Núcleo Savoie-Isère hace saber a sus Federaciones Locales que las tareas del Pleno del Núcleo comenzarán el 14 de julio a las nueve de la mañana, en la sala de reunión de la Federación Local de Grenoble, rue Abbé-Grégoire, Brasserie Vercours, nº 59. Espera la presencia de todos. — *La Comisión de Relaciones.*

C. N. T. SEINE-ET-MARNE

Cumpliendo los acuerdos de la última reunión y estando en vísperas de nuestro comicio regional e intercontinental, invitamos a todas las FF. LL. del departamento a la reunión que tendrá lugar en Melun a las dos y media de la tarde en el sitio de costumbre.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Quedan invitados todod los afiliados a la reunión general que tendrá lugar el dia 9 de julio a las nueve y media en el lugar de costumbre; debido a los asuntos a tratar rogamos la asistencia y puntualidad de todos.

DONATIVOS PRO ANCIANOS

Paris: Calvet, 10 frs.; Gual, 5; *F. Local Ivry:* Durán, 5 Gutierrez, 5; *Nancy:* Sebastián Usón, 10; *Rueil-Malmaison:* Castillo, 8.

Total: 43,00 F.

JORNADA CONFEDERAL DE TOULOUSE

Se nos comunica que en el Mitin del 23 de julio ocuparán la tribuna los compañeros Kerveant, Ramón Liarte y la compañera Federica Montseny.

Tanto este acto mañanero como el Festival pro España libre de la tarde, han despertado gran espectación.

Ruego encarecido

El grupo editor del boletín «Tierra Lliure» se ve precisado a anunciar un déficit de 500 frs. (nuevos) a causa de la escasa participación monetaria de los compañeros que consideran necesaria la publicación de esta hoja. Esta, muy bien recibida en Cataluña, dejará de aparecer si los compañeros catalanes no la atendemos como creemos merece. Luego se dirá que no se hace nada.

ADMINISTRATIVAS

Jacinto Martin, (F. L. St-Henri). Giro 198,20 frs. Pago «C. S.» 450-457; «Umbral» 64 y 65, para retiro y boletos.

P. Alonso, Bordeaux. Giro 58,32. Pago «C. S.» 458. Enviados los libros.

Sesar, Narbonne (Aude), fact. 8 BYE Libreria. (Da conformidad de recibo de la nº 26 BYE (44,20 frs.)

Pedro Sabado, Villegailheuse (Aude). Rdo. giro 64 frs. «C. S.» 31-12-67, según tu cta. Para nosotros es h. el 30-6-67. Años 65 y 66 (50 frs.). 14 frs. 1er semestre 67. Con giro 10-1-65 (10 frs.), pagastes el 2º semestre 64.

Blas Huertas, Riom (P. de D.) Rdo. tu giro. De acuerdo nota.

Fco. Murillo, Grand-Combe (Gard). Pagados con tu giro 105,50 frs. «C. S.» 454-459. «Umbral» nº 65. Resto para su destino.

Compañero Fernández. New York. Rdo. donativo 200 D. «Umbral». Esperábamos nos lo acreditaran para acuse recibo.

J. Moria, St.-Servan (Hlt). Rdo. giro pago «C. S.» nº 458. Hacemos como indicas.

Meijean Manuel, Argenteuil (S. et O. Rdo. giro 22 frs. Pago 2º semestre 67 «C. S.» y «Umbral».

Fco. Dominguez, Annecy (Hte-Savoie). Rdo 60 frs. Pago «C. S.» 31-12-67.

José Pifarré. Grand Gévrier. Annecy (Hte-Savoie). Sin recibir aún giro anunciado.

Advertimos a los suscriptores que estamos reclamando los abonos del 1er plazo vencido, o sea, hasta el 30-6-67, de «C. S.» y «Umbral». Caso que se cruzara el giro con la reclamación, no se tenga en cuenta ésta. De escribir, que se señale fecha del giro. Esperamos ser atendidos, ya que no pedimos por adelantado. En particular los atrasados, ya que a nada conduce atrasarse más.

A LOS TRABAJADORES, A LOS EMIGRADOS ESPAÑOLES

Compatriotas, compañeros:

Compañeros os llamamos, aunque no pertenezcáis a nuestra organización, aunque no compartáis nuestros puntos de vista, aunque tengáis otras ideologias o no tengáis ninguna. Porque compañeros somos todos de explotación y de miseria, compañeros en el ansia de mejorar nuestras condiciones de vida, de que haya un poco más de bienestar y de justicia sobre la tierra.

Os invitamos a concurrir, el dia 23 d ejulio al Palacio de los Deportes de Toulouse, a las siete de la mañana. En ese dia, la Confederación Nacional del Trabajo celebrará un mitin conmemorando el 31 aniversario de la revolución española, en el cual oradores responsables, en nombre de la C. N. T. francesa y de la C. N. T. española os expondrán lo que fue el levantamiento militar del 18 de julio de 1936 y la réplica del pueblo antifascista, oponiéndose al golpe de Estado contra la segunda República.

Os dirán también cuales son las finalidades de la C. N. T., los objetivos que persigue, siendo el primero la liberación de nuestro pais, el fin de la dictadura franquista y la apertura de un período de progreso y de libertad para España, volviendo al ciclo evolutivo iniciado el 14 de abril de 1931 y brutalmente interrumpido por la continuación de todas las fuerzas capitalistas, clericales y militares de España que, apoyadas y estimuladas por el fascismo italiano y el nazismo alemán, dieron el golpe de gracia a las libertades populares de nuestro pueblo.

Emigrados, españoles: Acudid a nuestro mitin, si queréis ser informados de cuanto el régimen imperante en España os oculta cuidadosamente, desde que, con el apoyo de las potencias fascistas extranjeras, destruyó a la República, aniquiló las conquistas revolucionarias, asesinó a medio millón de vuestros hermanos y arrojó al destierro otro medio millón, imponiendo, por la violencia de las armas, los hambrientos 25 años de paz de que se vanaglorian el caudillo y sus secuaces.

Os esperamos. Seréis bien acogidos. Escucharéis la voz de la verdad, la de los hombres y de la organización que siempre han defendido los intereses y derechos del proltariado.

Por la Confederación Nacional del Trabajo, la Comisión de relaciones del núcleo del Alto Garona (Gers)

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LA MAROMA FRANQUISTA

TRAS una oposición fingida, las Cortes del general Franco han aprobado tres proyectos de Ley aparentemente contradictorios, pero que, en realidad, complementan un situacionismo fascista. Se trata, naturalmente, de extender un espejismo que insinúe una situación liberal sin salir del totalitarismo nacionalsocialista. Cuando el caciquismo nacional árabe presume distintivo «socialista», Franco considera que puede darse idéntico lujo.

La primera de esas tres leyes se ocupa de libertad religiosa. Lo referente a la libertad de la Iglesia católica, ni mencionarlo siquiera, pues desde 1939 la tiene toda, con secuela libertina. En cuanto al culto alaíta, ése ya era tolerado en las mezquitas del Rif en pago a los servicios de la Mehalla, de los Regulares, y de la legión más que bárbara que en 1936 fue introducida al continente español para degollar españoles y violar españolas. El cierto desahogo que puede beneficiar a la escuela religiosa protestante, débese a la presión del dólar más que a un principio de adoración del Cristo en diversas formas. En cuanto a los otros cultos religiosos, en España puédense considerar inexistentes.

Entretanto, por consideraciones excepcionales, regateos y favoritismos, la Iglesia católica no dejará de mantener su exclusiva en la panorámica religiosa hispana. El resto de Iglesias se desarrollarán precariamente, cual lo ha expuesto el pastor Cardona después de haber analizado las particularidades del proyecto. Pero, más cohibidos y desconsiderados que las ramas religiosas secundarias, lo estarán los españoles que estiman no comulgar con rito alguno. La libertad, plena o relativa favorable a los elementos religiosos, para los irreligiosos no reza, siendo tan ciudadanos o más que muchos practicantes. Creer en dios, en los misterios de Cristo y de las vírgenes, o reventar, que para ello advino la monstruosidad de la Cruzada.

La segunda Ley votada reafirma al Movimiento falangista como partido único, totalitario. Con camisa azul o sin ella, ese anacronismo fascista se equivale siempre al camisería pardo y negro de nazis y mussolinistas. Es la ostentación permanente de un poder de Berlín y Roma caídos, la plataforma europea del totalitarismo internacional que, por serlo, sólo acepta como contrincante vital al comunismo, totalitario a su vez, y despreciativo, como el falangismo, de una realidad de republicanos, socialistas y anarquistas. El nazifascismo de Franco mantiene su auge con la bendición del papado, la lluvia dolariana de Wall Street, y bajo la sonrisa bonachona de Moscú.

El último capítulo legista de la hornada reciente se refiere a la representación familiar en unas Cortes domésticas. El 60 por % de «procuradores» (para no decir «diputados») los nombra directamente Franco de por sí y a través de sus instituciones, y el cuarenta restante emanará del voto dirigido de los «padres de familia». Esa recomposición «democrática» es burda y no consigue, ni aparentemente, la factura liberal predicha y sin duda encaminada a disfrazar un sistema fascista con ropaje democrático salido de la trapería de El Pardo.

Queda por examinar en el ex Congreso (ahora Procuraduría, como hemos dicho) el proyecto de Ley Orgánica del Reino, enfocado a la sucesión realista de Franco sin quitar ni una coma del contenido franquista del régimen. El pretendiente a rey (hay cinco) será escogido previa sumisión de éste al régimen «movimiental» falangista que dictamina por encima del tute más uno de reyes en escayola sin prestigio público ni influencia alguna en la camarilla que detenta la dirección del régimen. ¡Banda borbónica de mendigos!

De la libertad de expresión no nos ocupemos. Por un hablar se va la cárcel y por un escribir igual, más la multa consiguiente. Condición ésta última que amontona una profusión de prosas y versos que no dicen queriendo decir, que expresan a medias, con reticencias, dando falsa medida intelectual, como producto que es de una atmósfera preñada de amenazas, insinuaciones y castigos.

¡Sucia España!

AREA MUNDIAL

«ZONA LIBRE» EN BOLIVIA

LOS gobiernos de todo país y de toda tendencia, durante un siglo han hecho lo más posible para extinguir el aliento libertario de las poblaciones obreras. En Europa las represiones contra la corriente bakuninista han sido furiosas y en América lo mismo. Recuérdese al efecto la barbarie yanqui con motivo de la bomba de Haymarket, que llevó al cadalso a cuatro compañeros y no a cinco porque Lingg determinó darse muerte él mismo. El propio «ajusticiamiento» de Sacco y Vanzetti no se debió al supuesto atraco de que les acusó la «justicia», sino al haber participado, ambos compañeros, a la campaña contra la policía que en Boston había arrojado por una ventana de un 33 piso al compañero español Salcedo. Recuérdese también con qué furia policías y jaurías nacionalistas atacaron a los centros de la F. O. R. argentina, quemando en más de una ocasión la imprenta de «La Protesta» y enviando ciertos de compañeros a la lejanía presidiaria de Usuahia.

Cierto que tal variación de gobernantes de todos los países americanos en las primeras décadas del siglo no pudieron prever la consistencia y desarrollo de un movimiento comunista cual el que ahora les envuelve y acosa. De todas suertes, esa expresión autoritaria del proletariado mundial en el fondo les place más a los déspotas que la posición nuestra, por lo bien que la U. R. S. S. defiende y «eterniza» el concepto de Estado. Si del mal hay que escoger el menos, toda autoridad prefiere mejor apechugar con el comunismo estatal que con el comunismo libertario.

Mas ahí tienen la respuesta. A trompazos y a engaños han desarraigado el espíritu anarquista de los pueblos, determinando que el vacío producido lo llenen con creces los comunistas dictadores, ésos que sólo aceptan el principio de autoridad cuadon pueden regirlo. No conociendo el proletariado (en un 95 % ignaro, en Suramérica) otro soporte que el del marxismo imperativo en una 3a parte del planeta, se libra como en las minas cobristas de Bolivia, a los líderes del extenso partido moscovita, pese a la justicia de la causa de los mineros. En efecto, «zona libre» cuadraría mejor en las comarcas mineras de Catavi y Siglo Veinte, bajo la influencia moral del anarquismo que sometidas a la dirección material del Partido comunista, entidad borreguista especial para un asentamiento del ordeno y mando. Con líderes y comisarios, los mineros bolivianos dependerían de un Estado Mayor marxista en lugar del poder gubernamental de La Paz, puesto que con jefes «obreros» o dueños sostenidos por soldados del capitalismo, quedan en todo caso oprimidos, minimizados, explotados. Momentáneamente la aristocracia del cobre puede quedar orillada, pero sin que los productores de ese metal logren ganancia efectiva, primero por boicot del sistema capitalista; segundo, por impericia laboral de los directores políticos, y tercera, por la carencia de soporte del proletariado interamericano. Ultimamente, en un encuentro, sostenido con las fuerzas del general Barrientos, los mineros han tenido veinte muertos, suceso tan luctuoso como previsible. El gasto de víctimas lo cubren siempre los sencillos, destinados cada vez a batirse contra una tiranía que será sucedida por otra tiranía, otra y otra más, que se sucederán hasta el infinito si el proletariado de todo país no se planta en seco para verificar su actualidad de noria, y, tras reflexión severa, volver por los fueros de independencia y solidaridad internacional para un desguace absoluto de las corrientes explotadoras, autoritarias y ventajistas.

La Zona Libre de la minería boliviana sólo es libre en apariencia. Jefes autócratas ayer, y jefes autoritarios hoy. Con un peligro de combate desigual contra los corcheteros del capitalismo y un balance previsto de víctimas inútiles, hoy estos bravos bregan contra un poder para asentar otro. Teniendo problema propio, auténtico, deben ceder — dándose o no dándose cuenta — plaza primordial al interés ajeno. La ayuda exterior les interesa, pero no siendo ésta auténticamente obrera, sino política y

adscrita a una tendencia determinada, los tan sufridos como enhiestos mineros de Bolivia se exponen a jugarse el todo para lograr poco o nada, incluso en el caso problemático de una victoria. Con burguesía trabajan para otros y con el fusil combaten igualmente para otros. Y si la Zona Libre se afirmara, con la presencia abusiva de comisarios comunistas perdería su libertad y los seudolibertos regresarían al fondo tan parias y explotados como antes. Es así que se consumen gestas sinceramente revolucionarias para provecho de la antirrevolución marxista. Este es el resultado conseguido por los políticos y dictadores suramericanos y de todo otro país, al perseguir a sangre y fuego y con infundios a los idealistas que detestan todo poder coercitivo y tratan de centrar las relaciones sociales mediante la paz, la igualdad y la fraternidad entre los hombres.

ATMOSFERA DE VIOLENCIA

Es un hecho probado que la O.N.U. no sirve para nada. No consigue evitar los conflictos armados. Lejos de ello, los diplomáticos acuden en grupos a la Asamblea para defender su posición frente a otras. Tratan de arrancar, mediante un número previsto de votos, un acuerdo favorecedor, o, de lo contrario, dejar en el ambiente un presagio de guerra. En cuyo caso se recurre al consejo de los «grandes» que consideran ser la U.R.S.S., EE. UU., Inglaterra y Francia, resultando la verdadera O.N.U. estas cuatro naciones, y aún menos: si Alemania, Italia, Indostán, Brasil, etc., no son Estados mayores, ¿qué impediría la eliminación del cuarteto de dos naciones no-pulpo como Inglaterra y Francia?

En realidad, si la U.R.S.S. y EE. UU. se convinieran, la guerra del Vietnam terminaría, y si ambos Estados se lo hubiesen propuesto, la guerra de Oriente Medio no habría sido efectiva. A mayor abundancia, todos los países manufactureros contribuyen al desarrollo de las políticas militaristas vendiendo armamentos a quien sea y donde sea cual si se tratara de algodón o tomates. Ni árabes ni judíos producen aviones, tanques y cañones, y para medirse en los desiertos poseyeron de todo y de todas partes: de Francia, de Gran Bretaña, de EE. UU., de la U.R.S.S., de Checoeslovaquia, de China... Aparte los litigantes, todo bicho se ha proclamado justo y neutral, si bien, generalmente, se ha participado en el absurdo homicidio próximo oriental por negocios, influencias y previsiones inconfesables. Sin el respaldo de la

(Pasa a la página 2)

Desde Cuatro Caminos

QUIEN no lo crea, que no lo crea; pero los que lo vemos y lo vivimos, sí que lo creemos. En España vivimos en el país de las superpersonillas: esto es, en plena Jauja. Juzgue el lector:

Los gastos generales en abril subieron 1,60 % con respecto a marzo, en el índice del coste de vida. Los gastos de casa crecieron en un 0,56 %; los de uso y vestido, en un 0,84; los de alimentación en un 2,69, y los gastos diversos en un 0,39 %.

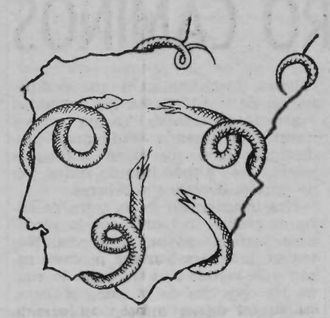
Tomando como base 100 en 1960, los índices generales del coste de vida fueron de 149,7 en abril de 1966; de 157,8 en enero de 1967; de 158,8 en febrero; de 159,5 en marzo y de 167,1 en abril. En cuanto a gastos de casa, tomando la misma base, los índices en abril de 1927 fueron de 142; los de uso y vestido, de 154,5; los de alimentación, 169,2, y los diversos, 187,4. Y los salarios congelados en 84 pesetas, gracias al empuje sindical con el señor Solís a la cabeza, que se *desvive* por el bienestar de la clase obrera. Espera con ansia la llegada del exilio a Juanito, porque ambos a dos se llenarán mejor los bolsillos, que es una cosa muy interesante... para ellos. De esa forma no se sabrá cuál de los dos es más sinvergüenza y gorrino. Sigamos anotando maravillas de la famosa... Jauja.

«Durante el mes de enero fueron protestadas en la provincia de Madrid — según el último censo — 22.803 letras de cambio por un importe total de más de 1.633 millones de pesetas, mientras que durante el mismo mes, en la provincia de Barcelona, fueron protestadas 16.328 por un importe total sensiblemente inferior: unos 551 millones...

»Más de 95.000 letras fueron protestadas en todo el país durante el mes considerado, y el volumen dinerario afectado por tales protestas se acercó a los 4.700 millones de pesetas, cifra que supera en cerca de 200 millones a las protestadas en igual mes del año anterior.

»El saldo deficitario de la balanza comercial agraria ha alcanzado la cifra de 2.998 millones de pesetas en el primer trimestre de 1967, según informa el ministerio de Agricultura.

»En cuanto a las importaciones,



presentan aumentos progresivos los cereales, que se importan por valor de 3.483 millones de pesetas, las semillas oleaginosas — 1.844 millones — y el tabaco — 1.307 millones. Permanecieron estabilizadas las importaciones de carnes y despojos comestibles en torno a los 330 millones de pesetas; las grasas y aceites, con unos 600 millones, y las pieles y cueros, en cuya compra se invirtieron unos 550 millones. La importación de patatas de consumo y siembra, así como las de legumbres, descendieron.

»Respecto a exportaciones, las partidas más altas corresponden a frutas frescas y secas—4.664 millones—; legumbres y hortalizas — 1.462 millones —; aceite de oliva — 1.264 millones —, y preparados hortifrutícolas, de los que se vendieron por valor de 1.122 millones de pesetas.

»En relación con el primer trimestre de 1966, las importaciones han descendido en un 4 % y las exportaciones se incrementaron en un 11 %.

»Las divisas que el Instituto Español de Moneda Extranjera mantiene en su cuenta corriente del Banco de España no constituyen la totalidad de nuestros medios de pago en el exterior, pero sí la parte más importante de las mismas.

»Pues bien, a través de los cuatro primeros meses del año actual las citadas reservas han registrado descenso de casi diez mil millones de pesetas; para ser exactos, de 9.984 millones».

El erario de *Jaucacia* está flaco, esquelético y completamente depauperado. Se parece mucho a Rocinante, el caballo de Don Quijote. Y es que aquí no hay sabios médicos que sepan hacer fluir la sangre del cuerpo social, por venas, arterias y capilares, para que riegue la corriente a todo el cuerpo por igual. Aquí no tenemos más que granujas merinarios que no hacen más que sangrías, una después de otra. Aquí, a pesar de lo que di-

(Pasa a la página 3)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL DEBER DE VIVIR MAL

LA vida social conlleva el darse cuenta de hechos bien paradógicos por su contenido escandalosamente contradictorio. Vivir mal y pretender que se acepte como un deber, como cosa normal y lógica, no cabe duda que es ya el colmo de lo absurdo.

Paris, como todas las capitales o ciudades de más o menos abolengo, tiene sus barrios, o sus aledaños, donde pululan todo un conjunto de miseras barracas; en donde viven hacinadas, con todas las incomodidades habidas y por haber, familias obreras. Saint-Denis, junto a la «Ville Lumière», ha poseído siempre esos rincones de miseria que constituyen los grupos de barracas. La existencia es en ellas inconfortable; y alcanza fulgor de tragedia, cuando, como aconteció recientemente, un voraz incendio hizo pavesas en poco rato un montón de esas barracas. Y un repórter que daba referencia del hecho señalaba el contraste de que, muy cerca de donde unas pobres gentes contemplaban consternadas los restos carbonizados de lo que fue su modesto ajuar, se yerguen bloques de viviendas nuevas, confortables, y todavía desocupadas.

En la ciudad donde resido, como en todas partes, con fines de beneficio de fortuna, se lleva por delante la urbanización. A familias de trabajadores que vivían en pequeñas y viejas casas, al objeto de poder desenvolverse con menos ahogos al pagar un alquiler reducido, les han dicho que tales moradas han de ser derribadas. Y les han fijado el alojarse en una de esas viviendas que se hacen, que parecen termitieras, por lo reducidas, por lo apretadas, y por su vulgar y prosaica uniformidad. Conjunto de viviendas que, vistas a cierta distancia, con sus agujeros cuadrados, dan la sensación de ese conjunto de nichos, a lo largo de un alto muro, que vemos en los cementerios de las ciudades populosas. Viviendas inestéticas, reducidas, ¡ah, pero no dejan de ser caros los alquileres para las reducidas posibilidades de aquellos que en ellas residen!

He ahí como, en orden a las viviendas, establece un sentido jerárquico J. M. Porcioles, el que hoy es alcalde de Barcelona: «Mi preocupación es que estos barrios tengan la composición homogénea de los barrios típicos, del cual es un modelo la casa del Ensanche, de nuestro Senyor Esteve en tiempos de la Exposición del año 1888: en el primer piso vivía el Senyor Esteve, en el segundo un comerciante, en el tercero una persona de profesión liberal, en el cuarto un rentista, y en el quinto un obrero manual. Esta distribución estaba montada con un gran sentido social. Y a ello debemos llegar...» ¿Qué en lo dicho hay una acentuada dosis de cinismo? Es indudable. ¿Qué cabe esperar de un discípulo de Cambó que no sea cinismo? El obrero que llega del trabajo derrengado ¡pues que se fastidie y suba los cinco pisos hasta llegar a un zaquizamí destartalado junto a la azotea! ¡Ah, y sobre todo, que considere un deber el ser sumiso, resignado, si nota que hay quienes, sin trabajar, viven en mansiones confortables, hinchados de orgullo!

UNA ENCUESTA EN TORNO AL ANARQUISMO

Hace ya algún tiempo, cuando aún no se hacía referencia al Congreso Internacional Anarquista, a celebrar en Carrara, fue tomada la iniciativa de celebrar una encuesta internacional, a fin de conocer el criterio de aquellos compañeros que sienten más preocupación por el ideario ácrata en torno al mismo. Opiniones fundamentadas en la experiencia, en la reflexión, yendo a la médula del problema que supone emitir hipótesis cara al futuro.

En razón de amistades particulares, se hizo mención a ella, y hubo compañeros que expresaron su sentir. Causas ajenas a la voluntad de quien dio forma al tema escogido, demoraron la intención de darle la suficiente amplitud susceptible de que dieran su parecer compañeros de acá o de acullá, conocidos o no en el ambiente libertario. No hacerlo así, limitar la invitación a los amigos, o exclusivamente a ciertos militantes sería, evidentemente, caer en un craso error, ya que opiniones dignas de interés en sentido general puede expresarlas un compañero conocido o el que esté por conocer. De ahí que sea proceder con sensatez el generalizar la invitación, como se hace ahora en estas.

Al igual que la invitación aparece en este periódico, se desea su inserción en una de las publicaciones ácratas de los compañeros franceses, de los compañeros italianos, y de los ingleses. Es así como, dadas las peculiaridades sicológicas de los compañeros de un país y las de otro ha de poder abarcarse un conjunto de criterios que revista interés por lo variados en el enfoque correspondiente.

El tema de la encuesta es el siguiente:

¿Qué posibilidades, cara al futuro, puede ofrecer el anarquismo internacional en nuestros días?

Como puede colegirse, el enunciado expuesto abre cauce a toda suerte de consideraciones, abarcando la experiencia del pasado, la realidad del porvenir, y un vislumbre de esperanza, o de negación, proyectado hacia el futuro. Como corresponde a toda encuesta, se trata de condensar un sentir sin caer en profusas divagaciones. A este efecto, en un máximo de dos cuartillas dactilografiadas a un espacio, o cuatro cuartillas interlineadas, o lo equivalente a esta extensión en cuartillas manuscritas, puede ser suficiente, como máximo, para que se pueda dejar sentada convenientemente una opinión alrededor del tema.

Quienes consideren de interés tomar parte en la encuesta expresada han de poder hacerlo enviando su opinión a la redacción del semanario. Dentro de un tiempo prudencial, bien de una forma, ya de otra, se darán a conocer el conjunto de opiniones emitidas, por orden alfabético del nombre de sus autores. No ha de escapar a los compañeros en general cuán interesante ha de ser, hoy que tanto se habla de un resurgir, o de un robustecimiento de las ideas ácratas; hoy que, ante el desquiciamiento del marxismo, elementos que no son del ambiente libertario se muestran curiosos de estudiar el anarquismo, el dar a conocer el criterio de compañeros que en verdad aman las ideas y por ellas tienen el máximo de interés.

STENDHAL CONTRA LA VULGARIDAD Y LA AFECTACION

Como todo el que es lo suficiente inteligente para conocer lo que vale, lo que puede dar de sí, los límites de sus conocimientos, Stendhal sabía cuales eran sus méritos; comprendía también que mucho costaría eliminar la capa de rutina que impedía se les diera el merecido realce a sus escritos. De ahí que manifestara que hasta años después de su muerte no se le comprendiera. Así ha resultado: el que en vida pasó casi desapercibido, hoy es en todas partes considerado como el más caracterizado representante de la novela sicológica. Escritores, críticos de todo el mundo, hacen referencia a Stendhal. Se han preparado unos coloquios internacionales para analizar, una vez más, sus obras representativas, como son: «Rojo y Negro», «La Cartuja de Parma», «Del Amor», «La Abadesa de Castro», «Armancia», «Lucien Leuwen» y sus referencias de viajes e impresiones de arte. Análisis de sus obras y de la enorme influencia que ellas han llegado a ejercer.

Sabido es cuanto detestaba Stendhal la hinchazón retórica, la engolada suficiencia, la necia afectación. Espíritu liberal por excelencia, se reía de los códigos y las leyes. Pero, en plan de cuidar su estilo, descarnándolo de toda vacuidad, dícese que había tomado la costumbre de leer todas las mañanas, al levantarse, toda una serie de artículos del «Código Civil», o del «Código Militar». Ello tenía por objeto el *ir al grano*, en tomar la esencia de las cosas sin ampulosidades superfluas. Práctica de estilo que al parecer le dio buenos resultados.

Un escritor, ferviente «stendhaliano», ha elaborado un librito denominado «Pensées et Impressions». Aduce que es a la manera de un frasco de esencia, dando a conocer, captadas de textos de Stendhal, las ideas que le fueron más queridas al gran escritor, hijo de Grenoble. Así podemos leer: «Para mí la felicidad consiste en que nadie me mande ni en mandar a nadie.», «Solamente hay dos maneras de escapar al aburrimiento, o por la conversación con una persona inteligente, o gracias a la lectura de un libro interesante.», «El amor es como la fiebre, nace y se extiende sin que en ello tome parte la voluntad.»

Sindicalismo vertical

por F. BOLERA

¡OJO...! Obreros, ha llegado el Sr. Pérez. El Sr. Pérez es un sindicalista vertical de primera fila. En una mano lleva un ramo de olivo y en la otra una metralleta. El ramo de olivo es el símbolo del abrazo entre el capital y el trabajo; la metralleta símbolo de la obediencia. El Sr. Pérez es liberal, demócrata y católico. Y muy humano. El Sr. Pérez es muy amigo del bocazas de Solís. Son el dúo perfecto del nacional-sindicalismo, de origen hitleriano. El Sr. Pérez es muy travieso. Es fabricante de papel higiénico. El Sr. Perez, no lo usa. Como el Sr. Pérez mira tanto por su vecino el trabajador, después de las elecciones presentará una moción al sindicato, para establecer y legalizar la jornada de 16 horas diarias, con el jornal base de 84 pesetas. Es muy conveniente que trabaje mucho y coma poco. Unica forma de guardar la línea y evitar que el corazón le funcione mal por demasiada acumulación de grasa. El Sr. Pérez tiene cosas grandes y salidas luminosas. El Sr. Pérez, como es tan humano, dice que el pan de plomo nutre más que el pan de trigo. ¡Vaya con el Sr. Pérez, qué cosas tiene!

El Sr. Pérez, como su lengua no tiene hueso, dice: vivimos en plena campaña electoral sindicalista, gran acontecimiento español en sus anales históricos; lo nunca visto. Vamos a elegir cerca de 900 mil mandatarios entre patronos y obreros. Esperamos de que se elijan los mejores, dice el Sr. Pérez, y guiña un ojo con una risita de conejo, y añade con tremenda sinceridad: Señores, los candidatos a elegir ya están elegidos como es natural que se haga. Las elecciones no son más que una cómica parodia. Pero no se asusten amigos, porque hemos escojido a lo mejor de lo mejor, que, traducido al lenguaje castizo quiere decir que hemos elegido a los más adictos y mansos al régimen franquista.

Como dice mi amigo el ministro y jefe del movimiento sindicalista español, el bocazas de Solís, queremos un solo sindicalismo, unido, compacto, apiñado, para que su labor sea eficaz y contundente sin ningún desvío. ¡Pobre del monterilla que se atreva a dividir a los sindicados, no le arrendamos las ganancias!

Como dos fervientes y puros nacional-sindicalistas que somos, mi amigo y yo, queremos también un sindicalismo fuerte y puro, y lo conseguiremos.

Lo primero que haremos será formar comités mixtos para resolver todos los conflictos que se presenten en fábricas o talleres. Dichos comités se compondrán de tres obreros y tres patronos, y un desempatador, que tendrá que ser un hombre ecuánime y justo, como lo es mi amigo el jefe del movimiento del sindicalismo vertical, ilustre y sin pecado, siempre presto al sacrificio como gran altruista de solera que es. Y no paran ahí las reformas sindicales. Como buenos evolucionistas que somos no conocemos a Spencer —, mas no importa, porque sabemos hacia donde nos dirigimos: tenemos el camino trazado. Detestamos toda clase de violencias. No queremos luchas de clase, sino colaboración de clase. Que el obrero no se haga ilusiones porque siempre habrá pobres y ricos. ¿Qué sería del pobre si no hubiera ricos? Unamuno dijo una vez que el rico vivía del trabajo y sudor del pobre; pero hay que tener en cuenta de que Unamuno era un *tío* loco, y no se debe hacer caso de sus palabras. Expliquémonos. Cuando en un taller o fábrica haya alguna desavenencia, entre el patrón y el obrero, el comité mixto será el encargado de solucionar el asunto, haciendo estricta justicia sin partidismo alguno. Pero como a mí, a pesar de que me llame Pérez, me gusta decir las cosas claras, en esta clase de litigios siempre llevará las de perder el obrero porque en el comité mixto somos cuatro contra tres, por aquello de que todo molinero echa el agua a su molino. Además los obreros no se podrán declarar en huelga si no es por acuerdo tácito del comité mixto, dueño y señor del movimiento obrero encuadrado en el Sindicalismo Vertical, que yo, el señor Pérez, y mi fiel íntimo amigo Ministro y jefe del movimiento Solís (a) Bocazas, somos los padres potestativos; como dos ilustres y grandes de España que somos. Nosotros somos los cerebros. Pensamos y digerimos por los obreros, porque éstos no tienen derecho ni a pensar ni a digerir. Sólo tienen deberes: trabajar y trabajar.

He aquí la miseria de este siglo: no hace mucho tiempo, eran las malas acciones las que tenían que justificarse. Ahora, las que han de justificarse son las buenas acciones.

Para la mayoría de los hombres, la guerra es el fin de la soledad. Para mí, es la soledad definitiva. *(Albert Camus).*

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

13 JUILLET 1967
NUMERO 462
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

Vacances. — Vrai train stratégique : gaz, électricité, transports, etc., augmentés.

LES ORDONNANCES SUR L'EMPLOI

LES ordonnances relatives à l'emploi sont sur le point d'être promulguées. Les travailleurs ont tout à craindre de cette réforme, aussi progressiste qu'elle puisse vouloir paraître, car, si le gouvernement a jugé utile de posséder les pleins-pouvoirs pour la mise au point de ces textes, et d'autres, il n'y a qu'une explication possible : c'est qu'il entendait se mettre à l'abri d'une discussion démocratique des projets et d'éventuelles réactions populaires.

Les ordonnances généralisent l'aide publique aux chômeurs. Qu'est-ce que cela signifie ? En gros, cela veut dire que le chômage, conséquence d'une politique économique menée par les gros financiers et les politiciens véreux, sera mis financièrement sur le dos des travailleurs. On appelle cela « solidarité nationale » : on ferait mieux de dire que les travailleurs n'ont qu'à se débrouiller entre eux s'ils ne veulent pas que certains d'entre-eux crèvent de faim. Le patronat a besoin de tant de bras, il les achète au plus bas prix; quant à ce qui reste de force de travail sur le marché du travail, aux travailleurs qui ont un emploi de nourrir cette force de travail dont le patronat n'a pas besoin pour le moment. Le chômage doit ainsi aboutir, par le biais de l'impôt, à une baisse du niveau de vie des travailleurs actifs. C'est là le seul et véritable sens de la « solidarité nationale » dont parlent les dirigeants.

Dans le système économique actuel, si une entreprise doit se « reconvertir » en fonction de l'évolution des marchés et des techniques de production, cela signifie que ses actionnaires ont jugé que leur marge de profits était menacée et qu'il fallait produire autre chose ou produire autrement. Le calcul qui conduit à la reconversion est donc un calcul purement égoïste, et non un calcul social, qui doit permettre aux privilégiés de maintenir l'intégralité de leurs profits. A partir de là, il serait tout à fait logique que les capitalistes supportent l'intégralité des frais entraînés par la reconversion de l'entreprise. Ils entendent « mettre de côté » momentanément les travailleurs qu'ils emploient et les trouver en bonne condition au moment où ils en auront à nouveau besoin : dans ces conditions, qu'ils les logent; les nourissent et assurent leur « recyclage » professionnel. Les difficultés que peut traverser actuellement l'économie française sont-elles le fait des travailleurs ou la conséquence d'investissements opérés dans la seule optique de réaliser, à court terme, des profits fabuleux ? Répondre à cette question, c'est en même temps admettre que les frais de reconversion de l'économie doivent être supportés intégralement par le capitalisme lui-même et non par les petits salariés. Le niveau de vie des travailleurs, sans ou avec emploi, ne doit pas être affecté par cette reconversion. Les frais de cette entreprise doivent être couverts par l'impôt sur les bénéfices. Il faut, d'autre part, résorber dès à présent le chômage en replaçant les chômeurs dans le cycle de production et en réduisant les horaires de travail des salariés actifs.

Quant à la prétendue « mobilité » des travailleurs qu'on veut obtenir, elle cache mal le désir du capitalisme de faire des salariés « déracinés », sans contacts prolongés entre eux, sans influence prépondérante dans la production et la gestion des entreprises, de faire d'eux des « pions sur l'échiquier » que le patronat déplacera selon les exigences de sa stratégie dirigée contre l'organisation du mouvement revendicatif ouvrier.

La création d'une Agence nationale pour l'emploi ne résoudra aucun problème et ne fera que fortifier le système bureaucratique capitaliste. On désire contrôler les mouvements des ouvriers parce qu'on les considère de plus en plus comme une simple marchandise qu'on transporte là où le capitalisme en a besoin pour réaliser des profits. La mobilité des travailleurs viendra compléter la mobilité du capital qui se porte rapidement là où l'on réalise les profits maximum.

Ce qui demeure aberrant c'est que face au chômage qui augmente régulièrement à l'heure actuelle, l'Etat capitaliste et le patronat s'obstinent à maintenir des horaires de travail qui dépassent, en moyenne, assez largement la semaine de quarante heures dont le principe a été constamment violé depuis qu'il a été adopté. Et l'on ne cesse de nous parler d'une « civilisation des loisirs » qui serait pratiquement réalisée. On ne cesse, en « haut-lieu », de rétorquer à toutes les remarques faites par les organisations syndicales : les crédits sont insuffisants. Bien entendu. Et ils seront toujours insuffisants tant qu'on prendra l'argent là où il n'y en a pas, c'est-à-dire chez la masse des petits salariés.

Les fonds nécessaires aux réformes sociales, il faut aller les chercher là où ils sont : dans les profits fabuleux réalisés par les capitaines d'industrie et les financiers sur le dos des travailleurs. Un ministre des finances devrait savoir au moins cela. Mais peut-être aussi que le rôle d'un ministre des finances est essentiellement de protéger les profits réalisés par les financiers et les capitaines d'industrie ?

En fait, toutes les « réformes sociales » venant du haut n'y changeront rien, les travailleurs feront les frais de toute restructuration de l'économie, pour le plus grand bien des financiers, tant que les moyens de production et les transports, les mines, les usines, les chemins de fer, etc., n'appartiendront pas à la collectivité, tant qu'il faudra vendre sa force de travail, tant que la révolution sociale ne sera pas réalisée.

LE POUVOIR DEVANT LA REVOLUTION

LA révolution à laquelle nous aspirons doit identifier l'intérêt de tous, c'est-à-dire que l'autorité et le pouvoir des uns ne peuvent s'appliquer aux autres. Chacun prend sa part de responsabilité dans l'effort commun et chacun accomplit sa tâche, sans maître, du fait qu'il est arrivé au stade de la révolution émancipatrice, qui fait de lui un homme conscient et non un citoyen, un salarié, un homme dont la dignité est aussi flexible que le roseau.

Prétendre qu'un gouvernement et qu'une autorité savent mieux que l'homme ce qui lui est préférable est faux; seul, l'homme sait ce qui est bien pour lui et s'il applique le respect du bien-être de chacun, comme il réclame le bienfait et le bien-être pour lui-même, la société devient idéale. Par contre, demeure monstrueuse et inhumaine cette société qu'on nous impose, qui prétend nous diriger et nous faire accomplir des actes nuisibles aussi bien pour nous que pour autrui.

L'obéissance à la loi est un préjugé qui, par atavisme, prend l'individu au plus profond de sa conscience, le façonne à l'obéissance passive à un gouvernement qu'il critique, dont il connait le mal, mais auquel il obéit.

Quand le gouvernement se présente au peuple comme le défenseur du citoyen, de la famille, le protecteur du faible, l'ouvrier de la paix, il le trompe outrageusement; toutes ses lois, ses décrets, ses ordonnances, ne visent qu'au maintien de la séparation des classes, à la protection de la richesse, de la propriété, du capital. La servitude a tellement pénétré les individus que, même les révolutions, jusqu'à ce jour, n'ont été qu'une compression du pouvoir, mais jamais une révolution de libération totale du pouvoir. La révolution reste à faire.

Comment un gouvernement peut-il parler d'égalité, de la proclamer, de l'inscrire au fronton de ses monuments publics et, en même temps, promulguer des lois sur la défense de la propriété, du capital, ce qui, évidemment, est prendre la défense d'une classe minoritaire qui brime et exploite une classe majoritaire; le pouvoir ne travaille pas pour l'égalité, mais contre. Mieux, les lois ne sont pas faites pour protéger le travailleur mais pour l'exploiter. Il faut une explosion de colère, comme en 1936, pour obtenir, par une grève étendue, un peu plus de justice et de reconnaissance des droits les plus naturels.

La classe privilégiée, qui est sous la protection du pouvoir, lequel repose sur la force de légions de mercenaires, déclare que la société ne peut se passer d'ordre. Par l'ordre, les privilégiés entendent l'ordre gouvernemental qui soutient et protège la propriété et le capital. Il apparaît, pour eux, qu'une minorité de la société soit composée d'hommes qui commandent, dirigent et bénéficient de la plus grosse part des bénéfices d'exploitation et, d'autre part, il leur apparaît que la population ouvrière doit produire pour un salaire limité au plus juste coût de l'existence. Cet ordre-là n'est pas celui pour lequel nous combattons.

A toutes les époques, à toutes les formes de gouvernement, vous retrouvez toujours les mêmes néfastes principes d'autorité, que ce soit royauté, empire, république, que le régime soit de dictature de droite ou de gauche, militaire ou communiste, le travailleur se heurte toujours à ce mur : « autorité, perte de la liberté » et, au cours des siècles, si quelques hommes tentent de prêcher la vérité, celle-ci ne produit aucun effet devant la prodigieuse production d'écrits mensongers tressant des couronnes de lauriers à l'autorité, à la violence, à l'usurpation, au vol, au crime légal.

Pour la majorité des hommes, plus le gouvernement est fort, injuste et inhumain, plus il approche de l'ordre absolu, malheureusement, l'histoire se montre très souvent contraire à ce principe. Dans l'histoire contemporaine citons Mussolini et Hitler. Il y a, certes, plusieurs méthodes de concevoir l'ordre. Qui prouve que celui qui sait haranguer une foule devant un micro détient la vérité ? Qui prouve que c'est celui qui pour imposer son ordre a besoin de militaires, de mercenaires, de C. R. S. ? Qui prouve que c'est en absorbant 50 % de budget pour la force, que l'on détient la raison ?

A la théorie gouvernementale qui ne fait que reconduire le passé et s'oppose à l'avenir, nous prétendons apporter de nouvelles organisations économiques qui respecteront la liberté de chacun, effaçant l'inégalité que de siècle en siècle le travailleur se croit dans l'obligation de supporter et de transmettre à sa descendance, de faire continuer, ainsi, le cycle de la malédiction sur les travailleurs. Nous pensons faire admettre la formule égalitaire où chacun, selon ses moyens, sera consommateur et producteur, où chacun participera au bonheur de chacun. Si les principes de bons rapports et d'échanges peuvent être résolus entre deux hommes, pourquoi ne pourraient-ils pas l'être entre plusieurs millions d'individus ? Tout n'est qu'une question d'organisation, de bonnes organisations, supprimant une multitude d'intermédiaires inutiles, transformés en travailleurs utiles et productifs, ce qui permettrait de réduire considérablement le temps de travail nécessaire à chacun pour assurer l'existence de la collectivité. La réduction des heures de travail permettrait aux travailleurs de mieux profiter de la vie. Mais ce bien possible par une société nouvelle, ne peut être que le fruit d'une Révolution, car l'Etat n'abandonnera ses prérogatives d'esclavage que devant la force.

Ainsi on vénère, depuis des siècles, des lois qui reposent sur le mensonge, l'injustice, la violence, la cruauté; le peuple, soumis, accepte, de générations en générations, ce galimatias de textes erronés dénommés lois, auxquels les hommes se soumettent par peur de perdre leur respectabilité vis-à-vis de la masse, par peur des tribunaux, par peur de la prison. Si les textes de lois étaient l'expression de la justice, il n'y aurait pas besoin de la crainte de la prison pour demander leur application.

La Révolution succède à l'affranchissement, à la prise de conscience, à la révolte. La nature impose sa loi, la seule qui soit respectable, elle dit à l'homme : « tu es l'enfant de la liberté, brises tes chaines, vis dans la fraternité. » Il faut choisir entre la liberté et l'esclavage, la conscience et Dieu, la fraternité et la violence. Se soumettre à l'erreur criminelle de siècles de mensonges est perpétué le mal, s'y refuser est devenir un homme libre, un révolutionnaire. « L'ouvrier a beau souffrir, l'habitude l'avachit, il se laisse rouler sur la pente, l'effort lui pèse, l'inconnu lui fait peur comme à un vulgaire bourgeois, et il se résout à ne plus dire toutes ses colères, toutes ses rancunes; le paysan, plus rusé, les cache encore davantage et se résigne encore mieux. Mais cela n'est qu'une surface trompeuse. Sachez faire appel à toutes ses passions contenues uniquement par les gendarmes, la loi, l'armée, la lâcheté; frappez les premiers coups, donnez l'exemple; ayez non seulement l'audace mais la haine tenace qui ne désarme jamais, et vous verrez jaillir la Révolution aussi bien dans les campagnes que dans les villes. » *(Bakounine).* R'VILLARD

A TRAVERS LE MONDE

ANTILLES BRITANNIQUES

L'île d'Anguila (90 kilomètres carrés, 6.000 habitants, a engagé la lutte pour son indépendance. Le 30 mai, les habitants ont chassé les quelques policiers qui représentaient le pouvoir central. Les habitants ont pris les armes et l'un de leurs chefs a déclaré : « Beaucoup de sang coulera. Même à bout de munitions, nous nous battrons à coups de pierres ». La Grande-Bretagne a été longtemps l'une des premières puissances coloniales. Le monde récolte aujourd-hui les fruits de la politique impérialiste de ses dirigeants : pays sous-développés, surpeuplés, autour desquels se livrent encore des luttes d'influence à coup de ravitaillement. On connait le processus colonialiste : destruction des modes de production locaux et désorganisation de l'économie indigène, achat à vil prix, des matières premières et exploitation de la force de travail des indigènes qui, dépossédés de leurs anciens modes de production, sont obligés de se vendre à l'envahisseur; création d'un nouveau marché pour les produits usinés en provenance de la métropole. Le résultat est que les peuples colonisés, lorsqu'ils entreprennent la lutte pour leur indépendance, sont démunis de tout et ne peuvent même plus compter sur leur économie traditionnelle. Ce sont les difficultés rencontrées alors qui font dire à certains : ils ont voulu leur indépendance et regardez le résultat. Ceux-là feraient bien de réfléchir un peu avant de parler.

ESPAGNE

Les « Communautés de travail » groupent 5.000 travailleurs au Pays basque espagnol, la première de ces communautés étant née d'un petit atelier que créèrent à Mondragon cinq jeunes gens. La Fédération française des communautés du travail s'extasie devant les résultats obtenus. Mais comment ne pas penser aux collectivités anarchistes espagnoles nées pendant la guerre civile et à l'Espagne collectiviste lâchement abandonnée à l'époque par un gouvernement français « socialiste » et poignardée dans le dos par les communistes et par Staline ? En ce qui nous concerne, nous demeurons communistes libertaires, collectivistes anarchistes, mais nous pensons qu'une expérience collectiviste menée à l'intérieur d'un régime capitaliste est vouée à l'échec, à la dégénérescence (à moins, bien entendu, qu'elle ne prenne elle-même des formes capitalistes). Dans ces conditions nous estimons qu'une telle expérience dessert plutôt la cause collectiviste, car son échec servira les détracteurs du communisme libertaire. On ne saurait implanter artificiellement une communauté valable au sein du régime pourri de la propriété individuelle, du profit et de l'exploitation de l'homme par l'homme. Aussi, la tâche essentielle à l'heure actuelle n'est pas de tenter des expériences perdues d'avance mais de s'organiser, sur les bases du syndicalisme révolutionnaire, pour détruire la société capitaliste, abolir le salariat et la propriété privée des moyens de production et mettre en place une économie fondée sur la satisfaction des besoins et non plus sur la réalisation de profits quelle que soit leur mode de partage.

Trois procès ont eu lieu récemment à Madrid pour incitation « à la grève et au désordre ». Le régime franquiste entend faire croire qu'il se libéralise pour préparer la succession de Franco par une bonne petite démocratie bourgeoise. Mais il est clair que tous les « droits » qui pourront être accordés ne seront que théoriques et que rien, en fait, ne sera changé. Le régime franquiste est prêt à garantir le droit de grève mais à frapper ceux qui l'utiliseraient. Il faudra qu'une grève *générale* lui fasse comprendre que la grève n'est pas une question de « droit » mais une question de *fait* et qu'elle est l'arme qui abattra son régime.

ETATS-UNIS

Les incidents raciaux ont repris avec une violence accrue. Depuis le 29 juin, la ville de Buffalo est le théâtre de graves incidents : fusillades entre émeutiers noirs et forces de police, cocktails Molotov, incendies de voitures, bombes chez des militants noirs. Les autorités tentent d'enrayer l'émeute en prenant des contacts avec des pasteurs noirs et des dirigeants de la campagne pour les droits civiques. Cela ne saurait aboutir à régler le problème. Ces gens-là ne sont pas les représentants du prolétariat noir, ils n'ont ni le droit ni les possibilités de parler en son nom. Le problème ne peut plus être réglé par des « droits civiques » ou des considérations d'ordre « moral » qui ne font que souligner les points de vue racistes. Les noirs savent bien qu'en Amérique les droits théoriques qui pourront leur être accordés ne serviront à rien pour ce qui est de résoudre leurs problèmes matériels de logement, de travail, de niveau de vie, etc. Avec ou sans droits civiques, ils seront brimés du point de vue des conditions de vie car le problème est beaucoup plus profond et plus important qu'une question législative. Comment ose-t-on parler de « civisme », de devoirs vis-à-vis d'une communauté à des travailleurs qui ont toujours été rejetés par cette communauté, qui ont été importés comme une marchandise, exploités comme du bétail, bafoués, matraqués... ? Le problème, dans ses prémices, est essentiellement d'ordre économique. Esclaves transplantés, les Noirs américains étaient voués par la société américaine, même après leur affranchissement, aux plus basses tâches et à recevoir les salaires les plus maigres, donc à demeurer en dehors de la société, en marge de ses progrès techniques et culturels, dans l'impossibilité de s'élever au niveau des autres communautés et de se fondre avec elles. Lorsqu'un Noir sera, aux Etats-Unis, payé autant qu'un Blanc, lorsqu'il aura les mêmes droits vis-à-vis de l'instruction, lorsqu'il pourra s'élever aux mêmes fonctions, Peut-être alors un commencement de résolution du problème sera en vue. Mais il se peut bien qu'il soit trop tard déjà pour une solution pacifique. Et la lutte des Noirs, nous la comprenons et nous la soutiendrons même dans ses phases les plus violentes.

BOLIVIE

Dans les derniers jours du mois de juin, de très violents accrochages ont eu lieu en Bolivie, l'armée ayant investi trois centres miniers. On sait que les mineurs de Bolivie s'opposent depuis des années au pouvoir et qu'à plusieurs reprises ils ont occupé les mines, chassant ou emprisonnant les patrons, déclarant leur secteur « territoire libre » et organisant la production selon les principes collectivistes. La réponse du gouvernement a été de placer ces centres miniers « sous commandement militaire », l'armée étant bien entendu au service des capitalistes. Cette « réponse » se présente comme étant de nature à régler les troubles sociaux qui agitent les mineurs. On connait la chanson : face aux revendications sociales, la mitraille. Les guérillas, les troubles sociaux se poursuivent en Bolivie, attestant de la volonté des travailleurs sud-américains d'instaurer dans leurs pays le socialisme bien que les gouvernements de ces pays soient à la solde de l'impérialisme des Etats-Unis. Les autorités déclarent qu'il n'y a aucun point commun entre les guérillas et les troubles sociaux mais, parallèlement, procèdent à l'arrestation des dirigeants du parti révolutionnaire de la gauche nationale et du Mouvement nationaliste révolutionnaire.

Les étudiants de l'université de Santa-Cruz, agissant comme les mineurs, ont déclaré leur université « territoire libre ». Les étudiants ont d'autre part réclamé le retrait des troupes qui occupent les centres miniers la levée de l'état de siège, l'augmentation des salaires des mineurs (réduits l'année dernière). Les étudiants ont proclamé qu'ils poursuivraient le combat jusqu'à la chute du gouvernement. Solidarité entre travailleurs manuel et travailleurs intellectuels face au pouvoir capitaliste. Les étudiants de France feraient bien de prendre exemple sur les étudiants boliviens pour lesquels la lutte des classes est une réalité.

Pour la propagande C. N. T.

nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

VENEZUELA

A la suite de la réorganisation des « foyers de guérilla », relance de l'insurrection. Les forces révolutionnaires vénézuéliennes se sont regroupées. Une réunion, tenue dans une partie montagneuse du pays, a groupé une trentaine de leaders guérilleros; à l'issue de cette réunion a été décidée la création du Parti de la révolution vénézuélienne. « Il s'agissait, pour les leaders guérilleros, de créer un organisme politique appelé à remplacer le Parti communiste vénézuélien dont le bureau politique a implicitement renoncé, comme on sait, à la lutte armée et est considéré pour cette raison par les chefs de guérilla comme défaitiste et incapable de remplir sa tâche » (le « Monde » du 30 juin). Cette dénonciation du réformisme et cette réorganisation des forces révolutionnaires semble bien avoir été imposée par les militants de base décidés à mener jusqu'au bout la lutte révolutionnaire. Ce débordement par la base des états-majors politico-réformistes est un signe des temps. Partout les éléments révolutionnaires de la base commencent à désapprouver le réformisme des dirigeants politiques intégrés aux structures bourgeoises et qui veulent coûte que coûte protéger ces structures contre le déferlement des forces populaires parce cette vague de fond entraînerait également l'écroulement de leurs positions privilégiées. L'unité à la base, préconisée depuis longtemps par les syndicalistes révolutionnaires de la C. N. T. viendra un jour ou l'autre dans tous les pays et, à cette phase organique correspondra la phase historique de la reprise de la lutte des classes.

On apprend d'autre part qu'au Vénézuéla plus de deux cents personnes arrêtées par la police, appartenant pour la plupart aux milieux révolutionnaires syndicalistes, auraient disparu.

INDE

Au nord-est de l'Inde, des paysans sans terre, arborant le drapeau rouge, s'attaquent au féodalisme des propriétaires fonciers du Bengale. Ce soulèvement a eu lieu à Maxalbari, un district situé au nord du Bengale, sur les contreforts de l'Himalaya. Des bandes armées, depuis plusieurs semaines, s'efforcent d'exproprier les gros possédants et s'emparent un peu partout des réserves de grains découvertes chez les paysans aisés. Le drapeau rouge est arboré dans une vingtaine de villages comptant quelques quatre-vingt milles habitants. On assure que ces mouvements ont été déclenchés par des communistes « pro-chinois ». Il en va certainement ainsi mais on peut se demander si les dirigeants pro-chinois ne seront pas « débordés » par ce mouvement qui comporte un aspect extrêmement « primitif ». Il est douteux que les peuplades en révolte du nord de l'Inde soient sensibles aux subtilités politico-philosophiques du maoïsme; on peut davantage penser que les guérilleros seront plus près d'un communisme primitif et authentique dans ses principes même s'il ne repose pas sur une analyse très poussée de la lutte des classes, et que les dirigeants politiques seront une fois de plus dépassés par les exigences révolutionnaires de la base. D'ailleurs, le parti communiste pro-chinois de l'Inde est précisément divisé sur la question de la pratique des guérillas révolutionnaires ou de la pratique du réformisme parlementaire et de la participation au pouvoir bourgeois. « Cela vaut aux plus ardents partisans de Mao en Inde d'être traités par leurs anciens collègues de néo-révisionnistes à la solde des gros propriétaires et de l'impérialisme ». Il y aurait beaucoup à dire aussi sur la façon dont les pro-chinois ont organisé ce soulèvement puisque les guérilleros ne sont armés que d'arcs et de flèches. A moins qu'il ne s'agisse d'un mouvement spontanée dont les dirigeants communistes pro-chinois aient tenté d'assurer la direction.

GENEVE

Le Bureau international du travail, cette officine du syndicalisme réformiste, a consacré ses derniers travaux au chômage dans les pays pauvres où la situation deviendrait de jour en jour plus alarmante. L'accent a été mis sur le fait que le taux de l'augmentation de l'emploi reste beaucoup plus bas que le taux de l'accroissement démographique. En conséquence, les mesures préconisées par le B. I. T. prévoient une étude en collaboration avec l'O. N. U. et avec d'autres organismes internationaux comme l'Organisation mondiale de la santé. L'un des aspects du problème étant de réduire, dans les pays en voie de développement, le taux de natalité, on débouche sur la question de l'introduction de méthodes de contraception dans les pays en cause. L'Espagne, au nom des principes chrétiens, et l'U. R. S. S., au nom des principes marxistes, formulent des réticences contre ce qu'ils considèrent comme une « forme nouvelle de malthusianisme ». Certes, du point de vue théologique, le théorie malthusienne est très nettement dépassée, car il est prouvé que les *possibilités* productives étudiées peuvent répondre au développement démographique actuel. Mais il s'agit là d'un point de vue théorique. Dans la réalité des rapports de production capitaliste, en fonction du gaspillage et des orientations de la production vers la réalisation de profits, l'introduction de méthodes contraceptives dans les pays en voie de développement nous paraît une nécessité absolue pour l'alignement des forces productives sur les moyens de production démographique rationnel, pour l'émancipation réelle et pas seulement théorique de la femme, pour l'élévation des masses laborieuses à un certain degré de force théorique et pratique, pour de véritables possibilités de prise de conscience prolétarienne. La La position de l'U. R. S. S. et de l'Espagne ne nous étonne pas dans la mesure où elle émane de dirigeants politiques partisans d'un régime autoritaire maintenant les masses laborieuses dans la passivité et l'ignorance.

Necesidad de una Historia de la C. N. T.

por JOSE VIADIU

NUEVOS MOTIVOS

DESDE la publicación de nuestro anterior trabajo, mostrando la necesidad de hacer una Historia de la C. N. T., han aparecido nuevos libros en parte o en su conjunto referidos a dicho tema, lo que muestra el interés que suscita y que está latente el afán de conocer el movimiento anarcosindicalista español en todas sus facetas, a la par que confirma que si económicamente pueden publicarse, lo que podríamos llamar fragmentos históricos, parece que debería ser mucho más fácil encontrar los medios para dar cima a una verdadera historia. Aquí podríamos nombrar los títulos de los libros leídos y mostrar omisiones, equívocos y faltas, pero no entra en nuestros propósitos el acometer esta tarea de por sí ingrata y antipática, que no mejora nada, limitándonos a decir que el resultado de tales lecturas y de otras por el estilo, ya publicadas anteriormente, nos confirman que nada tenemos a rectificar en relación a lo ya dicho, y que mejor acentúan que destruyen lo expresado, o sea que tales publicaciones carecen de un aspecto crítico serio, de objetividad, que no mencionan hechos de importancia y que no figuran muchos de los actores que los realizaban.

Ello quiere decir, según nuestro juicio, que de no emprenderse la historia de nuestras luchas en un plano integral, bajo una dirección ecuánime y competente, no tendremos una obra que en realidad sea un reflejo de lo acontecido en la larga y dolorosa ruta recorrida por los hombres que formaron la C. N. T., y también que cualquier estudioso que pretenda hablar del cúmulo de sucesos dramáticos y del emotivo desarrollo de centenares de episodios sociales, se verá obligado a hacer una peregrinación por hemerotecas, librerías de viejo y bibliotecas en busca de datos no siempre fidedignos y verídicos.

La necesidad de esta publicación se acentúa si tenemos en cuenta el número de libros que se han publicado estudiando la odisea, la gran hecatombe que sufrió España por la sublevación de militares, clérigos, banqueros y terratenientes donde, por lo general, la obra revolucionaria de la C. N. T. (lo mismo en el terreno de la acción que en el de las realizaciones sociales) ha sido desnaturalizada, pervertida o silenciada por intereses de partido, o por acallar todo lo que representa nuestra ideología. Ello se ha practicado sistemáticamente de parte de comunistas y franquistas, cosa que podría desmentirse, poniendo los puntos sobre las íes, lanzando a todos los vientos la Historia de la C. N. T.

Otro aspecto importante, que reclama a la vez su aparición, es que actualmente aún subsisten algunos militantes que podrían escribir o testimoniar determinados aspectos de lo acaecido en la accidentada existencia de nuestro organismo confederal, lo que le daría una nota de autenticidad y de amplitud de horizontes, cosa que no será posible hacer dentro de algunos años por la desaparición y muerte de los actores presenciales de los hechos culminantes de las luchas sociales que han tenido por escenario pueblos, villas y ciudades del solar hispánico.

PRONTUARIO PARA SU REALIZACION

Lo que vamos a esbozar nada tiene de matemático e infalible, ya que se trata simplemente de plantear como haríamos nosotros dicha tarea, por si se puede aprovechar alguna idea, sin dejar de reconocer que deben ser los designados para ello quienes en realidad han de trazar la forma y manera de hacerlo.

En primer término, opinamos que la Historia de la C. N. T. debería ser la fiel expresión de los acuerdos tomados en sus congresos, lo mismo en el terreno ideológico que en sus tácticas de lucha.

Por ello creemos que sería una garantía darle un sentido orgánico, tanto para subvenir a las necesidades económicas que la obra requiera, como para darle un carácter de mayor responsabilidad, y también para tener más a mano elementos de colaboración necesarios para llevar a buen término la empresa.

Así, creemos que una vez dispuesta su publicación, los organismos superiores deberían nombrar un director responsable, junto con dos compañeros más que pudieran encargarse de seleccionar y acoplar el material necesario para su redacción.

Este material podría recogerse repasando lo publicado por nuestra prensa en el exilio, entresacando lo imprescindible de libros ya en circulación, nombrar a alguien que expurgara de las hemerotecas españolas actos y hechos que no pueden confiarse a la memoria, y por encima de todo, hay que contar con los compañeros de todas las latitudes nacionales, que ya sea por regiones, localidades o sindicatos, aporten sus experiencias y conocimientos para el mayor éxito de la obra.

SU ESTRUCTURA

Empezaríamos por la publicación de un volumen que hiciera historia del desarrollo del movimiento obrero español e internacional tipo más o menos como «El proletariado militante» de Anselmo Lorenzo, pero de cuño propio, que sirviera de antecedente y enlace con las luchas posteriores acometidas por la C. N. T. Este volumen podría abarcar el aspecto ideológico interno y externo de la época y en conjunto como se desenvolvía el trabajador y el campesino en su diario vivir o desvivir.

El segundo tomo lo dedicaríamos a publicar todos los plenos confederales por orden cronológico, empezando por el de la constitución de la C. N. T. y terminando con el último celebrado en el exilio.

El tercer volumen podría contener trabajos biográficos de sus militantes más destacados, relación de compañeros caídos en la lucha y mención de elementos que hayan figurado en cargos directivos o que se distinguieran en su actuación.

Los tomos que vinieran a continuación podrían referirse a historiar los hechos más culminantes de nuestras luchas tales como la llamada «Semana Trágica», los sucesos de Cullera, la huelga ferroviaria, el movimiento de 1917, el conflicto de la Canadiense, la revolución de Asturias, hasta culminar con las realizaciones sociales que acompañan a la sublevación nazifascista, o sea cómo y por qué se formaron los Consejos de Empresa y desenvolvimiento, sus características y las colectividades agrarias durante los años de guerra, estudiando su su resultado.

Puede que fuera de sumo interés dedicar un tomo reseñando la actuación de algunos personajes y organismos coercitivos del movimiento cenetista, sostenidos por patronos y autoridades, revelando como toda la estructura gubernamental estaba forjada para contener y dominar las ansias de mejora de trabajadores y campesinos. En todas las capitales españolas funcionaban las llamadas «brigadas especiales» y otras instituciones oficiales dedicadas en exclusivo a la persecución de los propagandistas de ideales libertarios. Barcelona era uno de los lugares que funcionaban más instituciones de este tipo, tales como una organización policíaca al servicio de los patronos, el Fomento del Trabajo Nacional, Instituto Agrario de San Isidro, Asociación Patronal, Somatenes de Cataluña, Sindicatos libres, etc., que protegidos por los gobernadores civiles y militares crearon la ola de violencia y de terror en todos los ámbitos nacionales, lo que evidenciaría que la acción violenta de los militantes anarcosindicalistas fue sólo y simplemente una lucha por la supervivencia personal y de sus organismos combativos: los sindicatos.

Ello podría mostrar a la faz pública, con argumentos indestructibles, que el asesinato efectuado por el policía Bravo Portillo en la persona del compañero Sabater («Tero»), amén de su actuación despótica y matonesca, es lo que determina el que sea muerto violentamente en plena calle. Asimismo, podría llevar a la evidencia que la muerte del Cardenal Soldevila tiene su origen en haber sido él el organizador de bandas de asesinos, cuyas pistolas operaban en contra de elementos libertarios de Zaragoza. Algo por el estilo destacaría que el ajusticiamiento de Eduardo Dato es consecuencia del asesinato masivo de sindicalistas, practicado desde el ministerio de gobernación por Bugallal. Y esta retahila podría continuar confrontando docenas de casos.

En fin, en líneas generales, éste es el trazo que daríamos a la Historia de la C. N. T., que sea la que fuere la suerte que esta iniciativa pueda correr, continuaremos pensando, en caso de no llevarla a la práctica, que es una necesidad de primer orden que por sí debería merecer la atención de quienes se sienten interesados por el pasado y lo por venir del movimiento anarcosindicalista, encarnado esencialmente por nuestra C.N.T.

Ante los tribunales...

(Viene de la página 4.)

NOTAS SUPLEMENTARIAS

La tesis recabada por los encartados ha sido la del pacifismo.

En el público figuraban como observadores Yves Dechezelles, abogado de París; J. H. Van Dick, senador holandés; Jean Régier Thys, de Bruselas, y lord Gifford, del grupo Bertrand Russell de Inglaterra.

A Luis Edo el tribunal lo mantuvo esposado durante las sesiones.

En estos momentos el resultado de la vista no es conocido.

ACORDEMONOS DE

S. I. d.

OBRAS
DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Giros y pedidos a Roque LLOP
24, rue Ste.-Marthe, Paris, (X)
C.C.P. 13507 56 Paris

Presos políticos y sociales en los campos de concentración, cárceles y presidios de Cuba

Pinar del Río:

Prisión provincial, 60 presos; Cárcel de mujeres, Guanajay, 70; Granja de rehabilitación «Sandino», San Juan y Martínez, 1.000; Granja rehabilitación «Rafael Ferro», 2.000; Granja rehabilitación «Manuel Fajardo», San Cristóbal, 3.000; Granja rehabilitación «La Nena», Artemisa, 1.200; total provincia, 7.330 presos.

Habana:

«La Cabaña», Habana, 1.600; «El Príncipe», Habana, 100; Presidio Modelo, Isla de Pinos, 7.200; Granja rehabilitación «La Reforma», Isla de Pinos, 600; Granja rehabilitación para mujeres «Hilario Hernández», Gabriel, 400; Granja rehabilitación «La Mella», Santa Fe, Isla de Pinos. Sin ocupar en dic. 1966. Capacidad para 700 presos. Granja rehabilitación «Los Indios», Santa Bárbara, Isla de Pinos. Sin ocupar en dic. 1966. Capacidad para 1.200 presos. Granja rehabilitación «Ingenio Nuevo», San Antonio de los Baños. Sin ocupar en dic. 1966. Capacidad para 1.200 presos. Granja rehabilitación «Amanecer», El Rincón, 100; Granja rehabilitación «Fundora», San Antonio de los Baños, 98; Granja rehabilitación en Melena del Sur, 300; Granja rehabilitación de mujeres, El Chico, 200; Granja rehabilitación «El Perú», Jaruco, 150; Otras granjas en la provincia, 600; total provincial, 11.348.

Matanzas:

Castillo San Severino, Matanzas, 500 presos; Granja rehabilitación «La Luisa», Balandrón, 1.000; Granja rehabilitación «Plan búlgaro», Los Arabos, 850; Granja rehabilitación «La Luisa», Pedro Betancourt, 700; Granja rehabilitación «Arratia», Pedro Betancourt, 200; Granja rehabilitación «Cuba Libre», Jovellanos, 200; Granja rehabilitación «General Cuse», Los Arabos, 150; Granja rehabilitación «San Carlos», Cárdenas, 100; Granja rehabilitación «Hoyo Colorado», Itabo, 80; otras granjas en la provincia, 200; total provincial, 3.980 presos.

Las Villas:

Prisión provincial, Santa Clara, 600; Prisión municipal, San Juan de los Remedios, 560; Prisión municipal, Sagua la Grande, 260; Granja rehabilitación «Cuesta Piloto», Ariza, 500; Granja rehabilitación «Merceditas», Aguada de Pasajeros, 500; Granja rehabilitación «Catulo», Zulueta, 275; Granja rehabilitación «Fernando Rodríguez Espinosa», Corralillo, 715; Granja rehabilitación «Azuria», Santa Isabel de las Lajas, 660; Granja rehabilitación «Los Arabos», Santa Isabel de las Lajas, 660; Granja rehabilitación «Los Arabos», Santo Domingo, 400; Granja rehabilitación «Cayo Brujas», Yaguajay, 100; Granja rehabilitación Rigoberto Pérez Leyvo», Abreus, 200; total, 4.760.

Camagüey:

Prisión provincial, Camaguey, 600; Granja rehabilitación «Cuba Libre», Ciego de Avila, 1.500; Granja rehabilitación Mambí, Florida, 300; Granja rehabilitación Chambas, 1.000; Campos de la UMAP, prov. de Camaguey, 27.000; total provincial, 30.400.

Oriente:

Prisión provincial, Boniato, 2.200; Prisión provincial, Guantánamo, 200; Prisión provincial, Holguín, 830; Granja rehabilitación «La Contera», Alto Cedro, 2.000 Granja rehabilitación «El Micial», Vázquez, 378; Granja rehabilitación Alfredo Uset, Bayamo, 450; Granja rehabilitación «Dumanuecos», Victoria de las Tunas, 2.000; Granja rehabilitación «El Jardín», Río Cauto, 120; Granja rehabilitación «Manoti», Puerto Padre; Granja rehabilitación «Potosí», Victoria de las Tunas, 700; otras granjas en la provincia, 400; total provincial, 11.498 presos.

Total general: 69.316 presos.

Area Mundial

TABLERO DE LA O. N. U.

TRES mociones fueron presentadas a la Asamblea de la O. N. U. para agravar (dicen solucionar) el problema de Oriente Medio. Una a cargo de los «no alineados», africanos o no, pero situados en la línea antijudía; otra comunista (U.R.S.S. y Cía.) recabando la condenación del agresor israelí y la retirada de sus tropas a las demarcaciones del 4 de junio de este año; una tercera presentada por el «neutralismo» latinoamericano solicitando también la liberación de los terrenos árabes invadidos por las tropas judías, e interesando a la vez de árabes y judíos, el abandono del espíritu bélico que les anima desde hace 19 años, a fin de conseguir una paz estable.

La propuesta africana, o «no alineada», obtuvo un fracaso sonado, siendo oportuno señalar que en este voto favorable a Nasser participaron la delegación franquista y la de la reciente dictadura militar griega. Tales para cuales.

La pretensión rusa consiguió votación igualmente desfavorable como culminación de la grosera campaña de mentiras sostenida desde el Kremlin contra Israel, país militarmente cercado por las fuerzas de seis países árabes sedientos de exterminio y al cual falsariamente Moscú hacía pasar como fuerza agresiva en lugar de defensiva. Esa añagaza (que tanto crédito alcanzó entre las masas árabes y las arabizadas masas comunistas) no fue considerada moneda de ley en la «sala del crimen» de las Naciones Unidas.

La tercera proposición presentada al efecto por la mayoría de naciones americanas tampoco obtuvo aprobación por no alcanzar el cupo necesario de sufragios. Tan divididas están allí las opiniones, y tan distintos son los intereses de cada nación y de los grupos de naciones, que toda reunión sobre temas capitales parece condenada a un resultado infecundo.

Tal es ahora la situación del problema próximo oriental que se ventila, o se ventilaría, en la O. N. U. Con tres votaciones nulas la Asamblea está en el impace, inclinándose, algunas de las delegaciones, por declinar la confianza de un arreglo en favor del Consejo de Seguridad, donde los cuatro miembros mayores disponen del derecho de oposición absoluta, o veto, con lo que la situación de impace podría presentarse de nuevo...

En lo único que los asambleístas onuenses estuvieron de acuerdo, fue en la condenación del hecho consumado por Tel Aviv anexionándose pura y simplemente el sector árabe de Jerusalén. Si bien la conclusión esa no va más allá de una «recomendación de abandono», sin promesa de intervención de los «cascos blancos» de U Than ni de fuerza particular alguna.

¿Respetarán los judíos el deseo casi unánime de la O. N. U.? Lo dudamos. Por encima, parece haber insinuado la incorporación de Gaza a Israel, y ya veremos si luego Tel Aviv no reclamará las partes neurálgicas de Cisjordania y alturas próximas de Siria a fin de precaverse contra las sistemáticas agresiones de las diversas fuerzas mahometanas.

Para evitar esa contingencia, nada tan saludable y eficaz como suspender la política de las armas para emprender el camino de la paz por la comprensión y la cooperación económica y técnica en los trabajos de la agricultura y la industria. Precisamente Tel Aviv estudia actualmente la readaptación del pueblo emigrado palestino en la propia Palestina, avanzando la idea de un asentamiento definitivo de esa población fluctuante en condiciones de progreso, colaboración y autonomía. El proyecto podría ser resolutivo siempre que no contuviera cláusulas de mortificación para los palestinos, es decir, si concediera a éstos libre facultad resolutiva dentro del complejo mixto árabe-israelí. De cristalizar esta idea, ella sería capaz de extender sus beneficios a la faja gazaíta, fuerte, en personal, de 350.000 otros palestinos, precisamente los más trabajados por el odio cairota, y cuyo odio cabría desarmar ofreciéndoles participación en el contrato previsto entre Tel Aviv y los citados palestinos de Cisjordania para una ascensión económica respaldada por una veraz autonomía.

Mirado el problema por todos los ángulos y bajo todos los prismas, el mismo lograría solución con el tractor de arar y no con el de arrastrar cañones. Se ha demostrado que por las malas Israel tiene arrestos, y si el aliento guerrero ha de continuar «a pesar de todo» como se proclama en Damasco y El Cairo, la disyuntiva no puede ser otra que un progrom tipo nazi cumplido por Arabia con la ayuda y el asentimiento del comunismo, o el desguace completo del fervor militarista de 13 naciones alaitas hartas de sufrir reveses en un Sinaí y en un Jordán de ingrata memoria.

La buena voluntad, el establecimiento de la igualdad en la tierra palestina, podrían en cinco años lo que no conseguirá jamás la inhumana manía de la guerra.

Hacemos votos por una próxima y sincera paz entre árabes y judíos, previo abandono de prejuicios racistas, feudalistas y burgueses.

ESPAÑA-ARGELIA-CONGO

Un avión salido de Palma de Mallorca aterrizó, dicen que forzadamente, en el aeródromo de Argel. Llevaba en la cabina dos aviadores ingleses, algunos elementos belgas, el político Tshombé y dos «guarda espaldas» españoles, y unos aventureros de filiación desconocida. En concreto, un rapto, siendo el raptado el katangués Tshombé, rival del presidente Mobutu.

Es particular lo que ocurre en España con los personajes extranjeros que en ella buscan refugio. El general portugués Delgado fue raptado por agentes de Salazar en las cercanías de Badajoz y allí mismo asesinado con su secretaria Arajarir. Hace unos meses solamente que el político argelino Kider, entrado en disidencia con Ben Bella y Bumediena, fue muerto en Madrid víctima de un atentado. Ahora le ha tocado el turno al regionalista máximo de Katanga, con desenlace mortal previsto si Argel lo entrega a las autoridades del Congo-Kinshasa. En todos estos casos las autoridades franquistas han hablado de medidas, de investigaciones, de posibles descubrimientos, de resultados policíacos satisfactorios, y de delincuentes formales que han alcanzado el extranjero..., en suma, una política de distorsión, (la del olvido) en sucesos que levantaron la opinión en vilo. Si El Pardo no tiene complicidad en los tres atentados de referencia, por lo menos habrá que convenir en que su policía sólo es apta para «descubrir» partidarios del derecho de opinión, un género de «delincuentes» que mucho abunda en España.

Volviendo al rapto de Tshombé, el anuncio del mismo parece que ha precipitado un acto de rebelión que «en un lugar del mundo» se preparaba. Mercenarios (blancos) paracaidistas han llovido a centenares sobre el aeródromo de Kisangani, capital de la región oriental del país, apoderándose seguidamente de esta ciudad. Otras fuerzas del aire han caído simultáneamente sobre la ciudad de Bukavu, las cuales — es de prever — tratarán de establecer contacto con los insurrectos negros (varios regimientos de gendarmería nacional katanguesa adictos al raptado de Palma de Mallorca) y con los mercenarios de Kisangani. De hecho, el Congo ex belga está nuevamente en estado de guerra, y en la disputa abierta y mortífera constarán negros y unos blancos aventureros, mientras tras cortina los magnates de la finanza burgueso-comunista se disputan acremente, y a distancia, la explotación de las minas de cobre katanguesas (las más ricas del mundo), para ver quien las consigue en definitiva. En la coyuntura no es aventurado afirmar que el reaccionario Moisés Tshombé sirve a las firmas belga, inglesa y americana, quedando el presidente Mobutu al servicio del imperialismo comunista, hoy a la manera de Lumumba, habiendo sido él tan responsable como su ex aliado Tshombé de la muerte de aquel líder.

Capitalistas y comunistas soviéticos y chinos juegan en el Congo ex belga su carta de influencia. Pero los negros lo que se juegan es el pellejo, puestos al servicio de uno y otro bando.

Como los pueblos siguen ignorantes, la historia se va, cansinamente, repitiendo.

Ahora

ESPASMOS DE
UNA DICTADURA

PUERTO PRINCIPE. — Por los síntomas que se perciben, la dictadura del megalómano Duvalier entra en el ocaso. Su mujer, una hija suya y su marido han emigrado a Europa. Al viejo Caimán, Duvalier, parece que lo han atentado sin éxito, y para vengarse ha hecho fusilar a tres de sus «fieles» escoltas y a uno de los chóferes de su yerno fugitivo. Otro yerno corre peligro de ser fusilado junto con otros 63 opositores.

PRIMERA — Y ULTIMA —
COMUNION

CUENCA. — Seis personas han resultado muertas y una se encuentra en estado de coma a consecuencia de un accidente de carretera ocurrido cerca del pueblo de Mohorta, a 12 kilómetros de esta capital, en la carretera Córdoba-Tarragona, tramo de Cuenca a Teruel.

El accidente ocurrió de madrugada cuando el coche V-156.722 conducido por Santiago Puerta Parrilla, de 36 años, se estrelló contra un árbol de una recta de tres kilómetros existente en dicho lugar. El vehículo, que se partió en dos, regresaba del pueblo conquense Campillo Sierra, donde se habían celebrado las fiestas de San Juan, y donde una hija del conductor, María Luisa, había hecho su primera comunión.

En el accidente murieron instantáneamente el conductor, su esposa y dos hijos, incluída María Luisa. Otro hijo, Santiago, resultó con heridas gravísimas y se encuentra en Cuenca en estado de coma. En el mismo coche viajaba Eleuterio Marcos Perta y su hijo Lucio de tres años, que también resultaron muertos en el acto.

MAS REPRESION

PARIS, (OPE). — «Le Monde» (día 30) en despacho de la A. F. P., escribe que «dos jóvenes vascos detenidos en enero cuando repartían hojas incitando a los obreros a que se manifestasen, han sido condenados a tres meses de cárcel y multas de 10.000 pesetas. Para otro vasco ha habido condena al pago de una multa de la misma cantidad».

NUEVOS «EXITOS» DEL
PLAN DE DESARROLLO

SAN SEBASTIAN, (OPE). — «El Diario Vasco» (día 27 de junio) publica la siguiente información de su corresponsal en Madrid:

«En el trimestre primero de este año se han tramitado 1.718 expedientes de crisis en la industria metalúrgica madrileña».

LA DEUDA CANALLA

PARIS. — El diario international «Herald Tribune» de esta capital, publicó el 28 de junio un despacho del corresponsal del «New York Times» en Madrid que decía así:

«España terminará de pagar el viernes próximo sus deudas de la guerra civil, que terminó hace 28 años.

El Gobierno español va a entregar a Italia un cheque por valor de 245.000 dólares, que representa el pago final de una deuda que ascendió al principio a poco más de ocho millones de dólares — calculado por los precios de 1940 — por entregas de material militar a las fuerzas del general Francisco Franco».

EN LA ERA DE
LA «CRUZADA»

BARCELONA, (OPE). — En la crónica diaria de su redacción en Madrid, escribe «La Vanguardia» (día 21 de junio) bajo el título de «Gamberrus hispanicus»:

«La colección de «burradas» realizadas por el «Gamberrus Hispanicus» es amplia. Cada día nos sorprende con una variedad nueva. Da lo mismo incendiar motocicletas ajenas, que romper teléfonos o cambiar las señales del tráfico. La última gamberrada en Madrid consiste en llevarse — como suena — los bancos de una de las avenidas más importantes del barrio de la Concepción. ¿Graciosos, verdad?

ANACRONISMO

MADRID. — «Pedir a estas alturas que los «jefes» de cada sindicato deban ser nombrados por el jefe del Estado — decía «El Alcázar» —, indudablemente constituye, en el mejor de los casos, una nota discordante y opuesta a esa corriente democrática que cada vez con más fuerza, se manifiesta en el país. El mismo hecho de seguir llamando «jefes» a los presidentes sindicales es algo que no suele darse ya en estas latitudes».

Franco ante la guerra del Sinaí

por P. VELASCO

EL pronunciamiento del mandatario español en favor de los árabes sorprendió por lo innecesario. Nadie lo había solicitado y así se comprometió en una grave crisis que a los españoles les hubiera podido costar muy cara.

¿Es que Franco está perdiendo el sentido de la razón y de la oportunidad? La pregunta se la han formulado gran cantidad de observadores de la política internacional. Superada la parte propiamente dicha «bélica» de la lucha en el Medio Oriente comienzan a analizarse cada uno de los aspectos y pronunciamientos que la rodearon. Entonces también se convirtió en motivo de discusión el saber si realmente respondía a una motivación racista la publicitada opinión del generalísimo Franco en favor de los árabes.

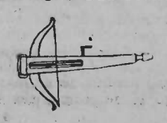
En 1967 ya nadie puede dudar del oportunismo del «Caudillo de España por la Gracia de Dios», que llegó al poder merced al apoyo de Hitler y Mussolini, pero no se solidarizó abiertamente con ellos en la Segunda Guerra Mundial y finalizada ésta con la derrota del Eje, inmediatamente obtuvo créditos de los Estados Unidos, el enemigo de sus amigos.

Su arma predilecta durante toda la guerra civil española, provocada por él y sus aliados, el ejército, el clero, Falange, los carlistas de Navarra y el capitalismo reaccionario español, fue sostener que se trataba de una «guerra santa contra el comunismo» y treinta años después conspira contra el bloqueo de Cuba, al que los norteamericanos no dejan de asignar cierta importancia. Y días atrás apoyó también una «guerra santa»: la de los árabes. Pero esta vez, su actitud no se bastaba en el repudio «al comunismo». Por el contrario, compartía la posición con los países de la «Cortina de Hierro». No es sorprendente. De Franco no podían esperarse criterios basados en una ideología o en esquemas permanentes. El cambio, el juego, el engaño, el maniobreo y todas las posibilidades de obtener algo material para su fracción — más que para su país — han sido las características del hombre que puede ser calificado como el más gran oportunista de Europa y traidor a los intereses de España desde 1936 hasta... tal vez Julio de 1967.

En todos los análisis en que se ha procurado encontrar motivos racionales para impulsar la posición de Franco, desde el punto de vista de sus intereses, en favor de Arabia, enfrentándose con el mundo occidental, se llega siempre a la misma conclusión: faltan causas de peso. No puede pensarse en la «amistad con los pueblos árabes» — como dijo un periódico de Madrid — porque el Generalísimo fue «amigo» de Hitler pero no por ello se comprometió en la Segunda Guerra Mundial. Es «amigo» de los Estados Unidos pero si le conviene comerciar con Cuba, con Polonia, con Moscú y hasta con el mismo demonio chino, lo hace y así sucesivamente. Pudo optar por la neutralidad y más aún, nadie había solicitado su opinión, además que el hecho de no participar del Consejo de Seguridad de las Naciones Unidas, no se veía obligado a trasuntarla. Pero necesitó, «necesitó», decir algo, sin tener — a la vista de todos los observadores — intereses realmente comprometidos en esa cuestión. Al definirse, ascendió en una nave que había tanta agua, que los rusos — con todo su poderío — se vieron obligados a abandonarla a su destino. Y Franco — por primera vez que se recuerda — se alistó en un barco, que debería dejar precipitadamente, sin nada entre las manos.

Posiblemente el gesto del «Caudillo» haya obedecido al hecho de querer borrar con el codo lo que escribieron con la mano sus más remotos antepasados. Porque Francisco Franco y Bahamonde es judío por las vertientes paternas y maternas de su sangre. Los Franco y los Bahamonde son originarios de Galicia y especialmente de la ría de Arosa, en cuyos pueblos se nota mayor influencia semítica.

En la antigua Iria Flavia, también. El toponímico Bahamonde involucra a todas las familias de ese apellido. Nada digamos de los Franco, apellido de la más pristina solera judaica, uno de los cuales — Josef Franco — fue ejecutado por el Tribunal de la Iiquisición acusado de participación en un crimen ritual, en el famoso proceso de «El niño de la Guardia». Además, Salomón Franco fue gran rabino de Salónica en 1492, Aarón Franco, matemático y cabalista, autor del «Lunario Perpetuo Calculado». Mordejai Franco, presidente de la Comunidad judía de Portugal, Gad Franco, presidente de la Comunidad judía de Smirna, David Franco, un notable poeta que escribió en hebreo y en Portugués. El apellido Franco se encuentra entre los judíos de toda la cuenca del Mediterráneo, en Holanda, Inglaterra y América. Para mayores referencias recomendamos leer «Weltgeschiche» de Dubnow, «Bibliotakha Hispano-Portuguesa Judaica», de Keyserling y «Geschichte der Juden» de Graetz.



Recientemente Roger Peyrefitte, a quien nadie toma en serio, subrayó el origen judío del Generalísimo Franco, pero cuando Maz Mazin, presidente de la Comunidad Judaica de Madrid, hombre de negocios a quien el Generalísimo distingue con su amistad, le preguntó ingénuamente, si podía ser cierta la afirmación del autor de «Los Judíos», Franco sonriendo, le respondió: Y, ¿por qué no había de serlo?

Su situación es la misma de centenares o millares de familias de origen judío, como las de Fernando de los Ríos, Cansinos-Asens, Américo Castro, Giménez Caballero, Guillermo Torre, Vicente Aleixandre, Primo de Rivera, Emilio Castelar, Recasens, Concha Espina, etc., cuyos antepasados hubieron de optar por la conversión a fines del siglo XV, y se confundieron a tal punto que, las familias católicas, muchas de ellas blasonan orgullosas de su linaje con obispos y arzobispos.

En este sentido, siempre se recuerda que cierta vez se afirmó que el presidente de la República Española, Alcalá Zamora, era judío. Ante ello, no faltó un curioso periodista que se acercó hasta don Aniceto para preguntarle si ello era cierto y si sus antepasados eran judíos. La respuesta no se dejó esperar: «¿Y qué español no tiene antepasados semitas?»

Quizás sean todas coincidencias, aunque son demasiadas. Pero si ello fuera cierto, el oportunismo de Franco sería cosa de historia. Porque su decisión de apoyar a los árabes se basaría nada más que en una necesidad personal de demostrar — o demostrarse — la ausencia de sangre judía en sus venas. Y ello no es racional ni político. Una nación que, como la de España, puede equilibrar su balanza de pagos con la remesa de los ciudadanos que trabajan en el exterior — la «diáspora» española — y el turismo, no puede pagar gustos así de sus malos conductores. Franco, siendo el granuja más oportunista de todos los tiempos, ha fallado en esta ocasión pronunciándose por las simpatías de Nasser y de Damasco, cuando los tanques de Israel invadían el desierto del Sinaí, hasta el canal de Suez y en otros frentes pulverizaban las defensas de Siria y de Jordania, porque el pueblo de Israel, como todos los pueblos, tiene derecho a su libertad y a su total independencia como país, reconocido por Rusia y por la mayoría de las Naciones Unidas, como nosotros, los españoles expatriados por una fuerza de índole moral, política, social y jurídica, tenemos derecho a reivindicar los derechos de libertad política, sindical y ciudadana que nos fueron arrebatados por la fuerza de las armas del fascismo internacional confabulado con el genocida más perverso de todos los tiempos y que desde hace más de treinta años detenta los poderes de una nación atenazada que se esfuerza por querer ser libre.

LOS ATENTADOS AL DERECHO DE CIUDADANIA

MADRID. — Paulino García fue condenado por el T. O P. a 10 años de presidio por delito de opinión, más 50.000 pesetas de multa. Cuatro compañeros suyos, entre ellos una mujer, «recolectaron» cuatro años y medio de encierro y 20.000 pesetas de multa. Los abogados recurrieron al Tribunal Supremo, quien actualmente sustancia el caso.

— Seis mineros de Pola de Laviana (Asturias) han pasado por el Tribunal de Orden Público bajo acusación de coacciones entrañando la suspensión del trabajo. Según el fiscal, los «delincuentes» habían sido despedidos por Minas de Langreo y Siero S. A. por «indisciplina social». Presentados en 4 de febrero ante la boca de la mina Llascaras, 400 compañeros suyos abandonaron el trabajo para que los seis fueran readmitidos. La condena que arriesgan los procesados es de tres meses y 10.000 pesetas de multa.

— Juicio en el T. O. P. contra Miguel Iribarren Martín, José Iriarte Zabaleta y un menor llamado Félix. En enero de este año repartieron una hoja protestando contra los despidos de obreros, la represión sufrida por el sindicato libre y el encarecimiento de las subsistencias. Esa «terrible delincuencia» Miguel y José la pagarán con tres meses de encierro y 5.000 pesetas de multa cada uno. Félix salió de la prueba con una joroba de 10 mil pesetas. En cambio, se les absolvió del «delito» de asociación clandestina.

También el propio Tribunal ha absuelto al periodista Miguel Angel Aguilar, acusado de haber defendido en escritos a los estudiantes de Madrid que en 27 de enero sostuvieron una refriega con la policía.

ANTENA

ACTIVIDAD OBRERA
Y DETENCIONES
EN EIBAR

LONDRES, (OPE). — El diario «The Times», de esta capital, publicó el 29 de junio una información de su corresponsal en Madrid según la cual «varios cientos de obreros disgustados trataron de celebrar un mitin en la ciudad industrial de Eibar, situada entre San Sebastián y Bilbao, pero la concentración fue disuelta por la policía, que practicó tres detenciones».

SARTRE EN ESPAÑA

MADRID. — Ha llegado el filósofo parisino, y ha dicho: «Sólo quiero descansar, sólo quiero que me olviden, sólo quiero dedicar mis vacaciones a este hermoso país, pero sin periodistas que me compliquen mi completo plan de descanso.»

Cuidado con el «En paz descanse», tan prodigado por los esbirros franquistas.

CREA EL DELITO
Y CASTIGA
AL SUPUESTO
DELINCUENTE

La agencia Logos ha servido a la prensa la siguiente noticia:

«VITORIA. — Por la Guardia Civil ha sido desarticulada una organización clandestina de carácter separatista cuyos miembros dirigían y realizaban la distribución de propaganda de aquella naturaleza. Entre los mismos se encontraban los jóvenes «escala-torres» que colocaron algunas banderas vasco-separatistas.

Asimismo figuran entre ellos González Fontaneda Orille, Jesús Estrada López, Pedro Aquizu Leizarreta y Pedro María Aguinaco Pascual (estos dos últimos, al parecer, actualmente en Francia) que, en el pasado mes de marzo, y con motivo de la retransmisión del partido de fútbol entre el Inter de Milán y el Real Madrid, destrozaron el repetidor de televisión de Olarizu, en las cercanías de aquella capital.

Con este motivo se han practicado diversas detenciones, habiendo sido puestos tales detenidos a disposición del Tribunal de orden público.»

CURAS PROCESADOS

BARCELONA. — Cumplimentando el exhorto telegráfico del Tribunal de orden público, el juzgado de Instrucción al que le corresponde, comunicó la indicación de auto de procesamiento a los sacerdotes José María Palom Izquierdo, Juan Morán Sabater y Alfonso Formariz Pozam. En virtud de la misma comunicación les ha sido notificada su situación de libertad provisional.

Los tres están acusados de reunión ilegal en relación con la supuesta concentración obrera no autorizada que tuvo lugar el día primero de mayo en la llamada «Font dels Eucaliptos», de la barriada de Torre Baró.

LOS DIARIOS
A TRES PESETAS

MADRID. — El ministro de Información y Turismo ha firmado la orden acordada en la comisión delegada de Asuntos económicos del 30 de junio pasado, por la que se autoriza la elevación de los periódicos diarios españoles en la cuantía máxima de una peseta, sobre el precio fijado por orden ministerial de 7 de febrero de 1963, y se mantiene la autorización del sobreprecio establecido posteriormente para los números extraordinarios correspondientes a días festivos o equivalentes. El nuevo precio empezó a regir el día 6 de julio.

VEJACION

JOHANESBURGO (Africa del Sur). — Cerca de 6.000 africanos serán obligados a salir de la ciudad de Stutterheim, en la provincia del Cabo, ya que la ciudad ha sido proclamada para blancos solamente.

Los 6.000 africanos y unos 300 mulatos deberán abandonar la ciudad dentro de un año, después de la proclamación de Stutterheim como ciudad prohibida a los negros.

DE TAL PADRE
NO TAL HIJO

MADRID. — El nuevo embajador del general Franco en Bruselas es don Jaime Alba, hijo de don Santiago Alba Bonifaz, varias veces ministro con la Monarquía y perseguido por la dictadura del general Primo de Rivera.

HUELGA EN LA «MICHELIN»

SAN SEBASTIAN. — Por insuficiencias del contrato colectivo, huelga hace dos semanas todo el personal de la factoría «Michelin» de Lasarte. Dada la posición intransigente de la empresa, no se le vé por ahora solución alguna al conflicto.

LA F. L. DE SEES (Orne)

Comunica:

El día 29 del pasado mes de Junio, robaron en casa del compañero Juan González. El robo fue de una cantidad de dinero de 2.000,00 francos, cantidad que representa ciertos ahorros de nuestro compañero, y todo el material de S.I.A. y C.N.T., así como los sellos de ambas organizaciones, lo que ponemos en conocimiento de todos los compañeros para los efectos pertinentes. Bien entendido, que el antiguo sello (redondo) «Movimiento Libertario Español en Francia—F. L. Sées (Orne) y asterisco final, queda anulado.

Por la C. de RR. de Normandía, el Secretario General, J. CASTILLO.

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XVIII. Hace 20 años

EL compañero Alexander nos conmina «a decir cosas ciertas» con con motivo de lo manifestado en nuestros primeros Oteros — segundo y siguientes — cuando señalábamos que los compañeros libertarios italianos militando en torno a la publicación «Volontá» se volcaban, más bien, hacia una Enciclopedia Anarquista divorciada de la francesa concebida por Sebastián Faure. Según Alexander la idea de los anarquistas italianos ha girado siempre alrededor de una traducción fiel de la obra de Faure sin mayores añadidos ni menores recortes. La prueba la hallamos — sigue nuestro corresponsal — en los fascículos que periódicamente publica Amedeo Vannucci que, seguramente, obran en vuestro poder...»

Los cuadernos que edita el tenaz Vannucci no tienen nada que ver, o muy poco, con la idea lanzada por «Volontá» en diciembre de 1947.

A fin de ilustrar a los lectores de Otero y al propio Alexander, copiamos a continuación, el llamado del Grupo Libertario de San Francisco, California y la continuación, obra de Cesare Zaccharia y Giovanna Berneri:

El Grupo Libertario de San Francisco se propone agilizar la publicación de una Enciclopedia Anarquista con el propósito de hacer conocer a los que la desconozcan, a los estudiosos o, por lo menos, a los trabajadores honestos del brazo y el cerebro esta doctrina nuestra que se nos muestra, hoy más que nunca, la única solución lógica y honrada por encima de las tempestades, incertidumbres, miserias físicas e intelectuales en las que la última guerra y las voracidades surgidas de la misma han precipitado a la humanidad.

Para los sinceros nuestro ideal sólo tiene necesidad de serles presentado para conquistar sus ánimos.

Nuestro Grupo piensa que la Enciclopedia Anarquista puede ser el mejor medio para concretar el propósito. Debido a ello propone a todos los compañeros de Italia una discusión que ampliando y mejorando la proposición, la haga factible y la pueda llevar a cabo.

Nos proponemos animar el proyecto entre los compañeros de América a través de «L'Adunata dei Refrattari» e invitamos a los compañeros de Italia para que colaboren con actividad e intelecto a dar sus opiniones ya que en el esfuerzo común y la asociación de todos la idea puede tener continuidad y ser realidad.

La discusión puede ser hecha en el seno de todos los periódicos nuestros de la península. Para informaciones y aclaraciones será apropiado ponerse en relación con Cesare Zaccaria, «Volontá», en Nápoles.

El Grupo Libertario de San Francisco. (California).

Este grupo de compañeros ha pedido a los redactores de «Volontá» el asumir la reedición de la «Enciclopedia Anarquista» de Sebastián Faure. La idea nos parece buena. En un movimiento privado de vínculos internos como, necesariamente, es el nuestro — con el desesperado deseo de claridad que domina a los jóvenes a los que la guerra ha trastornado los valores — el preparar una exposición de conjunto sobre las infinitas razones que impulsan hacia soluciones libertarias todos los problemas será fundamento necesario para ligar entre sí a los militantes de los grupos existentes o en curso de reorganización en todos los países. Consideramos, en consecuencia, que la Enciclopedia debe ser una afirmación de conjunto del anarquismo la cual se nos presenta, hoy con mayor insistencia, necesaria. Nos hallamas en una Babel de movimientos sociales en bancarrota: quebrado el cristianismo, quebrado el capitalismo, quebrados los diferentes socialismos autoritarios. Sólo se halla en pie, potencialmente, nuestro movimiento; pero urge el darle una configuración nítida. Para este trabajo la Enciclopedia de Faure aparece como un punto de partida natural. Pero no consideramos posible el limitarnos a una traducción. El mundo ha caminado mucho, desde la compilación de Faure hasta nuestros días; han sucedido eventos que en su tiempo eran imprevisibles; la ciencia ha logrado conquistas que entonces parecían fantásticas, e inclusive el análisis de los hechos sociales se ha enriquecido y profundizado con innumerables experiencias nuevas. Es necesario tenerlo en cuenta. Además, Faure llevó a cabo un trabajo que nos parece demasiado correlativo al movimiento francés exclusivamente. Nosotros pensamos, por en contrario, que debemos hacer confluir hacia nuestra Enciclopedia — inclusive estando redactada en italiano — el pensamiento y la práctica de los anarquismos español, ruso, norteamericano, hebreo, alemán, holandés, etc. expresando en todos ellos el alma necesariamente internacional.

Quisiéramos hacer, pues, partiendo de Faure, un trabajo de revisión y de actualización, de complemento, que llevase a nuestra Enciclopedia todo lo que sea posible en el mismo nivel de los valores de las enciclopedias generales y especializadas en uso en el mundo de la cultura actual; de manera que atrayese, no solamente a los compañeros sino también a los amigos e, inclusive, a los adversarios, penetrando en todos los ambientes. Con tal motivo sería finalidad nuestra el llamar a colaborar a todos los compañeros del mundo capaces, y no solamente italianos, haciendo contribuir a cada uno en el campo en el que esté más preparado — asumiendo nosotros el trabajo necesario de la traducción. Representar la obra de nuestros clásicos, dando a sus tesis sociales el nuevo sostén que proviene de los hechos sociales de nuestro tiempo. Utilizar a los pensadores que, inclusive viviendo fuera del anarquismo en tal que movimiento político, han dado, con sus obras en el campo de la ciencia y de la filosofía, aportes desinteresados y profundos para la verdad de nuestra orientación antiautoritaria. Realizar la exposición de las principales comunidades nacionales y, en el plano internacional, para el logro de hechos nuevos que acudan para confirmar nuestras verdades internas.

La iniciativa ha sido lanzada. Es necesario ver claro que, más allá de plantear un problema de financiamiento, esta iniciativa pone de relieve, sobre todo, un problema de vastas colaboraciones, para todos. La misma interesa, no solamente al movimiento de habla italiana sino a los movimientos de otras lenguas. En torno al trabajo de la Enciclopedia, si no falta la ayuda de todos los capaces (y de hecho ya son varios los compañeros, algunos de los cuales no italianos, que han asegurado su colaboración) irá eclosionando un conjunto de búsquedas y de escritos del que podrán nutrirse, inclusive, los periódicos de diferentes países.

No negamos que será un trabajo intenso. Pero todos unidos saldremos airosos. Nuestra Enciclopedia será un ensayo de cuánto puede hacerse, inclusive pobres, cuando se quiere. Y de cómo se puede vencer en una empresa difícil inclusive sin disciplina y sin aparatosidad. La misma asegurará nuestro movimiento y a todos nosotros, que los constituimos y lo sostenemos en el seno de las comunidades italianas esparcidas por el mundo, la satisfacción de haber contribuido a presentar, para las nuevas generaciones una visión internacional del anarquismo, por encima de la estupidez y las locuras de nuestro tiempo, como incitación y guía hacia un futuro, ahuyentando, con la claridad, las leyendas sombrías con las que se ha construido la imagen del anarquismo «enemigo del mundo».

En los próximos números iremos ofreciendo las opiniones internacionales que el comunicado de los libertarios de San Francisco y la idea de los inspiradores de «Volontá» de Nápoles despertaran.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Cayetano Zaplana, Lyon. — Recibida tu carta del 14 de junio y, también la remesa de 350,00 frs. que hace Jean Bonet en tu nombre.

Legros Gilbert, Pomponne. — Reçus tes 10,00 frs.

Fernando Ferrer, Orléans. — Recibida traducción de la primera parte de «Arquitectura».

Vicente Mari, Bordeaux. — Recibidos tus 50,00 frs. Puedes escribir a este buzón o a: 34-Montady.

Anita Bernard, Pantin. — Reçus tes 60 frs., couvrant une souscription pour douze fascicules.

Angel Bernard, Béziers. — Recibidos tus 25 frs.

Sebastián González, Nanterre. — Los fascículos en español no han salido todavía. En «Le C. S.» del 25 de mayo apareces con tus 20,00 frs. de suscripción.

Robert Berkant, Sorgue. — Le CCP nous a abonné tes 35 frs. qu'à ton nom Planas nous a envoyé.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor García
24, rue St-Marthe, 75, Paris (X)

LECTURAS

He leído el libro «Le jour se lève», de Brucker, y sin arrancarme un parecer unánime he recogido unas reflexiones de gran valor:

«A los sermones del padre Agustín en la capilla de nuestro colegio se apilaba una muchedumbre de pobres gentes, viejos desgastados, medio muertos cuya sola presencia justificaba su fracaso en el derecho de la vida.

Los jóvenes apretábamos los dientes ante tal espectáculo, y perdíamos fe, esperanza y coraje para seguir a los falsos pastores de Cristo.»

«Es falso pretender que es suficiente rogar a los santos para vencer nuestra naturaleza concupiscente. Si se pone en ebullición una marmita herméticamente cerrada, nadie ni nada podrá impedir que explote.»

«Las gentes demasiado castas viven en un estado comparable al del borracho, se convierten, en este estado de desequilibrio en sujetos malos, irritados, intolerantes, por momentos abatidos, y en otros furiosos, exponiéndose a perder bruscamente el control de sus actos para cometer mil extravagancias en el dominio sexual y los otros.»

«He visto la iglesia de San Gervasio destruida por un solo obus mal dirigido, retirándose de aquélla cien cadáveres de inocentes niños. He visto la basílica de Santa Teresa elevarse sola en medio de una población arrasada. Las gentes gritaban «¡Milagro!» Para mí el milagro hubiera sido más convincente si la santa hubiera atraído hacia ella las bombas ahorrando así a la ciudad la terrible matanza.»

«Un día tuve el dolor de enterarme del asesinato de un amigo que estaba mezclado en políticas. Me enteré escuchando la opinión de dos almas devotas que hacían la crítica del asesinado. La primera, que era de derechas, me decía: «Dios se lleva siempre los mejores». La segunda, que era de izquierdas (mas buena creyente): «Dios termina siempre por castigar los malos». Y cada una de ambas partes ajusta: «¿Quién podría negar ver el dedo de Dios?»

Por la transcripción: Pinós.

Nueva jira en Provenza

La segunda jira anual ha tenido lugar el domingo día 25 de junio en el frondoso, agradable, espacioso y típico lugar de la Fontaine Mary-Rose en Grans.

Amplitud en el lugar, agua mineral chorreando continuamente, un pequeño lago acogido con fervor por la menuda gente y árboles en cantidad que dispensaban sombra para todos.

La concurrencia, como de costumbre, fue masiva. De todo el Núcleo acudieron autocares repletos de compañeros, familiares y simpatizantes. Inclusive, hecho curioso y simpático, desde Montpellier acudieron los compañeros del Núcleo vecino a pesar de la larga distancia que les separaba, en un autocar.

El ambiente reinante, alegre y cordial, permitió a los asistentes el distraerse y pasar una jornada eminentemente confederal y libertaria.

La juventud, numerosísima, constituyó el mayor atractivo. Avida de saber pese a su superior instrucción sobre nosotros; anhelosa de mejor conocer nuestros ideales de libertad y de justicia; deseosa, por otra parte, de reemplazar a la vieja militancia en la lucha por la emancipación integral de los pueblos, demostró con su actitud que el relevo en la C.N.T. y el Movimiento libertario de sus cuadros militantes se producrá un día normalmente.

Una prueba bien concreta lo atestiguó. Cuando gran parte de los asistentes en la jira se distraían y escuchaban la música que los altavoces retransmitían, un grupo superior a los cincuenta jóvenes de ambos sexos estaban, aparte, reunidos analizando los problemas juveniles y de educación, de organización y propaganda, de actuación y proselitismo. ¡Cuán magnífico era contemplarles desde lejos!

Los niños jugaron todo cuanto quisieron. Carreras de sacos y otros juegos parecidos permitieron que los padres disfrutaran tanto, si cabe, como su prole. Los mayores se divirtieron también con el radio-crochet y el baile.

Un servicio intenso de refrescos a cargo de los jóvenes — jóvenes en edad — permitió un beneficio sustancial que, por su propia voluntad y sin discriminaciones, pasará a engrosar la suscripción permanente Pro-España oprimida para ayuda de todos los presos y de sus familiares.

Y como lo útil debe acompañar lo agradable no faltó, no podía faltar, después de la jugosa y fraternal comida campestre, el que a través del micro se dirigieran a todos los asistentes, bajo la presidencia del compañero Antonio España, secretario de Cultura y Propaganda de la Comisión de relaciones, el compañero José Barba que en nombre de los jóvenes hizo un emocionante llamamiento para que todos ellos se incorporaran a las tareas juveniles con objeto de colaborar estrechamente a la C.N.T. y al M. L. en la obra común, siguiéndole en el uso de la palabra en representación del Núcleo de Provenza el compañero Antonio Alorda, quien señaló en su intervención la necesidad imperiosa de no olvidar que nuestro principal objetivo era de continuar incansablemente la lucha para conseguir destruir el régimen de vergüenza y de oprobio que representa para España la permanencia del tirano Franco, de asegurar la continuidad de la organización confederal y velar por su integridad y defensa de los principios y de crear el ambiente favorable entre el pueblo hispano para alcanzar un día, más o menos lejano, el triunfo definitivo de nuestros comunes ideales de redención humana.

¡Qué satisfacción se constataba entre la concurrencia! ¡Qué unanimidad de pensamiento!

Entre la enorme asistencia no faltaba gran cantidad de emigrados económicos que poco a poco se van interesando por los problemas ibéricos y por la C. N. T., participando en todos sus actos y manifestaciones al lado de sus hermanos exiliados.

Con pesadumbre llegó la hora de la separación. El día que fue magnífico con un atardecer espléndido, quiso que la separación fuera aún más difícil, pero entre abrazos y apretones de manos, amén de muchos besos, todos los concurrentes se comprometieron, voluntariamente y formalmente, a acudir a la gran jira inter-nuclear que organizada en común con los compañeros del Núcleo del Hérault, Gard y Lozère, se celebrará el domingo día 30 de julio en el Rancho del «Fer à Cheval» en Beaucaire (Gard).

Servicio de librería

«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, y «Orígenes del sindicalismo», de Marba 1 vol.	20,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«Mis Universidades», idem	7,50
«Mi vida», Gorki, id.	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso de Zaragoza	2,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	6,00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	14,50
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaputt», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«¡Ay de los vencidos!», Luis Bazal, francos	12 00
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	18 00
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	9,50
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	25,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«L'homme révolté», A. Camus.	5.00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
Teatro de Benavente (Don Maños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Víctor Garcia)	2,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	25 00
«Garbuix Poètic», J. Ferrer	2 00
«Ciudad Caída», J. Carmona Blanco	10 00
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

Los libros

ALBERTO BALCELLS logra su cometido. Sus casi 200 páginas de texto (1) sintetizado nos conducen a través los 7 años (1916-23) de lucha continua, dramática y heroica.

En el crisol que fue Cataluña en aquella época, se forjaron las corrientes anarco-sindicalistas que tan gran papel han jugado en la historia político-social española.

Interesantes estadísticas concernientes al todo social jalonan las páginas que han de ayudar al estudio de la historia social contemporánea.

Aguijonean el espíritu del observador, las citas de varios estadistas de entonces; algunos buscando soluciones de concordia se verán arrastrados por la vorágine criminal de elementos tales como Martínez Anido y Arlegui.

Es interesante que libros así sean divulgados y editados en el interior de España.

Observamos que la historia del anarcosindicalismo se escribe de manera desperdigada. Se hace necesaria la fórmula que aune posibilidades para escribirla completa y objetivamente.

⁂

Abel Paz describe cronológicamente los hechos más álgidos de la lucha de los siempre recordados, aunque lejanos días de julio de 1936, en Barcelona (2).

Treinta años después aparecen las facetas heroicas de aquellos días. Como sacados de la mitología, aquellos revolucionarios llegaron al summum del sacrificio. Quizá, (yo creo que *sin duda*), al máximo de romanticismo idealista, que se confunde quizá con una especie de ingenuidad que recuerda a Ryner cuando afirma que «todos los revolucionarios se llaman Sísifo.»

No se pueden juzgar y condenar a «priori», hechos pasados. La historia continúa y del pasado deben sacarse las consecuencias que se desprenden y que pueden ser una advertencia para los revolucionarios de hoy y de mañana.

El autor nos refresca la memoria. De forma clara y concisa da al público datos considerablemente interesantes para los estudiosos. Pintura realista, la lucha heroica del Pueblo español para su emancipación, explicada por el autor, ha de calar hondo en la mente de los jóvenes que se preocupen por los problemas de orden social.

Lo que no puede olvidarse al leer estas páginas es la relación existente entre el afán de los obreros catalanes de servir la revolución y la constatación de ese sentimiento elogiado por Luis Companys, en documento enviado a Indalecio Prieto en las horas más dolorosas de la lucha de España.

Presentación esmerada. Texto claro y ameno.

⁂

Con «Ciudad Caída», (3), J. Carmona Blanco nos aparece prometedor de nuevos relatos; de nuevas novelas, también, que vayan a unirse a la escasa literatura realista de lengua castellana.

Si en los cuentos que ha ido publicando desde hace algún tiempo (4), hemos hallado cierta fuerza descriptiva, agradable y a veces conmovedora, observamos que en este libro el autor se defiende galanamente colocando bien sus peones a los que da vida en la situación circunstancial de cada uno.

El verismo es manejado con pericia. El vocabulario bien asentado.

Miserias morales, físicas, económicas, son descritas con mano segura. Todo el libro las respira. Si tuviera que objetar algo sería precisamente esa plenitud de miserias humanas, concentradas en esa colmena que es la Plaza de las Beatas...

Quizá, una vez descargado de ese peso, Carmona nos dé algo que, sin ser menos humano, sea menos patético...

FERNANDO FERRER

(1) «El Sindicalismo en Barcelona» (1916-1923). Síntesis. De Alberto Balcells. Editorial «Nova Terra». Barcelona. Primera Edición septiembre 1965. (Contiene importante bibliografía.)

(2) «Paradigma de una Revolución» de Abel Paz. Ediciones «AIT». Prefacio de F. Montseny. Febrero 1967. Precio 6 frs.

(3) «Ciudad Caída». 232 páginas de J. Carmona Blanco. Ediciones «Umbral», marzo 1967.

(4) Véase varios números de «Umbral».

N. B.: Agradeceré datos bibliográficos sobre España. Toda persona susceptible de hacerlos, debe enviarlos a: F. Ferrer, 10, rue Fauconnerie — 45 - Orléans. — Estos datos deben comprender: Nombre de autor. Título de la obra. Número de páginas. Editorial. Año de edición y, en dos o tres líneas, parte esencial del tema tratado. Pueden enviarse en: castellano, catalán, francés, portugués, italiano, alemán e inglés.

COMUNICADOS

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 16 del actual, a las nueve y media de la mañana en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande. Por tratarse de la discusión del orden del día del pleno intercontinental de Núcleos y del congreso de la A. I. T., esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

FEDERACION LOCAL
DE PERPIGNAN

Ponemos en conocimiento de todos los compañeros, afiliados y simpatizantes en general, así como a los amigos y compañeros de las Locales cercanas, que para el domingo día 23 de julio, a las seis en punto de la mañana saldrán de la plaza Arago los autocares necesarios para acudir y estar presentes al mitin de Toulouse y a su festival, en conmemoración del 19 de julio de 1936. Todos los que deseen inscribirse pueden hacerlo presentándose los días de fiesta en el bar Continental, donde encontrarán los compañeros Barber, Bueno y Blanco, miembros de la comisión encargada para la organización del viaje.

Compañeros, simpatizantes, antifranquistas: ¡Todos al mitin de Toulouse! Con vuestra presencia, reafirmaréis una vez más vuestra voluntad permanente de lucha y vuestro repudio a la dictadura fascista que impera en España.

F. L. DE TOULOUSE

Recordamos a todos los militantes asistentes a la asamblea del 17 de los corrientes, e informamos a los que no asistieron, que hasta terminar con la discusión de los órdenes del día intercontinental e internacional, nos reuniremos en asamblea general todos los sábados a las nueve de la noche en nuestro local social.

F. N. I. F.

Comisión Nacional de Relaciones

Comunica a todos los compañeros ferroviarios que el 23 de julio celebrará Pleno General de la Industria en el domicilio social, 4, rue Belfort, Toulouse. Importante O. del D. que ya ha sido cursado.

F. L. DE AUCH

Pone en conocimiento de los compañeros, amigos y simpatizantes que deseen trasladarse a Toulouse el día 23 de julio para asistir al gran mitin y festival en conmemoración del 19 de julio de 1936, que ese día saldrá un autocar de Auch a las siete de la mañana.

Punto de partida: Place de Verdun. Para inscripciones dirigirse a los compañeros Oro y Cartagena.

COMUNICADO

La Comisión de Relaciones del Núcleo Savoie-Isère hace saber a sus Federaciones Locales que las tareas del Pleno del Núcleo comenzarán el 14 de julio a las nueve de la mañana, en la sala de reunión de la Federación Local de Grenoble, rue Abbé-Grégoire, Brasserie Vercours, nº 59. Espera la presencia de todos. — *La Comisión de Relaciones.*

F. L. DE PARIS

Continuación de la Asamblea el domingo 16 de julio a las 9 y media en punto.

F. L. DE MARSELLA

Los Núcleos del Hérault - Gard - Lozère y de Provence organizan, en común, una importante Jira-concentración inter-regional en el lugar denominado «Fer à Cheval» en Beaucaire (Gard), para el domingo día 30 de julio de 1967.

Para asistir a la misma tenemos alquilados varios autocares, siendo el precio del viaje, ida y vuelta, de ocho francos por persona.

Las inscripciones se recibirán en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, segundo piso, todos los días de tres a siete de la tarde y los domingos por la mañana de nueve a doce.

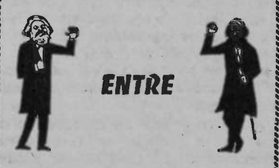
La salida se efectuará a las siete en punto de la mañana del Cours Belsunce-La Canebière.

C. N. T. - SEINE-ET-MARNE

Cumpliendo los acuerdos de la última reunión y estando en vísperas de nuestro comicio regional e intercontinental, invitamos a todas las FF. LL. del departamento a la reunión que tendrá lugar en Melun el día 16 de julio a las dos y media de la tarde en el sitio de costumbre.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE



Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 Franco.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CLARO Y PRECISO

NUNCA insistiremos lo bastante a fin de que los sordos oigan y los ciegos vean. Los generadores de ambas enfermedades políticas son los que menos interesan.

Parece mentira, pero a estas alturas aún existen gentes consideradas libres, influenciables, maleables, por amistad con lumbreras, por apocamiento de espíritu o por imprecisión de pensamiento. La inmensa campaña de orientación individual desarrollada en la España de los años 10 al 35 de este siglo, cierto que nos valió gran número de recias individualidades; mas la guerra parece haber atraído gente de escuadra al concierto de compañeros definidos, esto es, idealizados.

Por esta circunstancia, en elemento nuestro se llegaría a ser «fernandista» o «garcilista», al igual que en otro tiempo español hubo el «derrouxista», el «marcelinista», el «romanonista» e incluso el «allendesalazarista». Prueba fehaciente de la impersonalidad de la masa cuya hiedra trata de trepar hacia arriba para motivar el apagón del faro cenetista.

Cuando en casa arraigó el procedimiento político del voto en algo crujió la solera. Cuando en el hogar confederal las reuniones, de resolutivas pasan a ser parlamentarias, prueba es dada de que se pierde eficacia. Si alguna vez Fulano, Mengano y Perengano hicieran sombra a las ideas, los compañeros degenerariamos en «fulanistas», o «menganistas» o «perenganistas». El aditamiento «ista» se amplificaría, en tanto que lo «anar» se ausentaría.

Y se trata de que así no ocurra. No se trata de que el idealismo se invierta, de que el «a tono con los tiempos» nos desentone al extremo de convertirnos en republicanos trasnochados, retrasados. No se trata de confundir evolución con regresión, sindicalismo con mimetismo... por copia del sindicato de vocación legalista.

Nuestras tácticas y teorías están lo suficientemente definidas, y quien de nosotros las contradiga es que las aborrece o ignora. No basta proclamarse anarquista o anarcosindicalista en cada reunión o en cada corro. Preferible — a todas luces — ser y no decir, practicar en vez de hablar.

Es corazonador que los individuos ajusten los actos a las palabras, que peroren para que les escuchen, no para escucharse; que ejerzan el preciado don de la palabra para emitir conceptos plausibles y rectos en lugar de señalar bifurcaciones. En definitiva, que el republicano haga República, el socialista Socialismo y el ácrata Comunismo Libertario. El que no sea nada de todo esto que se abstenga, y el que sienta vacilar sus convicciones en beneficio de otra idealidad concurrente, que se adhiera francamente a ella para no mantenerse dentro con el corazón a fuera.

Siempre la sinceridad ha sido el sello que nos ha distinguido. Un anarquista hipócrita resulta un ser inconcebible. Ninguna razón abonaría que no fuese así en adelante.

Quien no crea en la sociedad ideal que se desidealice, no hay problema. Quienes estimen que la sociedad igualitaria y despatriotizada es imprescindible para evitar el caos humano que se avecina, queden en el hogar en paz y estima, ya que no es problema de personalismos el nuestro, sino de sinceridades, de fraternidades, de consecuencias. Lo que nos puso señeros en la sociedad española fue más nuestra convicción y nuestro desinterés que la afición al choque, a la rotura de cristales. Romper una vitrina, sagrada o no tanto, lo hace cualquiera. Nadie negará que carlistas y falangistas saben pegar tiros, practicar la «acción directa» de necro y nosocomio. También los chulos de «barrio chino». Pero esa acción no expresa sino temperamento y en casos, carencia de pensamiento.

Se lucha por una causa, no por una bagatela. Se brega por una idea, no por una envidia. Precisa mucha nobleza para discurrir satisfactoriamente por nuestros medios; y mucho corazón, y mucha independencia.

Si un día el voto nos sorbiera los sesos, la Confederación se habría acabado. Por dependencia.

Siendo archisabido que la dependencia no va más allá de los intereses del amo, para el caso, de la política gubernamental o gubernamentable. Confederalmente, para dejar de ser.

Afortunadamente seguimos y seguiremos siendo. Así de claro y preciso.

TOULOUSE - PALAIS DES SPORTS

23 DE JULIO A 15 HORAS

Festival franco-español organizado por S. I. A. con el concurso de numerosas figuras de la canción y del baile

LEZEL Poeta y fantasista presentará a:

YON DE MURGUIA
Renombrado tenor internacional, con su participación especial al Festival

LINA Y LEON DE LARA
Pareja internacional. Bailes clásicos españoles y flamenco

JANINE PUJOL
Tiple

GEORGES BERTOLI
Tenor del Capitol

ROSARITO
La niña prodigio, voz de oro de la canción española

HERMANOS GRUMETA
Clowns fantasistas

APURE IVORRA
de la canción informista

YO CARREYROS
Canción melódica. premio de la canción

NIÑO DE MURCIA
gran «vedette» de la canción española, con su conjunto

Mme GALCERAN Pianista

Perfiles. INTEGRIDAD ANTIFASCISTA

POR J. HIRALDO

A pesar de algunas deserciones, de ciertas debilidades de tipo individual, el antifascismo español exiliado, en su conjunto, que es lo que cuenta, se mantiene consecuente en no reconocer al tirano español como gobierno legítimo del país por muchas promesas de liberalización del régimen que haga.

Esta actitud, que para los claudicantes no tiene mayor importancia, refleja la entereza de un pueblo, de unos luchadores que ni el tiempo, ni las adversidades de la vida pueden hacer mella en su dignidad. El diario ejemplo, la vida de laboriosidad de los antifascistas españoles esparcidos por todos los continentes, dan prestigio, buena reputación a la colectividad exiliada. La misma gente que un día los trató como cosa inferior, los despreció como bichos raros, hoy los admira y respeta.

Recientemente la prensa local de Marsella, la prensa burguesa, ha hablado de un refugiado español que ha encontrado a su hermana después de treinta años que la daba por muerta. Ello es cierto. Pero la noticia la difundieron los periódicos en plan de publicidad, como algo sensacional; no con la intención digna de criticar al régimen fascista que enyuga a España, causante de tantos males como llevan sufridos los trabajadores desde hace ya más de treinta años.

A pasar unos días en lugar tranquilo, apartado del ajetreo de la ciudad, subimos a Plan-d'Aups, en el departamento del Var. Lugar éste donde se hace sentir la influencia de la religión; tanto, que la imagen de una virgen «milagrera» corre de casa en casa y sus vecinos pagan voluntariamente el precio designado por guardarla veinticuatro horas. Allí una humilde maestra puede reunir trece alumnos entre niños y niñas para darles lección.

Y fue en esa planicie silenciosa, elevada a 700 metros sobre el nivel del mar, moteada de pinos, en casa de nueva construcción, donde encontramos a nuestro compatriota de referencia. Se trata de Primitivo Martínez, de San Julián de Musques (Vizcaya).

Hombre afable que al comunicarle que éramos españoles exiliados como él, dejó el trabajo que realizaba para acogernos cordialmente.

En amigable conversación nos dijo que tenía catorce años cuando pudo escapar de Bilbao con una hermana, antes de que esta ciudad fuera ocupada por las fuerzas fascistas durante nuestra contienda.

Detrás dejaban un hermano muerto en la destrucción de Guernica por la aviación hitlero-mussoliniana-franquista, y su madre que no pudo huir por encontrarse hospitalizada en Bilbao. Las hordas negras de Franco la sacaron del hospital para asesinarla en la cuneta de la carretera.

Con todo y ser un niño, su temperamento rebelde le indujo a incorporarse en el ejército republicano para seguir combatiendo al fascismo hasta la retirada de Cataluña.

En plena guerra le confirmaron que su hermana, la que con él pudo escapar de Bilbao, había muerto en uno de los bombardeos efectuados por la aviación franquista en Reus. Más tarde supo que su hermano mayor había caído combatiendo al nazismo en Túnez.

Ya es sabido los campos de concentración, compañías de trabajo y demás vicisitudes que sufrieron todos los refugiados españoles al pasar al país donde residimos.

Trabajando como «arranca pinos» se encontraba el joven Primitivo en los bosques que bordean Plan-d'Aups cuando conoció a una muchacha francesa, con la que más tarde contrajo matrimonio y del que nacieron tres hijos.

El tiempo fue pasando inexorablemente, los hijos creciendo, desarrollándose. A Martínez le barrenaba siempre la idea de poder encontrar el rastro de alguno de su familia. Sentía una fuerza interna que le empujaba a continuar haciendo indagaciones. No perdía la esperanza ni se daba por vencido. Algo misterioso, inexplicable, latía en su corazón que le hacía guardar ciertas ilusiones.

Sin embargo, no claudicaba acudiendo al consulado franquista en busca de datos o de pasaporte para poder visitar el pueblo donde nació.

¿Renunciar a la dignidad de refugiado político, de luchador antifascista?

¡Eso nunca lo haría!

Lo prueba con su conducta recta y consecuente. Viviendo en un lugar donde prepondera la religión, hace de mirlo blanco, ofreciendo resistencia a la coacción de los curas, monjas y frailes para que se «convierta». Se mantiene digno, sin casarse por la iglesia, sin bautizar a los hijos.

Su mayor orgullo es llevar la carta de refugiado político en el bolsillo. Lo más singular del caso es que entre la familia, los hijos «franceses» y la esposa, mujer sencilla, de aspecto bonachón, hija del país donde viven, todos hablan el español con cierta perfección.

Esto contrasta con la actitud de ciertos elementos del exilio español que teniendo pretensiones de maestros, de dar lecciones de consecuencia a los demás, están cargados de hijos, y no solamente que no hablan español, sino que ni lo comprenden siquiera, ruborizándose cuando se les dice algo en nuestra lengua, como si ello fuese una cosa extraña, venida del otro mundo.

Hace algún tiempo, el segundo de los hijos del antifascista de referencia, pudo visitar San Julián de Musques. Con cierta cautela el joven pudo conseguir algunos datos sobre que la hermana de Martínez, que dieron por muerta en Reus, estaba en vida. Pero nadie le pudo indicar el lugar donde poder encontrarla. Estos hechos inconcretos alentaban la ilusión de nuestro amigo de que un día u otro podría abrazar a algún superviviente de la familia.

Trabajaba con sus hijos un cierto día en lugar aislado, cuando a la hora de la comida se les presentó un peregrino preguntándole donde podría encontrar algo con que poder aplacar el apetito. Ante la imposibilidad de ello, le invitaron generosamente a repartirse los alimentos que ellos llevaban para pasar la jornada. Comiendo y conversando hablaron de la nacionalidad de cada uno. Entonces Martínez le explicó al invitado algunos detalles de los más sobresalientes de su vida. Sobre todo le expuso el anhelo perenne que sentía de poder adquirir noticias de algún familiar.

El peregrino, que hablaba español con bastante soltura, resultó ser un fraile alemán con residencia en un convento de la provincia de Zaragoza. Al despedirse les prometió que haría todo lo posible por informarse acerca de la hermana que suponían podría estar en vida. Promesa que cumplió el hombre.

De ahí que poco tiempo después, el refugiado español, recibiera una carta de dicho fraile en la que le anunciaba que su hermana se encontraba en vida, casada en Barcelona. Así pudo tomar contacto con ella, para pocas semanas después poderla abrazar y pasar unos días juntos en la casa limpia y modesta, con las cortinas de cintas plásticas, formando los colores de la bandera republicana española, propiedad de esta familia trabajadora y antifascista de veras.

Cuando el afectado nos contaba la alegría que había experimentado al ver a su hermana después de treinta años, la emoción se reflejaba en su rostro y le ahogaba la voz. Su esposa que atenta escuchaba, con los brazos cruzados sobre la mesa, hacía esfuerzos para contener las lágrimas que asomaban a sus ojos.

Entretanto, nosotros tomábamos notas para poder escribir el presente trabajo que es un reflejo pálido de lo mucho que nos contó el amigo Martínez.

• DISCOS •

Cuando se ha llegado a la edad de 150 años (cada 12 meses míos valen 24) la recordación es inevitable. Hombres, hechos, cosas, todo se nos rememora en danza endiablada y semiconfusa.

Pienso hoy en el compañero Isidro. Se hizo panadero en la montaña y su inquietud social le hizo abandonar el obrador lugareño. Cayó en nuestro centro sindicalista y militó en curtidores. Nunca había curtido otra piel que la suya y yo lo introducía en la profesión a ratos escondidos. El burgués pronto se dió cuenta del truco y le preguntó si una labor de 40 minutos sería capaz de terminarla en 350. Con mucho aplomo Isidro le respondió que no, pero que tal vez sí en un par de semanas. Estas ocurrencias, a los sindicalistas jóvenes nos entusiasmaban.

A Isidro le dijeron de servir al rey y se fue a Francia, siempre llevando la contraria. Lo supongo por Béziers, pues de allí una vez me había escrito. Meses después lo encontré en Alimentación de Barcelona, calle Conde del Asalto, con redacción y administración de «Solí». Llevaba el brazo en cabestrillo sin erosión ni rotura, esto es, para cobro de «accidente». El «pozo», le llamaban a eso. Esa clase de pocería se aprendía en Francia. «Isidro, compórtate», le digo. Isidro: «Sólo trabajáis los tontos». Yo: «Haciendo el pozo caerás de cabeza al mismo». Cayó, efectivamente, en la profundidad infernal de la Guyana. Con nobleza, pero tontamente. La segunda parte de los Solidarios no fue buena. Por Henri Torres pudo salvar el pomo de escalera que da cima a toda persona.

Muchos años después cerraron la Guyana, y dos barcos de forzados tocaron puerto en Burdeos. Lapeyre no vió llegar a Isidro. Quedó, querido de todos. Tenía tres hijas mulatas y me escribió al azar, no pensando en que yo fuese su antiguo amigo. El magnífico Henry Torres se le ofreció por lo que pudiera servirle e Isidro no quiso importunarle. Hace dos años éste me escribió una postal de despedida. Se iba de la Guyana. ¿A dónde? Supongo que a Cuba, para comer con sus hijas algo más que coco, plátano y aguacate. ¿Temió decirme esto? Lo supongo. Si alguien conoce su paradero exacto que me lo diga. Pues yo alineo Isidro a los médicos Puente, Vallina y Pujol, anarquistas de fe y de conducta.

PALAIS DES SPORTS — PLACE DUPUY — TOULOUSE
Le 23 juillet 1967 à 9 h. précises

GRAND MEETING
d'Affirmation Syndicaliste Révolutionnaire

Organisé par la VIe Union Régionale de la C.N.T.F. (Section Française de l'A. I. T.)

Présidence :
VIème UNION REGIONALE C. N. T.

Orateurs :
J. KERVEANT pour la C. N. T.
Ramon LIARTE pour la C. de RR. de la H. G.
Fédérica MONTSENY pour la C. N. T. E.

Nous invitons cordialement tous les affiliés à la C. N. T. française et espagnole et tous les antifascistes, amis de la liberté et de la justice, à venir nombreux à cet acte.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

AMBIENTE DE GENTE AMORFA

CORRESPONDIO singularmente a los pensadores, a los humanistas del siglo XVIII, e incluso a los del XIX, hacer los más encendidos panegíricos sobre el progreso de los pueblos; a una acrecentada superación moral de la humanidad. Había en los países de un mayor ascendiente económico el tremendo contraste entre una clase capitalista opulenta, rodeada de las más refinadas comodidades, y un denso conjunto proletario sumido en la más negra miseria. Ello no podía por menos que crear intensa tirantez, un clima de enconada lucha social. Han pasado años, la plutocracia ha evolucionado poniendo en juego los recursos de la técnica con miras a fomentar un crecido desarrollo económico. Y al acrecentarse considerablemente la producción, como resultante de ello los obreros han mejorado en sus salarios, mejorando a la par su nivel de vida material.

Sabemos que esta fase de un relativo bienestar económico es la que viven en diversos países, particularmente en los Estados Unidos, millones y millones de trabajadores. Pero en Norteamérica, en Inglaterra, en Alemania, en Francia, e incluso en países de los subdesarrollados, sociólogos, pensadores atentos a los hechos de la vida social, como en el caso de Tibor Scitovsky, profesor de Economía Política en la Universidad de Berkeley, se preguntan: «¿Cuál es el precio del progreso económico?»

Y los pareceres, basados en la honestidad de la observación, son coincidentes en el fondo, aunque sea distinto el enfoque desde el que se trate de mirar los hechos: Se habla de un manifiesto aburguesamiento que ha penetrado en el seno de la clase obrera, obsesionada por el anhelo de poseer toda suerte de comodidades: el automóvil, el televisor, la casita de campo, la inversión de dinero en el Banco, el frecuentar lugares de moda en plan de vacaciones, etc. Y ello, como indica el profesor citado, a precio de un excesivo conformismo al respecto de las modalidades políticas; al precio de un ritmo de trabajo frenético en fábricas, talleres, oficinas; al precio de un egoísmo exacerbado y de una manifiesta insolidaridad ante las tragedias que vive el mundo; al precio de una atmósfera desfavorable a las actividades intelectuales y al concepto de la dignidad humana.

Más que nadie, el que produce tiene derecho a gozar los beneficios del progreso material. Pero ello es nocivo si ha de ser al precio de un relajamiento de las condiciones morales; si ha de degenerar en una mentalidad amorfa, en un bajo espíritu burgués. No es así como concebían el progreso los filósofos del Renacimiento, los enciclopedistas, los humanistas del siglo pasado. No es así como concebimos el progreso humano los libertarios de hoy.

Se tenga o no automóvil, televisor, aspirador, cocina eléctrica y casita en el campo para pasar los fines de semana, se pueden tener ideas nobles, elevadas, bregando contra todo lo que sea injusto, en pos de una ética depurada de contactos innobles.

UN JOVEN LIONES EN BUSCA DE HISTORIA ANARQUISTA

No es frecuente el hecho de que muchachos de dieciocho a diecinueve años, llevados de un estudioso afán de investigar, les de por remover archivos, consultar bibliotecas, rodeándose de libros y documentos polvorientos, en plan de tomar notas y establecer referencias. No, no hay muchos casos así; y menos si lo que se busca investigar es lo que hace referencia al anarquismo.

Y bien, uno de esos *casos excepcionales* lo encarna el joven lionés de diecinueve años Michel Chomarat, que acaba de publicar, en la villa del Ródano y Fourvière, el primer número de «Documents Anarchistes», («revista de documentos históricos sobre el movimiento anarquista francés en la región Ródano-Alpes»), cuya dirección es 223, Avenue Berthelot, Lyon (8).

Amigo de leer, Chomarat tuvo la oportunidad de conocer la obra de Jean Maitron, «Histoire du Mouvement Anarchiste en France», donde su autor manifiesta ser Lyon el primer centro conocido de actividad anarquista en Francia. Y como lionés amigo de conocer la historia social de su ciudad, nuestro joven anduvo de acá para allá en plan de agenciarse referencias. Deduce que tal primacía posiblemente se deba al hecho de estar Lyon y su región no lejos de la Suiza jurasiana, donde por espacio de unos años fue crisol de ideas ácratas gracias a que allí afluyeron elementos de los más caracterizados en tanto que anarquistas. Es cierto, como también puede ser que haya quedado en el ambiente sicológico lionés una poca savia de lo que fue el primer movimiento insurreccional proletario de Europa, cuando en el 1831 los tejedores, los «canuts», como se decía en lenguaje popular, que trabajaban en el barrio alto de Lyon, la Croix Rousse, llegados al paroxismo de la indignación, cansados, extenuados de la explotación y la miseria, en número superior a los treinta mil, arrollando la fuerza militar de guarnición en la villa y los elementos de la policía armada, se hicieron dueños de la ciudad, enarbolando como divisa, bandera negra con la inscripción en rojo: «¡Morir combatiendo o vivir trabajando!»...

Para los ya un tanto acostumbrados a leer textos en relación al historial anarquista, sus diversos períodos y la referencia biográfica de figuras destacadas anarquistas, o que en nombre del anarquismo actuaron, poca cosa de nuevo han de hallar en el primer número de «Documents Anarchistes». Pero habida cuenta de que la inmensa mayoría desconoce totalmente quienes son, que quieren y que han deseado los anarquistas, en las dieciseis páginas de una tipografía clara y destacada del cuaderno en cuestión, han de poder hallar datos de un evidente interés. Se habla de la estancia de Ravachol en Lyon, se reproduce el texto de distintos programas y convocatorias de propaganda anarquista de fines del siglo pasado; se citan unas cartas de Santos Caserio a su madre, así como una sumaria referencia del proceso y ejecución, en Lyon, del citado Caserio que ya es sabido mató al presidente de la República Sadi Carnot. Se ofrecen detalles acerca de Bonnot, alma de la agrupación de «ilegalistas» que llevaba su nombre, cuya muerte trágica, junto con la de su camarada Garnier, llenaron las crónicas periodísticas del mundo entero. Se menciona también una larga serie de periódicos, revistas, y folletos anarquistas, publicados en la región lionesa desde el 1881 hasta el 1910. Para el número siguiente de «Documents» se anuncia la inserción de datos al respecto de la estancia de Bakunin en Lyon.

En suma, felicitamos al joven estudioso Michel Chomarat, deseándole larga vida a su publicación, que se nos dice será trimestral. Y que su voluntad, su energía en favor de un trabajo serio en tanto que documento social, sirva de estímulo a otros, ya estén en la primavera o bien en el otoño de su vida.

ESQUILO INDESEABLE EN LA ATENAS FASCISTA DE HOY

Ya conocemos los españoles el proceder de militares bestiajos, petulantes y botarates. Los tenemos en nuestro país. Dominan como una plaga de lepra la vida político-social de Grecia. Nada tiene pues de particular que en el renombrado festival anual de Atenas, correspondiente a este año, hayan considerado como indeseable a uno de los valores más representativos del intelecto helénico: Esquilo, el poeta y dramaturgo genial, cuyas obras fundamentales han resistido el paso de los siglos.

Es fácil de comprender que la taifa de esbirros que hoy oprime la democracia griega no quiera, bajo ningún concepto, que sean representadas en su integridad las obras teatrales de Esquilo, por lo que en ellas hay de invocación a la libertad, a la justicia; por lo que ellas conllevan de anatema a la tiranía. Máxime en la formidable tragedia «Prometeo encadenado». Símbolo del cruel destino que pesa actualmente sobre la tierra en que vieron la luz mentalidades esclarecidas como las de Sócrates, Platón, Aristóteles, Epicuro, Epicteto, Sófocles, y el propio Esquilo.

No se quiere que en lo que eran jornadas de Arte, de realce y concurrencia internacional, bajo el cielo de Atenas y junto al mármol secular del Acrópolis, se oiga la expresión del artista personificando al más rebelde de los mitológicos dioses olímpicos. Símbolo del pueblo oprimido puede ser el Prometeo que exclama con aire justiciero: «He visto desaparecer a otros Todopoderosos. Y al que hoy reina le veré desaparecer vergonzosa y bruscamente. ¿Creéis que me acobardo miedoso ante los nuevos dioses?» Y Esquilo maldijo a todos los tiranos por la palabra y el impulso viril de su Prometeo.

Todo pasa en la vida. ¡Anhelamos que la inmundicia cuartelera desaparezca en plazo no lejano de la Grecia inmortal!

GOTAS DE MIEL Y AJENJO

Felicidad y salud son afines, si la salud es mental y física. Entonces existe lo que se dice: sinfonía. Puede suceder que exista plena salud en uno, y no ser feliz a causa de necesidades insatisfechas, por las desventuras que nos rodean: el desorden colectivo, el clima de afuera de nosotros que repercute adentro.

⁂

Ausente la salud en uno, la vida es deficiente, y la felicidad no existe, pese a que todo es relativo y no existen definiciones totalitarias. Sin duda que, aun en el curso de lo adverso, hay momentos en que se ausenta el dolor; pero no se es feliz nunca.

⁂

Mirando a lo colectivo estamos en eterna infelicidad, precisamente por ser sensibles. Y tanto más infelices, cuanto más integral es la salud física y mental de cada uno.

⁂

Para que — en lo social — existiese felicidad, tendría que existir una coordinación funcional, cooperación inteligente de todos para una convivencia armoniosa. La desigualdad económica es enfermedad. El mecanismo de lo colectivo, existente, es infelicidad: autoridad y conflicto, son factores de perenne desorden.

⁂

Te estoy diciendo lo que tú conoces mejor que yo, estimado lector. Persiste en tus claras ideas de bienestar individual y colectivo... para todos y cada uno. Esa es ruta cierta.

⁂

Aprender a vivir es lo que hago yo y todos cada día con poca o mucha inteligencia. La ciencia del vivir, aún está en los iniciales trazos de un interminable camino por el que debemos transitar. Al respecto, declaraba Sócrates: «Sólo sé que no sé nada...» Y no pecaba de modesto.

⁂

Lo que todos sabemos — aunque nos duela mucho — es que después que cesa la vida no hay otra cosa que inercia y desintegración. La casa se desploma. Lo que fue, ya no es. Pero la naturaleza, que es acción, sigue creando, en incansable dinamismo. A la integración, coordinación funcional, creación y crecimiento, sigue la caducidad, la desintegración y la muerte. Nacer y morir son extremos de un mismo proceso.

⁂

Después de mis 80 años, ya existe en mí cierta inclinación a la inercia, a la cual resisto conscientemente. Por ello decidí hacer vida de playa y al final de este verano montevideano ir algunos días a recrear mi cuerpo y vitalizarlo con el sol, el aire limpio y el mar, es decir, buscar un contacto mejor con la Naturaleza.

J. TATO LORENZO

Cinco anarquistas españoles ante los tribunales

SE trata de los compañeros Edo, Cañete, Rodríguez Piney, Herrero y la compañera Alicia, procesados en España, judicialmente por delito de intención. De no ser en país totalitario, ¿dónde pueden ser condenadas las intenciones, y cómo pueden ser descubiertas ésas?

Lo lamentable es que nuestra Prensa no haya podido intervenir más en defensa de estos cinco compañeros por carencia de referencias exactas. Un estúpido cantonalismo nos ha privado de las mismas.

Sin embargo nos consta que la C. N. T. en este asunto presos ha cumplido con su deber. No ha establecido diferencias como cumple hacerlo en tales casos.

Buena suerte a los cinco procesados y que la libertad les sonría ahora mismo.

⁂

Referencia leída en «La Vanguardia» de Barcelona:

MADRID, 4. — Ante el Tribunal de Orden Público comparecieron en la mañana de hoy Luis Andrés Edo, Antonio Cañete Rodríguez, Jesús Andrés Rodríguez Piney, Alfredo Herrera Dativo y Alicia Mur Sin, acusados de seis delitos.

Al ser detenidos, se dijo que alguno de ellos había estado complicado en el secuestro de monseñor Ussia, ocurrido poco antes en Roma, pero esto no ha sido probado.

Da cuenta el fiscal en su acusación de que todos ellos son miembros de la organización titulada «Federación Ibérica de Juventudes Libertarias» (F. I. J. L.), con sede en París, e integrados en el grupo «Primero de Mayo», de la citada organización, uno de cuyos objetivos es la realización de actos de significación y resonancia política contra España...

Durante el mes de octubre todos ellos llegaron en diferentes fechas a España. Ante las dificultades que se presentaban para la ejecución del proyectado plan de secuestro de un militar norteamericano, acordaron sustituirle por el periodista de igual nacionalidad, Edmud Gress, pero tampoco lo llevaron a cato.

El 23 de octubre Antonio Cañete fue detenido en Zaragoza cuando se dirigía a Francia...

Dos días después fueron detenidos los restantes procesados en el domicilio citado, donde fueron encontradas varias armas.

El fiscal imputa a Luis, Antonio y Alicia un delito de asociación ilícita, otro de detención ilegal, otro de depósito de armas, otro más de uso de Documentos de Identidad falsos y otro por uso público de nombre supuesto. Para cada uno solicita un total de quince años y tres meses de privación de libertad y 32.000 pesetas de multa. Para el procesado Jesús Andrés mantiene la acusación de asociación ilícita, detención ilegal, depósito de armas, tenencia ilícita de éstas, y pide seis años y medio de cárcel. Para Alfredo, a quien imputa los delitos de asociación ilícita y detención ilegal, pide seis años de privación de libertad.

Defendieron a los procesados don Gregorio Peces Barba, don José Federico de Carvajal, don Jaime Cortezo Velázquez Duro y don Alfonso Sevilla Casas. Los letrados piden la absolución para Antonio, Alfredo y Jesús Andrés, y solicitan para Luis tres meses de arresto y multa de diez mil pesetas y para Alicia tres meses de arresto y cinco mil pesetas de multa.

(Termina en la página 2)

GFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

20 JUILLET 1967
NUMERO 463
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

DROITS ET DEVOIRS

A la suite d'un texte paru dans « Le Figaro » du 10 juillet et mettant en cause la décision de l'administration des P. et T. d'accorder au personnel de ce service public ce qu'on appelle « le pont » en termes de métier, pour le 15 juillet, nous avons reçu des plusieurs postiers des demandes de mise au point qui peuvent se résumer ainsi :

1°) Combien a-t-on payé P. Pellissier (c'est celui qui signe l'article) pour écrire ce papier ?

2°) Est-il vraiement initié au fonctionnement des services publics pour se permettre de prononcer un jugement aussi catégorique ?

3°) Après qui en a-t-il, de la direction des P. et T., des syndicats ou des employés de cette administration ?

Nous ne saurions répondre à la place de ce monsieur qui, probablement apprécie, quoiqu'il en dise, le week-end à rallonge et n'exige l'accomplissement du devoir que chez autrui; les questions restent donc posées.

Mais comme nous avons la prétention de représenter le véritable syndicalisme et que celui-ci semble mis en cause dans son papier, nous nous sommes informés plus amplement; nous avons lu le texte à tête reposée, nous avons consulté des professionnels de cette corporation, de ce service public comme il dit et nous avons tiré des conclusions qui ne sont pas du tout à son avantage.

Avant d'aller plus loin soulignons qce nous ne voulons en aucun cas plaider la cause ni de la direction des P. et T. en tant que classe dirigeante, ni des syndicats réformistes en tant qu'éléments « représentatifs » de la classe ouvrière. Ceci dit, deux précisions : 1°) Il est de notoriété publique que les P. et T. sont le service public qui donne le plus satisfaction; très loin devant la S. N. C. F. et la R. A. T. P. qui sont citées en exemple. D'ailleurs, le facteur, (puisque ce monsieur redoute ces trois jours sans distribution de courrier) est très souvent l'ami de la famille, surtout dans les petites agglomérations et on ne saurait trop y tenir rigueur de cette journée de repos supplémentaire qu'on veut bien lui accorder.

Oui, nous disons bien une journée et non trois comme veut le laisser supposer Pierre Pallissier et encore cette journée tombe un samedi et ne correspond donc qu'à une distribution le matin. De plus les usagers savent bien que le facteur n'accumule jamais les lettres à la poste pour le plaisir de les contempler et que le lundi tout rentrera dans l'ordre. Quant aux centres de tri, qu'il se rassure, trop nombreux sont encore les travailleurs qui se laissent obnubiler par l'appat du gain et il ne manque jamais des volontaires pour faire les « californies » (1), même après une grève. Mais la question n'est pas là pour aujourd'hui. Nous avons été surpris par les mots de la fin : « ... Ou alors c'est la notion même de service public qui doit être mise en cause. » (2). Eh ! bien, c'est là dessus que nous baserons notre position.

Pour nous, anarcho-syndicalistes, tout ce qui est activité dans le domaine économique ou social devrait être fondé sur la notion de service public, y compris le service d'information; mais entendons-nous bien. Un service public se doit avant tout à la population toute entière, avec le but bien déterminé d'apporter plus de bien-être et plus de justice. Comme nous l'avons toujours préconisé, la gestion directe par les ouvriers permettrait une répartition plus rationnelle du travail et une conscience professionnelle qu'il est impossible d'exiger des travailleurs en système capitaliste. Nous ne verrions pas alors cette malédiction qu'est le chômage, s'abattre sur la classe ouvrière; au contraire, chacun dans la joie de se rendre utile à la société, accomplirait à tour de rôle les tâches déterminées en assemblées populaires pour les besoins du bonheur et du progrès social. Mais alors, une question : Que faudra-t-il faire de tous les politiciens et autres bavards à solde qui n'écrivent que pour tromper ?

En réalité c'est la notion de société qui est à revoir et non seulement celle de « service public ».

(1) «Les Californies» sont des heures supplémentaires, en termes postiers et chacun sait que c'est là une revendication chère aux centrales réformistes et dont les résultats sont des plus néfastes pour le plein emploi ou pour l'efficacité d'une grève.

(2) Puisque P. Pellissier semble si attaché à la notion de service public, ce serait un grand service « public » que la direction des P. et T. pourrait rendre tout au moins pour les facteurs en portant les tarifs appliqués au « Figaro » pour leur distribution par poste au tarif lettres et, bien entendu de reverser cette somme équitablement aux « lampistes » que sont les préposés à la distribution postale.

ACTUALITE

LE feu couve toujours non loin de nous, dans le Proche Orient. En fait, depuis des siècles, dans ces terres inhospitalières et brûlées, les Arabes et les Juifs se sont toujours haïs et combattus. Longtemps, ceux-ci, chassés de leur contrée d'origine par les Romains, errèrent de par le monde, sans jamais s'intégrer entièrement dans aucune des nations qui les accueillirent, parfois peu chaleureusement.

A tel point que l'on peut dire sans risquer de se tromper, que rares furent les potentats qui hésitèrent à leur faire tenir le rôle de *boucs émissaires*.

C'était si commode, pour un gouvernement en difficulté, de détourner l'attention de ses sujets en criant : Haro sur les Juifs. A tel point que cela persiste, et que nous voyons actuellement l'ensemble des fausses démocraties d'Afrique du Nord en user et en abuser.

Mais revenons aux temps présents. Après les terribles épreuves subies pendant la deuxième guerre mondiale, un Etat juif, Israël, fut créé sur la terre même de leurs ancêtres. Ceci se passait en 1948. De partout, les rescapés des camps de concentration et les jeunes israélites enthousiastes, à force de volonté et de foi, transformèrent le désert aride et brûlant en jardin verdoyant, selon des méthodes que l'on peut qualifier de *communautaires* sans aucune arrière pensée.

Malheureusement, cela ne dura point. L'Etat d'Israël, devenu florissant, ne manqua pas de se doter d'institutions essentiellement « étatiques », et on put le voir bientôt, nanti d'un gouvernement, d'une police, d'une diplomatie, de nombreux fonctionnaires et d'une armée.

Oui, d'une armée, c'est-à-dire d'une puissance de destruction, d'un ensemble de gens armés et hiérarchisés, avec des caporaux et des généraux, dans le noble but, bien sûr, de se défendre contre les agressions venues de l'extérieur.

Lesquelles agressions, hélas, se produisirent de la part des pays arabes entourant Israël, justifiant ainsi, en apparence du moins, les tenants de la force armée. Mais se seraient-elles produites, ces agressions, contre une communauté désarmée, pacifique, et uniquement préoccupée de ses affaires économiques ? C'est ce que beaucoup de gens mettent en doute, alléguant que les dirigeants inconscients et bellicistes des pays arabes ne cessent d'accuser Israël d'avoir des visées agressives envers ses « paisibles voisins ». Je sais bien qu'il est assez facile de fanatiser les foules arabes, misérables, incultes et croyantes, mais il est tout de même nécessaire de pouvoir invoquer un danger extérieur plus ou moins visible et réel. D'ailleurs, nos foules occidentales, soi-disant instruites, évoluées et informées « objectivement », se comportent-elles différemment ?

Quoi qu'il en soit, dans cette partie de l'univers qui pue le pétrole, les armées, dotées de tous les moyens modernes de destruction, hormis les armes nucléaires, ces armées, dis-je, sont en alerte et prêtes à se jeter les unes sur les autres. (1)

Je sais très bien, et je ne suis pas le seul, que derrière toute cette agitation de façade, il y a les intérêts de puissances étrangères. Et principalement de ces deux géants qui ne cessent de s'affronter diplomatiquement et économiquement dans toutes les parties du monde. Je veux dire l'U. R. S. S. et les U. S. A.

Et je sais aussi que ces deux puissances, détentrices de la force nucléaire totale, ne désirent nullement en venir aux actes décisifs. Mais chacune d'elles, pour l'instant, a de sérieux ennuis internes et externes, et elles ne seraient pas fâchées qu'une tension - diversion vienne détourner l'attention du reste du monde sur ce qui se passe au Viet-Nam, en Chine ou même chez elles.

Et, ensuite quel beau rôle à jouer, pour chacune d'elles, que celui de médiatrices, en imposant un compromis entre adversaires avant que l'irréparable ne s'accomplisse. Car, à partir de là, nul ne peut dire ce qu'il pourrait en advenir de cette partie du monde. Etant entendu que si le Viet-Nam est loin, le Proche Orient est.., proche, comme son nom l'indique. Et l'odeur du pétrole, poussé par les vents, pourrait bien empuanter la Méditerranée, si l'on n'y prends garde.

BLANQUET

(1). — A ce propos, il n'est pas inutile de faire remarquer qu'aucun de ces pays surarmés n'est capable de fabriquer lui-même ces armes; elles lui sont fournies par les pays fortement industrialisés, au rang desquels se trouve notre belle France éternelle, pacifique et prospère.

A TRAVERS LE MONDE

BOLIVIE

Le chef de l'armée bolivienne a déclaré que le mouvement de guérrilla dans le sud-est du pays comptait environ cent cinquante guérilleros. Comment se ferait-il alors que les forces gouvernementales soient tenues en échec ? Le gouvernement bolivien tente de minimiser la rébellion mais s'y prend très mal. D'ailleurs, il faudrait, de toute façon, tenir compte également de la population qui, dans une guerre de guérilla, joue un rôle très important par l'aide qu'elle apporte aux combattants révolutionnaires. Toujours d'après le chef de l'armée bolivienne, Ernesto Che Guevara serait à la tête du mouvement révolutionnaire du sud-est du pays, d'après des déclarations qui auraient été faites par Régis Debray. Après avoir nié l'existence d'un lien entre les guérilleros et les mineurs insurgés, le gouvernement accuse Che Guevara « d'avoir inspiré et dirigé les troubles récemment enregistrés dans certaines mines boliviennes ». En vérité, le gouvernement bolivien ne sait plus à quels saints se vouer pour tenter d'enrayer la vague révolutionnaire qui menace le régime. En tous cas, la lutte se poursuit et un nouveau foyer de guérrilla est enregistré dans la région de Parabano et le gouvernement bolivien aurait demandé à l'Argentine de lui envoyer des troupes de renfort, laquelle aurait d'ailleurs répondu qu'elle « n'avait pas assez de soldats pour en envoyer en Bolivie ». La requête bolivienne traduit l'inquiétude des milieux dirigeants devant l'efficacité des guérilleros. En Bolivie, se trouvent déjà des instructeurs argentins et, naturellement, des experts américains. Un jour ou l'autre, les « marines » américains débarqueront en Amérique du Sud pour « sauver la liberté » à coups de bombes et de napalm. Mais il y a tout lieu de penser que l'envoi de corps expéditionnaires des Etats-Unis ne ferait qu'exacerber la lutte en étendant le combat révolutionnaire aux couches bourgeoises dans le climat d'une lutte de libération nationale.

ETATS-UNIS

L'agitation raciale se poursuit. Incendies, émeutes, bagarres. Ce qu'on souhaiterait voir se produire, c'est un mouvement révolutionnaire dépassant le cadre de la lutte raciale et regroupant les prolétaires noirs autour d'un programme défini à partir de leur situation économique et de l'orientation de la production américaine, en un mot, des discriminations de classe. Transformer l'agitation des noirs en lutte de classe devrait être le but des socialistes noirs. Mais il est évident qu'on ne peut négliger le facteur racial qui, pour le moment, est dominant dans les motivations des révoltés noirs.

FRANCE

D'après le Conseil économique, donc source officielle toujours au dessous de la réalité, près d'un demi-million de jeunes de moins de dix-huit ans seraient à la recherche d'une activité rémunérée. Un demi-million de jeunes de quatorze à dix-huit ans, non scolarisés et n'ayant pas d'activité déclarée sont candidats à un emploi. On a prolongé l'âge de l'obligation scolaire jusqu'à seize ans. Comment se fait-il alors que les jeunes de quatorze à seize ans cherchent un emploi ? La réponse est simple : prolonger théoriquement l'obligation scolaire n'est rien si l'on ne donne pas aux parents la possibilité matérielle d'assurer des études prolongées à leurs enfants. Le problème, on le voit une fois de plus, ne peut-être résolu par des décrets et des lois, il est d'ordre économique et réside dans la répartition égalitaire du produit social. Les bourgeois n'ont pas attendu les lois pour assurer à leurs enfants une éducation poussée parce qu'ils ont les moyens financiers de la supporter. Mais les prolétaires ne peuvent, la plupart des temps, le faire et toutes les lois n'y changeront rien. Ce qu'il faut remettre en cause, c'est l'organisation de la société elle-même, l'exploitation de l'homme par l'homme. Il faut une solution radicale, un changement total dans la répartition des revenus sociaux, l'égalité sociale et économique. Alors on pourra parler d'égalité devant l'enseignement. On se préoccupe beaucoup en ce moment de l'avenir des « cadres » qui sont obligés de se reconvertir en fonction des transformations des méthodes de production mais les cadres ont en fait pour problème de ne pas vouloir accepter un salaire inférieur à celui qu'ils percevaient auparavant. On les comprend. Mais que dire de la situation des jeunes qui, eux, sont à la recherche d'un emploi, n'importe lequel pourvu qu'il leur permette de subsister. Ce problème là revêt une autre importance, à notre avis, que celui de quelques cadres qui ne veulent absolument pas subir une modification de leur « niveau de vie ». Pour les jeunes, il ne s'agit pas de niveau de vie, il s'agit de vivre, tout simplement. Le Ministère de la Jeunesse nous rabat les oreilles avec des clichés révolus comme ceux qui concernent la « bonne volonté » des jeunes d'aujourd'hui allant reconstruire des églises délabrées ou nettoyer les plages de Bretagne. Mais cela apparaît comme les « bonnes actions » des fils de bourgeois, petits-bourgeois eux-mêmes, qui croient avoir accompli leur « devoir » vis-à-vis de la collectivité en « sacrifiant » quelques jours de vacances. La vraie jeunesse, c'est la jeunesse prolétarienne, celle qui veut travailler et qui ne le peut pas parce que la rapacité des capitalistes se complait dans un système économique générateur de chômage pour ne pas perdre une miette de profit. Et cette vraie jeunesse, puisque le travail lui est refusé, se tourne vers le vol, devient « blouson noir », fait l'apologie de la violence pour la violence, est prête à s'engager dans les « paras ». Le problème de la jeunesse n'est pas séparable du problème général des structures économiques et de la recherche du profit. Réduisez les horaires de travail et il aura des emplois pour les jeunes, produisez pour satisfaire des besoins réels et non plus pour réaliser des profits et il y aura du travail pour tout le monde. Il est normal que la jeunesse se pourrisse dans un monde pourri, il est logique qu'elle se révolte dans une société où tout est matière à révolte. La jeunesse délinquante est un produit de la société bourgeoise. Heureusement, il existe aussi une jeunesse révoltée et consciente qui, analysant les contradictions de la société capitaliste, a compris que la solution des problèmes multiples qui se posent à elle réside dans la destruction du système d'exploitation capitaliste de l'homme par l'homme et l'instauration du communisme anarchiste.

Le chômage augmente particulièrement dans le département de la Seine. Le nombre (officiel) de chômeurs secourus a été de 15.942 pour le mois de mai 1967 dans ce seul département. Il faudrait y ajouter les chômeurs non secourus par l'Etat. Quant au nombre de demandes d'emploi non satisfaites il est passée de 24.953 en décembre à 32.730 en avril 1967.

On est surpris d'apprendre que l'activité économique la plus touchée dans la région parisienne par le chômage est celle du bâtiment. Le directeur des affaires économiques de la Préfecture de la Seine explique ce chômage particulièrement important dans la région parisienne par le fait que la concurrence est plus vive dans le département de la Seine, les fusions et les concentrations plus importantes. C'est-à-dire explicitement que le chômage résulte de l'organisation capitaliste de la production, du « laissez-faire » du libéralisme économique, de l'orientation de la production dirigée exclusivement vers la réalisation de profits maximums.

Car parallèlement on apprend aussi que le nombre des inscrits au fichier parisien des mal-logés s'est accru, en un an, de près de quarante mille. Au total, le fichier central compte 238.104 inscrits au 1er janvier 1966. Alors qu'attend-on pour employer les chômeurs du bâtiment à construire, rémunérés par l'Etat, des logements décents et à la portée des mal-logés ? Il est vrai qu'il y a aussi pas mal des logements inoccupés parce que trop chers à la vente ou à la location. Ce qui est certain, c'est que la crise du logement est caractéristique, comme un certain nombre d'autres faits économiques, des contradictions du système capitaliste et de la volonté du gouvernement de surmonter ces crises sans toucher aux profits privés et en faisant supporter le poids des erreurs bourgeoises aux travailleurs. A ces derniers de savoir s'organiser en dehors des structures réformistes pour mettre sur pied l'organisation syndicaliste révolutionnaire susceptible de balayer le pouvoir des financiers.

INDES

Le soulèvement paysan de la région de Naxalbari a été provoqué par la famine sévissant dans les campagnes et par l'échec des réformes agraires tentées par le gouvernement de l'Etat du Bengala occidental. Les mots d'ordre qui circulent parmi les guérilleros sont de mettre à sac les locaux de la police, à s'opposer aux policiers qui tenteraient de pénétrer sur le territoire insurgé et à s'emparer des armes des paysans riches et de la police. Pékin a approuvé l'apparition de la révolution armée dans les campagnes indiennes mais rien ne prouve encore qu'il contrôle le mouvement. Nous souhaitons que les paysans indiens évitent les erreurs de l'autoritarisme et du culte de la personnalité du communisme chinois et qu'ils s'orientent vers un communisme de type libertaire laissant aux masses l'initiative dans la construction du socialisme. D'ailleurs, comme nous le disions précédemment, les communistes pro-chinois indiens sont divisés. De fidèles supporters de Mao se voient dénoncés aujourd'hui comme des « agents de l'impérialisme américain ». En réalité, tous les soi-disant communistes qui participent au pouvoir bourgeois et prennent leur part dans l'exploitation de l'homme par l'homme sont des réactionnaires.

ESPAGNE

Cinq anarchistes sont jugés par le tribunal de Madrid, parmi lesquels Luis Edo. « Des peines de prison allant de deux ans et trois mois à onze ans et trois mois ont été demandées par le procureur contre les inculpés accusés de huit délits, en particulier d' « association illicite » et de « détention d'armes de guerre ». Selon l'accusation, les militants de la C. N. T. seraient venus clandestinement à Madrid avec l'intention d'enlever un militaire américain et attirer ainsi l'attention de l'opinion internationale sur le sort des prisonniers politiques espagnols » (« Le Monde » du 6 juillet 1967).

C'est en octobre dernier que les militants anarchistes ont été appréhendés dans un appartement qu'ils avaient loué à Madrid et dans lequel on aurait trouvé une mitraillette. « Les armes dont nous nous servons ne visent pas les corps des hommes, mais seulement leurs idées », a déclaré Luis Edo, qui a comparu devant les juges menottes aux mains.

« Appartenir à une association légale en France, comme la C. N. T., constitue-t-il un délit d'association illicite en Espagne ? », a demandé Me Peces Barba, qui assurait, en particulier, la défense. Les avocats ont demandé que seules de faibles amandes soient infligées aux prévenus, qui ont déjà passé neuf mois en prison. Divers observateurs étrangers assistaient aux débats : Messieurs Yves Dechezelles (Paris), J. H. Van Wyck (sénateur hollandais du parti pacifiste socialiste), Jean Régier Thys (Bruxelles) et lord Gifford (représentant le Mouvement contre la bombe atomique de lord Bertrand Russel).

On ne peut s'empêcher de rapprocher le jugement de nos cinq camarades de la déclaration faite par les milieux franquistes quelques jours auparavant à la suite de l'enlèvement de l'aventurier Tshombé (que les congolais nomment « le belge à la peau noire »). Franco a, en effet, le souci de « préserver la réputation de l'Espagne » : Qui aurait pu le croire ? Il estime qu'il y a un peu trop d'affaires louches qui se déroulent en Espagne depuis quelques années. Pensez donc : Mi-avril, tentative d'enlèvement de Tshombé; au début de l'année, assassinat a Madrid de Mohamed Khider, ancien trésorier du F. L. N.; en 1965, le général Umberto Delgado, leader de l'opposition portugaise, était assassiné près de Badajoz... On pourrait remonter dans le temps et trouver bien d'autres assassinats : Granados et Delgado, Sabater..., bien d'autres « enlèvements » : Stuart Christie, Ferry, Batoux, Pécunia et tant d'autres militants anarchistes. En réalité, de quoi se plaint donc Franco ? Son régime a commencé par une usurpation de la démocratie républicaine, par un assassinat collectif, et s'est perpétué dans la terreur. Il a livré asile, après avoir accueilli les hordes nazies, à toute la pègre politique de droite. Il a marchandé avec Frey les anarchistes espagnols en France contre les membres de l'O. A. S. réfugiés en Espagne. Il est lui-même l'un de ces aventuriers qui s'appuient sur des mercenaires pour détruire les réalisations socialistes, il est lui-même le plus beau spécimen de la « pègre politique » contre laquelle il voudrait aujourd'hui vitupérer au nom de son régime de sang et d'obscurantisme. L'Espagne est effectivement devenue le pays de la pègre politique du jour où Franco est débarqué à la tête de ses mercenaires pour écraser la république espagnole, l'Espagne est devenue à ce moment-là le pays de la misère et du garrot. Un pays où l'assassinat a été légalisé, est devenu une manière de gouverner tout à fait officielle. Aussi, la vertueuse indignation de Franco nous surprend-elle quelque peu.

Quant à nos camarades anarchistes que le régime franquiste juge aujourd'hui, que voulaient-ils sinon la vie, la vie du peuple espagnol ? La vie en face de l'horrible cri de guerre de Franco et ses sbires : « *¡Viva la muerte !* », « *¡ Muera la inteligencia !* ». Ils seront condamnés pour avoir voulu vivre et apporter la vie au peuple espagnol parce qu'en Espagne on n'a pas le droit de vivre à moins de vivre à genoux.

Mais Franco peut frapper les anarchistes de la C. N. T. Là où il en condamnera un, dix autres se lèveront pour reprendre le combat jusqu'à la victoire finale du communisme libertaire, jusqu'à la liquidation des résidus du fascisme, des sous-produits de l'hitlérisme. Bien qu'aucun gouvernement bourgeois n'ose dénoncer le régime franquiste, l'opinion internationale, elle l'a prouvé, est du côté d'Edo et de ses camarades, du côté de la liberté contre l'obscurantisme et le garrot.

NOS ENQUETES... SUR LA MISERE

EN période de vacances on est toujours tenté de penser que le travailleur a maintenant de la chance de pouvoir aller jouer « les riches » dans un hôtel du bord de la mer ou de la montagne; ou encore partir en voiture particulière quand ce n'est en voyage organisé, pour découvrir les merveilles du monde et pourtant...

Oui, pourtant il existe encore de trop nombreux cas de misère dûs pour la plupart à la rapacité des possédants et à l'absurdité des structures sociales actuelles. LE COMBAT SYNDICALISTE se devait d'ouvrir ses colonnes à tous les cas de misère d'autant plus poignants qu'ils se déroulent dans l'ignorance et la plus complète indifférence du grand public.

La Rédaction

« Je suis chômeur, inscrit au bureau de l'Hôtellerie depuis le 1er avril 1966, et tous les jours je vais au bureau de placement du 14, rue Volta, Paris (3e). On nous a souvent parlé de marchés aux esclaves dans certains pays sous-développés, mais qu'est-ce d'autre qu'un bureau de placement ? Pendant toute l'année 1966 j'ai été placé 19 fois à la journée, comme on dit en termes de métier j'ai fait 19 extras. Bien sûr, je touche deux indemnités de chômage mais à chaque extra, c'est l'indemnité de deux jours qui m'est retenue. Contrairement à ce qu'on pourrait penser je ne suis pas un chômeur professionnel et je ne tiens pas à pourrir dans ce bureau, dont l'employé est assez peu aimable (c'est le moins qu'on puisse dire), jusqu'à la fin de mes jours. J'ai bien pensé avoir recours aux petites annonces, mais ma situation économique ne me permet pas de passer trois lignes à 19,80 pour demander un emploi.

Ma situation économique ? L'indemnité de chômage payée par quatorzaines s'élève à 89,20 et comme j'ai tout de même un domicile fixe. Je paie un loyer mensuel de 90 frs. Je sais, ce n'est peut-être pas excessif, mais il s'agit d'une chambre de bonne de 4,814 m2 sans eau ni chauffage. Mes affaires pourrissent par l'humidité l'hiver et l'été on suffoque de chaleur.

Qui est ma logeuse ? Une certaine demoiselle bourgoise qui vit, avec ses petits chiens inscrits à la S. P. A. (les chiens, bien sûr) dans un appartement de cinq pièces. J'ai dû me défendre en 1961 contre cette mégère qui, profitant de ma situation un peu difficile, voulait me faire déloger la mansarde.

Je sais qu'il existe des gens plus malheureux que moi mais avouez que ça fait mal au ventre d'entendre le gouvernement parler de l'intéressement des travailleurs aux bénéfices de l'entreprise quand en réalité une partie de la classe ouvrière ne peut même pas avoir le minimum indispensable pour vivre décemment dans une société qui lance des campagnes monstres pour venir en aide aux pays sous-développés.

APPEL DE LA S. I. A. DE BREST

Devant l'ampleur de la répression continuelle que subissent les camarades espagnols, spécialement ceux de la C. N. T. - F. A. I., les antifascistes, les libertaires français ne peuvent rester indifférents car leur lutte est la nôtre aussi.

Nous ne devons pas attendre que des événements genre 1936 surviennent pour organiser la solidarité. Un certain courant existe et se développe dans l'Ouest de la France; mais trop lent à notre avis.

Que les antifascistes, les libertaires de Brest. Morlaix, Lorient, Vanves, Rennes, Nantes, Saint-Nazaire, Angers, Saint-Brieuc, Savenay, Rezé et autres localités se mettent au travail et fondent une section S. I. A. ou la renforcent si elle existe.

Par delà les divergences de vues, unissons-nous; et pour tous renseignements s'adresser à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 N - Brest.

CE SONT LES SALAIRES...

« Certains objets fabriqués coûtent cher, en France, plus cher assez souvent que chez nos voisins et parfois, nous nous en étonnons. La réponse vient tout de suite, et vous l'avez entendue cent fois comme je l'ai entendue : « Ce sont les salaires... »

Permettez-moi de vous conter une petite histoire.

Depuis plus de cinquante ans déjà, la vieille Marie pique des vêtements à la machine, chez elle, pour un confectionneur. La vieille Marie vit dans une humble maisonnette à l'abri d'une haie d'épines; sa machine est derrière la fenêtre ; une ampoule, la seule ampoule du logis, éclaire la machine et toute la grande pièce qui sert de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher à la vieille Marie.

Pour piquer un vêtement, la vieille Marie touche 1 franc 70. Comme elle est rapide, malgré son âge — plus de 50 années de pratique donnent une sûreté extraordinaire — elle pique 5 vêtements dans une journée; cela lui fait 8 francs et lui procure un peu moins de 200 francs par mois parce qu'il y a des dimanches et que la vieille Marie redresse l'échine de temps à autre pour faire sa cuisine et cultiver son jardin.

L'autre jour, la vieille Marie s'est rendue à la ville dans la voiture du fermier, son voisin. Pour faire un cadeau, elle a voulu acheter, justement, un de ces vêtements qu'elle pique à longueur de jour... Ce vêtement coûtait 39 francs.

Ce sont les salaires, vous dis-je, ce sont les salaires. A moins que ce ne soient les profits, les impôts ou je ne sais quoi encore. La vieille Marie s'est rabattue sur un présent plus modeste. » — Marc Blanpain.

∴

Il nous arrive d'accrocher certains journaux à grand tirage quand ils dépassent les bornes dans le domaine du social, aujourd'hui nous nous devions de rendre justice au journal « Le Parisien » du 10 juillet qui a publié ce texte de Marc Blancpain que nous avons reproduit intégralement pour vous permettre de juger vous-mêmes.

« *Le C. S.* »

PALAIS DES SPORTS — PLACE DUPUY — TOULOUSE
Le 23 juillet 1967 à 9 h. précises

GRAND MEETING
d'Affirmation Syndicaliste Révolutionnaire

Organisé par la VIe Union Régionale de la C.N.T.F. (Section Française de l'A. I. T.)

Présidence :

VIème UNION REGIONALE C. N. T.

Orateurs :

J. KERVEANT pour la C. N. T.

Ramon LIARTE pour la C. de RR. de la H. G.

Fédérica MONTSENY pour la C. N. T. E.

Nous invitons cordialement tous les affiliés à la C. N. T. française et espagnole et tous les antifascistes, amis de la liberté et de la justice, à venir nombreux à cet acte.

ANTENA

DISUELTA LA COMPAÑIA ESPAÑOLA DE LAS MINAS DEL RIF

MADRID (OPE). — La agencia «Europa-Press» facilita la siguiente información:

«Ha quedado disuelta la Compañía Española de Minas del Rif por acuerdo de la última Junta General Extraordinaria, por 8.295 votos contra 2.304. Esta Compañía fue formada por un grupo compuesto por don Honorio Riesgo, don Clemente Fernández, el señor Mac Pearson y el conde de Romanones, con un capital inicial de 250.000 pesetas en el año 1908, habiéndose comprado al moro Rogui las minas de hierro del monte Wisan en 150.000 pesetas, más una peseta por tonelada de hierro extraída.

La entidad venía arrastrando déficit año tras año, con pagos de dividendo demorado y con una baja constante de sus títulos en la Bolsa. Después de las negociaciones llevadas a cabo con la Administración marroquí sobre los ejercicios de 1960 a 1963, quedaron pendientes los dos años siguientes en lo referente a la liquidación fiscal en Marruecos, transferencia de los beneficios a España para el pago de los gastos y dividendos, ya que el precio del mineral es percibido por Marruecos, y sólo en España durante los ejercicios mencionados, se percibió el importe de las estibas, consignaciones y ganancias de tiempo en carga para cubrir la tesorería de la entidad.

La Administración marroquí reclamó el importe de estos conceptos en 1966, lo cual motivó una angustia vital de tesorería al no recibirse los importes en divisas, como producto del ciclo comercial español reconocido en convenio, lo que ha representado para la sociedad una merma de 16,5 millones de pesetas en la tesorería española.

LE COMBAT SYNDICALISTA anota: Esta explotación minera del capitalismo jesuítico dio origen a la guerra hispano-rifeña de 1909 y, por consiguiente, a la revolución del 25 al 31 de julio en Cataluña, seguida del fusilamiento de Baró, Malet, Hoyos, Clemente García y Ferrer Guardia.

BONITA, LA CHAVALA... SIN LAS 50.000 DEL ALA

PALMA DE MALLORCA. — La Prensa local publica hoy una nota del Ayuntamiento de Palma en que se desmiente las manifestaciones de la señorita Paquita Delgado, «Miss España 1967» publicadas en el periódico madrileño «Arriba».

En dichas declaraciones, Paquita Delgado decía que no había percibido las 50.000 pesetas que llevaba aparejadas el ganar el concurso, pero la nota del Ayuntamiento dice que éste, en ningún momento se comprometía a dar subvención ni premio en metálico alguno a la vencedora en el concurso, por lo que no debe nada ni a Paquita Delgado ni a la organización.

LOS FARSANTEROS GANAN LA HUELGA

TUDELA. — Los «Gigantes y Cabezudos» de Tudela han visto coronada con éxito su petición laboral: De ahora en adelante cobrarán 300 pesetas por día de actuación, en contra de las 150 que hasta ahora venían percibiendo.

La decisión ha sido tomada por la comisión municipal de Festejos, teniendo en cuenta que se trata de un trabajo realizado en días festivos, lo que equivale a privarse de un descanso.

A SAN FERMIN LE ROBAN INCLUSO LAS GANAS DE ANDAR

PAMPLONA. — Varios robos sacrílegos se han venido cometiendo en la parroquia de San Lorenzo.

Han desaparecido varios objetos del culto, entre ellos, cuatro candelabros del altar de San Fermín, que tiene su capilla en dicho templo, y que están valorados en cincuenta mil pesetas. También han desaparecido los micrófonos de los púlpitos, y ha desaparecido asimismo, en varias ocasiones, el dinero que contenían los «cepillos».

En vista de ello, el párroco ha ordenado que el templo permanezca cerrado fuera de las horas de culto.

NO HAY AMABILIDAD

Reproducimos:

Los resultados de la Campaña de la Amabilidad realizada por el Ayuntamiento durante una semana han sido negativos. A lo largo de estos días de bula municipal — ha declarado el delegado de Seguridad Vial y Policía Urbana — muchas personas en lugar de colaborar se han aprovechado de la seguridad de que no se ponía multa. Normalmente se registran en Madrid un promedio diario de 1.500 infracciones de tráfico; pues bien, a partir del primer día de la campaña se registraron 2.176. En total, en los cinco días se cometieron 16.761 infracciones de tráfico, con la circunstancia de que el crecimiento del número de infracciones fue progresivo del lunes al sábado de la semana de la campaña.

Y esto, con la seguridad de que los agentes extremaron sus cuidados, ¡imagínense ustedes si no hubiera habido agentes!, como hemos tenido oportunidad de ver recientemente en la mayoría de las principales ciudades alemanas. El tráfico no es más que un problema de educación, de formación cívica. Hasta que ésta no se consiga, «la grúa» y todos cuantos instrumentos coercitivos, pero ejemplares, se invente el Ayuntamiento, deben ser aplicados con severidad. Esta campaña ha costado cuatro millones de gastos y dividendos, ya que el precio total del mineral es percibido por el Ayuntamiento en multas que no ha impuesto. Ello ha determinado al Municipio a poner al máximo rendimiento los procedimientos coercitivos.

CINCO MINEROS CONDENADOS

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha dictado sentencia condenatoria contra cinco mineros procesados por delito de coacciones.

Los juzgadores declaran probado, en el primer resultando del texto judicial que Julián Antonio Alber Astorga, Alberdi Gómez, José Luis Alonso Alvarez, José Emilio Menéndez González y Enrique Núñez Fernández, el 4 de febrero del presente año, hacia las ocho de la mañana, se presentaron en el «Pozo Llascaras» propiedad de la empresa «Minas de Langreo y Siero, S. A.», situado cerca de Pola de Laviana, dirigiéndose a los mineros que formaban el relevo de entrada a la citada hora, compuesto por unos cuatrocientos en total, para que no comenzasen la jornada de trabajo.

La condena recaída es de tres meses de arresto y multa de 10.000 pesetas.

CONFLICTOS SOCIALES EN EIBAR

SAN SEBASTIAN (OPE). — La prensa ha anunciado el paro de 130 trabajadores de la casa «Laster S.A.», de Eibar, que solicitaban un aumento diario de cincuenta pesetas. Comenzó a las tres de la tarde.

Al día siguiente se daba cuenta de que la petición de aumento horario de seis pesetas, había sido provisionalmente aceptada previa reunión entre la organización Sindical y el Jurado de la Empresa. Se trabajaba normalmente ya.

En cambio los periódicos del día 29 informaban que el día anterior «sin que se conociesen las causas se produjo un paro desde las 10,30 hasta las 12 en la fábrica «Rodamientos S. A.», de Eibar. Afectó a los 154 trabajadores que forman la plantilla. No hubo reclamación alguna al producirse el paro. El trabajo se reanudó a primera hora de la tarde.»

PROTESTA POR FALTA DE SEGURIDAD

BILBAO. (OPE). — La agencia «Fiel» comunica: «Como consecuencia de un accidente laboral, que ha costado la vida al productor de la «Babcock Wilcox» José Calle Calle, de 24 años de edad, producido al salir despedida una pieza de una botella de oxígeno de una de las máquinas de la factoría, todos los productores de la misma abandonaron su trabajo, en señal de duelo y como protesta por la falta de seguridad en la fábrica, al amparo de la vigente legislación sobre higiene y seguridad en el trabajo que permite la legal suspensión de las actividades cuando el personal considere que no existen las suficientes garantías de seguridad en las instalaciones del centro laboral.»

PARA VERGUENZA DE TODOS

BILBAO. — «La empresa «Laminación de Bandas en Frío» ha decidido recusar las solicitudes de 30 trabajadores de los que, en número superior a quinientos, formalizaron recientemente sus peticiones de reingreso en la factoría de Echebarri. Esto se ha hecho teniendo en cuenta los despidos decretados por la empresa a partir del 1 de diciembre pasado, despidos que fueron confirmados posteriormente por la Magistratura del Trabajo de Vizcaya y en parte, por el Tribunal Central de Trabajo.»

PERIODISTA CONDENADO

MADRID. — En la Audiencia Provincial ha sido condenado a un mes y un día de arresto mayor el periodista Julián Ariza Rico por haber publicado un artculo criticando al Sindicato vertical, lo cual el Tribu. ha considerado injurias graves al Estado. Además, deberá el condenado pagar 5.000 pesetas de multa. Como se ve, la justicia es sensible al *parné*.

ESPERANZA INFUNDADA

MADRID. — Virtualmente, la «cooperativa» Nueva Esperanza para la construcción de viviendas, ha sido declarada en quiebra. Ello afecta a más de cinco mil familias de Madrid, Barcelona, Málaga, Valencia, Alicante, Sevilla, etc., Agentes de la N. E. recorrían especialmente los barrios obreros para lograr socios, a los que como primera aportación esquilmaban de 20.000 a 50.000 pesetas. Hay «mordido» que había ya satisfecho 120.000. Entretanto, las casas nunca eran terminadas. La suma estafada es cuantiosa, mas por ahora indeterminada. Frente a la Caja de Crédito y Ahorro Inmobiliario de Madrid hubo disturbios de gente que trataba de ser indemnizada. Por su parte, la autoridad ha efectuado unas veinte detenciones, todos comparsas del papado de la Nueva Esperanza. Los «grandes dignatarios» de ésta se han esfumado, como la esperanza solariega de 5.000 familias.

ROBO DE UNA IMAGEN

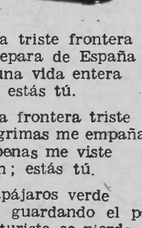
GERONA. — La Virgen de palo de la ermita de Nuria ha sido robada, se supone que con carácter político, en cuyo caso se trataría de un secuestro. Para evitar el delito, la Virgen no operó ningún milagro.

UMBRAL

NUMERO EXTRAORDINARIO

El próximo número de nuestra acreditada revista «UMBRAL» saldrá pronto conteniendo 32 páginas y una profusión de firmas, antológicas unas (Nettlau, Sierra, Pierrot, Berneri), y directas otras (Di Filippo, V. Muñoz, Fabio Luz, (hijo), J. Viadiu, Coll de Gussem, Mastieno, etc.). En total un número de gran valor doctrinal y literario amenizado por numerosas ilustraciones. Sella esta aportación al acerbo de las letras, la numeración 67-68, correspondiente a los meses Julio-Agosto de 1967. Su precio: 2 F.

TRICORNIO



Tras esa triste frontera
que me separa de España
durante una vida entera
sin razón estás tú.

Tras esa frontera triste
que de lágrimas me empañan
y que de penas me viste
el corazón; estás tú.

Espantapájaros verde
que estás guardando el paisaje
donde el turista se pierde.

⁂

Tu tricornio es luto eterno,
alas de cuervo sin nido
que reflejan la miseria
de tu corazón vendido.

A tu sádico placer
no hay nadie que se cuadre
porque te saben verdugo
que renegó de su madre.

Que busca día tras día
a la izquierda de su pecho
sin encontrar la alegría
del sadismo satisfecho.

Que se presta voluntario
a torturar al vencido.
Que asesina legalmente
porque es verde su vestido.

Que lleva como sudario
cubriéndole la cabeza
el luto del mercenario
salario de su bajeza.

⁂

Hijo se sapos babosos...
padre de un veneno enorme
que dejará como herencia
el charol de la conciencia
y el verde del uniforme

Alfonso SOLER

La Rochelle.

ENSAYO

SOBRE UN PENSAMIENTO GENERACIONAL DE DIONISIO RIDRUEJO

por J. SEVILLA

«Las voluntades precarias se traducen por los discursos, las voluntades fuertes por los actos.»
G. Le Bon

SI la voluntad se derivase de la inteligencia como generalmente se pretende, los que tienen gran inteligencia deberían tener también una gran voluntad. Sin embargo, sucede que no es así, y el hombre inteligente al carecer de esa fuerza, hace que su voluntad cambriole, tropezando a menudo en piedra negra, roja o blanca como no importa que otro mortal.

Aceptamos en principio, que, las posiciones, las determinaciones y rebeldías del hombre, sean el conjunto de meditaciones, estudios, concepciones y decisiones por causas de firme resolución determinativas; como así también los rebasamientos de impaciencia, los de avaricia, los de mando, los de figurar o prodigarse mucho y hasta los de orgullo y desprecio. Pero cuando estos conceptos condicionales o posisicionistas concurren en un hombre de letras, en una inteligencia que *escribe para «convencer», «conmover», «combatir», «conseguir»* y *«conducir», (1).* La antropología o filosofía del hombre, no determina variación alguna, (ni vertical ayer, ni horizontal hoy), cuanto que esta variación repercute en daño y detrimento de los conmovidos, convencidos y conducidos; sino que ha de ser fija y determinante, propia y permanente, sin ficción, equivocada o no. Por desgracia, existen más casos de los de la segunda posición que de la primera, y entre estos más de la segunda, el de Dionisio Ridruejo.

Florido y filosófico, cubriéndose con el manto de su fina y profunda inteligencia, no queriendo abrir ensanchado abismo entre el pasado (falangista de fe y convencido), y el presente, (falangista desengañado y en rebeldía), Ridruejo nos presenta «Un pensamiento generacional», lleno de fructuosos afanes conciliadores, encarnados, iniciados, convincentes, — según él — en la figura del catedrático Pedro Laín Entralgo, como la persona de fuste más relevante hoy en la España Franco-falangista, y como si España toda, la España de los muertos que como él se hundiera en el carcajo de la vida franquista, tomaran de buena fe y bien consentido, el tropel de males y el camino marcado por Falange equivalente a vivir de rodillas.

El señor Ridruejo, seguramente sin proponérselo, deja entrever su doble caución. Caución de interés personal por salvar su ser físico, por querer subsistir al derrumbamiento del régimen, y caución de fondo al ver diluírse un régimen político en el que puso todo cuanto era, valía y sabía para servirlo. Lo señala, — eso sí, — desahogadamente, sin tapujos. He aquí una muestra.

«Las posiciones apriorísticas de cada uno de los hombres de esa edad, — hablando de cuando estalló el movimiento, — pudieron ser distintas, pero para quien haya conocido el clima resultará fácil aceptar que la conclusión no podía diferir mucho: Vivir venía a ser equivalente a tomar partido.»

Cuando esto se producía, Dionisio Ridruejo contaba 24 años de edad: justo cuando concluída su preparación académica y profesional va a enfrentarse con la vida, y su enfrentamiento primero fue, el dejarse hundir en la onerosa corriente. El mismo nos lo dice: «Y su primer enfrentamiento había de ser el de aceptar — o rechazar — y en todo caso incorporar a su vida el hecho removedor, comprometedor y llamativo de la gran participación.»

Sr. Ridruejo, ¡no tanta ingenuidad! Ni la primera etapa tomando partido para vivir, cabía a un hombre como usted, capaz e inteligente, ni la segunda os cuadra bien incorporándose al hecho removedor después de veinte años de haberlo defendido.

Muy edificante, llamativo y comprometedor todo el archipiélago político Franco-clero-falangista que el hecho removedor pudiera ejercer en las conciencias, presentada la cruzada a manera nazi-fascista, y menos comprometedor y llamativo los cabecillas que la capitaneaban, Sanjurjo, Mola y Franco. Edificante sí; sólo para crear determinaciones y fijar posiciones, como así sucedió.

Lo que más nos choca es, que para Ridruejo no constan los cientos de miles de españoles que conocieron el clima falangista sin vivirlo a expensa de adhesión; y que entre esos cientos de miles, habían cientos y cientos de intelectuales, de clases medias, liberales, demócratas, gente de honor y de vergüenza que no se dejaron arrastrar por el hecho llamativo y removedor; que no vendieron sus plumas, ni su inteligencia, ni su honradez ni su vergüenza a la inmundicia política y social que enarbolava e implantaron Franco y Falange en España.

Pero... ¡oh! manes de la inteligencia dionisiaca, (no de Baco, sino de Ridruejo); este tuvo necesidad de una veintena de años para conocer el clima Franco-falangista, y ha gritado ¡Thalassa! en las huestes de Tierno Galván y Laín Entralgo, el Jenofonte español de la marcha contra el falangismo. Más no hay que olvidar que Ridruejo, a los 24 años de edad, con educación universitaria e inteligencia natural, aceptó y se acopló fácilmente a la «conclusión», vivió tomando partido y flameando como programa único desde la Dirección General de Propaganda en Burgos regentada por él, el falangismo como sistema social y político para salvar a España, y a Franco como enviado por la providencia divina para aplicarlo, siguiendo las premisas, afirmaciones y felicitaciones del Papa nazi-fascista Pío XII.

En otro de los sabrosos apartados — aunque bien escrito artículo — leemos: «Un número no escaso de novelistas, poetas, pintores, universitarios, profesores, periodistas y hasta hombres de gestión iban para jefes de empresa, encontró allí su centro, fundidos todos no tanto en una ideología común — que ello sería muy dudoso — sino en aquel modo conflictual, aunque esperanzado, de vivir la tensa circunstancia histórica.»

Las cosas claras, Sr. Dionisio. Cuando un hombre, — intelectual o no, — indeterminado al extremo de abrazar una idea y negarse a sí mismo después por haber querido vivir aquella... «esperanzadora y tensa circunstancia histórica»; ¿qué le queda al hombre hombre, al hombre Ridruejo de su inteligente dignidad? Con tal proceder, sumándose al número escaso de novelistas, escritores, universitarios y jefes de empresa, aumentó el montón de escoria social que, durante treinta años, ha cantado — y canta hoy aún — loas a la tiranía, a la esclavitud, al servilismo, al terror, al ¡vivan las caenas! fernandino, aunque sólo fuera con el fin, — no excusable, — de flotar, figurar y fundirse o confundirse en una ideología que más tarde — y esto a sabiendas que aquellos otros muchos que no se arriman por decoro a ostentaciones cavernícolas, — había de frenar las apetencias de todos aquellos que se sumaron a la cruzada para medrar a su expensa.

Como intelectual, bien podía saber también no ser cruzada una guerra civil entre hermanos de una misma raza y nacionalidad, aunque así lo proclaman el caudillo y Pío XII. Ha sido una osadía, una torpe licencia poética de parte de los intelectuales del régimen, llamar cruzada a una rebelión militar que costó un millón de vidas, y no precisamente de turcos medievales, sino de españoles del siglo XX, con el concurso de musulmanes mercenarios y combatientes forzosos sumisnistrados por dos ateos, Hitler y Mussolini.

No es menester ser muy lince ni tener unos vastos conocimientos históricos, para saber que, aquella circunstancia histórica no fue circunstancial, sino, una premeditada y alevosa conspiración clero-militar, contra la República española, un pronunciamiento militar, una rebelión de cuartel y espadón; y los espadones, (sobre todo en España), fueron fatídicos y crueles, dando al traste con la economía nacional, con las libertades cívicas y políticas, con la cultura y con todo aquello que representa progreso y civilización, enquistándose en una tradición de absolutismo bárbaro y brutal contra todo lo que ha representado evolución y progreso, matando toda iniciativa y amordazando todo pensamiento.

Tampoco se necesita título universitario o académico para saber, — de haber leído sólo la Historia —, que España, desde Fernando VII, la regencia María Cristina y su hija Isabel II, la reina gobernadora, la castiza hasta las cachas, y no decimos más, los pronunciamientos, cuartelazos, golpes de Estado, asaltos, Juntas ilegítimas y sublevaciones de que ha sido teatro España con Riego, Espartero, Narváez, O'Donell, pasando por Zumalacárregui, Cabrera, Prim, Pavía y Primo de Rivera, la piel de toro ibérica, ha sido un inmenso e inmundo cuartel, y que la sala de banderas de ese siniestro cuartel, los militares impusieron la ley a España; ley del sable que ensució todas sus instituciones, cercenó sus libertades, amordazo la libre expresión, sojuzgó el pensamiento, arruinó su erario, hizo perder todas sus colonias y la llevó dando tumbos por los campos de la Historia hasta rendirla inservible y detestable para el concierto europeo de las naciones civilizadas. Con Franco ha sucedido peor. España ya no es un cuartel, es un cementerio de muertos vivientes, muertos, desde aquella circunstancia histórica a la que se abrazó Ridruejo «para vivir en situación»; cuando menos.

Todo esto tiene más aspecto de «Homo - Sapos» — que de «Homo - Sapiens». El tomar partido con la España de los muertos, — para vivir muriendo, — quiere decir franca y llanamente que abrazó la ley de la imbecilidad reemplazándola por la ley de la razón. Y Ridruejo, precisamente por esa falta de voluntad no otorgada siempre a la inteligencia, o por convicción con las ideas de José Antonio (que no dice y se calla), apoyó, se sumó y ensalzó la trayectoria vertical, absoluta y única siguiendo la línea que marcara José Antonio, arrastrando a España a la dictadura y a la decadencia moral, social y humana en la que hoy se encuentra.

En su extenso artículo abundan los alegatos a manera situacional. Los apunta, casi deplorándolo, sin combatirlos, sin acritud, sin detestar la labor realizada desde 1936; así como, querer y no querer zaherir a fondo como se merece, lo podrido, lo detestable de un régimen que ha sumido a España en la esclavitud, el miedo y la muerte durante treinta años.

En otro apartado, muy curioso e ingénuo en demasía, dice: «Y si es cierto, como creo, que a través de hombres como Pedro Laín, muchos otros hombres de ideología varia, de compromiso pugnaz de acción y pretensión muy diversas, empiezan a desear conocerse, entenderse, reunirse en una actitud fundamental, ello querrá decir que — pese a las circunstancias — la salud va volviendo al cuerpo destrozado.»

No se concibe tanta «circunstancia» para justificar actitudes; menos, para reunirse en una actitud fundamental cuando esa actitud fundamental hubiera sido saludable tomarla en 1936, antes de quitarle la salud al cuerpo, destrozarlo y matarlo. La culpa de los desastres y desdichas españolas, del destrozo de España, no ha sido solo de los militares. La culpa del militarismo en España ha sido siempre de los civiles a la manera de Ridruejo. Si detrás de cada militar sublevado no hubiera habido un hombre o un grupo político que ha buscado su éxito y su conveniencia al amparo de la espada, éstos no triunfarían por sí solos, no hubieran triunfado nunca. En lugar de repudiarlos e imponerse a ellos, le buscaban, le compraban y se sometían a él.

De recordar la historia — y esto lo sabía Ridruejo —, detrás de Narváez estaban los moderados; detrás de Espartero, los progresistas; detrás de Prim, los demócratas; detrás de O'Donell, los llamados liberales; detrás de Primo de Rivera, el Rey y los reaccionarios, y detrás de Franco, el clero, los falangistas y Ridruejo.

Si ninguno de ellos hubiese buscado al general de su simpatía, el general ni solo ni con sus soldados habría podido hacer nada, y España sería otra cosa de lo que es y sin esa apremiante necesidad de «reunirse — hoy — en una actitud fundamental para devolverle la salud al cuerpo destrozado» puesto que había antecedentes bien onerosos y recientes en la desdichada historia política de España.

El cortocircuito producido en la España moderna en 1936, por Franco y Falange, no fue total como lo ha demostrado el gran contingente de intelectuales, obreros, escritores, poetas, periodistas y hombres de profesiones liberales que siguieron el exilio antes de doblar las rodillas le caudillo. Pudo muy bien Ridruejo seguir el ejemplo sin necesidad de haber vivido la situación para desdoblarse a los veinte años. Es muy posible también que, habiendo vivido la situación — situándose — haciendo literatura de situación durante veinte años, se haya desvanecido en él aquél falangismo de su juventud, aquél fogoso y petulante señoritismo de desprecio a todo lo que representa democracia y roce con el pueblo; pero conviene advertir que nos movería a risa tanto cambalacheo, si el personaje rebelde hoy contra Franco y Falange, no hubiera hecho llorar tanto.

Trocar posiciones de situación, de circunstancias de vivir tensas y prometedoras, llamativas y removedoras circunstancias participando a ellas, no cuadra ni es perdonable en una cabeza como la suya, en un hombre como él y en un escritor que escribe para «convencer», «conmover», «combatir», «conseguir» y «conducir».

(1) Laín Entralgo.

chispas

Mejor chiste que quiste.

⁂

Chistes malos se reciben a palos.

⁂

Gracioso como el oso.

⁂

Por gracia la niña Gracia nacida en Gracia.

⁂

Con su chiste largo y duro
José enfadaba a Arturo.

⁂

Alaiz era hombre humorado
mas con chiste fabricado.

⁂

Es frecuente en Chispero
bajar de mil hasta cero.

⁂

Cisquet fue un gran humorista
y se me perdió de vista.

⁂

También Mingo el Coquero
chispeó con buen salero.

⁂

¿Y el Brufau que me recuerdo?
¿Y el Ramón, tan ocurrente?
¿Y el Guitart tan serio y cuerdo
y el Venancio sorprendente?

⁂

Pienso en Bernat, en Garnés,
en Anselmo, brazo y mente:
el dicho fluía, eso es,
siempre espontáneamente.

⁂

¿Gracias de lata o de barro?
Antes que me pise un carro.

CHISPERO

AREA MUNDIAL

LA DICTADURA GRIEGA

EL dictador Patakos, como todo déspota que se estime, promete de vez en cuando la normalidad constitucional para el tiempo de las Calendas, precisamente griegas. Mientras tanto mantiene el país en su puñetero puño y a miles de contraopinantes encarcelados. Su posición de tirano en comandita Patakos no la niega, tocándole al reyecito del lugar el papel de platicar poemas constitucionales para cuando la cuádriga militar que manda el país le plazca desarrollarlos.

Recientemente Patakos ha despojado de la nacionalidad griega a la actriz Melina Mercouri, que se encuentra en Estados Unidos de América, y en los cuales ha hecho declaraciones antipatakistas. Notificada Melina de la sanción que cree haberle aplicado Patakos, ésta públicamente ha respondido: «En Grecia nací y griega moriré, igual que Patakos nació fascista y fascista morirá. Si trata de convertirme en una Juana de Arco está en su derecho, pues siendo dictador de Grecia puede hacer lo que le dé la gana.»

Otras personas han sido relegadas como griegas desde la lobera de Atenas, figurando entre ellas el presidente de la Liga de los Derechos del Hombre, Efstratios Someritis, y Nicolás Nicolaidis, secretario del partido Unión Centro. Propiedades y haberes en territorio griego, a los desnacionalizados políticos les serán confiscados.

Remachamos: Patakos y Franco han coincidido en la O. N. U. votando contra Israel al lado de los países árabes y comunistas.

EL AVISPERO DE ORIENTE MEDIO

Mientras los «frentes» jordano y sirio permanecen silenciosos, el egipto se muestra asaz agitado, y se comprende: está movido por la política imperial comunista. La U. R. R. S., a sabiendas de que en esa parte del mundo defiende una posición reaccionaria, para no dejarse ganar por China está dispuesta a cometer los disparates más viles. Hace unos días solamente, tuvo lugar una cima comunista en Budapest, en la que los Estados rojos (exceptuando el de Rumania) decidieron emplearse a fondo para hundir Israel en beneficio de sus contrincantes árabes. Ninguna consideración, pues, han tenido esos cimeros marxistas para la paz de los pueblos y la amistad internacional de los mismos. Más que el socialismo internacionalista, les importa la dominación del mundo mediante la política de guerra de los Napoleón, Alejandro I, Guillermo II y Adolfo Hitler. Nasser, que tiene sus motivos para darse un reposo pacífico, da la impresión de un autómata en gesticulación extraña, consiguiendo el efecto moscovita de mantener a lo largo del canal de Suez en estado de hipertensión, con refriegas esporádicas terrenas, aéreas y marinas. No bastándole al Kremlin atiborrar de material acorazado y de fuegos rápidos y de máquinas de agresión aéreas a El Cairo, aún se ha permitido la bélica franqueza de anclar barcos de guerra soviéticos en Alejandría y Port Saïd, a fin de estimular agresiones «egipcias» que conduzcan a un «casus belli» que permita a la fuerza bruta rusa intervenir directamente contra el pueblo israelí.

Esa conducta rabiosamente militarista del sovietismo nos separa mucho más de ese marxismo que se ignora a sí mismo, por cuyo motivo considera estar en la línea proletaria cuando se encuentra de lleno en la línea clásica del zarismo imperialista. En toda la Arabia conviene más pan y cultura que mezquitas y cañones, igual que en Israel precisa menos Jehová y más cooperación y estima hacia el mundo que le rodea.

El mundo es de todos y de nadie, y los hombres ahí estamos para apreciarnos, comprendernos y ayudarnos. Todo lo demás, historia vieja, esa que sólo huele a esclavitud, incienso y cadaverina.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»
Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

TOULOUSE - PALAIS DES SPORTS

23 DE JULIO A 15 HORAS

Festival franco-español organizado por S. I. A. con el concurso de numerosas figuras de la canción y del baile

LEZEL Poeta y fantasista presentará a:

YON DE MURGUIA
Renombrado tenor internacional, con su participación especial al Festival

LINA Y LEON DE LARA
Pareja internacional. Bailes clásicos españoles y flamenco

JANINE PUJOL — Tiple
GEORGES BERTOLI — Tenor del Capitol

ROSARITO
La niña prodigio, voz de oro de la canción española

HERMANOS GRUMETA — Clowns fantasistas
APURE IVORRA — de la canción informista

YO CARREYROS
Canción melódica. premio de la canción

NIÑO DE MURCIA
gran «vedette» de la canción española, con su conjunto

Mme GALCERAN Pianista

B.D.I.C

El Tío Corona, o los duros de plata

UNA carta recibida de España, de aquellas viejas amistades que aún nos siguen fieles a pesar de los treinta y pico de años de destierro, reviven en nosotros «El caso del Tío Corona», al que yo llamaría suceso insólito, puesto que no otro igual se podrá producir en el mundo.

De zagal conocí al Tío Corona, cuyo remoquete nunca pude saber a qué obedecía, ni después de muerto. Ese hombre diminuto, de unos setenta años cuando pasó a mejor vida, vivió solito en el mundo, en una vetusta habitación con puerta a la calle, la del Pozo.

La fachada, apuntalada, siendo la casa de su propiedad. Cuando de noche íbamos toda la muchachada a la vieja Alameda, al pasar ante su puerta teníamos que hacerlo por la acera de enfrente, dado el fuerte olor a sarro y orín que salía del domicilio del viejo.

Usaba este hombre traje de pana, en invierno como en verano, con chaleco del mismo paño, de dónde colgaba gruesa cadena de plata ya tiesa e inmovible por la costra incrustrada en sus eslabones. Todo «brillaba» en él: desde el negro sombrero hasta los borceguíes grasosos por el tocino. Nadie logró nunca entrar en aquella habitación sino después de la muerte del propietario. Salía al apuntar el alba, atravesando caminos de herradura, para visitar sus tierras, cerrando con siete llaves aquella puerta sin gatera, para volver con el crepúsculo desde Lomo-Judío, por tierras del rey Gazul. Si era verano, después de atiborrarse de gazpacho fresco andaluz, volvía a la nueva Alameda para respirar el fresco levante, siempre solo.

Nos observaba jugar a los zagales, en derredor del reloj eléctrico enclavado en el centro del paseo, siempre refunfuñando palabras imperceptibles, pero que los chiquillos podíamos deducir maldicientes y groseras. Hasta los niños sabíamos de sus mezquindades, de su vida solitaria y miserable, desconfiado de todos. Solía comprar un cántaro de agua por semana por una perra chica. Amasábase grandes tortas de pan para quince días. Se decía de él que colgaba las pellas de tocino añejo en la chimenea, para adobar el pan en la sombra, y así hacerlas durar más.

Por que olía a estiércol y a más, muchas veces lo rodeábamos y hasta lo abucheábamos; pero él se defendía con el bastón de estoque, dándonos estacazos cuando podía.

Cuando el Tío Corona murió dejó testamento de su puño y letra ante el juez y el vicario (ellos siempre de por medio ¡como no!) disponiendo: «Todo ciudadano alcalaíno que se digne acompañar mi féretro al panteón, cuando yo muera podrá y tendrá derecho a percibir de manos de las autoridades, un duro de plata».

Ni que decir tiene que casi nadie fue al entierro del Tío Corona; algunos curiosos, algunos guasones. Su testamento tampoco se pudo cumplir, dada la gran cantidad de duros encontrados, y la no existencia, de momento, de familiares directos que pudieran reclamar. La noticia del «hallazgo» y del reparto de los duros de plata se propagó por toda la vecindad, y las autoridades judiciales se vieron precisadas a prorrogar el reparto durante una quincena de días, es decir, hasta que todos los necesitados o sin escrúpulo se presentaran y fuesen anotados en el padrón como que habían cogido el troncho del Tío Corona.

Aquello fue lo nunca visto. Los duros estaban negros, metidos en grandes espuertas terreras; nada de papel, sino pura plata como la del reloj del difunto. Plata negra como el alma de un hombre avaro y miserable.

El que parte y reparte, siempre se queda con la mejor parte; esto fue lo que hizo el clero del lugar. Unos parientes lejanos llegados de Sevilla, pudieron aún percibir algunos miles de duros negro-luto con que poder vestir de idem y vivir a costa del Tío Corona hasta el final de sus días.

RODAMA

Siluetas. Sin salirnos del cauce

MUCHO papel se lleva gastado teorizando alrededor del futuro de la C. N. T. y del porvenir de España, porque no es lo mismo escribir en unas simples cuartillas un pensamiento, una idea, que ponerlo en práctica. De todo ese derroche de tinta e ideas, poco, en realidad, podemos recoger, guardar, almacenar, archivarlo para hacer uso de sus enseñanzas en momentos oportunos. No hemos retenido nada, el militante no ha retenido nada en su haber de luchador porque nada nuevo se ha dicho que incite a tomarlo en consideración, ya que nada deja entrever se en esos futuros ideados que nos haga vacilar, que le haga dudar al militante de la acción directa, del anarcosindicalismo revolucionario, siguiendo por su camino, o sea por el camino de la emancipación de los trabajadores, hacia la plasmación del comunismo libertario, reconocido por todos los sistemas capitalistas, a pesar de no declararlo públicamente, como elemento de verdadera transformación económica y social.

Cuando leemos: «¿«Qué hará la C. N. T. el día de nuestra vuelta a España?», se nos acude este pensamiento: Lo primero que se requiere para alcanzar la meta es querer llegar sin perder la moral en la marcha.

La C. N. T. no es una niña en período lácteo. Sus años de existencia en lucha abierta contra las fuerzas de opresión gubernamental de todos los tiempos, la colocan por encima de cuantos cálculos teóricos se hagan, iniciando o desmenuzando su futuro, máxime cuando se conoce de sobra el calendario completo de sus actuaciones en defensa de la gente oprimida, vilmente explotada por todos los sistemas estatales y clases privilegiadas.

Y ¿qué decir de su porvenir, de esa hipótesis tantas veces usada sin aportar nada que sea superior a su método de acción directa, a su modo de ser, a su actuación de siempre? ¿Qué enseñanzas aprendidas no superan a las que intentan enseñarnos quienes se empeñan en demostrar o querer demostrar lo contrario de lo que es en sí con sus errores y aciertos, sus facilidades y dificultades, sus anhelos y desgracias, sus actividades erróneas o bien dirigidas, pero nunca en descrédito de su todo, que es patrimonio suyo, de sus militantes en constante vigilancia para que, cuando se vuelva a España no vaya cargada de impurezas, sino reforzada vivamente con el deseo de triunfar en su cometido, siguiéndodo sin vacilar por la misma senda que tiene trazada desde que los trabajadores conscientes la fundaron, no con el fin de buscar el medro personal, sino con el deseo de acabar con la explotación del hombre por el hombre.

El futuro de la C. N. T. está en sus hombres de corazón, de arrestos, de coraje que, como ayer no vacilaron en ir a la cárcel una y muchas veces por hacer frente a las fuerzas represivas del orden capitalista. El futuro de la C. N. T. está bien dibujado, bien definido, bien determinado. En el congreso de Zaragoza, celebrado en mayo de 1936, se acordó que la organización confederal marchara hacia el comunismo libertario. Luego todo militante debe trabajar para que tal acuerdo sea una realidad en más largo o corto plazo, no sólo desde la prensa y la tribuna, sino desde la fábrica, taller o mina, campo o industria, animando, alentando con el ejemplo a los trabajadores en la lucha emprendida.

¿Acaso podemos creer que si el conflicto de España se soluciona por medio de influencias extrañas a nuestra forma de ser, será en beneficio de la C. N. T.? ¿Acaso podemos figurarnos que será tratada y respetada distintamente a como lo ha sido hasta ahora por todos los partidos políticos y otras instituciones burguesas, asimismo por todas las fuerzas vivas de la nación al servicio del Estado?

La actuación de la C.N.T. será siempre su actuación. Hemos dicho la acción directa, hemos dicho el militante activo, sin esperarse otra recompensa que la de haber cumplido con la misión voluntariamente acordada, aunque la teoría no es tan peligrosa como la práctica, ni de tanta responsabilidad. Es por esta diferencia que se emiten opiniones dispares al prever el futuro de no importa qué razón social, agrupación o asociación.

Es bastante baladí y un poco más de *segundas nupcias* con no sabemos quien, ni intentamos averiguarlo, presagiar para la organización confederal un porvenir desgraciado, unas perspectivas poco risueñas, si no se hace lo que las circunstancias y la contemporización determinan. que equivale a prescindir de su actuación clásica cambiándola de sexo por la excesiva evolución del *modernismo* y sus creyentes.

Con los respetos que nos merecen todos los compañeros viejos y jóvenes, entendidos o no entendidos, aptos o no aptos, pero con una voluntad de hierro para evitar que el sindicalismo revolucionario se transforme en sindicalismo de sopas y buen vino, repetimos que la C.N.T. en el futuro será la C.N.T. o nada. Y para que no sea nada y sea C.N.T. ha de estar dispuesto el militante a ser maltratado por la policía y las leyes, a pasar algunos meses en las cárceles, a no rendirse a las imposiciones de nadie, que no de otra forma volverá a ser la Confederación Nacional del Trabajo.

¿Exageramos al apuntar lo que, indiscutiblemente será el porvenir del anarcosindicalismo español, ferviente animador y defensor suyo? A nuestro parecer no exageramos la nota.

Somos de los que la función hace el órgano ,y no tratamos de introducir ninguna innovación en lo que todavía es moderno, porque no hay nada, actualmente, que lo supere.

Con todos los respetos hacia el que no piensa como nosotros, estimamos que lo fundamental para la C. N. T. vuelva a ser temida y respetada por todos sus adversarios, es mantener el mismo matiz que siempre tuvo y mantuvo con entusiasmo y decisión, con abnegación y empeño de sus militantes, que paso a paso abrieron camino en la conciencia de los trabajadores, exponiéndose a ser presa de la soberbia y vanidad de los gobernantes, de todos los gobernantes españoles de no importa qué etiqueta política. No sabemos qué otro camino puede haber más recto para lograr el fin deseado: sus acciones nobles e igualitarias. Ignoramos que haya otra recta en el trazado geométrico del anarcosindicalismo, ni que exista otra ruta a emprender que la guíe con menos impudicias al lugar que desde su nacimiento desea.

Quizás seamos unos malos teóricos al exponerlo como lo exponemos, pero nuestro convencimiento no tolera la dialéctica abusiva, y nos place que todos los compañeros que nos lean, conozcan nuestro pensamiento ante una problable o posible solución del problema español y el futuro de la C. N. T., pues, aunque muchos o algunos nos llaman tercos, porfiados, insistentes o importunos, seguiremos manifestándonos en pro de unos principios inalterables mientras exista en el mundo más de una clase de humanos.

MINGO

Reproducimos de «La Vanguardia» de Barcelona

MADRID, 10. — Han sido condenados, como autores de algunos delitos, y absueltos de otros que también les imputaba el fiscal, los anarquistas juzgados el pasado día 4 por el Tribunal de Orden público.

Los magistrados componentes del Tribunal declaran que Luis Andrés Edo, Jesús Andrés Rodríguez Piney y Alicia Mur Sin pertenecen a la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, con sede en París y ramificaciones en España, y que Antonio Cañete Rodríguez está afiliado a la Confederación Nacional del Trabajo (C. N. T.).

Alfredo Herrera Dativo y los citados — continúan los juzgadores — concibieron la idea de dar un golpe espectacular en Madrid, para hacerse notar y que de ellos se hablara; idea consistente en secuestrar a un militar norteamericano de alta graduación.

Para ese fin — siguen los magistrados — llegó Alicia a Madrid con pasaporte a nombre de Luisa Vidal Soralla, y alquiló un paseo en el paseo de Santa María de la Cabeza, números 84 y 86, al que en fechas posteriores llegaron Edo y Cañete, también provistos de pasaportes falsos, y más tarde Rodríguez Piney, por último Alfredo Herrera, que sólo venía con misión de custodia y se presentó en Madrid cuando los otros estaban detenidos.

Ante las dificultades — continúan los juzgadores — que ofrecía el secuestro del militar norteamericano, decidieron elegir otra víctima, que fue el periodista, también de Estados Unidos, Edmund Gress, a lo cual se opuso Cañete, que fue detenido en Zaragoza cuando volvía a Francia, el 23 de octubre.

Los magistrados declaran igualmente que en el piso del paseo de Santa María de la Cabeza aparecieron una maleta y una pistola ametralladora que tenían escondidas Edo y Rodríguez.

Y en el fallo los magistrados de Orden público condenan:

A Edo, por asociación ilícita, a tres años de cárcel por depósito de armas de guerra, a seis años y un día de prisión, y por detención ilegal en grado de conspiración, a tres meses de arresto y cinco mil pesetas de multa, y a veinticinco mil pesetas de multa, por falsedad en documentación.

A Cañete, por asociación ilícita, a tres años de prisión: por falsedad en documento, a veinticinco mil pesetas de multa; por detención ilegal en grado de conspiración, a tres meses de arresto y veinticinco mil pesetas de multa, y por uso público de nombre supuesto, a tres meses de arresto y diez mil pesetas de multa.

A Herrera, por detención ilegal en grado de conspiración, a tres meses de arresto y multa de cinco mil pesetas.

Rodríguez Piney, de quien consideran que tiene disminuidas sus facultades de inteligencia y voluntad, aunque no anuladas totalmente, es penado a tres meses de arresto por asociación ilícita; a dos multas de cinco mil pesetas cada una, por detención ilegal en grado de conspiración, y a tres años de prisión, por depósito de armas de guerra.

Son absueltos:

Rodríguez Piney, de tenencia ilícita de armas; Herrera de propaganda ilegal y de asociación ilícita; Cañete de detención ilegal y depósito de armas de guerra; Alicia, de depósito de armas de guerra, y Edo, de uso público de nombre supuesto.

Herrera, que tiene cumplida su pena en la prisión provincial ha sido puesto en libertad.

N. D. L. R. — Como se puede observar para Alicia no hay solicitud de pena. ¿Omisión del periodista?

Impresión personal del juicio

MADRID 3. — A pesar que horas antes del juicio el clima se había puesto algo nublado, en la vista de la Causa salió el sol y a todos nos dió ánimo. Sí, fue magnífica. Los abogados estuvieron dignos de su profesión, y los cinco estamos contentos de nosotros mismos. Yo quisiera hacer una reseña objetiva de las cinco horas que duró la causa, pero como no puedo, solamente contaré algunos momentos. Cuando el Sr. Fiscal me preguntó que desde cuando era anarquista, le contesté que desde el momento que tomé conciencia, en aquella época que los trabajadores eran una plebe esclavizada sin más derecho que el de trabajar; desde el momento que a los diez años tuve que abandonar la escuela sin saber leer y pasé a ser un esclavo más, ganando un real a la semana, y las propinas, que eran los mamporros que me daban los oficiales y el patrón. Al decirle yo que había venido a España porque por encima de todo la amo, el Sr. Fiscal me dijo que consideraba incompatible el anarquismo con el amor a la patria, yo le contesté que si los anarquistas aman sobre todo al pueblo, y si por el pueblo estamos dispuestos a sacrificarnos, qué tiene de particular que yo ame a mi pueblo que es España. En fin, después del interrogatorio del Sr. Fiscal y de los abogados, el Sr. Fiscal pide que se suspenda la vista por 20 minutos, para hacer nuevas conclusiones. Estos momentos son emocionantes. Reanudada la vista, el Sr. Fiscal hace las nuevas conclusiones retirándonos, a Alicia y a mí el depósito de armas por las que me pedía 9 años; nos retira también a todos la acusación de detención en grado conspirativo, por la que nos pedía 3 años. A Herrera le retira todas las acusaciones, pero queda enredado en una cosa bastante anterior por la que le pide dos años. En fin, a Alicia y a mí mantiene las nuevas conclusiones por las que nos pide: tres años de prisión menor y tres meses por pasaporte falso y 5.000 pesetas de multa. Nuestros abogados nos piden tres meses por pasaporte falso y 5.000 y la absolución del cargo de asociación ilícita, por la que el Fiscal nos pide tres años. A Piney tres años por tenencia ilícita de armas, pero con el atenuante que padece una grave enfermedad cerebral que le hace irresponsable de sus actos (esto lo dice el mismo Fiscal). El abogado pide la absolución. Luis es el que en peores condiciones queda en el momento de la causa, le rebajan tres años y por lo tanto, mantiene la petición de doce. Su abogado pide la absolución también. Se termina la causa y ahora tenemos que esperar cuatro o cinco días para saber la determinación del Tribunal. De todas formas si el Tribunal nos rebaja algo a Alicia y a mí, estamos casi en libertad, igual Herrera y Piney; de Luis no sé. Reconozco que el Tribunal se ha portado bien correcto y nos ha dado facilidades y libertad para defendernos. — X.

La mujer y el uso del tabaco

ADEMAS del hombre, que siempre conocí haciendo uso del tabaco, por desgracia tenemos que incluir a la mujer sin diferencia de edad ni clase. Los que consideren natural que un hombre fume, su criterio es ambiguo, sin certeza de lo que se habla, por lo cual queda totalmente descartado el sentido (equivocado) que tienen del tabaco y sus consecuencias. En la mujer se ha posado tal vicio, y son las menos las que hay que dejar fuera de esa fea costumbre. He oído hablar a muchas personas que el tabaco es un elemento de distracción, calmante de los nervios y además elegante. Es de suponer que todas esas afirmaciones, carentes de razón sean motivo de lo mal que andan en esa materia. Pero sea como sea, dan muestra de no conocer lo malo que el tabaco es para todos.

Toda mujer que fuma tabaco, sea rubio o moreno, su salud es mucho más pobre que la de aquéllas que no lo usan; gastan más y su esclavitud es mayor. La mujer que fuma pierde toda su clásica compostura como femenina; hasta el tono de la voz le queda destemplado, bronco como la de un hombre. Las sustancias nocivas agravan la salud y la economía y esclavizan, en razón de atender gastos innecesarios arrancados del presupuesto familiar. Pero no me he propuesto inmiscuirme y menos prohibir, sino aportar mis pobres conocimientos como un deber más que tenemos que cumplir los anarquistas. Y sólo quisiéramos recibir la recompensa de que nuestras palabras no han sido infructuosas, y que no se vea en ellas otro interés que el sano deseo de avisar el peligro que representa fumar.

Los anarquistas no somos solos en luchar por esta realización; también tenemos a los que, sin serlo, hacen más que nosotros. Ellos han descubierto que «una de las causas del cáncer es producido por el uso del tabaco». Como también las anginas de pecho, la bronquitis, la alteración de los nervios, la debilidad, y muchas enfermedades más.

Toda mujer que haga uso del tabaco atenta contra la salud suya y la de sus hijos. Quererlos, no consiste solo en besarlos, sino en proporcionarles los mejores medios de educación y de salud. Si la madre fuma, es una lección que pronto se aprende; pierde toda autoridad sobre los hijos; de aquí que esa juventud de hoy se vea falta de voluntad, y lo peor: enferma.

La mujer que considera el fumar como elegancia incurre en disparate, ya que la elegancia en la mujer consiste en las buenas proporciones de la persona, en el aseo y buen gusto del vestir. Calmante de los nervios otro disparate que alguien lanzó y fue recogido por aquellos que comercian con el tóxico. Un solo cigarro, poco daño puede hacer; pero muchos alteran la red nerviosa, destrozando lentamente el organismo de los fumadores. Quererlo justificar como elemento de distracción es inadmisible, ya que existen otros medios de gran provecho por un valor menor que el que se dedica al tabaco.

Sean acojidas mis palabras como un consejo, como un aviso, como un deber más que tenemos que cumplir los anarquistas.

Amador González

3,00 frs.

UMBRAL

Número 67-68 (Julio-Agosto). Extraordinario.

José Viadiu : **CARA Y CRUZ DE AZORIN.**

Max Nettlau : **DE LA ORGANIZACION A LA ASOCIACION.**

José Enrique Rodó : **LA CONVICCION.**

Vladimir Muñoz : **VIAJE CON HAN RYNER.**

Camilo Berneri : **KROPOTKIN Y EL FEDERALISMO.**

LDF : **«EL PENSAMIENTO DE AVICENA»**, de S. F. Afnan (Los Libros).

Marc Pierrot : **REFLEXION SOBRE LA GENESIS Y LA EVOLUCION DE LA MORAL.**

José Sevilla : **LA MUSICA EN LA CULTURA ESPAÑOLA.**

Luis di Filippo : **EL HUMANISMO DE MARX Y EL ANTI-HUMANISMO DE LOS MARXISTAS.**

Mastieno : **LOS VIDENTES CIEGOS. EL CIEGO DON BENITO PEREZ GALDOS.**

Abarrátegui : **EL MISMO HOMBRE SOBRE OTRA TIERRA** y **ROMANCE CABAL PARA ANTONIO** (poesías).

Alfonso Camín : **MIS ROSAS, ABANDERADO** (poesías).

Manuel Pacheco : **CANCIONES AL HIJO** (poesía).

Fabio Luz (hijo) : **FABIO LUZ, DECANO DEL SOCIALISMO EN EL BRASIL.**

J. Coll de Gussem : **PALOMITA** (poesía).

Pedro Sierra : **RICARDO MELLA.**

MATEO SANTOS (nota sobre...)

Palomero : **CARTA CUBANA A LOS INTELECTUALES LIBRES.**

Redacción : **HOMENAJE AL POETA ANTONIO MACHADO** (maridaje de poemas y grabados).

Noticiario, Libros, Notas, Fotografías, Dibujos, Viñetas, etc. Un número de alto valor social, literario y artístico adecuado para las vacaciones.

2 francos ejemplar.

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Los Núcleos del Hérault - Gard - Lozère y de Provence organizan, en común, una importante Jira-concentración inter-regional en el lugar denominado «Fer à Cheval» en Beaucaire (Gard), para el domingo día 30 de julio de 1967.

Para asistir a la misma tenemos alquilados varios autocares, siendo el precio del viaje, ida y vuelta, de ocho francos por persona.

Las inscripciones se recibirán en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, segundo piso, todos los días de tres a siete de la tarde y los domingos por la mañana de nueve a doce.

La salida se efectuará a las siete en punto de la mañana del Cours Belsunce.

TOMBOLA DE SOLIDARIDAD

Con el fin de poderla llevar a cabo y hacer la distribución de los premios, esperamos nos sean devueltos los no distribuidos, o bien arreglar los que no lo hayan hecho. Plazo definitivo: Hasta el 31 de julio corriente.

F. L. DE MONTPELLIER

Esta F. Local en su Asamblea del día 9 pasado, acordó celebrar sus reuniones los sábados por la noche y a las 9 de la noche en su local habitual, en el transcurso de la temporada de verano.

Al mismo tiempo comunicamos a todos los compañeros que la próxima Asamblea tendrá lugar el día 22 próximo a las 9 de la noche, encareciendo que hagan los posibles de acudir a la misma, visto que tenemos que discutir los Ordenes del Día de todos ya conocidos. Igualmente advertimos que los compañeros y amigos que deseen venir a la Jira del día 30 de julio, Jira Inter-Nuclear, en las inmediaciones de Beaucaire, que se apunten lo antes posible para el «Car», pues tenemos ya tres vehículos retenidos, y para saber si debemos retener otro más, puesto que en la temporada que nos encontramos tenemos que retener los cares con tiempo, so pena de no poder conseguirlos luego.

Compañeros y amigos, no esperéis a reservar vuestra plaza.

Por la F. L., *el Secretario.*

FEDERACION LOCAL DE PERPIGNAN

Ponemos en conocimiento de todos los compañeros, afiliados y simpatizantes en general, así como a los amigos y compañeros de las Locales cercanas, que para el domingo día 23 de julio, a las seis en punto de la mañana saldrán de la plaza Arago los autocares necesarios para acudir y estar presentes al mitin de Toulouse y a su festival, en conmemoración del 19 de julio de 1936. Todos los que deseen inscribirse pueden hacerlo presentándose los días de fiesta en el bar Continental, donde encontrarán los compañeros Barber, Bueno y Blanco, miembros de la comisión encargada para la organización del viaje.

Compañeros, simpatizantes, antifranquistas: ¡Todos al mitin de Toulouse! Con vuestra presencia, reafirmaréis una vez más vuestra voluntad permanente de lucha y vuestro repudio a la dictadura fascista que impera en España.

F. L. DE AUCH

Pone en conocimiento de los compañeros, amigos y simpatizantes que deseen trasladarse a Toulouse el día 23 de julio para asistir al gran mitin y festival en conmemoración del 19 de julio de 1936, que ese día saldrá un autocar de Auch a las siete de la mañana.

Punto de partida: Place de Verdun. Para inscripciones dirigirse a los compañeros Oro y Cartagena.

F. L. DE TOULOUSE

Recordamos a todos los militantes asistentes a la asamblea del 17 de los corrientes, e informamos a los que no asistieron, que hasta terminar con la discusión de los órdenes del día intercontinental e internacional, nos reuniremos en asamblea general todos los sábados a las nueve de la noche en nuestro local social.

F. N. I. F.

Comisión Nacional de Relaciones

Comunica a todos los compañeros ferroviarios que el 23 de julio celebrará Pleno General de la Industria en el domicilio social, 4, rue Belfort, Toulouse. Importante O. del D. que ya ha sido cursado.

NECROLOGICA

JUAN SERRA PASCUET

Este compañero falleció el día 26 de junio próximo pasado en su país natal, Berga (Barcelona), a la edad de 60 años. Pasó a Francia como todos los que tuvimos que abandonar la tierra que nos vio nacer porque el fascismo nos persiguió... hasta en los campos de concentración de Francia.

Una enfermedad que no perdona a nadie trajo a Serra camino de la clínica. Se le hizo cuanto está al alcance de la ciencia moderna, pero no hubo manera de poderlo salvar. Su compañera quiso, en lo posible, llevarlo a España, ya que ella residía allí por cosas de familia.

Unos días antes de su fallecimiento Serra se despedía de sus compañeros y amigos de esta Carcasona que tanto amaba y que nunca volverá a ver. Creía que un día no lejano volvería a saludar, de regreso de España, a sus compañeros y amigos. Con esa ilusión se fue al mundo del silencio. No era de los más conocidos militantes, pero los que le hemos conocido aseguramos que su comportamiento fue ejemplar con compañeros y conocidos; un anarquista de verdad, que él mismo no se daba cuenta de serlo. En el «cercle», o sea la *Ligue française de l'Enseignement*, del que formaba parte, tanto españoles como franceses no lo podrán olvidar fácilmente.

A su compañera Montserrat y familia, nuestro más sentido pésame.

Por la F. L. de Carcassonne, *J. B.*

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE

SIA

Acordémonos de S. I. A.

Servicio de Librería

«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, 2 vol.	6,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«Mis Universidades», ídem	7,50
«Mi vida», Gorki, íd.	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	5,00
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso de Zaragoza	3,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	9,00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
Idem en rústica	6 50
(Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	6,80
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«¡Ay de los vencidos!», Luis Bazal, francos	12 00
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	51,00
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
re	6 50
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	15,00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5.50
«L'homme révolté», A. Camus.	5.00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
Teatro de Benavente (Don Maños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)	7,50
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor García)	2,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	3,10

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)

CCP 13507 56

DISCOS

Hay una especie de anarquistas incomprensibles. Conocen al dedillo las teorías de Sébast. *pero en la práctica las ignoran. Tal vez se trate de anarquistas literarios.*

Uno de estos me ha imprecado. Malo, pues no es actitud aconsejable. Uno encara las baterías hacia adelante y resulta que fuegos impensados le acosan por detrás. Igual le ha ocurrido a Nasser con su radar enfocado hacia Tel-Aviv. «¡Eso es trampa — gritó indignado Gamal —. La guerra se hace cara a cara!»

Ya sé que nada tengo de Gamal Nasser, aunque de guerras sepa tan poco como él. Mas ese que me ataca de improviso, sin declaración de guerra, me resulta enemigo inadvertido, especie de fantasma que, para complicarme más, me acusa de no dar la cara. ¿A quién? Yo ignoraba ese enemigo, y además mi cara no la doy ni la presto, pues no me queda otra. Y en fin, para que a uno se la abollen...

Lo particular es que mi misterioso contrario se toma por molino de viento por hincha a mi lamentable figuración de Quijote. ¿No tiene otros a quien combatir, mi fantasma? Porque enemigos burgueses, marxistas y mitómanos no faltan en esa su tierra. ¿Por qué no camorrea a ellos en vez de camorrear al compañero desconocido?

Ya sé; ese anar letrista es pacifista acendrado. Por ello su combate galo es placentero. Mas tratándose de un español, ya es otra cosa. Un español no puede ser anarquista literario; tiene grito excesivo, demasiado callo, y nada calla. Y señala los trajes desteñidos. Y no acepta que estar en el sótano equivalga a mantenerse en la cúspide, que disgregar al anarquismo sea igual que divulgar el anarquismo, que ASO se inspire en las sanas teorías de Sébast...

Tanto enfada a mi querido pacifista que tal criterio sostenga, que me declara la guerra olvidando que para sostenerla contra el verdadero enemigo, él está de vacaciones.

DISCOBOLO

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

3 volúmenes 19,00 F.

B.D.I.C.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

BALANCE DE 19 DE JULIO

MUCHOS corazones en aquel 19 de Julio se consideraron eternos, muchas energías se interpretaron invencibles. Por seguridad de ideas todo eso aguanta; por energía transitoria, ello, en un 50 por 100 de casos, periclita.

Sin convicción profunda, sin temple moral, ninguna naturaleza de hombre resiste una derrota prolongada. Veintiocho años de exilio con alternativas de entusiasmo y de desánimo, agotan — se ha visto — capacidades de resistencia más simplistas que efectivas.

Cuéntese que los exiliados vivimos de propina. Todos arriesgamos perder el pellejo en la contienda de tres años y sólo la casualidad nos mantiene salvados. Porque hubo luego los campos de concentración (llenos de cruces mortuorias), las compañías de trabajo disciplinarias, el hambre, las cárceles, y... Mauthausen. Cierto que la vida se va extinguiendo por y para todos, y que incluso los «triunfales» de España van abandonando el escenario de la existencia a pesar de su exceso de bienandanzas. Pero si años aviejan y la muerte nos inscribe en su cosecha, la juventud en ideas no tiene porqué resentirse de ello. Siendo el traspaso obligado, hacerlo con la satisfacción del deber cumplido es condecoración merecida. El goce íntimo de un propósito sentido y practicado es la riqueza mayor del individuo. Darse una vida de burgués previa asfixia de los sentimientos revolucionarios «antañones», es un viscoso anticipo de la muerte. Por cínico que sea el tránsfuga, la presencia de un constante le resulta insoportable por lo que acusa.

Ser o no ser, y el réprobo no és porque ha sido. Y dejar de ser pierde hombría, y niega formalidad, por cuanto antes se combatía a morir lo que ahora se acepta sin decoro para la persona.

Montones de oro no equivalen a la riqueza de satisfacción del individuo fiel a su pensamiento. Poseer tres casas en vez de una; cenar tres veces en lugar de una; perder un amor para sobar tres mujeres sin amar ninguna; correr con tres autos cuando a veces el tranvía basta, o el auto utilitario, o el tren o el Metro; burlarse del compañero por las «manías» que el propio burlador en sus tiempos más dignos había tenido; darle, por claudicación, la razón al pancista, al sargento de la G. C., al sabueso, al esquirol, al carlista, a la dama Estropajosa, al falangista, eso, ¡todo eso!. es una abdicación, un abandono vital de la seriedad del individuo; es el ingreso cobarde del «incendiario» del 19 de Julio en las filas del 18 de Julio.

Quedan, en ambiente exiliado, otros que cada año que pasa pierden un cuarto de hora esencial del 19 de Julio. Con la ilusión se les va la intransigencia, el corrosivo de la adversidad les destiñe el pensamiento. No hay maldad en ellos, sino decrepitud y tristeza. Temen no alcanzar una España sin Franco y por ello se acogen a cualquier eventualidad política, a cualquier promesa de retorno de la «normalidad» española. Los hay que cortando por lo sano se han reintegrado a la «patria» para dejar de ser refugiados, encontrándose, en su lugar de origen, más refugiados que nunca. Por lo menos en Francia, y en América no hay guardias civiles ni falangistas provocadores, ni sindicatos obrero-fascistas de pertenencia obligada. La tragedia de los inestables debe ser considerada, pero en ningún caso adaptada a los medios sanos.

El 19 de Julio, tan épico, tan hermoso, les queda en cromo para la pared a muchos porque su corazón ya no llamea. Así la historia — que se paga de valores enteros — les pasará por encima. El individuo consciente, joven o no joven, pero firme en sus creencias, también caerá un día, como el gladiador en el circo, como el gigante que ve, por accidente, interrumpido su ciclo de vida. Pero en el vértice de la nada, el tránsfuga, el consentido y el vacilante, no aparecerán con la cabeza erguida y el pensamiento alto como el individuo formal de antes y después del 19 de Julio.

Si «ahora mismo» no triunfamos lo haremos mañana o lo harán otros. El caso es dejar antorcha, esperanza y camino trazado. Seguir en espíritu de 19 de Julio en vez de decaer en quejas y burlas estúpidas, malhonestas, cual lo hacen los seres derrengados; para que la juventud idealista que se levanta no pueda decir de sus «viejos»: «¿Cómo se atrevieron, esos babosos, a empuñar un fusil en 19 de Julio para ganarse, a la postre, un lanar para dormir muriendo?

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

OBJETIVIDAD EN TORNO AL 19 DE JULIO

ES evidente que cada quisque tiene un perfecto derecho a opinar en torno a lo que bien le plazca, pero hay opiniones que resultan tan endebles, es tal su inconsistencia que no se tienen de pie. Así la de uno de los redactores de «Insula», de Madrid, poeta y buen crítico de libros, por cierto. Habla, en el último número de la citada revista literaria, de una obra del novelista Luis Romero, cuyo título es: «Tres días de Julio», haciendo relación a nuestra guerra civil del 1936. Aduce las características del libro en cuestión, atribuye a su autor manifiesta imparcialidad. Dice el aludido crítico de «Insula», José Luis Cano: «La objetividad parece ser un imposible metafísico cuando se ha tomado partido por uno de los bandos en lucha, y fueron muy pocos los españoles — podrían contarse con los dedos de la mano — que no se inclinaron de un lado o de otro en la contienda, y permanecieron «au dessus de la melée». De ese partidismo, más o menos disimulado, no se han salvado siquiera los extranjeros que han escrito sobre la guerra civil.»

Francamente, uno no sabe las *razones vitales* que pudieron aconsejar su actitud a los partidarios del fascismo franquista. Si conocemos, y defendemos, las *vitales razones* que nos determinaron a enfrentarnos con el fascismo. Y a tenor de la *realidad histórica*, ante ciertas doctrinas y ciertos hechos, cabe preguntar, se les podría decir a José Luis Cano, también a cuantos como él opinen: ¿Cabe, ante un dilema de libertad cívica, o absolutismo coactivo tomar una *objetividad imparcial*, situándose «au dessus de la melée»? No, no; aquí ya no hay más solución que tomar una posición clara, definida, a no ser que el individuo pertenezca a la *fauna* de los cantamañanas, de los infelizotes con mentalidad de simples rumiantes, indiferentes a todo lo que no sea hacer vida puramente vegetativa.

Si se es partidario del progreso moral y material de los pueblos; si se tiene un alto concepto de la civilización, si se ama la justicia, si se estima la dignidad humana, no hay razones que puedan abonar una posición de *neutralidad*, de *imparcialidad*, ante el manifiesto despotismo de todo totalitarismo, ya sea de un color, bien de otro, y el tolerante libre examen de tono liberal, abierto a una fraterna convivencia entre los seres humanos. Nuestra posición firme, inequívoca, puede ser razonada en todos los tonos. Y no hay cuidado que puedan esgrimirse argumentos, metafísicos o no, que venzan nuestro criterio.

Cabe ahora decir que el hecho de tomar posición antifascista, contra las dictaduras, contra el totalitarismo, no significa caer en cerril sectarismo dando como bueno se haya hecho, se haga, o se pretenda hacer dentro del sector social en que uno se complace en actuar. Se ama la justicia, se ama la libertad en abstracto y en concreto. Y ello precedido del libre examen. Y no conocemos otra cosa mejos dentro de lo justo, de lo racional.

NUEVO FOLLETO DE LAS «EDICIONES A. I. T.»

A su debido tiempo se dio cuenta en esta sección del semanario de la aparición, también a cuenta de las «Ediciones A. I. T.», del opúsculo escrito por el compañero René Villar, con el título: «De l'esclavage a la Liberté-Preparation au Syndicalisme Révolutionnaire». Como complemento al mismo, se ha dado a luz, igualmente a cargo del citado compañero, y por la misma Editorial, un folleto de 46 páginas, cuyo epígrafe expresa: «Le Syndicalisme Révolutionnaire». Hay también en el mismo unas páginas, que firma la compañera Renée Lamberet, tituladas «Biographie d'Emile Pouget», trazado el trabajo con la atención y minucioso espíritu de documentación que conocemos en la citada compañera.

Descuellan en las páginas de «Le Syndicalisme Révolutionnaire» varios capítulos, o apartados, abarcando interesantes matices en torno del tema escogido por el autor. Se nos habla en primer lugar de la «misión real del sindicalismo». Compulsando datos en sentido de definiciones, citas de aquellos militantes franceses de más realce en cuanto a expositores de la tendencia sindical revolucionaria: Puget, Yvetot, Pelloutier, etc., Villar deja sentado el carácter de la C. N. T. francesa en tanto que filial de la Asociación Internacional de Trabajadores. Interesante es también el suscinto resumen que hace el autor en lo concerniente a los orígenes de las primeras organizaciones obreras en Francia, su desenvolvimiento, vicisitudes represivas, divisiones de tendencias y tal hasta llegar a nuestros días. En plan documental, es estimable la reproducción del texto que hace referencia al Reglamento de la constitución de la Asociación Internacional de Trabajadores, según acuerdo tomado en el comicio celebrado en el Saint Martin's Hall, de Londres, con fecha 28 de septiembre del año 1866. Igualmente se nos da a conocer el articulado o principios del Sindicalismo Revolucionario, según el Congreso de Berlín en el 25 de diciembre de 1922. Un artículo denominado «Base del Sindicalismo», explica el estado de lucha entre el Capital y el Trabajo, mostrando la lógica que acompaña a los trabajadores en su lucha constante contra los explotadores y contra el Estado que les apoya. Se evidencia, en suma, la razón de ser del sindicalismo revolucionario. Hay al propio tiempo, un apartado que se refiere a la acción directa, esto es, a los métodos de combate reivindicativo a emplear por parte de los obreros. En suma, y como ya se ha dicho, es un trabajo que completa lo expuesto por el propio Villar en «De l'esclavage a la Liberté». Se trata, en definitiva, de opúsculos recomendables a los efectos de la propaganda.

Mas, independientemente de lo dicho, aún y con todo el reconocer la buena voluntad del compañero René Villard, uno no puede por menos que hacerle algunas objecciones, a sabiendas de que él difícilmente las recogerá, ya que dicho compañero, como desgraciadamente ocurre con la gran mayoría de compañeros franceses, evoluciona en el *círculo cerrado de lo francés*, sin otear el horizonte social de los demás países. Lo que es una falta de visión internacionalista, aunque se crea lo contrario.

El compañero Villar abarca el problema social con visión harto limitada, y con un repertorio fraseológico que a fines de siglo resultaba muy apropiado, pero que actualmente necesita revisión. Decir que el trabajador está «reducido a lo estrictamente necesario» cuando millones y millones de obreros van por ahí en plan de vacaciones, viajando en atomóvil propio y poseyendo una vivienda confortable, es algo desplazado. Si, claro que la miseria subsiste, como también sabemos que millones de seres humanos perecen de anemia y de hambre. Pero no se deben ignorar los factores sociológicos del mundo actual, y no hay que tomar como tópico manido lo del «esclavaje del proletariado», dejando de lado otro factor: «el aburguesamiento del proletariado». Y contra ello hemos de reaccionar los idealistas libertarios empleando el lenguaje, la dialéctica ácrata apropiada a nuestra época!

NIETZSCHE Y LA PROCREACION CONSCIENTE

Vemos como va tomando por doquier carta de naturaleza en las esferas oficiales lo que afecta al problema de la natalidad, lo que nosotros los libertarios, hemos denominado en los términos de «procreación consciente». Incluso la Iglesia, siempre tan conservadora, arrumbando como anacrónico el conocido precepto evangélico del «creced y multiplicaos», reconoce que merece tenerse en cuenta lo de regular los nacimientos cuando las circunstancias lo aconsejen... Se nos recriminaba, años atrás, el que aconsejáramos el control de los nacimientos, el evitar las familias numerosas. Hoy los cálculos demográficos aconsejan a quienes nos criticaban a que el hecho de la procreación se procure sea algo conscientes, no la cosa instintiva, inconsciente de antes. Ya incluso por parte del Estado se ha autorizado en diversos países, como en Francia recientemente, el que se puedan adquirir, sin recurrir a la clandestinidad, aquellos productos pertinentes para evitar el tener hijos no deseados.

Por asociación de ideas, uno recuerda, entre las páginas magistrales que escribió Nietzsche en su poema filisófico: «Así hablaba Zaratustra», aquellas dedicadas al matrimonio y a los hijos: «¿Eres tú un hombre que tenga el *derecho* de desear un hijo?... ¿Eres soberano de tus deseos, maestro de tus virtudes?... Debes crear un cuerpo de esencia superior... Debes crear un creador... Crear el que sea más que aquellos que le han creado...»

Expresado está lo que debería de ser la base moral de la procreación consciente. Solamente así ha de poder alcanzar un sentido de realidad aquel magnífico precepto de los antiguos que repetía Juvenal: «Mens sana in corpore sano». O sea una mentalidad despejada en un cuerpo sano.

La barbarie franquista. Los compañeros Edo, Cañete y Rodríguez Piney gravemente condenados por delitos imaginarios: EDO, a 9 años, 3 meses y 1 día de prisión, más 30.000 pesetas de multa. CAÑETE, a 3 años y medio, y 60.000 pesetas de multa. RODRIGUEZ PINEY, a 3 años y 3 meses y 10.000 pesetas de multa. HERRERA, 3 meses de arresto y 5.000 pesetas de multa (este compañero ya está en la calle). ALICIA MUR, quedó, al parecer absuelta. Este semanario proclama su solidaridad hacia estas nuevas víctimas del nazifalangismo.

C.N.T. XXXI aniversario de la revolución española. Nuestro mensaje A.I.T.

ESPAÑA Y SU REVOLUCION

EN España, de 1936 a 1939, tras una épica y transcendental lucha de casi tres años, combatiendo el pueblo heroicamente al fascismo nacional e internacional, alboreó en el horizonte, con intensos y singulares resplandores la Libertad, que quería encarnar, a través de la Revolución Española y de su impulso y genio creador, en una Sociedad nueva, justa y libre, para todos los españoles y para cuantos en ese país, que queríamos sin tiranía, a su hospitalidad vinieran a acogerse.

La grandiosa gesta popular española, librando el pueblo desigual batalla, los liberticidas bien pertrechados y los leales y revolucionarios, partidarios del progreso, casi desarmados, asombró al mundo entero. Pero los Estados «democráticos» de todos los países, las cancillerías, el Vaticano mismo y el capitalismo internacional, en lugar de prestar ayuda, siquiera moral, a un pueblo que se batía por su propia independencia, por su propia libertad y por la libertad de todos los pueblos del mundo, sólo tuvieron una idea obsesionante: la de asfixiar, la de dejar aplastar a la Revolución. Porque percibía y sabían bien que, sobre todo gracias al denodado esfuerzo de la C. N. T. y de la F. A. I., principalmente, sería Revolución social más que política.

Han transcurrido ya veinte y ocho años desde el entronamiento fascista. La situación en España, en lo fundamental, no ha variado. La tiranía sigue imperando, después de cinco lustros de predominio franquista, de genocidio y de desastre nacional. El malestar es indescriptible. El descontento crece de día en día. Alcanza a todas las clases sociales. La Revolución, no pudo ser ahogada ni con los ríos de sangre que hicieron verter los confabulados de la «cruzada» exterminadora, los que crucificaron al Pueblo y lo tienen todavía aherrojado, los que no pueden «liberalizarse» porque para ellos la libertad implica su desaparición y su muerte. La Revolución, irreversible, dadas las condiciones económicas, sociales y políticas de la España de hoy y de sus anticuadas estructuras que todavía perduran, sigue latente siempre en la entraña popular, pese a las negras nubes aún existentes y a las sucesivas y furiosas tormentas asoladoras que han ido desencadenando en el aberrante y desolador eclipse de las libertades españolas.

La situación es la misma en lo fundamental: hay un sistema injusto mantenido por la dictadura, por el Poder feudal, por la casta y camarilla militaroide, por los tentáculos de la finanza nacional e internacional, por los monopolios bancarios, industriales, terratenientes, agro-pecuarios, etc.; y hay un pueblo desposeído, un pueblo sin derechos, un pueblo víctima de los caprichos y arbitrariedades de los que dominan en ese sistema opresor.

Y hay la necesidad imperiosa, insoslayable para España, de reconquistar sus libertades, si quiere vivir, si quiere progresar, situarse a la altura al menos de los pueblos más adelantados. Pero no unas libertades raquíticas, ni derechos restringidos, sino libertades verdaderas, derechos humanos que han de estar exentos del concepto burgués y del prejuicio estatal. España ha de renovarse verdaderamente y ha de hacer su Revolución, esa que se quiso aplastar en 1936, con el alzamiento de los desleales, ébrios de barbarie; esa que se hará un día pese a todo, porque España quiere renovarse y no desaparecer.

LO QUE QUIERE LA C. N. T.

La C. N. T. combatirá siempre al sistema franquista. Jamás se integrará a él, ni a cuanto pudiera darle continuidad disfrazada.

La posición de la Confederación Nacional del Trabajo tampoco ha variado en lo fundamental: ella sigue manteniendo su posición revolucionaria, renovadora y constructiva, y su finalidad libertaria. Sigue al lado del Pueblo, confundida con el pueblo, porque es pueblo.

En lo inmediato, y por todos los tiempos, quiere la C. N. T. para España LIBERTAD, libertad integral, más libertad cada día y JUSTICIA SOCIAL, incompatible en absoluto con la concepción burguesa y capitalista.

Quiere la C. N. T. la renovación de la Sociedad española. Va hacia la auténtica libertad, hacia la abolición de las clases, de la iniquidad social. Va a la toma de posesión, hoy, mañana, cuando sea, de los medios de producción, de las fábricas, de los talleres, de los medios de transporte, de comunicación y de distribución, de las tierras, para ponerlo todo en manos del pueblo, para todos, derribadas las instituciones injustas, destruídos los prejuicios y mitos ancestrales, convirtiendo, por obra y voluntad de los hombres, sueños ideales y llamadas utopías en fecundas realidades.

La España que queremos es la del federalismo solidario, es la de la socialización integral libertaria, la de la equidad y de la abundancia, la de la Etica, del Humanismo y de la Cultura creadores y vivificadores, que presintieron e idearon y por lo que lucharon sus más preclaros pensadores, sus más lúcidos hijos, sus varones más esforzados.

En esa España grande y unida, de nueva creación, fraternal y libre, sus moradores no tendrán que verse obligados a exiliarse, ni a marchar al extranjero para ganar su sustento y el de sus familiares.

La Libertad, el pan, el bienestar, la Cultura, el derecho al trabajo, el empleo garantizado, la vivienda segura, los sanos recreos, la atención y la asistencia digna y decente a los ancianos, a los desvalidos, a los enfermos, estarán al alcance de todos, trabajando todo ser útil, en la medida de sus fuerzas y de su capacidad, para la Comunidad; quedando siempre la persona humana salvaguardada de toda arbitrariedad, por principio imprescriptible de convivencia colectiva armónica.

Si eso queréis, trabajadores españoles, si deseáis mejorar vuestra suerte, ya desde hoy, combatiendo al régimen incesantemente, sin transigencias con ninguna injusticia, y si aspiráis a emanciparos de todo yugo, a elevar vuestro nivel de vida, no olvidéis que la *Confederación Nacional del Trabajo* lo ha querido y defendido siempre; lo defiende hoy y lo defenderá mañana. Y de esa Organización, de limpio historial, la más combativa de todas las sindicales obreras de España, que nunca ha arriado bandera en la lucha contra el franquismo, cada uno de vosotros puede ser afiliado a parte entera, en igualdad de condiciones, pues es una Organización independiente, de trabajadores libres, sin burocracias ni privilegios.

PRESENTE Y MAS ALLA

Deber imperioso de todos en el presente es derribar la dictadura. Abrir anchurosa vía a la Libertad.

Queremos una Sociedad española libre y justa, sin clases y sin Estado. Queremos determinarla, en la medida de nuestras fuerzas y de nuestras capacidades, en ese movimiento universal de transformación del mundo.

Todo programa de circunstancias político envejece apenas formulado. Nuestro programa permanente está en la acción cotidiana renovadora orientada hacia una finalidad libertaria bien concreta y definida. Esta posición y esta línea son opuestas a todas las formas de dictadura presentes o futuras. Inducen y conducen a avanzar siempre, sin detenerse y menos en las encrucijadas de las transiciones. Sobran las dictaduras. No basta la democracia. Es menester para el pueblo tierra, libertad, pan, justicia social, sin mistificaciones ni escamoteos.

La edificación de la sociedad futura española, debe ser obra de los trabajadores, de todos los hombres de buena voluntad, sinceramente amantes del progreso, de los revolucionarios e idealistas de verdad. Debe serlo del gigantesco y persistente esfuerzo laborioso de todos, al servicio de la más noble, de la más sublime y digna de las causas.

Marchando hacia adelante, la unidad en el esfuerzo y en la acción han de sentarse en esa idea-fuerza galvanizadora: la de conquistar la Libertad, la de forjar la nueva España, la de hacer de ella un ejemplo y un espejo para tódos los Pueblos por sus realizaciones libertarias, por la aportación viviente a la Humanidad y a la Civilización de una de las más elevadas y singulares concepciones de convivencia social y humana plasmándose en realidades.

Ese fue el profundo significado de la Revolución Española de Julio de 1936-39. Es el mensaje de la Confederación Nacional del Trabajo. Nuestro mensaje de hoy le es fiel. Y la misma razón hace que nos mantengamos todos, tesoneros, continuando la misma lucha de siempre, sin renunciar a nada y menos a la Victoria.

Por la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio,

El Secretariado Intercontinental.

Exilio, Julio de 1967.

«LE COMBAT SYNDICALISTA»

AVISA:

Con motivo de las vacaciones, la imprenta permanecerá cerrada durante el mes de agosto. No obstante, este semanario seguirá apareciendo durante el lapsus, mediante cuatro números preparados de antemano. En previsión de lo cual, colaboradores redactivos y administrativos y comunicantes de FF. LL., etc., deben enviar antes del 25 de julio sus escritos.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

6FP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

27 JUILLET 1967
NUMERO 464
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE SENS D'UNE GREVE

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la grève des agents de la S. N. C. F. n'est encore qu'à l'état de préavis et nous nous garderons bien de tirer une leçon trop prématurée.

Retenons simplement un fait assez important : « Les débrayages ont pour but l'aménagement plus rationel des horaires de travail. » Il y a belle lurette que la C. N. T., fidèle aux principes et tactiques des pionniers du syndicalisme, préconise la rationnalisation des heures de travail. N'était-ce pas la revendication de base qui coûta la vie aux cinq martyrs de Chicago ?... Il est même assez regrettable de se retrouver, en 1967, avec les problèmes d'un autre siècle à résoudre alors que le progrès technique nous offre des moyens à combler toutes les nécessités de notre planète. Imaginons un instant la source d'énergie qui pourrait être employée à des fins utiles en redonnant un emploi à tous les chômeurs ainsi qu'à tous ceux qui au Viet-nam ou ailleurs, se battent sans autre but apparent que celui de perpétuer les guerres. Il y aurait là de quoi produire pour réduire à l'état de mauvais souvenir toute la famine qui sévit dans le monde. Mais ne nous écartons pas trop du sujet et, pour en revenir au problème qui nous préoccupe rappelons un petit entrefilet paru dans la presse quotidienne et qui mérite d'être cité : « M. Robert McNamara, secrétaire à la défense, a déclaré que la grève a interrompu la livraison hebdomadaire de 1.000 wagons de munitions dirigés vers la côte occidentale pour, de là, être acheminés vers le Viet-nam. »

Il s'agissait, bien sûr, de la grève des 137.000 cheminots aux U. S. A. et elle n'était motivée que par un problème de règlement de salaires des mécaniciens. Nous ne cacherons pas qu'en matière de règlement de salaires nous faisons toujours des réserves, sachant qu'il s'agit trop souvent de « la carotte du baudet », surtout aux U. S. A. où les syndicats sont, dans certains cas, juges et partie, étant les principaux actionnaires d'importantes industries du pays.

Pour nous la grève ne doit en aucun cas aller à contre sens; elle ne se justifie pas quand elle reste inefficace par sa durée trop limitée; elle est absurde quand elle creuse un peu plus le fossé entre les hauts et les bas salaires; elle est à blâmer quand elle sert la cause d'un parti politique, ce qui se fait toujours sur le dos des salariés.

Si nous manquions d'arguments pour expliquer notre hostilité vis-à-vis des partis, le P. C. nous en fournirait un de poids, par son silence après la réception du colonel Boumedienne par Kossyguine et Brejnev. Oui, Boumedienne, l'ami de Franco est reçu par la « patrie du prolétariat » et le « parti des travailleurs » ne s'en indigne même pas... et on nous prêche ensuite la paix au Viet-nam.

Si les travailleurs souhaitent vraiment la paix, c'est dans la grève des cheminots américains qu'ils doivent trouver la solution ? Cette paralysie des moyens de destruction, dénoncée par Mc Namara, peut se développer sur le plan international et c'est ça qui donnerait son vrai sens à la grève. Car, en définitive, le rôle du syndicalisme est moins de s'adapter aux circonstances du moment que de créer, par sa force d'inertie, des situations nouvelles dans lesquelles le travailleur sera considéré à sa juste valeur. Nous disons donc que, dans la mesure où la grève des cheminots U. S. A. aura gêné le déroulement des massacres au Viet-nam, nous saluons cette grève. Nous saluons par la même occasion la grève qui aurait pu être déclanchée en France par les usagers de la R. A. T. P. pour protester contre la hausse abusive et scandaleuse des tarifs de transport.

Bien entendu, pour ce genre de grève, il faut être organisée au sein d'une centrale consciente de ses responsabilités et soucieuse du but à atteindre. La C. N. T. pense être dans cette ligne et elle vous appelle à venir renforcer son action et précipiter l'émancipation des travailleurs.

« Etre révolutionnaire c'est penser à un plan de remplacement de la société actuelle, basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme, sur l'injustice et l'oppression par une autre société où tous les besoins de l'homme et toutes ses libertés seront assurés. Mais surtout, surtout, être révolutionnaire c'est travailler sans relâche à la réalisation pratique de cette révolution ».

Louis Hobey.

A TRAVERS LE MONDE

ALASKA

Au cours d'une conférence de presse donnée à Anchorage, le vice président des Etats-Unis, Humphrey, a déclaré que Kossiguine aurait tenté de dissuader Fidel Castro d' « exporter » en Amérique latine la révolution cubaine. Kossyguine regarderait « d'un très mauvais œil » les activités du gouvernement et des agents cubains en Amérique latine et l'exportation d'armes aux révolutionnaires de ce continent. La « coexistence pacifique » va loin, on le voit. En empêchant le développement des foyers de guérillas en Amérique latine, le premier soviétique désire sans doute laisser les mains libres aux Américains pour continuer à écraser le Viet-nam. Il est vrai que la guerre du Viet-nam doit représenter pour l'un comme pour l'autre un splendide « marché » pour l'écoulement de la production militaire et un dérivatif pour ceux qui, de l'intérieur, tenteraient de vouloir se révolter contre l'autoritarisme néo-stalinien et la dictature paternaliste des Etats-Unis. Que l'on ne nous traite pas pour autant de « pro-chinois » comme nous l'entendons parfois. Nous avons toujours combattu, comme la pire des choses, le culte de la personnalité, l'écrasement de l'initiative des masses et le socialisme qu'on veut imposer d'en haut pour le transformer plus facilement en capitalisme déguisé continuant à asservir les travailleurs. Aussi mettons-nous dans le même sac Johnson, Mao, Kossyguine et tous les autres. Nous sommes contre les profiteurs, contre les faux prophètes, de quelque bord qu'ils soient. Nous sommes avec les travailleurs et prêts à soutenir tout mouvement révolutionnaire né de l'initiative des masses exploitées et de leur volonté d'affranchissement total. Nous estimons qu'aujourd'hui plus que jamais, notre devise doit être à la base de tout mouvement révolutionnaire : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

BOLIVIE

Les combats se poursuivent entre les groupes de rebelles et les forces boliviennes, notamment dans la région de Nancahuazu. Par ailleurs, d'après des rumeurs qui circulent à La Paz, le journaliste anglo-chilien Roth, arrêté en même temps que Régis Debray, devrait sa rapide libération au fait qu'il aurait « témoigne » contre le jeune universitaire français; il s'agirait d'une « récompense ». Roth aurait d'ailleurs appartenu à un corps américain. Il semble bien que, ne possédant pas de preuves de la la complicité de Régis Debray avec les guérilleros, le gouvernement bolivien ait voulu à tout prix s'assurer les services d'un « témoin » destiné à charger le journaliste français.

VENEZUELA

Le gouvernement envisage de libérer certains dirigeants du parti communiste. L'étude de ces mesures de clémence par le gouvernement de Caracas intervient, il faut le noter, après la prise de position publique du comité central du parti communiste vénézuelien « contre l'insurrection armée et pour un retour à une activité politique légale ». Un peu partout, les communistes autoritaires condamnent les mouvements d'émancipation prolétarienne armés et préconisent la participation à l'activité politique bourgeoise. Ce « pacifisme » n'empêche pas l'U. R. S. S. d'armer à outrance les pays arabes par exemple, dont on ne peut pas dire qu'ils représentent un bloc ayant accédé au socialisme. Cette politique mondiale des partis communistes néo-staliniens peut se résumer en deux options essentielles : à l'intérieur des pays capitalistes abandon de la lutte de classes et participation aux formes bourgeoises de gouvernement; dans les pays du tiers monde écoulement des armements concurremment avec les Etats-Unis. Tout se passe comme si l'U. R. S. S. et les Etats-Unis se livraient un combat « économique » en masquant les contradictions internes de leurs régimes respectifs derrière une « prospérité » qui provient de la fabrication à outrance d'armements. Cette politique des deux « grands » implique l'existence de foyers de guerre localisés, bloc arabe, Viet-nam, etc. En ce qui nous concerne, nous soutenons toute lutte d'émancipation des travailleurs et, en particulier, la lutte armée des guérilleros d'Amérique latine qui, si elle s'étend, contraindra les Américains à adopter une tactique défensive sur leur continent et à abandonner l'agression au Viet-nam. Il est faux de prétendre que la guerre de guérilla est un moyen d'action dépassé. Ce qui est peut-être vrai à l'heure actuelle dans les pays industriellement développés d'Europe ne l'est pas des Etats d'Amérique latine où les conditions économiques, géographiques et politiques autorisent l'emploi des techniques révolutionnaires de guérilla. En fait, l'U. R. S. S. désapprouve les mouvements révolutionnaires parce qu'il y a longtemps que Moscou n'est plus révolutionnaire et que le néo-marxisme de ses dirigeants se résume à une collaboration de classes laissant les masses laborieuses supporter les frais des régimes capitalistes et permettant aux dirigeants du parti de se tailler une bonne place dans la société bourgeoise.

INDES

Le gouvernement de Calcutta hésite à prendre des mesures contre le soulèvement des paysans au Bengale. Les « zones libérées » s'organisent malgré la contre-attaque des propriétaires. Quant au gouvernement du Bengale, il est divisé sur cette question bien que les communistes pro-chinois et les socialistes y occupent une place très importante : les « modérés » pro-chinois, qui tiennent à leurs places de choix, ont contraint à se retirer du gouvernement les promoteurs du soulèvement mais hésitent, bien entendu, à lancer l'offensive contre les guérilleros. Cette situation fait apparaitre clairement que la participation au gouvernement équivaut au pourrissement d'un parti révolutionnaire et que qui participe au gouvernement bourgeois se voit contraint, tôt ou tard, à défendre la bourgeoisie dont il devient, en fait, l'expression légale. Les illusions du parlementarisme sont depuis longtemps tombées; un mouvement révolutionnaire de masse doit travailler avec les masses, en dehors de toute participation au parlementarisme bourgeois. Il doit non pas diriger les masses du sommet, mais s'intégrer à elles, les amener à prendre elles-mêmes l'initiative de la lutte révolutionnaire.

VIET-NAM

Le département de la Défense américain a passé une commande de produits chimiques à huit sociétés américaines s'élevant à 57.690.000 dollars. Ces produits sont destinés à défolier la jungle et à détruire les rizières viet-cong. Voilà d'où provient cette « prospérité » du peuple américain que l'on nous vante tant. Les usines américaines produisent pour détruire, pour tuer, pour opprimer et l'on admire le niveau de vie des Américains ! L'Amérique prétend défendre au Viet-nam la « liberté », mais de quelle liberté s'agit-il ? Celle de prospérer en tuant et en détruisant. Belle liberté en vérité que celle-là ! Si l'Amérique est, comme ses dirigeants le prétendent, le pays de la liberté et de la prospérité, pourquoi ces millions de dollars ne sont-ils pas utilisés pour construire, pour aider le Viet-nam à développer ses propres ressources ? La vérité est que les Etats-Unis ont besoin de la guerre pour surmonter les difficultés inhérentes à l'économie capitaliste et que la production militaire de ce pays devient la clé de son économie. Stopper la production militaire équivaudrait au chômage, c'est-à-dire à la réduction des horaires de travail et à une refonte socialiste de l'économie, à la mise en place d'un système authentiquement démocratique. L'Amérique du Nord est le symbole vivant des contradictions internes du capitalisme arrivé à son point culminant : un pays qui ne peut plus vivre qu'en détruisant parce que ses dirigeants ne peuvent se résoudre à distribuer les biens de consommation qu'ils ne peuvent plus vendre.

ESPAGNE

Une fois de plus Franco a frappé les militants anarchistes. Sans doute entend-il démontrer la « libéralisation » de son régime par un simulacre de jugement dont on a l'habitude et des peines sans proportion avec les « délits » si délits il y a. Le tribunal de l'ordre public de Madrid a rendu une sentence qui prouve que les anarchistes de la C. N. T. espagnole en exil étaient condamnés avant même d'être jugés, comme à l'accoutumée, Luis Edo a été jugé coupable des délits suivants : association illicite, détention d'armes, usage de faux papiers, et condamné à une peine de prison de neuf ans, trois mois et un jour et à une amende de 30.000 pesetas. Ses camarades de la Fédération ibérique des Jeunesses libertaires ont été condamnés comme suit : Antonio Canete, trois ans de prison, 25.000 pesetas d'amende; Jesús Rodriguez Piney, trois ans et un mois de prison et 10.000 pesetas d'amende; Alfredo Dativo, trois mois de prison et 5.000 pesetas d'amende; Mlle Alicia Mur, trois mois de prison et 35.000 pesetas d'amende.

En frappant les anarchistes, Franco croit donner un coup d'arrêt au mouvement d'émancipation du peuple espagnol mais il ne fait que démontrer que son régime dictatorial ne subsiste que grâce à la terreur et à l'obscurantisme, grâce à l'entretien d'un formidable appareil de répression, grâce à l'asservissement matériel et spirituel du peuple étroitement surveillé à tous les niveaux par la police, l'armée et le clergé. Après avoir porté Franco au pouvoir et soutenu pendant trente ans son régime de sang, le clergé voudrait aujourd'hui laisser entendre qu'il se trouve à la pointe de l'opposition antifranquiste et de la lutte ouvrière. Personne ne sera dupe. La réalité, c'est que le clergé, comme bon nombre d'opposants de droite, a senti le vent venir, s'est rendu compte que les beaux jours étaient finis et que le régime instauré par Franco ne saurait durer encore longtemps. Aussi cherche-t-il à s'attirer la sympathie de ceux dont dépendra la tournure des événements : les ouvriers espagnols. Ils sont la masse, opprimée depuis des dizaines d'années, et seront la force principale sur laquelle il faudra compter au moment de l'effondrement du franquisme. Aussi, ceux qui ont été les défenseurs du régime franquiste et les bénéficiaires de ce régime ont-ils tout à craindre de la réaction des travailleurs espagnols. Le clergé et tous les opposants de droite, qui se réveillent après trente ans de basse soumission, veulent éviter que demain le peuple espagnol bouleverse par la force les anciennes structures d'exploitation de l'homme par l'homme et jettent les bases d'un régime collectiviste. Il faut donc s'emparer de la direction des opérations, se placer à la tête des travailleurs pour les diriger, le moment venu, dans une voie qui conduira à sauvegarder les intérêts des possédants sous le couvert d'une démocratie bourgeoise et à un simple changement de maîtres. D'ailleurs, les catholiques ne sont pas les seuls promoteurs d'une étroite collaboration de classes : vingt-cinq militants du parti communiste espagnol arrêtés récemment en Espagne alors qu'ils revenaient d'un cours de formation politique organisé en Allemagne orientale avaient notamment assisté à un exposé sur l'alliance avec les catholiques. On retrouve là la tactique réformiste des partis communistes néo-staliniens. L'alliance en Espagne avec les catholiques ne peut mener qu'à la sauvegarde des structures économiques qui sont à la base du régime franquiste. Il s'agit donc de réduire au minimum les bouleversements politico - économiques qui pourraient résulter de la chute du franquisme. Nous ne pouvons considérer cela que comme une trahison vis-à-vis de la classe ouvrière espagnole. Mais le peuple espagnol saura bien rejeter les faux prophètes et prendre en main ses propres destinées. Il n'ignore pas que les catholiques et les opposants de droite ont participé pendant trente ans à son exploitation. Que pourrait-il en attendre aujourd'hui sinon une nouvelle forme de son exploitation ? Les militants de la C. N. T., les anarcho - syndicalistes, n'ont cessé, tout au contraire, depuis 1939, de lutter ouvertement contre la dictature franquiste et ont sacrifié les meilleurs d'entre eux en Espagne. Le peuple espagnol entendra l'appel des anarchistes et se soulèvera d'un seul bloc pour balayer le franquisme et ses résidus à face démocratique.

U. R. S. S.

Que devient Khrouchtchev ? Le magazine allemand « Stern » reproduit une interview filmée qu'il aurait accordée à... la chaîne de télévision américaine N. B. C. On y apprend entre autres que le gouvernement soviétique fournit à Khrouchtchev, pour assurer son « train de vie », deux femmes de chambre, deux cuisiniers, un jardinier et un chauffeur. Pourquoi diable K. ne pourrait-il vivre comme tout un chacun ? Les révolutionnaires de 1917 en Russie se seraient-ils donc battus pour installer de nouveaux privilèges ? Le gouvernement a octroyé à K. une pension mensuelle de 3.000 francs. Sans parler des domestiques qu'on vient de voir, quel est l'ouvrier ou le technicien qui vit en U. R. S. S. avec 3.000 francs par mois ? De nouveaux maîtres, voilà ce que s'est donné le peuple russe, de nouveaux maîtres qui ne valent pas mieux que les anciens tzars. Ils envoient des fusées dans la lune tout comme les tzars donnaient des fêtes fabuleuses, mais l'ouvrier doit comme avant se contenter d'une maigre pitance. Un jour ou l'autre, la troisième révolution, la révolution anarchiste, annoncera le jour de l'émancipation définitive du peuple russe, l'abolition de tous les privilèges, l'égalité sociale et économique.

FRANCE

Le congrès de l'U. N. E. F. a pris fin dans la confusion. Le programme adopté conserve certains principes de l'orientation universitaire de l'U. N. E. F. depuis 1963 : dénonciation du rôle joué par l'université dans la société capitaliste et, en particulier, des méthodes et du contenu de l'enseignement, la revendication d'une allocation pour tous les étudiants effectuant normalement leurs études. L' U. N. E. F. apparaît de plus en plus comme un terrain sur lequel diverses organisations politiques se livrent un combat stérile pour s'emparer de la direction de l'organisation et utiliser le mouvement étudiant. Pourtant, le courant « apolitique » et « corporatif » est sans doute plus dangereux encore pour l'avenir du mouvement étudiant que les groupes politiques rivaux (P. S. U., J. C. R., C. L. E. R., etc.). Le courant « apolitique » tend en effet à faire de l'U. N. E. F. un syndicat réformiste dans la ligne des grandes centrales syndicales françaises. Le corporatisme limitant les revendications étudiantes au champ clos de l'Université signifierait l'écroulement définitif de l'U. N. E. F. en tant que force au sein de la lutte des classes; pour obtenir quelques avantages immédiats, le mouvement étudiant se placerait sous la coupe du gouvernement et favoriserait ce qu'il a toujours dénoncé : l'orientation de l'enseignement en fonction des besoins à court terme des capitalistes et la ségrégation sociale dans l'enseignement. En réalité, il semble que les difficultés actuelles de l'U. N. E. F. proviennent essentiellement de l'impossibilité dans laquelle se trouvent ses dirigeants de définir une ligne d'action cohérente qui aboutirait à faire participer étroitement le mouvement étudiant aux luttes ouvrières et replacerait par la même occasion celui-ci dans l'optique générale de la lutte des classes. En fait, l'U.N.E.F. se trouve déchiré entre deux attractions : celle du corporatisme des « apolitiques » et celle des fractions liées aux partis bourgeois de droite ou de gauche qui considèrent le mouvement étudiant comme un simple instrument de propagande. C'est en définissant une ligne d'action révolutionnaire qui s'inscrive dans l'optique de la lutte ouvrière mais qui ne la subordonne à aucune formation politique traditionnelle que l'U.N.E.F. devrait pouvoir retrouver une nouvelle cohésion et une nouvelle vigueur. Le mouvement étudiant devrait pouvoir un jour devenir le creuset de militants syndicalistes révolutionnaires largement informés des problèmes économico-politiques.

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

OU VA LA SECURITE SOCIALE ?

La Sécurité sociale était jusqu'à présent considérée comme une victoire acquise par la lutte des classes laborieuses contre le patronat et l'Etat capitaliste pour de meilleures conditions de travail et l'assurance que les travailleurs victimes de ces conditions de travail ou épuisés par le labeur pourraient vivre à peu près décemment par appel à la solidarité sociale ou plutôt en fonction du droit qu'ils acquièrent vis-à-vis de la collectivité. Déjà, il s'agissait en fait d'une médiocre victoire : on peut s'en assurer en constatant que les pensions de vieillesse ne sont qu'une aumône faite aux vieux travailleurs pour les aider à mourir lentement de faim et de froid; de même que le salaire minimum interprofessionnel garanti n'est qu'une honteuse ration de foin, la pension de vieillesse n'est qu'une contribution sociale dérisoire et symbolique. La position du tandem patronat-Etat à cet égard est claire : ceux que l'âge rendent inaptes au travail, c'est-à-dire inaptes à réaliser les profits revenant aux privilégiés du système capitaliste, n'ont qu'à quitter la scène, laisser leur place aux autres. Ce sont des machines usées que l'on jette à la ferraille après les avoir utilisées au maximum. L'aumône de l'assurance vieillesse ne peut avoir d'autre sens que celui-là.

Ceci dit, que va-t-il advenir des quelques garanties que présentait la Sécurité sociale pour le travailleur actif après la réforme qui sortira de l'usage des pleins pouvoirs que le mouvement syndicaliste traditionnel n'a pas su enrayer ? Les représentants syndicaux des organismes de Sécurité sociale, plus ou moins bien placés pour recueillir quelques échos de ce qui se prépare en « haut lieu » à ce sujet expriment les plus vives inquiétudes.

En premier lieu, les conditions requises pour l'ouverture des droits aux remboursements des frais pharmaceutiques et médicaux seraient modifiées : il ne suffirait plus d'avoir travaillé soixante heures au cours du mois précédant la date de l'acte médical mais d'avoir travaillé pendant cent soixante heures au cours du trimestre précédent. Il s'agit donc de réduire le nombre des bénéficiaires de l'assurance maladie. Qui sera touché ? la femme seule et sans ressources qui n'aura travaillé qu'un mois ou deux; le jeune homme qui vient de trouver enfin un emploi... alors que l'épouse du P. D. G., qui n'aura jamais travaillé de sa vie, bénéficiera des soins de santé sur le compte de son mari versant des cotisations sur une partie, entre le dixième et le cinquième, de son salaire. Et l'on parle d'étendre les « bienfaits » de la Sécurité sociale afin que tout le monde puisse en bénéficier ! En fait, la Sécurité sociale, si l'on continue de la sorte, n'intéressera plus bientôt, dans les faits, que ceux qui perçoivent un salaire important et ne versent qu'une cotisation relativement faible par rapport à leurs revenus professionnels.

Quant à la réduction du taux de remboursement des produits pharmaceutiques, c'est la même chose : ceux qui seront affectés, ce sont ceux qui perçoivent de bas salaires. Que voulez vous que cela fasse à l'ingénieur, au cadre, au P. D. G., etc... de payer 20 ou 30 % de ses médicaments. Pour lui, la différence est minime. Par contre, elle est sensible pour le manœuvre. Il est vrai qu'un manœuvre cela se trouve facilement et à vil prix dira le capitaine d'industrie.

Toutes ces mesures seront prises par le gouvernement en vue d'arriver à résorber le déficit de la Sécurité sociale : est-ce que réellement, cela va changer quelque chose ? On en doute fortement. Le gouvernement s'obstine à vouloir trouver de l'argent là où il n'y en a pas, en pressurant les travailleurs à moyen et faible revenus. Pendant ce temps, le patronat tourne les lois allègrement et la fraude patronale est estimée aujourd'hui, en matière de Sécurité sociale, à 200 millions. Le gouvernement sait bien que le petit salarié n'a aucun moyen de tourner la loi; il sait bien, par contre, que le patronat a mille façons de ne pas s'acquitter de ses charges vis-à-vis, en particulier, du financement de la Sécurité sociale. Qu'il pressure un peu les capitalistes ! Pourquoi ne le fait-il pas ? Sans doute parce qu'il a lui-même intérêt à ce qu'on engraisse du côté des classes possédantes, parce qu'il est lui-même l'émanation des classes possédantes.

D'ailleurs, pourquoi parler d'un « déficit » de la Sécurité sociale comme on parle du déficit d'une entreprise privée ? La Sécurité *sociale* comme son nom l'indique, devrait être effectivement un système d'entraide collective. On parle de déficit comme si la Sécurité sociale devrait réaliser des profits ! Hé bien, oui, dans un sens, elle est une source de profits pour les laboratoires pharmaceutiques. Qu'on supprime ces profits là, qu'on nationalise les laboratoires pharmaceutiques, qu'on fasse des chercheurs, des pharmaciens et des médecins de simples fonctionnaires d'un service public de santé... et il n'y aura sans doute plus bientôt de déficit de la Sécurité sociale.

En attendant, ce sont les travailleurs qui trinquent. Comme toujours. Quand ils en auront assez de trinquer, ils s'organiseront à la base en vue de construire une société nouvelle où chacun aura, *dans les faits* et non plus théoriquement, les mêmes droits et les mêmes devoirs.

Yves Obœuf

Aux Travailleurs !

Si vous aviez une connaissance exacte de votre valeur économique globale; si vous saviez (ce que les politiciens vous dissimulent) que tous les grands Etats industriels ont réalisé — directement ou par échanges — une productivité qui s'appelle *l'abondance*. Si vous aviez donc le sens des possibilités actuelles, de votre dignité et de la liberté... voici ce que vous feriez en réponse à ceux qui veulent vous réduire à *l'austérité* dans *l'abondance*.

1°. — Tous les services sociaux, publics, représentent une accumulation de connaissances et de travail. Tels qu'ils sont, ils forment donc une copropriété indistincte de la qualité professionnelle de chacun et de tous.

Nous avons donc le droit d'en jouir en commun sans aucune discrimination, mais ce droit ne peut s'accomplir que par la mise en gratuité de tous les services. Chaque service géré par un conseil « producteurs-usagers » c'est-à-dire par le syndicat professionnel et la ligue des consommateurs et usagers.

2°. — Le premier service social et public, celui de la santé, doit être gratuit. « On ne vend pas de la santé ! »; « il est indigne d'exploiter la maladie et les malades » : on doit combattre l'une et défendre les autres, non pour des profits, mais par devoir social. La gratuité médicale est donc une exigence du « Droit humain ». Elle doit être organisée comme tous les autres services, non par l'Etat, mais par le syndicat médical associé à une commission communale des usagers. Si le corps médical s'y refuse, préférant exploiter la sécurité sociale et tous les hommes, naus sommes assez foéts pour réduire ses appétits de profit.

3°. — La classe ouvrière ne saurait prétendre jouir de l'abondance avant d'avoir réalisé en son sein la justice qui s'impose, et qui seule peut museler les égoïsmes et la démagogie des partis politiques : *c'est-à-dire le salaire unique*.

Tous les cadres sont redevables à tous nos travaux de l'instruction qu'ils ont reçue, et si nous étions des égoïstes, nous dirions que le travailleur le plus méritant est celui qui accomplit les tâches les plus dures, les plus pénibles. Rappelons — sans parti-pris — que Chou En-lai avait déclaré héros national le plus prestigieux vidangeur de son pays...

4° — Nous rappelons à tous nos mots d'ordre :

Salaire unique, annuel et garanti, de la sortie de l'école à la tombe.

La honte du travail, c'est le salaire minimum ou ration animale d'entretien. La honte du travail, c'est la retraite avec ses privations, sa misère révoltante dans une société qui ne sait à qui vendre son abondance !

La honte du social, c'est, dans une société qui ne peut assurer du travail à tous, d'encourager la poussée démographique en versant des allocations à des gens fortunés et au dessus de trois enfants...

Gratuité de tous les services publics, transports, de telle façon que tous puissent jouir de leurs loisirs...

Qui rémunérera la main d'œuvre ?

Les bénéfices réalisés par l'automatisation des entreprises, de telle façon qu'enfin la machine devienne la servante de l'homme, de tous les hommes, au sein d'une égalité réelle...

Au patronat de combat, à l'Etat qui la sert, il n'y a qu'une seule réponse valable : la grève générale gestionnaire ouvrant tous les services publics à la gratuité, entraînant un monde pourri par les profits dans une ère d'égalité et de justice sociale.

G. B.

El tipógrafo Eladio Bernal

había que comer algo, entonces compraba unos panecillos, naranjas, cacahuetes, etc., que metía en su roído gabán, que a falta de bolsillos caían en el fondo, que le servía de despensa para cuando se lo demandaba su poco exigente estómago, habituado ya al ayuno.

Antes de entrar en la fase de sus pendencias queremos rememorar a su magra silueta deambulando pistola en mano por el ensangrentado distrito quinto, en los días de la huelga revolucionaria de 1917, donde unos centenares de hombres se jugaban la vida, entre los cuales Bernal no era de los reacios.

Escaramuzas

Eladio pasa por la calle San Pablo. Una de las aporreadas parejas de guardias está allí, vivita y coleando, se pasea calle arriba y calle abajo, como dicen en «La verbena de la Paloma», dando vueltas por la manzana. A éste le acompaña un amigo. Sin más se enfrenta con los guardias, pero dirigiéndose a su acompañante le dice:

— ¿Tú sabes si en el Arca de Noé había parejas de animales como ésa?

El epílogo ya puede suponerse.

Esta vez van detenidos él y otro del mismo ramo, en profesión y vicio, siendo conducidos al cuartelillo de la calle Sadurní, en pleno distrito quinto. Allí empieza el interrogatorio.

El representante de la autoridad pregunta:

— ¿Cómo se llama?

— Eladio Bernal Cid.

Pero pronuncia tan aprisa y con mucho ceceo que el interrogador no capta el último apellido e insiste repetidamente para que lo aclare, hasta que su compañero exclama a gritos:

— Cid, Cid, Cid, como don Rodrigo Díaz de Vivar. ¿Sabe usted quién era este señor?

Continúa el interrogatorio.

— ¿Habita?

— Me suena. ¡Ah, sí! Diminutivo de haba...

Y así continúa el diálogo hasta que los hacen pasar la noche en uno de sus mugrosos departamentos.

Aquí se trata de otra acometida. El sucedido lo mismo puede ocurir en el Paralelo que en la calle del Conde del Asalto, lugar de sus andanzas, ya que el resto de Barcelona apenas le era conocido. Allí va Bernal con un cigarrillo de borracho, todo despanzurrado, a pedirle candela a uno de Seguridad. Empieza así:

— ¡Dame fuego!

El guarda le ofrece su cigarro. Bernal forcejea, pero no puede culminar su tarea de encender el pitillo y airado le suelta:

— ¡Gracias, muchas gracias.! Así sirven los esclavos a su señor.

Otro caso: Ahora estamos en la calle Fernando, en plena procesión de Corpus. Desfilan curas, paisanaje y autoridades. Esta fecha es gran día para el catolicismo. Los clérigos ponen toda su carne en el asador para que la ceremonia resulte lúcida. Allí está presente toda la Barcelona oficial con trajes de gran gala. La guardia civil viste una especie de frac, de color rojo, del que penden unos faldones estrechos que reposan sobre sus nalgas. Entre estos guardias iba uno rollizo, con las partes traseras muy abultadas que destacaba de los demás.

De espectador, junto con dos o tres compañeros de copeo, salidos hacía poco de casa Escañol (especialidad en manzanilla), que estaba en aquellos contornos, figuraba Eladio Bernal, quien sin encomendarse a Dios ni al Diablo, se dirige recto al guardia gordinflón, le levanta uno de los faldones y lo que le dijo, a grandes voces, es mejor que ustedes lo deduzcan, que yo no lo escribo.

El caso es que hubo un barullo y que los «capeadores» pasaron a lo que las notas de la policía llaman a buen recaudo.

Ahora sí, la cosa ya fue más seria. El pleito ocurre en los linderos de Atarazanas. Esta vez la trifulca es con un policía de los llamados de la «secreta», o sea de los que no llevan uniforme. Se ensartan en una discusión. Ambos llevan sus copas en el buche. De las palabras pasan a los hechos. El policía levanta el bastón para darle a Bernal. Este se lo quita. Aquél empuña la pistola y dispara todo su contenido. A cada disparo Bernal le atiza fuerte con el bastón que le ha quitado, mientras exclama:

— Dispara, cobarde. Dispara, cobarde.

El colofón fue un proceso en el que Bernal salió condenado a tres años de cárcel que purgó en la de Barcelona. Por cierto que estando allí preso, cuando le faltaba poco para cumplir la condena, le pregunté si cuando estuviera libre volvería a beber. Me dijo que estaba esperando su salida para coger una curda que le duraría por lo menos un mes, como así lo hizo.

Cambio de panorama

Ahora estamos en Valencia. Peiró, que por aquel entonces era secretario de la Regional catalana, me dice que tengo que ir a Valencia a organizar la publicación de «Soli», ya que Barcelona estaba sometida al feudo de Martínez Anido, en donde no había manera de sacar el periódico. A los pocos días de mi llegada a la capital del Turia, Bernal me comunica, en conferencia telefónica, que se incorpora al equipo de tipógrafos que viene a hacer el periódico. Entre éstos figuraban Alfarache, Masip, Bueso, Fernández, nuestro hombre, etc.

Durante los primeros meses su conducta fue excelente, hasta el extremo de no probar una gota de alcohol. El mismo se mostraba satisfecho de haber vencido en tan dura prueba, durante este tiempo, por lo que un día me dijo:

— Hoy llega mi vieja. ¡Qué contenta se va a poner cuando sepa que no bebo!

Aquí fue Troya. Esta noche cogió una melopea que le duró largo tiempo. Su compañera, contristada, volvió de nuevo a Barcelona.

Por aquellos días se le ocurrió a Alfonso XIII hacer una visita a Valencia. En esas estábamos cuando el jefe de la brigada especial, en la plaza Emilio Castelar, me pide que le dé la dirección de donde me cobijo, y se entabla el diálogo que sigue:

— No creo prudente darle mi domicilio para que me vengan a detener. Además, ustedes tienen suficientes recursos para averiguarlo.

El policía continúa:

— No tenga cuidado, no habrá una sola detención por la visita del rey.

— Bueno, de todas maneras no le doy la dirección.

Pero la cosa fue que por la noche, al regresar a mi eventual morada, la dueña me comunicó que unos señores habían preguntado por mí, lo que hizo que tomara la precaución de buscar un nuevo refugio en El Grao, donde permanecí unos días. Sin embargo, al ver que en la capital no había detenciones, un atardecer me fui a ver qué pasaba. Al dar vueltas por sus calles topé de bruces con Bernal, tocado ya, quien a grito pelado me suelta:

— ¿No me conoces? Soy el otro tú (1).

Anduvimos un rato juntos y como escandalizaba le fui llevando por donde pasaban los tranvías que me retornaran a mi escondite, y en un momento dado me subí a uno y en plena calle se quedó Bernal vociferando:

— Traidor inconfeso y mártir (2).

Por aquellos días visitó por última vez a sus familiares en su pueblo natal. Después la vuelta a Barcelona, el recorrido por tabernas, las puertas del trabajo que se iban cerrando, las palizas en los antros policíacos, hasta que hace su aparición el «delirium tremens», que acaba con la tormentosa y malograda existencia del tipógrafo Eladio Bernal.

José Viadiu.

(1) La primera frase tenía por base que, sabedor Bernal que yo no iba a dormir al sitio habitual, se personó él para ocupar mi lugar, pero no sólo empleó la cama sino que usó algo de mi desmantelada indumentaria: pantalón, chaqueta...

(2) Alusión al título de una obra de Echegaray entonces en boga.

chispas

Hubo un tiempo en que Franco prohibió el uso de vocablos extranjeros, y la Mis Tal fue sacrificada. En adelante Señorita. Medió una lluvia de dólares, y la Mis fue patrióticamente restablecida, motivando fuerte discusión lexicográfica, en la cual irrumpimos para demostrar que el término Mis tiene raíz castellana, a saber: MISería, MISterio, MISterio, MISerable, MISCelánea, MISantropía, MISmamente, MISlata y MISerere.

⁂

«Doña Carmen Polo a Salamanca, Doña Carmen Polo a Mallorca, Doña Carmen Polo por aquí, Doña Carmen Polo por allá.»

Tanto como esa Carmen viaja Rosenda la Mangante, con la desdicha de no tener gastos pagados ni cronista que la relate.

⁂

«Con motivo del XXXI aniversario del Alzamiento los jefes de la guarnición de Madrid renovaron su adhesión al Caudillo.»

¿Es que la adhesión palidecía?

⁂

También las damas de la aristocracia madrileña se felicitan por lo del Alzamiento.

¿Qué les «alzaron» a las señoras esas?

⁂

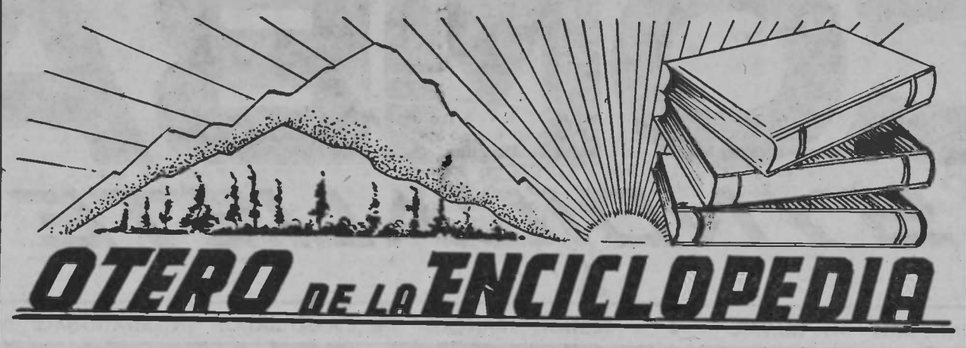
«El generalísimo Franco abrió la sesión.»

Mejor que hubiera abierto las cárceles.

CHISPERO

RETAZO

El interés explica y puede reproducir el mayor número de los actos exteriores en lo que se podría llamar la vida afectiva: y es que en el fondo existe entre los hombres una comunidad de fines, una comunidad de intereses que les hace confundir sus esfuerzos hacia un mismo objeto y les obliga a prestarse una ayuda mútua. Pero cuando, por excepción, los intereses, en lugar de unirse se combaten, ¿quién juzgará entre ellos, quién podrá precaver o terminar el conflicto? ¿La Justicia? Habría entonces un principio de acción superior al interés. Lo sabemos, según Epicuro, es imposible. Nos queda pués a analizar con éste la idea de justicia, ésta, que de todas las ideas morales se conduce quizá lo más difícilmente al interés puro y simple. La teoría epicureana de la justicia, fundada sobre el contrato social no es menos interesante a estudiar que la teoría de la amistad; ella nos ofrecerá una grande analogía con las teorías de Hobbes y de Rousseau. — *Marc Guyau.*



SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XIX. Cotejos de interés

COMO anunciábamos en el Otero anterior, nos proponemos dar un reflejo de la iniciativa lanzada hace veinte años por «Volontá» de Nápoles en base a reproducir algunas misivas de compañeros italianos y de otras partes del mundo. Muchos de ellos, como Masini, Armand, Luce Fabbri, etc., gozan de merecida reputación en las esferas libertarias.

El Comunicado que reprodujimos la semana pasada apareció en el último número de «Volontá» de 1947. En el correspondiente al mes de enero de 1948 la redacción de «Volontá» señalaba entre otras cosas:

«Estamos contentos de poder decir que afluyen de los compañeros de todo el mundo no solamente el consenso a la idea sino, también, ofertas concretas de colaboración.

Ya los mejores entre los «jóvenes» ventidos a nuestro movimiento en Italia se han empeñado en dar su parte de trabajo y, también, alguno entre los «no jóvenes» nos ha escrito especificando en qué campo podrá ayudar útilmente.

Desde Francia los colaboradores consuetudinarios de «Volontá» han mandado sugerencias prácticas para el trabajo, entre las cuales la idea de plantear los estudios principales de la Enciclopedia de manera a poder convertirlos en folletos, tan necesarios para la renovación de nuestra propaganda corriente.

Al igual, los compañeros ingleses, con los cuales estamos en contacto, han asegurado que participarán en el trabajo de redacción: lo que ya constituye una aportación notable, dada la reputada preparación cultural que algunos de ellos poseen.

La iniciativa se está afirmando y desarrollando. Desde los Estados Unidos nos ha llegado un «Indice» bien realizado de la Enciclopedia de Faure, que continúa siendo la base de nuestro trabajo: de esta manera estamos, en cierto modo frente a la primera piedra de la obra.

Una ayuda nos llega de los compañeros que, con sus críticas señalan la posibilidad de examinar, errores a ser evitados, etc., y por nuestra parte solicitamos esta crítica tanto como las ayudas directas, y nos proponemos examinarlas todas así como responder parcialmente a cada una apenas el trabajo esté encarrilado. Mientras, ponemos énfasis en la sugerencia del compañero que desearía orientar la Enciclopedia hacia los menos intelectuales, por lo que bastaría la obra de Faure para la gente culta. Considera que se han podido salvar muy pocos ejemplares de la obra de Faure y que éstos no bastan para asegurar la difusión; al mismo tiempo no cree que los acontecimientos habidos en el mundo durante este cuarto de siglo reclamen una actualización indispensable de la obra. A este compañero podemos asegurarle que no está en nuestro ánimo el hacer una obra reservada a los intelectuales de profesión los cuales ya tienen a su disposición otras enciclopedias excelentes para sus especialidades bien que evitaremos, por otro lado, el hacer un amasijo de «vulgarización» de segunda mano.

Pedimos, en fin: que quien nos pueda dar información sobre Enciclopedias especiales con fines paralelos a la nuestra (como, por ejemplo, la «Enciclopedia de la Reforma Social» que ya tenemos, norteamericana, o la «Enciclopedia Socialista» de la que ya nos han dado excelentes nuevas) lo haga y, eventualmente, nos facilite un ejemplar.

Aseguramos que este esfuerzo no nos distraerá del deber cotidiano de «Volontá», de la participación, día por día, en el trabajo empeñado para un resurgimiento de la lucha política en Italia y por la reconstrucción de un movimiento nuestro que incida en el país de manera activa y fuerte.

Antes de pasar a citar la opinión del joven Pier Carlo Masini uno de los valores más connotados de la generación de post-guerra, sería interesante invitar a los lectores de Otero al cotejo entre lo que decían los redactores de «Volontá», por un lado, y las ideas que han venido vertiéndose en las columnas de nuestro Otero. Hay una cosa que asume un paralelismo impresionante y es, sobre todo, la afluencia de crítica que, como se verá en los números siguientes, no fue escasa tampoco entre los lectores italianos de «Volontá». Otros paralelismos podrían ser: la presencia de diferentes corrientes en lo que a la orientación de la Enciclopedia respecta; el interés en poder entresacar algunos textos para convertirlos en artículos y folletos (recuérdese que no ha mucho así lo sugiriera G. Baldelli), la estructura del «Indice» de la Enciclopedia Anarquista de Faure como punto de arranque para la nueva obra, etc.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-París (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Ramón Puig, Toulouse. — Recibidos tus 40 frs. así como la carta del 21-6. Ya se ha abierto ficha para la suscriptora Marisa Santacreu tal como lo sugieres.

Miguel Fernández, Toulouse. — Abierta suscripción para la A. E. en francés. Recibidos 50 frs. remitidos por Ilde.

Ildefonso, París. — Estoy recogiendo los nombres de todos los que no han recibido el primer fascículo en francés. Se hará reposición.

Julio Ayora, Agde. — Recibidas tus cartas y transferida a la Admón. de «C. S.» una de ellas. Recibidos tus 60 frs., también para la E. A. en español. A nuestro cargo están las dos ediciones, la española y la francesa.

Agustín Fumadó, Osseja. — No ha salido ningún fascículo en español pero nos alarma el que no hayas recibido los primeros en francés. Haremos que te los manden nuevamente de Venezuela.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor García
24, rue St-Marthe, 75, París (X)

• DISCOS •

A veces leer literatura enemiga enfada, pero las más de las veces regocija. Digalo sino esa historieta bufocomunista del triunfo popular del 19 de julio en Barcelona, según la cual frente a los fachas sólo hubo guardias civiles, de asalto, serenos, vigilantes y 200.000 comunistas.

Del extremo derechista también parten barbaridades. Aquí si, se reconoce la existencia de anarquistas, pero ¡de qué manera! Por ejemplo (y picamos de «España», 22-7-64): «El terrorista es hijo del anarquista siglo XIX», eso para afirmar, seguidamente, que los príncipes austriacos que murieron en Serajevo en preludio de la guerra europea, fueron asesinados por el anarquista (sic) Gavrilo Princip, en realidad nacionalista serbio.

Para tiemblo de la sociedad conservadora, el anarquismo sacaba sus fórmulas explosivas de los tratados de química «Dios y el Estado», «El gusano se revuelve», «La emancipación social del Gobierno», «La sociedad moribunda y la anarquía», «Los mártires de Chicago» y «La anarquía de Malatesta». La deflagración que de tal mezcla resultaba era escalofriante.

Una dinamitera de rango lo era «Luisa Michel, mujer de negocios del mundo del petróleo». El relator de todo eso — Zalacaín — lo sabe porque su bisabuela le compró un litro de inflamable a la Luisa. Lo que parece ignora el enterado ese, es que esta mujer inventó la « Michelina », puesto que se apedillaba Michel...

Pero sigamos. «Johann Most, anarquista inglés (en la época, Alemania no existía...) *defendía la legalidad del asesinato». Lástima que no eligieran a Most diputado para defender un proyecto de ley en tal sentido.*

¿Más genialidades zalacaineras? «Otro gran jefe de los anarquistas norteamericanos, Malatesta...» ¡Qué descanso para la monarquía 'taliana! Ese yanqui maldito, y por añadidura judío, dirigía espeluznantemente «La música de las bombas», «Sangremos a los capitalistas» (a los proletarios les faltaban glóbulos rojos) *y «¡Todos al fuego!», y menos mal si el consejo se daba en invierno. Kropotkin «daba conferencias terroristas en salas de moda», y anarquista fue el asesino de César, Cayo Bruto.*

Por bruto e imbécil ese Zalacaín que, por carecer de originalidad incluso pica en la personajería del novelista Pío Baroja. DISCOBOLO

EL BIEN DE TODOS

Si la pasión divide los hombres, la razón los une. En efecto, el objeto de la razón es el de comprender la verdad; ahora bien, la verdad es la misma para todos, y todos pueden al mismo tiempo conocerla. El verdadero bien de cada uno, lo hemos visto, es la razón, y se descubre que ese bien verdadero de cada uno es también el bien verdadero de todos los demás. Henos aquí pues en posesión del principio que va a producir entre los hombres la concordia y la paz. La conciliación de los intereses se verifica en el interés común de la razón. «El hombre obra absolutamente según las leyes de la naturaleza cuando vive según la razón; y a esta condición solamente, la naturaleza de cada hombre se armoniza siempre necesariamente con la de otro hombre.» Así, cuanto más cada hombre busca lo que le es útil, más útil es, por eso mismo, para los otros hombres. «Cuánto más, en efecto, cada hombre busca lo que le es útil y se esfuerza en conservarse, más virtud tiene, o, lo que es igual, cuanto más tiene de potencia para obrar según las leyes de la naturaleza, es decir, conforme las leyes de su razón. Ahora bien, los hombres tienen la más grande conformidad de naturaleza cuando viven según la razón. Por consiguiente, los hombres son tanto más útiles los unos para los otros, cuanto más cada uno busca lo que le es útil.» *Epicuro.*

Traducción de JUAN.)

3,00 frs.

ANTENA

BARCELONA EN NEGRO

BARCELONA. — Un coloquio europeo de curas tiene lugar en esta ciudad, la menos clerical del mundo. El tema del coloquio es la pronta modernización del curato antes de que sea tarde hacerlo.

NEGRO ESPIRITUAL

BARCELONA. — Según comunica la agencia «Europa-Press», por un exhorto del Juzgado especial de Orden Público de Madrid, se ha comunicado el auto de procesamiento contra los sacerdotes mosén Eduardo Fornés Gili, Andrés María Vila Tintore, S. I. y mosén José María Garrido Cunill, por los supuestos delitos de reunión y manifestación ilegal, en los dos primeros casos, y reunión ilegal en lo que se refiere al tercer procesado. En la misma comunicación se notifica la libertad provisional que ha sido decretada a los procesados y se señala la fianza civil en 5.000 pesetas.

Los supuestos delitos están en relación con la participación de los sacerdotes citados en la reunión no autorizada y posterior manifestación desarrollada en el bosque de San Julián de Alturas y en la barriada de «Can Oriach» del término municipal de Sabadell, el pasado día Primero de Mayo.

LA VERGUENZA DEL 18 DE JULIO

MADRID. — La prensa de enchufe celebra con estruendo la sangrienta efeméride del 18 de julio y con escritos que parecen redactados por el secretario particular del rey Felipe II. Por su parte la empleomanía se ha dedicado heroicamente al hartazgo patriótico rociado con vinos del país y extranjeros. El vodka también ha causado estragos en las filas franquistas. Los cronistas más sesudos del régimen se ocupan de paz sobre ascuas de guerra, haciendo, además, recuento de las obras inauguradas y las que quedan en plan de estudio, que son más numerosas. En 31 años parece que la República no habría sido capaz de idear un puerto de mar para Madrid, proyecto en el cual está ensimismado el «caudillo» asistido — hace años — por 250 ingenieros militares, civiles y eclesiásticos.

LOGICA MORA

MADRID. — Hassan II, rey de la Moreria, ha enviado desde Rabat un mensaje de felicitación a Franco por el triunfo de las armas hispano-fascistas con motivo del 31 aniversario del 18 de julio de 1936. Como se recordará, de ese triunfo participa Marruecos en razón a los 80.000 rifeños que estuvieron a las órdenes de Franco, y que tantos desmanes cometieron en España durante toda la guerra.

EN PAIS DE HAMBRE SOBRAN PATATAS

MADRID. — La Comisaría de Abastecimientos y Transportes ha autorizado a la Hermandad Nacional de Labradores y Ganaderos y a las cámaras Oficiales Sindicales agrarias a exportar 35.000 toneladas de patatas «excedentarias al extranjero. En relación de sobremesa, los sociólogos de tales entidades patronales han sostenido que la medida no lesiona al interés patrio, puesto que si la patata española va al extranjero habiendo gente hambrienta en el país, puede darse también la circunstancia de que el precioso tubérculo hispano sea adquirido en el exterior por los obreros españoles que emigraron por falta de trabajo en España.

CONFLICTO COLECTIVO EN EL BANCO CENTRAL

MADRID (OPE). — La sección social del Jurado de Empresa del Banco Central ha presentado la solicitud para la declaración de conflicto colectivo. El motivo alegado es el desacuerdo en la cuantía de las pagas extraordinarias, de julio y diciembre y las horas extraordinarias. En el asunto intervino el Sindicato Provincial de Banca y Bolsa de Madrid.

EXTRAORDINARIO CONSUMO DE HOJALATA

MADRID. — Con motivo del 18 de julio el Caudillísimo distribuyó, personalmente, por representación o envíos, 275.000 condecoraciones en cruz, medalla, pergamino-celofán, faja, banda, etc., título de heroísmo de sacristía, embajada y alta finanza; méritos de despacho, de redacción, de tribuna y refectorio; mérito agrícola a la sombra, al trabajo visto desde la baranda, etc., etc. En suma prosaica se considera un gasto inútil de ocho toneladas de lienzo teñido y once de metal blanco pintado, repujado o bruñido, según importancias. Los agraciados han quedado más entecos que nunca, no evitando, en la intimidad, la sonrisita de sus familiares.

FRANCO DERROTA A BREJNEV

BARCELONA. — En el torneo de tenis España-U. R. S. S. para la copa Davis, el equipo español ha vencido al ruso. Desbordado, el distinguido gregario Samaranc, concejal del negociado de deportes de la ciudad, ha ofrecido por teléfono el triunfo de los tenistas barceloneses al primero en todo, Caudillísimo Franco.

AHORA, MAS RUSOFILOS QUE HISPANOAMERICANISTAS

MADRID. — «Durante la reciente visita de una delegación comercial española, los exportadores argentinos discutieron con ella la posibilidad de realizar ventas de cuartos compensados, escribe el diario bonaerense «La Nación» en artículo titulado «España prefiere a la U. R. S. S. y a Dinamarca».

Según el diario argentino, los precios solicitados fueron: 564 dólares C.I.F. en puerto atlántico y 583,49 dólares en puerto mediterráneo. «El Gobierno español — añade «La Nación» — optó por las ofertas de Dinamarca y la U. R. S. S. adjudicando 500 toneladas a la primera y 2.750 a Rusia a 575 dólares. Como se ve, la cotización soviética es ligeramente superior a la de nuestro país, pero en la decisión española se tuvo en cuenta, se nos dice, la activa corriente compradora de productos ibéricos que mantiene el Kremlin.»

Fuente española del Ministerio de Comercio ha confirmado la exactitud de las cifras del diario argentino, añadiendo que durante la estancia en Buenos Aires la delegación española concretó la compra directa de 2.500 toneladas de carne argentina. Igualmente han sido compradas o concertadas operaciones de compra de carne a los países del Este, especialmente Rumania y Yugoeslavia.

POCO A POCO SE DESCUBREN

BARCELONA. — El milico Miguel Rodríguez ha escrito sobre el 17 de julio de 1936:

«En aquellos días se desarrollaron los acontecimientos con gran rapidez. Había de actuar con decisión y prisa y eliminar todo aquello que fuese obstáculo:

Hubo en Melilla detenciones, relevos de algunos mandos, pero destaca principalmente la ocupación inmediata de los aeródromos de Tauima y Base de Hidros de Mar Chica. En el primero de ellos se detuvo al general jefe superior de las fuerzas del Norte de Africa, general Gómez Morato, y en el segundo hubo que ocuparlo después de vencer la resistencia de algunos oficiales gubernamentales, teniendo las primeras bajas el Grupo de Regulares de Melilla.

»Un acontecimiento de gran violencia fue el bombardeo por la escuadra roja de la Ciudad de Melilla, que tuvo a la ciudad durante dos horas sometida al cañoneo de los grandes calibres.»

NO FALTABA MAS

MADRID. — El Tribunal Supremo ha confirmado por sentencias dictadas los días 3 y 6 de julio las decisiones administrativas que adoptó el Consejo de Ministros el 13 de agosto de 1965 separando definitivamente del escalafón de Catedráticos de Universidad a don Enrique Tierno Galván y don Luis López Aranguren.

AL TRIBUNAL DE ORDEN PUBLICO

MADRID (OPE). — Se ha visto la causa instruida contra el sindicalista Julián Ariza acusado por los Sindicatos Verticales de haber escrito párrafos tendientes a desacreditar la organización oficial con motivo del pleito originado en la casa Barreiros.

El fiscal ha pedido una condena a tres meses de cárcel, tres meses de asignación de residencia y 45.000 pesetas de multa «por injurias a los sindicatos». El procesado ha respondido: «Yo no he querido desacreditar a los sindicatos oficiales porque no me ha parecido necesario.» La vista ha quedado lista para sentencia.

COMEDIA FRANCESA EN EL AYUNTAMIENTO

BARCELONA. — El alcalde de la comuna libre de Montmartre, monsieur Labric, asistido por el «sergent de ville» de la citada barriada parisina, ha sido recibido oficialmente en el ay-untamiento por el alcalde Porcioles. Hubo discursos y té con mermelada.

Los pequeños mundos

EXISTE una forma literaria que sería, a las letras, lo que en la pintura es la miniatura. El escritor que a tal empeño se dedica hurga el detalle hasta lo infinitesimal y, lupa en ristre, no deja recoveco virgen. Así, igual se ahonda en las almas que en las cosas bien que lo meritorio en este trabajo, se volca mayormente a lo primero. Proust y Kafka, con dos estilos diametralmente opuestos, han hallado en este campo material inagotable.

Carmona Blanco, en su obra «Ciudad Caída», (1) apretuja los horizontes de su narración a un punto tal que le basta una casa de vecindario para ofrecernos una secuencia de vidas, logradas y reales, que prueba palmariamente el dominio que de la pluma tiene este español integrante de la «generación intermdia». Abocarse a esta índole de narrativa reclama, por encima de todo, un conocimiento de la oración perfecto porque no resulta fácil mantener viva la atención del lector cuando, voluntariamente, se le encajona la visual dentro de un polígono diminuto. Pensamos en aquellos pacientes recopiladores que llegan, con pulso ajustado con «pie de rey», a escribir un capítulo del Quijote en el reducido espacio de una cerilla. Filigrana de la pluma éstos, filigrana de la narrativa aquél.

El autor de «Ciudad Caída» ha querido desdoblar una personalidad — autor, cotejados con los vecinos de la obra está narrada en primera persona — a fin de ofrecer, por una parte, el film que pasara por los ojos de un zagal durante las jornadas de la revolución en España, y ello con interpretación infantil de los acontecimientos, y, por la otra, dar marchamo serio de observador maduro a los mismos hechos que la cabecita del mocoso viera bien diferentes. Ello permite un enfoque bifurcado, con la presencia de dos verdades, ambas subjetivas pero joven una, madura la otra, de un tema que Carmona Blanco guardaba fresco y vivaz a pesar del transcurso de tres décadas.

La vida reposada — léase monótona — de Montevideo, ciudad en la que vive el autor desde hace casi veinte años, ha fungido de incubadora de todo este amasijo de recuerdos que, ensartados en rosario, han resultado una novela agradable. Los vecinos del no importa que otra casa de vecindad barcelonesa, no ofrecerían contraste alguno. El único «heterodoxo», de cuya ausencia no se resentiría la novela, el Walter Thompson, el pintor rico y bohemio del estudio de la azotea, introducido con un forcejeo que, a mi modo de ver, podía haberse orillado. Al resto de los personajes nos resultaría fácil, a la mayoría de los barceloneses, el darles fisonomía propia porque en cada caserón de la Ciudad Condal hay un Serra, un Rafael, una Rita y una Rosa, hay el militar que vive de sus hazañas pretéritas, la soltera obsesionada por un matrimonio que se volatiliza a medida que pasan los años, el oportunista que nada en todas las aguas, todos ellos con su mundo propio rozando tan sólo el ajeno cuando en los peldaños de la escalera se cruzan una vez al día.

El autor nos promete una continuación, una trilogía, que la integrarán «Guerra Civil, post-guerra y exilio». Bien que denominada como novela, la obra de Carmona Blanco tiene mucho de *diario*. A pesar de los personajes ficticios que en la misma asoman la «Ciudad Caída» puede solicitar su puesto en la bibliografía de la Guerra nuestra.

Víctor GARCIA

(1) J. Carmona Blanco. «Ciudad Caída». Ed. «Umbral». París 1967. 232 páginas.

B.D.I.C

ELLOS LO DICEN...

ANTE EL INFORME DEL BANCO DE ESPAÑA

ADOPTADA y prohijada por nuestra administración con un cariño contrario a sus propios intereses la tesis de la debilidad de nuestro sector exterior y tomadas en consecuencia las enérgicas medidas congruentes con tal visión y doctrina, las plumas oficiales u oficiosas, seguidas por la legión de quienes se dedican habitualmente a la repetición mecánica y monótona de las mismas, sigue martilleando sin cesar sobre la «demanda excesiva», el «peligro del gasto público excesivo», la conveniencia y la necesidad de ahorrar y «atarse el cinturón», etc., etc. Todo ello en medio de una depresión que hace tales consejos especialmente inoportunos, peligrosos y contraproducentes, por cuanto supone exactamente lo contrario de lo que conviene hacer e neste momento.

La Operación 1959, viciada por un exceso de rigor que produjo unos efectos financieros que se tomaron como base de gloria personal, cosa humanamente comprensible, pero nacionalmente funesta, se realizó bajo un fondo político muy distinto que debian tener presente cuantos sientan tentación de repetir y gustar de aquella experiencia. En efecto: Lo que ayer se soportó con paciencia y resignación, hoy despierta y despertará unas protestas que pudieran llegar a amenazar la tranquilidad y el orden. Aunque no todos los problemas laborales tengan como causa el plan de estabilización de 1966, en gran número de casos si tiene tal origen, por cuanto dicho plan determina una crisis económica general que congela las mejoras salariales, cuando no las mengua y disminuye.

Acabamos de leer el informe del Banco de España. Sigue hablando del peligro de «la demanda excesiva», y buscando éxitos para la actual política los encuentra — ¡y cómo no! — en la contención de los «déficits» de la balanza de pagos y en el crecimiento global de nuestra economía en un 8 por 100. Quienes como yo saben muy bien cómo se calculan técnicamente estas cifras, no pueden ser impresionados por ellas. El crecimiento de la renta y la dudosísima contención de los precios indican algo cuando no son visibles los más claros signos de depresión que es un mal mucho mayor. Cuando todavía, por inercia, se sigue manejando el fantasma de la «demanda excesiva», la demanda es tan insuficiente que la industria trabaja por término medio en un 20 por 100 menos de su capacidad. Si la demanda era superior a la capacidad de oferta, al reducir aquélla ésta última no debería verse afectada. O bien la demanda no era excesiva y al tocarla ha quedado por bajo de la oferta, en cuyo caso urge reactivarla, o siendo superior se ha reducido con demasiada intensidad, en cuyo caso la reactivación también urge. Porque la situación es tal, que carece de sentido hablar de un Plan de Desarrollo cuando lo que se necesita es un conjunto de medidas de emergencia para poder disfrutar del desarrollo que ya ha alcanzado el país.

Se declara como «éxito» la contención del déficit, léase moderado descenso de una reserva innecesariamente ella. Por evitar un descenso de 300 millones y disfrutar del «triunfo» de que el descenso sea únicamente de 200 millones de dólares, pagamos con gusto — y digo esto por la recomendación que hace dicho Banco de «que en modo alguno se caiga en la tentación de reactivar — que el paro amenace a miles de hombres cuyas industrias, al no poder vender porque el Banco de España ha decretado e impuesto el hundimiento de la demanda nacional, no pueden pagar altos salarios ni mantener el mismo número de puestos de trabajo.

La siderurgia trabaja el 61 por 100 de su capacidad.

Los laminados el 60 por 100.

La tuberí ade hierro el 65 por 100.

La industria de métales no férreos el 73 por 100.

En conjunto, durante el último trimestre, la industria trabajó en un 83 por 100 de su capacidad. En otros términos: durante 1966, el Plan de Desarrollo ha sustraido a España el 17 por 100 del desarrollo que ya tiene.

La Cámara de Comercio, Industria y Navegación de Bilbao ha hecho públicas las anteriores cifras, añadiéndose por otras voces del mismo rango «que hay que remontarse 20 años para encontrar una situación análoga». Cierto es que también alude a las importaciones como razón de las dificultades, pero esto no convence. Pues importando en masa llevamos varios años y la crisis se ha producido tras las restricciones, no tras las importaciones. Ocurre que ante la crisis de ventas provocada por el hundimiento deliberado de la demanda nacional por obra de la innecesaria operación estabilizadora, se «siente» más la competencia por cubrir los escasos pedidos.

Las encuestas que realiza el ministerio de la Industria con meritoria sinceridad entre los empresarios nacionales, coinciden con el mismo enjuiciamiento pesimista de la situación: no hay demanda para que pueda funcionar la normal capacidad productiva nacional. Y si junto con est asituación se diese algún indicio de reflexión por parte de los fundamentalmente causantes de la crisis, nada diríamos en son de crítica y amonestación. Pero la verdad es la contraria como lo demuestra el informe del Banco de España más alejado de la realidad de que se tiene noticia que es el último. El cual sigue en sus trece de que hay que reducir la demanda excesiva y contener el déficit exterior. Nos dice el informe del Banco que no reactivemos. Lo que no dice es que la pérdida de confianza en las personas puede llegar a un grado tal, que aunque se quisiera reactivar el empresariado español escarmentado no querrán ya colaborar. Y ello precisamente cuando por tener que elevar los salarios para suprimir conflictos les conviene muchísimo librarse del coste de la infrautilización de sus equipos y necesitan aumentar la oferta que es el verdader oproblema nacional y no el de disminuir la demanda.

Cerca de España tenemos un país que no levanta cabeza porque desde hace treinta años su administración dominada por la más feroz y obsesiva ortodoxia monetaria, de claro signo medieval y mosaico, se empeña en quitarles la salud a los portugueses para dársela al escudo. Que no nos acontezca lo mismo. En el Banco de España está la clave y la explicación.

Manuel Funes Robert

(Del diario «Las Provincias»).

EDITORIAL «AIT»

En français :

«De la Commune de Paris à la Commune de demain» par Balkanski .. 1,00
«Face au racisme et au néo-nazisme» par R. Villard .. 1,00
«De l'esclavage à la liberté», par R. Villard .. 5,50
«Syndicalisme révolutionnaire», par R. Villard .. 1,80

En español :

«Paradigma de una revolución», A. Paz .. 6,00
«Actas del VII Congreso A.I.T., (1951) .. 6,00
«Actas del VIII Congreso A.I.T. (1953) .. 3,00
«Actas del IX Congreso A.I.T., (1956) .. 3,00
«Actas del XII Congreso A.I.T., (1963) .. 2,00
10% descuento a partir de 10 F.

Pedidos a:

«AIT», 4, rue Belfort, 31 - Toulouse.
Roque Llop, 24, rue Ste.-Marthe, 75 - Paris (X).

Servicio de librería

LIBROS

«Vaso de lágrimas» (poemas), Luis Bazal .. 3 50
«Rebeldías» (selección de poemas), Luis Bazal .. 4 50
«¡Ay de los vencidos!» (relatos de guerra), Luis Bazal .. 12 00
«Preludio inmortal a García Lorca, Volga Marcos 1 50
«Sinfonía infinita». (Odio de ultratumba), Volga Marcos .. 2 90
«El movimiento obrero español», Manuel Buenacasa .. 13 00
«España libre» (textos de Albert Camus) .. 5 00
«De l'Anoia al Sena..sense presa», Juan Ferrer .. 10 00
«Garbuix poètic» Juan Ferrer .. 2 00
«La Internacional obrera», Víctor García .. 4 50
«Determinismo y voluntarismo» (polémica), B. Cano Ruiz y José Peirats .. 3 50

DISCOS

«A las barricadas» e «Hijos del pueblo» .. 12 00
«Mauthausen», editado por la F. E. D. I. P. .. 10 00
Yon de Murguía (canciones) .. 10 00
Sebastián Faure (discurso) 8 00
«Naissance et mort des dieux» (conferencia de Sebastián Faure) .. 10 00
«Los tres de Granada» (canciones) .. 10 00

VARIOS

«Utopía», Tomás Moro .. 4 50
«Curación por el espíritu», Stefan Zweig .. 4 50
«Jardín umbrío», Valle-Inclán .. 4 50
«Elogios», Juan Maragall 4 50
«Relatos de un cazador», Iván Turgueniev .. 4 50
«Cuentos ucranianos», Nicolás Gogol .. 4 50
«Los intereses creados», Jacinto Benavente .. 4 50
«Brasil», Stefan Zweig .. 5 70
«Lluvia de primavera», Iván Turgueniev .. 5 70
«Matrimonio desigual», Bernard Shaw .. 5 70
«Antología poética», Miguel Hernández .. 6 50
«Nuestra Natacha» (teatro), Alejandro Casona .. 5 70

Volúmenes a 4 francos

«El corsario», Lara; «La princesa de Clèves», Madame de Lafayette; obras completas de Garcilaso de la Vega; «La novela de un joven pobre», Feuillet; «Colomba», y «La venus de l'isle», Mérimée; «Los últimos días de Pompeya; «La invasión del mar», «Cinco semanas en globo», «La vuelta al mundo en ochenta días», Julio Verne; «Aventuras de Pickwick» (dos vols.), «Las campanas», Dickens; Obras completas de Campoamor; «Casa de muñecas», Ibsen; «Pedro Sánchez», Pereda; Poesías de Almafuerte; «La isla de los pingüinos», A. France; «Cartas de mi molino», Daudet.

AREA MUNDIAL

SEMBRADORES DE VIENTOS

BIEN dijo nuestro Ricardo Mella: «Siembra vientos y recogerás tempestades». Los Estados independientes árabes, recién librados de la dependencia colonial, tratan de precipitar su historia copiando lo más desdichado que contiene la de sus antiguos colonizadores. Estas naciones incipientes, sin base económica propia y careciendo de principios cabales de progreso (lo que no quiere decir que no puedan adquirirlos) se han lanzado a una serie de aventuras, disputas y grandilocuencias, dándose a entender que entre ellas hay incompatibilidad de intereses, de fronteras y de políticas que sólo pueden resolverse con clamores y estrépitos guerreros. De nada les ha valido el ejemplo edificante servido por sus mayores, los Estados tradicionales del Occidente: cuanto más empeño han derrochad para dirimir diferencias mediante conflictos armados, más enmarañados han quedado sus problemas, al extremo de que, en la actualidad, pueden considerarse inextricables.

China comunista (Estado nuevo) midió ventajosamente sus armas con las del incipiente Indostán. Indostán se peleó con su vecino Pakistán, Egipto amenazó con ocupar Jordania y barrerla del mapa político, y Argelia y Marruecos se pelearon al poco tiempo de haberse sacudido la gobernación francesa. Otros conflictos se sostienen — en el Yemen, por ejemplo — alentado por potencias árabes forasteras, y tal puede asegurarse que ese «mundo nuevo», esa «tercera fuerza» corre el riesgo de perder la suerte que la independencia podía deparar, al no ponerse a tono con la segunda mitad del siglo XX y jugando la carta fatal de la pérdida segura y además sistemática.

Arabia saudí no invierte el oro que le proporcionan los yacimientos de petróleo en empresas reivindicativas del país; Egipto explota el recurso del canal de Suez que heredó del capitalismo extranjero, y si dispone de una presa de Asuán es de factura rusa; Argelia, Túnez y Marruecos están inéditos en realizaciones propias, y otros países mahometanos que descuidamos de nombrar para no hacernos cansinos, viven malamente de los pozos petrolíferos abiertos por el extranjero, o del derecho de tránsito por sus tierras.

Sin embargo, con esa economía precaria estos Estados alaitas se sienten — engañosamente — con arrestos para batir el cobre con amigos y enemigos, llevados por un furor militarista parecido al que resienten los niños nuestros ante las sobadas victorias de Ricardo Corazón de León, el Cid Campeador, Luis XIV, etc. No bien dirimidas sus diferencias, o dejándolas aplazadas para ocasión más «tranquila», los jefes de nación árabe, esos que mantienen a sus respectivos países en el polvo y en la pobreza, han sentido viva contrariedad ante el ejemplo de reconstrucción y fecundidad que les han dado los judíos en Palestina, y en lugar de imitarlos en el trabajo los han obligado a la guerra so pretexto de que lo que se llama Israel no pertenece a sus actuales pobladores. ¿A quien pertenece la tierra, sino al que la trabaja? Si uno deja la casa inhabitada, ¿tiene derecho a no dejarla habitar? Y aún es el caso de que tierra para labrar en Palestina, Cisjordania, Gaza y Sinaí la hay sobrada, y si es dura romperla y si está seca regarla, inventar agua cual lo han hecho los judíos. El maná no lo sirven ni Alá ni Jehová ni Dios ni Bramha ni Buda, sino el trabajo del hombre, en cuya mano está el pan para los dientes y el agua para los labios.

Las agrupaciones árabes obran mal peleándose mútuamente y proceden peor asociándose para batir a los hebreos y repartirse los despojos. La lección de 1958 fue muy seria, y no habiéndoles aprovechado, en 1967 la han repetido. La victoria en junio la proclamaron antes de tiempo creyendo que la pelea moderna es una fiesta mayor en vez de un acontecimiento espantoso. El «queremos guerra» se ha pagado a precio carísimo, en sangre, dinero, lágrimas y terreno perdido, y el actual reánimo de las naciones derrotadas no puede ser sincero; estimamos que Naser obra empujado, sin convicción alguna. Jordania, Arabia saudí y otros países conservadores, si declaman lo hacen ya con prudencia, y cuando los países árabes «socialistas» como Egipto, Irak, Siria, Argelia y Sudán (éste con gobierno árabe opresor de negros) se reunen para proclamar su intransigencia, no encuentran otra solución que dirigirse al Kremlin en busca de apoyo directo porque 60 millones de mahometados «marxistas» deben enfrentarse con 2 millones y medio de jehovanitas. Mas la verdad es que Argelia empuja desde dos mil kilómetros de distancia, Sudán no puede emplearse a fondo a causa de los negros, Egipto lleva ya tres lecciones severas y tiene tropas empantanadas en el Yemen... y la U. R. S. S. piensa en el agotamiento económico y militar de El Cairo para cobrarse el pantano de Asuán y los centenares de aviones, tanques, cañones y servicios marinos (actualmente 13 buques de guerra rusos en Port-Saïd y Alejandría), hipotecando el Nilo, el canal de Suez, la banca egipcia e incluso los harenes de los modernos y cuan pequeños faraones.

Mírese por donde se quiera, el problema del Oriente Medio no tiene otra solución que la paz. La navegación ha de ser libre tanto en el estrecho de Akaba como en el canal de Suez. Ni egipcios, ni hebreos, ni rusos ni nadie puede, honradamente, cerrar con llave esa vía de comunicación natural terminada por la mano del hombre. Si la estátua del ingeniero Lesseps fue estúpidamente derribada, cuando menos su gran obra se mantenga en signo de paz, prosperidad y estima entre los pueblos de todo el mundo. La época de los guardaconsumos está caducada, y detentar las llaves en Port-Saïd, Dardanelos, Gibraltar y Panamá sería una misión tan peligrosa como malvada.

Que los pueblos árabes mediten profundamente como les aconsejó su profeta, y vean que sólo en la paz, y en el trabajo y en la igualdad ascenderán por la vía del progreso. De lo contrario, en la época del supersónico continuarán andando a paso de camello.

CONTRA EL DERECHO DE GENTES

Recientemente fue raptado el político congolés Moisés Tshombé en un avión salido de Palma de Mallorca, ingleses, españoles y belgas. El avión aterrizó en Argelia y las autoridades del país se apoderaron del raptado. El gobierno congolés ha reclamado a Moisés y Argel ha preferido pasarlo por juicio. Lo que saldrá de este en estos momentis lo ignoramos, mas para el comentario que nos atosiga ello importa poco, siendo lo importante señalar que la cooperación intergubernamental en estos asuntos de orden político entraña gran peligro para las personas que en adelante resulten afectadas. Tenemos que en los países fascistas y comunistas no existen fronteras para la entrega recíproca de «delincuentes» por delito de oposición. De Francia fueron trasladados por fuerza Peiró, Companys y Zugazagoitia a España, para que Franco los fusilara, y Salazar hizo lo propio con españoles entrados en Portugal huyendo del terror falangista.

Por donde se ve que el derecho de gentes y las instituciones jurídico-internacionales no siempre han servido para evitar graves injusticias. Tshombé peligra, lo sabemos, porque está voluntariamente en un juego donde se gana o se pierde. Su personalidad derechista no merece nuestras simpatías, pero de ser entregado por un Estado a otro Estado con fines partidistas y de sacrificio, entraña un peligro de reproducción del caso por aceptación general del hecho consumado. ¿A quién le tocará el turno mañana?

Si los nacionalistas están celosos de sus fronteras, que se las guarden y no las abran para cometer exacciones. Y si por «socialismo» se imantan de internacionalismo, sea éste bienvenido si es por la buena causa. Por la otra, no interesa.

LEASE

le monde libertaire

tierra y libertad

Publicación anarquista

UMBRAL

Número 67-68 (Julio-Agosto). Extraordinario.

José Viadiu : **CARA Y CRUZ DE AZORIN.**
Max Nettlau : **DE LA ORGANIZACION A LA ASOCIACION.**
José Enrique Rodó : **LA CONVICCION.**
Vladimir Muñoz : **VIAJE CON HAN RYNER.**
Camilo Berneri : **KROPOTKIN Y EL FEDERALISMO.**
LDF : «**EL PENSAMIENTO DE AVICENA**», de S. F. Afnan (Los Libros).
Marc Pierrot : **REFLEXION SOBRE EL GENESIS Y LA EVOLUCION DE LA MORAL.**
José Sevilla : **LA MUSICA EN LA CULTURA ESPAÑOLA.**
Luis di Filippo : **EL HUMANISMO DE MARX Y EL ANTI-HUMANISMO DE LOS MARXISTAS.**
Mastieno : **LOS VIDENTES CIEGOS. EL CIEGO DON BENITO PEREZ GALDOS.**
Abarrátegui : **EL MISMO HOMBRE SOBRE OTRA TIERRA** y **ROMANCE CABAL PARA ANTONIO** (poesías).
Alfonso Camín : **MIS ROSAS, ABANDERADO** (poesías).
Manuel Pacheco : **CANCIONES AL HIJO** (poesía).
Fabio Luz (hijo) : **FABIO LUZ, DECANO DEL SOCIALISMO EN EL BRASIL.**
J. Coll de Gussem : **PALOMITA** (poesía).
Pedro Sierra : **RICARDO MELLA.**
MATEO SANTOS (nota sobre...)
Palomero : **CARTA CUBANA A LOS INTELECTUALES LIBRES.**
Redacción : **HOMENAJE AL POETA ANTONIO MACHADO** (maridaje de poemas y grabados).

Noticiario, Libros, Notas, Fotografías, Dibujos, Viñetas, etc. Un número de alto valor social, literario y artístico adecuado para las vacaciones.

32 páginas — 2 francos.

COMUNICADOS

F. L. DE MONTAUBAN

La Federación Local de Montauban, recuerda a todos sus afiliados que, por acuerdo de nuestra asamblea general, las asambleas destinadas a la discusión del Orden del Día del Pleno Intercontinental y Orden del Dia del Congreso Internacional de la A. I. T., se celebrarán sin interrupción todos los sábados a las nueve de la noche en el Café de la Comedia, hasta el agotamiento completo de los mencionados Ordenes del Día.

Por la importancia que requieren los problemas a analizar se hace necesaria la presencia de todos los compañeros.

F. L. DE DREUX

Esta Federación comunica a todos los compañeros que el domingo 6 de agosto celebrará asamblea general ordinaria en el local y hora de costumbre.

Dado los temas a tratar y las informaciones de nuestros delegados al Pleno del Nucleo, es de esperar que la asistencia (a pesar del periodo de vacaciones) será tan numerosa como la anterior.

***

Igualmente comunica a todos los compañeros de localidades limitrofes que no estén controlados orgánicamente, se pongan en contacto con este secretariado para unificar actividades y velar por la continuación orgánica.

GENIT
sociología ciencia literatura

En su número 176 esta revista publica un interesante sumario. Destaca la portada con una bella reproducción de la alegoría de «La Marsellesa» del famoso pintor Lacroix.

F. L. DE MARSELLA

Los Núcleos del Hérault - Gard - Lozère y de Provence organizan, en común, una importante Jira-concentración inter-regional en el lugar denominado «Fer à Cheval» en Beaucaire (Gard), para el domingo día 30 de julio de 1967.

Para asistir a la misma tenemos alquilados varios autocares, siendo el precio del viaje, ida y vuelta, de ocho francos por persona.

Las inscripciones se recibirán en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, segundo piso, todos los días de tres a siete de la tarde y los domingos por la mañana de nueve a doce.

La salida se efectuará a las siete en punto de la mañana del Cours Belsunce.

TOMBOLA DE SOLIDARIDAD

Con el fin de poderla llevar a cabo y hacer la distribución de los premios, esperamos nos sean devueltos los no distribuidos, o bien arreglar los que no lo hayan hecho. Plazo definitivo: Hasta el 31 de julio corriente.

F. L. DE MONTPELLIER

Esta F. Local en su Asamblea del día 9 pasado, acordó celebrar sus reuniones los sábados por la noche y a las 9 de la noche en su local habitual, en el transcurso de la temporada de verano. Igualmente advertimos que los compañeros y amigos que deseen venir a la Jira del día 30 de julio, Jira Inter-Nuclear, en las inmediaciones de Beaucaire, que se apunten lo antes posible para el «Car», pues tenemos ya tres vehículos retenidos, y para saber si debemos retener otro más, puesto que en la temporada que nos encontramos tenemos que retener los cares con tiempo, so pena de no poder conseguirlos luego.

Compañeros y amigos, no esperéis a reservar vuestra plaza.

Por la F. L., *el Secretario.*

UNOS DIAS EN GUIDEL

A primeros de abril recibimos una carta de la C. N. R. O. (Caja Nacional de Retiro Obrero de la Construcción y trabajos Públicos) invitándonos a pasar diez días en Guidel-Plage (Morbihan). Sólo se nos pedía «una participación de diez francos» y un certificado medical. Y, naturalmente que aún viviendo todo el año cerca del mar, aceptamos, ya que ello nos iba a permitir cambiar un poco de ambiente, ver nuevos paisajes y ¡quién sabe! acaso también la «marea negra» de la que tanto se hablaba entonces. (No hubo tal).

Partimos de Royan el 24 de abril, a las 7 y media de la mañana, el «car» se completó a nuestro paso por Medis (3 personas) y Saujon (dos más). Alto en Rochefort sur Mer, donde nos esperaban dos «cares» más. Nueva parada en La Rochelle, hasta que otros dos cares se completaran, esperando cerca de hora y media, ya que una de las jóvenes enfermeras que había de acompañarnos, se equivocó ¡de un mes!... También venía con nosotros, desde Royan, un delegado de la C. N. R. O. el cual nos iba explicando los lugares por donde pasábamos. Así al llegar al pueblecito de Ste. Hermine (Vandée), nos señaló, en la Plaza, la estatua de Clémenceau «el tigre», rodeado de «poilus». Más adelante pasamos al lado de un pobre cristo en la cruz, junto a una charca fangosa, en la cuneta de la carretera.

Toda una infinidad de variadas florecillas bordeaban el recorido, casi sin interrupción, por algo estábamos ya en Primavera. Y durante varios kilómetros, una doble hilera de manzanos, algunos en flor nos fueron acompañando, dándonos la sensación de hallarnos en un interminable campo de frutales, a no ser por vaivén y ruido propio del vehiculo. Grandes extensiones de aliagas con las que se podría cubrir varias veces el pueblo del mismo nombre de la provincia de Teruel, sobrando muchas más para chamuscar cientos y cientos de gorrinos aún.

Breve alto para obtener el reagrupamiento de los cinco «cares», que es bien aprovechado, pues algunas — y algunos — que ya casi no se podían contener al extremo de que apenas reparaban — las damas — si se hallaban tras unos pequeños arbustos, porque la hilaridad era casi general, si bien desprovista de toda malicia, ya que la risa suele ser una de las mejores pruebas de amistad y optimismo y que además a nuestra edad toda sospecha queda descartada.

Así nos fuimos acercando a Nantes, bordeándolo y pasando cerca de la primera construcción de habitaciones en bloque llevada a cabo bajo la dirección del famoso arquitecto Le Corbousier, que ya a pocos llama la atención pese a su enorme volumen, para llegar a Bougenais, en cuyas afueras se halla una hermosa y moderna Casa de Retiro, en la que se nos esperaba para servirnos una buena y abundante comida, que con el viaje todos apreciamos como era debido.

Vuelta al «car». Y más adelante corta parada para admirar el hermoso puente suspendido sobre el río Vilaine — construido entre 1957-1960 —, a unos 55 metros de altura, en La Roche-Bernard y que algunos aprovechan para gustar las «crêpes», puesto que ,de hecho, nos hallamos puede decirse en país bretón. Bien avanzado el día pasamos junto a un campo de aviación, naval creo, cuyos aparatos oiremos a menudo después. Hacia las siete y media llegamos a destino: Village-Vacances-Familles, cuatro kilómetros después de Guidel-Ville y a dos cientos metros del Atlántico, en cuyo lugar, un tanto desierto ya que el viento lo azota sin cesar y la arena apenas si tiene tiempo para asentarse definitivamente. Sabrosa cena y a dormir enseguida cada cual a la habitación — somera, pero bien dispuesta — a que había sido destinado de antemano. La nuestra se halla en el pabellón Manche; Studio Le Havre.

Describir el lugar, que dividido en tres poblados, poco distantes entre sí, deben poder albergar unas mil personas, quizá más una vez acabadas las casas en construcción avanzada — éstas con garage —; los tejados de todas son puntiagudos y cubiertos de pizarra al estilo de la región, donde las tejas, planas o curvadas son raras, tendría poco aliciente ya que todas las construcciones son iguales exterior o interiormente, aparte ligeras variantes. El salón-comedor es inmenso, capaz para 240 personas al mismo tiempo. ¿Las comidas? Muy bien preparadas y servidas, además de abundantes, todas, por un personal joven, simpático e incansable. Para ayudarles un tanto en su labor se nos dijo al llegar que cada grupo de seis debiéramos recoger al final de cada «repas» platos y demás utensilios, así como limpiar la mesa. En menos de diez minutos, sin necesidad de trompetas, el comedor se anima de voces y risas y saludos, de bromas dentro de una amistad hecha en pocas horas entre personas que apenas si nos habíamos visto anteriormente y que sólo va a durar poco más de una semana. Nada de discusiones, enojos, ni enfados. Lo que pudiera ir contra la franca amistad y el buen humor, es descartado en absoluto.

El primer día era de ver cómo dos abuelitas con sus 70 y pico de abriles, con sus faldas próximas a la «mini», se columpiaban, reminiscencia sin duda de una juventud ya lejana, más no por ello olvidada. Otras parecían apostar a quién sería la primera en lanzarse por el tobogan miniatura (téngase en cuenta que el *village* es destinado, con prioridad, a familias de trabajadores y sólo en primavera y otoño lo frecuentan otras personas, cual nosotros en este caso), pero por fin ninguna se decide. Otra vez será.

A los dos días de llegar, la dirección organiza una pequeña fiesta. Otras hubo después. La primera es para despedir a otros que ya se vuelven a sus lares. ¿El baile es la antesala de la prostitución? ¿Cómo podía serlo aquí, si, aparte la decena de jóvenes empleados, todos los demás andamos entre los sesenta y los ochenta y cinco años? Todos los complejos, el menor asomo de lascivia serían incomprensibles en tal ambiente. Las danzas, los cantos («radio-crochet») se suceden y cada cual se cree así, por unos intantes, en sus años mozos, bailando o viendo evolucionar a los más decididos o entendidos en el arte de Terpsícore. La velada pierde ambiente cerca de media noche; hasta que la próxima nos proporcione otros momentos de expansión, de alegría, de optimismo, ya que no de auténtica juventud...

Hay visitas, en autocar, a Lorient, distante 23 kms. por la costa y 20 por la N. 165. Preferimos la excursión gratuita que se realiza en dos veces. Salimos con la primera tanda, llevándonos hasta los discutidos alineamientos de Carnac, dignos de ver y que se extienden sobre varios kilómetros, a veces en doble, triple y hasta cuádruple hilera hasta llegar a la explanada en que al decir de la anciana bretona que nos lo explica, se reunían las pobladas interesadas para realizar ofrendas y sacrificios. ¿Con qué fin exacto? Ignorando el verdadero origen, nada más puedo decir al respecto. La excursión continúa hasta la extremidad de la península de Quiberon, puesto de pesca y lugar de veraneo bien conocidos.

El regreso de Guidel lo hicimos siguiendo a la inversa el mismo itinerario: Lorient, Vannes, Nantes, La Rochelle, Rochefort, Royan, siempre acompañados de jóvenes enfermeras que en ningún momento hubieron de intervenir, a no ser para animar el viaje con chistes y canciones. De Nantes fuimos de nuevo a la Residencia de Bougenais a fin de retaurarnos y visitar las dependencias, todas provistas de las más modernas instalaciones, al extremo de que a veces más que una Casa de Retiro nos daba la impresión de un hotel comfortable o de una clínica. Las habitaciones son todas completamente independientes unas de otras. Las hay para matrimonios, o personas solas. La pensión completa oscila entre 17 y 27 francos por persona y día, según se halle válida o necesite ayuda parcial o constante. En ese precio se halla comprendido todo, desde el alojamiento, comida, vestido, barbería, etc., a la asistencia medical. Con la particularidad de que quienes lo desean pueden hacerse a sí mismos la comida, ya que cada cual dispone, si lo desea, de cocina y utensilios necesarios, sirviéndosele entonces las vituallas correspondientes. Radio, televisión, música — discos — pueden utilizarse en el comedor, atractivo y cómodo. También hay sala de reposo y de lectura. Grandes paseos circundan las construcciones, en los que comíenzan a crecer las plantas, flores y árboles. La libertad es completa según me dijeron algunos pensionarios. Pueden ingresar allí cuantos habiendo trabajado en la construcción o trabajos públicos hayan obtenido Il retiro. Si la cantidad que perciben no alcanza al pago del precio establecido, la diferencia es generalmente abonada entre la Ayuda Social del lugar de residencia establecida, la diferencia es abonada entre la Ayuda Social del lugar de residencia del solicitante y la propia C. N. R. O., que es la propietaria, al mismo tiempo que regenta la residencia.

Escribimos esta deshilvanada crónica bastantes semanas después de nuestro regreso, de memoria y con el gran deseo de poder volver a aceptar un ofrecimiento parecido de la C. N. R. O., cuya obra en pro de los viejos trabajadores es digna de resaltar, máxime tratándose de un organismo independiente del Estado.

JULIAN FLORISTAN

NECROLOGICA

Manuel Urzainqui Cardesa

El miércoles 12 de julio de 1967 y en la ciudad de Thuir (P. O.), fueron conducidos a su última morada los despojos mortales del conocido militante Manuel Urzainqui Cardesa.

Aunque nacido en Zaragoza, toda su actividad la desarrolló en Barcelona. Pertenecia a la Sección de Yeseros Adornistas del Ramo de Construcción, habiendo sido fundador del Ateneo Libertario del Clot y perteneció a los Grupos «Vía Libre» y «Sol y Vida».

Al declararse la guerra marchó al frente de Huesca y fue responsable de la Centuria 4 de Septiembre, pasando por el terrible trance de perder para siempre en el frente de Valencia a su hijo José.

Si lamentable es ver desaparecer del mundo de los vivos no importa qué compañero, más profundo es aún el dolor, cuando el traspasado es uno de aquellos compañeros buenos por las condiciones morales que le adornan y por su lealtad y consecuencia en el Ideal que iluminó toda su vida. Tal es el caso del compañero Urzainqui.

La numerosa concurrencia que asistió al entierro civil, patentizó con su presencia, las grandes simpatías de que gozaba el malogrado compañero.

A su compañera Pabla Falcón; a sus hijas Angeles, Carmen y Felicidad; a sus hijos Manuel y Ernesto, así como a sus yernos, compañeros Bartolomé Lluch y Alejandro Gilabert y demás familiares, nuestro más sentido pésame.

Corresponsal.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

JUICIO fuera de serie

LOS compañeros Luis Edo, Antonio Cañete, Rodríguez Piney, Herrero y Alicia Mur acudieron a la capital de España desde el extranjero. Fieles al carácter de su expedición — de la cual ignoramos todo, aparte referencias — no han involucrado, ni delante del tribunal, para nada a la Confederación Nacional del Trabajo. Obedecieron, parece, a dictados de un organismo aparte, deliberadamente disociado del Movimiento Libertario Español que empezó a actuar en España y prosiguió actuando unificado en el Exilio, hasta que el sector aludido se retiró del pacto por causas de relación inútil.

Sea como fuere, la actuación parcial de una de las ramas que fue del M. L. E. ha recogido desengaños cual no podía ocurrir de otra manera. Tres éramos para combatir al enemigo común, y antes por iniciativas repetidas se estuvo en Junta Española de Liberación, en la cual los sectores políticos nos dejaron solos con su bandera, y más acá nos comprometimos en una Alianza Sindical Española en la cual seguimos justificando. Y todos somos pocos, aún. No obstante, los hay que se estiman tan fuertes, tan gigantescos, que les complace mantenerse alejados del M. L. E. que les dio origen. La derivación que esa separación alcance, el tiempo la dejará en claro.

Lo actual son las espinas recogidas. Dura y difícil como es la lucha, no puede pensarse en una cosecha de rosas en España. Fresca está aún la sangre derramada por los infortunados compañeros Delgado y Granado. Por un delito supuesto, no probado, fueron agarrotados. El Partido comunista hizo pancarta de propaganda internacional del fusilado Grimau, víctima de los fusiles de Franco. A los nuestros, a los jóvenes libertarios Delgado y Granado, el mundo no les dedicó siquiera un responso. Así se nos paga.

Anteriormente, el M. L. E. tenía sacrificados en el infierno del Interior a un centenar de admirables compañeros. Nadie se queje; es el resultado de una lucha desigual en extremo. Pero es una prueba hecha, una experiencia vencida, enormemente cara. Se podría reintentar la suerte, pero el precio del reintento nadie lo ignora. Todo esfuerzo antifranquista ha de ser bienvenido, mas toda queja inútil, y todo fracaso sin disculpa. No somos, nadie, invulnerables, invencibles, y más cosas castrenses que se dicen y no debieran decirse. Se hace lo que se puede, sencillamente, sin orgullos ni altanerías: y sin gesto displicente ni arrogante; sin entonación superior, puesto que el terreno es duro y el enemigo, inferior en razones, animalísticamente nos deja, a todos nosotros, tamañitos.

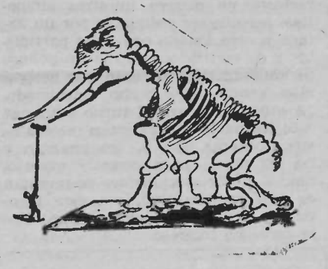
El caso de ahora ha sido el juicio celebrado contra los cinco compañeros arriba nombrados. Edo ha salido con la peor condena por un hecho de nada. A él y a los cuatro restantes se les ha juzgado por unas intenciones circuladas luego de haber sido detenidos. De hecho, la acusación ha sido inconcreta y lo que ha pasado por el tamiz de la justicia franquista ha sido la convicción ideológica de los cinco juzgados. Siendo libertarios resultaban condenables, sin más exigencia judicial que ésa. Edo ha resentido tan absurda verdad más que nadie, y Cañete, el viejo Cañete, consumirá su pasión de idealista, y su físico, un montón de días en cárcel franquista. Igual suerte para Rodríguez y Alicia. En cuanto a Herrera, saludamos su libertad bajo el mismo sol que nos alumbra.

El desenlace del episodio «juvenil» que nos ocupa ha sido éste, y es inútil quererle sacar jugo en uno u otro sentido. El acierto se predica sin que nadie lo controle. El heroísmo para morir (caso Delgado) poco cuenta en la historia, y el que vence en la lid puede hacerlo por peso bruto. El elefante Franco puede aplastar a una hormiga; pero Franco no aplastó a Durruti, sino que a éste lo aplastaron Hitler, Mussolini y Tojo, más la flema blumista e inglesa.

Por el resto, lo repetimos; todos somos pocos, por ahora. Otro día, veremos. Mas no precipitemos los pasos.

DESDE CUATRO CAMINOS

Propaganda Anarquista



La propaganda política va dirigida al sentimiento del individuo, busca cantidad; la propaganda anarquista va dirigida al cerebro del individuo, busca la calidad. El político le dice al individuo, confía en mí, y no te muevas por nada, yo arreglaré tu casa, porque yo sé lo que tú necesitas. Sólo tienes que hacer un pequeño trabajo, ligero y barato: empujarme hacia arriba, servirme de banqueta, con sólo eso, puedes tumbarte a la bartola y dormir tranquilo, yo me encargo de que no te piquen las moscas... Los anarquistas le dicen al individuo: no te fíes de nadie, ni de tu mismo padre, el arreglo de tu casa es obra de tí mismo, porque nadie como tú la conoce y siente tu necesidad. Si fías en un segundo, estás completamente perdido y no saldrás nunca de la esclavitud y miseria a que estás atado de pies y manos. La libertad y el pan... no se piden, se toman... Si no lo haces así, seguirás tu aciago camino rodando por el mundo con el *signo* de la esclavitud marcado en la frente, cosa propia del ser manso, obediente, e ignaro, trilogía repugnante que no acepta de buen grado ningún ser en estado natural, como el ser modelado, estancado y barnizado por la religión y el Estado, que les conviene crear autómatas y no individuos. De esa masa amorfa extrae todo el material que necesita para guardar sus espaldas y seguir encima, a caballo de Rocinante, escuálido y moribundo, de tanto bregar entre hambre, trabajo y miseria, llevando sobre sus costillas un fardo tan pesado como es la manutención y recreo de tanto y tanto parásito de la colmena social. Y no son solamente la religión y el Estado (1) que andan a caballo de Rocinante, sino también la plutocracia y la burguesía, acompañadas de todos los sectores políticos, incluidos socialistas de Estado y comunistas autoritarios a lo ruso, o, más claro, de toda clase de comunistas estatales, cuyo único papel en la historia del proletariado es remachar más y más el clavo de la esclavitud del obrero que suda y trabaja, manantial de producción y riqueza.

Los anarquistas detestamos la política, porque llámese como se llame o sea del color que sea, y cuanto más cariz de obrerista mucho peor, ya que su propaganda cloroformista no hace otra cosa más que entretener y retrasar el desarrollo evolutivo de la buena marcha de la emancipación integral del individuo, está podrida y rezuma pus por los cuatro costados. Nosotros no queremos cambiar las clases sociales, sino hacerlas desaparecer todas arrancándolas de cuajo; y que no haya más que una armónicamente unida: brazo y cerebro. Sin ninguna clase de imposiciones. Como tantas veces han dicho y repetido nuestros maestros, la lucha imprescindible entre el capital y el trabajo, la ejercemos por medio del anarcosindicalismo, con sus tácticas de acción directa, contra los monopolistas del capital, para que el obrero aprenda a luchar, saber lo que vale, y se haga responsable de sus actos, única forma de que pierda su complejo de inferioridad social.

Como decía Malatesta, no creemos en ninguna *panacea*, llámese como se llame. No basta la huelga general para hacer la revolución social. Es preciso prepararse sin pérdida de tiempo para no ir de cabeza al fracaso. La huelga general, como bien decía Malatesta, puede ser el principio de la revolución pero no el final. Y nosotros, anarquistas y anarco-sindicalistas, debemos de estar bien preparados de antemano, para cuando estalle la revolución social, que no se desvíe por senderos intrincados dirigida por esa chusma de malandrines políticos que están siempre a la que salta y se aprovechan en su propio beneficio de la incapacidad del pueblo revolucionario, como ha pasado siempre con todas las revoluciones sociales en el curso histórico del proletariado, que éste ha puesto la carne en el asador, y se la han comido los otros. Hay que evitar a todo trance que se repitan una y otra vez los mismos hechos históricos en el campo de las luchas sociales entre explotados y explotadores. Que los políticos no se aprovechen de la sangre derramada por el proletariado. Hay que enseñarle a que se haga refractario y rebelde a todo principio de autoridad por mínimo que éste sea, tanto en lo moral, intelectual, político y económico. Impuesto ni la misma salud. Nuestro lema es el mismo de siempre: «exponer, nunca imponer».

Y seguimos nuestro camino contra viento y marea. Tenemos que ir renovando todo lo caduco que no sea aprovechable, a pesar que pongan el grito en el cielo muchos economistas modernos con ínfulas de *sabihondos*, de verdaderos pancistas, cuya *mollera* se pone en venta al mejor postor.

El Dr. Don Ricardo Espejo de Hinojosa, catedrático de economía, dice que queremos hacer desaparecer el capital. Don Ricardo, con todos mis respetos, le digo que está en un tremendo error. Los anarquistas, no queremos acabar con el capital, queremos acabar con el monopolio del capital, que no es lo mismo. Queremos poner al capital en manos de toda la colectividad, como es muy justo y humano, ya que el capital, aparte del capital natural, ha sido creado por el trabajo, como ha dicho Florez Estrada: «El trabajo es el que rompió los campos, descuajó los bosques, abatió las montañas, mitigó los climas, desaguó los lagos, sujetó los ríos, opuso barreras a los mares, domesticó a los brutos, escogió y perfeccionó las semillas, y aseguró en su cultivo portentoso medios de multiplicar la especie humana.» Por lo tanto, lo que queremos los anarquistas y anarcosindicalistas, es que el capital vuelva a su cauce: que sea patrimonio de toda la humanidad. Por eso hemos trazado el camino más recto para llegar más pronto a la meta final, sorteando baches y vericuetos políticos. La única virtud de la política consiste en perpetuar más el privilegio de unos y la esclavitud de otros. De ahí que el proletario debe huir de la política como de la peste, ya que la red política no busca más que pescar incautos como primera materia para obrar a su gusto y encaramarse en el pedestal de «ordeno y mando», para recrearse en la vida en detrimento de las más, que a causa de ignorar los problemas sociales, se embelesan delante del cacareo de un charlatán político. De ahí también que la propaganda anárquica se dirija al cerebro del individuo y no al sentimiento. Buscamos calidad y no cantidad. Pero tampoco olvidamos la tarea cotidiana de la lucha entre el capital y el trabajo, y por eso somos anarco-sindicalistas, que es nuestra arma de combate, o sindicalismo revolucionario, siguiendo tenaz lucha día tras día hasta apoderarnos del capital y riquezas producto del trabajo intelectual y manual.

SIMPLICIO

Madrid.

(1) El Estado está compuesto por el gobierno, ejército, policía, burocracia y ayudado por la religión y todos los demás sectores que van a lomos de Rocinante.

HOMBRES DE ARTES GRAFICAS

El tipógrafo Eladio Bernal

por JOSE VIADIU

Sería interesante hacer un bosquejo histórico de la formación y desarrollo del Sindicato de Artes Gráficas barcelonés, hablar de sus hombres representativos y de sus peripecias más destacadas, por haber sido, en su tiempo, un centro de inquietudes sociales que de allí irradiaban a otros núcleos de trabajadores. El nexo aglutinante de dicho sindicato fue siempre la ideología ácrata, aunque en sus primeros tiempos también lo integraban algunos socialistas como Toribio Reoyo, José Escofet, Joaquín Bueso (inteligente y batallador), junto con los anarquistas Anselmo Lorenzo, José Prat, Evelio Boal y miles más. Pero aquí se trata sólo de hacer una breve referencia de quienes intervinieron en la confección de publicaciones nuestras como «Tierra y Libertad» y «Solidaridad Obrera» y en especial de uno de ellos.

En estos periódicos las plazas, por lo general, eran ocupadas por elementos significados, con registro en los archivos policíacos y afectados por boicots de parte de la patronal por su actuación en conflictos proletarios. Así, recordamos que en «Tierra» (editada bajo la dirección de Tomás Herreros y enclavado su taller en la Ronda de San Pablo) el grupo de trabajo lo componían una serie de compañeros experimentados en las luchas sindicales, conocedores de las ideas que defendían y competentes en el oficio que desempeñaban.

Cuando nosotros frecuentábamos dicha imprenta formaban su elenco el veterano anarquista Juan Boix, el cual era un asiduo concurrente a la tertulia del «Bar del Pi», desde donde algun avez habíamos ido a la calle de San Pablo a visitar a su buena amiga la luchadora libertaria Teresa Claramunt, postrada en cama. Otro que figuraba en el equipo era el tenaz luchador José Negre, fundador del sindicato, buen polemista y uno de los principales impugnadores del lerrouxismo cuando pretendía dominar las organizaciones obreras barcelonesas. A la vez figuraban en su nómina Rafael Vidiella (el tortosino que luego se sumó al comunismo), José Margelí, que por aquellos días se iniciaba en el oficio y algún otro que no recordamos.

La imprenta de la primera «Soli» estaba situada en la calle Este y luego se trasladó a la Casa Valls de la calle de las Tapias. Allí soliamos recalar algunas noches con Seguí y otros compañeros hasta la salida del periódico. En el mismo local se hacía «La Lucha», de Layret, Marcelino Domingo y Companys. En sus primicias, el diario se componía a mano y los operarios que realizaban dicha tarea se los llamaba «linieros», quienes tenían que componer cierta cantidad de líneas por el jornal convenido, cuya norma se siguió luego en la composición mecánica.

Por lo normal, nuestros periódicos se han hecho con poco personal y no siempre competente, ya que casi todos los que escribimos en este tipo de prensa nos hemos hecho, o deshecho, sobre la marcha, lo que quiere decir que muchas veces los operadores que componían nuestros artículos se las veían de todos los colores para subsanar defectos y darles un poco de sentido. Tanto es así, que no era infrecuente que antes de pergeñar un artículo anotaran el nombre del autor y el título, y después de dar un repaso a su contenido, se metieran las cuartillas en el bolsillo y empezaran a componer, y así procuraban interpretar lo que querían decir sus autores. Entre los que tal cosa podían hacer, dados sus conocimientos y competencia, figuraban Ramón Félez, buen operario que estuvo frente al taller de «Soli» durante la contienda y hasta el último día de su publicación. Manuel Segura, que durante la represión de los generales nefastos fue brutalmente torturado. Salvador Quemades, que ocupó varios cargos en el Comité regional de Cataluña y que tenía buena mano para redactar manifiestos (luego se incrustó en el republicanismo, siendo colaborador de «La Libertad» y desempeñó un alto puesto en el ministerio del Trabajo). Y entre otros que no vienen a la memoria, figuraba también el que fue un gran amigo, excelente tipógrafo y uno de los hombres que más hondamente practicaban el sentimiento de la amistad: Eladio Bernal.

Características del personaje

Bernal era andaluz, natural de Utrera (lugar de origen de los comediógrafos Alvarez Quintero), dato salido de sus propios labios; bajo de estatura, tez morena, perfil árabe, ademanes decididos, introvertido, de poco hablar, conocedor de literatura y sociología, agudo y persuasivo en cuanto decía o escribía. Todo lo que tenía de cordial y comprensivo, estando limpio de vapores alcohólicos, se trasformaba en insolente y agresivo bajo el efecto de unas copas. Incapaz de mentir por interés ni de adular por conveniencia. Por sus hábitos de bebedor empedernido, siendo una persona excelente y un operario de primer orden, por la frecuencia de sus insultos indebidos a quien se le enfrentaba, por sus faltas en el trabajo, había sufrido toda clase de improperios y hambres sin cuento. En una de estas crisis, en que se cierran todas las puertas, nuestro hombre se convierte en agente de ventas de comestibles y ultramarinos. Así todas las mañanas pasaba por la oficina a recoger sus muestras de queso, dátiles, café, etc. Pasan unos días y el dueño le dice:

— Usted no me conviene. Terminaría las existencias sin que hiciera ningún pedido.

En realidad así era, ya que Bernal y algún otro famélico se engullían lo que le suministraban para facilitar las ventas.

Como dejamos dicho, formaba parte del equipo de «Soli» y cuando la época en que el periódico se editó en Valencia, allí también figuraba Eladio Bernal. Recordar algunos de sus trabajos periodísticos equivale a decir originalidades, buen gusto y corrección literaria. Sólo dos o tres de ellos nos vienen a la memoria, publicados en la «Soli» de Barcelona o de Valencia, que entonces nos parecieron inmejorables. El titulado «Matías Bombardán quiere ser periodista», en el que ponía en evidencia la inclinación de la gente que por fatuidad, sin saber escribir y sin la menor cultura, se lanzaban a cuerpo descubierto por las rutas del periodismo. No sé por qué este trabajo jamás se ha separado de mis recuerdos. Lo mismo ocurre con otro que comparaba la función social de uno de tantos señoritos en contraste con la de un barrendero, en la que éste quedaba sobresaliente.

Las peripecias de Bernal casi todas están relacionadas con borracheras y con guardias, a los que tomaba por mingo en sus momentos eufóricos. Pocos habrán sufrido tantos golpes como él a causa del vicio de beber. Por este motivo podía pasar toda la semana de trabajo sin apenas comer ni beber, pero al llegar el sábado, después de la jornada, al percibir su salario, hacia sus preparativos para deambular por tabernas y empezaba por cambiar cuanto tenía en calderilla, con el fin de no entregar equivocadamente una peseta por cinco céntimos, al no estar lúcido. A veces, antes de terminar la juerga, se acordaba que durante los días de labor

(Pasa a la página 2.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA IDEAL SENSACION DE LIBERTAD

No todo el mundo se adapta, se encuentra bien, como el pez en el agua, en lo que ahora denominase « sociedad de masas », o sea la convivencia social entre un denso conjunto humano. Habitar en uno de esos imponentes bloques de viviendas, donde las gentes pululan como en un hormiguero; trabajar en grandes fábricas o talleres, de aspecto y disciplina cuartelera. Y la relación el ambiente de masas, trasciende incluso a lo que son manifestaciones de asueto, como el público que frecuenta los deportes de taquilla; y se nota en el período de vacaciones, donde, en las playas, los bañistas se tocan, casi se estorban, unos a otros.

Lo que ofrece sensación de masiva acumulación, de heterogéneo conjunto humano, no puede complacerle al que, sin ser insociable, tiene el sentido de la independencia, de una cierta autonomía en los gustos y en la vida social. No le place la mezcolanza en plan de frecuentación, por lo que ella supone de cortapisas a la libertad.

Y la libertad, la sensación ideal de estar libre, se percibe cuando en plena natura, ya frente al mar o bien en la montaña, los contornos del paisaje aparecen puros en su natural contenido, sin la nota abigarrada de gentes, o de edificaciones prosaicas.

Sensación de paz, de tranquilidad, de libertad, es la que se goza cuando la naturaleza se nos aparece en la que podríamos llamar su virginidad, sin la profanación por el barullo de una multitud henchida de gustos chabacanos, dominada por el capricho de exhibirse, lanzando al aire por medio de los transistores la musiquilla y las canciones idiotas de las «vedettes» en boga...

Hay rincones acá y acullá, en los que todavía no ha llegado el paso turbulento de la «civilización». Lugares bellos, apenas frecuentados, donde nada ni nadie mancilla la sensación de libertad. Cuando se ha llevado vida agitada, en el trabajo, en los quehaceres cotidianos, un *baño de descanso* en plena natura es altamente reconfortador. Conviene aprovecharlo antes que la balumba de la masa, burguesa y borreguil, lo invada todo.

EL ANHELO DE CONOCER

No está por demás repetir apreciaciones cuando ellas contienen algo esencial y por lo tanto insoslayable. Y es esencial para los libertarios, para los anarquistas en general, el apreciar lo que en sí representa la cultura. Se ha dicho, y ello es cierto, que nuestras ideas se fundamentan en un concepto ético de la existencia humana. De bien poco pueden servir los conocimientos, el saber, si el valor moral está ausente. Pero nuestro ideal irá rezagado si quienes en su seno actúan no prestan debida atención a los factores de carácter cultural.

No se trata, se ha dicho y repetido, de creer que todo se circunscribe a los estudios universitarios cuando al saber se hace referencia. Sin haber pasado por la universidad se pueden atesorar conocimientos en un orden general, susceptibles de alcanzar una idea, por lo menos sumaria, alrededor de aquellos problemas que afectan a la vida social, un conocimiento sicológico del mundo y de las gentes. Ello ha de comprenderse que puede servir de base para, a los efectos de la propaganda, en el sentido del proselitismo en general, poder tomar una posición adecuada.

Es incuestionable que cada cual tiene sus gustos, sus preferencias, su particular inclinación, pero interesa el tener una idea general en relación a cuantas facetas abarca la cultura. Lo que no es aconsejable es desdeñar aquello que no se conoce, o por lo que no se siente afición. Dentro de la cultura sabemos que van incluídos los conocimientos en relación con la economía, con la filosofía, con el arte, pongamos como ejemplo. Puede un compañero sentir inclinación por una de las citadas modalidades del conocimiento. En tal caso es ilógico, es absurdo, que desdeñe las otras por el hecho de que por ellas no tenga inclinación particular. Es una tal concepción, cerrada dentro la apreciación unilateral, la que, en más de una ocasión hemos podido notar en algunos compañeros que, por otra parte, se consideran estar ya al cabo de la calle en lo relativo a su formación de militantes ácratas.

Suele decirse que el apetito viene comiendo. Es a medida que se lee, a tiempo que se van adquiriendo nuevos conocimientos, que se crea la inclinación a redoblar lo que se sabe. Creo haber leído en uno de los escritos de Diderot que «aquél que nada sabe es el que tiene menos deseos de aprender». En efecto, en las personas incultas poco suele notarse el afán de cultivarse, el vehemente deseo de querer alcanzar conocimientos. La gran mayoría considera que ya les basta y sobra con lo que saben...

Ausencia de inquietudes, falta de curiosidad, se percibe también en elementos libertarios, más o menos jóvenes o veteranos, a quienes si se les formulara la pregunta en relación a que si aceptan o no la evolución progresiva, sin vacilar responderían en sentido afirmativo. Y, no obstante, es fácil notar su manifiesta inapetencia en lo relativo a enterarse, con cierta acuidad, del rumbo que en el mundo toman hechos e ideas. Les falta el anhelo de conocer. Se atienen a su restringido horizonte mental y de él no pasan. Encastillados en una particularidad apreciativa, de ella no salen. Carecen de un espíritu abierto a la confrontación, al análisis, al examen objetivo de hechos e ideas.

El ejemplo se ha de buscar, evidentemente, en aquello que sea más perfecto. Hemos citado muchas veces a Bakunin; se le considera como uno de los más eminentes propulsores del anarquismo mundial. Y bien, Bakunin poseía una vasta cultura y hacía por estar al corriente de los acontecimientos y de las corrientes ideológicas e intelectuales de su tiempo. Lo propio puede decirse de Kropotkin, de Reclus y de otros muchos anarquistas conocidos. Cabe la salvedad de que existen inteligencias privilegiadas, cerebros que desarrollan mucho más que otros. Pero dentro de lo relativo, dentro de lo limitado de cada uno, modestamente se puede hacer lo pertinente en pos de una paulatina superación. Y así es como se ensancha el horizonte mental. Y así también es como se puede contribuír, lo mejor posible, a dar realce y amplitud proselitista al ideal que se dice tener en estima.

CUANDO ROTHSCHILD SE SIENTE SOLIDARIO

Quienes ya de años hemos venido admirando el esfuerzo creador de aquellos judíos que en Israel, con esfuerzo tenaz, constante, han hecho surgir y dar impulso a unas colectividades, encantador vergel de lo que antes era un desolado y pedregoso erial, hemos sentido viva inquietud estos días pasados, ante el temor de que la brutalidad belicista lo asolara todo. Ya no es igual la impresión que nos da el orquestado clamor solidario hacia el «pueblo judío», de ciertos multimillonarios, tipo Edmond de Rothschild, que, como aquel famoso legendario Juan de Robres, hizo construír un hospital..., pero antes hizo los pobres.

Ante el *desprendimiento* de esos señores que poseen cuantiosas fortunas alcanzadas, por supuesto, usando métodos moralmente bien poco edificantes, han resultado simpáticas las manifestaciones de otros judíos, como en el caso de la señorita Jacqueline Hadamar, descendiente de uno de los fundadores de la Liga de los Derechos del Hombre, que en carta abierta publicada en el diario «Le Monde», le reprocha al citado multimillonario judío su indiferencia al respecto de tantas víctimas del racismo como hay por ahí que no son judíos, como en el caso de los negros en los Estados Unidos; le señala su indiferencia al respecto de los infelices que mueren cada día en el Viet-nam; le dice, en suma, que si censurable es la persecución sionista, también merece censurarse el hecho de tomar al pueblo judío como «pueblo elegido», considerando que todo lo merece, que sus víctimas merecen piedad, en tanto que otras víctimas — ¡tantas como hay en el mundo! — no merecen atención alguna.

Quien estas líneas escribe estuvo preso en España con un ciudadano que había sido, en París, uno de los cháferes de la familia Rothschild, compuesta, la rama que vivía en la «Ville Lumière», de tres personas; el padre, la madre y una hija ya mayor. Para uso de los tres disponían de un garaje con veinte automóviles diferentes, y cada uno con su chófer, cada uno en disposición de ser llamado según tal o cual miembro de la familia le interesara ir a una o a otra parte. Ello, naturalmente, aparte la numerosa servidumbre que brujuleaba en la habitual residencia de tales potentados. ¡Y viva la solidaridad!

ANTE EL PROXIMO COMICIO

En el curso de estos dos últimos años, hemos venido constatando cierto estado de espíritu tendente a conseguir que la C. N. T. haga acto de presencia en los últimos combates que el pueblo español está librando al fascismo, con vistas a abrirse paso hacia su libertad.

Creemos no equivocarnos al equiparar la situación político-social de nuestro país a los últimos años de la monarquía y de la dictadura primorriverista.

También en aquellos años, el pueblo español, sus nuevas generaciones, ésas que, según algunos, no quieren hoy saber nada del pasado, buscaban una salida para los males que nuestro país venía sufriendo, por culpa de un capitalismo retrógrado, de una Iglesia que no puede renovarse, porque para ella renovarse es perecer; de un ejército vende patrias, y ganador de batallas contra su propio pueblo.

Por otro lado, la experiencia nos enseña que el llamado sindicalismo actual está totalmente incapacitado para defender a la clase trabajadora, y que sólo cuando este sindicalismo recurre a auténticas armas de lucha reivindicativa, es seguido por las clases laboriosas.

Estas constataciones no precisan de otras disquisiciones de tipo especulativo para que quede probado que para el pueblo español la C. N. T. continúa siendo una auténtica esperanza. La actitud de la inmensa mayoría de nuestros compañeros del interior frente a quienes necesitaron 17 años de reflexión en las cárceles franquistas para caer en los bajos fondos del sindicalismo oficial del fascismo español, nos muestra que la C. N. T. es necesaria en España, como lo es el anarcosindicalismo en los otros países de Europa y del mundo. Pero una C. N. T. tal como la que fue definida en Zaragoza en mayo de 1936, una C. N. T. imbuída de ideales emancipadores, de acción directa revolucionaria, de comunismo libertario y no una C. N. T. domesticada o puesta al servicio de los intereses bastardos y contrarios a los de los oprimidos.

En el curso de nuestras conversaciones hemos tenido ocasión de comprobar que, al menos de palabra, una inmensa mayoría de militantes confederales del exilio, de toda tendencia o capilla, propugna la vuelta a las fuentes pristinas del congreso de Zaragoza, única base de entendimiento posible entre todos los militantes sinceros y carentes de ambiciones personales ajenas al interés general de la C. N. T. Por otro lado, y ateniéndonos a la documentación orgánicamente recibida, las posibilidades actuales de reorganización de la C. N. T. son grandes allá dentro.

Siendo así cabe hacer examen de conciencia y de posibilidades de claro entendimiento entre todos aquellos militantes que exentos de pretextos «renovadores» y henchidos de amor a la auténtica C. N. T., la que en Zaragoza en mayo de 1936 y en París en mayo de 1945, y también en Limoges en 1961, quedó claramente definida. C. N. T. que por otro lado, no puede entenderse distinta a aquélla mientras un magno congreso reunido en España, en el que todos los sindicatos, todas las federaciones locales, comarcales y regionales estén debida y ampliamente representados, no haya decidido otra cosa, cabe, repetimos, preguntarnos, hacer examen de conciencia y decidir de manera concreta y definitiva si estamos decididos a luchar y a morir en defensa de nuestros caros ideales de manumisión.

Creo que ha llegado la hora de que cada cual defina claramente su posición con respecto a esta C. N. T. que es permanente e invariable, y de que todos aquéllos que se hallan en desacuerdo con la misma, se retiren por el foro o se les coloque en el lugar que les corresponde de manera definitiva y tajante.

En tal sentido el pleno que se avecina debería tomar las medidas oportunas para desbrozar el camino de toda grama viciada y viciosa, impedimento de avance en nuestro camino hacia la libertad y la justicia social totales y emancipadoras. Esta ha sido, ésta es y ésta deberá ser la única vía confederal y libertaria de quienes se consideren dignos de continuar perteneciendo a la Confederación nacional del trabajo, que nada tiene de común, que nada debe tener de común con esos ceeneses o políticos de cualquier especie. Los militantes que así lo entiendan, deben estrechar sus brazos para la creación de un homogéneo confederal y libertario capaz de romper, de hacer añicos, toda fortaleza contrarrevolucionaria que amenace la vida de la Confederación nacional del trabajo.

Al pleno, a los militantes que al pleno acudan, de cumplir su cometido con todas las consecuencias, y hasta el fin. Los cuervos capitalistas, disfrazados con distintos antifaces, royanistas, asistas, y otros istas que no osan decir su nombre, parecen olfatear el cadáver cenetista, y apresarse a engullirlo vorazmente, hasta que no quede ni el esqueleto confederal. Los hombres auténticos y machos de la C. N. T. han de aprestarse a la última batalla contra todas las sanguijuelas capitalistas hasta haberlas hacho desaparecer de la superficie de la Tierra para beneficio de los oprimidos entre los cuales aún están comprendidos los anarquistas y libertarios, los cenetistas.

M. OCAÑA

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

BFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

3 AOUT 1967
NUMERO 465
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

Quand le volcan gronde

LES derniers événements sanglants des Etats-Unis semblent avoir surpris certains observateurs « attardés » qui estiment que cela n'a été possible que par la pression aveugle de meneurs extrémistes. Cela nous fait penser à certain monsieur Thiers qui disait à la Garde Nationale : « Les bons d'un côté et les mauvais de l'autre » et qui précipita ensuite les choses quand il n'avait plus rien à craindre de la Commune.

Le massacre des Parisiens, après la victoire des Versaillais fut évidemment pour lui un moyen « d'épurer Paris », de se débarrasser des éléments révolutionnaires. Les prétendues considérations patriotiques et les exigences de « l'ordre » servaient à apaiser une conscience qui n'avait pas de raisons pour être difficile. (1)

Ainsi, ceux qui invoquent des raisons raciales ou « d'ordre social » pour justifier le carnage dans certaines villes à forte densité de population noire, cherchent, comme le faisait Thiers, à apaiser leur conscience qui ne doit pas avoir de raisons d'être difficile.

Les grands responsables de ces flambées de colère, ce sont les trusts, les exploiteurs qui maintiennent une partie de la population (vingt millions de Noirs américains) dans l'impossibilité de se nourrir, de se vêtir et de se loger dignement. Et il n'y a même pas l'excuse de dire qu'ils «vivent en pays sous-développé... » etc.

L'Amérique est un pays qui regorge de produits et qui détient un potentiel scientifique colossal; la meilleure lutte contre les troubles sociaux et aussi contre l'infiltration du bolchevisme, qu'elle semble tant craindre, serait de faire profiter toute la population — sans distinction de couleur ni d'opinion — des ces sources de bien-être. Ce serait là une plaisanterie de bien mauvais goût que le gouvernement Johnson devrait jouer à Fidel Castro et toute sa clique... A moins que l'anticommunisme ne soit qu'une façade derrière laquelle se cache toute la cupidité et tout le sadisme d'un régime identique à celui de Thiers et qui fit dire à J. B. Clément : « On traque, on enchaîne, on fusille tout ce qu'on ramasse au hasard... »

En tout cas, nous avons des raisons de nous méfier de cet « anticommunisme » car nous avons l'exemple de l'Espagne franquiste. Ce pays qui comptait avant 36 un nombre insignifiant d'adhérents au parti communiste espagnol, se retrouve, après trente et un ans de férule dictatoriale et tout l'appui moral et financier des U. S. A., avec une certaine menace « communiste ». Nous savons par ailleurs que tous les pays de l'Amérique latine sont à la même « enseigne » que l'Espagne. Que ce soit au Brésil, au Chili, au Pérou, en Bolivie, en Uruguay ou ailleurs, les Etats accentuent leur despotisme et quand le peuple se fâche, quand le volcan gronde, ce sont les procastristes ou les prochinois qui sont accusés. Comme propagande bolchevique on ne peut mieux faire, et il faut croire que certains exploiteurs américains se complairaient bien dans la peau d'un « kamarade exploiteur » si le régime changeait dans son pays...

Ce sont là des vérités qui devaient être dites par les travailleurs du mouvement syndicaliste révolutionnaire. Nous savons que dans ces révoltes du peuple il y a des politiciens de tout poil qui essaient de les faire tourner à leur profit; ils se retrouvent sûrement parmi la masse noire qui lutte actuellement aux U. S. A., dans le camp du Vietcong, etc.; mais ce ne sont pas eux qui font les révolutions. Quand le volcan gronde, quand le peuple est en colère, ce sont les Louise Michel, Varlin et tant d'autres que nous retrouvons au cœur même du combat. Louise Michel dont Victor Hugo, disait : « Ton oubli de toi même à secourir les autres — Ta parole semblable aux flammes des apôtres; — Ceux qui savent le toit sans feu, sans air, sans pain, — Le lit de sangle avec la table de sapin, — Ta bonté ta fierté de femme populaire, — L'âpre attendrissement qui dort sur ta colère, — Ton long regard de haine à tous les inhumains — Et les pieds des enfants rechauffés dans tes mains.

⁂

Voilà les êtres qui incarnent réellement les aspirations profondes des « insurgés de la liberté ». Le jour viendra où de ces révoltes naîtra une fraternelle entente de tous les travailleurs pour exiger une vieille revendication de l'Association internationale des Travailleurs : « L'émancipation des travailleurs. » La délégation « communale » en est la garantie car elle doit fournir à chacun les moyens de défendre ses droits, de contrôler d'une manière efficace les actes de ses mandataires chargés de la gestion de ses intérêts, et de déterminer l'application progressive des réformes sociales.

(1) La Révolution sociale.

La propagande par le fait

Avant qu'il ne devienne le théoricien d'un socilisme des plus modérés, Paul Brousse écrivait dans « Avant-Garde », organe de la section Romande de l'Internationale :

« L'idée marche en s'appuyant sur deux forces qui se complètent : le rayonnement de l'acte, la puissance de la théorie, et si l'une des forces fait plus que l'autre, c'est l'acte et non la théorie... Que l'on réfléchisse aux obstacles que l'on rencontre pour pénètrer les masses d'une pensée nouvelle à l'aide de conférences, brochures et journaux. Un fait produit au contraire un ébranlement : pour ou contre, tout le monde s'agite. Nous croyons la propagande théorique insuffisante, nous voyons la propagande pratique puissante, même quand elle n'est pas voulue; nous cherchons à inaugurer *une propagande de fait*, non plus inconsciente mais voulue... Nous choisissons les meilleurs parmi les moyens de propagande théorique; il est évident que nous montrons la même circonspection et beaucoup plus de prudence dans le choix de l'acte à accomplir pour faire de la propagande pratique. »

Il semble assez faux d'affirmer que l'acte fait plus que la théorie. Comme l'annonce Brousse, ces deux forces se complètent et ne sauraient être considérés sous une même optique, faire l'objet d'une comparaison de valeur à proprement parler. A vrai dire, l'action révolutionnaire n'est pas une fin en soi, la fin étant la révolution sociale qui mobilise l'ensemble des volontés et réalise la théorie. L'acte révolutionnaire apparaît donc le plus souvent comme une affirmation isolée, individuelle ou de groupe, visant à soutenir la théorie, à symboliser certains éléments de cette théorie ou a créer un climat, un courant d'opinion qui va permettre à la *propagande explicite* d'être recueillie par certaines couches de la population.

Ce qui est certain, c'est que la propagande purement théorique, si elle n'est pas soutenue régulièrement par l'action, si cette dernière ne la met pas en mouvement, passe du domaine technique au domaine philosophique et de l'état dynamique à l'état statique. Au lieu d'être un facteur impulsif pour les masses, elle devient le dogme, la religion d'une infime minorité d'initiés qui n'ont plus bientôt en vue que de conserver intact le culte et qui troquent les armes révolutionnaires contre la robe du prêtre.

L'un des aspects de la propagande par le fait, d'une réelle importance, c'est la confrontation des méthodes découlant de la théorie avec le réel. C'est donc également le perfectionnement de la tactique révolutionnaire à la lumière des expériences réalisées. C'est enfin l'alimentation nécessaire de la théorie, l'apport continuellement renouvelé qui l'empêche de se scléroser.

Mais le fait révolutionnaire c'est aussi et essentiellement l'affirmation de la *nécessité d'agir*. Le processus d'évolution sociale ne doit plus apparaître comme un simple corolaire du progrès scientifique et technique, ce qui justifierait, dans une certaine mesure, les thèses réformistes, mais comme le résultat de l'intervention sur le réel des classes sociales révolutionnaires en mouvement étant bien entendu que les aspects de cette intervention ne sont pas séparables de leur contexte historique. Car l'évolution du progrès scientifique et technique n'est pas elle-même indépendante, absolue et n'étant conditionnée que par le facteur temps. Il est certain que ce progrès est pratiquement irréversible dans une durée historique relativement courte. Mais, à chaque instant, il est aussi déterminé, freiné ou poussé par les classes sociales dirigeantes qui ont entre leurs mains les moyens de réalisation de ce progrès. S'il conditionne donc, dans une certaine mesure, le niveau d'existence d'*une partie* de ces classes constituée par la minorité économiquement et politiquement dirigeante. C'est donc l'intervention révolutionnaire des classes exploitées qui ne participent pas actuellement à son orientation et à sa distribution qui est susceptible de faire effectuer au progrès scientifique et technique un *bond en avant* qualitatif en même temps qu'un *accroissement* de sa distribution quantitative horizontale interdite par la structure même de l'économie capitaliste qui doit maintenir entre les couches sociales les différences de potentiel indispensables à la réalisation de profits.

On a tort d'assimiler propagande par le fait et terrorisme. La propagande par le fait peut, selon les circonstances être une action violente ou une démonstration pacifique dans ses intentions. Dans tous les cas elle cherche à *montrer* quelque chose, à s'associer les volontés de ceux qu'elle peut toucher directement ou indirectement. Elle ne s'inscrit dans la lutte révolutionnaire que comme une *indication* plus ou moins explicite de la marche à suivre. Elle veut surtout servir d'exemple, pousser les masses laborieuses à agir non pas dans le cadre des institutions légales mais selon leurs propres méthodes et en dehors de toute référence aux systèmes de pensée bourgeois. Cependant, lorsqu'elle s'inscrit dans une période de stagnation sociale ou de coercition brutale, elle prendra presque nécessairement un caractère violent imposé par le contexte lui-même.

La propagande par le fait, c'est le mouvement matériel par lequel une minorité consciente tend à apporter aux masses intoxiquées par la propagande capitaliste et impérialiste les éléments d'une prise de conscience révolutionnaire. Les moyens de diffusion des idées dont dispose l'avant-garde prolétarienne ne sauraient être suffisants, face au formidable appareil de propagande de l'Etat néo-capitaliste, pour attirer l'attention de la masse des indécis sur laquelle s'appuie le capitalisme pour stopper la dynamique sociale. Dès lors, pour toucher cette partie de la population, il faut porter jusqu'à elle l'impulsion qui la fera se préoccuper des doctrines révolutionnaires et prendre en main son propre sort. C'est par le jeu du fait révolutionnaire, qui peut se permettre d'être parfois spectaculaire, mais jamais ambigu que ce mouvement s'effectue. Il est toutefois nécessaire de préciser que l'avant-garde révolutionnaire n'est pas une élite destinée à se placer *à la tête* du mouvement prolétarien mais ayant pour rôle celui d'un véritable ferment *à l'intérieur* des classes laborieuses elles-mêmes. « Que doivent donc faire les autorités révolutionnaires, et tâchons qu'il y en ait aussi peu que possible — écrit Bakounine — que doivent-elles faire pour étendre et pour organiser la révolution? Elles doivent non la faire elles-mêmes par des décrets, non l'imposer aux masses, mais la provoquer dans les masses. Elles doivent non leur imposer une organisation quelconque, mais susciter leur organisation autonome de bas en haut... » Ce qui est vrai de l'organisation de la révolution triomphante l'est aussi de la lutte révolutionnaire en elle-même. Que les masses, aillent d'elles-mêmes au combat social est une condition primordiale pour qu'elles organisent également d'elles-mêmes le monde nouveau issu de la révolution et pour que celle-ci ne sombre pas dans les formes bourgeoides et hiérarchisées d'organisation.

SEVY

1re UNION REGIONALE

Nous informons tous les militants de la Sarthe, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, qu'une intense activité est prévue pour l'automne sur un plan strictement anarcho-syndicaliste et spécifique, avec les bases suivantes :

1. — Organisation de syndicats C. N. T. dans la Région.
2. — Formation d'un cercle Libertaire-Syndicaliste.
3. — Propagande S. I. A.
4. — Diffusion d'un bulletin « La Lettre Syndicaliste » comme outil de propagande dans les usines, les bureaux et les champs.

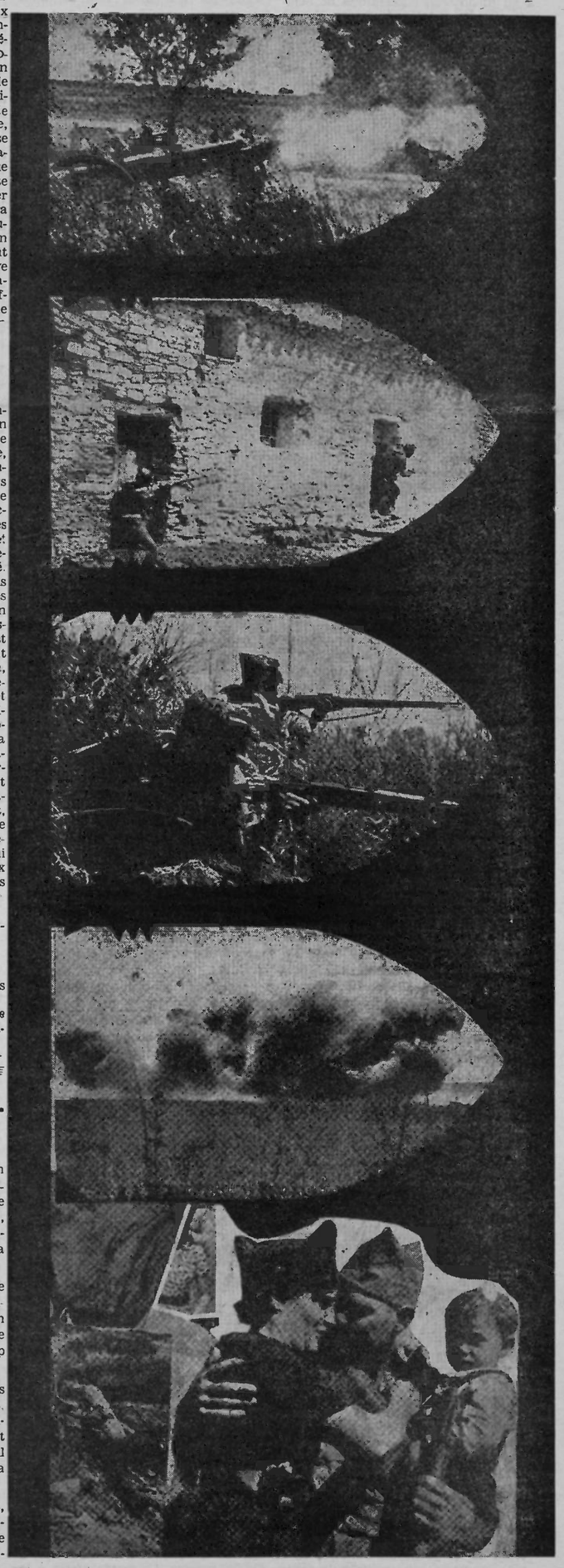
⁂

Réunion du Comité de Coordination Syndicaliste et Anarchiste de l'Ouest, le Samedi 30 septembre 1967 à Lamotte-Beuvron-41.

Ecrire soit à Leclainche René, «La Roche » 41 - Chaille. Ou Senez André, 72 - La Chapelle-Gaugain.

Nous demandons des correspondants pour les villes suivantes : Orléans, Vierzon, Tours.

REMEMBER!



La production

« Il ne saurait y avoir de consommation sans production. Quand on veut bien réaliser le pourcentage de non-production en régime capitaliste, quand on veut bien réaliser le nombre de productions criminelles envers l'humanité, il faut bien admettre que tous ces pourcentages de non-production et de productions criminelles transformés en productions utiles et agréables à la vie de tous, apporteraient santé, bonheur à l'humanité. Les syndicats des travailleurs, dans chaque branche, seraient habilités pour rétablir les plans de production réalisables suivant les sols, les climats-les dispositions géographiques. C'est sur le plan communal que se jouerait la dernière partie de la production, chaque commune devant produire, selon ses possibilités industrielles et agricoles, et l'importance des travailleurs constituant son potentiel de production. Il est à remarquer que si la consommation doit se calculer en s'acheminant par la commune, le département, la nation, la production doit se calculer en sens enverse, c'est-à-dire par la nation, le département, la commune, étant bien convenu que chaque commune peut réviser, si nécessaire, le plan de production qui lui est soumis, connaissant, mieux que personne, très exactement, ses possibilités. »

(Extrait « De l'esclavage à la liberté » de René Villard.)

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

APPEL DE LA S. I. A. DE BREST

Devant l'ampleur de la répression continuelle que subissent les camarades espagnols, spécialement ceux de la C. N. T. - F. A. I., les antifascistes, les libertaires français ne peuvent rester indifférents car leur lutte est la nôtre aussi.

Nous ne devons pas attendre que des événements genre 1936 surviennent pour organiser la solidarité. Un certain courant existe et se développe dans l'Ouest de la France; mais trop lent à notre avis.

Que les antifascistes, les libertaires de Brest. Morlaix, Lorient, Vanves, Rennes, Nantes, Saint-Nazaire, Angers, Saint-Brieuc, Savenay, Rezé et autres localités se mettent au travail et fondent une section S. I. A. ou la renforcent si elle existe.

Par delà les divergences de vues, unissons-nous; et pour tous renseignements s'adresser à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 N - Brest.

Il y a 31 ans en Espagne...

A seule fin que nul n'en ignore...

En l'an 70, les Romains écrasèrent les Juifs en Palestine. Les survivants choisirent l'exil ou devinrent esclaves.

Au septième siècle, l'Islam apparait et les Juifs reviennent en Palestine. L'arrivée des croisés provoqua la chute d'Israël, de Jérusalem. Les Juifs sont enfermés dans les synagogues, et, le 19 juillet 1099, les chrétiens les font brûler, déjà précurseurs d'Hitler.

Les survivants retrouvèrent une liberté relative avec la défaite des chrétiens par les musulmans.

Les Juifs furent massacrés en Angleterre, sous Edouard 1er, en 1290.

Massacrés en France sous Philippe le Bel, en 1306.

Expulsés d'Espagne et du Portugal, en 1492.

En Russie, les seigneurs les faisaient massacrer périodiquement par les moujiks, pour des raisons soi-disant religieuses, ce qui effaçait les dettes qu'ils avaient contractées vis-à-vis d'eux...

Ces progromes créèrent en Russie un antisémitisme qui est encore vivace dans certaines régions.

En France, Dreyfus, quoique innocent, fut condamné pour une trahison dont il était irresponsable : vengeance de la réaction religieuse.

Enfin, les hitlériens massacrèrent ou brûlèrent six millions de Juifs !

Pour échapper à la vindicte de tous les peuples, et aussi pour réaliser le mythe de la résurrection juive de la Palestine, l'organisation nationaliste sioniste entrepit une immense campagne en faveur de ce retour.

L'Angleterre ayant un mandat sur la Palestine accepta d'encourager cette détermination par la déclaration Balfour, autorisant la création d'un Foyer national juif en Palestine (1917).

Il faut dire que, depuis 1890, des Juifs, écœurés de subir des répressions dans toute l'Europe, venaient fonder des communautés agricoles, des kibboutz, en Palestine.

A partir de 1917, le foyer juif rachète les terres des Arabes, en donne la jouissance de tous les fruits à tous les volontaires qui veulent mettre ce désert en valeur.

En 1948, autorisé par toutes les grandes puissances, Russie comprise, le Foyer sioniste fonde l'Etat d'Israël. Les Arabes qui s'y opposent sont chassés.

Israël a donc acheté la plupart des terres, indemnisant insuffisament ceux qu'elle chassait. En fait, la Palestine arabe n'avait aucune représentation nationale et juridique, ce qui permit une occupation facile. Les habitants vivaient misérablement, entretenant le désert...

Les Juifs voulurent démontrer au monde qui les méprisait, et auquel, par racisme religieux, ils ne voulaient s'adapter, qu'ils étaient capables de construire une société plus humaine que celles dont ils avaient souffert. Ils ont fait de la Palestine un véritable jardin, une ruche bourdonnante, ce fut surtout l'œuvre de la « Civilisation des kibboutz », communautés agricoles groupant plus de 100.000 personnes et 290 villages communautaires. Communautés variant de 200 à 400 personnes.

Ils ont offert au monde étonné ce spectacle extraordinaire d'hommes fraternels, vivant « volontairement » le communisme intégral « sans salaires, sans profits personnels... »

C'est la première fois, dans l'histoire humaine, qu'un tel exemple est donné avec une telle ampleur.

Il est évident que ce fut une erreur des grandes puissances, Russie comprise, d'autoriser les Juifs à constituer un nouvel Etat, mais aujourd'hui, attendu que ces grandes puissances sont à l'origine de cette création, ils leur appartenait de tout faire pour préserver ce petit pays de la destruction.

Il est non moins évident qu'elles pouvaient empêcher cette guerre, surtout la Russie, si elles n'étaient préoccupées par la vente des armements et l'exploitation des pétroles...

Tous les esprits libres se sentiront éclaboussés et meurtris par la flétrissure qui leur est imposée tant par l'Amérique détruisant le Vietnam pour donner du travail à ses chômeurs, que par les Etats européens plus préoccupés par l'exploitation du pétrole et des armements que de la survie d'un peuple qui fut une création artificielle de leurs visées politiques, mais jamais un acte humanitaire.

L'Angleterre veut réserver ses intérêts au Moyen-Orient. La France monarchiste ne veut pas se couper des sources de pétrole. L'Amérique exerce chez les Arabes un commerce intense d'armements, comme d'ailleurs *tous* les Etats européens, y compris la Suisse et la Russie.

Tout ce monde interlope parle paix, désarmement, mais, en fait, c'est à qui vendra des armements avec l'espoir que tous les peuples sous-développés en feront usage, arrachant ainsi leurs économies industrielles en difficulté aux menaces de la recession... : *tous des criminels !*

Les principes généraux des kibboutz

1. — L'Assemblée générale de chaque kibboutz désigne les différentes commissions chargées de l'application des décisions prises. Ces assemblées sont bi mensuelles. Toutes les affaires sont discutées par *tous* et peuvent être remises en discussion à tout instant.

2. — Les réunions des commissions spécialisées dans les différentes branches sont ouvertes à tous les membres, de telle façon que chacun puisse apporter ses critiques et ses suggestions.

En tout, partout, la discussion est libre. Les discussions sont toujours efficaces grâce au niveau d'instruction de tous les membres.

3. — Les principes de la démocratie du kibboutz sont :

le volontariat, l'égalitarisme et la coopération.

L'adhésion au kibboutz étant libre, il n'existe aucune contrainte administrative, aucune sanction autre que le désaveu général à l'égard de celui qui ne remplit pas son devoir communautaire.

4. — Le kibboutz a une structure embrassant toutes les activités de la vie. L'éducation est très élevée atteignant un niveau inconnu en Europe, ce qui permet à tous les membres de remplir des fonctions à tour de rôle. Le pouvoir judiciaire est inconnu au kibboutz, parce que le *sens de la responsabilité* fait de chaque membre un associé conscient de ses droits et de ses devoirs.

5. — Le principe social du kibboutz est *De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins;* nous sommes loin de l'exploitation capitaliste ou du kolkhose bureaucratisé !

C'est la réalisation totale du communisme, de la démocratie du travail. Ce qui explique le silence des bolcheviks à l'égard d'une civilisation qui devrait leur servir de modèle.

Il existe encore des villages coopératifs ou les exploitations privées sont liées entre elles par une coopérative de production en commun.

Mais l'Etat d'Israël est un Etat capitaliste, et l'on peut se demander si ces grandes victoires de la conscience humaine résisteront au régime capitaliste de leur pays comme à l'assaut de la « Guerre sainte » menée par les hordes araves...

Nous pouvons toutefois déclarer que la « Civilisation des kibboutz » est la plus belle victoire de l'homme sur la nature et sur lui-même.

Un citoyen du monde

ANTENA

ESPAÑA EN
EL INDICE

MADRID. — Jesús Lample, vicepresidente del Consejo Nacional de Trabajadores informó a la comisión permanente de este organismo sindical de que la Organización Internacional del Trabajo habia solicitado una amplia información sobre el «planteamiento y funcionamiento de nuestras Sindicales».

En efecto, en la conferencia anual de la O. I. T., organismo de las Naciones Unidas, con sede en Ginebra, cuyas sesiones terminaron el 29 de junio pasado, se planteó la posibilidad de envío de una comisión de estudio encargada de investigar la situación sindical obrera en España, comisión que fue aceptada en principio por los representantes españoles según informa el órgano de la Federación Internacional de Trabajadores de las Industrias Metalúrgicas.

El presidente del grupo obrero del consejo de administración de la O. I. T., el suizo Jean Mori, planteó una serie de condiciones que deberian ser aceptadas por España antes de que la citada comisión viniera a nuestro país. Entre estas condiciones — según aparece publicado en las actas oficiales de la Conferencia, con fecha de 27 de junio — aparecen: «Garantias de que el grupo de estudio debe tener un acceso completo y sin restricciones a todas las informaciones pertinentes; que la composición del citado grupo de estudio incumbe exclusivamente al director general y al consejo de administración; que se asegure «a dicho grupo la posibilidad de consultar libremente a las personas o grupos de personas que, a su juicio sean susceptibles de aclarar ciertos aspectos de los problemas planteados, según su propio criterio y sin intervención alguna por parte del Gobierno ni de otras autoridades tanto en España como en los territorios españoles de Africa. Asimismo, aparte otras garantias pedian que se permitiera la publicación de «los resultados completos de la encuesta que se realice, sin censura gubernamental».

¡ARRIBA
LOS PRECIOS!

MADRID. — Dentro del sector primario, la elevación más fuerte de precios durante el año 1966 se ha dado en los subsectores de silvicultura y pesca, con un 9,2 por 100 de aumento respecto al año 1965. Los fiambres, principal componente de las cenas veraniegas de muchas mesas españolas, siguen subiendo de precio, especialmente los derivados del cerdo. Esto quzá haya determinado una cierta abstención en el consumo de estos fiambres, que es menor en estos meses en relación con el consumo de veranos precedentes.

El queso y las conservas de pescado también han subido de precio, lo que ha originado una cierta retracción en el consumo de los mismos.

PROVINCIA CALVA

CIUDAD REAL. — Ha sido dispuesta la repoblación forestal de 90.000 hectáreas. Aunque esas 90.000 hectáreas previstas suponen una cifra considerable, la verdad es que únicamente cubren un 25 por 100 de la superficie forestal rasa de la provincia.

Esta provincia ofrece una gran escasez de madera en lo cuantitativo y en lo cualitativo, que la obliga a importar casi toda la que necesita para sus minas, industrias, talleres y fábricas. Han sido tan abusivas las roturaciones efectuadas en los terrenos pendientes en el último medio siglo, que se ha llegado a una situación en verdad lastimosa, lo que se echa de ver en estos momentos de intensificación industrial. En el siglo XIX habia en la provincia muchas zonas de bosque hoy desaparecidas por completo.

MUCHA GARANTIA,
PERO NO TE FIES

MADRID. — Un decreto del gobierno restablece las «garantias constitucionales» en Vizcaya. Ahora se dice claro que esta medida draconiana — que permitió la expulsión de ciudadanos de su lugar de nacimiento — fue motivada por la huelga de Laminación de bandas en frio Echeverri, que duró ciento sesenta y tres días y dio ocasión a numerosas demostraciones de solidaridad en la población obrera española.

ACTUACION DEL
SANTO OFICIO

MURCIA. — Por orden del juez la policia ha procedido a la detención del dramaturgo Fernando Arrabal por haber puesto dedicatorias en un libro suyo consideradas «blasfemas», «antipatrióticas» y «obscenas».

Se supone que los esbirros a Arrabal no lo llevaron a la hoguera, pero sí a la cárcel.

COHETES CONTRA
JABALIES

PAMPLONA. — Los habitantes de Roncal, Burgui y otras poblaciones limítrofes entre Aragón y Navarra, se valen de cohetes para asustar a los jabalies que descienden de las montañas y causas destrozos en los sembrados y huertas. Los vecinos de estas localidades montan guardia alternándose para hacer huir estos animales.

TANTAS RATAS
COMO MOSCAS

TOLEDO. — Otra curiosidad a inscribir en el programa turistico es la extraordinaria proliferación de roedores favorecidos por las aguas residuales de Madrid enfocadas hácia el Tajo. En Toledo, Seseña, Borox, Añover de Tajo y Mocejón hay tantas ratas como moscas, y de no procederse a una rápida higienización la población humana tendrá que desalojar para eludir tan molestosas compañias. Las huertas de la margen derecha del Tajo puede considerárselas damnificadas a causa de los destrozos que causan los roedores.

DICTADURA
DE CRETINOS.

ATENAS. — El general Patakos ha ordenado a todos los funcionarios que cobren del Estado, maestros comprendidos, que cuando menos una vez a la semana deben asistir con sus familiares al «sacrificio de la misa». Con referencia a los prisioneros politicos, el cretino Patakos ha manifestado: «Los detenidos de Yaros que no se avengan a firmar una declaración renunciando a toda actividad politica, quedarán entre muros durante tres, cinco e incluso cien años, pues deben aprender a ser griegos y nada más que griegos.»

Declaración que deberia escandalizar al mundo civilizado.

RIGUROSAMENTE CIERTO

BARCELONA. — En el Bruch hay la estatua del tamborilero de la batalla contra las tropas napoleónicas. Pues un dia antes de celebrarse el último referéndum franquista apareció en el zócalo del monumento una inscripción hecha a punzón y martillo, que textualmente decia: *Si en lloc de tocar el tabal t'haguessis tocat els collons, avui series francesos.* (Si en vez de tocar el tambor te hubieses tocado los testículos, hoy seriamos franceses.)

PETROLEO
COMUNISTA

CARTAGENA. — Llegaron recientemente a este puerto dos buques petroleros de la flota soviética conduciendo en total 95.000 toneladas de petróleo bruto destinado a la refineria de Escombreras. Cada año la U. R. S. S. debe librar a Franco 500.000 toneladas de este material, según acuerdo firmado por ambos gobiernos.

FIATE DE LA VIRGEN
Y NO NADES

FIGUERAS. — Durante la procesión del Carmen, dias pasados, que se celebró en Estartit, un cohete lanzado desde una barca se desvió y fue a dar contra el casco de una embarcación abriendo un boquete por el que comenzó a entrar agua. Los ocupantes, que eran muchos, ante el peligro se lanzaron algunos al agua. Pero contenido el pánico el barco llegó a puerto.

COMO EN GRECIA
Y EN ESPAÑA

RIO DE JANEIRO. — El periodista Helio Fernández, acompañado de su mujer, fue llevado hacia la isla de Fernando Noronha, en un avión de la Fuerza Aérea brasileña, donde cumplirá la condena de confinamiento que le impuso el Gobierno por escribir un articulo considerado agraviante contra el ex presidente Castelo Blanco.

Mientras tanto, el presidente del Tribunal federal de apelaciones, Oscar Saraiva, expresó que tan pronto como reciba la solicitud de «habeas corpus» para el periodista, acelerará su proceso para que el tribunal pueda tratarlo en su primera reunión en agosto.

Ayer, el periodista comenzó una huelga formal de hambre en señal de protesta ante el tratamiento que le dieron en el cuartel del Ejército, donde estuvo detenido hasta su transferencia a la isla de Fernando Noronha. Helio Fernández reveló que recibió amenazas de oficiales en el cuartel de la policia del Ejército.

Entretanto, ha comenzado una ola de protesta de elementos de la oposición y periodistas.

COMO ESPAÑA,
NI HABLAR

MADRID. — Los ochocientos millones de pesetas que España invirtió el año pasado en la importación de 50.000 toneladas de trapos, suponen casi el valor de las exportaciones españolas de hilados y tejidos de algodón que en el mismo año.

«Cuando en todos los paises aumenta el esfuerzo para superar calidades — dice comentando este hecho el «Boletin de Información Textil» — nuestra industria textil absorbe este importante contingente de desechos para, triturados, convertirlos en una materia prima textil que adultera, degenerándola, la calidad. El estigma de calidad baja y adulterada — añade el boletin — alcanza incluso a los artículos mejor fabricados con fibras vírgenes. Se trata de una triste realidad que hoy urge afrontar con las medidas necesarias para que el contenido del «slogan» «España ofrece calidad» no resulte, en lo que a determinados textiles se refiere, un lamentable fraude público».

PROTESTA CONTRA
UNA ESTAFA

MIERES. — «Queremos el dinero contante y sonante, si no no saldremos de aquí» han respondido los 33 mineros al facultativo jefe de la mina «Llori» cuando éste les mostró un acta notarial por la cual el patrón de la citada mina don Indalecio Alvarez Mortera, se compromete a pagarles las tres mensualidades que les adeuda y que suman un total de 915.000 pesetas. La deuda afecta a los 60 productores que que componen la plantilla de la mina, aunque de ellos sólo sean 33 los que se han encerrado voluntariamente.

Como hoy son ya 78 las horas que llevan dentro de la mina, se empieza a sospechar que por algunos puntos de la montaña se les está administrando comida y otros útiles. El gobernador civil ha ordenado que se vigilen las viejas entradas de la mina y los escondrijos de la montaña para evitar que se les puedan suministrar alimentos.

(Esta referencia procede del 22 de julio.)

EL CARBON
Y EL MERENGUE

OVIEDO. — «Seguir produciendo carbón es un objetivo de la politica económica indeclinable que afecta incluso a la propia soberania nacional». Estas palabras de abolengo patriótico las ha emitido el «camarada» Victor Arroyo, presidente del Vertical de Combustibles, en la ciudad residencial de Perlora. Sin embargo, Victor prefiere el arroyo al fondo de la mina. Traje de minero lo tiene, pero para las ceremonias oficiales.

VALENCIA SE DESHINCHA

VALENCIA. — Contra la corriente general ascendente de las grandes poblaciones, esta capital aparece estancada en su medio millón y pico de habitantes, con tendencia al decrecimiento. Hay más emigración que inmigración. En 1960 el número de residentes en Valencia era de 505.374 y en 1964 de 502.598.

PAN IGUAL PARA TODOS

SANLUCAR DE BARRAMEDA. — Los obreros de las tahonas se presentaron esta mañana al trabajo con intención de elaborar el llamado pan familiar, barras de 800 gramos, pero se negaron a fabricar las barras más pequeñas llamadas de lujo. Al no aceptar los dueños de las tahonas esta situación, los obreros se retiraron de su trabajo.

COMPLICES
O ACOBARDADOS

PALMA DE MALLORCA. — Luis Meana y Santiago González, que acompañaban a Moise Tshombé durante el vuelo Ibiza-Palma, y en el transcurso del cual fue raptado el ex presidente de Katanga, regresaron anoche a esta ciudad, procedentes de Argel, por via aérea.

Con respecto a este regreso y sus circunstancias, dichas fuentes no han podido ofrecer más detalles.

VICTOR ARROYO
ESTABA LEJOS

OVIEDO. — Continúan los trabajos de rescate de los cuatro mineros que quedaron en un pozo de «Hulleras de Turón» el pasado jueves, si bien los equipos de salvamento y rescate encuentran grandes dificultades para su labor. Se sabe que sólo pueden avanzar a una media de cinco a seis metros diarios.

Técnicos mineros opinan que los cuerpos de estos mineros se encuentran a unos veinte metros de distancia de los equipos de salvamento.

Por otra parte el paro en señal de duelo por los mineros sepultados se ha extendido ya al resto de la minería asturiana. A los once mil mineros de la cuenca del caudal se han unido ayer los mineros de «La Camocha», en Gijón. La plantilla de esta empresa es de 1.100 trabajadores.

LOS CUATRO MINEROS
SEPULTADOS

MIERES. — Los equipos de salvamento que llevan adelante el rescate de los cuatro mineros sepultados en el pozo «Santa Bárbara», de Hulleras de Turón, a siete kilómetros de Mieres, calculan que en la próxima madrugada pueden dar por terminado los trabajos de rescate. Hasta ahora han progresado unos 22 metros, quedándoles seis para llegar a ellos.

LA GUERRITA

MADRID. — En el Instituto Farmacéutico del Ejército se produjo una explosión violenta que ha causado cinco muertos, uno de ellos el comandante. Tres otras victimas eran soldados y el quinto muerto un especialista farmacéutico. El edificio ha quedado en ruinas.

C. P. E. COMENTA

En Madrid ha sido asesinado por un muchacho de 17 años un comandante del Ejército de nombre Palacio. Según la prensa franquista — a la que no hay que creer ni en estos casos ni en otros ni la mitad de la mitad — la causa del crimen no ha sido más que «el desquiciamiento de una juventud que ha puesto en peligro de la ciudad». Estas son palabras de «El Pensamiento Navarro», que proseguia de este modo: «Melenudos, chulos, tramperos y audaces hijos de papá se dedican al robo, al propiamente circunstancial de coches, a la agresión chulesca a las mujeres; a cualquier acto delictivo, amparados en una precoz soberbia. El acontecimiento final lo marca la muerte del comandante Palacio». Podemos asegurar que en los días de la República jamás se trazó cuadro semejante ni de Madrid ni de ninguna otra ciudad peninsular. El «paraiso franquista», ¿resultará ser para una juventud reducida al estado de pupilaje, cárcel insoportable que conduce a toda clase de excesos?

DETENCIONES Y
APALEAMIENTO
EN VITORIA

VITORIA (OPE). — Siguen detenidos en la cárcel provincial, como consecuencia de las últimas redadas practicadas por la Guardia Civil, 21 personas vascas a quienes se acusa de actividades clandestinas. Entre los detenidos hay una joven.

Se sabe de buena fuente que uno de los detenidos fue interrogado ininterrumpidamente por espacio de dieciocho horas, por sus aprehensores, y en vista de que sus declaraciones no fueron satisfactorias para la Guardia Civil que le interrogaba, fue sometido a otro «interrogatorio» de palizas brutales que duró once horas, después de lo cual fue nuevamente interrogado por espacio de otras tres horas.

A pesar de haber sido tan bárbaramente maltratado, la Guardia Civil no pudo arrancarle la «confesión» que pretendia, por la sencilla razón de que lo que pretendia la Guardia Civil era falso y porque la resistencia moral del preso no pudo ser quebrantada por sus torturadores.

PLAN DE SUBDESARROLLO

SAN SEBASTIAN, (OPE). — En la fábrica Bernedo, de Beasain, que normalmente da trabajo a unos 200 obreros, han sido despedidos, por falta de trabajo, 41 trabajadores y se rumorea que van a continuar los despidos en dicha empresa.

Rumores análogos, debidos a la mala situación en que se encuentra toda la industria, llegan de todas partes, ya que resultan insuficientes las medidas que hasta ahora se han adoptado para evitar el paro obrero, como son la supresión de las horas extraordinarias de trabajo y la reducción de la jornada de trabajo. En Fundiciones Echevarria», de Beasain, la empresa ha pedido a los obreros que se hagan cargo del taller mecánico y les ha prometido una aportación económica de dos millones de pesetas, para que hagan frente a los primeros gastos, pero los trabajadores no han aceptado un precimiento que en esta situación, podria representar una fortuna para ellos. La razón de su rechazo es obvia: la gravedad de la crisis que atraviesa la industria.

PLAN PARA PRESENTAR
CANDIDATOS

PARIS (OPE). — El diario «Internacional Herald Tribune» publicó el 12 de julio una información del «New York Times» fechada en Madrid, según la cual se habian reunido en el despacho de don José María Gil Robles, jefe de un grupo politico de derechas de antes de la guerra, la C. E. D. A., varios lideres de la oposición para estudiar la posibilidad de presentar candidatos a Cortes en las próximas elecciones por el sistema de cabezas de familia y mujeres casadas.

Los reunidos fueron, aparte del propio Gil-Robles, Joaquín Ruiz Jiménez, Dionisio Ridruejo, Joaquín Satrústegui, Fernando Alvarez Miranda y Enrique Tierno Galván. Este manifestó después de la reunión que habia actuado más como observador que como participante. Los reunidos, por lo demás, pusieron en claro que actuaban dentro de la ley y que su actitud no tenia nada de clandestina. Declararon que estaban estudiando la posibilidad de presentar candidaturas en unas elecciones parlamentarias que probablemente se celebrarán en octubre.

Señalaron, sin embargo, que hay un gran inconveniente para participar en la próxima campaña electoral, el cual consiste en que el régimen requiere de todos los candidatos la aceptación de los principios del «Movimiento», los cuales comprenden los fundamentos de la Falange, del Ejército y de la Iglesia Católica.

(A eso se le llama querer andar con las piernas atadas. — «C. S.»)

★

ADVERTENCIA

Los cuatro números de LE COMBAT SYNDICALISTE que seguirán al presente no recogerán la actualidad estricta en razón al periodo de vacaciones.

OTERO DE LA ENCICLOPEDIA

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XX. La opinión de P. C. Masini

AL terminar la guerra mundial última, en Italia se registró un resurgir de las ideas libertarias muy promisor. Además de la reunión de todos aquéllos viejos compañeros que el fascismo habia desperdigado se pudo observar la llegada en el seno ácrata de jóvenes inquietos que, renunciando a las ideologias de base estatal, buscaban en el campo anarquista posibilidades más cónsonas a los planteamientos que a si mismos llegaban a formularse. Con ánimos de *institucionalizar* este fluir juvenil es que en 1946 se celebró en Faenza un congreso de Juventudes al que tuvimos ocasión de asistir en representación de la Internacional Juvenil Anarquista (I. J. A.). Una seria resistencia por parte de los compañeros de la Federación Anarquista Italiana (F. A. I.), con el veterano Armando Borghi en primera fila, pesó negativamente en aquel deseo de logro de personalidad propia por parte de los jóvenes allí reunidos y debido a ello no llegó a estructurarse una organización juvenil. Poco a poco se fue observando el distanciamiento de algunos jóvenes en forma individual, de lo que se podria considerar propiamente movimiento libertario italiano. Fué un distanciamiento que duró años y que ha pasado desapercibido salvo para los que hemos seguido de cerca los avatares del anarquismo organizado italiano. De esta manera se ha podido ver a Pier Carlo Masini refugiarse en la obra seria, totalmente desconectada del anarquismo de anagrama y ofreciendo periódicamente interesantes titulos a las editoriales de marchamo inclusive burgués, las cuales, reconociendo el valor y la preparación de Masini, suelen publicar sus trabajos. A Masini debemos una serie de trabajos sobre Bakunin: « Gli internazionalisti », obra que trata del anarquismo romántico que llevara a Malatesta, Cafiero, Cecafelli a la conquista de los pueblos del Matese donde llegaron a proclamar el comunismo libertario bien que con vida más pronto efimera; hay una «Respuesta a los redactores de la palabra « anarquismo » para la Gran Enciclopedia soviética» (Ed. R.L., Génova, 1936, pág. 30), que es sumamente edificante también; recopilaciones sobre Berneri, la Internacional, etc.

Otros jóvenes, como Carlo Doglio — que pasará a militar en las filas de Danilo Dolci — quien estaba doctorado en leyes y logró titulo académico, en Londres, en la Facultad de Arquitectura, Canonaro — que acabará en las filas del Partido socialista —; Galassi, estupendo estudioso de una tenacidad a toda prueba, también fueron alejándose de las filas anarquistas organizadas bien que siempre han guardado cierta fidelidad al ideario ácrata.

En 1946 y 1947, cuando todavia este puñado de jóvenes constituia un grupo cohesionado en torno al anarquismo, la mayoria de ellos se habian constituido en redactores de «Gioventú Anarchica», de Milán. En el número correspondiente al 20 de febrero de 1947 Pier Carlo Masini se expresaba asi con respecto de la Enciclopedia anarquista:

«No conocemos, a nuestro pesar, la Enciclopedia anarquista de Sebastián Faure, ni el criterio seguido en su compilación ni el año preciso en que fuera editada. Sin embargo, la proposición de llevar a cabo, aquí en Italia, una empresa análoga está condicionada al examen de la obra de Faure, que podria aconsejar une traducción en italiano revisada y con ampliaciones.

Ya hemos explicado los motivos que hacen necesaria una Enciclopedia anarquista. Queremos ahora precisar algunos conceptos que podrán ser tenidos en cuenta para una discusión del argumento en el seno de un congreso.

A. — En la compilación de una enciclopedia no puede bastar ni el trabajo de un individuo ni el de un grupo. Son necesarios centenares de colaboradores en todos los paises, un comité redaccional amplio y competente, una secretaria dinámica.

B. — Si no se quiere caer en lo tosco y en lo confuso es necesario renunciar al panorama del saber: mantenerse dentro de lo politico en una interpretación humanistica del mismo ya que la Enciclopedia anarquista debe ser, precisamente, un instrumento de propaganda.

C. — Será necesario limitarse a un número de vocablos esenciales tratados exhaustivamente, con citas tan sólo para los vocablos menores, una mayor ampliación de los cuales la podrá hallar el lector remitiéndose a los vocablos ampliamente tratados; se trataria, en síntesis, de alejarse propiamente del diccionario y acercarse al manual ordenado alfabéticamente para que la enciclopedia sea obra no para una única consulta sino también para lectura e inclusive para aprender

D. — La empresa podria organizarse así en base a lo siguiente: selección y elenco de los vocablos, distribución del trabajo, reunión del material, publicación periódica en fasciculos.

Cuando hayamos dado a la cultura italiana esta prueba de nuestras capacidades podremos, entonces, tener el derecho de denunciar la ignorancia culpable que pesa sobre los intelectuales burgueses cuando del anarquismo se trata. Cuando hayamos confiado a los jóvenes la Enciclopedia anarquista habremos garantizado por el mejor conducto, la continuidad de nuestro movimiento, habremos instalado la base para las ulteriores conquistas del pensamiento anarquista. Son los jóvenes los que piden a los viejos la realización de este trabajo...»

Comentarios a lo dicho por Masini hace veinte años no son rigurosamente necesarios. A través de nuestras entregas anteriores hemos tenido ocasión de verter ideas y conceptos bien aproximados a los de Masini. Su visión es clara y concreta como lo demuestra la puntualización que hace a través de cuatro apartes. A poner de relieve, sin embargo, este final significativo de «son los jóvenes quienes piden a los viejos la realización de este trabajo». Es cierto, se trata de algo que la experiencia y largos años de estudios cuentan más que el entusiasmo juvenil, bien que, añadimos nosotros, la juventud preparada puede ser preciosa en el trabajo de traducción y hasta en la actualización y redacción de ciertos vocablos.

**Buzón de la
Enciclopedia Anarquista**
Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Victor Garcia, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Los fasciculos de la edición francesa están apareciendo con sincronización casi matemática a razón de uno por mes. Ya han sido confiados a los correos venezolanos los sobres conteniendo el núm. 7, que ampara desde los vocablos «camaraderia» hasta «Clarté».

José Clavero, Toulouse: Puedes abonarte remitiendo a: Elena Graella, CCP 87-21 Montpellier, lo que estimes conveniente partiendo del principio que tanto la versión francesa como la española es a razón de un dólar U.S.A. por fasciculo, o sea 4,95 frs.

Michel Cafon, Antony: Nous avons reçu tes 30 frs. pour les six premiers fascicules de l'Encyclopédie en français.

Blas Moya, Saint-Etienne: Recibida tu carta así como tu remesa de 30 frs. Tu dirección obra ya en poder de Caracas. Para la suscripción en español hay que pacientar todavia.

José Pons, Melun: El envio se hará directamente desde Venezuela, desde donde ya se han hecho otros sin que haya problemas de recepción ni de retención.

Aquilino Gainzarain, Jégun: Hemos tomado debida nota de tu cambio de dirección.

Michel Navarro: Si tu as écrit directement au Vénézuéla il n'y aurait pas de raison pour que les fascicules ne t'arrivent pas. Nous avons insisté à Caracas. Tous les fascicules apparus devront te parvenir d'un moment à l'autre.

Jeanne Humbert, Paris: Le livre de Faure nous est arrivé. Nous tiendrons compte de tes suggestions.

Alexandre Caillet, St.-Etienne. — Nous avons bien reçu ton deuxième mandat de 40,00 frs. Tu as douze fascicules payés.

Lucien Grelaud, Roanne. — Bien arrivés, ta lettre du 5 juillet et ton mandat de 45,00 frs. D'accord pour l'expédition des trois exemplaires à ton adresse.

Michel Navarro, Arles. — Satisfaits de voir que tout s'est éclairci et que les fascicules t'arrivent du Vénézuéla avec la périodicité souhaitée. Ton mandat de 60 frs. nous a été abonné au C.C.P.

Ramón Figueras, Narbonne. — No estás en ficha. El narbonés inscrito es Higueras y te habrás confundido.

Massaguer, Les Cabannes. — Hemos recibido tu carta pero no así el giro que dices haber enviado con fecha 30 de junio. El C.C.P. es correcto: 87-21 Montpellier.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Victor Garcia
24, rue St-Marthe, 75, Paris (X)

N. D. L. R. — Esta sección será interrumpida y reaparecerá en el número 469 de este mismo semanario.

Sobre el soborno y su negra historia

por Serafín Fernández

LA corrupción por el dinero y otros favores no menos sucios, adquiere actualmente tales proporciones, que manifestaciones de alarma se registran en todas las publicaciones en las que aún queda un resto de dignidad. La historia viene de lejos. Y lo que desentona en la actual campaña es presentarla como nueva.

Sin ir más allá de lo que se llama tiempos modernos, los fondos secretos con que las altas finanzas corrompen a los lideres obreros, anulan a los movimientos populares y financian los golpes de Estado para implantar dictaduras rojas o bien negras, adquiere poderes alarmantes. Y si hoy no son denunciadas con la valentia con que lo fueron en otros tiempos, es porque a los que serian capaces de hacerlo, les faltan conocimientos, y muchos que de ello están bien enterados les falta vergüenza.

Al respecto de denuncias de la corrupción por el soborno, recuerdo el libro de Francis Delaisi «La democracia y los hacendistas», en el que explica y documentalmente de cómo las altas finanzas sobornan a los principales lideres de los partidos politicos, de derecha y de izquierda y de cómo por medio de los lideres dominan los partidos y los gobiernos que subyugan a los pueblos y a los intereses de la alta banca. Otro libro documentado al respecto de sobornos, es el de Upton Sinclair, «El Rey del Automóvil», en el que da cuenta de cómo las grandes empresas sobornan a los lideres, que neutralizan y desvian al movimiento obrero; cómo así las bandas de matones para asesinar a los que no se dejan corromper.

En la Argentina nuestro Movimiento, por largo tiempo hubo la suerte de que una burguesía de mentalidad colonista y plebea, tuvo el buen tino, salvo casos raros, de no sobornar a los militantes destacados, para desvirtuar y perseguir a nuestro movimiento, cotizando politicos y altos jefes de las fuerzas armadas. El soborno de militantes estaba oficialmente organizado por el gobierno. Con tal fin tenia una oficina en el Departamento central de policia, atendida por un médico siquiatra. Este señor hacia una amable invitación por escrito a los militantes que se destacaban en las actividades del saber y la acción subversiva, con preferencia a los argentinos, entre ellos a González Pacheco, que tuvo la valentia de denunciarlo públicamente.

El sobornador, con los nativos chocaba con la dificultad del desprecio que generalmente éstos sienten por el dinero. Con los que sentian tal escrúpulo el medio de catequizarlos era proponerles altos puestos en las dependencias del Estado. El personaje en cuestión sabia que a Pacheco tampoco con este método se le podria malear. Y le propuso que se le entregaria una gran extensión tierra fértil en la que Pacheco podria vivir holgadamente con su familia.

Con la dignidad que le era característica, Pacheco cantó las del barquero al sobornador gubernamental, siendo de los pocos que denunciaron públicamente la tentativa de soborno. Pacheco dio un Cartel que llevaba por título: «Con medianerias a mi», que apareció en la primera edición de sus Carteles, injustamente olvidado en ediciones sucesivas.

Hasta 1933, los casos de corrupción en nuestros medios fueron muy raros en Argentina; pero a partir de dicha fecha, los corrompidos por el soborno es imposible contarlos con los dedos de las manos. El golpe dictatorial uriburista en 1930, que tenia por objeto hacer desaparecer nuestro Movimiento, fue derribado antes de conseguirlo. A pesar de las muchas victimas que ocasionó, a la caida de la dictadura, con una considerable de juventud que bajó a la arena, el Movimiento resurgió con brios alentadores. Para poner coto a tal resurgir y acabar con el movimiento forista, los representantes de las altas finanzas, los trusts, y los nuevos ricos, se reunieron en Congreso con el Partido Conservador. En él se constató que la persecución violenta no era lo suficiente para hacer desaparecer el movimiento forista y a este método se agregó el de sobornar a los militantes. El acuerdo, en síntesis era: corromper mediante el soborno a los militantes foristas que se pudiera, y aplicar la ley del Talión al que no se dejara corromper. A una minoria de los reunidos en dicho Congreso, el acuerdo les pareció tan repugnante que se salieron del mismo y se organizaron en partido desidente.

El Movimiento forista, que ocupó la primer plaza en todos los combates, particularmente en el derribo de la dictadura uriburista, habia adquirido fama de invencible. Pero de la nueva emboscada que se le tendió sólo nos dimos cuenta cuando ya estábamos maniatados. De los militantes a liquidar, la reacción tenia larga lista. Y de la noche a la mañana se multiplicaron las detenciones sin motivo, proceso ni explicación, pasando a los detenidos por cámaras de tortura cientifcamente equipadas, a lo que seguian los confinamientos, deportaciones y asesinatos sin previo aviso. En medio de tal situación el pánico y la zozobra impidieron toda acción defensiva. Y lo más difícil de comprender para los que siempre llegamos tarde fue la cantidad de militantes que no eran molestados. Estos, primero se declararon neutrales, y luego disfrutando de lujosas comodidades, paseando, por delante de los que habian sido sus compañeros de lucha, en lujosos coches, lo que causaba una gran depresión. Y otros sin dejar de actuar adoptaron una posición y una dialéctica con la que ocasionaron y están ocasionando mayor daño al Movimiento forista.

Hasta dicha fecha, la corrupción por el soborno era conocida la que realizaba Moscú, que también hizo victimas en nuestros medios. Con todo, los casos de corrupción eran raros. La idea de ser invulnerables era alentadora. Hasta que llegó el momento de crecer o reventar. Estudiar tan grave problema a fondo se hace necesario.

B.D.I.C

DE MI CALENDARIO

El baile de los leprosos

6 *de enero.*

por EUGEN RELGIS

CIERTAS obras de teatro rebasan los marcos rigidos de las normas clásicas de la dramaturgia. No se las puede clasificar en un determinado sector del arte que cobra su expresión viva sobre las planchas del escenario. Sus autores no son «especialistas» que sepan arreglar un drama o una comedia según fórmulas consagradas, sin ignorar lo que suele llamarse el gusto del público. Este gusto es relativo; es caprichoso, efimero y por eso no sirve a los verdaderos creadores de valores éticos y estéticos en la orientación temática y, al menos, en la elección del «argumento».

«El baile de los leprosos» es una de estas obras, escrita por el médico y psicoanalista Dr. Ludwig Bergheff, preocupado por el destino del hombre. Se trata, pues, de un problema de conciencia, expuesto en una forma que no es un guión de filme, ni una genuina pieza de teatro. Sin embargo, es a la vez un filme porque ciertos momentos de la acción (la rebelión de los leprosos que, en la noche del baile de beneficencia organizado por la alta sociedad, irrumpen con sus llagas y caras corroidas) exigen los amplios medios técnicos del cinema; y, por otra parte, algunos episodios necesitan ese desarrollo en profundidad, esa transposición en la perspectiva universal de la lucha contra el mal que puede ser tanto fisico como moral, individual y social. Por eso el autor señala su obra como «filme y pieza de teatro».

De todos modos esta obra es impresionante por la simple lectura, ya que nadie se atrevió hasta ahora a llevar al escenario una leproseria en toda su amplitud y con todos sus horrendos pormenores. Ya tiene su lugar en la colección, más bien escasa, de trabajos relacionados a la medicina social. Sus problemas pueden ser expuestos en su doble aspecto, como lo hace el autor: el histórico y social, tan vasto y «espectacular» como los padecimientos de la humanidad y como sus empeños contra la naturaleza, y en ese otro aspecto, interior, ya que todos los problemas de medicina social están hondamente arraigados en la conciencia y el alma del individuo esclarecido, que no pueda ignorar los flagelos que azotan a sus semejantes.

El tema central de la pieza: los empeños del Dr Alsen para descubrir un medio de curación radical de la lepra, no es meramente profesional; está enlazado con todas las realidades sociales, politicas y económicas de la humanidad misma. El autor tuvo la valentia de superar los limites (convencionales) de la «disciplina» médica, para hacer resaltar — por la acción a la vez trágica y aun fantástica de su obra — el destino del hombre en incesante lucha contra el sufrimiento y la muerte. Esta lucha tiende también a la liberación de las opresiones politicas y las injusticias sociales. Sus personajes son reales, pero también simbólicos, representantes de varias capas de la sociedad, desde el rey hasta el obrero, desde la masa hasta sus verdaderas «élites» culturales.

Así, la acción se desenvuelve con dramática intensidad, en los dominios de la ciencia, de las realidades exteriores, y en los escondrijos del corazón y de la mente. La lepra es tan fisica como moral. No faltan las «intrigas» del amor, entretejidas en la urdimbre de los conflictos sociales. Todas las pasiones de los hombres sanos se manifiestan con mayor virulencia en el mundo de los enfermos, de aquéllos devorados por una plaga que parece incurable, de los desfigurados y lisiados que quieren vivir y amar, resistiendo con encarnizamiento a aquello que los espiritus mediocres o resignados llaman «fatalidad». Ellos se rebelan contra la tiranía de sus propias fatalidades corporales y sociales, biológicas y aun biocósmicas. Si el autor ha mostrado en toda desnudez la máscara horrenda del leproso físico, él ha arrancado también la máscara artificial del leproso moral, para descubrir finalmente detrás de sus apariencias la cara idealizada — comprensiva y compasiva — del hombre fraternal, de todas partes y de siempre. (1)

12 *de mayo.*

Nunca he escrito cuentos para niños, ni narraciones infantiles que puedan leer también los mayores. Estos géneros literarios no son accesibles a cualquier escritor. No son creaciones estrictamente personales, como la poesia, la novela, el teatro. Son más bien la expresión de la imaginación y la sabiduria llamadas «populares». Desde luego, alguien habia aprovechado los elementos folklóricos, heredados de una generación a otra, coordinándolos de una manera más o menos lograda, pero siempre pintoresca, atrayente y aun aleccionadora. Difundidos en cierto medio ambiente por via oral, los cuentos pasaron de un pueblo a otro, de un siglo a otro. Aquellos que los habian recopilado, no habian hecho otra cosa que fijar sobre el papel, en una versión algo más «estilizada», el material vivo del acervo colectivo.

Por más que se diga, en los manuales de literatura nacional, que estos cuentos constituyen el tesoro espiritual de cierto pueblo, manifestaciones propias de su imaginación, de su alma, de su sabiduria, ellos tienen no obstante un fondo común en todas las naciones de la tierra. Desconocen las fronteras lingüisticas y politicas, y circulan en todas partes como «valores fuertes», permanentes, de la sensibilidad y el pensamiento humano. Sólo la forma que los envuelve puede ostentar los signos distintivos de ciertas regiones étnicas o geograficas.

El estudio de los cuentos y narraciones de paises vecinos o muy alejados, separados por océanos, hace resaltar el parentesco entre culturas nacionales, tributarias las unas a las otras, mucho más solidarias por las aspiraciones éticas y los intereses comunes, que enemistadas por su orgullo, por las incitaciones politicas, por los odios artificiales, fomentados en pequeñas capas de privilegiados, en torno a los dirigentes de masas populares.

Asi, nos enteramos que una leyenda rumana, como la del maestro albañil Manolo, tiene versiones parecidas no solamente en los paises balcánicos, sino también en el Occidente hipercivilizado. El escritor francés Philéas Lebesque, en su drama «Le don suprême», ha expresado en verso la misma verdad que se desprende de la antigua leyenda del sacrificio, inexorable en toda obra de creación. O, si leemos un cuento inglés, como el que lleva por titulo «La mujer y el cerdo» (en dos recopilaciones de «Cuentos para niños y mayores»), seleccionados en todos los ámbitos del mundo por Josefina Feinstein) comprobamos de inmediato que no es más que una imitación de «Had Gadia», relatada por Israel Zangwill, y cuyos elementos se hallan en «Hagada» el antiguo libro de Pascuas de los Judios.

Esta filiación de las leyendas y cuentos de todos los pueblos, desde los tiempos remotos hasta los que se escriben nuevamente en nuestros dias, acrecienta el tesoro de la cultura universal. Se evidencia de este modo «la unidad de la especie humana», el fondo idéntico y permanente de la enseñanza popular, y la comunión bajo las leyes del mismo destino de los hombres, cualesquiera fuere su raza, su religión, su categoria social o grado de civilización.

Y está bien que las leyendas y los cuentos sigan circulando en este mundo demasiado «realista», excesivamente mecanizado. Si nos recuerdan la infancia de la humanidad, sirven para atenuar las discrepancias entre individuos y entre pueblos, por el influjo de las aspiraciones imperederas de paz y fraternidad, de todo lo que es bueno y hermoso, de todo lo que es amor y creación en el trágico entrevero de la existencia terrestre.

(1). — Prólogo a «Baile de los leprosos», del Dr. Berghoff, Bucarest. Cuentos para niños y mayores.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

19,00 francos los 3 volúmenes.

A los trabajadores españoles emigrados

A vuestra vuelta anual a los hogares que hubisteis de abandonar a causa de las pésimas condiciones de vida que el régimen fascista español impuso a nuestro pais con la ayuda del fascismo internacional, los jóvenes españoles confederales de España, nos dirijimos a vosotros para recordaros las causas de nuestra obligada emigración.

Leyendo el periódico «Arriba» el *inclito* Jaime Capmany, bajo el titulo «Obreros con coche» dice lo que sigue: «La protección a nuestra industria tiende, indudablemente, a limitar la importación de coches de nuestros obreros. Y yo pregunto, ¿cuáles españoles merecen nuestra protección? ¿Los fabricantes de autos caros o esos obreros que vuelven con su coche? Porque nuestra industria paga el trabajo más barato y vende los coches más caros. ¿No será esta una medida a favor de una minoria capitalista frente a los obreros que nos envian divisas? ¿No estaremos protegiendo la codicia de pocos, frente a los sueños de muchos?»

Desde luego este conocido falangista parece querer olvidar que los verdaderos orígenes de la «Cruzada» están precisamente basados en la imposición de un sistema politico-social que permite a los privilegiados del capitalismo: clero, ejército y señoritismo de continuar manteniendo sus eternos privilegios, esos privilegios que, ante el renaciente empuje de nuestros hermanos, los explotados de España, parecen sentir amenazados y que se aprestan a defender estos señores del régimen, valiéndose de subterfugios y hasta queriéndose presentar a los 30 años de la «cruzada», como los defensores de los «pobrecitos» emigrados, cuando en realidad, son sus métodos anticuados e indignos de una nación que aspira a la libertad.

Hoy como ayer, en 1967, como en 1931 y 1936, los magnates de la caduca aristocracia, los representantes de un clero siempre al servicio del paraiso terrestre de capitalistas y generales vendepatrias, son los principales defensores de un sistema politico, económico y social impropio de un pais europeo y civilizado. Hoy como ayer, estas gentes de orden no pueden concebir que un obrero, al cual ellos condenaron a la emigración, regrese a España al volante de un atomóvil.

Hace solamente cuatro o cinco años, cualquier español emigrado medianamente ahorrativo, podia adquirir en España el piso que tan necesario le era para los suyos. Hoy ésto ya no es posible, pues, por el hecho de esa misma politica que el falangista Jaime Campmany pretende denunciar, para adquirir ese tan soñado piso es preciso dirigirse a las agencias inmobiliarias con sede en el extranjero. La politica de protección a los banqueros y privilegiados es, como siempre, la politica básica del franquismo, siempre orientada en idéntico sentido que lo fue en vuestro pais desde el siglo XVI.

Todo para la Iglesia absobente de fortunas; todo para la caduca y pestilente aristocracia; todo para un ejército que sólo supo batallar contra el pueblo español; todo para los que, en nombre de un falso patriotismo, vendieron las colonias que el pueblo español pagó tan caras con su sangre. Todo para los que hoy, cuando todo pueblo colonizado se libera de opresores extranjeros, venden España a americanos, alemanes, suizos, belgas, franceses y pronto lo venderán hasta los rusos contra quienes falsamente pretenden haber luchado durante la *cruzada anticomunista*. Cruzada que, contrariamente a lo que pretenden los sostenedores del fascismo español ,no fue desencadenada contra el comunismo inexistente entonces en España, sino contra el propio pueblo español.

¡Trabajadores españoles emigrados! ¡Compatriotas! ¡Hermanos de explotación y de miserias! Ahora que después de once meses de trabajo, alejados de vuestros hogares y de vuestros seres más queridos por culpa de la incapacidad del régimen fascista, impuesto a nuestro pueblo con ayuda de las bayonetas hitlero-fascistas, os dirigis a nuestra amada y mártir España para pasar unas vacaciones bien ganadas, a las cuales no tienen derecho nuestros hermanos de allá, los *Jóvenes Emigrados Confederales Españoles*, os recordamos que, si el fruto de vuestro forzado exilio no os permite cumplimentar vuestros más preciados deseos, ello es debido a que los gobernantes del régimen fascista de nuestro país venden al capital extranjero, a los traficantes del mundo capitalista y antihumano, lo mejor de las tierras españolas, para que sobre ellas edifiquen los inmensos, lujosos y provocativos palacios en los cuales toda la vagancia y todos los parásitos improductivos del mundo puedan solazarse a sus anchas, tratando a los autóctonos, que son nuestros hermanos de sufrimiento y de miseria, como seres inferiores, como lacayos y como seres incapaces de vivir en libertad y dignamente.

Los *Jóvenes Emigrados Confederales Españoles*, hijos de aquellos trabajadores que en 1936 al 39 supieron ofrendar sus vidas, sus libertades, su bienestar, en defensa de la justicia social de que tan necesitados estamos aún hoy todos los españoles, os invitan a reflerionar. El hombre vive de algo más práctico e importante que las reuniones deportivas o taurinas. El trabajo de nuestros hermanos, nuestro trabajo, debe permitirnos vivir como todo ser humano debe hacerlo; dignamente, libremente, sin la amenaza constante de ninguna dictadura, negra o roja, sin la espada de Damocles de la tiranía fascista suspendida eternamente sobre su cabeza.

Ningún hombre, por inteligente o astuto que sea, o crea ser, tiene derecho a imponer su tiranía a otro hombre. La justicia es una e indivisible para todos los seres humanos, y los que sois cristianos, los que creeis en Dios, sabéis que Cristo no hizo al hombre desigual, pero tampoco ignoráis que son precisamente sus representantes en la Tierra, quienes imponen y perpetúan las más inicuas y profundas desigualdades sociales, políticas y económicas entre los hombres.

¡Trabajadores emigrados de España! Sólo un momento de reflexión os piden vuestros hermanos de las *Juventudes Emigradas Confederales Españolas*. Asi como nosótros laboramos junto a los hombres que supieron defender la justicia y la libertad, en España, y que continúan en la brecha abierta ya en la muralla del fascismo opresor, asi también debéis vosotros prepararos para unir vuestros esfuerzos a los nuestros. En la emigración, en España y en el Exilio, es deber de todos los hombres libres y conscientes de nuestro pais, unirnos para conseguir la desaparición de un régimen que todo el mundo nos reprocha a los españoles, y que debe desaparecer definitivamente.

Saludos confederales.

Jóvenes Emigrantes Confederales Españoles.

(Nota: Divúlguese este número del «C. S.» lo más posible entre los emigrados económicos españoles.)

COMARCAL DE VALDEROBRES EN EL EXILIO

Otra baja: MIGUEL BENITO ABELLA

Beceite fue un tanto como el eje revolucionario de la Comarcal de Valderobres, en el Bajo Aragón. Así lo juzgaban muchos compañeros de los diferentes pueblos que la forman, y toda la reacción de la misma tenia allí puestos los ojos al acecho. Los diferentes compañeros que en plan de propaganda o de organizadores lo visitaron, en los 1º de Mayo u otras fechas, sacaron esa misma conclusión. Así los Ramón Andrés, Galbán, Ologaray, Santaflorentina, Jesús Rodriguez, Antonio Martinez Novella, Juan López, Carod y otros. Todos se iban satisfechos, encantados del ambiente anarquista que en él se respiraba.

El compañero Miguel Benito Abella desaparecido para siempre en Francia en febrero último era hijo de Beceite. Desde el año 1916 que empezó a luchar, sin tregua ni descanso, no dejó de hacerlo hasta su muerte, acaecida en Francia — en Firmy, no lejos de Decazeville, a cuya F. L. pertenecia —. Benito nunca hizo discursos; era un compañero muy reservado en palabras que creia era más práctico hacer que decir, siempre dispuesto a ocupar su sitio de combate, por lo que más de una vez se manifestó en la acción revolucionaria, frente a la burguesia caciquil y reaccionaria de nuestro pueblo, una de las más despiadadas que se conocia en el contorno. Fue de los que intervinieron el 8 de diciembre de 1933, cuando se implantó el Comunismo Libertario en diversos pueblos de la Comarcal de Valderrobres, dando cara a fin de terminar con la explotación del hombre por el hombre. Sufrió represalias y condena como sufrimos los otros 122 compañeros de la misma localidad y los de otros pueblos.

Más tarde, el 19 de Julio de 1936, nuestro buen Benito, al grito de «no pasarán», también fue al encuentro de los esbirros falangistas y civilones, que por cierto no pasaron por todo aquel Bajo Aragón rebelde y libertario, hasta que las hordas de Hitler y Mussolini, moros y legionarios, con el visto bueno de la «No Intervención», les abrieron paso.

Miguel bien se merece unas lineas de homenaje y recuerdo, ya que desde sus 20 años, hasta los 72 en que nos ha dejado, luchó activamente dentro de la C. N. T. por nuestras ideas ácratas y nunca regateó su ayuda solidaria o del orden que fuere. Para ello no le era necesario discursear, preferia la acción, la obra, a las vanas palabras.

Todavia recuerdo el mitin que se celebró en Beceite el 1º de Mayo de 1931. En él tomaron parte: Rodriguez, Novella y el después ministro Juan López. Presidiamos Ramón Dalmau, que se volvió la camisa desde que entramos en Francia, y yo, que sigo con la misma de siempre. La tribuna era el balcón del Ayuntamiento. Todo el pueblo menos los cuatro caciques se encontraba en la plaza. El que más nos agitó fue esa pobre piltrafa de Juan López, haciendo con ello que varias veces gritáramos ¡Viva la Anarquía!. Al terminar, me dijo Foz: en mi vida he visto un pueblo tan ácrata como este.

(Reseña posiblemente truncada por no hallar cuartilla que siga a la primera. Sabe el compañero J. F. que estas páginas quedan abiertas para terminar la glosa al malogrado compañero Benito Abella.)

Recién aparecido:

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesias en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

Los cocineros del rey

HE aquí una muestra de la manera gentil y obsecuente que emplean los periodistas destacados en España para informar al mundo sobre lo que allí sucede. Conste que los representantes de Agencias Internacionales — si así lo quisieran —, no estarian obligados a falsear los hechos, a expresar medias verdades, a involucrar las cosas dando por bueno y verídico lo que mejor conviene para estar tranquilos bajo las zarpas del régimen. Cualquiera puede darse cuenta de que una Agencia Internacional de Noticias posee medios bastante eficientes como para sostener frente al franquilandismo una digna actitud independiente que valorizaría a cualquiera de ellas en el terreno del reconocimiento mundial de sus lectores. Pero vale para esas gentes — como para tantas otras —, mucho más la majama, la bicoca, el seguir la corriente aunque todo se hunda, la vanidad, el servilismo acendrado y el plato de lentejas mitológico, debidamente aplicado a la más reciente actualidad siempre reactualizada con la envidiable finalidad de terminar por morir tranquilo y confesado. El ideal de un obispo, más o menos, ¿verdad? Y sin embargo los cocineros del Rey no son precisamente obispos; son por lo general «librepensadores», «demócratas» — u otra clase cualquiera de «cratas» —, y que sepamos, no portan sotana a la vista. Hablamos de los agentes periodisticos destacados en España... se repite para evitar errores de ocasión. Y S.E.U.O., lo anteriormente escrito suma exactamente el total de las partes numeradas. Valga esta observación para los enamorados del análisis más íntimo de las cosas aparentes. Pues ya sabemos que cada asunto tiene su fondo ignoto, sus excepciones, sus rarezas y sus imponderables. Pero vamos al grano:

Copiamos textualmente el siguiente suelto de la prensa «grande», cocinado en Madrid:

«MADRID, 24. (AP). — El *Gabinete Nacional* del Generalisimo Francisco Franco — lo escrito en subrayado lo destacamos nosotros; en el texto aparece escrito correctamente; y no podía ser de otra manera, porque lo que es de cocinero, el autor de la noticia ¡lo es muy bueno! — *Aprobó* hoy la largamente esperada *Ley de libertad religiosa* que otorga a protestantes, judios y otras *comunidades minoritarias* iguales derechos de profesar y practicar sus credos en este *pais católico*.

«La ley será enviada ahora a las *Cortes* (Parlamento) para su *aprobación definitiva* antes de entrar en vigencia.

«Esta es la primera de las leyes orgánicas o *constitucionales* que Franco presentó a las *Cortes* en noviembre pasado *y el pueblo español aprobó un mes después en un referéndum nacional*.»

El transcrito potaje queda debidamente destacado bajo el siguiente titular:

«Gobierno español aprobó la ley de libertad de cultos.»

Y bien: veamos ahora los ingredientes que puso a su gusto el cocinero de marras, y los que podria y *debia* haber utilizado para que el plato quedase, si no tan delicioso al paladar, si mucho más contundente y robustecedor:

El refinado culinario en cuestión explica al mundo — lo da por sentado, sin excepción, sin permitir lugar a malintencionadas suposiciones — que: *el gabinete nacional* del Generalisimo *aprueba y desaprueba* cosas, leyes, etc. Y aún nos agrega el asunto ese de las famosas *Cortes* (y escribe entre paréntesis, para mejor evitar dudas al público: Parlamento, como si tal cosa, del mismo modo que si en España reinase, por ejemplo, el espiritu de un Kennedy, y no un fantasma chiquito, pero terriblemente canibal). El extraordinario cocinero en cuestión hace suponer — es cierto que para suponer tal cosa hay que ser bien incauto —, que la *aprobación definitiva* debe ser dada por las *Cortes* antes de entrar en vigencia. Y lo que es millones de veces más malo que todo el potaje no es otro que el párrafo final, de maestro, con ingredientes sensacionales, abracadabrantes, mesuradisimos, impertérritos, lo que es igual a *veneno puro;* veneno puro muy agradable al paladar de los interesados por cierto. Nada menos que ésto: *que el pueblo español aprobó en un referéndum nacional*. De lo que resulta que el pueblo español también aprueba y desaprueba los proyectos, las órdenes sangrantes que emanan de las calenturientas mentes que desgobiernan aquella casa de orates ubicada en El Pardo.

Se nos dice también que los que en España no son católicos están en minoria. Habra que agregar que a pesar de los tres millones de asesinados en los últimos tiempos por la caterva necrófaga, todavia puede perfectamente asegurarse, sin temor a equivoco de especie alguna que *en España existe te más repugnancia contra el catolicismo que contra ninguna otra cosa*. No estar seguri simo de ésto es estar en la mismisima luna. Y que sepamos los viajes a dicho satélite todavia no se han generalizado. Una cosa es propalar a los cuatro vientos que *España es católica* y otra muy distinta probarlo debidamente.

Y es sobra este último punto que queremos extendernos un poco para terminar: en el avispero de curas y monjas que es la España actual, declararse de otro credo, ni obligado por la ley puede ni debe hacerse. Lo único que cabe — aunque se tuviera —, es hacerse el indiferente y no *declarar nada*. En primer lugar porque a nadie le importa, ni debe importarle el credo de cada cual. Los credos son para creerlos en reserva y en la intimidad. Los credos no fueron hechos por *nadie* para colgárselos de pluma en el sombrero, ni de flor en la solapa, mucho menos de cencerro en el cuello. ¿Quién se cree con derecho a averiguar en lo que cree el prójimo? El encadenador, el negrero, el ensotanado, la biblia en verso de todos y cada uno de los despreciables seres que pueblan la tierra. Y en segundo lugar, si tan sólo fuese para no ver la cara que pondrian los *curas trabucaires* al pasar por el lado de quien quiera que manifestase *no ser católico* allí mismito, donde esa plaga de langostas dañinas todo lo devora, es motivo suficiente, de más, como para renunciar a la benefactora *ley de cultos* aprobada por el *Gabinete nacional*, por las *Cortes*, por el referéndum popular y por todos los santos de la Corte Celestial Franquilandista.

COSME PAULES

COMUNICADOS

NUCLEO DE PROVENZA

JIRA CAMPESTRE DE CONFRATERNIDAD SOLIDARIA

Organizada por la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio (A. T. T.), tendrá lugar en la hermosisima Playa de la Ayguade, Hyères (Var), el domingo dia 27 de agosto 1967.

Cordial invitación a todas las Federaciones Locales, afiliados, familiares y simpotizantes de la causa antifascista.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Próxima Asamblea de la Agrupación de Paris de la Regional Catalana en el Exilio el sábado 9 de septiembre a las 4 y media de la tarde, donde los delegados a nuestro Pleno regional informarán del desarrollo del mismo.

F. L. DE PERPIGNAN

Ponemos en conocimiento de todos nuestros afiliados en general, que nuestra acostumbrada asamblea general del primer domingo de cada mes, queda aplazada hasta el dia 20 de agosto a la hora de siempre y en el local de costumbre, donde los compañeros delegados al Pleno interdepartamental de locales darán la información de los acuerdos del mismo. Esperamos que para ese dia, seréis puntuales y numerosos.

Este secretariado aprovecha la ocasión ,para comunicar a todos nuestros compañeros y simpatizantes, que para el dia 13 de agosto habrá una jira a Arles sur Tech. A tal efecto, un car o dos, partirán a las siete de la mañana de la Plaza Arago. Todos aquellos que quieran inscribirse, pueden hacerlo en los sitios de costumbre y en el café Continental todos los dias de fiesta por la tarde.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Quedan invitados todos los afiliados a esta F. L. a la reunión que se celebrará el domingo 13 de agosto a las 9 y media de la mañana en el sitio de costumbre.

«EUZKADI CONFEDERAL»

Bien recibido el número 2 de este Boletin Interior, conteniendo notas e informaciones de interés cenetista y antifranquista.

F. L. DE MONTAUBAN

La Federación Local de Montauban recuerda a todos sus afiliados que, por acuerdo de nuestra asamblea general, las asambleas destinadas a la discusión del Orden del Dia del Pleno Intercontinental y Orden del Dia del Congreso Internacional de la A. I. T., se celebrarán sin interrupción todos los sábados a las nueve de la noche en el Café de la Comedia, hasta el agotamiento completo de los mencionados Ordenes del Dia.

Por la importancia que requieren los problemas a analizar se hace necesaria la presencia de todos los compañeros.

F. L. DE DREUX

Esta Federación comunica a todos los compañeros que el domingo 6 de agosto celebrará asamblea general ordinaria en el local y hora de costumbre.

Dado los temas a tratar y las informaciones de nuestros delegados al Pleno del Nucleo, es de esperar que la asistencia (a pesar del período de vacaciones) será tan numerosa como la anterior.

⁂

Igualmente comunica a todos los compañeros de localidades limitrofes que no estén controlados orgánicamente, se pongan en contacto con este secretariado para unificar actividades y velar por la continuación orgánica.

ADMINISTRATIVAS

A raiz de las últimas reclamaciones enviadas, del primer semestre vencido, han habido giros y talones que se han cruzado. Damos por recibidos todos los giros a ese fin así como los pagos de los corresponsales. A los compañeros que nos han escrito aclarando, les daremos satisfacción por carta oen Administrativas, según el caso.

Referente a Libreria hasta septiembre que abren de nuevo la mayor parte de las editoriales no podremos servir algunos libros solicitados. De todas formas, todo lo que tengamos en existencia será satisfecho.

PARADERO

—El compañero F. Farré Bech, 5, rue de la Gare, 62 - Beuvry-les-Bethune: Desearia entrar en relación con persona formal afecta a la edificación.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz

Vivo relato de los primeros dias de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

Servicio de librería

LOTES ESPECIALES

1. — «Salvador Seguí. Su vida, su obra», varios autores. «Crónica de un revolucionario, con trazos de la vida de Fermín Salvochea», Pedro Vallina. «Don Quijote de Alcalá», J. M. Puyol. El todo, 6 F.

2. — «Obras completas» de Rafael Barret (3 tomos), 20 F.

3. — «Teatro» de Rodolfo González Pacheco (2 tomos). «La Revolución desconocida», Volin. El todo, 25 F.

4. — «Conversaciones libertarias» (Ferrer), «Diálogo imaginario entre Marx y Bakunin» (M. Cranston), «Pablo, o el discurso del Hombre Libre» (F. Moro). «Perón, en la ruta de las dictaduras» y «Recuerdos de la vida pampera» (S. Fernández). «Páginas de Multatuli», el todo, 6 F.

«La Liberté» (textes choisis),	3 10
«Los Motivos de Proteo», José Enrique Rodó	15 00
«Segunda Antología poética», Juan Ramón Jiménez	4 50
«El último puritano», Jorge Santayana», 2 vols.	30 00
«Sangre negra», Richard Wright	20 00
Teatro de Jean Anouilh, (Piezas Rosas, El Baile de los ladrones, La Cita en Senlis, y Leocadia)	9 50
«El hombre y la vida», Jean Rostand	3 50
«La segunda revolución española. Después de Franco ¿qué?», Abraham Guillén	9 50
«Ideología, regiones y clases sociales en la España contemporánea», Carlos M. Rama	6 50
«Sacco y Vanzetti» (teatro), Mino Roli y Luciano Vincenzoni	3 00
«1984», Georges Orwell Col. Destino, en tela	18 50
«Cantos de la Nueva Resistencia española (1936-1961), Sergio Diberovici y Michelle L. Straniero	9 00
«Origen del Universo», (H. Bondi, W.B. Bonnor. R.A. Lytteton y G. J. Whitrow)	3 50
«Pourquoi je ne suis pas chrétien». Russell	3 10
«El pensamiento político de Castelao», (bilingüe : español - gallego), Alberto Minguez	15 00
«Trasluz de España», (glorias y vilezas desde el siglo XVI al presente), A. Fernández Martinez	15 00
«Ni Dieu ni Maître» (tela) Daniel Guerin	43 00
«La luna se ha puesto», Jhon Steinberg	4 50
«La Catira» (Historias de Venezuela), Camilo José Cela	18 00
«La Colmena» (Caminos inciertos), Camilo José Cela	25 00
«Mitos sobre el origen del fuego», sir James G. Frazer	6 50
«El mundo es ancho y ajeno» Ciro Alegria	30 00
«Breve Historia de la Revolución Mejicana (dos vols), J. Silva	15 00
«Antología de la Poesia Española», H. Pardellans	5 00
«Antología de la prosa narrativa», H. Pardellans	5 00
«Pensamiento de Concepción Arenal», Clara Campoamor	8 00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10), CCP Paris 13507 56

EDITORIAL «AIT»

«De la Commune de Paris à la Commune de demain» par Balkanski	1,00
«Face au racisme et au néonazisme» par R. Villard	1.00
«De l'esclavage à la liberté», par R. Villard	5,50
«Syndicalisme révolutionnaire», par R. Villard	1,80
«Paradigma de una revolución», A. Paz	6,00
«Actas del VII Congreso A.I.T., (1951)	6,00
«Actas del VIII Congreso A.I.T. (1953)	3,00
«Actas del IX Congreso A.I.T., (1956)	3,00
«Actas del XII Congreso A.I.T., (1963)	2,00

10% descuento a partir de 10 F.

Pedidos a:

«AIT», 4, rue Belfort, 31 - Toulouse.

Roque Llop, 24, rue Ste.-Marthe, 75 - Paris (X).

Area Mundial

(Viene de la página 4.)

brosos, como el asesinato del valiente general Delgado, policia protegida por un sistema jurídico-represivo que pone en sus manos a cualquier ciudadano portugués que le parezca sospechoso por un lapso de *seis meses* (180 dias) sin poder recurrir ante los tribunales y para que, con tiempo suficiente, pueda ser sometido ese ciudadano al «trato» corriente, que da *siempre* por resultado las tan celebradas «confesiones espontáneas». La «justicia» politica se realiza mediante *tribunales* especiales que sólo juzgan los llamados *crimenes politicos* y cuya base es siempre la seudo confesión de los reos. Además de las *penas*, esos tribunales aplican *medidas de seguridad* (que son, asimismo, penas) prorrogables de tres en tres años, indefinidamente, *según el criterio de la propia PIDE*, y dado que el *delincuente* no se muestre políticamente «recuperable», «redimido», o sea, lo mismo que en las épocas de la Inquisición. Con este *sistema* hay presos politicos que llevan en prisión más de 20 años aun cuando fueron condenados a sólo tres o cuatro.

Para los portugueses, pues, que hace 40 años se encuentran sometidos a la feroz dictadura salazarista, plutocrática y cruel, cuyo «paternalismo» es un mito para uso exterior, la *crisis económica* que se ha venido agravando en forma muy sensible en estos últimos años, y el *ambiente de feroz represión* y de falta de libertad — todo ello responsable de la desmoralización pública y la despolitización pública y la despolitización de las masas — son males cuyas profundas consecuencias son comparables a los males de la *guerra colonial*. Todo, además, tiene la misma falsa raiz: el «sistema» creado y mantenido por Salazar y el «natural» desenvolvimiento de las contradicciones del régimen.

Carlos FONTES

(Cortesía de «Oposiçao Portuguesa» a LE COMBAT SYNDICALISTE).

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 238 27-73.

EL COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Sindicalistas, y a mucha honra

PORQUE el sindicalismo actual está degenerado hasta los tuétanos los hay que menosprecian lo sindical desde lo alto de su torre de barro crudo, y conste que adrede dejamos marfiles y cerámicas fuera de causa, materiales finos que no resisten las naturalezas plomizas.

El menosprecio al arma colectiva, sindical, de los trabajadores, no puede basarse en esas aglomeraciones amorfas sujetas a la voluntad omnímoda del líder o del jefe de fila o del ranchero mayor del Partido, el partido que sea. Que más «partido» que el obrero gregario, no existe nada en la tierra.

En sus buenas horas, el sindicalismo fue algo tremendo, tanto, que ya se veía cuantos menospreciadores de ahora lo habrían aguantado por sus duras consecuencias. Ser sindicalista en 1910 exponía al pacto del odio, a ser seguido constantemente por un policía, a ser despedido del trabajo, a pasar de doce meses ocho en la cárcel, a ser designado al bribón patronalizado para que a la vuelta de una esquina, traicioneramente, te vaciara una dos cañones en los intestinos.

Ser sindicalista y confederal por añadidura, y mantenerse como tal durante años, era una prueba que dejaba al interesado tan enhiesto y digno como un Montsegur, pero también sin familia, sin calor de mujer e hijos, sin dinero de bolsillo y menos de Caja de Ahorros. Ser militante de la Confederación implicaba vivir a salto de mata, en inquietud — y en satisfacción, ¿por qué no? — constantes, de espaldas al comodismo, sin derecho legal a la existencia ciudadana, sin otras satisfacciones que la burla al sabueso, la huída poético-bosquecina, el conocimiento de caminos desconocidos por la placidez burguesa, la huelga que se ganaba, el conflicto que se perdía, mas no por tibieza propia; la ganancia diaria del movimiento libertario que crecía, más el duelo por el querido compañero muerto, la rabia — a veces — por la estupidez ambiente, por la calumnia miserable circulada en la calle obrera por agentes del enemigo.

¡Ah, como cuesta poco minimizar al movimiento sindicalista «antiguo» sin haberlo vivido, gozado y sufrido! De todo aquel ruido de huelgas esporádicas unas, vertebradas y multitudinarias otras; de aquel frenesí de propagandas, de intervenciones calurosas, de estampas de bohemia revolucionaria, de andanzas «por la calle de enmedio», de fracasos y éxitos, de sindicatos muy miserrimos numéricamente y milenarios al mes siguiente, de todo ello resultó la Confederación Nacional del Trabajo con sus conquistas de calle, de tajo, de taller, de obrador, de fábrica, conquistas antiestatales, antiparlamentarias, anti-reformistas, anticonformistas, anticolaboracionistas, ya que a tal se tiende... a la inversa. ¿Que los tiempos adelantan? Entonces, ¿cómo acogerse al atraso? Porque viejo no lo es nuestro sindicalismo, sino el antisindicalismo patronal redivivo en el Vertical, en el Sindicato Rojo, en las sindicales de participación capitalista y financiera, que, por financiar, financian incluso al sindicalismo letal que tanto place a la burguesía de toda esfera política y económica.

Si hemos de adelantar fijémonos en los postulados del sindicalismo confederal fijados en 1910 y mejorados en 1919, en 1932 y en 1936. Congresos de Madrid y Zaragoza, y ánimo y empujes libertarios de una masa obrera que dejó de ser masa para tomar consciencia de su poder reivindicador, de sus adelantos no pequeños y muy positivos por un descanso mayor logrado (¡semana de 66 horas en 1913, semana de 42 horas veinte años después, con más pan, respeto e independencia!) y una posibilidad de gran porvenir prevista. No, no es bagatela la fuerte estela dejada por la C. N. T. en sus treinta años de brega gigantesca, con sus victorias morales y económicas, con sus enormes aciertos y menores desaciertos. No es una «pobre cosa» ese sindicalismo de ejemplaridad tan enorme. Bagatela, asunto de mendigos, ese sindicalismo de ahora, político, estatal, guerrero, estera para líderes y refectorio para burócratas.

Nuestro sindicalismo ha sido escuela de lucha, vivero de hombres bregados y abnegados. Todos deberíamos pasar por un tamiz así de espeso, de difícil, para luego poder proclamar que uno está a cien codos por encima de las multitudes organizadas. ¿Elites, ahora? ¡Al tajo, compañeros, al tajo!

DISCOS

El juego anagramático sigue preocupándome en las horas de despreocupación cotidiana: las del sueño. Ello advertido, al diablo las extrañezas.

Recientemente he entrevisto un Frente Insólito de Jóvenes Longevos que poco tiene que ver con nuestros acostumbrados ruteros de la época clásica. Juventud es una cosa y arrugamen del cogote otra. El transformismo, por inteligente que sea, deja en todo caso transformado.

En tiempos de revolución intervenida, los G. E. P. S. I. del P. S. U. C. interpretaban así nuestra sigla C.N.T.: Casi Nunca Trabajamos, *cuando nuestra verdad era:* Como Nunca, Trabajamos, *y la psuquista:* Pues Sí, Unicamente Comemos. *En cuanto a burguesitos y comerciantes apegados a Comorera, tuvimos oportunidad de decirles: GEP (jiba), SI., pero en nuestra espalda, no.*

Cuando en los campos alambrados se susurró el infantilismo de Partido Obrero del Trabajo, P. O. T., la malicia se apoderó de los propagados: Obrero y Trabajador, trabajo doble, y el P. O. T. (pote, lata) fue risoteramente rechazado. Luego se insinuó un Partido Laborista (P. L.-Pa L'otro) y un Partido Sindicalista Libertario, alias Pa-Sin-Li. Y échate al ruedo con esos atributos.

Nunca será por demás reexponer la patronada madrileña como ejemplo de desacierto siglista: Partido Económico Nacional Español, P. E. N. E. Sólo las vendedoras de amor se interesaron por el mismo.

Convengo, de todas maneras, que cuando se trata de crear un estado de opinión sin opinión formal en la presidencia, la denominación es tan importante como los colores de la bandera. Propongamos: Partido Unificado Liberal Progresista Obrero y obtendremos PULPO. Con Solidaridad de Opiniones Progresistas Auténticas habremos SOPA, y con Promoción Española Popular Agora, PEPA.

Ya sé que no hay nombre inmaleable ni significación no deformable. Y que Eulogio se puede confundir con Elogio y Gregorio con Gregario. Exactamente, el nombre no hace la cosa, ni la cosa al hombre. Son las ideas recias y los propósitos sanos quienes arraigan y fructifican, por encima de siglas, banderas, cabalistas y abanderados.

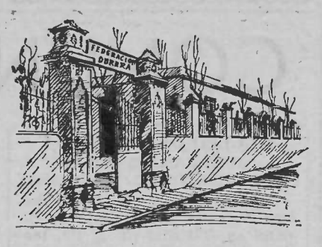
CRONICA DEL INTERIOR

LOS POBRES RICOS DE IGUALADA

ESTOY de vacaciones en esta ciudad, a la cual no acuden veraneantes a pesar del Museo de la Piel y de la Ermita románica de la Tossa. Los turistas no estorban; las moscas y el sudor, sí.

En 1919 trabajé de curtidor aquí y pude comprobar el grado de compañerismo de la militancia del Ramo de aquel entonces. Pasé por la Rambla en 1936, con la columna Durruti, y perdí Igualada de vista. Ahora me ha dado por visitarla, para ir unos días a alguna parte, y para proteger mi débil economía en casa de un paisano mío.

He visto, con dolor, por supuesto, la casa sindical recién construida para el sindicato vertical en el solar mismo donde estuvo enclavada la Federación Obrera, organismo proletario clásico que procedía de la Federación Regional Obrera, de Solidaridad Obrera, y desde 1910 de la Confederación Nacional del Trabajo. Digamos, pues, que casa y terreno fueron usurpados por el sindicalismo gubernamental obligatorio, por derecho de chulería. El edificio que se levanta ahora en la parte norte de la antigua



calle Delicias, es longitudinal y consta de tres pisos. Por lo que he comprendido es espacioso, pues el perímetro lo permite (12 metros de anchura por 90 longitudinales, palmo más palmo menos). Antiguamente el solar destacaba, a lo largo, casa conserje con secretarías en los bajos, y sucesivamente patio de entrada, casa sindical, y jardín espacioso dando cara al Paseo. Lo de ahora es superior, indebidamente, dada la labor franquista que se va a desarrollar en sus interiores. Lo de antaño, más modesto pero suficiente, fue caluroso y entrañable. Los obreros vibravan allí a miles. La casa de los obreros fue génesis de grandes conquistas y fructuosas realizaciones. Un cuadro importante de idealistas se desenvolvía en la sala grande, en la pequeña, en las secretarías, en la biblioteca y en los dos espacios verdes. El recuerdo de aquéllo place y emociona, tanto como la vista de «eso» de ahora provoca enojo y ganas de escupir. Alternando con un anciano en el Paseo, y por lo visto, antiguo sindicalista, pude saber que la antigua Federación Obrera fue levantada en los años 1910 hasta el 15, debido al boicot que los caseros aplicaron a la Organización confederal de la época. Todo fue comprado y construído con gran esfuerzo, para, al fin y al cabo, ser robado por la «legalidad», alias fuerza bruta.

Otra circunstancia de actualidad que me ha chocado en esta ciudad de la piel y del tejido, fue una reunión habida en el Ayuntamiento para tratar de la traída de aguas, tema tan traído y llevado que ya en mi época igualadina años hacía que estaba sobre el tapete. Se trató durante seis décadas de un proyecto de pantano sobre el río (más propiamente riachuelo) Anoia, idea que fracasó siempre por tacañería de la burguesía local, que ambiciona agua que no cueste ningún dinero. Se abrieron unos pozos por el camino, y allí quedaron para quien guste caer dentro de uno de ellos. El proyecto de ahora, más modesto, se limita a levantar en un par de metros la esclusa de La Roixela mediante presupuesto de 10 millones de pesetas. Con un mínimo de 160 usufructuarios de la acequia (curtidores, hortelanos, tintoreros y ropa de punto, industria ésta última extraordinariamente crecida) se trataba de cubrir el presupuesto mediante aportación de 80.000 pesetas por firma, dejando tasado el consumo de agua del embalse en 0,50 pts. metro cúbico. La asamblea convocada fue asaz concurrida, pero al anuncio de las sumas a devengar y al propósito de establecer contador, la voz eufórica de «¡Agua, señor!» perdió armonía, entrándose en el capítulo de los míseros regateos, del ¡no! estruendoso, y de la deserción sigilosa de la mayoría. Como el agua que circula por la acequia es escasa y sucia, la aumentación de caudal era bien vista y unánimemente deseada; pero a la advertencia de una obligación monetaria imprescindible, los pobres ricos de Igualada echan marcha atrás en un 80 por %, y tal vez nos quedamos cortos.

La necesidad del líquido elemento se nota también en los hogares obreros y asimismo en la piscina municipal, en donde hay que bañarse con el sudor de los otros. Sin embargo, Igualada seguirá padeciendo sed industrial y humana por culpa de la pudencia regatona y mezquina. De lo que se colige que no solamente los mendigos son pobres.

Emilio García Meroño

Barrio de Montserrat, 20-7-67.

Reflexiones. DE LOS FINES Y DE LOS MEDIOS

«EL fin justifica los medios». Este sofisma o falso razonamiento parece como si pronunciara para justificarse de algún pecado o de un acto no muy de acuerdo con la moral del interesado. El refractario a toda moral impuesta no necesita de tal justificación (el espíritu de sistema se queda siempre fuera de la vida), no necesita para ir hacia el fin que persigue violar ninguna ley moral.

Cuando aumenta el absurdo de la frase es cuando se lanza sin precisar cual es el fin que se persigue, como si el fin en sí fuera una garantía.

El éxito también justifica los medios, con la hipocresía del glotón que se degrada en veinte posturas para llegar a un solo fin. El mismo principio no puede afirmar de un lado y mentir o negar de otro.

Cuando el fin en sí es la sola justificación de los medios, esta justificación desaparece si el fin no ha sido alcanzado.

Feliz aquél que mata creyendo que es indispensable a su causa; si ha ganado puede entonces creer que sus crímenes eran justificados, porque lo absoluto del fin, prohibe todo examen moral de los medios.

Para mucha gente los períodos de transición son fines. En esta época de revisionismo son las corcunstancias las que justifican los medios, por lo cual hay que adaptarse a las circunstancias. Es por esto mismo que ciertos anarquistas para propiciar el advenimiento del comunismo libertario se hacen ministros, generales o policías. Naturalmente, que esto se hace como medida provisional, como también es provisional la dictadura del proletariado de los marxistas. Para Marx la dictadura del proletariado fue un medio y también un fin, ya que la intervención política le era el medio para conseguirla.

Una nueva etiqueta puede ser el medio que justifique una nueva claudicación. Por diversos medios se puede llegar al mismo fin. Si se conoce el fin que se persigue habrá que saber de qué medios se trata para que queden justificados por el fin. Si resultara que los medios son contrarios al fin que se persigue, entonces la frase «El fin justifica los medios» estará privada de toda significación, como también si se ignoran cuáles son los fines y los medios; y el escollo sería precisamente confundirlos. Es un falso principio de moral, según el cual los actos serían justificados por su resultado. En esta caso aquel que persigue un resultado no debe retroceder ante los actos que a él conducen. Para justificar una actitud, también se pueden fabricar los fines, que cambian, naturalmente, según cambian las circunstancias, pero siempre sirviendo la misma causa. Jamás tuvieron las circunstancias tanta libertad y tanto poder. He ahí quizá donde se halla la trampa. Hay casos en que el fin es un pretexto, pues es el medio lo que interesa, donde resulta que es el medio que justifica el fin. Jamás esos medios son inmorales para el moralizador porque sirven su objeto; y cuando dice que el fin santifica los medios no hace más que demostrar con eso un principio jesuítico. Ya se sabe que para el jesuíta todos los medios son buenos, no necesitan justificación. (Cuando los medios son malos, esto prueba que el fin vale poco).

Para el vanidoso figurar el es fin. La postura es el medio.

La convicción es también un medio para conseguir el fin que se persigue. Pero el que vegeta, que moralmente no vive, que obra sin fin de ninguna clase ¿qué es? El peligro del sofisma, «el fin justifica los medios» estriba en que existen fanáticos que unen su brutalidad natural a la idea de un poder moral que les incita a ejercer la violencia para servir a una Iglesia o a otra abstracción cualquiera. Quizá el hombre libre no se cansará en demostrar al fanático que el fin no siempre justifica los medios; sabe muy bien que su deseo es más fuerte que su pensamiento.

«La doctrina de la justificación excepcional — dice James Walker — es la excusa inevitable a la cual recurrió el lobo dirigiéndose al cordero de la fábula.»

Ese lobo no era un lobo natural, sino un lobo moralizador. Un lobo sin embargo. Un verdadero lobo.

El fin jamás justifica los medios cuando éstos perjudican al moralizador, pero sí se justifican siempre, cuando es el moralizador el que vence a su adversario, gracias a la astucia o a la usurpación.

JUAN

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA BENDECIDA PROSTITUCION

ES harto sabido que en cuestiones de moral, como en lo que atañe a las costumbres en general, cuando experimentan un control beneficioso al Estado, o a organismos que con él guardan estrecha relación, la prevención alcanza notoria elasticidad, a tono con los beneficios que se puedan obtener... Y de ahí puede tomar tono positivo aquello que aseveraba nuestro popular poeta Campoamor, esto es: «todo es según el color del cristal con que se mira»...

Legalmente, desde el punto de mira de los convencionalismos sociales, la prostitución se ha considerado como cosa inmoral. Ahora que ello no ha sido obstáculo para que *sotto voce*, en unos países y en otros, las autoridades se hayan beneficiado de los impuestos percibidos de parte de las prostitutas. Según una de las crónicas semanales que con el título «Mundoscopio» publica en la revista barcelonesa «Destino», uno de sus redactores, en Hamburgo se va a inaugurar una manzana de 136 pisos, exclusivamente a ser habitados por prostitutas, quienes, con la aprobación de la policía y de las autoridades locales, ejercerán sus actividades *profesionales*. Dicha manzana de casas llevará el denominativo de Centro de Eros.

Por lo visto, dicho Centro «es una versión muy perfeccionada de la manzana de pisos que se halla en Dusseldorf junto a la línea férrea. Cuando han de llegar en tren personajes importantes extranjeros, se coloca una valla de madera cerca de la vía, para que no se vea el edificio».

Es decisión del Tribunal Supremo de Alemania Occidental que «las ganancias inmorales han de pagar impuestos». Y afirma el cronista aludido, a quien es de suponer que no cabe estimarle librepensador o anticlerical, como lo somos nosotros, los que escribimos en periódicos del exilio: «Un elevado tanto por ciento de los impuestos percibidos de la prostitución van a parar a las Iglesias. Aunque no están de acuerdo en su juicio sobre el Centro de Eros, la mayoría de las sectas aceptan los ingresos.»

He ahí una de tantas pruebas de la hipocresía preponderante entre aquéllos que se denominan «ministros del Señor». Una prueba más del maquiavelismo de la Iglesia. Se fingen escrúpulos, desacuerdo con ciertas prácticas existentes en la vida social. ¡Ah, pero bajo fano se busca sacar de ellas el mejor partido!

Algo parecido ocurre con el *celibato* y la *castidad* de curas, frailes, y monjas: En todos los tiempos ha habido quienes, conocedores del ambiente peculiar a los religiosos en cuestión, han revelado verdades que se pretendía ocultar. En la etapa revolucionaria de 1936, cuando muchos conventos de clausura fueron abandonados precipitadamente por aquellas monjas que en ellos moraban, se encontraron en el cementerio de no pocos conventos, esqueletos de recién nacidos. ¡Por lo visto aquellas *santas mujeres* quedaban embarazadas por obra y gracia del «Espíritu Santo»!

EL «CAMPEGGIO» INTERNACIONAL DE 1967

Si lo que emana de nuestro ambiente, toma una u otra característica, no nos interesara, ¿qué es lo que iba a interesarnos en este caso? El año pasado ya es sabido que tuvo lugar en el Midi de Francia el «camping» anual, de carácter internacional y de orientación libertaria. En torno al mismo las opiniones no fueron coincidentes. Para unos la cosa resultó una maravilla; tuvo un matiz agradable, revistió interés, y dio margen al sano esparcimiento de cuantos al mismo concurrieron. Para el sentir de otros, la cosa no fue igual: Deficiencias en la organización, ambiente de manifiesta frivolidad, ausencia de una orientación libertaria de tipo constructivo. Hubo incluso un compañero francés, creo que Brittel, quien editó por su cuenta, a multicopista, un opúsculo breve, señalando particularidades, errores y omisiones del «camping» en cuestión.

Uno ignora las características de tal concentración internacional libertaria, que ha de tener lugar este año en Italia. Mas, hablando de ello en sentido general, no cabe duda que resulta un tanto delicado hacer referencia a estas cosas que en apariencia son intrascendentes. Y es algo delicado porque, si se trata de señalar defectos, pongamos por caso, no ha de faltar quien suponga o afirme que la crítica efectuada guarda estrecha relación con la edad de aquél que la hace. Y en el supuesto de tratarse de un militante ya veterano, se da como descontado que al tener ya cierta edad depasando la etapa juvenil, no se está en condiciones ni para alternar ni para juzgar lo que hace la gente moza. Apreciación en cierto modo inconsistente, ya que a todo aquél que ha sido joven y ha dado curso al esparcimiento, no ha de causarle extrañeza que elementos jóvenes busquen divertirse. Tampoco, si posee cierto grado de sensatez, le ha de complacer el tomar aires de dómine engreído, formulando reflexiones con talante avinagrado. Pero se es libertario para algo. Y cabe en ello, en ese algo, el opinar en torno a lo que se hace, o se deja por hacer, en nuestro ambiente general.

Demos por sentado que en un conjunto o reunión de camaradería, máxime si prepondera el elemento juvenil, cuando se va a descansar, a dar rienda suelta al divertimiento, al libre jolgorio, lejos del ambiente de rutina, preponderante en la mayoría de casos el resto del año, vale el reír, el cantar, el correr, el jugar de mil maneras, que incluso según graves filósofos, es el juego parte integrante de la existencia humana. Pero veamos: ¿Es que al margen de saltar a la comba, de jugar a la gallina ciega, de pescar, y hasta de practicar el amor libre, si se quiere, no cabe en tales concentraciones internacionales abordar también, de un modo concienzudo, bien preparado al efecto y dándole la importancia debida, abordar problemas que afectan al ideal qu ese dice sustentar? ¿Por qué si otros sectores aprovechan sus concentraciones juveniles para organizar cursillos de capacitación, no se puede hacer también en el ambiente libertario? ¿Por qué no se hace, cuando tanta falta hace?

No se está sobrado de elementos juveniles, muchachas o muchachos, con capacidad, con criterio claro, con voluntad firme y despejada intelectualmente para saber lo que se quiere y cómo puede hacerse. Es lo que deberían tener en cuenta aquellos compañeros que en el período estival organizan los aludidos encuentros de caraácter internacional.

MICHELET, HISTORIADOR DE CONCIENCIA HONESTA

El haberse cumplido estos días cien años desde que Michelet dio a luz su tan comentada «Histoire de France» ha dado ocasión para que, en emisiones radiofónicas, en conferencias, y en visitas a bibliotecas, archivos y museos, se haya hablado con acentuado espíritu de comprensión de tan notable escritor, una de las figuras cumbres de la intelectualidad del siglo XIX. En efecto, Michelet, como Victor Hugo, como Balzac, como Lamartine, como Quinet, con los que tuvo cordial relación, por su copiosa y concienzuda labor y su inclinación eminentemente liberal, tomó singular realce, ya no solamente en Francia, sino en la mayoría de países de Europa y América, donde muchas de sus obras fueron traducidas.

Como historiador, dicen los críticos que posee un pleno valor de actualidad por los métodos, por la forma de establecer las deducciones, por el estilo vivaz, animado. Y puede decirse también que su obra está llamada a mantener un valor perenne, porque en ella puso apasionado afán de justicia, convencido de que con su labor abrazaba la causa del bien, en pos de una vida social equitativa para todos. Era la suya una curiosidad abierta a los horizontes. De ahí que aun siendo su principal labor la de historiador, como lo evidencian su citada «Histoire de France» y otras que se pueden nombrar, como «Histoire de la Révolution», «Histoire du dix-neuvième siècle», «Histoire romaine», o bien «Introduction à la Histoire universelle», su amor por la naturaleza, en sus diversas manifestaciones, le determinaron a escribir obras como: «La Mer», «La Montagne», «L'Insecte», «L'Oiseau». También en el orden sociológico escribió libros que evidenciaban su anhelo puesto en el progreso social, así al escribir «Les Jésuites», en colaboración con su gran amigo Edgard Quinet, luego en sus celebrados libros: «Le peuple» y «La Bible de l'Humanité».

Nacido en cuna humilde, Michelet conocía por experiencia las vicisitudes de la clase laboriosa. Y en tanto que pensador e historiador, leal, honestamente, se esforzó en destacar el valor humano y social de quienes con su trabajo contribuyen fundamentalmente al progreso de los pueblos.

Area Mundial. PORTUGAL: Un régimen en crisis

LA situación portuguesa se ha venido deteriorando progresivamente, en los últimos meses, con más rapidez aún de lo esperado por los más atentos observadores, y ello en todos los campos de la actividad nacional. Aparentemente todo se mantiene en un inmovilismo de fachada, pero no obstante los optimismos de circunstancias a que se aferran los elementos oficiales, en todos los sectores responsables aumenta la angustia respecto al futuro próximo de la nación.

Salazar ha declarado: «Estoy seguro de que venceremos nuestras dificultades africanas, sin salirnos del marco de nuestros principios e ideales». También ha afirmado Salazar «que no existe *poder personal en el país*» y que por tanto, cuando él desaparezca de la escena política no habrá subversión alguna en el sistema que pretende haber institucionalizado.

Pero estos dos problemas-claves, la guerra colonial y el envejecimiento progresivo del dictador 77 años, están lejos de ser los dos únicos que aflijen a la nación. Son tal vez los más visibles para y desde el exterior, pero no los de mayor preocupación para los portugueses. La situación en Portugal se convierte de día en día en más difícil para todos, incluso para los fieles salazaristas en primer lugar, debido a la agudísima crisis económica por que el país atraviesa.

Particularmente el portugués común resuelve su problema emigrando — en un *éxodo sin precedentes* —, quedándose los campos en abandono, y con grave carencia de mano de obra especializada las pocas industrias que se hallan en plan de expansión, todo lo cual compromete a fondo todos los planes de desenvolvimiento económico. En 1965 partieron de Portugal, en gran parte clandestinamente, 130 mil personas, de las cuales apenas diez mil se dirigieron a nuestras provincias de ultramar. Obsérvese que para una población africana de cerca de doce millones, los portugueses que con ella conviven no llegan a los 400 mil habitantes, esto es, una población cuantitativamente menor que la de los emigrantes portugueses que viven en el Brasil o en Francia y en Alemania juntas.

Pero no son sólo las clases populares las que viven en condiciones de vida infraumanas y que, según los informes de la OCDE (Organización de Cooperación y Desarrollo Económico) son *las más miserables de Europa*. Son también las clases medias y las profesiones liberales. En todas las zonas de la población portuguesa existe, por lo demás, y dado el marasmo económico que alcanza a todos los sectores, la misma *crisis de confianza* en los métodos administrativos del gobierno. Los grupos financieros y los grupos de presión actúan, coactivamente, sobre los ministros y sobre el personal del régimen.

En pocas épocas de la historia portuguesa habrá llegado más bajo el *desprestigio* del gobierno. El pueblo honesto portugués ha perdido la fe porque es un gobierno que miente por sistema y con el más completo impudor. Incluso ahora — por ejemplo — el gobierno portugués ha desmentido oficialmente la existencia de mercenarios de Tshombé, mientras todos en Portugal sabemos dónde se encuentran tales mercenarios, dados los escándalos a que han dado lugar en S. Martinho do Porto, en Santarém, en Sesimbra, en Ericeira, y, últimamente, en Portalegre y en Beja, localidades donde los «extraños turistas» han dado mucho que hablar.

Por lo demás, para Salazar y su gobierno el interés nacional es algo de poca importancia que debe ser sacrificado, sin titubeos, a las conveniencias de sobrevivir políticamente. ¡Es esto lo que sobre todo importa!

¿Podemos admitir, por ejemplo, que un gobierno, despues de la pérdida de Goa siga tranquilamente en el poder, no obstante las trágicas condiciones en que tuvo lugar esa pérdida, sin dar satisfacción de ninguna clase a la opinión pública? ¿Y la misma tranquilidad cuando, más tarde, la investigación española acusó oficialmente a las autoridades portuguesas de cómplices en el asesinato del general Delgado?

Sin el menor sentido de la responsabilidad, la política del gobierno va a la deriva de las conveniencias del momento, subordinándolo todo a su única preocupación: *mantenerse en el poder*. En el plano económico, por ejemplo, la política gubernamental ha cambiado siempre que se cambia el ministro de economía, siendo defendida una política de signo contrario a otra anterior, con el mismo dogmatismo y los mismos argumentos de la autoridad. Las metas previstas en los planes de fomento para 1966-67, ya de por sí muy modestas dado el atraso del país, no serán alcanzadas: las necesidades de la guerra colonial (más todos los abusos que, a su sombra, cometen militares y políticos), son verdaderamente incompatibles con cualquier planificación seria que tenga como fin un desenvolvimiento económico acelerado y armonioso.

Por otra parte el sistema corporativo entronizó una burocracia que obstaculiza toda la libertad de las empresas y es, además, parasitaria, sirviendo sólo para imponer en todo momento la intervención estatal, sin nada positivo para resolver los conflictos sociales, que son «resueltos» por medio de la PIDE y de la represión, siendo las huelgas consideradas como «crímenes contra la seguridad del Estado». El régimen interviene tan estrechamente en la vida de todas las grandes empresas, que muchas veces llega a confundirse con ellas mediante la escandalosa interferencia en los respectivos cuadros dirigentes. No es de admirar, pues, la sumisión del capitalismo portugués respecto al poder político, porque no sólo se confunde con él sino que sólo así ha podido prosperar, mediante un proteccionismo que sistemáticamente favorece al capitalismo sometido en perjuicio de los intereses de las clases medias y trabajadoras.

Los hombres del régimen más destacados están *todos*, sin excepción, ligados a las altas finanzas, ya por tratarse de potentados económicos, ya por servir como «técnicos» en los consejos de administración de las grandes empresas. Puede afirmarse, sin exageración, que no hay un solo político relevante del régimen que no esté en el consejo de administración de algún banco o de alguna gran empresa. En el régimen salazarista todo se decide por influencias ocultas, ajenas siempre a los intereses nacionales, y donde los grandes escándalos se ocultan sistemáticamente.

Este régimen de férrea censura ha convertido a Portugal en un cadavérico reino del silencio obligatorio y del rumor transmitido secretamente de boca en boca. Dominando a la opinión pública, tal clima tiene por cómplice la sombra siniestra de la policía política (PIDE), cuya ferocidad no retrocede ante los crímenes más tenebrosos.

(Sigue en la pág. 3.)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

10 AOUT 1967
NUMERO 466
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

CHOMEURS et VACANCIERS

NOUS n'avons nullement l'intention de faire de l'humour noir en invoquant dans un même texte la situation du vacancier et celle du chômeur et pourtant...

Pour le français « moyen », hormis peut-être le drame du Viet-Nam ou les séquelles de la guerre Israélo - arabe, la plus grande préoccupation c'est de partir en vacances... s'il n'est pas chômeur.

On peut penser que cette affirmation est un peu exagérée et l'on peut nous rétorquer que : 1°) si les travailleurs pensent aux vacances c'est tout-à-fait normal; ils les méritent et c'est pour cela qu'ont été institués les congés payés. 2°) le problème du chômage n'est pas perdu de vue pour autant, d'ailleurs les pouvoirs publics ainsi que de nombreux organismes cherchent à y remédier.

C'est vrai que les travailleurs doivent profiter d'un repos bien mérité; c'est vrai aussi qu'on parle du problème du chômage dans les sphères officielles, on en parle même entre patrons ou P. D. G., ce qui revient au même. Mais soyons réalistes et voyons quelques chiffres qui en disent long. Rien que dans la région parisienne qui passe pourtant pour celle qui offre le plus de débouchés le nombre des demandes d'emploi non satisfaites est passé de 24.953 en décembre 55 à 32.730 en avril 67.

Pour nous consoler on nous dit que la situation du marché du travail reste nettement meilleure en France que dans la plupart des autres pays d'Europe; qu'il existe encore en France une pénurie de main-d'œuvre dans certaines professions. Quand nous essayons de démontrer que la cause provient d'une mauvaise application de l'automation, certaines revues « cadres » prétendent que le développement de l'automation sera bénéfique pour les jeunes. « En détruisant les emplois aux niveaux les plus bas mais en les recréant aux niveaux supérieurs. elle devrait entraîner pour eux une véritable promotion sociale dont beaucoup, sans sa généralisation, n'auraient jamais eu la chance de bénéficier. »

Après une telle manifestation d'optimisme, il ne reste plus qu'à partir insouciants en vacances. Pendant ce temps, nos maîtres nous prépareront de nouvelles surprises pour la rentrée de septembre, le chancre capitaliste continuera de dévorer l'acquis social de la classe ouvrière, les trusts redoubleront d'exigeance pour grignoter les deniers publics (1). Et les syndicats « officiels » continueront de promovoir des grèves de deux heures (2) pour obtenir le maintient de certains privilèges des cadres et autres privilégiés.

La C.N.T. croit de son devoir de mettre en garde la classe ouvrière contre tous les dangers qui la menacent actuellement. « D'accord avec vous, camarades exploités, pour jouir de congés amplement mérités, mais il faut éviter que ceux-ci ne deviennent un miroir aux alouettes. Profitons-en pour faire provision d'énergies, elles nous seront indispensables; mais restons vigilants, restons conscients et tenons-nous prêts à déjouer les sombres desseins de nos exploiteurs. » Le Ve plan veut faire de la classe ouvrière un troupeau de parias soumis aux technocrates, l'automation de son côté prépare une révolution économique à brève échéance et la classe ouvrière, le peuple, comme disait Babeuf, doit prouver qu'il n'est pas insouciant; il fera voir définitivement ce qu'il sait faire quand il aura compris l'à quoi bon de la Révolution..., quand il saura que c'est pour garantir à chacun de ses membres un état de félicité stable, de suffisance des besoins de tous, suffisance inaltérable, indépendante de l'ineptie, de l'immoralité et de la malveillance des gouvernants...

Ces lignes furent publiées le 17 Fructidor de l'An II, par Babeuf et il n'était alors question ni de départ en vacances, ni de révolution cybernétique mais déjà des hommes prenaient conscience des moyens et des buts de l'humanité.

Aujourd'hui, les moyens de « garantir un état de suffisance des besoins de tous » sont plus puissants que jamais et il est inadmissible que ce soit alors le chômage qui vienne remettre en question un problème que se proposaient de résoudre les révolutionnaires de 1789 et après eux, les Communards de 1871.

Pensez-y braves gens qui êtes en vacances....

(1) Jacques Dontot, directeur général de l'industrie électronique française, a déclaré, à la Porte de Versailles :

« ... nos marges doivent nous permettre de poursuivre notre marche en avant et contribuer assez largement au financement des efforts indispensables de recherche et de développement, auquel l'Etat apporte d'ailleurs, nous le reconnaissons pleinement, une importante contribution directe.

(2) C'est le cas chez Hutchinson à Vésines (Loiret) où des débrayages répétés ont eu lieu en juin dernier pour protester contre les intentions de la direction d'incorporer la section des mécaniciens dans les autres services; ce qui aurait eu comme résultat la suppression de plusieurs postes de « chefs »qui n'auraient plus leur justification.

COLLABORATION DES CLASSES

LE congrès constitutif de la Confédération générale du travail — syndicalisme révolutionnaire — donne, en 1921, la définition suivante de la collaboration des classes sociales : « En condamnant la collaboration des classes et le syndicalisme d'intérêt général, le congrès tient à déclarer que ce ne sont pas les discussions inévitables entre patrons et ouvriers qui constituent des actes de collaboration de classes. En ne voyant dans ces discussions, qui résultent de l'état de choses actuel, qu'un aspect de la lutte permanente des classes, le congrès précise que la collaboration des classes est caractérisée par le fait de participer, dans des organisations réunissant des représentants des ouvriers, des patrons et de l'Etat, à l'étude en commun des problèmes économiques, dont la solution apportée ne saurait que prolonger, en la renforçant, l'existence du régime actuel. »

La collaboration des classes prétend réaliser l'entente du capital et du travail unis sur des bases contractuelles au nom de l'intérêt général. Le capital n'étant, en fin de compte, que le produit de l'aliénation du travailleur, il est évident que la collaboration des classes est davantage une contrainte qu'une entente, une forme dissimulée de l'asservissement économique des classes laborieuses. Il s'agit donc, en réalité, d'un aspect de la lutte des classes, d'un moment de cette lutte sans lequel le capitalisme estime nécessaire de faire collaborer une partie du prolétariat à la besogne de restauration de ses propres structures. Que cet aspect de la lutte des classes devienne pratiquement permanent atteste seulement que les contradictions du capitalisme s'intensifient en même temps que celui-ci se perfectionne et que cette situation nécessite la collaboration constante des masses laborieuses à l'aplanissement des contradictions néo-capitalistes. « Le capitalisme provoque et accepte la collaboration des centrales syndicalistes réformistes, mais il s'oppose de toutes ses forces au contrôle syndical de la production exercé par les travailleurs révolutionnaires. Il sait très bien que la première ne peut que l'aider dans sa tâche et que le deuxième, allant du droit de regard à l'expropriation, s'oppose, par son exercice sérieux, à l'intégralité de ses desseins. »

« La collaboration d'une partie du prolétariat à la besogne de restauration du capitalisme — écrit Pierre Besnard —, au nom de l'intérêt général, ne peut avoir pour conséquences que de retarder et de rendre plus difficile la libération des travailleurs. »

La notion d'intérêt général étant devenue, pour le néo-capitalisme, un argument permanent, il s'efforce, par tous les moyens, de masquer la réalité concrète et permanente de la lutte des classes par le mythe de la collaboration des différentes couches sociales à l'édification d'une œuvre commune, la société moderne. Mais cette société, loin d'atténuer l'opposition entre capital et travail, reflète chaque jour d'avantage la subordination de l'intérêt collectif à l'intérêt d'une minorité de plus en plus restreinte au fur et à mesure que se poursuit la concentration du capital.

Le syndicalisme réformiste est l'organe par l'intermédiare duquel l'Etat capital diffuse les moyens pratiques qui doivent assurer aux classes privilégiées l'aide d'une partie du prolétariat. Les syndicats « représentatifs » apparaissent ainsi engagés, à côté des organisations patronales, de l'Etat et des financiers, dans une même entreprise dont les bases, l'exploitation de l'homme par l'homme, comme le but du profit exclusif, ne sont plus remises en cause. L'alliance qui lie les syndicats réformistes à l'Etat néo-capitaliste, c'est la soumission du premier aux volontés du second dictées par l'intérêt des classes possédantes. A partir de cette situation, la critique émanant des syndicats réformistes ne concerne plus l'*orientation* que le capitalisme donne à la production collective mais seulement la répartition des profits réalisés par les classes détentrices des moyens de production. *Implicitement, le syndicalisme réformiste accepte donc comme socialement valables la recherche de la réalisation de profits en tant que but de la production.* Comme la réalisation de profits ne peut exister que par le vol d'une partie de la force de travail des salariés, le syndicalisme réformiste cautionne également l'exploitation de l'homme par l'homme en tant que base des rapports sociaux et fait apparaître l'aliénation économique du travailleur non seulement comme une nécessité historique mais comme un principe absolu qui ne saurait être remis en question. L'augmentation de salaire n'est jamais conçue dans le cadre des revendications réformistes, comme une restitution aux travailleurs de la valeur de la force de travail qui leur a été volée, comme un droit imprescriptible à bénéficier dans toute la mesure du possible (socialement) du maximum de bien-être grâce au progrès des techniques de productions et aux découvertes scientifiques. La revendication d'une augmentation de salaire, sur le type réformiste, est seulement conçue comme un *réajustement* du salaire par rapport aux prix de vente des marchandises, au coût de la vie. C'est-à-dire que, d'après la « propagande » réformiste, le travailleur ne peut prétendre, à chaque instant, qu'au « minimum vital » qui lui est accordé par le capitalisme pour reconstituer sa force de travail, minimum vital qui suit les variations du coût de la vie et qui est concrétisé par le salaire minimum interprofessionnel garanti (S. M. I. G.). Demander l'augmentation du S. M. I. G. c'est reconnaître qu'il s'agit là de la juste rétribution du travail de l'ouvrier qui doit, bien entendu, s'élever en fonction de l'augmentation générale des prix de vente. Le S. M. M. I. G., c'est la ration de foin qu'on donne au cheval de trait dans les régions les plus déshéritées. Tout mouvement revendicatif relatif aux salaires devrait s'efforcer au contraire d'imposer un salaire minimum, commun à toutes les catégories de travailleurs, déterminé par les seules organisations ouvrières d'après le niveau de vie moyen qui pourrait être atteint compte tenu des possibilités de la production collective. Les centrales syndicales réformistes cherchent à réaliser l'unité de la classe ouvrière : voilà une revendication susceptible de faire l'unanimité des volontés. Mais les centrales réformistes tiennent trop à l'augmentation de salaires hiérarchisée pour l'abandonner, même au profit de l'unité prolétarienne.

Les augmentations hiérarchisées, qui sont à la base des revendications réformistes en matière de salaires, reflètent la structure interne des organisations réformistes conçues sur le modèle des institutions capitalistes. Les militants de base sont considérés comme una matière première dont le rôle est seulement passif. La notion d'une hiérarchie, d'un ordre préférentiel, dans l'augmentation des salaires signifie que la rétribution du travail est la même, dans l'esprit des dirigeants réformistes que celle appliquée par le capitalisme lui-même. Doit être rétribué davantage le salarié dont l'effort est le plus utile, non pas du point de vue de l'intérêt collectif qui n'existe pas en société capitaliste, mais du point de vue de la réalisation des objectifs capitalistes. Aux yeux des réformistes il est normal qu'un travailleur spécialisé occupé dans une fabrique d'armes soit, proportionnellement, davantage augmenté qu'un ouvrier agricole ou un maçon. L'augmentation de salaire hiérarchisé cautionne également les inégalités sociales en reconnaissant que l'élément servant de base au calcul de la rémunération n'est pas la notion de *besoins sociaux* mais la notion de productivité en fonction des seuls besoins capitalistes de la réalisation de profits.

La collaboration des classes n'est pas un mythe, c'est une réalité qui caractérise les rapports de production dans la société actuelle et en dehors de laquelle on ne saurait interpréter correctement la nature véritable du néo-capitalisme. Faire collaborer une partie du prolétariat à la sauvegarde des intérêts des classes privilégiées, c'est non seulement contribuer à l'asservissement actuel des classes laborieuses mais c'est aussi assurer dans l'avenir la perpétuité des conditions d'exploitation de l'homme par l'homme. Tant que la lutte des classes est présente dans la propagande socialiste et dans les conflits de travail, la classe des opprimés est maintenue dans le climat psychologique indispensable à une prise de conscience globale orientée vers la transformation matérielle des rapports de production. La collaboration des classes, théorique et effective, crée une nouvelle psychologie de masse exploitée par les économistes bourgeois et fondée sur l'illusion d'une transformation progressive du capitalisme dans le sens d'un partage de plus en plus équitable des biens de consommation. Or il est bien évident qu'une distribution des produits ne saurait avoir lieu dans le cadre d'un système économique caractérisé par l'appropriation individuelle des moyens de production. Malgré cela, la propagande syndicale s'obstine dans la formulation de revendications touchant presque uniquement le domaine de la consommation alors qu'aucune solution au problème social n'apparait possible en dehors de la conquête révolutionnaire des moyens de production.

Yves Obœuf

AIDONS
S.I.d.

Conscience des classes et réformisme

LA prise de conscience de classe ne signifie pas seulement l'accès à la conscience d'un *intérêt collectif* de classe opposé à l'intérêt des minorités possédantes. Cette démarche doit marquer également la prise de conscience, par les classes laborieuses, de leur *puissance collective* dans la mesure où le fonctionnement normal de la production capitaliste réside dans leur nombre et dans la faculté qu'ils ont de paralyser l'ensemble des moyens de production, d'échange et de transport non seulement dans les entreprises privées mais également en ce qui concerne les rouages de l'Etat capitaliste. Mais entreprendre de paralyser le fonctionnement de la société bourgeoise nécessite une coordination véritable de toutes les volontés prolétariennes, l'action *simultanée et concertée* de toutes les organisations ouvrières selon les grandes lignes d'un plan d'offensive directe préétabli. Les syndicalistes réformistes considèrent la grève comme une simple arme défensive : elle est, bien davantage, la seule arme tactique offensive valable dont disposent les masses laborieuses face au formidable appareil de coercition du néo-capitalisme.

Cette puissance collective qui est celle des classes exploitées et qui réside essentiellement dans leur supériorité numérique incontestable ne peut être mise en évidence dans une action dont les buts seraient uniquement une amélioration illusoire de la condition d'une partie du prolétariat et dans le cadre des institutions capitalistes. L'habitude des arrêts de travail partiels, touchant un mince secteur de la production, des grèves perlées préconisées par le syndicalisme réformiste constitue une entrave à la prise de conscience et l'exercice de cette force. Le corporatisme maintient, à l'intérieur des groupes sociaux défavorisés, l'idée d'une division de la classe ouvrière elle-même, d'antagonismes entre les différentes qualifications et les différents secteurs alors que les rivalités apparentes ne sont dans ce cas que les conséquences de l'organisation capitaliste de la production et d'une différenciation à l'intérieur des rapports sociaux qui en résulte. Le programme capable de mobiliser cette puissance collective des masses laborieuses doit donc nécessairement être un programme révolutionnaire axé sur le bouleversement des rapports de production et la disparition de la propriété individuelle de ces moyens de production entraînant l'abolition du profit et du salariat.

La prise de conscience de classe, prise de conscience collective et globale, ne peut être amenée par la simple propagande théorique (qui fait d'ailleurs défaut, dans le sens d'une remise en cause totale du système d'exploitation de l'homme par l'homme, dans l'éducation ouvrière de type réformiste). Cette prise de conscience n'est possible qu'au travers d'une lutte directe de chaque jour mettant aux prises les masses exploitées elles-mêmes et les valets du néo-capitalisme. Cette condition implique que ce soit la classe laborieuse elle-même qui se confronte à son adversaire dans une série d'actions mises au point par les travailleurs syndiqués et menée selon leur propre volonté et la tactique qu'ils auront adoptée. L'engagement constant du travailleur dans la lutte effective est une condition préalable de son développement idéologique; seul cet engagement est susceptible de l'amener à envisager, d'une façon globale, analytique et synthétique, la lutte des classes et son aboutissement, l'abolition de toute classe; seul cet engagement lui permettra de prendre conscience du nonsens que constitue toute manœuvre visant à *améliorer* le système capitaliste et de la nécessité d'une remise en cause globale de ce système. Or, les effectifs des syndicats réformistes ne sont pas eux-mêmes engagés dans l'affrontement de l'organisation syndicale et du groupe patronat-Etat. Tout se passe « au sommet » par un dialogue entre dirigeants syndicalistes, représentants du patronat et fonctionnement d'Etat. Lorsque les travailleurs syndiqués sont, par hasard, appelés à l'action c'est pour participer, en tant qu'une très vague notion et des causes profondes et du résultat escompté. Coupés d'une action éducative qui développerait à la fois leur combativité et leurs facults d'initiative, qui les préparerait à la lutte comme à la gestion, les travailleurs en viennent à considérer le syndicat comme une sorte de société d'assurance auprès de laquelle ils s'acquittent d'une prime, souvent annuelle, et à laquelle ils confient leur souveraineté de citoyen. Perdant de vue le combat dans lequel ils se sont engagés, ils s'en remettent à Dieu et à la commission mixte qui réunit, autour d'une même table, leurs dirigeants et leurs exploiteurs. Le « dialogue au sommet », loin de favoriser une prise de conscience collective et constructive, c'est le désengagement et, bientôt, le désintéressement du syndiqué. C'est aussi la division de la classe ouvrière en castes hostiles les unes aux autres.

Dans un sens, on peut dire que le syndicalisme réformiste utilise, comme le parti politique, uniquement les possibilités négatives, destructrices, des masses laborieuses (bien qu'il se montre prudemment très timoré dans cette utilisation). Le syndicalisme, l'organisation autonome des travailleurs en vue d'une lutte commune, est né d'une volonté de *transformation* des structures d'une société de misère et de privilèges. Cette transformation ne peut se faire sans l'intervention effective des masses laborieuses dont le rôle est primordial dans le processus de production, ayant pour point de départ la volonté d'émancipation des masses laborieuses, elle ne peut être réalisée que par les masses laborieuses. Il ne s'agit donc, pas seulement, pour les classes déshéritées, de détruire l'ordre social bourgeois, il s'agit également et parallèlement d'édifier les bases de la nouvelle société à partir de l'égalité économique et sociale. La révolution sociale n'est pas seulement destruction, elle est également et d'avantage *gestion*, et gestion d'autant plus difficille qu'elle doit reposer sur de nouvelles bases. C'est donc par un apprentissage tout à la fois de combattant et de gestionnaire que le prolétariat parvient au stade d'accomplissement qui lui permet d'envisager le renversement de l'ordre bourgeois. Le travailleur syndiqué, puisqu'il est engagé dans le combat qui vise à la transformation de la société doit être capable d'organiser de lui-même aussi bien une action de guérilla révolutionnaire qu'un acte social constructif. Il n'est pas le mercenaire d'une armée, rétribué pour faire son métier de soldat, il est le promoteur et le constructeur d'un monde nouveau qui lui appartient parce qu'il est celui de la collectivité. C'est donc par les expériences et par les initiatives que le prolétariat devient la force de transformation de la société. Ces expériences, ces initiatives, se réduisent à néant lorsque la lutte sociale se résume à un « dialogue au sommet » entre « dirigeants » et à quelques manifestations d'ensemble auxquelles les travailleurs sont conviés dans le seul but de leur permettre quelque peu de se « défouler ». Le syndicalisme réformiste, c'est la conscience de classe du boutiquier.

Il ne peut avoir de dialogue valable avec le patronat qui, appuyé par l'Etat capitaliste, dispose de tous les moyens de coercition. Les luttes ouvrières résident uniquement dans un ensemble de *rapports de force*.

CRIXUS

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C.C.P. n° 19 764 90, Paris en précisant Association Germinal.

Syndicalisme réformiste et production capitaliste

LE fait que le syndicalisme réformiste tende à devenir un simple instrument entre les mains de l'Etat, représentant les intérêts néo-bourgeois, est exprimé par la nature et la portée des revendications prônées par les syndicats dit « représentatifs ». Ces revendications portent essentiellement sur la part des profits capitalistes devant être concédée en tant que réajustement du salaire des travailleurs. On ne saurait bien entendu critiquer la volonté d'amélioration du niveau de vie des classes laborieuses. Mais réclamer l'augmentation hiérarchisée des salaires et n'imposer rien d'autre, c'est reconnaitre que le salaire est, en soi, la « juste » rétribution de la force de travail des ouvriers, c'est faire siennes les appréciations capitalistes d'un partage des revenus sans remettre en cause les règles fondamentales qui président à ce partage, à ce partage. Or ces règles sont immuables et le seront tant que les rapports de production seront déterminés par la recherche du profit. L'individualité de ces principes de base entraîne, à chaque augmentation de la rémunération des travailleurs, un relèvement des prix et des impôts sur le revenu professionnel destiné à maintenir en place le taux de profit capitaliste. Toute revendication qui ne brise pas le cercle des règles de base du capitalisme, qui s'intègre au contraire à ce circuit, est condamnée à être sans cesse contrebalancée par une mesure visant à préserver les privilèges de la classe possédante, à les maintenir dans leur intégralité. L'impossibilité de parvenir, dans ce domaine, à un résultat tangible, épuise la combativité des masses laborieuses.

Toute revendication qui accepte pour point de départ les principes qui servent de base à l'exploitation de l'homme par l'homme apporte un appui à la prétendue légitimité de cette exploitation et perpétue le capitalisme lui-même en acceptant constamment comme valables les termes du contrat qu'il *impose*. En même temps, cette forme de revendication représente une acceptation de la finalité du capitalisme, de la recherche du profit en tant que but de la production en général.

Ainsi, les revendications réformistes procèdent du même esprit que les exigences capitalistes. Partant du fait que toute production entraîne la réalisation d'un profit, il s'agit d'obtenir une part de ce profit sans pour cela remettre en cause le principe même de la recherche du profit. Mais c'est admettre que seule une partie de la force de travail dépensée par le salarié doit être rétribuée et c'est admettre également le caractère légitime de l'appropriation des moyens de production par une minorité de privilégiés. Capitalisme et syndicalisme réformiste se rejoignent pour considérer que l'aliénation fondamentale du salarié, dépossédé des moyens de production, ne possèdant aucun droit de regard sur le but de cette production, obligé de marchander le seul bien qu'il conserve, sa force de travail, c'est-à-dire lui-même, est légitime et justifiée et que le progrès social ne peut résider que dans une amélioration de cette aliénation dans le sens de l'humanisme bourgeois. Mais précisément, cette aliénation étant inséparable des conditions dans lesquelles s'effectue la production capitaliste, c'est seulement par une tactique révolutionnaire, par un bouleversement violent des rapports de production capitalistes, que le travailleur peut conquérir son émancipation *définitive*. En attendant, la seule tactique valable est celle qui consiste à imposer un certain nombre de réformes sociales qui soient à la fois une remise en cause directe des fondements de l'économie capitaliste. Il faut également que les réformes imposées, parce qu'elles déborderont le cadre du système capitaliste, ne puissent être compensées par un réajustement des conditions d'exploitation du salarié. Ainsi en est-il de la diminution des horaires de travail sans une baisse proportionnelle des salaires. Mais cette revendication, valable par certains côtés, laisse intacts les principes capitalistes. Imposer, par exemple, que certains services communs, comme les transports publics ou la distributon de la force électrique, soient désormais gratuits, constitue une attaque directe qui modifie les structures de la société bourgeoise en créant un secteur de production échappant à la règle du profit, un secteur orienté uniquement vers la satisfaction de besoins réels qui sont communs à toutes les couches de la société. Du point de vue psychologique, une réforme de cette nature réintroduit la notion d'entraide collective nécessaire à la conquête des réalisations techniques et du mieux-être, de la division du travail indispensable à l'efficacité sociale (et non en tant que facteur de multiplication du profit financier). Il s'agit donc véritablement d'une préfiguration de la société future, d'une économie axée uniquement sur la satisfaction des besoins collectifs et d'une consommation n'ayant pour limites que les possibilités de production et l'ensemble des besoins de la population. On se trouve en présence d'une réalisation susceptible de mobiliser la volonté collective d'émancipation des classes exploitées.

Les contradictions fondamentales du capitalisme ne peuvent être saisies clairement par l'ensemble des couches laborieuses de la société qu'au travers d'une propagande syndicaliste dirigée à la fois contre les conditions d'exploitation des travailleurs et les objectifs de la production capitaliste. A l'encontre du syndicalisme réformiste qui subordonne son action et sa propagande aux règles créées par le capitalisme lui-même, le syndicalisme révolutionnaire doit dénoncer la finalité de la production capitaliste. L'une des revendications essentielle de toute propagande valable doit constituer à démontrer le caractère socialement désordonné de l'orientation de la production capitaliste dirigée uniquement vers la réalisation de profits maximums. Le syndicalisme, appelé à gérer la société nouvelle née du renversement des institutions bourgeoises, à pour mission d'imposer que la production soit subordonnée aux besoins réels et d'obtenir la reconversion des entreprises à caractère uniquement lucratif sans utilité véritable pour la collectivité. Mais les dirigeants des centrales syndicales réformistes ne peuvent à la fois s'assimiler à l'ordre capitaliste et lutter contre la finalité de cet ordre. Engagés à fond dans l'aventure néo-capitaliste ils sont tenus d'en épouser les péripéties en tant que collaborant au maintien des structures bourgeoises de la société.

Pour le syndicalisme révolutionnaire, il ne s'agit pas de dialoguer sur le pourcentage des profits devant revenir à la classe ouvrière car la classe ouvrière possède, du même titre que les autres couches de la société, un droit de possession sur les moyens de production qui sont l'aboutissement d'un effort collectif. Il s'agit de substituer, par les moyens appropriés, une économie fondée sur la satisfaction des besoins collectifs à celle du capitalisme ayant pour base la réalisation de profits maximums, pour une minorité de privilégiés.

SEVY

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

ANTENA

LA OFENSIVA CONTRA LA PRENSA

MADRID, (OPE). — La llamada nueva ley de Prensa e Imprenta, inventada por el régimen con el fin de engañar al exterior con falsas y fingidas libertades, lleva ya más de un año de existencia. He aquí algunos casos concretos de represión caracterizada cometidos en el periodo junio-diciembre:

Secuestro de «ABC» por un artículo de Luis María Ansón, sobre la monarquía. El juicio fue fallado en favor de la empresa.

Dos ediciones de «Signo» secuestradas. La primera con el pretexto de un artículo del sacerdote navarro R. P. Arbeloa. Y la segunda debido a un escrito de don Luis Espinosa sobre los periódicos extranjeros y sus opiniones acerca del futuro español.

«Juventud obrera» suspendida con motivo de la publicación de una carta contra el servicio militar.

«Aún» secuestrada a petición del arzobispo señor Morcillo. Le levantó el secuestro de la edición incriminada pero se ordenaba la suspensión de la publicación.

«Presencia» y «Mundo social», dos nuevas víctimas de la «liberalización» de la prensa.

«Semana» secuestro de un folleto sobre el carlismo que se repartía con la edición, pero en páginas especiales.

«Serra d'Or» de Montserrat, «Promos» y «Madre Nuestra» vieron también secuestrada una edición.

UN AÑO DE PRISION POR REPARTIR OCTAVILLAS CONTRA EL REGIMEN

PAMPLONA, (OPE). — «El Pensamiento Navarro» publicó el 1º de julio un despacho de la agencia *Cifra* fechado en Madrid, según el cual el tribunal de Orden público ha dictado sentencia en la causa seguida a Francisco Javier Escalada Navarides, Antonio Serrano Juaristi, Juan Carlos Rodríguez Carranza y Francisco Javier Martínez Mendía, por el delito de propaganda ilegal. Los tres primeros fueron absueltos, pero Martínez Mendía fue condenado a un año de prisión y al pago de 10.000 pesetas de multa por el citado delito y a tres meses de arresto y al pago de cinco mil pesetas de multa por resistencia a los agentes de la autoridad.

De los hechos expuestos ante el tribunal de Orden público se dedujo que llevó ochocientas octavillas el 11 de diciembre de 1966 para ser repartidas por la ciudad de Pamplona y que trató de servirse de los otros procesados para que le ayudaran a hacer la distribución. Las octavillas contenían un texto difamatorio para el actual régimen político español y «solicitaba de los electores que no votaran en el referéndum nacional».

LA DETENCION DE UN OBRERO TRAJO COLA

SAN SEBASTIAN, (OPE). — Baglietto es un obrero de la fábrica Alfa, de Eibar, con cargo sindical, cuyo nombre se ha popularizado en estos días por su actuación en favor de los obreros. A Baglietto se le encargó que solicitara permiso para celebrar una reunión de obreros metalúrgicos en la Casa sindical de Eibar, pero no consiguió la autorización deseada. A causa de este acto arbitrario de las autoridades sindicales, se organizó una manifestación que la fuerza pública no consiguió disolver. Visto lo cual, Baglietto subió al balcón de la Casa Sindical y, después de dirigirse a los manifestantes, consiguió que se dispersaran.

Por toda esta actuación «delictiva» Baglietto fue conducido a la cárcel de Martutene, en San Sebastián. La noticia de su detención indignó de tal modo a los obreros de Eibar, que consiguieron que pararan por espacio de dos horas, como señal de protesta, numerosos talleres de la localidad. Esto sucedió el lunes, 10 de julio, y el martes organizaron otra manifestación de protesta, en la que hubo golpes, carreras y hasta algunos tiros.

Durante el tumulto, recibió algunos golpes el capitán de la Guardia civil del pueblo local, y esto dio lugar a la detención de cuatro jóvenes que también fueron conducidos a la cárcel de Martutene y de los cuales se dice que van a ser sometidos a la jurisdicción militar.

SEIS HOMBRES EJECUTADOS POR CADA TORO

PARIS, (OPE). — Los escritores Lapierre y Collins han publicado en esta capital una obra sobre el torero español «El Cordobés». En ella se relata que en el año 1936 en Palma del Río (Sevilla), el proletariado de la localidad, al comienzo de la sublevación, ocupó la vacada de don Félix Moreno, criador de los «saltillos», de los que fueron destinados al abastecimiento 50 toros. Al llegar dicho señor con las tropas franquistas declaró: «Por cada animal muerto ejecutaré diez hombres». Y efectivamente fueron según referencia que la prensa de París, hace del libro, ejecutados 300 vecinos del pueblo.

SUBASTA DE UN PUEBLO ENTERO

SALAMANCA, (OPE). — Va a ser subastado un pueblo de esta provincia denominado Pueblo de Yalta. La subasta se anunció en el boletín número 32 de la provincia con fecha del 15 de marzo.

¿La causa? Los vecinos se niegan a pagar globalmente el importe de la contribución territorial, pretensión que abriga la Delegación de Hacienda de la provincia.

Hacia un siglo que cada vecino venía abonando particularmente su cuota. Cada vecino pagaba su cuota desde que se procedió a dividir las tierras del lugar.

Hoy se alega por la autoridad competente que no hay tal división y que la zona se considera «dehesa proindiviso». Lo cual quiere decir que el franquismo tiene a los habitantes de Puebla de la Yalta, no por una aglomeración de seres humanos conscientes y con derechos e intereses particulares y personales muy respetables sobre todo en una sociedad cristiana... sino por una masa de semovientes de dudosa verticalidad que pueden ser tratados como manada.

Se tiene acá, en Salamanca, a los señores de la Delegación de Hacienda por lo bastante «audaces» como para llevar adelante sus propósitos con la ayuda de las autoridades locales.

La indignación que ha producido este hecho ha trascendido de tal modo, que «Cuadernos para el diálogo» ya se ha ocupado de él. Cabe preguntarse si es el régimen el que ha hecho a estos «funcionarios» o son los hombres los que hacen al régimen.

Ante el próximo Congreso de la Asociación Internacional de los Trabajadores (A. I. T.)

EN 1922 se constituyó en Berlín la Asociación Internacional de los Trabajadores. Ella recogía el incomparable tesoro ético, filosófico, sociológico, parte de sus principios y finalidades y el axioma de la Primera Internacional. Ello nos permite presentarnos con más de un siglo de actuación ininterrumpida.

Nuestra ética nos permite presentarnos como la única central con sus secciones con un contenido social y la garantía de una igualdad absoluta en todos sus componentes.

Su labor es encaminada a la emancipación de la clase trabajadora, con el establecimiento de la igualdad económico - social, convencidos de que no puede haber igualdad política sin igualdad económica, y tiende al establecimiento de una sociedad libre, con la socialización de la producción en el plano general, terminando con la afrenta de la explotación del hombre por el hombre, con la toma de posesión, en virtud de la obligada expropiación de todos los medios de producción en general, para impulsar a ésta: a la consecución de producir más que lo necesario para atender las necesidades de la sociedad, cosa más fácil cada día, teniendo en cuenta la gigantesca evolución técnica, que desborda cada vez más al capitalismo, apareciendo los Estados empeñados en reemplazarlo para sacarle de apuros. Las condiciones de explotación por éste son las mismas de respeto a la plus valía, pero tiene una ventaja al recoger la totalidad de una producción; sus prerrogativas se colocan en una situación más lucrativa, puesto que sube los precios a su antojo.

∴

¿Porqué nuestra A. I. T. no ha adquirido un mayor predominio en el mundo de trabajo con su pristina ética y el tesoro único que encierran sus estatutos? Esta pregunta se la hacen muchos dentro de nuestros medios. Ello nos obliga a hacer una exposición de conductas y hechos que se han producido, orientados contra nuestra internacional y sus secciones.

El nacimiento de la Primera Internacional fue un acontecimiento que llevó entusiasmo y esperanza a la clase trabajadora. Una primera, senda que conducía a la liberación y a la emancipación apareció en medio del mundo salido de las manifestaciones bárbaras: esclavitud, feudalismo, inquisición, y toda una gama de injusticias que siguen existiendo en diferentes latitudes de la Tierra, a pesar del curso del tiempo transcurrido. No pasó mucho tiempo y apareció la lucha de tendencias y discrepancias, hijas de ambiciones y pretensiones personales de hegemonías, que el curso del tiempo la traidora acción de Marx ha multiplicado entre todos los seres humanos; y por lo que respeta a los medios del trabajo, el marxismo puede considerarse, hoy más que nunca, que constituye un cáncer para la humanidad, que aporta la anulación de las libertades, asienta la intolerancia con persecuciones que se saldan, en muchos casos, con la supresión física de sus opositores.

Aquel rompimiento motivó la separación de las fuerzas de la gran familia obrera, bifurcándose la tendencia libertaria de la autoritaria, y a pesar de haber transcurrido más de un siglo de aquel hecho histórico, una reconciliación no se ha producido. Por el contrario, en el marxismo el odio y la soberbia se han manifestado con mayor intransigencia en toda ocasión que le ha sido propicia, en Rusia con la destrucción de las concepciones libertarias primero, y después con la deportación y eliminación física de los libertarios y la misma orientación y pretensión llevó a España la Internacional comunista y puso mucho mayor empeño en su aplicación que en combatir en los frentes al fascismo internacional.

A la calamidad del cisma que se cita, otras fuerzas enemigas de la libertad, representadas por la Banca, la Iglesia y el Estado sin demarcación de fronteras, coordinaban sus fuerzas y cuantiosos medios materiales, disponiendo desde la formación psicológica de la juventud hasta las coercitivas, empezando a combatir a las fuerzas más indómitas e intransigentes frente al capitalismo y al Estado, representadas en nuestras centrales afectas a la A. I. T.

Los partidos políticos, interesados en el sistema electoral que combate nuestra A. I. T. también dirigen sus baterías contra nosotros. Toda esa prensa nos hace el silencio a excepción de cuando puede denigrarnos.

Todas las fuerzas enemigas concertadas han desviado a la juventud premeditadamente de la lucha de clases por los más variados procedimientos, sobresaliendo los deportes, una literatura adecuada que ha deshumanizado y materializado a esa juventud, cuyas consecuencias sufre toda la sociedad.

Obra de esa concertación lo es la desfiguración de la histórica fecha del Primero de Mayo, con la aprobación de todas las centrales sindicales que colaboran con la burguesía y el Estado para eternizar el actual estado de injusticia que vive la clase trabajadora en el mundo.

A esas mismas centrales corresponde la responsabilidad, la desviación e indiferencia por los problemas más fundamentales de la clase trabajadora, tendentes a su verdadera emancipación.

En medio de la situación más desastrosa que se encuentra hoy el mundo, dividido por el racismo alentado por el capitalismo, que pretende conservar la esclavitud — casos de los EE. UU. de América, Africa del Sur, Rodesia y otros países de Africa —; la amenaza de destrucción del mundo por los super-Estados, detentadores de terroríficas armas que han inventado los hombres de ciencia, entre los que figuran liberales y librepensadores con el propio concurso de la clase trabajadora, abrirá sus tareas el congreso de nuestra central internacional A. I. T.

En su largo período de actuación, nuestra A. I. T. ha registrado grandes acontecimientos y evoluciones que desborden los viejos estamentos sociales, siendo el más sorprendente el gigantesco avance de la técnica, que suprimiendo el esfuerzo humano consigue un exceso de producción que no encuentra mercados consumidores de la misma, por las razones más ilógicas y más absurdas del capitalismo. Mientras tanto, la clase trabajadora, en la mayoría de países, sigue viviendo sin higiene, sin poder satisfacer las necesidades más elementales y esto no es solamente en la India mártir, esto es también en el país americano de las grandezas, en New-York, Londres y no importa qué parte del mundo. Mientras tanto la burguesía vive en las más lujosas viviendas, entreteniendo en muchos casos vicios y gastos fabulosos, que son inmorales ante las condiciones que vive la clase productora.

En su orden del día, el congreso examinará los grandes problemas de la hora, la lucha contra el fascismo, representado por las dictaduras; ídem contra la organización vertical-gubernamental de los trabajadores contra el paro en aumento y la escasez de medios de existencias; la resistencia a la guerra y una serie de cuestiones vitales a nuestra propia existencia y que requieren un esfuerzo coordinado de todos los trabajadores sin distinción de razas, ni fronteras, escuchando el llamamiento más sincero y desinteresado y recurriendo al examen de los hechos que se producen, con las conductas confusas de los dirigentes ejecutivos de las centrales obreras reformistas-colaboracionistas. Hoy más que nunca aireamos al mundo del trabajo nuestra bandera, con nuestro verídico axioma: *La emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos.*

DELHI

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

XIII CONGRESO

Burdeos, 10 noviembre 1967.

ORDEN DEL DIA

1º. -- Apertura del Congreso.
2º. -- Presentación de credenciales.
3º. — Nombramiento de la Comisión revisora de credenciales.
4º. — Constitución del Congreso y nombramiento de Mesa.
5º. — Nombramiento:
a) de la Comisión revisora de cuentas.
b) de la Comisión de escrutinio.
6º. — Informe del Secretariado.
7º. — Informe de las Secciones.
8º. — Forma de incrementar y robustecer la Internacional.
a) cotización, financiamiento.
9º. — Sobre economía: cooperativismo, colectivismo.
a) teoría e ideas generales.
b) posibilidades inmediatas de aplicación.
10º. — Propaganda:
a) oral.
b) escrita (manifiestos, carteles), etc.
c) prensa periódica.
d) editorial.
11º. — Posición y acción.
a) de solidaridad entre las Secciones.
b) de ayuda a los pueblos sometidos por dictadura y subdesarrollados.
c) reivindicaciones.
12º. — Examen de la situación de la F. O. R. A.
13º. — Relaciones exteriores.
b) con la I. W. W.
b) con la S. A. C.
c) con los organismos anarquistas.
d) con otros organismos.
14º. — Nombramiento del Secretariado:
a) del secretario general.
b) de las Secciones componentes del Secretariado.
15º. — Clausura.

El Secretariado

Dado en Marsella, abril 1967.

REPORTAJES DE LA EMIGRACION

Los refugiados

por MASTIENO

EMIGRANTE y refugiado se confunden la mar... Son connacionales. Hablan igual. Se reúnen por dialectos o regiones. Tienen idénticas preocupaciones. La pesadilla económica es pesadilla política y viceversa. Suspiran, pues, por iguales problemas irredentistas del suelo patrio. Y se orientan, como el imán, atraídos por la raza, estirpe, provincialismo, comarcalismo, regionalismo, redención «petite» o grande, personal, colectiva, como sea...

Hay emigrantes que son atraídos por la fama de los refugiados que viven así o asá... Las cartas familiares y de amigos se encargan de divulgar en el interior de España que Fulano y Mengano gozan en Francia de una «buena posición» como trabajadores o «a pesar» de ser tales. Existen también emigrantes que «repudian» el contacto con los refugiados y no quieren saber nada de «política».

Sea como fuere, entrambas categorías de españoles refugiados y de españoles emigrantes hacen vida común en los trabajos domésticos, comerciales, artesanales, agro - pecuarios, mineros, industriales, artísticos e intelectuales. Entrambos habitan los mismos hoteles, se ven en la calle, distráense juntos en los espectáculos públicos, son amigos, camaradas, compatriotas, hermanos de una diáspora esparcida, pero que está muy estrechamente vinculada entre sí.

¿Qué les vincula? La lingüística, lo étnico, cultural, natal, social, espiritual de una comunión ecuménica e histórica en el orden pasasimpático o de las grandes afinidades humanas.

Veamos las especies de emigrantes que llegan a Francia:

1º. — Los que vienen por su cuenta y riesgo.

2º. — Los que cruzan los límites sin pasaporte.

3º. — Los que son llamados y tienen contrato de trabajo.

4º. — Los que envía el Instituto Nacional de Emigración.

Clasificación y destino

Esta gleba tiene características especiales y profesionalmente. Muchos sin los que no tienen ninguna profesión y vienen «a trabajar» sea en lo que sea. Vamos a verlo:

a) Minas, caminos, puentes y carreteras.

b) Peones de pantanos, obras, pozos, alcantarillas.

c) Braceros del campo o para la pesca.

d) Domésticos o «bonnes» (criadas).

e) Descargadores de *Les Halles*.

Queda, asimismo, el buen profesional y que se emplea muy decentemente en oficios o artes de bastante utilidad. Véamoslo:

— Albañiles,
— carpinteros,
— ebanistas,
— estuquistas,
— impresores,
— metalúrgicos,
— electricistas,
— pintores,
— encofradores,
— jardineros.

El peluquero o la peluquera que vienen de España tienen poca aceptación en esta plaza porque carecen del estilo exigido por el servicio de peluquerías.

Asumiendo sus responsabilidades

Quienes se vienen asumiendo sus responsabilidades — provistos de documentación legal —, encuentran ardua la tarea de colocarse en algo. No es de uso que se les dé la entrada sin cumplir determinados formulismos: justificación del viaje, garantías de parientes o personas que residan aquí, etc. Pero una vez que han llegado corren de ceca en Meca para poder colocarse en algo.

Cuando la garantía es real, tal clase de emigrantes no tiene problemas inmediatos de alojamiento y de comida. Mas su problema principal es la legalización definitiva en el país. Las autoridades gubernativas suelen negarle el «séjour» si no se presenta con carta de trabajo. Una vez ésta obtenida, ya no tiene dicho emigrante ningún problema mayor. Claro que estará latente su mejor acomodo que «de prestado» entre familiares o amigos, mediante vivienda propia. Si consigue una pieza de hotel en condiciones aceptables para sus bienes gananciales, ya es mucho... ¡Una piececita de hotel! Que no es casa ni muchísimo menos.

Quien elige trabajar en una cosa con el fin de legalizarse en seguida y debidamente — porque se lo exigen las prefecturas de Policía o las «Mairies» —, no puede cambiar de esa «cosa» durante tres años, debiendo estar *siempre* en la misma «cosa».

El mundo por montera

El español que se salta a la torera los legalismos oficiales y de un brinco se mete en Francia — sin pasaporte, carta de llamada, seguridades de parentelas o de amistades —, se las verá peliagudas para colocarse.

Ese español tendrá primero que hallar una persona — viejo residente o refugiado político — que lo presente a las autoridades, ofreciendo todas las garantías por él.

Sólo así recibirá un «récépissé» o permiso de estancia para tres meses. Inmediatamente debe encontrar trabajo remunerado, un patrón que le dé su oportuno contrato. Con este contrato tiene que dirigirse rápidamente al ministerio del Trabajo y de la Mano de obra extranjera para solicitar la correspondiente carta que le autorice a trabajar en aquella especialidad. Si el ministerio se la niega por a o b, está perdido... Cuando a los 90 días vuelva a la autoridad gubernativa o municipal para pedir su prolongación de estancia, se verá rechazado y a punto de expulsión territorial.

Las influencias, recomendaciones y garantías escritas del patrón puede ser que le eviten la expulsión de momento. Esas mismas recomendaciones e influencias pueden llegar hasta el ministerio del Trabajo y que la Mano de Obra extranjera otorgue la indispensable «Carte». Tiene que tratarse de un buen especialista y de que en su especialidad no haya parados franceses de ambos sexos.

En la Administración pública francesa sirve para poco o nada el soborno a base de dinero. Son más fáciles y expeditivas las relaciones morales y de un marcado interés industrial, general o nacional.

Los elegidos por las circunstancias

Entrar en esta nación con todas las de la ley en la mano — siendo productores manuales o intelectuales — cuesta lo suyo... Ante todo, hace falta que un « empleador » tramite oficialmente un contrato de trabajo a nombre del sujeto que desea venirse. Las autoridades pueden aceptarlo o rechazarlo. Todo depende del grado de seriedad que tenga el firmante, de la necesidad que pueda haber de la tal especialidad del llamado y de que no haya competencia entre el forastero — profesionalmente considerado y hablando — y los obreros indígenas.

Quien llega con carta de llamada y contrato de trabajo, tiene casi todas las puertas abiertas. Su «séjour» está por descontado temporalmente, pero renovado cada seis meses, todos los años, a los tres años, cinco, diez, etc. Hasta que llega a ser un «privilegiado» con su «Carte» indefinida.

Su problema de hogar será lo mismo de agudo que el de todos... Pero lo irá resolviendo a fuerza de paciencia, economías e infatigables esfuerzos y búsquedas. Llegará a disponer de una casita, bien sea alquilada o bien levantada con sus propias manos callosas. Puede llegar a la *conquista* de un H. L. M. en la «banlieue» o el *cinturón rojo* que nunca se acaba por lo amplio.

El transporte urbano le costará un Potosí... Y las horas en ir o venir del trabajo le consumirán sus sueños, recreos, buenos humores, optimismos. Incluso tendrá su palmo de tierra para las coles, lechugas o nabos...

Enviados especiales oficialmente

Los desgobernantes hispánicos mandan al continente pelotones de obreros ya colocados de antemano en los trabajos más penosos del agro, de los pozos, de los arsenales, de los puertos, de la estiba y carga y descarga de las estaciones, grandes mercados, almacenes, etc. Inclusive envían «doncellas» para todos los servicios domésticos, ingratos, repugnantes.

Lo que no quieren ejecutar, laboriosamente y con decencia, los fran-

DESDE MI RINCON SOLITARIO Y SILENCIOSO

por PEREZ GUZMAN

LAS biografías de los hombres que por el trabajo, la virtud y el valor llegaron a donde se propusieron llegar, venciendo cuantos obstáculos se oponían a su paso, han determinado el cambio de conducta en millares de jóvenes que andaban por tortuosos o equivocados senderos. Alentaron al desanimado para que se mantuviera firme cuando ya estaba a punto de capitular con la adversidad. Les infundieron renovadas esperanzas y recobraron la perdida confianza en sí mismos cuando sus más íntimos amigos y la propia familia les auguraban el irremediable fracaso, diciéndoles que sería tiempo y esfuerzo perdido perseverar en su propósito. El ejemplo, tuvo mayor eficacia que la exhortación.

¿Quién podría computar el número de jóvenes que se resolvieron vigorosamente a luchar contra las dificultades después de leer las biografías de Lincoln, de Edison y de tantos otros que han sido y todavía siguen siendo potentes palancas del mejoramiento humano? En el mismo Lincoln influyó intensamente la vida y hechos de Washington al leerla por vez primera a la luz de una vela de sebo en su desmantelada cabaña. Las vidas de Benjamín Franklin, Enrique Clay y muchísimos otros más, todos ellos, insignes héroes del trabajo y de la perseverancia en el propósito, encendieron en millares de jóvenes las luces que con el tiempo han llegado a ser faros en la historia de la humanidad. En el hogar y en las escuelas deberían ser lecturas predilectas las vidas de los hombres cuyas pacíficas hazañas constituyen el más glorioso timbre del pensamiento universal.

Las Madres Espartanas, para estimular en sus hijos nobles sentimientos y fortalecer su ánimo, los llevaban al Panteón donde inflamaba sus tiernas imaginaciones la vista de las estatuas erigidas en memoria de los héroes cuya historia referían la Madre con tanto entusiasmo, que el corazón del niño latía a impulsos de la emulación.

La mayoría de los padres no echan de ver hasta que punto influyen las lecturas biográficas en el carácter de sus hijos. Creo que hay muchísimos jóvenes todavía perplejos acerca del rumbo que han de dar a su vida, que no han demostrado cuanto valen y pueden, y que recibirían admirable inspiración y estímulo de las lecturas de las vidas de los hombres que vencieron las dificultades con que tropezaron en su camino.

Lo más necesario para la juventud anhelosa, son las lecturas que les enseñen la verdad, la sencilla moral que distingue entre la Justicia y la Iniquidad. Se necesita inculcar en los jóvenes la idea de que mucho más legítima y gloriosa que la celebridad de los guerreros, conquistadores, estadistas, políticos y oradores, es la de los hombres cuya vida se levantó de la pobreza a la conquista de su individualidad, sin otro auxilio que el de su perseverante tesón en el trabajo honrado y su constancia en la lucha con las dificultades y el obscurantismo.

Verdaderamente que quién nutre su inteligencia con los pensamientos nobles y manumisores; y dá ejemplo a su voluntad con las acciones de los hombres dignos de perpetua admiración, nunca se satisfará con los pensamientos rastreros y vulgares. Aspirará a algo más noble y elevado y esta aspiración será formidable palanca que remueva cuantos obstáculos le intercepten el paso. Cada día es una hoja del libro de la vida. No malgastemos ni un día como no arrancaríamos de propósito ni una hoja del libro de nuestra vida.

DISCOS

No soy exigente en cuanto a purezas de idioma. Por egoismo tal vez, puesto que indultando me indulto.

Pero me sabe mal que amigos míos «concreticen». Con concretar, bastaría.

Tampoco sienta bien que Juan Español, nacido o no en la Puerta del Sol, «venga de llegar», porque acaba de venir. Le discutes el vocablo y te dispara un antisonido patriótico, y menos mal si, a cuello erguido, no te entera de que está «fiero» de ser hispano. En cuyo caso es prudente alejarse. «Fiereza» obliga.

Ya a nuestro inconmensurable Alaiz le hacía gracia el vocablo derivante de canalla: canallesco; ¡es ca-nalles-co! Cuando eso se pega a la lengua incluso la nidada del ruiseñor puede resultar una canallada por haberle engañado, al ruiseñor, la ruiseñora.

Los españoles sudetas de Burdeos contaban en «souses», y a los catalanes cuando un castellano se enfada, poco nos costaría decir que se «enoca», en-oca. Cuando solemos irritar con toda la buena fe del mundo, es tratando de canalla a los queridos pequeñines. «¡Llamarles canallas a mis querubines!» Ciertamente, aún no están en edad de merecerlo. Mas nosotros en el vocablo depositamos nuestra mayor estima.

Está el historiador (?) franquista Comín Colomer, para el cual sólo hay, en el panorama político español, franquistitos, fasciolindos, comunisteros, socioloides, anarcoides y refugianoides. Menos mal para los asteroides.

Un compañero en estado de luciérnaga tuvo un flaco que le complicó el habla. Si iba en busca de una notoriedad hablatoria, no creemos que cautivara a sus lectores, y mucho menos a los correspondientes de la Academia lenguaruda. Por lo de «la sindicalización ecomizante aboca a la determinización euforizadora de los logaritmos proletariarizados.» Suspender eso proporciona facilidad y respiro.

Cuando la extorsión habilística nos prenda, callemos, reflexionemos, durmamos. Y al despertar no abramos boca durante doce horas ni para soltar bostezo.

DISCOBOLO

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

3. volúmenes 19,00 F.

Ediciones «SOLI»

Rafael Barret: **Obras completas (tres tomos)**	22,50 NF.
Voline: **La revolución desconocida**	18,00 »
Rodolfo Rocker: **Nacionalismo y Cultura** ...	15,00 »
M. Dommanget: **Historia del 1º de Mayo**	12,00 »
Antologías: **El Amor y La Amistad**	5,00 »
— **Cultura y Civilización**	5,00 »
— **La Historia**	5,00 »
— **La Libertad**	5,00 »
Felipe Alaiz: **Quinet**	5,00 »
Varios autores: **Salvador Seguí. Su vida y su obra**	3,50 »
Pedro Vallina: **Crónica de un revolucionario.**	3,00 »
J. M. Puyol: **D. Quijote de Alcalá de Henares**	2,00 »
Anselmo Lorenzo: **El poseedor romano y El patrimonio universal**	1,00 »
J. Ferrer: **Vida Sindicalista** (agotado)	
Víctor García: **Raúl Carballeira (idem)**	1,00 »

EDICIONES «UMBRAL»

Felipe Alaiz: **Tipos españoles** (2 tomos)	14,00 »
J. Carmona Blanco: **Ciudad Caída**	10,00 »
M. Cranston: **Debate imaginario entre Marx y Bakunin**	1,00 »
Fabián Moro: **Discurso del Hombre Libre** ..	1,00 »
J. Ferrer: **Conversaciones Libertarias** («CNT»)	1,50 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe
C.C.P. 1350756, Paris (Xº)

Fluorescencias

1

Ya sé que tú no me quieres
porque descubro tus fallas;
el amor es de mujeres
con hombres que no desmayan.

2

El anarquismo es, por encima de todo, revolucionario en el verdadero sentido de la palabra, o no es absolutamente nada. De tal manera que, para evitar graves inconvenientes en el futuro, se impone marcar, por medio de un acuerdo internacional, nuestra posición frente a los conatos traidores de seudo-revolucionarios que tanto daño hacen en esta época de «revoluciones» aspirantes al poder estatal de camarillas de gangsters que pretenden colocarnos — a todos — en el miserable plano del «contrarrevolucionarismo» humano y proletario. Lo que hicieron los bolches en la Rusia de 1917, en la España de 1936 — o en la Cuba del 59 — es lo que debemos evitar y combatir por todos los medios a nuestro alcance. Esa es mi palabra más fiel, para el próximo congreso internacional anarquista a celebrarse en una ciudad de Italia. No engañemos al hombre individual ni a las multitudinarias masas. Ese es y ha de continuar siendo, nuestro más importante papel en el mundo autoritario que sufrimos.

3

Si existe entre nosotros afinidad de meta — esto es lo más importante, pues dentro de ese terreno todo puede tener solución y las actividades serán siempre constructivas, puesto que lo destruye y convierte muchas veces en perjudiciales y desarmónicas las tareas de los individuos y las colectividades es aquello que no va derecho, o sea, lo que en el fondo no persigue la misma cosa — todo marchará sobre ruedas. Lo contrario integra el mismo símil que podríamos

S.I.d.

B.D.I.C

económicos e inválidos

ceses y las francesas, lo «rellena» el desgobierno de Madrid con el «embalamiento» de españoles y españolas a estas galas tierras continentales.

¡Claro que lo hace con su «prima» por cabeza laborante! Eso es harto sabido. Y, así, además, quítase de encima la «prole» o grey de obreros excedentes de la *estupenda* economía nacionalista.

Las autoridades europeas quedan comprometidas, en los contratos de esa naturaleza, a dar suerte de facilidades de legalización, estabilidad, alojamiento a las manadas de españoles que les llegan del interior.

La inmediata es que éstos sean alojados en barracones bien construídos y que poseen las rudimentarias instalaciones propias de la higiene o el más mínimo confort.

También esos «empleados» reciben primas de alojamiento y se ven libremente obligados a instalarse en hoteles baratos, pensiones familiares, casas de amigos o lugares donde se amontonan con apariencias de civilización...

Los turistas que se quedan

Pensando que todo el monte es orégano, llegan turistas provistos con sus pasaportes para «ver» Francia. Los papeles caducan a los tres meses, pero los turistas se adelantan a ese lapso buscando en qué emplearse y cómo se las arreglarán para permanecer aquí por tiempo indefinido.

A un turista nadie da empleo ni a medias. El «demi-emploi» está muy acaparado y es muy socorrido para los mismísimos franceses de ambos sexos. Mas dado el caso excepcional de que alguien diese empleo total o medio a un turista cualquiera, se pilla las manos con las propias mallas de la ley. Puede ser multado por vía de oficio... Lo que más sucede es que la «Cité» — si se trata de esta vieja Lutecia — niegue al turista la prolongación de su visita al país, marcándole una fecha fija de salida «voluntaria» por uno de los cuatro puntos cardinales.

No hay «tutia». Esto es sin remisión. El «sujet» o la causa es jurídica, moral, inapelable, fatalmente todo adverso para el «turístico».

Todo tiene arreglo en este mundo... Mundo mundillo que no es tan malo como lo pintan los pesimistas trágicos o simples maldicentes del prójimo. Vamos, pues, a verlo más que corriendo.

El «turístico» — lo mismito que el «clandestino» — echa mano, al instante, de la amistad, del mero conocido, del vecino, del intermediario, del recomendador, del influyente...

Todos estos señores están en el partido tal o en la organización cual... El interesado — embargado de muy graves preocupaciones — dirígese a uno de ellos para decirle que él quiere hacerse «político» o «sindical» y obtener el derecho de asilo.

«Consumatum est». Como siempre hay «almas buenas» o muy bondadosas, como quiera que no ven ningún mal en ello, sino un buen bien al semejante más próximo que lo pide, se da curso al deseo de éste para que permanezca aquí.

Turistas y «clandestinos» — al restar su permanencia entre nosotros — se libraron del jaez franquista, rehacen sus vidas, pasan a ser unos compañeros más en las listas de ingreso de los partidarios sindicales o políticos.

Entonces se ven obligados a dejar sus pasaportes, ora en el «Office des Réfugiés», o bien en las «Prefectures de Police», cuando no en las «Mairies».

Peonada masculina y femenina

«J'ai de tout». Y en relieve...

La doctorcilla, maestrita, practicante, taquimeca, modista, secretaria, peluquera de alta «Coiffure» e hijas de «papás» que se aventuran por esta *Ville Lumière* tras su «independencia personal», tienen que hacer de ilustres fregonas...

En las grandes factorías, la peonada corre a cargo de nuestros emigrantes. Criban el coke. Arriman el carbón. Atizan el fuego de las fraguas. Limpian las calderas. Tiran de vagonetas o del «charriot». Manejan la escoba y el «chiffon». Son los del pico o la pala. Cargando y descargando los más grandes pesos. Se queman manos, ojos, cabello, piel y ropa con fuertes ácidos corrosivos para la limpieza de cuvas, aparatos salidos de los hornos, fresas y tornos.

Peonadas masculinas y femeninas constituyen mano de obra, no digamos el tan socorrido «barata», sino hábil, fuerte, copiosa, dura, encallecida. Las convenciones y tarifas impiden la «concurrencia» extranjera con la nacional o republicana. Y ellos y ellas saben mantener su «dignidad», reclamar, *imponerse* por su respeto.

Lo romántico y policial

El desterrado tiene aureola de ser bien visto por todas partes. Cualquiera se imagina al Dante Alighieri en su «Infierno» y quiere darle a entender al refugiado que en este país del derecho de asilo y la más provervial hospitalidad, «hay esperanza». Por lo demás, el desterrado se ufana, como el toscano, proclamando eso de que su patria es el mundo y donde le tratan bien en todos los órdenes estomacales, morales, etc., etc.

Si el desterrado produce escándalo por sus falsos papeles, estancia ilegal, falta de trabajo, que nadie adivina cómo ni de qué vive, que involucra el derecho o contravierte «les bons mœurs», eso es romanticismo puro...

Mas de lo *romántico* a lo policial no hay más que un paso y los cuartillos de las Comisarías se abren al instante para albergar provisoriamente a los presumidos románticos. De ahí no pasa. Raro es el «caso» de los que pasan a la *Sûreté Nationale* ni a los tribunales.

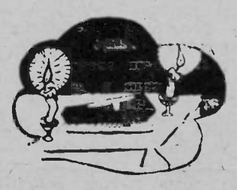
A veces se imponen multas. Otras son los afectados puestos de patitas en la frontera europea de Francia que ellos prefieran. Rara vez — casi nunca — son devueltos a España y muchísimo menos aún «entregados». No obstante, se han dado algunos «casitos»...

Politizados, apolíticos, neutros, indiferentes, pero atenazados todos por el mismo «idealismo» de vivir mejor, comer bien, respirar «nuevos aires», los «románticos» o no románticos forman legión de desterrados.

La «Régie», Simca e Hispano-Suiza absorben ese contingente abrumador de españoles de la «perra gorda». Pero cuando esas fábricas o las obras públicas no los absorbe, entonces hay que verla... Entonces viene lo desesperado. *(Continuará.)*

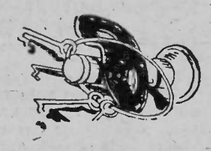
NOTAS de VERANO

Según Nasser, la victoria final le sonríe.

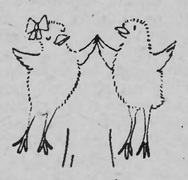


Modernización de las industrias en España.

«Franco posee la llave del Destino.»



El maridaje royanoverticalista.



Hielo previsto para el mes de

«La Sociedad Protectora de Animales va a celebrar un banquete.»

Un nuevo instrumento de tortura: el

Estás en la buena vía si te ocupas de

S.I.d.

hacer entre el agua y el aceite, por mucho que se les mueva no se logra que anden juntos.

4

Inútil todo intento de entendimiento con los que diciendo también aspirar a un régimen de comunismo anarquico, en la práctica hacen todo lo contrario a lo que es preciso sustentar para que las normas de conducta se ajusten con el ideal.

5

Ojo con los «revolucionarios» que no tienen vergüenza de colaborar de mil maneras distintas con «la presente sociedad digna de perfección — según ellos — pero donde se puede vivir a las mil maravillas...» Estas son gentes que hacen de la vida un medrar a toda costa, pero sin poder dominar su ambición de ser considerados pioneros que ni siquiera se abstienen de colocarse en el negrero papel de explotadores del hombre por el hombre. Así de bajo cae quien no se vigila y ajusta su vida con el ideal.

COSMOS

«Hijo del pueblo te oprimen cadenas»

por Campio Carpio

CON estos versos echóse a rodar la bola de fuego que habría de incendiar al mundo de la injusticia. De la desigualdad económica entre los hombres. De la explotación y del dolor provocado por el mal uso y ejercicio de los medios de vida. Del derecho al goce de los bienes naturales y creados por las comunidades y de los bienes espirituales para ser libres.

Arranca de las factorías industriales y oprimidos por el capitalismo ensoberbecido que explota la mano de obra barata a un contingente de personas necesitadas, de humilde condición: mujeres, niños, ancianos, hombres, víctimas de la máquina que despedaza, tritura y devora. Como grito hilado por la rueca del tiempo. Desde edades perdidas en las noches eternas.

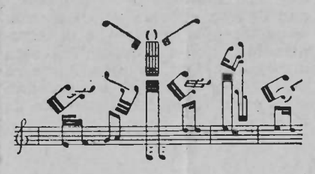
Es también la opresión ejercida por la ignorancia, la ausencia del saber aplicar con luz el saber que la cultura puso en manos del privilegiado. Es el descontento del progreso servido en bandeja a los dichosos, a los poderosos, a los satisfechos. La desesperación de la madre y del niño, del hombre que trabaja, del campesino que no tienen un lugar sobre la tierra, cuyo panorama y figura desconocen en los planos de la naturaleza y solamente convierten en lugar de amargura. Cuanto está dentro de este marco es fuerza oculta, encadenada que el mundo moderno tiene que despertar para que el porvenir sea tal. Para que la libertad no esté condicionada al capricho individual del tirano, gobernante, dignatario y sátrapa religioso en ejercicio de poder. Para que esa aurora no se apague, nos recuerda que estamos aquí, incitando, acicatando, aguijoneando. Que la tecnología, la ciencia humanizada siga al verso en su emotivo ministerio para liberarnos.

No ha sido el rey, príncipe, general de ejércitos o representante de dios quien puso y supo tratar este humano esfuerzo con su ecuménico dolor y condolerse para redimirse de los desprecios y latigazos que ellos y sus despreciables esbirros aplicaron a los mártires. Desde mucho antes del sacrificio nazareno, en cualquier frente de batalla de la tierra, hace muchos años que esa «injusticia no puede seguir». El progreso no puede generarse en el crimen, en el dolor ajeno. Que eso haya ocurrido en fondos oscuros de emancipación, no justifica su permanencia. Un mundo se levanta. Universidades para entendernos, escuelas par comprender cuanto somos y valemos juntos, para saber que divorciados volveremos a ser pasto de la explotación, del orgullo despótico y ensoberbecido, de la destrucción en guerras devastadoras y revoluciones de inspiración venal.

Legiones de hombres libres inspirados por el ideal, lanzan la proclama de una revolución permanente, que con auxilio de los elementos que presenta la civilización, el arte y la filosofía — débiles tejidos del alma, chorreando de los que pasaron — nos reivindique en la epopeya de los siglos. «Este mundo de penas», de que nos habla el canto, refiriéndose a los sicarios y piratas de la religión capitalista, viene al entendimiento ungido por los santuarios que inmortalizaron el ladrillo, el papiro en esa evolución arquitectónica deslumbrante donde intervienen tratados filosóficos. Ese universo intelectual cuyos resplandores iluminan nuestra noche, encontré su sepulcro en las fábricas y sórdidos talleres.

El mundo de metáforas e imágenes que ahogan la geografía humana en la arena hirviente de los desiertos, la acción violenta del huracán, nos están pronunciando su manifiesto del futuro a superior velocidad que la inteligencia. Desde más allá del firmamento, de las constelaciones hasta las profundidades de los océanos, la misma voz se escucha con llanto de los condenados a los hornos crematorios, con incomprensión bárbara de los faraones totalitarios modernos. La palabra está trabajando por nuestra liberación. Nosotros no hemos venido al mundo para llorar, implorar, sino para luchar por esa redención absoluta.

«Esa injusticia no puede seguir». Una colaboración íntima se está perfilando como imprescindible para que la existencia no sea el «mundo de penas», obligando al canto a que «antes que esclavo prefiero morir». El hombre ya no tiene, no puede, no debe morir. La libertad siempre tiene perspectivas. Siempre la avalancha de las multitudes ha franqueado las barre-



ras. Lo que antes fueron horrores, gemidos y llantos, ya tienen su lugar en el banquete social. Ayer ilota o esclavo, hoy es proletario, trabajador, empleado. Mañana encontrará su quehacer en la inteligencia si persiste en la rebeldía de sacudir las cadenas de de la esclavitud que impiden el contacto con el origen, proceso y desarrollo de las civilizaciones donde el hombre es sólo un elemento miniscu-lante, desde la comprensión humanística retrocedemos a la época patriarcal. Y, sin embargo, en este diálogo de modernismo, ausente de emociones permanentes, nos estamos guiando por los mismos principios de conducta, el mismo régimen comunitario. Que aquí no se han experimentado otros cambios dignos de registro.

El verso ha recogido de estas ecuménicas e incorpóreas colectividades humanas, la pena y el sacrificio consumados. Pareciera que la creación se detuvo, solamente para expresarse en explosiones y no en el silencio celular y molecular de los organismos integrantes. Pareciera poco lo realizado por el poeta a lo largo de las edades. La doctrina de los profetas parece haber caído en el vacío insondable de la indiferencia. Tal la anunciación de las generaciones transcurridas a juzgar por esta hipócrita pretensión del moderno saber que se apropia hasta de la formación universal, no pudiendo hacerlo a través de la comprensión.

Pero la poesía es imagen de la emoción. Ha levantado himnos a cuanto existe de manifestaciones en sufrimiento de las generaciones a través de las edades. La carrera del tiempo, que es precursora de las civilizaciones que desaparecen en el corto intervalo de los siglos, elaborará también el poema del porvenir. El poema humano, el canto civil, el himno revolucionario siempre encontrarán su forma y eternidad. Hace falta solamente que el poeta así lo comprenda. Ya está hablando un lenguaje nuevo, todo emoción. Caminando por estas rutas de excelsitud, dominará el panorama de inquietudes que estimulen el sentimiento, llevándolo por canales de comprensión vital.

La exaltación al trabajo en mancomún, al saber que frena los impulsos bestiales, al juego multiforme de los sentidos que hacen arte hasta de nuestra existencia, superará los éxodos y penurias que, bajo dictaduras y democracias totalitarias, armó una delincuente sociedad artificial. Pero el poeta está muy lejos de encontrarse a mitad del camino de su misión. Apenas si comienza ejerciendo su ministerio. Despojado de arcaísmos y vanaglorias, pugna por descubrir en el rescoldo de la quemazón las moléculas purificadas por el fuego, revolucionario a veces y casi siempre inútilmente destructor de generaciones extinguidas.

En su forma de arte, el poema nos encuentra en esta asamblea universal de la libertad, unidos por el dolor en la fraternidad que al futuro presiona para hacernos más tolerantes, comprensibles e iguales como divisa del común gran ideal.

Introducción al capítulo II de la «Antología del Poema libertario», de próxima aparición.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 Franco.

S.I.d.

SERVICIO DE LIBRERIA

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de
FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 F.

«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, 2 vol.	6,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«Mis Universidades», idem ..	7,50
«Mi vida», Gorki, id.	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	5,00
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso de Zaragoza	3,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	9,00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 35
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	6,80
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«¡Ay de los vencidos!», Luis Bazal, francos	12 00
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	51,00
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	15,00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor Garcia)	2,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	3,10
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon	6,50
«L'Ethique», Spinoza	5,00
«Les faux célibataire», Jaime Cuadrat	9,30
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50
Méditations d'un Prisonnier	3 50
Crime et Société	7 50

OBRAS DE VICTOR GARCIA

«Japón hoy»	3,00
«América hoy»	10,00
«Fundamentos del anarquismo» (Canoduction)	2,00
«El pensamiento anarquista» ..	3,00
«Escarceos sobre China»	8,70
«La Internacional obrera»	4,50
«El sudeste asiático»	10,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración
Hay pocos ejemplares disponibles.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»
Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: **1 F.**

Cumbre de Hayden y Sierra de Unaka

por Miguel JIMÉNEZ

FRUCTUOSOS, relucientes, perfumadas y expresivas las fracciones que, en cierto sentido, tienen sus acentos del cabo Magnin a la comarca de los montes Davis y de los términos Morathon, Ken, Van Horn, Marta y Alpine, y en cuyos diversos cromos sobresalen, entre otras bellas figuras, el recio y magnífico Hayden, de 4.224 metros de altura, en las Rocosas, y los apuestos infanzones de la Sierra de Unaka, con sus gratos y rutilantes panoramas. Bordado de matices. Prenda agraciada. Vergel de singulares aprecios, como las uvas y las naranjas de California. Estrella de impulsos. Solar carmíneo, de amplias, fuertes y vivas impresiones.

Los españoles se establecieron en la noble Arizona en las primerías del 1600. Por el 1607, Wingfield y sus compañeros alcanzaron la isla Jamestown (Virginia). A poco, solicitaron de Inglaterra que les enviaran, si posible, algunos hombres y varias mujeres. En mayor, se entregaron al cultivo del tabaco. Del 1607 al 1633, paulatinamente, en las costas del Atlántico, fueron adquiriendo un cierto tono las colonias del Maryland, Virginia, New Hampshire, Massachusetts, North Carolina, Rhode Island, New York, Georgia, South Carolina, Pennsylvania, New Jersey, Connecticut y Delaware. El viajero francés S. de Champlain (1567-1635), descubrió, en 1608, el lago que ostenta su nombre. Los marinos neerlandeses, al 1609, desembarcaron en las riberas del Hudson. Carolis Jacobsen, holandés, alcanzó el cabo May (New Jersey), en 1614. 300 franceses del norte estuvieron en la isla Manhattan, a la que llamaron Nouvelle Avesnes. En variante, a continuación, los neerlandeses la denominaron Nieuwe Amsterdam. Al 1617, los nautos de Holanda formaron un asiento en Albany. Los ingleses lo hicieron en Plymouth (Massachusetts), en 1620. Por petición de brazos hecha por los colonos del James (Virginia), llegó un barco de negros, y 102 puritanos, en éxodo, pusieron pie en las cercanías del Hudson. Al 1623, una persona audaz y enérgica levantó su cabaña donde la villa de Boston, cual fueron iniciadas Portsmout y Dover. Salem (Massachusetts), tuvo sus comienzos en 1626. Lynn, al 1629. Por Roger Williams, Providence, en 1636. Notas sitúan los orígenes de Newark en treinta años más tarde. Al 1678, Greysolon de Luth exploró el Minnesota. Los suecos anduvieron por los puntos de Wilmiston y New Castle. En 1682 vino a desembarcar en el raudo y riente Delaware, William Penn (1644-1718), alma, luz y cariño de Philadelphia.

La carabela española dirigida por Fernando Alarcón, hizo un viaje a lo largo del gracioso adorno áureo y feliz, de California. Mobile (Alabama), en cierto aspecto, fue comenzado por Bienville, francés, en 1702. A virtud, Benjamín Franklin, de Boston (1706-90), inventor del parrayos y autor de «La Ciencia del buen hombre Ricardo». Por una horrible tempestad, sumieron once galeones hispanos cerca de Florida, en 1715. Los franceses, en 1718, se dieron a la formación de New Orleans (Louisiane). A mérito, Samuel Adams, de Boston (1722-1803), llamado el Catón de América. De grandes simpatías. Vivió y murió pobre. Al 1730, en el Maryland, fue fundada Baltimore. Con el mismo agrado, Augusta (Georgia), tuvo sus comienzos en 1732. Al 1735 fue formada Vincennes, al sur de Terre Haute (Indiana). En 1752, Oglethorpe organizó una colonia agrícola por el río Savannah. Benjamín de Rumford, físico, de Woburm (1753-1814). En 1756 se publicó en Portsmout (New Hampshire), la primera gaceta de los departamentos ingleses del nordeste (New England). Al 1763 fue iniciada Ste Geneviève, y en 1764, St Louis (Missouri). Charles de Langlade formó una colonia por Green Bay (Wisconsin). Robert Fulton, mecánico, de Little Britain (1765-1815), realizó prácticamente la propulsión de los barcos por medio del vapor. Personas de Izmir y de sus alrededores originaron New Smyrna. Los españoles fundaron S. Diego y Monterrey en los años 1769-1770. Disgustos y desavenencias vinieron a producirse entre los territorios y la metrópoli. A igual, por varios motivos, entre las mismas regiones. Las provincias rompieron el 4 de julio de 1776. En Virginia fue hecha una Declaración de los Derechos del hombre.

De Boston, Raph Waldo Emerson (1803-82), autor de «Los Representantes de la Humanidad» y leader del transcendentalismo. La Louisiane fue cedida en 1803. Como alcance fueron unos dieciseis millones de piastras. Nathaniel Hawthorne, de Salem (1804-64), autor de «La casa de las siete palomas». De Porland (Maine), Enrique Longfellow (1807-72), con su poema «Evangelina». Juan Whittier, de Haverhill (1807-92),con su obra «Leyendas sobre la Nueva Inglaterra». De Boston, Edgar Allan Poe (1809-49), autor de «Cuentos extraordinarios». Oliver Wendrell Holmes, médico y escritor, de Cambridge (1809-94). Harriet Beecher-Stowe, de Litchefield (1811-96), autora de «La Cabaña del tio Tom». Fundadas Rochester y Astoria. En 1812, un fuerte terremoto se produjo en New Madrid (Missouri). Stephen Pearl Andrews, escritor (1812-86). En asuntos históricos, Juan Lothrop Montley (1814-77). De Concord, Henry Thoreau (1817-62), autor de «Walden o la vida de los bosques». La Florida vino a ser agregada en 1819. Como alcance, en arreglo de cesión, fueron unos cinco millones de piastras. De West Hill, Walt Whitman, poeta (1819-92). Al 1825, en el territorio de Indiana vino a formarse la colonia «Nueva Armonia» de Roberto Owen, inglés (1771-1864). Federico Chuérch, paisajista (1826-1900). Disgusto en Texas sobre la orientación unitarista en México de Antonio López de Santa Ana, creciendo la influencia externa. En 1883 fueron descubiertas las minas de oro de California. James Whistler, de Lowell, poeta (1834-1903), heraldo de la libertad, del concierto y de la dignidad del hombre. J. L. Clemens «Mark Twain», humorista (1835-1910), autor de «Las aventuras de Tom Sawger». Fundadas Galveston, Lansing, St Paul, Houston y Evansville. Francis Bret Harte, de Albany, poeta y novelista (1839-1902). En el área, entró a formar parte, en 1842, el Maine septentrional. De la ciudad de New York, William James, filósofo (1842-1910), adalid del pragmatismo. Enry James, de New York, novelista (1843-1916). Texas entró en 1845. Al 1846, una colonia vino a crearse en las proximidades de Council Bluff (Iowa). De Milan (Ohio), Tomás Alva Edison (1847-1931), al que se debe el primer fonógrafo, la lámpara incandescente y un acumulador al hierro-níquel. Los mormones, con Brigham Young, en 1847, fundaron Salt Lake City. Por el tratado de Guadalupe-Hidalgo, de 1848, pasaron a la U. S. A. Nuevo Méjico y la Alta California. Marcha hacia las minas del oeste. En 1849 vino a formarse la colonia «Icaria», de Etienne Cabet (1788-1856), por las cercanías de Corning (Iowa). Far West, nombre dado al conjunto de regiones que se encuentran al oeste del Mississippi.

(Continuará.)

Prolongación geográfica y social de Estados Unidos de América.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

CUMPLAMOS OBRA

DE nada sirve quejarse, mesarse los pelos, restar efectivos. Las actitudes tragediantes atraen un momento al viandante, pero no cumplen obra. Obrar para algo efectivo, nunca gesticular desacompasadamente, airadamente, para conseguir un balance de burbujas al aire.

Obra, he aquí lo que interesa; obreros de la idea, no aficionados al ring, no interventores de asamblea amontonadora de inmensidades vocabularias, deficitariamente constructivas.

Está bien, y es necesario, velar por la puridad ideológica, por la moralidad colectiva, pues sin ambos requisitos la armazón de nuestro organismo social aparecería vacío, como otros. Sin embargo, ello no es bastante: falta el incentivo propagandístico, la puntualización ácrata en nuestro paso firme, la filtración de nuestras ideas en elemento social ajeno, la proliferación de nuestros impresos por doquier, ya sea en libros, opúsculos, hojas, mariposas...

Lo que en el exterior español se ha editado está bien, aunque sea poco; nuestras editoriales no alcanzan un más allá por estar solamente asistidas por la élite de amadores de libros. No obstante, aunque sea descoordinadamente, de aquí o de allá surgen iniciativas prometedoras y, por ello, merecedoras de atención y apoyo. Queremos señalar el esfuerzo editor, sincopado, de «Vértice» de Méjico con «El Proletariado Militante» en bandera; de nuestro colega «Tierra y Libertad», de «CNT» y «Solidaridad Obrera», caras antigüedades; de «Tierra y Libertad» sedicentemente de la organización confederal de Burdeos; de «Umbral» y «Cenit» y otras empresas de menor envergadura que, siendo aun así, han dejado rastro de sus actividades en el panorama propagandístico libertario del exilio.

Ahora es una obra mayúscula la que se manifiesta en intento: el inicio con prevista terminación feliz de la Enciclopedia Anarquista de Sebastián Faure, en segunda edición francesa y en primera publicación española. Se ha insinuado reedición en portugués y en italiano, y ya veremos al respecto donde los arrestos de aquellos compañeros llegan. El caso será que la Enciclopedia en versiones francesa y española alcancen la realización que editores y lectores esperan.

De momento la versión francesa ya tiene realidad, o presencia, en siete cuadernos conteniendo 336 páginas, lo que da muestra de actividad ininterrumpida. Ayuda a tal labor el procedimiento de fotocopia que, aparte la rapidez de trabajo elimina toda operación correctiva. La facilidad, pues, es suma, no quedando más obstáculo para la empresa que ese escollo material que se opone cual montaña (no del todo infranqueable) cada vez que se nos ocurre una iniciativa de semejante envergadura. A cuyo tenor, esta vez se nos escapan unas preguntas: Tratándose de una obra de «aquí», ¿por qué los compañeros franceses no se toman a pecho el cumplimiento de la misma? ¿Por qué no han adquirido la responsabilidad directa de la edición, o por lo menos de la distribución de la misma? Tal vez sea cierto que muchos artículos palidecen en la forma y algo en el fondo, pero las ideas básicas del anarquismo constan en la Enciclopedia aún frescas y lozanas. Con todas sus insuficiencias, la Enciclopedia de Faure es suficiente, y si algo la han deteriorado los años (33 exactamente) acúdase al trabajo inmediato para presentar un Apéndice ampliatorio como se hace en los diccionarios importantes.

En cuanto a la edición enciclopédica española, en el Otero se ha dicho: la empresa, con ser realizable, no es tan fácil como para la francesa. Hay que traducir (¡trabajo ingente!), corregir e imprimir de cabo a rabo. Y como ello no asusta a editores y traductores, menos puede alarmar a los posibles lectores. Si esta edición que nos toca más de cerca sufre atraso, el mismo ha de ser comprendido, y cuantas más pegas se presentaran, razón de más para reacreditarnos de tesoneros. Un famoso grupo español no vaciló en ayudar eficazmente a Sebastián Faure en su inicial empresa, y no seremos nosotros, confederales de antes y de ahora, quienes opongamos reparos a una obra que, cumplida, colocará la Anarquía en numerosas bibliotecas públicas y privadas. Hacer, nunca disgusta; no hacer, acogota y anula. Si esta vez han sido Venezuela y Méjico bajo el denominativo de «Tierra y Libertad» quienes han asumido la responsabilidad de esta enorme empresa, mañana seremos nosotros, o la Organización, quien emprenderá otra semejante. Ayudémonos. No para un prestigio grupal o personal, sino para un mejor desarrollo de la idea.

APUNTES DEL NATURAL

Ejemplos para la juventud

LA juventud — se dice — es el mañana. No. La juventud es un pasaje transitorio por la vida y tiene su hoy, como lo tienen la niñez y la madurez. ¿Es posible dar a la existencia una constante alusión al mañana? ¿Cabe diferir a un mañana, siempre problemático, el hoy?

Observad al niño. Haceos su confidente cordial y veréis cómo aprendéis de él muchas cosas serias de las que podéis enseñarle. No se trata de interpelar a un niño prodigio, a uno de esos niños cargantes que generalmente saben de carretilla el nombre de los reyes godos, pero que se avergonzarían de andar a gatas.

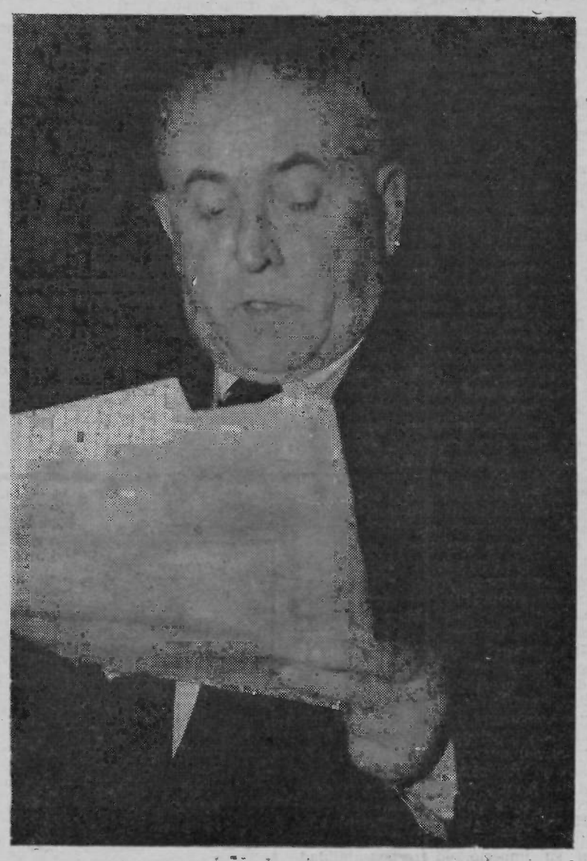
El deseo del niño no pedante, normal, se concreta a que seáis su pareja para correr o jugar a la pelota, o querrá que le expliquéis historias de aventuras y viajes o que le regaléis un pastel de crema. El hoy le interesa tanto, que si le decís: «¿Prefieres un bombón ahora mismo o mañana doce bombones?», os contestará el niño, como cualquier niño y todos los niños: «Dame el bombón ahora mismo, pelmazo».

He aquí una explicación de la superioridad del niño sobre el joven y sobre el adulto. El niño es realista, desconfiado, individualista. Quiere ahora mismo lo que quiere y no se fía de promesas. Generalmente tampoco promete nada. Los adultos confían en promesas ajenas a cambio de una dádiva prometida para la lejanía indeterminada, es decir, a cambio de una abstracción entregan su hoy, su voto, su trabajo, su adhesión total. Lo cual es también una manera de ser totalitario por pasiva. Sin totalitarios pasivos no los habría activos, como ha probado el gran La Boetie en su obra inmortal «La Servitude Volontaire», y la compañera norteamericana Pavitt en sus estudios publicados en «Revista Nueva» de Barcelona (1924).

La mentalidad adulta se empeña en enseñar al niño las cosas más absurdas en vez de aprender de la implacable lógica práctica del niño las lecciones de la vida.

El niño no respeta ni a su propio padre si éste no se ingenia en ser al mismo tiempo un camarada que excluya en el trato con el menor todo vestigio de pedantería y autoridad. Se dirá que el niño es interesado. Evidentemente. Si hay diez naranjas o más a su alcance comerá hasta saciarse. Pero una vez saciado no se le ocurrirá guardar las naranjas sobrantes ni comerciar con el deseo de comer naranjas de otros niños. El niño no tiene la culpa de que su estúpido padre y los no menos estúpidos padres del mundo no faciliten naranjas para todos los críos.

El niño no es un hombre en bruto, sino que el hombre es un niño en bruto. Es evidente que el niño ha de considerarse vivero de enseñanzas positivas y creador de sugestiones pedagógicas. De ninguna manera es recipiente de reglas como cree la pedagogía clásica y hasta la que se da aires de suficiencia moderna. Aprender del niño es la norma suprema. Querer enseñar a tan refinado doctor en picardía sana, en estimable desconfianza y en mundología es la peor de las estupideces.



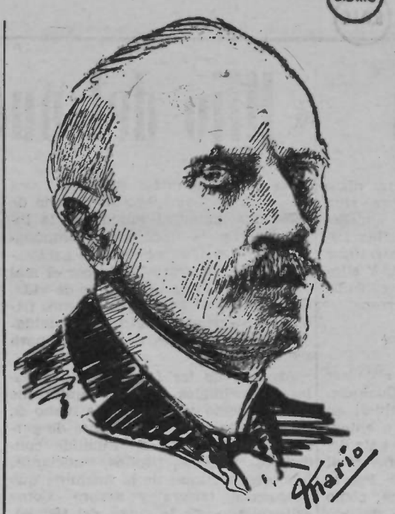
Si ante un cuadro de Adán y Eva desnudos por entero se le pregunta al niño quién es el varón y quién la hembra y contesta: «No sé, por que no van vestidos», el adulto se ríe de la inocencia del crío. Se ríe porque es lo suficientemente cretino para hacer preguntas impertinentes y, sobre todo, porque tiene un concepto prostibulario del sexo.

La juventud es una época que debe tener su hoy, única manera de que el mañana no lo escamotee nadie. Cualquier actividad juvenil ha de encaminarse precisamente a eso: a seguir siendo en los años de juventud, con íntimo convencimiento, lo contrario de lo que piensan los adultos que sean los jóvenes.

Los adultos quieren que los jóvenes y los niños sean, como las mujeres, instrumentos manejables para que se den hoy a cambio de un mañana incierto. La juventud tiene su hoy y ha de defenderlo apasionadamente contra cualquier intruso que, con pretexto de venideras felicidades abstractas exija realidades inmediatas, concretas, realidades que se gozan, cuentan, pesan y miden, y que son como un homenaje y una entrega a cualquier dueño de cualquier secta, homenaje que renuncia al señorío integral sobre sí mismo.

F. ALAIZ

(En recuerdo de nuestro amigo).



1866 - ROMAIN ROLLAND - 1944

Del Héroe al Hombre

por LUIS DI FILIPPO

BENEDETTO CROCE, Ramón del Valle Inclán y Romain Rolland son coetáneos. De los tres, hace medio siglo, en los años de nuestra mocedad incipiente, el escritor francés era quien gozaba más amplia nombradía. Y esto porque el idioma francés era aún una especie de lengua imperial en los dominios de la cultura; además, porque Rolland ya era un artista acosado y expatriado por una actitud ética más que política, que nos lo hacía ardientemente simpático.

Antes de la guerra comenzada el año 14, Rolland era el admirado creador de «Juan Cristóbal», pero para los jóvenes de la época belicosa y de la posguerra subversiva, la del novelista se haba convertido en una imagen secundaria frente a la principal del hombre combatiente con las solas armas del verbo y del ejemplo. Desde el ostracismo, su palabra encendida, no exenta de estilo y claridad, desafiaba y condenaba a los poderes oscuros de la razón de Estado, del capitalismo rapaz, de las fuerzas políticas, financieras y económicas que hacían la guerra o que medraban de ella.

No era, en aquel momento, un combatiente solitario este escritor francés; su compatriota Barbusse estaba en lo mismo, aunque, por distintas razones. Y del otro lado de la frontera, en Alemania, Jorge F. Nicolai, Einstein y Wilhem Forster eran perseguidos y encarcelados. Durante su larga prisión, Nicolai escribió «La biologia de la guerra», que más tarde leímos en castellano con prólogo de Romain Rolland.

Pero, para nosotros, el autor de «Au dessus de la melée» resultaba el heraldo romántico de aquella cruzada civil y heroica. Comprendemos ahora que había cierta irreflexiva injusticia en cuanto a la preferencia. Y cuando leíamos las biografías ejemplares de Tolstoi, de Gandhi, de Beethoven, de Miguel Angel, veíamos en la cálida imagen de los héroes retratados la presencia viva del escritor, como si los retratos ajenos fuesen, en gran parte, su autorretrato. No estábamos, en verdad, muy lejos del acierto en nuestra apresurada apreciación intuitiva, pues solo una gran comunicación de simpatía, de afinidades, podía explicar la vibración contagiosa de esos elocuentes mensajes biográficos.

En aquel tiempo de pasiones encendidas, en aquella posguerra inquieta e inquietante, con sus delirios nacionalistas y dictatoriales, en aquellos momentos de nuestra juventud atrapada por esa atmósfera caliginosa, no era el estilo de su prosa lo que más nos seducía. Sino su posición ideal, su actitud humana, su conducta indeclinable, levantada y desafiante como una bandera.

Después, rápidamente, vino la piedra de toque polémica para tantos ideales, para tantas ilusiones, para tantas esperanzas: la revolución rusa. Romain Rolland la defendió desde el momento inicial. Hoy comprendemos que, en cierto modo, después del primer enceguecimiento del incendio inesperado, la defendió más allá de lo que era defendible. El creador de los dramas de la Gran Revolución, con sus héroes protagónicos, Dantón, Robespierre, y sus multitudes convertidas ellas también en personajes heroicos, veía en la revolución rusa una épica transfiguración moderna de la otra. Es que Rolland era un poeta, no un filósofo; un lírico, más que un sociólogo; un profeta o un apóstol, pero no un político. De manera que cuando defendía el Estado soviético y la dictadura del proletariado, como si éstos fuesen consustanciales con la revolución social, borraba las diferencias entre la ética y la política, los fines y los medios, la parte y el todo; renunciaba, sin sospecharlo, al contenido, a la libertad integralmente concebida y por él pregonada, al internacionalismo que difundía, a su europeismo, primera etapa concreta e inmediata de su universalismo. En aquellos momentos iniciales no se sospechaba el estado policial de Stalin, el nacionalismo, el dogmatismo, ni el nuevo imperialismo rojos; tampoco se sospechaban las purgas contra los intelectuales inconformistas, víctimas de la misma «razón de Estado» que a él persiguiera hasta las montañas suizas. Recordamos esta confesión de Rolland en carta a Pierre Larivière: «Cuando era niño fui iniciado al culto de Sant-Just y Robespierre, por Lamartine (el cual — ¿se recuerda aún? — ha sido su primer cantor más inspirado) y por Louis Blanc. Pero más tarde me liberé de todo despotismo de la razón y de la fe y he aportado los homenajes merecidos a la memoria de Chenier, Condorcet, Lavoisier, víctimas «demasiado humanas» (como diría Nietzsche) de esos verdugos heroicos. Mi camino ha sido del héroe al hombre, sobre todo en el curso de nuestra gloriosa época que nos ha enseñado que el hombre se ha vuelto más raro que el héroe.»

Dijimos que no era un espíritu crítico. Era un hombre de fe, un idealista, un romántico temperamento religioso, un poeta de la acción, de la vida. Y entre los muchos mensajes que brotaron de su pluma, nos parece oportuno ahora recordar éste, un mensaje a la juventud de América latina: «Creo en la misión de vuestros pueblos. La presiento y la invoco. ¡Federaos! ¡No hay que perder un solo día! Jóvenes de la América latina, os envidio; tenéis que sacrificaros por ella; la causa más bella y más heroica.»

Creía, como hombre de fe. Presentía, como un profeta. Incitaba a la lucha, al sacrificio, al heroísmo, como un apóstol. A la manera platónica, el bien se confundía con la belleza. Cuando se concibe a la belleza como predicado esencial del bien, la vida está proyectada en el plano de la poesía

Sospechamos que Rolland fue en sus setenta y ocho años de existencia, lo que quiso ser: «Una conciencia libre de toda sujeción, libre de todo prejuicio, libre de todo ídolo, de todo dogma de clase, de casta, de nación y de religión. Un alma que tiene el valor y la sinceridad de mirar con sus propios ojos, de amar con su corazón, de juzgar con su razón, de no ser una sombra, sino realmente un hombre.» Así veía Rolland a Tolstoi. Así veíamos nosotros a Rolland. Así lo vemos todavía, inmersa su imagen en la bruma de nuestra juventud que la nostalgia colora con cálidos matices.

OLAS VAN Y VIENEN

por Cosme Paules

«Sola la superficie del mar se levanta en las tempestades, las profundidades permanecen en calma. — Han Ryner.

Primero. — Se reciben en una cueva cualquiera de ladrones, cuatro o cuatro mil dolarianos de la esmirriada economía cubana a golpes de rebencazo sucio — por los nuevos amos — de las escuálidas espaldas del proletariado urbano y campesino.

Segundo. — Se reúnen cuatro gatos — en un lugar cualquiera — que se creen cuatro leones, sin haber estado nunca en Africa — como no sea de turistas pagados con el sudor y la sangre de los trabajadores.

Tercero. — (Así cantan los huasos chilenos cuando están eufóricos): «Echame a correr la bola. Echamela, échamela. Echamela por el esterito bajo; por el cerro y la quebrá...»

Y así queda formada una nueva y tremenda O. L. A. S. (Organización latinoamericana de solidaridad). El respectivo comité nacional de la nueva O. L. A. S. invita «a la constitución del organismo a dirigentes y parlamentarios de los partidos comunistas y socialistas que integran las O. L. A. S. de Chile, Perú, Argentina, Bolivia, etc.»

Ahora — en julio de este año — se celebrará en La Habana una conferencia de «todos los comités nacionales de O. L. A. S. en América latina». Y de acuerdo con informaciones de prensa «olística», «el comité chileno que se constituye hoy — viernes 16 de junio — estará representado en esa conferencia». ¿Qué tal, amigos de mejoral?

Los comités nacionales — y solidarios — (véase como los «olistas» de la actualidad emplean los términos confederales para mejor servir su gato por liebre de la buena). Antiguamente decían comité central, consejo nacional o de los otros: socorro rojo, etc. Ahora no; les parece preferible usar los términos libres para sus ésclavitudes. Anti-amén. O así no fuese, para bien de todos y cada uno.

Esta claro que de la misma manera que se habla y escribe en tono «libertario» por ciertos pretendidos tales, también se nota claramente que los «libertarios» de la nueva ola — unos pocos, no exagerar la nota, ni asombrarse por simples imitaciones ramplonas y fracasadas al correr de la historia social — impregnan su vano semen en la monstruosa vagina de estas actitudes seudo-revolucionarias que nos ocupan. Todo esto nos hace comprender a las mil maravillas que la frase de Ryner que encabeza estas líneas es exacta para plasmar una realidad «revolucionaria» de superficie que en el fondo de la vida, los sentires, el pensamiento, la acción y los anhelos de los que sufren pesadas cadenas extrañas pintadas con todos los colores del iris, no por eso la creen menos insufrible o más digna de ser aceptada. En lo íntimo del proletariado mundial, hay una punta de lanza que quema el trasero de los gatos disfrazados de leones, obligándoles a saltar como gamos por las selvas bencineras del planeta. Leones que imaginan sacar de sus «delicadas» posturas universitarias energía bastante para hacer frente con la eterna triquiñuela — eterna desde Platón a Lenin y Mao Tse-tung — al dolor y la muerte de quienes reciben en pago de eso carcajadas siniestras de hienas, verborreas más siniestras todavía de Fideles — que dejan malparados a los nombrados bichos —.

Son cuatro gatos; las O. L. A. S. son cuatro gatos que — como cuatro leones — aspiran a comerse el pedazo de mundo que los sostiene en las cuatro ruedas de sus Ford, Pakhard u Osmóbile — todo «made in U.S.A.» — sobre los duros caminos de esta América morena.

Se trata de cuatro gatos contratistas de bombistas y ametralladores que dicen, por no tener otra grama en la cabeza que decirse:

— Si por coger una azada de sol a sol se nos cancelan cinco escudos, y por agarrar una bomba o una ametralladora «revolucionaria», se nos ofrece comida como «chancho», bebida pantagruélica y vestido a lo persona, pues aceptamos lo último.

Y como a los cuatro gatos de estos comités nacionales de O. L. A. S. tampoco les resulta onerosa la cosa — puesto que los cuatro o los cuatro mil millones de dolarianos cubanos, rusos o chinos les vienen de perilla como caídos del cielo en maná, ¡todo marcha sobre ruedas! De la misma manera que la chancha epidermis «universitaria» de los «cuatro gatos» del C. N. de la O. L. A. S. se regodea feliz en el mundo de la bencina y la electricidad — «made in U. S. A. —, de sus «carros» último modelo. Pero ¿por qué regla de tres estos seudo-revolucionarios de vestón importado de «England», no han tenido jamás el pensamiento o «la idea» de bajar de sus poltronas e irse — como cualquier hijo de vecino — a sembrar papas o coles en los campos semiyermos de sus correrías revolucionarias? Aparte de esos entes nadie conoce secreto tan secreto, (Platón hacía lo mismo, guardando las distancias «geniales»; aquel Burgues con todo y lodo, también se lustraba las uñas, se «arreglaba la corbata», a costa de los esclavos de su tiempo; éstos lo hacen a costa de los esclavos «de su tiempo también» y las O. L. A. S. marchan así, debidamente engrasadas. ¡Vivan las olas superficiales en este maremagnum profundo de rebeliones, protestas y anhelos insoslayables por una vida mejor! (Pero sin los cuatro gatos rentados de las O. L. A. S.).

El mundo presente es una asquerosidad sin nombre, que apenas si permite respirar a las personas decentes. Todo se vende, se compra y se paga en todas partes: la revolución, la rebeldía, el hambre y la esclavitud. La libertad está ausente por la sencilla razón de que ésa tiene la tupé de no aceptar negociados, tantos por ciento, sin entregas y con un amor razonado al bienestar de todos y cada uno. Para luchar por ella, importa un bledo el cartel universitario, senatorial, diputarial o de cualquiera de los otros carteles. Se es o no se es. Y eso es todo.

¿Cuántos y por qué habrían de comprender esta verdadera realidad eterna y permanente, los cuatro gatos — pretendidos leones — de esos famosos C. N. de las O. L. A. S en boga?

Area mundial. Correspondencia polémica

CON fecha del 1 de julio de 1967 hemos recibido la siguiente carta del Movimiento Libertario Cubano en el Exilio:

Movimiento Libertario Cubano en el Exilio (M.L.C.E.) — Miami.

Compañero Director de LE COMBAT SYNDICALISTE, Paris.

Estimado compañero:

En el número 455 de LE COMBAT SYNDICALISTE, correspondiente al 25 de mayo último, se publicó en la sección «Area Mundial» una nota sobre el «Congreso por la Libertad de la Cultura», en la cual se alude al Movimiento Libertario Cubano en el Exilio, en forma, a nuestro juicio, poco correcta y fraternal:

«Pero es el caso que el compañero Mercier viajó con suma facilidad — dice LE COMBAT SYNDICALISTE —, habiendo podido contactar a los movimientos libertarios de Iberoamérica, dándose la circunstancia de que varios de los contactos (Argentina, Cuba-Miami, Chile, entre ellos) huelen a calabaza, a reformismo, cuando no se han escindido en reformistas y castristas cual es el caso de Montevideo.»

El párrafo está redactado en forma tan confusa que resulta casi imposible determinar qué es lo que quiere decir en concreto, por lo que nos sentimos obligados a hacer unas cuantas aclaraciones:

1. — El compañero Louis Mercier — quien merece nuestro total afecto y respeto — ha «contactado» dos veces con militantes del Movimiento Libertario Cubano en el Exilio, una en 1961, en San Juan, Puerto Rico, donde se entrevistó con el compañero Juan R. Alvarez, y otra en París, en el año 1965, con el compañero Abelardo Iglesias, quien pasó por Francia en viaje a Italia. Que sepamos nosotros el compañero Mercier nunca ha estado en Miami. El resto de las relaciones entre el M.L.C. y el compañero Mercier se han efectuado siempre por correspondencia, y, hasta ahora, el M. L. C. no tiene ningún motivo para arrepentirse de esas relaciones, sino todo lo contrario.

2. — El compañero Mercier no ha «contactado» al Movimiento Libertario «Cuba-Miami», como se dice en la nota que hemos aludido, sino al Movimiento Libertario Cubano en el Exilio, que tiene militantes en Miami, New York, Los Angeles, Denver, San Juan de Puerto Rico, México y Venezuela. Por otra parte, el M. L. C. está en contacto estrecho con los restos del Movimiento Libertario Cubano que aún quedan en el interior de nuestro país, manteniendo los lazos de solidaridad naturales con los compañeros que se hallan tanto en prisión como en la calle.

3. — No sabemos si entre esos de los que «huelen a calabaza (?), a reformistas, estamos incluidos nosotros o no. Pero, por si las moscas, rechazamos de plano tales adjetivos. Somos *militantes libertarios* en la acepción más cabal de ambos términos, y nunca hemos dejado de cumplir con nuestro deber, adoptando siempre posiciones coherentes con nuestros ideales, igual que ahora al enfrentarnos con la dictadura castrocomunista. Por otra parte, tampoco hemos dejado jamás a nuestros compañeros en la *estacada*, pues siempre les hemos brindado la solidaridad total de nuestro pequeño movimiento, haciendo bueno aquello de «con los nuestros, con razón o sin ella».

4. — Y, por último, no aceptamos la afirmación de que los compañeros de Montevideo se han dividido en reformistas y castristas, primero porque sería tanto como aceptar que el título de castrista conlleva el título de revolucionario, y segundo, porque implicaría que quien no es castrista es reformista, estando ambas conclusiones totalmente de espaldas a la verdad.

La verdad — la pura verdad — es que en el Uruguay no ha habido escisión de nuestro movimiento, sino usurpación de nombre. Esa gente que, atrincherada en la F. A. U., pregona su adhesión a la dictadura totalitaria castrocomunista ni son anarquistas ni son otra cosa que bolcheviques disfrazados de libertarios que usurpan el título de anarquistas para servir mejor a su causa. En cambio, los compañeros que se colocaron frente a ellos — Luce Fabri entre muchos más — son militantes consecuentes que saben que ningún anarquista consecuente puede apoyar a una dictadura llámese como se llame, y mucho menos apoyar a un gobierno «revolucionario» que persigue, aprisiona y fusila a sus compañeros de ideales.

Hacemos estas aclaraciones con el ruego, compañero Director, de que se publiquen en LE COMBAT SYNDICALISTE y con la solicitud de que no se nos inmiscuya gratuitamente en polémicas intestinas a las que nosotros somos extraños y alérgicos, pues nosotros solo polemizamos cuando se trata de cuestiones de principios.

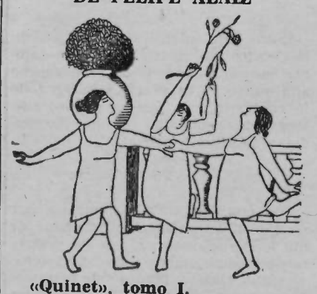
Fraternalmente, *Juan R. Alvarez, secretario.*

(Hay un sello triangular).

Tal es el contenido de la réplica que nos envían los compañeros del M. L. C. E. para obligarnos a sincerar o a rectificar palabras que emitimos en nuestra «Area» del número 455. Advirtiendo de paso que la publicamos íntegra, exceptuada una frase final que consideramos gratuitamente ofensiva.

Y para darnos un sosiego, aplazamos nuestras consideraciones para el número próximo, dejando sentado que el tema nos conviene, dado lo rarificado que está el ambiente libertario internacional.

OBRAS
DE FELIPE ALAIZ



«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

17 AOUT 1967
NUMERO 467
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

ABONDANCE ET STAGNATION

D'APRES la dernière enquête de conjoncture effectuée par l'I. N. S. E. E., la situation de l'économie française continue de se détériorer. Quels sont les signes de cette détérioration de l'économie du point de vue capitaliste ?

— niveau élevé des stocks, qui continuent à se gonfler,

— prévision d'une baisse d'ensemble de la production.

Après une longue période de stagnation, l'économie entre à présent en France dans une phase de légère récession. On parle de stimuler les investissements, de faciliter l'adaptation des entreprises françaises au Marché commun européen, toutes mesures qui sont destinées évidemment à sauvegarder les profits. Mais ce qui frappe, dans cette situation, c'est le paradoxe entre une économie « languissante » et l'augmentation des stocks de biens de consommation, voire la destruction de certains stocks de denrées alimentaires. En fait, que se passe-t-il ? Ce ne sont pas les possibilités de produire qui font défaut : il y a les moyens de production et il y a les besoins de la population qui le montrent assez. Mais ce qui intéresse le capitaliste, ce n'est pas seulement de produire, c'est surtout de vendre et de vendre avec un profit élevé. Et si les salariés n'achètent pas c'est qu'ils n'ont pas le pouvoir d'achat suffisant pour absorber la production. Nous abordons, en résumé, une crise capitaliste classique : surproduction et sous-consommation, il y a de quoi satisfaire tous les besoins, mais les salariés ne peuvent acheter et les capitalistes préfèrent détruire, réduire la production, créer du chômage plutôt que de renoncer à une part de leurs gigantesques profits. L'économie française, elle aussi, en arrive à cette phase aiguë du capitalisme : périr ou distribuer.

Nouveau paradoxe : l'abondance qui, logiquement, devrait permettre de combler tous les besoins existants et, au-delà, de créer de nouveaux besoins et de relancer ainsi la production aboutit, sous le régime du salariat et de la propriété privée des moyens de production à la stagnation, au chômage et, finalement, à la récession, à la baisse du niveau de vie, à la misère et, pourquoi pas, à la guerre utilisée comme moyen de créer artificiellement une nouvelle relance de l'économie.

Le cercle infernal dans lequel se trouve enfermée l'économie capitaliste, c'est le cycle de l'argent. Du point de vue capitaliste, l'argent doit produire de l'argent, c'est la raison de vivre des financiers. Mais l'argent n'est rien par lui-même : plantez des billets de banque, il n'en sortira rien. L'argent ne produit rien, c'est le travail qui produit tout. Le travail devrait produire en fonction de ses exigences d'argent. Aussi achète-t-il à vil prix la force de travail de l'ouvrier. Mais ce dernier n'est pas seulement producteur, il est aussi consommateur, consommateur des produits qu'il a lui-même fabriqués mais que le capitaliste accapare. Comment l'ouvrier pourrait-il acheter puisqu'il ne reçoit qu'un salaire bien inférieur à la valeur de ce qu'il a produit pour le capitaliste ? Aussi le capitaliste se trouve-t-il un jour ou l'autre devant des stocks qu'il ne peut vendre et l'ouvrier devant des produits qu'il a fabriqués mais dont il ne peut disposer bien qu'il ait besoin de tout. C'est l'abondance et c'est la misère. Pour le capitaliste, l'économie se trouve dans une « passe difficile ». Mais tout cela ce sont des mots. La réalité, elle est tellement simple, tellement évidente : il y a des besoins à satisfaire et il y a des stocks de marchandises qui pourrissent lentement; il y a des mallogés et il y a des maçons qui n'ont pas de travail.

Au-delà des formules pompeuses, la vérité apparaît clairement : il y a crise de l'économie parce que les capitalistes produisent pour réaliser des profits alors que le but de la production sociale devrait être, logiquement, la satisfaction de tous les besoins existants.

Nous pensons que les travailleurs, un jour ou l'autre, devant les stocks existants et en fonction de leurs besoins, s'empareront purement et simplement des moyens de production et réaliseront dans le réel l'économie rationnelle et socialiste : produire pour satisfaire des besoins.

LE PROBLEME DE L'UNITE

Le mot d'ordre préférentiel des syndicats réformistes est actuellement celui de l'unité de la classe ouvrière. Les grèves du 17 mai 1966, qui ont fait couler beaucoup d'encre de part et d'autre constituent un exemple de la façon dont les dirigeants réformistes envisagent cette unité. Le mouvement plus ou moins général du 17 mai semble être caractérisé par une contradiction fondamentale :

D'une part, la présence dans les diverses manifestations accompagnant les arrêts de travail des dirigeants politiques donnaient à ces mouvements un caractère politisé. Il était aisé de déduire du silence concerté qui accompagnait le seul mot d'ordre généralisé qu'il s'agissait de ménager les leaders des partis de gauche et de favoriser une « mise en condition » des travailleurs en vue de futures alliances pour les élections législatives. Les manifestations apparaissaient donc bien comme « politisées ».

Mais d'autre part, on pouvait sentir chez les organisateurs des manifestations une volonté déterminée de s'en tenir à des mots d'ordre vagues, non politisés, sans chercher à préciser contre quoi devait se réaliser l'unité des travailleurs et en tentant d'étouffer, par tous les moyens, les slogans dirigés directement contre le système d'exploitation capitaliste. Le but des manifestations apparaissait donc apolitique. Les tracts distribués par les organisations syndicales participantes précisaient d'ailleurs qu'il s'agissait d'obtenir l'ouverture d'un dialogue entre les syndicats et le patronat, c'est-à-dire de négociations apolitiques puisque ne dépassant pas le cadre du système actuel et devant se dérouler selon les normes imposées par le gouvernement.

Ces manifestations ne peuvent être considérées en aucune façon comme l'expression de *l'unité d'action de la classe ouvrière* mais seulement comme l'expression de l'alliance de certains dirigeants *par-dessus la classe ouvrière* utilisée comme un instrument de « basse politique » à l'intérieur du système capitaliste lui-même qu'il s'agit, pour ces dirigeants, de circonscrire par le sommet sans le détruire afin qu'il puisse encore servir leurs fins personnelles. Que devient, dans tout cela, l'unité réelle des travailleurs ? L'effort des grévistes et des manifestants a seulement permis aux dirigeants syndicalistes réformistes de réaffirmer l'unité au sommet, dans les institutions gouvernementales, des représentants des syndicats et du patronat sous la tutelle « bienveillante » de l'Etat capitaliste. Une fois de plus, les réformistes ont accrédité la thèse selon laquelle les travailleurs devraient renoncer à toute *action politique, c'est-à-dire à toute action révolutionnaire tendant à remettre en cause l'existence même du système d'exploitation capitaliste*, la thèse selon laquelle l'action politique du travailleur est résumée par le bulletin de vote et son action syndicale, bien distincte, par l'appui aux représentants réformistes dans le dialogue *au niveau des organismes de collaboration de classe*. La définition d'une mission « politique » des masses exploitées n'a rien à voir, est-il besoin de le préciser, avec les « tripatouillages parlementaires » à la Mitterrand ou à la Lecanuet : il s'agit de qualifier *toute action dont l'aboutissement doit être une remise en cause globale du système d'exploitation capitaliste et, par conséquent, de ses superstructures étatiques*, et dont les moyens sont appropriés à ce but.

L'unité des classes laborieuses ne peut être envisagée que si les travailleurs rejettent les formes d'organisation bourgeoises qui séparent l'action syndicale et l'action politique dont la synthèse dynamique se trouve réalisée dans l'action révolutionnaire débouchant sur la transformation des structures de la société capitaliste.

Le mythe du citoyen, soigneusement entretenu par les dirigeants réformistes, dépouille l'action syndicale de toute contestation globale et la cantonne dans les voies étroites tracées par le capitalisme lui-même au cours de la légalisation du syndicalisme, ce que les syndicalistes réformistes et les politiciens professionnels ne veulent surtout pas, c'est que se réalise la véritable unité des travailleurs, *l'unité à la base dans une organisation de classe*, par-delà les manœuvres réformistes et les tripatouillages politiques, car cette unité à la base suppose que les masses laborieuses assument totalement leur rôle dans la lutte des classes, qu'elles mettent en action les moyens propres à assurer *à la fois* leur émancipation politique et leur émancipation économique, étroitement liées par la nature même de l'exploitation capitaliste basée sur un système économique d'asservissement matériel et une superstructure politique de coercition parlementaire, policière et militaire qui ne sont pas séparables. L'unité temporaire qui peut se réaliser en rassemblant, à l'occasion d'un mouvement revendicatif d'ensemble, les adhérents des diverses centrales syndicales réformistes est rapidement disloquée par les divergences superficielles nées de l'appartenance théorique de ces adhérents à des partis politiques distincts aux programmes sociaux ambigus et timorés. L'unité politique n'est, de son côté, qu'une illusion passagère; réalisée de façon périodique mais éphémère pendant les périodes électorales, elle n'est que le reflet de haines subjectives : elle n'a lieu qu'à l'occasion d'un choix entre des personnalités *imposées* (élections présidentielles de décembre 1965) : dans ces conditions, elle ne saurait être autre chose que la rencontre fortuite d'individualités non pas d'accord sur un programme constructif et les moyens de le réaliser mais seulement d'accord pour vilipender tel ou tel personnage politique (il semble que, lors d'une élection, le choix de l'électeur soit davantage déterminé par l'hostilité à tel ou tel candidat plutôt que par le ralliement au programme de tel ou tel autre, c'est pourquoi l'élément subjectif joue un si grand rôle et c'est pourquoi aussi l'on assiste à de véritables campagnes publicitaires de diffamation menées à grands frais).

Les réformistes ont bien senti le danger que représente, pour leur tranquillité de fossoyeurs du syndicalisme, malgré les faibles effectifs dont il dispose, le mouvement syndicaliste révolutionnaire. Ils savent bien qu'au sein d'une manifestation les mots d'ordre anarcho - syndicalistes sont susceptibles d'amener chez les participants une demande intellectuelle conduisant à une prise de conscience globale, c'est-à-dire politique, qui va à l'encontre de leur conception étriquée du syndicalisme. Aussi emploient-ils tous les moyens pour faire taire ces voix discordantes, au nom de l' « unité dans la soumission ». Aussi ont-ils banni de leur vocabulaire l'expression de « grève générale » car la grève générale, expropriatrice et gestionnaire, c'est non seulement la conquête de toutes les réformes sociales mais c'est aussi obligatoirement la *destruction du pouvoir capitaliste*, l'arrêt de la production entraînant nécessairement l'écroulement des superstructures de l'Etat capitaliste.

Le problème de l'unité, c'est le problème de l'*unité à la base*, de la formation d'une organisation historique de classe, issue des classes laborieuses, contrôlée et dirigée par les travailleurs, rejetant toute forme d'intégration aux structures bourgeoises de l'Etat capitaliste, faisant reposer son action sur les seuls rapports de force existant entre les couches laborieuses de la société et la minorité dominante, employant tous les moyens susceptibles d'amener le choc de ces forces dans une conjoncture favorable. Cette unité ne peut se réaliser que sur les bases du syndicalisme révolutionnaire se suffisant à lui-même en tant qu'expression des revendications économiques, des classes laborieuses et en tant qu'expression politique de leur volonté d'affranchissement total et définitif dans la mesure où il remet en cause l'Etat capitaliste lui-même à travers ses conséquences économiques et sociales et vise à lui substituer un système cohérent.

Le syndicalisme n'a pas pour but de servir de régulateur à une économie de profit mais de la supprimer. A la veille du congrès national 1966 de la Confédération Force Ouvrière, le secrétaire général de la Fédération Postale C. G. T., Georges Frischmann, signait un article intitulé : « Après le congrès des Fonctionnaires F. O. : l'unité est possible », montrant qu'au sein des organisations syndicales réformistes une opposition certaine se dessine, et déclarant notamment : « Tribié, secrétaire général de la F. G. F. Force Ovrière a parlé d'un « retour aux sources ». Et le manifeste voté par le congrès admet que « la contradiction permanente des intérêts en présence confirme la nécessaire lutte des classes que ne peuvent faire disparaître les diverses formules tendant à concilier travail et capital, salariés et employeurs. Cette antinomie affectera l'Etat tant que celui-ci demeurera l'expression juridique et l'instrument de groupes financiers agissant dans le cadre d'une économie de profits. Nous pouvons donc nous comprendre, nous entendre à partir de ce rejet d'un réformisme, d'une collaboration de classe qui a été l'une des grandes causes de division. » Cette prise de position, qui rejoint celle des anarcho-syndicalistes, est sans équivoque : l'unité de la classe ouvrière passe par le rejet de toute forme d'intégration à l'appareil politico- économique capitaliste, l'abandon des méthodes issues de la collaboration des classes et, en conséquence, le retour aux techniques d'action directe syndicalistes révolutionnaires adoptées aux formes matérielles du néo-capitalisme. Mais l'existence de minorités révolutionnaires au sein des centrales syndicales réformistes n'est pas une position valable. La dispersion des éléments syndicalistes révolutionnaires constitue un obstacle à l'élaboration d'une propagande authentiquement révolutionnaire car la minorité qu'ils forment se trouve noyée, à l'intérieur de chaque centrale réformiste, par la majorité réactionnaire et obligée de composer avec cette majorité. La présence de ces éléments avancés autorise d'autre part les dirigeants réformistes à souligner le caractère « démocratique de leurs organisations dès lors que toutes les tendances y sont admises. En réalité, les minoritaires, noyés dans la masse réformiste, ne peuvent se faire entendre qu'en de rares occasions et ne disposent pas des moyens de propagande qui seraient nécessaires à une action efficace. C'est donc dans la formation d'une organisation syndicale authentiquement révolutionnaire, au programme sans équivoque, réunissant les militants qui refusent toute forme de réformisme et n'acceptent pas l'intégration du syndicalisme dans les structures de l'Etat capitaliste, que peut résider un essor nouveau du syndicalisme ouvrier. Dans cette optique, la Confédération Nationale du Travail (C. N. T.), section française de l'Association Internationale des Travailleurs, directement issue de la première Internationale ouvrière, pourrait constituer, avec ses structures largement fédéralistes, le point de ralliement de tous les syndicalistes révolutionnaires. Car il n'y a pas d'unité valable sans qu'elle se concrétise dans une véritable *unité d'action*. Cette unité d'action ne peut, sous peine de la plus totale inefficacité, être subordonnée aux alliances spasmodiques qui lient périodiquement les centrales réformistes. Elle doit se concrétiser par le réveil d'un véritable syndicalisme travaillant dans le cadre de la lutte des classes, indépendant et opposé aux partis comme à l'Etat capitaliste, possédant ses propres options politiques résumées dans la conquête révolutionnaire des moyens de production, l'abolition du profit et des privilèges, la collectivisation de l'économie et la suppression des classes sociales. L'unité de la classe ouvrière ne peut s'élaborer qu'à partir de cette formule qui contient son autonomie d'action politique et économique : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Yves Obœuf

Maternité volontaire

ENFIN, c'est fait. L'Assemblée nationale a adopté en première lecture la proposition de loi autorisant l'emploi des contraceptifs malgré les manœuvres de retardement venant de certains réactionnaires dissimulés derrière la prétendue morale bourgeoise.

Les débats qui ont précédé l'adoption de la proposition de loi sont particulièrement intéressants à divers points de vue. Nous examinerons la position de quelques députés.

M. Neuwirth, rapporteur de la commission des Affaires culturelles, rappelle que la loi de 1920 était destinée à compenser la terrible hémorragie de la première guerre mondiale et qu'à cet égard ce fut d'ailleurs un échec total. Pour lui, la contraception doit maintenant remplacer l'avortement comme l'avortement a déjà remplacé l'infanticide.

Mme Thome-Patenôtre rappelle à ce sujet qu'il y a en France trois cent mille avortements par an et que seules les personnes ayant les relations nécessaires ou pouvant faire le voyage à l'étranger avaient accès à la contraception. La loi de 1920 n'aura pas, pense-t-elle, d'influence sérieuse sur la démographie si, dans le même temps, l'Etat aide les familles par une politique adéquate.

M. Vinson (Fédération - Convention), qui est médecin, conteste les trois arguments avancés par les adversaires de la contraception : la baisse de la natalité, le relâchement des mœurs et la nocivité de certaines méthodes contraceptives. Voici sa déclaration, à laquelle on ne peut qu'applaudir copieusement :

«Les raisons du fléchissement actuel de la natalité doivent être cherchées dans le malaise économique, l'insécurité de l'emploi, les salaires insuffisants et le développement de la société de consommation... Tous les médecins vous diront que lorsqu'une femme a décidé fermement d'interrompre sa grossesse, il y a peu de chances de la faire changer d'avis. Les plus fortunées vont encombrer les salles d'attente des commissions cantonales d'un pays voisin, les autres paient souvent de leur santé physique et morale un avortement pratiqué dans de mauvaises conditions... La régulation des naissances ne souffre de demi-mesures : d'un côté la Suisse ou la Suède, de l'autre l'Espagne ou le Portugal. Nous devons choisir. »

Après ces paroles rationnelles, le Dr Hébert (U. D. - Ve Rép.) nous offre un exemple d'éloquence aussi réactionnaire qu'imbécile : « Une flambée d'érotisme, déclare-t-il, menace le pays. Pour nos pères, la stérilité était une tare; elle est en train de devenir une vertu ». En ce qui concerne la flambée d'érotisme, nous ferons seulement quelques remarques : la débauche sexuelle n'a jamais eu lieu qu'aux époques où la femme était considérée comme une marchandise, comme un objet de consommation et c'est précisement ce point de vue qu'adopte dans son raisonnement implicite l' « honorable parlementaire » pour employer la formule consacrée. Lorsque la femme se trouve dans une position inférieure vis-à-vis de l'homme, elle est utilisée soit comme objet de plaisir soit comme moyen de production des enfants. Or cette position inférieure qui a longtemps été celle de la femme étroitement liée à l'esclavage de la grossesse, des grossesses répétées. L'émancipation de la femme passe obligatoirement par sa maîtrise volontaire sur son propre corps, la liberté d'avoir des enfants quand elle le désire et quand l'homme qu'elle aime le désire. De ce point de vue, la contraception représente tout le contraire d'un prologue à la débauche. Au contraire, la prostitution, sous toutes ses formes, n'a été la conséquence de l'infériorité physiologique et économique de la femme, un produit de la société bourgeoise. La femme du médecin bourgeois du XXe siècle, obligée d'élever, sept, huit ou dix enfants, pour des considérations d'ordre « moral et religieux » et la prostituée des bas-fonds des grandes villes sont logées à la même enseigne. Moyen de production ou objet de plaisir, leur asservissement réside à la fois dans leur esclavage vis-à-vis de l'enfantement et, au-delà, dans leur esclavage vis-à-vis de l'homme et de la société en général. La maternité librement consentie, voulue au moment choisi, libère la femme physiologiquement et socialement, économiquement. Lui donne la possibilité de jouer un rôle dans la société, un rôle actif, lui permet de devenir « presque » l'égale de l'homme (« presque » parce que ce sera malgré tout toujours elle qui enfantera). Or, il n'y a débauche qu'à partir du moment où il y a *usage abusif* d'un objet. Dans ce sens, la position du Dr Hébert revient à considérer la femme comme un objet. Au contraire, il ne saurait y avoir aucune débauche lorsqu'un homme et une femme se donnent librement l'un à l'autre, lorsqu'ils sont égaux en fait comme en droit. L' « honorable parlementaire » semble avoir une expérience féminine assez mince, à moins qu'il n'ait fréquenté précisément que des femmes « de débauche » : sinon, il saurait qu'une femme ne se donne pas à n'importe qui et que c'est là la meilleure garantie contre cette débauche qui lui tient tant à cœur.

Le Dr Coumaros (U. D. - Ve Rép.) (décidément !) révèle de son côté qu'avec la pilule « les hommes perdront la fierté de leur virilité féconde » et que « les amours illicites seront favorisées ». Fierté de la virilité féconde ! Le Dr Coumaros a-t-il déjà vu l'expression du désespoir sur le visage de la femme du manœuvre, logée dans un bidonville et qui vient d'apprendre qu'elle attendait son cinquième ou sixième enfant ? Non, sans doute. Il ne s'exprimerait pas ainsi. Il est vrai qu'à son point de vue il y a peut être à ces maux le grand remède, la grande purge, la guerre ? Quant aux « amours illicites », les parlementaires sont mal placés pour jouer les offusqués. Gageons qu'à l'époque bénie des « ballets roses », qui n'est certainement pas révolue, les vieux cochons titulaires de la légion d'honneur n'avaient pas attendu l'abrogation de la loi de 1920 pour utiliser, grâce à leurs relations, les progrès en matière de contraception ou d'avortement. L' « honorable parlementaire » ne devrait pas remuer la fosse d'aisance, cela sent toujours mauvais.

Quant à nous, nous pensons que l'autorisation de l'emploi des contraceptifs sera un pas de plus de fait vers la libération de la femme et, en conséquence, vers la réhabilitation de l'amour authentique, celui qui lie deux êtres, égaux en droit comme en fait, dans la construction d'un bonheur commun où chacun ait la même part de difficultés et de joies.

SPARTACUS

SUR ISRAEL

Il est un préjugé, fortement enraciné dans le monde ouvrier, en France, qui se concrétise par cette phrase bien souvent entendue à l'usine ou à l'atelier. Cette phrase, la voici : « As-tu déjà vu un Juif bosser à l'usine ou travailler la terre ? » La réponse, vous la devinez facilement. Elle découle directement de ce que l'on a vu ou lu concernant les Juifs, et qui est incontestablement l'expression de la vérité. Ils sont marchands et financiers, et même souvent usuriers. Et comme le travailleur manuel a une forte tendance à considérer son travail comme le seul valable, ce dont on ne saurait le blâmer, il est facile d'imaginer les conclusions qu'il en tire.

Mais il y a eu voici presque vingt ans, la création d'Israël, et ce fut alors le miracle, que le monde entier put contempler : Des milliers de jeunes Juifs accourant de tous les pays du monde, et se mettant au boulot dans un enthousiasme indescriptible. La foi qui, dit-on, soulève les montagnes, leur fit défricher, planter, bâtir, organiser et, finalement transformer un désert millénaire en un pays heureux et prospère. C'est ce que ne peuvent accepter les maîtres de ces Etats arabes, voisins d'Israël, dont le principal souci est celui de maintenir dans un état voisin de l'esclavage leurs misérables populations d'analphabètes résignés.

Quoi de plus facile que de les fanatiser, en leur faisant croire que les Israéliens veulent les anéantir et s'emparer de leurs terres ? Et surtout, tel Bonaparte à l'armée d'Italie, en leur faisant miroiter les richesses de toutes sortes qui sont à leur portée, de l'autre côté de la frontière.

Le principal acteur, dans le rôle de Bonaparte, est le nommé Nasser, qui passe pour un Hitler en puissance. C'est lui, en somme, qui cherche la bagarre, dans le but avoué de rentrer en possession des terres indûment occupées par Israël, et dans le but inavoué de devenir le grand caïd du monde arabe. Ce monde arabe qui a le privilège d'être le principal producteur de pétrole de la planète.

Ici, quoique ce ne soit pas mon habitude, il m'apparaît nécessaire de citer quelques chiffres : 300 milliards pour l'Arabie séoudite, 32 milliards pour Koweit (500.000 habitants), 160 milliards pour l'Irak, 200 milliards pour la Lybie. Quoique chiffrées en anciens francs, ces sommes ne laissent pas d'être impressionnantes, qui représentent la valeur de la production pétrolière pour l'année 1965. Ce pactole qui sert surtout à entretenir dans un luxe de *Mille et une Nuits* une oligarchie de petits potentats aux palais fabuleux, sans pour autant augmenter le train de vie misérable des bédouins dépenaillés, ce pactole, dis-je, pourrait ne pas laisser Nasser totalement indifférent. L'Egypte, elle, n'a pas de pétrole, mais elle a une armée bien équipée, bien organisée, vivant sur une population à peine moins misérable que celle des autres pays arabes. En faut-il beaucoup plus pour inciter un fou à passer des paroles aux actes ?

Tout ceci porte à réfléchir, et, partant, à se poser des question. Par exemple, celle-ci, qui m'apparaît primordiale : Pourquoi, à l'ère de l'énergie nucléaire avons-nous encore besoin du pétrole ?

Gros naïf, me dit alors celui qui lit par-dessus mon épaule, ne sais-tu pas que les grandes compagnies pétrolifères sont les véritables maîtres du monde, et qu'elles ne permettront jamais, du moins pour l'instant, qu'une autre source d'énergie vienne remplacer le pétrole, qui leur permet une domination totale de l'univers ?

Immanquablement, cela viendra, et l'énergie atomique, réservée actuellement pour la destruction, deviendra un jour la dispensatrice de nouvelles richesses humaines. Mais cela ne se fera que selon les directives et le bon plaisir de ces messieurs, vous savez bien, ces messieurs détenteurs à la fois de la finance et du pouvoir. Lesquels, à cette occasion, ne manqueront pas de se faire passer pour les nouveaux bienfaiteurs de l'humanité.

BLANQUET

LES SERVICES PUBLICS ET LA LIBERTE

Qu'est-ce qu'un service public ?

Une administration gérée directement par l'Etat, chargée d'assurer un service reconnu d'utilité publique et générale.

Ce service, quel qu'il soit dans la gamme des utilités, représente une somme considérable d'investissements qui ont été prélevés par contributions sur l'ensemble de la communauté, c'est-à-dire par prélèvements sur la somme globale des salaires. Il s'agit donc d'une propriété nationale dont le caractère *communautaire* ne saurait être contesté quoique sa jouissance soit d'autant plus aisée que l'usager est plus riche...

Il s'agit donc d'une richesse essentiellement *collective*, mais dont la jouissance est proportionnée à l'importance du revenu individuel, ce qui fait que le salarié, celui qui a le plus participé à cette mise en œuvre ne peut en jouir qu'au minima... C'est une frustration.

Les salariés, dans leur ensemble, se voient donc privés de la jouissance d'un bien, d'un service qu'ils ont créé par leurs labeurs anonymes.

Aussi, quand les travailleurs des chemins de fer, des transports, de l'EDF et autres se mettent en grève pour réclamer des hausses de salaires, les usagers salariés et pauvres ont le droit de protester contre une grève qui ne fera qu'accroître le coût du ou des services par répercussion sur l'activité générale, car en tous temps, *les prix dépassent toujours les salaires*. Cette diminution du pouvoir d'achat des usagers est particulièrement ressentie par les faibles, ce qui rend les grèves impopulaires et sans efficacité.

Ces grèves, en théorie (presque toujours suscitées par des partis politiques) ont pour but d'élever le pouvoir d'achat de certaines catégories de travailleurs qui, involontairement deviennent les exploiteurs de leurs camarades par égoïsme corporatif.

Attendu que toute hausse des salaires détermine une hausse des prix ces grèves partielles sont irrationelles, préjudiciables et inhumaines.

La seule manière d'élever le « pouvoir d'achat » des salariés et économiquement faibles, est de passer à la gratuité des services publics pour tous les usagers.

Une grève générale *gestionnaire*, déclenchée pour obtenir la gratuité des services publics (et la réalisant sur le tas), serait immédiatement aidée, encouragée par la participation de tous les salariés, de tous les esclaves du « minimum vital ».

Cette grève prendrait immédiatement un caractère social lui ralliant l'opinion favorable indispensable à son succès.

Le transport gratuit des voyageurs et des marchandises provoquerait une baisse des prix à la consommation. Les frais des services seraient répartis sur l'ensemble des plus-values résultant de l'exploitation des travailleurs. Il appartient aux travailleurs de prendre conscience de leur valeur-travail, des possibilités offertes par les victoires de *l'abondance*, de se défaire des illusions politiques, et de passer à *l'autogestion des entreprises*.

La marche à la gratuité des services publics est la seule voie pratique, le seul chemin conduisant à la liberté.

C. N. T.

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTE

Ce nouveau livre édité par l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

LAS CARTAS INTIMAS DE RAFAEL BARRETT

por V. MUÑOZ

LOS lectores libertarios de lengua española conocen bien a Rafael Barrett. Todos los que han leído sus *Obras Completas* han comprendido bien la hermosa sabiduría suya, de fragante y tenue esencia libertaria. La aparición de este nuevo libro (Montevideo, 1967), es un hermoso complemento de las mismas y una obra indispensable para todos cuantos sepan gozar de la serena y magnífica prosa barretiana.

Como es sabido, el pensamiento de Barrett tuvo su manantial nutricio en las ideas libertarias que florecieron en los países del Plata (Argentina y Uruguay), en la aurora del presente siglo. Fue un producto autóctono de la siembra que vino allende de los mares, como Alberto Ghiraldo, Rodolfo González Pacheco, Florencio Sánchez, T Antilli, Anderson Pacheco y tantos otros. Precisamente ahora, un simpático anciano montevideano, Mario Petillo, acaba de publicar un ameno librito donde nos relata la influencia de dichas ideas sobre el medio ambiente: «Casi todas las atardecidas, concurría yo también al Café, como, se diría, va la mariposa hacia la luz. Sin intervenir en las discusiones, pues a fuer de obrero, era un adolescente que escuchaba atento a todos los problemas que allí se debatían. Allí conocí al gran maestro y ex tipógrafo Alberto Macció, a cuyo gran corazón sin perjuicio de su claro talento quien, imbuído noblemente por la doctrina anárquica, dejaba a veces sin asunto a toda la rueda, con la precisa y clara exposición de sus ideas. A él mi gratitud, pues me inició en el camino del estudio. Confraternizamos hasta su muerte.» *(Aquella Nochebuena y otros cuentos, Montevideo,* 1967*).*

No sólo la juventud bohemia de la época se influenció, sino también la intelectualidad «arquista» (no leer anarquista). Y, sin duda alguna, fue precisamente Rafael Barrett, en el Uruguay, quien más influenció «extra-muros». La figura cumbre de las letras uruguayas, el Maestro de la Juventud, José Enrique Rodó (tan admirado por el sabio Alberto Carsi), en una carta que escribió a Barrett, decía: «Una de las impresiones en que yo podría concretar los ecos de simpatía que la lectura de sus crónicas despierta a cada paso en mi espíritu, es la que, en nuestro tiempo, aun aquellos que no somos socialistas, ni anarquistas, ni nada de eso, en la esfera de la acción ni en la de la doctrina, llevamos dentro del alma un fondo, más o menos consciente, contra tanta vulgaridad entronizada y odiosa, como tiene entretejidas en su urdidumbre este orden social transmitido al siglo que comienza por el siglo del advenimiento burgués y de la democracia utilitaria». Aun que, claro está, había cierta «prevención» contra las enseñanzas de Barrett por su esencia ácrata, en las altas esferas de las letras, y así se comprende al meditar este pasaje del filósofo Carlos Vaz Ferreira: «Sin duda, exageró a veces o forzó su negación anárquica, pero siempre a base del amor a la libertad y de compasión por la miseria y el dolor.»

Ya en un pensador como don Emilio Frugoni (fundador del Partido Socialista del Uruguay) que nunca tuvo la menor animosidad o «prevención» contra las ideas libertarias, la afirmación anarquista de Barrett no era motivo para que fuera íntimo amigo suyo. Cuando Barrett fuese para nunca más volver, Frugoni relataba: «Me abrazó muy triste, y respondió a las palabras con que yo trataba de infundirle optimismo, con frases de despedida que cayeron como lágrimas candentes en mi corazón. Me sonrió por última vez en su camarote, con aquella su sonrisa abierta, bañada en suave luz de bondad, de tolerancia, de perdón y de afecto. Volví a ver al Jesús de las estampas. Y no volví a verle más.»

Para los libertarios, desde luego, el pensamiento barretiano brilla como rutilante estrella de primera magnitud. Rodolfo González Pacheco afirma: «Hay libros para la noche, para el día y para el alba: aquellos que nos encierran con ellos a meditar; los que se van con nosotros a todo trabajo o lucha y los que nos recuperan de cualquier paz o guerra y nos ponen en suspenso, sobre el umbral, a esperar la aurora. Estos son, para mí, los de Barrett. Los leo ahora y, como antes, me transmiten las albricias de otro mundo que amanece. Y en mi corazón, se empina un canto madrugador.»

Vaticinamos que Barrett será «redescubierto» en un no muy lejano futuro y alcanzará merecida fama en los países del Plata, mereciendo tesis, monografías, obras críticas, reediciones de sus obras debidamente anotadas y comentadas, como así compilaciones de sus otros escritos aun no exhumados, entre los que indudablemente emerge el de su *Correspondencia Completa*, de por sí altamente valiosa. Por ahora, debemos contentarnos con el libro de J. R. Forteza: *Rafael Barrett. Su obra, su Prédica y su Moral* (Buenos Aires, 1927), y el librito de la joven profesora uruguaya Norma Suiffet: *Rafael Barrett* (Montevideo, 1958). Pasemos pues a comentar su nuevo libro, titulado *Cartas Intimas*.

⁂

Lo prologa Luis Hierro Gambardella, quien ve una corriente ética y moral en el anarquismo de Barrett: «Es mucho más probable que su anarquismo haya sido un proceso interior, empujado por sus lecturas y sus reflexiones, y por la presencia oprimente de las oligarquías y dictaduras que lo asqueaban con su fuerza ahogante». Era algo así como un fraternismo, pues: «... él lo concebía, fundamentalmente por tierras americanas del ilustre Don Quijote, «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dada la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, sin embargo, y quizás porque sustancialmente así debe ser, en la gran tradición de los escritores moralistas, de los éticos, de los desesperados por el mal del mundo y es quizás el primero en nuestra literatura que tiene esos acentos.»

La introducción y las notas pertenecen a la viuda de Barrett, quien preparó y ordenó esta correspondencia con verdadera devoción hacia su ilustre compañero y esposo: «Rafael Barrett vive en el corazón de los que comprenden, de los que luchan para salvar al hombre, para que una aurora radiante de felicidad borre las penas humanas.» Y en la nota de la primera carta, ya nos confiesa: «...Me uní a Rafael enamorada no sólo de su persona, sino también de sus luminosas ideas.» ¿Cuáles eran éstas para ella? En otra nota, nos lo aclara: « ... Eran verdaderas y grandes ideas morales las de Rafael. ¿Qué auténtica felicidad, en efecto, que la ganada haciendo mucho bien en torno nuestro?»

La correspondencia íntima es un epistolario de un varón enamorado hacia la mujer de sus sueños primero, y luego hacia la compañera elegida para toda su vida. Por ser ya, de un carácter diríamos, privado, no alcanza esta prosa las sublimes alturas de sus crónicas reunidas en sus *Obras Completas*. No obstante, brilla a veces en su contenido un esplendente fulgor de verdaderas gemas del pensamiento. El lector por sí mismo sabrá descubrirlas. Recomendamos pues este nuevo libro de Rafael Barrett a todos los lectores ávidos por la buena y sana lectura.

⁂

En el caso de Barrett, yo he ido «en peregrinación a las fuentes». Ya no existe más el edificio donde estaba situado el diario iconoclasta *La Razón* (en el cual publicó Barrett lo mejor de sus escritos), situado en otros tiempos justo en la esquina de las calles Rincón y Juan Carlos Gómez, enclavadas en la Ciudad Vieja, de la urbe montevideana; en su lugar hay ahora un amurado baldío. Pero aún vése frente al puerto, el viejo hotel «El Globo», donde se hospedaba Barrett.

Sin embargo, la piqueta demoledora, se nos llevó para siempre la casa del número 630 de la calle Reconquista, en donde tenía su imprenta el simpático impresor y editor O. M. Bertani, que publicó ocho libros de Barrett, uno de los cuales, *Moralidades Actuales*, lo tuvo el filósofo en sus propias manos.

Bertani fue el predecesor de don Claudio García, fundador de la editorial «La Bolsa de los Libros», un gallego que vino a América no «a hacerse rico», sino a sembrar cultura. El buen Petillo, en el librito más arriba mencionado nos dice que: «fue un verdadero propulsor en las publicaciones de libros nacionales. Murió en la miseria». Don Claudio García, editó y reeditó algunos libros de Barrett.

Quedan para la posteridad los libros editados por Bertani, la mayoría obras luminosas de la bohemia libertaria de la época, como es el caso de la hermosa obra *El Morral de un Bohemio*, magnífico volumen del andaluz Leoncio Laso de la Vega, que en su luminosa Andalucía «colgó los hábitos» para siempre y de cura se volvió anarquista.

Terminamos, saludando aquella memorable época, con una poesía de uno de sus vates, el epicureo Alberto Lasplaces, y que resume la sabiduría de aquella juventud luminosa. Y que a la vez refleja el Amor que brilla en las *Cartas Intimas* de Barrett:

Dulce Camino

Viajaremos con risas luminosas
por la felicidad de nuestras vidas,
del sangriento prodigio de las rosas
como dos bellas barcas florecidas
Sobre la tersa y límpida laguna
de la faz dorada, pensativa y quieta,
soñaremos mis glorias de poeta
bajo el lente curioso de la luna.
Sobre de todo amor nos amaremos...
y a descansar nos apresuraremos
Serán nuestras dos vidas terminadas,
como dos bellas barcas, naufragadas
en el lecho purísimo del lago...
cuando nos llegue el dulce día aciago.

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

XIII CONGRESO

Burdeos, 10 noviembre 1967.

ORDEN DEL DIA

1º. -- Apertura del Congreso.
2º. -- Presentación de credenciales.
3º. — Nombramiento de la Comisión revisora de credenciales.
4º. — Constitución del Congreso y nombramiento de Mesa.
5º. — Nombramiento:
a) de la Comisión revisora de cuentas.
b) de la Comisión de escrutinio.
6º. — Informe del Secretariado.
7º. — Informe de las Secciones.
8º. — Forma de incrementar y robustecer la Internacional.
a) cotización, financiamiento.
9º. — Sobre economía: cooperativismo, colectivismo.
a) teoría e ideas generales.
b) posibilidades inmediatas de aplicación.
10º. — Propaganda:
a) oral.
b) escrita (manifiestos, carteles), etc.
c) prensa periódica.
d) editorial.
11º. — Posición y acción.
a) de solidaridad entre las Secciones.
b) de ayuda a los pueblos sometidos por dictadura y subdesarrollados.
c) reivindicaciones.
12º. — Examen de la situación de la F. O. R. A.
13º. — Relaciones exteriores.
a) con la I. W. W.
b) con la S. A. C.
c) con los organismos anarquistas.
d) con otros organismos.
14º. — Nombramiento del Secretariado:
a) del secretario general.
b) de las Secciones componentes del Secretariado.
15º. — Clausura.

El Secretariado

Dado en Marsella, abril 1967.

Reportajes de la emigración

Los refugiados

(Continuación y fin.)

Peregrinos en socorro

Mesas de peregrinos y peregrinas acuden a los centros caritativos o filantrópicos siguientes:

«Armée du Salut», «Cité-Secours», «Secours Catholique», «Cuákeros», «Misión Española», «Servicio Social».

Cada Alcaldía de ciudad o de barrio tiene su Servicio Social. En el Ministerio del Trabajo hay otro. Las asistentes se esmeran en atender al emigrante. Dan instrucciones sobre colocaciones. Entregan cantidades de dinero. Asisten a los enfermos. Tienen servicios médicos gratis. Facilitan «bourses» para estudios de los menores de edad.

En «Notre Dame» y las «Armées du Salut» reciben huéspedes a todo estar. Tienen cama. Comen. Disponen de baño y televisión. ¿Qué más?... Oficios religiosos, conferencias, salas de lectura. Todo ni más completo.

Y es tan pavoroso el éxodo de este peregrinaje, que no se sabe ya qué hacer para atenderlo. Hay quien levanta nuevos edificios destinados a tales peregrinos de ambos sexos. Pero los recursos financieros se agotan.

No son, no, los refugiados quienes corren estos éxodos agotadores de energías, voluntades, fes, pacienciás, atenciones, servicios y dineros. Son, pues, los emigrantes que entran como pájaros, a bandadas, sin documentación ni maletas, por los Pirineos, soñando «tras los montes».

Nuestros inválidos

Las homicidas luchas hispánicas producen siempre calamidades e inválidos. Tenemos una Federación de Inválidos de Guerra en el destierro. La vida del inválido es muy tormentosa por su misma naturaleza e invalidez. ¿Qué hace el inválido? ¿Qué es lo que puede hacer? ¿Para qué están aptos sus miembros? Ya la condición de inválido incapacita — a medias o totalmente — para el ejercicio de cualquier profesión.

Los inválidos se acogen a lo único que pueden recibir: el favor. Y de la solidaridad parece que viven, más que de ninguna otra actividad propia. Empero, hay inválidos muy capaces de bastarse con sus muñones, piernas ortopédicas, ojos artificiales y gesto a lo hombre del rey de Victor Hugo. Muchos inválidos se ocupan en porterías, de recaderos, meritorios, guardianes y tienen tal o cual oficio — medios oficios — que les mantiene enhiestos.

La psicología de estos bravos hombres es muy especial con sus naturales complejos físico-morales. Verlos reunidos y discutiendo, es presenciar una vehemencia e impulsividad extraordinarias. Todo el valor del soldado se metamorfea en temeridades de combatiente discurseador.

Los Centros de Reeducación Física de Francia creemos que están abiertos para nuestros inválidos, así como hospitales y asilos. Esto se abre — es común y humanitario — para todo el mundo...

El inválido tiene el recurso de ampararse — cuando la incapacidad para el trabajo es total — en cualquiera de los *Beaux Séjours*...

El «Beau Séjour»

Todo «Beau Séjour» es para los viejos. Sabemos de un «vieillard» periodista que para que pudiese ingresar en el «Beau Séjour» de Hyères húbose de echar mano al decano del cuerpo diplomático en París.

En el «Beau Séjour» mueren los almirantes de la escuadra republicana española, los escritores republicanos, los «vieillards» del exilio. Dicen que, en vida, los tratan relativamente y que tienen a su disposición bibliotecas, postes de radio, televisores, libertades diurnas para salir aquí o allá.

¿Cuántos «Beaux Séjours» harían falta para albergue de tantos ancianos, militantes, hombres y mujeres, niños que padecen la calamidad de verse huérfanos de todo bien material, incluso del bien moral en este destierro político, económico, humano, social de tantas diáporas como se volatizan desde el ingrato suelo español?

El privilegio de las doncellas

Párrafo especial y subrayado merecen las doncellas españolas que se instalan en la República Francesa. Están lejos de pagar ningún tributo...

Vengan como vengan — facturadas o disparadas —, se colocan más que enseguida. Hacen de limpiadoras, lavanderas, planchadoras, repasadoras de ropa, guardadoras de infantes, sirvientas de mesa, restaurantes, hoteles, cabaret, casinos, clubes. No conocen el paro. Están en continuo movimiento. Gozan de buhardillas, cuartos de mansiones, baños calientes o fríos, perfectas «toilettes». Cobran buen salario. Les dan comidas, ropas, calzado en buen uso. Son excepcionales entre el conjunto de sus congéneres manuales e intelectuales. Ahorran por millares los franquitos. Se trata de una «joya», envidiada por su parte, donaire, brillo, bolso, monedero. Ahorritos, prendas, enseres irán después a la patria...

Las tales doncellas tienen el moro o sultán a la puerta... Los principitos de sus ensueños rondan las escaleras de las casas de servir, de los establecimientos donde ellas se ocupan en las «labores propias del sexo», las calles, los metros, autobuses, paradas, mercados, *Prisunic* a donde van de «courses» para sus amas o sus amitos.

La Puerta del Sol, Plaza de Cataluña, de Castelar, de la Seo o el Coso...

Madrid, Barcelona, Valencia, Zaragoza, etc., se dan solemne cita. Todas esas plazas y paseos públicos de nuestras capitales han sido mágicamente trasplantadas a *l'Etoile-Wagram*, disputándose la arquitectural elegancia de féminas.

Desde ese chaflán hasta Ternes o Courselles, las aceras y los cafés se ven invadidos de españoles y españolas jóvenes, en animadas parejas, peñas, mesas, grupos pegados a los árboles, alrededor de los kioscos, que dialogan con los gestos y las manos tanto o más que con la lengua.

No se trata de refugiados, sino de emigrantes de últimas hornadas. Unos son presentados a otros. Entran todos en mutua conocencia. Se cuentan hiperbólicamente sus cuitas o sus vanidades lisonjeras. Oriéntansen en cuanto a posibles empleos, papelitos oficiales, habitaciones, reuniones íntimas, salas de bailes...

Allí mismo está la Sala Wagram, que ellos y ellas llenan a rebosar los «week-end» y fiestas de guardar. El principal precepto para todos es danzar.

Los teatritos que pululan por el lugar se ven llenos de estos españoles trasplantados — con la nomenclatura urbana de sus capitales de origen — en la novísima Puerta del Sol, plazas de Cataluña, Castelar, la Seo o el Coso zaragozano que es todo ese perímetro parisiense Etoile-Wagram-Monceau-Courcelles y, si me apuran mis lectores, Malesherbes.

Tales teatrillos lucen sus aires hispánicos de tanguistas, tonadilleras, «bailaores», «bailaoras», «flamencos», «cante-jondo» que delira y rompe tablados.

¡Claro! Esos escenarios no los *pisan* ni *pisotean* «Niñas de los Peines», Conchitas Piquer, Pastoras Imperio. Ni los «tocadores» son Segovias, Narcisos Yepes y otros guitarristas de estilo. ¡Como se nota la ausencia en estos *Champs-Elysées* de las españoladas de las Fornarina, las Goya, Dora la Cordobesa, la Meller, la Argentinita y, más que todas — por sus incomparables coreografías —, de Mariemma!

IMPRESIONES DE ANDORRA

por BASCOMPTE

DESDE algún tiempo acá he leído en estas mismas columnas algún que otro elogio de Andorra (Andorra la Vieja) descrita por compañeros en viajes que a aquel país efectuaron.

Cada cual la suya, y si las columnas de nuestro «C. S.» lo permiten, también quisiera decir algo de Andorra, que conocí antes y después en tiempos amargos y de miseria, abundancia y alegría en la actualidad, con la misma sonrisa y fraternidad de siempre.

Consell de les Valls, y como dijo ya otro compañero con su reportaje de Andorra, quien hace brillar su pluma sobre ese piasaje. La agraciada andorrana, afortunada y libre es la mujer andorrana que jamás conoció los desgastes de la guerra, las matanzas de carne humana mundial. En Andorra no hubo jamás guerras y la mujer andorrana concibe sus hijos para que vivan con ella y no para que se los maten por ambiciones de Estado. Andorra, siempre al margen de las conflagraciones que desgarran las grandes urbes. Familiar siempre sin ambición militar ni de fusiles, tricornios ni policía. Nadie pregunta en Andorra a los extranjeros por qué lado de la frontera entraron, ni por dónde quieren salir. Sin papeles de identidad ni enredos de pasaporte. La libertad de tránsito en el Principado es completo. Jefes de gobierno andorrano que ellos llaman síndicos, o vegués, son elegidos por sufragio libre del pueblo. Y cuando por asuntos orgánicos o por lo que sea alguien tiene que hablar con el «jefe de gobierno», hay que ir a su encuentro al campo y allí se le encontrará tirando de mango de azada como al primer campesino de las Valls que él es: Así tendrían que ser todos los jefes de gobierno. (Pensamos en lo saludable que sería andorranizar al mundo entero).

Andorra la hidalga y humanitaria sin grandes medios de vida para la pompa. Sin estepa, desprovista de todo llano y pobre como una gallina sin plumas. Hoy el contrabando y el turismo levantan la economía local, tan pobre como siempre.

Desde San Julià al Port de Envabila, atravesando Andorra es un peñasco de piedra maciza sin fin, con picos y cumbres que miden de 2.000 a 2.800 metros de altitud. Es Andorra la minúscula, sin ambiente militar ni máquinas infernales que destruyan a las personas. Amparo, cobijo y albergue para aquéllos que en momentos de desespero, perseguidos por hechos de guerra o ambiciones políticas, desertores de lo militar. Las puertas andorranas, siempre abiertas al servicio del trashumante. En Andorra salvaron sus vidas un sinfín de españoles escapados de los batallones disciplinarios y compañías de forzados, cuando en 1940 el nazi-fascismo internacional había invadido nuestro suelo. Compañeros escapados de las garras de los de la cruz gamada, franceses y españoles que a campo traviesa por el Pirineo oriental llegaron a Andorra con las alforjas repletas de amargura y como Cristo con el letrerito en la frente : (I. N. R. I.), allí hallaron la mano consoladora del andorrano amable para dar auxilio sin preguntar quienes eran ni de dónde venían.

Andorra pobre en aquel entonces en que el veneno de la guerra mundial había ya invadido el mundo. El español escapado de España, o infierno falangista y llegaba a Andorra con algún medio de vida, comía; el que no, miraba: Andorra no era rica. En los años cruciales de la guerra mundial los alemanes se establecieron, con sus perros de dientes afilados, hambrientos de carne humana, en todo el borde de la frontera andorrana, y por la parte española eran las columnas de fusiles tricornianos. Bloqueada Andorra, los mismos contrabandistas profesionales, ante el peligro de dejar sus huesos en alguna de aquellas barrancadas, tuvieron que suspender actividades y buscar en otra parte su «biberón» de vitaminas. Estaba Andorra aislada, en aquel entonces, sin contrabando ni industria en recurso.

Los españoles en ella exiliados campaban como podían. En verano corta del pino y en invierno todo nieve. Como la ardilla, dentro de su madriguera; unos sacos de patatas, la choza construída con ramaje arrimada al tronco de algún pino dentro de los bosques, y se iba tirando.

De medio millón o más de españoles que el año 39 arrojados de España por la metralla del fascismo internacional venimos en busca de exilio a Francia. Pero en los bosques andorranos acampaban miles de españoles con el saco de patatas al lado de la cueva. Si el verano había venido de buen lado, familias enteras aguardaban bajo la nieve, esperando la llegada de otro verano y otra vez la hacha en ristre a la corta del pino generoso.

Andorra la Vieja en el año 1963, en nada se parecía a aquella Andorra pobre y sin plumas de los tiempos pasados. Hoy, como objetos bajados del cielo, impresionantes edificios se alinean todo a lo largo del valle. Hoteles, grandes torres, plaza de toros, bancos, teatros y cines, todo ello moderno y nuevo de trinca. El comercio español, abocado a Andorra. Géneros importados, lo mejor de España comprado con pesetas y vendido en moneda francesa, fuente de riqueza para el comerciante extranjero establecido. Comerciantes forasteros, puesto que comerciantes andorranos apenas existen en Andorra. Ahí se estableció ya una parte de la farándula andaluza con sus tabernas de zapateado permanente, con linterna en la puerta y guitarra con pandereta de mujeres cantándose y bailándose dentro con semblantes amarillos y caras apagadas. Ahí se encuentran los clásicos comederos andaluces cargados de pimiento picante hasta para hacer rabiar a los perros. Caracoles con vinagre, vinos de Oporto, Málaga, Cariñena, aguardiente manzanillas y otros licores; la flor de los vinos españoles flota en aquellas tabernas de enganche del turismo internacional.

Peñascos, gargantas y desfiladeros adentro, de vuelta por la gran montaña Port d'Envalira, con mi compañera vamos a sentarnos en el altozón del pico que parece suspendido sobre el abismo. Entre rocas musgosas al Norte, el declive desde estas alturas desciende con rapidez y se extiende en llano por la plana de Cerdaña. Lo alto de la cumbre ofrece cómodo asiento: «Que solemne tranquilidad, como pica el sol», dice mi compañera. Panorámica visión, y desde esa altura le cuento a mi compañera un fajo de tristes recuerdos, los pormenores trágicos que los españoles pasamos en estas barranqueras que tenemos enfrente. Echados de España y perseguidos por los terribles bombardeos y ametrallamientos de la aviación pirata del nazi-fascismo internacional. Relato que desborde en pena y que mi compañera, que nada sabía de aquéllo, sigue con el cuéntame, cuéntame, que yo sigo contando.

— Mira, allá abajo, entre llanos, es donde murieron los compañeros republicanos y amigos en el transcurso de los combates contra el invasor del suelo español el año 1939. Batalla que se perdió, pero gesta heroica de aquellos compañeros que dieron su vida por la libertad del pueblo español sin haberla podido alcanzar. Como cosa viva y renaciente en el recuerdo, florece todavía hoy en el corazón del ser español.

— Ves, allá, hacia el sur, es la villa de Puigcerdá, en territorio español. Puigcerdá, de silueta triste e ímpetu de entonces donde terminó el huracán de la guerra civil de España en febrero del año 39, y desde allá empezó el exilio. Montañas de la Tour de Carol, abajo el llano de Vernet de Ariège, cuyas púas espinosas, de alambradas, se clavaron en el corazón del honrado trabajador. Relato que cuento a mi compañera, cuyos hechos quedaron ya 28 años atrás. Y a pesar del tiempo que todo lo borra, que todo se lo traga, borrar semejantes hechos de nuestra mente no será cosa fácil.

Aire puro y aromático en las alturas que sopla el gigante Puigmal, a 2.900 metros de altitud. Brisa suave procedente del poético y renombrado Canigó, que con su sombrero de tres picos, parece que quiera enfilarse hacia la luna. Cierros de la Cabanette, Port Dret, Coll de Pal y Coll de Jou. Port d'Envalira, que es donde con mi compañera nos hallamos contemplando el atrayente panorama de cordilleras pirenaicas. Barrancadas del infierno y desfiladeros del caos, con sus cascadas de agua cristalina que cuela de las cumbres y canta melodías torrentera abajo. Lugar de satisfacción por el lindo turismo que va hoy a visitar aquellos peñascos, o sótanos del infierno verde. Amargura y tristeza para los españoles que al pasar por estos lugares nos recuerda los funestos hechos ya viejos pero sin olvido.

Pas de la Casa es la aduana. Adiós Andorra, hasta el próximo año, o quizás hasta nunca.

Una C.N.T. digna, no otra cosa

HEMOS con pena y dolor como algunos compañeros que fueron cenetistas de estima en España y en parte en el exilio, parecen haber perdido la seriedad y la ética. Tratan los problemas de manera desconocida, cansina y desmoralizadora, al revés de como ayer lo hacían. El sonsonete que agitan hoy es el siguiente: «Hay que revisar las tácticas, modernizarse, progresar».

El fracaso de su personalidad se comprende al verlos negar lo que ayer predicaron, las teorías que defendieron y callar las ventajas conseguidas por medio de la acción constante y directa, siempre a base de enormes sacrificios voluntariamente consentidos por los compañeros.

¿Es que estos «cenetistas» teóricos de la derrota, son *prácticos* al extremo de renunciar de hecho a sus ideas en gracia a una actualidad y a unas posibilidades de redención democrática obrera, de respeto al derecho humano, de trabajo voluntario, de libertad de opinión, de enfoque hacia la armonía universal? ¿Es qué en su descenso ideológico pueden concretar algo positivo de esas teorías? ¿No? ¿Por qué entonces tratan de arrinconar las nuestras, aún inéditas?

Háblese claro, sean limpias las intenciones. Digan esos ex a donde van con sus sutilezas (algunos las consideran maniobras), y si se proponen desvirtuar a la C. N. T. ya que el enemigo no ha podido destruirla. Digan si quieren que les ayudemos a convertir nuestra sindical en una central de borregos, de entes con voto y sin conciencia social ni libertaria.

Sois, seguramente, víctimas del aplastamiento del exilio, se os hace largo el regreso a España. Otros compañeros no pueden regresar a los Balkanes o a Rusia y, sin embargo, no claudican como hacéis vosotros.

No es este el camino. Tratábais de derrumbar al franquismo, y he ahí que el franquismo os ha derribado a vosotros. Por eso salís con monsergas royanistas y de A. S. O., y otros pucheros de igual mal sabor que se cocinan. Pero todos vosotros sois pocos y además pequeños para acabar con una sindical imperecedera a pesar de los avatares sufridos.

A los que os vieron actuar y os conocieron en España les ha costado esfuerzo comprender vuestra posición supina de ahora. El mundo es de los claros y concisos, de los duros y consecuentes, y todo cambalacheo o chanchullo está destinado a fracasar en nuestros medios. Conocemos los vericuetos de la política, las piruetas de los saltimbanquis, y la inmoralidad que representa entrar en relación amistosa con el enemigo franquista, ese que ha derramado tanta sangre de compañeros y de todo el pueblo de España. Que contacten al verticalismo los comunistas y los sindicalistas traileados, se comprende. Que lo hagáis vosotros, el caso que presentáis es patológico.

Quedaros atrás y refocilaos con vuestro fracaso de hombres. Pero no os reclaméis ya más de la C. N. T. puesto que ya no sois dignos de ella. Que nosotros rechazamos una vez las cadenas, sin ganas de aceptar otras nuevas.

José Giné Folch

Area Mundial

(Viene de la pág. 4.)

cubanos: el bando *nuestro* y el *vuestro*, aunque no se rijan por reglamentos. Hay una comunión de intereses, vamos a decir morales por ideológicos, entre los grupos clásico-libertarios, como rige una fuerza de atracción entre grupos dispares, heterogéneos, de orientación incierta o favorable a un reformismo, a un posibilismo que deje a la A. I. T., lo que queda de la A. I. T., para el arrastre.

De todo esto quisimos hablar con el compañero Abelardo Iglesias y la entrevista estaba prometida; igual convenio hubimos con «Diego Abad de Santillán», y en ambos casos fuimos, extrañamente, esquinados. Y tan hermosa como es la franqueza, hablarse formalmente, sin amago de criterios y propósitos. Discutir confrontando puntos de vista, lejos de la presión ajena, No asentamos queja, por eso. Tal vez inconvenientes de última hora se interpusieron. Mas descargo no hubo ninguno, dejando entrever esa frialdad que merece todo bicho que no consta entre los adictos.

¿Mercier? Persona ilustrada, y sobre todo correcta. Por su modo particular de comportarse no merece más que simpatías y respetos. Pero sus actividades pueden ser analizadas cuando afectan al acervo colectivo. Particularmente es hombre para la sonrisa y el estrechón de manos; colectivamente, libertariamente, es elemento que suscita prevenciones, y si es así, no es delito manifestarlo.

Existió también Helmut Rüdiger, y da reparo ocuparse de un compañero que ya no existe. También excelentemente educado y de una capacidad intelectual remarcable. Pero atrabiliario en sus últimos tiempos, con propósitos y correrías tendientes a la yugulación del Movimiento Libertario Español que nos es caro, compañeros de Cuba.

Ya hablaremos de ello. Con la menor acrimonia posible, para ver si la estima por las ideas queda por encima de la ceguera por las personas, en *vosotros* como en *nosotros*.

Hasta la semana próxima, pues.

Servicio de librería

LIBROS

«Vaso de lágrimas» (poemas), Luis Bazal	3 50
«Rebeldías» (selección de poemas), Luis Bazal	4 50
«¡Ay de los vencidos!» (relatos de guerra), Luis Bazal	12 00
«Preludio inmortal a García Lorca», Volga Marcos	1 50
«Sinfonía infinita». (Odio de ultratumba), Volga Marcos	2 90
«El movimiento obrero español», Manuel Buenacasa	13 00
«España libre» (textos de Albert Camus)	5 00
«De l'Anoia al Sena sense presa», Juan Ferrer	10 00
«Garbuix poètic» Juan Ferrer	2 00
«La Internacional obrera», Víctor García	4 50
«Determinismo y voluntarismo» (polémica), B. Cano Ruiz y José Peirats	3 50

DISCOS

«A las barricadas» e «Hijos del pueblo»	12 00
«Mauthausen», editado por la F. E. D. I. P.	10 00
Yon de Murguía (canciones)	10 00
Sebastián Faure (discurso)	8 00
«Naissance et mort des dieux» (conferencia de Sebastián Faure)	10 00
«Los tres de Granada» (canciones)	10 00

VARIOS

«Utopía», Tomás Moro	4 50
«Curación por el espíritu», Stefan Zweig	4 50
«Jardín umbrío», Valle-Inclán	4 50
«Elogios», Juan Maragall	4 50
«Relatos de un cazador», Iván Turgueniev	4 50
«Cuentos ucranianos», Nicolás Gogol	4 50
«Los intereses creados», Jacinto Benavente	4 50
«Brasil», Stefan Zweig	5 70
«Lluvia de primavera», Iván Turgueniev	5 70
«Matrimonio desigual», Bernard Shaw	5 70
«Antología poética», Miguel Hernández	6 50
«Nuestra Natacha» (teatro), Alejandro Casona	5 70

Volúmenes a 4 francos

«El corsario», Lara; «La princesa de Clèves», Madame de Lafayette; obras completas de Garcilaso de la Vega; «La novela de un joven pobre», Feuillet; «Colomba», y «La venus de l'isle», Mérimée; «Los últimos días de Pompeya; «La invasión del mar», «Cinco semanas en globo», «La vuelta al mundo en ochenta días», Julio Verne; «Aventuras de Pickwick» (dos vols.), «Las campanas», Dickens; Obras completas de Campoamor; «Casa de muñecas», Ibsen; «Pedro Sánchez», Pereda; Poesías de Almafuerte; «La isla de los pingüinos», A. France; «Cartas de mi molino», Daudet.

B.D.I.C

económicos e inválidos

por MASTIENO

Las academias particulares se ven concurridas por españolas que acuden a sus cursos de francés elemental o *macarrónico*. Ya se entenderán luego con «acento» más o menos. ¿Para qué aprender «literaturas»? ¡Sobra la «poesía»! Aquí se viene a «matar el hambre», «ser prácticos y positivos». Importa menos que un comino no entender el cine ni el teatro, quedarse «a oscuras» cuando se habla en galo, que las lecturas les resbalen porque no comprenden ni pío... O tener que buscar siempre intérpretes, traductores o amanuenses para que les hagan un simple papel en idioma del país.

La delicada planta de los niños

Huelga decir que quienes más sufren estas exóticas trasplantaciones son los niños. Si han nacido aquí, su parla, ambiente, costumbres llevan implícitamente los hábitos paternos más que las «habitudes» del medio. Mas si llegaron de allá abajo con sus padres, entonces sí que el arraigo hogareño se les arraiga tan profundamente que es dificilillo que otros ambientes puedan superponérseles.

De todos modos, estas criaturitas viven intensamente todo el drama y avatares de sus progenitores. A pesar de todo, el niño emigrante o refugiado es objeto de la atención oficial. Por él se debelan los organismos de la dietética, neurología, avariosis, educación e instrucción esmerada. Los padres, naturalmente, son quienes más y mejor se desvelan por sus hijitos. Pero, a veces, a los papás les faltan holguras materiales, conocimientos de puericultura, el bagaje cultural necesario para educar bien a su «prole». Entonces, entra en funciones el organismo de autoridad moral capaz de instruir perfectamente al niño, adolescente o joven.

Francia, en este sentido, va a la cabeza... Véase sino:

1. — Abundantes Escuelas Maternales.
2. — Jardines de Infancia.
3. — Parques Infantiles.
4. — Numerosos Campos de Sport.
5. — Gimnasia Escolar.
6. — Desayunos y meriendas escolares.
7. — Múltiples Teatros Infantiles.
8. — Escuelas Municipales de 1er grado.
9. — Inmensos Liceos y Colegios.
10. — Clases Técnicas Preparatorias.
11. — Gratuitidad de la Enseñanza.
12. — Especializaciones de las Facultades.
13. — Libros de texto gratis en Primaria y Secundaria.
14. — Centros de Clasificación y Orientación Profesional.
15. — Laboratorios Especiales de Dieta Infantil.
16. — Servicios Médicos totales para los educando.

Estos párvulos españoles, la juventud española que se educa en Francia recibe los mismos métodos, procedimientos, atenciones y bienes que los «enfants» de la república. Las colonias de verano, excursiones, conciertos, exposiciones; todo les está repartido de igual a igual. Imposible «congé meilleur».

La fatalísima inadaptación

La regla se confirma por las excepciones. Ni emigrantes ni refugiados se «adaptan» a este «climax» grisperla, plúmbeo de costumbre, «azur-France». Salvo en el Rosellón, la Provenza, el Languedoc, Condado de Foix, la planta hispánica no halla su terreno, su riego, su sol en lo psiquico y biológico.

El Departamento del Sena — pongamos por caso — cobija a infinidad de rusos blancos o descendientes directos de los tales. Abuelos, padres e hijos «blancos» están totalmente adaptados a esta Francia. Los primeros «blancos» del 1917-18 pagaron la novatada de los peores «métiers». Aristócratas de tártara sangre azul, aquí hicieron de toda labor con el obligado fin de ganarse el pan nuestro de cada día.

Una noble casta — ¿por qué no? — de todo jaez se rehabilitó en las menestralías del destierro. Hoy siguen siendo moscovitas, pero son más «ciudadanos» franceses. Celebran misas en su bizantina iglesia ortodoxa, reuniones «políticas», banquetes «políticos» en *misteriosos* templos disimulados por Passy. Se han asimilado a la familia francesa, hablan muy correctamente el francés y nadie diría que suspiran por su Zar. Ocupan sus buenas plazas en el Magisterio, Foro, Comercio, Periodismo, Milicia, Administración. Lo que no les priva de cultivar su folklore, sus grandes fiestas pascuales y esperanzas futuras.

¿Cuáles?

¡Contrastes!

Hubo serios pensadores que compararon el alma eslava con el alma española. Según, según como se le mire... Pero son dos almas muy equidistantes entre sí.

Lo matritense, lo andaluz, lo *castizo* «achulao» reverdece en esta española que se pone «roja» con el «Tony-Twist», los fantasistas, ilusionistas, cómicos, danzarines y danzarinas del parisiense cabaret «La Puerta del Sol».

¡Ah! No olvidemos el kiosco que ellos asedian en la explanada del metro Wagram. La vendedora presenta con alarde «España en París», periodiquito semanal, en cuya primera página, de arriba abajo y doble espacio, aparecen clichés de las más famosas artistas cuasi en cueros.

Eso «anima», «divierte» a chicos y chicas de la raza. El semanario parece recordarnos a «España en Tánger», o algo así, jaleador del Eje y de la «conquista» Tangerina por Franco, simbólica del Imperio que nos aguardaba. Ahora ese perioquillo — los diminutivos están en la gramática española y encajan perfectos en nuestra Lengua Castellana — suele publicar reseñas de conferencias dadas en la *Sorbonne* por «rojillos» catedráticos españoles.

Y... conclusión

Lógico, muy humano que unos y otros se busquen para una identificación superior del porvenir que a todos nos espera. Clamores «políticos» llaman a los «económicamente» emigrados. Hasta se realizan viajes al objeto de «asamblearlos» y pregonarles las excelencias partidarias de tales o cuales doctrinas exiliadas.

Los llamados muéstranse reacios, suspicaces, recelosos a los llamamientos. Mas alguno que otro «cae» en las afiliaciones, cuotas, carnets, suscripciones o lecturas de organillos...

La rota raíz entrañable de la madre tierra común, quiérese anudarla con luces de ciudadanía o militancia. Puede ser que eso prospere más mañana que hoy.

Las zahurdas, los antros de trabajo, el exoterismo priva por encima de todo. Generación tras generación de refugiados y de emigrantes ofrecen su cuadro.

El libro de la vida... Las enseñanzas de cosas... La ilustración y la educación que forja a los hombres y los transforma... Todo eso y más necesita la emigración política y la emigración económica de nuestros coterráneos.

¿Qué hacemos?... Emprenderla es de sentido común... Continuarla hasta la consumación de nuestra existencia o de los siglos.

Cumbre de Hayden y Sierra de Unaka

(Continuación y fin.)

por Miguel JIMÉNEZ

En 1852, por una licencia de la comunidad, los mormones aceptaron la poligamia. Omaha (Nebraska), parte del 1854. Al 1855 vino a establecerse la colonia falansteriana de Victor Considerant (1808-93), en las inmediaciones de Dallas (Texas). Conocido por la invención de los aceros a corte rápido y por un sistema de organización del trabajo, Frederick Winslow Taylor, ingeniero, de Germantown (1856-1915). Roberto Peary, de Cresson Springs (1856-1920), explorador que, en 1909 llegó muy cerca del punto central del Polo Norte. Al 1860 tuvo sus comienzos el grave conflicto llamado Guerra de Secesión, que vino a terminar en 1865. La esclavitud fue abolida el 22 de septiembre de 1862. William Sydney Poster «O Henry», humorista (1862-1910), de Greensboro. Idaho City vino a ser fundada en 1865. Al parecer, es al 1866 que remontan las reuniones secretas del Ku-klux-klan. El territorio de Alaska fue cedido en 1867. La suma alcanzó un poco más de siete millones de piastras. En el mismo año fue iniciada la villa de Lincoln (Nebraska), al norte de Beatrice. Así, a buena obra, en 1869 quedó establecido el cable trahsatlántico entre Brest y la costa nordeste americana. Archer Milton Huntington, de New York, hispanófilo, a quien se debe la reproducción de textos y volúmenes antiguos de la literatura española.

Theodore Dreiser, de Terre Haute (1871-1945), autor de «Jenny Gerhardt» y de «Una tragedia americana». Dividida, traslado a New York de la residencia del consejo de la Asociación Internacional de los Trabajadores. En 1875 vino a ser incorporada la zona del Colorado. Jack London, de Oakland (1876-1916), teniendo, entre otras, «La llamada del bosque» y «El lobo de los mares». Un buen periódico, «Word», de Princeton, con Benjamín R. Tucker (1854-1939). Al 1878, en realce, «The radical review», de New Bedford. Fundada Leadville, la villa del plomo. Upton Beall Sinclair, de Baltimore, autor de «La Selva», «El rey Carlos» y «El Petróleo». En 1880 llegaron unos 180.000 irlandeses. A timbre, en Boston, «Liberty», dirigido por B. R. Tucker. Al 1881 vino a celebrarse en Washington la conferencia de la Unión Panamericana. En otra índole, los inicios de la American Federation of Labour. Sinclair Lewis, de Sank Center, novelista (1885-1951), autor de «Babbit», «Dodsworth», etc. El 1º de mayo de 1886, en Chicago, 50.000 obreros empezaron la célebre huelga por la conquista de las ocho horas. Un acto público se celebró en ese día, hablando Spies, Parsons, Engel y Fielden. Esquiroles en los establecimientos Mac Cormick. Invitación al paro e intervención de la policía, ostensible y rigurosa en todos los instantes. Un mitin en Haymarket Square, y una explosión, cuando Fielden hacia uso de la palabra. Al 1887, profundísima emoción por los mártires de Chicago. Eugène O'Neil, de New York (1888-1953), autor de «Empereur Jones» y «Anna Christie». Premio Nobel 1936. «The American Federationist», órgano de la A. F. of L. De Winchester (Virginia), Richard Evelyn Byrd, explorador del Antártico. Los mormones dejan la poligamia. Pearl Buck, de Hillsboro, autora de cuentes y recitales sobre la China. Premio Nobel 1938. De New York, «Liberty», con sus notables escritos. En 1893, a la revisión del proceso de Chicago, el gobernador del Illinois, John Altgeld, puso de manifiesto que existian violencias policiales y el uso de falsos testigos. Presidente Thomas Jefferson, James Monroe, John Quincy Adams, L. Andrew Jackson, William Henri Harrison, James Knox Polk y Jacobo Buchanan. Así, entre otros, Abraham Lincoln, Ulises Grant, Rutherford-Bircherd Hages, James Abraham Garfield, Grever Cleveland, Benjamín Harrison y W. Mac Kinley. John Dos Pasos, novelista de Chicago, autor de «U.S.A.» y «Manhattan Transfer». William Faulkner, de Ripley, autor de «Santuario», «El ruido y el furor» y «Luz de Agosto». Premio Nobel 1950. Ernest Hemingway, de Oak Park (1899-1961), autor de «Adiós a las armas», «El Sol se eleva tammbién», «Spanish Eart» y «Las nieves del Kilimandjaro». Premio Nobel 1954.

Walt Disney, dibujante y cineasta, de Chicago (1901-66), el creador de Mickey y el mago de la fantasía, de los niños y de los animales. De White Oak, Erskine Cadwell, autor de «La Route au tabac». A obsequio, «Freiheit», de los grupos alemanes. Con su origen en julio de 1905, Industrial Workers of the World (Trabajadores Industriales del Mundo). Robert Oppenheimer, físico (1905-67). Enorme sacudida sísmica en S. Francisco en 1906. «Industrial Worker», de Chicago, portavoz de los I.W.W. «Cultura Obrera», de New York, con el optimismo de Pedro Esteve. Más tarde, a síntesis, «Cultura Proletaria», con Marcelino García y Francisco González. Los compañeros deben hacer todo lo posible porque vuelva de nuevo ese agradable, generoso y aliciente saludo. El submarino alemán «U-20» torpedeó al «Lousitanie», entrando la U. S. A. en el conflicto. En 1919, los EE. UU. rehusaron firmar el tratado de Versalles. A mérito, «L'Adunata dei Refracttari», en New York, periódico de los medios italianos. Del mismo modo, la Federación, y los grupos españoles de Lorraine, Masillon, etc. Organizada por el grupo «Los Iconoclastas», de Steubenville, encuesta universal en la que participaron, entre otros, Max Nettlau, W. O. Owen, Jean Grave, G. Biogiotti, Rudolf Rocker, L. Fabbri, Paul Reclus, Federica Montseny, López Arango, Pierre Ramus, Manuel Buenacasa, Dr. Isaac Puente, Abad de Santillán, Soñador Bohemio, Tomás Cano Ruiz, M. Pierrot, Sebastián Suñé y M. J. El periódico «Vía Libre». Las revistas «Inquietudes», «Aurora» y «América». Honda emoción y manifestaciones en Boston, Paris, New York, Londres, Tokio, Sydney, etc., con motivo de las ejecuciones de Sacco y Vanzetti. En 1927, el aviador Carlos Lindberg atravesó el Atlántico. Con la situación alemana, el 17 de octubre de 1933 llegó Albert Einstein, creador de la teoría de la relatividad (1879-1955). Premio Nobel 1921. Huelga en los establecimientos Kolher, de Seboygan (Virginia). El 7 de diciembre de 1941 fue atacada por sorpresa la flota americana de Pearl Harbour (Islas Havaii), por los japoneses, entrando los EE. UU. en la fuerte contienda. «España Libre», de New York, órgano de la Confederated Spanish Societies of U. S. A. En 1945, conferencia de Yalta (Crimea), entre Churchill, Roosevelt y Stalin. Al 8 de mayo, capitulación de los alemanes. El 6 de agosto, bomba atómica sobre Hiroshima. Al 9, sobre Nagasaki. El 15 cedieron los japoneses. La U.S.A. no admite la línea Oder-Neisse. En San Francisco, la Organización de las Naciones Unidas aprobó una Memoria contra el régimen de Franco.

El Plan Marshall, de ayuda, comenzó a ser aplicado el 2 de abril de 1948. A realce, el Centro Libertario de New York. S. I. A. «Freie Arbeitertimne», «New Trends». «Resistance». Grupos españoles de Boston, Los Angeles. Detroit, Newark, etc. En 1950, llamada de Einstein sobre el peligro atómico. Campaña de Corea. Pacto Atlántico. Fallecimiento de Agnes Inglis, de Detroit, encargada de la Colección Labadie, de excelente material acerca del mundo obrero, fundada por un libertario. «Ibérica», revista de New York, dirigida por Victoria Kent. En rasgos, Spanish Refugee Aid, de New York, etc. 1955, acuerdo American Federation of Labour y Congress of Industrial Organisation. A palma, «Del Sentir y Pensar», libro de Carmen Aldacoa. El 1º de junio de 1957 fue realizado el lanzamiento de un cohete espacial. La acción del mackartysmo hizo objeto de antipáticas molestias a R. Rocker. En prenda, la Liga Libertaria. Debiera tenderse, con afán, a la consecución de un Movimiento Libertario, en alianza de una formación sindicalista, haciéndose notar y avanzando en los puntos del trabajo, y procurando el desarrollo técnico, etc., por talleres colectivos; de un cuerpo de ateneos, con grupos, Mujeres libres y Juventudes libertarias, y de una organización cooperatista, en labor de apoyo mutual, y en obra de aptitud, por medio de tiendas ó enseñas de consumo; tratando de producir el efecto y de ir alcanzando la adhesión, en todas las adecuadas y buenas partes, por la seriedad, el respeto, la actividad y la simpatía. En las nuevas prácticas, un satélite fue lanzado el 1º de febrero de 1958. Al 1959, huelga en todas las fundiciones. Entre otros casos, en 1960 desertaron los marinos españoles Manuel Martín Prieto y Juan Pérez Varela. Tras ardorosas gestiones, éllos pasaron, no obstante, sin mucho tardar, al sensible y bondadoso país mejicano.

5-5-1961, vuelo del cosmonauta A. Shepard, aparato «Fredom-7». Pintores: Whistler, Aliston, Iness, Gay, etc. 21-7-61, vuelo de V. Grisson, aparato «Liberty Bell-7». Pau Casals dio un brillante concierto en la Casa Blanca. 20-2-62, ascensión de J. Glenn, aparato «Freindship-7». Entre los compañeros: Marcelino García, R. Lone, Dr. Félix Martí Ibáñez, José Torres, Mercedes Fernández, Manuel Crespo, F. Ridao, Francisco Eive, A. Fernández, Federico Arcos y Jesús Prado Rodríguez. 3-10-62, vuelo de W. Schirra, aparato «Sigma-7». A esmero, «La Revolución Española», libro de Burnott Bolloten. Entre otras entidades, la A. F. L.-C. I. O. se manifestó contra las persecuciones del régimen franquista. 22-5-63, vuelo de G. Cooper, a 28.237 kms-hora. Presidentes: Teodoro Roosevelt, Thomas Woodrow Wilson, Hérberto-Carlos Hoover, Franklin Roosevelt, Harry S. Truman, Dwight David Eiseihower, John Frizgerald Kennedy y Lyndon B. Johnson. 1965, vuelo de Conrad y Cooper, aparato «Gemini-5». Campaña del Vietnam. 18-2-66, vuelo de Young y Collins. En dos jiras de conferencias, José L. Cano se entretuvo con Tierno Galván, Ramón J. Sender, Concha Dardoya, Federico García Lorca, José Olivio Jiménez, Antonio Tover, José Amor y otras personas de aprecio y de valía quedando alta y enteramente satisfecho. 3-6-66, vuelo de T. Stafford y E. Cernan. Entre los compañeros fallecidos: Juan Most, Pedro Esteve, Voltairine de Cleyre, Virgilia Andrea, Francisco González, Trinidad Contreras, Rudolph Rocker, Benjamín R. Tucker, Alberto Martín y Jesús González Malo. Para todos, amorosamente el recuerdo, la admiración y los claveles igneos de nuestro saludo. 12-9-66, vuelo de Conrad y Gordon. Premio Nobel de medicina a los profesores Rous y Haggins. 15-11-66, vuelo de Havell y Aldrin. Premio Nobel de física al profesor Mulliken. El 28 de enero de 1967, en un ensayo, desgraciadamente, perecieron los astronautas Roger Chaffee, Eduard White y Virgil Grissons, dentro de una cápsula «Apollo».

Escena en el Limbo

El Ogro llega al umbral del palacio presidencial del país de las Sabandijas.

Se dirige con voz tonante a los porteros (un general de división, un mariscal de mar y tierra, un teniente de aviación):

— Quiero ver al presidente.

— ¡Oficial de guardia! — gritan a una sola voz los porteros.

— Presente, mi general, dice el tipo.

— Nadie puede ver al presidente si no trae sus credenciales en regla. Revise. — El tipo revisa —.

— Mi general, no trae credenciales ni nada. Quiere entrar porque le da la gana.

— ¡Oh! Loco de atar tenemos a la puerta... ¡Firmes!

El Ogro se ríe de todo eso destemplademente, a su gusto, como si nunca se hubiese reído.

— ¡Qué loco más terrible, mariscal...!, le dice por lo bajo el teniente coronel a su colega.

— Hay que amarrarlo en seguida — responde en igual tono el mariscal —. Telefonee usted a los loqueros mientras yo le entretengo: ¡Rápido!

El mariscal de mar y tierra avanza unos pasos sigilosamente y se topa con el Ogro que lo espera con su sonrisa macabra:

— Caballero...

— Nada de caballero, amigo, venga usted para acá... acérquese...

— Caballero... no se agite... En seguida le atendemos a usted...

Y el Ogro le responde al oído ¿le parece a usted bastante cincuenta sextercios por dejarme pasar a ver al presidente sin más...?

— Usted está loco, mi caballero... — objeta el mariscal por lo bajo —.

— ¿Loco yo? Quiero ver al presidente en seguida, y porque me da la gana.

— ¿Cincuenta sextercios, dijo?

— Sí, cincuenta... ¿Le parece a usted poco?...

— Caballero..., pero mis compañeros de armas...

— ¿Cuántos son sus compañeros de armas?...

— El general..., el teniente coronel... Sumamos tres en total, mi caballero...

— Aquí tiene, mi querido esbirro... ciento cincuenta sextercios, para darme el gusto de ver al presidente sin necesidad de protocolos de ninguna especie. — Le pasa por lo bajo toda la plata en billetes del Banco «City Bank», nuevecitos y coleando... —: ¡Ah! — le advierte sopetonamente —: Exijo que nadie me moleste. ¿Sabe?

— Está bien, mi caballero... Pase usted... ¡Oficial de guardia!... Paso libre al señor...

Sin dejar de reírse, el Ogro pasa tranquilamente las puertas del palacio presidencial del país de las sabandijas...

— ¡Oh!... ¿Qué atropello es éste?...

— Ninguno, señor presidente... El Ogro viene a verlo...

El señor presidente no tiene tiempo ni energías para levantarse siquiera de la butaca Luis XV en que reposaba meditando sobre el porvenir de su patria...

— ¿El Ogro? — exclama confundido.

— Sí, señor presidente: el Ogro de la Plata... ¿Ha oído usted hablar del Ogro de la Plata? Es el que todo lo puede...

— ¿El Ogro de la Plata? ¿El que todo lo puede? Pero si yo soy el presidente... ¿Dónde están mis porteros... el mariscal, el general, el teniente coronel?

— Todos están a buen recaudo, excelencia... Déjelos usted tranquilos.

— ¡Oh!... Tranquilos ellos, los más patriotas, los más esforzados luchadores por la democracia, los más desinteresados defensores de los intereses sagrados del pueblo...? Usted es un loco de atar... ¿Cuántos asesinatos ha cometido usted para llegar hasta aquí?...

— ¡Oh, mi excelencia el presidente de esta República democrática y popular!... Muchos... muchísimos asesinatos he cometido... ¿Y qué?

— ¿Es usted un asesino? — El presidente se queda boquiabierto al hacer la anterior pregunta.

— Sí, un asesino con todas las de la ley. ¿Le parece mal eso, señor presidente?

El señor presidente se toma la perilla y no se toma el trabajo de responder. Sólo medita...

El Ogro, sin ocuparse de lo que pueda meditar el señor presidente, le espeta de pronto:

— Quiero ganarme mil millones de sextercios a costillas de los berracos del país, y usted va a tener que ayudarme...

— ¿Cómo? ¿Mil millones para usted y yo tendré que ayudarle?

— Sí, mi querido presidente. Usted tendrá que ayudarme decretando una franquicia que yo le dictaré...

— ¡Guardias! ¡A mí!...

— Por favor, presidente, no haga usted difícil esta operación del díos Oro... Si lo hace difícil, el díos Oro echará sobre su triste integridad física los mismísimos rayos de Júpiter, todos reunidos para acabarlo de una sola vez...

— Los rayos de Júpiter contra mí... el presidente supremo de esta República..., elegido en las sagradas urnas de la votación democrática y libre... Usted es un simple loco de atar, mi señor representante de los Ogros de esta tierra de amor, justicia y libertad por todos los costados. No permitiré su locura sin antes hacer cuanto esté a mi alcance por evitarlo...

— Ni una palabra más, estimado señor presidente... Adiós. Y que los dioses le conserven la salud por muchos años...

El Ogro se retira a carcajada limpia del palacio presidencial del país de las Sabandijas. En el umbral del palacio todo son genuflexiones...

— Adiós, porteros. Nos veremos otro día.

— Como usted guste, señor Ogro..., nos veremos si usted nos necesita.

— Sí, los necesitaré para pegarle cuatro tiros a ese presidente estúpido...

— ¿Cuatro tiros, nada más?...

— ¿Y les parece poco a ustedes, zopencos?...

Esta vez el Ogro cumplió su promesa. El presidente Kennedy fue fusilado por una banda de gangsters al servicio del Ogro mayor que es tanto como decir al servicio de todos los Ogros escondidos dentro y fuera del país de las Sabandijas.

¿Conocías tú este cuento estupendo, lector amigo? ¡Ah!...

COSME PAULES

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 Franco.

NOTAS DE VERANEO

La polémica

Un mes de trabajo en la oficina franquista

Simbolización del público comunista.

Situación de la economía española.

Poesía alada en la parroquia.

El ave de la noche más denigrada. ¿Por qué la imitan las beatas?

Koysiguin, Mao, Franco, Nasser, Patakos, y todos los demás dictadores. ¡Todo cabe ahí dentro!

DE LA ORIGINALIDAD

ES costumbre considerar la originalidad, efectuándose bajo formas singulares, pretensiosas y desordenadas, que presentan ciertas faunas particulares de seres humanos «payaseando» por las sendas de la vida.

Es un error tomar por originalidad, querer presentarse distintos de sus semejantes. Eso es, muy al contrario, perder la originalidad por asociarse a la comedia de los tiempos en lo que tienen de grotesco y de fatuo. La originalidad, no es el arte de pintar su persona para hacerla más notable y excéntrica. Su sentido es más profundo y reside, sin falsa modestia, en una simplicidad de costumbres y de gustos que dá, al que la posee, el privilegio de saber vivir al margen de una humanidad asaz borreguil. Es la necesidad de una fuerza interior que hace que el hombre sencillo busque un ambiente donde poder vivir simplemente y sin sujeción.

Es interpretar erróneamente la originalidad, asimilándola a los gestos extravagantes y cambiantes de un exterior muy parecido a una cosa loca, y sometida al capricho del azar. El nombre no es una parte de la cosa ni de su substancia, es una pieza extraña añadida a la cosa, fuera de ella. Si la etiqueta no sirve para demostrar su contenido, no sirve para nada o solo sirve para figurar.

La originalidad, es el hecho del individuo que permanece en sí mismo, la manifestación sincera y espontánea del hombre. No estar mimado por los elogios y tener una fuerza de carácter cierta; una modestia *innata*.

Las modas, malean y modifican constantemente al ser humano ordinario, que siente la necesidad inconsciente de esa falsa originalidad que le conduce a negar *su pensamiento* de ayer, para aclamar al de hoy, y volver a empezar al primer encuentro, en esta artificial conducta.

La verdadera originalidad, es la que nace de la vida interior del individuo; no de la copia de un modelo, ni del dejarse guiar por el gusto general y de la fama; tampoco por el qué dirán, ni para llamar la atención. ¡Ser y no parecer!

Si se sale inevitablemente de lo vulgar, de la norma, es porque es producto de la franqueza, no de la vanidad. La apreciación es individual y el reflejo de un temperamento puramente personal. Es su propia especie, no tiene ni ley ni modelo, ni otros linderos del mismo género. Nada de ideas congeladas en sistema, y vivir en una harmonía profunda consigo mismo. Las individualidades desaparecen en un pueblo nivelado por las costumbres.

Hay una simpatía para el hombre que busca menos a parecer que a ser, porque es original sin pensar a serlo.

El exhibicionismo no es originalidad. El original no es el excéntrico, que con toda intención, hace para figurar, cosas incomprensibles. (Los movimientos y pliegues de la cara que sirven para llorar, sirven también para reir).

Es asimismo tan aborrecible la *pose* de los que lo quieren hacer a lo popular, como la de los que lo quieren hacer a lo elegante.

Es menester aprender a rechazar toda personalidad ficticia, todo rostro que no sea más que máscara, sin darse tono, sencillamente.

La originalidad es aún más rara, entre aquellos que llaman, sin razón, los «originales», que no el resto del rebaño, pues esos «originales» son simples maniacos, cuyo pensamiento está reducido a movimientos de relojería. (Hoy en día todo tiene importancia, hasta lo de darse importancia).

¡Oh, siglo moderno sin gusto y sin espíritu!...

«El valor del hombre no reside en lo que *parece* sino en lo que es.»

JUAN

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.

Precio: 1 F. en esta Administración.

Un cuento amoral

He visto a Teótimo Calindez dogmatizar, declamar y triunfar en todas las asambleas, en todos los corros, en todas las secretarías, puesto que de Teótimos Calindez hay muchos.

T. C. tiene prestancia, y crédito de persona seria. Su cartel es de libertario consumado.

Tal vez consumido. Porque T. C. putea, bebe coñac sin medida, juega a la lotería, a «los caballos» y a las cartas y asistiría a los toros; habla mal de éste o aquél y, si no se la dan, no lee nuestra prensa. Conoce a Ramiro del Transporte, a Rodríguez del Vestir, a Ubaldo del Peinado y a Zopetti de Alimentación. A Kropotkin, Malatesta, Rocker, Nettlau, Prat, Esteve, Fabbri y otros tales, los conoce por fotografía.

Con toda su importancia, T. C. es una persona vulgar pegada a la masa, con el pelo en alto, el corazón en un zapato y los sentimientos en la cómoda.

No seamos Teótimo Calindez.

L. ARCAS

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», tomo I.

«Tipos Españoles», t. II y III.

19,00 francos los 3 volúmenes.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LA MUERTE SE OLVIDO DEL FRANQUISMO

VACACIONES

ESA generación obrera que mira despectivamente hacia atrás, que celebra con jolgorio un 1° de Mayo cuyo alto significado ignora, cumple vacaciones sin pensar siquiera que esa conquista social se debe, más que a su esfuerzo propio, a las recias luchas sostenidas por sus antecesores en las lides sindicales. De haberse las generaciones proletarias precedentes comportado con la pasividad y el yomenfutismo de la presente, las vacaciones estivales las pasaría, la obrerada actual, encerrada en las manufacturas o a cielo abierto en los tajos. El capitalismo y el Estado nada ceden que no les sea arrancado, viniendo, el «deshielo» de la posición intransigente clásica del patronalismo, de los duros encuentros anteriormente sostenidos y al miedo a las revoluciones. Es en esta salsa qua hincan cuchara los jóvenes obreros de ahora, y con ellos los de la generación precedente.

Sin esfuerzo sobrehumano no hay logro posible en la sociedad burguesa, y esfuerzo parecido habrá de producirse en los Estados comunistas, en el fondo tan aburguesados como los Estados capitalistas. La suma de riquezas éstos la confían, por lo general a la iniciativa privada, en tanto los Estados comunistas la centralizan en su seno, convirtiéndose en aglomeraciones capitalistas, tanto más temibles porque se rigen por dictaduras. De hecho, el proletariado sovietizado permanece más cohibido, más sujeto que su congénere exterior, salvo casos como el de España, Grecia y otros de Indoamérica.

En la U. R. S. S. el obrero dispone de tres semanas de vacaciones anuales, mientras el trabajador francés tiene derecho a cuatro, y, lógicamente, el asalariado galo comunista no acude a la factoría rusa por temor a salir perdiendo en el propio paraíso de su idea. No sólo en el aspecto vacaciones, sino en otros.

La revolución económica rusa no es superior a la burguesa, y en casos se revela inferior como en el de las vacaciones pagadas a los trabajadores. La revolución rusa — señera de todas las naciones comunistizadas por la guerra del 1945 — logró su impacto en 1917 despertando a las multitudes trabajadoras; pero esa revolución, que podía haber sido inmensa, incalculable para la completa transformación social de los pueblos, derivó en dictadura permanente y en institución imperialista sin el águila zarista que, no obstante, se reemplaza con la hoz y el martillo.

De haber, la revolución rusa, permanecido en su punto inicial libertario, la faz política y burguesa del mundo habría cambiado. La instauración de una autocracia roja en la mayor conquista territorial del socialismo, cortó brutalmente el avance de libertad política y económica iniciado. Y lo que podía ser una satisfacción anual de 360 días en la mayoría de países de la Tierra, ha quedado, en el caso más afortunado — el de Francia — en cuatro semanas anuales de vacaciones pagadas...

Sin embargo, es una conquista. No de la U. R. S. S., sino de los mártires de Chicago, si hemos de simbolizar en alguien el cúmulo de conquistas proletarias conseguidas. El combatiente obrero de antaño se empleaba en el combate anticapitalista con todos sus arrestos, con toda su energía, sin nunca reparar en la pérdida de comodidades relativas e incluso familiares, y eso cuando no concurrían represiones que lo abismaban en un presidio o lo ponían al alcance de la horca.

El sacrificio consentido por docenas de miles de trabajadores conscientes en lo que va del 1830 al tiempo presente, debemos todos los asalariados actuales (los de los países comunistas incluídos) las ventajas de que gozamos. No han caído del cielo ni se han desprendido de la generosidad de las leyes. No ha venido, el bien que relativamente nos favorece, del aporte político obrero en las elecciones con resultancia estatal-parlamentaria. El mínimo bienestar que el proletariado 1967 posee, arranca de los sindicatos antañones y de la presión de los actuales; la suerte de la masa explotada ha sido el estallido de movimientos de amplitud, con revoluciones incluso, que con su presión creciente han introducido el pánico en las altas esferas, obligándolas a creer en la existencia de un poder sindicalista imposible, en adelante, de soslayar. Así han llovido decretos y leyes «beneficiosos»... arrancados desde la calle y el sindicato, y no aportados por la sumisión y el voto. Las vacaciones, lo mismo que las demás conquistas.

ERASMO DE ROTTERDAM

UNA MILITANCIA INSOLITA

por LUIS DI FILIPPO

CUANDO Erasmo hizo su entrada en la escena encendida del Renacimiento, no todos los resplandores que vio formaban parte de la metáfora brillante que suele aplicarse a ese momento lujoso de la historia. Pues no faltaban las hogueras que también alumbraban con sus fuegos terroríficos.

Arte, ciencia, filosofía, teología contaban con magníficos exponentes. Abundaban, en aquellos siglos los hombres geniales y las mujeres ilustres. Y como la fecundidad renacentista en altas calidades humanas no tenía límites, en medio de esa floración desmesurada de genios, talentos, héroes y mártires no faltaban los monstruos. De manera que cuando se quiere tener una imagen real del Renacimiento, hay que pensar en luces y en sombras, en auroras radiantes y en casos oscuros, en santos y en demonios, en libertadores y en liberticidas. Pero, para el bien como para el mal, para la virtud como para el vicio, hay que pensar en personajes que trascienden la medianía y la vulgaridad; y todos penetran, los buenos y los malos, con iguales derechos de grandeza en ese inmenso, colorido, variadísimo, fresco europeo que llamamos Renacimiento, que abarca varios siglos, sin que sepamos a ciencia cierta cuáles son sus límites temporales.

De manera que cuando Erasmo salió de su Holanda todavía medieval, en el siglo XV, y se acercó a los países meridionales donde la cultura humanista estaba en plena madurez, su espíritu crítico de viajero perspicaz tuvo mucho que admirar, pero no poco que desdeñar. Como todo parece desmedido en aquellos momentos dramáticos, grandeza y miseria se corresponden en cuanto a magnitud, ya que no se equivalen en cuanto a calidad.

Erasmo figura entre los grandes de aquel tiempo grandioso. Forma parte de ese concierto de hombres excepcionales ungidos por el don de la gracia espiritual. Decir que fue un humanista de mucho saber, que poseía una erudición clásica muy severa, bebida en las fuentes, que cultivaba un latín elegante, no es dar una imagen cabal de su personalidad. Faltaría agregar que fue un héroe. Pero esta calificación superlativa, siendo justa, debe ser aclarada y demostrada, pues no faltan quienes la niegan rotundamente. Es que el heroísmo de Erasmo no fue estrepitoso ni agresivo, ni sensacionalista. No fue de armas llevar. Fue, sí, el de un militante. Pero se trataba de una militancia insólita. Predicaba la paz; manejaba el lenguaje de concordia, el estilo de la armonía, el léxico suave de la buena voluntad, la elegancia de la mesura, el tono de la persuasión, la lógica de la claridad y de los matices significativos. En medio de las disputas teológicas intransigentes, de las contiendas políticas belicosas, de los afanes de poder avasallantes, de las agresivas impaciencias por la gloria, este hombre ponía todo el caudal de su saber y todas las energías morales y físicas de que era capaz al servicio de la vida reflexiva, de la cortesía, de la pulcritud en el discurrir, de la verdad; pero de una verdad enriquecida con un saludable margen de ironía. Dicho en otros términos: Erasmo avanzaba contra la corriente y a contramano. No estaba con ninguna facción, cuando era normal ser faccioso. Discurría en el medio tono, cuando era costumbre vociferar hasta desde el púlpito. No se arriesgó mucho, es cierto. Pues vivía en una época en que para un hombre de talento era más fácil perder la cabeza que conservarla. Y no hay metáfora: la perdió, nada menos, que su amigo Tomás Moro, que era un santo, además de un sabio. Lo más triste del caso es que siempre una buena cabeza era entregada al verdugo por exigencia de alguien que la tenía trastornada con los sensuales excesos del poder. La sensatez suele ser víctima de la estulticia. Erasmo se cuidó mucho para no convertirse en víctima, aun a riesgo de no ser héroe.

Hacía falta el temple, la sagacidad, la prudencia de un Erasmo, para permanecer sereno en medio de ese tumulto; para conservar la independencia y la libertad entre tanta gente armada, tantos apóstoles feroces y tantos inquisidores sádicos. El estaba por encima de esa gente y de sus contiendas; no por cobardía, como algunos han supuesto, sino porque era inteligente antes que mártir o apóstol alucinado. «Y aun cuando nos deshagamos de los maestros, de los pontífices y de los obispos, ¿a quién colocaremos en su lugar sino a unos tiranos más insoportables que los primeros?», le escribía a Melanchton.

Y si es mucho decir que estaba por encima de la contienda, baste afirmar que sabía mantenerse higiénicamente al margen. Era bueno cuidar la higiene mental cuando la peste de las pasiones arreciaban. Se pensaba de él, con inocultable malquerencia, que «no estaba con éste ni con aquel partido»; «Erasmus est homo pro se» (Erasmo es hombre aparte)... ¿Y qué sentido tiene esta expresión maliciosa o, cuando menos, ambigua? Después de cinco siglos, nos parece fácil comprenderlo: quiere decir que era un hombre independiente, un espíritu libre, que no estaba dispuesto a someterse a ningún yugo abstracto, llámesele ideal, dogma, doctrina; a ningún yugo que no fuese el muy concreto, pero suave y grato, de su propia vocación literaria y ética, el yugo de «las buenas letras», como decían los humanistas, sus cofrades.

En virtud de este espíritu de independencia, los luteranos lo acusaban de católico y los católicos de luterano. Por donde su personalidad asediada, puede servir de símbolo también para nuestra época. Si viviese hoy, después de cinco siglos, y asumiese la misma actitud, los comunistas le acusarían de fascista, y los fascistas de comunista... Porque ahora, como entonces, aspirar a la personal independencia es un lujo que no se tolera impunemente ni en un Erasmo. No lo ignoraba el intelectual acosado, pues sabía que «quien arranca las máscaras de la comedia de la vida es echado de ella».

¿Cómo no considerar, en cierto sentido, heroica la vida de este intelectual inerme que, en medio de poderosos armados, arrancó tantas máscaras sin que el brazo largo del verdugo lo atrapase

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL SABER VIAJAR

DE unas revistas ilustradas he acotado unas caricaturas en las que se pone de relieve ese prosaico afán de no pocos «nouveaux riches» que van por ahí en viaje dirigido, metida en la cabeza la obsesión de poder decir que han estado acá y acullá. Y como que es de moda, hace buen efecto, una vez pasadas las vacaciones, referir que han estado en lugares renombrados, en sitios de matiz turístico, van siguiendo el itinerario fijado, sin ver otra cosa que aquello que previamente les han aconsejado visitar. De ahí una acentuada prisa por ir de un lado a otro y sacar unas fotografías de aquellos sitios que se las ha dicho están bien, que tienen un significado interesante.

Son incapaces, de percibir de propia intuición, aquello que ofrece características de orden artístico, histórico, folklórico o pintoresco y que posee una intrínseca originalidad. Carecen de ese sentido de percepción del que, al margen de lo por sí decir oficial, de aquello que resalta en las guías de viaje, existe a lo largo de un itinerario, y que se puede *descubrir*.

Se ha dicho que son muchos aquellos que viajan con la inconsciencia de las maletas. A lo sumo se atienen a lo que les dicen quienes les sirven de guías. Les hablan de tal o cual monumento, de este o de aquel lugar que se les asegura alcanza un valor meritorio y por ello merece ser admirado. Lo miran pero su sensibilidad diríase que anda atrofiada; en lo íntimo de su ser no late la emoción determinada por aquello que por su belleza, por su espíritu evocador, ha de ser susceptible de hacer vibrar aquellas fibras emotivas que posee quien capta la Belleza en todo lo que sus ojos, siendo bello, perciben.

Hemos podido comprobar visitando museos, famosos por las obras maestras que contienen, como bastantes de sus visitantes desfilaban frente a algunos cuadros de un valor incomparable con la misma indiferencia del que pasa en una barriada industrial de la ciudad junto a los muros de cualquier fábrica de aspecto vulgar. ¡Y hay cuadros de Vermeer, de Velázquez, de Goya, de Rembrandt, de Van Gogh, que ofrecen, que inspiran innumerables sensaciones, y que uno no se cansaría nunca de contemplar!

Tiene la Alhambra de Granada rincones de ensueño de una poesía exquisita; hemos admirado en Mallorca, en Provenza, junto al lago de Berre, puestas de sol de una belleza indescriptible. Son sensaciones que constituyen un goce singular. Ahora que, posiblemente, haga falta educar también la sensibilidad, aprendiendo a amar la Belleza, cosa ciertamente difícil para el tendero, el pequeño o grande burgués, o el obrero aburguesado, para quienes lo que más cuenta en la vida es el dinero.

TRES NUMEROS DE UNA REVISTA PARA ESTUDIOSOS

No es la primera vez que en esta sección de nuestro semanario se hace alusión a la revista «Cahiers de l'humanisme libertaire». (Mme. Luce Ottie — 21, rue des Mathurins, Bièvres (Seine et Oise) como se ha hecho mención de otras publicaciones que, desde uno u otro ángulo de visión, llevan a cabo una tarea en plan de dar a conocer las ideas de matiz ácrata. Siempre hemos hallado en la citada revista trabajos de un denso, de un meditado contenido doctrinal, en torno a vitales problemas de orden sociológico y libertario. No en todo lo expuesto ha estado uno de acuerdo. Pero nos ha complacido hallar, tanto en el animador de la publicación, Gastón Leval, como en los colaboradores, un vivo anhelo de objetividad; un afán de ir a la médula de las cuestiones, sin el uso de fáciles concesiones a la galería, sin charanga efectista de contenido superficial. De ahí que uno considere los «Cahiers de l'humanisme libertaire» una de las pocas revistas en las qul aquellos que, de nuestro ambiente, tengan predisposición al estudio a fondo de los problemas, así como los que, sin ser de *los nuestros*, posean cultura y ecléctico discernimiento para cuanto a la sociología hace referencia, han de hallar materia de estudio en los textos contenidos en sus páginas.

Solamente con una ojeada a los tres últimos números de los citados «Cahiers» puede colegirse la verdad de lo apuntado. Inicia sus trabajos el número correspondiente al pasado mes de marzo con un artículo en torno a la crisis china; le sigue un estudio sobre la relación entre el estatismo y el militarismo, continuando con un bien vertebrado estudio sociológico relativo a las tradiciones en la India; dando comienzo después a un capítulo del libro que ha publicado recientemente Mathilde Niel con el título: «Psychanalyse du marxisme»; destacando también, entre otros trabajos, un estudio en torno a la Enseñanza y sus problemas. Examinando el número doble, afectando a los meses de abril y mayo, vemos unas consideraciones en torno al candente problema del Mercado Común, un trabajo de Gastón Leval sobre la tolerancia, la continuación del citado estudio de M. Niel así como la del trabajo de Meysonnier sobre la Enseñanza y un extenso ensayo de Roger Hagnauer que lleva por título: «Un demi siècle de «socialisme» soviétique», siguiéndole otro trabajo también de Gastón Leval, con el epígrafe: «Conception libertaire de l'Histoire». En el último número aparecido, correspondiendo al pasado mes de junio, entre otros trabajos y la continuación de algunos de los citados, hay un detenido estudio de Leval, cuyo título indica: «Autour d'attaques a Bakounine».

No se trata ahora de comentar los citados trabajos, en torno a los cuales, evidentemente, caben diversas apreciaciones. Una simple glosa de ellos ocuparía mucho más espacio del habitual en estas breves crónicas semanales. Simplemente, he tratado, como he hecho otras veces, con publicaciones editadas en el ambiente libertario, de llamar la atención, particularmente de quienes teniendo predisposición para el estudio, no conocen «Cahiers de l'humanisme libertanre», el valor sociológico que en ellos está contenido.

TEILHARD DE CHARDIN Y LA RELIGION

Era en la Cárcel Provincial de Alicante. En cierta ocasión un jesuita, notable astrónomo, director del Observatorio Astronómico del Ebro, nos dio una conferencia de divulgación en torno a la materia objeto de sus estudios. El hombre estuvo cerca de dos horas hablándonos del mundo cósmico: de las estrellas, de los planetas, de los cometas, de lo que se conoce de las teorías científicas que regulan la inmensa maravilla estelar. No asomó en el curso de su conferencia alusión alguna de orden metafísico. ¡Ah, pero al final, el conferenciante debió tener presente que pertenecía a una Orden religiosa: la Compañía de Jesús, y trató de *quedar bien!* Y concluyó: «Después de todo lo dicho, ahora tengan ustedes en cuenta que, por encima de todo está Dios.»

Hemos recordado lo expuesto en razón del reciente homenaje, en plan de conferencias y debates, que le ha hecho la U. N. E. S. C. O. al sabio jesuita francés Teilhard de Chardin, cuyos conocimientos en ciencias naturales, singularmente en geología y paleontología, han alcanzado gran relieve en el mundo de la Ciencia. Espíritu inquieto, investigador incansable, no tuvo el valor de romper de un modo claro y concreto con la Orden religiosa a la cual pertenecía, y cuya disciplina, herencia de su fundador, Ignacio de Loyola, es harto conocida. De ahí que se pusieran toda suerte de cortapisas, lo que le indujo a imaginar una confusa, alambicada, teoría científico-teológica. Lo cierto es que hasta su fallecimiento no se ha podido conocer el contenido integral de sus obras, algunos de cuyos fragmentos, hechos a multicopista, circulaban casi clandestinamente en algunos medios estudiantiles, ya que ante sus investigaciones científicas, que ofrecían un rotundo mentís a las paparruchadas de los «libros sagrados», la Iglesia procuró *cortarle las alas*. Ya en el 1919 le fue retirada la cátedra de Geología que desempeñaba en el Instituto Católico, de París.

Teilhard de Chardin viajó mucho por todo el mundo, dirigió en uno y en otro Continente importantes excavaciones encaminadas a descubrir los más antiguos ejemplares de la especie humana. A él se le deben algunos descubrimientos a este respecto, en particular el llamado «Hombre de Pekín», que al parecer representa una de las más antiguas formas humanas de la larga y compleja serie que desde las etapas más remotas alcanza hasta nuestros días.

Lo lamentable es que hombres de preclara mentalidad, educados en un ambiente religioso, no hayan tenido la energía, la decisión necesaria para desprenderse de las nefastas influencias religiosas. Llegando su docilidad para con la Iglesia a querer hermanar lo natural de la Ciencia con lo sobrenatural de las apreciaciones teológicas.

LA PATRIA

Un joven pastelero que había estado al colegio, y que sabía todavía algunas frases de Cicerón, se daba un día el tono de amar a su patria.

— ¿Qué entiendes tú, por tu patria? le dijo un vecino; ¿es tu horno? ¿es tu pueblo donde has nacido, y que jamás has vuelto a ver? ¿es la calle donde vivían tu padre y tu madre, que se han arruinado, y que te han obligado a enhornar pasteles para vivir? ¿es el ayuntamiento, donde tú no serás jamás pasante de un guarda de barrio? ¿es la iglesia de Nuestra Señora, donde tú no has podido llegar a monaguillo, mientras que un hombre absurdo es arzobispo y duque con veinte mil monedas de oro de renta?

El joven pastelero no supo contestar. Un pensador que escuchaba esta conversación, concluyó que en una patria un poco extensa había a menudo varios millones de hombres que no tenían patria.

En conciencia, un financiero ¿ama él cordialmente a su patria? El oficial y el soldado que devastarán el campo que ocupan, si se les deja hacer, ¿tienen ellos un amor muy tierno para los campesinos que arruinan?

¿Donde estaba la patria del duque de Guisa el de la cara cortada? ¿Era en Nancy, en París, en Madrid, en Roma?

¿Qué patria tenéis, cardenales de La Balue, Duprat, Lorraine, Mazarin? ¿Dónde estuvo la patria de Atila y de cien héroes de este género, que corriendo siempre, jamás estuvieron fuera de su camino?

Desearía mucho que me dijeran cual era la patria de Abraham.

El primero que ha escrito que la patria está en todas partes donde uno se halla bien, es, creo, Eurípides en su «Phaiton». Pero el primer hombre que salió del lugar de su nacimiento para buscar en otra parte su bienestar, lo dijo antes que él.

VOLTAIRE

(Traducción de JUAN.)

DISCOS

Leí hace tiempo una glosa del silencio en un cuaderno de la Escuela Moderna. Pompeyo Gener lo firmaba, y Gener tenía filosofía agradable. La satisfacción de esa lectura aún persiste.

Otro partidario del silencio lo fue Darwin. Creía que las grandes realizaciones salen del «laboratorio» callado.

En cambio Carlyle, para justificar la necesidad del silencio, hacía discursos de dos y más horas. Imaginemos las réplicas.

Con el ruido de las máquinas puede transigirse. Con el ruido de las voces no hay transigencia posible.

El palomar es el run-run y el coro de comadres el desideratum.

Tres personas hablando al unísono es una locura. Una asamblea con cien bocas abiertas y doscientas orejas cerradas, produce espanto.

El sí de las masas conduce a la muerte y el sí de las niñas prolonga la vida.

El grito multitudinario, con jefe batutero, es negación de la armonía humana. La gutural intervenida relaja e incivíliza a la especie.

En amor un silencio es una promesa. Una habladuría inocua un desencanto.

La música hablada es ingrata; como la emoción comentada, parlanchinada.

Yo, silencioso, en el silencio de la montaña.

Yo, descansando del «mercado de Calaf» en la quietud de la fuente roquera.

Yo, a cien kilómetros, físicos o intencionales, de la inmensa habladuría.

A Beethoven los imprudentes lo asesinan cada vez que lo interrumpen.

Un vagido de niño es una alborada. Un erupto de mayor una calamidad humana.

¡Saber hablar lo preciso!

DISCOBOLO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Area Mundial. Correspondencia polémica

RESPUESTA LO MAS FRATERNAL POSIBLE

I

COMPAÑEROS del M. L. C. E., es posible que nuestro concepto, algo duro y fugaz, o precipitado, os haya molestado. Actualmente todos estamos en derecho de sentirnos molestados, unos porque sus «innovaciones» no son creídas, otros porque las tales se nos antojan corrupciones, o más ligero: degeneraciones. Hay osadías 1967 que, de ser insinuadas treinta años atrás, habrían motivado un pateo unánime sobre el cuerpo del osado. Hoy, perdida la guerra de España, sin «Tierra» en la Habana y con escaso romanticismo anarquista en el resto del planeta, los «practicistas» pueden atreverse mucho.

Tal vez haríamos mal compañeros cubanos, de ceñir el problema con cinturón meramente episódico, o de rencilla cantonal entre el «C. S.» y el M. L. C. E. El problema libertario de la hora es más ámplio que eso, y si algún roce os ha afectado no ha sido, por nuestra parte, en gana a causaros molestia. Mas vosotros, como nosotros, estáis en el ruedo y no vayamos a perder el tiempo en lamentar erosiones, posiblemente involuntarias.

La situación cubana la hemos seguido atentamente y en su momento álgido la celebramos como cualquier revolucionario callejero. La eclosión castrista del 58 (por decirlo de alguna manera) nos llenó de gozo, máxime quedando algo de la candidez juliana de los colores rojo y negro. Dos dudas, sin embargo: ¿Quién era, en realidad, Fidel Castro? ¿Por qué Sierra Maestra a todo trapo, y nada o poco de Escombreras?

Con la palma del triunfo en la mano, Castro aseguró que el Poder no le tentaba, que estaba lo suficiente satisfecho con haber derribado a Batista, y que en adelante debería ser el pueblo quien se diera el régimen que mejor le placiera. Ello no fue verdad, y a empujones Fidel se fraguó un trono.

Advino la muerte misteriosa de Cienfuegos, hijo, se dijo, de un compañero nuestro; caso que nos recordó la «desfenestración» del presidente Benes en Checoeslovaquia. Dudamos, a pesar de la evidencia naciente, en dar cara al castrismo. Tratábamos de ver claro. En Europa se dijo que vosotros, los libertarios de Cuba, no tomásteis mucha parte en las lides de la Resistencia. Pero alguna foto de recién llegado del monte la distéis en «El Libertario». Los comunistas ni eso. Contribuyeron incluso al fracaso de una huelga general antibatistina en La Habana. Luego se encaramaron guerrera arriba de Fidel, llegando a «absorberle» y a dictarle su política.

En esos tiempos, algunos elementos procedentes de la escisión que tuvimos los compañeros españoles, nos llenaban de cuartillas pro-castristas, que pusimos en conserva. Vuestra «Solidaridad» palideció igual que la Gastronómica que le daba vida. Lo nuestro iba reculando en la Gran Antilla a medida que la neo-dictadura comunista se iba afirmando. Contrariados, la simpatía por la revolución cubana bajó de grado en nosotros. Sin embargo, compañeros próximos estimaron inmotivada nuestra reserva, avaros como eran de un éxito revolucionario que se nos escapaba de las manos. ¡Conviene tanto, en esta época agrisada, triunfar en algo en el lugar que sea!

Incluso hoy, compañeros de Cuba, existen afines nuestros que le encuentran disculpa a Castro. El imperialismo de los EE. UU., el sostén de Franco por la Casa Blanca, la guerra del Vietnam, la base de Guantánamo, la guerra declarada al «independiente» Castro, a la que éste tuvo que responder entregándose a los comunistas... ¡No es tarea fácil tratar el problema! Pero es ya facilísimo ver en el castrismo una negación del 26 de julio cubano, una traición al pueblo, una dictadura de los castristas que, partidos con suma facilidad de la Florida para la Sierra Maestra, en la hora de las vacas gordas han simpatizado mejor con el Kremlin siempre zarista. Vino vuestro éxodo, y en el «C. S.» tuvistéis página abierta. Decididamente, nuestra reserva estaba vencida. Con la aniquilación de «Solidaridad» y «El Libertario», más la muerte de Camilo, la desaparición del hijo de Domingo Germinal, los malos tratos a la también hija de éste, el fusilamiento de compañeros y la encarcelación de muchos más, quedábamos lo suficientemente ilustrados. Además, recibíamos regularmente vuestras informaciones, que creíamos en todo punto a pesar de ser frecuentes y, a nuestro modo de entender, costosas. Y aquí hubimos de escribirle nuestra inquietud a un secretario, Omar Diéguez, creemos, total para que nos respondiera, más o menos, que lo esencial era la propaganda y no la procedencia de los medios. Cierto, el refugiado no puede permitirse dispendios, aunque suponemos a la emigración política cubana menos desdichada que la emigración política española. Será verdad o no lo de Diéguez (si hay confusión de nombre rogamos se nos dispense, pues nuestro archivo, en la gran anchura de París, carece de sitio), pero un sentimiento de frustración nace cuando una colaboración, aunque supuesta, melle nuestro esfuerzo directo.

Y queremos añadir, para que ningún detalle falte a ese proceso de la «cosa» cubana en nosotros, que en un centro descensional libertario fuímos acusados por un infalible, de retardados en el combate contra Castro, cuando él se atrasó más por no estar muy lejana una glosa que dedicó al régimen fidelista en la sede de la C. N. T. parisina. Con compañeros así podríamos prescindir del reloj tanquilamente.

Eso como inciso, naturalmente; que por la continuación, vosotros mismos, cuando os quejastéis de la indiferencia de la prensa libertaria referente a las propagandas del M. L. C. E. tuvistéis que exceptuar a este «C. S.» que siempre ha acogido vuestras aportaciones anticastristas y libertarias. Porque en esta casa no somos cerriles cual se supone, ni compañericidas, y cuando nos roe una duda la sufrimos en lugar de darle vuelo, o mejor, quisiéramos que la conducta ajena que nos aparece velada deviniera inmediatamente clara y pristina. Quisiéramos que el anarquismo no sufriera descuentos, que el sindicalismo a la manera aitista no sufriera influencia deletérea, o política, o colaboracionista alguna, no siendo, hoy y por desgracia, el caso de que así sea. Vosotros mismos habéis publicado algo extraño hace medio año, semana más o menos. Tal vez se trate de algo apócrifo. Se metía, ese papel, en inconveniencias que nos afectaban, que nos saeteaban como sector enfrentado al sector de su simpatía. Por que existe esto, compañeros

(Pasa a la página 2.)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

24 AOUT 1967
NUMERO 468
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

De l'athéisme...

ON nous objecte souvent, dans les coulisses, rarement en public, que notre acharnement à lutter pour la disparition des superstitions et religions qui les expriment et les enseignent, ne présente aucun intérêt social, et que, croyants et incroyants peuvent parfaitement coexister et participer aux mêmes civilisations... !

Or, il s'agit en l'occurrence d'une manière de voir et de penser absolument erronnée.

Prenons un dieu quelconque, régnant (théoriquement) sur n'importe quelle religion. Il est naturellement défini comme incarnant toute l'intelligence, toute la puissance, toute la bonté, toute la justice. On ne saurait concevoir un dieu qui ne serait pas la concentration de toutes ces qualités.

Alors ? S'il est tout cela, nous sommes ses créatures, il nous a déterminés selon ses fantaisies, et nous ne pourrions être « autre chose » que ce qu'il a voulu que nous soyons, agir autrement que selon ses plans...

Pour éviter cette contradiction entre la puissance de dieu et l'imperfection de ses œuvres, de l'homme en particulier, les sorciers de certaines Eglises déclarent que dieu abandonne l'homme à ses propres réactions, qu'il est libre, ce qui l'encouragera à devenir meilleur pour mériter le ciel des cosmonautes... ! Mais les croyants, dans leur ignorance, sont tellement imbus de la supériorité des dieux, de leur dépendance involontaire de la puissance divine, qu'ils vont répétant, les uns : « c'était le destin », les autres : « si dieu le veut », d'autres encore : « c'était écrit... »

Il découle de cette mentalité croyante que « les choses sont ce qu'elles sont » par la volonté d'une fatalité qui n'est autre expression que la volonté divine... !

A ce stade de la pensée mystique, l'homme subit ce milieu sans s'efforcer de le rendre meilleur; tout, ou à peu près tout, lui semble justifié. S'il désire une amélioration des conditions de sa vie, c'est à la soi-disant bonté de dieu qu'il s'adresse en toute résignation...

En un mot ce type d'homme est un conservateur qui ne sort de **sa crédulité que par intérêt commercial, tels les écrivains, les politiciens, les gens d'Eglises, le pape...**

L'Eglise fait actuellement peau neuve, menacée dans ses mensonges et ses traditions par le développement des sciences et leur vulgarisation, mais ses mensonges restent, car ils forment les fondations de sa puissance... Il est donc clair que le progrès moral et social ne peut progresser que par l'intervention volontaire, acharnée des hommes libérés de toutes croyances, sachant que si l'homme est un des multiples produits de l'univers, son intelligence, toujours en voie de développement, lui permet une liberté d'action qui n'est limitée que par ses connaissances. Ces militants du progrès réel deviennent en fait les bâtisseurs de ce monde de justice, d'égalité et de fraternité que les croyants attendent des dieux qui n'ont toujours été, et ne sont encore, que des créations de leur imagination inquiète, épeurée, ou très souvent également, qu'une tactique habile pour les malins afin de soumettre les pauvres d'esprit à leur puissance, à leurs ambitions... La véritable intelligence, ce n'est pas seulement le savoir acquis, mais c'est avant tout l'esprit de recherche, d'analyse et de liberté...

REFORMISME ET ILLEGALISME

Aucune action n'échappe à son contexte historique. Autrement dit, toute action, pour être valable, doit être conçue en fonction des données politico-sociales de son cadre. Cela ne signifie pas qu'à une époque donnée on doive rejeter systématiquement telle ou telle forme d'action. Cela signifie simplement que telle ou telle forme d'action ne contient pas, en elle-même, sa propre signification mais qu'elle prend sa valeur dans son résultat pratique qui n'existe qu'en fonction du contexte historique. On a coutûme de dire, en milieu bien-pensant : « Aujourd'hui, on ne descend plus dans la rue pour construire des barricades. Ces moyens-là sont dépassés. » C'est exact dans un sens; dans le sens où, à notre époque précise, le contexte des luttes sociales ne permet pas d'envisager avec quelques chances de succès une pareille entreprise pour des raisons qui tiennent à la fois à l'inertie, la dépolitisation, des masses, et à l'importance de la puissance armée de l'Etat au service de la néo-bourgeoisie. Mais ce jugement ne porte aucune atteinte à la valeur intrinsèque de l'insurrection ouvrière. Le moyen en cause peut, demain, reprendre toute sa valeur à la faveur d'un bouleversement de l'opinion publique retirant à l'Etat capitaliste la force que constitue la masse des indécis. Et si, demain, les opprimés « descendent dans la rue » il est bien certain qu'ils auront à leur disposition d'autres moyens matériels de lutte que ceux utilisés il y a un siècle. C'est une question de rapports de force : dans les Etats qui n'ont pas atteint le stade de développement des pays hautement industrialisés on fait encore la révolution à coups de barricades et à l'aide de vieux chassepots. Mais, à coup sûr, on ne bouleverse pas l'ordre social, on ne détruit pas les privilèges, par la toute-puissance du bulletin de vote, moyen légal pourtant typiquement moderne et dont on ne dit pas encore qu'il est « dépassé ».

Etre réaliste ne signifie pas d'adapter passivement aux formes de protestation platonique qui sont mises à la disposition du citoyen par les classes dirigeantes. Etre réaliste signifie tenir compte du contexte politico-social pour déterminer la forme d'action qui sera le mieux appropriée à ce contexte *en vue de le transformer*. Or, précisément, dans une période de collaboration des classes et de stagnation des luttes sociales, les formes d'action susceptibles de faire évoluer ce contexte seront celles qui s'effectueront en dehors de toute intégration aux structures néo-bourgeoises, celles qui sortiront de la légalité parce que la légalité n'est que l'expression du maintien de l'ordre néo-bourgeois. Nous vivons l'heure du réformisme, le bel âge de la collaboration des classes, le temps de l'illusion d'un progrès social qui pourrait être le fait d'un développement de l' « intérêt général ». Mais nous savons qu'il n'y a pas d'intérêt général et que cette notion recouvre en fait la défense des seuls intérêts capitalistes.

Nous savons donc que toute forme d'action parlementaire ne peut aller que dans le sens recherché par les défenseurs de la collaboration des classes, par les démocrates petit-bourgeois, et qu'il faut rejeter catégoriquement toute idée d'institutionnaliser légalement le socialisme comme il faut rejeter toute idée d'une *médiation au sommet* qui pourrait réellement tenir compte des aspirations des classes laborieuses. Même si nous n'avons aucune chance de réaliser à présent, par les méthodes révolutionnaires, la transformation sociale, il nous faut accepter la mission historique qui nous est dictée non par une fatalité quelconque mais par l'analyse concrète d'une réalité dont nous ne devons pas nous éloigner. Cette mission consiste à maintenir, face au formidable appareil d'intoxication dont disposent l'Etat capitaliste et ses valets réformistes, l'idéologie syndicaliste révolutionnaire, la notion fondamentale selon laquelle le progrès social doit nécessairement passer par l'action directe et coordonnée des masses laborieuses elles-mêmes, dirigée vers la prise de possession et la collectivisation des moyens de production. Cette affirmation ne peut s'effectuer sur le seul plan théorique de la propagande écrite parce qu'elle s'y trouve noyée par le flot des moyens de propagande dont disposent les classes dirigeantes par l'intermédiaire de l'Etat.

Les institutions légales étant en place dans le seul but d'assurer la conservation de l'ordre bourgeois, il est nécessaire de sortir de cette légalité pour s'attaquer à la structure actuelle de la société capitaliste avec quelque chance de succès. « Il est nécessaire de démontrer clairement au peuple l'impossibilité de maintenir les luttes revendicatives dans le cadre de la légalité. » (E. Che Guevara).

En période de stagnation sociale, l'action des minorités révolutionnaires ne peut servir qu'un but : démontrer aux yeux de tous que l'antagonisme des classes est une réalité vivante et susciter au sein des masses une prise de conscience globale orienté vers l'action directe et la prise de possession des moyens de production. Si cette action ne se place pas en dehors de la légalité, si elle fait appel, d'une façon ou d'une autre, aux autorités et aux institutions sur lesquelles s'appuient les forces néo-bourgeoises elles-mêmes, elle laisse entendre que la transformation sociale pourrait se réaliser par l'intermédiaire d'une *médiation* qui serait au dessus des antagonismes de classe, elle tombe dans l'erreur réformiste qui consiste à penser que les institutions légales pourraient servir de levier aux classes déshéritées alors qu'elles sont conçues dans un but unique : maintenir la superposition des classes sociales et préserver la nature capitaliste des rapports de production.

SEVY

Ethique révolutionnaire et morale bourgeoise

LES moralistes qui tentent de justifier l'ordre social issu du capitalisme sont en général d'inspiration idéaliste, ou plus précisément, dans les Etats de culture occidentale, d'obédience apostolique et romaine. Comme il s'agit de rendre tolérables les inégalités sociales, qui sont des faits réels, les moralistes bourgeois s'appuient sur une conception métaphysique de l'individu en tant que principe spirituel impérissable. Pour ces prestidigitateurs, et par ce tour de passe-passe, l'âme est un principe immatériel qui échappe aux conditions extérieures objectives et qui, en particulier, doit considérer de haut l'inégalité sociale. Ainsi se trouve réalisée une égalité idéale qui place au même niveau, en tant qu'entité spirituelle, l'humble et rustre ouvrier agricole et le roi du pétrole.

Mais ce que l'on peut appeler âme, sans lui conférer un caractère d'immortalité, c'est-à-dire l'ensemble des facultés intellectuelles d'un individu, n'est, selon toute logique, que le produit de l'éducation et de l'auto-éducation de l'individu, c'est-à-dire, en définitive, le produit des conditions réelles d'existence de l'individu. Personne n'oserait prétendre qu'il n'est pas nécessaire d'avoir recours à un manuel ou à un professeur de grec pour apprendre cette langue,... personne, sauf peut-être les moralistes bourgeois. Ils ont fait de l'homme une entité idéalisée, désincarnée, un citoyen détaché de tout besoin et de toute nécessité historique. Il n'est donc pas étonnant qu'ils ne lui aient conféré que des droits théoriques. Pour eux, l'homme est tout mais l'homme n'est plus rien.

L'éthique révolutionnaire ne tire pas ses principes, comme toute morale réactionnaire, d'un univers idéal dans lequel se trouverait réalisée la plénitude de l'individu et l'harmonie générale. L'éthique révolutionnaire est un ensemble de règles d'action. Son but n'est pas de considérer passivement, comme la morale bourgeoise, le monde réel au travers d'un verre coloré en rose, mais d'établir, à la lumière des faits, un ensemble de principes d'action conduisant directement à la modification du réel. Par conséquent, l'individu n'est plus une entité mais une réalité dont on doit tenir compte de toutes les caractéristiques. L'homme étant au confluent d'une multitude de conditions matérielles, et plus particulièrement d'influences sociales, et n'étant lui-même qu'un système matériel complexe, le matérialisme est la seule démarche intellectuelle susceptible d'en rendre compte avec quelque exactitude et de satisfaire à ses besoins de tous ordres.

Le matérialisme authentique, celui qui ne tombe pas dans le travers de reconstruire l'homme comme une nouvelle abstraction mais qui le considère à la fois en tant qu'être unique et libre de toute influence immatérielle, et en tant que produit, à chaque instant, d'une multitude de conditions réelles, ce matérialisme là constitue la seule philosophie pour laquelle l'individu est une authentique valeur, la seule valeur. Replacé dans son milieu véritable, en dehors duquel il ne saurait exister, l'homme y retrouve sa seule grandeur, celle de la maîtrise grandissante des conditions extérieures dont il dépend et dont il est d'ailleurs partie intégrante.

L'éthique révolutionnaire, fondée sur une analyse rationnelle du réel et ayant pour but une modification du réel dans le sens de l'égalité économique et sociale, doit nécessairement, si elle se veut efficace, reconnaître comme valable le principe selon lequel la fin justifie les moyens. Tout retour à des notions de valeur issues du système bourgeois la conduirait à détourner son action au nom d'un idéalisme en contradiction avec le but recherché. L'action révolutionnaire se situant dans le cadre même du système social qu'elle tend à détruire et à remplacer, les moyens qu'elle peut emprunter reflètent dans une certaine mesure la structure de ce système parce qu'ils ne peuvent échapper aux conditions matérielles dans lesquelles ils s'insèrent. Subordonner la fin aux moyens c'est donc également soumettre la réussite de l'entreprise révolutionnaire à un jugement de valeur porté à partir des données de la société bourgeoise et c'est justifier la thèse selon laquelle cette société pourrait devenir égalitaire sans qu'un bouleversement de ses structures profondes soit nécessaire. Car le cadre de la lutte révolutionnaire, le système bourgeois qu'il faut abattre, interdit, par sa nature même, que les moyens contiennent en eux la fin. Si cela était il n'y aurait pas lutte révolutionnaire mais seulement évolution pacifique. Soumettre les moyens révolutionnaires à un jugement de valeur absolu, c'est faire le jeu des évolutionnistes petits-bourgeois.

La fin justifie les moyens; cela ne signifie d'ailleurs absolument pas que tout acte accompli au nom de l'idéal révolutionnaire soit valable et doive être approuvé. Cela signifie qu'aucun moyen ne doit être rejeté si une analyse préalable, rationnelle, du moment historique laisse escompter un résultat appréciable. La valeur de tel ou tel moyen d'action n'est pas systématiquement bonne ou mauvaise. La valeur d'un moyen d'action donné réside, dans un contexte donné, dans le rapport existant à ce moment précis entre le phénomène que va constituer la mise en œuvre du moyen choisi et le phénomène qui doit en résulter. Ce qui est « moral », c'est ce qui contribue au triomphe de la révolution. Il ne s'agit plus d'un jugement de valeur à proprement parler mais d'un jugement d'efficacité.

L'adhésion à un idéal social, n'est qu'une simple pirouette sentimentale si elle n'est accompagnée de l'acceptation des moyens propres à assurer la *réalisation* de cet idéal. On peut construire, dans l'absolu, un monde de paix et de fraternité. Un simple effort d'imagination y suffit. Mais on ne modifie pas le réel sans le rudoyer quelque peu. L'incompatibilité entre le but soi-disant recherché et les moyens mis en œuvre pour y atteindre constitue l'une des caractéristiques de l'humanisme bourgeois qui est, pour les milieux intellectuels, ce qu'est le syndicalisme réformiste pour le monde du travail. Il est de bon ton, parmi la clientèle des cercles franc-maçons et libre-penseurs, de prôner l'égalité sociale mais tout mouvement de révolte qui, passant de la parole à l'action, s'insère dans le réel pour le bouleverser, est catégoriquement condamné par ces défenseurs de l'ordre bourgeois. Libre-penseurs, ils admettront volontiers la « liberté de penser », pour chacun, à une société sans privilèges mais leur doctrine s'arrête là car ils possèdent en général une place bien douillette dans cette société qu'il s'agit de transformer.

Comme les mystificateurs religieux, mais sur un plan sensiblement différent, les moralistes bourgeois invitent les opprimés à limiter leur effort dans la contemplation statique d'une société idéale qui ne saurait tarder à s'instaurer. Mais les structures économiques et sociales n'évoluent pas seulement par la modification des techniques de production, ce qui arrangerait bien les réformistes de toute nature. Déterminant les rapports sociaux, les rapports de production subissent à leur tour l'influence de la dynamique des forces sociales et la révolution est à l'origine d'un bond de l'évolution qui représente un réel progrès social.

Les moralistes bourgeois voudraient supprimer cette dynamique sociale pour se cantonner dans le confort d'un simple évolutionnisme.

Au nom de quelle morale s'aviserait-on de juger l'action révolutionnaire ? La morale bourgeoise, qui constitue le fondement des règles de vie actuelles, est le reflet de l'organisation sociale présente. Emanant des couches privilégiées, elle a pour unique but de justifier l'exploitation de l'homme par l'homme et les iniquités sociales. Ses impératifs sont destinés à maintenir dans la soumission les classes laborieuses. Là où la religion, usée, fait défaut, la morale bourgeoise indique impérieusement le chemin à suivre. Ses affirmations, comme celles de la religion, sont « sacrées ». Elle impose un cadre rigide dont l'élément essentiel demeure le respect de la propriété privée et qui, sous l'aspect d'une « révélation », n'est que la transpositions des lois gouvernementales, de la loi du plus fort. Elle se veut intemporelle et universelle mais elle s'appuie sur la tradition et le droit bourgeois. Puisqu'elle est en conséquence œuvre humaine, elle ne saurait se prétendre ni universelle ni absolue. Elle correspond simplement, dans un contexte historique donné, aux rapports sociaux existants (le fait qu'elle puisse varier d'une latitude à l'autre en est une preuve flagrante). Le but de la morale est de maintenir les rapports sociaux et, par delà les rapports sociaux, les rapports de production et la forme générale de la société jusque dans sa superstructure politique, de maintenir ces rapports dans l'intérêt des classes privilégiées puisque l'agencement de la société correspond précisément à un ordre dans lequel ces classes sont dominantes. La démarche qui fait de la morale un instrument de coercition réactionnaire est simple : si tout est mis en œuvre pour qu'elle apparaisse comme un ensemble de préceptes absolus, le *devoir* de se plier à ces préceptes c'est le devoir de subir comme une loi immuable l'organisation actuelle de la société, c'est la perpétuation des formes de cette société que la morale interdit de remettre en cause. La morale trouve à son tour un appui dans le maintien des structures hiérarchisées de la société et s'ancre chaque jour davantage dans l'esprit des masses. Aussi, celui qui s'élève contre les iniquités sociales, le révolutionnaire, est-il considéré comme l'incarnation du mal, le fils spirituel de Satan qui salue ses camarades « au nom de celui à qui on a fait un grand tort ». Mais le mal n'est pas une notion absolue, c'est seulement, dans un contexte historique donné, ce qui est contraire aux intérêts, les privilèges des uns et qui justifie tant bien que mal la misère des autres. Briser les structures économiques et sociales, c'est en même temps créer de nouvelles valeurs qui deviendront les fondements des rapports sociaux issus de la révolution.

Certains progressistes qui se rangent parmi les révolutionnaires se sont crus autorisés à soumettre l'action révolutionnaire non pas au jugement de la morale bourgeoise mais à celui d'une morale qui serait le reflet de la société future pour laquelle la lutte est engagée. Mais c'est subordonner l'action sur le réel à un ensemble de principes qui n'est encore que virtuel, c'est rejoindre la position de l'humanisme bourgeois interdisant la dynamique sociale, au nom d'une harmonie idéale. L'action révolutionnaire ne saurait être jugée par référence aux rapports sociaux qu'elle tend précisément à instaurer puisqu'elle tend précisément à instaurer puisqu'elle leur est nécessairement antérieure. Cette position établit la différence fondamentale entre l'éthique révolutionnaire et la morale utopiste. Elle explique, dans une certaine mesure, le « nihilisme de combat » d'un Netchaiev ou d'un Bakounine. L'action échappe, pour une large part, à tout jugement contemporain. Elle crée les conditions qui permettront, plus tard, à tout jugement contemporain. Elle crée les conditions qui permettront, plus tard, de la soumettre à un jugement de valeur et n'obéit dans l'immédiat qu'au seul critère d'efficacité.

Mais, comme l'écrit Bakounine, « nul ne peut vouloir détruire sans avoir au moins une imagination lointaine, vraie ou fausse, de l'ordre de choses qui devrait selon lui succéder à celui qui existe présentement; et plus cette imagination est vivante en lui, plus sa force destructive devient puissante; et plus elle s'approche de la vérité, c'est-à-dire, plus elle est conforme au développement nécessaire du monde social actuel, plus les effets de son action destructive deviennent salutaires et utiles. Car l'action destructive est toujours déterminée, non seulement dans son essence et dans le degré de son intensité, mais encore dans ses modes, dans ses voies et dans les moyens qu'elle emploie, par l'idéal positif qui constitue son inspiration première, son âme». L'action, c'est le principe dynamique qui permet à la pensée révolutionnaire de progresser sans cesse. A la fois matérialiste dans son application fondée sur des règles d'efficacité et idéaliste dans ses buts qui sont forcément une hypothèque sur le réel, un dépassement des conditions qui l'engendrent, l'action apparaît comme le mouvement incessant des volontés tendues vers l'avenir et la transformation révolutionnaire de la société.

Yves Obœuf

Quand l'abondance ne se vend plus...

Les grands pays céréaliers afin de maintenir le prix mondial du blé à un taux bénéfique pour les producteurs, économique pour les Etats qui subventionnent les déficits, ont accepté d'élever son prix en le mondialisant.

Cette élévation du prix du blé ne pouvait être obtenue que sous garantie qu'aucune concurrence en contrarierait l'écoulement.

C'est ainsi qu'il a été convenu que toutes les nations du Kennedy-Round, qui sont souvent importatrices de blé, feraient don de leur surplus aux pays sous-développés...

Ainsi, par le programme d'aide alimentaire aux pays sous-développés, les signataires de le G.A.T.T. feront don chaque année de 45 millions de quintaux de blé aux pays sous-développés. Cette générosité, supprime la concurrence, renchérit la vie, élève les profits, ce qui était le but de l'opération !

Honni soit qui mal y pense !

CRIXUS

Pour votre documentation, lisez : « Face au racisme et au néo-nazisme », de René VILLARD.

En vente : Un franc. Service de Propagande COMBAT SYNDICALISTE Paris. C.C.P. SORIANO. 14 10362. TE. 39, rue de la Tour-d'Auvergne.

LA VERITE TRIOMPHERA DU MENSONGE...

Extrait du journal « Le Monde » :

« Pour la première fois dans l'Islam est renié la croyance en Allah.

Ibrahim Kiass, officier dans l'armée syrienne, rédacteur en chef de la revue « L'Armée du peuple », a écrit l'article suivant :

« La nation arabe se pose des questions. L'une d'elles est de savoir comment elle peut découvrir la méthode qui lui permettrait de rejoindre la caravane de la civilisation. Jusqu'ici la nation arabe s'était tournée vers Allah, elle a recherché des valeurs anciennes dans l'Islam et le christianisme, elle s'est appuyée sur le féodalisme, le capitalisme ou d'autres systèmes d'époques révolues. Mais en vain, car toutes ces valeurs avaient fait de l'arabe un homme misérable, résigné, fataliste, dépendant, qui subi son sort en répétant la phrase rituelle : « Il n'y a pas de recours ni de force en dehors de dieu Tout-Puissant. »

L'homme nouveau, chez les Arabes, croit que dieu, les religions, le féodalisme, le capitalisme, l'impérialisme et toutes les valeurs qui ont régi la société ancienne, ne sont plus que des poupées momifiées bonnes pour le musée de l'histoire.

En fait il n'existe qu'une seule valeur : l'homme nouveau lui-même en qui il faut croire désormais. *L'homme qui ne compte que sur lui-même*, sur son travail et son apport à l'humanité, et qui sait que sa mort est sa fin inéluctable, rien que la mort, sans paradis ni enfer.

Nous n'avons pas besoin d'un homme qui prie et s'agenouille, qui courbe avec vilennie la tête, ou qui demande à dieu pitié ou pardon. L'Homme nouveau est un socialiste, un *révolutionnaire*. Nous avons besoin d'un homme qui dise « non », car le « non » est la voie qui mène au « oui », comme le disait Albert Camus. »

Le journaliste-officier a été arrêté, déféré devant les tribunaux, et la revue saisie. Autrefois, l'Eglise nous brûlait...

Ce journaliste semble ignorer que les « bolchevistes » recherchent le dialogue avec les croyants dans l'espoir de les enchaîner à leur dictature... Ce journaliste souffrirait sans doute d'apprendre que celle qui fut la compagne d'Albert Camus, maria sa fille à l'Eglise dans une pompe extraordinaire...

G. B.

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C.C.P. n° 19 764 90, Paris en précisant Association Germinal.

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs:

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

QUESTIONNAIRES AUX CROYANTS

1° — Si votre dieu existe, il est à la fois, dites vous, une force, une intelligence et une sensibilité.

S'il s'est manifesté verbalement et par écrit à quelques conducteurs de peuples, c'est qu'il a une consistance physique, biologique, analogue à celle de l'homme...

Comment admettre alors, qu'il se soit manifesté à des prophètes de toutes religions suivant un scénario identique ? A Hammaroubi le pharaon et à Moïse l'hébreu ?

Et pourquoi s'est-il manifesté en des temps arriérés où l'homme était un ignorant et ne pouvait contrôler ces actes de prestidigitation ? Alors que l'on n'ose plus, aujourd'hui, prétendre à de telles aparitions dont l'information dénoncerait les subterfuges ?

2° — Si votre dieu a créé le monde, le faisant passer du néant à l'être, c'est donc qu'avant la soi disant Création, il n'existait Rien...

Or, s'il n'existait rien, comment dieu pouvait il exister ?

Et s'il n'est apparu que pour la Création, c'est qu'il fut lui même enfanté et par qui ?

3° — Comment se fait-il que dans nos temps modernes, la science puisse affirmer après analyse des caractères des prophètes et autres charlatans, qu'ils sont atteints de folie mystique et traités en conséquence ?

4° — Vous dites : dieu trône dans le ciel !

A quel endroit ? Puisque la science permettrait de le vérifier en quelques heures ?

Quel est le secteur du ciel où il a construit son paradis ?

Alors que le ciel est, aujourd'hui, parcouru en tous sens, sans qu'aucun cosmonaute ait pu découvrir la trace de ce séjour ?

Où se trouvent le purgatoire et l'Enfer ?

Alors qu'au Concile un évêque a regretté que le schéma ne donne pas une interprétation valable du Paradis et de l'Enfer ?

Cet évêque a déclaré « qu'à notre époque, il était très difficile de parler du paradis et de l'enfer... »

5° — Si dieu existe et qu'il est à la fois « infiniment puissant, juste et bon, » pourquoi laisse-t-il les hommes s'exterminer entre eux, alors qu'en vertu de ses qualités il pourrait non seulement arrêter tous les conflits, mais, encore mieux, les prévenir ?

Les monstres, seuls, peuvent se réjouir de tels massacres, et en espérer un mieux-être; et vous dites pourtant que votre dieu est juste et bon !

Ce qui vaut à prétendre que le Cancer est une bénédiction du ciel !

Les belligérants, tous les belligérants, dans un conflit, en appellent à l'intervention de dieu pour leur assurer la victoire ! Comment peut-il à la fois, et dans le même temps, intervenir en faveur de deux combattants qui s'entretuent... ?

6° — Pourquoi, ne pouvant faire la preuve de l'existence de dieu, affirmez vous qu'il existe ? Ne serait ce pas un réflexe auto-suggestif pour délivrer de la Peur de la mort ? Ou pour répondre à une curiosité que vous ne pouvez satisfaire... ?

Par ce questionnaire essayez de sortir de votre confusion et de votre ignorance, essayez de raisonner votre aveuglement... ; merci.

Merci pour vos enfants dont vous sacrifiez la merveilleuse confiance au respect de sorcelleries qui sont indignes de l'homme moderne...

Un citoyen du Monde.

DE MI CALENDARIO

por EUGEN RELGIS

30 de junio.

¿Qué prevalece en el desarrollo de la verdadera cultura humana: el saber o la sensibilidad? ¿Cuál es el factor determinante del progreso, que se manifiesta en doble sentido, cualquiera sea la época histórica o el momento social? ¿Es la razón rigurosa, fría, lúcida, de la mente, o el corazón palpitante, impulsivo, que quiere abarcar el mundo o se retira en su propio universo de dichas y tormentos?

Estas preguntas surgieron una vez más, al leer el breve pero tan penetrante y comprensivo ensayo de Romain Rolland, que sirve como introducción a una selección de los escritos de J.-J. Rousseau. Y la respuesta me la dio el autor de la «Crítica de la Razón pura»; Kant, cuya moral parece congelada en un rígido sistema metafísico «Estremecido al leer *Emilio*», iluminado por el *Contrato Social*, en el que descubrió el principio de «la libertad que es la característica del hombre», Kant tuvo que reconocer con la humildad de un honesto pensador:

«Hubo un tiempo que pensé orgullosamente que el saber constituía el honor de la humanidad, y despreciaba al pueblo ignorante. Rousseau ha sido quien me ha abierto los ojos. Esta ilusoria superioridad se ha desvanecido: he aprendido a honrar a los hombres.»

Pero la sensibilidad intuitiva no excluye a la razón objetiva y constructiva. De otro modo, Rousseau mismo no hubiera escrito obras tan diferentes, tan contradictorias en apariencia como *Contrato social* y *Confesiones*, como sus *Discursos* y *Nueva Eloísa*. La verdad esencial se halla siempre en *le juste milieu*, en la síntesis vital de los extremos. Tolstoi, hondamente influído por Rousseau, es otro ejemplo de equilibrio — tardiamente logrado — entre la sensibilidad tempestuosa y la razón que clarifica, serena y consoladora. Y lo mismo se puede decir de Romain Roland, intérprete de los genios creadores en el mundo del espíritu y compañero de lucha en las arenas, frecuentemente ensangrentadas de las realidades sociales.

17 de junio.

Exponiendo ciertos aspectos del «pensamiento vivo» de Thoreau (1817-1862), el solitario filósofo y el rebelde naturalista norteamericano, autor de *Walden* y del *Diario* que se lee hoy todavía, con interés por sus conceptos adelantados y muy a menudo demoledores, y con encanto por sus descripciones poéticas y sus comuniones terrestres y cósmicas, Theodor Dreiser, otro escritor norteamericano, novelista realista, pone de manifiesto la honda intuición de su mente que, más de un siglo antes, ha expresado uno de los secretos más conmovedores de la «condición humana».

Según Dreiser, el hombre puede ser más que un aparato de radio o de televisión. Así como una estación de televisión distribuye las voces, los colores, las formas, los movimientos, las ideas y los sentimientos por medio de sonidos y gestos, así también ciertas fuerzas extraplanetarias pueden ser difundidas en este planeta por medio de la vida humana. «Esto — afirma Dreiser — lleva a la conclusión lógica que la gran masa de datos tiende a demostrar que el hombre es una herramienta o instrumento cósmico. Pero nuestro mecanicista científico (Thoreau) se niega a llegar hasta ese punto. Alega que todavía no ha reunido suficientes datos que justifiquen una deducción tan isotérica. Debemos esperar. No menos cree el idealista en la ley cósmica... Supone que ello puede ser la obra de alguna fuerza superior en el continuo materia-espíritu-espacio-tiempo», algo que habita y dirige aquello que en todas partes aparece como materia-energía dirigida, algo que hace y debe hacer la materia-energía.

Pero lo cierto es que Thoreau no consideraba al hombre como un mero organismo social o como parte de este organismo. Para él, el hombre «es un organismo universal... un miembro del universo».

Si descendemos de estas alturas filosóficas o «esotéricas» a las realidades terrestres de todos los días, al hombre sometido al mismo destino biológico — sea él un pensador genial o un sencillo labrador — el sentimiento que acerca y une al hombre a su semejante es la *amistad*. El elogio que Thoreau hace de la amistad es, quizás único por su idealización exaltada, a la vez hondura y elevación:

Cuando me acerco al otro, en la realidad, acostumbro a sorprenderme de mi elección. Pudiera ser que nos hayamos encontrado en algún tiempo y ya nunca podemos olvidarlo. En uno u otro tiempo nos hacemos el uno al otro esa maravillosa galantería, contemplándonos largamente, humanamente, divinamente el uno al otro, y ahora estamos destinados a consolarnos eternamente... Nosotros nos comunicamos como las madrigueras: en silencio y en la oscuridad, bajo tierra. Estamos socavados por la fe y el amor.»

Parador Sabus, Minas, 3 de febrero 65

A Osette Meunier (Francia). — Recibí, amiga, su última carta en vísperas de salir con Ana — para dos semanas, por lo menos — hacia la región un poco montañosa del Uruguay, apenas 200 o 300 metros sobre el nivel del Río de la Plata, pero bastante lejos de la humedad, de sus remolinos de viento, de sus chaparrones y de su horizonte brumoso, con barcos que se dirigen hacia Europa. En fin, un poco de reposo después de casi tres años desde nuestro regreso de Suiza; y este clima salobre, de aire puro y seco, en medio de altos bosques de eucaliptos, de palmeras, de alcornoques, de cipreses y otros árboles subtropicales hermanados con pinos añosos, con encinas y hayas, y las fuentes que surgen de las rocas de dolomita, nos ha reanimado desde los primeros días, haciéndonos olvidar las dolencias que nos agobiaban en Montevideo. Paisajes idílicos y aun pastorales en torno nuestro... Pero no se puede olvidar que la sequía hace estragos en casi todo el país, desde hace dos o tres meses; que decenas de hectáreas de montes están ardiendo cerca de Minas, que las cosechas y los prados se queman también bajo el sol implacable; que los arroyos bajan y desaparecen y que en otras partes el granizo como nueces destroza los viñedos, los vergeles.

Eso es lo que relatan los diarios de los últimos días. Y nosotros nos sentimos al abrigo, en este refugio temporario, pero avergonzados y hasta con remordimientos por las desgracias que azotan ahora a este país hospitalario, y a otros más, en este planeta que gira con sus hormigueros humanos. Lo sé: eso también pasará, ya que todo pasa, para volver a empezar en la eternidad estrellada.

2 de marzo de 1965 (en el 70º cumpleaños)

Siempre he pensado, en mis empeños y sanciones, que el verdadero escritor se muere con la pluma en la mano. Y así he contestado a mis familiares y amigos que me instaban de «no azotarme trabajando tanto» y salir de vacaciones, sin hacer nada.

Y he ahí que en «El mundo visto a los ochentas años» del infatigable y recio investigador científico que era Santiago Ramón y Cajal, he descubierto con agrado (con esa satisfacción de la concordancia que une a los trabajadores intelectuales y manuales, por encima del tiempo y del espacio) el mismo pensamiento, pero expresado con la ruda franqueza del médico que buscaba los secretos de la vida a través de los cristales del microscopio:

«Si eres labrador — decía — pide a Dios que te sorprenda la muerte plantando un árbol; si escritor, ruégale que la Implacable te fulmine con la pluma vibrante, reclinado sobre las albas cuartillas, el más bello de los sudarios.»

Y agrego algunos renglones sacados de la Antología de pensamientos de Manuel González Prada (selección y prólogo de Campio Carpio, 1947). Lúcido y firme, este gran escritor peruano fallecido al principio de nuestro siglo, también con la pluma en la mano, nos advierte en sus páginas testamentarias:

«Si con la muerte no queda más refugio que el sentimiento mudo, porque toda rebelión no es sólo inútil sino ridícula, con la vida nos toca la acción... No pedimos la existencia; pero con el hecho de vivir, aceptamos la vida. Lo que fuimos, lo que somos, nos lo debemos a nosotros mismos. Lo que podamos ser, nos lo deberemos también. Para marchar, no necesitamos ver arriba, sino adelante.»

Ver y luchar hasta el último día: «Cuando vengas tú, supremo día, ya no quiero en torno mío llantos, quejas ni ayes... Y si algo en mí no muere, si algo al rojo fuego escapa, sea yo fragancia, polen, nube, ritmo, luz, idea.»

El nuevo himno de resurrección

por CAMPIO CARPIO

POR su boca sabremos las verdades. Las inquietudes de humana rebeldía no se detienen en cartabones de estética. Su misión es también la de empujar la bola del mundo. Son representantes del alma desnuda, del espíritu insatisfecho de emociones, descontento contra todo lo que restrinja la libertad, frente a toda injusticia.

En todas las épocas de la historia, de las edades, de las generaciones, al verso, eterno rebelde a imposiciones de culto, metro y estilo, aparece como un canto de resurrección. Cuando las columnas de los templos y las instituciones ceden es que los lazos del entendimiento se han roto para dejar cauce a la acción. Y cuando el hedonismo se erige en pretor y profesor con su filosofía cenagosa, entonces la frase lapidaria, la estrofa relampagueante viene de redimir nuestra cautividad. Despertándonos con su bofetada por la indolencia o inconsciencia, nos recuerda la función del hombre, hermano del hombre, para abrirnos el sendero redentor del pensamiento amordazado por la tolerancia instintiva de la vida fácil, del olvido rápido o del cansancio prematuro. Los héroes y los mártires ni aun muertos dieron muestras de agotamiento; su obra nos está inspirando e instigando para la lucha.

Esta humilde palabra, que sirve para entendernos en la vida, y la mayoría de la especie utiliza para los peores menesteres, en la generalidad de los casos, en la mente del poeta, fertiliza y fructifica, cobrando vida y volviéndose arte. Y renace como una aurora, siempre nueva, remozada y sin desgaste por acción del tiempo, superando las formas y salvando las fronteras. Utilizada como herramienta de trabajo en pensamiento y en acción, siempre trae para su casa cargamentos de modalidades nuevas, animadas de altruismo. Inconforme siempre por su escasa labor frente a la necesidad de acelerar el advenimiento del ideal, corre como ardiente río de lava, en silencio, por las canales de la sangre. Las generaciones que vengan, más diestras que nosotros en el libre juego de las emociones, nos dirán cómo concluir la obra aprendida o desecharán al olvido muchas obras maestras por nosotros admiradas. Su obra de arte contendrá emociones incomprensibles para nosotros — que ahora negamos o reprobamos — prosiguiendo la empresa de sus antecesores. Diez millones de años trabajando en favor de la imagen del hombre sobre la tierra; diez mil años de cultura actuando a presión para soltar las células de su intelecto y esta tecnológica civilización espacial, que nos habla del átomo, de los satélites y astros, su circonvolución, las fases de sus órbitas y hasta las rutas que sigue y la geografía de sus espacios, tienen que actuar en nuestro semejante con la perfección de computadora atómica. Ya lo está ensayando. Necesita solamente un respiro para exhalar el suspiro reparador. El hombre, nuestro representante, llegará.

El verso nuevo, con sus libertades sobre la creación estética y consciente de la misión que ocupará en el futuro, resurge ya con otros escudos. No puede olvidar que es producto de una cultura basada en el dolor. Y el sufrimiento a nadie agrada. Nos parece que siquiera a los degenerados sicarios de los campos de concentración. Será más rico en emociones y cantará a la libertad como algo ya superado, consustancial, de igual modo que nosotros endilgamos opiniones y endechas a la luz, al aire y a las estrellas. Tal será su prolífica imaginación que dejará los siglos atrás. Cerrará la puerta del pasado, y sólo por torpe referencia traerá a escena los nombres campanudos más prominentes del siglo. Todo lo demás será desecho.

Tomará partido y situaciones de conmoción, como compromiso con el alma humana, apersonándose a nuestra ventana con sus mejores ropajes. Plantará entre nosotros su estandarte de liberación como un hecho geográfico de la tierra con el mar. Su presencia nos dirá del contenido humano que de la estrofa esperamos y de los alcances que garantizarán la sociedad del porvenir por acción ética y estética. Ya nos estamos separando de la superficie. Nuestros pies apenas si tocan el suelo, donde aun existen dolores seculares y la piqueta de saber tiene que hacer saltar a pedazos los escollos de concreto que la injusticia ha soldado entre nosotros. Aun en las naves espaciales que desde este pequeño globo terráqueo surquen el espacio para acercarnos a los ocho planetas de la conjunción solar, las madres tendrán que experimentar el desgarramiento de tejidos que provoca el alumbramiento. Y los niños que en tan remotas regiones como extrañas circunstancias tendrán que contribuir con su cuota de lágrimas y de llantos. Que por mucho que avance la ciencia, el dolor de la carne fija en la mente, con hierro al rojo, las emociones más intensas.

¡Qué venga esa estrofa y esa figura! No gire la rueca para hilar mortajas. Esperamos imágenes redondeadas, en pensamiento y en música. Aparezca con hacha, cincel y buril. Y sea tan plástica como el paisaje. Que abra los horizontes cerrados a nuestra mentalidad anquilosada por los prejuicios de una sociedad que se transforma muy lentamente y a costa de sacrificios y mártires.

Quédenos la virtud de asistir a este alumbramiento. Que el siglo fenece, con angustias y pesares, impotentes como somos de no haber podido remediarlo, domarlo y someterlo al juicio de la historia.

Ya se observan los destellos de ese amanecer. En el mazo emotivo de estas composiciones bulle una cultura de ayer para mañana. Las formas modernas se recogen aquí como astillas y semillas para esta sementera idealista. Ya llegó a nosotros desde los extremos de la tierra. Ya oímos su canto. Escuchamos sus acordes, que vienen en tropel, en manifestación tal que varias veces circunda el globo.

Con el nacimiento del nuevo mundo, al que somos testigos del siglo asistimos, el patrimonio literario de esa juventud rebelde, es un mensaje del genio renaciente que recogemos como símbolo e himno a la libertad.

(1) Introducción al capítulo 3 de la «Antología del Poema Libertario», de próxima aparición.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

SILUETAS

INTELECTUALES E IDEAS

SI la evolución no se detiene, se ha de tener confianza en que el mundo llegará a sufrir una profunda transformación, radical tal vez. Sólo la idea de que los Gobiernos no son difíciles de vencer como a primera vista parece, ha de ser un aliviante muy superior a la corriente «filosófica» del pesimismo, que permita al hombre de convicciones sociales afianzadas más en sus teorías renovadoras.

No hay que dudar en la acción, porque si se duda, nunca se llega a un fin de total emancipación de lo que tenazmente oprime, considerando, desde un principio, que el hombre es la base de todo lo que ocurre alrededor suyo; luego, en él está que la sociedad sea lo que és, y no lo que realmente debiera de ser. El puede hacerlo todo y sólo hace lo negativo, no lo fundamental para su existencia físico-moral.

Hay acontecimientos populares que son un emporio de enseñanzas y que no se les da importancia por la forma en que empiezan y terminan, precisamente ahí está la enseñanza, grandes lecciones podemos aprender de esa escuela de la calle, de ese profesorado sin títulos oficiales.

Poco a poco, y a medida que los hechos son de la pública popularidad, las ideas adquieren mayor volumen y las disponibilidades son más numerosas; pero hay que saberlo encauzar, sin dejar rendija alguna sin tapar para que no se escape lo que se debe de retener para ulteriores acciones.

Los Gobiernos y los Estados, todos los Estados y los Gobiernos; todos los sistemas autoritarios: poderosos privilegios de la fuerza, no de la razón, tienden, desde su nacimiento, a mantener su única voluntad, atropellando conscientemente a sus gobernados o dirigidos. Los hechos registrados a través del tiempo no acusan otra cosa, ni se aprecia otra clase de orden.

Pero ese mal, ese estado de brutalidad, porque brutalidad es imponerse al que no obedece su mandato, puede, si el hombre se lo propone, desaparecer, que nada es perpétuo en el mundo. Y, cuando alguien, sobre todo los hombres intelectuales que enseñan en Facultades y Universidades a las generaciones que se suceden se empeñan en no reconocer esto empezando por no ilustrar al alumno como debieran hacerlo, basándose limpia y concienzudamente en los derechos que la naturaleza otorga a todos por igual, y usan de sus conocimientos en la tribuna pública, contradiciéndose de lo que en la cátedra enseñan, es una rémora peligrosísima y dura de vencer.

Entretenerse a estas alturas en violencia o no violencia, es tanto como pasar el tiempo discutiendo en balde, conociéndose desde siglos ha, que el único que es violento es el Estado; pero esos hombres, esos profesores de la enseñanza que tanto podrían hacer en favor del pueblo, no hacen nada o bien poca cosa por ilustrarle debidamente, conformándose al acatamiento, es decir, a la línea trazada en los estudios por el Estado, de lo que resulta que son seres adaptados a sus conveniencias o exigencias, cometiendo el error de intentar demostrar lo contrario desde la tribuna o desde la prensa.

¿Qué es un profesor de no importa qué ciencia o materia de estudio que no sea un ser de la naturaleza, a la que debiera servir honrada y lealmente? Un profesor no es más que tú, que yo, que el hombre y, por medio de la razón y la verdad, aunque ésta sea considerada en los tiempos que corremos como relativa, no ajustándose sólo a un plan determinado por el Gobierno, sino también a los acontecimientos adquiridos — y que son verídicos — en el decurso de su vida; pero esto es pedirle demasiado, porque no es hombre de lucha contra lo tradicional, costumbrista y rutinario, a pesar de poseer vastos conocimientos.

No hay que hacer mucho caso de los hombres-funcionarios, o sea a los que dependen del Estado: profesores, religión, militares, legisladores en general, etc., etc., porque jamás te dirán lo que tú quieres saber, los lleves al terreno que quieras. Los estudios que tienen en sociología y política les hace ser astutos, precavidos en las relaciones y consultas. Estos hombres que deberían estar al servicio de la libertad, que quiere decir al servicio del pueblo, no lo están nunca, porque el complejo de superioridad y comodidad propia sin reveses en el cotidiano vivir, les hace acomodarse al gregarismo, al buen llevar, sin que haya en ellos, en su cerebro, otras inquietudes de solvencia social.

¡Cómo avanzaría el derecho a la libertad, y la libertad misma, si el elemento intelectual cambiara de rumbo, tomando el de la justicia social, enseñando a discernir y concretar ideas y procedimientos altamente humanos! ¡Cuánto bueno, excelente, bello y sublime recogería el pueblo de sus enseñanzas! Pero fatal o desgraciadamente, sólo se respira en ese campo conformidad y sosiego, no inquietud ni ansia de evolucionar.

Y no es desde ahora ni del comienzo de este siglo, sino desde que se erigieron los fuertes en tiranos de los débiles, desde que inventaron las leyes para dominar con más facilidad, que el mundo sufre todas las imposiciones legislativas sustentadas precisamente por preclaras inteligencias, por hombres de letras, cobijados bajo la ficticia protección del Estado.

Son esos hombres los que no dejan derrumbar al Estado. Son esos hombres los que detienen, en lo posible, cuanto es comprometedor a toda función de Gobierno. De estos hombres arranca la perennidad del principio de autoridad y le sostienen, aduciendo que sin él la sociedad se destrozaría, porque solamente imperaría el salvajismo, y no se podría, como popularmente se dice, salir a la calle sin exponerse uno a graves sucesos personales o colectivos. Así piensan aún quienes no ignoran donde está la causa de todos los conflictos que sufre la humanidad. Así hay una mayoría de este género de hombres. Así hay enorme cantidad de altos y bajos funcionarios incondicionales del Estado, que sólo ambiciona vivir del mínimo esfuerzo.

Algunas veces, no muchas, he asistido a Conferencias y «mesas redondas», patrocinadas y realizadas por ilustres personajes de ciencias, de artes y letras; pero en aspecto social me han enseñado poca cosa; siempre han divagado y nunca han querido comprometerse en la disertación de tal o cual tema. ¿Por qué? He ahí el enigma que envuelve a estos hombres de sabiduría. He ahí elemento de difícil comprender.

MINGO

NOTAS de VERANO

SINDICALISMOS...

Reformista.

Católico.

Conformista.

Transformista.

ESPECULACIONES

CON el título «Hicieron nuestro mundo», la revista «Lock», de los Estados Unidos, ha publicado últimamente un artículo referente a Aristóteles que merece toda nuestra atención y comentario. Es, en sí, ante el problema que nos encontramos hoy después de varias experiencias en diferentes lugares del mundo, donde se ha querido o pretendido poner en práctica, ese problema tan viejo de «El hombre y la sociedad» a través de apelaciones distintas, con finalidades idénticas: la incrementación de los bienes sociales, unas basadas en el privilegio particular y otras en la amalgama de bienes en pro de la comunidad. En ambos casos se ha conseguido lo contrario del propósito buscado, ya que el abuso, lo que Aristóteles llamó «debilidad humana» es lo que ha predominado como enseñanza social.

El articulista, Léo Rosten, sugestiona desde su primera frase con la que encabeza el artículo citado. Refiriéndose a Aristóteles, quien decía: «Sabía que no se puede saber hasta que no se sabe verdaderamente explicar».

Dejamos de lado aquello de que se puede sentir sin saber decir, ya que equivale a tanto como querer sin poder. Lo cierto es que sólo quien sabe explicar lo que sabe es el que se puede llevar la confianza de los que le han comprendido, aunque éstos a su vez, no sepan explicarse lo comprendido, y va esta referencia a las gentes de buena fe.

Pero lo cierto es que los mundos o forma de vivir humano se crean más por sentimiento que por comprensión, que ésta última no es dable a todos, vista la forma parcial de la enseñanza, a la vez que no siempre la capacidad de cada cual lo permite, o tendencias particulares fuertemente arraigadas atrancan la posible comprensión, por lo que nos encontramos ante hechos que se nos imponen injustamente, probablemente basados en la sana credulidad de algunos.

¿Liberalismo? ¿Fascismo? ¿Comunismo?, lógicamente ninguno de ellos ha llegado a ser, por no poder, una realidad social; todos ellos han chocado con el hombre, quien, unas veces con su verbo o acción violenta, otras con su silencioso ostracismo, ha vencido a la fuerza compacta de ese mismo poder social, relegando a una inferioridad máxima la obra perseguida, al anular en ella lo que hace verdaderamente al hombre, la sentimentalidad consciente.

¿Liberalismo? Mejor es decir así que democracia, ya que ésta última no se ha conocido más que en parte, sólo en aquellas formas tímidas que se la consideraba aceptable más que viable. Democracia, dice el diccionario, es: el gobierno del pueblo por el pueblo mismo. Pero pueblo son todas las individualidades que lo componen y éstas tienen su simplificación a través de las minorías que lo representan o ejercen su manifestación. Esto es lo que no hemos visto, el derecho de estas minorías a ejercer positivamente esa representación popular. El juego por el derecho ha falseado la representación democrática al acaparar todo derecho la minoría mayoritaria. Es solamente necesaria la superioridad de una sola voz para instaurar de hecho la autocracia en perjuicio del mismo pueblo. Otro de los vicios que los abusos engendra el uso de lo llamado mayoritario, es esa debilidad humana que cita Aristóteles, ya que a través de ella se ve, desde el posible error a la coronación de la maldad como es el abuso de autoridad. Al no ser comprendida la representación minoritaria en la forma de gobierno con aquella consideración debida, se resbala inevitablemente en la autocracia, que no es la dictadura; poco importa la manera de su manifestación; ésta puede ser de tolerancia, hasta llegar a la imposición violenta, cual los regímenes a partido único, totalitarios o fascistas. La consideración de las minorías, como dentro de éstas, de los pareceres personales, es la base fundamental de la convivencia humana, ya que así todo componente de una colectividad o minoría es respetado y considrado, y no vale el pretendido juego de turno, ya que éste, aunque se produzca, no hace más que repetir el abuso. Otro de los defectos, posiblemente el mayor, es aquél en el que el elegido descarga su responsabilidad personal sobre la minoría que lo elige. Esta marca de irresponsabilidad ha sido la que ha dado nacimiento al fascismo o motivo para vigorizas los partidarios de la autocracia. Fue y es la base fundamental de todo su razona-

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

XIII CONGRESO

Burdeos, 10 noviembre 1967.

ORDEN DEL DIA

1º. -- Apertura del Congreso.
2º. -- Presentación de credenciales.
3º. — Nombramiento de la Comisión revisora de credenciales.
4º. — Constitución del Congreso y nombramiento de Mesa.
5º. — Nombramiento:
a) de la Comisión revisora de cuentas.
b) de la Comisión de escrutinio.
6º. — Informe del Secretariado.
7º. — Informe de las Secciones.
8º. — Forma de incrementar y robustecer la Internacional.
a) cotización, financiamiento.
9º. — Sobre economía: cooperativismo, colectivismo.
a) teoría e ideas generales.
b) posibilidades inmediatas de aplicación.
10º. — Propaganda:
a) oral.
b) escrita (manifiestos, carteles), etc.
c) prensa periódica.
d) editorial.
11º. — Posición y acción.
a) de solidaridad entre las Secciones.
b) de ayuda a los pueblos sometidos por dictadura y subdesarrollados.
c) reivindicaciones.
12º. — Examen de la situación de la F. O. R. A.
13º. — Relaciones exteriores.
a) con la I. W. W.
b) con la S. A. C.
c) con los organismos anarquistas.
d) con otros organismos.
14º. — Nombramiento del Secretariado:
a) del secretario general.
b) de las Secciones componentes del Secretariado.
15º. — Clausura.

El Secretariado

Dado en Marsella, abril 1967.

Ideas extraviadas

por COSME PAULES

NO hace muchos meses — y dentro de pocos meses más, año tras año — celebramos y seguiremos celebrando una de las fiestas más trascendentes que tiene la humanidad. (Digamos mejor este gran conglomerado de seres en dos patas que aspiran a ser humanidad ¿verdad?) Una de esas fiestas en que todos los pueblos de la tierra sin distingos de razas ni color, se olvidan momentáneamente de la pesada cadena de las incertitumbres y del enorme peso de la carreta de sus penas, de sus angustias y de sus trabajos — ¡y también de sus crímenes! —, para entregarse de lleno a celebrar la Pascua, que para la mayoría no es más que la anunciación de la muerte del año presente y el vislumbre de la aurora del año futuro del que siempre se espera que sea menos pródigo en dolores y desengaños. Pocos son los que tienen un pensamiento delicado para la memoria de aquel supuesto Galileo que con la estela luminosa de su paso por la tierra, trazó a los hombres la trayectoria que debían seguir si es que deseaban llegar al sendero que conduce al magnífico predial de la equidad y de la justicia social, y que por extraña aberración — a lo mejor no es tan extraña dado que existen tantos papas predicando un amor que ellos sienten en odio — la humanidad siempre se negó a seguir. Y cuanto más los papas vaticanos o de los otros «rezan» los padrenuestros de la paz, más y más guerras se desencadenan por todos los ámbitos. Y es que predicar sin el ejemplo, no es lo mismo que dar trigo. Para los que ajustamos nuestros actos a la doctrina del acratismo, la legendaria figura de Cristo no entra en el campo de la abstracción. Y afirmamos por ello, que ningún traficante de armas; que ningún contemporizador y bendecidor de armas y de traficantes de armas, puede representar al que dejó escrito en letras de fuego: «No matarás». ¿Por qué, pues, han de matarse los judíos y los árabes? Porque de por medio están: el conchudo de Nasser; el gran camaleón Kossyguin; y el nuevo Hitler de América: Mr. Johnson. Lo demás son pamplinas.

La leyenda profética

En «Martirologio», la Iglesia dice: «En el año 5099 de la creación del mundo: cuando en el principio crió Dios el cielo y la tierra; desde el diluvio 2957; del nacimiento de Abraham 2085; de Moisés y de la salida del pueblo de Israel a Egipto 1510; desde que David fue ungido rey 1032; cumpliéndose las sesenta y cinco semanas según la profecía de Daniel: en la Olimpiada 194; el año 752 de la fundación de Roma; el año 42 del imperio de Octaviano Augusto; estando en paz todo el orbe; en la sexta edad del mundo; Jesucristo, Dios Eterno, e Hijo del Eterno Padre, queriendo consagrar el mundo con su piadosa venida, en Belén de Judá nace de la Virgen María hecho hombre.» Con tan *piadosa* venida estamos arreglados. ¿O este Dios eterno, e «hijo del mismo Padre eterno» ha perdido tantas fuerzas, se ha vuelto tan incapaz de no poder fumigar siquiera de un solo puñado de hidrógeno, al cochino de Nasser? ¿Podría empezar por algo, no es cierto? Si se le pudiera con él, después podría seguir con los otros Atilas canibales, y su doctrina tendría esperanzas de poder ser cumplida en alguna forma. Débiles disgregados de la gran cábila humana, sólo nos resta pedir — o exigir — que «el eterno hijo de tan eternísimo Padre» se ponga los pantalones. Y veremos qué pasa. Lo cierto es que nos tiene esperando en futuros sinceros creyentes. De lo contrario... mutis a la gran potencia eterna. Pues por lo que se veá más potencia tiene un ganso.

Esto de las profecías

En el documento anterior no se especifica el día del nacimiento, y ésa es la razón que tiene que haber asistido a los sacerdotes — cerdotes — de las Iglesias del antiguo Oriente, que fueron los primeros en celebrar el nacimiento, en el siglo III de nuestra era, eligiendo para ello el día de la Epifanía, que es el 6 de enero; pero en realidad las fiestas de marras empezaban el 5. La Epifanía de un Dios, es decir, la aparición (que eso es lo que significa la palabra esa), se confunde con la fecha del nacimiento. Esta fecha ha pasado a ser nuestro día de Reyes. — ¡A buena hora! —. El 5 y 6 de enero, en Delfos, ciudad de la Fecida ,levantada al pie del Monte Parnaso — ¿recuerdas gran Miguel? —, cuya celebridad la debe al oráculo Apolo, era celebrada la Epifanía de Dionisyos. Originariamente, Dionisyos tiene la paternidad del espíritu de la renovación anual y eterna que sufre la naturaleza y era considerado como el Dios del vino y los viñedos; en su honor lleva el nombre de Dionisyos, una palabra de la cual solamente tenemos referencias, y que nos la describen los que la «vieron», del siguiente modo: «Era de color negro con unas hermosas manchas rojas y aseguran seriamente las crónicas, que podía dar sabor al vino y al agua, y que además era un poderoso remedio contra la embriaguez.» (Paso el dato a quien más le interese.) Pero Dionisyos no puede escapar a la ley inmanente y muere con la decadencia de la vegetación. (¿Eso de la «decadencia de la vegetación» no resultaría al final del análisis histórico que una antigua guerra atómica acabó con Dionisyos? ¡Vaya usted a saber!) Pero Dionisyos volvió a nacer — o renacer —, en el solsticio que primitivamente estaba fijado en el mes de enero, a la luz esplendente que procura la vida. El número principal de estas festividades lo constituía una gran iluminación de antorchas en inmensas fogatas — nada se dice si las tales «antorchas» serían, o no, bocas inmundas de cañones antiaéreos — en inmensas fogatas con las

S.I.A.

B.D.I.C

INTELECTUALES

por Mariano Puente

miento público diciendo: «no se puede aceptar ninguna fuerza representativa que no acarree consigo la responsabilidad personal». De aquí que en los organismos autocráticos no haya elegidos, sino nombrados (responsables) quienes en principio, y en muchos casos prácticamente también, pagan, unos con sus vidas, otros con su posición social. Esto es inhumano también, pues el error entra dentro de la condición humana, y al no existir ni siquiera posibilidad de práctica infalible, es injusto condenar a quien puede hacer de buena fe lo encomendado, sabiendo de antemano cada cual, que también él se puede equivocar.

El éxito de una empresa no depende de la orden que se da para ejecutarla, sino de las circunstancias y posibilidades que permiten llevarla a bien, y por muchas precauciones y previsiones que se tengan y vislumbren, siempre queda lo imprevisible, del que depende el éxito. Se ve hoy con facilidad en la ejecución por aparatos apropiados que, dígase lo que se quiera, no son más que la representación de la obra calculadora de miles y miles de individualidades, de los que nace la máquina «computer» o «composor». La infalibilidad no es del dominio humano. Esta es la razón negativa y más lógica del fundamento fascista, sin olvidar las debilidades humanas que conducen al abuso, que también forma parte de la condición humana. Ante el mismo problema nos encontramos con los regímenes llamados comunistas o socialistas autoritarios. La abstracción de la personalidad al instaurar la autocracia, es decir, la elección o selección de personas a ordenar y a ejecutar, categorizándolas a través del privilegio social sin mayor consideración que la fidelidad a los principios, crea de hecho la indiferencia hacia la obra a realizar, ya que excluye a la persona que lo ejecuta, al predominar el numerado de donde nace la indiferencia, que es la forma de irresponsabilidad a la que se condena al ejecutado. Este valer humano hace de la sociedad capitalista, es el que ha hecho fracasar al llamado comunismo, y no solamente la U. R. S. S. ha tenido necesidad de cincuenta años de existencia para percatarse, sino que todos sus satélites a la vez, han tenido, como ella, que reconsiderarlo y desviar la línea rígida que hasta el presente han llevado.

El mayor obstáculo que vio el anarquismo, ya antes de realizarse la primera revolución comunista en 1917, fue la ausencia de la personalidad en la obra común, y su negativa anticipada a lo que vimos después: «Primero el partido», que no ha sido ni más ni menos que la línea que ha seguido Stalin, y que, ni con ríos de sangre, pudo evitar el resurgimiento de la personalidad humana. Esta reafirmación de la lógica anarquista, la consideración humana y social del individuo, no es la misma que en el principio burgués o capitalista, ya que el privilegio se establece y crea de por sí el principio de autoridad, el mismo que se ve anulado en la práctica anarquista, por no aceptar la responsabilidad colectiva del nombramiento que pudiera marcarle como privilegiado. El anarquista sólo puede ser responsable de su propia obra, en la que sólo él ha intervenido y nunca en la que mandatado no ha hecho más que ayudar (en conciencia esperamos) a la realización de un bien común. Aquí también puede existir la debilidad humana y confundir por razones de ella misma, su pretensión con la de su deber, dando nacimiento consecuente al principio de autoridad. No hay arcángel Gabriel posible en el anarquismo; por eso solo cuando la responsabilidad es individual o personal, es cuando se puede ser anarquista, ya que no entra en juego ninguna ley de mayorías o minorías.

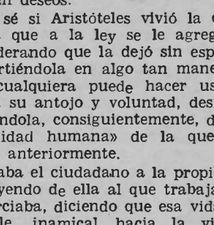
Pretendía Aristóteles que un Estado estable sólo puede conseguirse con la amalgama de la democracia con la oligarquía. Constitucionalista, veía en la ley la forma y manera de oponerse a lo arbitrario de la fuerza o prerrogativas de la realeza. Las pasiones, decía, influyen y confunden a los que tienen el poder, hasta el mejor de ellos; pero las leyes son razones sin deseos.

No sé si Aristóteles vivió la época en la que a la ley se le agregó su considerando que la dejó sin espíritu, convirtiéndola en algo tan manejable que cualquiera puede hacer uso de ella a su antojo y voluntad, desnaturalizándola, consiguientemente, de esa «debilidad humana» de la que nos habla anteriormente.

Ligaba el ciudadano a la propiedad, excluyendo de ella al que trabajaba y comerciaba, diciendo que esa vida era innoble, inamical hacia la virtud. Pretendía que solamente los hijos de la aristocracia deberían ser educados, sin enseñarles nada útil. La libertad, decía, depende de la clase media. El rico y el pobre emplearán su fuerza contra ella.

Sí, esto es lo que hemos visto hasta el presente, el mundo gobernado por la clase media, y por instinto de conservación, el pobre (trabajador) verse forzado a defender su existencia contra lo establecido que, por contraste natural, el rico no sólo defendía o defiende, sino que crea los motivos del combate. La clase media ha fracasado como cuerpo gobernante al no haber sabido crear el acondicionamiento democrático que hubiera, a pesar de las debilidades humanas, nivelado la condición social del ciudadano. Hoy se nos presenta, a través de otra forma, el tecnócrata, o sea la misma clase media con la propia pretensión de gobernar, pero haciendo ahora abstracción de las formas que la ley daban de respeto hacia ella, hablándonos esa tecnocracia de posibilidades, unas veces sugestivas (parlamentarias), otras draconianas (dictatoriales); de todo lo cual encuentra ausente la personalidad humana, no al número, y es a éste a éste sólo al que se refiere en sus exposiciones. Tal es hoy, como fue ayer, la razón de existencia del anarquista, del hombre y su sentimentalidad consciente.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Práctica del desnudismo en Canadá

DESNUDISMO es ir desnudo; es practicar la desnudez del cuerpo exponiéndolo a los agentes naturales como son: el sol, el aire, el agua, etc., etc., cuando el individuo de ambos sexos lo consideran oportuno y saludable, en lugares alejados de toda civilización y a escondidas de las multitudes, por exigirlo las leyes de moral establecida por el gobierno y, las no menos obscurantistas e infames leyes de moral cristiana predicadas por la Iglesia de toda religión.

La moral religiosa, siempre se opuso y se opondrá mientras la queden fuerzas, a todo lo que afecte directamente a la naturaleza humana, por ser ella, ya en su origen, defensora de todo lo antinatural, fantástico y absurdo, con lo cual impera entre sus fieles y sin lo cual haría ya milenios que no existiría. Para ella, prima el mantener en secreto, la verdadera definición y trabajo de los órganos genitales, con los que hace su principal comercio, predicando y enseñando a la infancia y a las multitudes ignorantes, que todo nacimiento de persona humana proviene por único deseo de «fuerza divina», en una berza, rosa o clavel y, que lo que cuelga al hombre entre las piernas y la apertura que posee la mujer fueron creadas por el Todopoderoso únicamente para vaciar las aguas inmundas que el organismo va creando en su constante marcha por la vida y, así va manteniendo la fatal ignorancia de las generaciones que se someten a ella para confundir la libertad con el libertinaje, el amor con el sexo, la lucha por la existencia, por la «vida», en «el paraíso celeste», de donde nadie regresó hasta la fecha por muy canonizado que haya sido durante su existencia en su domicilio terrenal.

Sin embargo, esta misma Iglesia, que prohibe estas exhibiciones naturales a sus feligreses y a todo ajeno a ella, es la primera en decorar sus salones de maravillosas pinturas del desnudo y de las cuales se acaparó intencionadamente para sus placeres lascivos y, entre estas pinturas figuran en el Vaticano, los cuadros del incomparable Miguel Angel, entre los cuales nos es un placer de señalar la «Creación de Adan» que cuelga en la Capilla Sixtina de la Santa Sede en Roma; «Juicio Final» que también está suspendido en la misma capilla Sistina. De Praxiteles, se encuentra en el Vaticano el no menos excelente desnudo de «Afrodita». De los Helenos el Pontífice conserva, «La Afrodita» y la «Medici Venus»; de Federighi se halla en la Catedral de Siena, «Adan y Eva»; del Greco-Romano, «Neired» se encuentra en el Vaticano. Podríamos continuar enumerando infinidad de pinturas del desnudo creadas por Leonardo de Vinci, el Ticiano, Rubens y otros no menos genios del arte que nos ocupa y que se hallan bien vigilados por el ejército vaticanista en esa fuente de riqueza que es la «Sixtina» y, que debiera ser suficiente para muestra y botón de los que se dicen defender la miseria de la humanidad abusando de la incultura de los pueblos, eso sin contar los tesoros que en catedrales e iglesias permanecen adornando las alcobas o salones donde ellos efectúan sus ritos a Dios omnipotente y a Virgen violada, valiéndose de esas imágenes que sus cerebros anormales no llegan a comprender como arte, tergiversándolo como fuente de placer para ejecutar sus acciones sexuales desplazadas e ir dando instrucciones a sus subordinados eclesiásticos sobre la manera de interrogar a las muchachas que no saben o no se atreven hacer la confesión de sus pecados de impureza».

La Iglesia católica, apostólica y romana, que es la que más se ha opuesto y se opone al ejercicio de la práctica del desnudismo, es la que contrariamente a lo que predica, ella lo practica, de diferente manera, en sus establecimientos de orden divino. Diderot el ilustre escritor francés nos lo demuestra en su hermoso libro: «La Religiosa», y el no menos interesante volumen impreso por «Edition de la France Laique», 37, rue Barrault Paris (13) «Les Livres Secrets des Confesseurs», o, el no menos valioso libro de la escritora Esrichetta Caracciolo, titulado: «Los Misterios de los Conventos de Nápoles», en donde pone al descubierto inteligentemente las maniobras indecentes de los representantes de Cristo en la tierra.

Como primera etapa para practicar el desnudismo, no cabe duda que la más importante consiste en la de la educación sexual, empezando por hacer demostraciones del desnudo a parientes y educadores, de manera a calmar inicialmente las impulsiones de la imaginación y limpiarla de los residuos viciosos que trastornan o pueden trastornar o desfigurar el cerebro humano atacando su materia encefálica.

Cuando nacimos, lo hicimos sin ropajes de ninguna índole y si de ellos nos acaparamos, fue con la sola y única intención de abrigarnos del frío o de las intemperies, pero también con el deseo natural de desembarazarnos de ellos cuando lo consideramos útil sin que nadie se ruborizase ni ofuscase de la libertad del individuo de hacer de su cuerpo la verdadera y sana exhibición, como se hace de la nariz, boca orejas, que no son miembros menos «indecentes» que el pene o la vulva, y que uno cubre o descubre cuando se le antoja sin que nadie se dé por molestado.

La práctica del desnudismo no causaría excitaciones malsanas calmando toda obsesión sexual, por el contrario, y los seres de ambos sexos, no sentirían ese sentimiento absurdo de vergüenza y de pudor que se ofrece a las partes genitales. Si se acostumbrara desde la tierna edad a la infancia a correr desnudos por los campos y praderas, jugando y divirtiéndose con sus juegos más agradables, veríamos en poco tiempo disminuir para desaparecer, la inquietud sexual que hoy en día va tomando proporciones alarmantes de verdadera enfermedad de la sociedad.

Se enseña hoy en día en las escuelas de manera muy vulgar, la noción del sexo, pero se deja en la ignorancia el sentimiento de amor, cual no debe de ir separado de esta cuestión tan importante y saludable para la humanidad.

El Canadá padece de esta debilidad y muy particularmente el Este del territorio, en donde el Cardenal Leger, impone todavía su dominio eclesiástico, enseñando catecismos y no hablando en absoluto a la infancia de lo que es un espermatozoide, un ovario, un fetus o matriz. Consecuencia de esta ignorancia es por lo que vemos en aumento cada día, criaturas sin padres y abandonadas, al igual que jóvenes muchachas desamparadas y sin amor de ninguna índole, sea materno o amical, que sería lo que la estimulase para proseguir el camino de una vida sana y feliz, evitándoles el ser pasto del primer postor.

El desnudismo no es desconocido para nosotros los hombres que aspiramos vivir una vida natural y si posible alejada del tumulto de las grandes ciudades engendradoras de vicios y corrupciones. Ya durante la República del 31, en Barcelona, Valencia y otras ciudades de España se hacían frecuentemente prácticas del desnudismo o de naturismo que favorecían a una compenetración más noble de ambos sexos y hacían conocer más científicamente la noción biológica-anatómica del organismo humano, así como también a la formación de la belleza humana por su constante y permanente exposición al aire y al Sol, padre de toda fuente de transformación, de vida y de alegría en nuestro paraíso terrestre...

En Francia también, existen campos de práctica del desnudismo o de naturismo y el de la Isla de Medan, en Villeneuve-sur-Seine, es uno quizá de los más interesantes, sin menospreciar a los existntes en otros lugares de la nación gala.

Que en estos países citados y en otros europeos existan o existieran campos de nudistas, no nos sorprende, conociendo el aspecto moral e instructivo de sus habitantes, y la libertad de expresión y de culto de los mismos. Pero en el Canadá, donde la religión fue y es todavía hoy, dueña y señora de la mayor parte de la voluntad del pueblo, nos ha sorprendido, emocionado y causado satisfacción conocer semejante acontecimiento, porque demuestra, que la religión en Canadá va perdiendo su fuerza moral, lo que no dejará de ser un gran bien para mentalidad de los canadienses, que poco a poco van sacudiéndose los vicios inculcados por la moral cristiana que le vienen imposibilitando el hallar la verdadera libertad y la personalidad que otros habitantes del globo poseen ya, si no en entero, por lo menos en parte.

Existe pues en este país, una Colonia de Nudistas que se denomina: «Sunny Chinooks Association». Se halla separada de la ciudad de Calgary por unas 27 millas y ocupa su lugar 140 acres de territorio emplazado en un hermoso bosque que lo circundan unas praderas elegantes con sus piscinas adecuadas y otros elementos de juegos para niños y adultos. La existencia de este Campo es aproximadamente de dos años y la mayoría de sus componentes son familias, aunque también lo integran jóvenes de ambos sexos. En la actualidad está compuesto por 36 familias y desde hace algún tiempo trabajan por acumular algunas más con el fin de llegar a las 55 familias, que será la suma ideal, para poder desempeñar un labor de educación sexual de primer orden por el camino de la vida y de la felicidad.

Esta Colonia nudista está reconocida oficialmente y registrada con el nombre más arriba señalado, por la Provincial Societies Act. El precio estipulado para pertenecer a ella es de 40 dólares canadienses por año y por familia. Existen en Canadá unas cuarenta Colonias análogas a la que nos ocupa, siendo desde hace algún tiempo su éxito, reconocido por una gran mayoría de ciudadanos, quienes sin pertenecer a él, lo estimulan cual si pertenecieran.

Independientemente a estas colonias nudistas, los descendientes de Fourier y Tolstoi, sea dicho de paso, los Doukhobors, que se encuentran instalados en Brithis Colombia, practican entre ellos el desnudismo de una manera muy social y humana que es ejemplo de respeto y de admiración.

El desnudismo es el Arte de vivir largos años y el mejor medio para una educación sexual apropiada que elimine vicios, pudores y vergüenzas, que hacen del ser humano, el ser tímido, poseyendo un complejo de inferioridad que le incitará a cometer toda clase de inmoralidades, metido en las cuevas del hampa y de la degeneración humana, degeneración, que tan sabiamente, «Historia Sexual de la Humanidad», libro del ilustre escritor y humanitarista Eugen Relgis, nos brinda para que lo leamos con interés si verdaderamente deseamos instruirnos de las desgracias sexuales de nuestra humanidad, que, hacen de ella, el pasto de los seres desequilibrados y la desgracia de los hombres sanos, que se ven envueltos sin desearlo en la vorágine de esta política desvastadora y de un autoritarismo exacerbado que oprime toda iniciativa propia del individuo y frena todo sentimiento de amor y de paz entre los hombres.

Félix ALVAREZ FERRERAS

Comentario. EL MIEDO

LA prensa internacional, al servicio del capitalismo mundial y de la Iglesia católica, quiere convencer a los españoles de la evidente evolución hacia el liberalismo y la democracia de la Iglesia española.

Gracias al concilio, gracias al papa, la Iglesia española ha pasado de la noche a la mañana, por disciplina, de la más alta concepción reaccionaria a una política ampliamente liberal y democrática en pleno régimen fascista. Todo según la prensa internacional, la radio y la televisión.

Como si de la noche a la mañana la mentira pudiera ser verdad. Como si un fascista pudiera dejar de serlo, estando de sangre hasta los pelos de la cabeza.

La Iglesia es astuta y poderosa, pero nunca ha sido sincera. Sus medios de adaptación son inmensos. Posee poderosas fuentes de información y estadísticas, controla y calcula todas las corrientes sociales. Sabe perfectamente que los tabús se hunden y que los privilegios abusivos cada vez son más insostenibles, que el mundo los critica y los condena.

Sabe también decir que no y decir que sí, según las conveniencias y los momentos oportunos; por eso la Iglesia representa la desfachatez y la inmoralidad, porque vive de la mentira y de la ignorancia de los pueblos.

Ella sabe penetrar en los Estados, como la carcoma en el corazón de los troncos, como la enfermedad dañina corrompe y pudre donde reina. Se une al Estado cuando es fuerte y se siente protegida y se aparta de él cuando lo ve débil y en peligro.

Ella sabe echar las campanas al vuelo llenando de cieno y lodo a sus cómplices, imputándoles sus propios crímenes; la cuestión es librarse, no liberarse, que es muy otra cuestión.

Fue nazi cuando de perseguir judíos y ateos se trató. Liberal y demócrata, cuando el crimen nazi se hundió dejando la criminal barbarie al descubierto. Carne y uña con Franco, hoy pretende la separación de cuerpos porque le ve débil y pauperizado, quiere librarse de la responsabilidad de un pasado tenebroso en España, como si los crímenes pudieran dejar de ser crímenes, como si la impotencia de un dios no estuviera clara y al descubierto.

Durante treinta años cómplice del crimen español, del gran genocidio de España, sólo porque los obreros pidieron pan, pan y justicia... Pan y libertad. La Iglesia humana y generosa, bendijo los asesinatos en masa; los curas se sublevaron, se unieron a los asesinos, a los cobardes que han arruinado y vendido España al mejor postor. A todos los que han querido comprarla, como una desgraciada prostituta.

La historia y el derecho a la vida no puede perdonarles ni confundirles. El juicio es severo. Los curas han envilecido a la Iglesia y la Iglesia no puede vivir sin los curas. Sus propios hijos se sienten deshonrados de un pasado negro y tenebroso; quisieran salvarse y no pueden porque viven en el mismo lodo, en la misma corrupción y el mismo estado de descomposición asqueroso de la podredumbre corrompida. La Iglesia de España es un cáncer generalizado que devora al pueblo español.

La vida y la muerte son incompatibles. La Iglesia y España, no pueden convivir, porque la Iglesia no es la Iglesia. La Iglesia es la casa del Diablo. Amparó el crimen, amparó el robo, la violación... En nombre de Cristo-Rey aún se sigue matando. Aún se martiriza y encarcela. En nombre de un «Dios bondadoso» se quiere proteger a Franco.

La Iglesia no ganó la batalla. La perdió hace treinta años, por eso quiere batirse en retirada, por eso quiere reformarse, liberalizarse. Porque la danza de los mártires del obrerismo muerto no le permite sosegar. Por eso quisiera olvido, que más suerte que olvidar. La Iglesia quiere salir del abismo en que se ha hundido, del lodo que la ahoga. Bien lo comprendemos. Quisiera salir porque tiene miedo, miedo a sus propias culpas. Miedo a que la justicia se haga. Como tienen miedo los traidores, los que han vendido a España.

Aunque parezca mentira tienen miedo. Ese gigante de las mil cabezas y de los millones de brazos armados, tiene miedo de los débiles y de su propia conciencia. Como tienen miedo las potencias de Europa y América, del poder de los vencidos de antaño; por eso se afanan pintándonos un cuadro de esperanzas sobre la evolución de España, con su vieja Iglesia; como el estafador que quiere vendernos una cada imaginaria. Así la radio, la prensa y la televisión nos pintan una nueva España, una España comprensiva, una Iglesia liberada, unos gobernantes sinceros, unos curas honrados... Un cuadro que asusta de tanta desvergüenza pagada.

Los españoles que no reconocemos en Franco ninguna cualidad moral para representar y gobernar a España sabemos que todo es mentira, que todo es miedo, pura farsa inventada porque las naciones de Europa y Américo temen el día de mañana, porque España puede ser nuevo campo de batalla para rusos y americanos, porque puede ser el polvorín de Europa, porque puede ser, como lo fue, el punto de expansión de una ola revolucionaria, porque la sangre vertida de los pobres genera de nuevo en la mente de las generaciones jóvenes de España. Por eso quiere la Iglesia volverse joven y liberalizada, fingir que nunca por nunca ha sido por la sangre del débil manchada.

¡Ah! Si todos los hermanos se comprendieran, si todos quisieran convencerse, como así debiera suceder, la Iglesia habría encontrado el momento oportuno de su total reforma y liberación dejando a los españoles tranquilos, yéndose a Roma, de donde nunca debió salir.

¡Cuando aprenderemos que la unión hace la fuerza!

HORIZONTES

Recién aparecido:

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 *páginas con ilustraciones,* 8,00 *francos.*

NO MATARAS

que se suponía se ayudaba al padre Sol — y ¡esto es para la risa! — a subir más liviana y rápidamente el horizonte. Esta fiesta nos fue comunicada por medio del árbol de Noé, que como todos saben, no está completo si le falta el adorno de la luz. Por eso los diferentes papas — en representación de todas las Iglesias —, rezan para que la luz del incendio guerrero no se acabe nunca; ¿o no? El árbol de Noé — tal como lo conocemos nosotros — apareció en Strasbourgo, antigua ciudad de Francia, capital del departamento del Bajo Rin, el año 1605, el día de Noé (25 de diciembre) se colocó en todas las casas un abeto pequeño, y en cada una de las ramas de este árbol se ponían velitas, flores naturales y de papel, pasteles y bombones, los que después eran distribuidos entre las personas presentes. (Por si alguno de sus catoliquísimos y cristianísimos ministros, se lo tiene al Sr. de Gol, como «gallo tapado», el asunto se lo recomendamos nosotros, para que por un simple decreto remodernice la práctica estupenda para bien de todos y cada uno de los súbditos franceses.) De la cristiana Strasburgo pasó a la «protestante» Alemania — tan protestante que no protesta ni cuando la zumban... — y tan sólo el año 1840, apareció en la Ciudad-Luz, en el palacio de las Tullerías (¿y en qué otro lugar podría haber aparecido semejante broma?) llevado por la princesa Elena de Mecklemburgo, esposa de Felipe Luis Carlos Enrique — basta de patronímicos —, duque de Orleans; de París, pasó a la corte de la reina Victoria. Y es ésa la estupenda forma como nos ha sido transmitida, de generación en generación, la antigua costumbre de encender fuego en el solsticio invernal — lo malo es que ahora el fuego de la guerra se enciende en invierno, en verano, en otoño y en primavera, con la misma gallardía y contumacia antihumanas; ¿no serán los nuevos primeros ministros republicanos y socialistas, comunistas, etc., peores aún que los antiguos reyes? No se ría, mi querido lector, por cosa tan trágica. ¿He? todo fue — y cae ritmificado — por el árbol de Noé. ¡Vaya una gracia! El pueblo serbio y en general todos los campesinos de por allá tomaron más en serio que nadie el predicado de príncipes y reinas. Y la famosa Primera guerra mundial da buen crédito de ello. Los campesinos balcanos tenían nada menos que un abeto especial destinado al Día de Noé. Así les fue en la feria. Terminadas las festividades, quemaban el árbol, y sus cenizas eran arrojadas a los campos para que ellas garantizaran una fructífera cosecha. Ahí está para ejemplo la maravillosa cosecha de los judíos de Israel. Pareciera que cuando hay un Dios por el medio, las cosechas más maravillosas — y las más milagrosas realizaciones — tuviesen por destino el ser regoldadas por los cerdos, como se dice en la bíblica palabra. Busquemos a los *cerdos* en todos los antros de los sacerdotes civiles y eclesiásticos, y démosles de una vez por todas, su merecido, fumigándolos de cualquier manera, si la humanidad se descuida, los cerdos fumigarán su causa, su progreso, su riqueza, su alegría, sus penas y sus amores. Pues ellos tienen el poder de sus colmillos infernales; ellos tienen los técnicos y los «genios» a su disposición. Y la cobardía hace nata entre esas gentes, de tal manera que la humanidad se va a pique si no reacciona contra tanto y tanto batracio ensotanado o disfrazado con chistera o con blusa proletaria que para el caso es lo mismo. Y hasta aquí hemos llegado; quien quiera entender que entienda. De lo contrario, seguiremos «hasta el día del juicio final» aguantando mecha y cabronerías por parte de los que imaginan tener al mundo en un puño. Los Hitler, los Franco, los Mussolini, los Nasser, los Kossiguin, los Johnson, los Mao y Cía., o los Fidel y Stroesner de pacotilla. ¿Habrá que imitar a un Petronio para cronificar a la presente entera humanidad? Esperamos que aún haya tiempo y que tan macabro oficio no sea imprescindible. Vale.

S.I.d.

ESPAÑA HOY

CENIT sociología ciencia literatura — **LIBROS** — **ESPOIR** HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C N T F

«El demagogo» (cuadros de la realidad mexicana) R. Salazar	10 00
«Tras las rejas del Vaticano», J. N. Rosales	7 00
«La U. R. S. S. y el futuro», Leonardo Schapiro	16 00
«Los sumergidos», Víctor Alba	18 00
«Sosia y los delegados», R. Sender	10 00
«Renuncia al comunismo», C. M. Pellicer	3 50
«Orígenes de la Filosofía», Rodolfo Puiggrós	6 00
«Ricardo Flores Magón» (el Adalid), Rosendo Salazar	12 00
«J. F. Kennedy, López Mateos y América»	6 00
«Esa gente de España» (siete ensayos de intelectuales acreditados)	3 00
«El Opus Dei» (ensayos) y «El 2º muerto» (teatro), Rosales	5 00
«Somoza, asesino de Sandino», R. Romero	10 00
«Crisis de la democracia de América en la República Dominicana», Juan Bosch	5 00
«La verdadera reforma agraria», Víctor Alba	4 00
«Sancho Panza, exégeta», L. Lara Pardo	10 00
«Al bosque de Chapultepec» (poema en cinco cantos), Graciela Garbalosa	6 00
«México bárbaro», John Kemesh Turuls	9 00
«Cervantes y su tiempo», Angel F. Orunesgasti	9 00
«Naturalezas muertas» (poemas), Esther Puyhol	6 00
«Homenaje a García Lorca en el XXX aniversario de su muerte	6 00
«La Conquista del Espacio», Jacobo Zabledowiski	9 00
«Crónica de la Revolución Mexicana (3 vols.), Roberto Blanco M.	40 00
«El Ultimo Cristo», José N. Rosales	10 00

tierra y libertad

«Historia de la Revolución Mexicana» (7a edición), J. Mancidor	15 00
«Evocaciones de España y México (figuras y lugares), A de la Villa	15 00
«La España que conquistó al mundo», R. Puig Gros	10 00
«Los caminos del Hombre», (epistolario), Miguel Jiménez Igualada	12 00
«Poesía revolucionaria nicaragüense» (antología)	6 00
«La casa del obrero mundial», Rosendo Salazar	12 00
«La novela del indio Tupinamba», E. F. Graell	10 00
«Cárdenas y el gran ejido del Yucatán, E. Durán Rosado	6 00

UMBRAL

«La Baja California», Braulio Maldonado	7 00
«Los Primero de Mayo en México», Rosendo Salazar	12 00
«Mi rebelión» (la dictadura de los Somoza)	12 00
«La muerte en el paraíso», A. Baeza Flores	12 00
«La muerte en las manos», Julián Gorkin	8 00
«Notas de un viaje en Extremo Oriente», Gustavo Montiel	8 00
«Hidalgo el Libertador y su época», Agustín Cue Cánovas	8 00

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería. Es una edición «Umbral».

«Bellas, claras y sencillas páginas de la literatura castellana» (antología)	9 00
«Antología de Alfonso Reyes», (selección y prólogo de Luis Martínez	13 00
«Madrid de los años 20», «Antología rota», León Pelipe	6 50
«Mi vida», Isidora Duncan	6 50
«Moisés y la religión monoteista, Sigmud Freud	9 00
«El Anarquismo», Kropotkin	1,50
«La Escuela Moderna»	1,50
«La incógnita de Indoamérica», V. García	1,50
«Garbuix Poètic», Joan Ferrer	2,00

COL. CRISOL, 7,50 F.

Unamuno : « Niebla. Abel Sánchez ».
— « Por tierras de Portugal y de España ».
— España. Andanzas y visiones españolas ».
Undset, Sigrid : « La orquídea blanca ».
— « La zarza ardiente ».
Valera : « Juanita la Larga ».
Valle-Arizpe, A. de : « Virreyes de la Nueva España ».
Vasari : « Vidas de grandes artistas ».
Vega, Lope de : « La estrella de Sevilla. Peribáñez y el comendador de Ocaña. El caballero de Olmedo. Fuenteovejuna ».
Vega, Garcilaso de la, y Boscán, Juan : « Obras completas ».
Vélez de Guevara : « El diablo cojuelo. El asombro de Turquía y valiente toledano. El ollero de Ocaña ».
Verdaguer, Jacinto : « Antología poética ».
Verlaine : « Obras poéticas ».
Vicente, Gil : « Teatro y Poesía ».
Villaespesa, F. : « Teatro escogido ».

Giros y pedidos a Roque Llop,
24, *rue Ste-Marthe.* 75-*Paris* (10e).
C. C. C. Paris 13507 56

le monde **libertaire**

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-79.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La C. N. T. se reúne

En una parte no importa del exilio. No puede hacerlo plenamente en España por el estado de tiranía que reina en la misma.

Todo tirano, todo déspota crea delitos de opinión para deshacerse de sus adversarios y de las temibles razones que le oponen a éstos. La respuesta que Franco puede dar a todo interlocutor «impertinente» es falaz, embarazosa, tartamuda. Mejor, para el caso, cortar con el rayo de Júpiter. Todo sindicalismo fuera de la horma franquista, queda al margen de la ley. Que la autoridad reprima, y asunto concluído.

Pues no está concluído, puesto que el tal sindicalismo subsiste. En España y fuera de la misma. Y se reúne, discute y crea problema. ¿Cuál? El de la libertad política, social y económica del país. Estando el poder nazifalangista en pie, no es para menos.

La C. N. T. está reunida no para una reunión más como podrían sugerir los maliciosos. No se reúnen los muertos porque no tienen necesidad de ello. Pero lo vivo, lo existente, está necesitado de ponerse a tono con el diapasón de cada día. A la manera de ver, la hierba cumple su ciclo de vida anual. Sin embargo, no desaparece. Las hierbas «no se reúnen»; pero trabajan su eternidad en el secreto de la tierra. Cada primavera las simientes escondidas dan tallo y flor que estallará en fruto, proceso vegetal que equivale al de los hombres y sus generaciones. Igual puede ocurrir con los organismos, con la C. N. T. en nuestro caso. Ahora ésta atraviesa una grave crisis de libertad y desarrollo, un invierno — largo, larguísimo — que la expone a deformaciones de consuetud, deformaciones que la raíz sana evitará que tomen desarrollo.

La C. N. T. está reunida porque existe, porque tiene suma precisión de examinarse, de prepararse, de defenderse de tanto abrojo, de tanto muro como intenta asfixiarla. La C. N. T. mira siempre a la faz del enemigo, pero ha de poner sumo cuidado a las contrariedades del momento. Y no es que ese estado de inquietud permanente la contraríe; la vida es lucha y la paz, en nuestros días, equivale a un requiescat in pace.

Toda asociación voluntaria debe exponer y analizar sus problemas en la asamblea popular para que ésta los resuelva. No hay capitanes en la C. N. T., ni líderes ni directores. Ni los ha habido nunca. Y cuando la nariz directorial ha asomado, un zarpazo sobre ésta ha demostrado que el tal apéndice era carnavalesco.

La C. N. T. se rije por sí misma, es decir, por voluntad omnímoda de sus miembros. Hasta ahora así ha sido, y en adelante así habrá de ser. Se adelantará más o menos, se atrasará o no terreno. Ningún recurso existe ante los dictados de la historia. Pero la C. N. T. tiene raíz en el acerbo social de España y en él está y seguirá estando presente por derecho propio y por naturaleza futurista. Porque el gaje principal del cenetismo lo es su novedad de sistema junto con su crédito de combativo. En la guerra la C.N.T. fue la única entidad que creó algo: las colectividades de trabajo, los municipios libres, gran parte de la industria de guerra, todo ello a pesar de algunas inexperiencias y del cúmulo de contrariedades — e incluso persecuciones — que le opusieron los aparatos gubernativos, regidos o influenciados por la reacción comunista. La C. N. T. puede reivindicar en gran parte el contenido del 19 de Julio y días siguientes, en sus aspectos de defensa y reconstrucciones populares. Luego, la C. N. T. fue siendo pese a transigencias onerosas, consentidas para ganar una guerra que cada día se iba perdiendo a pesar de la reedificación del Estado.

Por lo mucho vivido, lo que vive y lo que ha de venir, la C.N.T., como no importa que organismo colectivo, tiene obligación de reunirse para compulsar su estado y las perspectivas que se le ofrecen, no para certificar lo tan alaiziano de «reunirse para acordar volverse a reunir». Los hombres disponemos de vista, oído, olfato y criterio, y como ayer no es hoy ni hoy es mañana, cuanto haya ocurrido, ocurra y pueda ocurrir nos agrupa para constatar, prever y definir, en Pleno, en Congreso, o no importa que cúmulo de voluntades.

Es la relación humana, y fuera de tal relación queda la indiferencia, el nirvana, el R. I. P., para quien o quienes lo deseen.

Y estos no somos nosotros, los confederales, los anarcosindicalistas, los testarudos de la A. I. T.

LA GUARDIA CIVIL SE MODERNIZA

— Para los turistas «nosotras», para los españoles «ellos».

En el centenario de BENEDETTO CROCE

por LUIS DI FILIPPO

UNA muy escueta información telegráfica aparecida en los diarios dio cuenta de un acto de homenaje a Croce con motivo de cumplirse el centenario de su nacimiento (25 de febrero de 1866).

En el gran teatro San Carlos de Nápoles habló el presidente de la República, Saragat, para decir que «nuestra deuda de gratitud para Croce es inmensa».

Llama la atención que, no obstante la reconocida inmensidad de la deuda de gratitud, las instituciones culturales de la colectividad italiana, algunas muy importantes, no hayan manifestado de alguna manera notoria su recuerdo del gran maestro desaparecido. Y también no deja de ser significativo el hecho de que la intelectualidad argentina, consciente de lo que Croce representa como creador y suscitador de vida intelectual y de vida moral, haya permanecido tan quieta y ausente como la colectividad italiana.

Otros ilustres centenarios nos han conmovido e inquietado. ¿Por qué no éste? ¿Acaso porque su larga existencia, ha poco terminada, nos da la sensación de que Croce todavía es nuestro contemporáneo inmediato?

Sin embargo, hay un aspecto de la personalidad de Croce que debiera destacarse, especialmente fuera de los ámbitos académicos donde el pensamiento de Croce merece más altos enfoques; un aspecto susceptible de cierta popularidad o vulgarización. Nos referimos a esa línea de su pensamiento y de su acción que constituye, paradójicamente, su grandeza y su mengua: el liberalismo.

Decimos su mengua con sentido irónico. En realidad, es parte de su humana grandeza. Es mengua para el prejuicio dogmático antiliberal, ahora en auge. Mengua para cierta mentalidad facciosa que presume de marxista, que no le perdona a Croce su marxismo crítico juvenil y mucho menos su posterior actitud política consecuente con su posición filosófica.

Pero para comprender y valorar este liberalismo grato al maestro desaparecido hay que apelar al sentido de las palabras, a su significación etimológica y a la carga de historia que las colora con especiales matices. Lo cual ya implica decir que hay más de un liberalismo, o más de una manera de ver el liberalismo. Por de pronto, aunque la palabra liberalismo suele ir referida a cierto sentido político en virtud del sufijo que lleva, en el lenguaje de Croce y de otros liberales de parejo nivel intelectual, dentro y fuera de Italia, lo político no es lo esencial del liberalismo. O, en todo caso, conviene no convertir en sinónimos absolutos los términos político y partidista, porque se confundiría la parte con el todo.

Liberalismo es, desde luego, política liberal. Pero al mismo tiempo, el vocablo «política» asume tal categoría conceptual que la palabra liberalismo trasciende su vulgar significación para penetrar hacia otros dominios menos circunstanciales y prácticos.

En el sentido crociano del término — como en el de otros pensadores humanistas —, el liberalismo viene a ser más un estilo de vida civil que una manera de organizar la economía nacional.

En la raíz de la palabra está su hondo y permanente sentido ideal y práctico. En la raíz del término está presente la libertad con todas las resonancias y las sugerencias que la ilustre palabra contiene. Contenido que la historia enriquece dramáticamente y que el pensamiento de los filósofos y la emoción de los poetas colora con sentidas nostalgias, cuando no con impacientes esperanzas.

Filosofía y vida, vida pensada y vida vivida, fuerza de reflexión y fuerza irreflexiva, pensamiento u practicidad, conforman una manera de pensar y de vivir, de sentir, que equivale a un estilo.

«En rigor — dice Croce —, esta concepción (la liberal) es *meta política*, supera la teoría formal de la política y, en cierto sentido, de la ética, y coincide con una concepción total del mundo y de la ética, y coincide con una concepción total del mundo y de la realidad.»

Cuando se niega al liberalismo porque históricamente no ha dado los frutos idealmente prometidos, se parte de una falacia y en parte de una injusticia porque no es poco lo que ha dado a la humanidad. La crítica al liberalismo, para ser legítima, debe partir iluminada por la concepción liberal y no por la autoritaria. Desde este punto de vista es lícito reprochar al liberalismo no haber desarrollado hasta sus últimas consecuencias, al menos en el terreno teórico, su concepto de la libertad. Se quedó a mitad de camino, anquilosado en una sola faz de su proceso, en la faz política institucional, estatal, o en ese lamentable « laisser faire »... que se adjudica gratuitamente al liberalismo. Le faltó el paso decisivo, el libertario, usando un término que tiene la misma raíz, pero que devuelve a la palabra libertad mucho de su emoción primigenia agostada.

Cuando Croce retoma el concepto de Hegel, «la historia es la historia de la libertad», le da otro sentido. Lo usa «no para asignar a la historia el tema de verse formada por una libertad que antes no existía y algún día habrá de ser, sino para afirmar a la libertad como forjadora eterna de la historia, como sujeto mismo de toda la historia. Es considerada, como tal, por un lado el principio explicativo del curso de la historia, y por otro, el ideal moral de la humanidad.»

La libertad deja de ser una mera abstracción para convertirse en realidad actuante o en realidad negada, que conviene afirmar en la realidad políticamente, de hecho. Pero éste es otro problema que está implícito, más que explícito, en el problema ético del liberalismo tal como lo siente Croce. Y que en cuanto problema no deja de ser polémico. Como todo problema vivo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

«PANEN ET CIRCENSES»

EN todas partes ya es sabido que los deportes alcanzan un singular realce. Pero posiblemente no haya otro país que, como en España, tomen tan amplias características. Si tenemos la curiosidad de ojear con cierta asiduidad la prensa diaria y la semanal, bien sea la que se publica en las capitales, así como la editada en localidades de poco censo de población, podremos comprobar la abundante cantidad de páginas dedicadas a los deportes y a espectáculos en general.

Diríase que cuanto atañe a los deportes es en España cosa de carácter vital. Y no se diga que ello ha sido siempre así. No; nunca como ahora han dedicado los periódicos tanto espacio a los espectáculos deportivos. Nunca como ahora, como en la etapa fascista actual desde luego, se ha concedido tan enorme importancia a la vida deportiva. Ello se puede comprobar fácilmente si se consultan los periódicos que se editaban con antelación a la etapa del régimen fascista.

Es de comprender que al Estado, a cuantos constituyen la parte más responsable del régimen vigente, les interesa sobremanera que en el ambiente popular tome el mayor arraigo la obsesión deportiva. De ahí el machacar constantemente alrededor de lo que al desenvolvimiento deportivo hace referencia. Se habla de los profesionales, de los «amateurs»; entrevistas con unos, comentarios de los otros; páginas y más páginas en torno al deporte nacional. Otras tantas, para variar, en relación con el deporte extranjero. Y a mayor abundamiento, en emisiones radiofónicas y de televisión, no falta la recargada ración de deportes. Es aquello de encontrar ya los deportes hasta en la sopa.

Por parte de las autoridades, desde el gobierno central hasta los gobernadores de provincias, se lee cada dos por tres que se ha nombrado tal o cual comisión encargada de regularizar, de crear, de administrar, de incrementar todo lo relacionado con los deportes. Se brega, ya desde los puestos oficiales, por crear una mentalidad frívola, superficial, que tome interés constante, apasionado, por los deportes, dejando de interesarse por los matices que constituyen lo esencial en la vida de España,

En la antigua Roma, en su período de mayor decadencia, Juvenal lanzó las contundentes imprecaciones, reflejadas en sus «Sátiras», al embrutecimiento ambiental que preponderaba. Aducía que la degeneración preponderante tomaba como base el poder comer, el llenar de pan el estómago y poder luego refocilarse con los bárbaros espectáculos de las arbitrariedades de los tiranos. Exactamente lo que persigue el franquismo en España.

SOBRE EL MOVIMIENTO ANARQUISTA FRANCES

Públicamente en uno de nuestros periódicos, «Espoir», se han dado a conocer, avaladas por el compañero Fayolle, unas opiniones al respecto de lo que él define como « la crisis del movimiento anarquista francés ». A cuantos nos esforzamos en rehuir todo *cantonalismo nacional*, con miras a una efectiva visión internacionalista de los problemas de ideología ácrata, nos ha interesado lo expuesto por Fayolle, texto que se nos dice presentó en el congreso de la F.A.F., que se celebró en Burdeos en el pasado mes de mayo.

Y es de estimar interesante el texto de referencia porque sin requilorios de ninguna especie, sin andarse por las ramas, ahonda en la realidad de unos factores sicológicos que en buena parte, sino totalmente, han contribuido a la «crisis» que él subraya. ¡Ojalá se comprendiera la necesidad de llevar a cabo por parte de la militancia en general, los oriundos de una parte, como los de otra, la conveniencia de llevar a cabo tales *exámenes de conciencia*. Todo es relativo, por lo que no es verosímil que nadie guarde en redoma especial la *esencia de la verdad*, el summum de la lógica. Pero algo puede conseguirse si se escarba y se ponen cara al aire las premisas de una y de otra naturaleza, mediante las cuales ha de poder establecerse un corolario, la conclusión adecuada. Naturalmente que para ello se ha de partir de un clima de concordia, se ha de buscar una convergencia en la sensatez.

Es, o puede ser, aleccionador lo que se nos dice de los compañeros franceses, máxime cuando quien lo dice es un experimentado y veterano militante. Buena parte de lo que señala hace referencia a esa inconsistencia, a esa falta de una bien vertebrada organización que es habitual entre los libertarios franceses. Si, es una sicosis de clan, de capillita (lo hemos dicho no pocas veces) lo que ha dado como consecuencia una carencia de potencialidad para llevar a cabo acciones de envergadura en el orden proselitista. En cuanto al problema de la falta de conexión derivada de la incomprensión entre jóvenes y veteranos, es con seguridad un problema del anarquismo internacional. Pero lo grave del caso no está en un supuesto divorcio, o diferencia sicológica entre viejos y jóvenes, está en que no hay juventud en el ambiente libertario, o la que hay es muy insignificante en cuanto al número. Y el caso no afecta solamente a los compañeros de un país, sino que tiene un alcance global. Buscando un justificativo al *caso* de los libertarios españoles, se ha dicho: No tenemos juventud porque en nuestro ambiente de exiliados no hay posibilidades para que la mocedad se desenvuelva en ambiente de lucha, como lo sería de hallarnos en España... Y bien, ¿qué diremos de los franceses, de los italianos, de los argentinos, de los uruguayos, y de otros países, que hallándose en su propia tierra, tropiezan en el orden de lo juvenil, con el mismo inconveniente?

No sé el efecto que debieron producir las consideraciones del compañero Fayolle en el ambiente de compañeros franceses que asistieron en el comicio de Burdeos. Puede decirse que en el orden general de la militancia, se está acostumbrado a leer o escuchar consideraciones de orden crítico constructivo, sugerencias, iniciativas, estudios hechos a conciencia y con toda objetividad. Y ello transcurre con la misma falta de interés, o indiferencia, como si se oyera llover. A veces semeja que cada cual se escuche a sí mismo, sin oír lo que dice el vecino. No pocas veces se ofrece la sensación de que se está enzarzado en un bullicio de diálogo entre sordos... Y así van las cosas.

De todas las maneras nada se consigue con dar volumen al pesimismo, o en dejarse llevar del escepticismo. Precisa, sobre la marcha de la propaganda, del proselitismo en general, ir a la médula de nuestros problemas, como en el citado caso del compañero Fayolle. Insistir en ello, con la esperanza de que tal vez, a fuerza de repetir el enunciado de un problema, o de los problemas, a la postre se convenga en la necesidad de buscarles una solución.

EL LEVANTE DE GABRIEL MIRO

Se celebraron hace poco, en algunos de los pueblos levantinos en que vivió Gabriel Miró, «el escritor de prosa más trabajada y tersa que se haya producido en la lengua castellana», actos públicos recordándole. Pero lo lamentable es que el Levante *mironiano*, la poesía de esos pueblos alicantinos que supo evocar en páginas admirables, por gregarismo de un turismo chabacano, difundido con desmesurados anhelos de aporte financiero, ha quedado desfigurado. Así el encanto de aquellos pueblos dorados de sol, que reposaban junto al azul del Mediterráneo: Calpe, Altea, Benidorm, hoy han perdido el sosiego, la paz y la sencillez de antaño, para desenvolverse en una bullanga cosmopolita, donde destaca el cretinismo de gente ociosa, que moran en el abigarrado conjunto de hoteles y «chalets» que por doquier desfiguran el paisaje.

Hoy, para tener una idea del «Levante feliz», que amaba Gabriel Miró hemos de asomarnos a las páginas, de una belleza incomparable, que destacan en sus libros: «Años y leguas», «Del vivir», «El libro de Sigüenza», «Del huerto provinciano». Margarita de Mayo, profesora de lengua y literatura española en una de las universidades de Estados Unidos, tiene trazada una cariñosa semblanza en torno a la personalidad y la obra de Miró. Así expresa:

«Gabriel Miró, que es un enamorado del paisaje, mira y siente la naturaleza como si en ella se ofreciese lo humano. Humaniza las piedras, las plantas, las estrellas... Todo recorte de la naturaleza que Miró recoge en su retina y en su sensibilidad, pasa a su obra dotado de un vigor extraordinario para penetrar en los sentidos.»

Todo lo endeble pasa y se olvida. Quedarán, imperecederas, de la tierra mancillada por prosaicas ganancias del turismo banal, las páginas que dedicó Gabriel Miró a ensalzar el Levante de ayer, bañado de luz y poesía.

Area Mundial. Correspondencia polémica

RESPUESTA LO MAS FRATERNAL POSIBLE

II

CIERTAMENTE, discutir ideas es más conveniente y sano que barajar personalismos, esa pasión que lo altera y estropea todo. No obstante, por mucho que afinemos el carácter, una inconveniencia, una indiscreción pueden escaparnos. Y es que en todo momento el individuo está presente, y en nuestro elemento hay pocos que sepan esconder el bulto para dar paso a los principios. Incluso existen, los modestos en presentación y furiosamente ególatras en su fuero interno. También acusan su presencia los «faroleros» con fondo de personas sencillas y lo uno vaya por lo otro. En nuestra libre feria hay de todo.

En cuanto a nosotros, acudimos al palenque sin empaque, y aun temerosos de utilidad escasa. Aplicados, aquí, allá y acullá, en diversas ocasiones hemos sido distinguidos, sin jamás habernos distinguido. Parece que no, y es importante. El musgo de la roca aún pega en nuestra siquis y el roquero que somos sigue adelante. No envidiado, pero chocando con la envidia; no obstruyendo, pero siendo obstruidos, generalizando, y siendo personalizados. Por defender posiciones el índice rojo nos señala con ira, y aparte fuegos cercanos también de La Habana encendieron cerillas. Recordemos: « ¡Hay para vomitar!» ¿Por qué? Por criterio opuesto. En «Soli» de acá quedamos extrañados. ¿Ya no se es compañero? ¡Y tan hermoso como era el serlo! Seguro que con el exclamador de «Soli» habanera nos habíamos apreciado en la tribuna, en la columna periodística, en el centro de una Cárcel Modelo hace medio siglo. Pero una disconformidad, una opinión contrariante, rompe fácilmente con todo. De no haberse tratado de un poeta, de un gran poeta por cierto, la exclamación no habría sido más enconada.

Quiérese decir, que para lacrimógino, o quejumbroso, todos disponemos de pañuelo, queridos amigos. En cambio, para las posiciones, la claridad, parece que nos falta, con lo mucho que abundaba en nuestros medios. Hoy todo son retóricas, divagaciones, giravueltas para un digo no digo de Don Diego, aunque la finalidad de eso se consiga y señale, para que todos los perros de la elocuencia, o de la filosofía barata, se nos echen encima exigiendo pruebas. Se apunta a medias, se insinúa, se va a decir y se calla en el punto preciso. Luego el zorro atiende, agazapado, el apeo de la alondra atolondrada.

Muy político, muy maquiavélico, y poneos de lado, compañeros cubanos, que no va para vosotros, que puede ir para otros que al pan le llamaban pan y al vino vino en tiempos atrasados. Ahora ya el vino les es pan y el pan vino. Abandonémosles en su mercado.

Viajes se han hecho y siguen haciéndose no importando la exactitud de las estaciones. El periplo se cumple, siendo importantes las intenciones. ¿Cuáles? Las de esa internacional sin estatutos, mas opuesta a la A. I. T. Nada se crea en tales correrías, pero se descrea, se desasocia, se aniquila. Tiempo atrás el interesante compañero Agustín Souchy se indispuso con nosotros por una complacencia nicaragüense referida, y sépase donde Souchy actualmente milita. El compañero Rüdiger, cuyo furor creacionista podía aplicarlo a Alemania, tan carente de espíritus independientes y libertarios, se complació minando la solera anarcosindicalista de la S. A. C. hasta que la descartó de la A. I. T., ocasionando, no la derrota de la socialdemocracia sueca y del corporativismo germano, sino el hundimiento de la posición anarcosindicalista sueca, para los lejanos personificada en el grupo Anderson. Ento conseguido, la S. A. C.—Rüdiger se atacó a España protegiendo o levantando comités de un cenetismo trasnochado, «positivista», dirigista, cualquier cosa menos federalista y anarquista. Se estaba en congreso en Limoges cuando el malogrado compañero Granados fue a colocar un ramo de flores al recordatorio de 365 víctimas de Oradour-sur-Glane en nombre de los congresistas, y el compañero viajante de la S. A. C., Helmut Rüdiger desapareció de la capital de la porcelana para entrar en España, donde fortificar la posición reformista, no mediante «La conquista del pan», sino con «parné» maldito en Madrid, Sevilla y Barcelona. ¿Se comprende el fondo de nuestra protesta, de nuestros resquemores? Esta competencia no es leal ni dispone de lógica alguna. Sin embargo es cierta, y verificada. Del interior nos llegó el grito de I. secretario de la C. N. T., poco antes de caer preso junto con otro de comité, compañero G. A renglón seguido ambos serían desacreditados lo más posible en el exilio por elementos hispano - rudigerianos. El caso era «recuperar» un comité nacional para la «reforma».

Esos viajes, a los compañeros a la antigua nos mantienen en desconfianza por lo que dislocan, y conste que no le negamos derecho a billete a nadie. Pero hay facilidades de rodar, volar y navegar, que a un carpintero le son vedadas. Ahora mismo, al manual de París le presentan quebradero de cabeza con la subida de la carta semanal del «Metro». Para un libertario de taller, un salto de Orly a Caracas es más difícil que de Caracas a Orly. Y surcar espacios guaches, cariocas y guaraníes, agrava el asunto, de hacerse con chaqueta francesa. Nuestro amigo Gorkin ha hecho eso varias veces y no nos asombra. Es su trabajo, y el de otros más próximos que Gorkin. Pero hasta aquí el dólard de Ford, de Carnegie, de Rockefeller en satisfacción de un trabajo equivalente al de carpintero. También nosotros tendemos la mano a la empresa burguesa. Pero encocoran esas entrevistas, esos conciliábulos, esas inteligencias con grupos de compañeros trasatlánticos abocados a la transgresión de principios, fáciles para la dejación de « lo de antaño » (la ética anarquista) y dispuestos, no a abandonar una sede social que les incomoda, sino a quedarse en ella para desvencijarla, para liquidarla, para servir un mal designio o darse el gusto de dejar en mísero estado la cacharrería. Antaño, cuando la gente no era tan sabia, el ácrata deshinchado se «mandaba mudar» como debéis decir en vuestras tierras. Ogaño no: el pre-desertor pretende acabar con el decorado que le hiere la vista. «Por lo que me queda de estar en el convento, me hago dentro».

En Chile, en Perú, en Bolivia, en Cuba, en Venezuela, en Uruguay, en Argentina, ¿qué queda del entusiasta movimiento anarquista de los primeros 25 años del siglo? Algo, y ese algo hay que contactarlo, para neutralizarlo, para dejarlo «acabalazado». ¿Hiere, el remoquete? Lo retiramos, no hay problema. Pero lo suplantaremos por «desvirtuado», y al fin y al cabo diremos lo mismo. No intentaremos decir, apuntando el grave descenso del anarquismo americano, que la culpa del mismo radique siempre en la maniobra reformista. Existe el cansancio. Lo que sí aseguramos sin frenazo es que las embajadas europeas han contribuído a desmoralizar lo poco que queda nuestro en cada país americano, y cuando algo han aglutinado ha sido en sentido de oposición a lo clásico de antes con vistas a su ruina definitiva. Porque en readaptaciones, compañeros cubanos, nosotros no creemos, y aún quedamos miles en la incredulidad esa; más odiados, tal vez, que Franco, más «enemigos» de amigos que se amontonan con toda clase de pareceres, y de disonancias que estallarán un día provocando la desbandada suya, aquí, en América y en el cuerno lunero. Vemos mezcolanzas absurdas, apuntes de «frente maxi-libertario» como lo hay en Montevideo y sobre cuyo tema volveremos. Vemos alianzas raras, acercamientos insólitos que nada auguran en favor de la A. I. T. y las ideas bakuninistas, que así decimos, para que se nos entienda de algún modo. Rüdiger no salvó a la S. A. C. sustrayéndola al anarcosindicalismo (de la A. I. T.) ni «Arbetaren» reaparece diario y ya se verá si aguanta semanario. Años atrás se afanó ese hombre equivocado — ¿y por qué no: malogrado? — en estirar la cuenta de socios saquistas sacando una ventaja de media docena sobre la estadística anterior. ¿Y ahora? ¿Cómo anda de afiliados la S. A. C., ahora? ¿Ha progresado causando baja de la A. I. T. *anacrónica*? ¿Han crecido la F. O. R. A., la C. G. T. chilena y otras sindicales contactadas por los emisarios europeos?

Nada, todo negativo; y doblemente negativo considerando que al valor numérico perdido se añade el moral. Sin duda queda elemento en Escandinavia, en España, en la América latina, en Italia y en la parte que sea, y ello podría aguantar y superarse contando con la inteligencia de todos, con el afecto anarquista de todos, panorámica lejana... a causa de esos viajecitos, de esos boletines internacionales que suplantan al de la A. I. T., de esa «Unión des Syndicalistes» que desconoce absolutamente a la C. N. T. francesa, y así sucesivamente.

Reincidiremos.

DISCOS

El espionaje ha progresado tanto, que espiar se va haciendo obligatorio. Si todo el mundo te espía, ¡cómo no darse al espionaje!

Antaño una joven rubia necesariamente tenía que ser espía. Seduciendo ministros, cuñados de reyes y frailes Rasputines, esa frívola de carne sabrosa, modales finos y guiños y abandonos displicentes, podía desencadenar pavorosos conflictos entre Estados hermanos, tal vez primos hermanos. Si una mujer ondulante y tigresa que fuese, no lucía penacho rubiales, en el Buró Bis de cualquier país no era contratada, y la infeliz debía ofrecer sus gracias para desgracias, a una compañía de cine.

Me acuerdo que en las aldeas de la pedregosa Segarra al forastero lo espiaban a puerta cerrada y por la gatera. El seminarista de vacaciones espiaba detrás de una sábana al secano, una clase de Escuela Moderna, total para explicar a los curas lo que no había visto ni oído. El clásico policía (tan exactamente reflejado en la zarzuela) espiaba con linterna y gayato en la proximidad de un excusado, inspirando al Deniel del «Titella» un fiel dibujo con cuarteta acertada:

Silenci, no el destorbeu,
està seguint una pista.
Ha sentit un pet molt fort
i ara busca l'anarquista.

Mas ¡ay! Esos tiempos son caducos y el espionaje clásico se fue con el melodrama. Ahora hay más «refinería», como dice el castizo, y el microsurco lo arregla o disparata todo. Así como una máquina de escribir es un instrumento peligroso en manos de un maniático, un aparatito con cinta lenta puede acabar con la paz precaria de los Estados, y con la paz sopera de las familias. Con un microsurco mañosamente colocado y una conversación provocada por un tercero, o una tercera, habrá pieza de convicción al canto y motivo de desencanto.

Al paso que vamos habrá que destrozar los muebles antes de hablar bajo cubierto, o recelar de todo dios conversando en el paseo. Con la existencia de esa maquinilla infernal no hay amigos, ni esposas, ni sus seguros servidores ni sus inseguras servidoras. Todos y todas espías, delatores, policías. Lo cual, en el fondo, no deja de ser una victoria comunista...

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

31 AOUT 1967
NUMERO 469
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Regagne, camarade, les rangs de la C.N.T.

L'EMANCIPATION des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, pas l'œuvre des politiciens, des étatistes, des leaders, des commissaires, des législateurs, des marchands de bétail humain, des bureaucrates, des exploiteurs de la misère, des boucs émissaires de la classe ouvrière, des députés, des syndicalistes complaisants avec l'ennemi...

Même la bagnole, le frigo, la copropriété, l'aspirateur, la cuisine émaillée, le balai automatique, la minibaignoire, l'Assurance sociale, la prime, le pourboire, la charité, cela ne change rien, cela ne résiste pas à une longue maladie du chef de famille. Sans une santé de fer, l'économie familiale s'effondre totalement, inéluctablement.

Travailleur ! Tu es la brebis de mauvais bergers; ta C. G. T., ta F. O., ta C. F. D. T., ton syndicat autonôme, d'un bond t'ont reporté à l'esclavitude de 1900, avec ses journées de 10, 11 et 12 heures. Sans la semaine de 40 heures, tu as perdu liberté, repos, santé, dignité. La soif d'argent t'a enchaîné à nouveau au chariot du capitalisme, en attendant — peut-être — d'être attelé à la charrette du capitalisme moderne : le communisme. Les syndicalismes politiques t'ont asservi, bafoué, reconduit à l'époque la plus ingrate du prolétariat. Reviens à toi, camarade, regagne la position ouvrière classique, celle de Louise Michel, de Fernand Pelloutier, de Sébastien Faure, de Pouget, de Ivetot, la C.G.T. de jadis, du syndicalisme révolutionnaire, sans curés marxistes, sans moines socialistes, sans prêtres ouvriers, sans dieu ni maître.

Regagne, camarade les rangs de la Confédération Nationale du Travail.

LE SABOTAGE

EMILE Pouget, pionnier du syndicalisme révolutionnaire, fut l'un des premiers à considérer le sabotage comme une arme efficace de la lutte des classes dont devait se servir le prolétariat. Dans une brochure de vulgarisation il n'hésitait pas à décrire, avec force détails, les différentes techniques de sabotage, aussi simples qu'efficaces, correspondant à chaque secteur de la production. Par ailleurs il justifiait, sur le plan de l'éthique révolutionnaire, l'utilisation de cette forme d'action directe devant les protestations de la morale bourgeoise. Pour cette dernière le sabotage porte atteinte à la valeur professionnelle du travailleur. Mais cette valeur n'est elle-même déterminée que par rapport à la productivité du salaire dans le cadre d'une économie de profit. Il est également facile de montrer que le capitalisme utilise, à grande échelle, diverses formes de sabotage lorsqu'il s'agit de diminuer le prix de revient et d'augmenter ainsi la marge de profit au détriment de la qualité des marchandises produites.

Mais, pour Pouget, le sabotage reste une arme dont la portée est localisée à l'intérieur des conflits de travail, un instrument utilisé par les salariés à l'encontre du patronat pour obtenir de meilleures conditions de travail. Ce cadre restreint est celui de la protestation *à l'intérieur* des normes du système capitaliste et non celui de la lutte des classes dans toute son ampleur.

Or, le sabotage est aussi une *technique de guerre sociale*, un instrument qui peut prendre des formes infiniment variées et être utilisé indifféremment par une vaste organisation syndicaliste révolutionnaire ou par un petit groupe de partisans. Le sabotage n'est pas seulement le blocage d'une machine-outil ou une certaine façon d'accomplir son travail (qui peut d'ailleurs être une façon très scrupuleuse), *C'est aussi la mise en œuvre de moyens propres à désorganiser les formes sociales du capitalisme et l'appui coercitif de l'Etat néo-bourgeois.* Le fonctionnement des rouages du gouvernement, s'il s'effectue parfaitement, contribue à perpétuer la stagnation des couches sociales immobiles. Le fonctionnement des rouages réformistes assure la perpétuité de la collaboration des classes. il faut donc utiliser chaque possibilité d'entraver la marche de ces traits d'union entre les masses laborieuses et la minorité possédante qui les domine et les asservit.

Il est impossible de définir à l'avance avec précision quelles formes peut prendre cette technique de guerre sociale. Elle dépendent à la fois du contexte matériel dans lequel elles doivent s'insérer et des effectifs disponibles pour effectuer les différentes tâches. L'abstention, lorsqu'elle peut prendre un caractère massif, doit être considérée par exemple comme une technique de sabotage. Mais, si les effectifs sont insuffisants pour envisager l'opération, on devra recourir à d'autres moyens, plus spectaculaires et ne nécessitant qu'un personnel réduit. Il s'agit d'introduire un élément, légal dans la première hypothèse, illégal par nécessité dans la seconde, susceptible de briser l'unité de la propagande réactionnaire et de constituer une possibilité de réflexion pour les masses inertes : dans cette optique l'action doit être, par tous les moyens, *explicitée* (s'il s'agit d'une action illégale cette explication revêtira bien évidemment une forme non susceptible de diriger les efforts des organes bourgeois de répression vers une organisation déclarée. C'est pourquoi toute organisation de lutte revêtant, pour des raisons de commodité, un caractère légal, doit être dotée d'un appareil d'action parallèle. Mais cet appareil d'action, tout en demeurant une organisation illégale, doit pouvoir s'exprimer aux yeux de la population (ou de certaines couches de la population). Il est donc nécessaire qu'il s'incarne dans un mythe mobilisateur, dans un symbole qui permette de l'identifier idéologiquement et de rattacher ses actions à des objectifs globaux.

Il est également nécessaire de faire porter les efforts du sabotage, en tant que technique de guerre sociale, sur l'appareil de répression de la société capitaliste dans le double but d'affaiblir l'efficacité du régime et de protéger les organisations illégales. Dans cet ordre d'idée, l'étude de différents domaines scientifiques doit être dans la mesure du possibe, un souci constant.

Le sabotage n'est pas obligatoirement concrétisé par un acte matériel. Certaines formes de propagande peuvent constituer un acte de sabotage à l'égard de celle menée par les éléments réformistes. Affaiblir l'emprise de ces éléments sur les travailleurs qu'ils abusent constitue un préalable à une prise de conscience valable de la part de ces derniers et à leur ralliement au syndicalisme révolutionnaire en tant que seul représentant des intérêts historiques de classe des masses laborieuses. Au stade actuel de la lutte des classes, en période de stagnation sociale et de triomphe des théories réformistes, rien ne doit être négligé.

Le saboteur ne doit avoir aucun scrupule : il agit dans le sens de détruire un ordre social qui est la négation de la valeur humaine en tant que réalité. Il n'a donc pas à tenir compte d'impératifs qui se rapportent exclusivement à une conception métaphysique de l'individu social. Le ressort de l'éthique révolutionnaire, l'efficacité, doit être son seul guide.

Même lorsque l'acte de sabotage demeure totalement anonyme du point de vue de la propagande révolutionnaire, lorsqu'il ne peut pas être explicité, son résultat matériel est sa justification. Affaiblir l'appareil de coercition capitaliste, désorganiser les fondements matériels de la collaboration des classes, c'est préparer le terrain qui permettra à la propagande révolutionnaire d'être davantage efficace.

En aucun cas il ne s'agit de détruire les réalisations de la science elle-même susceptibles d'être reprises au compte de la collectivité révolutionnaire. Il s'agit de désorganiser les liens matériels qui font de ces réalisations des instruments de domination aux mains des classes dirigeantes. Le sabotage doit s'attaquer aux structures sociales et non aux bases matérielles de la société (instruments de production) qui doivent constituer l'appareil de la révolution économique. C'est ce qui différencie le sabotage, en tant que vengeance subjective de l'ouvrier sur la machine, du sabotage en tant qu'instrument objectif de désorganisation du capitalisme.

Le sabotage, c'est la mise en œuvre de moyens simples, immédiats, à portée de la main ou ce peut être quelquefois l'élaboration pénible et longue d'un plan complexe de destruction. En ce qui concerne le « sabotage électoral » un certain nombre de journaux anarchistes donnèrent la recette d'un procédé pour voter... en anarchiste : « On prend un morceau, comme la tête d'une grosse épingle, de phosphore, (dit phosphore en bâton que l'on trouve chez presque tous les droguistes ou marchands de couleurs) qu'on plie dans un bulletin de vote, toutefois en laissant un peu d'air, car le phosphore en bâton ne prend qu'à l'air libre et à vingt degrés; or, enveloppé dans un bout de papier quelconque, au bout d'un moment, il doit fatalement, prendre feu et faire flamber tous les torcheculs se trouvant dans l'urne dans laquelle on aura déposé ce bulletin de vote d'un nouveau genre. » Autre exemple, cité par Pouget et emprunté à une brochure intitulée « Le syndicalisme dans les chemins de fer » : Pour doubler la grève des bras de la grève des machines « il faudrait que des équipes de camarades résolus, décidés, coûte que coûte, à empêcher la circulation des trains, soient dès maintenant constitués dans tous les groupes et les points importants. Il faudrait choisir des camarades parmi les professionnels, parmi ceux qui, connaissant le mieux les rouages du service, sauraient trouver les endroits sensibles, les points faibles, frapperaient à coup sûr *sans faire de destruction imbécile* et, par leur action efficace, adroite, intelligente autant qu'énergique, rendraient, d'un seul coup, inutilisable pour quelque temps le matériel indispensable au fonctionnement du service et à la marche des trains. Il faut penser sérieusement à cela. Il faut compter avec les jaunes, les soldats... »

SEVY

Association Germinal

Nous rappelons à tous nos camarades intéressés par l'organisation des loisirs et plus particulièrement par les centres de vacances pour enfants, que l'Association Germinal est prête à accueillir toutes les bonnes volontés.

Déjà, certains projets ont été mis en route et les membres qui ont participé à l'assemblée constitutive ont décidé d'instituer un droit d'adhésion de 5 francs et une cotisation annuelle de 10 francs pour faire face aux premières nécessités.

Les fonds devront être envoyés au C.C.P. n° 19 764 90, Paris en précisant Association Germinal.

Le mythe de l'éducation

LA théorie selon laquelle l'émancipation des masses opprimées doit être obtenue pacifiquement par l'élévation intellectuelle, l'apport de connaissances théoriques et techniques aux individus qui les composent, est directement reliée à la métaphysique bourgeoise. Pour cette dernière, l'homme est foncièrement mauvais, paresseux et égoïste : c'est seulement en lui inculquant un certain nombre de notions « morales » qu'il acquiert une base à sa conscience, base qui en fait un être « social ». La métaphysique bourgeoise renverse alors les données du problème de l'éducation dans ses rapports avec celui de la position sociale de l'individu : celui-ci est opprimé, défavorisé, besogneux et toujours misérable parce qu'il ne cherche pas à l'élever, par l'éducation, à un stade élevé de développement de ses facultés. Le summum de l'humanisme bourgeois généreux consistera à mettre à sa disposition les moyens théoriques de cette élévation intellectuelle. Or, c'est tout le contraire de la métaphysique bourgeoise qui constitue la réalité sociale : l'individu ne peut dépasser sa condition sociale parce qu'il est, dans la réalité quotidienne, opprimé, besogneux, misérable et il ne peut en être autrement dans un système économique de privilèges. Il ne sert donc à rien de mettre à sa portée les moyens de s'élever intellectuellement s'il ne peut, matériellement, les atteindre et les utiliser. Sa libération intellectuelle présupose son émancipation matérielle.

Le mythe de l'éducation, c'est aussi celui de l'individualisme. Car l'éducation bourgeoise c'est la somme de connaissances nécessaires à une élévation sociale qui consiste à accéder, dans le cadre de la hiérarchie des classes, à un poste supérieur dans l'organisation capitaliste de la société. La victoire ainsi acquise ne sera pas une victoire de l'être social en tant qu'appartenant, par son origine, à une classe déshéritée, mais le passage de l'individu d'une classe à l'autre, lui donnant la faculté de participer plus amplement aux profits capitalistes. Son ascension sociale sera ainsi effectuée selon les normes de la « concurrence », qui est l'un des fondements de la philosophie sociale bourgeoise. Cette victoire n'en aura pas modifié pour autant la structure sociale qui écrase les classes les unes sous les autres. Cet effort pour passer d'une classe à l'autre ne peut d'ailleurs être entrepris que grâce à une dépense d'énergie accrue comptenu des conditions matérielles dans lesquelles il s'opère. Aussi, les moralistes bourgeois ne craignent pas d'affirmer : « Voyez ce garçon vraiment méritant. A force de travail, de persévérance, etc... » Il s'agit, en fait, d'une exception qui sert de justification générale aux moralistes bourgeois pour affirmer l'égalité des individus au départ de la lutte pour la position sociale.

Le mythe de l'éducation n'est pas le seul appanage des moralistes bourgeois. Il est des socialistes humanistes qui le partagent en soutenant que l'émancipation sociale passe par l'éducation. Bakounine écrivait : « J'aime beaucoup ces bons socialistes bourgeois qui nous crient toujours : « Instruisons d'abord le peuple, et puis émancipons-le ». Nous disons, au contraire : Qu'il s'émancipe d'abord, et il s'instruira de lui-même... Vous le laissez assommer par son travail quotidien et par sa misère, et vous lui dites : Instruisez-vous ». Réalisez les conditions matérielles de son émancipation est la tâche primordiale du prolétariat sans laquelle cette émancipation ne pourrait être possible.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de condamner l'effort de l'ouvrier pour s'élever à la maîtrise intellectuelle des formes sociales et techniques qui l'entourent. Cet effort constitue même, à coup sûr, la base indispensable à une prise de conscience révolutionnaire. Mais il doit déboucher précisément sur une conception analytique globale de la société dans ses caractéristiques purement techniques (maîtrise sur la nature) comme dans ses caractéristiques purement techniques (maîtrise théorique d'aliénation sociale, des formes sociales de la société capitaliste). L'éducation bourgeoise, qui est une éducation intégrée dans les formes sociales capitalistes, ne saurait atteindre ce but contraire à sa propre conservation. C'est donc le rôle des organisations syndicales que d'apporter au travailleur les éléments d'une véritable éducation devant servir non seulement à permettre son élévation intellectuelle mais également à assurer les bases de son émancipation matérielle par le processus de la lutte des classes. Toutefois, les centrales syndicales « représentatives », qui groupent la majorité des travailleurs syndiqués, se trouvent elles-mêmes, par le jeu du réformisme, intégrées à l'Etat capitaliste et perçoivent des subsides destinés à favoriser l' « éducation des militants ». Qui dit subvention, dit contrôle plus ou moins direct, acceptation de toute forme d'enseignement susceptible d'améliorer les connaissances purement techniques du travailleur (et de pallier ainsi dans une certaine mesure à une carence de l'enseignement capitaliste lui-même), mais aussi refus, en tant que propagande « subversive », d'un véritable enseignement révolutionnaire faisant appel à la dynamique de la lutte des classes.

Dans les conditions objectives de la société actuelle, l'éducation des travailleurs réside parallèlement dans l'acquisition de la maîtrise des techniques de production et dans l'apprentissage concret de la violence révolutionnaire. Ces objectifs sont inséparables des modalités de réalisation de la révolution sociale : déploiement de la guerre de classes, appropriation collective des moyens de production et organisation de l'économie nouvelle fondée sur la satisfaction des besoins

CRIXUS

1re UNION REGIONALE

Nous informons tous les militants de la Sarthe, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, qu'une intense activité est prévue pour l'automne sur un plan strictement anarcho-syndicaliste et spécifique, avec les bases suivantes :

1. — Organisation de syndicats C. N. T. dans la Région.
2. — Formation d'un cercle Libertaire-Syndicaliste.
3. — Propagande S. I. A.
4. — Diffusion d'un bulletin « La Lettre Syndicaliste » comme outil de propagande dans les usines, les bureaux et les champs.

∴

Réunion du Comité de Coordination Syndicaliste et Anarchiste de l'Ouest, le Samedi 30 septembre 1967 à Lamotte-Beuvron-41.

Ecrire soit à Leclainche René, «La Roche » 41 - Chaille. Ou Senez André, 72 - La Chapelle-Gaugain.

Nous demandons des correspondants pour les villes suivantes : Orléans, Vierzon, Tours.

LES RACISMES RELIGIEUX

DANS un précédent article, nous avons dit : « La civilisation des kibboutz (au cœur de l'Etat capitaliste d'Israël) est la plus belle victoire de l'homme sur la Nature et sur lui-même. »

Mais comment expliquer l'installation des Juifs en Palestine ?

Les Juifs, se prétendant « le peuple élu de Dieu », n'ont jamais admis de mélanger leur sang à celui des autres hommes réputés « gentils » ou impurs.

Cette attitude les isolait donc « mentalement et biologiquement » des populations diverses au sein desquelles se trouvaient obligés de vivre. Beaucoup d'entre eux, les progrès culturels aidant, incroyants ou indifférents, se sont immergés intimement dans le brassage des peuples; mais la grande majorité des Juifs se rallia au sionisme, thèse nationaliste préconisant le « retour vers la terre sainte, vers la Palestine ».

Cette entreprise fut encouragée, acceptée, protégée par les grandes puissances — Russie comprise — et devint un Etat de « fait » qui ne pouvait pas être aboli malgré la volonté contraire des Arabes palestiniens habitant ce pays.

On sait que la Bible, recueil de légendes mi-historiques ou imaginaires, est le livre sacré de la religion juive, sa constitution.

Or la Palestine existait avec ses populations diverses bien avant qu'apparaisse la tribu des hébreux sur son sol : c'est un fait historique bien établi; d'où venaient donc les hébreux ?

De Chaldée, sur les bords de l'Euphrate. Cette région envahie par les Assyriens, les populations s'enfuirent dans toutes les directions. La tribu des Hébreux, tribu païenne, s'orienta vers la Méditerranée, modifiant sans doute son comportement religieux en cours de route, mais conservant de ses origines maintes traditions religieuses.

La plus notoire et la plus spectaculaire est rapportée dans la Bible sous la forme d'un dialogue entre Dieu et Moïse sur le mont Sinaï, dialogue au cours duquel Dieu donna ses lois à la tribu hébraïque. A noter que cette mise en scène sert de piédestal aux religions juive, chrétienne et musulmanne.

En admettant qu'elle eut lieu vers 2.500 ou 2.000 ans av. J.-C., elle reproduisait le cérémonial par lequel les rois de Babylonne étaient investis du pouvoir d'appliquer les lois que Dieu leur dictait.

On a trouvé dans les ruines de Babylonne une stèle sur laquelle le dieu Marduch dicta les lois au roi Hammourabi. Le conte du Sinaï ne serait donc qu'un plagiat.

Ce qui prouve d'ailleurs que ce dieu n'était pas seulement un bon potier, sachant mouler l'argile pour fabriquer un homme, mais encore un talentueux juriste.

Il n'est pas dans notre intention de relater l'histoire des Juifs, mais de bien faire ressortir que la Palestine, en tant que terre, fut occupée par des peuplades diverses avant de l'être par des Chaldéens.

Et l'on a le droit de s'étonner que ce peuple d'origine araméenne n'ait pas revendiqué l'occupation de la Chaldée, qui fut, en fait, d'après ses propres documents le berceau historique des Juifs.

Si l'on se mettait à prétendre, aujourd'hui, ce que l'on faisait autrefois, que le sol doit être approprié par les descendants des tribus primitives (thèse d'Hitler), l'application d'une telle revendication ethnique provoquerait un désordre mondial extraordinaire.

Les Juifs auraient dû y réfléchir, eux qui devaient perdre six millions des leurs sacrifiés par des fous et des bandits, à la théorie raciste, à l'idiotie de la « race pure ».

Pourquoi les Peaux-rouges, cette superbe race, exterminée par les Américains, dont quelques survivants sont encore vivants, n'exigeraient-ils pas que le sol qu'ils occupèrent leur soit rendu par « droit historique » ?

Et de même pour tous les peuples qui campent sur les territoires dont il leur serait difficile de produire les sources de l'habitat ?

Les Juifs n'étaient pas plus autorisés que tous ceux qui les ont précédés dans cette voie, à pénétrer un territoire déjà occupé et à l'occuper par la force, fut elle admise par des grandes puissances qui tant en abusèrent. Leur pénétration intellectuelle, économique et sociale pouvait se réaliser là comme ailleurs, en se fondant dans l'ensemble pour lui apporter leurs dons, leurs qualités, leur dynamisme créateur.

Mais la voix de Dieu..., fantôme éloquent, commandait cette occupation afin que s'accomplisse et ressuscite le racisme religieux.

Quelle différence existe-t-il donc entre Yahvé, le dieu d'Israël, et Allah, le dieu des Arabes ? Aucune. Il leur est commun et pour les deux peuples il est à la mesure de leur imagination, une création abstraite mais fanatique, un mensonge poétique et sanglant.

Il y avait le Mur des lamentations ?

Ce Mur-là sinue sur la terre entière composé des ossements des milliards d'hommes qui, au cours des millénaires se sont battus pour des chimères religieuses et le culte des patries... Ce n'est donc pas un monument spécifiquement adorable que l'on caresse et qu'on implore.

Ce peuple intelligent et idolâtre a réalisé sur une petite échelle, mais combien importante pour la pensée socialiste et le devenir humain, la « civilisation des kibboutz »; c'est un apport considérable.

A lui de faire oublier sa conquête en rejetant ses croyances absurdes, sa mythologie enfantine, en renonçant totalement à l'exploitation capitaliste, à son racisme inconséquent, en ouvrant à l'inquiétude, à la curiosité, à l'arriérisme des racistes arabes, non plus un « foyer sioniste », mais un foyer de civilisation au sein duquel la fraternité des hommes se forgera par une confiance commune et active.

Les kibboutz, les villages coopératifs, l'Histadhrout ou C. G. T., qui est la plus grande entreprise industrielle d'Israël, fournissent 33 pour 100 de la production générale. Toutes ces entreprises assurèrent sans Etat le développement général du pays, son administration, de 1917 à 1948, date de la fondation de l'Etat. Et bien, il leur appartient de s'arracher définitivement à l'emprise du capitalisme afin de sauver leurs créations des menaces de la spéculation financière et religieuse.

Bernés par leurs illusions religieuses, qui leur ont valu tant de souffrances, Arabes et Juifs ne trouveront la paix que dans le renoncement à leurs invocations absurdes, c'est-à-dire en faisant de l'homme le critérium de la paix.

La Terre est une planète dont les hommes doivent s'efforcer de jouir pleinement en renonçant enfin à leur instinct d'appropriation, à leurs divagations nationalistes, à leurs racismes religieux, car *tout appartient à tous.* Dans les jardins du désert, Juifs et Arabes, les uns aidant les autres avec cet esprit égalitaire qui a fait des kibboutz la plus grande école de l'égalité économique et sociale, il doit y avoir place pour tous les hommes de bonne volonté : la guerre sainte et la Bible sont à reléguer au musée des aventures primitives.

Un citoyen du monde

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste	2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme »	1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté ..	5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

Ne croire en rien: réfléchir sur tout...

LA majorité des hommes et femmes lisent les informations de la presse sans mettre en doute leur qualité. Cette confiance aveugle est le reliquat de l'éducation religieuse reçue par chacun et chacune. La foi ne s'analyse pas, ne se discute pas. On dit aux enfants qui subissent « malgré eux » cette éducation mystique et irrationnelle : « Croyez et ne discutez pas, la recherche est un péché ».

Il faut admette que, de ces impressions d'enfance, nous avons conservé la déformation qui consiste à croire sans chercher à comprendre.

Ainsi, pour la guerre du Viêt-nam, que n'écrit-on pas ? L'information est prolixe sur les détails de la guerre, mais observe un silence prudent sur ses causes réelles. Si elle y fait allusion, c'est pour mieux égarer vos recherches si vous êtes un esprit « à ne pas tout avaler ».

Oui, pourquoi la guerre du Viêt-nam ?

Une lutte pour la liberté ? Quelle liberté ? Celle des marchands d'armements ? Celle des millions de chômeurs plongés dans les privations parce que l'économie capitaliste ne veut pas distribuer l'abondance à ceux qui en furent les artisans ?

Cette dernière raison est sans doute la bonne. Aussi, quand on se refuse à distribuer les choses et les services parce que l'on veut les vendre, et que le *pouvoir d'achat du marché intérieur ne peut les absorber;* quand le « pouvoir d'achat » du marché mondial est lui-même saturé et que les exportations se ralentissent..., alors la mévente menace le profit et toute la machinerie capitaliste se détraque, c'est-à-dire les «prix, salaires et profits »...

Alors, alors..., le grand pays de l'abondance, les Etats-Unis, à seule fin de sauver le profit, entreprit de ravager, de détruire hommes et choses sur des espaces immondes.

La perte des hommes ? Leurs souffrances? Comme toute monnaie le dollar est un métal froid, sans conscience à cet égard.

Avec la guerre, le chômage technologique fut vite résorbé, les machines tournèrent à plein rendement. L'armée américaine, sous prétexte d'une guerre de libération, occupa les ports, les villes, rasa les rizières, détruisant tout devant elle, ce qu'elle reprochait, autrefois, aux nazis.

Mais derrière ? Elle construit de nouveaux ports, prépare des camps retranchés en vue de l'élargissement de la guerre de la Chine.

Car le véritable projet, c'est la guerre à la Chine, préparer son encerclement pour lui imposer le rêve du capitalisme américain qu'un de ses banquiers m'exposait un jour :

« Ce que nous voulons c'est conquérir le marché chinois, l'inonder de nos produits. Songez que si nous pouvions vendre à la Chine un kilo de marchandises et matériels par tête d'habitant et par jour, nous serions assurés de la prospérité pour 50 ans ».

Voilà la véritable cause des guerres menées par l'impérialisme américain : vendre, réaliser des dollars et des profits sur les souffrances et les misères des hommes.

Et ne croyez pas, « Européens », que vous êtes à l'abri des conflits : votre tour viendra quand vos économies capitalistes, ayant réalisé l'abondance, ne trouveront plus à la vendre.

Ou l'esclave industriel entreprendra de délivrer la vie des menaces du profit, et l'abolira, ou prêtant à ce monstre toutes ses forces vives il subira encore une fois sa perfidie et périra sous les bombes qu'ils aura aidé, lui-même, à multiplier.

L'abondance, si on la distribue, c'est la vie.

Si on persiste à vouloir la vendre c'est la mort.

Ne crois en rien, réfléchis sur tout et sauve ta dignité.

L'abondance est la plus grande victoire de l'homme : il faut la sauver du profit.

G. B.

APPEL DE LA S. I. A. DE BREST

Devant l'ampleur de la répression continuelle que subissent les camarades espagnols, spécialement ceux de la C. N. T. - F. A. I., les antifascistes, les libertaires français ne peuvent rester indifférents car leur lutte est la nôtre aussi.

Nous ne devons pas attendre que des événements genre 1936 surviennent pour organiser la solidarité. Un certain courant existe et se développe dans l'Ouest de la France; mais trop lent à notre avis.

Que les antifascistes, les libertaires de Brest, Morlaix, Lorient, Vanves, Rennes, Nantes, Saint-Nazaire, Angers, Saint-Brieuc, Savenay, Rezé et autres localités se mettent au travail et fondent une section S. I. A. ou la renforcent si elle existe.

Par delà les divergences de vues, unissons-nous; et pour tous renseignements s'adresser à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 N - Brest.

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE

sia

Salvochea visto por Vallina

EN su libro «Artistas y rebeldes» el amigo Rodolfo Rocker hace una bella invocación de Cádiz en articulo dedicado a Salvochea, del cual recordamos:

«¡Cádiz! Este nombre evoca múltiples recuerdos históricos porque son contados los lugares del Mundo que han tenido un pasado tan romántico y grandioso como la vetusta ciudad andaluza a orillas del Atlántico. Fue fundada por los fenicios, vinieron luego los cartagineses y después los romanos. Cádiz presenció luchas sangrientas entre cristianos y mahometanos y reunió en sí la civilización europea y la cultura del Oriente. En sus edificios vivieron sabios árabes, escolásticos, judíos y monjes cristianos, influyendo en la forma de ser de sus habitantes.

»Cuando los árabes fueron expulsados de Andalucía por los soldados de Fernando el Católico, llegaron los cruzados ingleses y descansaron en Cádiz antes de proseguir su viaje para la conquista del Santo Sepulcro en Tierra Santa. Tras el descubrimiento de América, Cádiz se convirtió en una de las ciudades más ricas de Europa y la arquitectura maravillosa de sus edificios nos refiere, todavía hoy, la historia de aquel periodo magnífico.

»¡Y cuántas luchas, cuántas sublevaciones y revueltas ha presenciado esa ciudad! Centenares de veces se han alzado sus moradores en defensa de las libertades, demostrando con ello la exactitud del dicho español: «La tierra andaluza es la tierra de la libertad». Cádiz y Barcelona han sido siempre los dos focos de la vida revolucionaria en España, y son también, actualmente, los centros principales del movimiento anarquista peninsular.

»Es Cádiz una ciudad admirable, una de las más hermosas del Mundo. Rocas inmensas se elevan sobre el mar profundo y encima de ellas se levantan pequeñas y níveas casas con diminutas torrecillas que se reflejan en las olas azules.»

Pues en este Cádiz nació Fermín Salvochea Alvarez el 1 de marzo de 1842. Su padre, Fermín Salvochea igualmente, era un acaudalado comerciante que en sus ratos de ocio — por otra parte escasos — cultivó la literatura. Escribió una comedia en verso, cuyo título no recuerdo, que impresa en un libreto llevaba su hijo consigo como una memoria de su buen padre.

Por cierto que en la nota biográfica de Fermín Salvochea hijo, inserta en la Enciclopedia Espasa, aparece éste como autor de la obrita teatral citada, error debido a la homonimia existente entre padre e hijo. Su madre, Pilar Alvarez, que conocí en Cádiz ya muy anciana, era una ilustre dama prima del famoso Juan Alvarez de Mendizábal, gaditano, y comerciante en su juventud. En una ocasión, al atravesar la Plaza del Progreso, de Madrid, en la que se levanta la estatua de Mendizábal, Salvochea me hizo referencia de su parentesco con el hacendista y político. Es un detalle que, por modestia de Salvochea, nunca trascendió al público.

De los primeros años de su vida, uno de los recuerdos más gratos de Salvochea era la amistad y el cariño que profesaba a los niños más pobres y peor vestidos de su barrio. Siempre buscaba para sus juegos la compañía de los desgraciados, apartándose de los chicos más afortunados o dichosos. Esta inclinación natural, llevada al extremo, fue mal interpretada por su madre, valiéndole a Fermín severas amonestaciones. Y es que el bien era innato en él.

Al cumplir los quince años, su padre lo envió a Inglaterra para perfeccionarse en el idioma inglés y adiestrarse en las tareas del comercio y del negocio. El inglés lo aprendió satisfactoriamente e incluso le sirvió de consuelo en los años amargos de su cautiverio, traduciendo a Milton, para quien sentía admiración desde los puntos de vista justificada.

También salió diestro en comercios y negocios, viajando durante cinco años de Londres a Liverpool y viceversa. Pero su mayor atención recayó en lo que Inglaterra tiene de más grande: el pensamiento progresivo y humanitario. Estudió a Tomás Paine, figura interantisima por su intervención en la Revolución francesa y en la Independencia de los Estados Unidos de América, y sobre todo por sus escritos sobre política y racionalismo.

Diré de paso que la primera edición de las obras completas de Paine, que yo guardaba como un tesoro y a la que adornaba una bella cubierta de pergamino, me fue destruida por las hordas del general Franco.

En Inglaterra Fermín contrajo amistad con Charles Bredlow y amigos, que, como es sabido, hacían ruidosa propaganda atéista. Ya veremos en el curso de este relato el ardiente irreligiosismo de Salvochea, no pasivo, sino activo, porque en él el verbo era acción, arremetiendo en toda circunstancia contra la idolatría religiosa.

Por aquella época, Ricardo Owen desarrollaba una intensa labor comunista y ponía de manifiesto todos los males sociales originados por una sociedad de provecho particularista. Salvochea adoptó con entusiasmo tales convicciones igualitarias por satisfacer por completo sus deseos de justicia social.

Los tres personajes mencionados: Tomás Paine, internacionalista; Charles Bredlow, ateo, y Robert Owen, comunista, ejercieron sobre Salvochea poderosa influencia, que no se borró sino con la muerte. La semilla germinaba en el espíritu de Salvochea, y aquellos hombres la hicieron florecer y expansionarse. Tal influencia la manifestó el futuro anarquista en una carta dirigida a Federico Urales y publicada en «La Revista Blanca» con motivo de una encuesta sobre la obra de Fermín titulada: «Evolución de la filosofía en la España del siglo XIX».

«Viviendo en Inglaterra leí por primera vez a Tomás Paine. Sus escritos me convirtieron en internacionalista, y hasta hoy me hallo todavía bajo sú influencia». «Mi patria — decía Paine — es el Mundo, todos los hombres son mis hermanos y mi religión consiste en practicar el bien». Estas palabras me produjeron enorme impresión; en cada una de ellas busqué un sentido profundo, acabando el conjunto por gravarse en mí mente para siempre. Más tarde conocí a Robert Owen, quien me enseñó el ideal sublime del comunismo, y, a Bredlow, que me hizo conocer los puntos de vista del ateísmo. Todo lo demás se desarrolló en mí por cuenta propia.»

De todas las anécdotas recogidas por Salvochea durante la época que vivió en Londres, hay una que relataba con interés y que parecía haber dejado huella en su espíritu. Tratóse de una manifestación de obreros sin trabajo. Una inmensa columna de hombres grises desfilaron bajo un cielo de invierno por una de las calles más lujosas de Londres, la Strand. El propio Salvochea formaba en cabeza de la manifestación con varios amigos, uno de ellos Cunigham Gahaam, más tarde hombre de letras eminente y al que conocí muchos años después durante mi destierro en la capital inglesa.

Pues bien; al pasar el inicio de columna frente a una de las joyerías más lujosas, del grupo partió un proyectil y la hermosa luna de cristal del escaparate saltó hecha añicos, ocasión que aprovecharon bastantes de aquellos desgraciados para tomar alhajas que sirvieran por algún tiempo para resolver sus apuros económicos. Como la Michel en parecida ocasión hiciera — y con la que también tenía un raro parecido de conducta — Salvochea meditó el suceso, siendo probable que a raíz del mismo escribiera una de sus felices frases: «Si con el microscopio de la sociología mirásemos las joyas que luce la burguesía, en ellas encontraríamos los glóbulos rojos que faltan en la sangre de los trabajadores.»

(Del libro «Crónica de un revolucionario, con trazos de la vida de Fermín Salvochea»).

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XXI. La opinión de Ernestán

EN 1954 expiraba Ernest Tanrez, más conocido baja el seudónimo de Ernestán. Su pluma fue pródiga y causa asombro ver el número de obras y artículos surgidos de su pensamiento libertario. Hem Day, que llegara a conocerlo bastante bien — Ernestán era también belga pues había nacido en Gante a mediados de 1898 —, señalaba al conocer su muerte: «*Para nosotros, anarquistas y libertarios, acabábamos de perder un militante, un teórico, un conferenciante, un defensor del socialismo libertario, un amante encarnizado de la libertad y la dignidad humana.*»

Los lectores de habla española han tenido sobradas ocasiones de ahondar su pensamiento ya que son varias las obras suyas traducidas al castellano. La consecuente editorial argentina «Reconstruir» ha editado su «Socialismo y Humanismo», «Reivindicación de la Libertad», «La Contrarrevolución Estatista», y otros; y nuestra prensa: «CNT», «Universo», «Voz Libertaria», «El Sol», «Solidaridad Obrera», etc., también ha tenido ocasión de enriquecer sus columnas con trabajos de este excelente teórico. Sus artículos, naturalmente, han abundado en la prensa libertaria francesa. pero prensa anarquista o simpatizante de otros países ha dado cabida a algunos trabajos de Ernestan. «Arbetaren», «Umanita Nova», «Volontá», «Il Libertario», «Brand», etc., son títulos de periódicos a retener.

Una opinión como la de Ernestan pasa a tener, debido a su acervo y a su preparación, una categoría estimable. Debido a ello no titubeamos en traducir para el lector del «Otero» lo qué debería ser una «Enciclopedia Anarquista» según nuestro flamenco admirado:

«*No poseo la Enciclopedia de Sebastián Faure. Pero la he tenido en mis manos y me acuerdo lo suficiente para pensar que una reedición de la misma, pura y simplemente, no bastaría para las necesidades actuales y que este trabajo no debería servir de modelo.*

«*Parece que Faure hubiese querido rehacer, desde un punto de vista anarquista, la obra de los Enciclopedistas del siglo XVIII francés. Sin embargo yo creo que esta fórmula es, a un mismo tiempo, demasiado ambiciosa, poco precisa y en muchos casos ha pasado a ser superflua.*

«*Tiene poca importancia, de hecho, el que definamos de nuevo las palabras que ya han sido definidas muchos años ha y sobre los cuales, en tanto que anarquistas, no tenemos gran cosa que decir. Hay para ello diccionarios objetivos y obras especializadas para aquellos que deseen profundizar sus conocimientos generales.*

«*Lo que hace falta es una obra clara, simple y completa que compendie el pensamiento y la doctrina anarquistas modernos y ello en relación con las ideas y los hechos en general. Así que sería útil dar nuestra definición y nuestra opinión cuando reclamamos una interpretación y comentarios anarquistas. En otras palabras se trataría, más que de un diccionario, de una especie de repertorio o inclusive de un vasto manifiesto confeccionado en un orden alfabético. Por otra parte pienso que la Enciclopedia de Faure tendría el grave defecto de falta de unidad y de no presentar suficiente garantía ideológica. Sebastián Faure se limitó, muy a menudo, a confiar a otras personas (de acuerdo, más o menos, con la especialidad de cada uno), la obligación de escribir 20 ó 100 líneas sobre una palabra y a insertar, simplemente, estos artículos diversos con la firma de los diferentes autores. De ello resulta que su Enciclopedia es, por encima de todo, una exposición de puntos de vista personales y unilaterales.*

«*No es así tal como yo concibo el trabajo a llevar a cabo y pienso que el único medio para publicar un verdadero «summum» anarquista es el siguiente:*

«*La obra será confiada a un reducido número de compañeros que ofrezcan las garantías suficientes (Seis o siete, por ejemplo) y cuyo nombre sería indicado, de una vez por todas, en la presentación de la obra. Estos compañeros se dividirían el trabajo, reunirían todos los elementos y publicarían lo seleccionado bajo su responsabilidad colectiva. Cada uno de ellos, pues, aprobaría la obra en su conjunto.*

«*Creo, por otra parte, que a pesar de las obligaciones presentes y urgentes en las que todos estamos comprometidos, esta obra es extremadamente importante y reclama se continúe a prepararla...*»

Algunos lectores podrán considerar que son varias las veces en que las opiniones vertidas incurren en redundancias. Suelen, sin embargo, asomar siempre pequeñas variantes que ponen de manifiesto lo difícil que resulta el logro de una opinión colectiva totalmente uniforme, dificultad, por otra parte, siempre prevista por el anarquismo. Para los amantes de los «tests» y que no tengan paciencia para esperar los cotejos finales que podamos presentar, las opiniones ofrecidas permiten el levantamiento de un cuadro sipnótico de extraordinario interés. En todo caso, y ello prueba lo necesario que resulta, por lo menos, la reedición en francés de la Enciclopedia, no deja de causar asombro el gran número de compañeros, intelectuales inclusive, que confiesa sin ambages *no tener en su biblioteca la Enciclopedia Anarquista.* ¿Dónde fueron a parar los ejemplares editados por Faure? Encuesta interesante resultaría el censo de los poseedores de un ejemplar. El *mercado negro* del libro sabe sacar provecho de esta escasez, los de «La Guilde», de París, la ofrecen a 450,00 francos. Sintoma a tener en cuenta, también, ya que lo que abunda no es robado, es el hurto de la «Encyclopedie Anarchiste» en tres tomos que, según nuestro amigo René Bianco, ha sufrido el «Depósito Anexo de Marsella de la CIRA» (Centre International de Recherches sur l'Anarchisme).

Estamos frente a un caso bien concreto de la Ley de la Oferta y la Demanda.

Jean Rostand
LO QUE YO CREO
300 fs.
ediciones «SOLI»
3,00 frs.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista
Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Victor Garcia, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

Guy Millot, Maisons Alfort. — Reçu ton deuxième mandat. Maintenant tu es couvert pour douze fascicules.

Fdo. Ferrer, Orléans. — Canalizaremos a tu dirección los tres envíos que señalas. Interesa la nueva dirección del suscriptor Briquet en la Martinique.

André Maillé, Ermont. — Merci pour tout ce dérangement. Tes petites biographies nous arrangeront très bien.

Juan Bellés, Clermont Ferrand. — La suscripción es a razón de 4,95 frs. por fasciculo, cantidad que debe remitirse a: Elena Graells, C.C.P. 87-21 Montpellier.

Louis Simier, Nantes. — Nous t'envoyons, par la poste, les renseignements nécessaires à une souscription de l'Encyclopédie Anarchiste.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor Garcia
24, rue St-Marthe, 75, Paris (X)

EL HUMANISMO...

(Viene de la página 4.)

Tagore. Debemos considerar que en realizado una intensa faena de mensajero fraternal trasladándose a Europa y América. Sus fines en este sentido, eran noblemente ambiciosos. El 13 de marzo de 1921, en un escrito titulado «La unión de las culturas» — que publicó en inglés la Modern Review — Tagore decía: «Todas las glorias de la humanidad son mías... *La infinita personalidad del hombre* (como dicen los Upanishads) no puede ser completada más que con una grandiosa armonía de todas las razas humanas... Mi ruego es para que la India represente la cooperación de todos los pueblos del mundo. Por ella la Verdad es la unidad, y la división es Maya. La unidad es lo que comprende todo, y por consecuencia no puede ser conseguida por el camino de la negación... El esfuerzo actual por separar nuestro espíritu del de Occidente es una tentativa de suicidio espiritual... Decir que es malo estar en relación con la cultura occidental es ensoberbecer la peor forma de provincialismo que no produce más que la indigencia intelectual... El problema de hoy es mundial. Ningún pueblo puede salvarse separándose de los demás. O se salvan juntos o desaparecen todos». Estas palabras, escritas en 1921, antes de la llamada era atómica de la cual hablaríamos con mucho orgullo si no estuviésemos tan terrorizados, tienen el valor de una profecía. Y en presencia de cuanto estaba aconteciendo en su patria, reflexionaba Tagore desde Londres: «¡Qué ironía de la vida, acabo de predicar de este lado de los mares la cooperación de las culturas entre el Occidente y el Oriente, al mismo tiempo que la no-cooperación se predica del otro lado!»

LUIS DI FILIPPO

(Continuará.)

FINALIDAD DE

por Albano Rosell

ES éste, quizá, el punto más delicado y más discutido de cuantos se han puesto sobre el tapete, y si bien tengo una opinión bien definida a este respecto, creo bueno señalar algunas ajenas para luego deducir.

«El deber del educador consiste en elevar lentamente el niño hasta nosotros, y, para conseguirlo, ha de hacerle encontrar el orden de los estados anteriores de los hechos que se le aparecen; esto es lo esencial», (1) sobre todo teniendo en cuenta que «el niño se manifiesta maliciosamente curioso y de nada servirá ocultar este sentimiento que subsistirá, con el cual hay que contar y que constituye un obstáculo», (2) porque «sólo se formará una humanidad más noble y más moral, cuando todos recibamos desde la infancia enseñanzas sencillas y claras que nos expliquen el aspecto sexual de nuestra naturaleza; inspirándonos un profundo sentimiento de responsabilidad hacia los deberes que nos esperan e imponiéndonos con respecto a este asunto una gran severidad de pensamiento y de palabra» (3), constituyendo ese conjunto la formación moral, de una moral superior a los formulismos actuales, puesto que tenderá a formar caracteres con responsabilidad propia.

Pero los impacientes, los que son partidarios de escuelas en que la infancia se forje a placer de los mayores, no entienden que «si no hay el derecho de sugerir, de imponer a los niños un dogma religioso cualquiera, tampoco lo hay para aleccionarlos en una opinión política, en un ideal social, económico o filosófico», porque, «como anarquistas, precisamente como anarquistas, queremos la enseñanza libre de toda clase de *ismos*, para que los hombres del porvenir puedan hacerse libres y dichosos por sí y no a medio de pretendidos modeladores, que es como quien dice redentores» (4) opinión ésta compartida y con razón, por la mayoría de los pensadores libertarios, si bien no del todo aceptada por cuantos, escasos de convicción seguramente, temen se les escape el niño, sin tener en cuenta que desenvuelto en un medio razonador y libre, al actuar en la sociedad tendrá forzosamente que evidenciar sus cualidades, y si en el combate social «el verdadero talento, la nobleza de corazón, el amor en la justicia, el respeto en sí mismo, la fuerza de voluntad y la franqueza son las armas de los combatientes, estemos tranquilos: nuestros educados vencerán.» (5).

Pero Ricardo Mella en el folleto citado es más razonador aún cuando dice: «Nuestros esfuerzos en materia de enseñanza deben propender, no a un proselitismo extensivo, sino al cultivo intensivo de las inteligencias; un puñado de niños hechos a su propia medida y por su propia iniciativa, será una mayor conquista que si guiáramos algunos millares de ellos para determinadas ideas, que es la opinión que compartían los jóvenes profesores de *Novella*, el hermoso ideal, cuando «a los padres que les enviaban sus hijos nada les ocultaron acerca del verdadero objeto que se proponían, esforzándose por persuadir de que se trataba de producir, de secundar el desarrollo natural humano y no de hacer candidatos para tal o cual destino», principio del que participan todos los pensadores que han opinado al respecto, desde Rousseau a Key, de Spencer a Reclus, etc.

Pero en oposición a todo esto que podríamos llamar el buen sentido de la cuestión, aparecen en pugna, desde que se trata y discute con calor y voluntad la cuestión del racionalismo en la educación primaria, dos tendencias, más de orden superficial que de doctrina, más de forma que de fondo, más por el sentido de los nombres o palabras a la vez que la aceptación de cada uno, que de distanciamiento intenso en lo que al sentido científico del fin se refiere.

Conviene a este respecto que cada uno de los que tengan datos u objeciones que aportar lo hagan con la alteza de miras que da el sano e imparcial raciocinio cuando desinteresadamente estudia estas cuestiones de inmenso valor social, que más que una lucha de amores propios debe ser una exposición de tesis basadas en ideas propias y bien adquiridas.

Se comprenderá que no me refiero, al hablar de la Escuela libertaria, a ese ideal filosófico - social que está firme y científicamente consolidado, que constituye una doctrina bien razonada y lógica, que, si antes era considerada pecaminosa y perseguida, como lo es todavía por espíritus retardatarios que la luz de la verdad les espanta, hoy, en cambio, no asusta ya, y es estudiada, y es respetada y admitida, merced al esfuerzo de muchos de sus propagadores en el libro, en la tribuna, en el arte, sin dejar de reconocer que no faltan también quienes llamándose tales, lo pretenden mancillar con su deficiente o torcida interpretación; no me refiero, repito, a ese ideal libertario que aspira a un régimen social más en razón con el estado de los tiempos y el modo de ser de la Naturaleza, ese ideal al que sólo se le opone la desconfianza en su realización, o por lo menos se le considera de práctica tardía, sino imposible, oposición sin base, absurda, como todo lo que no va acompañado de razones y hechos que lo justifiquen; y no me refiero a ese ideal noble, altruista, científico, sino a la pretensión de muchos que creen que la escuela primaria, que sostienen que en los centros de educación racional deben formarse sectarios de estas ideas, enseñarse como principios inmutables y únicos en el futuro, formando así núcleos de gentes preparadas para vivir el régimen libre que en sí entraña la idea libertaria.

Se incurre en un gravísimo error al pretender tal monstruosidad. Justo es reconocer, como hemos visto, que muchos de los propagadores de la acracia no participan de tal pretensión y que ella ha sido más bien sostenida, y lo es aún, por los que generalmente poseen un gran entusiasmo, y ferviente y cálido anhelo de ver triunfar el ideal, cosas ambas que no representan siempre una convicción y conocimiento profundo y razonado del principio doctrinario.

Hemos de ver, pues, si hay motivos para tomar en consideración tales propósitos, no ya bajo el punto de vista psicológico con que debe estudiarse al niño, y científico-natural con que debe tratársele, ya que ello nos llevaría demasiado lejos y tal vez no entre al caso, sino bajo el aspecto vulgar o superficial, con que lo tratan sus proponentes.

Hemos dicho en diversas ocasiones que no debemos sacar al niño de un sectarismo para meterlo en otro, no; hemos de procurar, al educarle, al despertar en él las energías y sentimientos que deben ser conducidos para que devenga un ser libre y razonador, útil y capaz de sí mismo, fraternal y consciente, que vaya dándose cuenta de lo que vale sin pedantería, de lo que puede, de lo que sienta para que sus necesidades y aspiraciones sean un hecho; que sea dueño de sí mismo, razonando y analizando cuanto haga o deba hacer, pues todo lo que exige un esfuerzo de cada individuo, éste debe investigarlo y estudiarlo antes de adoptarlo como elemento proficuo. Logrando hacer de cada educando un ser que se posea, obtendríamos un gran elemento para la consecución de la verdad y la justicia, síntesis, en su más pura aceptación, del ideal que se pretende ocultarlos antes de tiempo; y poseedores de ese don investigador de ese amor a lo verídico y a lo jus-

(1) Véase: «La Escuela Nueva», de Elslander.

(2) Id. «El siglo de los niños», de Elena Key.

(3) Id. «Cómo se forma una inteligencia», del Dr. Toulouse.

(4) Id. «Cuestiones de enseñanza», por Ricardo Mella.

(5) Id. «Propos d'Educateur», por Sebastián Faure.

Mitin de Alianza Sindical en Avignon

ORGANIZADO por el Comité Local de la A. S. E. tuvo lugar un mitin el domingo, día 16 de julio en Avignon. El acto, que estaba patrocinado por la U. D. de Force Ouvrière fue presidido por Jean Beubet, secretario general de los Sindicatos F. O. du Vaucluse.

El presidente abre el mitin recordando lo qué fueron las épicas jornadas del 19 de Julio de 1936. Dice que el régimen franquista está en plena decadencia, que su agonía aun puede ser larga, pero que, al final, el pueblo español obtendrá la victoria. Termina con un vibrante viva a la República española.

A continuación el compañero Cristóbal Parra en nombre del Comité Local de la A. S. E. pronuncia breves palabras saludando a los reunidos. Dice que es reconfortante observar que, después de transcurridos tantos años de exilio, los actos que se organizan, vense ampliamente concurridos por los españoles antifascistas. Afirma que con el esfuerzo mancomunado de todos será posible derrumbar al régimen franquista. Termina con un llamamiento para que se intensifique la ayuda a los que luchan en España.

Seguidamente toma la palabra Miguel Armentia, de la U. G. T. Empieza diciendo que la reconquista de la libertad que nos fue arrebatada debe ser nuestra constante preocupación. Tendremos que hablar una vez y otra de nuestro problema, aunque parezca que predicamos en desierto. Lo qué puede pasar fuera de nuestro mundo nos interesa también. El problema español no puede ser solucionado por los españoles solos, porque es un problema internacional. La guerra de España fue internacional y cabe preguntar si los españoles podrían solucionar su problema sin el consentimiento de las potencias occidentales.

La estructura de la sociedad española es la misma que existía en el siglo XVIII con unos cuantos duques y marqueses, dueños de inmensas propiedades. No existe una clase media rural, como en Francia y en otras naciones de Europa. El 50 % de los campesinos no poseen tierra alguna. La clase superior que acapara la mayor parte del suelo español sólo representa el 1 % de la población y ella sola se lleva el 33 % de la renta nacional. Los economistas del régimen dicen que la renta nacional aumenta anualmente en un 5 % y que esta progresión debe continuar hasta 1970. Lo que ellos ocultan es que para ganar lo que un obrero extranjero gana en 40 horas de trabajo, el obrero español debe trabajar 60 horas. El régimen franquista tiene un déficit enorme y hasta ahora, se va salvando con los ingresos que le proporciona el turismo y los obreros españoles que salen a trabajar al extranjero.

Existe un desequilibrio permanente en la economía franquista. Exportar el excedente de población en vez de exportar los productos agrícolas, es uno de los negocios peores que puede hacer una nación. Los economistas calculan en unos 5.000 dólares los gastos que ocasiona un hombre hasta que está en edad de producir. Si cuando está en edad de producir, sale a trabajar a un país extranjero, entonces hay una pérdida enorme para el país de origen. Cuando el franquismo puso en práctica el famoso Plan de Desarrollo, se organizaron manifestaciones en lugares muy retirados de España en las que figuraban unos grandes carteles que decían: Ya no iremos más a Alemania. No obstante, el éxodo hacia allí ha continuado.

Refiriéndose a la tan cacareada amnistía promulgada por el régimen franquista, dice que toda su generosidad se resume en amnistiar delitos ya prescritos. En cuanto a la liberalización que tanto pregonan los corifeos del régimen, un ejemplo típico es el que se relaciona con la declaración de huelgas. Estas son autorizadas a condición que no alteren el ritmo normal de la producción. ¿Es qué es posible hacer huelgas sin alterar el ritmo normal de la producción?

La ley de Prensa aprobada por las sedicentes Cortes españolas constituye una burla y un escarnio. Otro tanto se podría decir de la famosa Ley orgánica. Toda la política liberalizante del régimen consiste en dar un paso hacia adelante y dos hacia atrás.

En España hay un gran malestar social. Hasta ahora, la gente se contentaba con hacer cuatro chistes y luego se marchaba al futbol o a los toros, pero ahora, este descontento ha tomado otro cariz. Las masas se unen a las minorías selectas para manifestarse. Hay, por otra parte, una cantidad de grupos y grupitos que todos hablan de unidad sindical. Nosotros no somos enemigos de ella, per hay que saber con quién se hace y para qué. El mundo podrá estar dividido en razas y religiones, pero la primera y principal división es la de explotados y explotadores. Desgraciadamente, los trabajadores no han comprendido esta simple verdad y todavía tendremos que luchar hasta conseguir que sea comprendida por todos.

Dentro y fuera de España hay quien tiene un gran interés en desprestigiar a las organizaciones clásicas del sindicalismo español. Se quiere dar la sensación de que éstas han perdido todo contacto con la realidad española y que hay que crear otras organizaciones. Un ejemplo nos la da la A. S. O. Esta ha sido abundantemente subvencionada por organizaciones extranjeras particularmente la F.I. O.M. La A.S.O. pretende ahora quedar como organización de los trabajadores y que los sindicatos verticales queden como organización patronal. ¿Cómo es posible que una organización de trabajadores pueda permitir que los sindicatos verticales queden como organización patronal manejando una enorme cantidad de millones representados por las cuotas forzosas impuestas a los trabajadores?

El régimen también tiene interes en separar el interior del exilio. Pero nosotros debemos hacer todo lo posible para que tal cosa no suceda. Hay dos Españas que se afrontan y no puede haber ninguna tregua en la lucha.

En España hay quien acaricia la posibilidad de que pueda haber un franquismo sin Franco, pero a nosotros solo nos interesa una auténtica solución que consista en el retorno a la situación anterior a 1936 y que restablezca todas las libertades que existían en España antes de la sublevación franquista.

A continuación hace uso de la palabra en nombre de la C. N. T. Alejandro Lamela. Empieza diciendo que se le ha de permitir que dirija unas palabras para los que no están presentes en este acto. Esta alusión es para los que murieron en los campos de batalla durante la guerra, a los que fueron asesinados por el franquismo, a los que fueron víctimas de la barbarie fascista, a todos los que ofrendaron sus vidas por la causa de la libertad conmueve hondamente al auditorio. Hemos de ser dignos de su sacrificio, hemos de continuar en la lucha para que su gesto sirva de ejemplo.

En este acto fraternal de unidad sindical hemos de decir que nos causa pena a los que hemos vivido el período de 1936-39, leer lo que se ha escrito sobre las supuestas barbaridades que se cometieron en la zona republicana. Se habla de la quema de conventos como de una cosa horrible, pero no se dice que no es la primera vez que tal cosa se produce en España. Se nos atribuyen acciones que no cometimos y nos hacen responsables de hechos que son propios de todos los estallidos revolucionarios.

En el movimiento revolucionario de 1936, se acusa al socialismo y al anarquismo de ser los responsables del desborde popular, pero se oculta que en épocas anteriores, cuando no había socialistas y anarquistas, también se habían producido hechos análogos a los que se habían producido durante nuestra guerra. En 1834 también se habían quemado iglesias y conventos. En un país como España, en el que la religión siempre ha estado al lado de los poderosos, no es extraño que se produzcan frecuentemente desbordamientos populares. Toda la historia de España en el transcurso del siglo XIX esta salpicada de motines y levantamientos dirigidos principalmente contra la Iglesia.

Cánovas del Castillo es el prototipo del político español clásico. Ejerció el poder durante mucho tiempo hasta el fin trágico de su vida. Cánovas del Castillo ha jugado un importante papel en las luchas políticas del pasado siglo. En el ejercicio alterno del poder entre liberales y conservadores, siempre les ha cabido a los primeros enfrentarse con el pueblo cuando se declaraban huelgas o surgían conflictos sociales. La reacción sabía maniobrar para que fueran los gobernantes liberales los que solucionaran los problemas espinosos.

No ha habido ningún gobierno español que se haya preocupado seriamente de resolver los problemas que tenían planteados las masas laboriosas. Nada se ha hecho para proporcionar al pueblo español la libertad y el bienestar. La segunda República hizo algo, pero sus realizaciones fueron tímidas y la política antiobrera de los gobernantes republicanos produjo un divorcio entre el régimen republicano y una gran parte de la clase trabajadora. No es de extrañar que al producirse el estallido del 19 de Julio se manifestara una corriente adversa hacia el Estado y que el pueblo manifestara su repudio hacia la Iglesia, cómplice de todas las injusticias y atropellos que se habían venido cometiendo en nuestro país.

Insiste en las luchas que se han producido en diversas épocas en las cuales el furor popular ha hecho blanco de su ira a las iglesias y conventos. No se trata de movimientos alentados por elementos de izquierda o de marcado matiz anticlerical. Muchas veces ha bastado un simple rumor para desencadenar un motín y para que las multitudes mataran cu-

B.D.I.C

NUESTRAS ESCUELAS

Albano Rosell

bian de pensar a los pocos meses o años, y a veces los traidores en forma de policías o timadores de los dineros del incauto o bonachón. (7) Eso no mancha al ideal como principio científico que está muy por encima de tal bajeza moral, pero eso es cierto también que no debe transmitirse como herencia a nuestros descendientes. Y si, como vemos, no escapa el adulto a ese contagio mórbido, ¿que le pasaría al niño viviendo en sociedad? Si el adulto, el hombre, no sabe substraerse al influjo de la sociedad corrupta y corruptora, y adaptarse al régimen de vida sana y libre en todo lo posible actual, ¿qué le aconteceria al niño?

Si el hombre hubiese sido educado desde niño razonadamente, es decir, se hubiera hecho de él un carácter, un temperamento, un ser fuerte y responsable de sus actos, física, intelectual y moralmente superior a la generalidad, a lo que tiende la verdadera escuela racionalista; si el hombre fuese más íntegro, muy superior al ambiente que deberá respirar, capaz de modificarlo y adoptarlo a sus gustos y maneras en vez de dejarse arrastrar por él, es seguro que la lejanía en que vemos colocada la sociedad futura se acortaría sensiblemente, merced al esfurzo anterior, esfuerzo que es un débito, una justicia, una necesidad hacia el niño.

Y para lograr todo esto, ¿hay que hacer sectarios? De ninguna manera; cuanto más sectario es el individuo, más peligro ofrece la puridad y consecuencia de sus convicciones. Creo inútil citar ejemplos que se nos ofrecen todos los días, que existen tanto en Europa como en América; toda idea renovadora necesita convencidos, temperamentos reposados y firmes que en los hechos, que en la vida y en sus actos demuestren la persuasión de lo que predican y dicen creer; observemos los actos y la conducta tanto pública como privada de todo sectario, de todo fanático libertario o bien de cualquier otra idea, y un desengaño terrible embargará el sentido del sincero novador.

Para sacar de las mentes las creencias en seres superiores, ultraterrenos, ocultos y omnipotentes, ¿hemos de hacer en la escuela antideista, ateos o enemigos de dioses?, no; la idea de estos seres surgió en el hombre cuando no sabía explicarse el por qué de ciertos fenómenos naturales, cuando su cacumen infantil, asustadizo y temeroso por el medio en que debía luchar fieramente (ya con los animales inferiores, las tribus o los fenómenos geológicos), le hacía imaginar fuerzas corpóreas y seres motores de estas fuerzas; pero a medida que las investigaciones y estudios en busca del por qué de cada hecho han ido poniendo en claro y explicando las causas de ellos, ha, también, desaparecido el temor y el miedo y, por tanto, las creencias que en ellos se basan sólo las aceptan los temperamentos apocados y las mentes burdas, simples, que no han sido trabajadas ni pulidas por la razón, el estudio y el libre examen, los elementos que, junto con los indicados antes, han de dar el golpe final a todo lo que sea dañino o pernicioso, sea en el orden moral, sea en el orden físico. Si Colón pudo, merced a un eclipse de luna, salvar su vida abusando de la ignorancia de los indígenas, ¿qué no hará la infancia educada racional y científicamente? Además que si queremos, como se pregona, seres íntegros bajo todos los aspectos de la lucha por la vida, hemos de procurar que no se asusten de las objeciones que se les pueden oponer, doble más teniendo en cuenta que la riqueza de sus conocimientos positivos, ciertos, su afán investigador, analista, razonador y su instinto creador, desarrollado por el estímulo en la escuela y en la vida, les harán poderosos campeones de lo bello, lo bueno, lo verdadero y justiciero... ¿Qué más se quiere entonces? Y para ello no hay necesidad de hacer creyentes, sectarios, fanáticos, ciegos o estrábicos cuando menos; bastará con abrirles las potencias y conducirles por el buen camino seguros de que en lo futuro no tendremos que lamentar

una elección deficiente o torcida de su libre examen; y si existiera, tendría por lo menos una gran sinceridad y el valor de sostenerla o modificarla siempre que se convenciera de la misma.

Y ya que he citado hechos de la vida ordinaria para comparar, ¿no sería bueno observar y estudiar también los hechos y actos de los libertarios conocidos con respecto a sus hijos, y de éstos «educados» libertariamente por sus padres? ¿Qué consecuencias podríamos deducir de ello? Creo que «peor es meneallo».

Pero ofrece otro aspecto aún la cuestión; tendríamos que convertir a los pequeños en comunistas, individualistas, salvajistas, vegetalistas, colectivistas o cualquier otro de los *istas* en que se ha dividido el ideal, según los gustos y maneras de cada uno, puesto que no necesita ver para sentar plaza de definidor. ¿Y quién nos asegura que dentro de algún lustro no surjan modificaciones o innovaciones que demuestren una falsedad o un atraso en lo hoy conocido?

Si procuramos, por el contrario, hacerlos buenos buscadores de verdades, investigadores de la razón, creyentes de lo que vean y toquen, estarán siempre al día en sus concepciones y maneras de apreciar, y conocerán, al mismo tiempo, la inmensa ventaja de no caer, hasta en el peor, caso de torpeza o apocamiento, en la adulación tonta, idolatrismo y baja pasión personal.

Es necesario, para estudiar estas cuestiones al día, no salirnos de los hechos, no triscar por las idealidades y teorías buenas pero engañosas, filosofar poéticamente, para sentar principios de aplicación inmediata como se reclaman en el caso actual.

«La obra del racionalismo, dice un joven y bregado profesor en la materia, mi querido amigo Miguel Martínez, es grande, es inmensa; tiene la particularidad de no ser dogmática y por consecuencia carece de pontífices que reduzcan sus horizontes. La enseñanza racionalista quiere decir que se desechan las creencias y las supersticiones, que se eleva el nivel intelectual del niño sin necesidad de poner en peligro su razón y hasta su salud (8), tal es, admirablemente resumida, la finalidad de nuestras escuelas populares, de la educación popular eficaz.

---

(7) Considero innecesario acompañar esta afirmación con la larga lista de hechos que se producen todos los días y que están en la mente de todos.

(8). — Véase: «La obra del racionalismo», por Miguel Martínez, «Infancia», año II, número 22-23.

ras y quemaran iglesias y conventos. Para corraborar esta afirmación, cita lo que sucedió en Madrid durante una de las epidemias de cólera que se produjeron durante el siglo pasado. Habiendo corrido el rumor de que los frailes habían envenenado las fuentes, el pueblo se lanzó a la calle y empezó a matar curas y a quemar iglesias y conventos. La más sorprendente es que los más exaltados eran los que habían sido más creyentes. Este fenómeno se reproduce varias veces hasta llegar al 19 de Julio.

El pueblo español también había perdido su confianza en los políticos profesionales. El país donde más abusos se han cometido durante las elecciones ha sido España. El caciquismo es un fenómeno típicamente español. El conde de Romanones manifestó en cierta ocasión que en España no se podía gobernar si no era con muchos amigos y mucho dinero.

Hace 30 años que la C. N. T. y la U. G. T. estaban ya dispuestas a defender los intereses del pueblo español. No tenemos nada que reprocharnos porque sólo hicimos que defender al pueblo y cumplir con nuestro deber de antifascistas. Lo que sucedió en España es la consecuencia de una época de reacción y de ignorancia.

Hemos seguido atentamente los movimientos de protesta que se han producido en España. Pese a la dictadura, el pueblo español renace y se producen grandes huelgas de protesta. El clima social de España se agrava. En el ramo de la metalurgia por ejemplo se está despidiendo a miles de trabajadores. A las huelgas y reivindicaciones obreras el régimen responde con la deportación de obreros que son trasladados a lugares apartados de su domicilio, sumiendo en la miseria a centenares de familias.

No nos hagamos, por tanto ilusiones. El régimen tiene todavía recursos para durar y los pondrá todos en juego. Pero seamos perseverantes en nuestra acción y solidarios con los que luchan en España. Cada uno en su respectiva central sindical uniendo nuestras fuerzas. Dígase lo que se quiera, después del hundimiento del régimen franquista, habrá que presentar soluciones viables para los problemas que se vayan planteando. Los sindicatos serán los más indicados para presentarlas. Por esto, conviene estar más unidos que nunca. Debemos continuar siendo lo que fuimos el 19 de Julio. Debemos seguir siendo soldados de la libertad, debemos seguir siendo internacionalistas.

Estamos resueltamente en contra del régimen franquista y no podemos tener ningún contacto con él. Por eso condenamos todas las maniobras que tienden a dar beligerancia a los sindicatos verticales, se es o no se es: no caben términos medios.

Después de la peroración del compañero Lamela, el presidente resume las intervenciones de los oradores, expresando su confianza en el restablecimiento de un régimen verdaderamente democrático en España.

Corresponsal.

RESPONDIENDO A...

Comportamiento del Hombre

por ANGEL BASSA

En la tuya me has dado a conocer las preocupaciones que te ocasiona el comportamiento del ser humano en su generalidad. Voy a darte mi criterio a lo expuesto en tu misiva.

Es con satisfacción que he leído tus líneas, gracias a las cuales he podido constatar tu interés en analizar los problemas que nos conciernen. Tal cosa deberíamos hacer todos: Cada uno en la medida de nuestras posibilidades y capacidad; ello permitiría enfrentarnos con las dificultades que se nos presentan con una visión bien diferente a la que, en términos generales, tenemos hoy

Al hablarme del Hombre dejas entrever el pesimismo que te ocasiona su actuación y posición. Remarcas que estás desengañado de los humanos. A ello bien puedo decirte que ello es natural, ya que solamente somos los seres llamados racionales que podemos desilusionar a nuestros semejantes. Dado a que moralmente evolucionamos poco, nuestras faltas se acumulan sobre nuestras espaldas haciéndonos perder el equilibrio, lo que ocasiona estos altos y bajos en la conducta particular de cada uno de nosotros. Altos y bajos que nos impiden seguir normalmente el camino recto que conduce a una moralidad digna de un ser llamado inteligente y deseoso de escapar al materialismo servil e ignominioso. Sólo una buena educación al servicio de una idea capaz de redimir al individuo de la servidumbre ancestral en que vive, podrá ayudarnos a alcanzar el camino que permita ir a la consecución de una sociedad en la que el hombre sea el hermano del hombre. Una sociedad en la que no existiría el egoísmo y si la Solidaridad. Con la Fraternidad entre todos, no habría injusticias. Con Libertad, sin libertinaje, el ser humano podría alcanzar el bienestar individual y colectivo que le permitiría vivir en paz consigo mismo y con sus semejantes.

Al igual que tú, yo también digo que somos nosotros, los hombres, quienes fallamos. Y lo peor es que, reconociéndolo la mayor parte de las veces, poco hacemos para corregirnos y elevarnos a una moralidad y a un concepto de la vida que permitiría dar un valor positivo a nuestros hechos y a nuestra propia existencia. Esta transcurre enmedio de la envidia y del egoísmo; de la corrupción y el deleite del materialismo acérrimo que nos envilece en tanto que ser llamado racional e inteligente.

Dentro el hervidero intenso de nuestra época, llena de dolo, de errores, de dramas y, también, de esperanzas, el hombre ha iniciado la conquista del espacio celeste. Preocupado por este deseo de absorción, inherente por naturaleza a su modo de ser, olvida o no se dá cuenta de que su propia residencia — la Tierra — necesita toda su atención para hallar la manera con la cual sus moradores puedan vivir adecuadamente según los conceptos más elementales de la Libertad y la Justicia.

Quienes entendemos que la Justicia representa la virtud de dar a cada cual lo que le corresponde, sea en sentido individual o colectivo; los que creemos que la Libertad debe ser un hecho real en todos los sentidos: humanos y morales, no podemos olvidar que los defectos de la humanidad, sus vicios, sus pasiones, su corrupción, etc., son las consecuencias de la imperfección de cada hombre. Contra éstas no pueden hacer nada todas las invenciones posibles. Es debido a ello que entiendo que, querer reformar el el mundo sin poder influenciar sobre las voluntades humanas, ¿no es, la utopía, capaz de crear una perturbación incalculable?

Ante las fuerzas en presencia para cautivar con sus cantos de sirena a la masa — amorfa, hoy, y despreocupada de su propio destino —, el anarquismo debería ser la fuerza moral de atracción, de influencia, capaz de hacer despertar el interés por una vida mejor, de quienes sólo creen en el materialismo vulgar y particular.

Como puedes constatar, las fuerzas políticas que tienen dividida a la Humanidad pregonan la Paz. Todos la quieren. Todos la deseamos. Pero yo digo; La Paz es cosa muy preciosa, cierto; pero no hay solamente ella. La Libertad es preciosa también. La Libertad es mucho más preciosa que la Paz, si bien se reflexiona. Ya que la paz en la servidumbre, o dentro de la esclavitud es un destino más detestable que la muerte.

En una sociedad donde no se oye nada porque los que sufren se esconden para llorar, no se puede declarar que hay Libertad ni Justicia. Si esta es la paz que se desea, estoy contra ella. Pues, ¿qué vale un estómago lleno si la cabeza está vacía? ¿Qué significa esta «liberación» de la Humanidad que niega la libertad del Hombre? Ser libre es tener derecho de escoger, a tomar sus propias responsabilidades. En el bloque comunista, por ejemplo, no hay escogimiento: Ni moral, ni físico ni espiritual; no hay más que el comunismo regimentado.

Tal es el destino del Hombre, amigo mío, si no se revaloriza a sí mismo, esforzándose a rectificar toda su actuación pasada y presente. Para ello, lo que nos importa ahora es este presente y el futuro. Veamos el primero y pensemos en el segundo. En cuanto al pasado, debemos recordarlo. Analicémoslo para darnos cuenta de todos los fallos, de todos los errores habidos. Sabiéndolos, reconociéndolos, nos será más fácil poder corregirlos.

Ya vés, compañero, a dónde nos ha llevado la desilusión causada por el comportamiento del Hombre. A pesar de ello, pienso de que no debemos perder las espranzas, ya que un mundo sin esperanza es impensable. Sin la esperanza la Tierra sería un triste mundo físico, material. Los hombres unidos a la vez por la esperanza y por la acción, pueden llegar a límites a los que no se puede llegar solos y sin la fe que sostiene. Debemos pensar, amigo mío, que la vida, impulsada por un deseo, puede más que el placer y que el dolor.

RECORDANDO

Dichoso el pueblo que tiene una historia social-revolucionaria. Es el laboratorio del progreso experimentando fenómenos de impulsión provechosa para agregarlos a la corriente del tiempo y desechar, al mismo tiempo, los aspectos negativos.

Así es «materia social» nuestro 19 de julio, y también todo el periodo de resistencia viril al fascismo. Así las gestas anteriores de avance y heroísmo cumplidas por el pueblo, en cúmulo de honor para esa España digna de los mejores destinos.

Todo lo da nuestro pueblo por la libertad y el bienestar de sí mismo. Hijos de nobilísimas cuán anónimas madres se aprestaron, en cada acontecimiento libertario, a jugar su vida en el terreno que de siglos le disputan las castas reaccionarias, opresoras. A veces nuestro barco de alto bordo ha parecido navegar sin piloto, pero el rumbo ha sido siempre previsto. Las revoluciones se perdieron, pero quien en definitiva ha perdido más ha sido España; esa pobre nación siempre estrujada, traileada, gobernada a punta de machete, maltratada por carlistas, alfonsistas, y felones de todo jaez, hoy reunidos en un haz de flechas ponzoñosas enlazadas, naturalmente por un yugo.

España estoica a lo Sócrates y como los independistas de Numancia. Fervor eterno de un pueblo que no se resigna al destino tenebroso que le deparan las fuerzas negras de la reacción histórica. Defensa tesonera contra las fuerzas del mal casi siempre coaligadas con poderes de atraso extranjeros como fue el caso de los cien mil hijos de... San Luis, los moros del Rif, los macarroni de Mussolini y los patos mecánicos de Hitler en 1936.

No faltan filósofos clarividentes en España, ni seres idealistas y firmes capaces de aplicar la filosofía sana al régimen español de vida. Hay luz y energía en nuestro perímetro peninsular, cerebro y brazo en vívida permanencia, lo cual permite esperar, fundadamente, que tras la cadena de fracasos históricos llegará el día de la redención definitiva.

¡Viva el pueblo cohesionado para la más magnífica obra revolucionaria de los siglos!

Juan CLARAMUNT

NOTAS DE VERANO

ELEFANTINISMO

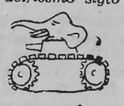
Escritor de peso.

No te fíes.

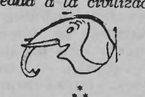
Engañosa calma.

Serenidad viene de sereno.

Pacifissmo siglo XX.



Ojeada a la civilización.



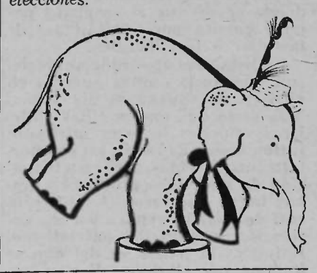
De la discusión sale el pistolón.

El individuo en la selva.

Inocencia.

Primer contacto con el hombre.

El pueblo todopoderoso, en día de elecciones.



Cosicas de refugiaus

Lo que sigue es lo que me contó un refugiado aragonés:

Cuando mi madre me echó al mundo (y dicho por ella, sino yo no lo sabría) creo que fue entre el principio y el fin del año 15 del siglo que corre: esto ocurrió en baturro en un pueblo de Aragón.

Resulta que mi madre era muy santurrona y como mi padre tenía de apellido Iglesias, al nacer yo, mi madre quiso darme un nombre que encajara, y me llamó Santos. Y ya me tienes en este mundo con el nombre de Santos Iglesias.

Con ese nombre corrí de campo en campo como labrador, y de campo en campo santo como enterrador de pobres, que era cuando estalló la revolución.

Cuando estalló ésta me enganché en la «Roja y Negra»; y claro, cuando mi madre me echó al mundo el nombre de Santos Iglesias encajaba, pero en el año 36, y en la «Roja y Negra» ya no encajaba más. Como entonces no se necesitaban padrinos ni testigos, me dio por llamarme *Afán Rojinegro*. Con ese nombre corrí de campo en campo, esta vez de batalla. Y todos sabemos que en el año 39 tuvimos que escapar a Francia y que teníamos que dar el nombre a los gendarmes. Yo no quería volver a Santos Iglesias, pero tampoco quise decir que me llamaba Rojinegro (por si las moscas).

En aquel momento les dí el primer nombre que me pasó por el tozuelo, y les dije que me llamaba Afán Malaespina.

Con Afán y con Malaespina corrí otra vez de campo en campo, esta vez de concentración.

Un día vienen los alemanes para llevarse a los más robustos a trabajar a la costa, y yo fuí uno de los escojidos. En el tren había un «refugiau» con nosotros, de estos de letra menuda, y cuando se enteró que yo me llamaba Malaespina me dijo que ese nombre era un nombre judío y que no era prudente dar un nombre así a los alemanes.

Esta vez tuve más tiempo de pensarlo, y cuando los alemanes me pidieron el nombre y apellido yo les dije que me llamaba Afán Baturrotodo, natural de Baturrotodo en Aragón. Los alemanes se creían que les estaba «dijiendo» algún rompe cabezas. Después se hicieron una ficha con mi apellido: especial y con letra de imprenta.

Con este nombre recorrí de campo en campo a traviesa, hasta que al fin llegó lo que se conoce por liberación. Durante el tiempo que estuve con los alemanes, los amigos españoles me llamaban el aragonés y los franceses me conocían más por ese nombre y les dio por llamarme «Misié Laragoné», en vez de Afán Baturrotodo, como consta en los papeles y archivos del país. Con el nombre de «Misié Laragoné» bajo bajadas y subo cuestas y tan campante.

¿Y sabes como me llaman en los archivos de mi pueblo? Allí me llaman, *Rojo Rematau*, y esos son los que lo han «acertau»; porque ese nombre es el que mejor me encaja. Con él me encajarán en la caja y de la caja a la «fuesa».

Un asiduo lector del «C. S.» en Inglaterra.

Unidad para el absurdo

Creemos haber defendido aquí o en otra parte el derecho a reir o a llorar como fenómenos naturales. Reir siempre o llorar ininterrumpidamente, claro, denota desequilibrio. Sonreir con motivo es salud y poesía; llorar por desborde de sentimientos es un estado respetable de la persona. Lo que dicte la siquis conviene por lo que rehumaniza al individuo, tan maleado por las *afueras* que concurre.

Desde luego, esta prevención sale a tiempo. Cuando el sujeto sólo era uniformado en los cuarteles, la ciudadanía permanecía múltiple y abigarrada en las calles. Profusión de andares, agudeza palabrera, mezcla deslumbrante de colores, modas al aire y al desgaire. Era una ilusión simpática que el mundo actual desconoce. Si al sastre le recomendabas te sacara el pantalón corto o largo, ancho o estrangulado, te aconsejaba, mas no se oponía. Ahora en el bazar te encaras con medio millón de pantalones «standard», y además hermanos del otro medio millón alojado en el bazar de enfrente. Hay máquina rotativa pantalonera en escondida parte, y al monstruo mecánico ese no hay cliente que logre consultarlo. Es un instrumento ciego, parejo al jefe de ventas del bazar de la derecha, y al del bazar de la izquierda.

Y así como se unifica el vestido, se centraliza ya la risa. Por modernidad de los tiempos, lo risotero auténtico no circula. La risa la están gubernamentalizando, marxistizando, dosificando. Pronto habrá que comprarla en la farmacia, previa receta del gobernador de la provincia.

La risa individual molesta a los coleccionadores de personas, esos que encrespan su derecho a cerificar los hombres, transformándolos en masas adiposas. Las risas naturales, descoordinadas, exigirán licencia especial del Estado, pudiendo ser denunciadas, y reprimidas mediante «viñeta». La risa oficial será colectiva, estruendosa, multitudinaria, abatutada por un Mao, por ejemplo, en una manifestación de dos millones de seres unificados, amasados, fundidos más que confundidos, y cuya risa dirigida pueda ser recogida, acumulada y transformada en una cantidad de watios tal, que valgan para dar luz y fuerza a Pekín durante cien días industriales.

Por donde se vería que la risa mandatada puede dar luz... y la ausencia de risa espontánea puede acarrear tinieblas.

Puig d'Aguilera

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con acierto de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería. Es una edición «Umbral».

REGIONAL CATALANA, PARIS

Próxima Asamblea de la Agrupación de Paris de la Regional Catalana en el Exilio el sábado 9 de septiembre a las 4 y media de la tarde, donde los delegados a nuestro Pleno regional informarán del desarrollo del mismo.

— CRONICA —

DE UN REVOLUCIONARIO

Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA

por Pedro VALLINA

Precio: 2,80 F.

Recién aparecido:

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 *páginas con ilustraciones,* 8,00 *francos.*

Servicio de librería

«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, 2 vol.	6,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«Mis Universidades», idem	7,50
«Mi vida», Gorki, id.	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	5,00
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso de Zaragoza	3,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	9,00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Chatterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	6,80
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«¡Ay de los vencidos!», Luis Bazal, francos	12 00
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	51,00
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	15,00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5.50
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor García)	2,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	3,10
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère»,' K. Marx y Proudhon	6,50
«L'Ethique», Spinoza	5,00
«Les faux célibataire», Jaime Cuadrat	9,30
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50
Méditations d'un Prisonnier	3 50
Crime et Société	7 50

OBRAS DE VICTOR GARCIA

«Japón hoy»	3,00
«América hoy»	10,00
«Fundamentos del anarquismo» (Canoduction)	2,00
«El pensamiento anarquista»	3,00
«Escarceos sobre China»	8,70
«La Internacional obrera»	4,50
«El sudeste asiático»	10,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 238 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

MAS FRONTERAS TODAVIA

EN un lugar de España la cabeza de partido era de 12.000 habitantes, en mayoría pacíficos. Surgió la guerra de Cuba, y los mozos fueron destinados a ella no disponiendo de 300 duros para quedar en tierra. Por consiguiente, sólo evitaron barco los hijos de familia «pudiente y maloliente», como en el lugar se decía.

El espíritu guerrero se contaminó en el vecindario porque tres hijos de la villa habían sido declarados «héroes». El terceto quedó sobre el terreno, pero dio lugar a que sus nombres rotularan tres calles.

Los chavales, imbudos de heroísmo barato, se enemistaron fruiciosamente con los de las localidades vecinas, y uno tras otro, a esos grupos municipales cercanos los «cabecistas» los vencieron a pedradas.

Sin contrincante viable, los mocitos del cabezón de distrito se enconaron entre ellos, encontrándose en la riera para apedrearse a dos mitades, la de «arriba» y la de «abajo». Pero entre «arribistas» hubo disidencia interna, y entre «abajistas» sucedió lo mismo. Resultado: pedradas de calle contra calle, y de esquina contra esquina, hasta que el árnica fue agotada, junto con la paciencia de guardias y serenos.

Los perros quedaron dueños del arroyo.

Esta fábula, por banal que se la considere, es perfectamente aplicable a la historia de todos los días. La guerra de la Independencia pareció haber unido a los españoles, autocráticos y constitucionalistas; pero el espíritu mezquino reactivó con la derrota de los franceses, y los generales constitucionalistas lo pagaron con el cadalso... merced a la vuelta de 100.000 hijos de San Luis, galos igualmente, pero de la cuerda inquisitorial fernandina. Por donde se vé que el «espíritu patrio» cuenta poco tratándose de fastidiar a los liberales.

Carlistas en discordia aparecieron, armando sendas guerras civiles para adueñarse del trono. Más serio que en las riñas callejeras, muchos hogares quedaron íntimamente dañados, tal vez mortalmente heridos, por participación de miembros propios en ambos lados guerreros. La historia real de España explica así esa derivación insólita del patriotismo. Entonces la patria es del que se impone por chulería. Y aún, españolmente, en 1967 no nos hemos movido de la taberna del chulo.

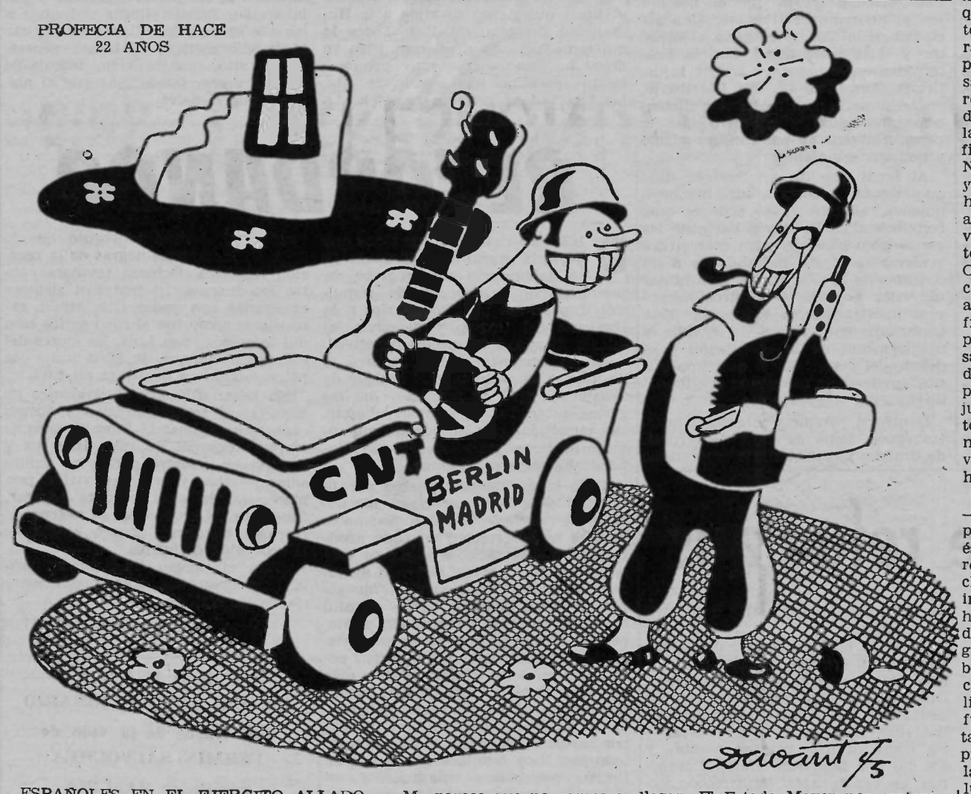
Modernamente, esa moraleja tiene aplicación en el perímetro de las edades. Fronteras nacionales, regionales, comarcales, locales y de plazuela, las sigue habiendo, aunque las vele el asombroso empuje de las fronteras «edaticias», por la edad de los individuos. La juventud ha descubierto que ella tiene poco de común con sus semejantes añosos, cual si el tierno fuese canario y el maduro camello. Respeto, escaso se le tiene al padre, pero la incomprensión total se amontona sobre el abuelo, para el caso el vegestorio. ¿Qué hace ahí, el parásito ese? ¿Los nuevos han de trabajar para mantener eso que se va, pero que aún no se ha ido?

Confesamos que el lenguaje que proponemos es violento, ofensivo, y no obstante adecuado. La juventud — cierta juventud — no comprende la vida humana hasta más allá de los 35 años, cosa que comprenderá cuando alcance los 70, cuando a su vez se vea menospreciada por la muchachada del año 2000.

Da mucha grima pensar en cómo estará el mundo de la relación en aquellos venturosos o desventurados días, si la humanidad actual da curso al sistema de las diferenciaciones, de las clasificaciones de las personas según la edad, el sexo y la posición social que ocupen las mismas. Puede que en el 2000 citado los niños se vean menospreciados por la promoción que les antecede, por miedo de ésta a ser sucedida por la generación más fresca. Puede que los de 30 calendarios se organicen contra los de 18-20 para ejercerse en potentes dueños del cotarro. Puédese que las mujeres se emancipen de los hombres y solamente los utilicen a capricho y a ratos perdidos. Puede que los maduros formen sociedad aparte para no ser víctimas de las marrullerías de jabatos y «jabatas». Puede también que los ancianos se den a las fieras de los parques para quedar comprendidos en el capítulo «Utilidades sociales». Porque el joven es muy joven, la mujer muy mujer, y el mayor muy mayor.

Y a la ética y a la estima — las pobres — que las parta un rayo.

PROFECIA DE HACE 22 AÑOS



ESPAÑOLES EN EL EJERCITO ALIADO. — Me parece que no vamos a llegar. El Estado Mayor nos cortara la gasolina.

B.D.I.C

EL HUMANISMO UNIVERSALISTA DE RABINDRANAT TAGORE

EN los primeros decenios del 1900, entre los comienzos de la primera guerra mundial y los principios de las revoluciones comunistas y fascistas, los jóvenes vivíamos espiritualmente inmersos en una atmósfera inquietante. Vivíamos, aunque a distancia, pero con participación mental, los trágicos episodios guerreros y revolucionarios, éstos, secuela de aquéllos. Lo que equivale a decir que apenas salíamos de una atmósfera belicosa penetrábamos en otra no menos violenta y destructiva. Pero esta violencia, la revolucionaria, nos parecía más digna y éticamente la conceptuábamos plausible. Es que el mito romántico de la revolución siempre tiene para la juventud el hechizo de una esperanza en la que vale la pena depositar nuestras ilusiones. Nos parecía que la Revolución, escrita con mayúscula majestuosa, no era precisamente un monstruo no obstante que sobre sus altares de fuego se inmolasen muchas víctimas. La ilusión esperanzada obscurecía el juicio crítico en la embriaguez del juvenil entusiasmo. Y se explica, porque la juventud es más pasión que reflexión, más ímpetu que cautela; a esa edad contemplamos el mundo con los cristales hipnóticos que provocan un grato espejismo en cuya reverberante superficie aparecen los paisajes de nuestra fantasía como si fuesen reales; a esa edad más nos place acariciar una ficción consoladora que una verdad doliente.

En esa época de nuestra existencia, en ese momento de mi personal aventura espiritual, Romain Rolland era una de las altas voces que nutrían con su pensamiento, con su fervoroso idealismo, con su prosa poética, nuestra incansable sed de sabiduría. Más que un literato, más que un excitante pensador, Romain Rolland era para nosotros, para mis coetáneos, un profeta; y un profeta perseguido, acosado, lo cual lo transfiguraba en héroe combatiente. Y fue entonces cuando una mano generosa depositó en las mías el pequeño volumen biográfico sobre Gandhi escrito por Rolland. No pudo caer en surco más acogedor y fértil aquella semilla seductora. Yo había leído algo de Tolstoy, pero el apóstol de Yasnaia Poliana, con su vaga religiosidad y su vida contradictoria, oscilando entre el Oriente y el Occidente, no me convencía mucho como modelo, aunque, desde luego, admiraba su magnitud literaria. La figura de Gandhi era otra cosa, respondía a otro estilo de vida y de pensamiento; pero, aunque parezca paradojal, a través de Gandhi valoré el pensamiento de Tolstoy al que había juzgado superficialmente desde el punto de vista de mi activismo revolucionario que exaltaba la eticidad de la violencia siguiendo, entre otras, las huellas de Jorge Sorel.

La resistencia pasiva de Gandhi — que no era, después de todo, tan pasiva —, la revolución original que éste acaudillaba en la India, fue una revelación sorprendente; el insospechado descubrimiento de su política inusitada, de su filosofía para mí hasta entonces inédita, la presencia de un nuevo mundo cultural muy vagamente entrevisto, pero que rechazaba de antemano como exótico y anacrónico; esta política religiosa o religiosidad política de la cual tenía difusas y remotas referencias, me resultaba incomprensible y, además, impracticable. La lectura meditada de la biografía de Gandhi, completada luego con la de «La India» también de Rolland, desgarró el velo de aquel misterio. Era posible otro tipo de acción revolucionaria. El mito sangriento de la violencia podía ser reemplazado por otra imagen. Esta revelación destruía no pocos prejuicios. Por de pronto, este conductor de multitudes no se sentía un semidios tonante; sus palabras, sus gestos, su vestimenta, su vida social, el tono de sus discursos, el contenido espiritual de sus pláticas no era los de un histrión trágico; no pedía el exterminio de sus rivales, ni la ciega obediencia a un dogma político absolutista; no era la imagen frenética de la ira delirante y desatada; no abría en el ánimo de sus discípulos o de sus secuaces las compuertas de odio anegando con las aguas hirvientes de la pasión destructiva los campos fértiles de la India abonados de antiguo para un pacífico florecimiento de libertad y de amor; la prédica de Gandhi implicaba más una exaltación de la vida que de la muerte. Frente a las dictaduras dramáticas que surgían en Rusia, Italia y Alemania, este rebelde de la India y esta rebelión popular señalaban un notable contraste en cuanto a los ideales y a los métodos para lograrlos. Frente al mito de la violencia, Gandhi creaba para su pueblo el mito de la no-violencia. Y ante el estupor del mundo, su prédica y su acción de sacrificio condujeron a la independencia de la India. No quiero insistir

UN ESTUDIO DE LUIS DE FILIPPO

sobre este aspecto del proceso histórico; lo traigo a cuenta porque leyendo la biografía de Gandhi apareció el nombre de Rabindranath Tagore, como el de otros que participaban del mismo movimiento libertador, impulsados por la misma corriente ideal. De Tagore yo tenía entonces, muy escasas noticias. Era Premio Nobel de literatura desde el año 1913. En Europa se lo conocía y valoraba merced a las versiones inglesas de sus poemas. Pero ya se sabe cuánta distancia temporal hay del inglés al español en punto a la edición de obras literarias. Tagore era, en nuestro país, menos conocido, menos popular, digamos, que Gandhi, pues no es menos sabido que la notoriedad política es siempre más resonante y periodísticamente expansiva que la notoriedad literaria. En la India, ambas personalidades gozaban de parejo y dilatado prestigio. Pero entre Gandhi y Tagore había no pocas diferencias. Lo subraya Romain Rolland: «De un lado, el genio de la fe y la caridad que quiere ser la levadura de una nueva humanidad. Del otro, el de la inteligencia, libre, vasta y serena que abraza la unión de todas las existencias». No obstante coincidir en líneas generales sobre lo que ambos entendían como misión de la India renaciente, en cierto momento de la lucha común Gandhi y Tagore tuvieron una dolorosa discrepancia. Vale la pena señalar el por qué de esta personal disensión, pues a través de ella vamos a tomar un contacto más preciso con la personalidad de Tagore; no con la del literato, sino con la del pensador.

Cuando Gandhi se ve en el trance nunca deseado de asumir la jefatura directa del movimiento popular de su país en su aspecto político, el Mahatma dice: «Si debo tomar parte en la política, es solamente porque la política nos encierra como una serpiente en sus contorsiones; no es posible librarse, hágase lo que se haga. Quiero, pues luchar contra esa serpiente... Trataré de introducir la religión en la política.» Pero Tagore, a quien Gandhi proclamaba «el vigía de la India», deploraba esa necesidad de la activa participación en los menesteres políticos y así lo manifiesta: «Todo el fervor moral que representa la vida de Mahatma Gandhi, y que sólo él, entre todos los hombres del mundo puede representar, nos es necesario. Que un tesoro tan precioso sea puesto en el frágil navío de nuestra política y se lance sobre las olas sin fin de irritadas recriminaciones, es una grave desgracia para nuestro país cuya misión es la de devolver la vida a los muertos con el fuego del alma... El derroche de nuestros recursos espirituales en aventuras que, desde el punto de vista de la verdad moral en fuerza ciega». Para captar y valorar el sentido de este diálogo entre Gandhi y Tagore hay que ubicar sus términos en la lógica de ambos actores; hay que comprender hasta que punto la primacía de la religiosidad sobre la política es en el pensamiento hindú piedra angular de sus especulaciones teóricas y de sus derivaciones prácticas. Diré más: no es sólo cuestión de pensamiento sino de vida. De acuerdo con nuestro lenguaje occidental, podríamos remplazar la palabra religiosidad con la palabra eticidad, pero indudablemente tiene más hondura y más fuerza espiritual la primera. Cuando Gandhi dice que procurará introducir la religión en la política tiene conciencia que ha de librar una peligrosa batalla con la serpiente; esta serpiente puede ser el símbolo de lo que en Occidente llamamos «pasión de poderío o voluntad de potencia», la pasión política que, según Tagore, transforma y pervierte la verdad moral en fuerza ciega o que, en última instancia, es capaz de prescindir en absoluto de toda fuerza moral. Tagore, en ese sentido, asume una actitud más radical que la de Gandhi en su intransigencia ética. En definitiva, Tagore se coloca en el plano de la santidad; Gandhi abandona esta posición espiritual que le era propia y se coloca, obligado por las circunstancias, en el plano del heroísmo civil. No es que Tagore dude de la fortaleza moral de Gandhi para vencer a la serpiente; es que Tagore sabe muy bien que Gandhi es único y que los millones de sus secuaces no estarán a su altura. No se crea tampoco que Tagore es un poeta carente del sentido práctico de la lucha revolucionaria en que está empeñada su patria. Tagore ha comprobado que no obstante la enorme fuerza moral de Gandhi y su inmenso prestigio popular, no puede contener los desbordes de la multitud que suele entregarse a las morbosas expansiones de la violencia, atrapada una y otra vez por la serpiente. Ha visto como la serpiente aprieta, aprisiona, asfixia, la pura emoción libertaria del pueblo paralizándola en sus móviles originales. Tagore teme al huracán: «El huracán busca atajo por donde no hay caminos, y, de pronto, sale a la nada», dice el poeta en uno de sus aforismos. Y en cuanto a lo que personalmente le concierne, exclama: «¡Gracias, Señor, porque no soy rueda del Poder, porque soy uno con los que él aplasta!». En la opción dramática de ser víctima o victimario. Tagore prefiere ser víctima. Y no sólo por razones éticas, sino también por razones prácticas. Su reflexión al recpecto está claramente expresada en este otro aforismo: «Dijo el poder al mundo: — Eres mío —. Y el mundo le tomó prisionero de su trono. El amor le dijo al mundo: —Soy tuyo —. Y el mundo le dio casa libre». Esta filosofía de la vida y de la acción, expresada por Tagore, es la filosofía de accidente puesta al revés. Es tan lógica como la otra, tiene contenido de verdad como la otra. Y ha sido tan eficaz — o ineficaz — como la otra si hemos de juzgar el curso de la historia humana, en Oriente y en Occidente, por los resultados tanto como por los ideales. Pues a la luz de los ideales hay victorias que debieran avergonzar a los triunfadores, y derrotas que son honra para los vencidos. Y es bien cierto, prácticamente cierto, que las victorias vergonzosas tienen un resplandor efímero, mientras el halo del martirio es permanente. Si todavía hay memoria de los asesinos de Sócrates y de Jesús, es debido a que el heroísmo de las víctimas salva del olvido eterno, en una suprema generosidad memorable, el nombre de los victimarios. No es menos cierto, por otra parte, que el precio de ciertas victorias es demasiado alto y no compensa la precaria cuantía de sus beneficios momentáneos.

Uno de los motivos que inquietaban a Tagore en lo que respecta al movimiento popular de independencia, era el nacionalismo. Ni Gandhi, ni Tagore eran nacionalistas en el sentido político occidental de este término. Pero la lucha política contra el dominio inglés amenazaba trascender los límites naturales del conflicto hasta convertirse en un rechazo total, absoluto, agresivo, de la cultura occidental y de todo cuanto esta cultura implicaba. Tagore no podía tolerar semejante derivación extra política del movimiento que acaudillaba Gandhi. «Creo en la verdadera unión del Oriente y del Occidente», exclamaba

(Pasa a la página 2.)

Area Mundial. CORRESPONDENCIA POLEMICA

RESPUESTA LO MAS FRATERNAL POSIBLE

y III

AMIGOS del M. L. C. E., os daréis cuenta de que so pretexto de vosotros generalizamos. En parte os consideramos incursos en el movimiento circular de degeneración anarquista y anarcosindicalista que algunos, demasiados, impulsan. Referente a vosotros no hablaremos de dirección, sino de simpatía, lo que contribuye al fin por el cual se emplean los divisores aludidos. De tratarse de una posición a la que cada cual tiene derecho, poca cosa objetaríamos. Mas en el caso «caso libertario» cada organización territorial se siente afectada, y la española más que otras. Tal vez porque la cola es de paja... y sin tal vez, porque, como organismo mayor del anarcosindicalismo existente, la presión, externa e interna, se encarniza mayormente contra él, y contra los que en ocasiones sacamos las uñas en defensa de un tesoro moral del que el anarquismo internacional debería estar celoso.

Debería estar, sin que lo esté. Porque el anarquismo internacional organizado parece estar tibio, mantecoso, o deshidratado. Claro que salvamos casos; así y todo observamos, con excesiva frecuencia, como valores grupales e individules hacen coro o acato a la degeneración que se imprime a la idea, desde Toulouse, París, Estocolmo, La Haya y Buenos Aires principalmente. El frente único de malversadores de ideas, si tiene un plan destructivo no goza, sin embargo, de unidad finalista. Por vivir el Movimiento, por observarlo de cerca, relevamos oposición a la anarquía de parte de tránsfugas, despechados, desencantados, orgullosos, ambiciosos, neopolíticos, neomarxistas, corporatistas, colaboracionistas e inconcretos. ¿Nombres de seres pegados a todo eso? Renunciamos a estamparlos. Por el resto ya cuidarán los afectados de revelar sus exactas intenciones. Ya se irá, cada uno de ellos, resituando en el lugar político o «social» que le corresponda. Lo que se trata, de nuestra parte, es de que no se larguen con el cristo de plata.

Los «entecos», o empecinados hemos de bracear con una juventud con barba en arranque ya blanquecino detentora de un ultraanarquismo que ya marxistea. Nosotros continuamos amigos de unos raros compañeros que echando cuentas anarquistas dan con soluciones constitucionales y, en casos, no llegan ni a eso. Nosotros quedamos cariacontecidos al comprobar como gentes de capacitaciones libertarias peinan leyes corporativas o se enternecen ante la confitería reformista. Mucha Confederación, mucha ética libertaria, mucha dialéctica, mucha retórica sesuda, para insinuarnos (no se atreven a más) un avance hacia 1908, el año de las leyes sociales de Eduardo Dato. Y, si algunos de esos mentores en edad no alcanzan, otros por años y lecturas lo saben todo, y todo se lo discutieron a los socialistas y ugetistas oponiéndoles una C. N. T. rectilínea y objetiva contra el sindicalismo adormidera, contra la colaboración con los gobiernos, y esto no durante días, sino años, para caer, en la derrota del exilio, en el cepo reformista que Pablo Iglesias les tenía preparado desde hace 83 años.

Antaño, cuando la gente era más formal que ahora, uno se retiraba del lugar en el cual, por las razones que fueren, ya no cuajaba. «Me voy, y ahí quedáis vosotros». Pues oganó, no. «Somos anarquistas y no somos anarquistas. Vamos a por la mayoría y que se vayan ellos.» Sí, señor. «Somos la C. N. T. con acción directa y comunismo libertario incluso. Respetamos los congresos habidos. Mas, como lo directo ha fracasado y el comunismo libre es una inocentada, nos plantamos ahí por votos, para un torcido, o para un posibilismo (cualquier cosa) calificado libertario.» Y es esto, amigos, lo que indispone; esa carencia de honradez política, ese estado de incertidumbre, esa putrefacción de las sanas costumbres, esa sinuosidad, ese camaleonismo, ese destruir con constancia, con perfidia, una organización que ha sido ejemplar y que puede, en otra ocasión, serlo más que nunca. Contra lo que se asegura, todas las políticas al uso son decrépitas, incluso la bolchevique, incapaz de andar, tras la práctica de medio siglo, sin las andaderas de la dictadura. Los gobiernos burgueses de hecho son socialdemócratas, no importa el denominativo con que se encubran, mientras que los Estados novatos se orientan hacia un socialismo de pancarta, pero sin ocultar el virus despótico y militarista de sus estatutos. Los Estados comunistas parecen iniciar el deshielo del bloque moscovita, más por resentimientos fronterizos y de cálculo mercantil que por una ascensión hacia el socialismo de que se reclaman. Prima también una posibilidad de guerra entre el Gran Emperador y el Zar Imperial, entre las Siete Puertas y el Kremlin, lo que, en idioma del 1967, quiere decir entre el Colegio Rojo de Pekín y el Colegio Rojo de Moscú. ¿También aquí «fracasó» el anarquismo?

Dígase pues, si ante panorama mundial semejante hay razón humana que permita torpedear al anarquismo clásico; si ante una perspectiva de gran progreso técnico en los trabajos (simple caso de ascensión de los trabajadores) el sindicalismo ha de declararse amorfo, resignado, adiposo. Dígase si la tiranía de un Castro comunistizado por conveniencia ha de enternecernos porque Tío Sam protege al tirano Franco, y dígasenos si el dinero «cultural» del multimillonarismo yanqui puede considerarse de una pureza semejante al manantial que brota de la roca.

En elemento español, amigos cubanos, hemos comprobado que el compañero que declina una vez es capaz de declinar veinte, y conste que salvamos casos de honradez manifiesta. A centenares los disidentes por flojez ideológica han ido a parar a las izquierdas republicanas, al socialismo reformista, al comunismo de Estado, a la cooperation franquista en ciernes («A.S.O.») y a la cooperación madrileña consumada con el sindicato vertical-falangista. Y es que cuando se resbala la pendiente no detiene, fenómeno que ocurre en España, en toda Europa, en Cuba, Uruguay, etc.

Es lamentable, pero verdadero. Es una verdad que emana de la experiencia y que recogen hombres que, si han tropezado en la piedra una vez (guerra de España) no tropezarán dos ni diez ni veinte, y si ello encoragina a nosotros nos satisface. Como nos satisface haberles dicho a esos F.A.U. uruguayos que su anarquismo de cuartel los encauzó hacia La Habana... previa riña con los nobles grupos «Voluntad» y «Solidaridad» (para nosotros, los *seminaristas* con la F. L. A. cuentan poco) y como nos es doloroso, pero necesario, señalar al santillanismo como movimiento internacional de perversión de la idea y de las instituciones libertarias. ¿Pruebas? Todos esos hombres y agrupaciones a diario las están ofreciendo. Tanto, que cuando un afecto a ellos elogia a Castro, se apoya en el sindicalismo norteamericano, o se agrega al Vertical en España, no nos causa sorpresa alguna.

Pero da hastío. Miami, Estocolmo, Toulouse, París, La Haya y Buenos Aires deben, de una vez, comprenderlo.

Y hemos terminado, amigos cubanos. Sin despido de mal gusto, y con la mano tendida.

A parlamentar con gobernadores: NUNCA

A ejercer nuestros derechos: SIEMPRE

Va pasando los límites de lo tolerable lo que ocurre entre obreros y autoridades.

¿Aun no se han convencido los trabajadores de que nada han de esperar de gobernante alguno?

Pretender mejora de situación, presentando peticiones a los que mandan, es creer cándidamente que éstos pueden tener sentimientos paternales respecto de los explotados.

No. No es buen procedimiento solicitar apoyo a los que existen solamente para amparar los intereses de los capitalistas, a los que son esencialmente enemigos.

Desde el momento que los asalariados se ponen de acuerdo para reclamar algo, ya que todavía no están bastante organizados para tomarlo, que se entiendan directamente con sus explotadores y con ellos solos se las hayan; pero no cometan nunca la torpeza de buscar fuerza más que en su propia energía y voluntad.

A los centros oficiales sólo pueden ir con derecho propio fabricantes y patronos de todas clases, y allí, inspirados en la defensa de sus gangas sociales, intenten cuanto puedan y cuanto quieran contra sus víctimas que tienen la osadía de erguirse como hombres dignos; pero nosotros en conciencia no debemos presentarnos en demanda ni en señal de acatamiento de sus hipócritas bondades.

En nuestros centros nos hemos de reunir. Entre nosotros sólos tenemos que tratar de lo que nos conviene. De nosotros han de partir las condiciones que quepa exigir

Y si alguna vez vamos al gobierno civil, no sea en la actitud humilde del que solicita protección, sino como corresponde a hombres que tienen perfecta noción de lo justo y la virilidad correspondiente.

Sí; contra la fuerza bruta no hay más que otra fuerza mayor y la conciencia del derecho.

No lo olvidemos.

Mientras nuestra solidaridad no alcance la resistencia necesaria, no descansemos en el empeño de procurarla.

No cesemos de fomentar la unión y solidaridad entre todos los trabajadores para las grandes reivindicaciones. Muchos, muchísimos ya lo comprenden así y este, solamente este, es el buen camino. **F. Ferrer Guardia**

Escrito en 15 de enero de 1902.

DISCOS

Vacaciones. Bueno. Me sumo, o suman, a la corriente. Vagar para divagar. Cuando conviene parar, todo el mundo se mueve y te mueve. Fuera de uso no hay vacaciones, sino prestaciones. Cuando tienes que descansar la ley te lo ordena, y cuando paras por enfermo te ordena el doctor en medicina. Se está sano o enfermo en cadena. Todo, en la sociedad, está encadenado.

Divago, me doy cuenta. Divago, en vagorosidad, en vagancia.

Estando en la segunda acudo a la estación a sacar billete, donde coincidir con cinco mil vagos más que van a lo mismo. Raro que, tratándose de graves aglomeraciones, no haya billete colectivo para agravar más el asunto. ¿Dónde se va? A donde lleven. El caso es meterse en un tren prieto, exigente de revisor delgado.

Descenderé — descenderemos — en un lugar balneario de la costa mediterránea. En la atlántica no, por lo de la pez, no del pez. El tren se vacía sobre la arena, que nadie vé, por mor de otros trenes anteriormente vaciados sobre la misma. Estamos espesos y sudamos; incluso el Sol, suda. Envidio al ente solitario, al Zaratrustra que le dio por apearse en lugar montuoso y vulgar para sus cuentas, y las del único hospedero de Café de la Paz.

Sin embargo, lo emprendido es vacación, salida de la ciudad para el campo, o del campo para la ciudad, cuando el calendario lo exige. Antaño salíamos en grupo ruidoso hacia la Costa Brava en demanda de bellezas escondidas: pinos, mar griega y arena blanca. Soledad rasgada por un puñado de anarquistas, que vivirían un anticipo de sociedad suya, al unísono con las gaviotas.

Dos, tres días a lo sumo, pero en ardor humano, en comunión de naturaleza, en olimpíada moral. Un sólo día de aquéllos, por cada diez de éstos.

Envidio un reposo sereno debajo unos pinos, o eucaliptus. En compañía de amigos, por compañeros. Completamente desenganchado de la marea y del mareo vacacionista. Y a fe de testarudo, que habré de dar con ésto.

DISCOBOLO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

342 A
B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

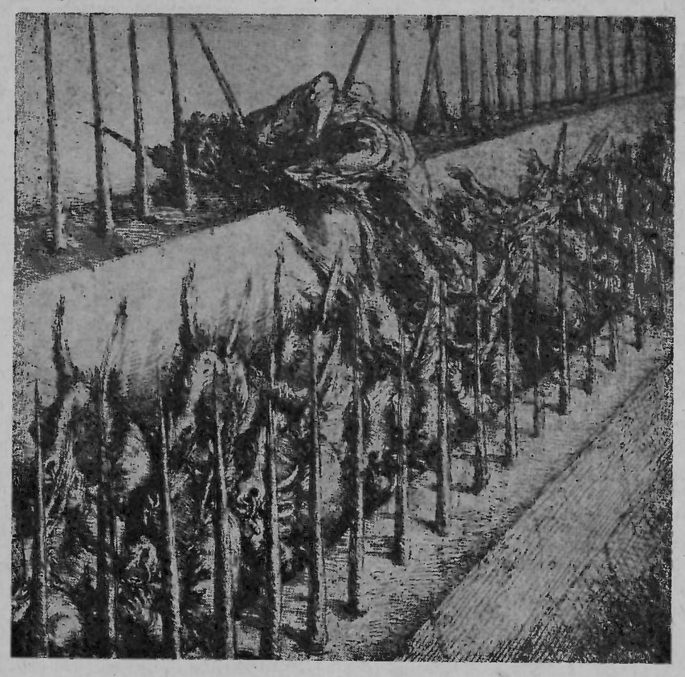
C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

7 SEPTEMBRE 1967
NUMERO 470
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

« EDITO » PAR L'IMAGE



Syndicalisme dirigé...

Violence ou non - violence

SOREL écrit dans « Réflexions sur la violence » que « la force a pour objet d'imposer l'organisation d'un certain ordre social dans lequel une minorité gouverne, tandis que la violence tend à la destruction de cet ordre. » Ce distingo peut constituer le point de départ d'un certain nombre de remarques importantes.

Pour la morale bourgeoise et pour les sociaux-démocrates qui en sont directement inspirés, la force est du côté du droit puisqu'elle est, dans les faits, l'apanage de la minorité dominante et qu'elle tend à conserver intactes les institutions établies. En d'autres termes, la force ne contient en elle-même aucun principe allant à l'encontre de la morale. Elle n'est que la manifestation « légitime » du droit par laquelle ce dernier maintient son intégralité. Aussi, le représentant de l'ordre, le mercenaire, du gouvernement, n'utilise - t - il jamais que la force, quelle que soit le degré de cruauté qu'elle puisse atteindre, quelles que soient ses méthodes concrètes. En termes de morale bourgeoise force et droit se confondent et se légitiment mutuellement parce que le droit n'est que la codification d'un système imposé par la force et qui, à son tour, justifie l'emploi de la force. Par contre, toujours aux yeux de la morale bourgeoise, la violence réside essentiellement dans l'emploi non autorisé de la force ou, tout simplement, dans la résistance à la force légale. Allant à l'encontre de la légalité bourgeoise, menaçant les structures de la société bourgeoise, elles-mêmes étayées par la force, la violence revêt un caractère immoral, voire amoral. Elle est la négation de l'ordre établi. En tant que manifestation prolétarienne, elle est la négation de la structure des classes et l'attaque directe dirigée contre les privilèges. Comme la morale bourgeoise refuse d'admettre que la violence prolétarienne soit la force du peuple opposée à la force des tyrans elle tente à chaque occasion de l'expliquer non pas en termes de rapports de classes mais en termes de psychologie individuelle. Il faut, pour elle, que l'acte de violence prolétarienne apparaisse aux yeux des foules comme une « aberration », quitte à le justifier, à l'expliquer par la nature même des rapports sociaux bourgeois. Mais, en aucun cas, l'usage de la violence prolétarienne ne doit apparaître tel qu'il est : une force sociale d'émancipation opposée à une force sociale de tyrannie, car il ne s'agirait de rien d'autre que de la reconnaissance, par les moralistes bourgeois, du principe de la lutte des classes. Aussi, « chaque fois qu'il se produit un attentat, les docteurs ès-sciences éthico - sociales qui pullulent dans le journalisme se livrent à de hautes considérations pour savoir si l'acte criminel peut être excusé, parfois même justifié, au point de vue d'une très haute justice. Toute la casuistique, tant de fois reprochée aux jésuites, fait alors irruption dans la presse démocratique ». La justice bourgeoise cherche à placer hors-société et hors-normale le fauteur de violence prolétarienne parce qu'il lui est impossible de reconnaître que c'est précisément parce qu'appartenant à cette société, et plus spécialement à une couche de cette société ou du fait qu'il a pris à cœur les intérêts d'un groupe social opprimé, que le « coupable » s'est révolté contre un ordre social défini. Quant aux démocrates, ils sont fermement opposés à la violence prolétarienne « parce que celle-ci échappe au contrôle de gens dont la profession est de faire de la politique parlementaire ». Si les classes laborieuses utilisent la violence, cela signifie qu'elles ont atteint la maturité politique et qu'elles ne sont pas loin de jeter par les fenêtres tous les charlatans de l'urne électorale. « La violence prolétarienne change l'aspect de tous les conflits au cours desquels on l'observe ; car elle nie la force organisée par la bourgeoisie, et prétend supprimer l'Etat qui en forme le noyau central. Dans de telles conditions il n'y a plus aucun moyen de raisonner sur les droits primordiaux des hommes ; c'est pourquoi nos socialistes parlementaires, qui sont des enfants de la bourgeoisie et qui ne savent rien en dehors de l'idéologie de l'Etat, sont tout désorientés quand ils sont en présence de la violence prolétarienne ; ils ne peuvent lui appliquer les lieux communs qui leur servent d'ordinaire à parler de la force, et ils voient avec effroi des mouvements qui pourraient aboutir à ruiner les institutions dont ils vivent : avec le syndicalisme révolutionnaire, plus de discours à placer sur la Justice immanente, plus de régime parlementaire à l'usage des intellectuels ; — c'est l'abomination de la désolation ! Aussi ne faut-il pas s'étonner s'ils parlent de la violence avec tant de colère. »

A partir de sa définition bourgeoise et métaphysique, la violence en tant qu'arme de la lutte des classes a pris, même aux yeux de certains « révolutionnaires », un caractère sacrilège. Ils ne parviennent pas à comprendre — ou bien le comprennent-ils au contraire parfaitement ? — que la violence prolétarienne ne peut être jugée selon les normes de la philosophie bourgeoise qui appartient à la société qu'elle vise précisément à détruire. Ils ne peuvent admettre, parce qu'ils ne sont que de vulgaires humanistes petit-bourgeois, que la violence prolétarienne ne se juge qu'en termes d'efficacité.

L'essence de la violence prolétarienne est d'ordre essentiellement matériel. (Il ne s'agit pas ici des actes qualifiés « de désespoir » mais de l'application raisonnée de techniques violentes à certaines situations). La violence sociale n'est que l'expression aiguë de rapports sociaux qui, maintenus par la force, tendent à se modifier par l'usage de la force elle-même. Que des éléments subjectifs, passionnels, se mêlent aux éléments objectifs dans l'accomplissement de la violence prolétarienne, cela ne fait aucun doute et il n'y aurait vraiment aucun intérêt à le taire. Mais ces éléments passionnels de vengeance sociale, ne sont-ils pas le produit objectif de la nature des rapports sociaux bourgeois qui oppriment, dégradent, humilient ? Que l'humiliation, l'oppression suscitent la colère est un phénomène qui doit être considéré, dans le cadre de la lutte des classes, comme socialement objectif. Seuls les philistins bourgeois peuvent attribuer à ce phénomène un caractère moral, c'est-à-dire métaphysique. Lorsque les éléments passionnels s'imposent avec force à travers un événement de la vie sociale quotidienne, la violence prolétarienne peut être spontanée et échapper à la stratégie révolutionnaire. Les démocrates bourgeois pourront alors parler d' « hystérie collective » mais ils ne pourront faire autrement que de reconnaître comme cause de cette hystérie collective certaines « conditions de travail » ou « conditions de vie », c'est-à-dire, en définitive, des rapports sociaux. Par là, le phénomène se trouvera replacé implicitement dans le cadre de la lutte des classes.

Mais, pour être efficace, la violence prolétarienne doit être accompagnée au maximum de l'abandon de tous les éléments passionnels susceptibles de fausser une juste appréciation des rapports de force et, corrélativement, des techniques devant être employées. Or cette appréciation revêt le plus d'importance lorsque les rapports de force sont nettement défavorables, c'est-à-dire en période de stagnation sociale, et c'est précisément dans cette phase que seule la violence peut être efficacement employée parce qu'il n'existe aucun autre moyen valable pour modifier les rapports de force en suscitant une dramatisation des rapports sociaux. C'est donc avec une circonspection et une prudence accrues que les minorités révolutionnaires seront appelées à utiliser la violence prolétarienne en tant que catalyseur de la conscience de classe et de l'organisation des masses laborieuses en classe révolutionnaire.

La structure des rapports de production capitalistes détermine, à travers la hiérarchisation des classes et des individus, une forme de société qui est essentiellement fondée sur la violence. Mais cette violence n'est pas apparente ; elle s'exprime seulement sous une forme potentielle parce que la rationnalisation bourgeoise de la violence, c'est-à-dire, la force légale, maintient un équilibre qui est le fait d'une terreur transformée en droit. Les relations entre ouvriers et patrons offrent un exemple de cette violence, potentielle qui éclate parfois à l'occasion d'un conflit aigu et révèle la véritable essence de la société bourgeoise établie sur la force. Entre celui qui possède tout, qui vit luxueusement et celui qui n'a rien que sa propre force de travail, personne ne pourra nier qu'il existe des rapports qui sont éminemment des rapports de violence contenue. La pratique révolutionnaire de la violence prolétarienne a pour effet de mettre en évidence cette violence potentielle et de la réaliser à travers la lutte des classes, de la faire éclater en vue du bouleversement global de la société bourgeoise. Mais, en même temps, la violence prolétarienne doit parvenir, par la collectivisation des moyens de production, l'instauration de l'égalité économique et sociale, à supprimer les conditions matérielles qui sont à l'origine de la violence potentielle de la société capitaliste et, par l'abolition des classes, à se détruire en tant qu'émanation de la classe « violente ».

L'apologie et l'emploi, dans les revendications de toutes sortes, de méthodes « non-violentes » semblent être devenus aujourd'hui une véritable mode. On peut entendre couramment des professions de foi de ce genre : « En faisant l'apologie de la non-violence, on ne sort pas de la philosophie libertaire. » (Congrès 1966, tenu à Paris, d'une organisation fédérative « très à gauche »). Si le programme d'une organisation qui se veut révolutionnaire, et se définit comme telle, n'est qu'une « philosophie », alors l'auteur de ces paroles est dans le vrai, dans la plus pure tradition bourgeoise et chrétienne. Mais, en même temps, il doit abandonner toute prétention au qualificatif de révolutionnaire. Car l'idéologie révolutionnaire ne peut se borner à être une simple philosophie prenant place à côté des philosophies bourgeoises. En même temps que l'idéal à atteindre (l'idéal d'ailleurs tout théorique) elle doit définir les *moyens* d'y parvenir ; elle est à la fois théorique et technique parce que son but réside dans une transformation *matérielle* des structures de la société. Or, le choix de ces moyens est déterminé par la nature des rapports de force qui existent, à un moment donné, entre le système de répression et le mouvement populaire d'émancipation. Dans la période de stagnation sociale que l'on traverse actuellement, il est bien certain que la faiblesse numérique des organisations révolutionnaires ne leur laisse qu'une issue : l'emploi de la violence prolétarienne opposée à la force bourgeoise légale. Faire l'apologie de la non-violence c'est vouloir retirer ses seules armes au prolétariat, c'est l'inviter à abandonner toute chance d'une victoire réelle au profit d'une pure satisfaction métaphysitérialiste qui se veut efficace, l'apoque. A l'image du révolutionnaire malogie de la non-violence tend, *dans le contexte actuel*, à substituer celle du martyre satisfait, béat et vaincu, le type même du chrétien des arènes romaines, egoïstement repu de son propre sacrifice.

(A suivre.)

SEVY

ABSTENTION

PARMI les formes de sabotage qui dépassent le contexte étroit du conflit entre salariés et patronat pour s'intégrer, en tant que techniques de guerre sociale, dans le cadre de la guerre des classes, l'abstentionnisme occupe une place à part aussi bien par son caractère particulier de moyen de lutte apparemment « négatif » que par les polémiques qu'il suscite.

On a tôt fait de qualifier l'abstentionnisme de « démission » de l'électeur à l'égard de sa souveraineté de citoyen, d'abandon de ses droits politiques et de ses devoirs « sociaux ». On est prêt dès lors à déclarer à l'abstentionniste que n'ayant pas voulu participer à la détermination des objectifs de la politique d'intérêt général, il ne possède aucun droit à critiquer cette politique et à s'en déclarer l'ennemi.

Mais ce que l'abstentionniste refuse ce n'est pas de participer, en tant qu'être social, à l'élaboration *collective* d'un programme social répondant aux nécessités réelles de l'ensemble de la population. Ce qu'il refuse c'est de participer à cette *forme* de détermination des objectifs généraux qui, imposée par les classes dirigeantes, a pour but exclusif de maintenir le « statu quo » en ce qui concerne les bases économiques de l'exploitation de l'homme par l'homme et de préciser seulement les modalités superficielles selon lesquelles cette exploitation aura lieu. Car, participer à cette détermination qui n'en est pas une serait reconnaître implicitement comme valable la nature profonde des rapports de production sur lesquels repose la superstructure politique de l'Etat néo-capitaliste. Tant que les objectifs politiques sont déterminés, par le jeu des institutions parlementaires, dans le cadre même du système capitaliste et de la hiérarchisation des classes, tant que la forme du processus parlementaire ne permet pas de remettre en cause les fondements économiques de la société, la participation à la foire électorale ne peut avoir pour résultat que d'accréditer la thèse d'une véritable « démocratie capitaliste » et de perpétuer les conditions dans lesquelles une classe opprime les autres. Tant que la classe ouvrière ne possède pas une représentation politique véritable, émanant essentiellement d'elle-même, le système parlementaire n'a aucune chance de pouvoir modifier sensiblement les structures de la société dans le sens de l'abolition des privilèges. Mais lorsque la classe ouvrière est susceptible de posséder cette authentique représentation politique *c'est qu'elle s'est constituée en classe révolutionnaire unifiée et qu'elle possède la capacité de s'emparer réellement des moyens de production*. Dans cette phase de capacité maximum de la classe ouvrière il est évident qu'entre le moyen virtuel du parlementarisme et le moyen effectif et réel de la puissance matérielle révolutionnaire, le prolétariat ne doit pas hésiter une seconde et doit s'emparer, par la violence révolutionnaire, des moyens de production. A cet égard, l'exemple de 1936 est significatif : si la classe ouvrière a pu imposer un gouvernement « socialiste », c'est précisément parce qu'elle avait réalisé, sur les bases de la lutte des classes, l'unité d'action qui pouvait lui permettre de triompher. Mais, au lieu d'utiliser, dans un sens révolutionnaire, sa capacité, elle s'est démise de cette puissance potentielle réelle du profit d'un groupe de parlementaires *qui ne représentait pas ses intérêts historiques* mais une simple « union sacrée » démocratique et bourgeoise sous l'égide de Léon Blum, le fossoyeur de la Révolution espagnole. L'opposition des intérêts réels du gouvernement « socialiste » et du prolétariat révolutionnaire ne pouvait se résoudre que par l'écrasement de l'une des deux forces. Le gouvernement « socialiste » utilisa la machine de coercition capitaliste que les travailleurs avaient placé entre ses mains par le jeu du parlementarisme pour écraser ces mêmes travailleurs qui, ayant compris l'erreur commise, tentaient de revenir à la solution véritable en occupant les usines, en s'emparant révolutionnairement des moyens de production.

En réalité, l'abstentionnisme, en tant que technique particulière de la lutte des classes, est tout le contraire d'une démission du travailleur à l'égard de ses fonctions sociales. Dans la mesure où il s'agit du rejet de modalités parlementaires bourgeoises qui lui sont imposées et qui ne permettent pas une autodétermination effective de l'ensemble des classes sociales, l'abstentionnisme apparait comme *l'affirmation d'exercice de ces droits dans leur signification totale* devant permettre l'orientation globale du processus de production vers la satisfaction des besoins collectifs réels et l'abolition des privilèges et des classes sociales. L'abstention, c'est l'affirmation de l'unité de la classe ouvrière ayant réalisé sa détermination politique qui s'identifie à son rôle historique : la destruction du système capitaliste. Par l'abstention, le travailleur ne rejette ses « droits » politiques bourgeois que pour affirmer sa puissance politique réelle en tant qu'appartenant au prolétariat révolutionnaire. Il refuse de participer au maintien de l'équilibre de la société néo-bourgeoise parce que le déséquilibre des institutions capitalistes favorise la reprise de la lutte réelle des classes.

Considéré comme un moyen révolutionnaire, l'abstention diffère dans son contenu idéologique et dans son application pratique, selon qu'elle est le fait d'une minorité révolutionnaire isolée dans le contexte de la collaboration des classes et de la stagnation sociale ou le fait d'une organisation syndicaliste révolutionnaire aux effectifs développés. Dans le premier cas, elle devra être essentiellement considérée comme un *moyen d'agitation et de propagande*. Les campagnes électorales mettent en action tous les moyens d'intoxication du gouvernement bourgeois. Presse, radiodiffusion, télévision créent un climat particulier qui sensibilise les masses inertes à tout ce qui se rattache à la campagne électorale. Il est nécessaire de profiter de cette sensibilisation pour affirmer, au-delà de l'acte d'abstention, les objectifs révolutionnaires réels, et principalement la prise de possession collective des moyens de production, vers lesquels doivent converger les volontés prolétariennes d'émancipation. Il faut également saisir cette occasion pour dénoncer le mythe de l'intérêt général et la politique réactionnaire des syndicats réformistes et des partis démocrates bourgeois. Si la propagande légale par affiches, meetings, presse révolutionnaire, etc.... ne dispose pas des moyens suffisants pour aboutir à un résultat valable il faut envisager d'autres possibilités, plus spectaculaires et moins onéreuses. Dans le second cas, lorsqu'il existe, avec la reprise de la lutte des classes, une organisation de masse représentant les intérêts authentiques du prolétariat révolutionnaire, l'abstention doit tendre à représenter l'affirmation de la représentation politique de cette organisation : affirmation d'une représentation politique non pas virtuelle mais réelle en ce sens qu'elle vise à détruire le système capitaliste et à bouleverser *réellement* les rapports de production. Il est évident que cet objectif interdit la participation à la mascarade des élections bourgeoises. Toutefois, l'organisation prolétarienne de masse doit affirmer sa *présence* en tant que force sociale niant les modalités bourgeoises, politiques. Elle doit donc non seulement mener une campagne intense pour l'abstention mais encore préciser la pratique selon laquelle cette abstention pourra devenir une véritable affirmation. Elle doit donc participer, et inviter à participer, aux élections mais prôner le dépôt d'un bulletin « blanc ». Dans la nécessité de comptabiliser les bulletins de ce genre, l'administration capitaliste sera également dans l'obligation de divulguer l'importance de l'abstentionnisme. Si le nombre de « bulletins blancs » est suffisamment élevé c'est la crise et la possibilité, pour le prolétariat révolutionnaire, de mettre à profit cette crise pour s'emparer, par la force, des moyens de production et des postes-clés de l'appareil social.

Dans ses formes diverses, imposées par la nature des rapports de la force existant entre les masses exploitées et les classes dominantes, par le stade atteint par la lutte des classes, par la virulence des théories réformistes, l'abstention apparaît non seulement comme une authentique affirmation, ou plutôt comme une réaffirmation, du principe fondamental de la matérialité de la lutte des classes : l'aliénation sociale provenant de la structure particulière des rapports de production ne peut être abolie qu'à travers le processus d'appropriation collective matérielle des moyens de production. L'illusion d'une victoire possible du prolétariat par le jeu des institutions politiques du capitalisme lui-même doit faire place au *réalisme révolutionnaire* qui subordonne la victoire du prolétariat à son détachement, son émancipation, de tous les modes réformistes et à sa constitution en tant que force réelle, dotée de tous les moyens d'action dont elle peut s'emparer, dans le cadre de la guerre sociale qui ne peut se terminer que par la victoire définitive des masses laborieuses et l'abolition des classes. Contre le système d'exploitation capitaliste, il serait vain de vouloir combattre à l'aide d'un bulletin de vote. Le prolétariat ne peut s'émanciper définitivement et réellement qu'en retournant contre les valets du capitalisme les armes mêmes avec lesquelles ces derniers le maintiennent dans la servitude.

Par opposition au Tiers état, aux démocrates bourgeois, aux partis qui se proclament « de gauche », le *Quatrième ordre* c'est le prolétariat manuel et intellectuel organisé en classe révolutionnaire. A la veille des Etats généraux, à la veille de la révolution « bourgeoise » de 1789, voici ce que déclarait le Quatrième ordre : « Mais je demande à l'ordre du Tiers si, lorsqu'il n'était pas suffisamment représenté par les Etats (soi-disant) généraux, la protection et les vertus des deux autres ordres le défendaient, le préservaient de l'introduction des impôts, des abus et des vexations, contre lesquels il ne réclame efficacement qu'aujourd'hui que parce qu'il est enfin parvenu à une représentation proportionnelle. Je demande à tous les ordres, et particulièrement à celui du Tiers, s'ils ne sont pas éminemment privilégiés en comparaison du Quatrième ordre, et, forcés d'en convenir, comment pourraient-ils se soustraire à l'application du grand principe, que *les privilégiés ne peuvent représenter les non-privilégiés ?* Je demanderai enfin aux députés des villes commerçantes si les fabricants, forcés de prendre leur bénéfice entre le prix de la matière première et le celui de la vente aux consommateurs, ne sont pas continuellement occupés à restreindre le salaire de l'ouvrier, à calculer sa force, sa sueur, ses jouissances, sa misère et sa vie, et si l'intérêt qu'ils ont à conserver cet état de choses n'est pas directement opposé aux réclamations du Quatrième Ordre. » (Extrait des « Cahiers du Quatrième Ordre ».)

Entre le démocrate bourgeois exécutant scrupuleusement ses devoirs de citoyen du régime capitaliste et l'abstentionniste révolutionnaire, il y a toute la différence qui sépare le Troisième du Quatrième Ordre.

Yves Obœuf

1re UNION REGIONALE

Nous informons tous les militants de la Sarthe, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, qu'une intense activité est prévue pour l'automne sur un plan strictement anarcho-syndicaliste et spécifique, avec les bases suivantes :

1. — Organisation de syndicats C. N. T. dans la Région.

2. — Formation d'un cercle Libertaire-Syndicaliste.

3. — Propagande S. I. A.

4. — Diffusion d'un bulletin « La Lettre Syndicaliste » comme outil de propagande dans les usines, les bureaux et les champs.

∴

Réunion du Comité de Coordination Syndicaliste et Anarchiste de l'Ouest, le Samedi 30 septembre 1967 à Lamotte-Beuvron-41.

Ecrire soit à Leclainche René, «La Roche » 41 - Chaille. Ou Senez André, 72 - La Chapelle-Gaugain.

Nous demandons des correspondants pour les villes suivantes : Orléans, Vierzon, Tours.

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

LES AMOURS SYNDICALO-CAPITALISTES

On planifie; on collabore.

El Humanismo Universalista de Rabindranat Tagore

(Continuación y fin)

ESTA pasión universalista o cosmopolita de Tagore demuestra hasta qué punto el humanismo clásico y el más actual de Occidente se entrelaza con la religiosidad hindú merced a los hilos sutiles que, a través del espacio y del tiempo, a través de la historia, tejen la misteriosa urdimbre sobre cuya tela espiritual se va dibujando el inmenso y variado paisaje de la cultura humana. Tagore se afirma en su ideal universalista después de haber superado su primitiva experiencia nacionalista. Romain Rolland acota: «En mi sentir, Gandhi es tan universalista como Tagore, pero de otra forma. El es por la conciencia moral, Tagore por inteligencia. Gandhi no excluye a nadie de la comunión del rezo y del trabajo cotidiano. Así el apóstol de los primeros siglos no distinguía entre judíos y gentiles, pero a todos imponía la misma disciplina». Para facilitar aún más la comprensión de esta actitud universalista, me parece oportuno transcribir unas reflexiones del escritor hindú Krisnalal Shridharani que tomó de su libro «La India», en la edición española: «Y esto nos lleva a lo que considero el más grande de los contrastes entre el pensamiento de Oriente y el de Occidente. El pensamiento occidental es lógico; el pensamiento hindú es cosmológico. Cuando el norteamericano piensa en la nación, el hindú se preocupa por el mundo; Tagore acostumbraba reprocharle a Gandhi el sacrificar su internacionalismo a los leones de su nacionalismo, pese a que, constantemente se referían a la misma cosa. El occidental piensa en los seres humanos, el hindú se interesa por *todas las cosas que respiran*».

Vale la pena escuchar de nuevo la voz de Tagore al respecto: «Aunque pudiéramos abusar de las frases aprendidas de Occidente, el Swaraj (Home Rule) no es nuestro fin. Nuestra lucha es una lucha espiritual. Es una lucha por el hombre. Debemos emancipar al hombre de las ataduras que lo aprisionan, de esas organizaciones de egoismo nacional. Tenemos que persuadir a la mariposa que la libertad del cielo vale más que el abrigo del capullo... En nuestro lenguaje no existe el término nación. Cuando tomamos esta palabra de otros países, no nos sirve, porque debemos aliarnos con Narayana, el Ser Supremo; y nuestra victoria no nos dará nada de otro más que la victoria por el mundo de Dios... Si podemos desafiar a los fuertes, a los ricos, a los ejércitos, revelando al mundo la potencia del espíritu inmortal, todo el gigante de carne caerá en el vacío. Y entonces, el hombre, encontrará el verdadero Swaraj. Nosotros, los indigentes despojados de Oriente, nosotros conquistadores de la libertad para toda la humanidad». Y Gandhi, como en un contrapunto de tonos, exclama por su parte: «Nuestra lucha tiene por fin la amistad con el mundo entero... La no-violencia ha llegado entre los hombres, y ella quedará. Es la Anunciadora de la paz del mundo». Esta paz de Tagore y de Gandhi no es la trágica y grotesca paz armada de nuestros días, no es la paz aterradora de los fuertes temerosos de su propia fortaleza lindante más con la muerte que con la vida. Es la paz de los inermes, de los débiles muy confiados en la fuerza moral de su aparente debilidad. Es esta confianza que le hace decir a Tagore: «El poder infinito de Dios no está en la tormenta, sino en el céfiro», que le permite creer que «Dios se cansa de los reinos, pero no de las florecillas»; que le hace decir con ironía: «El gorrión tiene lástima del pavo real, cargado así de su cola». Esta confianza amorosa que le hace decir, como pensando en los presuntos libertadores sangrientos de la violencia tan en boga en nuestros días, este sarcasmo aplicable ahora mismo: «El poder cree que las convulsiones de sus víctimas son de ingratitud...»

No se crea que a Tagore le fue fácil llevar a cabo, en su propio país, esta lucha de amor, de comprensión, de armonía, de no violencia. Como es frecuente, cuando la masa no puede seguir al héroe en su aventura espiritual porque la ve demasiado alta para el vuelo de sus alas, arroja cualquier acusación ofensiva contra el empecinado afanoso de altura, y lo condena a la soledad. Tagore no fue una excepción a esta norma vulgar. Así, durante sus diferencias con Gandhi, Romain Rolland recibe de Tagore una carta en la que le dice: «Es la soledad moral, el fardo invisible y constante que más me oprime. Desearía que me fuese posible dar mi mano a Mahatma Gandhi, y abandonarme así, de una vez por todas, a la corriente de aprobación popular». Si le era imposible ya su lealtad a Gandhi, menos le era su participación con los desmanes, los prejuicios y las irritaciones de quienes interpretaban las enseñanzas de Mahatma desvirtuándolas al nivel de sus oscuras pasiones. En uno de esos momentos de efervescencia nacionalista, un profesor inglés, amigo del poeta, huésped invitado para dictar lecciones en centros universitarios, fue víctima de vejámenes por parte de los estudiantes. Tagore, al tener conocimiento de este episodio, reaccionó enérgica y públicamente defendiendo la libertad espiritual y condenando ese nacionalismo mezquino y agresivo de sus jóvenes compatriotas. El mismo Gandhi recogió la protesta de Tagore y sintiéndose, quizás, indirectamente responsable por la conducta de los jóvenes, dijo: «Mi religión está cerrada al insolente orgullo de raza, de religión y de color; tiendo a que el aliento de las culturas de todos los países circule libremente a través de mi morada...»

Es que Tagore era un patriota y no un nacionalista. Hay que establecer una necesaria diferencia entre estos términos, aparentemente sinónimos. El patriotismo es un sentimiento de amor al terruño; el nacionalismo es un sentimiento de hostilidad orgullosa hacia el extranjero.

Esta angostura espiritual negativa, de raigambre política, repugnaba al sentimiento cosmopolita de Tagore, el cual buscaba, como los humanistas del Renacimiento, la unidad en la diversidad. Tagore estaba viendo, por otra parte, las terribles consecuencias del ímpetu nacionalista en la europa guerrera. «Por amor a la humanidad — decía en el año 1917 — debemos levantarnos para advertir a todos que el nacionalismo es una cruel epidemia del mal que está barriendo el mundo humano en la época actual y minando su vitalidad moral». Luego insistía: «Debemos abrirle paso al hombre, este forastero de la época, y no permitir que la Nación de este tiempo obstruya su camino».

Tagore era un forastero de su época, un hombre del futuro, como suelen serlo los santos, los héroes y los genios. Consuela pensar, en el centenario de su nacimiento, y a los veinte años de su muerte, que podemos considerarle un hombre del presente, mientras quienes lo rechazaban son hombres del pasado, ya en forma definitiva. Vive, ahora, su nueva vida, la de la inmortalidad, en la evocación permanente de su imagen y de su espíritu. Se diría que fue profeta de sí mismo cuando escribió estas palabras consoladoras para los mortales: «Cuando el día cae, la noche lo besa y le dice al oído: — Soy tu madre, la muerte, y te he de dar nueva vida». Tras la vida de la pesadumbre y las fatigas, la otra vida, la nueva, la de la gloria, cielo luminoso en la densa noche que lo amortaja.

Luis DI FILIPPO

DISCOS

No rechazo la nevera, pues uso de ella. Mi agua sale fresca y mis puerros sin mácula. Así las judías del día antes.

No le doy guerra a la nevera proletaria, ni al molinillo ni al mondador eléctricos. De todo necesitamos. También el soplafuegos vetusto hay que arrinconarlo. Si somos futuristas, no es ocasión de comportarnos como antes tradicionalistas.

La nevera que rechazo, y rechazamos, es otra: la de marcha atrás, la de retroceso, la que esparce indiferencia. Repugnamos el frío de corazón, de entraña, el que corta el sentimiento de solidaridad en el trabajo, en el sindicato, en la vecindad, en el círculo de familia.

La nevera cruel radica en la caja de ahorros donde acudir mensualmente con una aportación creciente a costa de deberes sociales desdeñados. Por la gente de hielo, de invierno permanente; por la acumulación de barras frigoríficas con forma humana, las ideas nobles no alientan lo debido, y tiranos, financieros, burgueses (de explotación y de sindicato) y jefes de fila de toda suerte, campan en este mundo prosaico por sus respetos.

Neverista para nosotros equivale a dinerista, ser no apreciable que lo tasa y pone precio a todo: a la cabeza del hijo, a la amistad, al compañerismo, al beso, a la madre. El hielo que odiamos no es el polonórdico, el que refresca la gaseosa en casa, sino el corazonal, el helador de las grandes virtudes, el extintor del trópico hispano-juliano, en suma, el fiduciario. Porque el dinero es el hielo peor, el corrosivo, el cegador de todo yacimiento de entraña, el chupón-ventosa de todas las exquisiteces humanosociales. Esa es la nevera, la cámara frigorífica a destruir, el especimen humano a desencijar.

Ser capitalista y avaro es una consecuencia viciosa, y, aniquilable. Ser proletario con entraña vacía y voracidad dinerista, eso da el esquirol, el delator, el traidor, el amigo traducido en enemigo peor, etc.

Cuando un sujeto de estos fallezca, que no me inviten al entierro. Temería que en el cementerio me presentara factura. DISCOBOLO

Finalidad de nuestras escuelas

Conclusión

EL CONTRASTE DE PADRES A HIJOS

Me había propuesto señalar con mayor detención otras cuestiones, pero las dimensiones abarcadas me lo impiden; de cualquier modo creo que si se estudian con calma y reflexión los esbozos se comprenderá la posibilidad de llevar a la práctica el exponente real de nuestras escuelas populares, máxime como prudentemente aconseja Elslander, se va de lo simple a lo compuesto, y para ello no se requieren ni grandes capitales ni lujosos menajes y locales; conseguidos los padres dispuestos a mandar sus hijos a la escuela y satisfacer las cuotas mensuales que los gastos de la misma reclame, a prorrata si conviene, y logrado que estos padres sean lo bastante racionales para no fastidiar con absurdideces y pretensiones tontas a los profesores, se conseguirá forzosamente, como consecuencia natural, el éxito anhelado, que, una vez consolidada la primera, dará lugar a la multiplicación rápida en todos los barrios ciudadanos, puesto que el bien, la verdad y la luz que resplandecen por la práctica, que la realidad bella afianzan, se extienden salvadoras, pero convendrá, en cualquiera de estos casos, no dejarse llevar por el entusiasmo, pues el primer fracaso representaría también el primer piquetazo a los cimientos del edificio inicial; en estas empresas la calma y la reflexión deben primar, pues vale más poco y sólido que mucho y endeble, como lo acontecido en España es una excelente enseñanza.

Para contribuir a esa solidez de convicción, vayan las siguientes reflexiones a los padres acerca de sus hijos sin distinción de sexo, reflexiones a cuya meditación invito.

LOS HIJOS

Un trato absurdo o unos cuidados excesivos, perjudiciales, son los que reciben los hijos, las miles y miles de criaturas que no procuramos conducir, estudiar y atender con la dedicación que nuestra cualidad de padres exige, sin torcer el instinto natural, atrofiado y maltrecho por una civilización mal entendida, por una autoridad absurda, por una miseria buscada, muchas veces, por atavismos y preocupaciones, por sectarismos y fanatismos de que no sabemos despojarnos y, finalmente, porque jamás nos hemos preguntado lo que son, lo que valen, lo que representan nuestros hijos; su libertad, sus derechos y los límites a que puede llegar nuestra autoridad e influencia sobre ellos, tampoco hemos de dilucidarla, del mismo modo que no se consulta nuestra capacidad de padres antes de engendrar al nuevo ser.

Evidentemente, cuesta poco generar un hijo, dar vida a una existencia; es una función propia tan natural, fácil y posible que ningún saber ni ningún esfuerzo requieren, antes bien, un placer y una necesidad, son bastantes para obtener el natural producto. Costaría poco también criarle, conducirle, si una falsa civilización y comportamiento, que nos han atrofiado los instintos y los sentimientos afectivos, no dominara por sobre nuestra animalidad bien entendida; en todas las especies zoológicas y hasta en la flora, sobre todo en las especies silvestres; vemos criar y conducir a sus hijos alegremente y bien, porque sólo el sentimiento natural es lo que guía el acto reproductor y se ejerce sin alteraciones, brusquedades ni quimiquismos; pero en nosotros, y en los animales que hemos pretendido acercar a nuestro ambiente, domesticar y tratar a nuestra absurda manera, se altera en parte no más, porque la naturaleza no deja vencerse fácilmente, y podemos observar los funestos desastres de nuestra civilidad y lucha contra natura. Es por esto que se tiene una noción y un concepto equívocos de la infancia, y de ahí también las pésimas consecuencias que se obtienen y lo abandonada que está la educación de las criaturas y de la juventud, tan absurda que, por intensa que sea la cruzada razonadora en la educación, tardarán años y años en desvanecerse las nebulosidades que empañan el cenit de nuestra idea y en afirmarse los principios que la sustentan y afianzan.

¿Motivos? ¡Claro que los hay!... Basta mirar por doquier con vista escudriñadora, con ojo inquiridor y observar el abandono, descuido, maldad o ignorancia con que se trata y conduce a los hijos. Pero para mi objeto no voy a estudiar todas las clases y todas las agrupaciones humanas que se puede, porque el asunto me llevaría lejos y no es este lugar a propósito, ya que en todos los países, en todas las razas, en todas las organizaciones políticas, filosóficas y sociales se produce, con pocas variantes, el fenómeno; es por esto que sólo me limitaré a estudiar una fracción del conjunto social, una fracción pequeña para facilitar mejor el examen, y es la que por su decir y predicar contrae compromisos morales, compromisos afectivos, fraternos con respecto a nuestra cruzada de regeneración infantil, mental, moral y físicamente considerada.

Un hombre, una agrupación, se vanaglorian, en su medio, de estar por encima del malestar social, del error dominante, sentirse superior a tanta preocupación, rutina y atavismo como flota por el ambiente popular, humano; esgrime su crítica mordaz, justiciera, destructora de milenarias y arcaicas instituciones; presenta concepciones mejores, razonada y científicamente; expone avenires edenales, futureces multibellas, organizaciones fraternales, vigorosas actividades generadoras de bellos anhelos, sublimes resultados y fecundas vitalidades... ¡Oh!, todo esto es muy grande, muy noble, muy exquisito; todo esto, presentado por los arquitectos de la imaginación, por los mágicos del pensamiento, es algo que nos empuja, seduce, atrae, y cuyo entusiasmo y fervor hacia tan grande obra, que se agiganta al compararla con lo actual, le ofrecemos sincera y noblemente, porque nuestro instinto humano, nuestro afecto altruista, nos impele a ser útiles a la especie y sociedad que quisiéramos ver libre y consciente, fuerte y triunfal en su desenvolvimiento.

Hablamos de progresismo, de evolución, de revolución; notamos estas manifestaciones de ciencias, artes, estudios, en la Naturaleza misma, y, sin embargo, en las relaciones de familia, de sociedad, no vemos la efectividad de esta ley sociológica, positiva. Esos hombres, esas agrupaciones que son difíciles de corregir y perfeccionar, pero que conocen, propician, dicen comprender la necesidad de la enmienda, del mejoramiento, ¿se mejoran en sus continuadores, en sus hijos? Una ley progresiva, geométrica, científica, nos demuestra que de especies perfectas deben salir descendientes con aquellas cualidades características y mejores de sus generadores; la selección natural y la artificial, siempre que medien las circunstancias propicias, producen estos resultados; ¿por qué no así entre los padres humanos con respecto a sus hijos?, y me refiero a los padres que reúnen las circunstancias propicias, es decir, a los que antes he supuesto dotados de perfectas aspiraciones, nobles idealidades, excelentes principios humanos.

Hemos de concretar más aún. En los años que llevo de experiencia, observación y lucha, he tratado muchos padres al parecer conscientes de su misión en todos sentidos; personas cuerdas, razonadoras, estudiosas, de alacnces poco comunes y que hacían esperar ópimos resultados en toda su descendencia, *en el fruto*, como podríamos llamar biológicamente. En mi juventud, diría mejor en mi niñez, cuando todo era entusiasmo, todo optimismo, todo ilusión, inexperiente y nuevo en el mundo de las ideas renovadoras, me llamaba la atención, con bastante frecuencia, ese fenómeno inexplicable por lo negativo que resulta, y me había preguntado, en varias ocasiones, por qué de padres, a mi ver bastante perfectos y clarividentes, razonadores, se obtenía un producto, en sus hijos, totalmente opuesto, inferior, degenerado o negativo del progreso evolutivo que está en la naturaleza de las cosas y los seres. Después, observando más a fondo las cosas, investigando los múltiples factores que podían determinar aquel entonces para mí inexplicable resultado, me abismaba en incomprensibles confusiones que de ningún modo constituían una solución; más tarde, el estudio por un lado, los años transcurridos por otro y, finalmente al dedicarme a los problemas educativos y sociales con especialidad, me han hecho ver muchas cosas a este respecto, que le dan una complicación psico-sociológica, económica y moral tan difícil de aclarar, que solamente tiene una solución en el abandono del egoismo y que, por igual causa, se presenta en los resultados tan dolorosos como los que vemos actualmente. Pero, no abandonemos el punto culminante de estas ligeras reflexiones que me creo en el caso de observar para que en ellas se piense...

¿Por qué, contradiciendo esa ley biológica, progresiva, de selección natural, de padres al parecer despreocupados, que ostentan con orgullo y valerosos sus convicciones, sus aspiraciones avanzadas, salen hijos cargados de preocupaciones, de atavismos, de errores, hijos que no son continuadores de sus padres sino la negación, la regresión de aquellos decires? Lo lógico, lo natural, en todas las cosas y seres no racionales, es que se perfeccione con el tiempo, con la influencia de los cuidados; sin embargo, en lo que respecta a las familias o padres llamados progresistas, avanzados, precursores, he visto casi siempre en sus descendientes misoneistas, cosas para el montón, seres vulgares que nada son y nada valen, comparados con lo que el padre o padres son o han sido. ¿Por qué?

Estos resultados no son naturales, lógicos; aquí hay forzosamente un mal, y creo que, por poco que se reflexione, se comprenderá su existencia aunque sea difícil hallarlo con acierto, con seguridad; el mal existe, y la enmienda se impone o si no el abandono de toda obra emancipadora, nueva, renovante, porque es de locos hacer algo, construir lo que luego debe ser abandonado o destruído sin eficacia alguna.

De ahí el por qué de nuestro entusiasmo, nuestra convicción por la educación razonadora de la infancia, pero para que todo ello sea eficaz, positivo, necesario es que los padres se preocupen de sus hijos; necesario es que vean en ellos algo más que el resultado de una cópula, del contacto del esperma con el óvalo; algo más que un sér que les pertenece y con el cual se especula sin que ningún sacrificio, digo mal, ningún esfuerzo se le deba, antes por el contrario, se espera más bien de él algún producto prematuro y se le explota inconsideradamente. No es exagerado cuanto digo y podemos verlo siempre, pues en cada casa se condena a los hijos por su afición al juego, ¡como si tuvieran que hacer otra cosa!, por ser distraídos en todo, por no hacer con bastante criterio los encargos que se les dan o las obligaciones de quehaceres domésticos que se les imponen, ¡pobres víctimas de los sayones modernos!, ¡pobres ilotas de la tiranía del hogar! Y menos mal cuando no se los lanza a las fábricas y talleres, a ser pasto de las máquinas y de las groserías de los mayores, o tristes combatientes de la existencia, vense errabundos por las calles ofreciendo sus mercancías: diarios, frutas, etc., a los viandantes, con lo que esperan ganar algo que entregan al padre para que pueda pasar el tiempo en el café, en la taberna, al juego o al club, discutiendo los más trascendentales problemas sociales con sus compañeros, que como ellos tienen sometidos a sus víctimas en el vagabundear callejero.

Estos son los enemigos de sus hijos, de sí mismos, y sus convicciones.

Estos son, han de ser, el obstáculo a todo cuanto por doquier hagamos los que aspiramos a renovar el medio, la familia y la sociedad mejorando a la infancia, dotándola de la virtud de que carecen los mayores haciéndola consciente y digna de su querer, procurando que un temperamento y una voluntad sean motor de sus actos en vez de la fanfarronería, petulancia y ligereza aparatosa, pero inconsciente, cuando no falsa e hipócrita, de que están provistos los revolucionarios de nuestros tiempos.

ALBANO ROSELL

CONTRADICCION

LA Iglesia es un complejo en perpetua contradicción; la Iglesia del silencio; la Iglesia de los sordos; la Iglesia de la Paz; la Iglesia de la Guerra; la Iglesia de los humildes; la Iglesia de los poderosos y soberbios; la Iglesia de los pueblos y la Iglesia amparadora de generales y asesinos de pueblos humildes.

Así podríamos estar enumerando las contradicciones y los complejos de la santa madre iglesia que por un lado se levanta contra el hambre de los pueblos y por otro lado acapara enormes tesoros en sus palacios y catedrales que son una ofensa a la pobreza de los pueblos y de su propio origen.

En completa contradicción el Papa, aparentemente, con sus cardenales parecen caminar a su desintegración en oposición perpetua. Mientras el Papa, caballero errante rompiendo con todas las tradiciones de enclaustramiento, viaja por todo el mundo llamando el favor de los dioses indecisos en favor de la paz ultrajada, sus cardenales sobre todo Spellman, sirven de trofeos guerreros a los imperialistas americanos, deseosos de dominación mundial. La misma locura que Hitler el genocida por excelencia.

Jamás de los jamases veréis condenar a la Iglesia los golpes de estado dirigidos contra los pueblos aunque éstos sucumban entre sangre y miseria. La Iglesia en eso es severa. Lo de Dios es de Dios. Y lo del César del César y como estos lo acaparan todo, para los pueblos no queda nada, razón por lo cual que trabajen y se mueran; para eso nacieron desheredados.

En esa confusión eterna en que vive la Iglesia la vemos anatemizar la horrible guerra del Vietnam, en la que dos capitalismos monstruosos se ceban perpetrando sus grandes negocios a favor del martirio de un pueblo sencillo que no quiere la guerra. Que ama la paz. Su paz sencilla de pueblo laborioso, sin malvados religiosos y ambiciosos generales. Al mismo tiempo veinos la Iglesia por boca de Spellman, el príncipe de la Iglesia de New-York, proclamar la necesidad de una victoria armada que aplasta en sangre y tiranía a millones de hermanos. Sí, señor, porque Dios a dicho, según los religiosos, «que todos somos hermanos». Como comprender una iglesia tan complicada que por un lado se nos presenta tierna y dulce y por otro dura, agresiva e intolerante. Como comprenderla, sin pensar en que todo puede ser una mentira que maquilla los intereses bastardos del capitalismo creador de cientos de mitos y de héroes falsos, que ciegan la frágil imaginación de tanto supersticioso, de tanto débil mental, que viven en perpetua tiniebla.

Al calor de una Iglesia que dice representar más de cuatrocientos millones de almas y que se muestra incapaz de alzarse viril frente al crimen, el capitalismo americano fanfarrón y agresivo intensifica la batalla contra un pueblo que carece de medios para poderse enfrentar a un arsenal archimodernísimo que poseen los «hijos del tío Sam». (Hay que ver cuantos nombres y adjetivos existen para poder denominar tan hermosa nación de dominadores, dignos descendientes del imperio romano y conste que yo se más adjetivos que no los digo). ¿Porqué si amamos la paz, como pretende la Iglesia no excomulgamos decididamente a todos los gobernantes americanos y generales; a todos, los que claman por una victoria militar e incluso a Spellman? ¿Por que la Iglesia no es valiente y rompe con sus indecisiones dejando de ser revolucionaria y conservadora; belicista y pacifista? ¿Porqué los pueblos no tendrán la clarividencia para comprender que se les engaña y que en su nombre se cometen los más horribles crímenes de la historia? Cuatrocientos millones de almas, si fueran honradas y valientes en vez de aclamar la mentira dorada de la Iglesia, impondría la justicia que el mundo necesita terminando con las ansias de dominación de esos archimillonarios del petróleo y del uranium.

Terminarían, sí. Terminarían con el enorme gasto inútil que representa la industria de la guerra, de la conquista espacial. De los enormes dispendios que representan los sueldos fabulosos de tantos gobernantes destruyendo las naciones. Haciendo de toda la Tierra una sola de patria de criaturas felices y humanas, comprensivas y generosas entre sí.

Hemos lanzado la idea y la debemos sostener. La Iglesia debía excomulgar a todos los que practican la guerra y no solamente la Iglesia. Todas las Iglesias del mundo que se cuentan por cientos de miles y que viven al amparo de los fondos que les proporciona el Estado y los crédulos, debieran sublevarse por la guerra santa contra la guerra de los ricos; de los gobernantes; de los homicidas a sueldo y con uniforme de no importa qué Estado del mundo. ¡Fuera barreras! ¡Fuera fronteras! Todos hermanos, luchando contra el capitalismo mundial, repartiendo las riquezas; mejor aún anulando el valor del oro, de las piedras preciosas, de los cuadros, de los tesoros artísticos, de todas esas riquezas que se almacenan en las grandes catedrales, en los palacios episcopales e incluso los del Vaticano. Las riquezas de los palacios de todos los gobernantes del mundo, de toda la aristocracia. Fuera el valor de la riqueza ficticia y corrupta, generadora de guerras y maldiciones.

Por que no dar valor al trabajo productor de bienestar. He ahí la fórmula para una Iglesia honrada y valiente. Si el parásito no existiera el obrero manual e intelectual no tendría que extenuarse en un esfuerzo excesivo y mal pagado. De ahí viene el germen del hambre tan cultivada por las entidades profesionales de la caridad, de los que viven en la abundancia gracias al hambre de los otros.

Una iglesia así sería formidable. Cara a la vida. Frente al hombre, dejando a los dioses lejanos a un lado y luchando incluso en la calle contra los bárbaros que nos quieren fanatizar en nombre de los nacionalismos y de los falsos racismos y de tantos mitos y mitos que crean para dividirnos y tenernos sometidos y aplastados. Una «Iglesia» revolucionaria sin miedos ni indecisiones atacando a los poderosos, nos haría «quizás» confiarnos que tal vez a través de un religioso puede haber un hombre desinteresado que marche por el ideal.

Pero mientras por un lado se lance la piedra y por la otra se pretenda esconder el brazo malvado y agresivo, nosotros no podremos creer en la sinceridad de los «grandes sermones» aunque los pronuncie el Papa, delante de «vírgenes milagrosas» hechas de piedra o barro o quizá de cualquier materia sintética, por la mano de algún obrero socarrón que cuando la estuviera trabajando pudiera decir o pensar como aquel ladino aldeano que viendo a San Roque divino dijo: Por mucho que te hayan pulido y adornado, hermano, de mi pesebre eres.

La juiciosa reflexión de una historia de concesiones a los poderosos y de oscuros contubernios con los magnates, nos hace desconfiar de las sanas intenciones de la Iglesia católica y romana, mientras existan hijos queridos y respetados por la Santa Sede, como Johnson y Spellman y otros generales, con los cuales la religión no se atreve a enfrentarse decididamente como Franco.

HORIZONTES

Ideas extraviadas

por COSME PAULES

SIMBOLIZANDO

La blancura es la concentración de la nitidez.

El blanco no es un color, es una nobleza de la forma, No parece que fuera sino la idea inmediata de la ética y la nota peculiar de la belleza.

La blancura es luz íntegra de la alianza de todos los colores y su unidad no se presta a reclamos de pasiones banderizadas.

Si alguna vez se le alza como enseña es para expresar la paz, que es la paloma blanca del hogar, y águila blanca de los blancos sentimientos del hombre y la humanidad.

La pureza es blanca.

Blanca es la inocencia.

La blancura es una perfección de la naturaleza y de la cultura.

Cuando la naturaleza quiere distinguir una raza la hace blanca (de acuerdo con los racistas en este preciso caso).

Cuando quiere embellecer más a una flor, la hace blanca.

Cuando quiere seleccionar más a un animal lo hace blanco.

La blancura tiene sus mundos blancos.

Las estrellas, los nevados montes blancos, las blancas espumas de los torrentes, las cataratas con sus madejas y encajes blancos, las nubes y las olas.

Los azahares, los mirtos, las azucenas, los lirios, forman la blanca flor de los blancos conceptos de la blancura.

La delicadeza es blanca (aunque todas las blancas religiosas de hábito blanco no sean delicadas cuando de «servir» a los ateos y ateas se trata).

La cultura es una hada blanca que idealiza nuestra vida en las prendas blancas de humanas y divinas blancuras.

Viste de blanco el ídolo de nuestro amor cuando se entrega a nuestros deseos.

Y se amortaja de blanco el cuerpo de la virgen en que la muerte eterniza la blancura.

En la blancura de las hebras del lino se nos ofrece la más humana de las blancuras: la del blanco mantel con olor a pan blanco, y la blancura de las sábanas con perfume de sueños de redención. Y aún nos da otra blancura más blanca: la blancura del papel, mantel de la vida mental, sábana gloriosa en la que reproducimos el pensamiento.

Y como si tan eximias blancuras no fueran bastantes para idealizar su belleza, la blanca luz del Sol nos da la suprema blancura de la sutil permanencia de la vida... que se transforma sin cesar, para volver a integrar la alianza de todos los colores.

¡Oh, blancura de la verdadera paz, alimento supremo del odio contra todas las causas de guerra entre los hombres y mujeres de buena voluntad!

BUENA DECLARACION DE PRINCIPIOS
(Para un sindicato cualquiera)

Debido al fracaso de las diversas doctrinas políticas, y en virtud de las experiencias obtenidas, el « Sindicato...» (aquí su correspondiente denominativo), no acepta la conquista del poder — o del Estado político — porque estima que por este medio no se obtendrá la emancipación del proletariado universal.

El «sindicato...» cifra todas sus esperanzas en la unificación de los trabajadores manuales e intelectuales a fin de conquistar su verdadera libertad mediante la colectivización del trabajo y la distribución de la riqueza, única base de equidad y justicia social.

El Capitalismo y el Estado han tenido y tienen como fuente inagotable de recursos, la opresión y la esclavitud; el «sindicato...» pretende obtener la abolición de la riqueza individual o hereditaria y del monopolio de la tierra y de las industrias; es decir, aspira llegar al bienestar social y a obtener la libertad individual.

Con este fin nos agrupamos para luchar por las siguientes conquistas mediatas e inmediatas:

El hombre libre es una sociedad libremente contituida.

Como no hay vida posible fuera de la lucha — ya sea ésta política o económica — nos hacemos el deber de intervenir en las luchas ardientes que sostienen nuestros hermanos los trabajadores de la tierra para espigar su cosecha de victorias en el campo fecundo de la acción.

Por consiguiente, acordamos:

La pulcritud es el tema blanco del esmero de la blancura.

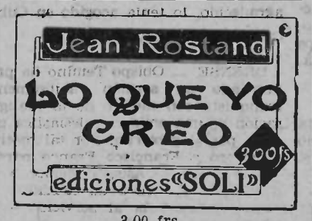
1º. — Exigir libertad absoluta para expresar el pensamiento en forma verbal, escrita o plástica.

2º. — Poner todos los anhelos de nuestras más caras aspiraciones al servicio de la verdadera revolución social, preocupándonos primordialmente de la cultura social que debe ser la augusta aspiración de toda persona que se respete.

3º. — Socializar todos los planteles educacionales que no se encuentran bajo la tutela directa del Estado.

4º. — Liberación de todos los artículos del Código del Trabajo por estar al servicio de nuestros explotadores directos.

5º. — Reivindicación del proletario por su trabajo que es la fuerza más poderosa que la naturaleza produjo en el seno de la sociedad, para elevar y consagrar la vida.



3,00 frs.

Servicio de librería

«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, 2 vol.	6,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«Mis Universidades», idem	7,50
«Mi vida», Gorki, id.	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	5,00
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso de Zaragoza	3,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	9,00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaputt», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Chatterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	6,80
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«¡Ay de los vencidos!», Luis Bazal, francos	12 00
«Horizonte español» 1966, (dos volumenes)	51,00
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	15,00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor Garcia)	2,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	3,10
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon	6,50
«L'Ethique», Spinoza	5,00
«Les faux célibataire», Jaime Cuadrat	9,30
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50
Méditations d'un Prisonnier	3 50
Crime et Société	7 50

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

B.D.I.C

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

FRENTE A LA INMENSIDAD

HAY en las soleadas tierras de Provenza, entre Marsella y Tolón, una comarca poblada de bosques donde destacan colinas a las que en un no lejano pasado debió rodear agreste soledad. Actualmente la exuberante densidad de población y el anhelo de vivir fuera del bullicio urbano respirando aires sanos ha motivado el que se hayan edificado mansiones acá y acullá, que destacan entre las motas de verde oscuro de los pinares. Zigzaguean los caminos y trepan las sendas, todo blanco de polvo, calcinado por el sol que incita a chirriar las cigarras entre las hojas del arbolado.

Dejando en la hondanada aldeas y caseríos, aventajando a las colinas del contorno, imponente y ciclópeo, con tajos, con escarpaduras descarnando la peña milenaria, se eleva un monte, solo, aislado, como imponente gigante geológico en un paisaje de montañas. En la cima, uno evoca el verso de Maragall: *«todo está cerca y lejos»*. La altura, al hacer más visible lo que alcanza considerable distancia, diríase que nos lo hace ver más cerca. Doquiera se tienda la mirada el horizonte, el confín en que diríase se juntan cielo y tierra, o el mar con el tenue azul del espacio, se dilata amplio, inconmensurable, ofreciendo una sensación imponente de la grandiosidad de lo infinito.

Bajo la inmensidad del espacio la franja azulada del mar se pierde allá lejos, como se pierden más allá de lo que alcanzan los ojos, las llanuras y las montañas, los prados y los bosques, las blancas, diminutas, apiñadas siluetas de pueblos y alquerías.

Frente a la inmensidad, en la paz, en la calma de la natura diríase que el pensamiento, al contacto del aire y del sol, se desprende de los *miasmas* que conllevan las turbulentas pasiones, las mezquindades del vivir cotidiano, lo abyecto y lo vulgar, lo prosaico y lo mezquino. Ante la inmensidad la naturaleza humana aparece empequeñecida, frágil ante la eternidad. La sensación de fortaleza cósmica que nos envuelve diríase que nos induce a ser sencillos, a desprendernos de egoismos desorbitados, a burlarnos de los tipos hinchados de petulancia, envanecidos de suficiencia, a burlarnos de los sueños de grandeza que llevan de cabeza a tantos y tantos...

Es la esbozada una de esas evocaciones que brotan como consecuencia de fugaces vacaciones. Son las reflexiones en torno a lo que se recuerda con nostalgia mientras los días vienen y se van.

EJEMPLAR TENACIDAD DE EXILIADOS

No pocas veces se ha hecho referencia a la voluntad, al tesón puesto por los exiliados españoles en desempeñar a conciencia las tareas que se les ha encomendado en lo relativo al oficio o profesión que han ejercido en los países donde se les ha dado asilo. Se ha ensalzado la competencia y el sentido de responsabilidad; se ha evidenciado en la gran mayoría de exiliados la regularidad de una conducta morigerada, la ausencia de costumbres licenciosas. De ahí el aprecio que en sentido general se tiene a cuantos en razón de las circunstancias peculiares al fascismo imperante en la tierra hispana han tenido que ausentarse del hogar nativo.

Circunscribiéndonos ahora a los exiliados en Francia y fijando la atención en bastantes compañeros y simpatizantes de la C. N. T. que han dedicado sus energías y su medio de vida en las tareas agrícolas merece el poner de relieve, es de interés destacar el enorme esfuerzo que han llevado a cabo en un tal cometido. En diversos lugares de Francia hay compañeros que venciendo obstáculos que parecían insuperables han puesto en excelentes condiciones de rendimiento tierras que ya se habían dado por estériles, terrenos abandonados por los naturales del país que estimaban inútil tarea la de buscar pudieran dar rendimiento. Creían los franceses que era equivalente a un perenne vegetar en la miseria ocupar esfuerzo en el cultivo de las aludidas parcelas de terruño. Pero quienes creyeron delezнable tal cometido han tenido que rendirse a la evidencia comprobando con asombro, manifestando su admiración ante el fructífero resultado de una labor que ellos creyeron estaba llamada a fracasar.

Hemos podido saludar por ahí a los compañeros campesinos, unos ejerciendo las tareas del campo en tanto que oficio o profesión de toda la vida; otros por haberse adaptado a ello en razón de las circunstancias. Nos ha sido posible la oportunidad de verles por así decir sobre el surco, en tareas de labranza, en la poda, en la recolección de los productos, sembrando o recogiendo el producto de lo depositado en la tierra. Les hemos visto atareados, sudorosos traginando de allá a acullá curtidos por el aire y por el sol, templada la energía al contacto del trabajo rudo y apremiante. Y al ponderar sus esfuerzos y los buenos resultados que con ellos han conseguido, hemos admirado también su sencillez, traducida en la sonrisa cordial expresando la íntima satisfacción del que sabe no ha trabajado en vano; la satisfacción de haber obtenido a fuerza de trabajo una sana compensación, una base de seguridad material y moral para pasar sin zozobras el otoño de la vida.

Recorriendo, hace poco tiempo, tierras del Midi de Francia, donde, como es sabido prepondera la agricultura, tuvimos ocasión de visitar la finca de un compañero, quien tras de contarnos el atraso, la raquítica impresión de pobreza que ofrecían las tierras antes de tomarlas por su cuenta, nos mostró el notable progreso obtenido gracias a un esfuerzo de titán trabajando con empeño decidido, con inteligencia presta para avizorar los resultados. Y los resultados han sido magníficos, la tarea ha tenido su compensación en una copiosa producción de legumbres que facilita el consumo familiar y permite llevarlos al mercado en ventajosas condiciones para el comprador inclusive.

Y el compañero de referencia nos dijo algo que nos incitó a reflexionar; palabras que es posible inciten también la reflexión del amigo lector: «Si el trabajo que yo he llevado a cabo individualmente lo hubiéramos realizado entre varios el esfuerzo hubiera sido menos penoso y más apreciables los resultados. Siendo las tareas agrícolas las más asequibles a los extranjeros, en lo que a Francia se refiere, se hubieran podido crear buen número de colectividades agrícolas cuyo producto hubiera podido facilitar la independencia económica de sus componentes y una ayuda notable a todo cuanto afecta a la obra que hace y que podría hacer nuestra C.N.T.»

No, no es que sea cosa nueva lo manifestado por el compañero en cuestión. Es una de esas verdades que se dicen, que se repiten, pero que desgraciadamente no se hace lo que cabría y se podría hacer para que pasaran de bella teoría a una realidad capaz de dar ejemplo a propios y extraños.

LA SENSIBILIDAD DE ROSALIA DE CASTRO

Cúmplese ciento treinta años del nacimiento de una poetisa que descuella con inconfundible originalidad entre los valores más destacados del Parnaso español de todos los tiempos. Y es la suya una poesía sencilla más destacando por su belleza como destacan las violetas silvestres entre el verde de la yerba de los prados. Confinada al ambiente regional de su tierra galaica sus versos permanecieron años y años en el conocimiento y aprecio de una exigua minoría, hasta que intelectuales del relieve de la Pardo-Bazán, Castelar, Murguía, poetas y prosistas como Bécquer, Curros-Henriquéz, Teodoro Llorente, Rodríguez Marín, Azorín, Unamuno, Ramón Jiménez, García Lorca, entre otros, sacaron del olvido a la excelsa poetisa.

Son las más prestigiosas obras de versos de Rosalía de Castro: «Cantares Gallegos», «Folas novas» y «En las orillas del Sar». De salud delicada, refleja en algunos de sus poemas la angustia, la tristeza de aquellos cuyas ilusiones ha truncado la enfermedad que en edad temprana les ha sido fatal. Pero en momentos de esperanza, de satisfacción espiritual, la nota pura y profundamente lírica de su poesía se revela en versos incomparables que se adentran en la sensibilidad. Enamorada de la tierra madre y de todo lo popular, describe en forma que diríase nos entra por los ojos la hermosura del paisaje gallego: los prados, los montes, las fuentes, los bosques, las flores, los árboles. Todo aparece ante su mirada con singular encanto. Y la impresión que llega a fascinar nuestra sensibilidad nos la hace compartir, consigue que nosotros amemos lo que ella ama con pasión, con fervor de enamorada. Ama Rosalía las costumbres, el vivir de los humildes, habla de sus alegrías y de sus penas. Pone el acento sobre la incomprensión de unos y las injusticias de otros. Y en todo cuanto expresa descuella la altura de miras, el afán puesto en rehuir todo cuanto pueda parecer trivial, declamatorio, estridente. Había tomado como divisa este aforismo: «En los dominios de la especulación, como en los del arte, nada más inútil y cruel que lo vulgar.»

Notamos en los versos de Rosalía de Castro encanto y dulzura en la evocación de las cosas. Así nos dice en «Cantares Gallegos» lo de: *«Prados, ríos, arboledas, — Pinares que move o vento, — Paxariños piadores, — Casiña d'o meu contento.»* La nostálgica evocación del pasado fluye de su pluma en las horas grises de la enfermedad. En el libro «Follas novas» expresa: *«Aquelas risas sin fin, — Aquel brincar sin dolor, — Aquela louca alegría, — ¿Por qué acabou? — Aqueles doces cantares, — Aquelas falas d'amor, — Aquelas noites serenas, — ¿Por qué non son?*

Y no solamente versificó la poetisa en lengua galaica. También en castellano supo dar forma a su inspiración. En el libro «En las orillas del Sar» evoca también de un modo magistral los encantos de la natura y refleja sus estados de ánimo. Así formula una suprema interrogación: *«Una luciérnaga entre el musgo brilla — Y un astro en las alturas centellea; — Abismo arriba, y en el fondo abismo — ¿Qué es al fin lo que acaba y lo que queda?*

SOL DE MARSELLA

REFERENCIA AL PLENO INTERCONTINENTAL

A la Confederación Nacional del Trabajo española cada día que pasa la entierran — de intención — aves agoreras. «Y sin embargo se mueve», para holganza de sepultureros. *¡Chómage* para ellos!

Pese a innúmeras contrariedades, la C.N.T. de España en el exilio se aguanta fuerte, y en el interior se reafirma y progresa a pesar de agentes provocadores enviados allí por la desconfederación actuante a base de asoismos, royanismos.

Los cuadros confederales acá y allá están bien coordinados, y a no ser por ese desarreglo provocado por confederales de decir y deshacer, la C. N. T. actual conocería días de pujanza más notables. Sin embargo — repetimos —, nuestra sindical se mantiene inconmovible en el exterior y prometedora en el interior, según cifras y datos en el Pleno manifestados.

Como era de esperar, los debates en este comicio han sido apasionados, apasionantes, mas no según tónica catastrófica introducida por algunos delegados en el Congreso de Montpellier para que la tal reunión resultara infecunda. Esta vez las discusiones han sido objetivas, y si hubo empeño en la emisión y cruce de razonamientos, el sistematismo brilló por su ausencia. Cada resolución tomada dejó conformes a los delegados, pese al desagrado transitorio de algunos, momento sicológico que toda persona contrariada atraviesa.

Contra lo que se podía esperar, este Pleno no fue uniforme, resignado, «disciplinado». Cada punto fue discutido laboriosamente, y estudiado en todas sus facetas. La actuación del S. I. fue examinada minuciosamente antes de ser aprobada. En el ámbito intercontinental se podía hacer más, pero toda oposición desgraciada fuerza a hacer menos. La ayuda a España quedó demostrada, y la propaganda, igualmente atendida. Incluso la solidaridad con «los cinco» nadie podrá negarla, a pesar de un apasionamiento borde que en el S. I. no ha prendido. Que la desconfederación y los compañeros demasiado crédulos se ilustren.

El temario plenístico ha sido bien acometido. Las violaciones al federalismo y a la unidad confederal (marginalismo), y el vidrioso problema de las expulsiones, han sido laboriosamente y encontradamente debatidos. A señalar: la franqueza respetuosa de Dijon-Nevers y Zona Norte, más las ganas de resolver de todos los participantes al Pleno. Ambas cuestiones se resolvieron por ponencias que las FF. LL. conocerán por las actas.

El incremento de actividades promete ser ópimo según las normas concretadas. Las regionales de origen serán estimuladas en tanto obren de acuerdo con el S. I. y no al margen de la C. N. T. para fines particularistas. La publicación de la Enciclopedia Anarquista gozó de defensa sin contradicción alguna, esperándose que ello disipará nebulosas y, si una quedare, pronto será favorablemente desvanecida por el interés anarquista que nos mueve a todos. Con vistas al interior, el esfuerzo del Exilio será redoblado. «Solidaridad Obrera» española aparecerá de nuevo en el orden exterior y LE COMBAT SYNDICALISTE será firmemente acodado por las FF. LL. de Francia, resto de Europa y América, para contrarrestar el boicot suicida que la desconfederación le tiene aplicado. Alianza Sindical Española será, confederalmente, mantenida e incrementada en su base primitiva — U.G.T.-C.N.T.-S.T.V. — sin intromisión de nuevos grupos de orientación dudosa. La organización juvenil fue comentada ampliamente desde todos los aspectos: negativo, mediano y positivo. No adelantaremos criterio al respecto por preferir que sea la Organización la que hable mediante el dictamen altamente constructivo que el Pleno aprobó unánimemente.

El Congreso de la A. I. T. celebrado en Burdeos, obtuvo el interés de todas las delegaciones. Su Orden del Día motivó estimables intervenciones, quedándose, a la postre, en que los temas eminentemente constructivos sean tratados por una ponencia integrada por los núcleos regionales de Montauban, Alto Garonne, Pyr. Or.-Aude, Zona Norte y Provenza, cuyo estudio será sometido a consideración de todas las FF. LL.

Queda por destacar el afortunado acuerdo de redactar y editar la Historia de la Confederación Nacional del Trabajo, obra tan costosa de realizar como de realización imperiosa. Y es que nuestro pasado es presente y futuro por no tratarse de hechos y teorías murientes o fracasadas cual lo son los partidos democráticos y los dos marxismos: el aburguesado y el despótico. El comunismo libertario permanece en promesa de porvenir, o «política inédita», pero con camino trazado por la acción anarco-sindicalista vibrante de más de medio siglo. El plan apuntado comprende dos aspectos: redactivo y económico. Con respecto al primero, se perfila la creación de un cuerpo redactor compuesto por seis compañeros capaces, y un equipo auxiliar fuerte de doce a veinte compañeros dedicado a la búsqueda y preparación de documentos, obteniéndose así un fuerte conjunto laborador que evitará lagunas en la obra y la personalización de nadie en la elaboración de la misma. Referente al problema dinero, se sugirieron los recursos de fiestas, tómbolas, donativos, compromisarios y suscriptores por adelantado. La edición resultará cara, indudablemente. Pero hay que emprenderla. Más cara resulta la muerte y el baúl que estuchará a nuestro fiambre. Dejemos Historia, dejemos herencia, para que la generación nueva no escupa al paso de nuestro banal entierro.

Porque la C. N. T. no debe caer a la fosa con nosotros. Por el contrario, la C. N. T. debe enterrar al falangismo, al burguesismo y al comunismo, gracias al esfuerzo de los de ayer, los de hoy y los de mañana.

CHISPAS PROVENZALES

Pleno de jóvenes libertarios.
Del año 1920.
Los delegados de 25 abriles parecen niños, al lado nuestro.

⁂

Ventaja de éstos sobre otros jóvenes de carnet, esos amantísimos padres de familia en proa a un abuelismo inevitable.
Mas el carnet de joven no lo sueltan, por pelo que pierdan.

⁂

Frente al espejo comprendo que la constancia juvenil puede ser mantenida hasta los primeros 99 años.

⁂

Pleno. Cuaderno nuevo en manos viejas. Algo es algo.

⁂

Capítulo «expulsivo». Nos esmeraremos todos. Haciéndolo mal, podrían expulsarnos a nosotros los representados.

⁂

Asunto de relojería.
«En este caso, Zona Norte no anda a la hora.»
Zona Norte. — Sí, a la hora de París.
Y estamos en Marsella.

⁂

El delegado F. se enoja y quiere abandonar el comicio. Y no lo hace porque le han dicho: «Si abandonas el Pleno producirás un Vacío.»

⁂

Otro delegado toma silla en el café.
—¿Medio vaso? —, interroga el camarero.
Delegado. — No, pleno

⁂

Conciliábulo:
«Nos entrevistamos anoche. Asunto sin importancia.»
No es bueno dejar de ser importantes.

⁂

Ruido ensordecedor de camiones y protestas «delegadas» de ¡No se oye, al micro!
Habla Mingo sin electrónico, y ahora los que protestan son los camionistas.

⁂

Su voz es estruendosa y otro delegado trata de imitársela, pero el do de pecho le falla.
Comentario oído: «Este hace el mingo».

⁂

Un tal va a defender a la Regional catalana, y para sangrarse en salud aboca:
«Yo, catalán, no voté el Estatuto, y compañeros de habla castellana lo votaron.»
De un maño a otro: «Ignoraba que Igualada se hallara pegada a Zaragoza.»

⁂

Historieta. El proyecto de Historia de la C.N.T. es abundantemente elogiado. Sometido a aprobación resulta aparentemente rechazado. Una sutileza de Zona Norte es aceptada; por donde se vé que el Pleno sabe derrotarse a sí mismo para que la Historia de nuestra sindical sea escrita y editada.

⁂

Terminado el Pleno, la Local de Marsella nos dio el paseo.
... Por Nôtre Dame, la Corniche, el Prado, etc., porque el otro «paseo» aún no lo merecemos.

⁂

Ante la inmensidad marina, el incógnito amigo Escleas tiene un desliz poético:
«Desde las alturas de Marsella contemplo la Costa Brava y Calella.»
La imagen no deja de ser bella.

⁂

Al correr del coche vimos las banderas del Kremlin y El Pardo casi unidas.
Ya barruntábamos algo por el estilo.

⁂

Barracópolis a la vista. Latas, cartón, madera fatigada. Alorda, cicerone, tras corta vacilación explica:
— Un antiguo poblado de los romanos...

⁂

En el Prado: «A la derecha, una piscina cubierta.»
Sin duda, para que los bañistas no se mojen en días de lluvia.

⁂

La «sesión» de despedida tiene efecto en lugar honorífico: la Canebière. Sonrisas, efusiones, fraternidades.
Creo que al aviejarse el cuaderno nos rejuvenecemos, digo, rehumanizamos.

CHISPERO

JIRA A L'AYGUADE

CONOCIAMOS el lugar y nos plació reencontrarlo. Muchos pinos, que cuanto más sol más verdean. Torres con manchas jardineras y ámplio mar a la vera. Al agua patos, y patas, o piernas de todos.

Al penetrar en el bosque te reciben los balones y te zancadillean los bolos. Cigarras no las hay cantarinas, pero sí de tierra cocida en las tiendas de relicarios. Mucha Provenza.

Damos con compañeros conocidos, algunos de hace medio siglo. Naturalmente, éstos ya no se hacen el gamo.

El amigo librero expone debajo de árboles. Algunos curiosos hojean libros y un inglés se hace explicar el pañuelo anarquista de Montpellier sin que se lo quede.

La juventud «pica» en libros y los viejos no tanto porque «ya lo saben todo». De «De l'Anoia al Sena» se agotan las existencias y para «Ciudad Caída» (el libro más vendido) casi hay pelea... a causa de la sinvergüencería del propagador del mismo.

Música en conserva ambienta españolmente el paraje.

Para comer, la concurrencia se ha repartido en grupos familiares, en cuyas familias han considerado al grupo de compañeros palaciados en el «Beau Séjour» de Hyéres. En la C.N.T. no hay primos, sino hermanos.

Olvidando la prosa de refectorio, la gente se arremolina alrededor del micro, donde dos Vidalet, o Vidal, van a dar el do de pecho. El gaucho Rubio entra en esperanza de oir vidalitas, pero habrá de resignarse a escuchar buenos parlamentos. Vidal de Zona Norte relata los avatares de la C. N. T. y saca la consecuencia de una actuación vigilante contra la desviación que ciertos grupos intentan imprimir al Movimiento libertario. Incluso a título de juventudes se quiere retrotraernos a tiempos matusalénicos, propósito que cortarán los compañeros conscientes y la generación compañeril verdaderamente joven. Vidal del «Beau Séjour» se acoge entusiasmado al electrónico para combatir a la eterna hipocresía caritativa. Buen conocedor de literaturas, explica situaciones alusivas sacadas del drama «EL MISTICO» de Santiago Rusiñol, ese agudo comediógrafo que tanto supo demoler, aunque no pensara en edificar... por hallarse, fatalmente, abocado a realizaciones anarquistas; y su mal — como se dice — no admitía ruido.

Siguió a Vidalet de Valls-Provenza (avellanas y piñones) la sesión de radio-gancho, con gran variación de «cantores» anónimos (y que anónimos quedarán) librando a los aires donosas quejas andaluzas, aragonesas y otras; unas veces coreadas, otras bailadas, con una dedicación verdaderamente terruñera. Lo catalán se nos sirvió en disco. ¡Siempre los catalanes dando el disco!

El resto del día, corros animadísimos, despedidas cordiales, satisfacción en los rostros, y una comisión organizadora complacida.

Situados en presencia del dinámico compañero España, se nos acudió un ¡Viva España! que no implica ninguna referencia geográfica.

¡Que nadie se confunda! — F.

Six Fours.

ANTENA

SIGUEN LAS CONDENAS

MADRID. — Acusados de «delito de separatismo» (los tales tratan de separar España del franquismo) tres jóvenes bilbaínos han sido condenados, en el TOP, a seis meses de prisión y a 5.000 pesetas de multa. El «cuerpo del delito» consistió en unas hojas antifranquistas que los inculpados distribuyeron en Algorta.

ANTIMILAGRO

LISBOA. — Corriendo en automóvil hacia el monasterio de Fátima, el prior francés Georges-Pierre-Joseph Frenaud ha encontrado la muerte por vuelco del coche. Sus acompañantes (otros dos franceses y un español) han sido hospitalizados en Alenquer.

ESTUDIANTES ANARQUISTAS SE MANIFIESTAN

BERLIN. — Un fuerte grupo de estudiantes anarquistas denominado «Komuna 1» irrumpió en la plaza del Municipio de Schoeneberg en ocasión del entierro del presidente que fue del Reichstag durante la república de Weimar, Pablo Loebe. Los citados estudiantes presentaron una farsa funeraria (un sarcófago llevando la inscripción: «Aquí yace la justicia berlinesa») alusiva a la detención prolongada del estudiante libertario Teufel, arbitrariedad ocurrida con motivo de la manifestación contra el chah de Persia ocurrida el 2 de junio.

UN ASPECTO DE LA «REVOLUCION SOCIALISTA»

BONN. — En 1966, mil setecientos treinta y seis alemanes del Este han atravesado la frontera que les separa del Oeste, y en casos el muro de Berlín, huyendo de la dictadura comunista. Menos afortunados, otros dieciocho desertores del «paraíso democrático-socialista» resultaron muertos a disparos por la guardia comunista.

LA FIESTA PEOR

SALAMANCA. — Durante la fiesta mayor de la villa de Gecijuelo ocurrió una espantosa catástrofe que ocasionó 16 muertos y una treintena de heridos. Cuando vecinos y forasteros salían de los espectáculos una casa de tres pisos se derrumbó sobre ellos debido a una explosión de gas acumulado en los sótanos de la misma. Inmediatamente los festejos fueron suspendidos.

LA POLITICA DE LAS CONDENAS

MADRID. — Alvaro de la Iglesia, director del semanario satírico «La Codorniz», ha sido multado con 7.500 pesetas por haber publicado. hace 5 meses, escritos y dibujos alusivos a los productos anticoncepcionales.

A Nestor Luján, director de «Destino» de Barcelona, lo han condenado al pago de 50.000 pesetas por inserción de una «carta al director» en la que se hablaba de los incidentes estudiantiles de la Universidad barcelonesa.

LAS VICTIMAS DEL TRABAJO

OVIEDO. — Explosión de grisú en la mina «Santo Tomás», sita en la cuenca carbonífera de Turón. Una galería se vino abajo, atrapando a un grupo de obreros. A primeras horas se consiguió sacar gravemente herido a uno de ellos, apreciándose, al final de los trabajos de socorro, la dolorosa existencia de once mineros muertos, entre los cuales no se cuentan el cura del lugar, el accionista mayor de la Compañía explotadora, el jefe del «vertical», ni el ministro Solís, el cual posee un equipo de minero inédito. En cuanto a Santo Tomás, inmutable. Gracias.

FALLECIO BAYO

LA HABANA. — En esta ciudad, donde residía refugiado, ha fallecido el comandante de aviación Alberto Bayo, jefe que fue de las Milicias antifranquistas desembarcadas en la isla de Mallorca durante la guerra civil española. En América fue consejero militar de Fidel Castro, el cual, agradecido, lo tenía acogido en Cuba.

OBISPO ULTRAMONTANO

ORENSE. — Obispo Temino ha pronunciado un sermón rabiosamente franquista con motivo de la inauguración de una emisora eclesiástica pagada por el gobierno. Por tal motivo consideró a Francisco Franco parejo a Francisco de Asís, y demonios a cuantos se oponen a un caudillo que pone toda España al servicio de la Iglesia.

SOCIALCRISTIANISMO ATRASADO

MADRID. — En unas declaraciones hechas por Aguilar Navarro en *Indice* se lee: «Creo que las formas ortodoxas de la democracia cristiana han surgido en España algo tarde». Entre los católicos «existen dos corrientes: la que cree en su existencia legal próxima dentro del régimen y la que no acepta que el Movimiento sea el partido único político-legal en España». En cabecera de ambas fracciones Aguilar Navarro sitúa, en la primera a Gil Robles, «muy conservador en el plan social, capitalista en el plan económico e integrista y clerical en la cultura», y en la segunda a Joaquín Ruiz Jiménez, «que podría ganarse a la juventud si se decidiera a actuar abiertamente en política liberal católica.»

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de
FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 F.

COMUNICADOS

ARTE Y LETRAS

Anuncia concierto de buenas voluntades para el sábado 16 del corriente. Que ninguno falte. Ruego especial a los 6 maños.

F. L. DE DRANCY

Reunión general de información el domingo 17 del mes en curso.

PABLO VELASCO

Habiendo fallecido este estimado compañero, se anuncia su entierro para el inmediato jueves día 7. Cita en el Hôpital Tenon a las 4 de la tarde, Paris, Metro Gambetta.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Convoca a sus afiliados y simpatizantes a asamblea para el 9 del corriente, en la cual se dará cuenta del Pleno Regional de Marsella.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general, el domingo día 10 de septiembre, a las 9 de la mañana. Esperamos que todos los compañeros que se interesan por los problemas de la organización, acudirán a la hora citada.

F. L. DE IVRY

Esta Federación Local convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 10 de septiembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega la asistencia y puntualidad de todos sus afiliados por tratarse de asuntos de interés para todos y en particular para la organización.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 17 de septiembre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Teniendo en cuenta la importancia del Orden del Día la presencia de todos esta vez es indispensable.

F. L. DE LIMOGES

Comunica que el 10 de septiembre, a las 9 de la mañana celebrará asamblea general; en el local de costumbre. Ante el interés de la información de la delegación al Pleno Intercontinental de Núcleos, se espera la asistencia de todos.

CORREO DE REDACCION

Quedan varias necrológicas para el próximo número.

—J. G., Perpiñán. Tu nota llegó a destiempo. El periódico estaba hecho.

—Varios de l'Ayguade: Vuestras notas obran en poder de la Administración.

A propósito del Congreso Internacional de Federaciones Anarquistas en Carrara

CUANDO algunas Federaciones anarquistas (la F. A. Ibérica, la F. A. Japonesa, la Unión de los Anarquistas Búlgaros en Exilio, la F. A. Francesa y la Comisión de Coordinación Libertaria de Bélgica) decidieron, durante la reunión del 28 de mayo de 1966, y a propuesta de la Federación Anarquista Italiana — igualmente presente en dicha entrevista — de reunirse en Congreso en 1968 en Carrara, esta decisión no afectaba sino a las federaciones presentes, aquel día.

Seguidamente, tras haber creado la Comisión Preparatoria del Congreso (a la cual pertenecen las cinco entidades arriba nombradas) han sido contactadas otras federaciones con el fin de ensanchar, sobre bases previstas, el Congreso con todas las Federaciones Anarquistas que aceptaran participar en la elaboración de una Internacional de Federaciones Anarquistas, las cuales se comprometieran formalmente a sostener esa organización internacional.

Quede pues bien claro esto a fin de precisar las modalidades de participación en los debates. Sólo serán habilitadas para constituir el Congreso las Federaciones Anarquistas, quedando exceptuados los grupos o individualidades disidentes y no federados por razones que sólo a ellos afectan. A este respecto debemos recordar nuevamente, que el Congreso de Carrara no es, en ningún caso, un «tribunal supremo» llamado a juzgar lo bien o mal fundado de tal o cual recriminación. Las divergencias, los conflictos internos, son competentes de cada Federación.

Entonces que se termine, de una vez para siempre, de proponer las candidaturas de tal o cual organización de «juventud», de ésta o aquélla sección sindical, de tales o cuales grupos o individuos, no *excluidos* de participar en el Congreso de Carrara, pero que en el mismo no tienen lugar propio. Solos los representantes designados por las Federaciones se reunirán a fin de crear una Internacional de Federaciones Anarquistas *y no una Internacional Anarquista*. La explicación es clara, y evitese en lo sucesivo toda discusión inútil.

Las Federaciones que ponen en obra la celebración del Congreso no pretenden, por otra parte, representar enteramente al movimiento anarquista, cosa que ellas jamás han dicho. A nadie se impide de imitar el procedimiento federativo, de reunirse en comicios tantas veces como les acomode, pudiéndose asegurar a quien sea que los del Congreso de Carrara no acudiremos para imponer nuestra presencia en un lugar en el que nada tenemos que hacer.

A este efecto nos hemos enterado de que individuos y grupos disidentes de sus Federaciones tienen intención de acudir a Carrara para sabotear el Congreso interrumpiendo los debates. Es fraternal recomendarles que se abstengan de hacerlo.

Nuestras Federaciones han decidido obrar en común, unir sus esfuerzos, coordinar sus labores, habiendo escogido, para hacerlo, el cuadro que les ha parecido más serio, más práctico y menos utópico: una Internacional de Federaciones Anarquistas, rehusando que su Congreso, que cuesta trabajo y dinero, resulte, en definitiva, una siniestra *kermesse* (cual en otras ocasiones ha sido el caso) a la que a cuantos les viniera en gana acudieran a perorar en nombre del anarquismo, pero de hecho para vaciar rencores, proponer alianzas irrealizables y luego partir satisfechos de su brillante e inútil intervención.

Los federados buscamos bases concretas de acuerdo entre los organismos poseyendo el deseo y los medios de unirse para largo tiempo, rechazando de paso, categóricamente, a los que, aunque a veces les profesemos estima, no participarían en el Congreso sino para reducirlo a la dimensión de mero cambio de impresiones, tal vez amical, pero del que poco o nada saldría de efectivo.

Recordamos que los países donde no existan Federaciones nacionales podrán ser representados por una delegación del conjunto libertario de cada uno de estos países, siendo tales representaciones registradas como tales por el Congreso. Cada una de estas delegaciones podría ser constituída en la asamblea nacional respectiva. Una sola delegación por país será admitida.

Sería una aberración que militantes del anarquismo propusieran la fórmula del Congreso «abierto a todos», sin apercibirse del ridículo que la misma entraña. La Comisión Preparatoria espera haber claramente reedificado, con estas líneas, la finalidad del Congreso y carácter del mismo, tal como ha sido concebido por los organizadores. Así, los que estén en *desacuerdo absoluto* con la fórmula establecida nada tienen a hacer en el Congreso.

G. MALOUVIER

Secretario general de la Comisión Preparatoria.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 238 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

¿De qué sirve el exilio?

EN primer lugar, sirve para afirmar una presencia antifranquista cuya desaparición favorecería, internacional y nacionalmente, los designios políticos de Franco. En segundo, la organización de los exiliados permite la reunión de conglomerados de empuje y galvanización, considerada la imposibilidad de toda actuación abierta en España. Frente a las desesperanzas e incertidumbres de la población liberal española, se yergue la presencia de un mundillo español que en el extranjero piensa y se manifiesta sin argollas ni tapujos, recobrando para nuestro malhadado país esa seriedad personal e ideológica que con tanto empeño el franquismo disipa o trata, ¡hace 28 años!, de hacerlo. En días tempestuosos, el navegante no lleva el horizonte en el bolsillo, pero trata de descubrirlo en la opaca entraña de la cerrazón nubosa, pues sabe que el horizonte existe. Que el Exilio no se ufane, pero en ocasiones sirve de norte y esperanza al interior por muy al revés que consideren algunos la circunstancia. El Exilio ha acudido al Interior, aportando moral unas veces, dejando doloroso rastro otras. La Confederación Nacional del Trabajo sufrió serios rasguños en la ocurrencia.

Tanto ayer como hoy, España mira fuera de ella cuando el respiro se le corta. Gente de inteligencia sale del Interior para Europa y América en busca de oxígeno político y social y de orientaciones. La vida a que obliga Franco es de arrastre, de aves sin alas, y alternar con gentes de espíritu sano y mentalidad abierta, esto es, no contaminadas por el virus totalitario, reconforta y alienta a esos ambulantes que no dejan de observarnos a nosotros, tan próximos a ellos, tan apegados a sus íntimos problemas, que también son de la intimidad nuestra.

Las barreras entre «españoles» y «exiliados» apenas si existen ya porque hemos tenido ocasión, allá o acá, de conocernos. Pese a su osquedad, la frontera no es tan hermética que impida el intercambio de sentimientos. El Interior sabe como piensa el Exilio y viceversa, y las ideas de ellos no difieren tanto de las nuestras como para establecer un divorcio irreconciliable. Viejos o no viejos, jóvenes o no tanto, a todos nos anima una misma idea, un mismo querer y una misma historia. Todos, aunque con kilómetros intermedios, sentimos una causa que va de la libertad al pan y el techo del hombre ibérico. El hombre de saber que nos visita así lo comprende y estima, y los trabajadores que acudieron acá por motivo económico, lo van comprendiendo y estimando. Más difícilmente en los últimos, sin ilustración y preparados para un vivir vegetando, para creer y acatar, para morir resignadamente por hambre, o morir al monte en condiciones de bandidos. Trágica suerte la del español de la posguerra, con glorias, vítores y banderas, y la miseria permanente en casa y la facultad de subsistir en el extranjero.

El exilio sirve para que disonemos — no faltaría más — entre nosotros, por la concurrencia entre sectores, para la definición de cada uno de los mismos, juego normal en todo congreso de ideas que cada grupo definirá la suya lo mejor que sepa, declarándola insuperable y ofreciéndola al mercado de las opiniones, en el cual empieza a contar el Interior siempre enyugado, pero ya empeñado en librarse del yugo, de las flechas, de hitleritos y «verticalismos». Si el Interior especula soluciones, tanto mejor para todos. Cuantos más seamos en forzar la puerta de la gran cárcel que es España, cuanto antes derribaremos la insoportable bastilla, y mejor y más ópima podrá ser la sucesión político- social que demos entre todos al régimen caído.

El Exilio ha servido, durante 28 años, de índice señalando al mundo una injusticia permanente. El Exilio ha impedido que las naciones que se proclaman democráticas se olvidaran del problema totalitario - fascista que significa la existencia de la dictadura de Franco. Cuando el silencio en torno al origen del Estado falangista hispano se ha profundizado, ahí hemos estado los refugiados políticos para gritar una verdad hiriente: España, almacén de camisas azules, pardas y negras, podría ser el punto de partida de un neo-nazifascismo mundial. El Exilio, pese a sus contradicciones, ha sabido hacer la guardia.

Los orígenes de la Primera Internacional en Barcelona

por JOSE MARIA OLLE ROMEU

UNO de los acontecimientos decisivos para la historia contemporánea de nuestra Comunidad ha sido la difusión de las doctrinas colectivistas que penetraron en nuestro país con la Primera Internacional. Sobre este tema se han publicado dos obras fundamentales: «Lor orígenes del anarquismo en Barcelona», de Casimiro Martí, y «El Movimiento obrero en España. La Primera Internacional (1864-1881)», de José Termes.

La historia de la Primera Internacional comienza en Londres el 28 de septiembre de 1864, al ser fundada esta asociación con la finalidad de conseguir la emancipación económica de las clases trabajadoras. Al principio, fue organizada como un órgano de información entre los movimientos obreros de distintos países. Pero en los sucesivos Congresos se aprobaron una serie de cláusulas favorables a la colectivización de los medios de producción. La Internacional alcanzó su máximo desarrollo entre la fecha de su fundación y el conflicto franco-prusiano (1870-1871). Esta guerra, seguida de la represión de la Commune de París, inicia el período de decadencia de la organización, agravada por los desacuerdos entre Marx y Bakunin, que finalmente provocaron su escisión.

EL OBRERISMO BARCELONES ANTES DE 1868

Las organizaciones obreras durante el reinado de Isabel II se redujeron a una serie de sociedades que sólo agruparon a una minoría de la masa trabajadora. Debido a la persecución policíaca, estas asociaciones solían durar poco tiempo, salvo que se estructuraran en forma de sociedades secretas. La presión gubernativa variaba según la orientación política de los diferentes Gobiernos de Isabel II, y según la tolerancia de las autoridades de Barcelona. A pesar de estas dificultades, los obreros, con sus pequeñas y esporádicas organizaciones, lucharon por las libertades democráticas junto a los partidos de la burguesía liberal, en las conmociones políticas de este período. Pero nunca supieron formular una teoría socialista que, adaptándose a su situación, les permitiera solucionar los problemas de su clase. Hubo, no obstante, en esta época una ideología más o menos socializante, elaborada por ciertos grupos de intelectuales, que especulaba con las ideas de los socialistas utópicos extranjeros. Pero estos esbozos teóricos no llegaron a influir en la mentalidad del proletariado.

Entre 1864 y 1866, gracias a la benevolencia del general Dulce, los obreros barceloneses pudieron reorganizar casi públicamente sus asociaciones. Por estas fechas se publicó en Barcelona un periódico titulado «El Obrero», dirigido por Antonio Gusart y Vila. Este periódico era partidario del cooperativismo y del derecho de asociación de los trabajadores. Pero rechazaba toda coalición que, con métodos violentos quisiera imponerse al capital. Su socialismo era muy vago, y no descansaba sobre un sistema técnico definido. Contemporáneo de él fue el periódico «La Asociación» de José Roca y Galés, que defendía el cooperativismo como la mejor solución al problema social y se declaraba abiertamente partidario de la abstención total del Estado en las cuestiones económicas.

En diciembre de 1865, por iniciativa de Gusart, se celebró en Barcelona un Congreso Obrero para propagar las ventajas del sistema cooperativo y fomentar la creación de las sociedades obreras. En este congreso se aprobó una propuesta que se oponía a la intervención del Estado en la economía del país. En aquella época, los elementos obreros verdaderamente influidos por el socialismo eran muy poco numerosos en Cataluña. Esta situación cambió radicalmente a partir de la Revolución de septiembre de 1868, con la introducción de la ideología de la Primera Internacional.

Giuseppe Fanelli

LA REVOLUCION DE SEPTIEMBRE

El orden social mantenido por los Gobiernos de Isabel II, en beneficio de la aristocracia latifundista y de la gran burguesía financiera, no pudo superar la crisis económica internacional de 1866. A consecuencia de ella, un clásico pronunciamiento militar se convirtió rápidamente en un proceso revolucionario que instauró en el país un corto pero agitado período de libertades públicas. La Revolución de Septiembre de 1868 despertó el entusiasmo general, especialmmente al conocerse la huida de Isabel II a Francia. Hombres como Verdaguer y como Guimerá no ocultaron su simpatía al movimiento revolucionario, y en las principales ciudades del país se crearon Juntas Revolucionarias. Al difundirse en Barcelona las noticias que confirmaban el triunfo de la revolución, una masa popular en la que predominaba la gente joven, incendió las odiadas barracas de consumos y en varias plazas de la ciudad se quemaron cuadros y emblemas de la dinastía destronada. A los pocos días, fue calurosamente recibido en Barcelona el general Prim, principal autor del complot militar que derribó a Isabel II. Pero éste, con sus palabras y actitudes, despertó pronto el recelo de los revolucionarios barceloneses, que empezaron a sospechar que sus proyectos políticos no coincidían demasiado con los de Prim.

Al mismo tiempo que en España se desarrollaban estos sucesos revolucionarios, la Internacional celebraba en Bruselas su tercer Congreso, al que asistió, clandestinamente, un delegado de las Sociedades Obreras barcelonesas, llamado Marsal Anglora.

GIUSEPPE FANELLI

La Europa progresista recibió con satisfacción la noticia de la caída de Isabel II. El triunfo revolucionario impresionó también favorablemente a Michael A. Bakunin, principal teórico y dirigente del anarquismo, que estaba decidido a transformar radicalmente las estructuras y la ideología de la sociedad burguesa. Bakunin defendía la tesis de que si las masas obreras eran suficientemente adoctrinadas, instaurarían espontáneamente un sistema social sin clases, donde el hombre pudiera disfrutar plenamente de su libertad. Libertad que el Estado, la religión y los otros hombres le habían quitado. Para poder fraguar su revolución fundó públicamente en Ginebra la Alianza de la Democracia Socialista que solicitó ingresar en la Internacional, pero manteniendo su autonomía interna y la facultad de poder celebrar sus propios congresos internacionales. Paralelamente a esta asociación estableció otra secreta, donde sólo se agruparon los elementos más radicales. Mientras Bakunin organizaba su grupo anarquista en Ginebra, decidió enviar a España, aprovechando el nuevo clima de libertad que reinaba en el país, a uno de sus más adictos compañeros, llamado Giuseppe Fanelli, para que propagase sus doctrinas. Este era un ingeniero italiano partidario de Garibaldi y diputado por Nápoles, que Bakunin había convertido a su credo.

Fanelli llegó a la Península a finales de octubre de 1868. Su actuación se polarizó entre Madrid y Barcelona, donde indistintamente habló de la Internacional y de la Alianza de Ginebra. En ambas ciudades insistió en que la verdadera revolución terminaría con todos los regímenes burgueses, fuesen republicanos o monárquicos, y, por consiguiente, el movimiento obrero debía desentenderse de cualquier forma de colaboración con los partidos políticos. Estas doctrinas radicales se oponían a la orientación política de la mayoría del proletariado, que apoyaba al partido republicano, convencido de que la república era el régimen ideal para solucionar todos sus problemas. Durante su viaje, Guiuseppe Fanelli dio en confundir la Internacional con la Alianza, y dio a conocer simultáneamente los estatutos y reglamentos de ambas asociaciones. Lo que motivó que los primeros afiliados españoles fundaran la Internacional con los estatutos de la Alianza.

El error fue debido a que Fanelli no sabía que la Internacional había rechazado la solicitud de ingreso formulada por la Alianza pública de Bakunin. Este hecho se produjo mientras Fanelli estaba en España. Por su parte, Bakunin, en vista de la negativa de la Internacional a su iniciativa de colaboración, disolvió la Alianza pública como asociación internacional. Pero mantuvo la asociación secreta, y de esta manera pudo ingresar en la Internacional. Todas estas complicadas tácticas de Bakunin crearon un clima de desconfianza entre los internacionalistas partidarios de Marx. Y contribuyeron a la ruptura final entre los dos grupos.

EL PRIMER NUCLEO INTERNACIONALISTA DE BARCELONA

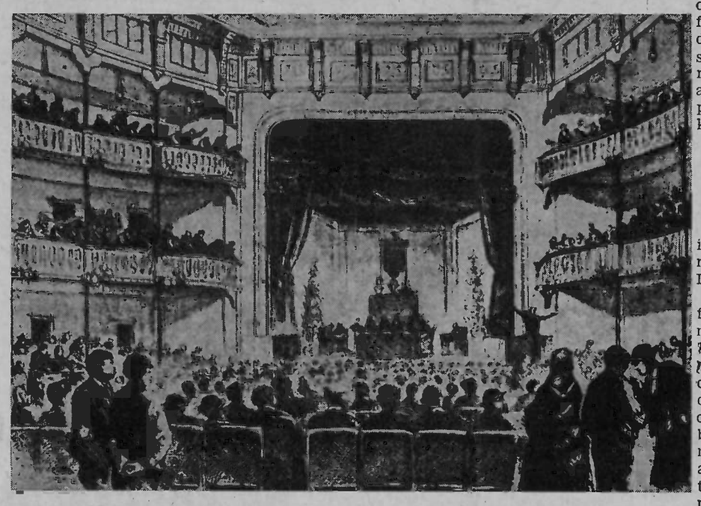
Las noticias que poseemos del núcleo internacionalista que se formó en Barcelona en 1869, debido a la propaganda de Fanelli, son muy vagas. El primer grupo estaba formado en su mayoría por intelectuales, que pertenecían al ala izquierda del partido republicano. La primera reunión se celebró en el taller del pintor José Luis Pellicer. Su sobrino Rafael Farga Pellicer se convirtió más adelante en uno de los principales líderes de la Internacional en nuestro país. En su primera etapa, este pequeño núcleo no asimiló bien la ideología revolucionaria de Fanelli sobre el apoliticismo del movimiento obrero, y siguió colaborando con el partido republicano. Logró, no obstante, controlar cierto número de Sociedades obreras de Barcelona, donde predominaban las corrientes republicanas y cooperativistas. En este mismo año se estableció una correspondencia epistolar entre Bakunin y Farga Pellicer, de la que se han conservado algunas cartas. En una de ellas, con fecha 1 de agosto de 1869, Farga Pellicer expone a Bakunin la orientación del movimiento obrero barcelonés. De la lectura atenta del texto se deduce que la tendencia socialista era minoritaria entre la clase obrera. Ante estas realidades, Farga planeó su táctica en tres direcciones: difundir el socialismo de una manera prudente por medio del periódico «La Federación»; intervenir en la redacción de los reglamentos de las asociaciones obreras para que se acomodasen a los principios de la Internacional; y procurar atraer al mayor número posible de individuos a las filas de esta asociación. Pero, a pesar de esta correspondencia amistosa, Farga estaba aún muy alejado del extremismo de Bakunin. Al celebrarse el IV Congreso de la Internacional en Basilea, las Sociedades obreras barcelonesas enviaron como delegados a Farga Pellicer y al médico Gaspar Sentiñón. Allí conocieron personalmente a Bakunin. Este, con su sugestión personal, les convenció de la eficacia de sus ideas. A partir de este momento, los delegados barceloneses se identificaron con la fracción que Bakunin encabezaba dentro de la Internacional y que se oponía a la corriente marxista. Al regresar de nuevo a Barcelona, Farga y su compañero se esforzaron por difundir el radicalismo revolucionario de Bakunin entre el proletariado para apartarle de la influencia del partido republicano. El apoliticismo que los dirigntes barceloneses querían inculcar a la masa, se vio favorecido al fracasar la sublevación republicana federal en otoño de 1869, y los motines de las quintas de 1870.

LA SUBLEVACION REPUBLICANA FEDERAL DE 1869

Los primeros que falsificaron el espíritu de la Revolución de Septiembre fueron sus propios autores. Para poder destronar a Isabel II, Prim y sus compañeros buscaron el apoyo popular, prometiendo la supresión de la odiosa ley de consumos, la abolición de las quintas, la reducción de las contribuciones y la anulación de los privilegios. Este programa revolucionario se adaptaba perfectamente a la mentalidad del pueblo español, que buscaba en la revolución la posibilidad de mejorar su nivel económico. Pero una vez los hombres de la nueva situación se sintieron suficientemente seguros en el poder, anularon o mixtificaron estas promesas. Al hacerse cada vez más patente la política conservadora del gobierno revolucionario, se produjo un profundo sentimiento de frustración entre las masas, que se manifestó en una serie de motines y revueltas. El partido republicano federal quiso recoger este malestar popular para llevar a cabo su revolución democrática. Pero sus propias contradicciones le condujeron al fracaso.

El 21 de septiembre de 1869 fue asesinado en Tarragona el secretario del gobernador, por impedir ilegalmente una manifestación republicana. El Gobierno aprovechó este crimen para desarmar a las milicias locales. El 25 de septiembre, el ejército ocupó los puntos estratégicos de Barcelona con esta finalidad. Ante estas medidas anticonstitucionales, los republicanos empezaron a levantar barricadas. En algunas calles, las tropas intervinieron rápidamente dispersando a los amotinados. Pero en otras les dejaron construir los parapetos, permitiendo al mismo tiempo que los milicianos atravesasen sus líneas para concentrarse en la zona fortificada. La situación era muy confusa. El Comité republicano federal de Barcelona decidió ordenar a sus partidarios que escondieran las armas y evitaran entrar en combate con el ejército. Porque creyó que el Gobierno le provocaba a la lucha en un terreno para el cual no estaba preparado. Mas no todos obedecieron esta orden, y un pequeño grupo se atrincheró en las barricadas. Desde hacía tiempo, el partido republicano estaba dividido en dos fracciones, una «benévola» y otra «intransigente», que hacían imposible todo acuerdo. En aquellos momentos decisivos, ambas fracciones sólo se preocuparon de hacer prevalecer su táctica, y fueron incapaces de adoptar una línea de conducta fija y resuelta. Mientras los republicanos discutían estérilmente, el ejército se lanzó al asalto de las barricadas, encontrando muy poca resistencia.

La derrota de los federales de Barcelona originó una espectacular reacción en cadena, y sus partidarios se insurreccionaron en Cataluña, Aragón, Valencia y Andalucía. Pero por falta de organización, jefes y dirección, la sublevación federal fue rápidamente aplastada por el Gobierno. La mayoría de las principales figuras del partido no apoyaron el alzamiento y, cuando fracasó, le condenaron públicamente. Esta actitud oportunista de los líderes republicanos los desacreditó ante los ojos de los internacionalistas españoles, que hasta entonces habían colaborado con los políticos burgueses de izquierda. Desengañados por su ineficacia, los dirigentes de la Internacional española se dejaron convencer más fácilmente por las tesis revolucionarias de Bakunin.



Primer Congreso obrero internacionalista celebrado en abril de 1870 en el Teatro-Circo Barcelonés de la capital catalana.

EL MOTIN CONTRA LAS QUINTAS

La victoria del ejército sobre los republicanos fortaleció la orientación conservadora del Gobierno presidido por Prim. Este continuó su política de mantener el servicio militar obligatorio. El sistema de reclutamiento, entonces vigente, era injusto porque las clases acomodadas podían librarse de realizarlo pagando una cantidad. En cambio, afectaba duramente a las clases humildes, que lo aborrecían profundamente. Esta afirmación viene corroborada por la gran cantidad de libros, folletos y, sobre todo, por la multitud de romances de ciego que se publicaron sobre las quintas. Toda esta literatura no hacía más que divulgar un problema que estaba fuertemente arraigado en la conciencia del pueblo, especialmente la de los romances, que fue el único género literario verdaderamente popular durante el siglo XIX.

Este romance es un ejemplo que refleja con frases sencillas la desilusión del pueblo, al darse cuenta de que una vez más ha sido engañado.

Había una atmósfera hostil entre el Gobierno y las masas, que se convirtió en una serie de alborotos cuando, en abril de 1870, fue llamado a filas el nuevo reemplazo. Hubo motines en los suburbios industriales de Barcelona, principalmente en Sans, Gracia y San Martín. Pero todas estas manifestaciones populares de descontento no duraron mucho, al faltarles una organización política decidida a enfrentarse contra el Gobierno. La falta de éxito de los motines contra las quintas fue otro factor que contribuyó a empujar a los núcleos más politizados del proletariado barcelonés hacia la desconfianza total en cualquier tipo de revolución burguesa. A causa de ello, en el congreso obrero de Barcelona, que se celebró algunos meses después, triunfó plenamente la ideología de Bakunin

EL CONGRESO OBRERO DE BARCELONA

El día 19 de junio de 1870 se inauguró en Barcelona el primer Congreso obrero nacional. Los núcleos bakuninistas intervinieron en el Congreso con la finalidad de imponer sus tesis revolucionarias mediente la elaboración de una constitución obrera, que al mismo tiempo que sirviese para ir destruyendo el edificio social burgués, organizase una nueva sociedad basada en la pureza de la democracia y en la anarquía. La asamblea se celebró en el teatro del Circo y fue presidida por Farga Pellicer. Asistieron a ella cerca de un centenar de delegados de distintas sociedades obreras que, en animados y algo confusos debates, trataron sobre cuatro cuestiones fundamentales: Resistncia al capital, cooperación, organización social de los trabajadores y actitud de la clase obrera en relación con la política. No todos los delegados aceptaron los postulados de Bakunin. Durante el Congreso se manifestó una oposición que se negó a compartir las doctrinas de apoliticismo, porque deseaba seguir colaborando en el partido republicano. A pesar de ello, los bakuninistas lograron convencer a la mayoría de los asistentes preconizando la sustitución de la sociedad burguesa basada en la injusticia, por un nuevo estado social, basado en el trabajo. Según un dictamen del Congreso, la sociedad futura se impondría por la supresión del Estado y el establecimiento de la libre federación de las libres asociaciones de obreros agrícolas e industriales. Estas teorías revolucionarias cristalizaron en la constitución definitiva y oficial de la Federación Regional Española de la Internacional y el nombramiento de un Consejo Federal para regirla.

Una vez terminada la asamblea, el movimiento obrero barcelonés intentó llevar a la práctica los puntos esenciales del programa adoptado, pero en su camino encontró una serie de obstáculos que entorpecieron, más o menos eficazmente, su marcha. Por un lado, la realidad social catalana, que incluía un elevado número de obreros que se negaba a ingresar en cualquier tipo de asociación. Al mismo tiempo que la mayoría de los asociados preferían muchas veces luchar por los intereses profesionales inmediatos más que por los lejanos objetivos de una revolución colectivista. Finalmente, por otro lado, la represión gubernamental, como consecuencia de los sucesos de la Commune de París, y la definitiva escisión de la Internacional entre los bakuninistas y marxistas. Todos estos hechos limitaron las posibilidades revolucionarias de la Internacional española en esta primera época.

(Trabajo originalmente publicado en «Destino» de Barcelona.)

ASTUCIAS ECLESIASTICAS

LA tentación de decir unas cuantas palabras o escribir algunas líneas valiéndome de la intención, sin compromiso de gran envergadura, ni ganas de armar camorra, me llevan a comunicarme con los más entendidos que yo en materia religiosa procedente de la España franquista, opudeista o como se quiera dar a conocer al lector, para que juzgue lo más aproximadamente posible los hechos que, con pequeños intervalos hacen acto de presencia en la España una, grande y libre, fundada, digo aniquilada por el generalísimo de todas las armas de mar, tierra y aire. Franco el gallego, el legionario, el felón, el falso, el bellaco y sanguinario defensor de la iglesia, de dios, patria y Estado totalitario: fascista, nacional-socialista, nacional-sindicalista y todos los nacionales, verdugos del pueblo de Cervantes, sin quitar punto ni coma para que el entendimiento lo asimile mejor y resuma más acertadamente lo que sin pensarlo, ni soñarlo, llegó a mis manos a la caída o postura del sol, que de vergüenza que le dio desapareció entre abruptas montañas.

Exacto: El astro de la luz, centro del sistema planetario de los mundos, no tuvo valor para tragarse la noticia venida de un centro altamente religioso, sucursal de la iglesia de España, en la capital girondina de Francia. A mí me sorprendió grandemente tal noticia, y casi no quería creer lo que en la misma se afirmaba, puesto que el régimen de paz, libertad y progreso que hay tras los Pirineos, caía, indiscutiblemente al fondo del descrédito patriota, tranquilizador, progresista y otras menudencias nacionalistas de la democracia orgánica, o sea de la comedia hispanista bajo los auspicios de ladrones enguantados, agiotistas impertérritos, terratenientes medievos y toda una ristra de sujetos averiados, enemigos de la luz y otras claridades.

La cosa, desde luego, merece un comentario por quien hace años está materialmente distanciado de ese foco de infección, de matonismo, de relajamiento moral, rayano en la perversión, en la animalidad y el embrutecimiento, aunque haya quien considere a los que forman la plantilla del corrupto muladar, como personas de gran talento y sabiduría, conciencia y hombría. Tal vez con la influencia del mosto jerezano y la tizona de acero toledano, lleguen a ser hombres decentes, honrados, sin ninguna manchita en el depósito moralizador de sus costumbres y acciones. Tal vez apremiados por circunstancias diversas les obligue a cambiar de registrador atmosférico, climático, efervescente o magnésico y se transformen en buenas criaturas. Tal vez, arrepentidos de lo mal que lo han hecho y contritos de tal descalabro pidan relevo por los pinchazos inferidos de la compunción, cosa que desde luego, ha de ponerse a buen recaudo, ya que tales señores, personajes tales, por su mucha caballerosidad no se apean así como así del caballo que montan. Todo esto que puede valer como prefacio o preparación del lector para la exposición de la narración que indiscutible y obligadamente ha de hacerse, no está demás; así, la curiosidad le llevará a enterarse de lo que hasta el momento desconoce, aunque sobre el asunto que aquí trataremos, está demasiado visto y sobado. Hechas estas consideraciones, saturadas festivamente por el humor que siempre hay en la persona, y no queriendo cargar demasiado el relato establecido entre lo llegado y lo deductivo para que el centro retentivo pueda guardarlo a toda prueba impresionista, doy por fabricada la pantalla donde ha de proyectarse la película o cinta trágico-grotesca:

De una hoja lanzada a los vientos por el Solar Español de Burdeos, con fecha 16 de Abril 1967, y después de leer no sé cuantas tonterías sobre la resurrección de Jesús o mito de la iglesia, puede leerse también eso:

El campo español se despuebla...»

«Dejando la Mancha de Don Quijote, 70.000 manchegos se han ido a Madrid desde el año 1945 al 1960.»

«En la provincia de Burgos 136 pueblos suman juntos 2.000 habitantes. De ellos 128 no llegan a 25 habitantes y 37 aldeas tienen actualmente menos de 10 personas. Es verdad que estos burgaleses se han ido al «Polo».. Pero es al polo industrial de su capital, Burgos.»

«Así, ¿quién será el valiente que se quede en el campo español?»

Ya es significativo que una entidad católica, regentada por curas y monjas publique estampa tan realista, que acredita la miseria que sufre el pueblo español y, parece mentira que aún haya quien afirme que en España no hay hambre y que se goza de un buen estar, cuando lo cierto es que la emigración es masiva, más aun del campesinado que de la industria, porque si esos 136 pueblos suman juntos, actualmente, 2.000 habitantes, o sea un promedio de 15 vecinos, por ejemplo, cada uno, y si normalmente, como mínimo, entre ese conjunto de pueblos, daba un total de 20 á 25.000, no significa esto que se hayan residenciado todos en Burgos, sino que la mayoría o la casi totalidad ha emigrado al extranjero al no poder resistir más tiempo los mordiscos terribles de la escasez, gracias a las bendiciones apostólicas de la clerecía y demás estirpes de la espada y poca vergüenza.

¿Qué pasa en España? ¿Qué no pasará para que la santa madre iglesia con su padre, hijo y espíritu santo, se vea obligada a publicar realidades como la precedente? Porque, como protectora y defensora del régimen que ella misma ayudó a imponer al pueblo, no es muy consolador lo que ahora manifiesta refiriéndose al agro español, para que el campesino que ha emigrado regrese al lugar de partida, dispuesto a morirse por sequía en el estómago e intestinos, ya que no otro motivo se desprende de la bendita «epístola» del no menos bendito Solar Español, con sus bailes modernos y otras exhibiciones terpsicorianas, festejos paganos y lugares de sapientísimos reposos en soledad o acompañados, para acomodo de toda la beatería que llena a rebosar de devoción, reza porque el Santo Divino de carne y hueso no la falte en sus recogimientos «espirituales».

¿Qué ocurrirá en el martirizado pueblo español, estranguladas como están sus libertades, que no responda a una ambición desenfrenada del totalitarismo franquista? Y, todo, por que la iglesia, que es dueña de una de las mayores fortunas del mundo y el insaciable Franco, no toleran que germine nada al margen de ellos; pero los tres millones de españoles que han emigrado en estos últimos tiempos es lo suficiente para que se aclare lo que está pasando en Iberia desde que los militares se apoderaron traidoramente del poder.

Luego, lo del Solar Español.. es la iglesia.

MINGO

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

14 SEPTEMBRE 1967
NUMERO 471
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

JEAN JAURES ET «L'HUMANITE»

Comme les années précédentes le Parti communiste français a préparé à grand renfort publicitaire, la fête du journal l' « Humanité ». Ceux qui ont participé les 9 et 10 septembre ont, pour la plupart trouvé dans cet acte les joies d'une kermesse et y ont goûté comme de bons parois-siens. Certains ont évalué la puissance du Parti en fonction du nombre de participants à la fête.

Nous y avons vu, nous, la manifestation répétée d'un acte d'usurpation, et nous nous expliquons : Qui fut le fondateur de l' « Humanité » ? Jean Jaurès. Et qui était Jean Jaurès ? Certainement pas un adorateur de Lénine.

Il y a cinquante trois ans, Jaurès tombait assassiné par un nationaliste à la Brasserie du Croissant, située à l'angle de la rue Montmartre et de la rue du Croissant. L'immeuble où est est située cette brasserie est composé de services administratifs de plusieurs journaux; la rue du Croissant, elle, est le centre de nombreuses imprimeries de presse. Jaurès, à cette époque était directeur du journal l' « Humanité », qui était l'organe socialiste de la presse.

Il était 20 h. 40. En ce 31 juillet l'atmosphère était lourde à la suite d'une journée écrasante de chaleur. Jaurès avait réuni ses collaborateurs de la rédaction du journal pour leur donner lecture de son éditorial, qui informait la classe ouvrière du crime, à l'échelle internationale, qui allait se commettre quelques jours plus tard. En plus, il précisait à ses collaborateurs qu'il allait écrire, la nuit même, une sorte de « J'accuse », pour libérer le parti socialiste de sa participation au crime de l'acceptation de la guerre.

Dollé, un anarchiste du groupe Almerey du « Bonnet Rouge », présentait à Jaurès la photographie de sa petite fille, photographie qu'il venait de recevoir. Alors que Jaurès examinait celle-ci, le rideau masquant la fenêtre, ouverte en cette saison, séparant la clientèle des passants de la rue, s'écarta, une main armée d'un revolver apparut, deux coups de feu claquèrent. Jaurès avait vécu.

Ce même jour, Jaurès, à la Chambre des Députés, s'était écrié : « Allons-nous déchainer un cataclysme mondial pour Isvolski, qui est furieux de n'avoir pas touché d'Aehrenthal un pourboire de 40 millions pour l'affaire de Bosnie - Herzégovine ? Est-ce pour cela que nous allons répandre le sang de l'Europe ?

Peu après il précisait à Malvy . « Il ne suffit pas de prolonger mollement la conversation avec la Russie Il faut lui tenir un langage ferme. énergique. lui faire remarquer que dans le conflit qui menace, elle court des risques bien moindres que la France : la France va subir le choc le plus rapide, le plus décisif. Il faut que la Russie accepte la proposition anglaise, sinon la France a le devoir de lui dire qu'elle ne la suivra pas qu'elle restera avec l'Angleterre...

Malvy assure Jaurès de son bon vouloir, mais le ton n'y est pas : il ne semble pas comprendre l'extrême urgence, l'impérieuse nécessité, dont le leader socialiste l'entretient.

Dans le salon de la Paix, il déclarait, parmi quelques remous : « On peut espérer que rien n'est perdu. Non, non, la France de la Révolution ne peut marcher derrière la Russie des moujiks contre l'Allemagne de la Réforme. »

A 15 heures Abel Ferry, en place de Malvy, recevait Jaurès ; ce dernier adjurait le ministre d'exercer sur la Russie une pression énergique.

Abel Ferry répondait :

« Que comptez-vous faire et que compte faire le parti socialiste si la situation s'aggrave ? »

Et Jaurès répondait :

— « Nous continuerons notre campagne contre la guerre. »

Ferry lui disait alors sur un ton amical :

— « Vous ne le pourrez pas, on vous assassinera au premier coin de rue. »

A 21 h. 30, quelques minutes avant de se rendre à la Brasserie du Croissant, il recevait son collaborateur Viple, qui lui faisait part des dernières dépêches d'Havas. Aux Communes, Mr Asquit venait de faire la déclaration suivante : « Nous venons d'apprendre, non de Saint-Pétersbourg, mais d'Allemagne, que la Russie a proclamé la mobilisation générale de son armée et de sa flotte, et qu'en conséquence la loi martiale a été proclamée en Allemagne. Nous croyons savoir que ceci signifie que la mobilisation générale suivra en Allemagne, si la mobilisation russe se révèle générale. »

Quelques heures plus tard, la mobilisation générale, en France, était assurée, sans défaillance, par l'assassinat de Jaurès, apôtre de la paix, qui pouvait faire reculer la guerre si le gouvernement français ne s'était pas montré complice de l'agresseur russe.

Comme dans toutes le villes de France, ce jour, 31 juillet 1967, des anarcho - syndicalistes, des anarchistes, des pacifistes, se sont groupés à Lyon, à l'angle de la rue Saint-Michel et de l'avenue Jean-Jaurès, pour y déposer une gerbe, manifestant ainsi leur volonté de s'opposer à toute guerre, à toute violence, dont les peuples sont victimes.

Quand un gouvernement est décidé à faire la guerre, ce n'est pas la volonté d'un homme ou de plusieurs qui peut arrêter sa détermination, c'est tout le peuple qui doit se révolter et, par la grève interprofessionnelle et illimitée crier NON à la guerre.

RENE VILLARD

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XXVII

L'arrêt du travail consécutif au déclenchement de la grève générale ne doit, bien entendu, pas se traduire par un abandon des lieux de travail, mais au contraire, par l'occupation de ces derniers. L'occupation des moyens de production par les travailleurs qui sont habitués à y être employés doit montrer qu'il ne s'agit pas d'un simple mouvement revendicatif, mais d'une véritable expropriation du capitalisme par la collectivité révolutionnaire et que l'insurrection vise à transformer, dans ses structures économiques, fondamentales, la société. Sur le plan pratique, les travailleurs révolutionnaires doivent non seulement occuper les ateliers mais encore tous les postes de direction, chasser ou enfermer ceux qui tenteraient de s'opposer à leur action et assurer aussitôt la liaison avec le sièges syndicaux désignés comme points de coordination des opérations. Mais l'occupation des seuls lieux de travail dans lesquels se trouve réalisée une forte concentration d'ouvriers syndicalistes révolutionnaires ne saurait suffire. Il faut encore s'emparer et, cette fois, par la force si nécessaire, des points vitaux du système capitaliste et de l'organisation sociale en général. Lorsque l'occupation de ces points ne pourra être entreprise de l'intérieur, il sera nécessaire de faire malgré tout appel, au maximum, à des complicités intérieures pour eviter un affrontement armé tant que les forces révolutionnaires ne seront pas suffisamment organisées et équipées. Il ne faut pas que le mouvement prolétarien puisse être écrasé dans un combat classique avant même qu'il n'ait eu la possibilité de s'étendre suffisamment pour devenir pratiquement invincible. Les opérations devront donc être menées à la fois très rapidement et dans le cadre d'une étroite coordination s'étendant aux principales villes de province. Dans cette optique il est capital de s'emparer dans les toutes premières heures des moyens de communication (téléphone, télégraphe, etc.), et des moyens de diffusion (radio, télévision, etc), ceci dans le double but de permettre la liaison entre les différents foyers d'insurrection et de pouvoir entreprendre aussitôt l'œuvre de propagande destinée à informer l'ensemble de la population des mesures prises par les travailleurs révolutionnaires et surtout de la signification profonde du mouvement. Celui-ci devra apparaître sans aucune ambiguïté comme la négation du capitalisme, l'abolition de tous les privilèges. Il devra surtout insister sur le caractère fédéraliste de la révolution en cours. Il est indispensable que le mouvement entrepris ne puisse apparaître comme un simple coup de force « au sommet », un mouvement de surface qui voudrait imposer d' « en haut » de nouvelles structures économiques et sociales. Si la propagande menée pendant la période prérévolutionnaire a été suffisamment efficace et claire, cette tâche d'information s'en trouvera grandement facilitée. Là encore, le « déterminisme économique » ne saurait impliquer à lui seul une transformation sociale qui, pour être véritablement révolutionnaire doit s'opérer à partir des masses laborieuses elles-mêmes. Les premiers bulletins de propagande et d'information diffusés par les travailleurs révolutionnaires auront à mettre l'accent sur le fait que l'*œuvre* commune entreprise ne saurait aboutir sans la collaboration étroite et l'initiative de *tous* : ils devront donc inviter les travailleurs à créer eux-mêmes leurs propres organisations fédéralistes et à prendre contact avec les structures révolutionnaires déjà installées en vue de coordonner les efforts. Il faut schématiser le processus révolutionnaire en le présentant sous la forme d'un mouvement à la fois ascendant et descendant, partant *de la base du sommet*. Mais il est nécessaire également de ne laisser subsister *aucun doute quand* au caractère collectiviste de la révolution et d'inviter les organisations révolutionnaires, fédérés à détruire *totalement* les anciennes structures bourgeoises. La subsistance d'entreprises fonctionnant sur le mode capitaliste ou d'institutions représentant les anciennes autorités bourgeoises compromettrait dès les premiers instants la réussite du mouvement et la mise en place du véritable socialisme.

La remise en marche, après un temps d'arrêt le plus court possible de la production ne doit pas seulement avoir en vue de satisfaire les besoins immédiats de la population et ceux de la guerre révolutionnaire ; *elle doit également jeter les bases constructives des nouvelles structures de production et de distribution*, et être, à ce titre, la véritable expression de la révolution sociale, de la nouvelle société collectiviste. Dès que les travailleurs reprennent l'activité de production, l'ordre nouveau n'étant pas encore débarrassé totalement de l'ennemi de classe, ils le font à partir des principes collectivistes sans qu'aucun privilège ne puisse être établi au profit de quiconque, au profit, par exemple, de ceux qui pourraient apparaître comme les « chefs » de l'insurrection ouvrière. Si donc une certaine partie seulement des travailleurs, les autres constituant la force armée en lutte, doit se consacrer, dans les premiers temps, aux seules tâches de production, elle le fera avec une main sur le marteau ou la pioche, l'autre sur le fusil pour défendre au besoin les conquêtes révolutionnaires contre ceux qui chercheraient à les annuler ou contre ceux qui pourraient former le dessein de les utiliser à leur profit exclusif. Comme il est à prévoir qu'il y aura un temps de restrictions forcées dans tous les domaines, tout individu, quel qu'il soit, qui tenterait de tirer profit de cet état de choses pour « négocier » de quelque façon que ce soit, pour faire du « marché noir ». devra être aussitôt exécuté sans autre forme de jugement et de façon à ce que cette exécution soit un exemple pour tous. Car son crime serait l'acte le plus contre - révolutionnaire qui soit dans la mesure où il représenterait la survivance de la loi capitaliste de l' « offre et la demande », une tentative de pourrissement immédiat de la révolution sociale. Pour éviter la réintégration de principes bourgeois dans la nouvelle société naissante, ce qui annoncerait un échec à coup sûr, production et distribution devront, dès la phase transitoire où le collectivisme ne sera encore qu'une armée prolétarienne en lutte, être organisées sur des bases strictement *égalitaires*.

SEVY

(A suivre.)

VIOLENCE OU NON-VIOLENCE

(Suite et fin)

Que la non-violence puisse être utilisée, en tant que méthode révolutionnaire *et dans certaines circonstances déterminées*, voilà qui ne fait aucun doute. Mais la tactique non-violente nécessite la mise en œuvre d'effectifs considérables si elle se veut efficace et cette condition essentielle est loin d'être actuellement satisfaite. La non-violence révolutionnaire ne peut être d'ailleurs que de nature ambiguë. La non-violence appelle la violence de part et d'autre parce qu'elle représente une opposition extérieure à la violence légalisée, à la force bourgeoise, une violence à la violence. Dès lors, elle ne se différenciera d'une méthode révolutionnaire que si elle refuse l'engagement dans la violence concrète née d'elle-même et rejoint, par là même, la philosophie de passivité que la morale bourgeoise inculque aux masses pour mieux les dominer. L'ambiguïté de la non-violence est fatale parce qu'elle est née de la philosophie bourgeoise et qu'elle veut revêtir un caractère révolutionnaire, dégagé des contraintes de la morale bourgeoise.

La non-violence risque fort de devenir une nouvelle religion et c'est l'une des raisons pour lesquelles elle apparaît sous un jour sympathique à la réaction capitaliste et aux collaborateurs de classe réformistes. Faire de la lutte des classes non plus une question de rapports de force mais une question de rapports « moraux », voilà qui doit nécessairement plaire à tous ceux pour qui l'émancipation des masses laborieuses réside dans l'évasion métaphysique. L'homme de la non-violence sait qu'il a raison et cela doit lui suffire à vivre et à mourir à genoux. La justice bourgeoise se chargera de lui faire une place à part, de le traiter non comme un de ces vulgaires révolutionnaires assoiffés de sang mais, ainsi qu'il le mérite, avec tous les égards dus à celui qui tend la joue gauche lorsqu'il a été frappé sur la joue droite.

Si la non-violence voulait bien rester dans son domaine, celui de l'élucubration mystico-sociale, il ne serait pas nécessaire d'en parler si longuement. Elle passerait comme la mode des mini-jupes ou des cheveux longs. Mais elle ne se définit que par rapport à la violence prolétarienne en termes de tactique révolutionnaire : elle est avant tout *non*-violence, c'est-à-dire la négation bourgeoise de la violence prolétarienne. Elle, n'est pas seulement protestation, elle est aussi condamnation implicite de son antithèse. Voilà qui est parfait d'un point de vue absolu : personne n'est plus opposé à la violence que ceux-là mêmes qui opposent la violence prolétarienne à la force bourgeoise. Mais le monde dans lequel nous vivons, le monde bourgeois qu'il s'agit de transformer pour abolir, précisément, toutes possibilités de violence, c'est le monde de la relativité capitaliste, de la force organisée, casquée, armée, rétribuée. C'est aussi l'univers de la propagande réactionnaire rationnalisée, de la stabilisation sociale orchestrée, de l'asservissement matériel moralement justifié. Dans ce contexte, la non-violence peut difficilement être placée autre part que sur un piédestal touchant celui des « bonzes » réformistes. L'idéologie révolutionnaire ne peut malheureusement pas se permettre, actuellement, la satisfaction bourgeoise du refus de la violence.

Bakounine lui-même semble avoir eu une conception assez « métaphysique » de la violence. Son style emporté dépasse peut-être ses pensées profondes lorsqu'il écrit : « Oh ! l'atmosphère est lourde et porte la tempête en ses flancs ; c'est pourquoi nous crions à nos frères aveuglés : « ouvrez les yeux de l'esprit, laissez aux morts le soin d'enterrer ce qui est mort, et comprenez enfin que ce n'est pas au sein des ruines effondrées qu'il faut chercher l'esprit éternellement jeune, l'éternel nouveau-né... Confions-nous donc à cet esprit éternel qui ne détruit et n'anéantit que parce qu'il est la source insondable et éternellement créatrice de toute existence. Le désir de la destruction est également un désir créateur. » L'atmosphère « biblique » de ce passage est nettement discernable. L'erreur de Bakounine consiste à extraire la violence de tout contexte objectif pour en faire, comme il l'écrit d'ailleurs, un « esprit », un principe souverain et désincarné. Par là, il prête le flanc à la critique bourgeoise de la « violence pour la violence ». Il est certain que, du point de vue révolutionnaire, la violence en elle-même est un puissant facteur de la dynamique sociale que l'on peut, sous certaines conditions, mettre à profit. Mais ce facteur ne sera utilisable que tant qu'il pourra être contrôlé, orienté, tant qu'une organisation, née des masses prolétariennes elles-mêmes, pourra s'en assurer la maitrise. Cependant, Bakounine met également l'accent sur le côté positif de la volonté de détruire. Si cette volonté existe, si elle s'insère dans le cadre d'un véritable programme révolutionnaire, c'est qu'elle correspond, en dernière analyse, au désir de « changer le monde », à une volonté créatrice. Si les institutions bourgeoises doivent être détruites c'est parce qu'elles ne correspondent pas à une conception rationnelle et égalitaire de la société, c'est qu'elles sont « inhumaines » et doivent être remplacées par un système social d'où seront exclues les contradictions du monde capitaliste. Dans ce sens, la destruction est créatrice et la passion de détruire, à condition qu'elle reste une passion « sociale », est également la passion de construire. Nietzche définissait ainsi le nihilisme : « Le monde tel qu'il est ne devrait pas exister, et le monde tel qu'il devrait être n'existe pas ».

L'existence d'éléments passionnels entrant en jeu lors de la mise en œuvre individuelle ou collective des méthodes révolutionnaires de destruction pose le problème de la *rationalisation de la violence prolétarienne*. Les éléments subjectifs peuvent en effet être à l'origine d'exploits audacieux mais ils peuvent également constituer un facteur d'échec matériel ou psychologique. La violence prolétarienne doit être considérée comme une arme de la lutte des classes et exclusivement comme telle. Comme toutes les armes, son usage est adapté à certaines situations dont l'analyse doit être effectuée en fonction des données concrètes de la lutte des classes. Lorsque la lutte des classes en est à son point mort, elle détermine la forme que doit prendre la violence prolétarienne en vue de favoriser l'éclosion des conditions matérielles génératrices des conflits ou des chocs psychologiques de masse susceptibles de ranimer la lutte des classes. Elle apparaît alors essentiellement comme un élément de *provocation* et c'est ce qui rend son application extrêmement délicate. Dans un tel contexte, la violence prolétarienne visera à créer un climat social plutôt qu'à détruire stratégiquement les institutions capitalistes. Son application ne pourra être que *symbolique*, visant à recréer les conditions elles-mêmes d'une violence collective et raisonnée, visant à favoriser la constitution des masses laborieuses inertes en prolétariat révolutionnaire. La rationnalisation de la violence prolétarienne implique, dans le contexte précité, qu'elle soit le fait d'une minorité révolutionnaire consciente et organisée et qu'elle soit déployée à partir d'un plan tactique bien précis. Le choix des objectifs est, à ce stade, capital. Si l'opinion publique ne peut établir une liaison symbolique directe entre l'acte de violence prolétarienne et les iniquités fondamentales de la société capitaliste il n'y aura aucun effet psychologique de masse.

La rationnalisation de la violence prolétarienne, dans l'optique de la lutte des classes, correspond au passage idéologique de la révolte à la révolution. Cette transformation qualitative du révolté en révolutionnaire revêt deux aspects essentiels lorsqu'elle s'adresse à l'individu ou au groupe d'individus qui s'est formé dans des conditions « bourgeoises » de révolte : le premier aspect prend la forme d'une collectivisation de la révolte consécutive à une prise de conscience « de classe ». Il ne s'agit plus de se révolter aveuglément et individuellement mais d'agir en tant qu'appartenant à une classe sociale exploitée ou en tant qu'épousant les intérêts de cette classe sociale pour des raisons diverses. Cette prise de conscience est accompagnée de l'apparition du sentiment de solidarité prolétarienne et de la dissolution progressive des éléments individualistes qui pouvaient exister au stade de la révolte pure. Le second aspect du passage de la révolte à la révolution concerne une définition rationnelle des buts à atteindre qui seront désormais conçus avec précision en fonction d'objectifs sociaux et non plus en rapport avec les seuls éléments subjectifs de la révolte d'essence bourgeoise. Si ce stade n'est pas atteint, la révolte pure demeure une « aberration bourgeoise », dont les auteurs ne peuvent obtenir l'appui et la confiance des minorités révolutionnaires conscientes.

Les moralistes bourgeois condamnent la violence prolétarienne en ce qu'elle peut contenir de volonté destructrice. Il est certain que leur point de vue est fondé si l'on se place du côté de leurs intérêts. Leur horreur de la violence dissimule mal le désir qu'ils ont de conserver intactes les structures d'une société qui légalise leurs privilèges. Toute forme de violence est une menace pour leur tranquillité d'exploiteurs soit qu'elle tende directement à détruire les fondements matériels de ces privilèges, soit qu'elle constitue une mise en évidence aiguë des contradictions de la société capitaliste. Dans ces conditions, on comprend parfaitement que les moralistes bourgeois, les économistes du capitalisme et la cohorte d'humanistes et libres penseurs qui gravitent autour du pouvoir bourgeois et se targuent, de « progressisme », aient une sainte horreur de toute forme de violence. C'est à leur attention que Buenaventura Durruti, anarchiste espagnol, pendant la révolution, déclarait : « Nous avons toujours vécu dans des taudis et des trous : nous saurons bien nous arranger pendant quelques temps. Mais nous sommes capables de construire aussi. C'est nous qui avons construit les palais et les villes d'Espagne, d'Amérique et de partout. Nous, les travailleurs, nous pouvons bâtir des villes pour les remplacer. Et nous les construirons bien mieux ; aussi n'avons nous pas peur des ruines. Nous allons recevoir le monde en héritage. La bourgeoisie peut bien faire sauter et démolir son monde à elle avant de quitter la scène de l'histoire. Nous portons un monde nouveau dans nos cœurs. »

Car si les fascistes se battent au cri de « Vive la Mort ! », les travailleurs révolutionnaires, qui n'ont pu réellement vivre, dont l'existence n'est qu'une course contre le temps, c'est-à-dire contre l'argent, les travailleurs dont l'existence n'est qu'une perpétuelle étreinte avec les « fins de mois » s'engagent dans les combats de la guerre sociale au cri de « Vive la Vie ! » Et la vie, une vie digne de ce nom, passe par la destruction de l'ordre bourgeois.

Yves Obœuf

1re UNION REGIONALE

Nous informons tous les militants de la Sarthe, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, qu'une intense activité est prévue pour l'automne sur un plan strictement anarcho-syndicaliste et spécifique, avec les bases suivantes :

1. — Organisation de syndicats C. N. T. dans la Région.
2. — Formation d'un cercle Libertaire-Syndicaliste.
3. — Propagande S. I. A.
4. — Diffusion d'un bulletin « La Lettre Syndicaliste » comme outil de propagande dans les usines, les bureaux et les champs.

⁂

Réunion du Comité de Coordination Syndicaliste et Anarchiste de l'Ouest, le Samedi 30 septembre 1967 à Lamotte-Beuvron-41.

Ecrire soit à Leclainche René, «La Roche » 41 - Chaille. Ou Senez André, 72 - La Chapelle-Gaugain.

Nous demandons des correspondants pour les villes suivantes : Orléans, Vierzon, Tours.

2e UNION REGIONALE

Nous rappelons à tous les adhérents que l'assemblée générale aura lieu le 17 septembre à 9 h. 30, 39, rue de la Tour d'Auvergne.

A UN JEUNE AMI LIBERTAIRE EGARE DANS LES SYNDICATS REFORMISTES

Toutes les raisons que tu peux me présenter pour justifier ton militantisme au syndicalisme réformiste ne parviendront pas à convaincre le vieux syndicaliste révolutionnaire que je suis resté.

Je souffre trop de penser que tous les efforts faits par les anarchistes depuis une soixantaine d'années pour éviter l'embourgeoisement et la politisation du mouvement syndical sont réduits au minimum de nos espérances par manque de cohésion. Noyés par le nombre, par une masse inconsciente qui ne se rend pas compte des dangers de la politique, ceux des nôtres qui, comme toi, sont dans les syndicats dits « représentatifs », n'ont pu empêcher que tout l'édifice bâti par les pionniers de la G. G. T. de 1906, soit démoli pierre après pierre par les politiciens et leurs complices.

Tu crois vraiment que la minorité que vous constituez peut obtenir de bons résultats par une action particulière dans des syndicats collaborationnistes ?... Je sais, tu es très actif et je ne peux t'en blâmer, mais quels sont les résultats ? Les faits ont confirmé plusieurs fois que quand une minorité devient un danger pour la centrale qui l'abrite (quel vilain terme), on la met à la porte purement et simplement. Tous les anciens du syndicalisme révolutionnaire ont souvenir à l'âpreté des luttes soutenues par les anars au sein de la vieille C. G. T. de Jouhaux, vers 1930, pour obtenir à nouveau que les dirigeants syndicaux ne soient pas réélus... et tu vois les résultats.

Par ailleurs, nos copains espagnols nous ont laissé maints exemples dont il serait bon de se souvenir. Je voudrais tant que l'expérience des aînés puisse servir à ceux qui nous succèdent... Je dis cela sans esprit sectaire et si je me manifeste aujourd'hui c'est que je suis très peiné de voir tant de bons copains, courageux et sincères, qui perdent leur temps et leurs énergies dans le sillage de syndicats qui, somme toute, ne sont que les filiales inavouées de partis politiques.

Et puis, moralement, ça n'est pas tellement à notre éthique. Les seuls qui admettent et même préconisent le noyautage ce sont les jésuites et les bolcheviks, mais nous n'avons rien de commun avec ces individus.

J'ai de très bons copains, des amis même de chaque côté de cette ligne imaginaire qui sépare une pléiade d'hommes de grande valeur et animés par un même idéal de justice et de liberté. Comment les regrouper dans une seule et grande famille unie?...

Mettons en pratique nos théories, elles sont inattaquables, restons, dans tous les actes de notre vie, logiques avec les impératifs de notre idéal et tout deviendra plus simple. L'isolement partiel de la C. N. T., son adversion pour toute collaboration avec le capitalisme et l'Etat, tout cela n'a rien de sectaire ; ce n'est, ni plus ni moins, que la mise en pratique de tous les enseignements de nos aînés. On ne saurait y retirer le moindre élément, ni faire abstraction du moindre principe fondamental sans risquer de tout faire écrouler.

Mais j'en ai peut-être assez dit et j'ose espérer que chacun, d'un côté comme de l'autre, évitera d'employer des expressions susceptibles de blesser d'autres copains. Montrons-nous tels que nous sommes ; notre tâche est formidable et elle le sera encore plus si nous sommes vraiment décidés à ne faire qu'un seul bloc.

PAUL DHERMY

CONSCIENCE OUVRIERE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Incontestablement, la situation sociale se dégrade un peu plus tous les jours et, malgré les affirmations fantaisistes de notre premier ministre en exercice, la classe ouvrière sait qu'elle chemine vers des « jours sombres ». Les vacances sont finies, c'est le retour à une triste réalité faite de feuilles d'impôt trop lourdes, de majorations scandaleuses des prix du transport en commun, dégradation du système de Sécurité Sociale, etc. Certains se demandent même pourquoi les travailleurs n'ont pas encore réagit.

Il était une époque où les ministres devaient compter sur les réactions des travailleurs. Tenez, je me souviens du fameux défilé de l'Ecole Navale à Brest en 1922 qui se termina en véritable manifestation ouvrière, l'après-midi, à l'Arsenal.

Je participais à cette manifestation et je revois la tête du ministre Raiberti quand il entra à l'Arsenal ; il y fut accueilli par tous les travailleurs chantant l'*Internationale* pour signifier leur mécontentement vis-à-vis de la direction qui les obligeait à travailler alors que les portes étaient ouvertes au public venu pour le défilé.

Les chants révolutionnaires, les huées ne cessèrent pas durant sa présence devant le 2e pont mobile, face à la direction et auquel devaient accoster les bateaux. Le commandant de chaque bâtiment avait pour mission d'expliquer au ministre l'historique du bateau qu'il commandait ; or, chaque fois que Raiberti s'approchait du pont, une telle clameur retentissait qu'il rebroussait chemin aussitôt sous le regard des délégations des Grandes Ecoles de Paris et de nombreux journalistes français et étrangers. Tout ce vacarme qui couvrait littéralement les applaudissements des délégations et le bruit de la musique militaire, fit sortir la population dans la rue et le fameux triomphe de l'Ecole Navale dont parlait J. Ollivier dans le « Télégramme de l'Ouest » du 19 juillet dernier, fut en fait l'expression d'une explosion de colère populaire.

A cette époque, il est vrai, les travailleurs connaissaient la signification, le sens profond des chants de révolte que sont : l'*Internationale*, *Révolution*, *Jeune Garde*, 1er *Mai*, *Salut au* 17e, et ils n'hésitaient pas à le communiquer à leurs maîtres.

En est-il autrement aujourd'hui ? En apparence oui, mais simplement en apparence. Nous sommes persuadés qu'à force de serrer la vis, l'Etat et son protégé le patronat, déclencheront le mécanisme de la conscience ouvrière ; celle-ci, revenant alors aux sources mêmes du syndicalisme, sauront se dégager de la pourriture politicienne et reprendre le vrai combat pour leur émancipation affective.

Ce gros effort est assez difficile à réaliser au sein des centrales syndicales qui collaborent avec l'ennemi de classe du travailleur et c'est donc à la C. N. T. qu'il incombe de faire connaître aux travailleurs les difficultés qui les attendent et les moyens de s'en défendre ; labeur immense, certes, et qui nécessite l'appui, la cohésion et la volonté de tous, mais rien ne doit nous sembler impossible et encore moins le respect de nos droits et la satisfaction de nos besoins. Pour cela, l'action se combinant avec l'éducation, nous devons faire table rase de tout différend susceptible de diviser les travailleurs.

A. LE LANN

S. I. A. DE BREST

Les vacances terminées, il est du devoir de tous les antifascistes, en particulier des libertaires ou approchants, de comprendre qu'il est temps de se grouper localement, régionalement et internationalement pour renforcer la solidarité dont ont tant besoin ceux qui luttent pour l'émancipation ouvrière.

Ceux de Brest, de Morlaix auront à cœur d'être présents à l'assemblée générale du dimanche 17 septembre, à 10 h. précises à la Maison du Peuple, premier étage, bureau 10, Place de l'Hostellerie, Brest.

Les camarades de Rennes, Angers, Nantes et autres villes, sauf Lorient qui ont déjà eu des relations avec Brest, sont invités à écrire à A. Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 N - Brest, responsable de la S. I. A. de Brest.

Con motivo de una alusión

NUESTRO amigo Wilebaldo Solano ha aprovechado el conflicto árabe-israelí para ofrecernos un cardo desde la publicación que dirige. Una atención, de todas maneras.

Pinchando a otros, nos ha destinado una espina. De lo inserto en este semanario reproduce tan poco, que lo mostrado carece de sentido. A este mérito le descontamos un considerable tanto por ciento. Y conste que no somos judíos...

Y vayamos a ver. El conflicto de Oriente Medio lo hemos comentado de acuerdo con nuestra formación libertaria. La amenaza de trece naciones árabes contra una nación aislada y también de abolengo semita, se nos antojó una atrocidad, un conato de barbarie detenible, más que apoyable por nadie. Se aduce el acodo de Inglaterra y Norteamérica en favor del «enano», y el de países comunistas favorables a los 13. ¿Guerra social? Ni sombra. Guerra «santa», de Mahoma contra Jehová; guerra del camello contra el motor Diessel, guerra del atasco contra la ley del progreso, guerra del odio contra lo novedoso, guerra «clásica» sin otra finalidad que la destrucción y la muerte. Y en esta casa estamos cansadísimos de todo ello.

Hemos temido, sí, la exterminación de un pueblo ya mortificado, tremendamente, en los campos infames de Hitler. Sesenta contra uno hacía pensar en eso. Hemos oído a gentes borrachas de patriotismo gritar ¡viva la guerra!», «¡muerte al enemigo!», no importando sexo ni edades. Thiers lo dijo parejo: «Hay que exterminar a lobos, lobas y lobeznos», y cayó gente de esa por la Comuna.

Temimos una matanza de judíos, a pesar... o por ser nosotros internacionalistas y humanitarios. ¿Qué podía hacer «La Batalla» para contener tan espantoso peligro? Nada. Igual nosotros. Entonces nuestra impotencia común no detenía, ni siquiera mitigaba. Los israelíes se apañaron por su cuenta para que el genocidio no fuese perpetrado. ¿Qué oponer, entonces, a la fatalidad desencadenada, a la realidad de trece naciones contra una vencidas? El comentario que a cada cual le cuadre con arreglo a sus opiniones.

Mas en este terreno aguantaríamos mal la sugestión de un Egipto, una Siria y un Irak *socialistas*, cómicamente socialistas, asistidos por reyes furiosamente tradicionalistas cuales el de Jordania, el de Marruecos, y el de Arabia Saudí en cuyo feudo sigue vigente la trata de esclavos. Incluso a El Cairo, a Damasco y a Bagdad, acuda el amigo Solano a reírse de las barbas de Alá si pretende que le gumien el cuello.

¿Qué tienen razón los árabes? ¿Quién no la tiene para propiciar una guerra? ¿Vamos a pensar que Bismark, Guillermo II e Hitler carecieron de argumentación irredentista para enfrascar, repetidamente, al mundo en espantosas conflagraciones? ¿La Palestina? Miseria para los palestinos y esplendores para los ex dueños de la misma. ¿Los judíos? Gente acumulada en una estrecha faja de terreno para darse un reposo de los progroms promovidos periódicamente por bárbaros de raza blanca. Grandes trabajadores, incluso aquí se les acosa.

Sin embargo, no defendemos su causa «capitalista», la consolidación de su Estado. Todos los Estados nos repugnan, puesto que con ellos la sujeción del proletariado queda garantizada. En Israel como en Moscú, Washington y etc. Hemos amado un tiempo a ese país en formación mediante los principios colectivistas de los kibutz, aún existentes, si bien no con la intensidad de los primeros quinquenios. Este es nuestro Israel simpático, no el religioso, el financiero, el orgulloso. Estimamos al judío que vino a la guerra de España a enfrentarse con las huestes fascistas, entre las que se contaban 80.000 rifeños, pobres diablos por los cuales hicimos una revolución en 1909 y en 1921 tuvimos coincidencia de lucha desesperada, ellos en su tierra, nosotros en Barcelona. Y no aprendieron nada favorable, y se entregaron en 1936 al enemigo común y por 10 pesetas lo sirvieron; y vinieron en cierta cantidad a nuestro bando ¡en calidad de prisioneros!, y si no fue así que se nos demuestre lo contrario con hechos y no con retóricas.

Nos supo mal la guerra de Oriente Medio y no celebramos su resultado. Mas, nos eriza el pelo imaginar un resultado contrario. En cuyo caso, ¿qué comentario le habría salido a Wilebaldo?

Nuestro deseo es claro y ferviente: que árabes y judíos de una vez se entiendan, pues unos necesitan de otros. Palestinos, sinaístas, jordanos e israelíes, tienen que luchar en común contra el desierto, que es inmenso y da tierra para lograr pan y paz para todos. El drama es que Jehová y Alá se interponen, las patrias impiden, y potencias ajenas inducen. Las guerras ya no son localistas, sino internacionalistas en el sentido más indigno de la palabra. El nacionalismo es el enemigo: pero tras él están la mano negra financiera y la mano roja del despotismo comunista.

Asunto complicado que, sin embargo, no nos hace olvidar a las víctimas árabes de sus caudillos, de sus prejuicios, y de la miseria moral que desdichadamente arrastran. Con tenacidad tradicionalista...

He aquí, repetida, nuestra palabra referente al conflicto de Oriente Medio, ese daño que no acabará, que se adormecerá, en tanto los capitalismos burgués y comunista levantarán otro en no importa que parte del globo.

LE COMBAT SYNDICALISTE

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XXII. Damaski: incentivo de lo inmediato

TOCA ahora, siguiendo la cronología que nos señalara, «Voluntá», poner en las columnas del «Otero» una opinión inquieta y preocupada, la del libertario Damaski, quien el 1947 se expresaba en los siguientes términos.

«El deseo de dotar al movimiento de estudios y análisis serios, documentados y actuales, es común a la mayoría de los compañeros, seres que ven la imposibilidad de llevar a cabo la propaganda, de ver claro en la situación y atraer hacia nosotros a elementos inquietos si previamente no se actualiza nuestra concepción de la sociedad de hoy y se toma posición sobre nuevos problemas. Hasta aquí estamos de acuerdo.

Respecto al trabajo en sí se impone una primera verificación. El movimiento es extremadamente pobre en hombres capaces de tratar a fondo un tema en forma exhaustiva y original. Y es todavía más pobre si se trata de militantes que pueden dar estudios semejantes en forma continua, habida cuenta de la actividad diaria para hacer frente al sustento y de la actividad propagandística.

...Ello nos obligará a dirigirnos a autores especializados y trabajar duramente para extraer de ellos lo bueno, asimismo se impondrá dirigirnos a los compañeros de camino (esta expresión, hace 20 años no tenía la acepción que todos conocemos), *más numerosos de lo que se piensa y, desgraciadamente, poco utilizados.*

Distribución del trabajo, estudios, redacción, corrección, cotejos, coordinación tomará, si todo va bien, años de trabajo encarnizado. Ello si se trata y que será lo que pensáis, cosa que no dudo, de una Enciclopedia sólida, válida y sustentable y no de un conjunto de materiales amorfos o amasados sin programa de ningún género.

Una ventaja, en el lanzamiento de la Enciclopedia, puede serlo el incentivo, entre los buscadores, de ver sus trabajos servir de algo y la probabilidad de que sean publicados.

Sin embargo, y es sobre este punto que quisiera ponerme de acuerdo con vosotros, sería necesario que este trabajo pudiera servir de inmediato, sin tener que esperar a dentro de cuatro o cinco años, para la educación de los militantes, al fortalecimiento intelectual del movimiento, a la propaganda en general.

De esta manera, a medida que un trabajo sobre un tema importante esté terminado, el mismo deberá ser utilizado por el movimiento internacional, para un renovar de la literatura propagandística.

Para evitar, por otro lado, que los fondos destinados a la Enciclopedia sean absorbidos por estos trabajos destinados a la propaganda, los grupos y las federaciones nacionales deberán ayudar al sostenimiento de los gastos beneficiando, naturalmente, del trabajo realizado por todos y de todos los países para la Enciclopedia.

Lo que me impulsa en insistir sobre el aspecto de la utilización inmediata de los textos es la gran debilidad de nuestros libros de propaganda actual: no hay estudios ni folletos sobre el problema agrario, sea para Francia, sea para el Mediodía de Italia; tampoco los hay sobre las nacionalizaciones; nada respecto a la naturaleza del régimen soviético; nada sobre la tecnocracia, sobre los problemas coloniales, sobre la evolución y la transformación del capitalismo liberal; nada sobre la nueva educación, los problemas del misticismo en los movimientos materialistas, etc. Los movimientos sufren y se resienten de esta necesidad de una nueva literatura. Y no solamente nosotros, sino el conjunto de los movimientos sociales y, añadiría, de toda la parte consciente de la humanidad.

Damaski se ofrece, acto seguido, para una serie de temas de tipo internacional y añade una nómina de anarquistas susceptibles de poder apoyar el hombro en la tarea que lanzaran Giovanna Berneri y Cesare Zaccaria.

Toda la carta de Damaski es interesante, pero nos atrae su pisada firme en el suelo que transitamos cada hora. Tiene noción exacta de la envergadura de la obra — «tomará años de trabajo organizado» — pero se da cuenta de que se imponen «anticipos» palpables e inmediatos y de ahí que reclame la difusión, para los militantes, de trabajos importantes. Un enfoque realista, pues, y que está muy lejos de andar descabellado. El proporcionar temas a un determinado número de estudiosos libertarios, independientemente del orden alfabético reclamado por la Enciclopedia, permite, por lo menos, una espera más sosegada para aquellos impacientes — que no faltan — que desearían ver una obra completa destacando en las estanterías de sus bibliotecas.

NOTA A LOS SUSCRIPTORES. — En estas semanas estivales en las que no ha aparecido el «Otero» han continuado llegando remesas y cartas cuya respuesta, obligadamente, asomará con retraso. Rogamos a todos los interesados el no impacientarse. Independientemente de la demora en que aparezca el acuse de recibo en las columnas de «C. S.» las instrucciones han sido ya impartidas a Venezuela desde donde se procederá a las remesas periódicas de los fascículos.

Para aquellos lectores que hayan demostrado interés e inquietud, por el seísmo que ocurriera en Caracas el 29 de julio, podemos indicarles que los compañeros al frente de la Enciclopedia, así como los materiales de la misma — imprenta y stocks — no han sufrido percances de ninguna clase.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista
Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

René Bianco, Marseille. — Il n'y a pas d'objection a ta solicitude. Les fascicules vous seront envoyés. J. P. affirme t'avoir écrit sur la question pédagogique. Il te sera difficile trouver le matériel cherché. Ecris à V. G. 24, Avenue Gambetta - 69 - Venissieux; il est très documenté sur le fait pédagogique pendant la révolution espagnole. L'adresse de Puig Elias: 16, rua Cristovao Colom, Porto Alegre, Brasil. Carsi est mort.

Denis Durand, Apt. — Tes 30,00 F. nous ont été crédités à notre CCP. Merci.

Pedro Flores, Lyon. — Vuestra carta colectiva es encomiosa. Sin buscar elogios no quita que el grupo editor está necesitado de alientos como el vuestro.

Michel Durand, Tournefeuille. — Réçus tes dix francs. Fiche ouverte et envoyée à Caracas. Nous allons t'envoyer, pour le moment, la française.

Gilbert Legros, Pomponne. — Ton deuxième mandat de 10,00 F. nous a été abonné.

André Devriendt, Alfortville. — Nous avons reçu ton mandat de 58,80 francs.

Martinez Padilla Manuel, Marsella. — Cursada tu petición para la suscripción en francés.

Jeanette Mooody, Swanley (Inglaterra). — Your envoice of 60,00 F. francs is well arrived.

Carlos M. Rama, Montevideo. — Recibidas les «especies» que abonamos a tu cuenta.

Rufi Lladós, Ingre. — Recibidos tus 20 frs. Te abrimos ficha para la versión en francés, Corrigenos si da lugar.

Pere Quert, La Rochelle. — De acuerdo con Ferrer te abrimos ficha para la E. A. en francés.

José Clavero, Toulouse. — Tu ficha ha sido enviada a Caracas. Esperamos que a estas horas ya habrás recibido algunos fasciculos.

Agustín Fumadó, Osseja. — De acuerdo y contento.

T. F. Cano Ruiz, Paris. — Directamente desde Caracas te llegarán los fasciculos. A la recepción ponte en contacto con J. F. o conmigo para precisar los vocablos que podrás trabajar.

José Guiraud, Elne. — Idem, idem.

José Fernández, Firminy. — Tu envio de 60,00 F. ya ha aparecido en un Otero anterior.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Victor García
24, rue St-Marthe, 75, Paris (X)

AREA MUNDIAL

REALISMO

SEGUN opinión aceptada, un terror nuclear recíproco mantiene, solamente, la paz entre Estados Unidos y la U. R. S. S. Cabe pensar que existe otra razón: la consciencia de que la guerra es inútil porque nada hay que conquistar. Fue un tiempo en que la tierra era la única riqueza, bien que no podía extenderse sin coger del patrimonio ajeno. La alternativa era simple: la miseria o la guerra. Hoy, las cosas han cambiado. La fuente de riquezas radica en el cerebro humano, siendo un bien que cada cual posee, virtualmente, por derecho de naturaleza, inhábil para conquistar, mas de desarrollo interesado. Es una fortuna en venganza ilimitada. Si los hombres verdaderamente quisieran y unieran sus esfuerzos a este fin, la abundancia reinaría en la tierra antes de que los niños de hoy llegaran a viejos.

La victoria de Israel no es de origen divino, ni ella marca la superioridad de una raza. Los israelíes vencieron en tres días en razón a que disfrutan de un patrimonio por persona diez veces superior al del egipcio, porque son hombres venidos de Europa, trayendo consigo ese equipo mental que el viejo continente ha puesto mil años en fabricar. Superioridad que, a la vez, les ha originado un derecho y un deber. Derecho de permanecer sobre esta tierra que han fertilizado, y deber de compartir el fruto que de ella sacan, es decir, el conocimiento de técnicas para valorizar el suelo del desierto. Destruyendo Israel, los árabes no harían sino añadir 20.000 kilómetros a los dos millones que ya poseen. Cooperando con Israel, los árabes tomarían su parte del bien que es ese saber, con facultad única de acrecentarse siendo compartido.

Los hombres son movidos más por la pasión que por el interés; pero la pasión se extingue en tanto el interés permanece. El ejemplo de las relaciones franco-alemanas ofrece una prueba. La cooperación árabe-israelí es, actualmente, una utopía, y sin embargo, su necesidad está inscrita en los hechos.

Si existe un problema de la circulación, es porque los automóviles de hoy circulan por las calles de ayer. Pareja coexistencia desdichada del pasado y del presente se constata en política. Los dirigentes de todas las naciones continúan pensando los problemas humanos en los mismos términos que los barones medievales. ¡Qué contraste ver la misma humanidad capaz de salir de la Tierra e incapaz de franquear el muro de Berlín! ¡Qué paradoja eso de abrir camino hacia la Luna y cerrar el golfo de Akaba!

Estados Unidos y Rusia acaban de admitir la coexistencia pacífica. Si la rivalidad persiste es porque los dos «grandes» se disputan los favores del «tercer mundo», como si estos pueblos fueran un sostén cuando en realidad son una carga, que pesará *in crescendo* sobre los hombros de quien la asuma. Supongamos que la Unión Soviética consiguiera alinearse la totalidad del «tercer mundo» y que le convenza de rehusar, como lo hacen actualmente los árabes, la ayuda de Occidente. ¿Qué haría la U. R. S. S. con mil millones de asistidos? La distancia entre ella y la América libre de ese fardo iríase pronunciando, y mientras los rusos acapararían votos en la O. N. U., los americanos desembarcarían solos en la Luna. Extraña querella de ciegos en la que vemos que cada uno reclama, con sumo egoísmo, la parte mayor de un sacrificio que incumbe a ambos.

Por razones históricas aún mal explicadas, sólo el Occidente ha sido capaz de inventar los métodos de la ciencia experimental. Su deber actual es de asegurar la transmisión de lo adquirido. Estados Unidos y Rusia tienen los mismos medios. Lo que el «tercer mundo» necesita no son armas sino enseñanzas y maestros. La independencia política que los países subdesarrollados han conseguido no será más que una ficción si no se dotan de una formación intelectual sin la cual no habrá desarrollo social y económico posible. El «tercer mundo» tiene sobre la Europa del año 1.000 una ventaja inmensa: no tiene que inventar los conocimientos, sino solamente adoptarlos. Pero aquí precisaría que los que puedan trasmitírselos comprendan la urgente necesidad de hacerlo.

El drama de nuestro tiempo es enteramente ése: un número ínfimo de nuestros contemporáneos ha medido la dimensión del formidable descubrimiento de los tres siglos últimos. Sólo ellos han comprendido que, según la expresión de Teilhard, la humanidad alcanza el fin del neolítico y que sus problemas no van a desaparecer sino a cambiar de cara.

Los hombres viven aún bajo el imperio de las ideológias, es decir, de los sistemas pasionales coherentes. La ideología política ha reemplazado a la ideología religiosa, pero ambas son de naturaleza idéntica e igualmente superadas por la revolución científica. La solución — sólo hay una — a nuestros problemas, radica en esta conversión mental que la edad nueva del hombre exige, de la sombra hacia el sol, del pasado hacia el porvenir, de la pasión hacia el saber.

JEAN COHEN

(Traducido del francés por J. F.)

Aportación al estudio del Anarquismo

CON la publicación de «L'Anarquisme» de Henri Arvon se añade un nuevo libro, bastante interesante, a la reducida bibliografía existente en lengua catalana sobre temas políticos. El volumen consta de dos partes: la primera es una traducción del trabajo de Henri Arvon que ya había sido publicado en 1951 en la colección «Que sais-je?»; la segunda, original de Casimiro Martí, estudia el anarquismo en el movimiento obrero de Cataluña.

Henri Arvon, que a través de este libro demuestra unas visibles simpatías por el socialismo estatal y parcial, empieza por definir el anarquismo como un fenómeno histórico, y así se limitará a estudiar este «movimiento del siglo XIX que, invadiendo algunos años de los siglos vecinos, se extiende *grosso modo* desde la Revolución Francesa hasta la primera guerra mundial» (pág. 10). Empieza por describir, más o menos sumariamente, los fundamentos históricos del anarquismo, y seguidamente los filosóficos; «el individualismo racionalista francés, por un lado, y el idealismo absoluto alemán por otro» (pág. 21). Luego presenta cinco teóricos del anarquismo: William Godwin, Max Stirner, Pierre-Joseph Proudhon (unas cuantas líneas de C. Martí exponiendo las relaciones de éste con nuestro Pi y Margall) Mikhail Bakunin y Lev Tolstoi. La selección, muy discutible, es defendida por el autor como la mejor para mostrar a los teóricos más originales de la acracia. En la selección se nota una infravaloración de los filósofos de «acción» (Proudhon y Bakunin, solamente) en beneficio de los filósofos «puros». Quizás nosotros nos hubiéramos inclinado, para no separar demasiado a teóricos y actividad revolucionaria, más pronto hacia el análisis de los que han tenido una mayor influencia: Reclus, Grave, Kropotkin, Malatesta, etc. Incluso adoptando el criterio de selección de Arvon, encontramos muy discutible la inclusión del utilitarista Godwin como teórico ácrata, y quizás también la del torturado y religioso Tolstoi. A continuación analiza los conceptos filosóficos, sociales y morales del anarquismo, terminando con una breve referencia al movimiento «político» y sindical libertario, cuyos límites fundamentales son, — refiere Arvon —, la I Internacional, la propaganda por el hecho y el sindicalismo revolucionario. El olvido de las últimas derivaciones de los grupos anarquistas actuales y la consideración del orden constitucional burgués, es corregido por C. Martí al tratar este punto en su trabajo referente a Cataluña.

El libro, a pesar de una presentación objetiva aparente, contiene bastantes juicios de valor, con lo cual tal vez queden algo desfigurados el pensamiento político y la actuación de los anarquistas. Por otra parte, no analiza ni interpreta las causas del anarquismo y sus tácticas, limitándose a afirmar que pertenece a la época infantil de la lucha obrera.

La segunda parte del volumen comprende el escrito de C. Martí sobre la historia del anarquismo en Cataluña desde 1840 — fecha de la primera asociación obrera legal — hasta nuestros días. La síntesis es suficientemente importante para cautivar a todo lector que trate de hacerse una idea rápida de los hechos, aunque aquélla carezca, tal vez, de una interpretación de los acontecimientos. La acción de los anarquistas en el planteamiento de la revolución y de la guerra es quizás excesivamente obviada, como para olvidar el papel que tiene, en la evolución de su norma, la entrada de consejeros de la C. N. T. en la Generalidad, y, sobre todo, de ministros faistas en el Gobierno Largo Caballero. Igualmente me parece superficial decir que el abstencionismo electoral de los anarquistas en 1933 «significó la victoria de las derechas» (pág. 163). Otras razones podrían ayudar a explicar el resultado: voto de la mujer, candidatura separada de socialistas e izquierdas republicanas, reorganización y campaña electoral de las derechas, ineficacia revolucionaria del gobierno de coalición 1931-33, etc. Nos habría asimismo gustado que Martí hubiese corregido el error de Arvon cuando éste afirma que, al momento de estallar la guerra, la C. N. T. «tenía cerca de un millón de afiliados, cifra tres veces superior al número de miembros de la U. G. T.» (pág. 114) porque, en realidad, las cifras de adherentes eran bastante parecidas.

No obstante, por el mérito que tiene dar una síntesis del pensamiento anarquista, tan múltiple, disperso, y por el hecho de presentar, brevemente, una historia del movimiento ácrata, el pequeño libro de Arvon y Martí resulta un volumen asaz interesante para iniciarse en el pensamiento y en la historia anarquistas y las influencias que tuvieron en nuestro país.

I. MOLAS

(Traducido del catalán por J. F.)

ANTENA

VASCOS ESPAÑOLES RECHAZADOS TIERRA ADENTRO

Leído en el diario «Le Monde»:

BIARRITZ, 7 agosto. — En aplicación del decreto del 18 de marzo 1946, el ministro del Interior ha prohibido a tres refugiados vascos españoles de penetrar y residir en siete departamentos (Bajos y Altos Pirineos, Ariège, Pirineos Orientales, Landes, Gers y Gironde). Estos tres refugiados, miembros del E. T. A., se llaman Javier Elósegui, domiciliado en Bayona; José Echave, también residente en Bayona, y Sabino Uribe, con domicilio en S. Juan de Luz. Los servicios de policía les fijaron un plazo de diez días para ausentarse de los departamentos prohibidos sin indicarles las razones de tal medida. De todas maneras, tras una intervención, a Echave el plazo le ha sido alargado a un mes y en dos a Elósegui y a Uribe.

En una carta abierta dirigida al ministro del Interior y a los prefectos de los departamentos aludidos, Echave (que declara ser refugiado político en Francia desde 1963 y ser completamente ajeno a las actividades políticas) protesta contra esa medida de expulsión, a la cual califica de inhumana y por constituir, a su modo de ver, una violación de los derechos del hombre.

«SE ROBAN MILLONES DE PESETAS NO UN PARAGUAS...»

BARCELONA. — El día 24 de agosto último un desconocido sustrajo una maleta conteniendo 4.800.000 pesetas y se dio a la fuga no dejando rastro ni señas personales. La tentadora maleta estaba dentro de una camioneta de servicio parada ante la sucursal del Banco de Bilbao del Paseo de Fabra Puig. Como es de suponer, el fino desaprensivo no ha sido habido.

LOS CUERVOS

JERUSALEN. — Tras la guerra de seis días comportando, entre otras, la conquista del Sinaí, la prospección ha revelado la existencia de yacimientos minerales en dicha región egipcia. Que Israel tuviera que recurrir a las armas para romper el cerco de asfixia árabe es pasable. Pero que los magnates del negocio acudan para sacar provecho particular del sacrificio de los hombres, eso es historia vieja y absolutamente desagradable.

En efecto, los sesenta multimillonarios judíos venidos de América del Norte, Inglaterra, Canadá, Francia, Suiza, Holanda, Suecia, Italia, Argentina, Perú, Brasil, Africa del Sud y Japón, además de la presencia de la banca local israelí, con el pretexto de estudiar las condiciones económicas de la nación, han establecido las bases de explotación de las riquezas inéditas de los lugares ocupados y, por tanto, en litigio, de todo lo cual se deduce que el oportunismo judío-capitalista arriesga favorecer la reproducción del estallido guerrero del 5 de junio.

PROCESAMIENTO DE UN PERIODISTA

MADRID. — El juzgado de Orden Público ha dictado auto de procesamiento contra don Cayetano Hernández Fernández, colaborador del «Boletín de la HOAC» como autor de un artículo titulado «Leyes Legales» cuya publicación dio lugar hace algunas semanas al secuestro de dicho Boletín.

El señor Hernández deberá constituir una fianza de 50.000 pesetas para asegurar las responsabilidades pecuniarias que puedan considerarse procedentes y presentarse cada quince días ante la autoridad correspondiente.

FOLKLORE PATRIO

ZARAGOZA. — Un vagón del expreso 8.505 que hace el trayecto entre Barcelona y Madrid y viceversa iba plagado de chinches. La presencia de los parásitos fue descubierta cuando comenzaron a picar a los viajeros al apagarse las luces. Se organizó entonces una ruidosa protesta por parte de los viajeros «agredidos» y el interventor del tren tuvo que llamar desde Flix a la estación del Campo Sepulcro, de Zaragoza, con el fin de que hubiera otro vagón preparado para realizar el cambio una vez el convoy llegase a Zaragoza.

El tren llegó a Zaragoza a las dos menos diez de la madrugada y el vagón de los chinches quedó en una vía muerta de la estación. Se trata del vagón BB 665, construído de madera, con asientos de colchoneta, y pertenece a segunda clase.

ESTELA NEGRO-FASCISTA

BARCELONA. — Ha fallecido en esta ciudad el sujeto Enzo Ferrajoli Dery, oficial del ejército italiano que vino a España a combatir al lado de los insurgentes fascio-falangistas. Vencida la República española, Enzo eludió sus deberes de milico en la guerra de 1939, y se introdujo, por vía de casamiento, en la carcundísima familia de los Vidal y Ribas, una de las principales causantes de la represión de 1920-23 contra el anarcosindicalismo. Que la tierra le sea plomiza.

LO QUE DA DE SI EL FRANQUISMO

GUADALAJARA. — La carretera comarcal de Veguillas a Galve de Sorbe (40 kilómetros previstos) hace veinte años que fue empezada y aún no está terminada, es decir, hace nueve años que su construcción está paralizada. Sin embargo, los pueblos de Umbralejo, La Huerce, Valdepinillos, Palancares y Valverde de los Arroyos están poco menos que incomunicados. La autoridad más próxima alega falta de fondos, mientras Obras Públicas se hace el sordomudo. El país es rico en pinares, riqueza que se pudre y se renueva sin provecho para el hombre. En 1958 el contratista murió, y desde entonces los trabajos se hallan abandonados. Así han aparecido pinos y maleza en muchos tramos en los que ya se había derramado macadam. Aparte los pueblos mencionados, la no terminación de ese camino perjudica a los de Galve de Sorbe, Condemios de Arriba y de Abajo, Cantalejos, Villacadima y otros, que verían reducida su distancia de Guadalajara en más de treinta kilómetros, o sea en una tercera parte. Sin embargo, la paralización continúa y el régimen no se inmuta.

TORQUEMADA SE EXPRESA

MADRID. — El fiscal del T. O. P. solicita para el dramaturgo Fernando Arrabal la pena de un año y cuatro meses «por blasfemo y ultrajador de la nación», esa nación tan ultrajada, martirizada y escarnecida por los dictadores que la rigen. El juicio tendrá lugar en fecha indeterminada.

MAHOMA, MAS PROXIMO DE JESUCRISTO

ALICANTE. — El ayuntamiento de Villena ha acordado eliminar la figura de Mahoma de la farsa festera de moros y cristianos en la que aquéllos llevan siempre las de perder. Alguna concesión había que hacerles a las mesnadas rifeñas que en 1936 acudieron a la Península para ayudar al fascio-falangismo.

PORQUE MOLESTABA A LOS TURISTAS EXTRANJEROS

BILBAO. — El gobernador de Vizcaya ha ordenado el cierre de la fábrica de harina de pescado de Lisparte porque ésta despide malos olores y vierte residuos a la playa por conducto de un río, coyuntura que contraría al turismo extranjero. Respecto al vecindario español, éste se acostumbró a soportar cosas peores.

PIDEN LA SEMANA DE 44 HORAS

GIJON. — En vista de las reducciones de personal y de los cierres de manufacturas en la comarca gijonesa, una comisión general de obreros ha solicitado, «respetuosamente», el establecimiento de la jornada semanal de 44 horas.

A notar: Durante la República la jornada conseguida por los trabajadores organizados era de 42 horas, sin crisis de trabajo, y con salario menos complicado y más positivo que ahora.

SIEMPRE P'ATRAS

MADRID. — La producción de castañas en España ha retrocedido de las 200.000 toneladas en los años treinta, a las 84.000 que se recogen en la actualidad.

ACEITE NOBLE PARA NEGOCIO INNOBLE

MADRID. — Según estadística reciente, 180 millones de árboles ocupan la superficie olivarera del país, estimada en más de dos millones de hectáreas. La primera provincia olivarera de España es Jaén, aunque los aceites de mejor calidad se dan en Tortosa, Lérida y Bajo Aragón. Este aceite es para el extranjero.

246 DESPEDIDOS... POR AHORA

BARCELONA. — La gerencia de la Maquinista Terrestre y Marítima hace dos meses despidió a 246 operarios, los cuales entablaron recurso en el sindicato vertical y la Delegación de Trabajo sin que hayan obtenido satisfacción alguna. Contrariamente, la dirección de la casa tiene preparada nueva tanda de despidos. Otra de las medidas reaccionarias del despacho central de la M. T. y M., es la supresión escalonada de las primas de rendimiento que hasta aquí concedía a sus explotados.

REFERENDUMIO (?)

GIBRALTAR. — El referéndum España-Inglaterra efectuado el día 10 ha sido aplastante en favor de la última. Pero Franco lo rechaza alegando que los únicos referéndums legales son los suyos.

VENTA INQUISITIVA DE ANTICONCEPTIVOS

El Colegio Oficial de Farmacéuticos de Vizcaya, de acuerdo con la Orden ministerial de 14 de agosto de 1965 y con las autoridades sanitarias, ha enviado una circular a todos los farmacéuticos de la provincia por la que se regula la venta de las famosas píldoras en todas las oficinas de farmacia. Dicha circular, para poder dispensar las pastillas inhibidoras de ovulación y cuantos productos de idéntica acción puedan presentar los laboratorios, establece que es totalmente necesaria la receta médica, que habrá de ajustarse a las siguientes condiciones:

1. Debe indicar el número exacto de envases a suministrar.

2. Si indica un solo envase, el farmacéutico retendrá la receta una vez dispensada.

3. Si la receta prescribe varios envases y la dispensación se hiciese fraccionadamente, cada vez que se suministre un ejemplar se sellará la receta, hasta que se dispense la totalidad de los envases, quedando entonces la receta retenida en poder del farmacéutico.

4. La receta en poder del farmacéutico será inscrita en el correspondiente registro de la oficina de farmacia.

De incumplirse estas normas, el autor será sancionado de conformidad con la Orden ya citada.

B.D.I.C

Juan Bautista Acher

« SHUM »

ESE dibujante revolucionario que tanto se distinguió con el lápiz y la acción decidida en la época heroica del sindicalismo confederal, ya no existe. Según nos comunican de Méjico, fue enterrado en Cuernavaca en las postrimerías del mes de agosto último.

Actualmente poco se hablaba de «Shum». Como si la actualidad lo mantuviera velado. Alguna que otra exposición, y basta. Sin embargo, seguía el *trazo* (ya que de un lapicista se trata) confederal que en su juventud escogiera. En el cementerio cuernavaquense, no fueron los compañeros los menos emocionados.

Evocar a «Shum» es saltar a caballo del Sindicato Unico. Cincuenta años casi, en distancia. Nadie de sus contemporáneos sabemos donde nació Juan Bautista, aunque sí de donde procedía: de las tierras de Lérida, de los campos de Urgell, que cruzó al margen de los caminos, comiendo de los árboles y las plantas, y durmiendo al regazo de los primeros. Eso último también en los cuartelillos de pueblo y en los calabozos de distrito. Así lo vimos en Tarrasa, en cuya cárcel tuvo conocimiento de las pugnas sindicales de la época, tan enconadas, tan heroicas, tan objetivas, que prendieron en el ánimo de este vagabundo que por veleidades de lápiz y pluma, se dio en llamarle «El Poeta».

En aquel entonces en la cárcel egagarense radicaban algo más de veinte compañeros aguerridos, culpables supuestos — por la autoridad — de haber intervenido en varios atentados, particularmente el que le costó una pierna al juez de la Instancia Ximénez de Embún, actuante en aquellos calurosos días. «El Poeta», que estaba en encierro por una estela de hechos banales, aportó su ingenio a la colectividad de tras cancela, y de un cambio de impresiones nació la idea de evasión en bloque que los interesados practicaron felizmente mientras la fiesta del Paseo sellaba su apoteosis con estruendosos fuegos de artificio. Aquel abandono total de la cárcel de Tarrasa fue uno de los hechos salientes de la lucha confederal de la segunda década del siglo.

Ya disparado, Acher tomó parte activa en la resistencia contra la sangrienta dictadura barcelonesa de Arlegui - Martínez Anido, anticipo del espantoso genocidio perpetrado contra el pueblo español por el franquismo durante los años que van del 1936 al 1945. Contra los sabuesos de Arlegui y los asesinos del sarcásticamente llamado «sindicato libre», Acher tuvo herramienta fácil, tocándole la mala suerte de quedar herido en la explosión ocurrida en el obrador de la costurera Rosario Benavent, sito en la calle de Toledo, de Sans, donde resultaron además, cuatro compañeros y la compañera Rosario muertos. Detenido y más tarde juzgado, Acher fue condenado a muerte, facilitándole esa tétrica coyuntura una popularidad como insurgente, y como artista de lápiz y pincel por su linear breve y dinámico (que recuerda el estilo de Bagaría) o sea una revelación del valor insospechado en un hombre que la monarquía se proponía suprimir y que no suprimió debido a un clamor nacional levantado.

En adelante Acher se dio a conocer profusamente en publicaciones, libros y exposiciones, no alcanzando, no obstante, la fama que tocaba con la yema de los dedos a causa de la *nonchalance*, del sinapurismo que lo distinguía (?). Era llamado «el artista de las manos rotas» por tenerlas mutiladas debido al suceso intempestivo de la calle de Toledo, de cuyo laboratorio (dicho sea de paso) salió mucha defensa contra los intereses y los servidores del capitalismo asesino.

Recordaremos que una vez nuestro artista interesó para organizarle una exposición en un gran centro docente. Preparado el salón, él no presentó su tipo ni sus obras. A eso se le llama trabajar contra sí mismo.

Sin embargo, puédese acreditar ante la obra de «Shum» (de Summerium) en recuerdo a un querido amigo suyo prematuramente desaparecido), que la Confederación Nacional del Trabajo ha poseído en él un excelente, un dilecto artista. Sus líneas eran purísimas y cuando se dio al «relleno» también lo hizo con el summun de gracia. Sus «monos» han hablado al espíritu, han reflejado más estética que anatomía; han poseído más humanidad y gracia que alpargatas para andar en empedrado. Una exposición antológica de las producciones de «Shum» supondría un alto goce para nosotros, y para todo individuo que vea más allá de la sopera humeante o el café con media tostada. Afortunadamente, en América parece que ha trabajado con más ahinco que en Europa, y sería un placer que en este París cosmopolita y exaltador de méritos de arte, cualquier sala conocida diera de «Shum» la retrospectiva que reclamamos. Sería, además, una manera de revivir a este español inconformista aparecido de los campos urgelinos para integrarse a la epopeya gigantesca del Sindicato Unico, cruzar por la guerra del 1936, y caer en el pozo del exilio donde gritar, aún, revolución y arte.

Un arte suyo, precisamente; un arte «nuestro», puesto que se integró al anárquico elemento. Su enemigo mayor, el general Martínez Anido, no realzó su nombradía haciéndole condenar a la última pena. Acher era artista de entraña, y el tal Martínez era el antiarte personificado, o animalizado. Tan horrible era Anido en actuación y sentimientos, que incluso su hijo, el gran dibujante Carlos (?) Baldrich, lo tenía aborrecido. Véase si no cómo de Carlos saltaba al apellido de su madre.

A los revolucionarios de corazón no puede ocurrirnos esa grave cosa; así cuando morimos podemos hacerlo tranquilos. Juan Bautista Acher uno de ellos.

JUAN FERRER

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería. Es una edición «Umbral».

Recuerdos de estudiante. EN LA CARCEL

BARRETT decía que los «agitadores» eran los que se cansaban de sufrir; yo extenderé aún más la palabra «agitador» y designaré como tal a los que se cansan de comer. Así nos pasó a nosotros, a mí y a mis compañeros de estudio. Nos cansamos de la caricatura de comida que nos daban al mediodía en el centro de estudios y decidimos (mejor dicho, decidieron los dirigentes estudiantiles) ir a la huelga. ¡Queremos comida que nos alimente! gritábamos de un lado a otro de la escuela. Estas son las cosas que la gente no comprende; los obreros hacen huelga para tener mejores salarios que les permitan un desenvolvimiento en el presente «orden» social de acuerdo con lo poco que le permite el explotador, y los estudiantes hacen huelga por que quieren comer mejor. La incógnita está en que los trabajadores producen pero los estudiantes no. Entonces por eso, los obreros tienen «derecho» a la huelga (y a los palos), mientras que los estudiantes no tenemos derecho a realizar huelgas. No entremos en detalles, porque la policía tampoco entra en ellos, sino que nos entra a golpes con sus cachiporras o rolos tanto a estudiantes como a los trabajadores. Los policías no distinguen entre unos y otros. El asunto es obedecer al que manda, ¡porque para eso les pagan! También los bueyes obedecen al carretero y ¡ay de los pobres si no! El carretero tiene su látigo, y después de la larga tarea a que habrá sometido a los pobres animales les dará, en forma de salario, un buen cubo lleno de desperdicios y de (...) para que lo digieran los bueyes.

Estábamos en que nos fuimos a la huelga. Después de gritar cuanto quisimos y viendo que no nos hacían caso, decidimos negarnos a asistir a clases. La dirección de la escuela nos advirtió que perderíamos la matrícula si no regresábamos inmediatamente a las aulas. En vista de que nuestros «dirigentes» no respondían, se procedió a suspender «indefinidamente las actividades docentes». La noticia de la suspensión de las actividades escolares corrió como reguero de pólvora por toda la escuela. Unos saltaban de alegría y otros decían que con esa medida se pretendía anular «nuestras exigencias reivindicativas». Yo me encontraba en el jardín de la escuela charlando con unos compañeros cuando de pronto uno de ellos divisó una imponente humareda que se dirigía, con la rapidez de los gases de humo, hacia el espacio. Inmediatamente nos pusimos de pie, corrimos a la puerta de la escuela y divisamos un autobús que se incendiaba. Por la acera venían corriendo varios compañeros nuestros cargados de latas de gasolina y uno de ellos llevaba en su mano derecha una pistola. El portero de la escuela se negó a abrirles la puerta impidiéndoles que penetraran al recinto escolar. Ellos estaban asustados, temían la inmediata presencia de la policía y le rogaban al portero que les abriera la puerta hecha de alambres, una especie de cerca. Ante la negativa del portero uno de los compañeros que estaba a mi lado se le echó encima y le arrebató las llaves e inmediatamente procedió a abrir el portón. Otros compañeros se habían encargado del pobre portero, el cual lloraba y pedía que no le hicieran nada porque era un pobre trabajador que cumplía órdenes de las autoridades de la escuela. Los muchachos penetraron en la escuela y uno de ellos comenzó a gritar y, haciendo las veces de tribuno, trató de explicarnos el hecho que él y sus compañeros acababan de realizar. ¡Para que nos oigan!, dijo. De repente se oyeron sirenas y todos comenzaron a correr hacia los edificios de la escuela. ¡La policía, ahí viene la policía! gritaban la mayoría en coro. No era la policía, eran bomberos que venían a apagar el incendio y, conjuntamente con ellos, venían los uniformados los cuales procedieron a sitiar la escuela, colocándose en puntos estratégicos. Momentos después, desde la escuela unos estudiantes procedieron a disparar hacia la calle y un policía fue herido. De repente comenzaron a sonar las modernas armas de los representantes de la Ley. Todos temblábamos. ¡En lo que nos habíamos metido, por aprendices de revolucionarios! Mientras, los «dirigentes» no se veían por ningún lado. Los que disparaban desde adentro eran compañeros verdaderamente malos. La mayoría no había logrado aprobar los últimos exámenes. Pero, ¿qué defendían? ¿La buena comida que pedíamos u otra cosa? Según me dijo un amigo que estaba a mi lado en uno de los pasillos, eran comunistas. Lo que me pregunté era qué tenía que ver el comunismo con nuestro reclamo reivindicativo. Y ahora me lo he aclarado, hicieron suya la protesta por intereses políticos, nada más. Sus intenciones eran causarle problemas a los políticos que estaban mandando y por eso hicieron las veces de soldados. Lo que pasó fue que uno de ellos resultó muerto y desde ese momento lo convirtieron en un dios. ¡Te vengaremos!, le dicen, cuando pronuncian su nombre.

Después la policía se cansó de disparar y decidió «tomar» el recinto escolar. Y así fue. Nuestra soldadesca horrorizada ante la presencia de los tanques de guerra. Parecíamos ratas huyendo del barco. Saltábamos las cercas adyacentes al territorio universitario y por ahí huyeron los que pudieron. Al querer yo saltar una cerca, mis pantalones se engancharon en unas púas que hacían las veces de terminales de la gran alambrada y allí, enganchado, me agarraron aquellos hombres con cascos marrones y con unas armas que después me enteré que eran ametralladoras. A empujones me desengancharon de la alambrada y procedieron a llevarme hacia un carro que tenía una luz en la capota. Por el camino me dieron culatazos y me dijeron, entre otras cosas: ¡comunista sucio! ¡agitador! ¡Estos desgraciados...! En mi inocencia, no entendía ni jota de lo que me decían aquellos individuos. Las lágrimas querían salirse de mis ojos y yo luchaba por que no fuera así, recordando que mi madre me había dicho que los hombres no lloraban.

Me metieron en el carro. Ya habían otros ahí. Rápidamente un policía puso a caminar el automóvil policíaco y a los 10 ó 15 minutos nos detuvimos en un edificio de magnitudes sorprendentes. Estaba pintado de gris. Nos sacaron del automóvil y a empujones nos llevaron al interior del edificio en cuestión. ¡Aquí nos van a matar a palos!, decía un amigo que iba al lado. Bajamos unas cortas escaleras y de repente nos encontramos en una imponente sala. Un hombre, de alta estatura y rostro como de piedra, se acercó a nuestro grupo y preguntó a uno de los policías que dónde nos había agarrado. Tras recibir los completos informes del señor representante de la ley nos dijo: ¡Comunistas, no podréis derribar la democracia!, ¡aquí les acabaremos esas pretensiones de agitadores! Dicho y hecho. Una peinilla de cerca de 80 cm. de largo procedió a saborear nuestras nalgas y nuestras espaldas. Yo pegaba unos gritos más grandes que los de mis compañeros. ¿Por qué nos pegaban? ¿Qué habíamos hecho? ¿Por qué nos decían «comunistas» si éramos estudiantes? Pero no obtenía respuesta a ninguna pregunta sino el toque violento de la peinilla sobre la parte posterior de mi cuerpo. Cuando se cansaron de pegarnos nos llevaron a un cuarto cuya puerta eran unos barrotes. ¡Por primera vez en mi vida entraba a una celda!

Como a las dos horas comenzaron a sacar a varios compañeros hasta que me dejaron solo. Minutos después llegó el individuo de la cara de piedra y me preguntó la edad. Le dije que estaba en los papeles de identificación que me habían quitado los policías. Pero ante la insistencia del fulano decidí decírsela y se la dije. Ante mi respuesta, me dijo que era menor de edad y que saldría dentro de poco tiempo. Me dijo que no me preocupara. Me dio asco la compasión de semejante individuo. El hombre se fue. Quedé solo... bueno, solo no, estaba acompañado de unas paredes y de unos barrotes. Comencé a hablar y me preguntaba: ¿por qué existe esto? De repente me entraron ganas de orinar. Me acerqué a los barrotes de la puerta y comencé a gritar. Llegó un hombre con unas llaves me sacó de la celda y me llevó al urinario. Cuando salí, me trasladó a un cuarto rodeado de espejos y con luces perfectamente colocadas como para dar la sensación de un cuarto de brujas. Ahí quedé solo. Al rato me sacó el mismo elemento que antes y me llevó a otra sala donde me tomaron las huellas y me sacaron fotos en todas las características de mi rostro. Me sacaron tantas fotos que quedé encandilado. Después me regresaron a mi «jaula» y me di cuenta que tenía un acompañante: un personaje de color negro y de barba abundante que fumaba apresuradamente como si tuviera prisa. Al entrar a la celda le saludé y el hombre respondió. Me obsequió un cigarro y le dije que no. Me dijo que era lo único que podía ofrecerme. Y comenzó a preguntarme que a que célula pertenecía. Le dije que no entendía. Vamos, no te hagas el tonto, me dijo. Y de repente se acercó a mí y añadió con tono misterioso: «Yo soy del Buró y tienes que decirme a que célula perteneces». Le volví a decir que no entendía. El hombre se alejó de mí y me preguntó que qué me parecía lo del Viet Nam. Yo le respondí que me parecía un crimen. «Un crimen del imperialismo», me dijo; a lo cual respondí: «Un crimen de ambos lados, los hombres no deben matarse». El hombre se hechó a reir y me dijo «sentimentalista» y que eso era un perjuicio burgués. Aquel personaje me daba la impresión de que estaba loco. Comenzó hablándome de dictadura del proletariado, de revolución, del problema chino, etc... Me estaba durmiendo con la charlatanería del extraño personaje cuando de repente hizo su aparición el individuo de la cara de piedra y me llamó por mi nombre, abriómе la puerta de la «jaula» y me dijo que firmara una tarjeta, la cual leí de arriba a abajo. Se me había tildado de «peligroso activista del partido comunista». Protesté eso, diciéndole que era mentira. Me pegó un bofetón y me dijo que firmara o me devolvía a la celda. Ante la alternativa que me daba tuve que firmar. Y así fue, firmé mi libertad. ¡La libertad, para tenerla, basta con firmar! ¡Vaya gente!

Salí a la calle. Todo me parecía nuevo. Respiré profundamente y pegándole una patada (al estilo futbolista) a un envase de jugo que se encontraba en la calle, comencé a saltar de alegría y a respirar con todas mis ganas el aire de la calle. Al llegar a mi casa mis padres me pegaron una paliza de padre y señor mío, diciéndome que no me metiera en líos. Les dije que yo no había hecho nada, pero ni me oyeron. ¡Palos de todos lados! ¡Qué suerte la mía! Había probado la cárcel y no me había gustado nada. Si volviera a estar preso tendría que salir inmediatamente o me asfixiaría por lo que se vé y lo que se oye en esos recintos antihumanos.

Luis J. Alcas

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. **Precio: 1 F.**

PLENO INTERCONTINENTAL DE NUCLEOS

6º Punto del Orden del día: De la Alianza Sindical Española y otras alianzas.

El Pleno ratifica los acuerdos anteriores en materia de alianza sindical.

Nos declaramos, una vez más, aliancistas. Queremos unir a todos los que trabajan y que viven de su trabajo: tal es la postura rectilínea del sindicalismo revolucionario que nosotros postulamos.

Nos mueve el afán de mantener firme el sindicalismo clásico y contemporáneo hispano, por ser la fuerza de proyección y arrastre más poderosa del país.

Nos oponemos resueltamente a esa proliferación sindicalista de nueva hornada, sin conciencia ni base sindicalista, que es una verdadera poligamia sindical, enemiga de los postulados emancipadores y revolucionarios de la clase obrera peninsular.

Denunciamos los manejos internacionales como los de los hermanos Reuther, Meany, dirigentes del sindicalismo norteamericano; del alemán Diamant y de cuantos por vías vaticanistas, yanquis o comunistas tratan de desvertebrar el cuerpo social del sindicalismo aglutinado y unido en la A. S. E., en cuyo organismo participa la C. N. T. sin reserva alguna.

Valorizamos la labor llevada a cabo por la A. S. E. en Cataluña, Euzkadi, Madrid, Levante, Asturias y otros lugares de España, alentando y declarando huelgas y paros de una amplitud extraordinaria.

Señalamos lo que podría haberse realizado de no haber tenido enemigos declarados entre propios y extraños que nos han hecho una verdadera labor de zapa.

Evidentemente las maniobras de la A. S. O., su fracaso moral y material, para demostrar que ahora se intenta una nueva maniobra de división en tres estilos convergentes: las Comisiones obreras, las fantasmagóricas organizaciones sindicales de nuevo cuño, tales como la F. S. T., la S. O. C., la no menos famosa S. O. C. C., ambas catalanas; la U. S. O., la O. S. O., las H. O. A. C, la A. S. T., más alguna otra que no vale la pena mencionar.

Si a esto se agrega el entronque entre comunistas y católicos para conquistar un movimiento obrero que no es suyo, ni lo será, fácil será colegir que hacen falta energías cohesionadas y voluntades a toda prueba para salir adelante en la labor aliancista que animamos y defendemos.

Precisamos, asimismo, no sin dolor, lo que podría haberse hecho internacionalmente de haberse escuchado y tenido en consideración las proposiciones presentadas por la C. N. T. en la Comisión coordinadora de la Alianza Sindical Española.

El Pleno analiza y constata la descomposición del régimen, con sus tres desembocues principales: el falangismo, con Franco, preparado para sucederle y al propio unitarismo vertical; la monarquía de las doscientas familias, Areilza, Garrigues y un sector pequeño del ejército, que quiere volver por caminos de tradición y de perdición; y el ejército no comprometido en la guerra civil, que pretende salvar a España incorporándola al Mercado común Europeo, dándole una corriente social «moderna» y estableciendo «la concordia y la paz nacionales».

Considera el Pleno que debemos vivir alertados para que no nos sorprendan los acontecimientos.

El Pleno pone de relieve la fuerza moral de la Confederación Nacional del Trabajo y precisa que debemos extender nuestros cuadros hasta poblar toda la geografía española.

Estima que debemos confiar en nosotros mismos, trabajando codo a codo con las verdaderas fuerzas de la A. S. E.

Exhorta a la unión de todos los explotados y a la inteligencia de los obreros de la C. N. T. - U. G. T. en el plano nacional, contando con la S. T. V. en el orden vasco, para extirpar las raíces del franquismo y establecer en el suelo español una sociedad asentada en la solidaridad, el socialismo y la libertad.

Con respecto a las posibles alianzas con otras fuerzas antifascistas, consideramos que la C. N. T. no debe suscribir compromiso alguno con otras fuerzas sindicales y que sólo la convergencia en el terreno de la acción en la calle puede poner a prueba la sinceridad en el esfuerzo libertador del pueblo español por parte de todos y de cada uno.

(Moción adoptada por unanimidad por el Pleno.)

23 agosto 1967.

Documentos históricos españoles

(Viene de la página 4)

Una finca que perteneció al conde de Romanones

Bajo el capitalismo: El año 1936, bajo el sistema capitalista, la producción de la finca a que nos referimos fue la siguiente: Trigo 3.000 fanegas; cebada 500 fanegas; melones (importe de la recolección) 196.000 pesetas; alfalfa (importe de la recolección) 80.000 pesetas; vino 3.000 arrobas.

En la colectivización. Producción de la misma finca en colectividad durante 1937: Trigo, 7.000 fanegas; cebada 2.000 fanegas; vino, 4.500 arrobas; melones (importe de la recolección) 300.000 pesetas; alfalfa (valor del primer corte) 40.000 pesetas.

La recolección total de alfalfa se calcula en 250.000 pesetas.

Como se advierte, las cifras que arrojan todos los productos han aumentado, en el que menos, en un cien por cien, en algunos en doscientos y hasta en cuatrocientos por cien. Y eso en plena guerra, sin perfección máxima en la técnica del cultivo, sin aparatosos planes quinquenales, y sin más factor influyente que el entusiasmo de un puñado de trabajadores de buena voluntad, que laborando para ellos y para sus familias, contribuyeron a levantar la economía agraria del país. ¿No es digno de apluso y de consideración el esfuerzo realizado? Hay en la finca que comentamos una granja cunícola espléndida; posee más de un centenar de cerdos, gran cantidad de aves de corral y un colonato que surte a más de ochocientas personas, sin distinción sindical, pues allí se vive en la más franca y encantadora camaradería. Subrayamos este caso de Miralcampo porque la finca perteneció al ex-conde de Romanones y es del dominio público la atención que éste prestaba, por su afición a la agricultura, a las tierras que poseía. Pero los trabajadores, estrechamente unidos, han dado pruebas de superación.

Documentos históricos españoles

(Enero 1938)

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.

Precio: 1 F. en esta Administración.

Servicio de librería

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», James Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», idem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», idem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», idem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Pasión y poesía», C. Carpio ..	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari ..	18,50
«Sangre Negra», R. Wright ..	20,00
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II ..	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00
«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00
La Bible Comique (illustrée)	15 00
«Cuentos», de Campio Carpio, ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	3,00
Femmes et Fillettes, mefiez-vous !	7 50
La Contagion Sacrée (Holbach) — L'effondrement de la Bible (Lorulot)	8 50
La Vérité sur Lourdes	7 50
«Escarceos sobre China», Victor Garcia	8,70
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,10
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer	11 00
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56. 15 % a paqueteros y F. L.

NECROLOGICAS

MIGUEL BENITO ABELLA

(Viene del nº 465)

El que más nos agitó fue esa pobre piltrafa de Juan López, haciendo con ello que varias veces gritáramos «¡Viva la Anarquía!» Al terminar, me dijo: Compañero Foz, en mi vida he visto un pueblo tan ácrata como Beceite; me voy satisfecho y lo recordaré siempre. Por mi parte, hoy, quisiera dialogar con él y preguntarle si recuerda... De seguro sue me diría que no, siendo obligado decirle: ¿Puede uno que, como tú, tanto ha propagado (al menos en apariencia) y alborotado contra la tiranía, lamerle las pezuñas al tirano Franco? Los rastreros, los traidores como tú y Carod y el puñado de farsantes de Madrid, un día daréis cuenta al pueblo de vuestra odiosa traición.

Porque no olvidéis jamás que hombres como Benito y otros que la parca nos va llevando, todavía quedan los suficientes, junto a los que van llegando, para mantener enhiesta la lucha de la C. N. T. libertaria en el solar ibérico prescindiendo de la vergonzosa entrega al franco-falangismo como sin escrúpulo habéis hecho vosotros.

Benito, seguiremos luchando mientras nos sea posible, mientras tú ya descansas.

A todos sus familiares nuestra sentida condolencia.

La Comarcal de Valderrobres en el Exilio

JULIO PRADES

El día 22 de agosto de 1967 ha dejado de existir en el domicilio de sus hijos, en Angulême, Julio Prades Perfages, natural de Mazaleón (Teruel).

Fue trabajador de la tierra, a la cual se dio durante toda su existencia, y en particular cuando la colectividad del 36, período en que empleó todo su coraje y energía mostrándose en ejemplo entre sus compañeros, al servicio de una causa que le fue querida.

Otro que cerró sus ojos sin poder ver la caída del tirano, hora que esperaba y relataba entre sus amistades y familia.

A ti, que fuistes un ejemplo del trabajo, tus familiares y amigos te desean que la tierra te sea leve.

A. Pascual

JUAN HORS

En el hospital de la localidad de Gray (Hte-Saône), falleció a la edad de 71 años el día 25 de junio de 1967, nuestro querido compañero Juan Hors Sanglas. Nativo de Montesquieu, donde desde muy joven militó en las filas de la C. N. T. de la región catalana. Su última residencia en España fue Rives-Altes (Gerona), localidad en la que se distinguió por su actividad militante, de la que fue secretario de la F. L. de la C. N. T. al producirse los acontecimientos de 1936.

En el exilio, y a pesar de la grave enfermedad que le minaba, siguió siendo un excelente animador y defensor del Movimiento libertario.

Sepan todos aquéllos que le conocieron, ya sea en España o en el exilio, que sus últimos pensamientos y sus últimas palabras fueron para recordar a la C. N. T. y lo que él entendía debía hacerse a nuestra vuelta a España para incrementar nuestra Organización.

Hasta su fin fue asistido por los compañeros y amigos de la F. L. de Gray, a la que era afiliado. A su entierro, civil, asistieron también todos.

El compañero Hors no deja familia alguna ni aquí ni en España. Su madre, qu equedó allá, murió poco tiempo dlspués de entrar las hordas fascistas víctima de los malos tratos y vejaciones que sufrió de parte de éstos.

Federación Local de Gray

Recién aparecido:

« POEMES DE LLUM I TENEBRA »

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

COMUNICADOS

ARTE Y LETRAS

Anuncia concierto de buenas voluntades para el sábado 16 del corriente. Que ninguno falte. Ruego especial a los 6 manos.

F. L. DE DRANCY

Reunión general de información el domingo 17 del mes en curso.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 17 de septiembre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE TOULOUSE

Tras la pausa ple-plenaria orgánica y pasado el período estival, nuestro secretariado entiende que es necesaria la reiniciación de contacto con la militancia y con la acción organica normal. En estas condiciones hemos estimado del caso convocar asamblea general para el sábado día 16 del corriente mes, a las 9 de la noche, en nuestro local social, con fraternal invitación a todos los compañeros afiliados e interesados en la vida de la C. N. T. y en su lucha por la libertad.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 17 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

F. L. DE MARSELLA

Pone en conocimiento de todos sus afiliados que el día 17 del presente se celebrará asamblea general extraordinaria en la que se dará a conocer el informe de la delegación así como diversas documentaciones. El acto tendrá lugar en 12, rue Pavillon, 2º piso.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca asamblea general, para el próximo domingo 17 de septiembre, a las nueve y media de la mañana, en el café de la Comedia. La misma tendrá por objeto informar de las tareas de los Plenos Interdepartamental e Intercontinental.

F. N. I. FERROVIARIA

Convoca a Pleno a todos los ferroviarios de París y pueblos limítrofes para el domingo día 17 septiembre a 10 horas en Ste.-Marthe.

F. L. DE PARIS

Domingo 17, continuación dei la asamblea general.

F. L. DE MONTPELLIER

Asamblea el día 1 de Octubre a las 9 de la mañana en el local de costumbre. Asunto importante que exige presencia unánime y puntualidad.

ADMINISTRATIVAS

Interesa nombre y destino de un cheque de 13,33 dólares. Manufactures Hanover - Trust Company, New York (U. S. A.), recibido el 5-8-del 66. total 64,28 frs. Correos no lo dio. Esperamos aclaración del interesado.

Julián Fernández, Canton, Ohio (U. S. A.). Recibidos tus dos cheques de 5D (1ad.) a Cta publicaciones.

Miguel Foz, Montpellier (Hlt). Giro 190 frs. distribución indicada. Diferencia de Librería para publicaciones como donativo.

Durán Germán, Lyon (Rhône). Recibido giro 50 frs. «C. S.» y «Umbral» año 67.

Santos y Richarte, Toulon. Recibido giro 92 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 30-6-68, ambos.

Ramón Sanz, Montauban (T. et Gn). Con tu giro de 42 frs. pagas «C. S.» y «Umbral» h. 31-12-67.

Claramunt Juan, Laverune (Hérault). Rdo. giro 16 frs. Pago «C. S.» h. 31-12-67.

E. Martínez, Aigues-Mortes (Gard). Carta y giro (7-4-67) 50 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-67.

Antonio González, Mont-de-Marsan (Landes). Recibida carta y giro 50 frs. Recibido giro 37 frs. en fecha indicada. Pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-67.

José Navarro, Poligny (Calvados). Recibido giro 48 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-67. Recibidos giros indicados en carta.

León, Taur (I. et L.) Recibidos giros. Con el del 31-7-67 (28 frs.) pagas «C.S.» hasta el 31-1-67.

Ridao, Vaccaville (U.S.A.). Recibido cheque (11 D.) 33,33 frs., 6,70 frs. libreria. Resto 26,73 frs. pro-ancianos. Resta a completar el envío último de libros 37,70 frs.

Caravaca, Caen. Giro 71,80 frs. Pago «C. S.» 464-467 y «Umbral» 66.

Hernández, Nimes. Recibida la tuya y giro indicado. De acuerdo fecha pago o sea el 2º trimestre vencido.

NOTA DE ADMINISTRACION

Rogamos a los suscriptores y paqueteros que si les ha faltado algún número durante el periodo de vacaciones que los soliciten para podérselos enviar.

PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

Fresnes: Torralba, 5; *París:* Gual, 10; Familia Faro, 10; Sort, 5; *La Courneuve:* Montoro, 2; *Peyroles:* Leonor Alvarez, 4,40; *Royan:* Rifa Jira 14 julio 67, 50; *Roanne.* Antonio López (2 veces), 20; *La Charité:* Peincede, 10; *Roquefort:* Allende, 10; *Lambesc:* Nadal, 6; *Mende:* Santandreu, 3; *Ria: (P. O.):* Borrás, 10; *Melun:* José Pons, 30 frs.

Total: 175,40 frs.

PARADERO

Se desea tener noticias de María Jesús Probedo e hija, que residen en Barcelona, y de Bernardo Sastre, natural de Camagüey (Cuba). Sus últimas noticias fueron de París, rue Maryse. de su padre, Francisco Gardurante nuestra guerra civil.

Escribir a Telesforo Carrión: 17, rue Pierre Degeyler; 69-Venissieux.

— Antonio García Chacón, de Prado del Rey (Cádiz), desea saber el paradero de su padre, Francisco García González, el «Tenedero», de Montejaque (Málaga), que pasó a Francia en 1939.

Se ruega a quien pueda dar noticias de él las comunique a la siguiente dirección: Antonio García Chacón, La Combond, route de Gerzat, 63-Montferrand.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-79.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL RETORNO

La vida fugaz se lo lleva todo. Pasan las horas de pena, los momentos de tristeza; y también se lleva el curso del tiempo los ratos felices gozando del olvido de la etapa cotidiana, larga, interminable y monótona.

Tras el asueto de unas vacaciones, ha llegado la hora del retorno. El regreso a la ciudad, al pueblo, o a la aldea. Y de nuevo la tarea de casi todo el año espera para atarnos a lo que muchas veces constituye una rutina. Pero todo el que alcanza a captar y comprender las facetas del vivir; quien posee una sensibilidad susceptible de recibir el impacto de la realidad, sea cual fuere su característica, guarda en su fuero interno una experiencia de los viajes, de esos transitorios cambios de residencia que conlleva la etapa de las vacaciones.

Del ambiente cosmopolita de las playas de moda; de las poblaciones celebradas por sus aguas termales; de las capitales de renombre turístico, se puede captar la frivolidad de unos, la prosaica ostentación de otros, la vanidad de los «nuevos ricos», el cínico desparpajo de los viciosos y parásitos; la presunción, la estulticia, la chabacanería de cuantos, sea cual fuere su categoría social, su estado económico, poseen una mentalidad burguesa. Los enamorados de la natura que han recorrido parajes de una singular belleza, ya trepando por atajos y veredas a las cumbres de las montañas, orillando ríos o lagos, bien contemplando el mar desde lugares agrestes, no frecuentados por la multitud, diríase que reciben un temple de vigor, de serenidad, y hasta de pureza. Temple facilitado por el aire, por el sol, por las aromas silvestres que prodigan los pinos y las hierbas montaraces.

Quien es observador, — y el idealista debe serlo — la oportunidad de vagar de ceca en meca, como en el caso de la temporada de vacaciones, le permite solidificar sus puntos de mira en torno a las aberraciones sociales, al respecto de lo que precisa combatir, o eludir, si se prefiere. Llega a conocer a fondo lo que no debe imitarse, lo que merece reprobación. Y, en contraste con los defectos de la organización social, puede apreciar la vitalidad de la naturaleza, siempre joven, vivo ejemplo de constancia y perenne fecundidad.

SOCIOLOGIA Y LITERATURA

Casos sicológicos como el del buen compañero Cayetano los ha habido y los hay. Poseen una apreciación de los conceptos sociológicos que se circunscribe tan sólo al hecho de apreciar de un modo escueto, descarnado, la crítica de las instituciones, el ataque a lo que son injusticias o aberraciones de la civilización: el capitalismo explota, las religiones mienten, el Estado oprime, la magistratura es una farsa, la guerra es un asesinato colectivo, el comunismo libertario es la sociedad ideal, la Confederación Nacional del Trabajo es la organización obrera más revolucionaria, la política es el arte de engañar, la diplomacia consiste en mantener todo el tinglado de las arbitrariedades sociales entre los magnates de uno y de otro país, la dictadura conduce a la opresión, la policía y los organismos armados están creados para sostener al Estado y los privilegios del capitalismo. Todo ello es cierto. Son verdades que estimamos incontrovertibles. Ahora bien: para Cayetano y para cuantos como él opinan, los libros, las revistas, los artículos que de un modo claro, categórico, no hablan de ello no merece la pena que se lean. ¡No hay más dilema: o se lee sociología, bien definida y contundente, o no vale la pena de leer! ¿La literatura? ¿La poesía? ¿El Arte? ¡Monsergas y pasatiempos inútiles!...

De un modo cordial, con sencillez, es aconsejable salir al paso de puntos de mira tan escuetos, tan descarnados, de tan corto alcance. Se dirá que se ha escrito mucho y se escribe más explicando en todos los tonos el valor de la literatura y la importancia de artes como la Música, la Pintura, o la Escultura para educar los sentimientos. Pero, ¿qué se le va a hacer si el compañero Cayetano, y otros como él, viven al margen de esas nociones culturales de un matiz bien esclarecedor! No han llegado a captar el goce que produce la buena literatura, y el que se desprende de las manifestaciones de tal o cual matiz artístico. Y es que entra en ello todo un proceso de educación; algo así como lo que denominaba Schiller: «la educación estética del hombre».

Creo que Stendhal fue quien dijo que la literatura es como un espejo paseando a lo largo de un camino. En buena parte, el escritor trata de reflejar la realidad. Y su mérito es mayor si alcanza a darle colorido, a describir de tal suerte que evoque en la mente y en los sentimientos del lector una imagen de las cosas susceptible de hacer vibrar, por así decir, las íntimas fibras de la emoción. Dígase cuanto se quiera glosando conceptos sociológicos en contra de la guerra, no se logrará dar una sensación de ella como la ofrecida en las páginas literarias de ciertas novelas de Tolstoi, de Zola, de Barbousse o de Duhamel. La miseria, el dolor de los oprimidos, ninguna tesis sociológica lo ha reflejado con mayor realismo de lo que lo han hecho en sus novelas Dickens, Baroja, Blasco Ibáñez o Upton Sinclair. Lo que representa de perverso el jesuitismo no hay teoría que logre demostrarlo con mayor realismo que las páginas literarias de Diderot, de Galdós, de Mirbeau. Y así aludiendo a la influencia literaria, se podrían nombrar autores de ayer y de hoy que con su labor de novelistas han realizado una crítica social contundente, señalando injusticias, describiendo hipotéticos sistemas fundamentados en la justicia y en la felicidad humana. Todo ello y mucho más importa que lo sepan, que lo comprendan, Cayetano y otros buenos compañeros como él.

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

En versos cincelados con primor, unos con visión realista, casi creando imágenes plásticas; otros elaborados a base de filigranas, de fantasías, Roque Llop ofrece en «Poemes de llum i tenebra» un manojo de poesías en lengua catalana que adentran en la sensibilidad del lector toda una gama de estados emotivos que van desde lo angosto de la «tenebra», tinieblas que en horas de angustia (el autor sufrió el calvario de la deportación e internamiento en el tétrico campo de Mauthausen) oprimen todo fulgor de esperanza hasta el recuerdo luminoso de la aldea tranquila, silente, allá en un rincón rural de Cataluña, donde el autor vio la luz primera.

«*Sembra emocions i amàra't de tendresa, — per damunt les febleses dels humans*». Así dice el poeta. Así se esfuerza en su libro, buscando sembrar emociones, revestido de ternura, por encima de las humanas debilidades. Es la misión que les está encomendada a los poetas cuando en su corazón late un ferviente impulso humanitario, incluso cuando en su poema «L'amor mariner» nos dice: «*Infla la vela del cor — per fer camins d'aventura*».

Grata *gavilla* de poesías el libro del compañero Roque Llop con sus «Poemes maleits» en que alude a los malditos días de cautiverio entreverados de clamores de protesta, de anhelos de libertad. Con su colección de «Amoroses», añoranzas, nostalgia del amor que pasó. «Lletres», atinadas cuartetas de pujante sentido evocador. Y, como destellos de los maestros pintores impresionistas, está la serie de breves poemas denominados «Postals» evocando bellos paisajes del monte y del mar. En suma, una obra estimable a la que le da también realce un prólogo de Ambrosio Carrión.

GLOSA A UN ACUERDO

EL Pleno Intercontinental de la C. N. T. de España-Exilio recientemente celebrado en Marsella, ha tenido gran acierto al acordar la redacción, seguida de publicación, de una Historia de la Confederación Nacional del Trabajo. Si otras decisiones interesantes no hubiera en dicho Pleno — que las hay — esta sola valdría para justificar la celebración del mismo.

Posible que algunas voces se levanten, estúpidamente, para indicar que la historia es el pasado, siendo todo pasado merecedor de tumba. Infelicismo de gentes precoces sin convicción ni arraigo en nada. Sin progenitores y abuelos no hay juventud posible, no hay motivo de existencia. Mas, por lo visto, Carabobo tiene derecho de presencia en todas las épocas, en todos los países y bajo todos los climas.

Que la historia nuestra debe ser relatada, lo más fidedignamente posible, lo exige la propia actualidad — implacable — que atravesamos. La mentira falangista y comunista, lógicamente coincidente, borraría la página más viril de la España moderna: la anarquista y confederal - anarquista, con la agravante de que, lo que no es falsedad, es silencio deliberado en un tercer ambiente político. E pour si muove! **Y sin embargo se mueve.**

Porque la C. N. T. no es un hecho vivido irreproducible. La C. N. T., sañuda e implacablemente perseguida en el feudo franquista, pervive en muchos corazones y en el sentimiento profundo del pueblo hispano. Pese al afán de exterminio que contra ella alientan azules, rojos e incoloros, la C. N. T. ha sido, es y será porque ha realizado obra, la está realizando, y prepara la eclosión libertaria del mañana. Mientras el programa del societarismo rutinario se detenía en el muro de la jornada diaria de 8 horas, nuestra sindical inoculó en las multitudes trabajadoras el interés por un más allá a base de las 7, 6, 5 y 4 horas camino de la igualdad social, esto es, del comunismo libertario.

Se comprende entonces que la C.N.T. no es organismo de ayer, sino de hoy y de siempre. Su programa empezó a ser aplicado, y es por miedo a su aplicación total que el capitalismo, el cuartel, la Iglesia y una buena mitad de la pulpería política, desataron la reacción sangrienta del 18 de julio de 1936. Treinta y un años después, franquismo y bolchevismo fingen ignorarnos, y otros elementos, sin duda descohesionados, mas convergentes, incurren en la misma «ignorancia» para desbancar lo que todo opositor nuestro teme: la posibilidad del comunismo libertario en España, esa novedad simpática y prometedora que parcialmente ya fue ensayada con éxito, y que la Confederación puede oponer a estos fascismos, comunismos, politiquismos enteramente fracasados, inactuales y extemporáneos, pese a los humos modernistas de todos ellos. El comunismo libertario, la C. N. T., la anarquía: he aquí la bestia negra de la intención negrísima de todo enemigo; he aquí el porqué del sostén ultrancista de los sindicalismos adormideras, ladinos y... cloaqueros como eso que llamamos « royanismo » y « asoismo ».

Venga pues historia de ayer, mientras trabajamos por la de mañana.

FIGURAS DE CASA

J.- P. PROUDHON

DENTRO del mundo revolucionario y socialista, Proudhon representa el pensador genial, independiente, rebelde a todos los dogmas y a todas las disciplinas, una fuerza primitiva y sólida en el terreno del pensamiento, como lo era Bakunin en el terreno de la acción.

Nació el 15 de enero de 1809 en un suburbio de Besançon (Francia), de una familia obrera muy pobre. Con eso está todo dicho que nuestro Proudhon conoció las penurias y el trabajo desde su más tierna infancia, guardando a los ocho años las vacas o ayudando a su padre a hacer toneles. Fue a la escuela con muchas dificultades y comenzó a revelar ya en ella su sed de conocimientos y su inteligencia despejadísima. La miseria de la familia le hizo interrumpir los estudios e ingresó de corrector en una imprenta. Luego se hizo obrero tipógrafo y recorrió muchos lugares de Francia en busca de trabajo. Su oficio de corrector y de tipógrafo le ofreció algunas posibilidades de hacer estudios y de aumentar el caudal de su saber.

Proudhon es el tipo del perfecto autodidacta, que lo debió todo a su fuerza de voluntad y a su genio.

En 1836 adquirió una pequeña imprenta en Besançon y presentó su candidatura a la pensión Suard, que se la concedió en 1838. De esa fecha datan algunos de sus escritos sobre temas gramaticales. En 1849 apareció su primer obra de gran éxito: «¿Qué es la propiedad?, o Investigaciones sobre el principio del derecho y del gobierno», que cimentó su celebridad y reveló íntegramente su genio y sus ideas fundamentales. Desde 1840 hasta 1865, fecha de su muerte, escribió más de treinta volúmenes, la mayoría de los cuales tendrán siempre actualidad y serán merecedores de estudio. Entre las obras que recomendamos calurosamente a todos los estudiosos de los problemas sociales mencionamos «Confesiones de un revolucionario» (1849), «Idea general de la revolución en el siglo XIX» (1851), «De la justicia en la revolución y en la Iglesia» (1858), «Capacidad política de las clases obreras», obra póstuma. Su correspondencia se halla recogida en 14 grandes volúmenes (París, 1875) y es indispensable para el estudio de la personalidad y el pensamiento de Proudhon.

Sus periódicos: el «Représentant du Peuple» (1848), el «Peuple» (1848-1849) y «La Voix du Peuple» (1849) y el «Peuple» (1850) son inolvidables y quedan como modelos de periodismo combativo y de vulgarización de conocimientos económicos y políticos.

Está de más decir que Proudhon conoció la cárcel, el destierro, las persecuciones, y puede asegurarse que no tuvo un momento de reposo en su agitada vida, que terminó en París el 19 de enero de 1865.

Hijo del pueblo, ha quedado fiel al pueblo, cumpliendo con la promesa que hiciera a la Academia de Besançon en su juventud.

Documentos históricos españoles

POR una feliz circunstancia han llegado a nuestras manos algunos ejemplares de «Documentos históricos españoles», publicados en la República Argentina durante los años de nuestra guerra contra la invasión italo-germana.

Dado que las nuevas generaciones españolas, según parece, ignoran todo cuanto a nuestra lucha en defensa de la Libertad se refiere, vamos a tener el placer de ofrecer (si nuestro compañero director nos lo permite) algunas páginas de esa heroica gesta escrita con sangre ibera. Convencidos de que ninguna otra época de la historia de España comporta tal magnitud en el heroísmo y en el sacrificio de los hombres españoles amantes de la Justicia, cual el período que va del 19 de Julio de 1936 al 1º de Abril (y lo que sigue) de 1939, ofrecemos a los lectores, sin ninguna clase de comentarios por nuestra parte, lo más importante de dichas páginas. Creemos servir así a la causa de la Verdad, tan vergonzosamente olvidada, y lo que es peor, mistificada por aquellos que quisieran olvidar escondiéndola a los otros la poderosa razón de nuestra perenne oposición al régimen fascista aún hoy imperante en nuestra maltrecha España.

En estos tiempos de «convivencia pacífica» propagada por aquellos que «tienen la memoria corta», en esta época de olvidos cómplices, de propagandas «dialogueras», de turismo llorón y lastimero, en estos días en que ciertos elementos propugnan de manera desvergonzada un «diálogo» cuya única significación para los españoles libres del Interior y del Exilio, es la tardía sumisión al régimen impuesto con la ayuda de las bayonetas extranjeras del fascismo internacional, es necesario recordar un poquito lo ocurrido. Y para ello, nada mejor que la documentación de la época.

Es preciso recordar el por qué de nuestra lucha. Es preciso recordar los objetivos de nuestra oposición al fascismo y es preciso recordar las realizaciones de tipo económico, político, social, moral y humano que en ambos bandos se hicieron luz durante una terrible contienda de treinta y dos meses de duración.

En la documentación que vamos a dar aquí, se podrán sacar las conclusiones que se imponen sobre el desarrollo de las ideas que guiaron a ambas partes en lucha. Y a la lectura de esta documentación, podrán los no iniciados distinguir las profundas diferencias que nos impiden aún hoy de llegar a un abrazo de Vergara que no serviría, por otro lado nada más que para profundizar estas infranqueables y permanentes diferencias, que sólo con el restablecimiento de la total igualdad entre españoles podrían ser salvadas en parte.

Pero, ya hemos dicho más de lo que nos proponíamos al principio, y vamos a dejar la palabra a los «Documentos históricos españoles», empezando por un artículo que consideramos de gran actualidad.

M. Ocaña

UN FALSO SENTIMENTALISMO

(La contienda ibérica no es una guerra entre hermanos)

Derrotistas incontrolados e indeseables han aprendido un estribillo sentimental para cazar incautos. «¡Una lucha entre hermanos es siempre dolorosa!» — dicen compungidos. Y en torno a tan sugestiva declaración arman el tinglado de sus argumentos. Son lágrimas de cocodrilo, que vierten sin tasa, tratando de desmoralizar a las gentes sencillas y de buena fe. Claro es que los trabajadores, los que luchan y laboran por su independencia y por sus reivindicaciones, saben a qué atenerse y no hacen maldito caso a los desaprensivos propaladores de la sensiblería hueca. Pero bueno será discurrir un poco acerca de la cuestión, para que no quede ni sombra de duda.

Partimos de la base de que la lucha entre el Capital y el Trabajo nunca fue ni será entre hermanos, sino entre opresores y oprimidos, entre explotadores y explotados, entre poderosos y humildes. Los obreros no podemos llamar hermanos a quienes de una manera rastrera han vivido y pretenden vivir de nuestro sudor; no podemos llamar hermanos a quienes emplean el fatídico concurso de civiles desalmados para acallar a tiros a nuestras quejas. No es el odio o el rencor el que mueve a los trabajadores a no considerar como hermanos a sus enemigos seculares, sino la voz de la razón y de la dignidad de clase postergada y perseguida. Es tarde para rectificaciones sinceras. No las creemos.

Pero sentadas estas premisas, ¿puede alguién, ante el espectáculo de la guerra cruel que se nos hace, titularla «guerra entre hermanos»? ¿Hermanos los traidores que se sublevan contra el pueblo y lo ametrallan sin piedad con la «sana» intención de que sucumba entre las garras del capitalismo? ¿Hermanos los que al advertir la pujanza de nuestros soldados y sintiéndose impotentes para sus designios, movilizan a la rapiña de las dictaduras y consienten la invasión de nuestro país por los ejércitos italoalemanes? ¿Que consienten que la aviación extranjera ametralle las poblaciones civiles y asesine a nuestras mujeres y a nuestros hijos? ¿Hermanos quienes toleran que la riqueza de las zonas invadidas pase a manos de los bandoleros totalitarios?

¡Hermanos! Vamos a dejar el tópico. Combatimos contra unas hordas extranjeras militarizadas, a las que hay que exterminar sin compasión; combatimos contra generales traidores que llevan a España a la ruina; combatimos contra los que odian al pueblo...

¡Adelante, pues, contra los invasores y contra los traidores!

(De «CNT», de Madrid, 28 de mayo de 1938.)

COMO SE DESARROLLAN EN TIERRAS CASTELLANAS LOS GRUPOS COLECTIVIZADOS

Resulta alentador el examen de los resultados obtenidos con el nuevo sistema en algunos pueblos de la región del centro. El caso de Miralcampo, por ejemplo, puede servir de antecedente curioso para juzgar el esfuerzo titánico de nuestros labradores, guiados por elementos que ponen a su alcance la Organización Confederal de la C. N. T.

(Pasa a la página 3.)

C. N. T. A. I. T.
LABOR DEL PLENO INTERCONTINENTAL DE MARSELLA

Desarrollo orgánico e incremento de actividades

El Pleno considera que hay que robustecer cada vez más nuestra Organización.

Que deben ampliarse y homogeneizarse las actividades orgánicas de común acuerdo con las posibilidades de cada Núcleo, robusteciendo y ensanchando más cada día la labor del Sindicalismo Revolucionario.

Que el desarrollo de la Organización será tanto mejor y mayor cuanto más constante y activa sea la aportación de sus militantes y afiliados.

Que éstos deben esforzarse en animar las actividades en el plan local, nuclear e intercontinental, procurando concertar orgánica y responsablemente trabajos e iniciativas, mancomunando la contribución de cada cual solidariamente y velando para que se mantenga la cohesión orgánica y se robustezca la Organización.

Que las actividades orgánicas en todos los órdenes han de tratar de multiplicarse, convirtiéndose cada compañero en un animador voluntariamente de ellas, procurando valorizar la obra de la Organización ante propios y extraños y estrechar los lazos de fraternidad entre los mismos compañeros, interesándoles en la labor común.

(Moción unánimemente aprobada por el Pleno.)

22 agosto 1967.

Los judíos, Franco y la Iglesia

SEGUN informa un diario parisino, más de cien libros escolares españoles han sido expurgados de conceptos calamitosos afectando a los judíos. Cuando ocurrió la expulsión de éstos del país español, hace siglos, a los que prefirieron quedar aceptando toda suerte de vejaciones, les apostrofaron con el remoquete de «marranos», el cual guarda persistencia en Mallorca bajo el figurativo localista de «chuetas». A ver qué «Amistad judeo-cristiana» se atreve a desvanecer ese «popularismo» infame.

La Iglesia se moderniza — dicen — sin que, aparentemente, arranque de su atasco. Su actividad «obrerista» actual no alcanza a conmover por ahora, a causa de una estrategia prevista. Su Cristo del 18 de julio permanece sangriento, y costará lavarlo. La eliminación de conceptos miserables de los libros de escuela dejará al escudo reaccionario español en la suciedad de siempre.

Franco es de origen semítico y el calificativo de «marrano» no lo resistiría. Haría fusilar a los «marraneros» previa tortura torquemadesca. Sin embargo, como católico converso, ha tolerado la incitación al asesinato de judíos escrita en libros de «enseñanza» y simbólicamente practicado en los templos en días de «semana santa». Siendo el amo absoluto de España, ¿qué y quién se opondría a que al «caudillo» firmara una disposición ordenando la depuración total de los libros de texto, cometido que, por lo visto, cumplen temblorosamente unos señores particulares?

Durante la República esas barbaridades racistas no tenían curso en las escuelas oficiales, y si las mismas se han reintegrado a las aulas municipales y de Estado, ha sido gracias a la cadaverización provocada de dos millones de españoles, garantía segura para escribir despiadas locuras sanguinarias que aprendieran los niños sometidos a la férula «educacional» de los bárbaros de la «cruzada».

Inocular a la infancia preceptos de odio y de matanza podrán disponerlo los cánones del catolicismo. «Matar judíos» aporreando losas de templo ha sido — y sigue siendo — una asquerosa distracción que los curas ofrecieron y ofrecen a los hijitos de madres ignorantes y catolizadas. Cortar con esa costumbre infame, no lo hará comisión mixta alguna, ni individuo memo-religioso, ni el propio Franco, judío de sangre, matamoros melillense, mataespañoles con gumia mahometana, sino las escuelas de otros Franciscos: el Giner de los Ríos y el Ferrer Guardia.

La roña clerical de ahora procede de muy antiguo, como la Santa Inquisición de ayer y de hoy arranca de Domingo de Guzmán, al cual las llamas homicidas del Languedoc (pasadas a la península ibérica) dieron fama de santo.

Un poco más de atrevimiento y la Iglesia podría santurrear a Franco. ¿No lo pasea ya bajo palio?

Artemio Lorente

OBRAS
DE FELIPE ALAIZ
19,00 francos los 3 volúmenes.

ECOS DEL PLENO INTERCONTINENTAL DE MARSELLA

El Comité Nacional de la C. N. T. del interior saluda al Pleno

POR acuerdo del Comité Nacional de España, y correspondiendo a la invitación fraternal hecha por S. I., nos hallamos entre vosotros con carácter exclusivamente informativo para poder informar a los hermanos del Interior con la objetividad e imparcialidad que la emoción nos permita, de la forma y en la forma que estáis llevando a cabo la exposición de vuestros problemas y anhelos orgánicos con criterios abiertos y libres, en este Pleno Intercontinental.

Podéis tener la absoluta seguridad de que en todo momento los compañeros del Interior sabremos hacer honor a la generosa y unánime manifestación de consciente solidaridad y ayuda moral y material que nos ofrecéis y venís cumpliendo, para que nosotros podamos llevar a feliz término la gigantesca tarea que muy gustosa y libremente nos hemos propuesto y de la que ya estamos recogiendo los frutos de esta arriesgada pero fecunda labor.

No cesaremos en esta misión hasta que hayamos conseguido la total vertebración y fortalecimiento de la C. N. T. en España, para que el Movimiento Libertario español brille con toda su potencia y esplendor a que su inalienable misión y derecho histórico le hace acreedor y corresponde.

Con este motivo aprovechamos la magnífica oportunidad que nos brindáis para transmitiros el abrazo fraternal de los hermanos del Interior, que nos sentimos a partir de este momento, con mayores bríos y entusiasmo para seguir adelante sin descanso.

También os queremos agradecer muy sinceramente la serie de atenciones que con nosotros habéis tenido.

¡Viva la C. N. T.!

¡Viva el Movimiento anarcosindicalista español uno e indivisible!

La Delegación de los compañeros de la Organización del Interior.)

C. N. T. A. I. T.
LABOR DEL PLENO INTERCONTINENTAL DE MARSELLA

DE LA JUVENTUD Y DEL PROSELITISMO

AL PLENO:

Consideramos que la labor proselitista ha de extenderse hacia todos los trabajadores, como tales y como hombres, sin hacer problema de edades.

Que debe prestarse especial atención a la formación de los jóvenes, para engrosar y reforzar los cuadros militantes y para dar continuidad a la existencia de la Organización.

Ha de evitarse en todo momento crear un clima de prejuicios generacionales, que establezca entre nuestros afiliados y simpatizantes exclusivismos y comportamientos de edades, procurando que la militancia, lo mismo la joven que la madura o veterana, se sienta cómoda y en armonía entre la gran familia confederal.

El Pleno entiende que la labor a emprender es obra de todo militante, sembrando por doquier la semilla revolucionaria, exponiendo con claridad a la juventud lo que es el Anarcosindicalismo y los fines que persigue, con la intención de interesarla en los asuntos sociales y de combate contra el Estado, extendiendo su radio de acción, como atracción, en los medios específicos que se crean convenientes.

Contando ello, como es lógico, con el asesoramiento y la ayuda moral y económica que necesite de la C. N. T., por medio de sus Federaciones Locales, quedando éstas en libertad de acción para que tracen ellas mismas las formas de propagar y hacer proselitismo entre la juventud, respetando siempre los acuerdos que la Organización en general haya tomado.

Recomendamos al Pleno se lance un manifiesto dirigido a la juventud, haciendo historia de su desarrollo y de su proyección al exterior.

LA PONENCIA: *Alto Garona-Gers, Gironda, Provenza.*

(Resolución aprobada por el Pleno por unanimidad.)

23 *agosto* 1967.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

21 SEPTEMBRE 1967
NUMERO 472
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

REFORMES ET USURPATIONS

NOUS savons pertinemment que la réforme de la Sécurité Sociale n'a pas fini de faire couler de l'encre et il s'en dit tant que les travailleurs ont souvent du mal à s'y retrouver.

Les idéalistes, ceux qui ont toujours cru que la Sécurité Sociale était une conquête de la classe ouvrière qui devait rester au service de cette même classe, s'insurgent chaque fois qu'ils découvrent une nouvelle atteinte à ces droits acquis; quant aux politiciens, tous ceux qui ont prêté leur concours pour asservir cet organisme social et le dépouiller de tout son contenu humain et solidaire, les voilà maintenant divisés en deux clans.

« La majorité », qui par la bouche du Premier ministre déclare que la réforme de la S. S. ne peut pas se faire sur des principes mais sur une constation; puis il y a les autres, toux ceux qui voudraient le pouvoir et qui, s'ils y parviennent, continueront d'asservir la Sécurité Sociale en la maintenant dans un état de déficit permanent.

« Deux milliards et demi de déficit proviennent des charges indues qu'impose l'Etat, qui se débarrasse ainsi de son propre déficit en l'attribuant à la Sécurité Sociale... » (1)

N'empêche que la Sécurité Sociale a besoin d'une sérieuse réforme de ses structures actuelles où plutôt d'un retour immédiat aux principes qui devaient l'animer à ses débuts, c'est-à-dire les sentiments de la solidarité et de l'entraide.

« Au lieu de cela, dit Mitterrand à un journaliste de l' « Express », le gouvernement a rompu la solidarité des caisses, réduit la représentation des salariés, alourdi la charge des moins favorisés. »

A l'en croire la situation de la Sécurité Sociale n'est alarmante que depuis qu'il se trouve dans l'opposition; or les travailleurs savent bien que la gestion effective de la Sécurité Sociale leur a échappé depuis fort longtemps déjà. Bien sûr, on leur permet de voter pour tel au tel administrateur à étiquette « ouvriériste », mais nous savons aussi qu'il n'est fait appel à la classe ouvrière que pour mettre le bulletin dans l'urne et, le cas échéant, pour payer la note.

Devant cet état de fait aucun sentiment de solidarité ne peut pénétrer les masses laborieuses trop limitées dans leurs ressources et qui ne voient trop souvent d'autre issue, d'autre solution que la « resquille », la fraude selon les termes officiels.

La fraude, un bien grand mot pour condamner les peccadilles des ouvriers alors que l'escroquerie des grands trusts vis-à-vis de la Sécurité Sociale s'élève à des milliards. Il n'y a qu'à prendre l'exemple des laboratoires pharmaceutiques: le poids du papier utilisé pour la publicité des produits est souvent supérieur à celui des produits eux-mêmes. Demandez, à ce sujet, ce qu'en pense votre facteur (si celui-ci a des docteurs sur sa tournée). Et qui paie ensuite la note ?... Le brave travailleur; et lui seul. Oui, car la cotisation patronale entre toujours dans les frais d'exploitation et n'est, en aucun cas prélevée sur les profits des exploiteurs.

Autre exemple de fraude concernant les produits : « Un cas entre mille ». Un assuré social se rend chez un opticien pour faire changer les verres de lunettes après accord de la caisse. Quand il faut payer la note, l' « assuré » se rend compte que le tarif pratiqué par cet opticien est supérieur de 100 pour 100 au tarif ministériel...

Réclamations, enquêtes et enfin réponse de la Direction Régionale de la Sécurité Sociale, qui informe que : « Bien que le tarif du remboursement ne correspond plus aux prix pratiqués généralement par les opticiens, ceux-ci ayant en effet subi l'influence de l'augmentation des prix à la fabrication, les caisses de la Sécurité Sociale n'en sont pas moins tenues de l'appliquer, une amélioration des conditions de remboursement des articles d'optique ne pouvant en résulter, en l'état actuel des textes, que d'un relèvement, sur ce point, du tarif interministériel des Prestations Sanitaires. »

C'est clair; après ces déclarations, ceux qui pensent que le fait d'élire un représentant de la C. G. T., plutôt de la C. F. D. T. ou de F. O. pourront bien se convaincre que le seul qui décide c'est l'Etat.

Nous répétons ce que nous ne cessons de dire : la Sécurité Sociale fut une revendication ouvrière et la seule réforme qui puisse être admise c'est une refonte totale de ses structures pour en venir à une véritable gestion par la base pour la satisfaction de tous les besoins sociaux des travailleurs.

En dehors de cela il ne peut être question de réformes, car elles revêtiront toutes une forme plus ou moins concrète de l'usurpation.

(1). — Lu dans l' « Expresse ».

Fruit d'une seconde lecture

Dans le numéro 47 (avril-juin 1964) du « Mouvement Social », le professeur Jean Maitron avait publié un travail fort documenté sur le militant de causes assez disparates que fut Victor Kibaltchiche, dit Le Rétif, dit Victor Serge. Après avoir relu le magnifique exposé de l'ami Maitron, je dois relever ce qui a trait à la présence de Le Rétif à Barcelone, étant donné que la correspondance de celui-ci avec Emile Armand me touche d'assez près, comme lecteur curieux tout au moins.

Sans aucun doute, Le Rétif n'est pas un saint de ma dévotion, idéologiquement parlant... Le passage de l'individualisme convaincu au troupeau communiste-trostkiste comportant l'acceptation du destin tragique des communes révolutionnaires de Kronstadt et de l'Ukraine makhnoviste, nous laissent sceptiques quant à la condition anarchiste de celui qui fut l'ami de Bonnot, Garnier, Raymond-la-Science, etc.

Mais ce n'est pas pour manifester ce regret personnel que je m'adresse particulièrement à vous, cher Maitron. Cela serait sans importance. L'important, à mon avis, c'est la façon assez cavalière qu'avait Le Rétif de juger un mouvement ouvrier catalan qu'il ne connaissait pas. peut-être parce qu'il manquait de temps pour l'étudier ou parce qu'il vivait à l'écart du syndicalisme.

J'ai connu personnellement Victor Serge, Le Rétif, à Barcelone grâce a la gentillesse de Costa Iscar et du camarade français Joseph Venuti (Gaston Leval). Le Russe était un homme correct, un peu réservé, et pourtant aimable. On l'a regardé comme un personnage légendaire, puisqu'il était slave et on avait lu, en ce temps-là, pas mal d'ouvrages sur le nihilisme russe. L'affaire Bonnot-Garnier était encore dans les esprits, et nous étions conscients des drames intimes (amoureux et politiques) qui troublaient notre hôte. Nous avons lu la série d'articles que Le Rétif passait à l'hebdomadaire anarchiste « Tierra y Libertad », du 39, rue de la Cadena, chez Tomás Herreros, et dont Costa fut longtemps rédacteur. L'étude sur l'individualisme de Nietzsche fut très appréciée des camarades espagnols.

Mais en fait, l'individualisme anarchiste à Barcelone a toujours été une plante exotique. Hormis Costa et tel petit groupe individualiste pratiquement inconsistant, le milieu syndicaliste espagnol, anarcho-communiste en soi, ne pouvait plaire à l'ancien directeur de l' « Anarchie », ce qui veut dire que Le Rétif a vécu à l'écart, au-dessus d'un bouillant mouvement ouvrier, toujours actif et passionné, toujours constructif, ce qui a contrasté avec la formation silencieuse, studieuse d' « élite », caractéristique de l'anarchisme français et qui le sépare de l'anarchisme espagnol. Nous avons approché la multitude. nous avons déteste l' « aristocratie pensante » et sommes descendus dans la rue; nous nous sommes mêlés au peuple malheureux pour le tirer de sa condition avec effort et sacrifice, ce qui nous a apporté l'adhésion de la « masse » au point de dominer, parfois, la politique du pays ! Comment ne pas trouver Le Rétif injuste, voir ignorant quand il dit : « Les Espagnols sont dix fois moins aptes à l'initiative que les Français, et cent fois plus endormis. »

Lui-même — Le Rétif — était si éveillé qu'il a complètement sous-estimé un mouvement révolutionnaire qui se préparait sous ses yeux... Et il est parti pour la Russie, via la France.

A ce sujet, je lis en pages 58-59 du « Mouvement Social » ce propos du rédacteur : « Un essai malheureux de grève générale a lieu le 19 juillet auquel il (Le Rétif) participe »; mais quand une véritable insurrection éclate en août « j'étais (c'est Le Rétif qui parle) en route pour la Russie. »

Le mouvement du 19 juillet eut un caractère essentiellement politique du point de vue des syndicalistes sociaux-démocrates (U. G. T.) et anarchistes (C. N. T.). Ce fut l'affaire de l'Assemblée des parlementaires. Cette assemblée était formée par les députés et sénateurs républicains, socialistes et régionalistes farouchement opposés à la monarchie; Marcelino Domingo, auteur du manifeste subversif « Soldados » étant le plus acharné d'entre eux. Le chef de file des parlementaires d' « opposition civique », le catalaniste Francesc Cambó décida de convoquer ladite assemblée á Barcelone, mais il se ravisa, craignant l'ambiance révolutionnaire d'une multitude syndicaliste endormie, aux dires de Le Rétif. Cette défaillance fut une défaillance des politiciens et non du prolétariat qui le montra bien en décembre 1916 lorsqu'il déclencha, en soutient d'un pacte C.N.T.-U.G.T. une grève générale de 24 heures très réussie dans toute l'Espagne et qui fut le prélude de la révolution d'août 1917, que Le Rétif manqua, toujours pressé de se fuir lui-même.

Le Rétif fut conscient de cette révolution qu'on préparait depuis le 16 décembre 1916, et je ne trouve aucune explication aux propos de Le Rétif traitant d'endormis les camarades espagnols. En ce temps-là, la révolution de 1909 n'était pas très lointaine et les rues de Barcelone que Le Rétif parcourait n'ont jamais senti le conformisme.

Le Rétif se trompe encore en minimisant la valeur de l'anarchisme du camarade Salvador Seguí (« el Noi del Sucre »). Tout anar français trébuche sur le terrain de l'anarchisme ibérique car il n'a pas l'habitude d'évoluer dans le milieu syndical. Le temps de Pelloutier, Pouget, Yvetot est révolu; les syndicats sont à la merci du syndicalisme politisé depuis que les anars ont regagné la caverne des savants. Seguí, comme tout autre militant a été le lutteur intégral à l'athénée, au syndicat et dans la rue. Nous étions toujours si affairés, que chez nous, on n'eut jamais des heures à perdre en spéculations philosophiques de salon. Notre université nous l'avons trouvée au chantier et sur le pavé, et quand le sang a coulé, malheureusement, le combat ne ressemblait en rien à celui de la rue Ordener.

Une autre remarque à faire aux propos du regretté — malgré tout — Le Rétif, a trait à cette idée fausse d'un Seguí « dirigeant » d'un comité ouvrier. En écrivant cela, il oubliait sans doute que dans le milieu anarchiste et anarcho-syndicaliste, le « dirigeant ». le « leader », le « chef », le « commissaire » n'ont pas de place puisqu'on considère que la hiérarchie est insupportable à des hommes libres. Seguí a toujours agit comme un militant de plus, tout simplement, en homme égal aux autres hommes, dans la dignité idéologique. Par la suite, si le manifeste de « Solidaridad Obrera » (œuvre d'un comité, pas d'un individu seul) a devancé en idées les réalisations soviétiques, tant mieux pour ce pauvre monde catalan d'avant garde « moins apte à l'initiative que le Français ». On voit mal la torpeur de ce mouvement d'un dynamisme libertaire sans pareil dans l'histoire moderne. Même la révolution antimilitariste d'Ancône (Italie, 1912) dressée contre la guerre d'Abyssinie, semble être le deuxième acte de l'action antimilitariste commencée dans la région industrielle de Catalogne en 1909 contre la guerre du Rif (Maroc).

Et voilà encore une ingénuité de ce Le Rétif pourtant doué d'un sens de perception et d'analyse très aigu : « Seguí s'efforçait de préparer une grève générale révolutionnaire ayant pour objectif la prise du pouvoir a Barcelone, sans liaison toutefois avec d'autres régions, et notamment pas avec Madrid et sans perspectives à long terme ». Nous avons déjà parlé de la grève générale de 24 heures à la fin de 1916, pour toute l'Espagne. On peut citer aussi une grève générale pour toute l'Espagne, dégénérant en révolution à Barcelone, Sabadell, Tarrasa, Igualada, Granollers, Palamós, San Feliu de Guixols, dans l'est de la Peninsule et étendue à la région de Bilbao-San Sebastian dans le nord. L'exclusivisme « barcelonais », c'est ridicule. On est anarchiste, on est internationaliste ou on ne l'est pas. Dans le cas bien particulier que mentionne Le Rétif, il est facile de vérifier que les camarades socialistes « madrilènes » ont vu leur comité de grève condamné au bagne à perpétuité pour le même délit et à la même date que ceux de Barcelone et de Catalogne. Tout simplement.

Maintenant, qu'il me soit permis de faire référence, brièvement, à l'ami Costa Iscar (Antonio Fabiacén). Il traduisit les études de Le Rétif publiées à « Tierra y Libertad ». Originaire de Navarre, après de longues excursions de travail et d'étude au travers des provinces espagnoles, il fixa sa résidence à Barcelone.

Employé des Postes, il se rangea dans les rangs syndicalistes mais sans avoir l'esprit d'un militant. Son amitié et son affinité idéologique certaine pour Victor Serge nous confirme que celui-ci n'était qu'une ombre dans les centres ouvriers des rues Mercaders, Vallespir, Vistalegre, etc., etc., et qu'il n'a jamais participé activement à la vie syndicale catalane. Costa animait en ce temps-là le groupe d'investigation pédagogique (rationaliste) et n'a quitté le groupe « 1° de Mayo » éditeur de « Tierra y Libertad » (groupe respectueux de l'individualisme mais nullement épris des théories de Max Stirner) que pour prendre le bateau qui l'emmena en Argentine, échappant ainsi à la la sauvage répression des généraux Martínez Anido, Arlegui commandés par le gouvernement Dato. Là-bas, Costa resta fidèle à sa conduite d'anarcho-individualiste social. Pendant des années, il a répandu sa culture rationnaliste par la presse et à la tribune. En plus, il s'est spécialisé dans le commentaire et la traduction des œuvres du philosophe Han Ryner et a enrichi souvent les pages de « Umbral » et du COMBAT SYNDICALISTE de Paris avec sa collaboration toujours précieuse. Costa mourut à Buenos Aires au début de 1967, âgé de 80 ans.

C'est le monde intéressant qui part le premier...

JUAN FERRER

Révolte et révolution

L'évolution de la société bourgeoise suscite, principalement dans les pays hautement industrialisés, l'éclatement de vastes mouvements de révolte spontanés. Il s'agit d'une force dont il doit être tenu compte par les minorités révolutionnaires si ces dernières veulent pouvoir apprécier avec exactitude le rapport des forces sociales en présence au sein des contradictions capitalistes.

Mais ces forces sociales apparaissant spontanément, et parfois disparaissant avec autant de rapidité, doivent non seulement être prises en compte dans une analyse quantitative et immédiate mais également être jugées du point de vue qualitatif et dans le contexte de la lutte des classes elle-même.

Le fait que ces mouvements prennent le plus d'ampleur et se manifestent le plus violemment dans les pays capitalistes occidentaux au niveau de vie relativement élevé incite à penser qu'ils sont l'émanation aigu de contradictions sociales amenées à leur point le plus élevé. Mais le danger réside dans le fait que ces pays sont, par ailleurs, caractérisés par l'absence d'un véritable mouvement social et d'une conscience de classe collective. Dans ces conditions, la révolte spontanée des masses de jeunes risquent fort d'apparaître sans bases idéologiques véritables. Dans la mesure où, en période de stagnation sociale, les mouvements de pure révolte, pour éphémères qu'ils soient parfois, sont toujours numériquement supérieurs aux minorités révolutionnaires conscients et organisées, il faut éviter une absorbtion pure et simple qui pourrait se terminer par une régression du niveau moyen de conscience révolutionnaire.

Le problème n'est d'ailleurs pas si simple, car on peut également se demander dans quelle mesure un certain bien-être matériel minimum, comme celui qui existe dans les pays capitalistes avancés, n'est pas nécessaire à une prise de conscience supérieure et à l'élaboration d'un véritable programme révolutionnaire se substituant à la révolte immédiate. C'est également dans un pays à niveau de vie assez élevé que les partis « démocratiques » ou même réactionnaires ont peut-être le plus de possibilités de gagner finalement à leur propagande la jeunesse révoltée.

C'est en fonction de deux points de vue que peuvent s'établir des relations entre minorités révolutionnaires organisées à partir d'un programme de lutte à la fois destructif et constructif et mouvements jeunes de révolte qui, socialement ne sont pas encore clairement définis : tout d'abord, l'agitation créée par des manifestations de révolte spontanée peut servir à la fois de point de départ d'une critique théorique révolutionnaire de la société bourgeoise ou être à l'origine d'autres manifestations auxquelles participeront les minorités révolutionnaires. En second lieu et sur le plan idéologique, la révolte spontanée et généralisée de certaines fractions de la jeunesse indique le défaut total de valeurs authentiques vers lesquelles pourraient s'orienter le désir d'agir de la jeunesse et qui est à la fois le propre d'une société bourgeoise et d'une société de collaboration de classe dans laquelle la recherche du profit apparaît comme le *seul* moteur de l'activité humaine. Cela démontre que certaines couches de la population sont *disponibles* pour l'engagement dans la guerre sociale, mais cela ne prouve rien de plus. C'est l'assimilation ou non, par la jeunesse révoltée, de l'idéal révolutionnaire d'une transformation constructive de la société qui permettra de distinguer parmi elle les éléments qui sont socialement valables et ceux qui ne vont pas au-delà d'une lutte farouche et romantique contre un certain nombre de « concepts philosophiques » ou d'un snobisme d'origine bourgeoise. En d'autres termes, c'est la rationalisation de la violence à partir d'objectifs socialement valables et révolutionnaires définis qui doit opérer une sélection qui n'est rien d'autre que le passage de la révolte à la révolution. Ceux qui reculeront devant une rationalisation de la violence, qui n'accepteront pas de la dépouiller de ses éléments romantiques, rejoindront tôt ou tard la défense des intérêts de leur classe de rattachement : la bourgeoisie idéaliste. Les autres pourront grossir les rangs du prolétariat révolutionnaire; mais seront-ils nombreux ?

De toutes façons, les minorités révolutionnaires ne peuvent éviter, si elles veulent, et c'est indispensable, garder le contact avec la réalité sociale, d'envisager les moyens d'action et de propagande à mettre en œuvre pour que le « provotariat », ou une partie du provotariat, puisse être transformée qualitativement en néo-prolétariat révolutionnaire. Face au réformisme, l'action du provotariat peut constituer l'un des éléments d'une renaissance de la dynamique sociale et de la lutte des classes à condition qu'il s'assimile aux minorités révolutionnaires par l'adoption d'un programme social et d'une idéologie sans équivoques.

L'idée vraie de la jeunesse révoltée réside dans la tactique de la provocation. Il se peut d'ailleurs qu'il ne s'agisse à l'origine de rien de plus qu'un sentiment passionnel et aveugle. Mais il se trouve qu'historiquement parlant cette notion se révèle valable parce qu'elle correspond à la seule tactique à adopter vis-à-vis du puissant appareil de collaboration de classes. La renaissance de la lutte des classes ne peut attendre que toutes les conditions économico-politiques soient remplies parce que la pratique du réformisme tend justement à repousser toujours dans l'avenir ces conditions qui sont à la fois objectives et subjectives, qui dépendent de facteurs économiques mais aussi de l'action des masses elles-mêmes. En définitive, la renaissance de la lutte des classes doit donc être littéralement *provoquée*. C'est l'un des points où jeunesse révoltée et minorités révolutionnaires se rejoignent et c'est ce qui explique que ces deux éléments sociaux peuvent, à l'heure actuelle, participer côte à côte à des manifestations antiréformistes. Il reste à savoir si ce point de rencontre peut constituer la base d'une politisation du provotariat (non pas dans le sens, bien entendu, d'une intégration aux structures politiques démocratiques, mais d'une remise en cause totale et consciente, c'est-à-dire révolutionnaire, de la société bourgeoise). On peut présumer qu'une partie du provotariat seulement répondra à cette politisation à cause de l'ambiguïte et de l'absence de cohésion d'un mouvement qui n'a pas une origine sociale bien précise et qui peut attirer beaucoup de jeunes bourgeois par simple snobisme; ces derniers, sauf exception, rejoindront tôt ou tard le camp dans lequel sont situés leurs intérêts de classe. Il serait donc tout à fait dangereux pour les minorités révolutionnaires de se fondre organiquement dans le provotariat. Il semble infiniment plus rationnel d'envisager, à partir d'action concrètes effectuées en alliés, la possibilité de susciter, au sein même du provotariat, la formation d'un noyau « politisé », c'est-à-dire définissant et orientant son action à partir d'une analyse rationnelle des rapports de classe néo-capitalistes et dans le sens d'objectifs révolutionnaires précis. Le provotariat doit, de lui-même et avec l'aide des minorités révolutionnaires, se transformer en prolétariat. Ce processus rejettera automatiquement vers leurs classes d'origine les éléments bourgeois qui pourraient s'y trouver.

Jeunesse révoltée ou jeunesse révolutionnaire ? C'est une question qui doit trouver sa réponse dans l'evolution elle-même du provotariat qui doit éviter tout à la fois la légalisation, l'absorption réformiste et la stabilisation en un mouvement vague de révolte pure et de protestation incohérente. L'enthousiasme doit faire place à la détermination et la détermination elle-même s'établit à partir de ce que l'on veut construire à la place de ce que l'on condamne et qu'on tente de détruire. Il ne s'agit pas d'ailleurs non plus de tomber dans l'utopisme, dans l'attente mystique d'un monde nouveau, mais de déterminer conjointement, à partir de réalités sociales concrètes, l'idéologie et l'action. La base essentielle qui découle de l'analyse de la société actuelle, c'est la nécessité de la collectivisation des moyens de production et, dans le domaine de la lutte pour y parvenir, la nécessité d'un rétablissement de la dynamique sociale, de la guerre de classes.

SEVY

EDITORIAL «AIT»

En français :

«Face au racisme et au néo-nazisme» par R. Villard 1.00
«De l'esclavage à la liberté», par R. Villard 5,50
«Syndicalisme révolutionnaire», par R. Villard 1,80

En español :

«Paradigma de una revolución», A. Paz 6,00
«Actas del VII Congreso A.I.T., (1951) 6,00
«Actas del VIII Congreso A.I.T. (1953) 3,00
«Actas del IX Congreso A.I.T., (1956) 3,00
«Actas del XII Congreso A.I.T., (1963) 2,00

Remise de 10 % à partir de 10 F.

En vente à :

«AIT», 4, rue Belfort, 31 - Toulouse.
Roque Llop, 24, rue Ste.-Marthe, 75 - Paris (X).

1re UNION REGIONALE

Nous informons tous les militants de la Sarthe, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, qu'une intense activité est prévue pour l'automne sur un plan strictement anarcho-syndicaliste et spécifique, avec les bases suivantes :

1. — Organisation de syndicats C. N. T. dans la Région.

2. — Formation d'un cercle Libertaire-Syndicaliste.

3. — Propagande S. I. A.

4. — Diffusion d'un bulletin « La Lettre Syndicaliste » comme outil de propagande dans les usines, les bureaux et les champs.

⁂

Réunion du Comité de Coordination Syndicaliste et Anarchiste de l'Ouest, le Samedi 30 septembre 1967 à Lamotte-Beuvron-41.

Ecrire soit à Leclainche René, «La Roche » 41 - Chaille. Ou Senez André, 72 - La Chapelle-Gaugain.

Nous demandons des correspondants pour les villes suivantes : Orléans, Vierzon, Tours.

LA LOI DU PLUS FORT

Il n'est pas toujours facile de savoir la vérité sur « la révolution culturelle chinoise », et on est assez méfiant sur les informations fournies par la grande presse; il est pourtant permis de lire entre les lignes, même dans des revues prochinoises pour essayer de faire le point. Nous avons donc fait le point et nous en concluons qu'en Chine comme ailleurs, « la raison du plus fort est toujours la meilleure ».

On a entendu parler des discordes existant entre Mao Tsé-toung et Peng Teh-houai; et, bien, *Pékin-Information* nous apprend que ce Peng surnommé là-bas le Khrouchtchev chinois, a commis des crimes monstrueux... en tentant d'usurper la direction de l'armée et en s'opposant au parti.

« Dans toutes les luttes importantes concernant la ligne de notre parti, Peng Teh-houai s'est toujours aligné sur la ligne erronée et s'est toujours opposé à la ligne juste du président Mao. Nous devons châtier à fond le crime monstrueux que Peng Teh-houai a commis en s'opposant à notre grand guide, le président Mao, à sa grande pensée et à sa ligne révolutionnaire prolétarienne...» Il y a dans tout cela une forme d'émancipation du peuple qui nous échappe.

En tous cas les Chinois de Mao ont une optique bien arrêtée sur le parlementarisme. « Ce n'est, disent-ils, qu'une vicieuse supercherie que de prétendre qu'on peut passer pacifiquement au socialisme en empruntant la voie parlementaire. »

Nous ne soutiendrons pas le contraire mais nous nous permettrons tout de même de faire remarquer que rien ne laisse supposer qu'en Chine, pas plus qu'en Russie, les méthodes marxistes aient amorcé l'ère du socialisme dans ces pays. D'ailleurs, le socialisme ne peut en aucun cas se fonder sur la croyance aveugle en un seul homme, en un seul catéchisme; moins encore quand il s'agit d'une doctrine militaire, même si c'est celle du président Mao et qu'elle illumine la voie victorieuse de la révolution des peuples du monde. » (1)

Nous n'avons aucune peur à avoir « du péril jaune », c'est là une invention purement bourgeoise, mais il n'en reste pas moins vrai que tous les pays dits « socialistes » démontrent tour à tour la faillite de leur système basé sans aucun doute sur la loi du plus fort.

Si la révolution sociale doit nous venir de ces pays, elle naîtra dans une opposition riche d'une expérience que nous préférons ne pas avoir à subir.

J. SORIANO

(1). — Dans « Pékin-Information », nº 36.

CHEZ LES CHEMINOTS

Les vacances sont finies et malgré la mise en sommeil par les bonzes des « grandes organisations représentatives » de toute activité ouvrière pendant cette période, les cheminots n'en sont pas moins préoccupés par de graves problèmes.

Il est clair que plus que le ministre, la direction de la S.N.C.F. et une haute hiérarchie rétrograde et imbue de sa puissance barrent la route à tout progrès social.

En ce qui concerne le retour inméditat aux 40 heures, nos dirigeants ne sont pas pressés puisque les « syndicats officiels » ne parlent que de 44 heures pour, disent-ils, « ne pas brusquer les choses ».

En ce qui concerne le travail de nuit, la revendication lancée il y a 15 ans par les cheminots C. N. T. est reprise par les grandes centrales, mais bien timidement. Tous les cheminots réclament un système d'équivalence : Six heures de nuit = huit heures. Ce qui se traduirait par un repos supplémentaire par quatre nuits de travail. Nous pensons pas que ce soit là une revendication bien révolutionnaire, mais une mesure humaine et qui s'impose à tout point de vue tant en ce qui concerne la santé des travailleurs que le rendement du travail.

La suppression de la demi-heure V. B. comme les repos hors résidence des roulants est aussi une mesure immédiate, et en s'y opposant les dirigeants de la S. N. C. F. démontrent une fois de plus leur esprit obtus et rétrograde.

Mais, messieurs les directeurs, ingénieurs, chefs d'arrondissements et autres oiseaux rares ont toujours démontré que pour eux les petits intérêts personnels passent avant la devise « Service public au service du public ». Ce qui démontre que les cheminots n'ont rien à attendre des parlotes avec les patrons, l'action directe seule étant payante. Avec la Fédération des travailleurs du Rail C.N.T., tous à l'action.

R. J. SOURIANT

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Area Mundial

EL PLEBISCITO DE GIBRALTAR

ANTE la insistencia franquista de poseer el Peñón de Gibraltar, el gobernador inglés del mismo dispuso la celebración de un plebiscito determinatorio que ha obtenido el siguiente resultado: 99,4 % en favor de Inglaterra y 0,6 % de inclinación por España. El censo votante ha sido de 12.135 personas.

En concreto, los votos conseguidos por Franco se «elevan» a 44, sin cero añadible a derecha, 44 mondos y lirondos. Mayor fracaso no puede darse.

En cambio, la «rubia Albión», detentora de un cachito de patria española, intrusa que se metió en hogar español hace 300 años más o menos, ha conseguido un éxito ,un derecho confortable de permanencia en Calpe, suponiendo una vergüenza para la gobernación española. En cualquier peña anglo-marina habitada, no se daría el caso de que su población se pronunciara por España; pero en ésta ha podido darse un caso introvertido como el que señalamos.

¿Por qué causa?

Examinemos. La población gibraltareña se compone de malteses, británicos, africanos, portugueses, españoles, etc. Nunca las autoridades de ocupación han expulsado de Gibraltar a los pobladores originales, o con cédula de Madrid, y, no obstante, hoy éstos están en minoría. Por orden natural, la población española en el lugar ha ido decreciendo, y si algunas inyecciones de sangre hispánica Gibraltar tuvo, ésta se refiere a andaluces que, trabajando en los astilleros, han acabado por quedarse en el perímetro calpense trayendo consigo a su familia. E item más: los refugiados políticos españoles que, establecidos, han sacado carta inglesa.

Estamos, pues, frente a un motivo doble: político y económico. El gibraltareño, nativo o de «aluvión», no tiene precisión ninguna de penetrar en terreno franquista para ganarse el mendrugo, mientras que de Algeciras, La Línea y San Roque, acuden hace más de cien años miles de jornaleros para trabajar en provecho de sus españolísimos hogares.

Con este antecedente cuesta poco comprender el por qué todo calpense, español o no, ha optado por la regencia inglesa. ¿Cómo el no español podía aceptar el asentamiento, en el dominio, de una autoridad fascio-falangista que, aparte su miserabilidad política, habría reducido Gibraltar a las condiciones de vida del «felah» andaluz cuya baja economía es conocida en todos los países del mundo? ¿Qué seguridad podía ofrecer. el gobierno de Franco en el mantenimiento de los astilleros de debajo la Roca, cuando ciudades enteras de España, bañadas por ambos mares, no disponen siquiera de puerto ni de industria, por elemental que ello fuere? ¿Cómo acomodarse, españoles y «extranjeros» del Peñón (acostumbrados al régimen liberal de Inglaterra) a la política mezquina, totalitario-falangista, del gobierno de El Pardo?

No se trata ya de simpatías por su «graciosa» majestad inglesa, sino de temor hacia el menos gracioso tirano y hambreador efectivo de España: Francisco Franco. No se trata tampoco de pánico a una miseria, sino a dos miserias españolas, a saber: la falta de trabajo bajo Franco, y el encarecimiento de la vida bajo la bandera española. Sobre abundar el trabajo, hoy en Gibraltar la vida es más barata que en La Línea, ponemos por caso. Ello lo saben por experiencia los ocho mil obreros hispanos que laboran en el Peñón y compran en el mercado del mismo *por hallar en él los productos más bajos de precio* que en la «madre patria». Es decir, *compraban*, puesto que una de las represalias *antiinglesas* de las autoridades españolas consiste en prohibir a los obreros del Campo de Gibraltar que van y vienen del Peñón, que compren productos en las tiendas del mismo.

Si por un fenómeno contradictorio de los que a veces se presentan, a los pobladores de la posesión inglesa les hubiera dado por ofrecer mayoría a Franco, el resultado hubiese sido que los propios votantes, por cierre de trabajos y comercios, se hubiesen visto en la precisión de ausentarse, seguidos de los monos de la Roca. Pero aunque la gente de hoy parezca loca, la población gibraltareña no alcanza este grado.

La votación calpense del 10 de septiembre último ha demostrado, una vez más, que la cocina está por encima de las banderas. El rojigualda ondea y rutila, ciertamente; pero sin puchero substancial, el trémolo de un trapo, por grácil que sea, alimenta tanto como el vuelo de la mariposa, que no alimenta nada.

Y ya que en Cádiz está La Rota, base norteamericana para submarinos, incluso atómicos, equivalente a decir de poderosas consecuencias económicas para el mundo asalariado y tenderil gaditano, se nos ocurre proponer a Franco la celebración de un referéndum absolutamente libre para que la población de Cádiz se pronunciara en pro de Madrid o de Washington. No diremos que los descendientes de Mendizábal se inclinarían en un 99,4 % a favor de Johnson. Pero que éste recogería algo más que 44 votos, es seguro. Tampoco Franco se atrevería a sondear la opinión vecinal de de Torrejón de Ardoz, lugar insignificante, hoy en día sumamente crecido y de fácil desarrollo gracias al funcionamiento de un extenso campo de la aviación estratégica norteamericana. Sondéese formalmente a los torrejonenses, y se verá como sin bandera de 50 estrellas se considerarían estrellados.

Hasta ahora, una proporción de votantes al 99 y medio por cien solamente la habían logrado los Stalin, Hitler y Mussolini. Era obligado. Sin ser partidarios de las elecciones políticas, ahora creemos en la sinceridad de la votación masiva pro-Inglaterra aportada recientemente por la población calpense; por no tratarse de un mero asunto de banderas, sino de un problema de vida y libertad.

Por otra parte, que el Peñón sea inglés o hispano, no nos interesa. Esta Roca pertenece al mundo, el cual apetecemos sin fronteras. Cada lugar está enclavado según dispuso la Naturaleza, y así Calpe está en Iberia como Melilla y Ceuta son tierras de Marruecos. Que a la Roca la llamen inglesa y a ambos puntos africanos los bauticen «presidios españoles», la propiedad de todo corresponde al común para disfrute de los hombres, de las razas o de los pueblos que sean.

¿Las banderas? Signos de latrocinio y de guerras. Gibraltar vale como punto de relación y puerta sanitaria del Mediterráneo, no por sus cañones, sus alambradas, ni por el ayuntamiento simbólico de San Roque y las fantochadas de los diplomáticos de Franco.

Recién aparecido:

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

Política y reformismo, malas armas para los trabajadores

LA lucha, el pueblo español la tiene planteada claramente: fascismo o antifascismo, revolución o contrarrevolución, sometimiento o independencia del país, colaboración o lucha de clases, *reconciliación* o destrucción de toda oligarquía. La lógica nos invita a la revolución social contra la dictadura y como prevención de otras, en pos de una era de paz y libertad verdaderas. Por el contrario, abogar por componendas y transiciones con el régimen sería oponerse al paso reivindicador de las masas populares (que al fin despiertan) y colaborar con sus enemigos, que son los nuestros.

El abandono que sedicentes compañeros han hecho de los principios revolucionarios y de la lucha de clases confabulándose con el sindicalismo franquista, aunque parezca dañar no tiene mañana previsto. Su propia táctica les anulará.

Los verdaderos cenetistas, dando guía y luz al proletariado, nos situaremos en cabeza de la pugna dura y difícil como siempre lo hemos hecho, hasta levantar la ola de entusiasmo que barra, al fin, el terror, la miseria y la esclavitud que sufren los obreros españoles.

La tarea más imperiosa de éstos es la de reunirse en un frente revolucionario sobre la base de la Alianza Sindical CNT-UGT-STV y en contacto con el exilio para obrar juntos en vanguardia decidida hasta eliminar la situación franquista. Sin barrer al enemigo no hay bien popular posible. He aquí la verdadera labor que a todos nos incumbe.

La C. N. T. española, heredera de las tradiciones revolucionarias de nuestro país y de los postulados de la Primera Internacional, y que ha tenido en sus filas a miles de Ascasos y Durrutis, no consentirá que España permanezca esclavizada indefinidamente merced al pánico de una derrota de tipo hitlero-fascista y debido a colaboraciones indecentes que el poder franquista se procura.

Si mística puede atribuirse a nuestros hombres, ella procede del año 1910 en la que los anarquistas de la época «bautizaron» a la nueva central C. N. T. con las aguas pristinas del Anarcosindicalismo, y dieron la «primera comunión» a las generaciones de entonces y siguientes con el enrgético de la Acción Directa. Así que, políticos, transgresores y saltimbanquis, en casa están de enhoramala. No hay pico de oro que valga ni corazón de hojalata que cuente. Coman lo que puedan en la ranchería de Franco, que el festín de la desvergüenza suele durar poco.

Más comentarios, el tiempo los hará dentro de poco.

MIGUEL FOZ

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XXIII. El sentir de Luce Fabbri

OTRA de las opiniones que puede estimarse como competente y ponderable es la de Luce Fabbri. Luce fue requerida, por parte del grupo «Volontá», a dar una versión, también, sobre el proyecto en ciernes y dijo, entre otras cosas, lo siguiente:

«Creo que la iniciativa es excelente con tal de que la misma sea puesta en práctica con seriedad y sin desmedida precipitación.

No conozco la Enciclopedia de Sebastián Faure. Recuerdo que a mi padre no le gustaba mucho. Me parece que la encontraba vieja, rebasada. Sin embargo, pareciera que vaya prevaleciendo la opinión de hacer, con el mismo método de Faure, algo de nuevo y actual.

De todas maneras se hallará materia de crítica en cuanto al método y al título. Está bien una enciclopedia universal, una enciclopedia científica, filosófica, pedagógica, jurídica y yo qué sé. Enciclopedia Anarquista me suena a algo así como el «Diccionario Filosófico de la Unión Siviética» que es una especie de código de una filosofía de Estado. Me agradaría mucho más (inclusive siendo menos sobrio y elegante) un título como «Enciclopedia Sociológica recopilada por un grupo de Anarquistas» lo cual tendría la ventaja, por otra parte, de no atribuir a todo un movimiento el punto de vista personal de los redactores. O, mejor todavía, también se podría enfocar una obra orgánica con cierta cantidad de capítulos ordenados con lógica. (Por ejemplo: Una historia de las ideas anarquistas, una interpretación de nuestra época bajo el punto de vista libertario, el problema económico, el problema pedagógico, el problema de la revolución, la guerra, la religión, la organización *(para casi todos los temas sería preciso dos o más redactores según las diferentes tendencias) etc. Y después,* los anarquistas y el fascismo, los anarquistas y la revolución rusa, los anarquistas y la revolución española, *y así sucesivamente. Y, en fin, un índice alfabético de los nombres y los principales argumentos que darían al libro la utilidad de una enciclopedia sin tener las pretensiones. Mi padre tenía la idea de hacer algo en este sentido (bajo el punto de vista suyo y el de Malatesta) con el libro sobre la vida y el pensamiento de este último.*

Naturalmente, se podría hacer una enciclopedia universal bajo el punto de vista anarquista. Todo hecho histórico puede ser interpretado, toda teoría filosófica comentada, y hasta algunos progresos técnicos aplicados, sobre una base anarquista. Pero la cosa no me parece posible, no solamente porque adolecemos de tantos especialistas, sino porque el exceso de puntos personales harían perder homogeneidad al conjunto.

Además, la cualidad principal de una enciclopedia debe ser la objetividad y la nuestra tendría un carácter poco objetivo y nos haría correr el riesgo de crear un catecismo dogmático. Una enciclopedia debe ser un instrumento que todos puedan emplear. Es mejor hacer que los compañeros empleen en un sentido nuestro no importa qué enciclopedia. Añadamos que en obras de esta índole no se puede hacer alto a mitad camino. Las enciclopedias se hacen o no se hacen. Si se hacen es mejor hacerlas enteras y hacerlas bien. Y es un trabajo que ha sido realizado bien numerosas veces para que ahora sea posible de poder hacerlo mejor. Por otra parte, sobre la imposibilidad de hacer una enciclopedia general me parece que existe un acuerdo unánime. El dilema a discutir sería: Una enciclopedia sociológica o una obra de colaboración sobre las ideas anarquistas con un índice «enciclopédico» al final.»

La Carta de la hija de Luigi Fabbri es una de las más interesantes publicadas hasta ahora. A través de veinte años se la puede codear con lo que nos señala J. García Pradas: «Enciclopedia y Anarquista son incompatibles» bien que Luce aparece con un visible forcejeo de dar con soluciones viables y loables. Es un Anarquista más que confiesa no conocer «la Enciclopedia de Sebastián Faure», bien que al expresarse demuestra tener un concepto claro de lo que es la obra de Faure. Ello es gracias a lo que seguramente le dijera su padre en más de una ocasión.

Si Luigi Fabbri hubiera podido ofrecernos, más allá de la biografía malatestiana y del pensamiento del gran anarquista italiano, una obra como la que apunta Luce, es posible que mucha senda la halláramos ahora desbrozada. Las ideas de Malatesta, ordenadas ya, cabe decirlo, en diferentes obras de sus recopiladores y allegados, serían un pilar macizo para una obra como la que estamos tratando si, como señala Luce Fabbri, aparecieran en un índice alfabético muy desmenuzado. La prolijidad del pensamiento malatestiano permitiría, sobradamente, contar con su opinión sobre los más heterogéneos temas. Con ello se contaría ya con una de las «tendencias», tal como señala Luce, a la que habría que enfrentar otras.

Víctor GARCIA

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-París (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

La secuencia de los fascículos en francés, pese al terremoto que asoló Caracas, continúa apareciendo con perfocidad cronométrica. El número 9 ya estará en manos de la mayoría de los suscriptores en este momento. 432 páginas de la obra de Sebastián Faure en su versión original han sido, pues, reeditadas ya.

Massaguer, Les Cabannes. — Recibidos tus 60 francos que confirman lo expuesto en tu carta.

Luis Gil, Vouglans. — Ton envoi de 59,40 frs. nous a été credité dans notre CCP pour l'acquitement des 12 premiers fascicules.

Simone, Asnières. — Recibido tu envío de 50 francos. Interpretamos que continúas deseando las dos versiones de la Enciclopedia, la francesa y la española; ya nos rectificarás si andamos equivocados.

Helenio Molina, Paris. — Recibida tu hoja de suscripción y tu giro de 60 francos. Se te envía la edición francesa porque creímos interpretar esto en la carta de Juanel del 6 de marzo en la que nos ordenaba abrirte ficha.

Michel Erler, Liège (Bélgique). — Nous avons reçu ton deuxième envoi pour 30 frs.

René Bianco, Marsella. — Nous sommes d'accord pour vous venir en aide en ce qui concerne à la réposition de l'Encyclopédie Anarchiste volée dans la C.I.R.A. de Marseille.

Lucien Grelaud, Roanne. — Ton mandat a été reçu dans le mois de juillet et nous avons envoyé ton adresse au Vénézuéla tout de suite après. Les fascicules doivent être déjà chez toi maintenant.

Para los suscriptores de la Enciclopedia Anarquista en español:

Directamente y a través de la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE nos llegan reclamaciones y quejas por la demora o la ausencia total de envíos de los fasciculos en español. El proceso en castellano es mucho más largo y operoso que el francés; de todas maneras ya han sido entregados numerosos originales a la linotipia y los primeros fascículos están en marcha. La periodicidad constante con la que servimos a los suscriptores de la Enciclopedia en francés demuestra del empeño que ponemos para cumplir.

Traductores del francés al español.

Hacemos un llamado a cuantos compañeros y simpatizantes estén en capacidad de traducir textos del francés al español y posean máquina de escribir para que se pongan en contacto con nosotros. La regularidad de aparición de los fasciculos en español depende de la colaboración que en este aspecto hallemos.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Victor García
24, rue St-Marthe, 75, Paris (X)

ANTENA

DESAFORADOS DEBIDO A LOS «KAIKUS»

BILBAO. — En Euzkadi es tradicional el uso de una chaqueta montañera distinguida por ciertos adornos. Esta prenda inofensiva han dado en usarla los vascos en días de jira o de manifestaciones regionales. Maliciosamente a la policía se le ha antojado que esa chaqueta es símbolo separatista y quienes la usan unos delincuentes contra el Estado centralista. La consecuencia el lector puede adivinarla: persecuciones, detenciones, multas como ha ocurrido en Bermeo, Bilbao y seguirá ocurriendo en toda la región hasta que alguna alta autoridad se dará cuenta del ridículo que corren los sabuesos de Franco persiguiendo chaquetas festeras y, por lo mismo, inofensivas.

¿NACIONALIZACION O KRUPPIZACION?

MADRID (OPE). — «El Economista» del 19 de agosto escribe:

«Krupp, firmemente establecido en Túnez, ha entrado en conversaciones con Marruecos en vista a una posible participación en la explotación de las minas de hierro de Nador, que, explotadas hasta ahora por Minas del Rif, fueron nacionalizadas.

«El grupo siderúrgico alemán — con una cifra de negocios de 27.900 millones de pesetas en el pasado ejercicio — modernizaría las instalaciones y colaboraría a la creación de un complejo siderúrgico que absorbiera el millón de toneladas métricas producida cada año de mineral de hierro.»

ENCUESTA SOBRE LAS VACACIONES

BARCELONA. — El 35 por 100 disfrutan las vacaciones íntegramente, el 38 de modo parcial, el 18 las pasan trabajando. ¿Cuánto duran las vacaciones? De 7 a 10 días para el 8 por ciento; de 11 a 15 para el 41; de 15 a 20, para el 30; de más de 20 días, sólo el 4 por ciento. ¿Dónde pasan las vacaciones? En Barcelona, el 58 por ciento; el 23,5 en otra localidad de España, parcial o totalmente y sólo el 0,5 por ciento van al extranjero. Duración: el 43 por ciento no considera que duren lo suficiente y el 23, sí.

ARTICULOS DENUNCIADOS

MADRID (OPE). — La agencia «Europa-Press» informó el 28 de agosto que por el Ministerio de Información y Turismo se ha incoado expediente administrativo al director de la revista «Cuadernos para el Diálogo» don José Ruiz-Gisbert por supuestas infracciones del artículo segundo de la Ley de Prensa contenidas en cinco artículos publicados en los números 42 y 43 de dicha revista que tenían carácter extraordinario y que están dedicados a la «Universidad y a la Cultura de hoy».

Los firmantes de los artículos incriminados son: D. Ceferino L. Maeztu (Ante la nueva Ley Sindical), don Eduardo Cierzo (La supresión de toda clase de criterios), don Enrique Tierno Galván (La universidad, instrumento de acción) don Gregorio Peces-Barba Martínez (Bases previas para una reforma universitaria) y don Alfonso Carlos Comín (La condición obre de la nueva Sociedad española).

La revista ha presentado el correspondiente pliego de descargos.

AVATARES DE LA OPINION PUBLICA

HUELVA. — Angel Benito, director del Instituto de Periodismo de la Universidad de Navarra ha dado una conferencia en un seminario celebrado en La Rábida en relación con el tema «Libertad de Prensa y progreso político», y dijo: «En España no ha habido opinión pública desde 1938 hasta 1966, pues nos hemos regido por una ley de guerra. Ahora empezamos a conocer la opinión pública. Pero el Estado totalitario, el autoritarismo de fuerte presión centralizada, los grupos sociales y políticos que se arrogan la dirección de la opinión y el monopolio de los instrumentos técnicos por medio de la presión económica, falsean de hecho la verdadera opinión pública.»

SIGUE LA REPRESION

PARIS (OPE). — De «Le Monde» (día 2) en despacho de la A.F.P.: «El Tribunal militar ha condenado en Valencia a cinco obreros españoles a penas que van de uno a cuatro años de cárcel «por insultos a las fuerzas del orden». Fueron detenidos el 1 de Mayo. (El mismo periódico y en despacho de dicha agencia anuncia la detención en Blanes de tres turistas franceses, residentes en Nanterre (Altos del Sena) a quienes se acusa de «insultos al jefe del Estado español».)

ANDALUCIA Y GIBRALTAR

En la prensa económica española aparecen las estadísticas establecidas por la Dirección General del Trabajo. Las provincias del Sur son las más desventajadas en el plano industrial y son también las que registran las cifras más elevadas de parados. El promedio anual es de 14.265 en Sevilla sobre una población activa de 385.000, 11.786 en Málaga y 11.712 en Córdoba. Señala también que en las ocho provincias andaluzas, la renta «per cápita» queda muy por debajo del nivel medio de la española.

«El periódico nos revela asimismo que más de 8.000 españoles (6.000 hombres y 2.000 mujeres) procedentes de villas y pueblos de la región, encuentran trabajo en Gibraltar. Tan sólo de La Línea cada día toman el camino del Peñón 3.550 vecinos; 850 en San Roque y 708 de Algeciras. Señala igualmente que más de una tercera parte de dichos trabajadores son peones, y otro tanto obreros de la construcción. En cuanto a la mano de obra femenina se trata en su mayor parte de sirvientas.

PELOTAZOS

MADRID. — El diario «Pueblo» refirió que la escritora argentina Victoria Campo no estuvo a la altura de las circunstancias en una conferencia que dio hace poco. Como asistiera a ella un redactor de «Pueblo» y le hiciera una pregunta, recibió este de sopetón este «desplante»: «No hago declaraciones a la prensa fascista». Comentando el suceso otro periódico franquista, decía que esta no es forma de contestar, ya que la respuesta, en sí, constituye una forma de fascismo. La palabrita, como vemos, molesta ya a todos en los dominios de Franco.

LOS PERSEGUIDOS POR EL TRIBUNAL DE ORDEN PUBLICO

PARIS (OPE). — De «Le Monde» (día 8) en despacho de la A.F.P.: «El escritor catalán don Alfonso Carlos Comín ha comparecido ante el Tribunal de Orden Público acusado de propaganda ilegal. Se le reprocha haber publicado un artículo en «Témoignage Chrétien» del mes de enero, en el que se reproducía — según la acusación — «noticias y falsos rumores desnaturalizados y tendenciosos». El artículo estaba dedicado al referéndum.

HISPANOBARRACOPOLIS

CADIZ. — Un pavoroso incendio se declaró en el barrio chabolero de Manchón Garrido. Cincuenta de estas viviendas fueron devoradas por el fuego a causa de la explosión de un quinqué petrolero, pues en el barrio la electricidad es desconocida. Afortunadamente no hay víctimas, pero sí cincuenta familias bajo las estrellas. Miseria sobre miseria, y ¡viva España!

EL SERVICIO FRIGORIFICO CALIENTA

MADRID. — El servicio frigorífico nacional adolece de cuatro defectos esenciales, según nota oficial recientemente publicada, a saber: 1º El coeficiente de utilización estimado para los frigoríficos es del 60 %. 2º Un notable porcentaje de las instalaciones actualmente en funcionamiento son deficientes a causa de su antigüedad (el 17 por % de las instalaciones censadas en 1965 tienen más de 16 años de antigüedad). 3º Existen ciertos desequilibrios sectoriales en los frigoríficos de producción y ciertos desfaces en los de consumo; y 4º El equipo frigorífico de transporte y de comercialización al por menor es insuficiente.

DETENCIONES EN TARRASA

BARCELONA. — El día 11 de septiembre hubo una manifestación popular en Tarrasa, violentamente reprimida por las autoridades. El acontecimiento se saldó con la detención de los ciudadanos Juan Martínez, Juan A. Castellá, María Aparicio y Juana Jiménez, los cuales han ingresado en la cárcel.

SALARIO MINIMO

MADRID. — De 80 pesetas, el salario mínimo ha pasado a 96, equivalencia a 7,87 francos franceses.

Pilar Primo de Rivera, la Inutilísima, gana algo más que eso.

Retrospectiva y otras consideraciones

YA otros mejor preparados que yo para el comentario, dijeron mucho y bien sobre «Le cours d'une vie», del incansable luchador libertario, del pacifista íntegro, Louis Lecoin. Lo único que cabría añadir — o repetir — es que su lectura es además de agradable por lo sencilla y atrayente, algo así como un baño de juvencia, que mucha falta hace a todos. Y en especial a aquéllos que los años han ido convirtiendo en conformistas, en *adaptistas*, a los que una situación, a veces más aparente de lo que en realidad es, ha transformado de leones (o «tigres de papel») en simples acomodados.

Es incomprensible la evolución que sufren ciertas personas, no hacia adelante, hacia más ideal y lucha por él, sino hacia el estancamiento, o lo que es peor, encaminada por el sendero de la confusión, de la dejación y renegando como la cosa más natural del mundo lo que un día fueron o cuando menos dijeron ser. No ha sido ese el caso de Lecoin, y a sus años ya no lo será; tampoco el de otros, conocidos o anónimos, que siguen, a sabiendas que de ninguna prebenda recibirán por ello, el camino que hace medio siglo o más se trazaron y por él seguirán convencidos de que todos los otros, comprendidos ciertos atajos que a simple vista parecen libres y practicables, de ninguna manera llevarán a la meta por esos sedicentes «anar» tan ignominiosamente olvidada.

Sí; mucho convendría un buen baño retrospectivo a esos tartufos del ideal y a los que hacen una mezcla de burdo maquiavelismo, «sentido de responsabilidad» falseado, «realismo circunstancial» y otras boberías por el estilo que ni ellos mismos creen en su fuero interno si es que aún les queda el más mínimo rescoldo de su pasado luchador, porque acaso a través de sus páginas pudieran hallar algo que compaginara con lo que fue su actividad y comportamiento pasados y acaso les turbara siquiera un poco la conciencia, haciéndoles a un mismo tiempo ver que su comportamiento de hoy es lo que se dice contrapuesto al de ayer no tan lejano como parece. El lector se dirá posiblemente que es mucho pedir. No sé; ¡quién sabe!

A mí, desde luego me ha hecho reflexionar bastante. Y me ha llevado — una vez más — a la conclusión de que las palabras se las puede llevar el viento; la actuación, los hechos, los resultados, quedan sin que pueda borrarlos nada ni nadie. De ahí el enorme contraste entre la posición de hoy frente a la de ayer de todos esos que de distintas maneras pretenden conducir todo o parte de nuestro bagaje hacia un despeñadero, hacia el caos, lo envuelvan, disimulen o vistan con el ropaje que quieran. Peor todavía: a sabiendas de que su obrar de hoy sólo puede llevar, cuando menos, a una confusión, a una mentira que en ningún caso tiene ni puede tener nada de «piadosa», quiero decir de disculpable. Cuando se ha pasado de los cincuenta o de los sesenta años, uno puede o no «mojarse la barriga», en bañera, ducha, río o mar; lo que no cabe a esa edad es tergiversar, menos aún disfrazar las cosas con vistas a un (mal) fin determinado. Si el caso se da en menos maduros, peor, ya que la tergiversación o ficción no les llevará muy lejos. Por lo menos en nuestros medios. De los que se entregaron al enemigo, ni hablar, ya que ésos sólo merecen el desprecio rotundo y un salivazo.

Volviendo al libro de Lecoin, su lectura ha hecho revivir en mí épocas y acontecimientos que aun estando a varias décadas ya, no por eso se fueron de la mente. Uno de ellos es la amplia campaña que él y otros de su temple llevaron a cabo por ver de conseguir arrebatar al verdugo americano la vida de los dos anarquistas italianos Sacco y Vanzetti. Estaba yo entonces en Biarritz, y si bien aquella elegante ciudad parece construída sólo para recreo del ocio, del lujo y de la «dolce vita», entonces era posible y lo fue, llevar a cabo más de una manifestación en favor de los que habían de ser inmolados sólo por ser anarquistas, excluído todo otro motivo valedero. Cabe la duda cuando uno ve a diario como las organizaciones obreras reformistas, guiadas por «líderes» caen en el mayor conformismo y se desentienden de la lucha por miedo a perder toda una serie de pequeñas comodidades, que si se pararan a pensar sólo han podido irse consiguiendo por el tesón de aquellos pioneros sindicalistas que ni creían en contubernios ni eran factibles de dejarse deslumbrar por treinta ni cien dineros. Aunque se pretenda lo contrario. El liderismo conduce irremisiblemente a la convivencia entre explotados y explotadores, tema de algunos gobiernos, ya que la lucha, la huelga, para esos «guías» sólo podría llevarles a perder el momio que tranquilamente, sin riesgo, sudor ni lágrimas, perciben beatamente hoy, con la esperanza de llegar a ser políticos de cartel, meta final para la mayoría de ellos. Y la masa cotizante que siga mansamente cotizando, que siga las consignas, fuera de las cuales nada les parece ya posible. Lo cual está muy lejos de haberse demostrado.

Miremos retrospectivamente y veremos que sólo con lucha se logra ir hacia la emancipación. Lo que cae, lo que patronal y gobernantes sueltan con cuentagotes, es el equivalente al bombón que suele darse a los niños para que sean buenos y obedientes y no griten ni pataleen, o creen situaciones engorrosas para nadie. ¿No contribuyen también a que ese letargo continúe ciertos apartamientos, bien visibles, y nada o muy poco justificados, del sindicalismo clásico, del afecto a la A. I. T.?

JULIAN FLORISTAN

Agosto, 1967.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Montpellier. El éxito de un folleto

EL folleto «Conversaciones Libertarias» editado por Cultura y Propaganda del S. I., trabajo de ética anarcosindicalista imprescindible para la defensa de la C. N. T. y las ideas libertarias, ha sido colocado con éxito en esta ciudad. Hace unos cuantos meses que se hizo constar en este mismo semanario que cien ejemplares habían sido muy bien aceptados por un número igual de compañeros y simpatizantes de ambos sexos. Luego fueron veinticinco más los ejemplares de «C. L.» distribuidos, equivalente a decir, que gran parte de compañeros se hallan identificados con la doctrina anarquista y cenetista expuesta en el citado opúsculo.

Sin duda alguna, este hecho aclara la posición de la militancia frente al sindicalismo reformista y pre-político, más inclinado a aceptar lo que sea con tal se trate de atraso, que de permanecer en la posición anarcosindicalista tradicional en los medios cenetistas. En el descenso se puede llegar a flirteos con las dictaduras, cual es el caso que se ha dado en llamar royanista.

Otras buenas acogidas han sido dispensadas al libro «De l'Anoia al Sena sense pressa», anecdotario en catalán del propio autor de las «Conversaciones Libertarias», y a otro libro sobre la Revolución en Barcelona original del pulcro escritor y compañero José Carmona Blanco, titulado — el libro — «Ciudad Caída». Si el primero de ambos estuviera redactado en castellano, es posible que la venta del mismo se hubiese detenido a 80 ejemplares en lugar de 50. En cuanto a la meritísima relación de Carmona, de un solo golpe colocamos 20 ejemplares en la jira del Gard habida en agosto último. Nos parece, no obstante, que este libro, que tanto honra a la literatura libertaria, se merece más amplia acogida.

Y no cerraré esta cuartilla sin felicitar a todos los compañeros y compañeras que tanta afición demuestran por la lectura y por el apoyo a nuestra propaganda, la cual, no lo dudemos, acabará por dar sus frutos. M. F.

B.D.I.C

IDEAS EXTRAVIADAS

CONGRESOS PRO-PAZ

YA está bueno el asunto. Debería terminar de una vez por todas tanta hipocresía bélica: nadie quiere la Paz; pero menos que nadie los organizadores rentados de esos conocidos Congresos Pro-Paz. No sabemos bien, porque las informaciones desde las brutales dictaduras no nos llegan exactas, lo que piensan las gentes en Rusia — o en China —, al respecto de los consabidos Congresos pacifistas; pero en lo que respecta a Occidente, si estamos bien al corriente de lo que sucede a diario. Se proclama un «Congreso Pro-Paz», y allí resulta que sólo se exige la paz por la parte de Occidente. Nada se dice sobre el desarme, por ejemplo, del bolchevismo moscovita o pekinista; y todo se exige del belicismo del cien mil veces maldito Pentágono norteamericano. Eso está bien para gentes idiotizadas; más no tiene ninguna gracia entre quienes tengan tres dedos de frente, lo que no es mucho pedir, ¿verdad?

GABRIELA MISTRAL... Y EL FASCISMO

Entre los muchos insultos que debió de recibir esta insigne poetisa Lucila Godoy Alcayaga, Premio Nobel de Literatura bien otorgado, recordamos el de un tipo — fascista fanático y empedernido — que remitió al diario «El Mercurio», de Santiago de Chile, una especie de carta conteniendo tantas suciedades que nos negamos a reseñar. Eran los tiempos previos al colgamiento de las patas de Mussolini y su coima por el pueblo italiano. Y al mismo tiempo que el tal especimen afirmaba cómodamente las «grandezas» cesáreas del bocazas italiano, desprestigiaba a Gabriela por «haber pasado algunas horas agradables en compañía de labriegos italianos...» Firmaba el tipo con el nombre que le puso el cura, y tuvo el atrevimiento — la ignorancia es osada, ya lo dijo no sé quién —, de dar, incluso, su dirección: Casilla 2292, Santiago. (Existen desvergüenzas, hasta en el asco de las cosas; y el desvergonzamiento de ese «héroe» fascista lanzando calumnias y asquerosidades contra la «Divina Gabriela», equivale a una soga bien resistente en la más rica rama de espino que el desierto de Atacama (norte de Chile), haya podido producir. Un árbol de resistencia milenaria y fanatizante Edad Media hasta nuestros días. Lo que en verdad de verdades, el mismo encasillado de correos ignoraría en el instante en que pretendió injuriar y calumniar a una poetisa brillante, sensible y libre, en favor de un ogro indecente que conquistó su fama cuando el pueblo italiano tuvo la oportunidad de colgarlo de las patas.

COSAS RARAS

Excepto en los años bisiestos, los años corrientes de la vida tienen reglas fijas: empiezan y terminan siempre por el mismo día de la semana. El Sol gira sobre su eje en 608 horas y permanece en cada signo del Zodiaco 29 días más o menos — este «más o menos» corresponde al movimiento planetario —. Ningún siglo puede empezar en miércoles, jueves o domingo. El mes de octubre empieza siempre por el mismo día de la semana que el mes de enero; abril por el mismo día que julio y diciembre por el mismo que septiembre. Febrero y Noviembre empiezan todos el mismo día de la semana; pero mayo, junio y julio comienzan por días diferentes unos de otros. ¿Son estas cosas raras en la Naturaleza, o no?

Si no duda en exceso, aproveche estos datos planetarios:

(Ignoramos si los presidentes planetarios tienen sobre la sociedad — y el hombre o la mujer que la componen— igual o parecida influencia que la de un presidente de sindicato o partido político cualquiera.) Lo cierto, según la ciencia astrológica es que la Luna preside en este mundo los viajes, los líquidos, las aguas, las mujeres, y todas las cosas inestables. Cuando se trate de asuntos de la naturaleza señalada, averigüe si la luna está buena o mala, amable o de pésimo carácter, como cualquier persona. Puede que así le vaya, bien o mal, de acuerdo con una justa o desacertada elección. Exactamente lo mismo, al respecto de los presidentes que a continuación se señalan: Marte: preside las combras, consultas con abogados o médicos — ¡cuidado!, que esto es importantísimo, como cualquiera puede comprobar si el caso se presenta —: operaciones quirúrgicas, trato con milicos, especuladores, negociantes, aventureros, etc. Mercurio: preside los contratos, escritos, publicaciones, correspondencia, etc.; Júpiter: la caridad, las compras, las especulaciones, los procesos, los empréstitos, y hasta los negocios religiosos, lo cual, naturalmente resulta repetición, pues si de negocios religiosos se trata, ahí está la madre del cordero de todo lucro, ¿verdad?; Venus: preside los placeres, amores, diversiones, matrimonios, conciertos, teatros, música, compra de vestidos, compra de joyas, sementeras, plantaciones y todo aquello que con la vanidad tiene relación. (Este es un planeta estúpido o bien muy irónico: ¡mira que ponerse a presidir o aceptar la «presidencia» de cosas tan distintas como la compra de joyas, por ejemplo, y las plantaciones y sementeras! De tal manera que Venus marca la prueba de fuego al respecto del caos universal que nos «domina», ¿o no? Saturno preside la compra o venta de propiedades — para quien las tenga o imagine tenerlas, por si acaso...—; las relaciones con personas dudosas (numeroso ha de ser el sindicato, si a las realidades más claras y lamentables nos atenemos); pero al mismo tiempo sirve para todas aquellas cosas de carácter permanente: es un gran presidente para los arqueólogos, los agricultores y los mineros (ha de ser por eso que los primeros descubren tantas «ruinas», los segundos padecen tan malas cosechas y los terceros ¡los pobres! caducan tantas veces bajo los horribles escombros de las minas explotadas sin conciencia, vergüenza ni humanidad, por los aprovechados fusilables. ¿Lo duda? Pues vea usted lo que los astrólogos le designan para presidir en esta vida al padre Sol: nada menos que todo lo relacionado con la honra ... ¡honroso el Francisco Franco y lo son otras hierbas semejantes! — los favores, el progreso (¿me hablaban...?), las solicitaciones en general, y hasta los negocios políticos — ¡qué bien bailan, como los religiosos! —, los cuales, todos ellos, son unos puros pícaros.

COSME PAULES

NECROLOGICA

LIBERTARIO HERNANDEZ LLESCA

Otro compañero que sentimos el gran dolor de su desaparición en circunstancias dramáticas.

El día 14 de julio pasado dejó de existir en esta ciudad, Lieja, (Bélgica), cumpliendo sus deberes cotidianos, lleno aún de salud y vida, nuestro querido compañero Libertario Hernández, víctima de un dramático y monstruoso accidente de trabajo, como consecuencia de un error de manipulación mecánica de un obrero que, por circunstancias dudosas e inexplicables ha causado la muerte de dos trabajadores, y varios más con quemaduras considerables.

Este compañero estaba dedicado como chófer (por cuenta de un patrón particular) a retirar los resíduos y escorias de una gran empresa de fundición-laminación de acero, llamada Coskerill-Ougrée de esta ciudad, y encontrándose en espera de la carga de su camión en unión de otros trabajadores de la citada empresa, un transportador aéreo que llevaba varias toneladas de acero líquido a temperatura elevadísima, deja caer esta carga desde ocho metros de altura sobre el suelo, produciéndose tan monstruosa explosión y lluvia de líquido candente, que sólo la presión de fuego despedida cogió tan cerca, y de manera imprevista, a nuestro compañero que su muerte fue casi instantánea.

Nacido en Estepona (Málaga), desde temprana edad se incorporó al Movimiento libertario siendo muy estimado en el campo de Gibraltar, Algeciras y Málaga, por su entereza y dinamismo en la defensa de la causa trabajadora y de una sociedad más justa y equitativa.

Su actuación, durante todo el tiempo que duró el levantamiento fascista de nuestro país, fue muy activa y decidida en cuantos frentes de lucha tuvo ocasión de actuar, colaborando como compañero responsable de nuestra Organización, en aquellas poblaciones de España donde fue requerida su presencia.

En los campos de concentración del Marruecos francés y más concretamente en Bou-Arfa, Colom-Bechar, etc. ¿quién no conoció al compañero Libertario con su mesurada y pulcra barba de persona aseada y compañero consecuente, dicharachero y optimista, de aquellos tiempos difíciles de cautiverio?

En Casablanca, y durante 22 años de estancia, también fue muy apreciado por compañeros, amigos y otras personas que tuvieron la oportunidad de constatar y apreciar sus inmejorables cualidades de hombre afable, simpático y de entereza idealista. El Centro Cultural «Armonia» guardará gratos recuerdos de él, por su agradable presencia y colaboración moral y material.

Decidió marcharse de Casablanca, pensando siempre en el futuro de su hijo, y su llegada a este país no ha sido muy halagüeña, sufriendo varios reveses de trabajo; en uno de ellos también estuvo a punto de perder la vida, y por último la fatalidad y la desgracia lo ha eliminado en tan espantosa circunstancia.

Ha sido un inmejorable padre, rayando en la exageración, amantísimo esposo, buen hijo y excelente compañero y amigo.

Este durísimo golpe tiene trastornada a su compañera Carmen, que le vio salir por la mañana a su diaria tarea, con mucha salud y vida, y a mediodía lo perdía para siempre.

Su entierro fue civil y cubierto con los colores de nuestra C. N. T., asistiendo todos los compañeros de Lieja, muchos de Bruselas, compañeros de la U. G. T., y de otras tendencias ideológicas de la emigración política española, compañeros de trabajo y muchísimas amistades.

El secretario de la Federación Local pronunció breves palabras como última despedida del nunca olvidado compañero libertario, no pudiendo terminar su alocución porque embargado de profunda emoción por el trágico fin de este compañero fue objeto de crisis nerviosas.

Compañero Libertario, que el trozo de tierra que cubre tus restos te sea leve, y proseguiremos luchando hasta el último hálito de nuestra vida por la misma causa que siempre defendiste.

Tu esposa e hijo no quedan solos, sus compañeros, amigos y personal de sentimientos liberales velarán para que sobrevivan a tan terrible fatalidad y el porvenir de tu hijo.

A su adorada esposa Carmen, desde estas columnas queremos decirle lo que muchas veces le hemos repetido. tienes que imponerte a tan duro golpe, a tu profunda pena y dolor, sabemos que tu felicidad ha sido truncada para siempre, pero debes pensar en sobrevivir a esta desgracia. porque tu hijo aún te necesita.

Carmen: Recibe nuestro profundo y sentido pésame.

A su hijo, cuñada y familiares en España (particularmente a su querida madre), nuestro sentido pésame de condolencia.

Federación Local de Lieja

Agosto de 1967.

UMBRAL

El número doble 67-68, treinta y dos páginas llamado de «vacaciones», ha tenido una aceptación muy favorable entre los españoles que, venidos del Interior, han tenido ocasión de adquirirlo. Generalmente las gentes de allá ignoran esta obra nuestra y cuando la casualidad o el interés de nuestros corresponsales la pone a su alcance, la sorpresa que manifiestan podemos calificarla de agradable. Si «Umbral» pudiese entrar en España regularmente, estamos seguros de que tendría mucha más aceptación de la que obtiene fuera de ella.

Hecho este preámbulo con la satisfacción del caso, pasamos a puntualizar el índice de los trabajos que el número citado contiene:

José Viadiu : **CARA Y CRUZ DE AZORIN.**

Max Nettlau : **DE LA ORGANIZACION A LA ASOCIACION.**

J. E. Rodó : **LA CONVICCION.**

Vladimir Muñoz : **VIAJE CON HAN RYNER.**

Carlos Berneri : **KROPOTKIN Y EL FEDERALISMO.**

L. di F. : **«EL PENSAMIENTO DE AVICENA» COMENTADO POR S. F. AFNAN.**

Marc Pierrot : **REFLEXION SOBRE EL GENESIS Y LA EVOLUCION DE LA MORAL INDIVIDUAL.**

José Sevilla : **LA MUSICA EN LA CULTURA ESPAÑOLA.**

Luis di Filippo : **EL HUMANISMO DE MARX Y EL ANTI-HUMANISMO DE LOS MARXISTAS.**

Mastieno : **EL CIEGO DON BENITO PEREZ GALDOS.**

Angel Samblancat : **REMOSTO DE GRANADAS.**

Fernando Valera : **ESPAÑA EN SU HISTORIA.**

Fabio Luz (junior) : **FABIO LUZ, DECANO DEL SOCIALISMO EN EL BRASIL.**

J. Coll de Gussem : **PALOMITA** (poesía).

Abarrátegui : **ANTONIO MACHADO EN PRESENCIA** (dos poemas).

Alfonso Camín : **MIS ROSAS. ABANDERADO** (un endecasílabo, y un soneto).

Manuel Pacheco : **CANCIONES AL HIJO** (poema).

Pedro Sierra : **RICARDO MELLA. APUNTES PARA CONTRIBUIR AL ESTUDIO DE SU VIDA Y SU OBRA.**

MATEO SANTOS (referencia a...)

Palomero : **CUBA. CARTA A LOS «INTELECTUALES LIBRES» CON REFERENCIA A SU TAREA.**

Antonio Machado : **POEMA DE UN DIA, TRES SONETOS, CANCIONES DE TIERRAS ALTAS.**

Noticiario, Libros, Notas y VEINTISIETE GRABADOS (fotos, dibujos, aguafuertes, viñetas, etc.) Un número superior para superar nuestro y vuestro esfuerzo.

Esos, nada más que esos

Extraemos de nuestro colega «Le Socialiste», número 293 correspondiente al 17 de agosto del año en curso:

«Desde España — Las tribulaciones de Juan López.

«Ha sido inalterable norma de mi vida decir mi verdad.»

Juan López

»Para quienes vivieron los años de la guerra civil española, no les será muy difícil recordar que el patronímico que encabeza estas líneas corresponde al conocido «Juan Palomo», quien, mientras los otros permanecían en las trincheras, se dedicaba horas enteras a discursear desde las emisoras de radio. Para aquellos otros que no conocieron hechos y personas de aquellos años, les diremos que el tal Juan López fue, en el año 1937, ministro de la República representando a la C. N. T.

Hasta aquí nada de nuevo. como no sea tener paciencia y esperar que la Historia juzgue conductas. Pero hay gentes que no resisten la tentación de figurar en las historietas, y este es el caso del señor López.

En escrito firmado por el propio López, obedeciendo al impulso de toda su vida «de decir mi verdad», publica en la revista «Indice» sus opiniones, que dejan mal parada la libertad y democracia sindical, para terminar con un canto a los «Consejos de Empresarios y Trabajadores, Jurados de empresa, elecciones sindicales, Fuero del Trabajo». Y termina con una encendida apología de las ventajas logradas por el falangismo en los tan cacareados «Veinticinco años de paz», que no la mejoraría ni el propio Ministro de Trabajo, que, en resumidas cuentas, como se podrá apreciar a continuación, es de lo único que se trataba.

De las incidencias de las conversaciones entre algunos militantes de la C. N. T. y jerarcas de la C. N. S., no queremos ocuparnos por ser harto conocidas por todos. Sólo diremos que, en nuestra opinión, fue una burda maniobra montada por el señor Solís, que liquidó como y cuanto quiso; que algunos hombres de buena fe picaron el anzuelo, y que la seriedad de los organismos responsables del interior y del exterior consiguió que sus afiliados no se fiaran de los cantos de sirena de una administración, que mientras aparentaba aceptar el diálogo, imponía condenas, sujetaba a expedientes de incapacidad e, incluso, deportaba a los trabajadores.

Pero lo que no podemos ni queremos silenciar son las secuelas de todo esto. Como consecuencia de estas conversaciones, Juan López toma partido por el señor Romeo, Ministro de Trabajo, para propiciarle un asentimiento social firme, como en su día consiguió el señor Girón, con la colaboración de los Chornets, Raimundo Jiménez, Mirasol, etc. Para conseguir esto, nada mejor que procurar la proliferación de Sociedades Anónimas de productores en régimen de monopolio; y la persona que, según el señor Romeo, Ministro de Trabajo, puede llevar esta obra a buen puerto, no es otra que Juan López. Para realizar tal misión, el Ministro de Trabajo lo trajo de Méjico, lo instaló en Madrid, y lo puso en contacto con la gerencia de la Sociedad Laboral de Transportes Urbanos de Valencia, para que estudie y copie lo que tienen hecho y vea si puede establecerlo en Madrid, Sevilla, Alicante y otras poblaciones, de forma que pueda suponer un afianzamiento del ministro en su sillón, en tanto que para Juan López supone la solución a su problema económico.

Para esto han servido las célebres confrontaciones. Los que participaron en ellas de buena fe, cosecharon decepciones y disgustos. El alentador de las mismas, para seguir «fiel a su norma de vida de decir su verdad», podrá establecerse en Madrid con su familia en un lujoso piso, viajar y vivir, que es «su verdad» del momento, sin grandes quebraderos de cabeza, puesto que no tiene otra cosa que hacer más que plagiar lo que otros han hecho y esperar las órdenes que su amo, el señor Ministro, quiera darle.

Cesario.»

Este comentario en sí no nos disgusta. Juan López ha seguido su trayectoria descendente. De la C. N. T. ha caído en brazos del profesor Liscano (verticalista), habiendo pasado antes por todos los movimientos degenerativos resentidos en nuestro interior sindical.

Pero un detalle del relato socialista nos alarma. Ese: «De las incidencias de las conversaciones entre algunos militantes de la C. N. T. y jerarcas de la C. N. S. no queremos ocuparnos...»

¿Militantes de la C. N. T.? Ex militantes, en todo caso. López, Iñigo, Royano y algunos más fueron de la C. N. T., cierto; luego han dejado de serlo. Exactamente lo mismo que Oscar Pérez Solís y Merino Gracia (dos apóstatas, entre otros) que militaron ostensiblemente en la U. G. T. y en el P. S., hasta que se pasaron a la caverna.

No hay acrimonia en esta queja. Pero una puntualización se imponía.

«C. S.»

LOS MOVILES DE LA LUCHA

«Zapata, síntesis de aspiraciones»

RESULTA difícil hablar de Emiliano Zapata y no caer en los lugares comunes. Esto es fácil de comprender. La lucha del más destacado caudillo campesino que hasta ahora ha dado América, comenzó hace cincuenta y siete años.

Si mucho se ha dicho acerca del ciudadano de Anenecuilco, es mucho lo que creemos que debe repetirse, una y otra vez hasta que quede en el corazón de los mexicanos.

Zapata resulta un tipo de héroe poco común, por su absoluta identificación con el pueblo al que acaudilló. Debemos recordar que este charro de estampa imponente, de grandes bigotes, de dulces ojos vacunos, no aspiró jamás a la riqueza ni al poder, al poder por sí mismo. En sus nueve años de lucha denodada tuvo enormes ofrecimientos de riquezas, para que dejara su lucha en favor del desvalido peón. Ni oro, ni haciendas, ni riquezas de ninguna clase lo tentaron para apartarse de lo que él creyó su deber, su apasionado deber.

De las innúmeras calumnias arrojadas sobre Emiliano Zapata, no hay una que se atreva a llamarlo codicioso de oro. Frente a él transcurrió un río de bienes que nunca atesoró ni utilizó para sí.

Cuando se habla del zapatismo, se asocian inmediatamente a este sustantivo cuadros de crueldad y de terror. Advirtamos que todas las guerras civiles son feroces. A los que creen que los mexicanos somos una excepción los invitamos a que lean con atención algunos episodios de la Guerra de Secesión, de los Estados Unidos, esto para no hablar de la guerra que asoló a España, de 1936 a 1939, o a la Revolución Francesa. Y sólo nombramos una revoluciones en países europeos, o de neto origen europeo con fama de civilizados.

La crueldad zapatista se explica mejor cuando se recuerdan los procedimientos de terror o represión gastados por los latifundistas mexicanos. Los despojos de tierras a campesinos que las habían poseído durante siglos, las tiendas de raya, la leva, las «consignaciones» al ejército, etc. Para saber el porqué de un estallido tenemos que tomar en cuenta la presión existente antes de esa explosión. Para juzgar al zapatismo, tenemos que tomar en cuenta los horrores que estos campesinos soportaron.

La Revolución Mexicana tiene varios caudillos. Recuérdase inmediatamente a Madero, a Pino Suárez, a Pascual Orozco, a Venustiano Carranza, a Francisco Villa. Cuando estos varones se levantaron en armas carecían casi absolutamente de un conocimiento teórico acerca del porqué de la Revolución. El señor Madero creía que lo que quería el pueblo era el sufragio efectivo y la no reelección.

No se dio cuenta de que lo que movía al pueblo era el hambre de pan, de tierra, de justicia. Eso mismo podemos decir de Francisco Villa, que apenas entrevió alguna razón económica de la Revolución. Venustiano Carranza tenía, asimismo, una idea política de la lucha intestina, y sólo secundariamente aceptaba en toda su vastedad la urgencia de hacer justicia a los campesinos del centro del país, sobre todo.

Zapata se dio inmediata cuenta de qué era lo que movía al pueblo mexicano en su lucha, y en el lema de su batallar sintetizó ese pensamiento: «Tierra y Libertad». Es decir, el principio económico y el principio político.

El pueblo en armas nunca traicionó a Zapata, que falto de armas y de municiones, desarrolló asombrosamente bien una guerra de guerrillas, la cual sólo es posible cuando se cuenta con el apoyo del pueblo. Y el pueblo campesino de Morelos, de Guerrero, de Puebla, de Tlaxcala, de México, de Oaxaca, del Distrito Federal, apoyó siempre a Zapata. Nunca el pueblo traicionó a este caudillo agrario. Y para vencerlo y acallarlo hubo que acudir a la perfidia de los extraños.

H. RODRIGUEZ T.

México

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN TOURS

El domingo 8 de octubre tendrá lugar una conferencia, a las diez en punto de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, a cargo del compañero J. Muñoz Congost, bajo el tema: «Los problemas de hoy, de ayer y de siempre en España. Soluciones libertarias».

TOMBOLA DE SOLIDARIDAD

Números premiados: 1º, 0.153; 2º, 8.361; 3º, 3.710; 4º, 8.206; 5º, 9.537; 6º, 2.730; 7º, 6.670; 8º, 2.865; 9º, 4.524; 10, 7.042.

Nota: Los suscriptores, corresponsales y F. L. agraciados, pueden reclamar enviando el boleto correspondiente. Esperamos no demoren el plazo de tres meses a partir de esta fecha.

F. L. DE MONTPELLIER

Asamblea el día 1 de Octubre a las 9 de la mañana en el local de costumbre. Asunto importante que exige presencia unánime y puntualidad.

F. L. DE HOUILLES

Celebrará asamblea el próximo domingo día 24 de septiembre a las 3 en punto de la tarde y en el lugar habitual.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Celebrará asamblea el domingo 24 de septiembre en el local y hora de costumbre.

F. L. DE DREUX

Desea establecer relación directa con los compañeros del departamento no controlados en la C. N. T. española, pues hay asunto muy importante que comunicarles. Dirigirse a Manuel Hernández, 10, rue de Flandre, Dreux.

F. L. DE PARIS

Domingo 24, continuación de la asamblea a las 9 de la mañana.

F. L. DE AUCH

Celebrará reunión general el 1 de octubre a las 3 de la tarde y en el local de costumbre.

ADMINISTRATIVAS

Murillo, Grand-Combe (30). Rdo. giro 95,50, pago «C. S.» h. el nº 469 y «Umbral» nº 68. La reducción de un ejem. parte del nº 469.

P. Crespo, Lille (Nord). Rdo. giro para la C. R. Z. N., según detalle.

P. Alonso, Bordeaux (33). Giro de 55,08 frs., pagando «C. S.» nº 468.

Ponce Romero J., Le Mans (Sarthe). Giro 42 para pago «C. S.» y «Umbral», 31-12-67.

Ara, Suresnes (Seine). Giro de 40 frs. Pago «C. S.» h. 30-6-67.

Parente, Dreux. Rdo. giro 270 frs. C. R. Z. N. Destino indicado en talón.

NOTA

Agradeceremos a los suscriptores y corresponsales que no hayan hecho efectivo el pago del 1er semestre, o sea hasta el 30-6-67, se tomen este interés por sernos necesario.

A los atrasados en demasía, un ruego más para que se pongan al corriente.

Darse de baja sin satisfacer el pago de las publicaciones o rehusar la prensa para eludir el pago, ni es correcto ni normal. Lo malo es que ocurre con frecuencia. A los que han pagado hasta el 3er trimestre, o hasta final de año, les agradecemos la facilidad que nos dan.

EL FANATISMO RELIGIOSO DE LA BIBLIA

A fuer de sinceros, no debemos desmerecer méritos a la Biblia como obra literaria; negarlo sería incurrir en fanatismo antirreligioso tan acentuado y maléfico como el fanatismo religioso en que ciertamente, de buena o mala fe incurren quienes creen a pies juntillas que dicho libro fue escrito por hombres inspirados por la orientación divina.

Pues, reconozcámoslo, hay en la mencionada obra literaria no pocos pasajes de valor, como por ejemplo, los preceptos higiénicos de Moisés y no despreciables enseñanzas fisosóficas que aparecen en lo que escribieron Isaías y Job, o en los cantos y salmos de Salomón y David, por no nombrar más, y que en realidad no desmerecen en nada en cuanto a valor literario; pero si de la Biblia entresacamos las puerilidades, soseces, contradicciones, absurdos e inmoralidades de que está plagada, ese libro «divino», no cercioramos de las morrocotudas incongruencias insertas en sus páginas «sagradas» y constatamos cómo en la originalidad domina el plagio. Pero en sí, digámoslo también, contiene no pocos pasajes históricos ilustrativos. Sin embargo, me apresuro a aseverar que en esas soseces, en esos absurdos, contradicciones, puerilidades o inmoralidades mencionadas, descansa la «civilización» moderna de Europa y América y nace y se basa a la vez ese fanatismo religioso-cristiano al que me refiero en el titulado de este bosquejo.

Objetivamente, pues, vayamos de lleno a la Biblia, a la «Santa» Biblia, a la afirmada por «verdadera» por la Iglesia católica, apostólica y romana; a la traducida al castellano de la «Vulgata latina», por el reverendísimo Padre Phelipe Scio de San Miguel, de las Escuelas Pías, obispo de Segovia, y comprobaremos que el libro «sagrado» en cuestión no es más antiguo ni valioso que el libro de los «Vedas» o el de los «Avestas», ya que, según investigaciones de antiguos y modernos asiriólogos u hombres que se han ocupado y ocupan en el estudio de las antigüedades asirias, demuestran irrefutablemente que el «Decálogo», o sea las tan conocidas y no menos exhibidas «Tablas de la Ley», existían muchísimos siglos antes del nacimiento de Moisés, ya que, según se sabe, el «Decálogo» de marras fue desenterrado durante las excavaciones de Babilonia.

Por otra parte, no es, ni con mucho, original el «sagrado» texto de la Biblia, por cuanto, y en este sentido, «el amor de los unos a los otros, el «amor a todas las cosas», por ejemplo, ya predicado también por Osiris, Zaratustra, Buda, Confucio y más tarde, por Solón, Pitágoras, Tales, entre otros. Por lo que se comprueba que ninguna doctrina de la antigüedad tuvo tanta semejanza con la «doctrina de Jesús» como la de Osiris, y se comprueba, además, que el «Adán» bíblico no es otro que el «Adimán» del sánscrito, que significa «el hombre», o el «primer hombre», y que la «Eva» de la «verdadera» Biblia, no es otra cosa que la derivación calco de «Reva», también del sánscrito, que quiere decir «el complemento de la vida» y que aparece en los «Vedas».

Y así sucesivamente seguimos notando plagios y más plagios, pues, a través de estos libros de la India, así como en los «Avestas» de Persia, y también en el «Libro de los muertos» de Egipto, emanaron las fuentes del saber «sagrado» en que se inspiraron «divinamente» los setenta traductores de la «Septuaquinta», que tradujeron la Biblia del hebreo al griego y los que la tradujeron del griego al latín; libros que mencionamos al principio de este párrafo, que son, ciertamente, muchísimo más antiguos que la «santa» Biblia. Sí, ciertamente, son muchísimo más antiguos que la «verdadera» Biblia, por cuanto en los «Vedas» nos encontramos con el «Paraíso», hallamos aquello de la «fruta del árbol prohibido», descubrimos en ellos «tentadora » culebra, la cual, entre los egipcios, por ejemplo, representaba un símbolo; «naufragamos en el diluvio universal», de los caldeos, de los persas, chinos, griegos y casi todos los pueblos primitivos. Decimos bien; casi todos los pueblos primitivos han sufrido y pasado por la salvaje e inimaginable exterminación de un «diluvio».

Del mismo modo, para terminar, el mito de «la inmaculada Concepción», los judíos. siglos antes del Jesús de la «Era Cristiana», tenían sus «inmaculadas Concepciones», como también los egipcios, los persas, los griegos, por no nombrar otros más.

De todo lo cual y por lo escuetamente expuesto, se comprueba con creces que la «santa» Biblia, la «verdadera» Biblia, se inspira del plagio. Y en este plagio, plagado de absurdos, contradicciones, puerilidades, soseces e inmoralidades ya dichas, descansa «nuestra» civilización, dando base y objetivo al cerril, irracional fanatismo de que son presa los congéneres nuestros que, de buena o mala fe, creen en lo «sagrado» y en lo «divino» del texto de la Biblia, sumiéndose las gentes de buena fe en la creencia de que son «descendientes del padre Adán y de la madre Eva, criterio banal que irrefutablemente da pie a lo que dijo un hombre sentidamente progresista y amante de la cultura y la libertad igual para todos, cuando expresara:

«¡No olvides, oh Humanidad, que la fe religiosa es un parásito que sólo vive y se reproduce en el estéril campo de la ignorancia, de la indolencia y de la sumisión!», y con lo cual está completamente de acuerdo por propio convencimiento el que estas líneas escribe, y cuyo contenido deja al lector o lectora que lo anterior lea, aprecie, analice y medite serenamente al margen de todo fanatismo y de todo interés sectario.

ALEJANDRO LAMELA

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería. Es una edición «Umbral».

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.

Precio: 1 F. en esta Administración.

El «Krankfurter Rundschau» y la amistad germano-franquista

BONN (OPE). — Si existe un país en el mundo que debiera observar un tacto especial en relación con la España de Franco, a cuya creación tanto contribuyó Hitler, ese país es Alemania, sobre todo esta Alemania de Bonn que se gobierna por un sistema democrático, a tono con las circunstancias creadas en la Europa occidental después de la guerra.

Sin embargo, las cosas no tienen la lógica que debieran tener. «Los gestos oficiales de amistad y las agasajadoras invitaciones con que últimamente colma Bonn al gobierno de Franco — decía el diario «Frankfurter Rundschau» el 3 de agosto — son sólo en apariencia inocentes actos de rutina. La frecuencia y la persistencia con que recientemente se corteja a representantes de la dictadura de Francisco Franco a fin de hacerla presentable poco a poco ante la opinión pública alemana y europea, hace pensar que en modo alguno puede tratarse de una serie casual de hechos. Uno se pregunta si la operación no habrá sido lanzada por parte interesada como una ofensiva periodística con objetivos determinados, para de ese modo preparar una colaboración más efectiva con Madrid. Y ello sucede precisamente cuando las fuerzas que apoyan a Franco han abandonado las insuficientes y contradictorias medidas de liberalización para mostrarse más reacias a toda concesión de libertad.

El 18 de julio, por ejemplo, se dio a conocer por la radio que el presidente federal había felicitado, por primera vez, al jefe del Estado español por ser aquella fecha la fiesta nacional de España.

«¿Desde cuándo — preguntaba el periódico de Frankfurt — ha sido reconocido como el «Día Nacional de España» el aniversario del levantamiento militar del general Franco, levantamiento que, con la ayuda de Hitler y Mussolini, condujo, tras tres años de guerra civil, a la derrota de la República española?

Esta pregunta exige una respuesta clara. La posible objeción de que en las relaciones internacionales hay que reconocer las distintas particularidades existentes en los distintos países, carecen aquí de sentido, porque en tal caso el principio se aplicaría sin reservas, unilateralmente, en favor de Franco.»

Por nuestra parte hemos de añadir que la visita hecha a Madrid por el doctor Adenauer poco antes de su muerte, causó una penosa impresión no sólo en los medios democráticos de España, sino en la opinión democrática de todo el mundo occidental.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-79.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Conyuntura favorable

VOCES del Interior llegan a Francia indicando el interés que el anarquismo y la Confederación Nacional del Trabajo despiertan en los medios intelectuales de la península. Son varias las publicaciones que se ocupan de tan sugestivo tema y diversos los historiadores que han publicado estudios muy atrayentes sobre un pasado anarcosindicalista que se proyecta — añadimos nosotros — sobre el inmediato porvenir. A la par, se nos advierte que en Madrid y Barcelona los ensayos sobre historiación anarquista persisten con tendencia al logro de una obra exhaustiva, como se dice ahora. No cabe decir que en nuestro elemento semejante eclosión será bien recibida.

Esta actividad ajena ofrece, sin embargo, serio contraste con la pasividad que los herederos del anarcosindicalismo « español » observamos referente al tema. Con esfuerzo loable, nuestra Organización planeó y financió la publicación de la obra en tres tomos: «La C. N. T. en la Revolución Española», en la que no consta todo, pero en la que se vierte bastante. Luego el empuje relator se retuvo, como si el esfuerzo nos hubiera fatigado. A lo sumo, tímidos intentos de historiación aparecidos bajo sello de aportaciones personales. Una conducta más en consonancia con nuestras obligaciones, es evidente que se impone, y tal parece que por acuerdo recaído en el último Pleno, la constructividad se va imponiendo. Lo que precisa ahora es seriedad en el trabajo y facilitarle soporte al mismo.

Volviendo al ejemplo historiador en elemento intelectual ajeno — y del Interior, para mayor mérito —, cabe suponer la sorpresa de este puñado de universitarios madurados bajo el régimen franquista, y por tanto imbuídos del prejuicio de una España de anteguerra dominada por el comunismo en todos sus ámbitos, social, político y económico. Entonces — según tal falacia —, no existían republicanos, regionalistas, socialistas, confederales ni anarquistas. Todo ese mundo popular llevaba pegado en la frente la hoz y el martillo, para machacar cabezas de ciudadanos de misa de 12 y seguidamente cortar los cuellos. Cuando se trató de estudiantes diplomados de sentimiento romo y con pase para el comedero franquista, la colectividad asno-intelectual fue notablemente incrementada. Mas, observando el existir de una minoría de licenciados imparciales y objetivos, es permisible creer en el afán de saber de los mismos, de comprender, estudiar y analizar los elementos naturales de la historia político-social de su país, al margen de las adulteraciones de la escuela oficial franquista. Y cual no sería el asombro de estos honestos indagadores cuando, documentación en mano, se cercioraron de que jamás en España hubo sindicatos obreros comunistas y que todo el movimiento ideológico de los trabajadores giró, hasta 1936, en torno del socialismo, con su U. G. T., y del anarquismo, con su C. N. T. Ciertamente, el calor anarcosindicalista y el idem socialugetista de los treinta y seis años primeros del siglo, se desarrollaron, junto con los más encrespados movimientos sociales, sin la presencia de comunistas, y cuando éstos aparecieron en 1920 a raíz de los acontecimientos bolcheviques de Rusia, lo hicieron en calidad de elementos perturbadores, disgregadores, en el seno de las colectividades acostumbradas del proletariado español — U. G. T. y C. N. T. — completamente ajenas y rehacias al sentimiento totalitario de los bonzos leninistas españoles.

Impuestos de esta verdad, los historiadores jóvenes de nuestro país se ahincan en el desentrañamiento de los hechos y las pasiones reales del obrerismo de anteguerra, en la fijación de posiciones doctrinales de sus militantes, y en el estudio de la influencia que éstos ejercieron sobre la multitud de trabajadores que, en ocasiones como la de 1919, llegaron a relegar a segundo término la política militante para situar a lo alto de la actualidad española el Sindicato Unico de la Confederación Nacional del Trabajo, pues, como bien dijo el monárquico Bas, gobernador civil que como otros fracasó en Barcelona: «Allí no se mueve una hoja de árbol sin la voluntad del Sindicato Unico».

Toda esta historia francamente relatada niega solvencia al propósito franquista de alumbrar una guerra civil en España para desarticular la red comunista de Moscú, extendida a todo lo ancho del país y privativa en los sindicatos obreros y en los sectores organizados de las izquierdas políticas. La mentira franquista no resiste un análisis imparcial de los hechos y las situaciones, y si los Sanjurjo y Calvo Sotelo presentían un estallido revolucionario en la sociedad hispana, debían referirse con honradez al « peligro » anarcosindicalista estrictamente español en posible conexión con el socialismo ugetista, pero en ningún caso con un movimiento subversivo patrocinado por Moscú, de cuya posición cenetistas y ugetistas estaban más lejos que el cardenal Segura.

Es muy interesante poner sobre el tapete este importante tema, y si nosotros no lo hacemos en la medida que nos corresponde, bueno es que lo hagan otros que, situados en otra esfera que la nuestra, se limitan a escribir la verdad de lo que ha sido, y no el infundio que tanto interesa a franquistas como a comunistas, los primeros para justificar el genocidio que duró nueve años (del 36 al 45) y los segundos para recoger el fruto y los laureles que consciente o inconscientemente les facilitan aquéllos.

Leyendo a los relatores modernos de nuestro pasado, es probable que los encontraremos fríos dentro de su objetivismo. Mas no importa. No todo el mundo ha de sernos adicto, ni nosotros ambicionamos que así sea. Con sólo que la verdad sea manifestada, basta para sentirnos favorecidos. Loas y oriflamas, para gentes y partidos vacíos de contenido. Partidarios de hacer, superar y prosperar, dejemos expresar a los neutros, integrándonos también nosotros a la obra tal como la entendemos. Nuestra Historia rebosa materia, pero sus páginas ahí están, blancas como la nieve.

Arte y conocimientos para llenarlas debidamente.

DISCOS

Nuevamente absorbido por el «dulde gris» parisino, no suelto las amarras que me atan a la agridulce Provenza. Me imagino las torturadas calles de Marsella, donde el personal se manifiesta sin silencios y anda ancho de brazos. Y las noches bajo la parra en una recatada estancia de Six Fours.

Jové, Galindo y el rompediscos que firma, establecemos conversación, sincopada porque la realidad anota tres monólogos. Frente a nosotros, una masa verde oscurecida de nocturno; en el cielo, ni pájaro ni pajarraco; sobre la cerca, un gato; encima nuestro, racimos de moscatel más en sazón que nuestros pensamientos, con ser buenos y, en el fondo, coincidentes.

En tocante a la unidad, bien, nuestros pensares se separan de nuevo. Tímidamente, en ocasiones se acercan, más un grito de cualquiera en terceto los ahuyenta. Grito hemos dicho, y tal vez impropiamente. Ese y aquél no escuchan; yo tampoco. Irrumpimos al unísono y las mujeres se alarman. ¿Cual gritan esos malditos? Cada uno está en lo suyo, y en su fondo — insondable — cada cual está en lo de los otros. Así se es compañero.

La brisa mueve mil hojas y el ventilador de una puerta rueda modestamente. Llegara marina, y su rotación sería de vértigo. El mistral, tan avasallador, no puede con ese insignificante cacharrito.

Galindo *(observando un corte de cielo entre hojas): Todos debieramos reunirnos en coloquio para vencer dificultades.*

Jové *(preocupado por la falta de lluvia): El coloquio con la Naturaleza es menos difícil, con serlo tanto.*

Mi Menda: *De la discusión arranca el ciclón.*

Silencio nuestro, y del aire. El ladrido de un perro lejano se extingue, y las cigarras sólo chirrían en horas de fuego. La pausa es seductora, y la cama cercana. Jové se ausenta porque conoce el reloj de la noche. Galindo, camino de la alcoba, medita un pensamiento de Gœthe, y yo quedo solo y contrariado de no poder contrariar a nadie.

Mi compañera me regaña por una boca de luz ventanera:

— ¿Y pues? ¿De la noche se hace día?

Regresado a París, la noche, sí, es extensiva.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CARCELES Y DELINCUENTES

YA de años por parte de los libertarios se ha evidenciado lo improcedente de todo régimen penitenciario, sea cual fuere la justificación que se le pretenda dar. Del profesor italiano Molinari se han hecho múltiples ediciones y traducciones de su opúsculo «El ocaso del Derecho Penal». Magnífica requisitoria contra los argumentos de los jurisconsultos apoyando los procedimientos penitenciarios. Dos son los factores que inducen a la delincuencia, y no se ha podido probar lo contrario: de una parte las características de la vigente organización social, fundada y consolidada en la más escandalosa arbitrariedad; de otra parte, los comprobados casos patológicos, evidenciando los factores de anormalidad en el individuo, al tratarse de un enfermo. Descartados, claro está, los casos de la llamada «delincuencia política».

En relación a los delitos comunes, aquella bondadosa mujer, que tanto y tan sencillo escribió en favor de los humildes de fortuna, Concepción Arenal, expresó lo de «odia el delito y compadece al delincuente». Y Dostoiewski, en su «Crimen y castigo» expresa como, a la corta o a la larga, es en la conciencia del individuo donde mayormente puede alentar la sensación de culpabilidad y de arrepentimiento; no bajo el influjo de la coacción impuesta por las leyes.

Sociólogos y sicólogos, de formación y espíritu liberal, han estudiado y estudian las formas más adecuadas para aliviar los efectos represivos contra la delincuencia. Y es en Suecia donde, bajo el denominativo de «prisión sin rejas» se ha iniciado un ensayo con miras a buscar la adaptación a la vida social de los que han sido condenados por delitos comunes: crímenes o robos. Se trata de proporcionarles trabajo y alojamiento, a ellos y a sus familiares, si los tienen, en algún lugar apartado del sitio en donde fueron presos y juzgados. Se tiene estipulado para cada uno un período de discreta observación hasta tanto se les considere susceptibles de poder, ya regenerados, establecerse libremente en cualquier parte.

Algo es, evidentemente, aminorar, hasta ir eliminando los efectos coactivos empleados contra la delincuencia; pero los hombres de ciencia que de ello se vienen ocupando, si en verdad pretenden hacer obra de *profilaxis social*, les será preciso denunciar las causas que originan el noventicho por ciento de la delincuencia: el parasitismo y despilfarro de los acaudalados, que incitan al robo y al gangsterismo de quienes consideran que, al fin y al cabo, tienen igual derecho a vivir a lo grande. La proyección de cintas cinematográficas en donde se expone el vivir de quienes medran haciendo vida de aventureros. La gran difusión de literatura policíaca y de espionaje, donde se ofrecen verdaderos *cursos profesionales* en el arte de matar y robar. En suma: de uno a otro eslabón quienes analicen las características de la época actual en relación con la delincuencia, de ser sinceros y veraces, han de convenir, con nosotros, en lo de atacar, desde sus cimientos, todo el actual sistema social.

LA INTERNACIONAL COHESION LIBERTARIA

Se hace referencia, se comentan, las características que puede tener el comicio internacional anarquista, que se proyecta celebrar en Carrara en el curso del año próximo. Es lógico, es normal que ello sea así. Si no nos preocupamos de *nuestras cosas* ¿de qué vamos a preocuparnos? También es lógico que las apreciaciones sean diferentes, lo cual no quiere decir que se rehuya la convergencia de criterios, a base de una juiciosa coordinación.

Señalar que todo es relativo en la vida es un lugar común de marca mayor; obvio es pues dejar sentado que relativa es la afinidad entre compañeros. Pero, dentro de lo relativo, cuidando la afinidad, es natural que se agrupen aquellos que así lo estiman. Y ya en tanto que núcleo de individuos, agrupados para en lo intelectual y en lo material tener más consistencia. Tomando como norma el sistema federativo, pueden los grupos relacionarse entre sí, partiendo la concreción de actividades, si se quiere, del punto de vista orgánico que priva en la C. N. T. tomando determinaciones en razón del número de votos, aceptando su sentido mayoritario. Cabe igualmente determinar las actividades, de una o de otra índole mediante el procedimiento de asociación, que prescinde de votación, comprometiéndose el grupo, o el individuo, a colaborar en aquello que estima concuerda con su apreciación, inhibiéndose de lo que no cuadre a su particular interpretación. Ahora bien: lo lógico, lo sensato, es que todo compromiso, libremente adquirido, ya sea por un procedimiento, bien por otro, se cumpla. Ello es lo que denota el tener formalidad, el ser consecuente. Quizás de tenerse en cuenta bien reflexionadamente tales premisas se evitarían no pocas discrepancias.

En tanto que libertarios, es de comprender, sea cual fuere nuestra interpretación de métodos ideológicos, que hemos de congratularnos contribuya el proyectado comicio de Carrara a un resurgir del anarquismo internacional. Vayan unos u otros al Congreso Internacional, con las representaciones que sean, tanto por parte de los compañeros allí representados, como por aquellos que allí no tengan representación, lo importante ha de ser poder comprobar que se haya hecho obra eficiente, susceptible de facilitar una dilatada cohesión internacional libertaria.

Sin prurito de ofrecer normas de actuación y desenvolvimiento, cosa que no entra en el modo de ser que a uno le es habitual, cada quisque, entre libertarios, es natural que formule opiniones sobre lo que estime pertinente. Y en lo que atañe al acto de Carrara cabe decir lo que nos complacería notar el hecho de que los allí asistentes fueran *al grano*, con intervenciones ceñidas a los problemas vitales del anarquismo, de los que ya se ha venido hablando bastante, mucho antes de pensar en lo del comicio que se quiere organizar en Italia. Que se prescindiera de la grandilocuencia de los discursos, que si bien pueden ser apropiados, y hasta necesarios, ante ciertos públicos a quienes se busca emocionar y convencer, hacen perder el tiempo, por lo innecesarios, en un comicio de anarquistas, donde es de suponer cada uno conoce las ideas, y por ende, le sobra todo efectismo declamatorio.

Antes del comicio de Carrara, y después de él, ha de ser saludable para las ideas que nos son queridas, el que todos los anarquistas en general podamos hablar de ellas, esbozando iniciativas, *barrenando* en torno a los problemas que nos afectan, con llaneza, con sencillez, con «bonhomie», por así decir, sin tomar aires de suficiencia, sin tono envarado de magister, sin pretensiones de ser más, ni conocer más que otros, sin que las formas de expresión huelan a *sargentismo* de cuartel.

Cada uno es como es, y se expresa como puede y como sabe. Pero ha de ser aleccionador para todos procurar aliar la modestia con la inteligencia. Que, hace ya años, nos mostraron son características compatibles, entre muchos que se podrían citar, los Max Nettlau y Anselmo Lorenzo.

RELGIS RECUERDA A STEFAN ZWEIG

Posiblemente nadie mejor que nuestro amigo Eugen Rlegis para recordar, una vez más, y ahora en ocasión del venticinco aniversario de su fallecimiento, (suicidándose, como se sabe, él y su compañera) al gran escritor, al inigualable «cazador de almas» que fue Stefan Zweig. Y ello es así porque durante años y años Relgis tuvo contacto asiduo con el autor de «Erasmo», de «El Mundo de ayer», y de tantas y tantas obras de un valor imperecedero. Ambos escritores mantenían afinidad de sentimientos en lo relativo a ese pacifismo integral ampliamente humanitario, sin el cual la humanidad no puede por menos que ir a la deriva, permaneciendo en la zozobra de la tragedia terrible y avasalladora. Coincidían en lo de asignar a los intelectuales el papel de vigías, susceptibles de prevenir a los pueblos ante los peligros en ciernes: la guerra, el nacionalismo, el fascismo, el comunismo... Todas las modalidades políticas de avasallamiento de la voluntad popular. Anhelaban la existencia de un conjunto internacional de intelectuales, con dignidad, con decencia para hacer frente a todas las injusticias sociales.

Es lo que nos ha recordado de nuevo Relgis con su opúsculo «Stefan Zweig» que acaba de editar la Biblioteca Popular Judía, de Buenos Aires. De un modo claro, y con la sensibilidad afectiva que pone el autor de «Principios Humanitaristas» cuando se refiere a figuras descollantes por sus concepciones de un racionalismo ejemplar, se nos habla del «gran europeo», por el esfuerzo realizado en favor de salvaguardar los altos valores de la Cultura. Analiza su valor de literato, de biógrafo, de pensador, y de hombre, en el sentido que de lo humano tenía Unamuno.

Vaya la más cordial felicitación al amigo y compañero Relgis.

chispas

Jamás oso alguno se ha llamado Nicolás, y sin embargo yo conozco un Nicolás pelo en pecho y con más decisión que el Jean Valjean de Victor Hugo.

⁂

Sin embargo ¡yo estuve junto a él en el tajo, uno con pantalón acordeonado, otro con pantalón de crecencia, prendas gemelas determinando edades.

⁂

Nada nos arredraba, todo nos sonreía.

No por placidez de afuera: porque la sonrisa estaba dentro.

⁂

En la brigadilla, el comunismo libertario lo vivíamos sin darnos cuenta. Poderse agregar a nosotros, era ambición de muchos trabajadores.

⁂

Horas vibrantes y amicales, con las «mulas campanilleras» de Bernardo, y la ensoñación latente de Anselmo.

⁂

Buenos ratos para todos, y durezas compartidas por todos. Sin regateos, por tratarse de libertarios.

⁂

Bajo el rayo de Julio, nuestras herramientas fueron las primeras en levantar adoquines.

Pero hoy la gente de allá dice: «Si se anda por las calles, gracias aún a «aquéllos». ¡A nosotros, qué carajo!

⁂

Nuestro Nicolás partió para el frente, donde, al decir de Belmonte, tuvo «ángel». Batió el cobre como había martineteado adoquines, y salió indemne.

⁂

Ahora, algo maduro, ha madurado una tierra verde, un recodo considerado imposible. Por cada uva de antes, ahora un quintal de verduras. Todos nos asombramos de la gesta, y él se lo toma a risa.

⁂

Eran dos vertientes para criar piojos de la tierra y él las transformó en escalinatas para subir al éxito. A mano, a lo bruto, cual pelea en los Pedrusos y en la Sierra de Alcubierre.

Sólo que aquello se perdió y esto permanece. Y florido.

⁂

El poder de la voluntad yo lo aprecio en Nicolasia. En ella el sol se abate incendiario, mas se le asocian perlas de agua. No con el caudal de la Candía, pero sí lo suficiente para levantar una sinfonía de vida.

⁂

Nicolás, quedamos aún en el tajo: el de las Ideas.

CHISPERO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

XIII CONGRESO

Burdeos, 10 noviembre 1967.

ORDEN DEL DIA

1º. -- Apertura del Congreso.
2º. -- Presentación de credenciales.
3º. — Nombramiento de la Comisión revisora de credenciales.
4º. — Constitución del Congreso y nombramiento de Mesa.
5º. — Nombramiento:
a) de la Comisión revisora de cuentas.
b) de la Comisión de escrutinio.
6º. — Informe del Secretariado.
7º. — Informe de las Secciones.
8º. — Forma de incrementar y robustecer la Internacional.
a) cotización, financiamiento.
9º. — Sobre economía: cooperativismo, colectivismo.
a) teoría e ideas generales.
b) posibilidades inmediatas de aplicación.
10º. — Propaganda:
a) oral.
b) escrita (manifiestos, carteles), etc.
c) prensa periódica.
d) editorial.
11º. — Posición y acción.
a) de solidaridad entre las Secciones.
b) de ayuda a los pueblos sometidos por dictadura y subdesarrollados.
c) reivindicaciones.
12º. — Examen de la situación de la F. O. R. A.
13º. — Relaciones exteriores.
a) con la I. W. W.
b) con la S. A. C.
c) con los organismos anarquistas.
d) con otros organismos.
14º. — Nombramiento del Secretariado:
a) del secretario general.
b) de las Secciones componentes del Secretariado.
15º. — Clausura.

El Secretariado

Dado en Marsella, abril 1967.

OBRAS
DE FELIPE ALAIZ

19,00 francos los 3 volúmenes.

ORIGEN, APOGEO Y DECADENCIA DEL SOCIALISMO EN INGLATERRA

por MAX NETTLAU

DURANTE un intervalo hubo segura continuidad en el movimiento en los clubs radicales ingleses, en las sociedades comunalistas, en el medio franco-italiano, socialista en general y en las antiguas sociedades socialistas alemanas que eran anteriores a 1848; por ello permanecían algunos ingleses en contacto con el socialismo; otros pudieron conocerla por las obras de Godwin, Owen y Thopson y por algunos supervivientes viejos, pero caldeados por el fuego sagrado. El más inteligente, avanzado y desinteresado de estos socialistas aislados fue Joseph Lane. Desde 1870, en unión de otros compañeros, inauguró una propaganda popular directa (reuniones al aire libre, en el cruce de las calles o en los parques públicos), circulando por entonces unas hojas muy incisivas sacadas de pequeñas imprentas caseras. Lane fue anarquista, como lo fue también Mainwaring; los demás, si no eran anarquistas, profesaban por lo menos ideas socialistas revolucionarias, siendo partidarios de la acción directa.

Hablaron al pueblo claramente; con la misma claridad que se le hablase en tiempo de Robert Owen y de Tomás Spence. Cuando los socialistas moderados comprendieron que la propaganda tenía su propio camino, quisieron aprovecharlo para sus fines electorales y parlamentarios. El más insidioso fue H. M. Hyndman, ex conservador que aduló a Marx, que no le hizo caso; Lane siempre lo tuvo a raya. Los radicales de aquel tiempo tenían muy poca simpatía al gobierno de Gladstone. Era en 1881-82, y miraban con buenos ojos la agitación agraria en Irlanda y las ideas de Henry George, *Progress and Poverty* y sus conferencias. Todos estos motivos fueron determinantes de la creación de la Democratic Federation. Hyndman quiso representar en ella el primer papel, pero no tardaron en aparecer hombres como Edward Carpenter y William Morris, de mérito más destacado. Ingresó Lane; ingresaron también anarquistas y socialistas revolucionarios; Lane supo dar una lección a Hyndman. Se desarrollaron pequeñas organizaciones en diversas localidades y en Escocia, extendiéndose la propaganda entusiasta. Se mezclaron los marxistas: Eleanor, hija de Marx y su marido el doctor Aveling, el viejo Lessner, Belfort Bax y otros.

No querían éstos servir de pedestal a Hyndman; hubo disidencia en 1884 y se fundó la Socialist League. Agrupó hasta Pentecostés de 1888 a algunos marxistas, aunque su obra esencial fue la agitación socialista de William Morris y la agitación anarquista de Lane, Mainwaring Henry y Frederic Charles, etc., de 1885 a 1890.

Publicó Morris en *The Commonweal* sus más bellos trabajos socialistas y asimismo la utopía *Noticias de ninguna parte* (News from Nowhere). No fue anarquista. Tenía ante él el individualismo de Tucker y el comunismo — según él exagerado — de Kropotkin. Desaprobando lo que consideraba extremos, estuvo cerca del colectivismo o comunismo libertario, un poco contemplativo y coordinado.

Viendo él entonces que se propagaba un comunismo amorfo con procedimientos más o menos expeditos que algunos consideraban como anarquistas, se separó Morris de la Socialist League a fin del año 1890, reduciéndose desde entonces la liga a los grupos anarquistas dispersos. Morris se retiró con objeto de imprimir sus bellos libros (Kelmscott Press). Se acerca al comunismo libertario moderado, enferma y muere en 1896. Muere prematuramente con él una de las más bellas expresiones del socialismo robusto, sano, integral.

Desde *Liberty*, de Boston, periódico de Tucker (1881) y las publicaciones del Heywood, Harman y otros individualistas, circularon en Londres, había anarquistas individualistas, uno de los cuales fundó en 1885 *The Anarchist*. Era Henry Seymour, que ofreció la publicación en primavera de 1886, cuando llegó Kropotkin a Londres, al grupo comunista anarquista «Freedom». Éste utilizó el ofrecimiento por unos meses, aunque prefirió fundar su propio periódico con el nombre de *Freedom*, que salió mensualmente desde octubre de 1886 a diciembre de 1927. (1).

Se unen a «Freedom», en la primavera de 1895, los militantes de los grupos que integraban antes The Socialist League. Tuvo «Freedom» la poderosa ayuda y colaboración de Kropotkin hasta el otoño de 1914, cuando la controversia sobre la guerra separó a Kropotkin y a amigos de la mayoría de camaradas ingleses.

Se esforzó Kropotkin desde 1886 en dar a sus ideas una expresión que fuera comprensible para la mentalidad inglesa. Kropotkin había formado sus ideas frente a la realidad rusa, a la francesa y algo a la suiza latina — los ambientes en que vivió de 1872 a 1886 —. Por sus conferencias y relación personal, por su colaboración en *Nineteenth Century* y sus libros, es conocido extensamente Kropotkin por el público liberal, socialista, tradeunionista y amigo de la cooperativa. Tenía ese público respeto para el pensador, aún cuando le creyera partidario de quimeras o utopías desdeñables.

Se dijo que era lamentable no poder señalarse contacto alguno entre el socialismo vital de William Morris y el comunismo anárquico de Kropotkin de 1886 a 1890. Figuréminonos en completa solidaridad «Noticias de ninguna parte» y «La conquista del pan». No fue posible aquella interpretación ni siquiera en intento y por diversos conceptos. Tampoco estaban unidos los anarquistas de la «Socialist League» y los del grupo «Freedom», y a pesar de ello se fusionaron en 1895.

La propaganda se extendió hasta Escocia y no afectó más que a unas tres mil personas, habiendo un núcleo de algunos centenares de militantes. No hubo más expansión; hubo, por el contrario, limitaciones. Cuando dejó de publicarse *Freedom*, en 1927, las limitaciones eran todavía mayores y no han podido evitarse a pesar del esfuerzo de algunos jóvenes que, sin embargo, ahora, cuando las ilusiones del socialismo parlamentario y las del bolchevismo empiezan a debilitarse, abrigan mejores esperanzas que unos cuantos años atrás.

Desde el período de 1880-90 no dejó de haber en Inglaterra propaganda de socialismo voluntario de libre cooperación, tendencia que se unió a la de Tolstoi, habiendo también amigos y propagandistas de un socialismo de contenido ético. En resumen, hubo tentativas bien intencionadas para despojar al socialismo de aspiraciones autoritarias y políticas, propagándose la necesidad de que se manifeste el socialismo en la esfera ética, en la economía (cooperativas) y en la artística (lucha de la belleza contra la mecanización de la rutina). Es preciso decir que todos estos esfuerzos tuvieron zona muy restringida en el espacio y en el tiempo. Edward Carpenter es la figura que merecidamente representa mejor aquellas tentativas. Ya se recordará que Oscar Wilde supo soñar en un bello socialismo antiautoritario y que en una ocasión al menos no vaciló en llamarse anarquista.

Después de tan bellos frutos el socialismo inglés — William Morris, Edward Carpenter, Lane, el pequeño grupo «Freedom» y otros elementos desinteresados menos conocidos que aquellas figuras — quedó anulado por el socialismo político, la tendencia a las elecciones parlamentarias y municipales, más tarde cargos de gobierno y carteras de ministro, hasta llegar a la situación de un jefe del socialismo político Ramsey Mac Donald presidiendo un ministerio de mayoría conservadora y gobernando contra el mismo socialismo que le llevó al Poder.

Esta ambición de signo parlamentario coloreó las ambiciones que sentían los miembros de la Internacional inglesa, produjo la escisión de la Social Democratic Federation, inspiró desde el principio a los ambiciosos jóvenes de la Fabien Society, convertidos después en gobernadores, ministros y lores. El mismo Bernard Shaw se hizo admirador del fascismo y del bolchevismo. No tardó el socialismo electoral en constituir una profesión para muchos codiciosos. Según el sistema electoral inglés resulta elegido el candidato que reúne mayor número de votos y por consiguiente la táctica más empleada se reduce a dividir los votos del adversario haciendo que se repartan entre distintos candidatos. Si el liberal tiene 9.000 votos y 8.000 el conservador, es elegido el liberal; ahora bien, si el conservador se vale de la intriga y consigue directa o indirectamente que se presente a las mismas elecciones un radical o un socialista, resulta que el radical o socialista obtiene 2.000 votos, el liberal 7.000 y el conservador 8.000; resultando triunfante éste último.

(Terminará en el próximo número.)

(1) *Esta publicación sigue apareciendo. (N.D.L.R.)*

3425

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

28 SEPTEMBRE 1967
NUMERO 473
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

CONGRES DE L'A. I. T.

ASSEMBLEE EXTRAORDINAIRE DE LA 2e U. R.

Comme vous le savez, le 13e Congrès de l'Association Internationale des Travailleurs se tiendra à BORDEAUX le 10 novembre 1967.

L'ordre du jour prévu est le suivant :

1 — Ouverture du Congrès.
2 — Présentation des mandats.
3 — Désignation de la commission de contrôle des mandats.
4 — Constitution du Congrès et désignation du bureau.
5 — Désignation :
— de la commission de contrôle des comptes.
— de la commission de scrutin.
6 — Information du secrétariat.
7 — Rapport des sections
8 — Moyens d'étendre et de fortifier l'Internationale :
— cotisations, financement.
9 — Sur le plan économique : coopératisme, collectivisme.
a) théories et idées générales.
b) possibilités immédiates d'application.
10 — Propagande :
a) orale.
b) écrite (manifestes, affiches. etc.)
c) presse, périodique.
d) édition.
11 — Positions et action :
a) de solidarité entre les sections.
b) d'aide aux peuples sous le joug de la dictature et en voie de développement.
c) revendications.
12 — Examen de la situation de la F. O. R. A.
13 — Relations extérieures :
a) avec l'I. W. W
b) avec la S. A. C.
c) avec les organisations anarchistes.
d) avec les autres organisations.
14 — Désignation du secrétariat :
a) secrétaire général.
b) membres des sections du secrétariat.
15 — Clôture.

Selon nos principes fédéralistes, il appartient aux militants de la base de dégager et d'exprimer les positions, propositions, etc., qui seront celles de la section française de l'A. I. T. ainsi que de désigner les représentants de la C. N. T. qui participeront à ce Congrès.

C'est pourquoi tous les militants de la 2e Union Régionale C. N. T. sont invités à participer à une

ASSEMBLEE EXTRAORDINAIRE

le dimanche 8 octobre 1967 au siège de la C. N. T. française 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e), à 9 h. 30 précises afin de préparer, sur le plan de la région parisienne, le Congrès de notre Internationale.

La présence de tous les camarades est indispensable.

Le Secrétariat de la U. R.

A PROPOS DES ORDONNANCES

L'Entreprise sous l'Egalité Economique

Face aux diverses conceptions et aux ordonnances de la Monarchie républicaine sur la collaboration des classes, que propose le communisme libertaire ?

Le salariat a fait suite au servage, libérant des réflexes physiques, mais soumettant les travailleurs, socialement, à une expansion des profits dont ils n'avaient pas la jouissance ni en fait ni en droit juridique.

Ce mépris de la justice s'est usé à vouloir dissimuler les implications de l'entrée de la production dans l'abondance.

Distribuer ce qu'il ne peut vendre sonnerait la mort du profit.

Il lui restait à associer « fictivement » les salariés à sa défense pour prolonger son existence sans garantie réelle, car chez les capitalistes comme chez les désespérés, tenir, résister, c'est toujours attendre le salut d'une impondérable intervention. Donc, advienne que pourra.

Pour le communisme libertaire, le but du problème c'est l'homme, son bonheur et sa liberté, satisfaire à la fois ses besoins, sa sécurité, ses goûts, en conscience.

Comment envisage-t-il les rapports de l'entreprise et des travailleurs ?

Pour le communisme libertaire, l'entreprise est une *communauté* de travail gérée par *autogestion de tous ses membres* sur le processus de la production en application d'un *plan de production* auquel elle a participé par son conseil d'usine, son syndicat d'industrie ou agricole, par l'union syndicale locale, partie administrative de la commune.

Le plan de production est élaboré en application du plan de consommation, à toutes les étapes économiques, depuis l'usine ou l'exploitation, par le conseil communal associant l'union des producteurs à celle des consommateurs, jusqu'au conseil national de la production et de la distribution.

Le conseil d'entreprise est élu en assemblée générale de tous les membres. Le conseil d'entreprise désigne un comité d'administration parmi ses membres et ceux qui lui sont présentés par son syndicat dont il n'est qu'une section.

Le rôle du syndicat est d'organiser, en particulier, les services scientifiques des grandes écoles professionnelles et techniques où les entreprises puiseront les techniciens et organisateurs dont elles auront besoin. Chaque conseil d'entreprise délègue un ou deux représentants (selon les besoins) qui formeront la commission administrative du syndicat. Le syndicat ou l'union locale syndicale déléguera ses membres les plus capables au conseil de la production et de la distribution chargé de l'administration de la commune.

Les délégations toujours renouvelées selon les caractères des problèmes à résoudre, toute bureaucratisation des services sera évitée : l'autogestion jouera sans interruption du travailleur à ses représentations.

Les entreprises étant gérées dans le but unique de satisfaire les besoins et d'ouvrir les services sociaux à tous, indistinctement, les travailleurs reçoivent des bons de consommation, d'usage ou monnaie fondante s'abolissant tous les ans, et par conséquent n'étant ni épargnable, ni capitalisable.

En fait, *prix, salaires et profits sont abolis*. L'Etat ayant perdu sa fonction est aboli. On passe du gouvernement des gens à l'administration des choses. D'un animal politique l'homme devient un être social.

L'intéressement devient alors la part de responsabilité active, personnelle et collective des travailleurs aux entreprises.

Le travail s'investit alors selon les besoins par l'entière participation des travailleurs à une communauté totale et efficace.

L'organisation communautaire à droit égal, avec tous, chacun selon ses capacités, en accomplissement du devoir social, devient alors le jardin de la liberté.

Vive le communisme libertaire ! Terre promise à l'action syndicaliste révolutionnaire libertaire !

Aux ordonnances monarchiques ou républicaines, la liberté oppose l'égalité dans les devoirs comme dans les droits : sauver l'homme en écrasant les profits...

G. B.

De la Collaboration des classes

Le 1er mars 1941, le maréchal Pétain prononça un discours important à Saint-Etienne, devant les mineurs, et dans lequel il s'efforça de tracer ce que serait le cours de ce que l'on appelait alors la révolution nationale :

« Les causes de la lutte des classes, disait-il, ne pourront être supprimées que si le prolétaire qui vit aujourd'hui accablé par son isolement, retrouve dans une communauté de travail les conditions d'une vie digne et libre, en même temps que des raisons de vivre et d'espérer. »

Les auteurs de ce projet considéraient que pour supprimer le prolétaire il fallait en faire un propriétaire au sein de la corporation, laquelle réaliserait le patrimoine commun professionnel.

Devenu associé dans la communauté d'entreprise, le travailleur serait assuré d'une participation au bénéfice commun proportionnelle à son rang dans la hiérarchie professionnelle.

M. H. Lenormand, alors professeur à l'Institut national d'études économiques corporatives, déclarait :

« L'entreprise n'est plus typiquement le bien exclusif des propriétaires, mais la communauté hiérarchiquement organisée des hommes qui coopèrent dans l'accomplissement de leur devoir social sous la conduite du plus digne d'entre eux et du plus capable. »

Il s'agissait donc, en principe et en fait, d'une renonciation à l'économie libérale par « le partage inégal » des ressources provenant d'un effort commun.

Les ordonnances concernant ces projets furent contrariées par les événements en cours et ne purent recevoir la rédaction et l'application systématique.

Nous devons attirer l'attention de nos lecteurs sur cette tentative irrationnelle qui se proposait d'abolir les classes en fusionnant les membres d'une entreprise dans une communauté de travail dont le profits seraient distribués « inégalement à chacun selon son travail ou sa fonction. »

Nous savons aujourd'hui, que *l'inégalité* des revenus, suffit à la reconduction des classes.

Le projet de « la révolution nationale », repris en partie par le gaullisme, limite la fusion des membres de l'entreprise à une participation symbolique aux bénéfices, de telle façon que cette part réduite puisse être investie à l'avantage de son ou de ses principaux propriétaires et actionnaires. Grosso-modo, les deux conceptions entrevues et différentes — on ne peut demander aux milliardaires du gaullisme de sacrifier le capital à l'entreprise communautaire — aboutiraient à l'aliénation totale des travailleurs au destin de l'entreprise, leur soumission à une économie hiérarchisée au bénéfice fondamental d'un capital en voie d'étatisation.

Face à ces conceptions plus ou moins similaires, que propose le « communisme libertaire » ?

L'abolition du « capital-financier », la production devenant le seul critère de l'activité sociale.

L'abolition du profit individuel ou collectif, et de la rémunération individuelle.

Les investissements, dans un tel cadre, sont organisés par des intégrations plus ou moins importantes de travail dans les entreprises. La disparition du capital détermine, à chaque instant, et pour toute nécessité, une facilité d'apport travail, technique et mécanique que le capital ne peut réaliser. L'entreprise devient une communauté autogérée par le conseil d'exploitation désigné par le personnel. Ce conseil désigne les techniciens qui seront chargés d'accomplir le plan de production issu des délibérations, des études mises au point par les organismes fédéraux « production-consommation ».

La production cesse alors d'être conditionnée par le profit. Son seul but : « satisfaire les besoins et les consciences ».

. . . . . .

On voudra bien noter que les « valeurs » en Bourse marquent une ascension remarquable, le capital se trouvant rassuré par le caractère des ordonnances. Le gaullisme a sauvé le profit.

SPARTACUS

LA VIE DES SALARIES

La vie des salariés comporte trois phases successives : *la jeunesse*, période d'adaptation active aux métiers ; *l'âge adulte*, qui mène à la maturité et à l'expérience professionnelle, la dépasse jusqu'à *la vieillesse*, c'est-à-dire aux privations.

C'est une période active de production maxima durant laquelle le salarié donne à la société plus qu'il ne consomme, c'est-à-dire des réserves, des richesses matérielles, scientifiques, sociales dont l'évolution se nourrira au-delà du présent.

Cette période terminée, le salarié se trouve évincé des labeurs à cause de son grand âge et de ses forces déclinantes : mais, au regard du «droit humain» il reste créancier des activités qui lui succéderont...

Hélas, il n'en sera rien. C'est l'heure de la retraite qui se traduit par une vie médiocre, l'insatisfaction et souvent la misère.

Comme les mines qui ont cessé d'être rentables sont abandonnées après avoir cédé leur chaleur et leur énergie à la société, les salariés, après avoir tout donné de leur savoir, de leur habileté, de leurs forces, sont rejetés de la zone active et abandonnés à une vie précaire, d'insatisfaction constante : c'est le prix de leur don total.

C'est aussi le prix de leur égoïsme, de leur lâcheté devant un monstrueux organisme social qu'ils avaient la force — collectivement — de détruire et de remplacer par une civilisation égalitaire assurant le bien-être et la sécurité à tous.

Ils ne l'ont pas fait, parce que du berceau à la tombe, ils ont été endoctrinés, envoûtés par toutes les hypocrisies politiques au service des forces d'argent... Ils sont restés, mentalement et socialement, des esclaves industriels, parce que leurs connaissances sociologiques (58 pour 100 d'entre eux ne lisent jamais aucun livre !) et le sens de la dignité leur manquaient pour se libérer de toutes les oppressions.

Aujourd'hui ils attendent leur aliénation totale devant les ordonnances de la Monarchie républicaine...

La logique, le bon sens, à défaut d'humanité, exigeraient que ceux qui ont tant peiné connaissent au déclin de leur vie la *jouissance totale et gratuite* des richesses qu'ils ont créées.

La dignité humaine exigerait que les jeunes qui montent et que les adultes qui demain seront des vieux, se préoccupassent de forger pour eux-mêmes et à la vieillesse un monde qui soit ou devienne la récompense de leur longue activité, mais les salariés ne seraient-ils pas des petits bourgeois en puissance déconcertés par le chômage et l'amenuisement de leur sécurité sociale ?

Quel est le cycle vital des bourgeois actifs, commerçants, petits exploitants, industriels, technocrates, fonctions libérales, etc. ?

Leur activité rentable commence après des études plus ou moins longues rendues possibles par des prélèvements préalables sur la somme du travail social. Il s'agit pour eux de se préparer aux affaires, aux postes clefs par un apprentissage pédagogique, scientifique ou professionnel. Ils entrent dans les entreprises, les commerces, les affaires pour en assimiler, dominer, absorber les profits.

Ils atteindront la vieillesse non pas selon la courbe descendante des salariés, mais par une ascension constante vers l'accumulation des profits. Et quand ils prendront leurs retraites, ils emporteront avec eux une large partie de la plus-value du travail humain et mécanique qui leur assurera une vieillesse confortable et privilégiée, la jouissance intégrale des biens dont les salariés — leurs esclaves — seront privés jusqu'à la tombe.

Le sort du profit est lié au salaire ? Eh bien, abolissons-le et organisons la gratuité sociale, le communisme libertaire !

A l'empire des ordonnances opposons l'égalité économique.

Vive le communisme libertaire !

C. N. T.

LA REFORME DE LA SECURITE SOCIALE ET LE SYNDICALISME VERTICAL

Lorsque nous disons que les Ordonnances récentes promulguées par le vieillard de Colombey constituent une tentative de codifier, de légaliser et d'assoir une collaboration durable des classes, c'est-à-dire une « auto-exploitation » des classes laborieuses au profit des classes possédantes, nous ne faisons que tirer les conclusions de la faillite inévitable d'un demi-siècle de réformisme forcené aboutissant à la participation des organisations syndicales « officielles » au démantèlement des conquêtes syndicales elles-mêmes et à la mise en place d'un système réactionnaire qui évoque de jour en jour davantage les structures fascistes.

Chacun sait que, sur le plan administratif, la réforme de l'organisation de la Sécurité Sociale est caractérisée essentiellement par la mise en place de Caisses Nationales coiffant les organismes locaux ou régionaux de Sécurité Sociale et créant ainsi une organisation nouvelle de type « vertical », centralisatrice et autoritaire de haut en bas. C'est l'instrument par lequel l'Etat capitaliste entend diriger à sa merci l'évolution de la Sécurité Sociale et prendre les mesures propres à subordonner les intérêts sociaux des travailleurs aux intérêts privés du grand capital. Les modalités du service des prestations sociales seront ajustées en fonction de la sauvegarde du profit de sorte que le taux ne puisse être sérieusement inquiété par les charges sociales supportées par les employeurs. En somme, la Sécurité *Sociale* tend précisément, dans le sens des ordonnances, à abandonner son caractère social et collectif pour ne plus devenir qu'une assurance individuelle de plus en plus totalement à la charge de l'individu. Parallèlement, le droit à la santé devient un droit non plus égal mais hiérarchisé en fonction des ressources individuelles alors que, sur un plan social précisément, c'est l'inverse qui devrait se produire. En un mot, plus la fraction des frais laissée à la charge de l'assuré augmente et plus le droit à la santé devient une prérogative de ceux qui ont les moyens de se payer ce droit. Le nombre des bénéficiaires du système *Social* diminue tandis que celui des assurés volontaires (volontaires pour financer eux-mêmes leur propre sécurité) augmente.

Mais revenons-en aux caisses nationales de Sécurité Sociale. Le Conseil d'Administration de ces organismes doit, aux termes des ordonnances, être constitué « par moitié des représentants des assurés désignés par les organisations syndicales nationales de salariés les plus représentatives » et « par moitié des représentants des employeurs désignés par les organisations professionnelles nationales d'employeurs les plus représentatives » (C. N. P. F. en particulier). Il n'y a pas de meilleur exemple de *collaboration des classes*. Pierre Besnard, le principal animateur du syndicalisme révolutionnaire de la C.G.T.S.R., caractérisait précisément la collaboration des classes par le fait de faire siéger ensemble, dans le but d'assurer le fonctionnement des rouages du régime capitaliste, des représentants du patronat et des « représentants » de la classe ouvrière. Et qu'attendre de ces tête-à-tête ? Le patronat est tout-puissant tant qu'il s'agit de se mouvoir dans le cadre des institutions légales, c'est-à-dire bourgeoises et capitalistes. Il ne se sent en difficulté que lorsque les travailleurs, brisant, par une action collective, le cadre des institutions bourgeoises, le mettent en présence d'un affrontement direct et immédiat, d'un *rapport de forces matériel*. Aussi les nouvelles structures de l'organisation de la Sécurité Sociale ne font elles que consacrer et pousser plus loin encore le principe de l'*intégration des syndicats à l'Etat capitaliste* et leur subordination à l'ennemi immédiat de toujours, le patronat. Après avoir créé, au niveau national, les organismes de collaboration de classe (procédure Toutée, etc.) l'Etat gaulliste cherche à porter cette collaboration au niveau inférieur des entreprises, des institutions de Sécurité Sociale, etc... L'intégration du syndicalisme officiel à l'Etat se fait de haut en bas comme on pouvait le penser. C'est à croire qu'on cherche à introduire en France le syndicalisme vertical néo-fasciste de Franco.

Bien entendu, ne sont appelés à participer à l'union sacrée capital-travail que les organisations syndicales qui ont fait la preuve de leur « bonne volonté » vis-à-vis du régime capitaliste. C'est ce qu'on appelle la « représentativité ». Pour discuter aimablement avec le patronat, dans le giron de l'Etat, il faut, c'est évident, des représentants polis et modérés, des gens bien élevés (c'est-à-dire « élevés » par leur embourgeoisement au-dessus de la « racaille » des usines et des bureaux) qui ne mettront pas le poing sous le nez des pontifes du C. N. P. F. Les syndicalistes révolutionnaires de la C. N. T. ne sont pas parmi les « heureux élus ». Ces gaillards-là ne seraient-ils pas capables de venir assister aux conseils d'administration avec une mitraillette sous le bras et une bombe dans chaque poche ? Ils n'ont pas compris qu'il s'agit de « discuter amicalement ». D'ailleurs, tout est pour le mieux puisque nous ne saurions que refuser une telle invitation. En ce qui nous concerne, nous restons avec les travailleurs, dans notre propre milieu, là où l'on échangerait plutôt des coups que des politesses.

Nous estimons que si nous voulons l'émancipation totale et définitive des masses laborieuses nous ne l'obtiendrons pas d'en haut parce que le capitalisme se défend avec acharnement pour maintenir intact la base même de l'exploitation de l'homme par l'homme : la propriété individuelle des moyens de production, le salariat et le profit. C'est sur le plan de la lutte directe pour l'autogestion et l'abolition du salariat et des privilèges que notre action révolutionnaire d'éducation et d'organisation continuera à se situer jusqu'au jour où nous pourrons passer à la grève générale expropriatrice et gestionnaire.

Y. O.

1re UNION REGIONALE

Nous informons tous les militants de la Sarthe, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, qu'une intense activité est prévue pour l'automne sur un plan strictement anarcho-syndicaliste et spécifique, avec les bases suivantes :

1. — Organisation de syndicats C. N. T. dans la Région.
2. — Formation d'un cercle Libertaire-Syndicaliste.
3. — Propagande S. I. A.
4. — Diffusion d'un bulletin « La Lettre Syndicaliste » comme outil de propagande dans les usines, les bureaux et les champs.

∴

Réunion du Comité de Coordination Syndicaliste et Anarchiste de l'Ouest, le Samedi 30 septembre 1967 à Lamotte-Beuvron-41.

Ecrire soit à Leclainche René, «La Roche » 41 - Chaille. Ou Senez André, 72 - La Chapelle-Gaugain.

Nous demandons des correspondants pour les villes suivantes : Orléans, Vierzon, Tours.

L'Entreprise sous le règne du profit

Dans une brochure éditée par les « Editions de l'Etat nouveau », sous Pétain, nous trouvons les théories qui tentaient de se dégager — malgré l'opposition des industriels — des principes émis par ce maréchal.

« Les éléments constitutifs de l'entreprise sont de deux sortes : les moyens financiers et matériels fournis par le capital. Les autres constituent l'élément travail qui, prenant en mains des biens amorphes, leur donne vie et valeur. Cet élément travail comprend l'ensemble de ceux qui par leur travail effectif créent le produit, et par conséquent la prospérité de l'entreprise. »

Quant au capital, voici greffé sur une conception révolutionnaire reconnue juste par ces messieurs, ce qu'ils en pensaient :

« Il est possible d'imaginer une société humaine d'où le capital serait exclu et remplacé par des moyens plus communautaires ; on ne saurait imaginer par contre une société humaine qui se passerait de l'effort collectif des hommes et de leur labeur. Mais nous ne pensons pas que le capital puisse être escamoté avec cette désinvolture. Son utilité justifiée, nous condamnons le « capitalisme » qui en est l'outrance et l'abus. »

Après l'émission de principes déclarés « révolutionnaires », la Charte du Travail établissant le système corporatif, dut tenir compte des privilèges des chefs d'entreprises et de ceux du capital.

La communauté de travail rêvée par Pétain et ses supporters se heurtait à des privilèges capitalistes dont elle s'efforça de tenir compte. Elle s'abolissait d'ailleurs dans une conception hiérarchisée de l'entreprise : à chacun selon son travail. Or, qui dit « revenus différents » veut « droit inégal ». La participation des travailleurs aux bénéfices de l'entreprise se serait limitée, en fait, à une part très modeste des bénéfices, à une cogestion illusoire, mais assurant leur aliénation « volontaire » à l'économie capitaliste.

Les monarchistes gaullistes, milliardaires de profession, n'ont pas essayé d'émettre des principes idéalistes justifiant une quelconque communauté de travail. Financiers retors, ils ont fait de la « participation » une méthode comptable pour percevoir sur le dos des salariés les investissements nécessaires à la progression des entreprises.

Pas de déclaration démagogique. Un froid calcul... Les propriétaires et les actionnaires des entreprises se refusant à investir leurs bénéfices et leur dividendes au profit d'une productivité à la vente incertaine..., l'industrie nationale était menacée de perdre sa compétitivité sur les marchés mondiaux.

La participation des travailleurs sur le bénéfice fiscal de l'entreprise crée une épargne globale, flottante, qui sera réinvestie dans l'entreprise même ou dans l'industrie en général, soit par des services accrédités, soit directement par l'Etat.

« Il apparaît désormais, dit la Monarchie, qu'une étape nouvelle doit être franchie ; il faut faire participer les travailleurs à l'expansion des entreprises et les y intéresser directement, et cela d'autant plus que le Ve plan subordonne justement la croissance économique à une augmentation des investissements dus principalement à l'autofinancement. »

N'allons pas plus loin, tout est dit dans ce passage : expansion des entreprises qui se refusent à financer elles-mêmes les investissements, en partant du droit séculaire dont elles ont toujours joui : de disposer à leur gré de leurs bénéfices... *Donc, les salariés paieront.*

Les salariés paient environ 55 % de l'impôt sur le revenu, pendant que par dissimulation des revenus les entreprises échappent en partie à l'impôt... L'Etat capitaliste a trouvé cette ruse habile de faire participer les salariés aux investissements que leurs exploiteurs ne veulent pas faire..

A genoux, donc, les chiens couchants. Ou vive le communisme libertaire !

Vive le syndicalisme libertaire qui le porte en son sein !

Ne soyons ni dupes ni lâches. Le communisme libertaire vous offre son schéma révolutionnaire, la dignité dans l'action, la liberté par l'égalité.

C. N. T.

TRIBUNE LIBRE

CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XXVIII

L'un des problèmes les plus importants du déclenchement de la grève générale expropriatrice et gestionnaire, de la mise en marche de la révolution sociale, est celui des armes. La Commune de 1871 ne put être un instant triomphante que parce que les gardes nationaux issus des masses laborieuses et des couches moyennes, étaient en armes et refusèrent de se laisser désarmer. La Révolution russe de 1917 ne put se développer que parce que le prolétariat, appelé à défendre l' « intérêt général » du tzarisme sur les frontières, retourna les armes dont on l'avait doté contre les classes possédantes. Chaque fois qu'un mouvement prolétarien s'impose rapidement, on constate que c'est parce qu'il avait été préalablement armé dans un autre but. Et ceci est d'autant plus valable dans les pays hautement industrialisés où l'inexistence d'un prolétariat agraire révolutionnaire, d'une guerre de guerrilla possible, et la nationalisation de l'armement capitaliste et de l'urbanisme moderne rendent de plus en plus difficile le combat de rues et la possibilité de triompher avec des armes individuelles. Il faut pouvoir s'emparer des armes non seulement pour pouvoir éventuellement s'en servir mais aussi pour empêcher qu'elles puissent être utilisées par la répression. Si la période révolutionnaire n'est pas une période de guerre, c'est-à-dire une période d'armement du prolétariat par le capitalisme lui-même, il faut adopter une autre tactique qui doit être prévue et ébauchée longtemps à l'avance. Cette tactique devrait être élaborée à partir de l'exemple de la révolution espagnole. Si les anarcho-syndicalistes de la C.N.T.-F.A.I. ont pu, dès les premières journées, faire échec à l'insurrection fasciste c'est seulement dans la mesure où il leur fut possible de s'emparer rapidement d'un certain nombre de stocks d'armes lourdes et légères. Mais cela n'aurait pu être réalisé si les travailleurs révolutionnaires n'avaient possédé que leurs deux mains pour envisager ces coups de force. Les anarcho-syndicalistes possédaient eux-mêmes les armes nécessaires pour être en mesure de s'emparer d'autres armes. Les organisations syndicalistes révolutionnaires ne peuvent se payer le luxe, sous des prétextes fallacieux empruntés à la morale bourgeoise, de ne pas prévoir de quelle façon elles entendent vaincre *matériellement* le capitalisme, le neutraliser avant de jeter les bases du collectivisme. Il serait insensé de s'en remettre à la seule persuasion pacifique. Pour faire échec à l'emploi des armes, on ne peut brandir que des armes. La non-violence est le crime catholique contre le prolétariat lui-même parce qu'elle tend à l'exposer en masse, poitrines offertes, aux balles bourgeoises. Belle victoire que celle qui prévoit de sang-froid l'holocauste des forces vives du prolétariat ! Chacun sait que « le bourgeois de nos jours se considère comme le successeur légitime du baron de jadis pour lequel toute arme dans sa propre main était juste contre le plébéien, alors qu'aux mains du plébéien la moindre arme constituait par elle-même un crime » mais chacun est prêt à commettre la même « erreur » d'appréciation au nom de

(Suite page 2.)

ANTENA

CURIOSA NOTICIA

MADRID. — En relación con el conflicto armado en el Próximo Oriente, el Gobierno del greneral Franco hizo una declaración en la que se decía lo siguiente: «Una vez más se ha comprobado que la perpetuación de injusticias — como la que creó la angustiosa situación de los desplazados de Palestina — suele degenerar en violencia. Convencida de que la peor solución para todos es la de intentar resolver los problemas por medio de la guerra, España pide a todas las naciones que concentren sus esfuerzos, como ella lo está haciendo, para lograr que se detenga la lucha y alcanzar una solución digna y justa.»

¿Es posible que hasta los propios gobernantes franquistas se hayan convencido de que la peor solución es la guerra? ¿No equivale esto a reconocer el error de su levantamiento? Si los beneficiarios de un régimen que no han regateado beneficios a los suyos hablan así, ¿qué diremos de los demás?

CENETISTA FALLECIDO

PARIS (OPE). — Ha muerto en esta capital, a los 62 años de edad, Pablo Velasco, destacada figura de la Confederación Nacional del Trabajo. En 1945 fue el primer delegado de Euzkadi dentro del Comité Nacional de dicha Organización. La conducción del cadáver del amigo Velasco tuvo lugar el 7 de agosto, con asistencia de numerosos amigos y compañeros.

El amigo Félix Cuende leyó unas sentidas y significativas cuartillas en el acto del entierro.

RECURREN A LA LIGA DE LOS DERECHOS DEL HOMBRE

LONDRES. — El diario de esta capital «The Guardian» publicó el día 14 de septiembre una información según la cual «treinta jefes de taller madrileños se han dirigido a la Liga de los Derechos del Hombre, con sede en París, para que coopere a la liberación de Marcelino Camacho, de un movimiento sindical clandestino de España. Camacho se halla en prisión desde marzo de este año en espera de ser juzgado por «asociación ilegal».

Los jefes de taller, todos de la fábrica Perkins Diesel, donde trabajaba Camacho, manifiestan haber recurrido antes cerca de las autoridades españolas, pero no han recibido respuesta alguna. En su recurso a la Liga, que lleva la fecha del 2 de septiembre, se dice que Camacho se halla en prisión «por luchar en favor de unos derechos sindicales que reconoce la declaración universal de los derechos humanos».

SALDOS CON LOS PAISES «CLEARING»

MADRID (OPE). — La revista «Actualidad Económica» (15 de julio) da a conocer las cuentas de compensación «clearing» que mantiene España con varios países, principalmente con los de signo comunista. Con fecha 31 de mayo de 1967, los saldos favorables que poseía España sumaban 55,8 millones de dólares. Los principales acreedores eran Egipto pir 19,5 millones y Cuba por 9,7 millones.

Sobre un total de 20,1 millones de dólares, de los ocho países que cita la publicación y de quienes España era deudora, el débito más importante lo mantenía con Colombia por un valor de 14 millones de dólares.

Ahí se ve que a los dos primeros abre Franco sus cajas y al último se las cierra.

HA FALLECIDO EL GENERAL DON EMILIO HERRERA

PARIS (OPE). — El vicemariscal del Aire y ministro del Gobierno de la República Española en el Exilio, don Emilio Herrera Linares, ha fallecido inesperadamente en Ginebra donde se hallaba con su esposa cerca de su hijo y familia a causa de una intervención quirúrgica a que había sido éste sometido y cuyo estado parecía muy satisfactorio.

CRECE EL DESCONTENTO ENTRE LOS AGRICULTORES ESPAÑOLES

LONDRES (OPE). — «En una reunión celebrada por la Hermandad de los Trabajadores Agrícolas, asociación influyente — decía «The Times» el 8 de septiembre —, se han discutido los «graves problemas» que afectan a las más importantes zonas agrícolas de la provincia de Sevilla.

En dicha reunión se habló del profundo descontento que reina en esta provincia andaluza. Algunos de los problemas discutidos corresponden a quejas formuladas hace veinte años. Entre estas quejas figuran la carencia de una seguridad social agraria adecuada, el problema del desempleo y la falta de brazos en muchas granjas.

El descontento causado por una situación de atraso en el campo ha inducido a muchos trabajadores agrícolas de la provincia de Sevilla y de otras partes de España a ir a buscar mejores condiciones de vida en los centros industriales de España y en otros países europeos. En la reunión señalada llegó hasta hablarse de la «expropiación» de las tierras en que, sin justificación alguna, no se cumplen de una manera satisfactoria las condiciones sociales.

«MANIFESTACION SEPARATISTA FRACASADA»

MADRID (OPE). — La prensa publicó el 12 de septiembre un despacho de la agencia «Cifra» fechado en Barcelona, según el cual había «constituido un fracaso la proyectada manifestación, convocada a través de unas hojas clandestinas de carácter separatista y que debía tener lugar en el sitio donde estuvo emplazada la estátua de Rafael de Casanova, en el cruce de las calles de Gerona, Ronda de San Pedro y Alí Bey. Las autoridades, informadas del asunto, habían adoptado las precauciones precisas para evitar cualquier alteración del orden público.

Hacia las nueve de la noche un grupo de doscientas personas — seguía diciendo el despacho de «Cifra» — descendió desde la Avenida de José Antonio en dirección del indicado cruce. La fuerza pública practicó cinco detenciones (1). En Tarrasa también se produjo un conato de manifestación de unos cien individuos, que fueron disueltos por la fuerza pública. Se practicaron cuatro detenciones.»

(1) Una de las radios de París informó el lunes, 11 de septiembre, que los manifestantes de Barcelona desfilaron al grito de «¡Franco, dimisión!» (Nota de OPE).

Nota del «C. S.». Se da el caso particular de que los cuatro manifestantes detenidos de Tarrasa son todos castellanos.

HACIA LA TERMINACION DEL FERROCARRIL MADRID-BURGOS

MADRID (OPE). — El director general de Transportes Terrestres señor Crueylles ha comunicado que en 1968 quedará terminado este ferrocarril. Su recorrido es de 276 kilómetros. No habrá ningún paso a nivel, pero sí 40 túneles, el más largo el de Somosierra, mide 2.895 metros, y 12 viaductos. De los 276 kilómetros, 101 corresponden a la provincia de Madrid, 68 a la de Segovia y 112 a la de Burgos.

Las obras comenzaron en 1926 se suspendieron con motivo de la «Cruzada» y el gobierno franquista ha mantenido punto menos que inactivos durante casi 28 años.

Con este ferrocarril y dadas las velocidades que en él podrían alcanzar los trenes se estima que el ahorra de tiempo del recorrido equivale a la reducción de 250 kilómetros en el trayecto ferroviario Paris - Madrid.

CORRIGEN UNA INJUSTICIA

MADRID. — Ha sido puesto en libertad Marcel Boillat, detenido por indicación de la Embajada suiza bajo acusación de dirigir el Frente de Liberación del Jura. Boillat ha pasado dos meses encerrado en la cárcel de Carabanchel.

COSAS VEREDES

ALBACETE. — El Ayuntamiento de Villarobledo ha convocado concurso para cubrir dos plazas de barrenderos municipales, dotadas con un sueldo anual de 24.200 pesetas, dos pagas extraordinarias, quinquenios, ayuda familiar y demás remuneraciones reglamentarias. Lo curioso de la convocatoria es que los futuros barrenderos habrán de someterse a un examen escrito y otro oral ante un tribunal integrado por el alcalde o su representante del profesorado oficial del Estado y otro de la Administración Local, más el secretario del Ayuntamiento o persona en quien delegue.

CHRISTIE, LIBERTADO

MADRID. — El joven anarquista escocés, Stuart Christie, condenado a 20 años de presidio por transporte de explosivos, a estas horas habrá sido libertado — según ha expresado el abogado inglés B. M. Birmberg. Actualmente Stuart está en la edad de 21 años.

«C. S.» celebra sinceramente este acontecimiento.

UN «METRO»... DE 80 CENTIMETROS

BARCELONA. — Por fin el gobierno franquista ha aprobado que el «Metro» de Barcelona sea extenso de 48 kilómetros subterráneos. El proyecto fue presentado a Madrid en 27 de diciembre de 1957 «para prever las necesidades del servicio público». Diez años han transcurrido, y la construcción de los kilómetros que faltan para completar la suma de 48, exigirán un plazo previsto de nueve años, los que, añadidos a los diez de la demora madrileña, hacen 19, tiempo perdido más que suficiente para que el sistema metropolitano sea ya caduco cuando se reinagure en 1976....

EL DICTADOR DISPONE

MADRID. — Que la plaza vacante de vice presidente del gobierno español que ocupara el general Muñoz Grandes (Cruz de Hierro hitleriana), sea ocupada por el almirante L. Carrero Blanco.

CONSTRUIRAN OTRA

BARCELONA. — Según parece, la Cárcel Modelo está condenada a derribo para destinar el solar resultante a la construcción de una estación interregional de autobuses. Igualmente el Mercado Central del Borne va a ser — con los años — radicado en el extrarradio.

TRIBUNE LIBRE

(Suite de la page 1.)

la tradition humaniste, c'est-à-dire de l'idéologie bourgeoise. Dans les questions de rapports de force il n'y a aucune place pour le sentimentalisme décadent. La réalité, c'est que la force se trouve du côté du capitalisme, qu'elle s'y trouvera jusqu'au dernier moment, et que le seul moyen de neutraliser cette force est de s'en emparer et de l'opposer au capitalisme lui-même.

SEVY

(A suivre.)

*RECTIFICATIF. Dans l'article « Fruit d'une seconde lecture » du camarade Juan Ferrer, il faut mettre Libye à la place d'*Abyssinie.

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XXV. C. Frigerio: La corrección necesaria

DESPUES de conocer el parecer de Masini, Ernestán, Damaski y Luce Fabbri, nos topamos con la opinión de un anarquista que algunos no habrán oido nombrar, parcularmente en nuestro mundo pequeño de habla hispana, pero que ha jugado un papel de jalón importante en la cuña que el anarquismo organizado italiano había logrado, desde siempre, introducir en Ginebra. Se trata de C. Frigerio cuyo sentir traducimos de inmediato para los lectores de «Otero»:

«Mi parecer no es demasiado favorable, dada la inmensa mole de trabajo reclamada para una obra similar. Sin contar el enorme gasto financiero, Sebastián Faure había dedicado a ello numerosos años de trabajo metódico, con la colaboración, en parte retribuída, de excelentes escritores de nuestro movimiento francés. Un hecho es cierto — y ha sido reconocido de todos cuantos tienen un poco de experiencia y competencia — y es que no se debería llevar a cabo una simple traducción. Muchos vocablos deben actualizarse, algunos eliminarse, otros muchos ser incluídos. Para el público en general ciertos puntos de vista demasiado individualistas o exentos de perjuicios no serían convenientes. Por parte mía, inclusive, hermosearía la edición con notas históricas y biográficas, con ilustraciones y, en particular, retratos que aumentarían el atractivo y que ya había sido previsto por Faure para las partes sucesivas jamás publicadas... por falta de fondos. Sacrificando bastante sobre ciertos argumentos tratados con demasiada amplitud habría manera de dar cabida a aspectos históricos y otros.

No tengo idea de quién podrá y deseará endosarse el cargo gravoso de una recopilación similar hecha en base a la línea falsa de la edición francesa pero con criterio y espíritu crítico y moderno. Cuando aparecían los fascículos de la edición francesa ya se ventilaba la idea de publicar una edición italiana y Luigi Fabbri puso de realce enseguida que tendría que diferenciarse de la edición en francés. Hoy tal diferenciación es necesaria más que nunca después de los acontecimientos, los descubrimientos, el torbellino de las ideas, el desplazamiento de los movimientos que han incidido desde entonces.

... Veo que, en el aspecto general, existe siempre el deseo de seguir adelante y llevar la cosa a su realización. También la cuestión técnica tiene su importancia, es decir la presentación tipográfica. Un trabajo semejante debe salir airoso, exento de errores por lo que es imprescindible la precisión y la claridad en la confección de los materiales, desde la confección de las cuartillas hasta la impresión definitiva pasando por la lectura y corrección de las pruebas...»

Frigerio, que fuera de una preciosa ayuda para Luigi Bertoni en la confección de sus opúsculos y su incansable publicación «Il Risveglio», llamaba la atención sobre los graves problemas de preparación de toda publicación y por los cuales estaba acostumbrado a transitar. No se podrá, naturalmente, imitar al departamento de corrección de pruebas de «The Times» de Londres donde toda galera es corregida una docena de veces y la administración llega a ofrecer gruesas gratificaciones a los lectores capaces de descubrir un error de corrección. Se deberá, en lo que a la edición en español concierne, poner toda la carne al asador, como vulgarmente decimos, a fin de que la Enciclopedia Anarquista sea, parafraseando a Reclus, una «alta expresión» de las artes tipográficas. Algunos compañeros, después de habernos felicitado por el fasciculo-propaganda en el que presentamos la edición en español, nos han señalado dos errores de fecha — hay tres si se tiene en cuenta la leyenda de la última ilustración — sugeriendo la más completa de las revisiones, tanto en las pruebas de galeradas como de páginas, a fin de reducir al extremo estos errores.

Víctor GARCIA

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

La secuencia de los fascículos en francés, pese al terremoto que asoló Caracas, continúa apareciendo con periodicidad cronométrica. El número 9 ya estará en manos de la mayoría de los suscriptores en este momento. 432 páginas de la obra de Sebastián Faure en su versión original han sido, pues, reeditadas ya.

Marius Liege, Journet. — Nous avon reçu 60,00 frs. te donnant droit aux douze premiers fascicules de l'Encyclopédie Anarchiste en français. Merci.

José Muñoz Congost, Limoges. — Hemos tomado nota de tu cambio de dirección. Estás equivocado en tu queja: en el nº 457 de «C. S.», correspondiente al 8 de junio aparece el acuse de recibo de tus 70 francos. En cuanto a los fasciculos en español te rogamos tomar nota de lo que decimos en el número anterior del «Otero».

Gilbert Legros, Ponponne. — Ton troisième envoi de 10 frs. nous est parvenu. Tes calculs sont exacts.

José Clavero, Toulouse. — Recibidos tus 30 frs. así como la tuya del 1º de septiembre.

Pepito Guinart, Toulouse. — Recibidos tus 10 frs. y tu cariñosa carta. Te hemos abierto ficha y los fasciculos te llegarán desde Caracas directamente.

Progreso Marin, Gagnac. — D'accord avec votre lettre nous allons vous expedier les fascicules en français qui vous parviendront directement de Caracas.

Jacques Amigó, Perpignan. — Votre fiche est ouverte et les fascicules vous seront envoyés directement. Le projet de la reliure n'a pas été étudié.

Mariano Puente, Belhade. — Recibidos tus 5 frs. y tu carta. Sobre ésta irá respuesta aparte.

Losa, A. Pérez J. y Benedicto M., Londres. — Through Salvador we have already receipt your seven pounds. Your names are in our files.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor García
24, rue St-Marthe, 75, París (X)

Area Mundial

MOSAICO

EGIPTO. — Los incidentes en el Canal de Suez se suceden. Un día egipcios y judíos se cruzan disparos y otros se cañonea a barcos militares surcando las aguas canaleras cual no es convenido. En cada caso Israel y Egipto dan informaciones contrapuestas. El general Odd Bull, de la comisión pacificadora de la O. N. U:, va de una orilla a otra sin conseguir aclarar nada ni imponer regla alguna a ambos adversarios. El general Odd se'n veu un Bull...

Ultimamente barcos cargados de tropas nasserinas han sido hostigados desde tierra por soldados israelies. El Cairo ha negado nuevamente el carácter militar de los transportes agredidos, alegando, de paso, que el escenario de esta agresión (la bahía de Suez) no entra en el tratado de desarme de las aguas del canal propiamente dicho. Así queda el asunto, y hasta otro, señor Odd Bull: pues es evidente que la O. N. U. en Oriente Medio está desbordada. De no ser así, la guerra entre árabes y judíos en junio de 1967 no hubiera estallado.

Otro aspecto crudo de la situación egipcia lo patentiza el *suicidio* inesperado del mariscal Amer, segundo personaje de la situación después de Nasser. Con la muerte de su gran amigo y casi pariente, Nasser queda en situación más desairada que nunca, esta vez con respecto a sus connacionales. Para salvar la faz, este Gamal tuvo a bien atribuir a su Estado Mayor el resultado desastroso de la guerra del 6 de junio. Tanto había farolead o, tanta batalla brillante se había atribuido antes de tiempo, que la realidad de un desastre total previsible al primer día de lucha sería, le indujo a escurrir el bulto en perjuicio de sus próximos colaboradores. Amer no se resignó a ser principal responsable del revés sufrido por los ejércitos árabes y conspiró contra su ex amigo y compañero que ahora le acusaba. Fracasó de nuevo, y el veneno le facilitó funeraria salida, dejando a Nasser en evidencia con sus Sinai y Gaza perdidos, su economía en situación de quiebra, su política imperial comprometida, y el instinto de venganza de la tétrica Liga de Hermanos Musulmanes al acecho.

Para Gamal Nasser ha llegado la hora de las profundas meditaciones. Ha jugado con fuego, ha menospreciado la paz en varias ocasiones, y ahora recoge las tempestades engendradas por sus alocados vientos. La situación de Nasser no tiene fácil salida.

ARGELIA. — Este país bulle también por efervescencia «mediterránea». Recién salido de una revolución, ésta no se le ha revelado eficaz ni prometedora. Contra todo lo que se diga, los Estados que las naciones africanas nuevas se han dado, no corresponden a interpretaciones autóctonas, sino a moldes antiguos. Desgraciadamente son copia de instituciones que, por no decir blancas, llamaremos europeas, sin añadidura de innovaciones lugareñas.

De primer antuvio Argelia se denominó socialista, pero en los años que lleva de independencia el socialismo no aparece en su estructuración política. Ben Bella y Bumediana no tienen diferencias de programa; en todo caso las tendrán personales. El país ha sufrido revueltas, jamás inteligentemente vencidas, pero sí con dolor y resentimientos. La vecindad de Marruecos (la antigua aliada contra el colonialismo francés) se ha revelado incómoda, con guerra y todo, a causa de un recorte de terreno en disputa en la región de Figuig, guerra por fortuna terminada en activo, pero latente siempre por no haber desaparecido las causas del malentendido. Lejos de ello, parece cierta la existencia de un tratado secreto entre Rabat y Túnez comprometiendo a ambos países (Marruecos y Túnez) a una mutua asistencia armada en caso de «agresión» argelina.

Como Egipto, los tres países del Norte de Africa no alcanzan a comprender que su suerte radica en la paz y en la progresión social y económica. del conjunto, solidarizado para alcanzar la felicidad propuesta durante su revolución, mediante el trabajo, la ilustración, la cordialidad y la libertad más extensiva.

Metidas en el dédalo de odios, ambiciones y guerras resultantes de su política-reflejo de grandes nacionalismos exteriores, Argelia, Marruecos y Túnez no adelantarían un paso, lo cual equivaldría a cerrarse la puerta del porvenir.

ISRAEL. — Este país recién restaurado, para no aparecer «nuevo» se sumerge en la exploración de su remoto pasado. Sin embargo se contradice, porque, según demostraciones, el neo Israel vive sólidamente posado en la época presente, esto es, con 500 años de adelanto sobre las trece naciones árabes que continuamente lo hostigan con palabras, y cada diez años con hechos.

Israel se ha afincado en Palestina por ley onuense, creándose el problema de los desterrados árabes, un millón según dicen, desparramados por tierras jordanas y egipcias. Heridos en su amor propio, y también en sus magros intereses, esos palestinos son materia de agresión fácilmente utilizable por el feudalismo jordano, egipcio, sirio e irakés (y dejémonos de monsergas «socialistas»), los que, incapaces de colonizar sus propios terrenos, no toleran que los reivindiquen otros en el caso de los judíos llegados de todos los confines del globo ansiosos de crearse hogar propio según las modalidades y experiencias recogidas en una variedad de países bien desarrollados.

De entre los ensayos aportados por tales inmigrantes el más simpático es el colectivo agrario (kibutzim), tan coincidente con las colectividades anarquistas de España (1936-39). Por desgracia, las necesidades de la estructura física del nuevo país enclavaron los kibutz a lo largo de las fronteras, excesivamente largas, que separan Israel de Egipto - Gaza, Jordania y Siria, lo cual ha dado motivo a que las agresiones árabes las sufrieran mayormente los colectivistas israelíes, y en mínima escala el centralismo estatal establecido en las urbes de Tel Aviv y Jerusalén. Movidos por su ignorancia, sus resentimientos y por direcciones ocultas, los «felah» palestinos, jordanos y sirios han preferido el fusil al cayado, y en lugar de estudiar el sistema libre y feliz de vida que se les ofrecía ante los ojos, han preferido acentuar su atavismo africano (que tanta miseria les reporta) disparando escopetazos y practicando sabotajes contra los vergèles que han servido de escudo protector a las urbes políticas y comerciales de la ribera mediterránea judía.

Siéndose en LE COMBAT SYNDICALISTE profundamente libertario, estos ataques siempre se nos han antojado odiosos, engendro de un nacionalismo feroz y reaccionario, a la vez que destinados a impedir un ensayo de socialismo libertario, cuyo ejemplo podría servir a los árabes, que forman uno de los estamentos más necesitados. Precisamente este razonamiento viene a cuento de una crítica que se nos ha hecho, por cierto ya replicada en estas mismas columnas. La burocracia estatal de Tel Aviv ha podido inmiscuirse en el desarrollo de los kibutz libres para semi-militalizarlos en gracia a las acometidas tan absurdas como peligrosas sufridas por el agro judío fronterizo por orden de los jerifaltes de El Cairo, Amman y Damasco.

De Israel los kibutz, socialmente, es lo más notable, y si éstos han descendido en valor socializante culpa es del gobierno israelí y del reaccionarismo árabe que, hostigando a los kibutz, determinó la fortificación militar de los mismos. Estos hubieran podido expansionarse de no registrar presiones externas e internas, y la demostración de vida nueva que hubiesen proporcionado habría sido determinante en el mundo, a pesar del socialismo de chusco y de plomo que rige en China, los países del Este europeo, y ahora en ciertas naciones africanas.

Documentos históricos de España

HEMOS dicho en un número anterior del COMBAT SYNDICALISTE, que era propósito nuestro hacer resaltar, basándonos en documentos de la época, las ideas que guiaron a ambas partes en lucha, durante largos meses que nuestro martirilogio tuvo por teatro las tierras de España. Hoy vamos a dar dos documentos que servirán para establecer las profundas razones de una lucha sin cuartel entre españoles.

En adelante nos ahorraremos aún éste simple acto de presentación. Cuanto dejan sentado los documentos en cuestión, no necesitan comentarios, ni tan siquiera presentación. De por sí solos, los escritos que aquí demos, muestran hasta qué punto, los principios, los medios y los fines perseguidos por ambos bandos eran, y continúan siendo, irreconciliables. Pero, dejemos la palabra a la historia, para que quienes la ignoran la aprendan, y para que los que han olvidado, refresquen sus memorias atrofiadas.

M. Ocaña

∴

EL TERROR (Instrucciones que tenían los oficiales facciosos)

A uno de los oficiales hechos prisioneros en Guadalajara se le encontró la siguiente hoja impresa:

«El primer factor para conseguir la victoria es aniquilar la moral del enemigo. Por eso, y aunque el Gobierno republicano carece de tropas y armas con que hacernos resistencia, es indispensable atenerse con el máximo rigor a estas instrucciones:

«Primera. — Para asegurar la retaguardia es preciso infundir terror al enemigo. Con este fin, cuando nuestras columnas ocupen un núcleo de población, deberá procederse a ejecutar saludables y definitivos escarmientos en las autoridades que puedan ser habidas.

«En caso de no ser halladas, se procederá del modo expresado con aquellos de sus familiares que puedan ser capturados. Al hecho se procurará revestirlo de los caracteres más públicos e impresionantes, haciendo saber que se procederá del mismo modo contra cualquiera que se rebele contra nosotros.

«Segunda. — Convendrá mucho requisar el efectivo metálico que se halle en los edificios oficiales y en los particulares afectos al régimen. En ocasiones será de particular eficacia destruirles los edificios, las cosechas y los ganados.

«Tercera. — En toda localidad será muy útil informarse del cura párroco o de otras personas de orden, sobre las opiniones de los vecinos más caracterizados. No debe haber ningún inconveniente en incorporar a las columnas, con categoría de oficiales o de suboficiales, según las necesidades aconsejen, a los partidarios de Falange Española. Estos elemnos tendrán por misión, dada la actitud de las tropas, vigilarlas de cerca para impedir movimientos de flaqueza.

«En caso de manifestarse en alguno de la columna vacilación o resistencia a las órdenes o propósitos de fuga, tanto los jefes y oficiales como los elementos auxiliares civiles, deberán proceder en el acto con la máxima energía. Entiéndase que será preferible incurrir en equivocaciones que dejar se manifieste flojedad en las tropas. De este rigor dependerá el pronto y feliz éxito de unas operaciones, cuyo inmediato éxito no ofrece el menor género de dudas.

«Los que vacilen en cumplir esta orden serán juzgados a su vez en la forma que queda dicho.

«Cuarta. — Para los efectos de quebrantar la moral de los enemigos, en el caso poco probable de que nos ofrezcan resistencia seria, es ineludible considerar como zona de ataque todo poblado que se halle a retaguardia del frente enemigo.

«Importante. No importa que en los lugares a que se alude no haya fuerzas de combatientes. El pánico difundido por los vecinos que huyan producirá el efecto moral que necesitamos.

«Muy reservado. Está probado que lo que más desmoraliza a una fuerza combatiente es ver que se atacan los hospitales de sangre y sus columnas de evacuación de heridos. Convendrá, pues, tener en cuenta esta enseñanza de la Gran Guerra.

«Quinta. — Si, contra toda posibilidad, Madrid nos opusiera resistencia, deberá considerarse como objetivo primordial la destrucción de las líneas conductoras de fluido eléctrico, así como también las de conducción de agua. Esto último, en la presente época del año, será de una eficacia sorprendente.

«Sexta. — Cuando entremos en Madrid, acontecimiento que ocurrirá aproximadamente el día 20, la primera medida será colocar nidos de ametralladoras en las torres de las iglesias y en cualesquiera otros edificios que ofrezcan extenso campo de tiro.

«Las máquinas harán fuego sobre todo elemento enemigo, sea del sexo que sea, que entre dentro del campo de tiro. Aunque no causen bajas contribuirán a difundir el terror y a impedir reacciones ofensivas del paisanaje.

Séptima. — Muy importante y reservado: Los elementos de mando no harán indicación alguna para que la fuerza convierta en «dum dum» sus proyectiles. Se harán los desentendidos si vieran practicar dicha operación. Y para estimular a ello deberán manifestar gran indignación contra el enemigo, protestando violentamente por los terribles destrozos que sus «pacos» causan por el empleo de semejantes proyectiles. Con esto es de pensar que baste.»

(«La Noche», de Barcelona, del día 30 de julio de 1936.)

∴

LOS MILITANTES DE LA C. N. T. Y LA F. A. I. SALVARON INNUMERABLES OBRAS DE ARTE

Al producirse el alzamiento facciosо, y como consecuencia de la lucha entre los traidores y el pueblo, hubo que lamentar la destrucción de numerosos monumentos y el extravío de buen número de obras artísticas. De estos hechos, toda la culpa y responsabilidad recae por entero en quienes transformaron las iglesias y conventos en fortines bélicos, y las imágenes en resguardo desde donde ametrallar al pueblo. Por otra parte, se ha podido comprobar que quienes antes detentaban el monopolio sobre el arte y la cultura, destruyeron cuanto de artístico y notable poseían, antes de que llegase a poder de los trabajadores. Y si por las incidencias del combate, no les dio tiempo suficiente para destrozarlo a su gusto, después, en el transcurso de la guerra ,no han desperdiciado ocasión para hacerlo.

He aquí el motivo de los bárbaros bombardeos que, bajo el cielo de Madrid han efectuado contra la Biblioteca Nacional, el Museo del Prado, la Ermita de San Antonio de la Florida, donde se encuentran los famosos frescos de Goya, etc., sin contar los diversos monumentos y templos abatidos por la metralla fascista en Vizcaya y otros puntos.

En cambio, la «plebe inculta», como ellos dicen, tan pronto pasaron los primeros instantes de reacción popular, se apresuró a salvar y custodiar las obras de arte, cuyo goce estético siempre les estuvo privado. Y fueron los Sindicatos, los grupos, o simplemente los militantes anónimos, que con manifiesto desinterés y buen espritu, rescataron cuanto suponían de valor, no para enajenarlo en su provecho, ni siquiera para el propio recreo personal, sino para depositarlo en los organismos responsables, o entregarlo a las juntas oficiales, creadas al efecto por la Generalidad. Puede compararse esta conducta con la seguida por los facciosos. Entre el continuo trasiego de cuadros y objetos artísticos, que diariamente salen del territorio rebelde para el extranjero, se destaca una riquisima colección de tapices y pinturas, cogidos por los fascistas en Toledo. Formando parte de esas pinturas se encuentra, por desgracia, el famoso cuadro del Greco, conocido por el nombre de «El entierro del Conde de Orgaz», enviado al Museo de Berlín, sin duda como pago anticipado a la intervención alemana en nuestra guerra.

Ahora bien: de entre los organismos que con más entusiasmo se han dedicado a esta labor de salvaguardia y compilación de cuantos objetos y obras lo mereciesen, figura la Sección de Bellas Artes del Sindicato Unico de Profesiones Liberales de la C.N.T. Estos camaradas, después de una ímproba y meticulosa tarea, han logrado coordinar y clarificar lo recogido. Y tras una cuidadosa selección, han tenido el acierto de presentar ante el pueblo una parte de lo salvado. Con este motivo, inauguraron ayer una exposición que, por cierto, se vio muy concurrida.

Se trata, la citada exposición, de un estimable conjunto de obras y objetos, que por su variedad y diferencia de épocas, hacen las delicias del visitante. Basta saber que se encuentran expuestos desde la cama que usaba el general napoleónico Murat, hasta una original arqueta del siglo XIII y una interesantsima talla románica.

Lo que verdaderamente lamentamos, es la ausencia de las importantes obras que fueron halladas en el domicilio del jefe de la Lliga, Cambó, y que, a pesar de que fueron entregadas por los militantes de la F.A.I. a la Generalidad, no ha creido este organismo conveniente cederlas para ser expuestas.

Dos cosas quedan de manifiesto con esta exposición; una, que el pueblo es capaz de amar y sentir el arte; y otra, que si, después de la guerra y la Revolución, alguien se lamenta, ante un monumento destrozado o al contemplar, en museos extranjeros, cuadros que un día constituyeron el orgullo de España, no podrá culparse de esto a los trabajadores.

(«Solidaridad Obrera», Barcelona, 11 de abril de 1937).

B.D.I.C

DISCOS

Un partido de fútbol en una localidad de Turquía terminó con 40 muertos y 300 heridos. Hace unos años en Lima un encuentro pelotero de esos acabó con un resultado de 125 muertos, 200 heridos y un conato de revolución en las calles. Gol.

Un equipo español, también de balompié, contendió una vez con otro italiano en Milán, ganando brutalmente los milaneses porque Mussolini les había dicho que él no admitía derrotas ni en el terreno deportivo. A raíz de ese acontecimiento el portero Zamora concedió, con un brazo en cabestro, que el juego más sano es el ajedrez.

Como el espíritu belicoso lo mantienen los «grandes», los pequeños se prodigan en sus pequeñeces, en espera de los conflictos... grandes.

Así como los niños juegan a la guerra por las calles, los mayores la imitan en plazas o estadios abroncando al «enemigo» once opuesto al once suyo. En el menor de los casos el equipo forastero sale del lugar, indigno y como no digan dueñas.

El juego más saludable es el ajedrez, aparte la hipocresía que el ganador alienta cuando le dice, al vencido: Usted ha jugado bien, *o sea una alabanza para el hipócrita mismo.*

El juego más honesto es el tute aunque te lleve los cuartos. Va de tú a él, sin complicaciones colectivas. El deporte a dos onces no es sano ni edificante porque animaliza a veintidós participantes y deja berrocales y sudorosos a 22.000 zánganos, y menos mal cuando éstos no destrozan el estrado y no llenan de carne humana los centros hospitalarios.

De poco sirve que los periódicos clamen cultura física estando la moralidad ausente. El respeto, la fineza, el cumplido, todo pasatiempo, o tiempo perdido. Los grandes acopios de cultura se vienen abajo cual castillas de naipes ante el gesto homicida de los grandes gobiernos civilizados: la guerra, próximamente atómica, nuclear, y otras zarandajas exterminadoras. Al fin y al cabo si los soldados previstos se matan, o desgarran, o escupen e insultan en los estadios, no deja de ser un entrenamiento para la cosa terriblemente más seria de mañana mismo.

La cultura de Estado es una pálida cosa ante las creaciones de guerra, y la imagen de Cristo aún sirve para ocultar intenciones matarifes.

Me pongo serio. El juego más sano es el ajedrez, a pesar o a causa de sus donosas hipocresías.

DISCOBOLO

Recién aparecido:

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 *páginas con ilustraciones,* 8,00 *francos.*

EN LA CUERDA FLOJA

Un historiador sin historia

«No sé el secreto de hacerse grato en la tribuna y en la prensa. El secreto — que no lo es — consiste en hablar más al corazón que a la mente... En ir a favor de la corriente. En despacharse con latiguillos, siempre contra el adversario y nunca o poco contra uno mismo.» (¡Qué inocencia!)

Así comienza un artículo multikilométrico un ex-cenetista en una revista de México que parece el receptáculo de todas las extravagancias con que los claudicantes, vencidos y «pasados al moro», quieren justificar la voltereta. Ese secreto, esa táctica la emplean con perfección los demagogos. Esa táctica define la demagogia. Pero existen en el mundo ciertos tribunos y escritores no menos funestos que los demagogos, que empleando una táctica opuesta, esto es, fustigando a las masas obreras que les escuchan y leen, de torpes, de ignaras, cuando no atacadas de sarampión revolucionario o bien de recalcitrantes, es lo mismo, pretenden erigirse en mentores infalibles de la organización obrera. Estos casos se dan frecuentemente entre los que se llaman intelectuales o creen serlo. Este ex-cenetista aludido, diagnostica el *mal* que aflige al anarcosindicalismo español y asegura su ocaso por consunción a menos que los «restos» actuales de la C. N. T., según esta lumbrera, sigan el camino que él señala taimadamente: «un camino desbrozado, aligerando la nave de la obra muerta; echando por la borda lastres inútiles por muy respetables que hayan sido antaño. Hacer una recapitulación de todo aquello que precioso un día, ya no nos sirve; aquello que hemos desechado siempre y que fuera aprovechable ahora bajo nuevo planteamiento».

Todo un enigma. ¿Qué será eso que desechamos siempre y puede ser aprovechable ahora? Algo de lo que desechamos siempre, y con gran repugnancia, fue el reformismo, el virus político. ¿Es posible que sea eso lo que se nos invita a recoger de la cienaga social?

Más adelante nos dice que es urgente *una intervención quirúrgica*. Sabiendo el prurito que algunos intelectuales tienen por dirigir a los «ignorantes trabajadores» hacia su emancipación, y el escollo que supone para ellos la dualidad anarcosindicalista que hasta el día de hoy el grueso de la organización ha considerado inseparable, está claro, que nuestro escritor se refiere a la amputación del primer término, el *anarco*, cuando pronostica la necesidad de la intervención quirúrgica urgente. Después de historiar a grandes rasgos el movimiento anarco-sindicalista español y proferir los juicios más contradictorios, llega a la conclusión de que la C. N. T. no ha tenido siempre más que desaciertos y desastres por exceso de optimismo, por ceguera mental, «por creer al Capitalismo incapaz de reaccionar, al Estado víctima resignada, las leyes naturales subordinadas a los acuerdos de nuestros congresos; la Ciencia, uncida al carro de nuestra organización», y varios etcéteras caprichosos y arbitrarios propios de los apóstatas que quieren justificar la voltereta. Y afirma muy serio, que «las ilusiones, como los espejismos, engendran terribles decepciones».

El arrancapinos que suscribe, no sabe dónde habrá leído u oído alguna vez esos juicios nuestro desconcertante crítico. Yo por lo menos, la primera vez que oí a un orador anarcosindicalista, allá por los 1900 y diez y tantos, lo que más se grabó en mi mollera fue la afirmación contundente de que la sociedad capitalista en los estertores de su muerte produciría ríos de sangre. Esto lo he oído frecuentemente, lo he comprendido y lo he repetido yo mismo cuando me he dirigido a obreros neófitos. Y sin llegar ni mucho menos a los estertores, la sociedad capitalista y autoritaria ya hemos visto y sabido por la historia como contesta a los contraataques que le da el proletariado militante. Ya desde el mismo instante de constituirse la I. Internacional de Saint Imier, el Capitalismo y su defensor, el Estado cesáreo, han hecho correr torrentes de sangre en todos los países para destruir la organización obrera. Esta efusión de sangre obrera y las matanzas y martirios sufridos en las mazmorras policíacas, en todo el mundo, desmiente la afirmación de que el anarcosindicalismo ha creído obra fácil el derrumbe de la maldecida sociedad en que vivimos. A esa falsa premisa, siguen otras muchas para justificar lo injustificable, lo cual hace estremecer de indignación al más modesto compañero.

¿Fracaso de las revoluciones, o de los inconsecuentes?

El proletariado militante desde que existe como tal, sostiene una lucha más o menos cruenta contra el Capitalismo y el Estado para arrancarle mejoras de vida, económicas y morales. Simultáneamente, este rival pugna cuanto puede por explotar y oprimir más al productor. Si los trabajadores obtienen por la fuerza con grandes sacrificios alguna mejora, para disfrutarla han de ejercer constantemente la mayor presión posible sobre la burguesía para que las mejoras no le sean burladas o arrebatadas. Y cuando la Organización obrera alcanza un cierto potencial preludio de una relativa redención, el Capitalismo y el Estado le lanzan un ataque a fondo para destruirla. En estos trances, la Organización por instinto de conservación, instinto latente en todo ser viviente, ha de defenderse aun a sabiendas de que será vencida momentáneamente. Esto es lo que le ha ocurrido a la C. N. T. en todos los tiempos; lo que le ocurrió a la antigua Regional Española y lo que les ha ocurrido a las organizaciones obreras en todos los países en todos los tiempos. Esto lo saben hasta los párvulos libertarios. Ni la C. N. T. ni ninguna organización en el mundo anunció ni prometió la revolución social a plazo fijo. Decir que la revolución es inminente, no es decir que será al otro día ni al año siguiente. Anunciarla para las Calendas griegas es como decir a un caballo hambriento en otoño: espera que la hierba crezca. Pocos adeptos pueden conquistarse. Y a la vista de las revoluciones rusa, alemana, húngara, etc., después de la primera guerra mundial, (aunque traicionadas por los judas marxistas) no fue vana ilusión afirmar la inminencia de la revolución social. Y pudo haberla habido en España si no la hubieran ahogado los totalitarios negros, rojos y pardos en complicidad con las falsas democracias. Nuestro lumbrera escritor, después de una somera referencia de hechos históricos, de luchas sociales, de las que saca deducciones arbitrarias, menciona los sucesos que se originaron en Barcelona a continuación de la huelga de la Canadiense, que culminaron en el golpe de Estado de Primo de Rivera. Lamenta nuestro «sagaz» crítico que el golpe nos pillara «jadeantes, acorralados, desangrados, incapaces del esfuerzo necesario para oponerse a la dictadura». «La dictadura jerezana — dice nuestro ángel tutelar — fue una cruzada contra la agitación anarcosindicalista». Esto es cierto. Aunque no es menos cierto que en principio el motivo del golpe fue acallar el clamor popular que exigía responsabilidades por los desastres de Africa. Pero es que dicho clamor o agitación, fue promovido en su mayor parte por la C. N. T. Y hay que retroceder un poco para historiar la verdad. Antes del pronunciamiento, la Patronal Catalana con el apoyo de aquellas bestias sanguinarias que se llamaron Anido y Arlegui, habían decidido acabar con la C. N. T., simplemente, asesinando a sus más caracterizados representantes. Y éstos hubieron de defenderse de la única manera posible: contestando al fuego con el fuego, vendiendo caras sus vidas. Si no se hubieran defendido así, ¿cuándo se habría detenido la matanza? ¿Habría encontrado el pronunciamiento menos desangrada a la C. N. T. si no se hubieran defendido como leones los militantes anarcosindicalistas? Nuestro escritor parece lamentarse de ello.

«La dictadura de Primo de Rivera fue un purgatorio con respecto al infierno franquista». También es cierto; como también lo es, que en España el último gobierno es siempre peor que el anterior. No se colige lo que quiere decir nuestro crítico. La C. N. T. no fue destruída ni mucho menos en 1923. En la clandestinidad, cada uno hizo lo que pudo, aunque mucho de lo que hizo dentro de lo posible, le sirva de mofa a nuestro mentor. Y lo que hizo finalmente, fue poner en pie de guerra a todo el pueblo español contra la dictadura borbónica, aunque el pueblo fuera engañado una vez más. Pues fue solamente un cambio de nombre al régimen lo que en realidad se hizo. La expulsión del monarca perjuro, fue una válvula de escape de presión popular, que las castas dominantes abrieron para evitar la explosión de la caldera: la revolución. El equipo republicano-socialista, temeroso, no se atrevió a hacer una sola reforma que mejorara el nivel de vida del trabajador español. Y la C. N. T. lo puso de relieve en sus tribunas y prensa. ¿Por qué no había de hacerlo? ¿Por qué habíamos de prescindir poner en evidencia, sin ningún esfuerzo, ante el pueblo, a quienes se dormían soñando como destruir a la C. N. T. al día siguiente? Nuestro pontífice dice repetidamente en la primera parte del mamotreto que «aquella propaganda fue nuestra renta vitalicia», «nuestra rentita». «Con el principio antipolítico por bandera — agrega — nuestra Organización se hizo en un 50 %». (Aquí brilla la roña política.)

Para destruir a la C. N. T. la coalición republicano-socialista, fraguó la titulada ley de Defensa de la República, primero. Y después la Ley del 8 de abril. Nos lanzaron el guante y hubimos de aceptarlo. Nos detuvimos donde creímos que estaba salvada nuestra dignidad, nuestro derecho a vivir como organización, ante la potencialidad superior de nuestro enemigo. Y sin embargo, nuestro crítico repite veinte veces que *desestimamos la fuerza del enemigo*. Y cuando hacemos un alto en la lucha defensiva a que nos ha conducido, nos recrimina escribiendo que la C. N. T. *fue determinante pero no decisiva*. «En achaques revolucionarios — agrega — lo peor es quedarse en mitad del camino; incitar al toro y no acertar a darle la estocada certera, es caer en el dominio de sus astas».

Para este «severo» crítico, la C.N.T. nunca dio en el clavo. Si la C.N.T. contraatacó al enemigo para defenderse, fue porque desestimó la fuerza de aquél. Si la estimó en su justa medida y se detuvo prudentemente salvados los principios morales, «se rajó». Incitó al toro y no acertó a darle la estocada de muerte. Esto provocó la desmoralización de sus adeptos y la reacción del enemigo, la dictadura. Si la C. N. T. se defiende de los ataques de la fiera autoritaria, obra mal. Allana el camino de la dictadura. Si se limita a enjuiciar la obra nefasta de los gobiernos, a explotar el antipoliticismo, obra mal. ¿Qué debió hacer la C. N. T.?

Como estratega de café, nos da una lección morrocotuda. «Debemos llevar la iniciativa — dice — imponer al contrario nuestro juego, zafándose de sus maniobras». ¡Talento! Una organización compuesta de millares y millares de mentalidades diferentes, cuyo resumen es el que ha de decidir la conducta del conjunto, discutiendo a la luz del día, en presencia de chivatos, judas en embrión, espías del Estado y patronales, etc., puede elegir el momento, llevar la iniciativa, igualmente que un Estado Mayor de un ejército en operaciones que decide una maniobra sin que se enteren ni las paredes del cuartel general, y transmitiendo sus órdenes a las tropas por orden jerárquico, que éstas obedecen cronométricamente como los engranages de una máquina cuando se mueve la polea central, que en este caso es el Estado Mayor.

El complejo de frustración comprendido ante el espejo

por LUIS CASTRO

Sobre lo que llama «complejo de frustración» llena varias cuartillas para decir que las luchas, los fracasos, las represiones, las venganzas del enemigo causan defecciones, desmoralizaciones, etc., que algunos llaman apostasía. Y ¿qué? ¿En pro o en contra de qué o de quién va todo eso? ¿Qué pretende demostrar nuestro crítico? Toda la vida habrá optimistas y valerosos hasta la muerte y habrá decepcionados, cobardes, pesimistas y vencidos. Lo único que se deduce de ese disco rayado, es que el obrero no debe tener ideales, aspiraciones, espíritu de clase, de lucha, mentalidad y corazón. Como un rumiante cualquiera. Así no sufrirá nunca decepciones.

En varios párrafos desperdigados, muestra sin lugar a dudas su inclinación al reformismo. Y al final del capítulo V dice: «sacudirse el doble yugo de los pro-hombres endiosados y de los advenedizos, ha sido una constante preocupación (de la C. N. T.)». Esto es verdad. Tanto es así, que algún dios en capullo que fracasó en su intento de florecer, se ha excluido él mismo. En cuanto a los advenedizos, a los afectados de roña autoritaria, política, se ha ejercido siempre una profilaxia enérgica, o cuando menos se ha procurado que el mal quedara inocuo. Gracias a ello, la C. N. T. no ha degenerado en una ganadería política.

«¿Cuál será la posición de la C.N.T. — pregunta el crítico — ante una realidad que le guste o no se le meterá por los ojos? Por ejemplo, ante sus bestias negras, (así dice) la Seguridad Social, el subsidio al paro forzoso, la participación obrera en las utilidades de la empresa, las convenciones colectivas, burocratizadas y estatizadas, el arbitraje, el cooperativismo"» Se deduce claramente que nuestro prohombre sueña con que en España, la desaparición del régimen actual será un simple traspaso de poderes de la horda criminal fascista a otro equipo de cualquier membrete, pacíficamente, con murga y copas de aguardiente como se traspasa una cacharrería o una taberna. Y quedarán vigentes todas esas leyes que han fraguado los cruzados de julio. ¡Miserable el grupo que se encargue del Poder sin una previa purga que implique un Nuremberg multiplicado al infinito! Y desde luego, los días de ese nuevo Poder, serán contados si no recurre a los mismos procedimientos que el actual: mordaza, esposas y grillos y piquetes de ejecución en acecho constante. Mas en el supuesto absurdo de que quedaran en pie esas reformas (en las que coinciden todos los estadistas de cualquier membrete, (esto es altamente alocuente) la C.N.T. tragará todas las leyes o reformas que le impongan por la fuerza. Pero no dejará de propagar y demostrar con la experiencia de otros países, que esas supuestas reformas, no son otra cosa que mentiras cínicas, adormideras, cataplasmas y parches para prolongar la existencia de la sociedad capitalista, castrando la energía de los trabajadores. Y eso de que «los trabajadores españoles se están acomodando al opio reformista». La acción directa que cunde muy progresivamente por toda España, exigiendo los obreros la paga a que tienen derecho, para costearse ellos mismos médicos, retiro, etc. y no el Estado en cuyas cajas de seguros y demás providencias se esfuma gran parte del caudal extorsionado a los trabajadores, demuestra que este crítico está equivocado, por no decir algo peor que lo que supone una equivocación. Porque no son equivocaciones precisamente, las acrobacias literarias que ejecuta en la cuerda floja de sus disquisiciones propugnando el reformismo, falto de gallardía para declararse reformista con claridad meridiana; o sea sindicalista amorfo, antianarco. Acrobacias literarias y hasta gramaticales. (Entre «determinar» y «decidir» — cap. IV — hay la misma diferencia que entre taberna y borrachería).

A la Revolución ¿hay que quitarle la R?

Según este mentor extraviado, «habiéndose malogrado todas las revoluciones, desde la rebelión de Fspartaco a la Revolución Francesa, pasando por la Commune de París, la rusa y la nuestra, lo cual constituye un fenómeno que se ha generalizado, hay una razón de peso para creer que no se trata de un accidente, sino de una ley natural». ¡Despampanante! Según este razonamiento, el cáncer no podrá curarse nunca, porque todos los medios empleados hasta hoy, han fracasado. No podrá acabarse nunca con los virus de muchas endemias, porque han fracasado todos los medics terapéuticos ensayados hasta el día. La humanidad tendrá que soportar eternamente gobiernos funestos, porque se han probado gobiernos de todas clases y todos han sido malos y peores. Los males sociales, en una palabra, serán eternos. El progreso no existe. ¡Talento!

«Hoy la revolución social — agrega nuestro «talante» crítico — ha quedado confinada a posiciones más modestas, pero permanentes. Sirve para situaciones desesperadas... o para cuando hay que dejar sentado un principio de dignidad humana». Cuando a Domingo Germinal, Ascaso y Durruti, les incursaron en la Ley de Vagos hubo motivo, no ya para una huelga revolucionaria, sino para cambiar de lugar, (en fragmentos) el Congreso donde se fraguó la infamante ley. Nada hizo la C. N. T. Si se hubiera lanzado a la huelga revolucionaria, también seguramente habría merecido hoy vituperios de este hombre que habla de principios de dignidad humana. En resumen, según este crítico, los movimientos de la C. N. T. fueron aventuras descabelladas de pretenciosos que desestimaron la potencia del enemigo, su facultad de reaccionar. Sólo sirvieron para desmoralizar a las masas, para provocar al enemigo, para allanar el camino al fascismo (lo mismo que hemos oído un millón de veces a líderes políticos obreristas).

En su afán inocultable de propugnar el reformismo como «solución de recambio» vierte incongruencias a porrillo. «Por acción directa se puede hacer triunfar una petición reformista». (Capítulo VII del mamotreto).

Cuando un mendigo o postulante, o como se le quiera llamar al que pide, obtiene lo deseado porque la persona o colectividad a quien se le ha pedido, ha querido concedérselo, es absurdo calificar de triunfo la consecución de lo solicitado. E imponer, o tratar de imponer al adversario condiciones, sean las que fueren por la acción (no por palabras, chalaneo o verborrea) no es pedir; es exigir. Mendigar con la acción directa, solo se conoce el caso del bandido de Cantillana. Este «mendigo», ponía su sombrero a guisa de platillo, en medio de la carretera, y desde la cuneta, echándose el trabuco a la cara, «imploraba» al caminante: «una limosna por Dios». Y claro, triunfaba. Nuestro crítico desestima demasiado la mayoría de edad de los «arrancapinos». Defecto éste que él mismo imputa a los militantes de la C. N. T., aunque se incluya él al «pluralizar», para despistar. El proletariado español sabe muy bien lo que es acción directa, su empleo adecuado y su utilidad. Y sabe, que para pedir reformas, cataplasmas, lañas y zurcidos sociales, no es necesaria la acción, ni directa ni indirecta. Los estadistas de todos los bandos, las conceden con placer. Cuanto más tiranos, más y mejor. El caimán gallego, y su cuadrilla, han perpetrado una multitud de reformas, sin que ni una mínima parte del pueblo se lo haya pedido. La enseñanza que se deriva de esta «coincidencia», es harto elocuente. Pero hay quien no quiere comprenderlo.

La hora del entierro... de las ideas fingidas

«Mal que nos pese — dice nuestro crítico en otra parte del tabarrón — el reformismo enterró al anarcosindicalismo en el continente.» Es evidente que en ese *queramos* no se incluye él mismo. Se enmascara con el plural porque no tiene la gallardía de propugnar el reformismo abiertamente. En su defecto, hace mofa y menosprecio de la acción directa, la organización anarcosindicalista y la revolución libertadora, como cualquier politicastro en la hora de la digestión. Está claro que la «intervención quirúrgica» que sugiere, es la amputación del primer término del «ismo» que no puede digerir; el «anarco». Su desideratum parece ser un sindicalismo garbancero, pedigüeño, disciplinado, manso, pastoreado por intelectuales erigidos en redentoristas profesionales. Sindicatos como los de casi todo el continente europeo y americano donde el anarquismo dejó de ejercer su influencia por diversas causas; entre ellas, por el exterminio de los anarquistas.

Hacerse la ilusión de que sin la acción directa, violenta casi siempre, fatalmente, el proletariado puede obtener mejoras reales, tangibles, es masturbarse mentalmente. La jornada de 8 horas, por ejemplo, desde las horcas de Chicago hasta nuestros días, costó muchas vidas y sangre en todos los países del mundo. La masturbación mental, como la masturbación sexual, embota la inteligencia. Este es el caso de que se trata aquí. Y solo una inteligencia masturbada puede escribir: «en primer lugar, el no conceder ningún valor ni beligerancia, ni virtudes heroicas al adversario», (capítulo V de su catilinaria). El adversario a que se refiere este señor ex-cenetista, es, no cabe duda, la fauna sanguinaria que martiriza hoy al pueblo español. Admitir que esas fieras por tener figura humana son hombres y además capaces de *virtudes heroicas*, es tener la inteligencia estragada, producto del agotamiento mental.

Es difícil tener paciencia para esperar la terminación del sermón kilométrico. Y por otra parte, bastante tela de juicio para enjuiciar a nuestro crítico. Ese pretendido «examen crítico-constructivo del movimiento libertario español», es una verdadera puñalada trapera al mismo, pero aseguro que ha dado en hueso.

Origen, apogeo y...

(Viene de la pág. 4.)

conmemoración del centenario de William Morris, que nació en 1834. Muchos expresaron con motivo del centenario un vago sentimiento de melancolía evocando el pasado que para ellos al menos está muerto; y así es, en efecto, puesto que con ellos los que interrumpieron el paso del socialismo, los que hicieron que muriera y creen que está enterrado.

Una corriente fascista invade el país, producida por un ex socialista y ex miembro del Labour Party. El comunismo de influencia moscovita no tiene solvencia moral en el país. Lo que domina es la rutina trade-unionista, la codicia electoral del Labour Party, las insinuaciones e infiltraciones fascistas, las masas de parados que soportarían cualquier solución dictatorial. Los libertarios son pocos y no viven en contacto con la opinión pública ni con las masas. ¡Lamentable hora ésta! Se dejó perecer al socialismo integral libertario y revolucionario de los años 1880-90 sustituyendo su vitalidad por la maldita papeleta electoral y la rutina burocrática de los funcionarios trade-unionistas. ¿Cuándo volverá a florecer el pensamiento generoso de un Godwin, de un Thompson, de un Owen, de un William Morris? No se ve una luz en el horizonte que permita la más ligera esperanza... No importa. A pesar de todo renacerá el socialismo en Inglaterra.

Europa, 1933.

NECROLOGICA

PABLO VELASCO

Luto y dolor. A los 62 años aún no cumplidos, y en el hospital Tenon, de París, ha muerto el que fue ejemplar compañero Pablo Velasco. El corazón y el cerebro de otro valor del anarcosindicalismo que ha cesado de latir y vibrar en el exilio.

Su diminuta silueta física — bien recompensada por su entereza y grandeza de alma — torturada y mutilada en las comisarías y penales de la España facista, y que con sin par optimismo vino resistiendo 28 años, ha tenido su fin el día 1º de septiembre de 1967. La Rioja confederal y la España libertaria han perdido un hombre singular. Un militante forjado en el mejor acero de la lucha por la libertad de la España en la que tanto luchó antes, durante y después de la guerra.

En 1939, Velasco fue condenado a muerte por el fascismo vencedor. El sombrío y diabólico Fuerte de San Cristóbal de Pamplona, fue su pretumba. A los ocho meses de semi-enterrado en el Fuerte hubo de ser operado con pocas esperanzas de salvarse. De los golpes salvajes y palizas que en él le aplicó un teniente en persona, le afectaron un riñón que ya gangrenado hubieron de extraerle. Luego es conmutado y huésped de tres cárceles más, hasta que por un error de expediente en el 44 es puesto en libertad, que aprovecha el liberado para confundirse en una ciudad fabril del norte de España. Y allí está Velasco siempre sonriente en contacto con los que seguían el combate por el método clandestino. Una prueba: En el año 44 el Movimiento libertario clandestino reaccionaba potencialmente. Todo, lo regional y nacional, adquiría el ritmo capaz de poder ajustar cuentas con el fascismo encaramado desde el 39. Velasco es acreedor de misiones de peligro y confianza y una Regional le confía la representación en un pleno nacional. Se realiza éste, y cuando Velasco regresa — vigilado por otras sospechas — cae infraganti, en clandestinidad probada. Y el idealista, como el héroe, se prueba en el peligro y frente a la muerte. Velasco es sometido a la más feroz y salvaje «interrogación» policíaca. Trae consigo documentos a reexpedir que justifican la realización y actividades a seguir en la resistencia. Velasco ha de hablar... Y a la policía, Velasco sólo ha dicho: «No sé quién me los ha entregado en una estación, para que lo recogieran en esta otra, por alguien que tampoco conozco». Se da orden de que no lo acaben, que «ya se vendría»; interesaba que hablara del pleno, etc. Le hicieron tres simulacros de fusilamiento a las dos de la madrugada, con el «fuego» en regla por el oficial. Velasco no habló. No supo quién ni para quién, a los 22 días, con 38 kilos de peso de su persona, lo sacaron de los sótanos. Ese era Pablo Velasco, el militante, el compañero que nos ha dejado. Otro valor perdido. Dignifiquemos su pérdida copiándolo en su acero de idealista, en su grandeza de alma y en su personalidad de hombre libertario. — **C.**

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.

Precio: 1 F. en esta Administración.

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

XIII CONGRESO

Burdeos, 10 noviembre 1967.

ORDEN DEL DIA

1º. — Apertura del Congreso.
2º. — Presentación de credenciales.
3º. — Nombramiento de la Comisión revisora de credenciales.
4º. — Constitución del Congreso y nombramiento de Mesa.
5º. — Nombramiento:
a) de la Comisión revisora de cuentas.
b) de la Comisión de escrutinio.
6º. — Informe del Secretariado.
7º. — Informe de las Secciones.
8º. — Forma de incrementar y robustecer la Internacional.
a) cotización, financiamiento.
9º. — Sobre economía: cooperativismo, colectivismo.
a) teoría e ideas generales.
b) posibilidades inmediatas de aplicación.
10º. — Propaganda:
a) oral.
b) escrita (manifiestos, carteles), etc.
c) prensa periódica.
d) editorial.
11º. — Posición y acción.
a) de solidaridad entre las Secciones.
b) de ayuda a los pueblos sometidos por dictadura y subdesarrollados.
c) reivindicaciones.
12º. — Examen de la situación de la F. O. R. A.
13º. — Relaciones exteriores.
a) con la I. W. W.
b) con la S. A. C.
c) con los organismos anarquistas.
d) con otros organismos.
14º. — Nombramiento del Secretariado:
a) del secretario general.
b) de las Secciones componentes del Secretariado.
15º. — Clausura.

El Secretariado

Dado en Marsella, abril 1967.

Servicio de Librería

«Ni Dieu ni Maître» (tela) Daniel Guerin	43 00
«La luna se ha puesto», Jhon Steinberg	4 50
«Historia general del socialismo y de las luchas sociales», Max Beer	15 00
«La Catira» (Historias de Venezuela), Camilo José Cela	18 00
«La Colmena» (Caminos inciertos), Camilo José Cela	25 00
«Mitos sobre el origen del fuego», sir James G. Frazer	6 50
«El mundo es ancho y ajeno» Ciro Alegría	30 00
«Breve Historia de la Revolución Mejicana (dos vols), J. Silva	15 00
«Antología de la Poesía Española», H. Pardellans	5 00
«Antología de la prosa narrativa», H. Pardellans	5 00
«Pensamiento de Concepción Arenal», Clara Campoamor	8 00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sfe-Marthe, París (10), *CCP París* 13507-56

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.

Es una edición «Umbral».

COMUNICADOS

F. L. DE AUCH

Celebrará reunión general el 1 de octubre a las 3 de la tarde y en el local de costumbre.

F. L. DE MONTPELLIER

Asamblea el día 1 de Octubre a las 9 de la mañana en el local de costumbre. Asunto importante que exige presencia unánime y puntualidad.

CONFERENCIA EN TOURS

El domingo 8 de octubre tendrá lugar una conferencia, a las diez en punto de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, a cargo del compañero J. Muñoz Congost, bajo el tema: «Los problemas de hoy, de ayer y de siempre en España. Soluciones libertarias».

TOMBOLA DE SOLIDARIDAD

Números premiados: 1º, 0.153; 2º, 8.361; 3º, 3.710; 4º. 8.206; 5º, 9.537; 6º, 2.730; 7º, 6.670; 8º, 2.865; 9º. 4.524; 10, 7.042.

Nota. Los suscriptores, corresponsales y F. L. agraciados, pueden reclamar enviando el boleto correspondiente. Esperamos no demoren el plazo de tres meses a partir de esta fecha.

F. L. DE ROANNE

Reunión mensual ordinaria el día 1 de octubre a la hora de costumbre.

F. L. DE OULLINS (RHONE)

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo día 1 de octubre en el lugar y hora de costumbre. Por la información y asuntos a tratar se espera la asistencia de todos.

F. L. DE TOULOUSE

La Asamblea del día 17 p. pdo. tendrá su continuidad el próximo día 30 a la misma hora y lugar de costumbre. Encarecemos la asistencia de todos los militantes tolosanos, interesados en la vida activa de nuestra C. N. T.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Se convoca a todos los adherentes de la Agrupación parisina de la Regional catalana, a la Asamblea general que tendrá lugar el sábado 7 de octubre a las 5 de la tarde en el lugar de costumbre para, entre otras cosas, proceder a la renovación de los cargos del Comité local de la Agrupación y los del Comité Regional en el Exilio. Vista pues la importancia recomendamos máxima asistencia y puntualidad.

ADMINISTRATIVAS

—Fco Moreno y Antonio León, Gardanne. Recibido giro de 32 frs. Pagado ambos «C. S.» hasta el 31-12-67.

González Olivier Fco, Panamá. Recibido cheque 8 D. Cuenta Librería, 38,23 frs. Para saldar esa cuenta faltan aún 20 D.

—S. Bueno, Perpignan. Recibido giro pago «C. S.» nº 464-467; «Umbral» 67-68.

—P. Alonso, Burdeos. Giro de 56,16 frs. pago «C. S.» nº 469. Resto giro a Librería, 40 frs.

PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

París: Criach, 5; Berthe et Jacques, 15; *Roanne:* Antonio López, 10; *Mitos (Gde):* Pablo Serrarols, 10; *Augoulême:* P. Vandellós, 8; *Toulouse:* Gladis Samitier, 80.

TOTAL: 128,00 F.

NOTA

Agradeceremos a los suscriptores y corresponsales que no hayan hecho efectivo el pago del 1er semestre, o sea hasta el 30-6-67, se toman este interés por sernos necesario.

A los atrasados en demasía, un ruego más para que se pongan al corriente.

Darse de baja sin satisfacer el pago de las publicaciones o rehusar la prensa para eludir el pago, ni es correcto ni normal. Lo malo es que ocurre con frecuencia. A los que han pagado hasta el 3er trimestre, o hasta final de año, les agradecemos la facilidad que nos dan.

NOTA DE LIBRERIA

Salvador Vicente, 8 - Le Couton; 38, Pont de Claix (Isère). Nos han devuelto paquete con el libro «Ciudad Caída», con la anotación «adresse insuffisante». Ruego de dar dirección completa para que podamos enviarlo de nuevo.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Importancia del Congreso de la Asociación Internacional de Trabajadores

EL 10 de noviembre que se avecina nuestra A. I. T. celebrará Congreso de Secciones en la ciudad de Burdeos, siendo de prever que la llamada gran Prensa y la publicidad televisora no se ocuparán del mismo. Ni siquiera el aparato propagandístico de las sindicales obreras masivas le dedicarán una atención de simpatía. De la vulgaridad ambiente, nuestra A. I. T. sólo recogerá silencios, cuando no desdenes.

Quiere ello decir que la tarea de propagar lo aitista recae enteramente sobre nosotros; que el crédito moral — ya que no numérico — de nuestra Internacional, sucesora innegable de la Primera, depende de los libertarios estrictamente, de nuestra actividad, de nuestra comprensión seguida del esfuerzo correspondiente. Incluso es de esperar que puyas y abandonos procedan de ciertos próximos que, a medida que los días pasan, se convierten en prójimos. No faltan libertarios que se inclinan por el abandono del anarcosindicalismo por estar — ellos — de regreso de las ideas. Tampoco cierta central hará acto de presencia al comicio de Burdeos si sus afiliados no obligan a la dirección a cambiar la orientación de la brújula.

Podríase afirmar, por todo ello, que «estamos solos». Solos, con la razón y con nuestra fuerza intrínseca, que es doble: por presencia física, y por la formidable herencia histórica que, por formalidad y consecuencia, hemos recibido. En fin, solos no. Solos lo estaban los cien gallegos del cuento que se dejaron despojar por un bandido, y nosotros somos gente decidida que sabe guardar su tesoro, defenderlo e incrementarlo para que millones de trabajadores de todos los hemisferios dejen de ser víctimas inveteradas del bandidaje capitalista, nacionalista, político y religioso que en esta época — ¡tan avanzada! — no solamente les sale al camino, sino que lo tiene metido en casa.

La A. I. T., con pocos o muchos adherentes, está en la obligación de permanecer enhiesta porque los regímenes democrático - capitalistas periclitan ante el empuje de las dictaduras fascistas, comunistas y ahora afro-totalitarias. Dos tercios del globo permanecen sumidos en su estado tradicional de ignorancia y miseria y los países más civilizados conservan al proletariado en estado de explotación como si la ciencia social e industrial no hubiese adelantado. Las guerras de ambición no tienen trazas de terminar, puesto que cuando una se extingue otra aparece, y menos mal si la conflagración nuclear que se prevé no se desata de la noche a la mañana.

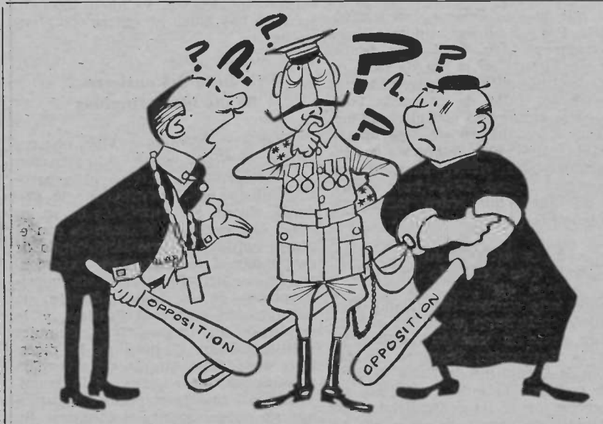
Solamente los pueblos pueden acabar con esa situación tensa y con las injusticias endémicas perpetuadas por los Estados, no importa el color que los distinga. Mas los pueblos están aborregados, no sólo los recién emergidos de la selva, sino incluso los tocados de marxismo, esa última palabra de la «redención de las masas», cuando las masas no tienen redención posible sin disgregarse en individualidades. Y ésa es tarea que incumbe a la A. I. T. y con ella a todos los hombres libres, y aquí citamos a los anarquistas que ignoran que, rechazando el sentimiento bakuninista, participan en el frenazo que sufre la sociedad para llegar al punto culminante que todo libertario espera.

Un mundo hostil, y más que hostil, enemigo, observará de reojo a esta A.I.T. reunida que, minúscula y todo, le preocupa. Sin embargo, España, Francia, Inglaterra, Italia, Portugal, Escandinavia, Bélgica, América, etc., estarán representados, y en conjunto sacarán acuerdos calurosos, transcendentes, de porvenir, que serán extensamente divulgados para que el proletariado mundial sepa que el bakuninismo mantiene soluciones latentes, prácticas y decisivas, para terminar con los males profundos de la sociedad que el marxismo ha agravado.

¡Acudamos al Congreso, compañeros!, y que no haya anarquista en el mundo capaz de desinteresarse de la A. I. T. y de su acto del 10 de noviembre. Ser o no ser; arrear con todas las responsabilidades del revolucionario, o certificar una desidia que, no por elegante, nos sustraería del peligro de abdicación y gregarismo.

Acodar a la A. I. T., hoy más que nunca, es un acto de virilidad, de convicción, y de interés por la emancipación humana. Asistir a la A. I. T. es afrontar las corrientes degeneradoras del Movimiento Socialista Internacional, hoy tan poderosas, y absorbentes, porque el anarquismo mundial, en todas las ocasiones solemnes de la humanidad, se presenta disgregado. Probemos la reunión elevada, en el Congreso de Burdeos y en el Congreso de Carrara; en el comicio del sindicalismo libertario, y en la gran reunión anarquista.

Ya ven los compañeros que hay camino abierto. Y si no lo hubiera sería igual, puesto que los caminos se fraguan andando.



Todos somos opuestos a que se nos opongan

chispas

Ven muerte tan escondida
que no te vea venir
porque el placer de morir
no me vuelva a dar la vida.

Campoamor

⁂

Los cínicos se reían de la muerte porque no la temían.

⁂

Los héroes son tales porque han escapado a la muerte. A los que murieron el heroísmo no les sirve de nada.

⁂

El último cristiano que queda cree en dios por miedo a la vida.

⁂

El Cid Campeador campó sobre miles de calaveras.
No tuvo gracia el sujeto.

⁂

En poblaciones españolas Martínez Anido tiene lápidas callejeras.
Sin indicación del número de sus homicidios.

⁂

El culto a la muerte es la enfermedad mortal de las religiones.

⁂

Los sacerdotes de la muerte prolongan lo que pueden su discutible derecho a la vida.

⁂

La expresión extrema de los derechos Legal y Canónico es el verdugo.

⁂

La justicia actual es la gloria macabra que la sociedad ha heredado del salvajismo primitivo.

⁂

Ven muerte tan escondida
que no te vea venir
pues me verías huir
de reparar tu venida.

⁂

«Morir habemus»
Primero tú, después «veremus».

CHISPERO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

MILAGROS EN GESTACION

EN verdad que, pese al hecho de hallarnos en pleno «siglo de las luces», como suele decirse; hablándose ya incluso de la «Era Atómica», existe por ahí, y en el ambiente de ciudades populosas, entre personas a quienes se les inferiría una seria ofensa si se les manifestara la duda de que sean civilizadas, un evidente primario retraso mental. Diríase, ante ciertas comprobaciones, que poco se ha adelantado desde que en los años de decadencia del Imperio romano decía Juvenal: «¡Oh santas gentes que hasta en los huertos os nacen dioses!», burlándose de quienes conferían cualidades *divinas* a los ajos, a los puerros.

La zaragata promovida a tenor de los «milagros de Garabandal», donde la burda trapacería y el ridículo han rayado a tal altura que incluso los jerarcas de la iglesia han tenido que intervenir, desaprobando la farsa, ha puesto en guardia a los *fabricantes* de milagros en ciernes. Ya que el hecho está en la no extinguida propensión a «vivir del cuento», que a muchos les lleva de cabeza y les hace calentar el meollo en busca de invenciones «milagrosas» que tengan salida, o sea que den producto...

En un villorrio italiano, por la comarca rural de Perusa, a una buena mujer de condición humilde, inválida, y viuda con dos hijas, se le *apareció* recientemente la «Santa Virgen María», la cual empleando el *científico* procedimiento de decirle: '¡Levántate y anda!» hizo que la mujer en cuestión hoy pueda valerse, ir de ceca en meca, y entonar loas a la «Madona». Pero el *milagro* cobra volumen si tenemos en cuenta que al recuprar la salud con ello ha alcanzado la exparalítica una potestad especial: la de *embajadora* al respecto de la «Santísima Virgen María». Cuantos conflictos haya que ensombrezcan la vida de unos o de otros, no hay más que hacérselos saber. Entonces ella, con el *poder influyente* de sus oraciones, hace que la «Madona» tome cartas en el asunto y la influencia *milagrosa* tienda a aliviar lo que de malo haya podido acontecerles a los visitantes de la aludida ex-inválida... ¡de dudosa invalidez!

La mujer aludida es analfabeta; le han enseñado a firmar. Alguien, o algunos, escriben cartas muy bien hechas, que envían a Italia y a otros países, explicando la génesis del *milagro*, invitando a visitar a dicha especie de *embajadora* de la «Virgen». Naturalmente, se exhorta a que se la ayude materialmente, y se contribuya con donativos a levantar una capilla a la «Virgen milagrosa». Pero ¡nada de echar las campanas al vuelo! Por lo visto: la «Virgen» no quiere que el *milagro* se difunda a los cuatro vientos. No, no, solamente a las personas piadosas. Hay que evitar que los incrédulos se burlen de ello. O sea — pensarán los autores de la comedia — hay que evitar un segundo Garabandal...

ORGANIZACION SIN DIRIGENTES

Es lógico que entre los afiliados, haciendo referencia a nuestra C. N. T., cuando, tras un comicio, se ha procedido a la renovación de cargos en el Secretariado general, se hagan comentarios al respecto de quien es, de donde procede este o aquel de los compañeros nombrados. Siempre hay el que es más o menos conocido por sus actividades, por sus años de militancia, por haber desempeñado cargo análogo o parecido en tal o cual período de gestión, etc. Evidentemente, es cosa de confianza, de satisfacción moral para el conjunto, saber que un compañero ha dado, o puede dar, prueba de competencia, de fiel y responsable actividad.

Sabemos, por otra parte, que en nuestro ambiente sindical los cargos no son inamovibles, pues de serlo significaría, por supuesto, restar posibilidades a la sana renovación que es necesaria para evitar el consiguiente agotamiento o flojedad de energías. De ahí la conveniencia de compartir responsabilidades, tomándolas unos de la mano de otros, previo el normal procedimiento electivo por parte del conjunto de la Organización, ya que en nuestros medios no es costumbre, ni sería normal, como suele serlo en los sectores políticos de todo color, el *trabajar* la candidatura de determinados elementos del conjunto. Por parte nuestra, se está habituado a que el libre criterio de la militancia se refleje a plena luz en los comicios.

Ahora bien: no por sabido se ha de dejar a la zaga el que, sean unos u otros los compañeros integrantes del Secretariado Intercontinental, no se puede esperar de ellos algo así como la mesiánica esperanza de que tengan que ser alfa y omega de la Organización. Creer que ellos, de por sí, han de dar impulso, han de hacer efectivas iniciativas y trayectorias. El concepto del dirigente sabemos que no cuadra en nuestros medios. Los cargos, se ha dicho y se ha repetido, son administrativos, y por descontado, bien lejos de que en el ejercicio de ellos se hayan de poder hacer mangas y capirotes.

Lo aconsejable, ya al margen de los nombramientos de cargos, es que, por parte de la militancia exista el constante anhelo de estar al día en todo aquello que a la C. N. T. pueda interesar. Tener atención despierta para buscar resolver cuantos problemas suscite el ambiente social en que nos desenvolvemos. Importa aguzar la inteligencia viendo las cosas con objetividad, sin ceder al *dolce far niente* de la rutina. Es así como nuestra Organización ha de poder mantener la vitalidad precisa para que no mengüe en su contenido, en aquello que le ha conferido positivo valor a vista de propios y extraños.

ROMANTICISMO DE RUBEN DARIO

Al celebrarse este año el centenario de Rubén Darío, abundan por ahí los trabajos escritos en torno al gran poeta de «Cantos de Vida y Esperanza». De nuevo se han avivado, acá o allá, las polémicas. Le censuran unos su afrancesamiento en el estilo literario; también es tildado de un sensualismo adorador de la vida muelle, de la riqueza, del empaque protocolario en los festines y ágapes entre plenipotenciarios. Otros han glosado, con acento ditirámbico su originalidad en el arte de cincelar el verso; su maravillosa facilidad evocadora, y su prodigiosa fecundidad de inspiración, parecida a la de Victor Hugo.

Quienes en poesía, como en todo, hemos procurado afinar un criterio de selección, leyendo los libros de versos del celebrado poeta nicaragüense, además de la musicalidad de su rima, hemos buscado aquello que nos ha parecido más se acercaba a nuestra idealidad de libertarios. Y ha sido en sus evocaciones de tono romántico, — tomándolo en el sentido que lo define Roger Picard en su obra: «El Romanticismo Social» al decir que por su culto al ideal moral y su humanitarismo, es uno de los movimientos más fecundos y atractivos del progreso intelectual — que hemos concedido más atención al valor poético de Rubén Darío.

Su romanticismo fulge en su «Oda al Libro», donde expresa: «*El libro es fuerza, es valor, — es poder, es alimento; -- antorcha del pensamiento — y manantial del amor.*» Alienta en sus Letanías de nuestro señor Don Quijote», que finaliza en los versos: «*Ora por nosotros, señor de los tristes, — que de fuerza alientas y de sueños vistes, — coronado de áureo yelmo de ilusión; — que nadie ha podido vencer todavía, — por la adarga al brazo, toda fantasía — y la lanza en ristre, ¡todo corazón!*»

De aquellos que fueron sus amigos, poetas y artistas eminentes, logró captar, en fiel *retrato*, lo más característico de su espiritualidad, en rimada pulcritud. De Antonio Machado escribió Darío: «*Cuando hablaba tenía un dejo — de timidez y de altivez. — Y a la luz de sus pensamientos — casi siempre se veía arder. — Era luminoso y profundo — como era hombre de buena fe.*» Y en un homenaje a Santiago Rusiñol, fue así su «Brindis»: «*Gloria al buen catalán que hizo a la luz sumisa — jardinero de ideas, jardinero de sol, — ¡y al pincel, y a la pluma, y a la barba y a la risa — con que nos hace alegre la vida Rusiñol!*

En sus doce o catorce libros de poesía Rubén Darío ofrece múltiples facetas. Unas veces mantiene un lirismo suave, melancólico, como un crepúsculo otoñal; otras brota de su pluma la rima sonora, saturada de ímpetu, ardorosa, como en su «Marcha Triunfal». En momento de exaltación romántica, eleva a un pedestal de gloria la figura anarquista de Luisa Michel. En tanto que en otra ocasión evoca, con almibarado tono versallesco, a una glácil y dengosa princesa banal.

Pocos son los poetas, los escritores, los artistas en cuyas obras, observadas en su conjunto, no se advierte algún *lunar*. Y ello tratándose de la «élite». De ahí lo improcedente de los juicios categóricos, ya en sentido de elogio bien en plan de censura. Importa tratar de escoger.

Las profesiones liberales y la C. N. T.

POR JOSE VIADIU

SI algún día se hace la historia de la C. N. T. no podrá omitirse dedicar algunos capítulos a las llamadas profesiones liberales, hablando de su aportación, positiva o negativa, en las luchas sociales de nuestro tiempo. Los temas a tratar deberían referirse en especial a médicos, abogados, periodistas, profesores, literatos, dibujantes, pintores, etc., que militantes o no de la Confederación Nacional del Trabajo, prestaron su concurso humanitario y desinteresado unos y perjudicial y denigrante otros, que de todo hubo en la viña del señor.

Para empezar hablaremos de los médicos. Aquí cabe recordar a Isaac Puente, el apóstol y mártir alavés, que cuenta ya con una buena y merecida biografía divulgada en nuestras publicaciones, que está esperando una ordenación y selección de la que podría salir un tomo excelente. Una referencia necesaria obliga a la vez a destacar la labor del aragonés doctor Alcrudo sacrificado, junto con el doctor Puente, por las hordas de Falange. Tampoco puede quedar en olvido este admirable Pedro Vallina que, a los ochenta años está escribiendo sus memorias en las que en su primera parte nos habla de sus peripecias en París, Londres, Andalucía, Extremadura... Tampoco estaría por demás narrar la conducta admirable de algunos médicos en el exilio, como los casos de los doctores Pujol, Narro en la República Dominicana, Fraile en México...

Pero aquí, en este momento, hablaremos de lo que más conocemos o sea de los médicos conectados con el movimiento confederal de Barcelona. Estos son: Jaime Aguadé, Juan Solá y Tomás Tusó. Seguramente que habrá algún otro, pero los que tuvieron una intervención más persistente y eficaz son los mencionados. Tanto es así que, esta trilogía médica, en cuanto había una razzia policíaca general, era seguro encontrarles en la cárcel como uno más de los nuestros, a pesar de que Aguadé pertenecía a la Esquerra Catalana y Tusó al P.O.U.M., mientras que Solá era hombre de formación anarquista. No obstante, las autoridades sabían perfectamente sus vínculos de amistad y simpatía con la gente de la C. N. T. Su actuación, relacionada con nuestros medios, consistía en ser médicos particulares de muchos compañeros, lo que les ocasionaba más perjuicios que beneficios, dado lo incierto y atropellada que solía andar la economía de la militancia confederal, debido en primer término a las incesantes persecuciones que sufrían.

Pero ésta era la parte más inofensiva y menos peligrosa, ya que ello se reducía a la práctica del bien, mitigando penurias y dolores. El otro aspecto del problema es que entonces muchos pleitos se resolvían a tiros y en plena calle, lo que daba origen a ciertas situaciones como la existencia de algunos heridos a los que convenía fueran tratados médicamente sin que de ello tuviera conocimiento la policía. Desde luego, ellos tenían muy en cuenta que la causa que debían atender fuese exclusivamente de tipo social, pues alguna vez se les había exigido, pistola en mano, que atendieran a heridos a consecuencia de hechos vulgares (pendencias entre serenos y ladrones), como en cierto caso de un asalto al tren en que la vida de uno de ellos pendía de la afirmativa o negativa de su resolución.

Ni que decir que la conducta de estos médicos fue siempre leal y en algunos momentos extremadamente peligrosa. Por lo dicho, se comprenderá que se trataba de atender a los militantes confederales heridos en franca lucha con las autoridades. Los individuos con heridas en trifulcas callejeras eran recogidos por sus compañeros de acción y llevados a buen recaudo, pero no pocas veces los policías estaban al corriente de que había algún herido no capturado por ellos. Entonces interrogaban y presionaban a los médicos para que confesaran el lugar de refugio, y al no lograrlo, les mandaban a la cárcel como presos gubernativos, que lo mismo podía durar la consabida quincena que varios meses. Por aquellos días la cárcel sin proceso se prolongaba hasta el infinito; entre otros recordamos el caso de José Roigé, que estuvo preso más de tres años.

La verdad es que lo realizado por estos discípulos de Esculapio tenía todas las características de la abnegación y de afecto a los luchadores sociales. De nuestra parte sosfuvimos una lucha abierta contra todas las fuerzas regresivas mancomunadas en destruir a como diera lugar todo el poderío sindical. Enfrente teníamos a las autoridades, patronos, militares y toda la reacción española empeñada en destruir a la C. N. T. y a sus hombres representativos. Con estos elementos no había manera de ser prudentes ni tolerantes, puesto que si se adoptaba esta actitud tampoco se lograba nada, ya que peticiones, demandas, huelgas y todo propósito de mejora social, por leve y justo que fuese, encontraba una posición cerrada, hermética. Toda acción y anhelo de los trabajadores eran sofocados a como diera lugar, encarcelando a los directivos sindicales y empleando en su contra los procedimientos más primitivos y salvajes: provocaciones, amenazas y golpes, para que desistieran de sus propósitos y abandonaran sus lugares de combate.

En el caso de los médicos, a que nos venimos refiriendo, hubo un momento auténticamente dramático. Este tuvo por escenario una huelga general en Zaragoza. Esta abarcaba a todo el personal obrero y también a los empleados municipales. La ciudad permaneció a oscuras durante varios días. Por entonces, algunos esquiroles honorarios decidieron reventar la huelga, y custodiados por la fuerza se lanzaron por las calles de la capital aragonesa a practicar la modesta tarea de encender las luces. Mientras se dedicaban a este tan «honorable» menester, apareció un huelguista, llamado Inocencio Domingo, que apretando el gatillo, tumbó a tres de los individuos que pretendían hacer fracasar el movimiento huelguístico.

Este hecho tuvo consecuencias infaustas. Alguno de los muertos pertenecía a profesiones liberales, o sea que no se juzgaba carne de tercera, lo que dio origen a una violenta campaña contra la acción defensiva sindicalista, hasta el extremo de que algunos colegios médicos pretendían desatender a elementos sospechosos de intervenir en tales casos. A tal efecto recordamos un valiente artículo trazado por el doctor Pla y Armengol que hizo reflexionar a los médicos que practicaban tal sistema, ya que se les recordaba que la misión del médico era de evitar el dolor y no la de tomar partido a favor de quienes tiranizaban a los obreros.

El choque fue violento y hemos de confesar, por ser verdad, que en el Hospital Clínico de Barcelona se dieron casos de abandono criminal de heridos, reconocidos por médicos, con el asentimiento de policías, siendo así vilmente asesinados. Aquí podríamos poner una lista de víctimas, pero de momento lo ilustraremos con dos nombres que de esta forma fueron sacrificados, Armando Ródenas y Lorenzo Planas.

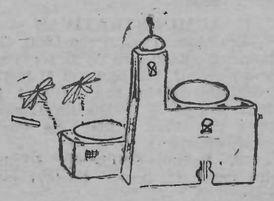
Por fortuna hemos de reconocer que esta reacción insana estuvo representada por una minoría y que el sentimiento médico fue siempre partidario de los trabajadores que luchaban por mejorar su situación. Precisamente, desde los tiempos en que los sindicatos se pusieron al lado del doctor Queraltó, en contra de una institución antituberculosa catalana que, en vez de combatir a los bacilos de Koch, se dedicaba a quitar tatuajes de «Viva la anarquía» a sus pacientes, puede decirse que los sindicatos fueron siempre lugares de divulgación médica, ya que por sus locales desfilaron las individualidades más notables exponiendo ideas y procedimientos para combatir enfermedades que siempre fueron escuchadas por millares de trabajadores, con simpatía y afecto.

NACIONALIZACION MARROQUI

MADRID (OPE). — «Rif» — escribe «El Economista» del 28 de agosto, mantiene para sus acciones una cotización de más del 200 por 100 del nominal de cara a la iniciación de la actuación de la Comisión Liquidadora. ¿Será ése el valor remanente? Si se examina el balance, se ve que hay unas cuantas cifras sin dudas: el capital: 117,7 millones de pesetas; las reservas legal, estatutaria, por primas y especiales: 262,2 millones de pesetas; la reserva de regularización, rebajada en los balances de 1965 y 1966: (173,5 millones) y el saldo positivo de balances y pérdidas y ganancias en 1966: 106 millones, que forman un total de 660,4 millones, equivalente a unas 280 pesetas por acción circulante.

«Nosotros, sin embargo, no nos atreveríamos, desde ahora, a fijar esa cantidad como remanente final y líquido de la operación de convertir en dinero la Compañía, que se queda, por ahora, sin minas y con una difícil disposición en los activos dinerarios a causa de la congelación de saldos de extranjeros que ha venido siendo corriente en Marruecos.»

Nota del «C. S.»: Estas minas fueron la causa de la guerra del Rif en 1909, seguida de la Revolución de Barcelona y el fusilamiento de Ferrer.



Origen, apogeo y decadencia del Socialismo en Inglaterra

por MAX NETTLAU

(Continuación y fin)

El parlamentarismo socialista fue un auxilio celeste para los conservadores ingleses, que pudieron, gracias a los socialistas, dividir y anular los votos liberales. Hicieron todo lo posible los conservadores para fomentar la codicia socialista política que tanto le favorecía. Estas maquinaciones se pusieron al descubierto en repetidas ocasiones sin que se consiguiera nada. Los socialistas se entregaron a la tarea de destruir el partido liberal y lo consiguieron.

No causaron ningún mal los socialistas a los conservadores. Estos, desde que gobernó Disraeli, el futuro lord Beaconsfield, preconizaron un «torismo social» especie de «socialismo» religioso, patriótico y feudal, con agentes siempre en los movimientos obreros de Inglaterra. Uno de los agentes más notorios fue Maltman Barrie, que en un período de treinta años a partir de la Internacional se hizo cargo de los jóvenes socialistas ambiciosos, los corrompió, reanimó su codicia enseñándoles el oro de los conservadores y acabó por comprarlos. Maltman Barrie fue familiar de Marx, y ya es sabido que Marx favoreció la táctica de destruir el liberalismo. El socialismo electoral no consiguió gran cosa en favor de los trabajadores y puede vanagloriarse de haber consolidado el poder de los conservadores.

Fue el tradeunionismo adverso al verdadero socialismo; fue también adverso a los trabajadores de profesiones que no requieren aprendizaje — unskilled —. Por ello tuvo que sufrir el ataque de estas fuerzas que desdeñaba; sobre todo en 1899-99, cuando muchos trabajadores organizados, singularmente dockers, obreros del gas y mujeres se organizaron después de la gran huelga de 1899. Tras esta acción renovadora y de unas declaraciones platónicas favorables al socialismo, la rutina domina de nuevo, si bien el quietismo se interrumpió otra vez en 1910-13 a consecuencia de la actuación de Tom Mann, que acababa de regresar de Australia.

Pudo informarse Tom Mann de las características que tenía el sindicalismo francés de la C. G. T.; pero lo que se llama aquel *syndicalism* fue distinto del francés. Tom Mann aplica el término — desconocido en Inglaterra — a su plan consistente en federar a los miembros de las Trade Unions, trabajadores de oficio, en grandes grupos de industria, emprendiendo extensas luchas — acción directa efectiva y huelgas agudas — con masas consolidadas y acción unánime que puede repercutir en la totalidad del sistema industrial: huelga general de *todos* los transportes, de *todos* los ferroviarios, de *todos* los mineros, etc. El pensamiento ulterior de algunos sindicalistas consistía en suponer que dada la imposibilidad por parte de la burguesía, de dominar las grandes ramas de la industria, se vería precisada a ceder la gestión a los trabajadores organizados (no a cederla por expropiación de éstos, sino por otros motivos, como por arrendamiento o adquisición a plazos, incluso por compra). Estas sugerencias entusiasmaron a Kropotkin, a Tcherkesov y a los camaradas ingleses. Vieron que con una táctica semejante podía invalidarse la tendencia, muy en boga en Inglaterra, de nacionalizar los grandes grupos de industria y servicios públicos. Supusieron que la táctica frenaba la ambición del Estado y su intrusismo en la vida económica, a la vez que iniciaba a los trabajadores en la gerencia de la producción.

En el terreno de las realidades, las huelgas importantes y turbulentas de aquellos años-mineros del País de Gales, Liverpool, Londres, Dublín (1913) — tenían la antipatía, no sólo de los capitalistas, sino también de los tradeunionistas clásicos y de los socialistas políticos (Labour Party), consiguiéndose tan sólo resultados aleatorios. Tom Mann estuvo preso en 1912; libertado por presión popular, abandonó la causa después de abandonar la cárcel, viendo el camino sembrado de dificultades; se vio entonces otra fachada del *syndicalism*, la representada por el *Daily Herald* de George Lansbury, propagada en los medios populares por James Larkin, de Dublín. En aquella atmósfera se sentía la sugestión de los métodos norteamericanos de los I. W. W. (Trabajadores Industriales del Mundo) y el espíritu de dictadura y el de autosuficiencia. En resumen, si Tom Mann, que conocía perfectamente a Tcherkesov, Tarrida y Kropotkin, respetó entonces el espíritu libertario — como había hecho en 1896 y en 1902, en defensa, esta última vez, de la gran huelga general en Barcelona — lo cierto es que el *syndicalism* de 1913 fue autorizado hasta la médula; incluso pudo verse en la influencia de uno de los redactores del diario, Lapworh, un principio de doctrina fascista. Surgió la Gran Guerra y nada se hizo, empezando después la influencia comunista moscovita y siendo engullido Tom Mann por el bolchevismo.

La idea de grandes concentraciones proletarias estuvo en boga años después, desembocando en la huelga general de 1926, grandiosa al principio, fracasada a poco y en fracaso permanente hasta hoy puesto que la existencia de enormes masas de parados forzosos constituye una dificultad latente para las grandes huelgas. En las grandes organizaciones y movimientos hay una fracción de derecha y otra fracción de izquierda, procurando la primera evitar la acción y viéndose la segunda, en contacto con los comunistas, dispuesta a favorecerla. No faltan los políticos del Labour Party que preparan un desquite electoral, pero ya no se trata de socialismo, porque el socialismo quedó olvidado. Este año ha tenido lugar la

(Termina en la página 3)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3424

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

5 OCTOBRE 1967
NUMERO 474
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

SINGULARITES D'UNE GREVE

Les mariniers se sont mis en grève le 17 septembre dans la région de Moret et de Montereau, en Seine-et-Marne.

Habitués que nous sommes à voir surgir des grèves d'un peu partout et de tous les milieux, celle-ci ne devrait pas nous surprendre outre mesure. Nous ne sommes plus à la belle époque où la grève avait toujours un caractère social et intéressait de ce fait toute la classe ouvrière.

Nous voici devant une manifestation de mécontentement de la part d'une catégorie intermédiaire entre l'ouvrier et le patron et dénommée communément « les artisans ». En fait, ce sont des travailleurs qui vivent avec l'illusion de n'être exploitées par personne, d'être leur propre maître, mais qui ne font jamais cause commune avec les autres travailleurs, ceux qui ont conscience d'être exploités. Ceci pourrait peut-être expliquer que, de leur côté, les organisations ouvrières se désintéressent pratiquement de leurs actions.

En toute honnêteté il faut reconnaître qu'il n'en est pas de même pour les partis politiques et avec l' « Huma » en tête, c'est à grand renfort de photos que le déroulement de la grève nous est décrit.

Voilà ce que nous dit à ce sujet l' « Huma » du 19 septembre :

« Il faut qu'on sache d'abord qu'ils ne font que réclamer leur dû... » Belle argumentation en période électorale et qui risque de valoir au P. C. quelque bulletin supplémentaire; mais lisons la suite :

« Leur dû c'est tout simplement le respect des barèmes officiels. »

Et voilà, victimes de la loi de l'offre et de la demande, étouffés par les grands trusts et très mécontents de surcroit, parce que la subvention qu'ils recevaient de l'Etat leur a été supprimée depuis deux ans, les artisans mariniers veulent que ça change.

Or, à notre avis, ça ne peut pas changer tant que les revendications restent dans le cadre de barèmes officiels. De plus, nous l'avons déjà dit mainte fois, une grève qui reste bien limitée à une corporation ou même à une simple fraction de la corporation, est vouée à l'échec. Nous ne voulons pas décourager ces braves grévistes mais nous sommes persuadés que leur lutte ne peut être effective que dans un cadre plus élargi et animé par l'esprit de solidarité.

Oui, un esprit de solidarité assez puissant pour faire face, pour s'opposer à la « loi » de grosses compagnies qui, disent-ils veulent imposer des barèmes avec lesquels on ne pourrait même plus manger.

Nous vivons, hélas, en système capitaliste et c'est la loi de la jungle, les plus forts mangent les plus faibles; mais, au fait, si les travailleurs, au lieu de se diviser en artisans, cadres, techniciens et manœuvres, restaient unis dans le combat et les objectifs, ne seraient-ils pas les plus forts ? Si les travailleurs, par leur majorité numérique, peuvent être les plus forts, si comme éléments producteurs ils restent l'indispensable pilier de la société, ce sont eux qui doivent imposer leur loi et la loi de la classe ouvrière ne peut être autre que : « Satisfaction des besoins de toute la société par une contribution de tous les membres actifs dans la mesure des moyens de chacun d'eux. »

Ainsi donc, parler de la protection de l'artisan contre les grosses compagnies, c'est faussser le problème au départ dans un but démagogique. Ce qu'il faut c'est voir les choses en face et apporter des solutions humaines à tant de drames qui se déroulent dans le monde ouvrier.

Vous direz peut-être qu'il faudrait une révolution pour tout changer et encore à la condition qu'elle ne soit pas du genre « révolution culturelle » de la Chine ou révolution nationale à la Pétain. Bien sûr; et c'est pour cela que tout travailleur conscient, que tout anarcho-syndicaliste se doit de se trouver au cœur des problèmes et des luttes de la classe ouvrière, avec une solution rationnelle et humaine à présenter.

LA REVOLUTION TRAHIE

Il y a cinquante ans, le peuple russe en armes balayait les vestiges du tzarisme et de son appareil de coercition pour faire place à un nouvel ordre social. Ouvriers, soldats, paysans, retournaient contre la haute noblesse, l'aristocratie foncière, militaire et bureaucratique, les armes qui avaient été mises entre leurs mains pour la tuerie générale de la Première Guerre mondiale. Certes, depuis lors, une nouvelle bureaucratie a pris la place de l'ancienne, de nouveaux privilèges se sont créés, une nouvelle différenciation des classes s'est installée démontrant que la lutte des classes existe encore en U.R.S.S. et d'autant plus violente en puissance que le régime est plus autoritaire et plus tyranique. Mais, précisément, l'expérience du pourrissement de la révolution russe constitue un exemple historique d'une incalculable portée pour les masses ouvrières.

Ce qui a rendu possible l'installation d'une nouvelle classe dirigeante et d'une nouvelle forme d'exploitation de l'homme par l'homme c'est le fait qu'après avoir coup sur coup abattu l'Etat absolutiste et démantelé l'Etat bourgeois en formation, les travailleurs n'ont pas su se débarrasser définitivement de l'appareil de coercition étatique et, une fois de plus, ont remis le pouvoir à une bureaucratie qui devait nécessairement se développer comme un chancre rongeant les conquêtes révolutionnaires si elle ne voulait pas périr.

En février, en avril, en juillet et enfin en octobre 1917, les travailleurs ont été la force vive de l'histoire, celle qui bouleverse les régimes et les structures économico-sociales. Qu'est-ce que cela signifie ? la conception syndicaliste révolutionnaire du processus dynamique par lequel les classes laborieuses construisent l'histoire n'a rien à voir avec la conception qui tend à considérer les masses laborieuses en tant que « forces élémentaires » agissant pour ainsi dire « spontanément ». En sociologie comme en biologie, il ne saurait y avoir de génération spontanée. Mais nous ne pensons pas non plus que les masses laborieuses puissent « obéir » à des minorités avancées qui se placeraient à leur tête, c'est-à-dire en dehors d'elles-mêmes. S'il existe, d'autre part, une logique interne dans les explosions qui marquent historiquement le processus d'émancipation des masses laborieuses, cette logique n'est pas non plus le simple reflet des contradictions économiques. Les masses laborieuses ont donné un coup de boutoir dans l'évolution historique lorsqu'elles possédaient, *en elles-mêmes*, leurs propres ferments révolutionnaires, les organisations qu'elles-mêmes avaient créées et qui demeuraient sous leur contrôle, menant la même lutte et la même existence.

Lorsqu'en 1917 les travailleurs réclamaient tout le pouvoir pour les soviets d'ouvriers, de paysans et de soldats c'est qu'ils se rendaient parfaitement compte que seuls des organismes de gestion issus de leur propre volonté étaient susceptibles de satisfaire leurs revendications égalitaires et de mettre en place un authentique socialisme.

Mais, à peine aboli, l'Etat renaissait de ses cendres. Conserver le mot « soviet » n'engage à rien lorsqu'on alors les travailleurs comprendront pour de bon qu'il ne saurait y avoir de véritable révolution sociale sans la destruction définitive et complète de l'appareil d'Etat et la mise en place de nouvelles formes d'organisation sociale et de gestion économien a fait un organe vide de tout contenu réel, c'est-à-dire n'exprimant plus la volonté des travailleurs et n'ayant plus le pouvoir d'agir réellement. Une fois de plus, le pouvoir s'est échappé des mains des classes laborieuses pour passer à nouveau dans celles d'une minorité d'exploiteurs dissimulée derrière l'anymat de l'Etat. Ce qu'il y a de tragique dans l'exploitation de l'homme par l'homme en régime « socialiste » autoritaire, c'est précisément cet anonymat des rapports de classes. On le constate également en « démocratie occidentale » : plus les capitaux se concentrent, plus l'exploitation se dilue dans l'anonymat et plus les luttes ouvrières perdent de leur acuité et de leur efficacité. Mais on peut également penser que lorsque l'Etat apparaîtra comme le seul spoliateur de la richesse collective, l'unique exploiteur aux mains de la finance, que : collectivités, syndicats ou soviets, peu importe l'appellation.

Les syndicats ne doivent pas se considérer comme en bas de l'échelle, sous l'Etat et les partis politiques. Ils doivent prendre conscience qu'étant l' *émanation* directe des masses laborieuses, ils sont en lutte permanente à la fois contre l'Etat et les partis politiques, c'est-à-dire contre les formes bourgeoises de la société. Cette position est celle de la C. N. T., syndicaliste révolutionnaire; s'intégrer à l'appareil d'Etat dans le but de le désagréger de l'intérieur, c'est se condamner à exercer un jour le pouvoir étatique contre le pouvoir des travailleurs, contre l'effort d'émancipation des masses laborieuses. S'allier aux partis politiques, c'est se condamner à jouer un jour le rôle de tromper la classe ouvrière au profit de la démocratie bourgeoise.

L'expérience de la révolution russe avortée nous montre que le prolétariat ne doit avoir confiance qu'en ses propres organisations et qu'après avoir démantelé l'Etat il doit en écraser définitivement les moindres appareils pour les remplacer par des organismes de gestion directement issus des masses et demeurant en permanence sous le contrôle armé des milices prolétariennes.

L'émancipation définitive c'est celle que réaliseront les travailleurs eux-mêmes.

C. N. T.

Les deux vérités

Celle qui est conditionnée par le profit, et pour le servir, le défendre et l'amplifier. C'est une immense arène dont on ne peut sortir sans abandonner « prix, salaires et profits », car il faut franchir d'un seul bond la clôture qui sépare de la vérité sociale.

Cette vérité sociale c'est la recherche ininterrompue des méthodes capables de réaliser un homme nouveau par abandon du profit comme moteur d'activité.

La première vérité déclare : « En dehors du profit, pas de salut. » Mais périodiquement elle jette les sociétés dans l'austérité ou la guerre, alors que l'abondance de la production pourrait couvrir tous les besoins. La deuxième vérité déclare : « Puisque les méthodes politiques ont échoué les unes après les autres dans l'art de gouverner *financièrement* les peuples, et que le sort de tout Etat est lié à celui du profit privé ou collectif, on ne peut assurer l'ordre social qu'en abolissant à la fois le profit et l'Etat et en passant directement à l'administration des choses par la gratuité : à chacun selon ses besoins. »

La vérité conditionnée par le profit est donc un élément pédagogique imposé aux universités par les Etats.

Il est donc absurde de penser que l'accession des fils d'ouvriers à l'enseignement supérieur, pourrait, en multipliant leurs connaissances les détacher du système de « vérité financière » qui malaxe, moule et détermine leur orientation vers des fins de commandement et de profit.

L'Eglise et l'Université ont des finalités analogues : maintenir les esprits en la contemplation de l'irréalité, ou en des spéculations financières immédiates négligeant l'homme dans sa conscience, dans le sillage du profit. Ou la recherche pour le profit... ou la recherche pour l'homme.

En dehors des obligations auxquelles les Universités sont soumises par l'Etat, jouissent-elles, ou pourraient-elles jouir d'une autonomie de pensée assez grande pour se livrer à des recherches sociologiques aboutissant à des conclusions contradictoires avec le finalisme de leur enseignement ? La réalité nous offre matière à vérifier :

Combien sont-ils les professeurs d'université qui osent prendre de tel les libertés, risquant ainsi les foudres de la hiérarchie politique ?

Comment leurs options intérieures, tout en se séparant théoriquement de certains crédos universitaires, pourraient-elles se dégager, alors que l'Université dans son pluralisme pédagogique et scientifique fait bloc autour du pilier fondemental des sociétés étatistes : le profit ?

La civilisation industrielle repose sur le profit dont elle impose les contingences aux universités chargées de lui préparer les enseignants et les scientifiques qui lui sont nécessaires. Aussi peut-on dire qu'en général les hardiesses des universitaires ne dépassent jamais le cadre du profit dont le revenu privilégié n'est qu'un aspect.

Durant nos vacances à Aiguilles, continuant ma propagande antireligieuse, j'eus l'idée malicieuse d'aller distribuer des tracts dans un camping universitaire voisin.

Je veux bien admettre que je dégage quelque parfum athéiste, mais ils ne me connaissaient pas. Ils ignoraient la qualité ou les défauts de ce que j'allais leur distribuer. Et par définition, un enseignant doit être ouvert à la recherche. Entrons donc...

A peine entré, je suis stoppé par des professeurs qui m'objectent :

— Ici, il est interdit de pénétrer sans autorisation.

— Mais la pensée libre n'a nullement besoin d'autorisation.

— Qui êtes-vous donc ?

— Moi, dans son intégrité, un vagabond de la pensée.

— Montrez-nous ça que nous contrôlions.

— Non, messieurs. Votre attitude démontre une chose ou deux : c'est qu'on peut être à la fois instruit et inintelligent, un intellectuel et un crétin.

Que représentaient ces universitaires ?

La flexibilité du caoutchouc aux semelles du profit.

La liberté est incompatible avec le profit. Pour vivre l'une il faut abolir l'autre.

G. B.

Nos lecteurs nous écrivent

« J'ai lu dans LE COMBAT SYNDICALISTE du 27 juillet nº 464, le texte « A travers le monde » et, au sujet du Viet-nam vous dites que : «... Les usines américaines produisent pour détruire, pour tuer, pour opprimer et l'on admire le niveau de vie des Américains. L'Amérique prétend défendre au Viet-nam la liberté, mais de quelle liberté s'agit-il ? Celle de prospérer en tuant et détruisant...

...Pourquoi ces millions de dollars ne sont-ils pas utilisés pour construire, pour aider le Viet-nam à développer ses propres ressources ? »

Voici maintenant ce qu'écrit un autre journal français (je dis français, car aujourd'hui tout est anti-américain ici), c'est le « Sud-Ouest », de Bordeaux :

« Le Sud-Viet-nam... futur pays riche d'Asie.

La guerre oblige à un équipement gigantesque en ports, routes, aérodromes.

Quelle que soit l'issue de la guerre, le Sud-Viet-nam sera finalement le plus riche proportionnellement à sa population. Déjà il a reçu plus d'aide américaine — directe ou indirecte — que tout autre pays au monde... D'autre part, le problème de la reconstruction qui s'est posé avec acuité dans tant de pays après la deuxième guerre mondiale, ne semble pas se poser au Sud-Viet-nam.

Le pays, sur le plan matériel, a très peu souffert des hostilités. Aucune de ses villes n'a été touchée. Le trafic ferroviaire sera normal six mois après la fin de la guerre et il n'y aura guère de ruines à déblayer.»

Ce même journal nous cite les réalisations que les Américains ont déjà accomplies en Corée, au Japon, en Allemagne et en Espagne actuellement, mais je vous en fais grâce. Le problème c'est que l'être humain est si stupide qu'il a besoin de guerres pour construire, avec ou sans l'aide d'autrui.

Mais l'Amérique d'aujourd'hui n'a pas besoin de guerres pour procurer du travail à ses citoyens; sa propre modernisation, son industrie spatiale suffisent pour employer tous les ouvriers... »

Et bien, il y a sûrement des anti-Américains, mais ce n'est pas le cas de notre correspondant, qui pencherait plutôt de l'autre côté de la balance. Quoiqu'il en soit, quand nous avons parlé du viet-nam nous n'avons voulu faire aucune différence entre le Nord et le Sud. La guerre du Viet-nam est une sale guerre, comme toutes les guerres; voulue et entretenue par de gros intérêts capitalistes et, ni les Américains qui aident le Sud, ni les Chinois ou les Russes qui aident le Nord, personne ne songe au bien-être et à la tranquillité du peuple viet-namien. Le fait que demain ce pays soit le plus riche de l'Asie (ceci en admettant la prophétie mirobolante du journal « Sud-Ouest »), n'implique pas forcément plus de bien-être pour les travailleurs. nous pourrions citer l'exemple de l'Espagne qui, quand elle pillait l'or des Incas, était le pays le plus riche du monde et n'en restait pas moins celui qui comptait le plus d'émigrants fuyant la misère et de mendiants sans gîte ni nourriture.

Cela peut paraître absurde, mais en système capitaliste « l'absurde ne tue pas ». En tous cas et même si nous devons faire de la peine à notre correspondant l'Amérique n'échappe pas à cette règle et il est absurde de penser qu'elle peut maintenir l'équilibre de son économie avec son système actuel, sans avoir recours soit à la guerre, soit à la recession avec tout ce que cela comporte de misère et de chômage dans les milieux ouvriers. A moins que...

Oui, à moins que l'Amérique ne change complètement sa politique et mette en pratique ce que nous préconisons depuis toujours : « De chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins. »

Elle pourrait le faire, ses moyens techniques le lui permettent et ce serait sa meilleure arme, au Viet-nam ou en Amérique latine (cette Amérique latine maintenue dans un état féodal et moyenâgeux par les Etats-Unis); mais quelle stupidité de croire qu'elle le fera.

On a beau nous seriner que les Américains ont accompli des réalisations en Corée, au Japon, en Allemagne ou en Espagne, nous savons ce qu'il en est en réalité, surtout en Espagne actuellement. Nos camarades espagnols savent bien que si Franco peut encore faire usage, impunément, du garrot, c'est un peu la faute des Américains, qui l'ont aidé à se maintenir sur son trône de cadavres. Ils ne sont pas les seuls, bien sûr. Parce que d'autres intérêts capitalistes tirent aussi profit de la situation actuelle du peuple espagnol (y compris les intérêts du capitalisme d'Etat russe), mais dire que l'intervention des Etats-Unis dans les affaires des autres pays peut être bénéfique pour ceux-ci, c'est insulter tous ceux qui sont morts ou croupissent en prison, victimes de régimes à la solde des U. S. A., parce qu'ils ont manifesté trop ouvertement leur attachement aux droits qu'ont tous les hommes de vivre libres et sans humiliations.

Si certains travailleurs oublient trop facilement le sort douloureux de milliers de leurs camarades de classe, la C. N. T. se fera toujours un devoir de le leur rappeler.

C. N. T.

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XXIX

Les principes du collectivisme

Ceux qui veulent à tout prix voir dans la nationalisation étatiste une forme de socialisation se montrent en réalité les défenseurs de la collaboration des classes et du maintien des formes fondamentales du capitalisme, de celles qui sont à l'origine même de l'exploitation de l'homme par l'homme sous ses aspects différents. Le fait est que la nationalisation étatiste semble vouloir modifier la forme générale de l'industrialisation, mais elle ne dissimule la propriété privée que pour mieux la mettre en valeur. Qu'importe que tel ou tel secteur de la production ou des transports soit sous la tutelle théorique de la société tout entière par le biais de l'Etat si la réalisation de profits colossaux pour quelques uns, au détriment des travailleurs, n'en est pas pour autant interrompue et si l'Etat lui-même ne sort pas de son rôle historique qui est de servir d'instrument de domination au service des classes possédantes. Si elle modifie en surface les structures économiques, la nationalisation étatiste n'en modifie pas pour autant les structures sociales dans la mesure où le financement des institutions nationalisées s'effectue, comme le financement de l'industrie privée, par le vol d'une partie de la force de travail des salariés et donne lieu, par ailleurs, à la réalisation de profits fabuleux revenant toujours à la même minorité d'exploiteurs. La nationalisation réalise le schéma parfait de l'intérêt général bourgeois : d'un côté, ceux qui produisent tout et ne possèdent rien : de l'autre ceux qui vivent en oisifs, sont les éternelles mouches du coche et s'approprient le fruit du travail des masses laborieuses. Qu'une autorité toute puissante et théoriquement neutre, l'Etat démocratique et bourgeois, couronne cet édifice ne rend celui-ci que plus stable et apporte aux classes dirigeantes garantie et sécurité en même temps qu'une rationalisation qui s'est révélée indispensable. Car si la nationalisation ne se traduit pas par un bouleversement réel des structures sociales, si elle demeure « capitalisme d'Etat », qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve simplement que, malgré les apparences, elle n'a absolument pas touché aux formes fondamentales des structures économiques qui sont à la base de l'exploitation de l'homme par l'homme, puisque les structures sociales sont le reflet des structures économiques et qu'une modification véritable apportée aux secondes devrait nécessairement se répercuter sur les premières.

A la notion de nationalisation, le prolétariat révolutionnaire oppose celle de *collectivisation fédéraliste* qui place effectivement les moyens de production et toute l'organisation économique aux mains des travailleurs. La nationalisation nécessite la concentration des organes directeurs de la production pour la simple raison qu'elle est, l'expression d'*intérêts particuliers* qui n'ont rien à voir avec un développement rationnel des forces productives *dans l'intérêt de tous*, c'est-à-dire dans l'intérêt de la collectivité. Qu'importe au financier que telle ou telle région soit sous-développée et que ses habitants n'y trouvent pas même la possibilité de vendre à vil prix leur force de travail ci, dans telle ou telle autre région, les promesses d'un bénéfice substantiel attirent les capitaux ? Dès lors, il n'est pas nécessaire de tenir compte des besoins réels de telle ou telle région, de tel ou tel secteur de l'industrie. Il suffit au capitaliste de connaître par la voix du Temple des exploiteurs, la Bourse, qu'il faut, pour réaliser le profit maximum, investir dans telle ou telle firme. Et comme plus le capital se concentre plus il devient puissant, la direction autoritaire et centralisée de haut en bas de l'économie réunit les données suffisantes dont il a besoin pour s'orienter. Au courant descendant et autoritaire qui imprime à toute l'économie les mouvements décidés, dans l'optique de la réalisation de profits, par la minorité des gros financiers, le collectivisme fédéraliste entend substituer un courant ascendant reflétant les besoins réels de développement de l'économie *en fonction des besoins* et des possibilités. Le collectivisme, c'est l'élaboration d'un plan de développement général qui part de la base au sommet, qui réunit les données (en termes de besoins et en termes de possibilités productives) de la localité, de la région, de l'ensemble géographique que forment plusieurs régions et enfin du pays tout entier (ou de plusieurs pays) pour la détermination d'un plan synthétique rationnel aboutissant à la redistribution des tâches productives dans le seul but de satisfaire, dans la limite des possibilités globales, l'ensemble des besoins. Le sous-développement relatif de certaines régions s'est trouvé essentiellement déterminé parce qu'elles n'ont pas offert les possibilités de réalisation de profits susceptibles d'attirer vers elles les capitaux bourgeois. Si, à l'origine de cet désintéressement capitaliste se trouvent sans doute les éléments d'une pauvreté « naturelle » il n'en reste pas moins que les progrès des techniques peuvent permettre de réaliser la mise en valeur de ces régions soit à partir de capacités résultante de la collectivité elle-même, de productions délaissées soit en tant que secteurs de transformation des produits issus d'autres régions ce qui permettrait d'éviter le déséquilibre démographique et les problèmes qu'ils posent. Le point important, c'est que le collectivisme fédéraliste, en partant de l'abolition de la propriété individuelle des moyens de production, de la suppression du profit et du salariat, élimine l'un des facteurs les plus importants du déséquilibre économique sur le plan géographique.

Cela dit, certains poseront la question suivante : si le collectivisme supprime l'Etat en tant que tel, s'il est l'expression de l'addition des forces de travail individuelles, comment pourra-t-il exister *en tant que tout coordonné* sans détourner lui-même, tout comme le capitalisme, une partie de la force de travail de chaque individu nécessaire à l'approvisionnement de ses structures propres ? Et comment s'approprierait-il cette force de travail sinon par la contrainte ? A ces questions, il est facile de répondre. Nous avons vu que le capitaliste ne s'approprie pas seulement une partie de la force de travail de *chaque* salarié mais encore la totalité de la force créée par le fait que ces ouvriers travaillent en groupe, c'est-à-dire *collectivement*. Et cette force collective, différente de la simple addition des forces individuelles qu'est-elle sinon la résultante de la collectivité elle-même, le principe même de toute société ? Si les individus humains se sont constitués en société, tout comme certains autres animaux, ce n'est pas seulement par attirance affective; c'est, bien davantage par nécessité matérielle, parce qu'il est infiniment plus aisé, et donc plus rationnel, de subsister, de vaincre et de s'améliorer lorsqu'on vit en groupe et que ce groupe peut réaliser des travaux qu'un individu isolé ne pourrait faire en y consacrant pendant toute son existence la totalité de son énergie. On perçoit clairement que la base même de la société est l'existence d'*une force collective qui appartient à tous mais qui n'appartient à personne en propre*, à laquelle chacun participe mais que personne ne saurait s'approprier sans spolier les autres parce qu'il ne saurait, à lui seul, être le siège de cette force (qui peut d'ailleurs se traduire aussi bien à travers des facultés matérielles que se matérialiser dans des conceptions théoriques issues de la confrontation des idées). Et c'est cette force collective qui constitue logiquement la base sociale du collectivisme en même temps que sa justification. C'est cette force qui représente le financement (en force de travail manuel ou intellectuel) des structures collectivistes. Et comme elle n'est pas dissociable, comme la force individuelle de chacun est à la fois le produit de ses propres facultés et de l'acquis social, de ses efforts et de ceux d'autrui, *tout appartient à tous*.

Le capitalisme est caractérisé, dans l'un de ses aspects fondamentaux, par l'appropriation individuelle de la force collective et c'est précisément dans ce sens qu'il constitue la négation de la société. Car si les individus n'éprouvent pratiquement plus aucun intérêt à réaliser l'association de leurs forces de travail, si le fruit qui en résulte se trouve totalement confisqué par le profit réalisé par quelques uns, il devient normal que les structures sociales se désagrègent dans ce qu'elles ont de fondamental et que le principe suprême devienne la lutte de chacun contre chacun et de chacun contre tous ! Aussi les anarchistes individualistes, les disciples de Stirner, qui n'ont pas échappé à cette erreur, sont-ils un pur produit de la société bourgeoise.

(A suivre.)

SEVY

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75

René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » 1 00

René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

AUX ENFANTS DU VIET-NAM (1)

A quoi pensent, le soir, les enfants du Viet-nam ?
Aux morts qu'ils vont trouver demain, en se levant ?
Pauvres petits amis, victimes de la guerre.
Vous pleurez bien souvent, vous ne souriez guère.
Et tous ces avions qui grondent sur vos têtes
Et vous font frissonner, et vous serrent le cœur...
... Gardez quand même espoir, car ce serait trop bête
De pâtir des erreurs d'un monde décadent.
Et renoncer, si jeunes, à transformer les gens.
L'avenir est à nous, je le dis sans ambages,
Sans détours ni manières, enfin à ma façon;
Je tiens à vous aider, vous donner du courage,
M'unir à vous de cœur et crier avec d'autres garçons :
« Place au bonheur ! Guerre à la guerre et à l'exploitation ! »

(1) Ce poème nous a été adressé par un jeune de 16 ans et nous nous sommes efforcés de respecter sa pensée, nous contentant de n'apporter que les corrections d'ordre grammatical.

ANTENA

¡ESA C. I. A.!

MADRID. — El semanario «S. P.» denuncia que la fábrica SACA de Sevilla, constructora de aparatos de mecánica destinados a Cuba, ha tenido que suspender su funcionamiento a causa de las maniobras perpetradas por el organismo americano C. I. A. El número de obreros desocupados a causa del cierre se acerca al millar.

«Le Progrès de Lyon» ha publicado una expresiva fotografía de Sevilla en la que aparecen centenares de obreros de la SACA sentados enmedio de una vía pública y rodeados por guardias armados, esperando con esta actitud coaccionar a las autoridades para que se les de ocupación para defender su derecho a la existencia.

PABLO CASALS RESTABLECIDO

S. JUAN DE PUERTO RICO. — El violoncelista Casals posó para la cámara como participe de la cinta «El canto de un violoncelo», escenario de Alavedra relatando la vida del maestro, más destinada, esta película, a un montaje para la televisión internacional que será dado a conocer con el título general de «Vivir en Barcelona».

Días después Casals recibió el Trofeo de la libertad en Washington y el 21 de octubre dirigirá su obra «El pessebre» en la sala Constitution Hall de la misma capital.

SALAZAR RECLAMA

PARIS. — Un refugiado politico portugués, Ignacio da Palma, ha sido reclamado a las autoridades francesas bajo acusación de atraco a la Banca del Estado, sucursal de Figueira da Foz, en Portugal. A Da Palma lo han pasado por la Cámara de Acusación para examen de su caso. El abogado del acusado presenta a éste como opositor a la política dictatorial del gobierno Salazar. En prueba de ello, Da Palma, aviador, sobrevoló en 1955 la ciudad de Lisboa para arrojar a voleo sendos manifiestos antisalazaristas, por cuya hazaña la PIDE no pierde ocasión para vengarse. La sentencia aún no ha sido pronunciada.

JUICIO CONTRA F. ARRABAL

MADRID. — El 26 de septiembre empezó la vista contra el escritor Fernando Arrabal a cargo del Tribunal de Orden Público. Acusado del delito de ofensas a la patria que nuestros lectores ya conocen, el fiscal recabó para el procesado (en libertad provisional desde el 14 de agosto), un año y cuatro meses de prisión y 10.000 pesetas de multa. Por su parte el defensor solicitó la absolución de su patrocinado. Entre los quince testigos de descargo figuraron Camilo J. Cela, Aleixandre y Laín Entralgo. Los autores extranjeros Becket y Ionesco fueron rechazados con anterioridad en su deseo de actuar como testigos.

La vista fue presenciada por 600 personas, en mayor parte estudiantes. Otros tantos espectadores quedaron fuera de la sala por incapacidad material de la misma.

El tribunal emitió veredicto de inculpabilidad.

LA JUSTICIA (?) SOCIAL EN ESPAÑA

MADRID. — Se trata de la «Iso Moto-Carro», que trabaja con licencia de la «Wolskwagen» en España. Durante veinte años ha fabricado a pleno rendimiento, a base de 24 horas por día en tres turnos. Desde febrero de este año 400 obreros de la «Iso-Inessa» (filial de la «Iso») fueron amenazados de despido, orden que fue cumplimentada el 1º de agosto, con débito a cada obrero de cantidades hasta 17.000 pesetas. Hacia más de mes y medio que a los obreros la casa no les pagaba, y para conseguir que la empresa satisfaciera lo que les adeudaba, los afectados ocuparon la fábrica, siendo desalojados a viva fuerza por la policía armada. Entretanto las autoridades y el «vertical» se desentendieron del asunto, en vista de lo cual los despedidos crearon una comisión de defensa, que no deja dormitar el problema.

La suma adeudada por la «Iso» filial a sus ex empleados es de 20 millones, que no abona a pesar de que va a vender la licencia de la «Wolkswagen» en 40 millones de pesetas.

Entre los accionistas de esta «Iso» figura un cura, hermano de la copetuda Carmen Polo de Franco, esposa del caudillísimo.

EN LA CUMBRE DEL ZARRAGOITI

MADRID (OPE). — El diario de esta capital «ABC» publicó el 17 de septiembre el siguiente despacho fechado en Bilbao:

«En la cumbre del monte Zarragoiti, cercano a la localidad vizcaína de Bermeo, en la que se celebran las fiestas patronales de Santa Eufemia, apareció hoy una bandera separatista ondeando en lo alto del monte.

Avisados los agentes del orden público, se procedió inmediatamente a retirar la bandera. Se ha abierto una investigación en la localidad.»

SIGUE LA REPRESION

BILBAO (OPE). — El juzgado número 2 de esta ciudad ha sobreseído la causa instruida contra don Antonio Prado «a quien se acusaba de injurias a la policía en el momento de su detención el 27 de abril pasado con motivo del estado de Excepción.»

Estuvo desterrado en Muelas del Pan (Zamora). Queda suspendido de sus funciones sindicales junto con otros siete compañeros, todos ellos del Sindicato del Metal de Vizcaya

EL MINIMISIMO SALARIO

LONDRES (OPE). — El diario de esta capital «The Times» publicó el 20 de septiembre el siguiente despacho de su corresponsal en Madrid:

«Los trabajadores de Sevilla consideran que es insuficiente el nuevo salario mínimo diario de 96 pesetas. En una reunión celebrada por «el consejo provincial de trabajadores» en dicha capital andaluza, se ha adoptado una resolución para protestar contra el nuevo salario y para reservarse el derecho de apelación contra él.

En la resolución se dice que el salario mínimo de 96 pesetas no cubre el mínimo de necesidades del obrero y que, por lo tanto, puede producir descontento entre los trabajadores de Sevilla. Se han enviado telegramas al delegado nacional de sindicatos en Madrid y al presidente del Consejo Nacional de Trabajadores, dándoles cuenta de la resolución adoptada.

El nuevo salario mínimo ha sido aprobado en un Consejo de Ministros celebrado el viernes pasado en San Sebastián y presidido por el general Franco. El aumento aprobado supone sólo el equivalente de chelín y medio para los obreros no especializados.»

INDIGNADA PROTESTA DE UN REPUBLICANO ESPAÑOL

ROMA (OPE). — El diario de esta capital «Paese Sera» publicó el 5 de septiembre una carta de un republicano español que manifestaba una gran indignación porque el Gobierno de esta Italia republicana y democrática iba a cobrar en julio pasado la última parte, de la deuda de guerra contraída por los sublevados en julio de 1936 en España con la Italia de Mussolini.

«¿No le temblará la mano al Gobierno italiano al extenderla para recibir ese cheque que chorrea sangre española por las cuatro esquinas?», decía el republicano español. «¿Y no se le paralizará el corazón al pensar en los torrentes de lágrimas de tantas madres enlutadas, que esos malditos dólares encubren? ¡Cómo saltarán en sus tumbas las docenas de millares de republicanos españoles que yacen esparcidos por cementerios lejos de su patria y por los campos de exterminio de la Alemania nazi! La Italia democrática sabe perfectamente que esa deuda monstruosa ha sido pagada con el hambre y la miseria de los españoles».

«De acuerdo — decía el comunicante en el último párrafo —: la Italia democrática y republicana no puede hacerse responsable de las atrocidades cometidas por el régimen de Mussolini, pero esos ingresos silenciosos en las arcas del tesoro italiano y los cadáveres de las víctimas del fascismo esparcidos por nuestro planeta, no van, repito, ¡No van de acuerdo!»

LA ULTIMA CUENTA

BARCELONA. — Murió en Lausana (Suiza) el político reaccionario Eduardo Aunós. Había sido ministro de Justicia y de Trabajo y presidente del Tribunal de Cuentas.

LA GUERRITA

SANTANDER. — Un avión militar se desprendió del cielo a la altura de Hoces de Bárcena, yendo a caer junto al río Besayas, cerca de Pesquera. Como el aparato en su caída chocó con la línea de alta tensión (90.000 w.) el piloto, Luis A. Martín López, pereció carbonizado.

Revista mensual libertaria.

La Redacción a sus lectores y colaboradores

Desde hace tiempo vamos siendo indicados sobre la conveniencia de abrir nuevas Secciones que aumenten el valor probado de nuestro semanario. Interés no le falta al mismo en gracia a los apartados que regularmente sustenta: «Edito», combate, puntos de mira literarios, ideas, sindicalismo nuestro. Antena sobre España, Area mundial, entre bromas y veras, etc. Insistentemente se nos ha pedido, al lado de lo existente, el añadido de una columna para lo emigrados económicos o los compañeros que piensen en ellos. Pedido solamente, sin añadidura de cuartilas, como dejando el trabajo abandonado a otros. Por el mismo estilo se nos ha señalado, casi criticado, la inexistencia en el «C. S.» de un rincón destinado a la juventud, a fin de que ella se exprese, y aquí decimos, también, que la falta no es nuestra. Si los tiernos no se apuran, ¿vamos a apurarnos los arrugados?

Pero ya; ya llegan cuartillas «idóneas». El mundo se despereza y ambas secciones tienen, hoy mismo, inicio. Hedlas vecinas de este aviso: COLUMNA DEL REFUGIADO ECONOMICO, y TRIBUNA JUVENIL como antes en «Soli».

Ahora, amigos y compañeros, constancia en todos. Si el carro lo arreamos muchos, la «carga» resultará sumamente ligera.

COLUMNA DEL REFUGIADO

Españoles fuera de España

LOS trabajadores de nuestro país ¿nunca terminarán con el desasosiego? Sometidos a una burguesía avara, despótica, a la vez que atrasada, no tienen más escoger que la sumisión con hambre, la protesta con palos recibibles, o la expatriación con todos los inconvenientes que ella comporta.

Usuarios de la estación de Austerlitz, de la capital de Francia, nos es común presenciar idas y venidas de compatriotas nuestros. Llegan en fuertes grupos controlados, modestamente vestidos y con impedimenta aquí insólita: maletas arrinconables, garrafas paisanas, cestos de mimbre... Los entran a estos expatriados, en autos ventrudos y desaparecen hacia lo desconocido. Terminado el contrato, regresan a Austerlitz en grupos descohesionados. En la sala de espera (sucia y mal aireada, exclusiva para españoles y portugueses) las mujeres, más vivarachas ante la perspectiva de regresar al predio con algo de ahorros, desenvuelven paquetitos conteniendo embutidos insabores pero de marca, mientras el marido rebana pan tras haber dispuesto sobre el banco la bota. De Francia, esa buena gente se lleva dos recuerdos: unos hartazgos de trabajo, y unos dineros a someter al cambio.

Otros hay que, a contrapapeles, tratan de quedar en suelo extranjero. Lo pasarán mal, pero dale con el intento. No serán los primeros en cuajar en esta tierra, no tratándose ya sólo de refugiados políticos. Antes que éstos había los «sudetas»; después de ellos los emigrados económicos. Económicos o no, los recientes se añadirían al concierto español de extramuros, porque lo de la patria es duro, a veces irresistible. El neo-emigrado no comprende la política de letra menuda, pero sí la política del cocido. Aquí cien y allí uno, pues la mayor parte del tiempo uno se lo pasa en España pidiendo trabajo, y cuando lo obtiene no adelanta ni céntimo para futuras y forzadas holganzas, puesto que lo que se hace sobrar del salario no vale para cubrir deudas anteriores. Es un vivir desesperado el de España, en la cual es una desgracia ser bracero. donde contratar los brazos te deja en situación de mendigo todo y trabajando. No, no se volverá al país, por ahora. Tal vez allá abajo haya novia, humildemente vestida y a media ración de comida. Una pena. Se le dirá que venga, o se irá a buscarla; o se renunciará a la novia, porque aquí hay mujeres como en toda parte del mundo; y más fáciles, calurosamente hablando.

Aquí el trabajo es rudo, pero uno está hecho para la rudeza. Se trabaja tanto como allí, se maneja más papel, y las horas tuyas son eso: tuyas. No hay falangista ni cura ni G. C. que te tropiecen, que te obliguen. La covacha o el cuartucho hotelero, tan desabridos, son pésimos, pero «transitorios». También los refugiados con más letra, los que osaron atacar a los «sagrados principios» en los años 30, tan lejanos, pasaron por esta y peores cosas, y sin embargo ahora están «acomodados». Con el tiempo uno se acomodará también, o sino, tierra atrás y agua adelante, que ancho es el mundo.

La «españolada» suelta por estos «parises» en tardes domingueras, suele reunirse en grupos ruidosos, paisaneros y cortejadores, puesto que las sirvientas (que aquí todo patrono las llama Carmen) acuden numerosas a las populares citas. Un modo de reconstituir la España lejos de ella, y con más libertad y gracejo que en ella. Esto, y coleccionar — o dilapidar — dinero, y nada más que esto. Sin inquietudes, sin adquisiciones novedosas para el pensamiento. ¡Qué limitados, nuestros compatriotas de ahora! ¡Cuán «aportuguesados», en el sentido ignaro del vocablo! ¡Qué rústicos, que montañeses, esos españoles de París, sin papel no pornográfico ante los ojos, con ignorancia completa de Velázquez, Quevedo, Antonio Soler, en selección de antiguos; de Penagos, Antonio Machado y Granados, en citación de modernos! ¡No, amigos! España es más noble y ancha de lo que Franco os la presenta. Hay que indagarla, hay que saber porque cogieron relieve los Fi y Margall, los Anselmo Lorenzo, los Pérez Galdós, los Fermín Salvochea. Hay que conocer igualmente la epopeya de los trabajadores confederales, la enorme y provechosa acción de los anarquistas, esos que rompieron a golpes de sacrificio la tradición inquisitorial, avara y vengativa mantenida secularmente por los terratenientes, los señoritos, los frailes, los grandes bandidos de Banca y Bolsa, y los Fomentos del Trabajo (del Latrocinio) Nacional, y todos los sectores cavernícolas y políticos causantes de la miseria, no de España, sino de los trabajadores españoles. Los nombres de los grandes compañeros Ascaso, Durruti, Segui, Ars y diez mil más, os son cuidadosamente ocultados, incluso por los comunistas (esos totalitarios de otra escuela), y si alguna vez referencia a ellos escapa, os los presentan como bandidos de la peor especie.

¡Y no es así, amigos! Hay que saberlo todo, hay que ilustrarse más. En el extranjero Franco no rige, y el miedo a conocer la verdad no se justifica. Ni el de adoptar ideas que disuenen de las exigencias del régimen falangista.

Despabilaos, amigos. No se puede atravesar la existencia oscuramente, so pena de asimilarse a los escarabajos.

Más mundo, más interés, más convicción humana. Así, cuando regresemos al lar lo haremos en condición de seres superados, y con aptitudes de superar el atraso del país en el cual tuvimos nacimiento.

E. GONZALEZ

ESPOIR
HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C N T F
Semanario anarcosindicalista.

Trabajadores españoles en el Mediodía de Francia

TODOS los años en septiembre llegan innúmeros españoles, no para pasar unos días tomando el sol en las playas, sino para dedicarse a las tareas de la vendimia, y también para recoger fruta, maíz y otros productos de la tierra. Para dar una idea de los trabajadores hispanos que cada día llegan tomamos cinco fotografías.

Como mi costumbre es alternar con ellos para informarme, cada tarde, hasta la hora del tren que me conduce a mi domicilio, lo paso charlando un rato con varios, sean hombres, mujeres o jóvenes casi niños. Así he podido saber como se aprovechan de la miseria de los españoles ciertos desaprensivos, abusando de la necesidad de ellos, existente a pesar de los años de paz y malos alimentos que les ofrece el régimen franquista. Cuando las familias se encuentran lo más necesitadas, no tienen otro remedio que contratarse a estos negreros para ir a trabajar al extranjero. La mayor parte de los braceros emigrantes que he contactado proceden de Tarragona, Castellón, Murcia, Albacete, Jaén, Toledo y Almería.

Los que vendimian sin cortar uva

Estos son empleados de los gobiernos civiles Sección pasaportes, complicados con ciertos expendedores de billetes ferroviarios. Véase el truco: Llega un cuitado a la taquilla y pide billete para tal día con exhibición de pasaporte y contrato de trabajo. El billetero le dice que las plazas para tal día están cubiertas y que no puede darle billete. El sinvergüenza especula con la pérdida del contrato del demandante, puesto que ha observado la fecha. Mas, para rendirle servicio a un compatriota hará el sacrificio de despacharle billete para la fecha correspondiente... mediante prima de 50, 100 ó 150 pesetas, según casos. España una, grande y estraperlista.

Llegan los contratados a Francia, para chocar con nuevas complicaciones. Si el convoy no es especial (estos trenes siempre suelen estar completos a su salida de España y es poco posible poner pie en ellos) estos pobres viajeros se ven tan mal mirados como nosotros lo fuimos en 1939, con la agravante de que ciertos de los «malmiradores» son refugiados con poca memoria de lo que años atrás les sucediera. No les ayudan a desenvolverse en sus dificultades de idioma.

Este año, temerosos de que les faltara mano de obra, los patronos galos han hecho venir más trabajadores que los controlados, y aún con anticipación de fecha para asegurarse. Resultado, que en la espera estos conciudadanos terminan el dinero y deben empeñarse antes del trabajo y otros ya habían venido con pesetas prestadas.

He podido interrogar a una mujer joven de 19 años, madre de un niño de pecho. Mostró angustia y desconfianza, y la lástima es que hay motivo para ello. Mas cuando se les atiende se confían; muy raramente por temor a que orejas imprudentes los oigan. Pues hay sujetos de esos que duermen también en los bancos de las estaciones...

JULIO AYORA

A los internacionalistas, a la juventud

TODO hombre que sinceramente anhele una Sociedad más justa, más igualitaria, y más libre, debe, necesariamente, ser internacionalista. Y el internacionalismo se demuestra, como el movimiento: andando.

Llamarse internacionalista, sindicalista revolucionario, libertario o anarquista, debe acompañarse de la búsqueda de los medios que permitan al hombre entenderse directamente con el hombre. Permanecer encerrados por los límites antinaturales impuestos al hombre por los Estados, las fronteras y el lenguaje ,va contra las leyes mismas de la Naturaleza.

Es el lenguaje una de las infranqueables barreras que los Estados oponen al entendimiento directo entre los humanos. En el siglo de las velocidades ultrasónicas, cuando la Tierra se empequeñece, facilitando al hombre las relaciones con sus semejantes, sólo un obstáculo se interpone en nuestro contacto. la multitud de lenguas. Pues, bien, si nosotros, los auténticos internacionalistas, los libertarios deseamos acabar con tal obstáculo, debemos empezar por «predicar» con el ejemplo. Hoy, unos 30.000.000 de seres humanos, originarios de todas las latitudes ,practican la Lengua Internacional Esperanto. Centenares de obras literarias están ya traducidas a la lengua internacional. Gran cantidad de asociaciones, profesionales, artísticas, literarias y culturales, practican el Esperanto en todo el Mundo. Los Congresos esperantistas se multiplican, facilitando así el directo intercambio de ideas en todos los órdenes de la sabiduría humana.

Con el fin de fomentar el estudio de la Lengua Internacional Esperanto, un grupo de amigos de París y su radio, han considerado oportuno lanzar un llamamiento a todos nuestros lectores, para que aquellos que vean con simpatía la idea, se apresten a inscribirse para la organización de un Curso de Invierno, en el cual, y en unos meses a razón de una sesión semanal, se estudiaría dicha lengua auxiliar.

Con tal objeto, todos aquellos, jóvenes o menos jóvenes, que lo deseen, deberán hacerse inscribir con toda urgencia, acerca del compañero Roque Llop (que transmitirá), 24, rue Sainte Marthe, París (X).

Si se lograra alcanzar un número suficiente, se convocaría a reunión rápidamente para determinar al respecto y solicitar los concursos necesarios a tal fin.

Esperamos que las adhesiones serán numerosas, y que ellas nos llegarán rápidamente.

¡Una Humanidad, una Lengua!

París, octubre 1967.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.
Es una edición «AIT».

CENIT
sociología ciencia literatura
Revista mensual libertaria.

AREA MUNDIAL

LA DICTADURA GRIEGA

LA dictadura militar de Kollias-Pattakos la dicen justificada por la «anarquía» política provocada por Papandreu y los comunistas. El gobierno Caramanlis había propuesto a la Cámara una extensión de poderes que el rey consideró lesiva para la realeza y los demócratas y el P. C. contrarias a la naturaleza liberal del país. En vista de la doble negativa Caramanlis se retiró de la política y del gobierno, quedando éste en manos de Canellopoulos, el cual recientemente ha salido de su mutismo, manifestándose en los siguientes términos: «No acepto que los gobernantes actuales sean más honorables, entendidos y patriotas que sus antecesores /.../ Ni admito que la libertad de expresión sea un privilegio exclusivo de quienes poseen armas automáticas y carros de asalto /.../ Además los coroneles han engañado al pueblo. Ningún peligro inmediato ha sido evitado como se dice, y la vuelta a una situación normal no está garantizada. Considero sin fundamento las declaraciones de los ejecutores del golpe de Estado asegurando haber salvado al país del caos político. No es verdad, porque tal caos no existía...»

Ahora, tras el resultado ingrato que se deriva del establecimiento de una dictadura a lo nazi por incapacidad resistente de la oposición, aparecen comentaristas internacionales asimilando la situación política griega de 1967 a la española de 1936. Falsedad o desconocimiento. No hubo en España empuje comunista ni siquiera un Papandreu simpático a los comunstas en las figuras de Azaña, Domingo, Alcalá Zamora, Caballero, Prieto y otras preeminencas de la época. Nadie hacía el juego a las huestes (reducidas) de la pésima «Pasionaria», globo hinchado para los «fastos» del Partido. Empuje obrerista, sí, existía como réplica al aburguesamiento de la República abrileña. ¿O es que no tiene derecho el mundo del trabajo a propiciarse un sistema de protección y seguridad que le exima de la dura carga de explotación y miseria que ha sido la característica de todos los siglos? ¿O es que los pueblos han de ser forzosamente regidos por una democracia tímida, reaccionaria, o por una política de cuarto de banderas?

Séase como fuere, el caso actual de Grecia no es ni idéntico ni similar al de ayer en España. El nuestro era eminentemente social y con arranque popular de base, en tanto el griego de hace seis meses era menos popular y nada anarcosindicalista, y, por lo tanto, más expuesto a una absorción comunista; afirmación que no niega, por otra parte, la existencia en Grecia de individuos y formaciones avanzadas autóctonas e independientes.

Mirando objetivamente, lo más posible es que Kollias y Pattakos traten de orientarse en la política 1965 de Franco para confeccionar la Constitución que preparan para suplir a la que el golpe militar dejó en suspenso. La opinión liberal europea teme (¡cuanta candidez hay en el mundo!) que la nueva Carta ciudadana griega sea un compuesto liberal-reaccionario que deje la actual dictadura en pie a título de democracia orgánica, esto es, un régimen de fuerza absoluta sin título peyorativo. Mas, ¿por qué temer «esto»? ¿Por qué «barruntar» una democracia fingida, en realidad tiránica, cuando el precedente ha sido sentado en España, cuando el cromo realista Juan Carlos de Borbón, emparentado con la casa real griega, puede servir de correvediles entre Franco y el rey ateniense, y en cuya cartera de viaje cabe perfectamente esa birria de Constitución franquista, ejemplo de cinismo totalitarista, de burla fascionazista a la O. N. U., esa catedral de una democracia justificadamente escupible? Cuando la O. N. U. aloja en su seno a un poder musso-hitleriano cual el de España, cuya Constitución «moderna» reposa sobre un referéndum de resultado descontado, con triunfo franquista seguro en gracia a una situación de pánico a la represión y a la muerte que dura ya hace treinta años, la Constitución nazi-griega está de antemano santificada.

De no mediar un vuelco político, en Grecia tendrán diputados, corporaciones y otros excesos, todo fabricado desde arriba y con un «consenso» popular copiado al tanto por ciento colosal que suelen atribuirse las dictaduras, ante cuya panorámica el rey acatará «el deseo de la mayoría del país», el equipo dictatorial presumirá la dirección «normal» de la cosa pública, la diplomacia ajena extremará sus finezas a Kollias, la O. N. U. aceptará a Grecia en su nueva fase despótica, los Estados que actualmente repugnan el «kolliasismo» pondrán sordina, los prisioneros políticos griegos pudrirán en los reductos concentracionarios, y Franco sonreirá satisfecho ante el hecho de un perfecto asociado.

Suerte deseada — y merecida — para los griegos de verdadera avanzada.

UN SILENCIO QUE NO SE EXPLICA

LA juventud de hoy no parece estar representada en nuestra prensa libertaria. En la «Soli» constaba una sección semanal que en el «C. S.» aparece interrumpida. (1). ¿Es qué no hay muchachos o muchachas con cosas a decir, a preguntar o a proponer?

Yo creo que sí. La nueva cultura que nos afecta puede tener en nosotros la exponencia que requiere; los moldes viejos — incluso los de organización — deben ser revisados para un remozo o un abandono, con idea de superarlos. La educación en el Exilio los jóvenes la reciben en francés en gran parte, pero dependiendo de familiares españoles, se está en el caso favorable de fusionar dos culturas para obtener un resultado superior al de una cultura sola. Problema a meditar seriamente con vistas a una eclosión fundamental de todo lo nuevo en contraposición a la rutina, siempre añeja. Es con esta idea de fondo que incitamos, desde aquí, a los compañeros verdaderamente jóvenes para que recojan sus opiniones, sus inquietudes libertarias, en escritos que pasarán por esta publicación si la dirección lo considera pertinente, que creo que sí.

No trata el firmante de inducir a los más cortos de edad que él a que se agremien o no. Ellos verán lo que hacer les conviene cuando se hayan encontrado, hablado y comprendido. Se trata de que la voz juvenil no parezca extinguida, de que las excelencias o la exclusiva de las lenguas aquí en uso no corresponda a una juventud que ya ha pasado el marco de la misma. Lo auténticamente joven tiene derecho a manifestar su presencia, y con ella su sentir y su forma de ver las cosas. Y de aprender, fuera de las aulas (aún presentes o ya abandonadas) la realidad de la vida en sus aspectos moral, económico, cultural y físico. Las reivindicaciones humanas son siempre latentes dada la evolución constante del mundo. Y si los padres toman su parte en el combate evolutivo de los pueblos, no hay razón para que los hijos no hagan lo mismo. Además no todo es sexo alocado, deporte vano y guitarra mala en la vida. Existen problemas superiores, de humanidad sobre todo. Véase como la vejez da risa a la muchachada de hoy, y cómo esa ancianidad taimada puede cortar tal risa enviando legiones de jóvenes risoteros a la guerra de turno.

El mundo da materia para pensar, y motivos para anexar. Y silencios a cortar, como ese de un Pecunia, un Batou, un Ferry y un Christie caídos en la España franquista y sin campaña internacional observada para la liberación de ellos, más unas intervenciones de gracia oficial que les ha hecho salir de los presidios con la cabeza gacha y sin gana de reintegrarse donde creemos debían.

Repetimos que, libertariamente, es hora de pensar y de hacer alguna cosa de provecho.

NICANOR BALIU

(1) Fue suspendida por falta de colaboración juvenil (N.D.L.R.).

De como el Estado crea el delito

BARCELONA. — Por orden del T. O. P. el juzgado de guardia ha comunicado a dos obreros de Sta. Coloma de Gramanet, su situación de procesados y detenidos sin opción a fianza por «delito» de reunión clandestina.

MADRID. — En un juicio ante el Tribunal de Orden Público fueron encausados los estudiantes universitarios barceloneses Antonio Moraga Spa y Vicente Tort Arnau.

Relató el fiscal en su escrito de conclusiones que Vicente y Antonio, mayores de edad penal, de buena conducta y sin antecedentes penales, a las dos de la tarde del 7 de noviembre del pasado año 1966, encabezaron una manifestación no autorizada que integraban unos trescientos estudiantes universitarios de las Facultades barcelonesas.

Aseguró el fiscal que los manifestantes invadieron la calzada y las aceras, y que, desde la plaza de la Universidad, se dirigieron por la calle de Balmes dando gritos alusivos a la libertad sindical y a detenciones realizadas por diversos motivos.

La manifestación — continuó el representante de la ley — al llegar al cruce de la calle de Balmes con la de Valencia se disolvió por indicación de Antonio y Vicente.

Agregó el fiscal que Vicente y Antonio, disuelta la manifestación, entraron en un bar de la calle de Valencia, del que al salir fueron detenidos. Seguidamente imputó a los ocupantes del banquillo un delito de manifestación no autorizada, solicitando que sean condenados a sendas penas de dos años de prisión y diez mil pesetas de multa con arresto sustitutorio de un mes para el caso de que no la abonen.

Defendió a los procesados Salvador Casanova Martí, quien negó que sus patrocinados cometiesen delito alguno y solicitó su absolución.

DISCOS

De vez en cuando largo unos ejemplares de este semanario a grupos de obreros españoles que regresan a «su patria», con advertencia de que la primera página viene en francés, y en cervantino las otras. Suelen observarme de reojo, en silencio, en espera de más palabras nada concordantes con su situación de hispanos con pasaporte franquista.

Los trato en amigos y no se confían. Alargo el impreso a éste o aquél, y si uno teme por su monedero otro recela un compromiso de frontera. Y menos mal cuando sale uno que diga: «¡Déme papel; yo se lo reparto a éstos!»

Es el momento. Les hablo de nuestra guerra, que generalmente malconocen.

Uno me pregunta:

— ¿Usted regresaría si Franco le indultara?

— Yo debería indultarle a él y no me place hacerlo.

— Ustedes mataron a españoles.

— Ellos asesinaron a centenares de miles. Y a García Lorca.

— Mi tío fue fusilado por los nacionales porque era republicano. Pero ese señor de Granada era separatista y sufrió un accidente...

Y cosas de ésas. Hay un siglo de distancia entre nosotros, los «antiguos», y la generación obrera «moderna». Verdaderamente, hay españoles que dan pena.

Y no es que esté perdida la España obrera. Queda levadura, hay fermento. Es muy interesante el joven de maleta de cartón, pero nueva, ya no atada con cordeles como la de llegada, que irrumpe del triste silencio del grupo para pedir: «¡Déme papel; yo se lo reparto a éstos!»

Con éste puede hablarse porque es un espíritu alerta, un ser despierto, un posible compañero. Tiene arranque, desprendimiento, y es hijo moral de aquellos castellanos que llegaban a Cataluña romos y necesitados, mas que, cuando encontraban trato de iguales en trabajos y sindicatos marcados C. N. T., evolucionaban rápidamente y en muchas ocasiones se convertían al anarquismo.

Atraigamos al «emigrante económico», y seguro que entre la masa encontraremos los diamantes que con afán buscamos.

le monde libertaire
Journal anarchiste français.

B.D.I.C

RETROSPECTIVAS

LA lectura del interesante e instructivo libro del buen viejo luchador libertario Louis Lecoin, «Le cours d'une vie», ha hecho conocer a los lectores que lo ignoraban que Sebastián Faure había vivido (y murió: en Royan durante unos años. Y aunque tiempo atrás, con motivo del 20 aniversario de su muerte dije algo, añadiré otros detalles, puesto que parece que algunos compañeros desearían saber donde habitó exactamente.

Ignoro la fecha en que Sebastián Faure llegó a Royan, que debió ser después que la soldadesca hitleriana ocupó París, cuando él ya andaba por los ochenta y dos años. Su vida aquí hubo de transcurrir monótona y desprovista de alicientes, apartado de amigos y compañeros entrañables, los cuales raramente parece venían a verle, ello venciendo no pocas dificultades de todo orden, pues el ocupante teutón demostró interés repetido en que así fuera, si nos atenemos a lo que alguno de sus más íntimos dijera después.

Si bien yo no me hallaba en Royan durante la ocupación, alguno de los contadísimos compañeros en vida que entonces vivían aquí, me tiene explicado que la casa en que Faure vivió (y murió el 14 de julio de 1942) se hallaba situada aproximadamente en la que es actualmente rue des Oiseaux, entre las rues de Noille Degorce y du Château d'Eau, junto al bosquecillo — en parte desaparecido — que contiene el grupo escolar Perpigna. Y digo aproximadamente, porque todo aquel rincón, como tantos y tantos otros, desapareció casi por completo durante el bombardeo llevado a cabo (al parecer por error) por la aviación aliada el día 5 de enero de 1945, cuando como se recordará apenas si quedaba en manos de los alemanes gran cosa más aparte de lo que dio en llamarse la «Bolsa de Royan», con extensión, litoral solamente, hacia Rochefort sur Mer y La Rochelle, más la «Punta de Grave», al otro lado del Estuario de la Gironde, o sea frente a Royan. Otro detalle. La que fue demora del gran luchador anarquista, el que tanto y tan certeramente combatiera la religión, sita como decía en la rue des Oiseaux, está a menos de doscientos metros de la iglesia católica de línea moderna (a excepción de la antigua de St-Pierre, de la época romana, todas las otras fueron por tierra, ya que el señor de las alturas fue a lo visto incapaz de evitarlo), que orgullosamente sobresale por encima de todas las nuevas construcciones de habitación, ya que, aparte la Tour de Foncillon, con sus doce pisos, rara es la vivienda que alcanza a cinco en Royan. Hecha en cemento, parece alcanza a unos setenta metros de altura hasta la veleta y hay quien la denomina «petite catedral manquée». A aproximada distancia de la citada calle, se halla también el nuevo templo protestante.

Quienes habiendo estado aquí durante la época aciaga de la ocupación, vuelven ahora una vez la reconstrucción terminada, quedan sumamente sorprendidos, tal es el cambio habido desde entonces en calles paseos y construcciones diversas. Lo que apenas ha cambiado, pese a haber sufrido algo del ya dicho bombardeo, es el cementerio en el cual reposan Sebastián Faure y toda una serie de otros compañeros. Su tumba está cubierta por una simple losa de cemento. Sobre ella, dos placas. En una esta inscripción: Sebastián Faure, né à Saint-Etienne le 6 janvier 1858. Mort à Royan le 14 juillet 1942. En la otra: Sébastian Faure: «Au grand orateur libertaire. Ses amis d'hier pour ceux de demain».

JULIAN FLORISTAN

Recién aparecido:

« POEMES DE LLUM I TENEBRA »

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 *páginas con ilustraciones,* 8,00 *francos.*

DE MI CALENDARIO

CARTAS A UN JOVEN ARGENTINO

22 de mayo.

A F. M. (Mendoza).

... A su primera carta, contesté a mi manera: enviando libros que corresponden a los problemas esbozados por Vd. A la segunda hice lo mismo. Creo que llegaron a sus manos los tres últimos. «El Hombre libre frente a la Barbarie totalitaria» le ofrece — a través del caso de conciencia de Romain Rolland — un fresco de la época de trastornos y esperanzas frustradas de una a otra guerra mundial. Ya verá Vd. que no desconozco las realidades negativas, tan horrorosas, de nuestro tiempo. No falta en este libro Fritz von Urruh, el poeta citado en su carta. Y por las palabras en alemán, y por el *Herrn* en el sobre, supongo que lee este idioma y que le interesa ciertos momentos políticos y culturales de Alemania *de antaño*. Por eso le mandé mis primeras Peregrinaciones europeas: «Sendas en espiral». Quizás Vd. no había nacido todavía cuando escribí estas páginas sobre los «años negros» que azotaron la Europa central. Hay en este libro algunos rayos de luz, como mis encuentros con el profesor Georg-Fr. Nicolai, que vivió desde más de cuarenta años en Sudamérica, más en Santiago de Chile. — «La nueva Europa nos volverá por el camino de la América del Sud», me dijo él, en Berlín, 1921. Por aquél entonces no lo comprendí. Hoy, después de tres lustros en mi refugio rioplatense, comprendo la profecía del profesor. Y en este sentido nos empeñamos, algunos europeos, en este «Subcontinente». El tercer libro: «En un lugar de los Andes», poemas, le dice lo que es el destierro para quien *no* se deja vencer por nostalgias. Ya que a su amigo, el universitario, le «impresionó favorablemente» el cuaderno anterior («Locura y siete antifábulas»), espero que los poemas sudamericanos le ofrezcan algo más para sus «preferencias poéticas» señaladas en su carta.

En cuanto a su conciudadano, el mendocino Rafael Monleón Castillo, le agradecí el recorte de su artículo. Usted lamenta no poder discutir con él, por la sordera que le aqueja. ¡Ya lo creo! Una de mis novelas lleva precisamente el título «Mirón el Sordo». Pidala a Monleón que, jocosamente, en ocasión de las Jornadas internacionales de Piriápolis, hace años, quiso reunir en una tertulia a los poetas... sordos. Ha descubierto tres o cuatro. Repetía el dicho popular: sordo es el que oye, pero que no quiere oír...

Disculpe estos pocos renglones. Soy un mal corresponsal. Pero siempre leo, agradecido (y a veces comento en mi Calendario) las cartas de los amigos lejanos...

1º de julio.

Este día tiene la palabra el joven argentino, autor de un libro pletórico de frenéticos episodios de guerra aérea, salpicados por inverosímiles escenas de ternura amorosa!

San Rafael (Mendoza). — Supe de Vd. gracias a Rafael Monleón Castillo, quién me mostró un grueso volumen suyo («Doce Capitales»), cuando me dio su dirección. Quiero agradecer su amable atención al enviarme su libro «La Paz del Hombre», que creo me vendrá bien leer, porque mi espíritu belicista se ha reflejada en las páginas de «La Cruz de la Matanza», ya que Vd. lo vio. Su libro ha hecho sonreír a muchos de mis amigos por el contraste evidente entre los dos títulos, y que no lo es solamente en la portada sino en el interior. En la primera oportunidad que tenga quiero leer y asimilar bien su libro, porque me interesa mucho. Usted ha llegado, ha triunfado, y es un pacifista. Yo recién empiezo, quizá no llegue nunca. Soy un iracundo, no de campera negra exterior, aunque también la use, sino de campera negra en el alma, a la manera de John Osborn, Doris Lessing, Bill Hopkins.

Podría haberle escrito una carta estereotipada, algo relamida, pero he preferido ser franco. Usted me merece el más profundo respeto de lo que no podré ser nunca. Usted a su manera, yo a la mía, queremos la paz. Mis personajes no han hallado otro camino que hundirse en la violencia, en la paradógica cruz de la matanza, para transgredir, saltar sobre la muerte, hacia la paz, al bien. Que son muchos los caminos que conducen a ella. Me propuse hacer loas al odio, la violencia y la muerte, para asquear al lector, para que éste al volver a lo cotidiano, encontrara la belleza de la naturaleza y que la paz y el cariño que le inspirara su hogar, su familia, fuera mejor, que se agigantara, como se mostraría a un enfermo convaleciente que se internó algo en el más allá...

Usted es una persona de mucha cultura y habrá comprendido esto perfectamente, sin necesidad de que se lo diga. Nosotros, los argentinos, somos vehementes, impetuosos y vivimos en clima de guerra, un tiempo de transición, histórico; por ello, el ser latinos puede conducirnos por caminos errados. Porque nuestro principal defecto es ser latinos, pero no podemos dejar de serlo. No tenemos la guerra civil de España, ni la primera y la segunda guerra mundial. Nuestro país es demasiado joven, pero ya conoce el dolor, el trueque de una medalla póstuma por un soldado. Mi clase, la de 1941, ha sido diezmada en esta última revolución. Motivo por el cual un gran amigo mío me dice en son de broma que soy «el último héroe».

Creo que somos los únicos que podemos darnos el lujo de sentarnos en una azotea, a tomar mate en camiseta y ver, «como en el cine», cómo los panther y los corsair de la Marina rebelde proceden a destruir de noche, concienzudamente, con gran despliegue de luces de bengala y napalm; y después, en una picada, atacar al regimiento C8 de Caballería de tanques «Cazadores General Nocochea», cruzándose las luces trazadoras de las ametralladoras de los cazas con las de los cañones antiaéreos, todo ello con el estruendo de las bombas. Es un espectáculo formidable... para verlo de lejos. Esa noche bajaron dos aviones de la base naval de Punta del Indio y liquidaron a todos los tanques.

Las madres no se conforman con un papelucho que diga pomposamente: «Usted perdió un hijo, la patria perdió un soldado», y con un féretro adornado con una bonita medalla... Tantos muertos reclaman justicia. Es la hora de cordura y no de venganzas. Los escritores pueden pulsar los latidos de los seres de su pueblo, ciudad, nación, y guiarlos bien o mal. Su libro «La Paz del Hombre», por estas razones, y por partir de quién viene, es bienvenido. Muchísimas gracias. Su amigo de siempre.». — (firmado) Francisco Mora.

A manera de respuesta, envié otro libro mío, «Columna entre ruinas», problemas de conciencia surgidos en mis años lejanos, cuando tenía la edad del joven escritor argentino. Con esta dedicatoria: *Habent sua fata libelli*... Este libro constituye, desde el principio al fin, mi réplica a su carta tan cordial, por su franqueza y buena voluntad. Así, levantándose como una columna de las ruinas de la guerra y de todos los entreveros de la violencia social, se puede llegar a lo que yo entiendo por «La Paz (integral y activa) del Hombre».

Eugen RELGIS

La fuerza de una idea

SE ha dicho repetidamente que «ni son todos los que están, ni están todos los que son». De forma más sencilla, se puede afirmar que nuestro ideal no se concreta en palabras solamente: es un sentimiento que exige vocación y desprendimiento al propio tiempo que una gran confianza en el mañana que tanto esperamos.

La historia del Movimiento libertario internacional no carece de ejemplos que apoyan estas afirmaciones. En todos los movimientos netamente sociales, siempre se ha manifestado, individual o colectivamente, la fuerza de nuestra idea, tanto en lo concreto como en lo humano. La Ukrania macknovista en 1917, las colectividades de España en 1936, y antes de todas esas concreciones, la gloriosa Comuna de París en 1871, son demostraciones típicas e históricas de la fuerza realizadora de nuestro elemento. Mas, ¿cuántos hechos análogos, menores por ser individuales, no quedarán envueltos en la sombra de los siglos?

Podríamos ofrecer nombres de compañeros que todo lo han dado por la Idea, incluso la vida. Recordemos cuanto hay que resistir en las cárceles, en los campos de concentración o en el exilio, pruebas que no logran hacer mella en las convicciones de nuestros probados militantes... si bien ello no convencerá a los pesimistas, a los fáciles para la idea negra, los mismos que siempre pregonan, a quienes se dignan escucharles, que el tiempo del heroísmo romántico ha terminado.

Por ese doble motivo apuntado, vamos a dar relieve a una realización práctica y altamente idealista que se está concretando, actualmente, en el centro de Francia, cerca de la localidad de Montargis. Nada de heroísmo y poco romanticismo en la prueba; pero llena ésta de idealismo esperanzado. Se trata de una copia de lo que en un tiempo se llamó «La Ruche», profesorada por Sebastián Faure. En el intento «Germinal» se va a preparar el terreno, y el ambeinte, para una agrupación de niños durante el período más favorable del año.

Cuantos han cumplido obra constructiva en España no pueden apartar su atención de esta obra en Montargis emprendida. Una colonia escolar racionalista está a la vista y el concurso internacional de los compañeros resultará precioso.

En un inicio de apoyo podemos aducir, por ahora, una cooperación de 20 frs. aportada por el compañero Manuel Tortajada, de Ferrières-en Gatinais, y la donación espléndida del compañero griego Nicolas, consistente en material de carpintería por valor de más de un millón de francos antiguos, gesto cumplido por Nicolas con la esperanza de que los porticipantes de esta colectividad de enseñanza inicien al propio tiempo una cooperativa libertaria para darle mejor base económica a la obra.

Como se ve, la idea es apreciada y ya sentida. Cuantos compañeros gusten aportar su adhesión a la misma pueden dirigirse al secretariado de la C. N. T. francesa, 39, rue de la Tour d'Auvergne, París (IX).

IDEAS EXTRAVIADAS

EL MATE

Los buenos tomadores de mate afirman que éste, cuando es para machos (varones), no debe ser dulce: debe ser rudo, áspero, amargo, porque así es aperitivo estomacal y diurético, con el importante agregado de que lava las penas del pecho a cada trago.

PENAS COMO ESTAS DICEN QUE MATA EL MATE

La dicha ha llegado
golpeando mi puerta,
cerrando los ojos
la dejo pasar.
La vida es muy breve,
la angustia es eterna;
estéril la lucha,
inútil amar.

⁂

El manto del tiempo
llevará prendida
la vana esperanza,
la loca ilusión;
y en el pecho frío
seguirá latiendo,
sin un solo sueño,
este corazón.

EL ESPIRITISMO

Si bien el espiritismo es una religión anticatólica, sus sacerdotes, sus neófitos, sus dogmas, sus ritos, afirman su pretensión de hacer milagros.

El espiritismo apareció en occidente en el año 1848, después de haber sido olvidado por el pueblo a partir de la época del paganismo. Desde entonces no ha hecho sino progresar con el nombre de los *medio sabio* y *cuarto sabio*. Se ha dicho que el 60 % de los casos de locura y suicidio, en América, fueron bien pronto reconocidos como influencia del espiritismo.

Especialmente en Francia, aparte los prelados, ha sido duramente combatido por el vulgar escepticismo. Sin embargo, el espiritismo se ha desarrollado en una forma extraordinaria: pretende contar con veinte millones de adeptos en Occidente y con 80 diarios o periódicos editados en diversas lenguas.

La observación ha constatado que en la mayor parte de los casos los «milagros» espiritistas son debidos al fraude, y más frecuentemente todavía a la «acción» de los asistentes o de un *medium*. En resumidas cuentas, el espiritismo no es ni más ni menos que una de las tantas religiones que afirman la posesión de la Verdad en un puño.

CATOLICISMO Y MASONERIA

Desde los lejanos días en que la masa que forma nuestro planeta pasó de estado estelar a cuerpo independiente, dando de esta manera principio a su proceso de enfriamiento, las únicas instituciones que han resistido los embates del tiempo son la iglesia católica y la francmasonería, pues la tradición de ambas se basa en la Biblia y en el templo de Salomón.

Tienen el mismo origen, pero cada una de ellas ha seguido diverso camino.

La iglesia ha combatido a la masonería con todas sus fuerzas, especialmente en las enciclicas de Pío IX y León XIII. De modo que se puede asegurar que ambas son ramas de un mismo tronco, pero los historiadores aseguran que la acción que el tiempo ejerce sobre todas las cosas, se ha encargado de separarlas; dando a una un carácter conservador, y un carácter progresista a la otra.

En un principio, lo que hoy se conoce con el nombre de masonería como base de su Delta fúlgido, la libertad; libertad que se entendía en el orden físico, espiritual y moral. Pero hoy las cosas han cambiado: de la misma manera podría argüirse que los cristianos de las Catacumbas, en nada se parecen absolutamente a los curas del día. ¿O no?

LOS PUEBLOS SON MAS O MENOS ASI

Tienen un sexto sentido que a veces aletarga el alcohol y los vicios que estimulan los poderosos para explotar a las masas en provecho propio: pero alguna vez este sexto sentido se despierta y es entonces como una poderosa antena que recoge las más pequeñas vibraciones. Es en ese instante cuando los pueblos presienten al conductor — que puede ser un hombre o una idea —, que serán el haz de luz que ha de desgarrar el denso velo de la obscuridad que reina en la noche de su ignorancia y de su esclavitud. Y si todavía no ha sido desgarrado dicho velo terrible, es porque las antenas de los pueblos rara vez han auscultado un «salvador» que no ambicionase llenarse el pecho de condecoraciones y medallas chatarreras, o una idea que tuviese como principio y fin el *anti*-dominio del hombre por el hombre.

ALGO DE GOETHE

«En el fragor de la lucha, he subido y he bajado; pero no he desertado del deber.»

EL ANARQUISMO Y AMERICA

En esta hora, en que la América toda — como un gran corazón oprimido por la congoja —, vive la incertidumbre del momento, de este momento en que nadie es capaz de fijar una orientación sana y racional, ni de dar una respuesta categórica de cual es el presente ni cual será el futuro inmediato de la humanidad, el anarquismo tiene el deber insoslayable de ofrecer a estos pueblos esa orientación y esa categórica respuesta. Sin titubeos y sin mixtificaciones de ninguna especie. Ello es así, si los militantes y simpatizantes del acratismo americano, no están dispuestos también a dejarse arrasar por el huracán autoritario que avanza desencadenado desde la Patagonia, hasta el estrecho de Behring, pasando, como chiflón, por la Punta Maisí y el Cabo de San Antonio.

COSME PAULES

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería. Es una edición «Umbral».

HISTORIA DE LA REVOLUCION ESPAÑOLA

Una de las cosas sobre las que el Pleno intercontinental de núcleos se inclinó con atención fue la recogida de documentos y testimonios de nuestra revolución.

Nuestro primer llamamiento, que tuvo lugar en 1966, dio como resultado el recoger algunos relatos sobre las provincias de Cáceres, Huesca, Lérida, Sevilla, Teruel, Valladolid, Vasconia y Zaragoza.

Poco es pero ya supone un buen inicio si, después de las deliberaciones del Pleno, se consigue más aportación.

Es necesario recoger todos los documentos de la revolución; es urgente que cada uno, jóvenes o viejos, mujeres y hombres, todos los que vivieron la revolución hagan su relato fiel y extenso plasmando en él todo lo que hicieron, oyeron y vieron. La revolución fue obra de todos, de todos ha de ser su historia.

Enviad vuestros manuscritos y documentos a:

C. N. T. (Cultura y Propaganda)
4, rue Belfort, 2e
31-Toulouse-01

La importancia del dinero

CORRIENTEMENTE en nuestros medios, cuando se habla del dinero le hacemos responsable del noventa por ciento de las desgracias y tragedias que sufre la humanidad. Realmente, bien examinado, no es así. El dinero es un objeto sin voluntad ni determinación propia. Es el hombre quien sometiéndolo a su voluntad; como todas las cosas que él domina, quien, sometiéndolo a su voluntad; ciertas ocasiones malvado según la aplicación que le dá. En cambio, cuando nosotros lo recolectamos en nuestras giras y suscripciones en favor de nuestros presos y amigos necesitados e incluso para nuestros fines tendentes a la liberación del hombre, todo cuanto recaudamos nos parece poco.

Eso hace pensar que el dinero en sí, no es revolucionario ni contrarrevolucionario, si no un simple objeto de cambio que obedece a los designios buenos o malos de quien lo posee y que sirve en la sociedad actual para proveernos de cuanto necesitamos e incluso para el regalo y para la expansión lógica y abusiva.

Partiendo de esta concepción que es lógica y razonable, tendremos que reconocer que la abundancia de dinero en nuestros medios solo podría perjudicarnos en el caso que nosotros tuviéramos malos sentimientos o que mintiendo a nuestros principios transformadores de una sociedad mal concebida, nos olvidáramos de nuestras finalidades. En cambio, cuantas necesidades y que grandes cosas se podrían realizar, si siendo fervientes luchadores del ideal libertario, poseyéramos además inmensos caudales de dinero.

Comprendo que es lógico y razonable el escrúpulo de muchos compañeros al oír hablar de dinero; él ha sido empleado tan cochinamente a través de todos los siglos, que por naturaleza desconfía uno que alguna vez pueda ser empleado para buenos fines. Pero no obstante, cabe reconocer que si bien el mal ha sido posible por sus medios, en el fondo él es inocente del daño cometido. Por esta razón, podemos abandonar nuestros escrúpulos y descargar nuestra conciencia, teniendo en cuenta que un dios considerado infalible por sus fanáticos, ha tenido que reconocer al cabo de casi dos mil años de persecuciones injustas, que aquellos hombres que él mismo había reconocido culpables por el solo hecho de nacer en ese pequeño rincón de la Tierra, llamado Israel, y condenados al exterminio, por él mismo, eran inocentes de la falta que se les imputó y por la que tantos seres han sido muertos y sacrificados. Nosotros al fin de cuentas somos hombres sujetos a error de cálculo.

Convencido de esto y bien estudiada la culpa del dinero, yo me digo con frecuencia, él no es culpable. El sería capaz de rendirnos grandes servicios si nosotros quitando de escrúpulos fuéramos a su conquista y le diéramos un mejor empleo que le han dado hasta ahora. Nadie negará que nuestras publicaciones bien dotadas de material y dinero podrían enfrentarse con las publicaciones del mundo capitalista y demostrarle que nosotros con sus medios podíamos competir con ellos. Grandes rotativos podrían circular informándonos de los sucesos del mundo y poniendo muchos problemas abiertamente o con astucia que influenciaran esas multitudes neutras, que forman la opinión pública tan recurrida por todo el mundo, para juzgar y sentenciar lo bien o mal hecho, y otras muchas empresas que se podrían estudiar, serían posibles si nosotros dispusiéramos de grandes medios.

Todas las cosas en la vida tienen sus dos caras, la buena y la mala. Tomemos por ejemplo la gran ayuda que la electricidad ha prestado al hombre en su marcha progresiva, y en cambio hombres malvados la han empleado en la silla eléctrica.

Y nos pararemos en este ejemplo sencillo que la mente humana puede asimilar bien sin meternos en ese mundo inconcebible para la generalidad de nosotros, de la energética y de la materia nuclear; pues de ahí se podrían presentar miles de ejemplos de lo inmensamente buenas que serían para el hombre y de lo fantásticamente malas que son.

Pensándolo bien pensado, yo soy de los que creen que debiéramos reivindicar el dinero e introducirnos en su mundo para que esta reconciliación entre nosotros y él, pudiera reportarnos ventajas como a todos los otros sectores, máxime cuando sin él, malamente podemos vivir ni como individuo ni como organización. Claro que yo sería partidario de ir a su conquista, pero organizadamente a través de grandes proyectos tendentes a demostrar que el hombre puede vivir sin su eterno explotador y a larga sin su verdugo.

Y cabe suponer que entre todos reuniríamos una buena cantidad que puesta al servicio de nuestra organización y de nuestro movimiento podría repercutir en nuestro propio beneficio si lo supiéramos emplear. Un tema digno de ser estudiado en nuestro congreso, como la experiencia de los compañenros de Glasgow.

Hay muchos caminos para llegar a ser libres; bastaría que nos propusiéramos encontrarlos, si realmente sentimos el amor y el deseo de emanciparnos.

HORIZONTES

NOVEDADES

DE LIBRERIA

Discos

«A las barricadas e Hijos del pueblo» 12 00
«Mauthausen» (editado por la F.E.D.I.P.) 10 00
«L'enfant d'Hiroshima et l'autre», Rosalie Dubois 11 00
«Granada, Exodus, Rosó-Rosó», Ernest Curtis 10 00
«Le Chanteur de México, Granada, Catari y Ma vie», Yon de Murguía.. 10 00
«Conférence Sébastien Faure» 8 00
«Naissance et mort des dieux» 10 00

POEMES

Obras en catalán

«La companyia invisible», Ambrosi Carrión 10 00
«Poemes», Coloma Lleal 6 00
«Poemes de llum i tenebra», Roc Llop 8,00
«Garbuix poètic», Joan Ferrer 2 00

Diversos en catalán

«Física d'avui», Andrade .. 8 00
«Biología d'avui», Wallington 8 00
«Poesia», Guerau de Liost 5 00
«La CIA-El govern invisible», D. Wise i Thomas B. Ros 24 00
«Gramàtica catalana», Pompeu Fabra 9 00
«De l'Anoia al Sena sense pressa», Joan Ferrer 10 00
«Iniciació a la filosofia», Bertrand Russell 25 00
«El teatre contemporani» (t. I), Ricard Salvat 23 00
«El teatre contemporani», (t. II), Ricard Salvat 23 00
«Poesia catalana de la Restauració», Joaquim Molas 5 00
«L'univers», Antoni Paluzie 5 00
«Historia universal del Teatre». Xavier Fàbregas .. 5 00
«El sindicalisme a Barcelona», Albert Balcells 9 00
«Llengua i Literatura», Carles Riba 5 00
«Ideari de Francesc Pi i Margall», Isidre Molas .. 5 00
«Poesia catalana romàntica», Joaquim Molas 6 00
«Cartes de set joves», Joaquim Gómez 8 00
«Vida i obra de Joan Maragall», Maurici Serrahima 5 00
«Poesia, realisme, historia», J. Maria Castellet 5 00
«El nou Prometeu encadenat» — teatre —, Eugeni d'Ors 5 00
«La dama enamorada» — teatre —, Joan Puig i Ferrater 5 00
«Poesia catalana del segle XX», J. Maria Castellet i J. Molas 25 00
«Catalans terres enllà» Xavier Fàbregas 27 00
«De Paris el Fel i la Mel», (memories), Ferran Canyameres 27 00

●

Giros y pedidos: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe; 75-Paris (Xe). CCP 13507-56.

COMUNICADOS

ADMINISTRATIVAS

Agradeceremos a los suscriptores y corresponsales que no hayan hecho efectivo el pago del 1er semestre, o sea hasta el 30-6-67, se toman este interés por sernos necesario.

A los atrasados en demasía, un ruego más para que se pongan al corriente.

Darse de baja sin satisfacer el pago de las publicaciones o rehusar la prensa para eludir el pago, ni es correcto ni normal. Lo malo es que ocurre con frecuencia. A los que han pagado hasta el 3er trimestre, o hasta final de año, les agradecemos la facilidad que nos dan.

NOTA DE LIBRERIA

Salvador Vicente, 8 - Le Couton; 38, Pont de Claix (Isère). Nos han devuelto paquete con el libro «Ciudad Caída», con la anotación «adresse insuffisante». Ruego de dar dirección completa para que podamos enviarlo de nuevo.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Se convoca a todos los adherentes de la Agrupación parisina de la Regional catalana, a la Asamblea general que tendrá lugar el sábado 7 de octubre a las 5 de la tarde en el lugar de costumbre para, entre otras cosas, proceder a la renovación de los cargos del Comité local de la Agrupación y los del Comité Regional en el Exilio.

CONFERENCIA EN TOURS

El domingo 8 de octubre tendrá lugar una conferencia, a las diez en punto de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, a cargo del compañero J. Muñoz Congost, bajo el tema: «Los problemas de hoy, de ayer y de siempre en España. Soluciones libertarias».

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el día 15 de octubre a las 9 de la mañana en la sala de la Biblioteca de la rue des Pensées.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el día 8 de ocubre a las nueve de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE PARIS

Comisión de Propaganda

Domingo 8 de octubre a las 10 en punto, se dará la primera Charla de la temporada, a cargo del compañero Cuende, que versará sobre el tema: *Verdades y errores presentes.*

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

Por causas accidentales el «Otero» sufrirá una interrupción de semanas. Sin embargo, seguiremos publicando la correspondencia referente a la Enciclopedia, pudiendo enviarse los pedidos, reclamaciones y demás a Victor Garcia, 24, rue Ste-Marthe, Paris, como de costumbre. Los giros, a la dirección de siempre: Elena Graells, C.C.P. 87-21, Montpellier (Hérault).

RUEGO ENCARECIDO

La viuda del malogrado compañero Pablo Velasco ruega a las numerosas amistades que le han escrito manifestándole su afecto y su pena por la defunción de su compañero, que no extrañen su dilación en corresponderles por correo, dadas las muchas cartas y telegramas recibidos, además del estado de afectación en que actualmente la interesada se encuentra.

CORREO DE REDACCION

—F. G., Lyon. La fecha estaba mal. Ignoramos si con la nueva hemos acertado.

—A varios compañeros (y va de poesía): «Cuando debajo la parra — me da un ataque de ira, — rompo la jarra, — rompo la lira.»

—J. A., Agde. Las fotos, irreproducibles.

—J. C. B., Montevideo. La casa sucesora es: Nelson Méndez Isbarbo, Schiffs-und Ladtransport GmbH, Democracia, 1777. A tu hermana fue un ejemplar. Despacharemos dos más. Satisfechos por solución. A. R. recibirá carta.

—A. R. K., Madrid. «Umbral» se te envía regularmente. Gracias por tu opinión favorable a la revista.

TOMBOLA DE SOLIDARIDAD

Números premiados: 1º, 0.153; 2º, 8.361; 3º, 3.710; 4º, 8.206; 5º, 9.537; 6º, 2.730; 7º, 6.670; 8º, 2.865; 9º, 4.524; 10, 7.042.

Nota: Los suscriptores, corresponsales y F. L. agraciados, pueden reclamar enviando el boleto correspondiente. Esperamos no demoren el plazo de tres meses a partir de esta fecha.

« AMIS DE HAN RYNER »

Dimanche 8 octobre à 14 h. 45, réunion Salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard, sous la présidence de Marcel Renot, Vice-président des A. H. R.

Causerie de Louis Simon : « Henry-David Thoreau et Han Ryner ». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

⁂

Le nº 86 des « Cahiers des Amis de Han Ryner » est paru (3, allée du Château, 93-Pavillons s-Bois). Au sommaire : Georgette Ryner : «Han Ryner conteur », Maurice Blanchard : « Une réunion chez Aurel », F. B. Conem : «Georges Rouzet », Gustave-Louis Tautain : « Lettres à Han Ryner », Han Ryner : « L'Antisémitisme, Les « Pacifiques », Marcel Batilliat, Oscar Wilde, Stilwell, A. Pierre Chardon, etc. ».

¡JOVEN EMIGRADO ESPAÑOL!

Los jóvenes confederales españoles te invitan a venir a ellos.

Vosotros conocéis mejor que nadie a los culpables de vuestro forzado exilio. La retrógrada clerigalla, los militares antiespañoles y vende-patrias, la avaricia de un capitalismo anticuado y retardatario, son los verdaderos responsables de vuestras penas. Su codicia desenfrenada es la causa fundamental de que os veáis alejados de vuestras mujeres, de vuestros hijos, de vuestros familiares más amados.

Si deseáis colaborar en la gran obra de liberación de España de las garras del fascismo que la oprime desde hace veintinueve años, unios a los auténticos antifascistas que luchan por la libertad.

Para informes y adhesiones, dirigios a:

C. N. T. Francesa
39, rue de La Tour-d'Auvergne
Paris (IXe)

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Ferndndez.

Precio: 1 F. en esta Administración.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 238 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La obligación de ser español

TODA persona nacida en España tiene la obligación de mantenerse español, cualesquiera que sean las circunstancias. Esto tan tajante, dicho en ordeno y mando, exige una justificación, un POR QUE convincente.

Español, francés, zulú, canaco, etc., se nace por casualidad, y el país tanto más se estima si en él el nacido halla bienestar, consideración y respeto. El apego a un país, el que sea, procede, más que de la fe de bautismo, de la plena satisfacción de vivir en el mismo.

Mas nosotros hemos visto la luz primera en España, accidente que, al decir de los militaristas, nos compromete para las peores empresas. Ser español, ellos lo interpretan ser patriota. ¿Y qué es el patriotismo sino un «chantage» de los poderosos, de los mandones, de los ricos, de los embaucadores? Estos, considerados minoría selecta, se atribuyen, con el mando, todo el poderío del país, ocasionando así la máxima riqueza y la estrecha miseria. Para «devantar cabeza», el pobre trabajador se ve obligado a ejercer de cabo de vara, de hostigador de sus compañeros de clase; de lo contrario, el encargado, el cabo, el vigilante, retumbarán en la peor de las miserias.

Cuando por voluntad de los mandones ocurre una guerra, los que no la han deseado tienen que hacerla, y los que la originan se quedan a buen recaudo y sitúan en la línea de fuego a los españoles «inferiores» que en el hogar estarían muchísimo mejor. ¡Ah!, pero el gobierno insiste en el sentimiento de patria, en la necesidad de morir por ella... los que de la patria sólo perciben las sobras, y gracias que a veces las haya.

En nombre de la patria hay que matar a gente ignorada para satisfacer ambiciones de españoles de primer grado. Hay que ser homicida, hay que cargarse la conciencia de delito, total para que, de triunfar, España quede en el atasco de antes, o peor que antes, y para que el soldado vuelva a su condición de asalariado, de paria, de explotado, cuando no le niegan opción al trabajo. Pero hay que ser español a prueba de bomba; hay que apechugar con el peso total de los ricos, al grado de sufrir aplasto, de ser tratado en piara en hospitales, asilos, en cuadras caritativas.

¿Español de qué? ¡De tercera! Español de soporte, de presidio, si te atreves... Español de trabajo, de socorro, de abdicación a favor de los poderosos. ¿A quién satisface ese españolismo? ¡A nadie!, y menos al español orgulloso, pundonoroso, avispado y recto que nos pintan para bobalicarnos. Español con todos los derechos, venga ahora mismo. Español en condiciones iguales, de tanto tú como yo, sin gandules burócratas, religiosos, políticos o cuarteleros, aceptado. Todos contestes para el trabajo, y con participación equitativa en las bienandanzas del mismo. En todo iguales, en tocando a derechos y obligaciones. Con pan, hogar y cultura y para cada uno. Que ese no cabalgue abundancias y esotro naufrague en la charca de las privaciones. Que el rico predio, el jardín mirífico, y el bosque frondoso no ostenten coto para nadie, que sean propiedad colectiva gozosa y respetada.

¿Conoce nadie a esta España? No, seguro. Porque no existe. España la conocemos, los españoles vencidos, por los males que alienta. Sendas generaciones trataron de redimirla, y cuando en 1936 la redención se conseguía, los empresarios del patriotismo llamaron desesperadamente a dos extranjeros bárbaros, Hitler y Mussolini, para que mancillaran el suelo español con tal de que «su» España no se les fuera de las manos, y la cabeza no les abandonara el cuello. Incluso los rifeños, pobres salvajes tan desangrados por las camarillas militares españolas a título de patriotismo encubridor de negocios sucios (¡oh, Minas del Rif, cuanta sangre habéis costado a los hijos de madres españolas!), fueron igualmente convocados al país hispano para que en nombre de Mahoma, de Cristo, del Cuarto de Luna o del Cuerno sagrado, asesinaran con carta blanca a miles de ciudadanos españoles.

Esta es la España militar, clerical y falangista por la cual hay que sacrificarse, cuando tanto se nos ha sacrificado en Cuba, en Filipinas, en Marruecos, en las calles de Barcelona, Sevilla, Cenicero, y tantos lagos de sangre han cubierto las tierras de España.

Esta España falsa, injusta y funeraria no nos interesa, y no blasfemamos. Una España de paz y concordia basada en la igualdad de derechos y deberes entrevista, ya sería otra cosa.

S. I. A.

Prepara, como todos los años, un Calendario que obtendrá el aplauso de sus numerosos adquiridores. Con buena visión lo dedica esta vez a las grandes figuras de la literatura, del humanismo, de la sociología y de la lucha brava por la libertad.

Buenas biografías, excelentes efigies y presentación más que esmerada, lujosa. Calendario S. I. A. para 1968, pronto lo veremos.

CHISPAS

Mi amigo Turbulento era partidario integral de la alteración de los órdenes, público y privado.

⁂

Me dejaba siempre en atraso. El luchaba por tres anarquías y yo solamente por una.

⁂

Yendo por las calles derribaba sillas y mesas de café, que yo recogía y reacomodaba para evitar escándalos inminentes.

En cuyo caso me calificaba de reformista.

⁂

Partidario de la franqueza absoluta, a una muchacha de paso le echaba un requiebro-convite para la cama, y un servidor intervenía para que el novio no planteara pendencia.

En esas Turbulento me llamaba bombero.

⁂

Estalló «la gorda» y él se fue al frente mientras yo quedé en la retaguardia. Turbu regresó una vez para tratarme de matapulgas y de «colectivistero». Los hombres debían dar cara al enemigo.

⁂

Yo creía en Turbu y el enemigo me daba casi lástima. Lo mal que debía pasarlo con Turbu.

⁂

Lo mal que lo pasaba Turbu, sujeto a un compromiso contraído.

Y regresó por segunda vez, con ganas de no regresar una tercera, pues, «asqueado», se quedaría en el pueblo.

⁂

Todo en el frente era criticable. De haberle hecho caso, el enemigo ya habría totalmente fenecido.

No colectivo, ni dado al matute, pasó el resto jugando al tute.

⁂

Su radicalismo reapareció en la playa, la misma que dieron al turismo en invierno del 39.

Críticas y maldiciones, y tute en variadas ocasiones.

⁂

Tímido: *Habría que ahorcar al caudillo.*

Turbu: *¡A tres mil caudillos!*

Osado: *Mas, cuidado con los políticos.*

Turbu: *Y con los compañeros más políticos que ellos.*

⁂

Sonó la campana de la desunión, y Turbu resultó desunionista. Silbó la estridencia de la unidad, y Turbu fue unionista. Se perfiló una neo-separación, y Turbu presumió separatismo. «Estoy por las realidades». Porque la realidad tomó diseño de lata de conservas, Turbu nos dio «lata» conservadora. «¡Las realidades!» Yo sigo al amigo a distancia, y aún me detengo prevenido. Lo acepta ya todo, del rellano para abajo. Las realidades...

⁂

La realidad es que Turbulento ha perdido el Turbu y ha quedado lento.

Con temor mío de que se pare del todo.

CHISPERO

— Tanto Derecho como le damos y no se aguanta de pie.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

MAS EVOCACIONES DE AQUEL 1936

SE ha publicado estos días en Francia una edición popular de la conocida obra de Hugt Thomas: «The spanish civil ward», que en francés tiene por título «Histoire de la guerre d'Espagne». De esta obra se habló ya con detenimiento en prensa nuestra, señalando sus fallas, sus omisiones, así como apreciaciones poco ecuánimes en relación con el antifascismo; pese a sus pretensiones de imparcialidad y a su alarde de documentación. En realidad, pocos autores hemos podido comprobar que escribieran yendo a la entraña de los problemas sin dejarse llevar de un preconcebido criterio. Entre las más dignas de estima, creemos se pueden citar la obra Burnet Bolloten: «La Revolución Española» — «La izquierda y la lucha por el Poder», así como la de Herbert R. Southworth: «El mito de la cruzada de Franco».

Es un tanto sintomático que en España se empiece a publicar algo, ya diferente de lo que se editaba en los primeros años del predominio fascio-falangista. Páginas de exacerbado e inquisitorial fanatismo, escritas por los Arrarás y compañía. Siempre recordaré un librejo, escrito por un cura, o fraile, navarro, en donde, entre las mil perrerías que se adjudicaban a los «rojos», contaba el hecho de que, habiendo entrado por sorpresa unos milicianos en la vivienda de una familia que no era considerada afecta a las izquierdas, viendo que estaba durmiendo en la cuna un niño de ocho meses, allá que va uno de los milicianos, y con un machete atravesó de parte a parte el cuerpo de aquella criaturita... ¿Quién ha de ser capaz de cometer tan monstruosa bestialidad? ¡Nadie, ni de derechas, ni de izquierdas!

Ahora ya se habla en España de relatos, de referencias «imparciales». Claro que la *imparcialidad* resulta un poco dudosa. Cosa que ya es de comprender. Primero, porque el franquismo imperante no va a permitir que se diga la verdad, lo cual equivaldría a dejar que tiraran piedras a su tejado. Y segundo, que la gran mayoría de quienes escriben en España, más o menos han estado enchufados sirviendo al régimen. Gironella ha sido uno de esos escritores a quienes *se les ve la oreja*. Recientemente, otro escritor: Luis Romero, ha publicado un grueso volumen de cerca de setecientas páginas: «Tres días de julio». En la propaganda se nos dice que el autor es atrevido, valiente, veraz, imparcial, etcétera. En el prólogo dice, repite, insiste, en torno a su supuesta imparcialidad. Pretende reflejar el ambiente que existía en cada uno de los dos bandos en lucha durante los tres primeros días de la contienda. Manifiesta que para tener una idea veraz de lo acontecido ha leído muchísimo material, tanto de unos como de otros. Hace gala de un espíritu independiente, y subraya que sean quienes fueren los descontentos, no ha pretendido hacer un libro para éstos, ni para los otros. Ha querido hacer el suyo, puntualiza. Claro, claro, se comprende. Se comprende que con estilo novelado, describa escenas de una zona y de la otra, sin cargar mucho las tintas. ¡Ah, pero, por si las moscas, con aire reverencial, sin olvidar puntos ni comas, transcribe unas proclamas, en donde Franco pretende justificar su posición y la de sus secuaces ,cargando la culpa a la República, acusándola de todo lo habido y por haber! Claro que Romero *olvida* transcribir algo de lo que se apuntaba en torno de los manejos de la camarilla reaccionaria, de los fascistas, antes del levantamiento militar. Ahí no valen coplas; la verdad, la imparcialidad, tienen que ir unidas a la libertad. Que sabemos es lo que falta en España.

CASOS DE VITALIDAD JUVENIL LIBERTARIA

En verdad que se está poco acostumbrado a leer por ahí, en la que denominamos prensa burguesa, opiniones centradas en torno al ideal anarquista. Por ello, cuando podemos percatarnos de algún caso concreto, casi que nos produce el estupor que nos causaría dar de narices con un mirlo blanco...

Nos ha cado a las manos un ejemplar, algo atrasado, del suplemento juvenil del periódico «Sud-Ouest», de Burdeos. Nos ha congratulado leer la entrevista de un joven de veinte años, hecha a otro joven de la misma edad, Jean Padioleau, estudiante de ciencias económicas, manifestando ser anarquista. Y detalle simpático ha sido leer en título de la aludida entrevista, una afirmación del mencionado estudiante: «¡No! El anarquismo no es destructivo; constituye un sistema muy bien elaborado.» Explica Padolieau como, ya de un natural rebelde a toda coacción, la lectura de algunos escritores de vanguardia, el contacto con profesores de espíritu independiente. y la relación con algunos anarquistas, le llevaron a abrazar con honda convicción, las ideas ácratas.

Manifiesta: «A título informativo, sin ser todavía anarquista, acudía a las conferencias con miras a cultivarme. Pidiendo detalles que me interesaba conocer, progresivamente, libremente, he ido captando el pensamien to anarquista. Un sistema muy bien elaborado, y bien diferente de lo que en los medios escolares me habían explicado.» Al serle requerido para expresar un detalle fundamental del ideal que estima, respondió: «El respeto del pensar de cada uno, sus libertades. La organización de la sociedad centrada en el respeto mutuo. Vivimos en un mundo en el que las decisiones son tomadas por unos cuantos. De ahí que sean forzosamente arbitrarias.»

Al indicársele: «¿Cómo reaccionan tus camaradas cuando se enteran de que tú eres anarquista?» La contestación es: «Todo depende de su nivel de cultura. Es fácil dialogar con aquellos que tienen una idea de lo que es el anarquismo. Pero hay muchos encastillados en la definición de que anarquismo equivale a desorden. Me toman por un agitador, dispuesto a negarlo todo y a demolerlo todo. Ahora bien: mi acción consiste en demostrar que el anarquismo no implica destrucción, sino más bien la reconstrucción de la sociedad sobre nuevos fundamentos... Cuando hablo con un muchacho no voy con la obsesión de enseguida hacer de él un militante anarquista. Deseo, ante todo, que comprenda que es el anarquismo; que se percate bien de mis razonamientos, para que podamos discutir sin concepciones tomadas *a priori*. ¡Es cuestión de honestidad y confianza!»

UNIVERSALISMO ACRATA DE PIERRE RAMUS

Bien vale la pena dedicar una glosa a Pierre Ramus, en su pasado aniversario (venticinco años) de su muerte. Falleció de una embolia en mayo del año 1942, yendo hacia Méjico, tras de haber pasado en Europa las mil vicisitudes: persecuciones, encarcelamientos, destierros; habiendo logrado librarse del mayor peligro: los hitlerianos de Viena, que no le hubieran guardado mucho tiempo en vida. Y es bueno recordarle porque muy pocos compañeros que como él tuvieron, por así decir, una apreciación universalista de las ideas anarquistas; abarcando toda una gama de facetas, en pos de aprovechar el máximo de cada una.

Pierre Ramus, seudónimo de Rudolf Grossmann, de procedencia austriaca, desde muy joven, siendo todavía estudiante, conoció las persecuciones, teniendo que huir de su país para buscar refugio en Inglaterra, pasando luego a Norteamérica, para regresar después a Europa, con residencia en Viena, cuando no andaba por otras ciudades europeas, unas veces por la fuerza de las circunstancias represivas, otras en plan de propaganda oral. Ramus poseía varios idiomas, dominando en plan de elocuente orador y polemista, el alemán y el inglés. Su vasta cultura, su espíritu investigador, su pronta asimilación y talento expositivo, le determinaron a escribir libros, unas veces reflejando, con imágenes literarias, su propia experiencia, y otras, con serenidad de sociólogo, exponiendo sus apreciaciones doctrinales, como, por ejemplo, en sus dos libros que, traducidos del alemán, llevan por título: «La falsa doctrina del marxismo» y «Reconstrucción de la sociedad con fundamento socialista».

Había dirigido periódicos y revistas, a lo largo de su vida de militante activo, destacando la revista, «La Nueva Generación» y el periódico «El bienestar para todos». Considerando que el libertario debe de evidenciar su presencia de combatiente en cuantos sectores afecten a la vida de la sociedad, Ramus actuaba con los pacifistas, con los antirreligiosos, con los neomaltusianos, con los naturistas, con los sindicalistas. En suma: con todos cuantos sectores comprendía clavaban cuña a la arbitraria sociedad presente. Y por doquier, con la serenidad de sus razonamientos, exponía las soluciones anarquistas.

Con Max Landauer, coincidía en la conveniencia de crear, dentro de la sociedad imperante, modalidades, ensayos de vida libre, dentro de lo posible. Había traducido al alemán bastantes escritos de Tolstoi y de Kropotkin, no desdeñaba la acción de masas, singularmente en los casos de reclutamiento militar con fines belicistas; no negaba las posibilidades de tipo revolucionario; pero consideraba tarea fundamental la de crear conciencias libres, anarquistas convencidos.

Perfiles. PROGRESO Y MISERIA

por J. HIRALDO

SABESE que la instrucción favorece al progreso. Cuanto más se extiende la cultura, mayor es el desarrollo de los pueblos. Ello se observa cada día con más intensidad en los países que gozan de cierta libertad para poder acrecentar sus facultades intelectuales y materiales. Los medios de transporte, la vivienda, el vestir, los alimentos y otras necesidades imprescindibles a la vida de los humanos, pueden conseguirse con mayor facilidad que en los pueblos retrasados carentes de cultura.

Pero a medida que los pueblos, que las masas trabajadoras van gozando de ciertas ventajas materiales, de algunas comodidades de las que facilita el progreso, se nota también, desgraciadamente, de que mayor es el abandono, la indiferencia que manifiestan hacia los oprimidos y que en otros lugares del mundo continúan sufriendo los atropellos, el hambre y la miseria impuesta por regímenes dictatoriales.

Diríase que los beneficios que aporta el progreso, el vivir con cierta holgura, sirven también para castrar la sensibilidad y corromper el espíritu de las multitudes trabajadoras.

La radio, la televisión, los periódicos, las revistas, los libros, todos estos medios de divulgación cultural, los utiliza el capitalismo, la religión y el Estado para propagar la mentira y la hipocresía. Con ellos hace coro la burocracia, esos hombres presuntuosos, sin ideas, que por estar al abrigo de la necesidad, se sienten satisfechos con el sistema de vida imperante.

Y como esto es lo que se les ofrece diariamente a las masas productoras, nada tiene de extraño el que este virus impregne la mentalidad de las mismas.

Nombres de espíritu más abierto, con inquietudes nobles por el porvenir de la humanidad, se esfuerzan por contrarrestar tan nefasta propaganda por todos los medios a su alcance. Imprimen para ello algunas hojas, periódicos y revistas que van vegetando a base de muchos sacrificios, sin conseguir hacer brecha en la fortaleza capitalista. Ya que la inmensa mayoría de los trabajadores ignoran la existencia de tales periódicos y revistas. Desconocen absolutamente a los hombres que los imprimen, como las ideas que propagan.

De ahí que no se vislumbre entre los trabajadores la realización de ninguna gesta liberadora, que tienda a cambiar la estructura económica y social actual por otras modalidades de vida más justa y equitativa.

Si algún pueblo se lanza dignamente a defender su libertad, su derecho a la vida, es aplastado despiadadamente por la fuerza del capitalismo internacional, como ocurrió en España, Hungría, Santo Domingo y otros, ante la indiferencia fría de los demás trabajadores del mundo.

Las pruebas de lo que decimos están bien a la vista. Y si ello fuera poco ahí está el pueblo vietnamita sufriendo hace varios años los horrores de una guerra monstruoso, como todas las guerras. Experimentando en sus propias carnes el efecto de los terribles bombardeos sobre poblaciones alejadas de los frentes de combate. Muriendo niños, mujeres y ancianos indefensos. Desangrándose la juventud de ambas partes contendientes para servir los intereses del capitalismo que los empuja al matadero.

Más reciente es aún el golpe que ha sufrido Grecia por un militar troglodita que se ha hecho dueño del Poder, anulando todos los derechos, todas las libertades, aunque limitadas, que garantizaban la vida de este pueblo. El terror, la barbarie se ha impuesto, representada por un general que se dice civilizado.

Y ante todos estos hechos que señalamos a título de ejemplo, ¿cuál es la actitud de los trabajadores de los demás países que gozan de alguna libertad?

Salvo algunas excepciones dignas de nuestro respeto y estima, el conjunto del proletariado se desentiende de los problemas, de los sufrimientos de sus compañeros de clase que viven bajo la opresión y el despotismo de algún dictador implacable.

Ni un movimiento de protesta, de solidaridad con las víctimas del fascismo entronizado en muchos países se organiza. Cuando más algún que otro mensaje platónico de salutación, y de ahí no pasa la cosa.

Los partidos políticos, las organizaciones sindicales de tipo reformista que controlan a las multitudes que trabajan, las mueven cuando la acción de éstas haya de caer en beneficio de los intereses de partido o de organización. Con hacer ruido pidiendo unos francos más de aumento de salario está justificada toda la actividad en defensa de los productores que controlan.

Ahí está la actitud falsa y camaleónica de los comunistas. En Francia critican y combaten al general de Gaulle en todos los aspectos de su gobierno. Y luego en Polonia, país dominado por el comunismo, movilizan un millón de almas para que reciban y rindan tributo a la llegada de este mismo general.

Entretanto, los trabajadores siguen entretenidos con el deporte, las carreras de caballos y la furia de la velocidad por las carreteras.

La juventud, que es la fuerza, el nervio y la acción de todas las organizaciones, de todos los movimientos, no se da por afectada en ninguno de los problemas sociales que debieran conmoverla. Tienden más a la comodidad, a vivir la vida, que a interesarse por romper los moldes que la sujetan a la monotonía ambiental que se respira por doquier.

Influencia más, tiene más imitadoras entre el mundo femenino, una Brigitte Bardot, pongamos por caso, que la más abnegada heroína de la emancipación humana. Idénticamente ocurre entre la juventud masculina. Cualquier Antoine lanudo conmueve mayor número de jóvenes que la propaganda que pueda hacerse sobre el porvenir de una sociedad en la que todos los hombres sean iguales en derechos y en deberes.

Sin que nos guste vivir del pasado, se puede afirmar que a últimos del siglo pasado y principios de éste, con todo y haber menos cultura, siendo los medios de expansión más reducidos, en el campo del proletariado los sentimientos, el espíritu de solidaridad, estaba bastante más desarrollado. La profunda sensación que produjo la ejecución de los cinco mártires de Chicago en todo el mundo trajo como consecuencia una sucesión de movimientos insurreccionales que amedrentaron al capitalismo y tuvieron que conceder algunas mejoras en el trato y en los salarios a los explotados.

El fusilamiento de Ferrer y Guardia perpetrado por la reacción española el año 1909, produjo más simpatías hacia el anarquismo español y la Escuela Moderna que toda la propaganda que se había hecho de esta doctrina en algunos años. El mundo entero protestó de tal injusticia. Las calles de las principales ciudades de Europa se llenaron de trabajadores maldiciendo la reacción y la clerigalla española. Ello contribuyó a salvar la vida de otros luchadores que hubiesen corrido la misma suerte que el mártir de la Escuela Moderna, si esta protesta internacional no se hubiese producido.

Años más tarde, también por una campaña de protesta internacional se consiguió la libertad de tres compañeros españoles, Ascaso, Durruti y Jover, que se encontraban presos en París para ser entregados al gobierno de la República Argentina, que los reclamaba para fusilarlos.

Ante el proceso de dos anarquistas italianos que el capitalismo americano electrocutó por militar en las filas del anarquismo, se volvió a suscitar una potente campaña internacional en favor de los dos detenidos. Sólo en París, multitud de trabajadores, con Luis Lecoin a la cabeza, invadió las calles y avenidas principales para protestar por la detención de los dos anarquistas y exigir la libertad.

Hechos análogos podrían citarse a lo largo de la lucha del proletariado, que dignifican a los hombres que en ellos tomaron parte, así como a la especie a que pertenecen.

Lo lamentable es que los movimientos de la clase trabajadora vayan degenerando en beneficio y provecho de los explotadores. El capitalismo, que se dice muy ligeramente que está en estado de descomposición, se afianza y prolonga su existencia si los explotados no vuelven a tomar conciencia, interesándose por los problemas sociales que afectan a los trabajadores del mundo, sin mirar razas ni fronteras. Ya que «la desgracia de los hombres, como decía León Tolstoi, proviene de su desunión. Y su desunión proviene de que no siguen la verdad. Por eso es por lo que, cuanto más sinceramente buscan los hombres la verdad, más se aproximan a la unión.»

Es, pues, dentro de la verdad y de la unión de los proletarios como puede levantarse un clamoreo de libertad y de justicia que irradie en el mundo entero.

UMBRAL

SUMARIO del número 69:

José Viadiu. **ANECDOTARIO CATALAN.**
Luis Alberto Musso. **PARA EL BIBLIOFILO.**
Eugen Relgis. **INSINUACIONES DE LA NEGACION.**
Volga Marcos. **EL ROMANCE MEDIEVAL Y FEDERICO GARCIA LORCA.**
J. Coll de Gussem. **COMENTARIO A « POEMES DE LLUM I TENEBRA ».**
Arturo Uslar Pietri. **LA DEGRADACION DE LAS MASAS.**
Luis di Filippo. **EL GARRULO AVISPERO DE LOS SOFISTAS.**
José Sevilla. **LA MUSICA EN LA CULTURA ESPAÑOLA.**
Juan Ferrer. **LUIS DI FILIPPO, O LA SAGACIDAD PERSONIFICADA.**
Vladimir Muñoz. **KROPOTKIN Y EL FEDERALISMO.**
Mastieno. **LOS VIDENTES CIEGOS. B. PEREZ GALDOS.**
Juan de Orán. **LA VOLUNTAD DE ARMONIA.**

Noticiario, Los Libros, grabados, notas, etc.

«Umbral», revista ecléctica y libertaria propia para los amantes de la superación y de las buenas letras. 1 franco en toda Francia.

Facilitad direcciones de posibles suscriptores.

tierra y libertad

Periódico anarquista de Méjico.

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

XIII CONGRESO

Burdeos, 10 *noviembre* 1967.

ORDEN DEL DIA

1°. -- Apertura del Congreso.
2°. -- Presentación de credenciales.
3°. — Nombramiento de la Comisión revisora de credenciales.
4°. — Constitución del Congreso y nombramiento de Mesa.
5°. — Nombramiento:
a) de la Comisión revisora de cuentas.
b) de la Comisión de escrutinio.
6°. — Informe del Secretariado.
7°. — Informe de las Secciones.
8°. — Forma de incrementar y robustecer la Internacional.
a) cotización, financiamiento.
9°. — Sobre economía: cooperativismo, colectivismo.
a) teoría e ideas generales.
b) posibilidades inmediatas de aplicación.
10°. — Propaganda:
a) oral.
b) escrita (manifiestos, carteles), etc.
c) prensa periódica.
d) editorial.
11°. — Posición y acción.
a) de solidaridad entre las Secciones.
b) de ayuda a los pueblos sometidos por dictadura y subdesarrollados.
c) reivindicaciones.
12°. — Examen de la situación de la F. O. R. A.
13°. — Relaciones exteriores.
a) con la I. W. W.
b) con la S. A. C.
c) con los organismos anarquistas.
d) con otros organismos.
14°. — Nombramiento del Secretariado:
a) del secretario general.
b) de las Secciones componentes del Secretariado.
15°. — Clausura.

El Secretariado

Dado en Marsella, abril 1967.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

12 OCTOBRE 1967
NUMERO 475
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

MILITANTISME

Il y a le militant qui, comme disait Octave Mirbeau, « s'est heurté à l'ignorance sauvage, à la méchanceté bête, à ce mur infranchissable qu'est souvent le cerveau du prolétaire », et continue malgré tout le combat pour l'émancipation des travailleurs; celui-là n'apprend rien dans ce texte. Mais il y a les autres : Ceux qui confondent la politique et les luttes ouvrières; ceux qui estiment que la notion de travailleur s'applique à tous ceux qui déploient un effort physique ou intellectuel — y compris le commerçant ou le chef d'entreprise — (1) dans un but lucratif au sens large de l'esprit capitaliste; ceux, enfin, qui se prennent pour des militants et qui, dans le fond d'eux-mêmes ignorent tout de la structure d'une organisation ouvrière qui, comme la C. N. T., s'appuie sur des bases fédéralistes.

Trop habitués à attendre les mots d'ordre du bureau confédéral des centrales réformistes et politisées, les premiers ne font de l'action syndicale que sur ordre; ce qui les entraîne trop souvent dans des mouvements paradoxalement opposés aux véritables intérêts de la classe ouvrière.

Nous ne nous attarderons pas sur les seconds, qui sont du type des politiciens et ne plaident la cause ouvrière que dans le but d'utiliser celle-ci à des fins quelquefois inavouables. Au mieux des choses nous ne pouvons attendre de leur part qu'une incitation plus ou moins voilée à la collaboration des classes. Mais dans aucun cas il ne peut être question de militantisme dans le sens de l'émancipation des masses laborieuses.

Le fait n'est pas nouveau, puisqu'en 1879, à Marseille, les politiciens qui participèrent au 3e Congrès ouvrier, avaient pris toutes les mesures pour séparer définitivement les socialistes des syndicats en attendant qu'ils pussent éliminer du Parti socialiste quiconque persisterait à répudier la théorie, chère à Marx, de la conquête du pouvoir politique. (2)

Quant à ceux qui sous l'apparence de militants actifs, agissent en fait sans aucun discernement, sans aucune formation, sans aucun sens des responsabilités, leur action se limite bien souvent à des critiques acerbes contre ceux qui font quelque chose (Pelloutier dut se défendre jusqu'à la limite de ses forces et de sa vie contre les attaques des ennemis sans cesse terrassés mais toujours renaissants). (3)

Heureusement, la classe ouvrière compte encore parmi elle des militants dans toute l'ampleur du terme. Ceux qui cherchent au fond des problèmes la lueur de la vérité, qui ne se font une opinion des faits qu'après s'être documentés à la bonne source, qui préfèrent au dénigrement systématique, la participation permanente aux tâches de l'organisation et surtout qui ont le sens de la solidarité et de la probité, ceux-là sont des vrais militants, car pour nous, le militant n'est pas un mercenaire qui se juge sur les exploits d'un combat et le montant du solde.

Certes, nous ne recherchons pas l'homme parfait mais un militant ouvrier, un anarcho-syndicaliste doit toujours aller vers la perfection dans tous les domaines.

Ainsi donc, camarades, si le COMBAT SYNDICALISTE ne vous donne pas satisfaction, la meilleure critique que vous puissiez faire, c'est de l'aider à s'améliorer en y collaborant sérieusement et régulièrement. Et vous, travailleurs, si le syndicalisme actuel ne vous apporte pas les succès que vous escomptiez, c'est qu'il a été défiguré, déformé et, plutôt que de déserter, nous devons tous continuer la lutte, même si celle-ci revêt la forme du harcèlement et de la guérilla.

Le militant authentique ne peut abdiquer en aucun cas.

(1) Déclaration de F. Mitterrand à Europe n° 1.

(2) et (3) Citations puisées dans les « Bourses du Travail ».

De la révolution politique à la révolution économique

Il existe deux conceptions révolutionnaires, celle des partis : la révolution politique; celle du syndicalisme libertaire : la révolution économique.

La révolution politique est toujours axée, orientée vers la conquête d'un pouvoir politique, c'est-à-dire de l'Etat. Il s'agit donc du heurt entre un pouvoir instauré et un pouvoir en puissance dont, souvent, la pluralité concurrentielle rend plus difficile, plus aléatoire et plus sanglante, la conquête de l'Etat.

En fait, il y a donc lutte entre une tyrannie établie et une tyrannie ascendante, un duel entre « mangeurs de pouvoirs ».

Le problème social dans cette tourmente, se trouve donc posé sur un plan exclusivement passionnel et religieux. En effet, les travailleurs se trouvent soulevés par une vague de mécontentement général à causes économiques. Le fait que leur esprit n'a reçu qu'un enseignement insuffisant sur l'importance de l'économie dans le problème social, les vues à des *colères civiques* qui rejettent sur une *manière d'Etat* la responsabilité des insuffisances et des carences d'un régime économique. Il ne s'agit plus que de changer de patron, de maître et de gouvernement, de chercher un nouveau Messie.

A cette entreprise ils sont préparés de longue date. Chaque parti, quel que soit son programme, a imprimé dans leurs cerveaux cette doctrine erronnée et stupide, que le meilleur moyen de conquérir l'égalité et la liberté, le bien-être et la justice, est de changer de maître. A charge par eux de choisir le meilleur.

La lutte libératrice se trouve ainsi placée, dès le départ, sur un plan exclusivement militaire, la conquête d'une place, d'un camp retranché qu'il s'agit d'investir afin qu'un nouvel Etat, le leur s'y retranche à son tour. Lénine, en cette matière, élève de Clausewitz, s'est montré un stratège éminent.

C'est absolument la transposition des catéchismes religieux : choisir un dieu, le plus sublime et le meilleur.

Cette révolution devient, par son caractère passionnel et religieux, une véritable croisade qui atteindra sa plus haute virulence quand un parti aura triomphé de tous les autres, ses concurrents, avant de devenir le conquérant définitif.

Dans une telle tourmente, toutes les solutions économiques se trouvent retardées, reculées, minimisées, jusqu'à l'établissement du nouvel Etat... On ne peut pas courir deux lièvres à la fois, le pouvoir et la liberté.

Lénine disait : « Il est certain, ce que tout le monde voit aujourd'hui, que les bolcheviks ne se seraient pas maintenus au pouvoir, je ne dis pas deux ans et demi, mais pas même deux mois et demi, sans la discipline la plus rigoureuse, sans la discipline de fer de notre parti. »

Et cette science de la conquête du pouvoir aboutit à la famine et au massacre.

Le désordre est alors partout. Les hommes ont abandonné leurs tâches économiques pour participer à la croisade politique, et quand, enfin, un parti a assuré sa dictature, le peuple affamé, ayant épuisé ou détruit ses réserves, les usines et les chantiers livrés au pillage, une nouvelle répression devient nécessaire pour imposer l'austérité et une discipline de fer : celle du *parti dans l'Etat*.

Des millions d'hommes sont tombés sur les routes de l'Illusion politique, comme tombaient autrefois les croisés sur les routes de Jérusalem, à la recherche d'un dieu hypothétique.

La révolution politique triomphante, peut alors condenser sa victoire dans ce slogan : « l'Etat est mort. Vive l'Etat ! »

Voyons la conception révolutionnaire économique du syndicalisme libertaire qui est celle du communisme libertaire :

1°. — Les expériences historiques démontrent que la ressurrection de l'Etat après sa conquête par une vague subversive, entraîne toujours un nouvel esclavage, une nouvelle exploitation de l'homme par l'homme et de cet homme par de nouvelles autorités, en application du « Droit inégal ».

2°. — Que l'amélioration de la condition matérielle des travailleurs s'est faite au rythme du progrès scientifique, matériel et économique. L'évolution vers le bien-être est donc conditionée par l'ampleur et l'accélération des progrès scientifiques.

3°. — Le bien-être, la satisfaction des besoins n'est donc pas une tâche politique, ne peut résulter d'un changement de pouvoir, d'Etat, les forces et moyens de production se trouvent réalisés par la conjonction, l'imbrication des travaux scientifiques et des labeurs professionnels.

Non seulement l'Etat est une survivance anachronique, mais une tyrannie qui ne peut subsister qu'en ralentissant l'épanouissement social par l'application de l'inégalité économique sous le sceptre du profit.

Le syndicalisme libertaire, ne cédant à aucune passion partisanne, tenant compte de ce processus historique, en tire les conclusions suivantes :

a) Même si une civilisation politique parvenait à assurer aux travailleurs un bien être relatif dans *une insécurité que l'on sait constante*, elle ne saurait réaliser la justice, c'est-à-dire : l'*égalité économique*.

L'Etat, par sa nature, ne saurait assurer la sécurité sociale et la paix du fait que ses problèmes sont toujours des questions de force et de domination au service du « Droit Inégal ».

b) Le problème révolutionnaire est donc un problème économique, conquérir les moyens de production, asservir la machine à l'Homme, et distribuer l'abondance par la grève générale gestionnaire se proposant :

1) L'occupation et la mise en Autogestion directe des entreprises et exploitations par les travailleurs et leurs liaisons syndicales.

2) L'occupation et l'organisation de tous les marchés par les ligues de consommateurs et d'usagers.

3) La formation administrative des Communes par la fédération de l'Union locale syndicale et de la fédération des consommateurs et usagers.

4) L'Etat ne meurt pas, mais il est aboli par la perte de tous ses attributs et par la fédération au départ des entreprises, des forces nécéssaires pour empêcher sa ressurection.

Le syndicalisme libertaire considère que tous les efforts étant orientés vers la mise en commun immédiate de toutes les ressources économiques, la lutte se circonscrit sur le terrain ou producteurs et consommateurs sont, en fait, maîtres des choses et des services, et par là, associés sans aucune discrimination, par la fusion des classes, à une œuvre commune ne soulevant que des difficultés techniques sans contradictions sociales.

5) Le syndicalisme libertaire, en face de l'ignorance générale des travailleurs, a donc deux tâches à remplir :

— comme pilote, vulgarisant les données et les solutions des problèmes à résoudre, plus préoccupés d'instruire que de recruter.

— Ensuite rassembler tous les travailleurs lucides, épris d'une révolution sociale constructive, inflexible dans ses buts, mais dont l'humanisme peut réduire les violences en protégeant la Liberté de toutes les croyances politiques qui ont égaré la conscience prolétarienne.

G. B.

LE BILAN D'UN COUP D'ETAT

APRES le coup d'Etat du 21 avril en Grèce, on peut se demander quel est le sort actuel du peuple hellénique; la réponse c'est à un grec authentique que nous l'avons demandée et voici ce qu'il nous en a dit :

« Les libertés pseudo-démocratiques (liberté d'expression, liberté d'association, etc.), ont toujours été violées, mais aujourd'hui sont entièrement supprimées. Quant à la liberté tout court, il faut simplement souligner que les prisons sont pleines de détenus politiques. Arrêtés par milliers dès les premiers jours du coup d'Etat, il est aujourd'hui difficile de donner un chiffre exact du nombre de détenus; en tout cas, la réaction au pouvoir parle de 6.138 arrestations (dont 250 femmes), tandis que les émetteurs sous contrôle communiste ont avancé le chiffre de 15.000 et certains correspondants étrangers ont parlé de 8.000 détenus.

Un fait est assez surprenant, personne ne donne des chiffres pour évaluer la quantité de personnes assassinées; pourtant, selon certaines rumeurs, outre de nombreux civils, il y a aussi des soldats qui ont été fusillés.

Mais le drame ne s'arrête pas là et on cite souvent l'île Jura, (Lux Cyclades) comme l'enfer de la déportation. Dans cette île, qui n'a même pas un arbre, les détenus y souffrent la faim, la soif et sont atteints de nombreuses maladies dûes au climat de l'île... Et tout ça pour ne pas avoir prévu le sale coup que tramait la réaction avec la complicité du palais et les conseils secrets de la C.I.A. américaine. L'atmosphère était pourtant un coup d'Etat et partout circulaient des bruits sur une possible intervention de l'armée avec, pour but, l'instauration d'une dictature militaire.

Déjà, en septembre 1966, Sulzberger, correspondant américain, parlait de dictature, tandis que le soviétologue Kousoulas, professeur de l'Ecole de guerre aux Etats-Unis, écrivait, deux mois avant le coup d'Etat : « Le roi ne veut pas la dictature, mais cette dictature est inévitable si les attentats contre la couronne continuent. »

De son côté, l'E.R.E., parti de droite, s'en prenait aux derniers vestiges des libertés politiques pendant que l'Union du centre et l'Union de la gauche démocratique se cantonnaient dans la phraséologie stérile, négligeant toute préparation des masses pour la défense de leurs droits.

La résistance s'est organisée, certes, mais le peuple comptait trop sur une solidarité effective venant de l'U. R. S. S. et d'autres pays du bloc oriental, Hélas ! tous les espoirs ont été déçus et la passivité et l'apathie ont gagné la plus grande partie de la population. A l'échelle de la résistance politique il y a, bien entendu, des bulletins clandestins qui sont distribués et parmi eux celui des communistes, qui prêche l'union de tous les patriotes (y compris les démocrates du centre).

... Pendant ce temps, les Américains qui se rendent compte des difficultés économiques rencontrées par la « junte » au pouvoir et pris par d'autres problèmes comme celui du Viet-nam, risquent de modifier leurs plans et procéder à un changement des têtes tout en consolidant les bases de la dictature actuelle.

Pour le peuple grec, le bilan de ce coup d'Etat est lourd de conséquences; c'est un recul énorme qu'il fait dans le temps et l'histoire des civilisations. Il devra maintenant reprendre le combat à zéro, s'organiser dans la clandestinité et surtout éviter les trahisons des politiciens de tous poils qui ne manqueront pas de jouer les démagogues et les héros de salon.

Peuple ! Sauve-toi, toi-même.

NICOLAS

L'intégration chez les désintégrés

J'emprunte à un reportage sur les conditions des salariés en Allemagne de l'Ouest, le passage suivant : Plusieurs représentants du patronat nous ont dit :

« Si les syndicats ouvriers sont loin d'être passifs, ils sont très conscients de la nécessité de favoriser à tout prix les progrès de la productivité. Le système de cogestion qui avait été introduit dans la Ruhr sous l'occupation britannique, et que le chancelier Adenauer a par la suite fait adopter, contre l'avis de ses ministres, par le Bundestag, afin d'éviter un conflit ouvert avec les syndicats, *n'a rien changée*. Les représentants ouvriers au sein du conseil de surveillance, même ceux qui sont syndicalistes n'appartenant pas aux effectifs de l'entreprise. ont rapidement pris l'esprit de la maison et défendent ses intérêts. »

Mais il y a plus (de quoi faire pâlir de rage et d'envie les syndicalistes réformistes français), dans les sociétés sidérurgiques, un représentant du personnel siègeant au sein du comité de direction, sous le nom de « directeur du travail ».

Et moi, qui connut bien l'Allemagne, je vois très bien ce directeur du travail se mettre au garde-à-vous pour recevoir les ordres des patrons, comme les ouvriers qui l'ont délégué se mettre dans la même position pour entendre la transmission des informations et ordres...

Et comme il faut produire pour réaliser profits et salaires, je suis certain que jamais ces cogestionnaires (!) ne protesteront contre le plan de développement de la fabrication des armements qui seront vendus aux pays sous développés !

D'ailleurs, dans un autre esprit, par des moyens différents aboutissant aux mêmes buts, les travailleurs français acceptent les mêmes fabrications...

Dans un style encore différent, tous sont battus par les syndicalistes américains qui, pour réduire le chômage, encouragent Johnson à poursuivre la guerre du Viet-nam.

Il faut dire que la plupart des syndicats américains sont actionnaires dans nombre d'entreprises et, qu'au fond, les classes ouvrières subissent docilement une désintégration morale en chaîne de leur dignité. La direction des bureaucraties syndicales avides de s'intégrer dans le processus capitaliste les y aide avec ferveur.

On me dira peut-être que le peuple allemand montre une grande lassitude des poursuites engagées contre les bourreaux nazis, qui, à ses yeux, sont irresponsables, *puisqu'ils ont agi sur ordre ?*

Mais que dire des soldats français qui, en Indochine, *aux ordres* brûlaient les villages ? Qui, en Algérie, brûlaient les douars et participaient aux tortures commandées, toujours sur ordre ?

Que dire des travailleurs américains, travestis en tueurs, qui brûlent les villages, détruisent les rizières, choses et gens au Viet-nam, pour donner des profits à leurs maîtres et des salaires à ceux qui les encouragent dans la voie du meurtre et de la honte pour sauver la civilisation capitaliste ?

Désobéir n'apparaît-il pas comme la plus belle vertu de la conscience ? C'est de par le monde une désintégration des consciences, en chaîne, et c'est parce que nous voulons rester des hommes, devenir toujours plus clairvoyants et meilleurs, que nous sonnons le ralliement des travailleurs les plus fiers autour de notre volonté révolutionnaire, autour du communisme libertaire pour construire un nouveau monde, l'égalité sociale.

Et comme pour bien le construire il faut le comprendre avant..., tous au boulot et au combat.

Le capitalisme populaire est la dernière ruse de la finance internationale, le dernier sursaut du profit. Préparons le règne du travail.

C.N.T.

JEUNE EMIGRE ESPAGNOL !

Les jeunes confédéraux espagnols t'invitent à te joindre à eux.

Vous connaissez bien les coupables de votre exil obligé : Le clergé rétrograde, les militaires anti-espagnols, l'avarice d'un capitalisme suranné et retardataire, sont à la base de vos malheurs.

Si vous désirez collaborer à la grande œuvre de la libération de l'Espagne, venez rejoindre les rangs authentiques anti-fascistes, qui luttent pour la liberté.

Pour tous renseignements et adhésions adressez-vous à :

C. N. T.

39, rue de La Tour-d'Auvergne

Paris (IXe)

VIVE LA LUTTE DES CLASSES

LA désagrégation matérielle de l'affaiblissement idéologique des forces syndicales en France apparaissent marqués essentiellement par trois événements historiques. En 1914, la politique de capitulation prolétarienne devant la folie nationaliste de l'Union Sacrée marque un brutal écroulement de l'élan révolutionnaire des classes exploitées. Plus tard, la subordination de la C. G. T. au parti communiste stalinien complètera cet effondrement en retirant à la principale organisation syndicale française toute initiative d'envergure, toute détermination proprement politique, c'est-à-dire toute faculté, pour les travailleurs, d'abattre l'Etat politique et de se libérer par là-même des chaînes économiques forgées par cet Etat : une étape vers la collaboration des classes est franchie puisque désormais, les syndicalistes de la C. G. T. n'agiront plus qu'en tant que force de soutien aux politiciens « communistes » en vue de la conquête du pouvoir par ces derniers. Le syndicalisme doit alors se borner à des luttes purement « économiques » tentant d'améliorer sporadiquement la condition des classes laborieuses à l'intérieur même du cadre de l'Etat capitaliste que les politiciens ne visent pas à détruire, mais dont ils tentent de s'emparer en utilisant les travailleurs comme « troupes de choc ». La formule fondamentale du syndicalisme authentique, celle de la Première Internationale, qui déclarait que « l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » n'a déjà plus aucun sens pour le syndicalisme officiel. Le deuxième événement se situe en 1936 : à la faveur de la crise, l'appareil d'Etat apparaît soudain à la portée des politiciens avides de pouvoir et de tout ce qui s'attache à l'exercice du pouvoir. Mais les politiciens « socialistes » ne peuvent s'emparer du pouvoir sans l'aide des masses. Il s'agit donc de faire « manœuvrer » ces dernières de telle sorte que leur poussée porte les politiciens au pouvoir sans toutefois briser le pouvoir lui-même. A ce moment-là, les travailleurs ont encore une chance de bouleverser l'ordre social et de poser les bases d'un véritable communisme libertaire : cette chance réside en ceci qu'une fois mises en mouvement elles ne vont pas s'arrêter en cours de route et vont dépasser les objectifs qui leur ont été fixés. Mais, dans les années qui suivent, si les travailleurs tentent bien de dépasser et d'abattre le pouvoir « socialiste bourgeois », l'appareil de répression capitaliste, maintenu en place par le gouvernement « socialiste bourgeois » sert à ce dernier à réprimer impitoyablement le mouvement de fond révolutionnaire. La guerre qui approche empêchera le prolétariat de préparer une nouvelle offensive et, sur le plan idéologique, sous le couvert de l'anti-nazisme, fera disparaître une nouvelle fois la conscience de classe révolutionnaire derrière le nationalisme. La guerre terminée, les maquis pourraient se constituer en « milices populaires » et ne pas déposer les armes tant qu'ils n'auront pas imposé un ordre social dirigé vers l'édification du socialisme et non vers la reconstruction du capitalisme. Mais les politiciens parviennent une fois de plus à manœuvrer les travailleurs, à leur faire lâcher les armes de leur émancipation et retrousser leurs manches en vue de la remise à flot du système capitaliste. Désormais, l'évolution vers la collaboration des classes va s'effectuer rapidement. Le pouvoir multiplie les organismes d'Etat réunissant autour d'une même table, dans un « dialogue amical », les soidisant représentants des classes laborieuses avec ceux du patronat et de l'Etat. La guerre d'Algérie parvient à peine à modifier les liens étroits qui se tissent entre les « bonzes syndicaux » et le pouvoir capitaliste. Le patronat, de son côté, s'organise solidement. Sur un autre plan, le développement d'une société de consommation marquée essentiellement par la vente à crédit, c'est-à-dire l'hypothèque de la force de travail du salarié, attache ce dernier de plus en plus étroitement à l'ordre établi et lui interdit pratiquement toute action revendicative de grande portée et de longue durée. Le terrain est donc parfaitement préparé pour que la doctrine de la collaboration des classes passe du plan matériel au plan législatif, et soit codifiée de telle sorte qu'un brillant avenir lui soit assuré. De Gaulle veut aujourd'hui être celui qui, d'un tour de prestidigitation, aura supprimé les antagonismes matériels qui sont le support, l'explication et le mécanisme de la lutte des classes. Ce qu'il veut : la grande réconciliation en vue d'un intérêt « commun », l'intérêt général, l'intérêt de la nation, c'est-à-dire l'intérêt exclusif des classes possédantes. Si la lutte des classes n'existait que sur le seul plan idéologique, cette entreprise pourrait peut-être se concevoir. Mais la forme idéologique de la lutte des classes n'est que l'expression doctrinale des antagonismes sociaux réels, de l'inégalité économique et sociale, des rapports capitalistes de production orientés vers la réalisation d'un profit maximum pour quelques-uns et d'un labeur sans répit pour tous les autres.

La « participation » des travailleurs à l'autofinancement des entreprises n'est, point n'est besoin d'y insister, qu'une fumisterie destinée à asseoir le profit sur le dos des salariés, à fournir un argument du patronat contre les revendications salariales et à lui permettre, par-dessus le marché, de faire échapper à l'impôt une bonne part de ses revenus en plus de celle comprise sous le vocable de « frais généraux ». En même temps, c'est une duperie destinée à attacher les travailleurs au régime.

Les travailleurs s'apercevant bien vite qu'ils n'ont rien à gagner à cette collaboration ouverte et qu'elle masque mal les inégalités fondamentales de la société néo-capitaliste gaulliste. Ce que veulent les travailleurs, avec le syndicalisme révolutionnaire, c'est une *gestion directe* des moyens de production orientée non plus vers la réalisation de profits pour quelques-uns, mais vers la satisfaction des besoins réels de tous, besoins collectifs et besoins individuels. Et cela, ils ne pourront l'obtenir qu'en jetant à bas l'édifice capitaliste dans son entier par le développement violent de la *lutte des classes*.

Yves Oboeuf

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XXX

La force collective, le moteur de la société collectiviste, peut encore s'exprimer sous la forme de l'*échange des forces de travail* entre elles. C'est seulement dans la mesure où il y a échange des forces de travail, sur des bases d'équivalence totale, qu'il peut y avoir une véritable division sociale du travail et c'est cette division sociale du travail qui permet à la collectivité de se développer selon un rythme prodigieux; qui permet, en définitive à *chacun*, en tant qu'être social individualisé d'accéder à des possibilités de réveloppement qu'il ne saurait atteindre seul. Mais il ne s'agit pas d'un *contrat* comme le prétend Rousseau; il s'agit simplement d'une nécessité matérielle qui se perpétue indéfiniment. Il ne saurait y avoir de contrat à proprement parler qu'entre deux forces dont l'une achète l'autre en compensation d'un salaire qui n'est pas équivalent à la marchandise achetée. Cette condition de subordination pratique de l'une des parties envers l'autre nécessite alors d'être codifiée pour que le bien d'inégalité ne puisse être brisé. Toutes les théories qui ont pour point de départ l'existence d'un contrat tacite ou effectif entre l'individu et la société (ou, ce qui revient au même les autres individus) s'élaborent à partir d'une idée fausse, d'une contradiction insurmontable. Elles supposent que l'individu préexiste à la société. Mais l'être humain n'acquiert les facultés matérielles et intellectuelles qui lui permettent de prendre conscience de son individualité, de sa différenciation qu'à partir du moment où, précisément, il vit en société. Il ne peut en réalité y avoir de contrat (qui ne soit pas un contrat bourgeois de vol et de subordination) entre deux éléments qui n'existent pas l'un sans l'autre, dont l'un contient l'autre et inversement. Le « contrat social » apparaît lui aussi comme la négation de la société elle-même.

Le collectivisme n'est pas un contrat entre les individus. Il exprime simplement l'ordre rationnel, émanant de la réalité, selon lequel les individus ne sont pas autre chose que la société elle-même et selon lequel la cohésion et le progrès conservant des bases *égalitaires* à tous points de vue. L'antithèse du collectivisme, la négation de la société, c'est la propriété individuelle. Dès qu'un individu ou un groupe d'individus déclare : « ceci est à moi et à moi seul » élève des barrières entre le domaine dont il se déclare arbitrairement le possédant et le reste de la société, il s'exclut de la société en tant que réunion des forces individuelles et facteur de progrès; mais comme il possède la force, loin de se séparer de la puissance collective. il s'en empare parce qu'il l'a dépossédé des moyens de se manifester. Comme il se décrète le propriétaire des moyens de production que la puissance collective peut mettre en œuvre pour assurer sa subsistance, il se décrète également propriétaire de cette puissance collective et, par suite, de chacune des forces individuelles qui la composent; et il devient capitaliste. Il établit dès lors le contrat selon lequel il pourra disposer de la force de travail des individus et de leur force collective en échange de la simple quantité de produits nécessaire pour assurer le renouvellement de cette force de travail. Il établit le droit romain et il découvre le salariat. Mais en même temps il détruit l'unité fondamentale de la société et crée les conditions qui détermineront le mouvement social qui l'emportera plus tard dans sa vague destructrice et rénovatrice. Le collectivisme, c'est avant tout sur le plan structural l'*abolition de la propriété individuelle des moyens de production*. Si les individus ont développé des formes cohérentes de société, c'est parce que ces formes permettaient de produire, grâce à la division sociale du travail, davantage de denrées qu'il n'en fallait pour assurer, au jour le jour, la reproduction de la force de travail. La société c'est le progrès, et le progrès pour tous. Mais si la quantité de travail social qui dépasse celle nécessaire à sa propre reproduction est accaparée par quelques individus seulement qui la capitalisent et l'utilisent comme un nouveau moyen d'oppression, alors le monde du salariat se trouve théoriquement réduit à une lutte incessante pour la simple survie, à la lutte bestiale qui caractérisait l'existence des premiers êtres humains avant qu'ils se groupent, précisément, en sociétés solidaires. Le salariat n'est pas autre chose que le maintien des classes déshéritées dans des conditions d'existence qui correspondent relativement à l'unique nécessité de la lutte pour la vie tandis que tout le surproduit social, accaparé par quelques uns, permet aux classes dominantes d'établir un abîme entre leurs conditions de vie et celles des masses laborieuses.

SEVY

(A suivre.)

AREA MUNDIAL

L Aniversario de la Revolución Rusa

CON gran esplendor se está celebrando el medio siglo de existencia de la Rusia comunista. Los bolcheviques se atribuyen entera la revolución rusa, cuando la verdad es que fue obra del pueblo y no de partido alguno. Que por artes y mañas un sector de opinión se haya apoderado de todo el país no niega que la revolución rusa no fue originalmente leninista.

Nicolás II, como sus predecesores creía en la razón divina de su realeza. Con evolución de palacio, al margen de todo contacto popular, este soberbio tuvo equivocaciones fatales que a la postre le llevaron al cadalso.

Revolución temible lo fue la de 1905 terminada con una horrible matanza de paisanos ante el Palacio de Invierno de San Petersburgo, con la inevitable secuela de fusilamientos judiciales y cuerdas de deportados hacia la inhóspita Siberia extremo-norteña.

Esta asonada revolucionaria no debía aleccionar lo suficiente al «egregio» zar de todas las Rusias, emperador olímpico en los salones, y director desdichado de todas las guerras por él emprendidas en los escenarios del mundo, es decir, al margen del juego de ajedrez y de las pitonisas y de Rasputin. En 1905 el zar ignoró la industrialización de la nación nipona, a la cual seguía considerando país atrasado como entonces la China, a la cual en cincuenta años el zarismo le había tomado la mitad de sus territorios, precisamente los que ahora disputa Mao a los «camaradas» moscovitas. El emperador Mutsu Hito se había armado en secreto, ocultando una potente escuadra entre las mil islas del Japón, y cuando el soberbio de San Petersburgo convidó a Mutsu a conflicto, éste aceptó el envite dándole la lección cara, carísima, de Vladivostok, que equivalió a una aplastante derrota de la escuadra rusa y a un recorte del mapa geopolítico de la Santa Rusia. Si se quiere el origen de la epopeya insurgente del acorazado «Potemkin» y de la rebelión de San Petersburgo, aquí lo tenemos. En el pueblo la guerra fue impopular como salida de un hombre orgulloso, tiránico y, en fin de cuentas, incapaz de llevar a bien sus empresas. Luego la secuela del hambre, los heridos, los impuestos sobrecargados...

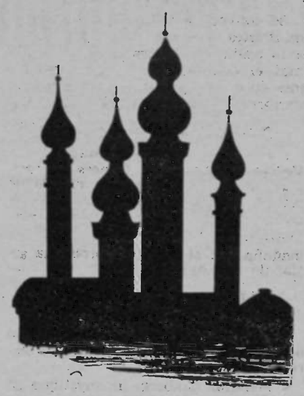
La revolución de 1917, mes de marzo, tiene un origen semejante a la de 1905: la tiranía, la guerra, la pérdida de la misma, la inanición, el duelo de las familias. Si Nicolás II falló en su pugna contra los japoneses, se equivocó asimismo al arremeter, en 1915, contra Alemania y Austria. Al lado de los aliados occidentales, creyó el zar que recuperaría el prestigio perdido años antes en Vladivostok, errando nuevamente para total desdicha. El kaiserismo hundió el frente ruso penetrando en Ukrania, y el ejército eslavo, mal pertrechado y peor alimentado, prefirió desertar el frente y reintegrarse, descompuesto, a la retaguardia. Cuando se hable de revolución rusa y del hundimiento del trono zarista, no hay que perder de vista esta circunstancia importante: la dinastía de los Romanov se extinguió por sí misma debido a sus torpezas y a sus injusticias.

Para enderezar la situación el país partió de las comunas bajo el control incipiente de Petrogrado (nombre moderno en rechazo del germanismo), concretándose una Duma (Congreso) republicana presidida por Kereński, nuevo sistema que tuvo el desliz de proseguir la guerra pese a la impopularidad de ésta. ¿Se comprende ahora que la suerte del maximalismo (bolchevismo) toma origen en su postura antiguerrerista, por lo demás también adoptada por los anarquistas? Buenos maniobreros, Lenin y Trotski (recién regresados de Europa, ausentes durante la descomposición del zarismo, y por lo tanto no fautores de la revolución) consiguieron predominar abusando de su fuerza sobre los minimalistas (el escritor Leónidas Andreiev, entre ellos) y de la descohesión de las ramas anarquistas rusas, tan importantes, que en 1917 los Golos Truda sacaban dos diarios.

El pacto de Brest-Litovsk firmado por Trotski y los representantes del kaiser Guillermo II, debía permitir a éste librarse del frente oriental para atacar con manos libres en el sector occidental, con parecida ventaja para el partido bolchevique, que, consintiendo de momento la ocupación alemana de Ukrania, conseguiría dar al resto del país la sensación de que la paz era de factura comunista.

Sin embargo, las fuerzas reaccionarias reorganizadas poniendo a la revolución en peligro, más la política de bajura del gobierno Kerenski, permitió a los Lenin, Trotski, Rikov, Zinoviev y demás el derribo de la situación transitoria para instalarse en dictadura efectiva. Las columnas zaristas del almirante Koltchak y del general cosaco Denikin justificaron a los bolcheviques para la formación de su ejército particular abusando de la fe de un pueblo revolucionario. Además, un episodio personal les aportó la adhesión de un ex general zarista, Budienni, cosaco como Denikin, al cual éste le había fusilado un hijo. La primera fuerza militar organizada que el Soviet bolchevizado tuvo fue la de este general de caballería, y el resto lo dio el clima militar renacido.

Hasta 1922, fue duro. Los militares reaccionarios, apoyados por fuerzas occidentales (tropas inglesas, escuadra francesa en el Mar Negro, etc.), fueron eliminados poco a poco gracias a la devoción a la causa demostrada por el pueblo. Fue el triunfo de todo el país contra la epidemia guerrera y también contra la epidemia del hambre, más atroz la segunda que la primera. Fue, en suma, un resurgir popular muy prometedor,



yugulado por un partido dirigido por ambiciosos; la prueba es que, muerto Lenin, se exterminaron entre ellos. Los marinos libertarios de Kronstadt, que anteriormente habían salvado la situación revolucionaria de Petrogrado, fueron a la postre eliminados a sangre y fuego por las fuerzas negras de Trostski por haberse, los marineros, proclamado en comuna libre frente a la feroz dictadura comunista tan arteramente establecida. Nestor Mackno, Durruti anticipado de Ukrania, vencedor de los alemanes en su país, ensayista de un comunismo libertario que podía servir de guía y ejemplo práctico al pueblo ruso, tan afanoso de vida en común equitativa y fraterna, vio, conjuntamente con las docenas de miles de partidarios que le seguían, su gran esfuerzo malogrado, su heroísmo despreciado, a centenares de los hombres pasados a fuego y cuchillo, las comunas libres maltratadas y disueltas, víctimas, los macknovistas, de la treta, del engaño, de la calumnia (bandidos, etc.). Para conseguir el fin no hay que reparar en los medios.

Nosotros, los partidarios de la libertad intrínseca, absoluta, de los pueblos, y del libre experimento para regir la vida de los mismos, no podemos convenir ni congeniar con la tiranía roja que ha sucedido a la zarista; que ha renovado y extendido el suplicio del inconformista ruso en la Siberia, en puntos industrializada por el tirano Stalin (verdugo del equipo que ayudara directamente a Lenin) previo sacrificio de millones de rusos prisioneros por delitos *graves*, el de opinión el peor de ellos...

Osadía y capacidad de aprovechamiento, no podemos negarlas a los bolcheviques; lo que les negamos en absoluto es sentido de evolución libertaria, engaño con el que pretendieron convertir a Pedro Kropotkin al atraerlo al país. Lo que negamos al régimen comunista de la pomposa Unión de Repúblicas Socialistas Soviéticas, es regencia popular, gobernación sin pánico previo, servicio al pueblo antes que al partido. Lo que negamos al gobierno del Kremlin es conexión con el espíritu ruso, tan magistralmente expuesto por los maestros de la literatura y de la sociología, y aquí nombramos a Puchkin, Turguenev, Tolstoi, Chejov, Gorki (a pesar de que el comunismo se lo haya atribuido) Bakunin y los citados Kropotkin y Andreiev.

Revolución heroica la sostuvieron largo tiempo los nihilistas, Sofía Perowskaia en primera fila. La gesta y el sacrificio de aquella pléyade de abnegados fueron grandísimos y no obstante los comunistas, con Lenin, con Stalin o con quien sea, se guardan mucho de mencionarlos porque el espíritu de libertad está en el nihilismo, no en el marxismo-leninismo-stalinismo-kruschevismo-brejnesismo, etc., etc.,

El espíritu de libertad alentaba igualmente en la España revolucionaria, y bolchevicamente se prefirió, en el fondo, la victoria del franquismo al de las colectividades anarquistas. España estaba madura para la transformación radical de su sistema, estimándose capaz, en su ímpetu renovador, de superar a la Comuna de París, al colectivismo de Israel, a los sistemas agrario-estatales soviéticos, y aun de perfeccionar el ensayo anarquista de la *macknovitzkina*.

Fue un dolor para el proletariado mundial que la revolución rusa (que tiene 50 años y pico y no medio siglo exacto, puesto que en octubre de 1917 hacía ocho meses que el zarismo había sido derribado) derivara hacia el despotismo en lugar de ofrecer un ensayo decidido de libertad integral en política y en economía, tal como recomiendan las teorías socialistas, tanto marxistas como anarquistas.

«La panacea de la libertad será para mañana»; un mañana que jamás llega «porque el pueblo aún no está preparado»; digamos, el rosario de todos los políticos, de todos los ambiciosos necesitados de concursos populares.

¿Cuándo los trabajadores abrirán los ojos; cuándo prescindirán del tóxico de la política; cuándo se escribirá y ejecutará el «Proletarios de todos los países: unios»... para realizar la revolución social verdadera?

Una excelente iniciativa solidaria

ME habían hablado unos compañeros de que en Montpellier se pensaba imprimir un pañuelo rojinegro, parecido al que muchos de nuestros milicianos llevaban en España durante la Revolución de 1936. Hoy lo he recibido y, a decir verdad, me ha emocionado un tanto, me ha «trasladado» si cabe a aquel Bajo Aragón en el que por uno de esos azares de la vida me hallaba desde Mayo del 36 y en el cual pasé de todo, bueno, malo y regular, laborando por el mejor éxito del nuevo régimen de vida libertaria que una vez vencido el fascismo allí, logramos poner en marcha.

Siempre he sido bastante reacio a emblemas partidistas que puedan suponer se necesita de ellos para seguir andando. El pañuelo rojinegro era otra cosa. Era como un distintivo de unión, como algo que nos distinguía de todos aquellos que sin saber adonde ni por qué iban, se fueron agarrando a unidades sumamente dudosas por ciertos frentes, como a la última tabla de salvación. Así se comportaron las tales unidades, abarrotadas al fin de emboscados, de traidores, de entes que sólo acudían a ellas para vengarse de los hombres revolucionarios de la C.N.T., de aquellos que habían organizado las Colectividades inolvidables, porque ellos eran incapaces de otra cosa que de odiar y traicionar o asesinar, de destruir, de apoderarse del trabajo de los otros, de hacerse con galones para a su amparo ir imponiendo otro terror tristemente igual al del mismo franquismo.

Todo eso me recuerda el pañuelo rojinegro. Y como en él figuran las efigies de B. Durruti y Francisco Ascaso, viéndolo se me representan los dos héroes legendarios: el que cayó en los primeros días de la Revolución frente al tétrico cuartel de Atarazanas de Barcelona, y el que habiendo acudido a defender Madrid junto a una columna de cenetistas voluntarios, fue allí asesinado de forma alevosa, a traición, que no muerto en lucha contra el enemigo de enfrente.

Si a todo eso se añade que el beneficio que de su venta quede (el precio es de 10 F. uno) pasará íntegro a engrosar la suscripción pro-España, inútil decir al lector, al compañero, al amigo, al simpatizante, que adquiriéndolo contribuirá a mantener vivo el recuerdo de una Revolución sin igual y a ayudar a los que en el Interior sufren por seguir pensando y obrando en cenetistas íntegros, en anarquistas que no claudican ni por «honores» ni dinero, a los cuales es deber ineludible sostenerles hoy y siempre.

RIOJANO

Nota. — Para pedidos, debidamente avalados y respaldados orgánicamente (teniendo en cuenta que el pago es al contado a la casa que los imprime), dirigirse a esta dirección:

M. José Fortes, 49, Fbug. St-Jaumes, Bloc A, 34 - Montpellier.

UNE FEMME DEFEND LA CAUSE OUVRIERE ESPAGNOLE

MADAME Federica Montseny, par ses activités syndicales, consacre sa vie à défendre la cause de la classe ouvrière espagnole même si elle vit exilée en France depuis 1939.

Directrice à Toulouse de l'hebdomadaire *Espoir* et rédactrice à la revue *Cenit*, cette femme qui a vu toutes les horreurs de la guerre civile espagnole continue d'être l'un des plus éloquents porte-parole de la Confédération Nacional del Trabajo de España, une organisation ouvrière luttant pour la liberté et dont l'influence a été considérable en Espagne.

Les paroles de Mme Montseny au cours d'une brève interview qu'elle accordait à « La Presse » :

— La liberté n'a pas été accordée aux femmes. Ce sont les femmes qui l'ont prise. Il serait temps que les Espagnoles se réveillent;

— L'Espagne est peu connue dans le monde. On en parle souvent comme d'un pays de légende avec musique, fleurs et danses. La réalité, la vraie, est bien différente;

— Mais comment les étrangers pourraient-ils connaître les problèmes de l'Espagne ? L'histoire de l'Espagne est fort mal enseignée, même aux Espagnols. Tous les livres d'histoire sont sous le contrôle de l'Etat, c'es-à-dire de Franco. De la guerre civile, des républicains qui un temps ont été les maîtres du pays, on ne parle guère. Les jeunes d'aujourd'hui ? Un peu comme les Israéliens, ils veulent connaître les événements qui ont marqué les années 30. Ils cherchent. Ils viennen en France consulter les journaux de l'époque et acheter des livres qui sont défendus en Espagne,

— Dans mon pays, l'Eglise domine tout. Les gens ont soif de liberté. L'Eglise d'Espagne est l'une des plus réactionnaires du monde. Le fait de tenir les gens dans l'ignorance peut remplir les églises mais le pays, lui, est pauvre et malheureux.

— A 18 ans, j'étais reporter au journal « Solidarité Ouvrière ». Les franquistes en ont fait « Solidarité Nationale » ...

Auteur de plusieurs romans à thèse traitant de la liberté sociale, de la pauvreté et des mœurs, Mme Montseny a été la première femme à devenir dirigeante dans son pays. Il est très rare, a-t-elle dit, qu'une Espagnole fasse de la politique active.

Le titre auquel elle accorde le plus d'importance est peut-être celui de président du comité de laison des deux plus importantes centrales syndicales espagnoles, le C.N.T. et le U.G.T. Réfugiée en France, elle continue de militer au sein de la C.N.T. en exil. Un rêve : retourner en Espagne. « Mais l'honneur et la dignité m'empêcheront toujours de retourner en Espagne tant que Franco sera là. »

Mme Montseny fait partie d'un mouvement de propagande clandestine dans le but de venir en aide aux syndiqués espagnols. Franco prepare l'après-franquisme. L'alliance syndicale aussi.

« Evidemment, dit-elle, les buts à atteindre sont très différents !

Mme Montseny apprécie la liberté dont elle jouit en France. Ainsi, par exemple, son journal *Espoir* peut publier des caricatures de quelqu'un mais jamais de Franco. L'ambassade d'Espagne s'y oppose.

Le trois octobre prochain, à l'auditorium de l'Université Sir George Williams, Mme Montseny donnera une conférence sur l'Espagne de tous les jours et le rôle des organisations syndicales dans son pays.

Thérèse Vaillancourt

Canada.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

DISCOS

«¡Mardito parné!» En mala hora un compañero ha reproducido el « disco ». ¡Menuda pelotera tuvimos por éste, hace años!

¿Importancia, el dinero? Toda; en régimen burgués, y en idem comunista. No le vemos aguante al Estado, sin control de la economía dinerista. Ni al capitalismo, sea rockefellerino o maoista.

Venga, sin embargo, papel c cupropniquel facilitadores de terrenos y fábricas donde montar colectividades agrarias e industriales libertarias. Venga esa lluvia de dinero que dote a nuestra propaganda con grandes oradores, escritores excelentes, locales propios, sabias bibliotecas, rotativas, offset y camiones de reparto, como durante la guerra. Vengan francos, pesetas, rupias o piastras a espuertas, porque con cuenta gotas dan escaso resultado. La sociedad es exigente. Sin dinero, en comunismo libertario lo tendríamos todo.

Bien entendido, que el dinero abundante debería ser administrado por quienes no creen en la virtud del dinero, precisamente. Un buen cajero no sale por decreto ni por acuerdo de asamblea.

Cualquier colectividad arraigaría por esfuerzo aplicado, sagaz y tenaz; no por magia del signo de cambio.

Me niego a rehabilitar el dinero, esa tarea de banqueros.

Igual lo rehabilitan los compañeros adinerados que tratan de rehabilitarse a sí propios acercando la C. N. T. al burguesismo, y así darse a entender que no han cambiado por estar al sol de las tres letras.

Oro no lo hay, ni plata; ni cobre siquiera: papel y hojalata exaltada. Ya vendrá el plástico, ya tendremos piel de naranja curtida y monetizada.

Si vamos a la conquista del dinero tal vez nos olvidemos de la anarquía, siendo la anarquía el sol del universo Por el camino empedrado de ilusiones no transcurre el dinerista, sino el idealista.

La miseria existe porque existe el dinero. Puede sobrar comida, y recogerse en el arroyo muertos de hambre. «¡Mardito parné!» La traición se paga con dinero, y a Judas lo escarnecen millones de católicos, con la bolsa judaica en la diestra de cada uno de ellos.

No contiene poesía, el dinero. Es una prosa leprosa, una ofensa a la dignidad humana. Sin «parné» para nadie, no habría mendigos, rastreros policías ni ladrones.

Si vamos a la sociedad libre, dejemos lastre por el camino. ¿De dinero? No, maliciosos, risoteros: Lastre de prejuicios.

Como la sociedad burguesa manda, empleamos la dádiva, el salario, o la paga del despacho en cubrir las necesidades de la vida; es obligado; y el resto se irá en suscripciones, cuotas, prensa y donativos. ¿Importancia actual del dinero? Cortar siempre delgado. Becerro de Oro así lo dispone.

No vale la pena discutir ese tema entre anarquistas. Por si hay que hacerlo, dispondremos nuestro montón de adoquines. *DISCOBOLO*

El hombre en rebeldía

(Viene de la pág. 4.)

en que las relaciones con Israel estén restablecidas. Yo no quiero facilitar la labor ni a los responsables ni a mí mismo. Que me encarcelen, que me presenten ante un tribunal, que me condenen. Sería más confortable elegir el exilio. Pero eso equivaldría a una resignación. [...] Exiliado todo se habría terminado para mí como escritor, cuidadano y publicista político. No sé las medidas que se tomarán a mi respecto cuando regrese, pero pienso poder soportarlas como he soportado ya muchas.»

Así termina Mnackos, quien ha sido desposeído de su nacionalidad, lo que asimila el régimen checoslovaco al griego dictatorial de nuestros días.

Interpretar este escrito como una toma de posición intangible en favor de Israel y en contra de los árabes sería una aberración.

Los pueblos deben esforzarse para hallar los puntos de contacto que les unan y rechazar los que les repelen. Al comentar y traducir partes de las declaraciones del periodista checo hemos seguido el deseo de llevar a conocimiento de nuestros lectores, el malestar universal del hombre sometido a la férula de los gobernantes, llámense como se llamen.

No hay que olvidar que el hombre es lo primero... Aunque apena el pensar que hace algunos años alguien desarrolló el tema con maestría de escritor y que al caer en el olvido de lo que apuntaba, se nos aparece como maestro plumífero.

En todos los países hay Mnackos. Aquellos que pretenden expresarse libremente y son condenados a la cárcel, esa forma de entierro físico que no logra, no obstante, acallar las conciencias y el exilio, ese campo que transforma en profetas allende sus fronteras a los que no han podido serlo en su tierra.

Consuela sin embargo pensar que, pese a todas las coerciones, a todas las formas de opresión y de engaño desplegadas por el autoritarismo, existan individualidades que hacen pensar que la rebeldía humana no ha muerto definitivamente y que tras el fracaso de las formas gubernamentales, la humanidad sabrá dirigir sus pasos hacia nuevos horizontes.

Por encima de las religiones y de los dogmas, al margen de las diferencias, de las variedades raciales, nuestro afán debe llevarnos a plantar jalones revolucionarios, denunciando los manejos de las altas finanzas, que se sirven de la ignorancia y de la miseria de los pueblos para oponerse a la paz.

Fernando FERRER

ANTENA

GRAN SENTIMIENTO EN BEASAIN POR EL CIERRE DE UNA EMPRESA

SAN SEBASTIAN (OPE). — «Forjas y Fundiciones de Beasain» (Sucesores de Bernedo y Compañía) era la razón social de la empresa que acaba de cerrar sus puertas dejando en la calle a unos trescientos obreros. Era una de las empresas más antiguas del Goyarri guipuzcoano, pero entre la Delegación de Sindicatos, la Delegación de Trabajo, los jurados y algunos enemigos de la causa obrera, han dado fin a sus actividades. Casi todos los obreros despedidos llevaban en la empresa de 13 a 45 años de trabajo ininterrumpido.

¿Como se ha podido cerrar una fábrica semejante? Esto es lo que mucha gente se pregunta en Beasain. Se acusa como responsables principales a Helmut Holke, que fue nazi en Alemania y falangista en España y desempeñaba el cargo de director; a José Mendinueta, un hombre que de pinche ascendió a Director Administrativo y que dispone hoy de piso y automóvil propios; a los jurados de empresa Mariano Calvo, jefe de guardas, desertor y ex vocal nacional, pese a ser semianalfabeto; Estévez, confidente de Holke y Mendinueta y furioso defensor de los sindicatos verticales, y Antonio Lamy, ex guardia de asalto y ex republicano... De estos tres el que goza de más siniestra fama es Calvo, agresor impune de un obrero honrado que tuvo que guardar cama diez días a causa de los golpes recibidos y que ha sido objeto de una verdadera manifestación de simpatía por parte de sus ex compañeros de trabajo, que han ido desfilando día tras día por su casa, acompañados muchas veces de sus mujeres.

Merece figurar también en este «cuadro de honor» el abogado de la Empresa Emilio Emparanza, un falangista falto de escrúpulos y dado a la bebida.

«EN ESPAÑA SE PREPARA UNA PARODIA DE ELECCIONES

PARIS (OPE). — El arriba citado es el título que, a dos columnas, encabeza una información del periódico independiente «Combat» (23 de septiembre). El subtítulo señala que «los cabezas de familia y las mujeres casadas» eligirán 100 «diputados en Cortes»: 2 por cada provincia, sea grande o pequeña...» La información es larga e interesante. No podemos reproducirla, pero conste que en ella se recogen todos o casi todos los argumentos empleados en justicia por la oposición para demostrar lo que con mucha precisión, califica «Combat» de «parodia de elecciones». Pero, además, el periódico añade a su información, la siguiente nota:

«Gracias a acertados dosajes y a una elección que no puede favorecer más que al paternalismo más retrógrado, las «Cortes» quedarán confeccionadas « a medida».

ALGO ES ALGO

BRUSELAS. — En reunión celebrada por el Comité Directivo del Partido Socialista Belga se ha acordado protestar contra la concertación de cualquier tratado de comercio preferencial con la España franquista.

Sobre el particular se insiste en que los principios fundamentales de las Comunidades Europeas son incompatibles con el régimen existente en España.

SUICIDIO DEL EX JEFE DE POLICIA DE TRUJILLO

Paris (OPE). — Con el título arriba citado «Le Monde» (día 28) publica el siguiente despacho que desde Santo Domingo le manda la A. F. P.: «Ha puesto fin a su vida disparándose un tiro en la cabeza el ex jefe de policía del dictador Rafael Trujillo, el general de Artillería Arturo Espaillat. Había sido también cónsul de su país en Nueva York. Al caer el régimen trujillista, huyó, y en 1963 había hecho publicar en Canadá un libro sobre el período de mando de Trujillo, titulado «El último César». Espaillat sufrió el pasado año un accidente de automóvil que le dejó paralizadas las dos piernas». La Redacción de «Le Monde» amplía la noticia con las siguientes líneas:

«El general Espaillat había participado, por cuenta de Trujillo, en el secuestro del profesor Jesús Galíndez en pleno Nueva York. Galíndez, de origen vasco era autor de una tesis sobre la dictadura dominicana, publicada en francés con el título «L'Ere de Trujillo» (Gallimard, 1962, 360 páginas, 17,50 frs.) con un prólogo de Charles Julien. Espaillat escribió «Les dessous d'une dictature: Trujillo» (Calmann-Levy. 1966. 280 pgs. 14,70 frs.) en el que revela numerosos aspectos de la actuación del dictador en la zona del Caribe.»

CONTROL DE DIFUNTOS

OVIEDO. — La Administración estatal jamás se equivoca. Pero... Por error de identificación de un cadáver destrozado, se presentó el «muerto» ante su familia cuando ésta había adquirido el ataúd y encargado las esquelas.

En las proximidades de Mieres fue arrollado por un tren un hombre que, sólo por algunos indicios — pues resultó destrozado — se creyó ser Luis Tocado, de 35 años, residente en Santullano con familiares suyos que allí tienen un bar. Cuando todos se lamentaban de la trágica muerte de Luis, apareció éste, que llegaba tranquilamente en un autobús, y fue abrazado y besado, entre lágrimas y risas, por las personas de su familia. Se comprobó entonces que la víctima real era un vecino de Barruelo, José Luis González, de 37 años, dependiente de un almacén de vinos.

CREA EL DELITO Y CASTIGA AL DELINCUENTE

MADRID. — Juzgamiento en el Tribunal de Orden Público contra diez mineros acusados de reunión clandestina.

Los procesados son Constantino Alonso González López, Miguel Otero Romero, José María Rodríguez Fernández, Leonardo Velasco García, Antonio Díaz Díaz, Luis Alvarez, Jesús Caloto y Evaristo Martínez Fernández. Insatisfechos con la cantidad económica que recibían por su jubilación y preocupados por el problema de revalorización de pensiones, decidieron, junto con otras personas en igual situación, crear en febrero de 1966 una asociación conocida como comisión de la cuenca del Caudal, para la dirección y gestión de sus reivindicaciones. El 22 de marzo del mismo año redactaron un escrito que enviaron a las autoridades gubernativas, eclesiásticas y judiciales de la región para darles a conocer sus propósitos. Se reunieron los comisionados en varias ocasiones, y como deseaban dar cuenta a todos los mineros de la región de las realizaciones que pretendían, decidieron reunirse en un lugar cercano a Mieres, denominado El Somerón, reunión que llevaron a cabo el 29 de mayo de 1966.

Asistieron a la misma unos mil quinientos mineros. En el acto hicieron uso de la palabra Constantino Alonso, que comunicó el motivo de la reunión, Aurelio González, que dio lectura a los escritos dirigidos a los diversos organismos, y Manuel Taboada, que trató las cuestiones económicas.

Una hora después de haberse reunido las personas asistentes se disolvieron pacíficamente y por propia voluntad.

En vista de esta terrible delincuencia, el fiscal solicitó las siguientes penas: para Constantino Alonso, cuatro años, dos meses y un día de prisión y 20 mil pesetas de multa; para Manuel Taboada y Aurelio González, un año de prisión menor y multa conjunta de 10 mil pesetas; para Luis Alvarez, seis meses de arresto. Para el resto, cuatro meses también de arresto.

Pero resultaron absueltos.

⁂

Jesús Ma Villasante Garate ha sido condenado por el T. O. P. a seis meses y un día de prisión y 10 mil pesetas de multa por propaganda clandestina. La única propaganda autorizada en España es la falangista.

ARRIBA ESPAÑA, ¡ARRIBA, ARRIBA!

MAHON. — Los 500 acreedores del Banco Comercial de Menorca, que hizo suspensión de pagos, no recuperarán nada de los 300 millones de pesetas depositadas en dicho Banco en concepto de ahorro. Contrariamente, tendrán que pagar las gestiones (baldías) de sus abogados.

TOLEDO. — La venta de damasquinos sigue una curva pronunciada de descenso. El turismo ya no compra. En consecuencia, varias tiendas y talleres han anunciado su próximo cierre.

MALAGA. — La única factoria textil de esta ciudad, fundada en 1908, ha despedido definitivamente a más de 400 trabajadores reservándose el resto — un centenar — hasta que las operaciones de liquidación queden terminadas. Luego el edificio será demolido para destinar el solar a la construcción de viviendas... sobre las muriendas.

TARRAGONA. — Dice A. L. G.:

«Soy vecino de Reus, población que cuenta aproximadamente con 60.000 almas; pues bien, una población de este número de habitantes, donde abundan, como es natural, casas de seis, siete, o más pisos, carece de agua casi completamente, y digo casi completamente, porque se da el caso de que en pisos que pasan del tercero o cuarto el suministro se interrumpe casi quince días, por lo cual para poder lavarse la cara o beber hay que ir a alguna planta baja, y que se la quieran a uno dar (tienen durante una hora). Un rumor que hay es que ciertos colegios no podrán iniciar las clases por las razones de higiene que, lógicamente, se deducen de esta situación.»

A LA CALLE CON LA CABEZA ALTA

BILBAO. — Han sido puestos en libertad 14 vecinos de Bermeo (Vizcaya), los cuales han permanecido encarcelados en la prisión provincial de Basauri desde el 25 de agosto pasado, por haberse negado a satisfacer la sanción de 15.000 pesetas, impuesta a cada uno de ellos por la autoridad gubernativa.

La multa fue impuesta por cantar en una despedida de soltero, canciones nacionalistas vascas, prohibidas por las autoridades.

Los sancionados fueron: José Luzarraga, Esteban Bajeneta, Jesús Jiménez, Carlos Echevarría, José Mendoza, Angel Laserna, Nicolás Eruzquin, Julián Azcárate, Justo Bilbao, Manuel Fradua, José Antonio Zubiaga, Carmelo Andicoechea, Joaquín Zubiaga y Félix Ruiz.

REMEMBER

13 de octubre del 9,
fecha triste memorable,
pensarlo, cierto, conmueve;
el crimen fue imperdonable.
En el Castillo Maldito
sacrificaron vilmente
a nuestro gran pedagogo,
libre, sencillo, inocente.
En aquel lóbrego foso
eclipsaron con furor
el faro más luminoso
del pueblo trabajador.
Su escuela fue moderna,
su razón racionalista,
su luz el rayo de ciencia,
su ogro el capitalista.
Fusilar es cosa fácil;
convencer, el Vaticano
ya lo tiene más difícil
procediendo a lo inhumano.
Todo criminal se hunde,
es fácil de comprender.
Toda víctima se eleva
cual le ocurre a Ferrer.
Supone casi un delito
haberlo todo ganado
y, al Castillo Maldito,
no haberlo derribado
Sin embargo Barcelona
la antigubernamental,
dijo que sin la persona
queda vivo el ideal.
Enseñanza libre y alta,
obrero en alto saber,
esa es la flor que le falta
a la tumba de Ferrer.
Al obrero consciente
él prefirió con razón
siendo reo preferente
de la Santa Inquisición.
Pero dejó su estela
por España y fuera de ella
divulgando su escuela
y la anarquía en estrella.
Alguno de sus aciertas
hablan mejor que los libros:
«Olvidaos de los muertos,
acordaos de los vivos».
Nuestro deber de ahora
es sembrar revolución
para que llegue la hora
final de la reacción.

MIGUEL FOZ

UMBRAL

SUMARIO del número 69:

José Viadiu. **ANECDOTARIO CATALAN.**

Luis Alberto Musso. **PARA EL BIBLIOFILO.**

Eugen Relgis. **INSINUACIONES DE LA NEGACION.**

Volga Marcos. **EL ROMANCE MEDIEVAL Y FEDERICO GARCIA LORCA.**

J. Coll de Gussem. **COMENTARIO A « POEMES DE LLUM I TENEBRA ».**

Arturo Uslar Pietri. **LA DEGRADACION DE LAS MASAS.**

Luis di Filippo. **EL GARRULO AVISPERO DE LOS SOFISTAS.**

José Sevilla. **LA MUSICA EN LA CULTURA ESPAÑOLA.**

Juan Ferrer. **LUIS DI FILIPPO, O LA SAGACIDAD PERSONIFICADA.**

Vladimir Muñoz. **KROPOTKIN Y EL FEDERALISMO.**

Mastieno. **LOS VIDENTES CIEGOS. B. PEREZ GALDOS.**

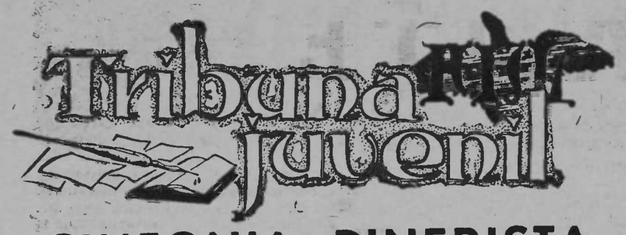
Juan de Orán. **LA VOLUNTAD DE ARMONIA.**

Noticiario, Los Libros, grabados, notas, etc.

«Umbral», revista ecléctica y libertaria propia para los amantes de la superación y de las buenas letras. 1 franco en toda Francia.

Facilitad direcciones de posibles suscriptores.

B.D.I.C



SINFONIA DINERISTA

— Poderoso caballero, Don Dinero.
— Bueno; me quito el sombrero.

EN un pais de arriba le llamaban «duna» a la peseta porque el primer dia de la semana empieza en lunes. Quien tenia muchas lunas acumuladas se sentia feliz, y decia : «Con buenas lunas mejores martes.»

Pues hay que saber que la luna del pais arrivista, o arribista, era más fuerte que el peso uruguayo, que no pesa nada. Con moneda lunar en Banca, hombre y pais discurrian en lo seguro, navegaban sobre mojado. Tanto podia la luna, que sus poseso-res quedaban deslunados, quiére-se decir, aminorados, desmerecidos, eclipsados. Ante el brillo de la luna, el extranjero quedaba deslumbrado, y, el lunado, embebecido.

En 1930 el obrero cobraba cuarenta y el burgués 400 Diferencia notable que unos y otros equilibraban gastando menos, unos, y dispendiando más, otros. Justicia financiera; democracia dinerista concreta.

Por azares de Bolsa la luna decreció, afectando al Bolsillo. Todo más caro por eso, lo otro, y las tretas fiduciarias de más allá. 40 equivalieron a 35, mas la huelga obrera (otra huelga es desconocida) consiguió mejora salarial al 37. La victoria proletaria era evidente, y la pérdida de un 3, igualmente.

El dinero tiene principios morales incalculables, puesto que rige la vida social del universo. Sin aquél ¿cómo concebir el desarrollo de los pueblos? De hecho el hombre, con serlo, es la sombra del poderoso caballero Don Dinero. Una guerra nuclear podria acabar con la existencia humana, y los lobos serian idiotas de no recoger la herencia monetaria de los bipedos, al fin desaparecidos.

Ayer la catedral emergia lo más alto en proclamación de sus novelas infiernistas y cielistas. Hoy es el *building* quien apunta más al cielo, como flor y espina bien regados y abonados por Banca y Bolsa. Incluso museos, bibliotecas, observatorios, laboratorios, estadios, beneficencias y centros experimentales empequeñecen más y más a medida que la subvención de Banca y Bolsa se acrecienta. Incluso el imperio vaticanista para no desaparecer, se ha visto obligado a acatar al poderoso caballero, Don Dinero, propietario indiscutible de la Finanza internacional. Infelicidad del nacionalismo, cada vez más idiota.

Muy bien, superiormente bien que los nacionalistas degeneren en necionalistas, esto es, en idiotas, ante el empuje universal de la moneda, franco aqui, peseta allá, sol en el Perú y luna en la nación que nos ocupa. Más los obreros, frecuentemente sin blanca... luna, caerian al grado 3º del babiequismo, del babosismo incurable, reverenciando a Don Dinero.

Porque su luna, *todopoderosa*, fue menguando, y con el tiempo desvalorizada al 100 por 1 para... revalorizarla. La luna, pues, pasó del eclipse al periodo lleno, y no por ello los perdientes debieron suicidarse, cuando lo hicieron. ¡Qué importaba que 1.000 resultaran 10, y que 10, dentro de diez años, lleguen a 0! Es el individuo quien empobrece, en tanto el Dinero queda incólume. ¿No es el Dios de ahora? ¿No se trata del Gran Poder de la compra-venta? ¿Y qué no se vende? El edificio rentable vale 100.000, la casta doncella 99.000 sin casamiento, 9.000 con él; el cómplice 40.000, el juez 30.000, el periodista 29.000, el detective 18.000, el delator 10.000, el lider 9.000, la perdiz asada 200. la escoba 100, y el obrero 13,15, todo ello expresado en líneas generales.

La vida es un extenso mercado inconcebible sin la existencia del signo de cambio. En cambio, desechar el Dinero es un mal signo; es colocarse de espaldas al poderoso Caballero, estrellar la cabeza contra el muro de la realidad, alentar delito de poesia; pirrarse por el menos desagradable de los ruidos (Bonaparte dixit), peinar manias amorosas, fraternales, igualitarias, superhumanismos, y demás zarandajas del tiempo de Maricastaña.

Las generaciones actuales lo tienen todo superado con sólo inclinarse ante el Dios Dinero, ese extremo modernismo de hoy mismo, si hacemos abstracción de XXX siglos y del heredero del antropoide que supo convencer a sus contemporáneos de que une peladilla del rio era superior a un montón de frutas.

Seguro que la toma del montón no está a mi alcance. Pero que el montón (rebaño) no me integrará, también seguro. NOI DE LA PANSA

GRUPO ANARQUISTA FRANCES DE MONTPELLIER

Sorteo solidario:

Los números premiados son: el 504, gana un velomotor; el 258, un lote de libros; el 415, un pañuelo gran dimensión en seda. con dibujos hechos a mano por un pintor profesional; el 298, un pañuelo, idéntico al anterior, sólo que en diferente color; y quinto premio número 326, gana un pañue-Durruti y Ascaso y la llama de la Libertad

Los compañeros que tengan estos números pueden retirar los artículos en persona o escribiendo a M. Bernard Vallant, 21, rue Vallat (S.I.A.), 34-Montpellier.

Los gobernantes del Uruguay y el anarquismo

ALGUNAS personas amigas han manifestado incredulidad y extrañeza ante un pasaje de mi escrito sobre *Ernesto Herrera* (aparecido este año en LE COMBAT SYNDICALISTE), en el cual mencionaba la «simpatia» que por los anarquistas tuvo en cierta época, el entonces presidente de la Repcblica Oriental del Uruguay, don José Batlle y Ordoñez. Por supuesto, yo no inventaba ni opinaba al respecto. Simplemente, como en todo trabajo de «tesis», me limitaba a exponer fidedignamente, conceptos y datos ajenos.

Una aclaración antes de seguir adelante. Ni se trataba entonces, ni se trata ahora, de sacar a luz nuevamente la vieja polémica entre los partidarios o no del Estado; sino, sencillamente, de mencionar un caso por demás curioso, a saber: que en un tiempo donde los ataques *ad hominen* hacia los anarquistas y hacia sus ideas (sobre todo por los acostumbrados en el carro del Estado) eran por demás frecuentes, hubo por parte de personajes politicos en el pequeño pais del Plata, una manifiesta simpatia hacia los libertarios.

Conviene retener además el presente párrafo. Mucho antes, pero mucho antes que Vernon Richards escribiera su libro famoso, *Lessons of the Spanish Revolution* (Lecciones de la Revolución Española), o que José Peirats escribiera su trabajo también famoso en una revista, ya nuestro compañero forista Manuel Azoretto escribió un gran libro titulado «Las pendientes resbaladizas — Los anarquistas en España» (Editorial Germinal, Montevideo, 1939), que deja bien atrás los posteriores trabajos de Richards y Peirats. Un ejemplar de esta obra, hoy felizmente agotada, puede consultarse en la biblioteca de la CIRA en Lausana (Suiza). Sea dicho esto en honor del compañero Azaretto, fenecido hace algunos años atrás.

En cuanto al Estado, no hace falta ser muy perspicaz, para demostrar su lamentable fracaso. Bien lo demuestra Vladimir Dudintsev en «No sólo de pan vive el hombre» (Editorial Grijalbo, México, 1957). Citamos a este autor, precisamente, porque «diseca» magistralmente al más poderoso de los Estados modernos: al moscovita. Y, adentrándonos en la fecunda literatura de nuestros precursores, diremos con el combatiente de la Comuna, el periodista A. Arnould: «... el Estado, sea cual sea, no importa el nombre que se le dé, dictadura de un hombre o de una asamblea, república o monarquia, absoluta o constitucional, no puede ser ni democrático, ni revolucionario, ni siquiera *liberal*, debido a que representa al *Poder*, que es despótico y reaccionario por necesidad, por esencia; ni personificar a la libertad y a la igualdad, puesto que personifica a la *Autoridad*...»

Pero basta de digresiones. Retornemos a nuestro molino. Y siempre exponiendo documentos ratificables ante verificaciones por parte de los estudiosos. Haciendo una pequeña salvedad. Indudablemente, los gobernantes que simpatizaron con los anarquistas, lo hicieron en la mayoria de los casos para atraer a estos elementos valiosos hacia sus concepciones estatistas. Y por supuesto, tales gobernantes fueron una minoria; la mayoria de ellos (los politicos de la época), tenian sobre nuestras ideas los conceptos del profesor Lombroso, quien desde la Universidad de Torino, publicó un montón de sandeces supuestamente cientificas sobre los anarquistas, desmentidas luego por su compatriota Ettore Zoccoli, un jurisconsulto italiano que publicó el magistral libro « La Anarquia». Y por nuestro gran escritor Ricardo Mella en su notable refutación «Lombroso y los anarquistas» (Barcelona, 1896).

El editor montevideano O. M. Bertani (el primer editor, aunque «pirata» de Rafael Barret), publicó un notable libro de Enrique V. Erserguer titulado «La anarquia ante la civilización» (Montevideo, 1911). Se trata de una obra de 222 páginas, esencialmente anarquista. Posiblemente el amigo lector se asombre un poco, ¡o bastante!, al saber que la misma fue costeada por don José Battle y Ordoñez, quien a pesar de su «presidencia», simpatizaba manifiestamente con los libertarios. En el umbral de este libro puede leerse en blanca página esta dedicatoria: «Ofrenda. Como exclusivo homenaje al pensador vigoroso, dedico esta obra al estadista uruguayo José Batlle y Ordoñez. *E. V. Erseguer*. Montevideo, agosto de 1911».

Erseguer manifiesta en el prólogo: «Este libro estaria en estado de notas, casi en proyecto, si la clarividencia del pensador a quien lo dedico no vislumbrara mis fuerzas, a través de un jovenzuelo barbilampiño y mal trajeado». El autor llama a Batlle «un Alfonso el Bueno para la juventud promisoria». Y finaliza asi su introducción: «Es pues, un grato derecho de mi pluma, dedicar esta obra al primer hombre que la previó sin asustarse, al Mecenas excepcional de este siglo materializado y abyecto, al cerebro privilegiado que vio el bien universal de mis ideales a través de sus convicciones patrióticas y politicas».

Con el anterior párrafo queda ya bien claro lo que atañe a Batlle. Por supuesto, no ha sido el único jefe de Estado que de una manera u otra haya «colaborado» con las ideas anarquistas. Podriamos citar algunos. Pero éstos, más tarde actuaron de una manera bastante malevolente contra dichas ideas o las personas que las sustentaban. De ello es bien claro el caso del dictador fascista Benito Mussolini, en su tiempo «pobre joven socialista», traductor concienzudo de las principales obras de Pedro Kropotkin y «simpatizante» con las mismas.

Puesto que hemos pluralizado en el titulo de este trabajo, bien nos es necesario, dar otros ejemplos. En el año 1959, los «batllistas» perdieron el poder luego de haberlo tenido casi un siglo (al formar casi un cuerpo homogéneo con los «colorados»). En 1967 han vuelto a retomarlo. Pues bien, uno de los presidentes «blancos» más recalcitrantes, en 1960 (entonces el gobierno de Uruguay siendo un colegiado, se turnaban en la presidencia, un presidente por año), don Benito Nardone, en su enemistad ideológica con los «comunistas» (los bolcheviques), desenmascara a éstos y «añora» los tiempos ya idos en que los anarquistas preponderaban en el movimiento obrero del pais.

Quienes hayan conocido a Nardone, se asombrarán más aun de nuestra aseveración. Pero vayamos serenamente a las «fuentes». Nardone en su librito «Peligro rojo en América latina» (Montevideo, 1961), escribe los ocho párrafos que a continuación transcribimos:

«La Revolución Francesa fue el tema que preocupó al romanticismo social europeo, con centro en Paris, en el periodo de 1830 a 1848, extremos señalados por revoluciones populares, alli, y donde se estudiaban en el clima poetizado de las jornadas del 14 de julio y del 4 de agosto de 1789, los problemas agudos del proletariado inglés, que surgia con la Revolución Industrial.

«Los teóricos del socialismo exponian doctrinas y criticas que se concretaron en los manifiestos: democrático de Considerant, financiero popular de Proudhon y comunista de Marx y Engels, éste vinculado a la industria de Inglaterra.

«Esteban Echevarria, joven intelectual argentino, vivió ese romanticismo social de Paris y a su regreso al Rio de la Plata se radicó en Montevideo, porque Juan Manuel de Rosas iba imponiendo la reacción federal en Buenos Aires. Y escribió el «Dogma Socialista», con las ideas de Saint Simon, Leroux, Fourier, etc.; éso en la época del sitio de Montevideo, en la Guerra Grande. En el mismo periodo en que se publicaban en Europa los manifiestos de Considerand, de Proudon y de Marx y Engels.

«Sin embargo, el «Dogma Socialista» no se abrió camino efectivo en el Rio de la Plata. Pero el proceso de los ideales sociales sigue en Europa y en 1864 se funda en Londres la Primera Internacional (Asociación Internacional de los Trabajadores), donde se concretan hechos, polemizando Marx y los discipulos de Proudhon (fallecido en 1865).

«Son los discipulos de Proudhon, entre ellos Bakunin, que quedan con la Internacional y en 1875, año de tremenda crisis en el Uruguay, surge la Federación Obrera Montevideana, reconocida en el Congreso de Verviers en 1877.

«El movimiento sindicalista uruguayo no contaba con apoyo popular, porque entonces la economía del pais era casi totalmente agropecuaria. En 1895, la Federación Regional (Obrera Montevideana), proclama las 8 horas y los salarios minimos y en 1898 un grupo de anarcosindicalistas crea el Centro Internacional de Estudios Sociales, hoy Ateneo Popular, que enfrentó al liberalismo ilustrado del Ateneo de Montevideo.

«La construcción del puerto de Montevideo y las primeras lineas férreas permiten algunos núcleos obreros que siguen el camino de las ideas anarcosindicalistas, y en 1905 se hace un congreso de veintidós gremios, fundando la Federación Obrera Regional Uruguaya (FORU), al tiempo que se creaban similares en América.

«La siembra ideológica la habian realizado agitadores famosos que visitaron el Rio de la Plata, como Enrique Malatesta en 1885, Pedro Gori en 1904, Enrique Ferri en 1907 y Juan Jaurès en 1911»

Convenga el lector, con nosotros, que no hay ni una sola linea denigratoria, entre las arriba expuestas, por este nuevo presidente de una república (hoy ya fenecido) contra las concepciones anarquistas. Al contrario, siente pesar debido a que los bolcheviques se «apoderaron» posteriormente del movimiento obrero del pais, por él «dirigido». Y lo más curioso es que, Nardone, puede considerarse en el polo opuesto a las ideas liberalizadoras de Batlle. El lider de los «blancos» fue don A. Herrera, de quien no nos es posible citar ahora algunos de sus escritos, por no tenerlos a mano; pero si diremos que varios libros suyos fueron publicados por el editor valenciano Sempere, en donde figuraba en compañia con «la flor y nata» de preclaros pensadores anarquistas de la época.

V. MUÑOZ

(Continuará)

COMUNICADOS

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todos sus componentes a la asamblea extraordinaria que tendrá lugar el domingo dia 22 de octubre en el local F. O.

LIGA DE MUTILADOS E INVALIDOS DE LA GUERRA

Departamento P. O.

Invita cordialmente a todos los compañeros de la C. N. T. de Perpignan y antifascistas en general a la Jira que tiene organizada para el dia 15 de octubre a la «Forêt de Fauge ». Salida del autocar a las seis de la mañana, plaza Arago.

Para inscripciones dirigirse a los compañeros Gil, Bueno, Barba y Arroyo los domingos, Café Continental.

F. L. DE OULLINS

Se convoca a todos los compañeros militantes de esta Federación Local a la asamblea general que celebraremos el domingo dia 15 del presente mes en el mismo lugar y hora de costumbre Se ruega puntual asistencia.

CONFERENCIA EN BEZIERS

La comisión de Propaganda de la Federación Local de Béziers se complace en anunciar que el dia 22 de octubre dará una conferencia el compañero Liarte en nuestro local, empezando la misma a las 9,30 de la mañana con el tema «El problema social de España».

LE FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES

Au Café Saint-Sévérin (salle du sous-lol), 3, place Saint-Michel, à Paris (Métro Saint-Michel).

« Mécislas Golberg, un mystique de l'an'archie », par Hem Day, de Pensée et Action.

Dimanche, 15 octobre à 14 h 30.

Réunions du Foyer les vendredis 6 et 20 octobre à 20 h 30 (même salle).

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general para el próximo domingo 15 del corriente a las nueve y media de la mañana en el Café de la Comédie. Dicha asamblea (continuidad de la anterior), estará dedicada a estudiar diversos problemas de importancia para la Organización.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a sus componentes a la reunión que tendrá lugar el domingo 15 de octubre a las nueve de la mañana, en el local social de la C.N.T. en el Palais du Travail a Villeurbanne.

S. I. A. — DREUX

Celebrará Asamblea el 15 de octubre a las 10 de la mañana, que espera será muy concurrida. Informaciones y sugerencias para el Pleno regional del 25 de noviembre. Cuantos no puedan asistir que envien su criterio por escrito.

ARTE Y LETRAS

Entrevista de gran interés el 21 de octubre. Planificación cultural a cargo del secretario para una concreción colectiva. Invitese a simpatizantes estrictos.

Regional de Origen Aragón, Rioja y Navarra en el Exilio

Circular convocatoria

A todos los compañeros de la Regional: Salud. Por la presente circular quedáis invitados al pleno que regularmente venimos celebrando en el exilio. Dicho pleno se celebrará en el nº 4 rue Belfort, el dia 12 de noviembre próximo, dando comienzo sus tareas a las nueve.

A nuestro comicio, por la estructura que esta Regional tiene en el exilio, pueden asistir Comarcales, Federaciones Locales, Agrupaciones y militantes en general, que deseen contribuir al estudio y discusión del temario. Os acompañamos, al mismo tiempo, los puntos del orden del dia entresacados de las sugerencias recibidas.

Primer punto: Apertura del pleno y nombramiento de mesa de discusión.

Segundo: Informe verbal de la comisión de Relaciones.

a) discusión, y b) aprobación o desaprobación del mismo.

Tercero: Lectura del acta anterior, y sugerencias.

Cuarto: Informe de las delegaciones y militantes en general.

Quinto: Nombramiento de una comisión revisora de cuentas.

Sexto: ¿Cómo vigorizar las funciones del Secretariado regional en el exilio para con el interior en lo que respecta a nuestra Regional de Aragón Rioja y Navarra?

Séptimo: Manera y estudio de estrechar mejor los lazos con nuestros compañeros del interior y darles todo el apoyo moral y material que necesitan.

Octavo. Estudiar la conveniencia de la publicación de un boletin interno que no tenga otro carácter que el de información y orientación de nuestra Regional y que revalorice nuestras ideas y de mayor vitalidad y dinamismo a la causa de nuestra Regional.

Noveno: Estudio sobre las realizaciones sociales y libertarias de la región.

a) ¿se cree de utilidad la edición de un folleto en el que se pongan de manifiesto las realizaciones sociales, económicas y libertarias de durante la revolución?

b) ¿poner de manifiesto los atropellos del enemigo contra la C. N. T. durante el 36-39?

c) en caso afirmativo, manera de llevarlo a la práctica.

Décimo: ¿Está de acuerdo nuestra Regional con las expulsiones? En caso afirmativo, ¿hasta qué punto?

Undécimo: Dimisión de la comisión de Relaciones y nombramiento de la misma

Doceavo: Asuntos generales y clausura del pleno.

Por la Comisión de Relaciones, *el secretario.*

Toulouse, octubre 1967.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el dia 15 de octubre a las 9 de la mañana en la sala de la Biblioteca de la rue des Pensées.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

El Grupo Anarquista Francés invita a todos los compañeros y amigos a la conferencia que tendrá lugar el martes 21 de noviembre, a las nueve de la noche — posteriormente anunciaremos el lugar donde tendrá lugar — con el tema «La Révolución española de 1936-1939» a cargo del compañero Aristide Lapeyre.

F. L. DE TOULOUSE

Como continuidad de las Asambleas anteriores, por las cuales nuestra F. L. se da a informarse y estudiar las conclusiones a que han llegado nuestros Plenos Interdepartamental e Intercontinental, convocamos a la Asamblea general que tendrá lugar el próximo sábado dia 14 de los corrientes en nuestro local social, a todos los militantes y afiliados a nuestra Organización. La Asamblea comenzará a las 9 de la noche.

C. N. T. F. - PERPIGNAN

L'Union locale de la C. N. T. invite à tous ses adhérents à l'assemblée, le dimanche 22 octobre à 9 heures, à son local habituel. Ordre du jour : 1º Lecture du rapport du congrès. 2º Nomination du bureau. 3º Faits divers.

COLUMNA DEL EMIGRADO

Agrupación de Emigrados Económicos Españoles

CON este nombre se agruparon, en noviembre de 1965, un grupo de militantes de la C.N.T. y U.G.T. que se proponian revitalizar las prácticas propagandisticas de estas organizaciones de manera de ampliar sus bases con aportaciones de españoles de la emigración para encuadrarlos bajo la enseña de la «Alianza Sindical», organismo nuevo que no soportaba el peso ni las acusaciones de que han sido objeto durante un cuarto de siglo, por parte del franquismo, la Sindicales del Exilio.

Aceptada nuestra oferta oficialmente por la A. S. nos lanzamos a una propaganda organizada y metódica que ha alcanzado, hasta esta fecha, la distribución, a mano, de 120 mil impresos y periódicos. Este programa de repartición masiva culminó en los Grandes Mitines de la A. S. celebrados en el Teatro Alhambra en febrero y marzo pasados.

Entre tanto las insuficiencias de material propagandistico, rellenadas de todo el material acumulado y envejecido en las FF. LL., nos obligó a superar las deficiencias, financiando por nuestros medios la propaganda impresa. Asi es cómo nació «Nueva Generación».

Ello llevó consigo una óptica diferente en la temática que se inspiraba en las experiencias vividas en el contacto de millares de compatriotas.

Pronto surgieron vivas discrepancias entre los criterios que sostenian las Sindicales del Exilio y los intereses inmediatos de los trabajadores españoles que solo aspiraban a desharcerse de la dictadura en cuanto sirviera para alcanzar un régimen democrático en el que se garantizaran las libertades humanas y de agrupación y se acometieran ciertas reformas estructurales que facilitaran su integración al pais con el ofrecimiento de las oportunidades culturales y laborales que corresponden al desarrollo de un país moderno.

Es por ello que no era fácil la integración de las nuevas generaciones en las filas de las organizaciones del Exilio. Por esta razón estuvimos obligados a concretarnos a una labor de siembra antifascista a fin de influir en la conciencia social del emigrado, facilitándole la información de todos los movimientos antifranquistas para inducirlos a sumarse al combate contra la dictadura.

Esta labor no ha podido materializarse en una organización nutrida porque nuestros recursos humanos se enfrentaban con una labor desproporcionada que consumia las energias y los medios financieros existentes. Faltos de total apoyo, estamos obligados a una rigurosidad en la selección del personal ya que la falta de cobijo y la labor agotadora que se exigia a cada uno, limitaba las posibilidades normales que se pueden exigir a los habituales de un ambiente sicológico que se produce en los centros normales. No hallando solución a esta dificultad, corremos el riesgo de no pasar del estadio alcanzado, a menos de integrarnos con otros grupos afines.

Paris, 1967.

NOTA: Cuantos compañeros jóvenes o no deseen cooperar a la obra de estos esforzados amigos, pueden ofrecerse en el local de Ste-Marthe, numero 24, Paris, sección Libreria.

ADMINISTRATIVAS

Lape, Mazères (T. et Gne.). Rda. la tuya. Dada tu imposibilidad, seguiremos enviando la prensa.

Sebastián, Maryland (U.S.A.). Carta con pago «La Sabiduria Riente».

Casoran, Châteaudun (E. et L.). Giro 66,60 Pago «C. S.» h. el nº 486 y «Umbral» h. el nº 71.

Caravaca, Caen. Rdo. giro 60 frs. Pago «C. S.» nº 472-475.

Ortiz Pascual, Perpignan. Giro de 30 frs Pago todo el año 67.

Fernández (Tunisie). 28,30 frs. Pago ptes. de Libreria. Saldo cuenta.

Jean Bagaria, La Voulte. Giro 114 frs. Pago según indica talón.

Rafael Alfonso. Albi. Rdo. giro 32 frs. Pago «C. S.» tuyo, Luesma, Bescos y Galiana, 3er tr. 67.

Antonic Flores, Chamond (Loire). Giro 3f frs. Pago «C. S.» 30-6-68. Los 6 frs. sobrantes para Pro Ancianos.

Agustin Flores, Pierre-Benite (Rhône). Giro 15 frs. Pago «C.S.» 30-6-67.

Villanueva, Maurebe (Gers). Con tu giro de 15 frs. pagas h. 30-6-67.

Sanz, Corbières (P. O.). Rdo. giro 40 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» h. el 30-6-67.

Calvo, Seyssel (Ain). Con tu giro de 58 frs. pagas «C. S.» y «Umbral» h. 30-6-67.

Gómez, Marseille. Rdo. giro 155,48 frs. Pago «C. S.» nº 466 al 471.

E. Calvo, Evreux. Rdo. giro 79,70 frs. Pago «C. S.» 461 al 473; «Umbral» nos 67-68.

Pérez Sanz, Châteauneuf. Rdo. giro 10 frs. libro. Haré gestión indicada a la 1a oportunidad.

Pros Miguel, Pamiers. Rdos 42 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» h. 31-12-67. Pro ancianos:

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris . Gual 5,00 frs: un Extremeño 20,00; Casellas Jaime 10,00; *Chlamond* (Loire) : Antonio Flores 6,00. Total: 41,00 frs.

CORREO DE REDACCION

J. B., Mane. Sin duda el último libro de Vallina se venderá en nuestra Administración. Está a punto de salir.

M. G., Bruselas. El documento en cuestión veremos de sacarlo en foto para podéroslo enviar.

J. C., Lyon. Pasado encargo y dinero a la Administración.

La A. I. T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

UNAS PALABRAS

COMO institución de lucha, reagrupadora de un espiritu innovador en las corrientes socialistas que se abrian camino con el siglo pasado, la Primera Internacional tiene su asiento oficial en Europa. Las ideas que dieron a ésta fe de vida y razón de existencia, circulaban por el mundo, sin limitación de espacio ni fronteras. Mucho antes de adquirir un carácter institucional se conocieron en América expresiones diversas, particularistas y hasta cierto punto originales de la tendencia que animó a la fracción no autoritaria de la Primera Internacional. Tras los procesos históricos conocidos la Primera Internacional desaparece. Cada una de las tendencias que en sus inicios participaron en amalgama pronto definida en ramas diferentes, constituye más tarde su propia Central Internacional. La fracción llamada bakuninista se halla hoy representada por la Central que mantiene en pie los principios y finalidades del ala libertaria y que conserva el nombre inicial: *Asociación Internacional de los Trabajadores*.

Historiar el curso y la acción de una corriente ideológica que sin sello oficial, permiso ni protocolo se extiende por los continentes, modificando el carácter de las gentes y promoviendo movimientos sociales que transforman y mejoran las condiciones de vida, resulta una pretensión atrevida y muy por encima de nuestras fuerzas. Superior a los limites de éste trabajo. Lo que aquí diremos al respecto será la consecuencia de breves aportaciones inspiradas en el deseo de incitar al estudio a quienes desconocen aquellos paises y reincidir en la invitación a hombres de mayor talento y recursos para que escriban una historia que sea algo más que un reflejo aproximativo de la gran labor realizada por los movimientos que se desarrollaron en la inspiración de los principios de la A. I. T.

Lo grave de que esta historia quede sin escribir es la constatación de que a través de la taumaturgia propagandistica, las nuevas generaciones imaginan que el ideal que contribuyó a la mejoria de condiciones y caracteres, que forjó un clima realmente progresista y que promovió y orientó los movimientos, creando una conciencia social y elevando el nivel de los oprimidos, corresponde a ciertas corrientes politicas y sindicales lideristas que, por el contrario, fueron los más desleales enemigos de la A. I. T. y de sus Secciones. Todas las corrientes llamadas progresistas cooperaron y cooperan con el Estado y sus instituciones coercitivas con el objeto de aniquilar a las auténticas avanzadillas de la libertad.

Para aquilatar la influencia de la A. I. T. en América se ha de tener en cuenta que ésta se considera allí inseparable de las ideas anarquistas. Los grupos individualistas no partidarios de la organización obrera fueron allí escasos. Y aunque sus tácticas no se hallaran en todo de acuerdo con las de la A. I. T., sus ideas finalistas se encontraban en la misma órbita, razón por la que la asociación de esfuerzos fue posible y practicada en los momentos más álgidos.

De compañeros europeos oimos la equivoca opinión de que por allí las ideas entraron por los puertos y no pasaron de las grandes ciudades. Cierto es que allí se situaron los movimientos más estables y mejor organizados y con ello los más sólidos focos de propaganda. Pero también es cierto que las extensas campiñas de aquellas repúblicas fueron trilladas y corridas, sembradas de un confin al otro por propagandistas andariegos. Lo prueban los movimientos insurreccionales producidos tierra adentro en respuesta a los abusos y brutales desmanes producidos por los explotadores y sicarios. Los acontecimientos más violentos, regularmente reprimidos con la fuerza armada de los ejércitos, se produjeron en las campiñas, en las minas, en los bosques y donde se agrupaban grandes conglomerados obreros en la ejecución de trabajos públicos. De todo ésto se ha escrito poco, en fugitiva crónica y de ello quedan pocas notas en ayuda de histórica referencia. Tampoco queda registro de las mejorias obtenidas a través de tales movimientos. Basta para darse una idea al estudiar las condiciones de vida de aquellos pueblos entre 1860 y las primeras décadas de este siglo.

En el continente americano las ideas libertarias y sus concepciones revolucionarias tienen sus raices propias, derivadas de las aspiraciones liberales insufladas por la Revolución francesa y que hallaron su eclosión en las luchas por la Independencia y contra los imperios europeos. Una gran pléyade de pensadores, escritores y hombres de acción, luchadores de gran temple y talento, no se contentaron con tamaña empresa que fue la de liberarse del yugo economico y esclavizador de la vieja Europa y continuaron combatiendo por transformar las concepciones sociales en curso, enfrentándose con los nuevos mandones y explotadores. Esta segunda etapa encaja con el aporte de los ideales de la Primera Internacional, con su sentido organizativo y con sus métodos de acción directa que inspiraron coraje y una nueva visión a los amantes de la libertad y a los trabajadores que ya iban tomando conciencia de su condición y de su fuerza.

Por el 1870 llegaron por allí los primeros internacionalistas, pero sus ideas habian cruzado los mares y hallaron focos propicios a su desarrollo y extensión. Existian ya ciertas formas de organización cultural y de resistencia. Los chispazos de la Revolución por la independencia persistian en algunos espiritus y las ideas anarquistas tuvieron acogida más inmediata que las corrientes marxistas y del reformismo. Las ideas anarquistas entraron en las Universidades y se infiltraron en todas las clases sociales. Su naturaleza humanista las hizo asequibles a los seres sensibles al espiritu de justicia. Asi se explica el que de las Universidades y clases acomodadas de América hayan surgido esclarecidos militantes. Puede citarse entre otros muchos a Alberto Ghiraldo y Rodolfo González Pacheco en Argentina; Rojas en Chile; Manuel González Prada en Perú; Neno Vasco y Oiticica en Brasil; los hermanos Flores Magón y Práxedes Guerrero en México: Voltairine de Cleyre en Estados Unidos, etc,etc... De las clases trabajadoras influenciadas por las ideas anarquistas surgieron incontable cantidad de militantes capacitados por el ambiente de cultura que supieron animar los organismos inspirados en la A.I.T..

De la gran obra realizada por los hombres y las organizaciones inspiradas en el anarquismo e influenciados por la A.I.T. circulan algunos volúmenes que se averan incompletos. La obra continua en marcha pero convendia retrazarla en sus lineas históricas ejemplares, pues ello constituye un interés capital e inaplazable para uso de las generaciones presentes y futuras. Para remozar nuestra memoria y estudiar a fondo el proceso de una actuación que ya no se da en los mismos aspectos y dimensiones.

El resurgir de las secciones de la A. I. T. en el nuevo continente hizo posible la constitución de la *Asociación Continental Americana del Trabajo*, con la representación de 12 paises en mayo de 1929, en Buenos Aires.

Las dictaduras brutales que desde dicha fecha se sucedieron en la mayoria de las repúblicas, que se distinguieron ensañándose con el movimiento de influencia anarquista. Y la obra disolvente que en el seno de nuestras organizaciones realizaron los comunistas y reformistas a los que sirvieron y sirven de cicerones claudicantes anarquistas, debilitaron las secciones de la A.I.T. al extremo de que hoy la continental no puede articular sus efectivos. Pero no se han de perder las esperanzas. La obra emancipadora del anarquismo societario y combativo que responde a los principios de la A. I. T., no pude ser continuada por farsantes y claudicantes. Y en hacer resurgir las secciones de la A. I. T. se ha de poner empeño y confianza.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-82 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois .... 8 F
Six mois .... 16 F
Un an .... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE
3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

13 DE OCTUBRE DE 1909, FUSILAMIENTO DE *el* F. FERRER GUARDIA

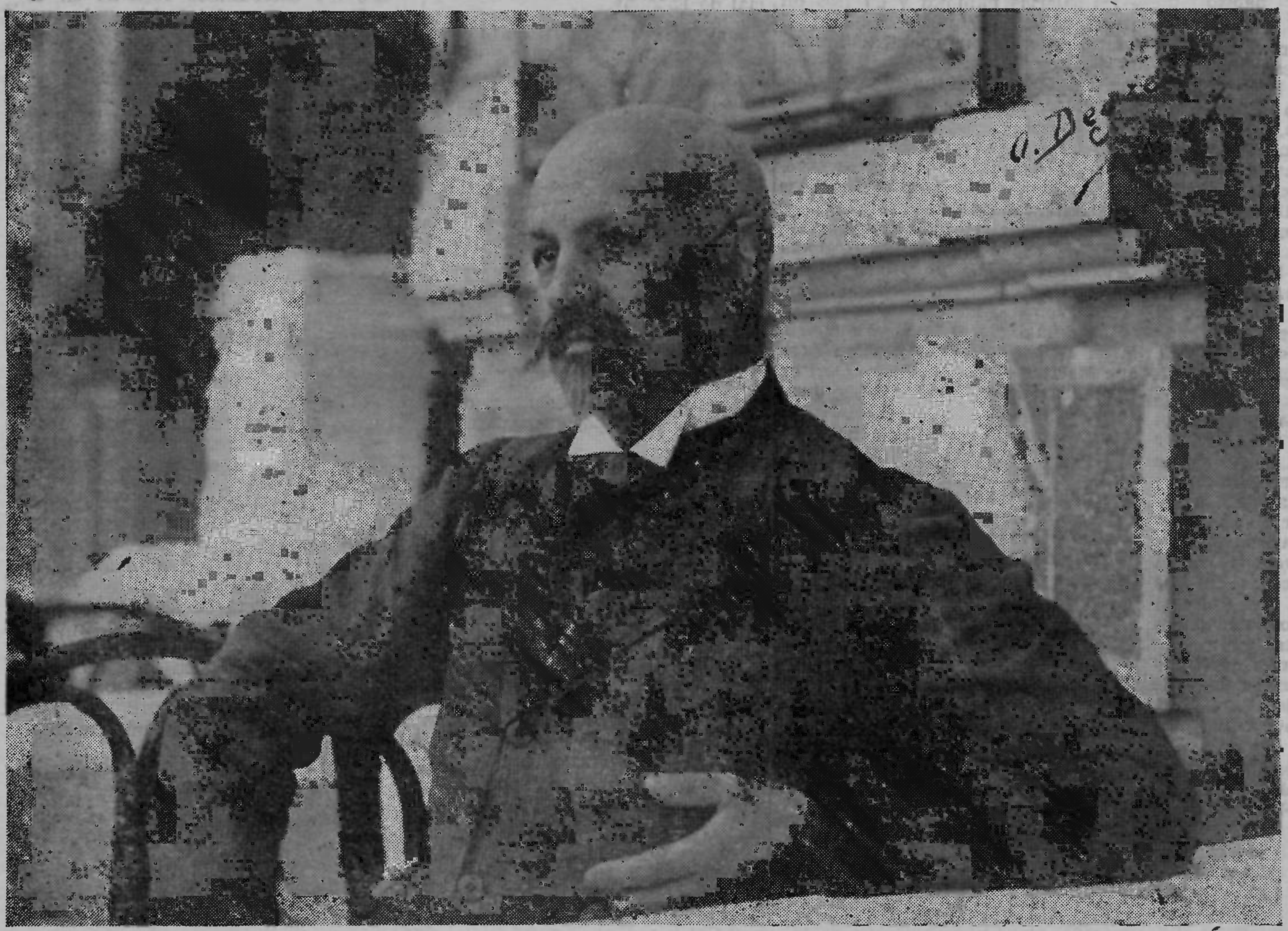
A las 8 de la mañana de hace cincuenta y ocho años, fue fusilado en los fosos de Santa Amalia del castillo de Montjuich, Francisco Ferrer Guardia, iniciador de Solidaridad Obrera, fundador del diario «La Huelga General», y creador de la Escuela Moderna, dicha también racionalista. La iglesia católica, ultramontana de suyo, quiso vengarse ha exhumado el de «cristiano» para remozarse.

Que dicha Iglesia carece de entrañas, se había visto mucho antes del mes de octubre de 1909. En el propio castillo había santificado barbaridades militares, tormentos y asesinatos oficiales perpetrados contra las personas de doce anarquistas, aparte los martirizados dejados con vida al ban... Nuestros congéneres políticos se acuerdan del 13 de octubre escasamente, y los comunistas nada.

Razón, a estos últimos les sobra. Cuando se atrevieron a matar al sabio profesor Camilo Berneri, fusilar a uno o varios Ferrer Guardia no les supondría problema.

Y es que en el fondo todos los totalitarismos se equivalen.

Pensemos en las víctimas de la reacción española para laborar libertariamente en todas las fechas que se vayan sucediendo. Cara al porvenir, no hay otro camino.



de este innovador quitándole la vida. Lo intentó — vanamente — en 1906, pero lo consiguió diabólicamente en 1909.

¿Qué ganó la Iglesia católica, apostólica y romana ordenando matar a nuestro destacado compañero?

Nada, o peor que nada: acrecentar la figura del supliciado, exteriorizar la obra pedagógica y redentora del revolucionario de Alella. A los 108 años del nacimiento de éste, sin haberlo baleado nadie, Ferrer ya estaría extinto. La ley natural tiene cumplimiento estricto y una alteración criminal de este orden de cosas se paga con un descrédito que puede durar siglos.

Efectivamente, el fusilamiento del maestro fue un dolor físico para él y una tragedia moral para sus afines. Y, lo que nunca pensaría el cretinismo hispano-religioso, un grandioso acto de propaganda para las ideas libres y la pedagogía racionalista. Los disparos homicidas, injusticieros del Castillo Maldito, resuenan aún en los ámbitos mundiales para rabia y desdoro del Vaticano que regaló espadines de honor al presidente y al fiscal que actuaron en el Consejo de Guerra que condenó a muerte a Ferrer, según proceso artificioso rencorosamente amañado. Fallecido en circunstancias normales, de Ferrer Guardia hoy poco se hablaría. Asesinado, constan en la historia las vergonzosas circunstancias del drama. El 13 de octubre es una fecha fatídica para la Iglesia católica, esa que, visto el descrédito del adjetivo « católico », ejemplo de Sebastián Suñé y Francisco Callis.

La tea de la Santa Inquisiciun alumbró siniestramente a la justicia española durante quinientos años, y las maldades curescas, carlistas y político-reaccionarias han afectado a todo el país desde el fin de la Constitución de Cádiz hasta nuestros días, quedando comprendidas, en este lapsus de tiempo (147 años) cuatro espantosas guerras civiles.

El pueblo español le debe a la reacción clerical un caos de desdichas y un atraso considerable con respecto al mundo civilizado. La miseria es endémica en los «burgos podridos» y en los a medío pudrir, comprendiendo más de las dos terceras partes de España. La política de la hoguera primero, y la del disparo fácil después, han embrutecido, insensibilizado, a las esferas oficiales de casi todos los tiempos originando regueros de sangre para la solución de cada conflicto arreglable con nociones de civismo. No se olvide que para perpetrar «justificadamente» el asesinato de Ferrer, la reacción oficial fusiló días antes a cuatro ciudadanos anónimos acusados de cualquier cosa. Fueron estos: Baró, Malet, Hoyos, y García. De manera que los fusiles dispararon contra Ferrer con los cañones aún calientes...

A los 58 años de estas barbaridades podríamos darnos un resumen afectando al Exilio: En nuestro elemento falta juventud verdadera por haber descuidado la implantación de escuelas racionalistas. Maestros idóneos no falta-

y

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

¡DOS MILLONES DE LIBROS!

No nos duelen prendas cuando de elogiar lo digno de estima se trata, provenga de donde sea. Y digno de elogio es el hecho de que la municipalidad de Lyon ha anunciado el comienzo de las obras para poner en planta, el año próximo, la que ya denominan «Biblioteca Pública del Hombre Moderno». Se considera que será la más moderna y técnicamente perfeccionada de Francia. Diversas salas de lectura, de conferencias, de exposiciones. Servicio de préstamo; sala para revistas, con mil de ellas diferentes, de diversos países, y al día; departamento para lectura de micro-films, etc.

Un detenido reportaje periodístico nos ha dado una idea de lo que pretende ser esta moderna biblioteca pública, a la altura de nuestro siglo, con todo lo que conlleva de adelantos en las Artes, en las Letras, en las Ciencias. Y si tenemos en cuenta que se pretende dar cabida en ella a dos millones de libros, siendo de ochocientas mil la cantidad de obras en existencia que se estiman necesarias a partir de la inauguración, ya se puede colegir la importancia de tal empresa cultural.

Pese a cuanto hemos censurado con referencia al rumbo de la civilización; no obstante los defectos que en ella encontramos, y contra los que combatimos, gracias al esfuerzo de los elementos progresivos, hoy es accesible por doquier la posibilidad de leer. Al margen de las editoriales populares, que ofrecen, a bajo precio, obras de sumo interés, está la labor de las bibliotecas públicas. Aún y con todo el estar lejos de poseer las características de la biblioteca pública a la que se ha hecho mención, por doquier, en ciudades, e incluso en pueblos de escasos habitantes, hay instaladas bibliotecas municipales, donde, sin pagar un céntimo, se pueden leer obras estimables.

Claro que no todo el mundo halla placer en la lectura. ¡Qué se le va a hacer! Alguien dijo una vez que «el que nada sabe, es el que tiene menos deseos de aprender ». Otros, la verdad, no tienen tiempo para leer. El tiempo libre es para estar en el bar, o para jugar a los bolos. ¡Naturalmente, lo primero es lo primero! También están los que no necesitan leer, porque ya lo saben todo; ya lo conocen todo. ¡Qué suerte de personas!

LO QUE SE DICE Y QUIEN LO DICE

«La verdad es la verdad, dígala Agamenón o su porquero», leemos en el libro de Antonio Machado: «Juan de Mairena». Sí, sí, teóricamente no falla. Teóricamente no cabe la menor duda de que ha de ser así. ¡Ah, pero la realidad no pocas veces echa patas arriba una tal aseveración! ¿Qué cómo es eso? Simplemente, basta que quien hable no goce de la simpatía del que escucha para que cuanto pueda decir, cuanto haya dicho, sea considerado letra muerta, se juzgue con menosprecio, con inquina, o con absoluta indiferencia.

¿Qué ello es prueba fehaciente de sectarismo? ¡Pues claro que sí! No se es perfecto. Pero el mal no está en ello precisamente. El mal estriba en no quererlo reconocer así, puesto que siempre notamos quien habla de los demás con un tono, con una suficiencia asombrosa.

No es raro el observar como apreciaciones que constituyen *razones de peso*, como suele decirse, dejan de ser tales por el simple hecho de ser expuestas por Fulano, o Perengano, a los que por estas o las otras razones, se les tiene ojeriza. Claro que no debería ser así. Si en un debate, en una reunión, en una asamblea, se exponen argumentos que representan verdades, aseveraciones de aquellas que se dice vulgarmente: «son de cajón», o bien lo de «no tienen vuelta de hoja», un principio de lealtad ante lo que es verdad, venga ella de donde viniere, debería inducir a dar el asentimiento a lo que representa argumento convincente. Por antipático que nos resulte Perengano de Tal, si lo que dice está centrado en la lógica del razonamiento, si es veraz, a ello hay que atenerse sin buscar deformar lo que no admite deformación, lo que está claro como la luz.

Désele las vueltas que se quiera, siempre y en todas partes se ha de ver al elemento, o a los elementos con predisposición sectaria, dogmática, metida en la cabeza la idea de aplastar toda concepción que no se ajuste a un criterio calcado al suyo. ¡Y no se trata de vanguardismo o de reformismo ideológico! Hay quien moral e intelectualmente, en lo que concierne a las ideas, pongamos por ejemplo las anarquistas, está por encima de quien, de un modo cerril, se pone en contra suya. Eliseo Reclus, Malatesta, Max Landauer, de entre los más conocidos pensadores anarquistas, toparon también con elementos dogmáticos, enfrascados en una concepción raquítica de las ideas. Con elementos de escasa capacidad, de escasa cultura, y, lo que es peor: de escasos deseos de capacitarse. Elementos de una tal naturaleza habían tratado más de una vez de *torpedear* el modo de pensar de compañeros como José Prat y Tomás Herreros, harto conocidos en España por su rectitud en lo que a los principios ácratas hacía referencia.

Es necesario, es preciso, salir al paso de todo deformismo ideológico. Ahora bien: siempre se ha dicho que la pasión es mala consejera. Hay quien además de tener pocas luces, la pasión le induce a ser sectario. Y para el individuo incapaz de reconocer tan importante defecto, la verdad, la lógica de las cosas, suele pasarle desapercibida.

PIERRE LAROUSSE, ARTESANO DE LA CULTURA

Hubo en la Francia del siglo pasado, el que llamó el reaccionario Léon Daudet: «estúpido siglo XIX», un conjunto de hombres que destacaron por la importancia de su obra en el orden intelectual, y por el volumen, por la extensión de ella. He ahí unos cuantos nombres que lo aseveran: Honorato de Balzac, Victor Hugo, Jules Michelet, Emilio Zola, Eliseo Reclus, Elie Faure, Pedro José Proudhon. El mérito de sus obras alcanzó nombradía internacional por el valor de su pensamiento y porque pusieron singular empeño en la tarea, escribiendo uno, y otro, y otros libros; poniendo en cada uno de ellos toda la voluntad, todo su talento de incansables luchadores de la Idea, ya en el Arte, bien en la Literatura, en la Historia, en la Ciencia, o en la Filosofía. Otro más, en el conjunto de figuras de singular realce intelectual, lo fue Pierre Larousse, del que se celebra este año el ciento cincuenta aniversario de su nacimiento. Por la calidad y cantidad de sus obras, por haber sido un ferviente artesano de la Cultura, merece se le recuerde, como se recuerda a los cuyo nombre se ha citado.

Larousse reunía cualidades de filólogo, gramático, pedagogo, crítico y escritor. Pero con ser notable su labor pedagógica, habiendo revolucionado sistemas de enseñanza anacrónicos, basados en una vulgar y rutinaria práctica funcional, alimentada con textos abstrusos, repelentes a la percepción del alumno, por lo que imaginó y logró que se le editaran una serie de obras de espíritu claro y atrayente. Con ser ello importante, con serlo sus demás actividades de filólogo, el calibre de su personalidad intelectual se evidencia ante este formidable monumento de cultura que es el «Gran Diccionario Universal del Siglo XIX». Obra en quince tomos, y algunos otros de suplemento. Pero con la particularidad de que dadas las características de las enciclopedias actuales, posiblemente la obra excedería de los ochenta grandes tomos. Y no es exagerar si se aclara que cada tomo tenía de mil trescientas a mil seiscientas páginas, a cuatro columnas, y a base de menuda letra del seis, a fin de que cupiera más texto.

Pierre Larousse, cuyo apellido alcanza renombre internacional, dadas las obras y diccionarios que guardan dicho apellido, era hombre de concepciones liberales, lo que se patentiza por la admiración que sentía al respecto de Proudhon, al que llamaba «el más profundo pensador del siglo XIX». Ateniéndose a los principios humanitaristas de los enciclopedistas, alma de los cuales, lo fue Diderot, Larousse aludiendo al sentido de su Diccionario, que quiso fuera digno sucesor de lo necho por aquellos grandes pensadores del liberalismo universal, manifestó: «¡Los gérmenes del ochenta y nueve son imperecederos! ¡Los hubieran ya arrasado de haber podido hacerlo!»

Nota interesante es la de que, por primera vez, apareció en un diccionario, refiriéndonos al de Pierre Larousse, una definición de la palabra *anarquía* en sentido de concepción ética, filosófica, sociológica, apartada del concepto de desorden, desbarajuste, algarada. Y la definición que Larousse aceptó con la mayor simpatía, se la entregó su gran amigo J. P. Proudhon.

Pierre Larousse tuvo en su tarea gigantesca diversos colaboradores. El mayor esfuerzo, el plan de toda la obra, que no pudo ver terminada, al fallecer antes de ello, lo hizo él. Y en prueba de sencillez, puso en las páginas liminares de la obra, aquel pensamiento de Montaigne en sus «Ensayos»: «Amigo lector: este es un libro de buena fe.»

EL HOMBRE EN REBELDIA

por **Fernando Ferrer**

SEGUN « Nouvel Observateur », nº 148-28 agosto - 3 septiembre 1967, el checoslovaco Ladislas Mnacko es el más apreciado y querido de los escritores de su país. Lo que hace pensar, tras la lectura de unas declaraciones del citado escritor publicadas en la mencionada revista, que una parte de la opinión pública checoslovaca certifica con ese testimonio su disconformidad con el régimen de *colonia* que soporta el país.

Si tenemos en cuenta las declaraciones de Mnacko, el concepto de libertad, en todos los órdenes, es interpretado por los satélites del Kremlin de forma muy personal, unilateral y dogmática. Hasta el punto que el escritor reclama... «un examen de inteligencia para el jefe de las censuras».

Mnacko ha decidido trasladarse a Israel en signo de protesta contra el régimen de su país, cuya actitud respecto de la pequeña guerra israelo-árabe del mes de junio, deja que desear. Al escoger esta forma de protesta... «inhabitual porque es imposible en Checoslovaquia expresarse libremente sobre la crisis del Cercano Oriente es porque sobre ello tengo algo que decir.»

En primer lugar el escritor no quiere sostener — aunque no sea más que a través de su silencio — «un gobierno que ha prometido su apoyo incondicional a dirigentes y Estados árabes cuyo objetivo abiertamente proclamado es el de aniquilar dos millones y medio de israelíes.» Y si se dice que esos proyectos de aniquilamiento no son sino verbales debemos recordar que «desgraciadamente desde el principio del siglo es la segunda vez que se habla de ello y a las palabras, la primera vez siguieron los hechos.»

Desde luego, si es permitido a los países, a un bloque de Estados declararse favorables a uno de los antagonistas de un conflicto, se pueden aducir razones de diverso orden: económico, ideológico, estratégico, etc. Sin embargo, a Mnackos le parece excesiva la posición de su país en favor de los árabes, porque... «¿Se sabe — pregunta — que el embajador de Egipto en Praga ha convocado una conferencia de prensa para reprochar a los periodistas de la capital su *falta de objetividad* y su simpatía por Israel?» Según el embajador, esa parcialidad se explica por el hecho de que la prensa checa está controlada por numerosos judíos.

Y como nadie ha evocado ese incidente, ni gobierno ni periódicos, «yo gritaré solo, en mi propio nombre, mi rebeldía.»

Si los países del Oeste se explican la política checa respecto de Israel, es debido a la sumisión «de Praga a la Unión soviética», explicación que no se conforma a la realidad. En efecto, «nosotros desplegamos un celo excesivo — dice Ladislas — al que no estamos obligados, lo que no está sin relación con un pasado que no hemos dominado aún: el proceso Slansky (1) y la ola de antisemitismo que le precedió. Proceso y escuelas antisemitas que actualmente aún no han podido ser explicadas, discutidas, criticadas públicamente.»

La crisis que atraviesa Checoslovaquia es de orden moral más que nada, procedente del proceso citado y agravada por el «recuerdo profundamente enraizado de lo que puede hacer de los hombres y a los hombres, un poder incontrolado y decidido.»

A excepción de uno solo, todos los responsables de aquellos acontecimientos han sido eliminados de la vida pública... «no se trata de acosarles; se trata de obtener que lo que sucedió entonces — y que por no haber sido analizado y discutido, no ha terminado completamente aún — sea denunciado a fin de asegurarnos contra la repetición de hechos parecidos.» Y agrega: «Tengo la convicción que el exceso de celo de que ha dado prueba Checoslovaquia en la cuestión del Cercano Oriente tiene una de sus razones en la supervivencia, al menos parcial, de ese pasado monstruoso. Algunos de sus responsables no estarían descontentos, quizá, de que una nueva ola de antisemitismo aportara justificación *a posteriori* a su conducta de entonces.»

Si no es así, «¿cómo explicar que nuestra prensa haya publicado recientemente sobre el sionismo y el cosmopolitismo el mismo género de tonterías que se publicaron en la época del proceso Slansky?»

Pero, la gota de agua que hace rebosar el agua del vaso y que ha decidido a Mnackos — en signo de protesta — exiliarse en Israel, es que un informe de prensa sobre el proceso intentado contra Pavel Tigrid (2) se añade al nombre del acusado su antiguo patronimio judío, lo que no es un azar, ya que se trata de los mismos procedimientos que prepararon hace quince años la campaña antisemita. Y a renglón seguido declara: «No se trata de un hecho aislado; me limitaré a citar el título de un reciente artículo: «Sionistas y revanchistas mano a mano».

Espantado, Mnackos dice: «...si hay que hablar de revanchistas éstos deben ser buscados entre los animadores de la *Deutsche National und Soldaten Zaitung* (3), que hasta ahora imprimía los slogans sobre los *sionistas y revanchistas mano a mano*. Y es el caso que esos slogans aparecen en la «Neues Deutschland» y en «Rude Pravo.» (4)

Si en Checoslovaquia se puede discutir abiertamente sobre ciertos puntos, en cuanto se relaciona con los problemas del Próximo Oriente, se está reducido al silencio máximo. Lo que ha provocado protestas. Algunos periodistas e intelectuales han escrito a la prensa en tal sentido. Varios han dimitido del partido, pero todo ha sido vano porque la prensa no dice nada.

Mnacko conoce Israel, donde pasó varios meses en el momento en que la nación fue fundada y además por haber sido corresponsal de guerra durante el conflicto de Palestina. Entonces Checoslovaquia sostenía al nuevo país, el cual, sin la ayuda de la U. R. S. S. y de los EE. UU. no habría podido nacer. Entonces pregunta: «¿Cómo se puede admitir que por razones de prestigio, el primer país que entabló relaciones diplomáticas con Israel las rompa ahora y practique una política completamente opuesta a la de hace veinte años?»

Si para vigilar las fronteras es necesaria una fuerza de la O. N. U., sería más importante para la paz del mundo enviar una misión de observadores a fin de «estudiar cómo se transforma un desierto en tierra cultivable. Personalmente — continúa — yo enviaría a Israel a todos los presidentes de nuestras cooperativas. ¡Cuántas cosas podrían aprender!»

Tras denunciar el hecho de que en Checoslovaquia nadie habla de esos problemas declara que «solamente se dice que un pueblo de dos millones y medio de habitantes «*quiere aniquilar* al mundo árabe»...) «Los pequeños pueblos tienden — al parecer —, a la destrucción de las grandes potencias. Es el caso de Israel y del Viet-nam.»

Tras casi haber terminado de escribir un libro sobre el Viet-nam, donde vivió durante algún tiempo, decide romper el manuscrito «porque no se puede hablar al pueblo checoslovaco de una cuestión en la que nuestra conducta es irreprochable y, al propio tiempo callar sobre nuestra política aberrante respecto de Israel. En el libro sobre el Viet-nam, tal como lo concibo ahora, es necesario que muestre como, a los ojos de las grandes potencias, son siempre los pequeños pueblos los *agresores*, los *culpables*, las *amenazas mortales*. Y yo no veo ningun adiferencia entre Nasser y Ky.»

Aquí encaja el proverbio español: Dios ayuda a los malos cuando son más que los buenos.

Más adelante prosigue: «Nuestro sistema debe sufrir cambios profundos si nuestro pueblo quiere continuar siendo un país socialista humano y sano. Es necesario poner fin a la flexibilidad de las leyes, a la posibilidad que tienen los gobernantes de orillarlas cuando les conviene y aplicarlas abusivamente en caso en que no son aplicables.»

Las reflexiones de Mnackos acerca de la libertad de prensa nos hacen pensar en la situación española. Veamos lo que dice: «Soy escritor y periodista y no obstante, no puedo tomar posición sobre una cuestión que es de mi incumbencia. No es que exista una ley que me lo prohiba, es que se me acusaría simplemente, o se me inculparía mediante leyes diferentes que, por interpretación extensiva podrían aplicarse a mi caso.»

«Durante años hemos pedido la legalización de la censura. Hoy es un hecho, pero los censores aplican los mismos medios ilegales y anónimos que se empleaban en el pasado. Estoy cansado de reclamar la aplicación de un examen de inteligencia para el jefe de la censura checoslovaca.»

«Consciente de violar las leyes de mi país por la presente declaración, no dejaré por ello de regresar el día

(Termina en la página 2.)

(1). — Rudolf Slansky, secretario general del P. C. checoeslovaco, judío, ejecutado en 1952, con varios otros judíos eslovacos también, acusados de sionismo, espionage, titismo, trostkismo y nacionalismo burgués.

(2). — Político y publicista católico que dirige una revista de emigrados.

(3). — Diario militante y neo-nazi, a la gloria de la Wehrmacht y de los SS.

(4). — Organos de los partidos comunistas alemanes del Este y checoslovaco.

CHISPAS

Con la fuerza de su brazo Don Quijote no pudo nada. Con el brillo de su intelecto, ya fue otra cosa.

⁂

Jamás decir : Soy invencible. Cada árbol aguarda su rayo.

⁂

¿Fuerza de choque, o fuerza de cheque?

⁂

No gastar todos los cohetes en una sola fiesta, para no quedar aburrido y ridículo en las fiestas siguientes.

⁂

El discurso «heroico» difiere del hecho idem.

⁂

La verdad no tiene individuo privilegiado.

Cuando uno la pierde, es a sí mismo que se ha perdido.

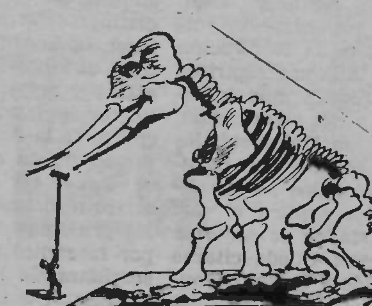
⁂

Una brillante y generosa juventud no se hermana con una segunda parte negativa, de años muertos en individuo viviente.

⁂

¿Joven por accidente?
¡Protesto!

⁂



La energía y la convicción no tienen edad.

⁂

Con la fuerza de su brazo, Sancho Panza levantó un plato de sopa.

⁂

Al Quijote, todo español se lo atribuye, incluso Franco.

⁂

Si eres fuerza de choque, chócala, individuo chocante.

⁂

Cuesta más persistir que desistir.

⁂

Antes que declararme invencible trataré de vencer mis defectos.

⁂

— ¡Oye, sin ideas, sin corazón, sin vicio que conocer ni guitarra que estropear! ¿Cuántos años tiene?
— 35.
— ¡Al asilo!

CHISPERO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

19 OCTOBRE 1967
NUMERO 476
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

UN SYNDICALISTE AUTHENTIQUE

Il y a cent ans naissait Fernand Pelloutier, le père des Bourses du Travail, l'un de ceux qui sut donner au syndicalisme naissant sa virilité, son humanisme et sa forme la plus parfaite de l'organisation sociale. C'était le 1er octobre 1867, à Paris, et il mourut dans cette même ville le 13 mars 1901.

Né dans une famille bourgeoise et cléricale, soumis dès son adolescence à la doctrine chrétienne, Fernand affirmera néanmoins sa personnalité très tôt. Placé avec son frère Maurice au petit séminaire de Guérande où la nourriture y était médiocre, les soins nuls, l'hygiène déplorable et où, pour comble, les maîtres infligeaient les pires corrections pour la moindre peccadille, il tenta par deux fois de s'évader, hélas, sans succès.

A dix-huit ans il collabore déjà à certains journaux de gauche et en particulier à « La Démocratie de l'Ouest » et il ne manque pas les occasions de malmener les autorités quand celles-ci oppriment le peuple (ce qui se produit souvent).

« La bourgeoisie — a dit Victor Dave — sentant que son règne est près de finir, est sans cœur pour tout ce qui n'est pas elle; elle est surtout sans cœur et sans entrailles pour ceux d'entre ses fils qui, comprenant que son empire est désormais impossible, ont embrassé la cause de la révolution sociale ».

Et Pelloutier avait embrassé la cause de la révolution sociale. Le 3 septembre 1892, en tant que délégué des Bourses du Travail de Nantes et de St-Nazaire, il fait voter la grève générale au Congrès de Tours, qui était organisé par la Fédération des travailleurs socialistes de l'Ouest. Le Parti ouvrier français auquel il avait adhéré, répudie cette grève générale comme il la répudie ensuite, en 1901 et Pelloutier se trouva en butte à toutes les tracasseries, toutes les persécutions et toutes les misères.

En 1893 il quitte St-Nazaire pour se fixer à Paris et reprend le combat en collaborant entre autres à « L'Avenir Social » et à « L'Art Social ». Il rentre à la Fédération des Bourses au début de 1894 et, au mois de septembre de la même année il est délégué au Congrès national ouvrier qui se tient à Nantes; là, une fois de plus, il soutient la valeur de la grève générale. A la hargne des patronaux qui s'en suivit, il répondit, avec H. Girard, par la brochure « Qu'est-ce que la grève générale ? »

Dommage que cette brochure soit quasiment oubliée par les travailleurs, dommage que les politiciens aient réussi à dépouiller le syndicalisme de tout ce que Pelloutier et ses amis lui avaient apporté de puissant, de juste et d'humain. Quoi qu'il en soit la C. N. T. reste fidèle à la mémoire, à l'œuvre et à la pensée de Fernand Pelloutier, qui disait : « Nous voulons que toute la fonction sociale se réduise à la satisfaction de nos besoins... Nous voulons l'entente libre des hommes... Nous voulons que l'émancipation du peuple soit l'œuvre du peuple lui-même... Bref, les ouvriers, après s'être crus si longtemps condamnés au rôle d'outil, veulent devenir des intelligences pour être en même temps les inventeurs et les créateurs de leurs œuvres. Qu'ils élargissent, donc, le champ d'étude ouvert ainsi devant eux. Que comprenant qu'ils ont entre leurs mains toute la vie sociale, ils s'habituent à ne puiser qu'en eux l'obligation du devoir, à détester et à briser toute autorité étrangère... »

Pour nous, Pelloutier fut un syndicaliste authentique et un militant exemplaire, mais son ami Paul Delesalle le connaissait mieux que nous et il écrivit au lendemain de sa mort : « Opposer à l'action politique une action économique forte, puissante, tel était le rêve qu'il avait conçu et qui, prenant corps, est devenu un peu une réalité. Il savait et il aimait à répéter que la bourgeoisie capitaliste n'accorde aux travailleurs que ce qu'ils sont capables d'exiger, et voyait dans l'organisation et dans la force des syndicats ouvriers un moyen de contraindre la société bourgeoise à capituler. »

A propos des manifestations paysannes

Les agriculteurs de France, et surtout ceux de l'Ouest, ont manifesté avec vigueur contre la situation qui leur est faite, spécialement à ceux possédant une exploitation familiale, donc peu importante, comme c'est le cas en notre région bretonne.

Chacun a pu lire les relations sur ce qui s'est passé tant à Quimper qu'à Redon et la déclaration faite au Conseil de ministres du 3 courant, par de Gaulle, démontre d'une part, l'orgueil démesuré de cet homme et d'autre part, sa profonde méconnaissance de la vie agricole.

Mais l'objet de cet article n'est pas de dictateur le bien-fondé des revendications paysannes, mais de déclarer que les manifestations montrent la vraie voie aux travailleurs des villes et des campagnes, car comme le disent les dirigeants des fédérations bretonnes agricoles, il y nécessité d'employer les armes dont on dispose; chaque fois qu'ils ont discuté ils se sont retrouvés Gros Jean comme devant, autrement dit roulés. Ces paroles publiées dans le « Télégramme de Brest » du 4 courant doivent avoir la même clarté pour tous et nous sommes obligés de constater que du côté des centrales C. G. T., C. F. D. T., F. O., il y a faillite.

Quelles réactions ont-elles eues lors de la promulgation des ordonnances concernant la Sécurité Sociale ? Aucune. Sur le plan local : pétitions, déclarations; c'est tout. Mais il y a même plus fort : Dans le « Télégramme de Brest » du 4 octobre, je lis ceci dans le long communiqué de l'Union départementale F. O. du Finistère : « ... déclare que la crainte justifiée en raison des pouvoirs spéciaux est aujourd'hui dissipée grâce à l'action soutenue de la Confédération Force Ouvrière », et ce communiqué termine en ces termes : « ... déclare approuver sans réserve l'action efficace conduite avec fermeté auprès des pouvoirs publics par le bureau confédéral de Force Ouvrière, action grâce à laquelle le pire a pu être évité. »

Voilà où est descendue la mentalité des dirigeants syndicaux : nager dans un flot de phrases sonores; leur inaptitude a répondu coup pour coup aux décisions gouvernementales ou patronales et cacher leur incapacité d'alerter la classe ouvrière en son besoin d'amélioration matérielle et de l'amener à son émancipation totale comme le définissait la Charte d'Amiens de 1905 de la C. G. T.

On y sent bien la patte de Jouhaux même après sa mort, de ce Jouhaux qui était plein de haine en 1937 contre les camarades de la C. N. T. - F. A. I. et j'en parle en connaissance de cause, de ce Jouhaux complice de ce Benoît Frachon par le sabotage de la semaine de 40 heures, en 1947. Quand le manifeste confédéral de la C. G. T. signé par ces deux hommes revendiquait l'augmentation de salaire basée sur 200 *heures mensuelles.*

Donc, aucune illusion à se faire du côté des grandes centrales syndicales. Reste la C. N. T. qui, malheureusement est bien faible, mais qui pourrait être bien plus forte tant en nombre qu'en influence, si tous ceux qui se revendiquait d'esprit anarcho-syndicaliste, éparpillés tant à la C. G. T. qu'à F. O. voulaient y adhérer pour redresser le mouvement syndical en France.

Précisément dans « le Monde Libertaire » de septembre - octobre 1967 est publiée la fameuse « Lettre aux anarchistes », de Fernand Pelloutier, qui invite les libertaires à causer dans les syndicats pour maintenir cet esprit de classe et d'action révolutionnaire existant, alors, dans la Fédération des Bourses du Travail, pour éviter justement que les syndicats ne se jettent dans les bras de la politique.

Cette publication complète l'opinion de l'ami Juan Ferrer dans son article du « C. S. » du 21 septembre dernier, sous le titre « Fruit d'une seconde lecture » : « Tout anarchiste français trébuche sur le terrain de l'anarchisme ibérique, car il n'a pas l'habitude d'évoluer dans le milieu syndical. Le temps de Pelloutier, Pouget, Yvetot est révolu, les syndicats sont à la merci du syndicalisme politisé, depuis que les anarchistes ont regagné la caverne des savants », sous entendu selon nous, les réunions de dissertations sur les problèmes les plus divers, mais en champ clos.

Cette opinion de Juan Ferrer, je l'ai moi-même exprimée à plusieurs reprises et je crois fermement qu'en agissant comme le faisaient les Pelloutier, Pouget, en allant vers le peuple dont on s'est séparé, la C. N. T. française aurait une autre allure et une autre efficacité que celles du moment.

Aux camarades français de prendre exemple sur la C. N. T. espagnole qui, tant en exil qu'à l'intérieur de l'Espagne tient une place de première grandeur, telle que nous l'a révélé le dernier plenum tenu à Marseille en août dernier et, en conséquence, sachons agir.

A. LE LANN

Tribune libre. CAPITALISME et DEMOCRATIE

XXXI

La *solidarité* doit caractériser les rapports sociaux en régime collectiviste. Mais on a tort d'en faire une notion « morale » à la façon dont sont élevés en principes moraux les règles de subordination qui découlent de l'organisation sociale capitaliste. La solidarité n'est pas séparable du collectivisme lui-même, c'est-à-dire qu'il s'agit avant tout de l'expression d'une nécessité matérielle. Comme le progrès de l'existence matérielle de l'individu suppose celle de la société en tant que groupant et coordonnant les forces de travail, le progrès intellectuel de l'individu est subordonné à la nature des contacts humains pouvant avoir lieu dans le cadre des structures de la société existante. Le « besoin d'autrui » en tant que facteur de communication intellectuelle, de confrontation des idées, n'est pas un besoin abstrait mais une nécessité matérielle. Seule la morale bourgeoise permet de considérer l' « autre » comme une *chose* indépendante parce qu'à la base de la philosophie bourgeoise se trouve la notion de valeur d'échange, l'argent, et qu'à partir du moment où l'on peut *acheter* la force de travail de l'individu, force de travail qui n'est pas séparable de l'individu lui-même, on doit également, au sens de la morale bourgeoise, pouvoir s'approprier, en y mettant le prix nécessaire, l'individu tout entier. Esclavage salarié et prostitution ne sont que les phénomènes les plus apparents de cette déification de l'individu. Cette démarche n'est possible que parce que les structures authentiques de la société ont été altérées dans le sens d'une hiérarchisation des intérêts et des individus, dans le sens d'une subordination des choses créées à partir de l'appropriation individuelle des moyens de production. Le collectivisme tend à redonner à l'individu sa véritable *dimension sociale* : l'individu contient toute la société parce que la société n'existe pas sans l'individu tout comme ce dernier n'existe pas sans la société; en tant que partie intégrante de la société, l'individu est *inaliénable* parce que la société elle-même ne saurait être utilisée à des fins d'asservissement sans disparaître en tant que telle. La solidarité ne se différencie pas, en dernière analyse, de la sociabilité collectiviste. Si j'ai besoin d'autrui comme autrui a besoin de moi, les rapports sociaux s'établissent sur des bases à la fois égalitaires et matérielles et n'ont rien à voir avec la notion chrétienne de charité qui du haut vers le bas et suppose la hiérarchisation des individus, c'est-à-dire l'inégalité économique et sociale. Sa solidarité n'est que l'expression d'un intérêt commun, identique.

Pierre Besnard entend faire du *syndicat d'industrie* la cellule de base de l'organisation économique future. Mais il faut se poser la question de savoir si, dans ces conditions, certaines industries occupant un rôle prépondérant dans l'organisation économique en général, on ne risque pas d'aboutir en peu de temps à une véritable *dictature économique* qui serait exercée par les responsables de ces secteurs prépondérants de la production. L'Union locale des syndicats représentant tous les secteurs de la vie sociale, productifs comme « improductifs », semble davantage indiquée pour constituer la cellule organique primaire du collectivisme fédéraliste. Elle possède l'avantage incontestable de réunir à la fois les fonctions purement économiques et les fonctions sociales (sécurité, hygiène, enseignement, etc...), qui ne sauraient être séparables et doivent être continuellement confrontées pour être susceptibles de donner une idée exacte des besoins et des possibilités de la localité, de la collectivité géographique de base. Séparer les tâches purement économiques des tâches sociales serait réintroduire un facteur de division bourgeoise du travail. Le syndicat d'industrie doit être un organe purement technique dont le but est d'étudier les possibilités de progrès technique d'une branche particulière de la production.

L'union locale des syndicats, *à condition que toutes les activités locales y compris celles qui ne sont pas directement engagées dans le processus de production, y soient représentées,* doit exercer à elle seule l'administration de la vie économique et sociale de la localité collectiviste. Elle n'a pas à être doublée pour un organisme qui serait conçu comme la cellule de base politique » et qui ne manquerait pas d'entrer en conflit avec la représentation « économique » des travailleurs. Il ne faut absolument pas, sous peine d'échec certain, construire l'organisation économique et sociale selon les principes mêmes qui permettent au capitalisme de séparer la souveraineté politique du citoyen de ses fonctions en tant que producteur. La synthèse indispensable des fonctions économiques et sociales, qui ne sauraient être séparées, sera précisément réalisée par l'union locale des syndicats. Que l'on dénomme cet organisme de base Union locale, Commune, etc., importe peu. L'essentiel est qu'il soit l'émanation de la vie collective dans son intégralité.

Chaque unité de production, de distribution (magasins communaux), d'action sociale (enseignement, etc.)), aura à élire un nombre de représentants proportionnel à son importance numérique qui formeront l'organe d'exécution de la cellule locale de base sans pour autant être totalement écartés de leurs fonctions normales et demeurant révocables à tout moment. Chaque collectivité locale sera représentée à l'échelon régional, et ainsi de suite, pour parvenir à une coordination rationnelle de toutes les possibilités et de l'ensemble des besoins. Il n'y a pas à l'heure actuelle, à définir un cadre rigide dans lequel devrait obligatoirement être inséré l'élan révolutionnaire. Il suffit présentement de poser les principes de base qui devront servir de fondement à l'organisation économique et sociale nouvelle et doivent être articulés autour du principe fondamental : *Abolition du salariat de l'Etat. Egalité sociale et économique, fédéralisme. De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins.* »

Cette notion de besoins ne peut qu'être relative. A chaque instant de la production en régime collectiviste les besoins seront déterminés par rapport aux forces productives disponibles. Bien entendu, cela n'exclut pas, heureusement, qu'il y ait toujours des besoins qui ne puissent recevoir immédiatement satisfaction. Cet écart entre les besoins théoriques et les possibilités pratiques de les satisfaire doit constituer l'élément *stimulant* de la production collectiviste. C'est dans la mesure où les besoins nouveaux devront être satisfaits compte tenu des possibilités offertes par de nouvelles découvertes scientifiques et techniques, que les travailleurs eux-mêmes, c'est-à-dire l'ensemble de la population, auront à décider, par le jeu du fédéralisme, si la durée du travail devra être temporairement modifiée. Il faudra, forcément en venir à la détermination d'un *temps de travail socialement nécessaire*, d'une durée sociale du travail qui ne sera pas imposée mais librement déterminée par la majorité. De même, il faudra décider, dans les premiers temps tout au moins, quelles devront être, compte tenu des besoins les plus urgents à satisfaire, les options qui détermineront l'orientation de la production globale. « Dans une société à venir, où l'antagonisme des classes aurait cessé, où il n'y aurait plus de classes, l'usage ne serait plus déterminé par le minimum du temps de production; mais le temps de production sociale qu'on consacrerait aux différents objets serait déterminé par leur degré d'utilité sociale ». (Karl Marx).

En société capitaliste, le degré d'utilité sociale est remplacé par la notion de rentabilité du point de vue du profit financier; les forces productives sont dilapidées dans la création d'objets dont la principale vertu est de pouvoir se vendre très au-dessus de leur valeur sociale. Comme les masses laborieuses, qui constituent l'essentiel du marché de consommation, disposent d'un pouvoir d'achat réduit, la consommation s'oriente vers des biens peu coûteux qui finissent par apparaître comme possédant une valeur d'usage élevée puisqu'ils sont incessamment démandés. Par contraste, les forces productives sont accaparées pour la production de biens de consommation auxquels les masses laborieuses ne peuvent accéder qu'en abaissant au minimum le prix de revient de leur force de travail, c'est-à-dire en consacrant la partie la plus faible possible du salaire à la reproduction pure et simple de la force de travail. Mais, par là-même, le prix de revient de la force de travail est abaissé, c'est-à-dire que les salaires subissent une baisse absolue même s'ils ont tendance à augmenter. Car la partie du salaire consacrée à l'acquisition de biens « de luxe » représente un profit plus élevé pour le capitaliste que si cette fraction du salaire avait été incorporée dans la reproduction directe de la force de travail.

Le collectivisme, en supprimant le salariat, en substituant la notion de besoins réels à celle de profit privé en tant que facteur déterminant de la production, doit parvenir à harmoniser la production et les besoins sociaux, à déterminer, pour chaque objet, une seule valeur qui est sa valeur *sociale*, relative mais indépendante de tout système de réforme commercial, y compris celui qui voudrait déterminer la valeur d'un objet particulier à partir du temps de travail consacré à sa production. La rétribution proportionnelle à la force de travail dépensée est une notion purement bourgeoise qui doit être abolie du même titre que le salariat lui-même parce qu'elle n'est, en définitive, qu'une forme de salariat. Si la force de travail est rétribuée, c'est, que les moyens de production n'appartiennent pas en fait aux travailleurs eux-mêmes, à la collectivité. Si l'on veut rétribuer la force de travail c'est que l'on considère que les forces de travail ne sont pas socialement équivalentes, ce qui serait une négation de la société en tous points semblable à la négation capitaliste. Ce serait réintroduire la notion de profit en établissant une différence entre la valeur sociale d'un objet et sa valeur calculée en temps de travail. Ce serait, en définitive, nier la notion de travail social en tant que fondement de la collectivité pour réintroduire celle de l'exploitation du travail. Aussi le collectivisme doit-il, dès ses premiers pas, s'orienter vers la *distribution gratuite et rationnelle de la production.* Il faudra donc veiller tout particulièrement à la détermination des principes pratiques de fonctionnement des magasins communaux.

Les principales voies d'échec du collectivisme sont celles qui l'amèneraient à renouer avec un certain nombre de notions qui sont à la base de l'exploitation bourgeoise et capitaliste de l'homme par l'homme. C'est l'une des raisons pour lesquelles la révolution sociale doit faire entièrement table rase non seulement des conceptions bourgeoises mais encore, et surtout, de ses institutions matérielles.

SEVY

FIN

BIENTOT LE CALENDRIER

s.i.a.

La religiosité politique

Etre religieux c'est croire à une entité quelconque, lui accorder des vertus, des qualités qui ne sauraient être ni critiquées ni diminuées dans leur caractère traditionnel. C'est aussi bien autre chose, bien plus complexe, mais dans la critique particulière que nous amorçons, il nous suffira d'ajouter qu'entre l'homme qui croit aveuglément au progrès social, à la conquête de l'égalité réelle par le pouvoir politique, et qui ne peut se libérer de cette erreur, et celui qui, tout en manifestant son incroyance, croit nécessaire de s'associer circonstantiellement ou davantage aux partis politiques, il n'y a en fait, qu'une différence d'interprétation qui se trouve « réduite » par la synthèse active de ce qui semblait une contradiction fondamentale : l'étatisme et le non-étatisme.

Si Proudhon renaissait il serait fier de constater l'efficience de sa théorie, à savoir, que : « la démocratie politico-économique ne peut naître que du balancement entre l'autorité et la liberté. »

Cette thèse est devenue celle de la démocratie politique, mais on pouvait espérer qu'après « l'erreur de la collaboration gouvernementale par les anarcho - syndicalistes espagnols » leurs survivants et leurs fils se garderaient de recommencer la même erreur...

Or, il n'en est rien. Il semble que l'expérience à la fois riche et désastreuse du passé n'a apporté aucune lumière à nos camarades espagnols. Dans le journal LE COMBAT SYNDICALISTE du 22 décembre 1966 n° 433, nous pouvions lire en conclusion d'un « Appel des Espagnols libres à l'opinion publique », ce qui suit :

« Aucun Espagnol honnête ne saurait se prêter à l'immense farce du fascisme. Le peuple ne votera pas la mort de sa propre dignité. Par l'abstention il affirmera sa volonté démocratique de lutte pour la paix le pain, la liberté et le progrès pour les droits de l'homme et pour un régime qui émane de la volonté populaire librement exprimée. » Paris, décembre 1966.

Ont signé :

Alliance Syndicale, groupe de Paris, C. N. T,, U. G. T. et Solidarité des travailleurs basques.

Mouvement républicain démocratique espagnol; Parti socialiste ouvrier espagnol; Parti nationaliste basque; Action nationaliste basque; Union républicaine de Catalogne; Parti ouvrier d'union marxiste.

Ce document exprime donc un traité d'alliance politico-économique, circonstantiel aujourd'hui, mais créant référence pour l'avenir entre les anarcho-syndicalistes et les organisations politiques.

Cela signifie que nos camarades ont cru insuffisant de s'adresser directement aux travailleurs des usines et des champs et qu'il leur a paru nécessaire de se lier *organiquement* avec les états-majors des organisations politiques. Et nous savons par expérience historique que ces partis s'efforceront demain de corrompre ou de détruire le mouvement anarchiste *dont ils exploitent aujourd'hui les réminiscences larvées de religiosité politique.*

Puissent nos camarades sauver à temps leur conscience et leur idéal.

G. L.

COMMISSION CONFEDERALE DES JEUNES

La C. C. J. rappelle que, de par la motion sur la jeunesse, adoptée au XIIe Congrès confédéral, les U. L. et syndicats sont invités à désigner un correspondant pour entrer en contact avec le secrétariat de la commission à Marseille.

La C. C. J. est chargée par le Congrès de préparer un plan détaillé d'organisation des jeunes dans la C. N. T.

La C. C. J. demande instamment à tous les syndicats et U. L. de désigner leurs délégués pour que soient respectés les délais impartis par le Congrès.

Pour prendre contact avec le secrétariat de la C. C. J., écrire à : Stéphan Castel, C. C. J. - C. N. T. Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, salle 3; 13-Marseille (1er).

JEUNE EMIGRE ESPAGNOL !

Les jeunes confédéraux espagnols t'invitent à te joindre à eux.

Vous connaissez bien les coupables de votre exil obligé : Le clergé rétrograde, les militaires antiespagnols, l'avarice d'un capitalisme suranné et retardataire, sont à la base de vos malheurs.

Si vous désirez collaborer à la grande œuvre de la libération de l'Espagne, venez rejoindre les rangs authentiques anti-fascistes, qui luttent pour la liberté.

Pour tous renseignements et adhésions adressez-vous à :

C. N. T.

39, rue de La Tour-d'Auvergne

Paris (IXe)

UNION LOCALE DE MARSEILLE

L'U. L. de Marseille convoque ses adhérents pour l'assemblée générale du 14 octobre 1967 qui aura lieu à 18 h, à la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, salle 3.

Vu l'importance de l'ordre du jour, présence indispensable de tous.

C. N. T. F. - PERPIGNAN

L'Union locale de la C. N. T. invite ses adhérents à l'assemblée,qui aura lieu dimanche 22 octobre à 9h., à son local habituel. Ordre du jour : 1° Lecture du rapport du congrès. 2° Nomination du bureau. 3° Faits divers.

COMMUNIQUE

Les J. S. R. de l'U. L. de Marseille, nous communiquent la création d'une école du militant anarchiste.

Cette école se propose d'étudier l'anarchie (théorie et pratique), 20 séances environ. Un cours tous les 15 jours.

Voici quelques grands thèmes de ce cycle d'étude :

L'anarchisme (son idéal, sa théorie, etc.)
Ce que les anarchistes refusent.
Ce que les anarchistes proposent.
Les moyens d'action.
Le militant anarchiste.
L'organisation libertaire, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à : Marc Lacrate, (J. S. R. - C. N. T.), Vieille Bourse du Travail, (salle 3 bis), 13, rue de l'Académie, 13 - Marseille (1°).

Très important : Inscription le jeudi 19 octobre de 18 h. 30 à 20 h. même adresse que ci-dessus.

LES MIRAGES

« La poignée de main, à l'Elysée, entre Frachon et de Gaulle est de la même eau que celle de Montoire entre Pétain et Hitler. On ne pactise pas avec l'ennemi. On est doublement vaincu quand on perd le sens de la dignité. Comment un représentant de la classe des travailleurs peut-il renier sa mission au point de plier le genou devant le représentant du capitalisme, exploiteur des travailleurs ? Comment peut-on avoir l'incommensurable inconscience d'en tirer vanité et d'exploiter ce geste à des fins publicitaires ? A quel point faut-il que la classe des travailleurs soit sous l'emprise de ces syndicats inféodés au pouvoir, pour ne pas réaliser qu'on la berce d'illusions et que si on lui accorde, de temps en temps, un os à ronger, c'est que par son travail elle apporte un bon morceau de viande au capitalisme et à tous ses défenseurs.

Le syndicalisme révolutionnaire n'est pas l'apologie du désordre, mais la plus haute expression de l'ordre prolétarien; il est la condamnation des gestes anciens de servitude sans cesse renouvelés, sans cesse représentés aux travailleurs sous des formes différentes. Vouloir prendre le pouvoir, c'est-à-dire pratiquer l'autorité, est un mirage dangereux et décevant; dangereux parce que tous les pouvoirs sont condamnés, en conscience, par la raison, et décevant parce qu'ils n'apportent aux hommes que le renouvellement de leur servitude et de leur exploitation.

La révolution préconisée par le syndicalisme révolutionnaire ne saurait revenir dans les sentiers battus qu'en se reniant elle-même. Ceux qui entendent se dégager sur la collectivité de la lutte nécessaire à la conquête de la liberté se condamnent à l'abandon de celle-ci. Ceux qui espèrent en une législation miraculeuse se trompent ou tentent de tromper leurs semblables. Il faut avoir le courage de prendre chacun la part de responsabilité qu'il convient pour défendre son droit à la liberté, car la défense de la liberté de l'individu est l'expression de sa dignité. »

RENE VILLARD

(Extrait de « De l'Esclavage à la liberté ».)

EDITORIAL «AIT»

En français :

«Face au racisme et au néo-nazisme» par R. Villard 1,00
«De l'esclavage à la liberté», par R. Villard 5,50
«Syndicalisme révolutionnaire», par R. Villard 1,80
«De la Commune de Paris à la Commune de demain» par Balkanski 1,00

En español :

«Paradigma de una revolución», A. Paz 6,00
«Actas del VII Congreso A.I.T., (1951) 6,00
«Actas del VIII Congreso A.I.T. (1953) 3,00
«Actas del IX Congreso A.I.T., (1956) 3,00
«Actas del XII Congreso A.I.T., (1963) 2,00

Remise de 10 % à partir de 10 F.

En vente à :

«AIT», 4, rue Belfort, 31 - Toulouse. Roque Llop, 24, rue Ste.-Marthe, 75 - Paris (X).

Paris. C.C.P. SORIANO. 14 10362.

ANTENA

«CHE» GUEVARA

LA PAZ. — Como es sabido, las fuerzas del general Ovando se atribuyen el mérito de haber dado muerte al teórico de la guerra de guerrillas, Ernesto Guevara (a) «Che». Ni Washington ni La Habana se apresuran en reconocer el hecho anunciado, la primera por si se tratara de un personaje figurado y la segunda para fundamentar políticamente su intervención en el asunto.

El criterio hasta aquí más aceptado fue el de que Guevara desapareció misteriosamente hace dos años, habiéndose asociado su posible muerte con la de Camilo Cienfuegos, otro de los supervivientes calificados de la Sierra Maestra. Por la recia personalidad de Camilo y también de la de Ernesto, el caudillo supremo de Cuba podía muy bien deshacerse de ambos para apartar sombras demasiado fuertes.

Será difícil aclarar si el muerto de Vallegrande es Che Guevara o un sucedáneo maniobrado para sembrar confusiones.

VITALIDAD DE LA REGIONAL CATALANA

PARIS. — Dando cumplimiento a un acuerdo recaído en el Pleno de la Regional C. N. T. habido en agosto último en Marsella, la agrupación de París, en animada asamblea, procedió a la renovación de cargos por función de comité cumplida. Los nuevos titulares del Comité regional son los compañeros Capella, Buisán, Bagés y Ferrer, los cuales se disponen a trabajar con ahínco en colaboración con el S. I. a fin de preparar días de esplendor a la C. N. T. en la región peninsular que más directamente les afecta.

El propio comité espera que nuevas agrupaciones de la Regional serán creadas en el exilio, y en cuanto a los compañeros de París y su radio, pueden dirigirse a la comisión local para inscribirse.

UN RELIGIOSO, ESTUDIANTES Y UN MINERO PROCESADOS

PARIS, (OPE). — De «Le Monde», en despacho de la A. F. P.: «Tres años de expulsión del lugar de su residencia y pago de una multa de 10.000 pesetas es la petición fiscal del Tribunal de Madrid contra un jesuita acusado de «injurias graves contra los funcionarios del Estado». El R. P. Carlos Giner, director de la revista «Mundo Social», había ordenado la publicación de un texto clandestino en el número del 18 de junio de 1966. En él se atacaba a los policías que habían intervenido el 11 de mayo contra una manifestación de sacerdotes frente al palacio arzobispal de Barcelona».

Del mismo periódico y de la misma agencia: «Dos estudiantes españoles, Vicente Arnau y Antonis Moragaz Spa, han sido condenados por el Tribunal de orden público de Madrid, a cinco meses de cárcel por haber participado en una manifestación ilegal celebrada en Barcelona el 7 de noviembre de 1966».

De idéntica procedencia: «Nueve ex mineros asturianos han comparecido ante el mismo tribunal inculpados de «propaganda ilegal» y «asociación ilícita». Las penas solicitadas van desde cuatro meses a cuatro años y dos meses de cárcel. Fueron detenidos el 20 de mayo de 1966 en un mitin celebrado en Mieres donde dirigieron un llamamiento a 1.800 obreros retirados, como ellos, contra los directores de las minas que les habían concedido un retiro insuficiente.

PLANTE DE PROTESTA

PARIS. (OPE). — Del corresponsal particular de «Le Monde» en Madrid (día 8): «Los obreros de la fábrica Perkins de esta capital han efectuado un paro de quince minutos para pedir la liberación del sindicalista Marcelino Camacho, que lleva siete meses encarcelado sin haber comparecido ante el tribunal.

«CRUZADOS» Y BOLCHEVIQUES

MADRID, (OPE). — El diario «Arriba» escribe que «al parecer» la Unión Soviética hace gestiones para comprar un solar en Madrid. La Unión y el Fénix Español ha recibido la oferta sobre unos terrenos que posee en el paseo de la Castellana esquina a Eduardo Dato, donde se halla el palacio de Montellano». Y agrega:

«Los rumores llegaron a nuestra Redacción a través de una fuente privada que juzgamos solvente, no indican si la oferta rusa se ha formulado por medio de funcionarios oficiales o por terceras personas. Tampoco precisa si tales gestiones están relacionadas con el futuro inmediato de las relaciones diplomáticas hispano-soviéticas.

LA MUERTE DEL GENERAL HERRERA EN LA PRENSA FRANQUISTA

BARCELONA, (OPE). — «La Vanguardia» (día 26) ha publicado el siguiente despacho de «Europa Press»:

«El diario «ABC» inserta hoy la esquela mortuoria de don Emilio Herrera Linares, fallecido el pasado 13 de septiembre en la ciudad suiza de Ginebra. En dicha esquela, bajo el nombre del finado, figura como profesión aviador. El señor Herrera figuraba como ministro de Asuntos militares en el llamado Gobierno español republicano en el exilio, desde el año 1961 y en 1962 llegó a desempeñar la jefatura del mismo».

LA CUESTION DEL ESPACIO AEREO EN TORNO A GIBRALTAR

MADRID, (OPE). — El diario «ABC» publicó el 29 de septiembre el siguiente despacho fechado en Montreal (Canadá.):

«Por segunda vez ha sido presentado ante la Organización de la Aviación civil internacional (O. A. C. I.), el litigio entre España y Gran Bretaña sobre la utilización del espacio aéreo de la región de Gibraltar, según se informó ayer en esta capital.

Gran Bretaña sostiene que, dada la prohibición española para la navegación aérea en dicha zona, queda muy poco espacio aéreo para la aviación civil en Gibraltar. España ha declarado esta zona prohibida, por razones de «defensa y seguridad» para todas las líneas aéreas extranjeras. Inmediatamente a esta medida española, Gran Bretaña se quejó a la O. A. C. I. de que la prohibición iba contra ella.

En la queja presentada ayer, España ha sido invitada a dar una contestación, cuyo plazo expirará el día 1 de febrero de 1968».

NATIONAL INDUSTRY

MADRID. — La industria nacional construirá 75 aviones de guerra «F-5» en los talleres nacionales de Getafe. Como favor exclusivo, la planificación, ejecución y aportación de materiales de tal empresa han sido encargados a la firma «Northrop Corporation».

LOS SALADOS PROTESTAN

MADRID. — Representantes de todos los puertos españoles se han reunido en esta capital a fin de formular una enérgica protesta contra el salario mínimo gubernamental y la no superación de la ordenanza laboral afectando al personal de la marina mercante. Las conclusiones son formidables, pero se teme fundadamente que la ola protestataria en el ministerio respectivo será transformada en agua dulce.

ESPAÑA TRISTE Y NEGRA

HUESCA. — Cinco muertos es la macabra resultante de un choque de un camión con un coche de turismo ocurrido en las cercanías de Sanevue. Los muertos son José Aso Martínez, camionista de Jaca, y los hermanos José y Félix Gracia Pueyo, Isabel Gracia y Manuel Valls Giráldez. Estos cuatro se dirigían a Sanevue desde Santa Coloma para asistir el entierro de un pariente suyo.

TRASPASAN POR FALTA DE TRASPASO

MADRID. — Las obras de la calle General Ricardos, una hermosa vía si estuviera alguna vez terminada, se están eternizando en el tramo comprendido entre el puente de Toledo y la avenida de Oporto. Esto hace que las ventas en el abundante y variado comercio en la calle, hayan disminuido de forma considerable por lo difícil de los accesos a los establecimientos. Los comerciantes han realizado todas las gestiones posible para que las obras se aceleren, y ante la falta de éxito han tenido un acuerdo casi unánime: traspasar sus negocios. A lo largo de toda la calle, y en casi todos los establecimientos, ha aparecido este cartel: «Se traspasa».

Pero no por la calzada...

Enciclopedia Anarquista

BUZON — BOITE

—Marisa Santacreu, Toulouse. Les fascicules vous parviendront directement du Vénézuéla et ils ne doivent pas tarder. Votre envoi ne nous a pas encore été abonné.

—J. Jotz, Chatenay-Malabry. Merci pour tes mots encourageants. Nous t'écrirons plus longuement.

—V. Mari, Burdeos. Recibida la tuya del 16-9 y tomamos debida nota de la imposibilidad que tuvistes de llegar hasta aquí. El total de la Enciclopedia, en francés, en francos, no te lo podemos dar en forma exacta pero oscila entre 250 y 300 francos.

—Rufi Lladós, Ingre. Recibida tu carta y tu segundo giro por 20 frs. Cuida tu salud, que es lo importante. Comunicaremos a Caracas tus deseos de cambiar a la versión española.

—Manuel Martínez Padilla, Marsella. Recibidos carta y giro así como los 12 francos de donativo para «Ruta» caraqueña.

—Fdo. Ferrer, Orleans. Esperamos comuniques nueva dirección de Briquet para proceder a la reanudación de los envíos. Continúa con los vocablos pendientes convenidos a tu paso por ésta.

Félix Alvarez Ferreras, Calgary, (Canadá). Estupenda tu intención. Remite los originales cuanto antes.

—G. Piou, Rezé-les-Nantes. — Nous t'envoyons, par la poste, le premier fascicule de l'Encyclopédie, d'accord avec ta solicitude.

—Puig Ramón, Toulouse. Tomaremos contacto con Bartolomé Xavier y cuantos estén dispuestos a colaborar en la traducción.

—V. Marquina, Coiffy-le-Bas. Estupenda tu oferta. Procederemos a mandarte material en breve y te señalaremos los vocablos a traducir.

—Jacques Amigó, Perpignan. Su dirección obra ya en poder de Caracas. El envío de los fascículos en francés no puede demorar.

LOS GOBERNANTES DEL URUGUAY Y LOS ANARQUISTAS

(Continuación y fin)

por **Vladimir MUÑOZ**

En la simpática figura de don Emilio Frugoni (fundador del Partido Socialista del Uruguay), vemos también una gran simpatía hacia las ideas libertarias. Harta es conocida su gran amistad por el pensador anarquista Rafael Barrett. Con Frugoni no nos hallamos ante una oposición hacia las mismas, como, por ejemplo, la de Pablo Iglesias hacia Anselmo Lorenzo (o viceversa). Convengamos también que los anarquistas han visto en Frugoni, una personalidad de amplios horizontes, llegándole a publicar incluso, en la editorial libertaria Americalee de Buenos Aires, su notable y gran historia del socialismo. Como dato anecdótico, cabe mencionar que, cierta vez en una conversación privada, a la que asistía Ferrándiz Alborz (el gran escritor socialista español), escuché con placer cómo Frugoni (hoy ya octogenario) defendía con bonhomía las ideas libertarias del profesor alemán Jorge F. Nicolai. Parlamentario varias veces, don Emilio Frugoni, fue incluso embajador en Moscú, de donde nos trajo dos memorables obras: *De Montevideo a Moscú*, y *La Esfinge Roja*.

En el último gobierno blanco del Uruguay era diputado por la oposición, el «batllista» Luis Hierro Gambardella. Enseguida vimos en este nuevo político cierta simpatía por las ideas libertarias, al ser entonces autor de un proyecto para otorgar una pensión graciable a la viuda de Rafael Barrett (su compañera Francisca López), que entonces residía en Montevideo y apuraba «con sus 84 años de edad, la amargura del ocaso de su vida, sumida en el mayor desamparo». Hoy, en el nuevo gobierno «colorado» esta persona es el «ministro de cultura» del país. En realidad, el primer ministro de cultura, debido a que dicho ministerio es de flamante creación. Cuando el tribunal Russell demandó y obtuvo la complacencia del rector de la Universidad de Montevideo para sesionar en su paraninfo, el canciller Héctor Luisi, un abogado uruguayo, se negó a ello mediante alegatos jurídicos sin mayor alcance ante el humanismo humano (digamos al pasar, que una predecesora familiar de éste último, la Dra. Luisa Luisi, fue asimismo una gran simpatizante de las ideas libertarias). Pues bien, el único ministro que defendió la presencia del ilustre Bertrand Russell en el Uruguay, fue Luis Hierro Gambardella.

El volumen 119 de la «Colección de Clásicos Uruguayos» de la Biblioteca Artigas, es de Rafael Barrett (¡de un anarquista! ¡en una colección financiada y editada por el Estado uruguayo!) y lleva por título *Cartas íntimas* (con notas de su viuda Francisca López). El prólogo de este encantador libro de 131 páginas es de Luis Hierro Gambardella, magnífica introducción de 23 páginas que, por sí sola, es un notable ensayo digno de figurar en cualquier biblioteca libertaria. Digamos que este libro de Rafael Barrett fue el último de dicha colección (dirigida por el gran historiador uruguayo Juan E. Pivel Devoto), y que salió de las prensas en febrero de 1967. Pivel Devoto merece el agradecimiento de todos los lectores de la misma, por la hermosa y notable obra de vulgarización que ha representado.

Parafraseemos a Gambardella, opinando sobre Barrett: «... Ya sumergido en sus ideas anarquistas, pronuncia conferencias filosófico-sociales sobre su ideario, se vincula espiritualmente con Bertotto, un joven anarquista argentino con quien funda la hoja ácrata «Germinal»... «Era la hora en que ser escritor y hombre de izquierda eran casi sinónimos, y que en el aire político de la ciudad y del país se respiraba la más honda y comprensiva tolerancia para las ideas de los hombres.» Lamenta Gambardella que cuando Barret llegó al Uruguay, sus «tentativas de escribir en *El Día* habían fracasado; estaba don José Batlle y Ordoñez en Europa», entendiendo por ahí que de haber estado en el país, hubiera ayudado a Barrett, lo que viene a ratificar la esencia de este escrito. Hoy el diario *El Día* es de cierta manera «reaccionario» en cuanto a las ideas libertarias, habiendo dejado apenas filtrar algunos comentarios de amistosa simpatía hacia la gran Severine por el periodista Vicente A. Salaverri.

Y continúa Gambardella: «... Es mucho más probable que su anarquismo haya sido un proceso interior, empujado por sus lecturas y sus reflexiones, y por la presencia oprimente de las oligarquías y dictaduras que lo asquearan con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales». Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dada la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, sin embargo, y quizás porque sustancialmente así debe ser, en la gran tradición de los escritores moralistas, de los éticos, de los desesperados por el mal del mundo y es quizás el primero en nuestra literatura que tiene esos acentos.»

Llegamos con este último ejemplo al fin de nuestro comentario al efecto. Pero antes mencionaremos a Rodó, del cual este año se celebra el cincuagenario de su muerte, acaecida en Palermo (1917). Visitando la casita donde había nacido situada en la calle Treinta y Tres de la «Ciudad Vieja» de Montevideo, recordaba que fue Alberto Carsí quien en una de sus maravillosas conferencias, en Montpellier, nos hizo conocer a este notable pensador americano, glosando su bellísima parábola «La Pampa de Granito». Hay un pasaje en la obra del genial José Enrique Rodó que llama poderosamente la atención. Helo aquí: «En nuestro tiempo, aun aquellos que no somos socialistas, ni anarquistas, ni nada de eso, en la esfera de la acción ni en la esfera de la doctrina, llevamos dentro del alma un fondo, más o menos consciente, de protesta, de descontento, de «inadaptación», contra tanta injusticia brutal, contra tanta hipócrita mentira, contra tanta vulgaridad entronizada y odiosa, como tiene entretejidas en su urdimbre este orden social trasmitido al siglo que comienza por el siglo del advenimiento burgués y de la democracia utilitaria.»

Todos los libros del ilustre Rodó son dignos de ser leídos sosegadamente con la certidumbre de que uno saldrá de dicha lectura enriquecido y ennoblecido. Destaquemos a su famoso y bellísimo *Ariel*, dirigido a la juventud de América, en donde proclama la «necesidad de que cada generación entre a la vida activa con su programa propio.» «Los pueblos más fuertes y gloriosos — expresa el gran Rodó — son los que reunen las condiciones propias de la juventud.» Era un mediodía, luego de haber cumplido mi media jornada de trabajo, cuando visité la casita donde nació Rodó. No había allí nadie en aquel momento, y así rezaba una broncínea placa: «En esta solariega casa, nació el maestro de la juventud José Enrique Rodó. Insigne hijo del Uruguay. Asociación Internacional de la Prensa, fundada en 1906 por el autor de *Ariel*. 1871-15 de julio-1961.»

Esta visita a la casita natal del maestro Rodó, trae a colación otra aseveración manifestada en el trabajo sobre Ernesto Herrera, que también ha causado cierta extrañeza en los lectores. A saber: el notable empeoramiento de las condiciones económicas en el Uruguay. La casita natal de Rodó es sede actualmente de la Biblioteca Cultural Raúl Montero Bustamante, de la Escuela de Periodismo y su biblioteca, de la Casa de la Cultura, etc. En el hall de la misma leemos un mural, allí expuesto hace ya varios meses, que dice: «20.000 uruguayos emigran actualmente de la patria. En busca de mejores horizontes, se establecen bien remunerados en Brasil, Chile, Argentina, Estados Unidos, España, Francia y Alemania. 3.000 españoles se van todos los meses del Uruguay. 2.000 uruguayos abandonan el país por falta de trabajo. *Asociación Internacional de la Prensa.*»

Dicho de otro modo. Hay una corriente emigratoria (emigrados económicos) que busca otros horizontes, siempre que le sean factibles. La mayoría, vuelve «derrotada y repatriada» hacia sus lugares nativos de origen. Hoy ya nadie cree en el mito de «hacer la América» (es decir enriquecerse por estos lares, o «empobrecerse» según cual sea el concepto que se tenga de la vida).

Terminamos pues, creyendo que esta vez quedá bien en claro todo lo expuesto, complementando así el aludido trabajo sobre Ernesto Herrero. A estas alturas, por cierto, ya no debe «extrañar» que se tenga una comprensión correcta de las ideas anarquistas, en medios ajenos a las mismas. El fenómeno universitario nos lo demuestra. Cabe destacar que dos grandes universidades americanas atesoran las dos más importantes colecciones libertarias de Occidente. La de Michigan tiene la Colección Labadie; y la de Harvard la Colección Ishill. Recuerdo que Eugen Relgis escribió hace unos años un ensayo titulado «Estamos en buen camino», en el cual se manifestaba ampliamente optimista sobre el devenir del libertarismo en el mundo. Hoy, ese camino vese aun más claro y libre. El porvenir, indudablemente, pertenece a la Anarquía.

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.
Es una edición «Umbral».

Tribuna juvenil

INVITACION REITERADA

HOY los que ocupan este espacio no son especialmente jóvenes.

Pero estiman a los jóvenes y esperan de ellos mucho aliciente.

Esta Sección tuvo aguante durante años. Sin mediar coacción ni regateo, la colaboración juvenil se fue alejando, probando desapego a la obra común, o flojedad de convicciones. Sea por lo que fuere, la cabecera que damos por reaparecida se ocultó como sol hundido con el día.

Los jóvenes que se alejaran han venido a parar en antañones siguiendo el curso, inexorable, de las edades. Se es tierno hasta que se deja de serlo y no es ocasión de repescar antiguas (¡y tanto!) plumas, ni de usar nuestra tinta en blancuras que no nos pertenecen. Chicos y chicas ha habido que, sospechando que el «C. S.» era un periódico *sólo para mayores*, se han interesado para hallar en estas páginas un rincón en el cual manifestarse los recién salidos de la niñez, que es la juventud perfecta, o, por no exagerar, verídica.

Y nosotros, con sumo placer, les dijimos «Ahí va esto», esto que vuestros antecesores abandonaron, y que nosotros gozosamente depositamos en vuestras manos. Y así estamos, con algún originalito retenido para dar paso a esta expansión necesaria.

¿Necesaria? Sí. Hay muchos compañeros jóvenes en Marsella, Niza, Lyon, Toulouse, Burdeos y muchos otros lugares, que aman escribir con independencia, sin sujeción a nada ni a nadie, que podrían expansionarse en esta Tribuna sin que por ahora lo hagan a pesar de tener puerta abierta. Bien sabemos que no se trata de un malquerer, de una situación de espaldas, pero sí de una diferencia de preparación, de un estado de prevención que, repetimos, es inmotivado. Afortunadamente la nueva generación, la que ha subido en Francia de padres idealistas españoles, posee una condición cultural envidiable. Pues precisamente por esta ventaja que tienen sobre nosotros su concurso puede ser más apreciado de cuantos escribimos heroicamente con palas, picos, azadones y martillos. Si la expresión más fácil es la francesa, pues escribase en francés, puesto que los idiomas no asustan a nuestros lectores, si están con ellos familiarizados. Si problemas de elevación embargan, manifestarlos con plena conciencia, y si algunas de nuestras concepciones no resultan bien conocidas o se las encuentra imperfectas, decirlo también y entre todos iremos a dar con la coincidencia libertaria que precise.

Existe en la Provenza un fuerte núcleo libertario de jóvenes que podría utilizar la Tribuna regularmente. Tienen, aquellos compañeros, necesidad de ello, lo sabemos. Hay en Bélgica un plantel de grupos juveniles con individuos muy despabilados a los cuales no se les puede dar gato por liebre. Digan algo constructivo también en esta su columna. Y los afines de otros sitios, y este admirable grupo de muchachos y muchachas de París que vienen a la vida pública con deseos y apreciaciones cada cual a su manera, pero siempre con excelentes intenciones.

No se crea, sin embargo (el mundo está lleno de malicia) que vengamos al ruedo para estropicios. De ninguna manera. Tarea fundamentalmente creadora, iniciativa individual desarrollada, agrupaciones sin espíritu de «comando», elevación personal y colectiva para una finalidad libertaria sin fijación de programa. He aquí propósito irrecriminable.

En síntesis, cada colaborador se producirá de acuerdo con su sentir, con sus ansias e interés en perfeccionarse. Incluso para enseñarnos a los maduros lo que ignoramos, puesto que los años, si dan profesorado en experiencia, nos dejan en ayunas en cuanto a sutilezas de cultura extensiva.

Creemos haber dicho lo que convenía, para que se nos entienda y atienda.

Con el fin de entendernos todos y realizar obra; esa obra precisa de realizar que, hasta aquí, ha permanecido descuidada.

Con un bien entendido: los escritos con disputa serían rechazados.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I y II.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Area Mundial

AIRES DE AMERICA

Los compañeros del Mar del Plata se interesan para tomar parte, aunque sea indirectamente, en el Congreso internacional anarquista que en 1968 tendrá lugar en Carrara (Italia). Sin que ello nos competa de manera estricta, los hemos conectado con el organismo pertinente, y a estas horas relación directa deben tenerla establecida.

No ocultaremos que la misiva de los compañeros platenses ha sido acogida con simpatía por aseverar, una vez más, lo de *no todo está podrido en Dinamarca*. No todo está en desvío en la Argentina, y cuando un grupo notable en adhesiones se decide a acusar su presencia en lo íntegro, en lo anarquista, en lo no mediatizado, la esperanza en un renacer está permitida. Es imposible que en la tierra de los Gillmón, Pacheco y Ghiraldo; en el solar de Martín Fierro, el Don Quijote argentino; en la patria anchurosa y profundamente libre de la Pampa, lo anarquista clásico, veraz, o exento de maculaciones, no tenga manifestación patente. Mar del Plata acredita hoy esta supervivencia, este esbozo de primavera, al anunciarse presente y dispuesto a sumar su número al número total del anarquismo.

Sin embargo, una adhesión, por estimable que sea, en el concierto general argentino aparece limitada. Quedan Buenos Aires, Córdoba, Rosario, Punta Alta, y muchos lugares más sin demostrarse. Con un movimiento libertario férvido como estos pueblos habían sostenido y acrecentado, sería increíble que ánimos y convicciones se hubiesen apagado, o languidecido en extremo, o pasado a un estado de conformación que incapacitaría para francas actuaciones. Sabemos lo mucho que el posibilismo hase adentrado en el ánimo de compañeros antaño íntegros en cuanto a ideas. Déjeseles en su camino, cuanto más va más estrecho. Pero los otros, cuantos queden en espíritu abierto al anarquismo claro, sin rincones escarabajistas, éstos deben reunirse todos, concentrarse en una federación, provisional o definitiva, a fin de participar en dicho Congreso carrarense mediante opiniones lógicas, en contraste con el ilogismo de hombres y organismos que han perdido dirección finalista en su deseo (decrépito) de avizorar anchas pistas conducentes a ninguna meta que no sea opuesta al principio netamente libertario.

Valga esta pequeña disquisición para rogar en repetición a los compañeros platenses, que improvisen un núcleo general en la Argentina para poder concurrir a la reunión de Federaciones ácratas anunciada para el año que viene. Queda tiempo para intentarlo, y esperanza para un pronto renacer del anarquismo en todo el mundo. Hay crisis inevitables, y la de ahora se pasa con los ojos fijos a un porvenir de la humanidad, hacia el cual tienden personalidades del saber que, sin darse cuenta tal vez, se encuentran en nuestra ruta aunque sin carnet partidista en el bolsillo.

¿Qué más da? El hecho radica en que la verdad ácrata se impone por ella misma, y torpes seríamos los que permanecemos si tomáramos asiento al lado de los prematuramente vencidos, para el caso los acomodaticios, acomodados o acomodables a la sociedad burguesa.

***

También el Perú nos hace llegar sus saludos. Perú está en la brega y se interesa por el Comicio anarquista, como los compañeros argentinos. Mas el Perú vive una época difícil, semejante a la de Bolivia y Venezuela. Por circunstancias especiales, compañeros peruanos conocen las interioridades y las complicidades de las guerrillas marxistas, nada libertarias, sujetas a compromisos políticos, por oportunismo de éstos y del Partido, y destinadas, en caso de éxito, a suplir una dictadura con otra, propósito que, en verdad, no entusiasma a nadie, ni siquiera a los montañeses más desarrapados y, por consiguiente, peor sufridos, lo que explica el fin desesperado y solitario del pretendido caudillo Luis de la Puente en las sierras del Cuzco. La guerrilla de partido no representa el ansia de liberación y avance del pueblo peruano, y está bien denunciarla cual desearían nuestros amigos peruanos; pero hay un punto inicial que no puede ser eludido: la emancipación de la indiada, la elevación económica y moral de todos los trabajadores del país. El estado de miseria de las capas sociales abandonadas, siempre sometidas, debe ser expuesto a los cuatro vientos y reciamente combatido, entrándose, así, en facultad irrecusable de señalar las guerrillas como un mal que trata de suceder a otro.

No olvidemos que el castro-comunismo ostenta la miseria de los cholos por bandera, lacra social peruana que hay que extreminar si se trata de liquidar el peligro totalitario de las guerrillas haciendo justicia. De otro modo, los acontecimientos podrían resolver contrariamente el sentir libertario tan magníficamente expuesto por Manuel González Prada.

EL GENEROSO PATTAKOS

Ahora resulta que el «pata de hierro» ateniense, general Pattakos, ha sufido un ataque de generosidad peligroso. No para él, sino para los crédulos que, según indicios, existen en la Prensa no griega. En nombre del gobierno militar, Pattakos ha declarado libre a Jorge Papandreu, el viejo líder del partido centrista, reducido, desde el golpe de Estado, a *domicilio coatto*. Pattakos ha obrado así por considerar que Papandreu ya no supone un peligro para el gobierno — aduce la Prensa internacional —. Papandreu a lo sumo podría unir su voz «inútil» a la de Canellopoulos, sin más consecuencia que una nueva reducción, cual ya la sufre éste.

Papandreu no preocupa al gobierno de fuerza porque la opinión pública está yugulada, y los prohombres adversos impedidos. Cinco mil opositores calificados quedan en los campos concentracionarios de Yaros y Leros por no haber renegado de sus convicciones políticas cual les exigiera altaneramente la policía del régimen. La libertad de expresión y de manifestación popular no existe ni mínimamente en Grecia, y asegurar en los diarios no griegos que la opinión contraria a la dictadura carece de empuje, es hacerle el juego al régimen totalitario griego, el mismo que obliga a ir a misa, a descender el nivel cultural de la escuela entregándola al clericalismo más bajuno, y que se mete a rector de la moda femenina, y que amenaza con iracundia no disimulada a la ciudadanía que no se comporta, como el Archimandrita manda, por las calles...

Esperemos que el despotismo griego no eche raíces como el que hace treinta años aguantamos los españoles.

La acción directa...

(Viene de la página 4.)

deros no se regían por norma alguna de salario y horario, ya que de hecho venían a trabajar las horas que apetecían al burgués a cambio de sueldos miserables, lo que todo ello vino a ser superado gracias a la acción decidida de un puñado de luchadores que, moral y económicamente, lograron un trato más justo y racional.

El Sindicato de la Madera sostuvo por su parte una de las huelgas más emotivas y de mayor trascendencia. En el curso de este conflicto, que duró largas semanas, se desató la violencia, y corrió la sangre, siendo uno de los hechos más dramáticos el de la muerte del patrón, señor Serrano, por el que estuvo preso varios años el compañero Villalonga. Por entonces este sindicato tenía un núcleo de luchadores de primera clase. Entre ellos recordamos a Cubells, Mira, Vilaseca, España, Ródenas, Vidal, Máñez..., y algunos de ellos, que recordamos con emoción pagaron con la vida su contribución a la lucha. Entre los que recordamos figuran: Pey, Salvadoret, Albaricias..., todos elementos de gran valor combativo.

En lo que concierne al Arte Textil, por aquellos años todavía funcionaban las colonias Sedó y Rosal (Esparraguera y Berga), la casa Fabra Coats, la «España Industrial». «El Cànem» de Godó, verdaderas fortalezas feudales, donde el amo era dueño y señor e imperaba a través de sus capataces, chulos y despóticos. Bifurcar estas mazmorras hasta el logro de que los contramaestres dejaran de ser instrumentos de sus patronos, hasta la fundación del sindicato «El Radium», vinculado ya en el movimiento confederal, y el hecho de que las trabajadoras dejaran de ser bestias de carga, para obtener un trato más propio de persona humana, no fue cosa fácil ni de un día. Hubo momentos en que los elementos más destacados del sindicato vivían en constante amenaza de muerte, de parte de la policía al servicio de la patronal (casos «El Tero», Canela y otros). En esta huelga y en el conjunto de conflictos, intervinieron en primer plano los hermanos Roca, Goset, Rovira, Jorge, Montserrat, Ascaso..., las compañeras Dolcet, Ferrer, Miralles, Rivas, etc., sobre lo cual sólo bosquejamos estos apuntes que rememoramos sin tener a mano elementos de consulta que podrían ampliar los temas planteados.

JOSE VIADIU

ACLARACION

Ocupándose del Congreso Internacional Anarquista de Carrara, el compañero G. Q. escribe en «L'Internazionale» de Ancona, número 18: «... Seguidamente se prohibió al mismo Quintana escribir en «Le Combat Syndicaliste» con referencia al Congreso Internacional de Carrara. Quintana puede continuar expresando su opinión en las columnas de «L'Internazionale» sin temor a la *censura*...»

Los hay inconsolables, y tercos. En el «C. S.» a G. Q. no se le *prohibió* nada; esa molestia autoritaria sobra; como la alusión a la *censura*.

Simplemente, G Q. olvidó ocuparse de la Crónica Internacional para enfrascarse en una discusión que en las páginas del «C. S.» no convenía. Si él ha quedado fuera de curso del C.I.A de Carrara, sabe bien a qué se debe. Si G. Q. se salió del medio libertario idóneo y ahora éste no le considera, cúlpese a sí mismo y no al «C. S.» órgano de apoyos y no de disloques. Su aportación copiosa y extemporánea no era interesante para nuestro semanario. Le dijimos amigablemente a G. Q. que su campaña arriesgaba emplear una página semanal del «C. S.» entre lo suyo y las réplicas de otros, con un resultado de fastidio para los lectores y pérdida de espacio para otras colaboraciones, y G. Q. no quiso atemperar ni comprender que un órgano de la C. N. T. no puede perder el tiempo en polémicas que no le competen.

Lejos de haber comprendido, ahora G. Q. se queja en Italia.

Por lo visto, el malhumor es internacionalista. — F.

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 F.

UNA ACLARACION

En el número 474 de LE COMBAT SYNDICALISTE, me veo sorprendido por la aparición de un artículo escrito por mí y que yo envié antes del Congreso de Montpellier; sin que esto quiera suponer crítica para nadie lo hago presente, porque en el fondo el tema no ha perdido actualidad. Si cabe la ha ganado. En dicho artículo titulado «La importancia del dinero», intento reivindicar la necesidad de disponer de medios económicos para cubrir las necesidades del movimiento y las de la propaganda que son muchas.

Como quiera que el tema es escabroso, por la repugnancia y la desconfianza que el dinero nos produce, no cabe la menor duda que el tiempo ha venido y viene a confirmar la necesidad que tenemos de encontrar una solución que nos permita, sin menoscabo de nuestro potencial, encontrar la forma honesta de terminar con el continuo asedio a las bolsas pequeñas de nuestros compañeros. Desde la Enciclopedia Anarquista, hasta la proyectada Historia de la C.N.T., pasando por los múltiples proyectos que duermen el sueño del olvido, tropiezan con el muro de los medios económicos, lo cual impone que casi todos los proyectos terminen por el sistema formulario: «Que se haga lo que se pueda», término general establecido en casi todos los plenos generales.

En cambio de la misma manera que el bienestar de una casa depende en general de la buena administración y del control de los fondos que se obtienen en común, un movimiento no importa cual y sobre todo el nuestro depende de la administración y de la sana aplicación de las sumas alcanzadas.

Por ejemplo podremos precisar estos dos últimos mandatos del S. I. saliente cuya administración y prudencia le ha permitido mejorar la propaganda y publicaciones que han dependido de él y terminar un mandato dejando determinadas sumas en numerarios cantantes y sonantes. Nada de recibos, después de haber atendido múltiples gastos que se han presentado al margen de nuestra organización y que ha sido solidariamente subsanados.

He ahí donde empieza la conquista del dinero para fines revolucionarios. Que un S. I. al salir quede mejorada la situación financiera en comparación como la encontró. Que cada Comité local aumente de por sí los caudales de la organización que ha recibido. Así mismo los Núcleos. Que nadie ceda la marcha ascendiente y los proyectos revolucionarios llevados a la práctica se multiplicarán y el lamento continuo y permanente, dejará de ser un lamento, para convertirse en una promesa efectiva de emancipación social.

Ante nosotros tenemos una promesa juvenil dispuesta a dejarse conquistar; una juventud que vive los amargos problemas de la vida. Todo un mundo que sufre y trabaja y que desea encontrar el punto de salvación. Algo que le inicie y que le determine a formar entre los trabajadores conscientes.

Que la oleada necesaria de propaganda se desprenda de nuestra buena administración. Eso es lo que yo llamo ir a la conquista del dinero.

HORIZONTES

(Recibido en el «C. S.» el 12-10-67.)

JOVEN EMIGRADO ESPAÑOL

Los jóvenes confederales españoles te invitan a venir a ellos.

Vosotros conocéis mejor que nadie a los culpables de vuestro forzado exilio. La retrógrada clerigalla, los militares antiespañoles y vende-patrias, la avaricia de un capitalismo anticuado y retardatario, son los verdaderos responsables de vuestras penas. Su codicia desenfrenada es la causa fundamental de que os veáis alejados de vuestras mujeres, de vuestros hijos, de vuestros familiares más amados.

Si deseáis colaborar en la gran obra de liberación de España de las garras del fascismo que la oprime desde hace veintinueve años, unios a los auténticos antifascistas que luchan por la libertad.

Para informes y adhesiones, dirigios a:

C. N. T. Francesa
39, rue de La Tour-d'Auvergne
Paris (IXe)

NECROLOGICA

JOSE VILADOMIU

El acto de condolencias que nos reune aquí se inscribe en la interminable lista de caidos en exilio, a causa de la existencia de la tiranía imperante en nuestro infortunado país.

Y, como en cada situación semejante, nuestra presencia solidaria debe implicar un gesto de constancia hacia el ideal por el cual, lejos de la tierra que nos vio nacer, rendimos tributo a un luchador caído al servicio de la Libertad.

Hoy es nuestro viejo y querido compañero José Viladomiu quien ha pagado su tributo y yace en el hoyo que cubrirá su cuerpo sin vida.

Nuestro homenaje póstumo debe ser simple, como fue su vida; modesto, como fue su conducta y digno como fue su proceder social y humano. Viladomiu fue una página de la historia de su región natal en las luchas sociales que encarnan a la C. N. T. pues, como en cada circunstancia, los hombres pasamos y la C. N. T. continuará; sus ideas son imperecederas y por ello son grandes e inmortales.

La guerra y la revolución que hicimos universalizaron a los militantes del Movimiento Libertario, de tal suerte que militantes conocidos en su localidad, comarca o región, se proyectaron al ámbito nacional y pasaron a ser conocidos o adoptados por los compañeros de otras zonas. Quienes oriundos de otros lares hispanos conocimos a Viladomiu lo adoptamos y quisimos como cosa propia, como un compañero entrañable y ejemplar que reunía las condiciones morales propias de un anarquista integral y ello sin alardes, con modestia y constancia dignas de un hombre para quien la práctica solidaria y el sentimiento de fraternidad eran algo más que palabras vanas, por lo que su vida íntima y su hogar eran exponente abierto e ilimitado para todos cuantos necesitaban calor humano.

Reconocer estas virtudes significa afirmar la virtualidad de las ideas libertarias y la C.N.T., en cuyo nombre me es dado pronunciar esta modesta alocución, estará siempre orgullosa de haber contado entre sus militantes al militante decidido y constante que fue nuestro viejo compañero José Viladomiu.

Sus hijos aquí presentes, la familia CALL e hijos y la de Viladomiu — residentes en Ax les Termes — así como la familia Pintado residentes en las lejanas tierras venezolanas, deben registrar con mis palabras el sentimiento de una franca y fraternal solidaridad en estos tristes instantes, los cuales damos fin formulando nuestros sinceros deseos porque la tierra sea leve a nuestro querido J. Viladomiu. Tal es, amigos y compañeros todos, el resumen que formulamos en nombre de la F. L. de Toulouse y de la C. N. T. en general.

Nuestro reconocimiento fraternal a todos los presentes en este acto de sepelio, que física o moralmente nos acompañan.

(Texto de la alocución pronunciada por el compañero R. Sanatamaria, en nombre de la F. L. de Toulouse, con ocasión del entierro del viejo y consecuente compañero J. Viladomiu.)

COLUMNA DEL EMIGRADO

Jóvenes españoles, confederales emigrados

¿Qué es la Confederación Nacional del Trabajo de España?

LA Confederación Nacional del Trabajo de España no es una organización de nuevo cuño. La Confederación Nacional del Trabajo de España, tiene un largo y heroico historial. Esta Organización Obrera forma parte principalísima de la propia historia de nuestro país en los últimos cien años.

En su introducción al libro *El Proletariado Militante*, su autor, nuestro insigne maestro Anselmo Lorenzo, señala que: «La Asociación Internacional de los Trabajadores, creada en 1864, en Londres, por Carlos Marx y Miguel Bakunin, fue una organización compuesta de grandes grupos de trabajadores de todas las naciones, o al menos de aquellas en que los progresos de la civilización compuesta de grandes grupos de trabajadores de todas las naciones, o al menos de aquellas en que los progresos de la civilización, por lo mismo que son grandes en todas sus manifestaciones, son menos excusables las iniquidades producto de la desigualdad. Su razón de ser estaba en la incongruencia existente entre los hechos sociales y las doctrinas religiosas, filosóficas y políticas, mansas, suaves, harmónicas y humanitarias éstas, al decir de sus apologistas, y ferozmente crueles aquéllos. Su objetivo consistía en atraer hacia sí a cuantos, víctimas de la injusticia, sin distinción de raza, de creencia, aspirasen a la emancipación propia y a la justificación de la sociedad.»

«Sus medios eran la resistencia económica contra el capital en sus secciones y federaciones, y el estudio de la sociología elaborado en sus círculos, formulado en sus congresos y difundido por sus periódicos.»

«Cuando en la prensa obrera, en las reuniones de propaganda y en los documentos oficiales emanados de los distintos organismos de la Asociación se hablaba de sus principios, de su vitalidad, de su fuerza y de su ideal, quería decirse, y así lo entendía todo el mundo, que aquellos atributos eran propios del proletariado en cuanto unido en pensamiento, una voluntad y una acción se dirigía a la realización de un fin.»

«De modo que el grito de «Trabajadores de todos los países, asociaos» lanzado por Carlos Marx, abandonó el atomismo insolidario que lo retenía en la esclavitud, y se constituyó en personalidad colectiva.»

Pues bien, queridos compatriotas de la emigración forzada, la C. N. T., la Confederación Nacional del Trabajo de España, hija predilecta de la Asociación Internacional de los Trabajadores, imbuída de los ideales emancipadores e internacionalistas, supo llevar al corazón de las multitudes trabajadoras de Iberia el auténtico sentido de la solidaridad obrera. Y, es bajo este ideal sublime, perenne e irremplazable aún hoy, que la Confederación Nacional del Trabajo de España, dejando en el doloroso camino hacia la libertad, la igualdad y la justicia para todos, centenares de miles de sus mejores militantes, adquirió fama y gloria, e inigualada influencia en España.

La Confederación Nacional del Trabajo de España, creada bajo la inspiración del sindicalismo revolucionario y del anarcosindicalismo, tuvo épocas de gloria durante las cuales toda la clase trabajadora española adoptó como arma de lucha y de victorias contra los explotadores, el magnífico principio heredado de la A.I.T., que señalaba ya hace algo más de un siglo que: «la emancipación de los trabajadores será la obra de los trabajadores mismos», sin esperar a que los jerifaltes políticos, prometedores de cielos y glorias que nunca llegan, hicieran nuestra felicidad, cosa que únicamente a nosotros compete directamente alcanzar.

No, no es la Confederación Nacional del Trabajo de España una nueva fórmula de tipo político que ofrezca como recompensa a quienes en ella militamos, un acta de diputado o de procurador en Cortes. La Confederación Nacional del Trabajo no promete a nadie otra cosa que no sea aquello a que todo hombre libre se disponga a alcanzar con su propio esfuerzo, unido al esfuerzo de todos y cada uno.

La Confederación Nacional del Trabajo llama a su lado a todo trabajador manual o del intelecto que se disponga a colaborar con sus hermanos de explotación y de miserias, hasta alcanzar una sociedad más libre, más justa y más humana, en la que cada hombre pueda disponer libremente de su propia voluntad.

«El derecho a la vida es inviolable para todos. Rebelémonos contra todas las injusticias si no queremos perecer. La vida es lucha, la lucha requiere fuerza para no ser arrollado; la fuerza se consigue con la unión de todos los elementos afines. ¡Trabajadores, unámonos estrechamente!»

«No hay más que dos principios en lucha; por una parte, los sostenedores del privilegio y del sistema capitalista, base del desorden y de la desigualdad social; por otra, el concepto socialista de la producción y de la distribución de los productos, que tiene su equivalencia en la colaboración de todos para producir y asegurar el consumo a todos por igual. No confiemos sólo en la razón; seamos fuertes para imponerla.»

Bajo estas humanas y lógicas premisas han luchado, luchan y seguirán luchando, los militantes de la C. N. del T. Desde hace más de cincuenta años, la C. N. del T. de España no ha cesado de propagar estos sublimes ideales, por los cuales cayeron bajo las balas de los sicarios del capitalismo y del Estado cientos de miles de hombres confederales.

Nuestra Organización Confederal contribuyó a lo largo de su historia, a la constante mejoración de la situación obrera de nuestro país. La C. N. del T. de España, estuvo y está presente en todas las contiendas por la libertad. En el combate contra el fascismo, la Confederación Nacional del Trabajo de España fue y continúa siendo factor determinante, dejando en el pavimento de las ciudades y pueblos españoles lo más honrado y heroico de su militancia.

La C. N. del T., que jamás, a pesar de la derrota militar impuesta al pueblo español por las tropas mercenarias de Hitler, de Mussolini y de generales felones, no dejó de luchar contra la tiranía de Falange y sus secuaces de todo color, y de todas las situaciones ha ido dejando a lo largo de los últimos 30 años miles de sus mejores hombres, sin por ello decaer un sólo instante en su lucha por la libertad.

Deber de todo español honrado, libre y con dignidad, es venir a reunirse con sus hermanos de la C. N. del T., para, junto a ellos, continuar un combate que no puede terminar sino con la desaparición del régimen fascista español.

¡El combate por una España verdaderamente libre, continúa!

¡Compatriotas! ¡Jóvenes emigrados españoles! La Confederación Nacional del Trabajo de España, y sus Juventudes Confederales Emigradas os esperan. ¡Adelante, pues, por la libertad de España!

(Para adhesiones: C. N. T. Jóvenes Emigrados Españoles, 39 rue de La Tour d'Auvergne, Paris, IXe).

FEDERACION NACIONAL DE LA INDUSTRIA FERROVIARIA

La nueva comisión de relaciones de la Industria ferroviaria comunica a todos los compañeros ferroviarios de la C. N. T. de España en el exilio, que al tomar posesión de los cargos saluda cordialmente a todos los militantes que verdaderamente siguen la trayectoria marcada por la organización en sus comicios, considerando que nadie que se reclame del sindicalismo revolucionario puede renegar del pasado y hacer obra contraria a las ideas que decimos defender. Con este fin, esta comisión se dirige a todos los compañeros que aún no están controlados por la Industria, se pongan en contacto con la misma con arreglo a los acuerdos que la C. N. T. tiene decidido en el orden confederal.

Ello a tenor del acuerdo recaído en el pleno celebrado el 23 de julio pasado, que es bien preciso y justo, al mismo tiempo que responsable de militantes de una organización como la nuestra. Se advierte que para recibir el boletín que edita la Industria, es indispensable la presentación del aval de su respectiva F. L. En el caso de que dicho aval no se envíe a la C. N. I. F. no le recibirá por no considerársela parte integrante de la organización.

A los que perteneciendo a una F. L. no le envían, tampoco lo recibirán porque no les interesa la F. N. I. P.

Para correspondencias dirigirse a 1, Duran, 42, rue Lalande, 33-Bordeaux.

Por la comisión, *Durán*.

LA CONFERENCIA DEL COMPAÑERO MORO

Según acuerdo de los que asistieron a la conferencia que pronunció el compañero Fabián Moro, con el título «Temas esenciales del anarquismo, en espíritu y materia», va ha hacerse un folleto al precio de coste para la edición, o sea 585 frs. Se abre suscripción para la cantidad susodicha. Quien esté de acuerdo con la iniciativa y quiera llevar su óbolo, puede hacerlo a la Federación Local. Una vez la cantidad que se necesita sea alcanzada, la suscripción será cerrada. *París, octubre 67.*

BIBLIOGRAFIA

Mosén Llorens, el canónigo *rojo*, fallecido en una clínica de Toulouse el día 11 de mayo de 1967.

A la edad de 81 años, con sus 28 de exilio, como los buenos; entró *rojo* y murió *rojo* como los buenos.

¿Qué era y quién era Mossén Llorens?

Nada ni nadie podría decirlo mejor que su libro «L'Esglesia contra la República Espanyola», publicado en catalán, en corta tirada, en 1960, bajo el seudónimo de Juan Comas, edición agotada desde hace mucho tiempo.

Un libro valiente, implacable e irrefutable sobre el complot fascista que ensangrentó nuestros países y sobre la participación y la culpabilidad de la Iglesia desde sus más altas jerarquías.

De este libro, su autor ha dejado una traducción en lengua castellana y otra en lengua francesa. Y, en sus últimos instantes recomendó a su sobrina — que no la abandonó durante todo el exilio — que por lo menos la traducción castellana viera la luz dentro del año en curso.

A fin de realizar este su anhelo, un grupo de amigos de José María Llorens, entre los cuales los hay creyentes y ateos, se ha puesto al lado de su sobrina, Palmira Lobera, para que el libro «La Iglesia contra la República Española» pueda ser inmediatamente publicado, con el verdadero nombre del autor, el canónigo José María Llorens, maestro de capilla de la catedral de Lérida.

Para llevar a efecto este proyecto, se ha abierto una suscripción popular destinada a poder avanzar los fondos necesarios para lanzarse a la impresión del libro. Se trata de suscribirse, por lo menos, por el ejemplar del libro (400 páginas) al precio de 20 frs., vertiendo dicha suma lo antes posible, y en el bien entendido que los suscriptores de más de una cédula de 20 frs. serán reembolsados durante el transcurso de la venta del libro, o, si lo piden, por un valor equivalente en ejemplares de la edición proyectada.

Los envíos de fondos deben ser dirigidos al C.C.P. nº 719 57, Toulouse, a nombre de Madame Palmira Lobera, à 82-Labastide-Saint-Pierre.

El éxito, seguro, de la traducción castellana del libro, debe permitir, no lo dudamos, financiar la publicación de la traducción en lengua francesa, corolario necesario de esta batalla por la verdad, iniciada por José María Llorens. Ya que, amigos compatriotas, los argumentos y documentos del libro que nos ocupa, constituyen la más concluyente rehabilitación de la causa español y de sus defensores, las masas obreras, ante la opinión internacional, así que la condenación categórica de las clases privilegiadas respaldadas por los comerciantes de la religión.

Por el grupo editor, *Bartolomé Torné Prat.*

COMUNICADOS

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todos sus componentes a la asamblea extraordinaria que tendrá lugar el domingo día 22 de octubre en el local F. O.

CONFERENCIA EN BEZIERS

La comisión de Propaganda de la Federación Local de Béziers se complace en anunciar que el día 22 de octubre dará una conferencia el compañero Liarte en nuestro local, empezando la misma a las 9,30 de la mañana con el tema «El problema social de España».

ARTE Y LETRAS

Entrevista de gran interés el 21 de octubre. Planificación cultural a cargo del secretario para una concreción colectiva. Invítese a simpatizantes estrictos.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

El Grupo Anarquista Francés invita a todos los compañeros y amigos a la conferencia que tendrá lugar el martes 21 de noviembre, a las nueve de la noche — posteriormente anunciaremos el lugar donde tendrá lugar — con el tema «La Révolución española de 1936-1939» a cargo del compañero Aristide Lapeyre.

AMIGOS DE S. I. A., ALBI

Comunican que habiendo observado la falta de un nexo de relación y orientación en lo que concierne a la tramitación de documentación cerca de las autoridades competentes, como también comprendiendo la necesidad cada día más urgente de regularizar los derechos que tenemos adquiridos, S.I.A. de Albi ha puesto en servicio una delegación de información y jurídica, la cual recibirá cuantas peticiones sean de su incumbencia, todos los primeros domingos de cada mes, de las nueve de la mañana a las doce en el local de Force Ouvrière.

COLONIA GERMINAL

En la relación de la misma que se dio en el únmero 474 de este semanario, aparece un donativo de 20 F. hecho por el compañero Manuel Tortajada. En realidad, esta donación fue de 200 F.

DONATIVOS PARA LE COMBAT SYNDICALISTE

Compañero Alloza, Burdeos, 30 frs.; compañero Miguel Foz, de Montpellier, 14,20 frs.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

F. L. de Ivry: Pedro Sánchez, 2; Manuel Segura, 7; Ramón Royo, 5; Pablo Durán 5; Un Maño de la Local. 20.

TOTAL 39,00 F.

PARADEROS

Interesa conocer el paradero de Manuel Rey García, desaparecido hace bastante tiempo. Reclama su cuñada Manuela Gómez. Indicaciones a Manuel Giménez, 28, rue de Labarraque, 64 - Olorón-Ste-Marie.

—Urge conocer la dirección de Julio Marbá, o la de sus hermanas, que deben residir en Barcelona. Se trata de un amigo del padre y del hermano («Federico Fructidor») de los citados. Dirigirse a Juan Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

— Se desea conocer el paradero de Pedro Hernández, que pertenecía a la F. L. de Hostafranchs (Barcelona). Pregunta por él su hijo llegado a Francia. Enviar noticias a Pedro Hernández Sales, chez Duran, 31, Auguste Comte. 69-Lyon (2).

—El compañero Llasat, de Nouvelle (Aude) enviará su dirección exacta a esta Administración, pues hay algo devuelto por Correos.

Administrativas

—Fernández, St.-Etienne (42). Pago 21 frs., «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-67.

—Miñana José, Aubière (63). Giro de 22 frs., pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-67.

—Pascual, St-Esteve (P. O.). Recibido giro 32 frs. pago «C. S.», 2º semestre 67, 2 ejemplares.

—Rojo, Montpellier. Con giro de 30 frs. pagas «C. S.» hasta el 31-12-67.

—A. Ramos, Alberville (Savoie). Pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-67, con el giro de 42.

—Helios Hiraldo, Lyon. Recibido giro de 42 frs. pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-67.

—Ballesteros, Nevers. Recibidos carta y giro de 8 frs., pagando «C. S.» Clemente, hasta el 31-12-67.

—Cotant, St-Gaudens (H. G.). Recibido giro de 30 frs., pago «C. S.» hasta el 31-12-67.

—Montblanch, Noisy-le-Sec. Giro de 15 frs., pago «C. S.» 30-6-67.

—Lafuente, Castres (Tarn). Pago hasta el 31-12-67, «C. S.» con giro de 16 frs.

—Domínguez, Cannes. Giro 16 frs., pago «C. S.» 2º Semeste 67.

—Del Moral, Angulema. Recibido giro de 21 frs., pago «C. S.» y «Umbral», hasta el 30-6-67.

—B. Moreno, Cl.-Ferrand. Con giro de 30 frs. pagas «C. S.» hasta el 31-3-68.

—Fco. Martínez, La Rochelle. Recibido giro de 25 frs. paga «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-67.

—José Gracia, Montfermeuil (78). Giro de 20 frs. para «Umbral» año 67.

—Terrats, Bagneres de Bigorre (H. P.). Recibido giro pagando hasta el nº 460 de «C. S.»

—Fajardo, Canadá. Recibido giro de 48,07 frs. producto de tu cheque de 10 D. Con las sumas enviadas cubres el pago de ambas publicaciones del año 67, y el 1er trimestre del 68.

—Mlle Buron, Eysines (33). Recibido giro de 19,80 frs. saldando cuenta Librería.

—Ferrer F., Orléans. Recibido giro de 13,10 frs. pago factura Librería. De acuerdo nota.

Curso de Esperanto en París

Con el fin de fomentar el estudio de la Lengua Internacional Esperanto, un grupo de amigos de París y su radio, han considerado oportuno lanzar un llamamiento a todos nuestros lectores, para que aquellos que vean con simpatía la idea, se apresten a inscribirse para la organización de un Curso de Invierno, en el cual, y en unos meses a razón de una sesión semanal, se estudiaría dicha lengua auxiliar.

Con tal objeto, todos aquellos, jóvenes o menos jóvenes, que lo deseen, deberán hacerse inscribir con toda urgencia, acerca del compañero Roque Llop (que transmitirá), 24, rue Sainte Marthe, París (X).

Si se lograra alcanzar un número suficiente, se convocaría a reunión rápidamente para determinar al respecto y solicitar los concursos necesarios a tal fin.

Esperamos que las adhesiones serán numerosas, y que ellas nos llegarán rápidamente.

¡Una Humanidad, una Lengua!

(Continuación)

Declaración de principios de la Asociación Continental Americana de los Trabajadores, adoptada en su Congreso Constituyente en Buenos Aires, 1929.

DECLARACIONES GENERALES

Organización social. — Dos son los caminos propuestos por los movimientos proletarios y socialistas para superar la situación presente: la conquista del Estado para operar la transformación política de la sociedad por medio de decretos, y la organización de la vida económica sobre la base del trabajo de todos y de cada uno. La primera solución pretende realizar la nueva organización social de arriba abajo: la segunda aspira a hacerse de abajo a arriba: una tiene por norma de conducta la autoridad, la otra la libertad.

La Asociación Continental Americana de los Trabajadores, que recoge las experiencias del último siglo de luchas y que tiene en cuenta las enseñanzas de la realidad y de la vida, repudia la conquista del Estado político como medio de emancipación proletaria y concentra todas sus esperanzas en la organización del trabajo sobre las piedras angulares de su libertad, de su utilidad y de su solidaridad.

En consecuencia, aspira a un régimen social en donde el trabajo será la base y la garantía de libertad y de justicia para todos.

Abolición del Estado. — Un régimen social basado en el trabajo común de las asociaciones libres, excluye el Estado, que ha sido siempre instrumento de dominación de una casta o clase parasitaria en detrimento de la masa productora y que pierde su razón de ser cuando la nivelación económica, la expropiación de los expropiadores, ha establecido la igualdad de todos los seres humanos ante la vida, ante los instrumentos de trabajo y ante el disfrute de los productos.

La Asociación Continental Americana de los Trabajadores, como intérprete de los intereses de los que producen y no de los explotadores del trabajo y beneficiarios de la producción ajena, quiere una sociedad de libres y de iguales, por lo tanto una sociedad anarquista.

La A. I. T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

Supresión de monopolios. — El capitalismo, que es la forma económica más injusta que se pueda imaginar, y no siempre la más renditiva y provechosa desde el punto de vista de la producción misma, tiene su más profundas raíces en el reconocimiento y la defensa de la propiedad monopolista, exclusiva, hereditaria.

La A. C. A. de los Trabajadores rechaza todo concepto de monopolio en el usufructo de las riquezas sociales y reivindica el derecho pleno de la humanidad presente y futura a beneficiarse por igual, según las necesidades de los bienes de la naturaleza y del trabajo del hombre. Sin reconocer una forma especial de organización de las futuras relaciones económicas, recomienda el comunismo como aquella condición que promete una más amplia garantía de bienestar social y de libertad individual.

El hombre libre en la sociedad libre. — Para el capitalismo y el estatismo dominantes, el ideal consiste en la esclavización y la opresión crecientes de las grandes masas en beneficio de las minorías privilegiadas del monopolio. La A. C. A. T. tiene por ideal supremo el hombre libre en la sociedad libre, y propaga su realización mediante la supresión revolucionaria del aparato estatal y de la organización económica capitalista simultáneamente, en la convicción de que la abolición del uno y el mantenimiento del otro conducirá irremisiblemiente, como lo han señalado ya la experiencia, a la restauración del orden de cosas que se había querido destruir.

El socialismo libertario no puede ser realizado más que por la revolución social. En consecuencia, los trabajadores revolucionarios deben prepararse intelectual a su alcance para utilizarlos automáticamente al día siguiente de la revolución, así como elaborar los medios de relación entre los diversos grupos de producción, o de lugar, sin que esto marque una única forma de convivencia revolucionaria, y siempre que se salven los principios fundamentales enunciados en nuestra finalidad.

MEDIOS DE LUCHA

1º El objeto de la organización obrera consiste en asociar a todos los asalariados para la lucha contra la clase explotadora de acuerdo con el lema de la primera Internacional: «La emancipación de los trabajadores debe ser obra de los trabajadores mismos».

2º Para que sea posible llegar a este objetivo, los métodos de acción deben estar en concordancia con la doctrina revolucionaria. De ahí que sean las prácticas de lucha de la A. C. A. T. y de las organizaciones que la integran, la huelga parcial y general, el sabotage y el boicot en los casos en que sea necesario practicar la solidaridad más allá de los respectivos planos nacionales.

3º Se rechaza el arbitraje oficial y las intervenciones oficiosas para el arreglo de las controversias entre el capital y el trabajo. En consecuencia, sert combatida la política de la colaboración de clases, comprometiéndose incluso las organizaciones obreras firmantes de este pacto solidario a combatir los proyectos legislativos que, en los respectivos países, tiendan a convertir en obligatoria la intervención del Estado en las huelgas y otros conflictos sociales.

4º La base de las organizaciones obreras libertarias es el federalismo. Los individuos se asocian voluntariamente en el sindicato, los sindicatos forman las federaciones y el conjunto constituye el organismo nacional. De abajo arriba se establece la unión del proletariado, conservando tanto el individuo como el grupo asociado su autonomía dentro de la Internacional de los trabajadores.

Las organizaciones por oficio o por rama industrial u organizaciones por fábricas en las modernas empresas racionalizadas, deben quedar libradas a la mejor utilidad reconocida por los interesados. El federalismo es una concepción organizativa en línea convergente que no se destruye siempre que se obtenga la relación de intereses en el plano de la inmediata concesión de una fábrica, de un pueblo, de una región, teniendo en cuenta que el hombre se debe a sí mismo al medio ambiente en que vive como ente social y después a su oficio como productor.

5º La Asociación Continental Americana de los Trabajadores se declara adversaria de toda política y rechaza todo compromiso o alianza con los partidos que aceptan la colaboración de clases y con los sectores sindicales que actúan en la esfera del Estado, sean parlamentarios o dictatoriales.

6º La A. C. A. T. manifiesta su simpatía a todo ensayo proletario revolucionario para la consecución de su emancipación política, económica y social completa por medio de la insurrección armada.

7º Como aspiración de futuro, la A. C. A. T. recomienda el comunismo anárquico, entendiendo que la propaganda de las ideas filosóficas del anarquismo y prácticamente en el sentido de tomar posesión de los medios de producción, distribución y transporte debe ser la preocupación constante de todos los revolucionarios que aspiran a suprimir, con la tiranía económica del capitalismo, la tiranía política y jurídica del Estado.

FINES INMEDIATOS

Sin renunciar a sus objetivos generales, al contrario, como un medio eficaz de acelerar su realización, la A. C. A. T. propaga los siguientes fines inmediatos:

1º Obtención de más altos salarios, es decir, de una mayor participación de los trabajadores en los resultados de la producción.

2º Reducción de la jornada de trabajo.

3º Defensa de las conquistas sociales, económicas y morales con todos los medios de la acción directa revolucionaria que no contradicen los elevados fines perseguidos.

4º La lucha incesante contra el militarismo y la guerra, por la propaganda del boicot a la industria de los armamentos, de la negativa individual y colectiva a servir en el ejército, del desprestigio moral del oficio militar y de la huelga general revolucionaria y el sabotage en caso de guerra.

5º Desconocimiento de las barreras artificiosas de las nacionalidades estatales y proclamación de la patria universal del trabajo y de la comunidad de intereses de los trabajadores del mundo entero.

6º Divulgación y afirmación de una mentalidad hondamente libertaria y de producción consciente como condición previa de una transformación social promisora.

7º Ejercicio constante de la solidaridad en favor de las víctimas de la lucha revolucionaria contra el capitalismo y el Estado.

8º Estímulo y apoyo de todas las corrientes y movimientos sociales y de cultura que, aun sin coincidir con nosotros en los objetivos finales enteramente, con su acción y propaganda contribuyen a debilitar los puntales del autoritarismo político y del privilegio económico, sin abandonar nunca la propia cohesión interna ni perder de vista las finalidades que singularizan el movimiento libertador del trabajo.

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-42 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 238 27-79.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

FRACASO ELECTORAL EN ESPAÑA

LAS elecciones para elegir 106 procuradores a Cortes, rango «familiar», han fracasado. Considerado el cupo familiar de España, el porcentaje de votantes ha sido del 42 %. En las provincias reaccionarias la votación ha sido algo copiosa; pero en Vasconia, Cataluña, Rioja y León, la media de votantes es de 30 %, y aun parece generosidad excesiva. El referéndum último, más activado, favorecido por todos los recursos coactivos y drásticos que posee el Estado, pudo dar apariencia adhesiva al régimen con su cacareado 85 y medio por % de mentirijillas; pero la farsa electoral de ahora, asaz descuidada por la escasa importancia que el gobierno le concediera, las urnas se han quedado semi desiertas, sólo concurridas por familiares y adictos de los candidatos.

En realidad, poco interés podía inspirar a los españoles una elección que de antemano estaba determinada. De 500 procuradores destinados a procurar para el régimen y para sí mismos, cerca de 400 estaban ya designados «a dedo» por el jefe del Estado y las instituciones que le son afectas. La última suerte, esta de los 106, estuvo dedicada a los jefes de familia, igual a decir, a una cuarta parte de la población española y aun con restricciones afectando a la ciudadanía desafecta, o motejada de rojismo. Por si ello fuera poco, todo candidato para ser aceptado debía jurar fidelidad al régimen, de manera que la candidatura uniforme y gregaria representaba una adhesión segura al sistema de fuerza predominante. Inmovilizado el cuerpo electoral en casa, las cosas quedaban en el mismo sitio, no valiendo, por lo tanto, la pena convocar a los «cándidos» para esgrimir «candidatura».

La farsa en España es bien comprendida, y vamos a creer que en el extranjero. Pero solivianta que el periodismo exterior y libre, que goza el beneficio de no sufrir imposición informativa franquista, ponga seriedad en el comentario de la política española cual si se tratara de una nación en estado político normal en el que las consultas públicas fuesen honestamente preparadas. La sola sujeción del electorado al partido único ha de ser suficiente para alarmar al periodista más crédulo del extranjero, y, sin embargo, redactores de grandes rotativos de París, Londres y Nueva York se enfrascan en divagaciones sobre el estado de la opinión española cuando el derecho a opinar y a elegir libremente en España no existe. Existe, por el contrario, la misma dictadura de 1939, la advenida por cañones y bombazos nazifascistas y por cobardes abandonos «democráticos» que, a la postre, determinaron el estallido de una guerra mundial de grandes proporciones. Lo que se exhibe en España es un régimen totalitario repintado, camuflado, no por respeto a los españoles, sino para causar buen efecto en el palacio de la O. N. U. y en todas las cancillerías mundiales en las cuales Franco puede alcanzar un favor, una dádiva, un tratado benigno para paliar el estado catastrófico de la economía nacional devorada por los beneficiarios del régimen.

En España no existe libertad de ninguna especie. No hay en ella español libre, ni siquiera el propio Franco, sujeto a compromisos fascistas, clericales y financieros. Ocuparse seriamente de consultas electorales en un país así de burlado y tiranizado, es ironizar con malévolas intenciones. Los plebiscitos de 1947 y el de veinte años después, por su común característica unipersonal, ya derivaron del vicio impositivo fascista, y es que por nada del mundo el « caudillísimo » Franco quiere afrontar la competencia de otro candidato a la jefatura del Estado cual se hace en Francia, EE. UU. y otros países republicanos, en los que a veces los pretendientes a tal investidura son tres y hasta cuatro. Rey absoluto a su manera, Franco se proclama candidato único y de votación supina, cuando no obligada. Esta es la verdad corroborada por el pueblo español cada vez que el grillete totalitario afloja. Si no, véase el ejemplo de las elecciones del 10 de octubre último.

Otra vez la Confederación Nacional del Trabajo, con su no votar sistemático, se ha arrogado, indirectamente, su parte de triunfo. Una de las varias formas de desarmar al Estado.

DISCOS

Tiquis. — *¿Qué edad tiene tu hermano menor?*
Miquis. — *93 años.*
Tiquis. — *Comprendo tu combate antijoven.*
Miquis. — *Comprendes cuando quieres.*
Tiquis. — *La última generación es siempre la mejor.*
Miquis. — *La cuna se la construyó la anterior.*
Tiquis — *Pronto se independiza, y se separa.*
Miquis. — *Tres generaciones conviven. Exiges tres barrios.*
Tiquis. — *A caña cual lo suyo.*
Miquis. — *Separemos también blancos y negros y amarillos y cobrizos.*
Tiquis. — *Esos son delitos imperialistas, no míos.*
Miquis. — *Si hay que separar, separémoslo todo: los niños de los jóvenes, éstos de los medianos, los medianos de los ancianos, esos de los centenarios.*
Tiquis. — *Los de teta no pueden ser abandonados.*
Miquis. — *Ya fallan tus teorías racistas.*
Tiquis. — *Jóvenes con jóvenes, del color que sean.*
Miquis. — *Y mujeres con mujeres y hombres con hombres. Y hermosos separados de los feos, y pasa por el barrio de éstos.*
Tiquis. — *Sería espantoso. Tanto rostro difícil y agresivo...*
Miquis. — *Hay viejas arpías, y otras más «simpá» que ciertos esperpentos de 20 diciembres.*
Tiquis. — *Buscas los extremos; eres extremista.*
Miquis. — *Todo, o nada.*
Tiquis. — *¿Amenazas con ahogarme?*
Miquis. — *No, si vienes al barrio de los feos.*
Tiquis. — *No acostumbro frecuentar barrios bajos.*
Miquis. — *Lees novela rosa. El traidor nunca es guapo.*
Tiquis. — *Como dijo el filósofo Steindrákulo, «la cara es el espejo del alma».*
Miquis. — *Te engaña. El alma no existe sino en literatura.*
Tiquis. — *Pero existen jóvenes y viejos.*
Miquis. — *Y hermosos y feos.*
Tiquis. — *Estoy con los primeros.*
Miquis. — *Estás embobado por el espejo y por la idea rosa. ¡Qué cosa!*

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DE NUEVO EN TORNO AL TURISMO

LOS magnates, dos figuras representativas dentro del ambiente de los dueños de hoteles en las Islas Baleares, celebraron recientemente una interviú con un periodista. Sacaron a relucir la acentuada crisis dentro del gremio hotelero, la cual se deja sentir particularmente en Mallorca. Soñando con fabulosos beneficios, por afluencia de ricos turistas extranjeros, en Palma y sus contornos, se han ido construyendo hoteles y más hoteles, de primer orden. Toda una obsesión de grandezas, de pescar millones, con la llegada a la isla de caravanas de millonarios... ¡Ah, pero la cosa no ha resultado como se esperaba! El número de turistas no llega a cubrir el gasto, las necesidades que tienen muchos dueños de hotel para que su negocio se sostenga.

Y tras de ofrecer toda una serie de pormenores, con la elocuencia de las cifras, demostrando la realidad de la crisis. le manifestaron al periodista: «Y por favor, añada que, además de planificar y todo lo que sea, es de vitalísima importancia que en Estados Unidos se haga una promoción para atraer aquel turismo a Mallorca, y que la haga el Estado español.»

A los dos aludidos señores, claro está, les importa un comino que en España haya o deje de haber libertades, que se encarcele o deje de encarcelar, que el régimen sea fascista. ¡Ellos van al negocio! ¡De cara al dinero! ¡Qué entren muchos turistas adinerados y que dejen las divisas a montones! Si ellos piden que el Estado intervenga para atraer a los turistas, nosotros, que tenmos nuestras razones para opinar de un modo radicalmente contrario al respecto del turismo extranjero, no deberíamos cansarnos de demostrar, pese a todo lo que se pueda dudar de su eficacia, la importancia que tendría una campaña sindical internacional en contra del turismo hacia España y Portugal. Y todos sabemos que la Alianza Sindical podría batallar bastante en este sentido.

LO QUE PASA CON LAS EDADES

En el ambiente libertario, como en botica, hay de todo. Tanto es así que, con intención sana, se puede bordear la incongruencia inclusive. No, no se trata de poner en entredicho determinada intención; lo que cabe señalar es el que pueda caerse en interpretaciones calamitosas por aquello de, como decía un andaluz, «confundir la *velosidad* con el *tosino*». Y es ahí que conviene aclarar bien las cosas, siquiera para que cada palo aguante su vela, y se procure, si hace el caso, discutir con buen discernimiento las apreciaciones particulares habidas entre libertarios. Y ello es tanto más plausible habida cuenta de que nadie, entre nosotros, es de suponer pretenda tener guardada, en una redoma, la Verdad, toda la esencia y contenido absoluto de la Verdad... ¿Por qué, ante pareceres diferentes, no se ha de poder hallar una concreción que, al sentir de los que dialoguen represente la más accesible verdad? De ahí, hablando con formalidad, la verosimilitud de aquel conocido axioma aseverando que de la discusión viene la luz. Y vamos al caso:

Hay compañeros, anarquistas, que sin pretender ser ni hacer más que los demás, se interesan vivamente por todo cuanto guarda relación con las ideas. Consideran que el ideal abarca diversas facetas, y que conviene en todo lo posible, tener un claro concepto de la parte y del todo. Estiman que uno de los matices que requiere más atención es el relacionado con el proselitismo. Consideran que ello ha sido siempre más factible entre la gente moza. Al respecto de la juventud consideran importa hacer lo pertinente para captar nuevos elementos afines al ideal. Para evidenciar lo que consideran necesidad, es natural que aduzcan razones. Puntualicemos que se trata de compañeros para los cuales, en tanto que militantes, no juega un papel comparativo para juzgar la acción la edad. Para ellos no cuenta eso de los «cartuchos» enteros, o «quemados». Sienten, aman las ideas, y por sensibilidad ácrata, actúan. Y sin alharacas de supuesto heroísmo, piensan seguir actuando hasta el fin de sus días. Consideran tener tanta fortaleza de ánimo, o virilidad si se prefiere, como otros pretendan tener. De ahí que desdeñen, en el plano de la actuación, blandenguerías de toda especie.

Sin tener en olvido otros aspectos de la actividad libertaria, en lo relativo al proselitismo, se estima que si los compañeros ácratas españoles, franceses, italianos, y de todas partes, no hacen, o mejor dicho, no hacemos lo pertinente para *cubrir bajas* de los que fallecen, en razón de la edad avanzada, enfermedades, accidentes, etc.; si no se hace lo pertinente para, ya no solamente mantener efectivos, sino inclusive para superar el quebrantamiento sensible de los que abandonan, los efectos han de ser lamentables. No es divagar (ni mucho menos) considerar que ello en decirlo no hay pesimismo, ni derrotismo, ni «lloriqueos», ni matracas, ni motivos para poner en solfa a Boabdil y a su madre! ¡Significa tomar una posición realista! Es la posición de quienes saben que los espejismos cuando desaparecen, hacen más duro el contraste de la realidad. ¡He ahí esbozado lo que pasa con la edad, lo que pasa con los años!

Y el problema de la sicología juvenil, que preocupa a los hombres de ciencia: profesores, sociólogos, filósofos; que preocupa a los que orientan en todos los sectores político-sociales, es natural que interese también a los libertarios en general. Ahora bien, ateniéndonos tan solo a lo concisamente expuesto, salta a la vista la inconsistencia, lo desplazado, en fondo y forma, de apreciaciones como las siguientes, aparecidas en prensa libertaria:

«Ahora — ni se sabe como — existe una cantidad estratosférica de compañeros que por el hecho natural de tener en su cuenta calendaria cincuenta, sesenta o setenta años ¡ya se creen en el deber de gritar!...: ¿Y qué hemos de hacer, que hará el mundo, qué será de nuestra causa, de nuestro ideal, sin jóvenes veinteañeros a la vista? ¡Qué macana! Los jóvenes vendrán a su tiempo, si es que no están presentes o han venido a recibir y adjudicarse la savia genital de la «vejez». Si son conscientes de su vida y de su nacimiento a la libertad y la justicia, rebosarán la raya, el vaso, la meta a su debido tiempo y nada más.» Dicen que para muestra basta un botón...

Conocemos el valor que a la expresión «macanas» se le da en países como la Argentina y Chile. Como también sabemos que ya desde años, no faltan aquellos que han procurado aprender en los libros y fomentar la relación con compañeros estudiosos. Forma la más apropiada de no incurrir en «macanas». Ahora bien: de considerar que el lenguaje *destemplado*, las expresiones *furibundas*, o las frases *detonantes*, son de un valor positivo, por lo fáciles de imaginar, poco costaría usarlas. Pero no lo creo así.

Uno cree que, entre libertarios, es más útil emplear el tono de respeto, el de la sensatez. Dialogando con nobleza sobre lo que sea; procurando no levantar diálogo de sordos, donde uno se refiera a una cosa concreta y otro responda con lo que nada con ello tenga que ver. Y si hace falta *pegar*, verbal, o como se tercie, duro y a la cabeza, hagámoslo contra el enemigo común. El enemigo común de los libertarios en general: ¡A los de la acera de enfrente!

STALIN, O A LA SOMBRA DE LOS TIRANOS

El libro, las declaraciones, los viajes de Svetlana, la hija de Stalin, han puesto de nuevo en el primer plano del público comentario la vida y los hechos del fallecido tirano ruso. Y es curioso que alguno de los que más han acentuado la crítica, muerto ya el dictador, ha sido precisamente de los mejor considerados por Stalin, de aquellos a los que tenía más confianza el sátrapa del Kremlin, los que le prodigaban atenciones reverenciales como es el caso de Nikita Krutchev. En sus «Memorias» el recién fallecido escritor soviético: Ehrenburg, tuvo al menos la sinceridad de confesar la propia cobardía, al manifestar que él, igual que muchos otros elementos conocidos, sabían cuales eran los procedimientos empleados por el «Zar Rojo», pero que el miedo les inducía a callar. Es evidente que podían haberse exiliado y decir entonces la verdad clara, desnuda, puesto que conocían bien el mal hecho por el tirano y sus más fervientes secuaces. ¡Ah, pero en tal caso tenían que abandonar no pocas comodidades! De ahí que, posponiendo el bienestar a la dignidad, prefieran vivir a la sombra del tirano.

Por asociación de ideas, pensamos que también, cuando muera Franco, saldrán en España *tremebundos antifranquistas*. Elementos que dirán las mil y una contra el fallecido dictador. ¡A, pero de momento callan! ¡Han hallado la manera de vivir a la sombra de Franco y el franquismo, humildes servidores, granujas paniaguados de lo que mañana combatirán!

La «civilización del ocio», vista desde el Tibidabo

El infundio de la plenitud del hombre

BARCELONA, excesivamente crecida (2 millones de habitantes, y sigue el ritmo extensivo), no sabe como dar curso a su tránsito, y los técnicos del régimen, de suyo apurados, recurren a la línea moral señalada en la enciclica «Populorum Progressio» dictada para satisfacer con líricas las necesidades de la persona moderna. El capitalista tradicional — caso español — no consigue soluciones liberales a nada y aquí acude la iglesia trayendo paños calientes de Roma para engañar al enfermo. Mas aquí no se engaña a nadie, que dijo el sacamuelas.

El problema espacial del ciudadano se ve en la calle al paso de los coches, tan numerosos, «multitudinarios», que asfixian ya a tranvías y autobuses. Pero el apelotonamiento, el amontonamiento mayor, insocial, se registra en el interior de cada inmueble enclavado fuera del Ensanche, esto es, en el casco antiguo de la ciudad, en su distrito 5º, en las barriadas obreras (las de Sarriá y Vallvidrera, etc., no lo son, de obreras). Si tomamos por tipo las calles de Jaime Giralt y de San Ramón, las encontraremos rebosantes, hormiguentes de mundo, por casas habitadas hasta lo imposible, de los sótanos a los cubiertos de azotea, que antes servían de pocilga, gallinero, desembarazo o lavadero. Un piso, o apartamento, capaz para una familia, normalmente de cuatro personas, ahora contiene doce de éstas a título de inquilinos unas, de subarrendadoras otras. La pieza para una persona sola es un beneficio que ya ha pasado a la historia, estando al orden del día la acumulación (con promiscuación de sexos incluso) de seres humanos en un mismo cuartucho. Barcelona crece sin medida planteando un problema de humanidad que la gente bien alojada no percibe en carne propia, y como un «alabado sea dios» y un «confiar en el caudillo» son soluciones retóricas, quien no tiene casa se hacina en la del inquilino en apuros mensuales (el alquiler de 30 pesetas de 1920 en la actualidad se considera de 300 duros) y quien no tiene la «suerte» del realquilado se suburbia en barracones y covachas cuya lepra el Exmo. Ayuntamiento jamás conseguirá eliminar.

El ripio del «espacio vital asegurado»

Indudablemente, todos los problemas tratados olímpicamente, por encima de la realidad escueta, son capaces de enternecer a los poetas y de servir para la atracción de forasteros, alias turismo. Barcelona tiene los pies apretados en la horma mar-montaña. Salida hacia el sur-oeste, la toma devorando huertas, tanto como devorarse a sí misma. Pero el mar es inconmovible y el Tibidabo duro de traspasar para abrir puerta sobre el Vallés anchuroso. Hace seis años el túnel rutero se daba por seguro, por donde eludir los lazos mortales y dilatorios de la Rabassada, pero el capital no ha acudido y la propaganda tunelera derivó en agua de borrajas. Se piensa levantar la ciudad en casas de diez pisos, mas los cimientos son débiles y no se va a derruir un Ensanche moderno para construir un Elevado último grito que no habitaría, por insuficiencia de medios, la ciudadanía alojada (es un decir) en los barrios viejos. Y aquí apunta una idea que no yerra: Para los habitantes del paseo de Gracia el espacio vital es realmente seguro, y si tres piezas por persona no fueran suficientes ahí está la torre de la Bonanova, Sarriá o Vallvidrera o San Gervasio para resolver el «apuro».

Gracia la tiene, aunque extemporánea, esa preocupación edilicia basada en la enciclica del caso, de abrir espacios verdes y ensanchar los existentes sin resolver (¿y cómo?) las necesidades de los barceloneses mal o apenas alojados. Se podría, sí, abrir un recodo en la calle de las Moscas (nadie se sonría, puesto que existe), o en el pasaje de Espolsassacs, para un goce o un escarnio de decirle, a cualquier vecino apretado: «Ven, arenque; sal de tu apretadura inquilinaria para darte un respiro en ese remanso que te destinan.» Eso que en la cárcel está muy bien, en la vida libre con espacio... cerrado es una burla que hay que aguantar, pero a trueque de que el señor Pablo VI sea mentado para la despurpuración consiguiente.

Con tantas dificultades como se quiera, el pulpo urbano sigue medrando, no obstante. Si el Exmo. de la plaza de S. Jaime no acierta a apartar la colina tibidabense, a retirar el Mediterráneo unos kilómetros ni a elevar el conjunto de edificios en diez metros más, cuando menos se apresta a absorber tierras saturadas de casas (Hospitalet, S. Adrián, Badalona) con lo cual hinchar estadísticas y vanidades, mas sin aporte alguno para acomodar a 500.000 barceloneses que en balde aspiran al título positivo de inquilinos. Las casas levantadas en las inmediaciones del río Besós, hay que disponer de mucha agarradera y de una situación holgada para habitarlas, y las que se están construyendo en la actualidad con ayuda de gruas gigantes, dan idea — las gruas — de altos y potentes aparatos para colgar a los postulantes desdinerados. ¡La distancia del barracón al piso de 3.000 pesetas es verdaderamente insalvable!

Espacios verdes y hombres enjutos

Con enciclica o sin ella, se comprende que la persona bien alojada merece también ser alimentada. En el Ensanche este casi precepto bíblico es escrupulosamente observado, y aún añadimos que con superventaja.

No ocurre así en los barrios pobres, siempre poblados por seres contradictores de la ley y de la religión. El parque de la Ciudadela ofrece, a los que no pierden tiempo comiendo en casa ni fuera de ella, solaz y recreo por sus caminos florales, juegos de agua y jaulas con animales fieros de los cuales aprender cómo se debe masticar la carne. El aire marino ahí cumple los pulmones para un perfecto funcionamiento eliminador de toxinas. Es un privilegio barcelonés pasear por este Edén en el que el general Prim ejerce de portero, más magnificado por un Carro Triunfal subido más arriba de unas magníficas escalinatas, en las cuales el ciudadano Magro podría competir, con ventaja, frente al orondo palaciego habitante, por vicio, de rellano o entresuelo, y por tanto, inapto e inepto para trepar hasta un quinto piso alisado con el peldaño número 89.

Los espacios verdes para los ciudadanos enjutos no valen en suma, la pena de ensancharlos por la estrechez incurable de éstos. Y aún es justo que cuatro delgados se embarrilen en un cuarto 3 × 4 porque dos parejas de anchos fracasarían, de intentar tamaña convivencia. Los jardines de Montjuich, respetablemente extensos y verdes, convienen a los hombres enjutos (caben 600.000 de ellos, contra 300.000 de los otros) y aparte el Palacio de las Naciones los ensanchados del Ensanche se lo ceden entero por: el paseo verde, el aire puro, y la vista de una población prieta en un puño, lo que explica que en ella no todo quisque puede acomodarse a sus anchas ni en su estrechez siquiera.

Los ricos, el verde y el aire lo encuentran en sus jardines, en los platos selectos, y en el refrigerio. Su vida es recatada, inostensible, inapta para el albur de la calle. No necesita siquiera el paseo Marítimo, truncado (por esta razón) en su medio kilómetro. Cinco mil metros de playa los hay, existen, abstracción hecha de los dominios militares, y de la corriente poderosa del Bogatell, aún no dada al perfume, desgraciadamente. Con todos los inconvenientes de playa, no obstante mar queda, el suficiente para ahogar medio Barcelona de estrechos, si tal gana viniera. La otra gana, la esofágica, que se la guarden, que en este caso guardar es signo de vida.

El espacio verde podría llegar a la cúspide del castillo maldito o bendito, según apreciaciones. Estaba prometido, y no toda promesa se cumple. Marte sigue sentado en la cúspide y no hay edil que lo eche. Este asunto, como el del paseo del mar, de verdad está verde.

Lo que va a madurar, dentro de nueve años, es el kilometraje metropolitano. 94.000 metros por debajo tierra para felicidad de los ciudadanos de 3a clase, que en el Metro resultan de 2a. Ello descongestionará el tránsito (no *tráfico*, pues esa palabreja aquí despierta suspicacias) de arriba, limpiándolo de peatones, ese obstáculo moderno. Cada año el censo automovilístico se apunta 7.000 coches más, los cuales, añadidos a los 200.000 en servicio y los 25.000 autos de nacionales y extranjeros que pronto nos visitarán cada día, nos acercamos a los 300.000 para el 1986, para gloria y atasco de esta Gran Barcelona cuya enorme pequeñez radica en la incapacidad de reacción que sufre comparada con la Barcelona emotiva, idealista y emprendedora que fue antes del año fatídico de 1939.

BARLOVENTO

Ciudad, octubre 1967.

La acción directa como elemento de combate

por JOSE VIADIU

DE acuerdo en que la idea clave de lo que contiene la acción directa corresponde a teóricos franceses, pero puede que ningún organismo sindical internacional lo adoptara con tanto interés y eficacia como el movimiento confederal español. Su creación teórica tuvo como finalidad combatir las ideas reformistas de un importante sector del proletariado que navegaba en dichas aguas. Al mismo tiempo sus creadores trataron de proporcionar al movimiento obrero nuevos elementos de combate más eficaces y contundentes, ya que por algo lleva como complemento de lucha el boicot, el sabotaje y la huelga general revolucionaria, de cuya adopción tan buenos resultados se obtuvieron en diversas fases de nuestras luchas y en especial en el gran movimiento huelguístico efectuado por el proletariado español en 1917, sin que en realidad los propósitos adoptados tuvieran la finalidad de reemplazar al régimen capitalista, sino simplemente la de lograr determinadas mejoras de tipo económico como el abaratamiento de alquileres y subsistencias.

Recordamos aún las arduas polémicas suscitadas en relación a la acción directa entre elementos socialistas, radicales y reformistas, quienes pretendían subordinar a los trabajadores a los avatares electorales y políticos, mientras que aquéllos se afirmaban en una oposición terminante, aduciendo que todo cuanto anula la intervención del hombre en la defensa de sus derechos, dentro de las luchas sindicales, a la larga se convierte en soporte del Estado, y de hecho desnaturaliza la verdadera finalidad de toda lucha social, que es la de propiciar mejores condiciones de vida a los trabajadores, y en este caso la de proporcionarles un poderoso elemento de combate que, haciendo de él un uso pertinente, puede facilitarles la liberación de la esclavitud del salario. Ni que decir que tales pugnas servían a maravilla a patronos y autoridades, para quienes dicha teoría encubría todas las violencias que tenían su origen en las contiendas sociales de aquellos días. Sin embargo, aún hoy consideramos a la acción directa como un elemento esencial de combate frente al capitalismo, como una afirmación de libre albedrío y como resolución inquebrantable del proletariado en ser él, por y para sí, el gestor de su liberación, más allá de las intervenciones de la autoridad y del Estado.

Pero aquí se trata de patentizar los efectos que tuvo el uso de tal elemento combativo en los medios confederales españoles. Por ejemplo, durante las primeras décadas de este siglo había una porción de organismos sindicales que tenían vínculos y representación directa con el Instituto de Reformas Sociales y en sus apéndices, las llamadas Comisiones Mixtas, organismos oficiales patrocinados por el Estado que actuaban como elementos dirimentes en las disputas entre patronos y obreros. De hecho, la intervención de estos elementos consistía en que cuando un sindicato (fuese de pintores, sastres o albañiles) solicitaba mejoras económicas, morales o de reducción de horas, formulaba sus peticiones, que eran discutidas (al menos teóricamente) entre ambos elementos que, por lo general, se prolongaban indefinidamente, o no eran siquiera planteadas, sin que resolvieran nada que beneficiara de verdad al proletariado, dado que todas las auténticas mejoras fueron logradas por la huelga y la acción de los huelguistas.

Así que, esta concepción reformista, de hecho estaba sujeta a los designios de autoridades y burgueses, puesto que las comisiones estaban formadas por partes iguales entre sus contendientes, presididas por un presidente de carácter oficial, con facultades resolutivas que, por lo común, se ladeaba por los intereses patronales. A estas normas estaban sometidos los sindicatos ugetistas, que se movían bajo las directivas del partido socialista. Debido al descrédito de tal procedimiento se hizo una especie de revalorización de la acción directa y de lo que podía aportar a las contiendas diarias, ya que hasta aquí, incluso en los sindicatos confederales, no pasaba de ser una mera concepción escrita, sin la mayor trascendencia en el orden de los hechos. Tanto es así que puede decirse que es entre los años que van del 1913 a 1920 cuando en realidad este tipo de lucha adquiere el interés debido y se aplica en su amplitud en los nuevos conflictos que se promueven. Aquí, puede afirmarse, que fueron tres los movimientos huelguísticos que le dieron categoría por haberlos defendido con tesón y energía antes desconocidos en las luchas sociales.

Estas tres huelgas son las que se refieren al Arte Textil, al Sindicato de Fideeros y al de la Madera. En estos casos ya no se trata de formular unas peticiones y en dejarlas a merced de patronos y autoridades para que resuelvan el asunto a su arbitrio. A partir de este momento los sindicatos toman parte activa y entran en acción, en una fase intensa los propios huelguistas, siendo ellos los que se ven obligados a sacar las castañas del fuego. De forma que ahora todas las mañanas, los militantes más activos y responsables tienen que asistir a limitadas reuniones sindicales en la organización que mantiene la huelga, y allí se nombran comisiones que se repartían en las fábricas y talleres afectados, con el fin de evitar la entrada de esquiroles, de impedir la distribución de materiales elaborados y todo cuanto pudiera perjudicar el curso de la huelga y los intereses del proletariado.

Es a partir de este momento cuando se logran éxitos a favor de los trabajadores. La pugna entra en un sentido de franca rudeza. La partida principal se juega en especial por la obtención de la jornada de ocho horas que por aquellas fechas lo lograron en varias industrias, evolucionando más en beneficio de los obreros en unos meses de actuación firme que durante años de súplicas y tolerancias. Los fideeros, recién organizados, en cuyas directivas estaban los compañeros Barrera, Bernet, Solsona y otros que no recordamos, realizaron una dura contienda, no sólo frente a los patronos, sino también contra el jefe de policía de la brigada social, señor Martorell, que percibía buenos gajes de la patronal para ahogar el conflicto; de ahí que se ensañara en mandar a la cárcel a los huelguistas. Precisa tener en cuenta que, en aquellos días, los fi-

(Termina en la página 2.)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

26 OCTOBRE 1967
NUMERO 477
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

PAS DE REPIT

« Ou bien la grève générale est impossible et il est stupide de la combattre. Ou bien elle est possible et, criminel qui la combat parce qu'elle est la ruine du système autoritaire ». — F. Pelloutier.

Malgré cette vérité première écrite par Pelloutier en 1894, les travailleurs continuent de se laisser berner par bonzes syndicaux et il n'est pas surprenant, de nos jours, d'apprendre que des débrayages de quelques heures ou la présence d'un millier de délégations devant la chambre, constituent « une volonté des travailleurs d'imposer l'abrogation des ordonnances antisociales et de faire aboutir leurs revendications. » (1)

Bien sûr, on connaît maintenant la suite; la présence des dites délégations n'ayant apporté aucun résultat positif, et en tout désespoir de cause, on se tourne vers la grève... Mais quelle grève. Deux jours chez les postiers et le personnel du Métro, deux jours dans l'Education Nationale et comme un fait du hasard ce ne sont pas les mêmes dates.

A en croire certains murmures de la base, tout se passe comme si les dirigeants syndicaux qui lancent ces mots d'ordre de grève partielle et limitée, s'obstinaient à démoraliser les ouvriers en ne leur laissant aucun répit dans des actions sans lendemain.

Où veulent ils en venir ? Peut-être à démontrer par l'absurde que la classe ouvrière seule ne peut rien; qu'elle a besoin de la protection, de l'appui des politiciens de « gôche » qui, comme les communistes en sont encore aux nationalisations des grandes entreprises pour émanciper le peuple. (2)

A tous les adhérents de la C. G. T. qui ont tendance à servir de « courroie de transmission », nous rappellerons donc que Victor Griffuelhes, secrétaire général de la C. G. T. pendant de nombreuses années, disait du syndicalisme qu'il est le mouvement de la classe ouvrière qui veut parvenir à la pleine possession de ses droits sur l'usine et sur l'atelier. Il affirmait que cette conquête en vue de réaliser l'émancipation du travail sera le produit de l'effort personnel et direct exercé par les travailleurs.

« La grève, dit-il, est pour nous l'arme par excellence que la société présente met entre les mains de la classe ouvrière...

... Contre toutes les forces de l'Etat, contre les corruptions politiciennes, contre l'exploitation capitaliste, je convie les travailleurs à la lutte, les appelle à l'action et de notre union sortira une puissance capable de régénérer le monde. »

Quant à Pelloutier, qui fut l'un des plus fervents pionniers du syndicalisme francais et fut l'un des premiers à préconiser la grève générale, il disait que le prolétariat possède, en lui-même, l'instrument de son émancipation. Par contre, en parlant du Parti ouvrier inspiré par Karl Marx et F. Engels, il déclara que leur programme, n'exigeant aucune réflexion, aucune étude, promettant à quiconque se sentait la parole facile, les succès peu estimables des tréteaux populaires, il ouvrait carrière à toutes les ambitions et convoquait toutes les médiocrités.

Cette déclaration conserve toute sa valeur de nos jours et c'est la raison pour laquelle la C. N. T. n'aura pas de répit tant qu'un seul travailleur sera victime de ces ambitions et de ces médiocrités.

Nous nous réclamons du syndicalisme révolutionnaire si cher à nos ainés et qui fit, en son temps, la grandeur du mouvement ouvrier; c'est pourquoi nous restons fidèles à l'action directe et à la grève générale seuls piliers de l'émancipation des travailleurs, seules armes efficaces pour triompher dans la révolution sociale

(1) L' « Huma » du 16-10-67.

(2) Le groupe communiste a déposé un projet de loi le 20 septembre à l'Assemblée Nationale tendant à la nationalisation des principales entreprises de l'industrie électronique, et qui dit à l'article 7, paragr. 2 : Caractère démocratique de la gestion par la participation aux côtés des représentants des pouvoirs publics et du plan, des représentants élus du personnel et des principaux usagers, parmi lesquels les représentants des centrales syndicales nationales.

Le syndicalisme révolutionnaire

L'action syndicale a comme élargi la pensée de l'agitateur libertaire en même temps qu'elle a modifié son style.

La révolution sociale, écrit-il alors, ne s'accomplira pas sans que soit nécessaire un formidable effort. Il ne suffisait pas que de souffler sur la vieille société pour l'abattre. Ce serait vraiment trop commode. Nous méprendre sur la grandeur de l'effort indispensable, c'est nous préparer de cruelles désillusions. Quand on a trop espéré et qu'on s'aperçoit qu'on a vu trop proches les réalisations désirées, on tombe dans une torpeur dangereuse; on se prend à désespérer; on se dit : à quoi bon lutter; et on se résout à se laisser vivre plus ou moins au gré de l'exploitation actuelle. Si, au contraire, on a soin de se rendre un compte exact de la grandeur de l'action à accomplir, de la tâche considérable à laquelle on doit besogner sans trêve, alors les pas en avant. les victoires transitoires, sont un réconfort pour des besognes plus décisives.

.....

L'idée de grève générale chemine parmi les anarchistes et les allemanistes bien plus que parmi les guesdistes. Au nom de la Bourse du Travail de Saint-Nazaire, Pelloutier défend cette méthode d'action au congrès socialiste régional de Tours. Il se targuera lui-même d'être l'auteur du « premier rapport adopté en France sur la grève générale ». Reprenant les mêmes idées. et se référant à ce texte au congrès de la Fédération des syndicats tenu à Marseille en septembre 1892, un jeune avocat, Aristide Briand, présente un rapport au nom du Syndicat parisien de la Brosserie pour peinture; il conclut à l'affirmation du principe de la grève universelle et engage les fédérations corporatives à en étudier l'application. Le congrès se prononce en ce sens :

Il décide :

1° Le principe de la grève universelle.

2° Les fédérations de syndicats et corporations, et les fédérations de Bourses du Travail sont invitées à répondre et à préparer ces principes dans la masse des travailleurs, à étudier et préparer une organisation spéciale de la classe ouvrière française dans le but de fournir au Congrès international de 1893 un projet complet de grève universelle.

3° Le 1er mai doit être une date de consultation mondiale de tous les travailleurs, sans distinction de ceux qui sont syndiqués et de ceux qui ne le sont pas, sur le principe de la grève universelle.

.....

Le Congrès de Lyon (1901) y insiste; une grève générale des mineurs va peut-être se produire :

Le Congrès déclare que la grève générale ne peut être seulement le moyen d'amélioration d'une catégorie de travailleurs quelle qu'elle soit. Elle ne peut avoir pour but que l'émancipation intégrale du prolétariat par l'expropriation violente de la classe capitaliste. Le Congrès, devant cette situation, déclare que le mouvement qui peut se produire en faveur des mineurs, dont nul ne peut savoir ni l'importance, ni la portée qui peut aller jusqu'à l'émancipation commune sera en tout cas un mouvement de solidarité qui n'entamera en rien le principe révolutionnaire, que tous préconisent par la grève générale de tous les travailleurs...

L'arme est trop belle pour qu'on risque de l'émousser. La grève générale ne peut être que la révolution.

.....

Que faire en cas de grève générale triomphante ?

1° Comment agirait votre syndicat

2° Comment opéreriez-vous pour pour se transformer de groupement de lutte en groupement de production ?

prendre possession de l'outillage vous afférant ?

3° Comment concevez-vous le fonctionnement des mines et ateliers réorganisés ?

4° Si votre syndicat est un groupement de voirie, de transport de produits, de transport de voyageurs, de répartition de produits, comment concevez-vous son fonctionnement ?

5° Quelles seraient, une fois la réorganisation accomplie, vos relations avec votre Fédération de Métiers ou d'Industries ?

6° Sur quelles bases s'opérerait la distribution des produits et comment les groupes productifs se procureraient-ils les matières premières ?

7° Quel rôle joueraient les Bourses du Travail dans la société transformée et quelle serait leur besogne au point de vue de la statistique et de la répartition des produits ?

.....

Au congrès de Toulouse en 1908, Jaurès dépose un texte qui célèbre le syndicalisme et le limite en même temps.

Le syndicalisme est, pour les salariés, une admirable puissance d'éducation et de combat... Toujours face à face dans l'usine, sur les chantiers, dans les vastes domaines avec la puissance patronale et propriétaire, réduits à discuter jour par jour leur salaire, leur liberté commençante, les conditions de leur travail et leur existence même, les prolétaires vivent pour ainsi dire dans la familiarité de la lutte de classes. Dans le syndicat, traduction de la vie ouvrière. de sa solidarité continue et de son nécessaire combat, les travailleurs gardent et renouvellent sans cesse l'âpre sentiment de la dure réalité sociale.

Mais il ne s'agit pas de luttes isolées :

Par-delà les murs de l'usine, par-delà les frontières de la corporation, l'unité militante de la classe ouvrière apparaît; le corporatisme ouvrier s'élève et s'agrandit en syndicalisme. Ce n'est plus la lutte d'un groupe ou d'une catégorie d'ouvriers contre tel ou tel patron; c'est la lutte de tout le prolétariat contre tout le patronat... Par là le syndicalisme éveille à la fois dans les salariés l'énergie, l'initiative individuelle, le sens des responsabilités personnelles et immédiates et le sens du grand effort collectif, l'enthousiasme des grandes espérances solidaires.

A PROPOS DE L'EGALITE D'INSTRUCTION

« L'inégalité d'instruction est une de les principales sources de la tyrannie. »

CONDORCET

En matière sociale, toutes les inégalités sont néfastes, injustes, à plus forte raison celle de l'enseignement des enfants qui, plus tard, ont à devenir des hommes.

Vivant dans une société qui nous divise entre possédants et dépossédés (riches et pauvres) tous nous savons les avantages, le luxe et même le superflu dont jouissent les premiers, pendant que les seconds travaillent tant qu'ils peuvent (heureux quand ils en trouvent) ne disposant que de leurs bras, et d'une instruction primaire, encore, s'ils ont la chance de naître dans un pays industriel. Imaginez-vous les fils du peuple dans l'Espagne, le Portugal, la Grèce et tant et tant d'autres pays qu'ils seraient trop long à énumérer; c'est tout juste s'ils savent lire et écrire sans compter une multitude d'illettrés On peut se demander comment ils peuvent se débrouiller pour vivre.

Pour comprendre la valeur de l'instruction, écoutons une minute : « Diderot, sous Louis XVI, quand la Sorbonne n'était encore que la première des Facultés de théologie,*dressant le Plan d'une Université pour le gouvernement de la Russie,* posait cette question : « Qu'est-ce qu'une Université ? », et il repondait : « Une Université est une école dont la porte est ouverte *indistinctement* à tous les enfants d'une nation et où des maîtres stipendiés (1) par l'Etat les initient à la connaissance élémentaire de toutes les sciences. Je dis *indistinctement,* parce qu'il serait aussi cruel qu'absurde de condamner à l'ignorance les conditions subalternes de la société. Dans toutes, il est des connaissances dont on ne saurait être privé sans conséquences. Le nombre des chaumières et des autres édifices particuliers étant à celui des palais dans le rapport de dix mille à un, il y a dix mille à parier contre un que le génie, les talents et la vertu sortiront plutôt d'une chaumière que d'un palais. » (Du livre « Sur le chemin des Hommes » p. 79 par Jean Guehenno).

Cela se passait il y a presque deux siècles et, pensez qu'aujourd'hui, au siècle du machinisme à outrance, qui nous porte l'abondance et la lumière, il y a des camarades très instruits qui craignent que cette question de l'égalité d'instruction ne puisse rien résoudre quant au problème social en donnant comme prétexte : « L'éducation n'étant jamais un fait acquis définitivement, transmissible par hérédité (il suffit de voir le nombre de militants dont les enfants seront de petits bourgeois) pour s'en convaincre. », du journal « le Monde Libertaire » n° 135.

Non et non, qu'ils m'excusent, ces camarades : je ne suis pas de cet avis; je pense comme Diderot. Les Universités sont faites indistinctement c'est-à-dire pour tous, riches et pauvres et s'ils insistent pour nous dire, eux ou les riches, que l'Université est libre, nous leur répondrons comme l'a écrit le professeur René Maublanc à propos de la liberté, ce que tous plus ou moins nous savons : « ...Si vous avez de l'argent vous pouvez acheter une maison, un commerce, ou continuer vos études, etc.,vous êtes libre; mais vous n'avez pas d'argent, vous ne pouvez rien faire ». Il est bien clair que le droit du premier est réel et que le droit du second est illusoire.

A mon avis, si les riches occupent les postes de commandement et sont maitres de la richesse sociale ils ne le doivent pas à leurs vertus morales et beaucoup moins encore à leurs habitudes d'épargne. Tous, nous savons comment ils s'y prennent pour gaspiller le fruit du travail. Les autres, il le doivent au monopole de l'instruction qui leur procure la science et le savoir, chose qui appartient à tous et non à quelques uns. « Vouloir l'instruction pour les riches ou pour soi, et l'ignorance pour les pauvres, c'est être cruel », disait Diderot...

La peur que les fils des ouvriers et des paysans, par le moyen des hautes études, deviennent des bourgeois, c'est regrettable et je le déplore; mais je crois que tous ne le seront pas, au contraire : si tous les travailleurs manuels sont bien instruits, devant le machinisme et les sciences de la société actuelle, cette société que nous vivons avec ses hiérarchies et ses différentes classes, les hommes instruits et éduqués ne pourront exploiter les autres. Cette injustice ne se maintient que par l'ignorance des pauvres travailleurs...

Et pour en finir, qu'on me permette de dire une pensée du *père de l'anarchie,* comme l'a nommé Kropotkine : « L'organisation universitaire, image de la société elle même est le sceau de l'égalité : c'est elle qui mettant en rapport les deux pôles de ce vaste organisme, le pouvoir et la jeunesse, donnera à la société sa forme définitive et fermera la série des révolutions. » Extrait du livre « De la Création à l'Ordre dans l'Humanité » p. 347, par P.-J. Proudhon.

VICENS

(1) Il voulait dire : *payés.*

JEUNE EMIGRE ESPAGNOL !

Les jeunes confédéraux espagnols t'invitent à te joindre à eux.

Vous connaissez bien les coupables de votre exil obligé : Le clergé rétrograde, les militaires anti-espagnols, l'avarice d'un capitalisme suranné et retardataire, sont à la base de vos malheurs.

Si vous désirez collaborer à la grande œuvre de la libération de l'Espagne, venez rejoindre les rangs authentiques anti-fascistes, qui luttent pour la liberté.

Pour tous renseignements et adhésions adressez-vous à :

C. N. T.
39, rue de La Tour-d'Auvergne
Paris (IXe)

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

S.I.A.

REGION DE BREST

Cette section, réunie en assemblée générale. après avoir écouté avec intérêt la lecture de l'article de Lucien Hérard paru dans le « Télégramme de Brest » du 6 octobre, déclare manifester sa solidarité avec les hommes et femmes inquiétés ou condamnés pour leur volonté d'exprimer librement leur opinion; et ce, quelle que soit l'espèce politique dont se réclame leur gouvernement : Espagne, Russie, Grèce, Tchécoslovaquie, Bolivie, Portugal, Cuba et autres pays dont la liste est malheureusement trop longue.

La section bretonne dénonce ce mépris de la conscience humaine et fait appel à l'opinion publique, qui sut à diverses époques de l'histoire de l'humanité faire reculer des gouvernements; *les cas d'E. Reclus, Dreyfus,* Rousset. Ascaso, Durruti, Jover en France; ceux de Maxime Gorki, Maria Spiridinova en Russie tzariste pour n'en citer que quelques-uns qui eurent un grand retentissement.

La S. I. A. appelle les hommes et femmes épris de pensée libre à l'aide dans son œuvre de solidarité aux réfugiés politiques sur les plans matériel et moral, à l'appuyer dans toutes ses activités humaines, en y apportant leur adhésion.

Cet appel a paru intégralement dans le quotidien régional le « Télégramme de Brest », du 10 octobre.

GERMINAL

Le pessimisme est le plus grand ennemi de toute idéologie. C'est une affirmation qui s'est confirmée quand un groupe de copains détérminés à faire œuvre utile, ont décidé de donner vie à Germinal. Leur projet était simple : il consistait à regrouper toutes les bonnes volontés et, avec les moyens à bord, organiser les loisirs et la culture, conformément à notre idéologie libertaire. Aucun des camarades contactés n'a réprouvé cette initiative et il y en a même qui l'on trouvée très bien, mais trop souvent les acquiescements étaient suivis d'un petit sourire incrédule. Certains ont même decrété que nous n'atteindrions pas notre but, que d'autres avant nous avaient échoué, que c'était perdre le temps et les énergies. Il en tallait beaucoup plus pour démoraliser les pionniers et les travaux préparatoires ont suivi leur cours; disons même qu'ils sont bien avancés puisque les responsables du projet comptent démarrer l'an prochain en inaugurant un camp de jeunes.

Mais notre intention n'est pas de vous informer sur le programme qui doit être mis sur pied l'an prochain, nous laissons ce soin au secrétaire de « Germinal » quand il le jugera utile. En ce qui nous concerne nous voulons simplement souligner la force de volonté que peut insuffler aux hommes une idée absolument dépourvue de tout esprit de lucre. Pour illustrer ce que nous avançons nous citerons le cas de paysans voisins du lieu où s'élaborent les travaux d'aménagement et qui étonnés de l'ardeur avec laquelle ceux-ci s'effectuaient, nous posèrent une question assez pertinente : « Les profits que vous tirerez de cette affaire, comment allez-vous les répartir ? »

Leur étonnement fut encore plus grand quand ils apprirent que cette entreprise était sans but lucratif et que certains collaborateurs ne pouvaient même pas nourrir l'espoir d'en faire profiter à leurs propres enfants puisqu'ils n'en avaient pas. « C'est la première fois que je vois une chose pareille, nous a confié un vieillard du coin, et j'avoue que si nous étions capables de nous entendre aussi bien entre paysans, les choses iraient certainement mieux. »

Quoi qu'il en soit, c'est l'avenir qui dira si cette réalisation méritait d'être accomplie; dans l'immédiat une grande satisfaction est déjà enregistrée : l'amour de ce qui vient d'être créé c'est l'amour de l'œuvre et du travail que la société capitaliste détruit petit à petit dans l'esprit de la classe ouvrière.

Si notre La Fontaine était là il nous répèterait :

« Eh ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir [d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte [aujourd'hui ?

J. SORIANO

COMMISSION CONFEDERALE DES JEUNES

La C. C. J. rappelle que, de par la motion sur la jeunesse, adoptée au XIIe Congrès confédéral, les U. L. et syndicats sont invités à désigner un correspondant pour entrer en contact avec le secrétariat de la commission à Marseille.

La C. C. J. est chargée par le Congrès de préparer un plan détaillé d'organisation des jeunes dans la C. N. T.

La C. C. J. demande instamment à tous les syndicats et U. L. de désigner leurs délégués pour que soient respectés les délais impartis par le Congrès.

Pour prendre contact avec le secrétariat de la C. C. J., écrire à : Stéphan Castel, C. C. J. - C. N. T. Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, salle 3; 13-Marseille (1er).

Travailleur, sors de ta léthargie

Il est des personnages qui restent inoubliables par l'admiration que nous leur devons, par contre, d'autres le restent par leur bêtise et leurs conneries.

Pour une fois, hélas, je me devais de lui lever le chapeau. Oui, travailleur, si tu désignes de ton propre gré ton propre maitre, il est normal que tu saches en supporter les fâcheuses conséquences. Si tu veux être d'accord avec toi-même ne le critique pas, c'est logique. Oui, je sais que tu penses que si Machin ou Chose était au pouvoir et que si à l'Assemblée et au Sénat la droite ou la gauche ou je ne sais qui encore, était majoritaire, que tout irait beaucoup mieux pour toi, mais ça n'est pas sérieux, tout cela n'est qu'utopie. Non, tu n'ignores pas que tous, je dis bien tous, tant les uns comme les autres savent bien te promettre; hélas, chaque fois pour toi c'est une désillusion. C'est certain, ils t'exploitent au maximum, d'une manière honteuse, quittes à mettre ta vie et ta santé en péril, afin de réaliser de fabuleux bénéfices.

De ton dirigeant syndical tu attends alors qu'il te donne le nom « magique » à voter, mais de cette arme de malheur il ne sort pas de miracle, mais uniquement les bouts de papier de ton infortune. Tu attends impatiemment de lui qu'il te donne l'ordre de faire grève, ce qui te fera un jour de congé de plus que tu passeras à te reposer loin des bruits de la ville, or une fois encore, camarade cela n'est pas du sérieux. Non. Il serait temps, (et il n'est jamais trop tard) que tu réagisses et que tu prennes conscience de ce que tu es, que tu ne dois pas être un objet que tes chefs syndicaux ou politiques déplacent à leur gré, et penses que le droit et le devoir de vivre est pour tout le monde. Peut-être que tu es désabusé du « syndicalisme » dit représentatif, car avant de prendre ta carte on t'avait beaucoup promis : progrès, victoires (inévitablement à la Pyrrhus), et, hélas, tu ne vois rien venir, et bien sûr, tu t'es découragé. Reprends-toi, sort enfin de ta léthargie, viens avec nous, au syndicalisme authentique, celui qui nous fut légué par les précurseurs et les pionniers de la C. G. T. et que défend fidèlement la C. N. T. Chez nous il n'y a ni chef ni P. D. G. ni hiérarchie d'aucune sorte; chez nous il n'y a aucune influence politique, voire étatique. Viens avec nous et préparons notre avenir immédiat et plus lointain en collaborant à notre gigantesque œuvre, qui consistera à nous libérer de nos chaînes, du patronat et du capital, cause de notre misère, de nos différences, d'où naît l'injustice. Préparons notre future société où le travail ne sera que pour subvenir à nos besoins, sans question de profits, et où l'on n'aura que justice et liberté, toutes deux enfantant la paix. La tâche sera longue, bien sûr, mais plus nous serons nombreux et plus vite nous l'accomplirons. Camarade exploité, ne penses pas qu' « ils » s'en occuperont, et retiens bien ceci : C'est toi, moi, nous tous, qui devons être à l'ouvrage; alors en avant.

JASMIN

RENCONTRE ANARCHISTE le 12 novembre 1967 à Blois

De nombreux militants anarchistes se sont rencontrés le 1er octobre 1967 et se sont mis d'accord sur des points essentiels en vue d'un regroupement. Une deuxième réunion de travail a lieu à Blois le 12 novembre 1967 à 9 h. du matin pour y prendre part et recevoir toute documentation sur ce qu'a été fait, comme sur ce qui est en projet.

S'adresser à Senez André, 72 - La Chappelle-Gaugain, (Sarthe).

Joindre 1 timbre pour la réponse.

Information de la première région C. N. T., Sarthe, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire

Aux militants et sympathisants :

Le 30 septembre 1967, une réunion s'est tenue à Lamotte-Beuvron (Loir-et-Cher-41), groupant des militants des trois départements cités plus haut.

Un bureau a été constitué comprenant un secrétaire : Leclainche René, « La Roche », Chailles-41; un secrétaire-adjoint : Senez André, « La Botte - Rouge », La Chapelle-Gaugain-72; un trésorier : Canillas Idalio, Lamotte-Beuvron-41.

Le secrétaire est chargé de la coordination entre militants et sympathisants de la première Région et des relations en général avec les régions.

Des contacts sérieux et positifs ont été établis avec des militants du département du Cher (18). Nous allons entrer en relations avec les camarades de la 10e Région, dans toutes les localités où la C. N. T. est déjà existante.

Pour des raisons pratiques de coordination et de travail, nous allons dissoudre le comité de coordination syndicaliste et anarchiste existant, qui a rempli sa mission auprès des compagnons, pour le remplacer par des contacts de région à région, qui seront plus positifs.

Nous suspendons la parution de la « Lettre Syndicaliste », momentanément afin de collaborer plus étroitement à la diffusion du COMBAT SYNDICALISTE, auquel nous ferons parvenir quelques articles pour insertion.

Les camarades qui ont envoyé des fonds pour la « Lettre Syndicaliste », seront remboursés sur leur demande et dans le cas contraire, cet argent sera versé dans notre caisse de propagande.

En conclusion un appel est lancé à tous les compagnons syndicalistes et anarcho-syndicalistes pour qu'ils nous aident dans notre action et notre lutte. qu'ils participent activement à la propagande et à la diffusion de nos idées.

La prochaine réunion aura lieu à Chailles (Loir-et-Cher-41), le 26 novembre 1967, à partir de 9 heures.

S'adresser au secrétaire pour tous renseignements la concernant.

ANTENA

«CINCUENTA POR CIENTO DE ABSTENCIONES»

PARIS, (OPE). — Así dice el título con el que «L'Aurore» (día 12) encabeza una información de sólo siete líneas...

DETENCIONES PREELECTORALES

MADRID. — Se practicaron detenciones en Sevilla de personas que realizaron propaganda clandestina contra las elecciones para procuradores a Cortes.

Los trabajadores metalúrgicos llevaron a cabo una campaña de propaganda contra las elecciones en diversos lugares, aconsejando la abstención. La policía secreta hizo una redada de los dirigentes de este movimiento cuando salían de celebrar una reunión «secreta» en Sevilla. En Barcelona fue detenido un hombre que se dedicaba a arrancar carteles electorales.

Madrid estuvo lleno de hojas de propaganda pegadas en muros, fachadas, etc.

DE LAS ELECCIONES

Opina «The Daily Telegraph» de Londres:

Las zonas donde se han dado resultados menos satisfactorios desde el punto de vista del Gobierno han sido las industriales del Norte, donde se opuso a Franco la más resuelta resistencia durante la guerra civil.

Los resultados de Bilbao no se habían dado a conocer para la noche de ayer, lo cual da a entender que deben ser muy bajas las cifras de esta ciudad. En Asturias, donde los mineros lucharon hasta las últimas consecuencias contra el general Franco, el número de votantes ha sido de un 30 por 100 e incluso menos.

En el País Vasco, donde existe «un fuerte sentimiento republicano», las cifras no han sido mucho más altas. Las de Madrid se acercan al 60 por 100, pero en Barcelona, ciudad que puede ser de todos menos de Franco, la asistencia a las urnas ha sido inferior al 50 por 100.

MAS REPRESION

PARIS, (OPE). — «Combat» (día 12) da cuenta de que «quince vascos han ingresado en la cárcel de Basauri durante los últimos quince días».

CRISIS DE LA INDUSTRIA ESPAÑOLA

LONDRES, (OPE). — «The Times» publicó el 13 de octubre un despacho de su corresponsal en Madrid, según el cual existe en España una gran preocupación por la mala situación en que se encuentran muchas firmas españolas.

En una reunión celebrada en la sede en Madrid de los Sindicatos oficiales por el Consejo nacional de trabajadores, reunión que duró seis horas, se discutieron cuestiones relacionada scon la crisis y sus derivaciones respecto del desempleo y sobre el descontento causado por los salarios y por la política vigente de seguridad social.

LA COLA DE UNA HUELGA

BRUSELAS. — La revista quincenal «LPE» recuerda en su edición de la primera quincena de octubre que siguen encarcelados los hermanos Ibarrola. Se trata del pintor bilbaino Agustín Ibarrola y de su hermano José María. El primero no hacía mucho que había cumplido una larga pena de prisión en Burgos cuando el pueblo de Bilbao se manifestó el 4 de abril en favor de los huelguistas de la empresa «Bandas», de Echevarri. Según noticias dignas de crédito los hermanos Ibarrola fueron detenidos y golpeados brutalmente. Se les acusa de haber golpeado a un guardia. Este declara haber recibido una patada. ¿Quién se la dio? «Los dos», dice el guardia. «Entonces fueron dos patadas». El guardia asiente. Y ahora esperan que un tribunal militar decida.

DIPUTADOS POR LA GRACIA DE FRANCO

MADRID, (OPE). — Manuel Jiménez Parga ha publicado una relación de los grupos sociales a que pertenecen los 64 miembros de las futuras Cortes españolas que acaban de ser designados a dedo por el caudillo. Según su lista, los nuevos procuradores en Cortes se distribuyen del siguiente modo:

1. — Ministros y ex ministros, 23.
2. — Subsecretarios, directores generales, asimilados a éstos y ex, 16.
3. — Falangistas anteriores al 18 de julio, de 1936, menos de 20.
4. — Consejeros de Banco y grandes sociedades anónimas, más de 20.
5. — Altos jefes militares, 8.
6. — Arzobispos y obispos, 3.
7. — Proprietarios y consejeros de periódicos importantes, 8 (de «La Vanguardia», «ABC», «Ya» y «Diario de Barcelona»).
8. — Académicos de la Española,
9. — Empleados y obreros, ninguno. escritores conocidos y artistas, 1.

LA DUQUESA CONDENADA

MADRID. — Por lo visto, la oposición monárquica más ruidosa a la regencia de Franco corresponde a las duquesas. Ayer a la de Valencia, hoy a la de Medinaceli.

A ésta última se le siguió expediente por haber encabezado el movimiento de protesta de los vecindarios de Palomares y Villaricos no suficientemente indemnizados por los daños sufridos a raíz de las bombas atómicas caídas de un avión americano sobre aquellas tierras. La duquesa de Medinaceli encabezó una manifestación de protesta que debía alcanzar Madrid para presentar condiciones a la embajada norteamericana. Pero la policía española intervino en el lugar de salida, deteniendo a la duquesa y amonestando a varios paisanos. La dama estuvo tres días presa y ahora se le ha celebrado juicio, con petición fiscal de un año de cárcel y multa de 10.000 pesetas, que el tribunal ha confirmado.

LA BANDA, DESBANDA

MADRID. — La Banda Municipal, institución muy apreciable, corre peligro de quedar disgregada. Una cuarta parte de los músicos han sido licenciados por viejos, y participantes jóvenes de mérito han causado baja por insuficiencia de haberes. Al parecer, para no apuntarse un fracaso los ediles quieren mantener la Banda en pie aunque sea con malos sonadores.

LOS MONEGROS, AUN MAS NEGROS

ZARAGOZA. — Según noticias de crédito, el Plan de Desarrollo no ofrece noticias agradables para el campo aragonés. En resumen, lo que se afirma es que el II Plan de Desarrollo lo ha ignorado completamente y que, en consecuencia, no se acometerá la construcción del segundo trozo del Canal de las Bardenas, la gran ilusión aragonesa; el Canal del Cinca no pasará del río Alcanadre, y se abandonará a su suerte la región monegrina situada al Sur de la Sierra de Alcubierre, por lo que quedará sin utilidad el costoso túnel de regadío con que se horadó hace algunos años la citada sierra.

MAS DETENCIONES

MADRID. — Según noticias recogidas en los medios obreros, la policía ha practicado, en los últimos días, cuatro detenciones; la del abogado y escritor Nicolás Sartorius; la de Manuel Traba, obrero metalúrgico, así como las de otros dos trabajadores del sector del transporte.

SECCION A CARGO DE VICTOR GARCIA

XXV. Colaboración, base del éxito

EL cuerpo de redactores de «Volontá», Zaccaria y Giovanna Berneri especialmente, tuvo una operosa trayectoria en 1948 por la afluencia de cartas, todas ellas deseosas de aportar mayor luz y sugerencia a la empresa prevista. La cantera de la opinión anarquista no es uniforme, al contrario, ofrece una prolijidad de materiales que es lo que valoriza, precisamente, el ideario nuestro. Cuando en una discusión en la que intervienen varias personas sólo hay dos corrientes puede darse por seguro que allí el anarquismo está ausente, o que habrá, al máximo, un libertario: el portavoz de una opinión. Lo más probable es que se trate de una grey dividida por dos líderes. Donde hay anarquismo es de esperar que las opiniones serán muchas más, porque el anarquista empieza por ser una individualidad que, en la discusión, hace un llamado a sus propios pensares y sentires para abocarlos en el ágora. Del cotejo de estos pensares y sentires se puede llegar al acercamiento con los demás expositores realizándose tantas veces esta bella imagen libertaria del acuerdo unánime y sin voto.

Viene esto a propósito de la diversidad de criterios que desde todas las partes del mundo acudían a Nápoles para indicar a los representantes de la iniciativa de la Enciclopedia Anarquista nuevas y nuevas modalidades a añadir a las ya conocidas. De ahí que de vez en cuando «Volontá» añadía, al final del elenco de misivas reproducidas, una especie de comunicado tendiente a sintetizar los criterios hasta entonces conocidos.

En uno de estos comunicados de «Volontá» se leía:

«Se ha manifestado ya que no nos limitaremos a hacer una simple traducción de la obra de Sebastián Faure: su Enciclopedia es la base, el punto de partida, pero sabemos muy bien que será necesario revisarla y actualizarla en base a los criterios expuestos en nuestro breve programa. (Ver LE COMBAT SYNDICALISTE, 13 de julio 1967, nº 462).

«Desde el comienzo lo hemos señalado: no se trata de una mala copia de las enciclopedias en general, ni una cosecha de definiciones: al contrario, una cosecha de ideas anarquistas, para todos los campos (incluídos el pensamiento, la ciencia, el trabajo, el arte y no tan solo la «política») en los que sean localizables orientaciones eficaces antiautoritarias.

«Desde un comienzo habíamos ya pensado en valernos de la «colaboración» indirecta de los «compañeros de camino», esto es, de muchos grandes escritores que son anarquistas en algún aspecto, incluso ignorándolo, y ello para aquéllos terrenos en los cuales las indagaciones reclamaran la obra de especialistas (especialmente escritores de ciencia y arte así como otros problemas de economía, de política y filosofía).

«Técnicamente hemos pensado en lograr una obra de parecido andlogo a la «Enciclopedia Británica» y a la «Enciclopedia de Ciencias Sociales», es decir, insertando bajo la trama de una serie de monografías contentivas de las voces fundamentales, la red de las voces menores — dando unidad al todo en un índice lógico que supere la barrera del orden alfabético. Se ha previsto, pues, la constitución de un amplio comité de redacción y de muchos grupos de trabajo en torno a nuestro grupo editor, lo que irá consolidándose a medida que avancemos.

Se precisarán muchos años, con el trabajo de centenares de colaboradores; pero unidos lo haremos todo. Mientras, rogamos a cuantos tengan ideas para sugerirnos el leer previamente el referido programa, y que quien se sienta preparado para colaborar se ponga en contacto con nosotros.»

Este llamado, a través de veinte años, continúa siendo actual, efectivo y vital. En los Oteros anteriores hemos requerido la colaboración de cuantos puedan traducir del francés al español y puedan disponer de una máquina de escribir. A través de correspondencia amical hemos llamado a las puertas de los compañeros aptos para actualizar un vocablo, añadir de nuevos y colaborar, en fin, con el grupo editor. Nos hemos dirigido a los libertarios franceses que todavía viven y que participaron en la elaboración de la Enciclopedia Anarquista en francés. Hemos apretado todos los timbres y repiqueteado en todos los picaportes de cuantos libertarios conocemos para que acudan al llamado. La reacción ha sido extensamente favorable y las negativas no alcanzan a los dedos de una mano. Hay razones, pues, para ser optimistas. Eugen Relgis, Stephen Mac Say y Hem Day, colaboradores de Faure para la versión original, nos han prometido una remoción de los vocablos por ellos tocados. Los familiares, amigos y albaceas de los colaboradores de Faure ya muertos, nos han ofrecido material y fotografías para los estudios biográficos que pudiéramos realizar sobre ellos. Un elenco ponderable de los escritores colaborando en la prensa anarquista internacional ha respondido afirmativamente a los ruegos nuestros. La estructura del mastodonte se está realizando con forma, prácticamente, definitiva.

Y de allí al movimiento, que se demuestra andando...

A LOS LECTORES DE OTERO. — Motivado a una ausencia de Francia, momentánea, por parte de Victor García, el «Otero de la Enciclopedia» quedará en suspenso por una temporada. No así el BUZON que periódicamente irá comunicando los acuse de recibo de las suscripciones, renovaciones y detalles administrativos en general.

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

—Puig Ramón, Toulouse. Ya hemos tomado contacto con los estudiantes que nos señalas. Te agradecemos el dato.

—José Clavero, Toulouse. Hemos insistido a los amigos de Caracas sobre la demora que lamentas. Ten un poco de paciencia.

—Lucien Grelaud, Roanne. Nous avons déjà signalé la réception de tes 45,00 frs. Ton adresse a été envoyé a Caracas d'où doivent te parvenir les fascicules.

—Michel Doléans, Monce-en-Belin. Ton mandat de 30,00 frs. nous a été abonné au CCP.

—Gilbert Legros, Pomponne. Ton dernier mandat pour 10,00 frs. est comptabilisé. Les neuf fascicules reçus sont, ainsi totalement payés.

—José Carmona, Montpellier. Recibido tu giro de 70,00 frs. y distribuidos, tal como señalas, 50 para ti y 20 para Miguel Foz. Entendemos que quieres la edición en español. Corrígenos si erramos.

—Constant Planas, Niza. Hemos abierto las fichas para Duhauts, Cavallina y Berkan. Bien que tu segundo envío todavía no lo hemos recibido. Las direcciones de los suscriptores ya han sido remitidos a Caracas.

—Michel Chemin, Herblay. Un formuláire de souscription avec tous les renseignements vous a été envoyé cette semaine.

—Rafael Ribas, Melun. De acuerdo con las instrucciones de Llop hemos procedido a abrir ficha a tu nombre.

—Victor Julvé y Xavier Bartolomé, Toulouse. Por correo aparte mandamos las precisiones necesarias y nuestro reconocimiento por la oferta.

—Michel Lafon, Antony. Nous disons, indistictement, fascicules et cahiers. Si tu as reçu neuf fascicules tout est en ordre. Tu es découvert de trois fascicules.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor Garcia
24, rue Ste-Marthe, París (X).

ARDOR DE LA JUVENTUD

HEMOS visto con satisfacción como se reanuda en nuestro semanario LE COMBAT SYNDICALISTE la «Tribuna juvenil». Decimos se reanuda porque en unas líneas de la redacción del periódico se advertía de que la interrupción había sido causa de falta de colaboración del elemento juvenil. Ya que las páginas de nuestro paladín, así como las de toda la demás prensa libertaria, estuvieron siempre abiertas a todos los compañeros, jóvenes o viejos que sintieran inquietudes revolucionarias, idealistas, y desearan exteriorizarlas por mediación de nuestros órganos de combate.

Sabiendo que la transformación social que anhelamos dar al mundo no es obra de un día, la juventud inquieta y revolucionaria no ha de cejar en su empeño manumisor de poner fin al presente estado de cosas absurdas en que vivimos. De ahí que veamos con simpatía todo cuanto sea el incremento de la propaganda hacia la captación de nuevos prosélitos entre la juventud. Ya que es la juventud la que tiene que garantizar la continuidad de la Organización y de las ideas que defendemos y propagamos.

En el fragor de la lucha antifascista sostenida en España, se están forjando nuevos valores que son la esperanza y la garantía del Movimiento Libertario. Esta juventud que sufre los zarpazos del régimen fascista, junto con los que tuvimos la suerte de llegar al exilio, serán los que proyecten luz y energías entre la clase trabajadora, para llegar a la consecución de un mundo nuevo. Una sociedad libre donde el trabajo, el pan y la libertad esté al alcance de todos los humanos.

En el fragor de la lucha antifascista sostenida en España, se están forjando nuevos valores que son la esperanza y la garantía del Movimiento Libertario. Esta juventud que sufre los zarpazos del régimen fascista, junto con los que tuvimos la suerte de llegar al exilio, serán los que proyecten luz y energías entre la clase trabajadora, para llegar a la consecución de un mundo nuevo. Una sociedad libre donde el trabajo, el pan y la libertad estén al alcance de todos los humanos.

Evidentemente, la juventud rebelde y libertaria se opone a todo cuanto sea mitos y banderías. Nos rebelaremos contra todos los convencionalismos, romperemos todos los moldes y seguiremos con firmeza empujando al pueblo hacia la revolución social. Unica forma de liberar al hombre de la explotación del hombre.

Como armas para el combate emprendido, llevamos un caudal de optimismo, de ilusiones, de fe en el triunfo supremo de las ideas que nos animan. Y esta es nuestra mayor fuerza: entregarnos a la lucha desinteresadamente, darlo todo sin pedir nada que no sea exigir la libertad y el bienestar para todos los que vivan del trabajo.

Cuando encontremos jóvenes que quieran incorporarse a nuestras filas, no nos preocupemos por saber de donde vienen. Lo interesante es saber que es lo que desean y hacia donde van. ¿Tienen el corazón impregnado de nobles inquietudes? ¿Manifiestan inconformismo y rebeldía? No les pidamos otra cosa. Aceptémosles como algo nuestro. Excusemos sus errores, sus titubeos, que poco a poco irán tomando temple y lo que hoy puedan ser dudas, tal vez mañana sean sus convicciones.

La vida es un continuo luchar contra el error para encontrar la verdad, buscar sin interrupción la perfección del hombre.

Que los militantes maduros sepan reconocer y tolerar nuestros fallos. Que no nos zarandeen muy fuerte. Así se podrán evitar los enconos, las insidias entre unos y otros y que tanto daño producen en nuestra Organización. Queremos que nos aconsejen y orienten en la lucha que juntos sostenemos. Que la experiencia que tienen los compañeros maduros de haber vivido la revolución más profunda y libertaria del mundo, sea el libro abierto continuamente donde podamos informarnos los que hemos nacido después de la contienda.

Ellos también fueron jóvenes, tuvieron sus aciertos y sus errores. Que sepan sinceramente reconocerlo y en lugar de ocultarlos que los señalen para que nosotros podamos evitarlos y corregirlos. Todos juntos, hermanados, sin distinguir canas ni rostros barbilampiños, podremos hacer obra buena, altruista y fecunda.

Cuando leemos artículos, folletos o libros relacionados con la revolución española, historiando la gesta heroica del pueblo, de sus hombres, de la juventud que tanto contribuyó en todos los lugares de peligro al triunfo de los trabajadores contra el fascismo, no podemos por menos que sentir cierta emoción. Nos imaginamos el sacrificio, la abnegación que pusieron los libertarios en el combate, para salvar al pueblo de la miseria, del despotismo de la reacción que más tarde hemos vivido y que aún continúa viviendo nuestro país.

A través de todos los tiempos, en todas las épocas donde se ha manifestado oposición al mal, donde se ha puesto resistencia al egoísmo ilimitado de los poseedores de la fortuna, ha sido la juventud la que ha puesto mayor contribución de sangre y de sacrificios en la lucha. Fue la juventud la que irrumpió en la sociedad contra todos los dogmas, contra todas las injusticias; saltando todas las vallas que se le han puesto por delante, sin jamás darse por vencida.

Los compañeros que hoy vemos peinando canas, fueron los forjadores de la revolución española, fueron los jóvenes que asaltaron los cuarteles, ofreciendo su sangre y su vida en el holocausto a la libertad. Apreciémosles y admirémosles como merecen por su pasado lleno de abnegación, y su presente de firmeza en los ideales que nos son comunes.

Y nosotros, los jóvenes libertarios, esforcémonos con entusiasmo, con ardor juvenil, en la construcción de nuestro propio porvenir. Seamos dueños de nuestro destino; responsables de nuestras acciones, administradores del caudal inagotable de nuestras energías. Exploremos la selva virgen de nuevas formas de convivencia entre los pueblos.

¡Nuestro es el futuro! ¡Confiemos en nosotros mismos!

José H. AGUILAR

Lo de Bermeo fue una verdadera batalla campal

BILBAO (OPE). — Al prohibir las autoridades franquistas la ya tradicional concentración de la campa de Urbia, en las alturas del monte Aitsgorri, en Vizcaya la policía hizo en la víspera de la fecha señalada para aquel acto una serie de visitas a las agencias de viaje y dueños de autobuses, para informarles de la decisión tomada y prohibirles, en consecuencia, que entraran en tierra de Guipúzcoa.

Algunos grupos suspendieron el viaje, pero los «mendigoizales» que ya tenían todo preparado, decidieron aprovechar la ocasión para ir de excursión a otra parte. ¡Grande fue la coincidencia, o lo que sea, para que en Bermeo se juntaran unos 500 entre muchachas y muchachos! La mañana tuvo un claro sabor folklórico, pero en la tarde fue otro cantar. La «función» dio comienzo a las cuatro. Al principio se cantaron unas canciones. El horno se fue templando. Volaron por los aires unas banderas vascas de papel. Y luego, de pronto, en medio de un apretado grupo de excursionistas, desplegaron una «de las de verdad». Fue como una señal para que se armara la trapatiesta. Irrumpieron en la escena los «guardadores» del orden y de la sacrosanta paz franquista». Pero los jóvenes no se dejaron amilanar. Eran de Bilbao, de Munguía, de Guecho, del Chorierri, mendigoizales... Al principio un guardia soltó una trompada. Y luego, no se sabe cómo, las trompadas volaron por todas partes. Las daban los de uniforme y «los otros». Y a las trompadas siguieron las pedradas. Tiraron piedras los guardias y los jóvenes, animados éstos por las bermeanas desde ventanas y balcones...

Finalmente, los excursionistas optaron por retirarse. Los autobuses salieron en dirección a Bilbao por Guernica. En la carretera esperaban los «representantes de la ley», que pidieron a todos la documentación y recogieron bastantes carnets. Ahora tendrán que ir a pedirlos al puesto que tiene la Guardia Civil en La Salve, Bilbao.

Curso de Esperanto en París

Con el fin de fomentar el estudio de la Lengua Internacional Esperanto, un grupo de amigos de París y su radio, han considerado oportuno lanzar un llamamiento a todos nuestros lectores, para que aquellos que vean con simpatía la idea, se apresten a inscribirse para la organización de un Curso de Invierno, en el cual, y en unos meses a razón de una sesión semanal, se estudiaría dicha lengua auxiliar.

Con tal objeto, todos aquellos, jóvenes o menos jóvenes, que lo deseen, deberán hacerse inscribir con toda urgencia, acerca del compañero Roque Llop (que transmitirá), 24, rue Sainte Marthe, París (X).

Si se lograra alcanzar un número suficiente, se convocaría a reunión rápidamente para determinar al respecto y solicitar los concursos necesarios a tal fin.

Esperamos que las adhesiones serán numerosas, y que ellas nos llegarán rápidamente.

¡Una Humanidad, una Lengua!

AREA MUNDIAL

La conquista del gran espacio

LOS rusos se han apuntado un nuevo éxito científico al colocar un aparato auscultador en el interior del planeta Venus. Tres ensayos parcialmente fracasados les abrieron el camino de la exactitud, conseguida ésta con el bólido «Venus IV», el cual, situado a una altura superior al planeta venusino, ha soltado hacia la caparazón del mismo un equipo científico capaz de desentrañar el misterio hasta aquí eterno del citado planeta. Gracias a una exactitud de cálculo prevista para un ciclo viajero de cuatro meses, el citado equipo se posó en el suelo en condiciones normales, circunstancia feliz que permitió salvar el utillaje de precisión, que se puso a funcionar y a transmitir seguidamente.

El resultado de esta información mecánica no dejará de contrariar a videntes y poetas: Venus no puede simbolizar, en adelante, el amor humano en razón a sus características infernales. No hay égloga posible mirando al astro verde, más indicado, al parecer, para despertar enormes ambiciones en las sociedades anónimas para la fabricación de productos químicos. Porque, según los datos que el ingenio soviético suministra, la temperatura venusiana se eleva de 40 a 280 grados sobre cero según regiones, calor suficiente para asar todos los bueyes de nuestro mundo sin encender una sola cerilla. El oxígeno y el vapor acuoso de Venus no registran una densidad más allá del 15 %, quedando, por consiguiente, una proporción de 85 % para la composición del ácido carbónico, tanto como decir, que el aire, insuficientemente oxigenado, resultaría de mortal respiro para el ente humano. En cuanto a la presión del suelo, es quince veces más fuerte que la de la Tierra. La penetración del aparato ruso en el interior del planeta intervenido, ha sido a razón de 11 kilómetros por segundo.

Aparte la información suministrada por la agencia oficial rusa, hay los datos recogidos por el astrónomo inglés Bernard Lowell, quien tiene la costumbre — y la facilidad — de seguir de cerca los vuelos de las astronaves que la U. R. S. S. y EE. UU. envían de vez en cuando al espacio. Las notas de Lowell concuerdan con las del astrónomo ruso Bronshtein dato que parece acreditar la seriedad absoluta de la hazaña científica realizada por la balística astronómica soviética.

Según cálculos de los entendidos, el reglaje de «Venus IV» fue dispuesto de acuerdo con las experiencias conseguidas a través de «Mariner II» (norteamericano) y «Venus II y III», rusos.

Como se ve, los vuelos interplanetarios empiezan a dar resultados altamente positivos. Y más positivos serían si en vez de obrar por separado por prejuicios patrióticos y mezquindades comerciales, los sabios de la U. R. S. S., de Norteamérica y otros países iniciados en la materia, pudieran unir sus esfuerzos para un fin común provechoso para la humanidad toda entera.

España empotrada en la rutina

Cuando observamos el paso de gigante que dan las naciones adelantadas en el dominio de las ciencias positivas, no podemos menos que volver la mirada hacia España, ese desdichado país no falto de inteligencias y no obstante, condenado a servir de vagón de cola en el raudo convoy del progreso. Monturiol demostró ser posible la inmersión del hombre en el agua durante muchas horas. Peral dio movimiento al inmersible del figuerense, y ahí tenemos el vehículo submarino inventado, y abandonado, hasta que otros países recogen la idea y la desarrollan, al extremo de que los submarinos españoles serán de fabricación extranjera. El propio autogiro de La Cierva hijo, en 1920 fue muy fotografiado, y aplaudido, y desconsiderado, y hoy tenemos que ver su réplica, el helicóptero, utilizada en España gracias a la «generosidad» norteamericana; y más: cuando este ingenioso vehículo de los aires que no necesita siquiera espacios aerodrómicos puesto que puede posarse incluso sobre una azotea; cuando el helicóptero sirve en el extranjero de aerobús y como elemento auxiliar de Correos, en nuestro país no pasa de ser un mísero instrumento de guerra recibido de guerreros que se desprenden de aparatos viejos para adoptar modelos más perfeccionados.

Es verdad que recientemente Madrid ha sido la sede de un congreso astronáutico internacional y que Franco ha tenido en él sus delegados calificados, más sumidos en una retórica informal por inoperancia de los ministerios correspondientes. Sin embargo, España es un país bueno como escenario, cómico o melodramático, y si las potencias euroamericanas le hacen tal caridad que dios se lo pague. Es, en síntesis, la importancia del retrato en la casa que fue del difunto.

El tesoro español se disipa, hoy más que nunca, en asuntos militares, eclesiásticos y burocráticos. La escuela permanece semiabandonada y la Universidad saca una mentalidad por cada cien que le corresponden, y en general, las clases técnicas dan profesionales de oficio en vez de arquitectos e ingenieros. De éstos, los hay, desde luego, mas, repetimos, no en el porcentaje debido. Igual ocurre en las otras ciencias, las de laboratorio especialmente.

Cuando Eslavia y Yanquilandia envían bólidos controlables al Universo, en nuestro país se «viaja» aún en andas del Angel de la Guardia. Ni se conoce siquiera la estratosfera. Nuestro célebre «Talgo» nos da una velocidad media de 70 km. hora cuando los expresos de tras los montes circulan a 120. Hay el llano y hay la montaña, indudablemente. Y también la ingeniería moderna que perfora túneles, extiende puentes y dispone contrafuertes. Los montes, las hondonadas y las tierras movedizas ya no suponen obstáculos insalvables, en España como no importa qué país del mundo. La Ciencia es dueña y señora de la vida a pesar de que se fusiló a Ferrer Guardia porque lo dijera. Vengan más alimentos e instrucciones (el Pan y Escuela de Joaquín Costa), más educación superior y mayor respeto al trabajo; y menos consideración al clericalismo, al cuartel y al señoritismo, que no la merecen en nada, y no obstante devoran la energía del país al que someten a la condición de lacayo de las naciones de primera fila.

Se habla mucho de España; pero sería mejor ocuparse de la felicidad de los españoles.

Arriba España, pero no a caballo del Angel de la Guardia, ese vehículo de ilusión que conduce a ninguna parte.

ELLOS LO DICEN

AMARGURAS DEL MAGISTERIO

SEPTIEMBRE es un mes propicio a las reflexiones sobre la enseñanza primaria nacional. El viernes día quince comenzará el curso escolar. Millones de niños españoles van a las aulas para reanudar o comenzar su formación elemental, preparación básica que para la mayoría será única, desgracia sobre la que ya no podemos decir más de lo que ya se ha dicho. Uno de cada cuatro niños tiene posibilidad de proseguir los estudios del bachillerato; uno de cada cincuenta podrá alcanzar la docencia superior.

A pesar de estas penosas cifras nos inquieta más todavía el hecho de que centenares de miles de niños no llegarán a conocer la enseñanza. Para ellos, la sociedad española no ha resuelto tan primario y esencial derecho. Paradójicamente, estos niños también tienen la obligación de cumplirlo. Hace pocos días insistíamos en tan ardua y espinosa cuestión. Son problemas que el tiempo, en vez de resolver empeora, endurece y hace endémicos.

El director general de Enseñanza Primaria ha declarado, el martes día cinco, que en el II Plan de Desarrollo será necesario construir cerca de un millón de nuevos puestos escolares. Sabido es que el I Plan de Desarrollo únicamente ha cumplido hasta la fecha un tercio de las quince mil aulas programadas. Y ello favorecido por el optimismo inversor de los primeros años, euforia nacional que barruntaba el clásico bandazo hacia la depresión en que ahora estamos. De estos altibajos financieros también ha debido de participar el levantamiento de nuevos centros docentes. Es de suponer que la restricción de los gastos públicos cercenaron créditos para esta primordial tarea.

Además, la enseñanza en las aulas primarias adolece de modestas y escasas dotaciones para material docente. El único lujo que puede y debe permitirse la política educacional es tener las escuelas idóneas, en las que se imparta una preparación de primera calidad y con unos procedimientos a la altura de los mejores y más renombrados centros privados. Al menos en la enseñanza primaria, no debe existir la discriminación de clases que después se hace más acusada en los otros grados de enseñanza. En las escuelas, casi todo funciona a precario, con censos incompletos, interinidades que revelan una real escasez de medios económicos.

Y no es menos deficiente la falta de estímulo de los educadores. La situación económico-social del Magisterio Nacional Primario es gravísima e insostenible, según ha determinado en sus conclusiones la Asamblea de presidentes de la Federación Católica de Maestros Españoles en su reunión de Zaragoza. El propio director general de Enseñanza Primaria, en las declaraciones a que antes nos referíamos, insistió en la necesidad de revisar los sueldos al objeto de hacer atractiva la profesión a la juventud española. El país precisará, para el inmediato futuro, que se incorporen veinticinco mil nuevos educadores. Es obvio que si los alicientes económicos son mantenidos en escala cicatera, muchos jóvenes maestros no acudirán a la convocatoria y permanecerán en empleos que obliguen a menos sacrificio y rindan compensaciones más rentables.

Siempre hemos sentido un gran respeto hacia cuantos se entregan al arte y a la misión de enseñar; y especialmente hacia el magisterio primario, cuerpo sobre el que se han formulado elogios justos y nunca excesivos para su tarea en la sociedad.

Las palabras del señor Tena Artigas nos han llenado de esperanza. En fecha próxima los maestros dejarán de ser funcionarios de tercera, como el Estado les tiene catalogados en su nómina. No parecen tener otro significado las manifestaciones del director general de Enseñanza Primaria. En caso contrario, es posible que a la falta de escuelas se añada la escasez de maestros, acentuando las sombras de unos abandonos increíbles.

(*«La Vanguardia», septiembre*, 1967.

B.D.I.C

En broma y en serio

NO cabe ocultar que todos y cada uno tenemos nuestras lecturas preferidas. Una vez más me veo precisado a saciar la curiosidad de muchos seguidores nuestros, sabedores de estas andanzas nuestras aprovechando el poco tiempo de que disponemos. Hay cosas que no se pueden ni deben olvidar, y otras que las tenemos que repetir, si alguien las hubiese dicho.

El caso es que este año nos propusimos pasar las vacaciones diferentemente a otros. Con bastante tiempo nos decidimos a dar la patada a la maleta, como se suele decir. Y «allí» fuimos a dar con nuestros huesos. No hice nada más que lo que hacen tantísimos que lo ocultan.

No sé si podré acordarme de cuanto vi y me dijeron, pues allí los apuntes no se pueden hacer sin arriesgar el pellejo. Luego pasa como cuando estamos acostados, que sin dormir ni soñar, al día siguiente no te acuerdas de nada de cuanto acudió a la mollera. Yo en este momento me acuerdo del amigo Sánchez, pintor que se baja del andamio para ponerse a escribir de lo que le viene a la cabeza.

Sí, amigos, eso de los apuntes allí es muy difícil, no se pueden hacer. Y entrando de lleno en nuestra intención, diré que he hablado con un muchacho poco más de nuestra edad, que se tiró una decena de años en el Penal de Puerto de Santa María, haciéndome recordar éste de las muchas guantadas recibidas, por puro capricho, de manos de «chorizos» y chulos a sueldo. A la oficialidad le dolía la mano ya de tantas dar.

Cuando salió, al fin, bajo fianza, le ofrecieron un «empleo» en la construcción de fortificaciones, hoy existentes, desde la provincia de Málaga a la de Cádiz; toda la costa. Allí, poco o nada se percibía que no fuera un caldo de algarrobas y arena, imposible de tragar. Vióse, pues, precisado a desertar, como tantos otros, bajo la presión del hambre, de los piojos y la sarna, antes de que este conjunto terminara con ellos.

El agua hoy día, año 1967, aún sigue racionada, pero no para todos. Tres horas la mañana y tres por la tarde, mientras que los turistas acampados son suministrados por la propia municipalidad para dar la sensación de que todo abunda. Mientras tanto, en los patios de viviendas obreras las reyertas se multiplican todos los días por esta provocación de las autoridades.

En Cádiz, por ejemplo, donde tantísimos crímenes cometió la Falange, lugar en que no quedó hogar sin ver fusilar a uno de los suyos en los fosos de Puerta de Tierra y luego en los pueblos en que la morisma entró con carta blanca para saquear y violar a nuestras mujeres, tuvimos ocasión de que nos calara un «chavó» (dada nuestra expresión) para decirnos:

«Me queréis decir el porqué, en tamaño y en esencia, hay esa gran diferencia entre el *buque* y el *buqué*? Pues en el acento, le respondí. «Pues por esa insignificancia — prosiguió — no concibo la distancia del *presidio* a *presidió;* ni del que topa al que topó, ni lo de Tomas a Tomás. Mas dejemos eso de los acentos que convierte, como veréis, las ingles en inglés, y vamos con otro cuento. Si llamamos bebedero lo que es un bebedor, llamaremos comedero lo que es un comedor. Si al hombre que bebe mucho llamamos bebedor, al hombre que come mucho llamaremos comedor».

Se hizo tarde para lo que teníamos proyectado: visitar el campo de fútbol Carranza; diremos a tiempo que está hecho este tío una verdadera momia. Otro mal parto, como se dice entre los gaditanos, no el terreno, no, sino Ramoncito Carranza, el consorte de los Pemán y González Byass, tan en cuenta y jamás olvidados por la clase trabajadora jerezana. Decíamos que se hacía tarde, oscurecía inclusive; pero ello no impidió que viéramos los cientos de banderas que adornaban el terreno del juego. Unas sí y otras no, pero todas juntas se podían ver desplegadas al viento. Unas con el yugo y las flechas, las españolas de un régimen fascista. Las otras rojas, con la hoz y el martillo, comunistas. Qué contraste. Si los Rendón, doctor Ortegas y tantísimos destacados comunistas levantaran la cabeza. ¿Qué dirían? Si aquellos hombres arrastrados a la cola de un potro en Cádiz, o ahogados cuando se quisieron tirar de la prisión flotante como única solución, comprobaran todo este lío banderil, ¿qué harían?

En verdad que creíamos ver visiones, fantasmas, pero nuestro amigo nos sacó pronto de la duda explicándonos el suceso. «No creáis — nos dijo — que esas banderas hayan sido puestas a escondidas ni ocho cuartos, amigos. Esas banderas fueron desplegadas con el consentimiento de Franco y por orden del Estado español. Ya véis que hasta la propia Guardia civil las respeta y custodia. Rusia y España, el comunismo ruso y el Estado español, se van poniendo de acuerdo cada vez más. Se empezó con el fútbol, el baile, la llegada de barcos cisternas, la venida de turistas, para terminar así, con una alianza comercial».

El alcalde de Barbate, también de Franco, nos dijo que «eso de lo del Peñón inglés o Gibraltar, más claro, sigue sin resolverse en favor de España, sin que sea para España de una vez y para siempre porque nosotros así lo queremos. Pues sin menos discusión ni chismorreo, el día que se nos lie la manta a la cabeza, se acabó tanto rollo como se traen. Claro que vale la pena esperar un poquito, un poquito nada más; la muerte muy cercana de Franco. Día en que habrá guantazos que encenderán luces».

RODAMA

FEDERACION LOCAL DE PARIS

Charla comentada

El domingo 8 de octubre en nuestro local social, pronunció una charla el compañero Félix Cuende. Tema: «Verdades y errores presentes».

He aquí la síntesis de los pasajes más destacados: «A título de preámbulo expuso que nadie debe considerarse en posesión de la verdad absoluta. Es por esta razón que no vengo a decir la verdad, sino mi verdad. Para mí hay algo que es una verdad axiomática, incontrovertible, escrita en la historia con la sangre de los militantes anarcosindicalistas: las gloriosas epopeyas de los hombres del auténtico sindicalismo revolucionario».

«Los puntales más sólidos del pensamiento libertario lo constituyen el elevado concepto de la dignidad humana, de la razón, de la justicia, y del federalismo».

«Quiero afirmar que nosotros solos no conseguiremos jamás vencer a los enemigos de la clase obrera. Si es que luchamos para extirpar las raíces de la tiranía y conquistar la libertad, no tenemos otra solución que aliarnos con otras fuerzas de signo democrático. Estas fuerzas se hallan simbolizadas en una sigla: Alianza Sindical Española».

Pactar con A. S. O., con los dirigentes del sindicalismo falangista o con esas corrientes sindicales de nuevo cuño y de muy dudosa intención, es atentar alevosa y premeditadamente contra la C. N. T.

Al final intervinieron algunos compañeros para expresar sus opiniones.

Secretaría de Prensa y Propaganda

Un tema de la guerra de España

«CIUDAD CAIDA»

Me gustó, francamente, la novela «Ciudad Caída», que me enviaste. No estoy, ni mucho menos, capacitado para la crítica literaria, mas me sedujo su trazado sencillo, sin alardes ni pretensiones de impresionar a nadie — así me ha parecido el autor a través de su obra —, lo que da a su lectura grata amenidad. Además, sus esbozos para mostrar con pincelada realista y sin aparatosidades el ambiente de vecindad de una barriada urbana, con sus bondades y defectos, amén de la influencia de la lucha civil, me hicieron simpática la obrita. Desde luego, meditándola, a la par que leyéndola, la novela muestra capacidad en la pluma de Carmona Blanco para realizar literariamente obras de mayor alcance y envergadura. Pero por lo que a mí personalmente respecta, seguramente porque aquí uno está en ayunas en literatura sobre el tema tratado en «Ciudad Caída», especialmente desde el lado que lo enfoca, el libro me ha impresionado. — *F. F.*

COMUNICADOS

C. DE R. DE LA C. N. T. INGLATERRA

Las presentes líneas tienen por objeto poner en conocimiento de la organización en general que el Núcleo de la C. N. T. en Gran Bretaña ha nombrado nueva Comisión de Relaciones, la cual ha quedado constituida de la siguiente forma:

Secretario, Antonio Vargas, 68, Buchanan Gardens, London N. W. 10, England. Prensa y Propaganda, Mariano Valle, 30, Frighton Road, London, N. 16, England. Tesorero, Julián Fernández, 84, Ilex Road, London, N. W. 10, England.

Al hacer público este acuerdo de nuestra asamblea, reafirmamos la fe que tenemos en los principios del anarcosindicalismo español y expresamos, una vez más, la firme voluntad de los compañeros exilados en Inglaterra de continuar, sin desfallecimiento, la lucha contra el régimen franquista, y de ayudar a buscar, dentro del marco de las normas federativas establecidas por la Organización, los medios más adecuados para que la C. N. T. siga manteniendo la seriedad y la personalidad que la hacen acreedora al respeto de propios y extraños, y para que siga siendo una fuerza prometedora y determinante en el futuro de España.

La Comisión de Relaciones

CONFERENCIA EN MARSELLA

La Federación Local de Marsella, de la C. N. T. de España en el exilio, A.I.T., invita a los afiliados y simpatizantes, a todos los amantes de la cultura y a los defensores del ideal libertario, a la conferencia pública que tendrá lugar el domingo día 29 de octubre de 1967, a las nueve y media de la mañana, en la sala Fernand Pelloutier de la Vieja Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, a cargo del conocido y culto compañero Miguel Celma, que disertará sobre el palpitante tema: «La idea de Dios en la obra de Camus».

EN TOULOUSE

Interesante charla a cargo del compañero Florentino Monroy, que tendrá lugar el día 19 de noviembre, domingo, a las diez de la mañana en la sala de conferencias, 4, rue Belfort, Toulouse, y que disertará sobre el siguiente tema: «Durruti, una infancia turbulenta». Invitación a todos los amantes de la cultura.

F. L. DE TOURS

Invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 5 de noviembre a las nueve y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo. Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la puntual asistencia de todos.

F. L. DE MONTPELLIER

El día 21 de noviembre próximo, martes, a las nueve de la noche, y en el Pavillon populaire, tendrá lugar una conferencia organizada por el Grupo anarquista francés de Montpellier, con la participación del compañero Aristide Lapeyre, que disertará sobre el tema «La revolución española 1936-1939».

Esta F. L. invita a todos los compañeros y españoles en general a asistir a la misma, con la seguridad de que quedarán enterados y satisfechos por parte del orador bien conocido y bien informado de lo que fue nuestra contienda contra los fascistas, al mismo tiempo de nuestra labor constructiva por un sistema social, humano y equitativo.

S. I. A. NANTES, ST-NAZAIRE

Les camarades espagnols et français de Loire-Atlantique forment un comité provisoire. Ils invitent les antifascistes des départements de Loire-Atlantique (44) de Vendée (85) à se joindre à eux. Ecrire García, 67 rue du Breil, Nantes. Biget à Vertou.

Permanence «Café Flesselle», à Nantes, deuxième dimanche de chaque mois.

«TERRA LLIURE»

Situación administrativa del Boletín:

Déficit nº 7 y 8	576 50
Ingresos diversos	237 10
Déficit actual	239 40

París 13-10-67.

Ultimos donantes:

A. Palacios, 5; Roldán 5; Vicente Montferrer, 5; Heleni Ferré, 15; José Llop, 10; Grupo Casablanca, 25,60; Gaspar García, 10; Ramón Carré (sellos correo) 1,20; G. Folch 5; Agrupación de París de R. C., 100; Agrupación de Perpignan, 20; Pere Quert, 5,50; R. Foures, 7,70; S. Ripoll, 5; J. Giné, 2,70; R. Adell, 5; J. Bescós, 7,70 frs.

LA CONFERENCIA DEL COMPAÑERO MORO

Según acuerdo de los que asistieron a la conferencia que pronunció el compañero Fabián Moro, con el título «Temas esenciales del anarquismo, en espíritu y materia», va ha hacerse un folleto al precio de coste para la edición, o sea 585 frs. Se abre suscripción para la cantidad susodicha. Quien esté de acuerdo con la iniciativa y quiera llevar su óbolo, puede hacerlo a la Federación Local. Una vez la cantidad que se necesita sea alcanzada, la suscripción será cerrada.

París, octubre 67.

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Domingo 12 de noviembre: Inauguración de la misma con una conferencia y proyección de panoramas en colores. Especialmente invitados los jóvenes, los emigrados, los compañeros y sus familias, para la creación de un hogar cultural y de fraternidad constante.

ESSONNE

Los compañeros cenetistas radicados en Juvisy, Savigny, S. Michel-sur-Orge, Bretigny, Arcachon, etc., deberían relacionar con el compañero Jean Jiménez, Residence de La Source, Bat. 2, esc. 3, rue Château de Laynay, 91-St.-Michel-sur-Orge.

F. L. DE DREUX

Reunión el 5 de noviembre a la hora y local de costumbre. Dadas las importantes informaciones y el temario, la presencia de todos los compañeros es indispensable.

F. L. DE ROANNE

Se recuerda a los compañeros que las reuniones ordinarias se celebran cada primer domingo de mes. Pues la próxima tendrá lugar el día 5 de noviembre a la hora de costumbre.

TOMBOLA DE SOLIDARIDAD

Ha sido entregado a Dreux, por corresponderle, el 6º premio, consistente en un reloj de pulsera.

(N. B. Este cronómetro marca la hora oficial, no la sindical.)

F. L. DE PARIS

Continuará la asamblea el domingo 29 de octubre a las 9 y media de la mañana.

ALIANZA SINDICAL, PARIS

El domingo día 29 de octubre, a las diez en punto de la mañana, en el 24, rue Ste.-Marthe (Metro Belleville), se celebrará asamblea conjunta informativa para discutir en torno a *Perspectivas sindicales en España*.

Dos compañeros, uno de la U.G.T. y otro de la C.N.T., harán breve exposición del tema, abriendo así el debate. En espera de la asistencia de todos los afiliados a las tres organizaciones, queda vuestro y de la causa obrera, *el Comité de Alianza Sindical*.

CARA A LA ARGENTINA

El folletón que estamos publicando se debe, en recopilaciones y apuntes, al compañero Serafín Fernández.

PAÑUELO ALEGORICO DE MONTPELLIER

En el nº 475 de COMBAT SYNDICALISTE del 12 de octubre apareció un artículo titulado «Una excelente iniciativa solidaria» y que hace referencia al Pañuelo Alegórico que se hizo en España y la F. L. de Montpellier ha impreso haciendo nueva tirada del mismo, al final del artículo venía la dirección con error para pedidos y pagos de los mismos.

Pues no es José Fortes como dice, sino José FORTEA, 49, Fbg. St-Jaumes, Bloc A, 34 - Montpellier.

Son varios compañeros ya que han girado dinero, al mismo tiempo de hacer el pedido, y en Correos nos ponen inconvenientes para retirar el giro por la «S» en lugar de la A. Ténganlo los compañeros en cuenta cuando formulen pedidos.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris: Palencia, 5 frs.; Berthe et Jacques, 10; *Saint-Chamond:* A. Flores, 6; *Roanne:* Antonio López, 10; *La Charité:* Peincede, 10 frs.

Total: 41,00 F.

PARADEROS

Interesa saber el paradero de Andrés Montijano y su compañera María Rosa Saujillo. Se ruega a quien pueda dar noticias de ellos las comunique a la siguiente dirección: Mme Sánchez Vicenta, 23 rue de la République, Plan de Megreuil, B.-du-Rhône-13.

—Paradero de Antonio Lara, que por 1952 trabajaba de minero en «La Palisa» (Ardèche). El gobierno español pidió su extradición sin conseguirla. Y de Antonio Expósito, evadido de la cárcel de Madrid, pasó al «maquis» con el nombre de «Arroyo». Pregunta por ambos, Manuel Rodríguez, 9, rue EDT, Beaurepaire, Dreux (28).

Servicio de librería

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», James Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», ídem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Caliodoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», ídem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», ídem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Pasión y poesía», C. Carpio	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari	18,50
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Sangre Negra», R. Wright	20,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00
«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00
La Bible Comique (illustrée)	15 00
«Cuentos», de Campio Carpio, ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	3,00
Femmes et Fillettes, mefiez-vous !	7 50
«Escarceos sobre China», Victor García	8,70

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

15 % a paqueteros y F. L.

S.I.d.

El calendario para 1968 será puesto a la venta, en los primeros días de noviembre, al precio de 4 francos en toda Francia.

COLUMNA DEL EMIGRADO

COLOQUIO

ESTE no tuvo preparación ni empaque. Fue establecido al azar de un encuentro provocado.

En un patio de *gare* doy con unos emigrados de retorno y les ofrezco LE COMBAT SYNDICALISTE.

— No es para nosotros — me objetan —, no somos españoles.

— Mas el portugués no está tan lejos del habla española.

— No importa. Allí dentro encontrará españoles.

Voy «allí dentro» y mis primeros interrogados son otra vez lusitanos.

— ¿Quién lee español? — pregunto ya desconfiado.

Una mujer de media edad responde que «ellos», un grupo de cuatro o cinco, añadiendo:

— Aquel otro grupo de mujeres va a Barcelona. Son catalanas.

Digo que yo también y las catalanas o no catalanas permanecen como de piedra. Quien sabe los problemas íntimos que les preocupan. A su vera, varios niños en edad temprana. Me los imagino destinados, con sus madres, a cualquier barracópolis de la gran ciudad mediterránea.

Ahora soy yo el preguntado por un hombre:

— ¿Usted vive en París? ¿Hace años que está en Francia?

— Habito en París como he habitado en Marsella, Toulouse, Burdeos, el bosque, la viña y la playa.

— Entonces conoce bien el país. Debe ganarse bien la vida para viajar tanto — supone una vasca.

— No tengo necesidad de Banco alguno para depositar mis ahorros. Me los guardan los tenderos.

— ¿Pues que puñeta hace usted por aquí? — se extraña un andaluz clásico.

— Mantener mi tipo de refugiado político.

— ¿Entonces, usted es de los de la guerra?

— Sí, y a mucha honra.

Se levanta un estado de euforia, y a falta de poderme ofrecer el pan y la sal necesarios para sus familias, los del grupo me invitan a tomar asiento entre ellos, cortesía de mucha estima.

— Sí, amigos — remacho —; soy refugiado del 39, y ello durará tanto como dure el régimen franquista. Uno se carga de años en el extranjero, pero lo mismo sucedería en lo que llaman «madre patria». En ella no atan los perros con longanizas, y cuando menos en el exilio uno puede expresarse como siente.

— Es una ventaja de ustedes. Allí todo lo que se puede decir y oír sin ocasionar disgustos es siempre lo mismo y favorable al gobierno — expone la de Euzkadi.

— Yo estoy harto de tanta opresión y de tanta asfixia. Yo les canto las verdades a quienes me importunan. Como a mi padre, no me gustan los curas, los amos ni los militares, — exclama otro.

— ¿Y vive su padre de usted? — pregunta el menos añoso del grupo.

— No; al entrar los fascistas en el pueblo (aquí nombra uno de la provincia de Cádiz) me lo mataron a estacazos, y el cura estuvo contento.

— No explique esas cosas cuando hable en España — recomienda otra mujer.

El hombre dirá o no dirá, pero parece ser de los que no aguantan. Cuenta — es inevitable — el estado de miseria de los andaluces braceros, y la obligación que tienen de confiarse a agentes que reclutan para trabajos en el extranjero, donde resultan, los contratados, dos veces explotados. También lejos del «suelo patrio» deben ceder un tanto por ciento para las cargas del régimen de Franco.

Le ofrezco LE COMBAT SYNDICALISTA, y el gaditano lo toma con curiosidad. Le da una rápida ojeada y se lo mete en la faltriquera, a la par que asegura:

— Lo español de este papel lo hago leer a mis paisanos.

Una mujer nos observa sonriente y a mí me pide:

— Si tiene otros y me los da yo los entro todos y los divulgo.

Le doy cuatro o cinco más que llevo y un par de ejemplares de «Umbral». Parece en sus manos «papel precioso» y se lo esconde meticulosamente. Luego asegura:

— Soy gustosa de literaturas. Como volveré a París me dará más, ¿no es cierto? Páseme una dirección suya.

Se la doy, y me despido de todos. Salud y buen viaje.

— Y que Franco no encuentre médico — me responden...

FORJADOR

A LOS DE «PEGASO» NO SE LA PEGAN

MADRID. — Los 5.500 trabajadores de la empresa «Pegaso» han iniciado esta mañana una semana de «trabajo lento», como consecuencia de una negativa de la empresa a subir los sueldos.

La dirección de la empresa contestó ayer negativamente a la petición de los representantes de los trabajadores, que pedían un aumento de 1.700 pesetas mensuales por persona. Ayer por la tarde se celebró una asamblea de unos 2.000 trabajadores, durante una hora, en la que se acordó trabajar a «ritmo lento» durante siete días. El acuerdo fue aceptado por el resto de los trabajadores y esta mañana se ha comenzado a poner en práctica. Los salarios medios de un oficial de primera en Pegaso, sin horas extras, asciende a unas 7.500 pesetas mensuales, y los de los peones a unas 5.500 pesetas.

Comunican de Italia

La Federación Anarquista Italiana tendrá su Congreso nacional del 1º al 5 de noviembre próximos, en Ancona.

El Orden del Día queda establecido como sigue:

1º Relación de la Comisión del Congreso; informes de la redacción y la administración de «Umanità Nova», de la Librería F. A. I., de la Federación Anarquista Juvenil Italiana, del Comité Nacional pro víctimas políticas, de la Colonia M. L. Berneri, de «l'Agitazione del Sud», de «Seme Anarchico», de «Volontà», y ediciones.

2º Posición de los anarquistas ante: *a)* El neocapitalismo, o política planificadora del Estado: automatismo; *b)* anarquismo y marxismo en la prueba del siglo XX. *c)* La acción anarquista contra la invasión clerical.

4º Los anarquistas y el Movimiento de los jóvenes.

5º Los anarquistas, el Movimiento obrero. Conclusión del convenio específico promovido por la C. del C.

6º Congreso Internacional de Federaciones Anarquistas. Informes y debate.

7º Organización y actividades de los grupos y de la Federación, conferencia nacional, problemas esenciales de nuestra época: guerra, dictadura, racismo, Estado, etc.

8º Dimisión y renovación de cargos.

Dirección de la Comisión Organizadora: Federazione Anarchica Marchigiana, Via della Grazie, 22. — 60100, Ancona (Italia).

«La Iglesia contra la República española»

Sumario de los capítulos de este documentado libro:

1, La España católica; 2, Su majestad muy católica; 3, ¿Monarquía? ¿República?; 4, Trono y altar; 5, La guerra de España 1936-1939; 6, El doctor Gomá; 7, El obispo Gomá; 8, Gomá, arzobispo de Toledo; 9, El cardenal Gomá en el congreso eucarístico de Buenos Aires; 10, El cardenal Gomá en Pamplona; 11, El cardenal Gomá guerrero de la cruzada; 12, El cardenal Gomá, primado de España, a las órdenes de Franco; 13, El cardenal Gomá en el congreso eucarístico de Budapest; 14, El cardenal Gomá y el presidente vasco, señor Aguirre; 15, Apoteosis de la victoria fascista; 16, El cardenal Pla y Deniel; 17, El cardenal Vidal i Barraquer; 18, El cardenal Segura; 19, El caso del obispo Múgica; 20, El obispo Irurita; 21, Mártires; 22, Pío XI; 23, Pío XII; 24, Gandhi; 25, Autoridad; 26, Ningún milagro; 27, La «Non intervention»; 28, Comunismo y comunistas; 29, Jesuitismo y jesuitas; 30, Lo que fue la República española; 31, Lo que habría podido ser la República española; 32, La jerarquía española ante el exilio; 33, Un obispo que habla claro... en Guatemala; 34, Amigos ilustres de la República.

El precio será de 20 frs. Dirigirse a Mme Palmira Lobera, 32-Labastide-St-Pierre, CCP 719 57, Toulouse.

BREVE RESEÑA DE LA INFLUENCIA DE LA A.I.T. EN LA ORGANIZACION OBRERA Y SUS LUCHAS EN LA ARGENTINA

La A. I. T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

Ya sea por la lejanía que los separa de Europa, sus fabulosas riquezas de fácil explotación u otras razones para mí desconocidas, los países del Plata ejercieron desde tiempos lejanos gran atracción en los europeos andariegos sedientos de aventuras. Y desde lejanos tiempos, en sus playas desembarcaron capitalistas ávidos de riqueza y de poder, como así idealistas intrépidos sedientos de libertad y de justicia. Debido a ello el dominio español en el Plata vivió sobre un volcán de insurrecciones y el movimiento revolucionario por la independencia estalló con tales bríos que el ejército real salvó su vida retirándose de prisa hasta el alto Perú. Debido a tal empuje subversivo la revolución por la independencia tuvo proyecciones futuras que favorecieron a los movimientos sociales que se oponen a la tiranía y la explotación, y a ello se debió la buena acojida que allí tuvieron las ideas propagadas por la A. I. T., y los militantes que allí las divulgaron y organizaron las secciones de la A. I. T.

Alrededor de 1870 en Montevideo y Buenos Aires aparecieron las primeras agrupaciones, como así en México. En los primeros tiempos que los socialistas aceptaban la acción revolucionaria, una colaboración con ellos fue posible. Pero su inclinación al parlamentarismo y demás diferencias que separan las dos corrientes y los fines opuestos que persiguen, puso fin a la confusión que tanto daño hizo y hace en nuestros movimientos. Allí cada corriente organizó su propio movimiento, lo que fue uno de los factores que desarrolló y dio empuje a la sección de la A.I.T. en la Argentina.

Para llevar a cabo sus planes de rapiña por el esclavaje, el capitalismo aventurero y los nuevos ricos por medio de una falaz propaganda en la que prometían paraíso a los obreros más pobres de Europa, hicieron que desembarcaran en aquellas playas millares de trabajadores deseosos de adquirir la fácil fortuna que se les había prometido. Desplazados de sus países de origen y hablando muy distintos idiomas no podían entenderse para defenderse. Aprovechando tan penosa situación, los ricos asociados como los no asociados impusieron tales condiciones a los trabajadores, que en los lugares apartados de las grandes poblaciones iban desde la obligación de trabajar gratis, y castigos corporales, haste el asesinato.

Pero enmedio de aquellas masas de trabajadores también llegaron combativos y experimentados idealistas. Entre otros muchos Malatesta, Pedro Goti, José Prat, que comprendiendo y siendo comprendidos por los trabajadores de las diversas lenguas como así por los nativos, organizaron y entablaron titánica lucha que mejoró las condiciones económicas, morales de los trabajadores. Creó un clima de esperanzas y resistencia a las corrientes regresivas que impedía que la Argentina se convirtiera en un feudo de los consorcios que explotaban su pueblo y sus riquezas, al extremo que se encuentran las repúblicas hermanas.

Cuando la F. O. R. A. se organizó como central en 1902, asistían organizaciones que respondían a los principios de la A. I. T. en todas las principales poblaciones de la república que habían librado tremendas luchas por mejoras inmediatas. Por dicha fecha ya los albañiles de Mar del Plata habían conquistado la jornada de 8 horas. La central reformista que se empeñaba en declarar huelgas con permiso del gobierno, nada pudo hacer para aliviar la situación de los trabajadores. Pero un capitalismo de mentalidad plebeya y colonialista en poco tiempo enriquecido con fabulosas riquezas naturales explotadas sin control no podía tolerar los límites que a su avaricia le ponía el movimiento obrero de finalidad anarquista, y con tal propósito la primera maniobra fue establecer un gobierno que les fuera obediente, lo que lograron con el gobierno de Figueroa Alcorta en 1909. En una reunión entre la patronal con un representante del gobierno resolvieron hacer desaparecer el movimiento de la F. O. R. A. de cuya misión se encargó el coronel Falcón. Con la supresión de las garantías constitucionales el movimiento fue puesto fuera de la ley. Y de 1909 a 1916 la persecución fue tan cruel que el movimiento forista apenas daba señales de vida. Consecuencia de ello por 1915 y 16 Buenos Aires era sin duda una de las capitales que la clase obrera pasaba más hambre, en medio de una abundancia de comestibles que rebasaban todas las medidas.

La masa trabajadora azotada por la miseria y aterrorizada por tan cruel represión, buscando amparo en su mayoría ingresó en la central reformista que entonces se llamaba C. O. R. A. Animada por tales ingresos dicha central emprendió una campaña de unificación con la F. O. R. A., secundada por destacados ex anarquistas que habían pertenecido a la misma, la que culminó en un Congreso de unificación en 1915, la que se dio el nombre de F. O. R. A. del IX Congreso.

Confiados en el apoyo de la nueva central que surgió de la unificación de los obreros municipales y marítimos se lanzaron a la lucha para reconquistar las mejoras perdidas durante el período de represión. La central unificada sometió dichos conflictos al arbitraje. Y estos se arreglaron de tal manera que los obreros volvieron al trabajo en peores condiciones que las que tenían antes de declararse en huelga.

En los trámites del citado arbitraje se destacaron los ex anarquistas y ex militantes de la F. O. R. A. del V Congreso: Sebastián Marota, Serra, Pacheco, García el de la F. Marítima, en lo que dieron pruebas de que habían descendido a un nivel moral más bajo que los líderes políticos de la central reformista.

Vencida la resistencia que los trabajadores ponían al capitalismo aventurero, éste se disponía a neutralizar la resistencia que se le oponía desde las esferas políticas que le impedían adueñarse de la República y sus destinos. Y en estas cundió la alarma. Para ganar las elecciones a la presidencia de la República en 1916, el Partido Radical denunció el peligro, como así la penosa situación en que se debatían los trabajadores; prometiendo restablecer las garantías constitucionales que al movimiento de la F. O. R. A. le habían sido retiradas. Llegado al Poder, el Partido Radical, aunque las leyes de excepción que ponían a la F. O. R. A. fuera de ley no fueron derogadas, la represión no fue tan cruel. Y con un mínimo de libertad en los militantes y simpatizantes a pesar de todo palpitaban las ideas y el recuerdo de la F.O.R.A. del V Congreso, y se lanzaron a su reorganización. Los obreros engañados por la central reformista en su gran mayoría volvieron a reingresar a la F.O.R.A., y el 1920 las mejoras perdidas durante el largo período de clandestinidad fueron reconquistadas con creces. Al Congreso extraordinario de septiembre de 1920 concurrieron 400 organizaciones y 48 autónomas que aunque no oficialmente adheridas seguían la ruta de la F. O. R. A. En dicha fecha en los dos extremos de la república, la Patagonia y el Chaco, los capataces aun llevaban pistola y la empleaban para dialogar con los trabajadores, en dichos lugres se produjeron las huelgas más sangrientas y aunque fueron masacrados por el ejército en las que hizo incontable cantidad de muertos, las condiciones de los trabajadores experimentaron notorias mejoras. En la refriega patronos y encargados que se destacaban por su despotismo se trasladaron al otro mundo... las pistolas y los látigos fueron suprimidos. Capataces y patronos, con los obreros aprendieron a dialogar de distinta manera.

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 238 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

El destino de la C. N. T.

VOCES infundadas discurren por ahí que la C. N. T. pertenece al pasado; que su activo ha sido ejemplar pero que su pasivo la inhabilita para el futuro. Se vive el día y no la hora del recuerdo. Una época fenecida no puede influenciar a la presente, hecha de realidades, de nuevas concepciones, y etc., etc.

Cierto, en España la C. N. T. no ejerce papel preponderante. Sólo se agita en fantasma. Franco la mantiene cerrilmente prohibida, porque, ¡precisamente!, el fantasma provoca pesadillas...

Católicos y comunistas pueden coincidir en « comisiones obreras» y en el propio sindicato vertical, como coinciden frecuentemente la C. G. T. y la C. F. D. T. francesas. El peligro desafiado por deformistas y católicos españoles, por evidente que sea, no es el mismo que afrontan los cenetistas, en ningún caso tolerados ni defendidos, éstos, por personajes influyentes. Por el contrario, la concurrencia clerical y bolchevique puede meterse en el ruedo con un 80 % de garantía con respecto a nuestros compañeros.

De esta situación deprimente, claro, resulta una actualidad sindicalista artificiosa, adulterada. La « oposición » en el seno del sindicato oficial y la actuación de las comisiones aludidas se ciñen, en todo caso, a la reglamentación del Trabajo fijado por la ley franquista, esa legalidad absurda basada en el éxito de la fuerza bruta. No hay opositor « verticalizado » ni « comisionista » obrero que no manifieste respeto a las leyes « laborales » vigentes, incluso en las situaciones conflictivas entre el capital y el trabajo. Situación de fuerza, se dirá, y convendremos en que se está en lo cierto. Pero ese margen de libertad, o esa relativa facultad de movimientos no alcanzan a beneficiar a nuestros compañeros, por principios, y por un absoluto apartamiento del régimen. Si en política toda aproximación es permitida — incluso la más dudosa — con tal de sacar tajada, en anarcosindicalismo la consecuencia se impone. Toda mejora interesando al proletariado, la C. N. T. la ha conseguido siempre por vía directa, con esfuerzo y orientación propios.

Entonces en España se es constante, y por constancia en la norma y en la idea la C. N. T. está impedida, frente al franquismo, de levantar multitudes. Es un hecho, una verdad como una montaña. Pero ¿creen los posibilistas que la C. N. T. ganará prestigio perdiéndolo, o estiman que el franquismo es perdurable y que hay que abatir principios, normas de lucha y finalidades deponiendo armas y banderas a los pies de la legalidad franquista? Tenga presente, ese amago de entreguismo, que todo colaborador con el organismo que sea del régimen actual de España, fracasa de antemano para cuando la nación se libere del fascismo, y así la C. N. T., organismo esencialmente popular o sindical auténtico de los trabajadores, contra toda opinión transigente, debe permanecer moralmente incólume para reconquistar la adhesión del proletariado en el día de mañana. Porque no es verdad que los sentimientos libertarios sufran desarraigo en el sentir del pueblo trabajador hispano. La admirable huelga general de Barcelona (año 1952) marcó una tradición anarquista inextinguible, y aun hoy, quince años después, cuando una injusticia patronal se demuestra irreparable, no faltan voces indignadas que expresen : «Antes la C. N. T. solventaba estos casos de otra manera».

Royanismos, asoísmos, comisionismos y oposicionismos mansuetos, convienen, en el fondo, en la eliminación de la C. N. T., incluso de la U. G. T., para levantar una sindical que se disputarían católicos y comunistas. En vista de lo cual, dejamos a la responsabilidad del ex cenetismo y de libertarios (?) propagandistas de las comisiones obreras, la organización del entierro de una C. N. T. que, por paradoja, los enterrará a ellos.

GOTAS DE MIEL Y AJENJO

El Uruguay es hoy propicio para la siembra de ideas ; pero están ausentes los sembradores, mejor dicho, están inertes, inactivos.

⁂

El 14 de julio falleció un compañero muy querido, y fue un golpe muy duro y fuerte para la F.O.R.U. y la F.O.R.A. — y para mí —: César N. Pegliarini, se fue para siempre. Compañero de ideas, con sesenta años de convivencia en la propaganda, la lucha y la siembra del idealismo anarquista, los dos. Nos escribíamos, en estos últimos años, casi semanalmente. Era un diálogo fraternal alentador, mantenido entre Buenos Aires, don él residió siempre, y Montevideo, donde vivo yo desde 1912 hasta hoy. En nuestra juventud, afines y juntos, en el movimiento obrero y cultural. Su deceso fue sorpresivo, pues días precedentes me escribía que había cumplido, en junio, los 81 años, y que se encontraba bien, optimista, y enamorado de la vida. Dirigió durante muchos años el periódico «El Obrero Calderero», del gremio de la construcción naval, y fue uno de los fundadores de los obreros en Construcciones navales de la Argentina. Y aun hoy, uno de sus militantes.

⁂

La burocracia en pleno, con fiebre de huelgas sucesivas por mayores salarios y sueldos, cuando no para poder cobrar puntualmente del gobierno, que es remolón en sus normas de pago.

⁂

Pensar, sentir y realizar, en concordancia con el ideal, es la más noble victoria del hombre. Feliz es quien logra tareas independientes. No verse forzado al salario o al sueldo, que es alquiler de los brazos y de las mentes a los enemigos, del capital o del Estado. La dignidad del hombre independiente, tan anhelada siempre, es casi un imposible de lograrla en el mundo del trabajo, bajo los sistemas sociales del capitalismo y del estatismo.

⁂

Los editores de «AIT» de Venezuela — Verde y sus compañeros — saben seleccionar y presentar nuestra propaganda, en un pequeño, que es grande periódico de ideas. Labor bella y noble, la que realizan.

⁂

Buena noticia : Soria — nuestro esforzado compañero de Córdoba (Argentina) — hará una visita a la Exposición universal, actualmente existente en Canadá. Un nieto y un hijo — residentes en EE. UU. — corren a cargo de los gastos, y junto a nietos y familiares, ellos son el imán de cariño para que nuestro amado camarada haya decidido el viaje, por los días de septiembre. Visitará a compañeros de la República del Norte, y las maravillas panorámicas de las Cataratas del Niágara.

J. TATO LORENZO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CARTAS QUE VAN, CARTAS QUE VIENEN

EN lo relacionado con la correspondencia se podían leer estos días, en una de las revistas más en boga, algunas apreciaciones de cierto interés. Aduciase que se puede tener una idea del término medio cultural de un país si se conoce el número aproximado de cartas que se escriben y se envían por correo. A menor volumen de correspondencia, menos cultura, menos propensión a leer, a viajar, a establecer contactos, relaciones epistolares. Nada tan prosaico como la correspondencia comercial ; ella entra, por supuesto, en el orden de lo *utilitario*. Para hacer un pedido de camisas, de zapatos, o de barras de acero, pongamos por caso, no hace falta hacer literatura, ni esperar que se busque hacer vibrar las fibras del sentimiento... Pero, ya al margen de un tal género de correspondencia, abundan las que, entre amigos o familiares, son tan escuetas y enjutas que diríase toman carácter de telegramas.

En España uno ha tenido ocasión de leer misivas, en cantidad, de las que unos familiares mandan a otros ; o amigos de acá envían a los de acullá. Pidiendo u ofreciendo algo, anunciando viajes, felicitando cumpleaños u otras fiestas, habando de enfermedades, de la situación personal en las ocupaciones, etcétera. Cartas breves, esquemáticas. Y como fras de *ritual* en muchas de ellas había el «mot de la fin», antes del saludo y la firma : «Y no cansándote más». ¡Dos o tres carillas de papel corriente de cartas y ya temían cansar al que leía ! Semianalfabetos tal vez. Pero también está de por medio la predisposición a comunicar a otros, en plácido diálogo epistolar, lo que se sabe, lo que se piensa, lo que se siente.

Dícese que Suecia, Alemania, Suiza e Inglaterra, son de los países de Europa en donde se cursa más correspondencia. El nivel cultural es más elevado. Prepondera el goce de escribir, cambiando impresiones en torno a las mil facetas del vivir corriente. De ahí que las cartas, en sentido general, sean un tanto extensas. Esas cartas en las que quien escribe refleja su modo de ser, las características temperamentales, y lo que brujulea en la mente.

Resulta sumamente aleccionador leer los epistolarios de aquellas figuras que, en uno o en otro orden de actividades, han tenido un papel descollante. Así podemos percatarnos de la exquisita sensibilidad del genial pintor Van Gogh leyendo las cartas que le enviaba a su hermano Teo. De singular interés es la correspondencia que cursaron pensadores como Emerson y Carlyle. Un crítico literario G. Lanson, que lleva por título : «Choix de lettres du XVIII siècle». Contiene cartas de Fontenelle, Montesquieu, Voltaire, D'Alembert, Diderot, Rousseau, Buffon, Beaumarchais, entre otros. ¡Magníficos modelos epistolares, en las ideas, en el estilo, e incluso en la sencillez expresiva !

Como anhela nuestro veterano amigo y compañero Tato Lorenzo : cultivemos la correspondencia ; que es tanto como cultivar la amistad. Y que las cartas, en su ir y venir, vayan repletas de ideas, de sensaciones. Que sean ellas, con su espontaneidad, con su naturalidad, fiel reflejo de lo que somos, con cualidades y con defectos.

LA ABANDONADA PEDAGOGIA RACIONALISTA

Ya promediado el mes de octubre, hemos podido leer, en diversas de nuestras publicaciones, trabajos alusivos al trágico fin que, en manos de la reacción, tuvo el fundador de la Escuela Moderna, Francisco Ferrer Guardia. Es bueno recordarlo para que refresquen la memoria quienes la tengan corta ; y para que se enteren aquellos que no lo sepan. Tenemos brecha abierta cara al futuro, pero hemos de cuidar dar una mirada al pasado de vez en cuando.

Lo que se denominó Escuela Moderna, dado su matiz de novedad al ser iniciada, tomó ya luego el nombre de pedagogía, o enseñanza, racionalista. Limitándonos a España, quedan allí, y en tierras de exilio muchos compañeros que conocen bien la labor que, pese a sus defectos, desarrollaron las escuelas racionalistas. Saben todos estos compañeros la finalidad que indujo a Ferrer Guardia a iniciar una tal labor pedagógica. ¿Es que los motivos que existían entonces no los hay ahora? ¿Acaso hoy más que nunca la influencia ambiental no se nota de un modo pésimo en los años de la niñez? ¿Qué se hace en los medios libertarios para contrarrestar de un modo serio, eficaz, en la infancia, la influencia del ambiente burgués?

Al margen de los que se encogen de hombros al oír estas cosas, con indiferencia parecida a la del que oye llover, están los que dicen que el mal depende de que no podemos estar en España, cosa bastante discutible. Pero es que el problema se ha de mirar con la amplitud que requiere : Somos españoles, pero también somos internacionalistas. Ya en este plan, podemos inquirir : ¿Qué hacen los compañeros franceses, italianos, ingleses, uruguayos, argentinos, etcétera, que están en su tierra? Si, en publicaciones nuestras, de este o de aquel país, se hace alguna alusión a la pedagogía liberada de prejuicios, de influencias estatales o religiosas. Pero una acción coordinada, firme, responsable, en favor de la enseñanza racionalista no se ve por ninguna parte. ¡Ojalá pudiera uno decir lo contrario, confesando que acá y acullá hay afán por resolver el problema de la enseñanza racionalista, que tanto arraigo tuvo en España !

Leo en un volumen de temas pedagógicos escrito por un profesor ecuatoriano : «En este mundo moderno la escuela primaria cobra especial importancia porque ella suministra los fundamentos mínimos, indispensables, para la subsistencia, tanto colectiva como individual». Podrían citarse textos y más textos actuales señalando el valor que para la formación del individuo tiene la enseñanza escolar.

Uno se resiste a caer en el pesimismo, o, lo que es peor : en el escepticismo que pretende justificar un pernicioso abandono. Se puede, en el orden de enseñanza racionalista, en lo que concierne a los exiliados españoles, realizar algo positivo. No faltan compañeros con experiencia a este respecto. Incluso no sería tarea imposible organizar cursillos para preparar a ellementos de ambos sexos. En las ciudades podrían organizarse, para hijos de compañeros y simpatizontes, escuelas diurnas o nocturnas. Para los que residieran en pueblos o aldeas, con la colaboración de los padres que interesaran a los hijos, podrían estos últimos estudiar por correspondencia.

El que no se haga nada es una cosa. Y el que no se pueda hacer, ya es más discutible.

INGENIO Y PROBIDAD DE ANDRE MAUROIS

No solamente en Francia se ha sentido el fallecimiento de André Maurois. Su talento de novelista, de ensayista, de historiador, de biógrafo había tomado una irradiación internacional, siendo muchas de sus obras traducidas a diversos idiomas. Hijo de fabricantes, emparentado con la alta burguesía industrial declinó todo lo concerniente a los negocios, y se inclinó de lleno a las tareas literarias.

Como Duhamel, como Mauriac, era Maurois un escritor de formación liberal. Reservados en lo concerniente a tomar partido por los derroteros extremistas, adoptaban un término medio, grato a la burguesía demócrata e ilustrada, tan extendida en Francia. Pero Maurois, más que sus colegas, miembros de la Academia Francesa, tenía un agudo sentido de curiosidad intelectual. Además sabía usar de un modo magistral, un fino, un ingenioso humorismo de buena ley.

En sus libros : «Los silencios del coronel Bramble» y «Los discursos del Dr. O'Grady» hizo resaltar, en toda tan celebrado de los ingleses. Tanto una gama de matices, ese «humor» es así que los británicos, encantados, tradujeron e hicieron varias ediciones de ellos. En sus novelas solía atenuar los efectos de sesgo dramático, derivados de conflictos hogareños, con una tenue expresión de sentido irónico.

Más que el novelista, a uno le complacía en Maurois su calidad de crítico enjuiciando, con lucidez de espíritu, con altura de miras, a los valores intelectuales más representativos de su país y de otras partes ; a los del siglo pasado y a sus contemporáneos. Sabía juzgar con objetividad, poniendo a luz el valor intrínseco, característico de cada uno. Así pocos como él alcanzaron a poner de relieve, con sus aciertos y sus fallas, la personalidad de Gide, de Sartre, o de Albert Camus.

Por su probidad, nos gustaban sus dotes de biógrafo. Al hablarnos de Balzac, de la George Sand, de los Dumas, de Tourguenef, nos daba la sensación de conocer lo humano, lo material, de cada uno con sus méritos reconocidos. Y mucho le agradecemos los libertarios que hemos leído su «Vida de Shelley», la probidad de habernos reflejado con tono simpático la existencia de un gran poeta anarquista.

Los abogados y la C. N. T.

por JOSE VIADIU

«TENGAS pleitos y los ganes». Así reza la maldición gitana, como diciendo : los pierdas o los ganes siempre quedarás desplumado. Con esas andivo de por vida nuestro organismo confederal en todas las latitudes del suelo español, por tratar de desfacer entuertos y por pretender acallar las hambres milenarias de sus moradores, metido en mil litigios, pleiteando con fulleros y malandrines de todas clases y tamaños personificados, en este caso, por jueces, policías, políticos, patronos, terratenientes, etc. La característica principal de toda esta trapatiesta abogaderil, que hacía mover y remover a la amorfa, retorcida y corrupta justicia borbónica, se concretaba esencialmente en la defensa a diario y en todas las latitudes nacionales, de compañeros caídos en la lucha. La cosa podía ocurrir, y de hecho ocurría, en Zaragoza, Valencia, Madrid, Bilbao, Oviedo, Barcelona... Aquí atentado ; allá, una detención injusta ; en este lugar, encarcelamiento masivo por declarar una huelga ; en aquel pueblo, por escaramuza con la guardia civil ; en este lugarejo, por apaleamiento de unos campesinos por el «robo» de bellotas...

De forma que el pleito era permanente, y a pesar de una férrea defensa, por lo común siempre pagaba el pato la carne de tercera, o sea el hombre que no tenía más garantía que la posesión de un carnet cenetista.

Según estadísticas, bastante precisas, puede aquilatarse el estado de agitación en la España de aquellos días, diciendo que en el período comprendido de enero 1920 a junio de 1921, sólo en lo que se refiere al movimiento confederal, hubo más de seiscientos conflictos distribuidos así :

Huelgas por aumento de salario, 370 ; por solidaridad, 80 ; por mejoras de trabajo, 58 ; como protesta por detenciones injustas, 37 ; por despido de trabajadores, 26 ; por no trabajar con esquiroles, 23 ; por protestas contra abusos de la autoridad y otros motivos, 44.

En cuanto a hechos violentos, en el mismo lapso, se pueden calcular unos doscientos treinta muertos, y los heridos suman más de cuatrocientos. La mayor parte de víctimas corresponden al sector obrero, en especial militantes de la C. N. T. Entre ellos también se encuentran : policías, patronos y políticos como Eduardo Dato, el conde de Salvatierra...

Como se comprenderá, toda esta trapatiesta implicaba tener varios abogados, radicados en diversas capitales y algunos que anduvieran de aquende a allende, personándose en los tribunales de justicia de la «muy leal y honorable» monarquía española, cuyas salas estaban presididas por la efigie del estafermo Alfonso XIII. Estos lugares eran habitados por unos individuos que poseían una conciencia más negra que su negra vestimenta, y empezaba la farsa del juicio, siempre con nuevos elementos y con la misma rutina, de hacer jurar a unos infelices, la mayor parte de las veces cazados al azar y cubiertos de cicatrices por los palos suministrados en los antros policíacos, con el fin de que declararan lo que la autoridad quisiera, bajo la fórmula, más o menos de esa guisa :

¿Jura usted, ante Dios, decir la verdad de cuanto se le pregunte?

Para seguir luego con un interrogatorio inquisitivo, sujeto a toda clase de presiones, con el ánimo de formular condenas graves ya concebidas antes, «si no por lo hecho actualmente, por lo cometido antes o por lo que pudieras cometer en lo sucesivo», según declaración de un juez cínico a una de sus víctimas, condenada a muchos años de cautiverio.

Así las cosas, se comprende la ardua y peligrosa tarea que tenían encomendada los abogados, luchando a brazo partido para no facilitar más carne proletaria a las cárceles y presidios, ya de sí rebosantes, y en donde vegetaban hacinados millares de luchadores. Por lo general, el trabajo que hacían los abogados era poco renditivo, ya que los sindicatos, normalmente declarados fuera de la ley, no acostumbraban a tener capital de reserva, por lo que las cantidades acordadas por la defensa de sus presos solían ser entregadas en forma irregular, lo que de parte de los defensores, el llevar a término tal cometido, suponía cierta simpatía por sus clientes y por las ideas que sustentaban. Esta tarea, al margen de los peligros inherentes, por no ser cosa grata a las autoridades, llevaba implícita largas horas de entrega, gran esfuerzo y la consiguiente abnegación, ya que imponía un tráfico incesante para ir de un juzgado a otro, la intervención contínua para impedir artimañas de jueces y empleados judiciales, y también para preparar los juicios, al tratar de que los jurados no fuesen instrumentos del adversario, con el fin de conseguir la libertad o condenas mínimas para sus defendidos. De ahí que en ello pusieran algo más que el hábito y la técnica profesional : lo humano.

Tal cúmulo de causas saturadas de generosidad, obliga a un emotivo recordatorio y el reconocimiento de sus acciones justicieras. Por esta razón, al evocar los nombres de abogados que prestaron su noble concurso en defender a los luchadores de la Confederación Nacional del Trabajo, empezamos por lamentar la omisión de algunos nombres que la memoria no retiene. Entre los que recordamos figuran A. Velilla, Casanovas, del Val, Jiménez, Rusiñol, Hernández..., todos ellos de Barcelona, Pedro Vargas, de Valencia, Benito Pabón, de Madrid...

Entre los casos más significativos y que merecen párrafo aparte, cabe mencionar el de Bravo Portillo, en el que don Ramón Aguiló se encargó de la parte acusatoria. Sabido es que «Solidaridad Obrera», dirigida entonces por Angel Pestaña, publicó unas cartas de dicho policía que evidenciaban que ejercía espionaje a favor de Alemania en la primera gran guerra. Este caso fue extremadamente ruidoso y precisaba de entereza y valor moral hacerse cargo de él, condiciones que tuvo el abogado tarraconense ya mencionado.

En un alto y meritorio sentido cabe mencionar la intervención de Francisco Layret, quien tuvo en su haber varias defensas de compañeros caídos. Intervino en el desgraciado caso de Clascá, quien resultó gravemente herido al estallar una bomba en la plaza de Palacio de Barcelona, que lo dejó gravemente herido. Hizo una tenaz e inusitada defensa de los huelguistas ferroviarios, logrando la readmisión de unos centenares y que muchos otros fueran retribuídos e indemnizados.

Aquí no está por demás señalar un caso notable, ya que en determinado momento, debido a presiones y amenazas graves de parte de las autoridades, el Colegio de Abogados de Barcelona falló en redondo en su cometido, por negarse a defender a ningún procesado. Fue entonces cuando dos abogados madrileños, los señores Serrano Batanero y Boixader, por propia decisión y cubriendo ellos los gastos, resolvieron ir a la capital catalana y defender todos los casos que estuvieran pendientes de juicio. Así intervinieron en varios y delicados procesos sumamente difíciles para conservar su vida, lo que representa el sentido ético que poseían.

Dejamos por último el caso de don Eduardo Barriobero, del cual hablaremos simplemente de su aspecto de abogado. Precisa reconocer que desde el principio de su carrera estuvo siempre dispuesto a defender a los anarquistas y confederales, siendo comparable, en este sentido, al abogado francés Henry Torres. Así que nuestro hombre empezó en la primera década del siglo defendiendo a Sancho Alegre, que en sus años mozos atentó contra Alfonso XIII en la capital española. Defendió a los huelguistas mineros de Riotinto y de Altos Hornos, a Carbó y Román Cortes acusados de haber atentadc contra el conde de Salvatierra, y a los procesados por el atentado a Lerroux en la plaza de toros de Sevilla. Puede decirse que Barriobero saltó de un lugar al otro hasta sumar centenares las defensas que hizo de miles de compañeros procesados, siendo justo clasificarlo, entre todos, el primero.

La muestra de que la tarea de estos abogados era peligrosa, queda evidenciada en que tres de ellos pagaron con su vida su generosa defensa de nuestros compañeros. Estos fueron : Layret, Serrano Batanero y Barriobero, asesinados por los jenízaros españoles.

CHISPAS

En el Salón del Automóvil de París España brilló.
Por su ausencia.

⁂

España, España, España.
¿Y qué más?
España.

⁂

¿Y los españoles?
Al cuerno. Lo importante es España.

⁂

Numancia, Sagunto, Bailén, Cavite, Santiago de Cuba, Monte Arruit, Guernica. Y Guzmán el Bueno, Guzmán el Malo, Carlos, Felipes, Arbueses, Daoiz y Velarde, Malasaña, Buenasaña, Mozaleda, Arlegui y Franco. Y garrotes, muros, grillos y galeras. Y cruces y calaveras.

⁂

Hemos tragado de eso hasta las heces.
¡Tantas veces!

⁂

El tamborilero del Bruch tenía 9 años, el hombretón que tallado en piedra lo simboliza, aparenta 30.

⁂

Si en vez de tocar el tambor se hubiese tocado los bolones, la historia no hubiera variado, puesto que el combate del 8 de junio se redujo a un fácil trabucamiento de beodos.

⁂

La mole del Montserrat da siete ecos, y en oídos de gabachos saturados con mosto de Abrera, catorce.
El tambor fue lo de menos, y lo de más el tamborilero, que por susto murió prematuramente.

⁂

Para sarracinas y servitudes, ni españoles ni franceses.

⁂

Los 100.000 « Fils de Saint-Louis» y el españolismo Fernando VII, bien se entendieron para restablecer la Inquisición en «nuestra patria», catorce años después de la batalla montserratina.

⁂

Los independistas Torrijos, Martín el Empecinado, Riego y Antonio Franch, que tanto dispararon contra el gabacho, cara pagaron su osadía de defender después la Constitución de Cádiz.

⁂

Que los franceses introdujeron en 1808 y en España los aires renovadores de Europa iniciados por Cromwell y recogidos por los enciclopedistas y Mirabeau, Torrijos, Martín y Riego se dieron cuenta un poco tarde : en el cadalso.

⁂

Envío al querido compañero Antonio Vidal, de Hyères.

CHISPERO

DISCOS

Telón caído. Los acordes fluyen rizosos y acariciantes del nexo musical del borde del escenario. La sala alienta penoso silencio, cuyd rotura temen los oídos sensibles y puede provocar la incontinencia de los que se han equivocado de espectáculo.

Las miradas públicas se concentran displicentes, distraídas, sobre el conjunto orquestal atareado. Un músico central, ora se descompone en gestos, ora suaviza los mismos, determinando apoteosis y calmas detrás la furia. Flechas de treinta arcos violines hurgan frenéticos el negro vacío, en contraste con el trueno de las baterías. Los violoncelos insinúan modosos, para hacerse incisivos, motivando con otras voces la concordia, el amor, la melodía. La sombra de Wagner — alguna vez Wagner — aletea por encima de las conciencias alertas o dormilonas. El murmullo de la selva discurre enigmático, delicioso. Da miedo de que termine pronto.

En la cuba de los músicos la diversidad concierta un mundo de harmonía ; refleja, la armonía del Universo. La contradicción de los instrumentos determina la unidad en belleza. Nada tan anarquista, tan humanamente y deliciosamente anarquista. Cada ejecutor parece insolidario de los otros, y en cada párrafo se afinan, se definen unánimes para el goce. Cada músico se ensimisma en lo suyo para un ensueño colectivo. La modulación es señora, el ritmo irreprimible. Cada cual conduce y es conducido. El músico mayor se diluye en la obra. La orquesta es ella, es arte condensado, sin sujeción a la sala. Rige hermandad de entraña en la cubeta, en la fosa «insignificante», en el proletariado del arte «pagado por el público». Miseria y grandeza. El estallido final quiebra el encanto y público y ejecutantes se reencuentran bajo una tormenta de aplausos. El primero se disgrega ruidoso y los segundos en silencio, como pesaroso de haber disuelto, evaporado, el momento estelar que los había fusionado.

DISCOBOLO

Recién aparecido:

« POEMES DE LLUM I TENEBRA »

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

C. N. T., o la llama inextinguible.

FLUORESCENCIAS

1

Andate a España, capón ;
pero a la vuelta no vengas
con aires de valentón.
No nos digas que tuviste,
entrevistas suculentas,
con los que comen alpiste,
con los pájaros de cuenta.
Bien sabes que nos revienta
que los que dicen que son
se pasen de cenicientas.

2

Continuamos adelante, con el mismo amor humano de siempre ; con idéntico formalismo, con igual confianza en el porvenir de esta triste humanidad, abatida hoy entre las zarpas del Moloch.

3

A los traidores que se escudan dentro de nuestro movimiento es preciso combatirlos sin tregua. Sin embargo, como me decía en 1962 el querido compañero Efren Castrejón de México : «Lo que quiero evitar es que nos mezclemos en luchas inútiles con quienes saben lo que quieren y nosotros gastamos muchas energías y dinero de los donantes en tirarle a los «chimangos». ¡Qué bien expresada una realidad insoslayable como lo es ésa de los desgraciados que se rajan por quitame allá esas pajas !

4

Sin comprensión y espíritu solidario y de respeto al sincero pensamiento ajeno, no hay anarquía, sino autoritarismo, lo que realmente odio, repugno : va contra lo que quiero.

5

Entiendo que lo personal — ya sea económico o como sea — es secundario. Basta con que uno lo sepa, sin necesidad de hacer copartícipe de ello innecesariamente a los demás, en un mundo que no permite a un segundo idealista aportar solución efectiva a los primeros, por cuanto, cada idealista ha de hacer frente a su propia tragedia libertaria, en un mundo autoritario por los cuatro costados.

6

Contra la Iglesia católica, apostólica y romana, hay que hacer lo que muy bien decía el gran peruano González Prada : «Seguir dándole golpes mortales, aunque la veamos cien veces moribunda, y aun muerta». «Porque — más o menos, decía él — existen monstruos que es necesario matar una y mil veces». Y ése es uno de ellos, devorador, como ningún otro, del hombre y la humanidad.

COSMOS

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Rol (Val-de-Marne)

B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

2 NOVEMBRE 1967
NUMERO 478
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA PAIX

LE terme si souvent employé : « l'humanité navigue sur un volcan » pourrait, une fois de plus servir de titre à tous les éditorialistes préoccupés par le problème de la guerre au Vietnam et au Moyen-Orient.

En effet l'aide militaire qu'apportent des pays comme les USA ou l'URSS aux régions du monde les plus menacées par la folie guerrière n'est pas faite pour rassurer les peuples sur le sort qui leur est réservé. Il n'est d'ailleurs pas rare d'entendre l'homme de la rue s'exprimer en ces termes : « Ils finiront bien par nous « foutre » une guerre mondiale ». Ils... C'est le gouvernement américain pour les sympathisants du bolchevisme; c'est le bloc de l'Est pour ceux qui ont conservé de l'Amérique la vieille image de la liberté.

Pour nous Ils... ce sont tous les exploiteurs du monde entier; tous ceux qui sont prêts à n'importe quoi pour assouvir leur soif de lucre et de domination. (Souvenez-vous les paroles de Franco les mains rouges : « Je suis prêt à tuer la moitié des espagnols pour obtenir la victoire »)... Et Thiers, au lendemain de la Semaine sanglante de 1871 pouvait se vanter d'avoir fait 20.000 victimes dans les rangs parisiens.

Mais il ne suffit pas de souligner le crime de lèse-humanité, il faut aussi et surtout le prévenir et l'éviter. Autrement dit la paix ne peut être effective et durable que si les ferments de guerre et perturbation sociale sont préalablement éliminés.

Dans ce domaine, nous n'inventerons rien; en 1906 le Comité Confédéral de la C. G. T., conscient qu'il appartenait à la classe ouvrière de déjouer le plan d'assassinat collectif qui se préparait, lança un manifeste avec un titre on ne peut plus éloquent : « Guerre à la guerre ».

Griffuelhes, de son côté fit de nombreuses interventions et se déplaca même en Allemagne afin de préparer des démonstrations simultanées contre la guerre. C'était là la concrétisation d'un principe de base de la Première Internationale: il fallait à tout prix, tout mettre en œuvre pour prévenir la guerre.

Mais où en sommes nous soixante ans après ?... Eh! bien, là comme pour le reste, c'est selon que l'on est intoxiqué par un propagande ou par l'autre. Mais laissons la parole à François Billoux, du PCF, qui pense avoir trouvé la solution au problème de la Paix.

« En tenant compte du rôle qu'elle joue en Europe et du rôle que l'Europe joue dans le monde, la classe ouvrière des pays capitalistes d'Europe a donc une grande responsabilité dans le maintien de la paix mondiale. »

Ainsi donc, c'est à la classe ouvrière et à elle seule qu'il appartient d'agir et nous comprenons mal, dans ce cas, qu'ont à y faire les politiciens et autres candidats au pouvoir. Mais nous voudrions poser une question à F. Billoux : « Pourquoi faut-il que ce soit uniquement la classe ouvrière des pays capitalistes d'Europe ? C'est là, à notre avis faire une ségrégation aussi stupide et aussi néfaste que la ségrégation des gens de couleur. Nous considérons que le problème de la paix concerne les travailleurs du monde entier, y compris ceux de la Chine et de l'URSS, sans exclure les américains et les allemands; enfin tous. Citons la réponse de Griffuelhes au « Mouvement Socialiste » sur l'idée de patrie et la classe ouvrière.

« Le prolétaire est attaché au milieu où il est né, où il a grandi, mais il ne peut l'être que par le souvenir. Dès qu'il a l'âge d'homme il est souvent contraint de s'éloigner, allant à la recherche d'un travail qui le fera vivre... Le lieu où l'ouvrier travaille, là est sa patrie !A-t-il, dans sa course vagabonde et incertaine, traversé une frontière ? Qu'importe ! Il a quitté un lieu inhospitalier pour aller dans l'inconnu, jusqu'au moment où il a trouvé à vendre son travail. »

De plus, quand il s'agit d'éviter une guerre généralisée au Moyen-Orient, nous pensons que les premiers travailleurs qui doivent prendre leurs responsabilités, après les arabes et les israéliens, ce sont précisément les américains et les russes, eux qui sont gouvernées par des hommes décidés à remettre le feu aux poudres.

Bien sûr, la chose n'est pas facile, car là comme ailleurs, l'Etat entend maintenir son hégémonie par la force, la violence et gare à l'écrivain qui ne se plie pas aux « ordonnances »... Il en serait certainement autrement dans une « communauté socialiste » mais quand la classe ouvrière ibérique voulu l'instaurer dans son pays, en 36, nous n'avons pas oublié quel fut le comportement des partis de « gôche » sur le plan national et international et le rôle joué par la Russie de Staline ou la France de Blum ou Daladier.

Quoiqu'il en soit, la classe ouvrière ne peut négliger le grave problème de la Paix dans le monde, c'est un intéreêt commun à tous les travailleurs et c'est le syndicalisme authentique qui peut seul, faire que chaque exploité en prenne conscience.

L'ANARCHISME

L'anarchisme suscite, depuis peu, un renouveau d'intérêt. Des ouvrages, des monographies, des anthologies lui sont consacrées. Il n'est pas certain que cet effort livresque soit toujours vraiment efficace. Les traits de l'anarchisme sont difficiles à cerner. Ses maîtres n'ont presque jamais condensée leur pensée en des traités systématiques. Quand, à l'occasion, ils en ont fait l'essai, ce n'a été qu'en de minces brochures de propagande et de vulgarisation, où n'en affleurent que des bribes. De plus, il existe bien de sortes d'anarchismes. Et nombre de variations dans la pensée de chacun des plus grands libertaires.

Le refus de l'autorité, l'accent mis sur la priorité du jugement individuel, incitent particulièrement les libertaires « à faire profession d'antidogmatisme ». « Ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle religion, écrivait Proudhon à Marx; cette religion fût-elle la religion de la logique, la religion de la raison. » Aussi les vues des libertaires sont-elles plus diverses, plus fluides, plus malaisées à appréhender que celles des socialistes « autoritaires », dont les Eglises rivales essaient, au moins, d'imposer à leurs zélateurs des canons.

Dans une lettre écrite au directeur de la Conciergerie, peu avant d'être envoyé à la guillotine, le terroriste Emile Henry expliquait : « Gardez-vous de croire que l'anarchie est un dogme, une doctrine inattaquable, indiscutable, vénérée par ses adeptes à l'égal du Coran par les musulmans. Non; la liberté absolue que nous revendiquons développe sans cesse nos idées, les élève vers des horizons nouveaux (au gré des cerveaux des divers individus), et les rejette hors des cadres étroits de toute réglementation et de toute codification. Nous ne sommes pas des « croyants ». Et le condamné à mort de rejetter l' « aveugle foi » des marxistes français de son temps, « qui croient en une chose, parce que Guesde a dit qu'il fallait y croire et qui ont un catéchisme dont ce serait sacrilège de discuter les paragraphes ».

En fait, malgré la variété et la richesse de la pensée anarchiste, malgré ses contradictions, malgré ses disputes doctrinales qui tournent d'ailleurs, trop souvent, autour de faux problèmes, nous avons affaire à un ensemble de conceptions assez homogènes. Sans doute existe-t-il, au moins à première vue, des divergences importantes entre l'individualisme anarchiste de Stirner (1806-1856) et l'anarchisme sociétaire. Mais, si l'on va au fond des choses, les partisans de la liberté totale et ceux de l'organisation sociale sont moins éloignés les uns des autres qu'ils se l'imaginent, et qu'on le peut croire à première vue. L'anarchiste sociétaire est aussi un individualiste. L'anarchiste individualiste pourrait bien être un sociétaire qui n'ose pas dire son nom.

La relative unité de l'anarchisme sociétaire provient du fait qu'il a été élaboré, à peu près à la même époque, par deux maîtres, dont l'un a été le disciple et le continuateur de l'autre : à savoir le Français Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) et l'exilé russe Michel Bakounine (1814-1876). Bakounine a défini l'anarchisme : « Le proudhonisme largement développé et poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences. » Cet anarchisme se déclare collectiviste.

Mais ses épigones rejettent l'épithète et se proclament communistes (« communistes libertaires » s'entend). L'un deux, Pierre Kropotkine (1842-1921), un autre exilé russe, infléchit la doctrine vers un utopisme et un optimisme dont le « scientisme » dissimule mal les faiblesses. Quant à l'italien Errico Malatesta (1853-1932), il l'oriente vers un activisme téméraire parfois puéril, tout en l'enrichissant de polémiques intransigeantes, et souvent lucides. Plus tard, l'expérience de la Révolution russe a produit un des ouvrages les plus remarquables de l'anarchisme, celui de Voline (1882-1945).

***

Le terrorisme anarchiste de la fin du siècle dernier présente des aspects dramatiques et anecdotiques, une odeur de sang, qui flattent les goûts du grand public. Mais, s'il a été, en son temps, une école d'énergie individuelle et de courage, qui appelle le respect, s'il a eu le mérite d'attirer l'attention de l'opinion sur l'injustice sociale, il apparaît aujourd'hui comme une déviation épisodique et stérilisante de l'anarchisme. Il fait figure de vieillerie. Avoir l'œil fixé, comme le suggère la couverture d'une publication récente, sur la « marmite » de Ravachol conduirait à ignorer, ou à sous-estimer, les traits fondamentaux d'une conception de réorganisation sociale qui, loin d'être destructive, comme ses adversaires le prétendent, apparaît, à l'examen, hautement constructive. C'est sur cet anarchisme-là que l'on prend la liberté de diriger l'attention du lecteur. De quel droit et au nom de quel critère ? Tout simplement parce que les matériaux dont il s'agit ne sont pas sclérosés, mais vivants. Parce que les problèmes posés sont, plus que jamais, actuels. Si les défis tapageurs lancés à la société, les charges d'explosifs appartiennent à un âge antédiluvien et ne font plus trembler, en revanche, les anticipations libertaires appellent la réflexion. On s'aperçoit qu'elles répondent, dans une assez large mesure, aux besoins de notre temps, qu'elles peuvent contribuer à l'édification de notre futur.

A l'inverse de ses devanciers, le petit travail que voici n'a voulu être ni une histoire ni une bibliographie de l'anarchisme. Les érudits, qui lui ont consacré leurs travaux, ont été préoccupés de n'omettre aucun nom dans leurs fichiers. Attirés par des ressemblances superficielles, ils ont cru lui découvrir de multiples précurseurs. Ils ont accordé à peu près la même importance à des génies et à des sous-fifres. Ils ont raconté, avec un luxe de détails parfois superflus, des vies, plutôt qu'ils n'ont réellement approfondi des idées. Le résultat est que leurs savantes compilations procurent au lecteur une impression d'éparpillement, de relative incohérence, et qu'au bout du compte il en est encore à se demander ce qu'est réellement l'anarchisme.

La méthode que l'on a essayé d'adopter est différente. La biographie des maîtres de la pensée libertaire est ici supposée connue. Au surplus, elle éclaire parfois beaucoup moins notre sujet que certains narrateurs le croient. En effet, ces maîtres n'ont pas été uniformément anarchistes tout au long de leur existence, et leurs œuvres complètes recèlent d'assez nombreuses pages qui n'ont guère de rapport avec l'anarchisme.

Ainsi Proudhon a-t-il, dans la seconde partie de sa carrière, donné à sa pensée un tour plus conservateur. Sa prolixe et monumentale *Justice dans la Révolution et dans l'Eglise* (1858) est surtout consacrée au problème religieux et la conclusion en est fort libertaire, puisque, en dépit d'un anticléricalisme endiablé, il accepte finalement toutes les catégories du catholicisme, sauf à les interpréter, proclame qu'il y aurait un réel avantage, pour l'instruction et la moralisation du peuple, à conserver la symbolique chrétienne, et se montre disposé, au moment de poser la plume, à faire oraison. Par égard pour sa mémoire, on ne mentionne qu'en passant son « salut à la guerre », ses diatribes contre la femme ou ses accès de racisme.

Chez Bakounine, le phénomène est inverse. C'est la première partie de sa carrière agitée de conspirateur révolutionnaire qui est sans rapport avec l'anarchisme. Il n'embrasse les idées libertaires qu'a partir de 1864, après l'échec de l'insurrection polonaise, à laquelle il a participé. Ses écrits d'avant cette date n'ont guère leur place dans une anthologie anarchiste.

Quant à Kropotkine, la partie purement scientifique de son œuvre, qui lui vaut d'être aujourd'hui célébré en U. R. S. S. comme un *brillant porte-drapeau de la géographie nationale*, est étrangère à l'anarchisme, tout comme d'ailleurs, sur un autre plan, sa prise de position belliciste au cours de la Grande Guerre.

Daniel GUERIN

« LA RUCHE »

Une Œuvre de Solidarité -- Un essai d'Education

DANS QUEL BUT ET COMMENT J'AI FONDE LA « RUCHE »

Depuis quelque vingt-cinq ans, je fais des conférences tendant à propager les convictions qui m'aiment et les sentiments qui me sont chers.

Favorisé par les circonstances, j'ai eu la bonne fortune d'acquérir peu à peu une certaine notoriété. Je me suis fait pour ainsi dire une clientèle nombreuse d'auditeurs dans la plupart des villes que je visite périodiquement, et il n'est pas rare que, si vastes soient-elles, les salles dans lesquelles je convie le public à venir m'entendre soient encore insuffisantes.

A la porte je prélève un droit d'entrée. Mes frais (voyage, salle, publicité, etc.) payés, il me reste un bénéfice appréciable, et ces bénéfices additionnés représentent, chaque année, une somme assez ronde.

Je me suis tout naturellement demandé ce qu'il convenait de faire de cet argent que me procurait ma propagande.

J'aurais pu, le considérant comme très honorablement gagné, le garder par devers moi. C'est une erreur grossière et une injustice que de refuser à l'orateur le droit de vivre de ses discours; le conférencier a le droit de vivre de ses conférences, au même titre que vivent de la tâche qu'ils accomplissent tous ceux qui travaillent : professeurs, des enseignements qu'ils donnent; journalistes, des articles qu'ils écrivent; médecins, des maladies qu'ils soignent; avocats, des causes qu'ils plaident; ouvriers, du travail qu'ils exécutent.

J'aurais donc pu, sans scrupule et en toute équité, garder pour moi les ressources que me procuraient mes conférences.

Mais, constamment préoccupé de la besogne à faire par les militants auprès de la foule ignorante de notre idéal, pouvais-je conserver tout ou partie de cet argent dont, à tout instant et en toutes circonstances, il est besoin ?

Une foule de gens — c'est de beaucoup le plus grand nombre — sans conviction, sans idéal, n'ont qu'un souci : s'enrichir, en tout cas, économiser pour leurs vieux jours.

On ne trouve pas un vrai militant qui ait cette préoccupation. Le militant marche, tout éveillé, dans son rêve. N'ayant de passion ardente que celle qui le mouvemente incessamment vers le but qu'il s'est volontairement assigné, il ne tient à l'argent que dans la mesure où celui-ci lui est indispensable pour la réalisation de son rêve, pour l'obtention de son but.

Quinze années durant, j'ai fait comme tous mes amis : attribuant tout ce que je gagnais aux œuvres de propagande, aux campagnes d'agitation, à l'effort d'éducation, aux gestes de solidarité qui guettent et sollicitent à chaque pas l'éducateur des foules.

Toutefois, un jour vint où, au cours d'une de ces haltes qui apportent un peu de calme à la marche enfiévrée de l'apôtre et lui confèrent le repos momentané dont la nécessité s'impose, j'examinai, tranquille et de sang-froid, si, des ressources mises à ma disposition par mes conférences, je faisais l'usage le meilleur, c'est-à-dire le plus fécond.

De réflexion en réflexion, je fus amené à considérer qu'il serait préférable de concentrer sur une œuvre unique toutes les disponibilités que, jusqu'alors, j'avais disséminées, au hasard des circonstances, des besoins ou des sollicitations.

Ce point acquis, il ne me restait plus qu'à préciser la nature et le caractère de cette œuvre unique.

Or, au cours de ma carrière déjà longue de propagandiste, j'avais été amené à faire les deux constatations suivantes :

Première constation : de toutes les objections qu'on oppose à l'admission d'une humanité libre et fraternelle, la plus fréquente et celle qui paraît la plus tenace, c'est que l'être humain est foncièrement et irréductiblement pervers, vicieux, méchant; et que le développement d'un milieu libre et fraternel, impliquant la nécessité d'individus dignes, justes, actifs et solidaires, l'existence d'un tel milieu, essentiellement contraire à la nature humaine, est et restera toujours impossible.

Seconde constatation : quand il s'agit de personnes parvenues à la vieillesse ou simplement à l'âge mûr, il est presque impossible, et quand il s'agit d'adultes ayant atteint l'âge de 25 ou 30 ans sans éprouver le besoin de se mêler aux luttes sociales de leur époque, il est fort difficile de tenter avec succès l'œuvre désirable et nécessaire d'éducation et de conversion; par contre, rien n'est plus aisé que de l'accomplir sur des êtres jeunes encore : les petits au cœur vierge, au cerveau neuf, à la volonté souple et malléable.

Plus d'hésitation : l'œuvre à fonder était trouvée.

Il s'agissait de réunir 20 à 25 enfants en un vaste cercle familial et de créer avec eux un milieu spécial où serait vécue, dans la mesure du possible, d'ores et déjà, bien qu'enclavée dans la Société actuelle, la vie libre et fraternelle : chacun apportant au dit cercle familial, selon son âge, ses forces et ses aptitudes, son contingent d'efforts, et chacun puisant dans le tout alimenté par la contribution commune sa quote-part de satisfactions.

Les grands versant dans le groupe familial ainsi constitué le produit de labeur, le fruit de leur expérience, l'affection de leur cœur et la noblesse de leur exemple; les petits y versant à leur tour le faible appoint de leurs bras encore délicats, la grâce de leur sourire, la pureté de leurs yeux clairs et doux, la tendresse de leurs baisers.

Les grands redevenant jeunes au contact des enfantillages et des naïvetés des petits, et les petits se faisant peu à peu sérieux et raisonnables au contact des gravités et des gestes laborieux et sensés des grands.

Entrevue de la sorte, l'œuvre unique répondait à la double préoccupation formulée ci-dessous :

Préparer des enfants, dès leurs premiers pas dans la vie, aux pratiques de travail, d'indépendance, de dignité et de solidarité d'une société libre et fraternelle;

Prouver, *par le fait*, que l'individu n'étant que le reflet, l'image et la résultante du milieu dans lequel il se développe, tant vaut le milieu, tant vaut l'individu, et que, à une éducation nouvelle, à des exemples différents, à des conditions de vie active, indépendante, digne et solidaire correspondra un être nouveau : actif, indépendant, digne, solidaire, en un mot contraire à celui dont nous avons sous les yeux le triste spectacle.

Le sort en était jeté, ma résolution était prise, j'allais fonder la Ruche.

LES COLLABORATEURS

Nos uollaborateurs ne sont ni appointés, ni salariés. Toutes les fonctions, à la Ruche, sont absolument gratuites.

Salaire, traitement, avenir, avancement y sont choses totalement inconnues.

Les camarades qui, à des titres divers, travaillent à la Ruche, le font de la façon la plus désintéressée.

Chacun d'eux doit pourtant réunir des conditions de capacité, d'assiduité au travail, de sobriété et de moralité qui lui permettraient, à l'extérieur, de se hausser au niveau des plus favorisés de sa partie.

Nos collaborateurs renoncent volontiers à ces avantages matériels pour vivre à la Ruche.

Ce n'est pas qu'ils y travaillent moins et y mènent une existence plus confortable : ils travaillent, au contraire, beaucoup plus qu'ils ne travailleraient : instituteurs dans une école, travailleurs manuels dans une usine, dans un atelier ou aux champs.

Certes, ils sont nourris, logés, chauffés, éclairés, entretenus comme le sont tous les membres d'une même famille; mais ils se contentent, sous tous ces rapports, d'un régime fort modeste.

Il leur est loisible, aussi, d'avoir quelque argent de poche; ils puisent, à cet effet, dans la caisse commune, et y prennent ce dont ils ont besoin, sans avoir à en justifier : ils sont et restent seuls juges des besoins qu'ils ressentent, et je suis heureux de dire, à la louange de tous, que depuis près de dix ans que la Ruche existe, tous nos collaborateurs y ont apporté la plus grande discrétion et la plus méritoire réserve, de façon à peser le moins lourdement possible sur notre budget.

On le voit : les avantages matériels attachés au titre de collaborateur de la Ruche sont plutôt minces.

Et pourtant, nul ne songe à se plaindre; tous travaillent avec ardeur et contentement, en se consacrant à cette œuvre, parce qu'ils goûtent des satisfactions morales et des joies du cœur qui compensent largement les avantages auxquels, de propos délibéré, ils renoncent.

Plus d'une fois, m'a été dit : « Mais alors, c'est comme dans une Communauté religieuse ? » — Pas du tout; la comparaison ne saurait se soutenir. D'abord, les collaborateurs de la Ruche ne sont liés par aucun vœu, ne sont tenus par aucun engagement; libres ils sont, et à tout instant, de partir s'ils s'y déplaisent, ou s'ils espèrent être plus heureux ailleurs; ensuite, ils ne subissent aucune autorité et n'ont à obéir à aucun supérieur; de plus, ils choisissent eux-mêmes, en toute indépendance, leur travail et l'exécutent comme ils l'entendent; enfin, ils sont véritablement désintéressés, car ils ne croient pas au Ciel, tandis que les membres des Communautés religieuses, s'ils renoncent à toute rétribution ici-bas, ont la conviction qu'ils recevront, plus tard, après leur mort, le salaire incomparable de leurs travaux, de leurs mortifications et de leur obéissance.

Les religieux ne sont, au fond, que des usuriers : ils avancent un pour recevoir mille. Ils ne sont que d'habiles spéculateurs qui placent l'argent de leur austérité dans l'entreprise la plus avantageuse; ils abandonnent l'intérêt de cet argent durant dix, vingt ou cinquante ans; mais ils espèrent bien que, durant l'éternité, ils rentreront des milliers et des milliers de fois dans leur capital.

Il arrive que, à certaines époques, nous avons besoin de nous adjoindre quelques collaborateurs temporaires; par exemple, quand il y a un grand nombre de chaussures à réparer, des travaux de maçonnerie à exécuter sans retard, ou encore, au printemps, dans les jardins ou, à l'époque des moissons et des foins dans les champs quand il y a un coup de collier à donner.

Nous faisons appel, dans ces cas, soit à des amis particuliers de la Ruche, soit à nos camarades des syndicats parisiens, qui ne nous refusent jamais le coup de main nécessaire, et ces collaborateurs temporaires viennent, eux aussi, sans rétribution d'aucune sorte.

Tous les services sont autonomes; chaque collaborateur connaît les attributions et les responsabilités qui s'attachent à la fonction qu'il exerce. Tous s'en remettent à la capacité et à la conscience de chaque responsable.

Une fois par semaine, plus fréquemment, si le besoin s'en fait sentir, tous les collaborateurs se réunissent, le soir venu, la journée terminée, quand les enfants sont au lit.

Ceux de nos grands enfants qui, âgés de 15, 16 et 17 ans, sont en apprentissage, assistent à ces réunions et y prennent part au même titre que les collaborateurs eux-mêmes.

Ces réunions ont pour objet de resserrer les liens qui nous unissent et de nous entretenir de tout ce qui intéresse la Ruche.

Chacun dit ce qui le préoccupe, fait part du projet qu'il a formé, de l'idée qu'il a eue et soumet cette idée, ce projet, cette préoccupation aux autres. On en parle; on en discute; on laisse l'idée ou le projet à l'étude si on ne possède pas encore les éléments suffisants à une détermination.

Chacun a le droit de se renseigner sur le fonctionnement de tel service : enseignement, caisse, comptabilité, cuisine, etc., etc., de formuler des observations, d'émettre des conseils, de proposer des améliorations.

Grâce à ces réunions fréquentes, tous nos collaborateurs et nos grands enfants (garçons et filles) sont mis et tenus au courant de tout ce qui se passe, connaissent constamment la situation de la Ruche, participent aux décisions prises et concourent à leur application.

C'est la vie au grand jour; c'est la pleine confiance; c'est l'échange de vues, simplement, franchement, à cœur ouvert. C'est le moyen le plus sûr et le meilleur d'empêcher les intrigues et la formation des coteries que favorise le silence.

L'éducation est plus particulièrement confiée à ceux de nos camarades qui, chargés de l'enseignement, sont en rapports constants avec les enfants. Ceux-là passent leur vie avec ces enfants, et il est certain que, constamment mêlés à ceux-ci, ils exercent sur eux une grosse influence. Il n'en est pas moins nécessaire que tous les collaborateurs de la Ruche soient des éducateurs.

D'une part, tous sont plus ou moins appelés à initier nos enfants, au fur et à mesure qu'ils grandissent, à la technique de leur métier cuisine, couture, lessive, lingerie, forge, menuiserie, culture, jardinage, etc., etc.; d'autre part, ils sont souvent mêlés aux jeux, aux distractions de nos enfants.

Il faut donc qu'ils soient un exemple vivant et un guide pratique, patient, doux et affectueux pour ces petits, comme, dans la famille, tous les aînés doivent être pour les plus jeunes des guides et des modèles.

Sébastien FAURE

Grève réussie

Nul n'ignore les dissensions existantes entre F. O. d'une part et la C. G. T. et la C. F. D. T. de l'autre, ce qui a d'ailleurs été traduit dans les réalités par la pagaïe la plus manifeste lors de la grève des P. T. T. de 19 et 20 octobre. A tel point que le gréviste éventuel ne savait plus à quelle centrale se vouer.

Il faut dire tout de suite que les revendications étaient mineures et ne justifiaient pas un tel branle-bas et une telle démonstration d'impuissance que l'administration des Postes n'aura pas manqué d'enregistrer. Car, soyons persuadés que le meilleur atout du patronat, c'est la division de la classe ouvrière et dans ce cas précis elle ne pouvait être plus manifeste. Reconnaissons tout de même que les dirigeants de ces trois centrales ont réussi à se retrouver sur un point : la grève a été réussie. Il leur en faut peu car d'après leur propre aveu aucun résultat positif n'a été obtenu et les tracts qui ont suivi la grève portaient des slogans de ce style : « F. O. a voulu surenchérir sur notre décision pour masquer son inaction depuis de nombreux mois ». Ou bien : « Ces deux journées de lutte marqueront dans l'histoire de notre organisation, quelles que soient les difficultés rencontrées un peu partout — difficultés compréhensibles lorsqu'on songe à l'appareil de démolition C. G. T. - C. F. D. T., qui a fonctionné à plein relayé par l'appareil gouvernemental et administratif, trop heureux du soutien de syndicats dont la vocation prétendument activiste s'est curieusement traduite par la traditionnelle grève de 24 heures au plus, avec, même pour le 19, une mollesse pour le moins étrange. »

Et voilà. Le ministre des P. T. T. peut dormir sur ses deux oreilles tant que les syndicats réformistes seront écoutés par la base. Il n'en serait pas de même si les vieilles méthodes de Pelloutier, Pouget, Yvetot, Griffuelhes et tant d'autres bons militants ouvriers de la bonne époque, étaient remises en pratique. C'est la tâche qui incombe à la C. N. T., et la renforcer c'est renforcer le véritable syndicalisme, c'est redonner confiance à tous les travailleurs, c'est enfin aller vers des grèves réussies qui précipiteront l'émancipation du prolétariat et l'égalité économique.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

DIALOGUE OU TRAHISON ?

Les syndicats dits « représentatifs » ont été reçus successivement par P. Huvelin, président du C. N. P. F., pour, disent certains journaux, « actualiser » les conventions collectives. Que va-t-il en sortir de valable pour les travailleurs ? Rien...

La classe ouvrière sait bien qu'elle a perdu toute force et son indépendance depuis que les bonzes syndicaux se sont engagés dans la voie des conventions collectives et puis, allez demander à la plupart de ceux qui triment toute la journée, de connaître tous les textes qui y ont été incorporés. Il leur reste la possibilité d'aller à l'inspecteur du Travail pour obtenir un renseignement mais par règle générale, là, pas plus qu'au prud-homme, le travailleur laissé par son employeur a du mal à faire respecter ses droits. Nous pourrions remplir le journal de restrictions qui sont faites aux travailleurs dans l'entreprise, par les conventions collectives.

D'ailleurs, l'actualisation des conventions qui motivent ce dialogue actuel n'a rien de transcendant et de plus, selon « Les Echos » du 24 octobre, « c'est la porte étroite ». « Ainsi, on risque bien de voir les centrales les plus dures et les plus prévenues contre la politique du gouvernement s'appuyer sur la lettre du premier ministre pour tenter de forcer la main du patronat. »

Nous pensons qu'il y a du vrai dans cette prévision mais en tous cas, nous ne voyons pas à quel moment du dialogue va se situer l'action syndicale. Pour nous, tous ces marchands de baratin se situent au même niveau que le plus vulgaire des politiciens et la classe ouvrière ne peut en aucun cas, leur accorder la moindre confiance.

RENCONTRE ANARCHISTE le 12 novembre 1967 à Blois

De nombreux militants anarchistes se sont rencontrés le 1er octobre 1967 et se sont mis d'accord sur des points essentiels en vue d'un regroupement. Une deuxième réunion de travail a lieu à Blois le 12 novembre 1967 à 9 h. du matin pour y prendre part et recevoir toute documentation sur ce qu'a été fait, comme sur ce qui est en projet.

S'adresser à Senez André, 72 - La Chappelle-Gaugain, (Sarthe).

ANTENA

PUTPURRI ANDORRANO

MADRID. — Según «ABC», los presidentes de la República francesa no tienen derecho al coprincipado de Andorra por corresponder, esa «bicoca», a la monarquía gala, para el caso, de hoy, a Henri de France. «Ya» se enoja porque de Gaulle ha ido a Andorra como en visita a un departamento francés. Ninguno de ambos periódicos señala que el obispo de Urgel, el otro coprincipe del Valle, rehusó reencontrar a de Gaulle en Andorra por creer en el derecho unilateral de España en el llamado Principado. Por su parte, la prensa de París afirma el derecho presidencial a «coprincipar» Luxemburgo, Mónaco y el Vall d'Andorra.

SIGUE LA «SAMFAINA» ANDORRANA

PARIS. —(«C. S.») El Valle que Madrid y París parecen disputarse, por ser catalán opone a la *alboronía* castellana y el poutpourri gallo, su clásica *samfaina*, mezcla sartenera de vegetales en la que predominan el tomate y el pimiento. De este tema intrascendente, ha resultado, por plumas de Don Clodoaldo, una trifulca, un poti - poti internacional de mil y un diablos. «Los andorranos son españoles», ha exclamado en su Madrid «Ya». Ya, ya. Y los andorranos sin enterarse, y de Gaulle tratando de atraerlos mediante un túnel que de Soldeu traslade a Hospitalet-près-d'Andorre (Ariège) evitando el collado del Pas de la Casa.

«LA GUERRA DE TROYA» NO TUVO LUGAR

PARIS. — «C. S.») El diario «Le Figaro» nos da una satisfacción tardía. Respiremos, a treinta y un años vista. El presidente francés de la época, Mr. Lebrun, no pudo evitar que los republicanos españoles «pillaran» el palacio de su coprincipe de Urgel, pero sí consiguió impedir, el 27 de septiembre de dicho 36, que el Oro, el Moro y la Vall d'Andorra sufrieran el asalto de los anarquistas. Furor, Horror y Terror. 150 guardias móviles asesorados por un cañón y varias ametralladoras evitaron el asalto espantoso del país andorrano del cual a estas horas, sin la iniciativa de Lebrun, ya no se hablaría por tratarse de un enemigo desastrado y desatado capaz de tragarse el Airán, el Valira y la Radio Andorra.

Pero ¿de dónde ha sacado el diario parisino que Madrid en 1936 había planeado un asalto contra Andorra, cuando toda la preocupación de la capital española radicaba en evitar el asalto que la fuerza fascista internacional intentaba con el beneplácito de los partidos derechistas europeos?

FARSA ELECTORAL PORTUGUESA

LISBOA. — Copiando el proceder de su compinche Caudillo, Salazar dispuso elecciones para concejales con derecho a voto «sólo apto para padres de familia». En la comedia ha tomado parte — según informe oficial — el 60 por 100 de los cándidos escogidos, triunfando las candidaturas del gobierno, porque además de la coacción, no había otras. El 90 por 100 de portugueses se rie de ese 60 por 100 que Salazar se ha fabricado.

NOTICIA

LONDRES. — La tumba de Carlos Marx, situada en el cementerio de Highgate de esta capital, fue rociada con alquitrán y cubierta de plumas de gallina, ignorándose quienes fueron los autores del hecho.

LOS EXTRANJEROS QUE RESIDEN EN ESPAÑA

MADRID. — Según estadística reciente son 116.701, ni medio más ni medio menos. Esta población extranjera se asienta en todas las provincias españolas. En Madrid viven 23.983 extranjeros; en Barcelona, 22.712; más de 1.000 extranjeros y menos de 5.000 residen en Alicante, Baleares, Cáceres, La Coruña, Gerona, Salamanca, Santa Cruz de Tenerife, Sevilla, Tarragona, Valencia, Vizcaya y Zaragoza. En los censos de la provincia de Segovia figura el menos número de extranjeros, con 25; 26 en Cuenca; 30 en Soria; 33 en Teruel; 43 en Albacete, y 58 en Avila.

Por continentes de origen, estos extranjeros residentes proceden: 73.767 de países europeos; 19.413 de América del Norte y del Centro; 16.816 de la América del Sur; 4.088 de Asia; 1. 242 de Africa; 184 de Oceanía y 1.191 sin nacionalidad.

De procedencia europea viven en España 22. 812 portugueses; 13.050 franceses; 11.551 alemanes; 7.793 británicos; 7.408 italianos; 2.761 suizos; 2.210 holandeses; 1.694 belgas, y 1.389 suecos. Así va descendiendo el contingente hasta los procedentes de la U. R. S. S. y Yugoslavia, que nutren nuestros censos con 21 y 31 residentes, respectivamente.

De América del Norte y del Centro, los más numerosos avecindados en España proceden de Cuba, 8.523; de Estados Unidos, 6.312 y Méjico, 1.709. Hay también en España 305 canadienses y 170 hondureños.

Proceden de América del Sur, 6.268 venezolanos; 5.303 argentinos; 1.756 colombianos y 1.500 peruanos. El menos número de americanos del Sur avecindados en España procede del Paraguay, con 95 en total.

De Asia, Africa y Oceanía, ningún país pasa del millar de residentes en España. Unicamente los jordanos se acercan a esta cifra: 988. Siguen en orden decreciente los marroquíes, con 924, y a distancia los filipinos, 699. El menor número de extranjeros de estos tres grupos, 24 proceden de Nueva Zelanda.

EL BARRO NO AGUANTA

SANTANDER. — En la noche del 28 al 29 de junio de este año se derrumbó una casa nueva de seis pisos de altura con 36 viviendas, ocasionando la muerte de una muchacha y heridas a otros dos vecinos. La misma firma constructora estaba construyendo otro edificio en la vecindad capaz para 46 familias, y apenas terminado presentó síntomas de resquebrajamiento, ante lo cual fue ordenada la evacuación de las personas que ya lo ocupaban. Una tercera construcción a cargo de la misma empresa ha sido descalificada por el arquitecto municipal tras el examen del caso. Estos tres núcleos de viviendas - muriendas están enclavados en la calle Menéndez Luarca.

LA AUTORIDAD AGRAVA LA HUELGA

OVIEDO. — Han sido suspendidos de empleo y sueldo hasta el día primero de noviembre los 1.100 mineros de Langreo (hoy H.U.N.O.SI.A.), que no se incorporaron al trabajo el lunes, tras el cierre de la mina, por huelga de personal, a mediados de la pasada semana. Esta medida no afecta a la rescisión de los contratos de trabajo de los 1.100 mineros.

LOS TRES GRANDES

PARIS. — El pianista José Falgarola dio un concierto, al día 23, en la televisión. Preguntado por el maestro Gavoty, Falgarola afirmó que los tres grandes de la música española de finales del siglo XIX y principios del XX fueron Albéniz, Granados y Falla, a los cuales calificó de folklorista, romántico y wagneriano, respectivamente. Como iniciador de la música «post-italiana» colocó al maestro Pedrell. Faltan en el cuadro — a nuestro entender — el grande de la guitarra, Francisco Tárrega, y el mago del violín, Pablo Sarasate.

LA VERDAD ELECTORAL AL DESNUDO

PAMPLONA. — «El Pensamiento Navarro» publicó el 15 de octubre una «Crónica de Barcelona», de Ramón Brufau Solsona, según la cual habían salido elegidos por la provincia de Barcelona don Antonio Samaranch Torelló, delegado nacional de Educación Física y Deportes, y don Eduardo Tarragona y Corbella, abogado y comerciante, que fueron los que obtuvieron más votos y los que mejor llevaron la campaña electoral. «También son los que más calderilla han hecho correr. Era la única manera de triunfar en Barcelona. Para poder enviar a todos los cabezas de familia y mujeres casadas propaganda y candidaturas era necesario trasladar a la Biblioteca Central, donde estaban instaladas las listas del Censo, un verdadero ejército de secretarías para transcribir 1.800.000 direcciones, las cuales juntas no tienen cabida en una camioneta D. K. W. Solamente tres candidatos, de los diez que se presentaron, pudieron realizar la operación: Samaranch, Colomer y Tarragona. El solo reparto de candidaturas durante el mismo día 10, ha costado a algún candidato la friolera de 1.500.000 pesetas».

NATIONAL INDUSTRY

MADRID. — La firma «Chrisler» ha adquirido el 70 % de las acciones de la empresa de fabricación de automóviles española «Barreiros», que saca modelos «Dodge Dart» y «Simca 1000», y camiones, tractores y gruas.

LA ULTIMA CARTA

CUANDO tuvo lugar «La Guerra de los Seis Días», en Palestina, y cuyas secuelas distan mucho de haber terminado ya que Israel, victorioso en el campo de las armas, está muy lejos de haber ganado la batalla diplomática, nos preguntábamos si esta preparación bélica a la que forzosamente debía acudir el nuevo Estado para tener a raya el mastodóntico cinturón árabe, presente y asfixiante al otro lado de toda su limitada periferia, no repercutiría en el ánimo de la juventud israelí así como en su formación ética y humana.

El desarrollo de esta reciente «blitzkrieg» ha puesto en evidencia lo familiarizados que están los jóvenes de ambos sexos, en Israel, con toda clase de armamento moderno. Ello implica, lógicamente, una dedicación prolongada y atenta en la estrategia militar, el conocimiento profundo del material con el que está equipado el ejército judío y, también, la presencia de un espíritu guerrero, disciplinado y rígido.

Sólo manteniendo entre la juventud israelí estas condiciones físicas y anímicas puede, el nuevo Estado de Israel, confiar en la salvaguardia de su escuálida superficie.

Sin embargo, y si este enfoque resulta exacto, ¿cómo lograr la preservación del espíritu humanista de los Buber, Abba Gordin, Einstein, Max Nordau, el espíritu que a través de los siglos ha sido cayado de este pueblo escarnecido?

Pareceria imposible. Desde el momento que el *pueblo sin tierra* pasó a ser una nación más las caracteristicas intrinsecas del judío tenían que haber sufrido una transformación. El juicio y la muerte de Eichmann demostró que Israel, como nación, era incapaz de innovar los derroteros de la execrable justicia de los hombres ya que se sumaba, sumisamente, al expeditivo resultado del crimen que la ciega Temis sugiere a los poderosos.

Veinte años de vida, como *pueblo con patria* ¿habrán bastado para que se despeñara el acervo de dos mil años? ¿Tendrán razón los que afirman que Israel busca la «herencia territorial» que se extiende desde El Nilo hasta el Eufrates? ¿Será el lobo disfrazado de cordero — el «agredido expansionista» como precisa Burguiba—, el sionista fanático deseoso de ubicar Ur y Menfis en el mapa nacional de Israel?

No podemos olvidar que existen dos Israeles y que dentro de sus propias fronteras físicas hay entablada una lucha enconada entre el Israel generoso, el kibbutziano, verdadero forjador del espíritu progresista y libertario, soldado de primera línea en la conquista de un suelo — conquista doble: suelo árido que logra fertilizar y tierra para los errantes de dos mil años —, y el Israel conservador, el deseoso de ver al país a imagen y semejanza de todos los países del mundo; un Israel que, como dijera Ben Gurión *cuente con ladrones, criminales, locos, carteristas, trabajadores, vagos, drogados, pederastas y todo cuanto es necesario para que el país deje de ser un producto de laboratorio para igualarse a las demás naciones del mundo.*

El resultado de esta lucha no se conoce todavía bien que se registra una retirada kibbutziana. Las últimas inmigraciones han sido de ciudadanos, amantes de la urbe, el dinero, la corbata, la sofisticada vida de la ciudad. El *kibbutz*, a lo largo de veinte años de relativa tranquilidad, ha perdido importancia en lo que a la defensa del territorio concierne y la mística del *hahelutz* ha decaído. Los refuerzos llegados de la ciudad resultaron fallidos. Los hombres echaban de menos los cafés y las «fuentes de soda», el monóxido de carbono y la grey deambulando por las arterias de Tel Aviv o Haifa; las mujeres pensaban en las ropas lujosas, la vida muelle, el maquillaje y las joyas ornamentales. La prueba del ácido: el año de ensayo que va desde el día de ingreso hasta que la asamblea general decide otorgar la categoría de *haver* al novicio, la resisten muy pocos. La mejor esperanza, opinan los veteranos, está en la *Noar*, la juventud nacida en el *kibbutz* y educada en él. Es esta juventud la que es necesario auscultar, la que mejor conserva el verdadero espíritu de las grandes *Aliyás*, para saber si este temor que al comienzo manifestamos: el debilitamiento del espíritu humanista, es infundado o no.

Es a uno de estos jóvenes que tengo en mente cuando considero, sinceramente, que las colectividades israelíes han sido capaces de dar idealistas y una juventud capaz de hacernos esperanzar en mañanas más promisores que el presente. Su nombre Iohav, nacido en el deslinde del Mandato inglés de Palestina y la Proclamación de Independencia hecha por Ben Gurión en Tel Aviv. Veinte años vividos enteramente en los kibbutzim; veinte años truncados por una granada de mano en la Sierra de Golán, la montaña siria que domina el Tiberiades.

Su padre me ha remitido la última de sus cartas, documento digno de ser reproducido por todas las publicaciones pacifistas y revolucionarias:

«... *Hay quien cree que vencimos en esta guerra* (Iohav murió el 17 de julio siendo una de estas víctimas que a diario caen como resultado de las refriegas que no cesan entre judíos y árabes). *Que vencimos pese a los 700 muertos que sufrió el Ejército de Defensa de Israel. Creedme que yo también pensaba así. ¡Oh! Era la mentira del orgullo de la fuerza de nuestro ejército. Pero esta mañana cambió todo.*

Abrí el periódico con impaciencia. Quizás ocurrió algo a alguno de mis compañeros de Hahotrim. Y hete un anuncio de duelo, encuadrado en negro. En él el nombre de Ofer Munk.

Mi corazón dejó de latir. En este instante comprendí que habíamos perdido mucho en esta guerra. Si setecientas familias lloran hoy a sus seres queridos, y si una muchacha como Jana, que según oí debía casarse con Ofer esta semana, queda sola y desconsolada, es que perdimos mucho en esta guerra.

Setecientos muertos, o seis millones, o cien millones pueden pasar inapercibidos cuando uno no conoce a ninguno de ellos; pero cuando se conoce a uno, entonces, de repente, los conocemos a todos. Y el corazón llora, llora.

Me ocurrió de escupir al rostro de un sirio muerto; y no habría ahorrado inclusive, una bala suplementaria para rematarlo. Ahora me arrepiento de ello; porque las insignias del soldado que cayó las veo distintamente ante mis ojos cuando pienso en Ofer. ¡Quizás los padres de este soldado sirio estén también llorando en su casa! ¡Y quizás una muchacha lo esté esperando también!

Y os aseguro que si viera a un soldado sirio escupir al rostro de un soldado israelí, lo lincharía, lo haría trizas; porque cada uno de los caídos, sirio, jordano, egipcio o israelí, visten en mi imaginación el mismo uniforme.

... Y todavía hay quien cree que ganamos la guerra...!

Chalom, Iohav.

Esta misiva no es ninguna invención de escritor en busca de sensibilerías. Es un documento fidedigno que un padre atormentado, identificado con el sentir de su hijo, me hace llegar. «Ya no existe — dice el buen amigo Ribas —. Reposa allí, no lejos de nuestra casa; en el cementerio que podemos ver desde nuestra ventana...»

El kibbutz Hahotrim ha perdido un *haver*, Israel ha perdido un efectivo. Creo que todos hemos perdido algo más con la muerte de Iohav; una esperanza y un jalón para un mundo de *hombres buenos* en la acepción que el propio Machado se auto-atribuía.

Víctor GARCIA

VOCABULARIO

Kibbutz: Colectividad. - *Haver*: Compañero. - *Noar*: Juventud. -*Aliya*: Inmigración. - *Hahelutz*: Pionero.

RETAZOS

«*Ser gobernado*, es estar guardado a vista, inspeccionado, espiado, dirigido, legislado, reglamentado, acorralado, adoctrinado, predicado, controlado, conjeturado, apreciado, censurado, impuesto, por seres que no tienen ni título, ni ciencia, ni virtud...

Ser gobernado, es estar, a cada operación, a cada movimiento, notado, registrado, empadronado, tarifado, timbrado, medido, acotado, cotizado, patentado, licenciado, autorizado, apostillado, amonestado, impedido, reformado, enderezado, corregido.

Es bajo el pretexto de utilidad pública, y en nombre del interés general, el estar puesto a contribución, citado, desollado, explotado, monopolizado, concusionado, estrujado, mistificado, robado.

Luego, a la menor resistencia, a la primera palabra de queja, reprimido, multado, vilipendiado, vejado, cercado, maltratado, aporreado, desarmado, agarrotado, encarcelado, fusilado, ametrallado, juzgado, condenado, deportado, sacrificado, vendido, traicionado, y para colmo, burlado, manteado, ultrajado, deshonrado.

¡He ahí el gobierno, he ahí su justicia, he ahí su moral!

¡Y decir que hay entre nosotros demócratas que pretenden que el gobierno tiene algo bueno, socialistas que sostienen, en nombre de la Libertad, de la Igualdad y de la Fraternidad esta ignominia; proletarios que ponen su candidatura a la presidencia del Poder! Hipocresía...

J. PROUDHON

(Del libro: «Idée générale de la Révolution au XIXe siècle») Traducción de Juan.

IGNORANCIA, SUPERSTICION Y OSCURANTISMO

IGNORANCIA, como sabemos, quiere decir falta general de instrucción, falta de conocimiento de un objeto u objetos determinados.

Superstición significa desviación del conocimiento religioso que hace creer en cosas falsas, temer cosas que nos pueden hacer daño o poner la confianza en otras cosas que real y positivamente no sirven para nada.

Oscurantismo quiere decir sistema de los que se oponen a que penetre demasiado la instrucción en las clases populares.

La ignorancia y la superstición juntos con el oscurantismo, son las causas profundas de un sinfín de males humanos, morales y sociales que aquejan a la humanidad entera y que han venido aquejándola desde que la gran diosa, ingeniosa y laboriosa familia es conocida como tal.

Todas las religiones, absolutamente todas, dichas primitivas, señaladas como de la antigüedad y conocidas en nuestra contemporánea época, han estado y están, fuertemente asentadas en la superstición; la existencia de las mismas ha tenido y tiene sus más hondas raíces incrustadas en la ignorancia, y como instrumento de arraigo en la mente y el sentimiento del humano sér, el oscurantismo.

En absoluto, empero, es mi objetivo hoy demostrar lo que queda expresado acerca de las religiones, tema que, cuando venga a colación, probaremos de tratar. Pues lo señalado en párrafos anteriores es a modo de orientación para aquéllos que me leyeren que pudieran haberlo olvidado, y aún, por no desconocerlo, y con el fin, sobre todo, de que al leerme puédaseme seguir más fácilmente a través de la clarividente luz de la orientación procedente de saber, exactamente, el significado de las tres palabras que intitulan el presente tema, o mejor dicho, bosquejo del mismo.

Ciñome, pues, a dejar constancia de cómo la superstición sigue muy arraigada en una no desconsiderable parte de nuestros semejantes, de cómo la ignorancia es su más fiel hermana gemela, y de cómo el oscurantismo, sutil y ocultamente, continúa haciendo su inhumana y nefasta mella, no en éste o en aquel rincón del orbe habitado por mayor o menos conglomerado de seres humanos, sino por todas partes, en diferentes capas sociales y en razón de que la maléfica ignorancia existe igualmente por doquier engendrando la superstición a la vez.

No, no voy a recorrer tres, cuatro o media docena de países en afirmación de mi aserto, ni ésta o aquella raza determinada lejana o cercana, pues resultaría cansino para el lector o la lectora; me limitaré, para demostrar lo que me propongo, a un país considerado de los más liberales, democráticos y cultos: Francia.

Francia, pues, con sus 551.255 kilómetros cuadrados de superficie, habitado por 50 millones de seres humanos, miles de personas practican, viven y medran de la astrología o arte de predecir el porvenir por la obbservación de los astros (?); leen ese «porvenir» en las «líneas de la mano», o al efecto comunican «con el más allá» por medios parecidos originarios de la superstición de sus ascendientes.

Los periódicos horoscópicos, por su parte, «orientan» con minuciosidad a los lectores que creen y están circunscritos «por nacimiento» a tal o cual signo astrológico, su ventura o desventura (léase buena o mala suerte), aportando a las rotativas un superior a un 15 por 100 más de lectores; algunos, como «Ici Paris», por ejemplo, reciben más de 200 cartas por semana de sus lectores preguntando lo que sea al respecto o encomiando su labor orientativa horoscópica. Otros, como el mensual «Horoscope», tiran más de 400.000 ejemplares y numerosos son los periódicos comercialistas que, al aproximarse el nuevo año, lanzan a los cuatro vientos predicciones diversas sobre los «sucesos más importantes» que sucederán durante el nuevo año, seguros, segurísimos, de no ser contradichos por sus ávidos y asiduos lectores de corta memoria y pareja reflexión, por desconocimiento y por tanto, por ignorancia.

Según se ha comprobado recientemente después de asiduo «sondeo» acerca de la opinión de los ciudadanos galos sobre el particular, un 58 por 100 de éstos «conocen» su signo, 53 por 100 se enfrascan diariamente en leerlos en su periódico y un 23 por 100 creen a ciencia cierta en las predicciones, que, con inquietud supersticiosa, leen ávidos por saber su suerte o su desgracia (?)

Convengamos reflexivos, lectora o lector, que el mal es profundo, mucho más profundo de lo que a simple vista parece, tanto, que hasta parece increíble, y convengamos igualmente, en que el oscurantismo sigue su nefasta obra, y que el no oscurantismo no hace, ni con mucho, lo que debería hacerse y llevar a cabo en el orden instructivo, para que la ignorancia desaparezca de la faz de la Tierra, con ésta la superstición, y con la desaparición de estos maléficos gemelos del daño indicado, quede anulado por completo de una vez para siempre, el oscurantismo.

Mal éste como todos los males morales y sociales que a una parte de la humanidad aquejan y asolan, que arrastran a esa conmensurable parte de nuestros semejantes hacia el más incongruente e irracional desequilibrio mental y sentimental tendente a sumirlos en la más inhumana y lamentable postración fatalista.

Mal éste con todos sus derivados degenerativos mentales, que desaparecerán cuando, por convicción y propia decisión, la humanidad misma se decida a desligarse definitivamente de la superstición del género o índole que sea originaria, por medio de la instrucción general impartida por una escuela y una enseñanza plena y profundamente racionalista, instrucción que forme seres humanos sanos de mente, conscientes a la vez de sus deberes y de sus derechos inspirados en lo natural de cuanto nos rodea e impregnados de humanismo, de sociabilidad humana, de solidaridad, asentando su conducta personal y moral, en el respeto recíproco e igualdad de consideración y trato hacia sus semejantes sin distinción de clases o de color epidérmico, dejando de ser una especie de autómatas vivientes, prisioneros continuos de un ambiente imitativo y de una enseñanza oficial que constriñe a vivir «como Dios manda» y el Estado ordena y quiere.

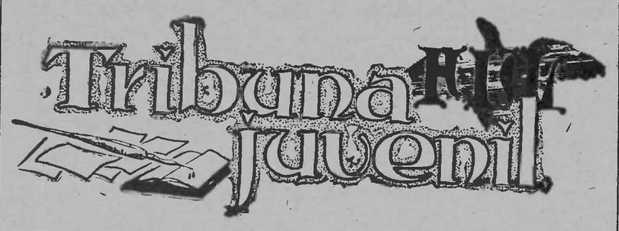
He expuesto algo de lo que quería decir y expresar, a ti, semejante estimado, de no importa qué clase social o sexo que leyeres estas líneas, a reflexionar con los ojos de la razón, marginado de todo convencionalismo. Por mi parte, si he logrado hacerte reflexionar, me sentiré satisfecho, pues reflexionar es razonar y el sosegado razonamiento conduce siempre a la acción en contra de lo que moral y personalmente nos es nocivo y perjudicial.

ALEJANDRO LAMELA

CREA AL DELITO Y CASTIGA AL INOCENTE

He aquí las peticiones del fiscal: Para José María de Lasagabaster, 5 años de cárcel y 50.000 pesetas de multa; para Antonio de Garmendia y Segundo de Iturralde, 4 años y 30.000 pesetas cada uno. Para José de Ormaechea, 3 años y 20.000 pesetas; para Francisco de Iceta, Manuel Anastasio de Ormaechea y Manuel de Lamariano, 2 años y 15.000 pesetas cada uno. Para Saturnino de Larriaga, Sabino de Jáuregui y Eusebio de Arriobengoa un año y 10.000 pesetas. Y para José Muñoz, 3 años.

Los defensores han negado que los encausados cometiesen ningún delito y han pedido la libre absolución. No se han dado a conocer las sentencias.



BRUJULA JUVENIL

La humanidad ha evolucionado. Este es un hecho innegable, resultado de su progresión tanto moral como material. Si bien los de cierta edad sienten satisfacción en cantar «loas» a sus tiempos de mocedad, para decirnos a los jóvenes de hoy, que la época pasada fue mejor que la presente; y a pesar de que nosotros mismos estemos disconformes con la actual sociedad y todas sus derivaciones, no podemos dejar de reconocer que el sacrificio de unos cuantos, junto con el esfuerzo de todos, ha dado sus frutos. No lo óptimo que se hubiera deseado, pero sí lo bastante para que el progreso se deje sentir.

La humanidad ha ido evolucionando por medio de un avance lento; pero avance al fin y al cabo; avance lento debido a que ha sido efectuado andando, y desandado parte de lo adelantado. Por eso no ha sido lo rápido que hubiéramos deseado.

Los hombres se han desligado más o menos de ciertas canas visibles, pero otras invisibles continúan sujetándolos, y son las causas que motivan la intercalación del retroceso en el avance de la humanidad.

Pero cuidado con el pelo nuevo apto para la caspa de los siglos.

Debemos partir del principio de que la revolución social no tiene como única base la violencia, y para que ella sea posible es necesario el procurar efectuar la superación espiritual del individuo, liberándonos de todos nuestros lastres.

Se halla ligada a nosotros toda una serie de prejuicios, que es precisamente lo que sostiene a la actual sociedad.

Tradiciones, dogmas, costumbres, toda clase de prejuicios, llenos todos ellos de arbitrariedades, que se nos han ido inculcando y las hemos tomado por oro de ley, sin antes haberlos analizado.

Debemos procurar, pues, como tarea primordial, el romper todos estos obstáculos que se oponen a nuestras ideas, borrar de nuestras mentes todo concepto de superioridad de unos sobre otros, pues en la vida todos nos completamos; purificarnos sacándonos toda clase de creencias absurdas que nos esclavizan e impiden que lleguemos a la meta que nos hemos propuesto.

RUTERO

***

UN RUEGO. — Los compañeros componentes de la Peña Racionalista ruegan a los muchachos y muchachas reunidos en grupo cultural parisino que preparen una exposición de un cuarto de hora en la que exponer una síntesis de sus proyectos ante el elemento racionalista que se reunirá próximamente en coloquio cultural-artístico.

COLUMNA DEL EMIGRADO

La farsa de las elecciones de procuradores a Cortes

LA Confederación Nacional del Trabajo, partiendo del principio establecido por la Asociación Internacional de los Trabajadores, que enseña que «la emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos», jamás creyó en las bondades del sufragio llamado universal.

Desde que tal principio fue establecido por los aspirantes al poder político han pasado muchos años. ¿Quiere alguien decirnos cuáles han sido las ventajas alcanzadas por los pueblos desde que el mundo está en vigencia?

Son múltiples y variados los sistemas parlamentarios. Los hay para todos los gustos y caprichos. Rojos, azules, pardos, negros y rojinegros ahora, se empeñan en ofrecernos la panacea de una «virtud» política totalmente inexistente y fuera de la realidad. Cada gobierno, sea del color que sea, se disvirtúa en hacer tragar a las ingenuas gentes tales «virtuosas» y milagrosas dotes de emancipación social, que uno llega a preguntarse: ¿llegará el día en que nuestros «sufridos representantes» nos aporten la felicidad soñada?

La felicidad, si no completa, al menos asequible para todos, es con el acuerdo de todos y tomando «la cosa pública» en nuestras propias manos, que será posible un día. Pero en su logro nada tienen que hacer esos personajes que sólo y exclusivamente en período electoral descienden a la arena política para ofrecernos el puente, la fuente, el río y... el agua, pero que una vez en el poder, al día siguiente de sus últimos discursos electorales, han olvidado por completo que aquel pueblo al que ofrecieron el puente, la fuente y el agua, existe todavía sobre la tierra.

El franquismo, enemigo empedernido de las llamadas democracias, llega en su osadía desvergonzada a imitar a aquellos regímenes en los cuales las elecciones tienen algo de popular. Es así que la farsa electoral, a la que tan opuestos se decían los magnates del régimen fascista español, se hace para estos indignos tiranos un motivo más de mistificación y de burla sangrienta cometidas contra un pueblo que hace ya treinta años perdió toda posibilidad de expresar libremente su sentir.

Que las elecciones a procuradores de los cabezas de familia son una burla sangrienta, y una farsa intolerable, ningún español con dignidad y vergüenza, lo niega. Incluso los que todo lo esperan de la tan cacareada Ley fundamental del Estado, nos dicen de tanto en tanto cuál es el tinglado de la tragedia española.

Ya de por sí, el parlamentarismo es una auténtica subasta en la que los valores morales del individuo salen muy mal parados. Y conste que no establecemos distingos entre los variados sistemas parlamentarios.

Toda persona medianamente instruida conoce ya las «virtudes» del parlamentarismo tal y como lo ejerce el llamado «poder proletario» de los soviets moscovita o pekinés. Nadie ignora tampoco las argucias parlamentarias de los diputados de su graciosa majestad británica, de lo que se pretende hacer pasar por la «gran democracia», o por este otro poder semifeudal que a nuestro derredor tiene su campo de acción. Al igual que un personaje famoso del poeta castellano don José Zorrilla, el diputado de todas las latitudes circula por los pasillos de todos los parlamentos del mundo recitando aquello de: «Por donde quiera que fui— la razón atropellé—, la virtud escarneci—a la justicia burlé,» etcétera. Y como se dice en el drama de Lope de Vega, «Fuenteovejuna»; «De los buenos es honrar—que no es posible que den honra—los que no la tienen.»

Si en las «grandes democracias» de la historia pasada y presente, la inmoralidad ha sido y es norma de actuación, ¿qué no será en las llamadas Cortes españolas, impuestas a nuestro pueblo con la ayuda de las bayonetas de Hitler y Mussolini, de los moros anticristianos, de los generales vendepatrias, de la alta Iglesia católica inquisitorial e hispanicida?

Un botón de muestra es lo que a continuación vamos a dar. No es una idea preconcebida de los anarcosindicalistas hispanos. No por ello deja de enseñar a quien lo ignore, y hasta al más «reconciliable» de los españoles, cual es la realidad que prima en «democracia orgánica» del fascismo español. Veamos:

«¿Quién puede ser honesto?» — titula «El Noticiero Universal», un artículo de Eduardo Tarragona.

«Están próximas las elecciones por cabezas de familia. ¿De dónde sacarán los candidatos las altísimas sumas de dinero requeridas para ser elegidos?

La cuantía de un presupuesto aproximativo para la provincia de Barcelona, prescindiendo de campañas publicitarias en T.V. y radio, es la siguiente. Primera fase (obtención de las 2.000 firmas) = 4.421.343 pesetas ó 4.687.343, según el sistema que se utilice. Segunda fase (campaña electoral: envío por correo, mítines en Barcelona y provincia) = 15.939.046 pesetas. Tercera fase (intervención y propaganda en los colegios electorales, gastos de la jornada electoral) = 1.426.400 pesetas. Total = 21. 786.789 ó 22.062.789 pesetas. (El articulista evalúa detenidamente en las distintas fases los conceptos que llevan estas cifras).»

«De todo lo anterior se deduce una manifiesta e insalvable improbabilidad de que afloren candidatos que *honestamente* expongan sus ahorros o sus economías para bien de los cabezas de familia que han de ser representados en las Cortes.»

«Sin duda alguna habremos de suponer que detrás del candidato existirá alguna empresa o grupo de presión que directa o indirectamente le proporcionarán las sumas de dinero necesarias. A no ser que se trate de algún millonario.»

Si el señor don Eduardo Tarragona, periodista de «El Noticiero Universal», lo dice, ¿qué necesidad tendremos nosotros de repetirlo?

Verdaderamente, aunque ya teníamos un bajo concepto del sufragio, y a pesar de que la Confederación Nacional del Trabajo ya nos había «abierto los ojos» a este respecto, el articulito en cuestión demuestra hasta la saciedad lo que los españoles con vergüenza pueden esperar de los señores procuradores en Cortes. ¿Cuál ha de ser la actitud de los españoles ante tamaña inmoralidad? La respuesta es sencilla: ¡ni un sólo español decente debe, en ninguna ocasión, acudir a las urnas. Ninguna complicidad es posible con el régimen. Que voten los falangistas, si así lo desean. El pueblo español, que nada tiene que ganar «eligiendo» a «representantes» de antemano designados por quien los financia.

¡Español! ¡Trabajador! Tu deber no está en las urnas. Tu deber está al lado de quienes hace treinta y un años luchan y combaten sin tregua al régimen más criminal y antiespañol que nuestra pródiga historia conoció.

¡Emigrado, ven al lado de los jóvenes españoles confederales!

Juan ANDARIEGO

Adhesiones: C.N.T.F., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

S.I.d.

CALENDARIO PARA 1968

Ha sido puesto en venta. Solicitarlo a Amigos de S. I. A. de todos los países y en los centros confederales.

Precio 4 francos. En edición única de lujo.

B.D.I.C

Recibido de Australia

Centro Democrático Español

Emigrante español:

Sabemos, por haberlas también sufrido, las dificultades que supone la vida en un país extranjero, desconociendo su lengua, sus costumbres, sus leyes. Ven a hablar con nosotros. Queremos ayudarte, podemos ayudarte, explicarte tus derechos, que en este país serán respetados. Queremos que nos conozcas, como queremos conocerte. Queremos que te convenzas de que la solución de los problemas de España requieren también tu concurso.

Este domingo, 13 de agosto, como también cada domingo de medio y fin de mes, el Centro Democrático Español te ofrece la oportunidad de juntarte con otros emigrados en un ambiente de confraternidad. Te invitamos a participar a todas nuestras funciones.

Nos juntamos siempre en el primer piso del Sindicato australiano, Building Workers Industrial Union, situado en Georges Street, nº 531-531, Sydney (cerca del Trocadero).

El programa que presentamos este domingo (13 de agosto) a las tres de la tarde, no es definitivo. Podrás, si quieres, participar a una lectura teatral o a un concurso de tirar dardos, o a un juego de tejos. Si te sientes menos artístico o atlético puedes simplemente escuchar música española y tomarte un café.

***

A continuación publicamos el resumen de una charla sobre la anarquía, presentada en la reunión del 30 de julio por uno de nuestros socios.

Si consultamos un diccionario veremos que «Anarquía» significa desorden, sin gobierno. Si consultamos la enciclopedia Espasa Calpe da alguna explicación más, pero muy pequeña y algo más la Enciclopedia Británica.

Nosotros aceptamos el nombre de anarquistas porque es una realidad que detestamos el gobierno. No lo queremos, pero aclaremos: No queremos los gobiernos que dimanen de cualquier clase la política, porque el pasar de los años nos ha demostrado que no nos conducen a ningún estado social de bienestar y felicidad; es decir, que si hacemos historia de los tiempos de la venta de los esclavos, cuando a las personas se las cazaba para venderlas en mercados, nos ha costado mucha sangre de nuestros mejores hombres todo lo que hemos adelantado. Tenemos que aceptar que el trabajo es prostitución, puesto que nos vamos con el que mejor nos paga y tenemos que vender nuestro esfuerzo mientras somos útiles al mejor postor y a veces aceptar trabajos inhumanos par apoder comer.

Consideramos que una vez que el individuo da su voto a uno o unos políticos, queda anulada su personalidad sin que tenga ninguna garantía de que van a cumplir sus promesas, que generalmente nunca las cumplen.

Se trata de crear algo nuevo que está a tono con los conocimientos de estos tiempos, pues debemos igualar la moral con el progreso material técnico y científico que disfrutamos, ya que no es justo ni humano imponer y mantener normas jurídicas, económicas, políticas y religiosas de épocas y civilizaciones en las que ni se soñó con los conocimientos de nuestros días.

La sociedad que soñamos ha de garantizar el pan, la cultura la sanidad, la casa y la tierra, en todo su territorio a todos los que lo habiten. Pues al fin es por lo que todos luchamos, los del medio, los de abajo y los de arriba, ignorantes y sabios.

Anulada la propiedad de la tierra y establecida la propiedad comunal solidaria, debemos anular el poder artificial del oro. La moneda será tiempo-trabajo, quedando reducido su poder a su función específica para la relación de productos y mercaderías. Pues la moneda es como el aceite en las máquinas, facilita el funcionamiento del intercambio de productos y mercaderías. Por otra parte el verdadero valor de las cosas está en el trabajo que puede crearlas, más los problemas y las necesidades que requieren, no en el oro. El capital no es moneda no importa el metal precioso que lo representa. Juntemos todo el oro y monedas del mundo en una montaña y si no trabajamos no se creará ni capital ni riqueza, productos, alimento y mercaderías. Pero el trabajo, sin oro y moneda crea todos los medios y alimentos esenciales a la vida humana. Millones de años vivió el hombre sin conocer la sartén ni el puchero, ni el falso poder del oro.

Podemos puntualizar diciendo que la anarquía es un movimiento que tiende a destruir la tiranía del Estado y dejar un amplio margen a las fuerzas económicas naturales de él mismo y al principio de mutua ayuda o cooperación. Esto colocaría a la sociedad en una situación en que el orden social descansaría no en la represión sino en la buena voluntad y en la conformidad de los individuos.

Os expondré entre las muchas existentes de la sobra de esta idea, dos cosas:

Aristipo (alrededor del año 130 de la era anterior), uno de los fundadores de la escuela Aranaica, ya pensó que el sabio no debe entregar su libertad al Estado, y en respuesta a una pregunta de Sócrates dijo que él no deseaba pertenecer ni a la clase gobernante ni a la clase gobernada.

El mejor exponente de la filosofía anarquista de la antigua Grecia fue Zenon (342-270) de Creta, el fundador de la filosofía estoica, el cual expuso su concepción de una comunidad libre, sin gobierno, a la utopía de Estado de Platón. Zenón repudiaba la omnipotencia del Estado, su intervención y reglamentación, y proclamaba la soberanía de la ley moral, así como la del individuo, señalando ya, que mientras el instinto de conservación necesario conduce al individuo hacia el egoismo, ofreciendo al hombre otro instinto el de la sociabilidad.

Cuando los seres humanos sean lo suficientemente razonables para seguir sus instintos naturales, entonces ellos se unirán a través de las fronteras y constituirán el cosmos. No tendrán necesidad de cortes de justicia, de policía, no tendrán templos ni idolatrías, no usarán el dinero, ofertas libremente efectuadas sustituirán los cambios.

Desgraciadamente los escritos de Zenón no han llegado hasta nosotros y son conocidos solamente a través de citas fragmentadas. Sin embargo el hecho de que sus expresiones son similares a las de los tiempos modernos, muestra la profundidad alcanzada por esta tendencia de la naturaleza humana de la cual fue portavoz.

CORRESPONSAL

Sidney, octubre 1967.

PROBLEMAS NUESTROS

POR UNA MAYOR HEGEMONIA DE CONCEPCION

EL elemento que en esta ocasión me impulsa a escribir este artículo, tras unas dudas retenidas y angustias no exteriorizadas públicamente, lo constituiría el punto que figura en el temario que presenta la comisión preparatorio del Congreso anarquista que va a celebrarse en Carrara, propuesto, el inciso a que queremos referirnos, por la F. A. I. española y relativo a incrementar la propaganda del ateismo. Al respecto, recuerdo haber leído en un boletín de la citada C.P.C.A. un comentario de los compañeros argentinos nada favorable a la inclusión del punto referido, alegando, muy razonadamente, que un tema de tal naturaleza lleva implícito un zaherimiento de susceptibilidades de posibles delegados tolstoyanos, con mandato expreso de sus federaciones, y la discusión podría entrañar un bizantinismo que a nada práctico conduciría, máxime cuando la premura del tiempo, por la nunca sobrada posición económica, de los representantes asistentes al congreso es algo que cuenta.

No obstante este inconveniente, somos calurosamente partidarios de que el tema del ateismo no debe ser en modo alguno soslayado del plan expositivo, polémico y discrecional en nuestros órganos de difusión, aun abrigando la absoluta seguridad de que una convergencia de opiniones de la dualidad de concepciones que confronta nuestro movimiento es muy difícil de lograr, aunque no imposible para un más allá que exige desde ahora y desde todos los tiempos la afanosa cuan prolija existencia.

Porque en puridad de verdad el anarquismo tiene el problema de la dualidad, que al influjo de la incoherencia manifiesta, obraría en lamentable desventaja (aunque pretendamos simular lo contrario) con la existencia, en lo filosófico, de dos corrientes distintas de pensamiento: una que, arrancando de un determinismo materialista intenta demostrar, científicamente, que los ideales no son apriorísticos, no son causa primera, y la otra que, partiendo del pensamiento, de lo abstracto, de lo metafísico, intenta probar (aunque como es evidente no podía hacerlo más que por intuición) que el idealismo es valor apriorístico, causa primera. ¿Qué hacer entonces?

Cuando desde las páginas de este periódic otuvimos ocasión de leer la crítica que formularon los compañeros Fontaura y Quintana, a un pasaje de uno de los libros escritos por Daniel Guérin y según el cual dícese que enfatizó su convicción de que entre Marx y el anarquismo la diferencia, en lo filosófico, no sería más que de leve detalle, me pareció ver en la citada crítica un razonamiento valedero, de acuerdo con una de ambas corrientes de que hemos hecho mención, pero que no invalidaba en absoluto el razonamiento del escritor francés, basamentado en la corriente opuesta. He ahí el dilema que nada se ganaría pretender ocultar.

De cualquier modo que fuera el hipotético resultado del análisis que se prosiga de esos problemas nuestros, siempre existe entre el marxismo y el anarquismo, en lo sociológico y en el dominio político, un abismo tan insondable que hace difícil contactar, pues el cuerpo de doctrina establecida por el primero aconseja la puesta en marcha de la dictadura, de las jerarquías y las recompensas individuales, tres postulados que generan la lucha del hombre sobre el hombre, siendo por consiguiente negativos. Por el contrario, el anarquismo fija su adoctrinamiento en valores insustituibles como son la libertad y la igualdad, como único modo de frenar (que no de matar el instinto) esa lucha que nos lleva a la muerte total.

En este mismo orden de ideas y para dar un realce a tono con el tema del deismo, vasto y profundo en sí mismo, cabría que formuláramos un requerimiento expreso a los compañeros mejor dotados intelectual y literariamente, con capacidad de desarrollo investigatorio, filosófico y expositivo, que indudablemente los tenemos, y que pudieran aportar nuevas luces a las que nos han irradiado hasta aquí, tratando de desentrañar el fenómeno que nos ocupa, o sea, los intentos de descubrir si en realidad la teoría librealbedrista, de manifestación inmaterial y defendida tan sólo por intuición y por fe, descansaría sobre base sólida de juicio para establecer una verdad (?) como causa primera. Así, y si no fuera mucho pedir, sugeiríamos a nuestro compañero Benjamín Cano Ruiz que tomara sus disposiciones al objeto de romper unas lanzas más (que alguien con las debidas aptitudes recogería sin duda) en apoyo de su tesis materialista y determinista, puesto que no ha mucho nos dijo, desde las páginas de «Tierra y Libertad» que sin desear un reinicio de polémica se hallaba en medida de aportar nuevos juicios a los que emitiera, con rutilante claridad, en la ocasión de producirse el diálogo con otro, cuyos opúsculos fueron condensados en un libro intitulado: «Determinismo y voluntarismo», agregando, nuestro dilecto amigo que aquella polémica, lejos de suponer un acabamiento de recursos juiciosos no era sino apenas el comienzo. Magnífico; esto es lo que necesitamos: luz, más luz, elemento que coadyuvará a tonificar nuestros entendimientos, lo mismo será simpatizantes y posibles pioneros del ideal cuanto para los ya iniciados, que permitan cada vez más a hacernos copartícipes de una sola concepción de vida, y no de dos como se suele interpretar, arrancando de esencia, los ideales superiores, que lo serán mayormente cuanto menos adolezcan de dualidad principista.

ROMULO CHAVEZ

NO ENGAÑAR NI ATEMORIZAR A LOS NIÑOS

PENSEMOS en los beneficiosos resultados que para el niño tendría acostumbrarlo según fuese creciendo, a la seguridad de que la salud es su normal condición, en vez de saturarlo de morbosas ideas y representarle de continuo los riesgos de contraer la enfermedad. Los niños son muy crédulos. Con suma facilidad creen cuanto las personas mayores les dicen y especialmente sus padres y hermanos mayores.

Suelen tomar en serio lo que se les dice en broma, y su imaginación es tan viva y su tierna mente tan impresionable, que todo lo exageran y abultan.

A veces se les castiga por embusterías que son efecto de su activa imaginación. Muchos padres ignorantes o de corta mentalidad, suelen recurrir al temor para gobernar a sus hijos. Les llenan la cabeza de toda suerte de terroríficos cuentos y espantables descripciones que arriesgan estropear toda su vida.

A veces se llega al desconsiderado extremo de administrarles un calmante con objeto de que duerman toda la noche para que no moleste su llanto, sin advertir que todos los calmantes de farmacia tienen por base un narcótico sumamente perjudicial para el cerebro. Aunque el temor no perjudicara al organismo, sería imprudente asustar a los niños con espeluznantes relatos porque entrañan engaño, y delito es de lesa infancia engañarlos.

Si algo ha de haber en el mundo sagrado para padres y maestros, es la ingénua confianza del niño. A mi entender, la causa original del extravío de muchos jóvenes está en que padres y maestros les embargaron el respeto y la confianza en su niñez. Sabemos por experiencia que en cuanto se pierde la confianza puesta en una persona ya no se recobra jamás o es dificilísimo recobrarla, pues aunque perdonemos no olvidamos y siempre quedan en la subconsciencia del niño la sospecha, el recelo o el resquemor. Por esto nunca se ha de interponer sombra alguna entre el niño y los padres o maestros.

Se le ha de tratar siempre con la mayor franqueza y sinceridad, porque muchísimo les vale a los padres el respeto de sus hijos, sin que jamás haya nada capaz de quebrantarlo. Pensemos en la violenta sacudida que ha de experimentar el ánimo del niño cuando ya más crecido descubra que aquellos en quienes implícitamente confiaba, le habían estado engañando de mil modos diferentes durante tantos años. Algunas madres se lamentaron diciendo que aguardaban temerosas el día en que sus hijos, ya mayores, descubriesen que los habían estado engañando durante toda su infancia, recurriendo al temor, a la superstición y a toda suerte de falaces artificios para captarles la voluntad. Quienquiera que de tal modo haya engañado a un niño, reflexione y absténgase de volver a engañarlo, porque ha de llegar el día en que deje de ser niño y reciba un tremendo desengaño al darse cuenta de que le engañó, precisamente aquel en quien tenía puesta toda su confianza y a quien miraba como infalible oráculo de verdad.

... Han de recordar los padres que todo cuento espantoso, de los que como vulgarmente se dice hielan la sangre en las venas, que todo temor supersticioso infundido en su tierno ánimo, la mental actitud que hacia ellos observen y el trato que les den, serán en la naturaleza de sus hijos como impresiones fotográficas que se reproducirán con cientifica exactitud durante el resto de su vida.

Nunca de ha de castigar a un niño; y sobre todo mientras esté poseído por la emoción de temor.

PEREZ GUZMAN

Motines en varias ciudades españolas

MADRID. — Ante el anuncio de manifestaciones obreras por todo lo ancho del país, el gobierno dispuso medidas rigurosas para evitar que el orden franquista fuese alterado. No obstante, miles y miles de trabajadores el día 27 se reunieron a la salida del trabajo para defender las siguientes conclusiones: Libertad para los presos políticos y sociales; salario mínimo de 96 pesetas (obsérvese la modestia de la petición); libertad sindical y derecho de huelga como en todo país civilizado.

En Madrid los operarios de la Metalurgia, en número de seis mil, manifestaron abiertamente, siendo atacados a tiros y a matracazos por la G. C. y la Policía Armada. Otras profesiones se lanzaron, con menor intensidad, a la calle.

En provincias hubo manifestaciones parciales con frecuentes peleas con los agentes autoritarios, en Barcelona, Zaragoza, Bilbao, Valladolid y otras ciudades. En total se cuentan mil doscientas detenciones de obreros y estudiantes, a añadir a los mil obreros arrestados en los primeros días de la semana.

Aunque la organización del «día de lucha del 27 de octubre» sea atribuída a católicos y comunistas, en las demostraciones participaron ampliamente trabajadores cenetistas y socialistas.

No obstante, atención a las intenciones ocultas de los lobos disfrazados con piel de cordero. ¡Ni «Vati» ni «Kremli»!

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea General que tendrá lugar el día 5 de octubre próximo a las 9 y media de la mañana, en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon.

F. L. DE OULLINS

Convoca a los afiliados a esta Local a la asamblea general que tendrá lugar el primer domingo del mes de noviembre, en el lugar y hora de costumbre.

EN TOULOUSE

Interesante charla a cargo del compañero Florentino Monroy, que tendrá lugar el día 19 de noviembre, domingo, a las diez de la mañana en la sala de conferencias, 4, rue Belfort, Toulouse, y que disertará sobre el siguiente tema: «Durruti, una infancia turbulenta».

F. L. DE TOURS

Invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 5 de noviembre a las nueve y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE MONTPELLIER

El día 21 de noviembre próximo, martes, a las nueve de la noche, y en el Pavillon populaire, tendrá lugar una conferencia organizada por el Grupo anarquista francés de Montpellier, con la participación del compañero Aristide Lapeyre, que disertará sobre el tema «La revolución española 1936-1939».

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea el domingo 5 de noviembre de 1967 para tratar el asunto fomento y lectura de las actas del Pleno Intercontinental.

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

Agrupación de Paris

Se convoca a los compañeros de esta Agrupación a la asamblea que tendrá lugar el sábado 4 de noviembre, a las ocho y media de la noche en el lugar de costumbre.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Anuncia reunión general para el sábado 4 de noviembre a las 5 en punto de la tarde. Presencia indispensable.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general, para el próximo domingo 5 de noviembre, a las nueve y media de la mañana en el café de la Comedia. Importante orden del día.

F. L. DE DREUX

Reunión el 5 de noviembre a la hora y local de costumbre. Dadas las importantes informaciones y el temario, la presencia de todos los compañeros es indispensable.

F. L. DE ROANNE

Se recuerda a los compañeros que las reuniones ordinarias se celebran cada primer domingo de mes. Pues la próxima tendrá lugar el día 5 de noviembre a la hora de costumbre.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea el día 12 de noviembre a las 9 de la mañana, en el local de costumbre.

F. L. DE BEZIERS

Continuando nuestro ciclo de conferencias, la Comisión de propaganda, se complace en anunciar la conferencia que tendrá lugar en nuestro local social, el domingo 19 de noviembre a las 9,30 de la mañana a cargo del compañero Andrés Capdevila, que disertará sobre: *Mi opinión de cenetista sobre la segunda República española.*

Asimismo, en el mismo local el domingo día 26 de noviembre, el compañero Miguel Celma, disertará sobre el siguiente tema:

Camus y su formación intelectual.

Como de costumbre, el acto empezará a las 9,30 de la mañana. Ambas conferencias serán públicas. Esperamos numerosa asistencia.

En la Caserne Saint-Jacques, nº 27, C. N. T. F.

ADMINISTRATIVAS

—B. Moreno, Cl. Ferrand. Recibido giro pagando «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-3-68.

—F. Martínez, La Rochelle. Con giro de 25 frs., pagas «C. S.» y «Umbral».

—José Gracia, Montfernuil. Recibido giro pago «Umbral» año 67.

—V. Soler, Avron. Recibido giro de 22 frs., pago «C. S.» y «Umbral», 30-67.

—José Olmo, Liège (Bélgica). Recibido giro de 46,70 frs., pago «C. S.» agosto y septiembre, nº 473.

—Rafael Gracia, Roanne. Giro 16 frs. pagando el 2º stre. 67.

—Vázquez, Liège (Bélgica). Recibido giro distribución indicada. Pasado lo correspondiente a E. A.

—Floristán, Royan. A su debido tiempo se hizo cambio del compañero Serrat de Mimizan. Había bandas avanzadas, de ahí recibiera en ambas partes.

—Sánchez, Vierzon. Giro de 42 frs. pagando «C. S.» y «Umbral» 31-12-67.

—Antonio Giménez, Blaye-les-Mines. Recibidos giros de los compañeros indicados, hasta fin del año 67.

—F. Murille, Grand-Combe. Giro de 60,30 frs., pago «Umbral» septiembre y «C. S.» nº 476.

—Alejandro Esquerra, Sidney (Australia). Recibido envío, cambio 108,65 frs. Llega, para partir bien, hasta final del 67.

A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza)	0,50
Turrones (en pastilla)	
Jijona	7,00
Alicante	6,00
Yema	4,00
Mazapán	4,00
Toledo	2,50

CORREO DE REDACCION

A Este, Aquel y el Otro: No enviar dinero a la Redacción. Su destino es a la Administración: Roque Llop, 24. rue Ste-Marthe, Paris (10e), C. C. P. 13.507-56, Paris.

Hay más: las suscripciones a la Enciclopedia Anarquista no deben ser abonadas en Francia a nadie que no sea Elena Graells, C.C.P., 87-21, Montpellier. Para la E. A., al «C. S.» ni 5.

— J. V., Barcelona. Cumpliremos encargo.

— S. O. Nice, N. G. La Seyne, P. S. Mios. Recibidas cartas. De acuerdo.

F. G. Barcelona. Recibida carta Se es joven todavía. Habrá que asomarse al siglo XXI.

Agustí, Canadá. Viene «Ciudad Caída». A ver si entre todos la «levantamos».

J. S., Noisy-le-Sec. J. C. y Cia. han sido enterados. Lástima de caso.

F. G., Lyon. Cumplido encargo.

NECROLOGICA

GUILLERMO DEL RIO HUGUET

Nos llega la mala noticia del entierro del compañero Del Río, cuyo fallecimiento ocurrió el 13 de octubre (LVIII aniversario del fusilamiento de Ferrer Guardia) en el Hospital Foch, de Suresnes, uno de los tantos pueblos que rodean a la capital de Francia.

El malogrado del Río Huguet fue el principal promotor de la resistencia al fascismo en Grañén (Huesca) en aquellos críticos días de la veintena juliana del 1936. Con suma energía supo plantar cara, junto con otros compañeros igualmente en peligro, a la bestia reaccionaria sublevada. Afortunadamente, las columnas revolucionarias llegadas de Cataluña aclararon la situación reduciendo a los facciosos a su foco de Huesca previa liberación del Este aragonés.

En la calma de la endeble retaguardia, bajo el amparo de los fusiles anarco-confederales, Del Río Huguet y otros caracterizados compañeros se dieron a la labor colectivista, logrando en poco tiempo levantar otra más de las colectividades de trabajo para una finalidad libertaria, características en el tan hermoso como fecundo Aragón de aquellos tiempos.

Nuestro malogrado Guillermo era joven todavía, puesto que no llegaba aún a los 60 años. Pero las penalidades pasadas pueden más contra el físico que contra la moral que en nobles lecturas y en férvidas luchas adquirimos.

Los restos de este inolvidable compañero reposan para siempre en el cementerio de Figeac (Lot).

Que la lección ejemplar de este hombre bravo nos anime para proseguir la obra que nuestro conjunto tiene emprendida. — «*Le C. S.*»

Palais de la Mutualité

GALA DE

le monde libertaire

el 10 de noviembre a las 9 menos cuarto de la noche, con: LEO FERRE, Colette Chebrot, Bernat Dimer, Marie-Anne Julien, Pierre Provence, Les Poémiens, Les Garçons de la Rue. Alocution de Mce. Joyeux, Direction artistique Suzy Chevet.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el 11 de noviembre.

Curso de Esperanto en París

Con el fin de fomentar el estudio de la Lengua Internacional Esperanto, un grupo de amigos de París y su radio, han considerado oportuno lanzar un llamamiento a todos nuestros lectores, para que que vean con simpatía la idea, se apresten a inscribirse para la organización de un Curso de Invierno, en el cual, y en unos meses a razón de una sesión semanal, se estudiaría dicha lengua auxiliar.

Con tal objeto, todos aquellos, jóvenes o menos jóvenes, que lo deseen, deberán hacerse inscribir con toda urgencia, acerca del compañero Roque Llop (que transmitirá), 24, rue Sainte Marthe, Paris (X).

Si se lograra alcanzar un número suficiente, se convocaría a reunión rápidamente para determinar al respecto y solicitar los concursos necesarios a tal fin.

Esperamos que las adhesiones serán numerosas, y que ellas nos llegarán rápidamente.

¡Una Humanidad, una Lengua!

La A.I.T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

(Continuación)

En 1919, con la huelga general que por su violencia se llamó la Semana Trágica de Enero, se venció por primera vez al capitalista Vassena, junto con la patronal y el gobierno que lo apoyaban. En 1929, en una prueba de fuerza fue vencido el gobierno obligándole a poner en libertad a Simón Radowitky, (que en 1909 ajustició al coronel Falcón) mediante la huelga general declarada por la F.O.R.A., sin duda el conflicto más extenso que se registra en la historia del proletariado argentino.

La preocupación por el cultivo del saber

Por la clara visión de los problemas que dan las ideas anarquistas, extensamente allí propagadas, el proletariado, sacudido por tal influencia, adquirió conciencia de su estado de atraso, y cuando se podía abrir un local la primera preocupación era la adquisición de libros y bibliotecas. Hombres de las diversas ramas del saber, entre otros Gache Leguizamón, Piedrabuena, Juan Lazarte, Víctor del Delfino y George Nicolai, desfilaron por las tribunas del movimiento forista, en las que exponían delicados temas, que, si los cortos de entendederas no logramos comprender, nos dejaban la inquietud de que, para nuestra formación de militantes, mucho nos quedaba que aprender.

En los períodos de gran apogeo, nuestras publicaciones diarias, semanales y mensuales pasaron de 30, y las que salieron esporádicamente fueron numerosas, como así la edición de libros. En la costa sud, Brazategue, Mar del Plata y puerto de Bahía Blanca, tres Casas del Pueblo conoció de la F.O.R.A., en sus primeros tiempos los mejores edificios locales. Imprentas, desde la medianamente grande como la de «La Protesta» a las pequeñas, conocí siete. El cooperativismo en la producción, el transporte, el consumo y otras actividades, fueron largamente ensayadas por nuestro movimiento, y las cooperativas que aportaron algunos beneficios fueron las que mantuvieron un desarrollo limitado y fugaz. Las que por su gran desarrollo se adaptaron al sistema capitalista se convirtieron en empresas que manipulaban grandes intereses, y para tratar los obreros no eran mejores.

El ensayismo que ayuda a comprender el valor de las ideas estuvo en el movimiento forista muy desarrollado. Y desde aquellas revoluciones espontáneas que debían nivelarlo todo en 24 horas a los proyectos comunalistas que por su ejemplo y empuje debían transformarlo todo en un santiamén, todo se intentó en su seno. Y tanto en los aciertos como en los desaciertos que hubo en ello fueron y serán siempre de gran provecho para un movimiento que aspira a la felicidad de todos los humanos, fundándose en lo bueno conocido y lo mucho que siempre nos queda que conocer.

La concepción internacionalista

Ya sea por la militancia de compañeros de diversos países llegados a la Argentina, o por la amplia visión que dan las ideas anarquistas profusamente allí propagadas, la militancia que orientó el movimiento de la F. O. R. A. desde los comienzos comprendió que un movimiento que aspira a la liberación de la humanidad ha de ser por esencia internacionalista y solidario para el logro de sus fines, como lo son las corrientes reaccionarias a las que un mentido nacionalismo no impide unirse cuando se trata de aplastar a los movimientos sociales cuando amenazan su poderío y sus privilegios.

En cumplimiento de su misión internacionalista, la propaganda impresa de la F. O. R. A. y el movimiento anarquista que le era afín, se repartió por todas las repúblicas del nuevo continente, como así sus delegados en jiras, entre los que cabe citar Julio Barcos, González Pacheco y Julio Díaz, entre otros muchos. Con los perseguidos por cuestiones sociales de otros países, el movimiento forista dio solidario ejemplo bien secundado por los obreros portuarios del país, como así los del Uruguay.

La diversidad en la unidad

En el movimiento forista y anarquista la diversidad de interpretaciones de ideas y principios que dieron lugar a encendidas polémicas, fueron muchas. Existieron en su seno los individualistas organizados y los antiorganizadores; los eternos partidarios de la unidad con todo el que blasonara de izquierdista. No faltaban los pirotécnicos que quieren derribar el régimen burgués y nivelar todas las desigualdades con unos cuantos petardos. Había los calmos y reflexivos que agotaban la paciencia a los que querían llegar al fin con un salto mortal. Eran abundantes los clasistas para los que sólo el obrero mal vestido y alimentado merece el título de revolucionario. Pero todas estas diversidades no impidieron que en los tiempos que llamaríamos heroicos, afrontaran los momentos más difíciles luchando codo a codo, lo que no sucede en los períodos de depresión en los que, por descenso moral de las diversas interpretaciones, se establecen las posiciones irreconciliables entre militantes, y no pocas de éstas acaban por zafarse de los principios y las ideas que daban unidad moral al movimiento.

En las agrupaciones de afinidad, la diversidad de interpretaciones era aun mayor que en el seno del movimiento forista. Pero en los buenos tiempos y en situaciones difíciles las agrupaciones también dieron alto ejemplo de unidad moral. Desde tiempos lejanos las agrupaciones y los centros de estudios fueron considerados como un suplemento natural del movimiento forista en su misión emancipadora. En su seno militaban valiosos propagandistas no asalariados, los más adecuados para llevar la propaganda más allá de nuestro campo orgánico. Y las agrupaciones, las más adecuadas para ayudar al movimiento gremial en los momentos difíciles.

Cuando terminada la guerra del 14 empezaron a aparecer en diversos países las federaciones anarquistas, se entabló discusión, sobre si convenía o no organizarse en Federación Anarquista. Para enfrentar las diversas opiniones al respecto, una comisión provisoria pidió sugerencias y convocó a un Congreso, que se llevó a cabo en 1924 en el Teatro La Perla, de Avellaneda.

Estudiada la conveniencia o no de la organización anarquista, se llegó a la conclusión de que, en tanto la F. O. R. A. fuera consecuente con los principios y las ideas finalistas del Comunismo anárquico, una organización paralela no tenía razon de ser. Primó el criterio de que la misión de las agrupaciones era la de divulgar las ideas y cuantos conocimientos contribuyan a la formación del militante. Y lo que hay de más curioso en este acuerdo, es la coincidencia de los individualistas antiorganizadores y de las agrupaciones estudiantiles, que todo lo querían canalizar con Reglamentos minuciosamente articulados.

A los que dicen que las ideas anarquistas por su «estrechez» impiden la unidad de acción para un movimiento de masas que depase sus estructuras orgánicas, cabe recordarles la huelga de inquilinos de Buenos Aires en 1907, la huelga de protesta por el fusilamiento de F. Ferrer en 1909, y la huelga general pro libertad de Simón Radowitzky en 1929, en la que participaron masas trabajadoras no adheridas a la F. O. R. A., como así mucha gente que no pertenecía a la clase obrera. Y como una prueba más de que las ideas anarquistas son comunes a todos los que albergan un sentimiento de justicia, está la revolución de España en 1936, en la que la C. N. T. se vio apoyada por una masa que si en algo conocía las aspiraciones de la sindical, jamás había pisado sus locales. Y en ello lo más alentador fue que ni la F. O. R. A. ni la C. N. T. hicieron dejación de sus concepciones. Ello fue y será posible cuando las masas bajen a la arena animadas de espíritu y ansias de libertad.

La estrechez de ideas que impiden amplios movimientos justicieros desde luego existen. Pero tales estrecheces no están en las ideas anarquistas, sino en los que no las sienten o dejaron de sentirlas, como así en los que, por limitada visión mental, no alcanzan a comprender sus ilimitadas proyecciones.

(Continuará.)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 238 27-72.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Centenares de detenciones en España

DIFICILMENTE el régimen totalitario franquista soporta las consecuencias públicas que su liberalismo en cuenta gotas ha favorecido. Con 28 años de opresión sistemática, de mano de hierro, el pueblo español pasa ya por encima de su infortunio para afirmar, con liberalismo oficial o sin él, la perennidad de sus derechos. La liberalización cautelosa, forzada del régimen, obedece a la situación democrática de Europa, a la presión de las opiniones euroamericanas. Por la voluntad de El Pardo el pueblo no ascendería lo más mínimo; pero en la ocurrencia, realidad exterior obliga. ¿El pueblo interior? Ah, sí: éste también interviene, activa, y presiona. Pero tiene todas las leyes, todas las policías en contra; y choca con imposibilidades y coerciones que atan y maniatan, medidas no conocidas ni siquiera en Persia, país considerado en la Edad Media. El pueblo español ha conocido épocas de satisfacción liberal, aunque no estable por causa de la rémora fernandina - carlista - narvacista - nozaledista - maurista - franquista, cadena tradicional reaccionaria que sujeta estrecha y violentamente al país impidiéndole un avance en desborde hacia la civilización y el progreso.

Pese a ciento cincuenta años de inquisiciones, guerras civiles y represiones al último grado, el pueblo español no claudica, no renuncia a su derecho de vivir libre económica y políticamente. La bestia negra de la reacción — pasajeramente llamada Franco — ha podido saciarse de sangre española, ha conseguido convertir el campo español en colosal cementerio; pero la idea vuela a pesar de todo, se posa, contagia y fructifica siempre. Antaño el dragón clerical hispano vencía por sus propios colmillos y garras, pero ya en 1822 registró una impotencia ante el constitucionalismo. El francés, en 1808 tan aborrecido, fue requerido catorce años después en figura de fraile bajo la advocación de San Luis, para que ayudara a restablecer el Santo Oficio en «la patria», prueba de la cobardía de Fernando VII el Odiado y de las huestes demoniaco-reaccionarias que le seguían. En 1925 la monarquía clerical de Alfonso XIII consiguió rehabilitarse del desastre de Annual (1921) previa colusión guerrera con la República francesa. En 1939, la odiosa cuan implacable reacción española consiguió vencer al pueblo antifascista mediante el concurso directo y descarado de las economías y de los ejércitos de Alemania e Italia, sin cuyo aplastante aporte ni Franco ni cien Moscardones, Varelas y Calvalcantis habrían conseguido abatir a la República española, por lo demás enormemente superada a pesar de la intervención regresiva del partido comunista.

El régimen actual presume una fuerza que sabe no tiene. Claudicó ante el dólar y hoy claudica ante el rublo. No claudica ante el ciudadano español porque a éste lo presume indefenso y desasistido. Razón de sádico impune que le permite librarse a toda suerte de injusticias. Todo lo que no es franquismo es delito, y el delito ya no es social ni político, sino común en todos los casos. No obstante en España arrecian las protestas, las huelgas, las resistencias a la dictadura y... las redadas, la última con más de mil prisioneros entre la gente inconformista; y en España, inconformista la gente lo es toda, excepto la paniaguada.

España, miseria, cárcel, guardias, España, España, España, y siempre España.

chispas

Hoy, aforismos de la última hornada.

1. *Si sin dinero no hay vida, prueba pasar sin comida.*
2. *Con dinero se puede todo, excepto lo de buen modo.*
3. *Tanta máquina has comprado que te has «robotizado».*
4. *Auto, nevera, «telé». ¿Y entonces el hombre, qué?*
5. *Dijo Ibsen de la mujer: «Pelo largo, ideas cortas.» Pero se han vuelto las tortas...*
6. *Que no venga con engaños ese «ye ye» de cien años.*
7. *La música no es un ruido. Quien la ruidó se ha ido. (El fugitivo: Napoleón.)*
8. *Verso bueno se repite. Verso malo da la gripe.*
9. *Cuanto más chillas, joven, más te alejas de Beethoven.*
10. *Es tan mala tu pintura, que pintas tu sepultura.*
11. *¿Buscas un bello paisaje, o un confortable hospedaje?*
12. *¿Al campo ir con vajilla? No te muevas de la villa.*
13. *Corre el* crossman *con buen arte, sin ir a ninguna parte.*
14. *Se corre con más porfía, si te sigue el policía.*
15. *No, el amor no es eso, pagado a tanto el beso.*
16. *No, no es amor sincero, decir que sí por dinero.*
17. *Rico feo y pobre hermosa, serán maldita la cosa.*
18. *¿Gandul revolucionario? Germen de confesionario.*
19. *No es cosa de valientes aceptar paños calientes.*
20. *Del montón al anarquismo, del anarquismo al montón, es la peor irrisión.*

Visto ya mi mal talante, con 20 habrá lo bastante.

AREA MUNDIAL

LA LOCURA DEL ARMAMENTISMO EN AMERICA LATINA

ARGENTINA, Brasil y algún otro país que esconde su deseo, desean armarse a la moderna. Al efecto, hace tiempo que las cancillerías de ambos países ejercieron presión cerca del Pentágono para obtener el libramiento de aviones de guerra supersónicos F. 86 y carros de asalto de cincuenta toneladas con los que dotar a sus respectivos ejércitos. Será por cálculo privado más que por excelencia de intenciones, que Washington se ha negado hasta ahora de servir a sus «aliadas» el material mortífero apetecido. ¿Deseo de paz interamericana, o anhelo de mantener la supremacía militar, además de la económica, en el medio continente americano? Aquí caben toda suerte de cábalas, juicios y especulaciones, máxime siendo EE. UU. una nación que trabaja por exclusiva cuenta. Sin embargo, cabe examinar el porqué naciones sudamericanas apetecen entrar en la loca carrera armamentista, o cual es el motivo real, de defensa o de agresión, que las impele a salir del estadio del rifle.

El único problema guerrerista que aflige a ciertos países colombinos está circunscrito, por ahora, a las guerrillas castro-comunistas de Colombia, Perú, Venezuela y Bolivia. Pero, desarticulada la resistencia F.A.R.C. colombiana, muerto el cabecilla Luis de la Puente, finiquitado (dicentemente) Ernesto Che Guevara, y aplanadas las partidas guerrilleras venezolanas, unas operaciones de policía militar parecen suficientes desde el punto de vista gubernamental de cada país afectado. Seguidamente, ¿cómo aplicar la pesadez de los tanques de gran batalla a la lucha móvil de guerrillas, siempre conducida, por sus promotores, por pendientes, vericuetos y brozales montañeros? ¿Cómo utilizar aviones de gran alcance en acciones reducidas y de interés observacionista? La adquisición de material pesado para abatir partidas de 20 ó 30 hombres sistemáticos de la sorpresa y el golpe de audacia, ¿alcanza alguna explicación lógica, incluso en la perceptiva militarista? Respuesta plausible a esto no la prevemos si no es en sentido opuesto a las compras viles.

Por su parte, Buenos Aires y Brasilia no pueden oponer argumento superior que acode su pretensión de armarse hasta los dientes como las «grandes» potencias. No disponen, siquiera, de guerrillas justificativas. La paz burguesa reina en ambos países, ampliamente. Por lo menos no se advierte en ellos sobresalto político actual o cercano. Ambas dictaduras parecen desarrollarse «normalmente», o a gusto de los mantenedores — y mantenidos — de las mismas. De una parte, el peronismo opositor está descalificado por su origen dictatorial, en tanto el régimen de fuerza brasileño, si embate político se dispone a aguantar es el del duo Goulart-Lacerda, de formación — puede colegirse — demo-totalitaria a causa del último individuo. Ambas dictaduras se sostienen, es verdad, a lo militar contra la mayoría de cada país, por lo demás un tanto amorfas. Pero, para enfrentarse con sus pueblos, ¿necesitan carros de asalto poderosos y aviones supersónicos? ¿Es, por una guerra civil posible, que las cancillerías de Buenos Aires y Brasilia tratan de pertrecharse exageradamente? Y en caso de que ese pensamiento un día se revelara exacto, ¿cuál garantía se atribuyen esos gobiernos de que el material monstruoso no caiga en manos de los presuntos sublevados? Porque una revolución moderna no va del cayado contra el fusil ametrallador, sino de arma a arma, sacando ésta de donde se encuentre. La Barcelona revolucionaria empezó con pistolas, para terminar con los militares fascistas con los fusiles del cuartel-depósito de Armonía de Palomar.

Estos son razonamientos al alcance de todo el mundo, y no cabe duda que los gobernantes de la Argentina, Brasil, Perú, Venezuela, Colombia y Bolivia se los habrán hecho para su sayo. Entonces, ¿por qué, ante la negativa suministradora de Estados Unidos, las tres primeras naciones citadas recurren a la casa francesa Dassault para adquirir el prototipo «Mirage V», y a la oficina correspondiente para dotarse de carros de asalto AMX? ¿Qué motivo poderoso explica esa pertinacia en dotar a los ejércitos de Argentina y Brasil de aparatos de guerra «grande»? Problemas de frontera, en América del Sur indudablemente existen. Entre Chile y Perú. Entre Bolivia y Paraguay. Tal vez otros aún, pero, para el caso, con dos ejemplos basta. Pero estos problemas duermen, no hay síntomas visibles de revancha. Argentina se porta bien con Chile, Uruguay y Paraguay, y Brasil igualmente con los países que lo circundan. Entonces, ¿para qué ese armamento exagerado? Tanto en la pampa platense como en la jungla amazónica, existen grandísimas extensiones roturables que, de serlo, acrecentarían extraordinariamente la riqueza de ambos países. Un solo «Mirage V» importa el precio de mil tractores, y un solo carro de asalto AMX doscientas máquinas labradoras. Entonces ¿por qué dejar la política de paz y trabajo en abandono, para librarse a la política nefasta del armamentismo, a la peligrosa «carrera de los armamentos»? Porque todo es empezar; luego, la ambición despierta, y si Brasilia adquiere «quince», Buenos Aires ambicionará «veinte», o viceversa. De las otras Repúblicas, en estado más precario, poca mención para el caso. Una competencia armamentista entre Chile, Perú, Venezuela, Ecuador, Colombia, Bolivia, etc., parece inconcebible, pero en materia de Estados todo error fundamental es posible. En todas partes hay locos para presidentes o presidentes en trance de egolatría enfermiza. Cuando se dispone de armas se las limpia, engrasa y acaricia; ningún posesor de ellas desea que enmohezcan; de lo cual puede resultar una guerra que, sin esas preparaciones absurdas ningún estallido se explicaría. Sin pistola en las manos, el niño no causa preocupaciones. Con ella, un disparo inconsciente, pero mortal, entra en los límites de lo posible.

Si ningún país sudamericano alienta ideas agresivas contra sus vecinos; si las guerritas interiores, o de «maquis», no exigen medios de combate desorbitados, ¿por qué, volvemos a preguntar, el inicio de una competencia armamentista en países necesitados de elemento fabril y no de ingenios propios para la destrucción y la muerte? ¿Por qué no precipitar un estado de paz equitativa, igualitaria, en lugar de mantener unas situaciones de miseria y de semiciudadanía en el fondo popular de todas esas naciones?

Nadie responderá a estas preguntas, por supuesto. Los sátrapas irán desarrollando sus ambiciones y los pueblos aguantando los caprichos tan desmedidos como peligrosos de aquéllos. De momento Estados Unidos trata de recuperar el mercado armamentista sudamericano ofreciendo material bélico a precios más ventajosos que franceses, ingleses y rusos. Perú ya ha adquirido hierros fratricidas en Europa y no es caso de que las demás Repúblicas continentales hagan lo propio. Estados Unidos prescindirán de sus escrúpulos (interesados o desinteresados) de primera hora, y armará tanto que pueda a esas naciones que en el pacto de presidentes en Punta del Este convinieron en una política de paz y no de armas. No resulta así, y un día habrá de verse a lo que la desatentada conducta de ahora conducirá, para desdicha de todos.

Como los pueblos permanecen dormidos, su despertar puede ocurrir en hora tardía.

DISCOS

Maquinilla, estoy en deuda contigo. Veinticuatro años de compañía íntima merecen mayor agradecimiento. Salistes de los alemanes, naciste en lo nazi y te aclimatastes bien a lo libertario. Como instrumento te conduces superlorísimamente a los «Heinkel» y a los «Panther». Obedeces, mas no abyectamente como antes. Tanto has «leído» de mis dedos anarquistas, que cuando el pensamiento o la labor más me apuran, te rebelas, no me sigues. Airado, vuelvo a la pluma y el papel — tu cómplice — se sonríe. La pluma, holgazana de tanto holgar, no puede con la galvana ni yo con mis nervios. La suelto y regreso a ti, terca que terca. Te cepillo para amansarte, y ni por esas. Te unto y te pones viscosa, imposible, incomodada. Te doy otra cinta, fina, de precio, y no arrancas. Para que comprenda, muestras tu defecto, que yo, maliciosamente, interpreto intencionado. La herramienta que exiges ha de ser menuda, delicada, y no cuaja en mis manos de macetero en gravas. Recurrir al mecánico, ni pensarlo. 20.000 francos viejos, de los que precipitan la vejeztud del individuo. El martillo que empuño me salta del mango y mejor; mi indignación queda burlada. De lo contrario... No quiero pensarlo. No mereces sino estima. Tanto has venido conmigo, tanta fiebre creadora me has permitido, que no puedo ser malvado contigo, maquinilla. Cuando el hombre de ley ha venido a incomodarme y se me ha llevado, no lo ha hecho sin mirarte de reojo suponiéndote cómplice de mis delitos de bondad hacia las personas. He dicho las personas, no los perros, y que la Protectora de éstos me dispense. No les quiero mal, pero que no me tropiecen ni ladren ni hociqueen. Jamás yo y tú, maquinilla, hemos escrito perrerías, y si te han sospechado puedes no hacerles caso. Ellos no te comprenden como yo, y sin embargo, intimista, cerca de ti, en comunión contigo, la atención me resbala de tu maquinísima persona por el vicio, tal vez, de confundirnos frecuentemente en metalumanismo. Pero lejos de ti, te hallo en falta como a una hija, me encuentro limitado, desasistido. Y he de poner mano al bolígrafo para que éste me diga, al parecer: «¿Y qué harás conmigo, tío tremolones?» Ay, maquinilla. Ahora te observo, admiro y acaricio. Pese al agravio de los alambres que te he puesto, me obedeces no por mí, sino por la idea.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

COLONIAS EXTRANJERAS EN EL SUELO HISPANO

MUY puestas en razón son las consideraciones que en el diario «ABC», de Madrid, ha hecho recientemente el escritor Guillermo Díaz-Plaja, aludiendo, hoy que tanto se habla de Gibraltar, a que ya no es solamente el Peñón que puede considerarse como colonia extranjera en España. Aduce : «Gibraltar es una anécdota geográfica, allá en el rabo por desollar de nuestra Península. Pero hay muchos otros Gibraltares repartidos a lo largo y a lo ancho de nuestra piel de toro. Y éstos—a diferencia de otros—son voluntarios.»

En efecto, hay localidades como, por ejemplo, Torremolinos, Palma de Mallorca, Sitges, o Alicante, con preponderancia de norteamericanos, ingleses, alemanes, o acaudalados fascistas franceses, fugitivos de Argelia. En las costumbres, en el ambiente, se tiene hacia ellos un trato reverencial, una admiración de pazguatos. En algunas poblaciones hay diversos establecimientos, ostentando rótulos indicadores en tres ocuatro idiomas exceptuado el español.

No se trata de tener apego «chauvinista», pero el hecho de que el franquismo, con desaforado afán de ganancias y anhelo de solidificar el régimen, haya hecho almoneda del territorio español, ha facilitado de tal modo las inversiones de capital extranjero en España, que ello tendrá que ser uno de los más serios problemas a dilucidar cuando llegue la etapa, más tarde o más temprano, del post-franquismo.

«LA FALACIA DEL MARXISMO»

Frente al marxismo ya sabemos que se ha escrito y se escribe, poniendo en evidencia las contradicciones de sus concepciones teóricas; los sofismas en que están envueltas, y las deficiencias de consideración que en ellas destacan. En lo que al rumbo, en tanto que partido político como es el comunista, que encarna el marxismo, ocurre lo propio. Se han historiado hechos, se han analizado tácticas de actuación evidenciando todo ello lo justificado de una repulsa, de una firme desaprobación emanando de todo aquél que, sin alharacas ni sofismas que huelan a demagogia, es partidario de la justicia social, y, por lo tanto, adversario de todo lo que sea, como dicen los franceses, «bourrage de crânes», y brutalidad totalitaria.

Podría citarse a este respecto buen número de obras, enfocando la crítica antimarxista desde distintos ángulos de visión. Notables todas estas obras al considerarlas en su conjunto, mas motivando el tener necesidad de diversas lecturas, libro tras libro, de querer tener una idea un tanto global del tema de referencia. De ahí que para un lector atento, pero constreñido a dividir sus disponibilidades de tiempo en diversas y apremiantes actividades, puede ser de valor muy estimable el libro que, en español, acaba de publicar Gastón Leval, con el significativo título de «La falacia del marxismo» (a nombre del autor, 33 boulevard Edgard Quinet, París (14^e). Place su lectura dado que, inspirada la concepción del libro en tanto que doctrina y en tanto que realidades de comprobado orden práctico, Leval ha conseguido, con agilidad de análisis y sentido expositivo, condensar, ofrecer una síntesis de cuanto pueda interesar, en tanto que substancia vital, de lo que al marxismo se refiere. Vale decir también que a tenor de la experiencia que ofrece la actuación comunista en la etapa de insurgencia de la España de 1936, el autor se extiende en una serie de consideraciones, en apoyo de sus conclusiones acerca del papel nefasto que por doquier ha desempeñado el comunismo.

Cuando no hace mucho se pudo comprobar que algún que otro elemento actuando en sector bien diferente a los de orientación marxista, evidenciando la ausencia de una meticulosa comparación entre los postulados del anarquismo y los del marxismo, adjudicaba valor singular a las ideas expuestas por Marx y Engels, en el libro «La falacia del marxismo», pueden los no advertidos hallar curiosas deducciones. Deducciones avaladas con una copiosa documentación, para significar que mucho, pero mucho antes que apareciera el tan llevado y traído «Manifiesto comunista», hombres de estudio, pensadores, de Francia, de Inglaterra, de Alemania, expusieron, con solidez de argumentación, todo y bastante más de lo que pueda haber de interesante, de original, en el aludido «Manifiesto».

Sobre el método dialéctico, del que con tanta hinchazón pedantesca nos hablan los intelectuales marxistas, en las páginas del libro se nos ofrece una meticulosa referencia, desde Heráclito hasta Hegel, al través de copiosa cantidad de filósofos, duchos en las hipótesis más sutiles, para llegar no pocas veces a elucubraciones abstractas, que hoy consideramos como cosa trivial. Apegado a determinadas concepciones hegelianas, sabemos que el marxismo ha creado su cuerpo doctrinal, su filosofía: Pero los puntos más endebles del marxismo, supuesto «científico» por sus panegiristas, aparecen bien claros en el libro que se comenta; como los notables errores de cálculo en lo relativo a la economía. También los factores que en el orden histórico han dado un mentís al marxismo. Y todo ello examinado a conciencia, con aportación de datos sacados de las obras de los propios teóricos del marxismo por los cuales saltan a la vista las contradicciones, e incluso el *maniobreo* puesto en juego para hacer figurar como blanco lo que ha sido negro...

Pero ya no es solamente la *armazón* teórica en que apoyan sus contundentes afirmaciones los comunistas lo que notamos que suena a hueco, lo que percibimos que es endeble y hasta falso. El lector, en los capítulos de la obra titulados : «El totalitarismo intelectual» y «El infierno totalitario» puede percatarse de lo que ha sido y es la actuación de quienes arguyen la descomunal falacia de la redención del proletariado. Aparece la ignominia de los campos de concentración. La esclavitud por el trabajo forzado; el hambre, la desolación, la muerte. Desfila como una visión alucinante al través de las páginas. ¡Y la mayoría de relatos proceden de quienes de buena fe creyeron en las virtudes del comunismo!

Y como corolario, en pos de buscar el fundamento, la causa primera que engendra el virus del totalitarismo, el autor afirma y prueba que ella radica en la existencia del Estado. De ahí lo exactamente razonado de la premisa que declara así: «Para nosotros, esencialmente el Estado nace de la autoridad ejercida por el hombre sobre el hombre.» Ahí está la raíz del mal.

Al respecto de acuerdos y errores alrededor de lo que representó en España la pasada etapa de convulsión revolucionaria, algo se dice como apéndice de la obra. Se pone de relieve la trascendental importancia que tuvieron las colectivizaciones, lo cual puede ser un venero de enseñanzas para el futuro, habida cuenta también de que en el porvenir pueden brotar formas de convivencia con atisbos de novedad, o renovando matices añejos, de los que tan rico fue el pasado hispano, como bien lo puso en evidencia Joaquín Costa.

Confieso que algunas veces no he compartido, he discrepado de algunas apreciaciones, en torno a las ideas libertarias, del compañero Gastón Leval. Ahora, con la misma franqueza confieso también, tras la lectura de «La falacia del marxismo», que su libro me parece una magnífica aportación a la lucha contra el más extendido y pernicioso de los totallitarismos de la época actual.

LA SENCILLEZ DE MARIA CURIE

El centenario del nacimiento de Maria Curie ha dado ocasión de comentar, una vez más, su reconocido talento en aquellas especialidades científicas, en las investigaciones a las que dedicó los mejores años de su vida, primero como atenta colaboradora de su marido; luego, fallecido el que fue su compañero, en el hogar y en las experiencias de laboratorio, creando y dirigiendo *l'Institut du Radium*, dedicado, como se sabe, a los estudios y experimentaciones físico-químicas. Quienes asistieron a sus cursos y conferencias han referido su competencia que hizo alcanzara renombre internacional.

Pero lo que en ella constituye un relevante galardón, es la sencillez, la modestia que le era característica. Cualidad de la que fue espejo su rostro, de expresión bondadosa, de mirar melancólico. Cuando tantos hay a quienes ciega la petulancia, el engreimiento de considerarse superhombres, es encantador, es aleccionante, tiene una virtud ejemplar, comprobar como personas de inteligencia nada común, admirados por sus profundos conocimientos, se han comportado con sencillez, han dado pruebas de modestia.

CONSIDERACIONES

EL HAMBRE EN EL MUNDO Y LA GUERRA

SE sugieren tres maneras de paliar el hambre en el mundo: suprimir los presupuestos de guerra y destinar su importe a ayudar a los países pobres — considerados o retrasados — económicamente.

Limitar los nacimientos.

Enviar *todos* los sobrantes alimenticios, a los países que padecen hambre y emplear a los parados forzosos en obras útiles a tal fin.

Ninguna de las tres es otra cosa que eso, simples paliativos. La supresión del hambre verdaderamente, no interesa en general a los gobiernos; la del paro forzoso tampoco, ya que con él, con su amenaza se van conteniendo — aunque se a a duras penas — las necesidades de todos los pueblos, cada día mayores y que entienden con razón tener derecho a un mayor disfrute de las riquezas que en rigor a todos pertenecen. La limitación de nacimientos choca con toda una serie de creencias religiosas difíciles de vencer. Además ciertos políticos afirman con aplomo y sobre todo con la mayor desfachatez que solo el aumento de población puede acabar con las crisis económicas, lo que está probado que es muy dudoso. ¿Para qué sirve el enviar ciertos productos sobrantes a algunos pueblos que van muriendo — a pesar de ello — lentamente de hambre? Pues a impedir que los precios bajen y con ello la capacidad adquisitiva aumente, lo que parece estar en contradicción con la política del capitalismo, a la que no se opone, en términos generales, ningún gobierno.

(Un inciso: «La colección de una casa de costura, cuesta unos ochenta millones — viejos —. Un traje de señora a la moda corriente, cuesta unos tres cientos mil frs. Un traje de alta moda, de cuatro a cinco millones!») «Para ganar la última guerra los Aliados pusieron en obra una considerable suma de medios técnicos, financieros y humanos. Combatientes voluntarios, científicos, investigadores, trabajadores. ¿Habrá de deducirse que para una obra de paz, la mayor y más urgente, los hombres son incapaces de movilizar todas las energías y hacer prueba de tanto coraje como hace veinticinco años?» ¿Es tan torpe el hombre que en lugar de *matar* el hambre en el mundo, prefiere seguir matando a sus semejantes, porque así lo entienden quienes de la guerra y en su nombre viven, ya que para ello se desprendieron de todo sentimiento humano? Pobres pueblos que no quieren ver. Y no quieren ver, en parte, porque es en la preparación y transcurso de las guerras cuando llegan unos cuantos a obtener mayores ventajas, que descuellan de los enormes beneficios recogidos por los eternos enemigos de la Paz.

De ahí que nos pareciera tan simpática la caricatura aparecida en un periódico regional. En ella se veía un «stand» de juguetes (era antes de «Noel»), representando toda una variedad de armas y panoplias, entre las que figuraban: «Le Petit soldat europeen». «La Bomba H.» «Petit chimiste», etc. Y al pie: «et à tout acheteur de cette panoplie, nous livrons chaque mois une liste des pays ennemis, mise a jour par nos services diplomatiques...» (1).

Lo que más nos entristece es que tantas madres prefieren a otros, esos juguetes-armas en miniatura, o en tamaño natural para sus hijos. Porque luego resulta que al llegar a la edad correspondiente, si sus vástagos caen, todo son lágrimas y lamentaciones. La misma sociedad que tanto grita cuando se llevan a cabo atentados de toda clase contra la propiedad, es la que procura a la juventud libros y revistas, cine y televisión, exaltando el crimen, el robo, la violencia, la barbarie y pocos son los que de ello protestan.

Echar toda la culpa al Estado, a todos los Estados o gobiernos, es lo que se dice salirse por la tangente, ya que si subsisten es porque se prefiere ello en concepto de «mal menor» y además porque sin delitos, ni hambre, ni ricos y pobres, sin guerras y otras complicaciones, sin robos, ni propiedad, ni explotación, sin partidos que todo lo embarullan, ¿qué sería de los estados y de los gobiernos y sus servidores?

El hambre y la guerra solo desaparecerán de la superficie del mundo, cuando la humanidad quiera decidirse a ello seriamente. Y si los estados son un inconveniente, si el capitalismo se opone, ¿qué mejor que dispongamos a organizar la vida en sus aspectos de producción, intercambio, distribución y consumo prescindiendo de unos y otro? Cuando preguntaron a Proudhon qué pondría en lugar del Estado, de la policía, de los grandes poderes políticos — y económicos —, respondió: «¡Nada! La sociedad es el movimiento eterno. No necesita ni leyes ni legisladores. Las leyes en la sociedad son como la tela de araña en la colmena: solo sirven para cazar abejas.»

Si: «La ignorancia de la ley, no elude su cumplimiento», para estar al corriente de *todas* nuestra vida entera sería insuficiente. ¿De dónde sacaríamos entonces tiempo para producir, comer, descansar y sobre todo para que tantos parásitos vivan sin tales preocupaciones, legislando sin cesar nuevas leyes como cadena sin fin?.

Julián FLORISTAN

(1) «El pequeño soldado europeo. Pequeño quimico. Y a todo el que compre la panoplia, le enviaremos todos los meses una lista de los países enemigos, puesta al día por nuestros servicios diplomáticos...»

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

XIII CONGRESO

Burdeos, 10 noviembre 1967.

ORDEN DEL DIA

1°. — Apertura del Congreso.
2°. — Presentación de credenciales.
3°. — Nombramiento de la Comisión revisora de credenciales.
4°. — Constitución del Congreso y nombramiento de Mesa.
5°. — Nombramiento:
a) de la Comisión revisora de cuentas.
b) de la Comisión de escrutinio.
6°. — Informe del Secretariado.
7°. — Informe de las Secciones.
8°. — Forma de incrementar y robustecer la Internacional.
a) cotización, financiamiento.
9°. — Sobre economía: cooperativismo, colectivismo.
a) teoría e ideas generales.
b) posibilidades inmediatas de aplicación.
10°. — Propaganda:
a) oral.
b) escrita (manifiestos, carteles), etc.
c) prensa periódica.
d) editorial.
11°. — Posición y acción.
a) de solidaridad entre las Secciones.
b) de ayuda a los pueblos sometidos por dictadura y subdesarrollados.
c) reivindicaciones.
12°. — Examen de la situación de la F. O. R. A.
13°. — Relaciones exteriores.
a) con la I. W. W.
b) con la S. A. C.
c) con los organismos anarquistas.
d) con otros organismos.
14°. — Nombramiento del Secretariado:
a) del secretario general.
b) de las Secciones componentes del Secretariado.
15°. — Clausura.

El Secretariado

Dado en Marsella, abril 1967.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

9 NOVEMBRE 1967
NUMERO 479
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

HUMANISME

Un simple fait divers a soulevé l'indignation du quotidien «Paris-Jour », et par la même occasion de nombreux lecteurs de ce périodique.

L'histoire est assez commune: « Un couple d'aveugles se voit refuser un appartement parce qu'ils ont un chien-guide et que les chiens sont interdits dans l'immeuble. »

Bien sûr, s'il nous fallait choisir, nous nous mettrions du côté des victimes de ce règlement quelque peu absurde; mais ce serait passer à côté du problème que d'examiner cette affaire sous un angle aussi obtus et c'est pourtant ce qu'ont fait certains lecteurs de « Paris-Jour » en s'écriant : « Il faudrait pendre tous les gens qui commettent de telles injustices ».

D'abord la chose ne serait peut-être pas aussi facile à mettre en pratique qu'on le pense; et puis nous craindrions que ce ne soit le lampiste (en l'occurrence la gardienne) qui fasse les frais de cette indignation passagère de colère populaire. Et puis, où commence cette injustice et qui en est vraiment responsable ?

Trois exigences, trois facteurs déterminants sont intervenus simultanément pour provoquer cette injustice : « exigences du logement, de la solidarité envers les personnes infirmes, de la cohabitation ou éducation sociale. »

Un fait est certain, si déjà il n'y avait pas de crise du logement, si chaque famille ou chaque ménage pouvait aller au gré de ses besoins ou de ses goûts vers l'endroit qui lui convient le mieux, sans la hantise, sans la crainte de ne pas trouver de quoi se loger, alors la solution serait presque trouvée. Il suffirait d'aménager des zones de repos et de calme pour tous ceux qui, exempts de toute activité professionnelle pour raison d'incapacité, s'y refugieraient volontairement pour échapper au rythme trépidant de la vie moderne. Bien entendu, là entre en jeu la solidarité envers les personnes infirmes ou invalides. Elles ont droit aux mêmes avantages et au même respect que n'importe quel autre citoyen. Est-ce trop demander à la société ?... En tous cas les moyens techniques et scientifiques le permettent largement et plutôt que d'organiser des caisses de chômage et des bureaux de placement, il serait plus sage, du point de vue social, d'ouvrir des chantiers pour pallier la carence du logement tout en faisant œuvre utile.

Il y a à cela un handicap majeur : la question du profit. Nous vivons en système capitaliste; un système qui a rayé depuis longtemps de son vocabulaire le terme humanisme, ou ne l'emploie que pour duper les gens. Allez dire aux suppôts du règne du profit de faire une œuvre sans but lucratif.

Mais parlons aussi du facteur « cohabitation ». L'éducation sociale est si désastreuse en France, l'égoïsme y est si développé qu'il a été démontré qu'un seul Français sur mille se plaisait dans son H. L. M. Le plus souvent on s'ignore entre voisins de palier ou alors on se dit « des mots doux » en frappant avec un balai au plafond ou sur le plancher pour imposer le silence. Comment voulez-vous, dans ces conditions, que l'on admette un chien qui risque d'aboyer ou de faire une crotte sur le trottoir quand on a tant de mal à se supporter entre humains ?

Bien sûr, c'était un chien d'aveugles mais le fonctionnaire qui rédigea le règlement de l'immeuble en question avait un travail bien défini à réaliser et ne pouvait pas s'égarer dans des considérations d'ordre sentimental.

Tout le drame est là; on rédige trop souvent des lois, des règlements, des interdits sans avoir consulté les principaux intéressés que sont les usagers et les résultats sont alors catastrophiques.

C'est une des raisons pour laquelle la C. N. T. préfère appliquer les principes fédéralistes qui permettent à toute la base, non seulement de se prononcer mais surtout de tracer la règle de conduite de tous ses adhérents. Il n'y a là rien d'utopique; c'est l'expression la plus simple de l'humanisme.

Perennité du syndicalisme

A l'occasion du centenaire de la naissance de Fernand Pelloutier, disparu prématurément à la fleur de l'âge sans avoir pu donner tout ce que contenait en lui d'idées fécondes nous devons rappeler l'action de ce précurseur du syndicalisme (le vrai) qui n'avait en vue que la poursuite de l'idéal du bien-être et de la liberté des travailleurs; cette poursuite doit mieux nous faire connaître les efforts désintéressés qui furent dépensés pour aboutir aux plus profondes réalisations.

Dans un rôle caractéristique d'éducateur militant et d'organisateur persévérant il avait acquis la certitude que les ouvriers, manuels et intellectuels, pouvaient trouver dans leurs propres milieux des hommes courageux et expérimentés susceptibles d'organiser la production et de répartir judicieusement les bienfaits de cette production rationnelle.

Le but de la conquête suprême du prolétariat demeurant la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme n'était aux yeux de Pelloutier que l'aboutissement des efforts communs pour accomplir cette émancipation qui ne pouvait venir que du sein de la classe ouvrière.

Pour ce libertaire le socialisme consistait essentiellement dans l'instruction et l'organisation des producteurs; l'action commune de ces derniers étant mûrement réfléchie pour mettre à profit progressivement les développements latents à attendre de la libération de la classe opprimée.

Mais les généreuses idées bouleversant les principes admis étaient plus facilement admises par les éléments éclairés de la bourgeoisie que par des partisans davantage préoccupés par les mépris et la calomnie. Il avait su donner à cette Fédération des Bourses du Travail une impulsion remarquable qui demeure la base réelle de l'organisation ouvrière des exploités. Nous devons nous attacher au souvenir éloquent que c'est par les Bourses du Travail et par leurs successeurs les Unions de Syndicats que furent, sont et demeurent les véritables foyers de l'organisation ouvrière de l'avenir.

La cellule économique, administrative et politique était à ses yeux l'application du principe fédéraliste. Quelles que soient les tristesses de la division du mouvement ouvrier, on ne peut s'empêcher de toujours revenir au fondateur des Bourses. Si les circonstances regrettables de la politisation des syndicats ne sont pas immuables, il est possible d'envisager un renouveau du mouvement syndical qui après des circonstances favorables ou des événements imprévus conduira la classe ouvrière à ce fédéralisme ouvrier et révolutionnaire.

N'oublions pas que, à l'inverse de ces arrivistes qui se séparent du peuple pour aller à la bourgeoisie, Pelloutier prit la route opposée; il abandonna la bourgeoisie dont il était issu pour vivre et mourir de la vie populaire après avoir rompu avec les traditions familiales.

A l'égal de Blanqui, il vécut sans dieu ni maître, en vrai libertaire; si sa conduite exemplaire fut celle d'un libertaire d'idées et de fait il faut ajouter qu'il le fut de tempérament.

Ses adversaires ne purent désarmer quand il accepta, sans aucune compromission, de collaborer au ministère du Travail dirigé par Millerand; ils oubliaient que cette collaboration avait pour but unique de maintenir l'œuvre à laquelle il consacra sa vie. Son action se poursuivit en dehors de l'influence ministérielle et de toute attache politique; elle n'a en vue que le seul principe de l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes et sans renier en rien ses convictions anarchistes. Ces positions se conciliaient parfaitement avec ses fonction de secrétaire des Bourses du Travail dont il ne se départit jamais. La place nous fait défaut pour retracer toute l'action menée par Pelloutier au sein des organisations ouvrières, mais il est bon toutefois de rappeler quelques termes d'un manifeste rédigé en 1856 au nom du comité fédéraliste des Bourses du Travail :

« Volontairement confinées jusqu'à ce jour dans le rôle d'organisatrices du prolétariat, les Bourses du Travail de France entrent désormais dans la lutte économique et viennent, pour formuler les volontés de la classe ouvrière, exposer ce qu'elles pensent et le but qu'elles poursuivent.

Convaincues qu'au mal social les institutions ont plus de part que les hommes, parce que ces institutions, en conservant et en accumulant les fautes des générations font les hommes vivants prisonniers des fautes de leurs prédécesseurs, les Bourses du Travail déclarent la guerre à tout ce qui constitue, soutient et fortifie l'organisme social. Confidentes des souffrances et des plaintes du prolétariat elles savent que le travailleur aspire, non pas à prendre la place de la bourgeoisie, à créer un Etat « ouvrier », mais à égaliser les conditions et à donner à chaque être la satisfaction qu'exigent ses besoins. Aussi méditent-elles avec tous les socialistes de substituer à la propriété individuelle et à son effroyable cortège de misère et d'iniquités, la vie libre sur la terre libre !

Dans ce but et sachant que la virilité de l'homme se proportionne à la somme de son bien-être, elles s'associent à toutes les revendications susceptibles — en améliorant si peu que ce soit la condition immédiate du prolétariat — de le libérer des soucis démoralisants du pain quotidien et d'augmenter par suite sa part contributive à l'œuvre commune d'émancipation...

Elles réclament la réduction de la durée du travail, la fixation d'un minimum de salaire, le respect du droit de résistance à l'exploitation patronale, la concession gratuite des choses indispensables à l'existence : pain, logement, instruction, remèdes; elles s'efforceront de soustraire leurs membres aux angoisses du chômage et aux inquiétudes de la vieillesse en arrachant au capital la dime inique qu'il prélève sur le travail...

Mais elles savent que rien de tout cela n'est capable de résoudre le problème social; que jamais le prolétariat ne sortirait triomphant de luttes où il n'opposerait à la formidable puissance de l'argent que l'endurance acquise, hélas ! par de siècles de privations et de servitude. Aussi adjurent-elles les travailleurs demeurés jusqu'à ce jour isolés de venir à elles, de leur apporter l'appoint de leur nombre et de leurs énergies. Le jour où le prolétariat aura constitué une gigantesque association, consciente de ses intérêts et du moyen d'en assurer le triomphe, ce jour-là il n'y aura plus de capital, plus de misère, plus de classes, plus de haines. La révolution sociale sera accomplie ! »

La place prise par cette longue citation nous oblige de conclure ce rappel de la vie exemplaire de Fernand Pelloutier et nous rappelons que son ouvrage « Histoire des Bourses du Travail » sera toujours consulté avec fruit.

LALIME

CLOWNERIE ET GRAND CIRQUE

Tel un grand cirque, le monde tourne sous le grand chapiteau céleste, avec ses vedettes, ses artistes, ses spectateurs, ses clowns tristes ou joyeux, enfin tout ce qu'il peut y avoir d'exploiteurs, de truands et de rapaces qui s'acharnent sur le dos du travailleur.

D'une part ceux qui crient justice ! liberté ! de l'autre les dieux de la finance qui préparent les conflits ou les révolutions de palais pour sauvegarder leur règne de domination. Et puis il y a les gens du tiercé, les sportifs en chambre, face à la télé, et le téléspectateur à toutes les sauces qui attendent que le prestidigitateur de service leur face un dernier tour d'illusion.

Dans ce monde où règnent le complexe de la peur, la lâcheté et l'égoïsme, ceux qui veulent que toute l'humanité soit heureuse auront bien du mal à faire entendre leur voix et c'est à se demander quand viendra enfin l'heure de bien servir la justice sociale, la liberté humaine; quand éclatera le commun combat de tous ceux qui marchent librement en avant, à la recherche de la vérité.

Face au public, ce public qui ne cherche pas à comprendre l'âme des poètes, nous nous entêtons à réciter la tragique complainte de l'exploité, sous les lumières bleu, blanc, rouge d'un ternaire sacré « Liberté, Egalité, Fraternité ». C'est le récit de l'atroce destin des travailleurs. Mais il reste l'espoir de tous ces hommes, de tous ces jeunes qui pensent que seul le syndicalisme révolutionnaire qui s'appuie sur notre idéal de liberté et d'égalité économique et sociale, pourra apporter aux hommes la véritable liberté, la véritable égalité, la véritable fraternité.

Travailleurs, ne restez pas insensibles à la complainte des exploités; nombreux sont ceux qui, chaque jour, donnent le meilleur d'eux-mêmes pour que la société soit meilleure, pour que les élans de l'esprit et du cœur œuvrent pour cette émancipation sociale qui rendra l'homme foncièrement bon parce qu'il lui sera impossible d'être méchant.

Dans cette guerre israélo-arabe qui risque de dégénérer en conflit généralisé, nous devons tout essayer pour faire aimer, respecter, appliquer ce que Reclus appelait le ternaire sacré : « Liberté, Egalité, Fraternité ». Ce ternaire nous appartient, à nous syndicalistes révolutionnaires; il est notre symbole d'unité auquel doivent se rallier tous les travailleurs des champs, de l'usine et de la mer, de France bien sûr, mais aussi de tous les autres pays du monde.

Jeunes gens, ce ternaire est aussi le votre; vous êtes au début d'une grande aventure et, pas plus que nous vous n'êtes certains de connaître le bonheur et la paix que nous souhaitons si ardemment. Il vous appartient donc de ne plus jouer les pitres dans le grand cirque, comme l'ont fait hélas ! trop souvent les générations qui vous ont précédés.

Face aux conflits que les exploiteurs nous préparent, nous devons tous nous élever contre tout acte barbare et primitif; nous devons rester l'expression de la solidarité humaine dans le respect et la tolérance des idées.

Est-ce un crime de dire que la classe ouvrière mérite un sort meilleur et que, si elle ne l'a pas, cela incombe uniquement au système capitaliste et à tous ses défenseurs ?... Après des journées de travail bien remplies, nous savons goûter un bon dimanche à la campagne, loin de l'usine ou du bureau. Et ce n'est pas dans le but de combattre l'ennui comme le font les riches, mais parce que notre organisme, harassé par les cadences infernales, a besoin de retrouver l'équilibre auprès d'une rivière, d'un pré verdoyant ou d'un bois calme et qui sent bon.

C'est pour cela que nous voulons conserver dans l'esprit de chaque travailleur cette puissance morale qui stimule notre légitime révolte.

Il faut refuser le principe de la productivité capitaliste qui fait de nous de vulgaires instruments; repousser cette permanente servitude que nous imposent les temps modernes.

Oui, parce que nous en avons assez de jouer les clowns à la triste figure. Nous voulons une société humaine qui, malgré ses imperfections momentanées, sera malgré tout une société d'espérance où chacun acceptera de bon cœur ce grand principe de fraternité qui permet au faible de s'appuyer sans crainte au bras du fort. Ce principe, camarades vous fait partager les joies et les peines d'autrui; c'est aimer son prochain comme soi-même, l'aimer comme un frère, d'humanité.

Je disais au Congrès de Nantes que nous devions aider la jeunesse qui cherche la voie de l'émancipation, par notre pensée scientifique. Oui, nous aiderons les jeunes à tenter leur chance, à continuer notre effort; ainsi il nous sera doux, au crépuscule de notre vie, de voir que tous nos efforts n'ont pas été vains, que l'humanité ne s'enfonce pas dans une lassitude et des gémissements inefficaces, mais qu'au contraire, des jeunes gorges de nos héritiers spirituels s'élève déjà le chant de l'espérance et de l'espoir.

Oui, les héritiers de toutes nos expériences, de toutes nos tentatives et de toutes nos souffrances sauront, sans distinction de race ou de croyances, lutter sur terre pour une meilleure condition humaine.

Y. M. BIGET

RENCONTRE ANARCHISTE le 12 novembre 1967 à Blois

De nombreux militants anarchistes se sont rencontrés le 1er octobre 1967 et se sont mis d'accord sur des points essentiels en vue d'un regroupement. Une deuxième réunion de travail a lieu à Blois le 12 novembre 1967 à 9 h. du matin pour y prendre part et recevoir toute documentation sur ce qu'a été fait, comme sur ce qui est en projet.

S'adresser à Senez André, 72 - La Chappelle-Gaugain, (Sarthe).

«Je suis anarchiste»

Le vocable *anarchie* est vieux comme le monde. Il dérive de deux mots du grec ancien : *an* et *arkhé*, et signifie quelque chose comme absence d'autorité ou de gouvernement. Mais le préjugé ayant régné pendant des millénaires, selon lequel les hommes ne sauraient se passer de l'un ou de l'autre, *anarchie* a été entendu, dans un sens péjoratif; un synonyme de désordre, de chaos, de désorganisation.

Grand faiseur de boutades (telles que « la propriété c'est le vol ») Pierre-Joseph Proudhon s'est annexé le mot *anarchie*. Comme s'il voulait choquer au maximum, il engagea, dès 1840, avec le philistin, ce provocant dialogue :

— Vous êtes républicain.
— Républicain, oui; mais ce mot ne précise rien. *Res publica*, c'est la chose publique... Les rois aussi sont républicains.
— Et bien, vous êtes démocrate ?
— Non.
— Quoi ! vous seriez monarchique ?
— Non.
— Constitutionnel ?
— Dieu m'en garde.
— Vous êtes donc aristocrate ?
— Point du tout.
— Vous voulez un gouvernement mixte ?
— Encore moins.
— Qu'êtes-vous donc ?
— Je suis anarchiste.

Par *anarchie*, qu'il fit, parfois, la concession d'orthographier *an-archie* pour moins prêter le flanc à la meute de ses adversaires, Proudhon, plus constructeur, malgré les apparences, que destructeur, entendait, comme on le verra, tout le contraire de désordre. A ses yeux, c'était le gouvernement qui était fauteur de désordre. Seule une société sans gouvernement pouvait rétablir l'ordre naturel, restaurer l'harmonie sociale. Pour désigner cette panacée, arguant que la langue ne lui fournissait point d'autre vocable, il lui plut de restituer au vieux mot *anarchie* son strict sens étymologique.

Mais, paradoxalement, il s'obstina, dans le feu de ses polémiques — et son disciple, Michel Bakounine, devait s'obstiner après lui — à employer aussi le mot *anarchie* dans le sens péjoratif de désordre — comme si les cartes n'étaient pas déjà suffisamment embrouillées.

Mieux encore, Proudhon et Bakounine prirent un malin plaisir à jouer de la confusion entretenue par les deux acceptions antinomiques du mot : l'anarchie c'était, pour eux, à la fois, le plus colossal des désordres, la désorganisation la plus complète de la société et, au-delà de cette mutation révolutionnaire gigantesque, la construction d'un ordre nouveau, stable et rationnel, fondé sur la liberté et la solidarité.

Cependant les disciples immédiats des deux pères de l'anarchisme hésitèrent à employer un terme dont l'élasticité était déplorable, qui n'exprimait, pour le non-initié, qu'une idée négative et prêtait à des équivoques pour le moins fâcheuses. Proudhon, lui-même, qui s'était assagi, s'intitulait volontiers, à la fin de sa brève carrière, *fédéraliste*. Au mot d'anarchisme, sa postérité petite-bourgeoise préféra celui de *mutuellisme* et sa ligne socialiste, le mot *collectivisme*, bientôt remplacé par *communisme*. Plus tard, en France, à la fin du siècle, Sébastien Faure, reprit un mot forgé, dès 1858, par un certain Joseph Déjacque et en fit le titre d'un journal : *Le Libertaire*. Aujourd'hui les deux termes : *anarchiste* et *libertaire* sont devenus interchangeables.

Mais la plupart de ces termes présentent un sérieux inconvénient : ils omettent d'exprimer l'aspect fondamental des doctrines qu'ils prétendent qualifier. *Anarchie*, en effet, est, avant tout, synonyme de *socialisme*. L'anarchiste est, en premier lieu, un socialiste qui vise à abolir l'exploitation de l'homme par l'homme. L'anarchisme n'est pas autre chose qu'une des branches de la pensée socialiste. Une branche où prédominent le souci de la liberté, la hâte d'abolir l'Etat. Pour Adolphe Fischer, l'un des martyrs de Chicago, « tout anarchiste est socialiste, mais tout socialiste n'est pas nécessairement un anarchiste ».

Certains anarchistes estiment que ce sont eux les socialistes les plus authentiques et les plus conséquents. Mais l'étiquette qu'ils se sont donnée, ou dont ils se sont laissé affubler, et qu'au surplus ils partagent avec les terroristes, les a trop souvent fait passer, à tort, comme une sorte de « corps étranger » dans la famille socialiste. D'où une longue suite de malentendus et de querelles de mots, le plus souvent sans objet. Certains anarchistes contemporains ont contribué à dissiper l'équivoque en adoptant une terminologie plus explicite : ils se réclament du *socialisme* ou du *communisme libertaire*.

DANIEL GUERIN

ERRATUM

Dans le nº 477 du « C. S. », une omission d'imprimerie survenue dans le texte : « Travailleur sors de ta léthargie », a motivé des demandes d'explication de la part de certains lecteurs, auxquels nous nous empressons de donner satisfaction. Il fallait donc lire :

Il est des personnages qui restent inoubliables par l'admiration que nous leur devons, par contre, d'autres le restent par leur bêtise et leurs conneries.

Parmi ces derniers, il en était un que je ne portais pas dans mon cœur à cause de son comportement opportuniste au possible; et pourtant il lui arriva un jour de déclarer publiquement :

« Messieurs les grévistes, ayez un peu de logique. Vous avez, par la règle de la majorité, élu vos députés, sénateurs et autres représentants légaux, lesquels toujours dans les mêmes règles, décrètent les lois et le budget. Or aujourd'hui, vous venez contester par votre comportement ces lois et ce budget; allons, un peu de logique. »

. . . . . .

La rédaction du « C. S. »

Guerre à la guerre (1)

Travailleurs, demain peut-être nous serons en face d'un fait accompli : la guerre déclarée...

... Or, le peuple ne veut pas la guerre ! S'il était appelé à se prononcer, unanimement, il affirmerait sa volonté de paix. La classe ouvrière n'a aucun intérêt à la guerre. Elle seule en ferait tous les frais, payant de son travail et de son sang ! C'est donc à elle qu'il incombe de dire tout haut qu'elle veut la paix à tout prix !

... Donc, par notre action commune et simultanée, forçons nos gouvernements respectifs à tenir compte de notre volonté : Nous voulons la paix. Refusons-nous à faire la guerre.

(1) Congrès d'Amiens, rapport du Comité Confédéral (extraits).

INFORMATION DU BUREAU CONFEDERAL

Tous les syndicats et Unions locales sont en possession de l'ordre du jour relatif au prochain congrès de l'A. I. T. qui doit se tenir à Bordeaux. Aussi, et pour permettre aux délégués désignées par la section française, de s'exprimer à ces assises en respectant fidèlement les désirs de la base, nous demandons à tous les secrétaires qui ne l'ont pas encore fait, de nous adresser le compte rendu des accords pris à ce sujet dans les assemblées; et ce, dans les plus brefs délais en raison du temps très limité pour la compilation.

En des moments aussi troubles dans le monde entier et tenant compte de l'échec essuyé par tous les partis politiques et le syndicalisme dit « de dialogue », dans le domaine social il appartient au syndicalisme révolutionnaire, à l'anarcho-syndicalisme de s'affirmer, de tracer la voie de l'émancipation à tous les travailleurs égarés ou démoralisés.

Ce congrès doit démontrer que l'idéologie libertaire dont se réclame l'A. I. T. permet de réaliser une œuvre constructive et humanitaire. Mais pour cela, chaque adhérent, chaque travailleur faisant partie de notre famille sociale, se doit d'y contribuer, d'y apporter son savoir et son vouloir.

NOUS AVONS LU POUR VOUS DANS « L'OPINION ECONOMIQUE ET FINANCIERE »

LE CANAL DE SUEZ EST-IL MORIBOND?

La plupart des pays n'estiment plus aujourd'hui que le canal de Suez est une voie de transit commercial aussi importante qu'auparavant. Certains observateurs annoncent même que la fermeture actuelle risque d'accélérer un dépérissement déjà commencé depuis quelques années.

Ce que perd l'Egypte

Ce n'est évidemment pas l'avis de la Grande-Bretagne et, logiquement, ce ne devrait pas être non plus celui de l'Egypte. Mais la logique a peu à voir dans ce domaine.

L'Egypte, elle, perd avec la fermeture du canal l'une de ses plus importantes ressources économiques, et notamment un apport crucial en devises étrangères. Ce sont presque 2 millions de livres par jour de droits de péage et services divers rendus aux bateaux qui n'entrent pas dans les caisses du régime nassérien. Les recettes en devises permettaient de couvrir 70 % des dépenses annuelles de l'Egypte pour acheter des produits alimentaires.

La situation, tout en n'étant pas aussi grave, n'est pas rose non plus pour les Anglais. A un moment où la politique économique du gouvernement Wilson allait enfin permettre un léger excédent de la balance des comptes, la fermeture du canal est la cause d'une hémorragie brutale de devises.

Ce que perd la Grande-Bretagne

Le coût pour la Grande-Bretagne est double : elle doit procéder à des achats de pétrole en dollars (alors qu'en temps normal elle importe pour plus de 560 millions de dollars de pétrole de la zone sterling, c'est-à-dire sans débourser de devises); elle subit une hausse spectaculaire des frets qui pèse sur le prix des produits importés.

L'indifférence des autres pays vient de ce que, jamais, l'approvisionnement en pétrole n'a été réellement menacé. La leçon de 1956 a porté. Les capacités de stockage avaient été augmentées et représentaient presque partout deux mois de consommation. D'autres sources d'approvisionnement ont été découvertes ou mises en exploitation. Le pétrole européen vient aujourd'hui en partie de Libye, d'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie), d'Afrique noire (Nigéria). L'U. R. S. S. elle-même, dont on aurait difficilement attendu en 1956 une aide, s'est présentée cette fois en vendeur sur le marché, offrant à l'Espagne par exemple, de remplacer les fournitures des pays arabes défaillants. Il est apparu, enfin, que les gros tankers prévus pour relier directement le Moyen-Orient à l'Europe par le cap de Bonne-Espérance — la longueur du trajet étant compensée par l'augmentation de capacité — intervenaient pour la première fois en quantités suffisantes pour constituer une force de transport notable et indépendante du canal de Suez.

. . . . . .

Cette information ne manquera pas de surprendre certains observateurs qui ne voyaient dans le conflit israélo-arabe qu'une question de racisme.

La Rédaction

JEUNE EMIGRE ESPAGNOL !

Les jeunes confédéraux espagnols t'invitent à te joindre à eux.

Vous connaissez bien les coupables de votre exil obligé : Le clergé rétrograde, les militaires anti-espagnols, l'avarice d'un capitalisme suranné et retardataire, sont à la base de vos malheurs.

Si vous désirez collaborer à la grande œuvre de la libération de l'Espagne, venez rejoindre les rangs authentiques anti-fascistes, qui luttent pour la liberté.

Pour tous renseignements et adhésions adressez-vous à :

C. N. T.
39, rue de La Tour-d'Auvergne
Paris (IXe)

ANTENA

AHORA BOMBAS

MADRID. — Según la policía, en el rectorado de la Universidad han sido descubiertas cuatro bombas de explosión reglada. El hallazgo fue posible por una denuncia telefónica. Muy peliculesco. Los cuatro artefactos fueron retirados y el juez de tanda ya tiene motivo para molestar a determinado número de estudiantes.

MANIFESTACION AGREDIDA EN TARRASA

BARCELONA. — En la vecina ciudad de Tarrasa una manifestación obrera fue atacada por la guardia civil y la policía armada, causando una veintena de heridos. Como varios manifestantes se defendieron, algunos guardias tuvieron que ser conducidos al dispensario; derecho a defensa que proporciona ocasión al juez militar de tanda a encartar a 27 trabajadores que habían acudido a la calle a proclamar discretamente sus derechos de trabajadores. Los compañeros detenidos y procesados (entre los cuales se halla una mujer) han sido trasladados a Madrid para ser sometidos a consejos de guerra inmediatos.

DE LA PROTESTA ESPAÑOLA

MADRID. — El sábado por la mañana unos mil estudiantes manifestaron en los jardines de la Ciudad Universitaria contra la parcialidad de la prensa al describir ésta la jornada protestataria obrera del 27 de octubre. Centenas de ejemplares de todos los diarios posibles fueron arrojadas a las llamas. La policía a caballo dispersó a los manifestantes sin tener en cuenta que éstos se producían en recinto universitaria y no en la vía pública.

— En una de las principales fábricas de metalurgia hubo huelga de brazos caídos para significar su solidaridad a los compañeros detenidos y encarcelados con motivo de la demostración pública de días antes.

— Suman centenares los obreros, estudiantes y varios religiosos que han sido puestos a disposición del Tribunal de Orden Público por haber manifestado su oposición al régimen.

— En Madrid 42 obreros han sido despedidos sin opción a recurso por haber holgado el 27 de octubre.

— En Vitoria 14 personas han sido detenidas y procesadas por delito de «asociación ilegal».

CONTRA EL DERECHO DE OPINION

CADIZ. — Enrique Alonso Iglesias, trabajador de Algeciras, ha sido condenado por el T. O. P. en Madrid bajo acusación de propaganda «ilegal». Alonso fue detenido mientras entregaba unas hojas clandestinas. De haberlas propuesto a la autoridad para que las legalizara, habría sido detenido igualmente. «Crea el delito y castiga al delincuente».

SIGUEN LOS ENCARCELAMIENTOS

BARCELONA. — Acusados de maniobras contra el régimen, nueve personas de diferentes profesiones han sido procesadas y detenidas con destino al T. O. P. y, naturalmente, trasladadas a la cárcel de Madrid.

CARACTER FASCISTA DEL REGIMEN PORTUGUES

MADRID. — Gonsalves Proensa, ministro de Corporaciones y Previsión Social por la gracia caritativa de Salazar, ha declarado a unos periodistas madrileños:

«Todo sistema corporativo portugués se asienta en la existencia de los cuerpos sociales: las Corporaciones. En estas Corporaciones, once en total, se encuentran representados, por sectores, los gremios empresariales y los sindicatos de trabaadores, entre los que luego se constituye la Cámara Corporativa».

Ya se sabía.

ELECCIONES PODRIDAS

MADRID. — Con referencia a las elecciones de procuradores a Cortes, la Junta Central ha resuelto excluir del cómputo definitivo la totalidad de las secciones de la provincia de Jaén, así como gran número de las de provincia de La Coruña y algunas otras de las provincias de Almería, Avila, Baleares, Santa Cruz de Tenerife, Segovia y Soria, archivando con la fórmula de vistos los expedientes relativos a Lérida, Logroño y Baleares, sin perjuicio de las medidas adoptadas o que se acuerden en orden a la corrección de las irregularidades apreciadas.

LAS CATEDRALES DE MADERA NO RESISTEN

ZARAGOZA. — Un incendio se ha producido, de madrugada, en la fábrica «La Catedral del Mueble».

Ardieron totalmente, entre grandes explosiones, las naves de carpintería y barnizado. El pánico cundió en el vecindario, que se despertó alarmado y abandonó sus domicilios. Por fortuna no ha habido que lamentar desgracias personales. Las pérdidas son cuantiosas.

EUFORIA FRANCO-BOLCHEVIQUE

BARCELONA. — Parte de la tripulación del buque escuela soviético «Tovarich», compuesta de 179 personas, entre alumnos de náutica, oficialidad y tres mujeres que prestan servicio de camareras, asistió a la corrida de toros celebrada el domingo en la plaza de las Arenas. Otro grupo de oficiales de la nave se trasladaron al Real Monasterio de Montserrat. Por la noche presenciaron el espectáculo de un tablao flamenco en la plaza Real de Barcelona. Por invitación especial de la Diputación Provincial, los marinos visitaron el Museo Naval, y los alumnos de náutica y la oficialidad, el recinto de las Reales Atarazanas. El «Tovarich» abandonará el puerto barcelonés mañana martes.

COMPAÑERO EN PELIGRO

BARCELONA. — El anarquista Julián Millán Hernández, «el Pipa», que fue detenido el pasado día 17 en el expreso Port Bou-Barcelona, ha sido puesto a disposición del capitán general de la Región y del Juzgado de la base aérea de Baleares, acusado de varios delitos de bandidaje y terrorismo.

(De «ABC», 31-10-67).

LA CAPITAL, ASENTADA SOBRE EL VACIO

MADRID. — Un socavón, de unos diez metros de largo por cuatro de ancho, se ha producido en la madrugada de ayer, alrededor de las seis, en la calle del Marques de Cubas, casi en su confluencia con la de Alcalá, junto a la acera donde se hallan situadas las dependencias de la Tabacalera. El hundimiento alcanzó en algunos puntos unos cuatro metros de profundidad y deja al descubierto cañerías de las conduciones de agua gas y electricidad, y como consecuencia del mismo el pavimento se ha resquebrajado y levantado en los alrededores. La rotura de las tuberías de agua provocaron una inundación que afectó al sótano de la Tabaclera. La calle está interceptada desde la calle de Alcalá y la de Los Madrazo. Cuadrillas de obreros de las Compañías de Agua y Gas trabajan desde muy tempranas horas. El suministro de agua ha quedado suspendido en aquel sector, mientras que el de gas afecta únicamente a las fincas colindantes.

EL REGIMEN SE RESQUEBRAJA

MADRID. — El conde de Motrico, ex embajador de Franco en Francia, fue invitado por la policía a que pasara por la Dirección General de Seguridad para que explicara su aproximación con ciertos medios obreristas protestatarios. Se desconoce el resultado de la «entrevista».

AREA MUNDIAL

EXTENSION DEL IMPERIALISMO

EL santo sínodo comunista suele disparar consignas a los cuatro vientos que sus fieles de todo el mundo recogen a ciegas y trompetean insistentemente y fatigosamente hasta contraorden. Con este sistema de «hinchar el perro» un lulú puede convertirse en elefante, un pedrusco en una montaña y una paja ante el ojo una viga de proporciones colosales. El «embolica que fa fort» de los catalanes y la «trompeta de Jericó» de los religiosos, tienen en los comunistas unos ejecutantes modernos.

El serial «asesinos con blusa blanca» y el denominativo de «pequeños burgueses» aplicado a los revolucionarios no kremlinizables, reposan ya en el desván del olvido. Tal vez otro día sean exhumados. Pero ahora el sambenito de moda aplicable al «enemigo» de diestra o de siniestra, es el de imperialista. Para un colmo de risa, o de ludibrio para esos aparatos humanos de repetición, cualquier no alineado puede oirse llamar «imperialista». Hay que serlo todo en esta repajolera vida. Años atrás poco nos faltó si no nos denunciaron como asesinos con blusa blanca, siendo el caso de que nunca hemos asesinado a nadie con blusa o sin ella.

Hechas estas consideraciones a guisa de *introito*, enfoquemos ya las síntesis del tema.

El imperialismo tal como ahora se entiende, tiene dos referencias agudas: Estados Unidos de América, y... la Unión de Repúblicas Socialistas Soviéticas. Hay derivaciones, naturalmente; pero de menor cuantía por ahora.

Es verdad que EE. UU. se entromete en la política internacional de los pueblos. La intervención en la República Dominicana a favor de los generales reaccionarios fue infame. En España, si el pueblo consiguiera terminar con la tiranía fascista del general Franco, Washington intervendría en favor del neofranquismo estableciendo un nuevo Vietnam en la Península Ibérica. En Cuba el Pentágono mantiene su base militar, agresiva, de Guantánamo. En Guatemala, Nicaragua y Paraguay por lo menos, la zarpa militar y capitalista norteamericana se clava aguda impidiendo a los pueblos afectados de reincorporarse al sistema libre a que aspiran.

Contrapartida: La U. R. S. S. *no imperialista* nace en 1917 con el consentimiento de Lundendorf, alto general alemán cuyas armas vencieron a las rusas. El notable bolchevique León Trotski es el firmante *estratégico* del tratado de Brest-Litovsky.

Prosigamos. La «sovietización» de Lituania, Estonia y Letonia procede de un hecho de fuerza maximilista y no de la catequización roja de lituanos, estonianos y letones. Las «Repúblicas Democráticas Populares» de Hungría, Polonia, Tchecoeslovaquia, Rumania, Bulgaria y Alemania del Este se deben a un estado de invasión, o de osadía de minoritarios apoyados por el atuendo guerrero del Ejército Rojo ruso y no a revoluciones autóctonas, independientes, desencadenadas por esos pueblos. El caso de Tchecoeslovaquia, país regido por una República avanzada, evolutiva, pero derribada por presión armada rusa y con asesinato del presidente Benes, es suficientemente significativo.

Sin la megalomanía criminal de Hitler no hay imperio comunista en la mitad de Europa.

Veamos ahora el caso espinoso del Vietnam, o Indochina. Tras una guerra dolorosa — como todas las guerras —, los franceses tuvieron que evacuar la parte Norte de la nación, cayendo el Sud bajo la regencia disimulada de EE. UU. Derribada la dinastía y luego la taifa política que sucediera a aquélla, y sometida la parte Sud a los fuegos comunistas con idea de unificar el país bajo la denominación de República Democrática Popular, es decir, comunista, el capitalismo militarista americano tomó a su cargo la «defensa» del sistema sudista contra la «agresión» del imperialismo comunista. En realidad, la mortífera pugna del Vietnam la sostienen Moscú y Washington con carne de cañón vietnamita, igual, exactamente igual que lo hicieron ambas potencias en Corea.

Entonces tenemos imperialismo capitalista de una parte e imperialismo comunista de otra. Y cuando se aduce intervención criminal en Santo Domingo, igual intromisión asesina se puede aducir contra los 4.000 tankes imperialistas que aplastaron la revolución húngara de 1956.

Cuando la prensa y las radios se ocupan, frecuentemente, de los espantosos bombardeos del Vietnam, indudablemente todo espíritu humanista y revolucionario de verdad se inunda de luto; y los brazos se levantan impotentes ante esas demostraciones brutales de un país que se considera bandera de la civilización. ¡Pero! ¿Acabará la matanza de indochinos señalando al norteamericano como único culpable de la misma? ¿No sería más cuerdo y aconsejable obligar (¿y cómo?) a Moscú, a Pekín y a Washington a dejar solos a los vietnamitas del sud para que arreglen «inter nos» sus cuentas políticas? Si la U. R. S. S. o China consiguen imponerse en esta parte del mundo, es el comunismo; si se imponen las armas americanas, es el burguesismo, o sea el triunfo del imperialismo rojo o blanco en cada uno de los casos, y ello sobre las costillas de los indígenas cuya felicidad ambos imperialismos aducen...

Y vayamos al caso árabe-judío. La prensa marxista de todos los países y de diversos matices se presenta orquestada (tras vacilaciones y reticencias al fin abandonadas) para presentar al pequeño país de Israel como una potencia «nazi-imperialista». Estamos de nuevo en lo del «bourrage de crânes», en la consigna de fabricación soviética que ha de ser lanzada a todos los espacios, repetida en todas las lenguas y creída por centenares de millones de almas en cero. «Embolica que fa fort», «Calumnia que algo queda», etc. El aparato de propaganda moderno alcanza la misma potencia de cien bombas hidrógenas por la inmensa extensión que alcanza.

Bien o mal asentado, el Estado de Israel presenta características históricas como las demás naciones. Era un pueblo errante, maldito por el cristianismo «por los siglos de los siglos» por haber dado muerte a un personaje importante que aún no se sabe si ha existido. Este pueblo, particularmente martirizado y diezmado en la Rusia de los «progroms» y en la Alemania de Gusen, Buchenwald, Autswitz, etc., clamó por un refugio, por un lugar tranquilo llamado Palestina, cuna de su raza destruída por el emperador Tito y a la postre destinada a pasto para camellos por el árabe. ¿Hubo derecho a desposeer a los árabes? ¿O es que éstos supieron imponerse a los ingleses como lo hicieron los judíos? ¿O es que en ésta ocasión el delito de «imperialismo judío» no corresponde a la O. N. U. por la constitución del... «imperio nazi-judío» en unos miles de kilómetros cuadrados bañados por el mar Mediterráneo? Con la agravante de que entre las naciones firmantes de esta disposición que pronto se la calificará de falsa se encuentra la U. R. S. S., esa sacratísima potencia del proletariado revolucionario que ahora está a la disposición de presidentes, reyes y feudales, en casos hambreadores y esclavistas sistemáticos, tradicionalistas, pero a los cuales hay que apoyar como sea para una intromisión soviética en Africa. Estamos de nuevo en lo de que la diplomacia es conocedora de todo menos de los escrúpulos, y en lo de que un revolucionario puro y un rey Fayçal, por ejemplo, son incompatibles. Vayan estos marxistas amigos nuestros al mercado de la Meca en el mes «santo» y ya veremos si alguien no los ofrece por 100 tallarines por cabeza y otro alguien los acepte con un demérito al 25 %...

Israel es un Estado burgués, desde luego; pero en él los colectivistas socializantes han tenido facilidades y tolerancias que en los regímenes marxistas los revolucionarios experimentales no encuentran, antes lo contrario. Aplastar a un país minúsculo pero introductor del progreso industrial en las latitudes del boñigo; arriesgar otro genocidio a la alemana y contra un pueblo que hace un cuarto de siglo apenas, sufrió la pérdida de 8 millones de sus hijos en los crematorios nazis; calificar de nazis a las víctimas de los mismos para agradar a la cripta de Moscú y a los dominadores absolutos de pueblos recién venidos a la independencia... nacional, sería desde luego una pose, un plan, una faralería, un oportunismo barato o no tanto, pero de ninguna manera una actitud digna, humanista y revolucionaria.

Combátese al burguesismo, al religiosismo y a cuanto defecto adolezca la nación israelí. Pero seamos honrados en la manifestación de nuestras preferencias. Amigos marxistas, que vuestro afán de ser originales no os entre en el macuto de Mahoma, en el serrallo de la Meca ni en la cámara de servicios de Brejnev o de Mao.

Personalidad ante todo.

chispas

Un siglo hacía que Méjico reclamaba a los Estados Unidos la cesión de «El Chamizal», 177 hectáreas de terreno arbolado. Recientemente Méjico las ha conseguido pacíficamente. Una guerra menos, interesa al mundo.

⁂

Cuentan que una vez el rey Kalinka y la reina Miloka se declararon la guerra y quedaron solos por muerte de todos los soldados.

En vista de lo cual Kalinka y Miloka se casaron. Y fueron felices sobre un millón de esqueletos.

⁂

Siempre paga el pato quien no lo ha comido.

⁂

Supongamos que los árabes vencieran a Israel y que lo arrasaran y lo declararan pasto para camellos.

Y que a eso alguien osara llamarlo socialismo...

⁂

Supongamos que Franco declarara la guerra a la República de San Marino y que los sanmarinistas la ganaran.

Los españoles no perderían nada.

⁂

Un árabe del califato de Córdoba valía más que todos los sultanes, emperadores y presidentes mahometanos de ahora juntos.

⁂

En 700 años Andorra no ha conocido ni una guerra que la afectara directamente. Ni se pagan en el país impuestos.

Habría que andorrizar al mundo.

⁂

San Marino ha pasado del comunismo al sistema democrático, y sin embargo los sanmarinistas no se han dado cuenta.

¿Inconciencia, o tranquilidad consciente?

⁂

Mónaco se rige en monarquía de opereta. Su economía se basa en la industria hotelera y en la caballería de industria. Las salvas anuncian fiestas y los monegascos se salvan de las guerras.

⁂

La juventud quiere guerras en el cine. Y triunfar siempre.

Pero pierde en la taquilla y en las guerras de veras.

⁂

De hecho la felicidad está en las selvas escondidas.

Peor un tanke que un caimán, y a falta de leyes buenas son libertades.

La selva ignorada a cambio del progreso homicida.

Os lo dice muy sincero, el cascarrabias CHISPERO.

Tribuna Juvenil

«Juventud, divino tesoro...»

SIN juventud no habría posibilidad de continuación en ninguna de las obras que la humanidad ha tratado de llevar a cabo a lo largo de toda la historia del mundo. Sin ella, si por una causa imprevista, e improbable, casi se puede asegurar, llegara a desaparecer de golpe o a faltar con el tiempo, no cabe la menor duda de que todo se iría estancando, deteniendo a corto o largo plazo. Las consecuencias de una tal ausencia tampoco tardarían a sentirse. Hasta se sienten en pequeña proporción ya en ciertos lugares o regiones donde por motivos que no es cuestión de analizar aquí, los jóvenes levantan el vuelo sin preocuparse de las consecuencias, a fin de aposentarse allí donde esperan hallar medios más en consonancia con sus deseos y aspiraciones, de no seguir una vida lánguida, monotona, sin grandes horizontes, vida que llevaron y aún llevan sus mayores en pueblos apartados, allí pegados a una tierra que solo a fuerza de voluntad y tesón, da lo suficiente para ir tirando y nada más.

Es innegable que en las poblaciones importantes las posibilidades de toda clase, en todos los órdenes son mayores: jornales más elevados, escuelas más al alcance de todos, comodidades, bibliotecas, entretenimientos, abundan en cantidad y variedad. Con ello también los vicios y toda una serie de males que las grandes urbes entretienen hasta más de la cuenta; la falta de alojamiento, la amenaza de paro, de malas consecuencias; mas eso no detiene generalmente al joven, que todo quiere verlo de color claro y agradable a la vista, fácil.

Mientras se es joven, cada cual suele llegar a pensar que puede bastarse a sí mismo y si ese pensar trata de ponerlo en práctica, es cuando viene el choque entre edades. Porque resulta que también entre los que ya descienden la otra pendiente de la vida, los hay que, obcecados, piensan algo parecido o sea que nos podemos pasar sin el aporte de la juventud, qui sin ella podemos continuar toda la tarea que llevamos entre manos. De ahí fuertes e interminables discusiones de las que nada fructífero sale, ni saldrá. Es también exagerar el que nada se puede sin la presencia, sin la dirección de los añosos.

Lo que el más simple razonar demuestra, es que todos hemos de ir a la par cuando de empujar todo por el camino del avance — evolutivo o revolucionario —, en la lucha por el bienestar y la libertad y el ideal emancipador se trate.

La pujanza, el ardor juvenil, han de unirse a la experiencia y el saber acumulado del adulto. En conjunto, se han hecho y harán grandes cosas; separados la labor será parcial, incompleta, adolecerá de consistencia y hasta de continuidad. Porque si bien es cierto que hay quien desde bien joven se entrega por entero al Ideal ¡cuántos se van perdiendo por diferentes senderos antes de llegar a lo que dio en llamarse edad de la razón! ya que la juventud, falta de la necesaria perspicacia, desprovista de malicia, es propicia a caer en el error que no suele verse a simple vista, o en la trampa de cualquier arrivista, o se deja atraer por el lujo, las comodidades, el buen vivir. No todos tienen la fuerza de voluntad necesaria para resistir las vicisitudes que la lucha conlleva; no todos saben aguantar cuanto al idealista espera en su obra de interminable propagar y de obrar en ácrata. Que no basta solamente decir, escribir, sugerir hay que también demostrar con el ejemplo aquello que se expone de palabra o por escrito, sin lo cual la tarea es incompleta, cojea, se presta a la duda para cuantos nos leen y observan y eso es extremamente necesario no olvidarlo en ningún momento.

El adulto no debe tratar de imponer su voluntad o su criterio al joven. Por el contrario, ha de procurar explicarle aquello que, habiéndolo vivido, le ha ido permitiendo tener eso que llamamos experiencia, sin la cual toda labor y todo trabajo a realizar necesita más tiempo del debido mayor sacrificio. El joven de ninguna manera ha de considerarse superior por el hecho de haber podido seguir estudios o haber asimilado pronto lo que a otros costó mucho tiempo y desvelos; no debe menospreciar a nadie, ni creer que sólo él y nadie más tiene razón. Escuchar a ciertas sirenas que tratan de convencer con palabras fáciles que cubren inescrupulosas intenciones, puede serle nefasto al oven, ya que si su convencimiento es limitado, si todavía no ha pasado por alguna dura prueba, puede ocurrirle que al más mínimo contratiempo abandone el camino y deje en él a sus compañeros expuestos a lo que él ha sido incapaz de aguantar por faltarle la convicción o por haber creído que solo, aislado, sería lo suficiente en una empresa que sobre la marcha vé cada cual las dificultades que otros ya vieron y salvaron en su día.

No se diga que los viejos suelen claudicar; podrían señalarse no pocos que con sesenta y setenta años de militancia, ahí están erguidos, sin someterse ni doblarse. Los que cedieron, o ceden y se doblan, no miran la edad, se atienen solamente a su orgullo, a su afán de poder, a su prisa por llegar, a su ansia de fama, honores, dinero; aprovechan de la circunstancia y nada más, porque eso ya lo llevan en la entraña. Todo lo demás: desengaño, cansancio, mentiras, solo mentiras. ¿Tan difícil nos sería entre todos, sanear el ambiente para que el tesoro que la juventud representa pudiera pasar a mejores manos? Porque se trata de aunar criterios, voluntades, tarea ingente e insoslayable, en lugar de mantener querellas, duda y confusión que a nada útil nos conduce.

Si la juventud se embarca en lo fácil, o pretende volver a lo que al cabo de muchos años hemos ido viendo es de resultados más que dudosos, contraproducentes y nefastos; si cree que solo adaptándose a un circunstancialismo pasajero o a tácticas completamente apartadas de la simple lógica, o trata de implantar *modismos* fuera de lugar, difícilmente logrará lo que dice pretender. Y cuando un árbol se desgaja o lo destruímos, no siempre nos es dable substituirlo por otro en estado de producir el correspondiente y esperado fruto. De lo que suele aprovecharse el leñador furtivo. que no perdió el tiempo ni en plantar ni en cultivar.

La responsabilidad fue y ha de seguir siendo en nuestros medios algo invulnerable; los irresponsables son como intrusos entre nosotros.

RIOJANO

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

XIII CONGRESO

Burdeos, 10 noviembre 1967.

ORDEN DEL DIA

1º. -- Apertura del Congreso.
2º. -- Presentación de credenciales.
3º. — Nombramiento de la Comisión revisora de credenciales.
4º. — Constitución del Congreso y nombramiento de Mesa.
5º. — Nombramiento:
a) de la Comisión revisora de cuentas.
b) de la Comisión de escrutinio.
6º. — Informe del Secretariado.
7º. — Informe de las Secciones.
8º. — Forma de incrementar y robustecer la Internacional.
a) cotización, financiamiento.
9º. — Sobre economía: cooperativismo, colectivismo.
a) teoría e ideas generales.
b) posibilidades inmediatas de aplicación.
10º. — Propaganda:
a) oral.
b) escrita (manifiestos, carteles), etc.
c) prensa periódica.
d) editorial.
11º. — Posición y acción.
a) de solidaridad entre las Secciones.
b) de ayuda a los pueblos sometidos por dictadura y subdesarrollados.
c) reivindicaciones.
12º. — Examen de la situación de la F. O. R. A.
13º. — Relaciones exteriores.
a) con la I. W. W.
b) con la S. A. C.
c) con los organismos anarquistas.
d) con otros organismos.
14º. — Nombramiento del Secretariado:
a) del secretario general.
b) de las Secciones componentes del Secretariado.
15º. — Clausura.

El Secretariado

Dado en Marsella, abril 1967.

COLUMNA DEL EMIGRADO

Mi aportación a la columna

La Columna del Emigrado me recuerda lo que escuché entre dos compatriotas durante un interminable trayecto en período de vacaciones.

— ¿Español?

— Sí, de Málaga. Hace tres años que trabajo en París.

— ¿Te gusta la capital?

— Mucho, porque se gana bastante en ella.

— ¿Cómo te dio la idea de venir a trabajar aquí?

— Verás, allí se gana poco. Durante las vacaciones llegó al pueblo un amigo bien trajeado y montado en un coche que parecía un autobús. Y piensa que no hacía mucho tiempo que se andaba por «los parises».

— ¿Piensas estar mucho tiempo en Francia?

— No sé, me parece que no. Todo depende del tiempo que tarde en disponerme, en el pueblo, la casa y el taller, y consiga yo adquirir máquinas y herramientas que me harán falta para establecerme por mi cuenta.

— ¡Para ello hace falta una fortuna!

— No creas que se trate de un sueño. Trabajo siete días por semana y a destajo, con lo cual saco unas quincenazas que dan ganas de laborar durante las 24 horas del día...

— ¿Tienes amigos?

— Tanto como amigos, no. Conozco uno que me arregló los papeles. Cada domingo comía yo en su casa, pero empezó a hablarme de políticas, de cuotas, de periódicos, de dar dinero para huelguistas, y como a mí esas cosas no me van, sólo le visito cuando necesito que me redacte algún papel en francés.

— Pese a tu mucho trabajo debes encontrar un agujero de tiempo para divertirte. Dinero no te falta....

— Divertirme, sí, lo que puedo. Acudo al baile cuando no estoy cansado, presencio el fútbol cuando juegan españoles, y no dejo escapar ni una corrida de toros. Y tú, ¿cómo lo pasas?

— Contrariamente a como lo pasas tú. Me ocupo de algo de lo que llamas política, pero no lo es. Acudo a reuniones, compro y leo LE COMBAT SYNDICALISTE, «Espoir»; doy para los presos... sin que mi peculio sea importante como lo es el tuyo.

— Debes ser anarquista.

— No creo que lo sea, pero me acuerdo de que mi madre me contó que mi padre y dos hermanos fueron fusilados por los fachas a causa de la guerra, pues mis deudos pertenecían a la Confederación Nacional del Trabajo.

— También a mí me contó el cura del pueblo que en la C. N. T. se pagaban cuotas para producir huelgas y revoluciones.

— En 1936 el conflicto de sangre lo declararon los fachas, tu cura incluído. Ellos se levantaron contra el pueblo primero en Melilla y luego en la península, y la C. N. T. y otros sectores antifascistas se defendieron como pudieron. Las huelgas siempre la C. N. T. las declaró para mejorar la situación de los trabajadores y por motivos de solidaridad. Date cuenta ahora de cómo vive el pueblo español, amordazado e impedido.

— No hay que hablar mal del régimen, pues gracias a la libertad de emigración los españoles podemos redondear nuestro peculio. Tenemos más suerte que ignoro qué países que no pueden pasar el muro que les han opuesto.

No pude aguantar más. Todo tiene su límite, y para entrar en trato les ofrecí un cigarrillo y les reclamé lumbre.

— Pues yo soy refugiado, y de los del 39. Llevo trabajados 28 años en Francia sin haberme olvidado jamás de las ocho horas de los mártires de Chicago, sin pensar en poseer taller donde explotar a otras personas. Consideradme entre los tontos.

Llegados a fin de trayecto el aspirante a capitalista me alargó la mano diciendo «Adiós», y no le hice caso. Al otro le dije « Salud, compañero, a ver si un día nos encontramos en Ste.-Marthe.»

— ¡Pues claro que allí nos encontraremos! — aseguró el hombre.

Si saco a relucir esta conversación no es para descorazonar a los compañeros que contactan a los emigrados. Que se continúe dando vida a la Columna de los mismos, pues es sabido que Zamora no se ganó en una hora.

R. FLANDES

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.

Es una edición «Umbral».

DISCOS

A esos les parece que se van y quedan en estima. ¿De quiénes? De nosotros, los pastados a la antigua. El corazón de corcho a los de siempre nos es desconocido.

Por ello Pablo Velasco se ofrece en sombra cálida ante mí, modoso y circunspecto como era. Parecía no ocupar espacio, y sin embargo allí estaba. Poseía una mística, un entusiasmo quieto y una discreción rara en nuestros ruidosos medios. Soportaba reuniones feroces sin jamás contaminarse. Tenía su criterio y amaba incluso a los compañeros «opositores». Sin duda, Velasco no era un militante de la época; no estaba versado, ni ganas tenía, en la confección de criterios colectivos. La ténica moral de Isaac Puente, su gran amigo, lo había seducido, se le había pegado. Cada compañero era un hermano. Pensar, decir y obrar, siempre en pro de la causa, en plena fraternidad libertaria. Así el bueno de Velasco concurría a la obra, siempre bien intencionado, firme y sencillo, sin átomo de vanidad, como deslizándose, con aquella dulce seriedad que era flor permanente en su rostro.

...Hasta que se deslizó hacia la nada.

¿Y Francisco Crespo? ¡Ah, Francisco! Era el castellano cachazudo, invariable en su pausa personal y con el eterno cigarrillo en la diestra. Procedía de buena escuela y sería fiel a ella hasta última hora. Rusiñol habló del catalán de la Mancha ignorando tal vez que lo hubo. Se apellidaba Durán y lo presentaron allí, desterrado. Creo que estaba en Manzanares, pueblo de un Carrión dinámico y desaparecido. Durán sabía mucho y actuaba mucho más, y, Quijote en la tierra del Quijote, levantó un grupo anarquista con su saber y su valentía, y en el grupo Francisco Crespo ocuparía lugar delantero. El pequeño gran maestro (Durán media metro cincuenta) desapareció en la niebla de los tiempos, pero el grupo extendió su radio confederal y anarquista en toda la Mancha. Crespo podía explicar mucho de ello por haberlo vivido, y aun revivirlo en el exilio. ¡Qué se han creído ésos! Crespo acudió a la C. N. T. «de Ste-Marthe» muy temprano por ser anarquista manchego seguro, pausado, con su flema castellana, de paso calmo y media sonrisa saludadora del amigo.

La calma, la seguridad, ahora nos corresponden a nosotros.

DISCOBOLO

Curso de Esperanto en París

Con el fin de fomentar el estudio de la Lengua Internacional Esperanto, un grupo de amigos de París y su radio, han considerado oportuno lanzar un llamamiento a todos nuestros lectores, para que aquellos que vean con simpatía la idea, se apresten a inscribirse para la organización de un Curso de Invierno, en el cual, y en unos meses a razón de una sesión semanal, se estudiaría dicha lengua auxiliar.

Con tal objeto, todos aquellos, jóvenes o menos jóvenes, que lo deseen, deberán hacerse inscribir con toda urgencia, acerca del compañero Roque Llop (que transmitirá), 24, rue Sainte Marthe, Paris (X).

Si se lograra alcanzar un número suficiente, se convocaría a reunión rápidamente para determinar al respecto y solicitar los concursos necesarios a tal fin.

Esperamos que las adhesiones serán numerosas, y que ellas nos llegarán rápidamente.

¡Una Humanidad, una Lengua!

B.D.I.C

COMUNICADOS

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Domingo 12 de noviembre, a las tres y media de la tarde, reunión en gran familia por los siguientes motivos: Presentación de la Peña; el cuarto de hora para los poetas, los quince minutos de la primera juventud, la hora menos 45 m. de los emigrados económicos; cortos metrajes de Charlot, y película en colores relatando el viaje entero realizado por una familia peñista a Yugoslavia. Con fin de fiesta a base de un estimable regalo (las Obras completas de Rafael Barret) a quien la suerte lo persiga.

EN TOULOUSE

Interesante charla a cargo del compañero Florentino Monroy, que tendrá lugar el día 19 de noviembre, domingo, a las diez de la mañana en la sala de conferencias, 4, rue Belfort, Toulouse, y que disertará sobre el siguiente tema: «Durruti, una infancia turbulenta».

F. L. DE MONTPELLIER

El día 21 de noviembre próximo, martes, a las nueve de la noche, y en el Pavillon populaire, tendrá lugar una conferencia organizada por el Grupo anarquista francés de Montpellier, con la participación del compañero Aristide Lapeyre, que disertará sobre el tema «La revolución española 1936-1939».

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.

Precio: 1 F. en esta Administración.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea el día 12 de noviembre a las 9 de la mañana, en el local de costumbre.

F. L. DE BEZIERS

Continuando nuestro ciclo de conferencias, la Comisión de propaganda, se complace en anunciar la conferencia que tendrá lugar en nuestro local social, el domingo 19 de noviembre a las 9,30 de la mañana a cargo del compañero Andrés Capdevila, que disertará sobre: *Mi opinión de cenetista sobre la segunda República española.*

Asimismo, en el mismo local el domingo día 26 de noviembre, el compañero Miguel Celma, disertará sobre el siguiente tema:

Camus y su formación intelectual.

Como de costumbre, el acto empezará a las 9,30 de la mañana. Ambas conferencias serán públicas. Esperamos numerosa asistencia.

En la Caserne Saint-Jacques, nº 27, C. N. T. F.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el 11 de noviembre.

PARADERO

—Se desea saber el paradero de León Doz Cáncer de Berbegal, provincia de Huesca. Sus últimas noticias datan del año 1944 y de la dirección siguiente: rue François Lanno, à Rennes.

Se ruega al interesado u otras personas que puedan dar su paradero se dirijan a Pedro Santos, 44, rue Anatole France, Porte 10, 93-Noisy-le-Sec.

F. L. DE PARIS

Sábado día 11 y domingo 12 de noviembre, reunión general para discutir el Orden del Día del Pleno de la Regional Zona Norte. A las 9 y media de la mañana.

AVISO A LOS LECTORES DE «UMBRAL»

A causa de un inconveniente técnico surgido, la aparición del número 70 de esta esperada revista sufrirá un atraso de quince días, por cuya lamentable circunstancia los números 70 y 71 llevarán una distancia de dos semanas en lugar de cuatro como es costumbre.

La Redacción y la Administación de «UMBRAL» no tienen más que rogar sea dispensados de los lectores por esta molestia que involuntariamente les causan.

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1968

Ha sido puesto en venta. Solicitarlo a Amigos de S. I. A. de todos los países y en los centros confederales.

Precio 4 francos. En edición única de lujo.

EJEMPLO DE SOLIDARIDAD

En la jira organizada el día 15 de octubre por la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio (Departamento P. O.) fueron numerosos los compañeros y compañeras de la C. N. T. y antifascistas en general que contribuyeron con su presencia a la recogida de setas y a su venta. El beneficio de la misma fue para la Liga de Mutilados, por lo cual les estamos sumamente agradecidos.

El beneficio fue el siguiente:

De la venta de setas	108 00
Sobrante del viaje del autocar	50 00
Total ingresado en caja de la Liga	158 00

S. I. A. DE ORLEANS

Convoca a todos los afiliados a esta sección para el día 18 de noviembre de 1967, a las 9 de la noche, en la sala de la rue des Pensées (Biblioteca).

Dadas las actividades que S. I. A. tiene en proyecto, rogamos la presencia de todos los afiliados.

F. L. DE MONTPELLIER

Suscripción voluntaria a favor de LE COMBAT SYNDICALISTE y la revista «Umbral»

S. Alkazay, 10; Miguel Foz, 10; Del Olmo Valentina, 10; José Tamayo, 10; Francisco Moreno, 10; Pilar Foz, 5; Ramón Navés, 5; Palmiro Galdiano, 10; Alberto Querol, 5; Hermógenes Manero 5; Visitación Manero, 5; Ramón Falgas, 10; José Miñarro, 10; Marín Peñarroya, 10; Joaquín Castelló, 2; Joaquín Ibáñez, 10; José Fortea, 10; Octavio Martínez, 5; Luis Arbos, 10; Antonio Cano, 5; Alberto Ramia, 10; Mateo Modol, 10; Guijarro, 5; Joaquín Roca, 5; Vaillant Bernard, 10; Blanco, 5; Daniel Pardell, 5; María Ramia, 5; Una simpática, 5; Otra amiga, 5; Víctor Criville, 10; Francisco Manzanera, 7,85.

1a lista, total francos: 239,85.

El secretario, Juan Claramunt.

AVISO: Se pone en conocimiento de todos los afiliados y simpatizantes de la F. L. de Montpellier que la suscripción continúa. Los donativos al compañero Miguel Foz, Chez Cabrol, Cité S.N.C.F., chemin Moulares, 34-

F. L. DE HOUILLES

Esta Federación celebrará asamblea el domingo día 19 de noviembre próximo. Se ruega la asistencia de todos los compañeros. Asuntos importantes a tratar.

DOCUMENTOS HISTORICOS ESPAÑOLES

«Las dos Españas»

De un lado, un pueblo libre. En el otro, una simple colonia

ANTES del levantamiento fascista, España era un pueblo; más o menos influyente, pero un pueblo admirablemente definido por su psicología, sus costumbres, su temperamento y cuanto es determinante en la definición de una raza: Un pueblo tal y como lo especifican el buen sentido y la Academia de la Lengua; esto es, «una reunión de seres humanos que, ligados por idénticos origen e idioma, viven, más o menos unidos en un determinado punto de la tierra cuyos límites de extensión unas veces los señala el mar y otras unas fronteras convenidas y variables para las que suele utilizarse un río o una cordillera».

Podríamos tener, y teníamos, profundas discrepancias internas sobre apreciaciones políticas, sociales o de dogma, pero, ¿qué pueblo no las tiene? Podrá argüírsenos que aquí se manifiestaban con más vehemencia que en otras partes; tampoco nos interesa negarlo, ya que ello, sin dejar de tener mucho de cierto, es consecuencia de ese temperamento y psicología que destacan formas de ser tan peculiares, tan propias, que por sí solas bastarían a confirmar la existencia de un pueblo.

En un libro que no es de esta época y cuyo autor tampoco fue de filiación izquierdista, leemos esta definición que, a nuestro juicio, aún hoy puede aceptarse: «Para la formación de un pueblo se requiere independencia, dirección y administración propia que es lo que le discierne de los otros pueblos y le hace libre y autónomo.»

Por todo esto, España era un pueblo antes del 19 de Julio, lo siguió siendo quizá en los primeros días de la lucha, lo fue indudablemente mientras en la contienda provocada por los fascistas apoyándose en los militares profesionales, sólo intervenían españoles: Un pueblo enzarzado en fratricida y encarnizada lucha interna, porque una parte de él, la que provocó el choque, rebelándose contra el criterio mayoritario de la Nación, y contra el gobierno legalmente constituido, pretendía no sólo que España siguiera estancada en su línea retrasada, sino retrotraerla a los tiempos fernandinos, mientras la parte más sana del pueblo, la que soñaba y luchaba por una España más progresiva política y socialmente, más humana y más justa, no sólo se aprestó bravamente a la lucha con el propósito de defender las conquistas que tantos esfuerzos y sacrificios le habían costado, sino para establecer un sistema de convivencia que colocara a España a la cabeza de las naciones en el orden político y en el social.

Si en la contienda hubieran seguido interviniendo sólo españoles, al final de la misma, triunfase quien triunfase, seguiría existiendo un pueblo español, gobernado en sentido retrógrado o en sentido progresivo.

Después se ha comprobado que ni podía ni puede ser así, y no por culpa de los antifascistas. Los cabecillas fascistas, provocadores y dirigentes de la guerra que empezó siendo civil y ha derivado en colonial, ha quedado plenamente confirmado; se lanzaron a la rebelión en combinación y de acuerdo con los dictadores de Alemania e Italia, con Mussolini y con Hitler. ¿A precio de qué? Indudablemente, a cambio de ofrecimientos recíprocos: hipoteca, entrega o venta de algo que, por ser del pueblo, nadie podía enajenar si no es a precio de una traición.

De haber triunfado en los primeros momentos de su intentona, como lo esperaban, es casi seguro que el empeño de España en el Monte de Piedad de la razón social italo-germana hubiera sido más fácil de escamotearlo a los ojos del Mundo; la papeleta se hubiera financiado pagando los intereses materiales convenidos. La gallarda réplica del verdadero pueblo español hizo fracasar los primitivos planes, y para no perderlo todo, los fascistas siguieron hipotecando y vendiendo, no sólo la independencia y la integridad de España, sino a la España misma a cambio de una ayuda de hombres y armamentos con que poder aniquilar a sus compatriotas.

Los prestamistas, y no colaboradores, usureros como todo prestamista, no conformes con los crecidos tantos por ciento materiales impuestos, se empezaron a cobrar, desde el primer instante de pisotear suelo hispano, unos intereses morales tan vejatorios y humillantes que crisparon los nervios y hasta los puños de los más sectarios derechistas.

En el territorio español ocupado por los fascistas, éstos nada pintan ni suponen; los italianos y los alemanes son quienes mandan, dominan e imponen. De hecho, aquella parte que era España, hoy es una colonia germano-italiana. Los nacidos en España que allí viven, sufren un trato de esclavos y lacayos más humillante que los que llegaron en calidad de ayudantes y se han convertido en invasores de la peor especie, que reniegan y maldicen la hora en que prestaron su concurso a una contienda que sólo el triunfo indudable de los antifascistas puede evitar que España deje de ser un pueblo libre de sus destinos.

La bandera rojo y gualda que desempolvaron los facciosos para que les sirviera de símbolo tradicional, se emplea hoy como mantel en los banquetes italo-germanos, cuyos finales orgiásticos la dejan en tan lamentable estado de suciedad que reclama una fuerte colada. Muchos de los que entonaron el «Arriba España» como un grito de exaltación y superación de su concepción de la patria, lo lanzan hoy como un aullido de desesperación al verla bajo las pezuñas de los alemanes y de los italianos.

No echen las campanas al vuelo los invasores; no se entusiasmen cantando el alirón; que si consiguieron convertir en colonia esa parte de España donde residen los que, incapaces de sentir la dignidad de la concepción de pueblo libre de sus destinos, se dejaron anular como ciudadanos para convertirse en súbditos, aún quedan muchos miles de españoles que, afianzados en tierra española que aún no fue hollada, defienden con tesón, energía y entusiasmo, el concepto y postulados de un pueblo que no quiere ni permitirá dejar de serlo para que lo conviertan en colonia.

(De «CNT», de Madrid, del 17 de Junio de 1938).

Convendrá señalar hoy, después de 31 años de colonización impuesta al pueblo español con la colaboración y ayuda del capitalismo internacional, que esta colonización tiene sus orígenes en épocas muy anteriores al 19 de Julio de 1939. La sumisión de los falsos patriotas del falangismo fascista español al capitalismo representado por las grandes empresas bancarias del mundo entero, parte de mucho más lejos. En posteriores documentos, iremos dando a conocer a todos los españoles «nacidos después de la guerra», ya que todos los españoles, los viejos y los jóvenes, sufrimos desde hace treinta y un años, en los cuales los hombres del 36, los que defendieron a España con las armas en la mano, contra la invasión denunciada en el trabajo aquí publicado, demostraron de manera incontrovertible cuales eran los financieros de la traición cometida contra España y su pueblo, bajo el pretexto de una «cruzada contra el comunismo» que justificaba la intervención extranjera en los asuntos que solo a los españoles incumbía dilucidar.

Los documentos que a partir del próximo número daremos a la publicidad, tienen un valor demostrativo del que deben tener cuenta los españoles que, aún hoy y a pesar de treinta y un años de dictadura fascista, siguen luchando y sufriendo por la España libre y auténtica que sólo el pueblo español tiene derecho a representar y defender. El fascismo no ha logrado adormecer las ansias de justicia y de libertad que los españoles dignos no han dejado jamás de sentir en lo más profundo de su ser. El fascismo no ha logrado castrar las energías de nuestros hermanos de España. Deber nuestro es darlos las armas y los conocimientos necesarios de nuestra historia, para que España logre ser libre definitivamente en días próximos.

M. OCAÑA

JOVEN EMIGRADO ESPAÑOL

Los jóvenes confederales españoles te invitan a venir a ellos.

Vosotros conocéis mejor que nadie a los culpables de vuestro forzado exilio. La retrógrada clerigalla, los militares antiespañoles y vende-patrias, la avaricia de un capitalismo anticuado y retardatario, son los verdaderos responsables de vuestras penas. Su codicia desenfrenada es la causa fundamental de que os veáis alejados de vuestras mujeres, de vuestros hijos, de vuestros familiares más amados.

Si deseáis colaborar en la gran obra de liberación de España de las garras del fascismo que la oprime desde hace veintinueve años, uníos a los auténticos antifascistas que luchan por la libertad.

Para informes y adhesiones, dirigíos a:

C. N. T. Francesa
39, rue de La Tour-d'Auvergne
Paris (IXe)

NECROLOGICA

GINÉS HERNANDEZ

Este buen compañero fue enterrado el día 31 de octubre, es decir, a la caída de las hojas. Yace en el cementerio parisino de Pantin, a donde fue acompañado por una docena de personas entre familiares, amigos y compañeros.

Ginés Hernández fue un convencido compañero, oriundo del pueblo minero de Mazarrón (Murcia), en cuyo sindicato cenetista actuó con todo el ímpetu de su juventud. Con él estuvieron buena cantidad de compañeros, todos ellos preciosos como tales. A través de la actuación sindical, de la guerra y del exilio, han dado pruebas fehacientes de ello. Yo he conocido a varios y a todos, vivos o muertos, los tengo en estima. Por ejemplo, Nicasio Rodríguez, que en Igualada conocimos por Pedro, encerrado en la cárcel del Partido bajo acusación de asesinato. Era de la junta del sindicato de Mazarrón y en una huelga minera cayó un personaje de la Empresa, siendo detenida la junta a falta de los autores del hecho. Rodríguez consiguió escapar y se refugió en mi pueblo, donde no se dio a conocer de nosotros para evitar ser visto. Sin embargo, lo localizaron e ingresaron en la cárcel. Un murciano joven nos pasó la noticia y varios compañeros fuimos a ver al preso. Creo que éramos N. Garnés, B. Aragonés y el que firma. Rodríguez agradeció nuestro interés y seguidamente el comité pro presos local tomó a su cargo el asunto. Conducido a Murcia, Rodríguez y sus coacusados fueron absueltos, y Nicasio regresó a Cataluña. A partir de entonces los mazarroneses Rodríguez, hermanos Raja, Rojo y otros, actuaron decididamente en nuestra Local de sindicatos.

Con Ginés nos ocupamos repetidamente en París de todos esos amigos. El me descubrió aquí que Pedro era Nicasio. Conocía a todos mis conocidos murcianos por haber militado con todos ellos. Nicasio murió en la batalla del Segre, y José Raja en Montpellier, víctima de la silicosis.

De los demás ignoro su suerte. Uno actuó de policía durante la guerra, y designado para hacer un registro en mi casa lo hizo con benevolencia de compañero. Los comunistas erraron esta vez el tiro. A un fuerte grupo de mazarroneses compañeros los encontré en el campo de Barcarés. Tal vez Ginés estaba entre ellos. Eran animosos y entrarían en la mina francesa. Ginés contraería en ella la enfermedad que le ocasionó ahora la muerte. Como a José Raja.

En este día inclemente lo abandonamos en la fosa, no sé si anónima. Allá queda, quedando nosotros con la estima que le profesamos. Lo único — la estima — que la muerte no borra.

JUAN FERRER

LA CONFERENCIA DEL COMPAÑERO MORO

Según acuerdo de los que asistieron a la conferencia que pronunció el compañero Fabián Moro, con el título «Temas esenciales del anarquismo, en espíritu y materia», va ha hacerse un folleto al precio de coste para la edición, o sea 585 frs. Se abre suscripción para la cantidad susodicha. Quien esté de acuerdo con la iniciativa y quiera llevar su óbolo, puede hacerlo a la Federación Local. Una vez la cantidad que se necesita sea alcanzada, la suscripción será cerrada.

París, octubre 67.

NOVEDADES

DE LIBRERIA

Discos

«A las barricadas e Hijos del pueblo» ..	12 00
«Mauthausen» (editado por la F.E.D.I.P.) ..	10 00
«L'enfant d'Hiroshima et l'autre», Rosalie Dubois ..	11 00
«Granada, Exodus, Rosó-Rosó», Ernest Curtis ..	10 00
«Le Chanteur de México, Granada, Catari y Mavie», Yon de Murguia..	10 00
«Conférence Sébastien Faure» ..	8 00
«Naissance et mort des dieux» ..	10 00

POEMES

Obras en catalán

«La companyia invisible», Ambrosi Carrión ..	10 00
«Poemes», Coloma Lleal ..	6 00
«Poemes de llum i tenebra», Roc Llop ..	8,00
«Garbuix poètic», Joan Ferrer ..	2 00

Diversos en catalán

«Física d'avui», Andrade ..	8 00
«Biología d'avui», Wallington ..	8 00
«Poesia», Guerau de Liost	5 00
«La CIA-El govern invisible», D. Wise i Thomas B. Ros ..	24 00
«Gramàtica catalana», Pompeu Fabra ..	9 00
«De l'Anoia al Sena sense pressa», Joan Ferrer ..	10 00
«Iniciació a la filosofia», Bertrand Russell ..	25 00
«El teatre contemporani» (t. I), Ricard Salvat ..	23 00
«El teatre contemporani», (t. II), Ricard Salvat ..	23 00
«Poesia catalana de la Restauració», Joaquim Molas	5 00
«L'univers», Antoni Paluzie	5 00
«Historia universal del Teatre». Xavier Fàbregas ..	5 00
«El sindicalisme a Barcelona», Albert Balcells ..	9 00
«Llengua i Literatura», Carles Riba ..	5 00
«Ideari de Francesc Pi i Margall», Isidre Molas ..	5 00
«Poesia catalana romàntica», Joaquim Molas ..	6 00
«Cartes de set joves», Joaquim Gómez ..	8 00
«Vida i obra de Joan Maragall», Maurici Serrahima	5 00
«Poesia, realisme, historia», J. Maria Castellet ..	5 00
«El nou Prometeu encadenat» — teatre —, Eugeni d'Ors ..	5 00
«La dama enamorada» — teatre —, Joan Puig i Ferrater ..	5 00
«Poesia catalana del segle XX», J. Maria Castellet i J. Molas ..	25 00
«Catalans terres enllà» Xavier Fàbregas ..	27 00
«De Paris el Fel i la Mel», (memories), Ferran Canyameres ..	27 00

Giros y pedidos: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe; 75-Paris (Xe). CCP 13507-56.

Recién aparecido:

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

ATENCION A ESPAÑA

150.000 trabajadores industriales despedidos. El agro en abandono creciente. Malestar inevitable en los hogares proletarios. La protesta en la calle. Más de 2.000 detenidos recientes. Consejos de guerra y condenas de obreros en el T. O. P. todos los días.

¡ATENCION A ESPAÑA!

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 F.

TURRONES
A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,50; *Turrones (en pastilla).* Jijona, 7,00; Alicante, 6,00; Yema, 4,00; Mazapán, 4,00; Toledo, 2,50 frs. pastilla.

Enciclopedia Anarquista

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boîte à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

—Durán, Michel, Tournefeuille. Recibidos carta y giro por 10 frs. Efectivamente la última página del noveno capítulo es la 432.

—Germinal, H., Marseille. Hemos recibido tus cuartillas que te agradecemos; no te quepa duda que tus conceptos serán tomados en cuenta.

—Quert, Pedro, La Rochelle. Somos la familia Graells que piensas, te escribiremos aparte. El proyecto de la encuadernación no ha sido tomado en cuenta hasta ahora; por otra parte no podemos guardar desde el primero hasta el último fascículo de cada edición pues si cada suscriptor nos pidiera lo mismo necesitaríamos un enorme local para depósito de todo el material. Remite los fascículos en tu poder a: Graells, Plaine des Astres, 34 - Montady y comunicaremos a Caracas tus deseos de cambiar a la versión española.

—Cano Ruiz, T. F., París. Recibida tu carta del 13-10. Tu hermano desde México te dará instrucciones. Deseamos te restablezcas pronto.

—Fernández, José, Firminy. Transmitimos a Caracas tu nueva dirección.

—Vázquez, Antonio, Lieja (Bélgica). Recibimos giro de 50 frs. Hemos abierto ficha a tu nombre. Entendemos que quieres la edición en español. Corrígenos si erramos.

—Betancourt, J., Roussillon. Recibido giro de 29,40 frs. Entendemos que quieres la edición en español. Si no fuese así, avísanos.

—Grelaud, Lucien, Roanne. Nous avons reçu ton deuxième envoi, cette fois pour 30 frs.

—Santacreu, Marisa, Toulouse. Votre envoi nous a été abonné. Nous espérons que vous aurez reçu les premiers fascicules.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Víctor García
24, rue Ste-Marthe, París (X).

Giros a Elena GRAELLS, C. C. P. 87-21, Montpellier.

La A.I.T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

Las polémicas con toda suerte de malabaristas

POR su condición de país joven y de gran porvenir, en la Argentina, al fin del dominio español, se establecieron grandes consorcios capitalistas europeos para enriquecerse con el sudor de los trabajadores, como así gran cantidad de embaucadores que vinieron para hacer fortuna cultivando la ignorancia. Pero como se ha dicho, desembarcaron también considerables cantidades de militantes anarquistas ya experimentados en las luchas sociales. Reunidos con los que ya actuaban, llevaron a cabo una obra de divulgación y organización que frenó la avaricia de los explotadores como así la obra nefasta de los embaucadores.

Aquel pueblo, que agitado por ansias de libertad se libró del despótico dominio español movido por brisas revolucionarias que anunciaban un rosado porvenir, preocupó a los amigos del orden... Y ahí desembarcaron toda suerte de doctrinarios para conducir por el buen camino... Con tal propósito llegaron directores de altas finanzas, políticos amaestrados en toda suerte de zorrerías, clérigos marxistas, sindicalistas y brujos que adivinaban la suerte. En este rincón del nuevo mundo cada secta pastoral montó su cabaña y se lanzó a la tarea de amontonar adictos prometiendo paraísos a poco precio y a pagar a largos plazos. Con esta propaganda embaucadora a lo ancho del país consiguieron algún éxito. Pero los anarquistas, con una extensa propaganda antirreligiosa para las que se sacaron publicaciones especiales en las que se probaba la sinrazón en que se fundan los deísmos y en las que se denunciaban los pecados que se cometían y se cometen en iglesias y conventos, lograron fomentar una incredulidad que adquirió gran empuje. A la política y a los políticos, con una propaganda humorista, en la que se demostraba su falsa posición y sus inmoralidades, se les puso en solfa. A los marxistas socialistas, como a los comunistas y sindicalistas a secas, con oradores y escritores de talento que supieron poner al descubierto las deficiencias y miserias morales que encierran sus doctrinas a la vez que denunciaban las trapisondas que cometían con el movimiento obrero, los pusieron en gran descrédito. El capitalismo, que también se aprovechaba de la ignorancia, confió en los piquetes de «cosacos» armados de mauser y disponiendo de carta blanca. Y todo ello se afrontó con una extensa organización y luchas violentas.

Los doctrinarios de las diversas capillas, al ver que se quedaban solos, en vez de adoptar la mansedumbre que aconsejan a sus súbditos se enfrenaron con el movimiento, ya levantando tribunas en las plazas públicas o pisando las de nuestros actos. En toda la extensión de la República, en ciudades y pueblos donde hubo actividad de la F. O. R. A., en las plazas públicas, ya sea con curas, marxistas o sindicalistas, se libraron encendidas polémicas que adquirían gran resonancia en todo el país.

En la lid polémica con los marxistas socialistas se destacó, entre otros, Pedro Gori, que fue considerado orador sin par en sus tiempos. Más tarde, con los marxistas comunistas se destacó González Pacheco en lid polémica. Los socialistas marxistas, después de que se metieron en el tinglado político, se malograron de tal manera que no podían presentarse en público. En su congreso de 1914 resolvieron y aconsejaron a sus afiliados no aceptar más polémicas con los anarquistas bajo pena de ser expulsados del partido. Los llamados sindicalistas netos — de los que aún queda un superviviente con Sebastián Marota — en sus intervenciones en el movimiento obrero se desacreditaron de tal manera que dejaron de dar la cara, y menos a los anarquistas.

En poner al descubierto la artera dialéctica de los sindicalistas en las que aconsajaban a los trabajadores no dejarse influenciar por las ideas anarquistas, se destacaron José Prat, Eduardo G. Gilimón y más tarde López Arango.

En la lid polémica los más duros de pelar, aunque parezca mentira, fueron los curas, favorecidos por circunstancias históricas especiales. La Iglesia en la Argentina participó en la revolución por la Independencia y desde cuya fecha hacia partir su historia. Y aunque después de presentarse como recién nacida ya había cometido sus pecados, no eran tantos como los que cometían los partidos políticos y los sindicalistas. Hasta que por 1920 la Iglesia relumbró bajo la influencia de Roma. Para pisar las tribunas del Movimiento libertario tenía amaestrados «gallos de riña», con los cuales nuestros contrincantes no siempre salían bien parados. La cosa había que tomarla más en serio, y al respecto se tuvo un cambio de opiniones entre los compañeros más expertos en los misterios de la encarnación..., resolviéndose invitar a la Iglesia argentina a sostener una polémica por escrito. Esta aceptó y nombró como contrincante al doctor en Teología Paulo Podestá; los compañeros a César Montemayor. La polémica, que duró más de un año, fue publicada en el diario anarquista «La Protesta», y en el diario «El Pueblo», católico. El clérigo, que no carecía de talento, e incluso, de algunos escrúpulos, cuando el compañero Montemayor, con largos conocimientos de historia, geología y biología le hizo llegar el agua al cuello, con un prudente silencio se dio por vencido. La polémica terminó en 1918, y después de esta fecha que la Iglesia argentina empezó a caer bajo la influencia de Roma, y salvo casos raros no atacó más de frente.

En nuestros tiempos, ya sea porque nuestros adversarios están recubiertos de lodo o sea porque nuestro movimiento por falta de temple y lucidez no sabe descubrir las miserias de los clásicos adversarios, dejan de producirse las polémicas que tanto amplificaron la influencia del movimiento.

Descenso del temple militante en los períodos difíciles y sus consecuencias

El descenso del temple militante al que se deben las desviaciones y la falta de empuje, tiene sus causas. Y explicarlas para reflejar su historial se hace necesario. En la Argentina, por sus fabulosas existencias fáciles de explotar, un capitalismo voraz acumuló riquezas enormes, y por el carácter despótico que le es característico chocó con el empuje combativo de la F. O. R. A. Los topetazos violentos produjeron bruscos cambios de situaciones y puede decirse que fueron inevitables. En los choques perdieron la vida cantidad de compañeros. Consecuencia de los cambios de situaciones, infinidad de ellos perdieron temple y equilibrio moral. A los desviados, más que a los caídos, se deben las crisis por las que cruzan el movimiento forista y demás secciones de la A. I. T. en el nuevo mundo.

Desde 1870, que se inició el movimiento organizado, y las luchas que dieron vida a la F. O. R. A. hasta 1909, se disfrutó de una relativa libertad. En 1902 empezaron las matanzas y las detenciones de militantes con lo que el coronel Falcón quiso hacerlos desaparecer. Con motivo de la conmemoración del centenario de la Independencia (1910), con grandes festejos, la F. O. R. A. exigió del gobierno que para tal fecha fueran puestos en libertad los presos por cuestiones sociales bajo amenaza de huelga general. El gobierno no cedió y la huelga fue declarada. Clemeiu, que concurrió a la conmemoración, en su libro «Europa y América» dice: «Bajamos en el puerto de Buenos Aires y no había transportes para trasladarse a ninguna parte.» Desde esta fecha hasta 1916 que se restablecieron las garantías constitucionales nuestro movimiento vivió una verdadera noche de lobos.

Durante el citado período, aparte de los que cayeron en lucha, numerosos compañeros fueron confinados en la Tierra del Fuego y otras prisiones; asimismo una gran cantidad deportados a sus países de origen; otros se salvaron guardando silencio a regañadientes. Pero un crecido número ni guardaron silencio ni dejaron de actuar ni fueron presos. Cambiaron de tónica y empezaron a hablar en sindicalismo neto y en reformistas. Se incorporaron a la central reformista y organizaron gremios autónomos que enfrentaban con la F. O. R. A. sin dejar de llamarse anarquistas. Con tal dialéctica y sutiles maniobras pretendían suplantar la F. O. R. A. Pero el lugar que ésta ocupara seguía vacío. Los patronos rebajaban los sueldos y ultrajaban a los trabajadores sin que nadie les saliera al encuentro. Y fue entonces cuando se constató que la obra de la F. O. R. A. sólo pueden continuarla los que obran con clara ética anarquista.

Terminado el terror, con unos pocos militantes que quedaron en pie, los que salieron de los presidios y la nueva militancia, en poco tiempo se reorganizó la F. O. R. A. del V Congreso, reocupando su lugar en la obra emancipadora. *(Continuará.)*

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 238 27-79.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

REACTUALIDAD DE LA ALIANZA SINDICAL

EL domingo día 29 de octubre asistimos a una sesión convocada por la Alianza Sindical Española de la región parisina. La sala estaba ocupada por obreros pertenecientes unos a la C. N. T., otros a la U. G. T. y los restantes a la S. T. V. Pese a la heterogeneidad de la concurrencia, la armonía fue perfecta.

Tratábase, según anuncio, de revalorizar la A. S. E. partiendo de actividades más consonantes y decididas que hasta aquí, a fin y efecto de que las sindicales clásicas del obrerismo español no fueran arrolladas por el aventurerismo, la hibridez y el comunismo. Se puso el acento sobre el peligro que entraña todo dejar hacer, toda inatención, toda actuación tibia o cansina. Verdaderamente, el tema merecía ser enfocado con franqueza y con propósito objetivo. A nuestro entender, lo fue a pesar de alguna insuficiencia y de algún que otro discurso perdido en la neblina.

La voz ugetista se nos antojó de efecto, o bastante ceñida. La expresión vasca un tanto maravillada por el ruido de unas manifestaciones recientes, mientras la aportación oratoria de compañeros cenetistas se fue mitad en líricas y mitad en sagacidades.

Mas, apartando el trigo de la copiosa paja, nos resulta que en Euzkadi la A. S. E. es imperativa; que en el revuelo producido a título de «comisiones obreras» participan poderosamente compañeros cenetistas y ugetistas; que las centrales C. N. T. y U. G. T. permanecen en el corazón de innúmeros compañeros, más no en el ánimo de la masa nueva, malograda por veintiocho años de sujeción al franquismo.

Se trata, claro se ve, de despertar energías que duermen en el Interior, de orientar sindicalmente a los cenetistas y ugetistas que, siendo numerosos en la calle, en el tajo y en la protesta, no encuentran otra solución que la de mezclarse en la agitación ajena, esa que entraña enorme peligro y que va a la demolición de una dictadura para edificar otra. Actualmente las C. O. aparecen orientadas desde la sacristía y la célula comunista, y tanto la cruz como la hoz y el martillo preparan el guiso común con idea escondida de tragarlo cada uno por su cuenta. ¿Quién ganará la partida? Es cosa de no esperar. Es cosa de terminar la maniobra devolviendo al proletariado español su cauce de lucha, su personalidad, su ideología propia. C. N. T. y U. G. T., particularmente, han tenido puntos de coincidencia históricos y no hay porqué no renovarlos. Los solidarios vascos parten de un punto de vista religioso considerado no clericalista. Concretamente no entusiasma eso, pero, bueno. También ellos estuvieron el 19 de julio y meses sucesivos en armas a nuestro lado. Igual los comunistas, se podrá decir. Mas los comunistas nos pillaron a todos entre dos fuegos: el fascista y el moscovita; por cuya causa desagrada enormemente entrar en contacto con ellos.

Quedemos pues, los tres sectores sociales en fila, ajenos a una A. S. O. pretendida liquidadora de las antiguas sindicales; de un rovanismo adiposo, pegado al «Vertical» por la sopa; de una acción sindical católica segregada del franquismo por cuitas de doble baraja; de un «comisionismo» de P. C. atento a la U.R.S.S. y no a España; y de una lluvia de siglas lanzadas al mercado de la publicidad (la A. S. T. bolchevique entre ellas) destinadas a una mayor extensión del confusionismo por aquello de a río revuelto ganancia de pescadores.

Hay que reaccionar contra todo esto, desde luego. Pero sin que los Tres de A. S. E. recelen uno de otro. Tomar posiciones definidas que no rocen los intereses morales de ninguna parte asociada. No considerar que «hay que partir de cero», cuando cada sindical de crédito histórico posee tesoros ideológicos y experiencias positivas a derramar sobre el virgen proletariado español de ahora mismo. Ni confundir los valores morales de las Tres asociadas, por cuanto los de la C. N. T. difieren de los de las otras en lo que toca a creer en el Estado.

Con entendimiento preciso y deseos de actuar, la A. S. E. puede ser instrumento de regeneración de España para dolo del franquismo, del comunismo y del aventurerismo.

NOTAS DE LA REBELDIA

LA rebeldía nacida de la desigualdad económica y alimentada por ésta tiende — en gran parte —, a contentarse con soluciones esporádicas. Para su evolución hacia la integridad necesita de la rebeldía constante y consciente, que es el patrimonio de las minorías que aspiran a la solución simultánea y permanente del problema económico e ideológico de la sociedad humana.

Son diversos los «considerandos» que hablan de injusticia al rebelde lleno de inquietudes creadoras, cuando constata la falta de medios económicos para colmarlas. Entre otras cosas: «Es una pena—suelen decir— que los que tenemos ideas emancipadoras no gocemos de medios de propagarlas, mientras que los afortunados están desprovistos de ellas».

Aparece luego el ejemplo — personaje constante, predicador empedernido y millonario de experiencias — mostrándonos cómo, a veces, la concepción progresista, emancipadora de la individualidad y de la colectividad humanas soñadas por numerosos «rebeldes», se ha traducido por interpretaciones opuestas a las primeras, cuando el «azar» o la «industria», les han ofrecido los medios de practicarlas.

Son numerosos — al parecer — los «revolucionarios inquietos» que sin abandonar ese apelativo, obran como si no lo hubieran sido nunca, olvidando — cuando están provistos de medios — de practicar lo que predicaban cuando no los tenían.

En otras ocasiones he dicho que el hombre es un saco de paradojas...

Hace reflexionar el hecho de que el rico heredero tradicional llega — en ciertos casos — a pobre, practicando los conceptos revolucionarios que su conciencia le dicta y que están en oposición a la educación y medio ambiente de que emana, mientras que el pobre de siempre, cuando atesora una fortuna obrando en contradicción con sus primeros conceptos revolucionarios, cae a menudo en aberrante situación moral.

Afirmar que la pobreza es el elemento primordial del revolucionario consciente es un absurdo, como es absurdo negar que la dificultad en mantenerse revolucionario siendo nuevo rico, aparece una fatalidad.

Fernando FERRER

COMISIONES DE BARRIADA Y DELEGADOS DE TALLER

por JOSE VIADIU

SUPONEMOS que ambas instituciones titulares no tienen par en ninguna otra organización sindical y que, por lo mismo, fueron creadas y puestas en marcha por la C. N. T. Del hecho de tener algunos sindicatos de la capital catalana de veinte a cincuenta mil afiliados, a los que no era posible reunir todos los días, dio lugar, como consecuencia, a que se establecieran comisiones de barriada, así en Sans, El Clot, San Andrés, etc., donde se daban instrucciones a los compañeros de trabajo, dimanadas de las juntas directivas, para asuntos de interés relativo e inmediato. Puede decirse que la tarea encomendada a estas comisiones consistía en ser una especie de intermediarias entre la junta y los trabajadores asociados, que por lo común sólo operaban en los sindicatos muy numerosos, y así daban a la organización un tono más ágil y cordial, ya que los individuos que las componían eran conocidos y nombrados por el resto de sus componentes locales. Así, ante la acometida autoritaria, tan frecuente en aquellos tiempos, cuando se cerraban los sindicatos, estas comisiones venían a ser las que ejercían sus funciones, desconcertando a gobernantes y patronos que no se explicaban cómo a pesar de sus medidas represivas en ningún momento los sindicatos confederales dejaban de funcionar.

También por entonces se crearon los delegados de taller, que alcanzaron un valor extraordinario, hasta el extremo de poder considerarlo como un instrumento de primer orden en las luchas sindicales de todos los tiempos. De acuerdo con los obreros, el delegado de taller venía a ser como un poder moderador entre el patrón y sus operarios, puesto que lo mismo se oponía a los excesos patronales que a los abusos de sus compañeros de explotación. Su cometido esencial consistía en representar en la fábrica, taller u oficina al sindicato, pero además intervenía con facultades resolutivas para atajar los pequeños conflictos que se suscitaban todos los días, sin por ello dejar de ser un ojo avizor para conocer al detalle la marcha de la industria o comercio donde actuaba, asesorando así a los dirigentes del sindicato respectivo.

Uno de los hechos más destacados de su intervención fue durante la huelga de la Canadiense. Por aquellos días la prensa barcelonesa se desataba en improperios contra la militancia confederal, usaba de todas las argucias para alabar a la empresa y publicaba notas y artículos diciendo por ejemplo, que la huelga había fracasado, que los obreros de este o aquel lugar volvían al trabajo, siendo una labor de zapa, una canallada, con el fin de destruir la moral proletaria y entregar a los huelguistas, impotentes e inermes, al capricho de la empresa y de las autoridades. Entonces surgió la idea de contrarrestar los efectos, francamente negativos de la prensa burguesa, y establecer lo que dio en llamarse la censura roja.

Así, el sindicato de Artes Gráficas tomó acuerdos definitivos para atajar esta campaña y dio órdenes a los delegados de taller que en ningún periódico se publicara una sola línea que perjudicara el curso de la huelga y que no saliera noticia alguna que no respondiera a la verdad de los hechos. Esta norma no podía ser más correcta, puesto que sólo se pedía que no se difamara a la organización confederal y a sus hombres, y que en caso de no ser atendidas estas indicaciones, se tomarían las medidas necesarias para evitarlo, ya que estaba en nuestras manos el poderlo hacer. En este caso las baterías se enfocaron contra el capitán general de Cataluña, quien mandó publicar un draconiano bando en el que declaraba el estado de guerra en las cuatro provincias catalanas, y cuyas cuartillas se mandaron a toda la prensa para su publicación, interviniendo, una vez compuesto, el delegado de taller, para impedir que ningún periódico diera tal noticia por considerarla lesiva a los intereses proletarios.

Los dirigentes sindicales argüían que, puesto que el Estado tiene sus imprentas, podían imprimirlo en ellas, evitando la humillación al dar salida a publicaciones inconvenientes; pero por lo visto no les fue cosa fácil, ya que tardaron tres o cuatro días en colocarlo en las esquinas de calles y plazas. En general, la prensa se abstuvo de publicarlo para evitarse nuevas complicaciones. El primer diario que violentó las indicaciones sociales, dando el bando a la publicidad, fue «El Brusi», decano de la prensa catalana, quien satisfizo una multa de mil pesetas impuesta por la Federación Local. «El Progreso», diario lerrouxista lo publicó el día siguiente, al que se le impuso una multa de dos mil quinientas pesetas.

Estos hechos tuvieron la virtud de hacer salir de madre a las «fuerzas vivas». Estas disposiciones colmaron el vaso, se declaró el estado de guerra y como colofón se llenaron cárceles, cuarteles y barcos de luchadores confederales...

Pero la actuación de los delegados de taller tenía otros matices, ya que algunas veces obraban en asuntos especiales. Por ejemplo, en cierta ocasión hubo huelga del ramo del vidrio, en la que unos industriales aceptaron las peticiones formuladas por el sindicato y otros se mantuvieron firmes en la negativa. De acuerdo con el sindicato, los que habían aceptado las bases presentadas, iniciaron la reanudación de sus trabajos, pero allí se mandó a un delegado de taller para que ejerciera el control de la producción con el fin de que sólo se sirviera a los antiguos clientes suyos sin que pudieran atender las demandas de patronos que no aceptaban las peticiones formuladas. Algo, en el mismo sentido, se había hecho en otras industrias.

Cierta vez, y este caso se refiere al sindicato de la Alimentación, hubo una intervención del delegado de taller que puso en jaque a la patronal del ramo, puesto que se trataba del uso generalizado de determinado producto edulcorante que se usaba en pastelería, siendo nocivo para la salud pública y prohibido por las leyes. La cosa no pasó a mayores, ya que la reclamación sindical fue atendida y el azúcar vino a sustituir a la sacarina, más barata, pero perjudicial para el público consumidor.

También se habían hecho algunos estudios acerca de productos químico-farmacéuticos para tratar de abaratarlos, mostrando con números que las empresas ganaban más del doble, o sea que lo que costaba doce lo vendían a treinta. Estas y otras averiguaciones se habían hecho a través de los delegados de taller sin que se les hubiera prestado la atención merecida, ya que la lucha por mayor jornal y menos horas de trabajo absorbía todo el esfuerzo y las energías de los militantes cenetistas.

No obstante, ello muestra el interés que podía tener aún hoy, que el movimiento confederal abarcara, a la vez, el aspecto humano de proteger al conjunto social, saneando los productos impuros, defendiendo los precios justos en el comercio, obligando a las autoridades a que resuelvan el problema habitacional, el de las enfermedades, el de la miseria, que según relación de noticias recientes se extiende a los dos tercios de la población humana.

Y el sindicato, por medio de los delegados de taller podría ser la base para acometer mañana una obra de esta naturaleza, reemprendiendo la marcha iniciada ayer y aplicada a las necesidades de nuestros días, sin abandonar jamás la idea y el propósito de reemplazar las causas que mantienen la perenne injusticia, el eterno abuso, amparados por el Estado que sostiene y alimenta a las rapaces oligarquías, blancas o rojas, que lo defienden en provecho propio y dejando de lado a los infortunados, a los parias famélicos...

La burguesía tenía plena conciencia de lo que podrían llegar a ser los delegados de taller, alma de los sindicatos confederales; de ahí su constante obsesión en despedirlos, en hacerlos encarcelar, en perseguirlos. Aquí, cabe decir, que gracias a las prácticas y a los conocimientos adquiridos en el ejercicio de esta función, luego, durante los años que industrias y comercio fueron regidos por los consejos de empresa, su experiencia y dominio fueron garantía de éxito, lo que también podría serlo para el futuro.

«UN MINISTRO DE LA REPUBLICA FEDERAL ALEMANA VISITA A FRANCO»... o la sombra de Goering.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

SEPULCROS BLANQUEADOS

LA hostilidad al régimen franquista es evidente que va tomando cada día mayor amplitud. Para nosotros, por supuesto, la característica más interesante de tal oposición, la que reviste una mayor simpatía, es la que proviene de los trabajadores y de la juventud estudiantil. Pero no es cosa de ladear, o desapercibirse, de otros sectores, o tendencias que, a su vez, y de un modo más o menos firme y explícito, se hallan también frente a la situación política imperante en España.

Hay un conjunto de elementos, unos, en su día, apegados e incluso defensores del franquismo, que hoy se sienten arrepentidos; inteligentes para comprender el rumbo de las cosas, se han percatado de lo insensato de seguir un camino reaccionario. Otros teñidos de un híbrido liberalismo, sin haber tomado compromisos con nadie, ahora consideran que, cara al futuro, puede ser conveniente ponerse un tanto a tono con el mundo liberal. Están los que emparentados con intereses de la Iglesia, estiman que ante el fracaso de los procedimientos de antaño, hay que seguir nuevas corrientes, disfrazando lo que sienten en su fuero interno, con todo un repertorio *democrático*, a base de citar parrafadas de las zarandeadas enciclicas de Juan XXIII, o de Perico XXV. Luego se hallan también los que sin haber sido militantes responsables, simpatizan con lo que son postulados de izquierda, republicanos, socialistas, etc. Se trata, en su mayoría, de personas que ocupan una situación en las profesiones liberales, enlazados a la clase media o en la pequeña burguesía.

Aprovechando la ínfima autorización, llamada «libertad de prensa», por parte del régimen, sorteando la maraña de cláusulas prohibitivas, han aparecido algunos libros de una muy *dosificada* y *alambicada* crítica al franquismo. Entre algún que otro, suenan: «Cartas a un príncipe», luego «Cartas al pueblo soberano», y últimamente «Cartas del pueblo español», un conjunto de apreciaciones elaboradas en equipo, bajo la dirección de José María Gil Robles.

Cabe estimar de todo ello la comprobación, con acopio de argumentos (en relación con el franquismo) de su notorio fracaso. Se analizan las fundamentales características del régimen, sacando como deducciones lo inadecuado de ellas. Claro que, a la postre, todo contribuye a propiciar el derrocamiento de un estado de cosas denigrante. De ahí que se pueda decir aquello de que ¡algo es algo!...

Pero, ya en plan de soluciones, topamos con unos señores que disienten del franquismo, pero llevan apego a estructuras sociales que, a nosotros, por supuesto, no nos convencen, ya que, elaboradas a base de *retales* de origen entre monárquico y republicano, sabemos adonde se puede llegar con ellas. Que la situación futura, que los acontecimientos nos lleven a una solución como la que aquellos ponderan, no hemos de ser nosotros quienes digamos ¡amén! y les hagamos el juego. Ellos tienen sus puntos de mira. También nosotros los nuestros. Ellos tratan de consolidar, económicamente, jurídicamente, políticamente, la estructura capitalistas y estatal. De ahí que manifiesten: «Procuramos huir de radicalismos estériles.» Luego puntualizan. «Cuando se trata de salvar a la patria, con las armas y el influjo de la labor diaria, o de pagar tributos e impuestos, nadie puede quedar exento de sacrificio.» Aducen que lo mismo pertenecen al pasado la república que murió en el verano del 1936, que el sistema político nacido en el 1939. ¿Y de las modalidades *completamente diferentes*, de organización social, regidas por los productores, a base de colectividades y socialización? ¡Claro, de ello ni hablar! Señalan que fueron «defectos tradicionales», «la tendencia al extremismo de extensos núcleos sociales». Claro, ¡no faltaría más! tales señores admiten que se desarrollen actividades con las más diversas participaciones: sindicales, cooperativas, culturales y técnicas. ¡Ah, pero nos dicen que precisa una «autoridad firme que imponga sólida disciplina y unifique los esfuerzos»! ¡Siempre el anhelo de *mandar* y de *imponer!* Otro detalle: Propician una reforma agraria *de verdad*. Pero nada de expropiar las tierras a los canallas terratenientes que tanto se han lucrado del sudor y la miseria de los jornaleros. ¡Proponen que sean indemnizados! Como si no fuera bastante lo que han robado, así con todas sus letras. Los trabajadores han de estar derrengándose de trabajar hasta abonar lo que el capricho de los parásitos de la tierra crea oportuno...

Sí, sí, combatir el fascismo franquista está bien, pero salir ahora pretendiéndolo suplantarle a base de modalidades sociales, fracasadas por injustas, es como querer blanquear sepulcros que los años han dejado ya en ruina.

CURSOS DE FORMACION LIBERTARIA

Todo lo que sea salir de la inercia, del estacionamiento, del rutinario inmovilismo, es digno de estima. De ahí que sea laudable el propósito que han anunciado en «Le Monde Libertaire» los compañeros del Grupo Louise Michel, de Paris, y los del Grupo Bakunin, de Marsella, en plan de desarrollar unos cursos de formación anarquista. Evidentemente, unos y otros es de suponer que plantearán los aspectos sociológicos más sobresalientes, coincidentes en demostrar el valor axiomático de los conceptos ácratas.

El libertario sabemos que puede serlo por temperamento. Tener un modo de ser abierto a la independencia, contrario a las injusticias, sensible a cuanto afecte a la dignidad. Pero, con ser mucho, es mejor aún tener una idea de lo que es la sociedad en que vivimos; del origen de los elementos que en ella ejercen capital influencia: el Estado, el capitalismo, la religión, la magistratura, el militarismo, etc. Tener una idea de lo que ha sido la lucha social a lo largo de la Historia. Saber quienes han sido los pensadores anarquistas más conocidos en razón de sus obras. Tener una idea de la cultura tomada en sus diversas manifestaciones. Estudiar los métodos más adecuados para realizar tarea de propaganda, de proselitismo; ver si se poseen cualidades para la tribuna, para escribir, para el diálogo, para la difusión de prensa o de libros. Es lo que puede ser base del militante. Y ello se aprende, es factible el asimilarlo a base de lecciones, de cursillos, ya sean verbales o por correspondencia.

Sabemos que existe una propensión al excepticismo, a ver imposibilidades en todos los esfuerzos iniciados con laudable finalidad. Suelen vaticinarse fracasos antes de que las iniciativas hayan cuajado; antes de que hayan hallado el menor eco entre aquellos a quienes se busca captar. Sabemos que hay una cierta desgana, por así decir, en todo lo que se refiera a poner el cerebro en función de aprender. Conocemos la apatía imperante. Pero, ¿es que ha de ser mejor no hacer nada? ¿Es que ha de ser preferible el encogerse de hombros y darlo como inútil el empeño puesto en propiciar las ideas y buscar el poder contar con militantes que sientan y que tengan una cierta solidez de conocimientos?

Independientemente del resultado que pueda tener lo proyectado por los aludidos compañeros de Paris y de Marsella, lo interesante sería que la idea cundiera, que el buen propósito fuera estimulo para otros grupos, para que lo imitaran compañeros de otras partes. Cursos de militantes, de un modo verbal o por correspondencia, siempre pueden ser aprovechados. Aún en el caso de ser reducida minoría de quienes en ello puedan poner interés, representa obra meritoria. Ahora y siempre ha de ser preferible contar con unos pocos que no el comprobar que, al no intentarlo nada se ha obtenido.

DISTINCION A PABLO CASALS

Hemos leído en uno de los últimos números de «Destino»: «El Trofeo de la Libertad («Freedom Award») de 1968 ha sido adjudicado al violoncelista Pau Casals, de 91 años, por haber puesto perfectamente en armonía su actividad en favor de la libertad con la riqueza artística de su música. El Trofeo es atribuido todos los años por la organización apolítica «Freedom House», nacida hace más de un cuarto de siglo, de la fusión de diversos comités opuestos al nazismo.»

No está mal tal distinción. Pero la organización citada debería tener en cuenta y propagar que hay bastantes miles de hijos de Iberia que por amor a la libertad lo abandonaron todo y no han vuelto al país que les vio nacer, ni volverán mientras exista el tirano que allí encumbraron nazistas y fascistas. Deberían aconsejar que en ningún sentido se favorezca al régimen franquista, con miras a que, lo antes que sea posible, a España libre de tiranía vuelvan Casals y cuantos, como él, ofrecen su saber, su esfuerzo, y las tribulaciones que a veces conlleva la existencia, lejos de la tierra que les vio nacer.

En torno al próximo Congreso de la A.I.T.

SI todos los puntos que figuran en el Orden del día del Congreso de la A. I. T. son dignos de atención, el que trata de las relaciones con los organismos anarquistas, debe merecer especial atención. Congresos anteriores ya señalaron actitudes desviacionistas en anarquistas, grupos ídem o llamados tales. Y a pesar de ello, los acuerdos que se tomaron fueron de procurar buenas relaciones. Para con los anarquistas que se mantienen fieles a las ideas, se preocupan por clarificarlas y divulgarlas, estos acuerdos en mi opinión siguen siendo valables. Porque, aun no siendo oficiosamente afiliados a las secciones de la A. I. T., por su consecuencia con las ideas establecen afinidad y posible asociación de esfuerzos en defensa de la misma causa. Pero con la posición que van tomando ciertos organismos, la colaboración con ellos no es posible, y silenciar por más tiempo su desviación cada vez más acentuada, tampoco. No ya por lo poco que hacen en bien de las ideas, sino por el mucho mal que ocasionan a las mismas.

Para probar el estado de desviación a que llegaron algunos grupos, con reproducir sus propias manifestaciones hay suficiente, y si a esto se agrega su conducta actuante, hay más que suficiente. Al efecto leamos: «En una reunión de delegados realizada en Buenos Aires en julio de 1958, un delegado que representaba a «La Protesta», manifestó: «que los elementos de propaganda utilizados hace 50 años no eran válidos para una época distinta como la actual». Otro delegado, también en representaciun de «La Protesta», agregó «que en el campo de la educación las ideas racionalistas han sido reemplazadas por nuevas concepciones». En los buenos tiempos tales manifestaciones en nombre de «La Protesta» no pudieron hacerse porque, como exponente de las ideas anarquistas, era un paladín de alta solera. Y si vale la pena reproducir lo que dicho queda de las actas de tal reunión, es porque lo manifestado por los citados delegados es hoy cantinela internacional. Otra cosa que cabe señalar es que tales manifestaciones en dicha reunión de delegados no tuvieron la réplica que habrían tenido en los tiempos de gran empuje. En la repetida reunión se trataba de organizar una F. O. R. A. que, adoptando «nuevas» concepciones avanzara más deprisa...

De que las ideas y los movimientos que por aquéllas orientadas debe operarse una constante renovación, ha de ser aspiración constante. Pero en cuanto a evoluciones, los «renovacionistas» modernos ya tienen largo camino andado. Y veamos en qué dirección. En enero de 1967 el corresponsal de «Espoir» en Montevideo da la siguiente referencia de una reunión. Dice: «Estuvieron presentes la Federación Anarquista, el Partido Socialista, el Partido Comunista, el Movimiento R. Oriental, el Movimiento de Acción Popular, el Movimiento Izquierda Revolucionaria, el Movimiento del Pueblo, el Ateneo del Uruguay, el Partido Demócrata Cristiano, el diario «La Epoca», el «Sol», el semanario «Marcha», periodistas Carlos Quijano, Héctor Rodríguez, C. Gutiérrez y diputado Battalla.»

Los que en algo conocen la dialéctica y la estrategia marxista se darán cuenta de que los citados grupos, con distintos nombres, son peones del mismo patrón. Y de que entre estos honestos peones haya un «anarquista», o que simplemente se llame tal, nos da la triste impresión de que en el Uruguay la desocupación llegó a tal extremo que ya no hay donde ganarse la vida en ocupación decente. Los casos citados, no son exclusivos de Argentina y Uruguay. En otros lugares del nuevo continente se cuecen habas. Pero vengamos a Europa, donde se cuecen piedras.

En un artículo de «Revolución Social», de Turín, reproducido en la revista «Controcorrente» número 53, se reproduce una opinión de Armando Borghi y Mantovani, según la cual los que están contra el dictador Castro, están con Estados Unidos y la C. I. A. Lo que quiere decir que en la concepción de estos llamados anarquistas no queda lugar a tener opinión propia, que es lo que mejor distingue a los anarquistas de todos los demás opinantes y de los que no tienen opinión alguna, seguridad aquélla que por mucho tiempo distinguió a Borghi y a Mantovani cuando eran anarquistas. En Italia los anarquistas o que se lo llaman por lo menos, en Primero de Mayo son numerosos. En Francia los que militan en la C.G.T. de obediencia moscovita y los que militan en F. O. de abediencia americana, son también cuantiosos. Si esta corriente para abajo prospera, no habrá porqué ensanchar los cementerios para herejes, porque éstos, en gran mayoría, después de pasar un período más o menos largo por los campos de la herejía procuran morir en gracia de Dios. Y que tales militantes en su marcha fúnebre se engalanen con la bandera de las ideas anarquistas, es problema que debe preocupar a nuestros congresos, en los que se deben tomar posiciones que nos permitan distinguir el grano de la paja.

Para justificar las falsas posiciones señaladas mucho se argumenta, y para probar la sinrazón en que se fundan tales argumentos, será materia de un próximo artículo.

Serafin FERNANDEZ

GALA DE «LE MONDE LIBERTAIRE»

PALAIS DE LA MUTUALITE
24, rue Saint-Victor, Paris-5° *(Métro Maubert-Mutualité)*
Vendredi 10 novembre à 20 h. 45

Simone CHOBILLON présente :
LEO FERRE, COLLETTE CHEVROT, BERNARD DIMEY, MARIE-ANNE et JULIEN, PIERRE PROVENCE, LES POEMIENS et LES GARÇONS DE LA RUE. Régie artistique : Suzy Chévet. Allocution de Maurice Joyeux.

Prix de la place : 10 F. à la Librerie du journal, 3, rue Ternaux (11°), VOL. 34-08 ou ORN. 57-89. — C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe (10°). — Salle de location de la Mutualité ou près des militants de la F.A. et à l'entrée du spectacle (Ouverture des portes à 20 heures).

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

16 NOVEMBRE 1967
NUMERO 480
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

LA VALEUR DE L'EXEMPLE

POUR les observateurs du cinquantenaire de la Révolution d'Octobre, le clou de la fête s'est certainement situé au moment du défilé militaire avec démonstration d'engins balistiques. C'est tout ce que le bolchevisme a pu présenter au monde comme exemple de cinquante ans de règne.

Nous n'avons pas été déçus, mais pour tout dire il nous eût été agréable d'enregistrer, à l'occasion de ce cinquantenaire, des réalisations plus sociales, plus humaines aussi. Plutôt que de nous présenter des soldats qui défilent, comme dans tous les pays capitalistes du monde, pour convaincre les travailleurs qu'en cas de manifestation de mécontentement ils sauraient sur qui compter, les dirigeants russes avaient tout intérêt à nous présenter le visage heureux et épanoui d'un peuple qui a su faire sa révolution. Mais le pouvaient-ils ? Le peuple russe a-t-il su faire sa révolution ?

Disons en bref que le peuple russe de 1917 était en mesure de faire la véritable révolution sociale qui aurait permis, cinquante ans plus tard, de citer en exemple, aux capitalistes, les réalisations merveilleuses exécutées par un peuple libre, émancipé, heureux de vivre.

Mais laissons parler les révolutionnaires de cette époque :

« Travailleurs, votre ville est occupée, momentanément, par l'armée insurrectionnelle révolutionnaire (makhnoviste).

Cette armée n'est au service d'aucun parti politique, d'aucun pouvoir, d'aucune dictature. Au contraire, elle cherche à libérer la région de tout pouvoir politique, de toute dictature. Elle tâche de protéger la liberté d'action, la vie libre des travailleurs contre toute domination et exploitation...

La liberté des paysans et des ouvriers appartient à eux - mêmes et ne saurait souffrir aucune restriction.

C'est aux paysans et aux ouvriers eux-mêmes d'agir, de s'organiser, de s'entendre entre eux dans tous les domaines de leur vie...»

Voilà une armée qui n'était certes pas pour les défilés militaires avec étalage de tous les engins de mort qui menacent l'humanité.

Mais on ne saurait parler de l'armée russe sans citer les marins de Cronstadt qui, dès les premiers jours de la révolution furent sur la brèche et qui s'organisèrent rapidement en soviet. Voline a écrit à ce sujet :

« Les meetings à la place de l'Ancre se succédaient. Tous les problèmes de la révolution y étaient traités et examinés sous tous les points de vue. La population vivait des jours intenses, passionnés. Aussi Cronstadt s'éduquait et se préparait à la part exceptionnellement active qu'elle allait prendre bientôt à toutes les luttes, à toutes les étapes de la révolution et à son œuvre entière sur toute l'étendue du pays. »

Hélas ! Vient le 7 mars 1921, jour tragique où Trotsky se distingua par sa cruauté en ordonnant d'ouvrir le feu sur la commune libre de Cronstadt après avoir déclaré dans son ultimatum du 5 mars :

« Je donne simultanément l'ordre de préparer la répression de la révolte et la soumission des marins par la force armée. »

Et les « Izvestia » du 8 mars publiaient le texte d'un radiogramme qui se terminait ainsi : « Que les ouvriers du monde entier sachent que nous, défenseurs du pouvoir des soviets, veillerons aux conquêtes de la révolution sociale.

» Nous vaincrons ou nous périrons sous les ruines de Cronstadt en luttant pour la juste cause des masses ouvrières.

» Les travailleurs du monde seront nos juges. Le sang des innocents retombera sur tête des communistes, fous furieux ennivrés de pouvoir.

» Vive le pouvoir des soviets ! »

Ce n'est donc pas dans la joie et le bonheur que le peuple russe peut aujourd'hui fêter ce cinquantenaire, mais plutôt dans la douleur d'un souvenir que le temps n'a pu effacer.

L'ANARCHISME

Une révolte viscérale

L'anarchisme est, avant tout, ce qu'on pourrait appeler une révolte viscérale. Augustin Hamon, procédant, à la fin du siècle dernier, à un sondage d'opinion en milieu libertaire, concluait que l'anarchiste est d'abord un individu révolté. Il refuse en bloc la société et ses gardes-chiourme. Il s'affranchit, proclame Max Stirner, de tout ce qui est sacré. Il accomplit une immense déconsécration. Ces « vagabonds de l'intelligence », ces « mauvaises têtes », « au lieu de considérer comme vérités intangibles ce qui donne à des milliers d'hommes la consolation et le repos, sautent par-dessus les barrières du traditionalisme, et s'abandonnent sans frein aux fantaisies de leur critique impudente ».

Proudhon rejette en bloc toute la « gent officielle », les philosophes, les prêtres, les magistrats, les académiciens, les journalistes, les parlementaires, etc., pour qui « le peuple est toujours le monstre que l'on combat, qu'on musèle et qu'on enchaine ; que l'on conduit par adresse, comme le rhinocéros et l'éléphant ; qu'on dompte par la famine ; qu'on saigne par la colonisation et la guerre ». Elisée Reclus explique pourquoi la société paraît à ces nantis si bonne à conserver : « Puisqu'il y a des riches et des pauvres, des puissants et des sujets, des maîtres et des serviteurs, des césars qui ordonnent le combat et des gladiateurs qui vont mourir, les gens avisés n'ont qu'à se mettre du côté des riches et des maîtres, à se faire les courtisans des césars. »

Son état permanent de révolte conduit l'anarchiste à ressentir de la sympathie pour les irréguliers, les hors-la-loi, à embrasser la cause du forçat ou de tout autre réprouvé. C'est bien injustement, estime Babounine, que Marx et Engels parlent avec le plus profond mépris du *Lumpenproletariat*, du « prolétariat en haillons », « car c'est en lui et en lui seul, et non pas dans la couche embourgeoisée de la masse ouvrière, que résident l'esprit et la force de la future révolution sociale ».

Dans la bouche de son Vautrin, puissante incarnation de la protestation sociale, mi-rebelle, mi-criminel, Balzac fait exploser des propos qu'un anarchiste ne désavouerait pas.

L'horreur de l'Etat

Pour l'anarchiste, de tous les préjugés qui aveuglent l'homme depuis l'origine des temps, celui de l'Etat est le plus funeste. Stirner tonne contre celui qui, « de toute éternité », « est possédé par l'Etat ».

Proudhon ne fulmine pas moins contre cette « fantasmagorie de notre esprit, que le premier devoir d'une raison libre est de renvoyer aux musées et aux bibliothèques ». Et il en démonte le mécanisme : « Ce qui a entretenu cette prédisposition mentale et rendu la fascination pendant si longtemps invincible, c'est que le gouvernement s'est toujours présenté aux esprits comme l'organe naturel de la justice, le protecteur du faible. » Persiflant les « autoritaires » invétérés qui « s'inclinent devant le pouvoir comme des marguilliers devant le saint sacrement », houspillant « tous les partis sans exception » qui tournent « incessamment leurs regards vers l'autorité, comme vers leur pôle unique », il appelle de ses vœux le jour où « le renoncement à l'autorité aura remplacé dans le catéchisme politique la foi à l'autorité ».

Kropotkine se gausse des bourgeois qui « considèrent le peuple comme une agglomération de sauvages se mangeant le nez dès que le gouvernement ne fonctionne plus ». Malatesta, devançant la psychanalyse, décèle la peur de la liberté qui habite le subconscient des « autoritaires ».

Quels sont, aux yeux des anarchistes, les méfaits de l'Etat ?

Ecoutons Stirner : « Nous sommes tous deux, l'Etat et moi, des ennemis. » « Tout Etat est une tyrannie, que ce soit la tyrannie d'un seul ou de plusieurs. » Tout Etat est forcément, comme on dit aujourd'hui, totalitaire : « L'Etat n'a toujours qu'un but : borner, lier, subordonner l'individu, l'assujettir à la chose générale (...). L'Etat cherche, par sa censure, par sa surveillance, sa police, à faire obstacle à toute activité libre et tient cette répression pour son devoir, parce qu'elle lui est imposée (...) par l'instinct de sa conservation personnelle. » « L'Etat ne me permet de tirer de mes pensées toute leur valeur et de les communiquer aux hommes (...) que si elles sont les siennes (...). Autrement il me ferme la bouche. »

Proudhon fait écho à Stirner : « Le gouvernement de l'homme par l'homme, c'est la servitude. » « Quiconque met la main sur moi pour me gouverner est un usurpateur et un tyran. Je le déclare mon ennemi. » Et il se lance dans une tirade, digne d'un Molière ou d'un Beaumarchais : « Etre gouverné, c'est être gardé à vue, inspecté, espionné, dirigé, légiféré, réglementé, parqué, endoctriné, prêché, contrôlé, estimé, apprecié, censuré, commandé, par des êtres qui n'ont ni le titre, ni la science, ni la vertu. (...). Etre gouverné, c'est être à chaque transaction, à chaque mouvement, noté, enregistré, recensé, tarifé, timbré, toisé, coté, cotisé, patenté, licencié, autorisé, apostillé, admonesté, empêché, réformé, redressé, corrigé. C'est, sous prétexte d'utilité publique, et au nom de l'intérêt général, être mis à contribution, exercé, rançonné, exploité, monopolisé, concussionné, pressuré, mystifié, volé ; puis, à la moindre résistance, au premier mot de la plainte, réprimé, amendé, vilipendé, vexé, traqué, houspillé, assommé, désarmé, garotté, emprisonné, fusillé, mitraillé, jugé, condamné, déporté, sacrifié, vendu, trahi, et pour comble, joué, berné, outragé, deshonoré. Voilà le gouvernement, voilà sa justice, voilà sa morale ! (...) O personnalité humaine ! Se peut-il que pendant soixante siècles tu aies croupi dans cette abjection ? »

Pour Bakounine l'Etat est une « abstraction dévorante de la vie populaire », un « immense cimitière où, à l'ombre et sous le prétexte de cette abstraction, viennent généreusement, béatement, se laisser immoler et ensevelir toutes les aspirations réelles, toutes les forces vives d'un pays ».

« Loin d'être créateur d'énergie, le gouvernement, selon Malatesta, gaspille, paralyse et détruit par ses méthodes d'action d'énormes forces. ».

Au fur et à mesure que s'étendent les attributions de l'Etat et de sa bureaucratie, le péril s'aggrave. Dans une vision prophétique, Proudhon annonce le fléau majeur du XXe siècle : « Le fonctionnarisme (...) pousse au communisme de l'Etat, à l'absorption de toute vie locale et individuelle dans le machinisme administratif, à la destruction de toute pensée libre. Tout le monde demande à s'abriter sous l'aile du pouvoir, à vivre sur le commun. » Il est grand temps d'y mettre le holà : « La centralisation se fortifiant toujours (...), les choses sont arrivées (...) au point que la société et le gouvernement ne peuvent plus vivre ensemble. » « Il n'y a rien, absolument rien dans l'Etat, du haut de la hiérarchie jusqu'en bas, qui ne soit abus à réformer, parasitisme à supprimer, instrument de tyrannie à détruire. Et vous nous parlez de conserver l'Etat, d'augmenter les attributions de l'Etat, de rendre de plus en plus fort le pouvoir de l'Etat ! Allez, vous n'êtes point un révolutionnaire ! »

Bakounine n'est pas moins lucide dans sa vision angoissée d'un Etat de plus en plus totalitaire. A ses yeux les forces de la contre-révolution mondiale « appuyées sur d'énormes budgets, sur des armées permanentes, sur une bureaucratie formidable », dotés « de tous les terribles moyens que leur donne la centralisation moderne » sont « un fait immense, menaçant, écrasant ».

Daniel GUERIN

L'Emancipation des travailleurs

L'Etat c'est la domination, c'est la négation de la liberté. Un prolétariat organisé sous forme d'Etat possède une nouvelle classe dominante et une nouvelle classe d'exploités pour qui la liberté est soumise à la loi du plus fort. Nous ne sommes pas partisans de cet Etat. L'expérience communiste d'une part, l'expérience espagnole d'autre part, suffisent à nous enseigner que toute forme d'Etat qui est dans l'obligation de s'édifier sur des lois et sur l'autorité ne peut se maintenir que par l'atteinte permanente à la liberté.

Prendre pour la volonté du peuple la domination de parlementaires, nommés par les travailleurs, est contraire à la vérité, car le mal est institué, dès la révolution, par quelques hommes qui ont su exploiter la confiance de révolutionnaires pour établir une constitution devenant, en réalité, la pierre de base de l'édifice de l'Etat. C'est pure hypocrisie que de prétendre que cet Etat représente la volonté du peuple, alors que celui-ci s'est battu dans l'espoir de gagner la liberté.

La vérité est que le peuple, insuffisamment instruit de sa possibilité de liberté, faisant confiance à de prétendus révolutionnaires, ne visant qu'à leur intérêt personnel, se laisse berner par des chefs qui ont su gagner sa confiance, ce qui permet d'assister, comme en Russie, à la montée de fonctionnaires qui deviennent des chefs esclavagistes. Là où il y a un chef, il y a des esclaves. « Vous avez cru jusqu'à ce jour qu'il y avait des tyrans ? Et bien, vous vous êtes trompés, il n'y a que des esclaves : là où nul n'obéit, personne ne commande. » — *A. Bellegarrique.*

On oublie trop facilement, que lorsqu'un ancien ouvrier est élu pour représenter ses camarades de travail, il change vite, à quelques exceptions près, de mentalité et devient un représentant du peuple, pour qui la liberté et la fraternité ne sont plus que des mots.

Ainsi, on arrive toujours au même décevant résultat : le pouvoir crée l'autorité, laquelle se transforme en tyrannie, injustice, perte de la liberté ; c'est pourquoi, aussi, que les syndicalistes révolutionnaires entendent gérer le fonctionnement public par des syndicats, lesquels seront toujours composés de militants de la base. C'est pourquoi aussi, la commune représente pour nous l'unité de base dont dépendent les groupements syndicalistes communaux, régionaux et nationaux.

J'entends que nos contradicteurs prétendront qu'il n'y aura plus qu'une différence d'appellation entre un politicien et un délégué syndicaliste. Faisons remarquer, tout de suite, que dans la société future, la base est tout, que si les travailleurs retirent leur confiance à un délégué syndicaliste, celui-ci rentre dans le rang des travailleurs sans autre forme de procès. La différence entre demain et aujourd'hui réside en ce que tout délégué syndicaliste n'est pas pourvu d'un mandat d'une durée déterminée et qu'un simple vote à la base peut lui faire retirer sa représentation des travailleurs à tout moment, d'où obligation pour lui de toujours défendre la liberté et l'égalité. Nous connaissons suffisamment la nature humaine pour savoir que tout homme doit être protégé contre ses faiblesses, que c'est faute de ne pas avoir reconnu celles-ci que les Etats ont toujours été dirigés par des tyrans.

Il existe encore de nos jours, des révolutionnaires qui estiment que la liberté totale du peuple doit être l'objet d'une opération de transition, du fait qu'il n'est pas possible, dès la révolution, d'accéder à la liberté totale des travailleurs, qu'un régime transitoire, provisoire, de durée déterminée est nécessaire pour permettre d'éduquer le peuple aux principes de la liberté. Admettre ce principe aurait pour résultat de se retrouver en présence d'une dictature prolétarienne, ce qui n'est pas le but recherché.

Les marxistes sont partisans de cette forme d'autorité, elle existe au mépris de la liberté du peuple. Il est bien évident que les chefs révolutionnaires, une fois au pouvoir, entendent le conserver et qu'il n'est plus question de période transitoire, en attendant un régime de liberté. Croire en l'émancipation du peuple par l'Etat est inimaginable puisque l'Etat n'existerait plus, si le peuple était émancipé. L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. — « Tous les révolutionnaires sérieux qui ont pris une part active aux travaux de l'Internationale dans quelque pays que ce soit, depuis 1864, année de sa fondation, ont dû s'en convaincre. L'Internationale prépare les éléments de l'organisation révolutionnaire, mais elle ne l'accomplit pas. Elle les prépare en organisant la lutte publique des travailleurs solidaires de tous les pays contre les exploiteurs du travail, capitalistes, propriétaires et entrepreneurs d'industrie, mais elle ne va jamais au-delà. La seule chose qu'elle fasse en dehors de cette œuvre déjà si utile, c'est la propagande théorique des idées socialistes dans les masses ouvrières, œuvre également très utile, très nécessaire à la préparation de la révolution des masses. » — *Michel Bakounine.*

René VILLARD

Action directe et front populaire

L'action directe étant l'action des ouvriers eux-mêmes ; des ouvriers qui créent eux-mêmes leur lutte et la conduisent, décidés à ne pas s'en rapporter à d'autres qu'eux-mêmes du soin de se libérer... La lutte doit être de tous les jours. Son exercice appartient aux intéressés (1).

Bien sûr, et nous pourrions ajouter que c'est sur le lieu du travail que cette lutte quotidienne doit s'exercer en premier lieu. Personnellement je ne m'en prive pas et il m'arrive de rencontrer dans le rang de mes adversaires... des travailleurs comme moi.

J'ai rencontré, par exemple, un militant de la C. G. T. nouvelle vague qui n'entend rien à l'action directe et qui me disait à peu près ceci : « Pour que la classe ouvrière fasse un pas vers sa libération, il ne reste qu'une issue : le Front populaire. Je dois préciser, pour éclairer le lecteur, que le mot révolution n'a même pas effleuré ses lèvres ni peut-être sa pensée ; mais revenons-en au Front populaire. C'est revenir vers le passé alors que la classe ouvrière doit toujours aller de l'avant. Mais jetons-y tout de même un coup d'œil ; quels enseignements pouvons-nous en tirer ? D'abord que la classe ouvrière est très puissante quand elle prend conscience de sa force et peut dans le cadre des revendications immédiates, obtenir des avantages réels. C'est là, avec l'unité de la base, les éléments positifs du Front populaire ; mais il y a le côté négatif, c'est-à-dire cette collaboration des travailleurs et des politiciens qui, naguère, se termina si lamentablement. Dire que le Front populaire nous a apporté la loi de 40 heures n'est qu'une demi-vérité, car combien de travailleurs peuvent encore se vanter de ne pas faire plus de 40 heures par semaine ? Les avantages acquis, et à quel prix ! restent un droit pour le travailleur tant que celui-ci sait employer l'action directe.

Nous pouvons obtenir quelques lois sociales (ou apaise-faim) à force de lutter, mais il n'y a là aucune garantie pour l'avenir si le syndicaliste pactise avec l'exploiteur. Le système capitaliste doit sans cesse être remis en cause, ce qui ne se fit pas en 36. Ce fut une bonne occasion perdue et nous pensons que si, à la place du Front populaire il s'était constitué un front uni de tous les travailleurs, les choses se seraient peut-être passées autrement.

L'action directe n'est pas une formule magique, cependant elle prépare les travailleurs à la véritable révolution sociale. Elle impose certains sacrifices, une auto-discipline exemplaire de chaque militant et par-dessus tout la plus fraternelle solidarité entre travailleurs.

Mais plus besoin d'attendre le bon vouloir des politiciens pour obtenir le respect de nos droits, chacun se préparant activement à la révolution tout en exigeant la satisfaction des besoins immédiats : « Réduction de la durée du travail, possibilités plus élargies de culture, abaissement de l'âge de la retraite, moyens d'existence décents pour les bénéficiaires de celle-ci, etc.

Les anarcho-syndicalistes ont toujours préconisé l'action directe et la prise de conscience de la classe ouvrière, ce qui nous amènera à des grèves qui, quoi qu'en disent les Bruhat et les Piolot (2) seront une sorte de gymnastique, un entraînement, en vue de la grève générale, expropriatrice et gestionnaire qui mettra fin, non pas par miracle, mais par la volonté des exploités, au régime du profit et des injustices sociales.

Si les moyens de production sont aux mains des travailleurs, si la production est distribuée à chacun selon ses besoins, le système capitaliste disparaîtra infailliblement et avec lui l'Etat et les religions.

JASMIN

(1) Conférence de Griffuelhes le 29 juillet 1904.

(2) Esquisse d'une histoire de la C. G. T., page 63.

NOVEMBRE 1936 - 1967

Défense de la véritable révolution à Madrid.

S.I.A.

SECTION D'ANGERS

Nous rappelons à tous les camarades espagnols, français et autres que la section régionale S. I. A. d'Angers a été constituée officiellement, en relation directe avec le Comité National S. I. A. de Toulouse. Pour soutenir l'œuvre de solidarité de la S. I. A., les camarades de la région sont invités à adresser les dons et à se mettre en relation avec le responsable René Alexandre, Boîte postale n° 3, Angers (49) Maine-et-Loire.

En relation avec le camarade Biget à Nantes la section étend son activité au Maine-et-Loire, à la Sarthe et à la Mayenne.

LISEZ
«LE COMBAT SYNDICALISTE»

TEMPS PRESENTS ET FUTURS

L'HOMME ET LA LIBERTE

L'homme n'est libre que tant que ses actes son dictés par sa raison et non par la volonté d'autrui et pourtant, de tous temps, des hommes qui veulent vivre et faire vivre les leurs, ont été contraints à marchander leur savoir, leur force et quelquefois leur personne à des exploiteurs sans scrupules. Mais la liberté individuelle ne peut se concevoir que sous la forme collective : il est aussi absurde de se croire libre parmi des esclaves que heureux parmi des malheureux.

La liberté doit donc se conquérir collectivement et par l'action directe de tous les esclaves que sont les travailleurs. Elle ne peut pas venir seule, même dans un lointain avenir et quoi qu'en disent les moralistes et économistes politico-bourgeois, par de simples réformes économiques et sociales que l'Etat pourrait instaurer au profit du peuple.

Nous avons l'exemple des pays marxistes et plus précisément de l'U.R.S.S., qui fête en ce moment le cinquantième anniversaire de la Révolution d'Octobre. Peut-on dire sincèrement que l'Etat bolchevik a conduit le peuple russe vers la liberté ? Il n'y a qu'à voir l'affaire des écrivains incarcérés pour avoir divulgué des faits mettant en cause la valeur sociale du régime.

La vérité, c'est que là comme ailleurs, l'exploitation de l'homme est restée une chose quotidienne et c'est donc tous les jours que le combat doit être mené pour obtenir notre émancipation, notre liberté. C'est la tâche que s'est imposée le mouvement anarcho-syndicaliste depuis toujours en revendiquant sans cesse l'égalité économique et sociale pour tous et pour chacun des hommes. Chacun de nos militants doit en avoir conscience de façon permanente, qu'il soit dans l'usine, l'atelier, les champs et même au sein du syndicat. C'est ça l'anarcho-syndicalisme ; il ne suffit pas de s'en réclamer, il faut aussi donner le bon exemple autour de soi. Ceux qui sous un prétexte ou sous un autre, refusent leur collaboration à l'anarcho-syndicalisme font le jeu du réformisme corrupteur et du capitalisme par la même occasion.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que notre syndicalisme ne peut pas s'appliquer aux réalités actuelles. Il suffit au contraire, d'intéresser à nos théories et à nos buts les différents secteurs de l'économie, en allant du simple lampiste à l'ingénieur ou au technicien, pour que le système capitaliste devienne une chose caduque. Les travailleurs, redevenus des syndicalistes authentiques, seront alors en mesure de prendre en main la gestion de l'économie et organiser rationnellement la production afin de satisfaire les besoins de toute la population.

Plus d'esprit de lucre, plus de profits honteux, la classe ouvrière organisée sous une forme fédéraliste ne sera plus une masse d'esclaves ou d'exploités ; elle constituera l'élément vital du pays et fière de son rôle, elle l'accomplira dans la joie et en toute liberté.

Ce sera la révolution sociale, le communisme libertaire, l'anarchie ; qu'importent les termes, ce qui compte surtout pour les travailleurs c'est qu'ils soient libres et heureux et c'est pour cela que les véritables syndicalistes doivent continuer le combat.

J. GIL

ANTENA

ANTE EL SANTO OFICIO

MADRID. — Por el Tribunal de la Santa Inquisición modernamente denominado de Orden Público, han pasado los estudiantes de la Universidad de Barcelona, Juan Frigola Reixach y José Carbonell Sebarroja. Su «delito» consiste en haber presidido y secretariado respectivamente, una reunión del Sindicato Democrático de Estudiantes en la que se exhibieron tres pancartas que decian: «Llibertat», «Dimissió del rector», «Reconeixement del Sindicat Democràtic». Para esa «terrible alteración del orden público» el fiscal solicita para los procesados 13 meses de cárcel y 10.000 pesetas de multa a cada uno.

—Bajo acusación de propaganda ilegal (legal sólo lo es la pro franquista), a Francisco Cordero, Pedro Iglesia y José Pérez, el fiscal del TOP les reclama, al primero 13 años de presidio y a los dos restantes 3, más el abono de sendas multas de 50.000 pesetas.

—Por el mismo «delito» Emilio Cuesta arriesga ser condenado a 3 años de cárcel y al pago de 25.000 pesetas.

CRIMINALISMO PROTEGIDO

ORENSE. — Hace cuatro años fue descubierto un tráfico clandestino de alcohol metílico cuyo consumo ocasionó cincuenta defunciones y doce paralíticos por envenenamiento. El criminal negocio habia durado años por constar, los negociantes, en las ordenadas filas del régimen. Estallado el escándalo y comprobada la resultancia necrológica e invalidaria del delito, fueron procesadas once personas cuyos nombres la sacrosanta autoridad no libra al público. Los criminales son asistidos por dieciocho abogados, que hasta ahora se las han apañado para retrasar el juicio. Las penas reclamadas por el fiscal suman 117 años de encierro y 23 millones y medio de pesetas a repartir entre todos los encartados. Dada la catadura regimental de los mismos, una absolución general no sorprenderia a nadie.

SIGUEN LOS ATRACOS

BARCELONA. —. Tres desconocidos atracaron en las oficinas del Banco General de la Industria y del Comercio, consiguiendo llevarse 2.450.000 pesetas.

RANCHO PERONISTA-VERTICALISTA

MADRID. — Ha llegado procedente de Londres y Zurich, un grupo de líderes sindicales argentinos, que han sido invitados por la Organización Sindical a permanecer unos días en España.

El grupo está integrado por Héctor López, secretario de prensa de la C. G. T.; Hugo Mancinelli, presidente de la Asociación General de Sanidad Ferroviaria y los dirigentes de los Sindicatos Petroleros, Oscar A. García, Benito Rojas, Roberto Ferioli, Peregrino González, Alberto Bianchi y Enrique Varela.

Los 8 se han entrevistado con el ex dictador Juan Perón.

O. P. E. INFORMA

Según noticias que recibimos de Barcelona el ex ministro don Miguel Maura y Gamazo se halla enfermo de gravedad.

— Hay todavía en Pamplona 27 condenados políticos en régimen de libertad vigilada; nueve son navarros y ocho de Madrid.

LO QUE LLAMAN INDUSTRIA

MADRID. — «El Economista» (30 septiembre) publica de entrada un artículo titulado «El beneficio es una función del capital ajeno». Después de una larga exposición de la que hacemos gracia a nuestros lectores, su autor, don Mariano Sánchez Gil, parece sacar la conclusión siguiente:

«En un clima económicamente sano no quedan otras vias de acceso rápido a la fortuna que la del arte y el deporte (con el éxito popular), la de la actividad innovadora (en la técnica o en la distribución comercial) y la de la disposición del dinero ajeno, es decir, sin soportar sus cargas financieras».

Hablando en plata, a eso se le llama caballeria de industria.

LA BARRENA

MADRID. — Decia Alfonso Sastre el 19 de octubre en «ABC»: «Ya no se puede decir que durante los últimos años no es mucho lo que hemos hecho, los autores «inconformistas», por romper convenciones, desarticular mecanismos obstaculizadores, establecer nuevas formas de trabajo y desarrollar nuevos propósitos».

GOBIERNO ANACRONICO Y AUTORITARIO

LONDRES, (OPE). — El diario de esta capital, «The Guardian», publicó el 30 de octubre el siguiente editorial bajo el titulo de «Penosa evolución en España»:

«Ha terminado la «semana de lucha» contra el régimen del general Franco con más de un millar de detenciones practicadas entre los trabajadores. Del hecho de que tanta gente esté dispuesta a hacer huelgas y manifestaciones de protesta se saca la conclusión de que va aumentando el sentimiento de frustración que el pueblo experimenta en relación con el gobierno anacrónico y autoritario del general Franco.

La nueva Ley Orgánica del pasado otoño hizo inevitablemente concebir algunas esperanzas y estimuló a los sindicalistas y a los estudiantes. Entonces Franco se asustó, hizo aplazar la promulgación de la nueva ley sindical e impuso nuevos limites a la libertad de prensa. Las manifestaciones de la semana pasada revelan también la existencia de una gran desilusión respecto de la ineficacia de las elecciones celebradas a comienzos de este mes.

A medida que van entrando más turistas en España y que más españoles van a trabajar al extranjero e informan sobre el contraste que España ofrece con Europa, irá inevitablemente creciendo la agitación. A los trabajadores les tiene alarmados el bajo nivel de los salarios y el aumento del costo de la vida. Según se vaya industrializando cada vez más el país, el general Franco no podrá impedir que se vayan generalizando las ideas liberales al ir aumentando al mismo tiempo el nivel de educación del pueblo.

La oposición manifestada contra su poder personal crecerá en intensidad y en impaciencia. Ya ha tenido que conceder una libertad mayor de culto a las minorias religiosas. Esta es una derrota simbólica importante de los elementos autoritarios de la Iglesia que mantienen un sistema educacional reaccionario en España. Estos son, con Franco, los enemigos de España».

LO QUE VALE LA PESETA

MADRID, (OPE). — Según los indices del Instituto Nacional de Estadística, con base 100 en 1956, el costo de la vida era en junio pasado 173,4. Por tanto hacen falta 174,4 pesetas para comprar las mismas cosas que podian adquirirse en 1958 con 100.

El valor de la peseta durante este periodo, y siempre sobre la base 100 en 1958, ha ido bajando anualmente a 89, a 85, a 78, a 73, a 64, a 60, y a 57. Por lo tanto, la peseta de 1967 vale 57 céntimos menos de lo que valia la de 1958.

HA FALLECIDO EL GENERAL PEREA

ARGEL, (OPE). — La revista «Tercer aRepública» publicó en su edición del 15 de septiembre la noticia de la muerte del general Juan Perea, acaecida el 4 de septiembre en Argel a causa de una crisis cardiaca.

Militar profesional, obtuvo Perea sus primeros ascensos combatiendo en Marruecos. Siendo capitán, se incorporó al Partido Republicano Federal. Sus actividades contra la dictadura del general Primo de Rivera le valieron una condena a trabajos forzados a perpetuidad en una fortaleza militar y sufrió por cinco años prisión en el Castillo de Montjuich, en Barcelona.

En 1936, cuando se inició el levantamiento fascista contra la República, organizó una columna de combatientes que llevó su nombre. Más tarde mandó el XXI Cuerpo de Ejército y el Ejército del Este. Exiliado en Méjico y nombrado presidente del Partido Republicano Federal, trabajó por lograr la unidad de todos los republicanos para continuar la lucha contra la dictadura del general Franco.

CHISPAS

Cabeza de puente (con agentes del pánico) de la URSS en Finlandia.

Cabezas de puente de EE. UU. en Torrejón de Ardoz, Zaragoza y La Rota (España).

Cabezas de puente de España en Río de Oro, Melilla y Ceuta (Africa).

Cabeza de puente de EE. UU. en Guantánamo (Cuba).

Cabeza de puente de Mariana en Quebec (Canadá).

Cabeza de puente de Portugal en Macao (China).

Cabeza de puente de Inglaterra en Hong-Kong (China).

Cabezas de puente de Mao Tse Tung: las embajadas chinas.

Cabeza de puente de Pekín en Europa: Albania.

Cabeza de puente de los Aliados en Berlín-Oeste.

Cabeza de puente de Bolchevíquia en Berlín-Este.

Cabezas de puente del fascismo en Europa: Portugal y España.

Cabeza de puente de Onasis en Mónaco.

Cabeza de puente de Cataluña en Alguero (Cerdeña-Italia).

Cabeza de puente de Castilla-Andalucía en Cataluña: la mano de obra.

Cabeza de puente del comunismo en el obrerismo: las «comisiones sobreras».

Cabeza de puente del catolicismo en el movimiento obrero: las «comisiones sobreras».

Cabeza de turco del P. C. : el P. O. U. M.

Cabeza de Puente de Pardo y Guillén en «Espoir».

Cabeza, puente y patas de la U. R. S. S. en la «repúblicas democrático-populares».

Cabeza de puente (cortada) del verticalismo en la C. N. T. : el royanismo.

Cabeza rota del comunismo : Yugoslavia.

Cola de raposa en el movimiento anarquista: el reformismo.

Sin cabeza ni pies: predicar revolución y pasar el plato.

Cabeza de puente del campo santo: los desilusionados.

Cabeza de gato: el maniobrista.

Aguantar la cabeza en su sitio, compañero.

Te lo recomienda:

CHISPERO

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y caracteristicas coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra libreria.

Es una edición «Umbral».

COLUMNA DEL EMIGRADO

Llamamiento de la C. N. T. a los emigrados españoles

¿QUIENES somos nosotros? Nosotros somos como tú, obreros de todas las categorías sociales, desde el ingeniero hasta el peón de mano; desde el intelectual hasta el obrero del campo. Como tú emprendemos todas las mañanas nuestro recorrido diario en busca del pan y del modesto bienestar que nos proporcionan las duras jornadas de trabajo.

Entre nosotros no existen ministros, diputados ni alcaldes; ni tan siquiera alguaciles de pueblo. Porque nosotros consideramos innecesarios todos esos señores que se «desviven», según ellos para cuidar del bienestar nuestro... En su propio beneficio, decimos nosotros. Porque sin nosotros, los trabajadores, los ricos no podrían existir.

Como vosotros soportamos las largas y vergonzosas jornadas de diez y más horas de trabajo, para tener el mínimo confort y comodidad, que el hombre merece, y aun gracias, que al parecer, nos encontramos en una de las zonas de «abundancia y bienestar», según se dice, privilegiada, en este desgraciado planeta terrestre.

¿Y todo por qué? Por la injusta administración de un sistema mantenido por la fuerza de las bayonetas y por la injusticia de los privilegios.

Como tú somos emigrantes de una tierra hermosa y productiva; como tú vivimos la nostalgia del suelo de España que tú has abandonado por evitar el hambre y la miseria, y nosotros por dignidad. Porque un hombre sin dignidad no es nada. Un perro puede comer, y hasta puede estar gordo y lustroso. Como un cerdo o como un animal de trabajo. Pero un perro no puede tener dignidad, ni un cerdo y mucho menos un animal de trabajo que soporta sin réplica la crueldad y la avaricia del amo.

Esa es la idea que de los obreros tienen los actuales gobernantes de España; ésa es la idea de la patronal española y de todos los que comen del sudor ajeno, que no son pocos. Pero nosotros tenemos un alto concepto del trabajador, quien todo lo produce y quien no tiene derecho a nada o casi nada. Por eso estamos exilados y por eso también, vosotros y nosotros somos todos unos. Porque nosotros no queremos vivir del sudor ajeno, ni concedemos el derecho a nadie, para que vive del nuestro, a menos que este enfermo o inválido o no pueda valerse de sus fuerzas para rendir un trabajo útil y rentable a la sociedad.

Esa es la razón que nos mantiene en una lucha constante y permanente, en franca oposición contra el régimen de Franco y la Falange, como antes lo estuvimos contra otros tiranos y usureros. Por esa razón también estamos contra todos los regímenes del mundo, que tienen por sistema la explotación del hombre por el hombre.

Somos anticapitalistas, como somos también anticomunistas, por lo mismo un sistema que el otro, está basado en la desigualdad del hombre. En la eterna injusticia que pesa siempre contra el trabajador.

Mil años de capitalismo han demostrado el poderoso fracaso de un sistema que sólo se aguanta por el potencial de las armas homicidas que cada vez precipitan más al conjunto de la humanidad, en el camino de su exterminio.

Cincuenta años de dictadura brutal y sangrienta, han demostrado lo falso del sistema llamado «comunista», que tiene aplastado al hombre por la brutalidad del militarismo, como en los antiguos imperios de Roma, donde el hombre no tenia ningún valor. La fuerza, parta de donde parta, sólo sirve para crear nuevas castas, que viven del sudor de los trabajadores. Por eso estamos frente al comunismo, porque nosotros no queremos un inmenso presidio para el hombre que trabaja. Por la injusticia que representa vivir en sumisión, estamos frente al comunismo como estamos frente al capitalismo.

Queremos que todo el mundo trabaje, como trabajamos nosotros. Que el bienestar se reparta por igual, con arreglo a las necesidades de cada uno. Que todo ello repercuta en beneficio del trabajador, aligerando su jornada de trabajo, de forma, que el obrero deje de ser un forzado, que abandona su domicilio antes que llegue el día y vuelve a su casa después de ser de noche, para alcanzar el nivel de vida que se ha dado en llamar «super-desarrollado.»

La ley del silencio

Existe un interés marcado en no hablar de nosotros. Ya en 1936 fuimos sacrificados por el mundo entero para salvaguardar su bienestar. Habia que terminar cin un foco de rebelión de los obreros españoles, que de haber continuado, hoy tendria a España a la cabeza de todas las realizaciones sociales. Los trabajadores españoles no sólo luchaban por las mejoras económicas. Un afán de cultura y fraternidad les inducia a reunirse en agrupaciones de todos los tipos, lo mismo artísticas que culturales. Asimismo las prácticas de vida en colectivo eran ensayadas en gran escala, multiplicándose por doquier. Los obreros del campo y de la ciudad aprendian a vivir sin amos ni señores. Esto les volvía irreverentes con los potentados. El marco de la república de «trabajadores», se volvía cada vez más estrecho y molesto. Los trabajadores que aún no se habian independizado, habian conseguido en muchos lugares la jornada de seis horas por día y otras importantes mejoras. Los patronos perdian terreno y los políticos eran incapaces de encuadrar a unos trabajadores excesivamente conscientes. El Mundo capitalista comprendia que el ejemplo de España podia extenderse al resto de las naciones con grave peligro para él, que veía su sistema desbordado.

Religión y militarismo se unieron a la finanza por el mismo sentido de autodefensa frente a los trabajadores. Como siempre el papel de los políticos fue cobarde. Sin saber a que lado volcarse jugaron las dos barajas hasta el último momento. Todos esos instantes de indecisión fueron aprovechados por los enemigos de los trabajadores que ocuparon posiciones ventajosas en gran parte de la peninsula y en los territorios de Africa. Pese a todo ello, los trabajadores se batieron valientemente, porque cada trabajador sabia lo que queria; porqué luchaba y lo que se jugaba en aquella lucha, que era el destino de trabajador, honrado, digno y valiente.

Eso no debe, ni puede repetirse

Se han repetido los ricos de todos los continentes, los gobiernos y los militares del Mundo, se lo han repetido, desde aquel entonces sin cesar. Porque en España fue algo muy superior a la revolución rusa. Fue un ensayo ampliamente libertario que podia desbordar todas las fronteras del Mundo.

Por eso existe la ley del silencio. Por eso te engañan desfigurando una historia que nada tiene que ver con la que escribieron los trabajadores españoles.

En este afán de mentir se unen desde el partido comunista hasta el Vaticano, pasando por todos los estamentos gubernamentales de todas las naciones capitalistas y «socialistas» y sobre todo de España.

Hay que impedir que los trabajadores tengan aquellas poderosas organizaciones que tuvieron en España, desde el 1917 hasta el 1939. Ellos saben perfectamente que de volver los trabaadores a reunirse en la Confederación Nacional del Trabajo de España, los obreros del campo y de la ciudad volverían a marchar por los caminos firmes de la revolución social. Porque la C. N. T. orientada por el anarquismo es la única organización de trabajadores, para los trabajadores y simplemente de trabajadores, que no tuerce su camino y no obedece otras líneas que las que conducen a la total emancipación de los trabajadores.

Un mal nombre para una buena causa

Se nos ha dado en llamar refugiados políticos. Nada más falso ni con peor intención. Ninguno de nosotros es político. Política es el arte de gobernar y ninguno de los hombres de la Confederación Nacional del Trabajo de España, lo mismo la del interior que la del exilio, desean gobernar. Si alguno hubiera camuflado con esa intención no seria de los nuestros. Contra toda política, contra todo gobierno estamos y estaremos los anarcosindicalistas. Como estamos contra toda esa gama de organizaciones reformistas, fomentadas por el capitalismo y toleradas por Franco y la Falange, para dividir y confundir a los trabajadores.

Ni la coexistencia pacifica de lo que no puede coexistir. Ni los regímenes de fuerza, déspotas y violentos, que llevan a los trabajadores al paredón, al presidio, y a los infamantes campos de trabajo en nombre de la revolución, como sucede en los llamados países «socialistas» para más sarcasmo.

Nuestro deseo es llegar al máximo de respeto de la personalidad humana y al disfrute de la máxima libertad dentro del respeto individual y calectivo. Queremos para el Mundo y para España, una solución de fondo y no de forma. Una solución de españoles y de ciudadanos del mundo. Sin paises de segunda categoria, ni grandes que se impongan por la fuerza de sus armas. Queremos menos fronteras y más seguridad, que no dependan de los grandes ejércitos. Que ella nazca del trabajo racional y de la comprensión humana.

Queremos también que el estudio sea un bien colectivo y no una carga del individuo y de la sociedad. Queremos que la mentira oficial deje de existir y se imponga la razón común de los hombres sin pasiones ni intereses.

Y para terminar diremos simplemente, con respecto a España. Ni rusos ni americanos. Nuestra solución es tipicamente española.

Los frutos del trabajo para quienes los trabajan y producen.

COMISION DE RELACIONES DE HERAULT, GARD y LOZERE.

Béziers 25-10-1967.

Area Mundial

MEDIO SIGLO DE DICTADURA BOLCHEVIQUE

EL fuego de bengalas levantado por el Kremlin con motivo del aniversario de la sublevación maximalista, ha repercutido elogiosamente en la prensa capitalista internacional. Asimismo las pantallas cinemáticas y televisoras de todo el mundo se han encargado de transmitirnos las chispas de esos fuegos de artificio, entre los que consideramos las superabundancias autoelogiosas de los propios dirigentes del Estado ruso. Tras las terribles tragedias ocurridas en estos cincuenta años pasados desde la caída del régimen zarista, parece que tanto la U. R. S. S. como los demás pueblos «blancos» del planeta tienen necesidad de librarse al jolgorio con espectáculos banales, mirificos y ensordecedores, y elevando cortinas de humo festero que escondan otra trágica realidad guerrera que parece avecinarse. La inconsciencia y el temor siguen causando estragos. Los denominantes del mal cambian; el mal es el mismo de siempre.

Y claro: la balumba festera del cincuentenario soviético no consigue asociarnos a la fiesta; no podemos agachar la cabeza ante una realidad triste para la humanidad de avanzada. Porque, lo que podía ser una Revolución liberadora ha resultado en Rusia, la continuación del despotismo. Osadía, no podemos negarla a los bolcheviques de la época, pero propósito revolucionario, si. Su conquista del Poder fue fácil; la tan ensalzada Revolución Rusa fue una escaramuza comparada con los tres años de resistencia española al fascismo. Lenin, Trotski, Zinoviev y compañeros, no derrocaron al zarismo, sino a la republiquita presidida por Kerensky, Lenin y Trotski, principales actores de la operación del 27 de octubre, eran unos recién llegados, unos reincorporados a la «patria», y por tanto no habian vivido de cerca los años angustiosos de la Rusia metida en una guerra que debia perder. Hemos dicho ya en estas mismas columnas, que el zarismo se abatió sólo por sus desaciertos militares de 1905 y de 1915-17. El trono de Nicolás II se cayó fatalmente por inconsistencia de las patas que lo sostenían. La revolución comenzó en los frentes con la retirada masiva de los soldados, hartos de ser llevados al sacrificio estéril por la ineptitud de los generales. El propio kerenskysmo no revolucionó tampoco nada, reduciéndose a la refacción de un Estado vacío, expuesto al asalto de cualquiera. La reacción popular manifestóse en Petrogrado especialmente en marzo como en octubre, quedando Moscú en segundo lugar, y durante los últimos dias de octubre al dominio de los alumnos de la Escuela militar. Nervio de la revolución lo fue la marinería de guerra, y ésta tenía la base principal en el islote de Kronstadt. El paisanaje de la capital anduvo bien intencionado, pero desorientado por las calles, siendo esa coyuntura la que supieron aprovechar los bolcheviques para adueñarse de la revolución y afincarse en el Poder. Arrojar a Kerensky del Palacio de Invierno a los amotinados les fue cosa fácil, puesto que a la república burguesa y pro-Aliada en Petrogrado no la defendió casi nadie, y en Moscú, lo que encarnizadamente defendieron los cadetes, fue la monarquía. La revolución verdadera la impuso parte del pueblo encabezado por los marineros de Kronstadt, más adictos al comunismo libertario del Golos Truda que al maximalismo de Lenin, al minimalismo de Andreiev, y al republicanismo incoloro de Kerensky. La marinería libertaria rusa decidió la destrucción de todo sistema burgués para librar al país a nuevas formas sociales en las que la libertad fuese la preocupación primera. Con el maximalismo en el Poder, pronto se vio como una revolución social fracasa en manos de sujetos ambiciosos. El Poder, engañosamente soviético, o municipalista, se transformó en un nuevo zarismo, esta vez repintado de rojo. La sorpresa airada de Kronstadt fue reducida a cañonazos y sus marinos muertos en combate o fusilados. Al ensayo anarquista de Mackno en la pródiga Ukrania, le cupo la mismo suerte de exterminio, quedando a la postre solidificada la posición absolutista en gracia, no a la adhesión, sino a la mística pasividad del pueblo ruso.

Seguidamente ocurrieron sucesos tremendos: la guerra civil introducida por potencias extranjeras, dos años de hambre atroz, la guerra mundial segunda, hechos que en verdad pusieron a prueba a los bolcheviques, que fueron, sin embargo, internacionalmente apoyados. En el primer caso, por una campaña mundial que determinó un boicot revolucionario aplicado a puertos y fronteras dominados por Kolchak, Yudenitch, Denikin, etc. (recuérdese la insubordinación de marinos de guerra franceses en el puerto de Odesa); la ola de solidaridad humanitaria hacia la URSS presidida por el doctor Nansen, y el apoyo substancial que en 1942 Moscú recibió de Norteamérica por el puerto de Murmansk.

Actualmente la U. R. S. S. parece consolidada. Lo que en ella no alcanza consolidación son las cabezas que piensan en anarquista, en socialista revolucionario o sencillamente en demócrata, pues si no se vienen al suelo como durante el imperio de Trotski o el de Stalin, el hecho de perdición en la inmensidad siberiana o en las ergástulas continúa.

En la U. R. S. S. como en España, la libertad de pensar sigue prohibida.

GUERRILLAS Y GUERRILLEROS

Con motivo del caso Ernesto Guevara, también nuestro colega «Le Monde Libertaire» ha echado las campanas al vuelo. No hay que ser menos que la «gran prensa». La guerrilla es arma moderna porque asi se dice; mas la guerrilla la inventaron nuestros tatarabuelos. La resistencia contra Napoleón en España fue esencialmente guerrillera. No condenamos, sin embargo, al criterio «guerrillista» del «M. L.» Antes lo hizo un «compañero», Pardo, en «Espoir», con idea castrista evidente. La objeción que se impone es que nuestras publicaciones no deben secundar, en ningún caso, las expansiones de tipo marxista, y aquí reconozcamos que Joyeux (M. L.) se comporta mejor que el Pardo aludido.

La guerrilla, compañeros, por ahora ha fracasado en América Latina, y habrá de triunfar, si le es posible, para dejarla acreditada como se pretende. Tras nuestra derrota en España los ha habido, de guerrilleros, y dolorosamente, no han prosperado. Como caso concreto: el del grupo Bernabé López en Sierra Morena, lugar, en el siglo XIX, pulalado por cuadrillas de bandidos. Hoy, ni Castro ni nadie tendria posibilidad de subsistir en Sierra Morena como se subsistió y prosperó en Sierra Maestra. En España se choca con el pánico de una guerra perdida y con la presencia de un Poder fuerte e implacable. En Cuba los insurgentes de las sierras Maestra y de Escombreras contendian con un Estado corrupto por el vicio y concretado en La Habana yomenfutista, mas cierto dominio en Santiago de Cuba. Dos situaciones tan diferentes que explican la muerte del magnifico Bernabé López, y el triunfo apoteósico del olimpico Fidel Castro.

Añadamos que Markos de Grecia no tuvo feliz salida de la montaña, y que las guerrillas francesas de 1940-1945 consiguieron persistir gracias a los recursos recibidos por aire, de ingleses y americanos. La guerrilla no es una panacea, sino un ensayo duro de realizar lejos de las redacciones y de las peñas capitalinas.

S. I. A.

CALENDARIO PARA 1968

Ha sido puesto en venta. Solicitarlo a Amigos de S. I. A. de todos los paises y en los centros confederales.

Precio 4 francos. En edición única de lujo.

TURRONES

A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,50; *Turrones (en pastilla)*. Jijona, 7,00; Alicante, 6,00; Yema, 4,00; Mazapán, 4,00; Toledo, 2,50 frs. pastilla.

KIBUTZAC

MIS queridos amigos Nathan Solano y Weinstock Bonet arremeten contra los kibutz, o colectividades de trabajo israelíes, siendo lo único que verdaderamente prestigia a Israel como arma de paz y esfuerzo popular vanguardista. Molesta a Nathan y a Weinstock, representantes de la O. S. I. en el distrito cuarto de Paris, que el gobierno de Jerusalén enclave tres colectividades en territorio árabe conquistado, a partir de lo cual, toda la obra práctico-futurista de los campesinos judíos queda implacablemente condenada a muerte. Espero, con ansiosa curiosidad, que el alto socialismo de Nasser, Fayçal y Hassan me sea demostrado para rascarme la cabeza durante dos o tres días.

No trato de defender las conquistas de los horrorosos Dayan y Beguin, ni de justificar el «fascismo» (1) de Israel enfrentado con el liberalismo absolutista de presidentes y reyes árabes, cuyo feudalismo modernizado los sitúa en la famosa condición de esclavistas democráticos. Digo, simplemente, que las tres colectividades militarizadas que el gobierno judío trata de enclavar en Cisjordania fueron implantadas mucho antes de la independencia israelí y destruidas, con sus 275 habitantes, a eso de 1948 con motivo de la guerra número 1 entre árabes y judíos. No abonamos el hecho de fuerza de ahora, pero señalamos un olvido tal vez interesado.

El fin del mito kibutzim no puede tener lugar por la simple razón de que el mito no ha existido. Hay documentación demostrativa al alcance de la mano. Sin lirica, con esfuerzo sobrehumano, la colectivización, a veces con destellos libertarios, acusadamente libertarios, empezó ya en 1920 cuando la convivencia entre árabes y judíos era posible. No fue un mito, sino una realidad, que si ahora no se iguala al carácter de sus primeros dias, se debe al entorpecimiento guerrero, al espiritu intolerante de religiosos semitas, es decir, alaitas y jehovanitas. Generalmente, las colectividades en pie se han distinguido por su despreocupación mística y por su apego al racionalismo de amor y arado, y quien quiera desconocer adrede esta razón suprema de un pueblo que iba para emancipado, favorece al rabí y al capitalismo judeo, tanto como al santón y a los feudales árabes, clásicos o enmascarados de socialistas, religiosos fanáticos al fin y al cabo.

Los sindicatos Mistadrut sin duda obedecen al sistema en Israel imperante. Por eso lo conceptuamos sindicalismo dirigido como el de la U. R. S. S., el de China, el de Cuba, el de España, el de Yugoslavia, etc., y en el etcétera las centrales obreras que en los países en democracia burguesa permanecen sujetas a las directivas de los papados de Roma, de Moscú, de Pekín, de Wall Street y del Foreing Office.

La gran fortuna de los compañeros Nathan Solano, Weinstock Bonet y mía, es radicar a 600 leguas o más del tal tablero de ajedrez, en el que los interesados capitalistas blancos y rojos se disputan una partida que sólo románticamente corresponde a los soldados que, en peones, álfiles, caballos y torres deben morir. Reducidos en un espacio equivalente al de Cataluña y rodeados por trece ejércitos «socialistas» factura siglo XVIII (el arabismo del año 1100 nos convendría aún ahora) ávidos de incendios y degüellos, tal vez nuestras opiniones socialistas a lo Nasser variarían un poco, y digo poco porque no soy exigente de mucho.

Mas no siendo así, tratándose de un asunto racista en vez de socialista; de un odio a muerte y no de una cuestión de justicia; de un conflicto entre una civilización precaria y una civilización — por lo menos mecanizada — floreciente; por tratarse de una pugna entre Jehová y Mahoma en la que se ven implicadas minorias libertario-racionalista en Israel, y socialista-religiosa en la Arabia ampliamente comprendida, nuestra inclinación se manifiesta, tiempo ha, por una suspensión de la política de guerra; por la colaboración económica y moral entre ambos pueblos, por el desarme total de los odios; por el alejamiento de las grandes potencias que mantienen allí y allá la sicosis de guerra para provechos particulares; por la elevación de las clases trabajadoras árabes... y por el derrumbe de la Internacional Blanquirroja del Armamento, sin cuya presencia (lo oculto, en la ocasión se descubre trágicamente) el mundo, libre de angustias periódicas discurrirá más tranquilamente camino de la paz y del socialismo completamente libre.

Queda por demostrarnos que el militarismo judío despojó de la tierra al felah de los campos y que el kibutzim no ha registrado adelanto socialista positivo. Sin el fantasma de la guerra exterior, en Israel la pugna habriase reducido entre el capitalismo judío y los colectivistas, esos mismos que perdieron 275 hombres en tres colectividades de Cisjordania y que registran, desde hace 40 años, un muerto cada cinco días por obra del plomo «socialista» de Alá.

Opinemos, pero seamos sensatos. La obra colectivista de España feneció igualmente en manos de parejos enemigos: Franco y Mahoma.

Nauj FERRER

(1) «Pujadismo», «fascistizantes», «sabotajes judíos»... contra obra judía, y otras amenidades.

Curso de Esperanto en París

Con el fin de fomentar el estudio de la Lengua Internacional Esperanto, un grupo de amigos de Paris y su radio, han considerado oportuno lanzar un llamamiento a todos nuestros lectores, para que aquellos que vean con simpatía la idea, se apresten a inscribirse para la organización de un Curso de Invierno, en el cual, y en unos meses a razón de una sesión semanal, se estudiaria dicha lengua auxiliar.

Con tal objeto, todos aquellos, jóvenes o menos jóvenes, que lo deseen, deberán hacerse inscribir con toda urgencia, acerca del compañero Roque Llop (que transmitirá), 24, rue Sainte Marthe, Paris (X).

Si se lograra alcanzar un número suficiente, se convocaría a reunión rápidamente para determinar al respecto y solicitar los concursos necesarios a tal fin.

Esperamos que las adhesiones serán numerosas, y que ellas nos llegarán rápidamente.

¡Una Humanidad, una Lengua!

MAS CONSIDERACIONES...

(Viene de la pág. 4.)

debe confundir con la diversidad de tendencias que dividieron y dividen al movimiento. En polémicas al respeto dijo Malato: «Una misma cosa se puede hacer de distintas maneras; a Roma se puede llegar a pie o en vehiculo. Lo que no puede hacérsenos creer es que si se toma el camino que conduce a Nápoles, por él llegaremos a Roma.»

Los anarquistas que arguyendo viejas cantinelas fluctúan a la deriva son hoy más numerosos que nunca, a lo cual se debe el estado de confusión y de depresión en que se encuentran las agrupaciones, como asi los organismos que responden a los principios de la A. I. T. Tomar conciencia de ello adoptando posición clara, se hace hoy más necesario que nunca.

S. FERNANDEZ

TRIBUNA JUVENIL

ENTEREZA

ELEVADOS y nobles son los ideales que nos legaron nuestros pensadores afines. Fruto de un sereno y profundo estudio en el cual nos descubrieron con brillante inteligencia todos los males y sufrimientos de la sociedad, pintándonos con lucidez las causas de los mismos, al mismo tiempo que removían con atrevida pluma, un camino recto para la emancipación de los pueblos.

Reclus, Bakunin, Kropotkin, Malatesta, Faure, Malato, Grave, Mella, etc. Todos ellos de una cultura vasta e impregnados de amor por la justicia social, dieron todo el saber que poseían para conducir por acertado camino a la emancipación humana.

Tarea difícil la que se propusieron, pero con entereza de espíritu y claridad de pensamiento forjaron la idea. Idea que inevitablemente les había de conducir al choque con la sociedad y recibir de ella los furores de la ignorancia y del despotismo.

Todo lo soportaron, sabiendo de antemano que ellos nada percibirían en fruto de su esfuerzo. Y consecuentes con su manera de ser y fieles a la razón, dejaron traza del camino recto para que otros lo ensanchasen y afirmasen para conseguir, al fin, la meta del ideal, previo apartamiento de las causas del mal social sostenidas por el Capital y el Estado.

Salidos unos de la nobleza de pergamino y otros de la clase burguesa o media, habían recibido una instrucción entre falsa y esmerada, pudiendo alcanzar una alta cultura en el orden filosófico y también en el científico, empecinándose luego en el estudio de la sociología, cuyo campo ensancharon con sus conocimientos.

Si bien es cierto que nosotros, los jóvenes libertarios, no hemos alcanzado la madurez intelectual que anhelamos, nos es dable llegar a ella merced a los conocimientos derramados por nuestros predecesores; y una vez la inteligencia en marcha conseguiremos alcanzar el punto brillante de la iniciativa propia.

Actualmente se nos dice que si nuestros grandes pensadores viviesen, tal vez rectificarían mucho de la obra dejada. Inútil hablar así. Ironizar con referencia a la filosofía de los maestros sin oponer lecciones de interés equiparable y aún menos que eso, es sentar plaza de burlones insubstanciales y estúpidos. Planear, criticar y reconstruir meditativamente no es lo mismo que tener el cerebro parado y las posaderas en la silla para criticar vanamente y sin chispa de criterio constructivo a los que obran y se mueven. El realizador siempre será más estimado que el zángano zumbón que vive — y al tiempo desprecia — del esfuerzo de los otros.

Los jóvenes de todo tiempo — esas oleadas de juventud sucesivas — hemos de continuar la obra con elevación de espíritu y llenos de consecuencia.

Capacitémonos para lograr un mayor rendimiento de nuestras facultades intelectuales en pro de nuestros ideales que, hoy por hoy, no tienen concurrente que los iguale. Nuestra convicción y nuestra aportación tesonera dará cima al propósito de crear un mundo de conciencias libres en donde no existe sino un inmenso barrizal de personas amasadas.

Estudiemos con atención a nuestros maestros.

ARGOBA

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero **Fabián Moro**. **Precio: 1 F.**

Monografía de Beceite

LA Tierra es la patria universal, pero el hombre, por sus prejuicios, no consigue apreciar la extensión de esta patria suya, interpretando como patria verídica el solar donde nació y desarrolló sus facultades y adoptó las costumbres. Una estima se le tiene al país, sin olvidar empero la internacionalidad que nos compete.

Beceite es pueblo de valientes luchadores. Sus edificios son milenarios, en algunos casos; sus calles, ora empinadas ora llanas y empedradas, forman el núcleo urbano que en 1939 tuvimos que abandonar ante la invasión del ejército nazifascista. Beceite, a través de la distancia, yo te saludo.

Allí, apenas nacía el día lo primero que veíamos era la cresta puntiaguda de la solana del Collet de les Forques, que, al igual que la lanza de Don Quijote permanece fija y enhiesta indicando al hijo del pueblo la hora de ir al trabajo, puntuada por los primeros rayos solares que parecen emerger de su seno. Punto maravilloso, que a pesar de su desnudez, sequedad y elevación (800 metros) ofrece es su base una fuente de agua riquísima que conocemos por Font de la Polla, la mejor de las maravillas naturales que contiene nuestro término.

Al pie de esta incomparable cresta nos encontramos con una planicie cubierta de olivos en progresión lineal ascendente, árboles centenarios que dan ese aceite que es alimento y bálsamo para atajar muchas enfermedades al tiempo que procura riqueza a los habitantes. Por este hermoso olivar llegamos hasta el Coll, donde radica el pantano construido en 1927, el cual proporciona agua a los pueblos inmediatos.

En otro ángulo se nos aparece un río juguetón y alegre, que aquí y allá se esconde para reaparecer más abundante a pocos metros, siendo motivo alimentario de varias fuentes cristalinas y de caudal abundante, cuyas aguas forman luego pozos de tres y cuatro metros de profundidad en los cuales los habitantes suelen calmar los ardores del verano. Río engañador y simpático que da recreo y provecho a todos por su hermosas y gustosísimas truchas, anguilas y otras pesca blanca de finísimo gusto y sabor cual otro superior no hay en el mundo. Hacia la derecha contemplamos la famosa y verde huerta de Beceite cuajada de árboles frutales de todas clases, a cuyo final aparece una informe mole pétrea que se alza casi a mil metros, coloreada al rojo amarillo, cortada en la precima por aleros naturales que sirven de cobijo a águilas y buitres y demás bestias rapaces. La punta sirve a su vez de reloj natural para el mediodía, que lo marca con exactitud matemática, momento preciso en que los labriegos cesan su trabajo junto con sus caballerías, disponiéndose para la comida reparadora. Por ahí se comprende que a esta prominencia se la llame la Roca del Mediodía.

Observando hacia la izquierda se da con otra montaña más elevada que contiene los famosos fortines dos o tres veces reconstruídos, prueba del carácter defensivo de la población beceiteña, dada también a la sublevación temible en varias etapas de su historia. Y, en fin, en una depresión montañera coloreada al gris violáceo se divisa, lejana, una cordillera elevadísima que uno sabe forrada de pinos plantados en línea, llegando hasta la cima y desde la cual sentirse como en un balcón sobre el mar Mediterráneo. Esta extensión montañosa deriva hacia los términos de Prades y de La Cenia, y por la izquierda se inclina hacia la parte de Tortosa. A esta gran cordillera se la denomina La Mola, constituyendo la parte más importante de los famosos puertos dichos de Beceite. En medio de este ciclo radica una de las maravillas más hermosas de la naturaleza: el Parrisal, con su variedad de figuras y tipos caprichosos imposibles de describir, saliendo de su base el río del cual nos hemos ocupado.

Beceite, villa de los siete portales, noble y querido por su tradición revolucionaria y humanitaria, vayan estas sentidas líneas como testimonio de mi respeto final, máxime habiéndome servido tu configuración terrena de auxilio en momentos que lo he necesitado.

Amigo lector: No he pretendido escribir con humos una monografía de mi pueblo, sino dedicarle un recuerdo por la raíz noble y libertaria de muchos de sus hijos. **Miguel FOZ**

EL ACTO DE LA ALIANZA SINDICAL DE PARIS

COMO estaba previsto, el domingo 29 de octubre, se celebró la asamblea de conjunto de las tres organizaciones que integran la Alianza en el local de la C. N. T.

Abrió el acto el Presidente de la Alianza, compañero Bona, de la U. G. T. Expuso la labor que se propone desarrollar la A. S. E. tendente a una mayor cooperación y compenetración para combatir al franco-falangismo primero, y un entendimiento y relación más estrecha para el futuro.

De acuerdo con las modalidades de la organización del acto, concedió la palabra a la compañera Carmen García de la U. G. T., que se ocupó a fondo en un análisis de la situación del Interior. Señaló la prolificación de organizaciones (siglas), que si bien consiguen algunas de ellas crear alguna confusión intencionada, su labor es atenuada por hecho de que esas organizaciones carecen de norte, y de unos principios y finalidades al igual que de historial como lo tienen las organizaciones que componen la Alianza, tan arraigadas en el pueblo por una larga y honrada actuación identificada con las aspiraciones y la propia psicología de ese pueblo que necesita nuestro apoyo, material y moral, para salir de su largo y trágico trance. Se extiende minuciosos y útiles detalles sobre lo que, a su juicio, podría ser la labor a realizar por la Alianza, en estrecha colaboración con el Interior.

Le corresponde el turno al compañero B. López Salvador, de la C.N.T., secretario de la Alianza Sindical, quien dice que, si bien no hemos realizado la finalidad que se trazó ésta en su constitución, ello no puede contribuir a debilitar nuestra moral. Tal hecho constitutivo fue motivo de júbilo en el Interior, contribuyendo a compenetrarse y sentir confianza los hombres de nuestras respectivas organizaciones, y esa misma labor también la hemos de fomentar aquí; lo aconseja la lucha a sostener contra Franco y la situación internacional, en la que se observa una marcada tendencia a la unificación de las fuerzas más dispares en principios filosóficos, citando al efecto las diferentes iglesias y gobiernos de diferentes continentes, etc.

Hace una exposición de la tragedia que se ha cernido sobre el mundo con la acaparación del gigantesco avance de la técnica por el capitalismo, que ha roto el equilibrio económico social entre la burguesía y la clase productora. Remarca que sólo una revolución expropiadora que ponga esa técnica al servicio de toda la humanidad, puede salvarnos de los cataclismos que produce este estado de cosas, que nos conduce inevitablemente al paro y a la guerra.

Menciona la tragedia de la juventud proletaria española esparcida por la mayoría de los continentes, mientras en nuestro país está todo por hacer. Señala que hemos de realizar el esfuerzo que permita la liberación de nuestro pueblo, creando una estructura económico-social que garantice la existencia económica y la vida libre al margen de toda dictadura.

Se extendió haciendo una amplia información internacional, justificando, que para hacer frente a tan graves problemas, se impone una estrecha actuación bien coordinada por la clase trabajadora en su lucha por la existencia y la libertad.

Seguidamente intervino el compañero Agesta, delegado del S. T. V. al Comité de la A. S. para informar que en Vasconia, las fuerzas que integran la Alianza actúan contra el fascismo unificadas, revalorizando la misma.

Hablaron a continuación gran cantidad de compañeros con ponderación y acierto, lamentando no poder figurar sus aportaciones, que harían interminable esta breve reseña.

Para terminar diremos que el acto resultó un éxito por la compenetración de criterios, y sobre todo, por el ambiente cordial que se respiró, acordándose continuar el ciclo de estas asambleas. — L.

PARADEROS

—Justo Labrid, Maison de Retraite, 2, Pont Vieux, Carcasonne-11, desea tener contacto con el compañero Angel Temolat para darle noticias de su cuñada Luisa Cazorla. Si alguien puede darme noticias quedaré agradecido.

—Se desea conocer el paradero de Manuel Espejo natural de Málaga. Toda persona que pueda dar informes sobre Manuel Espejo, puede comunicarlo a su hijo a la siguiente dirección: M. Espejo, Cité de Bel-Air nº 13, 65-Tarbes.

LA REPRESION Y OTROS EXCESOS

MADRID. — Tres obreros acusados de propaganda ilegal han sido condenados a penas variando de dos a nueve años de encierro y de 10.000 a 25.000 pesetas de multa.

En Barcelona cuatro trabajadores metalúrgicos han sido detenidos por cotización clandestina.

En Bilbao 19 trabaadores han sido encarcelados y procesados por el delito que a la policía se le ha antojado.

Ocho ferroviarios comiteristas «ilegales» han sido detenidos en Alicante y Valencia y expulsados de la RENFE por el Vertical, por haber manifestado deseos de sindicación libre.

El malestar causado por los múltiples excesos de la policía determina la declaración de numerosas huelgas de brazos caídos en muchas fábricas y tajos, particularmente en la «Flex» de Sevilla, en «Isodel» y en la «Mazda» de Madrid.

NECROLOGICAS

ANTONIO BALAGUER RUBIO

La Federación Local de Istres, con profundo sentimiento, tiene el deber moral de comunicar a todos cuantos componen la gran familia confederal y libertaria, el fallecimiento del que en vida fue uno de sus animadores constante y anónimo, compañero Antonio Balaguer, muy conocido entre los compañeros del Núcleo de Provenza de la C. N. T. de España en el Exilio. Cuando nadie lo esperaba, pese a su avanzada edad — 75 años pasados —, su buena salud y su carácter jovial, cogió una apendicitis y la peronitis, y a pesar de la rápida intervención quirúrgica en la clínica de Martigues, la parca ganó a la ciencia y en una corta semana nos lo arrebató a la vida y a la convivencia humana.

Natural de Burriol (Castellón de la Plana) desde muy joven abrazó las ideas anarquistas, distinguiéndose en la lucha contra la injusticia y la tiranía en el seno de la C. N. T.

Militó siempre activamente en Valencia y después en Barcelona, donde fue muy querido por todos los compañeros y amado por sus compañeros de trabajo. En los graves momentos porque atravesó no estuvo abandonado un solo instante por las compañeras y compañeros, así como por su hermano venido de Mont-de-Marsan y su hermana de España.

El entierro fue una magnífica demostración de las simpatías con que contaba tanto en sus hermanos de ideal como en la población hispana y francesa de Istres.

Una concurrencia grandiosa le acompañó hasta el nuevo cementerio, no faltando compañeros íntimos de Antonio procedentes de otras regiones de Francia. Compañeros de todas las Federaciones Locales de la Zona «A» y de las de Marsella y de Saint Henri, representaciones orgánicas responsables, quisieron acompañarle en el entierro que, naturalmente, fue civil y tuvo lugar el sábado 4 de Noviembre.

Y al lado, conforme su deseo de acompañarse en la muerte como lo había hecho en vida, igual que su amigo y compañero, nuestro malogrado Luis Trenc que hace años murió víctima de un accidente, cubierto con los colores rojo y negro; el compañero A. Alorda en representación de la F. Local de Istres y del Núcleo de Provenza pronunció unas emocionadas palabras, prometiendo continuar el camino que él tan dignamente siguió en pro de la libertad de España y del mundo entero. Siguiendo, en lengua gala, el amigo francés Baló, que enalteció su rectitud libertaria.

A sus familiares presentes, a los ausentes, nuestro cariño solidario y humano.

La C. N. T., el Movimiento Libertario, acaba de perder a uno de sus más dignos y viejos militantes. Consecuentes siempre con la integridad de las ideas y con su perennidad.

Federación Local de Istres.

CERELO REDONDO

El día 3 de septiembre del año en curso, falleció el compañero Cerelo Redondo, después de una penosa y larga enfermedad, a la edad de 68 años, nacido en Tortoles de Esguevas (Burgos).

De edad temprana se fue a trabajar a Barcelona donde conoció y abrazó las ideas libertarias, que ha sostenido hasta el último momento de su existencia.

El 19 de Julio del año 1936 tomó parte activa contra los cruzados de Barcelona y luego se fue al frente de Aragón a combatir de nuevo. En este frente era conocido por el «Barbas» a causa de una preciosa barba, que él cuidaba con esmero. Cuando terminó la guerra en Cataluña pasó a Francia, donde le tocó pasar lo que pasamos muchos.

El entierro fue civil y con arreglo a su voluntad. Dejó dicho: «El día que me muera me enterráis civilmente y sin flores; sólo quiero que me pongáis la bandera roja y negra que es la mía», y así se hizo.

Al entierro acudieron numerosas personas de todas las tendencias. Que la tierra te sea leve, compañero Redondo.

Al dolor de su compañera Anuncia, de su hijo y su nieto, nos asociamos nosotros. *Federación Local de Tours.*

Recién aparecido:

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

COMUNICADOS

EN TOULOUSE

Interesante charla a cargo del compañero Florentino Monroy, que tendrá lugar el día 19 de noviembre, domingo, a las diez de la mañana en la sala de conferencias, 4, rue Belfort, Toulouse, y que disertará sobre el siguiente tema: «Durruti, una infancia turbulenta».

F. L. DE MONTPELLIER

El día 21 de noviembre próximo, martes, a las nueve de la noche, y en el Pavillon populaire, tendrá lugar una conferencia organizada por el Grupo anarquista francés de Montpellier, con la participación del compañero Aristide Lapeyre, que disertará sobre el tema «La revolución española 1936-1939».

S. I. A. DE ORLEANS

Convoca a todos los afiliados a esta sección, para el día 18 de noviembre de 1967, a las 9 de la noche, en la sala de la rue des Pensées (Biblioteca).

F. L. DE HOUILLES

Esta Federación celebrará asamblea el domingo día 19 de noviembre próximo. Se ruega la asistencia de todos los compañeros. Asuntos importantes a tratar.

F. L. DE BEZIERS

Continuando nuestro ciclo de conferencias, la Comisión de propaganda, se complace en anunciar la conferencia que tendrá lugar en nuestro local social, el domingo 19 de noviembre a las 9,30 de la mañana a cargo del compañero Andrés Capdevila, que disertará sobre: *Mi opinión de cenetista sobre la segunda República española.*

Asimismo, en el mismo local el domingo día 26 de noviembre, el compañero Miguel Celma, disertará sobre el siguiente tema:

Camus y su formación intelectual.

Como de costumbre, el acto empezará a las 9,30 de la mañana. Ambas conferencias serán públicas. Esperamos numerosa asistencia.

En la Caserne Saint-Jacques, nº 27, C. N. T. F.

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

F. L. DE IVRY

Anuncia reunión general para el día 19 del mes en curso. Referencia al próximo Pleno.

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea general para el 26 de noviembre. Asunto mayor: Pleno regional.

F. L. DE PARIS

Continuación de la Asamblea el 19 del mes en curso a las 9 y media de la mañana.

F. L. DE AUCH

Tendrá reunión general el domingo 26 del corriente en el lugar y hora de costumbre.

RETAZOS

Cuando me preguntan cuáles son mis ideas religiosas, digo que soy agnóstico — me gusta ser un poco pedante con los filisteos... — Ahora voy a añadir que soy dogmatólogo. Mi primer movimiento, en presencia de un dogma, que sea religioso, político o moral, es el de ver la manera de masticarlo y de digerirlo... El peligro de este apetito desordenado del dogma es el de gastar demasiado jugo gástrico y de quedar dispéptico toda su vida... En eso, mi inclinación es más grande que mi prudencia: tengo una dogmatología incurable... — *Pío Baroja* («Mis paradojas y yo»).

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

EN PARIS. VELADA AGRADABLE

La Peña Racionalista tuvo el domingo recién pasado su primera reunión de familia, con buena concurrencia de familiares. La sesión resultó movida y agradable, habiendo tomado parte en la misma varios espontáneos y compañeros que no lo eran. Presentó la Peña el secretario de la misma, quien abundó en consideraciones de orden cultural y amigable que recibieron la aprobación de los congregados. A continuación se abrió paso a la poesía, interviniendo en la emisión de composiciones el joven Jordi, los maduros Palau y Marín, y el ochentón con descuento Joan del Pi, los cuales «poemiaron» en francés, castellano y catalán, respectivamente. Aparte la belleza de los poemas recitados, la emisión — claro se ve — resultó internacionalista.

Acto seguido los jóvenes Amado y Vidalet III, con soltura de palabra expusieron el programa del grupo cultural juvenil (entidad de marca registrada), consistente en la celebración de sesiones de cine de vanguardia social, de examen de motivos morales, de emisiones poéticas, de análisis de las diversas escuelas literarias, de indagaciones doctrinarias, de selección de obras artísticas de los participantes del grupo y las cuales en su día serán expuestas. Una salva de aplausos premió la exposición de los representantes del grupo pionero.

La segunda parte fue de linterna cinematográfica, pasando por el lienzo menor tres genialidades cómicas de Walt Disney, el gracioso «Charlot emigrante» y un viaje a Yugoslavia e Italia realizado por la familia Capellas y en el cual los peñistas del día 12 hemos «participado» con retraso. Las vistas resultaron muy bellas y las explicaciones convincentes. Como fin de fiesta varios de los concurrentes se vieron sorprendidos con la presencia de su estampa, puesto que una vez habían participado en una salida de S. I. A. a Thiais. La Peña gratificó con las Obras Completas de Barret a la concurrencia, correspondiendo ésta a la Peña con 196,30 F. para colmar los gastos ocurridos.

Y vaya para finalizar, un dato interesante: La velada fue concurrida por muchachas y muchachos, emigrados económicos, y otros emigrados que, sin ser económicos, no son despilfarradores.

Y hasta pronto. — F.

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

Para relacionar:

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596, México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

La A. I. T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

(Continuación)

El segundo período que puso a prueba el temple militante fue el de la dictadura Uriburu en 1930, la cual tenía por objeto hacer desaparecer a la F.O.R.A. y todo lo que estorbara a la avaricia de los grandes consorcios capitalistas. Uriburu fue derribado antes de que lograra su objetivo. En la lucha la F.O.R.A. no estuvo sola, pero fue sin duda el principal combatiente; porque un movimiento de influencia idealista no solamente vale por lo que realiza directamente, sino por lo que anima a otros sectores que persiguen objetivos inmediatos.

A Uriburu, por una de las tantas maniobras a que se presta el sufragio universal, le sucedió el general Justo, elegido democráticamente... En el poder el nuevo gobierno, tras un breve período de relativa calma que dio lugar a un brioso resurgir del movimiento forista, se iniciaron persecuciones con una violencia hasta entonces desconocida. Se iba desde la tortura hasta el crimen, del asesinato de militantes en la vía pública y en el trabajo, con la exasperación por los que no se sabía más. A lo que se agregó otro método aún más peligroso como fue la corrupción del militante por soborno. Luego en la época de Perón, a la represión violenta y a la corrupción de militantes se agregó el soborno de las masas, otorgándoles altos salarios por decreto como no se pagaron en país alguno, lo que hizo declinar lo que el proletariado tenía de consciente y subversivo.

Durante el citado período lo más doloroso no fue la cantidad de militantes desaparecidos por la tortura, el secuestro y el asesinato, y los que se anularon por la presión del terror. Lo más penoso fue los que se retiraron por venta de sus voluntades. Y lo más peligroso aún lo significan los que siguen en el movimiento, que con una artera dialéctica desnaturalizan las ideas y desvían y desacreditan el movimiento forista.

A pesar de todo, los que conocen la trayectoria de los movimientos sociales y sus períodos de crisis no deben de desesperar. Los movimientos que responden a los principios de la A. I. T. en su labor emancipadora no los reemplazarán ni los torcidos ni los retorcidos. Y en tan penosos trances los que se saben en la buena línea, a pesar de las diferentes interpretaciones deben procurar el mantenimiento de las mejores relaciones. Es de esperar que cuando la burguesía se olvide de los dolores de cabeza que le hicieron pasar los organismos influenciados por la A. I. T. vuelva a empuñar el látigo, las ideas aunque dormidas no estén muertas. Nuevos períodos de rebeldía son posibles, y mantener latente el ideal es un deber militante, máxime en los períodos difíciles.

Opiniones de destacados hombres de talento sobre el historial de la F. O. R. A.

«Al proletariado argentino, factor de progreso y civilización en América, que con labor fecunda ha levantado muy alto la potencialidad natural de la región Argentina (...) y con sus luchas tenaces en pro de la libertad y la solidaridad humana ha ennoblecido a la civilización, dedico estas páginas que son un retazo de su historia, en un esbozo de sus ideas de combate y sufrimientos. *(Del libro, «Hechos y comentarios», de Eduardo Gilimón.)*

«... las estructuras económicas, políticas y jurídicas de la Argentina fueron obligadas a ensancharse, para dar cabida a un movimiento de gran contenido social». *(Del folleto «Historia de la F. O. R. A., del Dr. Alfredo Palacios.)*

«La jornada de trabajo era en el 90, de 12 y 14 horas; trabajaban mujeres y niños; los salarios medios eran de 2 a 3 pesos en las ciudades; en los campos, fuera de las cosechas, el salario medio era de un peso en las provincias de Santa Fe, Buenos Aires y Córdoba, y 1,50 en el resto del país. El salario de hambre de la peonada era variable de acuerdo con el subir o bajar del cereal.

. . . . . .

»Es sobre esta geografía política y económica que actuó todo el movimiento de la F. O. R. A. Poniéndose unas veces contra los acontecimientos, otras proclamando sus huelgas generales. Derrotada o triunfadora, luchando siempre y siguiendo la luz de sus altos ideales como guía de la clase trabajadora argentina.

»La historia de la F. O. R. A., es la narración épica más emocionante y más vital de cuantas puedan escribir los cronistas verdaderos y narrar las historias de estos pueblos de América.» *(Del prólogo del Dr. Juan Lazarte, a la «Historia de la F. O. R. A., de D. A. de Santillán.)*

MEJICO

Aunque el movimiento revolucionario de influencia anarquista tiene en Méjico larga historia, desconozco si de él existe un estudio cronológico que abarque sus dimensiones. Y lo que se va a decir tampoco puede tener otra pretensión que la de ser una pequeña aportación a tal esudio.

Méjico es uno de los países de América en el que la influencia de la A. I. T. se dejó sentir desde sus primeros albores. Pero una organización relativamente articulada sólo fue posible a partir de 1912.

El desarrollo de una idea y un movimiento, si bien depende de cuantiosos sacrificios humanos, depende también de circunstancias y situaciones históricas. Por razones que son para mí difíciles de discernir, el españolismo en lo que tiene de más retrógrado durante su dominio echó profundas raíces en el pueblo de Méjico. Y su independencia a pesar de las luchas violentas y cuantiosos sacrificios, pudo ser alcanzada en 1825. En dicha fecho terminó el dominio y mandato de los reyes españoles, después de ser derrotados sus ejércitos; pero las tierras y demás riquezas quedaron entre las garras de un capitalismo ultra feudal y la educación del pueblo bajo el control de una iglesia tanto o más retrógrada que la de España.

En la lucha por la independencia y después de la independencia se sucedieron gran cantidad de caudillos. Pero a excepción de Suárez, Villa y Zapata, la ambición que los dominaba era la de alcanzar el poder. En medio de tan anormal situación pudieron desembarcar las tropas francesas e imponer a los mejicanos el rey Maximiliano, pronto capturado y fusilado en 1867. La lucha violenta contra los caudillos dictadorzuelos se sucedieron hasta la revolución de 1910, la que por su contenido social debilitó las influencias caudillescas, los poderes del capitalismo y la iglesia, lo que hizo posible el disfrute de un mínimo de libertad para el desarrollo de las ideas y los movimientos progresistas.

Con la caída de Porfirio Díaz por la revolución de 1910, dictadorzuelo al servicio de los yanquis, no terminaron las persecuciones contra los que luchaban por elementales derechos humanos. Pero los militantes anarquistas de aquellos tiempos cuyas primeras agrupaciones aparecieron en 1870, sus mejores teóricos no se conformaron con la teoría pura, como sucede hoy a muchos de los que se dicen sus continuadores. No concebían las ideas sin organización, y la organización sin la acción. Práxedes Guerrero como tantos otros esclarecidos teóricos murieron en los combates y Flores Magón fue asesinado en la cárcel Leavenwort (EE. UU.) el 21 de noviembre 1922. Hasta su muerte, desde la prisión por escritos incitaba a los trabajadores a la organización y a la acción para poderse emancipar.

El 7 de agosto de 1900 apareció el primer número de «Regeneración» fundada por R. Flores Magón, publicación, que por su denuncia de las injusticias, críticas mordaces a toda suerte de malandrines, claro pensar y espíritu combativo, se sabía con precisión las ideas que sustentaba y la finalidad que perseguía.

El 15 de julio de 1912 se funda en la ciudad de Méjico la Casa del Obrero Mundial. El 14 de marzo, la Confederación de Trabajadores de la Región Mejicana. La declaración de principios de estas dos entidades coinciden con los principios de la A. I. T., pero en lo que toca a su posción antiestatal es ambigua. El constitucionalismo es en Méjico la expresión política que se enfrenta con los dictadores y las dictaduras. Venutiano Carranza aparece como el campeón del constitucionalismo en julio de 1914 y asume el poder de la República. Por las muchas promesas que Carranza hace a la clase trabajadora, la Casa del Obrero Mundial que agitaba y orientaba las luchas de los trabajadores concierta con él un pacto de apoyo. Y como recompensa a tal apoyo el 31 de julio de 1916, la Casa del Obrero Mundial es clausurada y sus más destacados militantes aprisionados y procesados por el código militar. En cuanto a la Federación de los trabajadores de la Región Mejicana, cuya declaración de principios adoptados en el Congreso de Veracruz en marzo de 1916, parecía inclinada a la finalidad libertaria, después de una larga fluctuación en todas las direcciones el 1926 terminó adhiriéndose al gobierno de Calles.

Según los pocos documentos a mi alcance es a partir de 1920 que la Confederación General del Trabajo de Méjico sección de la A. I. T., adquiere influencia por su clara posición. Esta central no pudo concurrir al Congreso constituyente de la A. I. T. en 1922 en Berlín por falta de recursos económicos, pero estuvo presente en el Congreso de Amsterdam en 1925, en representación de 30.000 afiliados. La mencionada sección mejicana fue la que con la F. O. R. A. y la F. O. R. U. organizaron el Congreso continental con la representación de 12 países en el que quedó constituída la Asociación Continental Obrera Americana del Trabajo, en 1929.

Como consecuencia del retraso mental de los políticos que en Méjico se sucedieron en el poder, y una burguesía montaraz, que trataba a los trabajadores a puntapiés, un encendido espíritu rebelde los animó en sus luchas hasta la llegada a la presidencia de la república de Lázaro Cárdenas en 1934. Político de gran penetración sicológica y audaz, nacionalizó las fabulosas riquezas que en Méjico explotaban los americanos, ferrocarriles, industrias petroleras, mineras y otras. Para afianzar su base política y reemplazar a los americanos en sus funciones administrativas buscó adeptos en las corrientes más progresistas incluso en el movimiento de influencia anarquista, distribuyendo gran cantidad de cargos para la administración de las empresas nacionalizadas, como así gran cantidad de actas de alcaldes, consejeros y diputados entre los elementos que se destacaban en la agitación social y política, para forjar una base que lo sostuviera en la obra emprendida. Y ya sea por la sugestión de una empresa tan audaz como la emprendida por Cárdenas o la falta de una sólida formación militante, en el movimiento anarquista fueron muchos los que se dejaron ganar por la ambición de los altos puestos y entre ellos el compañero E. Rangel, hombre de envidiable inteligencia, que concurrió al Congreso en el que quedó constituída la A. C. A. T. el 1929 en Buenos Aires, y seducido por un acta de diputado. En medio de tal debacle, la sección de la A. I. T., por falta de militantes en sus cuadros, las mejoras logradas por los trabajadores en sus luchas, el espíritu subversivo declinó y con ello la C. G. T. sección de la A. I. T.

Unas cuantas centrales de tendencias marxistas y reformistas que cuando hubo que sacar las castañas del fuego vegetaban, luego favorecidas por la nueva situación y apoyadas por el gobierno, florecieron. Pero, estas centrales controladas por los partidos, el gobierno y al servicio de los mismos, no desempeñan otro papel que el que desempeñan las sociedades protectoras de animales. En Méjico, los obreros que no embrutecen los fariseos eclesiásticos los atrofian los líderes sindicales. Y para salir de este estado de atraso deberá la propaganda y la reorganización del movimiento, responder a los principios de la A. I. T., con la clarividencia y el coraje con que lo hicieron los Flores Magón, Práxedes Guerrero, Librado Ribera, y tantos otros militantes que sin adquirir popularidad adquirieron conciencia para luchar por su emancipación, y la de todos los humanos.

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 238 27-79.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

Unión efectiva

EN sesión de Alianza Sindical que en París presenciamos, oímos criterios acertados y manifestaciones un tanto empíricas, en ocasiones temerosas. ¿Temor a qué? A ser los clasicistas, poco a poco desplazados. Se está en el exilio y lo vital sindicalista en el Interior corre a cargo de individuos, unas veces despistados y otras aventureros al servicio de causas exóticas. Ya una compañera tuvo lucidez para decir que ante la actividad del sindicalismo acreditado, las siglas aportadas por el confusionismo se caerían por sí solas. Una verdad que no admite réplica.

Lo que precisa es que los tres estamentos socializantes de anteguerra no pierdan contacto; y que procuren actuar al unísono sin interferencias engorrosas. Que cada sector persiga el fin común a todos sin propósito ventajista. La idea es un tesoro que cada cual está en derecho y obligación de guardar y defender. Con esta premisa quedaremos facultados para enfocar el vehículo A. S. E. hacia los logros apetecidos.

Con respecto a nosotros, cenetistas libertarios, el problema de la unidad en la acción no presenta dificultades. Podemos ir conjuntos con ugetistas y solidarios vascos para un fin destructivo del Poder franquista. Podemos incluso acudir a la España recién liberada con un programa mínimo de reivindicaciones económicas de las que tan necesitado se encuentra el proletariado peninsular. No ocurrirá entonces — suponemos — una segunda parte de Arnedo, de Cenicero, de Casas Viejas. La gente sencilla creyó en la República, esperando mucho de ella; y ella, para asegurar sus pasos, quiso atraerse al capital, quedando enemiga de las multitudes que la habían, entusiásticamente, engendrado. Fue un drama, estamos por decir que espeluznante. Drama que no se repetirá en el postfranquismo si las sindicales clásicas saben recuperar su ascendiente e imponerse a un Poder nuevo para que no acogote las aspiraciones naturales de los trabajadores, durante tanto tiempo acogotadas. Miedo al comunismo y al catolicismo, no hay porque sentirlo. Con una actuación seria y concordante nos atraeremos al proletariado que vibra, y, consiguientemente, las siglas extemporáneas se esfumarán como los fantasmas perseguidos por la luz del alba.

Por recelo que se le tenga a la C. N. T. debido a actuaciones fuertes, con ella se va a todas partes donde conste un beneficio positivo para la clase trabajadora. Se dijo ya en la asamblea A.S.E. mencionada, que al año siguiente de su fundación la C. N. T. secundó una huelga general ugetista destinada a salvar la huelga de Altos Hornos y minas de Bilbao. Estábase en 1911, y la huelga resultó tan férvida, que hubo tragedia en el pueblo confederal de Cullera, con la resultancia de un condenado a muerte (el Chato de Cuqueta) y ocho o diez compañeros enviados a presidio. Prueba de solidaridad calurosa, y dolorosa, que hubo de repetirse en 1916 y 1917 a raíz de un pacto C. N. T. - U. G. T. que determinó la huelga general ejemplar de 24 horas y el conflicto revolucionario dicho de «la semana de agosto», que le valieron al pueblo confederal de Cataluña (Barcelona y Sabadell en primer plano) la pérdida de sesenta compañeros en peleas con la autoridad sostenidas en la vía pública. En la huelga por el caso Galán y García Hernández (año 1930) la C. N. T. y la U. G. T. coincidieron de nuevo, y al registrarse el estallido fascista del 18 de julio igualmente.

Existen, pues, serios precedentes históricos que demuestran que la unidad de cálculo o de desespero — según circunstancias — entre cenetistas, ugetistas y solidarios vascos, es posible e incluso necesaria. Que los libertarios a través de la unidad conservemos el derecho de ser apolíticos, ha de considerarse condición naturalísima. El motivo de la Alianza no ha de ser la confusión, sino alcanzar el fin propuesto mediante el esfuerzo y la integridad moral de cada grupo pactante. Sigamos esa trayectoria y el concurso de la C. N. T. será pleno, es decir, sin los regateos que alguien ha señalado.

Unidos los sindicalistas verídicos para tumbar al franquismo. Que lo apócrifo (A. S. O., C. N. T. (Consejo Nacional de Trabajadores, con incrustación royanista), hermandades católicas y todo el fárrago de entidades apócrifas, quedará inevitablemente consumido entre las ruinas del régimen derribado.

Una crónica de nuestro inolvidable compañero Mauro Bajatierra

HACE ya algún tiempo que venimos constatando el marcado interés que la gran mayoría de los historiadores que han hecho de la guerra civil su «modus vivendi», ponen en olvidar la intervención de los anarquistas y libertarios en las distintas revoluciones de que el mundo ha sido testigo desde lo que va del siglo, adjudicando al comunismo las principales victorias del movimiento revolucionario internacional. Es así que estos días en que se conmemoran los cincuenta años del advenimiento del bolchevismo, hemos tenido ocasión de escuchar de boca de un dialoguista del C. R. T. F., alguna tímida declaración en la cual se ponía de manifiesto la actuación de los anarquistas del acorazado «Aurora», en la rebelión de la flota rusa que decidió de la suerte de la revolución. También nos ha extrañado que, cosa rara, el mismo dialoguista aludiera al movimiento anarquista de los marinos de Kronstadt.

Los historiadores son hombres de corta memoria, o de estómago desmesurado. Por eso escriben la historia según las premisas que, directa o indirectamente, les son impuestas por las conveniencias del momento. Una «Crónica de la guerra española», que se publica en Buenos Aires, se distingue ya por su tendencia destinada a presentar como actores únicos del «heroísmo español» a los miembros de Falange o del P. C. Los anarquistas, sólo cuando de irresponsabilidad o de crímenes de retaguardia se trata, ocupan un lugar preeminente en una crónica que se pretende «no apta para irreconciliables». Y todo ello a sabiendas de que sus editores mienten descaradamente.

Con el fin de intentar poner en el lugar que les corresponde a los anarquistas de Iberia, damos aquí un escrito de nuestro ejemplar compañero Mauro Bajatierra, redactado ahora hace exactamente 30 años. Este escrito que es una auténtica «Crónica de la guerra española», muestra de manera documentada que los escribidores contemporáneos, en una gran mayoría, tienen la memoria un tanto corta. Pero, dejemos la palabra a nuestro malogrado compañero:

LA ACTUACION DE LOS LIBERTARIOS EN TODOS LOS FRENTES DE GUERRA HA SIDO DECISIVA Y PREPONDERANTE

(Quienes integran el 60 por 100 del Ejército popular)

Quien quiera creer que nuestro ejército de hoy es igual que el de antes del 19 de julio del año pasado, sufre un error lamentable.

Nuestros soldados, un total de voluntarios desde el momento del levantamiento militar de los traidores, tienen aún hoy, después de haber caído tantos centenares de excelentes compañeros, un porcentaje de 60 por 100 entre todas las fuerzas combatientes. Los voluntarios supervivientes a las batallas habidas hasta hoy, son los que sientan la moral combativa de los soldados llamados a filas, y de los que en su vida indiferente, de espaldas a la guerra, pensaron que ésta debían sostenerla solamente los trabajadores.

Por nuestra parte, los hombres confederales, no hemos pospuesto ni un solo momento nuestra moral de triunfo ante los convencionalismos políticos en la guerra. Antes de venir nuestro querido y malogrado compañero Durruti, los verdaderos hijos del pueblo estábamos atacando al enemigo en los diferentes puntos de los alrededores de Madrid, donde se combatía; pedíamos atacar y medios para realizarlo, constantemente, a los mandos. Cuando Durruti llegó a Madrid no venía a defenderse, vino a atacar y así lo hicieron sus fuerzas desde el primer momento. Si así no lo hubieran hecho y se hubieran dedicado a defenderse solamente, seguramente que el enemigo al empujar por el Parque del Oeste, que hoy ocupa a medias, como punto dentro de la capital, sin duda alguna hubiera ocupado parte de un barrio que hubiera sido para nosotros un gran mal.

Cuando llegaron de Teruel las fuerzas que mandaba el comandante Palacios y venía como delegado (el primer delegado político, comisario, cuando aún no se había fundado el comisariado, lo que prueba el buen juicio confederal) el compañero Mera, tampoco se estacionaron para defenderse, sino que atacaron inmediatamente de llegar, y en su empuje hicieron retroceder a los facciosos más de cuatro kilómetros de donde llegaron a paso de carga, en la creencia de ser fácil su entrada en Madrid.

La moral de estas fuerzas, compuestas de hombres curtidos en la lucha era tan grande que con su ejemplo daban ánimo a otras fuerzas que combatían a su lado. Sin embargo de esta moral de valientes y decididos, nuestros compañeros «bandidos» del amor, de la idea, de la fraternidad y del bien por el bien mismo, lloraban muchas veces de dolor y de rabia al ver los crímenes que cometían los facciosos con el Madrid indefenso. Lo he visto yo. Lo he visto yo. Una y mil veces. Y lo veré en su compañía muchas veces más si no encuentro en el camino una bala que me lo impida.

Fue, pues, la moral libertaria la que prendió entre los combatientes contra el fascismo.

En Madrid, los andaluces del famoso batallón «Espartacus», lucharon bajo la bandera roja y negra en la carretera de Toledo y en los Carabancheles. Dentro de la Casa de Campo, las fuerzas del teniente coronel Del Rosal, mandadas por Palacios y Mera. En la Ciudad Universitaria, las fuerzas de Durruti, mandadas por Manzano. En la Sierra, la famosa columna fundada por la organización confederal de Madrid, que tituló «España Libre», donde iba al frente de nuestros tanques el compañero Mora. En la Alcarria, los batallones «Sigüenza» y «Ferrer», al mando del compañero Feliciano Benito, batallones que más tarde vinieron a Madrid a luchar en la Casa de Campo y en El Pardo, donde aún siguen, fundadores de la famosa y heroica brigada 39, a la que pertenezco, con los batallones fundados después, también libertarios, «Palacios» y «Román».

Por los cementerios y carretera de Extremadura luchaban el batallón «Toledo», de estirpe libertaria, desde su comandante Blanco al último cocinero. Por Andalucía peleaban el batallón «Andalucía y Extremadura», también fundado por la Organización confederal madrileña. Por Aragón, las columnas Durruti y García Oliver, con fuerzas catalanas y valencianas, genuinamente anarquistas. Por Extremadura, el «Batallón confederal núm. 1», y en la provincia de Toledo, el batallón «Provincial», compuesto por fuerzas confederales de la provincia.

Más de 150.000 hombres libertarios luchando bajo su credo de libertad para el pueblo.

Estos miles de hombres predicaban con el ejemplo, atacando al enemigo en lugar de someterse a la defensa. Llevaban en las bocas de sus fusiles y en las puntas de sus cuchillos la forma arrogante y fiera de la moral libertaria, conquistando campos de tierra española para el cultivo de sus ideas. Destruían y fundaban al mismo tiempo. Ahí está su obra.

Más de 10.000 muertos de compañeros libertarios.

Victorias que pasarán escritas con letras de oro a las páginas de la Historia de España.

La revolución al mismo tiempo que la guerra.

Ahí están, también, las colectividades creadas al mismo tiempo que se combatía.

Fusil, azada, pico y pala, y las tierras conquistadas, regadas con sangre de trabajadores. — *Mauro Bajatierra*, 26 de noviembre de 1937.

(Extraído de «Documentos históricos de España», por M. Ocaña).

DISCOS

En la revista «Umbral» se ha hablado levemente del gran artista y hombre originalísimo que fue Ferran Callicó. Ninguna otra publicación se ha ocupado, que sepamos, de esta figura recia pese a cuanto se pueda argüir en su contra.

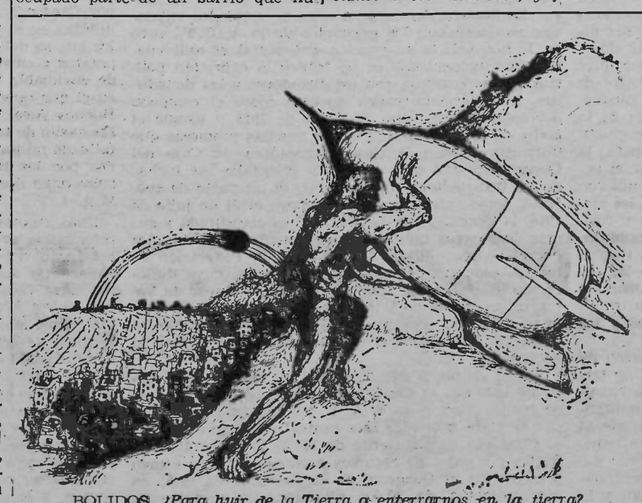
Callicó pintaba, dibujaba y se creía soberanamente. Estaba por lo clásico, y, no desconociendo el valor original del artista Picasso, se proclamaba enfáticamente el Antipicassiano nº 1. Rechazaba de plano la «ninotería», la «pastiferia», el «despintar elevado al cubo de la risa», o «echable al cubo de la basura». Callicó era implacable con el arte fugado de la inspiración helenista. Bastaba mirarle sus producciones, siempre atildadas, pulcras, exhalando verdad y belleza por la faz y por los ángulos. Trabajador de pulso seguro y mirar certero, cumplía obra verídica y aprobadora. En academias, salones y palacios se le aceptaba por pinceles, que no por habladurías, en las que era pródigo para asombros y estupefacciones. Yo, ignaro en artes por bien que sensible a las mismas, me inclino mano en pecho al recuerdo de este hombre que, puesto a asombrarme, ahora me asombra no verle nunca.

Todo compañero nuestro conoce al artista Lamolla, al compañero Lamolla, hombre de una bondad proverbial y de un pacifismo defendido a pinceladas limpia. Pues Lamolla en Barcelona fue campeón de la pintura exótica, con todas las derivaciones, sagaces o locas, a que la libertad total conduce. Y en esas estando, el grupo Lamolla organizó una exposición en una pinacoteca de las Ramblas, muestrario, la «expo», de todos los atrevimientos y osadías. Enterado Callicó soliviantó a los «clásicos», y juntos encenderían la tea cuyas llamas deberían crepitar y cenizar los «esperpentos» que deshonraban al arte de Goya. Callicó sería el capitán general del bando vengativo, y Lamolla el general capitán de la hueste defensiva. Conociendo a uno y otro, dotados ambos de una bonhomía formidable, la sonrisa brota voluntaria al considerarlos guerreros aunque sea por un momento. La sangre no llegó al río y las cerillas encendieron sólo cigarrillos.

Ahora (1) en París, el querido Ferran, tras pintar una condesa no tuvo inconveniente en alternar con nosotros en la imprenta o en el mismo local de «Ste-Marthe». Es más: nos necesitaba; lo popular y dinámico le atraía. Siendo catalanista ferviente, se fue acercando a nosotros por nuestro distingo federalista, por nuestra llaneza, por nuestro creer en la idea. El, que era un méteme en todo, que había huroneado en casa de todo sector en exilio, en la nuestra «quedaba» porque algo en ella le retenía. Encontraba, a nuestra vera, calor humano y — ¿por qué no? — de libros. En ningún centro del exilio dio con una biblioteca en activo como en nuestra casa; y como apoyado en muro de sabiduría, desliaba su ingenio, a veces atrabiliario, e incontenible mente lo desparramaba; al revés de Chicharro de León, de Gordón Ordax, de Fernando Valera, de Luis Capdevila, de Botella Pastor, que ante nuestros miles de volúmenes se mantuvieron en un silencio religioso por mística de los libros.

Callicó, devenido político entre apolíticos, en completa abstracción de tarros, telas, pinceles, paisajes y figuras, nos contaba, ayudado de maquetas y planos, su famosa ideación de una patria para aherrojados que enclavaríamos en un enclave, precisamente; el de Llivia. ¿Sábese qué es esto? Un pueblecito catalán metido en la Cerdaña francesa, solamente unido a Puigcerdá por la cinta de una carretera. Las objeciones le llovían, no era para menos. Llivia dependía de Francia... Pues cortar la carretera con tres cartuchos de dinamita. Casus belli, *y asunto a la ONU, donde sesenta personajes (entre ellos Molotov) defenderían la ya patria de los refugiados españoles. El caso es que Callicó mostraba la firma auténtica de todos ellos... ¿La estrechez del territorio? Pues casas de treinta pisos de altura donde alojar 5.000 trabajadores en artes caseras, esto es, no ampulosas. ¿El resto de emigrados políticos? Pues por esos mundos con carnet nacional «liviano», no de mendigo recomendado por Nansen. Nosotros, siempre humanos, le escuchábamos y discutíamos, aguzándole más el ingenio. En cambio los republicanos lo atendían recelosos, como temiendo ser mordidos. Los socialistas lo echaron a cajas destempladas de su sede tolosana tratándole de majadero, vocablo que el agredido magnificó en letras Elzevir y brodados pincelados. No obstante, la guerra entre Madrid y Callicó no tuvo lugar; Llivia quedó en su sitio, la ONU no intervino, y una idea genial se fugó en alas de mariposa ataviada con los más ricos colores.*

Que es el placer que les debemos a los imaginativos. DISCOBOLO



BOLIDOS. *¿Para huir de la Tierra o enterrarnos en la tierra?*

(1) La hora del exilio.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL APRENDIZAJE DE LA LIBERTAD

EN torno a la Revolución de Octubre se han hecho estos días comentarios a granel. Por supuesto, los de origen comunista es de comprender que hayan marcado el acento en lo de entonar loas; también se sobreentiende que no iban a ahondar mucho en lo relativo a procedimientos empleados y a los resultados obtenidos. Procedimientos represivos tiránicos en cuanto cabe. Resultados: el crear una sicosis de sometimiento a la «nueva clase», una voluntad regimentada según consignas a partir ya de la tierna edad infantil. Y más que las impugnaciones procedentes de sectores, o de individualidades opuestos al régimen, contrarios al marxismo, ha revestido importancia el sentir de escritores, de artistas, de elementos formados en el seno del propio sistema comunista, y cuyo anhelo de libertad, cuya pulcritud moral, les ha inducido, como han podido, a dejar sentir sus discrepancias; como, en su día, partieron tales discrepancias del seno de la clase trabajadora: la «oposición obrera», de la que con múltiples argumentos habló la Kollontay. ¡Pero aquello ya quedó ahogado a fuerza de «purgas»!

En efecto, hemos podido leer opiniones bien curiosas en torno a la Révolución rusa, de la que se acaba de conmemorar su medio siglo. Así, en plan de justificar el permanente régimen de mordaza, se ha dicho que en Rusia, antes que el problema de la libertad existía el problemo económico a dilucidar. Al parecer y a tenor del criterio de los dirigentes y sus secuaces, no estaba preparado el pueblo ruso para gozar de aquellas libertades cívicas, que dimanaban de los conocidos Derechos del Hombre, que en su esencia formularon ya los enciclopedistas.

En verdad que los totalitarios de toda laya no niegan el valor de la libertad. ¡Ah, pero aducen que ella no puede ser administrada así de buenas a primeras, es cosa de aprendizaje! También, según Franco, España necesita de un aprendizaje para tener derecho a las libertades cívicas. Esos elementales derechos que gozan, ya no solamente los ciudadanos franceses, ingleses, suizos y de tantos otros países de los más adelantados, sino incluso de aquéllos subdesarrollados, en los que hace muy pocos años subsistía la esclavitud, no son para España, Portugal, Rusia, China y cuantos países sufren de la ponzoña totalitaria, ya sea de un color, bien de otro.

Es con procedimientos abiertos a la libertad que ella puede incorporarse a la vida cívica de un pueblo. La tiranía no puede engendrar más soluciones que las cimentadas en la arbitrariedad. ¡Cuántas y cuántas arbitrariedades podrían, desde ayer hasta hoy, referirse respecto al medio siglo de dictadura en la Rusia comunista!

FOLLETOS DE PROPAGANDA

Del compañero italiano Franco Leggio, que en Ragusa orienta la Editrice «La Fiaccola», he recibido algunos folletos *(opusculetti)* que en torno a las ideas ácratas vienen publicando. Buena presentación, textos variados, amenidad expositiva, en suma: un excelente vehículo de propaganda, del que cabe felicitar a quienes lo vienen desarrollando.

Y al tener en la mano los folletos de referencia, uno piensa en la magnífica labor que se ha realizado, y que se podría llevar a efecto mediante la difusión de folletos variados, abarcando distintos aspectos de crítica social. El folleto, sin tener la amplitud del libro, es ya más convincente que el simple artículo, puesto que permite desarrollar con más detenimiento un tema determinado. El folleto puede ser a modo de una incitación para que el lector vaya después a ampliar su horizonte mental adentrándose en las páginas del libro.

En España sabemos que la propaganda por mediación de folletos estaba muy extendida. De algunos como «Entre campesinos», de Malatesta, se habían hecho muchas reediciones. También había tenido mucha aceptación el titulado «Huelga de vientres», del doctor Luis Bulffi. Los compañeros del Grupo «Tierra y Libertad» tenían publicados una variedad de folletos sumamente interesantes. También eran importantes a este respecto los publicados en la Editorial «Salud y Fuerza». Pero, posiblemente, ninguna agrupación libertaria o publicación de nuestro ambiente llegó jamás a igualar la enorme cantidad de folletos editados, con sus modestos medios de artesano impresor, por el compañero Hermoso Plaja. Miles y miles de folletos, de entre los más conocidos, fueron editados por él. Con el denominativo de Ediciones Vértice, al margen de la revista del mismo nombre, y de la edición de libros, Plaja llevó a cabo un trabajo considerable, difundiendo folletos por doquier, a precios irrisorios, facilitando con ello una más extensa difusión. También hay que mencionar las ediciones de folletos, presentados con excelento atuendo tipográfico, por las Ediciones de la «Revista Blanca». Por parte de la revista «Estudios» fueron editados algunos folletos, con buena presentación.

En lo que respecta al ambiente libertario francés, en donde tanto se prodigó la propaganda de nuestras ideas, hubo particularmente dos iniciativas editoriales en plan de difusión de folletos que tomaron amplio desorrollo. De una parte los editados por el Grupo de «Les temps Nouveaux», con textos inéditos de Kropotkin, Reclus, Grave, y otros conocidos compañeros. Realizaba la presentación de los folletos el que en la cubierta de ellos había dibujos alusivos a la crítica social, hechos por artistas renombrados, como Steinlen, Luce, Valloton, Delannoy y otros. También realizó un trabajo magnífico en plan de la difusión de folletos, el compañero Bidault, con la denominada «La brochure mensuelle». Durante una serie de años, cada mes publicaba un folleto diferente, ya como trabajo inédito, bien reeditado. Actualmente es el compañero Louis Louvet el que, como complemento de su revista «Contre courant», va publicando algún folleto.

Miles y miles de españoles, emigrados económicos, residen en Francia, en Suiza, en Alemania, en Bélgica; los hay también en diversos países de América. Se dirá cuanto se quiera al respecto de su mentalidad, pero hay un hecho que suscita la reflexión: Cuando la guerra de 1914, entraron en Francia muchísimos trabajadores españoles; procedían, como los de ahora, de las comarcas más económicamente pobres del país. Su mentalidad no diferiría mucho de la de los de ahora. Se les inducía a que adquirieran propaganda, unos la rehusaban, algunos la aceptaban. Y el hecho es que bastantes veteranos compañeros de ahora se formaron con la propaganda que entonces fueron asimilando. Conocido es aquel axioma que en relación a la física nos dice que nada se pierde. Tampoco se pierde toda la semilla de ideas que se echa en el suelo social.

Folletos de 16 y de 32 páginas, dirigidos a los emigrados de ahora, abarcando temas sugestivos, es indudable que harían una excelente labor. Sí, sí, a muchos no les interesarían, pero siempre habría una minoría que en ellos pondría atención. ¿Y no hemos quedado en que el progreso ha sido siempre el esfuerzo de la minoría?

EL FRACASO IDEALISTA DE VICTOR SERGE

Se han publicado recientemente, en un solo volumen, cuatro o cinco novelas de las que escribió Victor Serge, basadas en el ambiente de dictadura comunista con el que se familiarizó durante sus años de estancia en Rusia. Editadas dichas novelas hace ya tiempo, se ha aprovechado el aniversario, el cincuentenario de la revolución rusa para su reedición.

Victor Serge, de origen ruso y de nombre Kibalchiche, fue un temperamento inquieto, inteligente, estudioso. Como tantos hijos de familia pudiente, enamorados de la cultura occidental, atraídos por el fulgor intelectual de la *Ville Lumière*, conoció a escritores y artistas de izquierda, boyantes en la vida parisina de primeros de siglo. Dícese que por influencia del crítico de arte Feneon, simpatizante con el anarquismo, que Kibalchiche frecuentó y actuó en los medios del anarquismo individualista. No llegó a calar hondo en la ética del anarquismo, y se alejó de dicha ideología. Tras de una breve estancia en España, se fue a Rusia. No obstante sus amistades con gente influyente, los jerarcas del Partido no hallaron en él el incondicional que les interesaba. Militó en la oposición en tanto que trotskista. En discrepancia con el jefe, al fin quedó solo, fracasado, en tanto que idealista. La muerte cercenó una vida todavía joven, a la que faltó firmeza de convicción. Su último libro: «Memorias de un revolucionario» refleja los escollos con los que puede tropezar quien, pese a su talento, ha sido inestable en su posición moral de militante.

MAS CONSIDERACIONES SOBRE EL CONGRESO DE LA A. I. T.

por **Serafín Fernández**

COMO se ha dicho en el artículo anterior, frente a las posiciones flotantes que enturbian las ideas y desvían al movimiento, hay necesidad de deslindar posiciones; porque así lo aconsejan la experiencia y el actual estado de perturbación, que deteriora y amenaza la vida del anarcosindicalismo.

En los inicios del movimiento socialista-anarquista, la corriente marxista era insignificante. Los sociólogos que lograron descubrir las miserias morales y el fondo ultra-autoritario de las mismas, fueron escasos y muy poco escuchados. Pero, los que después de cien años de experiencia aún no han descubierto el degradante nivel moral que revelan las doctrinas marxistas en la práctica, y arguyendo subterfugios se inclinan a las mismas colaborando en las sindicales de etiqueta socialista o comunista, dan prueba de que en ellos no queda ni un gramo de sentimiento anarquista.

Con la cantinela de que las ideas y los métodos de ayer están hoy depasados y superados, se gastan largos espacios en publicaciones que fueron ayer y deberían ser hoy, dignas defensoras de mejor causa. Porque con esta cantinela forman una corriente de opinión, haciendo vacilar a aquellos en los que las ideas están poco arraigadas, y apartan a los jóvenes que escasamente las comprenden.

Se ha dicho y cabe repetir, que la superación de nuestras concepciones y métodos ha de ser, en nosotros, preocupación constante. Y en esta brega por la «superación», las ideas se fueron desprendiendo de los lazos con que se pretendió ligarlas a la masonería, al reformismo, a la democracia, al marxismo, al sindicalismo a secas, y otros sortilegios de menor cuantía conque toda suerte de prestigitadores se esfuerzan por hacer, de nuestras ideas, una nebulosa incomprensible, y de nuestro movimiento un siniviente que satisfaga sus ambiciones personales. En las luchas sociales por reivindicaciones, los rezos y los discursos parlamentarios de los que se esperaba la lluvia de mejoras, fueron reemplazados con inflamados discursos en los que se explican los derechos de los productores y la organización y acción con que deben conquistarlos. Estas ideas y tácticas llevan al movimiento a tener que topar con la Iglesia, para lo que, en muchas ocasiones, se pone a prueba la resistencia del propio pellejo. Y esto es lo que quieren evitar aquellos en los que se apagó la lucidez, se enfrió el espíritu revolucionario entrando en un estado de vacilaciones tal, que ya no saben si es mejor conservar la Iglesia para morir en gracia de Dios.

Escuchar el consejo de viejas tácticas por los que desconocen su antigüedad, no es lo penoso. Lo penoso es cuando los que saben mucho pretenden hacernos pasar tácticas mil veces fracasadas como descubrimientos de última hora. Con tal fin ya se escriben libros como el de Louis Mercier, «Presencia del Anarcosindicalismo», en el que dice que la misión del anarcosindicalismo es el de regenerar la democracia.

Con diferente terminología, lo de regenerar la democracia y las instituciones del Estado desde dentro, no es más que la teoría conque el Partido Socialista alemán en 1870 quiso justificar su participación en el Parlamento diciendo que por ello no renunciaba a la finalidad socialista.

En la polémica que provocó aquella transgresión y las que le sucedieron, intervino, entre otros, Anselmo Lorenzo, diciendo «que la pretensión de regenerar las instituciones del Estado es tanto como querer desinfectar una cloaca».

Entre los desviados por esta corriente colaboracionista cabe citar a Angel Pestaña, si bien tuvo la virtud de defenderla sin subterfugios. Y lo censurable en Pestaña y sus similares, no es el inclinarse a la corriente que mejor se avenga a su temperamento. Lo censurable es el presentarla como cosa nueva después de constatar los desastrosos resultados que el colaboracionismo dio, y está dando, en la práctica para la defensa de la buena causa.

Los que cubriéndose con la aureola de las ideas anarquistas se infiltran en las instituciones del Estado por los callejones oscuros de las «grandes sindicales» para justificar su alejamiento de la A. I. T., repiten el consabido estribillo de que las ideas anarquistas, para abarcar el problema que atañe a la emancipación del proletariado y de todo lo humano, son muy estrechas. Y al respecto se ha dicho y cabe repetir que si ideas existen que en lo humano y lo social no tienen más límites que los que les impone nuestra incomprensión, son las ideas anarquistas. Y si estrecheces existen, están en los que no sienten aquéllas o dejaron de sentirlas.

Para encubrir segundas intenciones se repite el estribillo de que hay que admitir la diversidad de maneras de pensar, lo que ha sido y debe ser condición inalterable, ya por condiciones temperamentales, como así para ensanchar el radio de acción y proyección del movimiento. El cristianismo que pretendió imponer la idea única de Cristo, el marxismo que se empeña en imponer la idea única de Marx, fosilizaron las doctrinas en que se inspiraron estos movimientos, retrotrayéndolos al más cerril autoritarismo.

Para abarcar los múltiples problemas que plantea la emancipación de todos los humanos, las diferentes maneras de ver los problemas son necesarias, a condición de que se persiga la misma finalidad emancipadora, o como mínimo, se aspire a ello. Pero a la diversidad de opiniones no se la

(Acaba en la pág. 2.)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428
B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

23 NOVEMBRE 1967
NUMERO 481
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Le XIII Congrès de l'A. I. T.

A un moment de l'histoire où le mouvement ouvrier mondial, trop souvent dérouté par le comportement de dirigeants pervertis, s'installe dans le renoncement, l'Association Internationale des Travailleurs se devait de réaffirmer dans son treizième congrès, la pérennité et la valeur sociale du syndicalisme révolutionnaire.

Nous ne pouvons pas, dans le cadre du journal, reproduire intégralement les débats qui s'y sont déroulés mais il nous paraît indispensable d'en souligner les éléments essentiels...

... L'A. I. T. s'est prononcée une fois de plus pour l'action directe des travailleurs avec, comme but final, le communisme libertaire.

Se penchant sur le problème des pays sous-développés, nos délégués se prononcent pour une véritable solidarité envers tous ces peuples qui, victimes de régimes dictatoriaux ou autocratiques, sont, de plus, bernés par la politique mensongère et hypocrite des Etats et des Eglises qui leur promettent leur aide matérielle et morale. L'A. I. T. dénonce cette hypocrisie et déclare que l'aide aux pays sous-développés doit être totale sur le plan économique, technique et culturel.

Cette aide doit être l'œuvre de la classe ouvrière organisée pour mettre en action la solidarité internationale du prolétariat.

Considérant par ailleurs que la classe ouvrière doit être en mesure, le moment venu, de prendre en main la gestion des moyens de production et de distribution, pour mettre en pratique notre vieille maxime : « De chacun selon ses moyens; à chacun selon ses besoins », le congrès étudie les nouvelles possibilités qui sont offertes aujourd'hui aux travailleurs. Un long rapport, présenté par la section espagnole qui vécut l'histoire des collectivités en 36, est analysé très attentivement et une motion sera votée à l'unanimité (les deux sœurs jumelles, selon l'expression de nos camarades espagnols) soit avant tout, une réalisation libertaire dans toute l'ampleur du terme, une œuvre sociale qui puisse servir d'exemple à tout le mouvement ouvrier. Dans la poursuite de son combat pour l'émancipation et le bonheur des peuples, le prolétariat doit pouvoir s'appuyer sur des faits sociaux concrets qu'il lancera à la figure du capitalisme embourbé dans ses propres contradictions.

En revenant aux vieux principes du véritable syndicalisme, l'A. I. T. ne fait que confirmer sa fidélité à la longue et noble histoire du mouvement ouvrier en marche vers la révolution sociale. Elle rend, par la même occasion, hommage à des militants de valeur et de courage comme le furent Bakounine, Pelloutier, Anselmo Lorenzo, etc.

Le congrès s'est aussi attardé sur le problème du chômage, dénonçant la complicité du syndicalisme réformiste qui a depuis toujours, encouragé les heures supplémentaires au lieu de continuer l'œuvre entreprise par les martyrs de Chicago. Tenant compte des progrès de la technique actuelle, nous devrions en être aujourd'hui, à revendiquer les trente heures par semaine alors qu'en réalité peu de travailleurs peuvent se vanter de faire quarante heures uniquement.

Enfin, l'A. I. T. a marqué dans ce congrès, l'importance et le rôle que joue la formation sociale des nouvelles générations. Il serait absurde d'attendre que la jeunesse vienne toute seule vers nous; même si elle en a l'intention, d'autres forces, d'autres courants d'idées sont prêts à tout mettre en œuvre pour les empêcher. Chaque section doit faire du prosélytisme : centres culturels, cours de militants, colonies de vacances, soirées éducatives et autres.

Ce fut un congrès laborieux et, pour reprendre les termes du secrétaire sortant qui a été réélu à l'unanimité :

« Il m'est très agréable de voir la bonne volonté de vous tous, mais cela ne suffit pas. Notre devoir est de concrétiser les accords que nous avons pris aujourd'hui. »

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

L'ANARCHISME

Sus à la démocratie bourgeoise

L'anarchiste dénonce plus âprement que ne le fait le socialiste « autoritaire » la duperie de la démocratie bourgeoise.

L'Etat bourgeois démocratique, baptisé « nation », ne paraît pas moins redoutable à Stirner que l'ancien Etat absolutiste : « Le monarque (...) était un bien misérable monarque, comparé au nouveau, à la « nation souveraine ». Nous n'avons dans le libéralisme que la continuation de l'antique mépris du Moi. » « Certes beaucoup de privilèges ont été extirpés avec le temps, mais exclusivement au profit de l'Etat (...) et pas du tout pour fortifier mon Moi. »

De l'avis de Proudhon, « la démocratie n'est rien de plus qu'un arbitraire constitutionnel ». C'est par une « ruse » de nos pères que le peuple a été proclamé souverain. En réalité, il est un roi sans domaine, le singe des rois, qui, de la grandeur et de la munificence royales, ne conserve que le titre. Il règne et ne gouverne pas. En déléguant sa souveraineté par l'exercice périodique du suffrage universel, il renouvelle tous les trois ou cinq ans son abdication. Le dynaste a été chassé du trône, mais la royauté a été conservée tout organisée. Le bulletin de vote, entre les mains d'un peuple dont l'éducation a été volontairement négligée, est une supercherie savante dont seule profite la coalition des barons de la propriété, du commerce et de l'industrie.

Mais la théorie de la souveraineté du peuple contient en elle-même sa négation. Si le peuple tout entier était vraiment souverain, il n'y aurait plus de gouvernement, plus de gouvernés. Le souverain serait réduit à zéro. L'Etat n'aurait plus la moindre raison d'être, il s'identifierait avec la société, il disparaîtrait dans l'organisation industrielle.

Pour Bakounine « le système représentatif, loin d'être une garantie pour le peuple, crée et garantit, au contraire, l'existence permanente d'une aristocratie gouvernementale contre le peuple ». Le suffrage universel est un tour de passe-passe, un leurre, une soupape de sûreté, un masque derrière lequel « se cache le pouvoir réellement despotique de l'Etat, fondé sur la banque, la police et l'armée », « un moyen excellent pour opprimer et pour ruiner un peuple au nom même et sous le prétexte d'une soi-disant volonté populaire ».

L'anarchiste ne croit guère à l'émancipation par le bulletin de vote. Proudhon est, au moins en théorie, abstentionniste. Il pense que « la révolution sociale est sérieusement compromise si elle arrive par la révolution politique ». Voter, ce serait un contresens, un acte de lâcheté, une complicité avec la corruption du régime : « Pour faire la guerre à tous les anciens partis réunis, ce n'est pas dans le parlement que nous devons chercher légalement notre camp de bataille, c'est hors du parlement. » « Le suffrage universel est la contre-révolution. » Pour se constituer en classe, le prolétariat doit, d'abord, « faire scission » de la démocratie bourgeoise.

Mais à cette position de principe Proudhon le militant fait de nombreuses entorses. En juin 1848, il se laisse élire député et prendre, un moment, dans la glu parlementaire. Deux fois de suite, aux élections partielles de septembre 1848 et à l'élection présidentielle du 10 décembre de la même année, il soutient la candidature de Raspail, un des porte-parole de l'extrême-gauche, alors en prison. Il va même jusqu'à se laisser éblouir par la tactique du « moindre mal », préférant le général Cavaignac, bourreau du prolétariat parisien, à l'apprenti dictateur, Louis-Napoléon. Beaucoup plus tard, aux élections de 1863 et 1864, il préconise, certes, le vote par bulletin blanc, mais à titre de manifestation contre la dictature impériale et non par opposition au suffrage universel qu'il baptise maintenant « principe démocratique par excellence ».

Bakounine et ses partisans dans la Première Internationale protestent contre l'épithète d' « abstentionnistes » que les marxistes leur décochent. Le boycottage des urnes n'est pas pour eux un article de foi, mais une simple question de tactique. S'ils affirment la priorité de la lutte de classes sur le plan économique, ils n'acceptent pas que l'on dise qu'ils font abstraction de la « politique ». Ils ne rejettent pas la « politique », mais seulement la politique bourgeoise. Ils ne condamnent la révolution politique que si elle devait précéder la révolution sociale. Ils ne se tiennent à l'écart que des mouvements politiques qui n'auraient pas pour but immédiat et direct l'émancipation complète des travailleurs. Ce qu'ils redoutent et dénoncent, ce sont les alliances électorales équivoques avec les partis du radicalisme bourgeois, du type « 1848 », ou du type « front populaire », comme on dirait aujourd'hui. Ils appréhendent également que les ouvriers élus députés, transportés dans des conditions d'existence bourgeoises, cessant d'être des travailleurs pour devenir des hommes d'Etat, deviennent des bourgeois eux-mêmes.

Cependant l'attitude des anarchistes à l'égard du suffrage universel est loin d'être cohérente et conséquente. Les uns considèrent le bulletin de vote comme un pis-aller. Il est aussi parmi eux des irréductibles pour lesquels son utilisation est damnable, quelles que soient les circonstances, et qui en font une question de pureté doctrinale. C'est ainsi que Malatesta, à l'occasion des élections du cartel des Gauches de mai 1924, en France, se refusera à toute concession : il conviendra que, dans certaines circonstances, le résultat des élections pourrait avoir des conséquences « bonnes » ou « mauvaises » et que ce résultat dépendrait parfois du vote des anarchistes, surtout lorsque les forces des formations politiques opposées seraient égales. « Mais qu'importe ! Même si certains petits progrès étaient la conséquence directe d'une victoire électorale, les anarchistes ne devraient pas courir aux urnes. » Pour conclure : « Les anarchistes se sont maintenus toujours purs et restent le parti révolutionnaire par excellence, le parti de l'avenir, parce qu'ils ont su résister à la sirène électorale. »

L'incohérence de la doctrine anarchiste en cette matière sera illustrée, notamment, en Espagne. En 1930, les anarchistes feront front avec les partis de la démocratie bourgeoise pour renverser le dictateur Primo de Rivera. L'année suivante, malgré leur abstentionnisme officiel, ils seront nombreux à se rendre aux urnes lors des élections municipales qui précipiteront le renversement de la monarchie. Aux élections générales du 19 novembre 1933, ils préconiseront énergiquement l'abstention électorale, qui ramènera au pouvoir pour plus de deux ans une droite violemment antiouvrière. A l'avance, ils prendront soin d'annoncer que, si leur consigne abstentionniste devait amener la victoire de la Réaction, ils y répondraient en déclenchant la révolution sociale. Ce qu'ils tenteront de faire, peu après mais vainement, et au prix de nombreuses pertes (morts, blessés, emprisonnés). Lorsque, au début de 1936, les partis de Gauche s'associeront dans le Front Populaire, la Centrale anarcho-syndicaliste sera fort embarrassée sur l'attitude à prendre. Finalement, elle se prononcera, mais du bout des lèvres, pour l'abstention, et sa campagne sera assez tiède pour n'être point entendue des masses, dont, de toute manière, la participation au scrutin était déjà acquise. En allant aux urnes, le corps électoral fera triompher le Front Populaire (263 députés de gauche contre 181).

Il est à noter que les anarchistes, malgré leurs attaques endiablées contre la démocratie bourgeoise, admettent son caractère relativement progressif. Même Stirner, le plus intransigeant, lâche, de temps à autre, le mot de « progrès ». Sans doute, concède Proudhon, lorsqu'un peuple passe de l'Etat monarchique au démocratique, il y a progrès » ; et Bakounine : « Qu'on ne pense pas que nous voulons faire (...) la critique du gouvenement démocratique au profit de la monarchie (...), La plus imparfaite république vaut mille fois mieux que la monarchie la plus éclairée (...) Le régime démocratique élève peu à peu les masses à la vie publique. » Ainsi se trouve démentie l'opinion émise par Lénine, selon laquelle « certains anarchistes » professeraient « que la forme d'oppression est indifférente au prolétariat ». Et, du même coup, se trouve écarté le soupçon exprimé par Henri Arvon dans son petit livre sur l'*Anarchisme* que l'antidémocratisme anarchiste puisse se confondre avec l'antidémocratisme contre-révolutionnaire.

Daniel GUERIN

FRANCISCO FERRER GUARDIA

« Je désire qu'en aucune occasion, ni prochaine, ni lointaine, ni pour quelque motif que ce soit, on ne fasse devant mes restes des manifestations d'un caractère politique ou religieux, considérant que le temps qu'on emploie à s'occuper des morts serait mieux employé à améliorer la condition où se trouvent les vivants, ce dont la plupart auraient grand besoin. »

Quelques heures avant de mourir, Francisco Ferrer exprima avec une tranquillité sereine ces pensées, que tous nous devons nous efforcer de méditer.

Francisco Ferrer ajoutait au surplus ces quelques lignes qui précisait ses dernières volontés spirituelles :

« Je désire aussi que mes amis parlent peu ou point du tout de moi, parce qu'on crée des idoles quand on exalte les hommes, ce qui est un grand mal pour l'avenir humain. Les actes seuls, quels que soient ceux dont ils émanent, doivent être étudiés, exaltés ou concourir au bien commun, qu'on les critique pour qu'ils ne se répètent pas, si on les considère comme nuisibles au bien-être général. »

Ce n'est point faire injure cependant à la mémoire de Francisco Ferrer que d'essayer de retracer sa vie, sa pensée et son action. Ce faisant, j'ajoute que je n'ai ni le culte des héros, ni celui des martyrs. J'ai une certaine aversion à exalter les uns ou les autres au point d'en créer des légendes qui, s'accréditant au cours de l'histoire, s'imposent aux yeux des foules comme des fétiches nouveaux qu'elles viendront adorer à leur façon.

Pour moi, Francisco Ferrer est un symbole. J'entends par là qu'il personnifie l'éclatante affirmation d'une vérité au service de la libération humaine.

Francisco Ferrer était un homme qui osa se dresser contre la stupide routine d'un enseignement désuet et ne recula point de se heurter à la tyrannie « obscurantiste » de ceux qui prétendent maintenir nos sociétés sous des jougs infâmes d'intolérance, de despotisme et de fanatisme, nous dirions aujourd'hui de totalitarisme, car il n'y a guère que les vocables qui changent au cours des siècles.

On peut donc invoquer un homme qui, comme Francisco Ferrer, s'est donné entièrement à la cause qu'il estimait par dessus tout indispensable, sinon primordiale : l'éducation de l'enfance, libérée des préjugés et des dogmes, prélude à la libération de l'homme et de l'humanité.

Sans doute les chemins de la délivrance sont pavés de douleurs et de désespérances et le temple de la liberté et de la raison élevé avec ferveur et enthousiasme est loin d'être bâti.

Chancelantes sont encore nos libertés, précaires mêmes leurs assises, mais un jour viendra où la cité de nos rêves s'instaurera magnifiquement, écrasant de ses voûtes gigantesques les centres ténébreux où l'humain n'est que l'esclave d'une Rome insultante à la vie et à la liberté.

Si nous exaltons Francisco Ferrer, c'est qu'il est parmi ceux, qui depuis Socrate, condamné à boire la ciguë parce qu'il avait osé blasphémer les dieux, un nouveau cadavre sur la poussière de ces chemins sanglants et qu'il se dresse comme un reproche permanent pour tous ceux qui essayent d'entraver la marche d'une humanité qui, se libérant des griffes entre tous ceux, de qui les représentants des dieux disaient : « Vous êtes tous frères sur cette terre, aimez-vous les uns les autres. »

Le 10 janvier 1859, Francisco Ferrer Guardia est né à Alella, un joli village à quelques kilomètres de Barcelone.

D'une famille nombreuse, de parents paysans aisés, attachés à l'Eglise et à la royauté, Francisco Ferrer a reçu une éducation religieuse approfondie.

Tandis que notre jeune Francisco épousait avec respect la croyance des siens, son frère, comme pour marquer le contraste, manifestait pour les objets du culte un grand mépris.

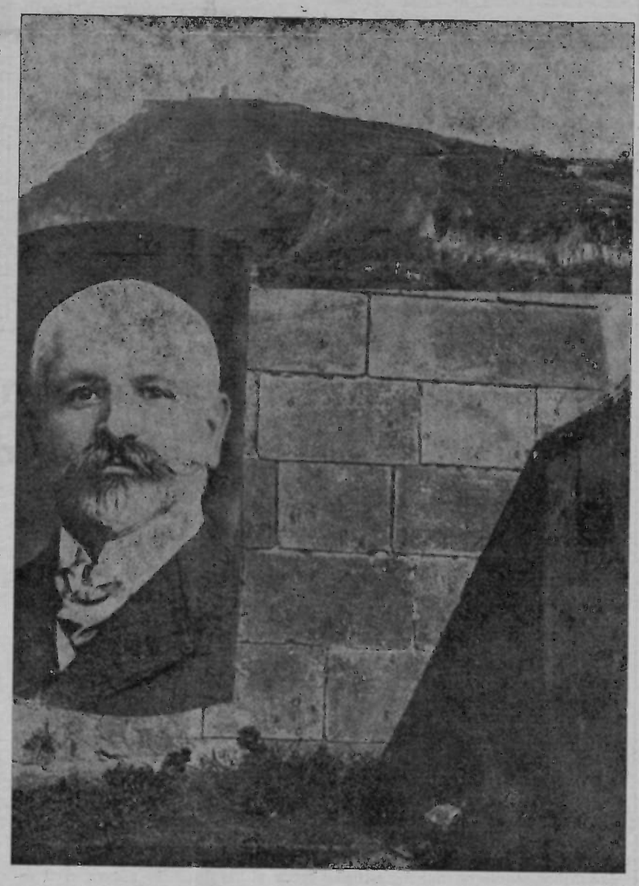
N'a-t-on pas écrit que ce frère José éprouvait pour les objets de piété une profonde aversion, qui le poussait à détruire tout ce qu'il trouvait sous la main. Il allait jusqu'à arracher les scapulaires que des mains pieuses cachaient dans la doublure de ses vêtements.

Francisco, lui, ne cultivait point cette répulsion. Sentimental et doux au contraire, il acceptait l'enseignement religieux sans rebuffade. Ne fut-il pas enfant de cœur à l'église d'Alella !

Mais l'âge de gagner sa vie vint. Francisco Ferrer s'embaucha comme employé dans une maison de Barcelone, où l'on s'occupait de la vente de draps.

Le patron était libre-penseur. Il eut maille à partir avec le clergé, tout puissant dans cette Espagne vouée aux hommes d'Eglise.

Pourquoi s'éprit-il d'amitié pour



son jeune commis ? Sans doute parce qu'il apprécia son intelligence, comprit sa sentimentalité, et ainsi notre jeune Francisco allait être initié aux pensées nouvelles, se rendre compte petit à petit des mensonges qu'on lui avait enseignés. Disons-le franchement, sous cette influence, Francisco Ferrer devint anticlérical.

Que Francisco Ferrer ait conservé une amitié pour « son patron » on le comprendra aisément, puisque peut-être sans lui il ne serait point devenu ce qu'il fut.

Mais Francisco Ferrer est un jeune homme d'études. Loin de dépenser sa jeunesse en plaisirs frivoles, il travaille, se construit seul, ou presque, un bagage intellectuel fort enviable. Son patron l'assiste en lui prêtant les livres de sa bibliothèque.

Vint la conscription. Ferrer est remplacé. Bientôt agréé comme contrôleur de route à la Compagnie des Chemins de Fer du Nord de l'Espagne, il ne tardera point à épouser Mlle Thérèse Sanuarti. De ce mariage naquirent plusieurs enfants.

En 1884, Francisco Ferrer est initié à la loge franc-maçonnique « Verdad » à Barcelone.

S'il consentit lors de la naissance de sa première fille, Trinidad, à la laisser baptiser, ce fut sa dernière concession ; les autres enfants prirent noms : Paz (La Paix), Luz (Lumière), Sol (Soleil), son fils se nomma Riégo, en souvenir d'un général pour qui Ferrer avait une admiration profonde. Ce général Riégo avait montré devant le peloton d'exécution un courage héroïque qui enthousiasmait Ferrer et l'on rapporte que sa fille Trinidad, confidente de son père, rappelait cette conversation en ajoutant que l'auteur de ses jours affirmait que son courage serait identique.

La fin de la vie de Francisco Ferrer est venue confirmer cette affirmation.

Mais l'heure de l'action sonna bientôt.

Le 19 septembre 1886, Francisco Ferrer, contrôleur des chemins de fer, s'engage sur les chemins qui ont conduit certains ambitieux à la gloire, d'autres à l'échafaud, d'autres encore vers cette paix sereine qui accompagne ceux dont la sincérité a été le mobile de toute une vie de dévouements et de sacrifices.

Une échauffourée éclate à Santa-Coloma de Farnez, échauffourée de Villacampa, du nom de celui qui la dirigea.

Précisons pour mieux comprendre la part prise par Francisco Ferrer dans ce pronunciamiento qui visait à proclamer la République en Espagne.

La régence de Marie-Christine était fort contesté. Les républicains, profitant de l'absence à Madrid de celle-ci et du Premier ministre Sagasta, risquèrent un mouvement de révolte.

Dans la caserne San Gil, (85) cavaliers du régiment l'Albuero et (185) hommes d'un régiment d'infanterie de Cuarella, conduits par des officiers et sous-officiers, abandonèrent la caserne aux cris : « Vive la République », « Vive Salmerón ».Le général de brigade républicain, Villacampa, était l'âme de l'insurrection et marchait à la tête des insurgés.

Les rebelles gagnèrent la caserne des Docks, tentèrent d'entraîner leurs camarades et tentèrent d'enlever le parc d'artillerie.

Le général Pavia, gouverneur de Madrid, s'en vint livrer combat avec les troupes restées fidèles. Rejoignat les insurgés à la gare du Midi, il les somma de se rendre. Il lui fut répondu par un feu de salve. Ne se sentant point aidés par les troupes des Docks, les rebelles s'enfuirent, cherchèrent refuge aux environs de Madrid. Certains gagnèrent la campagne. Presque tous, hélas, furent bientôt arrêtés. Le pronunciamiento avait échoué complètement.

Une cinquantaine d'arrestations eurent lieu parmi les républicains et zorrillistes.

Villacampa, lui - même, réfugié à Noblejos, dans la province de Tolède, est arrêté à son tour le 23 septembre. Condamné à mort, ainsi que d'autres civils et militaires, il voit sa peine commuée en déportation perpétuelle, grâce aux protestations de l'opinion publique. Transporté à Fernando Po, Villacampa ne tarda point à mourir.

Francisco Ferrer s'expatria, vint à Paris, devint secrétaire de Ruiz-Zorrilla, un des chefs du parti républicain espagnol, et ainsi il continua la propagande en faveur des idées républicaines et anti-cléricales.

Le 26 mars 1890, Francisco Ferrer est affilié à la Franc-Maçonnerie, où il conquiert les plus hauts grades. Trinidad et Paz seront à quelques temps de là l'objet d'une cérémonie d'adoption.

Mais quittons ce terrain plein d'anecdotes, où nos pensées s'égarent dans des rapports d'activité qui disent la vie de l'homme, cependant qu'ils aident à éclairer notre lanterne et mieux saisir par là l'œuvre que nous légua Francisco Ferrer.

Francisco Ferrer n'abandonne point la poursuite de sa formation intellectuelle, mais il songe déjà à partager ce qu'il possède. Il veut dispenser son savoir autour de lui, communiquer ses connaissances aux autres, en faire profiter autrui.

Il fait traduire en espagnol certains livres et brochures qu'il juge utiles pour soutenir son action anticléricale. Des ennuis personnels l'assaillent, qui le forcent à se séparer de sa femme, le divorce n'étant pas admis par la loi espagnole.

Pour subvenir aux besoins familiaux, Francisco Ferrer professe a l'Association philotechnique un cours d'espagnol, ensuite au Lycée Condorcet. Commencé en 1895, cela durera jusqu'en 1898. Entre-temps, il publie chez l'éditeur Garnier un cours d'espagnol pratique, cours très estimé, paraît-il.

Il cessera ces activités dès 1901, absorbé qu'il est par la création de l'Ecole Moderne à Barcelone.

Mais que s'était-il passé entretemps ? C'est ici que se place la rencontre de Francisco Ferrer avec Mme et Mlle Meunier. Nous sommes

(Suite page 2.)

Requiem pour un combattant

Ernesto « Che » Guevara est mort, et sa mort eut dans le monde un grand retentissement.

Bien sûr, nous sommes des antimilitaristes, des anti-étatistes ; nous sommes des libertaires, mais cela ne nous donne pas d'œillères ; cela ne saurait nous empêcher, et justement parce que nous sommes des libertaires, de reconnaître la valeur et le mérite d'un révolutionnaire courageux et sincère comme le fut Ernesto « Che » Guevara, quelque différente qu'ait pu être l'idée qu'il avait de la future organisation du monde.

Tous les journaux du monde ont relaté sa fin ; les « amis » relativement peu, moins, bien souvent que les « ennemis » dont un bon nombre ont cru devoir lui rendre hommage, un hommage qu'ils n'accordent d'ailleurs pas toujours à l'adversaire abattu.

Ernesto « Che » Guevara, médecin à Buenos Aires, puis ministre à la Havane avait abandonné une condition confortable pour organiser la guérilla dans les plus déshérités des pays de l'Amérique latine.

La guérilla, camarade bien nourri et qui roule voiture, ce n'est pas seulement un mot pittoresque, un terme exotique et coloré. La guérilla, en Amérique du Sud, et cela il faut le dire, c'est la lutte, la lutte souvent désespérée des plus déterminés des hommes issus d'une population misérable, contre les tyrans politiques et les bandits capitalistes qui les exploitent au-delà de tout ce que, d'ici surtout, on peut imaginer.

N'oublions pas que ces républiques dites « latines » sont en fait des colonies des Etats-Unis ; que ces « républiques » ont à peu près toutes des gouvernements à la botte des financiers américains ; que ces populations, mal nourries, sont, dans une proportion de 80 pour 100 illettrées et maintenues dans cet état comme bétail sous le joug, dans un servage comparable à celui qui fut le nôtre au Moyen Age.

Sans doute, il existe bien là-bas quelques « intellectuels ». Pas plus qu'ici ce mot ne signifie grand chose. Ils n'ont que peu d'audience. Ils servent d'alibi aux potentats locaux et donnent bonne conscience aux banquiers yankee, si tant est que la chose soit possible.

Et pourtant l'Amérique latine est riche, et si les peuples y sont si malheureux, c'est parce que les richesses de leur sol et le fruit de leur travail leur sont volés par des bandits d'Etat et leurs maitres nord-américains.

Il fallait que la revolte éclate. Et c'est pour cela que « Che » Guevara, au lieu de s'endormir sur ses lauriers cubains partit pour organiser, instruire, aider des paysans, des ouvriers et même quelques étudiants décidés à prendre en main leur destinée et celle de leur pays. Il fallait, il faut libérer les opprimés, chasser les banquiers américains, leurs gardes-chiourmes engalonnés et leurs valets de basse politique.

La mort de Guevara pourra réjouir tout ce joli monde. Les canailles comme Barrientos, Schloesner, et autres Franco sud-américains pavoiseront ; mais nous, libertaires, nous avons perdu un camarade de combat, car, même en tenant compte qu'il était marxiste, son combat était bien aussi le nôtre et cela nous ne devons pas l'oublier. Il semble bien d'ailleurs que son marxisme n'était pas tellement rigide, ni servile surtout. Guevara n'était à la botte ni de Moscou ni de Pékin et il l'a dit. Cet homme, ce combattant était, en fait, bien près de nous.

Thomas CASTOR

ANTENA

¿QUE ESPERABAN?

SALAMANCA. — El rector de la universidad, don Alfonso Balcells Colina, votó en las Cortes en contra de la Ley Orgánica del Movimiento y luego explicó por qué lo había hecho: «He querido expresar, no ya una opinión personal, sino interpretar la opinión pública y las necesidades del país. Tengo que reconocer que el resultado de la votación representa un innegable fracaso y un serio revés para los que propugnamos, «desde dentro», una política de concordia entre los españoles. »

UNA CONFERENCIA DE CUENDE

PARIS, (OPE). — LE COMBAT SYNDICALISTE da cuenta de la conferencia dada por el calificado cenetista Félix Cuende, en la Federación Local de París. El tema ha sido «Verdades y errores presentes». Entre otras afirmaciones ha hecho las siguientes:

«Los puntales más sólidos del pensamiento libertario lo constituyen el elevado concepto de la dignidad humana, de la razón, de la justicia y del federalismo.»

«Quiero afirmar que nosotros solos no conseguiremos jamás vencer a los enemigos de la clase obrera. Si es que luchamos para estirpar las raíces de la tiranía y conquistar la libertad, no tenemos otra solución que aliarnos con otras fuerzas de signo democrático. Estas fuerzas se hallan simbolizadas en una sigla : «Alianza Sindical Obrera». (1)

Después de la disertación han sido varios los asistentes que han expresado su punto de vista sobre el tema tratado.

(1) Hay error de redacción. El compañero Cuende se refirió a la Alianza Sindical Española. — (Nota del «C. S.»).

EL DERECHO A EXPONER LA OPINION CONTRARIA

MADRID, (OPE). — «Disentir es también hacer patria — se ha escrito en «La Voz de Galicia» —, añadiendo: el constante asentimiento a un programa, unas instituciones, unos organismos, y una política, puede ser, en lugar de patriotismo, patriotismo. Estar ciego a la existencia de errores que toda obra humana lleva consigo, viendo sólo virtudes es la peligrosa ceguera que lleva a un pueblo al inmovilismo. Creer que ni estar de acuerdo en todo momento con el funcionamiento de unas instituciones es ser derrotista o nihilista, es desconocer el gran valor constructivo que tiene una opinión contraria.»

EL SEÑOR DUVERGER CALIFICADO DE «PERSONALIDAD SUBVERSIVA»

PARIS, (OPE). — El título arriba citado, es el que encabeza, a dos columnas, un despacho que de su corresponsal en Madrid, publica «Le Monde», (día 10).

«El señor Maurice Duverger ha sido calificado por las autoridades españolas de «personalidad subversiva». Hace tres semanas habló en la apertura de curso de la escuela de Sociología del CEISA (Centro de Enseñanza y de Investigación). Dio una conferencia sobre «La investigación sociológica en acción». De origen próximo a la CEISA se nos hace saber que el presidente de dicha escuela, profesor Julio Palacios, de 76 años, miembro de varias academias, ha sido interrogado durante tres horas en la Dirección General de Seguridad sobre el «significado» de la presencia de una «persona subversiva», tal como el señor Duverger.

La CEISA ha sido creada hace tres años bajo el patrocinio de 23 profesores titulares de la Universidad, a raíz de cerrarse la Escuela Libre de Sociología, como consecuencia de la expulsión vitalicia de dos (profesores : los señores Aranguren (católico) y Tierno Galván (socialista).

CONVENTOS DE AUGE

MADRID, (OPE). — Según el diario católico «Ya», en España existen 930 conventos de clausura, con 20.000 monjas, lo que supone el 40 por 100 de los que hay en el mundo.

LA REPRESION

MADRID. — Por haber sido delegado del Sindicato Democrático Estudiantil en la Facultad de Ciencias de Barcelona, al estudiante José M. Maymó Asses el fiscal pide tres meses de encarcelamiento contra el acusado.

Por reunión no autorizada en el aula magna de Filosofía y Letras, pero con sala llena hasta los topes, el mismo fiscal (del T. O. P.) requiere un año de prisión y 15.000 pesetas de multa a cada uno de los estudiantes Zenón Navarro, Ramón Alquezar y Marsal Tarragó, todos ellos de Barcelona.

FRIO Y OSCURIDAD EN LA CASA DEL ARTE

MADRID. — El 10 de noviembre la Escuela Superior de Bellas Artes de San Fernando ha cesado en su actividad docente en su nuevo edificio de la Ciudad Universitaria.

Esta situación ha sido motivada por la falta de calefacción, electricidad y otros elementos indispensables para el normal desarrollo de su actividad docente, causando la imposibilidad de asistencia a clase de todo el alumnado, imprevisión inexplicable puesto que este mismo hecho sucedió el curso pasado en su antiguo local de la calle de Alcalá.

DECLARADO POR CASTIELLA EN NUEVA YORK

«Respecto a Cuba, la posición del gobierno español es la de siempre. España, con los países de Hispanoamérica, hercanos nuestros, no puede olvidar ni a las minorías residentes españolas ni a los nativos ligados por esa cultura de la sangre que jamás se pierde. Aunque las relaciones comerciales sean menores que las de otros países, el gobierno español mantiene sus relaciones con La Habana, por razones superiores a la del matiz político de los gobiernos.»

PIDEN AUMENTO DE SUELDO

MADRID. — Aprovechando el «descanso del bocadillo», cinco mil ferroviarios han tenido asamblea en Talleres generales del depósito de Príncipe Pío, Talleres generales, Taller de Puertas de Villaverde y Taller depósito de Cerro Negro y demás departamentos de la RENFE en la capital. Motivo de la reunión: solicitar aumento de salario y protestar contra irregularidades «verticalistas».

EL NEGOCIO ES EL NEGOCIO

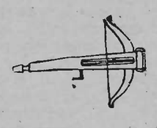
LA UNION. — Con 2.467 toneladas de butano ruso ha llegado a la dársena de Escombreras el buque sueco «Capella».

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».



AREA MUNDIAL

«CHE, PARE OSTE LA BURRA»

LA muerte supuesta de Che Guevara en los riscos bolivianos (supuesta, porque nosotros creemos mejor en la eliminación cheriana en la manigua política cubana), ha dado ocasión para que escasísimos compañeros nuestros asomaran, fuera de su intimidad, el cuernecillo marxista que tan mal adorna a todo individuo considerado libre. El propio «Monde Libertaire» ha metido a toda fachada un retrato de Ernesto Che Guevara para darse un cartel publicitario, si bien es verdad que su comentario en ocasiones huye del camino trillado por las Agencias imperialistas de la noticia. Mas, de haber profundizado un poco el tema, el «M. L.» hubiera llegado a una conclusión anticastrista semejante a la nuestra. El recurso de nuestros compañeros de la calle Ternaux nos recuerda el truco de Pastor, director de «Estudios», el cual truco consistía poner en cubierta una soberbia tricomía con desnudo de mujer joven, anzuelo que atraía a los vocacionales de la sicalipsis que en las páginas interiores, examinadas con frenesí, no hallaban más que tratados de filosofía, de pedagogía, de eugenesia y medicina.

La muerte de un guerrillero, indudablemente ofrece interés episódico y narrativo por las circunstancias dramáticas que cierran el ciclo de una vida más subrayada que otras. No obstante, hay que observar el cariz moral tanto como el espectacular del suceso. Laval fue un guerrillero tenaz en los vericuetos de la política... traumática. El hombre murió heroicamente (¿quién va a negarlo?) pero no nos interesó la negrura de su causa. Pues, el muerto al hoyo, aunque no pueda hablarse del bollo.

Sales fue otro guerrillero, no importa si urbano y sin urbanidad, ahincado en la lucha contra la C. N. T. Que gozaba de altas protecciones no hay duda, pero que se atrajo la puntería de nuestras pistolas, no lo dudemos tampoco. Al fin este guerrillero canalla, pero guerrillero, cayó mortalmente herido bajo el rayo justiciero del 19 de julio. Justamente, nadie se ha ocupado de ese Sales para encocoramos con sus hazañas. En 1944 en el Pirineo francés pulularon guerrillas hispano comunistas que, so pretexto de hostigar a las patrullas «boches», asesinaron en el alto Ariège al compañero Gracia de San Vicente de Castellet, comisario de batallón en la 119 B. M., 26 División, y con él a una familia confederal aragonesa. ¡La guerrilla! ¿Nos hemos de ocupar de las guerrillas carlistas, que tanto dolor y muerte sembraron en España durante más de un siglo? ¿Es qué no fueron valientes el cura Santa Cruz, Miret, Savalls, Zumalacárregui y otros cabecillas de la misma especie? ¿Es qué por hechos de arrojo temperamental hay que divinizar a esos individuos, cuando sin ellos la humanidad se lo pasaría estupendamente?

Claro que han existido igualmente el Xic de la Barraqueta, federal acrisolado; Salvochea, guerrillero humanista, sin contradicción posible; Ramón Ars, luchador encarnizado; Elías García, el clásico de «uno contra todos»; Buenaventura Durruti, el osado contra todas las tiranías. Cierto, estas personalidades armadas existieron para orgullo nuestro, pero ¿qué semejanza tuvo E. Guevara con nuestros héroes de la libertad integral y de la igualdad para todos? Con los respetos que nos pueda merecer el sacrificio de un hombre como Ernesto, nos es imposible rubricar con el sombrero o iniciar una inclinación de busto en loor a un hombre entregado a una teoría totalitaria, a una corriente general comunista, revolucionaria en sentido degenerado, por tender, en todo el mundo, a la cohibición de las ideas libres y del libre desarrollo de los pueblos, mediante la agravación autoritaria del Estado. Sino que nos digan, los escasísimos « libertarios » que se emocionan ante la propaganda masiva del comunismo y del burguesismo mundiales en favor del Che y de la revolución bolchevique, qué propaganda anarquista se puede realizar en Cuba, en la U. R. S. S., en Polonia, en Checoslovaquia, en Hungría, en Bulgaria, en Rumania, en Yugoslavia, en Albania (entre paréntesis: y en España, en Portugal, en Grecia, en Paraguay, en Nicaragua, en Guatemala, en Bolivia...) que no comporte, para los propagandistas, un peligro de muerte? ¿Y habríamos de ser los libertarios tan frívolos, tan memos, tan olvidadizos, que la muerte de un cooperador de la tiranía roja nos emocione hasta la caída de la baba? Cuando la prensa internacional y las jefaturas comunistas echan tierra y lodo sobre las tumbas de los compañeros Berneri, Ascaso, Durruti, Mackno y otros, ¿hemos de ser nosotros quienes hemos de sublimizar a sus héroes dirigidos? Que ellos cumplan este trabajo, está bien. Que lo cumpliéramos nosotros, sería una prueba de imbecilidad militante.

Y si alguien de los «nuestros» así no lo creyera, que se de un rodeo por Siberia y por la Isla de los Pinos para preguntar qué ocurre en tales lugares a los compañeros que languidecen a muerte por haber osado, en régimen marxista, divulgar teorías de libertad absoluta en vez de política absolutista.

AFRICA SE NACIONALIZA

Arabia del Sud, terreno afro-meridional hasta aquí ocupado por los ingleses, al fin ve satisfecha su ambición de constituirse en nación como todo país que se estime. En su lucha contra el ocupante, los grupos armados han demostrado valentía, heroísmo, desprendimiento, generosidad, y demás vocablos con los que empezar la escritura de la historia. La población árabe-sudista, como todas, está madura para regir sus destinos, naturalmente, en democracia justificativa del derecho y la libertad del ciudadano. Unicamente que la falta centenaria de ejercicio civil (ejercido que nadie les ha enseñado, y si regateado, como la instrucción igualmente), sumió a Aden y extensiones en el caos, en el preciso momento en que Londres anunció la concesión de la independencia, degenerando la situación en una sangrienta pendencia. Dos partidos rivales, el Frente de Liberación Nacional y el Frente de Liberación del Sud-Yemen Ocupado se disputan acremente, fraticidamente, la posesión del Poder, esa manzana de la discordia que el colonialismo les ha cedido. Diversas veces las propias tropas ocupantes tuvieron que evitar choques sangrientos entre ambas fuerzas locales, mas al marginarse aquéllas los encontronazos entre aborigenes FLN y FLOSY han alcanzado la proporción de una guerra ostensiblemente mortífera. En la sola batalla de Aden y alrededores fueron registradas más de dos mil bajas, en muertos y heridos. Mal empieza la Arabia del Sud con su independencia. Primeramente la rivalidad esterilizadora, luego será el «proteccionismo» de la rubia Albión, de EE. UU., de la URSS o de China. Dolor, imposibilidad, miseria y dependencia. Sólo los jerifaltes de la nueva política «local» gozarán tanto de independencia como de riquezas personales. El resto de la población, la *récaille*, a trabajar, a aguantar, a sufrir, a aplaudir, a votar, a llevar el paso, a sostener el fusil y las ambiciones de los «comandones».

VOCES DE ALIENTO Y VOCES DE DESALIENTO

ES crueldad estar echándole continuamente en cara a un niño sus defectos en vez de corregirselos. A los niños de delicado temperamento les lastima gravemente la sugestión de inferioridad y la exageración de defectos que pudieran haberse por completo vencido.

La constante, enfadosa y repetida admonición contra lo malo, no beneficia al niño ni la mitad tanto como mantener su tierna mente siempre llena de lo verdadero, lo bello y lo bueno. La persistente sugestión de amor, pureza y bondad empapará de tal suerte al cabo de algún tiempo el ánimo del niño, que no habrá en su naturaleza ni un átomo capaz de atraer las siniestras cualidades opuestas de odio, lujuria y malignidad.

Quedará tan henchido de luz, tan lleno de belleza y amor que no quedará resquicio por donde penetren sus contrarios.

Es preciso alentar, mantener y afirmar la confianza del joven en sí mismo por todos los medios posibles, pero con muchísimo cuidado de que por imprudente extralimitación no caiga en la jactancia y el engreimiento creyéndose superior a su verdadera valía.

Gran número de jóvenes especialmente los de exquisita sensibilidad y recatada y medrosa índole propenden a figurarse que carecen de las aptitudes manifestadas por sus compañeros.

La característica más señalada de estos jóvenes es que desconfían de sí mismos y pasan alternativamente de la esperanza al desaliento. En consecuencia, gran torpeza es, contrariar la confianza que un joven pueda tener en sí mismo, dudando de sus aptitudes o sugeriéndole la desalentadora idea de que nunca servirá para cosa que valga la pena.

Las desanimadoras palabras de estas sugestiones, como letras grabadas en certeza de retoño, irán aumentando de tamaño según transcurra el tiempo, hasta que aparezcan como horribles costurones en el carácter del hombre.

Muchísimos padres no se dan cuenta de cuán sensitivos son los niños ni de la facilidad con que moralmente los lastima el descorazonamiento o el ridículo.

Los niños requieren mucha estimación, estímulo y aliento que nutran su vida moral y les entonen el ánimo.

En cambio, languidecen muy rápidamente bajo el vituperio, la burla y el menosprecio, incompatibles con su sensitivo temperamento.

No hay peor sistema que estar constantemente reprendiendo, vituperando, increpando al joven por reales o imaginados defectos de su carácter; y de veras cruel y casi criminal es, sugerirle la idea de que no sirve para nada y que jamás hará cosa de provecho.

Muy fácil es que el padre o la madre estropeen de por vida el porvenir de un joven, malogren sus naturales aptitudes e inviertan en negativa y estéril una mente que hubiera sido positiva y fecunda, si le enfrian los entusiasmos grabando en su plástica mente la idea de que es un zoquete y que en vano se esforzará en ser algo porque no tiene fuerzas ni alientos ni facultades para llegar a donde llegaron otros.

Semejante enseñanza sería capaz de dar al traste con el mejor talento.

Fácil es observar como los jóvenes se aplican al trabajo o al estudio y se esfuerzan en salir airosos de sus menudas empresas, al estímulo de las vices de aliento y frases de elogio.

PEREZ GUZMAN

Tribuna juvenil

MALLAS SUELTAS

ESTAMOS ya en aquello de que el hombre responsable, el que piensa por sí propio, ante las duras necesidades y tanto ocupación cotidiana, se decida sin timidez a tomar parte directa en cuanto se refiera a producción, administración, desarrollo del trabajo, ese bien social ahora no muy abundante.

Para cerciorarnos de las causas que determinan agobios e injustas explotaciones (bajo la cantilena de democracia, comunismo, liberalismo, liberación, etc.), es indispensable tomar cartas en el asunto, situándonos en el mismo proscenio de la vida cual aconsejaran Ortega y Gasset y otros. Tanto la producción como el usufructo de la misma nos han sido escamoteados, así como otros derechos «inmateriales», (libertad, escuela, etc.), a los ciudadanos de provecho considerados de tercera.

Sin hipotecar nuestro ideario ácrata, precisamos enterarnos lo más fidedignamente posible, donde radica el límite del derecho de cada uno, y también a donde empieza el abuso del individuo contra la sociedad, abuso hasta aquí caracterizado por el despilfarro, la acaparación y la ignominia de unos causantes de la miseria y el hambre de una mayoría de semejantes. Esta última tendencia, hasta aquí característica de los «ricos antiguos» va siendo sucedida por los «ricos nuevos» mediante el recurso de la demagogia publicitaria que comúnmente recurre al gregarismo de masas para prolongar un estado de inhumanidad so pretexto de eliminarlo.

Aunque en la C. N. T. (y ello viene ya de sus orígenes) no se han opuesto peros a ninguna lucha por difícil que ella fuere, precisa en adelante reforzar nuestros ánimos, y nuestros cuadros en vigencia, y a la par orientar firmemente nuestra actuación en los aspectos de actualidad, docente e ideológica.

Una nueva actividad podría serlo una campaña destinada al logro de la libertad y gratuitidad de entrada en centros culturales, las universidades incluídas, a fin de que las capacidades en embrión existentes en campo trabajador no sean malogradas para la sociedad toda. Hay que acabar con el mito de que sólo la clase adinerada dispone de hijos-portento porque puede pagar las costosas matrículas que impone el Estado. El pueblo — esa *cosa* sólo considerada por los de arriba para el cuartel, el voto, el trabajo y las manifestaciones gregarias — debe al fin ascender, tomar conciencia de su papel en la vida única que la Naturaleza ofrenda al Hombre. La clase trabajadora debe entrar por la puerta grande en el gran recinto del desarrollo intelectual para acabar con la esclavitud secular de la ignorancia, y para introducir sus hombres despiertos y responsables en la forja de una nueva vida, en la reivindicación efectiva de la Cultura y el Trabajo.

M. Durán

Toulouse, 1967.

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA»

«Algunos han dicho que este libro sorprende. Sin duda contiene situaciones y desenlaces inesperados. Los contrastes obtienen semejante resultado. Pero la fuerza realista de la obra, estampada como si tal cosa, no debe pasar desapercibida.» *(E. García)*

COLUMNA DEL EMIGRADO

YO ME LIBRE DE UN TRAIDOR

Adiós España querida
madre, y también mi dolor;
me voy a tierras de exilio
por la culpa de un traidor.

Al pasar los Pirineos
y poner los pies aquí,
con lágrimas en los ojos,
España, pensé en tí.

Es un recuerdo en la vida
que jamás podré olvidar,
alejado de mi tierra
por amar la libertad.

Yo tengo mi pensamiento,
no puedo renunciar,
quiero ser libre en la vida
junto con la humanidad.

¡Qué amargura para un hombre
que no se puede expresar
y ve la soga en su cuello
de la que quieren tirar!...

Es un camino a palos
el que en España hay que andar,
peor que el que los esclavos
seguían años atrás.

Vaya tristeza la mía
cuando veo en gala tierra
cuando observo cada día
a quienes perdió una guerra.

Tres décadas han consumido
pasándolo en casa extraña.
No se han arrepentido,
no ceden ante la infamia.

Esperan que algún día
puedan regresar a España,
pronto, porque la vida
siendo vieja no engaña.

Ellos se olvidan de todo,
lo banal no les apaña.
¡Qué España salga del lodo,
que vuelva a ser libre España!

Es puñetera la vida,
amargo lo doloroso.
Salir joven de su villa,
volver viejo y andrajoso.

Les declararon la guerra
sin haberla merecido;
se les fue toda la tierra,
el bueno quedó vencido.

Defendían libertad,
lucharon contra el ladino.
Impuesto de su verdad
hacia ellos me inclino.

Si ellos son apatridas
yo también soy perseguido,
Nuestras vidas ya cruzadas,
siguen el mismo camino.

Llenos de fe y de pasión
nos da pensar en los hijos
luchando sin remisión
por mejorar sus destinos.

Ellos sabrán comprender
que nuestro pan fue muy duro
y sabrán qué proceder
conviene para el futuro.

Por el fuego y la cizaña,
por el combate en sí mismo,
no abatirán España
esas hordas del fascismo.

No importan los reveses,
los muertos en el camino,
ni apurar hasta las heces
el dolor de medio siglo.

Un día a España la vieron
cuna y civilización del Mundo.
Hoy, porque la perdieron
va caminando sin rumbo.

Que iremos enderezando
con firme sindicalismo;
doblegaremos el mando,
acabará el franquismo.

Estoy seguro, españoles,
que, de apelar por escrito,
sin recurso de bemoles,
sería por los archivos.

Será tarde o temprano
se tomarán los fusiles,
ya que los tienen en mano
los guardias dichos «civiles».

Los hijos de Torquemada
no tienen razón de estar.
Tienen España quemada
y quieren agarrotar.

Una herencia y una idea,
un camino que no engaña.
Que nuestro combate sea
por la libertad de España.

Angel CRESPO CRESPO

París-septbre. 1967.

Grupo de Amigos de los Mutilados de la guerra de España en el exilio

La situación de los 1.500 mutilados de la guerra de España en el exilio — 300 de los cuales se hallan totalmente incapacitados para el trabajo — empeora por momentos. La vejez ha venido a agravar su miseria y su desaliento.

Nuestro grupo ha enviado, hasta la fecha de hoy, la cantidad de 419 libras con diez chelines a la «Liga de Mutilados Españoles» de Burdeos, y la de 20 libras al «Fondo de Ayuda a los Republicanos Inválidos Españoles» de París. Estas sumas han sido recaudadas entre nuestros afiliados y simpatizantes.

La donación más generosa que hemos recibido hasta ahora para nuestros mutilados ha sido la de los «niños vascos» residentes en Inglaterra — nos referimos a los refugiados vascos que vinieron de niños a Inglaterra al terminar la guerra civil española — los cuales, en una reciente reunión celebrada en Londres, recaudaron y nos enviaron para los mutilados españoles la cantidad de 37 libras con 16 chelines y 3 peniques. Sería hermoso que este noble ejemplo cundiera entre todos los grupos de la emigración española.

Como algunos de nuestros simpatizantes nos han indicado que desearían ayudar especialmente a los mutilados españoles que se hallen en situación más apurada, damos a continuación los nombres y circunstancias de unos pocos mutilados que

han sido visitados recientemente por un amigo de nuestro grupo:

Francisco Pinos Vidal (1, Pont de la Daurade, Toulouse). Tiene 71 años. Fue herido gravemente en España, y más tarde en Francia. Está cojo y casi ciego. Vive en un viejo almacén, sin recursos de ninguna clase.

Mariano Macián Bueno (21, Avenue de Lyon, Toulouse). Tiene 64 años. Está tuberculoso y vive en la mayor miseria con su esposa, que ha salido recientemente del manicomio.

Esteban Ridorsa (65 años) y José Pérez Fernández (59 años). Viven juntos en una pobre habitación que da a un patio lóbrego (53, rue Pargaminières, Toulouse). Pérez perdió una pierna en la guerra española y cuida de Ridorsa que está paralítico y mudo.

Eladio (45) y Constantina Sandoval (50). (Grupo Jolimont, Apartamento 180, Toulouse). Casados, con un hijo aprendiz que aún no trabaja. Eladio estuvo en la cárcel en España y padece del corazón. Constantina se ha quedado ciega.

Señora de Alcaraz Martínez. (69 años). (5, rue Joseph Guépin, Toulouse). Viuda de un guardia civil republicano, que se volvió loco en el destierro. Vive completamente sola, en la mayor miseria y sin ningún amparo oficial.

Antonia Pastor de Elías (64 años). (12, rue Raymond Vittoz, Castres, Tarn). Viuda con dos hijas paralizadas por un bombardeo de la guerra española.

Los donativos de socorro para estos mutilados españoles especialmente necesitados, y para todos los demás, pueden dirigirse, o bien directamente a los desventurados a quienes acabamos de nombrar, o bien a los siguientes grupos, ocupados en proporcionar ayuda a los mutilados españoles:

Mr. Digno Fernández, Tesorero del grupo anglo-español «Friends of the Spanish War Disabled in Exile», 5 Bathurst Street, London, W. 2.; o a M. Alexander Trapero, Tesorero de la «Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio», 64, rue Borie, Bordeaux, France.

Por el grupo de «Amigos de los Mutilados de la Guerra de España en el Exilio»: el Presidente José Antonio Balbontín, 120 Arthur Court, Queensway, London, W. 2.

El Secretario-Tesorero: Digno Fernández Mori, 5, Bathurst Street, London, W. 2.

Londres, octubre 1967.

P. D. El Centro Gallego de Londres celebrará un baile en beneficio de nuestros mutilados el 25 de noviembre en el Fox School Hall, Edge street, London, W. 8.

JOVEN EMIGRADO ESPAÑOL

Los jóvenes confederales españoles te invitan a venir a ellos.

Vosotros conocéis mejor que nadie a los culpables de vuestro forzado exilio. La retrógrada clerigalla, los militares antiespañoles y vende-patrias, la avaricia de un capitalismo anticuado y retardatario, son los verdaderos responsables de vuestras penas. Su codicia desenfrenada es la causa fundamental de que os veáis alejados de vuestras mujeres, de vuestros hijos, de vuestros familiares más amados.

Si deseáis colaborar en la gran obra de liberación de España de las garras del fascismo que la oprime desde hace veintinueve años, uníos a los auténticos antifascistas que luchan por la libertad.

Para informes y adhesiones, dirigíos a:

C. N. T. Francesa
39, rue de La Tour-d'Auvergne
Paris (IXe)

Francisco Ferrer Guardia

(Suite de la page 1.)

vers 1894, Ferrer reçoit la visite de ces deux dames, passionnées de voyage, et qui, désirant parcourir l'Espagne, souhaitent « prendre » quelques leçons d'espagnol. Francisco Ferrer est consulté et devient le professeur de Mme et Mlle Meunier.

Laissons aux insulteurs de Francisco Ferrer le soin de disserter sur ces relations, trop de calomnies ont été débitées à ce propos.

Que Francisco Ferrer se soit hasardé à quelques appréciations sur les conviction religieuses de ses élèves, rien de plus naturel; que ces dernières par réaction se soient séparées de leur professeur, on le comprendra aisément. Cependant, conservant pour Francisco Ferrer une vive sympathie, Mlle Meunier s'en revint vers son professeur, délaissé un jour d'humeur maussade, et les relations furent renouées.

En ces temps-là, Ferrer doute de la réussite des pronunciamientos. La liberté, il ne la croit possible que chez un peuple qui a renoncé à croupir dans l'ignorance. Or l'Espagne compte un nombre conséquent d'illettrés.

Pour instaurer une République durable et viable, il faut éclairer les esprits. L'instruction peut y aider puissamment, encore faut-il qu'il existe des lieux où les individus puissent acquérir cette instruction indispensable.

L'idée de l'Ecole Moderne était née chez Francisco Ferrer. Il devait chercher à la réaliser pratiquement. C'est pourquoi il va s'ouvrir à Mlle Meunier, lui exposer ses projets. Mlle Meunier acceptera de l'aider en ce domaine et, pour ce faire, fait de Francisco Ferrer son héritier. Ce dernier acceptera à la condition que l'héritage soit consacré à l'installation de cette vaste mais indispensable entreprise la création d'écoles laïques à Barcelone.

En 1901, Mlle Meunier trépasse. Francisco Ferrer entre en possession de l'héritage. Sans rien changer à sa vie simple, Ferrer poursuivra la réalisation de ses rêves, mettra sur pied l'organisation de l'Ecole Moderne. Il installera, ici et là, des instituteurs et institutrices qui, sur le plan pratique, réaliseront ses vues pédagogiques.

Mme Soledad Villafranca va s'intéresser à cette entreprise, lui apportera son précieux concours et bientôt de collaboratrice deviendra la compagne de Francisco Ferrer.

Ainsi naquirent l'Ecole Moderne et ses satellites : Maison d'éditions, publications, revues et journaux.

A l'Ecole Moderne succèdera la publication de l' « Ecole Moderne », suivie de l' « Ecole Rénovée », auxquelles se joindra bientôt la *Ligue Internationale pour l'Education rationnelle de l'Enfance*, car Francisco Ferrer a décidé de porter sur le plan international l'idée qu'il veut réaliser pour l'Espagne.

HEM DAY

Curso de Esperanto en París

Con el fin de fomentar el estudio de la Lengua Internacional Esperanto, un grupo de amigos de París y su radio, han considerado oportuno lanzar un llamamiento a todos nuestros lectores, para que aquellos que vean con simpatía la idea, se apresten a inscribirse para la organización de un Curso de Invierno, en el cual, y en unos meses a razón de una sesión semanal, se estudiaría dicha lengua auxiliar.

Con tal objeto, todos aquellos, jóvenes o menos jóvenes, que lo deseen, deberán hacerse inscribir con toda urgencia, acerca del compañero Roque Llop (que transmitirá), 24, rue Sainte Marthe, París (X).

Si se lograra alcanzar un número suficiente, se convocaría a reunión rápidamente para determinar al respecto y solicitar los concursos necesarios a tal fin.

Esperamos que las adhesiones serán numerosas, y que ellas nos llegarán rápidamente.

¡Una Humanidad, una Lengua!

B.D.I.C

ANTE TODO LA C. N. T. DE ACUERDO

ENTRE el sábado y el lunes de cada semana al regresar del trabajo acostumbramos a abrir el buzón del correo para sacar nuestra Prensa. Seguidamente empezamos a leerla con el mismo interés que cuando éramos más jóvenes pusimos en todo lo que se refería a nuestra Organización.

Así, pues, un día pudimos fijarnos en un breve escrito aparecido en «CNT» número 843 que llevaba por título «Actitudes claras», el cual, a mí me llamó la atención por los conceptos preventivos que en él se indicaban.

Los argumentos expuestos por el autor del escrito — Morata, si no recordamos mal — los creemos hijos de una pasión por la C. N. T., y más todavía: las de un sincero militante qué, situado en el plano del imparcialismo razonado, no duda en afirmar que «corresponde a todos los militantes del anarcosindicalismo el velar por el porvenir de la C.N.T., sin pretendidas innovaciones que sólo podrían conducirnos a la confusión y a la división interna».

He aquí un juicio razonado que debiera abrir las puertas del corazón y de la mente a cuantos compañeros se agrupan en las regionales de origen para que jamás se deje pasar por la espita de las posibilidades ninguna crisis de resultados intencionales. Del claro entendimiento de cuantos compañeros se hallen implicados en dichas regionales depende la verdad de lo que se quiera ver o hacer.

Yo, por ejemplo, miro hacia la región andaluza como punto neurálgico de una futura acción llevada adelante por todos los hombres que conocen palmo a palmo la tierra donde nacieron. Ello ha de ir acompañado del propósito enérgico de descomponer la trama caciquil que durante tantos años viene moviendo los hilos de la dirección político-fascista, y aprieta la mordaza inquisidora de una religión ahora impuesta a título de «democracia orgánica».

Estos son detalles sumamente interesantes sobre los cuales cualquier «regionalista» del exilio está obligado a meditar para una labor efectiva, cerca de sus próximos compañeros.

Otras consideraciones de orden misérrimo que bien podrían irrogar perjuicios morales y materiales a la C. N. T., a esas hay que eliminarlas por ser brotes que nacen de árboles bordes, o mal injertados.

El deber de todos ha de consistir en propulsar el interés vital de la Organización, el cual no debe sufrir merma alguna en ideas y hechos, tanto en el exilio como en España.

Si así procedemos, el compañero Morata y tantísimos que así piensan, podrán estar tranquilos, al tiempo que el propio Morata sentirá satisfacción porque la simiente de sensatez sembrada en los surcos permanentes de nuestra Prensa ha, manifiestamente, fructificado.

Dionisio Crespo

NECROLOGICA

BALDOMERO MESAS

Nuestro buen amigo y excelente compañero Mesas acaba de dejarnos para siempre de una manera inesperada.

Oriundo de Almería, desde muy joven vino con sus familiares a residir por estas tierras galas. No obstante estar alejado de su España, no por ello dejó en todo instante de pensar en ella, colaborando con los grupos de habla hispana en pos de las ideas libertarias y de la causa antifascista en general. No en balde fue uno de los animadores de la Federación que en aquellos tiempos controlaba a la mayoría de emigrados económicos.

Al estallar la guerra se trasladó seguidamente a España, militando activamente en el Sindicato de la Madera de Barcelona y en las Juventudes de la ciudad condal.

Pasó de nuevo a Francia en calidad de refugiado político conociendo, como todos, las vicisitudes del destierro.

Militó activamente en nuestra F. L. y se distinguió en el Cuadro Artístico «Acracia», lugar donde le quedó en tono fraternal en apodo de «sargento Gorrino» por su magistral interpretación en «Abajo las Armas».

Fiel a la C. N. T. y a las ideas libertarias siempre lo fue. Por esto el día de sepelio, civil con arreglo a sus concepciones, quiso ir envuelto con la bandera roja y negra, siendo acompañado a su última morada por gran cantidad de compañeros, amigos y vecinos.

No faltaron, además, las representaciones orgánicas de esta F. L., de la C. de Relaciones del Núcleo de Provenza, de S. I. A. y de las Juventudes.

A su buena compañera, a su hija querida, a su yerno y demás familiares, la C. N. T. les recuerda con cariño y comparte plenamente el dolor profundo que tienen.

LO QUE ME CONTO PRUDENCIO

Haga lo que pueda en el jardín

PRUDENCIO es un compañero de buena ley entre los que hay. Un excelente muchacho, ya más para cincuentón que para veintiañero: con más defectos que virtudes.

Y vaya de prosa. Dejando a un lado la jardinería poética y su gama infinita de floreados jardines, afirmamos que de lo que se trata aquí es de un jardinero de verdad, de la jardinería del campo y del aire libre, sin ninguna historia litográfica, ni pictórica, ni tampoco literaria, simplemente de esa jardinería que pone los riñones al máximo de tensión posible, que quita hasta el habla cuando se maneja el «jadico» durante diez o doce horas seguidas — ¡oh mártires de Chicago! — en el supuesto caso de que el jardinero quiera echar a su «buche» alguna cosa que no se coman todos aquéllos — y aquéllas — a quienes «tanto y tanto les gustan las flores» para después de un opíparo desayuno servido tipo once o doce de la mañana.

Para poder ayudarse en algo, el buen compañero Prudencio había convenido con su excelentísima compañera Cornelia, que entre cavada y cavada — entre dormida y dormida, para descansar —, ésta se dedicaría a lavarles los trapos sucios a los señorones o señoronas del barrio de Lavapiés o como quiera usted, sufrido lector, llamarlo. Y así se convino y así se hizo durante un tiempo más o menos largo, por la sencilla razón de que Prudencio muy pronto se vino a dar cuenta de que el problema que pretendía resolver no resolvía nada. Porque los señorones y las señoronas querían ser lavados de sus trapos sucios por una simple porquería nada más. Por una inmundicia; por un mendrugo tirado a las fauces de un can... Resultando que su compañera era una cana y por lo tanto sensitiva hasta el extremo de que a pesar de haber nacido en cuna de sufrimiento proletario sin par: hambres, miserias, trabajos, necesidades sumas, en fin, toda la aureola de los mártires silenciosos de los desheredados de la tierra; cada vez que terminaba una «colada» de 12 o 14 horas — a la vista y paciencia esforzada y trabajada del amigo Prudencio — se ponía a rabiar, no había Cristo que la resistiera, y era como si todos los diablos del infierno se le hubiesen entrado en el cuerpo. En un par de ocasiones se le quedó tendida, desmayada por el esfuerzo inmenso y por la falta de alimento imprescindible, en la puerta de la cocina. Ahí mismo vino el coser y cantar del cuento. Prudencio quedó conmovido, desolado, frente a un posible deceso de su bestia compañera. Y ya era suficiente con su propio posibilidad de deceso jardinero, por abuso de trabajo, para poder comer, dormir, jaranear, etc. ¡Pues no faltaba más! ¿Podía ser aquello un remedo de vida proletaria? Un llenar el estómago, un satisfacer las glándulas sementales, un dormir y despertar, un levantarse y volverse a agachar, «como son las desgracias que nos manda el señor»? Prudencio pensó *ipso facto* que todo aquello era una de las mayores mentiras de la moral en boga y que era preferible, si no había otra solución en puertas, volverse un nuevo Al Capone que tirar la existencia de manera tan pueril, tan estúpida, ridícula y miserable. Pero no hizo nada descabellado (por si los justos lectores empiezan a impacientarse y hasta a asombrarse por lo que pudiera ser el final de esta estupenda historia de la vida real).

Simplemente Prudencio, mirando do todo aquel sonriente panorama que nos brinda la vida en la incomparable y maravillosa sociedad que padecemos en los cuatro puntos cardinales de esta Tierra llamada a los más insondables secretos de inmaculadas ensoñaciones misericordiosas, se dijo:

— Lo mejor es partir por lo sano.

— ¿Y qué querías significar con eso de «partir por lo sano», compañero Prudencio? — le preguntamos.

Y Prudencio nos respondió de esta manera:

— Para mí, que soy tipo silencioso, que hablo solo cuando me gusta el tema de que se trata, que anhelo ardientemente estar entre las águilas, allá arriba en lo más alto del pico de la montaña cuando se me habla de fútbol, de política o de inverticiones comercialmente intelectuales, etc., «partir por lo sano» quiere decir hacer lo que se quiere y lo que se puede, pero no hacer lo que alguien o algo nos obliga a realizar. El día que no pueda comer, leer, fornicar, descansar cuando estoy muy cansado por un trabajo hecho a gusto, pero sin excesos ambiciosos de insípida moneda; el día que algo me impida ser yo mismo, ese mismo día tiro toda la vida por la borda, con la naturalidad con que pudieron haberlo hecho los Sócrates, los Buda o los sursum corda de la historia. Porque a mí, pobre diablo, pero ni más ni menos diablo que Fidel, Johnson, Franco o Kossyguin, nadie me va a venir con chiquitas. Chico soy, pero no tanto. A la misísima mierda envío o quien me quiera zarandear de lo lindo, como vulgarmente se dice. Por eso a mi compañera de fatigas le dije ese mismo día:

— Mi hijita: haga lo que pueda en el jardín. Y aquél que quiera lavarse sus suciedades, pues que lo haga. ¿Vale la pena vivir para salvar del piojo a un cura, a un comisario del pueblo o a un Hitler en miniatura?.

COSME PAULES

Servicio de librería

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», James Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», idem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», idem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», idem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Pasión y poesía», C. Carpio ..	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari ..	18,50
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Sangre Negra», R. Wright ..	20,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II ..	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00
«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00
La Bible Comique (illustrée)	15 00
«Cuentos», de Campio Carpio, ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	3,00
Femmes et Fillettes, mefiez-vous !	7 50
«Escarceos sobre China», Victor Garcia	8,70
La Contagion Sacrée (Holbach) — L'effondrement de la Bible (Lorulot)	8 50
La Vérité sur Lourdes	7 50
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,10
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer	10 00
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50

OBRAS DE VICTOR GARCIA

«Japón hoy»	3,00
«América hoy»	10,00
«Fundamentos del anarquismo» (Cano duction)	2,00
«El pensamiento anarquista» ..	3,00
«Escarceos sobre China»	8,70
«La Internacional obrera»	4,50
«El sudeste asiático»	10,00

Recién aparecido:

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 *páginas con ilustraciones,* 8,00 *francos.*

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Discos

LES GRANDES CHANSONS DE LEO FERRE (un disco, con «Judas», «L'amour», «T'en as», «Vitrines», «La fortune», «La zizique», «Mon Lébasto», «Java par tout», «La grande vie», «Mon p'tit voyou», «Comme dans la haute», «Notre Dame de la Mouise». Precio: 27 frs. en la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56. 15 % a paqueteros y F. L.

París. GALA DE

le monde libertaire

Compañerilmente invitados tuvimos el placer de asistir a la fiesta libertaria celebrada por nuestro colega francés, el día 10 del mes en curso. La sala estaba rebosante de compañeros, simpatizantes y amigos, ofreciendo un aspecto altamente corazonador.

Presentó el espectáculo la simpática y aguda Simone Chobillon, la cual cedió la escena — a cada uno su tiempo — a Collette Chevrot, para cantos; a Bernard Dimey para sátiras de estilo; a Marie-Nane Julien, desgranadores en trío de canciones al día; Pierre Provence, caricato de crédito merecido; a los Poemiens, ya conocidos por su gracia en la poesía animada, y a Les Garçons de la Rue, cada vez más convincentes por seguridad, armonía, ritmo, y sentido de la crítica.

No obstante tan buen programa, el *clou* de la fiesta fue nuestro amigo Léo Ferré, el compositor tan conocido como discutido por sus canciones llenas de sabor y de atrevimiento. A fuer de sincero consigo mismo y con el público, este formidable Léo no niega su apego a la norma anarquista, la que no ata a nada ni a nadie y menos al convencionalismo clásico de las sociedades, y decimos sociedades porque en la época que nos toca vivir las hay de variadas tintas, aunque el resultado de supeditación del hombre a la máquina del Estado sea, aquí, allá o acullá, siempre la misma. Así Ferré entona sus rebeldías, sus observaciones mediante el recurso musical, siempre menos crudo y siempre más penetrante, y convincente, que las expresiones de hoja dominical — no importa si de partido — y mitineras.

Oyendo a este compañero uno se percata de que el mismo posee el don de las letras, además de una cultura musical extensa, superior, a no dudar, a los conocimientos que sus críticos sistemáticos poseen de las 7 Musas.

Léo Ferré, a través de esta croniquilla envía un saludo a los compañeros españoles, en los cuales piensa, y con los cuales — probablemente — contactará el 7 de abril que se aproxima.

Felicitaciones a «Le Mond. Lib.» por el éxito conseguido y al numeroso público que supo disfrutar de tan relevante espectáculo. — F.

« Les frères Elie et Elisée Reclus, ou du protestantisme à l'anarchisme »

Libro escrito por Paul Reclus, con inclusión de originales inéditos de ambos sabios. Ningún compañero, ningún estudioso debe prescindir de este edificante libro. En la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE al precio de 8,50 frs.

COMUNICADOS

F. L. DE IVRY

Reunión general el domingo día 26 en lugar del 19 como aquí se había anunciado. Orden del día del Pleno regional.

C. N. T., SEINE ET MARNE

Quedan invitadas todas las Federaciones Locales del departamento a la reunión que tendrá lugar el domingo día 26 a las dos de la tarde en Melun y en el sitio de costumbre.

Siendo los asuntos a tratar de gran importancia y a una semana de la celebración de nuestro Pleno regional, rogamos la asistencia de todos, como de costumbre.

CONFERENCIA PUBLICA

Organizada por las Federaciones Locales de Marsella y de Saint-Henri, tendrá lugar el domingo, día 10 de diciembre de 1967, a las nueve y media de la mañana, en la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille, a cargo del joven y culto periodista Guerrero Lucas, que disertará sobre el sugestivo tema: «La situación social de la España franquista». La crisis grave que atraviesa actualmente el régimen franco-falangista será debidamente analizada, motivos fundamentales por los cuales requerimos la asistencia numerosa de los afiliados y de sus familiares, de los simpatizantes, jóvenes y antifascistas en general. Por la libertad de España, todos a la conferencia de la C. N. . y del Movimiento libertario español.

F. L. DE BEZIERS

Asimismo, en el mismo local el domingo día 26 de noviembre, el compañero Miguel Celma, disertará sobre el siguiente tema:

Camus y su formación intelectual.

Como de costumbre, el acto empezará a las 9,30 de la mañana. Ambas conferencias serán públicas. Esperamos numerosa asistencia.

En la Caserne Saint-Jacques, nº 27, C. N. T. F.

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea general para el 26 de noviembre. Asunto mayor: Pleno regional.

F. L. DE AUCH

Tendrá reunión general el domingo 26 del corriente en el lugar y hora de costumbre.

ARTE Y LETRAS

Entrevista imprescindible el sábado 25 de noviembre. Examen de lo actuado y preparación de la actividad próxima. Concurran todos los amigos.

ACADEMIA RAYMOND DUNCAN

31, rue de Seine

Conferencia Louis Simon sobre Henry David Thoreau, asistido por Hubert Prélier y Emile Couderc. Miércoles 22 noviembre a las 9 menos cuarto de la noche.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea el domingo 26 de noviembre a las 9 y media de la mañana.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

París: Peralta, 5 frs.; Gual, 5; Criach, 5; *Garges:* Muñoz, 3; *Noisy-le-Sec:* Pedro Santos, 5; *Roanne:* Antonio López, 10; *La Charité:* Peincede, 20; *La Rochelle:* José Calvet, 10. TOTAL: 63 F.

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

TURRONES

A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,50; *Turrones (en pastilla).* Jijona, 7,00; Alicante, 6,00; Yema, 4,00; Mazapán, 4,00; Toledo, 2,50 frs. pastilla.

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

Llegan regularmente los cuadernos correspondientes a la edición francesa. El último recibido consta hasta la pág. 480. La edición española se está trabajando tanto en redacción como en preparación tipográfica.

Para relacionar:

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

UMBRAL

Sumario del ncmero 70:

EL PENSAMIENTO VIVO DE ELIAS RECLUS (recogido por Vladimir Muñoz).

Mastieno : **LOS VIDENTES CIEGOS. EL CIEGO BENITO PEREZ GALDOS.**

Volga Marcos : **GARCIA LORCA Y LOS MOVILES DE SU ASESINATO.**

J. Sevilla : **EL ANTIGUO «CAMPUS STELLAE» EN GALICIA.**

Manuel Otero : **HIMNO RUSTICO** (poesía).

Eugen Relgis : **LAS INSINUACIONES DE LA NEGACION.**

José Viadiu : **PANORAMICA. ANECDOTARIO ESPAÑOL.**

Victor García : **CEILAN, INSULA DEL TE Y EL BUDA. LA IRRUPCION EUROPEA. PORTUGAL Y HOLANDA.**

Fabián Moro : **REFLEXIONES AL DESGAIRE PARA UN POEMA DE LUCES Y TINIEBLAS.**

Alfonso Camin : **MADRILEÑA** (poesía).

Vladimir Muñoz : **KROPOTKIN Y EL FEDERALISMO.**

José Carmona Blanco : **ARTE Y COMPROMISO.**

Noticiario, fotografías, dibujos, notas, libros, etc. Un número digno de los anteriores.

Un franco en toda Francia.

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería. Es una edición «Umbral».

La A. I. T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

URUGUAY

«El lugar de origen de la prensa anarquista-colectivista en América del Sur se sitúa en Montevideo, capital del Uruguay; más tarde el centro de propaganda se fija en Argentina, donde diez años después, la propaganda anarquista-comunista de lengua italiana viene a reforzar la propaganda anarquista colectivista de lengua española y penetra igualmente en la prensa española del Uruguay.» — Max Nettlau, «Bibliographie de l'Anarchie», pág. 148.

Y es el propio M. Nettlau quien cita los primeros títulos que le son dables conocer, de la prensa anarquista que irrumpe en América bajo el impulso de las ideas propagadas por la Primera Internacional. Estos títulos son trasunto decidido de una tendencia ya definida por parte de quienes los adoptaban. Veamos: «El Internacional», Montevideo, 1878; «La Lucha Obrera», 1881; «La Revolución Social», 1882; «Federación de Trabajadores», 1885; «11 de Noviembre», 1889; «La Voz del Trabajador», 1889; «El Derecho a la Vida», 1893; «La Luz», 1895... La lista sería larga aunque sólo continuara hasta los comienzos de este siglo.

Lo que importa es saber que el «Bulletin» de la Internacional, fechado el 22 de abril de 1877 reproduce una carta de la Sociedad Internacional de los Obreros, de Montevideo, en la que se comunica que los obreros albañiles y los carpinteros de los astilleros fundaban sus asociaciones. Se formó una Federación en Montevideo, que el congreso de Verviers (septiembre 1877) recibió en la Internacional. Parece ser que Farga Pellicer, militante catalán, había vivido en Montevideo en 1872. Es probable que sea uno de los precursores del movimiento obrero anarquista en Uruguay. Lo que se comprueba es que en la década del 70 al 80 se perfila la existencia de un movimiento obrero que corresponde a la orientación de la A. I. T. La progresión de este movimiento se aquilata rápidamente. En el decenio que va de 1905 a 1914 se señalan 33 títulos de publicaciones (en varias lenguas) de tendencia anarquista. En la misma época la agrupación Tiempos Nuevos, de Montevideo, llega a 38 títulos en la publicación de folletón, sin contar otros editados por diferentes agrupaciones.

La F. O. R. U. (Federación Obrera Regional Uruguaya) nace con el siglo. Si bien con anterioridad de dos décadas en el siglo pasado existieron grupos culturales y sociedades de resistencia que hacían las veces de sindicatos obreros, la Federación se consolida al unísono de la Federación Argentina. A lo largo de sus actuaciones se apercibe la similitud de orientación hasta de lenguaje en las dos orillas del Plata. La organización Uruguaya resulta minoritaria, no tanto por la mayor densidad de población en Uruguay con relación a la Argentina. Cuenta el hecho de una industrialización más embrionaria, limitada casi a la explotación de la carne. Los militantes de una y otra organización laboran en cooperación estrecha, pasando de orilla a orilla con gran facilidad. Las persecuciones que se escalonan en Argentina con una regularidad calamitosa provocan el continuo aporte de perseguidos o de expulsados que momentáneamente enriquecen con su presencia el potencial militante en el Uruguay, donde se gozaba de un régimen político liberal. El paso de José Batlle y Ordoñez por la presidencia marcó al país con su sello personal. A él se debió fraterna acogida a los perseguidos anarquistas. A él se debió también que un buen número de militantes capacitados abandonaron el movimiento sin resquemor ni estruendo, quedando siempre como fraternos colaboradores pero abandonando su intervención directa en la organización obrera. Batlle y Ordoñez poseía gran delicadeza e inteligencia y sabía cómo ofrecer «una buena plaza» sin herir susceptibilidades. El abandono se producía al correr de los años, por un contraste de situaciones.

De una orilla a otra se vivían los mismos problemas de orientación. La F. O. R. A. y la F. O. R. U. aparecían como dos entidades gemelas hasta el momento en que llegaron militantes catalanes que imprimieron en Uruguay una modalidad que no se aceptó en Argentina a pesar de la ardiente campaña que los sindicatos realizaron en ambas orillas.

La influencia moral del movimiento obrero de finalidad anarquista era tal que llegó a crearse un movimiento estudiantil hasta tal extremo simpatizante que la Universidad del Uruguay sirvió de ejemplo a los movimientos universitarios de los países de Sudamérica. El Centro Ariel polarizó inquietudes que plasmó en actividades concretas cual la constitución de la Universidad Popular de Montevideo, con el aporte de los emigrados de Argentina.

Las actividades culturales se desarrollaban en diversas provincias, sobre todo en Salto y en Treinta y Tres, animadas por grupos de la F. O. R. U., sindicatos de Oficios Varios y estudiantes universitarios. Se tituló a José Enrique Rodó (autor de «Ariel») de «maestro de la juventud uruguaya», y es cierto que su personalidad brilló en el espíritu de los jóvenes, pero el ejemplo y la prédica de los anarquistas, el prestigio intelectual de un Florencio Sánchez, impulsaron a la juventud a la acción y al contacto con los obreros de la F. O. R. U. De todos era conocida la vibrante estampa de uno de los primeros dramaturgos americanos, gloria del teatro uruguayo y a su vez militante anarquista activísimo, durante varios años redactor de «La Protesta», de Buenos Aires.

El desarrollo expansionista de los Estados Unidos culminó en un imperialismo económico agresivo que no aceptaba el despertar político y económico de los países del Plata. En 1930 intervino directamente en Argentina contribuyendo al entronizamiento de la dictadura del general Uriburu. En Uruguay se hallaba a punto de cumplimiento el tratado concerniente a la explotación de instalaciones y consumo del petróleo. El programa político de los gobernantes de aquel momento establecía el plan de liberarse de la influencia americana liquidando los contratos. Fue el origen de la dictadura del doctor Terra, instaurada en 1933. Siguió al acto un período de persecuciones a las organizaciones obreras y estudiantiles. Los militantes extranjeros fueron expulsados a sus países de origen, entregando a los anarquistas italianos al gobierno de Mussolini. Los nativos fueron encarcelados o internados. Los estudiantes sometidos a nuevas férulas. Y todo fue recomenzar para reconstituir los viejos bastiones representativos de la Internacional que lanzó al mundo del trabajo su llamado a la lucha y a la cohesión. Con la dramática situación de Argentina, Uruguay, Paraguay y Brasil; con la situación intemperante en Chile y Perú, la Asociación Continental de los Trabajadores (A. C. A. T.), filial de la A. I. T., quedó desmembrada. No se ha reconstituido aún. La lucha prosigue más difícil. Corresponde a los militantes de hoy cubrir una nueva página de la historia de las luchas sociales. El prestigio de la F. O. R. U. queda incólume pero no así sus efectivos. La situación actual del movimiento obrero de influencia anarquista, así como la de publicaciones y agrupaciones afnes, requiere un capítulo aparte que no nos corresponde realizar.

PERU

«Los anarquistas, desde los albores del movimiento obrero, se entregaron con pasión al fortalecimiento de un movimiento obrero realmente emancipador, libre de los entreguismos políticos y totalmente basamentado en las fuerzas propias del proletariado consciente y militante. Debido a esos esfuerzos nació y adquirió la plenitud que le dio la gloria de sus luchas el Sindicalismo Revolucionario, el Anarco-sindicalismo, que ha venido a representar en el proletariado moderno el único movimiento realmente propulsor de reivindicaciones inmediatas, a la vez que impulsor de la verdadera revolución social que establezca una sociedad sin tiranías y sin explotación.»

(Del folleto: «El Anarcosindicalismo en el Perú»

Yerran quienes afirman que las corrientes llamadas manumisoras arrancan de época reciente, corriendo parejas con la evolución industrial. La que se adjetiva como «lucha social» va paralela a la evolución del hombre y de sus renovadas formas societarias. En varios rincones de los distintos continentes se descubren vestigios de civilizaciones que datan de siglos anteriores a la «era cristiana». Y en estos vestigios se observan detalles que atestiguan de éste afán del hombre por liberarse de sus taras autoritarias. En Perú, los estudios constantes de su pasado permiten comprobar que con anterioridad al llamado Imperio de los Incas existían ya formas sociales asentadas sobre ciertos principios que daban pie a la manida «lucha de clases». El régimen más perfecto de los Incas delimitaba las «castas» todo y practicando un sistema comunalista que puede ser aún modelo y envidia a los países incursos hoy en la práctica de un pretendido «socialismo».

No hemos hallado nota que especifique si el movimiento obrero organizado en el Perú se adhirió de manera oficial a la A. I. T. Lo que sí puede afirmarse es que las características y hasta el nombre del organismo militante corresponden en un todo a las organizaciones similares de América del Sur. Federación Obrera Regional del Perú, se llamaba, al igual que la F. O. R. A.; la F. O. R. U.; la F. O. R. Ch., etc..., todas ellas secciones de la A. I. T. Al parecer, el movimiento obrero se vertebra y toma forma radical con la constitución de la «Unión de Trabajadores Panaderos» en 1904. Pero se avera que los grupos obreros de resistencia poseen arraigado carácter combativo y sentido organizativo, probándose a través de varios conflictos surgidos en diferentes puntos del país y sobre todo con la huelga de obreros portuarios que en el mismo 1904 tiene lugar en Callao. En 1910 aparece en Lima un periódico radical: «Humanidad», en el que se da cabida a la colaboración anarquista. Poco después aparece «La Protesta», cuya publicación se mantuvo hasta la muerte de Wenceslao Zabala Grimaldo, acaecida el 9 de junio 1961. *(Continuará)*

SIEGE SOCIAL
33, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 238 27-79.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

Sindicalismo «sui generis»

EL sindicalismo cristiano francés (C.F.D.T.) ha celebrado congreso. Como noticia, el hecho es endeble. Como ilustración de a donde va el sindicalismo de columpio, la referencia es interesante.

Como es sabido, para demostrar un rigor combativo y en cierta manera anticapitalista, la Confederación Francesa Democrática del Trabajo suele ir del brazo con la Confederación General del Trabajo comunista. Así, aparentemente, la Confederación de sacristía adquiere una prestancia «revolucionaria» de la que la C. G. T.-Fuerza Obrera carece.

¿Resultado de esta actuación confusa? Nulo, y más que nulo, contradictorio. Veamos.

La C. F. D. T. está presidida por un Dios como la C. G. T. (b) lo está por el Kremlin. Para medrar en campo obrero la dirección confederal cristiana debe fingir desatenciones a su mito, igual que los rectores cegetistas simulan aproximación al campo religioso (la «política de la mano tendida») para una mejor atracción de obreros creyentes, derivándose de ambas combinaciones un concurso de hiprocresías que en nada pueden beneficiar a la clase explotada sobre cuyo lomo juegan ambas barajas.

Pero volviendo a las cuitas social-cristianas, es ilustrativo recoger las opiniones de una serie de congresistas resumidoras, ellas, de la situación interna caótica en que todo sindicalismo de partido, propiedad de los jefes y no de los trabajadores, fatalmente desemboca.

Según confesión de varios delegados, el roce con la C. G. T. comunista ocasiona a la C. F. D. T. un serio desgaste por deserciones hacia la central sindical «hermana». Prendidos en su propia tela demagógica, los tales sindicalistas cristianos pronuncian su paso claudicante hacia una Confederación roja que se aviene, «comprensiva», a aceptarlos con Dios y todo. ¡La cuestión es aumentar la dimensión del bulto comunista!

Otra prueba de la falsa posición de la C. F. D. T. es la ausencia de programa finalista, defecto esencial que condena al citado organismo a la inanidad y a la desaparición prevista en beneficio de la C. G. T. absorvente, de la C. G. T.-F. O. vegetative, o del abandono total de la causa obrera. Sin preocupaciones por un más allá del pan y de la caja de ahorros que en el fondo significa la Seguridad Social, el sindicalismo de 1967 resulta más atrasado que el societarismo obrero de 1840, época en la que el combate contra la brutal jornada de trece horas tenía un carácter marcadamente moral, es decir, fervorosamente humanista. Varios delegados socialcristianos han reconocido, en su comicio, el inconveniente capital de su organismo; la carencia de principios conducentes a la emancipación de la clase, ennoblecedores de la lucha actual, mísera lucha por el relleno de la andorga, para dar ventaja y contento al partido, y por lo tanto, al líder que nunca se equivoca.

Otras delegaciones agregaron, al desconcierto congresil, la necesidad de intervenir en política para un asalto posible al Poder, pero mientras tanto, infiltrarse lo más posible en las entidades de socorro proletario - estatal a fin de regirlas y agregarlas a la fuerza coactiva del sindicato. ¿De cuál? ¿El del Papa Santo, el de Moscú, el de Pekín, el de Washington, o el del cuerno chamuscado?

Si una suerte de unanimidad puede colegirse del comicio de la C. F. I. T. espumando sobre las diferencias de criterio, ella se concreta en la necesidad imperiosa de dotar, a la sindical reunida, de un programa «para objetivos realistas y presentar un índice de reformas de la estructuración de la sociedad permitiendo un avance substancial en la vida socialista». ¿Entonces? ¿Van a quedar, esta especie de sindicalistas, en el estadio de la discusión publicitaria, o, por el contrario, van a emprender la ruta de la unidad sindical para un mejor presente y un férvido futuro?

Porque la tecla de la unidad también el Congreso la ha pulsado, teniendo en cuenta el caso repetido del «jazz-band» huelguístico tan frecuentemente ejecutado por la C. G. T., C. G. T. - F. O., C. F. D. T., Autónomos, Cuadros, y lo que sigue... Al Metro de París debían pararlo, por reivindicaciones, las tres centrales primeras; mas, por desacuerdo del sindicato autónomo el conflicto ha fracasado antes de ser declarado. Y así, de imposibilidad a imposibilidad, de la rivalidad de intereses... políticos al fraccionamiento cada vez más agudo de la fuerza obrera, ésta va alcanzando el grado de una impotencia que nada tiene que ver con la concepción unitario - revolucionaria de Pelloutier, ni con la Confederación Nacional del Trabajo española, tan realista e idealista, que no hay en el mundo de ahora ninguna sindical que en eficacia se le pueda comparar.

Hay quien se ríe de la pequeñez física de la C. N. T. francesa, heredera moral de la gran C.G.T de 1907, y no hay para reírse, sino para avergonzarse, para avergonzar (si fuesen capaces de ello) a los líderes sindicales comunistas, socialistas, católicos, panzistas y yomenfutistas que juegan la carta sindical para servir a sus jefes y no a los trabajadores. ¿Qué hacen en el movimiento obrero las biblias de Jehová, de Marx, de Mao y de Gargantúa más que un trabajo de castración de conciencias? Sujeto a Dios, a Marx y al Santo Vientre, el proletariado no adelanta un paso. Redoblemos el esfuerzo quienes tal verdad hayamos comprendido.

Precio: 1 Franco.

CHISPAS

Quien no estima la literatura es incapaz de adquirir un libro para leerlo.

⁂

Un libro en el bolsillo da prestancia, aunque permanezca inédito.

⁂

«Mein Kampf», «El libro rojo», «El Kapital», buenos materiales para enladrillar el patio.

⁂

Al regimiento le sobran lecturas.

⁂

A la masa voluntaria, pienso.

⁂

Un buen cura es un picapedrero de almas.

⁂

Un mal cura es un gitano sin arte. Engaña a los que piden ser engañados.

⁂

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

⁂

La estupidez se inscribe en la frente del que nace para objeto.

⁂

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

⁂

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

⁂

Almas de guijarro, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

⁂

25.000 almas esperaron en vano la salida del Papa Pío al balcón de la plaza San Pedro.» ¡Vaya tío!
Y en vano musitaron «pío, pío».

⁂

Jamás un ladrillo-libro en mi bolsillo. Me lo reventaría.

⁂

«Rogad por el alma de San Xenofonte, rogad por el alma de Rinoceronte.» (De La vejez del Padre Eterno, *G. J.)*

CHISPERO

LA RISA

El sidicalista orgánico F. Franco Bahamonde y el socialista Gamal Nasser, sellando un pacto de revolución para entusiasmar al extenso mundo de los babiecas.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

MENTALIDAD DE MERCENARIOS

EL sér humano — nos lo han dicho y repetido filósofos de todos los tiempos — es capaz de llegar a las más supremas virtudes, y a los más bajos, a los más repulsivos intentos. Es a éste último extremo a lo que llegan los llamados mercenarios; esos tipos que voluntariamente, mediante un sueldo, se prestan a matar, a cometer los más repugnantes asesinatos. Cuesta imaginar que haya seres capaces de llegar a un tal grado de abyección, mas la realidad nos muestra que es así, que la vileza humana puede alcanzar inusitadas proporciones. Hubo en los pasados siglos, particularmente en el XV y en el XVI, bandas, mesnadas de aventureros, los «condottieri», como les llamaban en Italia, que mediante una estipulada soldada y el poder tener facilidades para lanzarse al pillaje en las localidades conquistadas, se ponían a disposición de los reyes, de los príncipes, o de los señores feudales. Una vez con los unos, otra vez con los otros, siempre a merced del que más pagaba.

Hoy son los reyezuelos de países africanos, en combinación con Estados que han sido colonizadores, quienes buscan apoyarse para lograr hacer prevalecer sus anhelos de dominio, en sujetos dispuestos para ejercer el denigrante papel de mercenarios. Una monja belga, huída del Katanga, donde ejercía de enfermera en un hospital, ha contado escenas de masacre efectuadas por los negros, indignados, enfurecidos. Cuenta que ella y otros fueron salvados por los mercenarios. Pero agregó: «El papel que desempeñan los mercenarios es una vergüenza. Ellos son los culpables de que los negros piensen que todos los blancos son mercenarios.»

Leíamos estos días — cosa que ya sabemos es allí corriente — detalles de brutal represión efectuada en España por policías y guardias civiles, contra manifestantes obreros y estudiantes. Todo el mundo sabe que son los perseguidos, los maltratados por defender sus elementales derechos, quienes tienen razón. Los otros hacen el denigrante cometido de mercenarios, puesto que voluntariamente, por apego al sueldo que les dan, se avienen al deshonroso cometido de atacar a quienes demandan justicia, a quienes exigen libertades cívicas. Algún día, pública o clandestinamente, será menester organizar campañas contra la despreciable ralea de los mercenarios, de los sabuesos que por dinero, defienden las injusticias de sus amos: los capitalistas y el Estado.

PRESENCIA DE LAS IDEAS PROUDHONIANAS

Acaba de aparecer en la prestigiosa colección «Idées», que edita Gallimard, una densa antología de textos de Proudhon. No hace mucho, otra casa editora: Unión Générale d'Editions, dio a luz una selección de la obra «Filosofía de la miseria». En la Argentina, y a cuenta de Editorial Proyección, salió hace poco a la venta un libro del profesor y sociólogo suizo Peter Heintz, titulado: «problemática de la autoridad en Proudhon», traducido del alemán.

Cuando se observa el retrato que de Proudhon hizo su amigo, el notable Courbet, se percibe cuán justo es aquel viejo adagio que asevera: «El rostro es el espejo del alma». Se percibe al hombre sencillo, natural, vestido con la negligencia del obrero, más atento a sus ocupaciones y a su mundo interior que al orden vestimentario. Hubiera podido decir, como Antonio Machado: «Ya conocéis mi torpe aliño indumentario». El retrato de referencia nos da la sensación de hallarnos ante un hombre inteligente, apasionado y reflexivo a la par. Es así como se nos aparece cuando leemos sus obras.

Se ha dicho que Proudhon fue el padre del anarquismo. En efecto, ya el profesor Paul Eltzbacher, en su documentada obra «El anarquismo», lo presenta como uno de los valores más representativos de las ideas anarquistas. Al analizar los puntos de mira proudhonianos, destaca: «Rechazaba al Estado de una manera absoluta, sin restricciones locales o temporales; incluso llega a considerarlo como una de las acepciones jurídicas más contrarias a la justicia.» En lo relativo a la religión, a la propiedad, a lo que es el federalismo, a las modalidades comunitarias de producción y consumición, se encuentran en sus obras un conjunto de apreciaciones dignas del mayor interés, observadas desde un punto de mira libertario.

Complace el comprobar cómo un escritor del rango intelectual de Proudhon, renace, por así decir, en el mundo del pensamiento para ocupar un puesto en vanguardia; para que ideas suyas tomen auge y se discutan. Su temperamento inquieto, a veces turbulento ante las injusticias, las aberraciones, o la mediocridad, le inducían a tender la mirada hacia el más allá del horizonte social. Y dotado de una formidable capacidad de trabajo, escribía todo cuanto acudía a su imaginación. En él tenía lugar lo que, con feliz expresión, denominó Víctor Hugo: «Tempestad de un cerebro». De ahí que en ocasiones, entre las páginas de su prodigioso caudal de escritos, se perciba tal o cual matiz contradictorio, aquélla, o la otra observación hecha en virtud de circunstancias del momento fugaz y que ahora carecen de valor. Pero en los conceptos esenciales, en los temas fundamentales, sus ideas no han perdido valor, al contrario, tienen para muchos el aliciente de la novedad.

«De todas las formas de socialismo que conlleva el mundo moderno — ha dicho Lucien Maury, en su obra «La Pensée vivante de Proudhon» — la suya nos parece la más atenta al sentido humano, la más comprensiva, tan ampliamente abierta a los progresos de la civilización económica que uno definiría su obra como un vasto conjunto de prolegómenos a un socialismo futuro, mejor que un completo tratado de socialismo; enemigo del comunismo, es una salvaguardia de la libertad.» Es sabido que Pi y Margall se inspiró en Proudhon para desarrollar sus ideas acerca del federalismo. Refiriéndose al hecho de que algunos manifestaban que el autor de «¿Qué es la propiedad? lo había afirmado y negado todo, dijo: «Proudhon ha sido precisamente uno de los escritores de nuestra época más tenaces en sus ideas. Vertiólas todas, o casi todas, en sus primeros libros; y luego no ha hecho más que desenvolverlas. Las ha modificado, las ha revestido en diversas formas, las ha sentado sobre nuevas bases, pero no las ha adjurado ni tergiversado nunca.»

Los libertarios tenemos un interesante semillero de ideas en los libros de Proudhon. Y no es difícil adquirir obras suyas, en francés, o traducidas al español, si se tienen deseos de leer.

EL CINCEL GENIAL DE RODIN

Hace cincuenta años que dejó de existir uno de los pocos artistas a quienes en verdad se puede considerar como geniales en su peculiar interpretación de la obra artística. Se trata del escultor francés Augusto Rodin.

Cuando en los años de la adolescencia, en una edición popular denominada «Los grandes pensadores», veíamos en la portada de cada libro la reproducción en grabado de «El pensador», de Rodin, admirábamos, nos sugestionaba el gesto, la posición reflexiva de la figura. Veíamos simbolizada en ella la actitud más trascendente del sér humano: la de llegar a la reflexión, base, fundamento de la inteligencia. Con los años, hemos ido conociendo bastantes obras del gran artista. Su excelso poder evocativo nos ha aparecido algunas veces ofreciendo una sensación de trágica potencialidad, como en «Les bourgeois de Calais», figuras derrengadas por el sufrimiento, por la adversidad, pero manteniendo enhiesta la dignidad por encima del infortunio. Luego, formando contraste, por la delicadeza en la forma, suave serenidad de expresión, la fascinante evocación de «La pensée». Expresión simbólica del pensamiento, reflejado en un rostro juvenil de mujer, que diríase, al brotar de la piedra, magnifica la materia inerte como si le diera vida. Y la poesía de una vida sana, plasmada en el amor, se revela en el sublime grupo escultórico denominado «L'éternel printemps», unidos el hombre y la mujer en caricia de inefable pasión.

Bajo la influencia de el Dante, tras haber leído «La divina comedia», Rodin concibió aquella obra maestra denominada «La puerta del infierno», que se puede admirar en el magnífico edificio museo que la villa de París ha dedicado a mostrar las obras del gran artista. En la obra citada diríase que la imaginación del escultor iguala a la del gran poeta de la Italia medieval, en lo de reflejar, con alucinante realismo, todo cuanto de grande, de honroso, y todo cuanto de abyecto puede haber en el sér humano.

La incomparable maestría de Rodin, en su variedad de aspectos creadores, nos ofrece la sensación de la Belleza eterna, del humano esfuerzo, y de la fascinante virtud del pensamiento.

BUENAS RELACIONES CON ESPAÑA, CON FRANCO, NO

MEJICO. — El diario de esta capital «Novedades» publicó en su edición del 28 de octubre un despacho fechado en Washington, que dice así:

«Tenemos espléndidas relaciones con España, las mejores relaciones», dijo el presidente de México, Gustavo Díaz Ordaz, a un corresponsal de la agencia «Efe» en Washington. «Con España, bien entendido — añadió el presidente Díaz Ordaz — no con el gobierno de Francisco Franco. Con el gobierno de Franco ni las tenemos ni las podemos tener mientras no se verifique un cambio que no se ha realizado todavía. No estoy refiriéndome a la muerte de Franco, ni a un derrocamiento. Yo no deseo mal a nadie. Me refiero a un cambio de situación política, que justifique un cambio por nuestra parte.

En cuanto a las relaciones con España y el pueblo español, éstas son inmejorables, tanto que a veces me pregunto para qué sirven los embajadores si sin ellos se pueden mantener relaciones tan buenas.»

ACTUALIDAD

LAS AGONIAS DEL SIGLO ACTUAL

por **Rómulo Chávez**

LA lucha que se viene librando entre las dos facciones rivales en China continental, que de modo tan dispar interpretan el tiempo y la historia, comparado con el azote secular provinente de prepotencias exteriores y también internas, sería una leve cosa para un pueblo digno de mejor suerte. El mayor de los acosos, como se comprenderá fácilmente, lo constituiría la doble y eterna pobreza física y cultural cuyo aterrador binomio, por ley biológica había de generar y dar nacimiento a las más difíciles pruebas, desde los simples artilugios al más complicado y drástico de los artefactos: el armamento atómico, como medida que contribuiría, al menos en intento, a ahuyentar el flagelo o azote de la tantas veces secular miseria. De ahí la lucha entablada entre las facciones promaoístas y antimaoístas, que aun siendo ambos conformantes de un mismo partido, de ninguna manera obedecería, la cruenta lucha, a razones de filosofía pura, como lo dan a entender esa balumba de dogmáticos comunistas al grito de «Revolución cultural», llevando en mano, como símbolo de cretinismo, el libro del jerarca máximo.

La pequeña guerra civil establecida tiene todas las trazas inequívocas de un condominio por parte de Rusia en acuerdo tácito con EE. UU., que tan solamente podría mantenerse en el supuesto de que la dilatada China y sus miríadas de componentes no poseyeran un armamento atómico equivalente a la suma de megatones acumulados por sus contrarios en permanente acecho.

Por contra, y al margen de la filosofía en el caso concreto, los adoradores de Mao, de Buda y de Confucio, que nada tienen de infieles, llegan a conclusiones terminantes: que sin armamento nuclear no hay mengua de su hambre, conclusión a que llegó igualmente el fallecido Adenauer cuando expresó enfáticamente lo siguiente: «Que la no proliferación de los armamentos atómicos suponía, para los pueblos del globo, un estado eterno de sumisión a los caprichosos niveles de vida que les consentirían Rusia y EE. UU.»

Esos hechos y expresiones nos darían la medida exacta para ver y entender con rutilante claridad que antes que otra cosa, lo mismo en el individuo que a las naciones, lo que prima es el vivir y luego filosofar, pues se da la curiosa circunstancia que un ultracatólico y procapitalista cual lo fue el señor Adenauer, hermanando igualmente en esa postura a M. De Gaulle, coinciden magníficamente con el ateo y comunista Mao Tse-tung, en la armonización de intereses respectivos, que son vitales para la supervivencia de los pueblos.

Como compendio y suma de esos factores de los que descuella en permanencia el peligro de muerte total, el mundo todo invoca una paz duradera, que al decir de las élites más preeminentes de la política rusa y estadounidense, incluído en tan sacrosanta invocación la primera élite eclesiástica, tan solamente podría hallarse renunciando a la citada proliferación armamentista. Una tal pretensión no parece probable más que en un suplante de poderes conquistados por la fuerza, y esto es lo que Rusia intenta establecer en China, en esta segunda fase cruenta (la primera consistió en labor diplomática) mediante la adhesión de personas adictas hoy, pero que nadie podría asegurar si mañana, aun habiendo logrado los objetivos apetecidos, obedeciendo a las leyes de primero vivir, los nuevos instalados no serían barridos bajo la misma presión que anteriormente había generado la situación interpuesta. Y es que no deberíamos perder de vista jamás que aun existiendo en germen la contradicción en cada una de las manifestaciones que se van creando y calificando, la tendencia es de mejorar, perfeccionar y embellecer incesantemente, con lo que será preciso obedecer las leyes biológicas que nos rigen, pues ninguna de ellas, como es claro y notorio, no establecen que uno nació para explotar y otro para ser explotado; que no se vino al mundo para comer a tres carrillos unos y no comer más que migajas otros una sola vez al día.

Ahí reside el verdadero y angustioso problema, que nos empeñamos en ignorarlo con la estúpida creencia en que siempre y eternamente habrán de prevalecer las decisiones de los países mejor dotados económicamente y con mayores acumulaciones de energía nuclear. Este criterio ominodo y avasallador ha marcado época hasta aquí, ha hecho historia hasta nuestros días (repugnante historia) sin más apelación que un llamado al tiempo. Y parece que éste llegó, pues los armamentos atómicos están ya en poder de países pobres, de pueblos que tienen hambre de pan y sed de cultura, cual ese gigante asiático que nos ocupa y parece preocupar a su vecino del norte y también al otro *grande* que, sin existir vecindad ninguna teme igualmente las consecuencias que se derivarían si negligieran la puesta a punto del freno, a la equivalencia armamentista.

⁂

Creemos que este comprimido enfoque que acabamos de desarrollar con relación a China continental, no revestiría la importancia que intentamos dar al problema si omitiéramos señalar la idéntica situación que se produce en otro área geográfica.

Evidentemente, establecer una analogía entre Europa occidental y China con relación a capacidades de producción de utensilios industriales, de cultura y de niveles de vida en general no sería correcto. Sin embargo, dejaría de ser incorrecto si esos países europeos se valoraran en función no del confort en que viven actualmente, sino en posibilidades de inseguridad de vida, negativas, a lo cual están muy expuestos dado que, tras haber perdido los territorios africanos y asiáticos como colonias que habían sido, existe ya la capacidad de maniobra envolvente por parte de los dos colosos, muy especial modo de EE. UU., para impedir el acceso a los minerales de vital importancia en cualquier momento que se tercie.

En este sentido es que valoramos a Europa como conjunto de pueblos pobres. Y creemos que no exageramos. De ahí, pues, como se halla una similitud con China, que aun existiendo una tal disparidad de criterio social, filosófico y religioso en ambas naciones, hanse visto armonizados sus propios intereses, porque son éstos los que deciden las situaciones, dando también como resultado el nacimiento del arma nuclear, o «force de frappe».

Se colligen de estos claros hechos unos antecedentes que en modo alguno habrían de servirnos si en el empeño de conjurar el mal buscáramos sus causas y responsabilidades en las personas de tal o cual nombre o en las naciones de tal o cual latitud, por el mero hecho de profesar distintas sicologías entre sí. Entonces sí que seguiríamos andándonos por las ramas. Las causas son profundas; son las leyes biológicas que rigen nuestra conducta las causantes de los desaguisados, habiendo por base dos nestimientos opuestos y simultáneos: el que construye y el que destruye. Pero si diéramos como verdadera la tesis según la cual los individuos estamos facultados (debe ser así, en parte) para elegir libremente, está claro que de seguir acariciando y manoseando cual niña en bikini el sentimiento individualista, que sin género de duda es quien fomenta la lucha interindividuos e internaciones, sin remisión la especie humana difícilmente podría sobrevivir, puesto que el arma total para la muerte total ya existe. Y no me cabe la menor duda de que si hemos llegado a un tal extremo de peligro, es por mor de haber abrazado, con tanta fuerza, las concepciones individualistas.

Cuando llevados por un optimismo — no negamos que racional — hay personas que escriben no poder concebir ni la más remota idea por una muerte total de la especie, generalmente aducen como razón, no explicada mayormente, que confían en el hombre. Y yo pregunto: ¿pero ese hombre en función de qué ley, de qué principio, en qué concepción conseguirá sacar a la humanidad del peligro en ciernes? Trabajando para y por el negocio? Estableciendo jerarquías y creando recompensas individuales? ¿Instaurando parlamentarismos con sus fuerzas y plantando dictaduras militares o civiles, que pretendiendo sanar los males cuando en realidad lo que hacen es enfermarlos mayormente? ¿Con justicias que sancionen según el poder adquisitivo del presunto inculpado?

Estos son los preceptos o recetas que han venido rigiendo en el curso de todas las edades y vigentes todavía, dando como resultado, como es claro y notorio, una posibilidad tan negativa como es esa arma total ya citada. Y en ese fracaso tan completo y acabado han estado presentes por igual los capitalistas y los marxistas, por haber obedecido, por sobre toda consideración, el sentimiento individualista, no cabiendo por consiguiente (y de ello estamos francamente persuadidos) más suplante, como valor ético, que aquella forma de organización cuya influencia, sobrepasando a la otra de orden negativo, habrá de ser esencialmente colectivista, sentimiento de especie, donde el individuo sea por y para la sociedad y no ésta sometida a aquél, como está ocurriendo.

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1968

Ha sido puesto en venta. Solicitarlo a Amigos de S. I. A. de todos los países y en los centros confederales.

Precio 4 francos. En edición única de lujo.

Añoranzas

QUE bueno es vivir apartado de los ruidos de la civilización.

Lo confieso, profeso una gran debilidad hacia el campo libre, y de hecho ¿en qué consiste eso? Pues sencillamente, en disponer de una tienda de campaña, en cualquier sitio no convencional, aquí o allá, a la ventura. En tal prado, en tal bosque, en lugares, en una palabra, no previstos para recibir a los sedientos de libertad.

Quizá se tropiece con algunos inconvenientes menores, como las largas marchas para llegar... Pero qué fuente de satisfacciones casi completas da esta posibilidad de obrar.

Las delicias de la pereza natural en el hombre. El reposo físico y moral. Todo un destino tranquilo a la orilla de un arroyo fresco y soñador bajo la pineda; la ardiente imaginación que descubre la vida simple de la naturaleza. Del mismo modo que nos es placentero ver la gran variedad de los paisajes, de las especies y de las plantas. Tener ante sí un mundo, es decir, un panorama lejano y extendido, y todo lo que puede formar la vasta variedad de una humanidad liberada de sus atavismos. Añadir su propia vitalidad a las fuerzas de la naturaleza eternamente renovadora, y en el silencio, lejos de los alaridos de los altavoces, de la algazara de los motores. No tropezar con nadie, a no ser otro viajero solitario que pase al lado nuestro con un simple saludo. Tomar no importa qué dirección y siempre acompañado de nuestro pensamiento en el olvido total de las horas... Sin embargo, no hay que dejarse vencer por las nostalgias. La nostálgica evocación del pasado siempre presente.

Lo sé muy bien, esto no le gusta a todo el mundo. Hay quien prefiere gozar ciertas comodidades y no salir de casa. Hallarse en compañía alrededor de una mesa...

Qué importa que se nos ignore; se está tan bien solo en esos momentos donde un pájaro que canta cambia el curso de nuestro pensamiento, y a riesgo de perdernos en lugares desconocidos como nos perdemos en los pensamientos, más o menos, halagüeños, a los que se abandona la imaginación. Tal vez algún encuentro nos advierta que no está esa adversa sociedad tan lejos como creíamos.

El tiempo no pasa en vano. ¿Dónde están aquellas piernas de acero para abandonar la carretera grande y adentrase en los estrechos caminos a través de los campos y de los bosques?

¿Podremos oír de nuevo en el silencio y la quietud el canto de los pájaros en esa región que tanto queríamos y donde largas cogitaciones nos ayudaron a formar nuestro amor intenso de la libertad? Las circunstancias han dispuesto que eso, quizá, no vuelva. Eso ya no tiene remedio, condiciones graves nos obligaron a abandonar esa tierra para siempre.

Juan

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

30 NOVEMBRE 1967
NUMERO 482
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

UN INDICE

« Le système capitaliste périra de ses propres contradictions. »

ON nous a souvent taxés d'utopistes quand nous avons affirmé que l'humanité a tout pour construire son bonheur et que, tôt ou tard elle y parviendra car le capitalisme est appelé à périr de ses propres contradictions.

Affirmations gratuites pensez-vous ? pas du tout; nos affirmations sont toujours issues d'observations, d'indices. Les récessions, les coups d'Etat, les guerres sont des indices qui ne trompent pas; la semaine noire de l'Angleterre est encore un indice révélateur : « Le système capitaliste se fissure et il ne tarderait pas à éclater si le mouvement ouvrier mondial était mûr pour établir une société sans spéculations ni contraintes. »

Bien sûr, la dévaluation de la livre, les difficultés de M. Harold Wilson, ne prouvent pas que le capitalisme est au bord de la faillite mais il est clair qu'une certaine division existe et « l'Express » du 20 novembre disait à ce sujet : « Le Président des Etats Unis n'avait-il pas fait savoir au premier ministre anglais que, faute d'obtempérer aux injonctions des Nations-Unies, il ne fallait plus compter sur le soutien américain pour la défense du Sterling ? »

Oui, ce soutien, cette solidarité que les Etats manifestent en toute occasion sur le dos des travailleurs et qui devrait servir d'exemple à ces derniers, cette solidarité, disons-nous, semble être discutée. La France qui s'était pourtant portée au devant des difficultés Britaniques lors de la fameuse grève des dockers, a fait savoir que le Royaume-Uni devrait enfin se résoudre à prendre des mesures drastiques et fondamentales d'assainissement. En langage populaire cela veut dire que le gouvernement « Travailliste » devra serrer un peu plus la vis des travailleurs. Ne nous a-t-on pas déjà dit à la télé que le seul moyen de sauver la livre sterling était de demander la collaboration des syndicats anglais ?... Cette collaboration consiste pour ces derniers de demander à leurs adhérents d'accepter l'austérité, de ne pas demander de hausse des salaires malgré les hausses des prix prévues par le gouvernement.

Nous avons connu ça nous aussi en France et sous toutes les républiques y compris celle de l'après-guerre. Vous souvenez-vous quand les kamarades ministres nous disaient qu'il fallait produire d'abord et revendiquer ensuite ? C'était vers les années 1947, juste après la libération, quand le peuple avait envie de faire du social: les mineurs du Nord doivent s'en souvenir.

Mais revenons-en aux difficultés immédiates. Pourquoi faut-il que ce soit à la classe ouvrière de supporter les conséquences de l'absurdité capitaliste ?

Les techniques modernes permettent actuellement la satisfaction des besoins de tous les peuples et il est criminel de parler de récession, d'austérité ou de mesures drastiques. Si le capitalisme international est en décadence, tout ce que peuvent faire les travailleurs c'est s'unir pour accélérer cette décadence et s'organiser pour préparer les bases d'une société moderne, idéale et égalitaire.

Cette organisation ne peut se faire qu'en dehors de tous les partis politiques avides de pouvoir et de privilèges; seules les bases fédéralistes peuvent, dans le cadre des collectivités ouvrières, rétablir l'équilibre économique et social. C'est pour cela que la C. N. T. y reste fidèle et qu'elle lutte contre la hiérarchie sous toutes ses formes.

Le jour où la classe ouvrière comprendra cette vérité fondamentale, la Livre Sterling ou le dollar pour être dévalués sans aucun risque pour les travailleurs. La monnaie étant pour les exploités une source de misère, sa disparition sera un indice de délivrance. Il nous suffira alors de rendre aux statistiques le rôle régulateur qu'elles devraient jouer et il ne sera plus nécessaire de fomenter des guerres pour équilibrer l'économie. Chacun consommera selon ses besoins.

ECHO DES P. et T.

A en croire notre T. V. ou même M. Guena (ministre des P. et T.) chez nous tout va pour le mieux.

Il est certain que les usagers sont à peu près satisfaits car on doit reconnaître objectivement que le courrier, en général, parvient à sa destination dans des délais très brefs. L'usager qui aperçoit les guichets tous neufs ne se doute pas de la grosse pagaïe qui règne dans la « boite », cependant les grèves « Yéyé » qui de temps à autre le mettent en courroux, devraient lui mettre la puce à l'oreille.

Le niveau intellectuel général de la population s'élevant, il s'ensuit une énorme croissance du trafic (plus que triplé) depuis ces vingt dernières années surtout; les conséquences sont considérables. Les salles de tri sont la plupart du temps encombrées au maximum, si bien que chaque employé est contraint à faire un véritable slalom lorsqu'il doit se déplacer. Les salles, à vrai dire, ne sont plus d'actualité. Comment donc l'Administration des P. et T. parvient-elle à débiter cette aussi importante quantité de correspondances ?

... Hé ! bien, par plusieurs procédés classiques, comme tous les capitalistes en général, et devant lesquels les dirigeants syndicaux dits « représentatifs » ne peuvent rien, ce qui prouve leur incapacité ou même leur complicité.

On contraint chaque employé à débiter une quantité de tri sans cesse plus croissante, d'où augmentation de la productivité individuelle; les moyens de pression sont, entre autres, les annotations que les chefs attribuent « à la tête du client ». Si on juge qu'il ne débite pas assez ou même si l'employé à « trop » pris de congés de maladie il y a des fortes chances qu'il soit mal noté, ce qui peut entraîner pour lui la perte de certains avantages, tel l'avancement ou l'annulation des demandes de mutation (fiches de vœux) etc... je me demande même si bientôt il ne sera pas interdit de tomber malade... On emploie le système honteux des heures supplémentaires (1) pour ne pas augmenter l'effectif du personnel et pour ne pas faire du tort aux « gardiens » du chômage du pays. Les travailleurs des P. et T. en grande majorité, se laissent prendre volontiers au piège qui leur est tendu, ainsi, nombreux sont ceux qui, leur journée de labeur terminée, s'en vont au service « Départ » voir s'il y a des extras. Là, souvent, on sélectionne les meilleurs (c'est honteux), tous font cela afin d'augmenter leur pécule, car le salaire n'est pas des plus gros, c'est vrai. Or l'Etat à fait (2) 1650 millions de bénéfices en 1966 avec les P. et T. Si les travailleurs veulent augmenter leurs salaires c'est dans les bénéfices qu'ils doivent grignoter et non en se livrant à un supplément d'exploitation, faisant ainsi le jeu et le bénéfice de l'exploiteur...

Il n'est pas rare d'entendre de la part des travailleurs d'entreprises privées en parlant du postier en général « lui il a de la veine, il n'a pas la hantise ni la menace du chômage », oui en grande partie c'est vrai, mais en réalité ce n'est qu'une demi-vérité. Il faut que l'on sache qu'il y a une catégorie d'employés que l'Administration utilise quand elle en a besoin particulièrement et qu'elle renvoie à son gré. Elle a même le droit de les déplacer de bureau en bureau, ce qui est assez courant, même d'une ville a une autre, ce qui est plus rare; on les appelle, auxiliaires et les A. N. T. O. (3). Eux, bien sûr, s'ils ne parviennent pas à faire une norme arbitraire. ils courent le risque d'être renvoyés; ils ont la particularité d'être très mal rétribués, il est courant et honteux à la fois de voir côte à côte un « Anto » et un titulaire, par exemple un contrôleur, faisant tous deux le même travail et l'un gagne presque le double de l'autre ! c'est effarant.

Les dirigeants des centrales réformistes (et les travailleurs aussi) ont l'air d'admettre ces faits passivement; cela pour nous, révolutionnaires c'est grave !, cependant je crois personnellement qu'il reste encore une lueur d'espoir, que l'on peut raviver le combat.

Il n'est pas rare d'entendre ces mots : « Au lieu de faire des grèves où le patron y gagne, il vaudrait mieux faire la grève des califs et au moins on n'aurait pas besoin de préavis, qui n'est autre qu'une demande de permission de faire grève. » Ils attendent certainement que ce soit leur « chef syndical » qui leur en donne l'ordre et les dirigeants représentatifs font la sourde oreille, car il ne faut pas se faire mal voir par le patron (bien sûr).

Pour nous, anarcho-syndicalistes une grève avec. au départ une telle initiative s'appelle de l'action directe et prouve que nous ne sommes pas aussi utopistes que certains calomniateurs le prétendent. Les réformistes le savent bien tout cela, mais ils préfèrent passer le temps à s'entretirer les vers du nez. Le meilleur exemple, tout frais, est bien la grève du 19 et 20 octobre dernier (voir C. S. n° 478, « Grève réussie »). C'est à croire que leur rôle est de saboter et d'achever le peut d'esprit combatif qui demeure encore. Maintenant c'est à nous qu'il incombe, militants de la C.N.T. de convaincre la classe ouvrière qu'il faut passer à l'action directe, moyen qui lui redonnera confiance, puissance et qui lui vaudra des succès immédiats certes, mais surtout et c'est très important avancera l'heure fatale et inévitable de la chute du capitalisme.

JASMIN

(1) Le terme local est « Californies ». En argot : Califs.

(2) Tract C. F. D. T. du 19 octobre 1967.

(3) Agent Non Titulaire Occasionnel.

LISEZ
« LE COMBAT SYNDICALISTE »

L'ANARCHISME

CRITIQUE DU SOCIALISME « AUTORITAIRE »

Les anarchistes sont unanimes à soumettre le socialisme « autoritaire » au feu d'une sévère critique. A l'époque où leur réquisitoire à l'emporte-pièce était prononcé, il n'était pas toujours entièrement fondé, car ceux auxquels il s'adressait, ou bien étaient des communistes primitifs ou « grossiers », que n'avait pas encore fécondés l'humanisme marxiste, ou bien, dans le cas de Marx et d'Engels, n'étaient pas aussi unilatéralement férus d' « autorité » et d'étatisme que le prétendaient les anarchistes. Mais, de nos jours, les tendances « autoritaires » qui, au XIXe siècle, ne se manifestaient encore dans la pensée socialiste que d'une façon embryonnaire et velléitaire, ont proliféré. Au spectacle de ces excroissances, la critique anarchiste paraît aujourd'hui moins tendancieuse, moins injuste; elle revêt même, assez souvent, un caractère prophétique.

Stirner accepte nombre de prémisses du communisme. Mais avec ce corollaire : si, pour les vaincus de la société actuelle, leur profession de foi communiste est un premier pas en avant dans la voie de leur totale émancipation, ils ne seront complètement « désaliénés », ils ne pourront vraiment mettre en valeur leur individualité qu'en dépassant le communisme.

Aux yeux de Stirner, en effet, le travailleur, en régime communiste, demeure soumis à la suprématie d'une société de travailleurs. Ce travail, la société le lui impose, il n'est pour lui qu'un pensum. Le communiste Weitling n'a-t-il pas écrit : « Les facultés ne peuvent se développer qu'autant qu'elles ne troublent pas l'harmonie de la société » ? A quoi Stirner répond : « Que je sois loyal sous un tyran ou dans la « société » de Weitling, c'est, dans un cas comme dans l'autre, la même absence de droit. »

Le communiste ne songerait guère, au-delà du travailleur, à l'homme, au loisir de l'homme. Il négligerait l'essentiel : lui permettre de jouir de soi comme individu, après qu'il a fait sa tâche comme producteur. Mais surtout Stirner entrevoit le danger d'une société communiste, où l'appropriation collective des moyens de production conférerait à l'Etat des pouvoirs beaucoup plus exorbitants que dans la société actuelle : « Le communisme, par l'abolition de toute propriété individuelle, me rejette encore plus sous la dépendance d'autrui, la généralité ou la totalité et, malgré qu'il attaque violemment l'Etat, son intention est d'établir aussi son Etat, (...) un état de choses qui paralyse mon activité libre, une autorité souveraine sur moi. Contre l'oppression que je subis de la part des propriétaires individuels, le communisme se soulève à juste titre, mais plus terrible encore est la puissance qu'il met aux mains de la totalité. »

Proudhon peste tout autant contre le « système communiste, gouvernemental, dictatorial, autoritaire, doctrinaire » qui « part du principe que l'individu est essentiellement subordonné à la collectivité » La notion qu'ont les communistes du pouvoir de l'Etat est absolument la même que celle de leurs anciens maîtres. Elle est même beaucoup moins libérale. « Comme une armée qui a enlevé les canons de l'ennemi, le communisme n'a fait autre chose que retourner contre l'armée des propriétaires sa propre artillerie. Toujours l'esclave a singé le maître. » Et Proudhon décrit en ces termes le système politique qu'il attribue aux communistes :

« Une démocratie compacte, fondée en apparence sur la dictature des masses, mais où les masses n'ont de pouvoir que ce qu'il en faut pour assurer la servitude universelle, d'après les formules suivantes, empruntées à l'ancien absolutisme :

» Indivision du pouvoir;
» Centralisation absorbante;
» Destruction systématique de toute pensée individuelle, corporative et locale, réputée scissionnaire;
» Police inquisitoriale. »

Les socialistes « autoritaires » appellent une « révolution par en haut ». Ils « soutiennent qu'après la Révolution, il faut continuer l'Etat. Ils maintiennent, en l'agrandissant encore, l'Etat, le pouvoir, l'autorité, le gouvernement. Ce qu'ils font, c'est de changer les appellations (...) Comme s'il suffisait de changer les mots pour transformer les choses ! » Et Proudhon lance cette boutade : « Le gouvernement est de sa nature contre-révolutionnaire (...) Mettez un saint Vincent de Paul au pouvoir : il y sera Guizot ou Talleyrand. »

Bakounine développe cette critique du communisme « autoritaire » : « Je déteste le communisme, parce qu'il est la négation de la liberté et que je ne puis concevoir rien d'humain sans liberté. Je ne suis point communiste parce que le communisme concentre et fait absorber toutes les puissances de la société dans l'Etat, parce qu'il aboutit nécessairement à la centralisation de la propriété entre les mains de l'Etat, tandis que moi je veux l'abolition de l'Etat — l'extirpation radicale de ce principe de l'autorité et de la tutelle de l'Etat, qui sous le prétexte de moraliser et de civiliser les hommes, les a jusqu'à ce jour asservis, opprimés, exploités et dépravés. Je veux l'organisation de la société et de la propriété collective sociale de bas en haut, par la voie de la libre association, et non de haut en bas, par le moyen de quelque autorité que ce soit (...) Voilà dans quel sens je suis collectiviste et pas du tout communiste. »

Peu après ce discours (1868), Bakounine adhère à la Première Internationale où, avec ses partisans, il se heurte, non seulement à Marx et à Engels, mais à d'autres qui, beaucoup plus que les deux fondateurs du socialisme scientifique, prêtent le flanc à son réquisitoire : d'une part, les social-démocrates allemands, qui ont le fétichisme de l'Etat et se proposent d'instaurer, par le bulletin de vote et les alliances électorales, un équivoque « Etat populaire » (Volkstaat); d'autre part, les blanquistes, qui prônent une dictature révolutionnaire minoritaire, à caractère transitoire. Bakounine combat à bonnets rouges ces deux conceptions divergentes, mais toutes deux « autoritaires », entre lesquelles Marx et Engels, pour des raisons tactiques, oscillent, et qu'ils se résoudront, harcelés par la critique anarchiste, à plus ou moins désavouer.

Mais c'est la manière sectaire et personnelle avec laquelle Marx, surtout après 1870, prétend régenter l'Internationale qui l'oppose violemment à Bakounine. Dans cette querelle, dont l'enjeu est le contrôle de l'organisation, c'est-à-dire du mouvement ouvrier international, il n'est pas douteux que les deux protagonistes ont des torts. Bakounine n'est pas sans reproche et le procès qu'il intente à Marx manque souvent d'équité, voire de bonne foi. Cependant, et c'est ce qui doit compter surtout pour le lecteur d'aujourd'hui, il a le mérite de lancer, dès les années 1870, un cri d'alarme contre certaines conceptions d'organisation du mouvement ouvrier et du pouvoir « prolétarien » qui, beaucoup plus tard, dénatureront la Révolution russe. Dans le marxisme, il croit percevoir, parfois injustement, parfois avec raison, l'embryon de ce qui deviendra le léninisme, puis son cancer, le stalinisme.

Prêtant malignement à Marx et à Engels des intentions que les deux hommes, s'ils les ont réellement nourries, n'ont jamais ouvertement exprimées, Bakounine s'écrie : « Mais, dira-t-on, tous les ouvriers (...) ne peuvent pas devenir des savants; et ne suffit-il pas qu'au sein de cette association (l'Internationale) il se trouve un groupe d'hommes qui possèdent, aussi complètement que cela se peut de nos jours, la séance, la philosophie et la politique du socialisme, pour que la majorité (...) en obéissant avec foi à leur direction (...) puisse être certaine de ne pas dévier de la voie qui doit la conduire à l'émancipation définitive du prolétariat ? (...) Voilà un raisonnement que nous avons entendu, non ouvertement, émettre — on n'est ni assez sincère ni assez courageux pour cela — mais développer sous main, avec toutes sortes de réticences, plus ou moins habiles. » Et Bakounine de foncer : « Ayant adopté pour base le principe (...) que la pensée a priorité sur la vie et que la théorie abstraite a priorité sur la pratique sociale et que, par conséquence, la science sociologique doit devenir le point de départ des soulèvements sociaux et de la reconstruction sociale, ils en sont arrivés nécessairement à la conclusion que, la pensée, la théorie et la science étant, pour le présent du moins, la propriété exclusive d'un très petit nombre de gens, cette minorité devrait diriger la vie sociale. » Le prétendu Etat populaire ne sera rien d'autre que le gouvernement despotique des masses populaires par une nouvelle et très restreinte aristocratie de vrais ou de prétendus savants.

Bakounine a une vive admiration pour les capacités intellectuelles de Marx, dont il a traduit en russe l'ouvrage majeur, *Le Capital*, et il adhère pleinement à la conception matérialiste de l'histoire. Il apprécie mieux que quiconque la contribution théorique de Marx à l'émancipation du prolétariat. Mais ce qu'il n'admet pas, c'est que la supériorité intellectuelle puisse conférer un droit de direction du mouvement ouvrier : « Prétendre qu'un groupe d'individus, même les plus intelligents et les mieux intentionnés, sont capables de devenir la pensée, l'âme, la volonté dirigeante et unificatrice du mouvement révolutionnaire et de l'organisation économique du prolétariat de tous les pays, c'est une telle hérésie contre le sens commun et contre l'expérience historique qu'on se demande avec étonnement comment un homme aussi intelligent que M. Marx a pu la concevoir (...) L'établissement d'une dictature universelle (...), d'une dictature qui ferait en quelque sorte la besogne d'un ingénieur en chef de la révolution mondiale, réglant et dirigeant le mouvement insurrectionnel des masses de tous les pays comme on dirige une machine (...), l'établissement d'une pareille dictature suffirait à lui seul pour tuer la révolution, pour paralyser et pour fausser tous les mouvements populaires (...) Et que penser d'un congrès international qui, dans l'intérêt soi-disant de cette révolution, impose au prolétariat de tout le monde civilisé un gouvernement investi de pouvoirs dictatoriaux ? »

Daniel GUERIN

L'Etat contre l'humanité

L'Etat ne peut être que tyrannique, car son existence dépend de sa force et l'application de celle-ci crée l'injustice, la violence, aliène la liberté de l'individu. Le but de l'Etat est d'assujettir l'individu à sa loi, de faire obstacle à toute activité libre qui pourrait ruiner son autorité. — « Le gouvernement de l'homme par l'homme c'est la servitude. » — *Proudhon*.

Le peuple se laisse immoler par les politiciens au pouvoir, qui maintiennent leur autorité par la police, la magistrature, l'armée, qui garantissent l'injustice et condamnent le peuple à sacrifier une partie de son existence à la production de travaux nuisibles à l'humanité. — « Loin d'être créateur d'énergie, le gouvernement gaspille, paralyse et détruit par ses méthodes d'action d'énormes forces. » — *Malatesta*.

De tous les groupements humains, seuls les anarcho-syndicalistes et les libertaires ont su se maintenir au-dessus du pouvoir autoritaire et la sirène électorale ne saurait les toucher, car ils n'ignorent pas que pour atteindre à la liberté, il faut détruire le pouvoir, tous les pouvoirs, toutes les formes d'autorité. Cette bataille ne peut se livrer à l'intérieur d'un parlement, mais hors d'un parlement, cette bataille ne peut se gagner que par l'émancipation des travailleurs, cette bataille est celle de l'atelier, des champs, de la rue. — « Le communisme, malgré qu'il attaque violemment l'Etat, son intention est d'établir aussi son Etat.» — *Stirner*.

Un Etat communiste ne change rien à la condition d'esclave du travailleur et de tous les hommes. Toute révolution faite par « en haut » ne peut donner comme résultat que la continuation du pouvoir et de l'autorité qui en la suite logique. Un gouvernement populaire ne sera, lui aussi, qu'un gouvernement despotique. Un gouvernement, même international, aura la prétention d'imposer sa loi à tout le prolétariat. — « Un gouvernement sera, qu'elles que puissent être ses formes démocratiques, une véritable dictature. » — *Bakounine*.

La liberté sera gagné par les travailleurs le jour où ils auront le courage de s'émanciper eux - mêmes, quand leurs groupements seront suffisamment évolués pour vivre librement dans l'indépendance, sans être sous l'autorité d'un pouvoir provisoire qui deviendrait vite un pouvoir comportant les mêmes injustices qu'un Etat avec ses inégalités, ses nantis, ses privilégiés. — « Il n'y a pas d'autre liberté que celle que l'individu conquiert lui-même. » — *Stirner*.

Toutes les polices sont au service des Etats, toutes les armées sont au service de la politique, tous les politiciens et les Etats sont au service du capitalisme, qu'il soit national ou international. Plus les gouvernements compriment la liberté du peuple, plus ils tolèrent les crimes des polices et des armées. C'est pourquoi aussi que, sous le couvert de la morale, on apprend aux hommes, de génération en génération, à respecter les uniformes qui ont pour mission de comprimer leur liberté et de leur retirer la vie.

RENE VILLARD

DEUXIEME UNION REGIONALE

Congrès régional qui aura lieu le 17-12-67 à 9 heures 30.

Ordre du Jour Provisoire

1 — Rapport du Bureau Régional.
2 — Rapports des Syndicats et Unions Locales.
3 — Désignation de la Commission de Contrôle des Comptes.
4 — Possibilités immédiates d'application des décisions des Congrès Confédéral et de l'A. I. T.
5 — « Le Combat Syndicaliste ».
6 — Activités futures.
7 — Désignation du nouveau Bureau Régional. (Secrétaire, Secrétaire adjoint, Délégué à la Propagande, Délégué adjoint à la Propagande, Trésorier, Trésorier adjoint).
8 — Questions Diverses.

A propos du Viet-Nam

Pour aborder ce problème sans risquer de rester dans l'abstrait, de ne pas être compris, et donc de ne pas apercevoir nos divergences ou nos points communs, il est nécessaire de partir des faits concrets qui se présentent à nous dans notre action.

Ici, c'est le Viet-nam; ce pourrait être les grèves en France, le syndicalisme, le gaullisme ou tout autre problème

Il s'agit de savoir ce que, dans l'arène du Viet-nam nous devons soutenir et comment le faire. Ne pouvant soutenir qu'une action révolutionnaire, examinons si le F. N. L. est une organisation révolutionnaire.

Il est bien évident que le seul fait que le F. N. L. soutienne la lutte armée contre l'impérialisme américain, n'est pas une preuve de ses vues et actions révolutionnaires (auquel cas les gaullistes l'auraient été aussi en 1940, qui participaient à la lutte armée contre l'impérialisme allemand).

Il faut donc voir plus loin, dans le programme du F. N. L. et plus particulièrement dans les fameux cinq points de son comité central.

Le 1er point accuse l'impérialisme yankee d'avoir saboté les accords de Genève. Or cela est déjà l'embryon d'une analyse fausse, puisque l'on sous-entend qu'il aurait pu ne pas être saboté, c'est-à-dire qu'un accord entre nations puisse être viable.

Le 2e point déclare que le but est de constituer un Etat indépendant, démocratique, pacifique et neutre, ce qui est plutôt le contraire de ce que peut souhaiter un anarchiste.

Quant aux points 1, 3, 4, et 5, ils se réfèrent sans cesse à la notion de « peuple » et non de « classe », ce qui laisse à penser que ce n'est pas la bourgeoisie mondiale qui a fait et défait les accords de Genève, mais le seul impérialisme américain, que les Vietnamiens forment un tout en soi, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de classe dominante au Viet-nam ni de couche aspirant à l'être.

D'ailleurs, pour être mieux convaincu il suffit de lire la déclaration de N'Guyen Hnotho, du F. N. L. à l « Humanité » le 2-8-66 :

« ... Notre objectif est d'instaurer au Sud Viet-nam un gouvernement d'union nationale et démocratique. réunissant les représentants de toutes les couches sociales, de toutes les confessions, des partis politiques et des notabilités patriotiques. » (Le P. C. français ne va même pas jusque là dans la voie du réformisme).

Dans ces conditions, soutenir le F. N. L. et ses positions politiques, pour un révolutionnaire, c'est faire la même erreur que soutenir le programme gaulliste pendant la Résistance, le Front populaire en 1936, l'unité nationale et républicaine des collaborationnistes de la C. N. T. en Espagne.

C'est se laisser prendre au piège de l'union contre un ennemi privilégié, particulier, qui n'est qu'un aspect de la répression générale, c'est soutenir la théorie de la révolution par paliers : (« Battons Franco, nous ferons la révolution ensuite »).

Nous appuierons cela en faisant une critique du *frontisme*, mais auparavant il nous faut réfuter un autre argument. On entend souvent dire que le Front est en fait soutenu par une organisation révolutionnaire (le Parti communiste ex-indochinois) lui-même soutenu par l'Etat ouvrier de Hanoï, et que l'alliance n'est que tactique puisque après la victoire les éléments bourgeois seront balayés pour construire le socialisme.

En dehors du fait que nous pensons tous la même chose d'un parti communiste ou d'un Etat ouvrier il nous faut critiquer à fond la politique du P. C. I. (indochinois) et de la R. D. V., pour comprendre ce qu'est le marxisme - léninisme, c'est-à-dire la stratégie des compromis érigés en programme, la révolution par étapes découlant logiquement les unes des autres, c'est-à-dire une vision idéaliste de l'histoire, une sorte de messianisme.

Depuis 1930 les paysans (75 % de la population) sont en état d'insurrection permanente contre l'exploitation féodale. Ils soutiennent dans leur ensemble le Viet-cong dans lequel ils voient une force capable de briser les structures sociales.

Les premières insurrections sont soutenues par le P. C. I., cependant après le 9e congrès du Komintern (1935), qui préconise la tactique de Front populaire (alliance avec la bourgeoisie dite progressiste), le P. C. I. fait marche arrière : il abandonne le mot d'ordre : « A bas l'impérialisme français », ainsi que la lutte pour l'indépendance.

Le P. C. I. suit fidèlement les directives de Staline en 1939 lors du rapprochement germano - soviétique; le P. C. I. défend l'Allemagne fasciste contre l'agression française. Dès 1940 les Américains sont intéressés par l'Indochine. A Yalta (1942) Roosevelt propose de remplacer la présence française par une occupation internationale (c'est-à-dire surtout U. S.). Staline est d'accord.

En mars 1945, les Japonais lancent une offensive contre les garnisons françaises. Les U. S. A. refusent toute aide; les forces françaises sont décimées. Les Japonais proclament l'Indochine indépendante, mais maintiennent leurs occupations. Le P.C.I. prépare l'occupation du pays par les Alliés. Américains et Anglais occupent le sud du pays. Ho Chi-Minh prend Hanoï. Il a l'appui des U. S. A. La France à son tour déclare l'Indochine indépendante et s'engage à retirer ses troupes en cinq ans. Le P. C. I. suit les directives de l'U.R.S.S. : stricte application des accords de Yalta. L'Indochine fait partie de la zone occidentale. Il n'est question ni de révolution sociale ni d'indépendance.

Les militants nationalistes ou révolutionnaires (trotskystes surtout) sont systématiquement assassinés par le P. C. I., qui soutient le fantoche pro-français Bao-Daï « comme symbole de notre désir de rester dans le cadre de l'Union française... »

(Suite page 2.)

AREA MUNDIAL

LA GUERRA DE UNOS QUE PAGAN OTROS

HOY vamos a redundar en una tesis que estimamos de capital importancia para la supervivencia del M. L. E. del Interior y del Exilio. Situados en este puesto de observación, tanto como de información, hemos notado una disparidad de criterios que amenaza fraccionar hasta la atomización a este cuerpo libertario, anarcosindicalista o como se quiera, que justifica el valor de nuestra existencia, tanto personal como colectiva. Al margen del M.L.E., convertidos en hojas de otoño, seríamos barridos por la escoba de cualquier partido político en auge. Con sinceridad decimos — ante un Pleno que se avecina — que nuestro criterio personal es siempre pensado, no *indiscutible*, pero sí necesitado de argumentación opuesta que no proceda de consignas ajenas. El anarquismo tiene pensamiento elaborado aplicable a todas las situaciones con tal de que el anarquista, el sindicalista libertario, el cenetista, sepan ejercer un derecho con las doctrinas asimiladas. Nosotros ejercemos personalmente este derecho, y si el mismo contrastara, o contrariara a los intereses MORALES de la Organización, nosotros mismos nos apearíamos del carro de las responsabilidades colectivas. Y ahí va eso:

En Bolivia los soldados de Barrientos dieron muerte a Ernesto (Che) Guevara en un encuentro armado, y la publicidad mundial ha divinizado, o casi, a este personaje, por osado y por idealista. Al parecer, romanticismo aún queda, y flores para las muertes solemnes. Mas a nosotros la corriente — sentimental en unos, materializada en otros — no se nos lleva.

Ernesto Guevara — ya lo anticipamos — ha jugado la carta castrista en Bolivia. El castrismo se podría ver reducido, constreñido, asfixiado, frente a EE. UU., en caso de abandono de la U.R.S.S. y de China. No es probable que esa prevención ocurra, pero siempre es bueno prepararse un conato de independencia. Guevara ha jugado la carta castrista en el empeño cubano de castrificar la América latina, y ha perdido. En caballero de la causa, desde luego. Pero no una causa que se identifique con la nuestra. Con pena por una vida, por unas vidas, extintas, no podemos sumar nuestro lagrimeo al llanto hipódico de unos y cocodrilesco de otros.

Porque la causa defendida por la reducida guerrilla de los cerros de Bolivia no fue la libertaria, la del pueblo. Sin negar bravura a esos hombres; creyendo, también nosotros, en la condición despótica del régimen Barrientos, la facción guevarista iba a la deposición de una tiranía para establecer otra sobre el terreno *liberado*. Cuando Castro bajó de la Sierra Maestra, aseguró en La Habana que el pueblo cubano se daría el régimen de libertad que escogiera, toda vez que él, realizada la misión de derrocar a Batista, prefería reintegrarse a la condición de ciudadano parejo a los otros. Lejos de ser así, el revolucionario Castro se revistió de caudillo absoluto, estatificó la riqueza industrial y agrícola impidiendo las colectivdades de trabajo libres; jefaturizó los sindicatos y los burocratizó con personal comunista; anuló a los revolucionarios de Escombreras (sierra más próxima a La Habana que la Maestra), eliminó a Cienfuegos, su segundo en heroísmos; persiguió, encarceló y «ajustició» a cuantos anarquistas pudo (una buena parte se refugiaron en la vecina Florida); rasó totalmente nuestro derecho a pensar y a manifestarnos, y luego quedó cómodamente asentado en la isla, donde el grito de ¡Libertad! ya no resuena como en los tiempos de Céspedes, José Martí y Maceo.

Claro que es cómodo atribuir la responsabilidad de todas estas calamidades al gringo norteamericano. Pero ellas son primerizas, iniciales del sistema, no la consecuencia obligada de la intervención coactiva de Washington cerca de la Casa Blanca habanera. Sin duda alguna, de haberse declarado Cuba en régimen libertario, el capitalismo norteamericano habría enviado sus soldados a la isla para arrasar al nuevo régimen. Soportar un sistema anarquista en las mismas narices, ni pensarlo. Pero, ¿qué régimen anarquista, qué comunismo libertario soportaría la U.R.S.S. protectora, armadora de Castro? ¡Ninguno! De buenas a primeras exterminó a la comuna libre marinera de Kronstadt, de la cual había salido el buque «Aurora» que ahora, cincuenta años después, tanto el bolchevismo glorifica, guardándose cuidadosamente de manifestar que la tripulación era anarquista. No toleraron Trostki y Lenin el comunismo libertario instaurado por el Durruti ruso Nestor Mackno en una parte de Ukrania tras haber causado 80.000 bajas al invasor boche. No toleraron los comunistas españoles rusificados las colectividades revolucionarias de nuestra Confederación, siendo múltiples los compañeros que pagaron la defensa de las mismas con la persecución o con la vida. Las vidas de Berneri, Ascaso (D), del nieto de Ferrer Guardia, y centenares más, claman aún justicia, y no será la muerte en combate de un comunista ocurrida en Bolivia o en otra parte del planeta quien nos haga olvidar la parte de responsabilidad del comunismo en la pérdida de la guerra de España, el exterminio de la población anarquista rusa en los confines de Siberia ni la extinción lenta, pero segura, de los anarquistas cubanos que en la fatídica Isla de los Pinos no encontrarán jamás, bajo el régimen fidelino, la puerta de salida.

¿Qué Ernesto fue valiente? Bueno. ¿Qué prefirió la vida azarosa del revolucionario a la existencia muelle del hogar burgués que le dio nacimiento? Loable. ¿Qué Ernesto luchó y pereció por una idea? ¡Seguro! Pero ¡me ca...chis! ¿Cuántos compañeros anarquistas renunciaron a sus bienes de burgués, familiares o asequibles, para entregarse a las satisfacciones y a los sinsabores de la causa, sin jamás haber solicitado — ni se les ha conferido — glorificaciones? ¿Kropotkin? ¿Tolstoy? ¿Bakunin? No, no vayamos tan lejos; observemos en España mismo: Tarrida del Mármol, hijo del zapatero más rico de Sitges; Fermín Salvochea, oriundo de una familia aristocrática gaditana; los doctores Vallina, Sentiñón, Solá, Pujol, Puente, que en nuestros medios sólo vinieron a cosechar sacrificios en vez de labrarse confortables posiciones. Y, entre los anónimos, un entrañable José Codina, hijo de rico carpintero, que prefirió la herencia del ideal anarquista a la multipesetera y terrenosa de su duro padre, librándose a la bohemia libertaria, hasta que, reacomodado en Orán, lo abandonó todo el 19 de julio para integrarse al frente de Huesca donde pegar tiros al fascismo sin más atuendo personal que la última ropa, que llevaba encima. Pues este hombre sencillo y heroico, gran amigo de Juan Usón y de Tomás Herreros, nunca solicitó notoriedad alguna y sus penas se las tragó solo, y en la derrota de España resistió palos y cárcel, trabajó como operario, tuvo a buen morir en su casa a Félix Monteagudo para luego morir él mismo, inválido pero orgulloso, en un catre del Asilo del Parque de Barcelona.

Sí, héroes los tenemos a centenares: Ascaso (F.), Durruti, Elías García, Seisdedos, con millares de anónimos, a los cuales la Prensa chillona de Partido, frívola, o de golpe bancario, silenciará eternamente por no propagar su ejemplo.

Ernesto, bien, tuvo su idea; pero, ¿cuál, compañeros? ¿La comunista, la castrista si así se prefiere. Pero idea totalitaria, de sujeción del pueblo a un grupo de colegiados, y esa no es la Idea nuestra, la que sin Libertad y derechos de mesa y de comodidad igualitarios, no se adapta a las «revoluciones», o contrarrevoluciones anticipadas.

Es lástima que a esas alturas haya afines que se dejen catequizar por las sensiblerías *rojas* o no tanto. Los americanos son tal y cual, pero americanos en el Norte los hay dignísimos, tan anarquistas o tan liberales y conscientes como nosotros. La internacional capitalista tiene su sede en Wall Street, cierto, y ella centraliza el esfuerzo reaccionario mundial que se manifiesta en las cuatro partes del globo. Vencido el nazifascismo, los poderes moscovita y washingtoniano se encararon súbitamente para obtener la hegemonía universal. La pugna quedó ya establecida en 1946 entre las dos fuerzas, y los dados de ambos «grandes» se juegan quemantemente sobre la piel de pueblos inocentes. Siguiendo el filo de las monstruosas propagandas, todo es «rojo» o «americano», pero quienes han de matarse no se llaman «kremlines» ni «kukluxklanes», sino húngaros, berlineses, coreanos, cubanos, vietnamitas, árabes...

Actualmente hay dos monstruos imperialistas (capitalista y comunista) que tratan de devorarse mutuamente. Si los libertarios tratáramos de alinearnos al lado de alguno de ellos, seríamos los primeros devorados.

Visión, conciencia y constancia. Fuera de esta regla, que no nos busque nadie.

EL FASCISMO EN GRECIA

La dictadura de Patakos arrecia en su política de condenas. Recientemente su tribunal especial ha condenado a cadena perpetua al ciudadano Constantino Filinis, sin delito material alguno, o sea por tener ideas opuestas al régimen. Otro griego, Ioannis Leloudas, el propio tribunal lo ha abrumado asimismo con una pena de 30 años de presidio. El fiscal le había pedido 16... Silvia Akritas, dama que había escondido a varios perseguidos políticos, se ha visto infligir la barbaridad de 16 años de prisión por sus sentimientos humanitarios. Por haber escondido al músico Niko Feodorakis, Siriakis Lavadilis y Jorge Deserianos han sido castigados a 10 años de encierro.

La bárbara política nazifascista del gobierno griego causa honda preocupación en el país y en todo el mundo. Precisamente en estos días de represión feroz, el consorcio totalitario que tan a ras de suelo coloca el pabellón helénico, ha enterado de golpe y porrazo al pueblo que Grecia está a pique de sostener una guerra con Turquía a causa de los recientes sucesos de Chipre (27 chipriotas turcos muertos en ataque por sorpresa ordenado por el general griego Grivas). Nadie en Grecia soporta voluntariamente la deleznable dictadura, y en caso de declaración de guerra contra Turquía el «espíritu nacional» se duda de que pueda ser levantado. Los popes ayudan a Patakos, atrayéndose la animadversión del país. El ruin «beneficio» de feligreses obligados que la dictadura aporta a los templos, la religión ortodoxa podría pagarlo caro.

Hacemos votos para que la guerra turco - griega sea impedida, y para que la argolla fascista que el pueblo griego soporta sea rota cuanto antes. La Humanidad aún sigue mereciendo respeto.

VELADA DE ARTE EN PARIS

Atentamente invitados tuvimos el placer de concurrir, el domingo 26 de noviembre, a una sesión de arte acometida con dedicación y acierto por el grupo de jóvenes que tanto entusiasmo dedican a la obra de enaltecimiento cultural a que se dedican. Con inteligente esfuerzo prepararon la emisión del célebre filme de Fritz Lang, «Sigfrido», basado en el argumento de la ópera del mismo nombre y que forma parte de la Teatralogía de Wagner, siendo de notar la inteligencia que pusieron los muchachos y muchachas del grupo en la sincronización de la película con músicas adecuadas, para lo cual hay que poseer conocimientos suficientes en ambos dominios del arte. Ni un solo momento la música empleada desentonó del desarrollo de la película, habiendo cabido donosamente y gráficamente en el desarrollo de la misma, los verbos profundamente grandilocuentes o emocionales (según casos) del propio Wagner, de Litz, Tchaikovski y algunos otros maestros de alta escuela. La feliz interpretación artística de las escenas la notamos en el repetido uso de los «Murmullos de la Selva», siempre aparecidos en momento bucólico, sin extensión a instantes de alteración humana.

La película en sí es de calidad artística suficiente, prueba de que la muchachada de referencia sabe escoger. Al terminar la proyección resonaron aplausos, tanto por lo visto como por los héroes de la jornada. Los comentarios hechos a la pieza de Lang demostraron que los añosos no estamos «aún» preparados para esa suerte de lances, de donde resurge que los años no hacen los maestros.

Cualquier día este simpático grupo nos obsequiará con otra travesura cinemática de las suyas.

ORGANIZACION

por HORIZONTES

NO cabe la menor duda de que sin esta premisa, no puede existir ningún movimiento eficaz. Por otra parte, considerar que un movimiento puede ser más eficaz por el número de personalidades que él puede tener, es negar la base fundamental de nuestro movimiento, que reside en la capacidad constructiva del conjunto.

Partiendo de estos puntos, tenemos que coincidir en que lo que interesa es el empuje transformador de los pueblos. El único que crea los los movimientos transformadores que atacan la raíz de los sistemas caóticos y corrompidos.

Es hacia esas corrientes renovadoras que se sienten atraídos ciertos cerebros privilegiados, capaces de alentar las contiendas fomentando la conexión de las multitudes. Si esas conciencias son honradas influyen en gran manera en la finalidad de la acción y en el futuro desenvolvimiento de las organizaciones.

No cabe la menor duda de que para evitar el liderismo corrientemente defraudador de las aspiraciones populares, lo más normal es fomentar la capacidad colectiva, y para ello lo que más influye, son los sistemas de organización que se adopten. Si una organización, a la vez de combativa no es constructiva y demuestra su potencialidad, no por las exigencias verbales, ni por las conquistas temporales, que rápidamente aun absorbidas por la corrientes naturales de la evolución humana, sus raíces serán efímeras y sus influencias en el proceso social de los pueblos será mínimo.

Por el contrario, si su capacidad de acción es amplia y profunda, las huellas que marcará en el curso de la historia, serán imborrables y su acción imbatida, pese a los altos y bajos, que durante su existencia pueda tener.

Ese es precisamente el objetivo de todo hombre organizado, hacer de su organización un elemento de acción duradera y eficaz que le permita alcanzar los objetivos que se propone. Si estos objetivos son nobles y honrados su organización habrá alcanzado el paso por el tiempo de una forma indefinida.

En este proceso se encuentra el anarcosindicalismo. Si por creerlo honrado y mejor ha escogido como sistema y táctica la acción directa y la vida colectiva y como punto final el comunismo libertario, está obligado a demostrar la posibilidad del mismo en cualquier instante que las circunstancias se lo exijan a menos de caer en manos opresoras, por incapacidad de administrar los bienes que reciba.

Se ha dicho y se dice que nuestra organización se encuentra alejada de su elemento, que eran los sindicatos de España. Esto sería así si nosotros fuéramos una entidad nacional simplemente dedicada a las mejoras sindicales, de carácter reivindicativo, como son los sindicatos reformistas. Pero nosotros somos una entidad internacional, con ramificaciones más o menos amplias en todos los países.

Si nuestra organización internacional no es capaz de establecer las bases sólidas de una programación revolucionaria que sobrepase en el presente y en el futuro la acción, y las posibilidades confusionistas que ofrecen el capitalismo de Estado y el comunismo de Estado, nuestra organización será como una llama lenta que se irá extinguiendo totalmente debilitada por su falta de fuerza y absorbida por las tinieblas de la noche, que es el mundo actual en que vivimos.

La fuerza depende de la acción y la acción de los sistemas que se adopten. Querer canalizar la acción por un solo camino es negar las amplias posibilidades que en el mundo existen de accionar. Desde la propaganda oral y escrita, hasta la puesta en práctica de los sistemas que se propagan, es acción facilitar los medios de enlace y relación entre las múltiples obras que en el campo de la lucha determina nuestra misión.

Cada hombre organizado es un elemento de combate en acción que debe batallar en el campo que le es más propicio a sus facultades en favor de su organización, y ésta debe controlar la multidisparidad de la acción haciéndola coincidir en un punto determinado que sirva para fortalecer el conjunto del movimiento organizado.

Si nosotros fuéramos militaristas o simplemente comunistas de Estado, la acción sería simple, pues bastarían los estados mayores para exigir la obediencia de los hombres organizados libremente o por la fuerza.

Pero nosotros somos un todo organizado, sobre un principio individual, que reside en el mayor respeto de la personalidad humana. Este principio que ataca la autoridad de la organización en beneficio del hombre libremente organizado, puede a su vez ser un elemento destructivo que impida la efectividad del movimiento organizado a menos de que el hombre cumpliendo leyes que el mismo se ha dado libremente, comprenda que su libertad y su derecho empieza y termina donde empieza y termina el derecho de otro. Asimismo acepta y cumple el deber moral que le obliga a someter sus intereses y beneficios a los intereses y beneficios de la comunidad, sin lo cual no habría posibilidad de existencia del comunismo libertario.

Como es natural, no nos lleva toda esta reflexión al deseo de divagar en vano. Nuestro deseo o por lo menos el mío es hacerme útil en el gran combate que se libra contra el capitalismo mundial y contra el no menos monstruoso y sangriento comunismo de Estado. Cabe, pues, que en este gran combate las minorías escogidas se percaten de su misión y comprendan que está en la calurosa defensa de su organización, su propia fuerza y la del movimiento organizado sin el cual su fuerza se debilita y llega incluso al total agotamiento.

Nada de esto que hemos dicho supone un ataque contra el individualismo tan defendido por muchas personalidades del mundo de las letras, que temen no poder convivir con el mundo de los trabajadores, por no ser su ambiente adecuado. Al contrario, lo mismo que un maestro es el forjador de los hombres del mañana inculcándoles el odio fraticida de la enseñanza patriotera o bien la fraternidad humana preconizada por la Escuela Moderna, tan amada y tan olvidada por nosotros mismos. Un hombre de amplios conceptos universales tiene un mayor campo de acción en un movimiento organizado que en las simples filas del individualismo.

Hoy nos encontramos ante un nuevo congreso, el de la A. I. T. Un congreso donde los medios económicos tan necesarios para la propaganda y para la acción se gastan. Sería lamentable que éste fuera un congreso más para ratificar acuerdos, cuando hoy el mundo de las posibilidades se encuentra en manos de la audacia y de los batalladores. Sería triste que después de más de cien años de haber nacido la Primera Internacional, no supiéramos dar otra orientación y otra conexión a nuestro movimiento internacional, que el hasta hoy presente.

Deseo que las delegaciones presentes hayan sido lo suficiente inteligentes para tratar con preferencia los puntos constructivos, que se encuentran en la estructuración económica del movimiento internacional, sin lo cual toda propaganda es imposible y toda estructura de organización es nula.

Toda revolución encuentra el muro que la aboca al fracaso, cuando se enfrenta a los problemas de la economía. He ahí la grande visión de Bakunin.

Jamás habrá libertad política sin igualdad económica. Que nadie lo dude. Crear la igualdad económica del hombre es cimentar los principios de la revolución social. Es por eso que los puntos que tratan sobre colectivismo y cooperativismo, alcanzan su máximo esplendor entre el temerio del orden del día de la Asociacibn Internacional de los Trabajadores.

FEDERACION LOCAL DE MARSELLA

FRATERNAL LLAMAMIENTO

Estimado compañero:

Nos dirigimos a ti por mediación de la presente a los fines de hacerte algunas cordiales consideraciones, las cuales te pueden invitar a una serena y responsable reflexión y, por ende, preguntarte a ti mismo: ¿Responde mi actual situación orgánica a lo que fui en un pasado no muy lejano? ¿Aporto mi colaboración moral y material solidaria a los compañeros que en el Interior combaten al régimen franco-falangista, conforme con arreglo a sus posibilidades la está llevando a cabo la C. N. T.?

Los momentos presentes de lucha abierta contra la tiranía imperante en España en pos de la Libertad integral del pueblo hispano, exigen tu presencia en el seno de la familia confederal, a nuestro lado, codo a codo.

¡Compañero confederal!

Ante los crímenes y atropellos que se cometen a diario en España; ante los procesos, en los que están incluidos compañeros nuestros; ante la labor solidaria — pero siempre insuficiente — que día tras día efectúa la Organización con los compañeros mutilados, inválidos y enfermos; ante este balance moral, no creemos lógico que pueda haber ninguna causa que justifique tu ausencia de la CNT.

Es hora ya, si queremos todos continuar siendo dignos de nuestro pasado militante, de que nos situemos en nuestros comunes puestos de actividades, abandonando toda indiferencia, la que tiene todo un mundo vis a vis de nuestro mártir pueblo ibérico.

Las circunstancias requieren, si es que no anhelamos caer en la gran responsabilidad histórica que ahora significa el ser uno reacio para la Organización, oponer a la necesidad individual la imperiosa necesidad colectiva.

Para revalorizar a nuestra querida C. N. T.; para intensificar la ayuda a los compañeros del Interior; para ayudar con todas nuestras fuerzas y posibilidades reales existentes a la tarea común, se impone un ¡Presente! por tu parte a esta fraternal llamada y, por lo tanto, al requerimiento de la C. N. T., correspondiendo así con el deber que voluntariamente te impusiste un día.

¡Compañero libertario!

Recabamos de ti, de tus peculiares buenos sentimientos y de tu raciocinio, nos señales las causas — si causas existen — que han motivado tu alejamiento de la C. N. T. ¡Las que sean !Llana y sinceramente. Es tu gran deber el exponerlas claramente con objeto de aclararlas en beneficio de la propia salud y de la marcha normal de la Organización.

De la misma manera que con toda libertad nos dirigimos a ti, tú gozas del máximo de libertad igualmente para manifestarte libremente dentro del cuadro orgánico.

Querido compañero:

En atención a lo expuesto y para todos los asuntos relacionados con la Confederación Nacional del Trabajo de España, tenemos asegurada una permanencia todas las tardes de los días laborables y los domingos y días festivos por la mañana, en el domicilio social de la C. N. T., 12, rue Pavillon, segundo piso.

En este instante crucial para la vida del Movimiento Libertario Español y para la Libertad de España, esperamos con impaciencia tu respuesta, y mejor aún, tu grata presencia entre todos nosotros.

No dejes de unirte de nuevo y para siempre con tus compañeros, con tus amigos, con tus hermanos confederales en ideas y aspiraciones.

Para terminar nos reiteramos tuyos afectuosamente y de la causa confederal y libertaria.

La Federación Local de Marsella de la C.N.T. de España en el Exilio.

Noviembre de 1967.

ACLARACION

En el núm. 479 de 9 de noviembre de 1967, de LE COMBAT SYNDICALISTA, en la cuarta página, en el artículo «En torno al próximo congreso de la A. I. T.», escrito por el compañero Serafín Fernández, he leído referencias inexactas.

La polémica que se desenvolvió en Italia hace más de dos años entre unos compañeros, no estaba basada en la opinión «según la cual los que están contra el dictador Castro están contra los Estados Unidos y la C. I. A.», como afirma Fernández, siguiendo sus informaciones.

Se trataba, entonces, de interpretaciones de aquel momento, exageradas, según algunos compañeros, pero en el movimiento anarquista italiano no hubo entonces ni tampoco hoy, ni filocastristas ni filoamericanistas, con la excepción del redactor de «Revolución Social» y algunos amigos suyos abiertamente pro occidentalistas y electoristas.

A pesar del matiz interpretador del anarquismo, los compañeros Armando Borghi y Mario Mantovani son compañeros dignos de respeto que nadie, en Italia, se ha permitido nunca ofender como sin duda, involuntariamente, lo ha hecho el compañero Serafín Fernández.

No es, pues, signo de buena costumbre anarquista, o simplemente de bien enterados, afirmar que en Italia «los anarquistas o que se lo llaman por lo menos, en Primero de Mayo son numerosos.» Sepa el compañero Fernández que, pocos o muchos, los anarquistas en Italia fueron siempre, como lo son hoy todavía, los primeros en la lucha por la Anarquía, todos los días del año, y no sólo «en Primero de Mayo.»

Alfonso *FAILLA*

RECORDATORIO

SIN que esto pueda servir de polémica alguna y al haber sido uno de los enseñados por el compañero Durán, hombre de gran clarividencia que supo organizar aquello que era imprescindible organizar en aquella época en que el trabajador estaba sometido a la esclavitud y a la miseria, me veo precisado a escribir estas líneas aclarando algunas cosas que aparecen algo oscuras en la sección «Discos» del COMBAT SYNDICALISTA número 479, correspondiente al 9 del mes en curso.

Me refiero a lo que dice sobre el fenecido compañero Francisco Crespo: «Procedía de buena escuela y sería fiel a ella hasta última hora. Rusiñol habló del catalán de la Mancha ignorando tal vez que lo hubo. Se apellidaba Durán y lo presentaron allí, desterrado. Creo que estaba en Manzanares, pueblo de un Carrión dinámico y desaparecido. Durán sabía mucho y actuaba mucho más, y, Quijote en la tierra del Quijote, levantó un grupo anarquista con su saber y su valentía, y en el grupo Francisco Crespo ocuparía lugar delantero. El pequeño gran maestro (Durán media metro cincuenta) desapareció en la niebla de los tiempos.»

He tenido la suerte, digo al principio, porque en otra ocasión leí una cosa parecida, salida de la pluma de nuestro buen compañero Juan Ferrer, pero por no desentonar el diálogo con el difunto Crespo, lo dejé pasar, pero ahora que vuelve a recordarse al gran luchador anarquista Durán, querido éste por todos los de aquella tierra, e incitado por el recuerdo de los días que pasé en su compañía aprendiendo a querer y a luchar por la emancipación de los trabajadores, como él me había enseñado, que yo reconozco estaba en lo cierto con su táctica frente al poder capitalista; y como discípulo suyo amante de la verdad y de la justicia, encuentro desacertado el que el compañero Durán fuese desterrado al pueblo donde nació, o sea a Manzanares. Quizá «Discóbolo» estará mal informado si así son los detalles recogidos en lo que se refiere a este asunto, que yo no lo discuto tampoco, pero dudo de que lo desterraran al lugar donde vio por primera vez la luz, falleciendo en el mismo el año 1917, dejando una estela luminosa de enseñanza y fraternidad entre los obreros manchegos.

En Manzanares, compañero cronista, el compañero Durán no creó ningún grupo anarquista que se titulara Francisco Crespo. Lo cierto es que se formaron los grupos «El Rebelde Manchego», a que pertenecía Durán, y otro que se llamó «El Libérrimo», del que yo formaba parte y algunos afines más. Ignoro si el grupo de referencia se constituyó o no en Membrilla.

En cuanto a Carrión, como ya digo más arriba que no me gusta mentir, diré que perteneció al grupo «Rebelde Manchego» con el compañero Durán, pero fue uno como los Royano y compañía de Madrid. Murió, pero «fuera de su casa». De éste no vale la pena hablar más. Me figuro ser comprendido y esto me basta.

Recuerdo perfectamente que el compañero Durán, cuando yo me puse en contacto con él ya había cumplido los sesenta años, y nos hablaba entre otras conversaciones todas instructivas, buscando el bien de la humanidad, y de la «Mano Negra de Cádiz», del proceso de Francisco Ferrer, de los tormentos y martirio refinados que administraba la justicia burguesa en los malditos calabozos de Montjuich por el capitán Portas, de la valentía y abnegación del compañero Anselmo Lorenzo, y de todo cuanto él consideraba nos era necesario aprender.

Allá por el año 1916 hubo unos sucesos sangrientos en Manzanares, de donde resultaron dos muertos y ocho o diez heridos. Las autoridades hicieron con los detenidos una cuerda de presos en la que estuvieron por espacio de veintidós meses.

Recuerdo también que, en una de las veces en que la guardia civil a caballo recorría el pueblo en actitud agresiva y nosotros los trabajadores formábamos diversos corros en la plaza comentando las noticias diarias que llegaban a nuestros oídos, apareció el compañero Durán que, ante la presencia de los uniformados que guardaban la salida, nos dijo con acento persuasivo, pero enérgico, a dos palmos de ellos: «Marchaos de aquí. ¿No comprendéis que esta gentuza no tiene inconveniente en mataros? Marchaos, marchaos lejos de la presencia de estos esbirros. Marchaos.»

En otra ocasión y en un manifiesto lanzado a la opinión pública, criticando las malas obras de los gobiernos y políticos de todas clases, decía: «Sotomayor no tuvo imitadores.» Este Sotomayor fue un gran clérigo y la acción debió de desarrollarse en la guerra de la independencia española. Las tropas del invasor amenazaban apoderarse del pueblo de Manzanares. Sotomayor les esperaba a la entrada del lugar y les dijo: «Si tenéis bastante conmigo, aquí me tenéis. Haced de mí lo que queráis, pero respetar a este pueblo, respetarlo, que es inocente, un niño.» Y aquellos invasores no tuvieron valor para poner en práctica las intenciones que llevaban. Por esta razón, Durán insertó en el manifiesto tales palabras.

Y desde su muerte, con las lecciones que de él recibimos, aprendimos a andar solos.

Y como cierre a este mal hilvanado trabajo de un obrero que vivió algunos años al lado del compañero Durán, diré, que en 1934 se declaró en el pueblo de Manzanares una huelga de campesinos y que, con ayuda de los consejos y advertencias que de aquél recibimos, supimos combatir y vencer a la burguesía, alcanzando para la clase trabajadora varias de las mejoras que necesitaba para ir sosteniéndose.

Sirvan estas líneas como recordatorio a un compañero que puso siempre al servicio de los explotados su inteligencia, su saber y dignidad, de hombre consciente.

UN MANCHEGO

NECROLOGICAS

RAFAEL GASPAR

Hace días los compañeros de Hendaya nos notificaron por carta el deceso del buen compañero Rafael Gaspar, víctima de una enfermedad de las que no perdonan. El compañero Gaspar, desde su juventud había militado en la C. N. T., donde se distinguió por innumerables huelgas, días de cárcel y por la revolución y la guerra, no habiéndole decaído nunca el ánimo por las ideas libertarias, ni en los días en que la enfermedad más fuerte le roía. Nunca dejó de pertenecer a la C. N. T. en el interior y en el exilio, y hasta su último momento constó suscriptor de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Nuestro pésame más sentido a los familiares del extinto y a los compañeros de Bajos Pirineos. — LE COMBAT SYNDICALISTE.

ABELARDO VERGARA

El día 5 de octubre los compañeros de Angulema acompañamos a su última morada al compañero Abelardo Vergara. Oriundo de la provincia de Cádiz, la mayor parte de su vida la pasó en Barcelona, donde perteneció al Sindicato de la Construcción, sección Servicios Públicos. A pesar de que sufría larga enfermedad su muerte fue tan inesperada que buen número de compañeros no se enteraron hasta después de efectuado el entierro, que, no obstante, fue bastante concurrido; prueba de solidaridad y de afección.

ROSA ISGLEAS

El compañero Francisco Isgleas tiene la pena de notificar a sus amigos y compañeros la defunción de su querida compañera Rosa, con la que ha compartido los momentos más agradables y los más difíciles de su existencia. El triste suceso acaeció el día 19 de noviembre en su casa de Suresnes, tras una larga y dura enfermedad. Rosa nos ha dejado a la edad de 73 años.

Esta compañera procedía de hogar acomodado, habiéndose aclimatado al ambiente cenetista, el cual tanto contribuyó a extender nuestro amigo Isgleas en San Feliu de Guíxols (de donde ambos eran oriundos), en toda Cataluña y buena parte de España, dadas las dotes de orador y de activista que a Francisco adornaban.

Los compañeros que hemos tenido la suerte de disponer de compañera fiel y abnegada, debemos, alguna vez, rendir homenaje a ellas, por su desinterés, por su total entrega al hogar libertario y a la familia confederal toda. Lo que han sufrido siguiéndonos merece alguna vez público reconocimiento.

Reciban el amigo Francisco y sus apenados hijos y demás familia el testimonio de nuestra fraternal condolencia. F.

Rectificación a una falaz información policíaca

NIMES. — La F. L. de Nimes pone en conocimiento del M. L. E. que el sujeto denominado Julián Millán Hernández (alias el Pipa), detenido por la policía franquista en el expreso, durante el trayecto que conduce desde Portbou a Barcelona, esta F. L., saliendo al paso de una información tan gratuita (como todas las que da la policía franquista) declara que el aludido «anarquista» tan peligroso no es otro que un desaprensivo ente, pocista, informal y sablista por añadidura.

Hace bastantes años que pulula por esta ciudad y en nuestros medios sólo es conocido por sus fechorías.

Así nos fabrica el franquismo «anarquistas peligrosos» que justifican su oprobioso régimen.

NOTA. Este semanario dio la nota tal como la recibió.

A propos du Viet-nam

(Suite de la page 1.)

Le P. C. français se range alors à côté de l'impérialisme français.

En septembre 1945 le gouvernement français, auquel participent les communistes, demande un crédit militaire pour renforcer le corps expéditionnaire. Les communistes votent pour.

En janvier 1946 nouveaux crédits militaires approuvés par les communistes.

20-12-46 : Les 182 députés communistes approuvent à l'unanimité l'envoi d'un message de félicitation au général Leclerc pour son action en Indochine.

Lors des débats à l'Assemblée (14-18 mars 1947) les députés de droite applaudissent debout les députés communistes pour leur soutient à l'agression française.

Passé peu glorieux du P. C. F. et du P. C. I. dont ce dernier forme le noyau directeur de la R. D. V., cette même R. D. V., Etat ouvrier (!) qui, en plus de son soutient au F. N. L. *en appelle par trois fois, dans ses quatre points aux accords de Genève.* C'est-à-dire qu'elle tombe dans le jeu réformiste, diplomatique et parlementaire, digne de son passé et de ses conceptions politiques en particulier le « Frontisme » comme stratégie.

(A suivre)

B.D.I.C

COLUMNA DEL EMIGRADO

Agrupación Cenetista de Jóvenes Emigrados Económicos españoles

Españoles emigrados por el trabajo, compañeros exilados de la guerra de España: En un mitin que tuvo lugar en Aviñón, organizado por las agrupaciones sindicales del exilio C. N. T. - U. G. T., un compañero dijo que la reconquista de la libertad que nos fue arrebatada debe ser nuestra constante preocupación. El problema español no debe quedar en el vacío del tiempo y no puede ser solucionado por los españoles solos, porque es un problema internacional. La guerra de España fue internacional y cabe preguntar si los españoles podrían solucionar su problema sin el consentimiento de las potencias occidentales. La estructura de la sociedad española es la misma que existía en el siglo XVIII con unos cuantos duques y marqueses dueños de inmensas propiedades. En España no existe una clase media rural como en Francia y en otras naciones de Europa. El 50 por 100 de los campesinos españoles no poseen tierra alguna, porque la clase superior acapara la mayor parte del suelo hispano y representando el 1 por 100 de la población, se lleva el 33 por 100 de la renta nacional. Los economistas del régimen franquista dicen que la renta nacional aumenta anualmente en un 5 por 100 y que esta progresión debe continuar hasta 1970. Lo que ellos ocultan es que para ganar lo que un obrero extranjero gana en 40 horas de trabajo, el obrero español debe trabajar 60 horas. El régimen franquista tiene un déficit enorme y hasta ahora se va salvando con los ingresos que le proporcionan el turismo y los obreros españoles que salen a trabajar al extranero.

Exportar el excedente de la población en vez de exportar los productos agrícolas, es de los peores negocios que puede hacer una nación. Los economistas calculan en unos 5.000 dólares los gastos que ocasiona un hombre hasta la edad de producir. Si cuando está en edad de producir sale a trabajar en un país extranjero todas las pérdidas serán para el país que mal o bien le crió siendo niño. Además de lo que dijo este compañero añadimos que no es oro todo lo que reluce en el trabajo europeo, en el cual se nota una disminución considerable, con un aumento de paro forzoso progresivo. En Italia 1.040.000 parados, cerca de un millón en Alemania Federal con el cierre completo de fábricas y talleres; cerca de 100.000 en Holanda, otros tantos en Bélgica, 3.000.000 en Estados Unidos, y no digamos en Francia donde las estadísticas anuncian una alta cifra. En España hay un gran malestar social. Las masas se unen a las minorías selectas para manifestarse. Hay por otra parte, una cantidad de grupos y grupitos que hablan de unidad sindical; nosotros no somos enemigos de ella, pero hay que saber con quién se hace y para qué. El mundo podrá estar dividido en razas y religiones, pero la primera y principal división es la de explotadores y explotados. Desgraciadamente los trabajadores no han comprendido esta simple verdad y todavía tendremos que luchar hasta conseguir que sea comprendida por todos.

Podemos decir que ningún sindicato falangista orienta a la emigración española económica. Los únicos sindicatos que orientas a estos jóvenes trabajadores son los de Francia y organizaciones del exilio. La realidad que encuentran estos muchachos es la desilusión y el descontento, el desempleo y la indigencia fuera de sus hogares. La explotación y el agotamiento de una juventud que se gasta deprisa con los trabajos más ingratos que suelen existir en Europa. ¿Qué sindicatos pueden defenderlos si no las sindicales de siempre, la C.N.T. y la U.G.T.?

Dentro y fuera de España hay quienes tienen interés en desprestigiar a las organizaciones clásicas del sindicalismo español. Se quiere dar la sensación de que éstas han perdido contacto con la realidad española y que hay que crear otras organizaciones. A.S.O., H.O.C., J.O.C., C.S. y otras zarandajas de desvío.

El régimen también tiene interés en separar el interior del exilio, pero nosotros debemos hacer todo lo posible para que tal cosa no suceda. Hay dos Españas que se afrontan y no puede haber ninguna tregua en la lucha.

En aquel mitin de Aviñón se hizo alusión a los que murieron en los campos de batalla, a los que fueron asesinados por los verdugos de Franco, a todas las víctimas de la barbarie fascista, a los que ofrendaron sus vidas por la causa de la libertad. Hemos de ser dignos de su sacrificio, hemos de continuar la lucha para que su valerosa gesta nos sirva de ejemplo. Entre otras cosas dijo el orador que nada se ha hecho para proporcionar al pueblo español la libertad y el bienestar.

Por nuestra parte hemos seguido atentamente los movimientos de protesta que se han producido en España, y pese a la dictadura de Franco, el pueblo español renace y se producen grandes huelgas de rechazo del régimen.

Para terminar, añadimos: El pueblo español no es el señoritismo, ni los paniaguados del régimen, ni los toreros ni los cavernícolas. El pueblo español sois vosotros, jóvenes y viejos trabajadores del interior y del exterior de España. Trabajadores emigrantes que habéis tenido que salir de España a causa de la incapacidad del régimen de Franco: Unios todos, emancipaos, ser libres, pensad, leer y formaros una cultura social para que podáis seguir el camino de vuestros hermanos y padres exiliados y para que conozcáis un día a la verdadera España libre y democrática.

¡Viva la libertad, viva el pueblo valiente!

Emigrados Económicos Confederales

LA CHADE AL SERVICIO DE HITLER Y FRANCO

(Viene de la página 4.)

sa, eran colocados en ventanilla con primas exorbitantes.

«Pero ocurre algo de una osadía sin precedentes como corresponde al gran «financiero» teutón Heinaman; en 1929, cuando en España el horizonte político se enrarece y el social denota la proximidad de acontecimientos reivindicatorios, la C. H. A. D. E. anuncia que su capital se entenderá en «pesetas oro», lo que es bastante para que las acciones se coticen con insospechada prisa y las adquieran los recelosos plutócratas para tener una forma expedita de exportación de sus tesoros.

«¡Y qué campaña tan lucrativa llevaron a término con tal ocasión los *Latzard* y demás manipuladores de la exportación!; sumisos servidores de Heinaman, quien consentía a Cambó y a sus corifeos apuntarse tales éxitos para mejor nacionalizar y hacer atractivo el éxodo del capital español.

«Y, para subrayar el artificio de que fue emblema la mutación del valor pesetas de las acciones al patrón oro, haremos constar cómo los ingresos totales, que en 1928 suman en cifras globales 114 millones, descienden en 1930 a 85 millones, en 1932 a 76, para llegar en 1934 a 62 millones de pesetas.

«En cuanto al producto neto obtenido, la cuenta en los años mencionados cifra respectivamente 50, 30, 25 y 24 millones de pesetas, no obstante haber puesto en explotación la super central de Buenos Aires, capaz para 700.000 kw.

(Continuará)

A. S. E., REUNION CONJUNTA

El Comité de la Alianza Sindical de París, convoca a todos los compañeros de las tres organizaciones que componen la misma, a la asamblea de conjunto que se celebrará el sábado día 2 de diciembre a las 21 horas en punto en el local de Fuerza Obrera (C.G.T.), 198, avenue du Maine (Metro Alesia), bajo el tema «Misión de la Alianza en el presente y en el futuro».

ANTENA

HOMENAJE AL VICEMARISCAL DEL AIRE DON EMILIO HERRERA

PARIS (OPE). — Organizado por el Ateneo Ibero-Americano de París, en honor del que fue su presidente, tuvo lugar el acto arriba mencionado. Estuvieron presentes la señora viuda del eminente hombre de ciencia español doña Irene Aguilera, con su hermana y otros familiares, el presidente del gobierno de Euzkadi, don Jesús María de Leizaola, la señora viuda del presidente de la Generalitat, L. Companys; los ministros señores Just y Maldonado, el general Riquelme, el almirante Fuentes y otras muchas personalidades. La sala estaba llena y había muchos asistentes de pie. Se recibieron un centenar de adhesiones, entre ellas la de la real Academia de Ciencias de Madrid y la del Presidente del Senado francés señor Gaston Monnerville.

Presidió el presidente del Ateneo, profesor don José Giner Pantoja, que leyó unas cuartillas alusivas al acto. El exministro y diputado don Manuel de Irujo dio lectura de un trabajo del canónigo don Alberto de Onaindia. La personalidad del ilustre finado fue también objeto de acertados juicios en las intervenciones de los señores Albert Roper, exsecretario general de la Comisión Internacional de Navegación Aérea y del profesor Fernando Valera. El presidente de la Liga francesa de los Derechos del Hombre y exministro francés señor Daniel Mayer, hizo un emocionado discurso necrológico insistiendo en las cualidades humanas del finado. Todas las intervenciones fueron acogidas con prolongados aplausos.

MAS DE UN MILLON DE ESPAÑOLES EMIGRARON EN LOS ULTIMOS SIETE AÑOS

PAMPLONA (OPE). — «En Europa, el Instituto Español de Emigración ha realizado en los últimos siete años operaciones por una equivalencia de 1.016.087 trabajadores. Hoy tenemos en Alemania 141.000 emigrantes; en Suiza, 77.000; en Holanda, 18.000; en Bélgica, 15.000; en Francia, 339.000, y en otros países europeos, 41.000. Además, en Francia, hay unos contingentes importantes se españoles residentes con una cifra que se acerca a los 638.000», decía «El Pensamiento Navarro» el 9 de noviembre en un despacho de la agencia «Cifra».

En cuanto a América — seguía diciendo la misma información basada en declaraciones del director general del Instituto Español de Emigración, Miguel García de Saez —, existen contingentes de residentes españoles que ya son ciudadanos de los países que los recibieron.

Preguntado el director por la tendencia de la emigración española con relación a los últimos años, ha respondido que «la riada producida a partir del año 58 o 59, ha descendido».

¿Por qué emigra el español? Una encuesta hecha cerca de siete mil trabajadores españoles emigrados a Europa, dio por resultado el que el 92,2 por 100 dijeran que iban a ayudar a sus familias. Sólo un 3,3 por 100 dijeron que se iban de España por motivos de diferencias políticas» (1).

(1) Es natural que el 92,2 por 100 callaran las otras razones que podrían tener. Nota de OPE).

TIROTEO CON LA POLICIA EN BILBAO

BILBAO. — Teniendo conocimiento la policía de que en un taller de reparación de Derio se hallaba un coche «Renault» sustraído y en cuyo interior se encontraba propaganda clandestina, y sabiéndose también que quienes habían llevado a reparar el vehículo ocupaban otro coche marca «Citroen», se montó un servicio especial de vigilancia a cargo de dos coches patrulla que dio como fruto localizar al referido «Citroen». Al estar identificando los inspectores a los dos ocupantes, uno de éstos esgrimió una pistola e hizo fuego contra la policía a tiempo que emprendía veloz carrera, sin que pudieran detenerle, a pesar de que le hicieron algunos disparos para amedrentarle. El otro ocupante del coche «Citroen» fue detenido.

ACTOS DE SABOTAJE

PARIS (OPE). — «Le Monde» (día 17) en despacho de la A. F. P. y «Combat» (día 16) anuncian que los retransmisores de Televisión, sitos en «Arrate», cerca de Eibar, han sido destruidos a golpes de pico causando daños que se calculan en unas 350.000 pesetas. Y que en la fachada de la iglesia de Gainza (Guipúzcoa), en donde hay una piedra con los nombres de los vecinos muertos durante la guerra civil, han aparecido carteles con inscripciones. Ambos hechos se atribuyen a separatistas vascos.

EL TRIBUNAL SUPREMO DE ACUERDO CON EL T. O. P.

MADRID. — El T. S. ha aprobado la sentencia de seis años de prisión, doce años de inhabilitación especial y multa de 5.000 pesetas a cada uno, dictada por el T. O. P. contra los compañeros Fidel Gorrón Canoira, Eduardo Madrona Castaño y Antonio Bermejo Pérez acusados de haber reanimado el Comité Nacional de la C. N. T. y haber impreso y editado las publicaciones clandestinas «CNT» y «Solidaridad Obrera» en la casa número 13 de la Puerta del Sol.

Cuando Gorrón fue apresado (en 1962) en el exilio fue extrañamente calumniado por unos que no debían hacerlo. El compañero caído siempre merece respeto y admiración.

MUY NEGRO, EL CARBON

MADRID. — El jerarca sindical Noel Zapico ha intentado sacudir la modorra que lo anonimiza hablando de urgencias en el establecimiento de régimen especial de la minería del carbón, y al efecto en el Combustible se ocupó, dialécticamente, de señalar las pagas del destajo con toda precisión; de fijar la tabla salarial en forma sencilla e inteligible; de la fijación de categorías profesionales, y de la cesión de primas para hostigar a los obreros del fondo.

(Entre paréntesis, Zapico no zapica en la mina, sino en los fondos «salariales» del Sindicato y cobradurías adyacentes).

MAREA EN SECO

ALICANTE. — Grupos de marineros de guerra norteamericanos expansionaron su carácter avinado por las calles de esta ciudad, ocasionando frecuentes reyertas en la calle Virgen de Belén, en la Explanada de España, y en el paseo de Méndez Núñez. Hubo numerosos contusos alicantinos, pero los díscolos «marines» tuvieron que convencerse de que no estaban en el Viet-nam al ser acompañados, a pedradas, hasta los buques que tienen surtos en estas aguas.

LA EMIGRACION ESPAÑOLA

MADRID. — Miguel García Sáez, director del Instituto Español de Emigración, cifra en cuatro millones los españoles que actualmente viven en el extranjero.

PUEBLO DESAPARECIDO

ZARAGOZA. — El pueblo de Fayón puede darse por completamente extinto. En las casas que quedan en pie va penetrando el agua de la presa de Ribarroja. La guardia civil recibió orden de expulsar a las 27 familias que se resistían a abandonar sus propiedades, pero dudó al enterarse de que los vecinos recalcitrantes no habían recibido la atribución de damnificados. Pero ante el crecimiento de las aguas, vecinos y guardias determinaron subir cuesta arriba para mantener los pies en seco. Es característico que estas cuitadas familias el gobierno no les tenga aún alojamiento preparado. Al cura de Fayón nadie le ha regateado estancia. Iglesia nueva, aún menos.

CINCO VASCOS ACUSADOS DE ASOCIACION ILICITA

MADRID. — Han pasado por el T. O. P. Jesús Aizpuro, José Agustín Cerezo, José M. Escubi Larraz, José M. Eguren Menchaca y Juan Ignacio Bareno Omaechevarría, a los cuales acusa el fiscal de pertenecer a la organización clandestina separatista vasca Euzkadi ta Azkatasuna.

Aseguró el representante fiscal que los dos primeros, Jesús y José, fueron detenidos el 14 de diciembre pasado cuando ocupaban un coche con matrícula falsa, por lo que se les sigue sumario aparte en el juzgado de Instrucción de Vergara, y que con tal motivo fue descubierto que ellos y los otros tres pertenecían a la citada organización clandestina y se dedicaban a realizar intensa labor en favor de la misma.

El representante del ministerio público agrega que los otros tres fueron declarados en rebeldía el 25 de febrero del presente año, sin duda escapados a Francia.

Para cada uno de los encausados pide el fiscal tres años de prisión y multa de 25.000 pesetas, después de imputarles un delito de asociación ilícita.

Los defensores de los procesados niegan que cometiesen delito alguno y solicitan su absolución.

TRIBUNA JUVENIL

La O.L.A.S. y... no hagan olas

LA traición de los partidos comunistas hacia sus respectivos pueblos cada día es de mayor desfachatez e iniquidad. Un Santiago Carrillo, por ejemplo, ¿qué espera para acusar a Castro de enemigo del pueblo español? ¿Cómo es posible que Fidel Castro, títere soviético, hable y provoque intervenciones en los países latinoamericanos en nombre de la liberación de éstos de sus respectivos gorilas o no gorilas, y mientras mantenga relaciones con el tirano de España? Pura demagogia, puros intereses, puro jesuitismo de la más baja estofa.

Sin embargo, los «teóricos» del partido comunista lanzan cargos a los imperialismos, más o menos clásicos, por sus políticas de fortalecimiento de tiranos. ¿Es que acaso el intercambio comercial entre Franco y Castro no redunda en beneficio del primero? ¿No será que una cosa es predicar y otra dar trigo?

Lo único logrado por el comunismo internacional ha sido divulgar las tácticas jesuíticas del fin que justifica los medios en el campo obrero. A principios de siglo existía en dicho movimiento una exaltación una pureza ideológica e individual, ¿qué ha quedado de todo ello? Simplemente la han arrojado por la ventana, como prejuicios pequeño-burgueses. Y así, el obrero actual, por el momento, no deja de ser huérfano en ideales elevados, es tan sólo un sér económico, sin ideal, sin impulso, sin norte.

¿De qué revolución nos habla el gorila de Fidel Castro? ¿Acaso de la usufructuada por él? ¿Tal vez para que cualquier otro aventurero se encumbre al poder, para disponer con mayor o menor amplitud sobre vidas y haciendas en nombre de Marx o de Lenin, como el más retrógrado señor feudal? ¿Es de esta revolución de la que nos hablan esos señores comunistas?

Hoy, más que nunca, se hace necesaria la revolución, la verdadera, la que evite el peligro de una conflagración mundial — a la que los países comunistas no son ajenos, ni mucho menos —, la que erradique de una vez para siempre las fronteras, el paro, la existencia de clases privilegiadas y explotadas — hoy existentes en los países comunistas.

En pleno siglo XX nos encontramos mediatizados por toda clase de libros sacros: *La Biblia, El Talmud, El Capital, El Corán*... De qué libertad nos pueden hablar estos señores, si no son capaces de vivirla en su fuero interno, ligados, amordazados como viven por las palabras proferidas por sus respectivos profetas.

Los comunistas están incapacitados para resolver problema alguno por esos mismos intereses creados, tan criticados a su diz acérrimo enemigo: el capitalismo. Hoy día importan más sus intereses creados, ni siquiera nacionales, sino de partido, que los verdaderos intereses de liberación de los pueblos sojuzgados por el capitalismo. Sus ansias, su necesidad de imperio son tan imperiosas para el comunismo como para los países capitalistas. Son asuntos de vida o muerte para el régimen; por lo tanto todo otro interés queda relegado al interés capital de la supervivencia del Estado soviético, con su Partido comunista, detentador de todo poder económico, moral y físico sobre el ciudadano soviético.

La causa de la liberación de los pueblos ha pasado a ser una mercancía, la que mercan en el mercado internacional con la misma avidez que lo haría el último de los comerciantes venecianos o de La Lagunilla.

Las metas comunistas, en la U. R. S. S., son las de alcanzar el bienestar (?) material de los Estados Unidos. ¿No encierra ello el más aplastante mentís al alto grado de bonanza en que vive el obrero ruso? ¿Cómo lograr la redención del mundo con tan falsos e incapaces profetas?

Sí, nos hablan de igualdad, de justicia..., mientras ellos han constituido una nueva clase parasitaria: el ser miembro del P. C. de la Unión Soviética, es alcanzar el mismo rango que el pertenecer aquí a la casta reaccionaria.

La clase obrera, queremos creer, no caerá en las garras de esos comerciantes en ideales; requiere de soluciones que no lloverán del cielo, rojo, vaticanesco o del Wall Street; esas soluciones han estado y están esperando que reencarnen en su mente y corazón. Está en ella y tan sólo en ella: en la capacidad que la clase obrera demuestre de erigirse en rectora de sus propios destinos, lejos de toda influencia gubernamental o de partido.

Ismael VIADIU

COMUNICADOS

CURSO DE ESPERANTO EN PARIS

Todos los compañeros que se disponen a estudiar la lengua internacional ESPERANTO, son convocados a una reunión que tendrá lugar el próximo miércoles día 29 de noviembre, a partir de las seis y media de la tarde en el local social, 24, rue Sainte Marthe, Paris (X).

Se ruega la asistencia de todos, para determinar de manera definitiva la organización del referido curso.

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

TURRONES

A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,50; *Turrones (en pastilla).* Jijona, 7,00; Alicante, 6,00; Yema, 4,00; Mazapán, 4,00; Toledo, 2,50 frs. pastilla.

F. L. DE ROANNE

Reunión mensual ordinaria el día 3 de diciembre a la hora de costumbre.

F. L. DE ORLEANS

Esta F. L. celebrará asamblea extraordinaria, el día 3 de diciembre a las 9,30, en primera convocatoria y a las 10, en segunda convocatoria. En el sitio de costumbre

F. L. DE TOULOUSE

Esta F. L. celebrará asamblea general el sábado día 2 de diciembre, a las 9 de la noche y en nuestro domicilio social. La importancia informativa y deliberativa de los asuntos a tratar reclaman la asstencia de todos los adherentes a nuestra F. L. y a la C. N. T. en general.

F. N. I. F., PARIS

La F. N. I. Ferroviaria convoca para el domingo día 10 de diciembre a las 9,30 horas en el local.

CONFERENCIA EN MARSELLA

A cargo del compañero Guerrero Lucas, quien disertará sobre «La situación social en la España franquista». El 10 de diciembre en la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Academie.

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Tendrá sesión el 17 de diciembre por la tarde, con introducción, espontáneos y tres atracciones.

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

Buzón — Boîte

—Casas Llobet, José, Mirande. Recibida la tuya del 30-10. El total de la Enciclopedia, en castellano y en francos, no te lo podemos dar en forma exacta pues ignoramos el número exacto de fasciculos que la formarán. En cuanto a tu segunda pregunta, de acuerdo, te guardaremos los fasciculos en Caracas. Recibe también nuestros sinceros deseos de pronta mejoría.

—Quert, Pedro, La Rochelle. Recibido tu giro de 25,00 F.

—Caillet, Alexandre, Saint Etienne. Nous avons reçu ton troisième envoi, cette fois pour 20,00 frs.

—Vernière, Lucien, Béziers. Bien reçu ton chèque postal de 50,00 frs. qui corespond à ton troisième envoi.

Carmona, José, Come. Hemos recibido tu giro de 50,00 frs. que entendemos debe inscribirse como la cotización de José Pascual, de St. Jean de Védas, a los primeros fasciculos de la Enciclopedia en español.

—Legros, Gilbert, Pomponne. Bien reçu ton envoi de 10,00 frs., il correspond à ton sixième chèque postal.

—Collados, Niza. Vuestras direcciones fueron comunicadas a Caracas en Mayo. No habéis recibido ningún fasciculo de la Enciclopedia en español porque aún no ha sido publicado el primer fasciculo. Su aparición es inminente.

ADMINISTRATIVAS

—Pérez Ruiz, Frankfurt. Recibida la tuya. No hay edición de los libros que pides de Vargas Vila. Se tienen, en cambio, la mayor parte de sus obras.

—Ana de Otaola. Recibida carta y giro, saldo Librería.

—Atares, Vivier (66). Recibido giro 45 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-67. Los 23 frs. restantes pasan a Pro-España como indicas.

—S. Bueno, Perpignan (66). Recibidos tus giros, «C. S.» y «Umbral» indicados y cuenta Librería.

Pareja, Albi (81). Recibido giro 7,50 frs. pago «C. S.» 30-9-67.

—Salinas Victor, Béziers (34). Con tu giro de 30 frs. pagas «C. S.» hasta el 30-6-68.

—Pérez Climent, Entreaigues (Aveyron). Recibido giro 42 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 3-12-67.

—Clemente, Pamiers, (Ariège). Giro 65 frs. pago «C. S.» 466-475 y «Umbral» 69.

—Sánchez, Vierzon (Cher). Giro de 42 frs. De acuerdo «C. S.» y «Umbral» 31-12-67.

—Morales, Pesan (33). Recibido giro 30 frs. pago «C. S.» hasta el 31-12-67.

—Rondós, Thuir (66). Recibido giro 35,40 frs., pago «C. S.» 470-476 y «Umbral» 69-70.

—Pons, Melun (77). Con tu giro de 53,40 frs. pagas «C. S.» 477 y «Umbral» 69.

—Martin, St.-Henri (13). Recibido vuestro giro pagando «C. S.» 458-476 y «Umbral» 66-69.

—Tapia, Souppes (77). Recibido giro de 22 frs. pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-67.

—Isart Agustín, Meyreuil (13). Con el giro recibido pagas «C. S.» núm. 370-477 y «Umbral» núm. 69.

—Gómez, Marsella. Recibido giro 172,90 frs. pago cuenta Librería.

La A. I. T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

(Continuación)

En 1910, el «Centro Racionalista Ferrer» lanza la revista «Páginas Libres» que cumple destacada labor de orientación humanista y social. No faltan plumas avezadas en el país que vio nacer a Manuel González Prada, escritor anarquista que es hoy recordado como un prócer nacional por quienes quieren mixtificar la historia. Prócer fue de las luchas sociales a las que dio fondo y orientación filosófico anarquista. Literato, poeta, panfletario, artista y sociólogo, hubo de emigrar a Francia, perseguido, donse publicaron parte de sus obras y obtuvo la consagración moral que le correspondía.

Se organizó entonces en Perú la conquista de las ocho horas de labor. Inició la lucha la «Unión General de Jornaleros del Callao» con el apoyo de la Federación Obrera Regional del Perú y la participación de los sindicatos constituidos a todo lo largo del país. Contribuyeron activamente grupos anarquistas como el editor de «La Protesta»; los «Luchadores por la Verdad» y el grupo editor «Luz y Amor», que lanzó varios folletos de propaganda sindicalista revolucionaria. En noviembre 1912 se formuló un pliego general de reclamos en el que se hallaba incursa la limitación a las ocho horas de trabajo. Apareció entonces la «Confederación de Artesanos Unión Universal»; entidad amarilla, tratando de conducir el movimiento hacia los cauces de la política. Pero reuniones generales realizadas a título de Asambleas Populares fortalecieron el impulso del Comité de Agitación y tras cruentas batallas se lograron los objetivos señalados por los militantes de la F. O. R. del Perú.

Las luchas entre Capital y Trabajo se acrecentaron, duras ante la progresiva toma de conciencia de los obreros organizados, enconadas ante la complicidad entre el Estado y los capitalistas, a menudo extranjeros. Se inició por tal razón la práctica del boicot contra la firma importadora Duncan Fox y Cía. El gobierno presionó sobre los obreros pretendiendo intervenir de mediador. La acción solidaria extendida a todos los puertos permitó el triunfo de la acción directa, medida táctica propagada por todas las secciones de la A. I. T. en América del Sur y practicada allí durante largos años con tal acierto que los boicots lanzados desde un país hallaba inmediato eco solidario en todos los puertos. Las organizaciones obreras portuarias y de transportes fueron las más batalladoras y conscientes en el ejercicio de la solidaridad por encima de las fronteras. De ahí que la jornada de ocho horas, conquistada en el puerto del Callao en enero de 1913 solo obtiene confirmación en todo el país seis años más tarde, tras los sucesos violentos acaecidos en enero de 1919.

Conviene sentar un paralelo entre lo ocurrido en Perú, en Argentina y en otros lugares del mundo, Barcelona incluída, en el curso de 1919. Desde fines del pasado siglo se exponía como finalidad inmediata a toda acción sindical obrera la preparación de la revolución social. Los clamores de triunfo que en sus inicios provocó la Revolución Rusa dieron aliento a gestas que desbordaron el aspecto huelguístico convirtiéndose en ataque directo contra el Estado. En Buenos Aires, la huelga general declarada a raíz de los hechos acaecidos en el conflicto con la firma metalúrgica Vasena, desemboca en un movimiento francamente revolucionario. En Lima y en Callao, en casi todo Perú, el 13 de enero, a partir de las 4 de la mañana, se inicia el paro general. El tráfico queda paralizado. Cerradas las fábricas y talleres. Se producen choques violentos con la policía. Hay muchos heridos. El 14 de enero los huelguistas atacan el Arsenal enfrentándose con el ejército. Se producen otros choques callejeros, se sabotea el alumbrado y la ciudad queda a oscuras. El gobierno clausura el diario «El Tiempo» y se gasta en amenazas. Los puertos del país quedan paralizados, así como el tráfico entre las diferentes ciudades. El 15 de enero, ante el desarrollo del movimiento, el Gobierno expide un Decreto Supremo proclamando para todo el país la jornada de ocho horas de labor.

La acción social organizada desborda los límites sindicales encarando campañas populares como la que se tituló «El paro del hambre». No era otra cosa que una campaña pro abaratamiento de las subsistencias. Se constituye un comité integrado por delegados de fábricas y de sindicatos. La primera reunión pública tiene lugar el 13 de abril 1919. El 1° de mayo tiene lugar una huelga general por venticuatro horas. Se producen detenciones y derivado de ello se inicia una labor por su libertad, cosa que se obtiene a raíz del paro del 8 de julio. El Comité pro Abaratamiento de las Subsistencias obtiene merecido triunfo con lo que la Federación Obrera Regional Peruana se fortalece y extiende su popularidad entre los obreros.

Otro paralelo, común a todos los países sud-americanos, se observa en la actitud de los intelectuales para con el movimiento obrero de tendencia anarquista. En Perú se da el caso de Víctor Haya de la Torre. En sus años juveniles se dice «discípulo» del anarquista Manuel González Prada. A tal título trata de codearse con los obreros. Para reafirmar sus simpatías aprovecha el Congreso Estudiantil que en 1920 tiene lugar en Cuzco, en el que se acuerda fundar en Lima la Universidad Popular de Perú. Haya de la Torre encabezaba un grupo de estudiantes que se introdujo en el movimiento obrero con afán de participar en la lucha social. Luego fundó la «Universidad Popular Manuel González Prada». Pero más tarde, afirmándose en la popularidad que obtuvo explotando el nombre de González Prada fundó el partido político A. P. R. A. y el movimiento titulado «aprismo», fundado en una demagogia «obrerista» y pseudo revolucionaria. Manuel González Prada falleció sin cesar de propagar el anarquismo. Su pretendido discípulo aspira desde hace años a las máximas funciones del Estado...

Las desviaciones políticas, tanto como las persecuciones, fueron debilitando el empuje y desvirtuando la orientación del movimiento obrero peruano. El presidente Leguía utiliza pícaramente los dos medios de ataque. Persigue, encarcela y deporta a los obreros. Al mismo tiempo soborna y subvenciona a los probables dirigentes de la futura organización obrera sometida a su férula. Se descubre todo en agosto de 1930, cuando Leguía fue derrocado por Sánchez Cerro. Se reconstituyó de nuevo la organización obrera de orientación anarquista, llamada entonces Unión de Trabajadores de Construcción Civil. Pero existía ya la organización amarilla, Haya de la Torre se presentaba a Presidente de la República y los comunistas ganaban terreno. Todo contribuía al declive del movimiento obrero finalista.

BRASIL

En Brasil, a pesar de sus nueve millones de kilómetros cuadrados de tierra fértil, administrada por el sistema capitalista y estatal, los trabajadores para no sucumbir de miseria, tuvieron que defender sus derechos por medio de la organización e incluso sin ella; con actos de rebeldía organizados o esporádicos; de tan costosos sacrificios humanos, que a los europeos les serían difíciles de comprender.

Según documentación a mi alcance, la Federación Obrera Brasileña, tomó parte en el Congreso de la A. I. T. en Londres en 1913, como así en el Congreso en el que quedó constituída la Asociación Continental Americana del Trabajo en Buenos Aires, 1929.

En las poblaciones portuarias del Brasil, el movimiento obrero que responde a los principios de la A. I. T., data de tiempos lejanos. Las luchas por mejores condiciones de vida fueron constantes, y sólo interrumpidas por los períodos que duraron las dictaduras con sus feroces persecuciones, por las que tanto han sufrido los trabajadores y todo el pueblo del Brasil. En su extenso territorio, donde se reunieron conglomerados de trabajadores en obras públicas y los braceros campesinos, conatos de rebeldía se produjeron en todo el país; porque las injusticias llegaron a tales extremos que a los oprimidos no les quedaba otra alternativa que rebelarse o sucumbir.

Brasil fue de los últimos países del nuevo continente en que se abolió la esclavitud oficial en 1888; no pudiéndose impedir que actos de rebeldía se produjeran contra toda suerte de injusticias. En los trabajos públicos en que los empresarios eran obligados a emplear obreros especializados, incluso llevados de Europa, entre los que iban idealistas combatientes, que tras las injusticias que allí sufrían lograban plantear reclamaciones de respeto y huelgas que por las condiciones naturales y de trato no podían por menos que ser violentas. Por la campiña también los idealistas andariegos con su propaganda para la que en el Brasil salieron buenas publicaciones sembraban rebeldías de las que nuestras publicaciones hablaron poco por falta de comunicaciones; pero la prensa burguesa habló mucho diciendo que aquellos movimientos eran obra de bandidaje.

(Continuará)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Un problema a resolver

LO será, ¡lo és!, el de la reaclimatación cenetista en España. En nuestros comicios poco nos ocupamos de ello y habrá que pensar, en lo sucesivo, en ocuparnos. El sindicalismo franquista va poniendo sus huevos ponzoñosos y el resultado será que la C. N. T. apolítica, constante en la Acción Directa del proletariado, tendrá que luchar contra una realidad corporativa establecida. Combatiendo al marxismo a cada momento, Franco y sus servidores «sociales» han tejido un sistema de «protección» estatal copiada de las conquistas marxistas obtenidas en otros Estados capitalistas. Cuando la C. N. T. apareció en el concurso sindicalista callejero, la sindical socialista entonces actuante se complacía en acreditar la capacidad social del Estado tanto como disminuía, inadvertidamente, la capacidad combativa de los trabajadores. Los compañeros socialistas, fieles a la Base Múltiple pregonada por Pablo Iglesias, facilitaban el funcionamiento del Instituto de Reformas Sociales, del Tribunal Industrial (para arreglo o contención de conflictos), de las Comisiones Paritarias, organismos oficiales, enviándoles vocales, jurados, etc. Societariamente mantenían una serie de instituciones cooperativas, mutualistas y de socorro de paro, creando intereses que, en ocasiones, reducían espontaneidades en la lucha proletaria. Contra esa corriente reformista la C. N. T. primeriza tuvo que forcejear a brazo partido (es un símil) dada la predisposición obrera para las posiciones cómodas y a prescindir, en lo posible, de esfuerzos propios, siempre costosos.

Ese fue el panorama encontrado por una C. N. T. que aspiraba a arrancar mejoras a la burguesía y al Estado mediante el esfuerzo directo de los trabajadores, y a fe que antes de que nuestro sindicalismo entrara en vías de crédito, hubo, la militancia anarquista, de desentrañarse en contiendas y peligros que rindieran, a la postre, serias ventajas al mundo explotado. Sin propósito de molestar a los compañeros socialistas, diremos que la C. N. T. consiguió en la calle lo que otros esperaban de la acción indirecta, hasta que un contacto fraternal se estableció en 1916 para emprender, ocasionalmente juntos, la dura lucha a que nos tenía concitados la reacción gubernamental y capitalista.

Pero hoy los cenetistas nos encontramos (y peor nos encontraremos mañana) con la herencia social franquista, en forma de instituciones sociales de gobierno copiadas del laborismo, del radicalsocialismo, del hitlerismo, y en parte del primorriverismo. Ya Hitler plagió de la socialdemocracia a pesar de sus humos inventivos; y ya Franco ha imitado, lo más regateadamente posible, legislaciones sociales en el fondo procedentes del marxismo. Con treinta años de poder absoluto, algo por el estilo le era obligado a emprender.

Y bien: la C. N. T. se encuentra ya con el problema de la Acción Directa frente a un país viciado en la acción torcida. En existencias mínimas, rigen en España socorros estatales de paro forzoso, de accidente y enfermedad y para la vejez. Los salarios son «regulados» por el Estado y el sindicato oficial obligatorio dejará en su cese por fuerza política, un sedimento de corrupción, de anulación de voluntades proletarias, que forzará al neocenetismo a emplearse a fondo y sin reservas a fin de que su teoría del valor propio sea comprendida de un proletario virgen y desprevenido para la lucha social a fondo. Queremos decir, que el sindicalismo político, adaptable a las situaciones corporativas o de transigencia, puede llevarnos ventaja en los primeros meses, ventaja que podría quedar definitiva de presentarnos a España con nuestro fárrago de diferencias, sin el propósito determinado de acreditar la Acción Directa con tesón, pertinacia y espíritu de sacrificio, que es como históricamente la C. N. T. ganó terreno en el inmenso y abrojoso campo del trabajo.

Acurrucarse ante el obstáculo reformista no es cosa. Quienes de nosotros lo hicieran, como confederales se negarían; en cuyo caso su papel estaría en el buró para digestiones o en la silla trapera del abuelo. La C. N. T. necesitará siempre — y hoy como ayer — voluntades libertarias, recias, insobornables, aplicables a la ganancia ajena más que a la propia; servidoras de una causa noble y de todos más que a los llamados del egoísmo propio.

La C. N. T. tiene camino único, el recto, el que no seguirá en cabeza nadie que no sea anarquista. Los cansados, los desmoralizados, los capaces de presentar factura — si los hubiere — esos quedarán sembrados por el camino de referencia.

Insistiremos.

Referencia al XIII Congreso de la A.I.T.

por **Serafín Fernández**

SIN voceo de trompetas, televisión ni frondosa publicidad, se realizó el XIII Congreso de la Primera Internacional. Pues la A. I. T., aunque escasa en número, es seguida de cerca por el ojo policial de muchos países. Y para reunir sus efectivos — según los momentos y lugares — debe moverse con cautela.

Reunidas sus secciones, se constató que desde el Congreso anterior sus efectivos, si bien no aumentaron tampoco disminuyeron. Y ello es alentador si se tiene en cuenta los numerosos factores y fuerzas del mal que luchan por su desaparición. Los que algo conocen de cuestiones sociales saben que los valores que representa la A. I. T. no se les puede calcular con pesas, medidas o por la suma de sus (?) divisas bancarias. El cálculo, si cabe, es por el alcance de su influencia moral, que nunca se supo ni sabrá su alcance. Pues la A.I.T. está en todos aquellos en que palpita un sentido de justicia, ansia de libertad y espíritu de asociación y de rebeldía para luchar por ellas.

La experiencia, que a muchos y buenos compañeros pasa desapercibida, es muy tenida en cuenta por hombres de gran talento y con más delito que los colgados de Nuremberg. Ellos, desde las altas esferas cuidan los intereses de los privilegiados y dirigen la garra policial contra todo lo que atenta a su soberbia y a su soberanía. De lo que enseña la experiencia para calcular los valores morales, basta recordar la guerra social de España. Para enfrentar a la conspiración militar, los primeros en bajar a la arena fueron los de la sección A. I. T., seguida en la lucha por una mayoría que no tenía su filiación; por otros que la mal conocían, y otros que la desconocían. Cierta parte del proletariado estaba afiliado a la sindical mundial que contaba con setenta millones de afiliados, y éstos, dirigidos por sus comandos abastecieron la zona fascista y boicotearon la zona antifascista. Y ello prueba lo que siempre ha dicho la A.I.T.: Que el obrero no es un valor social por el solo hecho de ser obrero, ni por estar organizado, sino por los sentimientos solidarios que lo animan y las ideas por las que se orienta la organización de que forma parte.

En los actuales momentos el arte de engañar, con la cantidad de capillas y capellanes que en el movimiento obrero se dedican a ello, el obrero llegó a tal estado de embrutecimiento, que las mal llamadas grandes sindicales de que forma parte, lejos de luchar por la emancipación, bregan por sostener los sistemas que explotan y tiranizan. En presencia de tal fenómeno, en el XIII Congreso se vertieron opiniones para ampliar la visión, clarificar las turbias situaciones, y actuar con el máximo acierto.

En presencia de ciertas vacilaciones, el Congreso se manifestó contra todas las dictaduras, sean rojas, negras, grandes, pequeñas, barbudas o lampiñas, y optó por denunciar los vacilantes como así a los que militan en las centrales de obediencia partidista y gubernamental, aunque se llamen anarquistas.

La ayuda a los pueblos subdesarrollados ha de consistir en la agitación de su proletariado, en animarlo en la lucha contra los magnates que explotan sus riquezas, ejercen sobre ellos el mayor despotismo, y los mantienen en la más extrema miseria.

Denunciar las guerras, las dictaduras e incitar a los pueblos a la lucha contra las mismas, en la medida que ello sea posible, debe de ser la obra primordial de la A. I. T. Con tal fin las secciones por unanimidad estuvieron de acuerdo con la reaparición del Boletín, que, con las demás publicaciones afines, deben coordinar esfuerzos para el mejor logro de los fines.

Con vistas a futuras actividades, en éste como en anteriores Congresos hubo acertadas opiniones y acuerdos, e interés por llevarlos a cabo, lo que corresponde a todos los que se sientan internacionalistas.

« Les frères Elie et Elisée Reclus, ou du protestantisme à l'anarchisme »

Libro escrito por Paul Reclus, con inclusión de originales inéditos de ambos sabios. Ningún compañero, ningún estudioso debe prescindir de este edificante libro.

En la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE al precio de 8,50 frs.

DISCOS

Cuando en 1917 estalló la revolución rusa la influencia de la misma alcanzó a España, ya preparada por el reflejo de la literatura nihilista, anarquista y gorkiana. En ignorancia de lo que en Eslavia sucedía exactamente, nuestros grupos de acción se denominaban « soviets ». En el Ramo de la Madera de Barcelona militaba un compañero ruso apellidado Maximov, nada marxista, y tan peripuesto que incluso iba y venía de la carpintería con sombrero hongo y bastón de puño plateado. Fue extradido hacia el Oriente en el barco «Antonio López», que embarrancó a la altura de Constantinapla, muriendo en el percance dieciocho personas entre deportados y tripulantes.

En 1919 aun en la C. N. T. se estaba incierto sobre el carácter del maximalismo imperante en Rusia, motivando, tal incertidumbre, que nuestra central se adhiriera con reservas a la III Internacional leninista. Los compañeros Francisco Durán, Bruno Lladó, José Venuti y Angel Pestaña, fueron a ver aquello y quedaron poco convencidos. Impuesta de la verdad absolutista del comunismo, la C. N. T. se dio de baja de la Inter Tercera.

El burguesismo temió el contagio del bolchevismo en la Península y formó cuadro con el carlismo y las autoridades, de donde la transformación del Somatén en escuadra política de ataque. Cuando Madrid y el Fomento del Trabajo Nacional se percataron de que la C. N. T. se afianzaba anarquista, no sólo no hicieron marcha atrás, sino que dispusieron sus cuadros de mando y de agresión para el exterminio alevoso de compañeros. Los incidentes de la lucha social, siempre frecuentes en España, no justificaban la creación oficiosa de cuadrillas (libreñas) de matadores de personas.

La influencia rusa en el proletariado español siempre he sido anarquista. «La conquista del pan» fue en nuestro país, la Biblia del Quijote moderno. De Rusia, del mundo, lo bueno, lo menos malo.

Desgraciadamente, con el Kremlin y El Pardo ha triunfado lo peor.

Mas la última palabra está lejos de ser pronunciada.

DISCOBOLO

LA ALHAMBRA DE GRANADA, cuyos muros son testigos mudos de la inmolación de 6.000 antifascistas gra nadinos. *(Muestra de los grabados que publica «Umbral»)*

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA SANGRE DE LA MISERIA

CUANDO la necesidad, las dificultades para poder vivir se van haciendo más agobiantes, los trabajadores de la España franquista abandonan el país. Y acuden a las capitales aquellos que carecen incluso de los medios indispensables para poder cruzar la frontera. Acuden a Barcelona obreros de diversas provincias en pos de encontrar algo de trabajo, el que sea, para poder subsistir. Y en las plazas, en el muelle, ofrecen sus brazos; buscan quien les alquile, al precio que sea.

Un periodista de «Destino» acudió hace poco, en plan informativo, a la barcelonesa Plaza de Urquinaona donde al parecer, acuden todos los días docenas y docenas de hombres de todas edades, en plan de que se acerque alguien a ofrecerles ocupación, aunque sea a un precio irrisorio. Y toda una ristra de calamidades le contaron al informador: el tener que vender lo más indispensable para comprar pan; el tener que ir de pueblo en pueblo a la busca de algún jornal en un sitio o en otro; enfermedades originadas por el acentuado pauperismo; prostitución para poder comer, casos y más casos de miseria.

Pero lo que alcanza un mayor grado de indignación es el que unos hombres, a quienes se les hace la vida imposible, tengan que ofrecerse como donadores de sangre para conseguir algún dinero para llevar a casa, para poder mal vivir ellos y la familia. Uno de aquellos infelices le dijo al repórter:

— Por cincuenta duros, mire cómo tengo los brazos. He vendido sangre cuatro, cinco y seis veces en un mes. Hasta que me caí sin sentido el otro día. Estoy anémico. A veces paso dos días sin probar bocado. Pero, ¿qué quiere que haga, si no encuentro trabajo?

Y refiriéndose a otro donador de sangre:

— Mire — dice Emilio, y saca de los bolsillos un monton de papeles arrugados —. Aquí están los justificantes. Me sacan sangre en cuatro sitios distintos. Así, aunque lleven control, no pueden decirme nada porque sólo aparezco en un mismo sitio una vez al mes. A peseta el gramo de sangre. No sé lo que harán con ella porque no debe de servir para nada. Es agua lo que tenemos en el cuerpo. ¡Agua y miseria!

IMPULSO LIBERTARIO EN NORTEAMERICA

Han publicado estos días los compañeros italianos de «Umanita Nova» una entrevista con un militante libertario llegado de Estados Unidos. Sus manifestaciones corroboran la impresión que se deduce al leer en la prensa las manifestaciones de descontento popular, constantemente acrecentadas.

Aduce el compañero de referencia que la agitación revolucionaria entre la población negra no puede ser atribuida a la sola reivindicación de los derechos cívicos. Es más bien un vastísimo movimiento social en contra las estructuras de la sociedad norteamericana. Manifiesta:

«Hemos registrado una transformación radicalmente revolucionaria en estos últimos diez años. Una nueva generación ha ido creciendo, blanca y negra, que ya no cree más en el mito americano. Creen que la vida americana actualmente carece de ideal, y rechazan todo lo más representativo de ella. Por que la sociedad está centralizada, rechazan toda centralización. Por que la sociedad está burocratizada, rechazan toda forma de burocracia. Por que las ciudades se han hecho excesivamente grandes, de una masiva impersonalidad, desean vivir en pequeñas comunidades. Notando en los políticos y en el Gobierno hipocresía y despreocupación, rechazan la política y anhelan la acción directa. Repudian una avanzada tecnología con una economía absorbente, transformando el trabajo en una extremada automatización, rehusan el formar parte de tal sistema económico. El resultado es que se percibe un amplio movimiento de millones de jóvenes con inspiración libertaria.»

Insiste el compañero en cuestión puntualizando que el modo de pensar y de obrar en lo que atañe a la nueva generación es fundamentalmente e instintivamente libertario. Refractarios a la guerra y al militarismo, dice que de dos a tres mil jóvenes han desertado, refugiándose en el Canadá. Ello representa un fenómeno social que acontece por primera vez en los Estados Unidos. En efecto: durante años y años, teníamos una idea de los yankis a la imagen que nos había trazado Sinclair Lewis con su «Babitt». Tipo de hombre con espíritu conservador; arrellenado en una comodidad burguesa: Comer bien, beber bien, recrear los ratos de ocio frecuentando los deportes de emocionante espectacularidad: boxeo, cach-cach; salidas al campo, sensaciones eróticas en las «boites de nuit», y así por el estilo. ¿Luchas sociales en el mundo? ¿Solidaridad humana? ¿Temple moral y protestatario frente a las injusticias? ¡Bah, quebraderos de cabeza propios de infelices románticos! ¡A vivir bien! Así era la impresión que se tenía del americano «moyen».

La guerra, el desempleo originado por la automatización, la crisis económica en algunas industrias de importancia, todo ello ha sido a manera de una conmoción que ha removido el ambiente. Y el compañero norteamericano que ha hablado con los redactores de «Umanita Nova», ha dicho también: «Los partidos e ideologías autoritarias se hallan en franca decadencia. El Partido Comunista, en los Estados Unidos, se encuentra en crisis; actualmente sólo cuenta con unos pocos viejos. El Partido Socialista existe solamente de nombre. Troskistas y maoistas forman dos pequeñas sectas. El convencimiento ideológico de la «nuova sinistra» americana se inclina cada vez más en el sentido libertario.»

Buena ocasión la presente para aunar energías los compañeros norteamericanos, los anarquistas emigrados: italianos, españoles, judíos, rusos, que de todo hay en aquel inmenso país, y buscar la manera de esparcir la semilla del ideal; haciendo que fructifique en los Estados Unidos un movimiento de fecunda savia anarquista.

LA EJEMPLAR INTUICION DE BERNERI

Se han cumplido treinta años desde que la noticia, brutal, contundente como un mazazo, nos dejó mudos, desconcertados. ¡Camilo Berneri había sido asesinado! Los esbirros rojos, a quienes manejaban los altos jerarcas del comunismo en Barcelona, habían hecho buena presa: Matando a Berneri anulaban a uno de los más prestigiosos valores intelectuales, capaces de deshacer, con serena e incontrovertible argumentación, todas las dogmáticas apreciaciones del marxismo. Sabía también poner al desnudo las argucias, el zancadilleo, la secuela de injusticias del totalitarismo moscovita.

Era por su temperamento, por su fisonomía inclusive, todo lo contrario de ese clisé bastante en boga al respecto de los italianos en general: sanguíneos, impulsivos, bullangueros. Era bien distinto el suyo del carácter «tragediante», con que adjetivaba Alaiz a otro compañero muy conocido en Italia. Berneri era reflexivo. Al hablar tenía la inflexión lenta del hombre que madura bien lo que dice. Había leído mucho; leía con frecuente asiduidad. Profesór de Filosofía en etapa juvenil de su existencia, su sólida formación intelectual le había enseñado a saber discernir, con justeza y prontitud, en el texto de los libros, el grano y la paja.

Se podrían editar diversos volúmenes seleccionando artículos de los que publicó en diversas publicaciones anarquistas, italianas, francesas, españolas. Por su fondo ecuánime, por su natural intuición al abordar los problemas, por la sólida documentación, destacaron trabajos suyos, aparte de otras publicaciones, en las que se citan a continuación: «Umanita Nova», «Pensiero e Volontá», «Lotta umana», «l'Endehors», «Revue Anarchiste», «Revista Internacional Anarquista», «Revista Blanca», «Guerra di Classe».

Había llegado a Barcelona, donde halló la muerte en mayo de 1937, para incorporarse a la revolución. Marchó al frente de Aragón dispuesto a batirse contra el fascismo. Los mismos compañeros italianos se esforzaron en convencerle de que un hombre de estudio como era él podía hacer una excelente labor en la retaguardia: informar, orientar, analizar, alentar. Es lo que se esforzó en realizar al fundar y dirigir «Guerra di Classe».

Propiciaba el estudio, la reflexión, para vigorizar el movimiento anarquista. Señalaba como un error «el verbalismo demasiado continuo para ser eficaz». Consideraba que el anarquismo es un ideal muy serio para ser tratado a la ligera.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

DOCUMENTOS HISTORICOS ESPAÑOLES

LA CHADE AL SERVICIO DE HITLER Y FRANCO

(Antecedentes del drama español)

EL programa de nuestras proyecciones, reveladoras de las andanzas y maniobras de la plutocracia internacional, actora directa e indirecta de la epopeya española, reserva hoy el turno a un destacado israelita alemán: Dannie Heinaman. Hombre tenaz, con visión del futuro posible, financiero de enjundia, es el promotor y animador de la «Société Internationale d'Energie Hidroéléctrique» (SIDRO), y de la Compañía Hispano-Americana de Electricidad (CHADE), que con otros conglomerados no menos importantes, fundamentan el coloso conocido por «Société Financière de Transports et des Entreprises Industrielles» (SOFINA), que tan directa participación ha tenido y viene teniendo en la insurrección fascista de España y sus derivaciones internacionales.

«Ciertamente que Hitler revistió su programa de un acentuado matiz antisemita; pero no lo es menos que ha seguido y perdura en las mejores relaciones con el semitismo plutócrata salvando las apariencias, como en el caso de Heinaman, quien conservando la intimidad del doctor Schatch, dictador financiero de Alemania, ejecuta las maniobras que interesan a Hitler desde Bruselas, sede de su organización plutocrática y escenario de las campañas logísticas de SOFINA, SIDRO y CHADE.

«Con la ligereza y superfluidad meridionales que nos caracterizan, se ha dado en considerar a la poderosa CHADE como efecto de una causa del genio (?) de Cambó, y nada menos cierto. Para vulgarizar el concepto, consideraremos la CHADE como un «gigante» con la fisonomía de Cambó conducido y soportado por Heinaman, su artífice y auténtico locomotor.

«Hoy nos toca delinear por el análisis de su obra plutocrática, al gran impulsor internacional de esta campaña, mediante la dirección de la CHADE, cuyo objetivo y finalidad no ha sido otro que la exportación de capitales españoles y su acoplamiento en poder de los dirigentes internacionales.

«Como prolegómeno, asomémonos al alumbramiento de la CHADE, que no posee en España ni actividades industriales ni objetivo distinto que el de absorber formidables disponibilidades, que se han vertido e invertido en el extranjero.

«Unas oficinas en Madrid, Peñalver números 8 y 10, y otra en Barcelona, Vía Layetana, 30, con muy pocos empleados y por el buen ver han bastado al mecanismo plutocrático de tal firma.

«La guerra europea, el armisticio del 11 de noviembre de 1918, sorprendió a la poderosa *Deutsch - webersseieche elektrizitaets - gesellschaf* en plena explotación eléctrica en la Argentina y el Brasil. Los aliados se incautan de las actividades de tal sociedad en el Brasil, y ante el peligro de que el precedente cunda y ocurra lo propio en la Argentina, la empresa alemana aparenta contractualmente ceder sus derechos a un consorcio bancario español, o sea «neutral», y quedan a cubierto de represalias sancionadoras los intereses auténticamente alemanes.

«Al discutirse en el Hotel Trianón de Versailles las sanciones económicas a aplicar a Alemania, Clemenceau hizo hincapié en captar las explotaciones eléctricas de la *Deutsch-webersseieche elektrizitaets - gesellschaft*, pero la Argentina, apoyada por Inglaterra, se opuso, pretextando que aquéllas habían perdido la nacionalidad alemana al ser compradas en firme por un consorcio español que había constituido el « ilustre » marqués de Comillas con los bancos de Barcelona, Vizcaya, Urquijo, Central y Arnús-Gari, oficialmente regentados por el ministro de Fomento, Cambó, y apoyado por la Banca inglesa, netamente israelita como *Latzard Brothers* y sus afines. España apoyó la maniobra y nuestro embajador casi vitalicio, ya que, hasta con la República del 31, se le mantuvo en su atractivo y remunerado cargo.

«El Tratado de Versalles se firmó en 28 de junio de 1919, y seguro Heinaman de que sus comparsas, los buenos (?) españoles del consorcio presidido por Comillas, y aparentemente manejado por Cambó, no incurrirían en el ridículo de que la supuesta compra de derechos fuese rechazada, en 22 de julio de 1920 por ante el notario Adamez, de Madrid, se constituyó la *Compañía Americana de Electricidad*, con ciento veinte millones de pesetas, a la que el aludido consorcio bancario aparentó aportar sus supuestos derechos sobre el activo de la firma alemana antes citada.

«Todo ocurría bajo la personal intervención y vigilancia de Heinaman y su estado mayor, cómodamente instalados en las lujosas habitaciones del Hotel Ritz, de Madrid, contiguo al domicilio que en la calle de la Libertad había aparatosamente montado Cambó, para mejor dar a los teutones la sensación de que si había llegado a ministro de la Monarquía, era por su arraigo y posición social.

«Los otorgantes de la pomposa sociedad, apenas si aportaron efectivo el imprescindible para los gastos de constitución, pero recibieron sendos y voluminosos paquetes de acciones liberadas.

«Prosaica y concretamente: un verdadero camuflage presidido por el segundo marqués de Comillas y bajo la vicepresidencia de Cambó, actuando «nada más» que de encubridor de un fraude a los aliados y artífice de un formidable mecanismo para la exportación de capital español.

«Por ser este el origen de la C. H. A. D. E., tal valor no se ha cotizado en las bolsas francesas, que no olvidan tan fácilmente el esquinazo.

«La C. H. A. D. E., instrumento de exportación de capitales. — Hasta el 28 de junio de 1928, por sucesivas emisiones, la C. H. A. D. E. llega a un capital de doscientos sesenta millones de pesetas, y en 31 de diciembre de 1935, había que añadir a tan respetable absorción del ahorro español, otros doscientos veintidós millones en obligaciones y bonos; en forma que en el lapso de catorce años, la C. H. A. D. E. había sustraído de la economía nacional y colocado en empresas extranjeras, controladas y efectivamente dirigidas por alemanes, la astronómica cifra de más de mil millones de pesetas, ya que los valores que emitía los tomaban en firme grupos bancarios que, manipulando hábilmente la Bol-

(Pasa a la página 3)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3 4 28

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

7 DECEMBRE 1967
NUMERO 483
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

La base de la servitude

La morale dont est imprégnée l'enfance prédispose à la soumission de jeunes consciences à des principes contraires à toute justice, toute fraternité, toute humanité. C'est un crime de profiter de la faiblesse de jeunes cerveaux pour les façonner aux mensonges qui seront profitables à une classe et préjudiciables à la multitude des peuples. C'est un crime de transformer des consciences pures en des consciences viles qui, avec l'âge, perpétueront les faux enseignements dont leur enfance fut bercée.

La morale, la morale d'Etat, enseignée dans toutes les écoles, dans toutes les religions, ne fait que transformer un homme sain qui devrait être bon et fraternel en un égoïste, un violent, un assassin légal. Celui que l'Etat reconnaît comme un bon écolier, un bon soldat, un bon citoyen, n'est plus qu'un homme sans personnalité, sans conscience, sans dignité. La morale est pour l'enfant une puissance intérieure qui lui a été enseignée par ses maîtres et ses parents et à laquelle il croit, tout naturellement, et dont il n'aura plus la force de se soustraire. C'est cette puissance intérieure qui paralysera, en lui, toute conscience quand il sera devenu majeur. « On pousse les jeunes en troupeau, à l'école, afin qu'ils apprennent les vieilles ritournelles; quand ils savent par cœur le verbiage des vieux, on les déclare majeurs. » (Stirner).

Si notre civilisation est pourrie et criminelle, c'est qu'elle repose sur un échafaudage de mensonges précieusement enseignés. Si on enseignait aux enfants l'humanité et non la violence, le respect de la liberté de tous, et non la servitude à des lois barbares, l'humanité serait transformée en quelques générations. Les vrais propagateurs de l'esclavage des travailleurs, de la misère des peuples, sont les prêtres, les instituteurs, les parents, qui tolèrent et enseignent les mensonges qui perpétueront l'avilissement et la perte de toute dignité de leur descendance.

L'émancipation et le bonheur des peuples ne peuvent être que le fruit de leur propre volonté. Aussi que celle-ci se manifeste, il suffit qu'une poignée de propagandistes révolutionnaires clament la vérité par les écrits, la parole, l'action. Faut-il encore que ces propagandistes soient sincères et ne cherchent aucun but personnel, ce qui porterait atteinte au but libérateur et le détruirait.

Les syndicalistes révolutionnaires et l'Association Internationale des Travailleurs, groupent une légion de travailleurs conscients, qui travaillent à faire mûrir dans la conscience de la masse la nécessité d'une transformation sociale. L'état d'esprit révolutionnaire se crée, se propage, augmente, de génération en génération; il arrivera à constituer, dans un avenir indéterminé, une force du peuple international, devenu invincible, qui réduira au silence tous les capitalistes et les privilèges des Etats. « L'homme ne réalise sa propre individualité qu'en se complétant de tous les individus qui l'entourent et seulement grâce au travail et à la puissance collective de la société. » (Michel Bakounine).

RENE VILLARD

L'ANARCHISME

L'expérience de la Troisième Internationale a montré, depuis, que, si Bakounine forçait sans doute quelque peut la pensée de Marx en lui prêtant une conception aussi universellement « autoritaire », le danger contre lequel il mettait en garde s'est, beaucoup plus tard, matérialisé.

En ce qui concerne le péril étatique en régime communiste, l'exilé russe ne se montre pas moins clairvoyant. Les socialistes « doctrinaires » aspirent, selon lui, à « placer le peuple dans de nouveaux harnais ». Sans doute ils admettent, avec les libertaires, que tout Etat est un joug, mais ils soutiennent que seule la dictature — bien entendu la leur — peut créer la liberté du peuple: à cela nous répondons qu'aucune dictature ne peut avoir d'autre but que de durer le plus longtemps possible. Au lieu de laisser le prolétariat détruire l'Etat, ils veulent le « transférer (...) aux mains de ses bienfaiteurs, gardiens et professeurs, les chefs du Parti communiste ». Mais, voyant bien qu'un tel gouvernement sera, « quelles que puissent être ses formes démocratiques, une véritable dictature », ils « se consolent à l'idée que cette dictature sera temporaire et de courte durée ». Mais non ! leur rétorque Bakounine. Cette dictature prétendue transitoire aboutira inévitablement « à la reconstruction de l'Etat, des privilèges, des inégalités, de toutes les oppressions de l'Etat », à la formation d'une aristocratie gouvernementale « qui recommence à l'exploiter et à l'assujettir sous prétexte de bonheur commun ou pour sauver l'Etat ». Et cet Etat sera « d'autant plus absolu que son despotisme se cache soigneusement sous les apparences d'un respect obséquieux (...) pour la volonté du peuple ».

Bakounine, toujours lucide, croit en la Révolution russe : « Si les ouvriers de l'Occident tardent trop longtemps, ce seront les paysans russes qui leur donneront l'exemple. » La Révolution, en Russie, sera, essentiellement, « anarchique ». Mais gare à la suite ! Les révolutionnaires pourraient bien continuer tout simplement l'Etat de Pierre le Grand « basé sur (...) la suppression de toute manifestation de la vie populaire », car « on peut changer l'étiquette que porte notre Etat, sa forme (...), mais le fond en restera toujours le même ». Ou il faut détruire cet Etat, ou se « réconcilier avec ce mensonge le plus vil et le plus redoutable qu'ait engendré notre siècle (...) : la *bureaucratie rouge* ». Et Bakounine lance cette boutade : « Prenez le révolutionnaire le plus radical et placez-le sur le trône de toutes les Russies ou conférez-lui un pouvoir dictatorial (...) et avant un an il sera devenu pire que le tsar lui-même ! »

Une fois la Révolution accomplie en Russie, Voline, qui en sera, tout à la fois l'acteur, le témoin et l'historien, constatera que la leçon des faits confirme la leçon des maîtres. Oui, décidément, pouvoir socialiste et révolution sociale « sont des éléments contradictoires ». Impossible de les réconcilier : « Une révolution qui s'inspire du socialisme étatiste et lui confie son sort, ne serait-ce qu'à titre « provisoire » et « transitoire », est perdue : elle s'engage sur une fausse route, sur une pente de plus en plus accentuée (...) Tout pouvoir politique créé, inévitablement, une situation privilégiée pour les hommes qui l'exercent (...). S'étant emparé de la Révolution, l'ayant maîtrisée, bridée, le pouvoir est obligé de créer son appareil bureaucratique et coercitif, indispensable pour toute autorité qui veut se maintenir, commander, ordonner, en un mot : « gouverner » (...). Il forme ainsi (...) une sorte de nouvelle noblesse (...) : dirigeants, fonctionnaires, militaires, policiers, membres du parti au pouvoir (...). Tout pouvoir cherche plus ou moins à prendre entre ses mains les rênes de la vie sociale. Il prédispose les masses à la passivité, tout esprit d'initiative étant étouffé par l'existence même du pouvoir (...). Le pouvoir « communiste » est (...) un véritable assommoir. Gonflé de son « autorité », (...) il a peur de tout acte indépendant. Toute initiative autonome lui apparaît aussitôt suspecte, menaçante, (...) car il veut tenir le gouvernement, et il veut le tenir seul. Tout autre initiative lui paraît être une ingérence dans son domaine et dans ses prérogatives. Elle lui est insupportable. »

D'ailleurs, pourquoi ce « provisoire » et ce « transitoire » ? L'anarchisme en conteste catégoriquement la prétendue nécessité. A la veille de la Révolution espagnole de 1936, Diego Abad de Santillan enfermera le socialisme « autoritaire » dans le dilemme que voici : « Ou bien la révolution donne la richesse sociale aux producteurs, ou elle ne la leur donne pas. Si elle la leur donne, si les producteurs s'organisent pour produire et distribuer collectivement, l'Etat n'a plus rien à faire. Si elle ne la leur donne pas, alors la révolution n'est qu'un leurre, et l'Etat subsiste. » Dilemme que d'aucuns jugeront quelque peu simpliste; mais qui le serait déjà moins si on le ramenait à une direction d'intention, à savoir : les anarchistes ne sont pas assez naïfs pour rêver que les survivances étatiques disparaîtraient du jour au lendemain, mais ils ont la volonté de les faire dépérir au plus vite, tandis que les « autoritaires » se complaisent, eux, dans la perspective de la perennité d'un Etat transitoire, baptisé arbitrairement « ouvrier ».

Daniel GUERIN

J'ai quitté l'Espagne...

Un des objectifs de la présente étude est également celui de savoir de quelle manière les travailleurs espagnols ont analysé les causes de leur sortie d'Espagne. Cela peut paraître naïf, nous pensons cependant capital de découvrir les raisons profondes qui déterminent les émigrants. Ainsi, pour certains, l'occasion a été de faire l'inventaire de ses idées, de réfléchir sur ce qui lui était demandé « là-bas », de raviver sa responsabilité de citoyen envers son pays d'origine, de prendre conscience, en lui-même et à travers ses semblables, d'une cause commune. Les causes et les raisons de l'exode en masse ne sont pas pur hasard ou fatalité, pas plus que le caprice d'être né en Espagne, ni de la malchance de vivre en cette époque ou en certaines circonstances.

A la fois simple et complexe, absurde et inadmissible, criminelle et inhumaine, telle est la situation qui résulte de siècles et de siècles d'obscurantisme et d'oppression. Bien qu'il ne soit pas possible de se soustraire au passé, celui-ci tient une relative importance en face des problèmes d'aujourd'hui posés par plus de trente années de fascisme - clérical. De cela — comme nous le verrons en avant — l'ouvrier en a conscience. Il est conscient de son malheur, mais n'est pas prêt à se résigner. Seuls se résignent et claudiquent les lâches, les pusillanimes, les egoïstes !

Les résultats de ce sondage se tournent également vers l'opinion, l'européenne en particulier. On ne lui demande ni aumône, ni pitié. L'ouvrier espagnol, déplacé par le régime franquiste comme une charge, revendique sa place chez lui, dans la communauté nationale du pays où il est né, rien de plus. Si le monde entend le cri d'angoisse et de douleur de ceux qui sont séparés des leurs : pères et frères, femmes et fils, qu'il sache que ce n'est pas par refus du devoir, mais obligés par la faim et la misère, qu'ils sont partis à la recherche de travail et de pain.

Loin de nous l'idée de susciter par ces mots, ou ceux plus violents qui pourraient surgir, la démagogie ou le sectarisme national. Une chose est la coopération entre les nations et une autre, bien distincte, l'utilisation de celle-ci sous prétexte d'alléger un malaise populaire, alors que ce dernier n'est que le produit d'un régime instauré et maintenu par la répression des fusils. Cause unique — s'entend bien — de ce que ces travailleurs se retrouvent ici ou là, loin de l'Espagne cependant.

Voyons maintenant quelques expressions particulières que nous reproduisons textuellement :

— Nous autres Espagnols, nous sortons de notre patrie à cause de la faim et de l'absence de liberté.
— Par besoin de vivre mieux qu'en Espagne.
— A cause de la misère dont nous souffrons.
— En Espagne tout va mal, il n'y a pas de travail et ils ne paient pas.
— A cause de la misère et de l'exploitation dont nous sommes victimes.
— Bien que ce soit un mot très grave, c'est à la *misère* que c'est dû.
— Salaires bas, manque de liberté et cherté de vie.
— On ne gagne pas suffisamment et on n'a pas de logement.
— Peu de travail, peu de salaire.
— A cause de la dictature fasciste.
— Parce que nous sommes des travailleurs et nous avons besoin de travail.
— C'est l'oppression du fascisme.
— C'est les salaires de famine qu'ils donnent là-bas.
— Le bas niveau de vie explique l'exode.
— L'ouvrier chôme, on est mal payé.
— Pour couvrir les nécessités du ménage, parce qu'en Espagne ce n'est pas possible.
— La faim.
— C'est le peu de considération qu'on fait du travailleur, la négation de la liberté.
— La cherté de la vie et l'oppression gouvernementale.
— Le manque de travail et, quand il y en a, mal rétribué.
— Les salaires excessivement bas et la démoralisation qu'il y a.
— Parce qu'on ne peut pas vivre en Espagne.
— C'est la misère, le manque de liberté et la différence sociale entre le patron et l'ouvrier.
— La misère, la faim, le manque de liberté, car on ne reconnaît pas les droits humains.
— C'est dû à la misère toujours plus grande qui règne en Espagne.
— A cause du chômage.
— A cause de la faim.
— Pour gagner plus.
— Pour la simple nécessité d'améliorer l'existence.
— A cause de la mauvaise manière de se comporter du gouvernement.
— A cause de la faim et de la misère que le *Señor Paco* a donné aux Espagnols.
— Surtout à cause des salaires si bas et de l'absence de syndicats libres.
— Les causes ? On ne peut pas manger.
— A cause de tous les voleurs qu'il y a dans notre patrie.
— A cause de l'aggravation constante des conditions et du peu de liberté du peuple.
— Le régime de misère qu'il y a dans le pays.
— Parce qu'on ne peut pas nourrir sa famille.
— Parce qu'on ne peut pas vivre, ni nourrir sa famille et qu'on est en train de nous faire la vie pire qu'aux ânes.

C'est la question sur les années 1936-1939 et sur les causes de l'exode ouvrier de l'Espagne qui donne un des résultats le plus élevé par le nombre de réponses :

— C'est le commencement d'une ère de fascisme.
— La plus grande calamité que le peuple espagnol a souffert dans son histoire.
— C'est ce dont nous sommes en train de souffrir maintenant.
— La terreur.
— La ruine morale et matérielle de l'Espagne.
— C'est probablement la cause du fait que je suis en Suisse et que j'ai peu d'instruction.
— Ça représente mon ignorance actuelle.
— C'est la guerre avortée d'un peuple.
— Un désastre et un deuil qui durent jusqu'à aujourd'hui.
— Un recul dans tous les aspect de la vie espagnole, du moment où la République a perdu, face au fascisme.
— Eh bien, je crois à cette époque j'étais un bébé — mais d'après ce que j'ai entendu et lu, je crois que ce fut un grand crime que Franco a fait.
— La sauvagerie d'une dictature contre le peuple.
— Le naufrage d'un pays qui luttait pour le socialisme.
— La lutte d'un peuple pour sa liberté et la mort d'un million d'Espagnols à cause du régime de Franco.
— La ruine de ma nation.
— La perte de la liberté et de l'éducation la plus élémentaire pour l'ouvrier.
— La misère et la faim.
— Eh bien, que si la République avait coupé la tête à Franco et aux autres généraux, nous ne vivrions pas depuis 29 ans dans la misère.
— C'est une armée fasciste qui s'est levée contre le peuple.
— Le commencement de la misère et de la faim pour tous les Espagnols.
— L'antichambre d'années d'une misère épouvantable.
— Le frein au progrès en Espagne pendant plus de 29 ans.
— La cause de nos malheurs.
— Ce furent les années d'un peuple, aujourd'hui abandonné, qui a été le premier à lever les armes contre le fascisme international.
— Une époque pleine de trahisons, qui nous a amenés à l'émigration et à la perte de notre famille.
— La lutte d'un peuple qui a empoigné les armes pour la défense du progrès et de la liberté.
— Un désastre dans toute l'Espagne.
— Un crime de Franco.
— Un véritable malheur et une honte pour l'Espagne.
— Une canaillerie de Franco.
— La faim : j'ai eu faim, mais vraiment faim.
— Ça représente la dictature actuelle et beaucoup de parasites.
— L'état dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui.
— La conséquence *(sic)* du désastre actuel de mon pays bien-aimé.
— Ça représente exactement la misère de maintenant.
— La faim et la souffrance pour mon peuple.
— Un désastre aussi économique que moral.
— La misère et la cause de cette émigration.
— C'est que depuis lors l'Espagne est dans un état pire.
— La peur, la faim et la souffrance.
— La perte de l'Espagne et de tous nos droits comme êtres humains.
— La perte de tous nos droits en tant qu'Espagnols travailleurs et honnêtes.
— La guerre et les calamités pour la classe ouvrière.
— La perte du pain pour nos enfants.
— Des années de misère et de faim.
— Le fascisme en Espagne.
— La misère, la faim, la terreur.

28 % d'entre eux disent s'intéresser à tout ce qui concerne la préparation et la lutte du peuple espagnol pour sa libération. Voici quelques formules que nous transcrivons fidèlement :

— Indiscutablement je m'y intéresse, et mon plus grand désir serait qu'il y ait un changement, en mieux naturellement; pour cela, je crois que nous devrions unir tous les efforts de tous les Espagnols.
— Tout ce qui peut intéresser la libération de l'Espagne.
— Si la libération de mon Espagne bien-aimée doit se réaliser, j'aimerais prendre mes affaires et me précipiter sur la frontière espagnole pour faire payer cher à ces « gangsters » responsables de tous leurs crimes.
— Ça m'intéresserait encore plus s'il se passait *vraiment quelque chose*.
— Ce qui m'intéresse le plus, c'est la lutte du peuple pour son pain, contre la misère et contre le régime fasciste de Franco.
— Le développement de l'importance des masses contre le gouvernement de Franco.
— Nous devons « l'arranger », nous autres.
— A tout ce qui est nécessaire pour tirer Franco en bas.
— A notre devoir en tant qu'Espagnols : la lutte du peuple contre le franquisme.

Ce sont de réponses données par des Espagnols travaillant en Suisse qui n'ont pas connu la guerre civile de l'Espagne.

A propos du Viet-Nam

(Suite)

C'est le procès du frontisme qu'il nous faut faire et à travers lui le procès des *conceptions léninistes de l'action révolutionnaire de l'organisation*.

Le frontisme, ou l'union avec des couches ou « des partis bourgeois avancés » *entraîne des concessions pratiques*, de plus, ne pouvant se faire que sur un problème limité dans le temps et dans l'espace, il entraîne la *polarisation sur un aspect limité de la répression*, donc, l'absorption à court terme de l'organisation par l'idéologie bourgeoise. C'est par le même processus qu'une organisation centraliste qui se désigne pour objectif la prise du pouvoir étatique, élément suprême de répression, détermine pour le présent et le futur son intégration au monde bourgeois et donc contre-révolutionnaire.

C'est la politique d'Union nationale et de Front populaire qui amena le P.C.F. a soutenir en 46 l'impérialisme français, Ho Chi-Minh à soutenir Bao Daï contre les révolutionnaires vietnamiens, et c'est ce qui amènera à cocufier les Vietnamiens qui se battent en leur instaurant un régime stalinien. De socialisme, point !

D'ailleurs le mot n'est même pas inscrit une seule fois dans les 4 et 5 points du F. N. L. et de la R. D. V.

Le *frontisme* c'est ainsi toute une *conséquence d'une conception du rôle d'une organisation*, celle qui prétend représenter autre chose qu'elle même, et à elle seule les intérêts « objectifs » d'une classe ou d'un peuple. A partir de là, le salut passe par l'organisation « infaillible », et tout doit être soumis à sa stratégie, y compris la révolution. *Elle devient alors un but en soi* et porteuse de la révolution, elle ne craint pas de s'aliéner au combat de couches bourgeoises, de sacrifier les luttes pour mieux les contrôler. Elle « est » elle même la révolution avec sa raison d'Etat.

C'est l' « en soi » de l'internationale communiste dirigée par Staline, à qui l'on sacrifie les révolutions chinoise et vietnamienne. C'est « l'en soi » du parti bolchevik de Lénine et de Trotsky contre Cronstadt et Makhno.

Le frontisme, nous l'avons vu, est à rapprocher de la théorie de la Révolution par paliers successifs (les paliers sont en fait la marche progressive de « l'organisation » vers le pouvoir).

Ainsi « Che » Guevara (voir sa déclaration) affirme justement que pour aider le Viet-Nam, il faut ouvrir de nouveaux fronts de lutte un peu partout dans le monde; mais il prétend que ces fronts doivent être avant tout « anti-impérialistes yankee ».

Or, l'impérialisme n'étant que le stade, non pas suprême, mais le plus avancé d'un certain capitalisme, plus developpé que d'autres, il est certain qu'il n'est pas la marque d'autres capitalismes naissants, comme ceux du tiers monde.

A ce degré, *la bourgeoisie des pays impérialistes entre momentanément en conflit avec la bourgeoisie montante des pays « en retard »*, qui voudrait développer les forces de production pour son propre compte. Il est donc certain que le seul mot d'ordre « contre l'impérialisme » a des chances de trouver des échos dans ces couches montantes. D'où l'alliance « nécessaire » avec elles.

Enfin ce n'est pas le prolétariat (villes, campagnes) *qui a besoin de cette alliance, mais bien la bourgeoisie qui pour réaliser sa révolution nationale, doit s'appuyer sur les couches opprimées* dont le combat se trouve ainsi aliéné, et qui seront battues d'avance (cf. la Révolution française, la guerre d'Algérie, et bientôt le Viet-Nam).

En fait, le combat doit avoir lieu en même temps contre l'impérialisme et contre la bourgeoisie montante qui ne sont que deux aspects d'une même oppression. (Pourquoi ne pas nous transformer exclusivement en organisme de lutte contre la repression sexuelle ou contre le plan Fouchet ?)

Même si, dans le cas où l'impérialisme serait battu, le parti dit révolutionnaire s'empare du pouvoir, c'est l'appareil de ce parti qui se trouve jouer le rôle peu flatteur de la bourgeoisie montante (cf. Cuba) laquelle trouve toujours le moyen de se reconvertir pour s'immiscer dans le système.

La lutte doit donc se placer directement sur le terrain de la prise directe des moyens de production par les producteurs et pour une autogestion authentique.

Le seul problème est celui-ci : Dans les pays du tiers monde, les *travailleurs sont-ils capables, par eux-mêmes, de réaliser l'accumulation primitive* (est-elle nécessaire dans le cadre d'une révolution mondiale ?) et de *développer les forces productives* en les orientant dans les secteurs qu'ils choisissent eux-mêmes ?

Ou bien est-il nécessaire de confier ce travail à une équipe de technocrates soutenus par le Parti, ou à une bourgeoisie nationale ?

La seule voie révolutionnaire est la première, même si elle conduit à un certain nombre d'échecs momentanés, qui n'en sont pas vraiment en réalité.

Les marxistes de toutes tendances choisissant l'autre voie, celle qui préfère la N. E. P. au pouvoir des Soviets.

Et maintenant que faire ?

Prétendre que, puisque le F.N.L. n'est pas révolutionnaire, ce qui se passe au Viet Nam n'est pas révolutionnaire, et donc ne nous intéresse pas, serait une erreur de même type que celle qui consiste a soutenir (verbalement bien sûr !) le F.N.L. à défaut d'autre chose. Ce genre de situation n'arrive que lorsque l'on abandonne un point de vue de classe.

Assimiler tous les combattants vietnamiens au F.N.L., c'est précisément entrer dans le jeu de ce dernier, c'est-à-dire prétendre à la représentativité d'une organisation en dehors d'elle-même. Dans le même type d'erreur on pouvait dire qu'il n'y avait plus d'anarchistes en Espagne, à partir du moment où des responsables de la C. N. T. E. sont entrés au gouvernement.

C'est cette conception de l'organisation qui fait commetre une erreur grave à certains trotskystes (IVe Int., J. C. R.) : ne pouvant pas ne pas avoir une position sur le Viet-Nam, soutenir la lutte, signifie pour eux soutenir une organisation, a tout prix, même si elle a été ouvertement opposée à eux (camps de concentration pour trotskystes à l'initiative de l'oncle Ho).

Chez les anarchistes, d'un côté ceux qui assimilent F.N.L. et Vietnamiens en lutte, de l'autre, ceux qui soutiennent le F.N.L.. D'un côté l'abstentionisme, de l'autre l'activisme, deux attitudes issues d'une même conception marxiste de l'organisation (et bourgeoise), et qui masquent mal le manque de perspectives révolutionnaires quand on abandonne un point de vue de classe.

Pour nous le point de vue valable sur le Viet-Nam est celui-ci : un affrontement entre deux impérialismes dont essaie de profiter une bourgeoisie montante, se superposant à une authentique révolution populaire. Le F.N.L. a toujours visé cette révolution et présente le combat du Viet-cong comme une guerre de libération nationale uniquement.

En rejetant le concept de peuple (qui est issu de l'idéologie bourgeoise) pour se servir de celui de classe, nous nous apercevons, bien sûr, que le seul moyen de soutenir la lutte des paysans et ouvriers vietnamiens est d'affaiblir la bourgeoisie là où nous sommes, en France. La meilleure aide est de nous débarrasser nous aussi, de nos capitalistes et de nos bureaucrates.

Il nous reste donc à analyser les perspectives révolutionnaires en France, et à définir notre action. Pour cela, l'analyse du Viet-Nam, aura été utile puis qu'elle nous a permis de définir quelques axes, quelques erreurs à ne pas commettre (Frontisme, mythe d'une organisation soi-disant révolutionnaire, les paliers » etc...).

Dans cette optique quel peut être pour nous l'intérêt de participer aux comités Viet-Nam qui sont l'expression d'une double erreur théorique et pratique.

1) Ils soutiennent inconditionnellement une organisation non révolutionnaire et une conception idéaliste de la révolution (F.N.L.);

2) Ils manquent les vrais problèmes qui sont la lutte des classes en France, et donnent à penser aux gens qu'ils peuvent faire « quelque chose pour le Viet-Nam » en dehors de l'action directe.

Que peut être cette dernière dans les conditions où nous sommes, c'est-à-dire face à la bourgeoisie française et à la pénétration américaine ?

Notre action doit contribuer à dénoncer les organisations réformistes et légalistes, dont le soutient ne saurait être que verbal.

Nous devons dénoncer les « comités Viet-Nam » et nous placer sur un autre terrain. Bien sûr et dans la même optique que nous pouvons discuter dans la rue avec des gens; on peut se pointer aux assemblées de base pour y donner notre point de vue, créer des discussions sur l'impérialisme, les luttes etc... ce qui amènerait les comités à éclater. Bref, toujours défendre la totalité de nos positions.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

DEUXIEME UNION REGIONALE

Congrès régional qui aura lieu le 17-12-67 à 9 heures 30.

Ordre du Jour Provisoire

1 — Rapport du Bureau Régional.
2 — Rapports des Syndicats et Unions Locales.
3 — Désignation de la Commission de Contrôle des Comptes.
4 — Possibilités immédiates d'application des décisions des Congrès Confédéral et de l'A. I. T.
5 — « Le Combat Syndicaliste ».
6 — Activités futures.
7 — Désignation du nouveau Bureau Régional. (Secrétaire, Secrétaire adjoint, Délégué à la Propagande, Délégué adjoint à la Propagande, Trésorier, Trésorier adjoint).
8 — Questions Diverses.

ANTENA

TREINTA Y CUATRO OBREROS PROCESADOS

PARIS. — «Le Monde» en despacho de la A. F. P. escribe que «34 trabajadores que habían sido detenidos a raíz de las manifestaciones obreras del 27 de octubre han sido procesados por el Tribunal de Orden Público. Otros sesenta han sido puestos en libertad después de haber pagado multas que se elevaban de 3.000 a 5.000 pesetas. Desde hace varios días se reparten por la capital española octavillas pidiendo a la clase trabajadora que haga presente su solidaridad con los detenidos».

DOS CONDENAS DEL TRIBUNAL DE ORDEN PUBLICO

PARIS (OPE). — El mismo periódico y con noticia de la misma agencia da cuenta de que dos obreros madrileños José Jiménez y Julián Serrano han sido juzgados el jueves por el Tribunal de Orden Público. Acusados de «asociación ilícita, propaganda ilegal y coacción» han sido condenados a penas de tres meses y tres años de cárcel y multas de 10 y 15 mil pesetas.

SOLIDARIDAD INTERNACIONAL CON LOS TRABAJADORES ESPAÑOLES

PARIS (OPE). — Con este mismo título, a dos columnas y texto en recuadro «Le Populaire» (día 21) escribe:

«Diecinueve trabajadores detenidos en Vizcaya, nueve en Cataluña, cuatro condenas en Madrid (a uno, dos, cuatro y nueve años de cárcel) «por asociación y propaganda ilegales» mientras que 500 trabajadores de «Mazda» participan en una huelga de una hora... En todas partes continúa la represión en tanto que huelgas y manifestaciones prueban ampliamente que los trabajadores españoles no reconocen el «sindicato» oficial.

«En el mundo se acentúa el movimiento de solidaridad: «La Confederación de Sindicatos Libres de Dahomey ha donado 5.000 francos, C.F.A. El Comité Ejecutivo de la Federación Sindical de los Chipriotas Turcos, ha donado 10 libras turcas que se unen a los donativos recibidos de las organizaciones sindicales de Austria, Francia, Italia, Islas Bermudas, Israel, Malasia y Turquía».

ASESINATO DE UN MUCHACHO DE 18 AÑOS EN LA FRONTERA

BAYONA (OPE). — La revista «Herria» publicó en su número del 16 de noviembre los comentarios que siguen en lengua vasca:

«No lejos de Dancharinea la policía española ha muerto a tiros al joven de dieciocho años Michel Iturbe. Como otros chicos que viven en la frontera, Michel hacía poquito de contrabando por la noche. Su muerte ha sido muy sentida para todos.

En relación con este suceso, la prensa española ha publicado mentiras como la de que Michel tenía 18 años. Por otra parte, los carabineros, después de matarlo, le pusieron en la mano un revólver y ahora tratan de justificar diciendo que Michel tiró el primero. Esto es pura mentira, y mentira de suma gravedad, ya que no faltan carabineros que han reconocido que sólo el capitán se ha manifestado de esta manera.

LA PIOJERA

MADRID (OPE). — Una Orden de 22 de julio de 1967, que no ha sido publicada en el Diario Oficial, crea la Escala Sección Femenina de Funcionarios de Falange Española, integrada por un Cuerpo Técnico Administrativo de 771 funcionarios, jefes y oficiales, un Cuerpo auxiliar de 2.020 funcionarios y otro Cuerpo de Subalternos con 94 miembros. Toda esta burocracia percibe sueldos que salen del presupuesto del Estado, invertidos al través de los órganos autónomos de Falange Española. Esta medida, como otras similares adoptadas con anterioridad y algunas que le seguirán, obedece al plan de situar las escalas de funcionarios de Falange en condición de poder ser fácilmente acumuladas a las del Estado el día en que se acuerde la unificación, que parece no está lejano.

OTRO PUEBLO EN VENTA

PAMPLONA (OPE). — En varias ocasiones se ha dado la noticia de que tal o cual pueblo había sido puesto a la venta por sus habitantes o iba a serlo. Ello ocurrió alguna vez en Navarra y bastante más fuera de ella. Ahora «El Pensamiento Navarro» (18 de noviembre) ha publicado en primera página y a cuatro columnas una fotografía en cuyo título se lee: «Se vende un pueblo burgalés». En el pie se señala que el pueblo es Brieba de Juarros (Burgos). Y se agrega: «Esta piscina natural va incluida en el precio de este pueblo castellano que ha sido puesto en venta por los vecinos. Aquí nace el río que da nombre a la comarca. También abunda al parecer la caza. Un paraíso al alcance de fortunas medias».

AMNISTIA MENDIGADA

MADRID. — Con indebido respeto 8.637 personajes pertenecientes a distintas categorías sociales, han elevado al Caudillísimo un documento reclamatorio de una amnistía para los prisioneros y exiliados políticos. Como según la ley franquista todo detenido o perseguido es delincuente común, la petición — humildísima — no surtirá efecto.

DON FATUO, TRASCENDENTE

MADRID. — Declarando ante el consejo de Falange, el Caudillísimo ha dicho que está preparando la España del siglo XXI. Con que le prepararan a él el sepulcro, tendría suficiente.

ANTIMILAGRO

PARIS — Hallándose de peregrinación en Lourdes, el cardenal Veuillot, arzobispo de París, sufrió una peligrosa hemorragia estomacal que hizo precisa la intervención de los médicos. Luego el cardenal ha sido operado en París.

EL MIEDO A LA VERDAD

MADRID. — La señorita Ghislaine Morel, periodista suiza, ha sido fulminantemente expulsada de España por haber servido «noticias tendenciosas» a la agencia de información «Gamma».

EL SANTO OFICIO ACTUA

MADRID. — El profesor y escritor Vicente Silió Belena, detenido y procesado por «ofensas a la Santa Religión católica, apostólica, romana», ha pasado ante el Tribunal del Orden Público, donde le ha sido requerida la pena de seis meses de cárcel, más la prohibición de actuar en el Magisterio de enseñanza durante once años. La muestra del delito el juez del T. O. P. la ha encontrado en el libro del profesor Silió: «Un hombre ante la Historia».

LA HEREGIA NO HA PERMANECIDO

MADRID. — El escritor Vicente Silió Belena, acusado de escarnio al dogma, concretamente: de delito de herejía por haber escrito el libro «Un hombre ante la Historia», ha sido absuelto por el tribunal que lo juzgo. En consecuencia, el embargo de la edición ha sido levantado.

LA BARBARIE PATAKISTA

LONDRES. — El «Guardian» del 24 de noviembre publica las revelaciones del abogado mister Cedric Thornberry en las cuales revela, recién llegado de Grecia, que la policía del país recurre sistemáticamente a la tortura para obtener «confesiones» y acusaciones de los detenidos políticos. Cedric cita el caso concreto de una estudiante detenida y martirizada, añadiendo que sus dos verdugos se apellidan Gravaritis y Karapannagotis.

JUICIO DE «FALTAS»

MADRID. — Ante el T. O. P. han pasado el requeté José L. Domingo Millán y el falangista Roberto Ferruz Camacho, que junto con otros individuos de la misma calaña abuchearon y pegaron al catedrático de la Universidad de Madrid, Ruiz Jiménez, en el Forum Vergés de Barcelona, donde este profesor estaba dando una conferencia. Ferruz salió absuelto de la sala, y el carlista regresó a su casa en espera de que el tribunal lo absuelva igualmente. La pena que el fiscal le requiere es de cuatro meses de prisión y 10.000 pesetas de multa.

HUELGA DE MECANICOS

SEVILLA. — Están en paro 1.700 operarios de las factorías «Construcciones Aeronáuticas» de Tablada-San Pablo por desavenencias, con la gerencia, en sueldos y reglamentación de trabajo. Unos titulados «enlaces sindicales», o verticalistas, solicitaron del director de la casa derecho a un inmediato retorno al trabajo, pero al margen de la voluntad de los trabajadores, los cuales persisten en huelga.

30 AÑOS DE REALIZACIONES

(Viene de la página 4.)

les. Y el de los que al amparo de aquél régimen fascista, se las dan de grandes a sabiendas que quien se mueva, o protesta siquiera, habrá de pagar cara su osadía. Y a todo ello han ido a contribuir todas esas piltrafas que un día se creyeron el ombligo, o así, del sindicalismo libertario, cuando en realidad, si algo fueron fue camaleones, buenos embusteros, que a medida que la ocasión se les presentó, lo mismo se volvían moderados, colaboracionistas de la política, o masones. De esos masones que si un día el franquismo los consideró como formando parte de sus mayores enemigos, hoy los tiene por sus mejores aliados, ya que están resultando su mejor puntal para combatir y destruir para siempre — ¡ilusos! — el anarcosindicalismo en España. Lo que no será nada fácil, ténganlo por seguro unos y otros, ni aún al cabo de esos 30 años tan loados (30 monedas dice que dieron a Judas por entregar a Jesús) de realizaciones de las que tanto parece ufanarse la fanfarra fraco-fascista.

30 años: 30 monedas.

Traidores, ruines, miserables todos. Con vuestro pan os lo comáis, mas no olvidéis que *eso* no será eterno, eso no durará toda la vida. Vuestra euforia, es falsa, está vacía de todo contenido positivo. Y pronto se deshará como las nubes de verano, al soplo del viento. Viento que se convertirá en huracán que os barrerá a todos; pese a todas esas y otras realizaciones. Menos verborrea y más libertad y pan es lo que desea España y todos los españoles dignos.

JULIAN FLORISTAN

Noviembre, 1967.

Comunismo y capitalismo

(Viene de la página 1)

tad: su disposición a aliarse con Franco. Ahora bien, para mí el régimen franquista presenta las mismas taras que los regímenes comunistas. Cualquiera que sea su posición ideológica, usted no tiene por qué aliarse con gente cuya conducta es exactamente la misma que denuncia.

— ¿Si usted no la llama mundo libre, qué denominación le daría?

— Mundo capitalista.

— Sin embargo, forman parte de él Suecia, Noruega y Dinamarca, que no son países verdaderamente capitalistas...

— Tal vez no sea justo darle ese nombre. De hecho, el Occidente se distingue por su fe en el régimen parlamentario, salvo en países como España y Portugal. En líneas generales, el mundo occidental cree en ese régimen para sí mismo, pero no el mundo comunista. Esta es sin duda la diferencia más importante.

— Usted ha reprochado no pocas cosas al comunismo. ¿Existe algo más en esta doctrina que considere nefasto?

— Mi principal reproche se dirige a la creencia en el despotismo benévolo. Es una antigua creencia, dicho sea de paso, que existió en otras comunidades, pero que siempre se evidenció falsa: si un hombre rebosante de buena voluntad se convierte en un déspota, su despotismo sobrevivirá mientras que su buena voluntad tenderá a esfumarse. La teoría comunista consiste en esto: otorga un poder inmenso a la gente que se adhiere a determinado credo, con la esperanza de que hará un empleo beneficioso de ese inmenso poder. Por lo que a mí respecta, me parece que salvo raras excepciones todo el mundo abusa del poder. Interesa, pues, repartirlo, allanarlo lo más posible y no dejarlo en manos de una pandilla.

— Por lo tanto, ¿quiere usted decir que los comunistas rusos, que un día lograron apoderarse del aparato gubernamental, ya no creen en la dictadura del proletariado?

— En efecto, así es. La palabra proletariado, tal como se emplea en la Unión Soviética, resulta una expresión pickwickiana. Allí pude comprobar que Lenin era considerado como un proletario, mientras que los mendigos de la calle, los pobres diablos que no tenían nada que comer eran calificados de lacayos de la burguesía.

— Comprendo lo que usted quiere decir. Pasemos ahora a otra zona en la que el comunismo ha sido puesto en práctica en gran escala: la China. ¿Es que ésta amenaza con la misma intensidad que Rusia a nuestro mundo, al que ya no denominaré libre, sino parlamentario?

— A largo plazo creo que la amenaza china puede llegar a ser aún más grave. Los chinos son la gente nueva del comunismo y atraviesan por una fase de fanatismo que los rusos han superado. La población china es también mucho más numerosa y continúa mostrando la laboriosidad de siempre. China es capaz de convertirse en un Estado más potente que Rusia. Y cuenta con hombres capaces, que soportan la comparación con los rusos.

— ¿Es ése el parecer de los rusos?

— Desde luego, nada puede afirmarse. Y los rusos se guardan de decir algo a este respecto. Si se les interroga aunque sea con palabras encubiertas, sus respuestas son extremadamente evasivas. Pero todo hace creer que se dan perfecta cuenta del progreso de los chinos.

— ¿Considera usted que la tensión existente entre el mundo comunista y el no comunista produce un gran daño a la libertad en general?

— Sí, un daño inmenso. Una tensión de esta naturaleza no puede dejar de producir efectos nefastos; hace que la gente sea incapaz de pensar con claridad. Por ejemplo, si usted estudia el sistema de los otros, la policía — tanto la del Este como la del Oeste — supone y teme que ineluctablemente usted se adherirá a ese otro sistema; por lo tanto, concluyen que no debe permitirse que se sepa lo más mínimo de lo que ocurre enfrente. Y esto es absurdo, verdaderamente absurdo. Otra cosa: en todas partes reina una atmósfera de recelo; se ve a bastante gente, de la que injustamente se sospecha, deslizarse hacia la ruina completa. Esta tensión produce un mal incalculable.

— ¿De todas las maneras no querrá usted que los rusos permitan el estudio del sistema parlamentario y de su funcionamiento? ¿No podría su gente encontrar agradable una manera de pensar que les pareciera no tropezar con obstáculos?

— También podría suceder lo contrario. Por ejemplo, en los Estados Unidos el que quiera estudiar los métodos rusos tiene que enfrentarse con grandes inconvenientes. Es necesario entenderse y permitir que cada cual estudio al otro. Estoy seguro de que habrá tantos norteamericanos que apreciarán el sistema ruso como rusos que apreciarán el sistema norteamericano.

— Pero en Inglaterra abundan los apasionados por el estudio del comunismo.

— Es cierto. Hay mucha gente que se interesa por él. Y no obstante se les permite profesar en las universidades, lo cual sería inaudito en los Estados Unidos.

— ¿Cree usted que es posible que el comunismo y el capitalismo aprendan a vivir en buena vecindad?

— ¡Claro que es posible! Pura y simplemente es necesario que uno y otro se acostumbren. Vea los cristianos y los mahometanos. Después de seis siglos de lucha, durante los cuales ningún bando obtuvo la victoria, apareció un gran hombre que exclamó: «¡Basta de luchas! ¿Por qué no nos hacemos amigos?» Y se hicieron amigos, por fortuna. Lo mismo puede suceder con el capitalismo y el comunismo, si se esfuerzan en comprender que ninguno de ellos conquistará el mundo.

— ¿Qué deben hacer para comprenderlo?

— Gracias a la experiencia. Desde luego, no es el caso de aguardar aún seis siglos, puesto que si tuviéramos que combatirnos durante seis siglos, como hicieron mahometanos y cristianos, no quedaría nadie sobre la tierra. Pero es posible obligar a los gobiernos de una y otra parte a comprender la necesidad de llegar a un acuerdo.

(Capítulo del libro *Bertrand Russell speaks his mind*, editado por Arthur Barker Limited, Londres, 1962.)

ALGUIEN ME DIJO...

LA mayor de las mentiras. (Algo es algo, para el que me la dijo: decir algo en grande simula mérito; y hasta de cierta manera, el sujeto de marras es meritorio; no cabe ninguna duda de que es meritorio, con la única diferencia de que, lo único que yo no envidiaría jamás, es mérito semejante: un mérito que, dentro de sus virtudes y defectos, contiene *ese:* el de ser capaz de decir la mayor de las mentiras. ¡Oh!)

Si no estuviésemos persuadidos de que tamaño mentiroso se pondría a rabiar — viéndose simplemente al descubierto —, citaríamos su nombre, sin importarnos un ápice del hecho posible de facilitar su escalera de la fama; pero no. Guardaremos el secreto del «santo», para referirnos exclusivamente al «milagro». ¿Está bien? (Ya estará respirando tranquilo el compañero, cuando estas líneas lea; pues debe saberse que el sujeto de marras porta carnet, y hasta «historial» confederal: ni más ni menos que eso, para que se sepa). No se trata aquí de lo dicho por un Marañón cualquiera — catedrático famoso al servicio de la hiena de El Pardo — ¡no! El de la mentira enorme es compañero, militante, libertario, anarquista y todas esas hierbas ricas y perfumadas con aromas de la sierra que sobre el Planeta riegan promesas de armonía y felicidad para todos y cada uno de los maravillosos seres humanos que lo pueblan. ¡No faltaba más! Si así no fuese, la mentira no sería tan grande, aunque no por ello dejase de ser *gran mentira*. ¿Estamos? ¡Qué preámbulo! ¿No?

Así son las cosas. Si a ciertos decires — o a ciertas actitudes —, no se les endilga su correspondiente preámbulo, resultan confusas. Carecen de la sal y el comino con que deben aliñarse. De modo que nadie se moleste por las intromisiones a estas ciertas cosas que son las únicas que en verdad consiguen asombrarnos:

Al oído — en secreto —, como las grandes mentiras han de decirse, para que causen efecto, el sujeto de marras, me dijo:

— Más puede hacer por la causa el que tiene plata que aquél que no tiene donde caerse muerto.

— ¿Verdad?

— Sí. Los fanáticos doctrinarios del pasado pensaban que había que ser pobre, para poder codearse con el proletariado y defender la causa. ¡Y estaban terriblemente equivocados! Así nos va en la feria.

— ¡Hombre! Pero si a ti en la feria no te va mal del todo... ¿de qué te reprendes?

— Es que quisiera tener más de lo que tengo, para poder servir con eficiencia a la causa de los desheredados. Ya sabes: unas cuantas propiedades y una entrada mensual de varios millones de pesos... ¿Qué es eso? Si más tuviese, más podría ayudar. Tú debes hacer lo mismo.

— ¡Ah...!

— Claro. ¿Cómo hemos de servir a la causa proletaria, si no tenemos para nosotros mismos?

— En verdad que es convincente...

— ¡Cómo no ha de ser convincente...! Dime tú: un tipo que habita una choza sin ningún confort moderno, ¿puede ofrecer algo a la sociedad?

— No. Efectivamente que no puede ofrecer millones — ni siquiera decenas de perras a la sociedad —, si carece de todo... ¡Qué verdad más grande dices, compañero!

— Ahí tienes tú: Kropotkin era príncipe ruso; Bakunin, ni más ni menos que de la nobleza; Tarrida del Mármol; Reclus; Malatesta, en fin: ¡Todos nuestros grandes maestros pertenecieron a la clase explotadora! Y nosotros — compañeros capacitados — ¿por qué no hemos de seguir su ejemplo?

— ¿Cuál ejemplo?

— Pues el de tener, para poder *dar*...

— ¡Ah...!

— ¿Crees que no? Pues fíjate lo que me dijo uno de esos atorrantes «libertarios» que se dicen por ahí...: que para ser anarquista se precisaba sufrir como sufrían los desheredados de la tierra; que había que vivir en chozas, no tener absolutamente ninguna de las «comodidades» burguesas; ni radioelectrola, ni refrigerador, ni coche, ni buena ropa y corbatas de lujo. ¡Ese es un anarquismo de caverna! ¿No te parece?

— Me parece...

— Claro. ¡No faltaba más! Si somos anarquistas es porque anhelamos un mundo mejor. Un mundo justo, con los mayores adelantos técnicos y científicos, como el primer burgués. ¡No faltaba otra! Hemos de dar el ejemplo de lo que queremos...

— Sí, sí... Hemos de dar el ejemplo...

— Pues naturalmente: si nosotros no damos el ejemplo de ser adelantados en un mundo de atraso, ¿qué ayuda podemos ofrendarle a la causa?

— La causa...

— La causa de los desheredados, se sobreentiende...

— Tú sí que tienes letra menuda y grande; tú sí que eres inteligente. Mereces ser condecorado con mayores méritos que el mismísimo Linus Pauling. Esta sociedad está desorganizada: en ella se les otorgan méritos a los que no los merecen tanto como los «ignorados». ¡Es una lástima!

COSME PAULES

chispas

Cojamos la pistola y peguemos tiros. ¿Y después?

⁂

Más tiros. ¿Y el libro?

⁂

Porque para luchar hace falta un objetivo, una idea, un principio grandemente humanitario.

⁂

Ferrer Guardia enarboló el libro y lo fusilaron.
Pero su cadáver aún alumbra.

⁂

Está bien ser hombre de «acción» en momento justificado, no por sistema.

Porque en casa, una vez todos iguales, las pistolas no servirán de nada. Sí, el espíritu constructivo.

⁂

El anarquista es impulsivo por motivos de defensa. Integral si se quiere, pero defensa.

⁂

Por pistoleros los generales, y no les acusan de serlo.

⁂

La Reacción dispara sus cañones para no oír nuestras razones.

⁂

La Reacción empezó a matar pronto. La tea de la Inquisición no la perdonamos, porque aún quema.

⁂

Martínez Anido y Francisco Franco son herederos putativos de Felipe II, y en época de éste el Sindicato Unico C. N. T. aún no había sido inventado.

⁂

Las vidas de Riego, Martí, Torrijos, Rizal, Ferrer Guardia, Galán y García Hernández y García Lorca, aún no han sido reivindicadas.

⁂

Pero leamos, para cuando las armas sirvan de estorbo.

CHISPERO

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 F.

Servicio de librería

Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad 10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin 7 50

Para regalo

Discos

«A las barricadas e Hijos del pueblo» 12 00
«Mauthausen» (editado por la F.E.D.I.P.) 10 00
«L'enfant d'Hiroshima et l'autre», Rosalie Dubois 11 00
«Granada, Exodus, Rosó-Rosó», Ernest Curtis 10 00
«Le Chanteur de México, Granada, Catari y Ma vie», Yon de Murguia.. 10 00
«Conférence Sébastien Faure» 8 00
«Naissance et mort des dieux» 10 00

LES GRANDES CHANSONS DE LEO FERRE (un disco, con «Judas», «L'amour», «T'en as», «Vitrines», «La fortune», «La zizique», «Mon Lébaston», «Java par tout», «La grande vie», «Mon p'tit voyou», «Comme dans la haute», «Notre Dame de la Mouise». Precio: 27 frs. en la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

POEMES

Obras en catalán

«La companyia invisible», Ambrosi Carrión 10 00
«Poemes», Coloma Lleal 6 00
«Poemes de llum i tenebra», Roc Llop 8,00
«Garbuix poètic», Joan Ferrer 2 00

Diversos en catalán

«Física d'avui», Andrade .. 8 00
«Biología d'avui», Wallington 8 00
«Poesía», Guerau de Liost 5 00
«La CIA-El govern invisible», D. Wise i Thomas B. Ros 24 00
«Gramàtica catalana», Pompeu Fabra 9 00
«De l'Anoia al Sena sense pressa», Joan Ferrer 10 00
«Iniciació a la filosofia», Bertrand Russell 25 00
«El teatre contemporani» (t. I), Ricard Salvat 23 00
«El teatre contemporani», (t. II), Ricard Salvat 23 00
«Poesía catalana de la Restauració», Joaquim Molas 5 00
«L'univers», Antoni Paluzie 5 00
«Historia universal del Teatre». Xavier Fàbregas .. 5 00
«El sindicalisme a Barcelona», Albert Balcells 9 00
«Llengua i Literatura», Carles Riba 5 00
«Ideari de Francesc Pi i Margall», Isidre Molas .. 5 00
«Poesía catalana romàntica», Joaquim Molas 6 00
«Cartes de set joves», Joaquim Gómez 8 00

LA SABIDURIA RIENTE
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

●

Giros y pedidos: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe; 75-Paris (Xe). CCP 13507-56.

«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, 2 vol. 6,00
«La Madre», Gorki, enc. tela. 6,50
«Mis Universidades», idem .. 7,50
«Mi vida», Gorki, id. 5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste 5,00
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero 4,50
Congreso de Zaragoza 3,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus 8,75
Refranero español 9,00
«Le cours d'une vie», Lecoin. 18,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó 15,00
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné) 16,50
«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné) 14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné) 16,50
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon 3,50
La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes 13 85
Idem en rústica 6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno) 52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno) 6,80
«L'anarchisme», Daniel Guérin 3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos 3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente) 9 00
«¡Ay de los vencidos!», Luis Bazal, francos 12 00
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes) 51,00
«Defensa de España», José Félix Huerta 18 00
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos 6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias 15,00

Pasión y muerte...

YA en otra ocasión hemos tenido que intervenir en estas mismas columnas y en el mismo sentido: sobre la dejación y abandono, para mejor decir, en que van desapareciendo muchos refugiados españoles en Francia, sin que una mano amiga pudiera estar en ese preciso momento a su lado para que el accidente se conociera a su debido tiempo y poder rendir el último tributo, que es lo menos que podemos y debemos hacer.

Ultimamente en Lyon han muerto dos refugiados españoles; dos compañeros más que entran en la larga lista de «pasión y muerte». Pero ¿de qué forma y en qué circunstancias? Esto es precisamente lo que no nos explicamos ni llegamos a concebir. Sobre todo, esa indiferencia que hace saber el drama al cabo de un mes. Ayer fue el compañero Martínez, de la F. Local de Lyon, del que nada se ha dicho hasta el momento, al igual que otros. Hoy, ha sido en «Le Progrès» de Lyon que leemos la siguiente noticia: «Era poco más de las ocho, ayer mañana, cuando los inquilinos del inmueble situado en el número 7, de la rue dés Marroniers, fueron puestos en emoción por el ruido abrumador de un cuerpo que caía sobre el suelo del corredor interior, pudiéndose descubrir pronto un hombre ensangrentado, tendido, sin conocimiento, en el fondo de la caja de la escalera. El desgraciado, gravemente herido, fue rápidamente transportado al hospital E. Herriot, si bien sucumbió antes mismo de su admisión. La víctima ha sido identificada, siendo Enrique Arnaud, 63 años, de nacionalidad española, albañil, domiciliado en 88, rue Mercier, Lyon. Según las verificaciones efectuadas por los policías del comisariado de Bellcour, el sexagenario, que había entrado en Francia en 1948, estaba enfermo, por lo que debió abandonar el trabajo después del mes de julio.

«La hipótesis de un suicidio es la más probable. El desgraciado había saltado por encima de la balaustrada desde uno de los pisos superiores del inmueble. Sin embargo, la tesis de una caída accidental no es formalmente excluída.»

Miles de comentarios pudiéramos hacer sobre el caso que nos ocupa. Por nuestra parte creemos que, efectivamente, ha sido un acto de desesperación. El compañero Arnaud, que vivía solo en Lyon desde su llegada a Francia, llevaba una vida bastante solitaria e independiente. Familiarmente todos los que lo conocían por Rico, saben que era un hombre sobrio, muy apreciado por todos los que le trataron. Detestaba todo lo relacionado con la administración, lo que contribuyó a que, no acudiendo jamás a la Seguridad Social, pusiera fin a sus días.

Según se nos informa por compañeros afines, este compañero contribuía en toda ocasión para con sus deberes orgánicos. Ocupó puestos de responsabilidad en España dentro de la C. N. T. Ahora vivía un poco alejado de las actividades cotidianas que a otros nos atraen. Pero que fue siempre solidario, sabiendo cumplir como un hombre en el exilio.

Una vez más, la sociedad condena a un hombre tras cuarenta años de trabajo, llamándole inclusive desgraciado; para permanecer algún tiempo en una cámara fría de hospital, como pago a su vida de trabajo.

A sus familiares en España nuestro más sentido pésame.

RODAMA

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.
Es una edición «AIT».

DISCOS

Ayer teníamos sociedades obreras y los activos de las mismas apegados a lo suyo se oponían al denominativo de «sindicalistas» derivado del neologismo «sindicato». Nuestros antiguos no querían pasar de societarios.

Tanto avanzan los tiempos, o tanto retroceden las personas, que el vocablo «sindicalista» corta el apetito por miasmático que resulta.

Sindicalista lo es cualquiera, siendo, el sindicalismo cualquierista, o cualquier cosa, multimillonario en adherentes, en adictos cosidos a millones para un traje social hecho a medida en las sastrerías de Moscú, de Washington o de Roma. Dos sastres de crédito quebraron: Hitler y Mussolini, pero la vocación de sastre-desastre subsiste. Gentes quedan conocedoras del paño.

En España pervive la sastrería verticalista, de frecuentación forzosa, pero con numerosos competidores que venden sindicalismo a escondidas. No falta el sidicatolicismo con santo protector y todo: el Antonio de Padua. No faltan (en verdad, sobran), tiendas sindicalistas ASO u OSA, como se prefiera; la HOAC, el TOU (trabajadores obedientes unidos), la TID (trabajadores industrias diversas), la TODH (trabajadores organizados de hoy), la AFF (asociación de funcionarios fatigados), la COLA (comisiones colaterales), el SVAC (sindicalismo, voracidad, arte y capazo), los ACD (anzuelos comunistas disimulados), la FACA (federación de arrivistas clandestinos arrumbados), la OPDA (orden de predicadores del descanso absoluto) y la BPDQ (buena paga si dios quiere).

Y como el sindicalismo moderno se extiende enorme, pronto tendremos sindicalismo ciclista, sindicalismo 50 (préstamos al 50 %), sindicalismo de la HCH (hora del chocolate), el de CT (carteristas titulares), los CTF (campeones de tute federados), la HVC (hermandad de verdugos condecorados) y la HEPP (hermandad española de pedigüeños pegajosos).

Más fórmulas irán apareciendo, y desapareciendo con las anteriores a medida que los trabajadores conscientes vayan desinfectando y limpiando la casa.

DISCOBOLO

B.D.I.C

Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio

Nota para conocimiento de todos los Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio

La Delegación del Comité Nacional en Paris acaba de efectuar una visita a la Casa de Reposo de «La Garenne» sita en Souppes-sur-Loing (Seine et Marne), habiéndonos informado de las excelentes condiciones que reune este Centro, destinado particularmente a los refugiados españoles, en prioridad a los ancianos.

La Casa de Reposo, de reciente y moderna construcción, tiene habitaciones individuales y otras destinadas a los matrimonios que en ella se alberguen. La instalación interior es excelente y para cada dos habitaciones hay un baño-ducha, un lavabo y un WC., instalación higiénica que reune las mejores condiciones. Inútil decir que no faltan la calefacción central, el agua caliente y fría y todas las otras comodidades indispensables en lugares de habitación colectiva, como por ejemplo sala de lectura, de juegos, radio, tocadiscos y televisión, sin olvidar el terreno que la rodea que ofrece una vida exterior, siempre que el tiempo lo permite.

Aunque la Casa de Reposo esté en principio destinada a albergar a nuestros compatriotas ancianos, existe la posibilidad de que también sean admitidos los mutilados e inválidos de nuestra guerra, siempre que su incapacidad física no imponga la ayuda permanente de una tercera persona. Esta restricción se debe a que la Casa sólo está prevista para personas capaces de valerse por sí mismas, aunque padezcan una disminución física, motivada por la edad o por otras razones tales como anquilosis, amputaciones, etc.

Estimando que el ingreso en esta Casa sólo está prevista para personas capaces de valerse por sí mismas, aunque padezcan una disminución física, motivada por la edad o por otras razones tales como anquilosis, etc.

Estimando que el ingreso en esta Casa de Reposo puede interesar a algunos de nuestros mutilados, informamos por la presente que la solicitud puede formularse a nombre de *Carlos M. Parera*, 31, *rue du Général Beuret, Paris* (15), indicándose en la misma la fecha y lugar de nacimiento, el número del certificado de refugiado, el carácter de la invalidez y lo que el interesado percibe a título de pensión de «Securité Sociale» de Viejo Trabajador, «Loi Cordonnier», etc. Toda la información necesaria les sería posteriormente comunicada en cuanto se refiere a la tramitación oficial, señalando que la admisión formal no puede ser adoptada, mientras la Prefectura correspondiente no haya dado el visto bueno sobre la «prise en charge» que es indispensable para el ingreso en todos los establecimientos de esta índole.

Rogamos igualmente a todos nuestros afiliados que formulen la solicitud, que tengan a bien comunicarlo inmediatamente al Comité Nacional de la Liga de Mutilados, escribiendo a su Secretario compañero Enrique Guillamón, 36, rue Molière, Pessac (Gironde).

El Comité Nacional

Palabra final

Una glosa dedicada en «Discos» al malogrado compañero Francisco Crespo ha motivado una réplica amistosa del compañero Celestino Garcia. No obstante, el error — si lo hubiere — vale la pena de haberlo incurrido en gracia a la buena recordación del infatigable compañero Durán que Celestino nos hace. Durán habrá sido o no de Cataluña, y seguro que nuestro comunicante conoce el caso mejor que nosotros por ser natural de la tierra manchega y por haber militado con el Durán propuesto como «caballero catalán de la Mancha». Si éste nació en Manzanares, ningún afán e interés alentamos para estropearle el bautismo. Mas nosotros hemos podido ser confundidos por haberlo encontrado (del 1912 al 1915, no podemos precisarlo) en la redacción de «Tierra y Libertad» de Barcelona. Era un hombre menudo de estatura, con mirar penetrante y dinamismo previsto. Unos años después (fijémonos en el 1916) de un grupo de comentaristas del Centro Obrero de Mercaders entre los cuales sólo recordamos a Jaime Aragó y al Noi del Sucre, salió la especie bonachona del «Catalán de la Mancha» con referencia al Durán de nuestra estima. Fue, por lo visto, errónea la agudeza, pero no inverosimil si se recuerda el caso del compañero Escalé de Reus, madrileñizado hasta los tuétanos según se pudo comprobar en el Congreso Extraordinario de Zaragoza, año 1936.

Si Durán fue manchego, no hay por que oponerse a ello. Fue también un gran compañero y es esto lo importante.

Del C. claudicante, ni media; ya Crespo me habia insinuado algo de ello. Pero lo del grupo «F. Crespo» *fundado por Durán*, esto no se ha dicho; esto ha sido mal interpretado, siendo ello todo. — J. F.

AREA MUNDIAL

INUNDACIONES EN LISBOA

OTRO crimen social consumado. El congregante Salazar le echa la culpa a la fatalidad, a la Naturaleza, pero él sabe que falsea. Nunca se deben montar casas en los trazados de las corrientes ni levantar aquéllas a dos metros máximo del suelo.

La catástrofe de ahora ha ocurrido de 10 a 40 km. Tajo arriba, y no a causa del Tajo mismo. Torrenteras formadas por un diluvio de aguas pluviales, más los cauces naturales desbordados inundaron enormes extensiones de terreno quedando debajo acuosa centenares de familias sometidas a normales apuros, al extremo de que más de 600 personas han perecido así irremisiblemente.

Los pueblos más damnificados han resultado ser Caxies, Oeiras, Cascais, Cintra, Queluz, Odivelas, Loures, Amadora, Villafranca de Xira, y también la parte baja de Lisboa, donde la embajada franquista ha sido invadida por la corriente, que rompió cristales, arrastró muebles, derribó tabiques y lo enlodó todo.

Las casas dotadas de dos pisos han permanecido enhiestas permitiendo, además, la salvación de los habitantes de la planta baja. Pero las barracas de caña y barro, numerosísimas en los pueblos citados, quedaron cubiertas, como se ha dicho, y además arrastradas y disueltas agua abajo con todo el ajuar interior y, en muchos casos, con todos los habitantes. Hay familias de ocho personas perecidas de este modo.

La famosa Estoril, enclavada en el perímetro de las inundaciones, no tiene que lamentar ni una sola víctima dado el caso de que todas sus construcciones son sólidas y de altura suficiente. Por el contrario, sus dorados habitantes pudieron presenciar tranquilamente la catástrofe a través de los cristales, temiendo, en único caso, que el agua penetrante no pusiera en peligro el «Rolls Royce», la vaca lechera, el gorrino, y el caballo de carreras.

El duelo de la población obrera es inmenso. Familias enteras exterminadas y ni una sola sin pérdida de uno o varios deudos. De haber habitado en casas conforme, de las 600 víctimas podrían ser quitados los dos ceros. No habiendo sido así, el crimen social, presentemente salazarista, es evidente.

Como es de prever, esta catástrofe portuguesa ha repercutido, por vía de recuerdo, en las localidades catalanas de Rubí y Tarrasa, donde las circunstancias de abandono y sacrificio de familias obreras fue similar al de Lisboa. La emigración castellana hacia el Vallés, facilitada por las autoridades, acumuló un ingente personal de ambas poblaciones fabriles, desprovistas éstas del habitado necesario para absorber, ni medianamente, el enorme cupo de emigrantes que afluía. Por consiguiente, los recién venidos se acomodaron donde buenamente pudieron, y siendo los terrenos urbanos inasequibles, desviaron hacia el lecho del rio Arenas en Tarrasa, generalmente seco, y hacia las orillas del riachuelo de Les Fonts, los neo-habitantes de Rubí. Eludiendo «dolores de cabeza», las autoridades municipales de ambas aglomeraciones ciudadanas hicieron la vista gorda cuando esos forasteros levantaron sus endebles construcciones en los dominios de Neptuno. Acaeció el espantoso temporal de septiembre de 1962, y ahí fue la tragedia. El agua recobró sus dominios, y barracas, personas y animales entrometidos fueron a parar al Llobregat, y al Besós lo que corresponde al Ripollés, de Sabadell y Montcada, contándose un número de vidas humanas perdidas a la importancia de mil, aproximadamente.

Bien es verdad que la panacea del comunismo libertario no nos libraria de fenómenos naturales dramáticos, pero si es verdad que las consecuencias, por via de prevención, serían considerablemente reducidas. Con casa sólida en sitio más seguro, casi nadie habria perecido en Rubí, Tarrasa, Sabadell y... en Lisboa.

No ha sido así, y lo que debia resultar mero fenómeno atmosférico espectacular, ha derivado en crimen de lesa sociedad imputable a la megalomanía de dos déspotas iberos apellidados Salazar y Franco.

...Con indulto de la Fátima y de la Moreneta porque, las pobres, están fatigadas de tanto milagrear a destajo.

¿VUELTA AL TERRORISMO TRUJILLISTA?

Leído en «La Vanguardia» (Barcelona) del 29 de noviembre:

«El coronel Caamaño ha desaparecido

»MADRID. — La esposa del coronel Caamaño, líder revolucionario en los acontecimientos políticos dominicanos de 1965, ha hecho un llamamiento a su gobierno a fin de que se realicen las investigaciones conducentes para averiguar dónde se halla su marido, actualmente en ignorado paradero.

»El coronel Caamaño fue nombrado agregado militar de su país en Londres. Su esposa vive en Madrid desde el pasado mes de febrero y esperaba la llegada de su esposo para permanecer reunidos en nuestra capital. En efecto, el militar dominicano salió de la capital inglesa alrededor del 24 de octubre pasado con destino a La Haya y proseguir su viaje a Madrid. Y tras una visita al agregado militar de su país en Holanda no se han vuelto a tener noticias suyas.

»Su esposa, María Paula Acevedo, vive momentos de angustiosa incertidumbre, tanto más cuanto que el gobierno dominicano guarda silencio ante la desaparición de Caamaño y las embajadas de su país en España y GranBretaña no han realizado notificación alguna al respecto.»

Como los secuestros de personas desafectas a éste o aquel régimen son frecuentes, no sería extraño — aunque si doloroso — que al coronel dominicano Caamaño le hubiese ocurrido un percance parecido. No acusaremos a Norteamérica ni a nadie del posible rapto acompañado de crimen. Es prematuro. Mas el crimen mayor y original fue cometido en la República Dominicana con motivo de la intervención militar yanqui para proteger a los generales reaccionarios, trujillistas, del alud popular civilmente acaudillado por Bosch y militarmente por este coronel al cual la reacción norte y sudamericana aún no han perdonado su «pecado de rebeldía».

La Fruit American Company pesa mucho en los destinos políticos y económicos de aquellas tierras, tanto como el dólar pesa gratamente en el ánimo de los desaforados dictadores criollos. La muerte... ajena no arredra a los «caudillos» improvisados en Wall Street, y en buenos servidores del dueño — el Tio Sam, por más señas — se revelan capaces de los mayores desafueros en Nicaragua, en Guatemala, en Santo Dodingo, en la República que sea, donde las armas fascistas son administradas, untadas, municionadas y dirigidas por el potencialismo yanqui, el cual, en casos de apuro, no vacila en introducir tropas suyas en número crecido, como fue el caso de la República Dominicana, en la que metió 35.000 soldados para abatir el sentir popular que, como hemos dicho, estuvo representado por el político Bosch y el cuartelero liberal Caamaño. Precisó esta intervención brutal del yanqui para que las armas del pueblo se abatieran, la política boscense quedara impedida, el férreo Caamaño fuese galantemente desterrado, y el trujillista Balaguer elevado por la Fruit American Company al solio presidencialista.

¿Qué le ha ocurrido al coronel Caamaño? ¿Un acto de retención clandestina seguido de asesinato?

Deseamos que esta niebla se disipe favorablemente para el héroe del pueblo dominicano.

COMUNICADOS

TURRONES

A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,50; *Turrones (en pastilla)*. Jijona, 7,00; Alicante, 6,00; Yema, 4,00; Mazapán, 4,00; Toledo, 2,50 frs. pastilla.

F. N. I. F., PARIS

La F. N. I. Ferroviaria convoca para el domingo dia 10 de diciembre a las 9,30 horas en el local.

CONFERENCIA EN MARSELLA

A cargo del compañero Guerrero Lucas, quien disertará sobre «La situación social en la España franquista». El 10 de diciembre en la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Academie.

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Tendrá sesión el 17 de diciembre por la tarde, con introducción, espontáneos y tres atracciones.

S. I. A. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general para el domingo dia 3 de diciembre en el Café de la Comedia, a las diez de la mañana, y a la cual quedan invitados todos sus adherentes y amigos al igual de las secciones locales del departamento.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo 17 de diciembre en la Bolsa del Trabajo, a las nueve y media de la mañana.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea el dia 10 de diciembre a las nueve de la mañana en el local de costumbre. Por ser la última del año, se espera la asistencia de todos para solventar los asuntos pendientes.

S. I. A., A BEZIERS

Le Secrétariat de Solidarité Internationale Antifasciste convoque ses adhérents à l'assemblée générale qui aura lieu le dimanche 10 décembre 1967, à 10 heures à la salle de la Colonie Espagnole, 1, rue Vieille de la Citadelle.

Etant donné l'importance des sujets à traiter nous espérons l'assistance de tous nos adhérents et sympathisants.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a todos los compañeros de esta F. L. y compañeros de las FF. LL. limítrofes a la charla que el compañero Vicente Soler nos dará el dia 17 de diciembre a las 9 de la mañana en el local de costumbre con el siguiente tema: *Historia de una comarca y de un sindicato.*

No dudamos que nuestra obra de cultura será apoyada por todos los compañeros y simpatizantes.

PARADEROS

El compañero De la Cruz, 27, rue Morand, paris (11e), desea ponerse en relación con los compañeros Justo López y Mariano Arauzo, de Poitiers (Vienne). No conoce sus direcciones para escribirles.

— Se desea saber el paradero de Joaquin Galindo y de su hermano Silverio. La última dirección de ellos es Mazamet (Tarn), Francia.

Comunicarlo a Miguel Navarro Navarro, Koolstraat, 60, Aalst (Belgique).

ADMINISTRATIVAS

Estando en período de reclamaciones hasta el 31-12-67, puede ser se crucen los talones enviados con los giros de pago hasta dicha fecha, no se considere dicho talón como recibido. Para el resto que no haya cumplimentado el 1ro y 2o semestre del año, lo consideren y tomen en cuenta.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris : Pradas, 10 frs. Jesús Cáceres, de *Dreux*, 11,60; Sanahuja, de *Vitry*, 10; *Mios:* Pablo Serrarols, 10. Total 41,60.

S.i.d.

CALENDARIO PARA 1968

Ha sido puesto en venta. Solicitarlo a Amigos de S. I. A. de todos los países y en los centros confederales.

Precio 4 francos. En edición única de lujo.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a sus componentes a la asamblea que tendrá lugar el domingo 17 de diciembre a las 9 de la mañana, en el local de la C. N. T., Palais du Travail, Place L. Goujox, ex-Place de la Libération, Villeurbanne.

LA AGRUPACION CATALANA DE INVALIDOS DE LA GUERRA DE ESPAÑA notifica que de Agde (Hérault) se ha trasladado a Perpignan, 22 rue J. B. Granze.

«AMIS DE HAN RYNER»

Dimanche 10 décembre à 14 h. 45, Salle des «Amis», 114 bis, rue de Vaugirard, causerie de M. Pierre Paraf: «Henri Barbusse».

Invitation cordiale aux sympathisants.

***

Le nº 87 des «Cahiers de Han Ryner» est paru (3, Allée du Château, 93-Pavillons s-Bois). Au sommaire:

Alphonse Daudet: lettres à Henri Ner. Léon Daudet: Letres à Henri Ner. Henri Ner et HanRyner: Sur Alphonse Daudet. Sur la collaboration Paul Arène, Alphonse Daudet. Le Congrès des Poètes. La vie privée des Grands Morts. Louis Prat: Sur les Paraboles cyniques. Gustave-Tautain: Lettre à Han Ryner sur les Paraboles cyniques. Louis Simon: Autres contes, etc.

CURSO DE ESPERANTO

Todos los compañeros que sientan simpatía con el proyecto de creación de un Curso semanal de Esperanto, que ha venido siendo anunciado en LE COMBAT SYNDICALISTE durante varias semanas, son convocados a una reunión que tendrá lugar el próximo jueves dia 14 de diciembre de 1967, en nuestro local social, 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe), a las siete de la tarde.

Se ruega la asistencia de todos los simpatizantes.

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los dias de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.
Es una edición «Umbral».

ACONTECIMIENTOS DE ULTIMA HORA

MADRID. — El viernes 1 de diciembre hubo una gran manifestación estudiantil de protesta contra la reafirmación del S.E.U. intentada por el gobierno, en oposición a los derechos de asociación libre adquiridos con gran esfuerzo por los estudiantes a partir del año 1963. La demostración indicada — formidable, al decir de los que la presenciaron — añadió en su pancarta de reclamaciones la exigencia de libertad para los obreros presos hace más de un año por cuestiones sociales. La policía arremetió furiosamente contra los manifestantes en el propio recinto universitario, originando la refriega correspondiente. Hay 51 detenciones practicadas y la Universidad, en vista de la agitación reinante y de las reuniones que en ella se celebraban, ha sido cerrada. Referente a estos sucesos, tirano Franco ha prometido tener mano dura contra los estudiantes «agitadores».

NECROLOGICAS

TRINIDAD BAHI

El compañero Luis Elías, que actualmente reside en la Casa de Reposo «La Garenne», en Souppes-sur-Loing (S.-M.) y que anteriormente estaba domiciliado en Labruguière (Tarn), nos comunica que su compañera Trinidad Bahí, de 75 años, falleció el 17 de febrero de 1967 en Fontainebleau, después de una corta enfermedad. De lo que informamos atendiendo al ruego del interesado y para conocimiento de quienes la conocieron.

Nuestro pésame al compañero Elías.

JULIO PRADES PERFAGES

El que fue nuestro buen compañero Julio Prades, nos dejó para siempre. Falleció el 22 de agosto en Angoulême en casa de sus hijos José Rafaela, a los 88 años de edad. Cuando le parecia, cambiaba de domicilio, ya que todos sus familiares se desvelaban por él, a fin de hacerle lo más agradables posible los últimos años de su vida. ¡Ah, si todos cumplieran ese deber de igual forma hacia todos nuestros viejos y enfermos!

Era Julio Prades el padre del hace años fallecido compañero Jacinto Prades (1). Y como éste fue un activo luchador y propagador de nuestra C. N. T.

Detenido cuando el movimiento de diciembre de 1933 en el Bajo Aragón, pasó los avatares a ello consecutivos, lo que de ninguna manera fue óbice para que respondiera igualmente y con mayor ardor en julio de 1936. Actuó en cuantos cargos fue preciso y puso cuanto de su parte pudo, incansable siempre, para que la colectividad de Mazaleón (Teruel) fuera modelo ejemplar.

Rebelde e inconformista toda la vida, el abuelo ansiaba poder ver todo Aragón, toda España libre del inquisidor fascismo que para vergüenza del mundo aún perdura, sin haberlo podido lograr.

Su entierro, civil, se efectuó el 24 de agosto de 1967. Cuantos le conocieron sentirán esta nueva baja.

A todos sus familiares les acompañamos en su justo dolor, que es el nuestro. — *Comarcal de Valderrobres en el Exilio.*

Septiembre, 1967.

(1) Tiempo ha que queriamos hacer una rectificación necesaria. En el libro «La Revolución Española», de José Peirats, segundo tomo, capítulo XXV, página 364 y en la parte que corresponde a la persecución que contra la obra y los hombres de la C. N. T. llevó la fatidica 11 División de triste recuerdo mandada por Lister, se lee: «Valderrobres. Los campesinos Jacinto Pérez, Manuel Cardona y Sebastián Boltaina, fueron detenidos por los cosacos de la 11 División y conducidos al cuartel del general Lister...» Pues bien, en lugar de Jacinto Pérez, debiera constar Jacinto Prades. — *Julián Floristán.*

ANTONIO NADAL

El día 1º de noviembre de 1967 falleció en Decazeville, después de una larga y penosa enfermedad, nuestro buen compañero Antonio Nadal Rivas, natural de Barcelona, 55 años de edad. Desde muy joven perteneció a la C. N. T. Sus actividades son bien conocidas por propios y extraños a nuestro movimiento.

Pasó a Francia en 1939. Envuelto en el torbellino producido por el fin de las hostilidades, conoció los campos de concentración y todos los sufrimientos que tuvo que soportar, hasta que consiguió salir de los campos, de esas prisiones nuevo sistema de represión con que el capitalismo de los tiempos modernos obsequia a los restos de las grandes convulsiones políticas, para trabajar en Salviac (Lot). Más tarde se trasladó a Decazeville, donde permaneció hasta su muerte. Todos cuantos cargos y misiones orgánicas le fueron encomendadas, supo cumplirlas como militante responsable de las ideas ácratas en excelente compañero, luchador silencioso y ejemplar cenetista y padre honrado para sus hijos y amable con su compañera Mercedes.

Todos cuantos le tratamos guardamos de él el mejor recuerdo. Sólo le guiaba una gran ambición: ver liberada su Cataluña y España del régimen opresor que las tiene sometidas desde 1939, para poder regresar a su patria chica con dignidad y sin humillaciones.

Su entierro tuvo lugar civilmente el dia 3 de noviembre de 1967, en Salviac (Lot), donde reposan los restos de su querida madre. Centenares de españoles y franceses asistieron al mismo para rendir el último tributo de despedida al buen antifascista y compañero Nadal. A su compañera, hijos y demás familiares, les enviamos nuestras más sentidas condolencias, y tú, querido compañero Nadal, que la tierra te sea leve en este eterno reposo del exilio.

Por la Federación Local de la C. N. T. y la agrupación des Amis de S. I. A.. — *El secretario.*

Decazeville, 13 *noviembre* 1967.

Quedan otras necrológicas que serán publicadas en números sucesivos.

ST-ETIENNE (Loire)

Festival para el próximo 10 de Diciembre a las 15 h. en l'Amicale Laïque du Soleil, 24, rue Beaunier, patrocinado por S. I. A. y la colaboración del Grupo Artistico «El Progreso» de St-Etienne que pondrá en escena el programa siguiente:

1a parte. El sainete cómico:

LA FAMILIA ES UN ESTORBO

original de S. Sáez.

2a parte:

VARIEDADES

Un selecto y escogido conjunto de intérpretes darán vida y espectáculo al folklore español en sus más variadas expresiones, finalizando con la presentación de un «Cuadro Flamenco» de alta calidad, con la participación extraordinaria del gitanillo «Niño Contreras» ruiseñor del cante jondo, y su hermana «La Paquera».

Todos los españoles de St-Etienne y la región quedan invitados al magno festival..., diversión y ambiente hispano, al servicio de la solidaridad.

La A. I. T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

(Continuación)

Los actos de rebeldía en aquellos soleados desiertos que en Europa apenas se pueden creer, los idealistas que querían orientar y llevar a buen fin los movimientos que se producían, en la mayoría de los casos no les quedaba otra disyuntiva que ser triturados por la persecución o huir y caminar de prisa cientos y hasta miles de kilómetros en tupida selva, poblada de animales feroces, aunque no tan peligrosos como los esbirros que los perseguían. Sobre aquellas odiseas mucho se ha escrito por los que lograron salir de la selva, pero lo más trágico quedó sin decir por los que sucumbieron en ella.

En los focos principales donde pudo arraigar la organización, tales como Sao Paulo, Río de Janeiro y otros, el carácter solidario e internacionalista de la misma estuvo siempre latente. En 1907 el Parlamento sancionó una ley que autorizaba al gobierno a expulsar del país a los extranjeros que se destacaban en la militancia del movimiento obrero y su propaganda. Contra dicha ley la Federación Obrera Brasileña emprendió una campaña de agitación, que, si bien no logró hacerla derogar, aminoró sus graves efectos.

En el Brasil, como en otros países del nuevo continente, se da el caso paradójico de que sus fabulosas riquezas naturales y gran productividad agravan la misera situación de los productores. Tales riquezas acaparadas por los consorcios capitalistas y controladas por los Estados, miles y millones de toneladas de tales productos que faltan en las mesas de los productores se pudren en los depósitos o van a parar al fondo de los mares. El pretexto es evitar las competencias, mantener los precios para salvar los intereses nacionales de los que todo lo tienen, porque lo robaron y roban a los que no tienen nada.

El movimiento obrero inspirado en los principios de la A. I. T., que en los períodos que disfrutó de un mínimo de libertad, tuvo un gran florecimiento en el Brasil. Con la dictadura de Getulio Vargas que duró de 1934 a 1945, sufrió un rudo golpe. Gobernantes y dictadores, con el movimiento obrero con que más se ensañaron es con el de influencia anarquista. Los períodos que duran las dictaduras son para nuestros movimientos verdaderas noches de lobos. Cuando calma la ferocidad de los persecutores, con lo poco que no han destrozado hay que empezar de nuevo. Y es necesario hacerlo, porque en su misión emancipadora el movimiento de influencia anarquista no fue ni sera reemplazado por los movimientos reformistas sobornados por los americanos o los movimientos marxistas sobornados por los rusos o por los chinos. O aunque sea sin sobornar, por su propia orfandad idealista.

En el temperamento del nativo brasileño como en los de las demás repúblicas se pueden tener esperanzas si se le sabe descubrir y cultivar. El éxito que los marxistas tuvieron en Europa no lo lograron en el nuevo mundo con sus sensacionalistas parodias conspirativas. Y gastar cantidad de millones que no se cuentan con los dedos ni con los pelos. Y ello en gran parte se debe a la resistencia de los nativos, a los que una falsa civilización no hizo perder el buen sentido. Por estas y otras razones los compañeros brasileños y los demás de allá, no deben perder las esperanzas en dar cima y continuación al movimiento que responde a los principios de la A. I. T., porque, como se ha dicho, es irreemplazable en su misión emancipadora.

CHILE

Si en todas las latitudes el movimiento obrero que responde a los principios de la A. I. T. tropezó con grandes dificultades para su desarrollo, en Chile no lo fueron menos. Una franja de tierra de casi cuatro mil kilómetros de longitud semi despoblada, a pesar de sus numerosos puertos por los que penetran brisas de rebeldía, no es el escenario más apropiado, para reunir los esfuerzos de los que luchan por una causa realmente libertaria. Y los acontecimientos históricos tampoco fueron favorables a la causa de los que lucharon por su liberación. La revolución para librarse del dominio español, que en otras repúblicas debilitó las corrientes reaccionarias del interior, en Chile, al igual que en Méjico, las dejó intactas. Su Iglesia, sus antiguos y nuevos ricos se distinguieron en retardados y feroces, como buenos herederos de España.

La riqueza de minerales de gran valor es en Chile fabulosa. Y explotada por los que allí llaman capitalismo aventurero: antes de servir para alimentar a los productores y habitantes del país, sirve para engrosar las cajas fuertes de los financieros de Berlín, Londres, París y otras capitales. Los grandes consorcios que explotan las riquezas están asesorados por hombres de los más expertos en problemas sociales, económicos y políticos que para el logro de sus fines lucrativos recurren a las maniobras más impúdicas. Con los políticos que forman los gobiernos de las repúblicas de indo-américa, por su falta de experiencia y también de vergüenza juegan a la «pitaciega». Y si se resisten a sus maniobras los eliminan con golpes de Estado, suplantándolos con jerarcas militares que en estas encrucijadas hacen el papel de mercenarios: los que implantan dictaduras bajo las cuales ningún movimiento ni idea liberatriz puede tener desarrollo.

En medio de tales dificultades y a pesar de ellas, el movimiento obrero de Chile que responde a los fines de la A. I. T., tuvo un considerable desarrollo. Según Max Nettlau, ya en 1901 existían en Santiago, Valparaíso, Concepción, organizaciones que más tarde organizaron la Federación Regional Chilena, sección de la A. I. T. Por esta fecha también se registra la aparición del periódico de ideas «El Siglo XX», que fue seguido de otras publicaciones de diferentes nombres y épocas.

Bajo los golpes de Estado y las dictaduras motivando persecuciones, el movimiento desapareció de la superficie para volver a aparecer cuando se respiraba un mínimo de libertad; porque la idea creadora no la mató, ni la matará ninguna persecución.

Por las ráfagas idealistas y rebeldes que se propagaban entre los trabajadores y las bárbaras condiciones de trabajo que se les imponía. Particularmente en la explotación minera, se producían huelgas que por la represión que contra ellas se desencadenaba llegaban a violentas, terminando por lo regular en masacres, para lo cual se empleaban cuerpos del ejército. Los que ordenan tales matanzas son altos jefes, y en muchos casos se supo las altas sumas que los grandes consorcios capitalistas pagaron para efectivizar tales barbaridades.

Las matanzas de huelguistas que en Europa causarían espanto, allí se hicieron «familiares». En París, 8 manifestantes que cayeron muertos en una manifestación para protestar contra el golpe de Estado que preparaban los colonialistas y fascistas en 1962, fueron acompañados al cementerio por la manifestación más numerosa que se ha visto en esta capital. En Chile y otras repúblicas del centro, los huelguistas asesinados por las fuerzas del orden, son conducidos al cementerio con escoltas de las fuerzas armadas para que nadie se aproxime a darles el último adiós, y sin que los santos padres se escandalicen por tan tremenda herejía.

En 1929 la sección chilena de la A. I. T. aún contaba con efectivos para estar presente en el Congreso constituyente de la Asociación Continental Americana del Trabajo realizado en Buenos Aires. Pero a partir de esta fecha, el cáncer marxista asociado con la tuberculosis reformista, lograron en Chile desorientar y minimizar el movimiento de influencia anarquista como no lo habían logrado los piquetes de las fuerzas armadas que hacían muertos por docenas. La primera maniobra de marxistas, reformistas y ex anarquistas, consistió en dividir los gremios que respondían a la A. I. T., la segunda maniobra fue organizar una central con parte de los divididos que cayeron bajo su influencia. Y la tercer maniobra fue la organización de la Central Unica. Unos cuantos anarquistas que aunque ya destemplados de cierto prestigio que lograron inducir a la sección de la A. I. T. chilena a esta maniobra, luego de constituida la central única fueron expulsados de la misma. Y se organizaron en un grupo al que llamaron Vanguardia Sindicalista, en la que los destemplados dieron el último suspiro.

Del movimiento obrero de influencia anarquista que en Chile responde a los principios de la A. I. T. quedan rescoldos, que si se les anima pueden ser un incentivo para reemprender su reorganización. Y el luchar por este resurgir debe de ser preocupación de todos los que se sienten anarquistas sin dobleces.

(Continuará.)

B.D.I.C.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LA HISTORIA SILENCIADA

LA Iglesia católica se ocupa con gran estruendo de la «Iglesia del silencio» refiriéndose al catolicismo sometido en los países comunistas. Cuando esta Iglesia no consigue dominar, se considera oprimida. Ya en Italia no aceptó igualdad de trato con el resto de la ciudadanía, y por esto el Papado se enclaustró en su Vaticano desde la época de Garibaldi hasta la de Mussolini, lo que prueba que a la Iglesia más le convino el fascismo que el liberalismo.

La Historia silenciada a la que nos referimos se refiere a la Confederación Nacional del Trabajo de España ¿Por qué? Atareados en la acción, sometidos con frecuencia a feroces represiones, se ha carecido de tiempo. Y cuando un mísero reposo hase obtenido en el exilio, toda una riqueza documental quedó perdida. De los que descansan en el «campo santo» por fusilamiento o por enfermedad mortal presidiaria, no cabe pensar que en su fatal desdicha tuvieran veleidades redactivas.

Pero esa Historia no sólo está por escribir debido a la vida precipitada, quemante de sus actores. Esa Historia hay empeño en que no sea conocida, o en que sea desfigurada, oscurecida. Si ciertas coincidencias se relevan entre los totalitarismos franquista y comunista, esa «ignorancia» de una C. N. T. vívida y arrolladora es una. Para Franco y su Falange toda oposición al régimen es comunista, y para el P. C. E. todo lo no comunista es franquista. La solidaridad entre ambos elementos despóticos no puede ser más precisa.

El obrerismo libertario hispano tiene por concurrente histórico al socialismo reformista. Organizadamente, uno y otro proceden de la I Internacional con dos figuras representativas y opuestas: Pablo Iglesias y Anselmo Lorenzo. Del 1870 (fecha del viaje a España del bakuninista Fanelli) hasta el mes de octubre de 1919, nadie en nuestro país se ocupó de totalitarismo comunista.

Sin embargo, la espesa crónica del franquismo triunfante se refiere únicamente a la empresa bolchevique sobre el destino de España, enfocando su lucha dirigida desde Berlín y Roma contra un fantasma comunista tras el cual se encontraba, en realidad lo más sano, idealista y abnegado del proletariado hispano: el anarquismo-cenetista y el ugetismo-socialista. La mentira en lo oficial franquista hace las veces de una verdad que se desea pero que de la que no se dispone. La reacción española en 1936 procedió como siempre ha procedido la Iglesia católica, apostólica y romana: derribando el derecho ajeno para imperar absolutamente por derecho totalitario propio, para el caso, impropio. La igualdad ciudadana del 1790 jamás ha interesado al Vaticano: o verdugo o víctima, considerándose víctima cuando le ha sido arrebatado el látigo, aunque no fuese para aplicarle latigazos. Una guerra civil con más de un millón de muertos y un mínimo de 600.000 fusilados o expirados bajo el martirio en la posguerra, ilustran debidamente sobre la catadura moral de una Iglesia estatal que, ante una posible disyuntiva adversa, no dice «detrás de mí el diluvio», sino «detrás de mí el comunismo». La tiranía es lógica en su plan de sucesiones.

Ante esta perspectiva conviene, pues, romper el silencio interesado de las fuerzas totalitarias. La C. N. T., dotada de un amplio sentido de libertad en los terrenos moral y económico, no puede quedar ignorada en su próximo pasado comprendiendo el ciclo heroico de 1910 a 1939. Cuarenta años de esfuerzos lógicos, en ocasiones sobrehumanos; cuarenta años de desprendimientos absolutos en pro de la clase explotada y en pos de un futurismo posibilitable cual se demostró en 1936, no pueden quedar en blanco en la historia de nuestro pueblo ni en la global del país siquiera. El «imperativo comunista» de anteguerra es una ofensa a la realidad, además de ser un miserable pretexto de la reacción para justificar el fraticidio del 18 de julio. Si comunismo alguno ocupó la atención de los españoles antes del 36, fue el adjetivado «libertario», es decir, anarquista, con destellos revolucionarios de aplicación en Casas Viejas, en Maella, en la comarca de Valderrobres y parte del Maestrazgo; en las cuencas del Llobregat y el Cardoner, movimientos asimismo calificados de comunistas a secas por la prensa burguesa internacional y la de Moscú.

La historia del obrerismo confederal arriesga ser adulterada, que es el peor, el más corrosivo de los silencios. Se falsifica mediante la mala fe y la mentira, y nadie más indicado que los actores supervivientes de la tragedia de España para replicar a tanto malévolo como se adelanta para confundir, con una Historia de la C. N. T. que recoja desde el preliminar internacionalista hasta la citada actuación de cuarenta años, más la eclosión colectivista libertaria de 1936-39, pasando por la Federación Regional Española puntualizada mayormente en Andalucía, Cataluña y Levante.

Es hora de que esta sana labor se emprenda en los medios idóneos por darse la circunstancia, un tanto humillante y no obstante satisfactoria, de haber empezado la obra reconstitutiva de la C.N.T. elementos doctos pero ajenos; elementos con disciplina de historiadores (capacidad e imparcialidad) indicados para pronunciar un paso adelante sin que una falacia de última hora sea capaz de hacerlos retroceder. Libros diversos con referencia al movimiento obrero de los primeros cuarenta años del siglo, han conseguido aparecer en la propia España atiborrados de lecciones veraces sacadas de opúsculos y colecciones publicitarias de la época, en todo lo cual el comunismo bolchevique no aparece hasta 1921 con una escisión provocada en el seno del Partido Socialista, y mediante unas pocas deserciones notadas en la Confederación Nacional del Trabajo, pero sin lograr, en ambos casos, adquirir vida popular ni dirección de sindicato alguno, fracaso que motivó la orden moscovita de fundar una Confederación General del Trabajo en España que absorbiera a la U. G. T. y a la C. N. T., ambición caída en el más sonado de los ridículos dado el menosprecio con que fue observada por el proletariado.

La C. N. T. tiene en su haber la ascensión moral y económica del proletariado hispano. Sin su intervención denodada, saludablemente callejera, muchos burgos secularmente dormidos no hubiesen despertado, muchas conquistas no hubieran tenido efecto, el mejoramiento social se habría confiado a la lentitud del Estado, la personalidad obrera no se hubiese desarrollado con la precisión lograda. Sin la presencia de la C. N. T. la apatía del país no habría sido sacudida, quedándose en atraso social según la reacción apetecía.

Ello aparte, queda por reivindicar la acción gigantesca de los militantes del cenetismo, los enormes sacrificios personales consentidos, y el ascendiente adquirido. Ningún sector o partido político puede presentar a la evidencia pública una conducta tan lógica y desprendida, cual la del conjunto compañeril libertario - cenetista. Sin negar cualidades de buena fe en los concurrentes sindicales, éstos no se han hallado en el caso de ser dudados — como nosotros — pero amnistiados por la «voz populi» por causa de nuestra inapetencia edilicia, burocrática, diputacionista y demás titularismos de abolengo estatal. En épocas — repetidas — de «das vacas flacas», los maledicentes, que en la adversidad abundan como los hongos venenosos, jamás han podido convencer a los obreros sobre la ambiciosidad de esos militantes libertarios que sólo de las luchas han sacado satisfacciones espirituales y prejuicios corporales. La conquista de la jornada de 8 horas, por ejemplo, la hemos pagado con amigos muertos a tiros y centenares de miles de horas de cárcel.

En buena hora la C. N. T. exiliada acordó en su comicio de 1967 en Marsella, encargar a una redacción competente la confección de la Historia de la C. N. T. con el fin de ilustrar a los historiadores de todos los países y a los indagadores de la verdad histórica, sobre el verdadero sentido de la lucha obrera en España, propósito muy importante para desvanecer un silencio sistemático encubridor de la mentira flotante cuya densidad va en aumento. Y no sólo nuestro libro va a restablecer la verdad, sino que está llamado a enterar a las generaciones que se van sucediendo, del valor de la acción directa del proletariado, de la eficacia de la lucha propia no neutralizada por el parlamentarismo y el Estado, **y del posibilismo futurista (comunista libertario) de la Confederación Nacional del Trabajo.**

Nuestra idea no es un símbolo caducado sino un proyecto atrevido de igualdad con crédito de ensayo. El fracaso mortal han incurrido el comunismo opresor que ha dado origen al fascismo, y la actuación obrera

legalista que sustrae capacidad resolutiva a los sindicatos para pasarla al Estado, su enemigo.

El comunismo libertario, el anarcosindicalismo, es una idea nueva con posibilidades de aplicación ahora mismo. Falta que los iniciados no pierdan constancia y que el mundo joven tenga ocasión de leernos, compararnos y estudiarnos.

Frente al desarreglo total del mundo político nuestra proposición libertaria puede ser beneficiosamente considerada.

Contra el silencio interesado, nuestra Historia edificante.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 Franco.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CONTRA EL DECAIMIENTO DE LA VOLUNTAD

¡No te des por vencido, ni aún vencido! — Pedro B. Palacios.

POR el suelo de la plazuela, las hojas del arbolado que han ido cayendo, secas, amarillentas, se arremolinan acá y acullá. El sol ha perdido vigor; ahora es tenue la luz que hace unos meses fulguraba como ascua de oro. En un banco, sentados, unos hombres de edad provecta están conversando con sosiego. Al pasar, uno de ellos, que pertenece al mismo sector social que yo, me dice:

— ¡Aquí estamos! ¡Uno ya no vale nada. Se es viejo! ¡Qué hagan lo que puedan los jóvenes! ¡Nosotros ya no pintamos nada!...

Entre lo aportado por el correo de la semana: periódicos, algún libro, cartas. Algunas de tales misivas, son de amigos, de compañeros queridos. Las hay que reflejan desaliento, depresión moral, un pesimismo en alguno que diríase se aproxima al acogotamiento senil, como el del compañero que tomaba el sol, en la tarde otoñal, convencido de que *ya no era nada*... Importa reaccionar, pese a las influencias exteriores. Pasan las jornadas, nimbadas de tristeza, del otoño; pasan los días de cierzo helado, de frío y niebla bajo un cielo plomizo. Pero la primavera vuelve, con su ofrenda de luz clara y de optimismo.

Para un idealista de solera, de convicción libertaria, siempre, siempre hay una u otra tarea a realizar; una u otra actividad; una u otra preocupación en lo que afecta a las ideas. Siempre se pueden captar sensaciones nuevas: la lectura, la música, la relación con el amigo, el diálogo proselitista con los que nos desconocen, la polémica con los adversarios, la difusión de nuestras publicaciones, el cambio de impresiones epistolar con los compañeros distantes. Importa madurar objetivos, aguzando el conocimiento. Poner la voluntad en tensión. No le hace que los años se nos acumulen encima. Ello no debe significar apoltronamiento, consunción temperamental, impresión de derrota, de caída senil en la inapetencia, en la falta de curiosidad. ¡No! No hay que resignarse a ser como un trasto viejo que no sirve para nada. Y ello se consigue habiendo voluntad, pasión en el corazón.

Incluso cuando se han recogido ingratitudes, decepciones; cuando se ha notado la hipocresía en unos, la estulticia de otros, la falsedad de los de acá, o la estupidez de los de acullá, hay que situarse por encima de las miserias en el comportamiento de algunos. Hay que templar el ánimo para despreciar todo cuanto sea deleznable, todo cuanto signifique mezquindad o falsía. ¡Ir adelante con la convicción de que se obra bien!

Si la salud flaquea, se ha de procurar tener el estoicismo de resistir el sufrimiento. Tengo por ahí un breve volumen que se titula: «Apuntes de un moribundo». Lo escribió, antes de fallecer, corroído por la tuberculosis, Tomás Meabe. A sabiendas de que la muerte le acechaba, daba alientos, en plan de templar la voluntad de otros que gozaban de plena salud, cuando él ya la tenía perdida.

¿Somos idealistas libertarios? ¡Pues a demostrarlo con la vibrante entereza de no permitir que los años doblen y anulen la voluntad, haciendo que seamos ya *muertos* antes de haber fallecido!

TRAS EL ULTIMO CONGRESO ACRATA DE ANCONA

No se trata de ofrecer una reseña de los debates y conclusiones tomadas por los componentes de la Federación Anarquista Italiana, en su IX Congreso que celebraron en los primeros días del mes pasado en Ancona. En su Boletín se encargarán, por supuesto, de darlos a conocer, y entre los compañeros de otros países es de suponer que quienes, por sus órganos de expresión, están llamados a hacerlo, no dejarán de informar.

A tenor de los resúmenes y comentarios periodísticos que nos han ofrecido compañeros italianos, cabe destacar, por encima de todo, el «fraterno apello» hecho a todos los libertarios italianos. El deseo de eliminar diferencias interpretativas entre compañeros. El tratar, por todos los medios, de llegar a una conjunción, a una convergencia de voluntades, mediante la cual, respetando autonomías de grupo, que ello no quiere decir deje de haber coincidencia para enfocar acciones de conjunto, se eliminen las estériles, las improcedentes pugnas, que si bien en todos los sectores sociales las hay, ello no abona el que se mantengan entre libertarios, cuyas características son bien diferentes de las que predominan entre quienes forcejean movidos por ambiciones políticas. Se nos dice que no ha prevalecido en el comicio en cuestión la hinchazón retórica de los discursos. Ello es lo que sobra cuando no se trata de convencer ni de *deslumbrar* a nadie; cuando se pretende ir al meollo de los problemas. Se nos dice que ha sido «un Congreso de lavoro». Felicitémonos que haya resultado así. Pero, sobre todo, que la fraterna unidad del conjunto de los anarquistas italianos tenga efectividad.

En Italia, en Francia, en Inglaterra, en la Argentina, y en todas partes, se ha de procurar si no el unificar criterios a rajatabla, cosa bolchevizante, y por ello, repelente, sí el asociar voluntades con miras a desplegar actividades de utilidad común. Ello es posible; ello entra de lleno en lo que es federalismo que respeta los compromisos libremente contraídos. Importa eliminar obstáculos, abriendo ancho campo a la comprensión, a la serenidad. Y para plantear las cosas con serenidad, hace falta no emplear el envarado tono de suficiencia, viendo tan sólo los defectos ajenos, sin querer comprender que ni en los hombres ni en las cosas existe la perfección absoluta.

Emanando del ambiente libertario sabemos que hay mucha labor á realizar. Para emprenderla se ha partir de un previo acuerdo: la fraternidad en todo orden de relaciones.

LAS AMISTADES DE JOSEPH ISHILL

Han tenido muy buen acierto los compañeros de «Tierra y Libertad» de Méjico, editando el volumen: «Correspondencia selecta de Joseph Isihll». Hay un conjunto de 35 cartas que le fueron enviadas al concienzudo artesano impresor, que durante muchos años realizó su labor mediante la que llamó «Prensa de la Oropéndola», y de quién se habló no hace mucho tiempo en estas páginas. Se incluyen también en el volumen siete cartas de Ishill enviadas al compañero Vladimir Muñoz, el cual se ha encargado de traducir del inglés todas las cartas, prologar el libro, valorizando también con notas biográficas, o apreciaciones aclaratorias, la personalidad de cada uno de los que firman las misivas que en su día recibiera Ishill. A cargo del compañero Benjamín Cano Ruiz ha corrido la presentación, el aspecto tipográfico del libro, así como los dibujos, ordenación de los grabados que ilustran la obra, etc. Todo ello muy bien cuidado, evidenciando buen gusto, tacto, esmero en la edición.

Gozaba Ishill, uno de los anarquistas cultos, sensibles, de la «belle époque», de un singular aprecio por parte de elementos que en el terreno de las concepciones libertarias eran internacionalmente conocidos. Así nos es grato el leer algunas de las cartas que le escribieron Enrique Malatesta, Alexander Berkman, Emma Goldman, Luigi Fabbri, Paul Reclus, Benjamin R. Tucker, Max Nettlau, Rudolf Rocker, y el amigo Eugen Relgis. infatigable, colaborando desde su exilio en el Uruguay, en la prensa libertaria internacional. Además de las cartas de los conocidos compañeros citados, se hallan incluidas misivas de figuras de un positivo realce internacional, en tanto que intelectuales que sin considerarse anarquistas, reunían estimables condiciones de espíritu liberal. Así Edwar Carpenter, Elie Faure, Enri W. Nevinson, P. Gueddes y Havelock Ellis.

Buena idea también la del amigo Muñoz al incluir en el volumen algunas de las cartas que le enviara Ishill. Así, junto a las aludidas, permiten formarse una idea del modo de sentir y pensar, de la inteligencia y la sencillez de anarquista, que demostró a lo largo de su vida como el trabajo manual y la perfección intelectual pueden ir aunadas. Ishill y su compañera, la delicada poetisa Rosa Florencia Freeman, soñaban con un mundo nuevo, saturado de belleza moral y material. Sabían que el ejemplo es lo que vale, lo que evidencia la personalidad del idealista. De su bondad, de la nobleza de carácter que les caracterizaba, ofrecen prueba las cartas que, atenta, pacientemente, con singular afecto, ha ido traduciendo Vladimir Muñoz. De sus cualidades estéticas muestran prueba las obras que fue editando, aunando la calidad de los textos con el exquisito arte de un hombre de gusto excepcional, del que Stefan Zweig decía que era una delicia ver la pasión que ponía en imprimir libros con especial cuidado.

ENTREVISTA CON BERTRAND RUSSELL

Comunismo y capitalismo

EN su opinión cuáles son, Lord Russell, los rasgos comunes del comunismo y del capitalismo ?

— Hay muchos, a mi parecer, como resultado inevitable de la técnica moderna. Esta técnica exige grandes organizaciones, centralizadas, y produce un determinado tipo de dirigente. Es lo que acontece tanto en los países comunistas como en los capitalistas, si cuentan con una industria desarrollada.

— ¿Considera usted que esas grandes organizaciones producen una actitud de espíritu idéntica en los Estados Unidos y en la Unión Soviética, pongamos por caso?

— Así lo creo, pero con algunas limitaciones. Quiero decir que existen diferencias de grado, aunque no de género... Es parecidísima la semejanza entre un responsable norteamericano verdaderamente poderoso y un administrador soviético. Tal vez el dirigente norteamericano tiene una acción más limitada, pero no cabe duda que se trata de la misma especie de hombres.

— ¿Le parece a usted que en estas condiciones los rusos y los norteamericanos, ateniéndonos al mismo ejemplo, acaban por proponerse idéntico ideal de vida: automóviles, satisfacciones materiales, etc. ?

— En gran parte. sí. Me parece que se han dicho no pocas bromas respecto al materialismo de los rusos. Después de todo, la mayor parte de la gente es materialista: las cosas que desean. son cosas que se pueden obtener con dinero. Resulta algo completamente normal, propio de la naturaleza humana. No advierto entre el Este y el Oeste esa gran diferencia que la propaganda nos quiere hacer ver. Se es materialista acá y allá.

— Usted estuvo en Rusia después de la primera guerra mundial. Entonces toda la izquierda expresaba su admiración por la Unión Soviética. En cambio la voz de usted resultó más bien discordante, por considerar lamentable lo que allí ocurría.

— Y continúo considerándolo. El régimen que surgió entonces no es nada deseable, puesto que no concede libertad alguna, no permite la libre discusión y pone trabas a la búsqueda de nuevos conocimientos. Por el contrario, incita al dogmatismo, recomienda el empleo de la coacción para propagar una opinión determinada, y sus maneras de actuar resultan en las más de las ocasiones muy poco gratas a un viejo liberal como yo.

— ¿Usted considera que ese régimen continúa comportándose de la misma manera ?

— Así lo creo. La forma es un poquito menos virulenta que en tiempos de Stalin, pero esencialmente sigue siendo la misma.

— Acaba de referirse usted a la libertad de pensamiento. Si el régimen comunista pone obstáculos al pensamiento, ¿cómo explicarse que los rusos hayan progresado tanto en las ciencias?

— Pues bien, confieso mi sorpresa. Pero no debería sorprenderme. Ya hemos visto lo ocurrido en el Japón: cuando se occidentalizó, no occidentalizó su pensamiento, sino únicamente su técnica. Hasta su derrota en la segunda guerra mundial preservaba las todas las antiguas creencias en medio de un equipo industrial completamente moderno. Los rusos, por su parte, no han preservado las creencias del pasado, mas crearon todo un credo que hacen prevalecer sin inmiscuirlo para nada en el dominio técnico. Han descubierto la manera de ocupar a la gente con problemas técnicos sin que tenga que preocuparse de otra cosa.

— ¿Cree usted que los comunistas han logrado mejorar la situación de los rusos?

— A decir verdad, lo ignoro. Es posible que los rusos sean hoy más felices. Seguramente no lo fueron en tiempo de Stalin. Me inclino a creer que el ruso medio fue menos feliz durante el período staliniano que durante el zarismo. Quizás las cosas van mejor en la actualidad.

— Usted pudo ver a Lenin. ¿Qué impresión le causó?

— Verdaderamente me decepcionó. Desde luego, yo reconocía que Lenin tenía algunas grandes cualidades : un increíble valor, una voluntad inflexible, mucha determinación... Y estaba allí para encarnar un credo y no para sí mismo. En modo alguno para sí mismo, si bien hasta cierto punto él mismo era necesario personalmente a su propio credo. En este sentido Lenin fue un hombre honrado. Pero su credo me pareció harto estrecho. Vi en él un fanático, completamente incapaz de pensar fuera del marxismo.

— ¿Cruel?

— Pues bien, esa fue la impresión que tuve. No creo que haya sido tan cruel como Stalin, pero se me antoja que había en él ciertos aspectos de crueldad.

— ¿Hablemos del mundo libre. ¿Tiene defectos que le sorprendan a usted en su manera de presentarse y de conducirse?

— Varios defectos. El más importante es que este mundo no es libre. No tiene derecho alguno al título de «mundo libre». En Inglaterra estuvimos perfectamente al corriente del terror que McCarthy hizo reinar en los Estados Unidos. Mas apenas nos damos cuenta de los mismos fenómenos cuando suceden en nuestro país. Si usted quiere ser funcionario, le espían. No se limitan a hacerle preguntas directamente sobre sus opiniones. Sus profesores universitarios y otros más se ven obligados a conducirse como si fuesen espías del gobierno.

— Un estudiante acaba de salir de Oxford y solicita un puesto en la administración. Ahora bien, usted afirma que preguntarán a sus antiguos profesores: «¿Es que este hombre es seguro políticamente?»

— Eso es lo que sucede. Muchos se negaron a contestar a tales preguntas, pero el hecho es que las preguntas se hacen. No sé lo que ocurre con la gente de Oxford, pero me parece que su caso es ése.

— ¿Es que un gobierno sensato no debe tomar precauciones para evitar la presencia en su administración de individuos que pudieran comunicar secretos de Estado a potencias extranjeras?

— No lo creo. Se exagera mucho sobre los espías, los secretos y todo lo demás. En realidad los rusos son capaces de descubrir todo por sí mismos y no considero que los espías y traidores nos hayan causado mucho mal o les hayan hecho mucho bien. Todo esto es puro melodrama y esta clase de historias sólo sirve para avivar la imaginación de la gente.

— ¿Hay alguna cosa que pueda reprochar al mundo libre, tal como es en la actualidad?

— Tenemos otro ejemplo del poco caso que ese mundo hace de la liber-

(Pasa a la página 2)

30 años de realizaciones

por Julián Floristán

RARAMENTE escuchamos la Radio Nacional de España, que en mayor proporción que otras no menos nacionales, procura hacer resaltar todo lo malo y peor que sucede o se produce fuera, callando las calamidades y sufrimientos que se pasan dentro de la tan vilipendiada España. En octubre pasado, tras breves noticias de orden general — precedidas éstas de las memeces que a diario reza un curita especializado en eso — el hablista de servicio nos cascó un reportaje con el título que encabeza estas cuartillas.

Nada menos que treinta años de realizaciones, con enormes, con grandiosos aumentos en la producción industrial, comercial, agrícola. (Y sobre todo, aunque no lo dijera, en la proliferación de civilones y policías, con chapa y sin ella).

La agricultura se ha puesto a la altura de los países más adelantados. Se producen tantos y tan varios alimentos, que ya ni los campesinos andaluces, extremeños, castellanos o del resto de las otras provincias quieren comer, tan hartos están ya.

La señora de un empleado de banca, dijo, muy fresca, que su familia, compuesta del matrimonio y dos hijos, — estudiantes éstos, claro — dispone de un buen piso de cien metros cuadrados de superficie. Y aunque ya el señor cogió el retiro, puede disponer de televisor, máquina de lavar, máquina de coser, frigorífico, dos transistores, tocadiscos, etc., y etc. de todo lo cual está satisfechísima, pues siendo todo ello de producción española, jamás ha tenido nunca ni el más mínimo contratiempo, marchando a las mil maravillas, mientras la niña estudia para profesora y el niño para médico. De lo que deduce naturalmente el periodista que hace el reportaje que todas las familias españolas comen a sus anchas, disponen de un hermoso piso con todos los adelantos, utensilios y máquinas modernas en uso. Y es de suponer que también de un flamante coche «made in Spain», regalado por el Tío Sam.

Porque el tal reporter añadió alegremente y sin vergüenza que «los hogares españoles se veían invadidos por todos los utensilios propios a la vida y bienestar modernos producidos en grandes cantidades por la industria española que *a veces* es superior a la extranjera». Y un industrial añadió que la tendencia de las amas de casa era la de adquirir un frigorífico cada día mayor. ¿Será para poder «echar» en él la siesta durante el verano, esa siesta que tanto envidian en el extranjero a los felices españoles?

¡Y nosotros que, incautos, creíamos que los 30 años de franco - fascismo habían servido para remachar la miserable vida del campesino, la del peón y la del profesional incluido!

De ahí a que nos afirmen que quienes en España no se dan la gran vida es porque no quieren o porque son vagos profesionales. (Cuidado, porque la «Ley de Vagos y Maleantes» dictada por Azaña no ha sido abolida, que sepamos). O que quienes no trabajan es por no doblegarse y perder así la línea «sindical vertical».

Y también que cuantos cientos de miles de españoles — y españolas — emigran, lo hacen en calidad de turistas ávidos de conocer nuevos países, personas y costumbres, para luego poder explicar que sólo España es el país que más se acerca a la cocaña, o al Paraíso Terrenal mismo.

¡30 años de realizaciones! Casi nada. Y todas más maravillosas las unas que las otras, pero el pueblo que sólo aspira a vivir un poco mejor, con un poco más de libertad, sólo halla dificultades y miseria, porras y tricornios, chivatos y miseros traidores. Inmensas superficies siguen esperando poder ser irrigadas y pueblos enteros mueren de inanición porque al señorito del lugar no le da la gana dejar producir su tierra. Carreteras y caminos — apartados, lejos del tránsito turístico, se comprende — siguen como antes de esos «30 años» o peor, mientras peones, canteros y otros profesionales de la construcción no hallan empleo. Diversas industrias trabajan parcialmente, mientras profesionales y especialistas de las mismas se debaten inútilmente en la miseria en espera de poder emplear sus fuerzas.

Pero los mamelucos de la prensa, radio y televisión, continúan machacando que gracias al cínico y odiado Franco, lleva España 30 años de realizaciones explendorosas, que sin el enano del Pardo jamás hubieran llegado a conocer ni los españoles, ni el mundo entero que se pasma ante ellas...

Cuando el comedero se halla bien abastecido de cebada y paja, los mansos se dan por satisfechos, y orgullosos conducen el rebaño a donde quiere el amo, evitando se desmande; ese es el caso de los periodistas españo-

(Pasa a la página 2)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3 K 2A

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

14 DECEMBRE 1967
NUMERO 484
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La propriété c'est le vol

Après le rétablissement du profit en Russie soviétique et bolchevique, c'est la Yougoslavie qui, à son tour redonne vie à la propriété privée et aux spéculations capitalistes. De nombreuses entreprises privées commencent à concurrencer l'économie publique et il paraît que les revenus personnels auraient augmenté de 13 % en 1966 par rapport à 1956. Officiellement, c'est pour combattre le gaspillage, pour sauver l'économie et... le socialisme que le Comité central de la Ligue communiste a décidé que l'existence de la propriété privée n'est pas incompatible avec le socialisme... Peut-être, mais quel socialisme ! A en faire frémir les mânes de Proudhon.

La réalité est tout autre; comme nous ne cessons de le répéter depuis de nombreuses années, les pays dits « socialistes » ne sont en réalité que des Etats capitalistes qui ont voulu baser leur économie sur le dirigisme. C'était la seule différence existant entre l'Est et l'Ouest, puisque les pays de ce dernier bloc ont préféré continuer le principe de l'économie libérale et compétitive.

Théoriquement, les pays bolchevisants devaient jouer gagnants. Le fait d'orienter une économie en fonction des besoins et non de la rentabilité immédiate, est un gage de succès. Situer la fonction des statistiques dans son vrai rôle, la mettre au service de la population et non au profit de l'entreprise et de son chef, est indispensable pour assainir la production d'un pays et établir un équilibre bienfaiteur. Mais les statistiques ne font pas tout; il faut aussi l'accord tactique de toute la masse des producteurs. Autrement dit, si les travailleurs, se sentant lésés dans leurs droits refusent de se soumettre à un dirigisme qui ne les concerne pas, si même sous une forme passive, ils opposent leur force d'inertie aux classes dirigeantes, si enfin, le sabotage est organisé pour protester contre l'injustice sociale (cela fut signalé dans les pays de l'Est, plus particulièrement dans la paysannerie, ce qui créa le fameux déficit dans la production du blé), alors l'économie dirigée est vouée à un échec complet. C'est peut-être parce que le maréchal Tito s'est trouvé devant cette situation qu'il a déclaré que : « Les pires ennemis du communisme sont la bureaucratie et l'immobilisme. »

Admettons. Mais que fait-on dans tout cela de la célèbre phrase de Proudhon, qui disait que la propriété c'est le vol... ? **Pour nous elle est, à la lumière des faits de l'histoire, plus valable que jamais.**

Si l'économie d'un pays « communiste » est en pleine décomposition, comme l'avait déclaré Vladimir Bakarich, c'est précisément parce qu'on a voulu conserver la propriété; ne modifiant, par le changement du régime, que la forme d'exploitation qu'implique la propriété.

Qu'il s'agisse de propriété privée ou d'Etat, le travailleur ne pourra jamais aliéner complètement sa personnalité et ses droits. Le retour des pays « socialistes » à l'économie compétitive n'évitera pas la récession et le malaise social qui naît des incompatibilités absurdes des systèmes de profit.

Si les collectivités espagnoles de 1936 ont fonctionné avec tant de succès, si les « communistes » espagnols, en particulier, et tous les Etats « démocratiques » en général, ont tout fait pour les détruire c'est qu'elles représentaient précisément cette forme de société que préconisait Proudhon et qui était fondée sur le fédéralisme et l'abolition de la propriété.

Il serait vain de croire que les politiciens, quels qu'ils soient, consentiront un jour à l'instauration de cette forme de société idéale où tout profit, tout parasitisme aura disparu; seul le syndicalisme révolutionnaire, l'anarcho - syndicalisme, qui reste régi par les mêmes principes fédéralistes des collectivités espagnoles, peut nous conduire à bon port.

Il appartient à tous les travailleurs de l'y aider.

SI J'ETAIS ETUDIANT

Si j'étais étudiant dans une Faculté de Droit et j'aurais à choisir une dissertation parmi les thèmes suivants : le capitalisme, le socialisme, le syndicalisme; or, bien que ce soient trois sujets très intéressants à traiter, ils sont distincts les uns des autres pour une même analyse et j'avoue que mon choix irait au dernier. Ce n'est pas ma condition d'ouvrier ni celle de militant d'une organisation syndicale que déterminent ce choix, mais plutôt le caractère positif de ce dernier sujet. Qu'il s'agisse du capitalisme ou du socialisme, leur prestige est trop bas, leur faillite trop flagrante pour pouvoir en tirer des conclusions optimistes; il n'en est pas de même du syndicalisme qui, bien que trop galvaudé de nos jours, reste néanmoins la menace la plus rédoutable pour les profiteurs et les exploiteurs de toute espèce en même temps que la seule planche de salut pour les masses laborieuses et les peuples en général.

Nous nous expliquons... Mais d'abord une affirmation : « Le syndicalisme est né de la cruauté, de la domination brutale et de l'injustice qui ont écrasé l'humanité à travers les siècles. » Oui, à travers le règne des rois, empereurs et d'autres chefs d'Etat, nous retrouvons ce désir des exploités qui les pousse à la révolte contre ceux qui les oppriment, mais le vrai sens du syndicalisme ne prend forme qu'en 1864, date à laquelle il est personnifié par la création de la Première Internationale ouvrière. Partout dans le monde le patronat et l'Etat s'unissent aussitôt pour organiser la répression de ce nouvel organisme qui représente la fin de leurs privilèges et de leur puissance. En France la loi du 14 mars 1872 révèle la volonté qu'ont les autorités de prévenir par la peur la reconstitution du mouvement ouvrier tel qu'il s'est développé de 1864 à 1870.

Pourquoi cette volonté d'écraser le mouvement ouvrier ? Parce que les déclarations et le but poursuivi par les militants les plus conscients du mouvement ouvrier ne laissent aucun doute sur le sort qui sera réservé aux profiteurs et aux tyrans.

En Amérique, il fallait voir la brutalité des méthodes des patrons pour empêcher le syndicat de pénétrer dans leurs entreprises ou pour le déraciner là où il avait pris pied : espions, briseurs de grèves, police privée, « yellow dog contract ». Il n'y a pas de pays au monde où le patronat capitaliste ait été plus implacable; peut-être pas de pays où la jonction de la force publique et des forces patronales ait été plus étroite (1).

Merrheim, dans une brochure intitulée « L'Organisation patronale » écrit : « Vivre c'est lutter. Pour lutter il faut étudier et connaître les forces de l'adversaire. Cela est vrai surtout pour l'ouvrier, s'il veut maintenir et augmenter son salaire, diminuer ses heures de travail, accroître son bien-être matériel, enfin si la classe ouvrière veut acquérir l'indépendance morale et la capacité nécessaires qui lui permettront un jour de mettre la main sur les instruments de production, il faut qu'isolément et groupés les travailleurs agissent et luttent, il faut surtout qu'ils résistent sans cesse aux forces capitalistes coalisées qui tentent à les rejeter, puis à les maintenir, dans la misère et la servitude. »

Tout cela est encore valable de nos jours et c'est la raison d'espérer de tous les syndicalistes convaincus; mais, nous dira-t-on, combien y a-t-il encore de syndicalistes convaincus ? Quels rapprochements pourrait - on encore faire entre le syndicalisme d'anticipation que nous citons et les syndicalistes qui siègent au conseil économique ou dans les comités d'entreprise ? Bien sûr, aucun, puisque les citations sont de syndicalistes révolutionnaires alors que les autres préfèrent le dialogue, la collaboration... La capitulation...

Cette dernière tendance s'est caractérisée en France pendant l'occupation, sous Pétain, en préconisant l'association capital - travail; en Espagne elle reste d'actualité avec les syndicats verticaux franquistes.

Néanmoins elle n'est pas nouvelle; elle se manifeste aussi dans les « Temps héroïques du syndicalisme » et Victor Griffuelhes rappelle que le ministère Waldeck - Rousseau - Millerand avait tenté sur une grande échelle ce que certains politiciens voulaient faire dans le mouvement ouvrier : « Mettre en articles de lois les droits de la pensée, d'organisation, de coalition, en les subordonnant à des formalités compliquées, ayant pour résultat d'en paralyser le libre exercice... Le pouvoir s'efforce d'attirer à lui le mouvement syndical qui, surtout à Paris, a grandi. Le gouvernement espère arriver, par la mainmise sur les syndicats, à opposer la classe ouvrière groupée économiquement, à la classe ouvrière groupée politiquement et, par la suite, devenir le maitre absolu, grâce à une série de mesures législatives, de l'action syndicale... »

Le projet de loi du gouvernement Waldeck - Rousseau fut d'ailleurs ardemment combattu au célèbre congrès d'Amiens où deux conceptions du syndicalisme ouvrier se sont affrontées. A ce congrès les uns veulent que le syndicat soit un moyen d'amélioration sociale alors que pour les autres c'est vers la transformation sociale qu'il doit nous conduire. Keufer déclare que les syndicalistes, antiparlementaires, résolus, sont décidés à supprimer l'Etat comme organisme social; décidés à faire disparaître tout gouvernement des personnes pour le confier aux syndicats, aux fédérations, aux Bourses du Travail, le gouvernement des choses, la production, la répartition, les échanges...

La Confédération Nationale du Travail a voulu rester fidèle à ces principes du syndicalisme ouvrier et, aujourd'hui, les faits nous donnent raison de cette position. Ceux qui ont pensé que les articles de lois pouvaient améliorer les conditions ouvrières en sont pour leurs frais. Hubert Lesire-Ogrel, de la C. F. D. T. reconnaît dans son livre « Guerre des tranchées », que le lancement d'un syndicat est presque toujours une épreuve de force. Il estime en outre, que le recours judiciaire est vain pour les travailleurs si les magistrats ne sont pas autrement attentifs aux réalités sociales, aux besoins des faibles...

Le syndicalisme ouvrier, le vrai, ne peut être que révolutionnaire et ne peut avoir d'autre but que la transformation sociale sur les bases du fédéralisme et de la satisfaction des besoins de toute la population. Il doit rester le continuateur fidèle de la première Association Internationale des Travailleurs qui disait, et qui reprit l'une de ses sections, la Fédération Régionale Espagnole en 1872 :

« Notre Organisation, purement économique, est distincte et opposée à celle de tous les partis politiques bourgeois et ouvriers qui sont organisés en vue de la conquête du pouvoir politique, tandis que nous nous organisons pour que les Etats politiques et juridiques actuellement existants soient réduits à des fonctions simplement économiques, en établissant à leur place une libre fédération de libres associations des producteurs libres. »

Est-il une forme de société meilleure pour l'humanité que celle préconisée par les syndicalistes révolutionnaires ? Si oui, nous attendons qu'on nous le prouve.

(1) « Histoire du Mouvement Ouvrier », de E. Dolléans.

Nos lecteurs nous écrivent...

A propos d'un texte reproduit d'un journal financier sur la guerre au Moyen-Orient...

« ... Ce journal financier a voulu démontrer ce que l'Egypte perd dans le conflit qu'elle a suscité; ce que perd la Grande-Bretagne et ce que gagne la Russie. Israël n'avait pas d'intérêts pétroliers à défendre, mais à se ménager des voies d'approvisionnement.

En conséquence, si les Arabes n'avaient aucun intérêt à engager ce conflit, est-il possible d'admettre qu'ils ignoraient les difficultés de leur entreprise ?

Ce que l'on sait de manière certaine, c'est qu'ils revendiquaient la Palestine qui leur fut volée, ne supportant pas qu'un intrus s'en soit emparé; et que l'union des Arabes, dans cette guerre, n'a pu se réaliser que par l'osmose islamique, c'est-à-dire par racisme religieux.

Ce que l'on sait également c'est que les Juifs n'ont occupé la Palestine que pour réaliser la prophétie de *Dieu* au « peuple élu » et accomplir ainsi une occupation voulue par Dieu et leur cohérence religieuse.

En l'occurrence, les Juifs entreprirent la conquête de cette terre par racisme religieux, nourrissant l'espoir de reconstituer la grande Palestine biblique. La Russie est intervenue par ses fournitures d'armement pour démontrer à l'Amérique son pouvoir d'intervention et pour substituer ses ventes de pétrole à celles des Arabes, leur appauvrissement lui permettant de fortifier son influence en cette partie du monde, riveraine d'une mer stratégique.

Le conflit israélo - arabe es donc d'une revendication territoriale commune et contradictoire aux deux adversaires et exacerbée par des mystiques religieuses. Le racisme religieux disparu de part et d'autre, la guerre n'eut jamais éclaté.

Sur un sujet aussi grave, la rédaction eut dû faire la lumière totale, sans aucun souci de ménager l'un ou l'autre des adversaires racistes. »

C'est vrai qu'il y a beaucoup à dire sur le conflit israélo - arabe, mais il nous avait semblé préférable de livrer cette information à caractère économique, laissant à nos lecteurs le soin de tirer des conclusions sans que notre influence y soit pour quelque chose. Dans la mesure où les lecteurs réagissent, notre but est atteint puisque nous avons réussi à les sensibiliser.

Cela dit, il reste à faire quelques remarques à notre correspondant :

D'abord il très plausible qu'un peuple se laisse entrainer dans un conflit sans aucun intérêt et ignorant, de plus, les difficultés de leur entreprise. Le contraire est aussi possible; bref, il n'y a pas de règle dans ce domaine. Les travailleurs du monde entier devraient pourtant s'en tenir à l'une des règles fondamentales du syndicalisme : « Solidarité par-dessus et en dépit des frontières, de tous les exploités. »

En tous cas, nous ne nions pas que le mysticisme et les religions ont joué un rôle moteur dans ce conflit comme il le joua en Espagne, en 1936, dans les rangs des rebelles; mais il existe aussi dans tous les conflits qui dévastent le monde, des forces occultes, des trafiquants de chair humaine qui exploitent les faiblesses du genre humain, son ignorance, ses croyances et ses superstitions.

La C. N. T. se doit d'aider les travailleurs à se libérer de toutes ces tares, à s'émanciper, mais elle ne peut délaisser son rôle révolutionnaire et pour cela, nous devons rester vigilants et savoir discerner où sont nos véritables ennemis.

Dans le conflit israélo-arabe nous n'avons à observer aucun ménagement ni pour un camp ni pour l'autre, car, comme a dit La Fontaine : « Notre ennemi est notre maître ».

J'AI QUITTE L'ESPAGNE...

Réponses données par ces travailleurs espagnols émigrés, concernant leurs projets personnels :

— Mes projets sont multiples, cependant ils ne comptent pour rien tant que la situation actuelle en Espagne ne change pas.
— Retourner en Espagne quand j'aurai de quoi le faire.
— Pouvoir donner à manger à ma famille.
— J'attends que cela s'arrange dans mon pays.
— J'attends que la situation économique change en Espagne pour y retourner avec ma famille.
— Me réintégrer à mon pays qui me manque.
— Me marier et vivre en Espagne.
— Pouvoir me retrouver le plus vite possible avec mes parents et mes frères.
— Mes projets sont de faire des économies.
— Retourner en Espagne et y vivre comme Dieu le veut.
— Retourner en Espagne, mais avec un autre régime.
— Tenter de pouvoir changer les choses.
— Retourner en Espagne aussi vite que possible.
— Travailler à la chute de Franco.
— Retourner dans ma patrie quand ce sera possible.
— Economiser pour retourner en Espagne, me marier et y rester définitivement.
— Améliorer la situation familiale.
— Je souhaite le changement du régime de Franco et pouvoir rentrer dans ma patrie.
— Mon idéal serait de rentrer en Espagne le plus vite possible.
— Qu'on puisse travailler en Espagne et partir avec mes enfants.
— Descendre la dictature franquiste.
— Retourner en Espagne dès que les circonstances le permettent.
— Travailler dans mon pays et pouvoir manger comme un être humain.
— Rentrer en Espagne assitôt qu'il y aura un régime démocratique.
— Pouvoir vivre en Espagne comme un ouvrier.
— Rentrer en Espagne quand ce sera un pays libre.
— Qu'on règle vite le problème espagnol pour pouvoir y rentrer rapidement.
— Continuer quelque temps encore en Suisse pour pouvoir nourrir ma famille.
— Acquérir une conscience idéologique commune à tous et pour la paix du monde.
— Demeurer ici pour économiser l'argent nécessaire pour avoir ma propre maison.
— Payer mes dettes et avoir quelques pesetas pour pouvoir rentrer aussi vite que possible.
— Réintégrer l'Espagne et y organiser ma vie.
— J'ai le désir de vivre en Espagne avec mes enfants.
— Ne pas rentrer en Espagne tant que le fascisme continue et qu'il ne laisse pas la place à une démocratie libre.
— Rentrer en Espagne le jour où un travail pourra m'y faire vivre dans la dignité comme tout être humain en a le droit.
— Par-dessus tout, collaborer de toutes mes forces à la chute de Franco.
— Economiser et rentrer en Espagne.
— Demeurer à l'étranger jusqu'à ce que mon pays jouisse de liberté, et alors y faire des études.
— Augmenter les connaissances de mon métier.
— Donner à mes enfants toute l'instruction possible.
— Que tout aille bien pour ma famille.
— Faire le nécessaire pour la disparition de Franco.
— Vivre en paix et en ayant à manger.
— Avoir assez d'argent pour payer les dettes que j'ai en Espagne.
— Retourner en Espagne dès que mon contrat sera échu ici.
— Me tenir immédiatement à la disposition de mon pays quand le moment sera venu.

CHEZ «RENAULT»

Depuis de nombreuses années le patronat s'acharne à rendre plus difficile l'activité syndicale dans les entreprises.

On ne compte plus les atteintes portées aux libertés et droits syndicaux. Ces atteintes prennent des formes diverses, mais ont toutes le même objectif : empêcher les travailleurs de s'organiser pour la défense de leurs revendications et pour préparer en commun leur émancipation. Les patrons capitalistes pensent arriver à ce résultat :

— en entravant l'activité de l'organisation syndicale à l'intérieur de l'entreprise,
— en essayant d'écarter des entreprises les militants actifs.

Les atteintes aux droits syndicaux, au libre exercice du mandat de délégué du personnel, la répression, les brimades contre délégués et syndiqués actifs se multiplient.

Or ces atteintes au droit syndical sont illégales et inadmissibles, non seulement du point de vue des libertés individuelles mais surtout pour les entraves qu'elles apportent au libre fonctionnement des organisations syndicales.

Les patrons s'efforcent de restreindre la vie de l'organisation syndicale à l'intérieur de l'entreprise, et il arrive parfois que toute activité syndicale, si minime soit-elle, soit, à l'intérieur de l'entreprise, sanctionnée selon des méthodes allant jusqu'au licenciement. Il est vrai qu'ils sont aidés en cela par les « règlements intérieurs » qu'ils sont libres d'établir à leur guise, leur seule obligation étant de les soumettre à l'avis — et non à l'accord — des délégués du personnel; ces règlements interdisent pratiquement tout : distribution de tracts, de journaux, prises de parole, collecte des cotisations, etc.

Chez « Citroen », par exemple, la Direction ne se gêne pas pour appeler la police afin d'empêcher la diffusion de la presse syndicale ou la distribution de tracts à la sortie de l'usine ou aux abords de l'entreprise.

Chez « Simca », la Direction fait la chasse aux militants et syndiqués en employant des hommes de main, ceci afin de démanteler les organisations syndicales.

Chez « Renault », la Direction n'hésite pas à offrir des relèvements de situations appréciables aux délégués afin de tenter de démontrer aux ouvriers que leurs représentants peuvent être corrompus; en cas de résistance des intéressés, qui mettent la cause ouvrière au dessus de quelques avantages matériels, on a recours aux mutations arbitraires pour éloigner les « brebis galeuses ».

Les patrons essayent d'autre part de mettre obstacle à la liberté d'expression de l'organisation syndicale en tentant de contrôler et même de censurer l'affichage syndical : en régime capitaliste, la censure existe à tous les niveaux.

Les militants élus sont victimes d'odieuses discriminations :

— pas ou peu de promotions — déclassements, mutations,
— astreinte aux travaux les plus pénibles,
— licenciement sous différents prétextes dont les plus fréquents sont :
— nécessité de compression du personnel; s'il s'agit de licenciements collectifs on s'arrange pour écarter en premier lieu les militants actifs; ou bien encore on les englobe dans un groupe licencié quitte à réembaucher par la suite certains ouvriers dociles.

Il y a une véritable technique du licenciement des syndicalistes. En général, on ne les licencie pas soudainement, ce qui serait trop voyant, mais on adresse des lettres d'avertissement pour les motifs les plus futiles : on accumule ainsi un dossier qui finit par justifier, soit-disant, le licenciement.

En principe, le licenciement des délégués ne peut avoir lieu que si le Comité d'Entreprise ou l'Inspecteur du Travail donnent leur assentiment. Mais, dans les faits, les inspecteurs du travail sont enclins à marcher avec le patron et à accorder l'autorisation. Même lorsque cette autorisation est refusée, l'employeur interdit l'entrée de l'entreprise au délégué.

L'exercice du droit de grève, dans la mesure où la jurisprudence l'a, au cours de ces dernières années, considérablement restreint, fournit une occasion aux sanctions contre les syndicalistes.

En effet, la jurisprudence considère, en principe, comme « abusives » les grèves dites « politiques », les grèves perlées, les grèves tournantes....

Le droit de grève est sans cesse remis en cause; on assiste depuis plusieurs années à une véritable atteinte générale au droit de grève qui s'exprime en particulier :

— par le lock-out auquel ont recours les employeurs en cas de grèves partielles ou de grèves tournantes,
— les suppressions de primes qui font, par exemple, que, pour les heures de grève, les salariés risquent de perdre plusieurs milliers de francs anciens, voire plusieurs dizaines de milliers, par la suppression d'une prime annuelle ou semestrielle lorsque l'employeur a pris la précaution de prévoir la suppression de la prime en cas d'« absence ».

Pourquoi l'Etat et le patronat tentent-ils d'empêcher les travailleurs de s'organiser ? Parce qu'ils savent bien que c'est en joignant leurs efforts et en les coordonnant que les travailleurs peuvent, d'une part faire triompher leurs revendications immédiates, d'autre part s'organiser en vue de la transformation radicale des structures économiques et sociales.

Et dans cet ordre d'idées, les syndicats réformistes font le jeu du capitalisme et des politiciens « professionnels » en étouffant la combativité des travailleurs sous des mouvements partiels et catégoriels, en déplaçant les luttes ouvrières de la base vers le sommet par les discussions « paritaires » dans lesquelles représentants du patronat et des salariés tentent, en commun, de rafistoler le système capitaliste. Ce que les travailleurs attendent du syndicalisme, ce sont des mouvements qui aboutissent, préparés de longue date et, sourtout, coordonnés de telle façon qu'ils aient le maximum d'efficacité. *Tous ensemble*, vers la *grève générale*, vers la *révolution sociale*. C'est dans l'*unité à la base*, par dessus la tête des « bonzes » syndicaux et politiques, que les travailleurs trouveront la voie de leur émancipation.

En dépit de toutes les atteintes portées au droit syndical, malgré les difficultés auxquelles se heurte le syndicalisme authentique, l'idée d'un syndicalisme se suffisant à lui-même, indépendant des querelles politiques bourgeoises, menant les travailleurs vers l'émancipation totale et définitive, progresse. *Tous ensemble*, les travailleurs peuvent vaincre.

Syndicat des Métaux C. N. T. (Renault).

DEUXIEME UNION REGIONALE

Congrès régional qui aura lieu le 17-12-67 à 9 heures 30.

Ordre du Jour Provisoire

1 — Rapport du Bureau Régional.
2 — Rapports des Syndicats et Unions Locales.
3 — Désignation de la Commission de Contrôle des Comptes.
4 — Possibilités immédiates d'application des décisions des Congrès Confédéral et de l'A. I. T.
5 — « Le Combat Syndicaliste ».
6 — Activités futures.
7 — Désignation du nouveau Bureau Régional. (Secrétaire, Secrétaire adjoint, Délégué à la Propagande, Délégué adjoint à la Propagande, Trésorier, Trésorier adjoint).
8 — Questions Diverses.

Informations de la 1ère Union Régionale

Malgré un temps maussade et l'éloignement de la plupart des camarades, la réunion s'est tenue en présence des représentants du Bureau confédéral et des camarades, tant espagnols que français, venus à titre individuel, des départements suivants : Cher, Loiret, Indre-et-Loire, Sarthe, et bien entendu Loir-et-Cher.

Après la prise de contact, le Bureau passa à l'ordre du jour :

— Les décisions prises à Lamotte-Beuvron, furent après discussion, adoptées dans leur ensemble à l'unanimité.

— Le Bureau confédéral pleinement conscient des difficultés que rencontre toute formation syndicale après la création, décide de nous accorder, compte tenu de ses possibilités, tout l'appui nécessaire à la propagation de notre idéal anarcho-syndicaliste. Et par la suite à nous aider à la mise sur pied de toute tentative d'action qui s'ébaucherait dans le cadre de nos activités.

Il se montre, d'autre part, pleinement d'accord d'utiliser notre organe LE COMBAT SYNDICALISTE pour les communiqués et les articles nous concernant.

— Sur le plan Union locale, il est décidé, d'une part, d'inclure le département de la Sarthe dans le cadre de la Première Région, d'autre part d'établir un calendrier de réunions itinérantes qui permettra au Bureau, avec le concours des fédérations ou des individualités locales d'établir des contacts directs dans les localités où, il semble qu'à priori nos idées et notre action puissent intéresser les militants isolés ou écœurés de l'avilissement des centrales mastodontes, fonctionnarisées et politisées.

Il semble impérieux, en effet, que tous les travailleurs français qui prétendent vivre libres, se joignent à nous pour tenter de sortir la classe laborieuse de l'engourdissement et du renoncement, dans lesquels l'appareil oppressif du capital l'a plongée, afin de l'exploiter en toute quiétude.

L'unanimité des syndicalistes présents à cette réunion s'est prononcée, sur le fait qu'une organisation saine et efficace, édifiée sur les principes fédératifs, légalement constitués, rassemblera de nombreux militants sur la brèche, qui dans l'état actuel des choses, ne peuvent lutter que dans l'ombre.

De cette condition dépendra aussi, nos relations avec les différents groupes de l'Ouest, déjà constitués, organisés ou en voie de formation.

Il semble d'autre part, nécessaire, de contacter, dans la mesure du possible, des intellectuels favorables à notre idéal, afin qu'éventuellement, ils puissent nous aider à mieux faire connaître par des exposés écrits et parlés.

La prochaine séance de travail aura lieu à Tours (Indre-et-Loire) le dimanche 18 février 1968.

Pour tous renseignements, s'adresser à René Leclainche, « La Roche », Chailles (Loir-et-Cher).

ANTENA

VASCOS CONDENADOS

PARIS (OPE). — La A. F. P. comunica a «Le Monde» (29 noviembre) que «acusados de «asociación ilícita» han sido condenados por el Tribunal de Orden Público de Madrid a penas de cárcel entre uno y dos años y multas de 10.000 pesetas, cinco nacionalistas vascos. Tres de ellos han sido juzgados en rebeldía.

LOS ESPAÑOLES, CONGELADOS

MADRID. — «Ayer se anunció (27 de noviembre) la imposición de severas medidas de austeridad como consecuencia de la devaluación de la peseta.

El tipo de interés bancario se elevó de 5 por ciento a 5,625 por ciento. Se va a establecer hasta la terminación del año 1968 una congelación de los salarios, incluyendo los de los funcionarios del Estado. Esta congelación tiene por base los niveles del 18 de noviembre. Ya se han manifestado opiniones contrarias a la aprobación de estas medidas en una resolución adoptada ayer en una reunión a alto nivel de los sindicatos oficiales. Esta reunión, presidida por Solís, secretario general de dichos sindicatos y miembro del Gabinete, manifestó unánimemente su sentimiento por una situación que ha inducido al Gobierno a realizar tal operación quirúrgica. Las nuevas disposiciones pueden tener — decía la resolución — «repercusiones políticas y pueden constituir una amenaza para la paz social». Es evidente que estos temores no son infundados. Ha habido en muchos lugares huelgas y manifestaciones para protestar contra los niveles de los actuales salarios.»

NUESTRO PAN DE CADA DIA

BARCELONA. — «La Vanguardia» (día 14) da cuenta de que después de dos aumentos en el precio del pan se trata de introducir otras «modificaciones», que afectarán, doblemente, al peso y al precio. He aquí en que consisten: Las piezas de 215 gramos, serán en lo sucesivo de 235 y costarán 3,50 pesetas; las de 380, 420, precio 6 pesetas. En cambio, las de 900 gramos no sufrirán aumento en el peso y el precio será de 11 pesetas.

El periódico afirma que al consumidor le satisfacían los pesos normales y lógicos de 1 kilo, medio kilo y 250 gramos. Y tras de otras consideraciones termina así:

«Sería mejor para panaderos y clientes que hubiera más claridad en torno a los pesos y a los precios. Desmoraliza un poco que el mundo de la más elemental subsistencia sea de un casuismo y formalismo tan engorrosos como inútiles».

EL SANTO OFICIO

BARCELONA. — Un tribunal de Barcelona ha dispuesto la recogida de todos los ejemplares de la traducción de la novela de Diderot «La Religiosa» porque constituye — dice — «un grave peligro». Pero el tribunal ha absuelto al editor de la traducción española Francisco Fernández Mateu de la acusación de «escándalo público» por la que se le había procesado.

700.000 NIÑOS SIN ESCUELA

GINEBRA (OPE). — El periódico independiente «La Tribune de Genève» (día 28 de noviembre) dice con relación al Segundo Plan de Desarrollo que son objeto de un meditado estudio diferentes problemas que inquietan al ciudadano medio. «Uno de los principales — concreta el periódico suizo — es el actual sistema de educación al que, al parecer, no se le habría prestado la atención que requiere».

Después recoge, con mucho detalle, la noticia dada por un periódico de Barcelona según la cual en España faltan 13.225 clases para salvar el déficit crónico. Otras 11.000 clases se necesitan para hacer frente al creciente número de escolares. Y concreta:

«En el plano nacional hay 700.000 niños y niñas de 6 a 14 años que no se benefician con la enseñanza escolar aunque ésta es obligatoria».

EL HOMENAJE DEL ATENEO IBERO AMERICANO A M. JEAN CASSOU

PARIS (OPE). — En el acto celebrado por la citada entidad en homenaje al académico belga, poeta, escritor y ex director del Museo del Hombre de París, ofrecieron el homenaje, en nombre de la Sección de Artistas Españoles, don Pedro Madrazo y en el de la Sección Literatura de la Institución, don José Ballester Gozalvo.

EL «ORFEO CATALA» INTERPRETARA «EL PESEBRE» DE PAU CASALS

BARCELONA (OPE). — Con motivo de las fiestas de Navidad, con la organización del «Orfeó Catalá» y la actuación de su famosa masa coral, se anuncia la representación de la hermosa obra original del eminente violoncelista y compositor Pau Casals, basada en un poema de Joan Alavedra. Actuará la orquesta Ciudad de Barcelona, y es muy probable que la dirección corra a cargo de Enric Casals, hermano del compositor, que ya dirigió la representación en Ginebra.

«El Pessebre» es la última composición de Pau Casals. Se ha puesto en escena en los Estados Unidos y en varias capitales y ciudades de América y Europa.

CONFIRMACION DE PENA

MADRID (OPE). — Los estudiantes barceloneses Joan Frigolé Reixach y Jordi Carbonell Sebarroja, ambos miembros del Sindicato Democrático Universitario, han sido condenados por el Tribunal de Orden Público por delitos de «reunión no pacífica» y «asociación ilícita». Por el primer delito se les ha impuesto las siguientes condenas: Un año y 10.000 pesetas de multa al primero y cinco meses de arresto al segundo. Por el de «asociación ilícita» tres meses de arresto a cada uno.

LA URSS, FAUTOR DE GUERRA

EL CAIRO. — Entre Port-Said y Alejandría, la URSS tiene estacionados ocho buques de guerra submarinos y de superficie en signo de amistad a la RAU y de enemistad a Israel. El 4 de este mes dos unidades zarparon de Port-Saïd, siendo reemplazados por un escolta y un lanzacohetes.

Curiosa manera de proseguir la campaña pro-Paz hace años iniciada — y poco a poco amortecida — por el sovietismo.

MAS PACIFISMO DE ESE

BIAFRA (Africa). — En Itú, población situada a 75 kilómetros de Aba, un dispositivo antiaéreo ha derribado un avión de guerra nigeriano que resultó ser un «Mig» pilotado por dos blancos y dos negros al servicio de Lagos.

YEMEN. — Cerca de Sanaa un avión soviético ha sido abatido a disparos cuando bombardeaba las posiciones tribales interviniendo en la guerra civil yemenita. El piloto resultó muerto.

COMO EN ESPAÑA

MOSCU. — El gobierno ha denegado el beneficio de amnistía al súbdito inglés Gerald Brooke, que la policía de Estado acusa de «manejos subversivos».

MURIO EL CARDENAL NEGRO (DE ENTRAÑAS)

NUEVA YORK. — Falleció en esta ciudad el cardenal Spellman, célebre por su espíritu ferozmente reaccionario y por su franquismo a ultranza. Este «humilde servidor»... de las malas causas estuvo comprometido en todas las gestiones de guerra y antipopulares de los EE.UU. Sin Paz Descanse.

TOMATADA INGLESA

ALICANTE. — Los productores de tomate de esta provincia y los de las de Murcia y Almería están alarmados por el probable rechazo de importación de tal mercancía por parte de Inglaterra, la cual empieza a surtirse de tomate procedente de Rumania, Bulgaria, Italia, Marruecos y Argelia. Al parecer, la actitud británica es una respuesta a España por el bloqueo franquista de Gibraltar. La importancia de los envíos de tomate a la Gran Bretaña se cifra en 50.000 toneladas, más las 100.000 toneladas de tomate canario, alcanzando en total la suma de *mil siete cientos millones* de pesetas, dinero que, de confirmarse la baja inglesa, dejará de entrar en España anualmente.

LA AGITACION UNIVERSITARIA

MADRID, 5. — Una nutrida manifestación de estudiantes desfiló por la Moncloa gritando libertad sindical y para los presos. En la Facultad de Ciencias penetró violentamente la policía para desalojar a los «revoltosos», resultando varios contusos por golpes o pedradas. Habiendo sido reabiertas las clases por orden autoritaria, una gran defección de alumnos se ha hecho notar particularmente en Derecho, Ciencias, Filosofía y Letras y Ciencias Políticas y Económicas. La huelga estudiantil se ha proclamado indefinida. La nieta de García Lorca, Isabel, que había sido detenida, ha sido liberada merced a las gestiones del embajador de EE. UU. Además, el ilustre apellido recuerda al régimen una vergüenza inocultable.

LA REPRESION

MADRID. — El minero Víctor Fernández Suárez ha sido condenado a tres meses de arresto por el T.O.P. por haber tomado parte en una manifestación y haber arrojado hojas a la vía pública en Mieres.

Por haber gritado «¡Libertad!» en las calles de Basauri (Vizcaya), el fiscal del T.O.P. pide también tres meses de cárcel contra los trabajadores Juan R. España, Manuel Gómez, Isidro Aguado, Modesto Fraile, Pedro Larrea, Gilberto S. José Batlle, Juan M. Arteaga y Liborio Liberal.

El haber proferido desde un coche «Gora Euzkadi Azkatuta» le costará al vitoriano Ignacio Ma Gregorio Borgeaud Ustara, un trimestre de cárcel.

En Barcelona han sido detenidos los «comisiones obreras» José Boan, Ambrosio Tudela, Antonio Rodríguez, Francisco Andrés y Manuel Murcia, al salir de la iglesia de la Santísima Trinidad de Can Baró, donde — según la policía — acababan de celebrar una reunión clandestina...

DISCOS

Hace poco en Versalles han robado un niño. Lo han hecho para obtener dinero. Si los padres no pagan lo exigido los raptores matarán al crío. La avaricia conduce a tan bárbaros extremos.

Especular con el dolor agudo de los padres y el terror del hijo...

Y es que hoy sin dinero «no se es nadie», «no se va a ninguna parte». El signo de cambio lo es todo, la persona, nada. Perezca la Humanidad y se salve la Finanza. Es el camino que llevamos.

Contra el positivismo monetario oponemos la poesía, la fraternidad, el desinterés sano. A los prácticos con monedero, con suma y multiplica (y nada de división y resta) los dejamos en compañía del señor Batista de Rusiñol y del Sylock de Shakespeare, rodeados de arpías, estropajosas de sacristía, y esperpentos de Corte de los Milagros.

«Que tus millones se vuelvan escarabajos», «que tus víctimas te impidan el sueño», Escanyapobres.

¿Qué el antidinerismo está demodado? Lo sé. Inútil que me lo digan. Por eso los raptos seguidos de asesinato de niños se multiplican; por esto la voracidad monetaria, la estafa canalla, la amistad vendida, el crimen crapuloso, están al orden del día, campantes y tiernecitos. Al cuerno la bondad, la vida simple, la armonía entre personas. Practicismo, peseterismo, yomenfutismo, caradurismo, cartera, y Banca y Bolsa. Y ministros de Finanzas. Y dinero no importa cómo.

Ante un niño degollado maldecimos la estabilidad de la actual «convivencia» y nos adentramos, una vez más, en la anarquía sin dinero.

Porque, en fin de cuentas, es humanismo y poesía verdaderos.

DISCOBOLO

HONESTIDAD Y RECATO

MADRID. — Pla y Deniel (a) Cardenal Primado, ha recomendado a los curas que echen de los templos a las mujeres ligeramente vestidas o que insinuen «escandalosamente» sus atractivos corporales.

(Nota Bene: Pla y Deniel es hombre de 93 años...)

Company català: Ofereix i ofereix-te: «De l'Anoia al Sena sense pressa» i «Poemes de llum i tenebra», dos llibres per a primer d'any, i fins el 31 de desembre.

RECIBIDO DEL INTERIOR

La F.A.I. ante la situación política social de España

LA FEDERACION ANARQUISTA IBERICA, que en ningún momento ha dejado de estar alerta y observar atentamente cuantos acontecimientos han venido produciéndose y se producen en España, hoy se dirige de nuevo a la clase trabajadora española fijando su posición frente a los últimos sucesos registrados, que no son más que otra mascarada por parte de quienes durante veintiocho años vienen sometiendo a nuestro pueblo a la más inicua de las dictaduras que ojos pueden ver.

LA SUCESION DE FRANCO

Para nadie es un secreto que el «ilustre general», de historial ensangrentado, está dando sus últimas boqueadas, agoniza. La enfermedad que tan «célebre personaje» sufre, poco a poco hace su obra: Le está comiendo y hay que prever que en breve desaparecerá para siempre quien en nombre de *Dios* adquirió la responsabilidad de más de un *millón de muertos*, sembrando al mismo tiempo la destrucción, el dolor y la miseria en numerosos hogares. Pero antes de desaparecer ha legado a uno de sus más serviles capitostes la continuidad de su odiosa labor, R. Carrera Blanco, a quien le toca el «honor» de proseguir la ruta del infame dictador. Su nombramiento ha causado alguna sorpresa y no menos malestar en ciertos sectores, particularmente en los monárquicos, ya que éstos confiaron siempre en que el sucesor de Franco sería Muñoz Grandes, hombre que cuenta con algún prestigio en los medios militares españoles.

Franco antes de desaparecer de la escena política, y quizás de la tierra, ha querido, una vez más, demostrar que todos cuantos le ayudaron en la «cristiana cruzada», no eran otra cosa que unos simples peleles.

LAS CORTES Y SUS ELECTOS

Han tenido lugar, recientemente, las elecciones destinadas al nombramiento de la llamada *Cámara de representantes*, y, al efecto, se ha tenido el cinismo de que, en las mismas se hallasen representados ciertos «cabezas de familia», con el fin de demostrar que la *liberalización* no es palabra vana en el régimen franquista; pero esta maniobra no ha cuajado en el espíritu de la clase trabajadora española, ya que ésta sabe muy bien, porque no lo ignora, que estos representantes «familiares» no serán ni más ni menos que un cero a la izquierda, es decir, que carecen de valor alguno en el conjunto gubernamental, puesto que en ningún momento su voto pesará en las determinaciones que tome.

Hace falta, es necesario que el pueblo español, haciendo prueba de su dignidad, denuncie esta farsa escandalosa, cínica, hipócrita...

PLAN DE DESARROLLO

Con la idea de ponerse a lo que llaman hora de Europa, el franquismo intenta realizar este llamado plan, que no tendrá otra finalidad que la de sumir al pueblo y a la clase media de España, en peores circunstancias de las que están. Desgraciadamente las «democracias», todas las democracias del mundo político, siguen haciendo oído sordo a esas mascaradas franquistas, y se conforman con la actuación del «generalísimo» en el poder y desde el poder. Ahora, seguramente, tal vez sea posible que por parte de ciertas potencias y de manera formal — ¡qué vergüenza! — se apoye la entrada de España en el Mercado Común, aún sabiendo esas Naciones que la única aportación que puede ofrecer el franquismo de manera efectiva, tal concierto económico Europeo no es otra que la que sale de su amplia cantera de ensotanados que se encuentran y se cuentan por millares en los múltiples Seminarios de la Península Ibérica.

Ayer, y frente a toda lógica, se facilitó la entrada del franquismo en la UNESCO. Hoy, a pesar de la realidad anti-democrática española, se intenta facilitar su entrada, como arriba apuntamos, en el bloque *económico europeo*. Todo esto es propio del capitalismo y sus sistemas estatales, que recurren a todos los medios antes que ceder nada al pueblo productor.

CONFLICTOS SOCIALES

La propia prensa franquista, a pesar del esfuerzo que hace para disimularlo, no deja de reconocer la gravísima situación — convertida en tragedia — del empleo de la mano de obra, que representa, sobre todo en los momentos actuales en que el régimen se ve precisado, para buscar ciertas medidas de compensación, a tener que aumentar de forma muy visible, el coste de la vida.

La crisis que en algunos países europeos se vive, ayuda en gran manera a que el número de parados vaya en aumento y, los obreros españoles que hasta hoy estuvieron trabajando en Alemania, Suiza, Bélgica, Holanda y demás, al no serles renovados los contratos, se ven obligados a regresar a España. Esto hace que sea un importantísimo gravámen a la situación en que se encuentra, aparte de las divisas que esta emigración aportaba al régimen que sumaba en total millares y millares de pesetas, transformándose ahora, al no ingresar nada en este concepto, una carga pesada para el Estado dictatorial-fascista.

La F. A. I. lanza este llamamiento a todos los trabajadores españoles para que denuncien públicamente el estado misérrimo en que se encuentran, ya que tienen derecho y deben gozar de todas las garantías que les faculte llevar el pan a sus hogares. Deben también, denunciar con vehemencia todos los cantos de sirena, respecto a los sindicatos verticales, nidos de farsantes y agradecidos.

España, presa de las funestas garras de un totalitarismo sin nombre. Presa deseada por el poder clerical y militarista, administrada y dirigida por el Opus Dei, bajo la mirada vaticanista y las bayonetas del régimen que cruelmente la enyuga, con el visto bueno de quienes alardean de demócratas.

España, pueblo de heroicas gestas, amordazado actualmente por las leyes omnímodas, draconianas de la moderna inquisición con toque fascista. Levántate, pueblo rebelde a toda tiranía, sacúdete ese sueño que pesa sobre ti, y como Don Quijote arremete contra todos los que te inmovilizan. No continúes más tiempo impasible y sin libertad.

La F. A. I. y la C. N. T. no han desaparecido, viven. No están al lado de los traidores. No son fascistas, son libertarias, no son ni pueden ser tampoco «Comisiones Obreras» que nada harán en provecho de los oprimidos. No olvidéis obreros españoles, que tanto la F. A. I. como la C. N. T. están a vuestro lado dispuestas a la lucha, para acabar con los enemigos de la libertad y la justicia que ahogan al pueblo español.

España, noviembre 1967.

Federación Anarquista Ibérica. *Comité Peninsular.*

AREA MUNDIAL

LA REVUELTA ESTUDIANTIL

ESPAÑA está acogotada, pero no es conformista», ha declarado el periodista Rodolfo Ciapucci tras una gira efectuada en nuestra tierra. Lo sabíamos, y no nos sorprende. El régimen franquista jamás ha sido aceptado voluntariamente, y si el mismo subsiste es por lo de «a la fuerza ahorcan».

Frecuentemente los obreros y los estudiantes demuestran su descontento con huelgas de tajo y de aula. Ellas siempre se refieren, en principio, a reivindicaciones; pero por poco que duren, aparece a la superficie el deseo de libertad sindical y ciudadana que a ambos estamentos anima. Recientemente el estudiantado de Madrid ha reivindicado de nuevo su derecho a la sindicación propia, y al serle negado se ha apoderado del amplio recinto universitario y en él se ha hecho fuerte contra la policía, incluso utilizando barricadas levantadas al efecto. La lucha ha sido dura y los estudiantes detenidos han declarado al juez que ellos y sus amigos se mantienen en estado de agitación debido a una conculcación de derechos que efectúa un Estado cavernario, y a causa de la existencia de presos sociales, políticos y universitarios, injustificable en países civilizados. Es de notar la generosidad de estos muchachos que, al tiempo que se sacrifican por su causa, no olvidan la causa de los trabajadores. Esta conjunción de esfuerzos, esta comprensión de unos y otros, dará dentro de poco excelentes resultados.

De momento la Universidad de Madrid está provisionalmente cerrada. Ni una sola clase se celebra en ella por miedo autoritario de que la acumulación de personal joven provoque reuniones multitudinarias de protesta cual ha ocurrido en los últimos días. Contra lo que esperaban los jerarcas docentes (no decentes), la perspectiva de porrazos de la Poli Armada no redujo la asistencia a las asambleas estudiantiles, pudiéndose aun añadir que la concurrencia a éstas llegó al 90 por 100 del cupo universitario madrileño. Las barricadas de la Facultad de Medicina fue asaz difícil asaltarlas, y así las pancartas que ostentaban en grandes caracteres el «¡Fuera Franco!», «¡Libertad para los estudiantes y obreros detenidos!», más el atrevido «Buen aniversario, Franco asesino», tuvieron buena y forzada lectura entre los bípedos policías que por un morral de pienso se prestan a atropellar personas como caballos y alocados.

Las peleas entre jóvenes cultos y jenízaros franquistas han durado varios días, y en 4 de diciembre se reprodujeron furiosamente hasta bien entrada la noche. Contusos los hubo a docenas, de uno y otro lado, y la suma de estudiantes detenidos a consecuencia de la lucha suman un centenar por lo menos, la mitad de los cuales han sido puestos a disposición de ese Tribunal de Orden Público que cumple fielmente su «deber» de coronar, con sendas condenas, la represión fascista.

Malo por los encausados. Pero la conducta draconiana de las autoridades franquistas amenaza extender la huelga estudiantil a todas las Universidades de España, atrayendo a la vez la adhesión positiva de los trabajadores y la simpatía del mundo liberal extranjero. Franco puede pegar tan fuerte como quiera, pues dispone de la fuerza bruta. Pero el pueblo dispone de la razón, ese arma que parece empírica pero que, en determinados momentos, en capaz de engendrar una fuerza irresistible. Ya veremos si a la postre «Franco el asesino» la soporta.

LA «DEMOCRACIA VERDADERA»

«El Estado irá desapareciendo por sí mismo.» Así dijo Lenin a quienes, revolucionarios, temieron que la formalización del Estado en la Revolución entrañara consecuencias antirrevolucionarias para el porvenir. Han transcurrido cincuenta años desde entonces, y los temores de los interlocutores de Lenin han resultado fundados. El Estado ruso «revolucionario» ha devorado a su propia madre: la Revolución. El Estado fue Stalin, y, de haber sido de otro, habría resultado lo mismo: una dictadura drástica y asfixiante. El pueblo en la URSS no cuenta absolutamente para nada. Todo se dispone y «arregla» desde las alturas kremlinianas.

Fingiendo festejar el «Día de la Constitución», el diario moscovita *Pradva* (Verdad...) afirma: «La democracia soviética es una expresión elocuente de los principios de la sociedad nueva, de la que están ausentes los antagonismos sociales y nacionales, resultando fuerte, robusta por su unanimidad ideológica.»

La democracia soviética elaborada por una dictadura implacable y persistente, tiene mucho de la «democracia orgánica» que envanece a Franco, democracia que no permite el funcionamiento de sindicatos auténticos, que somete al obrero y al estudiante a un sindicalismo de Estado, y si alguna diferencia existe entre ambas «democracias sociales» es la de que el Estado ruso se ha erigido en patrono único, en tanto el sanguinario de El Pardo deja maniobrar a sus anchas a la antigua burguesía.

Por el resto, en España el problema se reduce, para el Poder, a un incremento de las fuerzas represivas, y en la URSS también. ¡Prueben los trabajadores y los estudiantes rusos abrir sus sindicatos originales, y ya verán el trato «democrático» que el Kremlin les depara! ¡Salgan los intelectuales, con sus escritos, de la línea trazada por el lápiz rojo! Ni derecho a defensa en la URSS les queda. Véase, para el caso, el consabido botón de muestra:

«MOSCU. — Alejandro Ginsburg, defensor de los intelectuales Siniavsky y Daniel, dentro de unos días será juzgado por delito de propaganda antisoviética realizada en el extranjero, donde ha publicado un «Libro Blanco sobre el proceso Siniavsky-Daniel». Ginsburg está preso y rigurosamente incomunicado.»

OTRA VEZ MAKARIOS

Como es sabido, Grecia y Turquía estuvieron en un tris de declararse la guerra por unas agresiones ocurridas en la isla de Chipre, cuya población en una parte es turca y en tres griega. La paz, siempre precaria entre ambas colectividades, de vez en cuando se interrumpe, sobreviniendo una lucha ancestral que suele saldarse con un mínimo de veinte personas muertas. En la última ocasión los enterrados por causa semejante han sido 29, tres soldados helénicos y veintiseis paisanos turcos. La inspección internacional convino en que la culpa del sangriento incidente recaía sobre el general Grivas, jefe de las fuerzas griegas que Atenas mantiene, imprudentemente, destacadas en la isla.

Mediante regateos y reticencias onerosas, el gobierno helénico, nada seguro de que el pueblo lo secundara en una empresa bélica, decidió primero retirar a Grivas de Chypre, y luego, ante la inflexible presión turca, sacar el cuerpo de ocupación (15.000 hombres) que tiene destacado en la isla en amenaza constante para la tranquilidad de la población chypriota turca. Mas, cuando el acuerdo ya estaba dispuesto para la firma, salió el pope Makarios, presidente griego de la isla, poniendo el veto al «tratado de paz» sin preocupación de que el conflicto podía degenerar en guerra.

Y es que hay curas de cáliz y espada, de biblia y pistola, en todos los países y de no importa qué religiones. A última hora Makarios ha bajado... sotana.

MIENTRAS TANTO EN GRECIA

Miles de ciudadanos de izquierda permanecen encerrados en cárceles y reductos isleños bajo el peso de bárbaras condenas o por simple disposición gubernativa. Hasta aquí tal vez la Junta Militar que sojuzga al país helénico tenía ganancia de causa; mas, al parecer, la Junta, persiguiendo a los conservadores se ha excedido, o sea debilitado. Caramanlis, jefe de la política de derechas, se ha puesto en jarras contra la Junta y el bruto Patakos trató de detenerlo, no consiguiéndolo porque el viejo zorro puso pies en polvorosa. Y ya desde el exilio ataca a la dictadura cuartelera sin moderaciones de lenguaje. Recientemente ha circulado unas declaraciones que han sido prohibidas en la prensa griega. Sin embargo, la Junta ha servido a los periódicos un contraataque que varios diarios de Atenas se han negado a pasar, pese al ruego-orden recibido de Patakos. Los redactores de estos diarios refractarios «serán severamente castigados», y fácil es creer que ellos — «Vradyni» y «Apoyevmatini» — serán suspendidos.

La actitud de Caramanlis nos recuerda la de José Sánchez Guerra y de Aniceto Alcalá Zamora, dos monárquicos de solera que a causa del golpe de Estado del general Primo de Rivera se declararon republicanos activos, hasta el punto de originar el destronamiento de su ex mimado rey Alfonso XIII. ¿Qué piensa actualmente el conservador Caramanlis del reyecito de Grecia, puesto a la disposición de la militarada de los Patakos? ¿Hay monarquía para muchos días, en el país de los Siete Sabios?

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

Para relacionar:

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-París (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra: Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

ASI VA EL MUNDO

ENTRE los genios que presiden en los imperios del mundo, Ituriel ocupa uno de los primeros rangos, y tiene el departamento de la Alta Asia. Una mañana bajó en la morada del Escita Baboue, sobre la ribera del Oxus, y le dijo: Baboue, las locuras y los excesos de los Persas han provocado nuestra cólera: se ha celebrado ayer una asamblea de los genios de la Alta Asia para saber si se castigaría Persépolis o si se la destruiría. Vés a esta ciudad, examina todo; de lo cual volverás para darme una relación fiel, y yo me determinaré sobre tu informe a castigar la ciudad o a exterminarla. Pero, señor, dijo humildemente Baboue, yo no he estado jamás en Persia; y ahí no conozco a nadie. Tanto mejor, dijo el ángel, así no serás nada parcial; tú has recibido del cielo el discernimiento, y le añado, el don de inspirar confianza; anda, mira, escucha, observa, y no temas nada; serás en todas partes bien recibido. Babouc subió sobre su camello y se puso en camino con sus servidores. Al cabo de unas cuantas jornadas, encontró hacia las llanuras de Sennaar el ejército persa, que iba a combatir el ejército indio (o indúe). Se dirigió primero a un soldado que halló apartado. Le habló, y le preguntó cual era la causa de la guerra. Por todos los dioses, dijo el soldado, de eso no se nada; este no es mi asunto; mi oficio es el de matar o de que me maten para ganarme la vida; no importa a quién sirvo. Mañana mismo podría yo muy bien pasar en el campo de los indios; pues se dice que dan cerca de una media dracma de cobre por día a sus soldados de más, que lo que tenemos en este maldito servicio de Persia. Si quiere usted saber porque se pelea, hable con mi capitán. Babouc habiendo hecho un pequeño regalo al soldado entró en el campo. Trabó inmediatamente relaciones con el capitán, y le preguntó la causa de la guerra. ¿Cómo quiere usted que yo lo sepa?, dijo el capitán. ¿Y que me importa esa bella causa? Yo vivo a dos cientas leguas de Persépolis; oigo decir que la guerra está declarada; abandono enseguida mi familia, y voy a buscar, según nuestra costumbre, la fortuna o la muerte, puesto que no tengo nada que hacer. Pero sus compañeros, dijo Babouc, ¿no están un poco más instruidos que usted? No, dijo el oficial; apenas hay nuestros principales sátrapas que sepan bien precisamente porque nos degollamos.

Babouc extrañado se introdujo entre los generales; entró en su familiaridad. Uno de ellos le dijo por fin; la causa de esta guerra, que asola desde hace veinte años el Asia, viene originariamente de una disputa entre un eunuco de una mujer del gran rey de Persia, y un empleado de oficina del gran rey de la Indias. Se trataba de un derecho que valía, poco más o menos, la trigésima parte de un dárico. (1).

El primer ministro de las Indias y el nuestro sostuvieron dignamente los derechos de sus amos. La disputa se enardeció. Se puso de una parte y de otra en campaña un ejército de un millón de soldados. Es menester reclutar este ejército todos los años de más de cuatro cientos mil hombres. Los asesinatos, los incendios, las ruinas, las devastaciones se multiplicaron, el universo sufre, y el encarnizamiento continúa. Nuestro primer ministro y el de las Indias protestan a menudo que es solo por la felicidad del género humano que obran; y a cada protesta hay siempre algunas ciudades destruidas y alguna provincia asolada.

Al día siguiente, sobre un rumor que se extendió que la paz iba a ser concertada, el general persa y el general indio se apresuraron a dar batalla; esta fue sangrienta. Babouc vio todas sus faltas y todas su abominaciones; fue testigo de las maniobras de los principales sátrapas, que hicieron lo que pudieron para derrotar a su jefe. Vio oficiales muertos por sus propias tropas; vio soldados que remataban el degüello de sus camaradas moribundos para arrebatarles algunos despojos ensangrentados, desgarrados y cubiertos de lodo. Entró en los hospitales en donde transportaban a los heridos que en su mayor parte expiraban por la negligencia inhumana de esos mismos que el rey de Persia caramente pagaba para socorrerlos. ¿Qué es esto?, exclamó Babouc, ¿son hombres o son fieras? ¡Ah! bien veo que Persépolis será destruida.

Ocupado de este pensamiento, pasó en el campo de los Indios; fue tan bien recibido como en el de los Persas, conforme le había predicho; pero ahí vio todos los mismos excesos que le habían acometido de horror. ¡Oh, oh!, se dijo a sí mismo, si el ángel Ituriel quiere exterminar los Persas, es menester pues que el ángel de las Indias destruya también los indios. Habiéndose luego informado más al pormenor de lo que había ocurrido en uno y otro ejército, se enteró de acciones de generosidad, de grandeza de alma, de humanidad, que le asombraron y le encantaron. Inexplicables humanos, se exclamó: ¿Cómo podéis reunir tanta bajeza y tanta grandeza, tantas virtudes y tantos crímenes?

. . . . . .

(De «Visión de Baboue», de Voltaire). Traducción de JUAN.

(1) El dárico vale 24 francos.

chispas

«La injusticia es el placer de los jueces.»

⁂

1958. *C. lo dijo: «Tal periódico es pobre, pobre.»*

Mentalmente, C. no tenía donde caerse muerto, muerto.

⁂

Sentencioso: «Siguiendo así, el periódico se muere.»

A Sentencioso lo enterramos al mes siguiente.

De ello hace nueve años.

⁂

«Nuestra oja deve hestar vien echa.»

Vweno, onbre.

⁂

«El periódico es de plomo. Se me cae de las manos.»

Pues cuidado con los pies, que los tienes largos.

⁂

«La fonda mejor que el fondo, la copia mejor que el original, la pintura mejor que la natura.»

⁂

Fue a ver «La Maja desnuda» y le entusiasmó el marco.

⁂

Mendigo de escritos, como profesión nueva.

⁂

Con hojalata sácame caprichos de oro.

⁂

«¡Hay que superar los textos!»
¡Hay que superar las testas!

⁂

¡La venganza es el placer de los dioses!

⁂

Como para romper el tintero.

CHISPERO

B.D.I.C

COLUMNA DEL EMIGRADO

Luego dicen que la patria

Yo soy aragonés del coso de Vicién y por necesidades familiares tuve que trasladarme al extranjero, igual que lo hacen extremeños, andaluces, castellanos, gallegos y demás «hijos de la patria» con mucha menos suerte que los patriotas que chupan de la explotación ajena o de las tetas del Estado. Hijo de una familia relativamente numerosa, he ejercido de pastor, de gañán y también de «carrilano». Por último caí en el depósito de los sin trabajo, resolviendo enrolarme para unos trabajos de Cataluña, de donde, pensándolo mejor o peor, pasé a Francia, donde actualmente me encuentro. Como yo hay jóvenes incontables tirados por el mundo en busca de una situación estable digna del que, por juventud, está en derecho de crearse un hogar, cosa que en la patria a muchos nos resultaría imposible.

En las localidades mayores no diré que el joven obrero no tenga aguante. Pero lo que es en la agricultura, no. En los riscos que yo conozco y más arriba de ellos, el surco es ingrato, y gracias que dé para que nuestros padres y el hermano mayor subsistan, con todas las estrecheces que de sobras conocemos.

No lo digo por decir, pero la gente campesina abandona la tierra tal como yo lo he hecho. Apoya mi razón el recorte de diario que acabo de recibir de Barbastro:

«ZARAGOZA. — De acuerdo con los más recientes datos de rectificación del último censo oficial (1960), la población de la provincia de Huesca ha disminuido entre 1960 y 1966 en 3.641 habitantes. Al finalizar el año 1966, la población absoluta de hecho era de 229.902 habitantes.

»Este proceso de disminución no es un fenómeno nuevo en el proceso demográfico de la provincia, ya que de 1940 a 1950 la población oscense pasó de 235.439 a 231.647 habitantes. Sin embargo, a partir de 1960 los datos estadísticos evidencian una evidente curva descendente.

»La disminución, no obstante, se hace más espectacular aun respecto a la lista de localidades. De acuerdo con los últimos datos, los 349 municipios de 1960 han quedado reducidos en 1966, a 297.

»Conviene precisar que en la provincia de Huesca se están poniendo de manifiesto los fenómenos demográficos propios de las regiones esencialmente agrícolas. Así, por ejemplo, en los Pirineos, los núcleos más pequeños de población (de 10 a 75 habitantes) van desapareciendo; se trata de tierras de escasa calidad que se dedican a repoblación forestal. Las localidades del Somontano son ya núcleos de 300 a 600 habitantes.

»En la zona meridional de la provincia, los ríos son casi siempre la clave de la distribución de la población; los conjuntos urbanos cuentan aquí con más de mil habitantes. Lejos de las corrientes fluviales, los términos municipales son extensos, acusándose una sequedad y despoblación que adquiere en los Monegros sus índices más expresivos. Respecto a la población relativa, ésta es en Pirineos de unos 10 habitantes por kilómetro cuadrado salvo excepciones como Jaca y Sabiñánigo, que superan los 100 habitantes por kilómetro cuadrado. El Somontano y las Planas de Huesca, y Barbastro, con mayores recursos, ofrecen índices más altos, con términos de 30 habitantes por kilómetro cuadrado, alcanzando el máximo el fértil país de las Riberas, mientras que la Litera está entre los 20 y los 40, a excepción de Binéfar que, merced a sus prósperas industrias, rebasa los 100. Como contraste, en los Monegros se vuelve a los 10 habitantes por kilómetro cuadrado.

»La disminución del número de localidades se explica no sólo por la creciente despoblación del medio rural, sino por la anexión o fusión administrativa de unos municipios. Sin olvidar otras localidades de montaña que han sido totalmente abandonadas por sus habitantes.

»Más grave es que, de los 297 municipios (aparte de otros cuatro, nuevos administrativamente) que constituyen hoy la provincia de Huesca, sólo 44 han experimentado en estos seis últimos años un aumento de población, habiendo disminuido los otros 253, algunos de manera alarmante.

»Entre las localidades que han crecido, podemos citar la capital, Huesca, que ha pasado de 24.377 habitantes en 1960 a 27.467 en 1966; Monzón, de 9.100 a 13.381; Barbastro, de 10.227 a 12.790; Jaca, la capital del Pirineo, de 9.856 a 11.107; Fraga, de 8.691 a 10.069; Sabiñánigo, de 6.184 a 8.562, y Binéfar, de 5.529 a 6.312.

»Se despuebla el medio rural en beneficio — en gran parte — de Zaragoza y Cataluña en general; sólo en Barcelona había, en 1950, 32.000 oscenses más que en la propia capital de Huesca. El remedio a esta despoblación está en crear nuevas industrias, en mejorar las comunicaciones y, sobre todo, en redimir los inmensos secanos.»

Es de esperar que esta hemorragia vecinal que tanto lamentamos tenga fin un día que, sin Franco ni coacciones de gobierno, el suelo que nos es común a los españoles sea enriquecido con agua, fertilizantes y maquinarias, a fin de que el bienestar no se encuentre solamente en las ciudades.

A. R. Palacín

Actividades de la S. I. A. en el Canadá

En extenso comunicado que nos envía el compañero F. Rebordosa secretario de tan excelente como humanitaria entidad, se hace resaltar la razonada protesta contra los furiosos y mortíferos bombardeos que Norteamérica efectúa sobre las tierras del Vietnam, ocasionando miles de víctimas inocentes.

Bueno sería, no obstante, que todo protestario por el terrorismo yanqui practicado en Indochina, se sirviera igualmente señalar la carátula del comunismo, también interesado en mantener la congoja en Asia o en donde se tercie, con tal de cumplir su propósito de dominar el mundo. El imperialismo es amplio y se pinta con diversos colores.

Por otra parte, S. I. A. canadiense se aplica a la práctica de la solidaridad que tanto crédito le ha proporcionado, particularmente en España.

NECROLOGICAS

GERMAN VERGARA

La ley inexorable de la naturaleza, que sigue su curso sin alteración, ha segado una vida más. El 20 de octubre acompañemos a su última morada al compañero Germán Vergara, de 71 años de edad, natural de Vitoria (Alava).

Desde muy joven se incorporó a las luchas sociales contra el Estado y la burguesía. Su temperamento activo e inquieto le llevó siempre a enfrentarse contra la injusticia. Donde ésta osó manifestarse, y él se encuentra presente para contrarrestarla.

Donde más se le conoció por sus actividades, reivindicando siempre el nombre de la C. N. T. y la finalidad por ésta perseguida, fue en Bilbao y su provincia.

Al producirse el cerco de Valencia por las hordas fascistas, como tantos otros que no tuvieron la posibilidad de embarcar, allí quedó el compañero Vergara a merced del despotismo y degradación de que fueron víctimas todos los que, después de larga y desigual lucha contra el fascismo, quedaban en calidad de prisioneros. Incorporado a las compañías de trabajo organizadas por los vencedores, logró evadirse, pasando aún algún tiempo en España con nombre supuesto, hecho éste por el cual no pocos compañeros le conocían por el nombre de Julián Marquina.

Aquejado desde hace años por diferentes dolencias físicas, entre las cuales un estado cardíaco extremadamente acentuado exigente de innumerables atenciones. Ciego a 90 por 100, encontrábase, a pesar de su buen deseo y voluntad en casi completa inactividad orgánica; pero si su estado físico le tenía en esa situación inactiva, su moral se mantuvo siempre sin decaer. En cuantas ocasiones le era posible conversar con los compañeros que le visitábamos, sus palabras eran de estímulo, incitando siempre a la continuación de la lucha con vistas a alcanzar una mejor transformación social, en la cual el hombre, el productor, la clase laboriosa, dejasen de ver ultrajada su dignidad de hombres. Con esta esperanza vivió, y con ella encontró el fin de la meta que a todos nos espera. Con la muerte del compañero Vergara la C. N. T. pierde un luchador cuya vida ejemplar debemos tener en cuenta quienes, amantes de la libertad lo habremos de conservar en nuestra memoria.

Que la compañera Matea, el compañero Orrantia y demás familiares, reciban el sentido y profundo pésame de esta Federación Local de Montauban. — *El Secretariado.*

ANTONIO GARCIA

Nacido en Montejaque (Málaga) en 1891. Falleció el 21 de noviembre de 1967 en Decazeville a consecuencia de una larga y cruel enfermedad.

Nuestro compañero García, desde muy joven perteneció a la C. N. T. en la Regional Andaluza, en todos los momentos de peligro supo estar en la punta del combate contra el capitalismo, la desigualdad y la injusticia.

Su recio temple de luchador es bien conocido por todos los compañeros que tuvimos trato con él y por los extraños a nuestro movimiento.

Desde el primer día del levantamiento faccioso empuñó las armas como defensor de la libertad, primero en Andalucía y más tarde en Cataluña ostentó cargos de responsabilidad, cumplimentando éstos como militante responsable de nuestro movimiento y como antifascista.

En Decazeville, donde vino a trabaar en 1939, y permaneció hasta su muerte fue un modelo ejemplar como compañero y como padre de familia.

Todas sus ambiciones consistían en ver liberado nuestro pueblo del yugo fascista que lo oprime y regresar a la patria chica su Andalucía querida.

Su entierro tuvo lugar el 23 de noviembre de 1967 en Decazeville, cumplimentando sus deseos éste fue civilmente sin flores ni coronas. Multitud de españoles y franceses asistieron al mismo.

En estos momentos de dolor y tristeza para todos nosotros, así como para su compañera, sus hijos, hijas, y toda la familia, desconsolados por la gran pérdida que acaban de sufrir, nos asociamos todos a vuestro duelo y dolor, y tú querido compañero García que la tierra te sea leve en este duro calvario de nuestro destierro. — *Por la F. L. y S. I. A., el secretario.*

OTRA PERDIDA SENTIDA

El compañero Bartrina, militante de la F. L. de Valence-Romans y responsable de S. I. A. en esta agrupación, murió en el día 1º de diciembre de una hemorragia cerebral.

Tenía 72 años, muchos de ellos dedicados a defender y ejemplarizar nuestras ideas de libertad.

Le acompañamos hoy a su última morada con mucha pena de los tantos que le estimábamos. — *El Secretariado.*

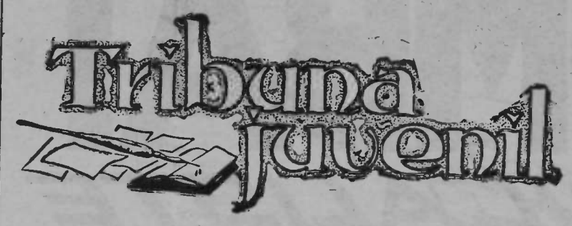
Ediciones «SOLI»

Rafael Barret:	**Obras completas (tres tomos)**	22,50 NF.
Voline:	**La revolución desconocida**	18,00 »
Rodolfo Rocker:	**Nacionalismo y Cultura** ...	15,00 »
M. Dommanget:	**Historia del 1º de Mayo**	12,00 »
Antologías:	**El Amor y La Amistad**	5,00 »
—	**Cultura y Civilización**	5,00 »
—	**La Historia**	5,00 »
—	**La Libertad**	5,00 »
Felipe Alaiz:	**Quinet**	5,00 »
Varios autores:	**Salvador Seguí. Su vida y su obra**	3,50 »
Pedro Vallina:	**Crónica de un revolucionario.**	3,00 »
J. M. Puyol:	**D. Quijote de Alcalá de Henares**	2,00 »
Anselmo Lorenzo:	**El poseedor romano y El patrimonio universal**	1,00 »
J. Ferrer:	**Vida Sindicalista** (agotado)	
Victor García:	**Raúl Carballeira** (idem)	1,00 »

EDICIONES «UMBRAL»

Felipe Alaiz:	**Tipos españoles** (2 tomos)	14,00 »
J. Carmona Blanco:	**Ciudad Caída**	10,00 »
M. Cranston:	**Debate imaginario entre Marx y Bakunin**	1,00 »
Fabián Moro:	**Discurso del Hombre Libre** ..	1,00 »
J. Ferrer:	**Conversaciones Libertarias («CNT»)**	1,50 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe
C.C.P. 1350756, Paris (Xº)



Opongámonos a lo absurdo

Mi edad no es propicia para tratar altos problemas; pero para comprender que el blanco es blanco y el negro, negro, poseo suficientes entendederas.

Si soy libertario no puedo ser comunista. Se está en las JJ. LL. por la libertad, y están, los comunistas, por la dictadura. Unos y otros somos antitéticos, nos repelemos; nos separamos.

El marxismo encuadra y nosotros rechazamos cuadro y cuadra. El comunista es regimentable y el libertario independiente. Yo busco la verdad en el fondo de los libros, y mi vecino comunista tiene tiempo de acudir al cine, al café, al deporte y a la célula, porque de lecturas no necesita. Se conforma con estar alineado, alienado, mandado y conducido, y para eso no necesita calentarse el cerebro. Zapatos fuertes, cabeza floja, y adelante.

Siendo el comunista así, y siendo además fermento de dictadura, no comprendo como se trata de conducir a un elemento de libertad cual el nuestro, al prado marxista-comunista para que pacemos, cual corderos, para indigestiones propias y servicios ajenos. Ajenos a nosotros y a las ideas escogidas; ajenos al interés de España y al futuro comunista libertario. ¿Por qué esa confusión libertario-comunista preparada po X, Y y Z? ¿No había bastante con el emplasto roya-noverticalista, que se nos viene ahora *juvenilmente* y absurdamente, con un «más difícil todavía»? ¿O es que se ha tomado el campo de las opiniones por una pista de circo ecuestre?

Comunismo libertario es una cosa y comunismo carcelario otra. Sin libertad no hay anarquismo posible ni subsistencia de C. N. T. Y si esta sindical no interesara más a quienes flirtean con el comunismo cubano, chino o lo que sea, en buena hora se colocaran en fila maoista o castrista, pues nada ni nadie se lo impide. Y en gracia ello comportaría un poco de consecuencia y les libraría de ser comparados con los cenetistas vergonzantes que todo y llamándose cenetistas se entregan al sindicalismo franquista. Si lo marxista interesa, no hay más que pronunciar el paso y quedar en el patio de enfrente, sin letrero en el dorso que siga diciendo: «libertario».

Uno entra en la vida militante por un ideal que ha comprendido sano y defendible, y las confusiones interesadas no las aprecia, y aun las desdeña. El idealista ha de ser franco y no jugar con varias barajas, como los políticos y los jugadores de ventaja. O se es libre, o se es esclavo: del vientre, de la vanidad o de la pirueta. Uno acude recién a la lucha, pero quiere asegurar sus pasos.

Y rechazar direcciones falsas y concepciones sin principios. Y entrar en casa limpia habitada por individuos formales, abnegados, solidarios. Los que han vivido ambiente semejante deban de estar satisfechos. Ha de ser hermosa la convivencia entre compañeros y compañeras dedicados a la vocación libertaria en fraternidad plena, sentida, robusta. Esto yo lo ambiciono y trato de encontrar mi elemento. Por la libertad, por la sociedad futura yo he de pulirme, esmerarme, hasta encontrar mi Yo, hasta realizar mi Individuo, hasta rechazar por asco la obediencia que, no importa quien, trate de exigirme...

FERNANDO

DEL REFERENDUM EN GIBRALTAR

CONTRA la resolución del Comité de los veinticuatro, excepto Australia, que votó a favor de Inglaterra, y del famoso gobierno de Franco para que no se celebrase el referéndum en Gibraltar, el gobierno inglés, comprometido y responsabilizado con este pueblo y con el resto del mundo, no tomó en consideración la resolución de ambos. Por lo cual el citado referéndum se llevó a efecto, como es sabido, dentro del mayor entusiasmo y orden democrático. A esta trascendental consulta al pueblo de Gibraltar, de elegir Franco o seguir siendo vínculo de la Gran Bretaña, fue invitado oficialmente el gobierno español, pudiendo disponer libremente de todo el mecanismo propagandístico de que se dispone en esta plaza, lo que no fue aceptado. Sin embargo, de igual forma camuflada, llegaron representantes de la prensa falangista. Igual invitación fue hecha para todos los países del mundo, de donde acudió la mayoría, con equipos de televisión y cuatro observadores del Commonwealth.

Aproximadamente eran trece mil los gibraltareños con derecho a voto, que lo hicieron en favor de la Gran Bretaña — 12.138 — y en favor de Franco, 44. El resto nulos por error, ausentes y fallecidos. He ahí unas cifras marcando la gran derrota, el desprecio a esos sublevados militares que, como cabecilla, mantienen al derrotado Franco. Fue la respuesta más justa, más consecuente a tantísimas arbitrariedades cometidas por Franco contra este pueblo de veinticinco mil habitantes. Contra todos; pero con más rigor han ido cayendo las estúpidas y vergonzosas medidas de represión, hiriendo los sentimientos de este pueblo que, como comunidad, tiene derecho lo mismo que todos a seguir defendiendo la libertad y bienestar de que disfruta. El asco que el franquismo le ha ocasionado, hace escupirle, odiarle y hacerse fuerte como la roca calpense para no caer en las zarpas de Franco.

***

Una vez más el clero español se ve complicado en una falsa política que atenta contra los principios de su religión. Ni una palabra, ni un gesto noble, ni una oposición abierta contra las injusticias se ha oído salir por boca de ninguno de los que predican paz y caridad. Al contrario: dar el visto bueno a cuanto se viene haciendo y hablando de forma insultante, sin nunca decir la verdad de su mala obra. Y ya que ellos callan, ya hablaré de lo que he visto preparar «españolamente».

Expulsión de todo súbdito inglés con residencia en el campo de Gibraltar; prohibir toda clase de alimentos de España, a través de las fronteras de Algeciras y La Línea; prohibir el oxigeno para los enfermos; limitar el espacio aéreo, para obstaculizar la llegada de turistas; cerrar la frontera de La Línea a las 23,30; no dejar pasar a las mujeres españolas que prestan servicios en lugares de trabajo; prohibir a los trabajadores el uso de sus motos y bicicletas para entrar con ellas en Gibraltar; quitar el pasaporte a todo español que estuviera trabajando en esta plaza; prohibir llevar para España ningún artículo de procedencia gibraltareña; maltratar a niños menores de diez años, de obra y palabra, por gustar caramelos ingleses. Todos estos desmanes son parte solamente de lo prometido y acordado, en cuyo caso, ¿qué podía esperar Franco de los gibraltareños? ¿que votaran para entregarse a las más bajas humillaciones de la tiranía? Si este torpe paso se hubiese dado, sería tanto como haber elegido su propio verdugo. Gibraltar hubiera pasado automáticamente a otro escenario, donde la obra del fascismo se desarrollaría exactamente igual que en España.

Yo, y lo mismo considero que mis compañeros de la Confederación Nacional del Trabajo, me identifico, me solidarizo con los pueblos que prefieren seguir siendo libres y respetados.

Si el referéndum, que tanto se cacareó en España el día 14 de diciembre de 1966, hubiese tenido las mismas características democráticas que el celebrado en Gibraltar el día 10 de septiembre de 1967, el pueblo español hubiese dado un mentís a los tiranos fascistas. De todas formas, tarde o temprano serán barridos por el movimiento libertario y por todo español que desea ser libre.

Gibraltar respira a todo pulmón; se desarrolla, construye su futuro dentro de lo democrático. Escogió la libertad despreciando para siempre la tiranía y sus ripios engañosos.

Nosotros ni prometemos ni queremos nada que no nos pertenezca. Pero después de Franco se pueden hacer muchas cosas en beneficio de los pueblos, de la humanidad, asegurando bien la libertad conseguida.

A. González

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

Recién llegados de España

TODO ha cambiado en España — se dice —. Cosas bonitas, semi-rascacielos, avenidas recién practicadas, fiestas cívicas y religiosas, procesiones con saetas y todo, vírgenes Marías y Marías desvirginizadas con tanto de culpa a las sacristías. Cucuruchos asustando a los niños, toros y manzanilla, olé y viva tu mare, por ser humano que viva.

Examen de conciencia general para emigrados por asuntos económicos y también para los denominados políticos, que, situados bajo el prisma de 1936, las cosas se verían claras e incluso prístinas.

Estima a la tierra todos la tenemos. Quedan allá familia y recuerdos, y el rastro de un buen trabajo libertario. Y queda también el problema moral, por una moralidad popular de ayer y hoy desvirtuada por 30 años de franquismo, y por intromisión viscosa de fascistas, nazis y yanquis en la parte que corresponde a éste por haber sacado de apuro económico al verdugo Franco.

Los mejores hijos del pueblo fueron liquidados del 36 al presente y docenas de miles de familias fueron cuarteadas a golpes de tiranía. Dolor inmenso el de España, sometida aún bajo la bota del más cruel de los despotismos. Después del hitlerismo, el régimen más horroroso que ha padecido — y sigue padeciendo — el mundo, es el de España.

Abnegadamente defendimos la libertad y el pan de los españoles, y perdimos la contienda. No tuvimos apoyo, cuando Franco lo obtuvo de Italia, Alemania, Irlanda, Japón y Marruecos. Las potencias democráticas se negaron a vendernos armas. La pérdida de la causa popular no es culpa nuestra, sino del mundo que nos fue adverso.

Pero aún estamos en nuestro punto de partida: el pan, la libertad y la dignidad de los españoles. Hay experiencia de un terrible pasado y ella debe servirnos para el presente y para forjar el porvenir. Sin el franquismo España es rehabilitable, y con satisfacción de vida el trabajador español no se verá precisado a ir con el morral a cuestas por esos mundos...

Juan CLARAMUNT

COMUNICADOS

F. L. DE BEZIERS

Considerando la importancia que para todo movimiento tiene el crecimiento de la actual ola de reacción internacional, y siendo múltiples los aspectos que nos afectan de máxima importancia, esta Comisión de propaganda invita a toda la militancia del interdepartamento y en particular a todas las FF. LL. limítrofes, para que asistan a la conferencia que con carácter orgánico celebrará en su local social, Caserna Saint-Jacques, 26, C. N. T. francesa el día 17 de diciembre a las 9,30, en la que el compañero Vicente Cruz disertará bajo el tema «El anarquismo ante los problemas de la revolución social».

Esperamos la asistencia numerosa de todos los compañeros que viven la hora actual de los problemas sociales y en particular de todo cuanto afecta a la liberación de nuestro pueblo. — *La Comisión de Propaganda.*

F. L. DE BURDEOS

El domingo día 17 del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Conferencia a cargo del compañero Miguel Celma sobre el tema «Itinerario de Camus».

Es de esperar que todos los compañeros y amantes de la cultura no faltarán a esta cita fraterna.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a todos los compañeros de esta F. L. y compañeros de las FF. LL. limítrofes a la charla que el compañero Vicente Soler nos dará el día 17 de diciembre a las 9 de la mañana en el local de costumbre con el siguiente tema: *Historia de una comarca y de un sindicato.*

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Tendrá sesión el 17 de diciembre por la tarde, con introducción, zarzuela y tres atracciones.

F. L. DE OULLINS

Esta F. Local convoca reunión para el primer domingo de enero.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo 17 de diciembre en la Bolsa del Trabajo, a las nueve y media de la mañana.

LE FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES

Au Café Saint-Severin (Salle du suos-sol) 3, Place Saint-Michel à Paris (Mº St-Michel). Le dimanche 17 décembre à 14 h. 30, conférence de Bernard Salmon sur l'auteur immortel du « Temps des cerises », J. B. Clément, poète, communard, pamphletaire. Une partie artistique illustrera plusieurs de ses œuvres.

CURSO DE ESPERANTO

Todos los compañeros que sientan simpatía con el proyecto de creación de un Curso semanal de Esperanto, que ha venido siendo anunciado en LE COMBAT SYNDICALISTE durante varias semanas, son convocados a una reunión que tendrá lugar el próximo jueves día 14 de diciembre de 1967, en nuestro local social, 24, rue Ste-Marthe, París (Xº), a las siete de la tarde.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a sus componentes a la asamblea que tendrá lugar el domingo 17 de diciembre a las 9 de la mañana, en el local de la C. N. T., Palais du Travail, Place L. Goujox, ex-Place de la Libération, Villeurbanne.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Quedan invitados todos los compañeros a la reunión general que tendrá lugar el domingo día 17 de diciembre a las nueve y media y en el sitio de costumbre.

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea general para el domingo 24 de diciembre para dar cuenta del Pleno. Precisa la asistencia de todos.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el sábado 16 a las 5 en punto de la tarde.

FOLLETON DEL «C. S.»

Por exceso de material aplazamos para el próximo número la continuación del trabajo que sobre historia social americana viene publicando el compañero S. Fernández.

CORREO DE REDACCION

—A. M., Clermont-Ferrand. Ya has visto. Pídele que reincida.

—J. B., Mane. Recibido todo.

—M. G., Bruselas. Recibida carta. Satisfechos.

—J. H., Marsella. Algo tuyo, y saludos a ambos.

—M. F., Montpellier. Recibidos art. y carta. Bien.

—M. C., Reims. Pasado aviso a la Admón.

ADMINISTRATIVAS

Estando en período de reclamaciones hasta el 31-12-67, puede ser se crucen los talones enviados con los giros de pago hasta dicha fecha, no se considere dicho talón como recibido. Para el resto que no haya cumplimentado el 1ro y 2o semestre del año, lo consideren y tomen en cuenta.

PARADERO

Javiera Sevilla, 1.264, W. Hill St, Long Beach, California (U. S. A.), 90810, desea saber el paradero de su hermano Juan Sevilla Moreno, que cree reside en Francia, según le dijeron. Quien pueda dar noticias del interesado, escriba a la dirección arriba anotada.

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1968

Ha sido puesto en venta. Solicitarlo a Amigos de S. I. A. de todos los países y en los centros confederales.

Precio 4 francos. En edición única de lujo.

TURRONES

A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,50; *Turrones (en pastilla).* Jijona, 7,00; Alicante, 6,00; Yema, 4,00; Mazapán, 4,00; Toledo, 2,50 frs. pastilla.

LIBROS para regalo

(Cubierta piel, papel biblia)

Obras Completas García Lorca	80 00
Obras Completas Blasco Ibáñez, 3 vols. (uno)	70 00
Episodios Nacionales, Galdós, 3 vols. (uno)	70 00
Obras Completas ,Miguel de Cervantes	70 00
Obras Completas, Carlos Riba (en catalán)	65 00
Obras Completas Joan Arbós (en catalán)	65 00
Teatro Casona, 2 vols. (uno)	65 00
Obras escogidas, Ciro Alegría	60 00
Obras Completas, A. Camus 2 vols. (uno)	65 00
Beethoven (biografía) por L. Capdevila (presentación lujo)	30 00
Obras Completas, Rafael Barrett, 3 vols.	22 50
Teatro Completo, de González Pacheco, 2 vols.	15 00

Giros y pedidos: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe; 75-Paris (Xe). CCP 13507-56.

Compañero, no caigas en ignorancia (bibliográfica) ignorando CIUDAD CAIDA.

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.

Es una edición «Umbral».

Y España ¿cuándo?

Tres países europeos denuncian a la Comisión de los Derechos del Hombre de Estrasburgo el régimen tiránico de Grecia. Según dejan ver los artículos 5, 6, 7, 8, 9, 10 y 11, el actual gobierno griego está en delito de fraticidio.

Lo curioso es que dos de los 3 países protestatarios son monárquicos, con reyecitos que de cerca o de lejos están emparentados con el rey griego. Se trata de Suecia, Noruega y Dinamarca, cuya casa real tiene la hija casada con el monarca de Atenas...

Dinamarca está regida por un gobierno socialista, y ahí radica lo pintoresco del caso: la contradicción de un pasado con un pretendido futuro.

No obstante los reparos, es bueno que se condene al totalitarismo griego; pero, ¿qué se espera para condenar al régimen genocida del general Franco? ¿Tanto asustan la espada y el crucifijo de la Inquisición española? ¿O tanto pesan y determinan los intereses creados? Porque si en Grecia no hay libertad alguna ni respeto para el individuo, ¿qué desemejanza se le observa con respecto al régimen español, cuando en Atenas se condena fuerte, pero no a fusilamiento — por ahora —, cuando en España en 30 años el franquismo se ha baleado friamente a más de medio millón de personas?

La religión ortodoxa coincide con la católica, y cuando ambas predican piedad échate a correr, porque si te atrapan... Sobre todo la Iglesia española, está interesada de siempre por el bautizo de sangre. Peiró, Companys, Cruz Salido, Zugazagoitia y otros antifascistas entregados por la Gestapo a Franco, son una mínima indicación del cariz sangriento de la política católico-fascista observada por el general Franco. Entonces, ¿por qué Patakos sí y Franco no?

José CERDEIRA

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

HABLEMOS, HOY, DE NOSOTROS MISMOS

TODA publicación tiene sus glorias y sus dificultades. La que nos ocupa, la nuestra, y cuya redacción recae de nuevo en nuestras peonísimas manos, no se libra ni de aplausos ni de vapuleos. Bueno es tener amigos que ayuden y contrarios que obstruyan. Todo favorable entorpece y frente a los obstáculos uno se despabila. Estamos con Ramón y Cajal cuando dice: «Desdichado el hombre al que nadie desea la muerte.» Pasa inédito por la vida.

La crítica más acerba que se nos he hecho la hemos aguantado hace poco: «El periódico no gusta ni a propios ni a extraños.» Los propios preocupan; los extraños, que se les invoque causa extrañeza.

La andanada, repetimos, hay que estimarla. Por ella el tema de «C. S.» fue vivo, ascuoso, rojiblanco. En la referencia, se sacudió la modorra. Nada del «se aprueba» soñoliento. La cuestión se puso sobre el tapete con toda la crudeza o claridad que merece. «¿Qué es lo que hace interesante a una publicación anarcosindicalista?» Pues la defensa cabal, argumentada, del anarcosindicalismo, en cuyo punto todos los reunidos convinieron en que el «C.S.» aparece cada semana con la bandera enhiesta, sin timideces, sin transigencias, sin desvíos, con apoyos decididos y lógica argumentada; ¡sin estridencias!, siempre inútiles para los que saben o pueden defender la opinión caudal del anarquismo e impulsar el sindicalismo libertario.

La reunión sancionó favorablemente nuestro esfuerzo haciéndonos justicia. Los que sorteamos duras dificultades; los que permanecemos en la fragua sin temor al trabajo ni a las rozaduras del fuego; los que sufrimos — a veces — enconos e ingratitudes: los que no exigimos otro premio que la certificación de ser útiles a la Idea, nos congratula el aprecio a nuestra labor, considerada necesaria a la causa.

Y no es solamente la reunión de próximos, la que se expresa. También la amistad lejana — en kilómetros — se manifiesta. La América «retorcida» nos ignora, y es buen síntoma. Mas la otra, la del «hombre derecho», la anarquista y anarcosindicalista, nos ofrece su simpatía. El fuera de curso palidece ante las cartas que demuestran lo contrario. Los compañeros de Béziers destinan semanalmente un paquete del «C. S.» a los emigrados económicos, en ejemplo a seguir por las demás FF. LL. Los amigos del «C. S.» de Montpellier, recogen de vez en cuando sumas para ayudar a la apurada administración del periódico. Los compañeros en situación física y materialmente crítica, cuando temen perder el periódico «por falta de pago» el mismo les es enviado gratis muy gustosamente. ¡Hay más de doscientos compañeros que lo reciben en estas condiciones! Y no solamente el «C. S.» sino «Umbral» incluso, esa revista con 20 páginas de educación libertaria y grabados que nadie critica y que pocos mencionan, a pesar del gran esfuerzo que se le dedica y del crédito que a la Organización proporciona...

Tenemos, pues, que el factor moral del periódico está reacreditado; que el «C. S.» tiene plumas solventes para desarrollar, garantizadamente, el combate; que plumas de oro no aparecen y mejor que así sea. Queda, pues sobre el tapete, la cuestión formato. ¿Cuatro, ocho o doce páginas? Mero problema de dinero, mero cálculo administrativo y de tiempo para la regularidad de las ediciones. Pero, más que resolución de comités ello exige la opinión de los lectores, pues, en definitiva, son ellos los que soportan la economía del periódico. ¿Cómo opinan, entonces, los compañeros lectores? ¿PREFIEREN EL FORMATO ACTUAL DEL «C. S.» A 4 PAGINAS, EL DE «ESPOIR» A 8 PAGINAS, O EL DE «UMBRAL» A 12?

Si nuestros fieles lectores se pronuncian, los comités, la redacción, la imprenta y la reunión latente obtendrán elemento de juicio. Pero bien entendido: En el segundo y en el tercer casos las ediciones sufrirían un aumento de gastos que la Administración soportaría hasta que no los pudiera soportar.

Y es que aquí radica el huevo del drama: la limitación de medios. Para establecer un fondo de folletos y hojas de propaganda con destino a la juventud y a la emigración económica, no precisaríamos de acuerdos ni ceremonias de plenos y congresos, ésos que con previsiones lógicas determinan, en la mayoría de ocasiones, un no ha lugar por falta de dinero. Si el tiraje del «C. S.» aumentara sensiblemente; si las FF. LL. y compañeros secundaran el ejemplo de la F. L. de Béziers, nosotros seríamos capaces de crear esas bibliotecas INDISPENSABLES para la propaganda y sin embargo inexistentes, al propio tiempo que mejoraríamos la presentación de nuestras dos publicaciones. ¿Se nos comprende? Todo es cuestión de vocación y entusiasmo, todo se reduce a un abandono de la rutina.

Creemos habernos expresado con la claridad y la prudencia precisas, quedando los amigos del «C. S.» y de «Umbral», junto con los compañeros todos, en situación de opinar en carta que pueden dirigir a la Redacción de este semanario.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I^y II. 19,00 francos los 3 volúmenes.

POSTAL DE ESPAÑA

Felicitación de Navidad

A todos los españoles que estáis fuera de nuestras fronteras.

A todos los que desde la guerra no habéis podido volver. A todos los emigrantes que buscásteis fuera de la península el calor que aquí os fue negado. A todos los trabajadores que dejasteis vuestro pueblo y vuestra familia por un salario mejor. A todos los soñadores que buscasteis en otras latitudes campo para vuestros sueños y vuestras ilusiones.

Yo, que estoy aquí, dentro de la ratonera, os saludo y os deseo felices fiestas.

Sé que vuestro corazón padece porque ya han pasado treinta años y no habéis podido volver; las fiestas de navidad se llaman del perdón cristiano, pero no hay perdón para los que lucharon por un mundo mejor y no se arrodillaron al dios rencoroso de la Iglesia española y de su legítimo y armado representante. Sé que habéis padecido hambre, cárcel y destierro, pero vuestro corazón no ha vacilado y seguís viviendo y seguís muriendo con la esperanza de un pueblo español regenerado, libre de curas, de militares y de falangistas.

A todos los que emigrásteis porque no os gustaba vuestra tierra, porque no encontrásteis el calor de un pueblo vivo y de una familia feliz porque en España se vive con la vulgaridad de la masa, del montón y del rebaño. Padecemos sed de espíritu pero andamos sobrados de consignas y de bendiciones.

A todos los «productores» víctimas de los planes de desarrollo, que salisteis escapados de vuestro terruño para dar de comer a vuestra familia, para pagar vuestras deudas, para compraros un piso, para poderos casar.

A todos los visionarios que no fuísteis profetas en vuestra casa y tuvisteis que buscar en otros horizontes el triunfo que aquí no llegaba.

A todos os deseo unos días felices y que los abrazos de familiares y amigos alegren vuestros hogares.

Y al entrar el año nuevo brindo porque nuestro pueblo tenga mejor suerte, porque nuestra generación, o la próxima, o la otra, vea el final de esta dictadura fascista hereditaria: el final de esta camisa de fuerza que nos asfixia; de esta metódica castración del pueblo ibérico; que se acaben los nietos de Hitler, los nietos de Mussolini, los discursos de F. y los tópicos de J. Antonio; que se acabe este Estado supercapitalista, supereclesiástico y superenchufista; que nuestro pueblo deje de ser manada y recobre su dignidad varonil.

Por todo esto alzo mi copa y brindo con vosotros a través de los Pirineos. ¡Salud!

Nica-Sipani-Agua

RESPONSABILIDAD DE LA C. N. T. ANTE LA HISTORIA

por JOSE MARIA GINE FOLCH

NADA de confusionismo, compañeros cenetistas del Exilio y de España. ¿Nos damos suficiente cuenta de los acontecimientos que en nuestro país se suceden uno tras otro? ¿Nos percatamos de que el franquismo va siendo recibido en todas las naciones? Persistencia, acción, y sobre todo seriedad. En la C. N. T. no hay pista para payasos, sino para gladiadores. No hay capillas frailunas ni fermentos politiqueros. Tampoco convienen paliadores y curanderos. Responsabilidad, visión e inteligencia. Todo es poco.

Los momentos actuales son difíciles, únicos, de prueba y firmeza. Precisan mucho estudio y análisis, firme reorganización y entereza ideológica. Los hay ya que recomiendan asnerías, colaboraciones indignas y transigencias fatales. Charlatanes aparecen uno en cada esquina, no vendiendo, sino regalando ponzoñas. Presérvese el cenetista para salvar a la C. N. T. y con ella a la España libre.

Centrémonos, y hagamos la labor necesaria para desvirtuar las maquinaciones de la Iglesia — esa del doble juego —, culpable principal del fraticidio del 18 de julio. El tiempo es oro y perderlo sería el desastre seguro. Ciertos compañeros se encastillan en la discordia, en el desvío, con sus recetas contrarias a la salud de nuestro organismo cenetista. El americano no es simpático esgrimiendo el dólar, ni los rusos ni los cubanos comerciando descaradamente con Franco. Toda simpatía hacia esa gente es negativa, es un colapso contra la felicidad de nuestro pueblo. No se nos venga con jugar al ajedrez con los curas «resistentes», pues así y todo dependen de la Iglesia del 18 de julio. Sin visión de cada momento, mal podríamos ser cenetistas. Dejándonos arrastrar por la actualidad que fomentan otros, seríamos nada más que unos pobretes que dejarían morir la C. N. T. en sus torpes manos. Si somos de la C. N. T., de la anarquía o de las JJ. verdaderamente libertarias, dispongámonos a cumplir obra seria y positiva, aventando rencillas particulares y criterios a ras de suelo. Nada de capillismos: corazón, y al objetivo. La mezquindad no pega con el anarquismo.

Nuestro puesto no está en la política, sino en el tajo, en la cultura sin empaque, en el esfuerzo constante por la redención humana. No hay exilio, ni franquismo ni cansancio que valgan. Quien se desmoralice, a la siesta, preludio del ataúd que le espera. La modorra no sirve para andar por nuestra casa, que es taller de ideas y fábrica de hechos.

Quien tratara de enterrar a la C. N. T. se enterraría a sí mismo, solamente, pues a la C. N. T. siempre le queda personal decidido para defenderla y prestigiarla.

Nuestra sindical es algo de peso, la C. N. T. es un cacho de historia y un empuje constante hacia el porvenir.

Quien trate de detenerla quedará, indefectiblemente, arrollado.

De «la oposición obrera» en Rusia

CUANDO tanto se ha incensado estos días pasados el 50 aniversario de la revolución rusa, por parte de los comunistas, bueno está, para situar cada cosa en su lugar, señalar lo que ya desde el principio de la revolución, fueron tácticas represivas, supresión de las más elementales libertades cívicas, afectando a los propios trabajadores, los que más contribuyeron a la lucha revolucionaria. Y una mujer, inteligente y sensible, con cargos en el seno del Partido, Alejandra Kollontai, se hizo eco, con gesto de dignidad, de amor a la justicia, de las quejas aportadas por los trabajadores sindicados, víctimas del furor represivo de quienes cínicamente se llamaban sus liberadores.

El estudio de la Kollontai: «La oposición obrera en Rusia», alcanzó, por la veracidad contenida, amplia resonancia en el interior y fuera del país. La amistad que la unía a Lenin fue motivo de que no le aconteciera daño como a otros que fueron eliminados. Salvó la vida, pero cuidaron de alejarla de Rusia, haciendo que desempeñara cargos diplomáticos en países lejanos. Los fragmentos que se insertan a continuación son lo suficiente elocuentes para poner de manifiesto las características coercitivas de un sistema político que ayer, como hoy, busca cercenar toda oposición que lleve por divisa la justicia y la libertad. — *Nota de Redacción.*

***

¿Qué es eso de la «oposición obrera»? ¿Es que, desde el punto de vista de nuestro Partido y de la Revolución obrera internacional hay que felicitarse de su existencia, o bien por el contrario, es una cosa nociva, de naturaleza a conturbar nuestro Partido, un fenómeno «políticamente peligroso», como ha declarado últimamente Trotsky, durante una discusión pública en torno al valor de los sindicatos?

Para responder a tales cuestiones que interesan y preocupan a muchos de nuestros camaradas, obreros y obreras, hace falta ante todo formularse las dos cuestiones siguientes: Primero, ¿de qué está compuesta la oposición obrera y cómo se ha formado? Segundo, ¿en qué consiste en el fondo la diferencia entre los camaradas dirigentes y la oposición obrera?

Un hecho muy característico y acerca del cual es menester llamar muy particularmente la atención de nuestros dirigentes: el hecho es que entre los comunistas, la oposición agrupa a la parte más consciente del proletariado organizado. La oposición está compuesta casi únicamente de obreros calificados en su profesión; lo prueban los nombres de los firmantes de las tesis en defensa de las funciones que afectan a los sindicatos. Esos obreros representan la vanguardia que va en cabeza del proletariado ruso, que ha soportado todo el peso de la lucha revolucionaria, y que en vez de haberse dispersado en cargos administrativos, dependientes del Estado, perdiendo con ello todo contacto con las masas obreras, por el contrario, ha permanecido unido a ellas. Continuando en la profesión, conservando relaciones firmes, estrechas, con sus respectivos sindicatos, es decir, con su rama de industria, en el curso de estos años de tormenta en que el centro de gravedad de la vida social y política ha irradiado más allá del terreno profesional, no era cosa fácil, cosa simple. La ola revolucionaria se ha apoderado y ha llevado bien lejos no pocos elementos capaces y activos de entre el proletariado industrial; perdiéndose unos en los frentes, otros en tales o cuales despachos administrativos, barajando «proyectos».

Los sindicatos han sido muy desmembrados. Tan sólo los obreros más sólidamente compenetrados de espíritu proletario, la verdadera flor del sector revolucionario *auténtico*, resistiendo la corrupción de los encumbrados, las mezquindades producidas por la vanidad; resistiendo la tentación de los puestos de administración, en una palabra, a todo el «burocratismo soviético», ha guardado íntimo contacto con «las masas», con los obreros, esas «castas inferiores» de las que han salido, defendiendo esos lazos orgánicos contra la influencia de los altos puestos del Estado soviético. Desde que en los frentes la situación de lucha ha calmado y que la balanza de la vida ha tomado más acentuada inclinación del lado de la organización económica, esos proletarios de sentir inquebrantable, esos firmes representantes de la clase productora, se han apresurado a abandonar la acción militar para responder al llamamiento de sus hermanos de clase; los obreros de las fábricas, los millones de proletarios rusos que arrastran aún, en la República Soviética del Trabajo, una miserable y vergonzosa existencia de presidiarios... Con su instinto de clase, esos camaradas que están a la cabeza de la oposición obrera, han comprendido que algo cojeaba en el régimen. Sí, ellos han comprendido que en tres años de revolución, sin duda hemos edificado el Estado soviético, fundamentando el principio de la República Obrera y Campesina de Trabajadores, más que el de la clase obrera en sí misma, en tanto que clase, en tanto que unidad social indivisible y dotada de necesidades, de intereses y de objetivos unánimes y homogéneos. Y debiendo poseer, por consiguiente, una política clara y constante, representa en la República Soviética un papel de menos en menos importante; influye de menos en menos en las medidas de toda especie tomadas por su propio gobierno; dirige de menos en menos la política; influye de menos en menos en la acción y el pensar de los órganos centrales del Poder. ¡Quién hubiera osado hablar al principio de la revolución, de capas inferiores o superiores? «Las masas», es decir, el conjunto de los trabajadores y los centros directivos del Partido estaban unificados. Las aspiraciones que la vida y la lucha engendraban en la base hallaban su expresión más exacta, su fórmula más clara y más sólidamente apoyada en los centros dirigentes del Partido. No había antagonismos entre unos y otros. No podía haberlos. Hoy tales antagonismos existen, y ningún artificio de propaganda, ningún procedimiento de intimidación, llegará a expulsar de la conciencia de las masas, la idea de que las *cumbres* de la administración soviética y del Partido comunista han llegado a formar una nueva «capa social» *bien característica*.

La oposición obrera la constituyen, ante todo, los proletarios que han permanecido unidos a la tarea del torno o de la mina, carne de la clase obrera. La oposición obrera sorprende porque ella no pone grandes figuras en plan de «vedettes», lo que se ha convenido en llamar «jefes». Como todo movimiento sano y derivado necesariamente de las relaciones sociales, ella ha salido del mismo seno de las masas obreras, y en seguida ha tomado arraigo en distintas direcciones, incluso en aquellos rincones de la Rusia Soviética donde menos se esperaba.

«Entre nosotros no se tenía idea de que hubiera en Moscú desacuerdos y discusiones en torno al papel a desempeñar por los sindicatos — decía un delegado siberiano en un congreso de mineros — y ya nos hallábamos preocupados por las mismas cuestiones que ahora aquí se presentan.» Tras la oposición obrera se yerguen las masas proletarias, mejor dicho, la oposición obrera es la parte más coherente, la más consciente, la más firme, en tanto que clase, de nuestro proletariado industrial. Ella estima que no está permitido, en el momento en que se construye el edificio económico comunista, sustituir a la gran fuerza creadora del proletariado por la bandería y los exclusivismos de la dictadura.

Alejandra Kollontai

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

ABEJAS Y ZANGANOS

EL señor Salvador de Madariga, cuyos conocimientos en todo lo relacionado con la vida inglesa son harto conocidos, publicó el pasado mes de septiembre, en «Revista de Occidente», un trabajo titulado: «El trasfondo de la crisis británica». De sus apreciaciones he subrayado algún punto que estimo merecedor de particular atención. Dice: «El nivel de la prensa popular inglesa es extremadamente bajo: refleja sobre todo un nivel de cultura general muy modesto. En vano buscaríamos libros en nueve de diez de las moradas obreras británicas: la Biblia se suele llamar «El Libro» simplemente porque no hay otro en la casa. Si el matrimonio obrero es joven, «El Libro» podría no ser la Biblia, sino el número corriente del grueso semanario ilustrado cuyas imágenes y textos propagan los hechos, gestas y gustos de las princesas reales y de las estrellas de cine, así como las trepidantes piernas de los héroes del fútbol.»

En verdad que no es apreciación muy lisonjera que digamos al respecto del proletariado británico. Es posible que no ande muy distante de la verdad si tenemos en cuenta la mentalidad obrera de otros países. Ello refuerza la opinión de cuantos creemos en la necesidad de impulsar la labor cultural, y de emancipación social a la par, en el seno de las masas productoras.

Pero ya al margen de la deficiente cultura del obrero inglés, Madariaga ofrece algunas consideraciones aduciendo la escasa asiduidad, la deficiente predisposición al trabajo que caracteriza al obrero del aludido país. Deduce que ello puede derivarse de la ancestral tarea de navegación, con temporadas de trabajo y largos períodos de descanso y de ocio. Y ya puesto a reflexionar, manifiesta también: «Glorificado antes, el trabajo es hoy infamado, y el obrero inglés — en compañía, claro está, de los obreros de casi todos los países — quiere hacer lo menos posible y por el precio más alto.»

La sutileza reflexiva que pone el escritor mencionado en otras materias, vemos que no descuella en el especto sicológico del trabajo, de los que trabajan... y de quienes viven del trabajo ajeno. Aún suponiendo que entre la clase trabajadora cundiera la propensión al mínimo esfuerzo, cosa muy discutible, ello tendría plena justificación ante la considerable cantidad de gentes que viven una regalada existencia de parásitos: la ancestral casta de los explotadores.

Lo normal, lo lógico, no estriba en que las cosas vayan como van. Lo equitativo será que llegue día en que los trabajadores hagan como hacen las abejas con los zánganos. ¡Y que todo el mundo trabaje!

DEL VERBALISMO A LA REFLEXION

Entre nosotros, entre los libertarios, la sinceridad en todo, es aconsejable que sea a modo de divisa. Sinceros para decir lo que está bien, según nuestra particular apreciación, y sinceros igualmente en lo de reconocer aquello que sea susceptible de enmienda, aunque lo necesitado de enmienda nos afecte en lo más vivo de nuestro ser.

Hace algún tiempo, un compañero francés, culto, conocedor de la Historia de España, y bien enterado de lo que fue nuestra revolución del 1936, dio una conferencia en una populosa localidad, en la que tanto en ella como en las localidades del contorno hay un crecido número de compañeros españoles. La conferencia hacía referencia a lo que fueron características de la revolución del 1936. Y bien, el número de compañeros españoles fue escasísimo, un número muy reducido, cosa que extrañó a los propios compañeros franceses, o simpatizantes, que acudieron. ¡Ah, pero cuando en la misma localidad se ha dado un mitin, un acto que podríamos llamar de resonancia, lo que se dice de compañeros, ha habido considerable afluencia!

Con el amigo y compañero Felipe Alaiz íbamos en discrepancia acerca de una cuestión: él se burlaba, tomándolo como hueca bullanga, como cosa superficial, lo relacionado con los mítines. Por mi parte he considerado que el mitin constituye estimable factor de propaganda, para levantar entusiasmo, para encender la pasión hacia una causa justa y liberatriz. Pero había cuenta de que el entusiasmo, la euforia sentimental, es cosa pasajera, complemento del mitin conviene que lo sea el exhortar a leer nuestra prensa, los folletos, los libros; el captar elementos nuevos a nuestra organización. Es en este plan como me parece puede dar resultados positivos la organización de mítines.

Hay que diferenciar convenientemente el mitin de la conferencia. Lo primero tiende, como se ha dicho, a mover las fibras del sentimiento. La conferencia incita a la reflexión. Hay muchos temas alrededor de los cuales se abre cauce a la reflexión. Temas de orden cultural, de carácter sociológico; temas que se adentran en lo que son nuestras cosas, nuestra orientación, nuestros problemas de tipo libertario-sindical.

Importa no confundir, saber diferenciar: a un auditorio de compañeros, de militantes, es a todas luces absurdo tomar un empaque de grandilocuencia tribunicia, diciendo pestes contra el Estado, amenazando a Franco y a sus guardaespaldas, y afirmando con voz estentórea y empaque apocalíptico la inminente caída del régimen fascista hispano. No, a la militancia se le han de presentar temas que inciten a reflexionar, que promuevan el diálogo; no cosas que tiene ya sabidas, y en torno a las cuales, por más grandilocuencia que se emplee no se le puede decir nada nuevo. Ello es tan absurdo como si a un público compuesto por una mayoría de emigrados económicos se le fueran a plantear nuestros problemas internos de organización.

La modestia es una virtud sobresaliente. Es una virtud que han poseído la mayoría de quienes han sido nuestros maestros en ideas. Pascal decía que no hay hombre, por ignorante que sea, del cual no podamos aprender algo. Tener la pretensión de saberlo todo; creer que ya no se puede aprender nada nuevo, acredita escasa inteligencia, una pobre comprensión. Entre compañeros, hoy más que nunca es aconsejable dialogar, ya en plan de coloquios, bien a tenor de conferencias, en donde predominen las ideas por encima de la retórica más o menos florida y ampulosa.

¿SIMPATIZO KAFKA CON LOS LIBERTARIOS?

De Franz Kafka no se ha dicho aún la última palabra. Personalidad desconcertante; caso insólito en el mundo de las letras, asombra lo que hubiera podido dar de sí de no haber fallecido, devorado por la enfermedad, cuando solamente contaba 41 años de edad. Y pasma el pensar que todos sus escritos, todo cuanto de él conocemos, se hubiera podido perder de no haber concurrido la *infidelidad* de un amigo, que no quiso destruir lo que Kafka, antes de morir, le había indicado que destruyera. Característica de un tremendo nihilismo el de un escritor de fibra, que habiendo producido obras verdaderamente magistrales, le da por destruirlo todo.

Si solamente conociéramos le Kafka «El Proceso», ya sería suficiente para adjudicarle tantos méritos como a cualquiera de los escritores consagrados por la fama. «El Proceso» es como un reflejo, con formidable sensación realista, de lo que el Estado, con todos sus resortes coactivos, puede hacer del individuo. Es la del escritor una visión pesimista, o más bien fatalista. Pero de un sorprendente poder evocador. No es de extrañar que en los países totalitarios haya habido manifiesta prevención al respecto de quien como Kafka supo reflejar de mano maestra la acción, la manera en que el Estado busca yugular, del modo más perversamente refinado, la libertad del individuo.

Mucho podría decirse del resto de las obras, de fragmentos, de artículos y de su «Diario». Unas veces, como en «La Metamorfosis», hay en sus escritos un tono fantástico que posiblemente supere en estilo al propio Poe. En otras páginas es como un sutil concepto de la vida, del problema del individuo ante el ambiente que le rodea. Y todo ello trazado con arte, a la par que inspirado en un mundo de perplejidades.

Se había hablado de un Kafka con influencia de misticismo, a la manera del danés Kierkegaard. Mas: según un nuevo biógrafo que ha llevado a cabo un trabajo ímprobo, el autor de «La Muralla» había leído a Bakunin, a Herzen, y a Kropotkin, por las ideas del cual sentía singular atractivo. Además había frecuentado reuniones anarquistas, teniendo buenas relaciones con uno de los compañeros más conocidos de Checoeslovaquia, Michal Mares. Nada tiene de particular que un hombre que llegó a comprender el papel nefasto del Estado llegara a sentir simpatía por el anarquismo.

ANDANZAS DEL GAUCHO CID — POR LA PAMPA DE MADRID

Mi guitarrón arrabalero
de voz grave, casi ronca,
por el tango civilero
bien cargadito
de mucha bronca...

UMBRAL

Sumario del número 71

Editorial : **«DETENTE HORA, QUE ERES PERFECTA».**

José Viadiu : **PUNTADAS Y ANECDOTAS DE RAMON Y CAJAL.**

Eugen Relgis : **LAS INSINUACIONES DE LA NEGACION.**

T. F. Cano Ruiz : **EL ADELANTADO FRANCISCO FERRER GUARDIA.**

Víctor García : **CEILAN, LA ISLA DEL TE Y EL BUDA. LA IRRUPCION EUROPEA, PORTUGAL Y HOLANDA.**

Nano de Sabadell : **EL OTRO BARRET.**

Griselda Alvarez : **PRIMAVERA EN PROYECTO** (poema).

Luis di Filippo : **UNA TEMPESTAD DRAMATICA EN LA ESCENA DEL SIGLO XIX. IBSEN, CREADOR DEL «TRATO SOCIAL» DE ANNIE JANSEN.**

Luis Alberto Musso : **PANORAMA DE LA HISTORIA DEL LIBRO EN URUGUAY.**

Herbert Read : **ARTE, POESIA, ANARQUISMO.**

J. Pérez Guzmán : **ELEVEMOS A LA MUJER.**

Noticiario, grabados, libros.

Este número será tan celebrado como el anterior. Agradecidos de antemano a los amigos que nos envíen direcciones de posibles suscriptores.

Precio: Un franco en Francia.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

21 DECEMBRE 1967
NUMERO 485
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

REVENDICATIONS

LA C. N. T., consciente de la menace de chômage qui pèse sur les classes laborieuses, a toujours préconisé la réduction de la durée du travail de la journée, de la semaine et de l'année. Mais cette revendication ne doit pas se limiter à réduire le chômage, elle doit avoir une portée plus profonde, plus révolutionnaire : « elle doit permettre la promotion sociale (au sens humain) de tous les travailleurs ».

Il serait absurde de demander à un ouvrier qui a fait neuf ou dix heures de travail dans la journée en plus du temps passé dans le trajet de se pencher ensuite sur des problèmes culturels et sociaux. Sauf exception, ce qui confirme la règle, le bon prolo qui rentre harassé à la maison après une longue journée passée sur le chantier et les transports en commun, n'a qu'une aspiration : mettre les pieds sous la table et laisser son esprit naviguer entre la télé et son assiete. Ou alors, s'il a la « chance » que sa compagne ait une « situation » salarié, il sera encore contraint de vaquer aux menues besognes domestiques. Bref ! comme disait un jour un chansonnier : « On travaille onze mois dans l'année en pensant aux vacances. » Bien sûr, il ne disait pas le nombre d'heures effectuées pendant ces onze mois; il ne disait pas non plus que tous les travailleurs ne bénéficient pas encore d'un mois de congés payés et il faut, en partie du moins, imputer ses lacunes aux syndicats dits « représentatifs ». Depuis la libération et tout en se targant d'être les porte-parole du prolétariat, ils ont préféré s'attarder sur la règlementation des heures supplémentaires ou sur les bienfaits de la productivité dans le cadre de la société capitaliste, ou encore sur les avantages des conventions collectives dans un cadre bien corporatif. En tous cas où en sommes-nous ?... A la préparation de textes sur l'intéressement des travailleurs à l'entreprise; nous sommes à la veille d'une RE-tentative d'association capital-travail.

L'un des textes dira à peu près ceci : « Le chef d'entreprise devra, chaque année, en rendant compte à ses salariés, produire l'attestation des contributions confirmant le bénéfice fiscal. C'est le chef d'entreprise qui doit déclarer ce bénéfice. »

Or, comme on sait que les chefs d'entreprise sont très souvent géniaux en matière de fraude (voir la situation de nombreuses entreprises vis-à-vis de la Sécurité Sociale), on se doute bien qu'ils vont s'arranger pour « rouler » le percepteur (ça n'est pas bien grave) et les travailleurs (ce qui est plus grave).

Mais n'allez pas croire que le syndicalisme « de dialogue » reste inactif; tenez prenons l'exemple des cadres F. O. de la Métallurgie, qui ont eu, un certain temps, un secrétaire général qui avait été aussi vice-président du Conseil Economique et Social; et bien, ils demandent un mois pour les cadres, au titre de l'éducation permanente des cadres; ou six mois tous les six ans. M. Cottave, actuel secrétaire de ces cadres F. O., a même déclaré que les représentants du C. N. P. F., avaient accueilli, avec intérêt, les suggestions de F. O.

Autre « défenseur » du prolétariat, le Parti Communiste, vient de déposer une proposition de loi pour rendre obligatoire la quatrième semaine de congés payés. C'est là du moins une preuve que tous les travailleurs ne bénéficiaient pas des quatre semaines malgré la présence dans certain gouvernement de l'après-guerre d'un ministre du travail « communiste ». De toutes façons ces revendications sont dérisoires et n'ont qu'un caractère démagogique. Ce n'est pas la légalisation de la quatrième semaine de congés qui règlera, même en partie, le problème de la sécurité de l'emploi; pas plus que l'éducation permanente des cadres ne peut en aucun cas nous acheminer vers notre propre émancipation.

Par conséquent, il appartient aux travailleurs, et à eux seuls, de poser des revendications valables et déterminer le moyen et le moment de les faire aboutir. Dans cette tâche les militants de la C. N. T. ont le devoir de se tenir à la pointe du combat.

L'ESPAGNE BOUGE

La presse nous a informé que les étudiants espagnols ont encore manifesté publiquement contre Franco et, quand on sait ce qu'il en coûte au peuple espagnol de réprouver publiquement le régime, nous sommes obligés de nous incliner devant tant de courage, saluer nos frères ibériques et leur témoigner toute notre solidarité.

Dans le bouleversement que provoquera la succession du dictateur branlant sur son trône de cadavres et de sang, les travailleurs sont décidés à jouer un rôle décisif. Nos camarades de la section ibérique de l'A. I. T., qui continuent à lutter clandestinement dans le pays, ont déjà pris position et voici comment ils s'expriment... (1).

« La succession de Franco approche. Ce n'est plus un secret pour personne que l'illustre « général » dont l'histoire est toute tachée de sang en est à son dernier souffle, il agonise. La maladie dont souffre ce « célèbre » personnage, fait son œuvre lentement mais sûrement. Elle le ronge et il faut prévoir à brève échéance la disparition de celui qui, au nom de Dieu, porte la responsabilité de plus d'un million de morts, sans compter les destructions, la douleur et la misère de tant de foyers. Mais avant de disparaître il a voulu léguer à l'un de ses plus serviles valets la continuité de son odieux labeur. R. Carrero Blanco a été choisi pour poursuivre la route de l'infâme dictateur. Son choix a causé une grande surprise et un certain malaise dans les secteurs monarchistes et autres, surtout chez ceux qui espéraient que Muñoz Grandes, très influent dans les milieux militaires, serait choisi comme successeur.

Franco, avant de disparaître, a voulu démontrer une fois de plus que tous ceux qui l'ont aidé dans la « croisade chrétienne » n'étaient autre chose que des pantins.

Sur le plan de développement, et voulant se mettre à l'heure de l'Europe, le franquisme nous fait des promesses qu'il est sûr de ne pas tenir. Son plan n'aura d'autre but que celui d'écraser un peu plus le peuple et les petites classes. Il est regrettable que les « démocraties » fassent la sourde oreille et acceptent la mascarade du franquisme. Il est même possible que certaines puissances (quelle honte !) appuient l'entrée de l'Espagne franquiste dans le Marché Commun; ces puissances sachant par ailleurs que l'Espagne d'aujourd'hui ne peut apporter à ce concert économique européen que des curés et des « bonnes sœurs », produit qui se fabrique en série dans les nombreux séminaires de la péninsule ibérique.

Hier, envers toute logique, les démocraties permirent l'entrée du franquisme dans l'U. N. E. S. C. O. Aujourd'hui, malgré une réalité flagrante de l'anti-démocratie espagnole, on cherche à lui faciliter la rentrée dans le bloc économique européen. Ceci est le propre du capitalisme et ses systèmes étatiques; ils ont recours à tous les moyens pour ne rien céder au peuple producteur.

En ce qui concerne les conflits sociaux, la presse franquiste elle-même, en dépit de ses efforts pour en réduire l'importance, reconnaît que la situation est très grave (elle tourne à la tragédie) pour la sécurité de l'emploi; surtout en ces moments difficiles où l'Etat s'est vu obligé d'accepter une augmentation très sensible du coût de la vie.

De plus, la crise économique qui se dessine actuellement dans certains pays d'Europe contribue énormement à la progression du chômage. Les ouvriers espagnols qui, au terme de leur contrat de travail en Allemagne, en Suisse, en Belgique, aux Pays-Bas, etc., s'en voient refuser le renouvellement, sont obligés de retourner en Espagne, souvent pour grossir les rangs des chômeurs. La situation s'aggrave d'autant plus que l'apport de devises que cette émigration apportait au régime franquiste et qui s'élevait à plusieurs milliards de pesetas va s'amenuisant.

(1) Ceci est extrait d'un tract qui a été diffusé en Espagne et dont un exemplaire nous est parvenu malgré la vigilance franquiste.

AUX CHEMINOTS

La vie des travailleurs du Rail, comme celle de tous les travailleurs, est une résistance permanente, une lutte sans répit contre les exploiteurs et leurs valets.

Dans cette lutte, les travailleurs ne doivent compter que sur eux-mêmes : ils doivent en prendre conscience et s'organiser en fonction de ce fait. Car ils sont le jouet des politiciens professionnels de toutes tendances, ceux de droite comme ceux de « gauche », qui n'ont qu'un but : les « mettre en condition » et les utiliser à leurs fins personnelles. Les syndicats « officiels » agissent de même : les défaites ouvrières succèdant aux défaites ouvrières, ils tentent d'expliquer cela par la « division des syndicats » : mais ceux qui sont divisés, parce qu'ils convoitent au même titre l'exercice du pouvoir, les honneurs, les bonnes places, etc., ce ne sont pas les travailleurs eux-mêmes, ce sont les « dirigeants » qui se prennent déjà pour des « ministres » et veulent « accéder aux plus hautes sphères » sur le dos des travailleurs. Ils ont donc tout intérêt à diviser les travailleurs et à dissimuler les véritables raisons de l'échec répété des actions ouvrières. Et pourtant, ces raisons sont bien simples : les grèves, les manifestations, toutes les actions sont organisées en dépit du bon sens parce que les dirigeants eux-mêmes n'en attendent aucun résultat, parce qu'ils ne croient ni en eux-mêmes ni en la capacité révolutionnaire des masses laborieuses et parce qu'ils sont contre tout ce qui pourrait bouleverser les plans des politiciens professionnels auxquels ils sont subordonnés.

Il ne faut pas oublier que ce sont les dirigeants actuels de la C. G. T. qui ont prôné eux-mêmes les primes au rendement, l'élargissement de l'évantail des salaires, l'augmentation de la productivité du travail salarié, c'est-à-dire l'usure prématurée du travailleur, alors qu'ils ne pouvaient ignorer que ces mesures se retourneraient contre les travailleurs et qu'elles ne profiteraient en définitive qu'aux exploiteurs. Les syndicats opportunistes (C. G. T., C. F. D. T., F. O.) ont ruiné le syndicalisme ouvrier par leur collaboration avec le patronat, l'Etat et le capital et surtout en lassant la combativité des travailleurs par des grèves partielles, catégorielles, dressant les catégories professionnelles les unes contre les autres et menant à la désagrégation du mouvement ouvrier. Et c'est nous, syndicalistes révolutionnaires, que l'on traite de « diviseurs de la classe ouvrière », nous qui voulons l'unité réelle, c'est-à-dire *l'unité à la base* de tous les travailleurs conscients.

Depuis toujours, les cheminots C. N. T. affirment que, pour être valable, la grève doit être la plus *générale* possible et doit être menée le plus loin possible, car ce qui est essentiel c'est que les travailleurs prennent conscience de leur force commune, qu'ils la mesurent, qu'ils en connaissent les limites exactes et, surtout, qu'ils ne dispersent pas leurs efforts.

L'un des thèmes actuels de l'action syndicale devrait être le retour complet et général aux 40 heures de travail, pour tous; ce mot d'ordre est l'un de ceux qui peuvent faire l'unanimité parmi les travailleurs. Mais il faudrait aussi montrer, parallèlement, que les progrès techniques et scientifiques permettant d'envisager, dès à présent, la semaine de 30 heures, qui permettrait aux classes les plus défavorisées d'avoir des loisirs et de s'instruire.

***

Dans l'immédiat, nous réclamons pour le travailleurs du rail :

— en ce qui concerne le travail de nuit, une équivalence qui fasse que 6 heures de travail de nuit équivalent à 8 heures de travail de jour;
— que les arrêts et coupures des « roulants » hors résidence soient considérés comme des heures de travail effectif;
— la libre disposition des repos compensateurs (RK, RC, Fériés) par les agents.

Le syndicalisme est né de la volonté révolutionnaire des travailleurs. Il sera à nouveau, malgré les réformistes, l'expression de cette volonté, nous en sommes sûrs.

Les partis politiques, tous liés, à divers titres, à la bourgeoisie capitaliste, n'ont rien de commun avec le syndicalisme qui exprime la volonté d'émancipation des travailleurs.

Ceux qui veulent véritablement l'émancipation des travailleurs se joindront à nous.

Cheminots, il dépend de vous, et uniquement de vous, que votre sort soit meilleur.

C'est par l'action syndicale — mais pas n'importe laquelle — que les travailleurs peuvent accéder à l'abolition définitive des inégalités sociales. *S'unir et combattre.*

Déserter la bataille c'est se résigner à sa propre déchéance. Pensez-y.

Fédération des Travailleurs du Rail C. N. T.

Les travailleurs et la Paix

D'aucuns prétendent qu'il aurait été démontré par des faits précis que les hommes sont nés pour la paix; que lorsqu'ils sont libres de décider eux-mêmes ils ne mettent pas bien longtemps à trouver un terrain d'entente, salutaire à tous, ceci, bien sûr tant qu'il n'y a pas un esprit perturbateur qui cherche à tirer profit du résultat de cette entente pour son propre compte. L'histoire de la Première Internationale ouvrière en est un exemple : lorsque Marx voulu s'en emparer et prétendit en faire un instrument à lui, ce fut le début de divergences, le mal qui, inéluctablement devait la détruire.

Toutes les fois qu'il y a conflit entre nations, ce sont, de chaque côté, les travailleurs qui en supportent les frais sur toute la ligne, et les provocateurs de tout acabit sont les bénéficiaires.

Au Moyen-Age les seigneurs se faisaient la guerre entre eux, pour le plaisir, pour le prestige, et c'étaient les serfs qui en supportaient les plus affreuses conséquences. Ce qu'à la « primaire » on appelle l'Histoire, n'est guère plus que la longue énumération des crimes, présentés comme des hauts faits, commis par la crapule emblasonnée.

Plus près de nous, en 1914, des intrigues, des rivalités parfaitement sordides ont entraîné les peuples dans une boucherie affreuse : celle de 1939 ne fut que la conséquence de l'autre. Le fascisme — tous les fascismes — n'est pas un phénomène spontané; il n'était qu'un aspect de la sale gueule de l'exploitation capitaliste...

Que de pauvres diables qui ont sauvé leur peau, sont revenus persuadés et fiers d'avoir « vaincu le fascisme » cependant que continuent les exactions et presque partout dans le monde, les moyens de production appartiennent toujours aux mêmes.

Nous pouvons bien en conclure que partout, les bons bougres, les bonnes bêtes à boulot ont été une fois de plus, les bons dindons de la bonne farce, de la grosse et tragique farce internationale.

Nous pouvons être tranquilles pour notre avenir lointain et même immédiat. D'ailleurs laissons la parole au brave général Ailleret qui, outre la clef du champ de tir possède aussi celle du problème.

Icelui général aurait déclaré : « La France n'a plus d'ennemi héréditaire... » Z'avez compris ?, plus de Boche, plus de sale Bicot, plus de Chinetoque, plus rien, même les pingouins (pardon, les manchots) de la Terre Adélie sont nos alliés..., plus besoin de généraux... mais

Car le ci-devant général a ajouté : « ... C'est pour cela qu'il faut moderniser et renforcer notre armement, car dorénavant nous devons nous méfier de tout le monde. »

.....

Aux dernières nouvelles, le général Ailleret est toujours vivant, il n'a pas encore été pétrifié par l'immensité des conneries qu' il a dites.

***

La difficulté de contrôler les actuels moyens de destruction fait qu'il se pourrait que nos bons capitalistes ne tiennent plus autant à la guerre. Ils ne sont plus tellement sûrs de garer à temps leur précieux derrière. Mais la logique (ou l'illogique de leur système veut qu'ils continuent à ce qui inexorablement l'amènera, la guerre. Et le bon bougre de travailleur continue à se laisser exploiter avec la complicité des syndicats inféodés aux Etats ou aux partis politiques.

La tarte à la crème du jour est le Marché Commun. La chose en elle-même n'est pas si mauvaise et il vaut sans doute mieux échanger des tartines de confitures (comme en 14, et ne riez pas trop tôt, c'est « Le Matin » qui le disait) que des schappnells; mais point trop ne font d'illusion, les immenses moyens de production des « Six » sont fermement tenus en main par un quarteron de banquiers, vertueux, si tellement, qu'ils répartiraient bien leurs bénéfices s'ils étaient sûrs que les travailleurs en fissent bon usage. Mais ces salopards ne sont-ils pas capables de préférer la dinde aux marrons à leurs délicieuses et ordinaires patates à l'eau ?

JASMIN

L'ESPERANTO

Les nations vivaient autrefois presque indépendantes les unes des autres. Aujourd'hui, les immenses progrès scientifiques : transport, radio, découvertes médicales ou techniques, lient les peuples entre eux de plus en plus étroitement.

Malgré toutes les tentatives rétrogrades, les échanges internationaux, aussi bien matériels qu'intellectuels, iront en se multipliant. Le monde tendra de plus en plus vers son unité. Les différences de langage ont cependant toujours été un obstacle redoutable à cette unité nécessaire.

Logique et simple, l'espéranto rend déjà d'immenses services. Son vocabulaire, extrait des principales langues européennes, permet à tout Européen de comprendre le sens de la moitié des racines. La grammaire, extrêmement simple, n'admet aucune exception. La langue n'en demeure pas moins claire et précise grâce à quelques règles ingénieuses. L'orthographe est phonétique. L'espéranto possède des vocabulaires technique et scientifique qui permettent de traiter de tous les sujets. Enfin, son extrême souplesse, sa richesse, sa sonorité (on le compare parfois à l'italien), en font un merveilleux instrument d'expression littéraire.

L'espéranto, qui a maintenant plus de soixante ans d'existence, n'est plus un projet à l'essai, mais une langue véritable qui a fait ses preuves, qui a conquis de nombreux adeptes et qui est régulièrement et normalement employée. Des centaines de congrès internationaux en sont la preuve : la langue y est employée aisément par tous les congressistes pour discuter les sujets les plus divers et les plus délicats.

Il existe en espéranto plus de dix mille ouvrages originaux ou traduits. Revues et journaux paraissent régulièrement dans cette langue.

L'espéranto est le seul langage international accepté officiellement comme langage clair par l'Union Postale Universelle.

Malgré les coups redoutables portés à son développement par les deux guerres mondiales, l'espéranto a regagné le terrain perdu et progresse même avec une rapidité accrue depuis 1945. Plusieurs nations ont décidé d'en introduire l'étude facultative dans les écoles. Des postes radiophoniques émettent plusieurs fois par semaine des informations, des discours, des débats en espéranto.

Enfin, depuis quelques années, la langue mondiale semble beaucoup intéresser les jeunes. Elle se répand rapidement dans plusieurs de leurs groupements. en particulier dans les Auberges de la Jeunesse, les Amis de la Nature, etc.

Il n'est pas douteux que l'espéranto soit la langue de demain. Mais, pour tous ceux qui ne craignent pas d'aller de l'avant, elle est déjà la langue du monde moderne. Seules, l'inertie et une certaine paresse, l'hostilité inexplicable de quelques-uns, ont empêché son utilisation universelle.

Pour lutter contre la routine, la langue internationale a besoin du concours des gens décidés, actifs, modernes.

Apprenez, donc, l'espéranto.

Pour tous renseignements s'adresser à : SAT-Amitaro, 67, avenue Gambetta, Paris, (20e) ou à : René Durel, 3, Allée du Quercy, 31-Toulouse-03.

L'ANARCHISME

Aux hiérarchies et aux contraintes du socialisme « autoritaire », l'anarchiste oppose deux sources d'énergie révolutionnaire : l'individu, la spontanéité des masses. L'anarchiste est, selon le cas, plus individualiste que sociétaire ou plus sociétaire qu'individualiste. Mais, comme l'a observé Augustin Hamon au cours du sondage d'opinion déjà mentionné, on ne peut concevoir un libertaire qui ne soit pas individualiste.

Stirner a réhabilité l'individu à une époque où, sur le plan philosophique, dominait l'anti-individualisme hégélien et où, sur le plan de la critique sociale, les méfaits de l'égoïsme bourgeois avaient conduit la plupart des réformateurs à mettre l'accent sur son contraire : le mot *socialisme* n'est-il pas né comme antonyme d'*individualisme ?*

Stirner exalte la valeur intrinsèque de l'individu « unique », c'est-à-dire à nul autre pareil, tiré par la nature à un seul exemplaire (notion que confirment les plus récentes recherches de la biologie). Pendant longtemps, ce philosophe est resté dans les cercles de la pensée anarchiste un isolé, un excentrique, que suivait seule une petite secte d'individualistes impénitents. Aujourd'hui la grandeur et l'audace de son propos apparaissent en pleine lumière. En effet, le monde contemporain semble se donner pour tâche de sauver l'individu de toutes les aliénations qui l'écrasent, celles de l'esclavage industriel comme celles du conformisme totalitaire. Simone Weil, dans un célèbre article de 1933, se plaignait de ne point trouver dans la littérature marxiste de réponse aux questions posées par les nécessités de la défense de l'individu contre les nouvelles formes d'oppression capitaliste classique. Or cette lacune, grave en effet, Stirner s'est employé, dès avant le milieu du XIXe siècle, à la combler.

Ecrivain au style vif, percutant, il s'exprime dans un crépitement d'aphorismes : « Ne cherchez pas dans le renoncement à vous-mêmes une liberté qui vous prive précisément de vous-mêmes, mais cherchez-vous vous-mêmes (...) Que chacun de vous soit un moi tout-puissant. » Il n'y a pas d'autre juge que moi-même qui puisse décider si j'ai raison ou non. » « Les seules choses que je n'ai pas le droit de faire sont celles que je ne fais pas d'un esprit libre. » « Tu as le droit d'être ce que tu as la force d'être. » Ce que tu accomplis, tu l'accomplis en tant qu'individu unique. « L'Etat, la société, l'Humanité ne peuvent dompter ce diable. »

Pour s'affranchir, l'individu doit commencer par passer au crible le bagage dont l'ont obéré ses géniteurs et ses éducateurs. Il doit se livrer à un vaste travail de « désacralisation ». A commencer par la morale dite bourgeoise : « Comme la bourgeoisie elle-même, son terrain propre, elle est encore trop près du ciel religieux, elle est encore trop peu libre, elle lui emprunte sans aucune critique ses lois, qu'elle transplante purement et simplement sur son propre terrain, au lieu de se créer des doctrines propres et indépendantes. »

Stirner en veut tout particulièrement à la morale sexuelle. Ce que le christianisme « a machiné contre la passion », les apôtres du laïcisme le reprennent purement et simplement à leur compte. Ils se refusent à entendre les appels de la chair. Ils déploient leur zèle contre elle. Ils frappent l' « immoralité en pleine gueule ». Le préjugé moral que leur a inculqué le christianisme sévit, notamment, au sein des masses populaires : « Le peuple pousse furieusement la police contre tout ce qui lui paraît immoral ou simplement inconvenant, et cette furie populaire en faveur de la morale protège plus l'institution de la police que ne le pourrait jamais faire le gouvernement. »

Stirner, devançant la psychanalyse contemporaine, observe et dénonce l'intériorisation. Dès l'enfance les préjugés moraux nous ont été ingurgités. La morale est devenue « une puissance intérieure à laquelle je ne puis me soustraire ». « Son despotisme est dix fois pire qu'antérieurement puisqu'il gronde dans ma conscience. » « On pousse les jeunes en troupeau à l'école afin qu'ils apprennent les vieilles ritournelles et quand ils savent par cœur le verbiage des vieux, on les déclare majeurs. » Et Stirner se fait iconoclaste : « Dieu, la conscience, les devoirs, les lois sont des bourdes dont on nous a bourré la cervelle et le cœur. » Les vrais séducteurs et corrupteurs de la jeunesse, ce sont les prêtres, les parents qui « embourbent les jeunes cœurs et abêtissent les jeunes têtes ». S'il est une œuvre « diabolique », c'est bien cette prétendue voix divine que l'on a introduite dans la conscience.

Stirner découvre aussi, dans sa réhabilitation de l'individu, le subconscient freudien. Le Moi ne se laisse pas appréhender. Contre lui, « l'empire de la pensée, de la cogitation, de l'esprit, se brise en miettes ». Il est l'inexprimable, l'inconcevable, l'insaisissable. Et l'on entend à travers ses brillants aphorismes comme un premier écho de la philosophie existentielle : « Je pars d'une hypothèse en Me prenant pour hypothèse (...). Je m'en sers uniquement pour en jouir et m'en repaître (...). Je n'existe qu'en tant que Je m'en nourris (...). Le fait que je M'absorbe signifie que J'existe. »

Daniel GUERIN

REGION OUEST-ATLANTIQUE

Le dimanche 21 janvier 1968, le camarade Alexandre à Angers animera un débat entre camarades. Il sera fait un compte rendu du Congrès A.I.T. (1967); les camarades de Vendée, de Loire-Atlantique, du Maine-et-Loire, pourront règler les cotisations au trésorier — prendre les timbres S.I.A., le calendrier, les cartes de l'Association «Germinal» seront à la disposition des camarades présents.

Donc, présence indispensable des copains des 3 départements à 9 h. à Angers le 21-1-68, lieu habituel (1). A 12 heures 30 déjeuner fraternel indiquer à Alexandre si vous déjeunerez en commun) vers 14 h. reprise des travaux et désignation du nouveau lieu de rencontre en avril 1968.

(1) Pour tous renseignements écrire : René Alexandre, B. P. 3, Angers (M.-et-L.).

LA CONDITION OUVRIERE

De tout temps l'homme a exploité l'homme. Tous les systèmes politiques y ont concouru..., les religions, etc.; et jusqu'à maintenant, la notion relativement nouvelle de *lutte des classes.*

Au cours des âges, des hommes ont été les esclaves d'autres hommes, ensuite serfs, puis ouvriers. Guère plus que le serf l'ouvrier reçoit « de quoi vivre », et aussi assez de coups et de menaces pour ne pas trop se révolter.

L'ouvrier est abruti par les mesures qui lui sont imposées chaque jour : horaires de travail abaissés ou augmentés suivant les « nécessités » ou le bon plaisir du patronat et du gouvernement; par la brutalité des répressions antiouvrières; les lock-outs, le chômage, toutes ces actions répressives ayant pour objet de favoriser la division de la classe laborieuse, de faire pression sur elle, de la rendre plus maniable.

Pourtant, les syndicats vraiment dévoués à la cause ouvrière devraient permettre aux bêtes à travail que nous sommes de ne pas retomber trop bas dans l'esclavage et autant que possible d'en diminuer les effets.

Le chômage est une très bonne affaire pour le gouvernement, qui sait fort bien en tirer le maximum d'avantages (pour lui, bien sûr), car il permet aux exploiteurs capitalistes de faire pression sur la classe ouvrière, et par là même de neutraliser les revendications.

Chaque fois que le Conseil des ministres a adopté des mesures « économiques et sociales » (et c'est bien là la formule qu'emploient ces fumistes et leurs valets de presse) le nombre de chômeurs a augmenté.

Mais il est une mesure prise par notre délicieux gouvernement qui lui permet de mieux diviser encore, de mieux mettre en condition la classe ouvrière : c'est celle adoptée récemment et désignée par le terme combien alléchant d'*intéressement des ouvriers aux bénéfices de l'entreprise.* Qu'est-ce qu'on va se mettre ! A nous les poules de luxe, le caviar et les *caetera* qui font la vie belle ! Il ne manquera plus que la bénédiction du pape.

De toutes les inventions du capitalisme celle-ci est une des plus astucieuses, une de celles qui risquent le plus de diviser la classe ouvrière, de l'abus sur la nature, la vraie nature, de ses intérêts et qui pourraient bien s'enfoncer sans espoir dans le trou-noir de l'esclavage.

Jacques Prolo, mon vieux, mon frère, désormais ce sera *ton* fouet qui te cinglera la gueule.

S.I.A.

SECTION D'ANGERS

Nous rappelons à tous les camarades espagnols, français et autres que la section régionale S. I. A. d'Angers a été constituée officiellement, en relation directe avec le Comité National S. I. A. de Toulouse. Pour soutenir l'œuvre de solidarité de la S. I. A., les camarades de la région sont invités à adresser les dons et à se mettre en relation avec le responsable René Alexandre, Boîte postale n° 3, Angers (49) Maine-et-Loire.

En relation avec le camarade Biget à Nantes la section étend son activité au Maine-et-Loire, à la Sarthe et à la Mayenne.

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

ANTENA

POSIBLE PARO EN SAGUNTO

VALENCIA. — Reina gran alarma en Puerto Sagunto por la amenaza de despido que pesa sobre 1.200 trabajadores de los Altos Hornos. De confirmarse la noticia, otras tantas familias quedarán en la miseria y muchos comercios tendrán que cerrar tienda por ausencia de clientes. El cura recomienda rogativas a fin de que los espíritus se tranquilicen. El, tranquilo lo está, y por causa, pues en la España de Franco los religiosos gozan de empleo seguro y no mal retribuido.

AHORA PRO-MONARQUICOS

MOSCU. — Los diarios «Izvestia» (oficiosos del gobierno) estiman que la reinstauración de la monarquía en España sería interesante como primera grada a subir para llegar a la implantación del comunismo soviético.

Comprendemos el deseo ruso, que no es el mismo de los españoles. Saltando de una tiranía a otra, uno se rompe la crisma.

FRANCES CONDENADO A MUERTE

MADRID. — En consejo de guerra ha sido condenado a muerte el súbsúbdito francés Jean-Pierre Hellegouarch, por intento de atraco al Banco de Aragón de esta capital. Igualmente se le supone autor de un importante asalto contra una casa de banca de Barcelona en compañía de otros dos franceses (igualmente encausados por el caso de Madrid), Pierre Duval y Alain Brunell. A éstos el mismo tribunal les ha impuesto la pena de cadena perpetua. La opinión está asombrada por la dureza de las sentencias, máxime que en el delito concreto que se les imputa no hubo derramamiento de sangre.

U. H.: Hellegouarch ha sido indultado de la última pena.

FRIO EN BARCELONA

BARCELONA. — En esta ciudad y sus alrededores se ha producido un fuerte bajón de temperatura. Las aguas estancadas ofrecen una dura capa de hielo y las huertas del llano del Llobregat han sufrido las consecuencias de las heladas. De momento las hortalizas han subido desmedidamente de precio. La clase obrera teme pasar un mal invierno, tanto por el frío, el encarecimiento de las subsistencias, y la crisis de trabajo patente. En la Maquinista de la Barceloneta siguen despidiendo obreros a centenares.

700 CAMPESINOS EXPROPIADORES

LIMA. — Una información que publica el diario «La Prensa», procedente de Puno, dice que 700 campesinos indígenas de la zona de Juhaca, invadieron la hacienda Royal.

Según la misma información los invasores se han apoderado de todas las zonas de cultivo que pasan de 2.000 hectáreas, así como del ganado.

El hecho ha sido denunciado a las autoridades de Puno por la propietaria de la hacienda, Lelia Bellido de Chávez.

Juliaca se encuentra en el departamento de Puno, limítrofe con Bolivia.

UN HOMBRE FELIZ

VITORIA. — Sergio Pérez de Arrilucea, agricultor de 42 años, ama la civilización pero prefiere mantenerse alejado de ella mientras le sea posible.

En Arenaza, pueblo a 30 kilómetros de Vitoria, Sergio y su familia — esposa y tres hijos — son los únicos habitantes de la localidad.

Hace unos cuantos años Arenaza contaba con una docena de vecinos que, poco a poco fueron emigrando hasta dejar a Sergio como dueño y señor del lugar. Esta soledad, sin embargo, no es obstáculo para que Sergio se sienta el hombre más feliz del mundo. Tengo trabajo — dice — mujer y tres hijos. Con esto me sobra todo lo demás para considerarme el más afortunado de los mortales.

YA SE SABIA

BARCELONA. — La revista «El Ciervo» publicó en su edición de octubre las siguientes palabras de Alfonso Balcells: «Mucho me temo que las nuevas Cortes tendrán, como las anteriores, una proporción elevadísima de procreadores de «aplauso, amén y silencio».

MURIO UN GENOCIDA

MADRID. — Ha fallecido el ex ministro del Aire teniente general Rodríguez y Díez de Lecea. Nació en Matanzas (Cuba) en 1894. Durante la rebelión militar fue uno de los jefes que dispusieron mayor número de bombardeos aéreos.

PROFESORES DE BARCELONA CONDENAN LA REPRESION

PARIS (OPE). — «Le Monde» (día 8), en despacho de su corresponsal particular en Madrid, escribe:

«El Consejo de Profesores de la Facultad de Derecho de Barcelona condena la represión injustificada de las fuerzas del orden y afirma no poder asegurar la seguridad de los estudiantes en el interior de las facultades si la policía penetra en ellas. La moción ha sido entregada al rector para que éste presente una denuncia ante los Tribunales contra las citadas fuerzas.

«Al documento se ha adherido la mayoría de los asistentes, si bien otros profesores, titulares de cátedra, se han opuesto. Pero en el momento de redactar el acta de la sesión, en la que había de hacerse constar que la moción había sido aprobada, el profesor Fernández Tejero ha levantado la sesión declarando que «los participantes no eran lo suficientemente numerosos para poderse reunir en Consejo de Profesores».

EL MALESTAR UNIVERSITARIO

MADRID. — Roto el «statu quo» entre estudiantes y profesores, tres de aquéllos han ingresado en la cárcel de Carabanchel; otros cincuenta están en la Dirección General de Seguridad. Más de doscientos han sido libertados después de breve detención. Parece que la policía que ha cercado la Universidad, ha sido apedreada. Los estudiantes vitoreaban a la libertad y prorrumpían en gritos hostiles al régimen.

En una «asamblea libre» se han adoptado las siguientes resoluciones: Expresar su desconfianza en las autoridades académicas que después de haber propuesto un diálogo a los estudiantes, llaman a la Policía. Idéntica desconfianza con la prensa que informa deformando los acontecimientos. Y expresión unánime de los estudiantes de organizar libremente su propio Sindicato. Un diario inglés dice:

«El miércoles los estudiantes quemaron gran número de periódicos madrileños. Su estado de espíritu se ilustra claramente con lo que dice la «Hoja Informativa número 1 del distrito de Madrid». En ésta, después de hacer constar el estado de las conversaciones entre estudiantes y autoridades académicas, se afirma que el diálogo propuesto por éstas, se desarrolla en la siguiente forma: «las fuerzas vivas del país» (Brigada Social, Policía Armada, mangas de riego, caballos y perros policía) han tratado de «comunicar» con los estudiantes del modo más director posible, entrando, revólver en mano, en el interior de las facultades de Filosofía y de Derecho».

LO QUE SE DICE Y LO QUE SE CALLA

MADRID. — La prensa falangista ha publicado un despacho de la agencia del «Movimiento» afirmando: «En Andorra no variarán los precios. — Comerciantes y banqueros limitarán sus beneficios». Lo que no ha dicho es lo del cierre de la frontera española con Andorra.

LA REPRESION

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha juzgado la causa instruida contra el cura Domingo González, por haber escrito el libro «¿Dios en huelga?». El fiscal reclama contra el acusado tres meses de cárcel.

En otra sesión del T.O.P. fueron juzgados los estudiantes barceloneses Francisco Gispert, Elisenda Guarro, Rafael Rodríguez y Juan Tapia, por «manifestación ilegal, insultos a la fuerza armada, atentado y resistencia a los agentes»; en total, burbujas al aire. Para el primero se prevé la pena de seis meses de detención y 5.000 pesetas de multa, para Elisenda un año de cárcel y 5.000 pesetas de multa, y para Rodríguez y Tapia tres meses de arresto.

LOS ESTUDIANTES SE MANIFIESTAN DE NUEVO

MADRID. — Para protestar unas declaraciones impertinentes, miles de estudiantes el 12 de diciembre efectuaron una marcha hacia el rectorado de la Universidad. Al llegar al pabellón de gobierno de la «Uni», un fuerte retén de guardias se les opuso, pero éstos dejaron pasar a cuantos estudiantes presentaron carnet de libre entrada al lugar.

Por acuerdo de las asambleas libres de las diferentes Facultades, en tanto dure la huelga estudiantil funcionará una oficina de información en cada interior facultativo.

La huelga prosigue sin incidentes, y muy efectivizada en Ciencias Políticas y Económicas, Derecho, Filosofía y Letras, Medicina, Ciencias, Farmacia, Veterinaria, Ingenieros y otras especialidades. El todo. En el aula donde enseña el decano, asistió un solo alumno.

Los estudiantes de Medicina de Salamanca huelgan igualmente en apoyo a las reivindicaciones presentadas.

En cinco colegios mayores dependientes de la Iglesia pero con cargo al Estado, los alumnos observan una huelga de refectorio en solidaridad al estudiantado exterior.

RIQUEZA Y MISERIA

CIUDAD REAL. — Puertollano y Almadén se quejan de lo vacías que están sus arcas municipales para acometer obras, algunas de índole perentoria, cuando está a la vista la riqueza de sus términos, con sus minas y complejos industriales. Puertollano y Almadén producen millones para la economía nacional; mas ellos no las ven venir, sino todo lo contrario: las ven ir sin remedio. — (De «La Vanguardia»).

XIII Congreso de la A. I. T. celebrado en Burdeos el día 10 y sucesivos del mes de noviembre de 1967

LAS tareas del Congreso dieron comienzo el día 10 a las dos y media de la tarde. Fueron iniciadas por una breve intervención de saludo del compañero Secretario general de la A. I. T. Se procedió a la normalización de los diversos puntos del temario. Se realizó la revisión de credenciales de las delegaciones asistentes al XIII Congreso de la Internacional. De forma directa estaban representadas las siguientes Secciones:

C. N. T. F. con tres delegados; C. N. T. B. con dos delegados; C. N. T. E. con tres delegados y el Secretario del S. I.; U. S. I. con dos delegados; F. O. R. A. con un delegado; F. O. R. U con un delegado; Noruega con un delegado; y los amigos de la A. I. T. en Venezuela con un delegado.

La Sección Inglesa no pudo estar presente por enfermedad del compañero que había sido designado para representarla. No obstante envió un telegrama explicando su ausencia y saludando al Congreso.

Estaba también presente una delegación del Comité Nacional de la C. N. T. del Interior español.

Se inició la discusión a partir del sexto punto del Orden del Día que trata del Informe de Gestión del Secretariado permanente de la A. I. T. el cual, tras diversas intervenciones fue aprobado por unanimidad por las Secciones. Idem con el de la Gestión Administrativa.

Punto 7º. Informe de las secciones:

A través de los informes facilitados por las diferentes Secciones se observa que nuestra Internacional sigue manteniendo sus efectivos en líneas generales, notándose una tendencia de aumentación, en particular en las Secciones inglesa e italiana. Quedando patente además el interés de que en la medida de las posibilidades se acrecenten las actividades de las Secciones.

Punto 8º. Forma de incrementar y fortalecer a la Internacional:

Diversos fueron los puntos de vista manifestados por las Secciones con el fin de encontrar las soluciones que favorezcan a nuestra A. I. T. y que le permitan intensificar e incrementar sus actividades, coincidiendo en que uno de los aspectos más importantes es el problema económico. A este efecto se ratificó el acuerdo de que por parte de todos los afiliados a la A.I.T. se proceda a entregar a la misma el importe del jornal del 1º de mayo. Al mismo tiempo, se acordó un aumento de cuota anual de un franco (cien francos antiguos), y esto a partir de enero 1968.

Punto 9º. Sobre economía, cooperativismo y colectivismo.

Quizás fue este el punto en el que la discusión fue mayor. Por parte de la Delegación Confederal fue presentado el dictamen, en el que en sus líneas generales solo existía el interés de que por parte de cada una de las Secciones, y en todos los momentos, se dejasen bien sentadas ciertas aspiraciones mediatas e inmediatas de cual es el pensamiento y finalidad del anarcosindicalismo. Sabía la Delegación confederal que su Moción no descubría nada, pero sí que replanteaba un problema que en todo momento debe de interesar a todos los militantes asociados a la A. I. T. Se hicieron objeciones a nuestra Moción. Tras las aclaraciones pertinentes fue aprobada por el Congreso, lo que hace suponer que por parte de cada una de las Secciones se tratará de poner en práctica todos cuantos ensayos permitan demostrar que la Cooperativa, Colectividad y Socialización son las únicas soluciones viables que se le ofrece a la clase trabajadora frente a la sociedad capitalista.

Punto 10º. Propaganda:

Después de amplia discusión se consideró, que no existiendo la posibilidad de publicar un periódico, era necesario que por parte de todas las secciones se hiciera cuanto se pudiese para facilitar la información necesaria al Secretariado permanente de la A. I. T. con el fin de que éste pueda publicar un Boletín A. I. T. de la manera más regular posible. Boletín no de artículos, sino más bien de noticias e informaciones que puedan aclarar sobre el desarrollo industrial en los diversos países, las nuevas fórmulas del agro, los diversos métodos del trabajo en general, con el fin de que nuestra Internacional pueda sacar aquellas conclusiones lógicas que evidencien la mala administración de la sociedad capitalista.

Se consideró también, que se debía redactar un manifiesto de simpatía y solidaridad para con todos los países llamados «Sub-desarrollados». Se recomendó al Secretariado que cada vez que se produjese un hecho de trascendencia, debía de ser denunciado por la A. I. T. A este efecto se condiese alcanzar la efectividad deseada,

requería la colaboración máxima de todas las Secciones, por ser éstas las que de sus propios países pueden informar de manera más completa y objetiva al Secretariado.

Punto 11º. Solidaridad entre las Secciones:

De manera unánime el Congreso consideró que la solidaridad debe ser real y efectiva entre las Secciones. Que en no importa qué lugar en el que una situación de anormalidad se produjese es obligación moral para el resto de Secciones el que aportasen la total y completa solidaridad, denunciando al mismo tiempo el atropello que podría cometerse a la dignidad humana. Se reafirmó la prueba de simpatía para con los países «Subdesarrollados», y para con los que viven bajo no importa que clase de dictadura.

Punto 12º. Examen de la situación de la F.O.R.A.:

Después de amplias intervenciones de la mayoría de delegaciones se consideró que todos los problemas que surjan en el seno de una Sección deben de ser superados por la misma Sección, aconsejando al Secretariado de la A.I.T. la intervención en aquellos casos en que facilite el limar asperezas entre compañeros y permita que a través de la buena convivencia renazca la actividad de cara al fortalecimiento moral y físico del anarcosindicalismo.

Punto 13º. Relaciones exteriores:

Escuchado el suplemento informativo del Secretariado de la A. I. T. el Congreso estimó que las relaciones con la I. W. W. debía de ser fraternal a la medida de lo posible. Que con las Organizaciones anarquistas debía también aconsejarse esta buena relación y a ser posible intensificarlas, recomendaciones que el Congreso hace al nuevo Secretariado.

El Congreso vio con malos ojos ciertas manifestaciones hechas por la Federación Libertaria Cubana, en las que se sugiere que en el próximo Congreso Internacional Anarquista se tome el acuerdo de disolución de nuestra Internacional A. I. T. Esta actitud de los anarquistas cubanos, (siempre que de ellos provenga la sugerencia), que no pertenecen ni han pertenecido a nuestra Internacional, rompe con lo que fue siempre el lazo de solidaridad entre anarquistas y anarcosindicalistas.

Punto 14º. Nombramiento del Secretariado de la A. I. T.

A excepción de la F.O.R.A. y de la F.O.R.U. que no traían proposiciones, el compañero Aníbal Ferré fue propuesto para que continuase en la Secretaría de la A. I. T. nombramiento que aceptó tras exponer algunas consideraciones al conjunto de las Secciones. Asimismo se acordó que el Secretariado de la A. I. T. quedará compuesto por las Secciones de Francia, Italia, Bulgaria y España.

Hasta aquí, compañeros, quedan expuestas las líneas generales de lo que han sido las tareas del XIII° Congreso de la A. I. T. Hemos querido ser concisos en espera de que las actas del mismo permitirán enjuiciar sus labores y perspectivas. Por nuestra parte, repetimos, hemos tratado en todo momento de que la C. N. T. de España en el exilio quedara en el lugar que le corresponde, debiendo apreciar el sentido de solidaridad que la mayoría de secciones han manifestado con nuestra organización en su lucha contra el fascismo español.

Y para terminar diremos que la delegación de la C. N. T. de España, en su intervención, puso de manifiesto la perennidad de una sola C. N. T. en el interior: la que en todo momento se siente interpretada por las ideas y finalidades del anarcosindicalismo; afirmó de manera vehemente que la traición que ciertos hombres, exconfederales, quisieron cometer contra la C. N. T., ha quedado reducida a la mínima expresión; expuso todas cuantas razones existen para que se intente dar carta de naturaleza a las llamadas comisiones obreras; y declaró que ni hoy ni mañana la C. N. T. de España no se asociará a ningún acto que tenga por finalidad el ahogar todo espíritu revolucionario del pueblo español. Que a pesar de la política de silencio que se aplica a la acción de la C. N. T. del interior viene desarrollando — la C. N. T. — a través de manifiestos, prensa y octavillas se manifiesta en los cuatro puntos cardinales de la Península Ibérica.

La delegación al Congreso de la A. I. T.: Juan Samitier, Juan Castillo y Vicente Llansola

Llamamiento

En varias ocasiones nos hemos ocupado de la serie de novelas sobre la guerra y el destierro que publica V. Botella Pastor. Ahora volvemos a hacerlo. Botella está escribiendo su próxima novela que titula *La noche oscura*, en la que tratará de la vida de los exiliados durante la segunda guerra mundial, sobre todo en Francia.

A ese efecto precisa de información fidedigna, relatos de lo realmente vivido por los exiliados que formaron parte de la Legión Extranjera, los regimientos de marcha, las compañías de trabajo, la División Leclerc, los regimientos de paracaidistas del ejército británico, los que operaron en el «maquis» y la resistencia de Francia.

Rogamos, pues, a todos cuantos estén dispuestos a facilitar información en el sentido expuesto que escriban al autor por conducto de esta Redacción, que transmitirá.

Hasta hoy la obra de Botella Pastor es la única que se está escribiendo de un modo orgánico sobre los aspectos más importantes de nuestra guerra y destierro, con sacrificio de tiempo y a costa del propio autor, que merece nuestro total y entusiasta apoyo.

Area Mundial

REAFIRMACION DE LA DICTADURA EN RUMANIA

LOS sistemas comunistas instalados en los países de influencia rusa no acaban de acomodarse a la realidad... comunista. Por muy seguros que sean los textos del divino Karl Marx, las contradicciones se suceden y las improvisaciones están, desde hace veinte años, al orden del día. Marx — se ha comprobado — no es el «jefe que nunca se equivoca» previsto, sino un pensador como hubo y hay tantos que, si adivinan, aciertan. Fue este pretencioso judío alemán quien predijo la revolución social primera para Alemania e Inglaterra, países evolucionados, y no para Rusia, España, Albania, etc., naciones «atrasadas». Sin embargo, la verdad se ha revelado inversamente a los sabios pronósticos del autor de «El Capital».

Sin ocuparnos de la U. R. S. S., en la cual las rectificaciones de conducta van de Lenin a Stalin, a Kruschev y a Bresnej por un largo período de cincuenta años, las naciones de Checoslovaquia, Rumania, Bulgaria, Hungría, Polonia, Yugoslavia y Alemania Oriental, no se acaban los conflictos interiores, no consiguen independizar sus economías ni adueñarse de la voluntad de sus pueblos. Los sindicatos — esa arma de defensa, y también de participación de los obreros —, sometidos a la férula del Estado o convertidos en dependencias del mismo, prácticamente no existen, desconociéndose incluso en los regímenes comunistas eso que en las naciones democráticas del «otro mundo» llaman opinión pública. Fieles a su monomanía opresora y de dirección absolutista, los dirigentes comunistas, cuando se les presenta un obstáculo, no tratan de solventarlo mediante consulta y participación de otros estamentos revolucionarios, sino que prescinden sistemáticamente de los mismos, y aún mejor prefieren su desaparición a costa, claro está, de la infelicidad de los pueblos, que deben soportar las arrogancias y las torpezas de sus gobernantes.

Tal es el caso actual de Rumania, donde el mal funcionamiento del sistema se ha evidenciado en la conferencia nacional comunista. Ante el caos administrativo resultante del autoritarismo presuntuoso de las comisiones agrícola, industrial, económica, cultural, doctrinaria y de partido, el camarada Chivo Stoica, presidente de la República, se depuso de su cargo en favor del jefe del partido, camarada Ceausescu, el cual, valido de sus poderosos cargos concentrará sobre sí todo el valor del Estado, sometiendo a su persona cuantas instituciones políticas, sociales y económicas determinan la existencia humana del país. El motivo aducido por Stoica ha sido el «bien de la patria», en otro lenguaje, la reacomodación de la vida pública rumana a los deseos y a las necesidades de la política comunista. Todo se arregla, en dictadura, desde arriba, sin reparar los comunistas consentidos, que el desarreglo del país no procede de abajo.

Las medidas previstas por Ceausescu para enfocar la nueva etapa político-económica de Rumania, son, a grandes rasgos, las siguientes: Creación de centrales industriales de dirección técnica autónoma, *pero rigurosamente sometidas al control del Estado*. Aceptación de intermediarios entre el almacén y el consumidor para casos de mal menor. Comercio exterior a cargo único del ministro respectivo. Aumento general de un 25 % en los salarios en un plazo que va de ahora mismo hasta el año 1970. Mejor explotación de las riquezas nacionales. Para mejor controlar al país, las 19 provincias actuales se dividrán en 50 comarcas, cada una de ellas englobando de 40 a 50 municipios, obteniéndose así el dominio directo de 12 millones de personas. Aumento de precios para el inquilinato, y construcción de barrios nuevos en las ciudades con derecho a compra de apartamentos. Ya no hay, pues, socialización de la vivienda.

En cuanto a las relaciones exteriores, Rumania permanece solidaria del bloque comunista, mas con reservas referente a Pekín, y otras tales con respecto a Moscú por las diferencias territoriales que separan la U.R.S.S. de Rumania a pesar de un voceadísimo internacionalismo.

Para el comercio exterior parece que Ceausescu es partidario de intercambiar productos con toda clase de naciones, por capitalistas y reaccionarias que sean. Se ve claro que el aislamiento acarrea dificultades. Ya lo hemos visto con respecto a Cuba, esa «hija amada» de la España franquista.

FRACASA EL REY EN GRECIA

El rey Constantino se ha rebelado contra la Junta Militar, inútilmente. Aparte un puñado de militares adictos, nadie más lo ha seguido. El cuartel se le ha mostrado esquivo, seducido por las promesas recibidas de los coroneles Papadopoulos, Patakos y Zoitakis. Por su parte, el pueblo no se ha tomado la molestia de salir a la calle para defender a un «soberano» que hace dos años violentó una situación político-democrática conducida por Jorge Papandreu, y que en abril de este año se sometió a la dictadura de los coroneles.

De todas maneras, el acontecimiento merece una rectificación nuestra. Previendo cercanos acontecimientos en Grecia, hace poco se nos ocurrió parangonar la situación actual de este país con la de España en septiembre de 1923, cuando el general Primo de Rivera dio el golpe de Estado antidemócrata en connivencia con Alfonso 13. Por lo visto, Constantino de Grecia fingió adhesión a la Junta Militar, pero ocho meses después se ha soliviantado por no querer ya servir de vaso de noche del dictador Papadopoulos.

Sin apoyo militar ni del pueblo, Constantino ha perdido, irremediablemente, la partida. Pero la pelota está en el tejado y ya veremos adonde cae.

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

Para relacionar:

EN FRANCIA.—Víctor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-París (X). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596,-México 1. D. F. México.

EN VENEZUELA.—Vicente Sierra. Apartado 9527 (Catia). Caracas, Venezuela.

La revista «Esfuerzo»

(Viene de la página 4.)

manifiesto de la «Federación Anarquista Regional de Sao Paulo» que se interesa vivamente en propagar «una expresión de vida libertaria y de divulgación de la más alta filosofía social y moral». Ya hacia el final encontramos conceptuoso trabajo de Fabbri sobre «La Organización Anarquista» según la filosofía de Malatesta. Finaliza la revista con la terminación del ensayo de Rudolf Rocker.

⁂

En el nº 3 el editorialista escribe sobre la coordinación de los esfuerzos, entendiendo que «sólo el anarquismo frente a la quiebra incuestionable de los valores de la democracia y del socialismo autoritario, se levanta como una afirmación positiva del respeto más absoluto a la dignidad humana». Ilustra este editorial sobresaliente madera de Justo Balza. «Luz» en efecto, simboliza la cultura penetrando en la mente humana. Luego el maestro Fabbri escribe sobre «Crisis de muerte o transformación del Capitalismo». A continuación se reproduce la Declaración de Principios de la Asociación Continental Americana de los Trabajadores, cuyos fines tienen «por ideal supremo el hombre libre en la sociedad libre, y propaga su realización mediante la supresión revolucionaria del aparato estatal y de la organización económica capitalista».

Nótase en esta revista su preocupación antimilitarista. Henos ahora ante un capítulo ilustrado del libro de Fenner Brockway, titulado *El Tráfico Sangriento* en donde se desenmascara a la internacional de los armamentos; luego vemos un notable «Plan de Lucha Antiguerrera» debido a la pluma de Barthelemy de Ligt. Finalmente la «Federación Antiguerrera de La Plata» hace un llamamiento a la acción para impedir el horror de nuevas hecatombes bélicas.

De nuevo se recalca el peligro de «La Legalización de las Organizaciones Proletarias» en extenso trabajo, y se reproduce un manifiesto del «Comité de Acción contra los Sindicatos Gubernamentales» frente a los sindicatos estatales.

En este número empieza la colaboración firmada de Albano Rosell con «Los Aniversarios del Mes», en donde da microbiografías ilustradas de Danton, Kropotkin, Darwin, Anselmo Lorenzo, Malatesta, etc. Una aleccionadora gráfica demuestra que dos millones medio de personas murieron de inanición en 1934, y otra sobre «Muestras de la Civilización Nazi» ilustra sobre los crímenes de esta corriente estatal alemana (solamente en 1935 se dan cifras de 4870 asesinados y 20.833 personas encarceladas en Alemania).

Interesante trabajo de Pierre Besnard sobre «¿Es posible la Unidad Sindical?» y la revista finaliza con la introducción al libro de Gastón Leval titulado *Problemas Económicos de la Revolución Social Española*, en donde este autor libertario expone la tesis de cómo puede y debe llevarse a buen camino una transformación de la sociedad autoritaria en España hacia una sociedad asentada en premisas libertarias. Esta revista abrileña termina haciendo un llamamiento para que los lectores concurran a los diversos actos públicos programados para conmemorar al 1º de Mayo. Destaquemos aún, las interesantes xilografías que ilustran su contenido.

⁂

El nº 4 corresponde al 1º de mayo, sobre el cual se editorializa: «más que todo es un día de afirmación revolucionaria; una fecha consagrada no a llorar a los muertos, sino a tomar el ejemplo de sus vidas abnegadas para hacer una afirmación de la voluntad». Enseguida se reproduce un capítulo del libro de Santillán titulado *La Bancarrota del Capitalismo*. Luego vienen diversos manifiestos sobre la fecha que se celebra, y también el anuncio de la constitución en Rosario (Argentina), de un Centro de Estudios Libertarios.

Interesante trabajo sobre los «Antecedentes Históricos del 1º de Mayo» ilustrado con maderas grabadas que representan a Spies, Parsons, Engel, Fischer y Lingg. Luego un cartel de Rodolfo González Pacheco sobre «España» donde expone que «el español trata de tú a la vida porque la quiere; no había más que enseñarla a quererla libre y justa, para que quisiera a la Anarquía». Después de diversos artículos sobre cuestiones locales emerge un comunicado sobre «La Iglesia italiana cómplice del Fascismo», para a continuación aparecer un bello estudio sobre «La Maldición del Latifundio», cáncer de todos los países latinoamericanos; proponiendo el autor «adueñarse en común, todos juntos, de todas las tierras, para trabajarlas en absoluto beneficio de los trabajadores, derribando los alambrados para pasar las cuchillas en lomos de nuestros redomones agitando al viento el pañuelo rojo de la revolución anarquista». Digamos que el vocablo rioplatense «cuchillas» significa altozanos, lomas, cerros pequeños, etc.

Al estar encarcelado en Montevideo el joven Simón Radowitzky, el cual es utilizado por la propaganda bolchevique para sus fines, se reproduce en facsímil una carta manuscrita del mismo, en donde rechaza tal campaña, «en nombre de los anarquistas presos en las cárceles de la Siberia soviética». Documento importante sobre el cual deberán inclinarse los historiadores. Gastón Leval colabora directamente en notable trabajo sobre la «Inevitable Unidad de la Economía Anarquista en la Post-Revolución».

Nuevas «Efemérides del Mes» del culto Albano Rosell, esta vez sobre Landauer, Sacco y Vanzetti, Jean Grave y Thomas Mooney (ilustradas). Asimismo un gran trabajo del mismo compañero, no firmado, sobre la vida y la obra de *Bakunin*, en donde realza su vida «agitada y dramática, ofrendada enteramente a la causa de la justicia y la libertad de los pueblos». Finaliza este número de la revista con la continuación del conceptuoso trabajo del maestro Fabbri sobre la organización anarquista malatestiana, ilustrado con una fotografía del autor. También notables xilografías ilustran el contenido de este ejemplar y la portada es sencillamente magnífica.

(Continuará.)

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

CHISPAS

Que Sun-Yat-Se me dispense: Se puede ser chino sin ser cochino. Perfectamente.

— Ahora co-chinos los hay, y en eso quedan.

— «¡Mao, mao, mao!» Gatos hay en el tejado, buscando el tajado, o la tajada.

— El budismo es una religión mueneria y el maoismo un dogma reciente.

Todo rancio o maloliente.

— ¡Sus, a la idolatría!

— Los idólatras son cavernarios de la peor especie: la moderna.

— Sin idólatras no hay santos, caudillos, altos comisarios ni «tiranos amados».

— Ceausescu, jefe del P.C. búlgaro, se ha proclamado dueño absoluto del Estado. ¡Y tuvo aplausos!

— La Pasionaria debía adueñarse de nosotros. Y esperando hacerlo se ha vuelto vieja y fea. Por eso la han arrinconado. ¡Qué desencanto, me Kaganovitch!

— ¿Y Castro? Se porta bien, gracias. Su trato comercial con el Caudillísimo de las Españas es dulce.

Como la caña.

Por esto al gallego le luce el sebo, al manigüero la estrella, y a hispanos y cubanos el pelo.

CHISPERO

DISCOS

Despedida.

TERREMOCO. — La verdad es absolutamente mía.

TERRIMODOS. — La verdad es una y de nadie.

TERRE. — No soy Nadie.

TERRI. — Nadie más que tú es Terremoco.

TERRE. — Que es mucho ser.

TERRI. — Habrá que ver.

TERRE. — Soy constante y operante.

TERRI. — Maldeciste del nuevo rico.

TERRE. — Pero del necio la plata.

TERRI. — ¿La esperas con azafata?

TERRE. — Para mí, duro y peseta.

TERRI. — Con riesgo de voltereta.

TERRE. — Creo que soy el mismo.

TERRI. — Con transigencias malsanas.

TERRE. — Pero ducho en estrategias.

TERRI. — Cediendo incluso con Dios.

TERRE. — Mis católicos son rojos.

TERRI. — ¿Y tus romeros?

TERRE. — Ya no estoy por romerías.

TERRI. — ¿Y tus grises?

TERRE. — Les sonrío solamente.

TERRI. — ¿Y tus marxistas?

TERRE. — Marcho con ellos por mis pasos.

TERRI. — Y con zapatos de ellos.

TERRE. — Me doy un simple rodeo. Terri, nos reencontraremos.

TERRI. — Terre, no nos reconoceremos.

DISCOBOLO

TURRONES

A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,50; *Turrones (en pastilla)*. Jijona, 7,00; Alicante, 6,00; Yema, 4,00; Mazapán, 4,00; Toledo, 2,50 frs. pastilla.

B.D.I.C

LA VOZ DEL INTERIOR

Las farsas políticas no pueden resolver problemas económicos

HEMOS asistido al derroche de papel y de demagogia fácil que ha sido la nota dominante en el tinglado de las últimas «elecciones». La gente se las ha tomado a guasa, que es la única forma como puede el pueblo tomarse las cosas del franquismo.

Pero al dia siguiente del de la farsa, el aumento del coste de la vida, que sube con una velocidad vertiginosa a alturas rayanas con la estratosfera, ha puesto sobre el tapete el volumen de los problemas económicos a los que ha de hacer frente el gobierno con los únicos medios que siempre ha tenido a su alcance: el dinero extranjero, la emigración económica y los turistas, que, si bien aportan divisas durante tres meses, contribuyen en gran manera a que la carestía de la vida se acentúe más y más cada dia.

Hemos asistido a manifestaciones que, aunque quieran presentarse — y en parte lo sean — como orquestadas por determinadas fuerzas políticas, sacando de ello partido el régimen para cotizar una vez más su anticomunismo, son el trasunto del fiel malestar, del descontento popular. La gente responde a los que la invitan a salir a la calle para pedir que las subsistencias no aumenten, que el mínimo vital sea elevado; para clamar que con 96 pesetas no hay quien viva — ni con 140 — porque todo eso es verdad y porque todo eso va cada día en aumento. No se le vé salida, y desde luego no es la dictadura franquista — ni esta, ni ninguna — la que puede encontrar un remedio a las características de esta crisis económica, que se inscribe en el contexto general de una hora del mundo.

Habrá países que le encontrarán, sino solución, por lo menos paliativos. Pero en España no hay paliativo posible. No hay más que encarar los problemas con visión revolucionaria y zajar el abceso, abriéndolo y vaciándolo.

El abceso es la vetustez de unas estructuras políticas y económicas que el pueblo español quiso romper en 1936 y que, al ser traicionado, abandonado y vendido por todos, se han reconstruído con más violencia y más privilegios para los poderosos que antes. Y a la altura que hemos llegado — que ha llegado la crisis en nuestro país — no hay ya modo ni manera ni aun de parar el golpe.

Porque está ya rebasada la etapa del terror policíaco y de la indecisión en las masas obreras. Hoy las nuevas generaciones no están dispuestas a renunciar al derecho a la vida, y a una vida decente y conforme a lo que son exigencias del mundo moderno.

En este materialismo de los trabajadores no hemos de ver solamente aspectos negativos. Hay muchos de positivos, sobre todo cuando además de la exigencia de mejoras materiales, existe la exigencia de mayor libertad y de reconocimiento de derechos en España pisoteados desde hace 29 años.

¿Qué pueden hoy dia las farsas «electorales», las ridículas campañas de los candidatos, hablando de una España justa y alegre, cuando aquí estamos todos rabiando ante la injusticia? ¿Cuando el que más y el que menos echa pestes contra todos los que están en el candelero... y los que pueden estar en él, porque se sabe que son a cual peores?

La crisis en la siderurgia, en el textil, en las minas, en general en todas las industrias; el pavoroso problema del campo, cada dia agravado, esto no lo resuelve el franquismo.

Esto sólo puede resolverlo la acción decidida de la clase obrera tomando su destino en manos y haciendo tabla rasa con cuanto constituye este régimen viejo, podrido, cubierto de sangre, inservible para todo.

La agitación social, las manifestaciones, las huelgas, los conflictos en fábricas y talleres, como respuesta a los despidos, a los cierres de industrias, al aumento de precio de las subsistencias y de todos los artículos, no hace más que empezar.

¡Obreros! ¡Pueblo en general! ¡No os dejéis engañar ni desorientar por nadie! ¡Hoy como ayer, en la Confederación Nacional del Trabajo encontraréis el arma que os permitirá organizaros para la lucha en defensa de vuestros derechos y de vuestros intereses!

(De «CNT» de Madrid (Nº 10)

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

REFERENCIA A UNA ACLARACION

LOS compañeros que leyeron mi artículo en el COMBAT SYNDICALISTE nº 479, «Alrededor del XIII Congreso de la A. I. T.», y la nota aclaratoria que hace el compañero Failla sobre el contenido del mismo, habrán notado que la aclaración de Failla requiere otra mía. Dice este compañero «que la polémica que se desenvolvió en Italia hace más de dos años entre unos compañeros no estaba basada en la opinión de que los que están contra el dictador están con los Estados Unidos y la C. I. A., como afirma S. Fernández, siguiendo sus informaciones.» En mi artículo no hablé de polémica. No soy yo quien dijo que Borghi y Mantovani hicieron la declaración de que los que estaban contra Castro estaban con los Estados Unidos y con C. I. A. El primero que lo dijo públicamente, que yo sepa fue el boletín «Reivindicaciones Sociales», que un grupo de anarquistas (¿sí, o no?) de Turín, suelto reproducido en «Contro corrente». A más de lo que dicen las citadas publicaciones, la posición de los citados militantes llegó a mis oídos por otros conductos. Y lo que dichas posiciones ante el castrismo tienen de veraz o de falso, debieran aclararse en Italia, entre los grupos a que pertenecen los compañeros que acusan y los acusados.

En lo que respecta a Boéghi no me hubiera ocupado si no existieran otros casos vacilantes. Borghi fue por mucho tiempo un buen militante de la A. I. T., hasta que dejó de serlo. Y cuando en él se produjo tal cambio, desde las columnas de «Umanità Nova», de la que era primer redactor, hizo alusiones en desmedro de la A. I. T., a las que replicó en el boletín de la misma el compañero Fauchois, de cuyo asunto se habló en el Congreso de Puteaux en 1953, en el cual los delegados por la U.S.I. informaron que «Umanità Nova» no publicaba los informes que la sección de la A. I. T. mandaba, lo que explica que en Borghi se operaba un cambio que, no sin razón, dio y está dando que decir.

En cuanto a anarquistas «de 1º de Mayo», mencionados en mi artículo, no son por desdicha exclusivos de Italia. Los hay en todos los países con presencia del movimiento anarquista. En mi vida de militante, de Italia conocí cantidad incontable de excelentes compañeros. Los de Turín, que sacan el boletín «Reivindicazione Sociale», que el compañero Failla, en su aclaración califica de pro-occidentalistas y pro-electoralistas, de ser cierto, estarían en igual o peor posición que los mayistas de referencia.

Yo no exijo de mí, de Mantovani o de otros, las condiciones del hombre perfecto, lo que sería una desdicha para todos. En nuestra ruta de militantes todos somos propensos a vacilaciones y desviaciones. Y cada vez que tal caso se presente, con razonamientos sea señalados. Porque ello puede contribuir a detenernos en la pendiente del declive. Y si ello no se logra, cada militante y no todo el movimiento, debe cargar con la responsabilidad de su equívoca o falsa posición. En problemas tan complejos cabe repetir que las diferencias de opinión—necesarias al movimiento— no se las ha de confundir con la adopción de posiciones que se contradigan con lo que son principios, métodos y finalidad de la A. I. T., que representa, a mi entender, la corriente más afín y consecuente con la misión caudal de los anarquistas. Que si bien sin ser afiliado a la misma se puede obrar como anarquista, pero no cuando se enfrentan con la A. I. T. en cuanto ésta siga su recta trayectoria. Y siempre dispuesto a intercambiar pensamientos con el compañero Failla, pongo fin a estas líneas.

Serafín FERNANDEZ

Libros y discos para regalo

(Cubierta piel, papel biblia)

Obras Completas García Lorca	80 00
Obras Completas Blasco Ibáñez, 3 vols. (uno)	70 00
Episodios Nacionales, Galdós, 3 vols. (uno)	70 00
Obras Completas ,Miguel de Cervantes	70 00
Obras Completas, Carlos Riba (en catalán)	65 00
Obras Completas Joan Arbós (en catalán)	65 00
Teatro Casona, 2 vols. (uno)	65 00
Obras escogidas, Ciro Alegría	60 00
Obras Completas, A. Camus 2 vols. (uno)	65 00
Beethoven (biografía) por L. Capdevila (presentación lujo)	30 00
Obras Completas, Rafael Barrett, 3 vols.	22 50
Teatro Completo, de González Pacheco, 2 vols.	15 00

Discos

«A las barricadas e Hijos del pueblo»	12 00
«Mauthausen» (editado por la F.E.D.I.P.)	10 00
«L'enfant d'Hiroshima et l'autre», Rosalie Dubois	11 00
«Granada, Exodus, Rosó-Rosó», Ernest Curtis	10 00
«Le Chanteur de México, Granada, Catari y Ma vie», Yon de Murgula	10 00
«Conférence Sébastien Faure»	8 00
«Naissance et mort des dieux»	10 00

LES GRANDES CHANSONS DE LEO FERRE (un disco, con «Judas», «L'amour», «T'en as», «Vitrines», «La fortune», «La zizique», «Mon Lébasto», «Java par tout», «La grande vie», «Mon p'tit voyou», «Comme dans la haute», «Notre Dame de la Mouise». Precio: 27 frs. en la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Giros y pedidos: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe; 75-Paris (Xe). CCP 13507-56.

II FIESTA DE LA PEÑA RACIONALISTA

Con un lleno apreciable empezó la velada del 17 de diciembre con un amable denuesto a la comisión organizadora, la cual se comprometió a adelantar en 45 minutos el reloj que la desorganiza. Acto seguido el Compañero Ferrer salió por los fueros de la zarzuela, la cual explicó con pormenores, sacando la conclusión de que esta música, popularísima y no obstante ya olvidada, cumplió una misión pedagógica musical en el seno de las multitudes. Rubricó lo dicho por el orador el compañero Luis dando unos extractos electrónicos de «La Verbena de la Paloma».

Cumplió la segunda parte el elenco estudiantil que tanto prestigia estas sesiones. Se trató de una mesa redonda literaria, pero sin mesa porque la única al alcance era cuadrada. Sacaron a relucir al poeta Baudelaire, en biografía y fragmentos de su obra, que fueron (los fragmentos) artísticamente presentados y en ocasiones con fondo de guitarra que traslucía la traza de Tárrega. Tomaron parte en esta donosa representación los jóvenes Germinal I, Germinal II, Nardo, Esmeralda, Pradio (guitarrista), Valeri (que recitó un poema de Llop), Jordi, Maience, Jaime, Amable, Jazmín, Amado y Josette. Para el 7 de enero próximo este grupo anuncia la proyección (tan esperada) de «El acorazado Potemkin».

La tercera parte corrió a cargo del trepidante David (tanguista), del excelente tenor Fausto (El último romántico, no él: la canción); del animoso Galán, tenor profesional indiscutible; del espontáneo Hernández, que guantanameó lo que pudo; del jotero Lobo, que navarreó de lo lindo, y del incansable Barba, tan identificado con su guitarra y su guitarra con Barba.

Como era de esperar, el espectáculo fue del agrado de la concurrencia, la cual correspondió con 262 F. nuevos para enjugar gastos. Como obsequio a la misma fue sorteado un lote de libros de buenísimos autores.

Curuxas, el último de los guerrilleros de Galicia

EN un camino bordeando un castañar, en el territorio de pueblo de Villamor (Galicia), no lejos de Santiago de Compostela, el cuerpo de un hombre fue descubierto. Numerosos detalles debían intrigar a los guardias civiles, obligándoles a contribuir a su identificación. De una parte, bien que numerosas tormentas habían afectado la región, las prendas de vestir que envolvían al cadáver estaban secas; las botas con que estaba calzado no tenían ninguna traza de barro. Ningún papel de identidad fue encontrado en los bolsillos del difunto. Contrariamente, una pistola de gran calibre estaba en su mano derecha, carta de visita del hombre muerto.

Este parecía tener la edad, más o menos de sesenta años. Había sucumbido a una muerte natural de origen cardíaco. Los servidores habían identificado el cadáver, que debía corresponder a uno de los viejos guerrilleros (el último) de las montañas de Galicia, que no había cesado de hacer frente a los llamados representantes del orden, ridiculizándoles en todas las tentativas de apoderarse de su persona.

En 1936, Ramón Rodríguez Varela — que así se llamaba el guerrillero — estaba empleado en las minas de Lousana, cerca de La Coruña, y estaba afiliado a la C. N. T. (sindical anarquista).

Cuando estalló la guerra civil se enroló en las fuerzas populares que defendieron la provincia; mas éstas fueron vencidas por los asaltos de los reaccionarios, superiores tanto en hombres como en armas.

Ramón Rodríguez se refugió desde este momento en la montaña con algunos compañeros perseguidos como él por defender al pueblo que quería libertad, y rápidamente, para la leyenda, se hace llamar «El Curuxas», por las acciones que lleva a cabo con sus compañeros. Con una audacia y un valor sin igual siembra el pánico entre las fuerzas llamadas del orden, y la angustia entre los esbirros de Franco.

Vencida la República, «El Curuxas», refugiado en las montañas con su grupo de compañeros, que uno después de otro, van desapareciendo, víctima de esta guerrilla de usura. En 1941 «El Curuxas» se encuentra solo, mas afronta las llamadas fuerzas públicas movilizadas contra él, las desafía y consigue escapar siempre, burlándose de las grandes batidas, encontrando refugios seguros en los pueblos de la montaña, cuyos habitantes le protegen solidarizados con «El Curuxas» por la causa que defiende. Declarado fuera de la ley por sus enemigos, desconcertados ante la audacia de este hombre, que solitario continúa la lucha y que continuamente hostiga a las huestes franquistas, la leyenda se va tejiendo.

Y después de veinte años de traición franquista, llamada victoria del caudillo, «El Curuxas», el irreductible gallego, se obstina en la lucha contra los enemigos del pueblo español, y con una precisión de maestro de la pelea en el «maquis» siembra el desconcierto en el enemigo por sus audaces golpes de mano.

Terminadas las formalidades oficiales confirmada la identidad de la persona encontrada en un camino bordeando un castañar de Villamar, un labrador de la región organiza una colecta para que los despojos mortales de «El Curuxas» sean depositados en la tierra con un ataúd. (Mi comentario: Es de pensar que sin el gesto de esos humildes labradores, el cuerpo de este luchador hubiera sido inhumado por los representantes del orden como una bestia).

***

Para este hombre, que fue largos años reprobado por los esbirros de Franco, Galicia conservará su admiración y su simpatía.

Creo que este escrito publicado en un periódico conservador de Lyon, «Le Progrès», es expresivo. El texto que dedica a un hombre que, pese a los años y a las vicisitudes, simboliza lo que representa un militante de la C. N. T.

Sea un ejemplo, para mí el primero, de lo que tenemos que ser y que muchos hemos olvidado con la excusa de que son ya demasiados años de exilio.

Sea un homenaje a los compañeros que aquí en el exilio y en el interior, perseveran manteniendo la línea de conducta de lo que fueron y son, y pese a los años de espera, confían en el próximo porvenir de nuestro país.

«El Curuxas» ha dado el ejemplo, lo suficiente para no dudar de la voluntad del que, convencido de los ideales, los mantiene hasta el fin de sus días.

Eusebio Pinos

PARADEROS

Quien pueda dar noticias del paradero de Santiago Flor Sanahuja, de Valencia, que perteneció a la columna Durruti, las comunicará a Arturo Martínez, 25, rue Tournefort, Paris (5º).

—Paradero de José Margalef, de Alcalá de Cinca (Huesca). Su última residencia Arles (B. du Rh.). Pregunta por él su hermano Calixto Margalef, Cezy (Yonne) 89.

Recién aparecido:

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

UNA OBRA DE ARTE UTILITARIO:

S. I. A.

Calendario para 1968

Nuestra benemérita S. I. A. nos introduce en el año nuevo por la puerta de la erudición y de la elegancia. En primer lugar nos recuerda su nacer y su objetivo, y sin más preámbulos nos sitúa en el palacio de la Biografía, tan vasto e íntimo a la vez, que por la ocasión nos habremos de contentar con el perfil humano y emocional de veinte personajes de los que, según nuestro amigo Fernando Valera, reconcilian a uno con la Humanidad, esa señora que infanta todo, bueno y malo, más malo que bueno.

Pedro Gori, el famoso poeta anarquista italiano va de pareja con la intensa y cordialísima Luisa Michel. Febrero une a Pedro Kropotkin con Victor Hugo, dos mentalidades poderosísimas, una para planificaciones igualitarias y otra para filosofar el ritmo — humano — de la existencia. A Salvochea, nuestro importantísimo Fermín, marzo lo retiene solo, con su historia densa, avasalladora de una época, junto con los héroes — inmolados por Trostki — de Kronstad. Abril reflorece el interés por las grandiosas figuras de Leonardo de Vinci, la gloria eterna del arte, y de Miguel Bakunin, el coloso de la doctrina socialibertaria, o sea dos revolucionarios señeros: uno para el arte y la ciencia y el otro para la redención del mundo oprimido. Mayo nos da una visión de Balzac, el gran novelista francés, y junio nos ofrece José Garibaldi, el célebre vencedor del Papado absorbente; y en julio brilla con sumo esplendor la atrayente figura de Eliseo Reclus, el sabio bueno, justo y extremadamente noble. Siguen Stefan Zweig, cronista desbordante y hombre atormentado, puesto en compañía de Ricardo Mella, uno de los filósofos más profundos que ha tenido el acratismo. García Lorca y León Tolstoi consumen juntos el turno de agosto para una poesía intensa en cordialismos, fustigaciones y conclusiones poco aprovechadas por el ente humano. Miguel de Cervantes Saavedra se «emparenta» en octubre con Francisco Ferrer Guardia, uno por un Quijote ejemplarista y otro para una quijotada insigne que le llevaría al cadalso. Fedor Dostoyevski y Buenaventura Durruti penetran en su noviembre marcando el destino del cantor de las noches blancas y el ocaso de un anarquista heroico, cerrando el ciclo calendario las simpáticas personalidades de Enrique Malatesta y Luis Van Beethoven; digamos, la grandiosidad de la Idea y de la Música especificada.

El Tiempo y la Humanidad unidos. Una utilidad, una enseñanza y una simpatía, acreditando la pericia del autor y la editora — S. I. A. — del Calendario para 1968.

4 F. solamente en francés o en español. Un libro ilustrado con precio de folleto.

COLUMNA DEL EMIGRADO

Jóvenes Confederales emigrados españoles

Llamamiento a la juventud

NINGUN horizonte limpio ofrece el franco-falangismo a la juventud. Lo único que da el régimen fascista es una cárcel, un banco y un camastro, en un sistema de oprobio e ignominia, donde las ambiciones juveniles no tienen salida. La conciencia de las nuevas generaciones queda empotrada. Todo queda frustrado, roto.

Queda el trabajo sometido al poder burgués, que como el lobo de la sociedad capitalista desgarra a los indefensos corderos. Después de 31 años de esclavitud nacional los jerarcas falangistas hablan del gran descubrimiento del siglo, el trabajo a destajo. Se trata de que la rapacidad capitalista pueda alcanzar una mayor explotación del esfuerzo del obrero, dando a éste igual paga. El descubrimiento de la nueva ola fascista no puede ser más irrisorio.

Por otra parte, la juventud estudiantil no tiene ante sí una situación clara y segura, todo es incertidumbre y quiebra en ese Estado unitario. La cultura tiene que vivir, si vida puede llamarse, bajo el imperio del estraperlo intelectual, jugando al engaño, no diciendo la verdad para no caer en delito de alta traición a la patria. De ahí que los jóvenes tengan que verse obligados a hallar un acomodo oficial, único medio de lograr un nivel de vida necesario para salir adelante. Es un régimen de opresión, el intelectual no puede expresar sus inquietudes, ya que vegeta en un estado de censura permanente, eterno. La cultura está amordazada, el saber vigilado, la inteligencia controlada y el impulso renovador sometido a los cánones de un poder que dice no querer hombres que piensen, sino bueyes que aren.

Mientras el franquismo siga cabalgando a horcajadas del Poder, clavando sus espuelas en el cuerpo del pueblo, no habrá desarrollo económico y moral positivos. Los jóvenes serán los «Cypayos» de la desventura y el país entregado a los designios norte-americanos. Dentro de semejante sistema de estulticia, el país no es más que un satélite de base, un arsenal al servicio del extranjero corruptor y la nueva generación un cuerpo flotando en el mar del confusionismo, donde toda hipocresía halla aposento y donde el dejar hacer es la confirmación más completa de una decadencia sin precedentes. Hay momentos en la historia en los que cabe saber decir No. No a la pereza y a la desgana; no a la impostura banderiza y obtusa; no a la ramplonería oficial.

Joven que sueñas con una sociedad mejor, no consientas más ultrajes colectivos. Rebélate contra las fuerzas del mal. ¿Hasta cuando vas a tolerar esta situación de entumecimiento y postración nacionales?

La hora de la lucha llega, y debes saber que todas las grandes causas se ganan peleando. No hay nada más viril que una acción bien dirigida en favor de los demás. Luchar por la emancipación de nuestros iguales es el mayor bien que podemos hacer a los otros. No hay ni puede haber oferta más leal y más desinteresada.

Decadencia, incultura, analfabetismo, frustración, bancarrota, muerte y guerra civil. Jóvenes amantes de un renacimiento reparador y justiciero: hay que hacer un alto en el camino, alzarse contra la farsa falangista y organizar focos de acción revolucionaria en todos los lugares de España. Es la hora del amanecer. Los hornos están en marcha. Luz, llamas, fuego, pero nunca cenizas, fango, bostezo, que la revolución pasa por todas partes. No podemos combatir dispersos. La juventud española debe formar un gran frente de combate. Tiene ante sí un objetivo histórico: poner fin al actual estado de la tiranía, establecer la libertad en los pueblos de Iberia, forjar un nuevo hombre español que tenga temple y voluntad para enamorarse con nuevas empresas de orden universal.

Joven amigo: llama a la conciencia del pueblo. Haz despertar la llama de la idea en tu compañero de trabajo, de universidad, de quehaceres diarios. Las nuevas generaciones deben tener los brazos robustos, el cerebro lleno de ideas grandes. Toda la juventud de España debe vivir alertada y unida para conquistar el derecho a la vida; mediante una cultura libre que haga al hombre dueño de su destino y creador de su propia manera de vivir con dignidad y responsabilidad social.

Para más informes, escribir a *Jóvenes Confederales Emigrados*, 39 rue de la Tour d'Auvergné, Paris (9).

NECROLOGICAS

PEDRO JUAN COS

El día 20 de noviembre tuvimos la desgracia de perder, a causa de una enfermedad insuperable, al bueno y consciente compañero Cos, siempre atento a sus deberes confederales. Era oriundo de Barcelona, militando en la barriada de la Barceloneta. Trabajó durante largos años en la casa de aparatos sanitarios y calefacción Verdaguer. Tomó parte en la revolución y en la guerra como todos los buenos.

Cuando expiró el compañero Cos no pasaba de los 55 años de edad, de lo que se puede colegir que era relativamente joven. El entierro que se le hizo fue civil y al mismo acudió una parte importante de la colonia española además de elementos franceses. El compañero José García le dedicó unas sentidas palabras haciendo resaltar las dotes personales y de idealista que adornaban al desaparecido.

Tanto a su compañera como a sus hijos y yerno los compañeros de Gap les reiteramos desde aquí nuestra más cordial simpatía en estas horas dolorosas que atraviesan.

Por la F. L. de Gap, el secretario.

JOSE CASTILLO

Otro compañero que nos deja prematuramente. Y de los buenos. La Regional de Aragón, Rioja y Navarra habrá sentido muy hondo la pérdida de este compañero, muy conocido en Oliete y comarca (Teruel) por su firme acción de hombre confederal y anarquista.

No tuvo lo suficiente con sostenerse en medio de la doble tragedia española (la guerra y el exilio), que aún los bárbaros de Alemania lo cogieron para enviarle al infierno de los campos de la muerte, donde quedaron para siempre, entre millones de prisioneros de muchos países, más de siete mil refugiados españoles. Castillo logró salir con vida del antro nazi pero su salud quedó resentida. Y cuando menos lo esperaban los compañeros que le conocían y estimaban, nos sorprendió con su muerte hace cosa de un mes ocurrida en Toulouse, a causa de un accidente de coche. Castillo nos ha dejado en su edad de 57 años.

Reciba su familia el testimonio de la más fraternal estima de los compañeros aragoneses y otros.

COMUNICADOS

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea general para el domingo 24 de diciembre para dar cuenta del Pleno. Precisa la asistencia de todos.

F. L. DE OULLINS

Esta F. Local convoca reunión para el primer domingo de enero.

CONFERENCIA EN PERPIÑAN

Invitamos a los compañeros de las FF. LL. del Aude y Pirineos Orientales a la conferencia que se celebrará el día 14 de enero en Perpignan en el local Léo Lagrange (detrás de la Poste) a las nueve y media de la mañana en la que el compañero Ramón Liarte disertará sobre: *«Una solución mundial: el Sindicalismo revolucionario»*.

No dudamos que los compañeros acudirán en número a esta concentración libertaria.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunicamos a todos los compañeros de esta F. L. que el día 7 de enero del 68 tendrá lugar la asamblea ordinaria en el local de costumbre a las 9 y media de la mañana.

Esperamos la máxima asistencia.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el próximo 23. Balance de actividades, iniciativas, y caso de gran importancia.

Queda en cartera una información referente a A. S. E.

La A. I. T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

BOLIVIA

OLIVIA, país de tierra adentro, sin puertos sin desarrollo industrial y otros factores que que contribuyen al desarrollo del movimiento obrero moderno. Tuvo, no obstante, movimiento obrero organizado y sangrientas luchas por cuestiones sociales.

Por los informes leídos en nuestras publicaciones, como organización que correspondió a los principios de la A. I. T., existió desde tiempos que no pudo precisar la Federación Obrera de la Paz, organismo que durante las sucesivas dictaduras que asolaron el país con sus persecuciones desplegó actividad notoria. Las grandes explosiones de rebeldía por lo regular se han producido en las explotaciones mineras. Y estos movimientos, como en las repúblicas vecinas, en la mayoría de los casos terminaron en sacrificios de los que afrontaban la lucha o «corrían deprisa».

En 1929, un gobierno de cacicuelos con menos pudor que los despreciables políticos profesionales, incapaz de cobrarles el fisco a los grandes consorcios explotadores de las riquezas bolivianas para cubrir los gastos de administración burocrática, impuso a mujeres y hombres, por el hecho de residir en el país, impuesto que se llamaba «Contribución por identidad». Frente a tal injusticia las mujeres — que en este país son decididas —, dispuestas a todo en la capital encabezaron una grandísima manifestación que hizo fracasar la aplicación de cobro de dicha patente. Para no chocar con la misma resistencia, el gobierno impuso otra patente, esta vez llamada «Presentación vial», algo así como una patente de vehículos para poder transitar sin que a uno lo lleven preso; patente que los asalariados pagan con el equivalente de dos días de trabajo gratis en obras del gobierno.

La F. L. de La Paz, que estuvo presente en el Congreso constituyente de la A. C. A. del T., en 1929, informó que, aunque sus efectivos en militantes — casi todos nativos — no fueron de gran volumen, sostuvo numerosas luchas afrontadas con gran coraje y derroche de sacrificios en vidas y esfuerzos. En los nativos del nuevo mundo palpitan desde tiempos lejanos sentimientos anarquizantes al estilo Martín Fierro, que con su coraje y su cuchillo enderazaron muchos entuertos en aquellos desolados países, antes y después de la aparición del movimiento obrero. Animado por las ideas que encarna la A. I. T., allí propagadas, que no hicieron más que confirmar el espíritu de justicia que palpitaba en los nativos rebeldes, a los que los comerciantes del cinc, que se enriquecen traficando, mediante la inteligencia sin conciencia, presentan como vulgares bandidos.

Las comunidades incas, de las que todavía queda algún rastro en Bolivia y Perú, son una prueba viva y vivida de la convivencia feliz en sistemas de igualdad en derechos y deberes. Extensiones de tierra eran trabajadas en común, sin pago de impuestos, deberes militares, y sin reconocer más normas que las emanadas de los comunalistas en sus reuniones.

Los gobiernos que no pudieron tolerar tan nobles condiciones de convivencia combatieron a las comunidades con ejércitos, los cuales, con sus matanzas, ocasionaron protestas de carácter internacional. En estos combates, los indios que caían con vida en manos del ejército, se los llevaba a trabajar a las minas en calidad de prisioneros.

Como contraste existían, también entre los incas y como fruto de viejas y rancias religiones, conglomerados que fanatizantes que se regían por sistemas caciques superautoritarios, a semejanza del que los comunistas, con sus espectaculares luchas guerrilleras, impusieron al pueblo de Cuba y tratan de imponer en el resto del mundo.

Aunque en el momento actual el Movimiento que responde a los principios de la A. I. T., pasa por un período depresivo, los oprimidos estamos obligados a continuar la lucha, porque el capitalismo, hoy como siempre, con sus garras y voraz apetito nos desangra, y los Estados perfeccionados por las doctrinas marxistas adquieren el arte de convertir las naciones en presidios y los habitantes en prisioneros, en Bolivia y más allá de Bolivia. Y en este país, como en el resto de América, palpitan sentimientos de justicia que hay que saber descubrir y agitar para ponerlos en pie de lucha contra todas las injusticias.

PARAGUAY

En este pequeño país de clima templado, escasamente poblado, aún poseyendo tierras de asombrosa fertilidad explotadas por el insaciable capitalismo y bajo el control del Estado, como en las demás repúblicas del nuevo mundo, los obreros, para no sucumbir de miseria, tuvieron que organizarse y afrontar a los explotadores y opresores con luchas violentas.

Documentación de Max Nettlau hace mención del periódico «Despertar», órgano de la Federación Obrera Regional Uruguaya de fecha 1906, y de otra cantidad de publicaciones de tendencias anarquistas. Por tal documentación se constata que en el Paraguay, como en las repúblicas hermanas, los que abrieron los primeros surcos y sembraron las semillas que dieron vida al movimiento obrero fueron los anarquistas. Los reformistas y marxistas aparecieron cuando ya maduraban las cosechas de anteriores sembradores. Y en las luchas que sostuvieron no los guió otra aspiración que la de alcanzar el Poder.

Como consecuencia de las sucesivas dictaduras — que en esta república también abundaron — el movimiento obrero de finalidad anarquista vivió en continuo desaparecer y reaparecer con derroche de cuantiosos sacrificios humanos.

En 1928, como representación del movimiento obrero finalista, existía en la capital el Centro Obrero, cuya influencia era tan acentuada y extensa que la agitación contra la preparación de la guerra que se declaró entre Paraguay y Bolivia por rivalidades entre dos trusts se llegó a efectivizar una huelga general en la que también tomó parte el estudiantado. A consecuencia de la misma el gobierno, del que era presidente J. Guggiari, desató una persecución que hizo desaparecer de la superficie toda organización que se oponía a la declaración de guerra que llevó a aquellos pueblos a un conflicto fratricida.

Al final de la citada guerra, un coronel del ejército, descontento con las pocas ganancias (también ese se llamaba Franco) y no menos tirano que el caudillo de España, reunido con un grupo de comunistas tomó por asalto la casa de Gobierno y puso preso al presidente Guggiari. El coronel Franco se adueñó del Poder y cuando se sintió seguro puso también presos a los comunistas que fueron sus cómplices, aplicándoles la dictadura que ellos aspiraban aplicar a los que no fueran comunistas.

A partir de la citada fecha, en este hermoso y fértil país, las dictaduras se suceden manteniendo una constante persecución contra las ideas libertarias o simplemente liberales. Pero el hecho de esta persecución permanente es una prueba de que el ansia de libertad está latente, siendo ello una esperanza que debe animar, en sus propósitos, a todos los que aspiran a un mañana mejor.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Nosotros, el comunismo y las religiones

COMUNISMO, en su acepción neta, es estar en comunidad, es vivir la vida colectiva bajo la buena voluntad de un grupo de hombres, de millares de hombres. Hay comunidades animales como las de las hormigas y de las abejas, perfectamente organizadas. Hay comunidades humanas religiosas, tribales y de trabajo, de regantes por ejemplo. Todas ellas ofrecen puntos de contacto y disidencias de concepción notables.

Nosotros nos proclamamos comunistas libertarios y no como réplica al comunismo autoritario de factura rusa, puesto que programáticamente existíamos antes que el bolchevismo. Nos afirmamos como comunistas libres por rechazo al mito estatal, esa panacea marxista-leninista, pura copia de la regresión social aunque Marx y Lenin se declararan, por palique, adversarios del Estado. Precisamente la fuerza moderna de esta institución arranca del mes de octubre 1917 ruso, para seguir su curso furiosamente ascendente, en 1923 en la Italia de Mussolini, en 1933 en la Alemania de Hitler, y en 1939 en la España de Franco.

Y bien. A todo esto, tan retroactivo, tan hiriente para el pueblo, la intención regresiva lo ha calificado de revolucionario. Revolución bolchevique, o fascista, o hitleriana, o franquista, cada una en su cuadro. ¿Variación, o inconcordancia entre ellas? Una sola: la motivación religiosa. El bolchevismo aplacó la corriente dogmática rusa sin llegar, empero, a la disolución de las religiones como a tal llegaron en 1936 los anarquistas españoles. El Estado soviético ha preferido contemporizar con las creencias de ultratumba... Hitler, sin romper con religión alguna prefirió instaurar su paganismo, su histrionismo, sin opción a los dioses para discutirle. Toleró religiones porque, en fin de cuentas, pudieron serle necesarias. Mussolini fingió recoger la herencia liberal del viejo Garibaldi, pero «diberó» al Vaticano cuando vio que éste se congratulaba apoyando al fascio. Franco, católico bajuno, se refociló entregando el pueblo español a la Iglesia y a las llamas represivas de la misma. El Estado que él encabeza por armas y escapularios, es un altar del Santo Oficio, une sustanciación de todas las fuerzas inquisitoriales y esclavistas.

Menos religioso que Stalin lo fue Hitler, con todo y ser éste sátrapa agradecido a las comuniones protestante y católica. Stalin mantuvo en su país la Iglesia ortodoxa larvada y sus émulos protegieron al « socorro blanco» durante la Revolución española, introduciendo la contrarrevolución en su Partido, en el «Ejército popular», en las oficinas gubernamentales, en las direcciones económicas y políticas del instante, utilizando a quien fuera con tal de que sirviera al P. C., pudiendo así, por esa colosal rendija, penetrar en nuestro interior el espionaje del general Franco, cuyo Estado Mayor sabía cuanto en los medios republicanos se preparaba en sentido militar y diplomático, más las disposiciones guerreras de nuestras posiciones de los frentes. La Semana de Mayo de Cataluña tuvo origen derechista-comunista, y en los alevosos fusilamientos y asesinatos por la espalda que en las divisiones comunistas sufrieron numerosos milicianos anarquistas, socialistas o republicanos, los oficiales marca «socorro blanco» al servicio del P. C. tuvieron un papel predominante. En plena resistencia al fascismo nuestras fuerzas sufrieron estos ataques solapados, abusivos y traidores, gracias a miles de carlistas y católicos titulares de un carnet rojo facilitado por los lacayos españoles de los representantes de Stalin.

El P.S.U.C. fue un avispero de enemigos de la causa popular cuya cabeza visible, Comorera, tuvo que entregarse a Franco para huír del comunismo ruso, que trató de suprimirlo como testigo fehaciente, cual lo hizo con Antonov Ovsenko, cónsul de la U. R. S. S. en Barcelona. Pues el P. S. U. C., en birria numérica, había ingresado en sus filas a las combativas Juventudes cristianas de 1934 a 18 de julio de 1936, y la guerra incivil declarada por el «comorerismo» a las colectividades de trabajo libertarias fue la revancha falaz del Fomento del Trabajo Nacional y de los terratenientes de la cofradía agrícola de San Isidro contra la Revolución que parecía estar presente, pero que en razón a la conducta derechista del comunismo estatal no lo estaba.

Dijimos un día que el comunismo autoritario, en todas sus acepciones, nos inspira rechazo. Cuantos de los nuestros sintieran debilidades por el castrismo, por el maoísmo o por el brejnismo, pueden contar con nuestra oposición clara o con nuestro leal consejo, pues o meditan bien su paso y se resitúan, o caerán, como sapos, en la red comunista.

UMBRAL

Sumario del número 71

Editorial : «DETENTE HORA, QUE ERES PERFECTA».

José Viadiu : PUNTADAS Y ANECDOTAS DE RAMON Y CAJAL.

Eugen Relgis : LAS INSINUACIONES DE LA NEGACION.

T. F. Cano Ruiz : EL ADELANTADO FRANCISCO FERRER GUARDIA.

Víctor García : CEILAN, LA ISLA DEL TE Y EL BUDA. LA IRRUPCION EUROPEA. PORTUGAL Y HOLANDA.

Nano de Sabadell : EL OTRO BARRET.

Griselda Alvarez : PRIMAVERA EN PROYECTO (poema).

Luis di Filippo : UNA TEMPESTAD DRAMATICA EN LA ESCENA DEL SIGLO XIX. IBSEN, CREADOR DEL «TRATO SOCIAL» DE ANNIE JANSEN.

Luis Alberto Musso : PANORAMA DE LA HISTORIA DEL LIBRO EN URUGUAY.

Herbert Read : ARTE, POESIA, ANARQUISMO.

J. Pérez Guzmán : ELEVEMOS A LA MUJER.

Noticiario, grabados, libros. Este número será tan celebrado como el anterior. Agradecidos de antemano a los amigos que nos envíen direcciones de posibles suscriptores.

Precio: Un franco en Francia.

Le Directeur de la publication : YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

SOLIDARIDAD ESTUDIANTIL

PARA cuantos conocen el ambiente represivo, las características policíaca que padece la vida social española, es de admirar la acción de insurgencia que parte del ambiente universitario. En cuantos países se disfruta de libertades cívicas, toda acción protestataria no suele alcanzar consecuencias ulteriores de la naturaleza que se originan en España: Fiscalizaciones inquisitivas, sanciones, extremada brutalidad en el trato. Ello hace el que, en tales condiciones, sea empresa arriesgada batallar contra el régimen. Lo saben los obreros, los estudiantes, los que ejerciendo profesiones liberales, por dignidad, hacen causa común con los primeros.

En los estudiantes, en toda esa mocedad universitaria que siente el sonrojo de tener que soportar un régimen como el franquista, late un sentimiento romántico. Más que las ambiciones de tipo material, prevalece un concepto de decencia, de repudio a lo que atenta a elementales normas de libertad ciudadana. La vergüenza de tener que sufrir las normas abyectas de procedencia castrense. Se rebelan ante el hecho de que, más acentuadamente que en cualquier otro país, las trabas a la libertad y el bochornoso hussmear policíaco se dejen sentir en España.

Laudable empeño el de la juventud estudiantil. Demuestra que posee energías, impulso viril para enfrentarse a los esbirros. Pero es necesario que, en la lucha emprendida contra la más despótica reacción, se les demuestre que, a lo menos moralmente, no están solos que cuentan con la simpatía de las masas estudiantiles de otros países. Que sepan que de su sentir se hacen eco otros muchos universitarios de Europa, de América, de las diversas partes del mundo. Es aconsejable que, en la medida de lo posible, la solidaridad estudiantil sea un hecho.

Cumple a las organizaciones, que en tierras del exilio mantienen como divisa el antifascismo y el bregar contra el franquismo, consultar, inquirir, aconsejar, alentar, todo cuanto pueda representar ayuda a la acción protestataria que en España realicen quienes, hallándose como suele decirse, «en la boca del lobo», tienen valentía para resistir los embates de la represión. Si los estudiantes perciben que en sus clamores de justicia, en su febril espíritu insurgente, obtienen el asentimiento y la ayuda solidaria de allende las fronteras, ello templará su energía, reforzará su voluntad; se hallarán más dispuestos a unir su fuerza a la de los obreros, a la de cuantos desean una España liberada de la ignominia fascista.

EN TORNO A LA HISTORIA DE LA C. N. T.

Las iniciativas, los proyectos, y las discusiones en torno a ellos, son una evidente prueba de vitalidad. Lo peor que puede ocurrir es que se llegue a un amodorramiento, a una ataraxia tan acentuada, que se crea que todo está ya hecho, que no hace falta meterse en preocupaciones de orden renovador, de sentido *ascensional*, por así decir. Es preferible se aduzca la existencia de proyectos encarados hacia el futuro, que no que hubiera la comprobación de que entre compañeros, un encogerse de hombros significara no saber nada, no haber nada vivaz, notable, de qué discutir.

Interesan los cursillos destinados a formar militantes; a que elementos jóvenes, bien de cuerpo, o de volutad realizadora, adquieran con el estudio, con las lecciones apropiadas, condiciones para hablar en público, para escribir en la prensa, para exponer de una forma o de otra, las ideas básicas del ideal. Interesa el Boletín Interno de nuestra organización, para que en él, libremente, responsablemente, se puedan emitir opiniones, evitando el que se caiga en los marginalismos de toda naturaleza. Interesa el que se puedan editar y difundir folletos sencillos, asequibles a la mentalidad de los miles y miles de emigrados españoles que se han ido desparramando por diversos países europeos en estos últimos años. Interesa que la Enciclopedia Anarquista, de la que tanto se ha hablado, y cuyas labores de edición se hallan ya iniciadas, tenga feliz continuidad. Interesa que se lleve a cabo la iniciativa de dar vida a una Historia de la Confederación Nacional del Trabajo.

Cuando se habla en tales términos, suele asomar la sonrisa del compañero escéptico que todo lo imagina imposible, disparatado inclusive. También está el sentir del compañero que hace números; el que divide y resta y nos hace ver la elocuencia de unas cifras. Ello ya se presta más a la reflexión. Pero en tal caso cabe, es tarea de militantes, hacer ver en qué consiste el *milagro* de la propaganda, el de las voluntades coaligadas y dispuestas para lo que es labor de formación doctrinal y cultural. Y ya en este caso, al compañero que ha mostrado divisiones y restas, se le puede ofrecer oportunidad de trazar sumas y multiplicaciones...

De casi todas las iniciativas esbozadas se ha hablado con abundancia de detalles. La última, por serlo, es la que se perfila ahora con aire de novedad. Es la que se refiere a trazar la Historia de la C. N. T. Obra de trascendencia para propios y extraños. De trascendencia por lo que representa en la vida social de nuestro país, y por lo que en tanto que factor sociológico, ha irradiado en el aspecto internacional. Lo prueba el hecho de que historiadores y sociólogos de diversos países hayan puesto un singular interés en conocer pormenores históricos en relación a la C. N. T.

Hay una juventud, obrera e intelectual, que brujulea en España. Poco es lo que sabe de la Confederación. Y buena parte de ese poco está adulterada. Conviene demostrarle a esa juventud que la C. N. T. no ha sido organización impulsada por energúmenos; que no se ha preocupado solamente de arrancar a la burguesía mejoras de tipo económico: más dinero y menos horas de trabajo. Hay que demostrar como, a lo largo de su historial, la C. N. T. ha batallado en favor de elevadas apreciaciones de orden moral; que ha amado las artes y las letras, que ha cuidado de la educación de la infancia, que ha mostrado, con ejemplos comprobados, la posibilidad de una existencia de paz y trabajo, sin la explotación del hombre por el hombre. Se puede demostrar que en el seno de la Confederación han alternado, en fraterna camaradería, manuales e intelectuales. Y se puede evidenciar, en una palabra, que la C. N. T. tiene *antenas* tendidas a todo lo que sea un efectivo progreso humano; algo bien diferente de lo que son esos sindicatos manejados por la Iglesia, dependientes del Estado, o sometidos a las falacias de unos líderes en connivencia con la plutocracia en ciertos casos.

¡Hacer, hacer, siempre hacer!

Con miras a un post-franquismo, que puede presentarse del modo más impensando, el tener dispuesta una Historia de la C. N. T. puede ser una sólida aportación, susceptible de dar a conocer a elementos estudiosos, o a los que simplemente tengan curiosidad por enterarse de ello. Lo que, en uno y en otro caso, ha de representar una base de captación, un factor de proselitismo.

ALFONSO SASTRE Y EL TEATRO HISPANICO ACTUAL

En verdad que, como ha dicho un conocido crítico de teatro, en España, los autores de mayor relieve, en la actualidad, se han visto obligados, a causa de la censura, a «hablar por señas». De ahí que, para poder decir algo que pueda pasar por la mirada inquisitiva de los censores, es menester ir por los vericuetos de un simbolismo que permita algo de lo que vive recatado en el fuero interno del autor; como en el caso de Buero Vallejo, y otros de los que valen algo.

En una entrevista con el escritor Baltasar Porcel, evidencia bien Alfonso Sastre las características del teatro actual en España: Un querer y no poder. El querer, por parte de algunos, hacer teatro de combate, pero queda ello en «el combatiente que no es admitido en la palestra... por ahora». Es de comprender que sea así. Y no les queda otro recurso que el de esperar...

Y mientras espera, Alfonso Sastre, al que se considera uno de los autores de formación más izquierdista, (en la línea de Sartre y de Brecht) obras suyas que no pueden presentarse en España, llevan camino de estrenarse en Italia y en Suecia. Es a lo que obligan los regímenes totalitarios; fascistas, como España, o comunistas, como en el caso de Rusia, a que quienes tienen *algo para decir*, que se aparte de la abyecta sumisión, tengan que decirlo fuera de su país. Ello sí, aún y con todo, como hay casos recientes, no se les hace reos de lo que han manifestado fuera del ambiente de mordaza, de coacción implacable.

Es algo singular que en siglos pasados, en período de rancia monarquía pudieran estrenar y representar obras de un carácter antimilitarista, como «E Alcalde de Zalamea», y contra la tiranía, como «Fuenteovejuna».

Cuatro puntos

TRIBUNA JUVENIL

1. — Desde las religiones hasta los políticos les ha dado siempre por alabar a la juventud aludiendo que es el futuro de la Patria y que ella tiene en sus jóvenes cifradas todas sus esperanzas. Pero, los jóvenes incorporados a partidos políticos y a sectas religiosas son piezas de fácil manejo para los interesados, que aprovechan esa espontaneidad lógica de la juventud para sus fines de dominio sobre mentes y pueblos. He ahí que el joven de casa libertaria ha de ser necesariamente muy diferente a esos que siguen las consignas de intereses creados. El joven libertario tiene que partir de la base de que antes que su cuerpo, su mentalidad ha de ser lo más libre posible, libre de los lastres que la humanidad ha arrastrado desde siglos. Libre de creencias religiosas que lo único que han hecho es detener la marcha evolutiva del ser; libre de sentimientos bastardos, productos lógicos de un medio ambiente enfermo y de una sociedad basada en el odio; libre sea, y llena, repleta de luz.

2. — Creando, sería mejor formando, sentimientos humanitarios en nuestros hijos enseñándoles el desprecio a la Autoridad y el amor a la Libertad. Intentando un mundo nuevo no de hombres enfermos sino sanos. Por eso los padres libertarios no deben de utilizar el azote para que el hijo vaya «por el buen camino». He aquí una cuestión que he visto en muchos padres. Si estos progenitores pegan a sus hijos porque según su modo de ver los pequeños han cometido un error, también los hijos tendremos derecho a azotar a nuestros padres cuando, a nuestro modo de ver, ellos cometan una falta. Como observamos, la cuestión depende del punto que se vean las cosas. Dicen los padres que el niño no razona y por eso es mejor utilizar el palo, argumento contundente que no merece mucha discusión. Igual élites estatales precisan que la clase trabajadora necesita del látigo para que marche por buen camino puesto que, según ellas, son mentes brutas que no han logrado alcanzar el nivel cultural requerido. Si azotamos a nuestros hijos no tendremos por qué protestar por los palos que el Estado le dé a la clase trabajadora. ¿No creéis?

3. — Decíamos arriba que la juventud libertaria debe ser libre y adaptar su mente a una sociedad que no existe, pero que tiene que existir; y trabajar en función de ella. En base a esto me parece que la mejor manera de formarse el joven es la lucha diaria, «en el fragor del combate», en la fragua social. No es el joven el ser indicado para meterse, años enteros, entre teóricos para que llegue a hartarse de tanta lección. Es, en cambio, el que busca el ejemplo en cada compañero, a pesar de que las ideas no son según los hombres, aunque debe cumplirse que los hombres sean según las ideas. Es en esa lucha cotidiana, en el sindicato, en el ateneo, en el grupo juvenil, en la universidad, donde debemos estar. ¿Dónde radicaban los jóvenes libertarios españoles durante las gestas que vivió nuestro movimiento en el país? Al lado del pueblo, en la lucha. ¿Y no eran muchachos que habían leído, y que muchos estaban empapados del ABC anarquista? No nos interesa tener 500 chavales, por ejemplo, y que los 500 no sean capaces de arengar a los trabajadores de una fábrica en huelga y que arriesguen dejarse embaucar por el primer político «social» que aparezca. ¿Que lo que pido es habladores? No. Lo que deseo es que nuestra juventud comprenda que es en la calle donde nuestras ideas deben estar, no metidas en casa donde todo el mundo está convencido.

4. — Otro aspecto es la posible orientación que nuestros veteranos (compañeros avanzados de edad y de experiencia) le puedan prestar a la juventud libertaria para su formación. Es lógico que nosotros tenemos que escuchar al viejo con oído atento y no considerar que lo que nos dice es la verdad indiscutible. Tampoco partimos de la base de que como ya es viejo chochea. Mas no debemos dejarnos imponer apreciaciones que no creamos lógicas y que no estén basadas en conjeturas racionales, sino pasionales. Podemos pedir a nuestros compañeros adultos que nos dicten cursillos de corta duración sobre diferentes aspectos de las ideas, en los que se simplifique hasta su mínima expresión la sociología libertaria. En fin, mucho podemos sacar de nuestros compañeros añosos para enseñanza nuestra, pero, ante todo, no caigamos en los posibles errores en que a veces cayeron ellos.

Compañeros jóvenes: mucho se puede aprender sobre nuestras ideas, la historia del movimiento libertario y sus errores, sus triunfos, merodeando en los grupos específicos diestros en la lucha. No desaprovechemos esta oportunidad creyendo que nuestros viejos son unos cascarrabias.

Floreal CASTILLA

La revista «Esfuerzo»

por Vladimir Muñoz

EL mes de febrero de 1936 aparecía en Montevideo la revista mensual *Esfuerzo*, siendo su redactor responsable José María Ferreiro. Su redacción y administración se encontraba en la calle Guadalupe 1581. Lo que enseguida llama la atención en esta novel publicación es el título cabezal de la revista, dibujado por Aletroz, hasta el punto que se lleva la palma si lo comparamos a las otras revistas libertarias aparecidas en lengua española, o para ser más justos, de las muchas que hemos podido consultar. También es digno de destacar el colofón de la «Editorial Esfuerzo», donde observamos a un robusto joven esforzándose al trabajar nuestra madre la tierra.

En este primer número el editorialista destaca que sólo quedan dos caminos en la lucha emancipadora de los pueblos: «el camino de la reacción y el camino de la libertad. Las fórmulas intermedias siempre falsas y sin arraigo en lo substancial de la vida colectiva, confunden el panorama, dilatan la lucha haciéndola más penosa y alejan la solución final, haciendo más difícil el paso de un régimen de oprobio a una era de igualdad económica y de libertad». Luego vemos reproducido un trabajo de Barrett titulado *Esfuerzo*, de donde presumimos que se inspiraron los fundadores para titular a la joven revista: «Poner el pie en la playa virgen, agitar lo maravilloso que duerme, sentir el soplo de lo desconocido, el estremecimiento de una forma nueva, he aquí lo necesario».

Luego viene un largo trabajo de Santillán sobre el problema de la desocupación, a cuyo final una xilografía reproduce la aflicción de un obrero sin trabajo. Destaquemos enseguida a la «Declaración de Principios de la Federación Anarco-Comunista Argentina», la cual tiende a que «ningún organismo político dirija a la revolución, función... que siempre y en todos los casos habrá de radicar en los organismos específicos de las clases productoras». Henos ahora ante un importante estudio de Vicente Orobón Fernández: «Aspectos Internacionales de la Cuestión Agraria». Enseguida hemos de detenernos en un esbozo de artículo del maestro Luigi Fabbri sobre «Unidad o Multiplicidad de Sistemas», en donde sugiere que «ningún proyecto de reconstrucción social puede tener la pretensión de ser definitivo; es sólo una contribución a la elaboración del porvenir». El Dr. Juan Lazarte, viene luego con su artículo «Crisis de la Democracia».

Enseguida llama la atención la «Declaración de la A. I. T. frente a la Guerra», de la cual anotamos que «la tarea del proletariado de cada país no es elegir, en un conflicto imperialista, entre los Estados más fascistas o menos fascistas, sino únicamente la de levantarse siempre y en todas partes, en todas circunstancias, contra sus propios explotadores y opresores». Notamos dos interesantes reproducciones: «Nosotros y los Partidos Políticos» de Sebastián Faure, y «Permanecer Anarquista» de J. B. G. (Ginebra). Cierra este valioso número inicial, la primera parte del ensayo de Rudolf Rocker «Bases y principios del Anarco-sindicalismo».

De las notas locales, emerge la que ensalza a la personalidad de José Grisola, compañero desaparecido. Fue maestro en las colonias rurales argentinas, militó en el movimiento obrero de la ciudad de La Plata hasta 1919; proscrito en el Uruguay, fundó en Montevideo las revistas ácratas *Trabajo* y *Aurora*. Fue también un gran dramaturgo libertario y el comentarista recuerda su obra teatral *Más allá de la Cruz*. Terminando así: «los anarquistas jamás lloran a sus muertos; toman de ellos la vida permanente de sus obras».

De las reseñas bibliográficas emerge la que estudia el libro *El Pensamiento de Malatesta* por Luigi Fabbri (Ed. Guilda de Amigos del Libro, Barcelona). Su autor, Federico Gerardo, asevera: «De Malatesta viene el concepto voluntarista del anarquismo», basado en que «el hombre, si bien en cierto grado es un producto del ambiente y sus actos son determinados por el mismo, puede y tiene la fuerza para modificar dicho ambiente». El servicio de librería de *Esfuerzo* ofrece libros de Max Nettlau (La Anarquía a través de los Tiempos), Gastón Leval (El Prófugo, Infancia en Cruz), Han Ryner (La Sabiduría Riente), Dr. Lazarte (La Crisis Mundial del Capitalismo), Eliseo Reclus (Evolución y Revolución) y A. Souchy (Erich Musham). Entre los numerosos folletos destaquemos a los de Vladimir Tchernesoff (Páginas de Historia Socialista), Cornelissen (La evolución de la Sociedad Moderna), Nettlau (Esbozo de historia de las utopías), Pierre Besnard (Mundo Nuevo), etc.

⁂

La portada del nº 2 de la revista es alusiva a la guerra de Etiopía. El editorialista programa para una acción fecunda del anarquismo en el Uruguay. Luego se reproduce un trabajo de *Cultura Proletaria* de Nueva York sobre «Táctica y método revolucionario del Anarco-sindicalismo» que es «la evolución del antiguo movimiento obrero sindicalista hacia una posición doctrinaria concreta y definida, consistente en haber adoptado una finalidad concordante con las declaraciones anticapitalistas y antiestatales del sindicalismo». Continúa una extensa crónica sobre «España de izquierda y de derecha» que diseca a la segunda república. Se reproduce a continuación un extenso fragmento de Albert Londres, extraído de su libro *Tierra de Ebano*, relativo a los desmanes colonialistas en Africa. Después de diversos trabajos locales se reproduce un notable estudio sobre «La Militarización de la Sociedad», el cual va al final ilustrado con una bella xilografía en donde un mutilado de la guerra irrumpe con la mano en alto, en un campo de juego infantil, con el fin de que los niños no jueguen más con los juguetes bélicos. Interesante artículo sobre «La Legalización del Movimiento Obrero», en donde leemos que «el Estado, fiel a sus propósitos de subordinar también esa actividad social, ha puesto manos a la obra, fomentando la tendencia que lleva hacia el cauce de la ley y de la legalidad a los sindicatos obreros».

«La represión mundial a los anarquistas» ojea el panorama de la persecución de que son objeto los libertarios en la Argentina, Rusia, Portugal y Japón. Enseguida se incluye un

(Pasa a la pág. 2.)

Breverías

NO sé qué debe tener don José María Pemán Pemartín, de la Real Academia Española, para ser tan galardonado. Es posible que tenga algo, pero la cosa no es para tanto. Meses atrás, en su tierra natal, le erigieron un espléndido monumento, y ahora, a propuesta del titular del ministerio del Aire, teniente general Lacalle Larraga, el caudillo le ha concedido la cruz de la orden del Mérito Aeronáutico con distintivo blanco, «en atención a los méritos y circunstancias que concurren en tan destacada figura de las letras españolas».

Probablemente esas recompensas no las ha solicitado el ilustre académico, pero no creo que tantos agasajos sólo obedezcan a la producción literaria del «poeta de primera magnitud», como suelen calificarle por allá. Sin duda existen otros motivos de agradecimiento. Ya sabemos cuáles: su inspirado canto a la España de las acciones sangrientas llevadas a cabo por el franquismo contra un pueblo rebelde, amante de la libertad. ¡Exquisita sensibilidad de poeta!

Desconozco la obra literaria del señor Pemán, pero he seguido a éste como articulista. No es que escriba mal, pero dice muchas sandeces. Cuando se tocan ciertos aspectos profundos de las cosas, a mi juicio, no se hacen analogías superficiales y de mal gusto que caen en la chabacanería. Y esto lo hace con frecuencia el señor Pemán. Son deslices inadmisibles para un sesudo académico de su talla.

Este año, entre los candidatos al Premio Nobel de Literatura, se citaba el nombre de Pemán. Todo era posible. Después de conocer al laureado, a don José María le hicieron una interviú y aludió — entre otras cosas — al citado premio con cierta amargura. Dijo, poco más o menos, que él jamás sería Premio Nobel porque primaban, en exceso, las pasiones políticas... El periodista, servil y adulón, hízole resaltar que poco podía importarle el premio después de la estatua y los honores que se le habían hecho en Cádiz.

Lo de las pasiones políticas le cae muy bien al señor Pemán. Las suyas son exacerbadas. No le ha faltado emoción en sus loas a los llamados años vitales de España, sosteniendo con tesón la barbarie y los crímenes del franquismo y, hoy, su atrofiada sensibilidad de poeta, continúa alentando y apoyando las retrógradas instituciones políticas de la España actual, despótica, oscurantista y atávica.

Sí, bien merece el señor Pemán todos los méritos que le concede el franquismo. Hasta esa estatua, muda y silenciosa, erigida a su memoria allá en tierra gaditana...

P. J. Gutiérrez

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1968

Ha sido puesto en venta. Solicitarlo a Amigos de S. I. A. de todos los países y en los centros confederales.

Precio 4 francos.

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

28 DECEMBRE 1967
NUMERO 486
0,60 F. LE NUMERO
39e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

NOEL...

Sans vouloir pénétrer les « mystères » qui planent autour de la fête de Noël, il y a beaucoup à dire à son sujet, ne serait-ce que sur les multiples formes d'interprétation.

Pour certains c'est une occasion supplémentaire de faire bonne chère, de festoyer et même de se soûler (non sans avoir auparavant confessé leurs pêchés); pour d'autres, commerçants et affairistes, c'est plutôt la question profits qui les intéresse. Pour l'Eglise c'est certainement une question de profit qui la guide, mais elle ne néglige pas pour autant l'occasion d'accentuer son influence. Le pape lui-même ne manque pas de prêcher la paix dans le monde alors qu'il n'est pas sans savoir que les affairistes du Vatican ont placé d'importants capitaux pour l'expansion de l'industrie militaire. Comme dirait un prêtre qui se trouve sur la voie de l'excommunication : « Les yeux s'ouvrent sur l'imposture de cette prétendue réforme de l'Eglise. » Et nous pourrions ajouter que s'il ne s'agissait pas d'une imposture, le Vatican ne se contenterait pas, dans le drame du Viet-nam par exemple, de proposer une trêve pour Noël. Il irait plus loin dans le domaine de la paix. Hélas ! ni les voyages ni les discours messianiques du « Souverain Pontife » n'ont arrêté les cruautés des guerres et des fanatismes raciaux.

Mais Noël a encore d'autres interprétations. Tenez, de plus en plus les « bons patrons », les patrons qui pratiquent le paternalisme, organisent des Noëls pour les enfants du personnel, et le drame c'est que le brave prolo se laisse attendrir par ces excès de « bonté ». Et puis il y a aussi « l'Aide à toute détresse » organisée par l'Eglise Catholique et les « Petits Frères des Pauvres ». Tout ce monde profite de la fête de Noël pour organiser des quêtes, des collectes, etc., et il faut croire que les affaires sont florissantes, car combien de « pêcheurs » sont très heureux de se libérer la conscience en versant leur obole à ces malfrats. Bien sûr, il ne faut trop leur en demander et nombreux sont les cas de personnes qui, bien que vivant seules dans les maisons ou des appartements de quatre, cinq ou six pièces, s'apitoient sur tant de détresse et envoient leur chèque aux « dispensateurs de bienfaits ». Ah ! mais si un travailleur se trouve déraciné et sans logement qu'il n'aille surtout pas solliciter la moindre petite chambre; surtout si c'est un « manuel ».

Aussi voudrions-nous que Noël soit pour le travailleur autre chose que l'étalement de toute l'hypocrisie et toute la bassesse humaine. Nous voudrions, qu'au lieu de se laisser entraîner par ce courant dépravant, les exploités fassent de cette fête une journée de protestation. Même si ce n'est que d'une forme passive, considérant par exemple qu'il n'y a là qu'une journée supplémentaire de repos bien mérité, mais marquer tout de même une prise de conscience qui nous élève au-dessus de toute cette cruelle mascarade.

D'accord, pour cette année c'est trop tard; Noël est déjà passé et nombreux sont les foyers modestes qui ont voulu faire comme tout le monde. Mais dites-vous bien que ce « monsieur Tout-le-monde » est bien mort et que dorénavant toutes vos décisions seront uniquement dictées par votre conscience et votre situation d'exploités à tous les degrés.

Que l'on ne puisse plus entendre dans les milieux ouvriers que... Noël vous oblige à ceci ou à cela, et le prolétariat aura fait un grand pas vers son émancipation.

N'oublions pas que nos enfants nous observent et qu'ils seront là demain pour nous juger. Nous devons leur apprendre que le syndicalisme n'est pas seulement revendicatif; il se doit de rester aussi un facteur d'éducation des peuples et d'émancipation mais comment nous croiront-ils si nous ne leur donnons pas l'exemple ?

LETTRE OUVERTE A...

Monsieur le ministre,

J'Engagé volontaire de 1955 à 1960 j'ai participé à la quasi-totalité de la guerre d'Algérie. J'en revins conscient d'avoir combattu en vain et pour une cause injuste : celle d'un impérialisme décadent qui, depuis 1945 a accumulé les crimes inutiles au Viet-nam, à Madagascar, au Maroc, en Tunisie, en Algérie, en Egypte.

Témoin des cruautés inexcusables commises par l'Armée française en Algérie ainsi que des multiples complots d'officiers fascisants; je nourris depuis cette époque le plus complet mépris pour la caste militaire.

Les souvenirs de ce passé détestable suffiraient à motiver mon refus de participer de quelque façon que ce soit aux affaires militaires. Mais, si je vous renvoie aujourd'hui mon livret individuel, c'est surtout en pensant à l'avenir des hommes de ce pays gravement compromis par la construction de la force de frappe nucléaire, l'avenir de l'humanité que la course aux armements risque de conduire à la guerre totale.

L'arme nucléaire est condamnable à bien des points de vue, et d'abord simplement en tant qu'arme. Comment, après avoir jugé les criminels nazis à Nuremberg, osons-nous préparer des exterminations massives qu'Hitler n'eût pas désavouées ?

Les essais atomiques que le gouvernement français s'obstine à poursuivre font par ailleurs courir aux populations des dangers certains d'autant plus difficiles à évaluer que la propagande officielle les minimise. En dépit de vos propres affirmations, vous devez, Monsieur le Ministre, connaître ces dangers mieux que personne puisque vous fûtes irradié lors d'une expérience souterraine. donc... « inoffensive ». A propos, combien de soldats moururent-ils à la suite de cette bavure ?

Condamnable aussi est la stratégie qu'entraîne la possession de l'arme nucléaire : « Stratégie anti-cités », « objectifs démographiques *Mégamort* »,... tel est le hideux vocabulaire des théoriciens de l'assassinat collectif. Comment croire les auteurs de pareils blasphèmes lorsqu'ils nous affirment qu'ils ne tireront pas les premiers et seulement en cas de légitime défense ? Sur quelle loi, sur quelle morale s'appuient-ils pour légitimer le génocide ?

De nombreux auteurs ont analysé les conséquences économiques de la *force de frappe* ou critiqué son inefficacité. Je m'en tiens pour ma part aux arguments moraux : ce qui est moralement inacceptable l'est aussi politiquement.

L'arme atomique est devenue le symbole d'une politique de violence, d'une société, d'un ordre nucléaires où l'on tolère tous les crimes pourvu qu'ils soient crimes d'Etat.

Chaque jour, violence est faite aux humbles, dans l'indifférence ou avec la complicité des pouvoirs publics : violence aux millions de vieillards qui vivent dans des taudis avec cinq francs par jour : violence aux jeunes abandonnés à la délinquance dans les rues sans joie des banlieues surpeuplées; violence aux six cent mille malades mentaux dont cinq sur dix ne peuvent être accueillis dans des centres spécialisés; violences aux travailleurs les plus pauvres, sans cesse victimes de réformes économiques peut-être utiles mais appliquées sans nuance.

Cette violence intérieure, la France l'exporte sans vergogne dans ses territoires d'outre-mer » où sévissent la fraude électorale, la répression policière et les discriminations raciales, ce qui n'est pas sans rappeler dangereusement l'Algérie.

Elle l'exporte aussi, malgré la position neutraliste qui est la sienne officiellement, partout où des conflits menaçent. Nos usines ont fourni la moitié des armes lors du récent conflit du Moyen-Orient, équipé l'aviation du gouvernement raciste d'Afrique du Sud, et, pour comble, exporté vers les Etats-Unis des armes légères, notamment des engins sol-sol que l'industrie américaine ne produit plus et qui sont utilisés en totalité contre le Viet-nam.

Devant tels faits, il m'apparaît impossible de garder un silence résigné ou complice. L'objection de conscience reste la seule attitude lucide devant la course à l'abîme. Mais ce geste n'aurait pas de sens s'il n'était qu'un simple refus : aux côtés des militants pacifistes, j'entends agir positivement en faveur des plus déshérités.

C'est là une tâche de justice inséparable de la cause de la paix. Puisque l'Etat a failli à cette tâche; c'est désormais à chacun de s'en charger, et d'opposer au pari de la dissuassion par la terreur celui de la persuasion par la non-violence.

Je pense, par cette attitude, défendre et illustrer mon pays autant que quiconque, tout en y préparant la nécessaire révolution sociale.

Croyez, Monsieur le Ministre à mes meilleurs sentiments.

Jean-Pierre Machy, artisan, 4, square Charles-Laurent Paris (15e)

Il eût été préférable que J.-Pierre Machy réfléchisse plus tôt aux violences et aux crimes qui s'accumulent pendant les guerres; cela lui aurait épargné les « souvenirs de ce passé détestable ». Mais son remords de conscience, son courage et sa dignité retrouvée méritaient d'être rendus publics par le « C. S. ». — *La Rédaction.*

JEUNE TRAVAILLEUR, SALUT!

Jeune travailleur, te voici pris par l'engrenage d'une société qui t'oblige à trimer pour augmenter les profits de ton patron, ou, ce qui est encore pire, ceux d'un trust derrière lequel se cachent de véritables vautours; et tu devras te battre si tu veux obtenir quelque maigre avantage. Mais si tu te bats seul, tu ne pourras rien contre la coalition capitaliste. Pour être fort, tu dois t'unir aux autres travailleurs, tu dois te regrouper au sein du syndicat.

Je sais que tu n'as pas confiance aux syndicats « représents » et « représentatifs » qui sont dans ta boîte et tu es même tenté de t'exprimer en termes peu amènes envers leurs représentants. C'est un fait que certains se servent du syndicat pour obtenir une bonne place ou monter en grade; de plus, quand il s'agit de décider une grève on ne consulte jamais le travailleur, qui est pourtant le premier intéressé; on ne le laisse pratiquement pas décider du caractère des revendications ni de la durée de la lutte. Nous avons encore à la mémoire la triste situation des postiers qui, en 1953 furent contraints par les syndicats « de dialogue », à reprendre le travail, après un mois de grève alors que la direction était sur le point de céder. Les mineurs du Nord et de l'Est se sont trouvés dans la même situation, en 1961 et, dégoûtés par le comportement des dirigeants syndicaux, ils déchirèrent la carte syndicale et la leur jetèrent à la figure. Tout cela n'est pas très encourageant pour un jeune et tu dois penser que si c'est ça le syndicalisme, le mieux c'est qu'on te fiche la paix.

Mais non, le syndicalisme, pour le prolétaire conscient, c'est autre chose. Tiens, écoutez F. Pelloutier, qui fut l'animateur le plus ardent des Bourses du Travail :

« Le Syndicat est une association d'accès ou d'abandon libre, sans président, ayant pour tous fonctionnaires un secrétaire et un trésorier révocables à l'instant; une association d'hommes qui étudient et débattent des intérêts professionnels semblables. Qui sont ces hommes ? Des producteurs; ceux-là même qui créent toute la richesse publique.

Attendent-ils pour se réunir, se concerter, agir, l'agrément des lois ? Non. Leur constitution légale n'est pour eux qu'un amusant moyen de faire de la propagande révolutionnaire avec la garantie du gouvernement; et d'ailleurs, combien d'entre eux ne figurent pas sur l'annuaire officiel des syndicats... Usent-ils du mécanisme parlementaire pour prendre leurs résolutions ? Pas davantage. Ils discutent et l'opinion la plus répandue fait loi; mais une loi sans sanctions, exécutée précisément parce qu'elle est subordonnée à l'acceptation individuelle, sauf le cas, bien entendu où il s'agit de résister au patronat...

Laboratoire des luttes économiques, détaché des compétitions électorales, favorable à la grève générale avec toutes ses conséquences, le syndicat est donc bien l'organisation révolutionnaire qui pourra seule contrebalancer et arriver à détruire la néfaste influence des politiciens »

Quant à P. Besnard, qui fut à l'origine de la constitution de la C. N. T. en 1946, pour continuer la tâche du syndicalisme authentique lâchement abandonnée par les politiciens dirigeant à cette époque le mouvement ouvrier français, il écrivit que :

« Le Syndicalisme doit vivre et se développer dans l'indépendance absolue; il doit jouir de l'autonomie la plus complète qui convient à son caractère de principale force révolutionnaire. Le syndicat est l'organe complet de production, de gestion, d'administration et de défense d'une société reposant exclusivement sur le travailleur, de la base au faite de son édifice. »

Oui, la C. N. T. est restée fidèle aux principes fondamentaux du syndicalisme et elle précise dans ses statuts, art. 1 :

« La Confédération Nationale du Travail a pour but :

— de grouper, sur le terrain spécifiquement économique, pour la défense de leurs intérêts matériels et moraux, tous le salariés à l'exception des forces répressives de l'Etat, considérées comme ennemies des travailleurs;

—de poursuivre par la lutte de classes et d'action directe, la libération des travailleurs qui ne sera réalisée que par la transformation totale de la société actuelle.

Cette transformation ne s'accomplira que par la supression du salariat, par la syndicalisation des moyens de production, de répartition, de consommation et le remplacement de l'Etat par un organisme du syndicalisme lui-même et géré par l'ensemble de la société. »

Es-tu d'accord, jeune travailleur, avec cette forme de syndicalisme ? Si oui, viens avec nous, lutter au coude à coude. Nous ne te faisons aucune promesse; nous savons qu'on ne passe pas d'une forme de société à une autre du jour au lendemain et qu'en attendant nous devons résoudre nous-mêmes nos propres problèmes : pouvoir d'achat, durée du travail, sécurité de l'emploi, retraite, ect. Mais notre tâche ne doit pas s'arrêter là. Nous devons aller jusqu'à notre émancipation totale. Pour y parvenir nous n'avons qu'un seul moyen : l'action directe. Autrement dit, ce sont les travailleurs, et eux seuls qui doivent décider de l'action à mener, de la forme qu'elle doit revêtir et du moment de la mettre en exécution.

La forme qu'elle doit revêtir ? Elle peut aller jusqu'à la grève générale et illimitée, la grève gestionnaire et révolutionnaire, la grève dite « sauvage », mais peut se limiter à un simple respect des horaires humains, horaires qui, actuellement ne devrait pas être supérieurs à quarante heures par semaine.

C'est à toi de discuter avec tes camarades de travail sur le moyen d'action le plus efficace et sur l'opportunité de le mettre en application. Ne te laisses surtout pas influencer par l'argumentation capitaliste, qui prétend que les exigences ouvrières menacent parfois l'équilibre économique de l'entreprise. Tiens, un exemple dans les P. T. T. Un curieux statisticien, après maints calculs, a soutenu que l'administration des Postes pourrait survivre en réduisant à 0,10 frs l'affranchissement d'une lettre normale et en appliquant le même taux de réduction aux autres tarifs postaux. Mais il n'est de secret pour personne que les superbénéfices de cette administration sont versés dans d'autres caisses et destinés bien souvent à des fins peu louables:

D'ailleurs, puisque nous parlons des P. T. T., profitons-en pour souligner les multiples lacunes de cette administration en matière de recrutement des jeunes... Jeune postier, tu arrives de province, déraciné par l'administration contre ton gré et te voilà dans une ville pour le moins indifférente à tes problèmes vitaux. Rien, ou presque, n'a été prévu pour t'accueillir et tu es contraint de te « caser » dans un hôtel qui soit à la portée de ton salaire de débutant; tous tes petits copains de province ont dû passer par là. Comme tu ne perçois qu'un mini-salaire (la chose est très en vogue), il ne manquera pas un chef bien intentionné qui te dira d'un ton paternaliste: « Fais des califs ». Voilà comment en système capitaliste on peut augmenter son pouvoir d'achat en faisant des heures supplémentaires. D'ailleurs il fallait bien que les travailleurs fassent des heures supplémentaires pour payer les besoins nouveaux que leur a créé la société.

Jeune travailleur, tu ne peux pas accepter tant de renoncements; tu ne peux oublier tout le sang versé pour la réduction de la durée du travail et l'amélioration du sort de la classe ouvrière et c'est pour ça que nous t'invitons à nous rejoindre dans la lutte que nous voulons continuer jusqu'à l'abolition du salariat.

SOYEZ LOGIQUES AVEC VOUS-MEMES...

La logique enfantine est saine, et c'est pourquoi elle nous émerveille. Elle n'a pas encore subi l'altération des compromis, les lâchetés du conformisme, les laideurs des contradictions familiales dissimulées sous des apparences aimables.

L'enfant est une terre vierge qui offre à vos soins attentifs des possibilités humaines incroyables si on la sait préserver des contaminations les plus dangereuses.

Vous êtes des incroyants, ou vous vous prétendez tels. Croyez que cela ne suffit pas à vos enfants qui, de l'extérieur, sont sollicités par la camaraderie inconsciente, par le spectacle des jouets et des plaisirs que la société religieuse multiplie pour les attirer dans la zone d'influence des mensonges religieux.

C'est une dure épreuve que celle de sauver ses enfants de cette inhibition malsaine; que celle qui consiste — à force de patience tenace et d'éloquence persuasive — à faire que la curiosité enfantine se trouve entraînée vers un pôle rationnel sans cesser d'être attractif.

Décembre, le mois de fêtes religieuses !

Soyez attentifs à vous mêmes, afin que vos enfants ne versent pas dans la religion ou les croyances parce que vous an avez respecté les rites, les fêtes.

Souvenez-vous que les Eglises trouvent dans vos faiblesses la justification de leur utilité et de leur puissance, et que, déjà, chez vos enfants, vous semez le doute quant à la valeur de vos propos, la méfiance dans votre parole.

Souvenez-vous que la puissance et la longétivité des croyances sont faites de l'inconséquence et de la lâcheté des incroyants.

Le Nouvel An nous attend. Faisons qu'il nous réunisse dans la joie des devoirs à accomplir et des plaisirs à faire partager à ceux à qui nous souhaiterons d'être meilleurs et plus éclairés que nous l'avons été.

Vive le Nouvel An ! Dans l'incroyance et la vérité.

Mise en garde

Nous portons à la connaissance de tous les camarades de la C. N. T., les agissements du denommé René Bianco, alias Serge Relbot, alias René Louis, qui s'est rendu coupable d'un méfait au préjudice de l'Union Locale de Marseille.

Ayant déménagé les archives de l'annexe du CIRA, qui, étaient entreposées à notre siège social, pendant l'absence des camarades de la C. N. T., il en a profité pour emporter des livres de notre bibliothèque, ainsi que de très vieux journaux appartenant à nos archives; après avoir reconnu qu'il détenait du matériel de la C. N. T., il s'est rétracté, et ne veux rien rendre; par ailleurs, nous mettons en garde tous les camarades, car cet individu est sans aucun scrupule et agit sur le plan national et international; il lance des appels à la solidarité pour ses « œuvres ».

Les syndicats de l'Union locale de Marseille

Que fais-tu là?

Que fais-tu là, mon frère, dans ces associations réformistes, groupes parapolitiques, « syndicats » *boby smatchers* C. G. T., C. F. D. T., F. O., dans ces rassemblements pacifistes à sens unique, dans ces mouvements non violents soutenus par la Finance internationale, dirigés par leurs hommes de main ?

Que fais-tu là, mon frère, lorsque tu sièges dans ces organismes « syndicaux » ? Oui, tu déclares que ta mère est l'Anarchie et ton père le Syndicalisme révolutionnaire; mais les « syndicalistes » au service de la bourgeoisie se moquent bien de ta déclaration. Tu es un pion dans leur jeu, et ils peuvent dire ensuite : « Nous, des militants d'une centrale réformiste ? Jamais de la vie ! Gaston, l'anarcho-syndicaliste, ne serait pas le permanent de notre U. D. du Nord-Est », ajoutant malicieusement : « ... jamais Gaston n'accepterait de militer au sein d'un syndicat hiérarchisé, d'un mouvement distribuant des « jobs »; jamais il ne voudrait qu'un R. G. lui demande si la venue d'un ministre attirera à ce dernier une « conduite de Grenoble ». Gaston, c'est un brave militant; il incarne le véritable syndicalisme. »

Alors, que fais-tu là, mon frère ? Tu attends de renverser la majorité ? Si c'est cela, tu as bien du courage, à moins que ce ne soit plutôt de l'inconscience. Il en est de même, Gaston, lorsque tu palabres dans ce mini-groupe où les trotskystes font la loi; également dans ce mouvement « non violent » où socialistes, communistes, radicaux, P. S. U. tirent les ficelles de marionnettes-hommes de paille.

Alors, que fais-tu là, mon frère, puisque tu ne veux pas y trouver un gain, ni y recevoir une place de directeur à l'ASSEDIC ou une C.P.S.S., une C. R. V., une C. A. F. ?

Vieux frère, ce que tu fais là, je le sais; depuis vingt ans tu as, telle une mère abusive, groupé autour de toi des copains; tu as promis monts et merveilles. Jadis, ton jugement avait de la virulence, de l'acuité, et les copains croyaient que tu aurais conduit le syndicalisme vers son objectif : *la véritable émancipation ouvrière, manuelle et intellectuelle.* Ils publiaient, pour cela, que toi, Gaston, tu n'étais ni un dieu, ni un maître et qu'il existait pour le travail à accomplir l'A. I. T., les C. N. T.

Tu serais odieux, mon frère, si tu n'avais pas de circonstances atténuantes. D'une part, tu croyais bien faire en apprenant aux copains à venir noyauter les syndicats réformistes; d'autre part, il te fallait bien manger le pain de la trahison envers le syndicalisme révolutionnaire, ce pain que la centrale réformiste te jetais, puisque l'administration de l'Etat, que tu avais quittée, ne voulait plus te le garantir.

Reviens vers nous, mon frère, avec les copains; ensemble renforçons les rangs des C. N. T., de l'A. I. T.

Gaston, mon frère, chacun peut se tromper; le véritable courage c'est de le reconnaître et de s'employer à redresser ses erreurs.

Y. M. BIGET

L'avenir des jeunes

Sur 50 millions de Français, il y a actuellement dix-sept millions de jeunes de moins de 20 ans. C'est un chiffre qui démontre le potentiel de vitalité de la population française d'autant plus qu'on ne saurait, de nos jours, fixer à 20 ans la limite d'âge des « jeunes ».

Mais ces chiffres nous montrent également autre chose, à savoir : que l'avenir de la société dans laquelle nous vivons dépend, dans une large mesure, des options qui seront celles de la jeunesse face aux problèmes qu'elle aura à résoudre. Et ces problèmes sont nombreux parce que la société capitaliste est une société de concurrence forcenée, c'est-à-dire une société anti-sociale qui fait appel à l'individualisme égoïste, à l' « arrivisme » bien plus qu'à l'entraide et la puissance *collective* des hommes qui, théoriquement, sont les fondements de toute société.

Le nombre des jeunes augmente régulièrement, le chômage augmente tout aussi regulièrement : c'est là l'une des contradictions fondamentales de la société capitaliste. Le développement de l'automation devrait non seulement amener la réduction des horaires de travail mais aussi l'augmentation de la durée des études et surtout du nombre des étudiants : la libération du travail matériel permet d'entrevoir des perspectives pour le développement intellectuel de tous.

Mais, pour le capitalisme, une seule chose est importante : réaliser des profits. Aussi, du point de vue bourgeois, le problème de la jeunesse est à peu près le suivant : comment insérer dans le cycle économique capitaliste cette masse de jeunes de façon à en tirer le maximum de bénéfices. L'orientation actuelle de l'enseignement répond en partie à cette préoccupation.

Pourtant, c'est autre chose que veulent les jeunes : ils « bougent », d'une façon ou d'une autre, ils fermentent, ils bouillonnent, ils explosent parfois. Mais, dans leur quête souvent aveugle, ils sont en grande majorité les plus vulnérables à toutes les formes de contrainte intellectuelle qu'utilise la société de consommation capitaliste (radio, télévision, « modes » diverses, publicité, presse, etc.).

C'est en modelant les jeunes, en les sollicitant de toutes parts, en triturant leur personnalité naissante que le régime capitaliste en fait des adultes aliénés, des travailleurs résignés, des esclaves modernes.

C'est à travers la révolte consciente et organisée que les jeunes pourront réaliser demain le socialisme authentique.

REGION OUEST-ATLANTIQUE

Le dimanche 21 janvier 1968, le camarade Alexandre à Angers animera un débat entre camarades. Il sera fait un compte rendu du Congrès A.I.T. (1967); les camarades de Vendée, de Loire-Atlantique, du Maine-et-Loire, pourront règler les cotisations au trésorier — prendre les timbres S.I.A., le calendrier, les cartes de l'Association «Germinal» seront à la disposition des camarades présents.

Donc, présence indispensable des copains des 3 départements à 9 h. à Angers le 21-1-68, lieu habituel (1). A 12 heures 30 déjeuner fraternel indiquer à Alexandre si vous déjeunerez en commun) vers 14 h. reprise des travaux et désignation du nouveau lieu de rencontre en avril 1968.

(1) Pour tous renseignements écrire : René Alexandre, B. P. 3, Angers (M.-et-L.).

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

Benoîtement vôtre...

Le 13 décembre la C. G. T. et la C. F. D. T. ont démontré d'une façon éclatante qu'à égalité avec toutes les autres organisations officielles intégrées aux rouages de l'Etat, elles n'étaient plus rien, moins que zéro.

Pourtant, le 12 décembre à 20 h., le pouvoir nous faisait avaler sur la deuxième chaîne de la télévision le portrait de la vieille ganache de Benoit Frachon. Gaullistes et cocos, qui s'entendent comme larrons en foire, avaient décidé de faire les choses au mieux pour préparer la journée du lendemain.

On pouvait s'attendre à ce que Benoit Frachon profite de la télévision pour dire pourquoi la C. G. T. appelait les travailleurs à manifester le lendemain.

Il ne fallait pas connaître le vieux traître pour penser cela. L'émission fut consacrée dans l'ensemble au culte de la personnalité de Frachon et, dans sa majeure partie, à une attaque contre l'anarcho-syndicalisme et l'anarchie.

D'après la vieille canaille, l'anarcho-syndicalisme de la C. G. T. de 1910 n'était pas une chose sérieuse, et si lui, Frachon, fut quelque peu « libertaire » à cette époque, c'était uniquement parce qu'il était jeune et avait envie de s'amuser.

On remarquera, néanmoins, que Frachon a soigneusement évité de parler des questions de principe qui séparent les anarchistes des marxistes. Il s'est contenté de banalités où il essayait de sortir comme le grand homme de la situation.

Devenu bon bourgeois et un des rouages du régime de profit, Frachon a pu dire qu'il était content d'avoir vécu sa vie. Les travailleurs qui crèvent de faim et sont 12 ou 14 heures partis de chez eux, allumeront des cierges pour le repos de l'âme de Saint-Benoît, qui a si bien su veiller sur eux depuis soixante ans.

Mais les travailleurs qui n'ont pas la tête vide savent toujours que *l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes*, et ils restent anarcho-syndicalistes et anarchistes, même si cela fait rire jaune et benoîtement le sieur Frachon.

Raymond BEAULATON

ANTENA

COMPRAS A PLAZOS

BARCELONA (OPE). — La facilidad con que ciertos patronos despiden a parte del personal — con la aprobación, sino la bendición de la «cruzada» — es posible que haya inspirado el lápiz de «Cesc» en «Tele-Express». En una caricatura aparece un matrimonio con un hijo. Han comprado, con pago a plazos, un auto pequeño, un parato de radio, un televisor, una lavadora y otros artículos parecidos. Al llegar a casa el cabeza de familia dice a su mujer: «—¡María, me han despedido!»

ACTIVIDADES ESTUDIANTILES

MADRID. — En la Facultad de Filosofía y Letras, se celebró una reunión presidida por la mayor parte de delegados sindicales. Los reunidos sumaban 5.000. Para reanudar el diálogo con las autoridades proponen las condiciones siguientes:

Primera. — Readmisión de los profesores expulsados definitivamente de la Universidad en 1964, es decir los doctores José Luis López de Aranguren y Enrique Tierno Galván.

Segunda. — Amnistía total para todos los estudiantes contra los que se sigue o se ha seguido procedimiento, detenidos o condenados a penas de cárcel por «delitos sindicales».

Tercera. — Que se concedan garantías a los representantes sindicales (quince delegados por provincia) que se dirigieron a la asamblea nacional la pasada semana y fueron detenidos.

Cuarta. — Restitución de los fondos sindicales (en España los estudiantes están obligatoriamente sindicados y las cuotas se pagan al mismo tiempo que los derechos de matrícula. Las Facultades han rechazado al Sindicato oficial y los fondos sindicales están bloqueados.)

Quinta. — Dimisión del profesor Torroja, decano de la Facultad de Ciencias, que ha roto el «statu-quo». Este profesor ha declarado que la información difundida por la televisión española según la cual le había hecho responsable de los incidentes a Emilio Criado — estudiante de la Facultad citada — era falsa. El decano se reserva el derecho de formular contra el director general de la Radio y la Televisión.

OTRAS DECLARACIONES

MADRID. — Después de las de Barcelona, Valladolid y Salamanca, la Universidad de Zaragoza ha tomado también posición. El Consejo de delegados, reunido en la capital aragonesa por primera vez, ha declarado que «los graves incidentes ocurridos en la Ciudad Universitaria de Madrid han sido provocados por las autoridades para impedir la coordinación entre estudiantes». (Esta reunión celebrada en la clandestinidad, tuvo lugar en Madrid.) Los delegados acusan a la Prensa, a la Radio y a la Televisión de publicar «noticias falsas o tendenciosas». Y reprochan a las autoridades académicas su deseo de impedir la convocatoria de un congreso nacional de estudiantes encargado de definir la asociación sindical libre y democrática».

«En fin, en Barcelona, el profesor Albaladejo, decano de la Facultad de Derecho ha adoptado una posición «revolucionaria». Ha puesto en manos de los representantes de estudiantes elegidos democráticamente la administración de los fondos bloqueados desde hace años. Ha prometido también a los delegados apoyar su demanda de reintegración de los asistentes de cursos expulsados hace dos años. Y solicitar la amnistía para todos los estudiantes actualmente encarcelados».

NO SE PUEDE NI ESCRIBIR DE ECHEBARRI

PARIS, (OPE). — «Le Monde» (día 12) publica la siguiente información:

«El Tribunal de Orden público de Madrid ha mandado recoger los ejemplares del libro «La huelga de Bandas», que trata de la huelga llevada a cabo durante cinco meses — a partir de noviembre de 1966 — por los obreros de la factoría siderúrgica de Echebarri y cuya recogida había ya dispuesto hace meses. Este tomo es el tercero de los editados por la casa editorial Zynx. Ambos volúmenes fueron, a su vez, objeto de incautación.

CONFLICTOS SOCIALES

MADRID, (OPE). — Recientemente se han registrado numerosos conflictos, entre ellos, los siguientes:

En la fábrica «Colchón Flex», de Sevilla ha parado el trabajo durante varias horas, doscientos obreros, como protesta por la incoación de tres expedientes y un despido.

En «Isodel» de Madrid, con plantilla de unos mil obreros, hubo paro para protestar contra el despido de un compañero que había sido detenido y permanecido en la cárcel varios días.

COMENTARIO DE «OPE»

Ya fue aprobado por el Pleno de las Cortes franquistas la Ley Orgánica del Consejo del Reino. Con tal motivo, su presidente, el señor Iturmendi, se ha soltado el pelo afirmando ante Dios, los españoles y el mundo entero que «las Cortes están creadas sobre el más auténtico sistema representativo». Nos cuesta creer que este hombre haya nacido en un pueblo de Vizcaya. En Vizcaya, en general, las gentes sienten un respeto muy grande por la palabra, la consideran no como un instrumento del engaño, sino como vehículo de intercomunicación y de cultura entre los hombres.

BIRRIA SUPREMA

BILBAO. — La prensa publica la siguiente información:

«Sa Sala Sexta del Supremo ha confirmado los despidos de varios trabajadores de Laminación de Bandas en Frio de Echevarri, confirmando así la sentencia de la Magistratura de Trabajo número 1 de Vizcaya, que en su día consideró procedentes los despidos de los trabajadores. El Supremo ha basado su veredicto en virtud de la ilegalidad de la huelga».

ANTIFRASQUISTAS ENCARCELADOS

BILBAO. — Han sido detenidos en Santurce, y conducidos a la cárcel de Basauri por haberse negado a pagar la multa impuesta por el gobernador civil de Vizcaya con motivo de la concentración de Bermeo del día primero de octubre, los siguientes jóvenes de dicha localidad: Guido Bilbao, Lorenzo Arteche, Luis Iglesias, Eduardo Izacia, Josefa Ituarte, Concepción Caballós, Angel Luis Cruz Urra y Francisco Javier Uriarte.

LOS MISMOS PERROS CON LOS MISMOS COLLARES

MADRID, (OPE). — Según datos que publica «Madrid», resulta que las Cortes «elegidas» son las mismas que las anteriores, pues el 66,3 % de los procuradores ya lo eran en las Cortes anteriores. «En el cupo de procuradores de designación directa o indirecta, por razón de cargo, nos encontramos con las mismas caras. Son 155 y han sido reelegidos 140. En los otros apartados el vorcentaje de reelegidos es también elevado».

DESDE MADRID

El bandolerismo español en marcha

EL hambre y las enfermedades afligen a dos tercios de la humanidad, dice U Thant, secretario de la O. N. U. Pero U Thant se ha olvidado de incluir en el mismo trance al pueblo obrero español, que con 96 pesetas de salario no le alcanza para comer pan y lechuga, en detrimento de su salud por depauperación cotidiana, en busca de una muerte paulatina, pero segura, sin escapatoria alguna. Ante este triste panorama del pueblo trabajador, el horno se va hinchando y es muy natural que de vez en cuando estalle algún chispazo. los señores fascistones, desde el pelagatos más bajo, hasta la cumbre en donde bambolea don Francisquito, no quieren inquietudes ni rebeliones, quieren que el pueblo trabajador aguante con resignación, calma y mansedumbre, para que ellos hagan bien la digestión y duerman tranquilos sin ningún sobresalto, porque para la defensa ciudadano se ha fabricado la Ley Orgánica, y para defender al trabajador está la Ley Sindical, escarnio irrisorio a la clase obrera.

Si ahora, con el salario de 96 pesetas no le alcanza al obrero para pan y lechuga, y la subida de precios sigue su camino ascendente sin que se vislumbre ningún tope, ni tan siquiera en lontananza, sino que se agrava cada día más, ¿cómo se arreglará el obrero para vivir en el bienio 1968-1969, con un presupuesto para el Segundo Plan de Desarrollo de 244.000.000.000- de pesetas? La cosa se pone cada día más agria, y me parece que el día menos pensado pasaremos a batacazo limpio, ya que la situación se pone cada momento más negra, con clara tendencia a empeorar, ya hunde las espaldas del pobre Juan Lanas. Tocamos a 7.656.000 pesetas *per cápita*, incluidos grandes y pequeños, todos los habitantes de España, con la penosa agravante de que el nuevo impuesto, por lo pesado, que todo impuesto, sea directo o indirecto, no lo paga más que Juan Lanas, expoliado descaradamente por el bandolerismo gubernamental, que no sirve para otra cosa que no sea robar a mansalva al sufrido Juan Lanas.

Los gobiernos, sin distinción de color, no son más que sociedades en comandita para despojar al prójimo. En todos los tiempos el papel del gobernante no ha sido otro. Por eso hay candidatos, como en las recientes elecciones para procuradores para la protección familiar, que se han gastado dos millones de pesetas, lo que corrobora lo que digo más arriba de que los gobernantes no son más que asalta caminos.

Nadie me hará creer que estos señores se gastan dos millones de pesetas por filantropía, sólo para servir a su vecino. El mismo señor Fanjul dice que los dos millones de pesetas que se ha gastado se las han prestado y que irá pagándolas poco a poco. ¿Cómo? ¿Pescando anguilas? No, matando de hambre al pueblo trabajador, como costumbre inveterada. Hace ya años que el pueblo pasa hambre por una cochina inflación continua, que el nuevo presupuesto irá empujando hacia arriba, hasta que Juan Lanas reviente hinchado como un sapo, cosa que le estará bien dada y merecida, por su resignada mansedumbre.

Los problemas de uno, debe resolverlos uno mismo, como proclamamos los anarquistas a los cuatro vientos. «La política para los políticos», como dijo Joaquín Dicenta en su obra «Juan José».

«Hablando en rigor, los gobernantes son rebañistas que tratan de esquilar en la medida posible. El Estado se concibe en todas partes como una vasta sociedad de expoliación mutua. La política, desde Catilina hasta nuestros días, es un banditismo cuyas formas son más o menos hipócritas, o más o menos cínicas, según las circunstancias. Lo que se llama la lucha de los partidos se reduce en último análisis, a una expoliación sistemática de los compatriotas. Esta es la razón por la cual la política es, desde cierto punto de vista, una ocupación poco limpia. Muchísimas personas delicadas y honradas no quieren ocuparse de política; político y hombre desprestigiado han sido, con mucha frecuencia, expresiones sinónimas, y tienden por desgracia, a serlo cada vez más. La idea que el Estado es un botín está de tal manera arraigada en nuestro espíritu, que ha moldeado todas nuestras instituciones políticas. Procede de aquí, directamente, el sufragio universal; se ha creído que todos los hombres en el poder querrían constantemente saquear el pueblo en provecho de una minoría.» *J. Novicow.*

Así es la política y los políticos, trabajadores. Un rebaño de sanguijuelas chuponas, que antes revientan que dejan la ubre. ¡Es tan golosa la mantecosa leche...!

El segundo plan de desarrollo acabará de hundir en la suma miseria a Juan Lanas, que si ahora con su irrisorio salario no le alcanza para pan y lechuga, veremos de hoy en adelante para que tiene..., si la depauperación orgánica no tumba patas arriba al obrero en el lecho de la tuberculosis, mientras que los cínicos gobernantes, oprimen, exprimen y expolian, descaradamente al pueblo, a pesar de su arrogante e inútil sindicalismo, por muchos testaferros que le hagan el coro de cantantes afónicos, de tanto berrear buscando una dorada prebenda para que ésta les sirva de *modus vivendi*, a fin de pasar la vida zanganeando.

En España, digan lo que digan los turiferarios de arriba, vivimos en completo caos.

SIMPLICIO

Va de cuento... EL REGALO

(Viene de la pág. 4.)

a veces animándose al correr de sus expresiones: «Habéis tenido — dijo — dos aciertos. Del primero no os hablo. Como decía el socarrón irlandés, las cosas buenas se alaban por sí solas. En cuanto a lo otro, quiero deciros que este guardia civil que me habéis traído, contrariamente al temor sentido por las mozas y su madre, temor que en definitiva no era el caso, viniendo de vosotros el objeto, éste no me causó enojo. Al contrario. Esta madera tallada, por la forma rígida que el autor le ha dado, afirma el espíritu de la corporación, que está huérfana de alma. Como hacían los talladores de piedra de las antiguas catedrales, dando forma de gnomo a las personas que querían la cabeza con asentimiento. Sus amigos, (jefes, curas, frailes, etc.), labrando la piedra con tal intención, así adivino que el artesano ha querido ridiculizarla al darle esa forma.

Ved si no este cuerpo tallado de una pieza, esos pies que pisan con la autoridad de lo impune; ese fusil, símbolo de violencia; esos bigotes hirsutos y ese tricornio que esconde la cabeza de esos seres que aceptan la prohibición de pensar. Todo, en la figurita, denota la pesadez, el automatismo y la sumisión comparable a la divisa jesuítica: «Perinde at cadaver».

La mujer de Roqueta, a la par que servía a los invitados, dibujaba con sus ojos el gesto que pide brevedad. Entonces Juan insinuó el final callándose, mientras colocaba en el sitio escogido, al guardia civil de madera, al mismo tiempo que Antoinette, la esposa del amigo — deseo o curiosidad — inquirió para saber los motivos de la aversión que siente el pueblo español hacia ese cuerpo y sus componentes.

Esta aversión viene desde la fundación del cuerpo, porque desde entonces — a mediados del siglo pasado, si la memoria me es fiel — ese cuerpo, destinado a perseguir a los malhechores, ha considerado, a través de los gobernantes, que los malhechores son los obreros con inquietudes sociales, por el mero hecho de que todo anhelo de manumisión ha sido interpretado por los poderosos como un atentado a sus prerrogativas, a sus aspiraciones, a su prepotencia.

Cuando la guardia civil ha debido hacer frente a algún bandido de las serranías o del llano, ha temblado las más veces. Se conocen historias en que el bandido es el héroe que desafía a la violencia, desface entuertos y se opone a la violencia organizada de la ley, usando de la suya propia que en nombre de la libertad ataca a los sicarios. Este bandido halla en el pueblo acogida y complicidad, que es desdén para la guardia civil.

El cuadro típico de las aldeas españolas en su expresión de «orden», lo constituyen siempre el feudal, el guardia civil y entrambos, el cura, eterno defensor de las fuerzas retrógradas y raramente tampón que palia los efectos de la extorsión del pobre por el rico.

Sanjurjo, Anido y Millán Astray han mandado la guardia civil. De tal palo tal astilla. De esos palos podéis deducirlas, sabiendo que el primero fue quien, en agosto del 32, — perjuro y renegado — se levantó contra la República; que el segundo organizó los sindicatos «libres», que en los años 20 diezmaron con sus asesinatos a la militancia revolucionaria de Cataluña, siendo innumerables los hombres de pro que cayeron bajo sus balas. El tercero es el autor de aquel grito infame: «¡Muera la inteligencia!», pronunciado ante Unamuno, quien, en uno de sus arranques de hombría condenó tal vileza.

En España, la labor funesta de la guardia civil está presente en todas las mentes. Especialmente Extremadura y Andalucía han sido sus presas y víctimas propiciatorias. Tan es así, que cuando los huelguistas debían cesar la lucha y rendirse, exigían hacerlo a las autoridades militares mejor que a la guardia civil.

Todos escuchaban. La compañera de Roqueta movía de vez en cuando gos parecían extrañados y las mozas sonreían pensando, quizá, en la suerte que les cupo al no tener que enfrentarse con esas personas.

Los hombres encendieron un pitillo. Las mozas sirvieron nueva bebida y Roqueta continuó:

Ninguna canción popular, ninguna poesía, ningún escrito de cualquier hombre desde el liberal hasta el anarquista, han tenido nunca una palabra cordial para la guardia civil. Al contrario, si quisiéramos reunir el sentimiento que esa fuerza despierta, lo hallaríamos reunido en la obra del bardo de Navalcarnero, que también la describe cuando dice:

«La guardia civil y los toreros son el sonrojo de España.» Y en otros textos: «...hubieras hecho una fuente de sangre, con cinco chorros»..., O bien: «...Tienen, por eso no lloran, de plomo las calaveras (...) la guardia civil avanza sembrando hogueras...»

El símbolo de la represión político-social era en España el tétrico castillo de Montjuich. Pero ya en su tiempo, refiriéndose Canalejas a la guardia civil, dijo: «Toda España es Montjuich.»

Bernanos declaraba abiertamente que la guardia civil fue la que traicionó al ejército.

Ramón Casas Carbó, en un dibujo magnífico por su línea, por su movimiento, por su realidad, plasmaba el alma de ese cuerpo retratando un instante de la brutal represión a los huelguistas barceloneses en 1902.

En su protesta por el asesinato de quien mejor marcó su acusación contra la guardia civil, Antonio Machado decía: «Labrad, amigos, de piedra y sueño, en el Alhambra, un túmulo al poeta, sobre una fuente donde llore el agua y eternamente diga: «El crimen fue en Granada, en su Granada.»

En fin — terminó diciendo Roqueta — la guardia civil es una página sangrienta de la historia de España. Esta madera quedará a la vista de todos, para que se aperciban de cuán dura será la realidad, al ver cuánto lo es la silueta...

La hora tardía aconsejó retirarse. Roqueta y la familia acompañaron los visitantes con calurosa cordialidad hasta la esquina de la calle. En el cielo, la luna fría jugaba con las nubes...

Fernán Muratore

Company català: Ofereix i ofereixte: «De l'Anoia al Sena sense pressa» i «Poemes de llum i tenebra», dos llibres per a primer d'any, i fins el 31 de desembre.

BREVERIAS

HACE muy pocos días, un rotativo español, publicaba una crónica alusiva sobre la amplitud y crudeza que va tomando, en España, el problema de los enfermos mentales y niños subnormales completamente abandonados. Claro que se trata de sacudir la indiferencia del público no muy sensible a las desgracias humanas instándole al mismo a que contribuya materialmente con el objeto de remediar el mal. Pero el responsable de la deficiente organización hospitalaria, es el gobierno, que no da ni una gorda para mejorar la situación interna de los asilos.

Se arremete duramente contra el régimen interno manicomial, calificado de rudimentario, abandonado, falto de instalaciones modernas y competentes en la materia, como asimismo de personal que las atienda. Hay, parece ser, ciento veinticuatro hospitales psiquiátricos, dispersos, que funcionan actualmente en España carentes de una organización debida. A juicio del cronista, a los «locos» se les somete a tratamientos que «escandalizarían al propio Pinel, apóstol de la libertad para el demente en tiempos de la Revolución Francesa».

Indudablemente el problema es hondamente humano. Es innegable. Medios para mejorarlo los hay; el Estado franquista invierte millones de pesetas para la policía y el ejército, pero a los locos, que se vayan pronto de este mundo y, en lo posible, hará mucho más sin contar los que andan sueltos. Los organismos benéficos, la Seguridad Social, se muestran incapaces de superar tal situación caótica y un presupuesto estatal para remediarla es muy hipotético, pues harto es sabido que el gobierno no está muy decidido a interesarse por la salud mental de los españoles. Por algo se hizo la Cruzada que ha traído la paz y el bienestar en todo el país.

El asunto va tomando volumen y algunos procuradores en Cortes (se está «democratizando» España) de acuerdo con ciertas personalidades del mundillo oficial, a través de un escrito hecho público, solicitan medidas rápidas y eficaces en favor de los enfermos mentales y los niños subnormales. Invocan el artículo 28 del Fuero de los Españoles que se refiere a los citados menesteres, pero es todo; se quedarán con la letra del artículo y del Fuero, y en los asilos continuará la pésima e inhuamna asistencia de los seres que cobijan.

El hospital psiquiátrico de Alcochete (Guadalajara) inauguraba recientemente por Juan Carlos de Borbón (el príncipe), acoge trescientos enfermos, de los cuales el 40 % son débiles mentales profundos y para los que sólo hay once guardadores. Son ejemplos indiscutibles. Se espera y confía mucho del próximo Plan de Desarrollo, pero el maná vendrá de las altas esferas políticas para mitigar todas esas calamidades humanas.

La situación va degenerando profundamente; existen en todo el país ciento veinte mil enfermos psiquiátricos, cifra susceptible de aumentar y alcanzar proporciones angustiosas. El Estado franquista y el franquismo son indiferentes a las miserias sociales. Por algo son los apologistas del despotismo.

Para combatir toda esa indiferencia, sí, se ha hecho algo: en Madrid se ha creado la A. F. E. S. con los estatutos correspondientes (Asociación de Familias con Enfermos Psíquicos y Mentales...)

J. P. Gutiérrez

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

DISCOS

La C. N. T. acordó escribir su Historia...

— ¡Otro disco!

Sí, otro disco, y que ruede hasta que llegue a destino.

— Una Historia es cara.

Por cara Historia, la nuestra. Y muy luminosa; tanto, que cien oscurantismos reunidos tratan de ocultarla a las generaciones que se suceden. Siendo nosotros, y nadie más que nosotros, quienes hemos de malograr las aspiraciones anticenetistas de las fuerzas tenebrosas coaligadas.

La Historia en libro puede resultar cara, pero más caras fueron las existencias de Cien Mil compañeros, y las perdimos. Y quien no comprenda este sentimiento, y esta carestía, que lo pregunte a las madres.

La vida de un Ascaso, de cualquier compañero que murió al lado o lejos de Ascaso, vale más, mil veces más, que el dinero que puede costarnos el libro propuesto en Marsella. El bueno de Catalá, por ejemplo, sería el primero en comprarlo... si no se hubiese dado la muerte en el cuartel de Sallent para evitar una posible indiscreción por martirio. Pero:

— «La Historia es un muro.»

Sí, pero no el de los Lamentos. Un muro para exponer nuestro brillante pasado, nuestro heroísmo culminante, que ahora podemos escribir y leer sin sacrificios, con calma, y sin heroísmo monetario.

Porque pasa que tenemos obra hecha, de un alcance incalculable, que el tiempo, la maldad y la inconsciencia borran. Y con el libro en la mano, compañero, le explicarás a tu hijo, a tu nieto, qué es, lo que fue y será la C. N. T., esa cosa en iniciales que ya sólo nosotros conocemos.

— ¡Mas no hay dinero!

Pero si ganas. Si en 1910 nuestros antecesores se hubiesen preguntado cuánto podría costar una C.N.T. de poderlo saber, seguro que habrían huido despavoridos del mercado. Pero eran unos malos administradores, y por ello echaron adelante y obtuvieron la riqueza caudal de la que nosotros somos herederos.

DISCOBOLO

Tribuna Juvenil

LA F. I. J. L. TAL COMO FUE CONCEBIDA

LAS Juventudes Libertarias se habían constituido ya avanzado el período republicano. Empezaron a organizarse en Madrid, sin duda para contrapesar la influencia, en la sede del socialismo político, de las juventudes marxistas. Más tarde fueron extendiéndose por toda España, llegando a constituír la tercera rama de la gran familia libertaria. En 1932 tomaron el nombre de Federación Ibérica de Juventudes Libertarias. A una organización propia correspondieron, en consecuencia, varios periódicos juveniles. Los más importantes fueron el órgano oficial de las juventudes, «Juventud Libre», que aparecía en Madrid, y el portavoz de las Juventudes Libertarias de Cataluña, que adoptó el título de «Ruta». El primer número de «Ruta» apareció a mediados de octubre de 1936.

La Federación Ibérica de Juventudes Libertarias había establecido la siguiente declaración de principios:

Con el nombre de Federación Ibérica de Juventudes libertarias se constituye una entidad que tendrá por objeto lo siguiente:

Agrupar a los jóvenes de ambos sexos, sin distinción de razas ni color, que sientan las inquietudes sociales y el deseo de una superación que haga del hombre un ser libre social e individualmente y un igual ante sus semejantes social y económicamente.

Para estos fines esta agrupación luchará contra la propiedad, el principio de autoridad, el Estado, la política y la religión.

Contra la propiedad privada porque es una injusticia inhumana que un hombre detente la riqueza producida por otros hombres, o la tierra que sólo a la Humanidad pertenece y que es un atributo para la sociedad, tan sagrado como la vida lo es para el individuo.

Porque tiene su origen en un violento y criminal despojo del más fuerte contra el más débil, creando la odiosa existencia de los parásitos de la colmena humana, que no tienen otra misión social que vivir del trabajo ajeno, mediante la explotación y miseria de los demás.

Porque crea el capitalismo y establece la ley del salario que condena al hombre a una permanente esclavitud económica y a los valvenes y consecuencias de su desequilibrada economía.

Porque es causa de la prostitución, el más infame y degradante ultraje que la sociedad infiere a la conciencia humana, al condenar a la mujer a hacer objeto de mercantilismo las manifestaciones más puras y de más elevada sensibilidad que atesora el sentimiento ético y moral de los humanos: sus sentimientos de madre y sus amores de mujer.

Contra el principio de autoridad, por suponer éste relajamiento de la personalidad humana al someter unos hombres a la voluntad de otros, despertando en ellos instintos que les predisponen a la crueldad e indiferencia ante el dolor de un semejante; y por ser la autoridad el instrumento que sirve para someter por la violencia al individuo a los intereses de la propiedad.

Contra el Estado, porque coarta el libre desenvolvimiento y normal desarrollo de las actividades éticas, filosóficas y científicas de los pueblos, y por ser el fundamento básico que mantiene el principio de autoridad y defiende la propiedad mediante los cuerpos armados, policía y magistratura.

Porque mantiene al ejército y a la armada, cuya misión destructora es inhumana al lanzar unos pueblos contra otros, destrozando los sentimientos de sociabilidad y solidaridad propios al ser humano, para convertirse en medio de dominación de los pueblos fuertes contra los más débiles.

Contra la política, porque presupone la anulación de la individualidad al entregar la voluntad propia a otra extraña, desvirtúa los intereses colectivos por una falsa mayoría parlamentaria y es el sistema para legitimizar los intereses de la propiedad y las leyes para el cuidado y defensa del Estado.

Contra las religiones, porque atentan al libre pensamiento del hombre, creándole una jerarquía moral que le predispone a admitir sin protesta toda tiranía y desvirtúan las relaciones sociales por el terror y el fanatismo, negador de la razón y del progreso científico.

El esfuerzo de esta Agrupación tenderá a crear en los jóvenes una *convicción libertaria*, a fin de prepararlos individualmente para luchar contra todas las formas autoritarias tanto en el terreno sindical como en el ideológico para la *consecución de un medio social libertario* en el que las funciones y actividades del individuo para la producción no estén sujetas a ninguna tiranía económica, sino a sus posibilidades profesionales, asegurándoles la igualdad económica mediante la libre cooperación y apoyo mútuo y en sus relaciones la libre afinidad sin otra ley que la solidaridad y el amor; llevando al ánimo del pueblo en general y particularmente de sus componentes la convicción de que mientras la igualdad económica no sea un hecho, no será posible la verdadera igualdad entre los hombres, y que la igualdad económica no será tampoco posible mientras existan la propiedad y el Estado, y que, por lo tanto, la propiedad debe ser común para el mejor aprovechamiento de los esfuerzos, sin otra traba entre el individuo y la comunidad, que la necesidad de cohesionar los esfuerzos para mantener la producción industrial y de las comunas entre sí para las relaciones de intercambio y transporte, y en el orden moral y en el orden material por la afinidad entre los individuos y la solidaridad entre las comunas.

Para lograr estos fines se realizará una activa propaganda por medio de charlas, conferencias, mítines, periódicos, folletos y cuantos medios haya a nuestro alcance.

***

Próximamente daremos algunos detalles de carácter histórico, para que nuestros compañeros que desconocen, sepan bien a qué atenerse frente a quienes pretenden desvirtuar el ideal de nuestra Organización Juvenil. Los compañeros que crearon esta Organización, jóvenes como nosotros, nos dan en esta declaración de principios un ejemplo de la perfecta visión que sobre lo que son intereses de los jóvenes, ya en aquellos tiempos tenían. ¡Que la historia de nuestra Organización Juvenil nos sirva de guía ejemplar!

Ha transcrito,

JUVENTUS

La Alianza Sindical Española en París

Sigue con éxito sus asambleas de conjunto

El sábado día 2 del mes en curso por la noche, se celebró una importante asamblea en una de las salas de actos de la C.G.T.-F.O., 198, avenida du Maine, París.

A las 21 horas, el compañero Nona, Presidente de la Alianza, abrió el acto, concediendo la palabra al compañero Félix Cuende, de la C.N.T., ponente iniciador de los debates, el cual dijo:

«Antes que otros inicios y conquistas, lo más urgente es unificar todas las fuerzas antifranquistas dispersas en el cuadro de una aspiración clara, precisa, que no deje lugar a dudas, en cuanto a objetivo final, mil veces proclamado por nuestras tres organizaciones sindicales.

»Esta ha de ser la base de nuestros diálogos, porque es la única que puede conducirnos al epicentro del clamor popular español, y la que facilitará la confrontación de anhelos de libertad y de justicia, clamados tan altamente por las corrientes integradoras que componen la panoplia nacional de fuerzas opositoras. Resultaría grotesco que recabásemos para España la libertad de asociación, la libertad sindical, y la libertad a secas, si negásemos la existencia en el seno de nuestra gran familia, de grupos y personas en franca rebelión contra el régimen imperante; grupos y personas, que en su mayoría nos son afines.

»Tenemos también interés en señalar, que la U.G.T. la C.N.T. y el S.T.V. no tolerarán jamás que nadie puede echar borrón y cuenta nueva sobre tan rico pasado, y menos sobre nuestra presencia actual en las tareas conspirativas o clandestinas contra el régimen opresor.»

En segundo lugar correspondió el turno de palabra al compañero Gil del Pozo, de la U.G.T. Ponente como el anterior, que nos dijo:

«En las organizaciones obreras lo más respetable es el cumplimiento del deber por todos. La Alianza Sindical, nos cargó de deberes porque fue un compromiso adquirido, y de los compromisos no se deserta si no se producen faltas graves de deslealtad.»

Expuso un pasage anecdótico profesional muy interesante y oportuno, ajustándose al problema tratado.

Tras estas intervenciones usaron de la palabra los compañeros Arri, Lizcano, Calderón, Escudero, Carmen García, Cañas, Mera, Rodríguez, López y Jimeno, no figurando sus acertadas intervenciones por razones de carencia de espacio.

El acto constituyó un exponente de tolerancia y de compenetración en los asuntos que nos son comunes. — L.

CURSOS DE ESPERANTO EN PARIS Y SU REGION

Damos la lista de los Cursos de Esperanto que tiene organizados el Grupo Parisino de S. A. T. (Sennacieca Toutmonda Asocio).

COMITE DES LOISIRS, 5, Boulevard Montmartre. A 18 h. 45. Profesor, Kamarado A. Legros. Los miércoles.

GARE MONTPARNASSE. Arrondissement V. B. Porte 22-23. 17, rue Vaugirard. Miércoles de 18 h. 15 a 19 h. 15. K-ino Broutin.

LE CHALET, 29, Av. Pasteur. Bondy. K-do A. Legros. Cada Viernes a 20 h. 30.

26 bis, Av. de la République, 94-Thiais. K-do B. Schneider. Cada jueves de 20 h. a 21 h.

GOMMONVILLIERS. 91-Igny. K-ino Nereida Martinez. Salle Municipale P. Langevin, rue Jules Ferry. Cada Martes de 20 h. a 22 h.

PRE SAINT GERVAIS. K-ino Michaud.

VANVES. «Auberge de la Jeunesse. K-ino Liouville.

PAVILLONS S/S BOIS. «Ecole». K-ino L. Grandière.

Curso práctico oral. Camping Club International de France, 22, Av. Victoria (Métro Châtelet). Cada miércoles de 18 h. 30 a 20 h. K-ino Houlgatte.

De otro lado, existen dos cursos por correspondencia en las direcciones siguientes:

Primer grado: Clément Martin, 33, rue Duhamel. 35-Rennes.

Perfeccionamiento: R. Levraud, 18, rue Couraud, 33-Saint-André-de-Cubzac.

Los internacionalistas que deseen poner en práctica sus sentimientos contrarios a los límites impuestos por las fronteras, deben y pueden dirigirse a las direcciones indicadas.

¡UNA HUMANIDAD, UNA LENGUA!

B.D.I.C

Columna del emigrado

París de noche

NO temas amigo lector que te conduzcamos de la mano por los sobados «trottoirs» de Pigalle. No tenemos tiempo que perder por aquellos andurriales de vicios y luciérnagas. Preferimos hacer el «duende» por los lugares frecuentados por la emigración española en plan de diversión, o de regreso a lo que ellos dicen «patria», cuando la tal patria los plantó a la frontera francesa sin dinero, para retornar a ella con su puñadito de francos de «ver a venir», para un próximo casamiento, para adquirir un pedazo de tierra, o para amortizar una deuda de familia.

Emigrados nosotros mismos, los pasos nos encaminan más hacia Austerlitz que hacia Wagram, verbigracia. Allí la España trashumante, sudorosa, es más auténtica que la de la plaza de Ternes y vecindades, con ser ésta también verdadera. Pero aquí ya se cuenta con francos y se intercalan galas expresiones en el lenguaje nuestro, en tanto que cuantos vienen de temporada y se marchan una vez cumplida, viven con la mente «en casa», no sueltan la cesta andaluza, y lo francés les ha resbalado. Esos trajeron el problema de España y se largan a ella con el problema insoluble a cuestas, pues unos meses de clasificación temporera ofrecerá un paliativo, mas no la solución que requiere la familia trabajadora española. Los feudalistas del terruño continúan siéndolo como siempre, y el caudillo acaudilla el hambre y la enemiga de los ricos contra los pobres, de la propia manera que lo ha hecho siempre. Recientemente ha revistado a sus mesnadas en traje de Falange, y las nuevas Cortes fingen mal su cubrimiento de las intenciones consecuentemente fascistas del régimen. El español desposeído regresa al país con la cabeza gacha, unos «recuerdos de Francia» en la cesta a dos cierres, y unos endebles fajos de billetes canjeados con notable desmérito en la banca española de París, calle Chaussée d'Antin, que el español fugaz interpreta de «José de Antin».

Y bueno. Nuestra noche última de charloteo paisanil transcurrió en lugar próximo al último puente iluminado por el Padre Noel, de cuyo petril se contempla el reflejo «noelístico» de las brillantes aguas, tintineantes, a la vez que macabras.

Ahora gente «nuestra» pasa a grupitos atareada y silenciosa, arrastrando, más que conduciendo, su pesada impedimenta. De vez en cuando se da un descanso porque la hora del tren está algo lejana. Un último y furtivo vistazo al puente ensortijado, y otro arranque de los hombres y mujeres camino del destino. Contrariando su paso surgen unos españoles desteñidos, de años que llevan bebiendo agua francesa. Esgrimen unos papeles, que ofrecen. No valen dinero, los españoles pueden quedárselos para el viaje. Algo el español en regreso puede leerlo, pero esas cosas le son algo incomprensibles. Uno lo acepta en silencio y otros murmuran gracias, apenas. «Señor, me da un diario francés», alguno exclama. Le responden que en una página sí y en tres no. ¿Véis? LE COMBAT SYNDICALISTE, pero la segunda parte es castellana. Y es que en este país las cosas van diferentemente que en España. Allí diarios en castellano, pero las cuentas en dólares; tal vez, dentro de un tiempo, en rublos franquistizados...

Pasan dos ex muchachas con aire marcial y observan el cuadro: Unos «combatientes sindicalistas» con unos paisanos en tren de escucharlos. ¿Van a corromperlos? ¿Van a despertarlos de la somnolencia franquista? ¿A ver eso? ¡Ah, porquería «comunista»!; y la más gallarda, o marimacho, toma LE COMBAT SYNDICALISTE para hacerlo trizas ante el estupor del grupo de regreso. La Doña se oye cosas de los amigos del «C.S.» que, de ser ciertas, la dejarían tan impura como la Pura más trotera de Lavapiés, y suerte tiene del «comando» falangista que a pasos de galgo se acerca para defender a la Doña y su respectiva dama de compañía. ¿Qué se han creído esos refugiados descastados? ¿Política antiespañola? ¡El rebaño hispano ha de entrar inmaculado! Pero ya, ya. Sólo política franquista, no, señores hijos de tal. Política de todos, sindicalismo nuestro, y para mejor susto, libertario. No se rompe aquí LE COMBAT SYNDICALISTE impunemente, y para evitar un escozor merecido el comando facha se mandó mudar (a la americana) y así terminó el asunto.

Y he aquí que un COMBAT SYNDICALISTE hecho pedazos se convierte en elemento impensado de propaganda por lo que va a comentarse en ciertos lugares de España y en habladurías de Wagram y su radio.

Un ex farolero de Atocha

(Información de las Organizaciones Libertarias del Perú. Apartado 358, Lima (Perú)

AREA MUNDIAL

CLASIFICACION DE LOS GRUPOS MARXISTAS DEL PERU

ALGUNA vez ciertos marxistas presumidamente se jactaron respecto de su «monolitismo cientifico»; los cancerberos comunistas, mostraron orgullosos su monolitismo de «temple staliniano»; mas los tiempos demostraron que aquel «monolitismo científico» no era más que el coloso de los pies de barro, el que se viene abajo y se despedaza una vez que desaparece la fuerza bruta que la sujeta. En el Perú como reflejo del colonialismo mental de los «científicos marxistas», vemos en los comunistas un conjunto complejo de raras especies zoológicas, las que clasificarlas nos es dificultoso. ¿Cómo clasificar e identificar las especies marxistas que unas y otras se acusan mutuamente, se delatan mutuamente, se traicionan mutuamente? ¿cómo podemos saber cuál es el auténtico, si todos pugnan por su presunta autenticidad? Sin embargo, hagamos un esfuerzo para descifrar este galimatías bolchevique, veamos éste pandemonium abrupto con un poco de empeño. A los grandísimos panegiristas del paredón, que glosan autosuficientemente a Marx en el Perú, los podemos «normalizar» de la siguiente manera:

A. — *Línea Moscú.*

A. 1.) — *Partido Comunista Peruano (P. C. P.).* — Creado por directivas de la III Internacional, manejado desde sus inicios por los carcamanes Jorge del Prado y Jorge Acosta, subrogantes del ex-virrey comunista E. Ravinez. Desde su origen este Partido se ata en todo a las directivas emanadas desde Moscú, en virtud de los cuales coaliga siempre con todos los gobiernos. El P. C. llega a los despachos gubernamentales con el 1er gobierno del ex-presidente Prado a quien lo llama «el Stalin peruano». Defenestrado Stalin el P. C. se suma al coro condenatorio, a éste de los nuevos amos de Moscú y, es agitador de la línea castrista de la lucha armada, sin comprometer al Partido oficialmente, para después condenar las «guerrillas» en mérito a la política coexistencialista una vez fracasadas éstas. En todos los procesos electorales el P. C. negocia con los Partidos demagógicos para mantener o ganar posiciones burocráticas, por medio del «capitulerismo», y los préstamos de votos, como consecuencia de estas prácticas el P. C. logró ciertas posiciones disimuladas en los estamentos gubernamentales del actual gobierno, a quien el P. C. decidió darle sus votos en la víspera de los comicios de 1963. El P. C. (L. Moscú) edita un semanario «Unidad» de libre venta y circulación pública, periódico con cierto filooficialismo disimulado; edita también boletines y folletos para los círculos de su confianza. El P. C. (L. Moscú) es acusado en forma verbal y escrita por los sectores pekinistas y trostkistas de ser delator sistemático de las «guerrillas» de 1965 y de las de Bolivia recientemente.

A. 2) — *Frente de Liberación Nacional (F.L.N.)* — Este grupo fue creado por el P. C. (L. Moscú), como organización de fachada y colateral para nuclear electoral y tácticamente a las «izquierdas», a los idiotas útiles, sinvergüenzas necesarios y camaradas de ruta de los diversos pelages y cuños. No obstante esta característica inicial, el F. L. N. se ha convertido en un grupo específico de camaradas de ruta moscovitas para contener el avance pekinista y la infiltración trostkista. El F.L.N. está dirigido por el impulsivo Genaro Carnero Checa, que estuvo al servicio de la dictadura de Odría, quien le financió su revista so-capa de avisos oficiales. El vocero del F.L.N. es «Frente» de venta pública. El F.L.N. tiene como estado mayor a 3 curiosas personas: el abogado Castro Lavarello, sindicado como traidor y oportunista públicamente por los pekinistas; el ex-cura Bolo, autor del libelo «Silencio Mentirosos» (!), quien ahora parece expulsado del F.L.N. por «delator»; el general Pando, pintoresco militar retirado, quien a pesar de tener un «nacionalismo» prosoviético está siendo considerado por el P. C. como «inservible».

B. — *Línea Pekín.*

B. 1 — P. C. P. (pekinés) — Sector de facto desprendido del P. C. (L. Moscú) como consecuencia de la política, dirección y financiación del comunismo que emana de la China de Mao. Este P. C. es considerado apócrifo por el P. C. (L. Moscú). Sigue y practica la línea chinista de la subversión, la violencia y la «guerrilla» para capturar el poder el cual debe ser mantenido luego dictatorialmente. Su órgano «Bandera Roja» ha desaparecido del público, según se dice debido a que el P.C. (L. Moscú) logró hacerlo intimidar por medio de los funcionarios de Seguridad del Estado. El P. C. pekinés trata de disputar la conducción y manejo de los idiotas útiles y camaradas de ruta del P.C. moscovita. Los comunistas pekinistas son acusados por escrito y a través de rumores dirigidos de ser «traidores, agentes del CIA y compañeros de ruta del imperialismo» por el P. C. (L. Moscú). Hay numerosos folletos y libros destinados a combatir la línea pekinista en defensa de la línea moscovita.

B. 2 — *Grupos Independientes Pro Pekinistas:*

B. 2. a) — *Vanguardia Revolucionaria (V. R.)* — Este grupo es de raras conexiones y financiaciones. En principio este pequeño grupo tiene su origen en un tal Ricardo Napurí sindicado como agente del C.I.A. insistentemente por sus aparentes adversarios marxistas, quien en su permanencia en Buenos Aires (Argentina), tuvo comprometido contacto con el ensayista marxista Prof. Silvio Frondizi — hermano del ex-presidente Frondizi —, con quien formó el grupo «Praxis», grupo filoperonista de línea neomarxista, que comenzó editando en Buenos Aires el pasquín «Liberación» para no ser confundido con un homónimo peronista (de este periódico con el mismo nombre se hicieron ediciones de diversas nacionalidades con única factura). Napurí y Silvio Frondizi fueron huéspedes de Castro en La Habana en los primeros tiempos de la dictadura de éste. En el Perú Napurí tuvo que organizar artificialmente V. R. del M. I. R. peruano, por causas presumiblemente de desconfianza. V. R. y Napurí incitaron a la «guerrilla» y, después de la última» muerte del «Che», V. R., volvió a reeditar «Revolución» en rojiverde con complacencia oficial, a pesar de las posturas subversivas de V. R. El grupo V. R. es ultraminúsculo, pero aparenta a ojos desprevenidos cierta actividad debido a que cuenta con gente cedida circunstancialmente por los demás grupos marxistas cuando la acción de éste les conviene.

B. 2. b) — *Movimiento de Izquierda Revolucionaria (M. I. R.)* — El MIR deviene del «Apra Rebelde», pequeño sector del Partido APRA que reclamaba el marxismo pseudoinicial del APRA para amalgamar a éste en la estrategia bolchevique por medio del castrismo. Si en 1930, como en septiembre de 1967, Haya de la Torre hubiera afirmado que el aprismo tiene como «ideología primigenia, el anarquismo y no el marxismo», por haber recogido del anarquismo su afán libertario, posiblemente otro hubiera sido el destino del «Apra Rebelde». El M.I.R. se enfrascó por razones personalistas, estrategia publicitaria y pseudo-revolucionarismo en el juego «guerrillero» de 1965, en el que el Jefe del M.I.R. De la Puente Uceda cayó en Mesa Pelada, acribillado, sin haber ofrecido ninguna batalla seria, de una manera desconocida aún por las FF. AA., como botín laudatorio, debido al abandono delatante del P.C. y la traición de sus lugartenientes y demás grupos guerrilleristas verbales. El M.I.R es acusado por el P. C. de provocador divisionista y aventurero contrarrevolucionario.

C. — *Línea Trostkista.*

Como consecuencia de la prisión de trostkistas en la Cuba castrista, a quien los trostkistas ponderaron como modelo y secuela de su línea, el trostkismo se ha dividido en 2 grupos:

C. 1). — *Partido Obrero Revolucionario (Por Línea Posadas).* — Este grupo se escindió por no aceptar la prisión de trostkistas en Cuba, edita «Voz Obrera» modestamente reducido al mimeógrafo, a tremenda diferencia de las ediciones que contaron con la solvencia de La Habana.

C. 2) — *P. O. R. (Línea Frías).* — Grupo dirigido por Frías Torrico, exsecretario de la Sra. de Trostki, agente trostkistà, quien cuidándose de no ser perjudicado como subversivo, cundo en el anonimato. Frías ha sido sindicado en diversos círculos comunistas como delator y miembro de la Oficina de Seguridad del Estado.

C. 3) — *F. I. R.* — Grupo integrado por los defensores, parientes y partidarios del criptotrostkista Hugo Blanco Galdós, quien sufre prisión sin ninguna trascendencia. H. Blanco de familia aprista fue captado al trostkismo en La Plata (Argentina), por el trostkista Howes, quien había sido deportado del Perú por el gobierno de Odría. H. Blanco se vió forzado a hacer «la Guerrilla», en vista de que los campesinos que el había sindicalizado coactivamente mataron a un guardia civil; prófugo por esto y considerado como principal responsable, tuvo que hacer el «show» de la «guerrilla». Fue capturado gracias al abandona del P. C. H. Blanco ha sido el incitador del asesinato del campesino libertario Carlos Sernaqué, quien organizó los Sindicatos Campesinos Libres como contrapartida de los Sindicatos dirigidos por los comunistas organizados por Blanco. Es muy probable que los altos mandos comunistas organizaron las circunstancias para que Blanco hiciera el papel de «guerrillero».

D) — *Sectores Mixtos.* — En éstos coexisten bajo diversas denominaciones partidaristas toda clase de líneas bolcheviques, con tenaz influencia del C. C. del P. C.

D. 1) — *Encubiertos.* — Bajo diversos nombres hay Partidos políticos que son dirigidos por marxistas que ora disimulan, ora incluso niegan su filiación marxista. Estos grupos se caracterizan por las contínuas coincidencias en acciones y enunciados con la línea bolchevique.

D. 1. a) — *Movimiento Social-Progresista (M. S. P.)* — Pequeño grupo marxista dirigido por el abogado Ruiz Eldredge, quien cuenta con el apoyo del diario «El Comercio» debido a su estatismo petrolero; dado su escaso electorado siempre se suma a los candidatos que propicia el P. C. (L. Moscú).

D. 1. b) — *Unión del Pueblo Peruano (U. P. P.)* — Dirigido por el exrector de la Universidad Nacional de Ingeniería, Ingeniero Samamé Bogio, quien fue miembro del Partido gobernante Acción Popular. Este grupo lo creó Samamé para postular su candidatura presidencial en 1962-63. En este grupo cunde la propaganda bolchevique de todo tinte.

D. 1. e) — *Fuerzas Populares (F.P.)* — Pequeño grupo que personifica el diputado Mario Villarán, ezquizofrénica persona, quien después de haber sido Secretario Gen. del Partido Oficial, se proclamó amparado en sus inmunidades de «guerrillero»; agredió de hecho y palabra en el Parlamento a varios ex-correligionarios suyos y ha tenido varios desafíos a duelo con varios parlamentarios.

D. 1. d). — *Partido Socialista.* — Con 40 años de existencia, este grupo nació y existe anquilosado en un marxismo útil para el P. C. y beneficioso para su jefe, fundador y propietario Sr. Luciano Castillo, quien también cuenta con el beneplácito del diario nacional-conservador «El Comercio», debido a su demagogia estatista. Castillo es acusado aún en su propia tribuna por los grupos pekinistas, quienes le califican de «carcaman personalista».

D. 2) — *Infiltrados.* — Este tipo de comunistas son generalmente guiados por los grupos A. 1, y B. 1 de 3 maneras:

1) Los de doble carnet; el comunista adquiere el carnet del Partido al cual ingresa para uso público, pero está fichado en el P. C.; 2) Reconocibles: individuos a quienes por su manera de proceder se les reconoce su línea comunista; 3) Disimulados: los que se cuidan de no ser identificados como comunistas.

Entre los infiltrados se dan 3 líneas globales del comunismo (Moscú, Pekín y trostkismo).

En orden de importancia hay infiltrados en los siguientes partidos:

—A. P. y D. C. (quienes hasta el 12 Nov. 1967 formaron la Alianza gobernante);

—P. Popular Cristiano (grupo escindido de la D. C.); la U.N.O. (grupo que integró la Coalición con el APRA).

E. — *Organos periodísticos con influencia marxista.* — E. 1.) diarios «Expreso» y «El Comercio»; E. 2) revistas «Caretas» y «Oiga».

F. — *Grupos colaterales.* — Los comunistas con el fin de poner en juego de sus intereses a todos cuantos les sean útiles crean diversas organizaciones «unitarias», aparentemente apartidistas, abiertas a cualesquiera sectores políticos, religiosos e ideológica pero, a condición de que sean enteramente procomunistas, neutros o cuando mucho de que se abstengan de hacer críticas al comunismo. Estas organizaciones colaterales son organizadas en virtud de directivas precisas del C. C. del P. C. con diversos fines (antiimperialismo, paz, frentes políticos de ancha base, etc.). En el Perú el comunismo por medio de estas colaterales ha atrapado o pretende atrapar las organizaciones universitarias, sindicales y gubernamentales. Entre las variadas clases de colaterales que el P. C. mantiene en Perú, 3 son las más resaltantes:

F. 1) — *Frente Estudiantil Revolucionario (F. E. R.).* — Con este nombre nuclea a toda su gente el comunismo en las Universidades y controla la Fed. de Estudiantes del Perú, organismo dividido en vista de la decisión de los estudiantes antitotalitarios de no aceptar el dominio comunista en la F. E. P.

F. 2) — *Movimiento Unidad e Independencia Sindical.* — Con esta denominación el comunismo nuclea a sus fracciones sindicales. Este organismo les sirve a los comunistas para instrumentar al Movimiento obrero. Después del golpe militar del 18-VII-62, este grupo colateral comunista se presentó a los militares triunfantes, para con apoyo de ellos tratar de desplazar de la C. I. P., Central que nuclea a los trabajadores peruanos, a los dirigentes apristas de formación anarcosindicalista alineados en el denominado sindicalismo libre de la O.R.I.T.

F. 3. — *Frente de Izquierdas.* — Con el fin de nuclear los votos de los sectores influenciados por los comunistas, el P. C. creó este frente recientemente, para de esta manera ser un factor de presión en las elecciones generales de 1969 negociando sus votos con los demagogos para mantener o ganar posiciones burocráticas.

Las organizaciones colaterales son el lugar neurálgico de choque y fricciones de los diferentes grupos marxistas que siempre tratan de controlar estas colaterales, en vista de que en ellas es donde encuentran la gente más manejable y moldeable para los puntos de vista marxistas.

Nota: *Protestamos* por la invitación cursada por la C. P. del C. I. F. A. al grupo totalitario «F.A.U.» del Uruguay.

En el Uruguay solamente son organizaciones libertarias: F.O.R.U., A. L. U. y Voluntad.

Lima, diciembre de 1967.

VIVA LA PAZ, A PESAR DE LAS GUERRAS

DE un tiempo acá se habla mucho de Paz. Por la guerra del Vietnam, todo bicho viviente proclama la paz, incluso los guerreros. No creo que nunca se haya jaleado tanto a la paz como ahora, ni a causa de las guerras de los años 1871, 1914 y 1939; ni cuando Abisinia fue invadida por las tropas de Mussolini, o la Corea por las del Japón; ni en la sangrienta independencia del Congo y las del resto de Africa, de las que nunca se sabrá cuantos pobres negros son sacrificados a diario. Y ese país nuevo poblado por seres que durante 2.000 años peregrinaron por el mundo sufriendo martirios y vejaciones inimaginables, sin que se les deje en la paz de su Israel sobre tierras de desierto que ellos convirtieron en verdadero jardín.

En la guerra del Vietnam se juegan muchas cartas que, para conocer su significado, hay que estar en interioridades que desconozco. Trapisondas políticas, industriales y comerciales, con espionaje y todo, más intenso que el guerrero. Por un lado los chinos, que no pueden consentir que vecinos de su mismo color sean influenciados por comunistas no chinos (lo que no obsta para que ellos se mezclen en los asuntos africanos). Los rusos, empujando al Vietnam por adversidad hacia Norte América, y los americanos interviniendo militarmente para salvaguardar el paso de las Filipinas y su circulación por el Mar de la China meridional.

Y enmedio de este maremagnum (que pagan con su sangre los vietnamitas) las sectas políticas y religiosas de todos los continentes se ocupan estridentemente de paz todo y colaborando en hechos de guerra. Se teme, posiblemente, una guerra nuclear con la China. O entre la URSS y EE. UU., trayendo cola para otra u otras. ¡Quién sabe! Pero se puede asegurar que cada sector propagandista de la paz hace el juego a la potencia guerrera de su preferencia, que es lo que ocurre precisamente en el drama del Vietnam. Y son éstos, los vietnamitas, los que mueren como moscas por unos intereses que no son los suyos, sino de Pekín, Moscú y Washington.

En las elecciones de cada país no existe partido que no aduzca posición de paz. Ya en 1952 en Inglaterra el Partido Laborista dijo: *Votar al P. L. es votar contra Franco.* Ganaron los laboristas y Franco pudo permanecer tranquilo, y el pueblo español hundido y sin libertad. Hoy los comunistas y los pro-capitalistas repiten el mismo o parecido sonsonete: *Votar por nosotros se vota por la paz del Vietnam.* Y mientras tanto atizan la hoguera de la guerra que asola a aquel desdichado país.

Es lamentable que en el declive del siglo XX (el de las luces) los pueblos tengan tan pobre mentalidad y tal cortedad de memoria. Como simples eunucos los hombres conducibles escuchan y siguen a los pastores que los esquilman y desollan. No hace mucho, asistí a una reunión en la que tomaron la palabra un vietnamita, un americano, dos franceses y un religioso, usando todos ellos el mismo disco pacifista según su punto — diverso — de mira. Y fue precisamente el religioso quien dijo que todas las propuestas de paz partidistas son insinceras, que la paz han de imponerla los hombres al margen de partidos e interese creados, sin mitos religosos ni políticos de por medio. Mas, ¿dónde encontrar hombres de naturaleza independiente? Venga la linterna de Diógenes. Como en los machos de mentalidad intervenida no se puede confiar, deberían ser las mujeres quienes se encargaran de imponer la paz definitiva.

Leí hace tiempo en un periódico de la región montpellerina que en un lugar de Norteamérica se habían reunido las mujeres para recabar la constitución de un Estado de dirección femenina como única garantía de paz. Desde luego, el ejemplo de los hombres preparando, desatando y empleándose en las prácticas guerreras, dan razón a las madres de las juventudes que el Estado masculino con frecuencia sacrifica en campos de batalla. Pero hay que observar, sin embargo, que los destinados a morir en aquéllos suelen ser los que fabrican elemento bélico, se dejan encuadrar y exponer... mientras sus amos se quedan a buen recaudo dirigiendo la máquina del Estado. Hay mucha miseria a extinguir en cada nación, hay mucha tierra que cultivar y mucha salud a preservar y mucha tranquilidad a asegurar en todos los países para que los cabezas de la política y de la finanza sigan exponiendo a los pueblos a destroces continuados por motivos falsos y malvados.

El hombre siembra bueno y malo. Trate de evitar la siembra del daño y la Naturaleza se encargará de dar, reproducir y purificar, los frutos que brinda al hombre, pero los cuales ahora recoge no siempre quien los merece.

En el terreno de la fisiología, el macho y la hembra son dos cuerpos que se complementan. La mujer es el aparato receptor: engendra, cría, sufre y ama. El hombre contribuye, pero generalmente queda al margen de las consecuencias que ha creado. No ha sufrido los desgarros consiguientes a un placer. A un hortelano cuando le arrancan un árbol lo siente con la intensidad de padre, puesto que lo plantó, cuidó y disfrutó. Cuando muere un familiar, la mujer percibe el dolor con más fuerza de entraña, pues toda fémina tiene algo de madre de la humanidad. El «poséela y déjala» es crudo, y es esa crudeza la que insensibiliza a los hombres haciéndolos capaces de patriotismos conducentes al crimen de las guerras.

Yo propondría a las mujeres que en signo ferviente de paz se tocaran la cabeza con pañuelo color cielo o verde, y, de ser posible, cubrirse el rostro como las moras para ocultar su atractivo facial. O — ¿por qué no? — usar de la treta de Lysistrata: concitar a las mujeres a negar el sexo a los hombres en tanto éstos no renunciaran a la criminal manía de las guerras.

El anarquismo por excelencia, es, filosófica y prácticamente, humanista y equitativo. Está impregnado de pacifismo aunque sus detractores sostengan — malamente — lo contrario. Su violencia de hoy responde a la violencia original del enemigo, más sus hombres se han determinado por la Paz en el mundo, y en ejemplo aducimos a Tolstoi, a Relgis, a Rolland, a Faure, a Kropotkin, a Lorenzo, y a tantos otros más o menos conocidos. Si la idea de Paz integral no prende no es por culpa de los anarquistas. Mas éstos prosiguen su obra cada uno según sus fuerzas, y siempre en demanda de un mundo superior, fraternal, solidario e igualitario, sin dueños ni fronteras, donde todos seamos hermanos, blancos, amarillos, negros, etc., y la mujer sea el complemento físico y moral del hombre.

Y mientras este ideal tan hermoso se acerca, tal vez a todos nos convtniera una lección de Esperanto.

J. FORTEA

COMUNICADOS

F. L. DE DREUX

El domingo 7 de enero, asamblea general ordinaria, en el local y hora acostumbrados.

Dados los importantes problemas que esperan soluciones, este secretariado espera nutrida asistencia de todos los compañeros para que, con toda libertad puedan confrontar las opiniones y unificar las inquietudes que nos son comunes.

No es suficiente limitar las actividades a tener carnet al corriente de cotizaciones, dejando la solución de los problemas a cargo del Comité, pues es un principio de dirigismo impropio en nuestra casa.

Tenemos en permanencia la lucha del Interior; el sostenimiento de las publicaciones; fomento regional; la puesta en práctica de la Solidaridad.

Problemas que no tendrán solución sin las aportaciones.

En espera de ser fielmente interpretados, se despide *El Secretariado.*

F. L. DE AUCH

Convoca a sus afiliados a reunión general a celebrar el día 7 de enero a las 3 de la tarde en el local de costumbre.

F. L. DE MARSELLA

El Secretariado de la Federación Local de Marsella de la C.N.T. de España convoca a todos sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo día 21 de enero 1968, a las nueve y media de la mañana, en su sede social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

PEÑA RACIONALISTA

Domingo 7 de enero: Proyección del filme EL ACORAZADO POTEMKIM a cargo del Grupo Estudiantil.

F. L. DE HOUILLES

Celebrará asamblea general el domingo 7 de enero en el lugar y hora (3 de la tarde) acostumbrados.

F. L. DE OULLINS

Esta F. Local convoca reunión para el primer domingo de enero.

CONFERENCIA EN PERPIÑAN

Invitamos a los compañeros de las FF. LL. del Aude y Pirineos Orientales a la conferencia que se celebrará el día 14 de enero en Perpignan en el local Léo Lagrange (detrás de la Poste) a las nueve y media de la mañana en la que el compañero Ramón Liarte disertará sobre: *«Una solución mundial: el Sindicalismo revolucionario».*

F. L. DE PERPIGNAN

Comunicamos a todos los compañeros de esta F. L. que el día 7 de enero del 68 tendrá lugar la asamblea ordinaria en el local de costumbre a las 9 y media de la mañana.

F. L. DE ROANNE

Tendrá asamblea general el 7 de enero a la hora y en el lugar acostumbrados.

PARADERO

—Se desea saber el paradero del compañero Dolcet, que fue secretario de la Metalurgia de Barcelona, con el compañero Egea. Enviarla a Salas, 24, rue Ste-Marthe, París (X), que transmitirá.

EL COMPAÑERO

Tomás Santos (Chatín) acaba de fallecer en el hospital de St-Louis, París (X). El entierro tendrá lugar el jueves 28 de diciembre a las 10 de la mañana. Invitados todos los compañeros con tiempo disponible.

TURRONES

A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,50; *Turrones (en pastilla).* Jijona, 7,00; Alicante, 6,00; Yema, 4,00; Mazapán, 4,00; Toledo, 2,50 frs. pastilla.

COMUNICADO RECIBIDO

Londres, 16 *de diciembre de* 1967.

Sr. Dtor. de LE COMBAT SYNDICALISTE, 24, rue Sainte-Marthe, París (X), France.

Estimado amigo: En nombre del grupo anglo-español «Amigos de los Mutilados de la Guerra de España en el Exilio», que tengo el honor de presidir, deseo expresarle nuestra gratitud por su atención de publicar íntegramente, en LE COMBAT SYNDICALISTE del 23 de noviembre, nuestra última nota referente a la angustiosa situación de nuestros mutilados.

Me interesa darle nuevas noticias por si considera oportuno publicarlas. Dos de los mutilados que figuran en nuestra lista: Mariano Macián Bueno y la viuda de Alcaraz Martínez, han obtenido ya dos padrinos norteamericanos que se han comprometido a entregarles 10 y 15 dólares al mes, respectivamente. Estamos haciendo gestiones para obtener nuevos padrinos de mutilados especialmente necesitados.

Creo que convendría divulgar esto para ver si algunos españoles ricos, de dentro y de fuera de España, se animan a seguir el ejemplo, haciendo honor a ese famoso «desprendimiento» español que, en nuestros días, por lo que yo he podido advertir, está bastante decaído.

Queda cordialmente suyo y de la causa de nuestros mutilados,

José Antonio Balbontín.

Libros y discos para regalo

(Cubierta piel, papel biblia)

Obras Completas García Lorca	80 00
Obras Completas Blasco Ibáñez, 3 vols. (uno)	70 00
Episodios Nacionales, Galdós, 3 vols. (uno)	70 00
Obras Completas ,Miguel de Cervantes	70 00
Obras Completas, Carlos Riba (en catalán)	65 00
Obras Completas Joan Arbós (en catalán)	65 00
Teatro Casona, 2 vols. (uno)	65 00
Obras escogidas, Ciro Alegría	60 00
Obras Completas, A. Camus 2 vols. (uno)	65 00
Beethoven (biografía) por L. Capdevila (presentación lujo)	30 00
Obras Completas, Rafael Barrett, 3 vols.	22 50
Teatro Completo, de González Pacheco, 2 vols.	15 00

Discos

«A las barricadas e Hijos del pueblo»	12 00
«Mauthausen» (editado por la F.E.D.I.P.)	10 00
«L'enfant d'Hiroshima et l'autre», Rosalie Dubois	11 00
«Granada, Exodus, Rosó-Rosó», Ernest Curtis	10 00
«Le Chanteur de México, Granada, Catari y Ma vie», Yon de Murguia	10 00
«Conférence Sébastien Faure»	8 00
«Naissance et mort des dieux»	10 00

LES GRANDES CHANSONS DE LEO FERRE (un disco, con «Judas», «L'amour», «T'en as», «Vitrines», «La fortune», «La zizique», «Mon Lébasto», «Java par tout», «La grande vie», «Mon p'tit voyou», «Comme dans la haute», «Notre Dame de la Mouise». Precio: 27 frs. en la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (10), CCP París 13507 56

La Regional C. N. T. de Aragón, Rioja y Navarra

MANIFIESTA:

Que en su reciente pleno, celebrado en Francia ante una gran concurrencia, sus delegados comarcales, locales y militantes que asistieron de diferentes partes de Francia — éstos con carácter particular — acuerdan:

Manifestar ante la opinión pública de nuestro pueblo, tanto del Interior como del Exilio y de manera clara y categórica, para que lo sepan los tibios, los indecisos y cuantos traidores se han vendido a nuestros mayores enemigos, y del pueblo español: que esta Regional, su militancia, encuadrada dentro de la C.N.T., de ayer, de hoy y de siempre, jamás colaborará con el franquismo; ni con organismo ninguno creado en España después de nuestra Revolución que tenga tendencia totalitaria y colabore con los Sindicatos Verticales y cristianos, que, unos y otros, son una trampa para engañar a los trabajadores.

Esta Regional condena enérgicamente todo pacto y acción común con el franquismo, llevada a cabo por hombres que un día se llamaron de la C.N.T. pero que hoy ni pertenecen a ella ni pueden ya salir a la calle ante el desprecio moral que les hacen cuantos les conocen. Y ponemos en conocimiento de todos los compañeros, tanto del exilio como del Interior de España, que estos ex-compañeros y otros, han ido por el interior de nuestra Regional propagando la A.S.O. y diciendo que habría mucho trabajo que hacer — los compañeros de la C.N.T. — dentro de los Sindicatos Cristianos y de las J. O. N. S. Mucho cuidado con estos ex-compañeros porque de cenetistas no tienen nada más que lo que tiene la guardia civil: ¡mucho odio!

Sabemos que sus intentos en nuestra Regional nada han conseguido. Solo el desprecio moral, como ellos se merecen.

Nos consta igualmente que jamás el pueblo confederal y libertario del 33, del 36 y años venideros, de Aragón, Rioja y Navarra, traicionarán a su clase, a su pueblo, a sus hermanos.

La semilla sembrada en todas sus gestas de lucha social, de ejemplo y equidad ,nunca podrán nuestros enemigos agostarla. Ella ha germinado en las nuevas generaciones y a no tardar dará su fruto. Tenemos la certeza que en las entrañas de estas generaciones y de este pueblo cunde la rebeldía por doquier; y a pesar de que el enemigo vigila permanentemente sobre él; y a pesar de los 200.000 asesinatos perpetrados en tierras de Navarra, de la Rioja y Aragón, por las hordas militares, falangistas y requetés, estas provincias volverán a realizar y vivir el Comunismo Libertario, llevado a cabo por la C.N.T. tal como nos lo legara en su folleto nuestro malogrado doctor Isaac Puente.

EL PLENO

S. I. A.

CALENDARIO PARA 1968

Ha sido puesto en venta. Solicitarlo a Amigos de S. I. A. de todos los países y en los centros confederales.

Precio 4 francos.

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.

Es una edición «Umbral».

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LOS ESTUDIANTES CONTRA LA TIRANIA

ES corazonador para los trabajadores españoles — víctimas escogidas por el régimen franquista — que la juventud universitaria dé cabal ejemplo de rebeldía ante las disposiciones autocráticas e incívicas del general Franco. La sindicación forzada al S. E. U., organismo atado al carro estatal, ha llegado a incomodar al censo total universitario, al extremo de haber, los estudiantes, constituído sus asociaciones auténticas al margen de la despótica exigencia franquista. A partir del año 1961 estos adalides de la libertad que son la esperanza del porvenir material y en parte moral, de España, dieron cuerpo a su protesta, hasta entonces sin eficacia por disgregación de esfuerzos. Con un tesón digno de los obreros confederales de ante-guerra, los alumnos universitarios rechazan de plano toda dependencia al S. E. U. y todo contacto con los contratistas, o titulares del mismo destacados a la Universidad por la jefatura superior de la Falange. El encontronazo entre la libertad y la autocracia fue duro en los máximos centros docentes españoles, y no sólo lo fue, sino que, después de siete años, sigue siéndolo.

Y lo más notable es que la acción estudiantil libertadora tiende, cada vez más, a confundirse con la resistencia obrera al franquismo, sin reparar que la lucha en terreno social comporta más duras consecuencias que las inasistencias a clase y las manifestaciones estudiantiles callejeras. El operario, sin protección de padre económicamente pudiente y de personas influyentes en gobernación y en los juzgados, atrae todas las furias autoritarias por drásticas o animalísticas que ellas sean, peligro en el que los estudiantes no incurren, o incurrirían, reservados a «su» conflicto. No siendo así, ingresando paladinamente en la lucha general contra la tiranía del general Franco, nuestros admirables estudiantes arriesgan ser víctimas de la represión como el ciudadano Cualquiera.

Cada vez que el alumnado de alta escuela se solivianta en defensa de su derecho a regirse a sí mismo y en favor de una clase considerada humilde por ser laboriosa y mal pagada, una corriente de entusiasmo nos sacude. El pueblo español no es irredimible a pesar de treinta años de aplanamiento y del luto incrustado en su corazón por el millón de hijos inmolados en la guerra y en la infame represión que siguió a la misma. Franco y los suyos son de la especie genocida, y cuando el sector intelectual de hoy y de mañana los afronta con la decisión y la pertinacia que observamos, es que el miedo y la vacilación han desaparecido. Lo lamentable es el embrutecimiento de ciertas capas populares, que por un atraso que la presencia del franquismo no justifica, es incapaz de vibración alguna. Lo lamentable es que un estudiantado y un proletariado que luchan contra un régimen (aún nazifascista) con armas desiguales, no levanten un movimiento de solidaridad poderoso, determinante, en los países democráticos, con el fin de proteger, ayudar e impulsar a los españoles comprometidos en la acción contra el franquismo, hasta el punto de dejarles en situación de probables vencedores o de vencedores incluso. La pugna antifranquista es dura, y esto cuantos resistieron a los alemanes de ocupación lo saben. Pero ellos disponían de acodos exteriores positivos e importantes en tanto la resistencia española solamente dispone de ella misma, armada de su entusiasmo, de su abnegación que, con ser importantes, a la masa armada, financista y exteriormente acreditada que le opone el enemigo, se reduce, por ahora, a un desparrame de desesperados esfuerzos para una cosecha segura de víctimas.

¿Qué espera el liberalismo extranjero para ayudar a España? ¿Que el martirologio popular sea más extenso, o que una dictadura franquista sea sucedida por otra de tipo comunista?

El mundo tiene una deuda contraída con el pueblo español y ya es hora de que la pague.

GIBRALTAR, LA O. N. U. Y NOSOTROS

El Exilio español no pesa en el problema, pero su opinión no deja de ser categórica y significativa.

La O. N. U. se mezcla del asunto con menos autoridad que nosotros. En cambio, la O. N. U. quiere sentar jurisprudencia «deplorando» por 73 votos contra 19 y 27 abstenciones, que Inglaterra efectuara un referéndum pro o contra la agregación a España de la población gibraltareña.

Si ese referéndum no es válido, menos lo son los decretados por el gobierno franquista en condiciones de dictadura.

El Peñón es andaluz y no británico; de acuerdo. Pero la garantía extranjera preserva a los calpenses de la tiranía fascista del general Franco. Decidir contra la población libre de Gibraltar; entregarla a la férula de un régimen hitlero-fascista, no puede recomendarlo esa O.N.U. surgida de las ruinas, aún humeantes, de los «imperios» totalitarios Nazi y Fascista.

Las «democracias populares», las naciones comunistas del Este, han votado pro-Gibraltar franquista, acreditando una vez más que los extremos se tocan. Si la población calpense cayera por los 73 votos fascistas y comunistas en las garras del genocida Franco, Moscú obtendría su tanto de culpa.

Franco mantiene colonias en Ifni, Mauritania y Marruecos. Ceuta y Melilla son cabezas de puente franquistas en Africa. De ambos lugares procedieron las tropas totalitarias que en 1936 invadieron la Península para ponerla a los pies de Hitler.

El voto de la O. N. U. es inmoral, la libertad de los pobladores del Peñón es estimable y justa. España está colonizada por el mejor postor: antes de 1944 por Alemania, ahora por EE. UU. ¿Quién da más? El pueblo español sufre los rigores de la ocupación franquista y la O. N. U. está de acuerdo en que así ocurra. Con la salvedad de Escandinavia. Bravo por ella.

Sin libertad, a los españoles la patria nos interesa menos que un boñigo.

VA DE CUENTO...

EL REGALO

por **Fernán Muratore**

SUBIA Juan Roqueta, cansado y lento, la empinada de la calle de la Locura. El trabajo cotidiano, construyendo (ocupación que debería ser gozosa y que los hombres han transformado en insípida debido a la monotonía del cemento armado y a la prolongada jornada) habían desgastado sus energías. Si años atrás esa misma cuesta con paso ligero, ahora su andar cansino le permitía ver cosas que antes miraba solamente.

A la luz mortecina de la tarde del otoño reciente, cuando el sol se retira rápido y rojo, miró por enésima vez una placa recordando que en la casa donde se halla colocada vivió uno de los compañeros de la doncella orleanesa. En un rincón algo amagado, una pareja enamorada cambiaba besos y abrazos no amagados.

Esa placa y esa pareja le hicieron pensar en la perennidad de la historia humana. La primera recordaba luchas llamadas de liberación, aunque conducidos en nombre del dogma y del poder real, sin que, después de tantos años, tantos siglos de fe en el triunfo de la libertad, haya podido el hombre desprenderse del dogma y de la autoridad, presentados e interpretados según el gusto de la época. La pareja le recordaba tiempos idos en que la juventud aumenta las hurtadillas para basarse, liberándose un momento, fugaz, del convencionalismo absurdo, para no ser más que una unidad confundiendo dos factores que olvidan su propio yo para darse subrepticiamente.

Su paso lento le acercaba de su morada. En el umbral estaba su compañera, sonriente por la satisfacción que causa la vuelta del hombre al hogar.

Lejos de sí la idea de la sorpresa que le esperaba. Su compañera, que le conocía desde la época lejana de su mocedad, guardaba cierto regomello en anunciársela. Podría Roqueta enojarse a causa de uno de los objetos de la sorpresa? Entre risas y sonrisas, compartidas y aumentadas por las mozas de casa, con prevenciones zalameras descubrieron primero un enorme embutido, capaz de admirar al más conocedor de esas cosas tan sabrosas y que tanto y tan bién huelen y saben a mar y tierra del centro mediterráneo... Luego, rompiendo la última duda, apareció en manos de la benjamina una figura de madera dura, a la que un artesano burlón había dado forma de guardia civil. Era la broma que este año le habían reservado unos amigos que cada verano pasan unos días en el país de donde Roqueta escapó.

⁂

Días después — un sábado — en la hora en que la noche domina y las manos callosas respiran y se dilatan, olvidando su sumisión a la herramienta, esa hermana del hombre que no logra sino muy raramente dejar de ser yunque para convertirse en martillo, la familia Roqueta departía plácidamente con sus dilectos amigos que traían, de aquélla su tierra, olor de camomila, de tomillo salvaje, de arena ardiente y de mar azul y limpido.

Evocaba Roqueta su infancia llena de largas tristezas y cortas alegrías; su mocedad que le reveló las inquietudes que desean un mundo de paz y de armonía, cuando, envuelto en un ambiente de hipocresía y falsedad sintió nacer de lo más recóndito de su sér, una brusca rebeldía, que pedía a voz en grito, la transformación inmediata de su vida y de la de sus compañeros.

Muchos eran los motivos que le habían lanzado al mundo exigiendo una justicia llana, lógica, presidida por la bondad. Una justicia que no acertaba quizá a explicarse ni a explicar «in extenso», pero que el sentido común decía que debía terminar con la injusticia social, generadora de todas las injusticias ya sea en el terreno moral, intelectual y económico de aquellos tiempos.

Adivinó Roqueta que sus amigos pensaban que el objeto traído de sus tierras podía estar unido a los recuerdos suyos. En su conversación, orillaban la cuestión, como si una duda pudiera anidar en ellos sobre el buen efecto producido. Decían sus impresiones de los cambios observados en los aspectos que pudieron apreciar de la vida a que están sometidos los obreros que tienen que soportar a menudo jornadas de hasta catorce horas diarias con el fin de lograr un mínimo de confort.

La vida — decía él — es de prueba, como la del náufrago que lucha para tocar tierra firme. Cuando lo logra es para quedarse tendido, rendido de fatiga física y sin reacción inmediata para la protesta. Salvo las personas que no han cedido a la inconsecuencia, las masas han retrocedido lastimosamente. Se mantiene un ambiente de reserva. La mentalidad creada, considera como único símbolo de felicidad el dinero, haciendo perder en buena proporción el carácter socrático de los habitantes de allí.

Pero — continuó — no penséis que todo está perdido. Cuando allí se habla de vosotros y del porvenir, se anima uno y pensamos sinceramente que España sabrá renacer de sus cenizas y el día de mañana jugará el papel que le corresponde.

Luego — insinuación o consecuencia — ambos a la vez, casi interrumpiéndose, los esposos amigos dijeron su aversión hacia esos señores que se pasean cubriendo sus cabezas con tricornios encharolados.

Hubo una pausa. Roqueta, arrastrando sus alpargatas, se acercó de la cómoda donde se hallaba el objeto regalado.

Con voz pausada, que se alteraba

(Pasa a la página 2.)

ZAMACOIS, SIEMPRE EN LA LINEA DE LA DIGNIDAD

De nuestro querido amigo y gran novelista Eduardo Zamacois hemos recibido la carta siguiente:

«Señor Director de LE COMBAT SYNDICALISTE, Paris.

Querido compañero y amigo: Sé que «ABC», en uno de sus últimos números, dice que yo, a primeros de año, regresaré a España.

No es cierto. Yo, por ahora, no pienso moverme de aquí. ¡Conste!... porque la noticia se presta a comentarios desagradables.

Con un abrazo:

Eduardo ZAMACOIS

Buenos Aires, 14 dic. 1967».

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UN FINAL DE ETAPA

CONTINUO, inexorable, el tiempo transcurre. Año tras otro. Hemos llegado al final de un período de doce meses. Nos hallamos en los postreros días anuales en que suele hacerse el balance, el examen retrospectivo de lo que ha desfilado en tanto que hechos, acontecimientos, de los que se ha sido testigos, así como de cuando en el mismo orden, nos hemos podido hacer eco.

Notas pesimistas y destellos de esperanza han alternado a lo largo del año que toca a su fin. Lo triste, lo maldecido, ha sido la guerra, el destrozo belicista. Y detalle esperanzador: el impulso de protesta, que allá en Yanquilandia mueve el corazón de una juventud que despierta a la realidad y pisotea las *razones* ofrecidas por la plutocracia para justificar la iniquidad. Una juventud que se enfrenta a los designios del Estado, rompiendo cartillas militares; prefiriendo pasar días de cárcel, o partir para el exilio, antes que ir a matar, a dejarse matar estúpidamente en el lejano Viet-nam.

Comprobación desagradable, la que se refiere a la persistencia del fascismo en nuestro país. Pero, como fulgor alentador está la creciente obstrucción al régimen por parte de los obreros, de los estudiantes, de los intelectuales, de la clase media, de los comerciantes y pequeños propietarios agrícolas. *El cambio de frente* de no pocos que, hasta no hace mucho, blasonaban de auténtico falangismo.

Indudablemente, no van las cosas acordes con los deseos. Pero tampoco es caso de desanimarse; de empecinarse, creyendo que se va de mal en peor. La historia evidencia que ha habido períodos aciagos. Tiempos en los que el mundo parecía que iba a experimentar terrible exterminación. Se hablaba de los cuatro jinetes del apocalipsis, símbolo agorero de una total destrucción. Y los años han ido dejando atrás fatídicos presagios y circunstancias de horror.

En el umbral del nuevo año, cabe poner esperanzas en que la presión de la sensatez se imponga en zonas donde existe la sicología de guerra. Cabe también que broten sorpresas favorables a nuestros anhelos. ¡Quién sabe lo que puede hacer la historia, abriendo cauce no pocas veces a lo pensado!

Suele decirse aquello de «año nuevo vida nueva». Convendremos en que hay en ello un tanto de puerilidad juvenil. Pero, ya se sea joven o no, siempre una nueva etapa, un nuevo año, puede ofrecernos la novedad de acontecimientos; puede depararnos nueva sensaciones, a base de amistades, de lecturas, de matices relacionados con la actuación idealista. ¡Caben tantas cosas en un año; en un año nuevo!...

EL IMPORTANTE TEMA DE LOS LIBROS

No puede decirse que quepa incluir a Francia entre los países de Europa que leen menos: Abundan las librerías, se editan profusión de obras en torno a las más diversas materias; hay, aparte los muchos establecimientos en donde pueden alquilar libros para leerlos a domicilio, seiscientas bibliotecas municipales. Mas: sociólogos, pedagogos, escritores, periodistas, aducen que se lee poco. Según recientes informaciones estadísticas, existe, del total de la población, un 58 por 100 que no leen libros. No es que se trate de analfabetos, pero no les atrae la lectura, o dicen que no tienen tiempo para leer. Hay un crecido promedio que leen, a lo sumo, un libro por mes. Y es una exigua minoría, por supuesto, la que lee buena cantidad de libros al año, y procura estar « à la page ».

Con el slogan de « Faire lire », hace unos días se trató de incitar a la lectura por medio de emisiones radiofónicas, a cargo de escritores reconocidos. Tarea de ensalzar los libros, haciendo resaltar el hecho elemental de que el gusto de leer viene leyendo. Se han glosado las múltiples facetas que los libros ofrecen para estimular la atención, ya en el aspecto de simple evasión, bien en el plan cultural de aprender, de abrir horizontes a la inteligencia.

Y si en Francia se quejan de que se lee poco, ¿qué diremos de España, en donde constantemente, por parte de una minoría de intelectuales, se hacen en la prensa exhortaciones en el sentido de despertar anhelos de leer ante el hecho grave de la gran cantidad de gentes que no leen, unos por ser analfabetos, otros porque no se les ha ofrecido ocasión de conocer el valor de la lectura?

Y puestos a comentar, cabe también, una vez más, insistir en lo relativo a exhortar el amor a la lectura entre quienes formamos parte del ambiente libertario. Sí, hay una minoría que procura informarse de lo más importante y afín con nuestras ideas, que se publica por ahí. Pero son bastantes aquéllos que les tienen escaso apego a los libros. Están aquéllos que aseguran que *han leído;* los que aducen que en la cárcel tuvieron tiempo para leer, cosa de la que actualmente carecen... Poco o mucho, siempre se tiene tiempo de leer si se quiere. En las líneas del «Metro», en París y en Barcelona, he visto quienes leían en incómoda posición de estar de pie, en una mano el libro y cogidos al coche con la otra mano. Hay quines leen un ratito de sobremesa, después de comer, otros leen en la cama, al acostarse, o antes de levantarse por la mañana. Ocasiones propicias no faltan.

Sabemos que el joven es aconsejable que lea, en el sentido sociológico, para formarse una convicción, para vigorizar su mentalidad, o por el simple placer de distraer la inteligencia. Para el que ya no es joven, los libros interesan, en pos de hallar, en el goce de la lectura, estímulo para hacer llevadera la vida. Decía Azorín, cuando ya tenía noventa años, que no se consideraba viejo, puesto que mantenía en su interior la facultad de tener curiosidad. Se puede leèr por curiosidad; por alcanzar a conocer lo que se ignoraba, por despejar las incógnitas que surgen en la vida cotidiana.

Es conocido aquel refrán que asevera: «Dime lo que lees y te diré quién eres».Hombre de pocas lecturas poco es lo que puede dar de sí. La inteligencia, el conocimiento, se desarrollan con el apoyo de los libros. Y todo lo que no sea así suele quedar en palabras de efecto poco duradero.

ROBBE-GRILLET Y LA NUEVA LITERATURA

Cuando, hace ya algún tiempo, la curiosidad nos llevó a leer la obra de Robbe-Grillet, «Les Gomes , con el deseo de conocer algo de entre lo más significativo del que consideran a modo de pontífice del «nouveau roman», no llegó a convencernos, dada su manera seca, insensible, deshumanizada, por así decir, en él característica.

Ya al corriente del estilo peculiar del « chef d'école », hemos podido leer también páginas de algunos que han experimentado su influencia literaria. No nos han convencido. No por el hecho de ser nuevos y de su pretensión de agitar el ambiente literario. No por ir uno apegado a los viejos moldes, a lo antiguo. Desplace la falta de naturalidad; la rebusca de filigranas, en pos de condensar originalidad. Uno rehusa aceptar como cosa excepcional valor lo que aparece como rebuscado, y por ende falso y endeble.

No es cosa de escandalizarse uno por el hecho de que se quiera hacer algo detonante, distinto de lo anterior. Si vale, si la sensibilidad lo nota vibrante y revolucionario, ¿cómo no aceptarlo? Como quería Nietzsche, a uno le place también lo que se escribe con sangre... Que se encare la realidad; que se note la riqueza de estilo, la soltura de expresión, sin que se recurra a cincelar el concepto, por aquello de querer diferenciar, de pretender rehuir lo fácil, lo popular, lo natural.

Se puede escribir bien, denotar originalidad, decir cosas interesantes, sin caer en lo populachero, sin bastardear el estilo, ni la forma, ni la idea. Ejemplo de ello lo tenemos en España en Camilo José Cela, el del «Viaje a la Alcarria» y «La Colmena». En Francia tenemos el caso de Albert Camus; y en Italia está Ignacio Silone. Ellos, que son modernos, evidencian una clara superioridad al *modernismo* de los Robbe-Grillet y compañía.

Pero ya no es el criterio particular, de quien, sin duda alguna, se considera lego en materia de crítica y de los nuevos valores literarios. Son críticos de la talla de un Boisdeffre y de Pierre-Henri Simon quienes, con solidez apreciativa han sabido *desmontar* los resortes de la nueva literatura, aduciendo que sus personajes no se han asomado a la realidad para atacar de frente los trascendentales problemas de la vida.

LA REVISTA «ESFUERZO»

por **Vladimir Muñoz**

(Continuación)

LA portada del nº 5 significa la unión de los trabajadores en torno a las luchas manumisoras. Iniciamos la lectura con un trabajo editorial sobre «El anarquismo frente a la realidad social». El Centro Libertario de Rosario da una *Breve historia de las ideas anarquistas,* versando sobre Josiah Warren, Stirner, Tucker, el anarquismo socialista, el colectivismo, el comunismo libertario, el anarcosindicalismo y, una conclusión. En memorable página de Manuel González Prada sobre «La revolución», este gran autor del libertarismo peruano se muestra determinista en la evolución histórica: «La vida y la muerte de las sociedades obedecen à un determinismo tan inflexible como la germinación de una semilla».

C. M. F. da la primera parte de un gran estudio sobre «El problema de la libertad individual y el ejercicio de la autoridad en una sociedad organizada anárquicamente» que, aunque la segunda parte del título se presta a confusiones, el autor aclara en seguida en el primer párrafo: «La concepción anarquista de la sociedad... reposa en el principio, considerado posible en su aplicación práctica, de la libertad de los individuos que integran el organismo social y por consecuencia en la abolición de la autoridad». R. C. (¿Raúl Carballeira?) ofrece notable tributo a *Fabbri, en el primer aniversario de su muerte:* «El 24 de junio se cumple el primer aniversario de la muerte de Luis Fabbri. Hablar de él, señalar aunque sea someramente sus cualidades de hombre, sus valores como pensador y como doctrinario, sus méritos como propagandista consciente, es encontrarse casi frente a la imposibilidad de hallar expresiones y términos adecuados y justos para no desmerecer su personalidad, para no reducir la magnitud y las proporciones de su espíritu singular».

Dos notas necrológicas hacen saber la desaparición del joven estudiante libertario Luis B. Pérez y de Francisco Invernizzi: «Pérez era una excepción. Por eso le queríamos entrañablemente. Pero nuestra tristeza no pesa como la injusticia de su muerte.» En cuanto a Invernizzi: «La muerte de este compañero importa una muy sensible pérdida para nosotros, máxime en estos momentos en que es más necesaria la existencia de hombres de sus valores». A continuación notable cartel de Pacheco recordando a «Kurt Wilckens».

En las «Efemérides del mes», se nos dan ahora microbiagrafías ilustradas de Pedro Gori, Voltairine de Cleyre, el Dr. John Creaghe, Max Stirner y Saverio Merlino. Dos notas bibliográficas importadas deben destacarse: La primera reseña al libro del maestro Fabbri sobre *La vida de Malatesta* publicada en Barcelona: «Mucho nos enseña este libro de una vida excepcional e integral que elevamos a ejemplo de las juventudes anarquistas. La segunda es sobre *La herencia de un proletario,* del cual también se reproduce el prólogo de Leónidas Barletta. En él su autor, A. De Carlo, obrero auténtico, esgrime la pluma con el generoso propósito de aportar luces e inquietudes a los oprimidos de la clase trabajadora que brega por su total emancipación». Obrita editada por «Tor» en Buenos Aires.

Finaliza este número de la revista reproduciendo íntegro el folleto de A. Müller Lehning, titulado *La concepción socialista del Estado y el socialismo sin Estado.* Conclusión: «Si no se quiere el despotismo y la barbarie, en una palabra, si se quiere la sociedad sin Estado, el socialismo entonces habrá de separarse del Estado... Entonces habrá de tomar en sus propias manos, fuera del Estado y contra el Estado, su propia suerte» (1).

⁂

El nº 6 de *Esfuerzo* es admirable en su portada que, agrandado, reproduce el hermoso título de la revista. Se editorializa sobre la organización anarquista y los artículos de cabecera son sobre «La creación de los sindicatos legales» y «Las tácticas negativas del reformismo sindical». Luego viene un extenso trabajo no firmado sobre «El fascismo, la reacción en América» y, en seguida una colaboración de Hem Day sobre «Las violaciones de los tratados internacionales», donde este veterano

anarquista concluye: «Los pueblos no pueden tener confianza más que... en la obra de los pueblos y no de los Estados y sus jefes.»

Buen trabajo contiene este ejemplar para los historiadores y no es otro que «Nuestra realidad sindical y anarquista», un informe solicitado del exterior al grupo «Efuerzo»: «Existe un largo trabajo preparatorio de años, que sin duda fructificará a poco que se aplique un sistema racional en la práctica de nuestras relaciones orgánicas». En seguida viene Santillán con un ensayo sobre «Desocupación y civilización». Llegamos así a un pequeño trabajo de altura titulado «Necesidad de ejercer ampliamente la libertad», el cual se base en la premisa del maestro Fabbri cuando asevera que «La libertad se adquiere en la libertad y se afina y perfecciona ejercitándola libremente.»

Ilustra el término del trabajo anterior, en recuadro, el conocido y perenne fragmento de Malatesta titulado «Lo que queremos»: «Queremos abolir radicalmente el dominio y la explotación del hombre por el hombre; queremos que los hombres, hermanados por una solidaridad consciente y decidida, cooperen todos voluntariamente en el bienestar de todos; queremos que la sociedad se constituya con el fin de suministrar a todos los seres humanos los medios de alcanzar el máximo bienestar posible, el máximo posible de desarrollo moral y material; queremos para todos pan, libertad, amor y ciencia. Y para conseguir este fin supremo, creemos necesario que los medios de producción estén a disposición de todos, y que ningún hombre o grupo de hombres, pueda obligar a los demás a someterse a su voluntad, ni ejercer su influencia de otro modo que con la fuerza de la razón y del ejemplo. Por consiguiente: expropiación a los detentadores del suelo y del capital a beneficio de todos y abolición del gobierno. E interinamente esto no se haga, propaganda del ideal; organización de las fuerzas populares; lucha continua contra el gobierno y contra los propietarios, a fin de conquistar toda la libertad y todo el bienestar que se pueda.»

Se transcribe la sentencia del juez por la cual Radowitzky queda libre. Defendió al prisionero el Dr. Emilio Frugoni. Versan esta vez las «Efemérides del mes» sobre Carlos Pisacane, Erich Mühsam, Carlos Cafiero y los decesos de Bakunin y Malatesta. Bella reproducción viene luego de un gran trabajo sobre «Eliseo Reclus», debido a la pluma de Luigi Fabbri: «Mucho tenemos que aprender de este geógrafo que pertenece al siglo pasado, pero que anticipó en la realidad al tipo ideal de hombre de ciencia del porvenir; fue un sabio no sólo en su mesa de trabajo, sino también en la acción, un sabio que supo poner ciencia en la vida y vida en la ciencia.» Nuevo cartel del gran Pacheco, «De hombre a hombre» en el cual nos dice que «civilizarse no es más que abrirse a los hombres, fluir de sí, en onda airosa y caliente, en pugna de ave por recorrer los espacios.»

Se destaca en las notas bibliográficas la reseña sobre «El anarquismo en la insurrección de Asturias», obra de Manuel Villar: «Un nuevo episodio revolucionario, una etapa más de la lucha de los oprimidos para conquistar un mundo de justicia y libertad; una página más, heroica y abnegada en la historia del proletariado español, dando oportunidad... de descubrir en magnífica forma este acontecimiento, doloroso, pero no estéril, pues de él se desprenden enseñanzas que deberán tenerse en cuenta para el porvenir de la lucha social.» Finaliza este número de la revista con el hermoso trabajo «Kropotkin y la metodología de las ideas libertarias» a cargo del Centro de Estudios libertarios de Rosario, en la que se nos hace saber que este sabio anarquista «logró su tarea, más que por el vuelo de sus concepciones, por el estricto proceso metodológico al que ajustó su labor.»

(Terminará en el próx. número.)

(1) Este estudio había sido publicado en Buenos Aires: «Estado y marxismo», Ediciones Imán, febrero, 1935.

Navidad, Año Nuevo

la gula y el huevo

¿Felices pascuas?

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)